LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—

1877

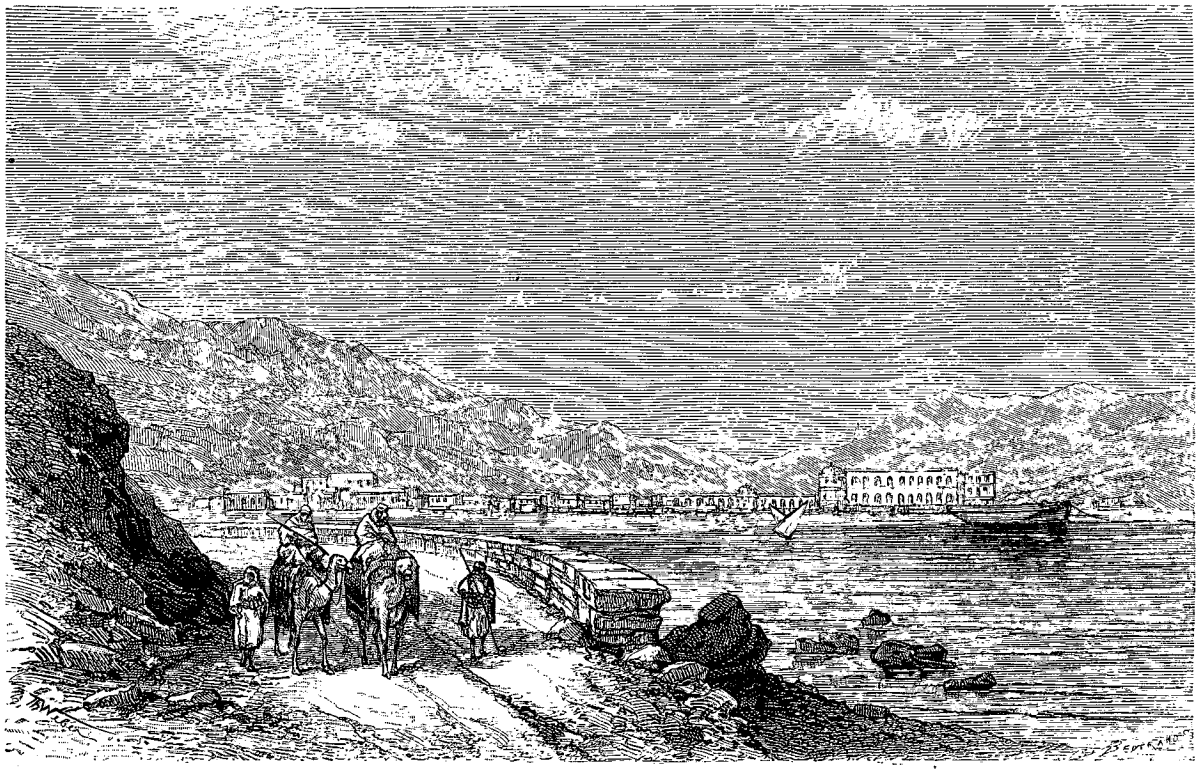
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Pointe du Steamer, à Aden. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE LIEUTENANT VERNEY-HOVETT CAMERON.

1872-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

La traite. — Désir de prendre part à sa suppression. — Soif de découvertes. — Offre de service. — Persévérance. — Le docteur Dillon. — Départ. — Arrivée à Aden. — Utilité de la recommandation d'un saint homme. — Adjonction du lieutenant Murphy. — A Zanzibar. — Séjour à Bagamoyo. — Le djémadar et son escorte. — Visite au djémadar de Kaolé. — Festin. — Préparatifs de départ. — Un Français original. — Retour à Bagamoyo. — Camp extra-muros. — Arrivée de Robert Moffat.

A l'époque déjà lointaine où j'étais lieutenant à bord du *Star*, alors en croisière sur la côte orientale d'Afrique, j'eus souvent pleine occasion de voir quelques-unes des atrocités de la traite des noirs, et les souffrances dont je fus témoin éveillèrent en moi le vif désir de travailler pour ma part à la suppression ~~du cet~~ odieux trafic.

J'acquis bientôt la conviction qu'à moins de l'attaquer à sa source même, tous les efforts tentés pour détruire l'horrible mal n'aboutiraient qu'à le pallier faiblement. D'un autre côté, le récit de l'expédition de Burton et de Speke chez les Somalis avait excité en moi la soif des voyages et des découvertes ; et lorsque j'appris que des marchands de Zanzibar avaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gagné la côte occidentale, je sentis que ce qui avait été fait par un Arabe était possible à un officier de la marine anglaise.

Aussitôt donc que le *Star* fut désarmé, j'offris mes services à la Société géographique de Londres pour aller à la recherche de Livingstone; on supposait alors que l'entreprise de M. Stanley avait échoué. J'arrivais trop tard : le chef de la nouvelle expédition était déjà choisi. On sait comment le retour de M. Stanley mit fin au voyage avant que la recherche proprement dite eût commencé [1].

Désappointé, mais gardant l'espoir d'obtenir plus tard la conduite d'une expédition du même ordre, je m'y préparai en étudiant le kisahouahili, langue de la côte répandue au loin dans l'intérieur. Un séjour de huit mois dans la mer Rouge pendant la guerre d'Abyssinie, et près de trois ans passés à la rive orientale d'Afrique, la plupart du temps dans une barque non pontée, m'avaient appris ce qu'est la fatigue sous le climat tropical. Zanzibar m'avait familiarisé avec la fièvre, et ce fut en pleine connaissance de cause qu'en juin 1872 j'offris de nouveau de porter à Livingstone les objets qui pouvaient lui manquer, et de me mettre entièrement à son service. Mais il n'était pas question alors d'envoyer à la rencontre de l'illustre voyageur.

Je proposai de me rendre au Victoria Nyanza par le Kilima Ndjaro, d'explorer le lac, de gagner l'Albert, puis le Loualaba, et de descendre le Congo jusqu'à son embouchure.

Cette route est suivie actuellement aux frais du *New-York Herald* et du *Daily Telegraph* par M. Stanley, l'un des voyageurs africains les plus énergiques et les plus heureux. Puissions-nous apprendre bientôt que ses efforts ont été couronnés de succès !

La Société de géographie n'accepta pas mon plan; mais il fut décidé qu'on emploierait le reliquat des fonds souscrits pour la recherche de Livingstone à l'équipement d'une troisième expédition qu'on enverrait au grand explorateur, et qui, placée sous ses ordres, compléterait les découvertes qu'il poursuivait déjà depuis près de sept ans. J'eus le bonheur, cette fois, d'obtenir le commandement de l'entreprise, et de voir le docteur Dillon, chirurgien de marine, l'un de mes plus anciens amis, autorisé à m'accompagner dans ce voyage, pour lequel il résignait ses fonctions.

Partis d'Angleterre le 30 novembre 1872, nous gagnâmes l'Égypte et allâmes nous embarquer à Suez, sur l'*Australia*, qui nous déposa à Aden, où le gouverneur et tous les officiers nous firent l'accueil le plus cordial.

Le docteur Shepherd nous y donna un supplément de quinine, chose précieuse entre toutes, ou pour mieux dire condition *sine qua non* d'un voyage en Afrique; le docteur Badger nous obtint d'un santon, nommé Alaouaï Ibn Séid, une lettre qui nous recommandait aux soins de tous les bons musulmans, et qui fut le plus utile de tous nos papiers. Enfin le lieutenant Cecil Murphy, que nous trouvâmes à Aden, promit de se joindre à nous, si le gouvernement de l'Inde voulait bien le lui permettre.

A Zanzibar, je fus tout d'abord cloué par la fièvre, qui m'avait pris un jour ou deux avant d'atterrir. Quand je fus assez rétabli pour m'occuper d'affaires, je trouvai une partie de nos approvisionnements faite par le docteur Dillon; je me mis aussitôt à recruter des hommes, à chercher des ânes et à m'assurer les services de Bombay, l'ancien chef des fidèles de Speke [1].

Nous pensions alors que son expérience le rendait pour nous d'une haute valeur; mais si utile qu'il eût pu être jadis, il n'avait ni la décision ni les connaissances nécessaires pour nous diriger dans nos préparatifs. Son énergie avait d'ailleurs beaucoup baissé. Bref, il vivait sur son ancienne réputation, qui à cette époque nous cachait ses défauts.

Nous nous rendîmes à Bagamoyo, où l'on eut pour nous beaucoup de politesse et de complaisance; les missionnaires français nous témoignèrent mille attentions, nous envoyant des fruits, des légumes, des choux palmistes, une fois même un quartier de sanglier qui nous fit subir le supplice de Tantale : nous ne devinions ni l'un ni l'autre la manière de le faire cuire, et nos serviteurs ne voulaient pas toucher à cette viande impure.

Quelques jours après notre arrivée, le djémadar Issa, chef de toutes les troupes casernées sur cette partie de la côte, vint nous faire une visite avec une escorte nombreuse; tous ses gens, sentant la crasse et la graisse, étaient tellement couverts de boucliers, de pistolets, de sabres, de lances, de mousquets, qu'ils avaient l'air d'avoir mis à sac les magasins d'un théâtre de banlieue. Le capitaine de cette escorte imposante, le vieux djémadar Sebr, ne trouva pas au-dessous de lui de solliciter et de recevoir une gratification de quelques dollars; le commandant ne le lui céda en rien sous ce rapport, sans préjudice de la requête habituelle d'un peu d'eau-de-vie — comme médicament.

Il fut convenu séance tenante que, le lendemain, de bonne heure, Issa viendrait nous prendre pour nous conduire à Kaolé, où résidait ce vieux Sebr, auquel nous rendrions notre visite. Le lendemain matin, Issa n'arrivant pas, nous nous rendîmes chez lui; nous le trouvâmes, comme à l'ordinaire, en tunique crasseuse. Il se coiffa aussitôt d'un turban aux vives couleurs, et s'entoura d'une écharpe dans laquelle il fourra un poignard, une dague, un revolver français finement doré, se chargeant par la culasse, mais pour lequel il

1. Voy. *Tour du Monde*, t. XXV, p. 95; et pour plus de détails, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, par Henry M. Stanley. Paris, librairie Hachette, 1874. (*Note du traducteur.*)

1. Voy. *Tour du Monde*, t. II, p. 311, et t. IX, p. 274.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

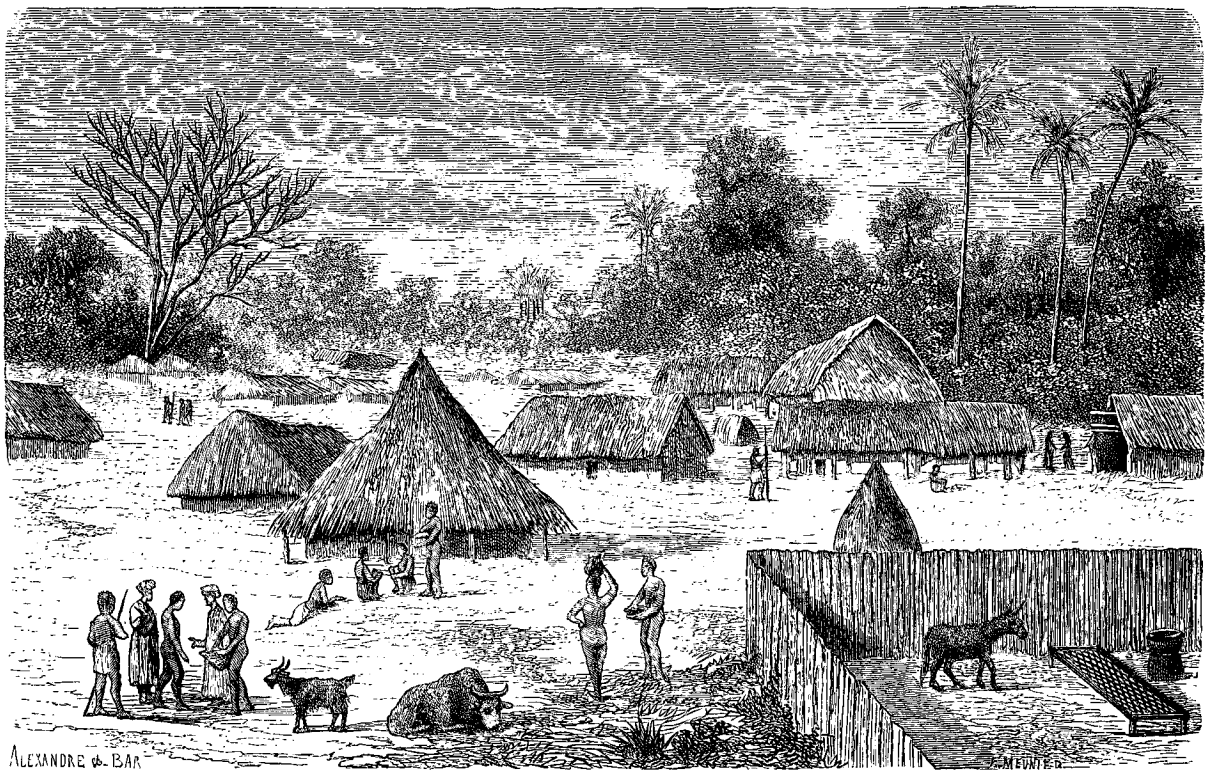
n'avait pas de cartouches. Il y ajouta un pistolet à pierre, se pendit à l'épaule un sabre et un bouclier, donna ses pantoufles à son valet et fut prêt à partir. Le page avait pour vêtement une vieille draperie de calicot roulée autour des hanches; il était coiffé d'un fez et portait une vieille arme à feu.

Afin de paraître avec honneur, nous avions pris quatre de nos soldats, commandés par Bilâl, notre lieutenant; tous les quatre étaient en uniforme, avaient des fusils rayés, et marchèrent deux à deux jusqu'au moment où l'étroitesse du sentier les obligea à se mettre en file indienne.

Plus tortueux que celui du labyrinthe de Crète, ce sentier nous fit traverser de grandes étendues plantées en manioc, en ignames, etc. Le djémadar nous fit remarquer de vastes champs de riz, et ajouta que les oranges, les mangues et des fruits d'autre espèce se trouvaient dans la forêt voisine. Tous les champs étaient entourés de haies épineuses auxquelles les haies d'Angleterre ne sauraient en aucune façon être comparées : elles avaient de douze à quinze pieds d'élévation sur dix pieds d'épaisseur.

Après avoir passé sous une arcade taillée dans une de ces murailles, le sentier se déroula sur une terre inculte, où l'herbe croît par énormes touffes, assez élevées pour vous fouetter le visage, assez épaisses pour entraver la marche.

Enfin nous revîmes la plage; Kaolé était devant



Vue prise dans Bagamoyo. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

nous; il y avait deux heures que nous étions en route. Les fusils se déchargèrent pour annoncer notre arrivée; et l'instant d'après nous recevions un chaleureux accueil de Sorghi, du djémadar et de ses Béloutches.

Sorghi, pour lequel j'avais une lettre de recommandation, était le collecteur en chef des douanes de la terre ferme. Ce fut chez lui que nous allâmes d'abord. Au bout de quelques instants, nous reçûmes du djémadar, qui avait disparu pendant la visite, l'invitation de nous rendre à sa demeure, où nous attendait un grand repas : trois vieux coqs, trois sortes de pâtisseries arabes, servis sur neuf plats différents, deux assiettes de vermicelle noyé dans le sucre, et, pour commencer, l'inévitable sorbet. Pas d'autres fourchettes que les doigts.

Le repas fini, on servit du thé, assez bon comme parfum, mais sucré à soulever le cœur. Puis vint le café, heureusement sans sucre, et cependant impuissant à délivrer nos palais de leur excès de matière saccharine.

Un peu d'eau fraîche nous parut excellente; et quand notre escorte, invitée à se partager les restes, eut expédié sa dernière bouchée, nous reprîmes le chemin de Bagamoyo.

La journée suivante fut employée à solder les porteurs : c'est tout ce qu'il y a au monde de plus fastidieux. Un homme est appelé; il répond : « Ayoual-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

lah, » mais il ne bouge pas. A la fin, il sort du groupe.

« Comment voulez-vous être payé ? »

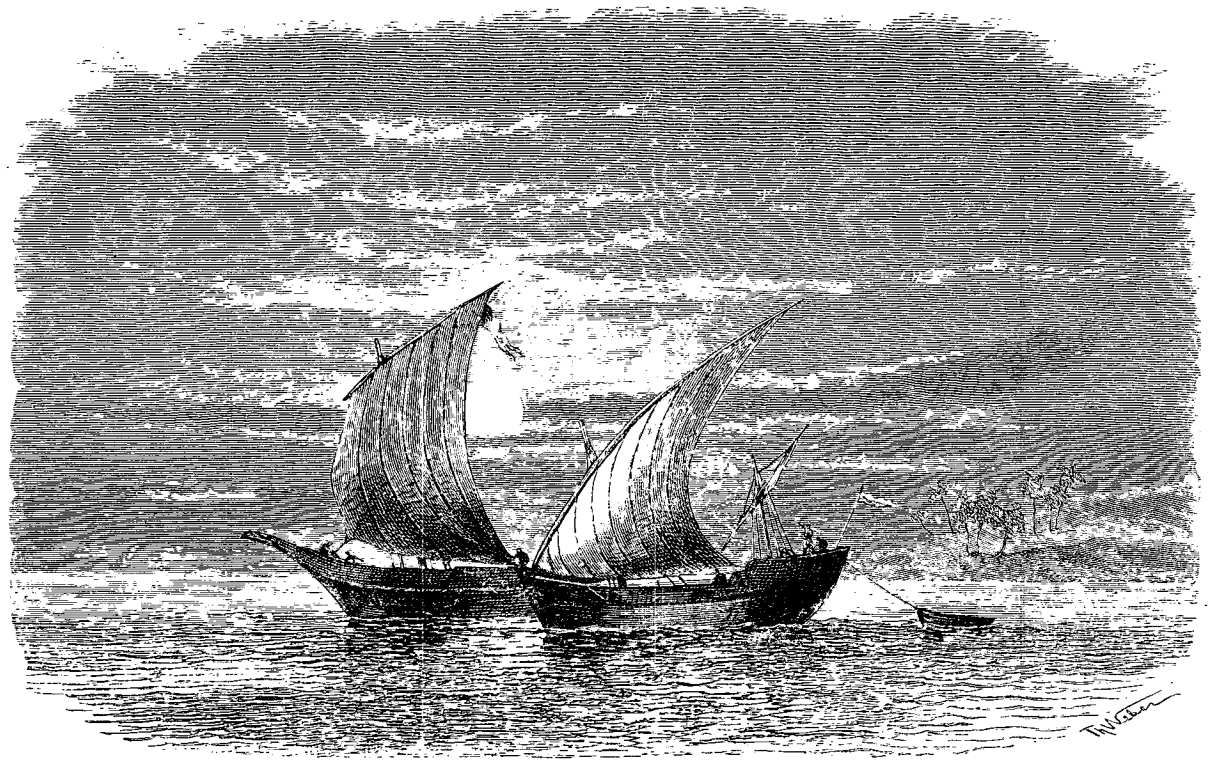
Après dix minutes de réflexion, arrive la réponse : tant de dollars, tant de méricani[1], tant de kaniki[2]. Sa paye est faite ; il demande à changer une pièce d'or pour des picés[3] : tout ce billon crasseux est à compter.

Vous croyez en être quitte ; pas du tout : votre homme éprouve le besoin de troquer deux brasses de méricani pour deux de kaniki, ou *vice versa ;* puis il sollicite un doti de gratification !

Nous étions alors très-pressés de retourner à Zanzibar pour achever nos préparatifs ; mais ce ne fut que le 11 février que nous pûmes avoir une daou et partir pour l'île : ce que nous fîmes de très-bonne heure.

En arrivant, nous trouvâmes le *Pundjâb*, qui avait amené Murphy, et qui apportait d'Angleterre tout ce que j'avais demandé, et en outre, un supplément de munitions, deux tentes fournies par le gouvernement de l'Inde, et un bateau en caoutchouc que nous devions à la bonté du major Evan Smith.

Pour le reste, nous eûmes recours aux magasins de Tarya Topan, de différents Joés portugais, de Rosan et de Charlie[1], un Français original qui, de chef de cuisine au consulat britannique, est devenu l'un des notables de Zanzibar, et qu'il faut connaître pour l'apprécier à sa juste valeur. On trouve chez lui des objets de toute espèce. Il ne sait ni lire ni écrire, n'a qu'une idée vague de ce qu'il possède et se contente de dire aux chalands :



Daous[4]. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

« Fouillez dans mes magasins ; si vous y trouvez ce qui vous manque, payez-le le prix convenable. »

Inutile de dire que ses affaires sont en désordre ; néanmoins il prospère. Sans doute en raison de sa nature généreuse, je crois que peu de gens auraient le courage de le tromper.

Rosan est un Américain également assorti d'objets divers ; et les Joés sont des Goanais à la fois tailleurs, coupeurs de cheveux, débitants de grogs, mettant la main à toute chose et faisant tout ce qui se présente.

Nos apprêts terminés, nous revînmes à Bagamoyo,

1. Calicot écru, fabriqué en Amérique, d'où il tire son nom. (*Note du traducteur.*)

2. Cotonnade bleue, fabriquée dans l'Inde. (*Note du traducteur.*)

3. Menue monnaie de Zanzibar, valant à peu près quatre centimes. (*Note du traducteur.*)

4. Barque arabe à demi pontée, faisant les transports de la côte à Zanzibar, de Zanzibar à Quiloa ou à Magadoxo, tout le cabotage du Zanguebar, et allant à Mascate, voire dans l'Inde. C'est la plus petite des embarcations maritimes de ces parages. (*Note du traducteur.*)

1. Le *Charly* de Stanley. Voy., sur cet homme excellent, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, t. XXV, p. 8 ; et sur Tarya Topan, même volume, p. 15. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Bombay et deux de ses anciens camarades engagés par Cameron. — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et nous mîmes en toute hâte à compléter la caravane.

Les pagazis, c'est-à-dire les porteurs, ne venant pas, et nos engagés eux-mêmes étant difficiles à réunir, je résolus d'aller camper hors de la ville, pour faire comprendre que nous allions nous mettre en marche, et qu'il n'y avait pas à espérer un plus haut salaire en tardant à se présenter. Ce fut à côté d'une plantation appelée Chammba Gonéra, dans un joli endroit situé à quatre milles de Bagamoyo, que nous allâmes dresser nos tentes. Mais les porteurs ne s'offrirent pas davantage. La saison pluvieuse approchait, et comme on en profitait pour nous exploiter d'une manière odieuse, j'écrivis à notre consul. Bien que très-occupé, il vint immédiatement; les choses allèrent un peu mieux pendant quelques jours, mais, le consul une fois parti, elles reprirent l'ancienne allure.

Notre camp ne servait à rien : dès que les rations étaient distribuées, nos hommes couraient à la ville. J'avais pensé à les envoyer à Réhenneko, en attendant que j'eusse complété le nombre de mes porteurs; mais Murphy, qui devait les conduire, fut pris de la fièvre et dut retourner à Bagamoyo, où il fut soigné à l'infirmerie de la mission française.

Le lendemain de son départ, le *Daphné*, sur lequel était sir Bartle Frère, nous amena Robert Moffat, le neveu de Livingstone.

A la première nouvelle de nos préparatifs, il avait vendu ses champs de cannes à sucre et arrivait de Natal en toute hâte, résolu à consacrer toutes ses forces et tout son avoir à notre entreprise.

Camp à Chammba Gonéra. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

En marche. — Attraits circéens de Bagamoyo. — Traversée du Kinngani. — Toilette printanière et averse diluvienne. — Complétement égarés. — District de Msouhoua. — Amabilité d'un chef. — Plaine de la Makata. — Collier horizontal de deux pieds de diamètre. — Séjour près de Réhenneko. — Mort de Robert Moffat.

Nous pouvions alors, Dillon et moi, nous rendre à Réhenneko, laissant à Moffat et à Murphy le soin d'amener l'arrière-garde de la caravane, ce qui leur donnerait le temps, à l'un de se guérir, à l'autre de s'équiper. Je réunis donc tous nos porteurs, les fis charger, ainsi que nos ânes, et nous partîmes pour Kikota.

Arrivés le soir au bord du Kinngani, nous y soupâmes de maïs grillé, qu'un Béloutche, qui était censé garder le fort, alla prendre dans son jardin. La nuit fut belle et chacun de nous dormit profondément au long d'un grand feu.

Nos ânes, restés sur l'autre rive, ne furent passés le lendemain qu'à onze heures. Raison de plus pour hâter le départ; mais les charmes circéens de Bagamoyo avaient tant de force, qu'en dépit de la distance nous avions une quarantaine d'absents. Je promis aux gardes du bac de les payer si aucun de mes hommes ne passait la rivière sans un écrit de ma main : promesse inefficace. J'envoyai Bombay avec une escouade à Bagamoyo pour en chasser les déserteurs et les ramener chargés de vivres. Au bout de quatre jours de flânerie, l'escouade et son chef revinrent sans ramener personne.

Pendant ces quatre jours, un nommé Issa, natif des Comores, qui avait rempli les fonctions d'interprète à bord du *Glascow* et montrait d'excellents certificats, offrit de nous accompagner. Il savait lire et écrire, avait été jusqu'au Manyéma et en d'autres lieux rarement visités par les caravanes; je pensai qu'il pourrait nous être utile, au moins par son expérience, et j'acceptai ses services.

Le 28 mars, ennuyé d'attendre, je me décidai à partir, laissant aux Béloutches du fort de Kikoka les ballots que je ne pouvais pas emporter, et dont se chargeraient les hommes qui viendraient avec Murphy.

Par suite de nouvelles désertions et de l'indolence ou de la maladresse de mes gens, il nous fut impossible d'être en marche avant dix heures. La route fut agréable : un pays ondulé, un sol herbu entre-coupé de lisières de haute futaie; çà et là des buttes couronnées de bouquets d'arbres et de massifs de verdure. Au loin, à notre droite, la chaîne de monticules où est situé Rosako, et où les nids de pillards qui l'avoisinent sont échelonnés sur la route qu'a suivie Stanley dans sa recherche de Livingstone.

Après deux jours de marche en même pays, les guides nous conseillèrent de faire halte pour nous ravitailler. Voulant me montrer aux indigènes dans une tenue convenable, je revêtis une tunique blanche, un pantalon d'une égale blancheur, et mis un voile vert à mon couvre-chef. Dillon prétendit que je ressemblais à un paysan de théâtre au jour de ses noces. Dans tous les cas, j'étais mal équipé pour une après-midi pluvieuse, comme me l'apprit bientôt une averse diluvienne qui, en quelques minutes, me trempa jusqu'à la moelle, fit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

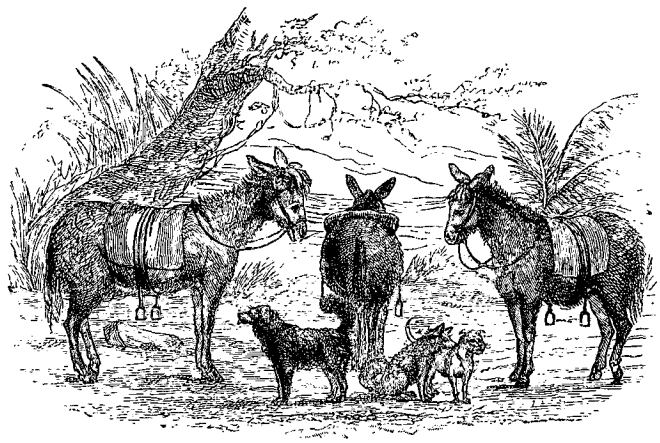
du sentier un ruisseau, et d'un noullah, que j'avais passé le matin à pied sec, un torrent considérable.

Nous étions près du village, disait-on, et je continuai ma route. Une marche de sept milles nous conduisit à un petit groupe de cases en forme de ruches; c'était la capitale du district. Le chef n'était pas là, et son fils ne voulut rien vendre en l'absence du maître. Après de longs débats, j'obtins d'un particulier une chèvre et quelques œufs, mais je ne trouvai rien pour mes hommes.

Poursuivant nos recherches, nous traversâmes un affluent du Kinngani, où l'eau nous monta jusqu'aux aisselles. Nous gagnâmes ensuite quelques misérables huttes, d'où mes gens ne purent tirer qu'une ou deux racines de manioc.

L'heure était avancée; il fallait revenir. Bombay nous dit qu'il connaissait un chemin de traverse; nous le prenons pour guide, et nous voilà plongés dans un fouillis de grandes herbes ruisselantes, en pleines ténèbres, sans une étoile pour nous orienter; bref, complétement perdus. J'ignorais alors que, bien qu'il se rappelle les moindres détours du chemin qu'il a suivi une fois, l'Africain est inhabile à se frayer de nouvelles routes.

Vers neuf heures, nous trouvant dans un bois marécageux, où nos coups de fusil n'obtenaient pas de réponse, je cherchai un endroit relativement sec, je fis allumer du feu, tuer la chèvre; et, le dos appuyé contre un arbre, j'essayai de manger un peu de viande; mais la fatigue empêcha les morceaux de passer.



Montures de MM. Cameron, Dillon et Murphy. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Aux premières lueurs de l'aube, nous étions en marche. Bientôt nous rencontrâmes des gens que Dillon avait envoyés à notre recherche. Une heure après, j'avais gagné le camp, où je me traînai vers mon lit, car cette nuit passée en plein air m'avait donné la fièvre.

A trois jours de repos succédèrent ensuite trois jours de route. Bien que je fusse très-malade, je parvenais à rester sur mon âne et à me conserver les idées nettes tant que durait la marche; mais, arrivé au camp, j'étais pris de délire, et me sentais si faible que je ne pouvais pas me tenir debout.

Pendant ce temps-là, Dillon avait toute la peine; il était seul pour mener la caravane; néanmoins, grâce à sa vigilance, tout marcha sans encombre.

Le 7 avril, à midi, nous gagnâmes le district de Msouhoua. Partout des jardins et des champs, du maïs, des patates, des citrouilles; mais pas d'autres signes d'habitation que les fines spirales de fumée bleuâtre qui s'élevaient du plus épais des jungles.

Vers trois heures, nous nous arrêtâmes près d'un joli étang, d'où la fièvre et la fatigue m'empêchèrent de bouger. Le lendemain, le chef vint nous voir; il nous donna la permission d'aller nous établir à côté de son village; puis il m'annonça que, par suite d'un arrangement qu'il avait fait avec les gens de Whouinedé, nous avions à lui payer le *mhonngo*, c'est-à-dire le tribut. Les deux peuplades s'étaient fait longtemps la guerre, sans que de part et d'autre la victoire fût décisive; puis, ne pouvant pas se dominer, elles avaient fini par s'entendre. Notre chef s'était engagé à livrer à ses anciens adversaires un certain nombre d'esclaves; il avait reçu en échange l'autorisation de frapper un droit sur toutes les caravanes passant chez lui et parties de n'importe quel point de la côte, excepté de Whouinedé.

Le jour suivant, après une marche d'une heure et demie, nous nous arrêtâmes à la porte de Msouhoua. Six ou huit grandes huttes bien construites et bien tenues, d'une propreté recherchée, formaient tout le village, mais il y avait une autre bourgade dans la jungle voisine.

Tous ces hameaux sont bâtis en plein fourré et n'ont d'autre accès qu'un chemin tortueux, sentier fort étroit, d'une fermeture facile et qui, pendant la guerre, devient imprenable avec les faibles moyens dont les assaillants disposent. Grâce à leurs forteresses, les gens de Msouhoua peuvent chasser l'esclave sur les terres du voisinage sans crainte de représailles, et les marchés de la côte leur assurent le placement de leurs victimes.

Après avoir fait dresser le camp, Dillon rendit sa visite au chef, qui se montra d'une grande affabilité et fixa notre mhonngo à trente dotis (soixante brasses de cotonnade). La famine, disait-on, sévissait en face de nous; et l'aimable chef, assurant qu'il serait dangereux pour nos hommes d'aller à la recherche des provisions, offrit d'y envoyer ses propres sujets; il ne voulait, en échange de ce service, que toucher d'avance le prix des denrées. Quand l'obligeant personnage eut reçu l'étoffe, il s'excusa de n'avoir pu tenir sa promesse; et au bout de cinq jours d'attente, il nous fallut partir, n'ayant de vivres que pour quatre repas.

Le temps de cette longue halte ne fut cependant pas tout à fait perdu. Il nous donna le loisir d'amélio-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

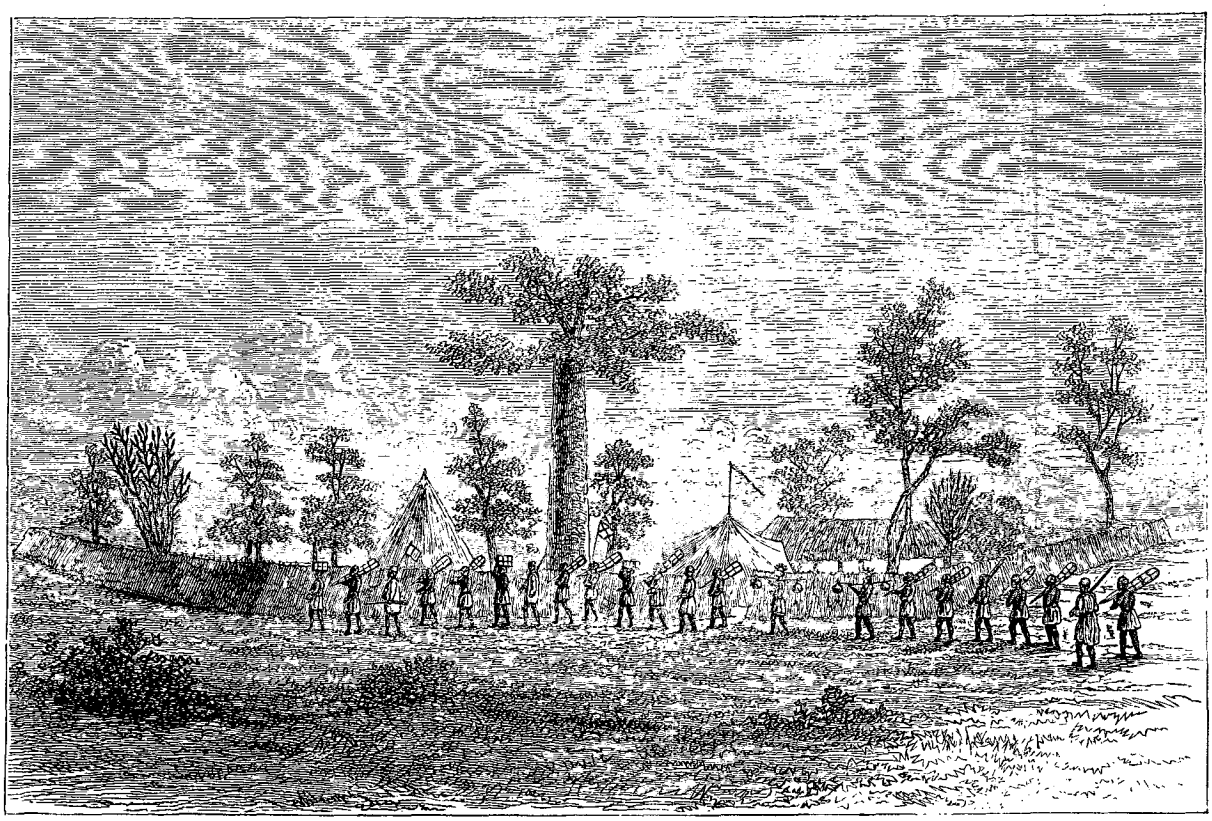
rer les bâts de nos ânes et me délivra de ma fièvre. Par contre, il relâcha la discipline et occasionna six désertions.

Dès que le repos a excédé la mesure ordinaire, il est toujours difficile de partir; le 14 avril, ce fut à grand'peine que la caravane se remit en route.

Sur les huit heures, nous passâmes auprès d'un camp d'Arabes où il y avait sept tentes appartenant aux propriétaires de différentes sections. Chacune de ces tentes avait une enceinte d'étoffe ou une palissade faite avec de grandes herbes, pour soustraire aux profanes les mystères du harem.

Ces Arabes exprimèrent le vœu de se joindre à nous. Sans les bruits de famine que l'on faisait courir, j'aurais accepté la proposition; mais se procurer des vivres pour tant de monde eût ralenti la marche, et je voulais gagner la plaine de la Makata le plus tôt possible : chaque jour de retard augmentait le risque de la trouver inondée.

Ne nous arrêtant pas plus d'une demi-heure, nous fîmes ce jour-là dix bons milles et franchîmes un plateau situé à quatre à cinq cents pieds au-dessus de notre point de départ. De nombreux villages s'apercevaient dans les haies formées de grands arbres et dans les bouquets de bois. Aux endroits où le sol n'était pas cultivé ou couvert de jungle, l'herbe était excellente; et la tsétsé ne se voyant nulle part, je fus surpris de l'absence de bétail; car ce pays, bien arrosé, ayant



Camp à Msouhoua. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

assez d'arbres pour donner de l'ombre pendant la chaleur du jour, semblait fait pour nourrir des troupeaux.

Dans cette marche, nous vîmes les premiers baobabs, ces éléphants du monde végétal, dont les formes d'une laideur grotesque sont voilées par la beauté de leurs fleurs blanches et le vert tendre de leur feuillage.

En sortant de Kisémo, où nous avions campé la veille, le sentier gravit une côte rapide et traverse un plateau, qui s'incline à l'ouest, jusqu'à une pente abrupte qui nous fit tomber dans la vallée du Lougérengéri. Des affleurements de grès et de quartz se faisaient souvent remarquer; les cailloux cristallins abondaient; et le sous-sol, rougeâtre par endroits, ailleurs formé de sable pur d'un blanc d'argent, était revêtu d'une couche épaisse d'humus.

Un grand nombre de belles fleurs réjouirent nos yeux pendant cette course; entre autres des lis tigrés, des convolvulus, des primules d'un jaune superbe. Jusque-là, nous en avions rencontré de blanches, ainsi que de grandes marguerites jaunes et de petites fleurs rouges ou bleues qui ressemblaient à nos myosotis.

Le Lougérengéri coule en cet endroit dans une large vallée à fond plat, où ses débordements causent parfois de grands désastres. Pendant l'année qui avait précédé notre passage, l'inondation avait emporté en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lieutenant Cameron. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une photographie.

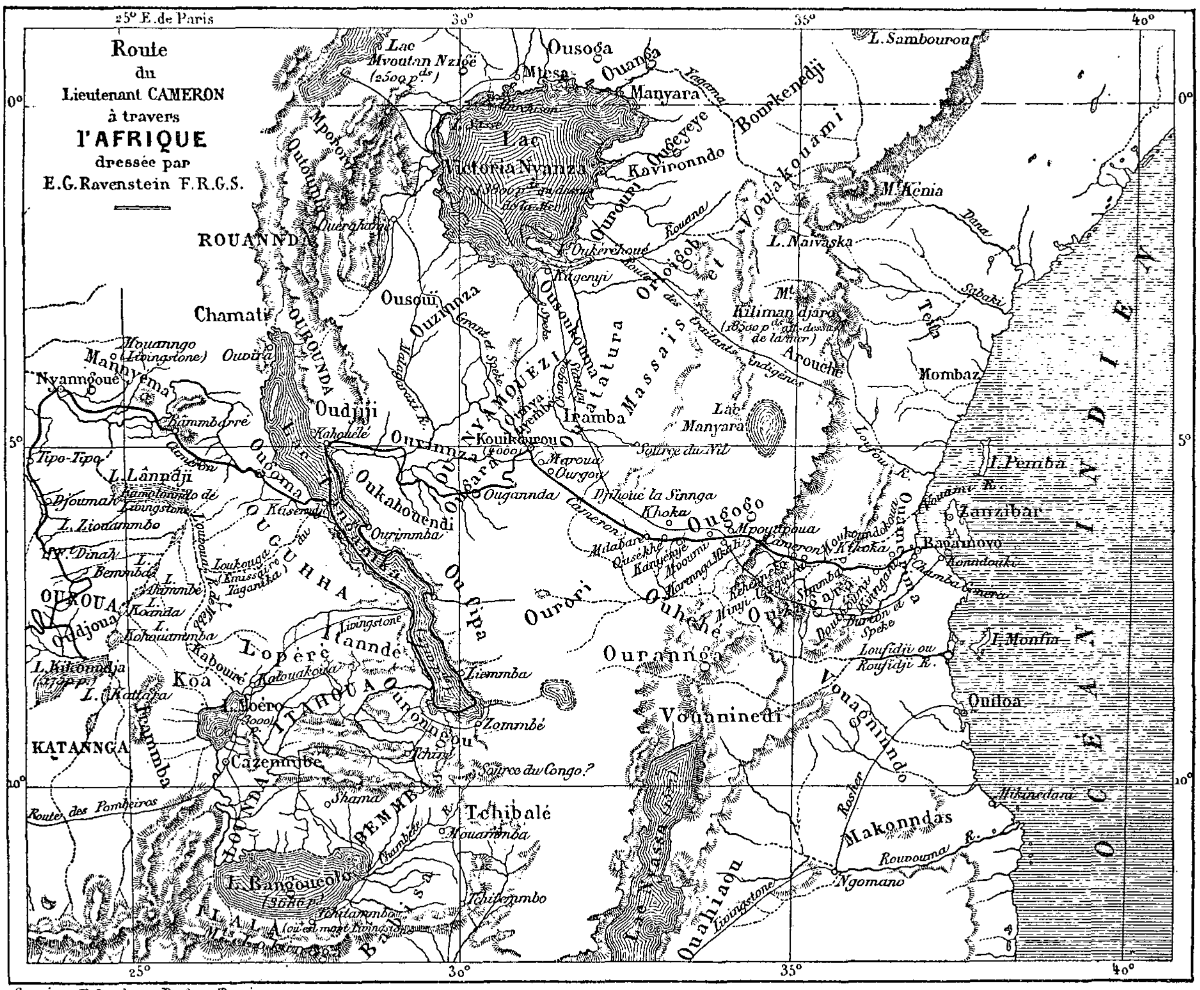
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux heures vingt bourgades et noyé un grand nombre de personnes[1]. Les survivants n'en étaient pas moins revenus occuper les mêmes sites; peu d'entre eux avaient eu la sagesse d'établir leurs cases sur des éminences.

A l'époque où nous le traversâmes, le Lougérengéri n'avait que trente yards de large et ne nous monta que jusqu'aux genoux; mais son lit a deux cent cinquante yards d'une rive à l'autre; et ses berges, de vingt-cinq pieds de hauteur, sont dépassées par les grandes eaux.

Une marche de sept milles dans une forêt déserte nous mit en face de collines escarpées, de fourrés de grandes herbes, de ravins de cinquante pieds de profondeur, aux flancs abrupts, qui chaque fois nous obligeaient à décharger les ânes, à faire descendre et remonter les bagages par les hommes.

Malgré le surcroît de travail que nous donnaient la surveillance de ces transbordements et les difficultés de la marche, rendues plus grandes par notre faiblesse, le pays avait tant de charme qu'il nous faisait presque oublier la fatigue. Les collines, de granit pour la plupart, et de quartz pur en quelques endroits, étaient couvertes de bois épais sur tous les points où



Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin

avait pu se former une couche de terre; la majeure partie des arbres étant des acacias, alors en pleines fleurs, tous ces bouquets blancs, jaunes ou rouges, mêlés à ceux d'autres arbres fleuris, composaient des massifs d'un effet splendide.

Plus de cinq milles de cette route nous conduisirent dans une vallée enclose par une chaîne de hauteurs, où des buttes coniques fort nombreuses étaient couronnées de villages.

En dehors de ceux-ci, des champs de maïs couvraient les pentes des monticules, et dans le village de Konngona où nous nous arrêtâmes, je remarquai des ébéniers.

La pluie, qui tombait presque sans cesse, nous empêcha de partir le lendemain avant neuf heures et demie; elle nous fit camper dans un village désert, où nos porteurs demandèrent à séjourner pour se

1. Stanley, qui passa au moment où ce désastre venait d'avoir lieu, et dont la véracité scrupuleuse est aujourd'hui bien connue, dit que cent villages ont été détruits. Voy. la description qu'il fait de la vallée avant et après les dégâts, *Tour du Monde*, t. XXV, p. 15 et 94. (*Note du traducteur.*)

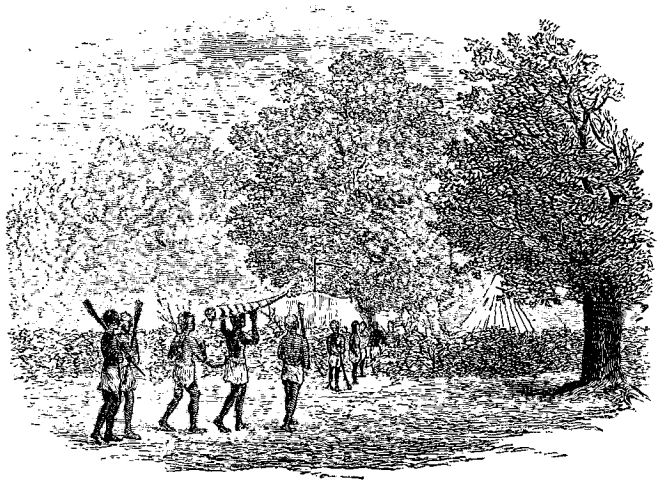
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

procurer des vivres. Cet endroit qui, l'avant-veille, était, disait-on, un pays de famine, nous était maintenant représenté comme une terre de promission, tandis qu'en face de nous il n'y avait que stérilité.

Afin de passer le temps, Dillon et moi, nous prîmes chacun un guide et nous partîmes pour la chasse; mais bien qu'on vît des pistes d'antilopes et de cochons[1], les bêtes elles-mêmes furent invisibles; au bout d'une heure de recherche, nos guides, qui avaient entendu l'oiseau du miel[2], s'étaient mis à sa poursuite: leur vacarme détruisit pour nous toute chance de succès.

De Kiroka, où nous passâmes la nuit du lendemain, le sentier suivit le bord d'un torrent de plus de vingt pieds de profondeur, aux parois presque verticales, et où tomba l'un de nos ânes, chargé d'une caisse de munitions du poids de cent quarante livres. Cette caisse précieuse, qui renfermait nos balles explosibles, fut très-heureusement repêchée, ainsi que la bête, sans avoir subi aucun dommage.

Le chemin franchit ensuite un col ouvert entre des murailles de grès et de quartz, dont les sommets, qui nous dominaient de trois cents pieds, étaient couronnés d'arbres; puis un versant rapide, revêtu d'une argile rouge et glissante, nous ramena dans la vallée du Lougérengéri, où nous nous arrêtâmes au village de Mohalé.



Retour d'un déserteur. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

La route du lendemain nous conduisit à Simmbaouéni, la forteresse du Lion, l'ancienne résidence de Kisabenngo, qui fut la terreur des tribus voisines. Sa gloire est maintenant détruite, et nous passâmes bannières déployées, sans répondre aux réclamations du chef actuel, une fille de l'ancien forban, qui a bien la volonté, mais non le pouvoir d'être aussi nuisible que son père[3].

Le Lougérengéri, en cet endroit, avait seulement de quatre à six pieds de profondeur, sur soixante de large, mais des berges d'environ quatorze pieds d'élévation au-dessus de la surface de l'eau. Nous y trouvâmes un pont formé d'arbres tombés, sur lequel nous le traversâmes; toutefois le passage des ballots et des ânes nous arrêta pendant deux heures.

En face de nous s'étendait la plaine de la Makata, désert fangeux qui nous obligeait à nous pourvoir de provisions, ce qui nous fit camper au bord de la rivière et nous prit toute la journée suivante.

Il n'est pas de pays plus fertile que la vallée du Lougérengéri. Les indigènes accoururent en foule pour nous vendre du grain, des haricots, des citrouilles, des courges, des œufs, du miel, etc., et notre ravitaillement se fit sans difficulté.

Hamis, le chef d'une caravane que nous avions rencontrée la surveille, et dont le bivac était au bord du Mouéré, vint nous voir dans l'après-midi, qui fut attristée par une averse diluvienne. Pour amuser notre visiteur, et croyant le surprendre, Dillon fit des tours de cartes; mais, à notre grand étonnement, il se trouva qu'Hamis était plus fort que lui.

Mille ennuis, mille tracas nous attendaient le lendemain, à l'heure du départ; nos hommes s'étaient gorgés de façon à trouver pénible de se mettre en marche; ils auraient voulu passer plusieurs jours dans ce pays d'abondance. Il fallut les chasser du camp l'un après l'autre, et à peine avions-nous tourné le dos, qu'ils rentraient dans l'enceinte ou allaient se cacher dans les grandes herbes.

A force de persévérance, nous réussîmes cependant à nous mettre en route. Longeant alors l'extrémité de la chaîne du Kihônndo, qui, du fond de la plaine, s'élève brusquement à une hauteur de huit cents pieds, nous gagnâmes Simmbo. Tous les endroits où l'on trouve des puits, tous ceux où il suffit de creuser à peu de profondeur pour avoir de l'eau, portent ce nom, qui est moins un nom propre qu'un terme générique. Le Simmbo dont nous parlons ici est un lieu de halte où l'on se repose une dernière fois avant de braver les fatigues de la traversée de la Makata.

La chaîne du Kihônndo s'anastomose à celle des monts Kigammboué, et c'est dans l'angle formé par la réunion de ces deux chaînes que se trouvent les sources du Lougérengéri.

Ayant passé en revue la cargaison, je vis qu'il manquait un ballot; c'était celui d'un nommé Oulédi, qui avait déserté avec armes et bagages. J'envoyai immédiatement à la poursuite du fugitif cinq de mes soldats, qui revinrent le soir avec le délinquant. Ils l'avaient retrouvé à Simmbaouéni. Il était allé là, croyant sans doute que notre refus de payer la taxe le ferait bien

1. *Tracks of pig.* Ces traces étaient probablement celles d'un cochon à verrues, phlacochère ou sanglier à masque. (*Note du traducteur.*)

2. Coucou indicateur.

3. Voy., pour la description de Simmbaouéni et pour sa ruine, *Tour du Monde*, t. XXV, p. 15 et 94. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

accueillir. Il se trompait : miss Kisabengo le rendit au chef de mon escouade, avec la totalité de ses bagages, et ne préleva qu'une amende de sept dotis pour notre contravention.

Je fis donner à Oulédi un certain nombre de coups de fouet pour servir d'exemple ; tous ses camarades semblèrent trouver que le châtiment était juste. La désertion, sur cette partie de la route, n'est pas considérée comme déshonorante ; mais le fugitif se fait un point d'honneur de ne pas emporter sa charge.

De Simmbo nous partîmes le 26 avril pour l'endroit redouté, vaste plaine qui s'étend des montagnes de l'Ousagara jusqu'aux environs de Simmbaouéni. Pendant la sécheresse, elle n'offre rien de particulier et ne présente aucun obstacle ; mais à l'époque des pluies c'est une nappe fangeuse, trouée vers le couchant par deux ou trois marais d'un passage fort pénible.

Deux heures de route en pays boisé, pays agréable au sol rouge et sableux, nous firent arriver à cette plaine qui nous apparut sous son plus triste jour. Les pas des éléphants, des girafes et des buffles avaient fait dans l'argile détrempée des puits, où l'eau nous montait jusqu'aux genoux, et qui formaient pour les ânes de véritables piéges.

Cinq heures de marche pour faire cinq milles, cinq heures par une forte pluie, et durant lesquelles il fallut traîner les ânes, veiller à ce qu'ils fussent déchargés, rechargés, y mettre la main, et faire marcher les hommes qui voulaient s'arrêter en pleine fange, où ils n'auraient eu ni buissons pour les huttes ni combustible pour les feux.

Coucher sans abri et dans la vase, sous une pluie froide, leur eût été fatal. Je continuai donc à les faire avancer jusqu'à trois heures de l'après-dîner, où, sur un point relativement sec, nous trouvâmes les matériaux d'un camp.

Il plut beaucoup toute la nuit, mais le temps s'éclaircit au point du jour ; à huit heures nous reprîmes la marche sur un terrain plat où s'élevaient quelques palmiers, des *borassus flabelliformis*, et où la fange était moins tenace que celle de la veille.

A une heure du camp, nous trouvâmes un petit cours d'eau rapide qui fut passé à gué ; ensuite un autre, qu'il fallut traverser à la nage.

Le bateau de caoutchouc qui nous aurait été d'un si grand secours n'était pas là ; son porteur avait pris en amont pour chercher un endroit guéable. J'envoyai à sa recherche ; l'attente nous parut longue. Nous nous jetâmes à l'eau, Dillon et moi, passant et repassant pour remorquer ceux qui ne savaient pas nager.

A la fin, le bateau arriva ; nous nous en servîmes pour transporter les bagages. Trouvant alors une de mes caisses, je me hâtai de changer de linge et d'habits ; malheureusement Dillon ne voulut pas suivre mon exemple et resta mouillé jusqu'à ce qu'il eût froid.

Des bûchettes et des fragments d'herbe, accrochés aux branches des arbustes de la rive, à une dizaine de pieds au-dessus de la surface de l'eau, montraient à quelle hauteur l'inondation couvrait parfois le pays.

Après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes au bord de la Makata, rivière tumultueuse, de cent vingt pieds de large sur huit ou neuf de profondeur.

Des branchages et des troncs d'arbres attachés avec des lianes, troncs d'arbres soutenus par les maîtresses branches tourbillonnantes presque sous l'eau, allaient d'un bord à l'autre, où ils s'appuyaient sur des échafaudages de même nature. Dans la pensée des indigènes, ce pont rustique suffisait pour les bipèdes ; mais non pas pour nos ânes, qui furent soumis à un genre de halage dont ils se montrèrent peu satisfaits. Chacun d'eux, à son tour, fut jeté dans la rivière du haut de la berge, et tiré de l'autre bord par vingt bras vigoureux, au moyen d'une corde passée autour du cou de la pauvre bête, ce qui ne l'empêchait pas de plonger et de disparaître jusqu'au moment où elle abordait.

Le camp fut dressé à quelque cent pas de la rive. Comme il faisait beau, nous nous empressâmes de faire sécher la cargaison ; mais pendant la nuit une averse diluvienne transforma le bivac en un marais, fit monter la rivière bien au-dessus de notre pont de la veille, et tous les bagages furent de nouveau mouillés.

Dans l'étape suivante, le chemin se déroula sur une partie de la plaine qui, étant plus haute, se trouvait à sec ; les nombreux palmyras (*borassus*), que nous avions déjà rencontrés dans la première section, en formaient le trait principal. Le gonflement que ces grands palmiers présentent au milieu de leur tige a, pour les yeux qui n'y sont pas habitués, un aspect étrange.

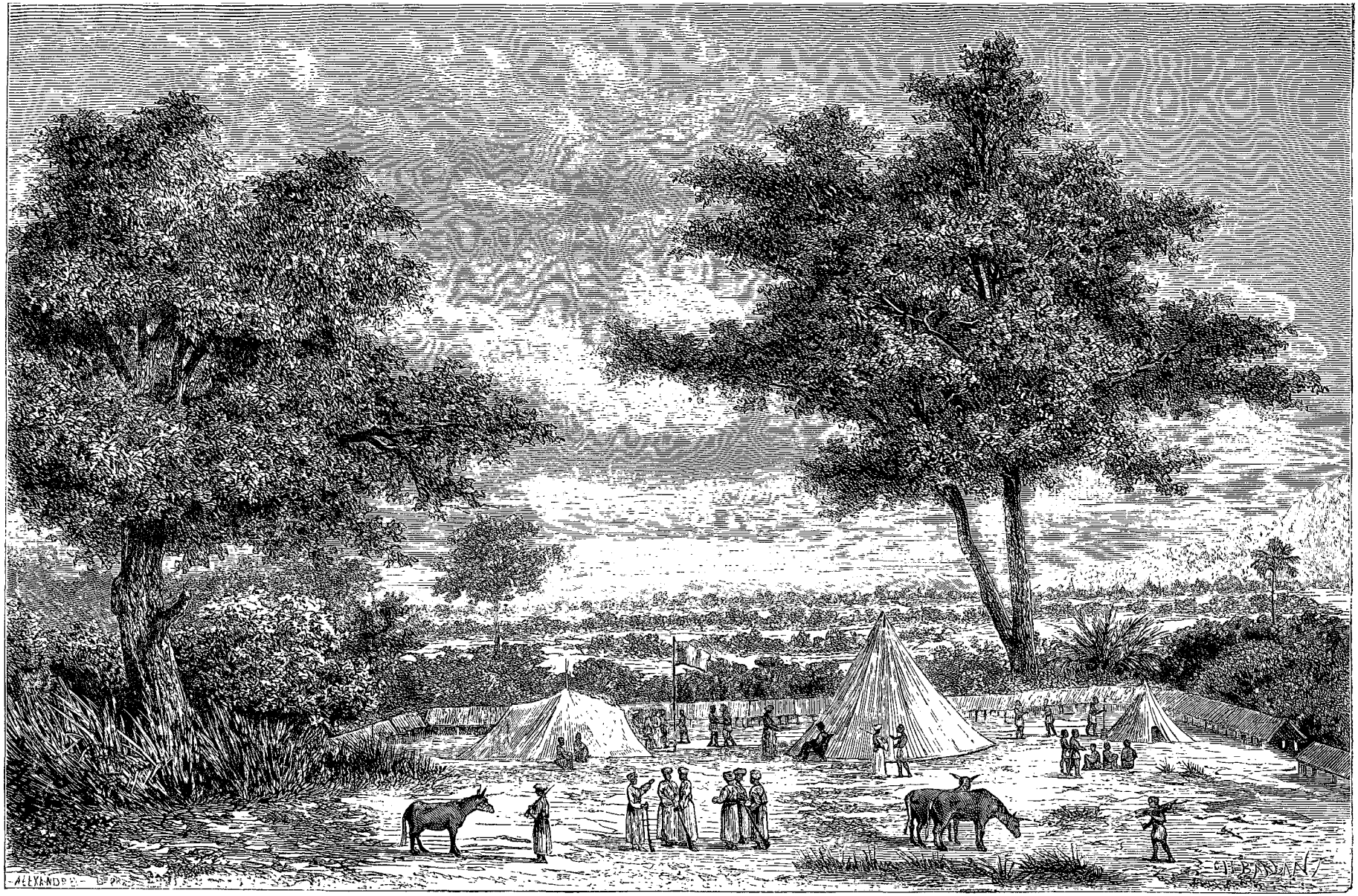
La quantité de pistes d'animaux sauvages qui couvraient le sol était également remarquable, pistes frayées au point que, m'étant séparé de la caravane, il m'arriva de prendre l'une d'elles pour le véritable sentier et de la suivre pendant la moitié d'un mille avant de reconnaître mon erreur.

La halte eut lieu près d'un village appelé Mkommbennga. C'est là que Dillon eut son premier accès de fièvre, qui, sans aucun doute, lui venait d'être resté dans l'eau trop longtemps, au passage de la rivière qui précède la Makata. De mon côté, j'avais le pied droit tellement douloureux qu'il m'était impossible de le mouvoir.

Un jour de repos ne nous rétablit ni l'un ni l'autre ; mais ce qu'on nous avait dit de Réhenneko nous faisant supposer que l'air y était pur, nous pensâmes qu'il serait bon de gagner cet endroit salubre ; et nous partîmes pour nous y rendre à petites journées.

Mon pied me faisait trop souffrir pour que non-seulement je pusse marcher, mais rester en selle ; je me fis donc porter dans un hamac ; tandis que mon compagnon prit sa monture, un vieux baudet nommé *Philosophe*, à cause de la placidité avec laquelle il acceptait les vicissitudes du voyage. Mais le lendemain Dillon était trop malade pour monter à âne. Comme nous n'avions qu'un hamac, il fut décidé que je partirais d'abord ; mon compagnon viendrait ensuite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Grande plaine de la Makata. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès mon arrivée, je m'établis sous la véranda du chef; puis j'envoyai chercher Dillon.

Réhenneko est un village populeux; j'y fus immédiatement entouré d'une foule ébahie, composée de gens bien vêtus, habillés comme les esclaves de Zanzibar. Ils avaient en outre un collier des plus étranges, un disque formé d'un enroulement de fil de laiton; ce disque projeté horizontalement à partir du cou, a parfois deux pieds de diamètre, et rappelle les tableaux où la tête de Jean-Baptiste est représentée dans un plat. Je n'ai vu cette parure gênante qu'à Réhenneko, mais j'ai entendu dire qu'elle était de mode dans tout le district.

Situé dans un fond, à l'entrée d'une gorge qui mène aux montagnes de l'Ousagara, le village ne me sembla pas un séjour convenable, et je fis dresser ma tente sur une hauteur voisine. Dillon arriva le lendemain; il était toujours fort malade, ce qui me fit rétablir le camp dans la prévision d'une longue halte. Au milieu du cercle formé par les huttes de la caravane, une palissade enferma nos tentes, le corps de garde et les magasins. L'espace compris entre la palissade et les huttes des porteurs servit de parc à nos ânes.

En même temps que sa fièvre, Dillon eut une attaque de dyssenterie qui l'alita pendant trois semaines; pour moi, j'étais toujours boiteux, l'enflure de mon pied étant produite par un énorme abcès. Pour comble d'infortune, nos gens se mirent en grève; ils demandaient qu'on leur donnât de l'étoffe à la place des vivres qui leur étaient fournis, et voulaient avoir une brasse de cotonnade tous les cinq jours; or pour ce même prix j'achetais les rations de dix-huit journées. Céder était impossible; il fallait résister, au risque de provoquer les désertions, autrement toute notre fonds de cotonnade eût bientôt disparu.

Le temps me paraissait d'une extrême longueur; j'étais inquiet de Murphy. J'avais envoyé plusieurs fois à sa rencontre et n'avais pas de nouvelles. Enfin, le 20 mai, je reçus une lettre datée du 16; Murphy me disait qu'il avait eu la fièvre, qu'elle lui revenait de temps à autre, que Moffat l'avait toujours, et que tous les deux étaient d'une excessive faiblesse.

Malgré tous mes efforts pour communiquer avec lui, je n'en sus pas davantage. Mais le 26 apparut une caravane. Un visage blanc se détachait de la foule des sombres figures, un seul!

« Où est l'autre? » fut le cri qui s'échappa de nos lèvres. « Quel est celui qui manque? »

La bande approchait. N'y pouvant plus tenir, je me traînai au bas de la colline, où je reconnus Murphy.

« Et Moffat? m'écriai-je.

— Mort! » me fut-il répondu.

Il était tombé, victime du climat, à deux heures de Simmbo. Il repose sous un palmier, au commencement de la plaine de la Makata. Son nom s'ajoute à la liste glorieuse de ceux qui ont sacrifié leur vie à l'exploration de l'Afrique. J'ignorais que son oncle avait déjà pris place sur cette liste funèbre.

Pauvre Moffat! Il était venu à Bagamoyo si plein d'espoir, d'aspirations, de foi en l'avenir! Il me disait que le jour où il avait su qu'il lui était permis de se joindre à nous, avait été le plus heureux de sa vie.

Inaction prolongée. — Mirammbo. — Acacias-parasols. — Le mparamousi. — Fuite d'une épouse. — Conflit avec les indigènes. — Adjonction de trois caravanes. — Le lac Ougômmbo. — Tirikéza. — Arrivée à Mpouapoua. — Le Marennga Mkali. — L'Ougogo.

La dernière section de la troupe de Murphy n'arriva que le lendemain. Aussitôt que le déchargement fut terminé, me faisant aider par Issa, le garde de notre matériel, j'examinai tous les ballots et pris note de leur contenu, afin de pouvoir trouver sur-le-champ l'objet dont on aurait besoin.

Les armes, que je passais en revue, étaient en bon état; l'équipement des ânes avait été réparé; et le 29 mai, le départ fut décidé pour le lendemain.

Murphy avait toujours la fièvre; il n'était pas facile de l'emmener. D'un poids considérable, il lui fallait trois relais de quatre porteurs; nos moyens de transport étaient déjà trop faibles, et des six ânes revenus la veille, pas un ne pouvait servir, tant leur fatigue était grande.

Le 30, au moment du départ, cinq porteurs manquaient à l'appel.

Autre sujet d'impatience : malgré la peine que j'avais prise d'assigner à chacun son ballot, tous se précipitèrent vers les charges favorites, moins pour en avoir une plus légère que pour s'emparer de celles qui donnaient un rang supérieur dans la caravane, les tentes marchant d'abord, puis le fil métallique, ensuite l'étoffe, la verroterie, enfin les caisses, les ustensiles de cuisine et autres objets.

Le départ n'eut lieu qu'à dix heures. L'inaction prolongée ayant rendu nos porteurs incapables d'une longue marche, nous nous arrêtâmes au bout d'une heure et demie. Le camp fut établi sur une pente à peu près aussi rapide que celle d'un toit; c'était la moins raide que nous eussions pu trouver : d'où l'obligation de caler notre bagage pour l'empêcher de retourner à la Makata, dont l'altitude était de quelque huit cents pieds inférieure à la nôtre.

Une grande étape, commencée le lendemain à sept heures, nous fit gagner, par monts et par vaux, la rive gauche de la Moukonndokoua, où nous trouvâmes une caravane qui portait de l'ivoire à la côte. Le chef de cette bande nous apprit que Mirammbo, souverain indigène qui, depuis trois ans, était en guerre avec les Arabes, n'avait pas encore été chassé des environs de Taborah, et que passer dans le voisinage de cette ville était regardé comme dangereux [1].

Nous dressâmes le camp sur une pente encore plus escarpée que celle de la veille; juste à nos pieds était la Moukonndokoua, large rivière, peu profonde, mais d'un courant très-rapide.

1. Voy., sur Mirammbo et sur ses démêlés avec les Arabes, ce qu'en a dit Stanley, *Tour du Monde*, t. XXV, p. 35, 37 et suivantes. (*Note du traducteur.*)

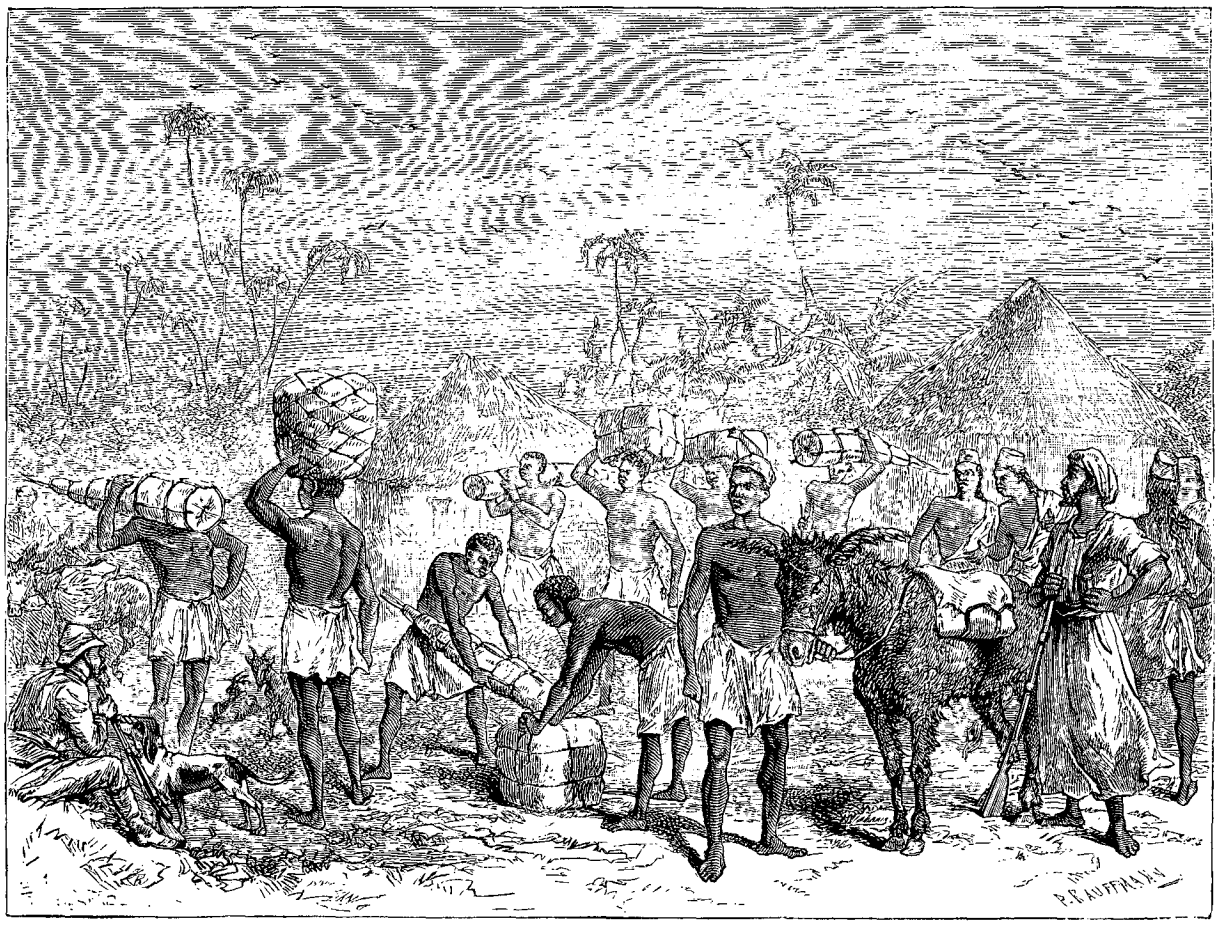
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toutes les collines étaient couvertes d'acacias-parasols produisant, ainsi que l'a dit Burton, l'effet d'une foule munie d'ombrelles. Dans les vallées où l'eau était abondante, le mparamousi élevait sa tête altière.

Après avoir suivi la rivière pendant une couple d'heures, nous la passâmes en aval d'un brusque détour de son lit; traversant ensuite des champs de sorgho, dont les tiges s'élevaient à plus de vingt pieds, nous arrivâmes près du village de Mouinyi Ousagara.

A peine étions-nous installés, qu'une femme se précipita au milieu de nous et fit un nœud à la coiffure d'Issa, se mettant par là sous la protection de notre intendant. Son mari l'avait battue, parce qu'elle avait mal accommodé le poisson.

L'époux vint réclamer la fugitive; on la lui rendit, mais après lui avoir imposé une rançon d'un bœuf et de trois chèvres et lui avoir fait promettre devant le chef de son village qu'il ne battrait plus sa femme. Cette coutume est, dit-on, répandue dans toute l'Afrique orientale. Un esclave peut aussi changer de maître en faisant un nœud à une partie quelconque du vêtement de l'homme auquel il se livre, ou bien en brisant un arc ou une lance appartenant à ce même individu. Son ancien propriétaire ne peut le ravoir qu'en le payant



Porteurs et ballots. — Dessin de P. Kauffmann, d'après le texte et l'édition anglaise.

toute sa valeur, et en promettant d'une manière formelle de ne plus lui infliger de mauvais traitements.

Campé le jour suivant près de l'ancienne résidence de Kadétamaré, j'envoyai à Mboumé quarante hommes pour acheter des vivres. Ils avaient fait la route sans encombre et avaient terminé leurs achats, quand la nouvelle se répandit que les tribus des montagnes voisines descendaient pour attaquer le village. Dans la confusion qui suivit cette nouvelle, le fusil de l'un de nos hommes se déchargea par hasard et tua l'un des indigènes. Toute la population tomba sur nos gens, plusieurs furent incarcérés, les autres prirent la fuite, et le grain qu'ils avaient recueilli fut perdu.

Cette malheureuse affaire nous arrêta jusqu'au 11 juin et nous coûta trois balles d'étoffe. Je dus encore m'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché; maintes caravanes ont payé beaucoup plus cher leurs conflits avec les Vouasagara, et ces conflits n'avaient pas été motivés par la mort d'un homme.

Pendant notre séjour, il arriva trois caravanes qui se joignirent à la nôtre, afin d'être en nombre pour la traversée de l'Ougogo. L'une d'elles était composée de Vouanyamouési qui rapportaient chez eux le prix de l'ivoire qu'ils avaient vendu à Bagamoyo.

La seconde troupe, d'une vingtaine d'individus, appartenait à un forgeron qui nourrissait l'espoir de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

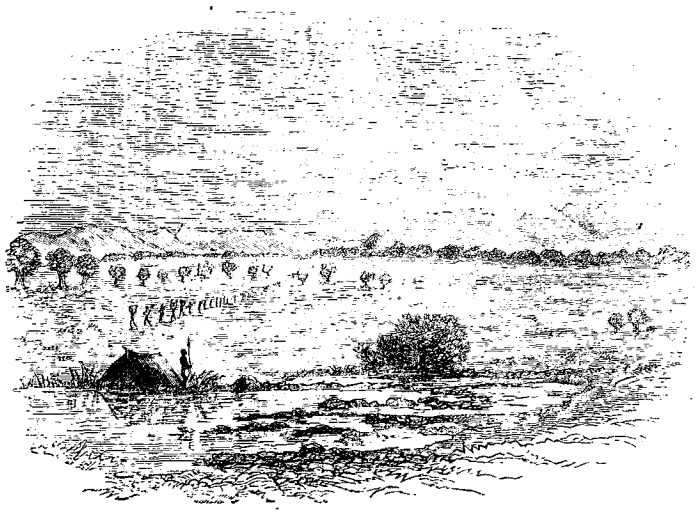
faire fortune dans l'Ounyanyembé en y réparant les mousquets employés contre Mirammbo.

Enfin la troisième et la plus nombreuse de ces caravanes était un assemblage hétérogène de petits groupes ayant pour chefs des serviteurs d'Arabes, ou qui appartenaient à des traitants dont la cargaison n'employait que deux porteurs, leurs propres esclaves; petites gens, mais qui, pleins d'espoir, avaient mis le cap sur des pays d'une richesse fabuleuse, « où les dents d'éléphant servaient à faire des clôtures et des jambages de porte. »

Bref, le 11 juin, l'ensemble de nos bandes constituait une force de plus de cinq cents hommes.

Le lendemain, nous étions au bord du lac Ougômmbo, dont l'étendue varie, suivant la saison, d'un mille à trois milles de longueur, sur un demi-mille à un mille de large.

Deux longues étapes, dans une contrée absolument aride, nous séparaient de Mpouapoua, ce qui nous fit faire connaissance avec la *tirikéza*, ou marche de l'après-midi, l'une des épreuves les plus pénibles que l'on ait à subir en Afrique.



Vue prise dans l'Ougogo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les tentes avaient été pliées vers onze heures, nous laissant en proie à un soleil dévorant, sans le moindre abri, et cela pendant deux heures. Puis, jusqu'à la nuit close, on fut en marche sur une terre calcinée et poudreuse que déchiraient des affleurements de granit et de quartz, blanchis et délités par le soleil et les pluies de la zone torride. Quelques baobabs, quelques euphorbes, une herbe sèche et rare, en grande partie incendiée par le feu tombé des pipes des caravanes, formaient là toute la végétation.

Arrêtés à Matamonndo, où la rivière était complétement tarie, nous envoyâmes à la recherche d'un étang dont nous avions entendu parler à Ougômmbo et qui fut découvert à deux milles de notre point d'arrêt. Les hommes s'y rendirent; mais il fut impossible, vu l'état de la route, d'y envoyer nos pauvres ânes.

Le jour suivant, nous nous traînions depuis cinq heures du matin parmi des broussailles couvertes de poussière, montant et descendant des collines escarpées, franchissant des noullahs rocailleux, lorsque, dans l'après-midi, un bois feuillu, des champs de maïs, de sorgho, de patates, des filets d'une eau cristalline, s'offrirent à nos regards.

Quiconque n'a pas traversé un pays stérile et brûlant, tel que celui que nous quittions, ne se figurera jamais le rafraîchissement qu'éprouvèrent nos yeux et le bien-être que nous ressentîmes à la vue de cette scène.

Je courus droit au ruisseau, et j'envoyai à boire à ceux qui étaient restés en arrière. Malgré cette précaution, un de nos porteurs mourut avant d'arriver à Mpouapoua, ainsi qu'un de nos ânes.

Remontant la rivière, où l'eau devenait plus abondante et coulait entre deux rangs de grands arbres, nous nous établîmes sous la coupole d'un énorme acacia, dont la moitié abrita complétement nos trois tentes. La halte fut de plusieurs jours; il nous fallait reprendre des forces pour la traversée du Marennga Mkali, autre lande embrasée de trente milles de large, où nous arrivâmes le 20 juin.

Entre les habitants du Mpouapoua et les quelques Vouadirigo qui vinrent nous regarder, il y avait un contraste frappant.

Les Vouadirigo sont de grande taille, gens de race virile, méprisant tout costume.

Telle est leur réputation de courage et d'adresse dans le maniement des armes, que pas une des tribus chez lesquelles ils vont régulièrement faire des razzias n'essayent de leur résister.

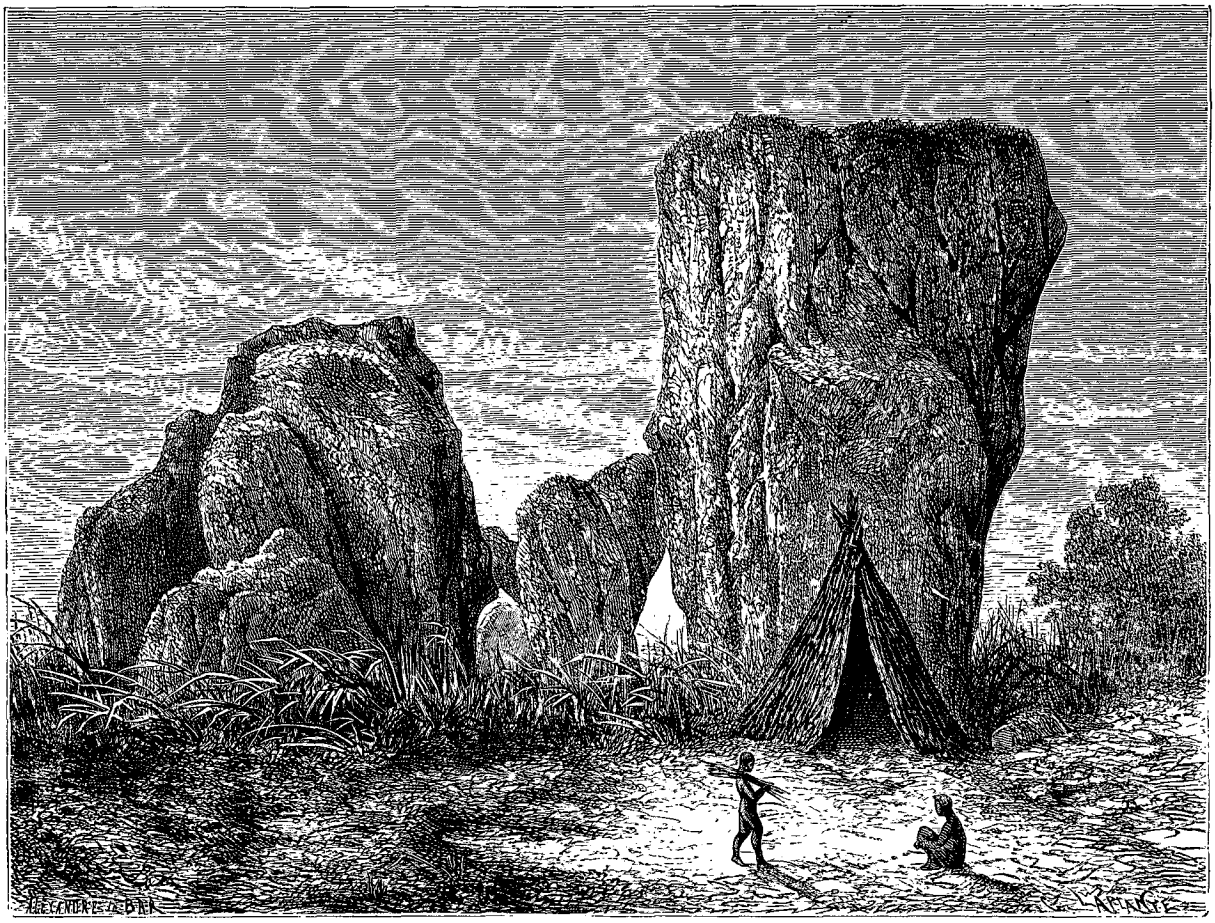
De Kisokoué, où ces hommes redoutables se montrèrent bien disposés pour nous, une brève étape nous conduisit à Khoumyo; puis nous entrâmes dans le Marennga Mkali, où nous ne vîmes rien qu'une herbe clair-semée, herbe coriace entremêlée de broussailles.

Arrivés le surlendemain à la limite où commençaient les cultures, quelques-uns de nos gens, mourant de soif, cueillirent des pastèques du genre le plus infime. Des yeux perçants les guettaient, et il nous fut demandé plus de vingt fois la valeur de ce qui avait été pris. Nous venions d'entrer dans l'Ougogo.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Rochers près du camp d'Ousékhé (voy. p. 22). — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE LIEUTENANT VERNEY-HOVETT CAMERON [1].

1872-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Exactions. — Droit de passage. — L'Ougogo. — Coutumes et parures des Vouagogo. — Premier froid ressenti pendant le voyage. — Salines du Kanyényé. — Plus que centenaire. — Un héritier présomptif. — Rochers de granit. — Lieu d'incantation. — Sorcellerie. — Établissements de Khoko. — Funérailles des chefs. — Vouahoumba.

On nous avait raconté sur les exactions des Vouagogo tant d'histoires surprenantes, que je m'attendais bien à ne pas franchir leur pays sans difficulté. C'étaient, disait-on, de grands voleurs et si violents, que toute avanie de leur part devait être acceptée sans mot dire, tandis que la moindre injure faite à un Mgogo, fût-elle imaginaire, était punie d'une amende qu'il fallait acquitter sur-le-champ, sinon l'attaque et le pillage de la caravane étaient certains.

Nous trouvâmes, en effet, les Vouagogo d'humeur brutale et cupide; mais ces bravaches sont bien les hommes les plus couards que l'on puisse imaginer. Si tous les gens qui fréquentent cette route, Arabes, Vouanyamouési et autres, n'approchent de l'Ougogo

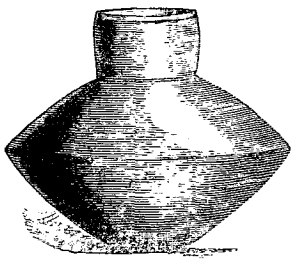
1. Suite. — Voy. p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

qu'avec effroi, craignant d'y perdre la moitié de leurs marchandises, c'est parce qu'ils n'y résisteraient pas aux habitants, et que, comme tous les lâches, les Vouagogo oppriment ceux qui sont à leur merci.

Au fond, le prélèvement d'un tribut n'a rien que de naturel et serait parfaitement juste, s'il était perçu avec moins d'arbitraire. Il faut en effet le reconnaître : si le pays n'était pas habité par des gens actifs qui entretiennent les citernes et cultivent le sol, on ne pourrait pas le franchir pendant la saison sèche, qui est la meilleure pour les voyages.

Un Arabe plus courageux, mais moins prudent que les autres, résolut, il y a quelques années, de traverser l'Ougogo sans payer aucun droit. Dans ce but, il réunit près de neuf cents hommes, et déclara ses intentions.



Pot de terre de l'Ougogo.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les indigènes n'attendirent pas le combat; ils se retirèrent avec leurs femmes, leurs enfants, leur bétail dans les jungles; mais, avant de partir, ils avaient comblé les citernes, brûlé leurs villages et tous les vivres qu'ils ne pouvaient pas emporter.

Prêts à braver des forces humaines, l'Arabe et ses gens étaient sans armes contre la faim et la soif. Quelques-uns, venus de l'Ounyamouési, y retournèrent; quelques autres atteignirent le Mpouapoua : six ou huit au plus. On dit que sept cents hommes périrent dans cette entreprise.

L'Ougogo, qui a près de cent milles carrés d'étendue, est divisé en beaucoup de « cheffe-ries » indépendantes, qui exigent chacune un droit de passage, et dans chacune desquelles on subit des arrêts plus ou moins longs.

Pendant la saison sèche, le pays est aride; mais du mois de novembre jusqu'en mai, époque des pluies, il est bien arrosé, et l'on y fait d'abondantes récoltes de sorgho, dont la maturité a lieu au mois de juin. Le chaume de ces moissons forme, durant la sécheresse, la principale nourriture du bétail; et malgré son manque apparent de matière nutritive, les animaux du pays, qui n'ont guère d'autre pâture, sont en bonne condition.

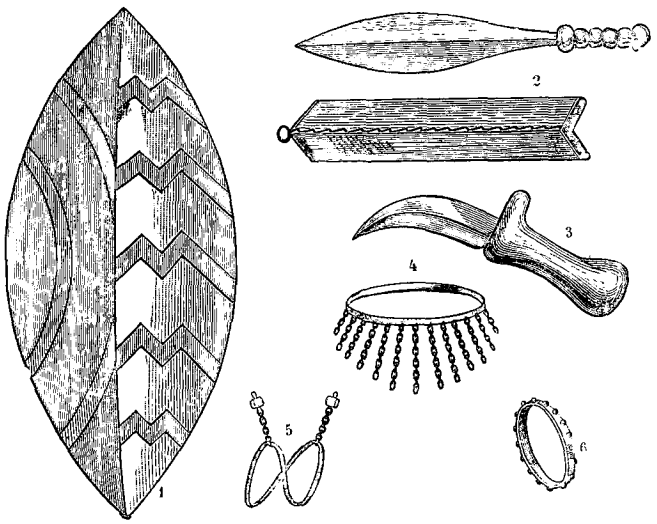
Chacune des tribus possède un troupeau de vaches, qui est soigné, à tour de rôle, par tous les hommes de la commune, sans en excepter le chef.

Le 22 juin, ayant gagné Mvoumi, chef-lieu du premier district de l'Ougogo, nous fûmes initiés aux vexations que fait naître la demande du *mhonngo*, c'est-à-dire du tribut de passage.

Lors de notre arrivée, on célébrait les funérailles de l'une des sœurs du chef, morte dans la semaine précédente; conséquemment tout le village, chef et ministre compris, était en état d'ivresse. Il en résulta pour nous trois jours d'arrêt, pendant lesquels les porteurs qu'avait amenés Murphy prirent la fuite; non contents de partir, ils volèrent une balle de cotonnade, que je fus obligé de remplacer, étant responsable de mes hommes.

Les Vouagogo, ce qui les fait aisément reconnaître, ont pour habitude de se passer dans le bout de l'oreille des chevillettes de bois de plus en plus fortes, des anneaux de cuivre, des rouleaux de fil métallique, de petites gourdes leur servant de tabatières, etc.; bref, d'y fourrer tous les bibelots qu'ils mettraient dans leur poche s'ils avaient un habit.

De cette coutume résulte une distension démesurée du lobe, qui atteint souvent l'épaule et qui chez les vieillards est fréquemment déchiré. Les boucles d'oreilles sont alors suspendues à un cordon, posé sur le crâne; ou bien un des lambeaux de l'oreille est percé d'un nouveau trou, qui finit par devenir aussi grand que l'autre.



Armes et objets de parure des Vouagogo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.
1. Bouclier. — 2. Dague et fourreau.
3. Serpe. — 4. Collier. — 5. Bracelet. — 6. Bracelet de cuivre.

Un couteau à double tranchant, une forte lance, un arc et des flèches, une espèce de casse-tête, constituent les armes des Vouagogo. Quelques-uns portent des boucliers en cuir, pareils de forme à ceux du Mpouapoua, mais dont le pelage a été enlevé et remplacé par des dessins rouges, noirs, blancs et jaunes.

Comme parure, les Vouagogo ont de petits bracelets très-usés, de cuivre ou d'airain, venant de Zanzibar, et des spirales en fil de fer ou de laiton, qu'ils portent au-dessus et au-dessous du genou, ainsi qu'en haut du bras. Un ornement particulier, taillé dans une corne et revêtu de fil métallique, double chevron, ayant les extrémités garnies de boutons de cuivre et les deux sommets armés de pointes saillantes, décore également le haut du bras gauche.

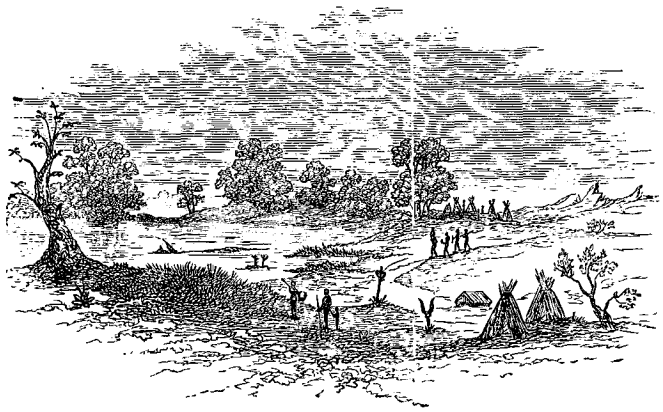
Mais c'est dans leur coiffure que les Vouagogo montrent surtout leurs facultés inventives.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques-uns font de leurs mèches laineuses d'innombrables tortillons, prolongés artificiellement par l'insertion de fibres de baobab ; ces tortillons pointent dans tous les sens, ou retombent sur la nuque, entourent la tête, et sont coupés sur le front au niveau des sourcils. Le bout de ces mèches est souvent orné de petites balles de cuivre et de grains de verre de nuances diverses.

D'autres se mettent une calotte de picés de Zanzibar, petite monnaie de billon qu'ils ont frottée de manière à la faire reluire ; ou bien ils se rasent la majeure partie de la chevelure, et se font avec le reste de petites cornes, souvent enroulées de fil de cuivre jaune ou rouge, tandis qu'ils se couvrent les sourcils d'une bandelette en peau de vache de couleur blanche.

Les Vouagogo sont plus ou moins vêtus d'étoffe, que leur fournissent les caravanes. Quand l'étoffe est blanche, ils la colorent en jaune sale avec une espèce d'argile. Souvent ils se barbouillent d'une terre rouge, dont ils se font des taches plus ou moins larges, et que parfois ils s'étendent sur tout le corps d'une manière uniforme. Si nous ajoutons qu'ordinairement les Vouagogo sont enduits de beurre rance ou d'huile de ricin, et qu'ils ne se lavent jamais, on se fera une idée du peu d'agrément de leur aspect et de leur odeur.



Zihoua, près de Mponnga Sennga. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Ayant enfin payé le tribut, nous quittâmes Mvoumi. Le soir nous étions campés au bord d'une jolie pièce d'eau, entourée de beaux arbres et d'une herbe fine et courte, pareille à celle des pelouses : un endroit charmant, véritable oasis dans un pays stérile. De nombreux oiseaux d'eau couvraient ce bassin, long de quatre cents yards sur deux cents de large. Dillon et Murphy prirent le batelet et rapportèrent quelques oiseaux qui ressemblaient à des sarcelles. Toujours boiteux, je n'avais pas pu les accompagner.

Une marche d'un quart d'heure, à partir de l'étang, nous fit gagner la résidence du chef. Nouvelle province, nouveau tribut; et le ministre étant complétement ivre, l'affaire dut se remettre au lendemain. Le chef toutefois se montra fort aimable et nous autorisa à prendre tout le chaume qui nous serait nécessaire, tant pour construire nos abris que pour alimenter nos ânes.

Beaucoup d'indigènes vinrent regarder ce que nous avions de curieux : fusils, pistolets, montres, boussole, etc. Un vieillard, oncle du chef, après avoir longuement contemplé en silence toutes ces merveilles, s'écria avec admiration :

« Oh ! ces hommes blancs ! Ils font ces choses étonnantes, et ils savent en faire usage. Assurément, des hommes qui ont tant de connaissances ne doivent pas mourir ; ils sont assez habiles pour faire une médecine qui leur conserve la jeunesse et la force, et qui les fait vivre toujours ! »

Ce vieux gentleman nous donnait sans doute quelques milliers d'années. D'humeur très-communicative, il nous fit remarquer les six anneaux de cuir d'éléphant dont son bras gauche était paré, et ajouta qu'ils indiquaient le nombre d'éléphants qu'il avait tués. Je lui demandai si les bracelets jaunes qui décoraient son poignet droit provenaient des lions qu'il avait abattus.

« Non, dit-il, c'est de la peau de chèvre, portée comme médecine (un talisman). »

Le lendemain la question du tribut fut réglée d'une manière très-satisfaisante, grâce à l'intervention de notre admirateur. Nous nous dirigeâmes alors vers Mponnga Sennga, une clairière de trois milles de diamètre, où se voyaient cinq ou six temmbés, et qui était le séjour d'un autre chef indépendant.

Par suite de l'absence d'Issa, que j'avais envoyé à la recherche de mes chèvres, probablement volées, le payement du tribut fut confié à Bombay. J'avais recommandé à celui-ci de n'ouvrir les ballots que dans ma tente; il les défit au milieu du camp. Deux belles étoffes de l'Inde, que je gardais pour les Arabes, furent aperçues d'un Mgogo; le chef en eut connaissance et voulut les avoir. Je lui envoyai mon refus par Bombay, qui, perdant tout à fait la tête, laissa ouvert un ballot de cotonnade. Lorsqu'il revint, deux pièces de méricani avaient été prises, et il ne m'en fallut pas moins livrer une de mes précieuses étoffes de l'Inde.

De Mponnga Sennga, une marche forcée, d'abord à travers une jungle renfermant des zihouas, sur lesquels nous tuâmes cinq ou six canards, nous fit arriver à la nuit close au bout de nos forces, sans nous conduire à l'abreuvoir. Le lendemain nous étions en route avant le jour, par un air glacial; c'était le premier froid que nous ressentions en Afrique. On s'arrêta au bord d'un étang, à peu près à sec et situé sur les confins du Kanyényé, le plus ancien et le plus grand des districts de l'Ougogo, dont il occupe le centre.

Le Kanyényé est une vaste dépression, remarquable par sa manufacture de sel; il approvisionne les pays voisins qui en sont dépourvus. Aux divers endroits où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

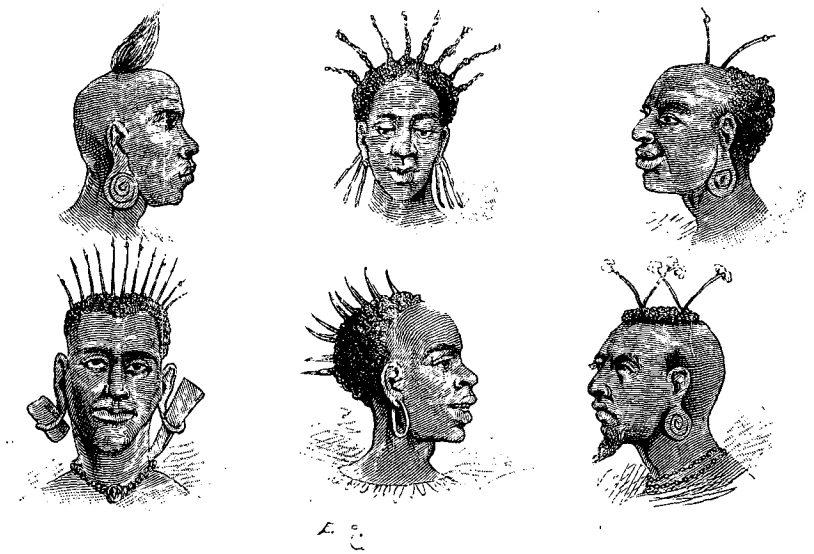
la contrée présente des efflorescences salines, les habitants grattent la terre et la mêlent avec de l'eau, qu'ils font bouillir jusqu'à évaporation complète ; le sel est alors recueilli et mis en cônes de dix-huit pouces de hauteur.

Quatre heures de marche dans une plaine où l'on ne voyait que des baobabs nous firent gagner un massif épineux, dans lequel nous trouvâmes un étang où s'abreuvait un beau troupeau de vaches.

Ayant marché encore une heure, nous arrivâmes à un ancien camp, situé près de la résidence de Magommba.

Presque tout le pays était en culture. Nous avions croisé de nombreux villages et vu à l'entrée de l'un d'eux beaucoup de gens atteints de la petite vérole ; c'était, depuis la côte, le premier exemple que nous rencontrions de cette cruelle maladie, qui parfois s'étend comme une flamme dévorante sur de vastes portions de l'Afrique.

Magommba, qui lors du passage de Burton, en 1857, gouvernait déjà depuis longtemps le Kanyényé, avait, au dire de ses sujets, plus de trois cents ans, et, toujours d'après les mêmes dires, en était à sa quatrième dentition. Ses troisièmes dents étaient tombées quelques années avant notre visite, ce qui l'avait obligé à ne vivre que de bière, ne pouvant plus manger de viande, seule nourriture qui fût digne d'un homme de son rang. Pour moi, il n'est pas douteux que Magommba n'eût alors beaucoup plus d'un siècle : ses petits-fils étaient des vieillards couverts de rides.



Vouagogo. — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition anglaise.

Nul obstacle ne fut mis à nos relations avec les indigènes, et, pendant toute la journée, le camp fut rempli d'une foule avide et turbulente. Bande de voleurs, mais bande joyeuse, où s'échangeaient les plaisanteries et les rires à la vue de chaque objet nouveau. Les voix de ces gens-là, toujours désagréables et discordantes, ressemblant même, dans la conversation ordinaire, à des grognements, et qui alors étaient surexcitées, auraient pu nous faire croire qu'une centaine de chiens sauvages se disputaient leur proie.

Le chancelier, ou ministre des finances, ou chef de la douane, l'agent quelconque chargé de fixer le taux du tribut, était si occupé de la réparation de sa demeure, qu'il nous fit dire d'attendre la fin de ses travaux ; puis, les travaux finis, il célébra l'événement par une orgie de bière qui dura trois grands jours.

Enfin, assez dégrisé pour reprendre ses fonctions, il nous fixa le chiffre extravagant de cent dotis (deux cents brasses de cotonnade). Par bonheur, une vieille paire de lunettes bleues, sans valeur aucune, frappa ses regards, et lui parut si séduisante qu'il insista pour l'avoir. Nous déclarâmes naturellement que cet objet, d'un prix inestimable, nous était nécessaire ; et notre répugnance apparente à le lui céder aiguillonna tellement son désir, qu'il abaissa le mhonngo à vingt dotis, si nous voulions y ajouter les lunettes : ce que nous fîmes avec joie.

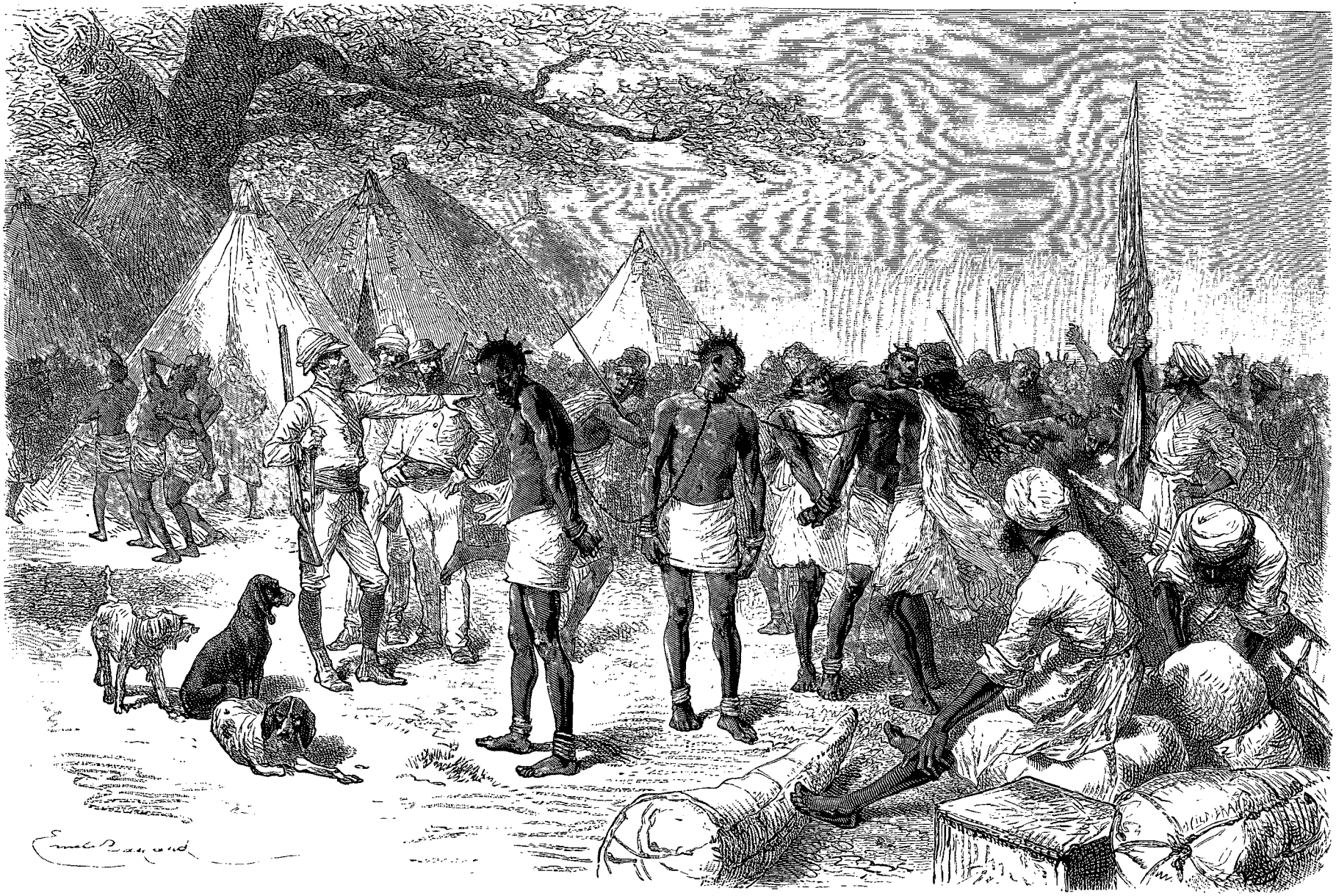
Quelques jours avant, nous avions eu la visite du petit-fils de Magommba, petit-fils qui devait hériter du pouvoir. Ce personnage était mieux vêtu que les gens ordinaires, et, comme insigne du haut rang qu'il occupait, il avait les ongles de la main gauche d'une énorme longueur : preuve qu'il n'avait jamais travaillé. Il déchirait sa viande, qui était sa nourriture quotidienne, tandis qu'elle n'entre dans le menu du peuple que de loin en loin et comme simple assaisonnement du potage.

Par suite de cette croissance anormale de ses ongles, la main gauche du prince, réduite à l'inaction, était beaucoup moins grande que l'autre.

Après la visite de l'héritier présomptif, j'eus celle d'un petit Arabe de sept ans, dont le père était mort en se battant contre Mirammbo, et que sa mère envoyait à la côte pour y faire son éducation. Ce petit gentleman — il était parfaitement élevé — fut ravi d'une histoire naturelle dont je lui montrai les gravures. Voyant cela, j'exhibai de vieux journaux illustrés, qui fixèrent également son attention ; mais je sus plus tard qu'il avait beaucoup de chagrin à la pensée que des gens aussi bons que les Anglais perdaient leur âme en faisant des images de l'homme.

Juste au moment où le petit gentleman sortait de ma tente, le bruit d'une arme à feu retentit tout à coup dans notre camp et me fit accourir. Un de mes pistolets, que mon serviteur Mohammed-Mélim avait nettoyé, puis rechargé, et qu'il rapportait chez moi,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Insolents mis à la chaine. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait blessé un indigène appelé Sammbo. Celui-ci, qui aimait à se battre, avait attaqué Mélim, et, dans la lutte, le pistolet était parti. Sammbo avait été frappé à l'angle extérieur de l'œil ; mais il avait le crâne si épais, que la balle avait passé entre la boîte osseuse et le cuir chevelu, pour s'arrêter derrière la tête, d'où il fut aisé de l'extraire par une incision à la peau. Il suffit d'un peu de diachylon pour remettre la tête du blessé en bon état.

Avant de procéder à l'instruction de la cause, j'avais fait arrêter mon domestique ; mais d'insolents coquins vinrent me demander de le mettre aux fers, ajoutant qu'ils le tueraient si je ne l'enchaînais pas sur l'heure. Tant d'impudence me révolta ; et puisqu'ils avaient un si grand désir de voir quelqu'un à la chaîne, je répondis à leur vœu en les y faisant mettre immédiatement.

Cet incident nous prit encore un jour. Le chef, ou plutôt son conseil, nous frappa de quatre dotis d'amende pour le sang répandu. Nous n'avions aucun tort : le blessé avait été l'agresseur ; j'inclinais à refuser, mais, bien qu'avec répugnance, je donnai l'étoffe, craignant des complications et de nouveaux retards.

Enfin, ayant libéré mes enchaînés, et reçu d'eux la promesse qu'à l'avenir ils se conduiraient d'une façon plus décente, je partis le 9 juillet.

Deux heures de marche, d'abord en terrain plat, nous firent gagner une pente abrupte et rocheuse, dont l'escalade nous prit une heure. Parvenus au sommet, nous nous trouvâmes sur un plateau uni et bien boisé ; plateau herbu, où se voyaient de nombreux zihouas, à peu près taris, et des pistes fraîches de grands animaux — éléphants et autres — dans toutes les directions.

L'étape suivante nous conduisit à Ousékhé, village d'un autre chef indépendant, et par suite occasion d'un nouveau tribut. Inutile de revenir sur les ennuis, qui, à chaque résidence de ces tyranneaux, vous sont infligés par l'état d'ivresse du maître ou de ses agents.

Pour atteindre Ousékhé, nous avions d'abord traversé une jungle, qui, peu à peu, avait cédé la place à de grands blocs de granit, dispersés parmi les arbres. Une rangée de collines avait ensuite apparu : amas de blocs granitiques aux formes les plus bizarres et entassés de la manière la plus confuse. Après avoir passé par une brèche de cette chaîne, le sentier s'était déroulé dans une plaine découverte où des cultures se voyaient çà et là, et où s'élevaient des piles de rochers et d'énormes blocs solitaires d'un aspect saisissant.

Près du bivac, où cette marche nous avait amenés, se dressait une de ces piles rocheuses. Sur la plateforme qui la couronnait, il y avait une mare aux berges abruptes et dans laquelle, disait-on, un éléphant, qui avait été là pour boire, s'était noyé. Le conte a cela de fâcheux qu'il est absolument impossible qu'un éléphant ait pu atteindre le bassin en question ; les parois de l'amas qui le supporte sont tellement glissantes, et d'une escalade si difficile, que pour visiter la scène où aurait eu lieu cet événement tragique il fallut quitter mes chaussures et ne conserver que mes bas.

En regagnant le bivac, je passai dans un endroit où l'on va faire des incantations pour obtenir de la pluie dans les années trop sèches. Un tas de cendre et deux poteaux carbonisés marquaient la place où deux malheureux avaient expié leur impuissance à faire pleuvoir.

La foi à la sorcellerie est une des plaies de cette région. Il n'est pas de maladie, pas de malheur qui ne soit attribué à des sortiléges ou à l'action d'esprits malfaisants ; et l'on a recours au magicien, dans l'espoir d'être soustrait à la malignité qui produit tous les maux.

En exploitant tour à tour les espérances et les craintes de ses dupes, le sorcier ne tarde pas à se créer une existence confortable ; mais arrive le jour des revers. Un personnage important, le chef ou quelqu'un de sa famille, tombe malade ; le magicien est soupçonné, ou accusé par un rival, d'avoir causé le mal ; et à moins qu'il ne prenne la fuite ou qu'il ne parvienne à tourner le flot populaire contre son accusateur, il est saisi, attaché à un poteau et brûlé à petit feu, jusqu'à ce qu'il avoue son crime. Alors on entasse les brandons sur lui, et son agonie est promptement terminée.

Souvent, pendant le supplice, le magicien, pris d'une sorte de délire, maintient sa réputation et se vante des maux qu'il prétend avoir causés : « J'ai appelé la mort sur un tel. — J'ai empêché de pleuvoir. — C'est moi qui ai poussé les Vouahoumba à enlever le bétail. »

En mainte circonstance il croit lui-même au pouvoir qu'on lui prête ; dans tous les cas il est cru et redouté de ceux qu'il trompe.

La magie blanche, telle que la prédiction de l'avenir, la cure des fièvres, des furoncles, etc., au moyen de charmes et d'incantations, est regardée comme innocente et compte beaucoup d'adeptes, qui, en grande partie, sont des femmes, tandis que les praticiens de la magie noire sont presque tous des hommes.

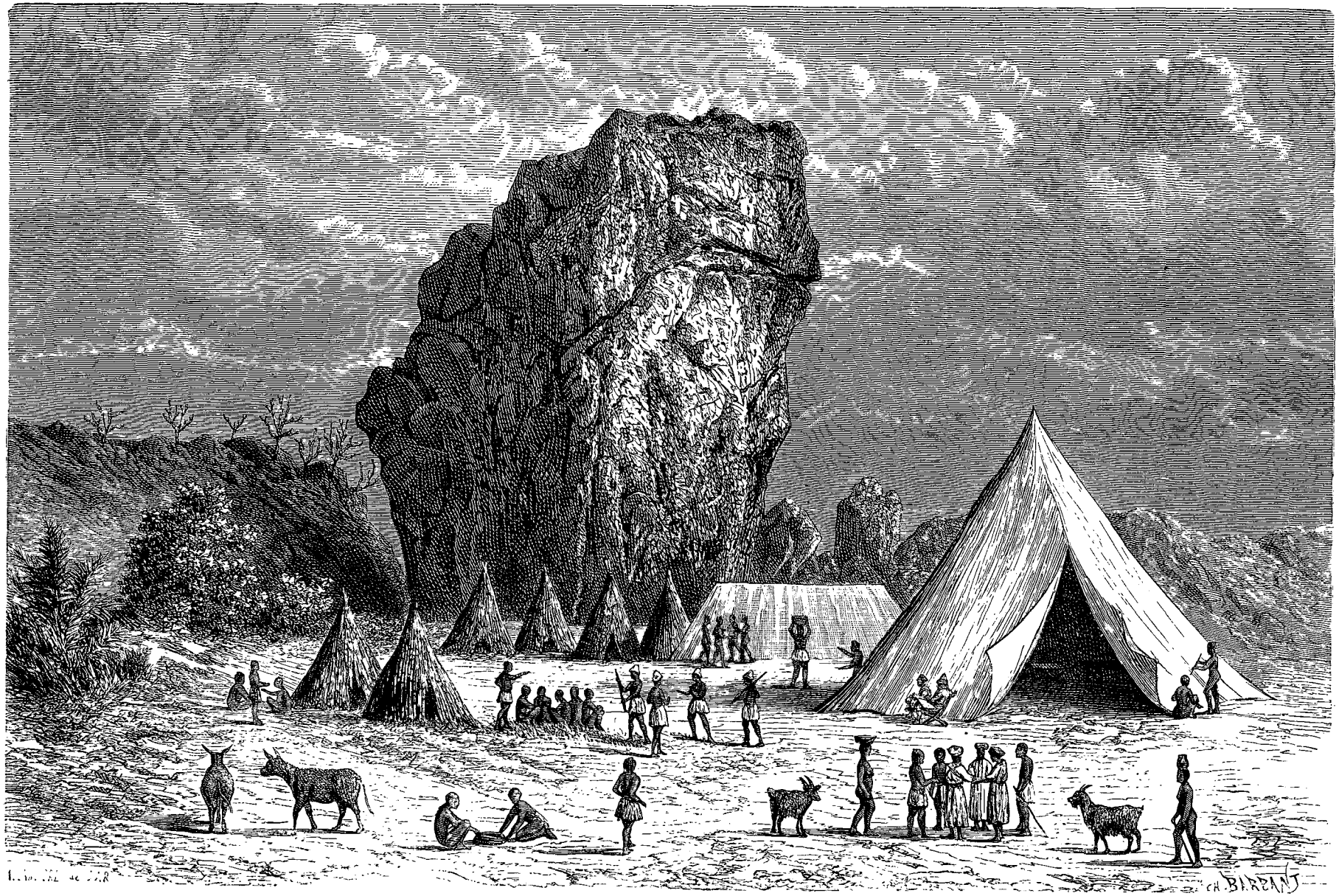
Il arrive souvent que le fils succède au père ; mais quand le magicien est soupçonné d'avoir agi contre la santé ou la fortune d'un chef, sa famille tout entière est détruite avec lui, afin de prévenir chez ses membres toute idée de vengeance contre l'auteur du supplice.

A Ousékhé, pour nous distraire des ennuis du mhonngo, nous nous amusions à tirer des pigeons, qui, vers le coucher du soleil, venaient boire à peu de distance du camp. Dans ces parties, qui nous permettaient de varier notre menu, le perdant avait pour punition d'emplir un certain nombre de cartouches.

Nous trouvions aussi, dans les fentes des rochers, certains rongeurs, dont la chair, ayant le goût de celle du lapin, faisait un fort bon plat.

Ces différentes courses enflammèrent de nouveau mon pied malade, ce qui m'obligea à rester immobile

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Camp d'Ousékhé. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant plusieurs jours. Murphy, d'autre part, eut un accès de fièvre. Quant à Dillon, il ne s'était jamais mieux porté et se sentait de force, disait-il, à continuer cette vie sauvage pendant un nombre infini d'années.

Ayant payé le tribut, nous nous remîmes en marche ; et traversant une jungle, nous gagnâmes l'établissement de Khoko, dont le chef, appelé Mignou-Méfoupi ou Courtes-Jambes, avait la réputation d'être le plus mauvais des tyrans de la contrée.

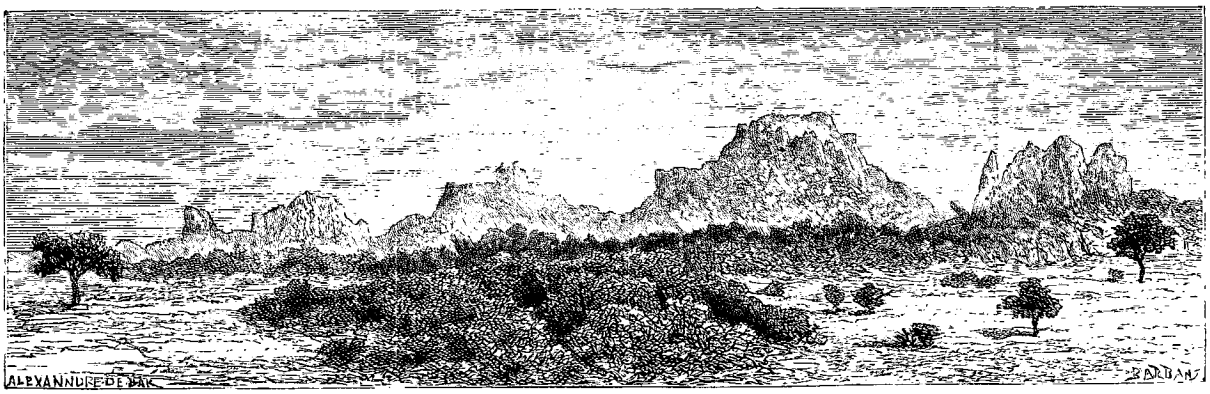
Khoko était l'endroit le plus populeux que nous eussions traversé jusqu'alors. Il consistait principalement en une réunion de temmbés, demeures des indigènes ; mais à l'une des extrémités, beaucoup de maisons appartenaient à des gens de Bagamoyo, qui avaient fait de cette place leur quartier général ; les grands toits de chaume de ces habitations, bâties comme celles de la côte, donnaient à l'établissement un air à demi civilisé.

Trois énormes figuiers sycomores, situés près du bourg, formaient un point de repère qu'on voyait de plusieurs milles à la ronde. Notre camp fut établi sous la puissante ramée de l'un de ces colosses ; plus de cinq cents hommes y furent largement abrités.

Malgré le mauvais renom de Mignou-Méfoupi, qui se faisait vieux, il est vrai, et personnellement n'était plus capable d'imposer ses exigences, le mhonngo fut réglé sans peine.

Pendant cette halte, j'eus l'occasion de recueillir quelques détails sur les funérailles des chefs ; voici les renseignements qui m'ont été donnés. On commence par laver le défunt, et l'on s'étonnerait volontiers de ce qu'une pratique aussi étrangère à ses anciennes habitudes ne le rappelle pas à la vie. Il est ensuite placé debout dans le creux d'un arbre. Chaque jour, les habitants viennent devant cet arbre pousser des gémissements et répandre sur le défunt de la bière et des cendres jusqu'au moment où le corps se décompose. Ce moment arrivé, on met le cadavre sur une plate-forme, où il subit les effets du soleil, de la rosée ou de la pluie, suivant la saison, et où il y demeure jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os, qu'alors on enterre.

Autrefois ces funérailles donnaient lieu au sacrifice



Collines rocheuses, près d'Ousékhé (voy. p. 22). — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

d'un certain nombre d'esclaves ; mais on m'a affirmé que depuis longtemps cette pratique n'existe plus.

Les cadavres des gens ordinaires sont tout simplement jetés dans le fourré voisin pour y être dévorés par les bêtes de proie.

Beaucoup de Vouahoumba, qui ont à peu près renoncé aux habitudes nomades de leur race, sont établis dans les environs de Khoko ; ils y soignent le bétail des indigènes, qui s'occupent plus particulièrement d'agriculture. La tribu à laquelle ils appartiennent demeure juste au nord de l'Ougogo ; c'est une branche de la grande nation des Masaï.

Les Vouahoumba possèdent des troupeaux nombreux et n'ont pas d'habitations fixes. Leur régime se compose entièrement de laitage et de viande : lait mêlé avec du sang ; viande qu'ils dévorent à peu près crue. Ils vont d'un lieu à un autre, à la recherche des pâturages, et se font, pour la nuit, des cabanes formées d'un clayonnage de menues branches, qu'ils recouvrent d'une ou deux peaux de vache, dépouillées de leur poil et assouplies.

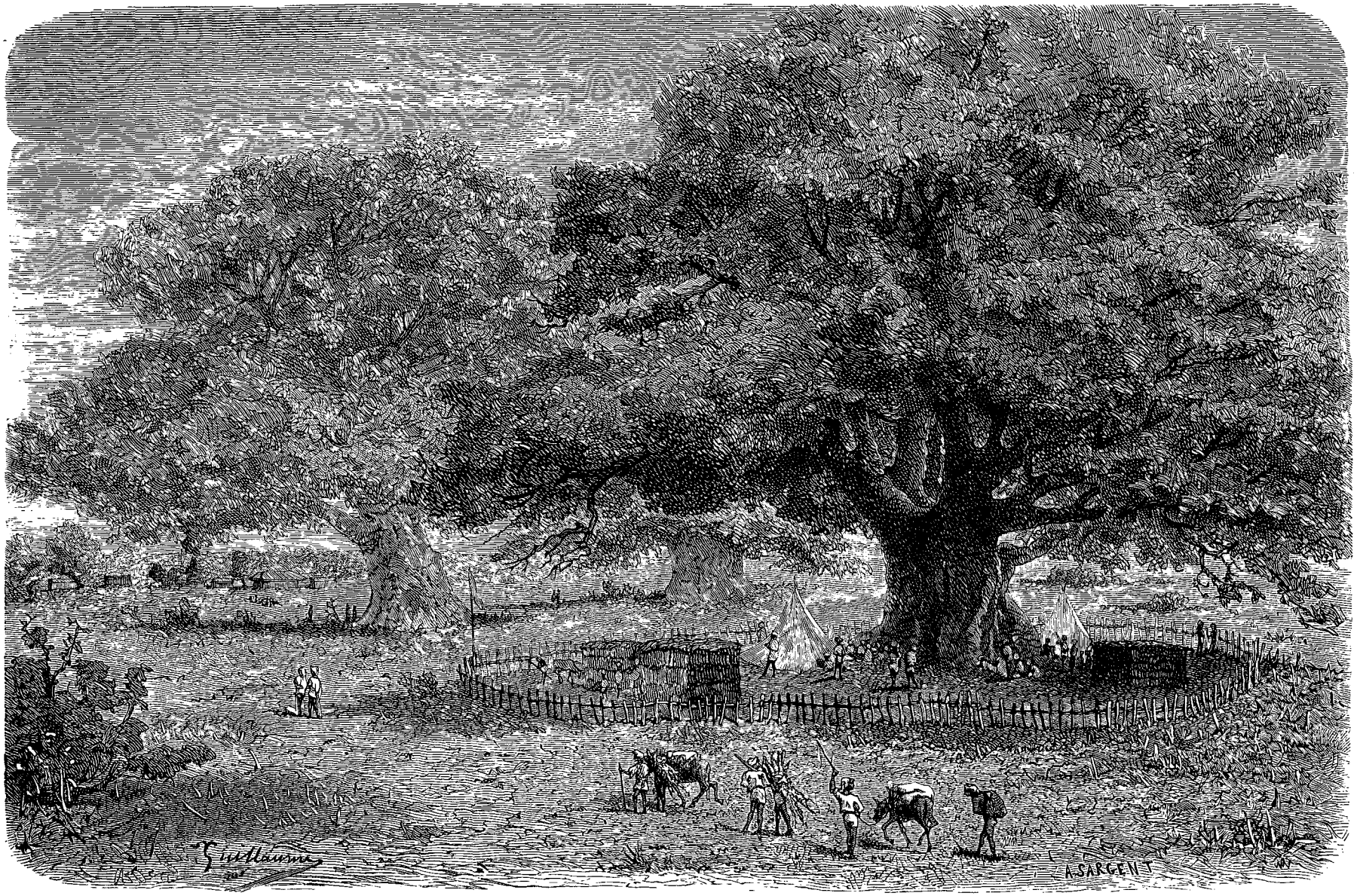
Les seules armes qu'ils emploient sont des lances à la fois courtes et massives, impropres au jet, et des épées à deux tranchants pareilles au glaive des légions romaines. Ils ont un énorme bouclier, le même que celui des Vouadirigo.

Ainsi que le fait prévoir la nature de leurs armes, les Vouahoumba sont plus braves que leurs voisins et se font très-redouter comme voleurs de bétail. Ne reconnaissant qu'à eux seuls et aux autres membres de la famille des Masaï le droit de posséder des bêtes bovines, toutes celles qu'ils rencontrent leur paraissent de bonne prise.

Le Mdabourou. — Désertion. — Enchérissement des denrées. — Chiffre du tribut payé dans l'Ougogo. — La plaine embrasée. — Conflit. — Papillons. — Le Maboungourou. — Djihoué la Sinnga. — Culture soignée. — Villages bien construits. — Ligne de faîte. — Lits de cendre noire. — Zèbre. — Esprits jaloux. — Brigands. — Arrivée à Kouihara. — Fièvre et délire. — Nouvelle de la mort de Livingstone.

Deux milles seulement séparent les limites du territoire de Khoko de celui de Mdabourou, district

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Figuiers sycomores, près de Khoko (voy. p. 24). — Dessin de E. Guillaume, d'après le texte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi nommé d'un large et profond noullah où, même par les temps les plus secs, on trouve de grandes auges remplies d'eau.

A l'époque des pluies, c'est une rivière impétueuse qui se précipite vers le Loufidji, dont elle est un des principaux tributaires. Un indigène, qui me parut plus intelligent que les autres, m'a dit avoir descendu le Mdabourou jusqu'à sa jonction avec le Rouaha, comme on appelle le Loufidji dans sa partie supérieure.

Sur la route qui nous conduisit à Mdabourou, dernière station de l'Ougogo, un de nos porteurs déserta avec sa charge : affaire pour nous très-sérieuse, car le prix des denrées et le payement du tribut faisaient fondre rapidement notre étoffe. Les temps étaient bien changés depuis le passage de Burton; à cette époque, on avait soixante-quatre rations pour un doti; avec un doti je n'ai jamais pu en avoir plus d'une vingtaine.

Les œufs étaient un luxe inabordable; le beurre, le lait et le miel, d'un prix exorbitant. En n'évaluant le doti qu'au chiffre de Zanzibar, ces denrées étaient plus chères qu'en Angleterre. La perte d'un ballot était donc une chose grave. J'envoyai Bilâl avec six soldats à la recherche du déserteur, et fis requérir le chef de Mdabourou de nous seconder dans nos poursuites; mais efforts stériles : nous ne retrouvâmes ni le voleur ni l'étoffe.

Comme nous entrions à Mdabourou, il y arrivait une caravane appartenant au gouverneur de l'Ounyanyembé, et qui portait de l'ivoire à la côte pour en acheter de la poudre destinée à servir contre Mirammbo. Quelques-unes des dents étaient si énormes, qu'il fallait deux pagazis pour chacune d'elles; on se figurera leur pesanteur en considérant que la charge d'ivoire d'un Mnyamouési est de cent vingt livres. Ceux qui portent ces poids énormes se contentent du salaire des autres; mais ils requièrent double et triple ration et obligent le chef de la caravane à s'arrêter quand ils le demandent.

Nous profitâmes de l'occasion pour expédier nos lettres; puis l'affaire du monngho terminée, nous nous dirigeâmes vers le Mgounda Mkali. La traversée de l'Ougogo, seulement pour le tribut, nous avait coûté soixante-dix-sept brasses d'étoffe de couleur, plus de quatre cents d'étoffe ordinaire (kaniki et méricani), un rouleau de fil de cuivre et trois livres de perles, ce qui, évalué aux prix de la côte, montait à cinq cents dollars, et dans l'Ougogo valait près du double. Mais le pays du tribut et des haltes forcées était maintenant derrière nous.

Ce fut le 18 juillet que nous en sortîmes pour entrer dans le Mgounda Mkali, nom qui signifie *Plaine embrasée*. En 1857, quand Burton et Speke arrivèrent dans la plaine ardente, le défrichement n'était qu'au début, l'eau était rare, et, de Mdabourou à Kazeh, on ne trouvait de provisions qu'à une seule place. Les caravanes ne passaient qu'à force de tirikézas, et il n'était pas une seule d'entre elles qui pût franchir ce lieu désolé sans y perdre beaucoup de porteurs. C'est maintenant tout autre chose. Les Vouakimmbou, gens de l'un des districts de l'Ounyamouési, chassés de leur demeure par la guerre, ont attaqué la jungle, trouvé de l'eau, défriché de grands espaces qu'ils ont mis en culture; et aujourd'hui, sous la domination de l'homme, cette plaine est fertile. Quelques-uns des champs les plus féconds de l'Afrique, quelques-unes de ses bourgades les plus paisibles, se rencontrent où naguère on ne trouvait qu'un hallier n'abritant que des bêtes sauvages.

Notre première halte, au sortir de l'Ougogo, se fit près de deux bourgades situées en pleine jungle, à trois mille neuf cent trente-huit pieds au-dessus du niveau de la mer; la contrée s'élevait rapidement.

Le lendemain, nous eûmes bientôt gagné Pourourou, village construit dans une vallée pittoresque, et où notre intention était de ne passer que le temps nécessaire pour acheter des vivres; mais il n'y avait pas un quart d'heure que nous étions arrivés, lorsque je vis nos hommes saisir leurs fusils en criant qu'on allait se battre.

Prenant nos raïfles, nous courûmes au village, que nous trouvâmes en état de défense : les portes étaient closes, et des canons de fusil, mêlés à des lances, traversaient l'estacade. Une seule balle, partie accidentellement, eût fait naître un combat dont les conséquences auraient été désastreuses : les villageois étaient à l'abri, tirant sur nous à coup sûr, et au premier de nos gens qu'ils auraient tué ou blessé, tout le reste aurait pris la fuite.

Afin de prévenir ce malheur, je fis repartir nos hommes pour l'endroit où ils se trouvaient le matin, et j'envoyai Issa demander au chef quelle était la cause de la mesure qu'il avait prise. Il nous fit répondre que l'un de nos kiranngozis (chefs de caravane), celui qui était venu de Bagamoyo avec Murphy, avait emporté de son village une quantité d'ivoire qu'on lui avait remise pour être échangée contre de la poudre. En raison de sa nationalité, notre homme n'avait pas pu remplir son engagement, défense ayant été faite sur la côte de livrer de la poudre aux gens de l'Ounyamouési, tant que les Arabes seraient en guerre avec Mirammbo. Le guide reconnaissait la dette; il avait offert de la payer en cotonnade; mais la valeur de ses offres n'avait pas semblé équivalente à celle de l'ivoire qui lui avait été confié. L'explication avait été vive; des camarades y avaient pris part, la querelle s'était envenimée, il y avait eu insulte : d'où les préparatifs de combat.

Sur ma promesse d'instruire l'affaire et de donner gain de cause à qui de droit, la paix fut immédiatement rétablie, et le chef nous introduisit dans son village, qui était parfaitement tenu. L'enceinte, forte palissade entourant l'ensemble des cases, — de longs parallélogrammes à toit plat, — n'avait que deux en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

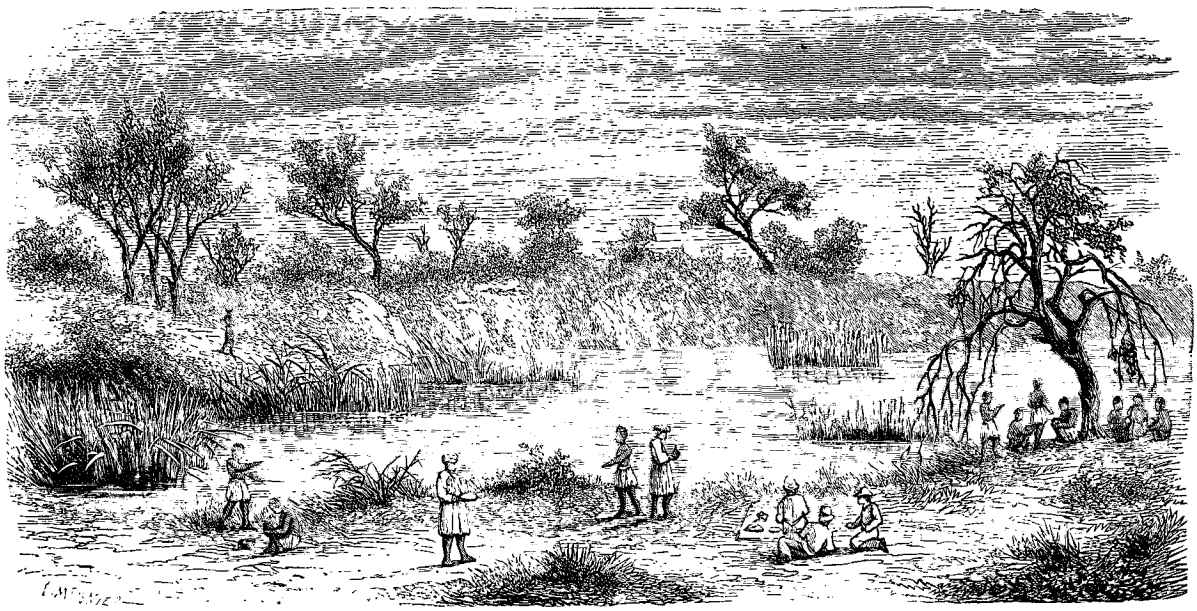
trées. Sur chacune des portes, s'élevait un fort, muni d'une provision de grosses pierres destinées, en cas d'attaque, à être jetées sur les assaillants.

Après un instant de conversation, il nous fut offert du pommbé, que nous refusâmes, voulant regagner nos tentes le plus tôt possible. Le chef nous laissa partir; mais à peine étions-nous au camp, que nous le vîmes apparaître avec une demi-douzaine d'individus chargés d'énormes pots de bière, qu'ils placèrent devant nous, après toutefois y avoir porté les lèvres, pour nous montrer que nous pouvions boire sans crainte.

Ayant découvert que notre kiranngozi, qui plaidait la pauvreté, avait assez d'étoffe pour satisfaire à la requête du village, requête dont lui-même reconnaissait le bien fondé, je lui fis payer sa dette. Cette conclusion mit tout le monde en joie, et la tambourinade, les chants, la danse et l'orgie durèrent jusqu'au matin.

Le lendemain, à sept heures, nous étions en marche, traversant un pays boisé, où les blocs et les affleurements de granit en large nappe étaient nombreux, et dont les pentes gravies par la route portaient de petites collines rocheuses. Vers dix heures, nous rencontrâmes un charmant zihoua où nous fîmes halte pour déjeuner. Les papillons, qui dans une contrée aride, ainsi que je l'ai toujours observé, indiquent le voisinage de l'eau, étaient en fort grand nombre autour de ce joli étang; je comptai parmi eux dix espèces différentes.

A deux heures, la route fut reprise; et continuant à cheminer en pays rocailleux, nous atteignîmes le Maboungourou vers la fin du jour. Même alors, en temps de sécheresse, c'était presque une rivière; de longues



Déjeuner au bord d'un zihoua, dans l'Ougogo. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

sections d'un ou deux milles étaient remplies d'eau, et seulement séparées les unes des autres par des bancs de sable, ou des barres rocheuses de cinquante à cent yards. Ces canaux avaient encore une largeur de quatre-vingt-dix pieds, et la trace des crues s'étendait à deux cents yards de chaque côté de leurs bords.

Néanmoins je ne crois pas que, même à l'époque des pluies, le Maboungourou soit un cours d'eau permanent; il ne doit avoir que des flux torrentiels, vite écoulés, traversant un pays de roche qui n'absorbe qu'une faible quantité d'eau. C'est l'affluent[1] le plus occidental du Rouaha.

Des pistes nombreuses de grands animaux furent rencontrées dans cette marche, ainsi que des os de bêtes sauvages, notamment le crâne d'un rhinocéros de grande taille, créature qu'on voit souvent dans cette région.

Nous traversâmes dans l'après-midi beaucoup de terres cultivées, et nous nous arrêtâmes le soir au bord d'un étang situé dans une jolie clairière de la forêt, qui en avait beaucoup de charmantes, et qui, dépourvue de sous-bois, était d'un parcours facile.

Le lendemain, nous étions à Djihoué la Sinnga, la Roche à l'herbe molle. Beaucoup de villages avaient été rencontrés sur la route, ainsi que des cultures nombreuses. Tous les villages étaient pourvus d'estacade, tous les champs entourés de fossés profonds et de levées bien faites; à un endroit, nous avions même vu des essais d'irrigation.

La culture de ces champs, soigneusement labourés, doit exiger beaucoup de travail et de persévérance. Tout le sol est d'abord remué à la pioche, mis en

1. Il serait plus juste de dire l'une des branches mères. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

larges billons avec la houe, billons qui, pour la prochaine récolte, seront retournés complétement, de telle manière que les ados de l'année deviennent le sillon de l'année suivante.

Pas un des villages dans lesquels nous entrâmes qui ne fût d'une propreté et d'un ordre remarquables; partout nous vîmes des cases bien bâties et d'une construction surprenante, si l'on considère l'insuffisance des moyens et des matériaux dont les ouvriers disposent. A part leur ignorance du livre, les habitants de ce district ne sauraient être regardés comme occupant une place inférieure dans l'échelle de la civilisation.

Nous traversions alors la ligne de faîte qui sépare le bassin du Roufidji de ceux du Nil et du Congo.

Djihoué la Sinnga est un endroit prospère, où des gens de Bagamoyo se sont établis comme marchands. Plusieurs de ces gens vinrent nous voir; ils nous exprimèrent la haute estime qu'ils avaient pour nous : leur respect nous mettait au niveau de Saïd Bargash, leur propre sultan. C'est pourquoi ils insinuèrent que nous ne pouvions pas leur refuser le papier, la poudre, le fil, les aiguilles dont ils avaient besoin, et que, sans nul doute, ils pensaient nous avoir honnêtement payés avec leurs flatteries.

Esclave. — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition anglaise.

L'un de ces hommes nous dit qu'il était allé à Katannga, et que les Portugais avaient établi en cet endroit un commerce régulier d'ivoire, de sel et de cuivre.

Nous passâmes deux jours à Djihoué la Sinnga pour acheter du grain, qui, nous l'espérions, nous conduirait jusqu'à l'Ounyanyembé.

L'étape suivante nous fit traverser de petites collines rocheuses, ensuite une forêt, puis une jungle d'où s'élevaient beaucoup de palmyras, et ce ne fut qu'au soleil couché que nous nous arrêtâmes : nous n'avions pas gagné l'eau. En arrivant au bivac, Issa et Bombay virent passer douze éléphants. Plusieurs antilopes et un lémur avaient été vus dans la journée.

Kipéreh, l'endroit que nous aurions voulu atteindre pour jouir de son eau courante, fut atteint le lendemain après deux heures de marche. La halte fut longue; puis la route nous fit traverser péniblement une alternance de jungle et de prairie, dont l'herbe avait été brûlée par places, et où le charbon en poudre et la cendre nous emplissaient la bouche, le nez, les oreilles, la gorge, rendant mille fois plus pénibles les tortures de la soif. Le soleil disparut, et il était près de huit heures quand nous découvrîmes le reste d'un étang fangeux, boue liquide dont il fallut nous contenter. C'était le 27 juillet.

Mon journal porte, à la date du lendemain, les lignes suivantes :

« Toujours le même pays; çà et là de grands rochers sur un fond sableux ou sur un terreau noir qui reposent sur le granit. Des bois sans fourré; de temps à autre, de petites plaines découvertes. Beaucoup de pistes, aucun gibier visible. Dans la forêt, presque plus d'herbe: elle a été brûlée; tous les camps ont subi le même sort. Les caravanes se remettent en marche sans éteindre leurs feux; la moindre brise transporte les étincelles, et jusqu'au loin l'herbe est en flamme. On traverse des milles et des milles sur un lit de cendre aussi noir que le charbon; mais non pas que mon chapeau ou mes bottes, l'un étant blanc, les autres étant brunes.

« Un porteur a déserté cette nuit; c'est fort bien de sa part : il nous fait gagner l'étoffe qu'il aurait reçue dans quelques jours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

« Que peut avoir Murphy? Aujourd'hui, à peine arrivé au camp, il s'est mis à dormir. J'espère qu'il ne va pas retomber malade.

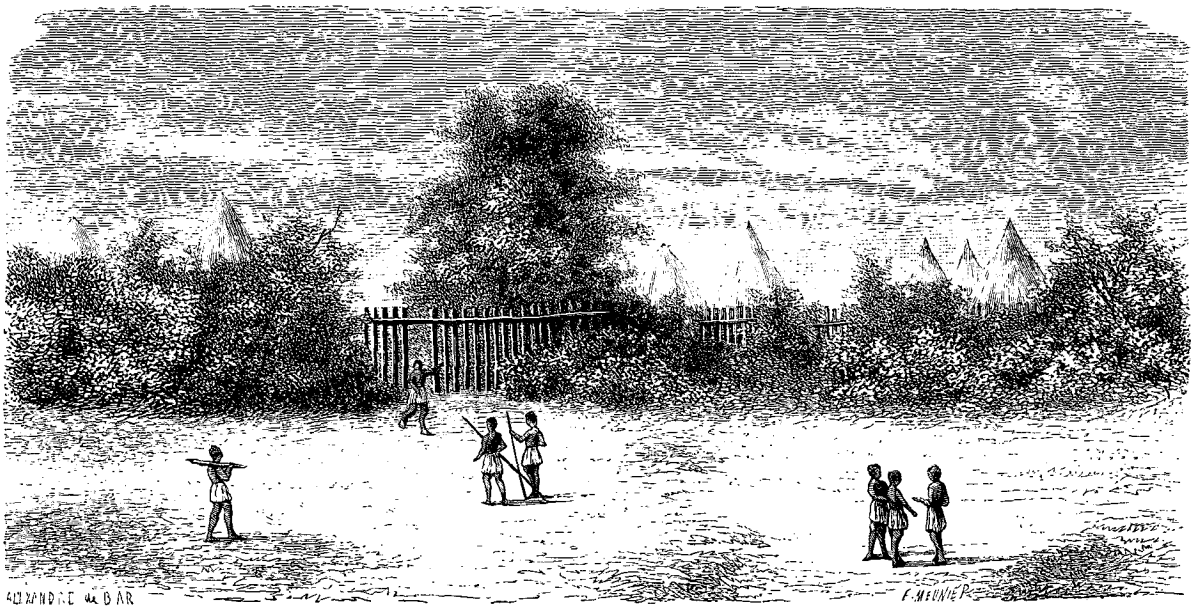
« 29 *juillet.* — L'un de nos gens a tué un zèbre. Le gibier foisonne; on trouve à chaque pas des traces de toutes sortes d'animaux. Pour un homme qui aurait des loisirs, ce serait un paradis de chasse.

« 31 *juillet.* — A peine, hier, avait-on dressé les tentes, qu'un homme est venu, de la part du chef de l'Ourougourou, me dire que son maître voulait savoir pourquoi je m'étais arrêté juste au moment d'atteindre sa capitale, qui n'était qu'à une demi-heure plus loin. J'ai fait répondre au chef que nous étions trop fatigués pour repartir; mais que le lendemain j'irais chez lui acheter des vivres.

« Donc, ce matin, à sept heures et demie, nous nous mettions en marche; à huit heures, nous arrivions au village. Il est grand, bien tenu et entouré d'une estacade. Entre la résidence du chef et les autres demeures il y a une séparation, ainsi qu'entre les cases et les ouvertures de l'enceinte. De pesants madriers, taillés à la hache dans le tronc d'un gros arbre, ferment les portes du bourg, qui ne laissent passer qu'une personne à la fois et s'ouvrent au fond d'un couloir ayant la forme d'un grand U allongé. Les flancs de ce goulet sont percés de meurtrières, et il serait dangereux pour l'ennemi de vouloir forcer le passage.

D'autres portes, celles du mur extérieur des cases faisant partie de l'enceinte, ont pour fermeture des espèces de herses, organisées d'une manière ingénieuse et solidement construites.

De tous les indigènes que nous avons vus jusqu'à présent, le chef de ce village est le plus richement vêtu. Il portait, à notre arrivée, un élégant et double



Un village de l'Ounyamouési. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

diouli indien[1] et un sohari de Mascate[2]. Ses jambes étaient chargées de lourds anneaux et de spirales de fil de cuivre; ses poignets et ses bras ornés d'anneaux d'ivoire; et à son collier de poil d'éléphant, artistement entouré de fil métallique, pendait, en guise de médaillon, le fond d'un coquillage apporté de la côte, et limé jusqu'à être parfaitement lisse et blanc.

1. Le *diouli,* le *lungi* des Hindous, est une étoffe de soie, fabriquée à Surate. A Zanzibar, on lui ajoute une frange, souvent une bordure de fil d'or. Elle est à fond rouge, vert ou jaune avec des rayures de couleurs diverses. La moins chère se vend sept dollars le coupon de trois yards et demi (trois mètres vingt) sans la frange, qui est de deux dollars. La plus précieuse, celle qui est décorée avec de l'or, monte à quatre-vingts dollars. (*Note du traducteur.*)

2. Le *sohari* est une étoffe à carreaux bleus et blancs, avec bordure rouge et de petites raies bleues, rouges et jaunes. A chacun de ses bouts, la pièce a des carreaux plus grands, où du rouge est mêlé. Moins cher que le diouli, le sohari se vend encore jusqu'à trente dollars les vingt choukkas — draperie des hommes. (*Note du traducteur.*)

Nos achats de grain ont été faits au prix d'une choukka les dix koubabahs, c'est-à-dire de quatre coudées les vingt ou vingt-cinq livres. Les poules et les moutons étaient en petit nombre, mais les pigeons en quantité considérable.

Des visiteurs se sont pressés toute la journée dans nos tentes et y ont laissé des témoignages vivants de leur présence.

Deux jours plus tard, nous étions à Maroua, lieu où s'arrêtent les caravanes. La place du camp est garnie d'énormes rochers; pour avoir de l'eau — on ne pourrait pas en obtenir ailleurs — il faut creuser au pied du plus gros de ces rocs. Celui-là couvre, dit-on, le site d'un village sur lequel il est tombé, écrasant toute la population; d'après la croyance générale la place est hantée par les spectres des victimes. Si l'on parle de la source avec peu de respect; si, au lieu de la qualifier de *maroua*, qui est le titre du pomm-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bé, du vin de palme et autres boissons enivrantes, on la traite simplement de *madji*, comme on appelle l'eau ordinaire; si l'on passe auprès d'elle avec des bottes, ou si un coup de feu est tiré dans son voisinage immédiat, les esprits l'arrêtent subitement.

Ceux qui prennent de l'eau à cet endroit ont coutume de jeter, dans le puits qu'ils viennent de faire, un peu de verroterie ou de cotonnade, offrande propitiatoire aux esprits gardiens de la source. Comme je refusais de me conformer à cette règle, le vieux Bombay, craignant d'horribles malheurs si les rites n'étaient pas accomplis, fit les frais du sacrifice.

Dans la soirée, nous fûmes rejoints par une petite bande de Vouanyamouési chargés d'ivoire et de miel. Le lendemain, la route devant être longue, je réveillai le camp à trois heures; mais nos gens se cachèrent et nous ne partîmes qu'à cinq heures du matin. Lorsqu'on fut bien en marche, Dillon et moi nous quittâmes le sentier, dans l'espoir de remplir la marmite. Notre espoir fut déçu : quelques antilopes beaucoup trop éloignées, et deux lions qui, à six cents pas de nous, regagnaient leur demeure, furent tout le gibier que nous aperçûmes. Une heure après, nous déjeunions au bord d'un étang. Les Vouanyamouési nous quittèrent; mais bientôt, à notre grande surprise, nous les vîmes revenir en toute hâte, rapportant que des rougas-rougas (des brigands) leur avaient enlevé deux femmes, pris leur ivoire et leur miel et blessé un homme. Ils ajoutèrent que ces bandits nous guettaient au passage et qu'il fallait être sur nos gardes.

Cet avis nous fit resserrer la caravane, distribuer les soldats à intervalles égaux sur les flancs de la colonne. A cinq heures, trouvant une mare d'une certaine étendue, nous nous arrêtâmes. Le camp fut entouré d'une fortification d'épines et adossé au bord de l'eau même, pour n'être pas séparé de celle-ci en cas d'attaque. Peu de temps après le coucher du soleil, quelques flèches tombèrent dans notre enceinte. Nous leur répondîmes par deux ou trois coups de feu, envoyés au dehors, et notre repos ne fut plus troublé.

Remis en marche au point du jour, nous traversâmes le lit desséché d'une rivière qui sépare nominalement l'Ourougourou de l'Ounyanyembé. Aussitôt nous vîmes des champs, puis des villages ayant triple ceinture : estacade, fossé, talus planté d'euphorbe.

Vers onze heures, nous étions à Jtourou; le lendemain, nous arrivâmes à Kouihara, où Séid-Ibn-Sélim, gouverneur des établissements arabes, nous ouvrait la maison qu'il avait déjà prêtée à Stanley et à Livingstone.

Notre premier soin fut de payer et de congédier nos pagazis; après cela, il ne nous resta plus que treize balles d'étoffe.

Dans la soirée, nous revîmes le gouverneur; il venait nous dire que le lendemain nous aurions à faire des visites chez les principaux Arabes de l'endroit; que le mieux pour nous serait d'aller déjeuner avec lui, sur les neuf heures, et qu'après le repas il nous présenterait à ceux que nous devions voir.

Cet Ibn-Sélim était celui qui avait accompagné Burton et Speke dans leurs voyages au Tanganîka et au Nyanza. Il conservait de ses anciens maîtres le plus affectueux souvenir, et eut pour nous mille obligeances, par vénération pour eux.

Non-seulement il nous prêta la maison qu'il avait à Kouihara; mais il nous envoya matin et soir une jarre de lait, et sans cesse des volailles, des œufs, des chèvres, dont il nous faisait présent.

La corvée du lendemain fut plus rude que nous ne l'avions imaginé. Si nous avions su ce qu'elle devait être, nous nous serions moins pressés de l'entreprendre; mais en tout pays il faut se conformer à l'usage. Après nous avoir fait somptueusement déjeuner, Sélim nous conduisit en grande pompe chez les notables. Selon la coutume, il fallut boire et manger dans toutes les maisons; et la capacité de notre estomac ayant des bornes, je crains que nous n'ayons pas fait à l'hospitalité de nos hôtes l'honneur que ceux-ci attendaient.

Ces Arabes mènent, dans l'Ounyanyembé, une vie très-large. Ils y possèdent de grandes maisons bien construites, des jardins et des champs où ils récoltent du blé, des légumes, des fruits de mainte espèce qu'ils ont apportés de Zanzibar; par les caravanes, ils se procurent du thé, du café, du sucre, des épices, du savon, des conserves, de la bougie, etc. Toutefois, à l'époque de notre arrivée, leur existence était gravement troublée par Mirammbo, avec qui ils guerroyaient depuis longtemps, sans que rien annonçât que les hostilités fussent près de finir.

Il y avait alors dans la province une garnison de mille Béloutches qui, pendant notre séjour, s'augmenta de deux mille hommes envoyés de la côte. Les Arabes avaient, en outre, des alliés parmi les indigènes; et s'ils avaient pu s'entendre, ils auraient facilement écrasé Mirammbo; mais il y avait parmi eux tant de coteries jalouses les unes des autres, que pas un seul plan n'était exécuté.

Le surlendemain de notre tournée de visites, je fus pris de la fièvre. Dillon et Murphy ne tardèrent pas à l'avoir à leur tour. A la maladie se joignaient les tribulations que nous causait l'engagement de nouveaux porteurs; car si les Arabes les mieux posés nous témoignaient de la bienveillance, les menus traitants semaient sur nos pas tous les obstacles possibles. Non-seulement ils poussaient nos porteurs à la désertion, mais ils les enlevaient de force, et demandaient, pour les rendre, trois dotis par tête; l'un d'eux, qu'on avait payé pendant que j'avais la fièvre, n'en fit pas moins partir nos hommes, qu'il enchaîna pour les emmener.

Les extraits suivants des lettres que Dillon écrivit alors en Angleterre donneront une idée de notre situation. Il disait, le 23 août, lui qui ordinairement avait l'esprit joyeux :

« .... Et maintenant, le récit de malheur! Le 13, ou à peu près (aucun de nous ne sait exactement le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

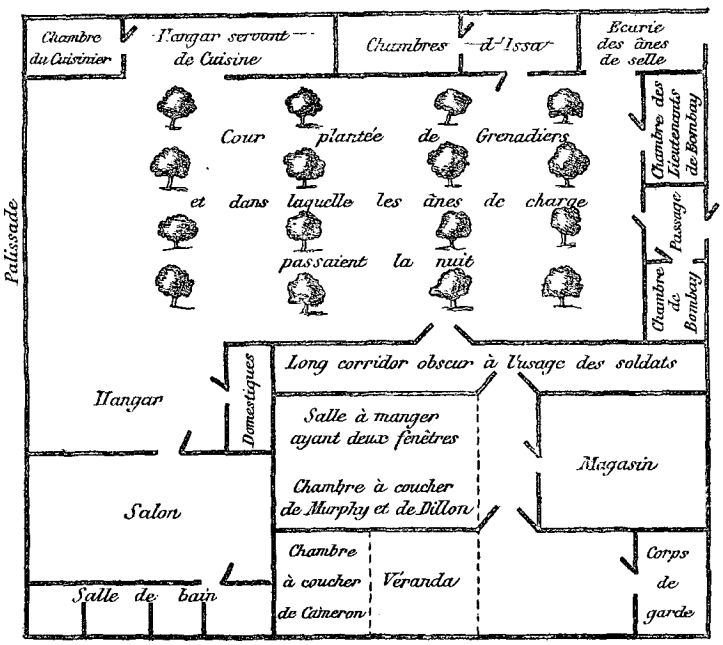
quantième), Cameron fut pris de faiblesse. Je ne m'étais jamais mieux porté; Murphy allait bien. Le soir, nous nous sentons faibles. Je ne voulais pas être malade : « Je dînerai et ne me coucherai pas. » Murphy était déjà dans ses couvertures. Je commençai à manger; mais le frisson — un tremblement à faire écrouler une maison ordinaire — me saisit, et il fallut se mettre au lit. Pendant les quatre ou cinq jours suivants, du lait coupé fut notre seul régime. Pas une âme pour nous secourir. Nos serviteurs ne savaient que faire. Nous nous levions de temps à autre, pris de vertige et nous traînant à peine. J'allais voir Cameron; il venait me voir à son tour : besoin de se plaindre. Une fois, il me dit dans son délire :

« Ces gens-là m'ont bloqué; je ne peux pas faire un « mouvement. Le pis est que l'un des pieds du grand « piano est sur ma tête, et que leur charivari ne cesse « pas. C'est avec tous « les meubles du sa- « lon qu'ils m'ont « barricadé. »

« Moi, je sentais vaciller mon lit en haut d'un tas de paniers de munitions. Je le quittais pour aller dire à Murphy que j'étais désolé de n'être pas venu le voir plus tôt; mais que « j'avais eu la visite du roi d'Ouganda, qui m'avait retenu. » Murphy dormait presque tout le temps; moi, du commencement à la fin, je n'ai pas pu fermer l'œil.

« Nous nous sommes retrouvés sur pied tous les trois le même jour — le cinquième de la fièvre, à ce que je présume — et nous avons bien ri de nos mutuelles confidences.

« 8 *septembre.* — Quand partirons-nous? Rien à faire. Le temps nous pèse et la maladie règne. Nous avons eu une nouvelle dose de cette chienne de fièvre — pardonnez-moi l'expression. — J'ai vu Murphy cherchant à sortir de la chambre — une pièce sans porte, n'ayant que trois côtés — et ne pas pouvoir gagner l'ouverture. Il s'appliquait, marchait à petits pas, cherchant à éviter les obstacles, et allait tomber en gémissant sur un tas de cartouches. Pour comprendre qu'un homme aussi vigoureux puisse arriver à ce degré de faiblesse, il faut se trouver dans le même état. Vous ne pouvez pas vous figurer à quel point cette fièvre vous anéantit. Cela commence par un léger mal de tête; on va se coucher, bien qu'on ne se croie pas malade. Le lendemain, on essaye de traverser la chambre; il faut aller où les pieds vous mènent; et le pauvre corps suit une ligne des plus excentriques. A boire! à boire! à boire! De l'eau, du thé, du lait, peu importe; et l'on boit à même le seau et par le goulot de la théière. »



Plan de la maison de Kouihara.

Moi-même j'écrivais ces lignes que je trouve dans mon journal :

« 15 *septembre.* — Je suis furieux; voilà deux jours que je m'efforce de réunir assez d'hommes pour former un camp extra-muros, afin de se préparer à la marche; il n'y a pas moyen : ils ont peur, et le disent sans honte.

« J'ai eu six accès de fièvre; mais le dernier a été moins fort, j'espère en être quitte. La chose la plus grave pour moi est l'inflammation de mes yeux; je pense qu'elle est due à la poussière et à l'éclat éblouissant du terrain qui nous entoure.

« 20 *septembre.* — Ce retard est quelque chose d'affreux. Dillon devient aveugle; je crains qu'il ne soit obligé de nous quitter; depuis deux jours, il ne voit plus assez pour écrire; décidément il faut qu'il s'en aille.

« Encore ici le 20 septembre, et je manque toujours de porteurs. Si je n'avais pas été malade, il y a des semaines que nous serions partis; mais sur quarante-cinq jours, la fièvre m'en a pris vingt-deux.

« 29 *septembre.* — J'ai encore eu la fièvre; Dillon l'a eue avant-hier, mais pas très-fort. Ce sont ses yeux qui m'inquiètent. Si, en route, il devient aveugle tout à fait, comment le renverrai-je? Moi-même, c'est à peine si je peux écrire; il y a quelques jours je ne voyais plus du tout.

« Hier, j'avais réuni seize porteurs; aujourd'hui, ils ne veulent plus partir; et je suis là, ma tente pliée, sans un homme pour porter les bagages. Je deviendrai fou si cela continue. J'ai envoyé à Taborah, pour essayer d'avoir des pagazis; je réduirai la cargaison, si je n'ai pas assez d'hommes. Oh! tout au monde pour quitter ce pays de fièvre et pour faire quelque chose! Je serais heureux comme un roi, trop heureux, si nous pouvions partir, dussé-je marcher pieds nus jusqu'au bout de la route. Si je dois m'en aller seul, je prendrai neuf soldats, j'armerai six des porteurs les plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

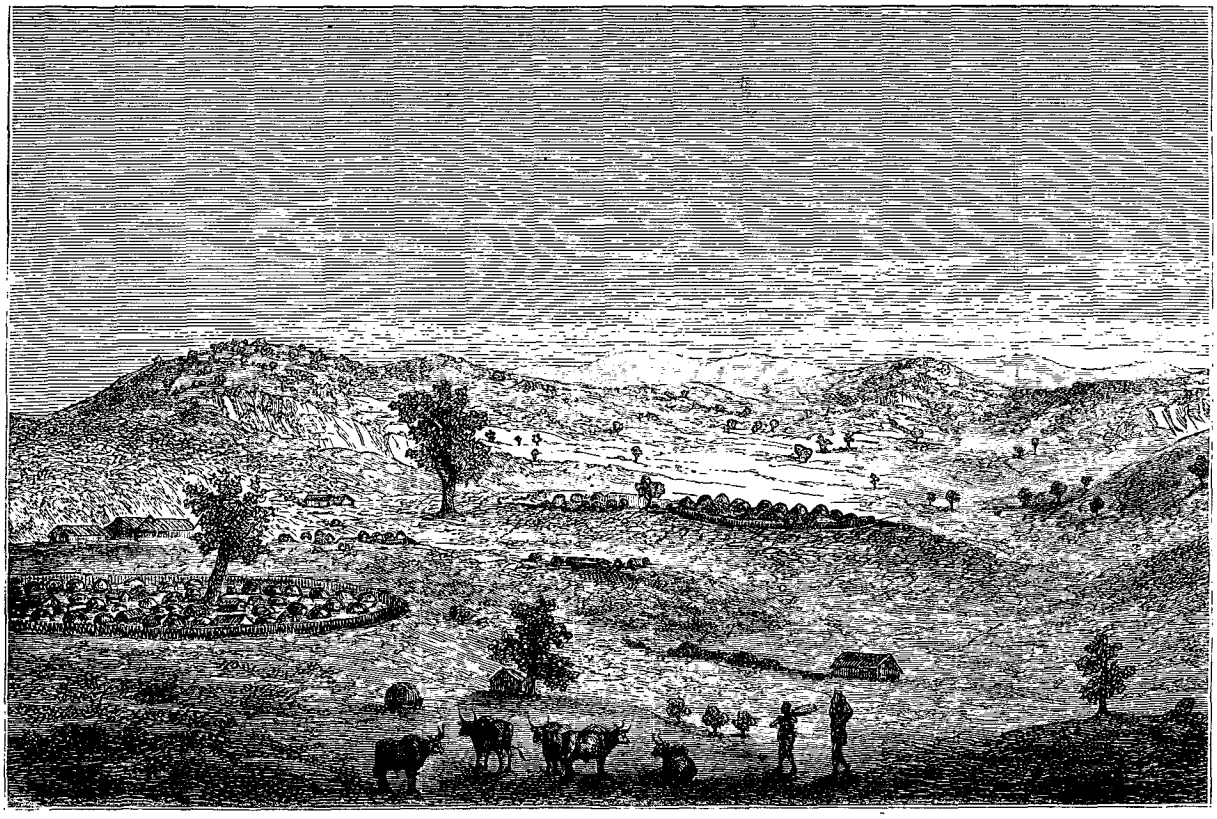
sûrs, et, pourvu qu'ils me restent, je serai tranquille. Il faut que je parte; rien ne justifie une plus longue attente. »

La fièvre me prit de nouveau, et je fus complétement aveugle pendant plusieurs jours. Nos gens en profitèrent, les uns pour déserter, les autres pour réclamer un supplément de rations qu'ils n'auraient certainement pas eu sans notre maladie.

En somme, il fallut acheter de l'étoffe et la payer quatre fois plus cher qu'à Zanzibar : ce qui, au fond, était juste; car il y avait longtemps qu'il n'était venu de caravanes et tous les magasins étaient vides.

Je suis loin de me plaindre des Arabes de Taborah; je ne saurais, au contraire, faire assez l'éloge de leur conduite à notre égard. Tout le temps que nous avons été malades, ils vinrent nous voir, ou firent demander chaque jour de nos nouvelles, nous envoyèrent des citrons, des tamarins et d'autres fruits, des mets apprêtés bien autrement que n'aurait pu le faire notre cuisinier; et pendant notre convalescence ils ajoutèrent à ces douceurs des présents considérables, tels qu'une douzaine de volailles, une chèvre, un panier d'œufs, voire un bœuf.

Après avoir été mieux, mes compagnons reprirent



Kouihara. — Gravure tiree de l'édition anglaise.

la fièvre. Elle ne m'avait pas quitté. Le 20 octobre, anéanti par le dernier accès, j'étais en proie à une sorte de rêve où tourbillonnaient les souvenirs du pays, la pensée des absents, les regrets, les aspirations, lorsque mon domestique, Mohammed Mélim, accourut tenant une lettre à la main. Je la lui arrachai.

« D'où vient-elle et qui l'apporte? demandai-je.

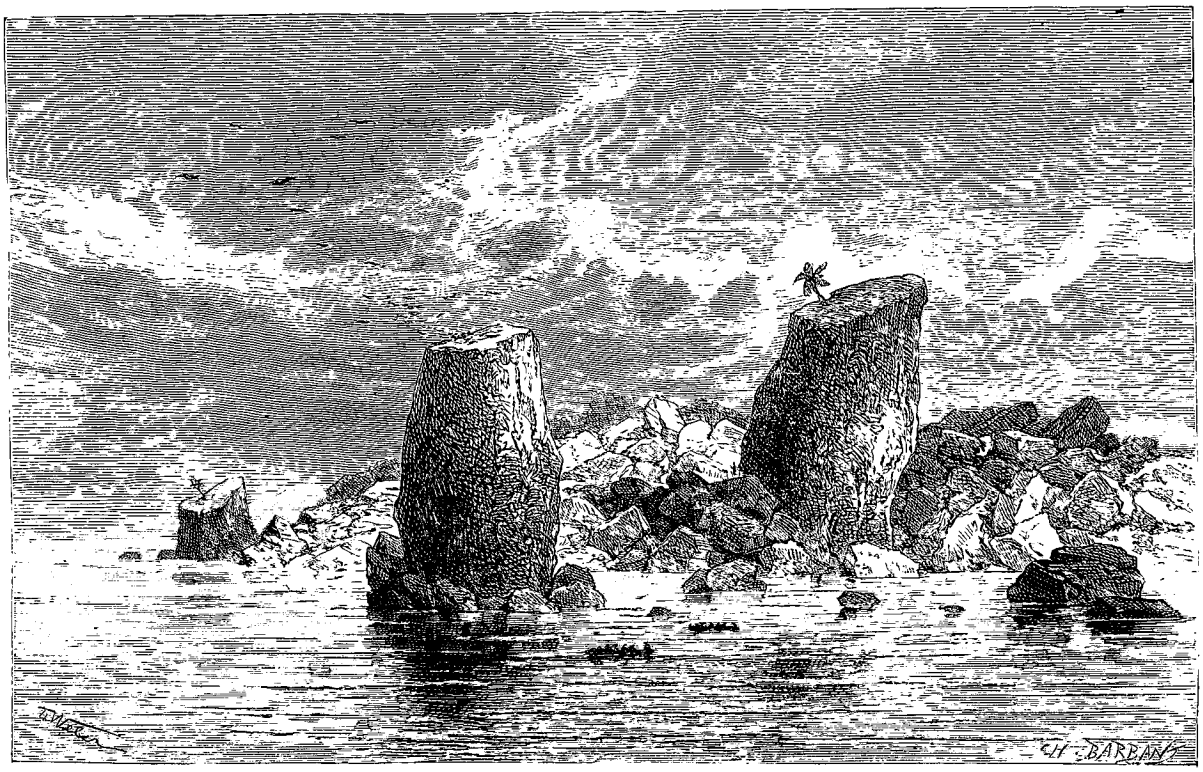
— Un homme que je ne connais pas, » répondit-il.

Je finis par déchiffrer cette lettre; mais n'y attachant aucun sens, j'allai trouver Dillon. Son esprit n'était pas moins troublé que le mien; et après avoir lu ensemble le billet à plusieurs reprises, nous eûmes tous les deux cette idée vague que notre père était mort. Ce ne fut que lorsque Chouma vint nous trouver que nous comprîmes la dépêche. J'envoyai aussitôt des vivres aux compagnons de Chouma; et, en même temps, j'expédiai un homme à la côte, pour annoncer la mort de Livingstone.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Deux Frères, rochers au bord du lac Tanganika. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE LIEUTENANT VERNEY-HOVETT CAMERON.

1872-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Arrivée du corps de Livingstone. — Résolution de continuer les découvertes du grand voyageur. — Départ du docteur Dillon et du lieutenant Murphy. — Départ d'Issa. — Composition de la caravane. — Mort du docteur Dillon. — Changement de route. — Sortis de l'Ounyanyembé. — Printemps. — Clubs de l'Ounyamouési. — Manque de porteurs. — Exemple de *delirium tremens*. — Jasmin. — Anes de Mascate. — La route est fermée.

Quelques jours après, arriva le convoi funèbre. Séid Ibn Sélim et tous les notables de la colonie témoignèrent de leur respect pour la mémoire de Livingstone, en voulant assister à la réception du corps. Celle-ci eut lieu avec toute la solennité que nous pouvions y mettre. Les askaris furent rangés sur deux lignes entre lesquelles passa la dépouille de l'illustre voyageur, et quand elle entra dans la maison, le drapeau qui, ce jour-là, n'avait pas été déployé, fut hissé à la moitié du mât.

Souzi, le chef de la caravane, rapportait tout ce qui avait appartenu à Livingstone : les armes, les instruments, les papiers, les effets; et nous apprit qu'en outre il y avait dans l'Oudjidji une caisse de livres que son maître y avait laissée; il ajouta que, peu de temps avant sa mort, le docteur s'était préoccupé de cette caisse et avait exprimé le désir qu'elle fût envoyée à la côte.

Maintenant que celui qui devait nous guider avait cessé de vivre, quel parti allions-nous prendre? Murphy pensa que l'expédition n'avait plus de raison d'être et annonça qu'il retournait à Zanzibar; mais il fut

1. Suite. — Voy. p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

décidé, entre Dillon et moi, que nous irions chercher la caisse de Livingstone; qu'après l'avoir expédiée par quelqu'un digne de confiance, nous pousserions jusqu'au Manyéma, et que nous ferions tous nos efforts pour continuer les explorations du docteur.

Cette décision nous fit redoubler de zèle et presser d'autant plus la recherche des pagazis. Mais nous n'étions pas destinés à faire la route ensemble. Quelques jours avant l'époque fixée pour notre départ, Dillon fut attaqué d'une inflammation d'entrailles, et, bien à contre-cœur, il se vit obligé de reprendre le chemin qui ramenait à la côte.

Renonçant alors à ses projets de retour, Murphy proposa de m'accompagner; mais les difficultés du portage et ma conviction que le seul moyen de réussir était de restreindre la caravane le plus possible, me firent refuser cette offre généreuse.

Puis il fallut me séparer d'Issa, qui, apprenant que son frère venait de mourir, voulut retourner à Zanzibar, où sa mère était seule. Je le regrettai vivement; il était plein d'activité, avait beaucoup d'ordre, l'esprit méthodique, et savait prendre sur mes gens une très-grande influence.

L'expédition fut alors composée de Bombay, chef de la troupe; de Bilâl, son lieutenant; d'Asmani, l'ancien guide de Stanley et de Livingstone, et qui remplissait auprès de nous les mêmes fonctions; de Mabrouki, son inséparable; de Mohammed Mélim, mon domestique, bon interprète et bon tailleur; d'Hamis, porteur de mes armes; de Djacko, jeune garçon que nous avait prêté Ibn Sélim; de Sammbo, notre cuisinier, qui n'avait d'autre droit à ce titre que d'avoir été marmiton à bord d'un navire anglais, bâtiment de commerce; de Kommbo, son aide de cuisine; enfin de soldats et de porteurs au nombre d'une centaine, chiffre que les désertions et les nouveaux engagements faisaient varier tous les jours.

La caravane de Livingstone se mit en marche le 9 novembre, accompagnée de Dillon et de Murphy. J'étais parti avant elle; mais l'absence de beaucoup de mes porteurs au moment du départ m'avait contraint de laisser derrière moi une certaine quantité de ballots sous la garde de Bombay, et il fallut m'arrêter à peu de distance, dans un endroit appelé Mkouemmkoué.

La dernière soirée que nous avions passée à Kouihara, Dillon et moi, avait été pour tous les deux un moment solennel. Nous avions parlé de notre pays, de nos foyers, de l'époque où nous nous reverrions en Angleterre; mais je ne sais pas si réellement nous espérions nous revoir: de graves pressentiments devaient nous agiter. Pour ma part, je voyais l'avenir très-sombre; la santé me manquait, et devant moi tout n'était qu'incertitude. Par suite d'une chute que j'avais faite sur une pointe de granit, où mon âne m'avait jeté violemment, je pouvais à peine marcher; j'étais presque aveugle; la fièvre, qui me tenait toujours, m'avait réduit à l'état de squelette : je ne pesais plus que sept stones (moins de quatre-vingt-neuf livres); et la probabilité de revoir l'Angleterre me paraissait beaucoup plus grande pour Dillon que pour moi. Mais quelle que fût l'angoisse de la séparation, ni l'un ni l'autre n'exprima ses craintes : « Je me fiais à la bonté divine; elle me donnerait la force d'achever mon entreprise; jamais je n'avais été plus résolu, etc.; » et lui, parlait gaiement de son départ; il serait guéri avant peu, disait-il. Cela pouvait être de la divination.

Ayant reçu le reste de mes bagages, je levai le camp et gagnai Itoumvi, gros bourg situé sur la route directe d'Oudjidji, et où je subis de nouveaux délais par suite du petit nombre de mes porteurs. Sur le papier et d'après le compte des rations, le chiffre des hommes dépassait d'une vingtaine celui des ballots; mais au moment de partir il y avait beaucoup d'absents. J'envoyais à leur recherche : on m'en ramenait six; pendant ce temps-là, vingt autres disparaissaient.

Cette conduite exaspérante de mes gens me fit rester à Itoumvi jusqu'au 20 novembre, époque où, réduisant le nombre des charges en jetant une partie de ce qui m'était personnel, je repris enfin ma route.

Comme nous sortions du village, un envoyé de Murphy m'apporta l'affreuse nouvelle de la mort de Dillon, arrivée le 18. Il avait eu la fièvre; malheureusement on lui avait laissé des armes, et dans son délire il s'était brûlé la cervelle. Personne, à moins de l'avoir éprouvé, ne peut se faire une idée des extravagances qui, pendant cette fièvre, s'emparent de votre esprit. Parfois, bien qu'ayant encore une partie de ma raison, je me suis imaginé que j'avais une seconde tête. Le poids était si lourd, l'impression tellement vive, que j'étais tenté de recourir à n'importe quel moyen pour me délivrer de cette tête si pesante, et sans avoir aucune envie de me tuer.

L'heure où j'ai appris la mort de Dillon a été la plus cruelle de ma vie. Le coup fut si rude que, pendant plusieurs jours, ma pensée en fut suspendue. J'ai vécu pendant ce temps-là comme en rêve, ne gardant nul souvenir de la route d'Itoumvi à Kononngo, et laissant mon journal en blanc.

Toujours arrêté par le manque de porteurs, je dus renoncer au projet de gagner l'Oudjidji par la voie directe, personne ne voulant m'accompagner si je persistais à suivre cette ligne. Conséquemment je me décidai à faire le tour par l'Ougounda, essayant de me frayer un passage entre le chemin des caravanes et celui qu'a ouvert Stanley.

Excepté une boîte de bouillon, une de poisson et deux de plum-pouding que je réservais pour la possibilité d'un repas de Noël, tout le reste des conserves fut abandonné. Le sacrifice accompli, il me resta dix charges de plus que je n'avais de porteurs. Je n'en partis pas moins le 27 novembre pour Témé, laissant à Bombay le soin de me faire apporter les dix ballots restants par des hommes qu'il louerait pour un jour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bombay n'apparut que le lendemain; vingt de mes pagazis en profitèrent pour retourner à Kouihara, et quand arrivèrent les dix ballots, la situation était pire que la veille.

Ce ne fut qu'après de longues recherches et beaucoup d'ennuis que je pus me remettre en route. Trois heures de marche dans un pays ondulé, où des champs et des villages étaient disséminés dans la jungle, nous conduisirent à Kasékérah, théâtre de la mort du pauvre Dillon. J'aurais voulu visiter son dernier asile, marquer d'une pierre l'endroit où il repose, mais personne n'a pu me dire où il est enterré.

Kasékérah est un gros village bien tenu, composé de huttes à toits plats et entouré d'une estacade. A l'intérieur, une palissade enferme une énorme case circulaire, qui est la résidence du chef. Celui-ci était alors une femme, la fille du chef indigène de tout l'Ounyanyembé. Un grand nombre de cases avaient de larges vérandas, et plusieurs d'entre elles étaient crépies de différentes couleurs, distribuées de manière à former des dessins.

Bombay se fit encore attendre; puis le jour de son arrivée une pluie torrentielle nous empêcha de partir. Enfin, le 22 décembre, je quittai Kasékérah. Neuf de mes gens avaient déserté, le jour même où ils avaient reçu leurs rations. Je ne parle pas des contrariétés qui me vinrent des askaris; bref, il ne fallut pas moins de quatre heures d'un rude travail pour mettre la caravane en marche.

Peu de temps après nous étions à Kiganndah. Entre ce village, qui est le dernier de l'Ounyanyembé, et l'Ougounda, province suivante de l'Ounyamouési, il y avait six heures de route en forêt vierge. Pour prévenir les désertions, je posai des sentinelles à l'entrée du village. Le lendemain, vingt-cinq de mes hommes manquaient à l'appel; des lambeaux de leurs maigres vêtements, restés aux pieux de l'enceinte, montraient le chemin qu'ils avaient pris.

Attendre les fugitifs n'aurait fait que nous retarder et probablement causer de nouvelles pertes. Faisant donc contre fortune bon cœur, je louai vingt-cinq hommes pour aller jusqu'au premier village de l'Ougounda, où l'on m'assurait qu'il était facile d'avoir du monde.

La jeune feuillée couvrait les branches, l'herbe nouvelle tapissait les clairières, que le feu avait noircies; partout de la fraîcheur, un air printanier. Je me sentais mieux que je ne l'avais été depuis longtemps, et, à ma grande surprise, je suivais la route ombreuse sans éprouver de fatigue. Nous atteignîmes de la sorte un gros bourg entouré de vastes cultures et qui, résidence de Mrima Ngommbé, chef de l'Ougounda, s'appelait Kouikourouh, ainsi que dans l'Ounyamouési on nomme invariablement tout chef-lieu de district.

Les hommes qui portaient ma tente n'arrivant pas, je me réfugiai dans la maison commune, où je fus bientôt le point de mire d'une foule étonnée. Dans presque tous les villages de l'Ounyamouési, il y a deux de ces maisons communes, ou pour mieux dire de ces clubs, les deux sexes ayant chacun le leur. Ces cases sont généralement plus grandes et mieux construites que les autres; une sorte de couchette, espèce de lit de camp, y tient une place considérable. Dès qu'un garçon atteint l'âge de sept ou huit ans, il échappe à l'autorité maternelle et va au club; il y reste une grande partie de la journée, y prend généralement ses repas et souvent y passe la nuit. La maison commune des femmes n'est pas ouverte aux étrangers; mais dans celle des hommes tout voyageur de distinction est fort bien reçu.

Malgré tous les efforts du chef, qui me témoignait la plus grande amitié, me rendant de fréquentes visites et m'apportant de la bière, il me fut impossible de trouver des pagazis : personne ne voulait partir pendant la saison des semailles.

Je réduisis de nouveau mon bagage personnel, faisant de tous mes effets une seule charge. Il me resta encore plus de ballots que de porteurs; et ne pouvant pas trouver d'hommes, même à la journée, je laissai douze balles de verroterie sous la garde du chef; puis, ayant écrit à Ibn Sélim de me les faire expédier par la première occasion, je partis de Kouikourouh le 8 décembre. Le même jour j'étais à Mapalatta, où je dus m'arrêter pour faire provision de grain.

Le chef de ce village était un vieillard repoussant, affecté de *delirium tremens*, seul exemple de cette maladie que j'aie rencontré en Afrique, où cependant l'ivrognerie est commune. Nos achats, conclus avec les femmes de cet affreux vieillard, ne s'en firent pas moins d'une manière satisfaisante, et, le 10 décembre, nous étions repartis.

Le pays était charmant : des bois d'un vert tendre, des clairières tapissées d'un gazon émaillé de fleurs. On se serait cru dans la partie boisée de l'un des grands parcs d'Angleterre, si les antilopes qui bondissaient au loin, et les crânes d'un lion et d'un éléphant, vus sur la route, n'avaient rappelé qu'on était en Afrique.

Nous couchâmes à Hisinéné, où, à mon réveil, j'eus la satisfaction de n'avoir perdu qu'un de mes hommes. La bande se mit en marche; je suivis l'arrière-garde, monté sur Jasmin, un âne de Mascate, à robe blanche, que j'avais acheté dans l'Ounyanyembé, et qui avait pour moi presque l'attachement d'un chien. Ces ânes de l'Oman sont très-estimés, étant de race pure et possédant beaucoup de fond. Ils ont de douze à treize palmes de hauteur, leurs allures égalent celles des chevaux et ils sont fort agréables à monter en raison de la douceur de leur amble; mais ils demandent plus de soin et une meilleure nourriture que les ânes du pays.

Tout à coup je vis la caravane s'arrêter et mes hommes déposer leurs fardeaux, tandis qu'Asmani et quelques autres paraissaient avoir une vive altercation avec les indigènes.

Ceux-ci étaient des messagers de Taka, chef de

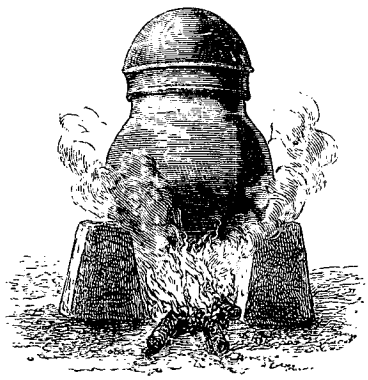
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Ougara oriental, qui les envoyait dans l'Ounyanyembé au sujet d'un événement grave. Il y avait eu querelle entre les gens d'un Arabe et les habitants d'un de ses villages; dans le conflit, l'Arabe avait tué le chef de ladite bourgade. Taka s'adressait à Ibn Sélim pour qu'il arrangeât l'affaire; mais en attendant, la route qui traversait l'Ougara était fermée. Tous mes efforts pour persuader à l'ambassade de me conduire auprès de Taka furent inutiles, et il fallut revenir à Hissinéné avec la perspective d'une détention plus ou moins longue.

Dès que nous fûmes réinstallés dans notre dernier camp, j'appelai Bombay et Asmani et les consultai sur le meilleur parti à prendre en face des difficultés imprévues qui nous barraient le passage.

Inquiétude croissante. — Repris de la fièvre. — Pays giboyeux. — Viande de zèbre. — Triste jour de Noël. — Coutumes des indigènes. — Danse. — Habitations. — Coiffures des Vouanyamouési. — Chef féminin. — Courtoisie et désintéressement. — En pays inconnu. — Dernier village de l'Ougounda. — Plaine admirable. — Ngommbé du Sud. — Ruines. — Muraille liquide. — Le Mtammbo. — Égarés. — Village de Mâne Komo. — Manque de vivres. — Charge d'un buffle. — Passage du Sinndi. — Iles flottantes. — Traversée du Malagarazi. — Passage du Roussougi. — Arrivée à Kahouélé.

Éviter l'Ougara allongeait le voyage de près d'un mois et nous faisait passer dans un pays où l'on ne trouvait pas de vivres. Les ambassadeurs de Taka m'assuraient, d'autre part, qu'aussitôt l'affaire arrangée la route serait libre et qu'ils me conduiraient au village de leur maître, où ils me garantissaient un chaleureux accueil. Cela me décida à leur adjoindre Asmani que je chargeai d'expliquer aux Arabes combien il était urgent que l'affaire s'arrangeât au plus vite.



Foyer chez les Vouanyamouési. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Au bout de dix jours, n'ayant pas de nouvelles, j'envoyai Mohammed avec six soldats pour savoir ce qui était arrivé; je lui donnai mes deux ânes pour que sa marche fût plus rapide. Les guerriers du village étaient partis peu de temps après Asmani pour combattre Mirammbo, qui tenait toujours la campagne, et j'étais fort tourmenté.

Cette inquiétude croissante, jointe à l'insalubrité de la place, me rendit malade. Je fus repris de la fièvre, et j'eus une attaque de dyssenterie; puis je souffrais tellement dans l'épine dorsale, par suite de mon ancienne chute, que pendant plusieurs jours il me fut impossible de dormir.

Bien portant, j'aurais eu une belle chasse : le gibier était commun; dès que je me remettais un peu, j'allais dans une rizière située à cinquante pas du village, et d'où je rapportais des bécassines. Mes hommes chassaient constamment; un jour ils tuèrent un zèbre; le lendemain deux antilopes. Le zèbre fournit la meilleure viande de cette partie de l'Afrique; les Arabes le mangent avec plaisir, eux qui ne toucheraient pas à un morceau de cheval ou d'âne, même au péril de leur vie.

Je passai la fête de Noël très-misérablement. La journée débuta par une averse qui inonda le village; il y eut six pouces d'eau sous ma tente. Pas une chose qui ne fût mouillée, trempée, à l'état d'éponge. Mon dîner, pour lequel j'avais gardé trois boîtes de conserves, manqua totalement : Sammbo renversa la soupe dans les cendres, un chien emporta le poisson, le plum-pouding ne fut pas cuit; et je dus me contenter d'une volaille étique et d'une bouchée de crêpe de sorgho.

Cette longue attente me permit toutefois d'observer les mœurs des indigènes. Sitôt qu'il faisait jour, les villageois sortaient de leurs cases, allaient s'asseoir autour de grands feux et fumaient leurs pipes. La dernière bouffée évanouie, tous, à l'exception des vieilles femmes, des petits enfants, du chef et de deux ou trois anciens, allaient travailler à la terre. Ceux dont les champs étaient voisins revenaient à midi manger chez eux, tandis que les autres faisaient leur bouillie et l'avalaient sur place. Ils rentraient tous au coucher du soleil, prenaient le repas du soir; puis la fête commençait. On apportait les tambours, que l'on battait vigoureusement avec les mains; et les hommes tournaient, tournaient pendant des heures, en poussant des hurlements, interrompus par de grands cris.

Jamais les femmes ne prennent part à la ronde masculine; mais quelquefois elles dansent entre elles; et souvent leurs gestes et leurs pas sont plus inconvenants que ceux des hommes, qui le sont cependant d'une manière suffisante.

Presque toutes les cases ont leur mur en colombage; la toiture est plate, légèrement inclinée vers la façade, et couverte soit avec des feuillets d'écorce, soit avec des broussailles et de l'herbe sur lesquelles on étend une couche épaisse d'argile. Des patates coupées par tranches, des citrouilles, des courges sont souvent mises sur les toits, où on les fait sécher comme provisions d'hiver.

A l'intérieur, les cases sont ordinairement divisées en deux ou trois parties. La première de ces divisions contient de petites couchettes garnies de peaux en guise de matelas. On y trouve également le foyer : trois cônes d'argile qui portent la marmite et qui parfois sont creux; ils servent alors de fours.

La seconde pièce est une bergerie à l'usage des agneaux et des chevreaux qu'on y renferme le soir. Dans la troisième se trouvent les *linndos*, boîtes d'écorce de forme ronde, où l'on serre le grain. Ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caisses, toujours très-grandes, souvent énormes, peuvent contenir jusqu'à douze sacs (douze hectolitres).

C'est par la porte, qui en est la seule ouverture, que le jour pénètre dans les cases et que la fumée trouve une issue. Il résulte de cette absence de cheminée que tout l'intérieur est d'un noir brillant, et que les toiles d'araignée qui festonnent la muraille et la charpente sont chargées de suie. Comme on peut s'y attendre, ces cases sont infestées par la vermine, notamment par un énorme tiquet dont les Arabes croient la morsure venimeuse.

La plupart des Vouanyamouési ont pour vêtement de la cotonnade étrangère, celle qu'apportent les caravanes ; mais les pauvres sont vêtus d'étoffe indigène, faite avec la seconde écorce d'une espèce de figuier.

Une ligne verticale au milieu du front et une sur chaque tempe, faites au moyen du tatouage ; un vide triangulaire à la mâchoire supérieure (ablation de l'angle interne des incisives médianes) et un petit morceau d'ivoire d'hippopotame ou un fragment de coquillage, l'un ou l'autre en forme d'équerre, constituent les marques nationales.

Ainsi que dans les tribus voisines, la verroterie et le fil métallique sont les principaux éléments de la parure. Les chefs y ajoutent deux brassards d'ivoire, sortes d'étuis dont tout l'avant-bras est couvert, et

Zèbres. — Dessin de Riou, d'après le texte et l'édition anglaise.

que, dans le combat, ils frappent l'un contre l'autre pour rallier leurs guerriers.

Généralement les hommes se rasent le dessus de la tête et divisent le reste de leur chevelure en d'innombrables tresses qu'ils allongent avec de fines lanières de leur feutre d'écorce, et qui, par ce moyen, descendent quelquefois jusqu'au bas de la taille. En voyage, ces nombreux tortillons sont réunis et forment une queue. Certains élégants ont les cheveux coupés très-ras, afin de pouvoir porter perruque dans les grands jours. La perruque de ces merveilleux est un assemblage de cordelettes.

Chez la plupart des femmes, la chevelure est abandonnée à sa frisure naturelle et sert de pelote où sont fourrés le couteau, la pipe, les menus objets ayant tigelle ou pointe. Chez les autres, la laine est divisée en tresses nombreuses, et les nattes appliquées sur la tête représentent les billons d'un champ; ou bien la toison est séparée en grandes masses et forme des coussinets que l'on bourre avec des fibres d'écorce. Ces dernières coiffures exigent plusieurs journées de travail; mais l'œuvre d'art, une fois achevée, demeure intacte pendant six mois et plus.

Enfin, le 28 décembre arriva Asmani, avec des sol-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dats appartenant à Ibn Sélim. Celui-ci me renvoyait quelques-uns de mes déserteurs et me faisait dire de prendre garde à Mirammbo, auquel on avait indiqué la route que je devais suivre. L'homme qui avait donné le renseignement avait été découvert, et les gens de Sélim ne doutaient pas du plaisir qu'ils me feraient en m'apprenant que cet homme avait été fusillé : c'était un acte de courtoisie à mon égard, mais dont j'aurais volontiers dispensé l'auteur.

Comme il arrivait toujours après une trop longue halte, j'eus beaucoup de peine à faire partir mes gens ; et ce ne fut que le surlendemain que je pus me remettre en marche. Ce jour-là, par une pluie battante, nous atteignîmes un autre Kouikourouh, village populeux qui avait pour chef la mère de Mrima Ngommbé. Cette vieille dame, remarquablement polie, m'envoya immédiatement de la bière et des œufs, et refusa tout ce que je pus lui offrir en retour, disant que j'étais l'ami de son fils, que, dès lors, tout ce qu'elle avait était à ma disposition.

Une pluie continue, un sol fangeux où, par endroits, on enfonçait jusqu'au genou, mon pied malade et l'absence de mes ânes de selle, me rendirent la marche suivante tellement pénible, que je résolus d'attendre Mohammed, à qui j'avais prêté Jasmin. Celui-ci arriva, mais avec une plaie sur le dos, qui ne permettait pas de le monter.

L'année 1874 commença pour moi au milieu des ennuis habituels, aggravés par notre ignorance de la route. Nous étions partis de Chikourou le 2 janvier. Après avoir campé deux fois en pleine solitude, et marché depuis le matin dans une jungle, sans autre guide que la boussole, nous nous trouvâmes entourés d'arbres qui, dépouillés de leur écorce, annonçaient des habitants. Presque aussitôt, un indigène nous fit traverser des terres nouvellement défrichées et nous conduisit au dernier village de l'Ougounda. Bien qu'il fût encore de bonne heure, je m'arrêtai pour acheter des vivres, trois longues marches nous séparant de la première bourgade que nous devions rencontrer.

Le village était grand, fortement construit et datait évidemment de différentes époques. La partie la plus ancienne, qui renfermait la résidence du chef, était bâtie presque tout entière sous un énorme figuier banian.

En surplus de l'estacade, il y avait un fossé avec contrescarpe, où étaient des meurtrières pour la mousqueterie ; et l'on n'entrait dans la place que par des couloirs, fermés chacun de deux ou trois portes. Il y avait bien du changement dans la contrée depuis le passage de Burton. En 1857, un mousquet était l'héritage d'un chef, et les heureux possesseurs de cette arme précieuse ne se rencontraient que de loin en loin. Lors de ma visite, presque tous les villages pouvaient montrer au moins la moitié de leurs adultes munis d'armes à feu.

Comme il y avait à craindre de ne pas trouver d'eau en suivant les indications de la boussole, je pris la route que désignait Asmani. Bientôt sortis des jungles, nous entrâmes dans une plaine qui paraissait illimitée et où nous dressâmes le camp sur une des éminences couvertes d'arbres qui s'y trouvaient en grand nombre. Cette plaine était singulièrement giboyeuse ; nous y vîmes des cailles, des secrétaires ; j'y fis partir une grande harde d'antilopes, et je traversai une piste de buffles d'environ vingt mètres de large, énorme sillon creusé en droite ligne du nord au sud.

De là, nous nous dirigeâmes vers le Ngommbé méridional. D'abord un terrain marécageux, ensuite la plus belle de toutes les plaines : des bouquets d'arbres magnifiques, groupés de manière à produire un effet que l'art du plus habile paysagiste n'aurait pu surpasser ; des buttes couvertes de bois, des pelouses d'une merveilleuse fraîcheur, et un fond de haute futaie suivant les courbes du noullah.

Ce Ngommbé, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui passe au nord de Taborah, est l'un des affluents méridionaux du Malagarazi. Près de l'endroit où nous l'avons passé, il contenait des auges remplies d'eau, de quatre à cinq milles de longueur, et qui n'avaient entre elles que des bancs de sable de cinquante mètres de large. Ces canaux hébergent un grand nombre d'hippopotames et de crocodiles et sont couverts d'une profusion de nénufars. A l'époque des crues, le Ngommbé s'étend sur une largeur de trois milles de chaque côté de ses bords et porte au Malagarazi une énorme quantité d'eau.

Notre camp fut établi sur la rive gauche, dans une éclaircie gazonnée entourée d'arbres gigantesques dont les branches, jusqu'aux plus hautes, étaient festonnées d'énormes lianes.

Après les deux longues marches précédentes, mes gens avaient besoin de repos, et je décidai qu'il y aurait un jour de halte. Dans ma promenade du lendemain, je vis les squelettes d'un lion, d'un buffle et d'un crocodile étroitement groupés ; j'appris à leur égard une curieuse histoire : tandis que le buffle s'abreuvait, un lion s'élança sur lui, et tous les deux, tombant dans l'eau, furent saisis par un crocodile. A son tour, celui-ci fut tiré du canal par les deux lutteurs et traîné à vingt pas de la rive, où le trio périt dans un enlacement inextricable.

Remis en marche le 8 janvier, nous rencontrâmes bientôt des envoyés de Taka, chef du district oriental de l'Ougara. Ces gens étaient chargés de savoir pourquoi j'étais entré chez leur maître sans l'avoir averti de mon approche. Je m'expliquai ; ils revinrent avec nous et me montrèrent l'endroit où nous devions faire halte.

A peine étions-nous installés, que d'autres gens de Taka vinrent nous demander, comme tribut, quarante brasses d'étoffe et deux fusils. Je n'avais pas de fusils à donner, et me tirai d'affaire en ajoutant quatre brasses de cotonnade à celles qu'on me demandait. Un cadeau pour la mère de Taka fut ensuite réclamé. Je répondis que Taka était assez riche pour entretenir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sa mère ; et profitant des guides que j'avais sous la main, je me dirigeai vers Kouatosi, où nous nous arrêtâmes.

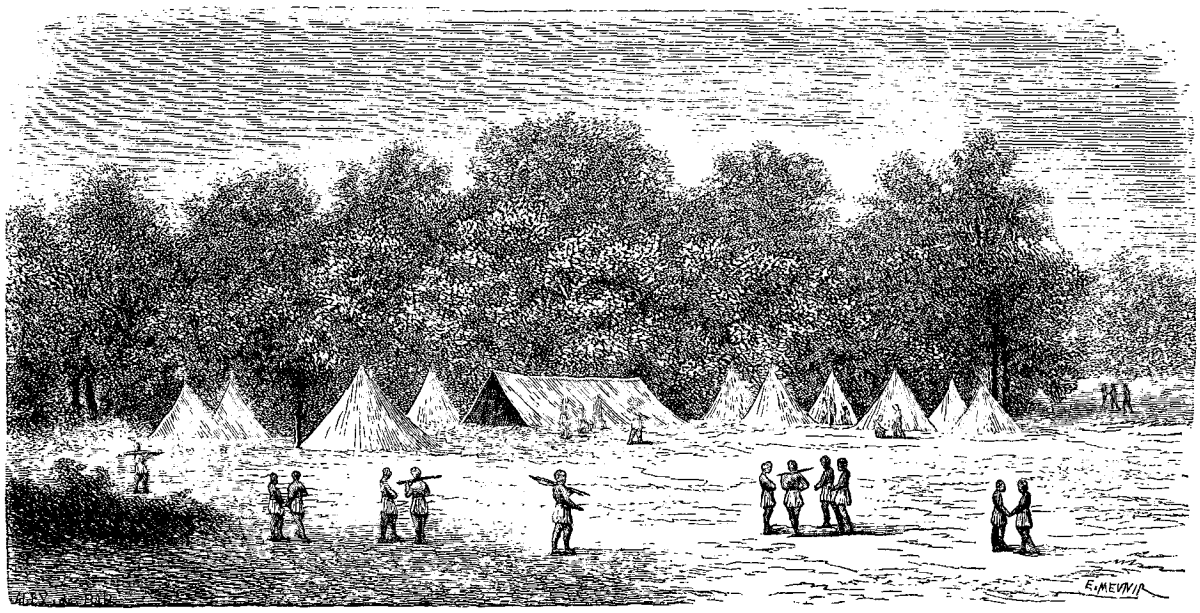
De l'éminence où le camp fut dressé, on n'apercevait qu'une plaine, n'ayant à l'horizon que deux petites collines situées au nord-nord-ouest. C'était là, disait-on, que Mirammbo avait son quartier général, quartier que les Arabes n'avaient jamais attaqué, la position en étant si forte, que vouloir l'assaillir eût été courtiser la défaite.

Nous croisâmes sur la route beaucoup de villages récemment détruits par la guerre; et après une nuit passée dans la jungle, nous atteignîmes la capitale de l'Outenndé, qui est le district central de l'Ougara.

La demande du tribut fut d'abord raisonnable. Le chef se serait contenté de douze brasses d'étoffe, si l'un des fils de Taka, malheureusement arrivé pendant l'affaire, ne lui avait dit : « Ne soyez pas si bête; mon père a eu vingt-deux dotis (quarante-quatre brasses), demandez-en autant. Ce fut la cause d'un débat prolongé qui se termina par la défense du chef à ses sujets de nous apporter des vivres, tant que les vingt-deux dotis ne seraient pas payés.

La marche suivante, qui nous conduisit au village de Liohoua, chef de l'Ougara occidental, se fit dans une contrée absolument plate; puis le terrain se plissa, et nous traversâmes un pays ondulé, où chaque dépression renfermait un marais qui, sauf l'étendue, excédait par sa fange noire, profonde et tenace, toutes les horreurs de la Makata.

Toujours des ruines. Passer près des débris de tant de villages, naguère la demeure de gens heureux, me jetait dans une tristesse inexprimable. Où étaient ceux qui avaient bâti ces cases, cultivé ces champs? Ils



Le camp au désert. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

avaient été emmenés comme esclaves, tués par des bandits dans une lutte à laquelle ils ne prenaient aucune part, ou morts de fatigue et de faim sur les routes.

L'Afrique perd son sang par tous les pores. Un pays fertile, qui ne demande que du travail pour devenir l'un des plus grands producteurs du monde, voit ses habitants, déjà trop rares, décimés journellement par la traite de l'homme et les guerres intestines. Qu'on laisse se prolonger cet état de choses, et tout ce pays, retombé dans la solitude, repris par la jungle, redeviendra impraticable au commerçant et au voyageur.

La seule possibilité d'un pareil événement est une souillure pour notre civilisation trop vantée; et si l'Angleterre, avec ses usines qui chôment la moitié du temps, négligeait de s'ouvrir un marché pouvant donner de l'emploi à ses milliers d'hommes en détresse, ce serait inexplicable.

Tous les habitants du village de Liohoua vinrent nous regarder. Ils furent bien moins surpris de ma vue que de celle de Léo; et mes gens grandirent encore leur surprise en affirmant, qu'à lui seul, mon chien pouvait lutter contre deux lions.

Ces villageois, de race virile et guerrière, étaient de beaux hommes, bien armés de fusils et de lances dont les fers, d'une longueur de deux pieds, avaient au centre plus de quatre pouces de large. Deux parures qui jusque-là ne s'étaient vues qu'accidentellement, étaient communes chez eux. Le sammbo, formé de cercles très-menus de poil d'éléphant, ou d'une ficelle de cuir, l'un ou l'autre entouré d'un fil métallique d'une extrême finesse, leur couvrait les jambes. Si grande était la masse de cette décoration, qu'elle donnait aux gens riches, seuls capables de se la procurer, l'air d'être affectés d'éléphantiasis. Je n'ai pas pu m'assurer du nombre exact des anneaux; mais j'affirme, sans crainte d'erreur, qu'en portant leur

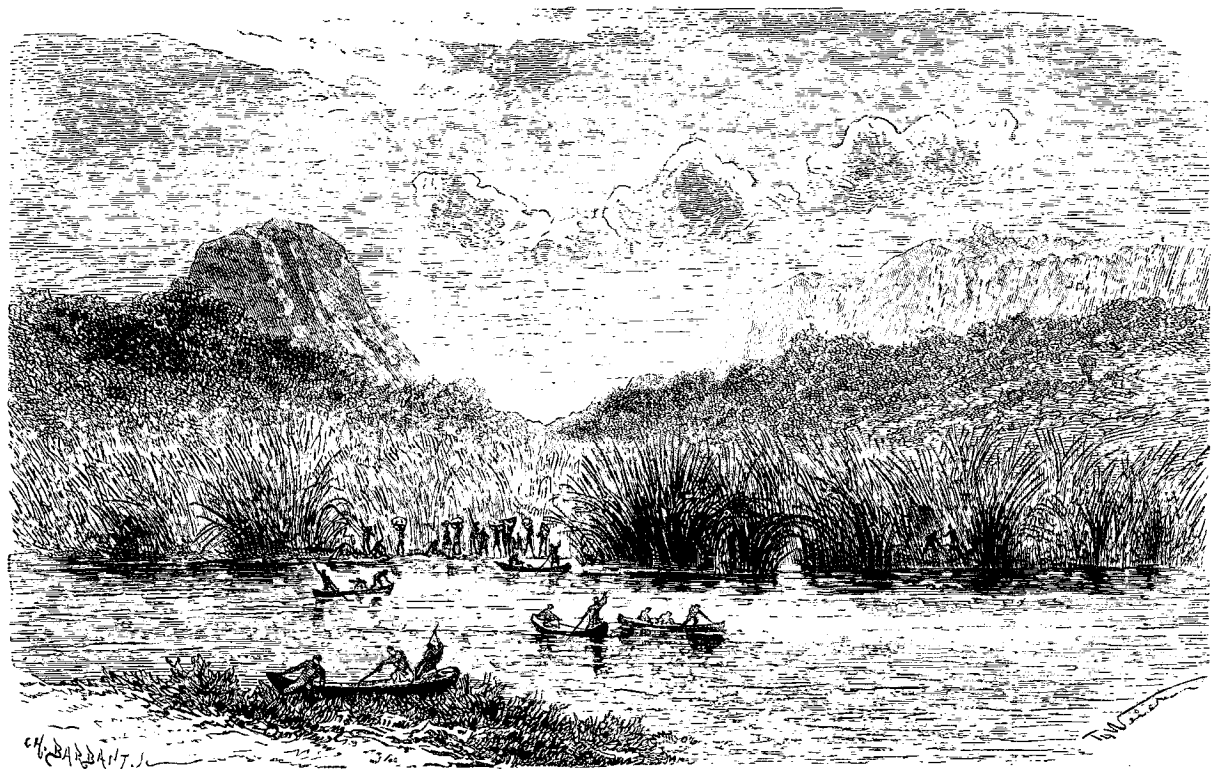
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

chiffre à trois cents pour chaque jambe chez certains individus, je reste au-dessous de la vérité.

L'autre parure consistait en franges de poil de chèvre, qui se portent également à la jambe et qui l'entourent depuis le jarret jusqu'à la cheville. A l'un et à l'autre de ces ornements sont souvent appendues de petites clochettes, ainsi que des lamelles de fer ou de cuivre, et l'heureux possesseur de ce supplément de parure ne manque pas de le faire valoir en frappant du pied et en jetant les jambes de côté et d'autre, afin de signaler son approche par le tintement de ses bijoux.

Liohoua, qui, à la mort de son père chef de tout l'Ougara, s'était vu dépouillé des deux tiers de son héritage, ne possédait plus que la partie occidentale de la province. Il ne s'en montra pas moins généreux, et me donna une chèvre si affectueuse, que je n'eus pas le courage de la faire tuer. Elle répondit bien vite au nom de Dinah, fut immédiatement l'amie de Léo, et me suivit à ses côtés, pas à pas, tout le temps de la marche.

Comme nous venions de quitter Liohoua, nous rencontrâmes des gens de Mrima Ngommbé, qui, partis la veille, revenaient se mettre sous notre protection, n'osant pas cheminer seuls. De nombreux esclaves, mis sur le pied de guerre par les Arabes pour combattre Mirammbo, avaient pris la fuite et rejoint les brigands qui infestaient les environs de l'Ounyanyemmbé.



Traversée du Malagarazi (voy. p. 43). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

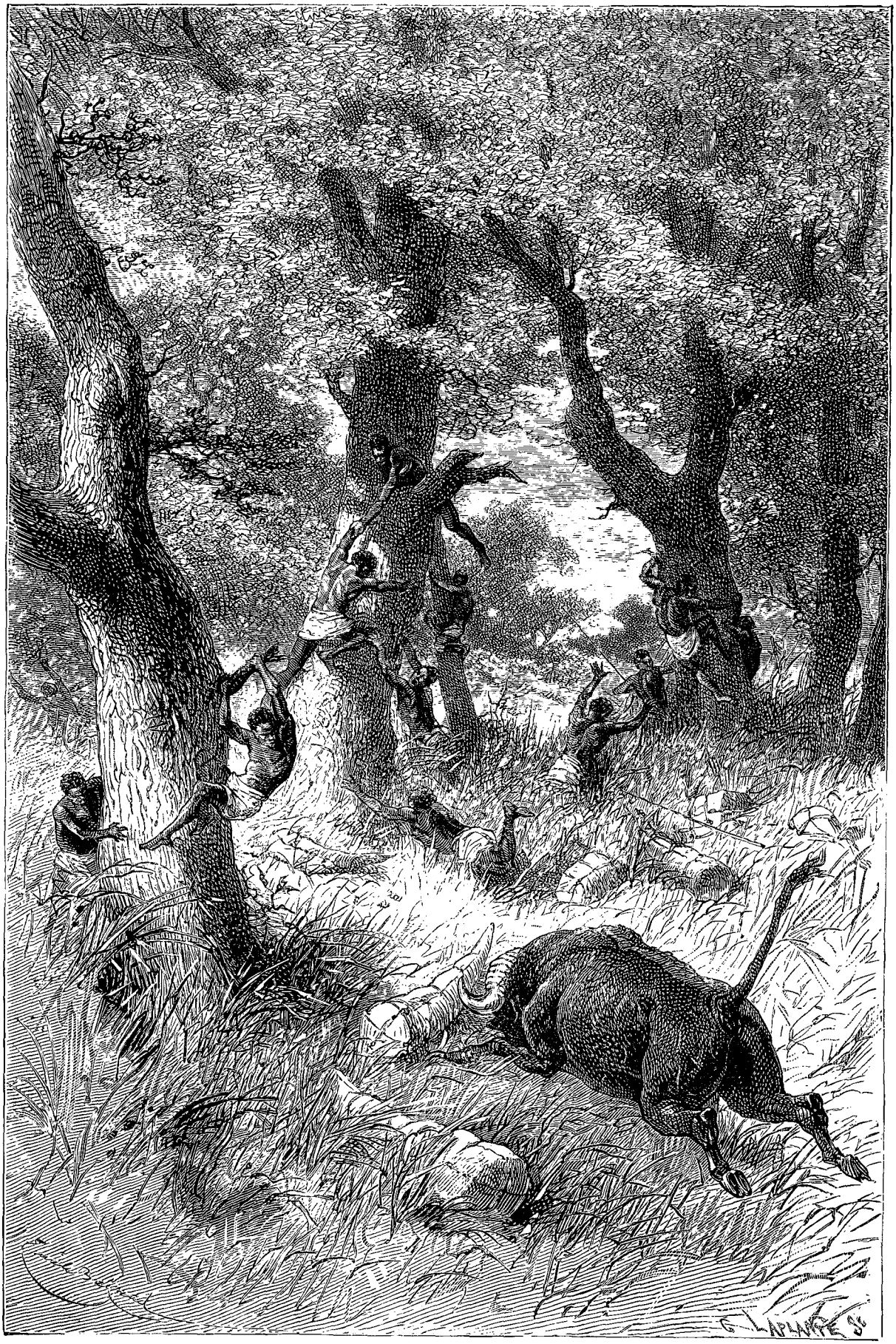
Ces esclaves attaquaient indistinctement quiconque pouvait leur fournir une occasion de pillage, et fermaient, disait-on, la route qui conduisait au bac du Malagarazi.

Trois milles, en descendant toujours, et un demi-mille à travers un marais, fut tout ce que la pluie nous permit de faire. Ce fut, après cela, une chute d'eau venant à nous, muraille liquide et mouvante, produisant le bruit d'une cataracte. Heureusement que les tentes avaient été dressées et abritaient les bagages. Je fus moi-même préservé par un excellent waterproof; mais tous mes hommes qui, en face de l'averse, avaient pris le costume d'Adam aux premiers jours de l'Éden, furent mouillés jusqu'aux os.

Remis en marche, nous traversâmes une haute futaie, dans laquelle je tuai une grande antilope. Vint ensuite un profond ravin où de nombreux ruisseaux bouillonnaient le long de ses flancs rocailleux, les uns cachés sous des broussailles, les autres formant des cascatelles. L'extrémité méridionale de cette crevasse fut doublée, et nous gagnâmes le Mtammbo. Cette rivière avait alors deux ou trois pieds de profondeur, et n'était là qu'une série de rapides; son lit était si plein de rochers que nous le traversâmes facilement au moyen de ces marches. Toute la difficulté fut pour les ânes.

Le lendemain, il y avait à peine deux heures que nous étions en route, lorsque des buffles se montrèrent. Aussitôt mes gens de déposer leurs charges, les uns pour s'enfuir, les autres pour se mettre en chasse. Peu de temps après, les fuyards étaient de retour, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Déroute devant un buffle (voy. p. 42). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte et l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

non les chasseurs, et il fallut dresser le camp. Ce fut seulement dans la soirée que mes sportmen reparurent ; ils n'avaient pas rejoint les buffles ; mais Asmani avait tué un rhinocéros et un élan ; et toute la journée suivante fut employée à dépecer les bêtes et à transporter la viande au bivac.

Enfin nous partîmes. J'étais boiteux, — résultat de la morsure d'une scolopendre, — ce qui m'empêchait de me mettre à la tête de la caravane et de la guider au moyen de la boussole. La route fut perdue ; et pendant trois jours nous errâmes à l'aventure, suivant une piste, la voyant finir au bout d'une demi-heure, rebroussant chemin et tournant dans le même cercle, tandis que les hommes que j'envoyais à la découverte ne trouvaient, disaient-ils, dans la direction que je voulais prendre, que des marais infranchissables.

Nous nous traînions ainsi en pleine jungle, rencontrant des cours d'eau, parfois trop profonds pour être passés à gué, et ne sachant pas si le lendemain nous serions plus heureux, lorsque le soir, du troisième jour, des coups de feu retentirent dans plusieurs directions. « Maître, les rougas-rougas ! » me cria un porteur qui prenait la fuite.

Je n'avais plus que vingt hommes ; les autres avaient disparu. Où était l'ennemi ? personne ne pouvait le dire.

A la fin, j'appris qu'un de mes gens, qui battait le fourré dans l'espoir d'y trouver un chemin, ayant aperçu un vieillard, avait déchargé son fusil à diverses reprises, pour nous annoncer qu'un village était proche. Les autres, qui ne rêvaient que d'esclaves marrons et de brigands, s'étaient figurés qu'on nous attaquait : d'où la fuite de tous mes braves.

En somme, nous n'étions séparés de la résidence de Mâne Komo, chef d'une section de l'Oukahouenndi, que par une brève étape, qu'il nous était facile de faire le lendemain. Mais, dans la soirée, quelques-uns de mes chasseurs revinrent avec un zèbre ; et le festin qui en fut la conséquence détruisit tout espoir de marche pour le jour suivant.

Le village de Mâne Komo, que nous atteignîmes le surlendemain, était défendu, à l'arrivée, par un cours d'eau qui avait alors vingt-cinq pieds de large, sur huit de profondeur ; il s'échelonnait, en majeure partie, sur le flanc d'une colline escarpée et rocheuse, qui le protégeait par derrière. Un grand nombre des cavernes de la falaise servaient d'habitations ; et la place était à la fois d'un accès tellement difficile et d'une défense si aisée, que Mirammbo lui-même n'avait jamais pu s'y introduire.

De là nous nous dirigeâmes vers la capitale de l'Ouvinnza, où l'on trouvait, disait-on, des vivres en abondance. Ma jambe allait beaucoup plus mal ; et mon pauvre Jasmin étant d'une extrême faiblesse, par suite du manque de nourriture convenable, je suspendis ma chaise à une perche et me fis porter par deux askaris.

Le sentier, qui passait entre la rivière et le pied de la colline, nous mit en face d'un autre escarpement si abrupt que, pour me monter, on fut obligé de me traîner par les bras.

Une pluie aveuglante, qui nous mouilla jusqu'à la moelle et trempa les bagages, couvrit toutes les pentes de ruisseaux, à notre grand déconfort. Ce fut donc avec joie que nous rencontrâmes un petit groupe de cases, ayant une douzaine d'habitants. Il n'y avait pas là de ravitaillement possible ; mais, au lieu de repartir dès que la pluie cessa, mes gens organisèrent une maraude qui nous retint pendant trois jours, et n'eut aucun succès.

La douleur que je ressentais dans ma jambe, et les averses qui nous tenaient continuellement dans l'eau, m'avaient tellement affaibli, que je n'éprouvais pas le besoin de manger. C'était bien heureux ; car, excepté le plum-pouding que je réservais pour la prochaine fête de Noël, en supposant que je dusse y être, je n'avais rien à me mettre sous la dent. Mon pauvre Jasmin était plus faible que jamais. Par un suprême effort, il se traîna jusqu'à la porte de ma tente, où il se coucha totalement épuisé. Ne pouvant lui donner aucune nourriture, je pensai qu'il était charitable d'avancer le terme de ses souffrances, et lui mis une balle dans la tête. Mes gens vivaient de racines et de champignons ; peut-être avaient-ils trouvé un peu de grain. Quant à moi, je n'eus à manger que le soir du troisième jour.

Nous quittâmes enfin cette place inhospitalière et nous descendîmes dans une étroite vallée, où serpentait un cours d'eau ayant, sur les deux bords, des champs entourés de palissades. Les villages étaient perchés parmi les rocs ; et les habitants, enfermés dans leurs enceintes, refusèrent d'entrer en relation avec nous. Ils avaient trop souffert de la traite pour ne pas se défier des caravanes.

De cette vallée, nous passâmes dans une forêt dépourvue de broussailles. Tout à coup, je fus lâché par mes porteurs, qui se sauvèrent sans plus de cérémonie ; puis tous les autres jetèrent leurs fusils, leurs caisses, leurs ballots et allèrent se cacher derrière les arbres les plus voisins.

« Qu'y a-t-il donc ? » m'écriai-je de ma chaise, où j'étais barricadé par la perche et dans l'impossibilité de me mouvoir.

La seule réponse que je reçus me fut donnée par l'auteur même de la panique. Un buffle solitaire, qui, noir et féroce, arrivait tête baissée, passa près de moi à fond de train, heureusement sans m'apercevoir ; car autrement il est plus que probable que la chaise, l'homme et la perche auraient été pris et jetés en l'air.

Le lendemain de cette rencontre, nous étions au bord du Sinndi, tributaire important du Malagarazi, et le passage avait lieu sur un lit de cette végétation flottante, qui est l'une des particularités de l'Afrique tropicale. Beaucoup de rivières, dans cette région, présentent des îlots mouvants qui les couvrent sur une largeur plus ou moins grande et forment une chaussée naturelle dont se servent les hommes et les bêtes pour aller d'un bord à l'autre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces îlots, de stabilité et d'épaisseur variables, doivent leur origine aux débris que charrie la rivière, et qui, arrêtés par les grandes herbes surgies du fond, se décomposent et forment une première couche d'humus. Ce premier sol ne tarde pas à se couvrir de plantes qui entrelacent leurs racines, d'où il résulte une masse compacte. L'amas continue à s'accroître pendant six années; puis l'îlot commence à dépérir et disparaît au bout de quatre ans. Celui sur lequel nous franchîmes le Sinndi, ne laissant de chaque côté, entre lui et la rive, qu'un chenal de deux pieds, avait cent yards de large, et couvrait la rivière, en aval, sur une étendue de trois quarts de mille.

Les caravanes passent quelquefois sur ces radeaux au moment de leur décomposition, et plus d'une s'est perdue, corps et biens, dans ces traversées. Ce ne fut donc pas sans de graves appréhensions que mes hommes s'aventurèrent sur l'île mouvante. Mais chacun aborda sain et sauf; et franchissant des terres cultivées, nous atteignîmes bientôt le village d'Itammbara, capitale de l'Ouvinnza.

Le maïs, le sorgho, les patates, les haricots et le tabac y étaient en abondance. Je fus cordialement accueilli par le chef, qui mit des cases à notre disposition et qui, remarquant que nous avions faim, m'envoya une chèvre et des volailles pour ma table, et de la farine pour mes hommes.

Le chiffre du mhonngo fut élevé; mais il me libérait, disait-on, vis-à-vis du moutoualé d'Ougogo, endroit où est le bac, et où je ne devais avoir à payer que les rameurs.

Cette affaire et le séchage des ballots, qui avaient eu beaucoup à souffrir des dernières averses, nous prirent un jour entier; un autre fut perdu par l'entêtement de Bombay à ne pas réunir les hommes, sous prétexte que les vivres n'étaient pas chers. Je n'ai jamais pu comprendre l'intérêt que je pouvais avoir à perdre un jour pour économiser un demi-quart de la dépense quotidienne.

Entrés dans l'Ougogo le 5 février, par un chemin qui nous avait fait traverser la jungle et croiser de nombreux villages entourés de cultures, nous descendîmes diagonalement la tranche d'une falaise qui sépare les hautes terres de la plaine du Malagarazi. Au loin s'étendait la plaine verte; à l'horizon du côté du nord, étaient les collines bleues de l'Ouhha, tandis qu'au pied même de la falaise se trouvait Ougaga, où nous nous arrêtâmes.

Je croyais être affranchi de tout droit par le tribut payé à Itammbara : il n'en fut rien. Je n'avais, paraît-il, acheté que la permission de passer la rivière et je devais payer le moutoualé, maître du bac, payer le propriétaire des canots, payer différents fonctionnaires, payer pour la corde, payer, sous forme de présent, l'épouse du moutoualé, celle du ministre, celle du maître canotier, les parents du chef, les gens qui avaient assisté à la discussion de l'affaire, puis les rameurs, puis leurs familles.

« A ce taux-là, m'écriai-je exaspéré, nous resterons ici jusqu'à la fin du monde, » et je quittai la séance.

Rappelés à eux-mêmes par mon brusque départ, le moutoualé et son ministre vinrent m'offrir un arrangement de beaucoup inférieur à celui que j'avais déjà consenti, me promettant des canots pour le lendemain matin.

A l'heure dite, j'étais au bord de la rivière, une eau brune et tourbillonnante de trente mètres de large, ayant un courant de quatre à cinq nœuds à l'heure.

Rien en vue. Faisant appel à ma patience, déjà si éprouvée, je m'assis sur la berge. Une tête et des épaules glissèrent enfin au-dessus des herbes; puis une autre, puis une autre. Les canots arrivèrent, six en tout : quatre pirogues (dix-huit pieds de long sur deux de large), et deux bateaux d'écorce, un peu plus longs et plus étroits que les pirogues, bateaux d'une seule pièce fermés aux deux bouts par une couture. Chacune de ces embarcations était manœuvrée par deux hommes, l'un des deux accroupi et se servant d'une pagaie, l'autre debout employant la perche.

Quand tous les hommes furent déposés sur l'autre rive, les canotiers refusèrent de remorquer les ânes avant que le féticheur eût donné le charme nécessaire au salut de mes bêtes. Nouvelle occasion de dépense; mais le refus n'était guère possible, Bombay affirmant que c'était pour avoir négligé cette précaution que Stanley avait perdu un de ses ânes dans la même rivière.

Tout cela fut tellement long, qu'il fallut s'arrêter à Mpéta, résidence d'un autre chef du bac qui rançonnait les voyageurs venant de l'Oudjidji comme les arrivants de l'Ounyanyembé l'étaient par son confrère.

De Mpéta, je me rendis à Lougohoua, que nous atteignîmes après avoir traversé des marais d'où l'on extrait du sel. Tout le district du lac Victoria, tout le pays qui borde au sud le Tanganîka, une grande partie du Manyéma et jusqu'au Rouha sont approvisionnés par les salines de l'Ouvinnza.

Un nouvel accès de fièvre me prit à Lougohoua. Je n'en partis pas moins le jour suivant; mais une pluie violente m'arrêta de bonne heure. Pendant qu'on dressait le camp, j'appelai Léo; il ne vint pas. J'envoyai à sa recherche; on me l'apporta peu de temps après; il ne put que me lécher la main, essaya de remuer la queue, retomba et mourut à mes pieds. Un serpent avait dû le mordre, car l'instant d'avant il était plein de vie et courait gaiement sur la route.

Peu de personnes comprendront ce que, dans ma solitude, la perte de mon chien fut pour moi, et quel vide douloureux sa mort fit dans ma vie quotidienne.

Cinq heures de route nous conduisirent ensuite au Roussoudji, qui arrose une vallée flanquée sur les deux rives de collines rocheuses et va rejoindre le Malagarazi. Il offre cette particularité, que bien que traversant des terres imprégnées de sel, ses eaux n'en sont pas moins parfaitement douces.

Les trois marches suivantes nous firent passer dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

un mélange de broussailles et de grandes herbes, où de temps à autre se rencontraient des affleurements de granit. Puis nous arrivâmes à Niammtaga, dont les habitants nous fermèrent les portes; et le 18 février, seize ans et cinq jours après Burton, je reposais mes yeux sur le Tanganîka.

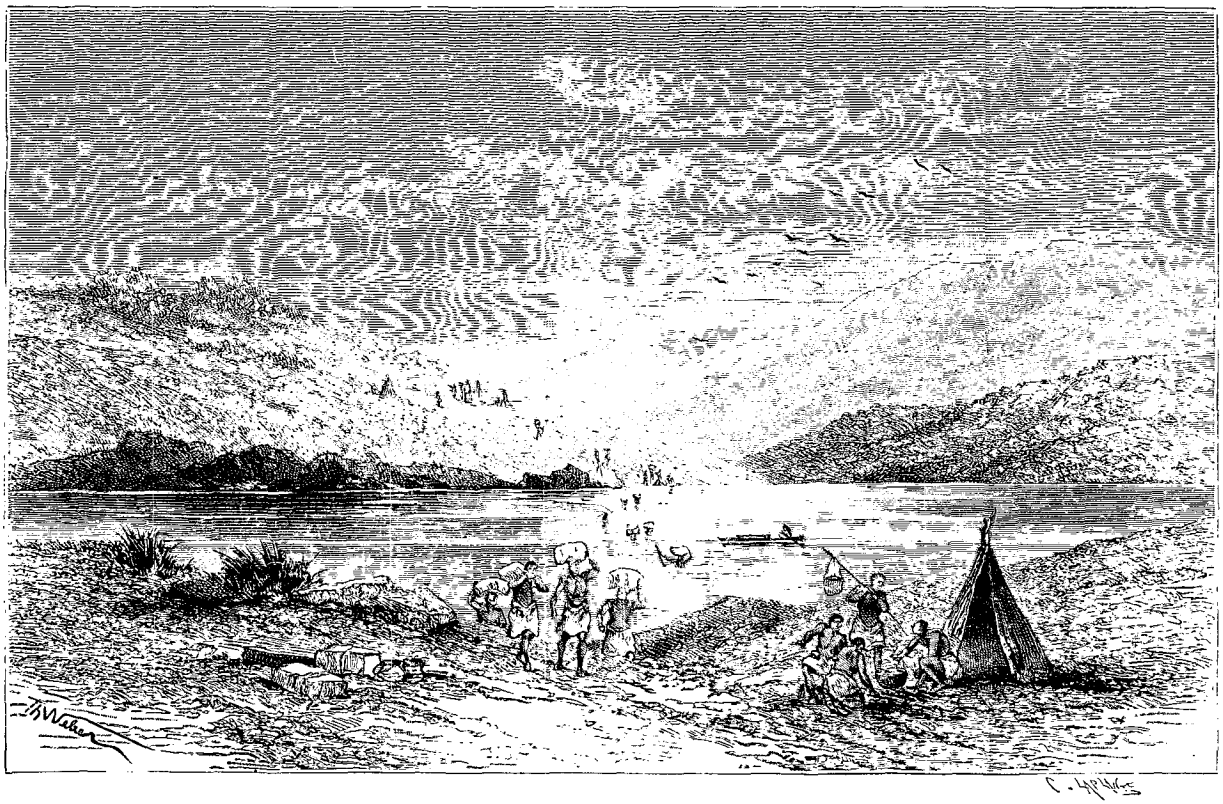
Le soir j'étais à Kahouélé, chef-lieu de l'Oudjidji, où les Arabes me faisaient un chaleureux accueil.

Papiers de Livingstone. — Examen de la cargaison. — Projet de croisière. — Kahouélé. — Scénerie. — Marché. — Location d'un bateau. — Départ. — Beautés des rives. — Le Kabogo.

Mon premier soin fut de m'enquérir des papiers de Livingstone. J'appris avec bonheur qu'ils étaient sous la garde de Mohammed Ibn Sélib, qui, bien que n'ayant aucun titre officiel, était considéré par les traitants comme le chef de la colonie.

Après cela, dès que j'en eus le loisir, j'inspectai mes ballots. Trente-deux frasilahs de verroterie m'avaient été volés : la frasilah est de trente-cinq livres. Je congédiai tous ceux qui avaient entre les mains le corps du délit; mais je suis persuadé que ceux-là étaient seulement plus malheureux que les autres, et que dans toute la bande il n'y en avait pas une demi-douzaine qui ne m'eussent rien dérobé.

Les informations que je pris relativement à la suite de mon voyage, et à l'envoi des papiers de Livingstone, furent loin d'être encourageantes. On m'affirmait qu'à



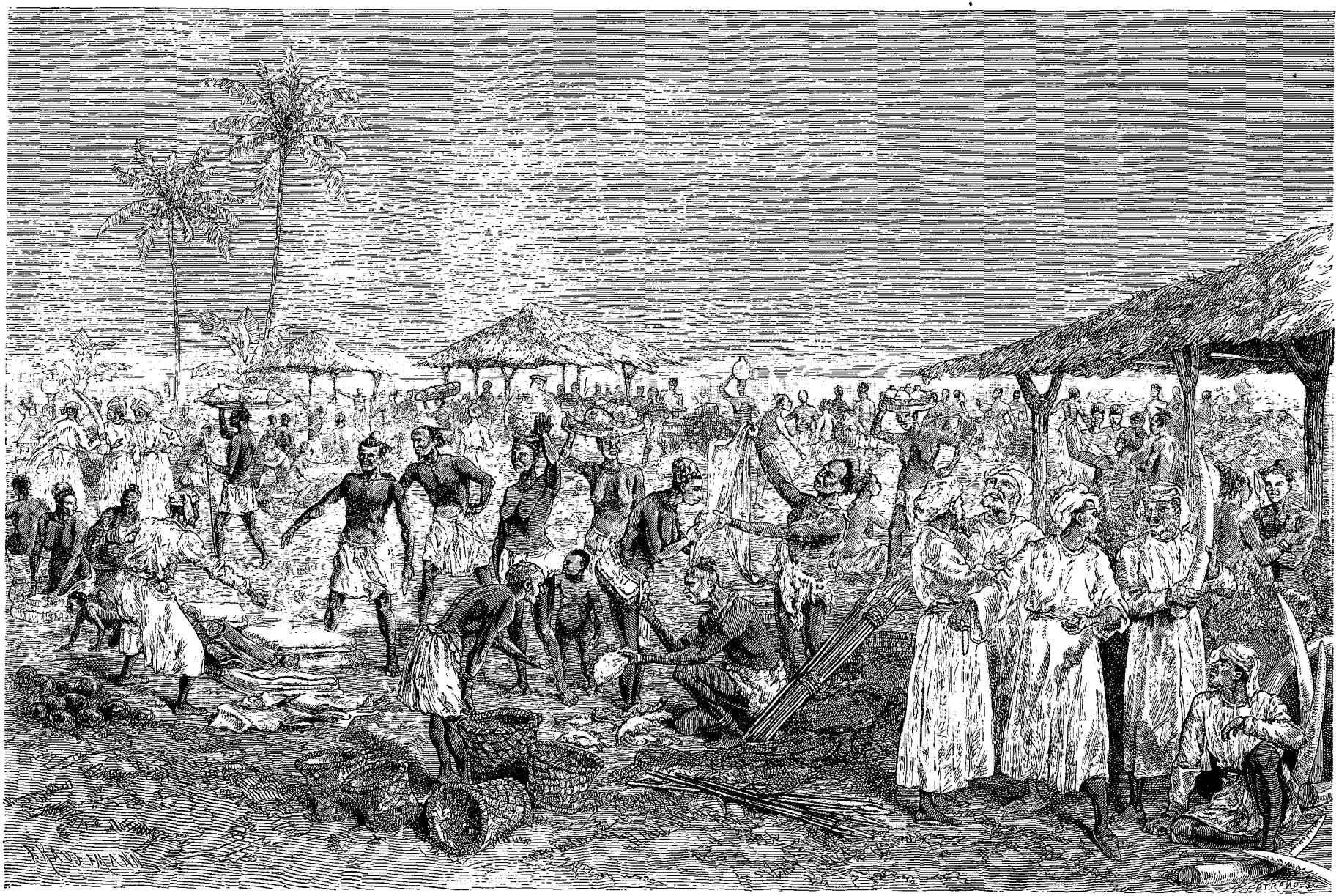
Traversée du Roussoudji. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

l'ouest du Tanganîka le pays ne serait pas praticable avant trois mois au plus tôt; et que rien n'était moins sûr que l'arrivée à la côte d'un parti peu nombreux, en raison des troubles qu'il y avait sur la route. Je résolus donc, en attendant pour les papiers une occasion favorable, pour moi le moment du départ, d'explorer la partie sud du Tanganîka, et je fis immédiatement les préparatifs de cette croisière.

Mais, avant d'aller plus loin, parlons un peu de Kahouélé. La vue du lac est splendide. A l'ouest les montagnes de l'Ougoma, sur la rive orientale une végétation épaisse d'un vert éclatant, avec çà et là des clairières, où apparaissent des grèves au sable jaune et de petites falaises d'un rouge vif; puis des bouquets de palmiers et des villages arrivant au bord de l'eau. Des mouettes, des plongeons, des anhinngas, des martins-pêcheurs, de nombreuses pirogues et des îles flottantes, qui, de loin, ressemblent à des bateaux sous voiles, animent la scène.

Dans la ville, sur la place, qui touche au rivage, se tiennent tous les jours deux marchés : l'un de sept heures et demie à dix heures, l'autre dans l'après-midi. Celui du matin, qui est le plus considérable, offre un tableau à la fois plein de vie et d'intérêt. Il est fréquenté par les gens de l'Ougouhha, de l'Ouvira, de l'Ouroundi et autres lieux des bords du lac. Les femmes de Kahouélé et celles des environs y apportent de la farine, des patates, des ignames, des fruits de l'élaïs, que l'on voit ici pour la première fois, des bananes, du tabac, des tomates, des concombres, d'au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



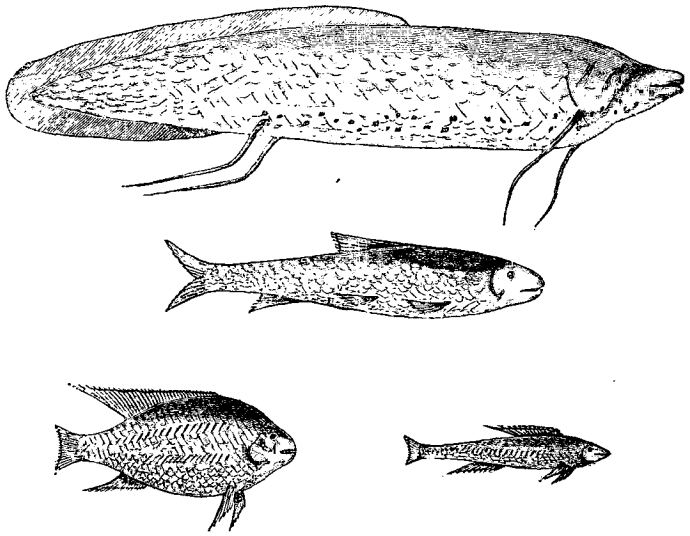
Marché de Kahouélé. — Dessin de P. Kauffmann, d'après le texte et l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres produits végétaux, de la poterie, et d'énormes gourdes remplies de bière et de vin de palme.

Les hommes vendent du poisson, de la viande, des chèvres, de la canne à sucre, des filets, des paniers, des lances, des arcs, des bâtons, de l'étoffe d'écorce.

Les Vouaroundi arrivent principalement avec du blé et des pagaies. Il vient de l'île d'Oubouari une espèce de chanvre dont on fait des filets de pêche, tandis que l'Ouvira fournit de la poterie et des objets en fer, l'Ouvinnza du sel, et différents endroits de l'huile de palme.



Poissons du Tanganika. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Au milieu de la foule circulent des gens venus de loin pour placer de l'ivoire et des esclaves, et le marchandage se faisant sur un ton très-élevé, le bruit est assourdissant.

Tous les objets mis en vente sont évalués en sofis, perles cylindriques d'un blanc mat, ayant l'aspect de fragments de tuyaux de pipe. Il en résulte une industrie curieuse : au commencement du marché, des hommes porteurs de valises remplies de la monnaie courante, échangent leurs sofis contre des perles d'autres sortes que leur donnent ceux qui se proposent de faire des achats. A la fin de la séance, ils placent ces mêmes perles aux vendeurs en retour des sofis que ces derniers leur rendent : double transaction qui naturellement procure un double bénéfice.

Poteries de l'Oudjidji. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Pour en revenir à mes projets de croisière, il me fallait un bateau. J'en trouvai un chez Saïd Ibn Habib, qui alors était en voyage ; j'eus affaire à son agent, et l'opération fut assez amusante. L'homme de Saïd voulait être payé en ivoire ; je n'en avais pas. On vint me dire que Mohammed Ibn Sélib avait de l'ivoire et désirait de l'étoffe ; comme je n'avais ni l'un ni l'autre, cela ne m'avançait pas beaucoup. Mais Ibn Garib, qui avait de l'étoffe, manquait de fil métallique, dont j'étais largement pourvu. Je donnai donc à Ibn Garib le montant de la somme en fil de cuivre ; il me paya en étoffe que je passai à Ibn Sélib ; celui-ci en donna l'équivalent en ivoire à l'agent de Saïd, et j'eus le bateau.

Bien qu'elle me fût louée un prix suffisant pour payer deux canots en bon état, cette embarcation prenait l'eau, et n'avait pour voile que deux ou trois loques. Il fallut la calfater — besogne fastidieuse. Je lui fis ensuite une voile latine qui effraya tout le monde par sa dimension ; mais la barque était lourde, et je ne diminuai pas ma voile.

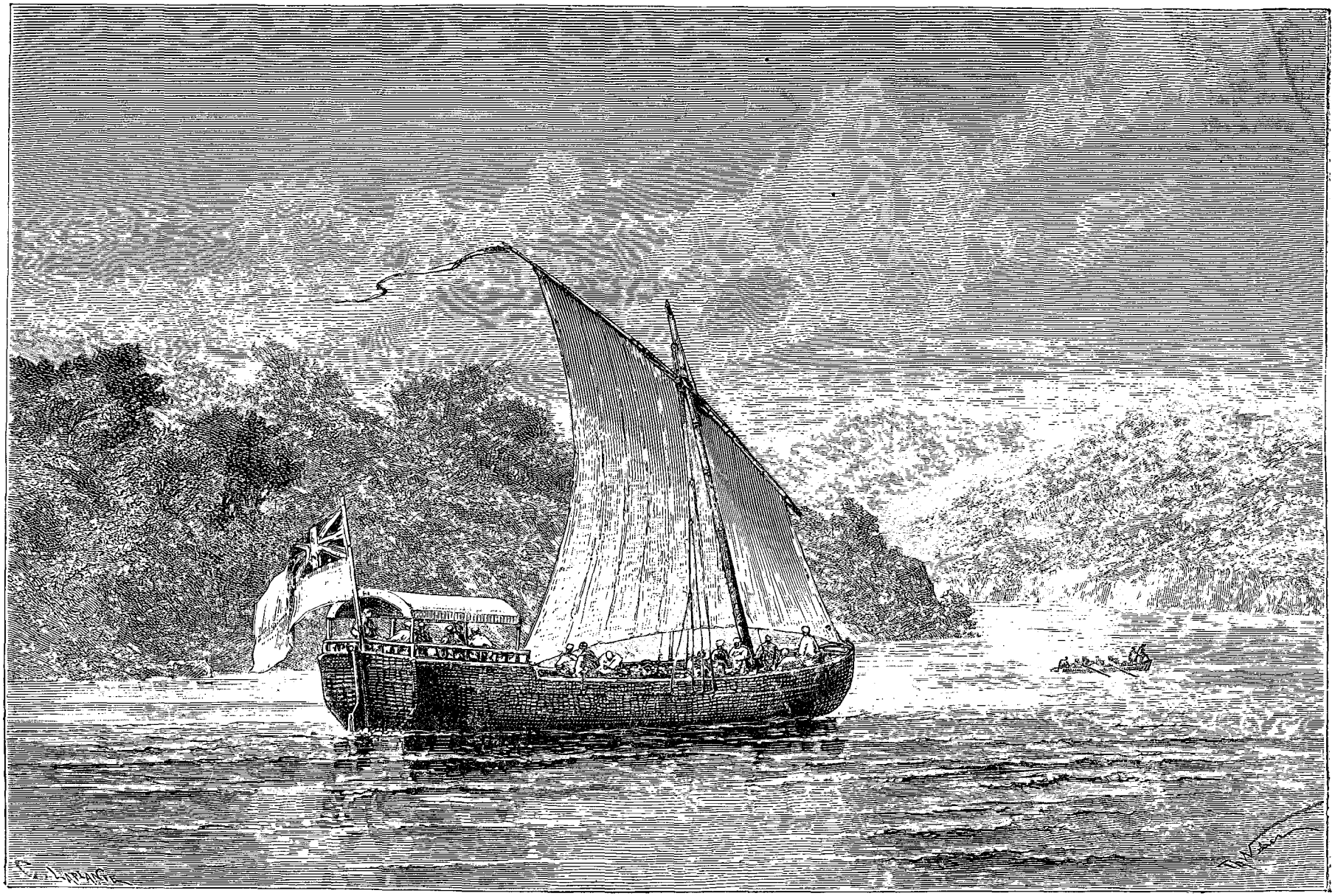
Au moment où j'allais partir, j'appris par hasard que la femme de l'un des propriétaires de bateaux dont m'avait parlé Ibn Sélim dans l'Ounyanyembé, était à Oudjidji. Je lui fis aussitôt ma demande ; elle y répondit par l'envoi immédiat d'un canot en bonne condition, mais sans voile. Je l'acceptai comme tender de ma barque que j'appelais *Betsy*, et je lui donnai le nom de *Pickle*.

Restait à me procurer des hommes qui pussent me servir d'interprètes et me dire les noms des différents points du rivage. Les anciens m'en envoyèrent deux très-convenables, au prix de dix-sept dollars par homme, pour les deux mois du voyage, et demandèrent trente-quatre dollars de commission, qu'il fallut leur donner.

Enfin, le 13 mars, je plantai mon pavillon sur la *Betzy*, et le soir nous étions campés à la pointe de Mfonndo ; le lendemain, nous nous arrêtions près d'Ougounga.

Pour croire à toute la beauté des rives du Tanganîka, il faut les avoir vues. Le vert éclatant et varié du feuillage, le rouge vif du grès des falaises, le bleu des eaux, forment un ensemble de couleurs qui à la description paraît criard, mais qui dans la réalité est d'une harmonie suprême. Des oiseaux d'espèces diverses rasent la surface du lac : mouettes blanches et grises à bec rouge, anhinngas au long cou, au plumage noir, alcyons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Betsy* sur le Tanganika. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

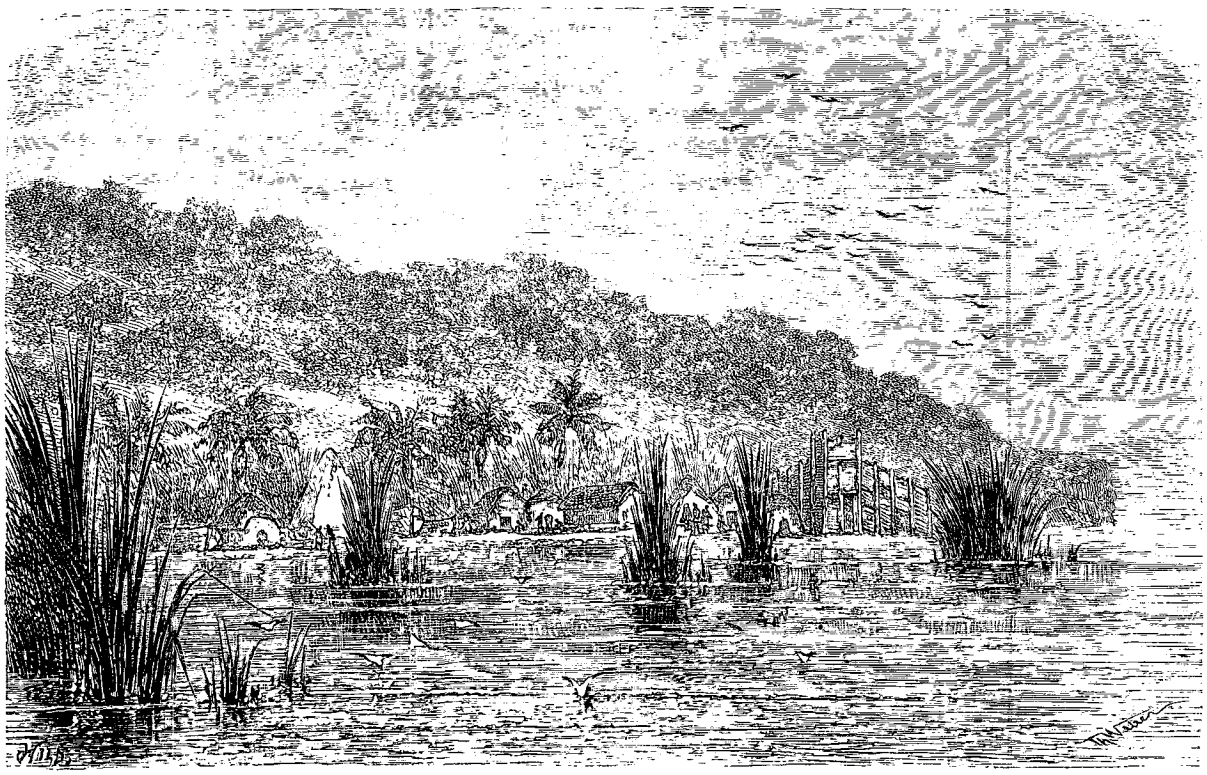
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gris et blancs, balbusards à tête blanche, étaient les plus nombreux, et, de temps à autre, le renâclement d'un hippopotame, une longue échine de crocodile ressemblant à la crête d'un roc à demi découvert par la marée, ou le saut d'un poisson, annonçaient que les eaux, de même que l'air, étaient abondamment peuplées.

Pendant la nuit, je fus pris d'un accès de fièvre; je voulus néanmoins partir; mais il fallut m'arrêter à Kabonngo, où je restai deux jours avant d'être capable de faire un relèvement.

Une heure de rame nous fit ensuite gagner une entrée profonde appelée Matchatchési, où mes pilotes m'obligèrent de camper, ne voulant pas atteindre le Kabogo après le coucher du soleil. Le lendemain, ce double cap, résidence du diable et de son épouse, fut gagné; et bien que le terrible couple demeurât invisible, mes pilotes, debout à l'avant de la *Betsy*, firent leur offrande. L'un d'eux avait à la main une pagaie tendue sur laquelle étaient quelques grains de verre, et ils firent ensemble une invocation que l'on peut traduire ainsi :

« O vous qui êtes puissant, vous, noble diable, vous, grand roi, vous qui prenez tous les hommes, vous qui les tuez tous! laissez-nous passer. » Puis, après quelques saluts, quelques gestes, les perles furent jetées dans l'eau, et le mauvais esprit fut rendu propice.



Camp au bord du lac Tanganika. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

Ayant doublé le Kabogo, nous longeâmes le fond d'une baie, en rasant de belles collines dont les pentes descendaient jusqu'au rivage, et nous nous arrêtâmes dans un petit havre splendide où tombaient deux rivières. Je ne parle pas des nombreux cours d'eau que nous avons rencontrés dans cette marche, la nomenclature en serait trop monotone. Ils charriaient au lac une masse énorme d'eau et une quantité d'îles flottantes, principalement composées des mêmes plantes que celles qui couvraient le Sinndi; quelques-unes portaient de plus des buissons, même des arbres.

Le ras Koungoué, qui forme l'autre pointe de la baie, fut doublé le 23; et nous entrâmes dans la partie du Tanganika que pas un blanc n'avait encore explorée.

Extrait et traduit par Henriette Loreau.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur les bords du lac Tanganika. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE LIEUTENANT VERNEY-HOVETT CAMERON [1].

1872-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Cap Koungoué. — Kanyori. — Commerce d'esclaves. — Danse. — Costume de guerre. — Ile de Kabogo. — Ponnda et son village. — Falaises. — Filons de houille. — Accroissement du Tanganika. — Invocation et offrande. — Village de Kitata. — Makoukira. — Coton filé au fuseau. — Armes et parure. — Poterie. — Scène magique. — Éclipse de soleil. — Vexations. — Herbes flottantes. — Vouatoutas. — Costume étrange. — Vie sauvage. — Greniers remarquables. — Gorilles. — Contrée paisible. — Hommage. — Beauté du pays. — Idoles et amulettes. — Le Loukouga.

C'est dans la partie la plus étroite du Tanganika, près de l'endroit où celui-ci n'a pas plus de quinze milles de large, que s'avance le cap Koungoué.

Après avoir doublé cette pointe, nous passâmes devant de grands monts couverts de bois et où des torrents et des cascades étincelaient sur les pentes. Au pied de ces montagnes, surtout près de la bouche des torrents, se trouvaient de petites plages, les unes revêtues de sable fin, les autres de cailloux anguleux : fragments de quartz, de granit et de minerai de fer.

Des champs épars dans le fourré indiquaient la retraite de malheureux qui avaient fui devant les chasseurs d'hommes ; pauvres gens condamnés à une misérable existence par les habitants de quelques villages fortifiés, qui saisissent leurs voisins plus faibles et les livrent aux marchands de l'Oudjidji en échange des denrées qu'ils sont trop paresseux pour produire.

Le soir, nous nous arrêtâmes près de Kanyori, où

1. Suite. — Voy. p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Vouadjidji, qui suivaient la côte avec nous, vendirent leur grain, leur huile, leurs chèvres pour des esclaves, seul objet de troque de la place. Le prix de l'homme y était de quatre à six dotis ou de deux chèvres ; et comme dans l'Oudjidji l'esclave valait alors jusqu'à vingt dotis, — quarante fois le prix d'une chèvre, — les bénéfices de nos compagnons ont dû être énormes.

Je profitai de l'occasion pour pénétrer dans le village ; il était de grandeur moyenne, composé de huttes coniques et entouré d'une forte estacade. Un large fossé, n'ayant qu'une planche glissante pour passerelle, précédait cette enceinte, qui, doublée de troncs d'arbres placés horizontalement, était à l'épreuve du mousquet. Au-dessus de la porte et à chaque coin de l'estacade s'élevaient des forts bien approvisionnés de lourdes pierres, toutes prêtes à être lancées sur l'ennemi.

Lorsque j'arrivai, une danse, entrecoupée de pantomime variée de sauts et de culbutes, était exécutée par deux hommes dont les efforts manquaient d'énergie et d'entrain. Quand les danseurs crurent avoir assez fait pour l'amusement du public, ils se traînèrent comme entièrement épuisés, se dirent mourant de faim et se jetèrent aux pieds des personnes dont ils attendaient une ou deux poignées de sorgho ; puis, la collecte achevée, ils reprirent leurs exercices. L'orchestre se composait de six tambours et d'un chanteur qui bourdonnait une espèce de récitatif.

Ensuite un homme obligeant alla se mettre en costume de guerre à mon intention ; il revint coiffé d'un bonnet de peau de zèbre et avec un masque de la même peau, masque hideux. Ses armes consistaient en une couple de lances et en un bouclier de cinq pieds six pouces de long sur dix pouces de large. Bien qu'il déclarât que ce bouclier, fait en bois de palmier, était à l'épreuve de tout, notre homme refusa de le soumettre à l'essai d'une balle de mon raïfle.

Dans la nuit, il y eut de si fortes rafales accompagnées de tonnerre, que je sortis de ma cabine pour aller voir si la barque était solidement amarrée. Tout à coup la pluie tomba avec une telle violence, qu'en un instant les bateaux furent à moitié remplis. J'allai réveiller mes hommes qui dormaient sur la rive et regagnai mon gîte, à l'arrière de la *Betsy*, où m'attendait un douloureux spectacle. La couverture de la cabine avait été emportée ; mon lit, mes cartes, mes livres, mes fusils étaient dans l'eau. Après avoir fait la revue de ces ruines, je réunis sous mon waterproof tout ce que je pus y mettre, je plaçai ma tête entre mes genoux, et restai là comme une poule sur sa couvée de poussins.

Le jour parut ; il nous trouva dans une situation peu confortable.

L'équipage énervé refusa de partir, sous prétexte d'une petite houle. Toutefois, dans l'après-midi, la nage fut reprise ; et, côtoyant les montagnes d'où tombaient de nombreux torrents, nous fîmes halte dans le Loubougoué.

Mis en route de bonne heure, et passant devant l'île de Kililo, puis croisant l'embouchure du Loufoungou, nous atteignîmes le cap Katimmbo, où je m'arrêtai avec l'intention de repartir dans l'après-midi si le temps s'éclaircissait. Mais une légère houle effraya de nouveau mes loups de mer. « Lac méchant, canots brisés, » s'écriaient-ils ; et il n'y eut pas moyen de leur persuader de reprendre les rames. Même les Vouadjidji, nés au bord du Tanganîka, me rapportèrent la paye qu'ils avaient reçue, me disant : « Laissez-nous nous en aller, nous ne voulons pas mourir. » Que n'aurais-je pas donné pour avoir la chaloupe d'un vaisseau de guerre et son équipage ! Au lieu de me traîner d'une baie à l'autre en en suivant les rives, j'aurais pu traverser le lac, en explorer le centre, faire quelque chose de satisfaisant. Tous les dangers que nous courions venaient justement de cette habitude de longer la côte au point d'en toucher presque les rocs. Venaient-ils à se rapprocher du large, dès que la brise fraîchissait, mes gens regagnaient vite le rivage ; c'est leur pusillanimité qui les met en péril.

Le 28, nous passâmes entre la terre ferme et l'île de Kabogo, où nous nous arrêtâmes. Cette île, dont le sol est fécond, a une population nombreuse ; elle est bien cultivée, et l'éparpillement de ses cases, bâties au milieu des champs qui en dépendent, chacune à l'ombre d'un figuier sycomore ou de quelque autre géant de la forêt, donne à la scène un caractère paisible que nous n'avions pas rencontré depuis notre départ d'Oudjidji.

En face de Kabogo était la résidence du chef, et sur le rivage, ainsi que dans l'île, abondaient les palmyras.

Beaucoup d'oiseaux de mainte espèce ; je remarquai entre autres un élégant coureur de nuance brune, à tête et à cou blancs, qui se promenait sur les feuilles de nénufar et cherchait des insectes parmi les fleurs.

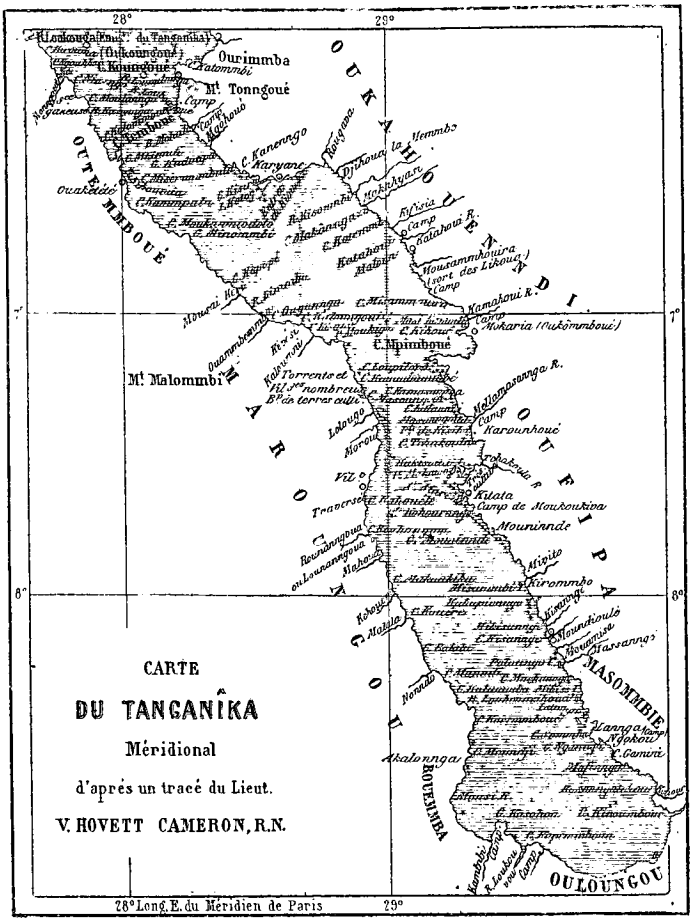
Une pointe sableuse, située à l'extrémité du détroit, rattachait presque l'île au rivage ; c'était là, au milieu des roseaux, que se trouvait le débarcadère. Le chef se nommait Ponnda ; sa résidence, Karyané Gouina. Fils du chef suprême de l'Oukahouendi, Ponnda s'était vu disputer par son frère l'héritage paternel. Se trouvant le plus faible, il avait abandonné la partie ; puis était venu fonder ce village, qui était grand et défendu par une forte enceinte de fossés et de palissades. L'entrée en était généralement interdite aux étrangers. Des Vouanyamouési chargés par Mkasihoua, chef de l'Ounyanyembé, d'y conduire un troupeau de vaches qu'il envoyait à sa fille, épouse de Ponnda, durent eux-mêmes camper extra muros ; il est vrai que le présent leur avait été volé par les Vouarori et qu'ils arrivaient les mains vides.

Plus heureux, j'obtins la permission de franchir l'enceinte. Je trouvai un village bien tenu, divisé en plusieurs quartiers par des palissades rayonnant d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

place centrale. De chaque côté de la porte d'entrée de la demeure du chef, étaient des pièces de bois servant de siége aux personnes qui attendaient leur tour d'audience. Ces divans rustiques étaient surmontés d'une quarantaine de crânes humains et de cinq ou six de bêtes sauvages.

Sur la place, une foule nombreuse regardait deux horribles vieilles qui dansaient au son de grands tambours battus par des hommes. Cette danse, répugnante à voir, consistait en une sorte de tremblement convulsif et de mouvements du corps et des jambes lancés brusquement, d'où il résultait que les longues mamelles ridées et pendantes étaient secouées comme des outres vides. Tout en s'agitant ainsi, les hideuses sorcières hurlaient un chant, auquel, à chaque secousse plus vive des danseuses, les femmes du cercle répondaient en chœur. Une bande d'étoffe d'écorce des moins larges formait le piètre costume des deux vieilles, qui portaient des touffes de poils de zèbre (longs poils du bout de la queue) attachées aux genoux et aux coudes, et avaient un cercle de clochettes autour des chevilles.



Le chef m'envoya un peu de lait aigre et de farine; je lui fis en retour un léger cadeau, lui exprimant le désir que j'avais de le voir, soit qu'il voulût bien me faire une visite, soit qu'il m'autorisât à me présenter devant lui; mais il refusa toute espèce d'entrevue, persuadé qu'il était que, par suite de ma puissance magique, il suffirait d'un de mes regards pour lui enlever le peu d'esprit qu'il avait.

Je rencontrai à Karyané Gouina un Msahouahili que j'avais connu dans l'Ounyanyembé; il venait là pour faire du commerce, l'ivoire n'étant pas cher : douze dotis la frasilah (vingt-quatre brasses de calicot les trente-cinq livres), prix courant. A force de marchander, il avait même eu deux frasilahs pour dix-huit dotis; mais il se plaignait avec amertume du prix élevé de l'esclave : douze dotis pour une jeune fille, cinq ou six pour un enfant.

Sortis des roseaux, nous passâmes au-dessous de Karyané, longeant la grève où les villageois se pressaient en foule; les uns se baignant, les autres remplissant d'eau leurs grands vases, relevant leurs nasses, visitant leurs filets, ou regardant passer nos bateaux.

Nous arrivâmes ensuite à de petites falaises composées de granit, de porphyre, de grès et d'argile délitée, falaises où le battement des vagues avait produit de nombreux éboulements, creusé de nombreuses cavernes, et nous entrâmes dans le Lougouvou. Nos barques y furent amarrées à l'abri d'autres falaises plus rocailleuses, formées par une ligne de grandes montagnes. La crainte qu'avaient mes rameurs d'affronter un peu de vent et de houle nous fit rester là tout un jour. Les hippopotames, les crocodiles, les singes étaient nombreux; et si j'avais pu marcher, cette halte n'aurait pas été ennuyeuse; mais j'avais les jambes et les pieds couverts de furoncles qui m'empêchaient de quitter le bateau.

En sortant du Lougouvou, nous longeâmes des murailles presque verticales, formées de grès et de marbre noir rayé de blanc; puis, sur une longue étendue, de grands lits qui nous parurent être de la houille. Quand mes gens de Bagamoyo virent ce point de la falaise, ils s'écrièrent tous : *Makoa maré-kibou* (charbon de vaisseau). Le filon principal, situé au sommet de courbes rocheuses de même inclinaison, tandis que les courbes d'inclinaison contraire avaient disparu, offrait une épaisseur de quinze à dix-huit pieds. Il me fut impossible d'avoir un fragment de cette houille; mais plus tard on me fit présent d'un échantillon qui venait d'Itahoua, situé sous la même latitude, à peu de distance du bord occidental du lac; ce charbon, sans aucun doute, est légèrement bitumineux.

Après avoir croisé plusieurs cours d'eau, plusieurs torrents, nous atteignîmes l'embouchure du Makanyazi, où se terminent les falaises dont il vient d'être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

question. Mes guides m'apprirent qu'il y avait là du miel en quantité considérable, mais qu'il était sous la protection d'un méchant esprit, d'où il résultait qu'on ne pouvait pas en prendre sans s'exposer à quelque malheur, et aucun de mes gens ne voulut en aller recueillir.

Les hippopotames nous tinrent éveillés toute la nuit par leurs ronflements, mais nos feux les empêchèrent de pénétrer dans le bivac. A en juger d'après le nombre de leurs empreintes, nous étions campés sur une de leurs escales favorites, d'où leurs pistes conduisaient en droite ligne au sommet d'une montagne abrupte, que l'on n'aurait jamais crue accessible à des animaux d'allure aussi pesante.

Aux renâclements de ces ronfleurs se joignait le fracas des grenouilles, qui ne cessait pas de se faire entendre. Le bruit des unes ressemblait à celui que font les calfats et les riveurs; d'autres, plus volumineuses ou plus rapprochées, martelaient comme des forgerons, tandis que certains coassements produisaient l'effet d'une machine à forer, si bien qu'avec un peu d'imagination on pouvait se croire dans un chantier de construction navale.

Nous passâmes le lendemain devant la résidence du frère de Ponnda ; et voyant venir une rafale qui arrivait de l'arrière, nous courûmes nous mettre à l'abri d'une petite pointe sableuse où s'apercevaient une demi-douzaine de cases.

Après la bourrasque, vint une pluie continue qui nous fit dresser le camp. Plusieurs de mes hommes se rendirent au village dans l'espoir d'y trouver des vivres, mais rien ne put être obtenu. Les jours suivants, nous ne fûmes pas plus heureux, et le grain que nous avions apporté d'Oudjidji ayant été avarié par les pluies quotidiennes, la faim commença à se faire sentir.

Nous nous arrêtâmes ensuite parmi des îles sablonneuses et couvertes d'herbe, situées à l'embouchure du Mousammouira, qui verse au Tanganîka les eaux du Likoua. A notre approche, quelques pêcheurs essayèrent de s'enfuir, nous prenant pour des gens de Mirammbo, dont le nom redouté avait pénétré jusque-là.

Peu d'années auparavant ces îles faisaient partie d'une vaste plaine populeuse, largement cultivée; et pendant toute la course du jour nos barques nagèrent sur les sites d'anciens champs, d'anciens villages. D'après les rapports de nos guides, le Tanganîka empiéterait constamment sur ses rives et accroîtrait son étendue. J'ai remarqué moi-même à Kahouélé que, depuis la venue de Burton, une bande de terre de plus de six cents yards de large paraissait avoir été emportée par les eaux, sur une longueur de trois ou quatre milles.

Bien qu'autour de nous il y eût beaucoup de pêcheries, les îlots étaient déserts. Les quelques individus que notre approche avait effrayés nous dirent que tous les habitants étaient partis à cause de l'érosion incessante des rives du lac. Eux-mêmes n'étaient revenus que pour réunir les engins de pêche qu'on avait laissés dans les îles.

Une nouvelle demeure diabolique fut rencontrée le lendemain. Nos pilotes firent l'offrande et l'oraison ordinaires; en outre, ils se mirent du sel sur la tête et en mêlèrent aux perles du sacrifice.

Le démon du lieu s'appelait Mousammouira. Je demandai pourquoi il n'habitait pas la rivière qui porte son nom ; on me répondit qu'il y allait quelquefois, mais qu'il demeurait habituellement derrière la montagne au pied de laquelle l'offrande avait été faite.

Le jour suivant, nous nous dirigeâmes vers Massi Kammbi, où nous voulions acheter des vivres. Quelques rafales rendirent mes hommes si nerveux que je dus leur permettre de baisser la voile; puis ils persistèrent à serrer la côte, et finirent par marcher vent debout au lieu de croiser avec belle brise.

Arrivés à Massi Kammbi, nous trouvâmes toutes les portes closes, tous les forts en état de défense, et nous allâmes nous établir sur un petit banc de sable, où quelques huttes de pêcheurs étaient bâties sur pilotis; mais le vent et la houle grandirent tellement qu'il nous fallut gagner la côte. Nous y passâmes toute la journée suivante, cherchant à nous procurer des vivres; quelques patates et une petite quantité de haricots furent tout ce que nous pûmes recueillir. Dans l'après-midi, je tuai un lépidosirène, que les naturels appellent *sinnga;* l'aspect en était si répugnant que personne ne voulut en goûter; les gens du pays disent même que ce poisson est venimeux.

Partis de Massi Kammbi, nous doublâmes le cap Mpimmboué, promontoire composé de masses énormes de granit confusément amoncelées, entassement prodigieux qu'on eût pris pour le commencement d'un brise-lame fait par quelque race de titans.

Le lendemain matin de bonne heure, comme nous venions de mettre à la voile, les montagnes situées au couchant du lac me parurent avoir le sommet couvert de neige. Tandis que je les regardais fixement avec ma lunette, leur blancheur disparut, et je reconnus la cause de mon illusion: les rayons presque horizontaux du soleil levant avaient été réfléchis par le bord inférieur des nuages qui reposaient à la cime des monts, et avaient formé à ceux-ci une coiffe lumineuse que l'ombre des pentes, encore obscures, avait fait paraître d'une blancheur étincelante. Il est possible que maint rapport, au sujet de la couronne neigeuse de certaines montagnes, n'ait pas eu d'autre fondement que cet effet d'optique.

Au large du cap Mpimmboué se trouvaient de nombreux récifs, qui, à demi hors de l'eau, rendaient la navigation dangereuse. Vers midi, nous nous arrêtâmes sur la côte septentrionale de la pointe de Kammbemmba, où le bivac fut dressé. Le terrain, en cet endroit, est composé de grandes masses de granit et de grès durci encastrées principalement dans un grès rouge très-tendre; celui-ci, facilement désagrégé, est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

entraîné par les eaux, et abandonne à eux-mêmes les rocs de nature plus résistante, qui alors sont détachés.

Le Tanganîka paraît avoir plus que son compte d'esprits infernaux; Kamasannga, où nous passâmes le lendemain, est encore une retraite de démon. Comme toujours, en pareille circonstance, mes Vouadjidji présentèrent leur respect au malin, en s'écriant: « Oh! diable, donne-nous un bon lac, peu de vent, peu de pluie. Laisse passer nos canots, fais qu'ils passent vite et sans danger. »

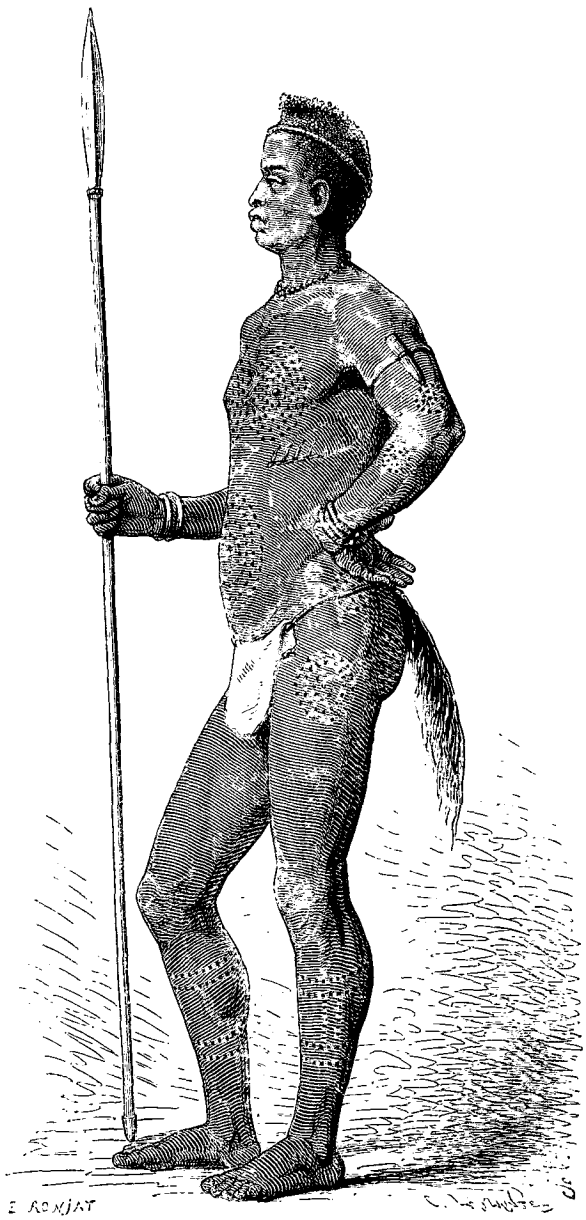
Beaucoup d'îlots mouvants étaient apportés par les rivières, îlots qui ressemblaient plus à ceux du Mississipi qu'aux amas de végétation flottante habituels. Un de ces radeaux herbeux, d'une largeur d'un quart de mille, portait de petits arbres.

Des traces de cultures récentes, des marques d'emplacements de huttes se voyaient à l'endroit où nous étions campés. Qu'étaient devenus les cultivateurs de ces champs, les habitants de ces cases? « Tués, esclaves ou fugitifs, » me répondirent tous ceux que j'interrogeai à leur égard.

Après le cap Katannké et le village de Massannga, les deux rives du lac se rapprochent; c'est, je le suppose, le rétrécissement du lac Liemmba de Livingstone.

Comme je faisais marcher le bateau en face d'un orage, afin de gagner Tchékoualé avant la pluie, mes hommes furent pris de panique, et à leur tour jetèrent l'effroi parmi les indigènes, dont la plupart s'enfuirent dans la jungle; les autres se préparèrent au combat. Toutefois la confiance ne tarda pas à se rétablir; les habitants reparurent et consentirent à nous vendre du poisson.

Nos pilotes demandèrent alors ce qu'ils appelaient un présent de coutume, présent d'étoffe « pour s'habiller », disaient-ils.



Homme de Massi Kammbi. — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition anglaise.

Bien qu'ils eussent déjà touché leur salaire, je fis droit à leur demande; car c'étaient de braves gens, et qui nous étaient fort utiles.

Près du cap Tchékoualé, qui fut doublé le 9 avril, les roches sont composées d'une sorte de poudingue qui a l'air d'avoir été primitivement une argile fluide à laquelle se sont mêlées de petites pierres.

Nous passâmes ensuite devant des îles que nos pilotes se rappelaient avoir vues faire partie de la côte et qui étaient gouvernées par Kapôpia, chef d'une certaine importance.

Au cap Makourounguoé, nous vîmes des roches de granit dont les flancs perpendiculaires avaient de soixante-dix à quatre-vingts pieds de hauteur. Dans l'île de Kaouennga, où nous nous arrêtâmes, se trouvaient d'énormes blocs de même nature, jetés çà et là dans la plus extrême confusion.

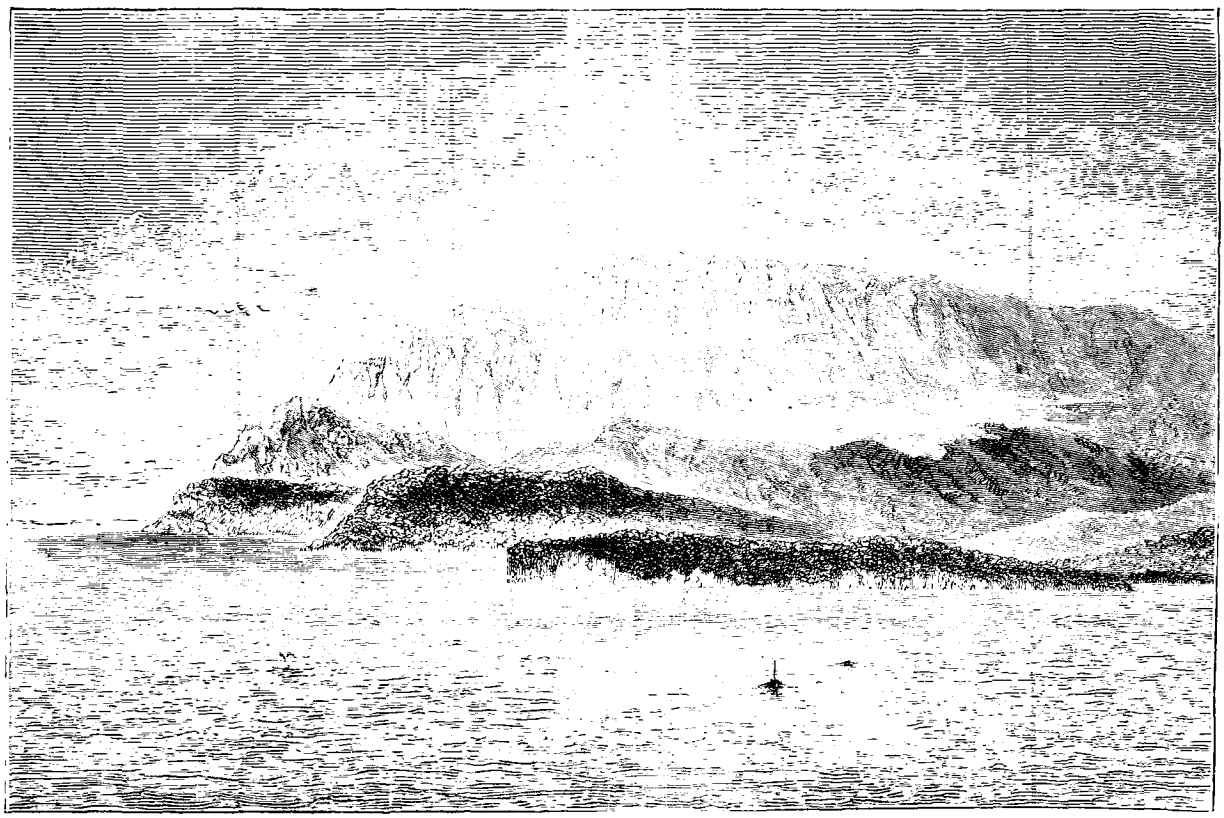
Le mauvais aspect de la matinée suivante retarda notre départ. Vers dix heures, comme on arrimait les bagages, un de mes soldats, en mettant le pied dans le bateau, fit partir son fusil et se blessa. La balle lui entra sous le bras droit et sortit au bas du coin interne de l'omoplate; il était tellement gras qu'il serait difficile de déterminer la direction que le projectile avait suivie, mais le poumon n'était pas attaqué. Après avoir fait deux compresses avec un mouchoir de batiste, je pansai mon homme de manière à l'empêcher de mouvoir le bras; et bien que l'hémorrhagie fût considérable, le sang, étant veineux, s'arrêta facilement. Enfin je donnai au blessé un peu de morphine pour le faire dormir et je partis rassuré sur son compte; mais dès que je l'eus quitté, ses camarades lui firent boire de l'eau chaude, afin qu'il pût rejeter le mauvais sang qu'il avait dans l'estomac, et les vomissements eurent bientôt ramené l'hémorrhagie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Aucune étoffe d'importation étrangère ne se voit dans le village de Kitata où nous arrivâmes ensuite; les habitants sont vêtus de peaux de bêtes, de feutre d'écorce, ou de cotonnade de leur propre fabrique. Ils suspendent la draperie qui leur sert de jupe à une ceinture formée d'une corde de la grosseur du petit doigt et soigneusement recouverte de fil de laiton. Parfois leur chevelure est enduite d'une pommade composée de terre rouge et d'huile, ce qui leur donne l'air d'avoir trempé leur tête dans le sang.

De Kitata, nous allâmes camper à Makoukira, grand village avec estacade, fossé et contrescarpe, situé sur la rivière du même nom, et dont le chef avait un costume compliqué : d'abord un tatouage au noir de fumée; deux plaques du même noir, une sur le front, l'autre sur la poitrine, puis une couche de graisse des pieds à la tête; pour coiffure, une tiare composée de griffes de léopard teintes en rouge à leur base; et derrière cette couronne, une touffe de poils blanchâtres; comme vêtement, une paire de tabliers de peau de léopard; quelques anneaux d'herbe jaune au-dessus du genou, un rang de sofis autour de la cheville, à la main un chasse-mouches dont la poignée était couverte de perles, complétaient la toilette. Dehors, une grande canne à pomme fait partie des atours; elle est également à l'usage des épouses du prince.

Lorsque je fis ma visite à ce chef élégant, ses femmes lui préparaient du pommbé. L'une d'elles, qui



Monts Rawlinson (lac Tanganika). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

était fort jolie, mit de cette bière dans une calebasse, y ajouta de l'eau chaude, alla s'asseoir sur un tabouret, posa la calebasse sur ses genoux, et l'y maintint pendant que le maître en aspirait le contenu au moyen d'un roseau. Je trouvai en rentrant une grande gourde de cette boisson que m'avait envoyée le chef, mais j'étais trop malade pour y faire honneur.

Dans cette région, les enfants sont allaités jusqu'à l'âge de deux ou trois ans; j'en ai vu un qui appliquait alternativement ses lèvres à la source maternelle et au roseau de la calebasse; de telle sorte qu'on pouvait dire à la lettre qu'il suçait le goût du pommbé avec le lait de sa mère.

De Makoukira nous nous rendîmes à Kirammbou sur le Mivito, où l'on fabrique beaucoup de cotonnade; près du tiers de la population a pour vêtement le tissu du pays, grosse toile à carreaux bordée de raies noires et qui a toujours une frange.

Apercevant la terre en face de nous, j'espérais qu'un jour de rame nous suffirait pour gagner le fond du lac; mais il fallait se procurer des vivres. Les petits villages que nous avions rencontrés récemment n'avaient pas pu nous en fournir en quantité suffisante, pas même Makoukira; nous nous arrêtâmes dans la rivière de Kasanngé, près d'une bourgade où nous attendait une nouvelle déception : les denrées y étaient rares et s'y vendaient fort cher.

A l'époque du dernier passage de Livingstone, quinze

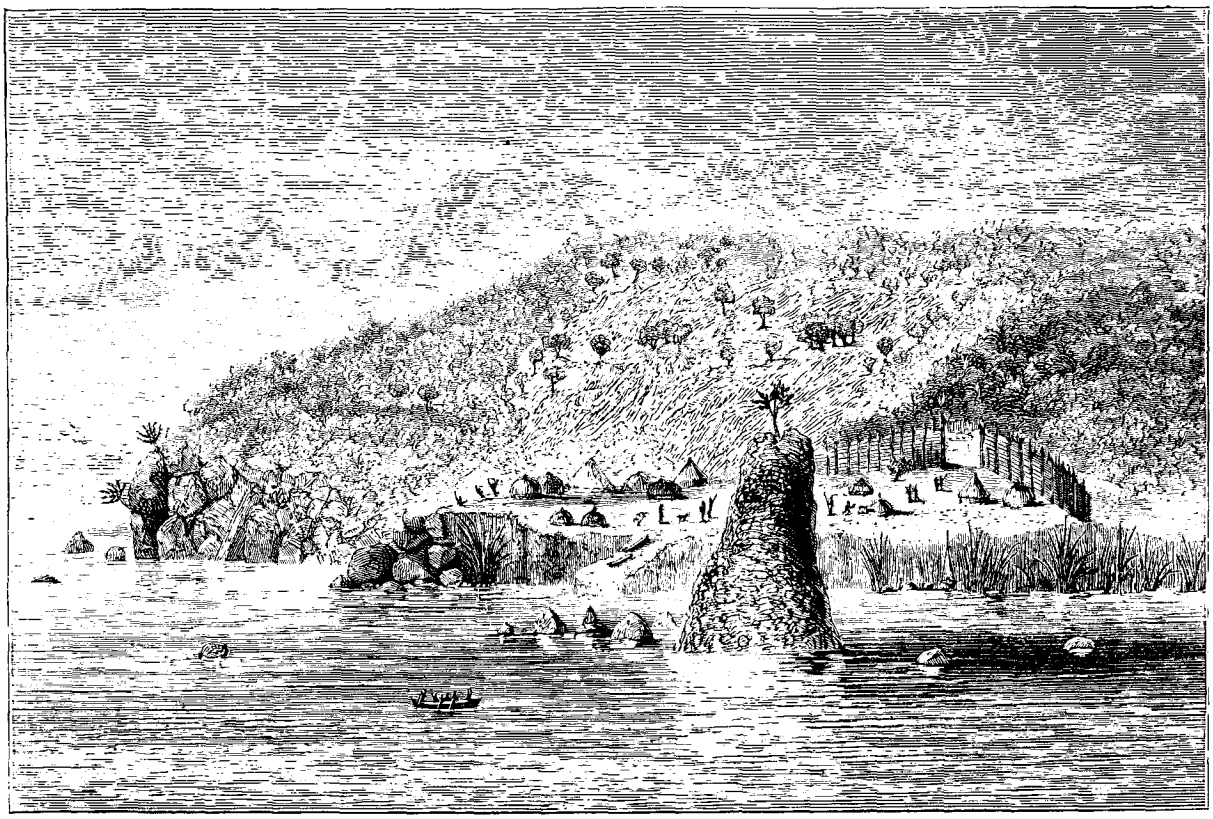
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou seize mois avant notre arrivée, le grain et les légumes abondaient, les chèvres étaient nombreuses; mais, depuis lors, sont venues des bandes de Vouanyamouési et d'autres gens qui ont pris non-seulement les chèvres, mais ceux qui en élevaient et qui cultivaient le sol.

La traite de l'homme s'étend dans l'intérieur; elle continuera ses ravages jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par une main puissante, ou jusqu'à ce qu'elle s'éteigne faute d'aliment. La dépopulation est rapide; il y a quelques années à peine que les Arabes ont pénétré dans le Manyéma, et déjà ils sont établis à Nyanngoué, d'où leurs bandes vont chasser l'esclave beaucoup plus loin.

Le chef du pays où nous étions alors demeurait à quatre journées de marche dans l'intérieur des terres; mais le village de Mikisanngé avait un chef appelé Mpara Gouina, auquel j'allai faire une visite. C'était un vieillard à cheveux tout à fait blancs et dont les fonctions ne paraissaient pas rémunératrices, car il était bien le plus mal drapé du village. Toutefois son front et ses cheveux étaient poudrés de rouge, de jaune et de blanc avec le pollen des fleurs; il avait en outre sur le front un bandeau de perles, et, sur les tempes, les cicatrices en relief qui sont les marques de la tribu.

Je le trouvai avec un de ses amis; l'un et l'autre filaient du coton, tandis que leurs femmes et leurs filles, assises près d'eux, enlevaient les graines des capsules



Village de Kitata (bords du lac Tanganika). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

nouvellement récoltées. Les fibres étaient mises en tas à côté des fileurs, qui les employaient activement au moyen de fuseaux de bois d'environ quatorze pouces de longueur et d'un demi-pouce de diamètre.

Un morceau de bois courbe, placé un peu au-dessous de l'extrémité supérieure, donne du poids à l'instrument, il est surmonté d'un petit crochet en fil de fer.

Le coton est d'abord filé grossièrement entre le pouce et l'index sur une longueur d'un demi-mètre, puis accroché au fuseau, qu'on roule vivement le long de la cuisse droite pour lui imprimer un mouvement de rotation rapide. Tenu de la main gauche, le fil est travaillé par la main droite qui le régularise; puis on le décroche, on le met sur le fuseau, et de nouveau le coton est pris, tordu et filé de la même manière. Le fil ainsi obtenu est grossier, mais très-fort et d'une égalité surprenante. Pour le tissage, on l'enroule sur des bâtons de quatre pieds de longueur qui servent de navettes.

Les gens du pays ont le nez aquilin et sont bien de profil, mais tous ont de larges narines qui, vues de face, les défigurent.

Quelques opulents avaient la tête couverte de sofis. Chacune de ces perles était enfilée séparément sur une mèche de cheveux, et l'ensemble, qui produisait l'effet d'une tête couverte d'écailles, n'était nullement agréable à voir. Ceux qui n'avaient pas le moyen de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

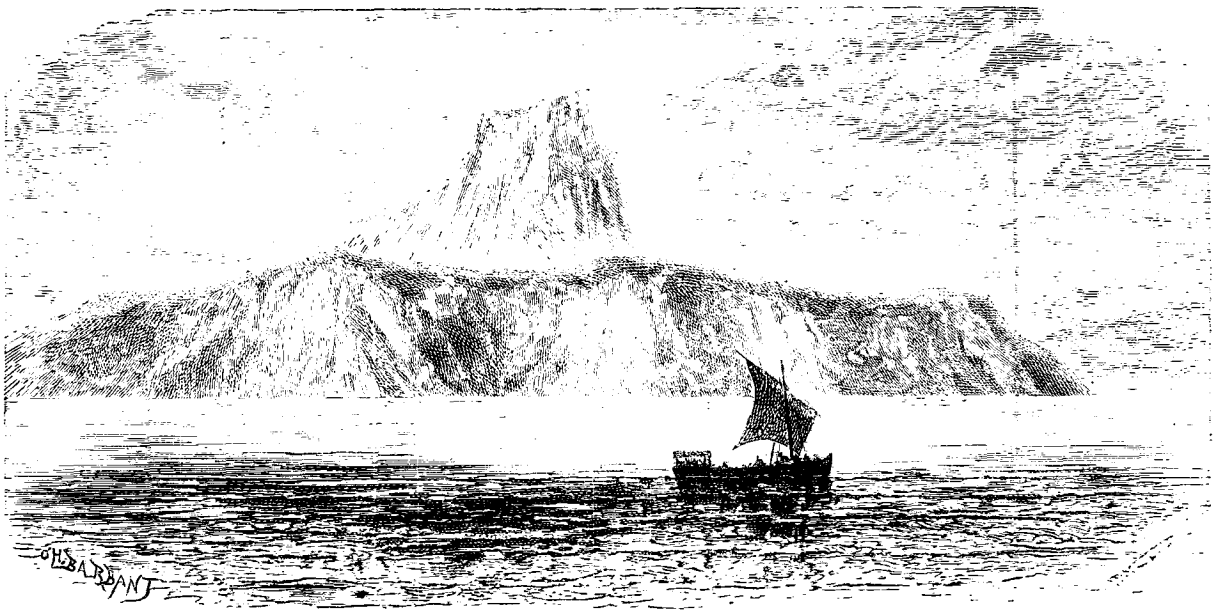
se payer cette coiffure dispendieuse, l'avaient imitée en se faisant, avec leur toison, de petites bulles empâtées d'un enduit qui ne permettait pas de distinguer les brins de laine.

Presque tous portaient des anneaux de jambe fabriqués avec de l'herbe, et des bracelets de fibres de dattier sauvage habilement tressées ou tordues.

Les arcs que nous eûmes l'occasion de voir se terminaient d'un côté par une frange de longs poils, quelques-uns même en avaient aux deux bouts. Outre la corde de rechange qui s'y enroule, le bois de ces arcs est entouré d'un fil, mis avec beaucoup de soin. Quant aux flèches, elles sont de divers modèles et non empoisonnées. Les couteaux ont la forme d'un fer de lance.

Autrefois le district produisait des quantités considérables de grain. J'ai vu les houes qui alors étaient en usage; le fer en est énorme, plus large que celui des bêches dont se servent les jardiniers anglais. Mais la plupart des naturels ont été tués par les Batoutas, et les survivants n'ont plus aujourd'hui ni habitations ni cultures; retirés dans la jungle, ils vivent exclusivement du produit de leur chasse et de leurs rapines.

C'est à Kisanngé que, pour la première fois, je vis une potière à l'œuvre; son travail m'intéressa vivement. Elle commença par battre avec un pilon, tel que celui dont on se sert pour concasser le grain, assez de terre et d'eau pour fabriquer son vase, et gâcha sa pâte jusqu'à ce que la masse en fut parfaitement homogène. Quand ce résultat fut obtenu, elle posa le bloc d'argile sur une pierre plate, en creusa le centre d'un coup de poing et modela sa terre. Le vase ébauché, elle effaça la marque de ses doigts à



Mont Maloumbi (lac Tanganika). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

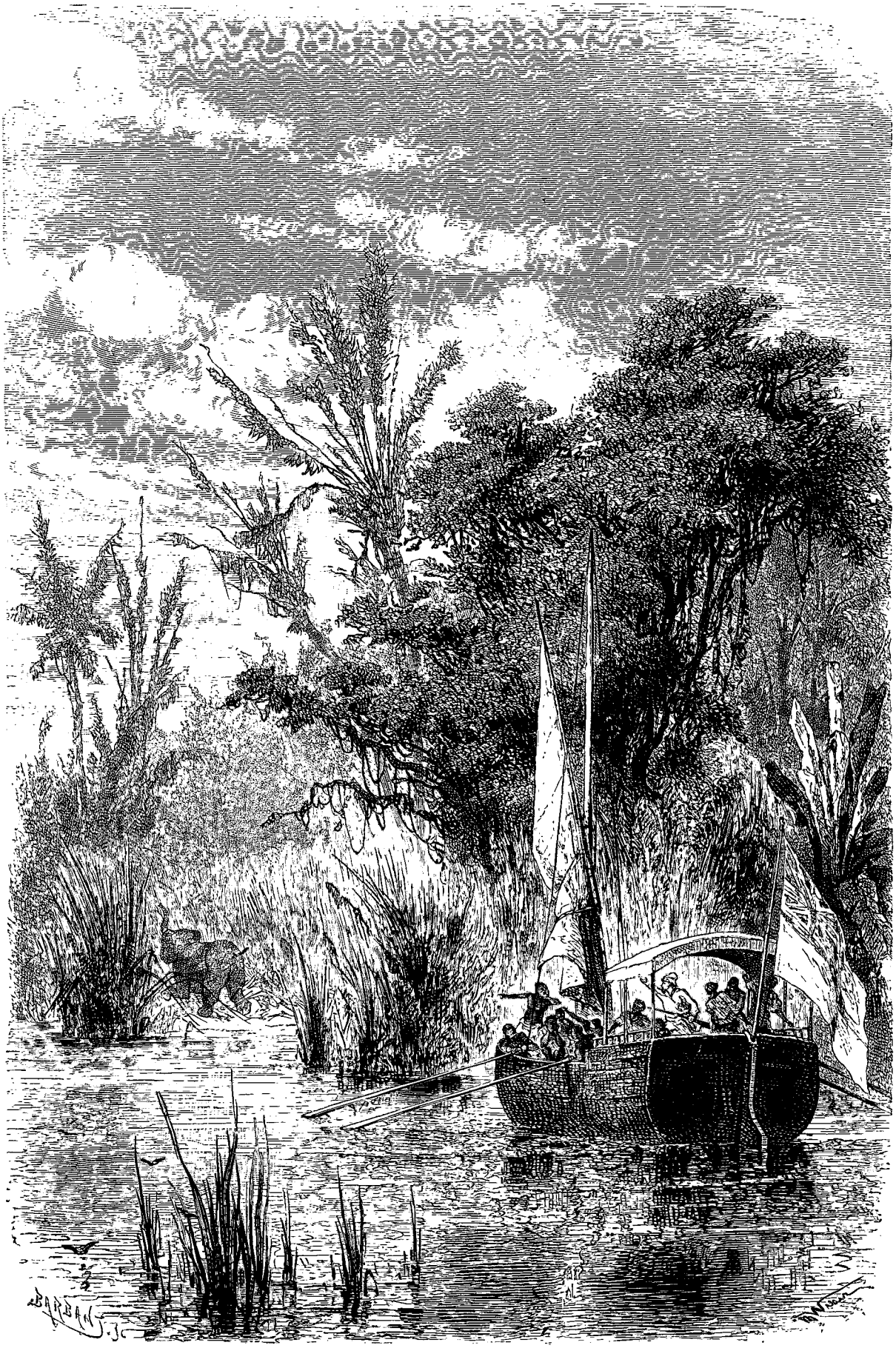
l'aide d'une rafle d'épi, acheva de polir avec de petits morceaux de bois et des fragments de calebasse, qui donnèrent les courbes voulues, puis décora l'extérieur avec la pointe d'une baguette finement taillée.

Je me demandais comment ferait l'ouvrière pour enlever son pot de la pierre où il se trouvait et pour y mettre un fond. Elle avait déjà porté à l'ombre la pierre et le vase, et quatre ou cinq heures après, celui-ci étant assez ferme pour être manié avec soin, le fond y fut placé intérieurement.

A compter du moment où l'argile avait commencé à être battue, jusqu'à celui où le vase — un pot d'une contenance de trois gallons, près de quatorze litres — avait été mis à l'ombre pour sécher, la fabrication avait pris trente-cinq minutes; il en avait fallu dix autres pour ajouter le fond : trois quarts d'heure en tout. D'une régularité parfaite, ces vases ont toujours des lignes très-gracieuses; beaucoup d'entre eux sont pareils à l'amphore de la villa Diomède à Pompéi.

Le 15 avril, après avoir passé l'embouchure du Manndiouli, celle du Mouomisa, puis les villages de Kassanngalohoua et de Mammbéna, nous commençâmes à perdre de vue les rochers de la côte, et nous longeâmes ceux de l'île de Poloungo, masses énormes qui s'élevaient isolées çà et là, ou composaient les entassements les plus fantastiques : blocs surplombants, pierres branlantes, obélisques, forteresses, pyramides, toutes les formes imaginables. De toutes les fentes, de tous les creux, de tous les points où un peu de terre avait pu se loger, surgissaient de grands arbres d'où retombaient des lianes de cinquante à soixante pieds de longueur, laissant apercevoir de profondes cavernes à travers leur réseau. Le soleil des tropiques baignait d'une lumière incomparable cet amas saisissant et inondait de ses rayons les eaux gonflées du lac. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Rencontre d'un éléphant (voy. p. 60). — Dessin de Th. Weber, d'après le texte et l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

scène était d'une magie à faire douter qu'elle fût réelle : un décor fantastique, disposé pour un changement à vue ; et l'on s'attendait à voir ces roches s'ouvrir pour laisser apparaître les sylphes ou les diablotins d'une féerie.

J'étais immobile, contemplant ce merveilleux tableau d'un calme absolu : — aucun signe de vie! Tout à coup les lianes s'agitent ; passe un éclair brun, puis un autre, puis un autre; toute une bande de singes se balançant ou bondissant, volant d'une cime à l'autre, puis s'arrêtant suspendus par une main et, dans un babil animé, exprimant la surprise que leur cause l'étrange spectacle de nos bateaux. Un cri, et toute la bande disparut plus rapidement qu'elle n'était arrivée, laissant l'écho nous apporter des roulements d'un bruit égal à celui du tonnerre.

Nous repartîmes. A la place où le camp fut établi, la falaise, d'un calcaire très-blanc, présentait des fentes verticales qui semblaient avoir été faites avec un instrument tranchant, tant les arêtes en étaient vives.

Le jour suivant, nous arrivâmes au terrain contesté qui sépare l'Oufipa de l'Oulounguou; puis nous doublâmes une pointe basse, dont les murailles avaient l'air d'avoir été construites de main d'homme. Nous nous arrêtâmes à Loungou.

Dans l'après-midi, il y eut une éclipse. Un peu auparavant, le soleil était caché par les nuages ; quand il se dégagea, la pluie tombait, et il se forma deux arcs-en-ciel parfaitement distincts. Ces deux arcs disparurent pendant trois minutes du champ de l'éclipse et se reproduisirent quelques instants avant le coucher du soleil.

La diminution de la lumière fut très-sensible; une partie de l'équipage en profita pour voler sept chèvres aux gens du village voisin. Il y avait trop d'individus impliqués dans l'affaire pour que l'on pût découvrir les vrais coupables ; mais je renvoyai les chèvres à leurs propriétaires, avec un présent de verroterie pour chacun de ces derniers.

Si, au lieu de sept bêtes, mes hommes n'en avaient pris qu'une, il est très-probable qu'ils l'auraient mangée hors du bivac. Je n'en aurais rien su, et les gens du pays auraient eu des hommes blancs une opinion peu favorable.

En face de nous, la rive courait maintenant droit à l'ouest ; selon toute apparence nous étions à l'extrémité du lac ; toutefois, au sud-est, un bras étroit s'enfonçait dans les terres à une distance que l'on disait être d'une vingtaine de milles; il s'y terminait dans un fourré de grandes herbes où débouchait le Kirambboué.

Apercevant un village, tous mes hommes éprouvèrent le besoin de s'arrêter sous prétexte d'aller acheter des vivres ; mais deux jours avant nous avions fait des provisions pour une semaine ; les bateaux étaient encombrés de patates, de bananes, de sacs de grain ; je n'acceptai pas cette vaine excuse d'un accès de paresse.

Le cap Yamini, devant lequel nous passâmes, a de hautes falaises qui ressemblent à des remparts en ruine. Il est certain que ce sont là des formations naturelles ; toutefois les restes des cités de l'Amérique centrale, qui ont peu d'étendue et sont suivis de masses rocheuses, présentent le même aspect.

Nous aurions dû atteindre ce jour-là un grand village situé en face de nous ; mais, exaspéré de la mollesse de mes rameurs, il me fut impossible de rester plus longtemps dans le bateau, et je fis dresser ma tente.

Les petites misères de la vie quotidienne ajoutent singulièrement aux duretés du voyage. Les privations, les fatigues, les obstacles, les maux sérieux, tout cela paraît naturel, et on le supporte ; mais des paresseux qui vous arrêtent, quand tout favorise la marche, un cuisinier qui vous dit : « Il n'y a pas de dîner, » quand vous avez faim ; mais sans cesse être contrarié, contrecarré, vous agace et vous irrite plus qu'il ne faudrait. En pareil cas la pipe est d'un grand soulagement, et j'avais dit à mon domestique de m'apporter la mienne dès qu'il m'entendrait crier après quelqu'un.

Depuis notre départ d'Oudjidji, mon travail avait été à la fois très-ennuyeux et très-fatigant, par suite de l'attention constante qu'il me fallait pour éviter les méprises entre les différents points de la côte, et de la peine que j'avais à faire comprendre mes questions, puis à obtenir des réponses qui, alors même qu'elles étaient précises, devaient toujours être contrôlées avec soin.

Ainsi, une hauteur se découvre, j'interroge ; on me dit que c'est une grande île appelée Kahapionngo ; j'en fixe la position. Arrivé sur les lieux, je trouve un groupe d'îlots, dont celui qui m'était désigné comme une île importante avait une demi-douzaine d'habitants. Jamais les guides n'ont pu me nommer les endroits près desquels nous nous trouvions, et ils n'avaient qu'une idée très-confuse de la côte, qu'ils avaient pourtant suivie mainte et mainte fois. Les connaissances locales, chez eux, étaient surprenantes ; mais ils semblaient incapables de saisir l'ensemble, de concevoir une idée générale. Ma carte leur paraissait une chose merveilleuse ; ils la regardaient avec ébahissement ; et quand je leur eus dit que, par elle, les Anglais connaîtraient le Tanganîka, sa forme, son étendue, les noms et les positions des villages qui l'entourent, les rivières qui s'y jettent, ils me prirent pour un grand magicien. Ma prédiction de l'éclipse, que je leur annonçai d'avance, les confirma dans l'idée qu'ils se faisaient de ma science magique.

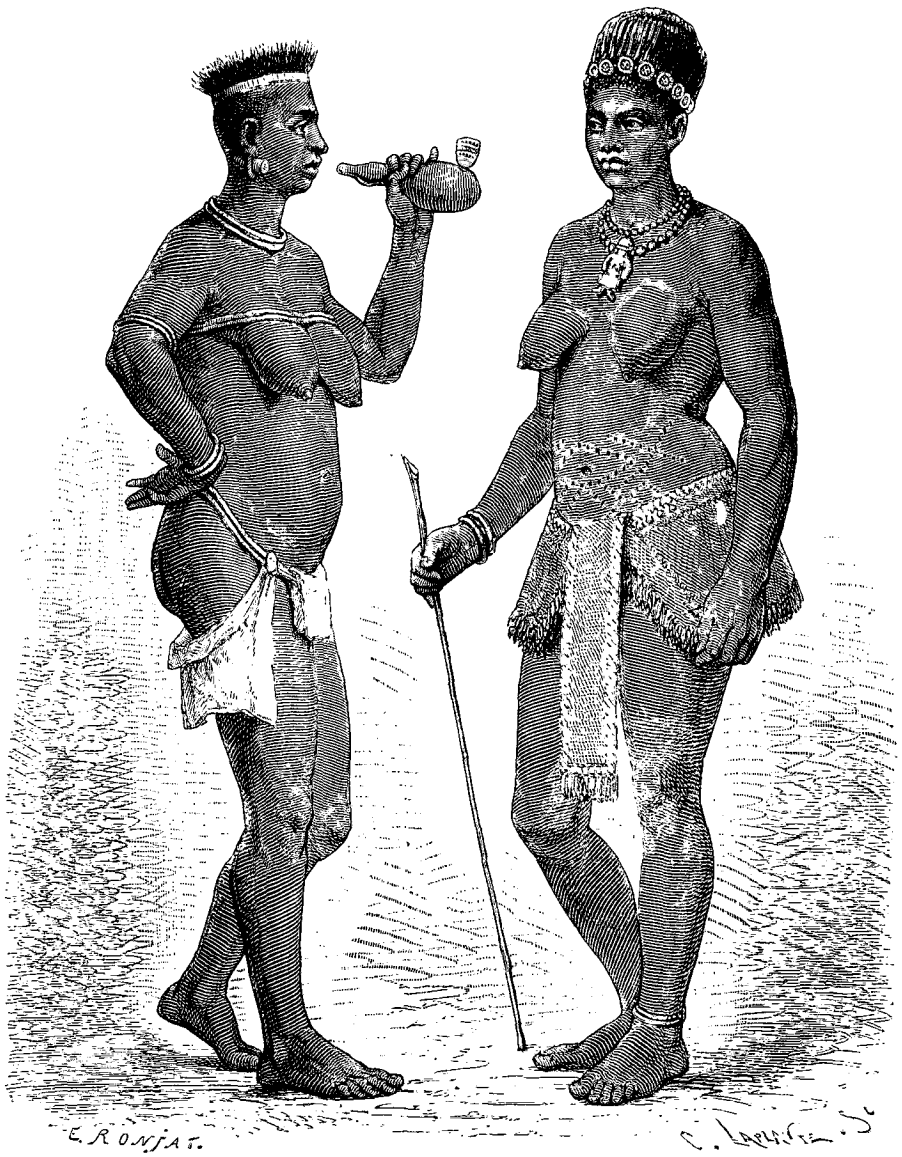
Le bras de vingt milles qu'on m'avait annoncé était un mythe ; cependant je crois qu'une rivière considérable se jette dans le lac, au fond de cette entrée, par une embouchure très-herbue. Les endroits où l'herbe est trop épaisse pour que les canots puissent la traverser, mais où elle n'est pas assez serrée pour porter le poids d'un homme, s'appellent *tinnghi-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tinnghi. On leur donne le nom de *sinndi*, quand le radeau herbeux peut servir de chaussée. Le Kirammboué est qualifié de Tinnghi-Tinnghi, avec un peu de Sinndi.

Remis en marche, nous arrivâmes bientôt à Kasanngalohoua, où nous retrouvâmes l'élaïs, que nous n'avions pas vu depuis notre départ d'Oudjidji.

Le village, dont les habitants avaient fui dans la montagne, était occupé par les Vouatoutas. Ceux-ci avaient tous des arcs et des flèches, de courtes lances, un casse-tête, que portaient même les enfants, et un bouclier de cuir, bouclier ovale de quatre pieds de long sur deux pieds et demi de large. Ils sortirent en grand nombre — très-noirs et complétement nus — pour s'informer de ce qui arrivait, et, malgré leur réputation de bandits, ils nous firent très-bon accueil.



Femme des Vouatoutas; femme de l'Ougouhha. — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition anglaise.

Ainsi que les Vouagogos, ils s'agrandissent le lobe des oreilles en y insérant des morceaux de bois ou des éclats de gourde quelquefois ornés de perles.

Leurs femmes ont un petit tablier de peau, et se mettent par derrière un autre pan, disposé d'une façon plus fantaisiste que décente; car, tandis que cette demi-jupe cache les cuisses, elle laisse au-dessus une autre partie du corps entièrement à découvert. Le haut de ce tablier postérieur est coupé de telle sorte qu'il s'arrondit et forme revers, afin de dégager complétement ce qu'il semblerait urgent de voiler: Parfois même ce retroussis est orné de perles : d'où il faut conclure que c'est la mode de montrer cette partie de soi-même. Peut-être l'intention de ces dames est-elle de prouver qu'elles n'ont pas de queue.

Celles qui peuvent se donner ce luxe portent un

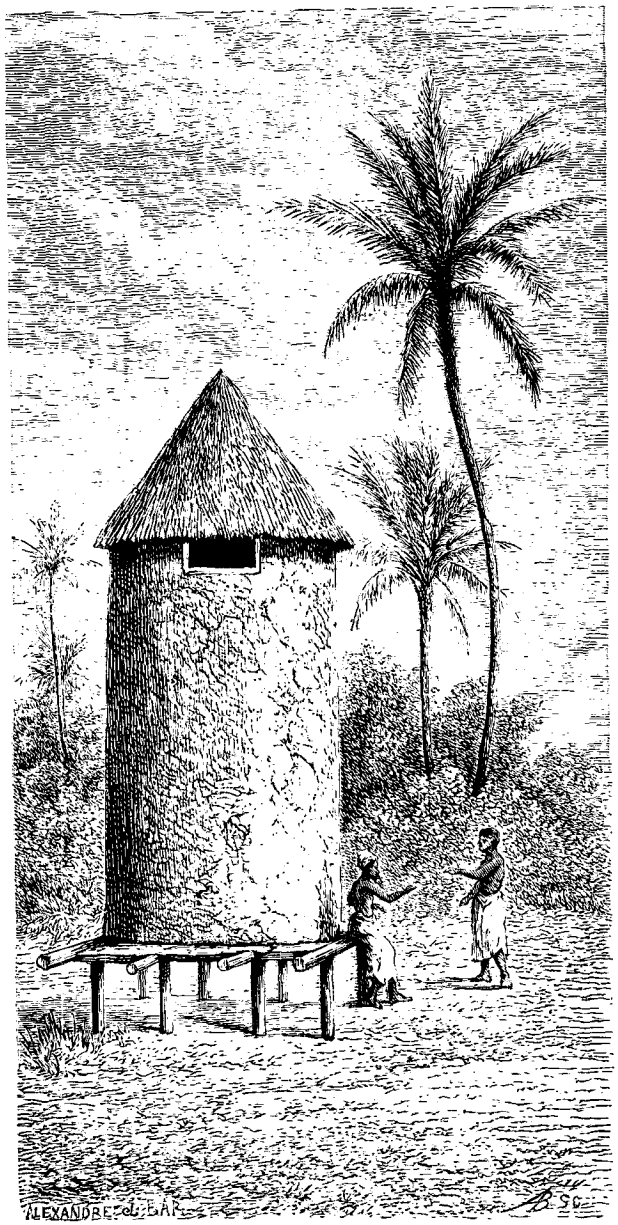
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

large bandeau de perles de deux couleurs autour de la tête, et ont une ceinture des mêmes grains de verre. Quelquefois les cheveux sont rasés au-dessous du bandeau, conservés au-dessus et taillés en brosse d'une certaine hauteur, ce qui produit l'effet d'une toque de fourrure.

L'habitude de s'enlever l'angle interne des deux incisives médianes de la mâchoire supérieure nous parut être universelle. Quelques individus les avaient entaillées toutes les quatre, et avaient extirpé les deux incisives centrales de la mâchoire d'en bas.

Une ligne de tatouage qui descend au milieu du front, et deux raies sur les tempes, raies qui parfois se prolongent jusqu'au menton, semblent constituer les marques de la tribu. Parmi les hommes, plusieurs tenaient d'énormes lances, dont la hampe en bois d'ébène avait l'extrémité inférieure plus large que le reste, afin d'augmenter le poids de cette arme, qui est surtout employée pour chasser l'éléphant.

Dans l'Ouloungou, les Vouatoutas mènent une vie errante sous différents chefs de leur tribu. Ils vivent uniquement de chasse et de rapine, s'emparent des villages, y séjournent jusqu'à ce qu'ils aient consommé les vivres qui s'y trouvent et brûlé toutes les cases, dont les matériaux leur servent de combustible. Quand il ne reste plus rien, ils vont ailleurs recommencer le même jeu. A leur approche, toute la population prend la fuite; personne n'essaye de leur résister, sachant bien que, pour eux, massacrer indistinctement est la seule manière de combattre[1].



Grenier du chef Miriro (voy. p. 62). — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

Ce fut avec plaisir qu'au moment de quitter Kasanngalohoua, j'appris qu'il n'y avait pas de station à peu de distance : l'équipage, qu'il le voulût ou non, serait obligé de faire une longue route.

Le départ fut difficile en raison du *tinnghi-tinnghi* où nos bateaux étaient enclavés à cent mètres de la rive. Il fallut aller en biais, puis en avant, puis à reculons; prendre la perche et se pousser vigoureusement sur une eau profonde, dans de petits canots dont plusieurs chavirèrent.

Enfin nous partîmes. Au sud-ouest s'élevaient des montagnes à pic, falaises d'où les eaux tombaient en cascades et que déchiraient des gorges nombreuses formées par des éboulements. Nous fîmes halte sur un terrain évidemment inondé pendant la saison des crues et raviné par les eaux; mais un endroit où les hippopotames s'étaient vautrés me fournit une place convenable, où je fis dresser ma tente.

Formées, à leur base, d'un granit de couleur claire, les falaises étaient de grès rouge au sommet.

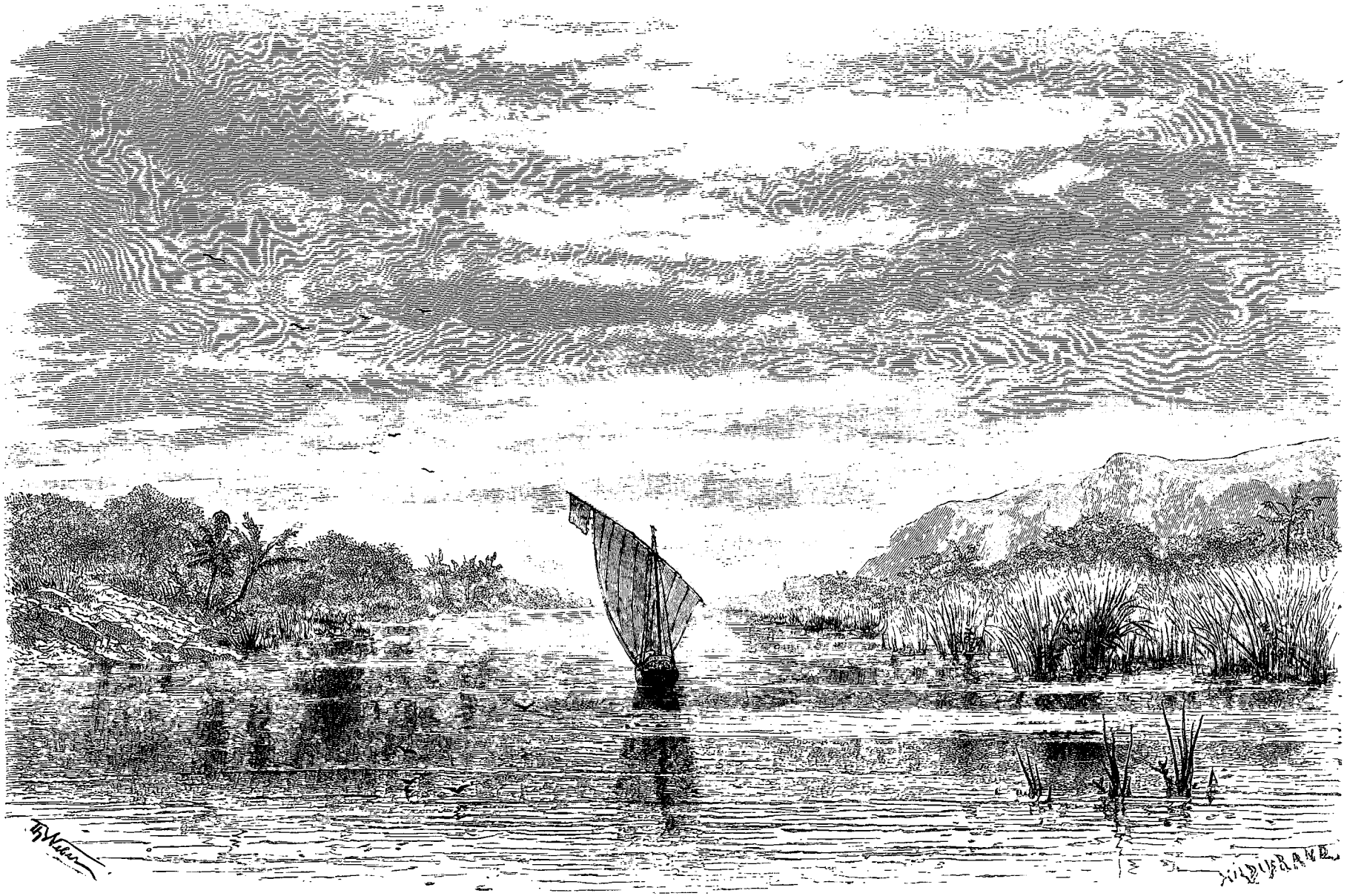
Bien qu'il y eût dans la montagne des averses accompagnées de tonnerre, et que le ciel eût trop de nuages pour permettre les observations astronomiques, la saison pluvieuse semblait toucher à sa fin.

Remis en marche, nous croisâmes peu de temps après l'embouchure du Lougouvou, rivière importante d'un fort courant, dont la teinte restait visible à une distance considérable du rivage.

Comme nous serrions de près la côte, nous vîmes sur la grève un éléphant qui évidemment venait de se baigner. Je chargeai mon raïfle avec des balles durcies, je dis à mes hommes de se baisser au-dessous du plat-bord et leur recommandai de garder le silence. Un d'entre eux était couché à l'avant du bateau; je le laissai dormir, craignant le bruit qu'il pourrait faire,

1. Les Vouatoutas sont des Mazitous, peuplade de proie dont le parcours s'étend de la rive nord-ouest du lac Nyassa jusqu'au bord du Bangouéolo. (Voy., pour leurs déprédations et pour la crainte qu'ils inspirent, *Tour du Monde*, t. XXX, p. 8 et 10, et t. XXX, p. 22. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Entrée du Loukouga (voy. p. 63). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si on le tirait de son sommeil. Mais je n'étais pas encore à belle portée de la bête, quand mon dormeur, s'éveillant de la façon la plus inopportune, aperçut l'animal : « *Temmbo, bouana !* » — Un éléphant, maître ! — cria-t-il de toutes ses forces ; et le *temmbo*, agitant ses grandes oreilles, se précipita dans la jungle comme un lapin dans son terrier.

Continuant notre route malgré une forte houle, nous atteignîmes Akalonnga, l'un des plus gros villages que j'aie trouvés en Afrique. Le chef, appelé Miriro, un vieillard à longue barbe blanche, mais dont les favoris et les moustaches étaient rasés, vint me faire une visite. Il avait mis pour la circonstance une jupe de drap rouge et noir, et remplacé par un fez le mouchoir crasseux qui formait sa coiffure habituelle.

Mes fusils se chargeant par la culasse et mes revolvers le frappèrent d'admiration ; il éprouva le besoin d'obtenir, en présent, l'un de ces fusils merveilleux, et de me faire rester pour lui raccommoder une boîte à musique qu'il avait reçue de je ne sais quel Arabe. Je n'accédai ni à l'un ni à l'autre de ses désirs ; mais il eut de moi une très-belle étoffe et ne me donna en échange que des paroles gracieuses.

Malgré son importance, Akalonnga n'avait pas d'œufs, pas de volailles, pas de lait à me céder, pas même de bananes mûres, la banane étant mangée avant sa maturité par les habitants, qui la font cuire. Toutefois le sorgho abondait, et il fut aisé d'en faire provision pour toute ma bande.

Je dirai à ce propos que les greniers de ces parages méritent d'être mentionnés. Ils sont bâtis sur un pilotis qui les place à trois pieds de terre, et ont de quatre à douze pieds de diamètre et jusqu'à vingt de hauteur, indépendamment de la toiture. Ceux dans lesquels se met le vieux grain sont crépis et ont pour entrée une petite ouverture pratiquée sous le toit ; on arrive à cette porte au moyen d'un tronc d'arbre entaillé de distance en distance et qui sert d'échelle. Pour le grain nouveau, la tourelle est à claire-voie, ce qui, en permettant la circulation de l'air, empêche le grain de s'échauffer.

Le lendemain, favorisés par un bon vent, nous déployâmes nos voiles ; celle du *Pickle* était composée d'une natte et des draperies de l'équipage. Comme nous passions devant le Louazihoua, cette rivière me parut sortir du lac ; je m'y engageai pour en déterminer le cours ; mais je trouvai bientôt les herbes flottantes et les bancs de sable ordinaires : ce que j'avais pris pour une entrée n'était qu'une embouchure.

Pas de villages en vue ; toute la population vivait dans les terres, au delà des montagnes. Néanmoins, à deux ou trois places, nous aperçûmes des canots sur la plage ; les propriétaires ne devaient pas être bien loin.

Le cap Rounanngoua fut passé, puis la rivière du même nom : encore un affluent.

Côte rocheuse, montagnes d'un millier de pieds et plus, couvertes d'arbres jusqu'au sommet ; roches de granit et de grès tendre de couleur claire.

Je vis là des sokos (des gorilles), noirs compères qui semblaient être plus grands que des hommes. D'après les indigènes, ces singes se bâtiraient tous les jours une nouvelle maison.

Le lendemain, nous étions à Katoupi, village où la frasilah d'ivoire (trente-cinq livres) se vendait vingt brasses de cotonnade ; et les bons esclaves, dix brasses seulement.

A partir de cet endroit, nous vîmes beaucoup de petits villages et de terrains cultivés aux flancs de montagnes abruptes, dont le sol, presque abandonné à sa pente naturelle, était soutenu par des murs en pierre sèche. Les indigènes qui travaillaient là produisaient l'effet de mouches sur un mur.

Des champs, des huttes éparses, des hameaux sans estacade : nous entrions évidemment dans une contrée paisible.

Marchant vent arrière avec une forte houle, notre barque roulait et bondissait comme un marsouin. Avec pareille brise et pareilles lames, il ne pouvait qu'arriver malheur à nos bateaux, s'ils venaient à toucher les récifs ; nous nous arrêtâmes près du village de Mona Kaloumboué.

Le lendemain, bien que le vent parût faiblir, les vagues n'en étaient pas moins fortes. Cependant nous partîmes ; le cap Mirammbi fut doublé, puis nous croisâmes des torrents et des villages.

Près de l'embouchure de la Lovouma, au bord d'une entrée profonde, nous trouvâmes les restes d'un camp arabe et deux grands bateaux, l'un de vingt rameurs, l'autre de dix-huit. Ces bateaux appartenaient à Djoumah Méricani, qui était alors dans le pays de Msama. Djoumah était venu là pour la première fois à l'époque où Burton découvrit le lac, et depuis quinze ans il faisait un commerce actif au delà de ce point éloigné.

Nous fûmes très-bien reçus par les indigènes. Un homme d'un certain âge et d'un caractère jovial, qui remplaçait le chef alors en tournée d'inspection, vint s'incliner profondément devant moi en se frottant la poitrine et les bras avec de la poussière, ce qui dans le pays est la façon de rendre hommage.

Les ornements et les coiffures ressemblaient beaucoup à ce que nous avions trouvé dans les bourgades précédentes. C'est là qu'en Afrique j'ai rencontré du raisin sauvage pour la première fois.

La côte que nous suivîmes le lendemain était basse et mes relèvements n'eurent pas grande valeur ; mais mon espoir fut vivement surexcité par la promesse que me firent les guides de me montrer le jour suivant l'émissaire du lac. Speke n'est pas allé assez loin pour le découvrir, et Livingstone, qui a passé devant l'ouverture sans la voir, en venant de chez Casemmbé, a pris un peu trop au nord lorsqu'il s'est rendu au Manyéma.

Pas un des Arabes que j'avais vus à Kahouélé ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

semblait avoir connaissance de cet émissaire, qui paraît sortir du lac entre les deux routes que prennent les caravanes, et se trouve ainsi en dehors des lignes que suivent les traitants.

Après avoir passé devant le ras Kalomoui, nous croisâmes l'embouchure du Kavagoué, qui a deux cents yards de large et deux brasses de profondeur au milieu du courant, dont la marche est insensible près des bords.

Le 1er mai se leva dans toute sa gloire; le ciel était radieux, le pays d'une grande beauté : sur la côte, on voyait de petites falaises, entremêlées d'espaces ouverts, que des bouquets de beaux arbres faisaient ressembler à des parcs.

En doublant le cap Nionngo, je fis baisser la voile et me rendis à terre pour examiner une source chaude dont on m'avait parlé. Après une demi-heure de marche à travers de grandes herbes, j'arrivai au bord du lac, où se produisaient quelques bouillonnements. Le thermomètre indiqua pour la source la même température que celle de l'air prise à l'ombre (35 degrés centigrades), d'où je conclus à l'inexactitude du rapport qui m'avait été fait.

Nulle confiance, du reste, ne pouvait être accordée aux renseignements donnés par mes guides. Ainsi, ayant trouvé des gens qui prétendaient que le Loukouga se jetait dans le lac, ils dirent de même, bien que jusque-là ils eussent affirmé le contraire.

Cette nouvelle assertion m'avait cruellement désappointé, lorsque le chef du village, un nommé Loukili, tellement gras, par parenthèse, qu'à première vue je l'avais pris pour une femme en raison de ses mamelles pendantes, me réconforta en m'assurant que le Loukouga sortait bien du lac.

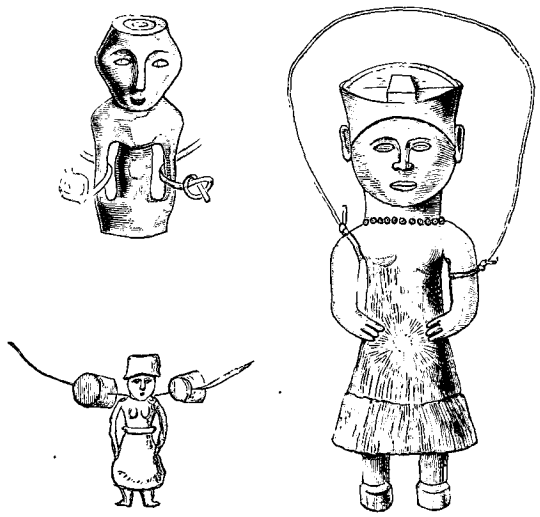
Les Vouagouhhas, chez qui nous étions alors, frappent le regard par leurs coiffures compliquées. Beaucoup d'entre eux divisent leur chevelure en quatre parties; de chacune de ces masses ils recouvrent des coussinets; puis ils font des nattes de la portion terminale, y ajoutant de faux cheveux, s'il est nécessaire.

Les quatre nattes sont ensuite attachées derrière le chignon, où elles forment une croix. Des brochettes, ou de nombreuses épingles de fer ou d'ivoire, épingles à grosse tête, plantées à la naissance des cheveux, composent un bandeau; parfois on les remplace par deux rangées de cauries.

Coiffures des Vouagouhhas et autres peuples des bords du lac. Gravures tirées de l'édition anglaise.

Des élégants mettent aussi dans leur chevelure le couteau dont ils se servent pour le tatouage; ils surmontent le tout de bandes de fer poli, disposées en arceaux qui s'entre-croisent, comme dans une couronne royale. De petits ornements en forme d'éteignoir sont suspendus au bout des nattes; et un enduit, composé de terre rouge et d'huile, recouvre les tresses : mode d'un effet saisissant, mais mode malpropre.

D'autres Vouagouhhas se tordent les cheveux, après les avoir également divisés, et s'en font quatre cornes, dont l'une, celle qui est au-dessus du front, se recourbe en arrière.



Amulettes à Louliki. — Gravures tirées de l'édition anglaise.

Le village de Louliki est le premier où j'aie rencontré quelque chose qui ressemblât à des idoles. Je vis là, également pour la première fois, des indigènes porter au cou un amulette sculpté, figurine à tête humaine, ayant pour corps une espèce de cône et deux ou trois pieds.

Le 3 mai 1874, par une brise fraîchissante, venant de l'est, je mis à la voile et partis avec l'espoir de me trouver quelques heures après dans le Loukouga. Il était midi lorsque nous y arrivâmes. Je vis une entrée de plus d'un mille de large, mais fermée aux trois quarts par un banc de sable herbu. Un seuil traverse même ce passage; parfois la houle vient y briser violemment, bien que dans sa partie la plus haute il soit couvert de plus de six pieds d'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le chef, dont je reçus la visite, me dit que la rivière était bien connue de ses sujets ; ils en avaient fréquemment suivi les bords pendant plus d'un mois, ce qui les avait fait arriver au Loualaba, et leur avait fait voir que le Loukouga recevait le Louloumbidji et une grande quantité de petits cours d'eau. « Nul Arabe, ajouta le chef, n'a descendu la rivière; les marchands ne viennent pas chez moi ; pour avoir de l'étoffe et des perles, il faut que j'envoie dans l'Oudjidji. »

Le lendemain matin, il plut à verse; malgré cela, accompagné du chef, je descendis le Loukouga, jusqu'au point où l'amas de végétation flottante rendit tout progrès impossible; nous étions alors à quatre ou cinq milles de l'entrée. La rivière avait là trois brasses de profondeur, six cents yards de large, une vitesse d'un nœud et demi, et un courant d'une force suffisante pour nous faire entamer le bord du radeau végétal. Ce premier amas, d'une étendue de quatre à cinq milles, était suivi, disait-on, d'une eau libre de même longueur; et cette alternance de parties encombrées et de canaux dépourvus d'herbe se continuait jusqu'à un endroit fort éloigné.

Les embouchures des petits cours d'eau que, pendant notre descente, nous vîmes se jeter dans le Loukouga, étaient incontestablement à l'opposé du lac et les herbes flottantes suivaient toutes cette direction contraire.

En aval, le dattier sauvage formait sur les rives d'épais fourrés.

Le jour suivant, mes observations touchant l'entrée de la rivière furent reprises. Au-dessous de la barre que j'ai mentionnée, je trouvai quatre et cinq brasses de profondeur; il y en avait trois au bord de l'herbe qui avait arrêté notre bateau.

J'étais avec le chef; je lui demandai de me faire ouvrir un passage dans le radeau végétal, offrant de lui donner la quantité de perles nécessaire pour le payement des ouvriers. Il refusa. Mes gens, répondit-il, me diraient : « Vous avez pris les perles de l'homme blanc, vous nous faites travailler pour lui, et vous ne nous remettez qu'un peu de ce qu'il vous a donné. » Prenez des hommes, continua-t-il; payez-les vous-même tous les jours, ils sauront alors que tout ce que vous donnez sera pour eux.

Nous descendions la rivière. Après un trajet d'une heure et demie, la brise ayant fraîchi et nous soufflant en face, nous nous arrêtâmes dans un îlot qui appartenait à un affluent. Ce n'était qu'un marais à l'intérieur d'un banc prolongé qui, çà et là, avait de petites ouvertures. La bouche dans laquelle nous nous trouvions n'était elle-même qu'une simple brèche de la rive où l'eau passait en s'infiltrant dans l'herbe.

Le Loukouga nous offrait par endroits une eau profonde, puis des hauts-fonds, des bancs de sable, de grandes herbes, etc., obstacles formés par les débris qui flottent sur le Tanganîka et dérivent vers la seule issue qui leur soit ouverte.

J'en eus un bel exemple pendant les sept ou huit heures que nous passâmes sur la rivière. Une quantité considérable de bois flotté arriva; ce bois fut poussé dans l'amas végétal et disparut sans laisser trace de son passage.

L'entrée du Loukouga est située dans la seule brèche que présente l'épaisse ceinture du lac, les montagnes de l'Ougoma se terminant tout à coup à dix ou douze milles au nord de Kasenngé ; tandis que celles qui viennent du sud, après avoir entouré la partie méridionale du Tanganîka, se dirigent vers l'ouest à partir du cap Mirâmmbi, laissant entre elles et les monts de l'Ougoma une large vallée ondulante.

Femme de l'Ougouhha. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

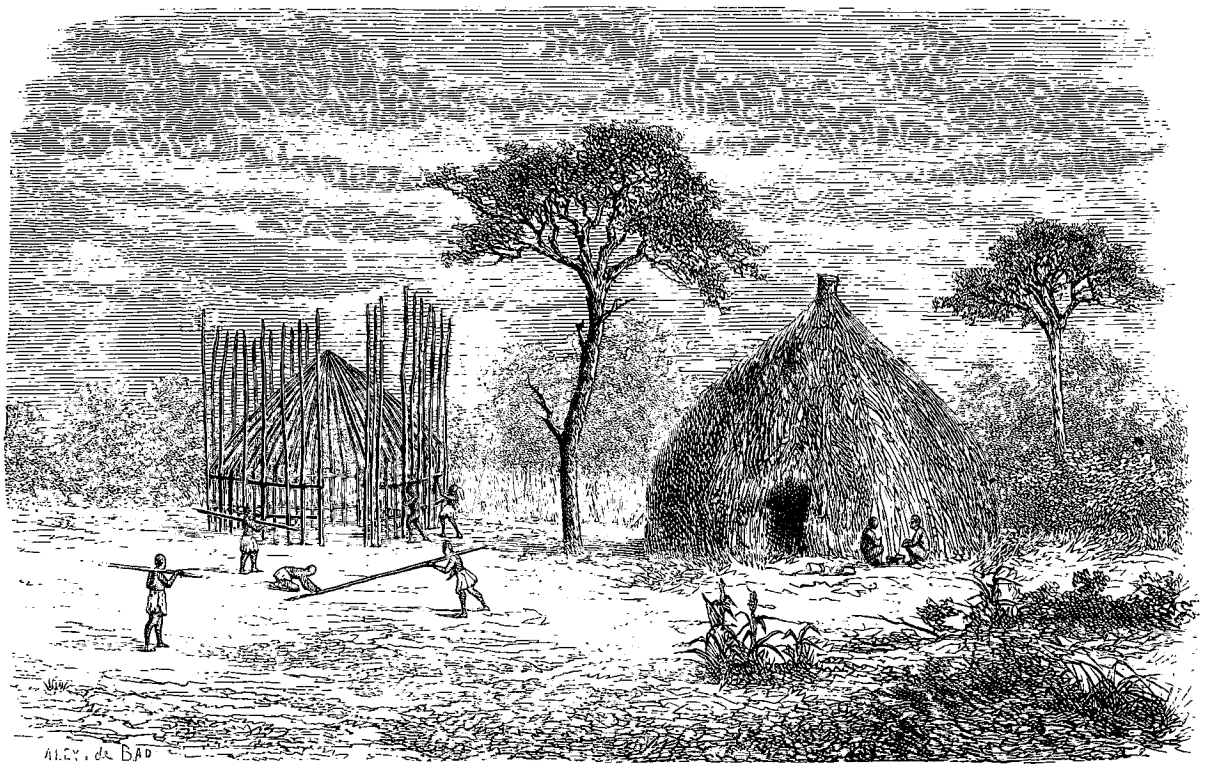
Je partis, espérant toujours qu'on pourrait trancher le radeau herbeux; je désirais tant descendre le Loukouga, explorer cette rivière qui ne pouvait pas finir dans un marais ! elle était trop considérable. Le chef d'ailleurs m'avait assuré de nouveau que ses gens l'avaient suivie pendant plus de trente jours et l'avaient vue s'unir au Loualaba. Mais je ne pus jamais trouver de guide ni d'interprète, et sans l'un et l'autre pas un de mes hommes ne voulait m'accompagner.

Puis lorsque j'envisageai la dépense qu'eût occasionnée l'ouverture d'un canal à travers la couche d'herbe, je la trouvai si lourde que, je le confesse, je reculai devant elle. L'empêchement qu'elle eût apporté à la suite du voyage ne me sembla pas justifié par la descente du Loukouga. Dès qu'il était avéré que cette rivière sortait bien du lac, il n'aurait pas été sage de sacrifier à la confirmation d'un fait certain les ressources indispensables à de nouvelles découvertes et dont l'abandon eût compromis mon retour.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Construction de huttes dans un village de l'Ouhiya (voy. p. 72). — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE COMMANDANT[1] VERNEY-LOVETT CAMERON[2].

1873-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Retour à Kahouélé. — Informations. — Départ. — Rouannda. — Mékéto. — Beauté des petites rivières. — Le *mpafou*. — Caoutchouc. — Cases à fétiche. — Peinture frontale. — Échange du sang. — Mme Pakouanéhoua. — Population de l'Oubâdjoua. — Amulettes. — Caravane. — Villages détruits. — Chaleur excessive. — Population hostile. — Esclaves. — Parcs publics. — Gens de l'Ouhiya. — Construction des cases. — Grandes idoles. — Première vue du Manyéma. — Un cornac. — Montagnes du Bammbarré. — Arbres géants. — Pays nouveau. — Visites des chefs. — Excellentes qualités et anthropophagie. — Danse privilégiée. — Poisson chassé. — Greniers en plein vent. — Pillage. — Pont suspendu. — Karoungou. — Meurtre, incendie et rapine. — Traité de paix. — Établissement arabe. — Le Loualaba. — Arrivée à Nyanngoué.

Quittant le Loukouga, nous allâmes camper au cap Moulanngo.

Le 6 mai, nous touchâmes à Kassengé, situé sur la côte ; puis nous nous rendîmes à Kivira, où nous nous préparâmes à traverser le lac. Deux jours après, nous étions à l'établissement de Djoumah, et le lendemain dans l'Oudjidji.

Des lettres datées de près d'un an réjouirent mon arrivée.

Le paquet avait été ouvert le 12 janvier, à Mpannga-Sannga, par Murphy, qui avait profité de l'occasion pour me dire qu'il allait bien. Ces dépêches l'avaient échappé belle ; remises dans l'Ounyanyembé à Ibn Sélim, celui-ci les avait confiées à une caravane qui avait été dispersée par des rougas-rougas. Attaqués à leur tour par une autre caravane, les brigands avaient perdu quelques-uns des leurs ; et mon paquet, trouvé sur l'un des morts, avait été recueilli et apporté à Kahouélé.

Tous mes hommes célébrèrent leur retour en s'eni-

1. Nouveau titre de M. Cameron.
2. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

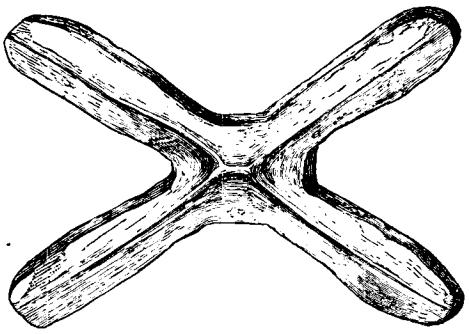
vrant. L'un alla jusqu'à s'introduire chez une femme pour lui prendre son pommbé. J'appelai Bombay; il était malade pour avoir trop bu de cette bière. Je n'ai jamais compris comment ils pouvaient s'enivrer avec un pareil breuvage.

Pendant ce temps-là, j'avais de longs entretiens avec les Arabes qui connaissaient la route que je voulais prendre. Suivant eux, le Loualaba et le Congo étaient bien le même fleuve; mais je n'ai jamais pu savoir d'où leur venait cette opinion.

Un voyageur m'a dit avoir fait, droit au nord, cinquante-cinq marches qui l'avaient conduit où l'eau était salée; qu'à cette place il y avait des vaisseaux venant de la mer, et des hommes blancs qui habitaient de grandes maisons et faisaient un commerce considérable d'huile de palme.

Cinquante-cinq marches font cinq cents milles; en y ajoutant les trois cents milles qui se déroulent du Tanganîka à Nyanngoué, on trouve à peu près la distance qui sépare l'Oudjidji des chutes d'Yellala. Excepté la direction de la route, évidemment fausse, le récit du voyageur se rapporterait au Congo et aux traitants de la côte occidentale. Ibn Habib et Saïd Mezroui, d'autre part, avaient entendu dire qu'à l'endroit désigné, les cauris étaient au nombre des objets de troc.

J'essayai d'obtenir de ces Arabes la carte des lignes qu'ils avaient suivies; mais au bout de deux minutes, le nord, le sud, le levant, le couchant, ainsi que les distances, étaient irrémédiablement confondus. Saïd et Habib désiraient d'ailleurs ne pas me donner d'informations; ils prétendaient que toutes celles que j'avais reçues étaient fausses; et voyant que j'avais quelques notions des lieux dont je m'occupais, ils craignaient que je n'en apprisse davantage, de peur que mes indiscrétions ne vinssent en aide à leurs rivaux.



Hannda, lingot de cuivre. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

L'attente des pagazis qui devaient venir de l'Ounyanyembé, le mauvais vouloir de mes hommes, toutes les difficultés habituelles retardèrent mon départ; et ce ne fut que le 22 mai que je pus remettre à la voile; encore fus-je obligé de m'arrêter au premier cap et d'envoyer chercher les fusils et les gens qui me manquaient.

Les excès avaient tellement affaibli mon équipage, qu'il nous fallut quatre jours pour gagner le Kabogo. Arrivés là, mes rameurs trouvèrent que la chaleur était trop forte pour qu'on pût traverser le lac, et je dus attendre le coucher du soleil. Au point du jour, nous étions très-loin des îles Kassenngé; le vent soufflait avec violence du sud-ouest, soulevant les vagues et les faisant courir en face de nous.

Dans l'après-midi, nous atteignîmes Kivira; mais le *Pickle* n'était pas en vue. Je campai le lendemain sur la côte pour l'attendre; mes rameurs en profitèrent pour déserter avec la *Betsy*. Arriva le *Pickle:* son équipage de retour avait également pris la fuite; il me fallut engager des Vouagouhha pour le faire reconduire; la recherche de ce nouvel équipage, la distribution des ballots, etc., nous arrêtèrent jusqu'au 31 mai.

Saïd Mezroui, que j'avais pris pour guide, m'avait assuré qu'en arrivant à Nyanngoué, il me procurerait immédiatement des bateaux, que rien ne lui serait plus facile, étant lié avec des chefs qui en possédaient un grand nombre; et c'était avec l'espoir d'atteindre la côte occidentale en deux ou trois mois, par la descente du Congo, que je m'éloignais du Tanganîka.

Franchissant des montagnes escarpées, derniers éperons de la chaîne de l'Ougoma, qui se termine du côté du lac par des pentes abruptes, nous atteignîmes Rouannda, capitale de l'Ougouhha. C'est une ville considérable, située dans une plaine très-fertile, plaine d'alluvion qui s'étend, des montagnes dont nous venons de parler, jusqu'au Loukouga, et que traversent le Lougoumba et de petits cours d'eau, affluents du Tanganîka.

Tous les habitants accoururent pour me voir, formant deux haies entre lesquelles je passai. Un malheureux mouton, enfermé dans cette ruelle où il me précédait, annonçait mon approche par un bêlement désespéré qui donnait à la scène un caractère comique.

Sorti de la ville, je m'assis pour laisser à la caravane le temps de me rejoindre; puis nous allâmes camper dans le voisinage, au delà d'un cours d'eau qui, à l'époque des pluies, doit prendre des proportions considérables.

Dans l'après-midi, un messager vint me dire que le chef se préparait à me rendre visite; mais j'appris bientôt, avec regret, que celui-ci avait tellement sacrifié au dieu de la bière qu'essayer d'atteindre mon camp aurait été pour lui d'une difficulté sérieuse; bref, le projet de visite fut abandonné.

Je voulais troquer pour du cuivre mes *sinngo-mazzis*, perles de la grosseur d'un œuf de pigeon et d'un verre opalin; malheureusement, dans une querelle de ménage Bombay avait renversé la caisse où étaient ces grains précieux; la plupart avaient été fêlés; et de ceux qui restaient, je ne pus avoir qu'un petit nombre de chèvres et quatre ou cinq morceaux de cuivre.

Ce métal, qui vient de l'Ouroua, est vendu par lingots de deux à trois livres, ayant la forme d'une croix de Saint-André, croix dont les bras ont de quinze à

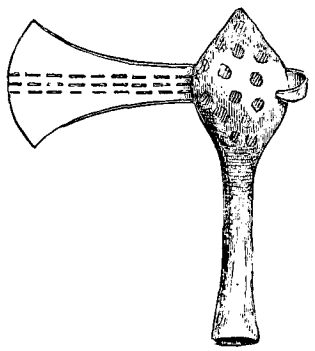
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seize pouces de long, sur deux de large et un demi-pouce d'épaisseur. Les *hanndas*, ainsi qu'on appelle ces lingots, étaient, disait-on, fort recherchés dans le Manyéma, où les sinngo-mazzis devenaient inutiles, n'ayant pas cours à l'ouest de l'Ougouhha.

Pour éviter l'emploi de nouveaux porteurs, j'avançai à mes gens le prix, en grains de verre, des rations d'un mois, et je donnai aux soldats le contenu d'une caisse de cartouches. Ce qu'ils faisaient de leurs munitions me serait difficile à dire. A Bagamayo je leur avais distribué cent trente cartouches à balle; dans l'Ounyanyembé, chaque fusil en avait reçu vingt-cinq en surplus des cartouches qui ne contenaient que de la poudre; et maintenant beaucoup d'entre eux n'en avaient pas une. Fiers de s'en être débarrassés, ils venaient me dire en souriant: *Hapana, bouana* (il n'y en a plus, maître).

En réduisant ainsi le nombre des ballots, je croyais m'être délivré de toute préoccupation à l'égard du transport; mais j'avais compté sans Bombay, dont l'ingéniosité semblait n'avoir pour but que de renverser tous mes plans. Des munitions que j'avais données aux soldats, de celles qui appartenaient à mes armes, et que j'avais réparties de manière à égaliser les fardeaux, il fit des ballots supplémentaires; de sorte qu'au moment du départ il y avait quatre charges de plus que de pagazis.

Rétablir ce que j'avais fait nous retarda nécessairement; et nous n'arrivâmes à la station que vers deux heures, par un soleil dévorant: 59° centigrades à mi-ombre; marche d'autant plus accablante qu'elle nous avait fait traverser la boue fétide de plusieurs marais.



Hache des Vouagoua. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le Lougoumba avait été passé: quarante yards de large, trois de profondeur, un courant de deux nœuds et demi, une eau étincelante en raison des nombreuses parcelles de quartz qu'elle tenait en suspension.

Jusque-là, nous avions longé la base des éperons méridionaux de l'extrémité sud des montagnes de l'Ougoma; nous quittions maintenant ces montagnes, pour nous diriger vers une chaîne de collines qui forme la ligne de partage entre le Lougoumba et le Loukouga.

Le 5 juin, surlendemain du jour où nous avions quitté Rouannda, nous partîmes pour Mékéto. Pendant cette marche, comme dans la précédente, il y eut à gravir de nombreuses collines, à passer de nombreux cours d'eau, affluents du Lougoumba et du Loukouga; la vallée de celui-ci inclinait visiblement à l'ouest-sud-ouest. Beaucoup de pistes de grands animaux furent rencontrées. Dans les endroits où avaient passé des troupes d'éléphants, la scène de destruction était surprenante.

Mékéto est bâti dans une large et profonde vallée que draine le Kaça, tributaire du Loukouga. Vue de la montagne qui la borde du côté de l'est, et par laquelle nous arrivions, cette vallée offrait un tableau à peu près complet de beauté rurale. Des champs nombreux de sorgho et de manioc contrastaient par leur verdure avec le jaune des herbes, déjà brûlées par le soleil. De petits hameaux étaient composés de huttes aux toits de chaume, groupées à l'ombre de bouquets de beaux arbres; de légères torsades de fumée d'un bleu pâle se déroulaient au-dessus des feux tandis qu'au premier plan une ligne sinueuse de végétation luxuriante longeait le Kaça: bordure épaisse d'où, par intervalles, s'échappait un rayon de soleil que réfléchissait la surface de l'eau, pareille à une nappe d'argent bruni.

Nous passâmes trois jours à Mékéto pour nous ravitailler et pour chercher des hommes qui voulussent bien venir avec nous à Kaséa, un certain nombre de mes porteurs plaidant la maladie pour se décharger de leurs fardeaux. Le chef qui demeurait au loin, et qui m'envoya un message pour s'excuser de ne pas venir me voir à cause de la distance, me donna une chèvre grasse; il fit beaucoup plus en me procurant des pagazis.

Dès qu'on sut que nous demandions des vivres, les arachides, le grain, les patates et autres denrées affluèrent. C'étaient principalement des femmes qui les apportaient, la plupart des hommes étant absents; car ainsi que les Baroua, leurs congénères, ce sont des gens de race voyageuse et commerçante.

Nos pourvoyeuses avaient les cheveux arrangés comme ceux des femmes que nous avions vues à l'entrée du Loukouga et dont la coiffure a été décrite dans les pages précédentes. Pour ornements, elles portaient des bracelets de fil de laiton, des anneaux de fer, d'airain ou de cuivre rouge autour des chevilles, des ceintures de sinngo-mazzis, et un bandeau de cauris ou de petits grains de verre autour de la tête. Souvent des raies peintes d'un rouge vif, alternant avec des raies noires, leur décoraient le haut du front, et ne produisaient pas un effet désagréable, ainsi qu'on pourrait le supposer.

Comme vêtement, elles avaient autour des reins un pagne d'une hauteur de dix-huit pouces; cette jupe, de tissu d'herbe, ornée d'une frange, s'ouvrait par devant; mais un étroit tablier, fréquemment brodé de perles ou orné de cauris, était attaché à la hauteur de la ceinture, et descendait jusqu'aux genoux.

Si les houes qu'on emploie dans ce district sont larges et pesantes, je n'ai vu nulle part de haches aussi petites, aussi inutiles: la lame est d'un pouce et demi de hauteur. Les flèches ont au contraire de larges fers à longues barbes et sont empoisonnées.

Tous les hommes portent des sifflets qui, en route, leur servent de moyen de ralliement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques Baroua arrivèrent à Mékéto pendant notre séjour; ils apportaient du poisson sec et de l'huile de mpafou qu'ils venaient vendre. Leur vue me rappela ce fait bizarre, que bien que le Tanganîka soit très-poissonneux, ses riverains ne font sécher que le *dagaa*, espèce minuscule, tandis qu'ils achètent avec empressement le poisson que les Baroua leur apportent d'une distance de cent cinquante milles et plus.

Notre première halte, après Mékéto, eut lieu le 16 juin, au village de Pakouanéhoua, chef de l'Oubâdjoua, village situé à un jour de route au delà de Kouamrora Kaséa.

Des cours d'eau sans nombre furent passés dans cette marche, entre autres le Rouhoumba que l'on confond souvent avec le Lougoumba, et qui est un des principaux affluents du Louama. Nous le traversâmes deux fois; il était alors si rapide et si profond qu'il fallut jeter une corde de lianes d'une rive à l'autre pour empêcher les hommes d'être emportés par le courant.

Beaucoup de ces petites rivières sont d'une beauté remarquable, surtout la Lougoungoua à la place où, un peu en aval du gué, elle s'est ouvert dans un grès tendre une auge de seulement huit pieds de large, mais de cinquante pieds de profondeur. Les plus jolies mousses, les plus charmantes fougères couvrent les saillies de ses berges rocheuses; et les grands arbres de ses rives, entremêlant leurs branches, forment au-dessus de l'eau une voûte de verdure splendide.

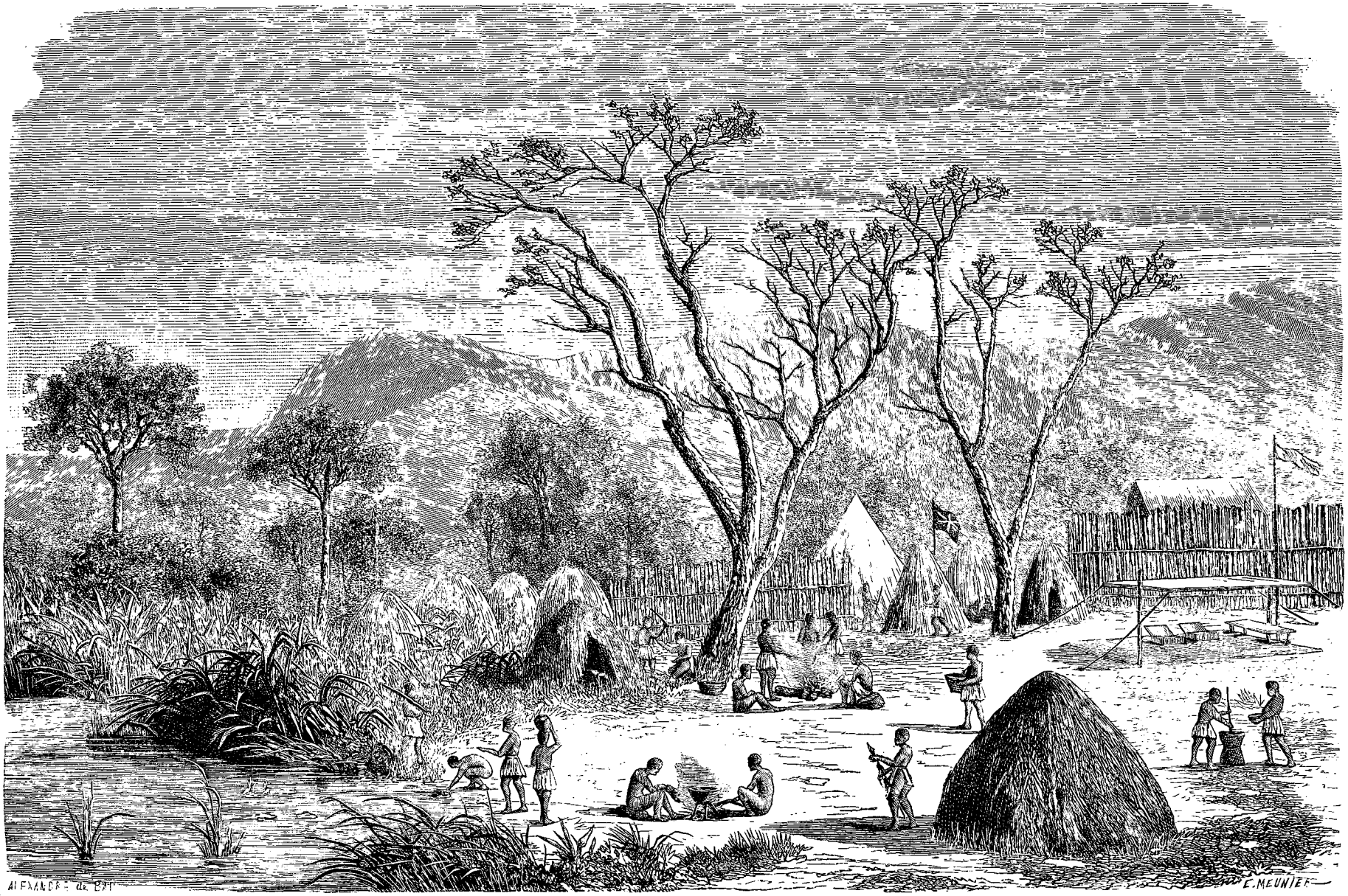
Les montagnes au pied desquelles nous cheminions rejoignaient maintenant celles de l'Ougoma, dont la vallée du Lougoumba les avait séparées jusqu'alors. Excepté celles de la girafe, qui se rencontrent rarement à l'ouest de l'Ounyanyembé, les pistes de grands animaux de toute espèce abondaient. Dans une île sableuse, les empreintes de buffles étaient tellement pressées qu'on aurait pu croire qu'un troupeau considérable avait été parqué là. Mais de chaque côté du chemin, l'herbe était si épaisse que la chasse était presque impossible.

Dans cette marche, je vis pour la première fois le *mpafou* qui donne l'huile odorante avec laquelle se parfument les indigènes. C'est un arbre magnifique de trente pieds et plus de circonférence, et dont l'énorme cime étale ses premières branches à quatre-vingts ou cent pieds du sol. L'huile est extraite de la drupe, qui a quelque ressemblance avec l'olive. Pour l'obtenir on jette les fruits dans des fosses remplies d'eau; au bout de quelques jours l'huile surnage et il est facile de la recueillir; elle est ordinairement rougeâtre, très-pure, très-limpide et d'une odeur agréable.

Un Mroua. — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition anglaise.

Avec le mpafou, il y avait d'autres arbres complétement nouveaux pour moi; un entre autres dont le bois, à la fois tendre et serré, est employé pour faire des bols et des gamelles. Un homme, que je vis à l'œuvre, venait d'abattre deux ou trois arbres de cette espèce; il les débita par billes d'une longueur à peu près égale au diamètre de la tige, qui était d'un à deux pieds. Il fendit ses blocs en deux; et avec une petite plane à une seule poignée, et bien tranchante, il en fit des écuelles aussi régulières que s'il avait été un maître tourneur. L'objet creusé et façonné, il prit une feuille rude (l'analogue de notre papier de verre ou d'émeri) et en frotta la sébille jusqu'à ce que les traces de la plane eussent complétement disparu. Souvent un bec est formé avec un couteau, et l'extérieur est décoré de sculptures. Celui-ci, dans tous les cas, est teint d'un rouge foncé. Quand le vase est neuf, ce rouge brun contraste heureusement avec la teinte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Village de Mékéto. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blanche de l'intérieur; mais la graisse et la saleté ont bientôt noirci l'écuelle et détruit son effet.

Je vis également tirer d'un bloc de bois un tambour d'une forme particulière; il fut modelé avec la même plane que les sébilles et creusé au moyen d'un ciseau en fer, dont le manche avait trois pieds de long.

Beaucoup de jungles furent ensuite traversées, des fourrés inextricables enlacés principalement de lianes à caoutchouc, de la grosseur de la cuisse et gorgées de séve. On récolterait là assez de caoutchouc pour répondre à toutes les exigences du monde civilisé.

Chaque village avait des cases à fétiche où étaient de petites idoles protectrices de la bourgade. D'autres idoles, moins soignées, étaient placées dans les champs où elles veillaient sur les récoltes. Ces images reçoivent des offrandes souvent renouvelées; à l'époque de la moisson ou des semailles, on leur sacrifie une chèvre ou une poule.

La dernière des étapes qui nous conduisirent au village de Pakouanéhoua fut la plus pénible que nous eussions encore faite : toujours par monts et par vaux, sous un soleil tombant à plomb d'un ciel sans nuage. La chaleur du sol était si grande qu'elle me brûlait les pieds à travers des semelles épaisses, des bas et des chaussettes. Respirer était faire entrer dans ses poumons le souffle embrasé d'une fournaise.

Je gagnai le village, mourant de chaleur et de soif, et l'agonie s'augmenta de la curiosité des habitants, qui se pressèrent autour de moi pour me contempler. L'eau semblait hors d'atteinte. A la fin, cependant, un vieillard charitable fendit la foule et me présenta une grande calebasse remplie du précieux liquide; si jamais un homme a été béni par moi, c'est bien celui-là. Si grande qu'elle fût, je vidai la calebasse d'un trait; le bon vieillard me la rapporta pleine, et refusa les quelques grains de verre que je lui offris, ne voulant accepter de récompense d'aucune sorte.

Les porteurs que j'avais loués à Mékéto s'étant retirés, et les indigènes me refusant leurs services, je distribuai à mes gens deux nouvelles charges de perles que je leur donnai à titre d'avance.

Saïd Mezroui, notre guide, allait devenir frère de Pakouanéhoua; je me rendis au village pour être témoin de la curieuse cérémonie. Je trouvai Pakoua assis en plein air et surveillant la peinture du front de sa femme, ce qui semblait être pour lui une affaire sérieuse. L'artiste, muni des couleurs voulues, préparées à l'huile, chacune sur une feuille séparée, étendit ses différentes teintes avec un couteau sur le front de la dame, forma soigneusement son dessin, puis enleva les bavochures, de manière à ne laisser que des lignes très-nettes.

L'opération terminée, le chef m'invita à venir chez lui. Sa case avait environ vingt pieds de côté sur chaque face. Les murs en étaient ornés de carrés blancs, jaunes, rouges, bordés de raies blanches et de raies noires. De ces carrés, les uns étaient unis, les autres semés à profusion de points blancs formés avec le bout du doigt.

Intérieurement, les parois étaient lambrissées d'un enduit très-lisse, jusqu'à une hauteur de quatre pieds. De chaque côté de la pièce se trouvait une banquette en pisé, de trois pieds de large, tapissée de nattes et faisant l'office de divan. Dans l'un des coins était une grosse pile de ces blocs de bois dont on fait des écuelles; dans l'autre, un foyer qui servait le soir et les jours de pluie. Comme dans toutes les cases des indigènes, la fumée n'ayant pas d'autre issue que la porte, l'intérieur de la toiture, où séchaient des bois d'arc et des hampes de lance, était revêtu d'une couche de suie d'un noir brillant. Un lit d'argile battue, parfaitement uni, formait le parquet.

Tout d'abord je ne distinguai rien de ce qu'il y avait autour de moi; puis mes yeux s'habituèrent à obscurité de la pièce, et je vis une grande quantité de gourdes, de vases et de marmites suspendus aux solives. L'ordre qui régnait partout prouvait que la maîtresse de la maison était une parfaite ménagère.

Vint enfin la cérémonie. Après un certain nombre de discours, Saïd et Pakouanéhoua échangèrent des cadeaux, au grand bénéfice du premier, d'autant plus qu'il m'avait emprunté les perles dont il fit présent et qu'il oublia de me les rendre. Ensuite Pakouanéhoua exécuta un air sur son harmonium; puis il fut procédé à la fraternisation. Le premier notable de la province était parrain du chef; un de mes soldats remplissait le même office auprès de Saïd. Lors donc que Pakoua eut joué son air, on pratiqua au poignet de chacun des présentés une légère incision, juste suffisante pour obtenir un peu de sang qui fut recueilli chez l'un, puis déposé sur la coupure de l'autre, où une friction l'introduisit, et réciproquement.

L'échange du sang ayant eu lieu, le parrain du chef plaça sur l'épaule de celui-ci la pointe d'une épée qu'il tenait à la main. Sur cette épée, le parrain de Saïd aiguisa un couteau; en même temps, l'un et l'autre appelèrent sur Pakouanéhoua et sur tous les membres de sa famille, passés, présents et futurs, les malédictions les plus véhémentes, si jamais il lui arrivait de briser en action, en parole ou en pensée le lien qu'il contractait, demandant qu'en pareil cas sa tombe et celle de chacun de ses parents fussent souillées par les pourceaux. La même formalité s'accomplit à l'égard de Saïd; dès lors rien ne manqua au pacte fraternel et nous nous retirâmes.

Je trouve dans mes notes le passage suivant sur Mme Pakouanéhoua : « La femme du chef est de belle humeur et de manières réellement distinguées. Je lui ai montré un miroir : c'était le premier qu'elle voyait; elle en fut un peu effrayée, mais n'osa pas témoigner sa frayeur; il en résulta une scène amusante. Elle aime beaucoup la parure; outre les ornements de cuivre, de fer et d'ivoire qu'elle porte dans les cheveux, elle a, de chaque côté de la tête, retombant devant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'oreille, un petit gland de perles rouges et blanches. Son cou est entouré d'un large collier de coquillages; un rang de ces grosses perles opalines nommées *sinngo-mazzis* lui serre la taille, et une torsade de fils de grains de verre d'un rouge sombre soutient les deux tabliers qui l'habillent. Le plus petit de ses tabliers, celui de devant, est en peau de léopard; l'autre est fait d'un tissu d'herbe frangé de grains de verre et de cauris, enfilés sur chacun des brins de la bordure, où ils forment un dessin régulier. Elle porte aux chevilles des anneaux de fer poli; aux bras, des anneaux de cuivre et d'ivoire. Un peu de sa chevelure a été rasée de manière à hausser le front, dont la partie supérieure est décorée de trois lignes de peinture d'un quart de pouce de large; la première de ces bandes, celle qui touche à la racine des cheveux, est rouge; la seconde est noire, la troisième blanche. Enfin, quand je l'ai vue, la dame était revêtue des pieds à la tête d'une couche fraîche d'huile de mpafou, qui lui rendait la peau brillante et parfumée.

Les classes supérieures de l'Oubâdjoua portent le même costume, les mêmes ornements, le même tatouage que les Vouarouas et les Vouagouhhas, et semblent appartenir à la même race. Les gens du peuple qui, autant que je puis le croire, sont les aborigènes, diffèrent complétement des notables par le costume et par les traits. Leurs femmes se font, dans la lèvre supérieure, un trou qu'elles agrandissent peu à peu, en y insérant d'abord des chevillettes, puis des morceaux de bois ou de pierre, jusqu'à faire saillir la lèvre d'un pouce et demi à deux pouces : ce qui les défigure d'une façon hideuse et les empêche de parler distinctement.

Femmes de l'Oubâdjoua. — Gravures tirées de l'édition anglaise.

Pour costume, elles ont d'un à trois coussinets de cuir, faits sur le patron des cornes de buffle; ces cornes, appliquées par leur base, ont la pointe en avant; un petit morceau de feutre d'écorce, d'environ six pouces de large sur huit ou dix de longueur, s'y accroche et sert de tablier. Les hommes ne rognent pas leur toison et la barbouillent de graisse et d'argile rouge; leur vêtement consiste en un tablier de peau. Hommes et femmes se tatouent la figure au noir de fumée : tatouage mal fait, qui leur donne l'air d'avoir été profondément égratignés par un chat dont les griffes, au lieu de sang rouge, ont fait venir du sang noir.

Mais gens de haute et de basse classe et gens des deux sexes portent, suspendues au cou ou bien attachées en haut du bras, de petites images sculptées, comme préservatifs contre les mauvais esprits. Ces amulettes sont ordinairement creux et remplis d'ordures qu'y a mises le féticheur.

Nous quittâmes le village de Pakouanéhoua le 19 juin, pour nous rendre à Pâkhânndi, où m'attendait une caravane qui devait se joindre à la mienne. Cette caravane se composait des gens de Mouinyi Hassani, d'une bande conduite par un esclave de Saïd Ibn Habib, et de deux petits groupes d'une demi-douzaine d'hommes chacun, appartenant à Mouinyi Brahim et à Mouinyi Bokhari. En tout, près de deux cent quatre-vingts individus, auxquels il faut ajouter quelques hommes libres, forgerons et charpentiers qui voyageaient pour leur propre compte avec un ou deux esclaves.

Nous ne pouvions pas espérer quitter Pâkhânndi avant que les deux caravanes eussent perdu tout un jour à échanger leurs cancans; ce ne fut que le 22 juin que la marche put être reprise. Elle se fit dans une contrée montueuse, aux sites variés et que traversent différents cours d'eau, les uns tributaires du Rouboumba, les autres du Loukouga.

Le soir nous couchâmes à Kouaséré; il y avait eu là un village prospère, qui évidemment avait été détruit dans une guerre récente, ainsi que plusieurs bourgades voisines. Des tabourets, des mortiers, des écuelles, des marmites gisaient de tous côtés dans le plus grand désordre; la moisson n'avait pas été faite.

Ce jour-là, à une heure et demie, le thermomètre avait marqué près de 38° à l'ombre, et plus de 62° au soleil. En maint endroit l'herbe à travers laquelle nous avions dû passer avait plus de douze pieds d'élévation, des tiges souvent plus grosses que le pouce, et tellement serrées qu'en s'y appuyant on les inclinait à peine. Même où l'herbe avait été incendiée, les chaumes avaient encore de quatre à cinq pieds de hauteur, et vous écorchaient la figure et les mains d'une horrible manière. Enfin, à la chaleur et aux difficultés de la route s'ajoutait l'étouffement causé par la cendre et le charbon réduit en poudre.

Partis de Kouaséré, nous fîmes plusieurs étapes dans un pays bien arrosé, où se voyaient des champs de sorgho d'une végétation luxuriante, pays populeux où nous fûmes accueillis avec une tranquillité morne, un calme hostile : les traitants n'y devaient leur sécurité qu'à leurs fusils. Néanmoins les indigènes venaient au camp nous offrir non-seulement des vivres, mais de l'ivoire et des esclaves. Ceux-ci ordinairement étaient bâillonnés; ils avaient en outre la fourche au cou, les mains liées derrière le dos, et de plus étaient attachés par une corde à la ceinture du vendeur. C'étaient, pour la plupart, des gens des environs qui avaient été pris dans les bois, à peu de distance de leurs cases; il fallait nécessairement les garder à la chaîne pour les empêcher de fuir. A part cela, ils n'étaient pas maltraités.

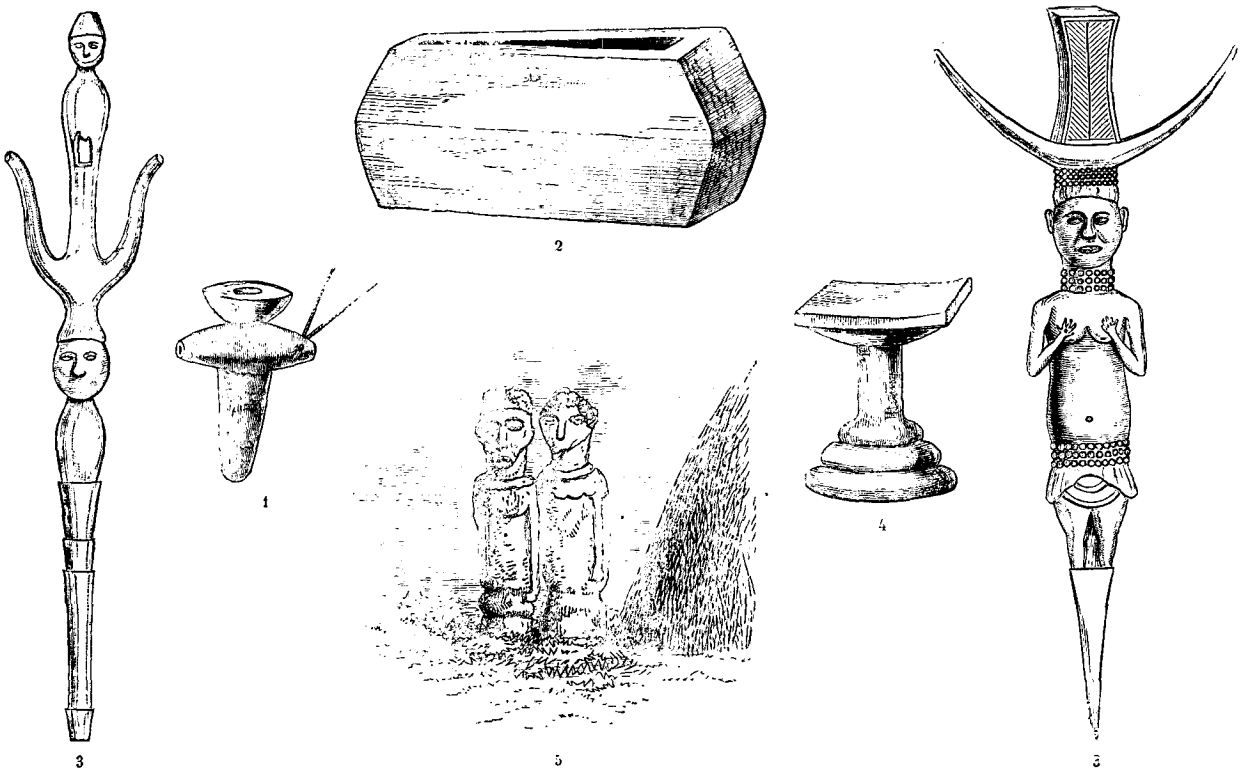
Beaucoup de villages avaient des parcs publics,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grands espaces réservés au centre du bourg et ombragés de beaux arbres. Des troncs de palmyras y tenaient lieu de bancs ; les hommes venaient s'y asseoir pour nous regarder. Les enfants et les femmes, relégués au fond de la scène, ne montraient pas moins de curiosité à notre égard.

Nous étions alors dans l'Ouhiya, dont les habitants diffèrent essentiellement de leurs voisins par le costume et les usages. Beaucoup d'entre eux ont les dents limées en pointe, ce qui leur donne l'aspect de bêtes féroces. Leurs coiffures ne sont pas moins laides que bizarres. Commun chez les deux sexes, leur tatouage est sans régularité ; et les horribles cicatrices qui l'accompagnent, cicatrices laissées par de profondes incisions faites sur le corps dans un but décoratif, sont quelque chose de repoussant. Le vêtement des hommes consiste en une jupette d'écorce ou de pelleterie ; celui des femmes, en une ceinture de peau à laquelle est supendu, par derrière, un petit carré d'étoffe, et par devant, un tablier qui se réduit quelquefois à un morceau de cuir divisé en lanières de la dimension d'un lacet de bottine, le tout n'ayant pas trois pouces de large sur quatre ou cinq de long.

Au moment de sortir de l'Ouhiya, nous nous arrêtâmes dans un village qui, d'après une coutume fort répandue en Afrique, venait d'être abandonné par suite de la mort du chef. Les habitants étaient alors fort occupés de la construction de leurs nouvelles demeures, qu'ils élevaient près de l'ancienne bourgade. Ils avaient déjà planté des arbres à étoffe autour de



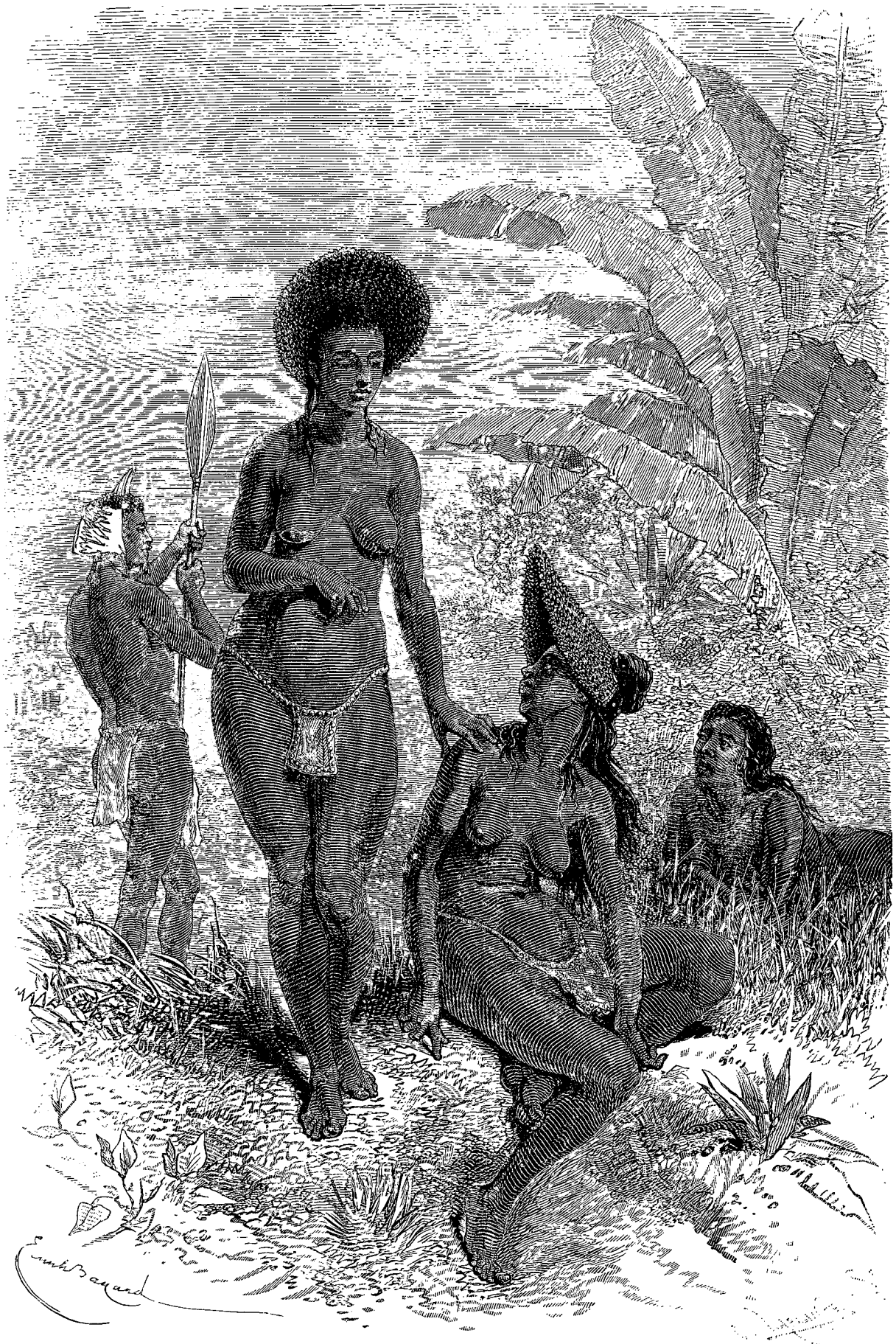
Sifflet. — 2 Tambour. — 3 Râteliers pour accrocher les arcs. — 4 Oreiller. — 5 Idoles (voy. p. 79). — Gravures tirées de l'édition anglaise.

leur village, fait la charpente de leurs cases, celle de leurs greniers, et la recouvraient d'une argile rouge prise à de grandes fourmilières (voy. p, 65).

Les huttes étaient carrées. Pour les construire, on avait d'abord enfoncé en terre, à huit ou dix pouces les uns des autres, des piquets s'élevant à quatre pieds au-dessus du sol, et qu'on avait fixés par deux liens enlacés comme dans un clayonnage. A l'extrémité de chacun des pieux, on avait attaché une longue baguette flexible et conique ; puis toutes ces baguettes avaient été réunies au sommet et reliées par des cerceaux, placés de trois pieds en trois pieds. Les intervalles qui séparent les piquets sont ensuite remplis en pisé ; et de grandes herbes recouvrent la toiture qui descend presque jusqu'à terre. Deux fortes pièces de bois, placées de chaque côté de l'entrée, plusieurs baguettes décrivant une courbe au-dessus desdits poteaux, enfin le chaume dont elles sont revêtues, forment une espèce de porche.

A l'intérieur, les murailles et la partie basse de la toiture reçoivent une couche d'argile soigneusement lissée ; le reste du toit est doublé d'un tortillon d'herbe appliqué en spirale. Comme ailleurs, la hutte n'a pas d'autre ouverture que la porte, qui sert d'issue à la fumée. Le soir, la porte est close ; et une famille de six ou huit personnes, des poules, des chèvres, des chiens, des moutons, un feu qui brûle et qui fume, sont hermétiquement enfermés dans la chambre jusqu'au matin. Comment tout ce monde-là peut-il exister sans plus d'oxygène — c'est un mystère pour moi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Homme et femmes du Manyéma (voy. p. 75). — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Remis en marche, nous traversâmes une plaine située entre deux rangs de collines abruptes et que drainait le Lohouika. Cette plaine était absolument unie, mais tout à coup la route tourna sur la droite et nous mit en face d'un versant tellement raide qu'il fallut se servir des mains et des genoux plus que des pieds. Arrivés au sommet, nous trouvâmes un plateau d'environ quinze pas de large; puis une descente, non moins rapide que la montée, nous conduisit dans une vallée riche et fertile, remplie de villages.

C'était le commencement d'un second Ouvinnza, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui est à l'est du Tanganîka. Près de quelques-uns des villages que renfermait la vallée, se voyaient de grandss idoles d'argile, les unes assises, les autres debout ou couchées; toutes ces idoles étaient placées sous de petits hangars et entourées de pots de bière et d'épis mûrs.

Plus que tous ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors, les gens de cet Ouvinnza montrent de véritables dispositions artistiques; beaucoup de leurs cannes, entre autres choses, sont des échantillons très-estimables de l'art du sculpteur.

Le lendemain, le Louboumbidjé fut passé; et, après une marche fatigante en pays montueux, nous atteignîmes Kolomammba, village situé au faîte d'une rangée de hautes collines d'où l'on aperçoit les élaïs qui entourent Rohommbo, première bourgade du Manyéma.

A cette vue, le Kiranngosi de la bande arabe improvisa un discours où il fut dit que le Manyéma était un pays dangereux, dont les habitants étaient plus perfides, plus cruels que tous ceux des contrées précédentes; qu'il fallait que personne ne demeurât en arrière, car les traînards seraient pris et probablement dévorés. Je me rassurai en pensant que j'étais trop maigre pour valoir qu'on me mangeât : à peine si l'entourage de mes os eût fait le repas d'un homme.

Bien que du village de Kolomammba on aperçût Rohommbo, il nous fallut marcher péniblement pendant des heures pour atteindre ce dernier endroit. J'arrivai à la tête de l'avant-garde; on me montra le lieu du campement — un grand espace découvert où se trouvaient trois petits villages entourés d'estacades; j'y fis dresser ma tente. Les gens étaient sales et grossiers; mais les vivres abondaient, et les bananes, les œufs, la volaille, la farine, le vin de palme nous furent apportés avec empressement.

Notre halte dura deux jours, pendant lesquels un indigène se constitua mon cornac. A chacun des visiteurs qui venaient dans le camp, il signalait mes caisses, mes livres, mes habits, mes armes; et lorsqu'on apportait mes repas, il jetait un cri d'appel qui, instantanément, réunissait une foule compacte, accourue pour me voir manger. Le spectacle, je dois l'avouer, semblait produire une satisfaction générale.

Partis de Rohommbo, nous traversâmes une grande vallée, dont les eaux copieuses se dirigent vers le lac Lânndji, le Kamolonndo de Livingstone, et nous commençâmes à gravir les montagnes de Bammbarré. Pendant des heures et des heures, nous nous traînâmes sur leurs flancs rapides, nous accrochant aux lianes de leurs grands bois, et il faisait presque nuit quand nous nous arrêtâmes au village de Koana Mina, maintenant abandonné pour un autre construit un peu plus loin.

Le lendemain matin l'escalade fut reprise. Nous suivîmes pendant une heure les zigzags du sentier; puis nous entrâmes dans une forêt épaisse, où immédiatement commença la descente.

Le côté nord de ces montagnes diffère entièrement du côté sud : au lieu de former comme celui-ci une pente continue, le versant est déchiré par d'énormes ravins. Souvent le sentier plonge au fond de l'abîme et regagne le sommet, ou se déroule au flanc du précipice. Aucun rayon, aucune brise ne pénètre dans ces profondeurs : une masse épaisse d'arbres à large cime ne permet pas d'y entrevoir le ciel. Et quels arbres se rencontrent là! Arrêté au bord d'une gorge, dont les falaises ont cent cinquante pieds de hauteur, vous voyez ces géants s'élancer du fond même du ravin, et leur tige se perdre au milieu du feuillage, à une distance égale au-dessus de votre tête. Des lianes magnifiques enguirlandent ces arbres; çà et là, un des monarques de la forêt, mort depuis longtemps, est retenu par les embrassements de ces parasites, qui l'enchaînent à ses frères pleins de vie.

Le sol, frais et humide, portait des mousses et des fougères luxuriantes. Cependant, malgré la fraîcheur de la température, on était douloureusement oppressé par l'immobilité de l'air; et ce fut avec un sentiment de délivrance que je vis réapparaître le ciel bleu et ruisseler la lumière entre les arbres, moins grands et moins pressés à mesure que nous nous rapprochions du sommet de la montagne.

Émergés de cette forêt vierge, nous entrâmes dans un beau pays de plaines verdoyantes, d'eaux vives, de mamelons boisés, de cultures étendues, où les villages étaient en grand nombre. Le premier que nous atteignîmes se trouvait à une heure et demie du fourré. En y arrivant, je me sentis dans une contrée absolument nouvelle; car bien qu'il soit convenu que le Manyéma commence à Rohommbo, sa véritable frontière, sous le double rapport ethnologique et géographique, est formée par les montagnes de Bammbarré. Pays, costume, architecture, disposition des villages, tout différait de ce que nous avions vu jusqu'alors.

Les hommes avaient pour vêtement des tabliers de cuir d'antilope de huit pouces de large, qui leur descendaient jusqu'aux genoux. Ils tenaient une lance très-lourde et avaient à la ceinture un petit couteau dont ils se servent pour manger. Les chefs étaient armés d'une courte lame à double tranchant, sorte de dague élargie et recourbée vers le bout, qu'ils portaient dans un fourreau orné de clochettes de fer et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

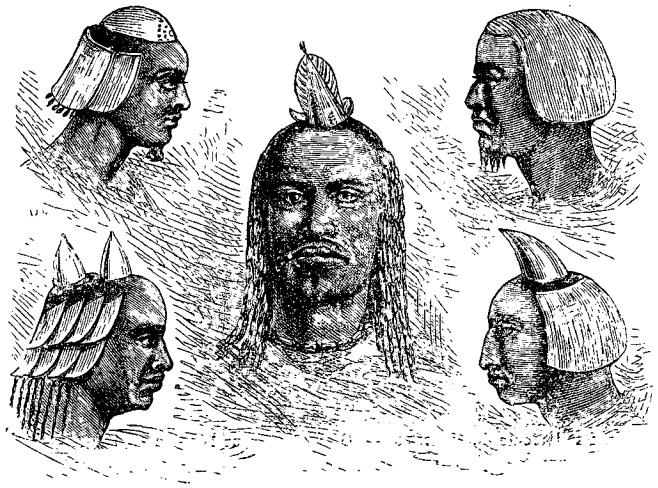
cuivre. Un ample jupon de tissu d'herbe, aux vives couleurs, remplaçait pour eux le tablier de peau.

Généralement les chevelures masculines étaient empâtées d'argile et travaillées de manière à former des cônes et des plaques. Parfois de longues écailles pendaient autour de la tête, et dans les trous qu'on y avait faits étaient passés des anneaux de métal. Entre les plaques d'argile les cheveux étaient complétement rasés.

Les femmes étaient mieux faites et plus jolies que pas une de celles que nous avions vues depuis longtemps. Beaucoup d'entre elles avaient une partie de leurs cheveux arrangés de façon à représenter la passe de ces anciens chapeaux qui ombrageaient la figure, tandis que les autres flottaient en longues boucles sur leurs épaules. Mais quelques-unes méprisant le chapeau, ou plus confiantes dans leur beauté, rejetaient leur chevelure en arrière, la nouaient sur la nuque et en faisaient des nattes qu'elles laissaient pendre.

Leur costume, des plus restreints, consistait simplement en une corde passée autour de la taille — ceinture recouverte de perles chez les riches — et en deux petits tabliers d'étoffe d'herbe ; celui de devant était de la dimension d'une demi-feuille de papier à billet, celui de derrière était un peu plus large.

Malgré leur petitesse, ces tabliers sont souvent ornés de perles et de cauris et brodés avec soin. Lorsqu'elles vont à la pêche ou travailler à la terre, celles qui portent ces jolis petits vêtements les ôtent, de peur de les gâter, et les remplacent par de petits bouquets de feuillage.



Coiffures des hommes du Manyema. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les moutons et les chèvres, aussi bien que les hommes, différaient de ceux que nous avions vus de l'autre côté des monts, et ressemblaient à ceux que Schweinfurth a rencontrés chez les Dinkas. Bien nourris, les moutons ont beaucoup de graisse ; et les chèvres hongrées deviennent d'une grosseur et d'une bonté particulières.

Nous arrivâmes ensuite à un grand village, où notre camp fut établi. Tous les gens des alentours vinrent regarder l'homme blanc, qui, pour eux, cependant n'était pas une nouveauté, puisque Livingstone avait passé plusieurs mois chez Moéné Koussou, grand chef du voisinage.

Moéné Koussou était mort et avait été remplacé par ses deux fils, Moéné Bougga et Moéné Gohé. Celui-ci vint nous voir, et offrit, de la part de son frère et de la sienne, l'hospitalité la plus large au compatriote de Livingstone, dont la conduite équitable et douce avait gagné à tous les Anglais le respect des indigènes.

Nous fûmes arrêtés là par la maladie de Mouinyi Bokhari, l'un de nos petits traitants, qui, ne se trouvant pas assez riche pour acheter des denrées, s'efforçait de vivre de terre et d'herbe, régime dont naturellement souffraient tous ses organes.

Remis en marche le 1er juillet dans un pays populeux et bien cultivé, arrosé de nombreux cours d'eau vifs et limpides, affluents du Louama, nous arrivâmes chez Moéné Bougga, qui nous fit un chaleureux accueil. Il me parla très-affectueusement de Livingstone, qui était évidemment fort aimé de toute la population.

Beaucoup de chefs vinrent nous rendre visite ; ils étaient accompagnés de leurs musiciens et de leurs servants d'armes. Deux de ces visiteurs avaient en outre un nain qui portait une crécelle et acclamait le nom de son maître, en criant : « Ohé ! ohé ! Moéné !... ohé ! ohé ! » tandis qu'il faisait craqueter son instrument. Les musiciens jouaient du marimmba, sorte de tympanon, formé de deux rangées de gourdes de dimensions graduées, sur lesquelles sont placées des touches de bois, également de diverses grandeurs, et qui, frappées avec des baguettes terminées par une boule en caoutchouc, rendent un son métallique. Ces baguettes elles-mêmes étaient de différentes dimensions ; l'artiste en changeait fort habilement lorsqu'il voulait obtenir des notes plus vibrantes ou plus étouffées.

Moéné Bôoté s'approcha d'un pas à demi dansant, qui ne le faisait guère avancer que d'un yard par minute, il s'arrêtait dès qu'il avait gagné deux ou trois yards, afin que son joueur de marimmba et son nain pussent à loisir exalter sa grandeur.

Ici les habitants semblent s'aimer beaucoup entre eux et sont décidément plus prolifiques que tous les Africains d'autre race que j'ai eu l'occasion de voir ; mais si nombreuses que soient leurs qualités, ils n'en sont pas moins anthropophages et d'une anthropophagie dégoûtante. Ils ne mangent pas seulement les hommes tués dans le combat, mais ceux qui meurent de maladie. Ils font macérer leurs cadavres dans l'eau courante jusqu'à ce que les chairs soient presque putréfiées, et les dévorent sans plus de préparation. Même procédé à l'égard des animaux ; toute charogne leur fait pâture.

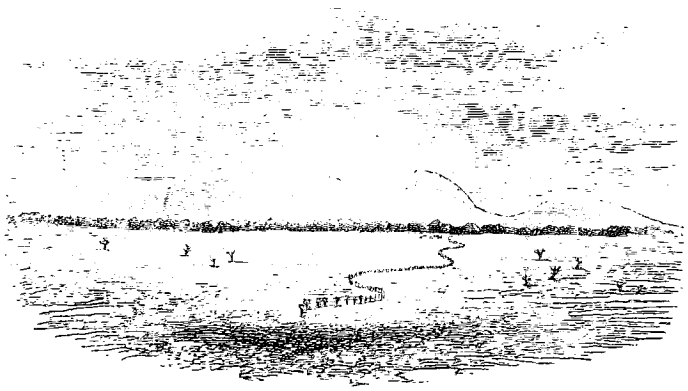
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Je fus régalé d'un chant qui vantait les délices de l'anthropophagie ; il y était dit que la chair de l'homme est bonne, que celle de la femme est mauvaise, mais qu'elle n'est pas à mépriser quand l'homme fait défaut.

En quittant la résidence de Moéné Bougga, la route nous fit passer près de nombreux villages, puis franchir par une brèche une rangée de collines couvertes d'arbres énormes, pareils à ceux du versant nord des montagnes de Bammbarré.

Il y eut là une vive alerte dont je fus la cause bien innocente. Je marchais tranquillement au milieu de la caravane ; les pigeons abondaient ; je crus pouvoir profiter de l'occasion pour me procurer à souper. Mais, au premier coup de feu, un tumulte effroyable se produisit dans toute la bande ; de l'avant et de l'arrière on se précipita vers moi, chacun demandant pourquoi j'avais tiré, et disant que dans le Manyéma on ne devait décharger son fusil que pour défendre la caravane. Mon ignorance de cette règle les avait frappés de terreur. Toutefois nous atteignîmes sans encombre le village d'un autre Moéné Bôoté, chef du bac du Louama. Nous y restâmes deux jours à débattre le prix du passage.

Le Louama est un tributaire important du Loualaba ; il naît dans les montagnes de l'Ougoma, à peu de distance du Tanganîka, non loin des sources du Lougoumba. C'est une rivière très-sinueuse, qui a beaucoup d'affluents, et dans laquelle s'égouttent de nombreuses lagunes : eaux vives et eaux mortes où les femmes du pays prennent de grandes quantités de poisson. Pour cela, chacune des rivulettes, chacun des marigots est traversé par une digue en clayonnage, allant d'une rive à l'autre, et dans laquelle on a ménagé des ouvertures coniques, analogues à celles de certaines souricières. Lorsque les eaux commencent à baisser, le poisson cherche à fuir à travers le barrage, pour gagner l'eau permanente ; c'est alors que les femmes vont à la pêche. Elles ôtent leurs tabliers brodés, les remplacent par des feuilles, prennent d'énormes corbeilles de sept pieds de long sur deux de large et de deux et demi de profondeur, qu'elles vont mettre sous les ouvertures des digues, ouvertures qui jusque-là sont restées closes. Pendant que quelques pêcheuses les débouchent, les autres prennent l'eau au-dessus du barrage et pourchassent le poisson qui, ne voyant pas d'autre moyen de salut, passe dans les trous et saute dans les paniers disposés pour les recevoir. Les femmes qui se livrent à cette pêche y prennent un plaisir extrême, à en juger par les cris de joie et les éclats de rire qu'elles ne cessent de faire entendre.



Sur la route du Manyéma. — Gravure tiree de l'édition anglaise.

Après avoir quitté ses bords et passé à gué le Loulouou, un de ses affluents, nous rejoignîmes le Louama à l'endroit de sa courbe où nous devions le traverser. Les pirogues nous attendaient ; mais comme la rivière avait là cent yards de large, comme les berges étaient hautes et que nous n'avions que trois canots, le passage dura assez longtemps, ce qui nous obligea à camper dans un hameau dont les huttes s'éparpillaient à un mille environ du bac.

La couchée du lendemain se fit à Kisimmbika, où nous arrivâmes en suivant la rive droite du Louama, et après avoir traversé beaucoup de lits de rivières entièrement desséchés. Ces lits étaient ouverts dans une couche très-mince de schiste argileux, trouée çà et là par des affleurements d'hématite.

Une partie de l'herbe avait déjà été incendiée ; tout le reste brûlait. Pendant la nuit, le rugissement de ces feux énormes s'entendait à une distance de trois ou quatre milles ; le ciel tout entier était éclairé par la flamme.

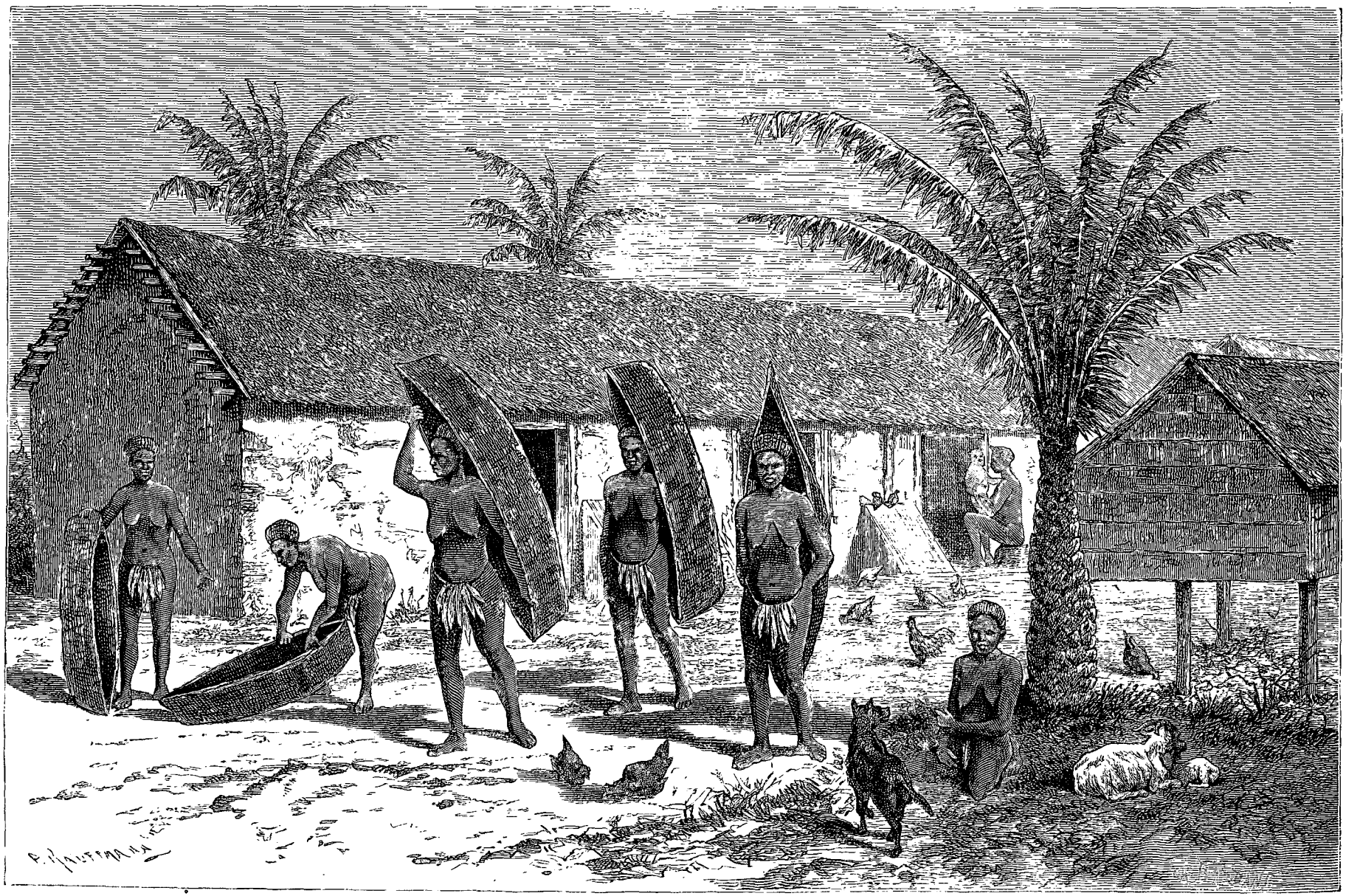
De Kisimmbika, la route se continua jusqu'au 17 juin sans longues haltes. Le soir, nous nous arrêtions dans les villages, au grand préjudice des indigènes. Comptant sur leurs fusils, mes compagnons n'approvisionnaient pas leurs bandes ; ils les envoyaient prendre non-seulement ce dont elles avaient besoin, mais ils leur faisaient rapporter des vivres pour eux-mêmes.

Les habitants se sauvaient, ou regardaient d'un air sombre ces bandits piller leurs greniers, saisir leurs mortiers, leurs gamelles, leurs meubles pour alimenter le feu où cuisaient les vivres qu'on leur avait volés.

Je distribuai à mes hommes des rations supplémentaires pour les empêcher de prendre part au pillage ; plusieurs d'entre eux ayant, malgré cela, donné quelque sujet de plainte aux naturels, j'indemnisai ceux-ci et fis châtier sévèrement les coupables, afin de montrer qu'un Anglais n'avait nulle intention de s'ouvrir un chemin par la force, de s'approvisionner par le vol.

Le 18 juillet, nous traversâmes le Loulinndi, large rivière qui dans la saison des crues ne doit pas être guéable, ainsi que le prouvait un pont d'une construction fort habile, suspendu à une vingtaine de pieds au-dessus de la surface de l'eau. Quatre grosses lianes étaient fixées, par couple, à deux troncs d'arbres situés sur les rives, l'une des deux paires à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes allant à la pêche. — Dessin de P. Kauffmann, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre pieds au-dessus de l'autre. Celle d'en bas supportait des traverses solidement nouées et reliées entre elles par un réseau de lianes. Aux maîtres câbles venaient s'attacher d'autres lianes tombant des plus hautes cimes, et des cordes transversales — toujours des lianes — prévenaient le balancement du tablier. Enfin un treillage vertical unissait les câbles superposés horizontalement et formait de chaque côté un véritable parapet. D'une construction fort ingénieuse, ce pont est le seul de ce genre que nous ayons rencontré dans tout notre voyage.

Karoungou, où nous arrivâmes ce jour-là, est une ville étendue, ou pour mieux dire un groupe de villages bâtis au penchant d'une colline. Il fut décidé qu'on y passerait la journée suivante, et qu'ensuite on irait directement à Kouakasonngo, établissement considérable situé sur la route de Nyanngoué.

Le lendemain matin, j'étais tranquillement à écrire, lorsque des coups de feu partirent du camp des Arabes. Je sortis et vis des indigènes qui fuyaient dans toutes les directions, poursuivis qu'ils étaient par les hommes des traitants. Je courus chez Hassani, que je trouvai fort ému. Voici quel était le fait : Les habitants de quelques-uns des villages où nous avions campé nous avaient suivis dans l'espoir de trouver l'occasion de nous attaquer et de se dédommager des pertes que leur avait causées la caravane. Pour faire naître cette occasion, deux chefs avaient donné l'ordre de voler un objet quelconque aux Arabes, sachant bien que ceux-ci le réclameraient.

Karoungou. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

La réclamation n'avait pas tardé à se produire ; sur quoi les chefs s'étaient rendus au camp et avaient refusé de rendre l'objet en question, — une caisse de perles, — à moins qu'on ne leur payât tout ce qui avait été volé et détruit dans leurs villages. A son tour, Hassani avait refusé, demandant qu'on lui rendît la caisse sans conditions. « Alors, viens la reprendre », avait dit l'un des chefs ; et comme tous les deux se levaient pour partir, ils avaient reçu par derrière plusieurs balles qui les avaient tués.

Je dis à Hassani que je ne brûlerais ma poudre que si l'on m'attaquait et que je ne permettrais pas à un seul de mes hommes de le soutenir contre les naturels.

Mais déjà les villages environnants étaient en flammes ; les pagazis revenaient avec des troupeaux de chèvres et de moutons, avec les enfants et les femmes qu'ils avaient pris. Les indigènes ne tiennent pas devant les mousquets.

Néanmoins, dans l'après-midi, s'étant réunis en plus grand nombre, ils semblèrent concerter une attaque. Un fils de Manyara, ami des Arabes, essaya vainement de les apaiser, et le lendemain matin nous étions entourés d'une foule criante et hurlante.

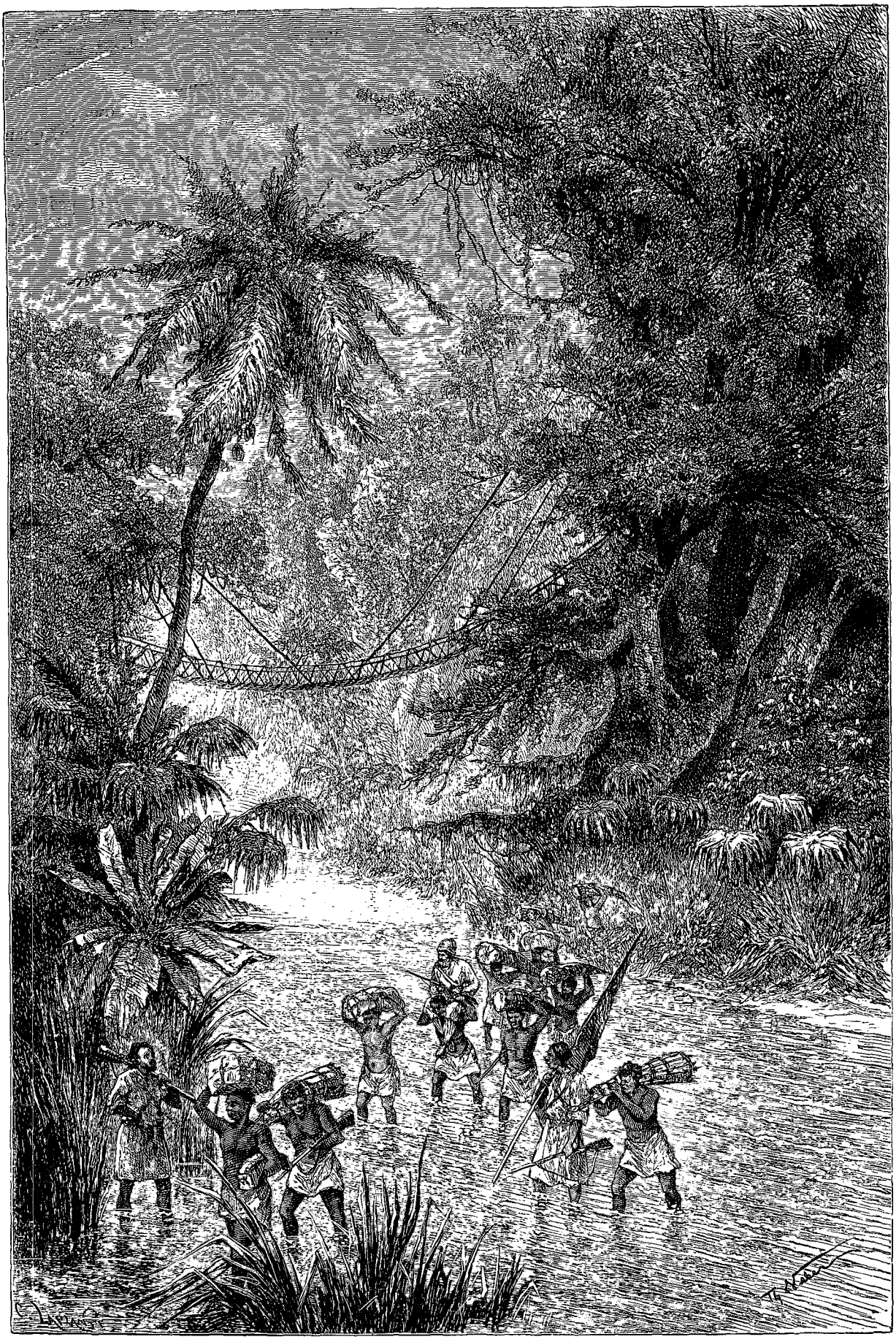
S'ils avaient été seuls, les traitants auraient continué à se battre ; mais ils craignirent les rapports que je pouvais faire à Zanzibar. De leur côté les indigènes cédèrent aux instances du fils de Manyara, et les négociations furent entamées. Des représentants des deux partis se rendirent sur les bords d'une rivière située près du bivac ; ils se rejoignirent au milieu du courant et se lavèrent réciproquement le visage. Puis les indigènes vinrent du côté où nous étions, et quelques-uns des chefs fraternisèrent avec des gens de la caravane. L'échange du sang terminé, quelques signes furent tracés sur du papier avec une plume et de l'encre. On mit le papier dans un chaudron plein d'eau, on y ajouta une charge de poudre, on fit bouillir, et tous les gens des Arabes burent de cette décoction qui fut représentée aux indigènes comme un charme d'une puissance irrésistible.

Le lendemain, nous arrivâmes au village de Manyara, situé au milieu de beaucoup d'autres, qui, sans être placés nominalement sous l'autorité dudit Manyara, le reconnaissaient pour chef. Tous ces villages avaient deux ou trois fonderies où fonctionnaient parfois une douzaine de soufflets doubles.

De là deux jours de marche nous conduisirent à Kouakasonngo. Trois Arabes de race blanche y demeuraient alors, ainsi que beaucoup de métis et de Vouamerima. Ils y vivaient confortablement dans de bonnes maisons, et envoyaient au loin des caravanes composées d'esclaves et de Vouanyamouési. L'un des Arabes employait six cents de ces derniers, tous munis d'armes à feu. Ces employés n'ont pas d'autre paye que le butin qu'ils peuvent faire et ne subsistent que de rapines. Ils chassent l'esclave, donnent à leurs maîtres un certain nombre de captifs et gardent le reste. Par la même occasion, ils achètent des dents d'éléphant pour celui qui leur fournit de la poudre ; l'homme aux six cents Vouanyamouési avait en magasin plus de trente mille livres de bel ivoire.

Comme toujours, les Arabes furent très-polis, très-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Pont sur le Loulinndi. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

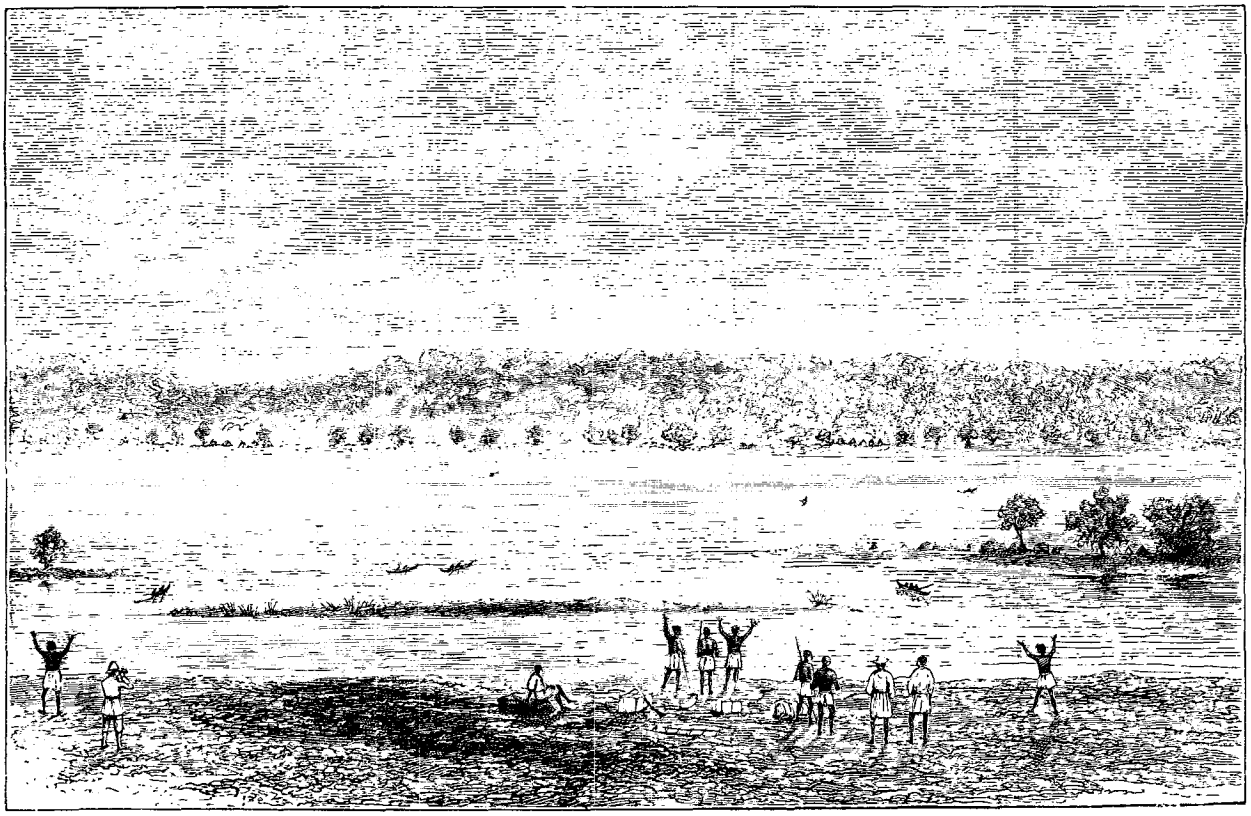
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

généreux, et je ne pus m'arracher à leur hospitalité qu'au bout d'une semaine.

Nous quittâmes Kouakasonngo le 1er août; deux jours après, nous étions en vue du Loualaba, rivière puissante d'un mille de large, aux flots troubles et jaunes, courant avec une vitesse de trois à quatre milles à l'heure, et contenant beaucoup d'îles qui ressemblent aux îlots de la Tamise.

De nombreux canots et des bandes d'oiseaux aquatiques, cherchant pâture d'un banc de sable à l'autre, animaient la scène, tandis que de grandes troupes d'hippopotames soufflant et ronflant, çà et là l'échine écailleuse d'un crocodile, rappelaient les dangers du passage.

Le soir même je m'arrangeai avec des naturels pour qu'une partie de ma bande fût transportée par eau à Nyanngoué. Mais le lendemain matin, quand j'arrivai au bord de la rivière, pas une pirogue n'était en vue. Peu de temps après, les pêcheurs allèrent d'île en île relever leurs filets et poser des nasses; aucun d'eux ne vint à nous. Ce ne fut que vers dix heures qu'à force de héler, de crier, de faire des signes, nous persuadâmes à quelques hommes d'approcher de la rive. Enfin de longs discours les



Au bord du Loualaba. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

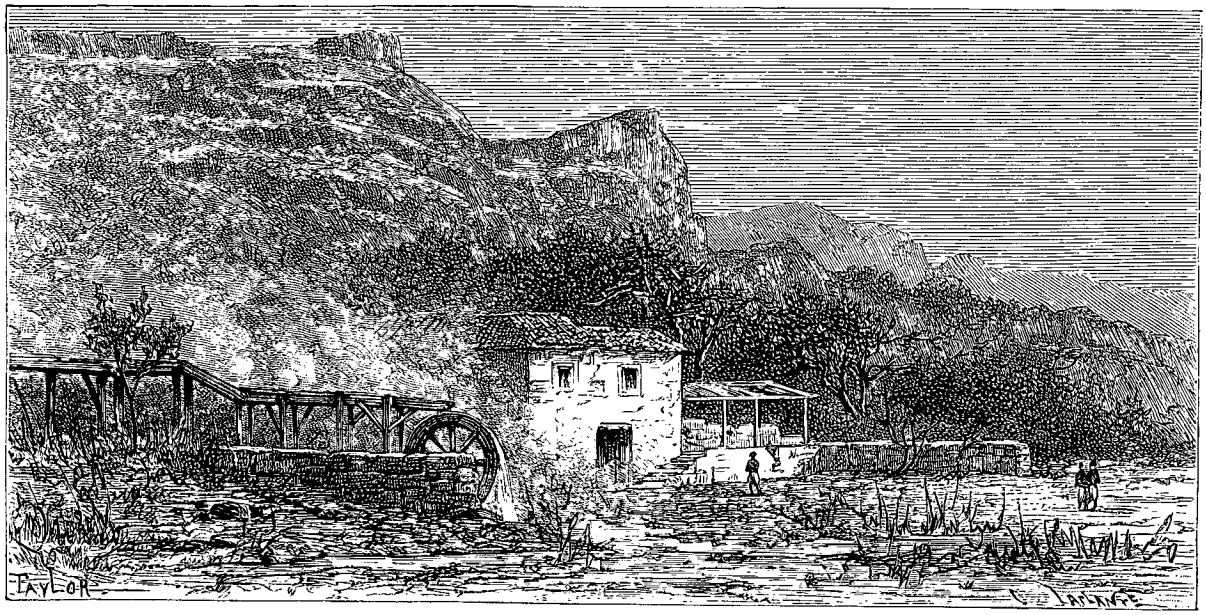
décidèrent à nous amener trois pirogues. J'en payai tout de suite la location. L'instant d'après nous étions partis.

La vitesse du courant et la beauté de la scène rendirent la descente non moins agréable que rapide. Au coucher du soleil, je vis de grandes cases sur un promontoire : c'était le commencement de la station arabe. Il y avait là un débarcadère; je sautai du canot et me rendis au village, où ma présence causa une vive surprise. Habed Ibn Sélim, un beau vieillard, surnommé Tanganîka, faisait sa prière quand on lui dit la nouvelle; il accourut, ne s'imaginant pas d'où pouvait venir un blanc qu'on lui disait être seul. Quelques mots lui expliquèrent la chose et nous fûmes bientôt de grands amis. Ma tente fut dressée près de sa demeure et un plat fumant apparut sur ma table.

J'étais enfin à Nyanngoué! Pourrais-je suivre le fleuve jusqu'à la mer? Telle était la question qui se posait alors devant moi.

Extrait et traduit par Henriette Loreau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un moulin aux Thermopyles (voy. p. 83). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE[1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XX

Kénouri. — Une sucrerie française. — L'école communale. — Un moulin mû par l'eau chaude. — Le défilé des Thermopyles. Klephtes et Spartiates.

Ce n'est pas au défilé même des Thermopyles que nous avions abordé; l'approche en est défendue par une zone de marais infranchissables. L'*Ajaccio* avait mouillé plus au sud, à peu de distance du village de Kénouri, groupe de maisons d'aspect assez misérable, entouré de quelques cultures et sans caractère pittoresque. A trois cents mètres du village, un vaste bâtiment surmonté d'une haute cheminée de briques rappelait les usines de nos pays; mais, à mesure que nous approchions, se révélaient tous les signes d'abandon et de ruine : les fenêtres étaient défoncées, les portes pourries chancelaient sur leurs gonds, les herbes sauvages poussaient dans les cours et les lézards avaient élu domicile dans une vieille chaudière abandonnée. Çà et là des tiges de fer rouillées, des portions de roues d'engrenage brisées gisant sur le sol semblaient les ossements de quelque Titan que Jupiter aurait foudroyé. Ce Titan, c'était l'industrie moderne, qui malgré sa force et sa puissance, est venue, là encore, mourir d'inanition et d'épuisement. Une compagnie française, après enquête faite par un ingénieur, avait fondé à grands frais une vaste sucrerie sur ce rivage perdu de la Locride . Louer des terres domaniales pour cultiver la betterave, faire semer la précieuse racine par les paysans des villages voisins, alimenter de sucre toutes les provinces de Grèce et de Turquie qui sont forcées d'aller s'en approvisionner à Marseille ou à Trieste, tel était le plan, fait pour séduire au premier abord et pour promettre les plus brillants bénéfices. Malheureusement les entrepreneurs n'avaient pas tout prévu : on avait compté sans le mauvais vouloir des autorités, sans l'inertie et la paresse des paysans; on avait cru au bon marché de la main-d'œuvre dans un pays où personne ne consent à travailler à moins de quatre et cinq francs par jour; on n'avait pas calculé le prix de transport du combustible et des produits; enfin, pour comble de mésaventure, il se trouva que les betteraves végétant sous l'influence de l'air de la mer étaient saturées de sels alcalins, et d'une richesse saccharine tellement inférieure, qu'on ne pouvait, en les traitant, se récupérer des dépenses d'exploitation et de la charge énorme des frais généraux. Bref, la compa-

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

ERRATUM. — A la fin de la page 80, on a omis les mots : *La suite à une autre livraison.* — La relation du commandant Cameron sera continuée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

gnie fit faillite et s'en alla vendre ses appareils en Égypte, laissant ses actionnaires réfléchir sur l'inconvénient d'implanter une industrie aussi compliquée dans un pays où ne se trouvent ni la matière première, ni la force motrice, ni les consommateurs. Ce n'est donc pas tant à la Grèce et aux Grecs qu'il faut attribuer cet échec qu'à l'oubli de tous les principes économiques auquel se sont laissés aller les promoteurs étrangers de l'entreprise.

Le didaskal (maître d'école) de Kénouri insiste pour que nous visitions l'école *démotique* (de *demos*, commune), construite par le conseil municipal aux frais des contribuables. Ce n'est qu'un petit bâtiment contenant deux salles bien éclairées et aérées, garnies de bancs et décorées de cartes géographiques et de quelques gravures, avec le traditionnel tableau noir. L'une était l'école des filles, l'autre l'école des garçons. Dans cette dernière étaient réunis une trentaine de garçons, une plaque d'ardoise pendue à la ceinture comme les jeunes élèves qu'une fresque de Pompéi représente allant au cours sous les ordres de leur pédagogue. Je priai le maître de nous donner un échantillon du savoir de ses élèves en lecture et en histoire. La lecture se fit avec la monotonie habituelle aux écoles grecques. Quant à l'histoire, c'était une sorte d'abrégé par demandes et par réponses traduit d'un ouvrage anglais et que j'ai retrouvé dans la plupart des écoles du royaume. Le maître, désignant par son nom un élève, lui posait une question, et celui-ci bredouillait la réponse le plus vite possible, à perdre haleine, ne comprenant évidemment pas la moitié de ce qu'il disait. Ce n'est autre chose que l'enseignement mutuel avec tous ses inconvénients.

Je demandai si l'on professait quelques notions d'agriculture. On me répondit qu'il n'avait jamais été question de cela. Les spécimens d'écriture étaient bons pour la plupart, bien que l'on n'ait pas adopté le système des anciens manuscrits grecs et que l'on conserve encore cette écriture cursive moderne si défectueuse.

Tous ces enfants avaient un air docile et intelligent qui était à leur éloge non moins qu'à celui du maître chargé de les instruire. Ils étaient assez proprement vêtus, presque tous en fustanelle, et semblaient vigoureux, vifs et gais, sans aucune espèce de timidité. Après avoir subi le petit examen que nous avions demandé, ils nous interrogèrent à leur tour et il fallut leur décrire les pays, les villes que nous avions visitées, les monuments, les chemins de fer, la photographie, la galvanoplastie. Ils écoutaient avec ardeur les explications que nous rendions le plus claires possible, mais qu'ils saisissaient avec une facilité et une intelligence remarquables.

Partout en Grèce, je dirai même partout où l'on rencontre la race grecque, c'est-à-dire du fond de l'Asie Mineure jusque dans les provinces les plus reculées du petit royaume hellénique, on est frappé de cette soif d'apprendre qui semble dominer la nouvelle génération; et cependant, si l'on consulte les statistiques officielles, on constate avec étonnement que la Grèce ne prend rang pour l'instruction qu'après toutes les nations européennes, avant la Russie seulement, et que quatre-vingt-trois habitants sur cent sont complétement illettrés. Les femmes surtout sont d'une ignorance telle, que sept sur cent seulement savent lire et pas toujours écrire. Il faut s'empresser d'ajouter que cette inégalité n'est pas à la charge de la race grecque, qui ne néglige aucun effort pour la faire disparaître. Il y a encore cinquante ans, on était plus préoccupé de faire le coup de fusil contre les Turcs que de lire dans l'original les tragédies d'Euripide. Presque tous les Grecs de cette génération qui existent encore ne parlent que ce patois mélangé de grec, de turc, d'italien et d'albanais, qui était alors la langue commerciale de l'Archipel, et ne savent en fait de calligraphie qu'apposer péniblement leur nom au bas d'une lettre de change. D'un autre côté, les Albanais, dont les émigrations successives ont couvert une partie du royaume, se montrent paresseux, peu soucieux de s'instruire et rétifs à la grammaire. Qu'on pense aussi au temps qu'il a fallu pour former des maîtres en nombre suffisant, et l'on ne sera pas étonné de trouver ce petit peuple encore si arriéré. Si l'on veut montrer sous leur vrai jour les progrès accomplis, il faut dire qu'en 1830 il n'existait en Grèce que soixante-dix écoles fréquentées par six mille enfants, et qu'aujourd'hui sur cent quatre-vingt-dix mille enfants de cinq à dix ans on compte soixante-trois mille élèves se répartissant entre onze cent quatre-vingt-quinze écoles communales, dirigées par seize cent treize instituteurs et quatre cent soixante institutrices. Bien que la loi ait imposé, sous peine d'amende, l'instruction obligatoire, la moitié seulement des garçons suit les classes élémentaires et un douzième à peine des filles est envoyé par les parents à la didaskallisa (maîtresse d'école). Et encore un bon tiers, filles ou garçons, sort de là n'ayant rien appris. Ces résultats obtenus en trente ans ne sont pas très-satisfaisants, en ce qui regarde l'éducation des filles; mais en ce qui concerne celle des garçons, la Grèce se place déjà à un rang honorable à côté des puissances civilisées. Le mouvement suit d'ailleurs une progression croissante et rapide, et le nombre encore trop grand des enfants qui ne reçoivent aucune instruction va diminuant chaque année.

Le didaskal de Kénouri est un jeune homme qui a fait ses études à l'université d'Athènes, et qui, n'ayant pu obtenir la place qu'il sollicitait dans une des administrations de l'État, se résigne à vivoter là avec les cinq cents francs que lui octroie le budget et les petits cadeaux en argent ou en nature que lui apportent de temps en temps les pères de ses élèves. Il s'est fait l'ami et le client dévoué de celui des notables qui paraît avoir le plus de chance d'être élu maire lors du prochain ministère, et espère, grâce à ce patronat, obtenir une rémunération plus élevée, ou même se lancer, comme satellite d'un chef de parti dans le tour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

billon politique où tout Grec, quelle que soit sa position sociale, cherche un aliment pour son activité, une satisfaction pour sa vanité, un théâtre enfin où il puisse parler et se faire voir, plus encore qu'une occasion de faire fortune.

Nous entrons un instant dans la seconde salle de l'école, où une quinzaine de petites filles sous la surveillance d'une maîtresse se livrent à des travaux féminins, broderies, devants de chemises. Elles sont assez pauvrement vêtues et n'ont pas cette physionomie ouverte et cette expression intelligente que nous avons remarquée chez les garçons.

En quittant Kénouri, nous suivons une route pierreuse qui traverse tantôt des terrains stériles, tantôt des dépressions marécageuses. A notre gauche, le mont Callidrome, semé de rochers et d'arbrisseaux épineux; à notre droite, la mer moirée d'argent et de bleu foncé, bordée au nord par les montagnes de Stylida, et se glissant entre deux caps rapprochés pour former ensuite le golfe de Lamia. Dans l'azur de la mer et du ciel qui se confondent, des mouettes blanches décrivent de grands cercles, des grives chantent dans les vignes, et au-dessus des chaumes inondés de soleil les alouettes planent en jetant leur cri joyeux. Mais bientôt le terrain change d'aspect. Sous nos pieds la terre résonne, et tout autour de nous, se couvre d'un dépôt blanc veiné de jaune et de rouge, composé de carbonate de chaux et de soufre. Des filets d'eau thermale sillonnent les environs et vont se jeter dans un petit lac voisin; un moulin alimenté par ces sources chaudes disparaît, comme une hutte de sorcière, au milieu de nuages de vapeur dont les émanations sulfureuses vous prennent à la gorge. Les montagnes sont couvertes de bois épais et sombres, et une haute muraille de rochers abrupts descend jusqu'à la route, qui est bordée, de l'autre côté, par un immense marais à moitié desséché, dont les joncs et les cares se courbent sous la brise de mer. Nous sommes au défilé des Thermopyles.

Tout a bien changé depuis l'antiquité, et les causes multiples qui modifient incessamment la croûte terrestre n'ont pas épargné ce passage fameux. Les incrustations minérales ont peu à peu surélevé le sol; les torrents qui descendent du Callidrome, chargés de sable et d'humus, ont reculé la plage; enfin le Sperchius, rivière importante qui descend des montagnes d'Agrapha, et qui se jetait plus haut dans le fond du golfe de Lamia, a dévié vers le sud jusqu'aux Thermopyles, formant à son embouchure, par des dépôts successifs d'alluvions, un vaste marais hanté de grèbes et de hérons qui a refoulé les eaux de la mer à plusieurs kilomètres. Malgré ces modifications, il est pourtant assez facile de se rendre compte de l'ancienne configuration du défilé et des diverses phases du combat où Léonidas et ses trois cents Spartiates défendirent la liberté de la Grèce contre l'armée des Perses. Voilà encore le sentier que le traître Éphialtès indiqua à Xerxès; à gauche, cette petite colline conique est celle où les Grecs se retirèrent après la mort de Léonidas et furent tous exterminés. La description d'Hérodote est exacte comme le rapport d'un officier d'état-major. Les mouvements de terrain, la tactique des deux armées sont précisés et détaillés de façon qu'après vingt siècles écoulés il est impossible de s'y méprendre.

A plusieurs reprises, le passage des Thermopyles a été attaqué. Les Gaulois, les Macédoniens, les Romains, les Turcs, tous ceux qui se ruaient sur la Grèce pour piller les temples et les trésors n'avaient pas d'autre route, et sur cette étroite bande de terre resserrée entre des marais et des pentes escarpées et sauvages, se livrèrent de sanglants combats et tombèrent bien des héros inconnus. Il en est cependant que les Grecs d'aujourd'hui n'oublient pas. Le plus ignorant des paysans, après vous avoir montré l'endroit où tomba Léonidas, vous indiquera d'un geste plein d'orgueil le rocher derrière lequel le diacre Diakos se défendit seul pendant trois heures contre quatre cents musulmans.

Pendant la guerre de 1821, les membres du clergé grec ont été les premiers, non-seulement à lever la bannière de l'indépendance, mais à la tenir haut et ferme au milieu des combats. Diakos se distingue entre tous par la loyauté et la noblesse de son caractère, par son courage et sa mort héroïque. Simple diacre à l'église de Livadie, il appelle ses compatriotes aux armes et chasse les Turcs de la ville après cinq jours de combats meurtriers. Les armes, les trésors, le butin dont il s'est emparé, il abandonne tout au gouvernement, par un sentiment de délicatesse et de désintéressement bien rare en ce temps-là. Puis, apprenant que l'armée de Méhémed-Pacha se concentre à Lamia pour se jeter sur la Grèce révoltée, il court avec ses compagnons défendre le passage des Thermopyles; mais, assailli par le nombre, abandonné des siens, il refuse de les suivre, et répond à un ami qui lui amène un cheval : « Diakos ne fuit pas. » Retranché derrière des rochers avec dix compagnons qui lui sont restés fidèles, il les voit tous succomber; son frère tombe à ses côtés; resté seul, le bras droit cassé par une balle, il se défend encore contre trois ou quatre cents janissaires. Enveloppé de tous côtés, il est terrassé et conduit à Lamia devant Méhémed-Pacha, un connaisseur en fait de bravoure, qui lui offre la vie sauve et une fortune s'il veut abjurer et servir le sultan. « Fais-moi mourir, répond-il avec hauteur, la Grèce a beaucoup d'autres Diakos. » On l'empala, et sa force d'âme ne se démentit pas un instant dans ses longues tortures.

Un an après, un autre Grec défendait aussi le défilé des Thermopyles contre une nouvelle armée turque. Odyssée, fils d'Androutzos, offre un contraste frappant avec Diakos. Autant celui-ci fit preuve de patriotisme pur, de sentiments élevés, de dévouement héroïque, autant Odyssée se montra peu désintéressé, animé avant tout d'une farouche indépendance et d'un orgueil

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

irascible, ne se battant ni pour sa patrie, ni pour sa religion, mais pour satisfaire ses instincts d'aventure et de pillage, et pour être chanté par les poëtes de la montagne, type accompli du klephte, qui ne reconnaît ni chef ni morale, vivant de meurtres et de vols par instinct comme le loup, digne représentant d'une race qui a été plus nuisible qu'utile à la cause nationale, et dont les implacables rivalités et les passions sauvages ont mis un instant en péril l'existence de la Grèce et compromis sa considération auprès des peuples civilisés. Odyssée, né en Épire et entré jeune au service du fameux Ali-Tébelen de Janina, reçut de ce despote oriental des leçons de cruauté, d'astuce, de perfidie, d'ambition sans bornes, qui étouffèrent dans son âme tout ce que la nature pouvait y avoir mis de généreux; mais sa haute stature, sa force extraordinaire, son agilité merveilleuse, et surtout sa bravoure sans égale, en avaient fait l'idole de ses soldats. Quatre fois, pendant l'insurrection, il arrêta les Turcs aux Thermopyles, batailles terribles où il combattait au premier rang, revêtu d'un costume éclatant, jetant des injures à l'ennemi et portant des coups de géant. On ramassait ensuite le butin, armes précieuses, vêtements brodés d'or, gibernes en argent repoussé, pistolets aux pommeaux ciselés et ornés de pierres rares; mais Odyssée n'avait pas la même intégrité que Diakos : ce n'était pas au trésor national qu'il envoyait ces dépouilles, mais bien dans l'asile impénétrable qu'il s'était ménagé au sommet du mont Parnasse, caverne immense, creusée dans une muraille de rochers perpendiculaires, où l'on ne parvenait qu'à l'aide d'échelles.

Odyssée. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

A partir de ce moment, la vie d'Odyssée semble appartenir plutôt au roman qu'à l'histoire. Attiré à Nauplie par les membres du gouvernement qui le redoutent et cherchent à se débarrasser de lui, il échappe miraculeusement à une tentative d'assassinat, trahit pour se venger, tue ses rivaux, et s'enrôle chez les Turcs. Pris de remords, il va se réfugier dans un monastère, cherchant l'oubli sous la robe noire du caloyer; mais ses instincts de pallikare se réveillent plus vifs que jamais à la vue d'un cavalier turc, auquel il coupe la tête. Poursuivi de nouveau par ordre du gouvernement, il se rend à un de ses anciens compagnons d'armes, qui le fait précipiter du haut des murailles de l'Acropole. Telle fut la fin de cet homme qui, à côté de services réels rendus à son pays, commit de si grandes fautes; mais si les historiens impartiaux sont sévères pour sa mémoire, la poésie et les traditions populaires ne se souviennent que du héros invulnérable, à l'œil d'aigle, au poignet de fer, dont le yatagan coupait dix têtes de Turcs d'un coup, et qui, devenu personnage légendaire sous le nom de Léonidas moderne, a survécu, grâce au prestige que les qualités extérieures exercent sur la foule.

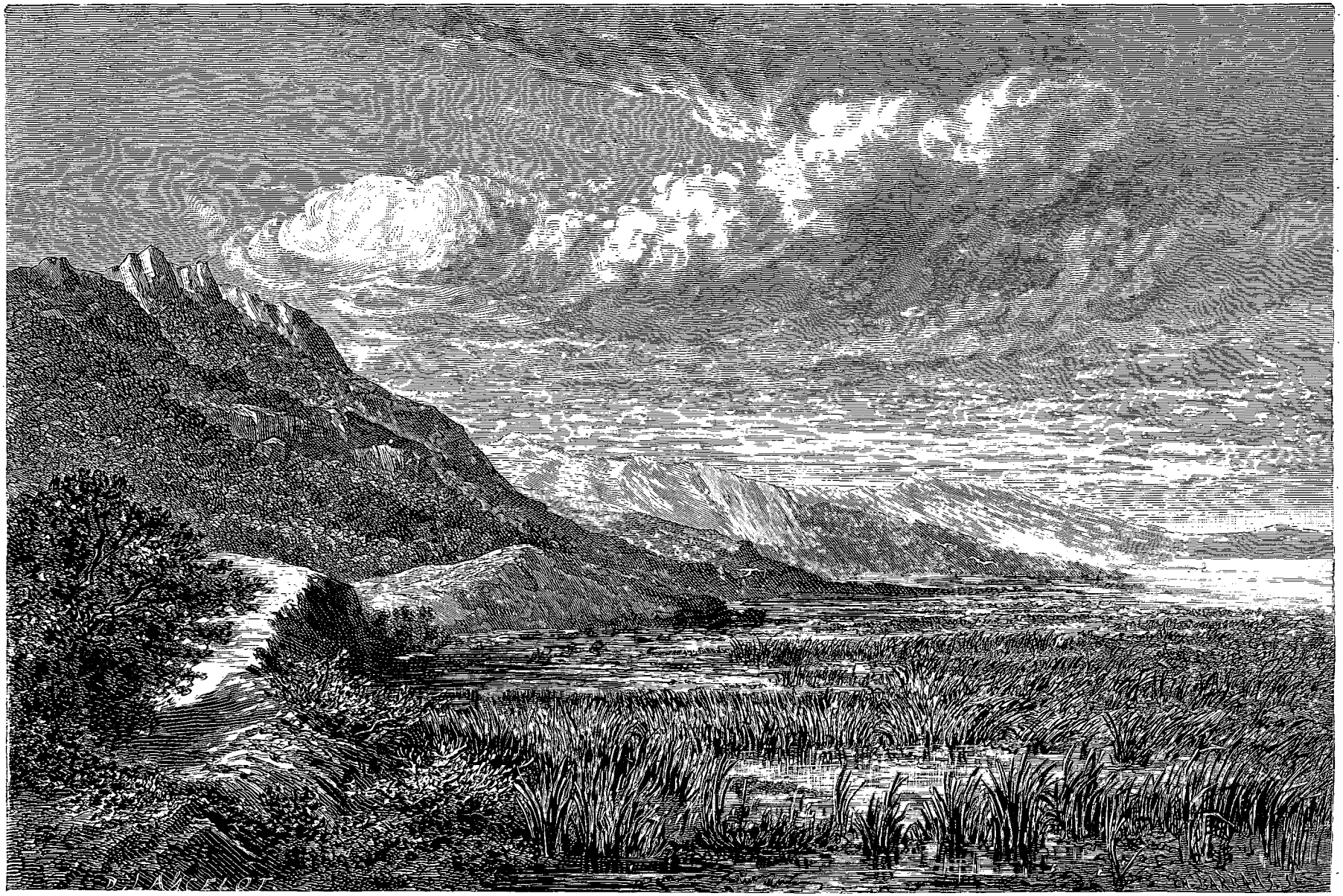
Pour nous, le nom des Thermopyles évoquera toujours plus volontiers, dans notre souvenir, la belle et noble figure du diacre Diakos qui, la croix d'une main, l'épée de l'autre, se jette au-devant des envahisseurs avec la foi enthousiaste du prêtre et l'abnégation silencieuse du vrai patriote. De celui-là, la Grèce moderne a le droit et le devoir de s'enorgueillir. Pour de moins dignes que lui, elle a érigé des statues et forgé des hexamètres.

XXI

La vallée du Sperchius. — Projets de chemins de fer en Grèce. — Conditions économiques du pays. — Lamia et la frontière. — Gardes-frontières. — Question du brigandage. — Un pacha polonais.

Devant nous, la belle vallée du Sperchius s'enfonçait vers l'ouest, entre deux chaînes de hautes montagnes pittoresques, l'Œta et l'Othryx. Une route fort mauvaise la traverse et conduit jusqu'au pied du mont Othryx, à la ville de Lamia, dont nous voyons les maisons s'étager sur une colline couronnée par une vieille forteresse. C'est ici que viendrait aboutir le chemin de fer projeté d'Athènes à la frontière, après un parcours de cent quarante kilomètres et après avoir traversé la Béotie, la Livadie et la Locride. Les lanceurs d'affaires, vendeurs à prime de valeurs qui ne représentent rien, les patriotes enthousiastes mais inexpérimentés ont prôné, les uns dans leurs prospectus, les autres dans leurs journaux, la création d'un réseau de voies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le défilé des Thermopyles. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

ferrées, sans se rendre compte du rôle que la position géographique de la Grèce lui fait dans le mouvement commercial et industriel européen. Relier ce réseau à celui de la Turquie et en faire la grande artère commerciale entre l'Occident et l'Orient, telle est leur ambition; mais la Grèce se trouve en dehors de toutes les lignes commerciales, soit maritimes, soit terrestres. Les transports prendront toujours la voie de mer de préférence à celle de terre, parce qu'elle est la moins coûteuse, et un expéditeur ne commettra jamais la naïveté de débarquer ses marchandises au Pirée pour leur faire faire un long détour au prix de cinq centimes au moins par tonne et par kilomètre, quand il a la faculté de les conduire à Trieste, à Salonique ou à Marseille en moins de temps et en ne payant qu'un centime. Quant au chemin de fer qui, s'embranchant sur celui de Lamia, traverserait les redoutables chaînes du Pinde jusqu'à Avlona, sur l'Adriatique, ce serait là une folie ruineuse dont pas un homme d'État un peu sensé ne voudra se rendre solidaire. Une ligne commerciale d'une construction si coûteuse, et qui exigerait trois transbordements est absolument impraticable.

Les gens qui croient à la régénération de la Grèce par les chemins de fer citent l'exemple des États-Unis, où les lignes ferrées ont précédé et développé la civilisation. C'est parfaitement vrai; mais avec un chemin de fer qui ne coûtait que cent vingt mille francs au plus par kilomètre, les Yankees faisaient pour plus de cent millions d'affaires, et jetaient des milliers d'immigrants dans des contrées immenses et d'une richesse merveilleuse. Rien de tout cela n'est possible dans un pays peu étendu et dont les productions seront toujours restreintes. Ce ne sont pas les quelques balles de coton que produisent les environs de Livadie, les quelques ballots de peaux que fournit la Phthiotide, qui alimenteront le trafic d'un chemin de fer : un seul train transporterait les produits de l'année. Ruiner huit ou dix mille actionnaires pour satisfaire les intérêts d'une centaine de propriétaires ne me semble pas une spéculation bien favorable au pays. Un réseau de bonnes routes carrossables, quelques chemins de fer très-courts, à petite section, construits économiquement et reliant les villes de l'intérieur avec les ports, paraît être la combinaison qui développera le plus sûrement les ressources et la richesse du royaume.

Nous traversons de grandes prairies semées de bouquets de bois et remplies de troupeaux de bœufs ou de chevaux. Toute cette vallée, de cinquante kilomètres de long sur dix à douze de large, est d'une grande fertilité. On obtiendrait de magnifiques résultats si par d'habiles dérivations on se servait des eaux du Sperchius et de ses affluents pour irriguer cette belle plaine. Malheureusement, une des conditions les plus essentielles pour le développement de la propriété et de l'agriculture manque ici : la sécurité. On est toujours sur le qui-vive et moins tranquille que dans le Far-West, dans le voisinages des Têtes-Plates, ou des Apaches. La frontière n'est pas loin; elle court là-haut sur la cime de ces montagnes qui dominent Lamia et la vallée, et à quelques heures de cette préfecture, sur le territoire turc, s'organisent ces bandes de brigands qui tombent ensuite à l'improviste sur la Grèce, pillant les paysans, rançonnant les propriétaires, enlevant les voyageurs, trompant toute surveillance par la rapidité de leur course.

« Eh bien mais, et les gendarmes? » s'écriera naïvement un bourgeois de Paris. Il y a des gendarmes en Grèce, et ce sont même d'excellents soldats, n'épargnant ni leur peine ni leur vie; il y a outre cela des gardes-frontières, tous braves montagnards bien armés, pouvant rivaliser d'agilité avec les brigands dont ils sont les ennemis acharnés.

Le gouvernement dépense pour cela deux millions par an, et mille hommes d'élite sont employés à cette rude tâche; mais ce n'est pas assez encore, et les brigands s'échappent comme à travers les mailles d'un filet trop large.

Le sergent qui nous accompagne avec huit hommes est expert dans cette chasse à l'homme et nous en raconte les péripéties, les fatigues et les dangers. Avec une pareille étendue de frontière à parcourir et à surveiller, c'est presque un hasard, à moins d'une dénonciation, que de pouvoir surprendre une bande. Pendant qu'on garde un passage, elle s'échappe par un autre, avertie et guidée par les bergers; et ce n'est plus dans le voisinage qu'on la trouvera le lendemain, mais à huit et dix lieues de là. On en a vu franchir soixante kilomètres en une nuit, à travers des sentiers presque impraticables. Quand on se rencontre, on ne se ménage guère; et si parfois des brigands sont tués, il n'arrive pas moins souvent que des gendarmes tombent victimes de leur devoir. Un mois avant notre voyage, deux soldats se présentèrent inopinément devant la hutte d'un berger, dans une gorge du mont Othryx, cherchant un brigand qu'ils poursuivaient depuis la veille. Le berger tue l'un des soldats d'un coup de fusil, pendant que le brigand, s'élançant de sa cachette, prend l'autre à la gorge et lui plonge un couteau dans le ventre. « Je sais qui a fait le coup, nous dit notre sergent, ils me le payeront! » C'est une vendetta à mort entre ce brave homme et ces bandits, et il ne sera content que lorsqu'il leur aura logé une balle dans la tête.

Si l'on veut s'expliquer l'existence des brigands en Grèce, il ne faut pas oublier que ce pays, comme les provinces turques voisines, est sans routes et n'a que fort peu de villes ou de villages; d'immenses espaces sont inhabités; plus des trois quarts du royaume sont couverts par des montagnes sauvages hérissées de rochers et de maquis, et hantées seulement par les bergers vlaques et les vautours. Les brigands vivent là par petites troupes, tapis pendant le jour dans des cavernes inaccessibles ou sous des buissons impénétrables, comme des hyènes, dont ils ont d'ailleurs l'allure et la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

férocité. Pendant la nuit, ils se déplacent pour dérouter la gendarmerie; et quand ils ont faim, ils fondent à l'improviste sur des fermes isolées, où ils se font donner des vivres et même des vêtements, s'assurant la discrétion du paysan par des menaces que le malheureux sait bien ne pas être vaines. Les bergers, par instinct et par nécessité, sont leurs complices et souvent leurs auxiliaires; ce sont eux qui les renseignent sur les mouvements de troupes, qui les avertissent du passage d'un marchand, du voyage d'un riche propriétaire, qui font le guet pendant qu'on enlève la victime. En retour de ces bons procédés, les brigands respectent les troupeaux que les Vlaques gardent sur les hauts plateaux, et souvent même leur réservent une part du butin.

Quand une personne de bonne prise a été enlevée, elle est emmenée dans le repaire le plus sûr, le plus écarté, et doit discuter le chiffre de sa rançon. Au bout de plusieurs jours, quelquefois de plusieurs semaines, pendant lesquelles d'ailleurs le prisonnier n'est pas maltraité, les brigands consentent à une diminution, et par l'intermédiaire d'un compère, le plus souvent d'un berger, font remettre à telle personne désignée l'engagement signé par leur otage. Mais malheur à celui-ci si le payement de la somme convenue est refusé : une de ses oreilles, suivie bientôt de la seconde, soigneusement expédiée à sa famille, fait auprès des parents récalcitrants l'office du billet jaune ou vert du percepteur qui réclame une contribution en retard. En cas de refus, on le massacre pour servir d'exemple. Dès que la rançon est arrivée au campement, le prisonnier est relâché, après avoir juré de ne parler à qui que ce soit de ce qu'il a vu ou entendu. Plusieurs propriétaires de la Phthiotide, exposés à de fréquentes visites de ce genre et peu protégés par le gouvernement, ont préféré s'entendre avec les brigands et leur payer une somme annuelle, sorte de tribut qui leur assure à eux et à leurs biens toute sécurité. Un grand propriétaire, qui habite Athènes, disait devant moi à un de ses fermiers : « Quand ils demanderont un mouton, tu en donneras deux. » Est-ce bien moral? Je ne sais trop; mais en pareille circonstance vous en eussiez fait peut-être tout autant, ami lecteur, parce que refuser ou dénoncer les coupables, c'est s'exposer infailliblement au pillage, à l'incendie et au meurtre.

On a dit que les habitants du pays étaient complices des brigands, brigands eux-mêmes; c'est une pure calomnie. Les paysans grecs, sauf dans quelques rares villages peuplés d'Albanais, n'ont jamais soutenu les brigands, mais ils les craignent et les tolèrent par peur. Ils ne porteront pas la main sur vous, ils vous plaindront même; mais ils ne vous préviendront pas de l'embuscade qui vous attend au détour du chemin, à deux pas de leur village. Pendant longtemps le gouvernement n'a rien fait pour la répression; et quand on a femme et enfants dans la maison, chèvres et baudets à l'étable, lopin de terre aux environs, on ne s'insurge pas de gaieté de cœur contre des bandits qui sont partout où on ne les attend pas et nulle part où on les cherche. On est bien un peu exploité, mais l'on garde ses oreilles. Quand des villages ont tenté de résister, les représailles ont été tellement atroces que la terreur régnait pour longtemps dans toute la contrée. Les coupables ne sont donc pas les paysans, mais bien les chefs de pouvoir qui restent inactifs, et d'autres personnages qui, peu scrupuleux sur les moyens de parvenir, se sont servis du brigandage comme d'un moyen d'intimidation pour enlever les élections.

Après le sinistre épisode de Marathon en 1870, le gouvernement grec, saisi de honte et humilié de l'arrêt rendu contre lui par l'opinion publique en Europe, se résolut à agir vigoureusement. L'armée entière fut employée à traquer les brigands.

Les mesures énergiques prises partout et le concours apporté par les autorités turques de Thessalie obtinrent un plein succès. Aujourd'hui le brigandage a disparu; mais il ne faut pas s'y tromper, les éléments n'en sont pas détruits pour cela : ils existent toujours à l'état latent; et un jour ou l'autre, qu'une crise politique éclate à Athènes, que l'hostilité des races en Turquie amène un conflit et un réveil de la question d'Orient, que le pacha de Larissa soit seulement moins bien disposé, on verra les brigands reparaître et jeter la houlette du berger pour reprendre leurs fusils cachés dans les broussailles de la montagne.

Pendant que le chef de notre escorte nous retrace les épisodes dont ces pics déchirés et ces ravins sombres qui se dressent là devant nous ont été le théâtre, nous approchons de la ville. Nous longeons un ruisseau limpide, bordé de beaux peupliers, et nous atteignons bientôt les premières maisons, coquettement peintes et entourées de jardins, où les dames de la ville surveillent leur lessive. Des rues escarpées montent jusqu'à la vieille ville, dont les maisons turques et les minarets décapités rappellent le long séjour qu'y firent les Ottomans. Au haut d'un rocher abrupt, une forteresse turque dresse ses créneaux sur un soubassement antique, mais le fanion à croissant d'argent sur fond rouge et les queues de cheval ont été remplacés par un gigantesque drapeau grec rayé de blanc et de bleu qui flotte au vent.

En rendant visite au préfet de la province, je trouvai chez lui une de mes anciennes connaissances, le gouverneur de Thessalie, Osman-Pacha, Polonais au service de la Porte, administrateur actif et énergique autant que général habile, qui venait à Lamia pour concerter avec les autorités grecques les mesures à prendre contre les chefs de bande qui s'étaient réfugiés dans le Pinde. Son chef d'état-major était un Turc de Koniah, bonne et honnête figure de soldat, empreinte de cette impassibilité morne que donne le fatalisme, et de cette résignation muette du serviteur qui n'est pas payé depuis dix-huit mois. Pendant que l'on dégustait le café d'usage, on causa naturellement des brigands, et Osman-Pacha ne voyait d'autre moyen

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de les exterminer qu'une entente complète et sincère entre les deux pays. « Que les bandes, disait-il, ne trouvent plus de refuge ni d'un côté ni de l'autre de la frontière. Cantonnez chez vous les bergers; nous, en Thessalie et en Épire, nous garderons leurs femmes et leurs enfants en otage, et le premier d'entre eux qui abritera un brigand sous sa hutte, je l'embarque en quarante-huit heures pour Mossoul. »

Je fis part de mon projet de traverser les montagnes d'Agrapha, si curieuses par leurs populations; mais le pacha et le préfet me le déconseillèrent fort. Ce labyrinthe inextricable est le bureau de recrutement et le sanctuaire du brigandage; y pénétrer, c'était m'exposer pour le moins à être volé et insulté. J'étais fort ennuyé de ce contre-temps, et je ne me rendis pas sans peine, aux arguments et aux instances de mes deux interlocuteurs. On vint à parler des progrès de la Grèce, auxquels le gouverneur de Larissa eut l'air de croire et de s'intéresser, et l'on discuta vivement les projets de chemin de fer qui étaient à ce moment à l'ordre du jour à Athènes.

Osman-Pacha se montrait, lui aussi, fort incrédule sur la valeur d'une pareille conception au point de vue financier. « D'ailleurs, dit-il, le complément indispensable de cette œuvre serait le prolongement de la ligne jusqu'à Salonique, et ne croyez pas que le gouvernement ottoman veuille le concéder ou le construire. Au point de vue commercial, ce tronçon ne peut rien lui rapporter; au point de vue politique, il peut avoir de graves inconvénients, en facilitant les relations et les échanges d'idées entre les Grecs du royaume et les populations de même race sujettes du sultan. » Pendant notre conversation, le chef d'état-major Suleïman-Bey, qui n'entendait pas un mot de grec ni de français, s'était accroupi sur un divan et fumait une cigarette, les yeux vagues et perdus dans je ne sais quelle rêverie confuse; dans la rue, les cavaliers d'escorte, assis à la turque contre la muraille, rêvaient en suivant d'un œil terne et alourdi la fumée de leurs tchibouks. Au même instant, dans les yalis du Bosphore, les pachas rêvaient en égrenant leur chapelet, se laissant aller à des extases engourdies que bercaient le bruissement d'ailes des tourterelles dans les cyprès et le frôlement de la mer le long du rivage. Rêver toujours, faire le kief comme ils disent, semble être la seule jouissance de ce peuple venu des steppes de l'Asie centrale; mais rêver c'est s'anéantir, et s'anéantir est une lâcheté.

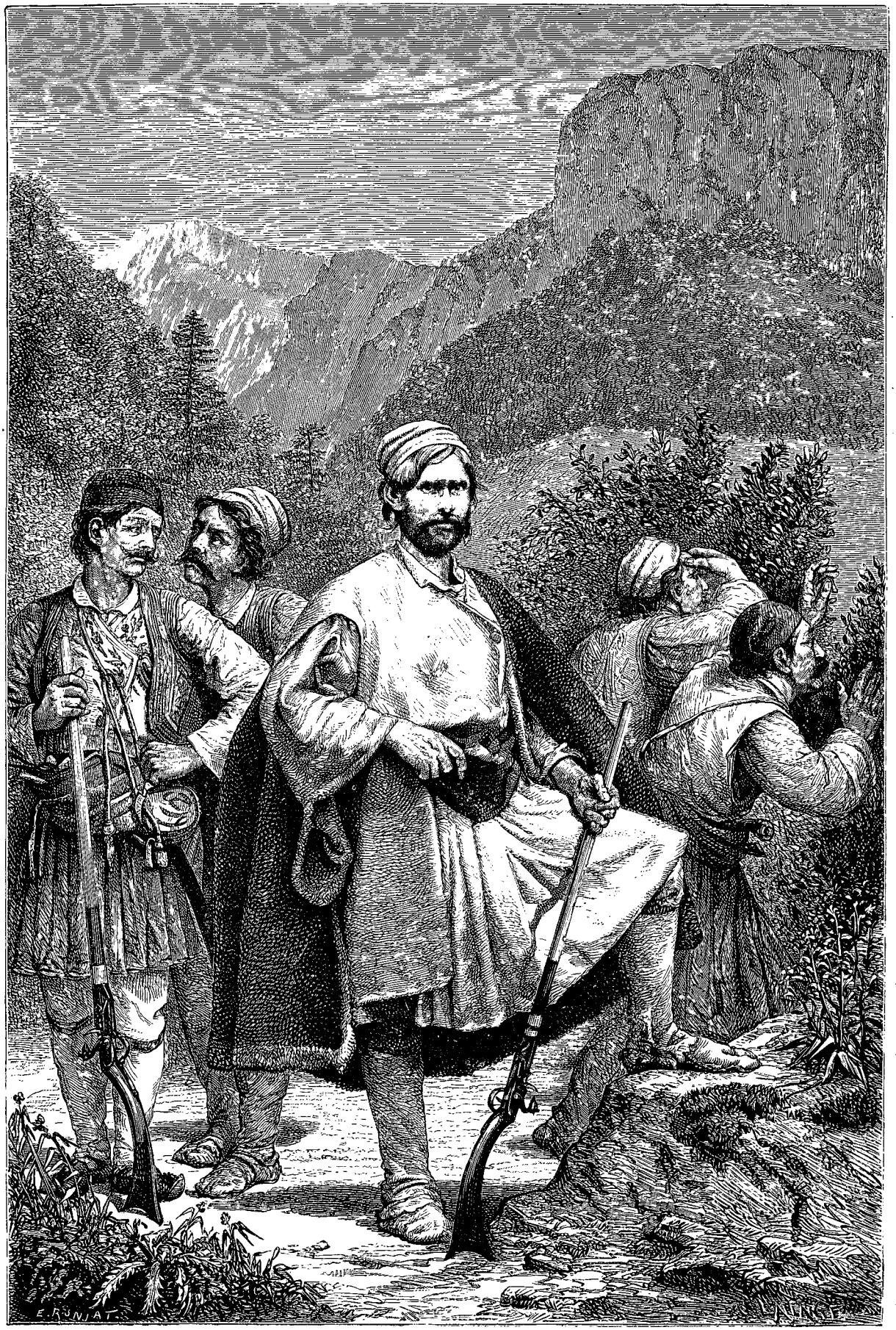
Dame de Lamia. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

En face de la préfecture, dans le principal café de la ville, officiers de la garnison, fonctionnaires, curieux vieux et jeunes, riches et pauvres, péroraient d'un air animé et gesticulaient. On discutait des plans d'expédition, on commentait les discussions de la Chambre, on agitait à grands renforts de discours les prochaines élections municipales.

Le contraste entre les deux races était frappant, et Osman-Pacha devina mes réflexions. « Défiez-vous de l'apparence, me dit-il, en me montrant du doigt ses cavaliers endormis au soleil; vous voyez ces hommes : ce sont des soldats d'une solidité et d'une fidélité à toute épreuve. Du moins ceux-ci croient à leur Dieu; tandis que ceux-là, continua-t-il en me désignant du regard les groupes animés du café, c'est tout au plus s'ils croient au diable; et puis parler n'est pas agir. »

Après une longue conférence très-amicale avec le préfet et le chef de la gendarmerie, le pacha se leva, nous donna une poignée de main toute militaire et remonta à cheval. « Vous savez, me dit-il, que dans mon pays d'adoption il est d'usage de donner un con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Brigands et bergers. — Dessin de E. Ronjat, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

seil à celui que l'on quitte; laissez-moi vous en donner deux. D'abord, n'allez pas vous promener dans les montagnes d'Agrapha. Mon second conseil, le voici, ajouta-t-il plus bas, en se penchant vers moi : ne prenez pas d'actions du chemin de fer d'Athènes à Lamia. » Il salua de la main les officiers grecs qui s'étaient levés, et s'éloigna suivi de son chef d'état-major, qui pendant trois heures n'avait pas ouvert la bouche.

Nos projets se trouvaient complétement modifiés par la recommandation de notre ami le pacha, qui savait bien ce qu'il disait. A bon entendeur salut !

Périclès en fut enchanté. La perspective d'une visite chez les Vlachopimènes de l'Agrapha et du Pinde ne lui était rien moins qu'agréable, et les études ethnographiques lui tenaient moins à cœur que la conservation de ses oreilles et de sa batterie de cuisine. Pour être bien sûr que nous ne reviendrons pas sur notre décision,' il voudrait nous faire partir immédiatement et nous mener coucher au kani des Thermopyles, au milieu des marais et des moustiques; mais nous préférons accepter pour la nuit l'hospitalité que nous offre fort aimablement le préfet de Lamia, et après d'intéressantes conversations sur l'état du pays, nous montons à la citadelle pour assister au coucher du soleil, qui disparaît, accompagné de nuages sanglants, derrière ces hautes montagnes sombres et mystérieuses que nous avons le regret de laisser derrière nous sans les explorer. A nos pieds, les jardins s'enveloppaient d'ombre et de silence, les rues et les places se piquetaient de lumières; à six heures, un coup de canon ébranla l'air, et les échos de la montagne y répondirent. On amena le pavillon national, et les clairons de la garnison, réunis sur la place, parcoururent la ville en sonnant la retraite, alternant avec les trompettes de la cavalerie, au timbre plus grave et plus austère. Les dernières lueurs du couchant avaient disparu; c'était l'heure où dans les ténèbres les brigands relèvent la tête et, avec la ruse et le flair du fauve qui voit dans la nuit, se glissent le long des ravins, croisant leur piste pour dérouter les chasseurs, c'est-à-dire les gendarmes, ou descendent dans la plaine, à l'affût d'une proie ou d'une vengeance.

XXII

Difficultés du départ. — Les agoyates. — Le sergent Alexandros. — Boudounitza et son château franc. — Un pappas mendiant. — Le bas clergé en Grèce. — Vue sur la vallée du Céphise. — Kani de Dernitza.

Le lendemain au point du jour, la diane nous réveille, mais Périclès se fait attendre; les agoyates (muletiers) et leurs bêtes sont on ne sait où, et n'arrivent qu'une heure après, en gens peu pressés et encore endormis. Le chargement ne se fait pas sans difficultés ni discussions. Au moment du départ, on s'aperçoit que l'une des mules de bagages boite, qu'une autre est déferrée des deux pieds de devant, et que l'on a oublié les licols. Bref, neuf heures sonnent avant que nous soyons en selle. Ces contre-temps, qui doivent entrer en première ligne de compte dans un voyage en Grèce, et sont chaque jour, à l'heure du départ, une cause d'ennui et de contrariété pour le touriste, ne tiennent pas à de la mauvaise volonté des agoyates. Ce sont bien là les meilleures gens du monde, mais de vrais Orientaux, c'est-à-dire imprévoyants, insouciants, et ne connaissant pas le prix du temps et de l'exactitude. Ils sont dociles, patients, sobres, infatigables, indifférents à la chaleur ou à la pluie, à la soif ou à la faim, ne se préoccupent jamais de la longueur des étapes, mais ils sont lents à charger et à se mettre en marche. A la nuit tombante, ils s'arrêtent au premier kani venu, jettent une poignée d'orge à leurs bêtes, croquent un oignon, avalent un verre d'eau claire et s'endorment dans un coin, roulés dans leurs manteaux de laine brune. Ils ne comprennent pas que tout voyageur ne fasse pas de même; et pour peu que votre drogman n'ait pas l'énergie et l'autorité nécessaires pour leur en imposer, vous vous trouvez exposés à des retards fâcheux dans votre itinéraire, et surtout à quelques-unes de ces nuitées que l'on marque d'une croix noire sur son carnet de voyage.

Nos chevaux appartiennent à cette race de Thessalie illustrée par Phidias, et qui se distingue par ses qualités de résistance et d'adresse. Petits et maigres, mais nerveux et sobres, ils rendent les plus grands services dans ces contrées où les routes ne sont que des sentiers de chèvre. Nous reprenons le chemin de la veille, accompagnés de huit gardes-frontières au jarret d'acier, qui suivent nos chevaux de ce pas allongé et élastique particulier aux montagnards grecs. Bien qu'ils fassent partie de l'armée régulière et qu'ils soient organisés en régiments, ils ne portent pas le pantalon et la tunique européenne comme les autres corps. Leur uniforme est tout national : la fustanelle à mille plis, la courte veste de laine blanche ouverte sur la poitrine, couverte de soutaches noires et rouges, et dont les longues manches flottent par derrière, les hautes guêtres de laine entrées dans les babouches rouges à bouts recourbés; sur la tête, le petit fez coquettement posé sur l'oreille. Ils se rasent avec soin et ne portent que les moustaches, qu'ils retroussent en crocs.

A eux comme aux gendarmes on peut se fier en toute sécurité. Si l'on est attaqué, ils se feront tuer en vous défendant. En 1870, lors de l'arrestation des touristes anglais par la bande des Arvanitakis, deux des gendarmes qui les accompagnaient furent les premières victimes.

Le sergent qui commandait notre petite escorte était un grand et beau garçon, à l'air sérieux, intelligent et ouvert; la taille serrée comme un premier sujet du ballet de l'Opéra, causeur sans familiarité, empressé sans servilité, en homme qui se sent votre égal, destiné par les hasards du moment et des circonstances sociales à vous guider pendant une journée et à se faire casser la tête à votre service, si l'occasion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Gardes-frontières. — Dessin de E. Ronjat, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'en présente. Tout en arpentant la route à nos côtés, il nous contait son histoire. Il était né à Trikala, en Thessalie; son père y exerçait la profession de tailleur, et, tout en lisant le *Siècle* et le *Néologos* d'Athènes, confectionnait des caftans vert-pomme pour les mamamouchis de la localité.

Un jour, le percepteur des contributions ayant probablement acheté au pacha plus cher qu'à l'ordinaire la faveur de prélever l'impôt, voulut s'en récupérer sur les contribuables; mais notre tailleur, en vrai Grec qu'il était, c'est-à-dire en homme connaissant ses droits, ne voulut payer que la cotisation habituelle et légale. Les vexations par lesquelles les percepteurs, en Turquie, lassent les résistances qu'ils rencontrent contre leurs exactions n'eurent pas raison de cet obstiné. On le ruina en lui enlevant sa boutique, on le mit en prison; et quelles prisons que celles où le gouvernement ottoman renferme ses débiteurs! Rien n'y fit; il annonça même qu'il adresserait un mémoire aux ambassadeurs étrangers à Constantinople. Un Grec, un raïa, se mêler de raisonner et de discuter à propos d'impôt! C'était un exemple qu'il ne fallait pas laisser se répandre. Pacha, caïmakam, mudir, fermiers de la dîme, agents de tout ordre et de tout grade, avaient trop d'intérêt à étouffer dans son germe cette rébellion contre les droits souverains du commandeur des Croyants, maître absolu de ses sujets, de leurs biens et de leur vie, droits dont ces honnêtes fonctionnaires étaient les dépositaires. On bâtonna si bien le pauvre diable qu'il en mourut. Son fils n'avait que seize ans, mais portait déjà dans son cœur la haine contre les Turcs que tout Hellène suce avec le lait. Il jura de venger son père.

Un jour, en pleine place publique, se rencontrant face à face avec le percepteur, il l'apostropha en lui criant : « Mon père en mourant n'a pu te payer le montant de sa contribution; tiens! voilà ce qu'il te doit! » et il lui planta dans la poitrine, au bon endroit, un de ces couteaux courts et larges comme la main que les Grecs portent dans leur ceinture de cuir. Avant que les zaptiés turcs eussent éteint leurs pipes et remis leurs babouches pour courir après lui, il avait gagné la montagne, où il vécut longtemps avec les bergers. Mais les Vlaques sont traîtres, et pour éviter d'être vendu aux Turcs, il passa la frontière et vint à Lamia. Sa bonne chance lui fit rencontrer un député qui avait connu un de ses oncles établi à Salonique, et, grâce à cette protection inattendue, il put vivre jusqu'à l'âge où il s'engagea dans le corps des irréguliers. Sa hardiesse, sa bonne conduite, son intelligence, et aussi le bruit de ce qu'on appelle là-bas une action d'éclat, lui firent bientôt obtenir le grade de sergent. Alexandros, c'était son nom, était connu pour son courage et son habileté dans la chasse aux brigands, qu'il traitait comme des Turcs; mais en parlant, il lançait moins des regards provocateurs du côté des cimes qui leur servent de tanière, que des œillades mélancoliques vers la ville de Lamia, d'où chacun de nos pas l'éloignait. C'est que notre ami Alexandros n'était plus le guerrier ne rêvant qu'aux combats; l'amour l'avait effleuré de son aile, et nous entrevîmes pour lui, dans un avenir prochain, le moment où il déposerait la veste brodée et le fusil de pallikare aux pieds de la belle Marionka, la fille du cafetier Diomèdes. « Vous savez bien, monsieur, le café Diomèdes, au coin de la place de la Constitution; sa boutique vaut huit mille drachmes ! »

Au moment où notre sergent allait nous décrire les beautés de Marionka ou les splendeurs du cabaret de son futur beau-père, mon cheval, s'enfonçant jusqu'au ventre, me laissa à pied au milieu d'un marais à moitié desséché, d'où s'échappaient des émanations suffocantes de végétaux en décomposition. De nouveau nous étions aux Thermopyles.

Alexandros, un peu honteux de son oubli, appela ses hommes, et nous pûmes, non sans peine, tirer du bourbier la pauvre bête qui s'épuisait en efforts inutiles. Je dois l'avouer, cette seconde visite au défilé célèbre nous laissa indifférents.

Est-ce que la répétition trop rapide des mêmes jouissances amène la satiété? N'est-ce pas plutôt que, pour animer ces paysages historiques, l'imagination seule ne suffit pas si les sens ne sont pas satisfaits? Un rayon de soleil, un voile de vapeurs, une douce température, la senteur des fleurs sauvages et des plantes aromatiques; le bruissement du vent dans les arbres, des insectes dans les hautes herbes; enfin, faut-il le dire? n'avoir ni faim, ni soif, ni froid, ni chaud, tout un heureux concours de circonstances favorables, externes et internes, sont nécessaires pour que l'imagination, cette puissance capricieuse de notre être, puisse dégager d'un site toute la poésie, toute la saveur qui s'y trouvent.

A l'heure où nous traversions les Thermopyles, le soleil dardait perpendiculairement ses rayons sur nos têtes, la chaleur était intense, l'atmosphère était saturée de miasmes paludéens qui nous infiltraient du poison dans les veines; pas un souffle d'air ne venait rafraîchir les visages brûlés par la réverbération du soleil sur des rochers dénudés; pas une ombre ne venait modeler ces montagnes décolorées par excès de lumière. Nous cheminions silencieux et sans pensées; nos petits chevaux de Thessalie même baissaient la tête et semblaient accablés. En sortant du défilé, qui n'a guère que quatre cents mètres de long, nous quittons la route de Kénouri, et nous commençons à gravir, sur la droite, les escarpements boisés du mont Callidrome. Nous montons, par un chemin rocailleux, à travers des bosquets de myrtes et de lentisques trop peu élevés, trop peu touffus encore pour nous abriter du soleil; mais l'air devient plus respirable, et même l'un de nos compagnons tente, mais sans succès, d'intéresser la caravane par la lecture du passage d'Hérodote relatif à la bataille contre les Perses.

Au bout de quelques heures nous arrivions enfin à Boudounitza, petit village dominé par un vieux châ-

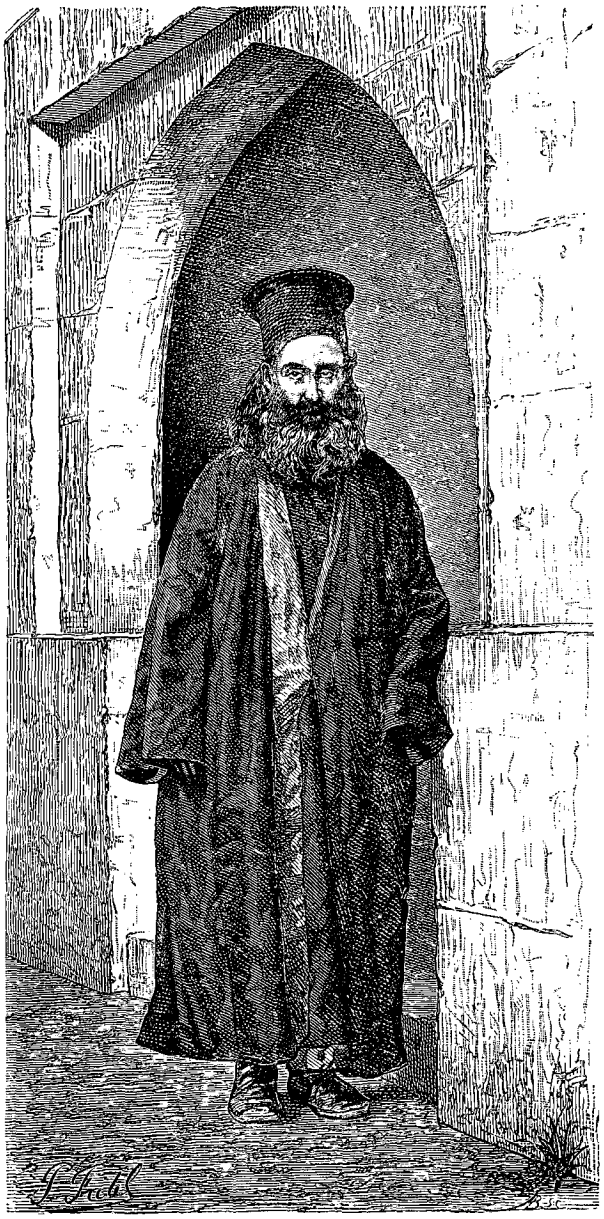
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teau franc encore flanqué de ses tours rondes et de ses bastions, qui rappelle les ruines féodales de notre France.

Les chroniques mentionnent à peine ce petit fief de Boudounitza. C'était un marquisat, et l'on ignore quelle famille d'entre les Croisés en eut l'investiture; mais ce poste, à l'entrée d'une gorge où venaient s'engouffrer les envahisseurs byzantins, catalans ou albanais, ne devait pas être une sinécure.

Personne de nous n'eut le courage de gravir le monticule sur lequel s'élève cette forteresse. Qui sait cependant si nous n'aurions pas découvert sous les ronces quelque blason inédit, quelques traces des luttes qui durent se livrer là au moyen âge? Mais la curiosité et l'attrait d'une découverte archéologique ne purent triompher de la fatigue que nous éprouvions.

Pendant que nous nous reposions à l'ombre d'une natte tendue sur quatre perches devant l'unique café du village, un pappas vieux, sale, déguenillé, les traits flétris par l'âge, mais l'œil encore rusé sous de gros sourcils gris, sortit de l'église, traînant des savates éculées, et vint nous tendre la main, toujours au nom de la Panagia. Nous le fîmes causer, et à l'en croire, le métier n'était pas des plus lucratifs. Le pays est peu peuplé et les paysans sont pauvres; la dîme rend peu; les baptêmes, mariages, enterrements, confessions à domicile, bénédictions de toute sorte, tout ce dont le clergé orthodoxe fait commerce, n'y rapporte guère. La loi économique de l'offre et de la demande est applicable aussi à cette sorte de marchandise ecclésiastique, et il ne pouvait multiplier autant qu'il l'aurait voulu les naissances et les décès; il se rattrapait sur les confessions; mais bien que les gens de Boudounitza ne soient pas des saints, ils ne se croyaient pas la conscience chargée tous les jours de méfaits damnables, et l'absolution des péchés véniels ne se fait jamais qu'à prix réduit. Notre pappas avait lui-même femme et enfants, et pour subvenir aux nécessités du ménage il possédait quelques chèvres, et une petite vigne qu'il faisait cultiver par ses ouailles, menaçant les récalcitrants de toutes les colères de saint Georges et de saint Démétrius. Les habitants du village, assis tout autour de nous, lui parlaient sur un ton libre et familier. En Grèce, le peuple n'éprouve pour ses prêtres ni cette déférence respectueuse et raisonnée de nos paysans français pour leurs pasteurs, ni cette terreur superstitieuse des nègres pour leurs sorciers. Le Grec croit encore aux amulettes, mais nullement à la puissance de celui qui les lui vend. Quant à cette autorité morale que donne, dans nos plus pauvres campagnes, au plus naïf de nos curés l'enseignement évangélique, comment existerait-elle dans un pays où le prêtre ignore le plus souvent lui-même les livres saints, et où il n'apprend aux fidèles qu'à réciter quelques psalmodies incompréhensibles, à faire des génuflexions et des signes de croix à en perdre la respiration, sans que le moindre commentaire vienne spiritualiser ces exercices gymnastiques.



Le pappas de Boudounitza. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

Le bas clergé, en Grèce, se recrute dans la basse classe et ne reçoit aucune éducation. D'abord lecteur (anagnoste), puis diacre, le plus grossier des paysans peut devenir pappas sans savoir rien autre chose de la religion que ces chants nasillards et ces pratiques machinales qui ressemblent plus au fétichisme chinois qu'au christianisme. Presque toujours d'une ignorance plus grande que celle des habitants de leur commune, ils sont moins qu'eux portés à ce sentiment de curiosité intelligente qui est un des apanages de la race, et ils n'ont pas leur sobriété: aussi sont-ils peu respectés et le peuple ne se fait-il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

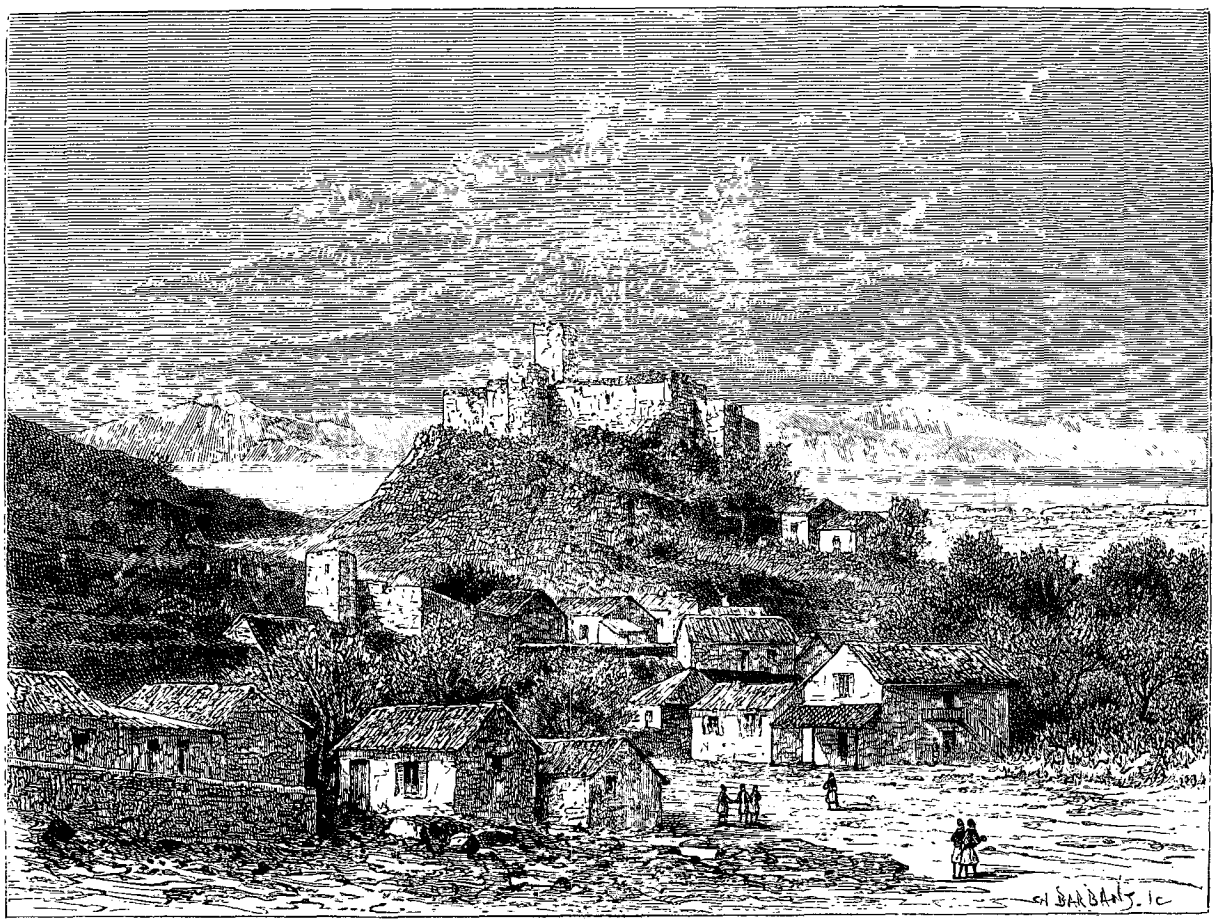
pas faute de se moquer du prêtre dont il baise dévotement la main.

La position du pappas n'est, d'autre part, pas si enviable qu'on pourrait le croire. Il dépend des paysans, qui peuvent refuser de cultiver son champ ou de payer ses services ; du conseil communal, qui peut lui créer mille tracas ; du grand propriétaire ou du député du canton, qui peuvent le faire révoquer. Il dépend surtout de l'évêque (*episcopos*) et du synode, composé de dignitaires sortis du clergé célibataire qui n'ont pour les pappas mariés que mépris et dédain. Le poids sous lequel s'affaisse le bas clergé, c'est le mariage.

Sous l'empire des préoccupations et des intérêts matériels, les pappas des campagnes surtout ne songent qu'aux moyens d'assurer l'existence de leur famille ; ils ne voient dans le sacerdoce qu'un métier plus ou moins lucratif.

Au point de vue moral ou politique, le mariage des prêtres peut être discuté ; mais au point de vue économique, il est certain qu'un clergé marié est cher et ne convient qu'à un peuple riche, avancé en civilisation, qui peut rétribuer toute une famille pour garantir l'honorabilité du sacerdoce.

Une autre cause d'abaissement pour le bas clergé, c'est la femme elle-même, qui élèvera toujours entre la société et lui une barrière insurmontable, tant que



Boudounitza. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. H. Belle.

les pappas ne trouveront pour femmes que de pauvres filles ignorantes de paysans ou d'artisans dont l'infériorité intellectuelle devient pour leurs maris une cause d'isolement social.

Le mariage du prêtre n'est acceptable que si sa compagne devient son aide, son associée, pour ainsi dire, dans toutes ses œuvres de piété et de charité, comme cela se voit souvent dans les ménages de pasteurs protestants. En Grèce, comme en Russie d'ailleurs, il n'existe entre le pappas et sa femme aucune intimité morale. L'un passe dans son champ ou au cabaret le temps très-long qu'il n'emploie pas à marmotter ses psalmodies, pendant que l'autre vit dans sa cuisine, au milieu d'enfants sales et criards.

Le clergé orthodoxe ne se relèvera, il ne reprendra d'influence que le jour où l'instruction et le célibat lui rendront la dignité qui lui manque aujourd'hui.

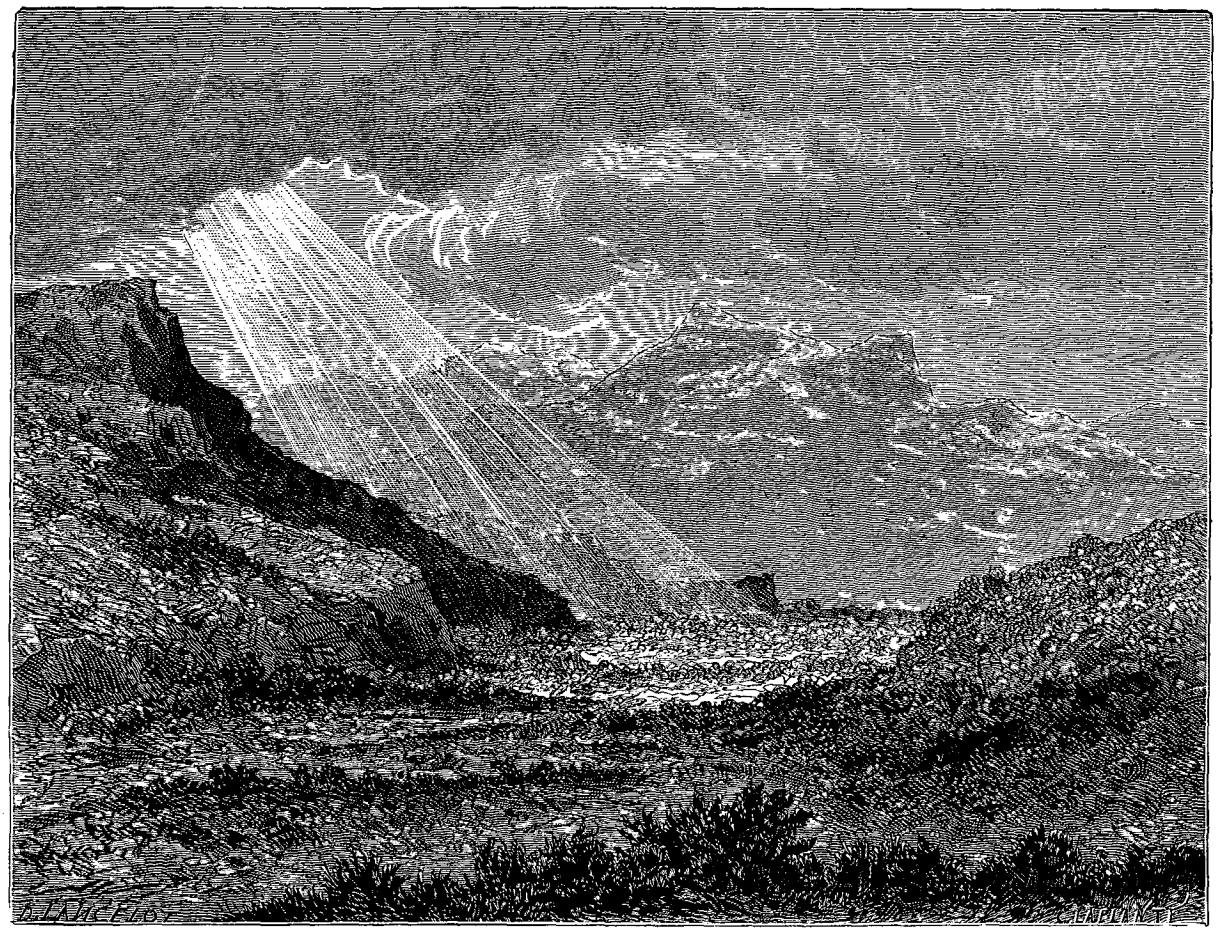
Les mêmes causes produisent partout les mêmes effets ; et il ne faut pas, quand on veut juger le bas clergé grec, prendre comme point de comparaison nos curés de campagne français, si profondément honnêtes et respectables. Mais, à les confronter avec d'autres, on reconnaîtra que si le pappas grec est d'une ignorance absolue, il n'est du moins ni fanatique comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le curé d'un pueblo d'Espagne, ni corrompu comme le prêtre d'un popolo d'Italie, ni ivrogne comme le pope d'un district de la Petite-Russie. Les quelques drachmes que nous mettons dans la main calleuse du vieux pappas nous valent toutes ses bénédictions et les assurances que saint Christophore, patron des voyageurs, nous protégera, sur sa recommandation, dans la suite de notre excursion. Au moment où nous remontons à cheval, il pousse vers nous en riant un de ses fils, jeune bambin de dix à douze ans, aux cheveux roux ébouriffés. « Donne-lui quelque petite chose, seigneur; c'est demain le jour de sa fête. » On lui donna quelques leptas. « Que la Panagia te le rende, seigneur! » Cet enragé quémandeur avait à sa disposition tant d'enfants et tant de saints, que nous nous hâtâmes de fuir, et en une demi-heure nous avions atteint le col le plus élevé de la montagne, après avoir traversé une étroite gorge boisée.

En nous retournant, nous voyons au-dessous de nous le vallon verdoyant de Boudounitza et le petit village que nous venons de quitter, puis le golfe de Lamia, les montagnes de l'Eubée, les hautes cimes de l'Othryx en Thessalie, et la mer où flottaient, comme des brumes légères, les îles de Skiathos et de Scopélos, nos vieilles connaissances.

La configuration topographique de la Grèce du



Le mont Œta. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

Nord, bien qu'elle paraisse au premier aspect un peu confuse, peut cependant se résumer en trois ou quatre grandes lignes principales, faciles à saisir.

Des Balkans, sur les confins de l'Albanie et de l'Herzégovine, une branche puissante descend droit au sud jusqu'au golfe de Lépante : c'est le Pinde.

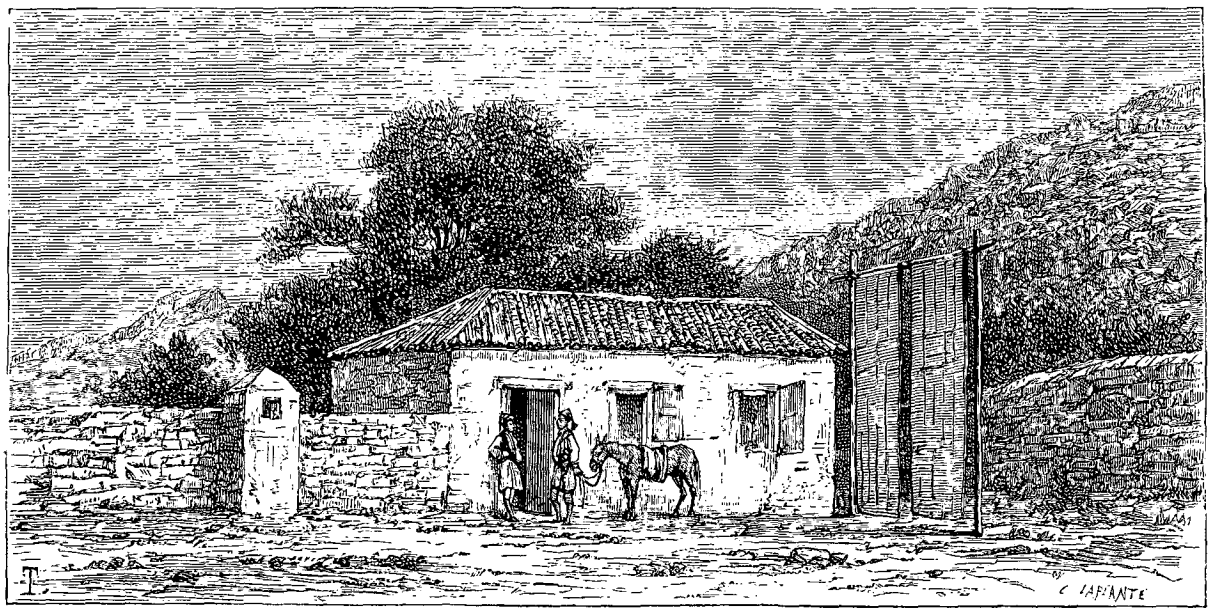
Il s'en détache trois rameaux, qui tous sont parallèles et inclinés du nord-ouest au sud-ouest. Le premier comprend l'Othryx et le Pélion, l'île d'Eubée, et se continue par les îles d'Andros et de Tinos; le second, le mont Œta, le Callidrome, le Ptoüs, puis plus loin le Pentélique, l'Hymette et les îles de Zéa, de Therma, de Paros; enfin le troisième comprend le Parnasse, l'Hélicon, le Cithéron, les îles de Salamine et d'Égine. Dans le Péloponnèse, la chaîne de l'Érymanthe, les montagnes de l'Argolide conservent aussi cette direction du nord-ouest au sud-est, qui se continuent de même, à travers l'Archipel, par les îles d'Hydra, de Milo et de Santorin. Des trois larges dépressions enserrées entre ces hautes murailles, deux sont remplies par les eaux de la mer, et forment le canal de Négrepont avec le golfe de Lamia, et le golfe de Lépante avec le golfe d'Égine, dont il n'est séparé que par un isthme étroit et aplati. La troisième dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

pression, celle du milieu, est occupée par la Locride, qu'arrose le Céphise, par la Livadie, puis par la Béotie et l'Attique. C'est dans la vallée du Céphise que nous allons descendre, après avoir franchi la chaîne dont font partie l'Œta et le Callidrome.

Un coup d'œil sur une carte en apprendra plus que toutes les dissertations; il était cependant intéressant de constater le parallélisme local que les accidents géologiques ont imprimé au continent grec et aux îles de l'Archipel.

Nous descendions le long de pentes gazonnées, entrecoupées de bosquets de lentisques et de chênes verts dont la verdure tranchait sur le fond fauve et desséché de la plaine. Vers le nord-ouest, tout en haut de la vallée, se dressait la masse gigantesque du mont Œta, perdue dans les nuages, avec ses forêts de hêtres séculaires et de sapins hauts comme des mâts de navire, ses rochers énormes, ses torrents écumeux, ses gorges aussi pittoresques et plus sauvages que celles de la Suisse, et hantées seulement par les Vlaques et les sangliers. En face de nous s'élevaient majestueusement les sommets chauves et brûlés du mont Parnasse, découpant nettement leur silhouette hardie et pure sur un ciel d'azur pailleté d'or, et comme baignés dans une atmosphère divine. Ces contours pleins d'une harmonie sévère, cette lumière à la fois éclatante et douce, adoucissant sans les voiler les crevasses gigantesques qui sillonnent le mont de la base au sommet, comme enlevées par le ciseau de quelque Michel-Ange géant; cette beauté architecturale



Le kani de Dernitza. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. H. Belle.

qui ressort de la variété charmante des détails et de la puissance de l'ensemble, forment un spectacle qui s'impose à l'admiration et qui produit une impression ineffaçable.

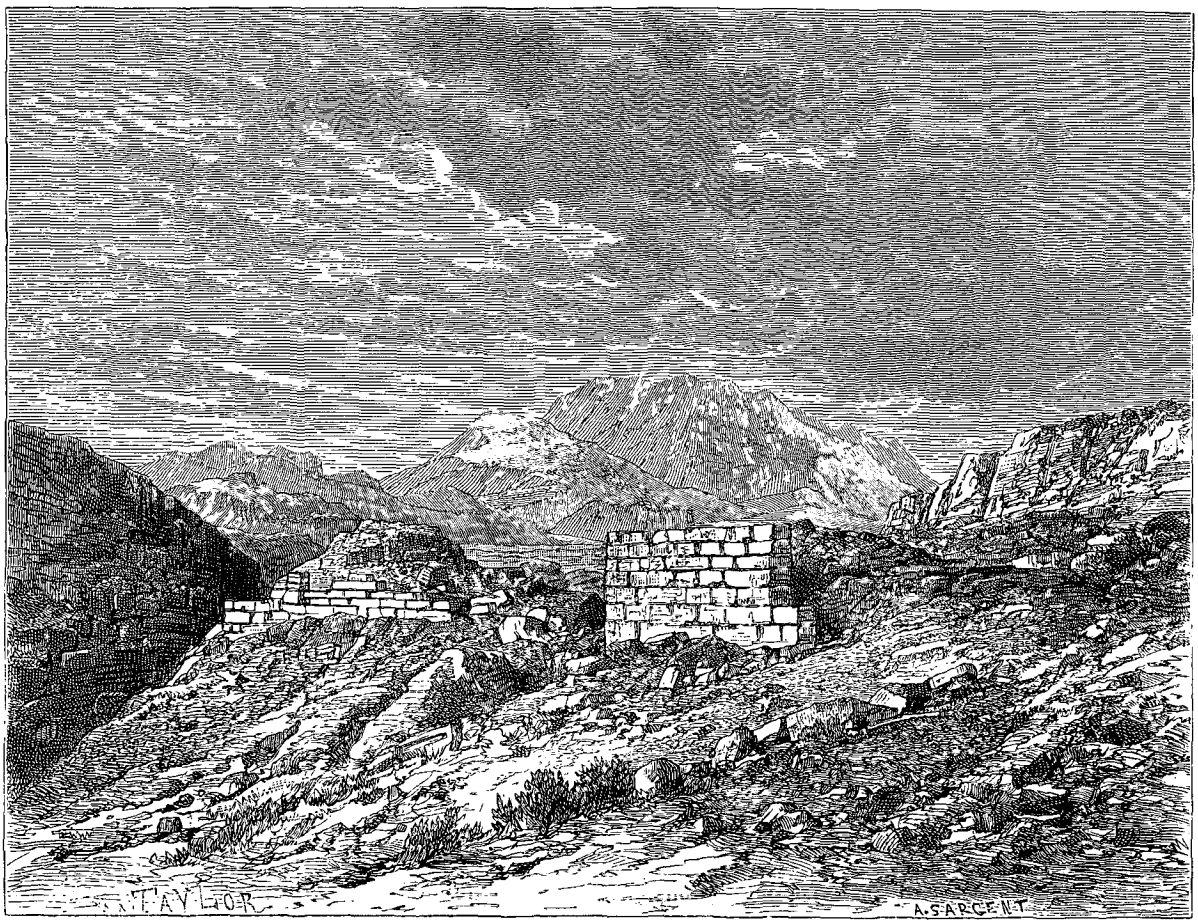
La nuit commençait à envelopper d'ombre ce paysage, quand nous atteignîmes le petit kani de Dernitza, exténués de fatigue et de chaleur. Dans l'unique salle dont se composait l'auberge, éclairée seulement par la porte, quelques bancs de bois et une table grossièrement taillée; aux murs noircis de fumée et de graisse, quelques pots fêlés accrochés à côté de quatre petites cafetières en cuivre à long manche et de chapelets d'oignons violets; dans un coin, une pierre plate servant de foyer pour la cuisine, deux ou trois grandes jarres en terre; aux poutres du toit, de grandes outres de peau de chèvre suspendues, contenant la provision de vin et d'huile; partout une odeur de rance, d'aigre et de moisi qui soulevait le cœur. Au fond et séparée de la salle par quelques planches, une écurie, où nos bêtes, de compagnie avec les mules d'une caravane, broyaient leur orge dans des auges de pierre.

Après un souper auprès duquel le brouet noir de Lycurgue eût été un festin, chacun s'étendit sur la terre battue, enveloppé dans sa couverture; mais tous ne dormirent pas. Amis voyageurs, gardez-vous du kani de Dernitza.

Henri BELLE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de Daulis et plaine de Chéronée (voy. p. 101). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXIII

Campement de bergers vlaques. — Origine et mœurs de ces bergers. — Ruines de Daulis et de Chéronée. — Le lion de Chéronée. Arrivée à la ferme de M. S.... — Albanais musulmans moissonneurs. — Bulgares émigrés.

Il faisait nuit encore que nous étions debout, nous promenant devant le kani, sans pouvoir nous résoudre à rentrer dans ce taudis empesté où huit ou dix muletiers avaient couché près de nous. Le ciel se colora bientôt des lueurs tendres de l'aurore; dans la vallée enveloppée d'une ombre bleuâtre, couraient des vapeurs légères; mais la cime la plus haute du Parnasse s'illumina tout à coup en rose vif, et peu à peu les rayons du soleil descendirent en larges nappes lumineuses le long des grandes pentes de la montagne. Le brouillard se dissipa et la plaine nous apparut tout entière, unie et nivelée comme la surface d'un lac. En attendant que notre courrier et les agoyates aient bien voulu se réveiller et charger les bêtes, le maître du kani, un grand diable à l'air sournois et revêche, nous confectionne un café détestable et nous réclame d'un ton arrogant quarante drachmes pour prix de l'hospitalité qu'il nous a donnée. Une querelle violente s'engage entre lui et Périclès, qui lui jette au nez dix drachmes et des injures dont la traduction littérale ne nous est pas permise ici. La présence de nos gendarmes semblait heureusement en imposer à cet impu-

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

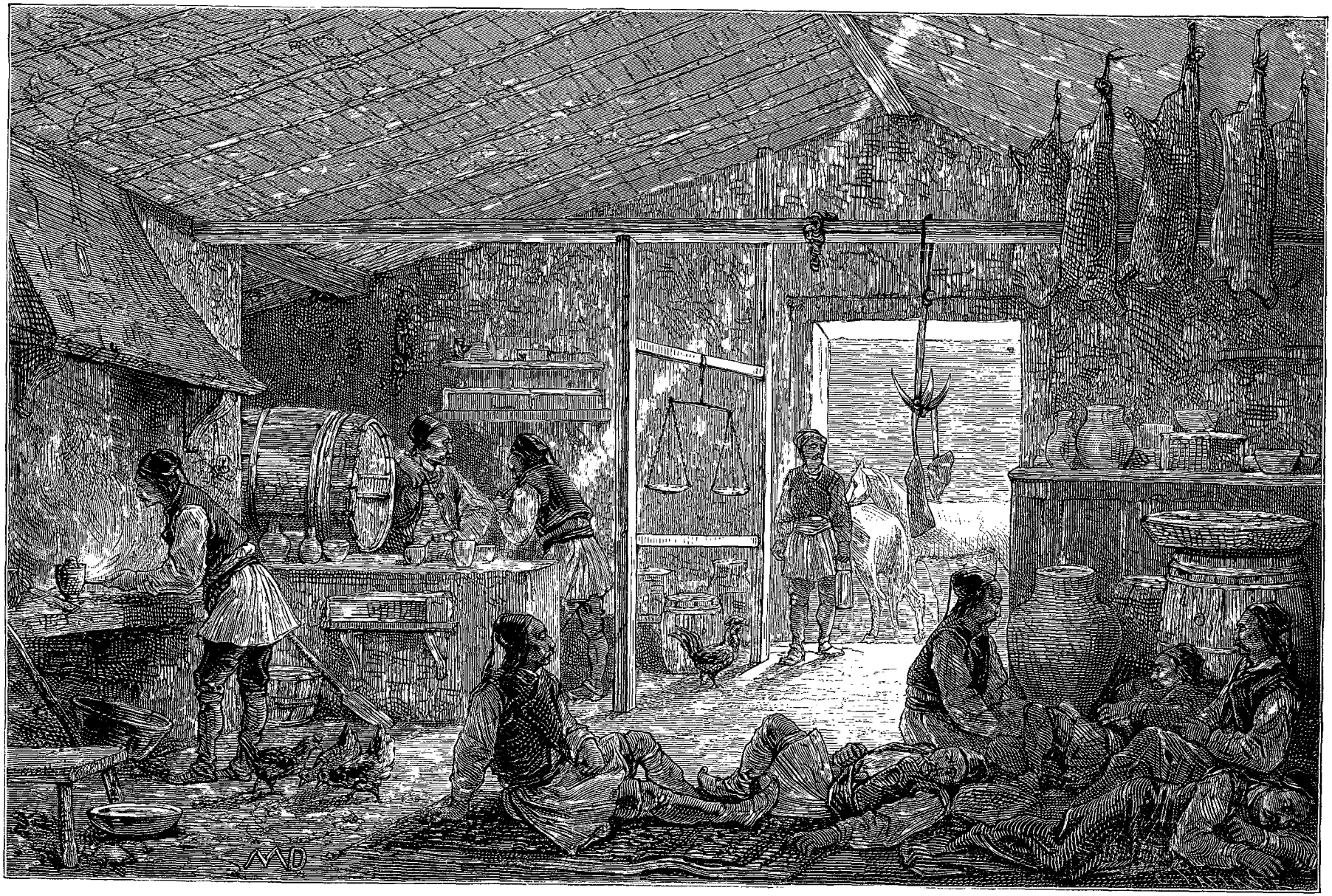
dent coquin, qui portait un coutelas de trois pieds de long à sa ceinture, et maniait ses pincettes de cafetier comme un pistolet de combat. Sans notre escorte la position aurait pu devenir critique, au milieu d'une population qui ne paraissait nullement disposée à se ranger de notre côté et à soutenir le bon droit. Nous nous hâtâmes de nous éloigner et de descendre vers le Céphise, que nous atteignîmes en moins d'une heure, grâce à la fraîcheur matinale qui nous permettait d'activer notre marche. La rivière n'avait plus qu'un filet d'eau coulant sur du sable blanc, entre deux berges taillées à pic et bordées de lauriers-roses tout en fleurs. A perte de vue, on ne voyait que des terres en friche couvertes d'une herbe rude, épineuse, et d'asphodèles; de loin en loin seulement quelques rares villages entourés de cultures, dont l'industrie principale est l'élevage des dindons, que l'on voit errer par milliers dans la campagne, sous la surveillance d'enfants en guenilles. Cette large vallée, qui descend du massif épais de l'Œta jusque dans les plaines de Béotie, doit naturellement servir de passage aux nombreux bergers qui quittent les hauts pâturages à l'automne pour y remonter à la fin de l'hiver, et l'époque à laquelle nous nous y trouvions était celle de ces émigrations. Bientôt en effet nous vîmes de tous côtés sur les collines les troupeaux convergeant vers un même point, moutons à laine brune, béliers blancs à tête noire, chèvres à poil ras, boucs de haute taille, à longs poils gris-bleu et à cornes enroulées et larges comme celles d'un mouflon d'Afrique. Sur un vaste espace compris entre deux replis de la rivière, se pressaient déjà des milliers de bêtes. Comme nous en approchions, douze ou quinze énormes chiens se précipitèrent sur nous avec des aboiements furieux. Leurs mâchoires carrées et puissantes, leurs crocs formidables, leurs yeux rouges de sang, leur aspect féroce, donnaient une haute idée de leur mérite comme gardiens contre les loups, mais nous inspiraient de sérieuses inquiétudes pour nos jambes. Les pierres que les agoyates leur lançaient ne faisaient que les exciter encore plus. Quant aux bergers, appuyés sur leurs bâtons, ils regardaient sans bouger et sans rien dire, n'ayant pas l'air d'entendre les interpellations de nos gendarmes. Le sergent impatienté donna l'ordre à ses hommes d'armer leurs fusils, et cria à un berger : « Si tu ne rappelles pas tes chiens, je les tue ! » L'homme releva lentement la tête, et un éclair de colère passa un instant dans ses yeux. Il nous regarda sans répondre : nous étions quinze, dont dix bien armés. Il poussa un cri strident, et les chiens rentrèrent dans les broussailles en grondant sourdement. Un voyageur isolé eût été étranglé et dévoré en un clin d'œil, sans que l'homme bougeât dans sa cape grise. Un peu plus loin et comme au centre du terrain occupé par les troupeaux, se trouvait le campement, six ou huit hangars formés de branchages secs posés à plat sur quatre pieux fichés en terre. Dans un coin, entassées, les tentes noires grossièrement tissées en poil de chèvre ; les grands sacs de laine rayés jaune, rouge et bleu, contenant quelques effets et les provisions ; enfin les vases à lait creusés dans un tronc de sapin ; çà et là, quelques peaux de moutons servant de lit, d'où s'exhalait une odeur forte et où l'on devinait la vermine.

Entre trois pierres plates, un grand feu flambait sous un chaudron de cuivre. Autour de ce foyer improvisé se tenaient les bergers, assis ou debout, parlant cette langue rude, mélange d'albanais, de turc et de roumain, que l'on retrouve encore chez les populations sauvages des montagnes d'Agrapha et du Pinde. C'était bien le même type que nous avions observé déjà dans le Cithéron : front fuyant, nez mince, mâchoire forte, regards faux et mauvais, cheveux noirs ou roux longs et tombants. C'était bien la même allure souple et féline, rude et violente, la même expression d'astuce. Un petit vieillard trapu à moustaches courtes, grisonnantes, à figure de fouine, et mieux vêtu que les autres, était assis sur un escabeau de bois, écoutant deux bergers qui semblaient lui rendre compte de leurs pérégrinations. D'après ce que nous dit notre sergent Alexandros, c'était le *skoutéris* ou chef.

Les bergers vlaques se partagent en effet en groupes indépendants ou *stani*, ce qui veut dire bergerie. Chaque stani est dirigée par ce qu'ils appellent dans leur langue un *tchélingas*, dont le pouvoir est héréditaire, et qui donne son nom au groupe qu'il commande. Cette autorité, consacrée par la tradition, est, dit-on, toujours respectée. C'est lui qui est l'arbitre incontesté en cas de différends entre les bergers ; c'est lui aussi qui défend les intérêts de sa tribu vis-à-vis des autorités, quand on descend en pays civilisé ; c'est lui qui traite avec les communes pour la location des pâturages d'hiver, et qui fixe le jour du départ, après s'être consulté avec les anciens. C'est encore lui qui possède le plus grand nombre de têtes de bétail.

C'est une singulière race que celle de ces bergers, race tout à fait à part et dont on n'a pu découvrir l'origine. L'hypothèse la plus probable est qu'ils descendent d'une colonie dace implantée là depuis des siècles, et qui est restée isolée sur les montagnes, au milieu de toutes les invasions et de tous les changements de maîtres qu'ont subis les plaines. Ils occupent seuls toute la chaîne du Pinde, et s'étendent jusqu'à Janina. Des enclaves considérables se retrouvent même plus au nord, en Albanie, jusqu'à Bérat. En Grèce, où on les appelle indifféremment Vlaques ou Karagounis, ils sont cantonnés, au nombre de douze mille environ, en Acarnanie, dans l'Agrapha et l'Œta ; mais ils ne s'attachent pas au sol, auquel du reste ils ne demandent pas leur subsistance. Le déplacement paraît être un besoin invincible de leur nature, et ils ont la croyance que s'ils se fixaient quelque part, ils tomberaient malades et mourraient. Dans leurs montagnes mêmes, pendant l'été, tandis que les femmes et les enfants restent dans les huttes de branchages qui leur servent de maisons, les hommes errent sur les hauts plateaux avec leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intericur du Kani de Dernitza. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chiens, changeant chaque jour de pâturage, couchant en plein air dans leur long et épais manteau de laine, exposés au soleil et à la pluie, à la fatigue et aux privations, menant une existence errante et sauvage, en compagnie des vautours et des rochers, ignorants de toutes choses civilisées, rebelles à tout travail autre que la surveillance de leurs bêtes, ne sachant rien et n'ayant d'autre idée que celle de l'argent que leur rapportera la vente de leurs fromages et de leurs agneaux. A l'automne, au moment où le vent du nord amène les premières neiges comme un avant-coureur de la mauvaise saison, ils descendent peu à peu vers les basses régions. Au printemps, quand viennent les grandes chaleurs qui feraient périr les bêtes, que les agneaux ont été vendus pour la Pâque et que les brebis, ayant perdu leur lait, peuvent voyager sans risque, ils regagnent, de montagne en montagne, les pays plus froids d'où l'hiver les avait chassés. Pendant cette vie nomade qu'ils mènent depuis leur enfance, les Vlaques sont en état d'hostilité continuelle avec les civilisés. Ils n'ont que très-rarement des rapports avec les habitants; mais leur imagination exagère les richesses et les jouissances des villes, et ils convoitent les trésors qu'ils attribuent aux propriétaires, aux marchands et surtout aux étrangers. Dénués de sens moral, se mettant au-dessus de la loi qu'ils méprisent, en contact perpétuel avec les brigands qui vivent dans les montagnes, ils se laissent souvent entraîner par leurs instincts, et se joignent à une bande pour faire un mauvais coup. Aussi voit-on que la plupart des brigands sont d'anciens bergers, et que beaucoup de bergers sont dignes de la potence. A en croire Alexandros, un de ceux que nous voyons assis près du chef de la stani a plusieurs meurtres sur la conscience; mais faute de preuves suffisantes, on n'a pu encore l'arrêter, bien qu'on soit convaincu de sa culpabilité. Sur sept des brigands qui furent pris après l'assassinat de Marathon, six étaient bergers. La présence sur le sol grec de ces nomades insociables est donc un danger perpétuel pour la sécurité des habitants et des propriétés. Les hommes pratiques et honnêtes sont tous d'avis qu'il n'y a qu'un seul remède à cet état de choses, c'est de supprimer les bergers, ou tout au moins de les forcer à changer leur manière de procéder. Il semble intolérable de laisser plus longtemps ces cinq ou six mille vauriens ruiner et intimider un million et demi d'habitants qui ne demandent qu'à vivre tranquilles.

« Ce qu'il faut, me disait un propriétaire, c'est de supprimer cette engeance maudite! Le jour où on les forcera à se fixer et à cultiver leurs champs, ils préféreront passer la frontière et rester en Turquie. Nous y perdrons le prix que nous leur louons le droit de pâture, prix bien minime, puisque, pour toutes les terres domaniales, le gouvernement n'en retire pas même deux cent mille francs; mais nous y gagnerons de ne pas voir nos bois ravagés périodiquement par ces troupeaux qui s'abattent sur nos terres deux fois l'an, comme une nuée de sauterelles, ravageant, détruisant tout, même trop souvent nos essais de culture. Il y a vingt siècles que cela dure, et la trace de leur parcours est partout marquée comme un sillon où le feu aurait passé. Ce sont eux qui ont déboisé et stérilisé tant de nos belles provinces. Le jour où on les fera disparaître, nous aurons des troupeaux à nous, des bergers à nous, Grecs comme nous, qui défendront nos intérêts. Nous aurons, comme en Suisse, des pâturages d'été et des réserves de foin pour l'hiver, et nous pourrons, tout en gagnant de l'argent, parcourir nos propriétés sans risquer de recevoir des coups de fusil.

« Ces Vlaques sont un fléau social, moral et économique; il suffit d'un décret pour les supprimer. Ils ne sont pas insaisissables comme les brigands; on ne transporte pas deux ou trois cents moutons à vingt kilomètres plus loin en une nuit, et on ne les cache pas dans le creux d'un rocher. Les gendarmes sauraient donc toujours où les trouver, et la confiscation de leurs bêtes, en cas de contravention, deviendrait une pénalité facile à exécuter et d'une efficacité réelle.

« Toute mesure d'éviction serait bien accueillie par nos gens, qui voient de fort mauvais œil ces nomades envahisseurs, ennemis de la propriété, ne perdant pas une occasion de rapine, volant les bestiaux isolés qu'ils rencontrent, laissant leurs troupeaux pâturer les champs de blé vert, et dont la présence est toujours une source de querelles et de procès! »

On voit rarement des femmes dans les campements de bergers; elles restent avec les enfants dans leurs montagnes. Ce sont de fortes créatures, aux traits grossiers, aux membres robustes, vêtues de rudes étoffes qu'elles tissent elles-mêmes et qu'elles ornent de lourdes et épaisses broderies. On les voit quelquefois suivre les caravanes, portant une charge sur la tête et filant la laine tout en marchant. Jamais les Vlaques ne s'allient avec d'autres femmes que celles de leur race. Le fiancé donne au père de la jeune fille quelques pièces d'or, et l'emmène dans son gourbi de branchages, après l'accomplissement de cérémonies qui se rattachent aux croyances païennes et rappellent les coutumes de l'ancienne Rome. Plus tard, quand on en a le loisir, on envoie chercher au village le plus proche un pappas qui bénit l'union déjà consacrée par les vieillards de la tribu.

Pendant que nous buvions du lait que l'on nous avait apporté de mauvaise grâce, les molosses rôdaient autour de nous en montrant leurs crocs, et un colloque peu amical s'était engagé entre le chef et Alexandros, qui paraissait animé contre ces bergers d'une haine méprisante.

En nous éloignant, notre sergent nous dit : « Il y a eu des balles échangées autrefois entre moi et ces fils de chiens. Nous sommes trop près de Livadie pour qu'ils osent relever la tête; mais dans la montagne, il faudrait nous garder. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A notre gauche, sur les premières pentes du Parnasse, se trouve le petit village de Velitza; plus haut, une grotte profonde et d'accès difficile a longtemps servi de refuge aux Grecs pendant la guerre de l'Indépendance. C'est là aussi que l'irascible Odyssée, fils d'Androutzos, se retirait lorsqu'il se mettait en rébellion contre le gouvernement national. Les cultures se montrent de plus en plus, et la plaine est coupée par de nombreux canaux d'irrigation.

Après avoir cheminé plus d'une heure dans une vallée qui monte entre le Parnasse et le Cirphis, nous arrivons sur l'emplacement de l'antique Daulis, dont la forteresse passait pour imprenable, ce qui n'a pas empêché Xerxès, puis Philippe de Macédoine, de la détruire de fond en comble. On voit encore les restes de cette acropole, épaisse muraille en appareil polygonal, flanquée de tours. La chaleur intense, la fatigue, nous firent manquer de respect à l'archéologie, et nous refusâmes énergiquement d'aller voir je ne sais quelle inscription, au grand scandale de Périclès. Il faut bien avouer que les visites aux ruines grecques, à quelques exceptions près, ne ménagent aux voyageurs que des déceptions. Quelques pierres éparses au milieu d'une plaine aride et ensoleillée ne valent vraiment pas la peine qu'on se donne pour aller les voir. Les murs de Panopeus, à quelque distance de là, n'ont pas même un regard de nous, et nous pressons nos chevaux pour redescendre dans la plaine à travers un pays, plus plat encore que le précédent, offrant çà et là des blocs carrés, souvent juxtaposés, restes d'anciennes substructions. Nous arrivons bientôt à Saint-Blasios, indiqué par Leake comme ayant succédé à une forteresse antique, à l'ouverture de la vallée. Au village de Kapurna, Périclès se fâche pour tout de bon, et déclare qu'il n'a jamais vu de touristes professant un pareil dédain pour les antiquités.

Kapurna n'est autre, en effet, que Chéronée, d'illustre mémoire. Il faut bien se résigner, et, suivis de toute la population du village, nous allons visiter les restes du théâtre, l'un des plus grossiers de la Grèce, dont les gradins raides, étroits et incommodes sont creusés dans une roche siliceuse et dure. C'est la rudesse, non pas de l'art qui commence, mais de l'art qui finit: rudesse de plan, rudesse d'exécution.

Nos regards erraient sur un paysage empreint de tristesse et de deuil, et tout plein encore des souvenirs de ce grand désastre où succomba la liberté grecque. Derrière nous se dressaient, rugueuses, escarpées, les masses grises de l'acropole, irrégulière comme tant d'autres en Grèce; c'est le trait caractéristique du tableau. Des rochers en saillie s'avancent, comme des contre-forts dans le plat pays, mer de pierre soudainement et violemment immobilisée. Au-dessous de nous, le champ de bataille, grande plaine unie qui dut jadis ressembler aux plaines de Sparte et de Messène, tout exubérante de végétation, *lactea ubertas*, mais qui, abandonnée à elle-même, n'est plus aujourd'hui qu'un désert inculte, dont une partie est couverte par les marécages. Tout le long de la base de la montagne on distingue des bandes jaunes et vertes, indiquant alternativement les terrains secs ou humides, et la conquête silencieuse du marais sur la culture.

Le hameau de Kapurna ne se compose que de quelques maisons isolées les unes des autres, avec une église d'aspect mélancolique. Près d'une fontaine antique ruinée, une source d'eau malsaine et stagnante submerge à moitié des débris d'anciens murs, des blocs, le fût d'une colonne. On était au temps de la récolte du maïs, mais il n'y avait ni foule, ni gaieté, ni rires, ni chansons, et l'empreinte de la malaria était sur tous les visages.

Tout ce paysage s'enveloppe d'une majesté lugubre et farouche, et il y en a peu en Grèce qui soient plus émouvants et plus instructifs. C'est la fin du grand volume dont Marathon est le frontispice. Nous nous disposions à repartir, lorsqu'un vieil invalide édenté, dont le képi manquait de visière et dont l'uniforme troué aux coudes n'avait plus de couleur, nous fit signe de le suivre et nous ouvrit la porte d'une chapelle grande comme une guérite. Dans l'obscurité, on distinguait quelques stèles usées, et un siége de marbre orné de moulures vulgaires, qui vient probablement de quelque église byzantine, mais que le gardien décora pompeusement du nom de *trône de Plutarque*. Le grand historien est né, en effet, à Chéronée, et son nom est populaire dans le petit village, comme s'il s'agissait d'un héros de l'indépendance. Ayant demandé au maître d'école si ses élèves connaissaient les titres de ses ouvrages, il appela un garçon de douze ans, à la mine éveillée, qui, rouge comme une cerise, mais d'un ton fier, et dans un grec d'une pureté antique, nous récita le passage de la vie de Sylla relatif à la victoire remportée sur Mithridate dans la plaine même où nous nous trouvions.

Dans toute la Grèce, ou du moins partout où ne domine pas la race albanaise, on retrouve ce respect pour les grands hommes de l'antiquité. Chez ce peuple envieux et égalitaire, on est chassé et calomnié tant qu'on est vivant; dès qu'on est mort, on est adoré. Dans les plus humbles villages, j'ai vu des rustres, qui ne savaient ni lire ni écrire, connaître le nom d'un grand écrivain né dans le pays il y a deux mille ans, ou d'un grand capitaine qui remporta une victoire contre des barbares envahisseurs. Que l'origine de ce sentiment soit une vanité grande et un orgueil national excessif, il n'en est pas moins très-remarquable, et un peuple qui a tellement le culte du passé mérite de vivre dans l'avenir.

A deux pas des dernières maisons de Kapurna, dans un fossé boueux, un amas de pierre gît, à moitié caché sous les roseaux; c'est le fameux *lion de Chéronée*, mausolée dressée à la mémoire des Béotiens morts dans la bataille contre Philippe, et que les Klephtes de l'Indépendance ont brisé, croyant qu'il renfermait des trésors. La tête, encore reconnaissable, et traitée dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un style large et simple, plein de puissance, est d'un aspect saisissant. La gueule profondément ouverte, levée vers le ciel, semble jeter au monde un cri de désespoir et d'indignation. Tous les sentiments tumultueux qui devaient se heurter dans l'âme des patriotes hellènes au lendemain de cette écrasante calamité, la colère, le courage stérile, l'amour inextinguible de la liberté, semblent résumés dans cette tête superbe. Nous protestons ici, au nom de l'art et de l'histoire, contre l'abandon où les conservateurs des antiquités laissent ce monument d'une des gloires nationales ; car il y a des défaites qui honorent plus que certaines victoires. Rien ne serait plus facile cependant que de dégager et d'abriter cette sculpture encore belle, qui sans cela ne sera plus dans quelques années qu'un bloc informe, ne se distinguant plus des rochers tombés de la montagne.

Les autres parties du lion gisent çà et là enfouies dans la terre et les broussailles, et il n'est pas facile de les distinguer. Ce qui nous parut le plus remarquable après la tête, ce fut une partie de la croupe. Il serait bien à désirer que ces fragments fussent protégés contre tout vandalisme futur, et réunis, car c'est une magnifique élégie en marbre et elle appartient à une époque où la Grèce était encore grande dans les arts et dans les armes. C'était la fin de sa grandeur plutôt que le commencement de sa décadence.

Turc albanais. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

En poursuivant notre route, nous traversons des terrains bas, couverts de lentisques, sillonnés de cours d'eau et d'anciens fossés d'irrigation allant en droite ligne de l'est à l'ouest, peut-être pour servir de déversoirs aux débordements du Céphise, auquel ils sont parallèles. Parfois profonds et protégés par de hautes digues de terre, ils sont le plus souvent comblés et inutiles. Nous passons près du tumulus de Philippe, visible même à une grande distance et qui n'est qu'un monticule de terre élevé là par le roi macédonien après sa victoire.

Le soir approchait, et vers l'est une brume épaisse couvrait l'horizon. C'étaient les vapeurs du lac Copaïs, duquel nous nous approchions.

Des nuages s'étaient amassés sur le faîte des montagnes, couvrant peu à peu tout le ciel, et il tomba bientôt une pluie fine, une sorte de brouillard dense qui me rappela l'expression d' « air gras de Béotie » de je ne sais plus quel auteur ancien.

Le terrain dans lequel nous marchions était argileux, et nos chevaux glissaient dans une boue épaisse. Des canaux d'irrigation, des attelages de bœufs labourant, le grincement des roues des chariots, enfin des escouades de travailleurs regagnant leur logis la houe sur l'épaule, tout nous indiquait que nous approchions d'un centre d'exploitation important. Bientôt, en effet, une barrière de bois s'abaissa devant nous, et nous mettions pied à terre devant la maison de M. S..., grand propriétaire qui habite Athènes, mais qui avait donné les ordres nécessaires pour nous recevoir. L'habitation est petite, et a cet aspect froid et usé, cette odeur de caveau funèbre de tous les logis qui ne sont jamais animés par la présence du propriétaire. M. S..., qui est instruit et intelligent, est de plus fort riche et ne demanderait pas mieux que de consacrer une partie de sa fortune à l'exploitation de cette vaste propriété, mais il connaît trop bien son pays pour s'y risquer. Il possède là plus de deux cents hectares de terres irrigables et de qualité supérieure qui ne lui rapportent pas quatre mille francs et qui, plantés en coton et en tabac, en rapporteraient plus de soixante mille. Mais la main-d'œuvre est rare et chère, la surveillance est impossible avec les moyens de communi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

cation imparfaits qui existent, la sécurité n'est jamais assurée, les régisseurs sont ignorants et voleurs, la fièvre décime les travailleurs et dépeuple la contrée.

M. S.... préfère vivre à Athènes et placer son argent à douze pour cent à la Banque nationale; il n'a pas tort.

En attendant le dîner, nous regardons rentrer les ouvriers. Bien peu sont du pays; les Grecs ne se décident qu'à contre-cœur à travailler la terre. A l'époque de la moisson il arrive des bandes d'Albanais musulmans de trente, quarante hommes sous le commandement d'un capitaine. C'est à peu de chose près la même organisation que celle des paysans des Abruzzes qui descendent à époques fixes dans la campagne de Rome. Le capitaine traite au nom de tous avec le propriétaire. On leur donne généralement une drachme (quatre-vingt-dix centimes) par jour, avec un peu de maïs et de miel. Aux Grecs, il faut donner au moins trois drachmes, du vin, du pain et beaucoup de loisirs pour fumer des cigarettes.

Ces musulmans ne boivent jamais de vin et vivent complétement à l'écart, paisibles et inoffensifs, et sans qu'un seul d'entre eux se soit jamais rendu coupable d'un crime ni même d'un simple délit. On peut avoir en

Bulgares émigrés. — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. H. Belle.

eux une entière confiance, et, bien qu'ils ne travaillent pas à la tâche, mais seulement à la journée ou au mois, ils accomplissent une somme d'ouvrage plus considérable qu'aucun autre travailleur. Tandis que les Grecs, sous prétexte de religion, chôment trois jours au moins par semaine, eux travaillent tous les jours. Ils n'ont pas de fêtes, et le vendredi, quelques prosternations orientées du côté de la Pierre Noire de la Mecque leur suffisent. Ils sont d'ailleurs d'une honnêteté et d'une fidélité proverbiales. Ce sont tous de beaux hommes, à l'aspect hardi et vigoureux, et dont le calme et le sérieux tout musulman contrastent singulièrement avec la pétulance des Hellènes.

Lorsque le temps pour lequel ils s'étaient engagés est fini, ils se rassemblent et, sous la conduite du capitaine, retournent dans leur province, emportant leur gain dont ils n'ont pas détourné un lepta. Sans leur concours, rien ne serait possible dans les grandes propriétés du royaume. Ils font la moisson, creusent les fossés d'irrigation ou les rigoles d'écoulement, et tiennent lieu d'une classe laborieuse qui n'existe pas dans le pays. Les ouvriers grecs les regardent faire, tout en fumant leur cigarette, jugeant, critiquant, donnant des conseils à tort et à travers, mais leur repassant volontiers leur propre besogne.

Il y a aussi sur la propriété de M. S.... un certain

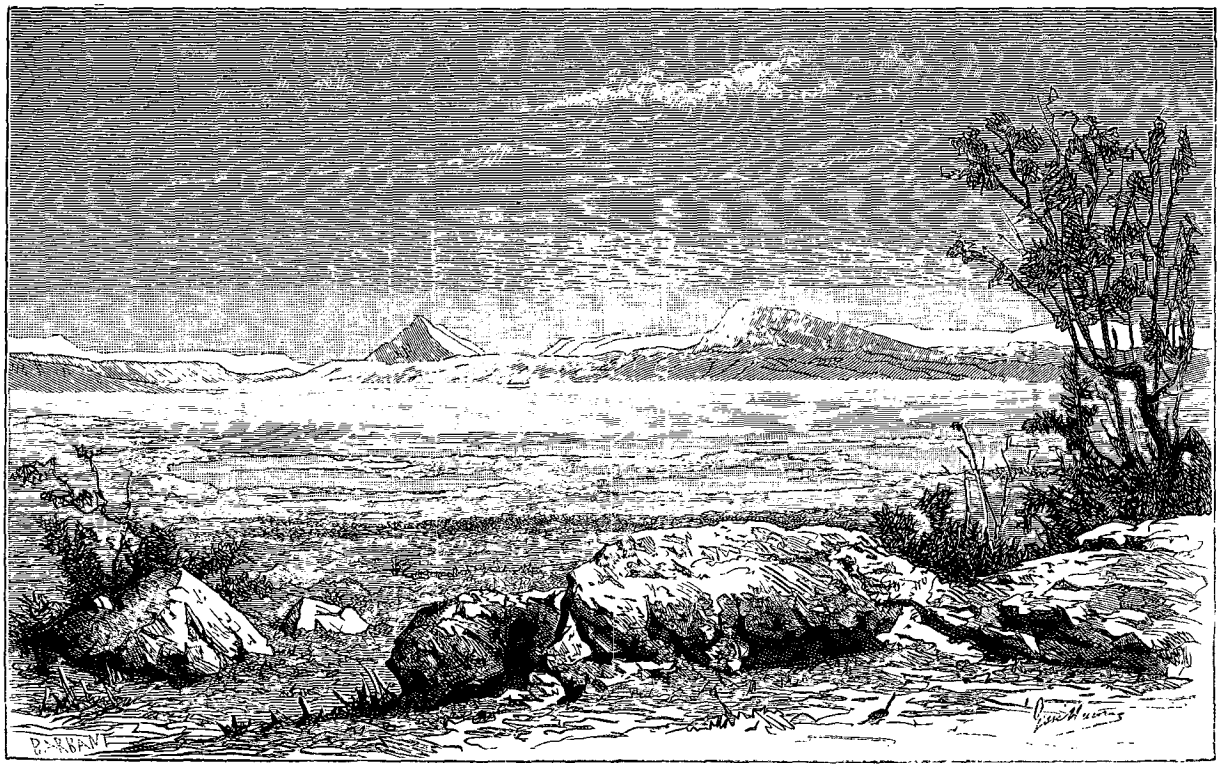
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nombre de Bulgares, qui, à la suite du dernier soulèvement de la Bulgarie contre le gouvernement turc, se sont réfugiés et fixés en Grèce. On les reconnaît vite à leurs bonnets de fourrure, à leur démarche plus lente. Ce sont cependant de bons et robustes travailleurs. Ils ne parlent que bulgare ou turc, bien qu'ils appartiennent à la religion orthodoxe, et les Grecs les accablent de moqueries, les appelant ours des Balkans, têtes de bois, et autres aménités de ce genre. Les compagnes de ces pauvres émigrés sont assez laides et massives. Nous voyons cependant une jeune fille dont les traits réguliers et les grands yeux tristes donnent une idée plus favorable des femmes de cette race, avant que les rudes travaux des champs, les soucis de la misère, les fatigues de la maternité aient creusé leur joue, plissé leur front, éteint leur regard.

XXIV

La fièvre et l'agriculture. — Croisés et Catalans. — Le lac Copaïs. — Une chasse dans les roseaux. — Les Katavothra. — Projets de desséchement. — Pêcheurs de sangsues. — Orchomène. — Moines et déesses. — Arrivée à Livadie. — Mme Kokkinopoulo.

Le lendemain matin, en sortant de la maison, nous vîmes couché sur le seuil un pauvre homme, maigre, pâle et abattu. Il souleva péniblement la tête et poussa un gémissement, sans parler et sans faire un mouvement. « C'est un de nos ouvriers albanais, nous dit le régisseur; depuis un mois il est atteint de la fièvre,

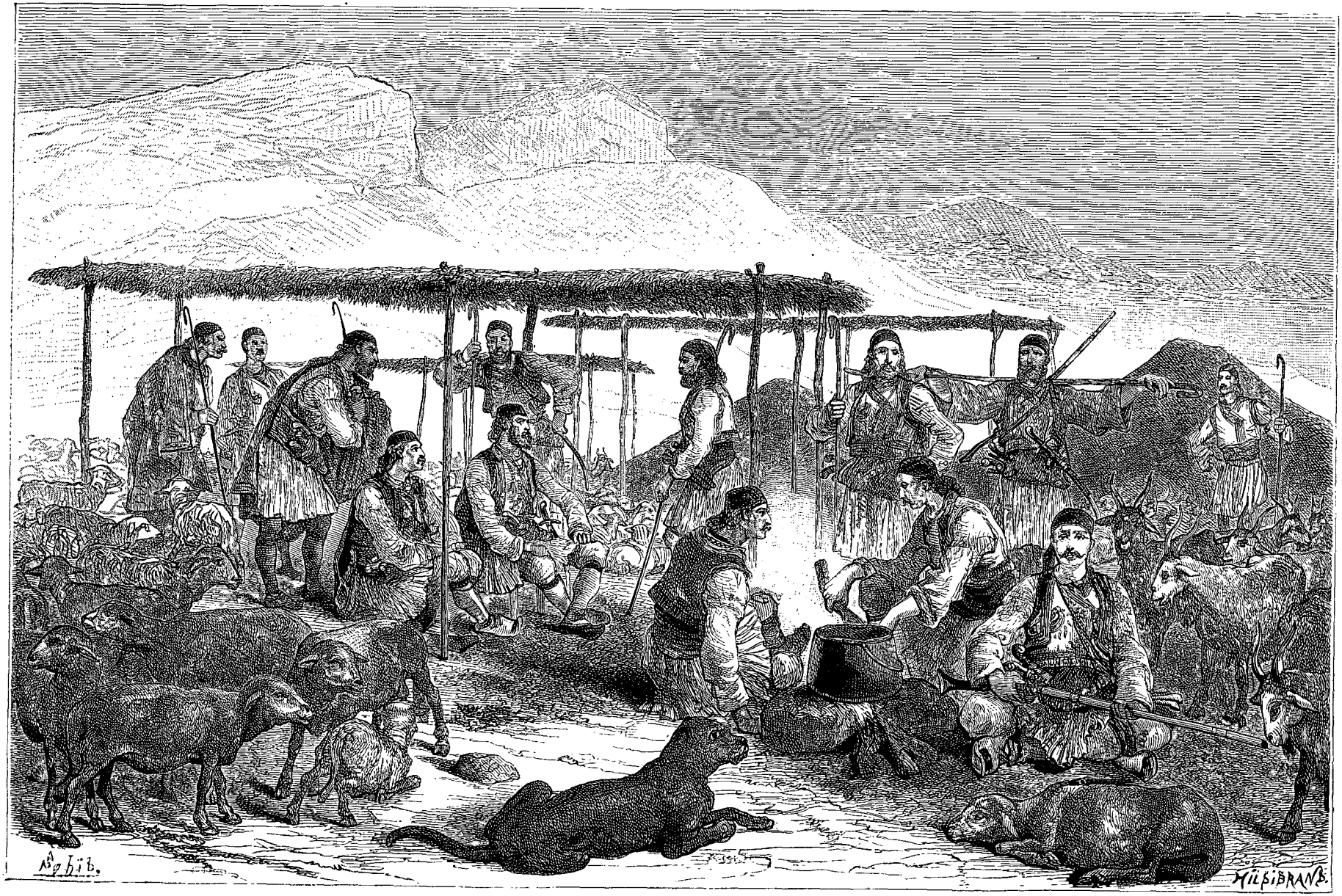


Vue du lac Copaïs. — Dessin de E. Guillaume, d'après un document communiqué par M. H. Belle.

et aime mieux rester tout le jour étendu là que de se coucher dans une maison. » On ne lui donnait pour tout remède qu'une décoction de feuilles ressemblant à celles du houx, et qui ont, paraît-il, une vertu fébrifuge. Nous lui fîmes prendre du sulfate de quinine et en laissâmes quelques paquets pour les jours suivants, mais il est fort à craindre que le régisseur ne les ait confisqués pour lui-même. La fièvre, qui règne épidémiquement dans toute la Grèce, exerce particulièrement ses ravages dans le voisinage des marais et des lacs. Tout autour du lac Copaïs, dont la propriété de M. S.... n'est éloignée que de trois kilomètres, elle décime la population. Sur quatre enfants, il en meurt trois de la fièvre, et ceux qui restent traînent une vie misérable et souffreteuse. On les voit, chauffant leurs membres grêles au soleil, les yeux caves, le teint plombé, le ventre ballonné et les ongles bleuis par l'empoisonnement. Les plus belles provinces du royaume sont ainsi rendues inhabitables par les miasmes qui se dégagent des terrains incultes ou inondés. La nature semble vouloir punir les hommes du dédain qu'ils professent pour la loi sacrée du travail. Si les Grecs méprisaient moins l'agriculture et y appliquaient leur activité et leur intelligence, si le gouvernement prenait plus de souci du bien-être général et de la prospérité nationale, en dix ans la vie moyenne augmenterait d'un tiers et la richesse publique triplerait.

Cette vallée du Céphise, formée d'alluvions et saturée d'humus, serait une des plus fertiles du monde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement de bergers vlaques (voy. p. 98). — Dessin de Sahib, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La garance, le tabac, les céréales, le coton surtout pousseraient merveilleusement sous cette chaleur molle et humide, et bien que les Grecs aiment assez à gagner de l'argent sans se donner de peine, les bénéfices que procurerait cette culture seraient assez considérables pour vaincre leur paresse; mais il faudrait pour cela que le gouvernement donnât l'élan et exécutât des travaux d'assainissement. On a proposé de dessécher le lac Copaïs, sans songer que s'il était la source de tout le mal, il était aussi la source de la richesse. Ces vapeurs qui s'élèvent lentement le matin, aspirées par le soleil, montent sur les flancs du Parnasse, de l'Hélicon, du Cirphis, pour redescendre en pluie fine vers le soir, et porter partout la fertilité. Enlever l'eau du lac, c'est supprimer du coup les pluies et les rosées, c'est-à-dire la végétation, les pâturages, les forêts de pins et de chênes verts qui retiennent les nuages et modèrent la fonte des neiges; c'est vouloir doter la grasse et fertile Béotie de la sécheresse et de l'aridité de l'Attique. Il faut endiguer ce vaste réservoir dont les débordements déversent la fièvre sur les campagnes voisines et ménager une issue pour le trop-plein des eaux pendant la saison des pluies: c'est là le but auquel doivent tendre les efforts de ceux qui ont quelque souci de la prospérité de leur pays.

Nous étions à la fin de l'automne et le brouillard voilait toute la plaine et les montagnes. Malgré la saison déjà avancée, la chaleur était accablante et l'on se serait cru dans une serre à orchidées. Nous traversions une zone de fange infecte à moitié durcie, couverte de roseaux desséchés. Cette plaine marécageuse fut le théâtre d'un désastre qui nous touche, puisqu'il s'agit encore de nos ancêtres. En 1311, le duché d'Athènes était gouverné par Gautier de Brienne, fils d'Isabelle de la Roche : Brienne et de la Roche, deux vieux noms français qui figurent plus d'une fois dans les chroniques champenoises. Gautier avait pris à sa solde des bandes de Catalans, condottieri vendant leur épée au plus offrant et que l'on désignait sous le nom de *Grande Compagnie;* mais ils devinrent bientôt de vrais prétoriens insubordonnés et exigeants, et lorsque Gautier voulut les renvoyer, ils se rassemblèrent dans la plaine du Céphise, menaçant de s'emparer de Thèbes et de chasser le duc. Celui-ci marcha à leur rencontre, bien convaincu qu'il allait châtier facilement ces insolents gens de pied. L'armée qu'il avait réunie pour cette circonstance consistait en six mille cavaliers et huit mille fantassins levés à la hâte dans la Morée, mais composés principalement de chevaliers francs de leur suite féodale et des Grecs de leurs domaines. Il fallait toute l'expérience des vétérans espagnols, et leur ferme conviction de la supériorité de la discipline militaire sur le nombre et la valeur individuelle, pour leur conserver la confiance dans le succès, alors qu'il s'agissait de combattre en rase campagne contre des forces si supérieures aux leurs. Mais les Espagnols ont été les premiers dans les temps modernes à apprécier la valeur d'un corps d'infanterie solide et bien discipliné.

Au printemps les plaines de la Grèce sont couvertes de blés verts; les chefs catalans firent dériver les eaux du Céphise dans les champs placés en avant du front de leur armée, et ce terrain spongieux devint si mou qu'un homme d'armes ne pouvait traverser que les étroites levées qui séparent les champs les uns des autres. Une végétation trompeuse dissimulait cette irrigation récente. Le duc d'Athènes s'avança avec toute l'arrogance d'un prince sûr de la victoire. Se réservant à lui-même tout l'honneur d'un triomphe qu'il croyait facile, il rangea son armée en bataille, et, se mettant à la tête de cinq cents chevaliers revêtus des plus riches armures, il poussa son cri de guerre et chargea impétueusement avec cette ardeur inconsidérée qui nous a fait commettre tant de fautes.

Mais le sol manque tout à coup sous les pieds des chevaux, qui s'enfoncent dans une vase fluide, glissent sur les bancs d'argile visqueuse ou disparaissent dans les fondrières. Les hommes tombent ensevelis dans leur pesante armure, qui les empêche de se relever, tandis que les Catalans, ne portant qu'une légère cuirasse et une large épée, sautent de touffe en touffe, suivent les arêtes à demi desséchées et viennent égorger tous ces brillants chevaliers englués dans l'argile.

Jamais la navaja d'Aragon n'opéra d'aussi impitoyable exécution. Plus de sept cents croisés périrent dans cette fatale journée, et de tous les nobles qui suivaient Gautier de Brienne, il n'en échappa que deux, qui furent emmenés prisonniers: Boniface de Vérone et Roger Deslau de Roussillon. Le duc fut une des premières victimes. La nouvelle de sa mort se répandit rapidement dans les rangs des troupes athéniennes, qui, sans attendre d'ordres, se débandèrent, abandonnant à la Grande Compagnie le camp et les bagages. Les Catalans entrèrent sans coup férir en Béotie et en Attique, prirent possession du duché au nom du roi Frédéric de Sicile, et détruisirent les châteaux des chevaliers francs, entre autres ce palais de Thèbes construit par Nicolas de Saint-Omer, si célèbre au moyen âge, et dont la grande chronique de la conquête de la Morée vante avec admiration les somptueux appartements et les peintures à fresque qui décoraient les murs, représentant les exploits des chevaliers croisés en Terre Sainte.

La victoire de Skripou mit fin à la domination des familles françaises dans la Grèce septentrionale. Ce n'était pas la première fois que la noblesse succombait sous les coups de vulgaires fantassins. La bataille de Courtray, neuf ans plus tôt seulement, avait démontré l'impéritie militaire des chevaliers, dont la fougue indisciplinable avait déjà amené le désastre de Mansourah en Égypte. Ces défaites successives ne devaient pas être un exemple suffisant, et peu d'années s'écouleront avant que Crécy, Poitiers et Azincourt viennent prouver une fois de plus que l'imprévoyance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la présomption rendent vains les élans de la plus grande bravoure.

Bientôt nous apparut le lac comme une bande bleuâtre perdue dans la brume. C'est une vaste lagune de cent cinquante kilomètres carrés, coupée çà et là de longues bandes de terre brune entourée de tous côtés par des montagnes élevées. A l'est, les roches de calcaire dur du mont Ptoüs forment des falaises à pic; mais à l'ouest les schistes de l'Hélicon, délités et entraînés par les pluies, ont composé cette grande plaine d'alluvion à pente douce que les eaux recouvrent périodiquement en hiver. Aussi de ce côté la profondeur est-elle nulle, tandis qu'elle est de douze mètres au pied du Ptoüs.

Tout le pourtour du lac est couvert de gros roseaux grands comme des bambous et formant une végétation serrée où l'on a toutes les peines du monde à se frayer un passage. Le gibier d'eau et surtout les canards sauvages pullulent, et le régisseur de M. S.... nous avait ménagé la surprise d'une chasse aquatique. En sautant de pierre en pierre, et risquant, si nous tombions, de nous enfoncer jusqu'au cou dans une vase molle et puante, nous arrivâmes à une sorte de petit débarcadère vermoulu où une vieille barque

Chasse dans les roseaux. — Dessin de E. Guillaume, d'après un croquis de M. H. Belle.

était amarrée. Nous y prîmes place, et à l'aide d'une perche, un jeune pallikare poussa au large, tandis qu'un autre, posté à l'avant, écartait les roseaux qui se refermaient ensuite brusquement derrière nous. Les tiges, hautes de plus de dix pieds, nous masquaient la vue; on se serait cru dans une haute futaie. Les canards s'envolaient avec bruit, sans que nous pussions les voir ni tirer un coup de fusil. Notre barque n'avançait qu'avec difficulté, et les moustiques tourbillonnaient autour de nous, nous harcelant sans pitié et rendant la position insoutenable.

Heureusement que les roseaux diminuèrent peu à peu, à mesure que le fond augmentait, et les Nemrod de la troupe purent exécuter un feu de file des plus nourris sur les oiseaux d'eau qui fuyaient en rasant la surface du lac. On en compta bientôt une trentaine rangés au fond de la barque, et vingt furent immédiatement mis à part pour les travailleurs de la ferme, qui ne mangeaient de viande qu'une fois l'an, à Pâques.

De l'endroit où nous nous trouvions, il était facile de se rendre compte de la configuration générale du pays. Toutes les eaux des montagnes environnantes, et celles de l'épais massif de l'Œta, viennent se déverser dans ce vaste bassin sans issue. L'existence de ces vallées fermées est un des caractères topographiques les plus curieux et les plus fréquents en Grèce. Que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

les révolutions géologiques aient opéré par soulèvement ou par affaissement, toujours est-il que sur plusieurs points du territoire hellénique la nature semble avoir ébauché seulement son œuvre, et l'avoir laissée là inachevée. Les vallées, au lieu d'être, comme partout ailleurs, de grands et larges sillons creusés par les eaux qui se sont frayé un chemin jusqu'à la mer, ne sont qu'une succession de petits réservoirs étagés et sans communications apparentes. Mais des fissures souterraines existent à travers les chaînes rocheuses qui les séparent, et font l'office de siphons, lorsque les eaux s'élèvent au-dessus d'un certain niveau. Ces conduits naturels s'appellent *katavothra*. Ceux qui servent d'émissaires au lac Copaïs sont situés à l'est, près de l'embouchure de la petite rivière de Mélas, qui s'y engouffre elle-même la première avec un bruit de cataracte et ne reparaît au jour qu'au moment de se jeter dans le canal de Nègrepont. — D'autres cavernes existent encore plus loin, tout le long de la côte septentrionale, et l'une d'elles fait communiquer le Copaïs avec le petit lac d'Hylica, creusé comme un entonnoir dans les rochers stériles du Ptoüs, à quarante mètres plus bas[1]. Comme l'orifice des katavothra se trouve au-dessus du niveau des basses eaux, ils se trouvent à sec en été, et le Copaïs n'est plus alors qu'un marais insalubre. En hiver, à l'époque des pluies et des crues subites, les issues ne se trouvant plus suffisantes pour laisser s'écouler une masse d'eau si considérable, le lac se gonfle et inonde tous les alentours. En 1848, après de violents orages, les eaux s'élevèrent de plus de dix mètres en une nuit, refoulant le courant du Céphise et de l'Hercyne, et arrivèrent jusqu'aux premières maisons de Livadie, à cinq kilomètres de là.

Le déluge d'Ogygès n'a pas été autre chose que l'inondation de la plaine de Livadie à la suite de l'obstruction des katavothra par un tremblement de terre. D'un accident local, l'imagination des anciens a fait un cataclysme universel.

C'est au mois d'août que, grâce à l'évaporation active qu'exerce un soleil torride, la masse d'eau est réduite à son plus petit volume. Sur les terrains desséchés et pénétrés d'humidité et de chaleur se développe une végétation luxuriante de joncs, de roseaux et d'autres plantes aquatiques, auxquelles les bergers mettent le feu pour que leurs troupeaux puissent brouter les jeunes pousses qui apparaissent après l'incendie. Parfois, des paysans plus entreprenants défrichent quelques hectares de cette terre noire. En deux mois les tiges de maïs y deviennent grosses comme le bras; en trois mois le tabac y donne une récolte double en poids et supérieure en qualité; les légumes y atteignent les dimensions des produits primés dans nos concours. Avec les pluies de novembre, le niveau du lac s'élève progressivement; les eaux recouvrent peu à peu toutes ces traces éphémères de culture, et le paysan, miné par la fièvre qu'il a prise dans les marécages, va s'asseoir mélancoliquement dans sa cabane, tremblant dans son épais aba de laine grise, et attendant le moment où il pourra de nouveau fouler ce sol saturé de miasmes mortels qui lui donne la nourriture, mais le tue avant quarante ans. Aussi, dans toute cette zone, la population diminue-t-elle; les maisons, basses et tristes, sont rares et mal tenues; les habitants ont un aspect misérable et lourd. Il n'y faut chercher ni écoles, ni traces d'instruction, ni désir d'apprendre; l'ataxie, bien avant de tuer le corps, éteint l'intelligence, et l'anémie du cerveau est le triste partage des fiévreux.

Un endiguement qui maintiendrait le lac à la limite des plus basses eaux, combiné avec l'encaissement des rivières qui y aboutissent, dessécherait et assainirait quinze ou seize mille hectares, où plus de quinze mille paysans pourraient vivre bien portants, tandis qu'aujourd'hui trois mille au plus y végètent misérablement. Ce n'est pas là une entreprise qui excède les forces et les ressources du gouvernement grec, et les bénéfices qu'il en retirerait par l'accroissement de la richesse publique et des impôts atténueraient en grande partie les charges qu'il devrait s'imposer pour l'exécuter.

Cette terre, d'une fertilité prodigieuse, se prêterait tout particulièrement, nous l'avons dit, à la culture du coton; et au moment où la consommation de la précieuse fibre prend de plus en plus d'extension, où les difficultés sociales dans lesquelles les États-Unis se trouvent engagés ont ruiné les plantations du Sud et arrêté le commerce, la Grèce pourrait trouver là un élément fécond de fortune. Déjà elle exporte pour près de cinq millions d'un coton de qualité supérieure et recherché par les fabricants de Manchester. Cette culture occupe une surface de huit mille hectares dans lesquels la province de Livadie entre pour plus d'un tiers, et produit une somme totale de quinze millions environ[1]. Quand on songe à la quantité de terres en friche qui existent dans le royaume et dont beaucoup seraient favorables à la culture du coton, on regrette de voir tant de richesses laissées improductives par la paresse des habitants, qui redoutent tout travail suivi, et par l'insouciance du gouvernement, qui ne fait rien, pas même des routes, pour vivifier l'industrie agricole et attirer les capitaux. A l'heure qu'il est, il en coûte plus pour transporter une balle de coton de Livadie au Pirée que pour en faire venir une d'Égypte, et les quelques filatures, établies en Attique, qui travaillent le coton du pays, se ruinent en vendant leur fil au même prix que celui qui vient d'Angleterre. Le jour où la Béotie, la Livadie et la Phthiotide auront cen-

1. Le lac Copaïs est situé à quatre-vingt-dix-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, et le lac Hylica à cinquante-huit mètres. Un troisième lac, le Paralimni, plus rapproché encore que les deux autres du canal de Nègrepont, n'est plus qu'à trente mètres au-dessus de la mer.

1. Voici comment se divise la culture du coton en Grèce : Livadie, 3500 hectares; Phthiotide, 2000; Thèbes, 1500; le Valtos (Acarnanie), 500; Péloponnèse (surtout en Argolide), 1500; Cyclades, 1000.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pêche des sangsues (voy. p. 110). — Dessin de Sahib, d'après un croquis de M. H. Belle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tuplé, ce qui est facile, leur production agricole, un chemin de fer pourra être construit sans ruiner les actionnaires, et amènera les matières premières, à peu de frais, aux ports d'embarquement ou dans les centres de consommation. C'est donc, avant tout, dans une vive impulsion donnée à l'agriculture que la Grèce trouvera l'équilibre économique qui lui manque.

Devant nous, vers le nord-est, entre les deux caps de Topolias et de Phthélia, s'enfonçait un golfe étroit au fond duquel s'élevaient des falaises de calcaire blanc. Si l'on gravissait pendant cinquante mètres ces escarpements dénudés, jusqu'au point appelé col de Képhalari, on verrait d'un côté le lac, et de l'autre la mer, qui n'en est séparée que par une muraille de deux kilomètres d'épaisseur et de cent quarante-sept mètres de hauteur seulement. C'est là qu'un ingénieur français bien connu, M. Sauvage, avait proposé de creuser un souterrain de seize cents mètres, pour procurer une issue aux eaux du lac, et depuis, plusieurs compagnies ont successivement sollicité la concession de ce travail, dont la conséquence devait être la pleine propriété des vingt mille hectares desséchés. Les exigences du gouvernement et les conditions onéreuses qu'il imposait ont toujours empêché qu'il ne fût donné suite à ces tentatives.

Les anciens paraissent avoir eu, eux aussi, l'idée de vider cette immense cuvette du Copaïs, car au sommet du col de Képhalari on voit encore seize puits qui devaient servir à creuser une galerie souterraine. Mais les grands travaux d'utilité publique n'étaient pas le fait de cette race inconstante et légère, et les puits furent abandonnés lorsqu'ils avaient à peine quelques mètres de profondeur.

Nous nous étions rapprochés de l'embouchure du Céphise, et notre barque, s'engageant de nouveau dans un dédale de joncs et de roseaux, nous déposa au pied d'une colline où serpentent des lignes de murailles antiques. C'est là que s'élevait la célèbre Orchomène, une des villes les plus riches et les plus puissantes de la Grèce dans les temps héroïques ; mais le village misérable et enfiévré qui en occupe l'emplacement s'appelle du nom barbare de Skripou. Sur le bord du lac, huit ou dix êtres humains, hâves et déguenillés, semblaient se livrer à un exercice bizarre dont nous ne pouvions nous rendre compte. Ils entraient dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux, se tenaient immobiles comme des hérons guettant une proie, puis, revenant s'asseoir sur une pierre, se grattaient avec un soin tout particulier les jambes, qui, à distance, nous paraissaient maculées de taches noires comme la peau d'un lépreux.

« Ce sont des pêcheurs de sangsues, » nous dit le régisseur de M. S.... pendant que nous sautions de pierre en pierre pour nous rapprocher de ces curieux industriels dont la mine sauvage et patibulaire ne nous inspirait qu'une médiocre sympathie. Vêtus de haillons sordides, ils passent leur journée dans les marais, agitant l'eau avec un bâton. Les sangsues, qui vivent entre les tiges des roseaux, arrivent en quantité innombrable et s'attachent à leurs jambes. Lorsqu'ils en sont couverts, ils les arrachent et les déposent dans des tonneaux percés de trous et remplis de joncs mouillés. A ce métier ils peuvent gagner vingt francs par jour ; mais la saison de pêche ne dure que deux ou trois mois, et au moment du départ la moitié de leur gain est déjà dépensé en orgies. Rien n'est hideux comme l'intérieur des cabanes qu'habitent ces misérables et où ils passent une partie de la nuit dans une ivresse abrutissante, remplaçant leur sang appauvri par de l'alcool d'asphodèle, qui les ronge et enflamme les mille petites plaies causées par la morsure des sangsues. Pas un Grec ne consentirait à se livrer à un pareil métier ; tous les pêcheurs qui se trouvaient là appartenaient à cette classe interlope qui inonde les ports du Levant, ne relevant d'aucune nationalité, et qui semble être le résumé des vices de toutes les races qui se juxtaposent dans ce coin du monde.

A l'écart de ses compagnons, un vieux pêcheur, assis au soleil, était en train de détacher les sangsues qu'il venait de prendre ; et rien n'était horrible comme ces tibias maigres, sanguinolents, couverts de bêtes voraces qu'il enlevait avec peine d'une main tremblotante et parcheminée. Sa voix éraillée avait les sons étouffés d'un moribond ; à travers les trous de sa chemise, sa poitrine semblait un squelette où la peau raccornie et brune s'enfonçait entre les côtes. Ses yeux à moitié voilés sous des paupières chassieuses et purulentes n'avaient plus de regard ; un vieux chapeau de paille sans fond laissait voir son crâne chauve couvert de dartres et de pustules, et de tout cet être s'émanait une vague odeur d'alcool.

« Voilà plus de trente ans, nous dit le régisseur, que cet homme vient ici pêcher des sangsues. Nul ne connaît son nom ni son pays ; il ignore lui-même où il est né et d'où il vient. On l'appelle ici le vieux Yuruck, parce que certains mots mêlés à son jargon inintelligible font supposer qu'il est de cette race de Turkomans Yurucks dont quelques tribus sont établies près de Salonique et près de Brousse, en Anatolie. Il a gagné beaucoup d'argent autrefois ; mais la passion du raki l'a ruiné, et puis le commerce a été de moins en moins lucratif, à cause de la concurrence des négociants de Smyrne. Aujourd'hui il travaille à la tâche, et boit le soir ce qu'il reçoit pour sa journée, c'est-à-dire quatre drachmes. Je l'ai engagé pour un mois, mais ce n'est pas une bonne spéculation, parce que les sangsues ne se soucient guère plus de venir sur ces vieilles jambes desséchées que sur les pieux auxquels on amarre les barques. »

Il n'est pas rare cependant de voir quelques-uns de ces pêcheurs amasser une assez forte somme à la fin de chaque campagne. Ceux-là perfectionnent leur industrie, et ce n'est plus seulement leurs jambes ou celles de collègues moins fortunés qu'ils exposent aux morsures des sangsues, mais celles de chevaux qu'ils achètent dans le pays. Les pauvres bêtes qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servent d'appât font peine à voir avec leurs côtes décharnées et leurs jambes enflées. Elles connaissent si bien les souffrances qui les attendent chaque jour, qu'elles opposent toute la résistance dont elles sont capables. Mais leurs forces déjà affaiblies succombent vite sous les coups, et l'agitation de l'eau pendant la courte lutte ne sert qu'à attirer un plus grand nombre de sangsues. Bientôt une sorte de tremblement convulsif agite le malheureux cheval et l'on se hâte de le faire sortir pour qu'il ne s'affaisse pas dans la fange liquide où il périrait étouffé. Le plus souvent, à peine a-t-il fait dehors quelques pas chancelants qu'il tombe sur le flanc, et ses narines qui se serrent, ses yeux ternes et atones, indiquent assez que la vie est prête à s'échapper de ce corps épuisé. Ses jambes, son ventre sont couverts de centaines de sangsues qui se gorgent de sang et forment comme une couche gluante et horrible à voir. Après qu'on les a arrachées, le cheval, s'il a la force de se relever, est abandonné pendant quatre ou cinq jours dans les friches voisines où les plantes dures et maigres qu'il broute ne suffisent pas à réparer les forces qu'il a perdues. Quand il est vieux et de vente difficile, les derniers jours de la pêche surtout sont pour le pauvre animal un temps de tortures atroces. Sans trêve ni merci, sans qu'on lui donne même le temps de manger, il doit rester plongé dans le lac. Il s'affaiblit de plus en plus ; c'est le corps tout entier qui se couvre de bêtes affamées. J'en ai vu dont les paupières mêmes disparaissaient sous une couche épaisse de sangsues. Il ne marche plus, on le traîne hors du marais, et pendant qu'il est encore vivant, en proie aux convulsions de l'agonie, on l'écorche, car la peau vaut quelques drachmes. Somme toute, c'est un assez vilain spectacle que cette exploitation de la bête par l'homme et de l'homme par lui-même, et nous ne conseillons pas aux touristes sensibles une visite aux pêcheurs de sangsues du Copaïs. S'ils sont en même temps gourmets, ils y trouveraient cependant une compensation, car le lac nourrit aussi quantité de poissons, surtout des anguilles monstrueuses, grosses comme de jeunes boas, mais d'un goût exquis.

Notre visite aux ruines d'Orchomène ne fut pas longue. Le célèbre temple des Grâces a disparu pour faire place au petit couvent appelé Kimisis Theotokou i Skripoù (Κοίμησις Θεοτόκου ἡ Σκριποῦ), où six moines hébétés végètent dans de sombres et sordides cellules. Les fêtes et les jeux qu'on célébrait là en l'honneur des bonnes déesses sont remplacés par les chants nasillards de ces caloyers barbus, et aux derniers sons des flûtes creusées dans les roseaux du lac, la joyeuse phalange s'est envolée, emmenant la poésie et ne laissant derrière elle que la superstition.

Le couvent est bâti sur le plan ordinaire des couvents grecs : un carré avec double rang de cellules et galeries extérieures auxquelles on monte par de rudes escaliers en pierre ; l'église au centre ; le tout entouré de hautes murailles avec un portail unique.

Nous ne trouvons là d'ailleurs rien d'intéressant. Tout a été restauré et les peintures comme l'architecture sont d'un italianisme bâtard des plus grossiers. Seules les sculptures en bois de l'iconostasis sont assez intéressantes, malgré leur rudesse d'exécution, et conçues dans un bon style byzantin.

Devant l'église on a placé une statue remarquable par son style archaïque rappellant le Thésée d'Athènes ; la figure nue est debout, les bras pendants et collés au corps, la tête ceinte d'un bandeau. Elle appartient évidemment à l'art primitif dont elle a tous les caractères : poitrine large, hanches étroites, formes défectueuses, muscles accusés comme dans l'école éginétique. La tête a cet œil caractéristique, allongé, pareil à celui du chat ; le front est bas, la bouche grossière, la lèvre supérieure beaucoup plus longue que de coutume. On sent l'étude attentive de la nature, mais l'attitude générale est hiératique et traditionnelle comme dans les statues égyptiennes.

Tout à côté se dresse, sur un grossier piédestal, un torse dont l'anatomie inhabile se dissimule sous une armure informe. C'est Leo, le Proto-Spatharius, fondateur de l'église.

Dans les murs du couvent et des trois petites églises qui ont été construites à côté, nous voyons des fragments antiques employés comme matériaux : des chapiteaux sciés par le milieu, des bas-reliefs retournés, des corniches brisées. Tout près de là, vers le sud, au-dessus de l'entrée du village, sur la pente du second rocher de l'ancienne ville ou Acropolis, se trouvent des soubassements formés d'énormes blocs de marbre admirablement taillés et percés de trous profonds qui servaient à fixer les plaques de bronze dont on revêtait la muraille. Ce monument, exploité comme une carrière par les bâtisseurs modernes, est ce que Pausanias appelle le Trésor du roi Mynias, qui régnait longtemps avant Homère.

La porte est encore en place et se compose, comme au trésor d'Atrée à Mycènes, d'un énorme linteau de marbre blanc posé sur deux monolithes légèrement inclinés en dedans.

Ce qui reste de la muraille donne le segment d'un cercle de grande dimension ; on observe facilement la disposition des assises en encorbellement et cette courbe parabolique, en ruche d'abeille, que l'on retrouve dans les hypogées de Mycènes et de Sparte. Cet édifice, dont les dimensions étaient plus grandes que celles de tous les monuments du même genre connus en Grèce, s'élevait-il comme un tumulus au-dessus du niveau général du sol, ou bien était-il complétement souterrain ? c'est ce que la simple inspection de ces vestiges ne permet pas de déterminer, et l'état actuel du terrain n'autorise que de vagues inductions.

L'histoire d'Orchomène est celle de toutes les villes grecques. Après une période de grandeur et de domination, l'heure de la décadence sonna pour elle. Trois fois détruite et ruinée, elle ne joua plus aucun

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rôle à partir de la domination d'Alexandre, et la fièvre acheva l'œuvre que le feu avait commencée.

La route que nous suivons, en quittant Skripoù, franchit d'abord le Céphise sur un ancien pont turc en pierre, mais à pente rapide et glissante, sans parapets. On traverse ensuite des prairies entrecoupées de fondrières où disparaissent parfois les bestiaux qui s'aventurent dans ces parages. Un sol plus dur résonne enfin sous les pieds de nos chevaux, et la végétation toute différente indique que nous venons de quitter les terrains d'alluvion pour le calcaire des montagnes.

Après une courte montée à travers des bruyères en fleur, nous arrivons à un sommet d'où nous apercevons, au delà d'une plaine fertile, la ville de Livadie, l'une des plus pittoresques et des plus gracieuses de la Grèce, étageant sur une pente rapide ses maisons blanches à toits rouges, entremêlées de verdure et de fleurs, au pied de l'Hélicon, et à l'entrée d'une gorge sombre et mystérieuse.

Il était nuit close quand nous fîmes notre entrée par une rue large et propre bordée de boutiques et de cafés. Nous mîmes pied à terre devant la maison du parèdre, auquel nous avions envoyé d'avance une lettre du député de la province, recommandation qui valait mieux que toutes les circulaires officielles dont nous aurions pu nous munir. Ce fonctionnaire était au café; mais, prévenu de notre arrivée, il accourut se mettre à notre service. C'était un superbe pallikare orné d'une paire d'immenses moustaches noires, parlant avec autorité, marchant avec importance, et possédant une paire de mollets magnifiques enfermés dans des guêtres rouges, brodées d'or, parsemées de grosses houppes de soie. Après les salutations et poignées de main d'usage, il nous exposa que deux de ses frères, avec leurs femmes et onze enfants, étaient venus le voir d'Amphissa et logeaient chez lui, qu'on couchait six dans la même chambre, et qu'il n'y avait pas d'assiettes pour tout le monde. Il lui était donc impossible de nous recevoir; mais il nous avait fait préparer un logement chez un de ses administrés. Il nous y conduisit lui-même. C'était, à deux pas dans la même rue, une petite maison simple et de modeste apparence.

Mme Kokkinopoulo. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

On nous introduisit dans une pièce assez propre qui servait à la fois de salon et de chambre à coucher, à en juger du moins par la quantité de matelas pliés en deux qui s'empilaient dans un coin jusqu'à la hauteur du plafond, et que l'on devait étendre le soir, l'usage des lits étant à peu près inconnu en Grèce. Quelques daguerréotypes ornaient la muraille.

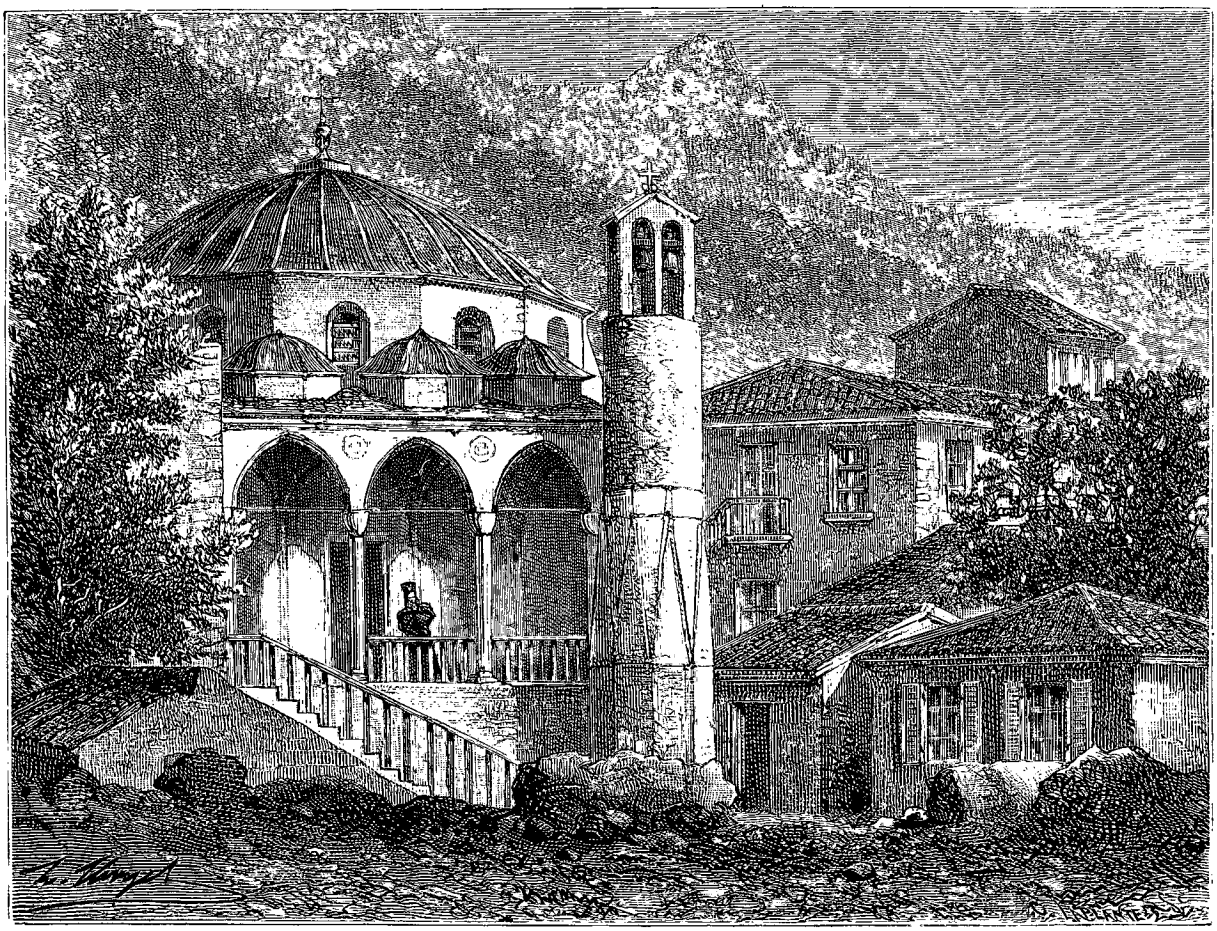
Depuis que nous étions entrés, une vénérable matrone nous suivait dans tous nos mouvements, souriant toujours en mettant la main sur son cœur. Elle portait pardessus sa robe une vaste houppelande garnie de fourrures, et sur sa tête un fez rouge entouré de fausses tresses de cheveux roux.

« Le propriétaire, nous dit le parèdre, est au café, mais il va venir; en attendant, continua-t-il en prenant notre petite vieille par la main, je vous présente sa femme, Mme Kokkinopoulo. »

H. Belle.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une ancienne mosquée. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE[1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXV

La ville de Livadie. — La rue de Minerve. — Boutiques et cafés. — Les léophores.

C'était une charmante vieille que Mme Kokkinopoulo, bonne et serviable, et ce n'était pas de sa faute si nos estomacs européens n'avaient pu se faire encore à la cuisine grecque, dont l'huile et les tomates forment les éléments prédominants, et à ce liquide épais et amer que l'on fabrique là sous prétexte de vin. Mentionnons cependant, à titre d'exception, des truites exquises, qui sont une spécialité de l'Hercyne, le torrent fougueux qui traverse Livadie.

Nos lits de camp furent dressés dans le salon, et soit que la maison Kokkinopoulo ait été aussi une exception entre toutes celles du royaume, soit, ce qui est plus probable, que notre épiderme endurci ait été cuirassé contre toute attaque, nous dormîmes jusqu'au matin, bercés par le susurrement d'une fontaine voisine.

Le lendemain matin, en ouvrant notre fenêtre, nous embrassons d'un coup d'œil la plus grande partie de la ville et l'Hélicon, qui étage ses terrasses couvertes de forêts de pins, dont les cimes accrochent au passage les écharpes de la brume matinale. A deux pas de notre maison, et encore dans l'ombre, une ancienne mosquée, convertie en église, montrait son portique à

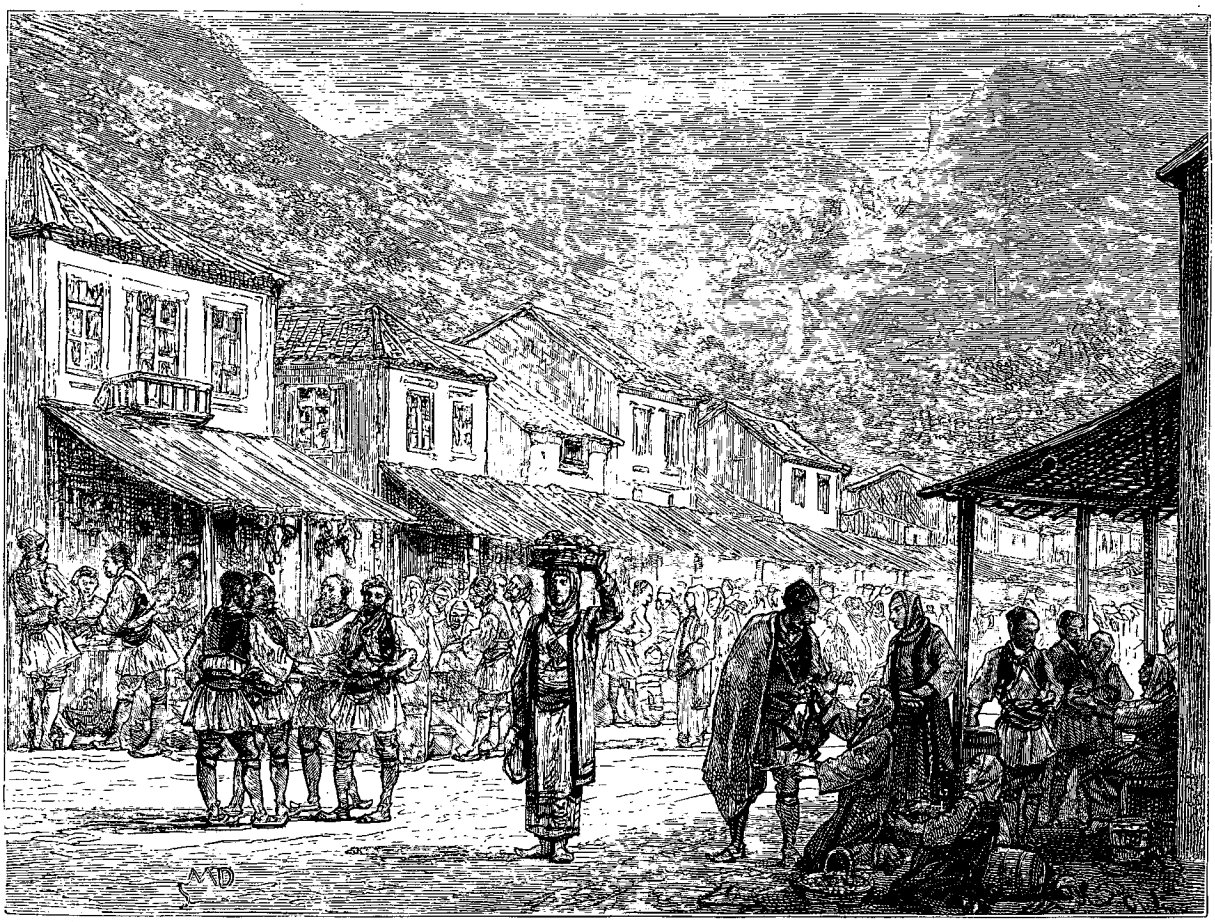
1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colonnettes minces et sa coupole aplatie, noire d'oxyde, éraillée par le temps. Le minaret tronqué est revêtu maintenant d'un toit de tuiles, et la voix lente et grave du muezzin remplacée par l'appel discordant des cloches orthodoxes.

A nos pieds, les maisons gaies et coquettes descendent jusqu'au torrent, éclairées par le soleil du matin, qui jette çà et là sur un mur blanc, sur un toit rouge, une note vive à côté de pénombres d'une douceur infinie et de grandes ombres portées d'un bleu profond comme la mer Égée. La ville haute grimpe à travers des roches bizarres, dont les arêtes surgissent au-dessus des maisons; une ruine juchée sur un pic escarpé la domine, vieille forteresse construite, dit-on, par les Catalans.

La ville basse s'aligne des deux côtés de l'Hercyne, qui plus loin serpente dans la plaine, sous un berceau de verdure, jusqu'au lac Copaïs. Tout semblait vie et animation, et au grondement sonore du torrent se mêlait le bruit sourd et régulier des marteaux à foulon. Des cyprès, des platanes, des peupliers ombrageaient les terrasses, et du côté de la plaine des maisonnettes blanches étaient disséminées au milieu de jardins plantés d'amandiers, de pêchers et de poiriers,



Une rue, à Livadie. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. H. Belle.

à l'ombre desquels poussent le maïs et la garance. Du côté de la montagne se dressent deux hautes murailles de rochers, séparées par une gorge profonde d'où souffle un vent frais. Les vapeurs du Copaïs montaient lentement le long des flancs de l'Hélicon, semant sur les bois et les prés des gouttes de rosée qui scintillaient au soleil comme des diamants.

La meilleure manière de bien connaître la physionomie vraie d'une ville, c'est de s'y promener au hasard, sans demander son chemin : ce système nous a toujours réussi et nous a plus d'une fois fait découvrir des sites inconnus des guides, des types rares, des scènes pittoresques que nul touriste n'a jamais entrevus. Nous esquivons donc les prévenances de nos hôtes et descendons à travers les rues de la ville basse, sondant les intérieurs, inspectant les boutiques, et toujours suivis par cinquante ou soixante curieux qui ne comprennent rien à notre manière d'agir, rient aux éclats quand nous allons butter dans une impasse, mais ne demandent qu'à nous guider et à répondre à nos questions. La rue principale, la rue de Minerve, est large, propre et bordée de boutiques dont les larges auvents de planches forment comme une galerie couverte le long des maisons. Une foule affairée et bruyante circule; les petits cultivateurs des coteaux apportent les fruits de leurs vergers, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

grands propriétaires de la plaine exhibent des échantillons de leur coton, des voituriers discutent les prix de transport, et, mêlés à tout ce monde parleur et remuant, des bergers nomades, à mine sombre et farouche, reçoivent le prix des agneaux qu'ils ont vendus la veille, marchandent des mouchoirs imprimés et des cotonnades anglaises, ou se tiennent immobiles avec des regards de convoitise devant quelques fusils Lefaucheux, exposés chez un épicier avec des paquets de cartouches, et dont ils cherchent, à voix basse, à s'expliquer le mécanisme. S'ils entrent pour en demander le prix, neuf fois sur dix le marchand refusera de leur vendre ces fusils, quelque prix qu'ils en offrent. La haine du Grec contre les bergers et la peur qu'il en a sont trop vives pour qu'il consente à leur fournir des armes, et c'est en Turquie que les Vlaques vont chercher ces longues carabines à crosse recourbée qui, toutes primitives qu'elles sont, deviennent entre leurs mains exercées des armes de précision.

C'est demain jour de fête ou d'enterrement, paraît-il, car voici un étalage de cierges, gros ou minces, bruns ou blancs, suspendus en petits paquets par les mèches, et des citadins viennent en faire emplette.

Dans la même boutique, sous une petite vitrine res-

Une boutique de cordonnier, à Livadie. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. H. Belle.

semblant à une serre à boutures, s'étalent les gâteaux et fruits confits que l'on offre aux jeunes mariés, ou que l'on place à côté des morts. Un peu plus loin, nous passons devant l'échoppe d'un cordonnier. Un grand gaillard, au nez crochu, aux moustaches hérissées et aux regards d'aigle, assis à la turque sur une estrade de bois, découpe le cuir rouge, tandis que deux jeunes gens, assis à ses côtés, brodent les ornements ou confectionnent les houppettes de soie rouge qui devront le décorer. Suspendues à la devanture, les babouches à bouts recourbés comme des pantoufles chinoises se balancent au gré du vent. Il y en a pour tous les pieds : pieds d'Albanais, si longs, disent les Athéniens, que l'orteil est en Macédoine, quand le talon est encore en Béotie; pieds de Grecs, qui ont la prétention de l'avoir admirablement fait, prétention généralement justifiée, il faut le dire. Il y en a pour les enfants, des amours de petites babouches, légèrement brodées de méandres bleus et rouges avec une fleur d'or au centre. Le patron, sans se déranger de son ouvrage, répond aux clients, cause avec les voisins et fume une cigarette, tandis que des paysans, réunis en groupes, se passent de main en main une paire de chaussures, auscultant les coutures, palpant le cuir et discutant longuement les prix.

Toute une rue est habitée par les chaudronniers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Les marteaux battent joyeusement le métal. C'est là que l'on confectionne ces vases en cuivre rouge, de forme antique, qui servent à transporter le lait, et ces petites cafetières en cuivre jaune, armées d'un long manche, et dans lesquelles on fait bouillir le café pilé. Un de ces artisans, coiffé d'un fez turc et vêtu d'une vareuse et d'un pantalon de toile rapiécé, nous adresse la parole dans un mauvais italien. C'est un Piémontais qui, après avoir parcouru, le marteau et l'enclume sur le dos, presque toute l'Europe et tout l'Orient, est venu se fixer à Livadie, où il s'est marié ; mais bien qu'il batte avec autant d'entrain sa femme que ses marmites, il nous paraît tout disposé à planter là l'une et les autres, et à regagner comme il pourra ses montagnes natales. Mal vu par les Grecs, qui ne lui achètent presque jamais rien, malgré la supériorité incontestable de son travail, tracassé par les autorités, qui le soupçonnent d'avoir été expulsé d'Italie après quelque échauffourée mazzinienne, malheureux en ménage, il n'a d'autre idée que de charger ses outils sur son épaule et d'aller au Pirée quêter un embarquement gratuit sur un bâtiment italien; mais sa femme n'entend pas raison sur ce chapitre-là, à ce qu'il paraît : « Qu'il parte! plutôt deux fois qu'une! mais pas avant que le divorce soit prononcé. » Or, pour cela, il faut payer les juges, payer le pappas, payer des témoins, et le pauvre diable n'a pas un sou en poche. « Si Nos Excellences avaient la bonté de lui donner quelques petites choses? » Fort peu édifiés sur la moralité du personnage, Nos Excellences font la sourde oreille.

L'Orient est rempli de ces enfants perdus de toutes les nations, parfois bons et naïfs, souvent impudents et fripons, vivant péniblement, mourant dans la misère quand ils ne sont pas rapatriés par des compatriotes charitables ou par le juge d'instruction.

A Livadie, il y a une centaine d'étrangers; mais la plupart sont des Grecs de Turquie, sujets du Sultan que les procédés des fonctionnaires turcs vis-à-vis des raïas ont poussés à émigrer. Si la Grèce, malgré la Constitution, n'est pas l'asile de la justice et de la liberté, il y a cependant des lois qu'on peut invoquer, des tribunaux qui ne se laissent pas toujours corrompre. Et si les préfets et autres agents officiels n'ont que trop de propension à imiter le despotisme des pachas et à adopter le régime du bon plaisir, l'opinion publique est souvent assez forte pour les ramener dans la voie de la légalité. Les pauvres raïas trouvent donc en Grèce une certaine sécurité, de certaines garanties qui en rendent pour eux le séjour mille fois préférable; et toute leur ambition, pendant qu'ils débitent leurs fromages ou pèsent leurs chandelles, c'est de faire de leurs fils de vrais sujets hellènes, qui iront à l'Université pour être médecins ou avocats, et ne remettront les pieds en Turquie que lorsque S. M. le roi Georges aura entendu la messe à Sainte-Sophie.

En revenant du côté de la rue de Minerve, nous traversons une sorte de bazar, double rangée de petites boutiques que le soir on ferme en abaissant le grand auvent de bois à charnières, relevé pendant le jour, comme dans les bazars de Constantinople, par une chaîne de fer qui pend d'une des fenêtres de la maison.

C'est là qu'on vend les étoffes et les articles étrangers. Les foulards imprimés de Manchester flottent au vent, faisant papilloter leurs couleurs criardes; par terre, dans la rue, sont empilées des porcelaines communes venant d'Allemagne et des verreries grossières de Trieste; dans le fond sont rangées les pièces d'étoffes anglaises, madapolams, shirtings, longcloths, tissus à bon marché dont les fils lâches sont maintenus par beaucoup d'apprêt, et qui sont bien moins solides que ceux que l'on expédiait il y a cinquante ans en Orient sous les mêmes marques et les mêmes dénominations.

Quant à la France, elle n'est guère représentée que par quelques lainages, des bottines de cuir, et une certaine quantité de pains de sucre très-petits et portant l'étiquette d'une maison de Marseille. Nos produits disparaissent sous la cotonnade anglaise. Que viendraient faire d'ailleurs, dans ce pays pauvre, ces étoffes de luxe qui sont une spécialité de notre pays, ces maroquineries fines, ces porcelaines qu'on paye d'autant plus cher qu'il y a moins de matière première employée, ces mille articles de Paris dont l'exécution artistique fait la valeur, ces bijoux qui sont comme autant de chefs-d'œuvre? A part Athènes, Syra et Patras, ces articles spéciaux, qu'aucune concurrence ne peut atteindre, ne trouvent pas de placement en Grèce. Plus tard, à mesure que le pays s'enrichira, les idées de luxe et de bien-être s'introduiront dans les petites villes d'abord, puis dans les campagnes, et la base des affaires avec la France s'élargira.

Encore aujourd'hui, plus des deux tiers de la population s'habillent des étoffes que les femmes filent et tissent elles-mêmes dans leurs chaumières; et bien qu'en réalité, si l'on suppute le temps qu'il leur a fallu rester courbées sur le métier, le prix de revient en soit plus élevé que pour les produits similaires sortant des fabriques européennes, comme il n'y a pas d'argent à débourser, on s'en tient aux étoffes fabriquées en famille. Il y a même une véritable économie, si l'on songe que ces cotonnades et ces tissus de laine faits à la main sont meilleurs et durent huit ou dix fois plus de temps que ceux qu'on achète à la ville, car ils s'amollissent à la moindre humidité et se déchirent comme du papier. Le commerce anglais lui-même ne s'accroît que bien lentement, malgré le bas prix extraordinaire auquel il peut livrer la marchandise, et les facilités excessives et souvent dangereuses auxquelles se soumettent les exportateurs. Pour certains articles cependant, comme par exemple les foulards imprimés, il serait facile à nos industriels de se créer en Orient, et même en Grèce, un débouché important, en produisant à bon marché des tissus où la soie serait mêlée à des matières premières de moindre prix. Il faudrait seulement qu'ils consen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tissent à étudier les dimensions et les dessins recherchés par les populations orientales.

Partout j'ai entendu reprocher à notre fabrication de ne pas savoir se plier aux goûts des consommateurs ; il est facile de constater que cette ignorance des conditions de vente sur certains marchés est pour elle une cause d'infériorité sérieuse.

Nous voilà de nouveau dans la rue de Minerve, en face d'un petit café à devanture vert-pomme, placé sous le patronage tout païen et assez étrange d'*Aphrodite*. Près de la porte, une sorte de turbine en miniature adaptée sous un réservoir d'eau fait tourner deux marteaux de bois qui heurtent en passant des timbres en verre de sonorité différente. Le tintement cristallin qui s'échappe de ce petit appareil accompagne gaiement le bruit des conversations.

Si l'on dressait une statistique des établissements de commerce en Grèce, les cafés et les cabarets occuperaient certainement la première place, comme dans d'autres pays du reste ; mais un économiste qui en conclurait gravement que les Grecs sont un des peuples les plus intempérants commettrait une singulière méprise. Si en Angleterre, en Hollande, dans les pays du Nord, on peut établir une proportion entre le chiffre des tavernes et celui des ivrognes, il n'en est pas de même en Grèce, où l'on ne boit que de l'eau. La sobriété n'est pas tant une nécessité imposée par le climat, qu'une des qualités de la race ; et si les cafés et les cabarets sont toujours pleins, c'est que ces gens-là ont un besoin insatiable et incessant de se réunir pour parler ; père, mari, fils, dès que le jour se lève, se frottent les yeux, s'essuient le visage avec la manche de leur chemise, et sortent pour ne plus rentrer qu'à l'heure des repas. Aussi toute la population mâle se trouve-t-elle bientôt réunie sur la place publique ou attablée devant un des nombreux cafés de la ville, entre un verre d'eau claire et une tasse de café grande comme une coquille d'œuf.

Tous, riches ou pauvres, fument des cigarettes de ce tabac de Missolonghi, blond et odorant comme le meilleur tabac de Turquie, et un garçon vient poser sur la table de chaque consommateur une petite coupe en métal où se consume lentement un charbon ardent sous les cendres blanches. C'est à ce charbon que chacun allume et rallume ses cigarettes, qu'il roule avec une prestesse et une dextérité extraordinaires.

L'intérieur des cafés en Grèce n'a rien d'oriental. A Athènes et dans les principales villes maritimes, ils rappellent de loin les cafés de nos villes de province de quatrième ordre avec leurs tables de marbre, le comptoir traditionnel et les divans de cuir ; en province, l'ameublement est encore plus simple ; les tables sont en bois blanc peint en vert-pomme ou en rouge foncé ; les chaises sont en paille, et les murs blanchis à la chaux n'ont d'autres ornements que quelques mauvaises lithographies représentant des épisodes de la guerre de l'Indépendance, ou des victoires des Russes sur les Turcs. Depuis 1871, des colporteurs allemands ont essayé, mais sans succès, d'y substituer des gravures coloriées où l'on voit des zouaves et des chasseurs à pied fuyant avec terreur devant les baïonnettes des grenadiers prussiens. On ne trouve guère ces enluminures de Leipzig que là où des voyageurs patriotes les ont offertes gratis aux hôteliers, *ad majorem Guillaumi gloriam*, à l'instar de ces touristes protestants qui distribuent sur leur route leurs plaquettes évangéliques pour propager la bonne nouvelle.

Dans le café principal de Livadie, nous trouvons rassemblés les types et les costumes les plus divers, fonctionnaires et administrés, propriétaires et marchands, Athéniens et Béotiens. Ici le démarque (sous-préfet), en chapeau noir et en redingote, parle avec déférence au parèdre (maire), dont la fustanelle bien fournie s'évase et s'étale jusque sur les chaises voisines ; là le juge de paix, en feutre mou, discute avec le secrétaire de la mairie, petit vieillard sec à l'œil vif, à la taille serrée dans une modeste fustanelle de calicot. Les officiers de la garnison, bien astiqués et serrés dans leur tunique, jouent entre eux dans un coin de la salle. Les citadins portent tous, à de très-rares exceptions près, le costume national, avec toutes les variantes qu'inspirent la prétention à l'élégance et les degrés de fortune : vestes à longues manches pendantes et gilet de drap ou de velours bleu ou grenat foncé plus ou moins couvert de soutaches de même couleur, souvent complétement noir avec quelques ornements noirs aussi. Les caleçons, presque cachés par une fustanelle à mille petits plis, serrée à la taille et bouffante comme une jupe de danseuse, sont de drap rouge ou de coton blanc. Les hautes guêtres, à genouillères, maintenues au-dessous du genou par une jarretière de soie, sont en drap fin, tantôt gris-chamois, tantôt bleu, ou bien encore en fine laine blanche. Les personnages influents ou opulents les portent bleues ou rouges, brodées d'or et de soie, et garnies de quatre grosses houppes de soie à la hauteur du mollet. Les babouches sont remplacées par des escarpins noirs en cuir verni. Un fez, plissé à la mode du jour, à peine posé sur l'oreille, complète le costume. Le soir, un collet de drap noir doublé de rouge, dont un pan est rejeté en bravache sur l'épaule, garantit de l'humidité qui s'élève de la vallée.

La foule des habitués discourait, comme toujours, avec animation, et comme toujours la politique faisait le fond des discussions. Il s'agissait, autant que je me rappelle, d'une loi que le ministère avait récemment fait voter par la Chambre. Profitant de ce que les députés de l'opposition s'étaient abstenus d'assister à la séance, le gouvernement avait ouvert les débats et procédé au scrutin, sans que les membres de l'assemblée fussent en nombre légal. Tous ces cafetiers et ces marchands de cotonnade connaissaient sur le bout du doigt la Constitution, et leur indignation ne connaissait plus de bornes, à la pensée de ce qu'ils appelaient une insulte au peuple. On se passait de main en main les journaux d'Athènes, où l'on rendait compte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de l'agitation qui régnait dans la capitale ; et les ambitions inassouvies, les vanités déçues de ce petit monde de province, se réveillaient plus vives que jamais. Les candidatures aux postes qu'un changement possible de ministère rendrait vacants s'affichaient effrontément à la barbe des autorités, qui, du préfet à l'huissier et du maire au dernier scribe, avaient le front soucieux de gens peu sûrs du lendemain.

Le patron du café circulait, versant le café à tous les partis, mais ses sourires les plus gracieux s'adressaient plus particulièrement aux élus de l'avenir.

C'était un tout petit homme, rond comme une toupie d'Allemagne ; ses yeux malins disparaissaient sous l'ampleur des joues, et son nez gras et luisant n'avait assurément rien de classique. Deux jambes courtes et potelées sortaient de dessous sa fustanelle, qui s'arrondissait sur son abdomen proéminent. Un fez énorme et rembourré se tenait droit sur sa tête et lui donnait un aspect ridicule. De pareils êtres sont rares en Grèce, surtout dans l'intérieur. Ce sont comme les excroissances graisseuses de la race hellène, la plus sèche et la plus maigre que je connaisse, après les Arabes.

Le sous-préfet, assez embarrassé de l'attitude qu'il devait prendre vis-à-vis des chefs de parti, paraissait décidé à aller à Thèbes consulter le préfet de la province. Le chef-lieu n'est qu'à huit lieues de Livadie, et lui est relié par une route assez mauvaise, bien qu'elle soit inscrite sur la très-courte liste des voies carrossables du royaume.

Les communications ont lieu chaque jour par le léophore. A ce poétique nom, que l'imagination du lecteur ne s'exalte pas à la recherche d'un véhicule antique, quelque chose comme les chars d'Ajax ou de Priam traînés par quatre coursiers fougueux que guide un éphèbe aux cheveux d'or. Le léophore n'est autre chose que la diligence, c'est-à-dire un vulgaire fiacre sale et grinçant, vacillant dans ses jointures et branlant sur ses essieux : vieille calèche allemande plus décrépite qu'une douairière de Poméranie. On s'entasse six dans l'intérieur, trois sur le siége ; les retardataires se juchent par derrière sur les bagages ; quant au cocher, il s'assied sur un des marchepieds, excitant de la voix quatre rosses maigres qui semblent avoir été offertes en sacrifice aux sangsues du lac Copaïs. Quelque imparfait et pénible que soit ce moyen de locomotion, il n'en constitue pas moins un grand progrès, dans un pays où il y a dix ans encore on ne pouvait aller de Livadie à Athènes qu'à cheval, par des chemins escarpés et dangereux où l'on risquait vingt fois de se rompre les os pendant trois longues journées de voyage. Les léophores sont fort appréciés, paraît-il, car ils sont toujours pleins ; et il est prudent de s'assurer par avance d'une place, si l'on ne veut être exposé à être assis en septième, sur les genoux d'un pallikare complaisant. Les malheureux voyageurs, cahotés en tous sens, se heurtant au plafond trop bas de la voiture, encombrés de petits colis, aveuglés de poussière en été, mouillés, en hiver, par la pluie qui filtre à travers le cuir rapiécé de la capote, arrivent à destination rompus de fatigue ; mais les Grecs, s'ils n'entendent encore rien au confortable, commencent à connaître le prix du temps, et la boîte incommode que l'on décore du nom gracieux de léophore est le premier pas dans la voie de la civilisation, dont ils ne dédaignent les raffinements que parce qu'ils n'ont encore pu les apprécier.

Le sous-préfet, portant dans un foulard rouge une chemise de rechange et quelques provisions, s'insinua modestement entre un marchand de bestiaux et je ne sais plus quel petit employé qui changeait de résidence. Il disparut bientôt dans un nuage de poussière, suivi par les quolibets de ses administrés. Si le Grec n'a guère le respect de la loi, il n'a pas du tout celui du fonctionnaire, et se croit pour ce motif le peuple le plus démocratique de l'Europe.

XXVI

Église de Livadie. — L'iconostase de Saint-Jean. — Un pappas. Le haut clergé en Grèce. — Un enterrement.

Nous aurions voulu partir le jour même pour le monastère de Stiri ; mais un de nos compagnons avait eu le matin un violent accès de fièvre, suite probable des fatigues du voyage, et bien qu'il fût décidé à retourner directement à Athènes sans nous accompagner jusqu'à Delphes, nous ne voulions pas le quitter avant d'être assurés qu'il n'avait pas rapporté des marais des Thermopyles ou de Copaïs le germe de quelque intoxication paludéenne. Notre départ fut donc remis au lendemain, et nous n'en fûmes pas fâchés, car rien n'est plus charmant que ces haltes, où le calme et le repos succèdent à l'agitation du voyage, où l'on se transforme pour quelques jours en citadin de la petite ville, y prenant ses habitudes, devenant familier avec les choses et les gens, comme si l'on avait vécu là toute sa vie, s'imprégnant doucement de la poésie du lieu, et partant à regret, mais juste au moment où l'ennui et la satiété allaient venir.

Notre hôte tenait à me faire visiter les monuments de Livadie, et le plus remarquable pour lui, c'était l'horloge que lord Elgin avait offerte à la ville, vulgaire cadran blanc encastré dans une petite tour jaune qui offusque le regard du plus loin que l'on se trouve. Je ne sais si lord Elgin, en distribuant ainsi en Grèce des horloges, voulait apprendre le prix du temps à ces pallikares ou s'il croyait par là racheter l'enlèvement des chefs-d'œuvre antiques qu'il avait emportés ; mais toujours est-il qu'il aurait pu faire preuve de meilleur goût.

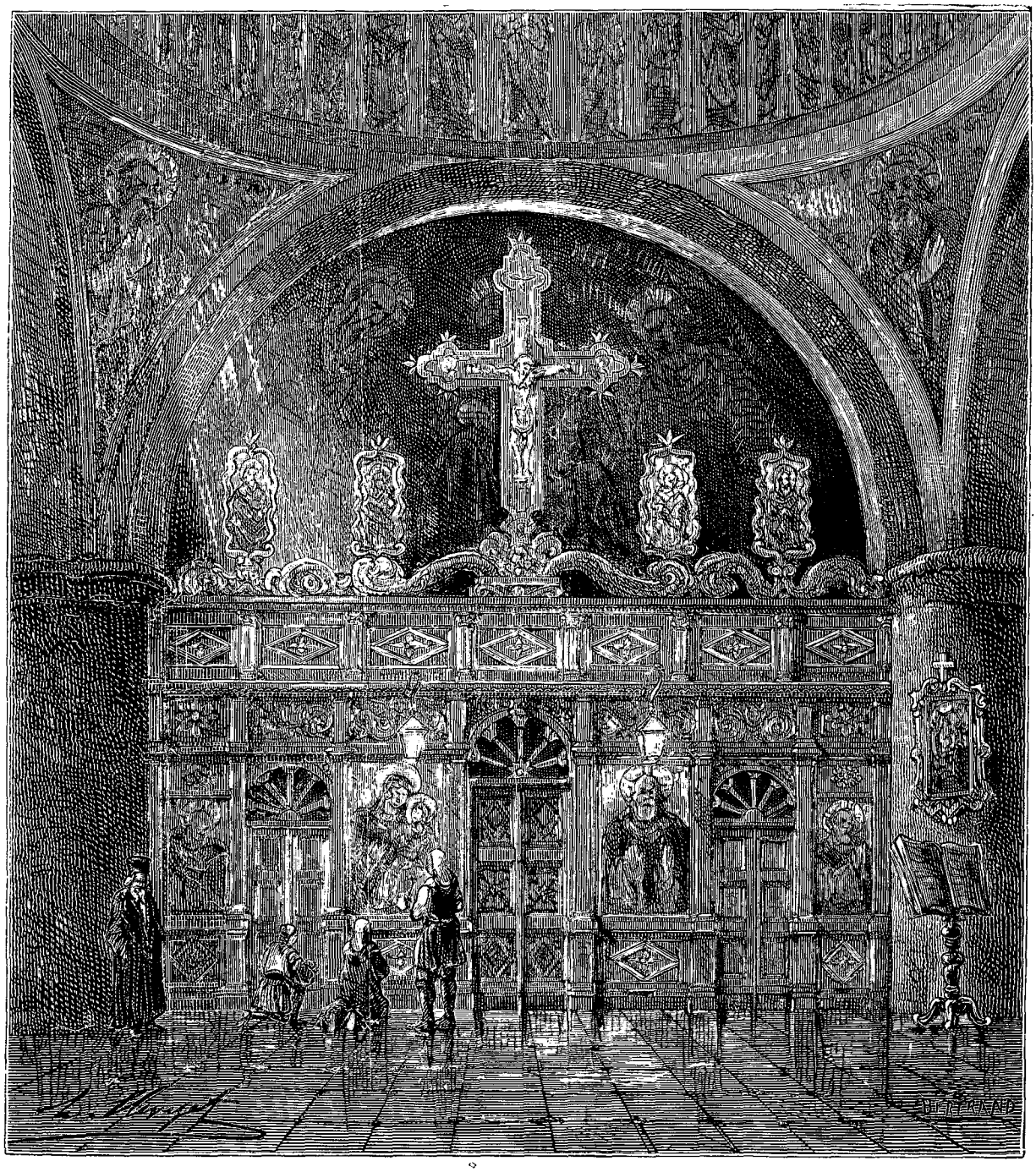
Il y a beaucoup d'églises à Livadie, comme dans toutes les villes de Grèce ; mais la plupart ne sont que des chapelles exiguës, sans ornements, les unes conservant leur cachet byzantin, les autres sans style et datant d'hier. Plusieurs reposent sur des soubassements antiques, ce qui laisse supposer que là aussi s'élevaient autrefois des temples, ou pour mieux dire des chapelles (*sacella*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Café d'Aphrodite, à Livadie. — Dessin de Sahib, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Turcs, pendant qu'ils ont occupé la Béotie, ont construit un certain nombre de mosquées de petites dimensions. Celles qui n'ont pas été détruites ont été christianisées, tout en conservant leur caractère, et même parfois leur ornementation. L'église dédiée à saint Jean a seule conservé ses peintures anciennes, fresques intéressantes, bien qu'elles soient en très-mauvais état. A la base du dôme, une ligne de saints dont le type se rapproche des productions de notre premier art gothique sépare les fenêtres de la cou-

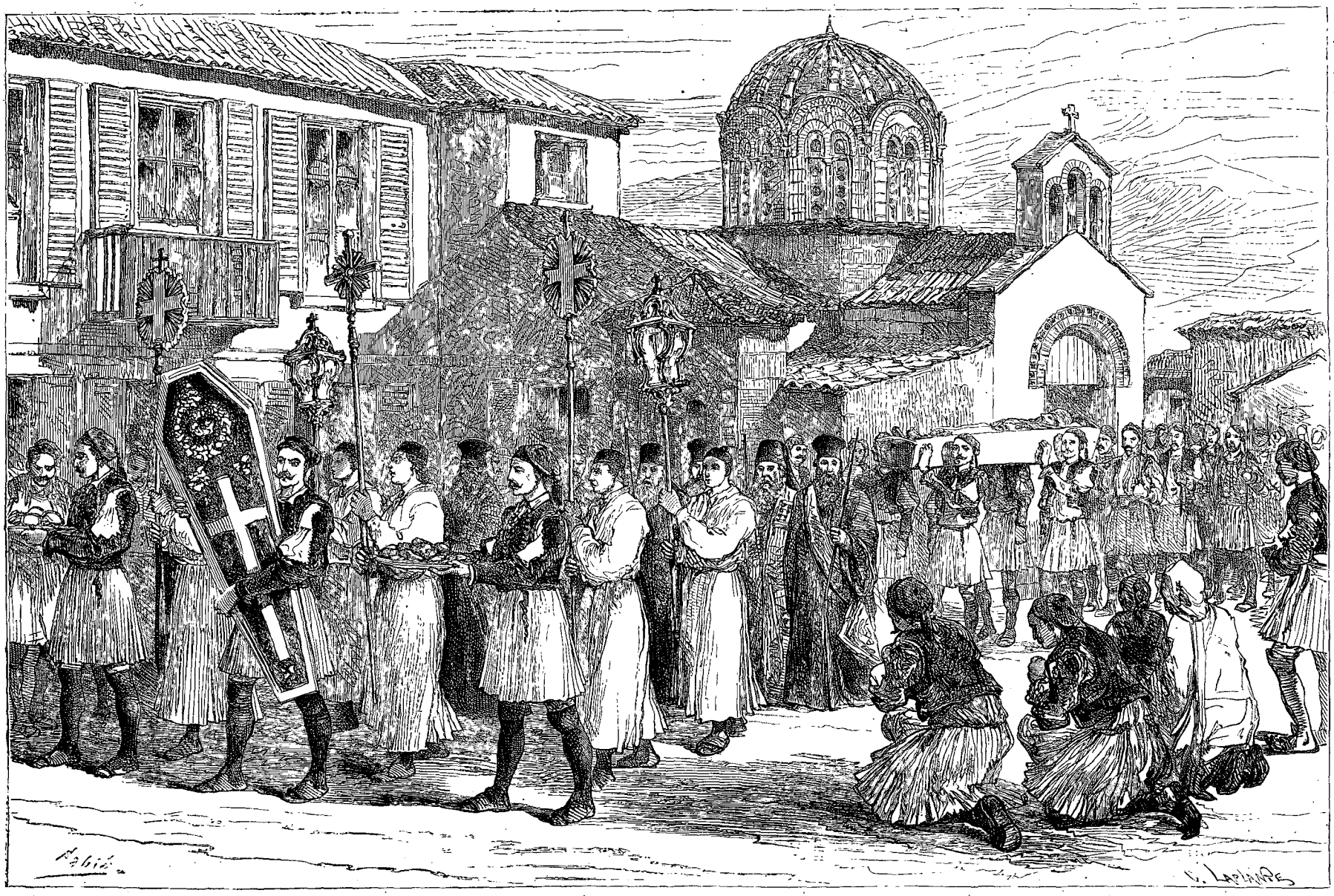


Iconostase de Saint-Jean de Livadie. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

pole. Sur la muraille à gauche de l'autel est représentée une Assomption. La Vierge, couchée sur son lit de mort, est entourée par les apôtres, et de sa bouche sort une banderole blanche sur laquelle sont tracés des mots grecs devenus illisibles. Dans un nuage ovale, Dieu apparaît comme pour recevoir l'âme qui va monter vers lui, et dont un diable caché sous le lit cherche à s'emparer.

Faisant face à cette peinture, une composition non moins primitive représente l'Annonciation, où la Vierge

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un enterrement, à Livadie (voy. p. 123). — Dessin de Sahib, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Marie, assise devant une maison à arcades et à colonnettes, se détourne, par un geste de consternation effarouchée, de l'Ange qui s'incline avec le salut le plus évangélique du Ciel. Une certaine grâce, une certaine inspiration se devinent vaguement sous la raideur byzantine et sous l'imperfection du dessin. Ces peintures, condamnées, me dit-on, à disparaître dans je ne sais quel travail de réparation, sont-elles l'œuvre de l'un de ces artistes orientaux que les Pisans emmenèrent ensuite en Italie, d'un émule d'Andrea Rico de Candie? C'est ce que nous ne chercherons pas à démêler, surtout pour des œuvres aujourd'hui probablement détruites.

L'iconostase, cloison qui sépare l'église de l'autel et percée de trois portes, est en bois sculpté et orné de peintures sur fond d'or, plus modernes, mais plus raides et plus imparfaites encore que celles qui datent du onzième ou du douzième siècle.

Près du bazar et sur une terrasse qui domine un petit square, le square Saint-Georges, planté de quelques arbres et entouré de cafés, s'élève une église neuve, construite en marbre gris et en calcaire de l'Hélicon. Elle a coûté fort cher à bâtir, mais n'a rien qui puisse attirer l'attention du voyageur, si ce n'est la vue pittoresque sur la ville et la montagne qui s'offre aux regards quand on sort par la porte principale. Cette église, suivant la coutume grecque, a été construite par-dessus la chapelle ancienne qui occupait le même emplacement, et sans que la célébration régulière des offices ait été interrompue un seul jour. Le nouvel édifice terminé, on a fait disparaître l'antique sanctuaire qu'il avait enveloppé peu à peu.

Un pappas nous montre les ornements donnés à l'église par la reine Amélie, et dont il se montre très-fier. Ce prêtre était un bel homme, à l'air intelligent, un peu hautain, mais astucieux et mordant. Il s'enveloppait d'une longue robe de drap fin, et ses cheveux blonds, roulés en énorme chignon, étaient maintenus sous la mitre de velours noir par un peigne d'écaille. Sa conversation dénotait un homme instruit et avide de connaître, n'ayant plus de préjugés, mais seulement les partis pris que donne la volonté tenace de conserver l'autorité et l'influence. Le clergé des villes, en Grèce, ne ressemble guère à celui des campagnes, et la façon dont il se recrute explique assez cette différence. En Grèce, le clergé n'est pas, comme en Russie, une sorte de caste fermée, de corporation héréditaire, sorte de tribu vouée au service de l'autel et isolée du reste de la société, si ce n'est par des lois restrictives (abrogées en 1864), du moins par les mœurs. En Grèce, les fils des petits commerçants, des petits propriétaires, sont ceux qui fournissent le plus d'élèves aux écoles ecclésiastiques, et les enfants des pappas, au contraire, songent moins à succéder à leur père qu'à entrer à l'Université, et à conquérir le titre d'avocat ou de docteur, qui peut les mener jusqu'aux fonctions civiles les plus enviées.

Fils de prêtre, de bourgeois ou de paysan, l'aspirant aux fonctions sacerdotales doit, tout d'abord, entrer dans les écoles élémentaires et passer des examens gradués. Là comme ailleurs, l'intelligence et le travail apportent dans les destinées une grande diversité. Les fruits secs deviennent sacristains ou chantres s'ils savent au moins lire; ceux qui n'ont pas dépassé la première épreuve sont relégués à tout jamais dans le diaconat. Le diacre jouit de certains priviléges, mais ne peut franchir l'échelon supérieur. Enfin, ceux qui ont poussé jusqu'à la fin leurs études, encore bien imparfaites et surannées, deviennent, selon leur degré d'instruction, pappas de communes ou de cantons.

Au-dessus de ces écoles diocésaines il existe les séminaires, l'Institut pour les études écclésiastiques, fondé à Athènes par M. Rizaris, et l'École supérieure de théologie, à l'Université. Mais ce ne sont pas, à proprement parler, des écoles ecclésiastiques, et au Rizarion, les étudiants, bien qu'ils portent tous la robe flottante et relèvent leurs longs cheveux en chignon sous le petit bonnet de velours noir, n'ont le plus souvent en vue que la carrière du barreau ou de la médecine. Beaucoup d'entre eux, tout en conservant la soutane, écrivent des articles de polémique dans les journaux, ou se livrent à des spéculations littéraires. Les cours et l'enseignement ont d'ailleurs le caractère séculier.

A l'Université, il y a à peine dix élèves à la faculté de théologie, et le cours, fait souvent par un professeur laïque, devient la plupart du temps une suite de conférences philosophiques qui ne tournent pas toujours à la glorification de la religion orthodoxe. On dit même qu'un jour un des professeurs chargés de cet enseignement s'adressa aux élèves en leur disant : « Voilà ce que je suis obligé de vous enseigner, mais vous n'êtes pas obligés de le croire. »

Les étudiants apprennent là non-seulement la théologie, la philosophie et l'histoire, mais encore les éléments de géométrie, d'algèbre et même de médecine. Les langues vivantes sont exclues de cet enseignement, qui ne se fonde pas sur l'esprit critique et scientifique, et n'admet en fait de controverse que celle des auteurs orthodoxes. Aussi ne trouve-t-on pas dans toute la Grèce un prêtre qui parle ou comprenne un autre idiome que le grec.

Les jeunes gens qui ont été admis aux derniers examens et ont obtenu le diplôme de docteur en théologie, ont ouvertes devant eux deux voies qui répondent à leurs aspirations diverses, au degré de leur ambition, à leur caractère. L'un, renonçant aux charmes de la famille, entre dans un couvent avec l'espérance d'en devenir un jour le supérieur, et d'arriver aux suprêmes fonctions réservées dans l'Église orthodoxe aux célibataires, c'est-à-dire celles d'évêque, voire même de métropolitain. Celui dont les aspirations sont plus modestes et plus terrestres, est envoyé dans une ville où réside un évêque auprès duquel il remplira les fonctions qui sont attribuées en France

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

aux vicaires. Il s'enquiert d'un pappas se faisant vieux qui lui cédera sa fille et sa clientèle, et il reçoit alors sa nomination de pappas. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les prêtres des villes importantes et qu'appartenait celui de Livadie qui nous faisait les honneurs de son église. Il était jeune encore, et espérait bien devenir un jour archiprêtre et même entrer au saint Synode ; mais quel que soit son mérite, là s'arrêtera sa carrière : les hautes fonctions épiscopales lui sont fermées.

Le clergé marié ne jouit du reste ni de la considération ni de l'influence qu'on pourrait supposer. Préoccupé des soucis de famille et de ses intérêts personnels, rabaissé au rang de collecteur d'impôts pour le compte d'une religion où aucune cérémonie, aucun sacrement n'est gratuit, il y perd en indépendance et en moralité ce qu'il gagne en sécurité matérielle. Les classes supérieures n'ont pour lui ni déférence ni sympathie, et quelle que soit son instruction, il n'a pas de place dans ce qu'on appelle le monde.

Pendant que nous causions avec le pappas, nous entendîmes des chants au dehors, et l'église se remplit de monde. C'était l'enterrement pour lequel nous avions vu, la veille, un des marchands du bazar débiter aux habitants de la ville ses petits cierges en cire brune. En tête du défilé marchait un homme portant le couvercle de la bière, noir et jaune, puis deux autres tenant de grands plateaux de cuivre chargés de fruits confits et de pâtisseries; derrière eux, les enfants de chœur portant la croix d'or, de grandes lanternes fixées au bout d'un manche, et ces larges disques en cuivre doré et repoussé qui figurent toujours dans les principales cérémonies de l'Église orthodoxe. Les prêtres suivaient, les uns revêtus de leurs manteaux tissés d'or, les autres enveloppés seulement de ces grands voiles noirs qui encadrent si bien leurs figures orientales à longues barbes noires ou blanches. Enfin venait le cercueil, porté par les plus proches parents. Le mort, le visage découvert, vêtu de ses plus riches vêtements, et coiffé d'un fez énorme, semblait un de ces mannequins de cire, comme on en voit dans les musées de costumes de nos fêtes de banlieue. Les parents, les amis et même les curieux suivaient, tenant chacun un cierge allumé. Les chantres récitèrent les prières, accompagnés en chœur par tous les fidèles, sur un mode plaintif et invariable, tantôt lentement, avec des allures graves, solennelles, tantôt précipitamment, bredouillant les mots, et parlant tous à la fois comme une bande de vieilles portières. Rien n'est désagréable comme ces piailleries dissonantes, interrompant à chaque instant le chant religieux. Nous nous hâtons de fuir, sachant surtout que la présence d'hérétiques à une cérémonie funèbre est considérée par les Grecs comme un signe de mauvais augure. Nous avons d'ailleurs assisté souvent à ces tristes solennités, qui se terminent au cimetière par la scène la plus navrante et la moins édifiante que j'aie jamais vue. On dépose le mort sur la terre, on le dépouille de ses habits, on arrache les bagues des doigts déjà raidis, on enlève jusqu'au coussin sur lequel reposait sa tête. C'est pour le public qu'on l'a paré une dernière fois, qu'on a mis au pallikare sa veste brodée d'or ; à la coconna[1] sa jupe de soie vert-pomme; à la phanariote d'Athènes sa robe de bal décolletée ; au paysan sa chemise neuve. Mais après la représentation, et dans la coulisse, l'acteur quitte ses oripeaux et endosse le linceul égalitaire.

Le pappas de Livadie. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

XXVII

Industrie. — Agriculture. — La récolte du coton.

En quittant l'église, nous demandons au fils de notre hôte qui nous accompagne de nous faire visiter

1. Mot levantin qui signifie dame.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les manufactures, et nous descendons sur les bords de l'Hercyne, que franchissent deux ou trois vieux ponts assez mal entretenus.

C'est là l'ancien quartier, et les masures effondrées témoignent encore des mauvais jours par lesquels a dû passer cette petite ville, lors de la guerre de l'indépendance. Les ruines se relèvent cependant et j'ai vu un grand nombre de maisons en construction, d'autres récemment terminées, mais toutes plutôt solides qu'élégantes. C'est surtout aux charpentes et aux boiseries que l'on constate le retard de la civilisation. Rien de plus grossier et de plus primitif. Les portes ne ferment pas, les fenêtres ne joignent pas. Tout cela est taillé dans un bois rude et plein de nœuds, qui justifie les dédains de Pline pour les forêts du Parnasse et de l'Eubée.

Les Grecs semblent avoir horreur de la peinture. Dans beaucoup de maisons, il n'y en a pas la moindre trace. Mais, à cet égard, Livadie est à peine en arrière de Spezzia, d'Hydra, et même d'Athènes, en dépit de toutes leurs salles et de leurs escaliers de marbre.

On nous avait dit qu'il existait à Livadie trois filatures de coton, comprenant ensemble plus de seize cents broches, mais une de ces filatures avait fait faillite l'année précédente, et une autre ne marchait pas en ce moment; la troisième, installée dans une maison neuve perchée au-dessus du torrent, n'a qu'un matériel imparfait et incomplet, et ne paraît pas en voie de grande prospérité. Livadie semble cependant placée dans des conditions favorables pour devenir une ville industrielle. L'Hercyne peut lui fournir une force motrice estimée à plus de mille chevaux, pendant plus de huit mois de l'année. La plaine du Copaïs produirait une quantité de coton suffisante pour alimenter plusieurs manufactures, qui enverraient leurs tissus dans toute la Grèce du Nord. Les laines des troupeaux de l'Œta, du Parnasse et de l'Hélicon seraient excellentes pour tisser des draps communs, dont la consommation augmente de plus en plus et que l'on fait venir de France ou d'Allemagne. On ne verrait plus alors le coton filé à Livadie être envoyé en Angleterre et revenir à grands frais sous forme de calicot.

Une fabrique pour l'égrenage du coton est en activité et fonctionne régulièrement.

Enfin, quelques tanneries, une blanchisserie pour les laines, qui n'emploie que six ou huit ouvriers : tel est le modeste bilan industriel de Livadie.

L'esprit des habitants de cette petite ville est, peut-être plus qu'ailleurs, porté vers les occupations utiles et pratiques; mais il leur manque la sécurité, les ressources et l'expérience. Il n'existe ni ingénieurs, ni contre-maîtres, ni écoles pratiques pour en créer, ni ouvriers habiles, ni routes pour amener les matières premières et écouler les produits.

En descendant le cours de l'Hercyne, nous étions arrivés à la zone de vergers, qui s'étend à l'est dans la plaine. Ces jardins, où circulent des rigoles d'arrosage, sont séparés par des lignes de peupliers qui donnent un air de fraîcheur au paysage. On y cultive des melons exquis, des légumes, des tomates, des prunes, des pommes et des abricots, et toute cette verdure contraste agréablement avec les rochers gris et rouges sur lesquels la ville est bâtie. Il ne faut cependant pas croire que cette culture générale s'étende bien loin; à cinq cents mètres, on retrouve les landes et les marécages, et les canaux d'arrosage aboutissent à des mares stagnantes qui engendrent la fièvre.

On était en train de faire la récolte du maïs et du coton, et une grande activité régnait dans tous les enclos. Le maïs égrené, ou *kalam boki*, séchait au soleil, tandis que les paysans entassaient en meule les enveloppes des épis pour en faire plus tard des paillasses. Les tas de coton étaient si élevés, que de loin nous les avions d'abord pris pour des tentes blanches. Les femmes et les enfants passaient entre les lignes des plantations, récoltant le coton qui s'échappait des gousses entr'ouvertes et le jetant dans des sacs de toile qu'ils portaient suspendus au cou. Ils venaient ensuite les vider au tas commun, où des hommes armés de grandes raquettes en jonc procédaient à un premier triage, la qualité inférieure étant réservée pour le tissage, le filage domestiques et la confection des vêtements grossiers, la première qualité étant mise à part dans des paniers tapissés de toile, et transportée à l'habitation jusqu'au jour de la foire annuelle, où des courtiers viendront l'acheter pour le compte des filatures du Pirée ou des négociants étrangers. Il reste alors à éplucher le coton au moyen de l'ingénieux appareil américain appelé *cotton gin*, grand comme une machine à coudre et qui sépare les brins de coton de la graine. On forme ensuite des balles que l'on met en presse, que l'on enveloppe de toile et que l'on cercle de fer pour les transporter.

Les femmes qui récoltent le coton peuvent en cueillir en moyenne cent cinquante livres par jour, et gagnent de un franc à un franc cinquante. On fait huit ou dix cueillettes, et la récolte dure du 1er septembre au 15 novembre, les boutons ne venant que successivement à maturité. Il est peu de plantes industrielles qui exigent autant de travaux et de main-d'œuvre, et les paysans de Livadie ne doivent pas partager l'accusation de paresse et d'insouciance que méritent en général les campagnards grecs.

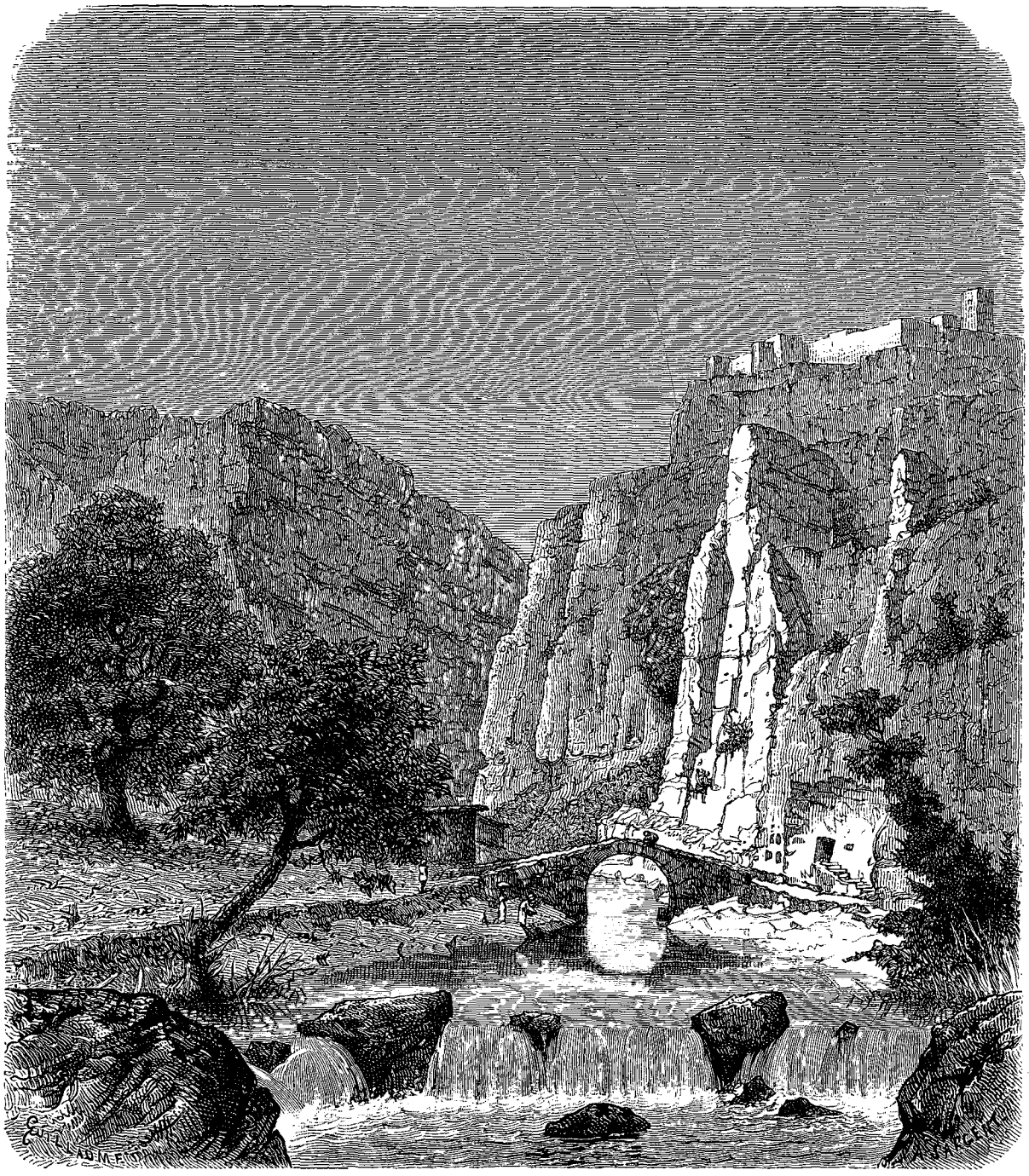
Dans les enclos s'alignent des rangées de ruches. Les Grecs, comme les autres Orientaux, ont un goût prononcé pour le miel, et deux fois par an les montagnards du Parnasse et de l'Hélicon apportent à la ville des outres pleines d'un miel presque liquide, jaune comme de l'ambre, exhalant un parfum exquis, et qui vaut bien le miel de l'Hymette ou de l'Eubée.

Nous circulons à travers de petits sentiers bordés de grands roseaux; leurs bifurcations sans issues allaient aboutir à quelque vanne sur la berge de l'Hercyne, qui s'est transformée en une douce et calme ri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

vière, coulant entre deux rangées de peupliers sous un berceau de verdure. Çà et là des dérivations vont alimenter quelque moulin, dont le toit rouge paraît à travers les arbres.

Ce n'est pas seulement dans l'enceinte de cette sorte d'oasis que les Livadiens se livrent à l'agriculture. Presque tous possèdent dans la plaine du Copaïs, au delà de la ligne basse de rochers qui masque la vue, des portions de terrains qu'ils exploitent ou font exploiter par des métayers. Beaucoup aussi ont entrepris



Vue de l'Hercyne (voy. p. 126). — Dessin de E. Guillaume, d'après un croquis de M. H. Belle.

avec succès des desséchements partiels. Ces travaux, commencés sur une petite échelle et presque sans ressources, ont souvent triplé le capital de ceux qui les tentaient. On m'en a cité quelques-uns qui, avec une dépense de deux cents francs par hectare et à l'aide de moyens tout à fait élémentaires, ont réussi à former des terres d'une qualité supérieure, valant aujourd'hui plus de trois mille francs l'hectare. Ce résultat indique la mesure des bénéfices que donnerait une opération plus vaste et mieux conduite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

XXVIII

L'antre de Trophonius. — L'oracle antique. — Une soirée à Livadie.

Il nous restait à voir la principale curiosité de Livadie, l'antre de Trophonius; mais il nous fallait pour cela traverser de nouveau la ville, et remonter le cours du torrent jusqu'à la gorge sauvage d'où il s'échappe : énorme crevasse, aux escarpements gris et rouges taillés à pic dans les flancs de l'Hélicon et tout encombrée d'énormes rochers tombés de la montagne. Lorsqu'on approche, le tableau qui apparaît tout à coup est certainement l'un des plus imposants et des plus pittoresques que l'on puisse contempler en Grèce. Le torrent, large et écumeux, passe sous un vieux pont turc aux hautes arcades; à gauche, de grands platanes ombragent une fontaine qui s'échappe en bouillonnant; à droite, des crêtes dentelées, couronnées de ruines helléniques et de constructions vénitiennes; enfin, comme arrière-plan, cette gorge mystérieuse enserrée entre ses deux hautes murailles. Au milieu des vieilles fortifications catalanes qui penchent là-haut sur l'abîme, s'ouvre, dit-on, une communication avec la caverne de Trophonius, qui se trouve juste au-dessous. On a essayé plusieurs fois, mais toujours sans succès, de pénétrer dans cette caverne.

Nous rencontrons une large mare alimentée par plusieurs sources abondantes : c'est la fontaine de la Mémoire (Mnémosyme), dont l'eau est sulfureuse. Tout auprès, une autre source, presque à sec, suinte goutte à goutte d'une grosse roche de calcaire noir fétide : c'est la fontaine de l'Oubli, la fameuse source du Léthé. Quel charmant épisode de la mythologie antique que celui de la naissance de ce fleuve au milieu de ces rochers éboulés qui en encombrent le lit! Proserpine enfant et la petite nymphe Hercyra jouaient ensemble avec une oie, une de ces oies comme nous en voyons en si grand nombre se promener gravement par la ville; Hercyra cache l'oiseau sous un rocher; Proserpine le cherche de tous côtés, le trouve enfin; mais l'oie se fond entre ses doigts et se transforme en un ruisseau qui s'enfuit en babillant vers la plaine, aux éclats de rire argentins des deux enfants. Pausanias raconte avoir vu encore la statue de la petite nymphe tenant sous son bras l'oie qu'elle va cacher justement derrière cette grosse roche d'où sort une des sources du torrent, et auprès de laquelle nous évoquons cette poétique fiction. Au milieu d'un chaos de blocs énormes, et sur une large surface du rocher percée d'un grand nombre de trous, s'ouvre l'antre de Trophonius, ouverture de quatre pieds à peine de large et obstruée par le sable et les débris. Juste au-dessus, on distingue quelques lettres creusées dans le roc et presque indéchiffrables. On lit seulement le mot ΕΥΡΟΛΟΣ, encore la dernière lettre est-elle peu distincte. C'est au fond de ce trou que se tenait l'oracle redoutable que l'on ne venait consulter qu'en tremblant. Après les purifications d'usage et une retraite de plusieurs jours, pendant laquelle on offrait des sacrifices à Trophonius et à son frère Agamèdes, les prêtres revêtaient le postulant de vêtements de lin, lui mettaient entre les mains des gâteaux de miel et le conduisaient à l'entrée de la caverne au fond de laquelle s'apercevait une étroite fissure. Le postulant se couchait, faisant passer ses jambes par cette ouverture, et se sentait aussitôt entraîné comme par une force invincible, puis secoué violemment, pendant que des serpents, des spectres et des bêtes monstrueuses et terribles l'entouraient et le menaçaient, et que des bruits effrayants sortaient des entrailles de la montagne. Alors l'oracle parlait, débitant quelques aphorismes inintelligibles, et avant que le pauvre diable mystifié par les supercheries des prêtres eût pu se reconnaître, il était saisi de nouveau et rejeté au dehors avec violence, à moitié évanoui de terreur. Il restait pour longtemps privé de la raison, mais Pausanias affirme cependant que l'*on recouvrait plus tard la faculté de rire.*

On prétend qu'Odyssée, le chef des Klephtes, avait pénétré dans la caverne, mais qu'à peu de distance de l'entrée il avait dû rebrousser chemin à cause du manque d'air. Dans le rocher et tout autour de l'antre, il y a un grand nombre de cavités qui ont dû être des niches d'ex-voto pareilles à celles qu'on voit au Pnyx, à Daphné, à Delphes, et ailleurs encore.

La gorge de Trophonius est bordée de l'autre côté par une muraille calcaire sauvage presque à pic, percée de trous nombreux dignes de servir de repaires à des démons. L'une de ces cavernes a été convertie en chapelle où l'on officie une fois l'an, le samedi de la semaine sainte. L'assistance n'y est jamais nombreuse, car les abords sont dangereux, et, à certains endroits, on ne peut passer qu'en s'accrochant à des crampons de fer scellés dans le roc.

C'est là que pendant la guerre de l'indépendance un certain nombre de familles de Livadie allèrent chercher un refuge et échappèrent ainsi au massacre. Par reconnaissance, on a toujours, jusqu'à présent, tenu la chapelle en bon état.

La gorge de Trophonius se termine par une gigantesque et imposante muraille de rochers, formant un cirque d'aspect farouche et désolé. Le terrain, partout où il n'est pas couvert de débris calcaires, est envahi par une herbe dure et rare dont le ton grisâtre ajoute encore à la mélancolie du lieu.

Le jour baissait, et par intermittences il tombait de fortes averses; il fallut battre en retraite avec notre état-major de curieux qui avait fait preuve, il faut le dire, de beaucoup d'empressement et de complaisance, nous montrant tout ce qu'il pensait devoir nous intéresser, nous aidant à franchir des ruisseaux, à déchiffrer des inscriptions, déblayant le terrain, causant gaiement, familièrement, mais sans indiscrétion ni obséquiosité, nous regardant dessiner avec curiosité, mais de loin et sans se pencher sur notre épaule et parlant à mi-voix. C'était pour leur plaisir que ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

braves gens nous accompagnaient, et nous les aurions blessés profondément en leur offrant autre chose que des remerciements.

En rentrant dans la ville, nous passons devant une maison de modeste apparence, décorée du nom d'hôpital militaire, mais qui est destinée à recevoir les personnes affectées de maladies contagieuses ou endémiques. Il n'y avait que vingt malades à ce moment.

Livadie est cependant loin d'être salubre. Située dans un recoin de montagnes, entourée de trois côtés par de hautes crêtes rocheuses et de l'autre par un terrain marécageux, exposée aux inondations, et privée de tout système de mesures sanitaires, elle ne peut manquer d'être le siége de fièvres périodiques. Les habitants se plaignaient, à l'époque où nous passâmes, d'avoir été plus maltraités cette année que de coutume. Comment pourrait-il en être autrement en l'absence de toute précaution préventive et de tout traitement sérieux?

Nous demandons à visiter la prison; mais on nous affirme qu'il n'y en a pas et que les prisonniers sont envoyés à Athènes, dans les cachots du Medrissi.

Y a-t-il donc à Livadie si peu de crimes! En tout cas les procès semblent fréquents, car il existe une véritable armée d'hommes de loi qui semblent faire de bonnes affaires. Il y en a beaucoup plus qu'il n'en faudrait même pour un centre de population dix fois plus considérable, mais il se fait beaucoup d'actes extra-judiciaires: conseils, documents, contrats notariés et autres. En Grèce les affaires qui se traitent chez l'avoué sont un article indispensable de la vie.

Le parèdre nous avait invités à aller passer la soirée chez lui. Après notre dîner, nous nous dirigeons donc vers sa maison, située dans le haut de la ville.

Le parèdre nous attendait sur le seuil, et nous présenta son frère, gaillard de six pieds, toujours de bonne humeur et d'un embonpoint tout béotien, encore exagéré par l'ampleur de sa fustanelle. Dans le salon orné de glaces, chose qu'on ne voit que depuis l'achèvement de la route carrossable, la kyria ou maîtresse de la maison nous reçut avec une timidité tempérée par un air de grande dignité à laquelle ajoutait l'ampleur de ses formes. Alors vinrent les politesses d'usage, le café, les confitures ou glyko dont on prend une cuillerée pendant que l'on tient de l'autre main un verre d'eau fraîche dont on avale ensuite quelques gorgées. Au milieu de la pièce, un large brasero de cuivre, rempli de braise ardente, permettait de se réchauffer tout en causant. En plein hiver, on le place sous une table recouverte d'une large couverture de laine qui pend jusqu'à terre. Chacun s'assoit tout autour, ramenant sur lui la couverture jusqu'au cou, pendant que le corps se trouve dans une sorte d'étuve. Ce calorifère primitif, qui s'appelle *tandour* en Asie Mineure, est une invention turque dont les Béotiens ont fait leur profit, et rien n'est étrange comme cette société de têtes qui semblent sans corps et posées sur un tapis.

Tout autour du salon se tenaient, droites et silencieuses, plusieurs dames de la ville, serrées dans leurs vestes de velours brodées d'or, et coiffées du fez rouge à long gland retombant sur l'épaule. La plupart, même les jeunes, sont fardées. C'est du reste une mode qui n'est pas nouvelle en Grèce, puisque, dans l'*Odyssée*, la fidèle Eurymone recommande à Pénélope de se colorer les joues.

Quant aux hommes, on connaît leur costume, qui comporte toutes les variétés imaginables de broderies, de soutaches et de couleurs, sauf la fustanelle qui est la même pour tous. Il y avait là des vestes qui valaient plus de mille francs et dont l'étoffe disparaissait sous les passementeries d'or. Deux ou trois jeunes gens seulement portaient le costume européen.

Comme dans presque toutes les provinces, les hommes étaient beaux, bien faits, élégants et souples dans leurs mouvements, mais les femmes répondaient peu à l'idéal qu'on se fait de la race grecque. De beaux cheveux, qu'elles coiffent mal, de beaux yeux, mais sans expression, de belles dents qu'elles montrent trop ou pas assez, voilà ce qu'elles ont de mieux; mais elles sont mal faites, ont le nez camus, la bouche grande et charnue, les pommettes saillantes; elles n'ont pas surtout ce charme, ce je ne sais quoi qui fait dire d'un homme même qu'il a une nature féminine et qui rachète toutes les imperfections physiques. Ce manque de grâce ne tient-il pas, il faut le demander pour leur excuse, à l'éducation qu'elles reçoivent, à l'existence qu'on leur impose et qui se ressent encore de l'influence des mœurs orientales?

Au point de vue moral, les femmes, en Grèce, sont, à peu de chose près, ce qu'elles étaient il y a cinquante ans, sauf dans quelques villes, où le courant des idées européennes et le contact fréquent avec les étrangers a modifié bien des choses.

Comme autrefois, les femmes n'ont pas d'existence individuelle et ne comptent pour rien dans la société. Sans indépendance et sans instruction, elles sont reléguées dans leur intérieur, dont elles ne sortent, comme les musulmanes, que pour aller à l'église ou en visites. C'est depuis peu d'années seulement qu'on les voit se promener quelquefois avec leurs maris.

Nous causons longuement avec le frère du parèdre, homme intelligent et d'un esprit plus froid et plus observateur qu'on n'est habitué à le trouver chez les Grecs.

Ce qui manque, nous dit-il, c'est la main-d'œuvre et l'instruction; l'un et l'autre font complétement défaut. Dans le district tout entier, l'agriculture est à un niveau fort peu élevé, et la production n'est pas la moitié de ce qu'elle pourrait être avec un peu plus de soin. Les principales récoltes du pays sont le coton, dont la production s'accroît de jour en jour, et les grains. Quant au vin, on en produit peu. Le gouvernement tolère ici le payement de la « dîme » en nature, mais il préfère le payement en espèces, surtout dans les cantons où les magasins sont clair-semés (la distance normale entre les magasins est de trois milles). Il faudrait, disait-il, attirer les capitaux étran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gers, mais il finit par convenir qu'il serait nécessaire, pour cela, de leur garantir une sécurité qui n'existe pas encore contre l'arbitraire des autorités et la convoitise des législateurs.

Le desséchement du lac Copaïs et le drainage des terrains conquis rémunéreraient amplement tout capital, si élevé qu'il fût. Bien des milliers de stremata (arpents) seraient conquis à la culture, tandis qu'ils sont actuellement une source de pertes. Non-seulement les eaux couvrent le sol, mais encore elles rendent les terrains contigus impropres à la culture. Le gouvernement grec ne fait rien, et ne veut rien faire.

Jeune homme et dame de Livadie. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

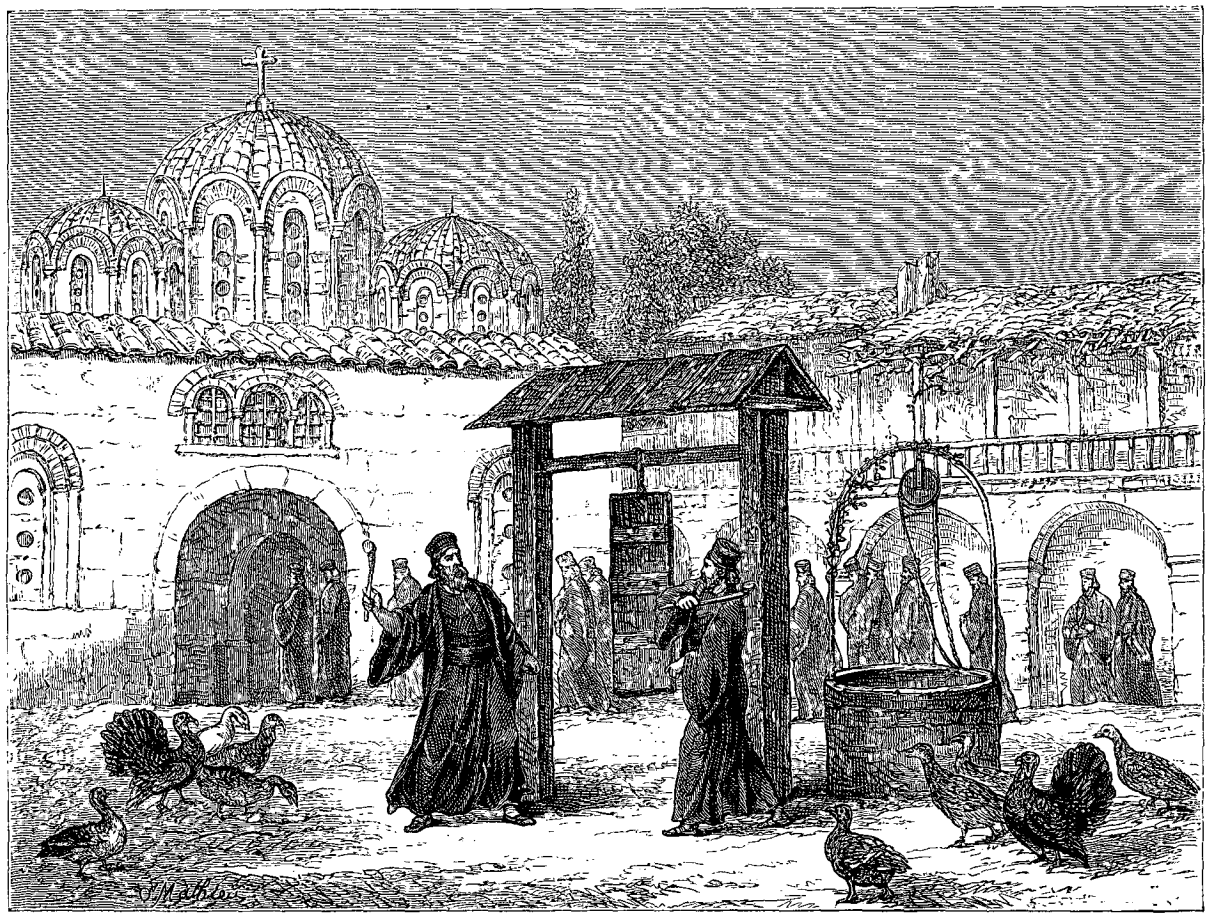
Nous parlâmes enfin de l'instruction. Je lui fis observer, et il en convint, que l'enseignement agricole n'est donné nulle part dans les écoles.

Nous prenons congé du parèdre et de sa famille et nous regagnons notre logis par une ruelle peu faite pour donner une haute idée de la police intérieure et de la propreté de la ville.

Henri Belle.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La salamandre (voy. p. 133). — Dessin de O. Mathieu, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXIX

Départ de Livadie. — Aspect de la montagne. — Rocher de Korakalithari. — Arrivée au couvent de Stiri. — Les deux églises de Stiri. — L'art byzantin.

Le matin, en ouvrant notre fenêtre, nous voyons le ciel noir et nous entendons le tonnerre rouler dans les hautes vallées de l'Hélicon et du Parnasse. Périclès ne savait que dire sur le temps; les agoyates regardaient tous les coins de l'horizon, sans se prononcer et sans dire autre chose que : *c'est la mauvaise saison qui commence*. Notre hôte nous engage à ne pas partir; mais, *audaces fortuna juvat*, et malgré les apparences sinistres du ciel, nous nous décidons à aller jusqu'au monastère de Stiri, comptant sur la véracité du proverbe.

Après avoir mis en voiture notre compagnon malade qui retournait à Athènes avec Périclès, nous prenons congé de nos amis de Livadie, nous serrons cordialement la main des époux Kokkinopoulo, après les avoir chaudement remerciés de leur hospitalité, et nous nous mettons en route, accompagnés d'un jeune homme de la ville, Alexandre Stavros, que le parèdre nous a donné comme guide. Il faut croire que les habitants de Livadie voient rarement des étrangers, car nous

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

excitons au plus haut point la curiosité. De tous côtés, les curieux affluent; les rues sont pleines de monde, et les balcons, les fenêtres regorgent de spectateurs, ce qui donne à la petite ville un aspect animé. Beaucoup nous saluent en nous souhaitant bon voyage avec quelques-unes de ces formules courtoises et amicales dont les Orientaux ont gardé la poétique coutume.

Nos mules de bagages font tinter leurs clochettes et sonner leurs fers sur les dalles. Les agoyates distribuent à droite et à gauche, en passant, de bruyants adieux à leurs amis.

Nous montons à travers les rues hautes de la ville, et, après avoir dépassé un bazar d'apparence toute turque, nous avons, en nous retournant, une belle vue sur la plaine et sur Livadie, dont les maisons, pittoresquement étagées les unes au-dessus des autres, sont éclairées par un rayon de soleil de bon augure. Au delà, les jardins forment autour du petit chef-lieu comme une ceinture verdoyante, et plus loin encore un scintillement çà et là dans la brume laisse deviner le lac Copaïs, immobile sous son atmosphère de fièvre.

Le sol sur lequel nous marchons est brun et aride, et notre sentier longe, tout en l'évitant soigneusement, un ancien pavage turc tout disloqué. Nous suivons d'abord une vallée fermée au sud par l'Hélicon et par ses contre-forts qui vont, vers le nord, se relier au Parnasse, et nous nous trouvons bientôt sur des pentes couvertes de lentisques, de chênes et de myrtes. On ne voyait ni maisons ni villages, ni apparence de cultures. Le pays semblait désert et abandonné, et cependant la vigueur de la végétation, la fraîcheur de la verdure, l'aspect noir de la terre et l'épaisseur du gazon que nous foulions, tout attestait la richesse et la puissance productive du sol. Cette colline, couverte d'arbrisseaux dont les feuilles foncées et luisantes étaient pailletées de gouttes de pluie scintillant au moindre rayon qui perçait les nuages, formait un charmant premier plan à la montagne sombre et grandiose qui se dressait devant nous, et qui, grâce au vent de nord, commençait à se dégager des brouillards qui l'enveloppaient depuis le matin. Peu à peu surgissaient d'imposantes masses de rochers dont le soleil, encore à demi voilé, faisait ressortir l'anatomie gigantesque par de vigoureuses oppositions de clair et d'ombre.

Après trois heures de route, nous faisons halte près d'une source qui sort d'un grand rocher appelé Korakalithari, ou le *Rocher du corbeau*, sorte de plateforme au sommet de laquelle on retrouve quelques vestiges de murs antiques, probablement d'un poste militaire de montagne ou φρουσία, nom qui existe encore dans la langue moderne. Il paraît que le lieu était bien choisi, car il y a au même endroit un poste de gendarmes chargés de surveiller ce canton, qui a passé de tout temps pour être le foyer du brigandage.

C'est, en effet, un fouillis propice aux malandrins que ces collines enchevêtrées, couvertes de maquis et complétement désertes. Nous laissons à droite le chemin qui monte à Arakhova pour prendre celui de Distomo, et nous nous engageons dans un défilé sauvage appelé simplement Στενὸ, qui s'engage entre deux montagnes escarpées couvertes de chênes nains. Le chemin très-étroit, et gardant en plusieurs endroits les traces du pavage turc, surplombe le lit d'un torrent encombré de rochers.

Au bout d'une heure et demie de montée pénible, nous nous trouvons sur de hauts plateaux, au milieu d'ondulations douces, dont la monotonie est rompue çà et là par ces rocs isolés comme on en voit partout en Grèce, et qui ont été les acropoles en miniature de villages aujourd'hui inconnus, sortes de petites forteresses provinciales dont il ne subsiste que quelques soubassements au milieu de débris de poterie.

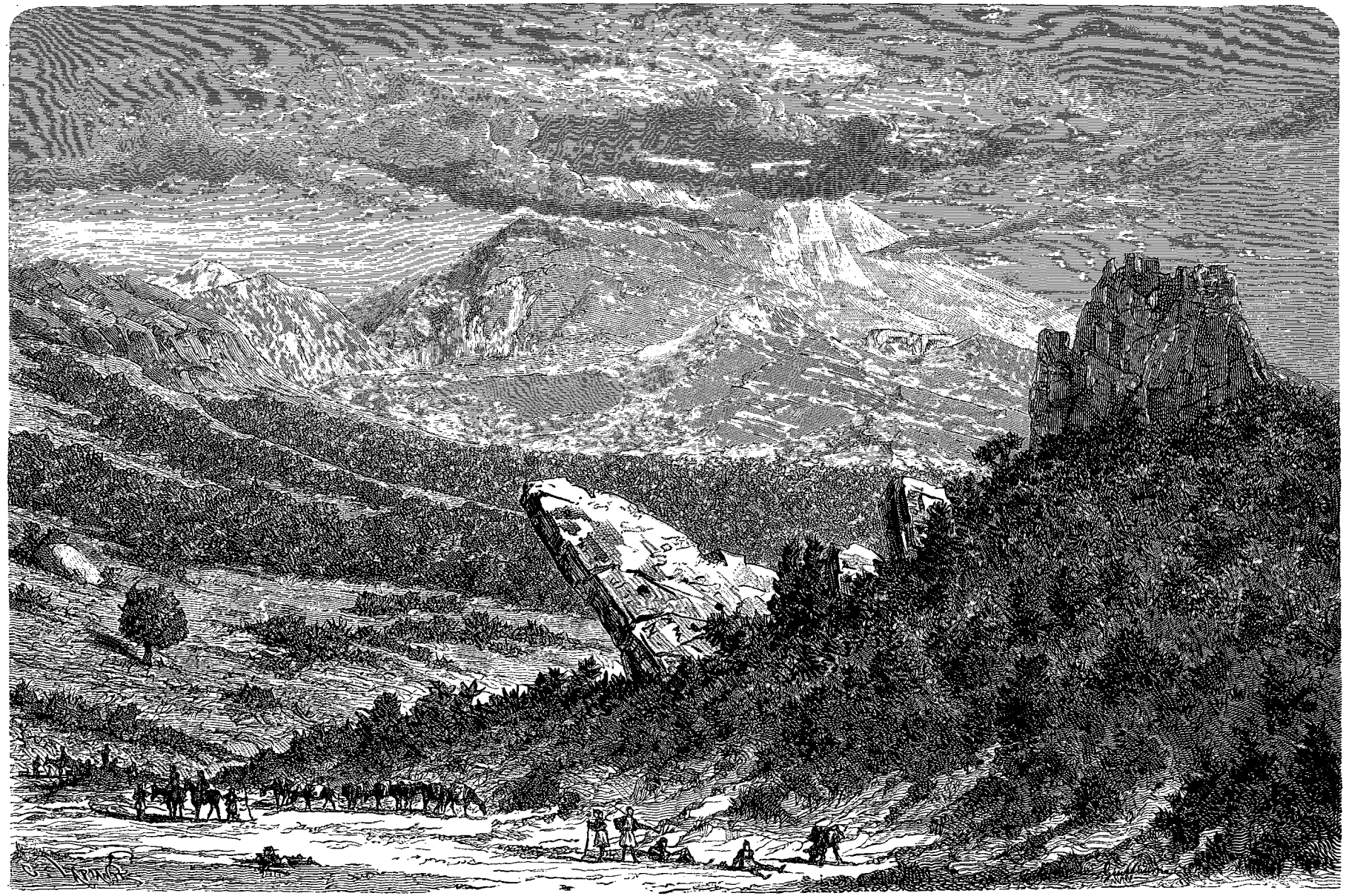
A notre droite, nous apercevons le village de Distomo, file de maisons d'assez bonne apparence, au flanc de la montagne. Sur la colline longue et nue qui le domine s'élèvent, ou pour mieux dire gisent les ruines de l'acropole d'Ambryssus, dont Pausanias parle avec tant d'éloges; mais le jour s'avance et il nous faut atteindre le monastère de Stiri avant la nuit. Nous suivons donc vers le sud notre chemin qui, montant et descendant, longe en corniche une pente escarpée, pour aboutir bientôt à un hémicycle de montagnes grises absolument dénudées, d'une tristesse sévère, et d'où tombent des rafales de vent furieux qui menacent de nous balayer comme des fétus de paille, nous et nos montures.

Enfin la vallée s'élargit et s'égaya de quelques cultures et de pâturages bordés de haies. Quelques maisons se laissaient voir à travers les cyprès et les peupliers, puis quelques villages sur les contre-forts boisés de la montagne. Nous apercevons au-dessus de nous les dômes et les bâtiments neufs du couvent. Une croix plantée sur un débris assez considérable de mur angulaire hellénique marque la limite de son territoire. En quelques minutes nous arrivons devant la porte où l'hégoumène et ses moines nous attendent pour nous souhaiter la bienvenue. Sa chambre, qu'il avait mise très-obligeamment à notre disposition, comme étant la meilleure du couvent, n'avait ni serrures aux portes, ni vitres aux fenêtres, et il nous fallut boucher, avec nos couvertures de voyage, les ouvertures par où s'engouffraient le vent et la pluie. Au mur était pendu un bon portrait du supérieur, exécuté, paraît-il, il y a quelques années, au crayon par un artiste allemand, venu là pour faire des études en vue de la restauration de l'église russe d'Athènes, tâche dont il était chargé.

Je n'affirmerais pas que la nuit passée sur les divans couverts de tapis d'Arakhova ait été bonne; il faut croire que les insectes élevés dans les couvents orthodoxes ont une haine toute spéciale pour les schismatiques.

Le lendemain, le soleil qui brillait, les oiseaux qui chantaient gaiement dans les buissons en secouant leurs ailes trempées de pluie, l'espérance d'un beux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Khorakalithari. — Dessin de E. Guillaume, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jour nous firent vite oublier les petites misères de la nuitée.

Le principal but du détour que nous avions fait pour passer à Stiri était l'église du couvent, et en la voyant, nous ne regrettons pas nos peines. Elle date du douzième siècle, et la façade a quelque ressemblance avec celle de Saint-Marc de Venise. Un ermite, jadis retiré dans ce désert montagneux, prédit, selon la chronique, de nombreuses victoires à Romanus, empereur de Byzance, et c'est pour le récompenser que l'empereur fit construire l'église de Stiri. Elle est intéressante par sa conservation et son cachet d'ancienneté. La grande porte centrale donne dans le vestibule ou narthex, dont les voûtes sont ornées de mosaïques. L'intérieur sombre rappelle celui de Saint-Nicodème à Athènes; une haute coupole est supportée par des arcades en arc surhaussé, et tout autour de la nef règne un second étage de galeries à arcades, semblable au gynaikion des églises de Constantinople.

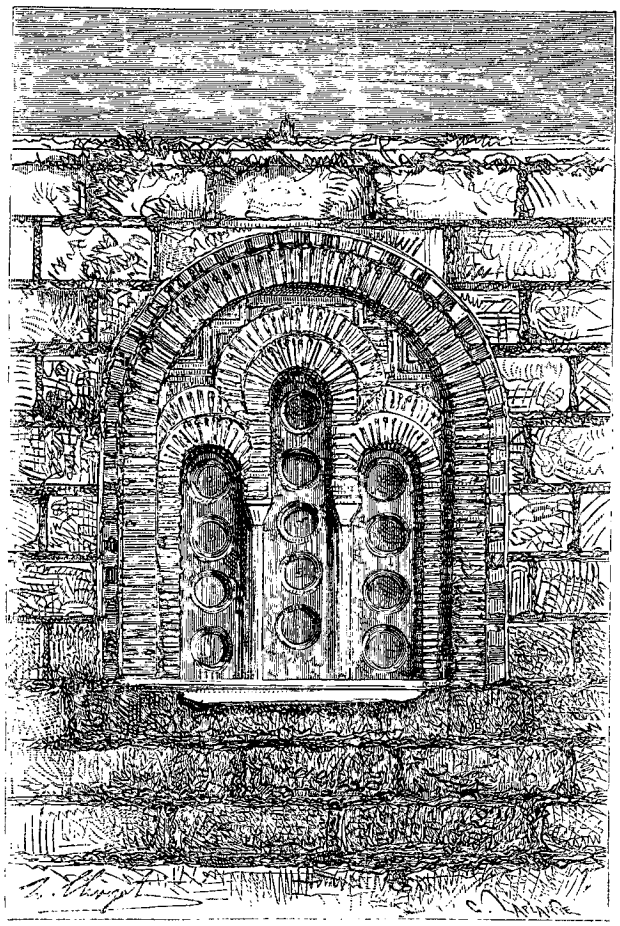
L'iconostasis est moderne; l'autel, pauvre et couvert de poussière, est surmonté d'un baldaquin écarlate de mauvais goût.

La nef est pavée de marbre gris et rouge. En haut de la coupole, une grande mosaïque représente la tête du Christ, et entre chacune des fenêtres, des saints raides et primitifs. Les intrados des voûtes sont aussi tapissés d'ornements en mosaïques sur fond d'or. Ces mosaïques sont bien conservées. Quelques morceaux cependant étaient tombés et nous permirent de juger du genre de travail; ces petits cubes, de un centimètre environ, étaient en verre, recouverts d'un côté d'une mince feuille d'or, sur laquelle était superposée une feuille de verre ou de talc.

Quant à la décoration architecturale, qui est un mélange du byzantin avec le romain, on sent l'influence de l'antiquité. Le fleuron se multiplie sous diverses formes, mais au centre se voit toujours cet ornement qu'on rencontre partout dans les monuments byzantins et qui rappelle si bien la fleur de lis. Les croisés l'ont-ils copié, et est-ce là l'origine de la fleur de lis de nos rois? Ce serait un problème intéressant à résoudre.

L'ornementation de l'entablement se compose de bossettes assez barbares, qui rappellent celles des portes turques ou arabes.

Contiguë à l'église s'en trouve une seconde où étaient jadis déposées les reliques de saint Luc de Stiri. Nous ne vîmes qu'une plaque de petite dimension et tout unie, scellée dans le mur. Quant au corps, il a été, prétend l'hégoumène, enlevé par les ordres d'un pape et transporté à Rome, à l'époque où les Francs occupaient le pays. Cette église, bien qu'ayant conservé la forme générale et les fenêtres anciennes, a été restaurée maladroitement par quelque Italien de rencontre, sans goût ni science, qui a blanchi les murs à la chaux, gratté les peintures, et perché autour de la coupole d'affreux pigeons de plâtre, qui rappellent plus les cibles de nos foires que le Saint-Esprit. Plusieurs piliers ont conservé leurs chapiteaux, dont les décorations byzantines enchevêtrées se détachent sur des fonds bleus, rouges ou or, ternis par le temps.



Fenêtre de l'église de Stiri. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

N'est-ce pas une tradition hellénique que cet emploi de la couleur pour faire ressortir l'ornementation de pierre ou de marbre?

Quelques restes de placages en porphyre ou en brèche subsistent encore, et les fenêtres sont fermées comme celles de San Miniato à Florence, par des plaques minces de marbre veiné qui laisse passer une lumière mystérieuse et ambrée d'un effet superbe.

Dans une petite chapelle située à l'extrémité du narthex, les murs sont couverts d'images de saints, dont les têtes ont été défigurées par les Turcs. Leurs costumes ecclésiastiques sont curieux, et l'un d'eux offre l'aspect d'un échiquier noir et blanc.

A côté de cette décoration générale qui dénote un certain goût artistique et un sentiment de la couleur tout oriental, on est frappé par l'imperfection de la construction. Pas une fenêtre n'est à sa place, pas un pilier n'est symétriquement placé, pas une porte n'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droite, pas une ligne d'aplomb. Si le plan est défectueux, le travail l'est bien plus encore, et toute cette maçonnerie de pierres et de briques semble menacée d'une dislocation prochaine.

De nombreux fragments d'architecture enlevés, on ne sait pourquoi, pendant les réparations, ont été déposés dans le narthex et mériteraient une étude spéciale.

Les combinaisonset les styles de l'époque byzantine y sont tous représentés, et on peut se rendre compte là des transformations successives que la décoration grecque, si claire et si intelligible, mais un peu aride et sèche, a subies pour aboutir à l'abondance pittoresque, à la richesse inventive, parfois un peu confuse, de l'art gothique.

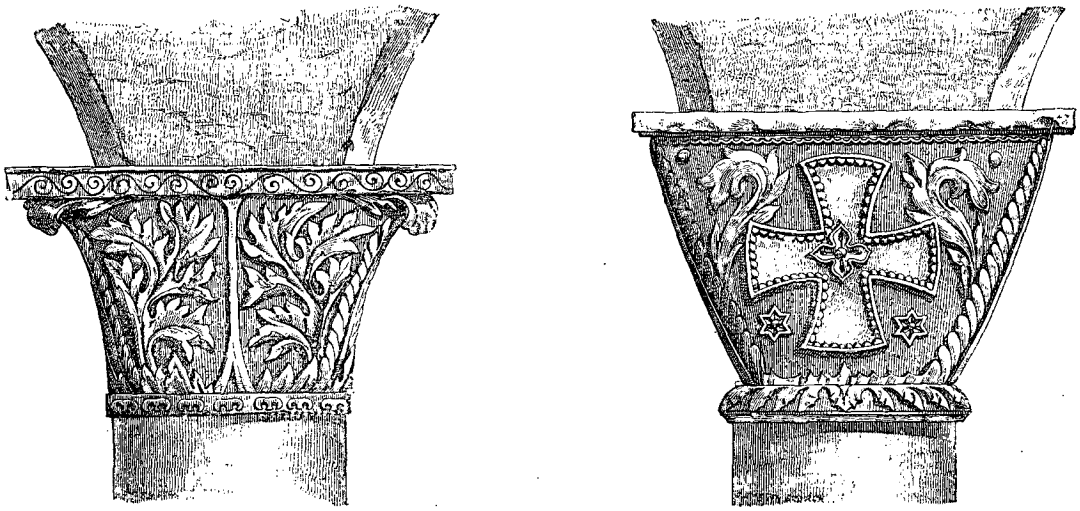
Dans une crypte qui s'étend sous l'église principale gisent deux sarcophages en pierre très-simples et sans inscription ni ornements. L'un d'eux serait, dit-on, le tombeau du dernier duc franc d'Athènes, tué par les Catalans dans cette fatale journée d'Orchomène, où périt la plus grande partie des chevaliers francais.

XXX

La simandre du couvent. — Par monts et par vaux. — Pluie et vent. — Arakhova. — Un dîner grec. — Race et types.

Au moment où nous terminions notre visite, la communauté se rendait à l'église pour je ne sais quelle liturgie, et deux moines armés de marteaux de fer recourbés tapaient en cadence sur la simandre pour appeler les retardataires. A l'époque de la domination des Turcs, les cloches étaient interdites et avaient été partout remplacées par une planche de bois, garnie de lames de fer, suspendue entre deux poteaux et dont les vibrations courtes et étouffées ne troublaient pas les maîtres au fond du harem. C'est ce qu'on appelle la simandre.

Nous laissons les moines à leurs oraisons et quittons



Chapiteaux de l'église de Stiri. — Dessin de M. J. Storck, d'après des croquis de M. H. Belle.

le couvent pour prendre la direction d'Arakhova. Le chemin, détestable d'ailleurs, suit une série de crêtes rocheuses parsemées de ces chênes nains épineux que les Grecs appellent Pirnari et dont parle Pausanias.

Des pins tordus se montraient par groupes et la montagne était sillonnée de lits de torrents, à peine humides des pluies des derniers jours. Ces torrents, toujours à sec en été, ont en hiver des allures brusques et inattendues, se gonflant démesurément à chaque pluie, ou baissant presque subitement. Lorsque le vent tiède qu'on appelle *mégas* fond prématurément les neiges, les eaux dévalent en fureur et rendent impossible le passage de ces gorges. Pendant plusieurs heures, nous montons et redescendons par des chemins raboteux et malaisés le long de la chaîne qui réunit le Cirphis au Parnasse, dont la masse gigantesque se dresse devant nous; mais les nuages avaient de nouveau envahi le ciel et une pluie fine et froide commençait à tomber. Nos chevaux glissaient sur les roches mouillées et manquaient à chaque pas de tomber; nos manteaux trempés d'eau nous semblaient, sous les rafales de vent de nord, des chapes de glace sur les épaules; la démoralisation gagnait la petite troupe à vue d'œil. Notre guide, Alexandre Stavros, d'abord gai, bavard, et qui charmait la monotonie de la route par tout un répertoire d'anecdotes et de chansons, s'était renfoncé silencieux dans son épais *aba* de laine grise et ne nous apparaissait plus que sous l'aspect d'un immense capuchon pointu chevauchant à demi perdu dans la bruine.

Les nuages s'amoncelaient en énormes volutes noires, chargées de pluie et d'orages, le paysage prenait des teintes grises et ternes d'une uniformité désespérante. Après six heures de douche et de lutte contre le vent, nous apercevons enfin, perché sur un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

pic escarpé, le village d'Arakhova. Nous croyons toucher au port de refuge, mais nous comptons sans un ravin profond qui nous en sépare et qu'il nous faut plus d'une heure pour franchir.

Nous pénétrâmes dans le village par des rues tortueuses, taillées en escalier dans le roc même, contournant en zigzag des maisons misérables. Notre guide nous conduisit chez le maire, qui se montra le plus affable et le plus obligeant des hommes et jeta dans son âtre un gros fagot de bois, dont la flambée joyeuse nous fit oublier les humides misères de la journée. Nous n'étions cependant pas sans inquiétude pour le lendemain et notre projet d'ascension au Parnasse nous semblait très-compromis. A toutes nos questions sur le temps, les gens de la maison et du voisinage répondaient imperturbablement :

« Qu'est-ce que nous en savons? le temps est entre les mains de Dieu. »

Bien dit, mais l'intelligence a été donnée à l'homme pour acquérir l'expérience par l'observation; comment les choses se passent-elles ici habituellement?

« Il pleut quelquefois pendant un jour, quelquefois pendant quinze jours, avec ou sans vent, quelquefois en été, plus souvent au printemps ou en automne, plus souvent encore en hiver. »

Quelles inductions pouvions-nous tirer de ce fatalisme tout oriental? Le mieux était donc de s'en remettre à la Providence, sans chercher à pénétrer d'avance ses desseins, et de nous mettre à table où le dîner nous attendait, dîner grec s'il en fut, car les provisions que notre cuisinier avait emportées gisaient au fond des sacoches sous la forme d'un horrible mélange ramolli et détrempé par la pluie.

Si quelque successeur du baron Brisse voulait faire figurer dans sa collection gastronomique un menu à l'arakhovienne, je suis heureux de lui en fournir ici le détail :

Soupe aux tomates, à l'eau et à l'huile rance, avec quelques tranches de citron nageant dans le tout.

Mouton bouilli, assaisonné de piment.

Riz à l'huile rance.

Concombres cuits avec des tomates, toujours à l'huile et au citron.

Fromage de chèvre dur et semblable à du plâtre.

Vin cuit avec de la résine et des pommes de pin, et sentant à plein nez la peau de bouc dans laquelle on le conserve.

Pain pétri sans levain, sans sel, et à moitié cuit seulement.

Comme dessert, des olives âcres, conservées dans de la saumure.

Mon estomac se révolte au seul souvenir de ce banquet.

Pendant notre repas, une bonne partie de la population avait pénétré dans la salle pour nous regarder manger, et montrait moins de discrétion que les habitants de Livadie.

Nous pûmes constater combien la race de ces montagnes est belle et vigoureuse, grâce à l'air vif et salubre qu'on y respire et à la vie rude et sobre qu'on y mène.

Les enfants sont de gros gaillards joufflus et pleins de vie, les hommes ont des allures d'athlètes et les traits énergiques et durs, les vieillards sont droits comme à vingt ans, et meurent sans connaître les infirmités et les flétrissures de l'âge.

Les femmes sont de robustes matrones, à l'air tant soit peu sauvage avec leur menton carré, leur bouche largement taillée et laissant voir une belle rangée de dents blanches, leurs sourcils très-arqués se rejoignant, et leur front bas et ombragé de cheveux d'un noir roux. Chez tous se retrouvait le type de la race albanaise, cette race que nous rencontrons partout éparpillée sur le territoire grec, et qui dément avec évidence les théories slavistes du savant Falmerayer.

Le costume des femmes était le même pour toutes : une simple chemise de cotonnade lamée de rayures écrues, ouverte au col, et à longues manches pendantes; un tablier rouge en laine épaisse, et un gros manteau brun, en drap grossier, sans manches, sans ornement, ouvert par devant, tombant sans plis jusqu'aux genoux; tout ce qu'elles portent et tout ce que portent les hommes est l'œuvre de leurs mains. Elles tondent les brebis, filent la laine, la tissent, en font ces vestes, ces manteaux, qu'elles ornent ensuite de broderies lourdes, mais d'un agencement et d'un coloris très-artistiques. Nourriture, habillement, habitations, tout est à la portée de ces montagnards, et si bien en accord avec leurs besoins et leurs instincts, qu'il ne faut guère s'attendre à un grand zèle de leur part pour le changement et le progrès.

XXXI

Encore un mot sur le brigandage. — Brigand par amour. — Histoire de Kitzos. — Brigand de première classe. — Un enlèvement. — M. O'Brien en voyage. — L'ordre par ordre.

La conversation avec nos hôtes était difficile : notre vocabulaire grec était fort restreint, et notre interprète Périclès nous manquait. Heureusement, un habitant du village, qui avait été quelques années à Corfou, parlait tant bien que mal un mauvais italien mélangé d'anglais et nous servit de drogman. On nous faisait force questions sur notre voyage, les villes que nous avions vues, les pays étrangers que nous avions parcourus; mais surtout sur Athènes, la cité glorieuse de l'antique patrie, sur Constantinople, la grande métropole d'un empire grec à venir, ces deux pôles entre lesquels oscillent sans cesse la vanité et l'ambition de tout bon Hellène. Nous interrogions aussi, et le lieu était trop bien choisi pour ne pas parler du brigandage, auquel les Arakhoviens ont toujours passé pour avoir fourni de nombreuses recrues. Ils s'en défendent énergiquement.

« Que pouvions-nous faire, nous dit un des nota-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blés, entre les brigands et les irréguliers? Du temps où Davéli et sa bande parcouraient le pays, nous nous attendions tous les jours à l'attaque ou au pillage. Il n'y avait pas de remède : débourser ou souffrir la torture, telle était la devise. Si l'on négligeait de fournir à la bande l'argent ou les provisions demandées, tout, chèvres, chevreaux, brebis, bétail, tout était saisi ou détruit par vengeance. La vie et la liberté des personnes n'étaient même pas assurées. Se barricader, fermer l'accès du village et se défendre à coups de fusil n'était pas difficile; mais dans la journée il fallait bien aller travailler aux champs, et l'on n'était jamais sûr de revenir le soir.

— Mais, demandai-je, le gouvernement ne venait-il pas à votre aide?

— Oui, répliqua-t-il avec dédain; de temps en temps le gouvernement envoyait ici une compagnie d'irréguliers qui s'installaient en maîtres, abusaient de tout et ne payaient jamais. Après avoir bu, mangé, fumé, ils partaient pour la montagne, et revenaient presque toujours sans avoir rencontré les brigands, qui reparaissaient plus que jamais dès que les irréguliers avaient tourné le dos.

— Mais vous autres, qui connaissiez les sentiers et les refuges de la bande, ne serviez-vous pas de guides aux gendarmes?

— Nous nous en serions bien gardés; c'eût été notre mort assurée, et attirer une vengeance certaine sur nos familles et nos maisons. On nous accuse d'avoir favorisé le brigandage; c'est une calomnie : nous transigions avec un mal nécessaire; d'ailleurs, quand il fut trop grand et que les exigences de Davéli devinrent insoutenables, c'est nous qui nous armâmes, réunis avec les habitants des villages voisins, et qui détruisîmes sa bande après l'avoir tué lui-même. »

Alexandre Stavros. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Mon interlocuteur n'avait pas tort absolument. Nous avons exposé souvent que les mesures prises par le gouvernement étaient dérisoires, et tournaient le plus souvent au détriment des paysans. Mais ce qu'il ne disait pas, c'est que le jour où la bande de Davéli fut cernée et anéantie, les gendarmes se battaient à côté des Arakhoviens, et que leur capitaine fut tué dans la bataille.

Toutes les fois que l'accord se fera entre les autorités et les habitants pour une action commune, le brigandage sera réduit à merci; mais il faut ajouter que l'indifférence, ou même la condescendance des populations vis-à-vis des klephtes, n'est que la suite naturelle de l'apathie ou de la mauvaise foi du gouvernement.

L'esprit du peuple est excellent, mais le gouvernement ne le sait pas ou ne se soucie pas de le savoir.

Je demandai s'il n'y avait pas des lois ou des règlements en vertu desquels on pût requérir et organiser la population, et indemniser, au moyen d'un impôt général, les particuliers qui avaient souffert. Il n'y a rien de tout cela. Il y a quelques années, on a fait une loi dans ce sens, mais elle est abrogée ou tombée en désuétude. Il est cependant certains brigands pour lesquels les paysans se montrent plus sympathiques : ce sont les réfractaires. Lors du tirage au sort, m'a-t-on affirmé plusieurs fois, le démarque triche et fait tomber les mauvais numéros sur le parti politique opposé au sien.

Beaucoup de jeunes gens qui se prétendent dupés, préfèrent gagner la montagne, et leurs amis et parents les protégent et les nourrissent, les gendarmes ne les poursuivent pas bien ardemment, et sont pour eux pleins d'indulgence.

D'autres sont devenus brigands par amour, comme le fameux Kitzos qui, il y a dix ans à peine, répandit

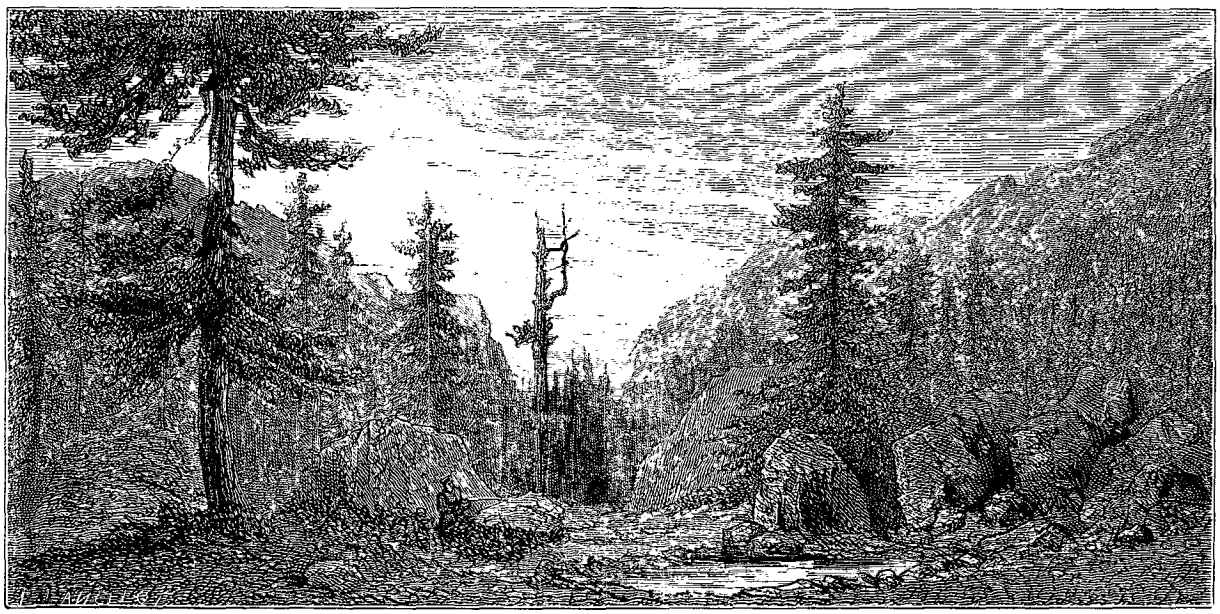
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

la terreur dans toute la Grèce du Nord. C'est une histoire vraie, qui est en train de devenir une légende populaire. Kitzos était un élégant et brillant pallikare, le coq de son village ; il aimait une jeune fille qui, de son côté, n'avait que de tendres regards pour lui ; mais en Grèce, comme dans tout l'Orient, l'autorité paternelle est absolue, et bon gré mal gré la pauvre enfant fut promise à un fils de marchand. Le jour du mariage, Kitzos pénétra dans l'église et tua le fiancé à bout portant.

Il s'ensuivit un tumulte indescriptible et un échange de coups de feu qui blessèrent plusieurs des assistants. Kitzos s'enfuit dans le Parnasse et s'y tint caché quelque temps, recevant des visites de ses parents et de ses amis. Il forma ensuite une bande, pilla les propriétés de son beau-père manqué, puis se jeta sur l'Attique, où il commit toutes sortes de méfaits. Il passa rapidement, par décret royal, de la troisième classe à la seconde, puis à la première, c'est-à-dire qu'on offrit pour sa tête deux mille, puis trois mille et enfin quatre mille drachmes, mais il échappa toujours, grâce à la protection de quelques membres du gouvernement.

Quant au brigand Davéli, dont le nom revenait souvent dans les récits de nos hôtes, c'était un Albanais, un vrai Karagounis, qui était descendu des montagnes du Pinde avec son compatriote Karabaleki en 1856. Ils s'étaient installés avec une soixantaine de coupe-jarrets de leur espèce dans les gorges du Parnasse, d'où ils rayonnaient sur toute la province, volant et tuant de droite et de gauche. Une fois Davéli était allé avec vingt hommes jusqu'à Chalcis, où il avait enlevé, en pleine ville, la femme d'un des riches propriétaires de l'île d'Eubée, pendant qu'une trentaine d'affidés veillaient sur la route du retour.

C'était le jour de Noël. Le maître du logis était à



L'affût (voy. p. 140). — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

Athènes; sa femme et sa famille étaient à la maison, jouant aux cartes en compagnie d'un juge grec, fiancé de la jeune fille. La porte fut ouverte par deux étrangers, qui demandèrent à parler à l'un des invités. Le juge regarda les deux hommes en face et leur dit : « Vous m'avez tout l'air de bandits. — Croyez-vous ? » répondirent-ils. Un moment après, la chambre était pleine de brigands : il y en avait vingt ; Davéli était à leur tête. La résistance était impossible. Ils s'emparèrent de l'argenterie et des joyaux, et mirent bouillir sur le feu un pot d'huile pour y plonger ensuite les pieds de leurs prisonniers. C'était leur procédé habituel pour arriver à connaître le lieu où étaient enfouis les trésors. L'un d'eux força le fiancé de la jeune fille à jouer aux cartes avec lui : « Si vous gagnez, lui dit-il, vous serez épargné ; si vous perdez, vous êtes mort. » Mais pendant toute cette scène un domestique s'était échappé et avait donné l'alarme. La partie tirait à sa fin, et le bain d'huile qui en était le terrible enjeu était près de bouillir, lorsqu'on cria que les soldats arrivaient. Les brigands prirent la fuite, entraînant avec eux la fille de la maison.

La prisonnière fut emmenée à cheval jusque dans l'Hélicon, puis à pied sur le Parnasse, où on la logea dans la caverne appelée Corycienne. Ses chaussures s'étant usées dans les sentiers, on envoya un brigand de la bande lui en acheter à Livadie. On la traitait assez bien d'ailleurs ; on lui servait chaque jour un rôti d'agneau, et à plusieurs reprises on alla chercher à Kastri un pappas pour lui dire la messe. Sa rançon fut l'objet de négociations ininterrompues. Pour convaincre ses amis qu'elle était saine et sauve, sans la lâcher toutefois, on la leur montra à plusieurs reprises sur le haut de rochers inaccessibles. A la fin, Davél

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Gendarmes en tenue de campagne (voy. p. 140). — Dessin de F. Lix, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

lui rendit ses joyaux, et lui conseilla de retourner chez elle par une autre route, de peur que les hommes les plus sauvages de sa bande ne cherchassent à l'enlever de nouveau en chemin. On m'a dit que cette dame avait conservé le meilleur souvenir de son séjour forcé de deux mois dans la montagne et que, partie de Chalcis dans un assez mauvais état de santé, elle y était revenue guérie et fortifiée.

Cette aventure, et d'autres du même genre, avaient fait de lui la terreur des montagnes avoisinantes. On finit par faire un grand effort collectif pour s'emparer de lui. Le Parnasse tout entier fut cerné, et la bande poussée peu à peu vers le défilé (ou dervéni) de Koulia. Les habitants d'Arakhova avaient à leur tête un de leurs compatriotes, Mégas, le chef des gendarmes ou chorophylakes. C'est lui qui, à la tête de ses hommes, tua Davéli ; sur trente hommes dont se composait la bande, vingt-six furent tués. Mégas lui-même succomba, et, sur le sommet de la colline (là même où Œdipe devint parricide sans le savoir), un monument rappelle sa mort et l'extermination de la bande.

Le fils de Mégas, Georgios, vit encore à Arakhova, et c'est de sa bouche que nous avons recueilli les détails de cette histoire.

C'est lui aussi qui nous déclama le chant composé en l'honneur de son père. Ces sortes de complaintes sont souvent improvisées par les femmes et portent le nom de *tragoudi*, mot qui appartient évidemment aux premiers temps de la poésie grecque, alors que les poëmes dramatiques n'étaient autres que des chants de chevriers. C'est dans les pâturages des hauts plateaux qu'a pris naissance la grande tragédie athénienne ; mais ce mot est resté dans le langage populaire, et il est réapparu presque sous sa forme primitive longtemps après la disparition de la tragédie et de la comédie grecques.

Le didaskal du village écrivit ce chant que lui dictait mot par mot le fils de Mégas, et plus tard un jeune professeur de l'Université d'Athènes en fit pour nous la traduction littérale, tout en cherchant à conserver l'irrégularité du mètre et du rhythme de l'original.

On verra que ce chant rappelle ceux qu'a recueillis Fauriel, et en confirme l'authenticité. Le dialogue avec les oiseaux, l'alternance du récitatif et du monologue, la reproduction de noms et d'épithètes tout homériques, sont choses qui se rencontrent dans tous les chants grecs de ce genre. Les invraisemblances du récit et les rudesses de style sont fortement accentuées dans l'original.

CHANT I.

Comment Mégas détruisit la bande du chef de brigands Davéli, dans le dervéni[1] (ou défilé) de Koulia, près d'Arakhova.

Le blé se moissonnait dans les champs, se battait sur les avlonas,
Quand est parti à cheval le hardi Jean Mégas, à la tête de ses braves compagnons,
Va protéger les parcs à brebis, et les couvents d'ici ou de là-bas,
Pour que désormais au Liakoura[1] les brigands ne se montrent plus.

Ho! Christo! ho! Davéli, chef de la bande des brigands!
Ne viens plus au Liakoura, ne viens plus dans nos montagnes,
Car Mégas marche contre toi, avec tous les Arakhovites.

Ils descendent, ils fuient de la fontaine sacrée[2], ils fuient vers le mur de rocs.
Les entendez-vous se héler, Phondoucas et Davéli et Sapphirno?
Ho! Mégas! si tu veux affronter le sabre et le fusil des brigands,
Nous nous battrons comme de hardis pallikares[3] avant que la journée soit finie.

Mégas les entend parler ainsi, il se tourne et il dit
Aux vaillants camarades qu'il conduit au combat :
« Allons, chargez vos fusils, et dégainez vos sabres, et fixez vos baïonnettes.
« Nous serons tous vivants ou tous morts avant que la journée soit finie. »

Il s'élance sur la montagne bien gardée, il a le sabre au poing.
Phondoucas tombe, Davéli tombe, le chef de la bande des brigands.
Sapphirno aussi — ce chien de Sapphir — il tombe grièvement blessé,
Il gît à terre, il se débat sur le sol fatal.
Il a la main droite tranchée, il saisit son sabre de la main gauche,
Et il se bat de la main gauche, et il frappe Mégas droit au cœur.

Alors Mégas jette à ses compagnons un cri qui perce les airs :
« Où est Zigouri, mon frère bien-aimé? où est mon cher Maurodemus?
Dites à Azimou, mon enfant, la seule fille que j'aie,
Dites-lui d'ôter, en signe de deuil, ses bracelets brillants d'or[4],
Dites-lui de ne pas mettre ses belles parures à la fête de notre église[5] :
Car ils m'ont frappé à mort dans le défilé de Koulia. »

CHANT II.

Le chant de mort.

Les paysans, les paysannes se lamentent à la ronde.
Sa femme se lamente, et verse un torrent de sombres, sombres larmes.
Elle s'assoit près de sa porte ouverte, pour gémir et pleurer.
Elle regarde du côté de l'église de la Panagia, qui couronne la crête escarpée[6] :

1. *Dervéni* est un mot turc qui signifie « maison de garde » et qu'on emploie pour désigner n'importe quelle passe ou défilé.
1. *Liakoura*, nom moderne du Parnasse.
2. Fontaine située près du couvent de Jérusalem.
3. Braves compagnons.
4. « Floria », colliers, bracelets, bandeaux faits de pièces de monnaie.
5. Le jour de la Panagia, « de la sainte Vierge », qui est la patronne de l'église où se célèbre la fête du village, ou Panegyris.
6. L'église de la Panagia, sur la colline d'Arakhova, où Mégas fut enterré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Debout, mon Jani, debout! ne dors pas ce lourd sommeil!
Tous tes braves camarades te cherchent, tes hardis pallikares,
Pour partager avec toi le butin, les bracelets brillants d'or.
Ho! prenez le tambourin, et battez-le fort, et chantez le chant de mort;
Car ils m'ont tué mon Mégas. Pleurez-le haut et longtemps! »

Mégas répond.

J'ai laissé mes chants dans la sombre dervéni, dans le défilé de Koulia.
Venez entendre le seul chant qui me reste à chanter.
Descendez, pauvres oiseaux, pauvres tristes oiseaux, qui volez au-dessus de nos têtes;
Descendez du Parnasse, où les bergers font paître leurs troupeaux sur les hauteurs.
Descendez, et, à Arakhova, au milieu du Bazar,
Posez-vous là, et écoutez les cris et les sanglots, et les plaintes qui retentissent au loin.
Posez-vous là, et écoutez deux âmes orphelines — la mère et la fille,
Écoutez-les gémir et se lamenter, et déplorer ma mort prématurée.

CHANT III.

La mère de Davéli.

Une chevrière, une vieille femme,
Est assise sur un rocher.
C'est la mère de Davéli.
Elle regarde en haut vers Arakhova;
Elle regarde en bas vers Koulia,
Dans le défilé de la sombre dervéni.
Elle voit rouler une épaisse fumée;
Elle entend crépiter les coups de fusil,
Et son cœur dit: « Qu'il soit vainqueur!
Qu'il soit vainqueur, mon Davéli! »
Elle voit les oiseaux qui viennent de là.
Elle leur demande quelles nouvelles ils apportent.
« Mon oiseau, mon oiseau de Liakoura,
Quelles nouvelles de la sombre dervéni? »

Réponse de l'oiseau.

« Ton fils, aujourd'hui, contre le hardi Mégas
Combat ferme et défend son fort,
Dans le défilé de la sombre dervéni.
Et le hardi Mégas, avec des baïonnettes qui brillent,
A pris le fort, a enlevé la hauteur,
A tué, avec tous ses braves,
Ton propre fils, ton Davéli. »

Et la vieille mère, du haut de la colline,
Crie, si fort qu'elle peut crier :
« Anathème! anathème
Sur toi, maudite Arakhova!
Qui as donné le jour au hardi Mégas,
A Mégas qui a pris le fort et tué la bande
Dans le défilé de la sombre dervéni.
Anathème! anathème
Sur toi, maudite Arakhova,
Et sur tous les maudits Arakhovites
Qui ont tué avec tous ses braves
Mon fils bien-aimé, mon Davéli! »

Tel est le chant que nous avons recueilli dans ce village perdu au milieu des escarpements sauvages du Parnasse. Ne se croirait-on pas vraiment aux temps héroïques de l'Iliade?

Pendant tous ces beaux exploits, le gouvernement niait l'existence du brigandage, et quiconque hasardait une parole de vérité avec preuves à l'appui, était dénoncé et puni.

Ce fut à ce moment qu'un Anglais, M. Smith O'Brien, ardent philhellène, qui ne voulait pas croire au brigandage et aux calamités dont on se plaignait tant, fit un voyage dans l'intérieur des provinces grecques jusqu'au Parnasse.

Partout où il devait passer, les autorités reçurent l'ordre de dissimuler tout ce qui se passait de fâcheux et d'éviter à tout prix qu'il ne tombât aux mains des brigands qui infestaient le pays. On simula si bien l'ordre et la sécurité que M. O'Brien, à son retour à Athènes, publia une lettre dans laquelle il traitait de calomnies tous les griefs que l'on adressait à la Grèce et dépeignait le pays sous le meilleur jour. Par malheur un rapport secret de l'un des fonctionnaires complices de cette farce fut inséré dans les journaux et révéla le système de duperie qui avait été employé à l'égard du voyageur anglais.

Au moment où, après cette instructive conversation, notre hôte s'occupait de mettre les curieux à la porte pour nous laisser dormir, un berger maigre et hérissé comme un saint Jean-Baptiste entra, et, après s'être secoué comme un chien qui sort de l'eau, annonça que la pluie avait cessé et que le vent ayant tourné au sud-est, on pouvait s'attendre à du beau temps pour le lendemain. On le questionna sur l'état des sentiers dans le Parnasse d'où il arrivait, et sur sa réponse qu'ils étaient encore praticables, et qu'au sommet seulement nous rencontrerions de la neige, l'ascension fut décidée et le départ ordonné pour quatre heures du matin.

XXXII

Ascension du Parnasse. — Chasse à l'ours. — A l'affût. — La grotte Corycienne. — Fâcheuse découverte. — Village d'été. — La dernière cime. — Vue sur toute la Grèce. — Descente. — Une alerte. — Les réfractaires. — Accident de notre guide Alexandre. — Arrivée à Delphes.

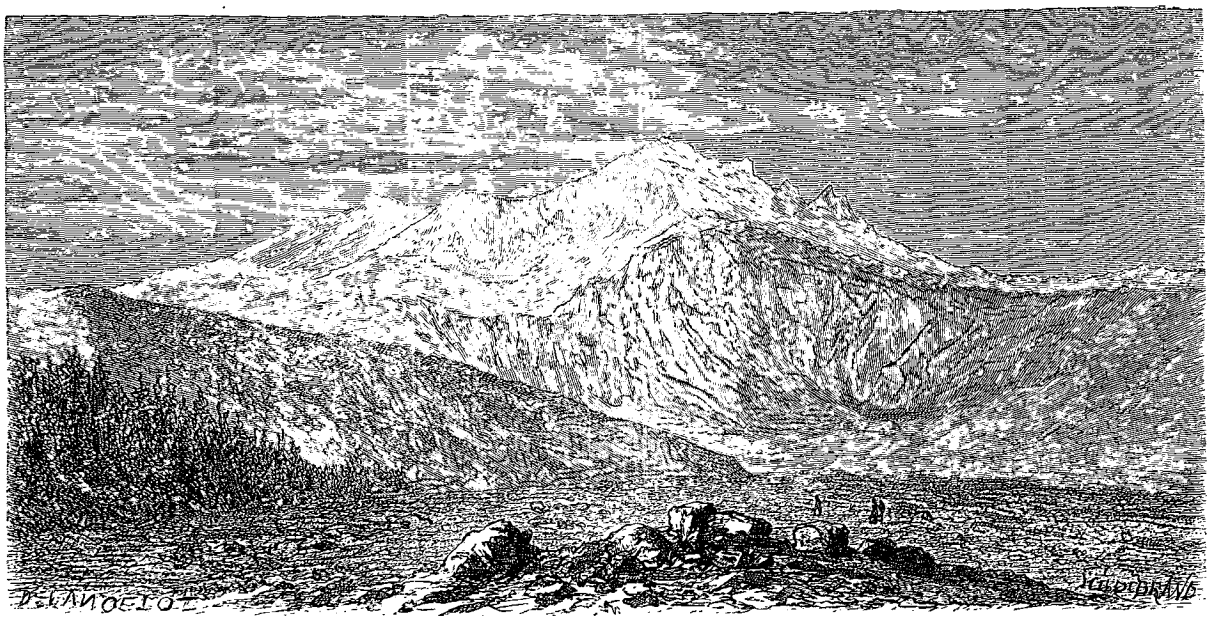
Il faisait nuit noire quand nous quittâmes Arakhova, accompagnés de notre guide Alexandre, d'un frère du parèdre et de douze gendarmes réguliers en tenue de campagne, c'est-à-dire ayant par-dessus leur pantalon d'uniforme de longues guêtres en laine blanche, enfilées dans des babouches à semelles plates, à bouts recourbés, chaussure plus commode que les souliers d'ordonnance pour courir dans les rochers. Ces gendarmes avaient été envoyés la veille de Livadie par les ordres du préfet de la province, et répondaient de nous sur leurs têtes, pour tout le temps qu'ils nous accompagneraient.

Deux chasseurs d'Arakhova qui se rendaient sur la montagne pour attendre à l'affût un ours dont on avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vu les traces, nous avaient offert de prendre part à leur expédition et de nous poster avec eux, à l'endroit où maître Martin venait à l'aube croquer les merises et les prunelles des bois. Nous avions accepté naturellement.

Pendant une heure et demie nous gravissons un sentier âpre et rocailleux serpentant au milieu d'un éboulis d'énormes rochers dominés par les hautes parois des rochers Phædriadès. Après avoir franchi un col et marché quelque temps à travers des taillis épais, on fit halte. C'était dans une sorte de clairière entourée de sapins que nos deux chasseurs devaient se poster à l'affût. On vérifia les traces à la lueur incertaine d'une lanterne sourde, et nous vîmes, en effet, dans un terrain humide, une large empreinte et cinq trous évidemment produits par les griffes du plantigrade en question. Chacun choisit un rocher à sa convenance, pour se dissimuler, et l'on attendit dans le plus grand silence. Le ciel commençait à se teinter de rose pâle, et tout en bas, à quatre mille pieds au-dessous de nous, à travers les arbres et les rochers, j'apercevais un coin du golfe de Corinthe qui frangeait d'argent bruni les falaises grises de l'Achaïe. L'air était calme, et quand un souffle passait dans les sapins, on aurait dit le bruissement sur le sable des petites vagues d'une mer endormie. Nous attendions toujours, l'oreille aux aguets, trompés par les moindres bruits, une branche morte qui se détachait, une pierre qui roulait dérangée par un mulot sortant de son trou. Nous attendions encore, que déjà les hautes branches des arbres s'éclairaient des premiers rayons du jour. Celui qui n'a vu le lever du soleil que dans nos froids climats du Nord, ne peut se figurer ce que c'est que ce spectacle magnifique dans les montagnes



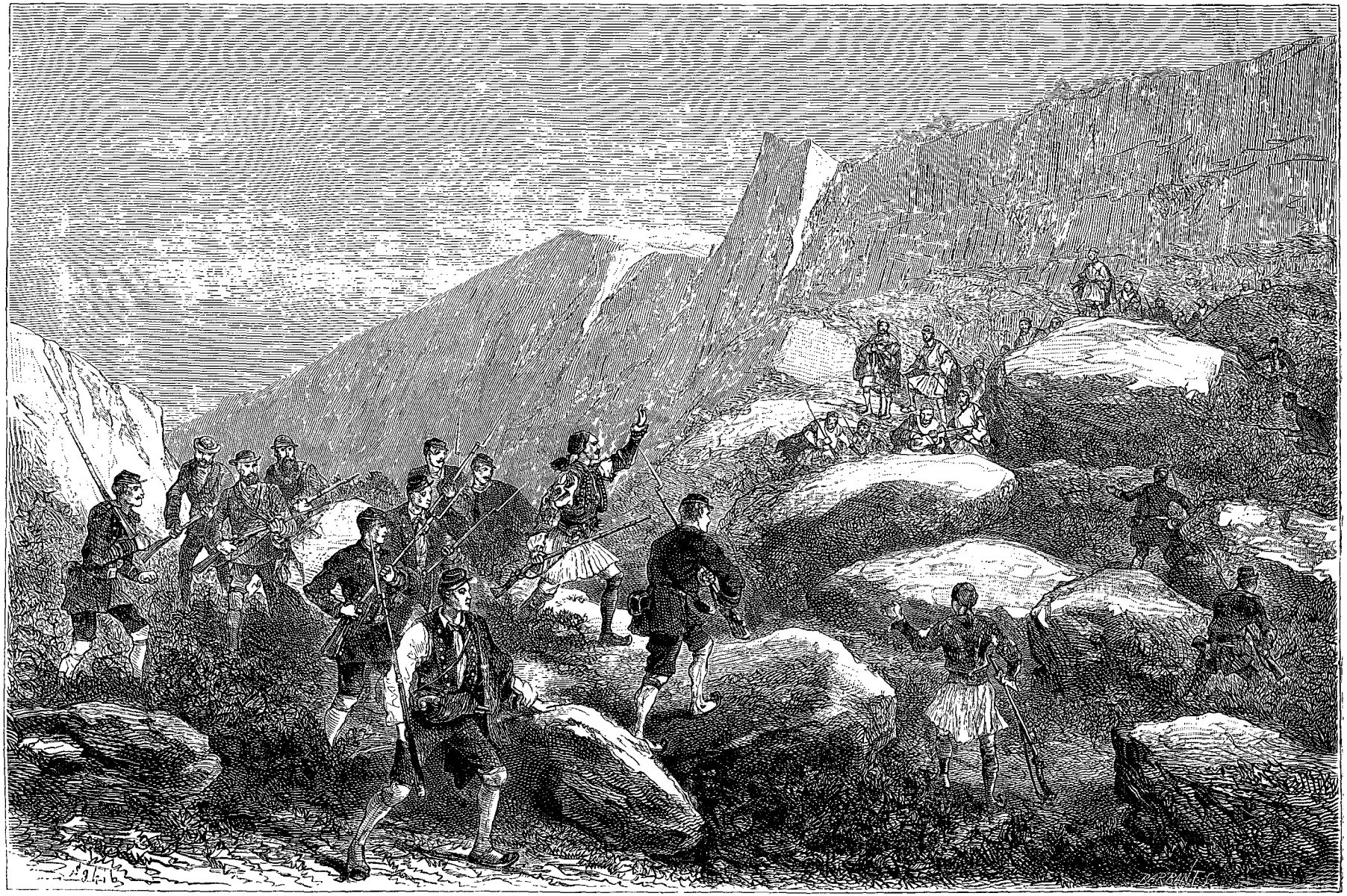
Sommet du Parnasse. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

de la Grèce. L'atmosphère, plus transparente que la nôtre, se colore, aux rayons du jour naissant, des nuances roses et dorées qui ne se produisent chez nous que dans les plus belles journées d'été, en y ajoutant la fraîcheur délicieuse qui n'appartient qu'aux premières heures de la matinée. On comprend alors pourquoi les anciens avaient divinisé l'Aurore aux doigts de rose.

Il fallait renoncer à voir notre ours, qui devait être déjà rentré dans sa tanière. Soit caprice, soit prudence, car chez lui la finesse et la ruse le disputent à la gourmandise, il ne s'était pas aventuré cette nuit-là jusqu'à l'endroit où nous l'attendions, et était allé chercher pitance ailleurs. Les deux chasseurs partent dans une autre direction pour essayer de retrouver la piste et choisir un nouvel affût. Quant à nous, nous continuons notre route et débouchons bientôt sur un plateau couvert de pâturages et de cultures, où deux petits lacs d'eau fraîche et limpide reflètent les premières lueurs du matin.

A l'ouest du plus grand des lacs, en haut d'une pente escarpée, au milieu de roches pointues et de buissons épineux, se trouve l'entrée de la grotte Corycienne, étroite ouverture triangulaire où l'on ne peut pénétrer qu'en se courbant. On se trouve alors dans une grande salle de quatre-vingt-dix mètres de long, sur soixante de large et douze de haut, tapissée de stalactites. Un second passage, encore plus étroit que le premier, conduit dans une autre salle moins grande, mais où les stalactites transparentes qui descendent de la voûte affectent de grandes proportions et les formes les plus bizarres. Cette grotte, dédiée d'abord au dieu Pan et aux nymphes, est devenue aujourd'hui le refuge habituel des brigands du Parnasse. La fumée de leurs foyers a noirci les parois et fait éclater les colonnettes brillantes de calcaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

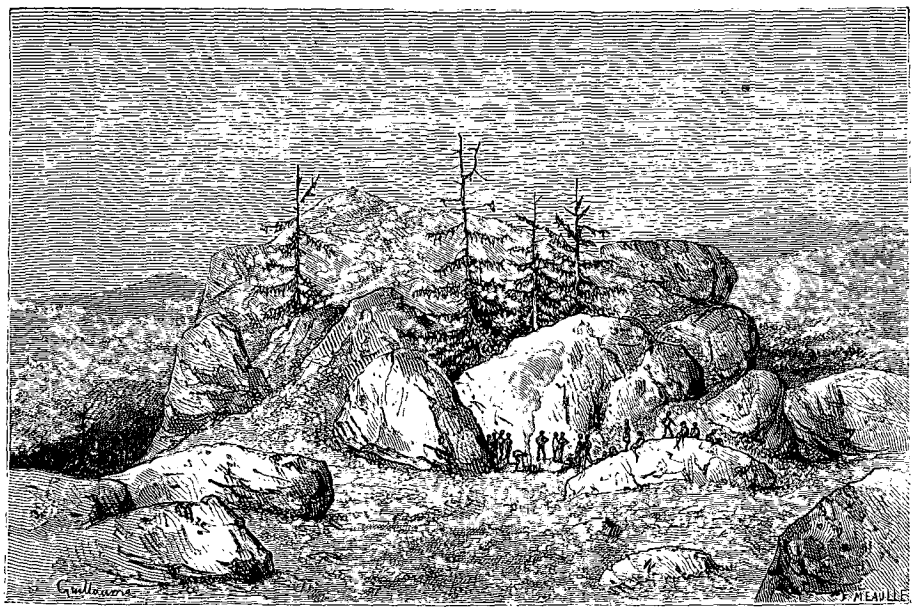


L'alerte (voy. p. 143). — Dessin de Sahib, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques tisons à demi consumés et presque chauds encore dénonçaient la présence récente de quelqu'un dans cette caverne. Nos guides en parurent assez intrigués et se consultèrent un moment à voix basse. Les bergers avaient déjà tous quitté la montagne pour les pâturages d'hiver, et bien que le retour des brigands dans le Parnasse n'eût pas été signalé, il n'était cependant pas impossible que des maraudeurs, arrivés à l'improviste et sachant les hauts plateaux abandonnés, se fussent cachés, à notre approche, dans quelque ravin des environs. Il fallait être sur ses gardes, et les gendarmes se divisèrent en deux bandes, l'une marchant près de nous, l'autre en avant, en tirailleurs battant à droite et à gauche les buissons. Nous redescendons, sur un éboulis de cailloux qui roulent sous nos pieds, la pente rapide au-dessous de la grotte, et côtoyons les lacs pour arriver à quelques cabanes appelées les kalyvia d'Arakhova. C'est là que les habitants du village montent en été pour récolter l'orge qu'ils ont semée en automne et pour faire pâturer leurs bestiaux. Au mois d'octobre, après qu'ils ont jeté un peu de semence sur un sol à peine égratigné par leur charrue primitive, ils abandonnent les kalyvia pour redescendre au village.

Les cabanes de planches et de branchages étaient désertes quand nous y passâmes. Devant nous se dresse la double cime du Parnasse, éblouissante de neige. Nous commençons à gravir la pente nord-est de la montagne par un sentier abrupt où il faut la sûreté du pied de nos mules pour n'être pas précipités dans les ravins profonds qui s'ouvrent à notre gauche. Nous montons toujours à travers une forêt de pins, qui cesse un peu plus haut pour céder la place à



Dernier plateau du Parnasse. — Dessin de E. Guillaume, d'après un croquis de M. H. Belle.

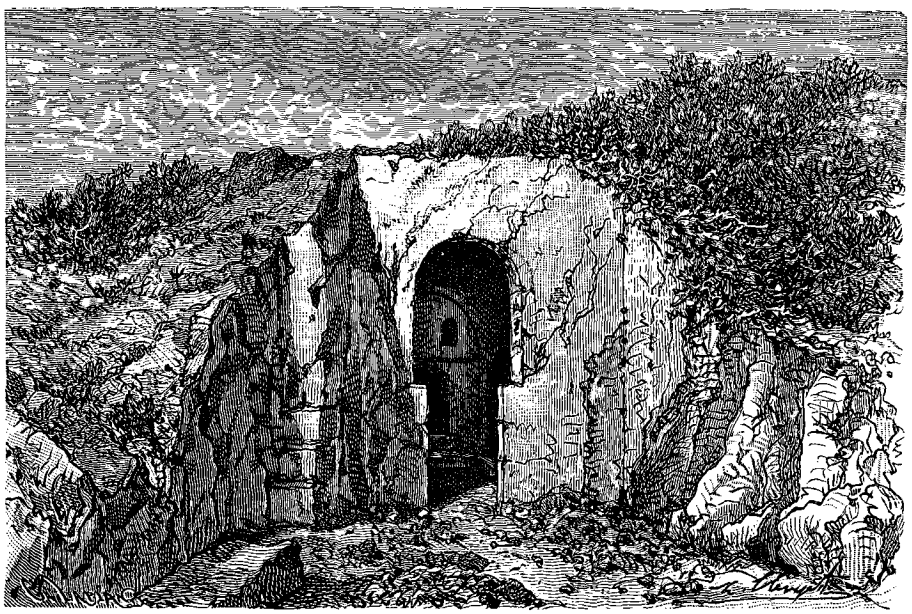
d'immenses roches arides et brûlées. Dans les dépressions exposées au nord, la neige tombée les jours précédents se conserve intacte et épaisse. Il faut bientôt mettre pied à terre, le sentier devenant impraticable, même pour les mules, et, pour atteindre la cime de Gerontovrakhos, nous eûmes à grimper pendant une heure dans une couche de neige de vingt centimètres, en nous aidant des pieds et des mains. Le vent souffle furieusement et le thermomètre marque trois degrés centigrades au-dessous de zéro. Le panorama qui s'offre alors aux regards dédommage amplement des fatigues de l'ascension. La Grèce entière se déroule à nos pieds; à l'est, les vertes campagnes de Béotie, le lac Copaïs, l'Attique inondée de soleil, l'île d'Eubée, la mer Égée avec ses îles; au nord, les formidables pics de l'Œta, du Pinde, du Pelion, déjà couverts de neige, et plus loin l'Olympe et le mont Athos; au sud, l'étroit et sauvage défilé de Delphes, à travers lequel on aperçoit, comme par une gigantesque embrasure, le golfe de Lépante reflétant vivement le ciel, et au delà, à perte de vue, les hautes montagnes du Péloponèse, terminées par les cimes aiguës du Taygète; à l'ouest, par-dessus un chaos de montagnes, la mer Adriatique dans un horizon noir de tempêtes. A nos pieds et tout autour de nous, de sombres abîmes se croisent en tous sens. Il est inutile de chercher à peindre par des mots la sublimité d'un pareil spectacle, et ceux-là seuls qui ont gravi les hautes cimes et plané, ne fût-ce qu'un instant, au-dessus de la terre, comprendront l'impression que nous dûmes ressentir au sommet du Parnasse, en face de cette nature formidable comme palpitante encore des dernières luttes de la création, et en concentrant pour ainsi dire sous notre regard tout le monde antique et vingt siècles d'histoire.

La descente fut pénible, et ce fut avec une vive sa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tisfaction que nous nous assîmes autour d'un grand feu que nos muletiers avaient allumé à l'abri d'un rocher. Il était midi, et nous avions six bonnes heures de route pour gagner Delphes.

Le pas saccadé des mules et la dureté des bâts qui nous servent de selles rendant la descente insupportable, nous préférons marcher à pied, et le sergent de notre escorte nous fait prendre un sentier qu'il prétend plus court et qui suit le fond d'un ravin dont nos montures feront le tour. Nous nous frayons un chemin à travers des broussailles épineuses et sur des pentes raides de rochers polis que les feuilles de pin desséchées rendent plus glissantes encore, nous retenant aux branches et aux racines qui rampent sur un sol dur et sonore. Çà et là se croisaient des sentiers tracés par les loups et les sangliers, et notre sergent ne s'y reconnaissait plus. Alexandros Stavros était allé à la découverte, et nous croyions l'avoir perdu aussi, lorsque nous le vîmes reparaître l'air tout ému. Dès qu'il fut près du sergent, il lui dit à voix basse : « Les brigands. » Il faut le dire à l'honneur des gendarmes, il n'y eut pas chez eux apparence d'hésitation ni d'incertitude sur ce qu'il y avait à faire. En un clin d'œil, six des hommes nous entourèrent de façon à nous garantir, pendant que les six autres se jetaient dans les rochers pour déjouer toute embuscade de la part des bandits ; le sergent avec Alexandros Stavros et le frère du parèdre se portèrent en avant pour reconnaître si l'alerte était justifiée. En effet, nous ne tardâmes pas à voir, à travers les broussailles et les rochers, se glisser, en rampant, une silhouette blanche qui avait bien forme humaine, puis deux, puis trois, suivies de plusieurs autres, et des canons de fusil brillèrent à travers les branches. Au moment où le sergent



Tombeau dans le roc, près du village de Castri. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

et nos deux compagnons se dressaient devant ces hommes, les gendarmes qui avaient opéré leur mouvement tournant apparaissaient sur la crête barrant toute issue pour la fuite. On entendit le bruit des fusils qu'on arme, et nous nous préparions à nous porter, avec les six gendarmes qui nous restaient, au secours de ces braves gens qui risquaient leur vie pour nous, lorsque Alexandros revint vers nous en nous disant que ce n'étaient pas des brigands, mais des réfractaires d'Amphissa, canton situé de l'autre côté du Parnasse, au nord. Ces jeunes gens, plutôt que d'endosser l'uniforme, assez laid du reste, de l'armée grecque, avaient préféré passer l'hiver dans la montagne en compagnie des ours et des aigles, comptant bien sur une crise ministérielle qui amènerait au pouvoir le parti auquel ils étaient inféodés, pour leur permettre de rentrer impunément chez eux. C'étaient eux qui habitaient la grotte Corycienne où nous avions trouvé les cendres chaudes, et ils ne pensaient guère, en pareille saison, être troublés dans leur solitude par le caprice de touristes en quête d'ascension. Bien décidés à se défendre contre la gendarmerie, mais ne voulant pourtant le faire qu'à la dernière extrémité, ils s'étaient réfugiés à notre approche dans ce ravin écarté où le hasard seul nous avait conduits.

Nos hommes ne semblaient guère désireux de faire main basse sur ce gibier de rencontre et d'engager une lutte avec ces compatriotes auxquels ils paraissaient plutôt compatir ; c'était d'ailleurs l'affaire de la gendarmerie d'Amphissa de les poursuivre. Les fusils furent donc mis au repos et, au lieu d'échanger des balles, nous donnâmes à ces pauvres diables un peu de tabac, leur provision étant épuisée, et leurs familles ne devant leur envoyer un émissaire que dans quelques jours. On se sépara avec force poignées de main et souhaits réciproques.

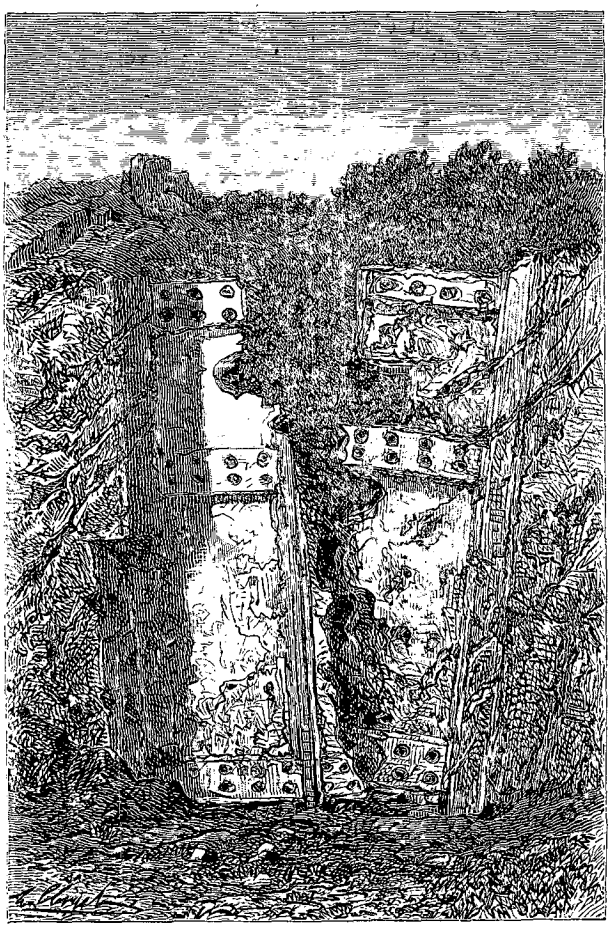
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

La seule victime de cette rencontre fut notre pauvre Alexandros, qui, en sautant au milieu des rochers, s'était foulé un pied. Il souffrait beaucoup, et il fallut le porter jusqu'à l'endroit où attendaient les mules. On le percha sur l'une d'elles, et nous continuâmes notre route.

Après avoir traversé un bois de pins brûlé par les bergers et dont les branches à demi carbonisées se dessinaient sinistrement sur le ciel, nous longeons de nouveau le plateau des Kalyvia, laissant à notre gauche le sentier d'Arakhova. Le soir s'avançait, les nuages s'amassaient de nouveau, et la pluie qui menaçait depuis quelques heures commença à tomber en larges gouttes, présage d'une tempête qui heureusement dériva vers le nord, non sans laisser derrière elle quelques averses intermittentes sons une demi-obscurité. Le sentier descendait en zigzag sur une pente raide qui surplombait le ravin de Delphes et devenait de plus en plus humide et glissant. Nous étions transis et fatigués. Alexandros, dont le pied et la jambe avaient considérablement enflé, avait peine à se tenir sur sa mule, dont chaque effort pour ne pas glisser lui arrachait un sourd gémissement de douleur.

Nos gendarmes, qui marchaient depuis douze heures, cheminaient silencieusement en file indienne, et les agoyates ne jetaient plus aux échos de la montagne ces appels sonores qui rebondissaient, en s'affaiblissant peu à peu à travers les vallons solitaires, jusqu'aux cimes les plus élevées.

Enfin le sentier prit des allures moins verticales; un peu de terre se mêla aux pierres; les petits carrés de vigne apparurent, et les maisons du village de Castri se montrèrent accrochées le long d'une pente aride. Avant d'y arriver, nous passâmes à côté de deux tombeaux antiques creusés dans le roc, dont l'un est fermé par une haute porte fixe sculptée à même dans le rocher. Une petite ouverture carrée, pratiquée dans le bas, servait à pénétrer dans le caveau; mais les tremblements de terre ont fendu le bloc du haut en bas, et la porte massive penche maintenant et semble tomber en avant, comme si quelque Titan souterrain l'avait enfoncée d'un coup d'épaule.



Tombeau dans le roc, près de Castri. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

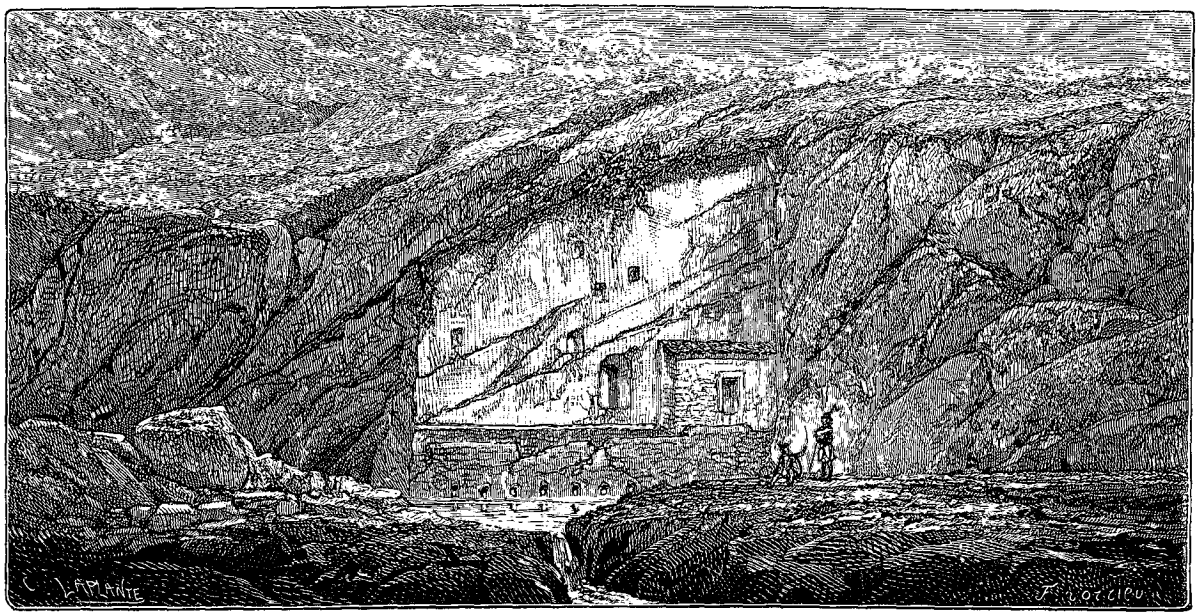
Le village de Castri, comme la plupart des villages grecs, n'est qu'un pêle-mêle de rues et de maisons misérables, entourées de boue et d'immondices, et la maison où l'on nous avait préparé un gîte ne nous semblait pas beaucoup plus confortable que les autres.

Alexandros fut étendu sur des peaux de mouton, et l'on envoya querir une vieille femme, car les vieilles dans les villages grecs remplissent les fonctions de chirurgiens et de médecins. Celle qui vint avait bien cent ans, à en juger par les rides qui sillonnaient son visage parcheminé. Elle tâta la jambe toute gonflée de sang extravasé, et se contenta d'y faire appliquer des compresses de bouse de vache cuite avec du vin. A l'en croire, au bout de trois jours de ce traitement le patient pourrait retourner à pied à Livadie, s'il le voulait. Alexandros avait d'ailleurs une foi entière dans la science de cette vieille sorcière, et refusa énergiquement de se laisser soigner par le docteur de l'*Ajaccio* qui nous accompagnait. Ce fut presque avec regret que nous nous séparâmes de lui le lendemain. Gai causeur, avec un esprit fin et délié, mais légèrement frondeur, élégant de sa personne, dur à la fatigue autant qu'à la douleur, il était bien le représentant de la race grecque dans ce qu'elle a de brillant et d'aimable.

H. Belle.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sources de Castalie. — Dessin de F. Sorrieu, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE[1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXIII

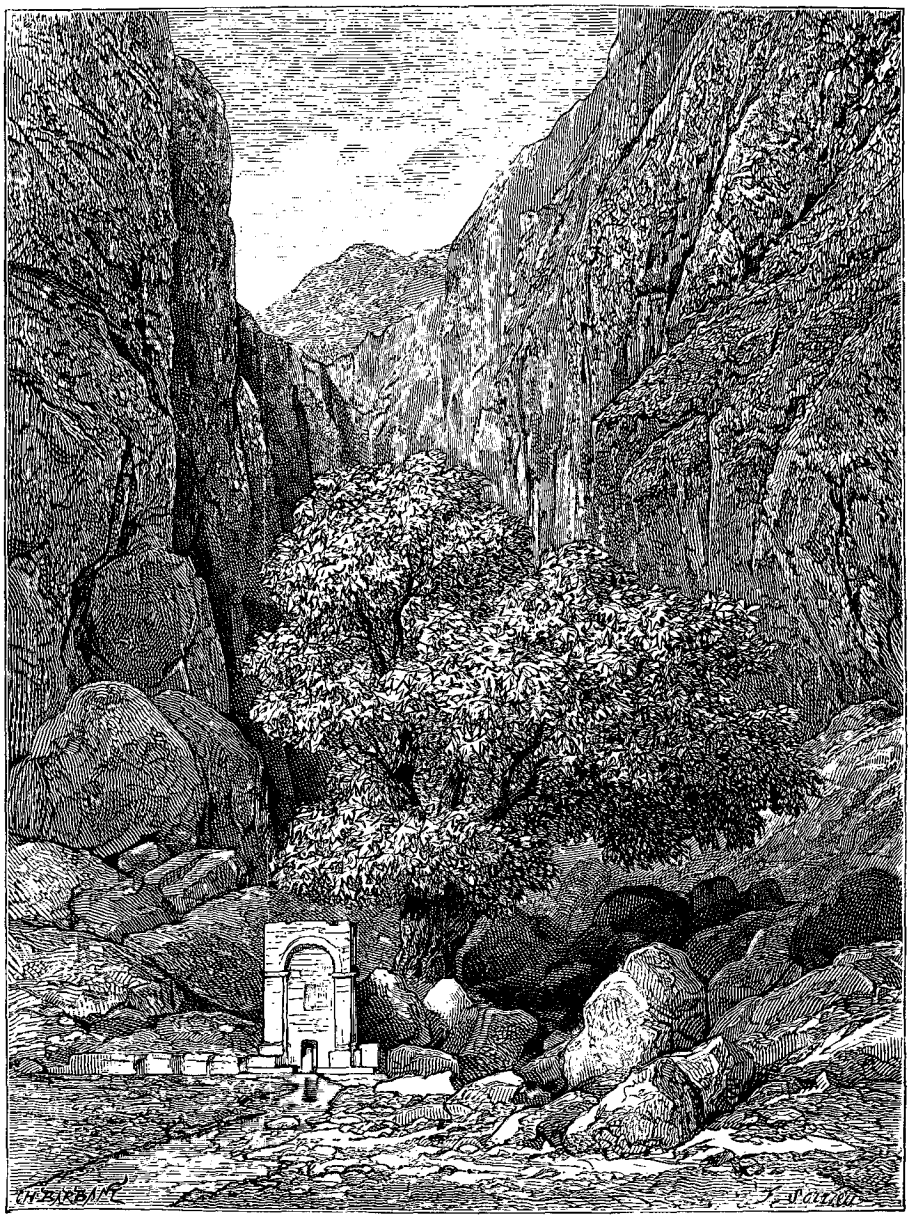
Delphes. — Aspect général. — Description et topographie ancienne. — Le grand temple. — Histoire de l'ombilic du monde. L'oracle de Delphes. — Pythie et pythons. — Prêtres et saltimbanques.

La contrée où se trouvait l'antique Delphes a un caractère de grandeur austère et de beauté sombre qui surprend vivement l'imagination. Sur un ressaut de la montagne, formant comme une terrasse légèrement en pente, sont tapies les dix maisons du village de Kastri, entouré de vignes et d'oliviers peu élevés. A deux cents mètres du village s'ouvre la gorge étroite et profonde du Pleistos, au delà de laquelle s'élèvent les rochers du Cirphis, à pic et couverts de bois. Derrière Kastri se dresse l'immense muraille des rochers Phœdriadès, dominée elle-même par la double cime neigeuse du Parnasse, noble et solennelle, bien faite pour inspirer le sentiment de la gravité et de la majesté inaccessible. Des bandes de vapeur blanche s'enroulaient aux flancs rugueux de cet auguste coryphée des montagnes helléniques. A notre droite, le regard remontait l'étroite vallée jusqu'au clocher d'Arakhova; à notre gauche, notre vue s'étendait sur la plaine de Krissa et sur la baie de Salona. C'est sur cet emplacement de quelques hectares que se trouvait le temple de Delphes, dont on ne distingue même plus les vestiges. Nous avions pour nous guider un vieux Delphien très-intelligent, qui avait aidé aux fouilles tentées là à diverses reprises; nous avions surtout un guide plus parfait et plus vieux encore, Pausanias, qui marchait pour ainsi dire devant nous, tandis que se pressaient en foule les réflexions suscitées par sa minutieuse description. Par moments, nous perdions sa trace à travers les détritus et les huttes modernes, mais nous retrouvions bientôt l'empreinte de ses pas aux promenades des terrasses, couvertes d'inscriptions relatives à des affranchissements d'esclaves, sur la voie sacrée qui conduisait droit à la porte du temple, au Stade, tout en haut de la pente, au théâtre, juste au-dessous, à la galerie de peinture, où était exposée la pierre que Jupiter fit avaler à Saturne. Seules vivantes, au milieu de ces restes ensevelis et méconnaissables, les sources sacrées coulent encore. A l'entrée d'une crevasse gigantesque, qui sépare les deux roches Phœdriadès, chauves parois de six cents mètres de haut et d'un calcaire bleu grisâtre, la source de

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Castalie s'échappe de la montagne pour former un ruisseau qui va, par un ravin sauvage, se jeter dans le Pleistos. Un bassin quadrangulaire, creusé dans le roc, reçoit l'eau qui sourd à travers une vase épaisse et qui autrefois fournissait l'eau sacrée où les pèlerins devaient se purifier avant de se présenter devant l'oracle, comme les dévots hindous se plongent encore dans le Gange avant de pénétrer dans la pagode, jusqu'aux pieds du grand prêtre des Brahmes. Au-dessus du réservoir, la paroi taillée verticalement à main d'homme est percée de plusieurs niches, dont la plus grande a été convertie en chapelle consacrée à saint Jean. Le rocher à pic qui domine Castalie répond à l'Hyampeia d'où fut précipité Ésope,



Fontaine de Castalie. — Dessin de F. Sorrieu, d'après un croquis de M. H. Belle.

coupable d'avoir raillé, dans un apologue, l'imposture et la cupidité des prêtres d'Apollon. Une fontaine turque, placée à l'entrée du ravin, était ombragée par un immense platane, celui-là même, disait la chronique, sous lequel Latone accoucha de deux jumeaux. Cet arbre historique, qui en 1840 n'était plus qu'un tronc vermoulu, a été abattu et remplacé par deux autres platanes qui perpétueront cette tradition. Près de Castalie, sur la route d'Arakhova, s'élevaient le gymnase, le temple d'Athénée Pronoïa et quelques autres sanctuaires de moindre importance, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le petit couvent de la Panagia, entouré de mûriers et d'oliviers. Dans la cour gisent quelques débris antiques, chapiteaux, triglyphes, fragments de frise, morceaux de siéges de marbre, un bas-relief représentant un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

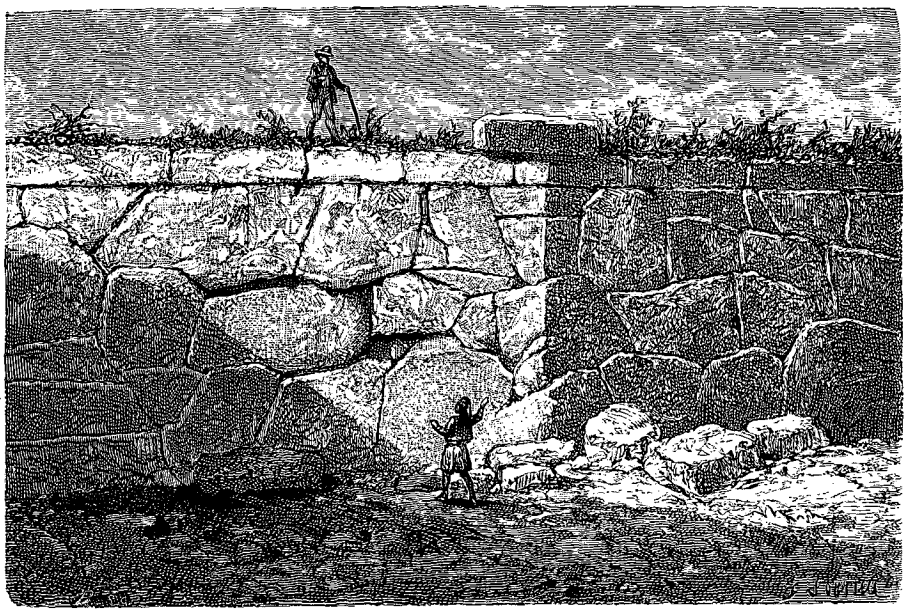
quadrige de beau style, mais fruste et brisé. Sur le point le plus élevé de la pente de Delphes se trouve le Stade bâti par Hérode Atticus, le gouverneur romain, qui éleva à Athènes le beau théâtre creusé dans les flancs de l'Acropole. Ce stade est le seul monument de Delphes qui soit conservé, bien qu'il ait perdu son revêtement de marbre. On y voit encore beaucoup de gradins creusés dans le rocher. Sa longueur est de deux cent quatre-vingts mètres, c'est-à-dire dix-huit de plus que le stade olympique d'Athènes.

L'enceinte sacrée renfermait d'autres monuments: le trésor où l'on gardait une partie des offrandes, un théâtre, la salle du conseil, où se rassemblaient les prêtres, un salon de conversation appelé Lesché, où se réunissaient les bavards. Polygnote avait orné les murailles de grandes peintures représentant la prise de Troie et les enfers.

Tous ces édifices, aujourd'hui disparus, étaient bâtis sur une terrasse au-dessous du pic Rhodini, celui des deux rochers Phœdriadès qui se trouve à gauche. Cette terrasse était soutenue, du côté du sud, par d'épais murs de soutènement dont on voit les traces. C'est là aussi qu'on a découvert un mur cyclopéen intact, formé de blocs énormes de deux mètres, irréguliers, mais taillés et joints exactement sans ciment ni scellements, et dont la surface ne fut dégrossie et aplanie qu'après la construction.

Plusieurs des lignes de jonction sont courbes, particularité curieuse qui ne s'observe que rarement, même dans la seconde époque pélasgique.

Quelle race était-ce donc que ces Pélasges dont les fastes sont perdus dans la nuit des temps antéhistoriques, et qui ont laissé dans toutes les contrées méditerranéennes ces enceintes immuables, ces acropoles indestructibles, ces palais massifs, œuvres de géants, sans y tracer, comme l'ont fait les Égyptiens



Mur pélasgique. — Dessin de F. Sorrieu, d'après un croquis de M. H. Belle.

de Memphis et de Ghizé, les Sémites iduméens de Petra, les Assyriens de Ninive, les Phéniciens de Tyr, le moindre caractère, le moindre signe idéologique qui puisse dire leur nom, leur origine, leur histoire?

Quant au fameux temple d'Apollon, il n'en reste que quelques pierres éparses et quelques soubassements dont on ne peut même relever la direction. Peut-être existe-t-il des restes plus considérables sous les maisons du village moderne de Kastri, qu'il faudrait exproprier et jeter bas pour procéder à des fouilles systématiques.

Ce temple était antérieur à tous ceux connus en Grèce, sauf à celui de Corinthe. Les murailles étaient en tuf calcaire, la façade seule était de marbre et les colonnes en tuf revêtu de stuc. Le fronton oriental était consacré à Apollon, le fronton occidental à Bacchus. Dans la cella ou sanctuaire était placé l'omphalos, pierre blanche considérée comme le centre ou l'ombilic du monde, et, tout autour, les offrandes envoyées de toutes les parties du monde grec, de Marseille à Cnide, de Pharsale à Cyrène: quatre mille statues, images des athlètes vainqueurs, des généraux triomphateurs, des rois heureux, des villes sauvées; dix cratères d'or offerts par Gygès, roi de Lydie, qui pesaient sept cent quatre-vingt-six kilos et vaudraient aujourd'hui plus de trois millions; un trône d'or massif du roi Mydas de Phrygie, avant les oreilles d'âne; enfin ce fameux trépied d'or supporté par un triple serpent d'airain fondu d'un seul jet, offrande des Grecs après la bataille de Platée. Le trépied fut volé par Néron pour être monnayé, mais le serpent d'airain, transporté par Constantin à Byzance, existe encore en partie, à demi enfoui au centre de l'Atmeïdan, vaste place de Constantinople. Une des têtes conservées dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'église de Sainte-Irène, près du vieux sérail, offre tous les caractères de la nature étudiée et saisie sur le vif.

Les bons prêtres d'Apollon recevaient de toutes les mains, et à tous ces dons royaux se trouvent mêlés d'étranges ex-voto, comme les faisceaux de broches à rôtir les viandes consacrées au Dieu par la courtisane Rhodopis, la compagne d'esclavage d'Ésope; et la statue d'or de Phryné, de grandeur naturelle, ciselée par Praxitèle, et placée à côté du grand autel d'Apollon, entre les statues du grave Archidamus et de Philippe, le roi de Macédoine.

Plus d'une fois le trésor de Delphes fut pillé; les Phocéens, les Gaulois, Sylla, firent main basse sur les richesses entassées dans le sanctuaire. Néron enleva en une seule fois cinq cents statues de bronze, et plus tard Contantin fit transporter dans sa capitale tout ce qui restait encore de richesse.

Derrière le sanctuaire du temple se trouvait l'Adyton ou antre de la Pythie. Au centre s'ouvrait le gouffre par où s'échappaient les vapeurs qui faisaient naître des transports extatiques chez celui qui s'y exposait. Au-dessus de la bouche de ce gouffre était dressé un trépied d'une hauteur considérable, surmonté d'une plate-forme circulaire percée de trous. C'est sur cet étroit espace que se plaçait la Pythonisse, assise sur un escabeau de bronze. Dans les premiers temps on choisissait, pour jouer ce rôle, une jeune fille, enfant de pauvres campagnards, et sans éducation; mais, après que l'on eut enlevé une fois une jeune pythonisse, on ne confia plus cette fonction qu'à des femmes âgées de cinquante ans au moins. A certains jours que les présages faisaient juger favorables pour consulter l'oracle, la Pythie montait sur le trépied, après s'y être préparée par les ablutions dans l'eau de la source Cassotis et des fumigations de laurier; un prêtre, appelé le prophète, se plaçait à côté d'elle pour recueillir ses paroles, et les interrogateurs étaient alors admis à tour de rôle, et toujours isolément. La Pythie, sous l'action des gaz qui montaient du gouffre, éprouvait tous les symptômes que l'on observe dans les empoisonnements par l'oxyde de carbone, vertiges, éblouissements, hallucinations, conceptions délirantes. Haletante, les cheveux épars, l'écume à la bouche, elle proférait des paroles le plus souvent incohérentes, qui étaient recueillies par le prêtre placé à côté d'elle, et mises en hexamètres pour être communiquées sous cette forme à l'interrogateur.

Cette surexcitation extraordinaire et les désordres cérébraux qui en résultaient n'étaient pas sans danger pour cette pauvre fille, victime de la superstition du peuple et de la fourberie des prêtres, et Plutarque raconte qu'une fois la Pythie, dans un accès de convulsions, tomba du haut de son trépied en poussant un cri terrible qui mit en fuite tous les assistants. Lorsque ceux-ci se furent remis de leur frayeur quelques moments après, ils retournèrent près d'elle et la trouvèrent sans connaissance. Elle mourut au bout de quelques heures.

Le délire de la Pythie, dont on ignorait la véritable cause, devait frapper l'imagination populaire, toujours avide de connaître l'avenir et de se mettre en communication avec les dieux qui inspiraient les réponses de la prophétesse.

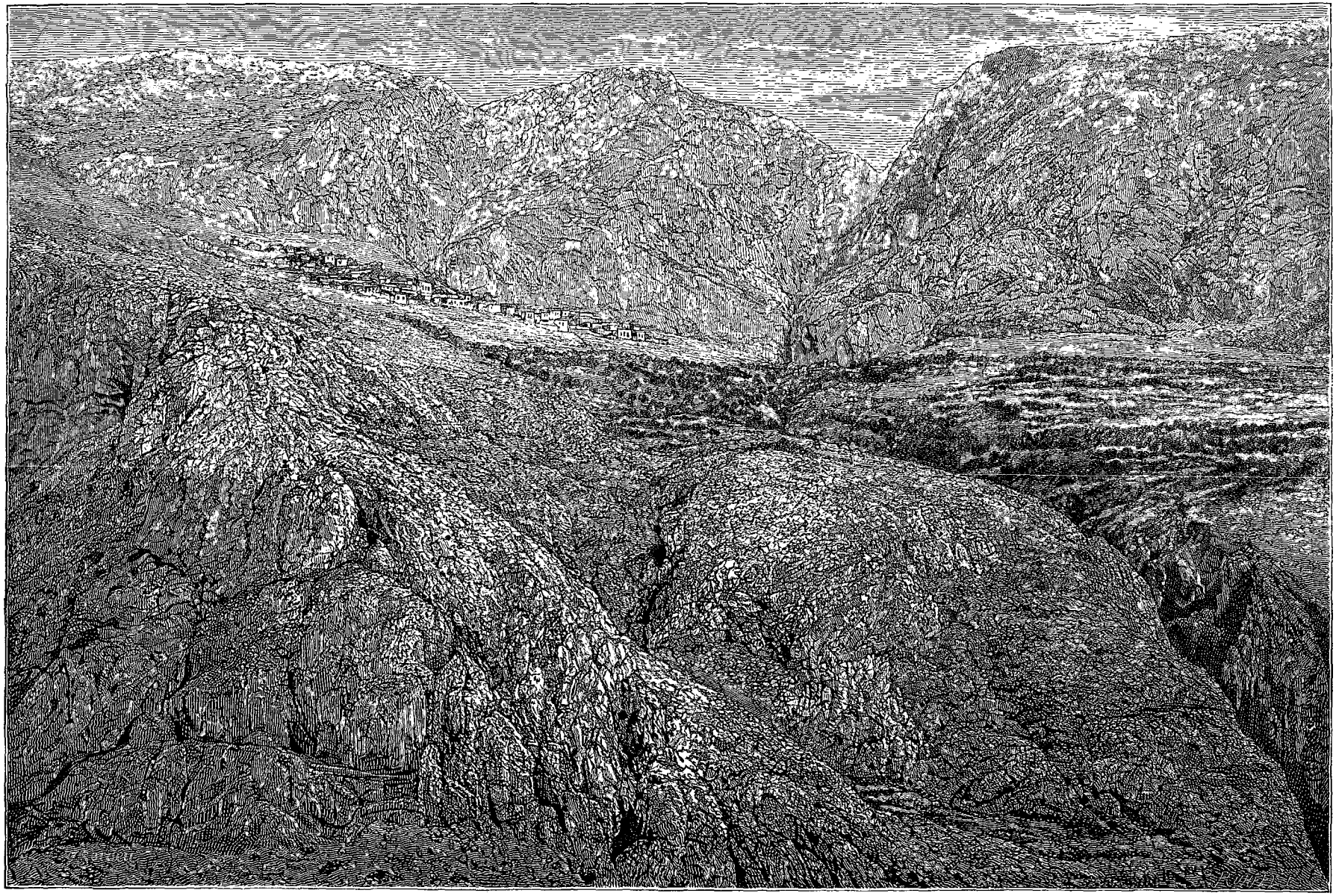
Ce besoin de superstition, instinctif chez l'homme, et l'habileté des prêtres à interpréter les mots incohérents d'une femme sans raison ni volonté, enfin la vénération traditionnelle pour ce sanctuaire, telles sont les causes du crédit dont jouit pendant si longtemps l'oracle de Delphes.

Cette influence fut grande sur la religion, sur la morale et sur la politique, mais elle ne s'exerça pas toujours de la façon la plus heureuse. Si les faibles furent souvent protégés, les crimes parfois vengés, les rois heureusement conseillés, il faut reconnaître que l'oracle, ou pour mieux dire ses traducteurs officiels, sans idées arrêtées, sans grands principes, sans maximes inébranlables, n'eurent sur les hommes et sur l'ensemble des affaires aucune action efficace et puissante. Les consultations ne portaient que sur des cas particuliers. L'oracle favorisait tantôt la liberté, tantôt la tyrannie, et révélait à tous les moyens de défense et de succès, sans aucun souci de faire prévaloir la justice, et justement cette insouciance de la justice fut peut-être ce qui assura son crédit.

Déjà centre religieux du monde grec, Delphes aurait pu en devenir le centre politique, si jamais la Grèce avait été capable d'unité. Tout le monde se rappelle la fameuse assemblée des Amphictyons, sorte de Congrès de la paix permanent, aussi impuissant à faire exécuter ses décrets qu'à se faire respecter lui-même.

Tous les quatre ans avait lieu à Delphes une fête célèbre, les jeux Pythiens. Une longue procession (théorie) partait d'Athènes, sous la conduite de la prêtresse de Minerve : flot immense de pèlerins de tout âge, de tout sexe, où l'on maintenait l'ordre à coups de verge, et dont les vêtements sévères étaient minutieusement réglés par un décret. Une tourbe de marchands suivaient avec leurs chariots, car on restait plus de dix jours en voyage. Sur le plateau de Delphes, d'innombrables tentes étaient dressées pour cette foule, et une police rigoureuse était exercée pendant tout le temps du pèlerinage. D'ailleurs les pratiques pieuses ordonnées n'étaient que de vaines formalités, tout extérieures; quelques cérémonies scrupuleusement remplies, tout pour l'apparence, rien pour les dispositions intérieures des âmes. Ces fêtes périodiques, cette affluence perpétuelle de dévots ou de curieux avaient été pour les Delphiens une école d'oisiveté. Sans industrie, sans arts, sans agriculture, ils s'enrichissaient aux dépens des étrangers. Ceux qui n'avaient pas quelque rang dans le nombreux personnel du temple étaient ciceroni et montraient les curiosités en récitant leur leçon toute faite, avec force histoires merveilleuses; d'autres gravaient des ex-voto qu'ils débitaient dans de petites boutiques, aux abords du temple, comme les vendeurs de chapelets et de médailles à la porte de nos églises. Tous, prê-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Delphes. — Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres ou sacristains, guides ou marchands, étaient d'avides parasites mendiants prenant de toutes les mains.

Mais l'heure de la décadence sonna bientôt pour l'oracle de Delphes. Thucydide, qui n'admettait que l'autorité de la raison, Parménide, Socrate, qui ne connaissaient que l'autorité de la conscience, Aristote, qui soumettait tout à l'autorité de la science, sont les représentants de la nouvelle génération qui allait battre en brèche les vieilles croyances, et Démosthène lui-même se moqua de la Pythie et des Amphictyons. Sous la domination romaine, la ruine fut plus complète encore. Les sceptiques et les magiciens se partageaient la faveur publique et, dans les temples, les dieux de l'Égypte à tête d'épervier, les déesses de Phénicie à triple rang de mamelles, avaient remplacé les divinités de la vieille Grèce pélasgique. Le grand Pan était bien mort! Les jeux pythiens n'étaient plus que des kermesses pantagruéliques, foires de barrière, où les émanations des fritures populaires montaient vers le ciel, mêlées à la fumée des sacrifices, où les tables de jeu de hasard envahissaient l'enceinte sacrée, où les acrobates asiatiques, les lutteurs de Cappadoce, au maillot pailleté d'argent, dressaient leurs tréteaux et leur corde raide, où des jongleurs ventriloques, qui prenaient par dérision le nom de Pythons, faisant un dieu de leur ventre, rendaient des oracles sur la place publique, pendant que la dernière prophétesse hurlait son dernier mensonge dans son sanctuaire abandonné.

Le christianisme triomphe enfin; dès lors tout s'écroule, tout disparaît, et le grand temple de Delphes est débité comme une carrière pour construire les villages voisins. Ainsi ce vallon solitaire et sauvage, cette haute cime du Parnasse ont vu se succéder toutes les religions, toutes les croyances; d'abord la religion du peuple, superstitieuse et grossière, où les femmes de Béotie se grisaient dans la grotte Corycienne et couraient la nuit par monts et par vaux avec les prêtres de Bacchus, armées de thyrses et de flambeaux ; puis la religion des poëtes, qui s'élève au-dessus de ce naturalisme brutal et monte là-haut, sur le pic où Apollon, dieu de la musique et de la poésie, de la jeunesse et de la beauté, préside l'assemblée des Muses, conception plus idéale et plus gracieuse, toute terrestre encore, mais qui emprunte aux hautes cimes leur magie mystérieuse, leur auréole éclatante. Enfin l'esprit humain, après avoir gravi jusque-là, quitte la terre et prend son élan vers le ciel ; mais ce fut l'apanage d'un petit nombre de le suivre jusque dans l'infini, à la recherche de l'inconnu, et les abstractions sublimes des philosophes n'eurent jamais d'empire sur les foules.

XXXIV

De Delphes à Scala di Salona. — Un moulin. — Le vent qui souffle à travers la montagne. — Krissa. — Les effets d'un grain d'ellébore. — Amphissa. — Une caravane turque.

Pour descendre de Kastri sur les bords du golfe de Corinthe, il ne faut que deux heures de marche, mais par un des chemins les plus détestables qu'on puisse voir. En contournant le contre-fort rocheux qui supporte les anciennes fortifications élevées par Philomèle, on découvre la plaine de Salona et le golfe de Galaxidi, et le regard plonge jusqu'au fond de la gorge de Pleistos, où un petit moulin entouré d'arbres agite sa roue bruyamment. Un aqueduc couvert de mousse et de plantes grimpantes amène l'eau, qui jaillit de toute part en cascatelles argentées. Des poules picorent alentour et des canards s'ébattent dans le canal bordé de buissons verts et de lauriers-roses, paysage plein de fraîcheur et de vie, un Hobbema oriental.

A mesure que nous descendons, le caractère de sauvage horreur qui rend le ravin de Delphes si saisissant se modifie peu à peu, et les plantations d'oliviers apparaissent plus serrées et plus riches. Nous voyons s'ouvrir à notre droite la vallée d'Amphissa, longée par la chaîne de Guïona, plus élevée encore que le Parnasse, et par les montagnes de la Doride, couvertes de bois épais et sillonnées de torrents, contrée agreste et sauvage, qui contraste singulièrement avec les immenses roches simples et harmonieuses dans leurs contours, nues et éclatantes de lumière, que nous étions habitués à voir dans les provinces orientales. Les habitants des deux pays, eux aussi, ont eu de tout temps un caractère différent. On ne trouve là aucune trace d'art ni de civilisation. Ces peuplades rustiques et grossières sont restées toujours en dehors du mouvement général. La Grèce finit à Delphes; au delà, c'est déjà l'Épire barbare.

Pendant que nous cheminions péniblement, les agoyates tenant par la bride les chevaux de bagages, pour les empêcher de rouler dans le ravin, le vent avait augmenté de violence. Dans toute la Grèce on retrouve ces vents locaux, qui se forment dans chaque gorge ou vallée exposée au midi et dont le soleil échauffe le sol. L'air frais des montagnes descend alors par rafales inégales, furieuses, qui remplissent les gorges de gémissements, courbant les arbres, les renversant parfois, et précipitant dans les gouffres les voyageurs qui ne se réfugient pas à l'abri d'un rocher élevé ou qui ne s'accrochent pas à un buisson, en attendant le calme qui va suivre. Ce vent, plus fréquent en été qu'en hiver, s'élève toujours deux ou trois heures après le lever du soleil; il augmente dans le milieu du jour et cesse au coucher du soleil. Pendant la nuit, règne un calme absolu, et quelquefois un léger vent du sud, humide et frais, souffle vers minuit.

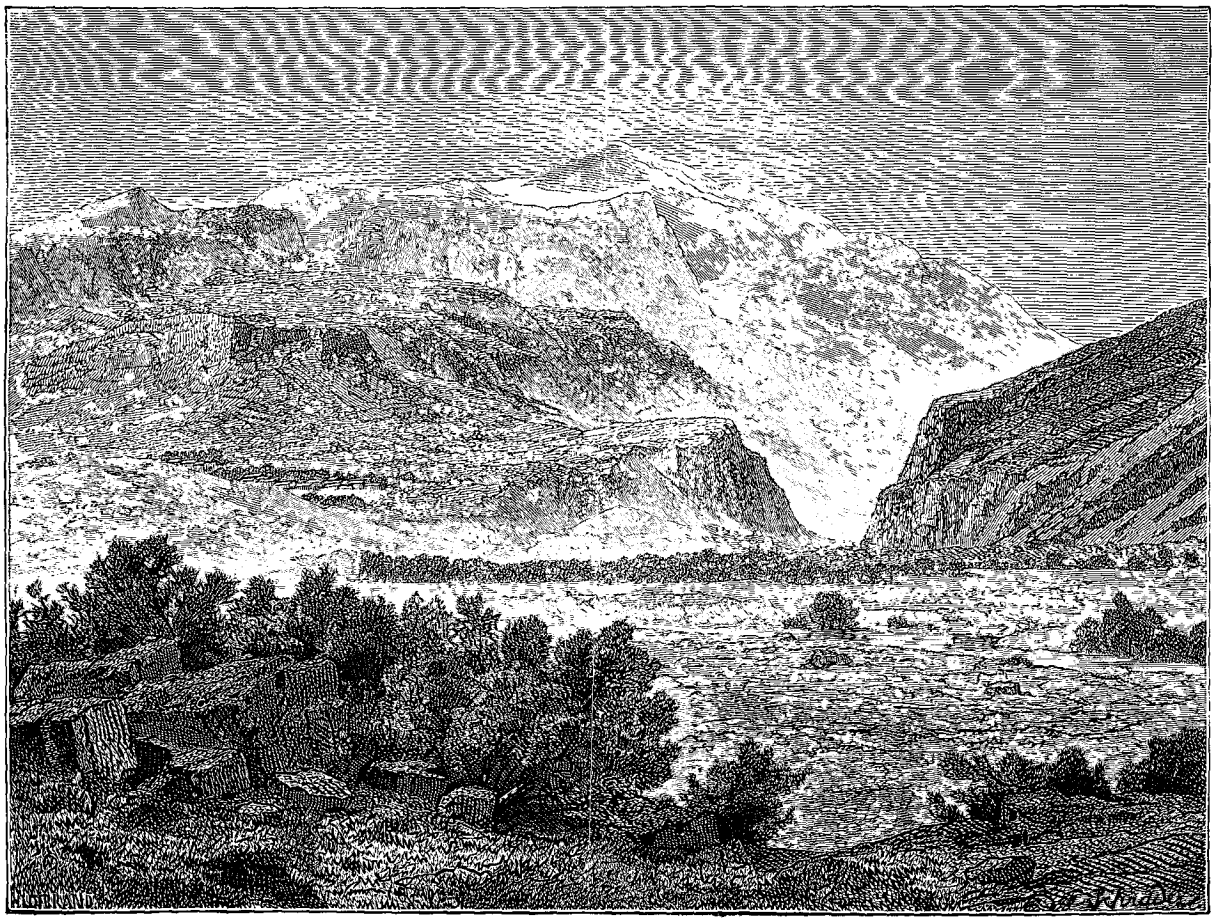
Après deux heures et demie de descente, nous arrivons enfin à Krissa, village perdu au milieu d'une vraie forêt d'oliviers superbes. A gauche, sur une petite éminence, on distingue encore quelques restes de murailles polygonales, vestiges de la ville antique. Krissa était, dans les temps les plus anciens de l'histoire grecque, une ville riche et assez puissante qui était chargée de la garde de l'oracle de Delphes, avant qu'une cité s'élevât autour du sanctuaire. Mais ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitants devinrent si arrogants qu'ils exigèrent un droit de passage énormes des pèlerins qui devaient forcément traverser leur territoire pour se rendre à Delphes. Cette prétention fut regardée comme une profanation, et les Amphictyons frappèrent Krissa d'anathème et décrétèrent sa destruction ; mais le siége traînait en longueur et eût peut-être dû être abandonné sans le conseil que donna Solon de répandre de l'ellébore dans les aqueducs qui approvisionnaient d'eau la cité révoltée. Cette renonculacée n'a pas seulement la vertu de faire recouvrer la raison à ceux qui l'ont perdue, mais ses violentes propriétés drastiques l'ont fait ranger dans la catégorie de ces remèdes qu'on appelle vulgairement médecines de cheval. Les malheureux Krisséens assiégés ne tardèrent pas à en ressentir les effets; ils capitulèrent. La ville fut rasée et son territoire consacré à Apollon.

Nous continuons à descendre, en contournant la base du Parnasse, et nous atteignons bientôt Amphissa, petite ville de six mille habitants, gracieusement située au milieu de la verdure, le long d'une colline sur laquelle se voit un vieux château ruiné au milieu de débris plus anciens.

Une enceinte polygonale indique l'emplacement de



Vue de Krissa et du Parnasse. — Dessin de F. Schrader, d'après un document communiqué par l'auteur.

l'antique acropole et une porte pyramidale formée de trois grandes pierres subsiste encore. Au pied de la colline, nous voyons une belle fontaine dont l'arcade en fer à cheval trahit l'origine turque, car Amphissa a été, du temps de la domination musulmane, une des villes de Grèce les plus fréquentées par la race conquérante. Encore aujourd'hui, le commerce de Thessalie arrive directement du Nord par Gravia et Lamia jusqu'au golfe de Corinthe, et sur la place une caravane qui remonte de Scala di Salona fait halte avant de poursuivre sa route.

Les costumes des chameliers, leur type, leur langage aux consonnances graves et légèrement gutturales, les chameaux de race tartare à longs poils et à deux bosses, accroupis et allongeant leurs longs cous sur le sol, ou poussant un rauque beuglement quand on les chargeait, tout aurait fait illusion, et l'on se serait cru en plein pays de l'Islam, si la vue de la croix qui surmontait l'église voisine et le bruit des cloches n'avaient rappelé que nous étions sur une terre chrétienne.

Au côté opposé de la place, un groupe pittoresque de montagnards de la Doride causait bruyamment, et parmi eux plus d'un homme à moustaches grises avait dû prendre part à la guerre de délivrance pendant laquelle les Klephtes de Katzantonis et d'Androutzos, le père d'Odyssée se montrèrent d'une cruauté qui ne le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

cédait en rien à celle dont les Turcs firent trop souvent preuve.

C'étaient des Albanais élancés, aux formes âpres et heurtées, aux yeux gris, aux cheveux blonds ou châtains tombant sur les épaules, au nez aquilin très-prononcé, rendu plus saillant encore par le creux profond de la ligne des yeux. Ils étaient vêtus de manteaux à longs poils, et leur ceinture était chargée de pistolets à longues crosses pointues et de yatagans à la poignée d'argent travaillé et en forme d'ailes de papillon. L'un d'eux, à mine farouche et assis les jambes recourbées sous lui, jouait d'une guzla albanaise, sorte de mandoline à long manche. Le Turc, chef de la caravane, causait avec eux et semblait en bons rapports avec ces montagnards mal apprivoisés qui n'auraient pas mieux demandé probablement que de piller les marchandises qui allaient traverser les gorges sauvages de l'Elatos.

Turc, chef de caravane. — Dessin de Lix, d'après un croquis de M. H. Belle.

Ce chef était originaire de Smyrne, et son crâne rasé et oblong, son nez crochu, ses pommettes saillantes dénotaient son origine asiatique avec certains détails de structure dans l'arcade sourcilière et les os de la mâchoire qui trahissaient un mélange de sang grec. Dans la Turquie d'Europe et dans beaucoup de villes du littoral de l'Asie Mineure, la race turque pure n'existe presque plus, et les femmes chrétiennes qui sont de gré ou de force entrées dans les harems ont fait perdre au peuple dominateur son caractère primordial. C'est dans l'intérieur des terres et dans les provinces plus éloignées de l'Asie Mineure qu'il faut pénétrer pour retrouver le type des nomades Oïgours, des soldats d'Orthogrul et d'Othman qui vinrent planter leurs tentes de feutre jusque sur les bords du Bosphore.

XXXV

Forêt d'oliviers. — Récolte des olives. — Fabrique d'huile. Imperfection des appareils. — La mouche de l'olivier.

Nous nous étions détournés de notre route pour visiter Amphissa, et il nous fallait, pour gagner Scala di Salona, encore deux heures et demie. La route, après une courte descente à travers des collines boisées, s'engage dans une véritable forêt d'oliviers séculaires qui couvre toute la petite plaine formée par l'élargissement de la vallée. C'était là qu'étaient ces champs cirhéens enlevés aux Krisséens par les Amphictyons de Delphes, qui les faisaient cultiver pour le compte d'Apollon par les anciens propriétaires. Plusieurs des oliviers que nous voyons ont des dimensions énormes et datent, prétend-on, des premiers siècles de notre ère.

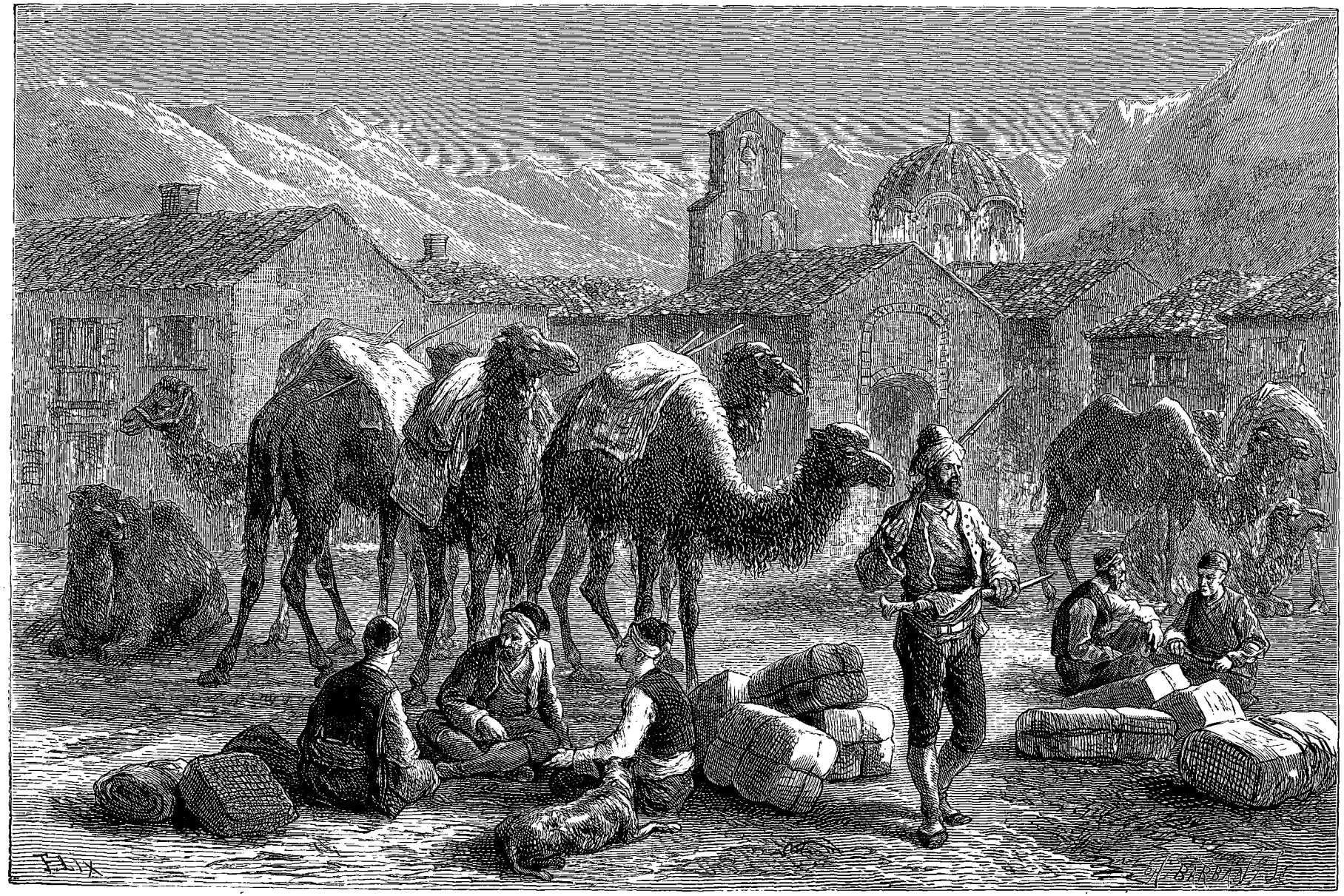
Leurs troncs déformés par l'âge, bossués, crevassés, supportent encore quelques rejetons vigoureux.

On est en pleine récolte des olives, et de tous côtés on aperçoit des paysans perchés dans les arbres et abattant les fruits à coups de gaule, tandis que les femmes et les enfants les ramassent et les entassent dans de grands paniers que de petits ânes porteront ensuite au moulin : groupes pittoresques et gracieux, dont les couleurs gaies s'éclairent par le jour qui filtre à travers le feuillage argenté des oliviers.

L'olivier a été, dès la plus haute antiquité, considéré comme un des arbres les plus précieux et même comme le premier de tous : *Olea prima omnium arborum*, a dit Columelle. Et il est, en effet, la principale richesse des pays dans lesquels on le cultive.

Introduit, dit la légende, en Attique par Cécrops, le fondateur d'Athènes, il se répandit rapidement dans toute la Grèce, où l'on avait pour lui un respect religieux tel qu'un propriétaire ne pouvait, sous peine d'une forte amende, en arracher plus de deux par an. C'était dans son bois dur, incorruptible et à grain fin et serré que l'on sculptait les dieux avant d'employer le marbre ou l'ivoire. Aujourd'hui, dans le royaume grec, il y a sept cent quatre-vingt-quinze mille pieds d'oliviers cultivés, c'est-à-dire grevés de l'impôt, sans compter les milliers de plants sauvages disséminés partout et dont on greffe chaque année une grande quantité : pépinières inépuisables entretenues par les grives, les merles, les étourneaux qui, après s'être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Caravane turque. — Dessin de Lix, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gorgés d'olives, vont rejeter les noyaux dans les rochers des vallons les plus éloignés. On trouve plusieurs espèces d'oliviers en Grèce, entre autres une à fruits doux qui peuvent se manger, dit-on, sur l'arbre, et sans aucune préparation; mais la plus répandue est la même que celle que l'on cultive en Provence et qui atteint, dans les conditions moyennes, une hauteur de douze à quinze mètres pour une circonférence de deux à trois mètres à hauteur d'homme. Quelques troncs d'un grand âge ont des proportions beaucoup plus considérables et j'en ai vu plusieurs qui mesuraient six et sept mètres de circonférence. Le fruit est presque toujours de forme ovoïde et ne devient violet foncé qu'en novembre.

Quant aux oliviers sauvages, toujours plus rabougris, la feuille en est plus petite, et les fruits très-nombreux, mais durs et amers, sont encore plus petits et ne contiennent de matière huileuse qu'en quantité minime. Ce sont les sauvageons que les cultivateurs vont souvent arracher pour en faire des plantations et les greffer ensuite, mais on multiplie aussi par boutures en coupant simplement un rameau de un mètre que l'on fiche en terre au printemps, sans plus s'en préoccuper. La puissance de reproduction de l'olivier est si grande, du reste, que des morceaux d'écorce jetés au hasard donnent naissance à de jeunes tiges.

Ce n'est guère qu'après quinze ou vingt ans que l'arbre est en plein rapport, et cette lenteur de croissance a fait dire à Hésiode que jamais homme n'avait vu le fruit d'un olivier qu'il eût planté; mais si les bénéfices à espérer d'une nouvelle plantation sont toujours tardifs, la fertilité du sol n'en est pas diminuée pour cela et les produits que le propriétaire pourra en retirer lui donneront le temps d'attendre les fruits de ses arbres. Entre les oliviers plantés à dix mètres environ l'un de l'autre, on cultive la vigne, les céréales, et l'ombre donnée par les arbres est si transparente qu'elle ne fait que garantir les plantes sans leur nuire. Quant aux soins à donner aux oliviers, c'est peut-être l'arbre qui en exige le moins, et il est en cela merveilleusement approprié aux instincts de la population grecque qui sont, en agriculture, comme en d'autres branches de l'industrie ou du commerce, de beaucoup récolter sans se donner de peine. Après les avoir plantés, on les laisse croître en liberté, sans jamais les tailler, ni les fumer, ni les labourer, et, grâce à la douceur du climat, cet abandon ne leur est pas trop préjudiciable. On pourrait même dire que si la quantité d'huile récoltée en est un peu diminuée, la qualité ne fait qu'y gagner, et que l'huile la meilleure et la plus fine est fournie par les oliviers sauvages qui croissent dans les fentes des rochers et dans les terrains les plus incultes. Quoi qu'il en soit, comme l'intérêt des cultivateurs et des propriétaires est surtout d'obtenir des récoltes abondantes, il serait à désirer pour la richesse publique que l'usage de soigner les oliviers et de les fumer se répandît. Une des bizarreries de l'olivier, c'est de ne donner de récoltes que tous les deux ou trois ans. S'il y a là un phénomène naturel, dû probablement à ce que la sève épuisée par une production abondante de fruits ne peut se porter sur les boutons à fleurs, il n'en est pas moins vrai que la déplorable coutume de se servir, pour abattre les fruits, de gaules qui brisent les jeunes pousses, et l'habitude de trop retarder la récolte et d'épuiser ainsi l'arbre, en le laissant inutilement nourrir ses fruits jusqu'en janvier, contribuent surtout à l'alternance des récoltes.

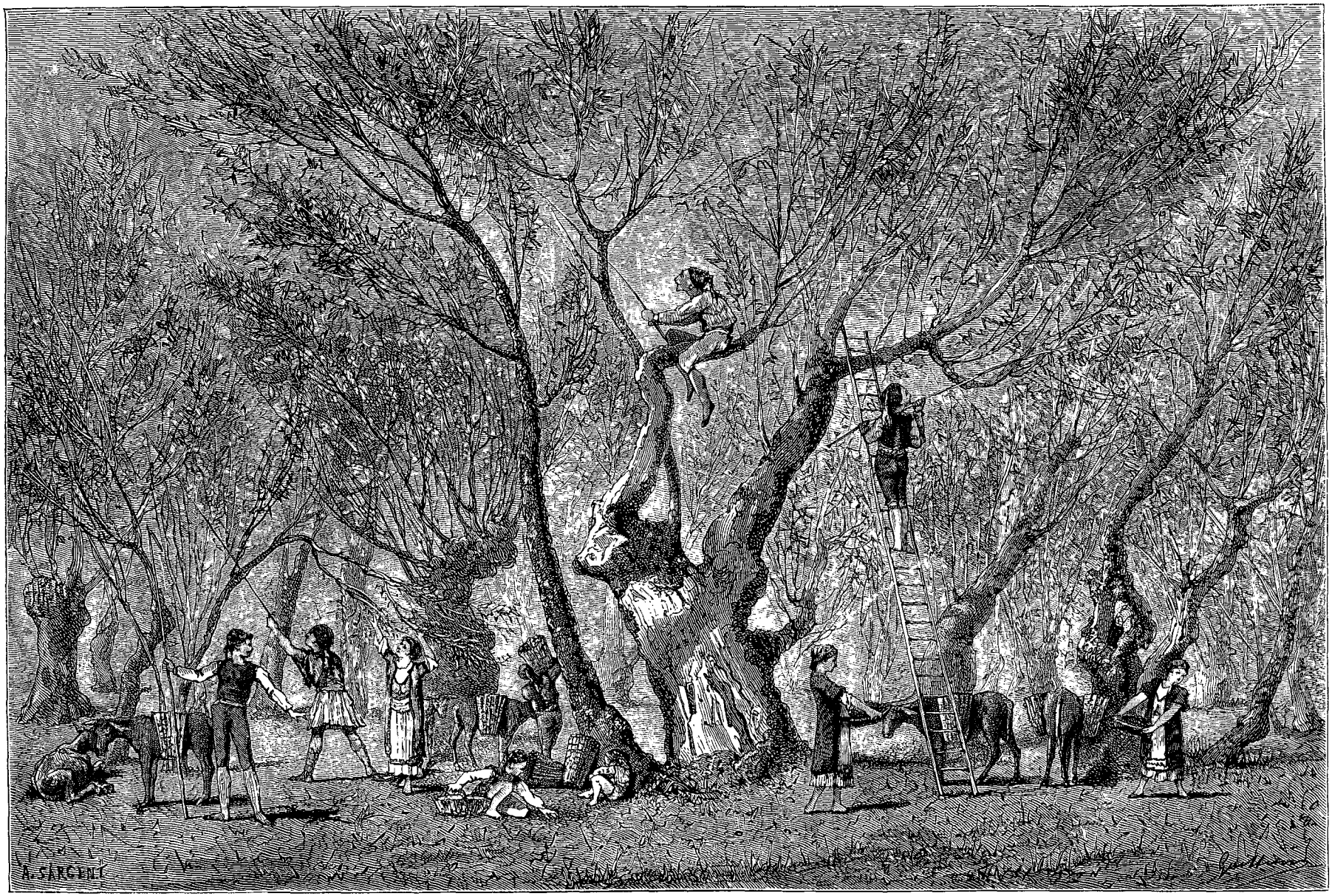
Les cultivateurs grecs s'imaginent que les olives laissées longtemps sur l'arbre donnent plus d'huile, et ne réfléchissent pas que ce n'est point la quantité d'huile qui augmente, mais bien le poids de l'olive qui diminue. Ils ne songent pas aussi à la consommation effrayante qu'en font pendant ce temps les rats et les oiseaux, les corneilles surtout, qui commettent parfois des dégâts effrayants dans les plantations. Ce qu'ils devraient enfin savoir, ou, pour mieux dire, ce qu'on devrait leur apprendre, c'est que la qualité de l'huile est d'autant plus fine que l'olive a été plutôt cueillie, et que l'huile d'Aix, contre laquelle ils essayent vainement de lutter, doit moins sa bonne qualité à l'espèce qu'on y cultive qu'au soin de cueillir les olives en novembre et de les porter immédiatement au moulin, pratique que recommandaient déjà du reste les anciens : Caton, Columelle et Pline.

Que de préjugés ne faudrait-il pas combattre! Que de choses ne faudrait-il pas apprendre à ces pauvres agriculteurs dans leur intérêt personnel, comme dans l'intérêt de l'État et du pays entier! Mais ceux dont le devoir serait de se dévouer à cette tâche, ignorent eux-mêmes les principes les plus élémentaires de la science et passent leur vie à des discussions politiques creuses et vaines, inutiles quand elles ne sont pas nuisibles. Ce malheureux pays est inondé de politiciens oisifs et verbeux : le moindre contre-maître ferait bien mieux son affaire.

Avant la récolte des olives destinées à faire de l'huile, et alors qu'elles sont encore vertes, on en a cueilli à la main une certaine quantité, que l'on prépare pour la consommation. Les olives fraîches ont en effet un goût insupportable, et ce n'est qu'à l'aide des manipulations qu'on leur fait subir qu'on les rend mangeables. On choisit pour cela les plus saines et les plus grosses, et on les fait tremper dans une lessive de chaux et de cendres, puis dans une saumure où l'on ajoute quelques plantes aromatiques de la montagne. On fait de ces olives marinées une consommation énorme dans tout le Levant et surtout parmi les Grecs, les Arméniens et les Juifs. C'est un mets peu appétissant, et dont l'odeur âcre, qui prend à la gorge, fait pressentir à distance les boutiques de bakal (épicier).

Si les modes de culture de l'olivier sont défectueux en Grèce, la fabrication industrielle de l'huile laisse encore bien plus à désirer, et tous ceux seront de mon avis qui auront été soumis, ne fût-ce qu'une fois, au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Récolte des olives. — Dessin de E. Guillaume, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

régime de l'huile rance, qui fait le fond de la cuisine grecque et qu'on verse indifféremment dans l'assiette du convive ou dans la lampe de la maison.

Les procédés de macération et de trituration des fruits sont trop lents, le pressurage incomplet, la conservation imparfaite. Les olives sont laissées en proie à des ferments spéciaux, qui se développent spontanément et déterminent des réactions nuisibles. Des principes acides sont produits par la température élevée. Les récipients, qui ne sont jamais nettoyés, communiquent à l'huile une rancidité nauséabonde, et cependant cette huile, mieux fabriquée, pourrait être excellente et former un article sérieux d'exportation, c'est-à-dire une source de richesse pour le pays. Quelques propriétaires des environs de Patras, qui sont entrés dans cette voie, ont réussi à faire accepter leur produit sur le marché de Londres, et il est à croire qu'ils trouveront des imitateurs.

Comme nous demandions à un paysan si le moulin et le pressoir où l'on portait les olives récoltées dans la plaine se trouvaient éloignés, il nous répondit que c'était à cent mètres au plus de l'endroit où nous nous trouvions, et s'offrit à nous y conduire. Un sentier à travers le bois nous amène en quelques minutes sur les bords de la petite rivière qui fournit la force motrice à l'établissement. Devant la porte, deux hommes portant sur leurs épaules un long bâton, auquel était suspendue une balance, pesaient les paniers d'olives, à mesure que les habitants les apportaient, et le patron en inscrivait le poids sur un carnet, en regard du nom du propriétaire des oliviers. Quelques jours après il devait, au gré du propriétaire, ou lui donner une somme convenue d'avance, ou lui rendre une certaine mesure d'huile déterminée par l'usage et proportionnée au poids des olives livrées au moulin.

Rien de plus primitif que le mécanisme qui fonctionnait dans une salle basse presque obscure. Un bassin, ou pour mieux dire un mortier de un mètre et demi de diamètre, creusé dans un seul bloc de pierre dure, dans lequel tournent deux meules verticales en granit, adaptées à une grosse barre de bois mobile, dont une extrémité repose au fond du mortier, et dont l'autre passe librement à travers une énorme poutre transversale. Un cheval tourne lentement, les yeux bandés, et un homme verse les olives dans le bassin, où elles sont réduites en une sorte de pâte.

Cette pâte, ramassée avec des pelles de bois et entassée dans de longs sacs en forme de cône et tressés en joncs et en paille, est portée au pressoir. C'est un simple bâti composé de deux poutres qui en supportent une troisième, traversée par une vis en bois. Deux hommes montés sur la poutre supérieure font tourner lentement la vis à l'aide d'un levier de fer, et le sac plein de pulpe est écrasé entre deux disques taillés dans des racines d'olivier. L'huile exprimée coule dans un canal circulaire qui la déverse par un réservoir ou directement dans des jarres en terre. Les rebuts, que l'on jette ou que l'on donne comme nourriture aux porcs, contiennent encore une grande quantité d'huile, qu'il ne serait pas difficile d'extraire avec des appareils plus perfectionnés qui permettraient, en outre, d'obtenir plusieurs qualités d'huile au lieu d'une seule, l'huile verte, moins claire et par conséquent moins recherchée sur les marchés étrangers.

A Patras on a construit deux pressoirs à vapeur qui donnent de beaux bénéfices.

La Grèce produit aujourd'hui six millions trois cent mille kilogrammes d'huile et pourrait facilement en donner le double.

Le climat est éminemment favorable à la culture de l'olivier, mais des gelées tardives ont plusieurs fois causé de véritables désastres, surtout lorsqu'elles surviennent après que la séve a commencé à monter jusque dans les jeunes branches. Pendant les hivers de 1811 et de 1830 une grande partie des oliviers de la Grèce du Nord, et même du Péloponèse, furent gelés et la récolte perdue pour quatre ou cinq années consécutives.

Le froid n'est pas le seul ennemi de cet arbre précieux, et certains insectes, par leurs ravages, diminuent souvent de plus de moitié le produit d'une plantation, quand ils ne l'anéantissent pas complétement. La cochenille adonide qui se fixe à l'aisselle des jeunes feuilles et les dessèche, la chenille mineuse qui s'introduit dans l'intérieur des bourgeons, sont les hôtes habituels des plantations; mais la plus redoutable de ces petites bestioles est bien la « mouche de l'olivier », petite et mince, armée d'une tarière aiguë qu'elle enfonce dans l'olive encore verte pour y déposer son œuf. Cet œuf grossit avec le fruit, puis donne naissance à une jeune larve qui dévore la pulpe. L'olive se dessèche et tombe.

Les paysans qui étaient en train de faire la récolte dans la plaine de Salona se plaignaient beaucoup de l'invasion de mouches qui avait eu lieu cette année.

XXXVI

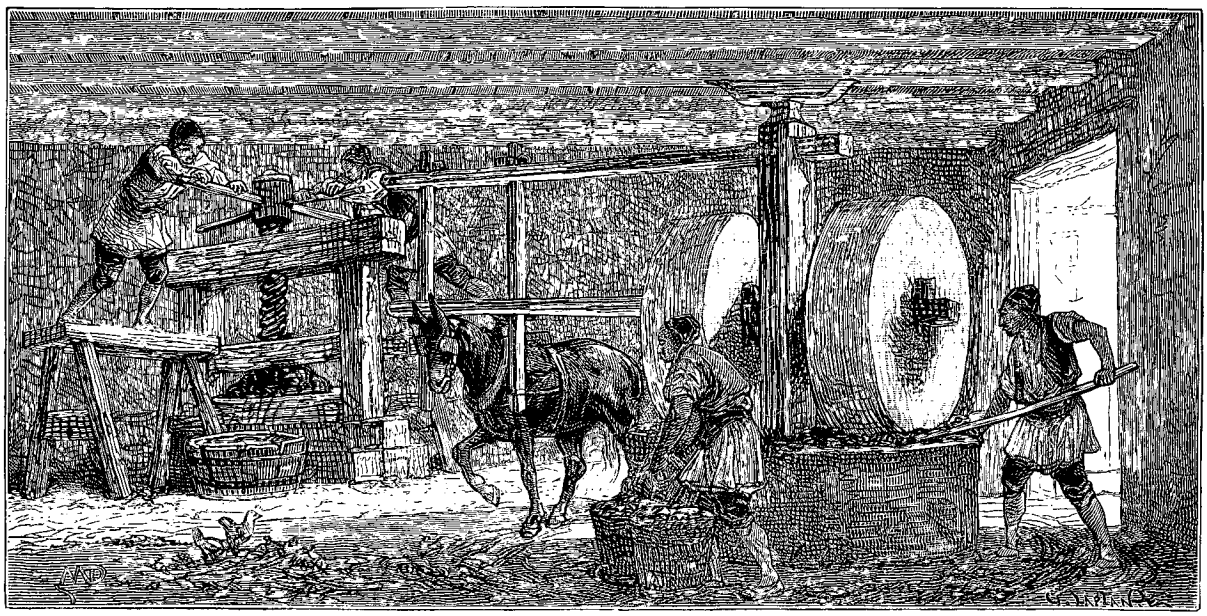
Scala di Salona. — Galaxidi. — Chantier de construction de navires. — La marine marchande en Grèce. — Les caboteurs. — La marine à vapeur et la Compagnie hellénique. — Vostitza. — Patras.

En sortant du bois d'oliviers de Krissa, nous traversons en une demi-heure une plaine cultivée, et nous arrivons à quelques maisons neuves construites sur le bord de la mer. C'est le port, c'est-à-dire en style levantin « l'échelle » de Salona ou Amphissa. Quatre ou cinq magasins, et autant de cabarets, s'alignent sur une petite plage où s'entassent les varechs et les fucus amenés par les courants. Les montagnes absolument arides et pierreuses qui s'avancent vers le sud forment une baie qui s'ouvre sur le golfe de Corinthe. Des roches rouges émergent çà et là de la mer bleu sombre et forment comme un brise-lame qui abrite le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

débarquement contre la houle du sud. Ce petit port, bien que le paquebot grec y relâche chaque semaine, semble désert et morne. Le commerce qui s'y fait est insignifiant et diminuera encore le jour où un chemin de fer allant de Lamia au Pirée détournera le commerce de Thessalie de la voie qu'il suit aujourd'hui. Sur la côte ouest et presque à l'entrée de la baie, au pied d'une falaise rougeâtre dont la vue fait songer à l'Arabie Pétrée, s'élève la petite bourgade de Galaxidi, où plus de quatre mille habitants vivent exclusivement de la mer ou pour la mer: constructeurs de navires, fournisseurs de navires, fabricants de cordages et d'agrès, capitaines ou armateurs, matelots ou calfats, pêcheurs ou forgerons. Les hommes s'embarquent parfois pour des voyages au long cours, ils restent absents plusieurs années, souvent ne reviennent plus, et Galaxidi est une des villes de Grèce où le nombre des femmes dépasse le plus celui des hommes. Dans le recensement de 1870, le chiffre de ces derniers était de dix-neuf cents, contre deux mille six cents du sexe féminin, c'est-à-dire un quart en moins!

Les chantiers de construction de Galaxidi ont rivalisé autrefois de réputation et d'importance avec ceux de Syra, de Nauplie et de Navarin. Les navires qui en sortaient ont été de tout temps renommés pour leurs bonnes qualités nautiques et leur bon marché; ils inspiraient assez de confiance aux assureurs pour que les primes exigées en toute saison dans la Méditerranée et la mer Noire ne fussent que de un demi pour cent. Un bâtiment de cent quarante tonneaux de charge, en sapin, garni de tous ses agrès, apparaux et rechanges, enfin prêt à prendre la mer, ne coûte que vingt mille francs, c'est-à-dire moitié moins qu'à



Moulin à huile. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. H. Belle.

Marseille. Il ne sera, il est vrai, ni chevillé, cloué, doublé en cuivre, mais, grâce à l'habileté et grâce à l'expérience des marins grecs, sa vie sera longue encore, et dans son existence il aura deux fois enrichi son armateur.

Grâce aussi à la sobriété des matelots, au petit nombre d'hommes embarqués, à la liberté absolue laissée aux capitaines pour former ou dissoudre leur équipage, grâce enfin au système de navigation à la part, la marine grecque peut effectuer des transports à un prix minime. Un capitaine, à la fois armateur et négociant, achète à crédit des marchandises qu'il porte dans un port de Turquie, où, après les avoir vendues, le plus souvent à gros bénéfices, il renouvelle la même opération, changeant parfois de nationalité, c'est-à-dire de pavillon, devenant turc à Constantinople, russe à Odessa, sous le nom des associés qu'il a su se ménager partout. Il va ainsi de port en port, faisant, suivant l'expression consacrée, *la caravane*, restant absent souvent deux ou trois ans, trouvant à toutes ses relâches des négociants et une population de même race que lui, parlant la même langue, avec lesquels il trafique avantageusement, tandis que nos navires français, par exemple, rencontrent dans les échelles du Levant des obstacles et des lenteurs sans nombre, de la mauvaise foi de la part des courtiers, de la négligence de la part des correspondants, des exigences fiscales exorbitantes de la part des autorités, et ne peuvent lutter contre cette concurrence redoutable. Il y a vingt ans, on taxait à cinquante millions le chiffre du frêt de la marine marchande grecque; mais depuis lors le génie commercial s'est réveillé chez d'autres populations du bassin de la Méditerranée. Trieste, Raguse, Venise, Gênes et Livourne, toutes les villes maritimes ont rivalisé d'activité, et chaque nation est descendue dans l'arène avec les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

armes qui lui étaient propres. Les Dalmates sont sobres et habiles marins autant que les Grecs; les navires italiens sont construits à bon compte; déjà l'on voit moins qu'autrefois flotter le pavillon grec dans les ports d'Autriche et d'Italie. Mais on verra longtemps encore, dans les mers d'Orient et sur les côtes de Turquie, ces pittoresques sacolèves de Nauplie ou de Galaxidi, à la proue relevée en croc, à la poupe allongée et sculptée, aux flancs bariolés de couleurs vives, avec leur voilure hardie, qui leur permet de prendre le vent au plus près et de courir des bordées entre les récifs de l'Archipel, là où nul n'oserait s'aventurer. Ces caboteurs apportent de chacun de ces villages, juchés sur une falaise à pic au-dessus de la mer ou perdus au fond d'une petite anse entre les montagnes, l'huile, les fruits secs, les oranges, le vin. Ils sont les pourvoyeurs des deux ou trois marchés principaux du Levant, où les grands navires et les paquebots viennent charger ensuite ces denrées à destination des pays plus lointains.

Un service de cabotage à vapeur a été établi sur les côtes de Grèce par une compagnie grecque, qui fait d'assez médiocres affaires, disent les actionnaires, soit par suite de mauvaise administration, soit parce qu'elle ne peut lutter contre le bas frêt des sacolèves. Mais si les Grecs continuent à confier leurs marchandises aux barques de cabotage, ils usent des paquebots pour eux-mêmes, au moins pour les trajets un peu longs, et le pont de celui sur lequel nous venions de nous embarquer à Scala di Salona était couvert d'une foule compacte et bigarrée, encombré de paquets de toutes sortes, de ballots et de paniers de provisions. Les femmes et les enfants, installés sur des tapis ou des matelas, obstruaient le passage, et une odeur indescriptible d'ail et de rance montait de cette masse humaine jusqu'à la passerelle où nous nous étions réfugiés. Quant aux salons et aux cabines de première classe, l'atmosphère écœurante et empestée qu'on y respirait, la saleté des lits et les cancrelats qui s'y promenaient par bandes innombrables, nous avaient vite chassés. Heureusement, le capitaine nous offrit la petite cahute vitrée qui s'élève à côté de la passerelle et lui sert de guérite d'observation, et nous nous y installâmes aussi confortablement que possible. Ce capitaine était un vieux loup de mer d'Ipsara, qui roulait constamment entre ses doigts un chapelet à gros grains, coutume essentiellement orientale que conservent les Grecs de l'ancien régime. Il avait servi sous les ordres de Canaris pendant la guerre de l'Indépendance et rempli les fonctions de pilote à bord du vaisseau français *l'Invincible*. Sous ses sourcils blancs, épais, son œil brillait encore, quand on lui parlait des brûlots et des croisières contre les Turcs. Il passait sa vie assis sur la passerelle, fumant sans cesse son chibouk, longue pipe turque en bois de cerisier, à fourneau évasé de terre rouge, et dont le bouquin d'ambre opaque, jaune-citron clair, provenait, disait-il, d'un pacha tué à la bataille de Mételin.

Le soleil avait disparu déjà derrière les montagnes de la Doride et n'éclairait plus que les hautes cimes. Le pic du Parnasse, couvert de neige, étincelait comme un rubis, et nous apercevions encore Delphes, perché comme un nid d'aigle, au milieu des grandes roches sauvages et sombres à demi voilées déjà par les brouillards qui montaient de la vallée. La nuit vint, humide et fraîche. Les passagers du pont s'enfouirent sous leurs couvertures et le silence succéda aux conversations bruyantes et aux discussions. Nous ne devions lever l'ancre que le lendemain matin au petit jour; après une courte relâche à Galaxidi, notre paquebot devait toucher à Vostitza, sur la côte du Péloponèse, puis à Patras.

Le golfe de Corinthe, que nous parcourions, n'est pour ainsi dire qu'un immense lac ou fiord, de cent trente kilomètres de long, s'ouvrant sur la mer Ionienne par une étroite ouverture de deux kilomètres et demi de large et entourée de tous côtés par les plus hautes montagnes du Péloponèse et de la Grèce du Nord, qui, à chaque détour, donnent naissance à de nouveaux et merveilleux points de vue. Le Parnasse, l'Hélicon, le Cythéron, formant des plans différents, découpaient leur silhouette brune, opale ou améthyste sur le ciel rayé de longues bandes rouge et or. Tout au fond du golfe vers l'est, les montagnes s'abaissaient brusquement, et l'étroit espace compris entre les rochers escarpés de l'Acro-Corinthe et le Xero-Vouni, réunis seulement par un isthme bas, invisible pour nous, semblait une porte resplendissante, ouverte sur l'Orient.

Le golfe s'étendait, uni, en longues nappes d'argent qui dessinaient en noir les contours du rivage. Le soleil apparut enfin, inondant de lumière les montagnes, les collines, les plaines, et faisant scintiller l'écume de notre paquebot comme une pluie de diamants. Seules quelques vallées restaient encore enveloppées d'une ombre bleuâtre, douce et profonde.

Après trois heures de navigation, nous stoppons, sans jeter l'ancre, sur la côte du Péloponèse, devant Vostitza, groupe de blanches maisons, juchées gaiement sur une falaise droite comme une muraille, s'avançant en cap dans la mer.

C'est le petit chef-lieu d'une petite province[1], dont les habitants paraissent être dans l'aisance et dont les maisons neuves, régulières, élégantes, entourées de jardins, sont un témoignage du bien-être qui règne dans cette région et du progrès de l'industrie. Vostitza doit toute sa richesse et sa vie au commerce du

1. Le chef-lieu, qui s'appelle officiellement du nom ancien Ægion (prononcez Eïon), a huit mille huit cents habitants. La province, qui s'appelle Ægialie, compte douze mille habitants, et le nombre s'en accroit d'année en année. Il y a à Ægium une administration des eaux et forêts (Δασονομειον), une école hellénique de première classe et trois écoles communales.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

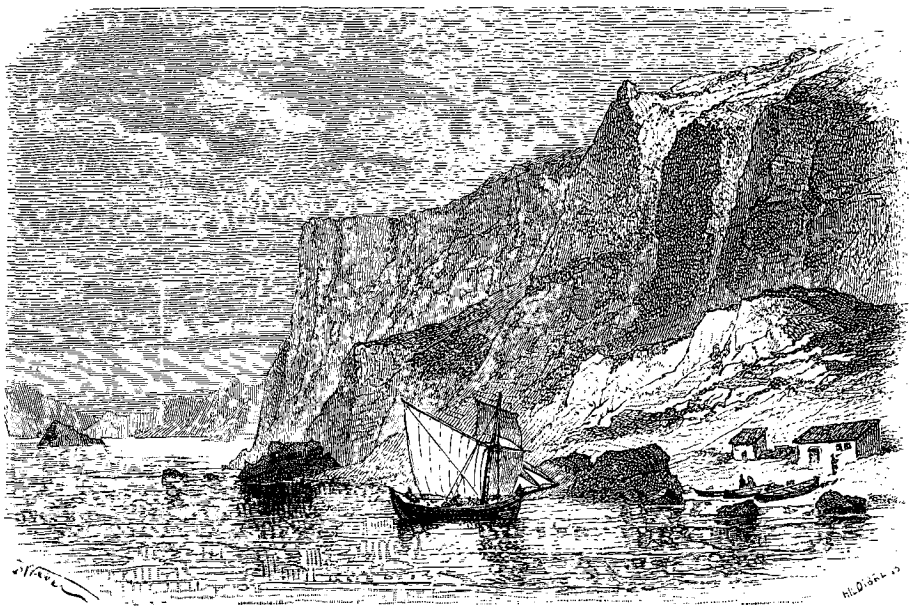
raisin de Corinthe, dont les plantations s'étendent comme un parterre verdoyant tout autour de la ville jusqu'au pied de la montagne. Elle se divise en ville haute, habitée par l'aristocratie commerçante, et ville basse, peuplée par les ouvriers, les artisans et les marins.

A maintes reprises cependant, des tremblements de terre ou des ouragans ont dévasté Vostitza. En 1817, une secousse détruisit une partie de la ville. La mer envahit la plaine qui s'étend à l'est, ravageant les cultures, noyant les habitants et les bestiaux. En se retirant le flot emporta les magasins situés sur le rivage.

Le climat, comme celui de tout le littoral du golfe, est très-variable et sujet à des coups de vent violents et subits qui sont fort redoutés, surtout lorsqu'ils soufflent des montagnes de Mavrikiotis situées au sud et au sud-est de la ville. La plaine est exposée à être fréquemment inondée lorsque les pluies grossissent les torrents qui descendent de la montagne.

Malgré ces désavantages physiques et géographiques, Vostitza est en voie d'agrandissement et de prospérité, et, bien que cette prospérité repose presque uniquement sur le plus ou moins de faveur dont continuera à jouir le plum-pouding chez les nations anglo-saxonnes, il est à croire qu'elle se maintiendra.

En attendant le sifflet, signal du départ, nous nous asseyons sur le rivage à deux pas des ruines d'une ancienne mosquée et d'un fouillis de cabanes grises qui s'abritent sous un vieux platane devenu célèbre pendant la guerre de l'Indépendance. C'est dans son tronc creux que les Grecs renfermaient leurs prisonniers. Aujourd'hui un cafetier y a installé ses petites tables et ses tabourets. Le tronc a plus de dix mètres



Falaise près de Galaxidi. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

de circonférence, et les branches brisées par la foudre, ruinées par la décrépitude, mesurent encore plus de vingt mètres. Une fontaine ancienne, et dont parle Pausanias, déverse par dix-neuf bouches une eau pure et limpide dans de petits bassins. Il n'y a pas, sur toute la côte du Péloponèse, une source qui fournisse d'aussi bonne eau. Aussi les navires viennent-ils y renouveler leur provision, et les habitants de la ville eux-mêmes la préfèrent, car l'eau qui est amenée de la montagne, par des conduits, jusque dans les quartiers hauts est de mauvaise qualité, dure, séléniteuse et à peine buvable.

Nous jouissions là d'un coup d'œil animé. Les barques, les caïqs aux couleurs voyantes circulaient sur la rade, transportant les voyageurs aux costumes pittoresques et les bagages du rivage au paquebot dont la quille baignait dans une mer ensoleillée. Au fond du tableau, de l'autre côté du golfe, se dressait toujours la merveilleuse chaîne du Parnasse, étincelante de neige.

Les bateliers criaient et gesticulaient, les passagers s'interpellaient, les consommateurs du café voisin se disputaient, et là-bas notre paquebot lâchait sa vapeur et soufflait à mettre en fuite tous les tritons de l'antiquité. C'était un spectacle curieux et original, bien oriental encore, mais formant un contraste frappant avec celui dont on devait jouir sur ce même rivage, il y a quarante ans à peine, alors que les Turcs occupaient la petite ville de Vostitza et que, sous l'ombre douce du platane, dans le silence du kief, la fontaine accompagnait de son murmure le gazouillement des oiseaux, le gargouillement étouffé des narguilehs, et la voix lente et basse des fumeurs somnolents.

En quittant Vostitza, nous nous rapprochons de la côte nord. Le golfe se rétrécit de plus en plus et nous passons devant Lépante, dont les vieux rem-

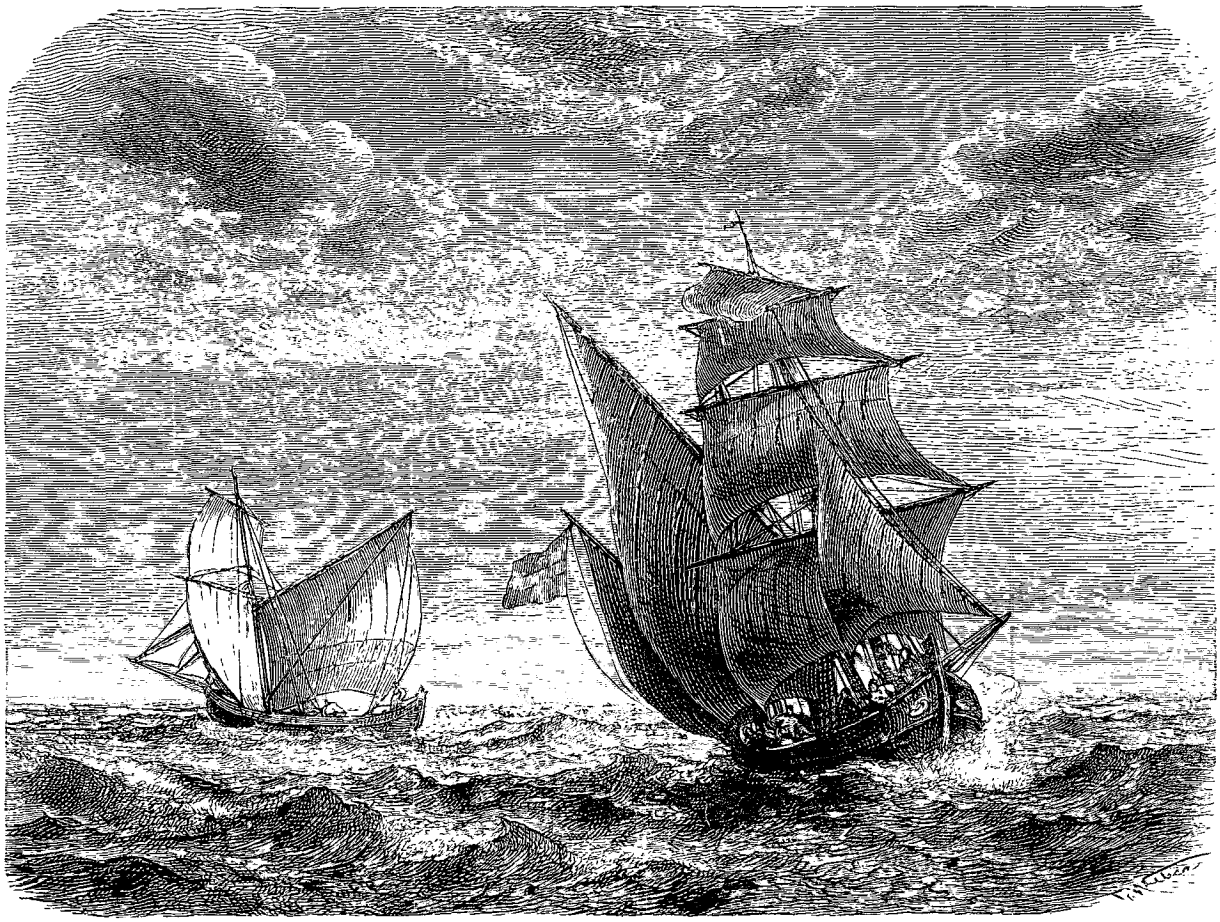
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parts montent en zigzag, le long d'une pente escarpée, jusqu'au château qui la couronne.

Après que nous eûmes franchi le détroit qui fait communiquer le golfe avec la mer Ionienne, l'horizon s'élargit tout à coup devant nous. Le vent du sud-ouest nous envoya en plein visage son souffle irritant, et la mer, si calme jusque-là, ondula sous notre navire, qui obéit trop docilement à son impulsion.

Bientôt une ville apparut, s'alignant le long de la côte. Un môle, un vrai môle, s'avançait dans la mer, et huit ou dix grands navires, laissant flotter des pavillons étrangers, étaient mouillés au large. Notre paquebot se glissa adroitement entre cette flottille et vint jeter l'ancre à deux cents mètres du quai. Nous étions à Patras.

Patras est la troisième ville de Grèce après Athènes et Syra. Elle compte dix-sept mille habitants environ, dont près de quatre mille sont classés comme industriels et deux mille comme domestiques, proportion numérique qui est un signe infaillible de progrès. Les rues bien percées laissent encore à désirer comme



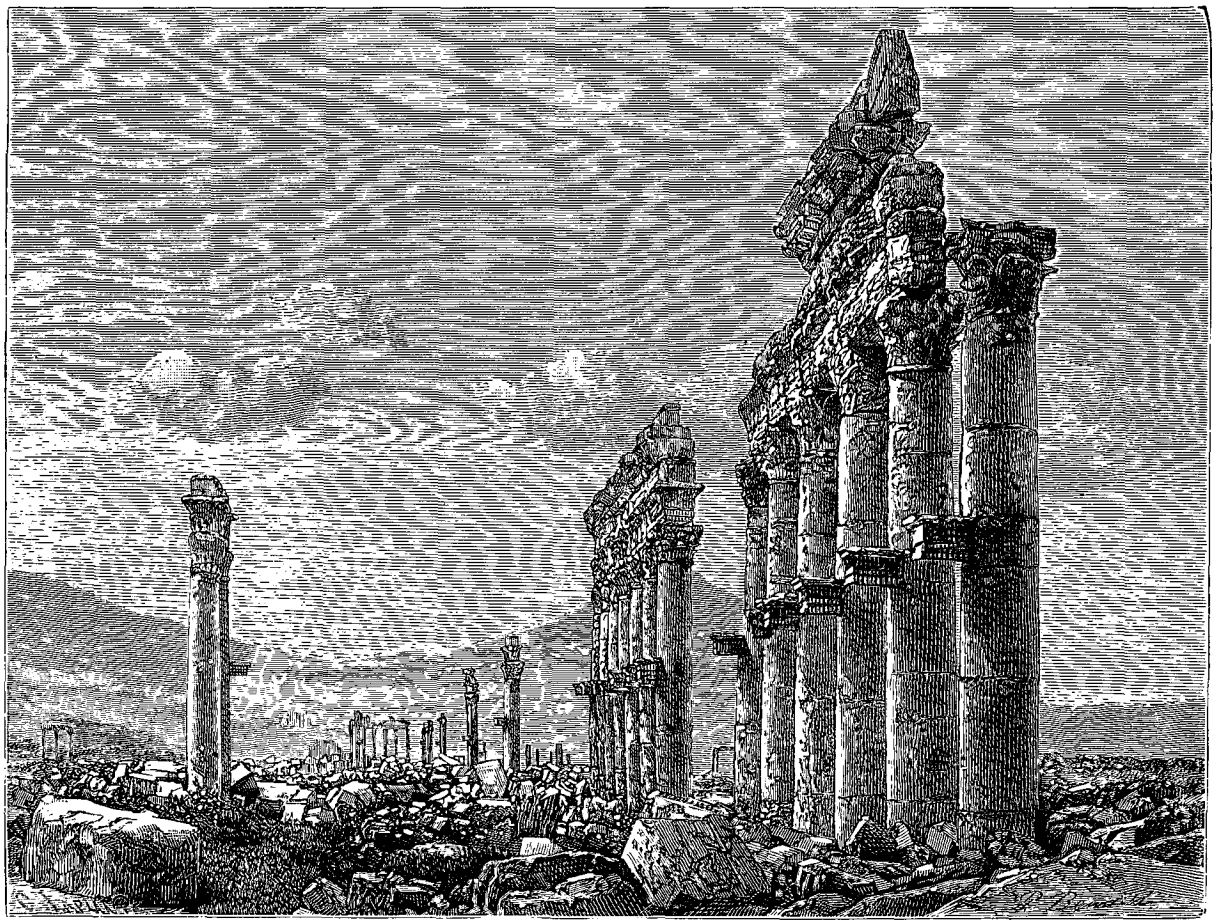
Caboteurs grecs. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

entretien et deviennent en hiver des fondrières de boue ; mais on voit de belles maisons, des magasins bien approvisionnés, une bourse et même un théâtre où des troupes italiennes, mieux payées et par conséquent meilleures que celles d'Athènes, viennent chanter les opéras de Verdi et de Rossini. Le costume national devient de plus en plus rare ; la fustanelle et le fez cèdent le pas au paletot et au chapeau noir. Les dames de la ville font venir leurs robes et leurs chapeaux de Paris et les femmes du peuple se taillent leurs jupes dans des cotonnades imprimées de Manchester. La civilisation européenne avec ses instincts, ses besoins et ses satisfactions a pris pied sur ce petit coin de la Grèce continentale et rayonnera sur toutes les provinces d'alentour, le jour où les agents des ponts et chaussées du royaume ne mettront pas dans leurs poches l'argent voté pour ouvrir des routes.

H. Belle.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Débris interrompus de la colonnade. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

VOYAGE A PALMYRE,

PAR Mme LYDIE PASCHKOFF.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Depuis longtemps je désirais voir Palmyre. Les ruines de cette ville, autrefois splendide, enfouies maintenant dans le désert, l'histoire de sa prospérité, sa prise par les Romains, la chute de Zénobie sa dernière reine, le supplice du savant Longin, son favori et son conseiller, tout cet ensemble romanesque m'attirait vers le pays où s'étaient passés tant de faits intéressants et tragiques.

Je partis d'Égypte le 9 mars 1872, sur le paquebot *l'Èbre*, des Messageries françaises, et je débarquai à Jaffa, où m'attendait le drogman Daïbes Fadull, avec les tentes, les chevaux et les mulets de charge.

Après avoir parcouru la Palestine et la Syrie, j'arrivai à Damas vers le commencement d'avril ; j'y pris quelques mesures de sûreté et je continuai mon voyage pour Palmyre.

Autrefois on faisait un contrat avec un cheik bédouin qui, à la tête de quelques centaines de cavaliers et moyennant une somme de..., escortait les caravanes et les défendait contre les attaques d'autres tribus errantes. Depuis quelques années, les Turcs ont beaucoup poursuivi les Bédouins révoltés, et actuellement ce sont les soldats turcs eux-mêmes qui protégent les caravanes en se faisant donner un *bakchich* ou pourboire. Plusieurs personnes voulurent bien se joindre à ma caravane ; parmi eux se trouvait M. Jonzéfovitsch, consul de Russie à Damas.

Au dernier moment, quelques Français et le comte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de M.... se dédirent du voyage et je partis avec le consul et un photographe marseillais.

Le consul se fit escorter par deux cavass armés jusqu'aux dents; personne mieux qu'un Oriental ne sait se garnir la ceinture de poignards énormes et de pistolets plus terribles à la vue qu'à l'usage; un sabre gigantesque et recourbé complète d'ordinaire cette panoplie ambulante.

La suite attachée à mon service personnel se composait de deux femmes de chambre et d'un Arabe nommé Mahomet, qui, suivant l'exemple des cavass, s'arma d'un sabre encore plus grand que les leurs. On ne disait plus Mahomet et son sabre, mais le sabre et Mahomet.

Pour terminer ces préparatifs de défense, je mis dans les fontes de ma selle deux revolvers que je considérais à part moi comme les plus sûrs de tous ces engins meurtriers.

Le 15 avril, le campement fut levé. Les départs des caravanes se font toujours avec une certaine solennité. Sans parler des flâneurs et des badauds, il vint un grand nombre de personnes, d'amis, de connaissances et quelques subordonnés du consul, pour assister à notre départ et nous accompagner à quelque distance de la ville en exécutant des fantasias.

En quittant Damas, nous marchâmes pendant une demi-heure dans une zone de verdure, arrosée par de nombreux ruisseaux qui serpentent à travers les plantations. Au lieu de traverser les gués prudemment, nous y entrions au hasard, ou nous les franchissions en faisant sauter nos montures.

Mon drogman, vêtu d'un costume superbe, ne tarda pas à prendre un bain complet et fort inattendu au beau milieu de l'un de ces petits ruisseaux.

Bientôt après nous gagnâmes les collines sablonneuses, pour éviter le désert, car des émissaires, envoyés par le consul, nous avertirent que des Bédouins y rôdaient.

La magie de la lumière embellit en Orient les choses les plus laides : le jour, une colline aride, sable et rochers, paraît d'un bleu d'outremer superbe; le soir, elle est d'un rouge si éclatant ou d'un rose si vif qu'on en reste ébloui. Des cavaliers drapés dans des abaïas blanches et déchirées ou brunes à raies blanches paraissent des rois de féerie, tandis que de près ce ne sont que de pauvres gueux tout couverts de haillons. Cette première journée de marche fut courte, à cause de notre départ tardif. Au commencement de chaque voyage, les chargements de mulets se font toujours avec beaucoup de lenteur.

Nous nous arrêtâmes à El-Koutaïfeeh, petit village situé près d'un ruisseau.

Après une dernière course-fantasia dans la plaine, suivie d'un bon dîner, chacun de nous se retira sous sa tente. Notre campement se composait de plusieurs tentes : de la mienne, à laquelle était annexé un cabinet de toilette, de celle du consul, d'une tente-salon et salle à manger, de celles de mes femmes de chambre, du drogman, des domestiques et enfin d'une tente-cantine et d'une cuisine. Trente-trois mulets de charge portaient nos bagages; il y avait aussi quelques ânes pour les moukers[1], qui étaient au nombre de vingt, presque tous venant d'Hasbeïa ou de Bascheïa, villes situées dans l'Anti-Liban. Nous avions à notre service une douzaine de chevaux de selle; en avançant nous devions prendre une escorte de soldats. Le lendemain nous fûmes obligés de voyager pendant sept heures pour arriver au village de Djéroud, où il y avait une garnison destinée à maintenir les Bédouins en respect.

Le mudir et les autorités nous reçurent avec beaucoup de cordialité et de politesse. Le premier mit à notre disposition une vingtaine de soldats pour veiller à notre sûreté; ces soldats étaient pacifiquement montés sur des mulets. Le fils du mudir, un jeune homme d'une beauté remarquable, s'offrit pour nous escorter; il était monté sur une belle jument et portait une abaïa bleu et or qui resplendissait au soleil. Les occasions d'exhiber une belle parure sont rares au désert : aussi en était-il tout glorieux et chevauchait-il fièrement en faisant caracoler sa monture. Il se proposait de nous accompagner jusqu'à Karateïn, à deux journées de Djéroud, mais le hasard en disposa autrement. Mahomet et lui se heurtèrent, en galopant, avec une si grande violence que nous ne vîmes plus qu'un nuage de poussière, puis les deux cavaliers et leurs chevaux roulés à terre. Quand on les releva, Mahomet avait la main si contusionnée qu'elle enfla fortement et le fils du mudir avait le bras démis. Celui-ci fut obligé de retourner à Djéroud pour se faire soigner, et nous le quittâmes le cœur serré, car il souffrait beaucoup.

Nous avancions tranquillement entre deux chaînes de collines dans une vallée assez étroite, quand nous aperçûmes un grand troupeau d'ânes, de chevaux, de chameaux, et des tentes de Bédouins éparses sur les collines. A cette vue, le consul ordonna à la caravane de se resserrer, de mettre les mulets de charge au milieu et nous sur les flancs. Les Bédouins étaient armés de longues piques terminées en lance, tous étaient maigres et hâves, mais ils avaient au suprême degré l'expression calme et grandiose de l'habitant du désert.

Le consul envoya l'un des soldats de l'escorte à Djéroud pour demander du renfort. Nous supposions alors que c'était une des tribus soumises qui faisait paître ses troupeaux, mais nous apprîmes plus tard que, sans le savoir, nous avions couru un grand danger. C'était le noyau d'une tribu de dix-sept mille Bédouins révoltés, qu'Omer-Pacha poursuivait depuis les bords de l'Euphrate sans pouvoir les atteindre. Du reste, soumis ou non, on peut s'attendre à tout de la part des Bédouins : aussi marchions-nous avec l'énergie de gens impatients de mettre une certaine

1. Muletiers; conducteurs de chameaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

distance entre eux et une troupe d'individus problématiques, lorsqu'un des cavaliers nous avertit que nous avions encore neuf heures de marche pour arriver à une source et qu'on s'était trompé dans les calculs. Il est de la plus haute importance de trouver de l'eau dans le désert et les trajets d'une source à l'autre doivent être scrupuleusement calculés. Si l'on sait à l'avance qu'il ne s'en trouvera point pendant plusieurs jours, on prend des chameaux pour porter de l'eau dans des outres.

Après une assez longue conférence, un de nos soldats dit qu'il connaissait un endroit où il y avait une citerne, mais que pour y parvenir il fallait rebrousser chemin et marcher pendant une heure et

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

Portrait de l'auteur. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

demie du côté des Bédouins. A ces mots, notre caravane fit volte-face et nous atteignîmes un monticule au milieu de la plaine que nous suivions depuis le matin. Un de nos hommes déplaça une grosse pierre, et dans un trou profond nous aperçûmes un point brillant : c'était de l'eau.

Depuis Damas je ne buvais que du vin; l'eau du désert a bien mauvais goût; elle est remplie de germes de sangsues; le ver solitaire est une maladie commune dans ces contrées. — Après avoir donné des ordres pour que des sentinelles veillassent toute la nuit et nous avertissent, par un coup de fusil, du moindre danger, nous nous livrâmes au sommeil.

A notre réveil nous apprîmes que nous avions neuf heures de marche jusqu'à la première source.

Nous devions traverser une longue vallée entourée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de collines qui semblaient tantôt s'élancer dans les airs, tantôt plonger dans des lacs d'eaux limpides. C'était l'effet du mirage. Vers le sud-est, nous apercevions toujours les cimes neigeuses du Liban.

Il était dit que les premiers jours de notre voyage devaient être marqués d'incidents plus ou moins émouvants.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner auprès des débris d'un fort en ruine ; il fallait manger vite, car les mulets de charge ne devant être allégés de leurs fardeaux qu'à la fin de la journée ne pouvaient rester longtemps sur place.

Je me remis à cheval à la hâte sans prendre mes précautions habituelles, c'est-à-dire sans m'assurer si la selle était assez sanglée et si le mors était en ordre. Je devais examiner chaque matin les fers de mon cheval, précautions indispensables contre la nonchalance des saïs. J'eus bientôt à me repentir de ma négligence de ce jour. A peine en selle, je fis franchir un petit fossé à mon cheval, mais je sentis bientôt qu'il m'échappait ; pourtant j'espérais encore m'en rendre maîtresse et ne m'effrayai pas trop. Il continua sa course folle en descendant une colline couverte de grosses pierres roulantes, puis il franchit plusieurs ravins sans ralentir son allure impétueuse. La pensée va vite dans les moments de danger ; je me disais : Est-ce bien moi? Non, c'est un rêve ! un affreux cauchemar qui me poursuit ! Ce cheval va me tuer, me casser quelque membre ; faut-il sauter à terre? Non ! mon amazone s'accrocherait à la corne de ma selle !

En attendant, le cheval courait toujours et mes mains étaient toutes couvertes de sang à force de tirer les guides. Cependant, comme je pouvais encore le diriger, je le lançai au milieu d'un troupeau de moutons conduit par des Bédouins ; le troupeau se dispersa en un clin d'œil et les Bédouins disparurent au lieu de chercher à arrêter le cheval.

J'avisai alors un précipice qui longeait une montagne escarpée et je dirigeai de ce côté l'animal fougueux ; je me dis que s'il devait me tuer, ce serait ainsi plus vite fini.

Il s'arrêta court sur le bord du précipice, puis retourna sur ses pas sans ralentir sa course effrénée. Je me couchai sur lui, et le tirant par la têtière, je parvins à le contenir un peu ; je ne perdis pas courage et tirai toujours en abandonnant la bride. Enfin il s'arrêta. La pauvre bête tremblait de tous ses membres, moi j'étais suffoquée, haletante et toute contusionnée. J'examinai le mors et vis qu'on avait négligé de serrer la gourmette, qui avait été dégraffée pour abreuver le cheval; dès lors, la bride n'avait plus eu d'action.

Cette course m'avait véritablement brisée : malgré cela, je dus me remettre bientôt en selle, après n'avoir pris que peu d'instants de repos, couchée sur un tapis étendu sur le sable.

Quelques heures après, nous campâmes dans une plaine toute couverte d'arbrisseaux grisâtres que les chameaux aiment particulièrement.

Nous avions une longue journée de dix heures en perspective avant d'arriver à Karateïn, dernier fort situé dans le désert. C'est de Karateïn que partit Volney, lors de son intéressant voyage.

Plusieurs cavaliers arabes faisant partie de notre escorte trouvèrent une grande quantité de truffes blanches. Je me fis indiquer à plusieurs reprises les endroits qu'ils assuraient devoir en renfermer. Je les voyais creuser un peu et les truffes apparaissaient aussitôt. Elles sont excellentes au goût et très-parfumées, surtout quand on les mange le même jour.

J'espérais apercevoir Karateïn avant le coucher du soleil, mais nous n'y arrivâmes qu'à la tombée de la nuit.

Les Bédouins soumis habitant autour du fort vinrent à notre rencontre, leur cheik en tête : ils étaient montés sur de superbes juments.

Le cheik, beau comme un Assyrien des bas-reliefs de Ninive, nous conduisit près d'un ruisseau sur les bords duquel le campement fut établi.

Pendant qu'on procédait à l'installation des tentes, les Bédouins exécutèrent des fantasias en faisant tournoyer leurs armes au-dessus de leurs têtes.

Ils feignaient de se poursuivre, de s'attaquer mutuellement, se jetant à bride abattue les uns sur les autres et s'évitant ensuite en tournant rapidement.

La lune s'était levée lumineuse et splendide, et les évolutions de ces cavaliers vêtus de manteaux blancs produisaient un effet vraiment saisissant et fantastique. Pour dresser leurs chevaux à ce jeu, on dit qu'ils présentent à l'œil de l'animal, du côté opposé à celui vers lequel ils veulent le tourner, une flamme qui l'effraye et fait qu'il se jette avec frénésie dans la direction contraire.

Il fallait rester deux jours à Karateïn pour organiser la traversée de cette partie du désert dénuée de sources d'eau jusqu'à Palmyre.

Le beau cheik m'invita à visiter son harem. Je trouvai ses femmes et ses sœurs très-belles ; c'est une race presque blanche avec des joues rosées, de grands yeux, ornés de cils très-longs et très-noirs, et des sourcils épais et bien arqués.

Le contour de leur visage est très-allongé et leur taille est élancée ; en un mot c'est un très-beau type. Ils se disent Bédouins, mais leur figure n'offre pas les traits qui caractérisent ces derniers, qui ont le visage maigre et hâlé, le nez busqué, et qui sont tous originaires de l'Arabie.

Ce mélange très-tranché de races et de types descendant des Assyriens, des Phéniciens, des Mèdes et des Perses est fort curieux à observer.

Le beau cheik me parut être un véritable despote chez lui ; toutes ses femmes obéissaient au moindre de ses gestes et ne le quittaient pas des yeux. Ses enfants sont superbes, robustes et resplendissants de santé. Le médecin du fort de Karateïn, un Allemand fort instruit, me dit que la sécheresse du climat et les qualités de l'eau, qui a des affinités avec celle de Vichy, sont cause qu'il n'y a que très-peu de malades dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

cette contrée ; parmi les soldats on en compte à peine un ou deux par année.

Cependant le consul et le drogman étaient engagés dans un entretien sérieux avec le cheik et les officiers du fort.

Nous apprîmes que quelques jours avant notre arrivée le comte de M.... avait passé par Karateïn en allant et en revenant de Palmyre et qu'il avait eu du côté des ruines une aventure assez sérieuse.

Des Bédouins l'avaient attaqué et quelques coups de fusil avaient été échangés ; puis, après de longs pourparlers, son drogman les ayant menacés des canons de l'Europe entière, ils s'étaient retirés en acceptant quelques cadeaux.

Le comte était du reste une mince proie ; il avait à peine deux mulets de charge. Quant à nous, il nous fallait songer sérieusement à prendre des mesures de sûreté, notre caravane étant d'une valeur plus attrayante. Nous prîmes en conséquence seize soldats, commandés par un officier et dix cavaliers bédouins.

Comme d'habitude en Turquie, ces soldats étaient montés sur des mulets. En outre, trente-cinq chameaux furent loués pour transporter l'eau nécessaire à la caravane. Après quelques discussions entre nous, on

Notre campement dans les ruines. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

convint que les femmes ne pouvant faire des trajets aussi longs que les hommes sans épuiser leurs forces, on ne lèverait dorénavant le camp qu'à midi, qu'on dînerait pendant le chargement des mulets et qu'on ne se mettrait en marche qu'à une heure de l'après-midi. La marche devait durer jusqu'à six heures, puis, après un souper à la hâte, il faudrait continuer le voyage jusqu'à deux ou trois heures de la nuit, ce qui ferait au total onze heures de marche par jour.

Avec cet itinéraire on pouvait traverser le désert en deux jours et arriver à Palmyre dans l'après-midi du troisième.

La pleine lune favorisait notre traversée du désert, et il était plus sûr de voyager la nuit afin d'éviter les Bédouins rôdeurs qui, grâce à la limpidité de l'atmosphère, aperçoivent les voyageurs à une distance de six heures de marche et se font entre eux des signaux en soulevant à certains intervalles de gros nuages de poussière.

Nous quittâmes Karateïn le 22 avril. Les Bédouins du fort, leur cheik en tête, nous accompagnèrent en exécutant des prouesses hippiques vraiment stupéfiantes. Leurs juments lestes et vives couraient et fendaient l'air avec une agilité tout à fait extraordinaire ; quelques-unes d'entre elles étaient suivies de leurs poulains.

Nous fîmes boire une dernière fois nos montures en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

traversant le ruisseau. L'eau portée par les chameaux n'est jamais aussi bonne que l'eau des sources, car elle s'imprègne de l'odeur des outres; de plus, elle est chauffée toute la journée par les rayons du soleil d'une part et le corps de l'animal de l'autre.

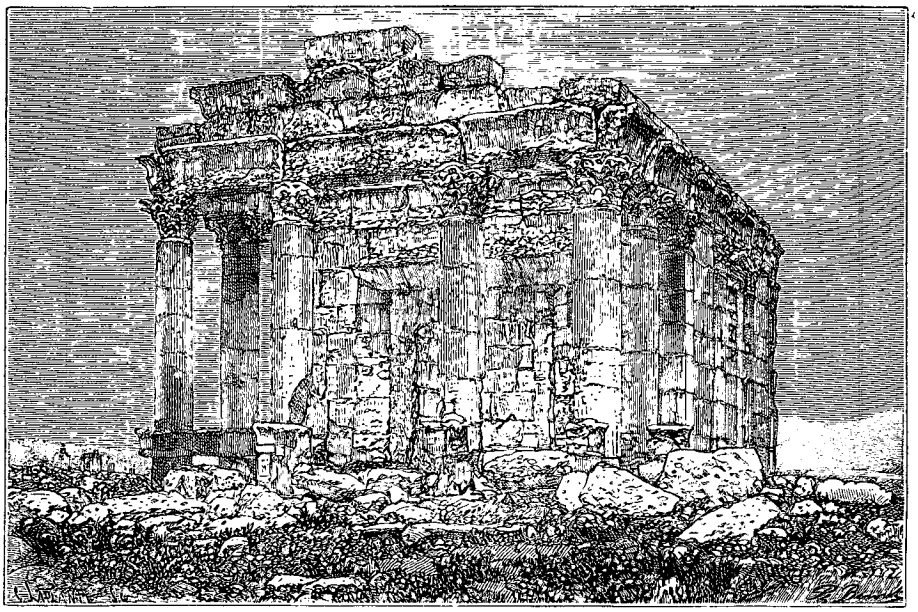
Entre Karateïn et Palmyre la plaine est entourée de montagnes; il y en a d'isolées qui ressemblent à des îles. Le mirage continuant de tromper nos yeux, les montagnes éloignées que nous avions devant nous paraissaient plonger dans les eaux calmes et bleues d'un lac. A mesure que nous avancions, le mirage disparaissait pour reparaître plus loin. Cette plaine, toute couverte d'herbes et de fleurs en hiver et au printemps, devient d'une aridité désolante en été et se transforme, dans cette saison, en un vrai désert de sable brûlant.

Pendant tout le mois d'avril l'herbe est si émaillée de fleurs aux couleurs variées qu'on se croirait devant un parterre ravissant créé par les mains habiles d'un horticulteur.

A six heures nous fîmes une halte.

Nous soupâmes à la hâte, à terre, sur un tapis, par pitié pour nos mulets qui piétinaient d'impatience.

Lorsque nous reprîmes notre marche, le drogman et le docteur de Karateïn attirèrent mon attention sur un point sombre qu'on apercevait dans le lointain. Ils me dirent que c'était une tour du moyen âge qui se trouvait à quatre heures de marche du point où nous étions. Nous pouvions établir notre campement à trois heures de marche au delà de cette tour, qui était autrefois reliée aux montagnes par un aqueduc destiné à porter l'eau d'une source au désert. Cet aqueduc actuellement en ruine témoigne du grand



Temple de Diane. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

nombre de caravanes qui passaient par ce chemin.

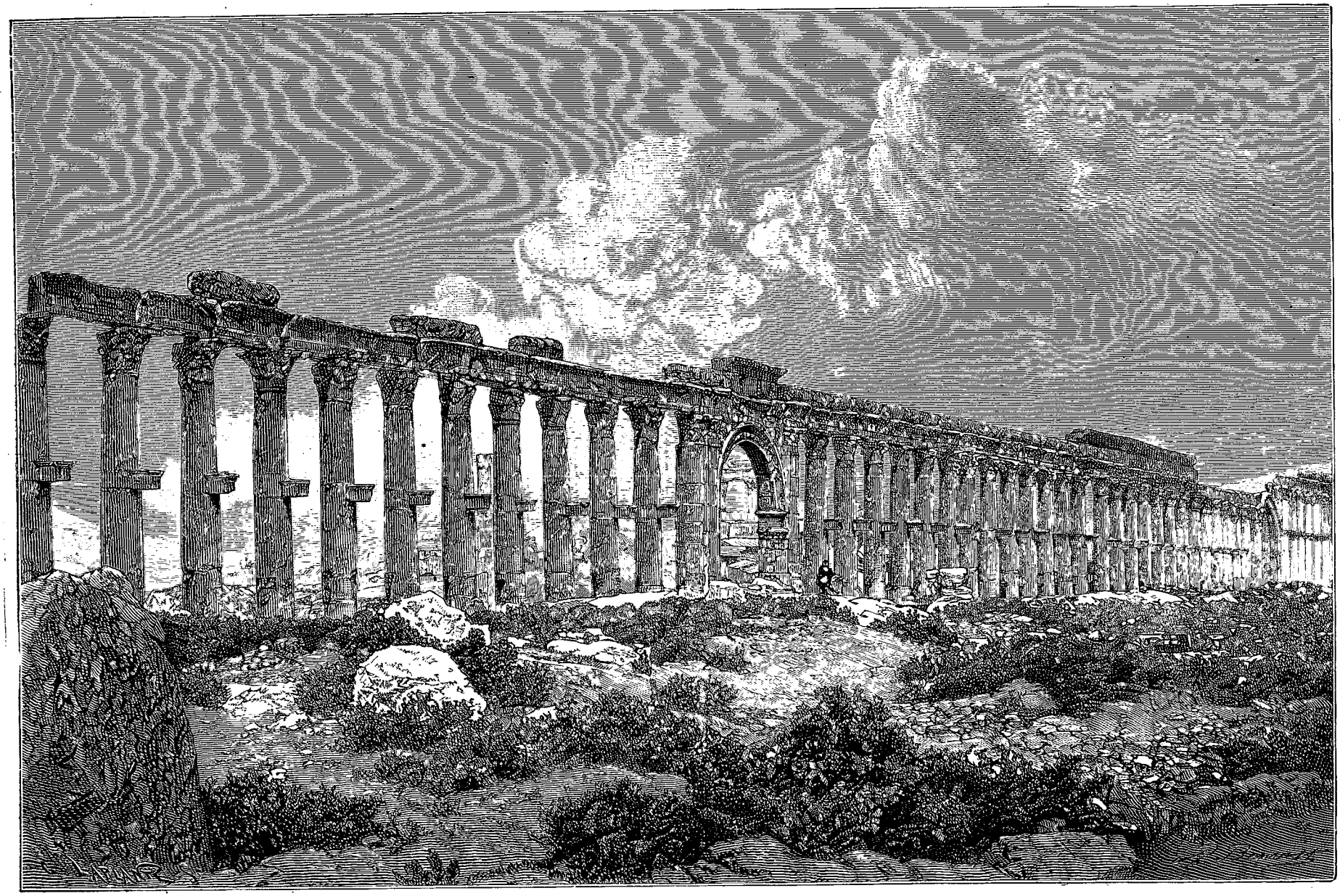
Rien ne rappelle l'océan comme le désert, où l'on a devant soi un horizon immense, toujours le même, sans chemins tracés, sans accidents de terrain. Nos montres seules nous disaient que nous avancions; quant aux montagnes qu'on découvrait dans le lointain, elles se trouvaient si éloignées que leur silhouette ne variait pas de la journée. Les Bédouins de notre escorte couraient quelquefois devant nous pour rectifier la direction à suivre, car en nous écartant tantôt à droite, tantôt à gauche, nous finissions par retarder notre marche.

Les Bédouins, qui se dirigent toujours par le soleil, ne se trompent jamais.

Bientôt la lune parut et éclaira notre caravane, qui faisait l'effet d'être double, grâce aux ombres gigantesques qu'elle projetait. Les Bédouins se mirent à chanter un air plein de caractère quoique assez monotone, dont on retrouve des motifs dans l'*Aïda* de Verdi. Est-ce un simple hasard, une divination du maestro? Je ne sais.

Vers minuit un insurmontable besoin de sommeil nous saisit : malheureusement nous ne pûmes nous y abandonner; les hommes peuvent quelquefois dormir à cheval; quant à nous, assises de côté, nous perdrions facilement l'équilibre en fermant les yeux. A la fin nous dépassâmes la tour mentionnée plus haut et à trois heures du matin nous nous trouvâmes campés en plein désert; les cris des chacals troublèrent seuls le silence de la nuit. Le lendemain, même plaine, même horizon de montagnes bleues; elles n'avaient point changé d'une ligne, seulement nous avions la tour derrière nous au lieu de l'avoir devant nous. Nos Bédouins tuèrent un énorme lézard d'un mètre de long, couleur poussière, qui ressemblait à un petit crocodile havane clair.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Colonnade. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers cinq heures je jetai tout d'un coup un cri de frayeur ! mon cheval venait de passer par-dessus un énorme serpent gris-argent, long d'environ deux mètres ; les Bédouins le tuèrent aussitôt avec leurs lances.

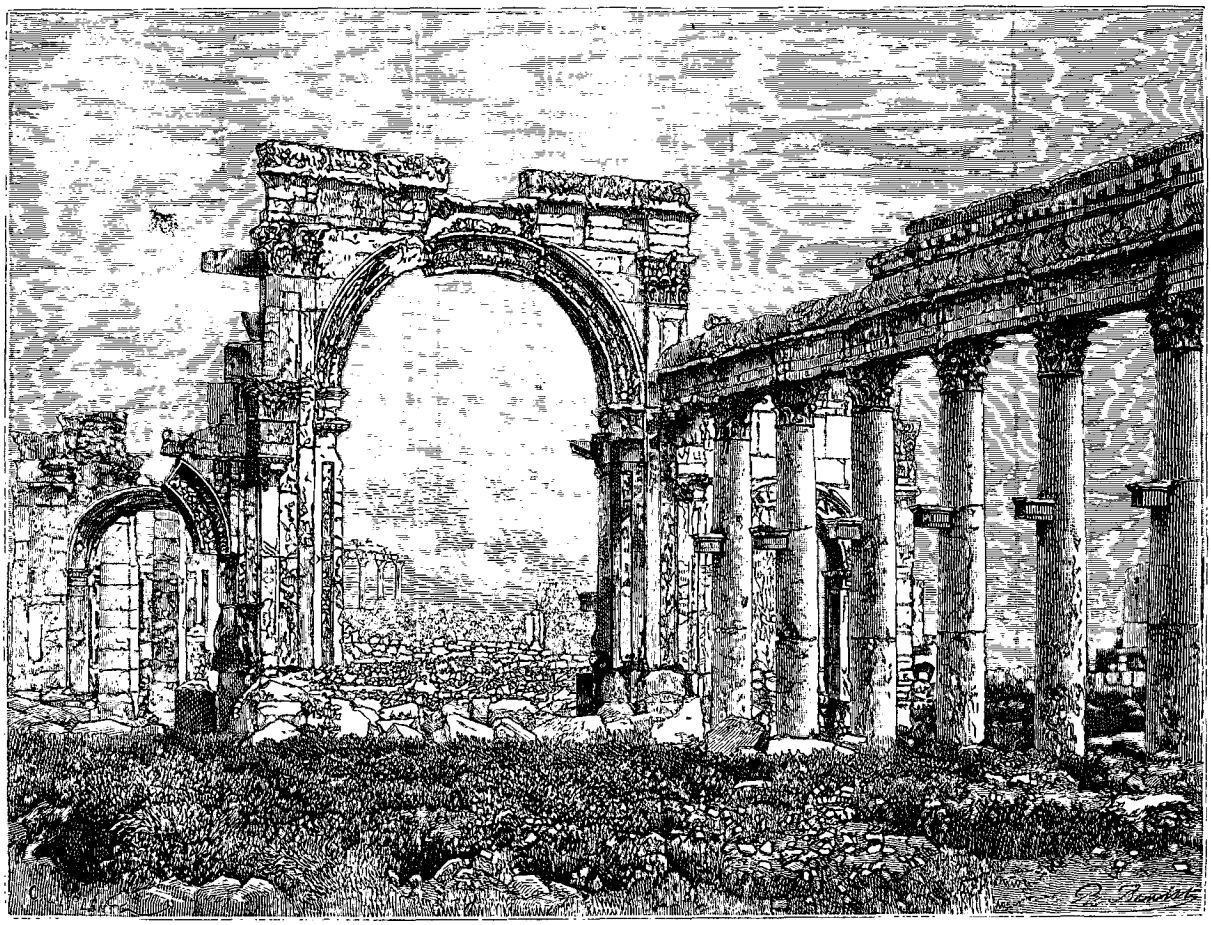
Il était environ sept heures du soir quand nous aperçûmes deux points élevés à l'entrée d'un défilé de montagnes.... C'étaient les tombeaux des Palmyréens, mais il y avait encore dix heures de marche pour les atteindre.

Le consul envoya des cavaliers bédouins à la recherche d'une source, qui jaillit à deux heures de Palmyre, avec ordre de tirer un coup de fusil aussitôt qu'ils l'apercevraient.

Cette source si ardemment désirée fut enfin trouvée ; elle était toute remplie de sangsues et plus tard nos pauvres chevaux en ressentirent les effets ; des sangsues s'étant collées à leur palais leur faisaient rendre une bave mêlée de sang, ce qui nous obligea à les en faire arracher.

II

Le lendemain nous nous levâmes à midi : deux heures de marche nous séparaient encore de Palmyre,



Portique de la colonnade. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

mais on distinguait parfaitement les sépulcres de cette antique cité.

J'avoue que ce ne fut pas sans émotion que je me mis en selle.

Voir Palmyre est donné à peu de monde, surtout à peu de femmes.

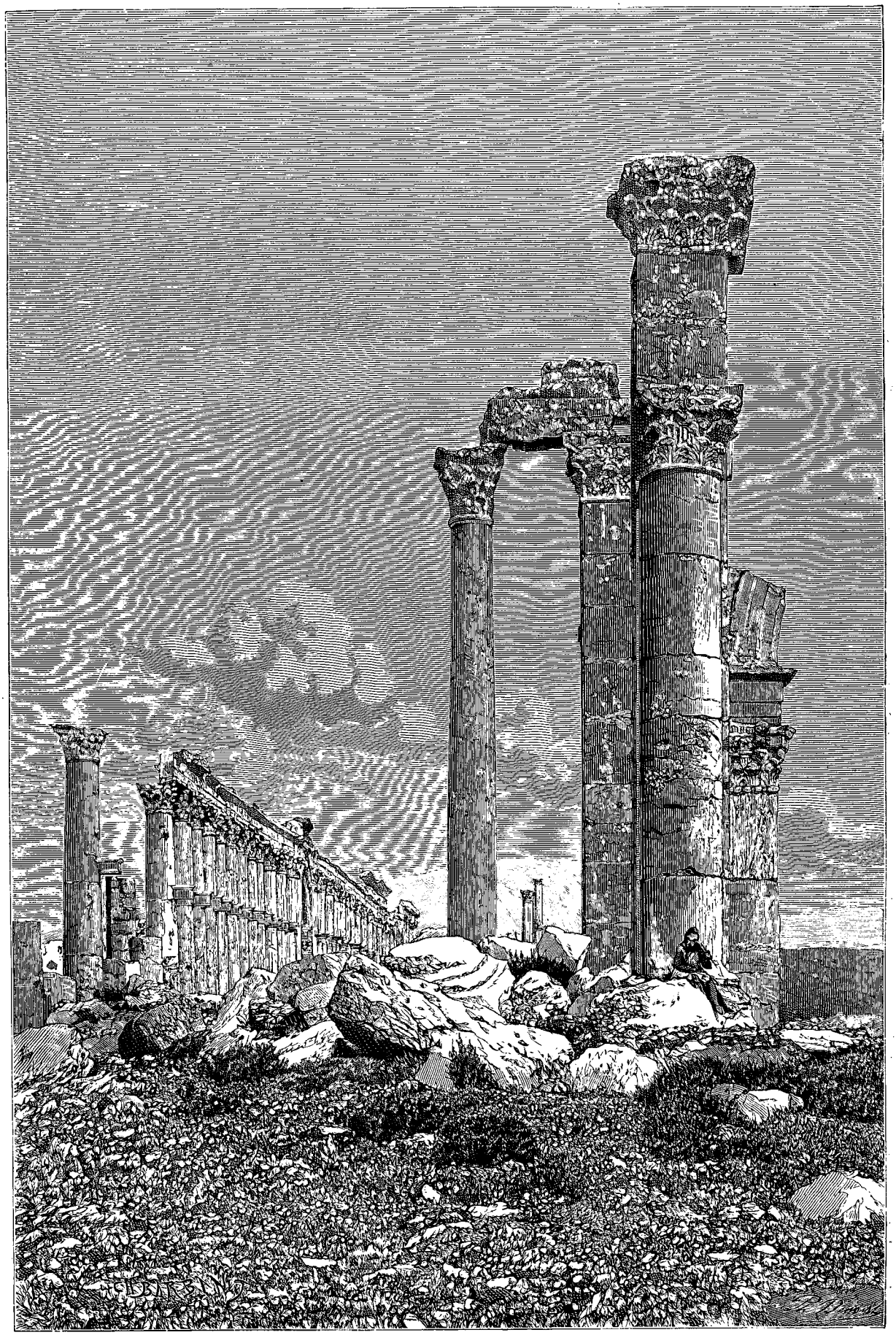
Il y a environ cent ans que Volney a fait le voyage de Palmyre. Rien n'a changé depuis cette époque. Les ruines sont protégées par le désert qui les sépare du monde, et aussi par la clémence du climat de ces solitudes et la faiblesse des pauvres Arabes qui l'habitent. Ils ne pourraient renverser ces ruines, même le voulussent-ils.

Je ne saurais mieux faire que d'emprunter quelques lignes à la description de Volney, si juste comme impression première . . . . . .

. . . . . .

« Après trois jours de marche dans des solitudes arides, ayant traversé une vallée remplie de grottes et de sépulcres, tout à coup, au sortir de cette vallée, j'aperçus dans la plaine la scène de ruines la plus étonnante : c'était une multitude innombrable de superbes colonnes debout, qui, telles que les avenues de nos parcs, s'étendaient à perte de vue en files symétriques. Parmi ces colonnes étaient de grands édifices, les uns entiers, les autres à demi écroulés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Colonne de granit (voy. p. 172). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

De toutes parts la terre était jonchée de semblables débris, de corniches, de chapiteaux, de fûts, d'entablements, de pilastres, tous de marbre blanc d'un travail exquis. Après trois quarts d'heure de marche le long de ces ruines, j'entrai dans l'enceinte d'un vaste édifice qui fut jadis un temple dédié au Soleil, et je pris l'hospitalité chez de pauvres paysans arabes qui ont établi leurs chaumières sur le parvis même du temple. »

Les descendants des pauvres Arabes dont parle Volney vivent encore dans l'enceinte du temple.

A l'époque de la splendeur de Palmyre, quand ces portiques fourmillaient de promeneurs riches et oisifs, quand le palais de Zénobie, reine d'Orient, regorgeait de courtisans, quand le grand temple était rempli de prêtres, de prêtresses et d'un peuple prosterné, qui aurait dit que la population de cette belle cité se réduirait un jour à quelques misérables Bédouins, pour les cabanes desquels ce temple même serait trop vaste ?

Aucune ruine ne donne une si solennelle leçon de philosophie que celles de Palmyre, aucun spectacle n'élève l'âme à de si hautes pensées.

A Rome, la nouvelle ville distrait de l'ancienne.

A Pompéi, on voit les traces de la vie journalière, des usages d'une petite ville antique ensevelie et consumée par un accident.

A Palmyre, on peut se recueillir sans effort. Rien n'a plus refleuri sur ses débris, ni population, ni industrie, ni commerce ; rien n'y est ressuscité. Les quelques Bédouins épars qui habitent les ruines du temple du Soleil ne sont là que pour attester une fois de plus, le néant des vanités humaines.

Une amère satisfaction saisit la pensée à cette vue. On se souvient de ces personnages si fiers et si insolents qui accablent les faibles de leur puissance, qui jouissent insolemment de leurs triomphes, et on n'éprouve plus pour eux et leurs petites vanités qu'une dédaigneuse pitié.

Nous nous arrêtâmes auprès des portiques, près d'un souterrain où coule une source.

Le temple du Soleil était devant nous ; son aspect extérieur est très-beau, son style grandiose.

On remarquait à l'est un charmant petit temple, avec colonnade et péristyle ; de loin il semblait nouvellement construit.

Seulement, en y pénétrant, on voyait que le toit n'existait plus.

Notre photographe prit possession, avec ses instruments, de cette petite merveille si bien conservée. On pense que c'était un temple de Diane ; à côté se trouve un souterrain avec cuves : on y descend par un escalier de marbre. On prétend que c'étaient des bains. Nous en profitâmes pour y faire une lessive.

Pendant que nous déjeunions à côté du premier souterrain, nous vîmes avec surprise passer à travers les ruines une procession inattendue.

Un personnage de distinction marchait en tête : c'était un homme de haute taille, à cheveux gris, vêtu d'un habit militaire avec les insignes de général.

Une vingtaine de militaires le suivaient deux par deux.

Tout dans son allure dénotait un pacha. Il est d'usage pour eux de se promener ainsi tant à Constantinople que dans le fond des solitudes.

A Boyouk-Déré, sur le Bosphore, j'ai compté quelquefois jusqu'à soixante personnes qui suivaient des pachas toujours deux par deux. Cette suite impose le respect aux populations.... là où il s'en trouve.

Celui qui se promenait ainsi dans les ruines était Omer-Pacha, waly de l'Al-Djezireh.

Il nous délégua un de ses aides de camp pour nous demander la permission de nous faire une visite.

Quelques instants après, laissant toute étiquette de côté, il était établi sur le même tapis que nous, en attendant qu'on achevât de dresser les tentes, ce qui nous permit plus tard de le recevoir avec plus de cérémonial.

Il avait dans sa suite un médecin allemand qui fut tout joyeux de rencontrer le médecin militaire qui nous avait suivis depuis Karateïn.

Le pacha nous dit qu'il poursuivait depuis l'Euphrate la tribu rebelle que nous avions rencontrée et heureusement traversée, et qu'il s'était arrêté à Palmyre, frontière de son yaleth. La tribu ayant pénétré dans l'yaleth de Damas, c'était au pacha de Damas de sévir contre elle. Il avait envoyé un officier à Karateïn et il en attendait des nouvelles, voulant savoir si les Bédouins ne prendraient pas une autre direction.

Rien n'est plus insaisissable que les Bédouins. Aujourd'hui ils sont ici, demain ils ont disparu. Dans une nuit ils dévorent une distance que d'autres parcourent difficilement en trois jours, et cela accompagnés de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs troupeaux de chameaux et de chevaux. C'est là le tour qu'ils venaient de jouer au pacha ; pendant qu'il était en pourparlers avec eux pour le payement de l'impôt, ils prirent tout à coup leur vol avec une infernale rapidité. Il y avait quatorze jours que le pacha et ses officiers se nourrissaient de biscuits secs et couchaient par terre sur des tapis. Ils étaient partis à la hâte et à la légère.

J'offris à Omer-Pacha de partager ma table pendant tout mon séjour à Palmyre, ainsi qu'à ses aides de camp et à son médecin. Leur reconnaissance fut grande, car ils avaient été réduits involontairement à la maigre pitance des ermites.

Nous eûmes pour le dîner des conserves de Potel et Chabot, de bons potages, des homards, des asperges et des pâtés de gibier ; en fait de rôtis, du veau et des poulets, et enfin un bon plum-pudding : le tout arrosé d'excellent vin de Bourgogne, d'un bon vin de Champagne, sans compter le café, le raki et les liqueurs. Le bon pacha disait à ses aides de camp : « Est-ce un rêve, messieurs ? nous qui étions, hier, dans une si grande détresse ; c'est sans doute aux génies propices

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ces ruines que nous devons cette bonne aubaine; craignons que ces tentes ne disparaissent aussi par enchantement. »

Omer-Pacha parlait le russe, il était Circassien d'origine et avait servi la Russie. Arrivé au grade de colonel, son amour-propre fut blessé, je ne sais par quel passe-droit; il quitta la Russie et se mit au service du sultan. Sa vie est très-rude. Il reçoit soixante mille francs par an. Sa femme habite Constantinople, et lui court éternellement de Bagdad à Palmyre à la poursuite des Bédouins qui ne veulent pas se soumettre à la Porte et payer l'impôt.

Il me dit qu'il habitait une ville sur l'Euphrate dont les ruines sont encore mieux conservées que celles de Palmyre. Un palais de Zénobie y est presque intact, les différents étages et les plafonds existent encore. Zénobie y fut prise par les Romains, et ceux-ci dans la hâte de regagner Palmyre avaient négligé de faire le sac de la ville. C'est là que Zénobie passait les mois les plus chauds de l'année.

Ce doit être l'antique Circéum, la Kersiech moderne. Les bords de l'Euphrate sont infestés de lions et de panthères : ces fauves rôdent aussi quelquefois dans les environs de Palmyre.

. . . . . .

Avant de visiter les ruines plus minutieusement, je relus le peu que l'on sait de Palmyre, dans différents ouvrages que j'avais emportés.

Josèphe nous apprend (*Antiq. jud.*, lib. VIII, c. VI) que Salomon construisit de bonnes murailles autour de cette ville pour s'en assurer la possession et qu'il l'appela Tadmor, ce qui signifie : *lieu des Palmiers*[1].

Tadmor ou Palmyra, comme l'appelèrent les Grecs, fut longtemps une ville très-prospère. « Elle devait sa prospérité, dit M. Waddington[2], au commerce d'échange qu'elle avait organisé entre l'Orient et l'Occident; elle servait d'entrepôt aux marchandises de la Perse et de l'Inde, que ses caravanes allaient chercher sur le Tigre et sur le golfe Persique. »

C'est ce qu'on lit dans Pline et aussi dans Appien : « Les Palmyréens sont des marchands qui vont chercher chez les Perses les produits de l'Inde et de l'Arabie, et les apportent aux Romains. »

Tant que les Palmyréens surent ou purent se maintenir dans de sages conditions de neutralité, leur activité commerciale fut récompensée par un accroissement incessant de richesses; mais le moment vint où ils s'allièrent avec Rome, et alors ils se rendirent les Perses hostiles; ensuite ils furent écrasés par les Romains.

Toutefois Palmyre conserva son indépendance sous les premiers empereurs. Elle reçut le *jus italicum* et le titre de colonie romaine sous Septime Sévère, ou plus probablement lorsque l'empereur Hadrien la visita en l'an 130 ou 131. Elle prit alors le surnom d'*Adriané*.

L'épisode le plus célèbre, et pour ainsi dire le seul connu de l'histoire de Palmyre, est celui où l'on voit apparaître le prince arabe son souverain, Odeïnath, et sa femme Zénobie. Mais, comme le fait observer M. le comte Melchior de Vogué, même sur ces deux personnages les renseignements fournis par les auteurs grecs et latins sont incomplets et souvent contradictoires[1].

Zénobie, quoique son vrai nom fût Bathzebinah, c'est-à-dire « la fille du marchand, » était fille d'un prince arabe de la Mésopotamie.

Après la mort de son mari Odeïnath, assassiné à Émèse, elle prit le titre de reine de l'Orient et étendit sa domination de l'Euphrate à la Méditerranée et depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au centre de l'Asie Mineure.

Les Romains ne pouvaient voir ces agrandissements avec indifférence. Gallien lui fit la guerre, mais sans succès. L'empereur Aurélien remporta sur elle les victoires d'Antioche et d'Émèse et assiégea ensuite Palmyre, qui fut alors en grande partie détruite (an 273). Zénobie chercha son salut dans la fuite; mais Aurélien l'atteignit à Circéum aux bords de l'Euphrate, l'emmena prisonnière à Rome, et la fit paraître à son triomphe. Il lui donna pour retraite Tibur, où elle acheva sa vie obscurément.

Le principal conseiller de Zénobie ayait été le célèbre Longin (Cassius Longinus) qu'elle avait attiré à sa cour. A la prise de Palmyre, il paya de sa tête la faveur dont il avait joui auprès de sa souveraine. Il subit son supplice avec courage. On attribue à Longin le *Traité du Sublime*, un des meilleurs morceaux de critique que nous aient laissés les anciens.

La ville de Palmyre ne se releva point de sa ruine, quoique Dioclétien eût réparé quelques-uns de ses édifices et que Justinien l'eût entourée de fortifications : elle n'exista bientôt plus qu'à l'état de souvenir. On l'oublia même complétement pendant une longue suite de siècles, si bien qu'en 1678 des négociants anglais d'Alep, ayant entendu les récits des Arabes sur la splendeur de ruines situées dans le désert, ne voulurent y croire qu'avec beaucoup de peine. Ils se décidèrent cependant à en tenter la découverte. Une première expédition échoua, mais ils furent plus heureux en 1691. Leurs relations, publiées dans les *Transactions philosophiques*, trouvèrent beaucoup de contradicteurs. On ne pouvait se persuader qu'il existât une ville si grande dans un endroit si écarté. Depuis, les voyageurs Dawkins et Wood levèrent tous les doutes.

Nous avions apporté de Damas des feux d'artifice, nous les fîmes allumer le soir. Les ruines furent

1. « Salomon rebâtit.... Baaloth et Palmyre dans le pays du désert. » (Troisième livre des *Rois*, chap. IX, vers. 17 et 18.) — Ce qui précède ces versets peut faire supposer que la ville primitive avait été détruite par les Égyptiens.

2. M. W.-H. Waddington, dans son ouvrage intitulé : *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, publié en 1870.

1. *Inscriptions sémitiques*, 1869.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

animées par les cris de joie de nos hommes qui couraient à droite et à gauche en portant des feux de Bengale. Cette illumination produisit un effet féerique. En s'inspirant de ce spectacle, on pourrait peindre un décor d'opéra superbe, et l'histoire de la reine Zénobie prêterait à un intéressant libretto.

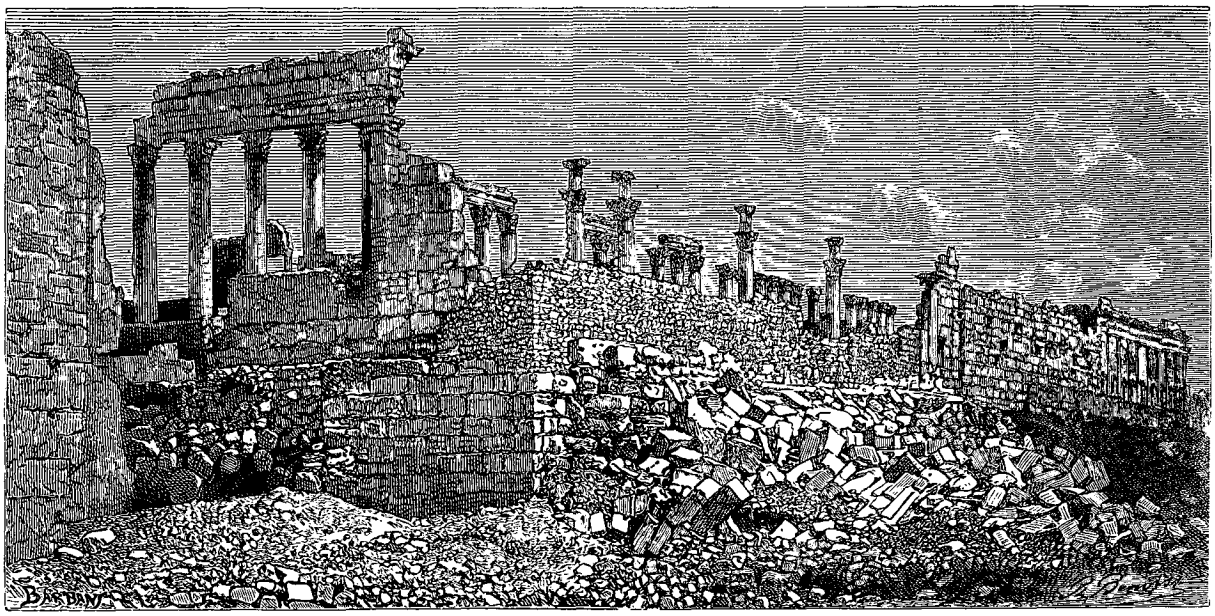
A part les colonnades en marbre, il y avait plusieurs colonnes en granit rouge. Une de ces colonnes gît à terre et une autre est debout : elles sont d'une hauteur et d'une grosseur remarquables. Le lendemain nous fîmes une promenade d'exploration dans les ruines. L'ensemble qu'elles forment est surprenant de magnificence. Ce sont partout des colonnades disposées en longues avenues, interrompues par des portiques formant quelquefois des carrés au milieu desquels on découvre le piédestal d'une statue disparue.

On y voit aussi de petits temples, purs de forme et bien conservés. Les sources, qui ont un affreux goût soufré et possèdent des qualités curatives, courent à travers les ruines dans les souterrains. Elles n'apparaissent à ciel découvert qu'à l'extérieur de la ville, près des jardins de palmiers et de grenadiers.

La plus importante de ces ruines est sans contredit le temple du Soleil. La cour carrée qui entoure le temple est formée par une muraille de trente mètres de hauteur. Elle est ornée extérieurement de pilastres qui supportent une corniche et elle est garnie de fausses fenêtres.

On entre par une triple porte qui était précédée d'un portique, orné de dix colonnes complétement en ruine.

L'entrée centrale avait dix mètres de haut sur cinq de large. Les montants et les linteaux étaient sculptés et ornés de fruits et de fleurs. La cour est immense :



Temple du Soleil. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

elle a deux cent cinquante mètres environ de côté. Une double colonnade régnait tout autour. Une centaine de colonnes sont encore debout, quelques-unes sont même surmontées de leurs architraves.

Au milieu de la cour s'élève le temple.

Les colonnes ioniques et cannelées étaient surmontées de chapiteaux en bronze dont il ne reste plus que des débris. Le péristyle était formé de douze colonnes. L'intérieur du temple est complétement ruiné et à chacune de ses extrémités se trouve une petite chambre. On voit à celle du nord un plafond monolithe où l'on distingue encore les signes du zodiaque. Les cabanes des Bédouins sont toutes renfermées dans ce temple.

La grande colonnade s'étendait sur une longueur de douze cents mètres et avait quatre rangées de colonnes. Ces colonnes, au nombre d'environ quinze cents, appartiennent à l'ordre corinthien. Elles ont dix-huit mètres de hauteur, y compris la base et les chapiteaux. Aujourd'hui il n'y en a guère plus de deux cents debout. Vers le milieu de cette avenue, la colonnade fait un coude formé par quatre piliers.

A l'extrémité ouest de l'avenue se trouve un magnifique tombeau. Six colonnes en ornent le portique et l'intérieur est percé de niches sépulcrales[1].

Près de la colonnade se trouve une porte monumentale qui donne accès dans un long espace de forme carrée entouré de débris de murailles et de colonnes encore debout, mais à demi enfouies dans le sable. On suppose que ces ruines, qui sont les plus belles et les mieux conservées, formaient autrefois l'enceinte du palais de Zénobie. J'y ai trouvé dans le sable une multitude de petits débris de colliers de cornaline et d'une pierre blanche semblable à l'agate, une quan-

1. Les tombeaux sont considérés comme étant les plus anciens monuments de Palmyre. Il y en a d'autres enfouis dans le sable.

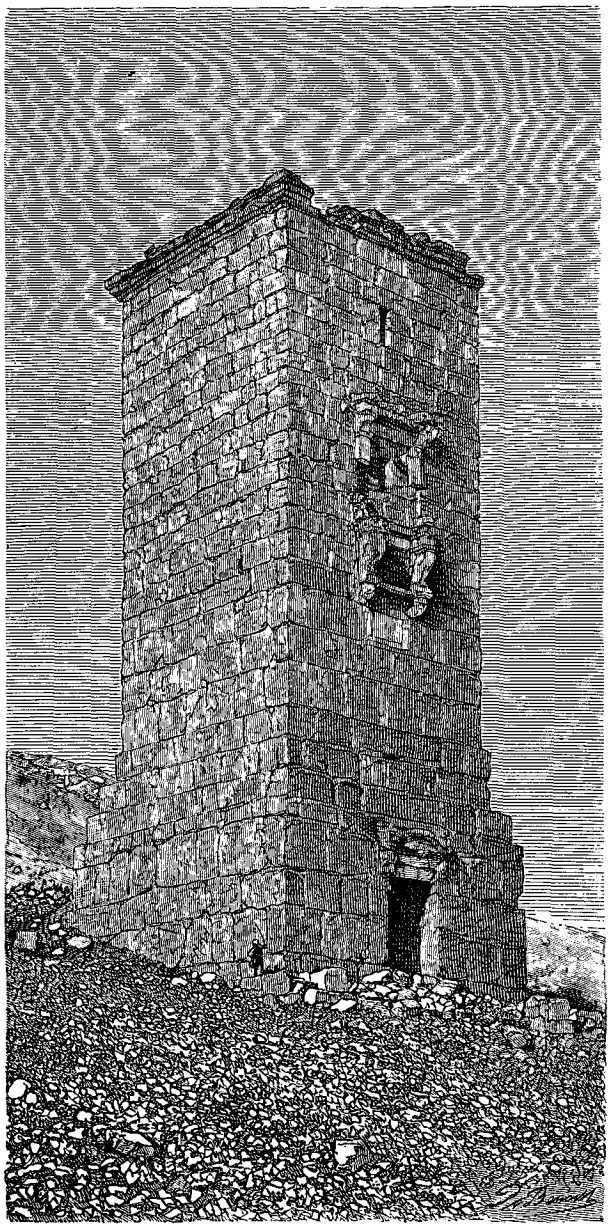
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tité de petits camées, et une verroterie bleue ressemblant à s'y méprendre à des saphirs. Le consul me dit qu'un jour un Arabe lui avait apporté un véritable saphir qu'il disait avoir trouvé dans les sables de Palmyre. J'achetai à un Bédouin un camée, pierre dure blanche représentant une tête d'homme avec une barbe.

Nous allâmes aussi visiter les tombeaux en forme de tour situés à droite et à gauche de la vallée qui donne entrée à Palmyre du côté de Karateïn. Le plus grand et le plus beau a la forme d'une tour carrée haute d'environ trente mètres : il est situé sur une colline formant la première assise de la chaîne de montagnes de droite. Cette tour et celle qui lui fait face s'aperçoivent de loin dans le désert, et font le désespoir des voyageurs qui les voient bien longtemps avant de les atteindre.

L'intérieur de la plus grande est divisé en quatre étages. On y entre par une porte richement sculptée, surmontée de trois fenêtres superposées. La chambre intérieure a six mètres de haut environ sur huit de long et cinq de large. Elle est ornée de pilastres entre lesquels se trouvent des jours à cercueil, et d'un enfoncement circulaire dans lequel il y avait cinq bustes. On voit aussi tout autour des portraits peints sur un fond bleu clair. Les couleurs sont encore aussi fraîches que si l'artiste venait d'y mettre la dernière main; mais les traits des visages sont à demi effacés. Les chapiteaux des pilastres sont sculptés en feuilles d'acanthe. Un escalier à moitié écroulé relie les étages entre eux. Tous les cercueils ont disparu, excepté un seul au troisième étage; il est resté entier à cause de l'écroulement des murs qui l'entouraient. Un Arabe à nos ordres grimpa jusqu'à lui, mais ne put l'atteindre qu'avec l'extrémité d'une pique. Nous n'avions pas d'échelle avec nous, ni même d'instruments assez forts pour attaquer ces pierres durcies par les siècles.

En visitant les autres tours, nous trouvâmes des momies très-bien conservées, mais non entières. Ce n'étaient que les crânes des unes et les bras, les pieds des autres. Nous découvrîmes aussi un bras de jeune femme d'une forme charmante et d'une jolie couleur ambrée.



Tombeau des rois. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

Sur la montagne, on voit une forteresse de date beaucoup plus récente. On pense qu'elle a été construite du temps de Tamerlan.

Nous allâmes examiner de près une colonne monumentale entourée de débris. Haute d'une vingtaine de mètres, elle porte une inscription en langue araméenne [1] indiquant qu'elle fut élevée en l'honneur d'Alilamos, par le peuple et le sénat. Les Arabes apportèrent au consul un superbe bas-relief représentant des amours; il l'acheta pour l'offrir au musée de Saint-Pétersbourg.

Des cheiks bédouins vinrent nous rendre visite; tous étaient bruns, minces, avec des yeux brillants : de vrais types à peindre. Ces Bédouins m'examinèrent avec étonnement, et finirent par demander au consul si toutes les femmes de mon pays étaient comme moi. Le consul leur demanda le motif de leur question. Ils répondirent :

« Mais si toutes les femmes sont chez vous comme celle-ci, elles ne peuvent travailler? »

Mes vêtements et mes chaussures les mirent dans la stupéfaction. Ils demandèrent à les voir de près. Je leur donnai une de mes mules en satin bleu brodée d'or et garnie de dentelles faite à Paris; ils

1. De toutes les ruines de la Syrie, les plus riches en inscriptions sont celles de Palmyre. De ces inscriptions la plus ancienne a été découverte par M. Waddington, aujourd'hui ministre de l'instruction publique. (*Note de la Rédaction.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'examinèrent avec curiosité en la tournant de tous côtés dans leurs mains noires et crochues et s'en allèrent convaincus que les maris occidentaux devaient être bien malheureux.

Nous restâmes plusieurs jours à Palmyre et fîmes des promenades dans les ruines avec un intérêt toujours croissant; j'y ramassais quelques têtes de statues en marbre blanc; il y en avait d'assez jolies, mais pas d'entières. Les montagnes bleuâtres qui entourent Palmyre sont d'un attrait particulier; les lignes en sont gracieuses et leurs couleurs varient toute la journée, du bleu pâle à l'outremer et du rouge vif au rose tendre. On aperçoit au loin dans le désert des nappes d'un blanc éblouissant, qui sont des salines.

Nous eûmes un jour le spectacle d'un orage : phénomène rare au mois d'avril dans ces parages.

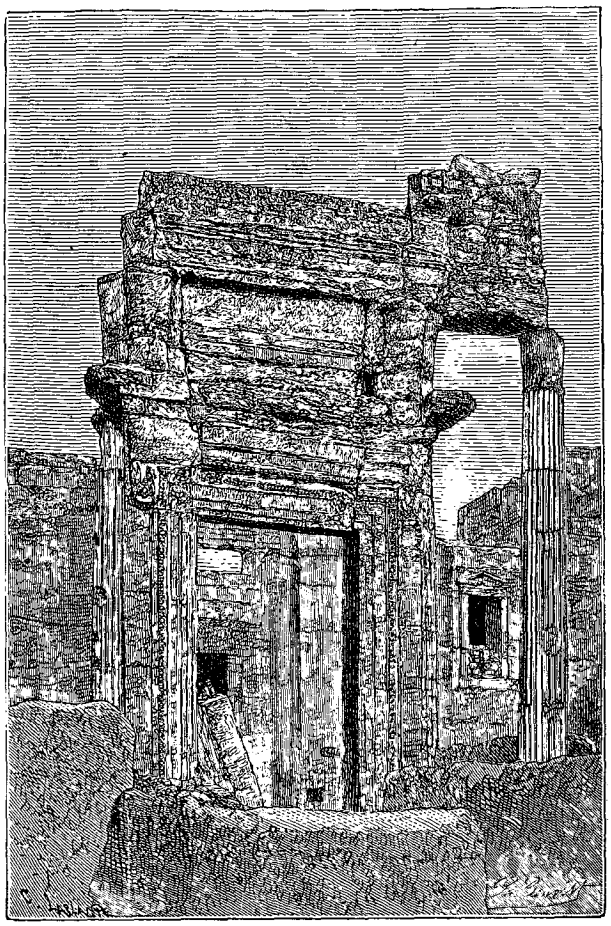
La pluie tomba sur les montagnes, mais nous n'en reçûmes pas une goutte. Nous étions sur une des pentes du défilé des sépulcres. Palmyre nous apparut blanche et lumineuse sur le fond noir des nuages de l'horizon.

C'était un spectacle sublime que cette désolation et cette lumière vivace qui semblait vouloir tirer ces ruines du néant en leur prêtant un reflet de vie. Cette forêt de colonnes se détachait admirablement sur le désert infini qui formait le fond du tableau.

Mon temps étant limité, nous dûmes faire nos préparatifs de départ, et nous dîmes adieu à Palmyre[1], laissant le pacha y attendre seul des nouvelles des Bédouins. Nous fîmes des cadeaux de couffias (mouchoirs en soie) et d'abaïas dorés (manteaux arabes) aux Bédouins de Palmyre et aux cheïks des autres tribus rôdant dans les environs, pour leur laisser un bon souvenir de notre voyage.

Il faut être aimable avec ces gens-là; on les contient par de petits cadeaux. Si on les leur refuse, ils sont capables des plus grands actes de brigandage.

Ce fait est arrivé maintes fois à plusieurs Anglais, et, précisément à cette époque, deux caravanes furent entièrement dépouillées, l'une au-delà du Jourdain et l'autre près de Gazah. Les Anglais avaient refusé avec arrogance quelques présents de sucre et de café.



Porte du palais de Zénobie (voy. p. 172). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

Le gouvernement, à la suite de tous ces méfaits, ruina les Bédouins, qui furent obligés d'émigrer en Égypte. Mais en attendant une vengeance inutile, il serait fort désagréable et pénible de se trouver sans habits, sans provisions et sans bêtes de somme au milieu du désert.

Nous quittâmes Palmyre à quatre heures du soir, par un vent terrible qui soulevait des nuages de sable. Nous ne marchâmes que deux heures et nous nous arrêtâmes encore une fois à la source des sangsues. La respiration était coupée par le vent et aucune coiffure ne tenait sur la tête.

Les tentes retombaient un moment après qu'on les avait dressées, de sorte qu'on ne pouvait s'y réfugier.

Des nuages obscurs tourbillonnaient au-dessus des montagnes tout autour de nous. La pluie et les éclairs y faisaient rage, tandis que nous avions au-dessus de nous un ciel pur et d'un bleu intense.

1. Parmi les voyageurs qui ont vu et décrit les ruines de Palmyre, voici ceux que l'on peut consulter le plus utilement :

Dawkins et Wood (1751-1756); leur ouvrage, *Ruins of Palmyra*, dont les planches sont fort remarquables, est devenu très-rare. Quel que soit le mérite de ces estampes, les photographies que nous reproduisons sont évidemment un témoignage plus sûr encore;

Volney (1784); son grand mérite comme écrivain semble avoir fait oublier que c'était en même temps un observateur éclairé et sincère;

Irby et Mangles, officiers de la marine anglaise (1817-1819); leur description des ruines se recommande par des qualités peu communes de goût et de précision;

Kremer (*Bulletin de l'Académie de Vienne*, 1850);

Vignes (1864); son livre, très-estimé et de beaucoup d'autorité, est presque introuvable, quoique relativement récent. C'est M. le duc de Luynes qui avait envoyé M. Vignes à Palmyre.

Le comte Melchior de Vogué (1853, et depuis en 1861-1862); ses recherches, comme celles de M. Waddington, ont été surtout épigraphiques; elles sont l'objet d'un chapitre de ses *Inscriptions sémitiques*, publiées, avec traduction et commentaires, en 1869.

M. W.-H. Waddington a passé, en 1861, dix jours à Palmyre; il a consacré ce temps à copier toutes les inscriptions que l'on y trouve hors de terre. Ces inscriptions, texte, traduction et commentaires, ont été publiées, en 1870, dans son ouvrage intitulé *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*. M. W.-H. Waddington conseille aux voyageurs de faire l'excursion de Palmyre au printemps, en se mettant en rapport avec un chef influent de la tribu des *Seb'd*. (*Note de la Rédaction.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les mulets et les chameaux, épouvantés par les éclairs qui sillonnaient l'horizon autour de notre campement en désordre, couraient de tous côtés, affolés par la peur.

Sur le versant des montagnes de l'est, on voyait une nombreuse tribu de Bédouins qui défilaient apparaissant entre les nuages. Quelquefois un rayon de soleil les éclairait en plein, puis un nuage bleu-gris nous les cachait de nouveau.

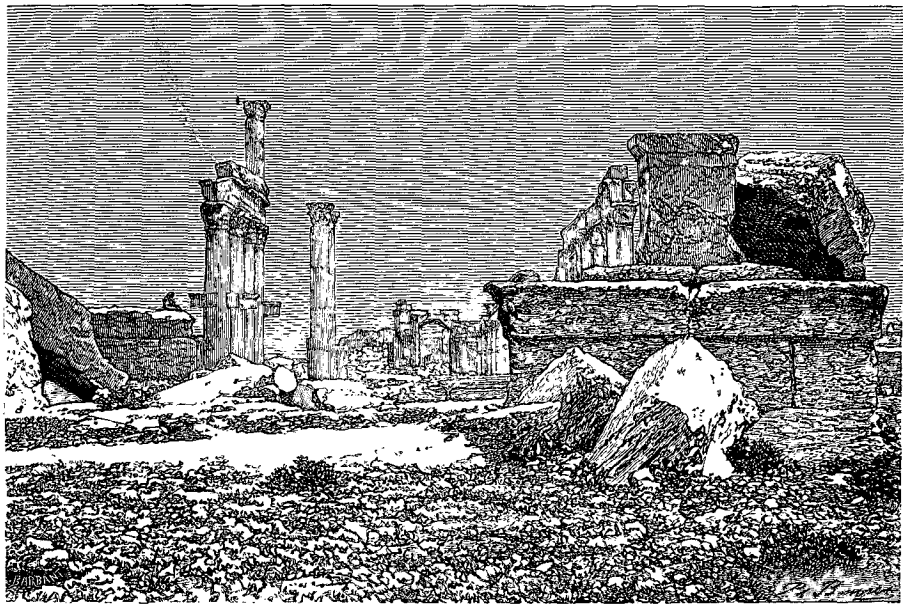
Plusieurs Bédouins vêtus de blanc se détachèrent de la tribu et fondirent sur nous au galop, faisant mine de nous attaquer. Nos cavaliers et nos soldats prirent une attitude défensive et coururent à leur rencontre. A cet aspect, les Bédouins s'enfuirent vers la montagne, où nous ne les poursuivîmes point, heureux d'en être débarrassés.

Cependant on parvint, quoique non sans peine, à placer les tentes et à calmer les bêtes. Toute la nuit nous fûmes sur le qui-vive, tant à cause du voisinage des Bédouins qu'à cause du vent qui menaçait de renverser nos tentes.

Nous refîmes le même trajet jusqu'à Karateïn, mais plus péniblement. Retraverser le même désert n'est jamais bien divertissant et nous étions harassés de fatigue.

A Karateïn, le beau cheik nous dit que l'orage qui avait sévi sur ces contrées avait emporté toute la terre ensemencée autour du fort. Et vraiment tout était lavé comme si jamais aucune culture n'avait remué ces terrains.

Nous partîmes pour Homs (Émèse), ville de vingt mille habitants. Le gouverneur de cette ville et les autorités ecclésiastiques nous avaient préparé une rencontre solennelle, qui fut manquée. Pendant que les



Ruines du palais de Zénobie (voy. p. 172). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Dumas, de Beyrouth.

autorités et la population se portaient à l'antique porte de Palmyre, nous entrions modestement par la porte donnant vers l'ouest. A notre arrivée sur la place, ils nous rejoignirent. Notre campement ressemblait à un caravansérail. Les sentinelles nous portaient les armes au moindre de nos pas, d'une tente à l'autre, et un peuple de curieux encombrait les alentours. Les dames vinrent me faire des visites. Au lieu de repos nous n'eûmes que des réceptions du matin au soir.

J'achetai un superbe tapis tissé soie et or pour lequel le marchand me demanda d'abord huit cents francs : il me le céda après pour quatre cents. En se retirant avec force salutations, il fit au consul qui avait négocié cette affaire un présent en guise de pot-de-vin : c'était tout simplement une poignée de pistaches salées, ce qui nous fit considérer les marchands de Homs comme des gens naïfs et sauvages.

Nous vîmes arriver sous nos tentes le cheik Medjnéli, le mari de lady Ellenborough ; il venait à la hâte de Damas.

La tribu dont il était le chef venait d'être attaquée et pillée par une autre tribu très-turbulente. Les moutons, source principale de son revenu, avaient été emmenés, bien que lady Ellenboroug eût armé de revolvers la tribu de son mari. Malheureusement les Bédouins ont peur de cette arme et la gardent respectueusement à la ceinture.

Toutes leurs préférences sont pour leurs armes traditionnelles, pour l'arme blanche ou les lances de jonc.

Le cheik Medjuéli a une belle tête et une figure digne et expressive. Son seul défaut est d'être trop petit de taille.

Lady Ellenborough, qui a été vice-reine des Indes, et que j'avais vue plusieurs fois à Damas, est encore, malgré son âge, une belle femme.

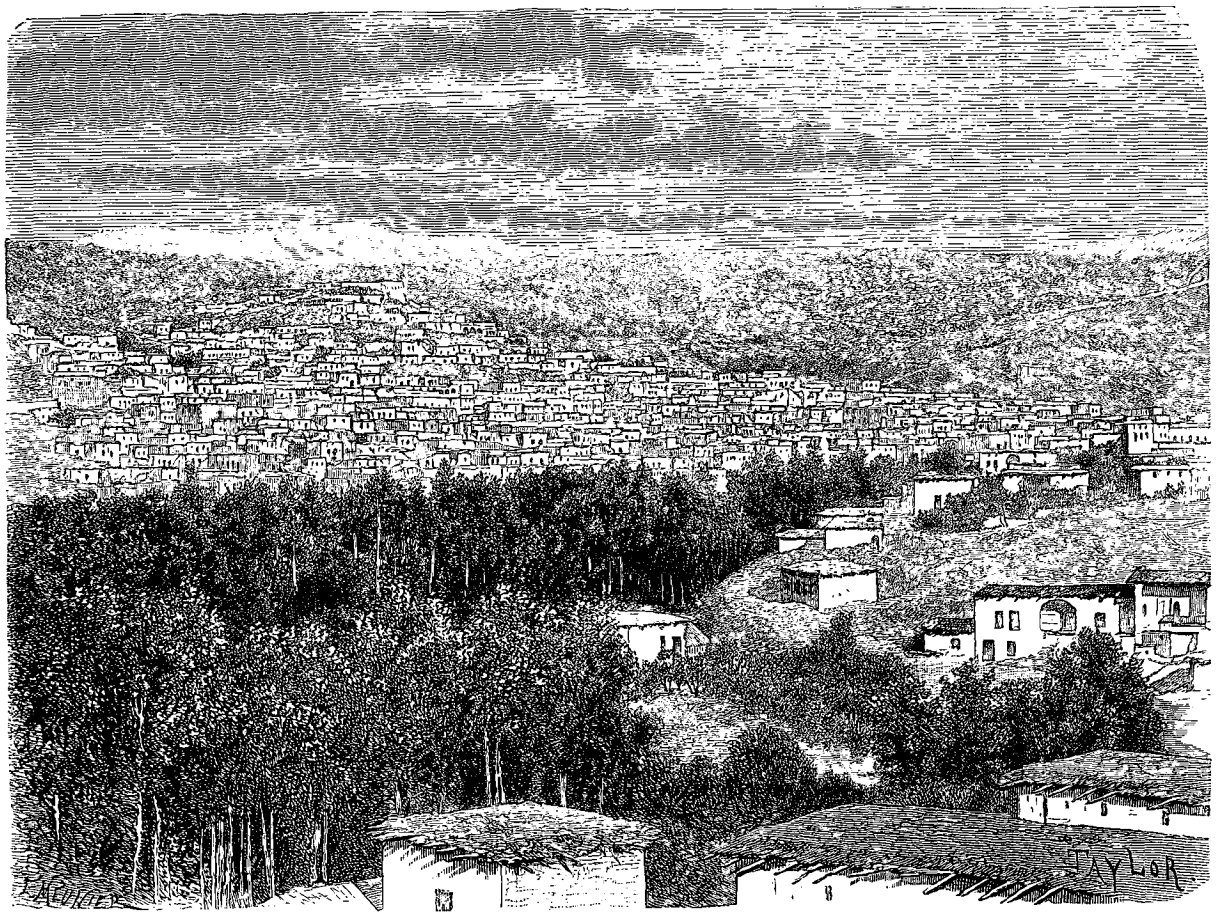
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous ceux qui ont été à Munich ont pu admirer son portrait dans la « galerie des beautés » du roi Louis Ier.

Elle joint à la beauté une âme peu commune ; il faut avoir bien des ressources en soi-même et être d'une trempe peu ordinaire pour vivre et se suffire dans un pays si peu civilisé.

Nous quittâmes Homs, dont les misérables constructions ne peuvent donner aucune idée de l'antique splendeur d'Émèse. Nous prîmes la direction de Baalbeck en côtoyant le lac Bohareïth Homs, sur les bords duquel florissait autrefois le culte d'Adonis. Après avoir passé une journée chez le cheik de Deïr Maroun (village maronite), nous poursuivîmes notre route vers Baalbeck, Zahléh et Sora, où je me séparai du consul, qui retourna à Damas.

Avant d'arriver à Beyrouth, je m'attardai sur les sommets du Liban en admirant ces montagnes incomparables. Les neiges du mont Saanin reflétaient en rose les derniers rayons du soleil ; de l'autre côté de la vallée de la Becka, le Djebel el Cheik (mont Hermont) se profilait majestueusement en dominant les



Zahléh. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

chaînes de l'Anti-Liban. La poésie de ce pays, la diversité des races qui l'habitent, composent un spectacle d'une curiosité émouvante.

Les types des habitants font de presque chacun d'eux le sujet d'un tableau étrange. Combien de fois m'est-il arrivé de rencontrer avec intérêt un cavalier isolé, vêtu d'une abaïa brune, la tête pittoresquement enveloppée d'une couffia retenue par un cordon de poils de chameau, la longue lance de jonc flexible sur l'épaule ; il cheminait gravement, avec une expression de calme grandiose semblable à celui des rochers éternels qui l'entouraient. D'où venait-il ? où allait-il ? Je me gardai bien de le lui demander : toute explication m'aurait ôté la poésie de cette apparition.

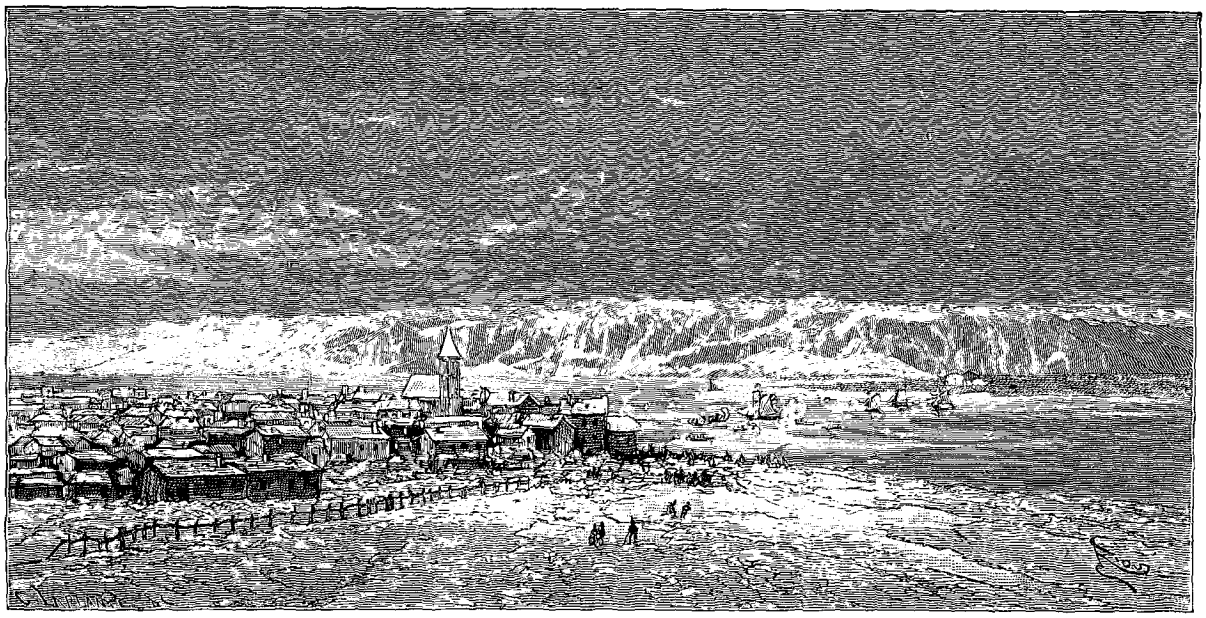
Bientôt je dus descendre à Beyrouth, où je m'embarquai pour regagner la mercantile Égypte, et me replonger dans toutes les petitesses de la vie humaine.

L'*Èbre*, le même bateau qui m'avait amené à Jaffa, m'emporta vers la terre dégénérée des Pharaons.

Lydie Paschkoff,

Membre de la Société de Géographie de Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Tromsö. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

EXPÉDITION POLAIRE SUÉDOISE,

SOUS LA DIRECTION DE M. LE PROFESSEUR A. E. NORDENSKIÖLD[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA NOUVELLE-ZEMBLE AU YÉNISSÉÏ,

PAR M. LE DOCTEUR HJALMAR THÉEL.

Avant-propos.

L'expédition polaire suédoise de 1875 avait pour but de pénétrer dans la mer de Kara jusqu'à l'embouchure de l'Ob ou du Yénisséï[2], afin de frayer une voie nouvelle reliant l'Europe et l'Asie, et, si le temps le permettait, de naviguer vers le nord-est pour chercher à y découvrir une terre qu'on suppose devoir s'y trouver.

Dans l'intérêt des sciences naturelles, les membres de l'expédition voulaient aussi explorer les domaines géologique, botanique et zoologique de ces hautes régions, particulièrement dans la Nouvelle-Zemble.

Enfin, à un certain point qui n'était pas fixé d'avance — l'île Blanche, l'Ob ou le Yénisséï, — les voyageurs devaient se séparer, et tandis que les uns reviendraient en Suède par mer, tout en continuant, si faire se pouvait, l'exploration de la Nouvelle-Zemble (côte orientale), les autres remonteraient l'un des grands fleuves asiatiques et rentreraient par la Sibérie, la Russie et la Finlande.

Ce fut M. le professeur Nordenskiöld qui conçut en 1874 le projet de cette expédition. Ce savant explorateur du Spitzberg, qui depuis près de vingt ans parcourt les régions arctiques, eut la bonne fortune de trouver en M. Oscar Dickson, chef d'une grande maison de commerce de Gothembourg, un puissant auxiliaire qui se chargea de pourvoir au côté matériel de l'expédition et voulut en supporter à lui seul tous les frais.

1. Membre de l'Académie des sciences de Suède, correspondant de l'Institut de France.

Voici ce qui a été dit de cette expédition dans notre dernière *Revue géographique* semestrielle (t. XXXII, 1876, p. 440) :

« .... L'attention publique ne doit pas négliger les résultats du voyage du docteur Nordenskiöld aux bouches de l'Yénisséï par la mer de Kara : il s'agissait de constater la possibilité d'établir une navigation régulière, pendant une période de l'année, entre l'embouchure des grands fleuves sibériens et le nord de l'Europe, par le chemin le plus court possible.... L'épreuve semble tout à fait décisive : désormais, apportés par les grandes voies fluviales sibériennes, les produits de la Sibérie méridionale pourront régulièrement parvenir en Europe. C. MAUNOIR et H. DUVEYRIER.

2. Voy. la carte, p. 187.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

Il fut convenu que le voyage serait entrepris six mois après, c'est-à-dire en juin 1875, à bord d'un petit bâtiment à voiles, — le *Pröven*, — que M. Nordenskiöld aménagerait à son gré.

Le professeur s'adjoignit deux botanistes, MM. Kjellman et Lundström, et deux zoologues, M. Stuxberg et M. Théel, tous quatre docteurs ès sciences naturelles de l'Université d'Upsal.

Le 31 mai 1875, les voyageurs se trouvèrent réunis au rendez-vous général de l'expédition, et c'est de là que date la première page de ce journal, écrit par M. Théel.

Tromsö. — Le *Pröven*. — Le capitaine. — L'équipage. — Renö ou l'île de Renne et sa caverne. — Fuglö. — L'Isblick. — Oiseaux de mer. — Les premiers glaçons. — Nouvelle-Zemble. — Pêche et chasse des naturalistes. — Un ryssebo. — Le port de Karmakula. — Phoques. — Les montagnes aux oiseaux : guillemots, mouettes, goëlands. — Dauphins. — Isatis. — Chasse aux rennes. — Baie Besimennaïa. — Le détroit de Matotchkin. — Destruction imprévoyante des œufs d'eider. — Soins intelligents. — Gaasland septentrional. — Le détroit de Kostin. — Truites — Vaïgatch. — Tentes de Samoïèdes. — La porte de Kara — Tempêtes.

Tromsö, 7 *juin* 1875. — L'embarquement des vivres à bord du *Pröven*, l'installation des instruments scientifiques et des mille objets nécessaires pour les études et les collections d'histoire naturelle, nous laissèrent assez de loisir pour faire connaissance avec cette charmante petite ville qui, bien que située au nord du cercle polaire, ne diffère guère de toutes celles que nous venions de visiter sur les côtes de la Norvége.

Elle est agréablement assise sur le bord oriental de l'île dont elle porte le nom. Les environs en sont pittoresques, grâce surtout au *Tromsdalstind*[1] qui élève majestueusement sa cime neigeuse de l'autre côté du détroit. Déjà cependant le voisinage du pôle imprime à la nature un cachet sévère, non dépourvu d'une certaine grandeur.

Le commerce de Tromsö est fort actif et les habitants, au nombre de cinq mille, sont généralement adonnés à la pêche ou aux différentes industries qui s'y rapportent; c'est le principal port d'armement et de départ des bâtiments qui vont à la pêche ou à la chasse de la baleine, du morse, etc., dans les groupes d'îles du Spitzberg.

Le navire *le Pröven*[2], auquel nous allons confier notre sort, est un sloop[3] habitué à la navigation dans les mers hyperboréennes, où il a déjà fait ses *preuves* depuis vingt ans qu'il est sorti des chantiers de Christianssund; on l'a reconstruit presque entièrement, il y a huit ans, à la suite d'une forte avarie. Le livre du bord indique ainsi ses dimensions : longueur cinquante-cinq pieds, largeur dix-sept et demi, hauteur treize; il jauge quatre cent cinquante tonneaux.

1. En norvégien, *tind*, sommet, pic; *dal*, vallée. (*Note du traducteur, ainsi que les suivantes.*)
2. Le mot *pröven* signifie *épreuve*.
3. Le nom que les Norvégiens donnent aux bâtiments semblables au *Pröven* est *fangstjakt* (yacht de pêche à la baleine, etc.).

Du gaillard d'avant on descend par un petit escalier dans deux cabines dont l'une, réservée à l'équipage, mesure neuf pieds de long sur six de haut; et l'autre (six sur six) forme deux pièces séparées par une cloison : celle de bâbord appartient au capitaine et à son second, celle de tribord est la cuisine, où couche le maître-queux.

L'arrière du bâtiment est divisé de même en deux cabines qui communiquent; celle du fond est longue de six pieds, large de treize pieds et demi, haute de cinq pieds un quart : c'est là que demeurera notre chef. L'autre pièce, destinée aux quatre naturalistes, se compose, comme la précédente, de deux couchettes superposées à tribord et à bâbord; elle a cinq pieds et demi de long, treize pieds et demi de large et cinq pieds un huitième de haut. Les instruments scientifiques sont placés un peu partout, de manière à n'éprouver aucun dommage des secousses que la mer peut imprimer au navire.

Nous emportons une petite bibliothèque, dont la plupart des volumes se rapportent aux voyages arctiques ou à l'histoire naturelle. Notre laboratoire contient tout ce qu'il faut pour les études que nous nous proposons de faire.

C'est pour la dix-septième fois que le capitaine du *Pröven*, N. J. Isaksen, explore les mers arctiques.

Son second, J. K. Abrahamsson, deux harponneurs (il en faut toujours pour faire la chasse aux morses ou aux phoques), Nils Andersen et Peder Pedersen, et cinq hommes forment le reste de l'équipage. Avec le *stewart*, le cuisinier et le « gutten » (garçon), nous sommes dix-sept personnes en tout à bord. Le *Pröven* embarque des vivres pour quatorze mois.

Le 8 juin, à six heures du matin, le *Pröven* lève l'ancre, et, remorqué par un petit vapeur, le *Tromsö*, il quitte la ville hospitalière.

A Ulfsfjord, que domine l'imposant Ulfstind, nous nous séparons de notre compagnon, mais un vent contraire nous oblige à ancrer, peu avant minuit, à Renö[1], près de Carlsö. L'accalmie nous y retient cinq jours, qui sont mis à profit pour explorer les environs. Partout sur le sol on remarque de nombreuses traces du lemming, ce petit rat de Norvége (*Lemmus norvegicus*) qui répand la dévastation dans les contrées où il s'établit en vastes colonies. L'automne et l'hiver passés, il y en avait ici une telle quantité qu'on eût dit d'une plaie d'Égypte; ces rongeurs ont transporté leurs pénates ailleurs, car je ne puis en prendre un seul, malgré les dix piéges que j'ai posés çà et là. Le médecin de l'endroit, le docteur Rode, me raconte qu'ils laissaient tant de cadavres dans la contrée que l'air en était infecté à la ronde : beaucoup de maladies n'eurent pas d'autre cause.

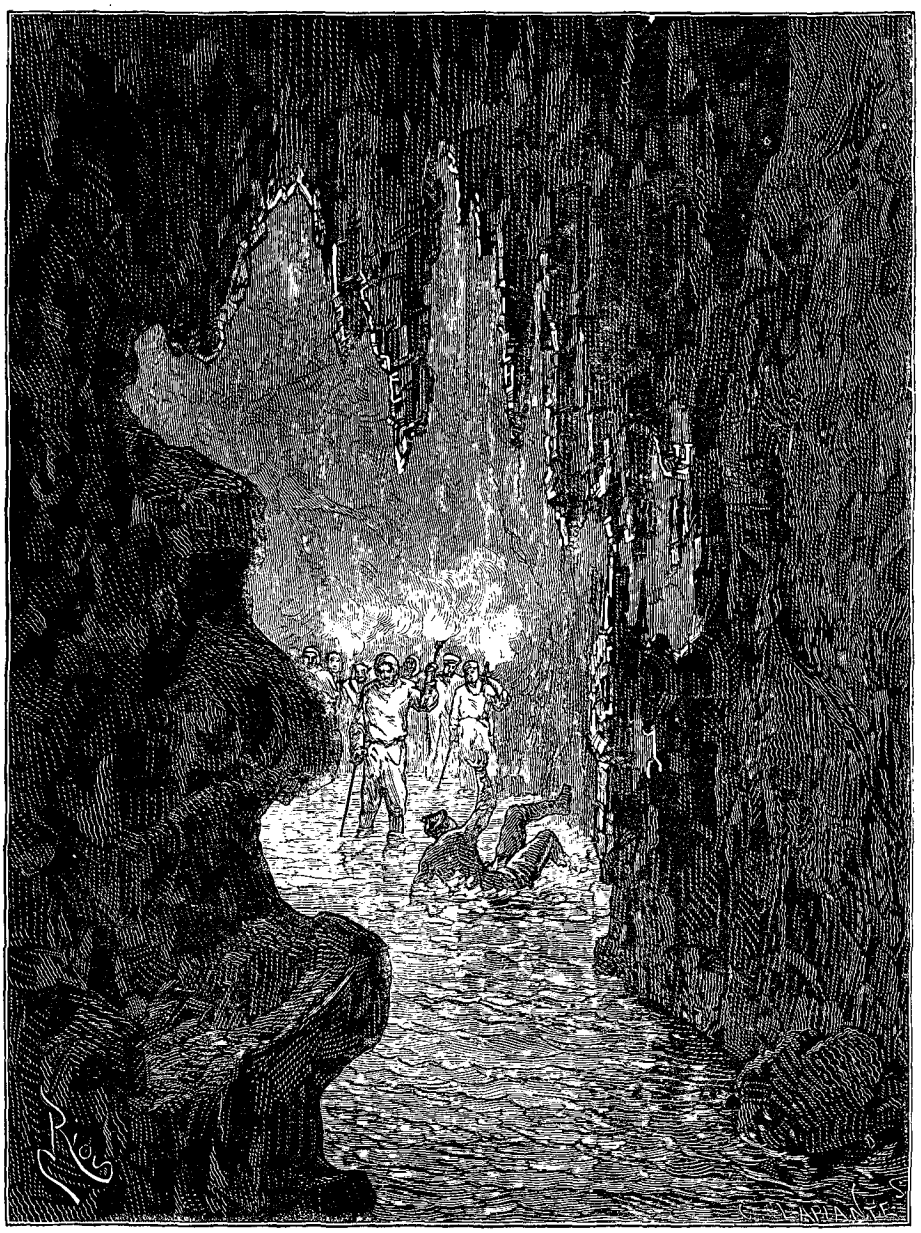
Le 12, vers le soir, malgré un vent très-fort et une mer assez haute, trois vigoureux rameurs nous débar-

1. Ile de Renne, à environ soixante kilomètres nord de Tromsö.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quent sur le rivage oriental de Renö, où l'on nous a signalé une grotte digne de notre attention. Nous ne la trouvons pas sans peine. La galerie principale, haute et large de plus de cinq mètres, et d'une longueur décuple, se bifurque au milieu pour donner naissance à une autre allée plus étroite et plus longue. Le sol se dérobe sous un ruisseau d'eau courante. Les habitants de Renö, croyant cette caverne hantée, n'ont jamais osé y pénétrer; mais aujourd'hui ils se hasardent à notre suite, rassurés par les torches de nos guides, dont la lumière, disent-ils, suffira sans doute pour chasser les mauvais esprits, amis des ténèbres.

La sombre caverne aux parois de granit s'illumine soudain, ne découvrant à nos compagnons superstitieux que de belles stalactites d'un pied et demi, qui excitent leur envie. Le difficile est d'y atteindre : un des hommes de notre équipage, plus hardi que les autres, grimpe jusqu'à la voûte en se cramponnant aux anfractuosités et aux saillies du rocher, étend la main pour saisir l'objet de sa convoitise, mais il perd l'équilibre, et crac! le voilà dans l'eau, éclaboussant les assistants et éteignant les lumières environnantes. Cette chute, où il ne se blesse point, ne fait qu'exciter l'hilarité générale.



La grotte de Renö. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

14 *juin*. — Une triple salve de canon, qui fait voler deux vitres en éclats, me réveille en sursaut. « Est-ce que le tonneau de bière vient de sauter? » demande notre chef en sortant brusquement de sa cabine.... Il s'agit tout simplement d'un charmant complot de mes aimables campagnons à l'occasion de mon *födelsedag*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

(anniversaire de naissance). Le yacht est pavoisé, et, en l'honneur de la solennité sans doute, une fraîche brise s'élève du sud qui nous fait bientôt doubler l'île de *Vandö*, fière de son *Vandtind* et de son glacier (mille mètres environ), puis *Skaarö* et le *Pipertind*, drapé majestueusement dans son manteau de neige, et enfin *Fuglesund* et *Fuglö*[1], île ainsi nommée à cause des milliers d'oiseaux, surtout des eiders et des mouettes, qui y font leurs nids; ce rocher, qui émerge de l'eau jusqu'à près de huit cents mètres d'altitude au milieu d'autres rochers dénudés, appartient à M. Ebeltoft, avocat distingué, auquel notre expédition est fort redevable pour les bons offices qu'il lui a rendus à Tromsö. Cette propriété est d'un bon rapport, à cause de la récolte du duvet de l'eider, l'édredon.

Durant deux jours nous continuons à naviguer, grâce au vent qui nous est constamment favorable; le *Pröven* file six nœuds à l'heure.

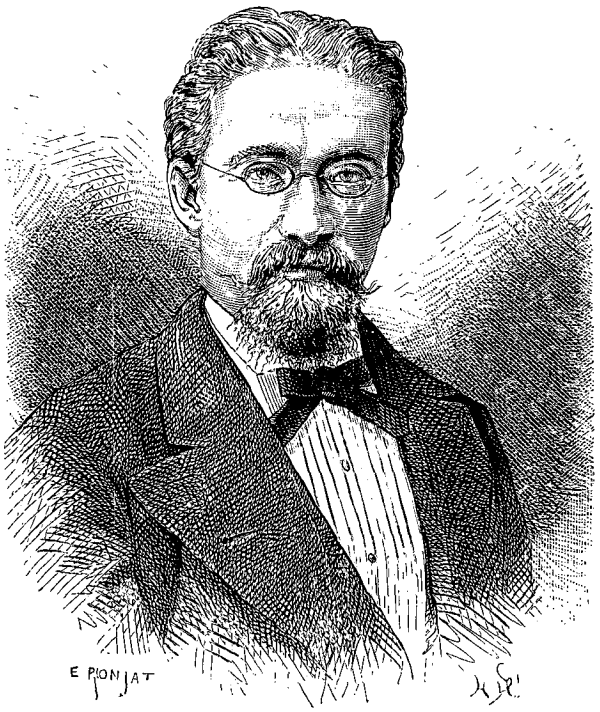
Le 17, nous doublons le cap Nord, resplendissant au soleil du matin, suivis de nos compagnons de route, je veux dire les baleines et les pétrels.

Le *Procellaria glacialis*, sinistre oiseau des tempêtes[2], lugubre héraut des régions polaires, rase légèrement les flots ou semble planer dans un silence qu'interrompent rarement de rapides coups d'ailes. Longtemps il reste ainsi les ailes étendues, immobiles, au-dessus du sillage du navire. Il suit très-attentivement ce qu'on lui lance du pont et se précipite dessus; très-friand de lard et de porc, il dédaigne le poisson salé. Le divertissement ordinaire, dans cette traversée souvent monotone, est de jeter à l'arrière du bâtiment un morceau de lard attaché à une ficelle; l'appât n'est pas plutôt dans l'eau qu'une volée de pétrels s'y abat avec avidité. Alors ce sont des cris rauques, un bruit épouvantable; cherchant tous à s'écarter réciproquement, ce n'est qu'après beaucoup de luttes et d'efforts qu'un membre de la société réussit à s'emparer enfin du morceau, qu'il l'avale avec un bout de la ficelle. Le glouton ne tarde pas à remarquer que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, il se sent remorqué par le navire, résiste, s'élève et enfin, bon gré mal gré :

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

A peine le lard reparaît-il sur l'eau, que le même manége recommence et se répète jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de l'appât. Si on lance une ficelle plus courte avec du lard aux deux bouts, la lutte redouble d'animation. Malheureusement, il arrive parfois qu'on est assez cruel pour mettre l'amorce à un hameçon, afin de s'emparer de l'oiseau; on pourrait arriver à la même fin sans le faire souffrir.

Le soir, la drague nous rapporte signe de vie



M. Lundström. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

M. Théel. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

1. En norvégien, *fugl* signifie oiseau; *sund*, détroit; *skaar*, coupure; *vand*, eau; *tind*, mont. — 2. Les Suédois appellent cet oiseau *Stormfogel* (de *storm*, tempête, et *fogel*, oiseau). C'est notre pétrel (littéralement Petit-Pierre), ainsi nommé par allusion à saint Pierre marchant sur les eaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les abîmes de la mer, par trois cent cinquante mètres de profondeur (71° 12′ lat. N. et 26° 43′ long. E. de Greenwich).

18 *juin*. — Une brise de l'ouest nous fait avancer assez rapidement; le filet qui plonge à la surface de la mer se remplit d'animaux qui offrent l'aspect d'une gelée brun-jaune, d'une odeur infecte : ce sont des Diatomacées. Ces parages sont très-fréquentés : une cinquantaine de bâtiments plus ou moins grands, à voiles ou à vapeur, les sillonnent en tous sens.

A minuit, le vent fraîchit encore; le *Prövén* file six à sept nœuds; au loin on aperçoit un point sombre : c'est la forteresse la plus septentrionale de la Norvége, Vardöhus, que nous doublons.

Avant de quitter de vue la terre ferme, notre chef tient conseil avec le capitaine. Faut-il gouverner sur l'île de Kolgouïef ou sur le Gaasland (côte ouest de la Nouvelle - Zemble)? Ce dernier parti est préféré.

On met donc le cap sur la Nouvelle-Zemble. Le thermomètre accuse 0°,7 centigrades dans la nuit.

Le *styrman* (le second) me fait observer à l'horizon une traînée de lumière blanche qui se détache sur le ciel : c'est le signe précurseur des glaces, d'où le nom de *snöblick* ou d'*isblick* (*blick*, lueur; *is*, glace; *snö*, neige) que lui donnent les navigateurs arctiques; on est averti de cette façon d'un voisinage dangereux, car on aperçoit cette lueur à la distance d'une vingtaine de kilomètres, et quelquefois davantage.

M. Stuxberg. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie

M. Kjellmann. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le 20, nous nous trouvons dans les parages de la mer Blanche, où la houle se fait rudement sentir. Les seuls êtres vivants qui accompagnent le *Prövén* pendant cette partie de la traversée sont : des mouettes à trois doigts, des labbes à longue queue, de petits guillemots et des pétrels. Les mouettes tridactyles viennent constamment voltiger au haut du mât et en suivent avec opiniâtreté la flamme de toile, qu'elles se plaisent à attaquer à coups de bec.

Bientôt nous ne sommes plus qu'à vingt milles géographiques de la Nouvelle - Zemble (21 juin); les phoques commencent à se montrer çà et là; enfin, nous avons la terre en vue! Les harponneurs apprêtent leurs armes, en se réjouissant à la pensée de reprendre leurs exploits contre le morse ou le phoque. A quatre heures et demie, les premiers « bourguignons » apparaissent à bâbord et à la proue.

Je renonce à décrire l'indicible émotion qui s'empare de moi, novice explorateur des régions arctiques, à la vue de ces glaçons errant au gré des flots. Ils arrivent de plus en plus pressés, et obligent le *Prövén* à dévier de sa route; après avoir louvoyé vers le nord, nous revenons droit aux glaces, qui semblent moins serrées, et à minuit nous réussissons à franchir cette première ceinture, grâce à l'habileté de notre chef et du capitaine.

Un *fangstfartyg* (bateau pêcheur) nous précède. La mouette, que les navigateurs arctiques depuis Martens nomment le sénateur, à cause de sa gravité sans doute, le *Larus*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eburneus, s'envole parfois de notre côté ; de grandes troupes de guillemots sillonnent les airs, et sur les glaçons repose çà et là le phoque du Groenland. Douze milles nous séparent de la côte de la Nouvelle-Zemble, mais un brouillard intense, puis la neige, enveloppent tout d'un voile importun : le thermomètre s'abaisse jusqu'à 0°,6 centigrades.

L'absence de nuit, qui est complète, double le temps du travail ; aussi pouvons-nous, à une heure du matin comme en plein jour, jeter nos houppes de chanvre (*svâble*) et recueillir une quantité d'Ophiuries, de Bryozoaires, d'Astérides, etc.

Notre impatience de mettre pied à terre touche à sa fin ; le 22 juin, à neuf heures du soir, nous ancrons dans une anse du *Gaasland*[1]. Sans plus tarder, tous les membres de l'expédition montent en canot pour aller fouler le sol de cette *Nouvelle-Terre*[2], premier but de notre entreprise.

Aussitôt débarqués, notre joie se donne essor. *Lefve Professor Nordenskiöld! Lefve Novaïa Zemlia*[3] ! tels sont les premiers cris qui retentissent dans la solitude, suivis d'un quadruple hourra !...

Le sol est empreint de traces récentes de rennes ; je me console de ne pouvoir suivre cette piste en tuant deux charmantes maubèches violettes, et une labbe, tout en m'attardant à cueillir quelques-unes des fleurs qui s'étalent à nos pieds : une entre autres, l'*Eritrichium villosum*, me séduit par sa ressemblance avec le *Ne m'oubliez pas;* mais le symbole de l'amitié est ici plus limpide et plus pur.

Cette partie de la Nouvelle-Zemble présente l'aspect d'une contrée plate, coupée de temps en temps par de petits ravins et des étangs ; des collines dessinent cependant leurs lignes pittoresques à l'horizon.

Dans la matinée, le docteur Stuxberg s'occupe de draguage, tandis que je « svâble : » en une seule fois, les houppes de chanvre me reviennent chargées de centaines d'Ophiuries, d'une vingtaine d'Oursins, de magnifiques *Solaster papposus* et autres astérides, d'une splendide Alecto, d'une Isopode colossale, de plusieurs espèces de *Pygnogonidæ*, de quelques *Hyas coarctatus* : « j'en passe et des meilleurs. »

Le 23, vers midi, nous allons à voiles, M. Lundström et moi avec quatre de nos *fangstmän* (matelots), vers la glace de l'autre côté du fiord pour draguer et prendre des oiseaux ou des œufs. En route, je tue un « bourgmestre » (honni soit qui mal y pense, je n'entends ici qu'un *Larus glaucus*) et un guillemot. D'innombrables eiders, juchés sur les glaçons, se laissent doucement entraîner avec eux, les petits guillemots prennent leur volée, tandis que des bandes d'oies sauvages, comme d'immenses charrues, sillonnent les airs. Le long du rivage, on entend le bruant des neiges mêler ses notes perlées au concert de la nature. Partout dans le fiord flottent des glaçons entre lesquels notre canot fraye sa route en zigzag ; le soleil brille, mais sa douce chaleur ne fait pas monter le thermomètre au delà de quatre degrés centigrades.

Ici, le sol des îles et de la terre ferme se compose en général de schiste en couches bien marquées qui parfois plongent verticalement dans la mer. Nous avançons jusqu'à un petit lac, où je me sépare de mes compagnons pour faire la chasse aux eiders et aux plongeons. Un échassier, s'approchant de moi sans façon, devient ma première victime : le bec aux deux couleurs et le plumage aux nuances si vives me font reconnaître le charmant pluvier à collier. Moins heureux avec les plongeons, qu'il m'est impossible d'avoir à portée de fusil, je reviens, en traversant une crique prise par les glaces, vers mes compagnons installés près d'un « ryssebo, » espèce d'abri que se bâtissent les pêcheurs russes, lorsqu'ils doivent séjourner dans ces contrées.

A mon arrivée, j'entends un cri joyeux : le docteur Lundström vient de découvrir, sous le plancher délabré de la masure, une colonie de lemmings (*Myodes obensis*), qui prennent la fuite dans toutes les directions.

Nous revenons ensuite à la cabane russe pour prendre un repas et un repos nécessaires. Ce ryssebo est construit en bois à la manière moscovite ; les parois sont couvertes d'inscriptions baroques, et le toit, pour l'heure, c'est le ciel, le vent s'étant chargé probablement d'enlever l'autre. Devant cette masure, d'humbles croix de bois, à demi renversées par les orages, témoignent que la mort a saisi de sa froide main plusieurs infortunés attirés sans doute en cette solitude par l'espoir de gagner plus rapidement le pain de leur famille.

Nous nous rendons ensuite aux petits lacs ; je réussis à y abattre deux plongeons et à m'emparer de leurs œufs. De là nous allons à une autre station d'hiver, construite en pierres grossièrement posées l'une sur l'autre ; on la croirait plus propre à loger des ours que des hommes : il n'y a même pas moyen de se tenir debout à l'intérieur. Et cependant les pêcheurs russes sont parfois forcés de s'en contenter ! Quelle misérable vie ! Ici l'on ne voit pas de croix, mais d'autres ryssebo et une tour en pierres.

Rentrés à bord vers minuit, en l'absence de notre chef, M. Nordenskiöld, nous lui préparons une surprise à l'occasion de sa fête, — c'est aujourd'hui la Saint-Adolphe ; — la table est ornée en son honneur de fleurs arctiques où trône un splendide et rare bouquet de myosotis de la Nouvelle-Zemble (l'*Eritrichium villosum*), à côté de quatre jolis petits rongeurs pris dans la journée ; le cinquième lemming repose au centre sur un nid de bruant des neiges. Notre modeste fête de famille se passe très-cordialement ; elle restera l'un des plus charmants souvenirs de notre voyage. — Nos compagnons ont rapporté deux tourne-pierre à collier, une alouette hausse-col et des œufs de cygne.

Le 24, jour de la Saint-Jean, le *Pröven*, forcé par la bise à chercher un meilleur mouillage, cingle vers

1. *Gaas*, oie ; *land*, terre.
2. Nouvelle-Zemble.
3. *Lefve*, vive !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le nord et ancre le soir à une quarantaine de kilomètres de Gaaskap, dans un bon port nommé *Karmakula*. Après de bons draguages, nous allons tous à terre le lendemain. Mes amis recueillent des araignées et des insectes du genre *Harpalus;* je tue trois guillemots et un fangstmän abat un phoque (*Phoca annulata*).

28 *juin.* — Après deux jours de draguages et d'explorations qui n'offrent qu'un intérêt purement scientifique, nous quittons Karmakula par un vent frais et une température qui se maintient, comme tous ces jours-ci, à un degré centigrade. La neige tombe à flocons; hier nous avons eu le brouillard et un vent du nord-est qui chassait de grands blocs de glace contre le *Pröven*, de façon à lui imprimer chaque fois une violente poussée, dont le son sourd retentit comme celui d'un coup de canon: c'est la musique arctique, me dit-on.

Le 29 et le 30, le *Pröven* continue à louvoyer. Je profite d'une éclaircie, à minuit, pour aller sur les glaçons remonter notre garde-manger: quatorze guillemots sont abattus en trois heures.

Le mois de juillet s'ouvre avec un ciel bleu, le soleil et une température d'été. D'ailleurs, accalmie complète: la mer est unie comme un miroir, les glaçons y brillent comme des diamants à côté d'émeraudes. Notre dîner venait justement de finir, lorsque le styrman descendit me demander si je voulais tuer un «kobbe» (phoque). Je prends vite mon fusil et le suis. A notre portée, sur la glace, un grand phoque (*Phoca barbata*) hume le soleil; je tire, mais la balle ne fait que le blesser; il disparaît soudain dans son trou, laissant sur les glaçons une large traînée de sang. Je prends ma revanche sur un autre, vers lequel je rame sans bruit; un premier coup le blesse au dos, le second projectile l'étend raide mort; c'est un jeune *Phoca barbata*, le plus grand mammifère que j'aie tué, en attendant mieux.

Une brise légère souffle de temps en temps. Les « Montagnes aux oiseaux » apparaissent au loin.

Le 2 juillet, le *Pröven* jette l'ancre vers les quatre heures du matin: la longue-vue vient de nous faire découvrir à terre quatre magnifiques rennes en train de brouter paisiblement. Notre alimentation s'était trouvée trop bornée aux salaisons et aux conserves pour que nous ne languissions pas après un menu plus varié; aussi saisissons-nous avec empressement l'occasion de nous ravitailler de chair fraîche. Accompagné d'un de nos hommes, le brave Nils, je m'élance en canot vers le rivage convoité.

Un brouillard intense dérobe notre approche à l'ennemi. Mais, comme par un coup de baguette, il se dissipe bientôt, dévoilant le plus étrange spectacle qui ait jamais frappé mes regards. Tout près du *Pröven* que nous venons de quitter, et des deux côtés, nous voyons soudain se dresser deux montagnes resplendissantes, plongeant leurs flancs abrupts dans la mer. Les assises échelonnées du rocher sont littéralement couvertes à perte de vue de myriades d'oiseaux: à leur plumage d'un noir d'ébène sur le dos et blanc au-dessous, à leur vol, ou à leur position verticale lorsqu'ils sont en repos et à leurs cris, on reconnaît le petit *guillemot*. Ils se tiennent sur les saillies de la montagne, graves, impassibles, pressés les uns contre les autres, couvant chacun son œuf. D'autres s'élèvent dans les airs en troupes innombrables, mais toujours en ne formant qu'une seule ligne: vus de notre canot et brillant des rayons du soleil qu'ils nous interceptent, on dirait d'immenses colliers de perles qu'une main invisible promène dans l'espace. Parmi eux, on distingue çà et là la mouette à trois doigts, et bien haut dans le ciel, le goëland bourgmestre. Sur les vagues soulevées en cadence, d'autres guillemots encore semblent prendre plaisir à se laisser mollement bercer ou à plonger le bec dans l'eau pour pêcher leur nourriture. D'autres enfin, enflammés de colère, se livrent un combat à outrance, ordinairement terminé par l'intervention d'un voisin pacifique qui oblige les belligérants à conclure la paix; ces querelles commencent presque toujours sur les corniches de la montagne, entre deux voisins en train de couver, mais le défaut de place les oblige à chercher sur mer un plus vaste champ de bataille.

La gent ailée s'unit pour former un étrange concert: on croirait entendre les aboiements frénétiques d'une meute affamée ou parfois le grondement du tonnerre répercuté dans les montagnes.

Plus loin, nous avons devant nous tout un banc de dauphins blancs, qui, au nombre de plusieurs centaines, agitent l'eau avec la violence d'une tempête. Notre canot passe au milieu d'eux et nous les voyons défiler en paix sans qu'ils songent à nous, car, comme on nous l'a enseigné au collége:

> Cet animal est très-ami
> De notre espèce; en son histoire
> Pline le dit; il faut le croire.

Les uns étaient des jeunes apparemment, à en juger par leurs dimensions moindres et leur couleur grisâtre; les adultes ont, en effet, la peau d'un blanc éclatant et irisant. La plupart atteignaient une longueur de quatre à cinq et même six mètres. Ils nagent comme les cétacés, avec le dos tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la surface de la mer: dans ce dernier cas, ils font parfois entendre un son étrange bien connu des pêcheurs du nord. J'envoie une balle à tout hasard sur l'un d'eux — mais sans résultat: comme on le sait, ces mammifères ne sont vulnérables qu'à un seul endroit, l'œil, remarquablement petit par rapport à la grande dimension du corps.

Aussitôt débarqués, nous halons notre canot sur la plage et nous nous mettons en marche. Partout et toujours des oiseaux! Voici une troupe d'oies d'Écosse au cou noir, et plus loin du bord, des oies sauvages.

Cependant le soleil est devenu d'une ardeur surpre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

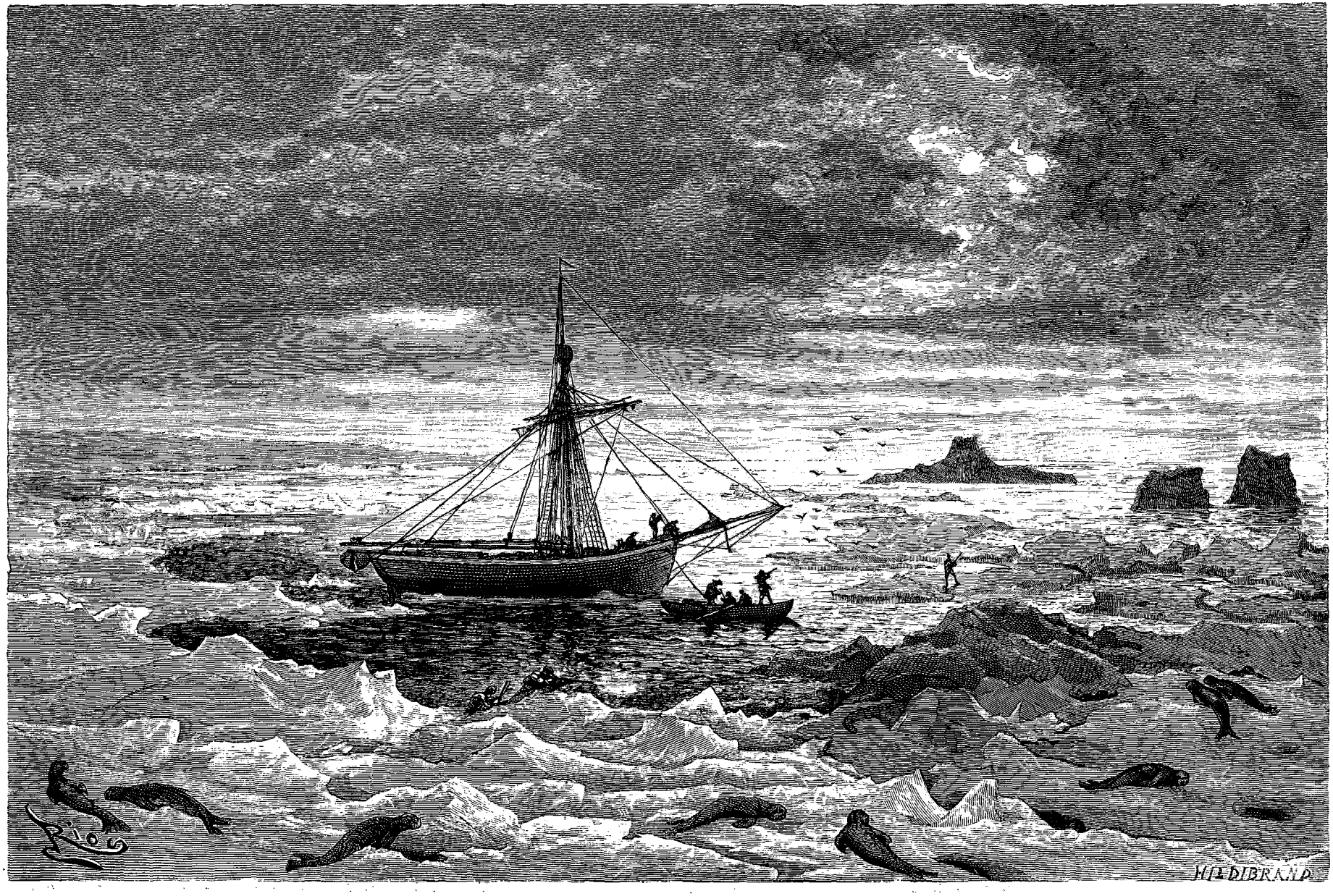
nante; j'avoue qu'à cette haute latitude (72°), cela me fait l'effet d'un non-sens ou d'un rêve. Et pourtant rien de plus réel : nous sommes en nage. Il est vrai que nous portons de la laine, et que nous nous frayons une route par monts et par vaux ; tantôt ce sont des torrents qu'il faut traverser à gué, tantôt c'est un plateau de terre glaise où nous nous embourbons à tout moment.

« Docteur, me dit tout bas Nils en me tirant brusquement par la manche. — Eh bien ? — Voyez-vous là-bas ? — Quoi donc ? » Et se rapprochant encore davantage : *En ræv* (un renard) ! » me glisse-t-il dans le creux de l'oreille. En effet, j'aperçois à quelque distance un superbe isatis (*Vulpes lagopus*, Linné). Par bonheur, le fin matois ne nous a pas remarqués ; je puis l'observer tout à loisir et l'admirer dans son costume d'été, je veux dire dans son manteau de velours noir aux pans fauves. Comme on le sait, en

M. Nordenskiöld, chef de l'expédition. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

hiver il porte un pelage tout blanc, qu'apprécient fort les marchands de fourrures. D'ailleurs il est en tout point semblable à ses parents du monde civilisé et n'a perdu en ces hautes régions aucune des qualités propres à sa race. Le museau incliné vers le sol, il bondit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : notre rusé compère fait évidemment la chasse aux lemmings. Soudain, il disparaît derrière une colline ; nous y courons, mais du renard point de nouvelles ! Son flair subtil lui a dénoncé notre présence et il a détalé prudemment et lestement. Au bout de quelques instants, nous le revoyons au loin, fuyant d'une course désespérée vers les montagnes. Néanmoins je m'estime heureux d'avoir pu voir en liberté cet animal qui n'appartient qu'au haut nord. Il se rencontre souvent dans les parties septentrionales de la Scandinavie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le *Pröven*, à Karmakula le 26 juin. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.aunavigateur.fr

mais ce n'est que sur les montagnes les plus élevées, dans le voisinage des neiges éternelles, de sorte qu'il échappe facilement à l'observateur. Cependant on cite des isatis qui sont descendus vers le sud de la Suède, et même jusqu'au Sund. C'est le plus grand ennemi des oiseaux de ces hauts parages; il s'en donne à bouche que veux-tu pendant l'été; l'hiver, qui le prive de cette pâture, le fait maigrir extraordinairement.

Nous reprenons notre marche. Le brave Nils, toujours sur le qui-vive, avance avec circonspection, s'assurant de temps à autre avec son arme de la fermeté de cette croûte congelée. Tout à coup il jette un cri d'effroi: je viens de disparaître subitement dans une de ces ouvertures; en voulant la franchir d'un bond, mon pied s'appuie sur un quartier de glace qui cède, et — je tombe comme une lettre à la poste. La chute heureusement est amortie par l'eau, profonde d'un demi-mètre; mon compagnon se couche tout de son long, me tend les mains et je reparais bientôt au soleil, joyeux d'en être quitte pour un bain froid seulement. Si l'eau eût été assez profonde pour me faire perdre pied, la situation n'eût pas laissé que d'être critique, car, tout près de là, le glacier se termine à pic dans la mer et le torrent y forme une puissante cataracte.

Après avoir remis mon fusil en état et vidé mes grandes bottes de marin, nous continuons notre marche. Du sommet d'un monticule, nous apercevons enfin, mais hors de notre portée, un renne qui paît en toute innocence sur le bord de la mer. Nous avançons à pas de loup, profitant du vent contraire qui nous empêche d'être trahis par le flair extrêmement sensible du renne. Nous sommes loin d'être aussi bien favorisés par le sol, formé d'un schiste qui s'effrite sous nos pas, en cliquetant contre nos grandes bottes. Nous approchons enfin du dernier sommet; encore un effort et nous y serons,... mais il faut redoubler de circonspection, ramper jusqu'en haut, en retenant le souffle,... et voici que nous apercevons dans le ravin, non pas un, mais quatre rennes, dont deux grands ornés d'un bois splendide; d'après leur taille, les deux autres sont évidemment de jeunes rennes. La distance est pourtant encore trop grande pour nos fusils. Nouveau conseil de guerre : l'ami Nils a sa marotte; il penche pour l'expectative, estimant qu'il vaut mieux attendre pour voir quelle direction prendront les rennes; il me fait un raisonnement à n'en plus finir, tout en s'étendant de son long sur le sol et en se délectant comme un phoque dans un *dolce far niente*, aux doux rayons du soleil.

Les rennes se dirigent enfin à notre gauche, vers la crête d'une montagne qui s'étend tranversalement devant nous. Nous nous glissons derechef par le chemin que nous avons pris pour monter; servis à souhait par un rocher qui surplombe l'abîme et voile notre marche, nous tenons bientôt nos rennes à portée de fusil. Autre arrêt pour concerter le plan d'attaque: Nils, armé de mon Remington, tirera sur le plus grand renne, qui est le plus éloigné, tandis que je me charge de l'animal le plus rapproché. Aussitôt dit, aussitôt fait; deux coups partent simultanément et font deux victimes: les autres rennes s'enfuient vers les hauts sommets. Nous accourons, sans contenir notre joie. Mon renne a été tué sur place; c'est un jeune faon d'un an ou deux. Celui de Nils, d'une belle taille, se traîne avec peine vers le glacier qui se trouve sur le versant opposé, mais mon compagnon ne lui laisse pas le temps d'aller bien loin: d'un coup de couteau, il met un terme aux souffrances du pauvre animal.

Quel spectacle, pour un chasseur, que ces deux rennes étendus sur ce champ de neige resplendissant au soleil! Nils se met vite en besogne; il étend les victimes sur le dos en les appuyant sur leurs bois, ainsi que cela se pratique dans le Nord, et en un tour de main il les ouvre, leur enlève les viscères, sans quoi la chair de l'animal deviendrait bientôt hors d'emploi. Des mouettes sénateurs viennent bientôt voltiger autour de nous, curieuses d'assister à une scène qui leur offre apparemment tout le charme de la nouveauté.

Nos rennes n'avaient pas encore quitté leur pelage d'hiver, qui est presque tout à fait blanc. Les poils touffus étaient pourtant si peu enracinés, qu'on pouvait sans effort les prendre à poignées, découvrant au-dessous la peau d'un gris-brun, — leur costume d'été. Les bois sont encore recouverts de peau, ce qui est toujours le cas des cerfs tant qu'ils n'ont pas atteint tout leur développement de l'année. Mais le renne s'écarte de ses congénères, en ce que les femelles aussi portent des bois. Nos victimes ressemblent aux rennes sauvages de la Norvége et de la Sibérie, et comme eux se distinguent de ceux du Spitzberg par des jambes plus longues et un corps plus grand. En automne, ces cerfs du Nord deviennent excessivement gras, à la Nouvelle-Zemble comme au Spitzberg.

Nous dirigeant vers la mer, nous arrivons à l'*Alkberg* (c'est-à-dire mont des Guillemots), que nous avons aperçue en quittant le *Pröven*. Notre faim apaisée, grâce aux œufs de ces oiseaux, — c'est un mets des plus friands, — et notre soif étanchée dans l'eau d'un torrent voisin, je reste longtemps penché sur le bord de l'abîme, contemplant la république volatile.

Aussi loin que peut s'étendre ma vue, les saillies des rochers à pic sont occupées par des files innombrables de guillemots, si serrés les uns contre les autres, qu'il n'y a pas entre eux de quoi placer la main : dans un espace de cent mètres carrés environ, j'estime approximativement qu'il se trouve cinq cents oiseaux. Ce n'est donc pas exagérer que d'évaluer par millions la totalité des individus réunis ici.

L'heure nous rappelle au *Pröven*. Laissant nos rennes pour venir les rechercher plus tard avec un bateau, nous rejoignons nos amis juste à temps pour partager leur déjeuner.

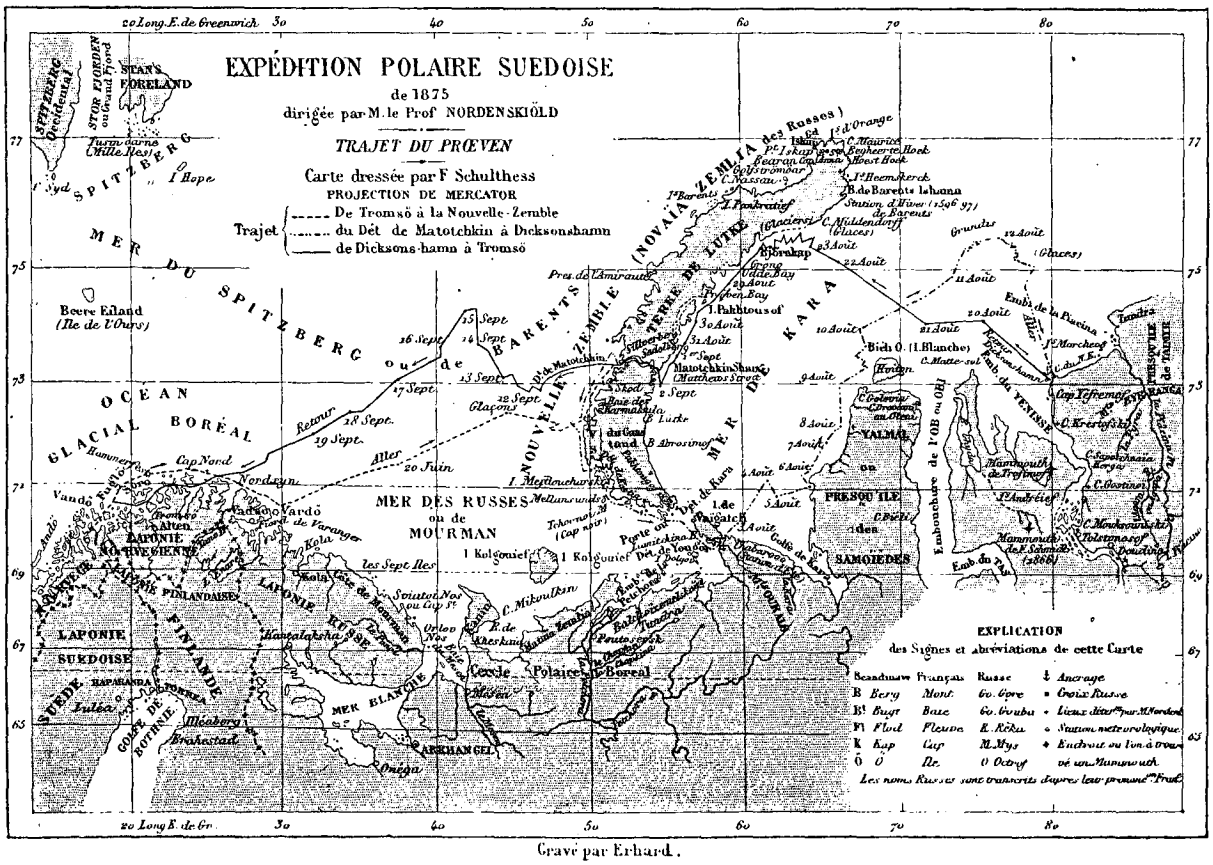
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Dans l'après-midi, nous descendons au fond de la mer quelques guillemots dans un grand filet fixé à un anneau de fer de soixante centimètres de diamètre. Au bout d'une heure, le filet est brusquement ramené à bord, non-seulement avec le squelette des oiseaux, mais encore avec des centaines d'amphipodes. Nous avons employé ces filets, avec de pareils appâts, pour la capture d'animaux marins; c'est presque le seul moyen qui réussisse pour prendre de grands crustacés de l'ordre des Décapodes.

Le soir, notre maître-queux nous sert en triomphe un succulent rôti de renne; ce gibier rappelle assez le chevreuil.

Le *Pröven* s'avance le lendemain dans la baie nommée par les Russes Besimennaïa, c'est-à-dire *sans nom*. Après un draguage productif, je vais à terre avec deux hommes, pour visiter une tanière où doivent se trouver, d'après le capitaine, six isatis. Nos renards sont bien dans leur repaire; nous les entendons glapir singulièrement; la femelle se montre seule à quelque distance, poussant des cris lamentables. Le terrier se compose d'une quantité d'allées creusées sous un sol uni : nous comptons jusqu'à quinze issues.

Le 5 juillet, de grand matin, je monte en canot avec M. Nordenskiöld, pour aller explorer l'embouchure de la baie Besimennaïa. Nous passons devant et sous des nuées de guillemots. En plusieurs endroits nous déchargeons nos armes, pour juger de l'effet de



Gravé par Erhard.

la détonation que se renvoient les échos de la montagne : des milliers d'oiseaux effrayés nous voilent littéralement l'éclat du soleil.

Au bout de trois heures, nous sommes à destination. Aussitôt débarqués, nous nous occupons de dresser notre tente. Tandis que M. Nordenskiöld détermine astronomiquement le lieu, nos fangstmän vont à la recherche de troncs d'arbres que la mer jette sur toute la côte et allument un feu splendide; l'un d'eux, remplissant par intérim l'office de maître-queux, nous apprête en peu de temps un excellent souper. Personne, dit-on, ne s'entend comme les Lapons à faire une soupe au riz : le potage et le renne de notre homme répondent à toutes les exigences — laponnes, et, ne vous en déplaise, c'est exquis, — un peu gras sans doute, mais juste assez pour alimenter la combustion animale, quand le thermomètre n'accuse que trois degrés centigrades comme aujourd'hui.

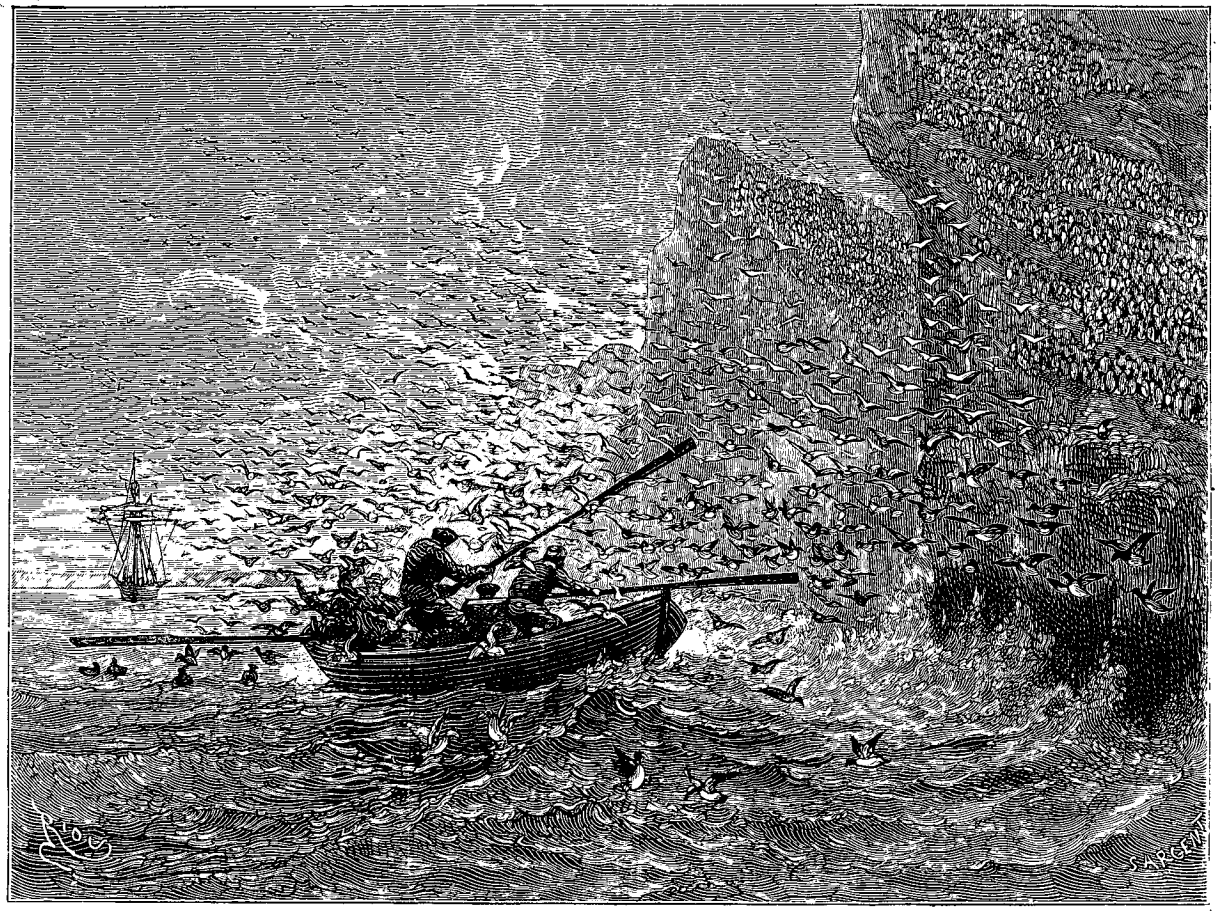
Le lendemain de bonne heure, nous sommes réveillés par le délicieux arome du moka préparé par nos hommes. Après une toilette et un déjeuner sommaires, chacun va battre les environs. Pour ma part, je suis le versant de la montagne qui s'élève au sud de la baie, afin d'y chercher des insectes; en soulevant les pierres du rivage, je découvre des araignées, des acarides et d'innombrables podures; plus loin, ce sont des mouches, des cousins, de grandes tipules, qui abondent surtout dans les endroits humides et près

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des petits étangs. Je longe ensuite les violents méandres d'une rivière dont les eaux impétueuses, après s'être longtemps heurtées avec force contre les parois abruptes de la montagne, se précipitent avec fracas dans la mer, blanche d'écume. Enfin, nous voici au sommet : un petit lac s'étend à nos pieds ; derrière nous, la mer immense, où s'envole une bande d'oies sauvages en poussant des cris discordants ; devant nous, des montagnes aux contours fortement dessinés sur l'horizon laissent échapper de leurs flancs escarpés de nombreux torrents qui serpentent dans la plaine.

A peine sommes-nous de retour que le *Pröven* lève l'ancre pour cingler vers le Matotchkin Shar, ce remarquable détroit qui divise la Nouvelle-Zemble en deux îles, l'une plus grande au nord, l'autre de beaucoup plus petite au sud. Aussitôt débarqués, le 7, nous entreprenons une longue excursion et le styrman, accompagné de Peder, tue dix rennes.

L'après-midi, le *Pröven* est assailli par une telle quantité de glaces flottantes venant de l'est que nous nous voyons menacés d'être entraînés avec elles. Sans perdre un instant, tout le monde s'arme de gaffes et autres engins, et, après mille efforts, le capitaine réussit à nous délivrer de ces funestes attaches. Toute la

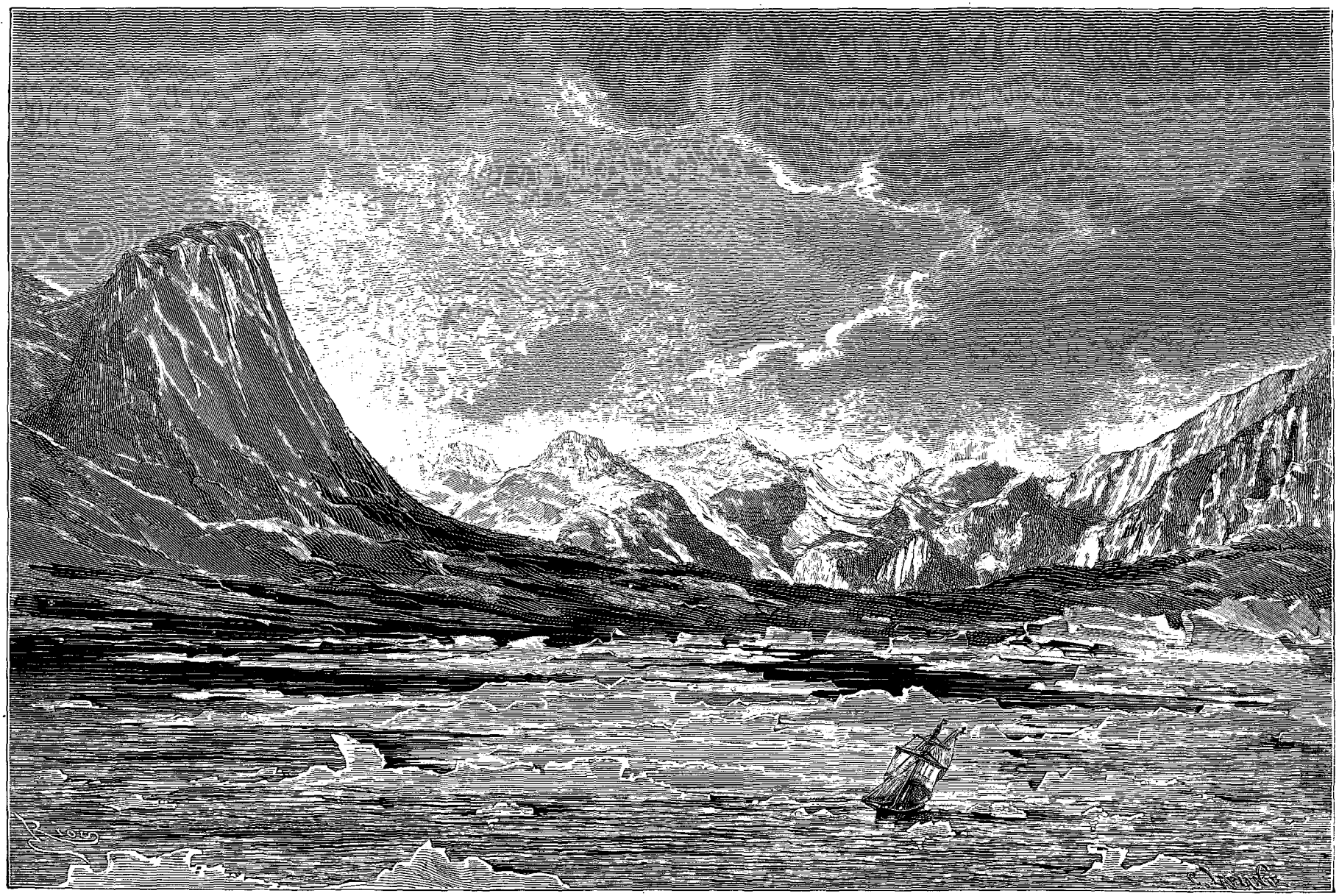


Les guillemots (voy. p. 186). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Théel.

nuit le *Pröven* joue une sorte de chassé-croisé avec ces traîtres glaçons, qui, en brisant nos câbles, nous eussent fait perdre nos ancres et errer çà et là au risque de donner contre le rivage ou sur un haut-fond. M. Nordenskiöld, auquel sa vieille expérience des régions arctiques inspire une extrême circonspection à l'égard des *drif-is*, commande la retraite : notre yacht va ancrer dans une anse située en face de notre précédent mouillage. Mes collègues les naturalistes vont à terre, me laissant seul à bord jusqu'au dîner ; je drague par vingt-cinq à cinquante mètres sur un fond de sable fin. La vie animale à cette profondeur se manifeste par des Foraminifères que nous recueillons en foule, puis par des coquillages, un petit échinoderme de la classe des Holothuries et une grande quantité de petites Ophiuries.

Le soir, je me livre en compagnie de MM. Kjellmann et Lundström, à la recherche des insectes. L'entrée du détroit est entourée de montagnes imposantes ; le sol, présentant la même formation schisteuse que nous avons déjà observée, ne recèle aucun fossile. Le magnifique eider du Groenland (*Somateria spectabilis*, L.), dont je tue un bel exemplaire, se montre en grandes troupes dans le Matotchkin ; toutefois les vieux mâles y sont rares. Mes lecteurs savent que cet eider — le *prakteider* des Suédois — n'appartient qu'aux mers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Vue prise dans le détroit de Matotchkin. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

polaires; on le rencontre au Groenland aussi bien qu'à l'île des Ours et au Spitzberg, mais pendant l'automne ou l'hiver, on le voit souvent avec l'eider moelleux (*Somateria mollissima*, L.) sur les côtes du Finnmark. Tous les œufs que nous avons recueillis à la Nouvelle-Zemble[1] appartiennent à cette dernière espèce qui, d'après Malmgren, est très-nombreuse sur la côte orientale du Spitzberg, où elle niche en grandes troupes; mais le nombre en diminue d'année en année, comme sur les côtes de la Scandinavie, faute d'une économie bien entendue. En effet, les navigateurs de la mer Glaciale, non contents de prendre les meilleures plumes que l'eider s'arrache pendant l'incubation pour en garnir son nid et y entretenir une douce chaleur, s'emparent aussi des œufs et détruisent par là toute espérance d'une récolte future. Au contraire, sur les côtes de la Norvége, en particulier dans la partie septentrionale, l'eider moelleux est presque devenu un oiseau domestique; les habitants des îles veillent avec le plus grand soin sur ces hôtes précieux, source constante de revenus considérables, et ne permettent à aucun étranger de visiter leurs îlots, lorsque les eiders y ont élu domicile. Grâce aux sages mesures des propriétaires pour régler la « récolte » du duvet et des œufs, les eiders se plaisent à revenir nicher aux mêmes endroits et s'y habituent si bien, qu'on peut approcher d'une couveuse et la caresser, sans qu'elle trahisse la moindre défiance.

Plusieurs jours d'été se succèdent avec une température de quinze degrés centigrades; un fort courant, allant tantôt à l'ouest, tantôt à l'est, selon le vent, le flux ou le reflux, traverse le Matotchkin, et de là accumule les glaces vers le *Pröven*, de sorte que nous devons encore une fois changer de place et aller au rivage opposé.

Du haut de son tonneau, la vigie annonce une voile en vue; c'est un bâtiment de pêche (*fangstjakt*), commandé par le capitaine Matthisen, de Hammerfest, qui ancre bientôt près de nous. Nous hissons le pavillon suédois pour le saluer : jamais le drapeau bleu et or n'avait flotté à la Nouvelle-Zemble. Sans tenir compte de nos observations, notre voisin se dirige vers le détroit dans l'espoir de s'y frayer un passage : le même jour il trouve une barrière impénétrable de glaces qui le force à renoncer à toute tentative de ce côté.

Le 12 juillet, MM. Nordenskiöld et Kjellman partent en chaloupe pour se rendre compte de l'état des glaces, tandis que M. Lundström, accompagné d'un fangstmän, fait l'ascension d'une montagne voisine, propice à des observations topographiques.

Le ciel est pur, le soleil brille, bref c'est un vrai temps d'été — le thermomètre oscille entre onze et douze degrés centigrades. Les montagnes, debout dans leur calme éternel, reflétchissent majestueusement leurs cimes étincelantes dans les eaux calmes et d'un bleu sombre. A huit heures du soir, cependant, le vent se déchaîne avec toute la furie de la tempête. La nuit se passe sans que nous revoyions M. Lundström : il ne revient avec son compagnon qu'à cinq heures du matin, exténué et mouillé jusqu'à la moelle des os. Il ne regrette pourtant pas sa course; la vue dont il a joui, à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, le récompense amplement de toutes ses peines.

Au sommet, dit-il, régnait la mort; seuls le mugissement de la tempête et le bruit saccadé de la pluie qui fouettait par intervalles les flancs escarpés de la montagne, venaient rompre ce lugubre silence. A l'intérieur du pays, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, ce n'étaient que monts et vallées, où apparaissaient de grands glaciers ou des fleuves gelés. Le Matotchkin ressemblait à un vaste ruban bleu, serpentant entre des montagnes qui tantôt dérobaient leurs cimes sous un voile de brume ou de pluie, tantôt s'inondaient des rayons jaune pâle du soleil de minuit.

En l'honneur de son ascension, M. Lundström éleva un *stenrös* (monceau de pierres) sur le sommet, et y déposa un thermomètre à *minima* avec une bouteille renfermant une adresse française. En redescendant, notre botaniste rencontra çà et là le pavot des montagnes (*Papaver nudicaule*), dont le fragile calice résiste aux attaques de l'orage et du froid; les renoncules, les polémoines et les oxytropis convertissaient les pentes inférieures en un vrai parterre.

La journée est la plus belle qu'on puisse imaginer; le soleil oblige le thermomètre à monter jusqu'à dix-sept degrés centigrades. Comme les glaces qui nous barrent le détroit ne semblent pas devoir lâcher prise de longtemps, nous rebroussons chemin vers la partie méridionale du Gaasland.

M. Nordenskiöld décide en effet d'essayer d'entrer dans la mer de Kara par une des passes du Sud. Quant à tenter de prendre la route du Nord, si fatale à une expédition précédente[1], il n'y faut pas songer : le capitaine norvégien que nous avons rencontré au Matotchkin nous informe que la mer est aussi prise au-dessus du détroit.

Le vent contraire, auquel succède une accalmie, nous permet de descendre tous à Skodde-Bay, qui se trouve immédiatement au sud-ouest du Matotchkin; M. Nordenskiöld y recueille une grande quantité de pétrifications jurassiques.

Dans la matinée du vendredi 16, par un brillant soleil et dix-sept degrés centigrades, nous ancrons au Gaaskap septentrional.

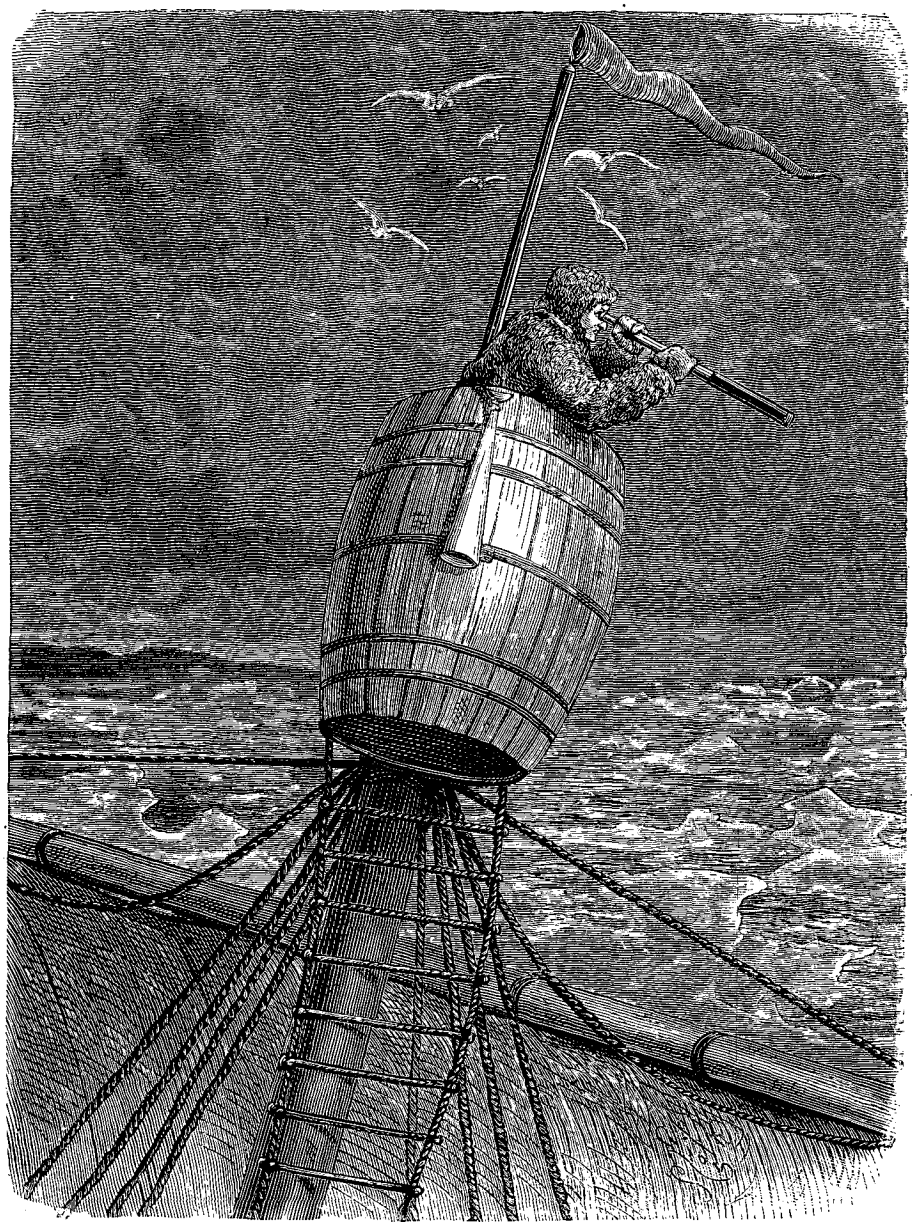
Le *Gaasland*, la *Terre des Oies*, ou, selon son nom russe, *Goucinaïa Zemlia*, est un pays absolument plat : on n'y voit pas le moindre relief, la moindre éminence; mais il est coupé d'un grand nombre de ruisseaux et de petits lacs. Ici fleurissent les plus jolies saxifrages, les polémoines, les renoncules, les dryas, etc. Des essaims d'insectes viennent butiner le suc caché dans les calices ou bourdonner au-dessus des

1. Ainsi qu'à Vaïgatch et dans la mer de Kara.

1. Celle de MM. Weyprecht et Payer (voy. l'*Année géographique* de 1872 et de 1875.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étangs. Les oiseaux sont nombreux ; à chaque instant on voit des échassiers prendre leur vol, soit par couples, soit par troupes bien ordonnées ; vient-on près d'un cours d'eau, on y rencontre des nichées de maubèches violettes (*Tringa maritima*, Brünn). Çà et là, dans les plaines basses semblables aux prairies, nous faisons lever une volée de petites maubèches (*Tringa minuta*, Leisl.), ou bien un couple de pluviers à collier (*Charadrius hiaticula*, L.), ou de tourne-pierre à collier (*Strepsilas interpres*, Linné). Dans le voisinage de monceaux de pierres ou d'assises des rochers au bord de la mer, gazouillent gaiement d'innombrables plectrophanes des neiges (*Plectrophanes nivalis*, L.) et l'alouette hausse-col (*Alauda alpestris*), planant dans les airs, fait entendre ses notes brèves mais mélodieuses. Sur les lacs frémissant au souffle de



Le tonneau de la vigie du *Prôven*. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

la brise, nous voyons se jouer les plongeons cat-marin dont la gorge d'un blanc éclatant resplendit de loin, et, de temps en temps, un cygne s'avance avec la grâce et la majesté qui conviennent au souverain de ces parages, tout en veillant à ce que nul ne trouble sa femelle qui couve près de là.

Le lendemain matin, au bord de la mer, j'abats deux oies sauvages (*Anser segetum*), très-communes ici, et Nils tue un cygne, tandis que je vais me baigner dans les eaux limpides d'une petite rivière voisine.

Le dimanche 18, quittant le Cap des Oies septentrional, nous cinglons dans la direction du sud, poussés par un vent favorable.

Entre onze heures et minuit, nous ancrons au Cap des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Oies méridional. Toutefois nous essuyons une formidable tempête avant de pouvoir toucher terre le mardi.

Le 20, Peder tue une jolie surnie harfang (*Strix nyctea*, L.). M. Lundström a la fortune de trouver le rarissime *Pleuropogon sabini*, qui se rencontre ici en telle abondance qu'il forme de véritables pelouses. M. Stuxberg prend quelques exemplaires de *Dytiscus*.

Les deux jours suivants, favorisés par un temps magnifique, nous nous trouvons dans le détroit de Kostin aux rivages plats, mais non sans attraits. Nous draguons par trente brasses. La mer, peu profonde sur la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, dépasse rarement quarante à cinquante brasses; ordinairement la sonde en accuse de vingt-cinq à trente.

23 *juillet*. — Malgré la pluie, nous explorons le pays. Les petits lacs foisonnent de truites, M. Nordenskiöld en prend avec un filet ; j'en ai tué une d'un coup de fusil et pris une seconde avec la main.

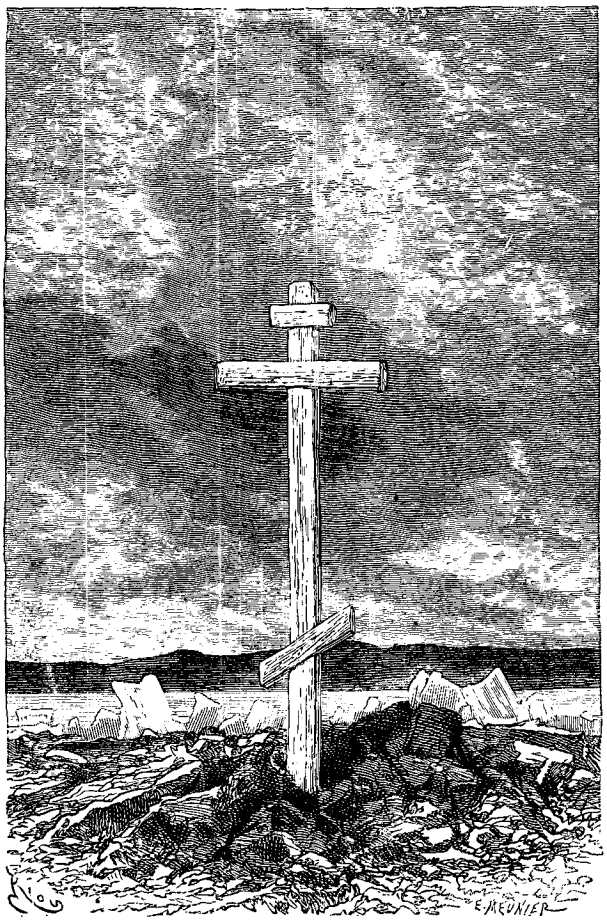
Le 24, nous levons l'ancre, et longeant le Mejdoucharski - ostrof des Russes ou l'*île entre les deux détroits*, nous traversons tout le Kostin Shar.

Le dimanche 25 s'annonce mal. Çà et là d'énormes glaçons s'acheminent de notre côté. Cependant nous avons le bonheur de les éviter et nous poursuivons notre route vers la porte de Kara, dans l'espoir de pénétrer par là dans la mer de l'Est. Hélas! l'accès en est complétement fermé par les glaces.

Nous continuons au sud vers le détroit de Yougor qui sépare l'île de Vaïgatch du continent. Un épais brouillard nous enveloppe pendant plusieurs heures; mais le 26, à midi, le temps s'éclaircit et nous permet de reconnaître Vaïgatch à notre gauche.

Sur une île près de notre route, des Samoïèdes ont dressé leurs tentes pyramidales. A la vue de notre yacht, ils se promènent de long en large comme des forcenés, visiblement désappointés : la tourmente les empêche de nous aborder.

Pour la première fois depuis que nous naviguons sur cette mer, le soleil ne se montre plus à minuit; lorsque nous louvoyons vers le sud, il disparaît complétement de notre horizon ; mais en remontant vers le nord, nous le revoyons dans tout son éclat. Il est d'un singulier effet d'avoir à contempler en quelques heures une dizaine de couchers et de levers du soleil....



Croix russe du cap Gribioni. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

Une nouvelle tempête du nord-ouest vient fondre sur nous. Le *Pröven* est obligé de jeter l'ancre juste au nord de la passe de Yougor, en face du cap Gribioni, à la pointe duquel nous apercevons une croix russe.

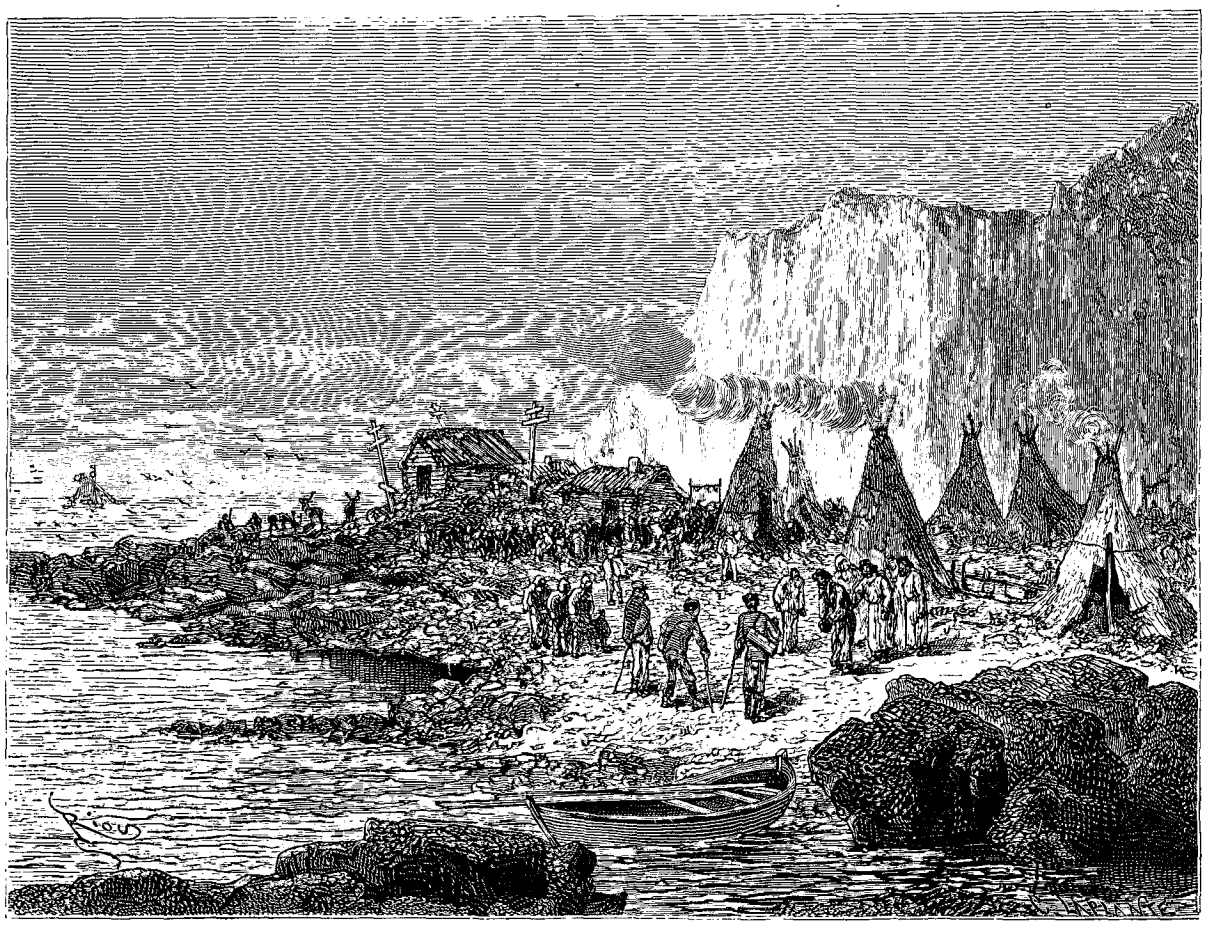
Notre situation n'est pas faite pour nous encourager à poursuivre notre itinéraire. Peut-être même devrions-nous renoncer de bon gré à notre entreprise?... Somme toute, l'expédition Nordenskiöld-Dickson pourrait s'estimer, grâce aux résultats acquis, plus heureuse que celles qui ont exploré ces parages avant elle. Cette tempête épouvantable, ce vent furieux ne viennent-ils pas juste à point accumuler les glaces de la mer de Kara à sa partie méridionale, tout près de nous, et nous en fermer l'entrée comme aux autres points d'où nous venons[1]?... *E pur si muove!*

Extrait et traduit par F. SCHULTHESS.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Notre raisonnement, juste en ses prémisses, n'était pas alors poussé à sa vraie conséquence : le vent du nord-est avait bien chassé les glaçons vers le sud dans la mer de Kara, mais plus au sud que Vaïgatch; ainsi, nous avons appris à notre retour que des *fangstmän* norvégiens, après avoir passé le détroit de Yougor peu avant nous, furent entraînés par la tempête et les glaces dans le golfe de Kara, où ils restèrent enfermés durant près de six semaines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr



Campement de Samoïèdes. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

EXPÉDITION POLAIRE SUÉDOISE,

SOUS LA DIRECTION DE M. LE PROFESSEUR A. E. NORDENSKIÖLD[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE (suite).

DE LA NOUVELLE-ZEMBLE AU YÉNISSEÏ,

PAR M. LE DOCTEUR HJALMAR THÉEL.

Le cap Gribioni. — Flore et faune. — Les Samoïèdes. — Appétit prodigieux. — Les traîneaux. — Caborova. — Jeux. — Petites filles samoïèdes. — Mariages. — L'église. — Les tentes. — Costumes. — Les trous de caresse. — Ivrognerie. — Un festin. — Caractère des Samoïèdes. — La foudre de Timan.

30 *juillet*. — Le soleil se lève radieux. Ses doux rayons viennent à point ranimer nos esprits abattus pendant ces derniers jours, et de bonne heure tout le monde est sur le pont pour contempler le spectacle grandiose qu'offre en ce moment le détroit de Yougor.

A l'horizon, l'astre du jour resplendit à travers des nuages de pourpre bordés d'or; à gauche, une brume légère s'élève lentement de l'unique chaîne de montagnes de Vaïgatch et semble s'en détacher à regret; les cimes peu élevées, que la glace et la neige recouvrent en plusieurs endroits, se baignent dans des flots de lumière, et l'océan, hier encore si tourmenté, n'of-

1. Suite. — Voy. p. 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

fre plus qu'une surface unie où vient se jouer une faible brise.

A droite, voici le continent — l'Europe! — et ce nom fait battre les cœurs en réveillant plus d'un souvenir de la patrie.

Cependant la voix du capitaine vient brusquement mettre un terme à notre rêverie; à son appel, nous nous hâtons de descendre dans le canot qui nous attend et nous débarquons au cap *Gribioni*.

A peine à terre, chacun se livre avec ardeur à ses occupations favorites; le marteau du géologue frappe à coups redoublés les rochers calcaires du rivage, pour les forcer à découvrir les trésors fossiles qu'ils recèlent depuis des milliers d'années; l'étage supérieur des terrains siluriens de la contrée récompense notre chef, en lui livrant de nombreux vestiges de trilobites à l'aspect bizarre, dont il fait ample provision.

Les botanistes s'engagent chacun de leur côté dans une longue course à l'intérieur du pays, où la végétation apparaît très-riche pour ces hautes régions. Le sol brille des plus vives couleurs : l'azur des polémoines, la pourpre du sainfoin et des polygones, l'or des renoncules, des saxifrages et du seneçon s'unissent à la cardamine et à la valériane blanche pour donner au paysage un aspect des plus riants; l'air est embaumé et, animés d'une ardeur nouvelle, nos amis Kjellman et Lundström emplissent jusqu'au bord et au delà leurs gigantesques boîtes.

Les zoologues vont, le fusil en bandoulière et le filet à la main, s'emparant de tout ce qui vit et se meut sur terre et dans la mer, où leur drague fait merveille. Les premières victimes de ma curiosité sont un gros bourdon et une phalène que suivent bientôt une grande quantité d'*harpalides* et des formes jeunes d'alouettes (*Alauda alpestris*), sans compter des moineaux dont une espèce est nouvelle pour Vaïgatch[1]; le bécasseau violet (*Tringa maritima*) et la *Tringa minuta* peuplent les marais, et les hauteurs sont couronnées de charmants pluviers.

En remontant l'île, on aperçoit çà et là des collines au vaste périmètre, mais qui ne paraissent pas avoir plus d'une centaine de mètres d'altitude : il est difficile d'ailleurs d'en apprécier la véritable hauteur, car les objets de comparaison font complétement défaut ici. Les versants de ces monticules sont couverts de *Rubus chamæmorus* (ronce faux-mûrier), qui portent çà et là des fleurs blanches ou même des baies encore vertes; nulle part on n'aperçoit de fruits qui aient atteint leur maturité et M. Lundström ne croit pas qu'ils puissent y parvenir. C'est regrettable, car ces mûres rendent de précieux services dans l'alimentation septentrionale; nous en avons nous-mêmes plusieurs tonneaux à bord, et outre qu'elles figurent souvent sur notre table, où nous estimons fort leur bon goût, elles nous servent en même temps d'excellent préservatif contre le scorbut. L'airelle des marais (*Myrtillus uliginosa*) et l'airelle rouge (*Vaccinium vitis idœa*), qui sont si appréciées des palais du Nord, apparaissent ici, mais bien modestement : comme elles arrivent à peine à dépasser le sol, on ne peut pas exiger qu'elles portent des fruits mûrs.

Un de nos botanistes a pourtant le bonheur de trouver *une* fleur de l'airelle rouge et il en augure que ces arbrisseaux peuvent bien fructifier, si la température du sol continue quelque temps à accuser + 30° centigrades, comme c'est le cas aujourd'hui (au soleil).

Au retour de mon exploration du fjord en son pourtour, je rencontre nos pêcheurs en train de dépecer un petit phoque de l'année dernière, qui va faire les honneurs de notre dîner, grâce à messire Töllöfsen, passé maître en l'art d'en faire des biftecks exquis — pour les régions polaires.

A cinq heures, nous nous retrouvons tous à bord du *Präven*, harassés et affamés.

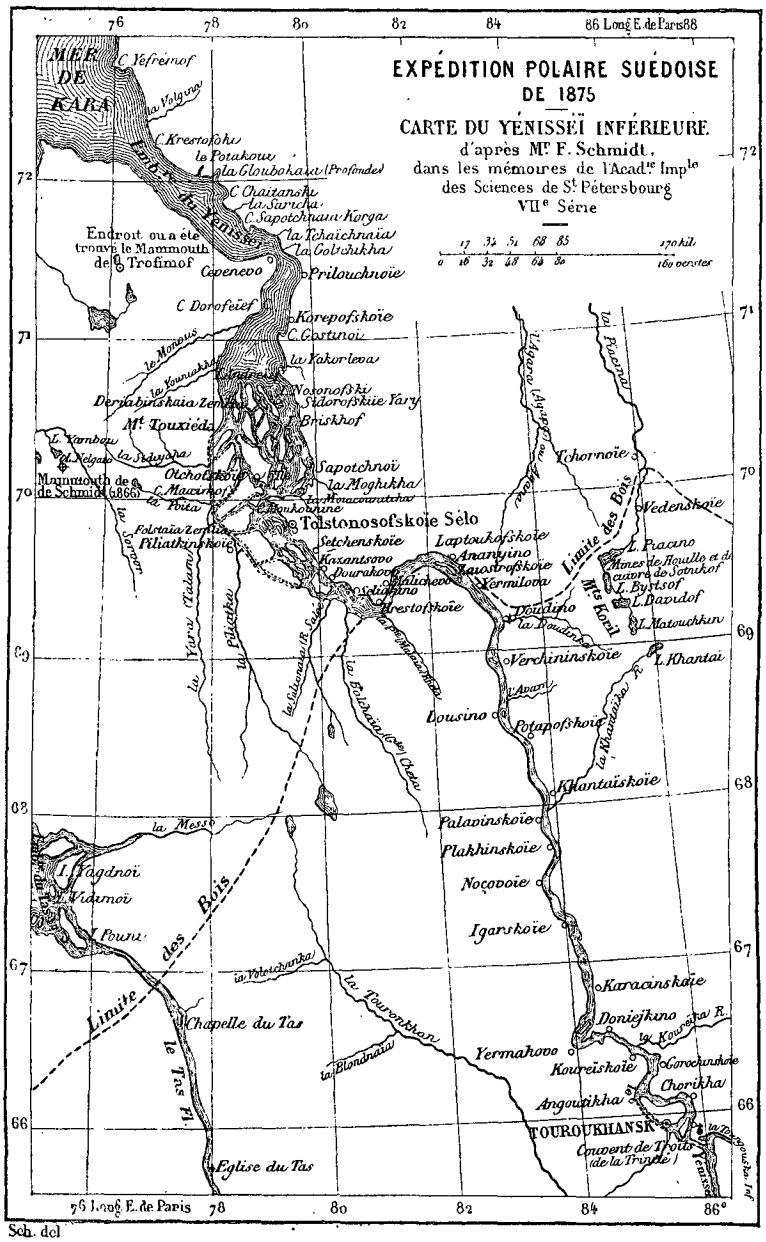
Après un frugal repas, nous nous disposons à aller prendre notre sieste accoutumée, lorsque le *gutten* (c'est ainsi qu'on appelle le *garçon* en norvégien) descend quatre à quatre l'escalier de la cabine et nous raconte, tout essoufflé, que des Samoïèdes sont en vue. En un clin d'œil nous sommes dans un canot, non sans avoir pris la précaution, indispensable quand on veut être bien reçu de ces indigènes, d'emporter un bidon d'eau-de-vie que nous fabriquons à la hâte avec de l'esprit-de-vin passablement étendu d'eau. Enfin nous voilà sur le rivage : deux Samoïèdes dans la fleur de l'âge, au teint d'un brun jaunâtre, nous y attendent, ainsi qu'un joli petit garçon, avec trois traîneaux attelés chacun de quatre rennes. Leurs chiens nous accueillent avec des aboiements qui n'ont rien de rassurant et les insulaires ne paraissent guère plus aimables; ils s'avancent toutefois avec force courbettes, et rejetant vivement en arrière leurs bonnets de phoque retenus par des cordons — c'est ainsi que saluent les Samoïèdes, — ils s'informent d'un ton qui trahit la méfiance dans quel dessein nous abordons leur île. M. Nordenskiöld — le seul d'entre nous qui parle russe — leur fait comprendre que nos intentions sont les plus pacifiques du monde. Alors ils expriment toute leur joie de n'avoir pas affaire à des marchands qui les grugent, disent-ils, et, grâce peut-être à la dive bouteille, ils nous font les plus vives démonstrations d'amitié, auxquelles nous ne savons guère répondre que par quelques mots russes appris tant bien que mal durant notre traversée. Nous entendons de reste qu'ils ont un grand désir de venir voir le *Präven* : aussi nous empressons-nous de les contenter.

Après qu'ils se sont bien rassasié la vue de tout ce qu'offre notre habitation flottante, nous leur faisons servir à dîner, très-curieux de savoir comment ils se tireront d'affaire en présence des chefs-d'œuvre de notre maître-queux; mais ils ne sont pas blasés : ils engouffrent avidement tout ce qui se trouve sur la table, sans se soucier de l'ordre du menu; les sardines

1. Le *Plectrophanes lapponica*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les confitures, le jambon et le chocolat disparaissent pêle-mêle avec les tartines de beurre, le rôti et le fromage. Plus on leur donne, plus ils veulent avoir. Ces Gargantuas ont une soif égale à leur voracité, et comme la bière ne fait pas leur compte, ils ingurgitent l'eau-de-vie que nous continuons de fabriquer à leur intention ; mais tandis que les vieux se confondent en remercîments et s'inclinent à chaque rasade, le petit garçon, qui n'est pas encore habitué apparemment à tant de cérémonies, vide sans façon les verres de toute la société, sans paraître en éprouver le moindre mal, et ils continuent tous trois à se gorger pour la faim, pour la soif présente et à venir.



Quand ils n'ont plus rien dans leurs carafons, — le petit n'a reçu qu'une demi-ration, — nos hôtes manifestent l'intention de retourner à terre ; nous les accompagnons, et, aussitôt débarqués, nous montrant leurs attelages de rennes avec une sorte de fierté qui ne leur messied pas, ils nous invitent à y prendre place avec eux. Ces traîneaux, dont les Samoïèdes se servent hiver comme été, sont hauts et très-légers.

A peine assis, nous dévorons l'espace : cailloux, mares, mottes de gazon, montées ou descentes, rien n'arrête notre course vertigineuse. Notre admiration ravit nos conducteurs et, excitant leurs bêtes de la voix et de la main en les frappant d'un petit coup à droite ou à gauche avec un bâton de trois mètres, ils nous entraînent avec la rapidité de l'éclair : des chevaux ne sauraient les surpasser en vitesse. Ils nous ramènent sur la plage, puis, nous saluant d'un petit air de satisfaction comme pour nous dire qu'ils ne se croient pas au-dessous de nous, ils reprennent leurs traîneaux et disparaissent dans la direction du nord, où ils ont leurs tentes.

L'après-midi du 31 juillet, le *Präven* se remet à la voile et pénètre plus avant dans le détroit de Yougor qui, à la joie générale, se trouve parfaitement libre de glaces. Le soir, désirant explorer le pays, nous jetons l'ancre tout près de Caborova, station de Samoïèdes qui est située sur le continent un peu avant dans le détroit.

Ce « village » se compose de cinq ou six tentes coniques et de quelques cabanes en bois qui rappellent assez celles des pêcheurs des côtes normandes ; une croix grecque surmontant le toit d'une masure et d'autres plantées à l'entrée nous indiquent une église orthodoxe.

MM. Nordenskiöld et Lundström descendent à terre, car nous apercevons sur la plage nombre d'hommes et de femmes qui, malgré l'heure avancée, n'ont pas encore regagné leurs pénates. La curiosité ne paraît pas être le défaut des filles d'Ève de ce pays-là ; nos amis ne sont pas encore débarqués que nous voyons « ces dames », effarouchées comme des biches, se sauver dans leurs tentes.

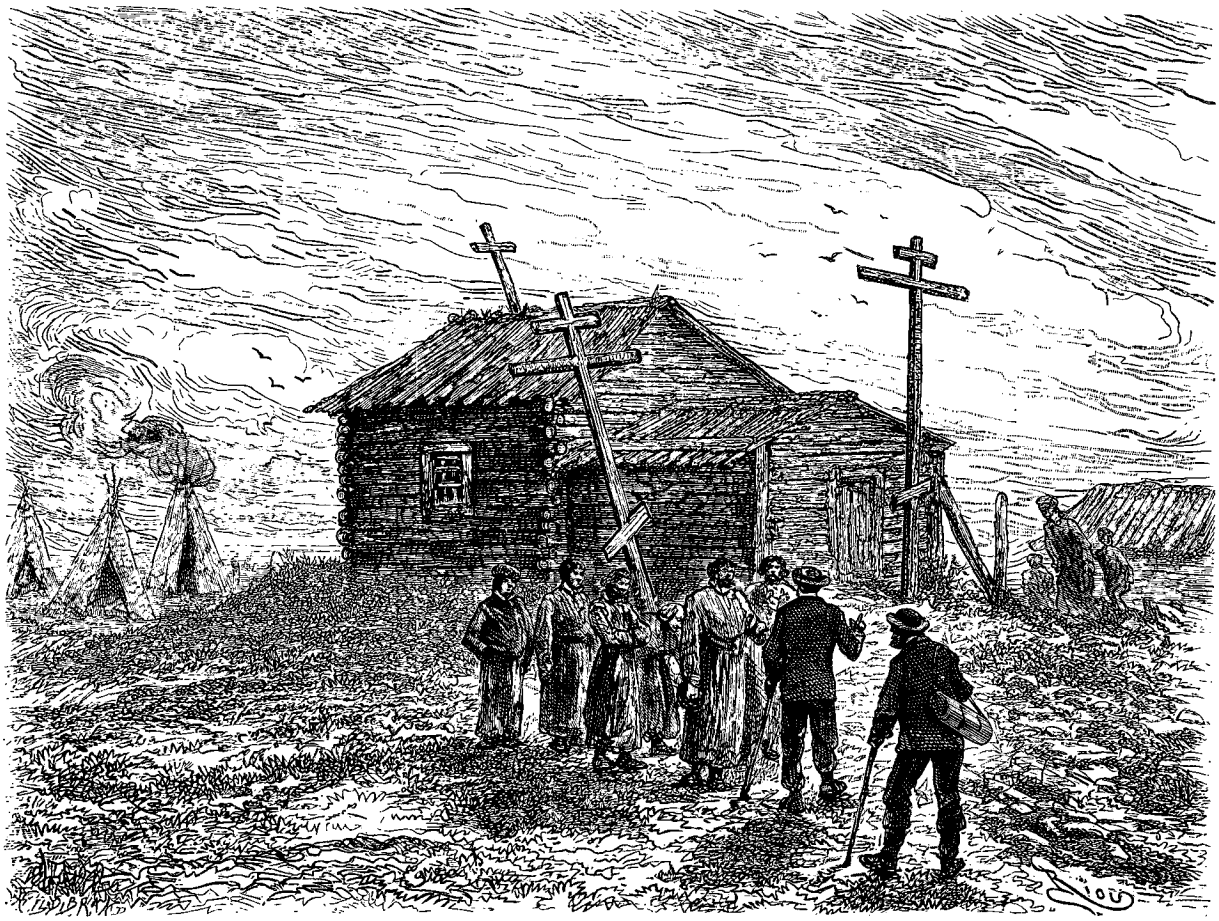
Les hommes semblent tellement absorbés par les jeux champêtres auxquels ils sont livrés en ce moment qu'ils ne prêtent guère attention aux nouveaux arrivants. Un de ces jeux consiste en ceci : une vingtaine de personnes forment un grand rond, au centre duquel se trouve un petit anneau de fer ; les joueurs se pas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent de main en main une pique de même métal et la lancent à tour de rôle dans l'anneau. Dès que l'un d'eux réussit à y planter verticalement la pointe de son arme, tous les autres poussent d'éclatants cris de joie, jusqu'à ce que l'un d'eux recommence à essayer son adresse. Un autre jeu ne paraît pas moins divertir un groupe voisin : des espèces de quilles sont superposées et chacun des joueurs s'efforce de les abattre à l'aide d'un bâton qu'il jette avec force, en se plaçant à une distance déterminée.

La station est formée de Samoïèdes et de Russes venus de ce qu'ils appellent *Balchaïa Zemlia* (la Grande Terre), ou, dans la langue samoïède, *Aarka Ja*, ce qui a le même sens : c'est la région comprise entre l'Oural et la Petchora et désignée ordinairement sur les cartes russes sous le nom de *Tundra Balchezemelskaïa;* par opposition, les indigènes nomment *Njude Ja* (Petite Terre) la *tundra*[1] située à l'ouest du fleuve.

Les Russes sont on ne peut plus aimables et prévenants ; ils invitent gracieusement les étrangers à entrer dans leurs demeures, dont le bois flotté que la mer dépose en abondance sur la grève fait seul tous les frais. On sait avec quelle habileté le *moujik* manie



L'église de Caborova. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

la hache ; ici il n'a pas été au-dessous de sa réputation.

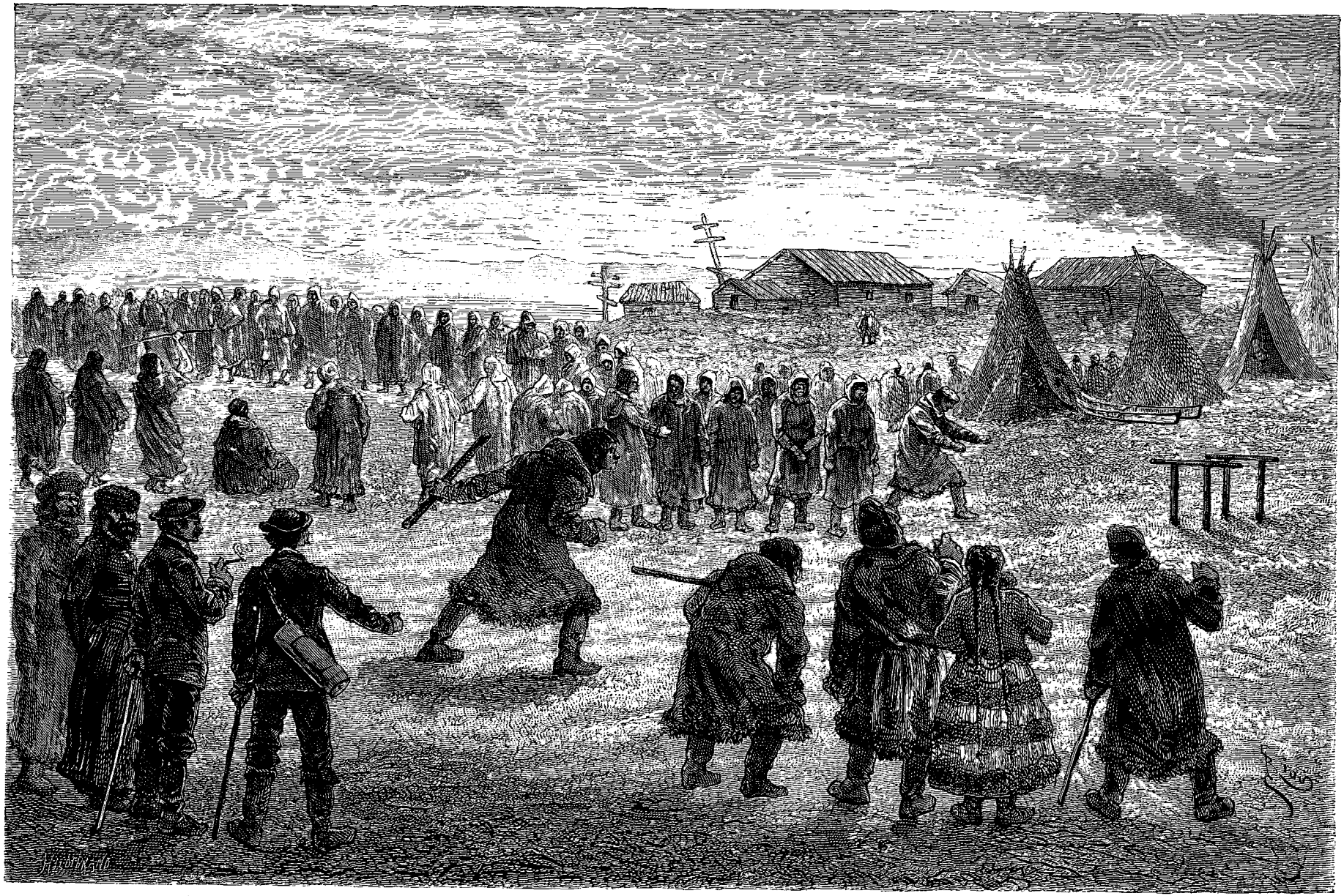
Les *izbas* (cabanes) sont très-basses et l'intérieur en est des plus modestes : des lits de camp de chaque côté, des bancs et une table en forment l'ameublement. Sur la table boiteuse trône une bouilloire et bientôt vous croyez rêver lorsque, dans ce lieu voisin du pôle, un thé délicieux vous est servi — du vrai thé de caravane, s'il vous plaît — dans des tasses de porcelaine de Chine. Je sais plus d'un Occidental qui n'est pas habitué à un pareil luxe.

La conversation va bientôt son train ; c'est plaisir que de suivre sur ces visages intelligents l'intérêt croissant qu'ils témoignent en écoutant M. Nordenskiöld leur rendant compte du voyage, de son but et de ses conséquences pour l'avenir réservé à leur pays, si le succès couronne notre entreprise. Ils ne tarissent pas en éloges, mêlés d'exclamations et de gestes de surprise, d'admiration ; bref, devançant les temps et les changements qu'ils peuvent amener, nos Russes saluent en notre illustre chef un bienfaiteur, un libérateur!

MM. Nordenskiöld et Lundström, rentrés à bord, croient pouvoir goûter quelque repos ; mais ils ont compté sans leurs hôtes : une file de bateaux chargés d'indigènes les suit bientôt. Le pont du *Pröven* est

1. Sorte de steppe où abondent les mousses et les lichens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Samoïèdes de Caborova : Les jeux. — Dessin de Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

submergé, car, outre les dix-sept personnes composant l'expédition, une vingtaine de Samoïèdes l'envahissent et l'animent d'une vie inaccoutumée durant toute la nuit. Un certain nombre de Russes les accompagnent, et ces hommes à la haute stature, bien bâtis, à la figure joviale, franche, éveillée, qu'encadrent des cheveux châtains ou noirs avec la raie au milieu de la tête, font un singulier contraste à côté de ces petits Samoïèdes au teint jaune-brun, aux joues larges et aux lèvres épaisses, au nez aplati qui continue en ligne droite un front bas, aux narines dilatées, à la barbe rare et des cheveux noirs comme du jais.

Le plus grand nombre des Samoïèdes offre des pelleteries et désire les troquer contre de l'eau-de-vie: « *Daï votkou i vozmi vcio!* » (donne de l'eau-de-vie et prends tout!), disent-ils en s'aidant du russe, et ce sont des courbettes, et des coups de bonnet à la mode du pays, et des *bârine* (maître) ou des *bâtiouhcka* (petit père) longs comme le bras! Ou bien, s'ils ont envie d'un objet, ils mettent la main dessus et de l'autre nous désignant les objets qu'ils veulent échanger, ils s'écrient : *troc om troc*. Je ne sais à quelle langue cela appartient; en tout cas, c'est l'équivalent parfait du français *troc pour troc*.

Quelques-uns d'entre eux amènent leurs enfants — jamais leurs femmes : celles-ci sont d'une condition trop inférieure au point de vue samoïède. Mais nous avons l'avantage de posséder au milieu de nous, grâces à son âge, une petite beauté de cinq ans, répondant au nom d'Anna; nous avons beau lui offrir des bonbons et d'autres friandises, rien ne lui plaît plus — depuis qu'elle contemple ses traits dans le miroir dont on vient de lui faire cadeau. La coquetterie n'a pas de latitude.

Une petite figure rondelette, aux grosses joues, roses ainsi que les lèvres, le front blanc encadré de boucles noires et des petits yeux d'ébène, voilà les traits distinctifs d'une Vénus samoïède. Une chanson populaire chez eux vante une jeune fille « pour ses petits yeux, son large visage dont la rougeur ressemble à l'aurore qui précède la tourmente, son nez droit et — point important — sa singulière démarche, les pieds écartés en dehors. »

A l'âge de treize ans, ces jeunes filles sont mariées, c'est-à-dire vendues pour un prix longuement débattu entre leurs parents et le chargé de pouvoirs du prétendant; car celui-ci ne paraît pas avant que « l'affaire » soit conclue. Si le nombre de rennes qu'il offre en échange de l'objet convoité satisfait les vendeurs, on consacre l'union par des réjouissances de plusieurs jours, à la suite desquelles les nouveaux époux vont planter leur tente dans la contrée de leur choix.

Après quelques heures d'un sommeil à chaque instant troublé, incapables de goûter un repos suffisant, nous montons en canot pour étudier les naturels chez eux et j'emporte cette fois l'appareil photographique. Le soleil brille, la chaleur est accablante, tout au moins pour des gens habillés de laine comme nous le sommes de pied en cap.

Le courant d'une onde pure exerce tant d'attraits que nous ne pouvons pas laisser échapper l'occasion d'y prendre nos ébats. La température de l'eau s'élève à douze degrés centigrades. Après ce bain rafraîchissant, les Russes viennent nous reprendre pour nous conduire vers la maison de bois, surmontée de la croix grecque, que nous avions aperçue du *Prôven*. « *Vot nash tserkof!* » (voilà notre église!) s'écrient-ils en se signant pieusement.

Dès que nous traversons le vestibule qui forme le parvis et que nous franchissons le seuil du sanctuaire, nous ne sommes pas peu surpris d'y trouver, comme dans d'autres églises grecques, cinq ou six belles images plaquées d'or ou d'argent représentant la sainte Vierge et l'enfant Jésus, saint Nicolas (que les Samoïèdes idolâtres adorent comme un dieu sous le nom de Mikola) et d'autres, ainsi que six lampes et un encensoir, enfin tout ce qui est nécessaire au culte du rite orthodoxe; comme d'ordinaire, on n'y voit ni chaire ni siéges. L'office ne s'y célèbre qu'une fois par an, car le pope demeure très-loin et dessert une vaste paroisse, sinon un nombreux troupeau; aussi lui faut-il parcourir bien des kilomètres, le bâton à la main ou en traîneau, pour faire participer toutes ses ouailles aux bienfaits de la religion.

Au sortir de l'église, nous allons rendre visite aux Samoïèdes. Leurs tentes, qui abritent ordinairement deux familles chacune, sont formées d'écorces de bouleau recouvrant des perches, sauf l'entrée qui est faite de peaux qu'on soulève pour pénétrer à l'intérieur. Au milieu se trouve l'âtre dont la fumée s'échappe par une ouverture réservée à dessein dans le haut; un chaudron, suspendu à une crémaillère que supporte un bâton horizontal, mijote sur le feu, et, des deux côtés, des fourrures étendues sur le sol représentent à la fois les siéges pour le jour et la couche pour la nuit. En cela les Samoïèdes ne diffèrent pas sensiblement des Lapons, avec lesquels d'ailleurs leurs traits offrent une ressemblance frappante.

Les femmes sont accroupies, occupées à surveiller leur marmite, à raccommoder des pelisses ou à jouer avec les enfants, auxquels pères et mères semblent vouer une tendre affection.

Les hommes sont vêtus d'une façon très-simple, mais parfaitement conforme aux exigences de ces hautes régions; d'ordinaire leur unique vêtement se compose d'une *malitsa*, c'est-à-dire d'une pelisse dont la peau de renne est tournée vers le corps comme les touloupes russes, et sans autre garniture à l'extérieur qu'une bordure de peau de chien; la plupart du temps, les manches sont ballantes, car on préfère, pour avoir plus chaud, paraît-il, rentrer les bras sous la fourrure même. Sur la tête, ils portent un bonnet qui est en peau de phoque, ainsi que les espèces de bottes qui leur couvrent le pied jusqu'à mi-jambe; mais, comme je l'ai déjà fait observer, la coiffure par derrière a des cordons, afin de la retenir lorsque les Samoïèdes se découvrent en manière de salutation, c'est-à-dire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnent un coup à leur bonnet et le font retomber sur le dos.

On comprend que ce vêtement, qu'ils portent en toute saison, ne brille pas toujours par la propreté ; il laisse voir aussi des solutions de continuité qui nous fournissent l'occasion d'assister à un singulier divertissement. Ainsi nous voyons un Samoïède se glisser furtivement derrière un autre et tout doucement lui fourrer le doigt dans un des trous que présente la malitsa — ordinairement dans les coutures de l'épaule, et ensuite chatouiller amicalement son camarade sur le vif. Celui-ci bondit en riant à gorge déployée et cherche à son tour à attraper quelqu'un. Non-seulement les enfants, — dit M. Lundström de qui je tiens le fait, — mais même les grandes personnes des deux sexes présentent de ces *trous de caresse*, comme il les appelle, et donnent lieu aux mêmes plaisanteries.

Les femmes se distinguent par un costume plus recherché. Il se compose habituellement d'une petite jaquette de peau de renne, serrée à la taille, et s'élargit ensuite en forme de jupe pour se terminer aux genoux et même plus bas par une bordure de peau de chien très-touffue ; quelques-unes portent des espèces de volants en peau de phoque ou d'ours et un col replié, également en fourrure, qui se ferme sur la poitrine : c'est à peu près le boa de nos aimables frileuses du Sud. Leurs pieds mignons se perdent dans des babouches peu gracieuses en peau de renne, que prolongent de grandes guêtres fournies par le même animal.

La mode est venue ajouter certains colifichets à ce vêtement indispensable dans les contrées polaires, et les élégantes cousent tant de bleu, de rouge et de jaune sur leur pelisse, qu'il est impossible de les confondre avec les animaux dont elles portent la fourrure. Ce qu'il y a d'étrange dans leur parure, mais non de choquant, ce sont leurs cheveux, qu'elles tressent en deux larges nattes tombant parfois jusqu'aux talons et qu'elles nouent de rubans d'un rouge vif, en les garnissant de verroterie bleue, de boutons, d'anneaux ou de chaînes en cuivre jaune qui se mettent à tinter au moindre mouvement de la propriétaire.

Je demande aux Caboroviens l'honneur de conserver d'eux un souvenir durable, en fixant leurs traits à l'aide du soleil ; mais ce n'est pas chose aisée, car ils n'ont guère confiance dans ce mystérieux engin, et dès qu'ils voient le photographe disparaître sous le voile noir pour orienter son objectif, ils se sentent mal à l'aise et détalent lestement, surtout les femmes, qui fuient dans leurs tentes (voy. p. 215).

A midi nous nous retrouvons tous à bord. Après le dîner, MM. Nordenskiöld, Lundström et Stuxberg profitent du beau temps pour aller dresser leur tente sur les bords de l'île de Vaïgatch.

De mon côté, dès que j'ai rangé et classé les trouvailles zoologiques de la matinée, je m'embarque avec le capitaine et le second, et nous nous rendons derechef chez les Samoïèdes.

Le village présente un aspect des plus animés : partout autour des tentes on ne voit que des traîneaux près desquels broutent paisiblement des rennes. On vient en effet d'arriver de la Petchora, dont j'ai parlé, pour une sorte de marché, me semble-t-il, car on a amené une foule de marchandises de toutes sortes. Hélas ! la grande majorité de la colonie est littéralement plongée dans la pire des ivresse ; le fléau de tant de contrées n'a pas épargné ces hautes régions : on a débité et consommé des tonnelets d'eau-de-vie.

C'est un spectacle navrant dans la plupart des tentes où nous entrons ; les uns gisent sur le sol, et les autres, se levant à notre approche, s'avancent en titubant, nous saisissent les mains, les baisent (pour me servir d'un mot poli) et s'inclinent jusqu'à terre, en nous invitant à prendre place avec dix ou douze de leurs amis. Les femmes ont pris part à l'orgie générale et perdu toute retenue. Je renonce à décrire les scènes rebutantes qui frappent nos regards ; quittons ces malheureux et laissons-les continuer le vacarme effroyable qu'ils font sous prétexte de conversation. Suivons ce Russe qui vient nous chercher en nous disant à voix basse, d'un petit air goguenard, de laisser là ces *pianes* (hommes ivres). A peine dehors, il nous indique un traîneau attelé de quatre rennes magnifiquement enharnachés et il se met à faire une singulière pantomime, tout en riant aux éclats par intervalles : je comprends seulement qu'il m'invite à monter, je le suis volontiers, mes compagnons en font autant et en un clin d'œil nous sommes lancés au triple galop sur la plaine du voisinage : nous volons comme un trait. *Kharacho ! — Atlîtchno ! — Ani vcié piani, éti douraki*[1] *! — Da, da*, lui répondons-nous en faisant chorus. Tout à coup éclate derrière nous une tempête de cris et de vociférations ; ce sont les Samoïèdes qui s'élancent furieux dans leurs traîneaux ; les voilà à nos trousses. — *Stoï*, dis-je au Russe ; il arrête et une vive querelle surgit ; on se montre les poings et nous comprenons, mais un peu tard, que notre aimable compagnon s'est donné le plaisir de nous conduire aux dépens d'autrui : il ne possède pas de traîneau lui-même. La dispute prend mauvaise tournure, et comme nous n'en pouvons mais, nous voulons retirer notre épingle du jeu ; les forcenés se calment alors, s'inclinent profondément en protestant de leur amitié et nous font entendre qu'ils n'en veulent qu'à ce pelé, à ce galeux d'où leur vient tout leur mal.

C'est dans la façon de procéder à leurs repas que les Samoïèdes révèlent vraiment leurs instincts sauvages, du moins quand il s'agit de ces occasions où ils font un festin. Voici comment cela se passe. L'amphitryon réunit ses invités en plein air et fait amener un magnifique renne. D'un léger coup de hache au front, il l'abat sur le sol, puis il lui enfonce un couteau au cœur et lui enlève le larynx. Alors une lutte s'élève entre les assistants pour savoir qui aura ce larynx ; celui qui réussit à s'en rendre maître, le mange tel

1. C'est bien ! — C'est parfait ! — Ils sont tous gris, ces imbéciles ! — Oui, oui.

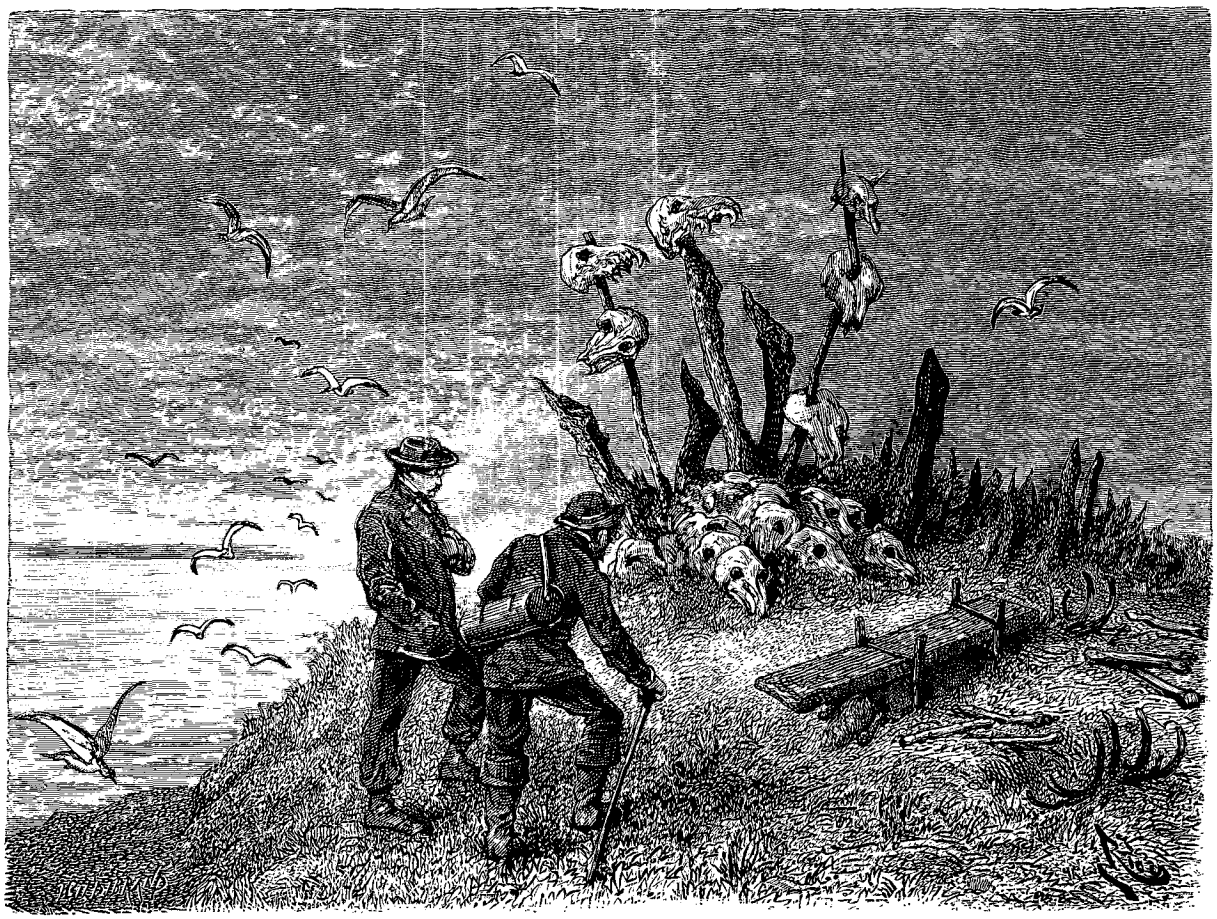
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quel et sur place. Après quoi on dépèce le renne, on vide les entrailles, ce qui n'est pas mangeable est rejeté, et l'animal est placé et maintenu sur le dos au moyen d'étais : il offre l'aspect d'un grand plat oblong, où le foie et autres délicatesses nagent dans une masse de sang. Les convives s'approchent un coutelas à la main, se coupent des tranches de viande toute chaude, les trempent dans le sang, puis les portent d'une main à la bouche ; ils en mâchent une partie en tenant la tête relevée en arrière et retrempent le reste dans le sang pour continuer le même manége jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à dévorer.

Le sang découle sur le menton, et du menton sur le cou. Le foie et les poumons sont gardés pour le dessert.

Une fois ce barbare repas achevé, on rentre dans les tentes pour manger de la viande cuite à demi dans une marmite. Pendant ce temps, quelques jeunes filles chantent parfois des chansons populaires : la forme poétique en est belle peut-être, mais la mélodie rappelle fort la musique des grenouilles.

Habitués à vivre dans de vastes contrées où ils doivent lutter contre une nature marâtre, éloignés d'ordinaire de tout contact humain et exposés à des périls sans cesse renaissants, les Samoïèdes se font tous une sombre idée de la vie. La nuit qui les enveloppe comme



Idoles samoïèdes (voy. p. 202). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Lundström.

un linceul pendant quatre ou cinq mois, imprime à leur âme je ne sais quoi de farouche qui se reflète sur leur visage et vous glace au premier aspect. « Si les Samoïèdes, dit l'illustre Finlandais Castrén, étaient animés de passions violentes, ils seraient certainement, comme on le croit, l'un des peuples les plus sauvages de notre globe. Mais la Providence a permis qu'ils pussent considérer la plupart des événements avec une indifférence absolue. »

Lents à penser, ils ont cependant le mérite d'être persévérants dans l'exécution. Si on a le bonheur de ne pas leur déplaire et qu'ils soient bien convaincus de vos bonnes intentions, ils vous accueillent à bras ouverts, mais sans rien sacrifier de leurs aises.

Il faut le dire à leur honneur, une qualité vient atténuer en partie les défauts de cette race : c'est leur charité. Ces sauvages, luttant contre la misère, ne possédant qu'une vague notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste, cherchant souvent par la ruse, la violence ou la tromperie à acquérir le bien de leur ennemi, — ces mêmes gens, en revanche, sont prêts à partager leur dernière bouchée avec leurs amis, et l'on en voit souvent se priver du nécessaire pour secourir les orphelins ou les pauvres de leur tribu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

En traineau chez les Samoïedes de Caborova (voy .p. 199). — Dessin de Riou, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'aime à penser que l'expédition polaire suédoise de 1875 n'aura pas été inutile à ce pauvre peuple, car, grâce à la voie nouvelle, il sera plus facile d'entrer en contact avec ces lointaines populations et de les faire jouir enfin, mieux qu'il n'a été possible jusqu'à présent, des bienfaits de notre civilisation.

Les morses. — Yalmal. — Idoles samoïèdes. — L'île Blanche. — Embouchure du Yénisséï. — Joie des naturalistes. — Les courants. — Phoques attirés par la musique. — Un port nouveau. — Le passage du nord-est est assuré.

En quittant le *Pröven* pour camper sous la tente un peu plus avant dans le détroit de Yougor, M. Nordenskiöld avait donné l'ordre d'aller le rejoindre aussitôt que nous serions prêts à bord. N'ayant plus rien à apprendre à *Caborova*, nous profitons d'une faible brise et d'un fort courant du sud-ouest pour aller reprendre notre chef et ses compagnons.

Le détroit est bientôt traversé et nous naviguons enfin dans la mer de Kara, entièrement libre de glaces!

On met le cap sur la partie moyenne de la presqu'île qui s'avance dans la mer de Kara à l'ouest de l'Ob et que les Samoïèdes appellent *Yalmal*.

En somme, la *Karskoïe More*, comme disent les Russes, nous a d'abord mal accueillis: elle était singulièrement agitée; le ciel était toujours couvert; une pluie battante, accompagnée des grondements du tonnerre, nous avait dès l'abord trempés jusqu'à la moelle des os. Il semblait qu'il fallût subir une sorte d'épreuve pour être initiés aux mystères de cet *Eiskeller* (glacière), comme on appelait autrefois cette mer inhospitalière, — mystères que trois siècles ont essayé, mais toujours en vain, de pénétrer.

Enfin, le 8, le voile se déchire, les nuages disparaissent comme par enchantement et l'astre géant nous salue, en nous prodiguant ses plus doux rayons: notre traversée se poursuit avec un charme sans pareil et nous croyons plutôt voguer sur les flots bleus de la Méditerranée qu'au nord du cercle polaire.

Dans la matinée du 8, nous entendons, à l'arrière du *Pröven*, un bruit étrange qui tient du mugissement et de l'aboiement: ce sont des morses (*Rosmarus arcticus*, Pallas). Ils ont pour nous tout le charme de la nouveauté et nous ne nous lassons pas de les admirer, alors qu'ils prennent leurs ébats, se soulevant parfois comme pour se redresser et faire resplendir au soleil leurs défenses d'ivoire, puis plongeant tout à coup pour reparaître à quelque distance à la surface de l'eau qu'ils agitent autour d'eux. Çà et là on voit une mère nager avec son petit sur le dos.

Le nombre des morses diminue de jour en jour d'une manière effrayante, par suite de la guerre d'extermination que depuis bien des années on a entreprise contre eux. Actuellement ils se rencontrent encore, à peu d'exceptions près, dans les mers polaires, dans le voisinage des côtes ou des glaces, mais surtout dans les régions voisines du détroit de Béring, au nord-ouest et au nord-est de l'Amérique, où ils constituent le principal aliment des Esquimaux — et enfin au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble.

Dans l'après-midi du même jour, la vigie annonce la terre: c'est Yalmal, la presqu'île des Samoïèdes. MM. Nordenskiöld, Lundström et Stuxberg descendent à terre, près du cap Golovin. La contrée offre aux regards un vaste pays plat, où l'on ne rencontre que de l'argile et du sable blanc, sans la moindre pierre. Une rivière et quelques ruisseaux serpentent dans la plaine entre des collines de sable, couvertes d'un vert gazon. Aucune fleur ne rachète la monotonie de cette végétation.

Nos amis observent sur le rivage des traces de traîneaux samoïèdes et des empreintes de pas humains; suivant cette piste, ils arrivent bientôt à un tertre de sable où ils découvrent, entassés par monceaux, des ossements de morses, de rennes et autres animaux, ainsi qu'une cinquantaine de crânes d'ours, dont quelques-uns sont tout récents. Au milieu de ces débris, ils aperçoivent six ou sept images grossièrement taillées dans le bois flotté et hautes de cinquante à soixante centimètres environ; la bouche, le nez, les yeux et le cœur — si tant est qu'on les puisse bien distinguer — en sont couverts de sang tout nouvellement répandu. Ce sont des idoles samoïèdes, et certes il faut l'imagination d'un sauvage pour y voir quelque chose de divin. A côté de cet autel, se dressent deux bâtons auxquels sont accrochés des crânes d'ours et de renne, également ensanglantés. Les restes d'un feu éteint et des os fraîchement rongés qui gisent sur le sol indiquent évidemment qu'un repas vient d'avoir lieu en cet endroit, à l'occasion de quelqu'un des sacrifices que les Samoïèdes ont coutume de célébrer pour honorer leurs dieux.

Vers les dix heures du soir, ces messieurs nous rejoignent, et, naviguant vers le nord-est, nous doublons l'île Blanche, *Bjélo-Ostrof*, comme l'appellent les Russes. Des glaçons commencent à se montrer çà et là et nous permettent de renouveler notre provision d'eau fraîche.

Le 12 août, nous nous trouvons par 75° 31′ latitude nord et 79° 30′ longitude est de Greenwich, devant de vastes champs de glace qui semblent nous jeter au visage le fameux *Tú n'iras pas plus loin!* Le *Pröven* suit le bord de ces masses impénétrables en cinglant vers l'est; mais le lendemain, à notre réveil, nous apercevons que, malgré l'ordre exprès de notre chef, on a gouverné droit sur les glaces, et nous voilà entourés d'énormes glaçons flottants. Pour comble de difficultés une violente tempête éclate, je dirai presque un ouragan. Enfin notre brave capitaine réussit à nous faire sortir de cette situation critique, mais c'est pour tomber de Charybde en Scylla. Nous nous retrouvons au large, le vent continue à souffler avec violence, de puissantes lames s'acharnent contre notre navire qui a cargué toutes ses voiles. Jamais la fragilité de l'existence ne m'est apparue avec une plus poignante vérité que dans ce moment solennel. Bien que tous soient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fermes devant le danger imminent, notre esprit voit involontairement défiler sous un jour sinistre la longue série des expéditions que, depuis plus de trois cents ans, de grandes puissances maritimes ont envoyées à la découverte de ce redoutable passage du nord-est, et qui toutes ont vu cette mer de Kara leur opposer un insurmontable obstacle !

Enfin, Dieu soit loué ! le 14 août nous ramène le beau temps avec le soleil ; mais il fait très-froid. Nous mettons le cap sur le sud, droit à l'embouchure du Yénisséï. Nos travaux sont repris avec une nouvelle ardeur. Des oiseaux viennent nous réjouir de temps en temps, bien qu'ils paraissent moins nombreux qu'à la Nouvelle-Zemble. Un charmant petit échassier (*Calidris arenaria*) semble s'être complu particulièrement en notre société ; il s'abattit un jour sur le pont, et tandis qu'il nous considérait d'un regard ébahi, comme si nous étions tombés de la lune, il se laissa prendre. On eut beau le relâcher bientôt, il ne cessa de nous faire de visites que lorsque sa curiosité fut entièrement satisfaite.

M. Nordenskiöld nous fait remarquer que l'eau de la surface est un poison mortel pour les animaux que nous retirons du fond de la mer. En effet, les grands fleuves qui se jettent dans la mer de Kara y déversent une eau douce qui surnage, si je puis m'exprimer ainsi ; car l'eau salée, étant plus lourde, reste au fond. Pour s'assurer du fait, il suffit de prendre des animaux vivant par cent mètres d'eau, par exemple, et de les plonger quelques instants dans l'eau à la surface : ils ne donnent plus signe de vie quand on les remonte.

Comme près de la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, nous avons fait aussi ici des observations sur la température de la mer, non-seulement à la surface, mais à différentes profondeurs, en nous servant des thermomètres de Negretti et Zambra et de ceux de Casella, dont M. Oscar Dickson a fait l'acquisition à Londres ce printemps. Ces études ont fourni des résultats particulièrement intéressants et peuvent être considérées comme décisives pour une foule de questions vivement controversées ces derniers temps, touchant les courants marins de ces régions-ci, — courants dont a cherché à déterminer la direction en se basant surtout, faute de mieux, sur la température de l'eau à la surface. Grâce à de nombreuses observations le long de la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, depuis le détroit de Matotchkin jusqu'au détroit de Yougor et de là jusque par 75° 30′ latitude nord et 82° longitude est de Greenwich, et enfin jusqu'à l'embouchure du Yénisséï, j'ai acquis — dit M. Nordenskiöld auquel j'emprunte ces remarquables données — la preuve irrécusable que dans ces mers la température de l'eau est extrêmement variable à la surface et dépend de celle de l'air, du voisinage des glaces et de l'eau douce (chaude) qui provient de l'Ob et du Yénisséï ; mais que la température de l'eau, dès dix brasses (dix-sept mètres) de profondeur, se tient presque constamment entre un et deux degrés centigrades au-dessous de zéro[1]. Il est donc bien démontré qu'ici il n'existe aucun courant chaud allant au fond. »

Le lendemain, dimanche 15 août 1875, le vent, calme dans la matinée, fraîchit vers le midi et nous porte bientôt à un groupe d'îles et de rochers qui se trouve juste au nord-est de l'embouchure du Yénisséï. A neuf heures du soir de ce jour mémorable, le *Pröven* jette l'ancre dans un port qu'en l'honneur du généreux promoteur de notre expédition, M. Nordenskiöld nomme *Dicksons-Hamn*.

Le pavillon azur et or prend fièrement sa place au grand mât : jamais les couleurs suédoises ne nous ont paru plus belles, et c'est la première fois qu'un pavillon européen se montre dans ces parages asiatiques.

Le problème du passage du nord-est qui, pendant trois siècles, a tenu en échec de grandes nations, ce problème vient enfin d'être résolu ; l'expédition suédoise de 1875 a atteint son but.

« Un ours à terre ! » crie la vigie, toujours fidèle au poste dans son « tonneau » de hune. Branle-bas général. Toutes les lunettes sont braquées et, en effet, un ours colossal, d'un blanc immaculé, se promène gravement sur la plage. Un canot est mis à la mer ; j'y monte, accompagné de Peder, auquel je prête un fusil à un coup ; de mon côté je suis armé d'un excellent remington.

Nous débarquons. Maître Martin se prélasse sur une hauteur, nonchalamment étendu sur le sol : il prend sa sieste apparemment. Peder et moi, nous nous glissons avec prudence le long du rivage, abrités par de petits rochers et de gros tas de bois flotté. Mais, pour ne pas donner l'éveil à l'animal, chacun « se couche sur le nez, retient son vent » et rampe ainsi sur le versant du tertre où se trouve notre ours. Bientôt, à une cinquantaine de pas du sommet, nous apercevons une énorme tête velue qui s'allonge de notre côté : l'ennemi nous observe à son tour. Rapide comme l'éclair, il se lève et bondit sur nous. Je me redresse soudain et tire à trente pas : l'ours fait quelques tours sur lui-même, et bat en retraite (ce premier coup avait touché au milieu du front, mais il avait glissé le long du crâne sans le pénétrer). Je recharge en toute hâte et m'élance sur les traces du colosse ; je n'ai pas fait dix pas qu'il s'arrête et se retourne menaçant de notre côté. Je vise à l'épaule gauche, le coup part ; l'ours fait quelques bonds furieux, puis il s'affaisse pour ne plus se relever.

Des hommes du *Pröven* accourent alors, en poussant de joyeux hourras ! A bord, on a observé toute la scène avec les lunettes et on nous fait les honneurs avec le pavillon ; après quoi, nos amis rament de toutes leurs forces vers nous pour admirer les gigantesques dimen-

1. Dans la partie septentrionale de la mer de Kara, où l'eau de surface est presque toujours dépourvue de propriétés salines et très-chaude en cette saison, si une bouteille, remplie de cette eau, est plongée à dix brasses, le contenu en revient parfaitement congelé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sions de l'ours et vider, à l'honneur du défunt, la coupe réservée aux grandes occasions, grâce au vieux cognac dont un généreux Français a pourvu l'expédition.

Un triple hourra retentit pour acclamer l'illustre chef dont la vaillante entreprise est couronnée du plus brillant succès, et mon exploit n'est pas oublié par nos amis : ils le regardent, selon l'expression de M. Nordenskiöld, « comme l'heureux présage de la fin de l'empire exercé depuis des milliers d'années en ces contrées par l'ours ; bientôt de nombreux vaisseaux relieront l'Europe aux immenses bassins de l'Irtich, de l'Ob et du Yénisséï. »

DEUXIÈME PARTIE.

RETOUR DU *PRÖVEN* PAR LA MER DE KARA.

SUITE DES NOTES DU DOCTEUR THÉEL.

Tempête. — Canot brisé. — Séparation. — La mer de Kara. — Rencontre d'un bateau pêcheur. — La chasse aux morses. — Le cap Middendorf. — Baie Udde. — Flore de la Nouvelle-Zemble et de la mer de Kara. — Retour par le détroit de Matotchkin. — Le Sadelberg. — Chasse à l'ours blanc.

Arrivée à Dicksons-Hamn, l'expédition suédoise n'a plus à réaliser que la dernière partie de son plan primitif, d'après lequel ses membres doivent se séparer pour rentrer en Suède par deux chemins différents.

M. Nordenskiöld, accompagné des docteurs Lundström et Stuxberg, choisit la route de la Sibérie; M. Kjellman et moi, nous reviendrons sur le *Pröven*. Mon collègue, déjà rompu à la navigation arctique par un précédent voyage au Spitzberg (1872-1873), est chargé de diriger le retour de l'expédition par la mer de Kara.

Le 17, un banquet d'adieu célèbre le moment solennel de la séparation, mais durant trois jours (16, 17 et 18 août) nous subissons une tempête formidable. Les lames gigantesques balayent le pont. La chaloupe de Nordland, chargée des objets nécessaires à nos compagnons qui remonteront le Yénisséï, a été mise à la mer, ainsi qu'un canot en fer construit spécialement pour l'expédition; le matin une puissante lame arrache violemment ce dernier canot et le lance avec furie contre les rochers où il vole en éclats.

Le 19, le temps se calme, la pluie a cessé, les brouillards ont disparu; le départ de notre chef et de ses compagnons est décidé sur l'heure. Lorsque les hommes envoyés à la recherche des débris du canot sont revenus à bord dans l'après-midi, MM. Nordenskiöld, Lundström et Stuxberg, accompagnés de trois fangstmän, montent dans la chaloupe de Nordland — l'*Anna*, — et, arborant le pavillon royal de Suède, tandis que le *Pröven* se pare des couleurs suédoises et norvégiennes, ils s'éloignent, emportés par un vent favorable; on se salue encore du geste de part et d'autre, on s'envoie un dernier *farväl* (*adieu*), et bientôt nos amis disparaissent de notre horizon....

A cinq heures du soir, le docteur Kjellman donne l'ordre de lever l'ancre à notre tour, pour accomplir une tâche qui ne manque pas d'offrir de sérieux dangers. D'après la déclaration du capitaine, qui est monté ce matin au haut du mât, de grandes masses de glaces amenées par la tempête nous attendent sur notre route. C'est pourquoi, craignant d'y être retenus prisonniers, nous redoublons tous d'activité pour être prêts au départ, afin de pouvoir traverser ces redoutables glaçons avant qu'ils aient formé une barrière impénétrable. Après avoir cinglé vers le nord-est avec une vitesse de quatre nœuds, nous rencontrons à dix heures du soir, et non sans appréhension, les terribles « bourguignons » assez disséminés; le lendemain, les glaces sont plus pressées; cependant nous nous frayons un passage et nous trouvons enfin une mer libre, où nous attend un autre danger.

Le 21, nous sommes assaillis par une tempête d'une violence inouïe, qui malmène le *Pröven;* l'air est si froid que les vagues se congèlent en déferlant sur les agrès; le pont présente l'aspect d'un lac; « on a beau pomper, on ne vide pas la mer. »

D'après le pointage, nous devions être, le 22, à trente minutes nord de la côte nord-ouest de l'île Blanche, soit sous le soixante-quatorzième degré latitude nord, par soixante et onze longitude est de Greenwich; cependant l'observation de la hauteur du soleil à midi nous indique 75° 14′ latitude nord et l'observation de la matinée 68° 45′ longitude est de Greenwich. Cette divergence ne peut s'expliquer autrement qu'en admettant le fait d'un fort courant de l'Ob ou du Yénisséï qui nous aura entraînés vers le nord-ouest[1].

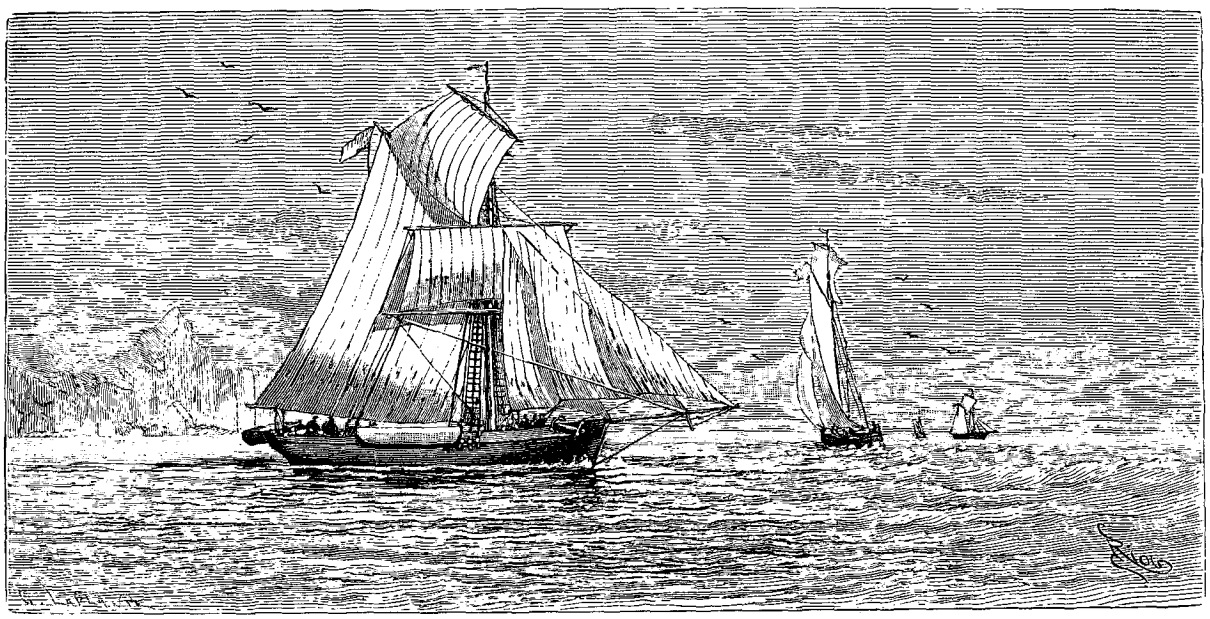
Le 23 au matin, nous sommes en vue de la côte, où nous ne tardons pas à apercevoir un *fangstjakt* de Hammerfest, capitaine Helge Iversen. Je vais à son bord avec notre styrman. Arrivés là depuis quelques jours, les Norvégiens se livrent à une chasse acharnée aux morses.

Qu'on se représente une troupe de morses se délectant au soleil sur un banc de glace; ils sont là quasi endormis et ne se remuent que lorsqu'un nouvel arrivant survient, demandant lui aussi sa place au soleil. Les hardis fangstmän — un harponneur et trois rameurs — montés dans une barque s'avancent sans

1. Plus tard, le long de la côte orientale de la Nouvelle-Zemble nous avons aussi trouvé un fort courant allant du nord au sud, par conséquent dans un sens presque opposé à celui dont il vient d'être question.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souffler mot: le faible bruit des avirons qui frappent la mer en cadence ne donne pas l'éveil aux *lazzaroni* hyperboréens. Le canot est muni, le long de sa lisse, échancrée à cet effet, d'une vingtaine de mètres d'une corde très-solide quoique très-mince; à une extrémité est fixée une sorte de gaffe emmanchée librement à un bâton, qui se retire dès qu'un animal est atteint : c'est le terrible harpon. Voici l'embarcation à portée de sa proie; sans perdre un instant, le harponneur, debout, lance avec force l'arme meurtrière dans le corps d'un des morses les plus rapprochés: un cri épouvantable frappe l'air, et, d'un bond, le blessé se roule dans l'eau, entraînant avec lui le fer et la corde, qui se déroule parfois si vite qu'elle fait voler en éclats les obstacles de la lisse; ses compagnons, réveillés en sursaut, roulent à leur tour; la mer laisse voir une large traînée de sang. Les rameurs donnent de vigoureux coups d'aviron pour retenir le canot; car le puissant remorqueur, en allant au fond, menace d'entraîner avec lui l'embarcation, qui, la proue à fleur d'eau, semble devoir sombrer ou chavirer à chaque seconde. Moment de transes cruelles, qui n'est que le prélude de plus graves dangers. Au bout de quelques instants, on voit reparaître à la surface un large dos, puis une grosse tête d'où sortent deux yeux terribles. L'animal respire l'air avec force; de ses pattes de derrière il frappe l'eau avec violence et disparaît pour remonter bientôt à la surface. Ses compagnons, d'abord étonnés, se hâtent à son secours, se rassemblent autour du bateau en troupes formidables de dix à trente, et lancent en mugissant des regards furieux à leurs perturbateurs. C'est alors que la chasse réclame toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Si le harponneur est bien armé, il atteint et prend,



Fangstjakt norvégien. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

en tant que suffisent les cordes, tous les spectateurs successivement, et le bateau doit parfois supporter ainsi l'effort d'une dizaine de ces colosses qui tirent chacun de leur côté. Les captifs sont halés l'un après l'autre vers l'embarcation; le harponneur saisit sa lance à deux tranchants, en frappe l'animal à la tête, ce qui oblige ordinairement celui-ci à se tourner vers son antagoniste, qui alors lui enfonce l'arme meurtrière dans la poitrine. La victime agonisante se débat en désespérée, le canot craque de toutes ses membrures et la mer devient pourpre de sang. La même scène se répète avec les autres proies. Une fois que l'animal est mort, il est hissé sur un glaçon, depecé et dégraissé; puis on le fend en deux moitiés et la partie antérieure du crâne est tranchée pour l'enlèvement des défenses.

On le conçoit aisément, le harponneur et ses compagnons qui exposent ainsi leur vie ne sortent pas toujours vainqueurs de leur lutte avec de si puissants adversaires. Il n'est malheureusement pas rare qu'ils deviennent eux-mêmes la proie de ceux avec lesquels ils ont osé se mesurer.

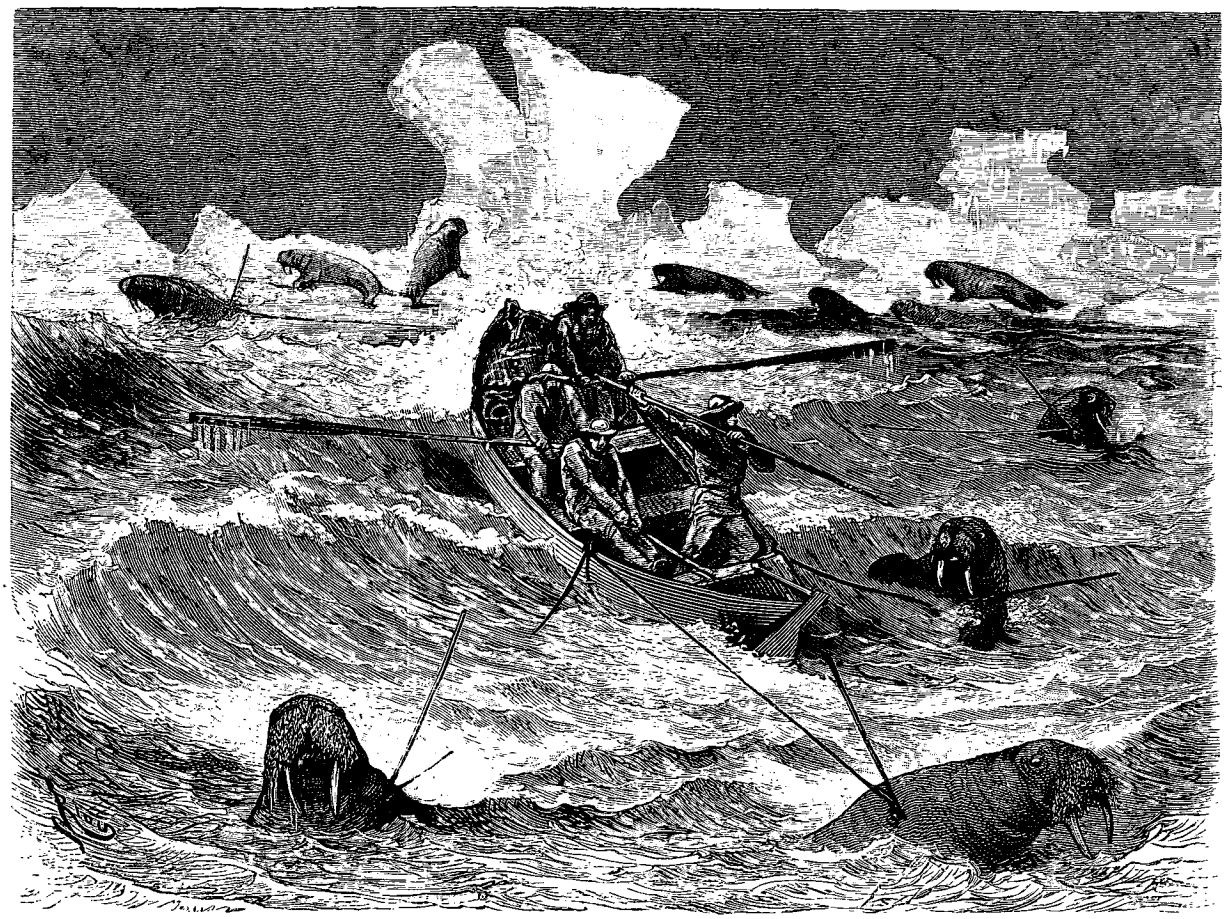
Le 23, la glace étant passablement pressée vers le nord, nous gouvernons vers le nord-ouest; à deux heures, nous atteignons le cap situé immédiatement au sud du cap Middendorf. L'œil ne découvre aucune cime bien proéminente, mais de grands glaciers recouvrant un plateau élevé. La route du nord continue à nous être interdite, une ceinture de glaces impénétrables s'étend à perte de vue de ce côté[1]; M. Kjellman renonce donc à l'idée de doubler le cap septentrional de la Nouvelle-Zemble et donne l'ordre

1. Des fangstmän nous apprirent plus tard que cette bande de glaces ne mesurait qu'une dizaine de milles géographiques et qu'on a pu la traverser en quelques endroits avant et après l'époque où elle s'opposa à notre passage. Un de ces bateaux pêcheurs réussit même à faire ainsi le tour de la Nouvelle-Zemble (1875).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de gouverner vers le sud. Nous passons alors successivement devant cinq glaciers, qui semblent se détacher d'un centre commun, perdu à l'horizon, pour se jeter dans la mer. Près du rivage, le fond atteint cent cinquante brasses à peu près, profondeur bien différente de celle que nous avons observée jusqu'ici dans la mer de Kara. Au sud de ces champs de glace, la contrée conserve encore sur une certaine étendue son caractère de haut plateau sans sommité remarquable, puis elle s'accidente peu à peu, se mouvemente de plus en plus, et les monticules et les vallons deviennent graduellement des montagnes et de profondes vallées. La côte, ces jours derniers toujours à pic et uniforme, offre maintenant un aspect varié, grâce à ses échancrures de plus en plus accentuées et aux îles qui font leur apparition.

Pendant cinq jours nous restons en croisière ; impossible d'approcher de terre, parce qu'aucune de nos ancres ne peut atteindre le fond. De plus, nous devons nous tenir au large pour ne pas être jetés contre les rochers par la houle ou le courant. Jusqu'à présent notre traversée sur la mer de Kara s'est toujours trouvée entravée, ou par des accalmies presque complètes, ou bien par un vent qui, soufflant avec la furie d'une tempête, nous empêche d'aller à toutes voiles ; j'étais même tenté de croire que c'était là le cas nor-



Chasse aux morses (voy. p. 205). — Dessin de Riou, d'après le texte.

mal sur cette étrange mer, lorsque enfin, le 28 août, à quatre heures du soir, une fraîche brise du nord nous entraîna dans la direction du sud avec une vitesse de cinq nœuds.

Le lendemain, nous ancrons dans une baie que nous nommons Baie Udde, à cause du grand nombre de promontoires et de criques qui la découpent.

Le 30 août, après un draguage productif, nous profitons d'une bonne brise pour remettre à la voile, mais ce n'est pas pour longtemps.

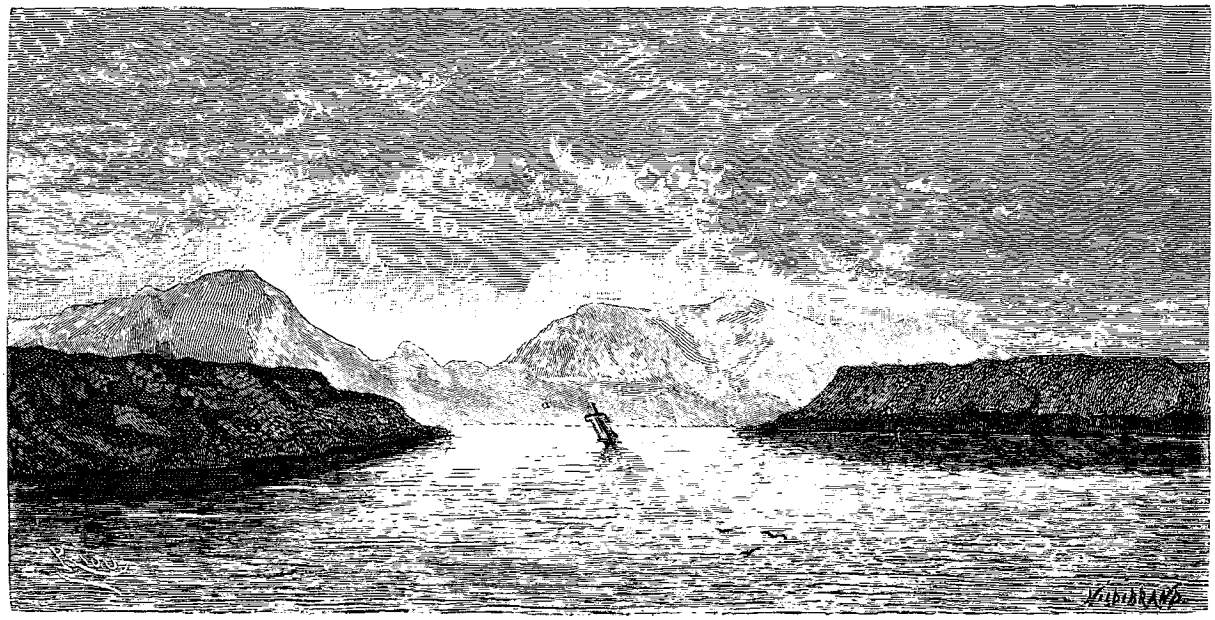
Le 31, le *Pröven* ne bouge pas plus que s'il était à l'ancre. Cette fois, je ne m'en plaindrai pas, grâce à la drague et aux houppes qui nous fournissent une récolte particulièrement riche.

On sait que la surface des mers du Nord ou du Sud foisonne en certains endroits d'organismes végétaux connus sous le nom de Diatomacées. Or la mer de Kara nous a présenté une de ces ceintures végétales, riche en individus, s'étendant le long de la côte de Yalmal. A soixante ou quatre-vingts kilomètres à l'ouest de la Baie sans Nom, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, nous en avons observé une autre. De même, la surface de la mer offre des quantités innombrables de crustacés, surtout de l'ordre des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

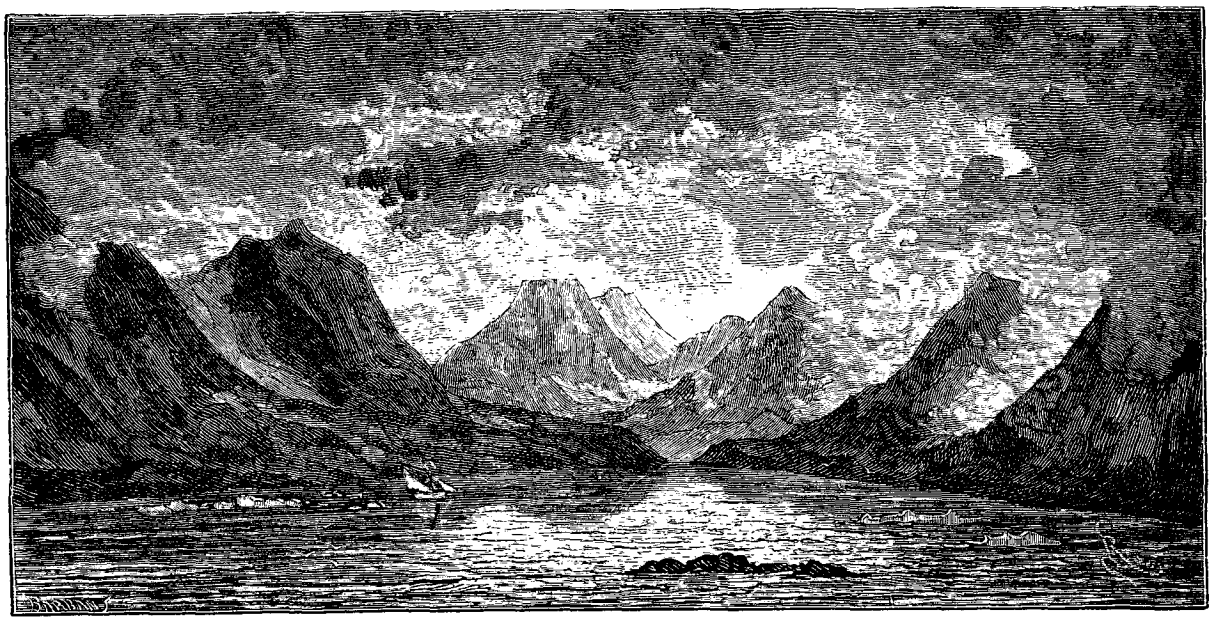
Copépodes, de sorte que si l'on attache un filet à l'arrière du navire, il se remplit souvent en quelques minutes. Ces copépodes servent de subsistance à une foule d'animaux marins. Chose remarquable ! toutes les fois que nous avons rencontré une bande de Diatomacées, les Crustacés faisaient défaut, et *vice versa*.

La nuit et le lendemain, nous avons une pluie fine et pas de vent. Plusieurs bandes de phoques du Groen-



Entrée orientale du détroit de Matotchkin. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

land se montrent dans notre voisinage, nageant avec rapidité et soulevant par intervalles leur tête bien au-dessus de la surface de l'eau. Ce phoque (*Phoca groenlandica*, O. F. Muller) paraît être très-commun sur la côte orientale de la Nouvelle-Zemble. Il se distingue, à première vue, de ses congénères en ce qu'il se rencontre toujours en troupes qui nagent, la plupart du temps, la tête hors de l'eau ; de près on re-



Vue dans le détroit de Matotchkin. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

marque sur son corps blanchâtre de grandes taches noirâtres des deux côtés du dos.

Le brouillard qui planait sur nous ces jours derniers nous a interdit toute observation solaire, tandis que le courant nous faisait dériver insensiblement pendant l'accalmie. Grand est notre étonnement, lorsqu'une éclaircie nous permet de déterminer que nous sommes à douze minutes au sud du détroit de Ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

totchkin : nous l'avons dépassé sans nous en apercevoir; et comme notre intention est de rentrer en Suède par là, nous remontons vers le nord.

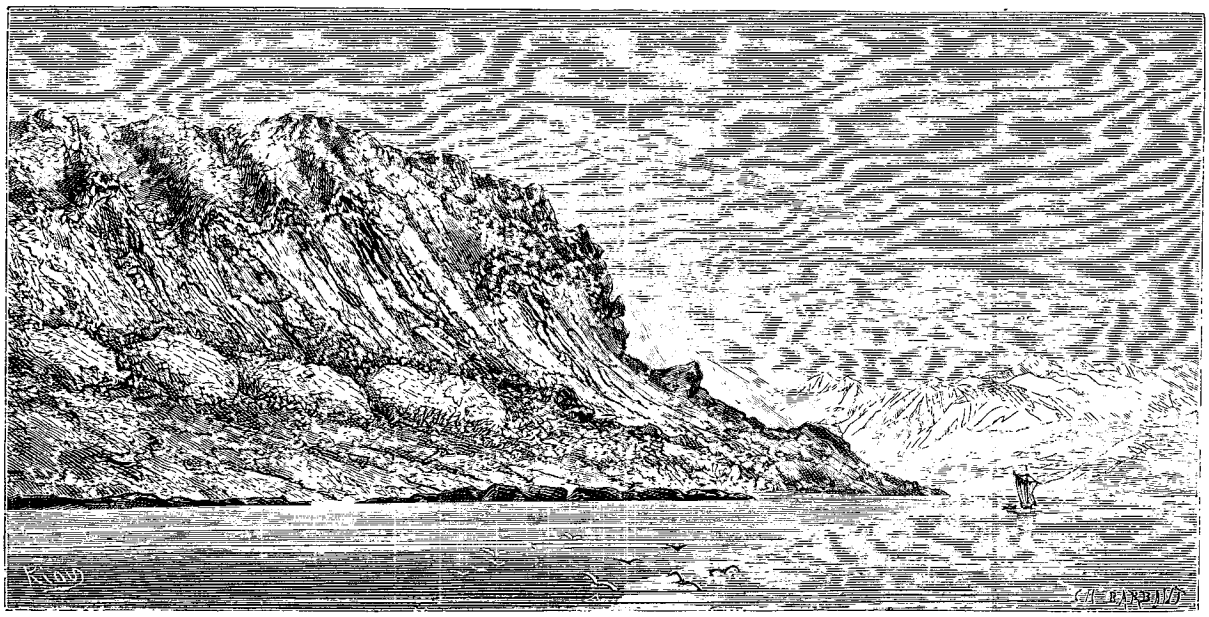
Le 3 au soir, nous entrons dans le détroit par un temps agréable, qui nous laisse admirer à loisir la majestueuse entrée orientale du détroit de Matotchkin.

Ce n'est qu'ici, à proprement parler, que nous rencontrons de vraies montagnes aux cimes neigeuses. Le nord de la Nouvelle-Zemble, en effet, ne se distingue point par des sommités remarquables : c'est plutôt un haut plateau entrecoupé de grands glaciers; le sud au contraire et Vaïgatch sont passablement bas, avec des collines par intervalles. Au détroit de Matotchkin, l'aspect change complétement pour présenter un paysage vraiment alpestre.

Voici les nuits qui reviennent pour la première fois, et les étoiles qui scintillent au firmament sont accueillies avec tout le plaisir qu'on éprouve à revoir d'anciens amis, après une longue absence. A l'ouest, s'enflamment de temps en temps des bandes d'aurore boréale, ou plutôt de vastes traînées lumineuses qui semblent errer dans le ciel, comme des nuages que pousse en plein jour une faible brise. Le phénomène d'ailleurs n'a pas plus de clarté ou de durée que ceux dont nous sommes souvent témoins en Suède.

Deux navires de Hammerfest nous ont précédés dans le détroit; nous les suivons à peu de distance par un vent favorable.

A droite et à gauche, de puissantes montagnes se jettent à pic dans la mer, très-resserrée en un espace qui n'a guère que cinq kilomètres, dans les endroits



Autre vue dans le détroit de Matotchkin (Goubin Bay). — Dessin de Riou, d'après un croquis.

les plus larges, tandis qu'il est parfois à peine d'une portée de fusil.

Le soir, nous ancrons dans une crique au pied du Sadelberg, ainsi nommé parce qu'il a quelque peu l'apparence d'une selle de cheval.

Du haut du Sadelberg, que nous gravissons, nos regards découvrent un panorama splendide qui s'étend jusqu'à l'entrée de la mer de Kara. Comme une ceinture bleu clair et brillant d'argent, le détroit de Matotchkin déroule coquettement ses sinuosités, que nous cachent à l'ouest des caps ou des monts élevés. Nous descendons en zigzag dans une vallée profonde.

Le 5 septembre, nous ramons à terre dans l'après-midi. Rassemblant quelques blocs de pierre et les entassant les uns sur les autres, nous élevons plusieurs monuments (*stenrös* ou *varde*) semblables à ceux qu'on rencontre parfois dans ces régions dans l'un de ces monceaux, nos successeurs trouveront une pancarte, avec cette inscription française de notre plus belle main : *L'Expédition polaire suédoise*, 5/9 75.

J'épargne à mes lecteurs le monotone récit de nos aventures pendant le reste de notre voyage. Des tempêtes inouïes sont venues fondre sans relâche sur le *Pröven*, menaçant de l'engloutir jusqu'en face du port.

Dès que nous ancrons à Hammerfest, je monte sur le bateau à vapeur qui fait régulièrement le service des côtes de Norvége, et je reviens à Tromsö avant le *Pröven*, qui n'y rentre que le 3 octobre, après avoir parcouru plus de dix mille kilomètres en moins de quatre mois.

Extrait et traduit par F. SCHULTHESS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'*Anna* franchit l'écueil (voy. p. 211). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Lundström.

EXPÉDITION POLAIRE SUÉDOISE,

SOUS LA DIRECTION DE M. LE PROFESSEUR A. E. NORDENSKIÖLD[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

TROISIÈME PARTIE.

DE DICKSONS-HAMN A STOCKHOLM A TRAVERS LA SIBÉRIE,

PAR M. LE DOCTEUR LUNDSTRÖM.

Départ sur l'*Anna*. — Installation. — Le cap des Croix. — Un banc de sable. — Un pilote cosaque. — Le village Doudino. — La Doudinka. — Le remorqueur *l'Alexandre*. — Poissons du Yénisséï. — Les scoptsy. — Ostiaks, Youraks, Dolganes, Toungouses. — Tourouchansk. — Silivanskoïe. — Chants russes.

Dans la matinée du 19 août 1875, tout était en mouvement à bord du *Pröven;* le vent s'était calmé et l'*Anna* — c'est le nom de notre chaloupe du Nordland — était prête à se séparer de son frère aîné, qui devait retourner à Tromsö[2].

A dix heures, nous serrons la main de nos amis, nous vidons la coupe d'adieu et, les saluant une dernière fois en hissant nos pavillons, nous prenons le large : un vent favorable emporte bientôt l'*Anna* hors de l'horizon du *Pröven*.

L'*Anna* fend les flots du Yénisséï et avance rapidement, laissant derrière elle de nombreuses îles situées

1. Suite et fin. — Voy. p. 177 et 193.
2. Ce retour est raconté dans la livraison précédente.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

à notre gauche. Le pays paraît bas et uni, sans collines de quelque importance. Partout sur les bords, on voit entassés des milliers de troncs d'arbres plus ou moins grands, que le fleuve amène et jette là depuis des siècles : plusieurs îles paraissent même n'avoir pas d'autre origine. Çà et là se montrent quelques phoques curieux et des dauphins blancs assez indifférents : c'est notre unique compagnie en ces parages.

L'après-midi, nous abordons près des *Yefremovskie Kaméni* pour examiner le terrain et nous faire préparer une nourriture chaude, grâce à un *petit* feu de plusieurs stères. Devant nous, à deux portées de fusil s'avancent trois ours blancs aux poils touffus, flairant la nourriture. Nous ne nous gênons pas les uns les autres.

Puis, continuant notre navigation avec le même vent favorable pendant la soirée et toute la nuit, nous descendons à terre le lendemain au cap Krestovskoïe (des Croix), où nous trouvons plusieurs maisons d'habitation. Bâties en forme de croix, — d'où le nom du lieu, — elles ont plusieurs chambres; quelques-unes même sont à deux étages, mais de façon néanmoins qu'une personne debout devant la maison peut aisément regarder par la fenêtre du premier. Les différentes pièces semblent avoir servi à divers usages et témoignent à cet égard d'un luxe particulier. On y trouve salle de bain, chambre à coucher, deux grandes salles, brasserie ou boulangerie, une pièce pour la préparation de l'huile de poisson et autres opérations dérivant de la pêche, sans compter de petites dépenses, des vestibules, etc. Le tout s'est assez bien conservé et cela prouve qu'il y a quelques dizaines d'années elles étaient encore habitées. A présent, il n'y demeure pas un être vivant, à part un couple de faucons et leurs deux petits.

En cet endroit, la végétation est assez luxuriante, surtout autour des maisons, et l'on peut y trouver plusieurs des plantes qui, suivant le colon jusque dans les contrées éloignées, restent fidèlement près de sa cabane, puis, si la nature ne les reçoit pas trop froidement, se répandent dans le désert parmi leurs sœurs étrangères, témoignant en même temps d'une culture passée et de la possibilité d'une nouvelle.

Notre exploration achevée, nous cinglons plus loin et nous nous endormons bientôt, bercés par un vent favorable du nord-ouest, avec un peu de mer et longeant de près la rive orientale du Yénisséï.

Le 21 au matin, nous atteignons le cap Khaïtanski, où nous réussissons, après bien des efforts, à mettre l'*Anna* en sûreté; un grand feu de troncs d'arbres réchauffe nos membres transis.

Notre tente dressée, nous cherchons, autant que les circonstances le permettent, à nous apprêter une couche dans nos sacs-abris tout mouillés.

Le lendemain, nos excursions nous font rencontrer en cet endroit une riche flore de bouleaux nains, d'airelles, etc., et d'énormes ronces faux-mûriers, couvertes de leurs mûres qui ont fort bon goût. Ces ronces paraissent s'étendre fort loin et composer la plus grande partie des tundras, ces plaines monotones sans arbres qui couvrent l'Asie septentrionale.

L'après-midi, nous nous remettons en route et débarquons de nuit à Sapotchnaïa-Korga. Le vent est très-froid, le thermomètre descend au-dessous de zéro, mais l'air devient plus doux dans la journée. Notre débarcadère repose complétement sur des masses accumulées de bois flotté, ce qui rend difficile de trouver un endroit convenable pour faire du feu, de crainte d'incendier toute la contrée. Ces troncs d'arbres atteignent de grandes dimensions et quelques-uns même mesurent un mètre et demi de diamètre. A quelque distance du rivage, où le bois est déjà pourri, les champignons abondent; dans les intervalles vides compris entre les troncs, des flaques d'eau croupissante foisonnent en crustacés d'eau douce. Plusieurs maisons d'habitation situées à l'extrémité du promontoire sont abandonnées, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, car l'endroit n'est rien moins qu'attrayant. De nombreuses bandes d'oies semblent s'y être établies; de longues files commencent cependant à s'envoler vers le sud.

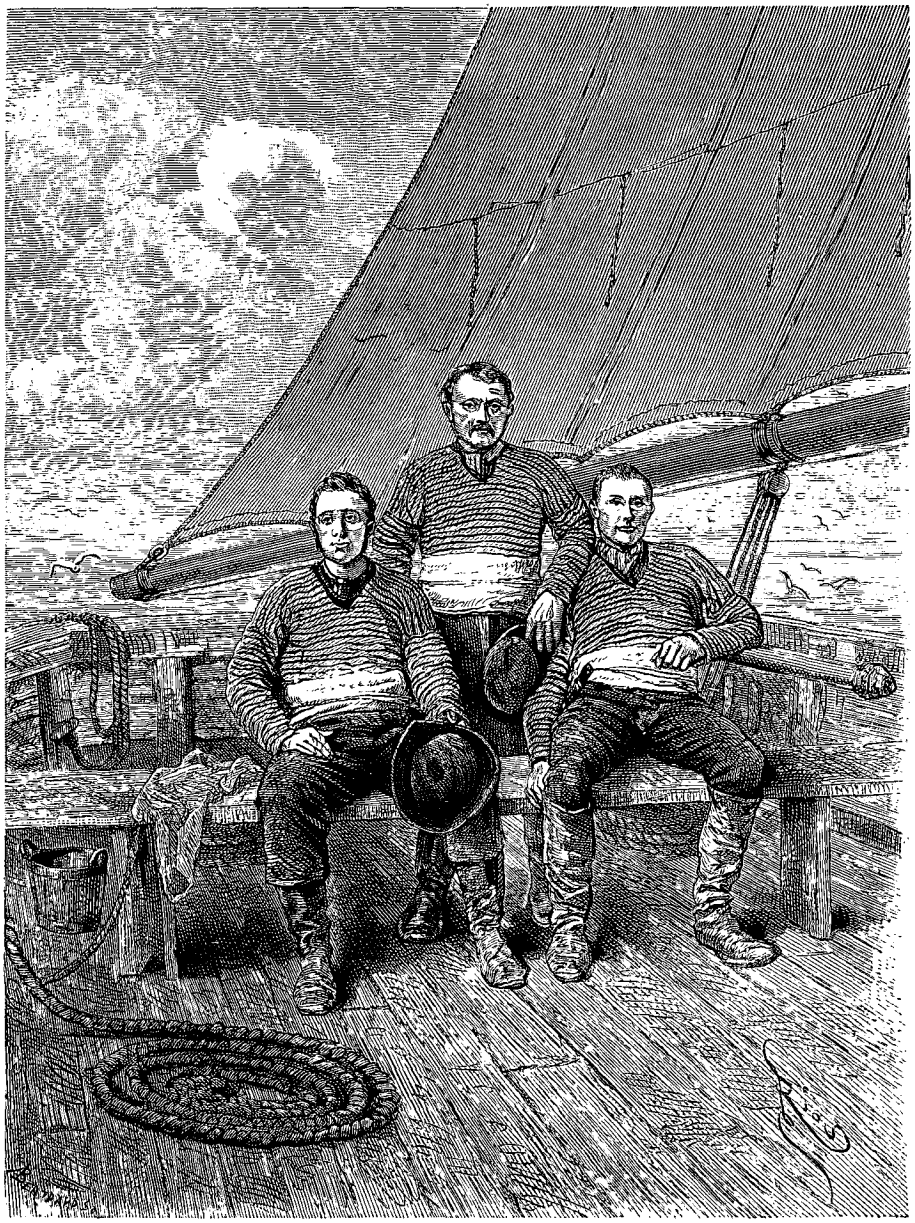
La houle nous retient en cet endroit jusqu'au 23. Vers le soir, nous réussissons à mettre notre canot à flot, et, bien que trempés jusqu'aux os, nous poursuivons notre route, en criant joyeusement : « Lefve *Anna!* » (vive l'*Anna!*) Cependant nous passons une rude nuit. L'obscurité est profonde et le froid assez vif : nous ne pouvons nous réchauffer qu'en « jouant au moulin » avec les mains; les vagues, violemment soulevées, déferlent sans relâche contre notre chaloupe lourdement chargée, et un fangstmän est tout le temps occupé à vider l'eau qui envahit l'embarcation. Comme la rive orientale ne nous offre aucun endroit propre au débarquement, notre chef, M. Nordenskiöld, se décide à franchir le Yénisséï, dans l'espérance de trouver un bon port sur quelque point de la rive occidentale.

Nous traversons donc le fleuve, large en cet endroit d'un peu plus de dix kilomètres; mais là aussi le rivage est bas, et notre ignorance complète de ces parages nous oblige à retourner vers la plage opposée de l'est, de peur d'échouer sur des hauts-fonds. Cependant le vent gagne en force et l'*Anna* est ballottée comme une coquille de noix sur les vagues de plus en plus grosses; souvent nous croyons apercevoir des feux sur la grève lointaine, et cela n'est pas invraisemblable puisque les cartes nous y indiquent plusieurs endroits habités; hélas! nous sommes toujours déçus par ces feux follets, phénomène optique dû aux lames blanches d'écume qui vont se briser contre les hauts-fonds et la grève. Enfin nous atteignons de nouveau la rive de l'est et nous la longeons pour y chercher un bon débarcadère, lorsque la voix de Niels retentit désagréablement : « *Grund förut*[1] ! » Avant

1. Haut-fond à la proue !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

que nous ayons pu virer de bord, nous sommes enveloppés par les vagues déferlant contre le banc de sable à fleur d'eau. Carguant la voile à l'instant et prenant le vent arrière, nous essayons de nous tirer de là à l'aide des avirons, mais la tempête et les lames monstrueuses nous prouvent bientôt l'impuissance de nos efforts. Les vagues entrent par la poupe; notre chef s'élance à l'arrière, et faisant un rempart de son corps, oblige la masse d'eau à se diviser. Une seule lame de côté eût immédiatement rempli l'embarcation. Le brave Niels nous sauve de cette situation critique : *Vi maaste over grundet!* (Il faut passer par-dessus le banc!) dit-il résolûment, et bien qu'incertains du succès, nous hissons la voile, nous gouvernons droit à



Les trois fangstmän de l'expédition. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

l'élément en furie.... *Audaces fortuna juvat!* En moins de temps que je n'en mets pour le dire, nous sommes soulevés par une vague colossale au-dessus de l'écueil, et l'*Anna* peut se balancer fièrement sur les flots, domptés par le banc que nous venons de franchir.... Nous arrivons bientôt à un endroit propice où nous amarrons notre canot.

Le rivage est verdoyant, grâce à des aunes de soixante centimètres de hauteur, entre lesquels s'étale une riche végétation; non loin de notre tente débouche dans le Yénisséï un joli affluent du nom de Mésenkin, qui serpente entre les collines de sable dont paraît se composer l'intérieur du pays; la belle vallée qu'il forme est toute parée de verdure et entrecoupée de promontoires et d'îlots. Harassés, après les difficultés de la nuit, nous ne résistons pas plus longtemps au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sommeil, bien que les plongeons, les mouettes, les oies et les canards nous donnent une sérénade assourdissante et sans fin.

Jusqu'ici nous n'avons pas encore rencontré un seul être humain et notre désir d'en voir est plus ardent que jamais. Aussi notre joie ne connaît-elle pas de bornes, lorsque le 24 août, dans la matinée, nous apercevons des chiens et ensuite deux hommes qui vont cueillir des baies sur un faux-mûrier voisin. Nous les invitons à entrer dans notre tente, où ils partagent notre café, après quoi ils nous témoignent plus de confiance et engagent une vive conversation entre eux. Ce sont deux Russes dont l'un, le Cosaque Féodorof, est en service chez un *prékashick* (intendant) établi à une trentaine de kilomètres de là. Ils nous donnent des renseignements sur la contrée; entre autres choses, ils nous apprennent que les endroits marqués sur la carte comme habités et représentés comme les villes ou les villages par un petit cercle, ne comptent ordinairement que trois ou deux habitants et même parfois rien qu'un seul pendant toute l'année.

La nécessité d'avoir un guide pour notre voyage étant de plus en plus évidente, M. Nordenskiöld propose à Féodorof de nous accompagner jusqu'à Doudino : le Cosaque accepte moyennant la somme de cinquante roubles (cent soixante-quinze francs environ). Toutefois, comme il lui faut préalablement l'autorisation de son maître, il nous quitte avec son compagnon en promettant de revenir le lendemain.

25 *août*. — Belle journée qui favorise nos excursions; l'automne a déjà imprimé son sceau impitoyable sur la végétation; bien des plantes, déjà flétries, nous fournissent en tout cas l'occasion de prendre des graines. Cet endroit est remarquable par la présence de ces ossements de mammout, qu'on rencontre très-souvent sur les rives du Yénisséï.

26 *août*. — L'insupportable aubade des plongeons touche à sa fin, lorsque nous voyons arriver notre futur guide suivi de son maître, de quatre autres Russes et de huit grands chiens. Ils nous témoignent beaucoup d'affabilité et nous aident dans nos préparatifs de départ. L'*Anna* se pare de sa voile et recommence à se fourvoyer plus d'une fois avec son nouveau pilote....

Enfin le 31 août, à neuf heures du matin, nous atteignons, près de Zaostrofskoïe, un vapeur desservant le Yénisséï, l'*Alexandre*, commandé par le capitaine ou plutôt le marchand Ivan Mikhaïlovitch Yarménief. Ce dernier n'est pas à bord lorsque nous arrivons avec notre canot, mais il paraît au bout d'un instant et nous souhaite la bienvenue avec toute la courtoisie russe. Toutefois, suspectant peut-être la réalité de notre expédition, son visage se rembrunit lorsque nous lui disons d'où nous venons : il semble douter de notre véracité; mais il se rassérène à la lecture de la *padarojna* (sorte de passeport) dont notre chef a eu soin de se munir avant de quitter la Suède. Ivan Mikhaïlovitch nous invite à descendre dans son bureau du salon d'arrière, où il nous offre du *tchaïe* (thé) et de la *votka* (eau-de-vie), en attendant le dîner. Nous transbordons nos bagages sur le vapeur, non sans éveiller la curiosité de l'équipage russe, qui ne comprend rien à ces « conserves » du zoologiste, ni à la grande boîte à porteur remplie de « foin ». L'*Anna*, qui nous a si fidèlement amenés à notre but, est ainsi déchargée de son fardeau et remorquée par l'*Alexandre*.

A six heures du soir, le vapeur lève l'ancre et, suivi d'une grande barque — *lodia* — chargée de poisson, de plusieurs petits bateaux et d'une volée de mouettes, il remonte le puissant fleuve jusqu'à Doudinskoïecêlo (village de Doudino), où nous débarquons le 1er septembre. Ce village est situé au 69° 15′ latitude nord, à une trentaine de kilomètres au sud de la limite des bois. Nous faisons le même jour des excursions qui ne manquent pas de charme, nous pouvons « aller au bois », plaisir qui nous a été refusé tout l'été.

Le mélèze surtout et des sapins épars forment la forêt proprement dite, mais celle-ci n'a pas encore la vraie nature de la forêt : les arbres sont petits et disséminés. Outre les plantes forestières ordinaires, il s'y trouve cependant des buissons de groseilliers et d'églantiers. Le monde des insectes, richement représenté, l'eût naturellement été davantage en une saison plus favorable.

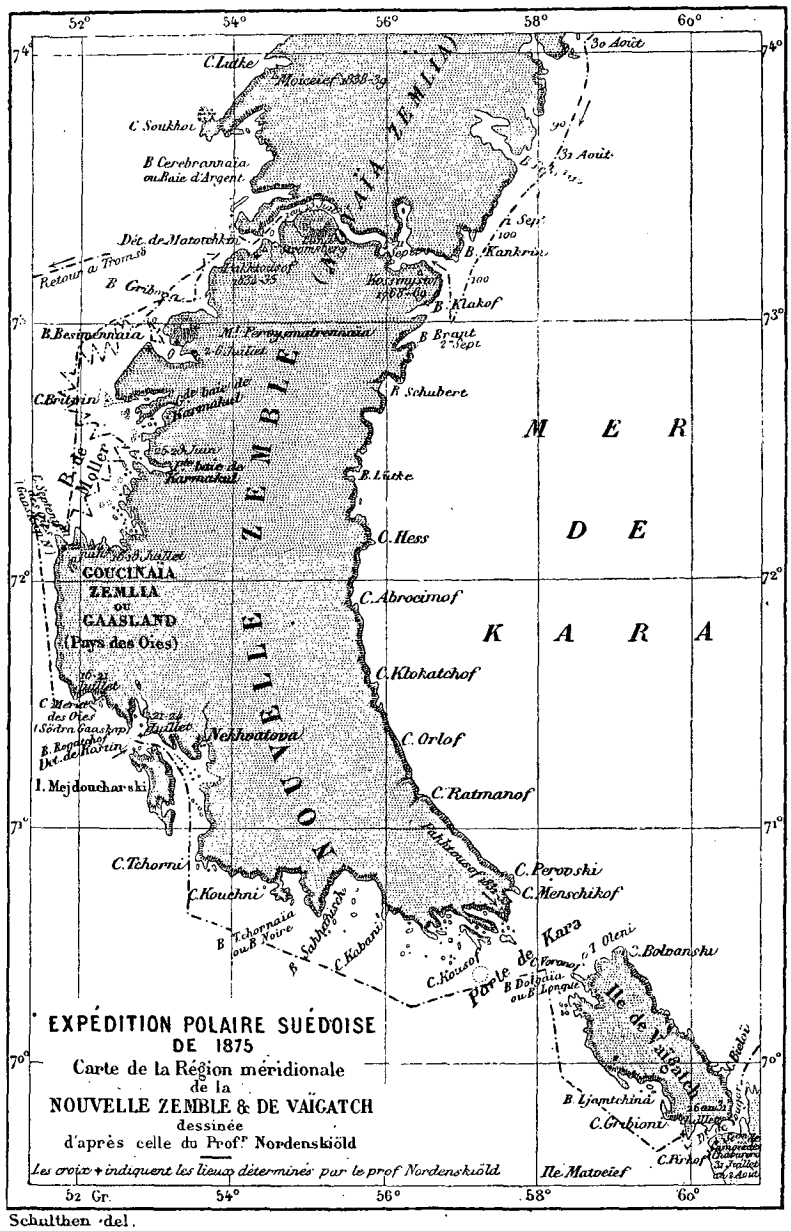
En rentrant à bord le soir, notre *parakhod* (bateau à vapeur) est envahi par les Doudinois, prêtres, marchands, le *smatrîtel* (fonctionnaire représentant l'autorité), un « ingénieur » et d'autres personnes, plus ou moins volontairement établies dans le pays. L'une d'elles entend un peu le français et l'allemand, mais trop peu pour que nous puissions nous passer d'interprète. Besoin n'est de dire qu'on nous accable de questions auxquelles notre chef répond en leur racontant notre voyage, carte en main. L'expédition Nordenskiöld ne leur paraît pas sans importance pour eux-mêmes, car le pope demande, avant de nous quitter, la permission de revenir le lendemain dire une messe à bord pour rendre grâces à Dieu de notre heureuse arrivée chez eux. « Nous ne sommes pas catholiques, lui répondons-nous; d'ailleurs nous ne comprenons pas la messe russe. — Ne sommes-nous pas tous chrétiens? » repartit le pope.

Jeudi 2 septembre. — Dans la matinée, tout le clergé de l'endroit vient à bord, suivi de la plupart des habitants du village. L'équipage de l'*Alexandre* et celui de la barque assistent à l'office, accompli selon le rite orthodoxe grec. Au beau milieu de la cérémonie, une forte odeur de roussi se mêle peu à peu à l'encens qui brûle tout le temps : le sacristain n'a pas remarqué que son encensoir a mis le feu au devant de sa pelisse. N'osant pas troubler le recueillement général, je me console en pensant que si notre homme n'a pas de nerf olfactif, il doit bien être doué de sensibilité au bas du corps. En effet, au bout d'un instant, le vieux fait un bond, lâche l'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

censoir et se débarrasse en un clin d'œil de son fatal vêtement. Un seau d'eau suffit à arrêter l'incendie. La messe achevée, la votka est apportée et chacun de s'approcher de nous, le verre en main et la tête découverte, pour boire à notre santé. M. Nordenskiöld achète toute la provision de vin de l'*Alexandre* — deux bouteilles de madère — pour porter un toast de reconnaissance à nos nouveaux amis.

Après cette fête, nous quittons l'*Alexandre* avec nos amis, qui nous invitent dans leurs demeures. Comme je l'ai dit, Doudino est situé au sud de la limite des bois; il compte cinquante habitants. Les maisons, au nombre de douze environ, sont de petites cabanes de bois, fort basses, entourées au pied de sortes de cadres renfermant une terre dure et compacte : ce bourrelet les défend du froid, très - rigoureux pendant l'hiver. Les fenêtres sont toujours garnies de petits carreaux et non de vitres entières comme dans les chaumières européennes; il semble que le verre coûte très-cher ici. L'entrée des cabanes est fort désagréable, car le gros bétail passe par le même chemin pour aller à son « étable ».



La plupart des familles ont une ou plusieurs vaches; nous voyons même quelques chevaux, mais pas la moindre trace d'agriculture : les Doudinois vivent uniquement des produits de leur chasse ou de leur pêche. Les « rues » ne brillent pas par leur régularité, car les maisons se trouvent à peu près à côté l'une de l'autre, au hasard, ou au gré des propriétaires. L'église, également en bois, est très-convenable au dedans comme au dehors; tout auprès s'étend le cimetière, où s'élèvent modestement quelques croix. Malgré toute sa simplicité, Doudino n'est pas dépourvu d'agrément; la forêt voisine et les collines verdoyantes en font une charmante oasis au milieu du désert des tundras.

A l'intérieur des maisons, nous remarquons une espèce de luxe qui nous fait comprendre comment dans ces contrées hyperboréennes on peut se trouver à son aise, même pendant la saison des longues nuits. Sur les murs peints en blanc, on aperçoit des *obraz*, — c'est ainsi que les Russes nomment les images de leurs saints, — puis des portraits de la famille impériale, etc. Si je ne me trompe, ces estampes sont d'origine allemande; mais la France ne laisse pas que d'être représentée aussi dans ce pays des fourrures, et cela — devinez par quoi, je vous le donne en cent — par un journal de modes de Paris pour l'année 1850!

On nous montre des armes indigènes et des objets d'histoire naturelle; ce qui attire particulièrement notre attention, ce sont des défenses de mammout, du charbon de terre, des pelleteries, des arcs tongousiens, etc. Les rafraîchissements qu'on ne se lasse de nous servir partout où nous entrons consistent en thé, vin et cognac exquis, toujours accompagnés de *piragi* (petits pâtés russes).

Après avoir reçu l'hospitalité du pope et du négociant Sotnikof, le personnage le plus considérable de l'endroit, nous sommes invités par un ingénieur polonais « condamné à la déportation pour une bagatelle », nous dit-il : il a tué son colonel.... Sa femme et ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux filles l'ont accompagné volontairement pour adoucir son exil; leur demeure, pauvre sans doute, mais très-bien tenue, témoigne de jours plus heureux ailleurs. Il nous montre une intéressante collection de vêtements et d'ornements indigènes; avant de nous séparer, il remet à chacun de nous un petit souvenir, un peigne de confection sibérienne en ivoire de mammouth.

Dans la matinée du 3, nous remontons la Doudinka, petit affluent oriental du Yénisséï; une végétation vraiment luxuriante apporte beaucoup de charme à notre promenade.

A notre retour, nous faisons une visite au *smatrîtel;* sa maison est très-confortable. Il possède une grande quantité de pelleteries de zibeline, d'hermine, d'isatis, une fourrure épaisse formée uniquement de queues de renards blancs, une autre faite de pattes du même animal : chez lui, comme chez tous les autres Doudinois, nous jouissons de la plus cordiale hospitalité.

Cependant l'heure du départ est sonnée. Le 4 septembre, nous prenons congé de nos amis; le temps est radieux, et l'aquilon vient en aide à la machine de l'*Alexandre*. Nous restons sur le pont, agitant nos mouchoirs tant que nous pouvons distinguer nos amis russes, samoïèdes et youraks sur ces rives hospitalières.

L'*Alexandre* n'est, à proprement parler, qu'un magasin ambulant. Le patron achète les produits que les populations riveraines lui apportent : — ce sont surtout des fourrures et du poisson; en échange, il leur vend du thé, du sucre, du tabac, de l'eau-de-vie, du drap et des cotonnades, des coquemars et autres ustensiles en fer, du papier, de la poudre, des allumettes, des casquettes, des chaussures, etc., etc. Il sale et encaque immédiatement le poisson, et la barque que nous remorquons en est presque remplie.

Le Yénisséï est très-poissonneux; quelques-unes des espèces qu'on y trouve atteignent une dimension respectable et pèsent souvent plus de dix kilogrammes. Des corégones, longues de quinze centimètres, sont achetées en quantités considérables; on les encaque soigneusement, en les superposant sur le dos les unes des autres, et en les marinant de sel, de poivre et de feuilles de laurier. On rencontre aussi en abondance l'esturgeon, qui fournit, outre sa peau et une chair délicate, un caviar exquis et de la colle. A part ces poissons, il faut encore mentionner, comme appartenant au Yénisséï, le sterlet, le brochet, la perche, le cyprin, l'ombre, la lotte, le ruffe, etc.

La *blatta orientalis*, connue généralement sous le nom de blatte des cuisiniers, — le *tarakane* des Russes ou le *kakerlack* des Scandinaves, — apparaît ici en légions innombrables, comme partout en Orient où l'homme a établi ses pénates : meubles, parois, planchers et plafonds, vêtements, vaisselle, tout en est criblé. On lui accorde ici les mêmes libertés que chez nous aux mouches; — mais celles-ci, je dois le reconnaître, sont une société beaucoup moins désagréable.

Notre voyage donne lieu à des résultats intéressants au point de vue botanique, par le fait surtout que, nous dirigeant du nord au sud, nous avons l'occasion d'observer jusqu'à quelle latitude septentrionale s'avancent les végétaux du Midi. Chose singulière! plusieurs plantes appartenant, en Suède, aux régions méridionales ou moyennes, se rencontrent ici tout près du cercle polaire. La grande extension de ces végétaux vers le nord est due, me semble-t-il, au Yénisséï, qui, par ses inondations, sert de véhicule à leurs graines ou à leurs racines, jusque dans les contrées plus septentrionales. La masse de terre, de sable et d'argile que le fleuve entraîne avec lui au printemps, fait aussi que le sol est à peu près le même le long de tout le cours inférieur.

Au sujet du Yénisséï, il convient de donner ici quelques détails sur la température, d'après une série d'observations faites à Yénisséisk par un Polonais exilé, M. Marks, en prenant la moyenne pour les années 1871 à 1874 (les dates sont indiquées d'après le nouveau style, et les degrés en centigrades).

Le Yénisséï est libre de glaces le 9 mai, et la température au-dessous de zéro est observée pour la dernière fois le 19 mai. La dernière chute de neige arrive cependant le 31, et la plus grande hauteur de l'eau du Yénisséï le 26 du même mois. Le premier bateau à vapeur part de Yénisséisk pour Tourouchansk le 7 juin. La première chute de neige est observée le 25 septembre, et la première observation de température au-dessous de zéro le 27 du même mois.

Le Yénisséï est pris par les glaces cent soixante-dix-neuf jours, par conséquent à peu près la moitié de l'année. La température reste au-dessous de zéro : pendant cent quinze jours, en moyenne, le mercure est congelé pendant huit. La plus haute température observée à Yénisséisk a été + 32°,9 (12 juillet 1872), et la plus basse, — 58°,6 (12 janvier 1872). L'eau ne tombe pas en abondance; elle atteint en août son maximum : 53mm,91. Aussi le ciel est-il ordinairement sans nuages et la plupart des jours purs. Naturellement l'arrivée du printemps et la floraison varient, mais n'accusent qu'un écart maximum de cinq à six jours.

Le 6 septembre, nous rencontrons un exilé du nom d'Ullman, parlant parfaitement l'allemand; c'est la première fois qu'il nous arrive, en Asie, de pouvoir communiquer avec quelqu'un sans éprouver la moindre gêne du côté de la langue. Né en Saxe, il a habité la Pologne, la Prusse et la Finlande; deux fois, nous dit-il, « il a entrepris des voyages gratuits en Sibérie. » Il nous raconte sa vie semée de vicissitudes: un romancier trouverait là matière à plusieurs volumes. Mais Ullman est vieux aujourd'hui et un peu sourd; de plus, il appartient à cette secte très-extraordinaire des *Skoptsy*, déportée ici, qui a joué un certain rôle dans l'histoire de la Russie. Il jouit de beaucoup de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

considération dans la contrée, et on le connaît à la ronde pour un médecin serviable et pour son habileté dans les ouvrages manuels. Aussi est-ce le seul qui ne soupire pas après l'Europe, car « là-bas, dit-il, je n'ai point de cercle d'activité, et, dans la maison de mon enfance, je ne retrouverais plus que des étrangers. » Ses paroles, qui trahissent une profonde résignation, témoignent en même temps d'une longue expérience de la vie et d'un sens très-juste.

7 *septembre*. — Ce matin, nous croisons un bateau à vapeur venant du Sud; il est chargé de pommes de terre, de concombres, d'œufs, etc., dont le capitaine enrichit généreusement nos provisions. Les aliments intellectuels nous sont fournis aussi sous la forme de journaux les plus récents, c'est-à-dire de deux mois de date. Comme nous avons été tout un trimestre sans recevoir la moindre nouvelle du monde civilisé, nous saisissons avec un empressement particulier notre *Rouski Slavár* (Dictionnaire russe) et la *Rouskaïa Grammátika*. Mais tout cela rappelait singulièrement compère le renard chez commère la cigogne. Cependant nous découvrons bientôt la rubrique *Chvétsia i Norvégia* (Suède et Norvége); mais l'article ne contient rien qui nous engage à le déchiffrer jus-

La photographie et les Samoïèdes (voy. p. 199). — Dessin de Riou, d'après un croquis.

qu'au bout. Un journal illustré nous intéresse davantage avec ses gravures et ses problèmes d'échecs.

Tous les jours nous avons la visite de Samoïèdes, de Youraks, de Dolgânes et de Toungouses, qui viennent à bord vendre leur poisson. Une jeune femme, appartenant à l'une de ces peuplades, m'adresse différentes questions, et secoue la tête d'un air de pitié en voyant qu'il m'est impossible d'entretenir la conversation. Une autre fois, c'est un Ostiak qui nous accompagne avec sa femme jusqu'à une station voisine; ils sont habillés tous deux à peu près de la même façon : fichu de coton rouge sur la tête, le « sac-pelisse » jusqu'aux genoux; ils ne se distinguent que par les « pantalons », privilége exclusif du mari. Ils nous parlent gaiement et sans façon : — de quoi? je ne saurais le dire; — mais ils ont l'air bien contents, surtout quand nous bourrons leurs pipes.

Le 12 septembre, nous passons le cercle polaire. Nous visitons un endroit situé au nord et tout près de Tourouchansk, où il y a beaucoup de maisons : c'est Silivanskoïe, principale station des *Skoptsy*.... Ici on cultive des raves et des pommes de terre; — ces dernières sont justement en fleur et ne montrent aucune trace de ravages de la gelée.

L'après-midi, nous traversons Tourouchansk, la « ville » la plus septentrionale du Yénisséï, située à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

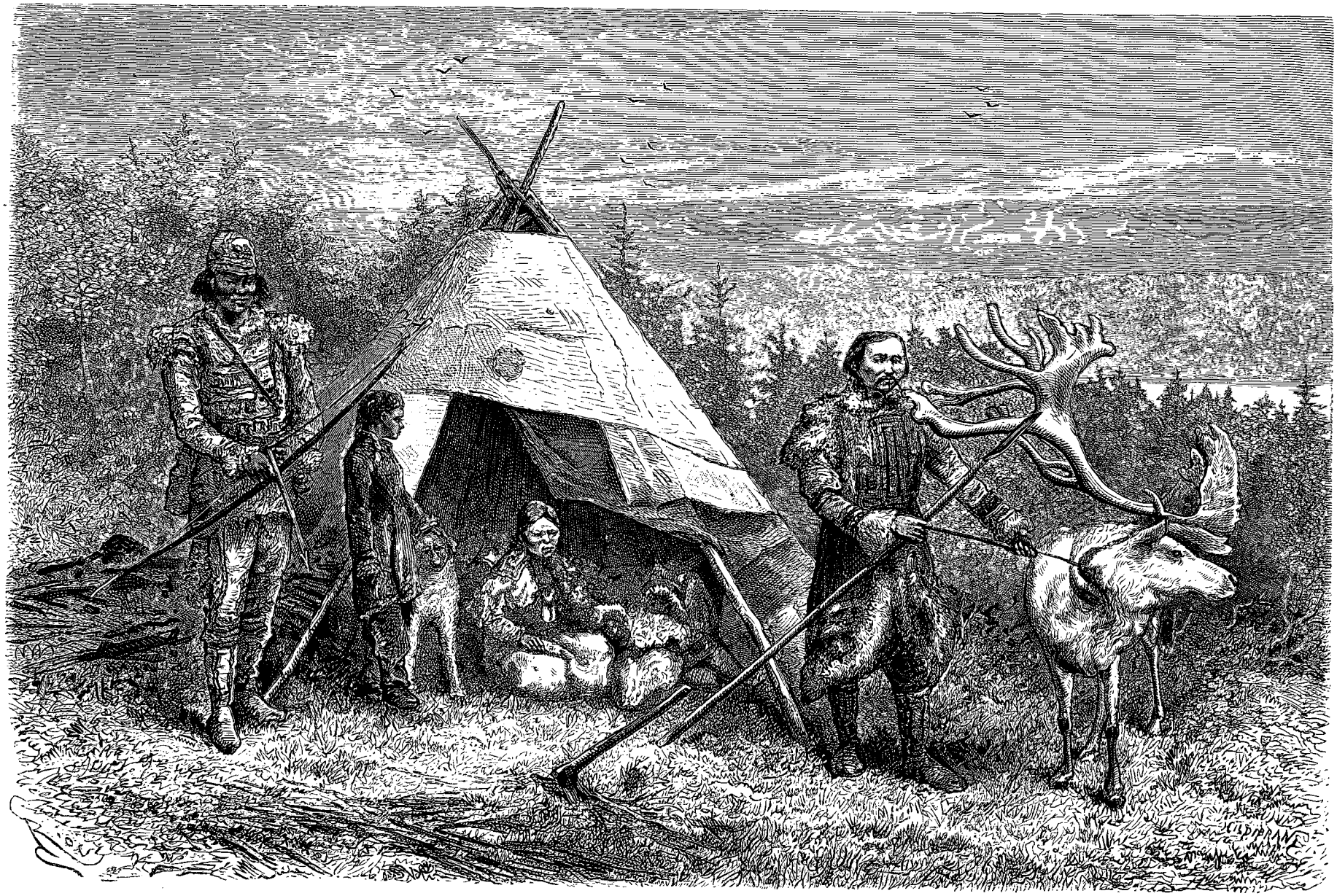
soixante myriamètres environ au sud de Doudino. Notre vapeur s'amarre près du *Troïtskoï Monastyr* (couvent de la Trinité). Nos regards sont charmés à la vue de l'église peinte en blanc, avec ses hautes tours qui se détachent sur la sombre forêt de pins et de sapins et les eaux miroitantes du Yénisséï. Nous rendons d'abord visite au vénérable prieur, qui demeure près du cimetière, et nous reçoit avec beaucoup de courtoisie. Ensuite, nous allons avec tout le personnel de l'*Alexandre* entendre la messe dans l'église, riche en ornements d'or et d'argent. De là nous allons voir un vieux pèlerin de Terre-Sainte, qui a son ermitage à quelque distance. Après avoir reçu la bénédiction du prieur et un pain bénit, nous repartons.

Au sud de Tourouchansk et d'un grand affluent oriental du Yénisséï, la Toungouska nijnaïa (inférieure), la nature devient plus riche. Nous retrouvons des montagnes; — nous n'en avons pas vu depuis l'embouchure du Yénisséï, toute la vallée inférieure ne consistant qu'en collines de sable et de terre. D'ailleurs ces montagnes ne sont pas d'une bien grande étendue; nous y rencontrons une flore qui s'écarte, à bien des égards, de celle que nous avons vue jusqu'à présent.

Dolganes du Yénisséï (voy. p. 215). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

En nous promenant dans les épaisses forêts dont les arbres élevés cachent une riche végétation, nous voyons souvent des tombeaux ornés habituellement d'une croix, et sur lesquels des parents et amis ont placé un paquet renfermant des hardes et de la nourriture pour « l'âme en peine » : c'est un usage général, même dans les régions méridionales de la Sibérie, où,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Toungouses du Yénisséï (voy. p. 215). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

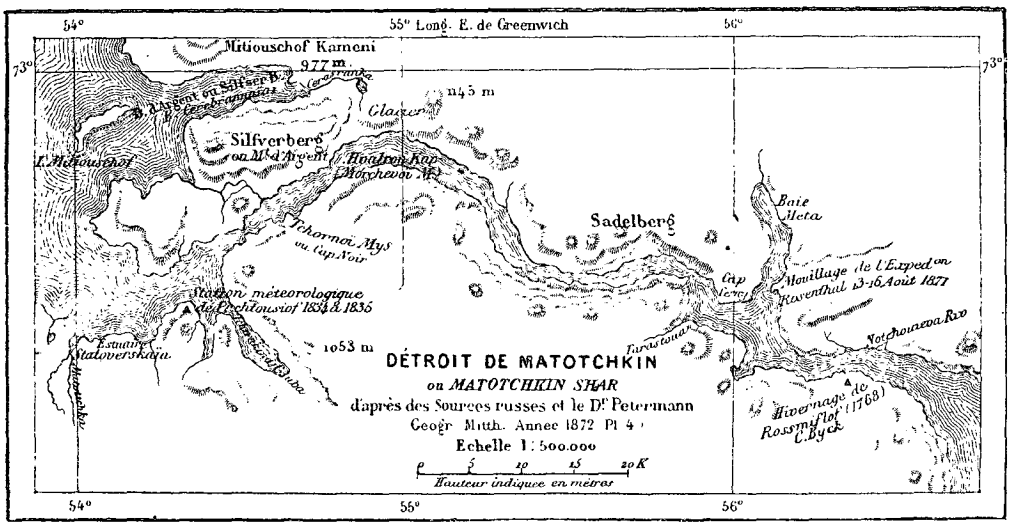
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'après ce qu'on nous a raconté, les sorciers et les devins savent bien exploiter la superstition populaire. A un endroit, par exemple, où l'on avait déposé des vivres et de l'argent pour plusieurs « esprits errants », — peut-être des dieux, — on fut très-mécontent du grand appétit et de l'inexplicable besoin de monnaie dont ceux-ci faisaient preuve. Celui qui avait accaparé ces biens matériels sut cependant dissiper les soupçons, et fournir une explication naturelle en laissant sur la tombe une bouteille vide et un vieux jeu de cartes. Lorsque les crédules indigènes y arrivèrent, le doute ne leur fut plus permis. « Ah! ah! s'écrièrent-ils, c'est comme cela que vous buvez et que vous jouez l'argent qu'on vous donne! Nous comprenons de reste, maintenant, où tout a disparu. » L'histoire ne dit pas s'ils ont continué leurs fournitures.

Au-dessus du confluent du Yénisséï et de la Tougouska, le fleuve devient plus rapide, ce qui n'empêche pas notre vapeur de prendre une barque (*lodia*) de plus à la remorque. En outre, la machine doit travailler contre un frottement qui imprime une trépidation insupportable à tout le bâtiment; nous préférons donc marcher sur le rivage; il ne nous est pas bien difficile de suivre l'*Alexandre*. Le combustible touche aussi bientôt à sa fin, et le seul parti à prendre est d'aller à terre pour fendre du bois; par bonheur, on n'a pas à le transporter bien loin.

Au sud du soixante-cinquième parallèle, les rives sont plus variées et les habitations moins disséminées; cinq ou six de ces bourgades ont leur église; les rues y sont tellement boueuses, que nous devons passer par les prairies environnantes; mais les gelées de nuit, qui ont déjà commencé leurs ravages, mettent fin aussi à notre moisson. Les journées sont belles cependant.

Les seules choses qui attirent notre attention, ce sont les bateaux des indigènes, que halent des chiens le long des rives, et dans les villages les femmes



et enfants, assis devant leurs cabanes et croquant les fruits du cembre. Nous avons l'occasion d'en ramasser nous-mêmes dans les forêts, où des arbres gigantesques — cembres, mélèzes et autres essences résineuses — couvrent d'immenses étendues et forment actuellement la plus grande richesse de la Sibérie; du moins, ils ont plus de valeur que l'or qu'on rencontre ici et qui attire annuellement des centaines d'individus, séduits par l'espoir, souvent déçu, de faire fortune.

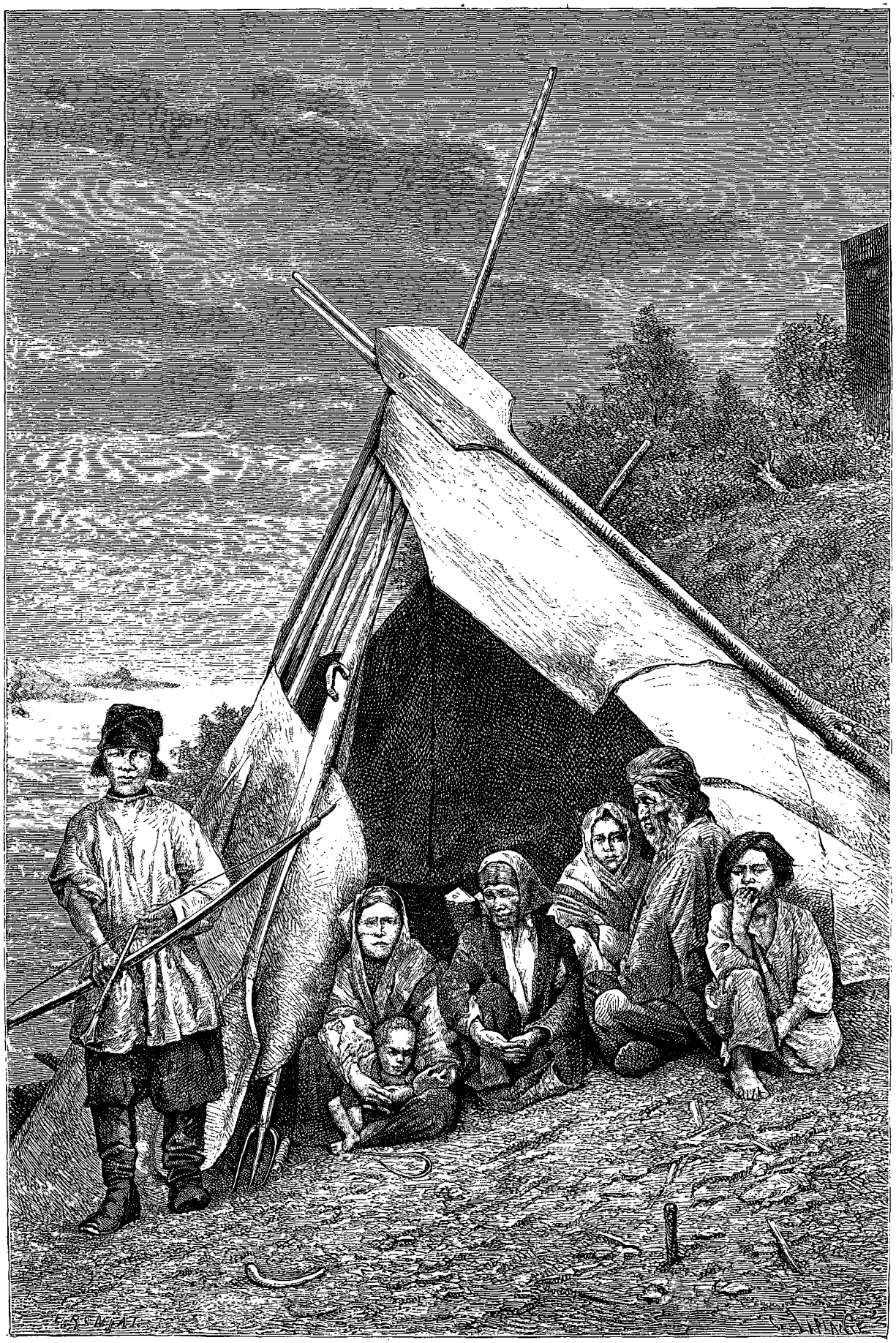
Plus nous approchons de Yénisséisk, plus nous voyons de ces laveries d'or; elles ne se trouvent pas sur le Yénisséï, mais sur ses petits affluents : la plupart sont abandonnées et de grandes installations désertes aujourd'hui prouvent qu'on a laissé ici plus d'argent qu'on n'en a emporté. L'or lui-même n'a pas rendu le pays heureux : à Yénisséisk, bien des gens se plaignent que l'agriculture et l'industrie soient en souffrance, précisément parce que la classe ouvrière, séduite par l'appât de l'or, a cessé de demander sa subsistance à la terre.

Yénisséisk. — Krasnoyarsk, capitale du gouvernement du Yénisséï. — Énigme télégraphique. — Le tarantasse. — Caravanes. — Postillons. — Un village. — Tomsk. — Omsk. — Tioumen. — L'Oural. — Iékatrinenbourg. — Mines. — Nijni-Taghilsk. — Fin du voyage.

La ville de Yénisséisk, où nous arrivâmes le 30 septembre, occupe une charmante situation sur la rive gauche du fleuve qui lui donne son nom, à une centaine de kilomètres au sud du confluent de l'Angara et du Yénisséï.

Il y a quelques années, cette ville a été la proie d'un terrible incendie, mais elle s'est bientôt relevée de ses ruines; ses nombreuses maisons témoignent au dehors comme au dedans d'une richesse considérable; il y en a peu en pierres; on y voit de beaux magasins à l'européenne et des balcons où se prélas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ostiaks du Yénisséi (voy. p. 215). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sent des beautés du pays, nonchalamment assises dans des fauteuils, un roman à la main. Les rues sont larges et régulières; çà et là de petits jardins, et autour des églises, des pelouses dont la verdure réjouit la vue.

L'hôtel où nous sommes descendus nous fournit une bonne table, mais les lits et la literie nous font supposer qu'en Sibérie on ne s'en préoccupe guère: nous sommes obligés de coucher sur le plancher, et cela ne nous empêcherait pas de dormir, si les blattes ne venaient nous contrarier par leurs courses furibondes. Toute la journée, taciturne et pensif, l'hôtelier, vêtu d'une longue lévite, se promène gravement, un livre en mains; mais par-dessus ses grandes besicles il semble plutôt regarder ce qui se passe dans les astres. Il s'intéresse vivement à la détermination du lieu, que M. Nordenskiöld prend dans son jardinet, et il suit d'un œil également attentif les mouvements du soleil et des instruments.

Le 3 octobre, nous montons en voiture pour quitter Yénisséisk; nos amis assemblés nous disent adieu, en nous embrassant trois à sept fois : c'est l'usage, paraît-il, dans ce pays, et nous avons fini par nous y accoutumer.

Notre route avance vers le sud à travers des contrées boisées et fertiles, mais peu habitées; elle quitte le Yénisséï, qui se courbe à l'est, pour aboutir directement à Krasnoyarsk, capitale du gouvernement du Yénisséï, située sur la rive gauche du fleuve. Nous y arrivons le 5 octobre dans l'après-midi. Sans tarder, nous nous rendons avec nos voitures et nos bagages au bureau du télégraphe, afin d'envoyer une dépêche à M. Dickson. Dès le lendemain, nous recevons la réponse. Je rapporte cette circonstance pour prouver la rapidité de l'expédition télégraphique en Russie; toutefois elle n'a souvent lieu qu'aux dépens de la clarté. Ainsi, alors que nous attendions avec inquiétude la nouvelle du retour de nos camarades, nous recevons une dépêche conçue en ces termes mystérieux: « *Madame est arrivé* » (sic). Il nous fallut bien du temps avant de pouvoir deviner la véritable explication : « *Kjellman est arrivé....* » Dans un autre télégramme de M. Nordenskiöld, on lisait que le passage du Yénisséï était barré par des récifs : on avait omis la négation, fort importante ici.

Nous restons quatre jours à Krasnoyarsk, afin d'emballer nos collections avec tout le soin qu'elles exigent pour notre long voyage, tout en attendant des fonds réclamés de Suède par voie télégraphique. Dans ces contrées lointaines, de telles transactions se font avec une rapidité étonnante. Deux jours après l'expédition de notre dépêche, nous pouvons toucher l'argent à la banque de Krasnoyarsk, bien qu'il ait fallu échanger six télégrammes avant d'avoir rempli toutes les formalités indispensables.

Krasnoyarsk, ville de onze mille deux cent trente-huit habitants, chef-lieu du gouvernement du Yénisséisk depuis cinquante ans, s'est beaucoup développée et embellie dans ces derniers temps. Les grandes églises sont richement ornées et l'extérieur en est peint *a fresco*. On remarque ici un plus grand luxe qu'à Yénisséisk. Dans les boutiques on peut avoir tout à souhait; mais comme il n'y a ni fabriques, ni établissements industriels quelconques, tous les objets manufacturés sont d'un prix élevé. La ville est importante au point de vue commercial, à cause de la grande route qui la traverse allant de l'Europe à la Chine, au Japon et aux parties orientales de la Sibérie. La classe aisée semble fort représentée ici, car il y a, outre la chancellerie du gouvernement, un séminaire (cent quarante élèves), un gymnase (lycée) inauguré en 1867, différentes écoles, un bureau important de télégraphe, etc.

Le fleuve est sillonné par des bateaux de pêche, qui ne jettent pas inutilement leurs filets, et par des barques chargées d'*arbouz* (pastèques); ces melons d'eau abondent dans le territoire de Minousinsk, qui s'étend autour du Yénisséï, à quarante myriamètres au sud de Krasnoyarsk, d'où on les exporte en grandes quantités par la voie fluviale. A Krasnoyarsk, ils sont fort goûtés, surtout par les dames; une demoiselle me déclare même qu'elle ne voudra jamais aller en Suède si les arbouz n'y viennent pas à foison.

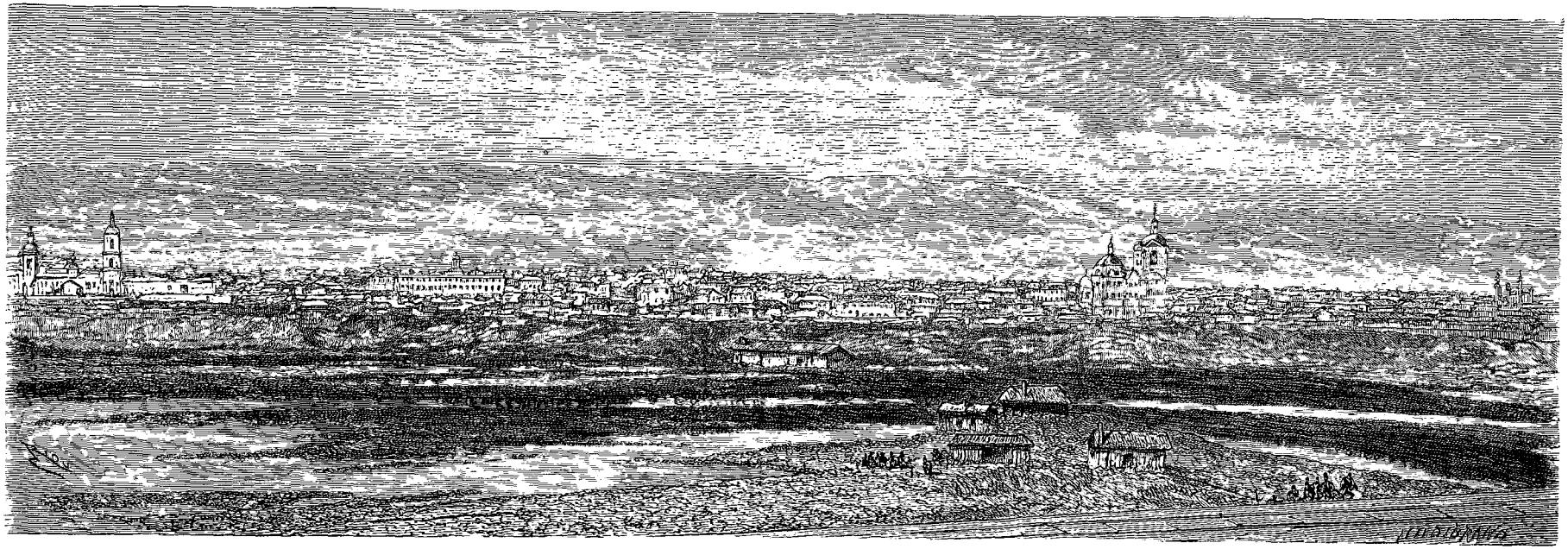
Le lendemain, nous visitons la *ghimnazia* (le lycée), où nous voyons les professeurs, ainsi que les élèves, au nombre de cent quatre-vingts, revêtus de l'uniforme. La méthode d'enseignement et le matériel scolaire ne laissent rien à désirer; pour les langues et les sciences naturelles en particulier, cet établissement asiatique peut hardiment soutenir la comparaison avec ceux de l'Europe. L'édifice lui-même remplit toutes les conditions exigées de nos jours pour recevoir la jeunesse studieuse.

Après avoir bien emballé les précieuses collections d'histoire naturelle que nous devons à de généreux particuliers de Krasnoyarsk, — un pharmacien, M. Detlovski, se charge de nous expédier celles que nous ne pouvons emporter, — nous disons adieu à nos amis et, couverts de nos nouvelles fourrures, nous reprenons notre route vers l'ouest. Mais il faut d'abord chercher à s'installer de son mieux dans le véhicule qui va nous rompre les os, jusqu'à ce que nous atteignions le chemin de fer.

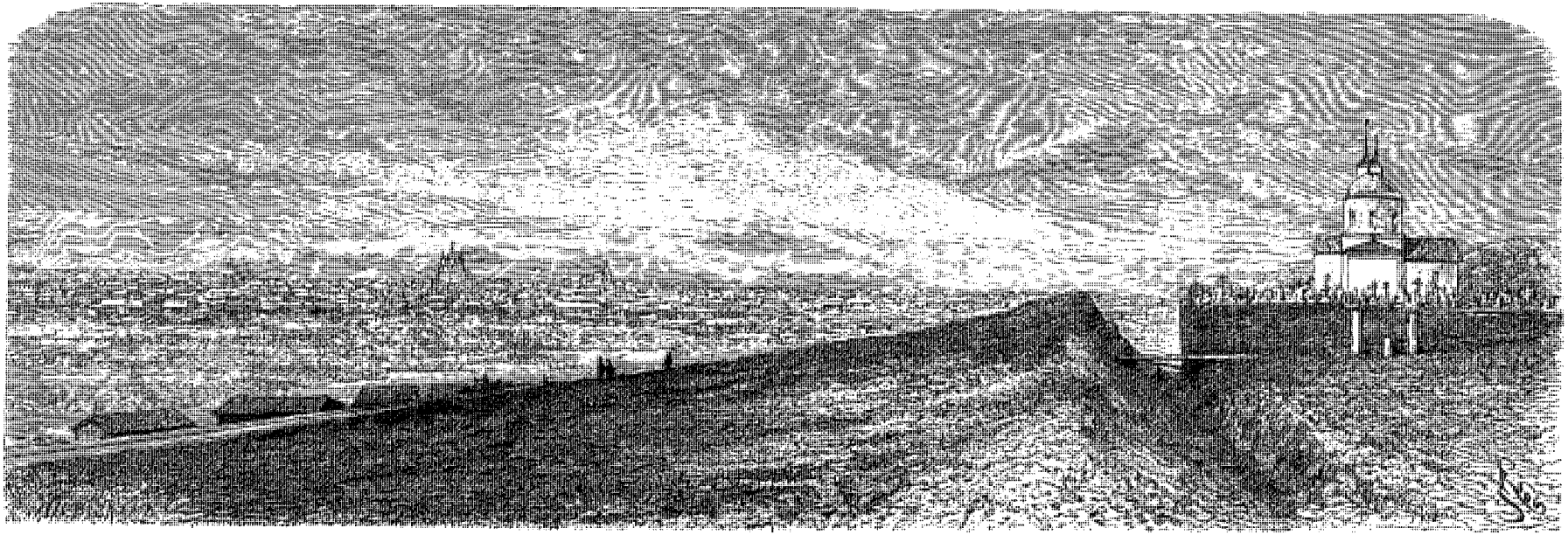
Cette voiture sibérienne, le *tarantasse*, a la forme d'un rectangle et le fond plat comme une caisse; comme elle n'a pas de siéges, on s'entoure de foin pour essayer de se garder des cahots inévitables. Nous nous assurons encore une fois de n'avoir pas oublié notre *padarojnaïa*, indispensable pour le voyage, et le signal du départ est donné; les deux paysans qui retiennent nos chevaux s'éloignent et *pacholl* (fouette, cocher)! — nous sommes emportés au galop.

La route de Krasnoyarsk à l'Oural traverse des steppes immenses, où la terre noire et argileuse n'offre pas le moindre caillou; parfois, dans les endroits humides, on rencontre des arbres à larges feuilles, mais jamais de conifères, sinon près des fleuves. Le chemin est assez égal, mais, le tarantasse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Krasnoyarsk. — Dessin de Riou, d'après un croquis.



© 2007 Lyon Editions

Krasnoyarsk. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

n'étant pas pourvu de ressorts et les chevaux dévorant l'espace, les cahots sont épouvantables, surtout quand il y a des ornières; si l'on va ainsi cinq ou six jours de suite et sans connaître l'art de dormir éveillé, on est brisé, rompu, moulu. Plus d'une fois, nous avons été sur le point de perdre la patience, mais non la bonne humeur; autrement, le voyage se fût transformé en un supplice de la pire espèce. La nature, toujours uniforme, ne nous offre aucune distraction; tout est en repos ici, sauf nous qui ne restons jamais en place; tout garde le silence, excepté le postillon qui jase comme une pie. Il prodigue les noms les plus tendres à ses chevaux, « ses petites colombes, ses petits agneaux, » etc.; au moindre écart dans leur allure, il les tance vertement en se servant de termes moins polis. C'est là l'habitude des automédons russes.

Nous rencontrons un convoi escorté par des soldats. Sur la première voiture se trouvent un homme, une jeune fille et une femme tenant un petit enfant entre ses bras; sur les autres, des hommes et des femmes. De loin déjà ils se rangent pour nous céder le pas. Les regards farouches, les figures amaigries nous font deviner que c'est un transport d'*infortunés*, comme on dit dans le pays. Encaqués comme des harengs, dans leurs mauvaises voitures, ils emportent avec eux les ustensiles les plus nécessaires. Le lieu de déportation étant à présent l'île de Saghalien, ils doivent faire ainsi huit mille cinq cents kilomètres, à moins qu'ils ne préfèrent aller à pied....

Le 12 octobre au soir, nous arrivons à Tomsk, où nous descendons à un hôtel fort bien tenu.

Tomsk est une assez belle ville. Les maisons et les églises sont, pour la plupart, en pierres, blanchies à la chaux, et font preuve de bon goût. A en juger par ma promenade dans les rues, le beau sexe est dignement représenté dans cette ville.

Le 14 octobre, M. Norsdenskiöld réussit à acheter une autre voiture et nous continuons le voyage.

Le 15, nous traversons l'Ob, qui mesure ici, bien que fort éloigné de son embouchure, plus d'un kilomètre de largeur; la lune jette ses mille rayons d'argent sur les flots calmes, et nos bateliers, j'allais dire nos gondoliers, fredonnent leurs chansons langoureuses, tandis que notre bac glisse doucement jusqu'à la rive opposée.

Le 16, la neige, qui commence à tomber, détrempe les chemins, sans épargner nos personnes.

Le 18, il gèle.

Enfin, après avoir voyagé nuit et jour, nous arrivons affamés, crottés, exténués, à Omsk, le 19: nous avons la joie d'y rencontrer des Scandinaves, au milieu desquels nous passons des heures agréables autant qu'intéressantes par les nombreux renseignements qu'ils nous fournissent sur la Sibérie. M. Slovsof, professeur d'histoire naturelle à l'École militaire d'Omsk, nous fait cadeau d'une précieuse collection de plantes et d'animaux, entre autres des reptiles de l'Altaï, une souris chantante qui, au dire des musiciens, peut donner au moins trois notes, puis une de ces grandes araignées venimeuses qu'on rencontre dans les carrières de sables des steppes, où les Kirghises jettent leurs criminels pour les soumettre aux plus horribles tortures, etc.

Le 21, au moment de poursuivre notre voyage, un aide de camp vient nous inviter à dîner de la part du gouverneur général, ajoutant que Son Excellence nous prie de venir en habits de voyage, — c'est justement faute d'autres que nous n'avons pu avoir l'honneur de nous présenter chez lui. Nos vestes de peau tiendront lieu d'habit à queue; malgré l'état défectueux de notre toilette, nous sommes reçus avec la plus charmante courtoisie. Immédiatement après le dîner, nous quittons Omsk.

Notre route se poursuit à l'ouest, et toujours par des steppes. La neige est tombée en telle abondance que les chemins seraient très-bons pour des traîneaux, mais nous n'avons qu'une voiture et elle est secouée horriblement sur le sol gelé. A quelques relais, nous sommes contraints d'attendre plusieurs heures, parce que cent cinquante chevaux ont été requis le même jour pour un transport d'argent expédié de l'Altaï. Néanmoins nous allons très-rapidement, car nous faisons ordinairement deux cent quarante kilomètres en vingt-quatre heures.

Le 26 octobre, nous arrivons à Tioumen, situé près d'un affluent du Tobol. Cette ville a un circuit énorme, mais la plupart des maisons sont petites et de peu d'apparence. Cependant il s'y trouve un hôtel tout à fait à l'européenne; c'est le meilleur que nous ayons rencontré en Sibérie.

Nous approchons de l'Oural. Le pays commence à s'accidenter et les forêts de pins ou de sapins que nous rencontrons çà et là prouvent que nous avons dépassé les steppes. Chose singulière! sur ces arbres, comme sur ceux des steppes, on ne peut apercevoir de lichen. Cela provient apparemment du peu d'humidité de l'air en ces contrées. De l'autre côté de la frontière, en revanche, les arbres abondent en lichen.

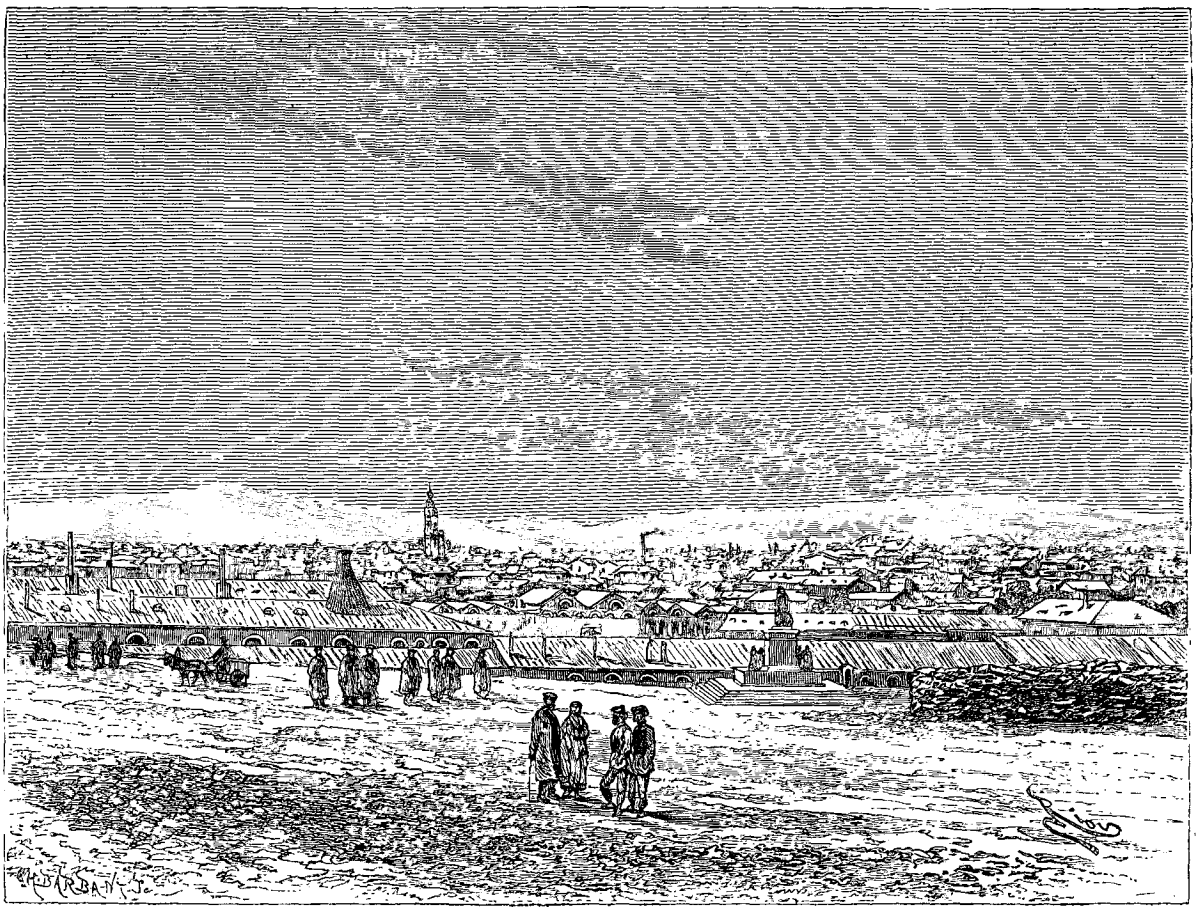
En faisant grande diligence, nous arrivons enfin à Iékatrinenbourg, dans la nuit du 28 au 29 octobre. Cette ville, bien qu'à l'est de l'Oural, a tout à fait l'air européen. La situation en est charmante, les maisons et les édifices publics l'emportent en beauté sur tout ce que nous venons de voir.... Nous y restons quatre jours, accueillis partout avec la plus grande hospitalité.

Le 31 octobre, nous nous rendons aux mines d'or, peu éloignées de la ville; elles appartiennent à une compagnie allemande, qui en retire, dit-on, de beaux bénéfices. Après avoir examiné les installations et les procédés de lavage et être descendus dans les mines, nous rentrons à Iékatrinenbourg pour faire la connaissance d'un vieux savant russe, M. Schoupine, fort au fait de ce qui concerne les sciences naturelles dans le pays de l'Oural; il a écrit un grand ouvrage sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

gouvernement de Perm. Il nous fait voir un parchemin du commencement du dix-huitième siècle, contenant la liste des prisonniers suédois qui ont été transportés ici après la défaite de Poltava, et ont formé ensuite une colonie à eux seuls. Leur langue s'est naturellement effacée, mais on retrouve encore parmi eux des noms propres suédois.

Le 1er novembre, montant tous en traîneaux pour la première fois, nous disons adieu à Iékatrinenbourg, pour aller vers le nord, aux fabriques de Taghilsk, où nous arrivons le 2 novembre au soir. Certes il est rare de rencontrer réunis en un seul point autant de trésors minéraux. Les mines de fer, de cuivre, de malachite sont rangées parmi les principales du globe, sans parler des quantités d'or et de platine que les laveurs extraient. En outre, il y a ici de nombreux ateliers de construction, des manufactures, dont les produits de tout genre en fer ont conquis une renommée universelle. Nijni-Taghilsk appartient à la famille Demidoff depuis 1725. Le propriétaire actuel, le prince de Demidoff, réside à Paris. Le gérant de toutes ses propriétés est un Suédois, M. Wåhlstedt, de Gothembourg, qui nous fait l'accueil le plus charmant.... Je n'en finirais pas si j'énumérais ici toutes les merveilles



Nijni-Taghilsk. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

de ce monde souterrain, les vastes ateliers de construction, les gigantesques hauts fourneaux, l'admirable « Musée du fer et du cuivre », l'hôpital, en tous points conforme aux exigences de la science actuelle, etc. Un Finlandais, M. l'ingénieur Lundgren, qui habite Taghilsk depuis quelques années, a bien voulu nous servir de cicérone, et dans sa famille, où les heures s'écoulent trop rapides, nous retrouvons un véritable *hem* (le « chez soi »), grâce à sa femme, notre aimable compatriote.

Le 5 novembre au soir, nous quittons Taghilsk, en nous servant cette fois de trois traîneaux princiers appartenant aux Demidoff. Il ne nous reste que quelques milles avant d'entrer en Europe; nous nous trouvons donc sur l'Oural; cependant nous ne voyons presque pas de hauteurs remarquables, c'est à peine si l'on aperçoit cette chaîne de montagnes qui marque la frontière de deux parties du monde. D'immenses forêts résineuses couvrent la contrée, où les localités habitées sont fort rares.

Le 13 novembre, nous atteignons Nijni-Novgorod et la ligne des chemins de fer européens. Jusqu'ici nous nous sommes servis de traîneaux, bien qu'il n'y eût plus de neige pendant les trente derniers kilomètres. Des loups s'étaient approchés de nous la veille, mais sans nous importuner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 15 novembre, nous arrivons à Moscou, après avoir fait plus de dix mille kilomètres à partir de Dicksons-hamn.

Enfin, le 30 novembre, nous débarquons à Stockholm, et nous prenons congé de nos fangstmän, qui repartent immédiatement pour Tromsö, où ils arriveront la veille de Noël.

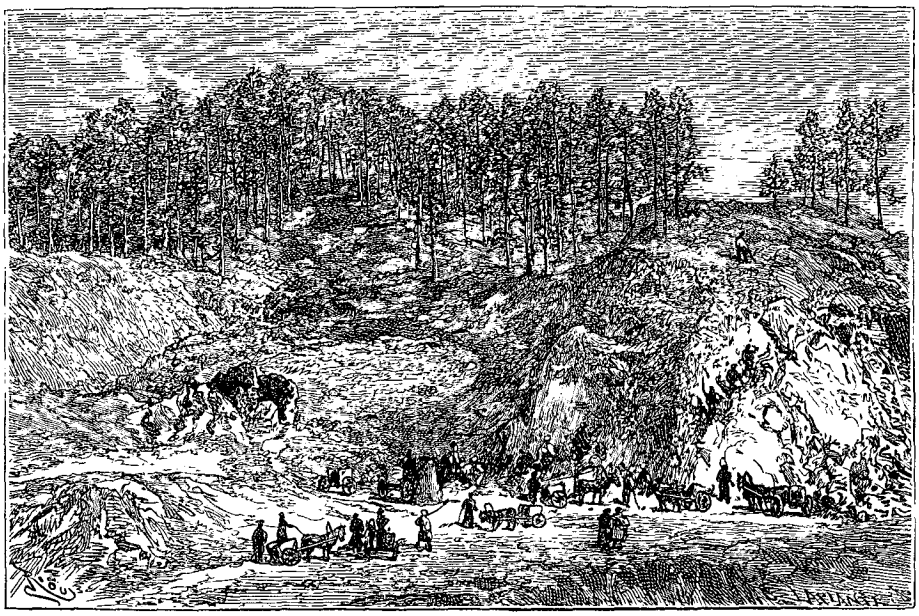
Pour extrait et traduction : F. SCHULTHESS.

NOTE SUR LA SECONDE EXPÉDITION DU PROFESSEUR NORDENSKIÖLD AU YÉNISSÉÏ.

Le voyage, dont nos lecteurs viennent de lire la relation, ne laissait guère de doutes sur la possibilité de conduire en Europe, à travers la mer de Kara, les produits de la Sibérie septentrionale. Cependant on pouvait objecter que l'expédition avait été faite dans des conditions de température exceptionnellement favorables, et aussi qu'une tentative unique ne pouvait pas être considérée comme autorisant une affirmation de réussite absolue. Par ces motifs, M. le professeur Nordenskiöld reprit la mer le 25 juillet 1876, sur un bateau à vapeur, l'*Ymer*, frété par deux hommes généreux, MM. Oscar Dickson et Sibiriakof.

Le 30 juillet on entra dans le défilé maritime qui coupe en deux la Nouvelle-Zemble, le détroit de Matotchkin.

La mer de Kara était couverte de trop de glaces pour qu'il fût prudent d'y engager le navire. Le 5 août, l'*Ymer* tourna au sud, longea, jusqu'à la porte



Mines de fer de Taghilsk, à Vyssok Gore. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

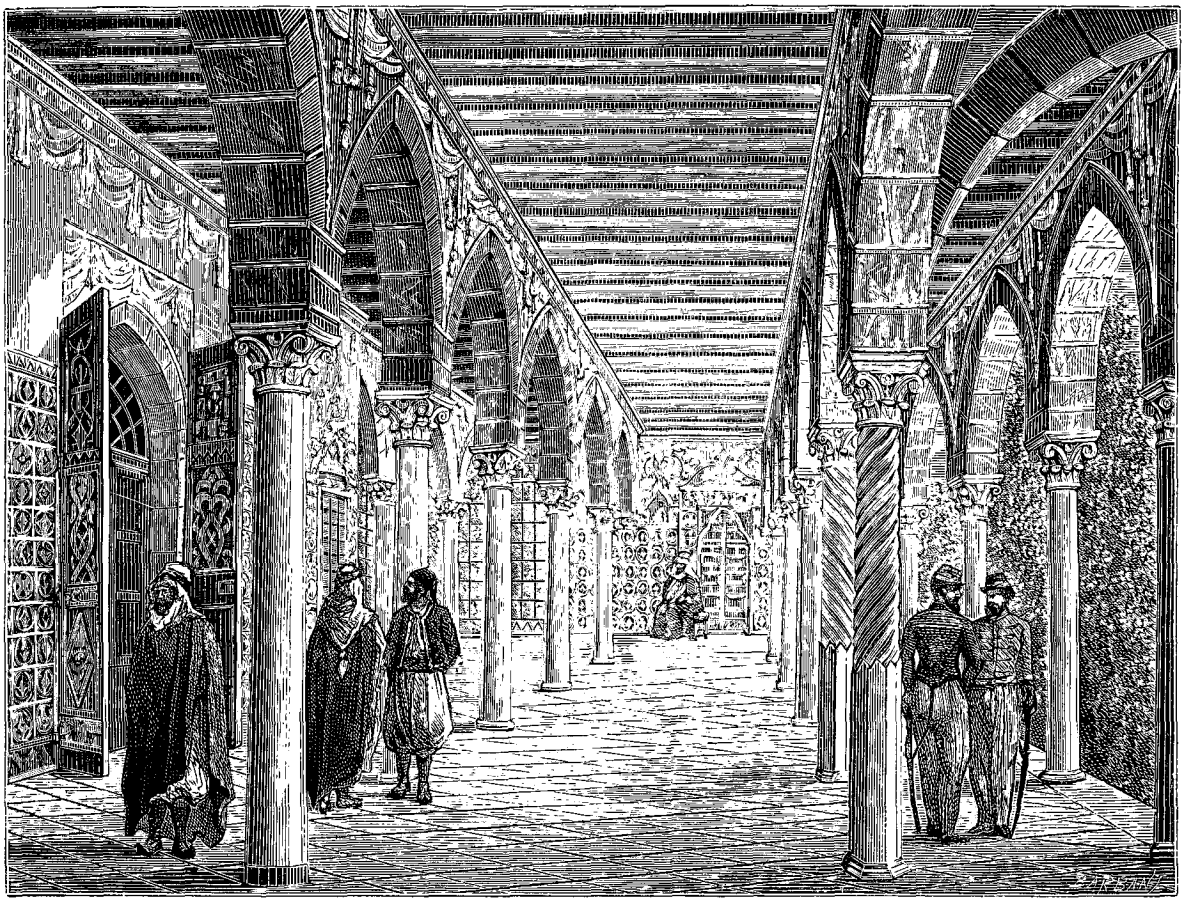
de Kara, la Nouvelle-Zemble dans la courbure de sa partie méridionale et, remontant le long de la presqu'île des Samoïèdes, arriva le 15 août aux embouchures du Yénisséï, où l'on découvrit une île longue de cinquante kilomètres : on l'appela île *Sibiriakof*.

Un peu au sud de l'île commence le fleuve proprement dit. L'*Ymer* le remonta jusqu'à Mesenkin, petite station russe de la rive droite, 71° 25′ nord, où M. Nordenskiöld comptait rencontrer M. Théel et ses compagnons, qui avaient été chargés d'explorer la vallée du Yénisséï. Son espoir fut déçu.

Le 1er septembre, l'*Ymer* fut obligé de repartir pour ne pas être pris par les glaces, et, traversant le détroit de Matotchkin, il ancra le 22 septembre à Tromsö. M. Théel, forcé de revenir par la Sibérie, ne rentra en Suède que le 9 décembre : cette partie de l'expédition a rapporté de riches collections et fait de précieuses observations qui jetteront une lumière nouvelle sur ces contrées encore peu connues.

La possibilité de communiquer de l'Europe à l'Asie par la mer de Kara est donc démontrée, et l'établissement d'un service régulier entre ces deux parties du monde ne présente pas plus de difficultés ni plus de dangers, dit M. Nordenskiöld, que telle autre route parcourue aujourd'hui par des milliers de vaisseaux. Le célèbre professeur se propose d'explorer en 1878 les parages du nord de l'Asie et de revenir en Europe par le détroit de Bering.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Colonnade du palais de Constantine devant le kiosque du bey (voy. p. 238). — Dessin de H. Catenacci, d'après une peinture de M. Féraud.

VISITE AU PALAIS DE CONSTANTINE,

PAR M. CHARLES FÉRAUD, INTERPRÈTE PRINCIPAL DE L'ARMÉE D'AFRIQUE.

DESSINS INÉDITS.

I

De tous les monuments de l'Algérie, le palais de Constantine est celui qui offre le plus d'intérêt, sinon sous le rapport de l'antiquité et des souvenirs, du moins au point de vue de l'architecture barbaresque. Ce n'est pas qu'il soit d'un aspect imposant, d'un rare fini de détails et d'une parfaite harmonie dans son ensemble; mais comparé aux autres résidences somptueuses de l'époque turque, il leur est supérieur par ses proportions élégantes et grandioses, et l'on y trouve tout ce que le goût de l'ostentation et le luxe algérien peuvent réunir de plus séduisant. C'est, en un mot, le type le plus complet de l'architecture appliquée à la fois aux nécessités des mœurs et du climat du pays.

La destination que ce palais eut pendant un temps assez court sous les Turcs a changé depuis la conquête française, mais ne s'est pas amoindrie. Si c'est un bey, El hadj Ahmed, qui l'a construit, ce sont les généraux commandant la province de Constantine qui l'habitent, et il reste un emblème du pouvoir aux yeux des populations indigènes.

Souvent les artistes l'ont signalé à l'attention des voyageurs, et on le visite assez fréquemment; cependant il n'a pas eu jusqu'ici les honneurs d'une mise en lumière complète : il n'a été l'objet d'aucune étude un peu étendue.

J'essayerai ici de le décrire, et je ferai connaître son origine et son histoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

Aspect extérieur du palais. — Un coup d'œil sur l'intérieur. Témoignage d'Horace Vernet.

En arrivant aujourd'hui sur la place dite du Palais, on aperçoit une lourde et sévère masse de maçonnerie qui blesse, au premier coup d'œil, le regard le moins exercé. Rien n'annonce que ce soit là un palais. Ces grands murs, en retraite les uns sur les autres, ressemblent plutôt à une froide clôture de monastère ou de prison, qu'à l'enceinte d'un monument princier. Ils rappellent les constructions des temps où chaque homme riche ou puissant, forcé de se garder lui-même, se mettait de son mieux à l'abri des coups de main de la multitude. Leur profil est incorrect, leur ensemble inerte. Ils s'élèvent à quinze mètres environ au-dessus du niveau de la place.

En largeur, la façade n'a pas moins de quatre-vingts mètres de développement.

Une toiture grisâtre, en tuiles creuses, hérissée de grotesques tuyaux de cheminées modernes, complète cet aspect singulièrement triste.

Toute la décoration extérieure se réduit à quelques fenêtres également modernes, irrégulièrement percées çà et là; en réalité elle ne présente pas plus d'intérêt que la façade de la plus médiocre maison de la ville, et n'est guère propre à faire soupçonner qu'on est devant un palais.

Mais on ne doit pas s'arrêter devant ce masque froid et presque lugubre; il faut franchir le seuil du palais et pénétrer à l'intérieur. Le contraste est alors frappant, et l'on oublie aussitôt ce que le dehors a de rude et de disgracieux.

On se trouve alors en présence d'un tableau original et élégant. Le visiteur est tout d'abord agréablement saisi : attiré de tous côtés à la fois, il sent qu'il aura besoin de quelque temps pour bien voir. Ses yeux s'égarent dans cet ensemble tout inondé d'air et de lumière; et l'impression que produisent sur lui ces nombreuses arcades aux colonnades légères et bien détachées est telle, qu'il est difficile d'en donner une idée suffisante même avec le secours de la gravure.

Ce qui contribue surtout à donner beaucoup de charme à cet intérieur, ce sont ses jardins avec leurs grands arbres, dont les rameaux, dépassant le faîte des toitures latérales, couronnent le tout d'une voûte de feuillage et le remplissent de fraîcheur. Dans une ville comme Constantine, où l'ombre et la végétation sont rares, ces agréables ombrages sont véritablement inappréciables.

Pour jouir du palais dans toute sa beauté, il faudrait pouvoir le parcourir une nuit de fête, alors que les galeries sont éclairées par la lueur adoucie d'une infinité de lanternes vénitiennes et les parterres par une constellation de verres de couleur, dont l'éclat se joue heureusement sur les surfaces miroitantes du marbre. On a sous les yeux un spectacle féerique, et l'on songe involontairement à ces palais enchantés dans lesquels nous transportent les contes orientaux. Les rayons de lumière projetés çà et là à travers les colonnades, produisent des oppositions et des fantaisies d'ombre et de clarté qui prêtent merveilleusement à l'illusion.

A coup sûr, nul de ceux qui, à certaines époques, ont assisté aux fêtes données par les généraux commandant la province de Constantine n'en ont oublié le prestige.

Horace Vernet qui visita le palais, alors qu'il brillait de toute sa fraîcheur, l'a beaucoup admiré :

« Figurez-vous, dit-il, une délicieuse décoration d'opéra, tout de marbre blanc et de peintures aux couleurs les plus vives d'un goût charmant, des eaux coulant de fontaines ombragées d'orangers, de myrtes, etc..., enfin un rêve des *Mille et une nuits.* »

Mais avant de décrire ce curieux monument avec plus de détails, il convient de rapporter les faits qui se rattachent à son origine et de raconter la manière dont il fut élevé. Je n'aurai du reste qu'à transcrire en quelque sorte les notes que j'ai prises sur place dans le palais même, en faisant appel à la mémoire des habitants et des ouvriers qui ont travaillé à sa construction. J'ai interrogé aussi des personnes qui, dans une position plus ou moins élevée, faisaient partie de l'entourage du bey, même des femmes ayant vécu dans son sérail. Qui saurait, en effet, mieux connaître l'histoire du palais que ceux qui l'habitaient jadis? Grâce à ces divers témoignages j'ai pu apprendre quelques scènes d'intérieur étranges et faire revivre la figure d'El hadj Ahmed bey, l'une des plus caractéristiques, et, il faut bien le dire dès à présent, l'une des plus odieuses de la période turque qui a immédiatement précédé l'occupation française.

III

Histoire de la construction du palais. — Expropriations forcées. — Spoliations. — Les fournisseurs. — Les artistes. — Les ouvriers.

Sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui le palais existait, il y a une quarantaine d'années, un amas de maisons particulières accolées les unes aux autres, dans lesquelles on pénétrait par quelques ruelles étroites et tortueuses.

La famille d'El hadj Ahmed possédait dans ce quartier deux maisons contiguës : l'une d'elles est maintenant l'hôtel de la subdivision, l'autre est affectée au bureau topographique militaire. C'est dans la première, dite *Dar oum-en-Noun*, qu'est né le dernier bey de Constantine[1].

1. Vers 1787. Sa famille était l'une des plus notables de Constantine. Il avait été *khalifa* sous le bey Braham el-Rabbi. Dans cette haute fonction, il était tout-puissant. Mais des rivalités jalouses ayant excité contre lui les soupçons du bey, il fut obligé de s'enfuir de Constantine pendant une nuit, en se laissant glisser le long des pentes escarpées qui se trouvent derrière le quartier du Tabia. Il se réfugia à Alger, où il sut se concilier l'affection du pacha, qui le nomma bey de Constantine au mois d'août 1826, en remplacement du bey Manamanni (voy. p. 232 et 256).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La porte principale de ce domaine patrimonial était située dans une impasse dont le fond, debout encore aujourd'hui, forme comme un vestibule devant l'hôtel de la subdivision.

Après quelques zigzags, cette impasse débouchait à peu près à hauteur de l'escalier qui descend maintenant devant l'église, où se trouvait alors une des principales rues de la ville. Elle était fermée à sa sortie par une porte garnie d'épaisses plaques de fer et s'appelait Derb el hadj Ahmed ou *passage d'El hajd Ahmed*, nom qui a servi plus tard et par extension à désigner le palais lui-même [1]. Une autre petite porte ouvrait du côté du nord, dans la ruelle où se trouve aujourd'hui la caserne de gendarmerie.

Vis-à-vis des deux maisons d'El hadj Ahmed, se trouvait alors un vieux bâtiment dit *Dar el Bechmat* ou *Dar el Mouna*, ayant autrefois servi, comme son nom arabe l'indique, à emmagasiner les approvisionnements destinés aux janissaires de la garnison. Cette masure, utilisée ensuite comme écurie, fut enfin abandonnée à la destruction. Puis l'apathie, l'incurie de l'autorité locale, la négligence traditionnelle des habitants laissèrent s'y former un cloaque dont les émanations nauséabondes infectaient le quartier.

Tant qu'il exerça seulement les fonctions de kaïd el Aouasi, El hadj Ahmed mena une vie très-active au milieu des tribus dont l'administration lui était confiée. Nommé calife ou lieutenant du bey en 1818 et obligé de fixer alors sa résidence à Constantine, il jugea nécessaire de déblayer et d'assainir les abords de son habitation. Il demanda et obtint facilement la propriété de la ruine de Dar el Bechmat, pour laquelle il donna en échange une petite maison qu'il possédait dans un autre quartier de la ville. La masure et les décombres qui touchaient à sa demeure furent rasés. Sur leur emplacement, qu'il entoura de hautes et discrètes murailles, il planta des orangers apportés de Mila, et créa le jardin qu'on voit actuellement à gauche en entrant dans le palais.

Nommé bey de Constantine en 1826, il s'installa à Dar el Bey, vaste bâtiment affecté depuis longtemps à la résidence officielle des gouverneurs de la province de l'Est.

La majeure partie de sa famille et surtout sa mère, El hadja Rekia, continuèrent à habiter la maison de Oum-en-Noun.

Pendant son pèlerinage à la Mecque et son séjour en Égypte, il avait pu juger de l'effet séduisant des palais orientaux. Son prédécesseur Salah bey avait, du reste, introduit déjà le luxe de ce genre d'habitations à Constantine : plusieurs monuments d'utilité publique et différents embellissements y avaient été l'œuvre de sa munificence éclairée.

El hadj Ahmed, à son tour, ne voulut rien épargner pour se construire un logis dont la splendeur fût à la hauteur de son orgueil. De gré ou de force, il commença par se faire céder, à l'aide de ventes ou par voie d'échanges, plusieurs maisons voisines de Dar oum-en-Noun, afin de donner plus d'étendue à son futur palais.

L'exemple suivant donne une idée des expédients odieux qu'il employa.

Une vieille femme, née dans la maison qu'elle habitait et qui tenait à y finir ses jours, ne voulut s'en défaire à aucun prix. En présence de cette obstination, le bey la fit enfermer chez lui, dans une étroite prison et la priva progressivement d'air et de lumière. Elle résista quelque temps, mais il fallut bien qu'elle cédât à la violence ; un taleb complaisant rédigea une déclaration par laquelle la cession de l'immeuble convoité était consentie. La pauvre vieille femme, exténuée par les privations de tout genre qu'elle avait souffertes, n'obtint sa liberté qu'en promettant de ne plus remettre jamais les pieds à Constantine. Elle fut conduite en Kabylie où elle ne tarda pas à mourir de misère.

Dès que la construction de l'édifice fut définitivement résolue, le bey envoya en Italie un Génois, du nom de Schiaffino, qui faisait à Bone un grand commerce d'exportation de grains, et il le chargea d'y acheter des marbres et tout ce qui pourrait être nécessaire à la décoration d'une maison fastueuse.

Lorsque tous ces objets eurent été débarqués à Bone, le bey mit à la disposition de Schiaffino les hommes et les mulets nécessaires pour leur transport.

Les colonnes et autres pièces de marbre étaient soigneusement emballées dans des caisses, auxquelles on adapta de longues perches formant comme une sorte de brancard que portaient des mulets. La crainte de mécontenter le bey était telle que des populations entières accompagnèrent au loin ce convoi, aplanissant les passages difficiles, soutenant les charges pour éviter les cahots, et maintenant la marche des mulets à une allure régulière. Chose remarquable, malgré la maladresse habituelle des indigènes, leur manque d'ensemble dans les moindres opérations, tous les matériaux parvinrent intacts à Constantine. Or il n'y avait à cette époque aucune route tracée entre Bone et cette ville, et les indigènes n'avaient d'autres moyens de transport que le dos des mulets ou des chameaux ; on doit juger par là de la difficulté que présentait une semblable opération à travers un pays souvent montueux et d'une quarantaine de lieues de parcours. Il est vrai que de nombreux cavaliers surveillaient le convoi cheminant à petites journées, et que la moindre négligence de la part des muletiers était punie de coups de bâton, avec la perspective d'encourir, en arrivant, une punition beaucoup plus sévère.

Schiaffino demanda des grains en payement de ses fournitures ; il eut le bonheur que ces grains, bien ou mal acquis, lui furent livrés et embarqués à Bone pour Livourne.

A Constantine, les ouvriers indigènes mirent im-

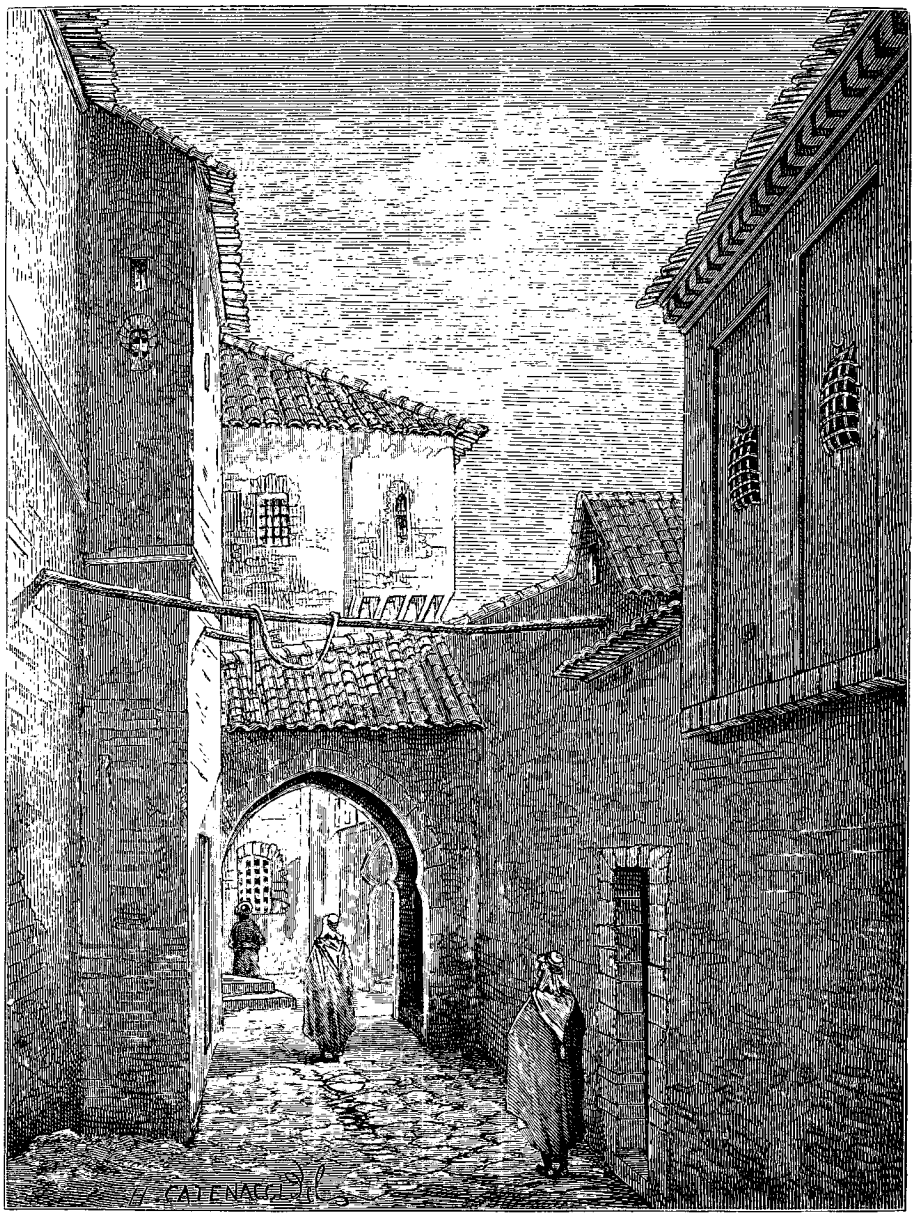
1. Le mot arabe *Derb* signifie porte, passage, défilé. On l'emploie, en Algérie, pour désigner une ruelle fermée par une porte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

médiatement la main à l'œuvre, et déjà le péristyle qui entoure le jardin des Orangers était presque achevé, quand le bey apprit que les habitants, en tête desquels se trouvaient les propriétaires expropriés, avaient adressé une plainte au pacha d'Alger.

Ses envahissements au détriment de ses voisins, les dures corvées exigées pour le transport des matériaux, l'énorme quantité de grains livrés à Schiaffino, en partie aux frais des habitants, pour payer ses fournitures, avaient justement ému le peuple et soulevé dans les esprits une excitation qui se manifestait par une protestation d'une énergie peu ordinaire et, à coup sûr, fort imprudente.

Hussein pacha adressa un blâme sévère au bey de

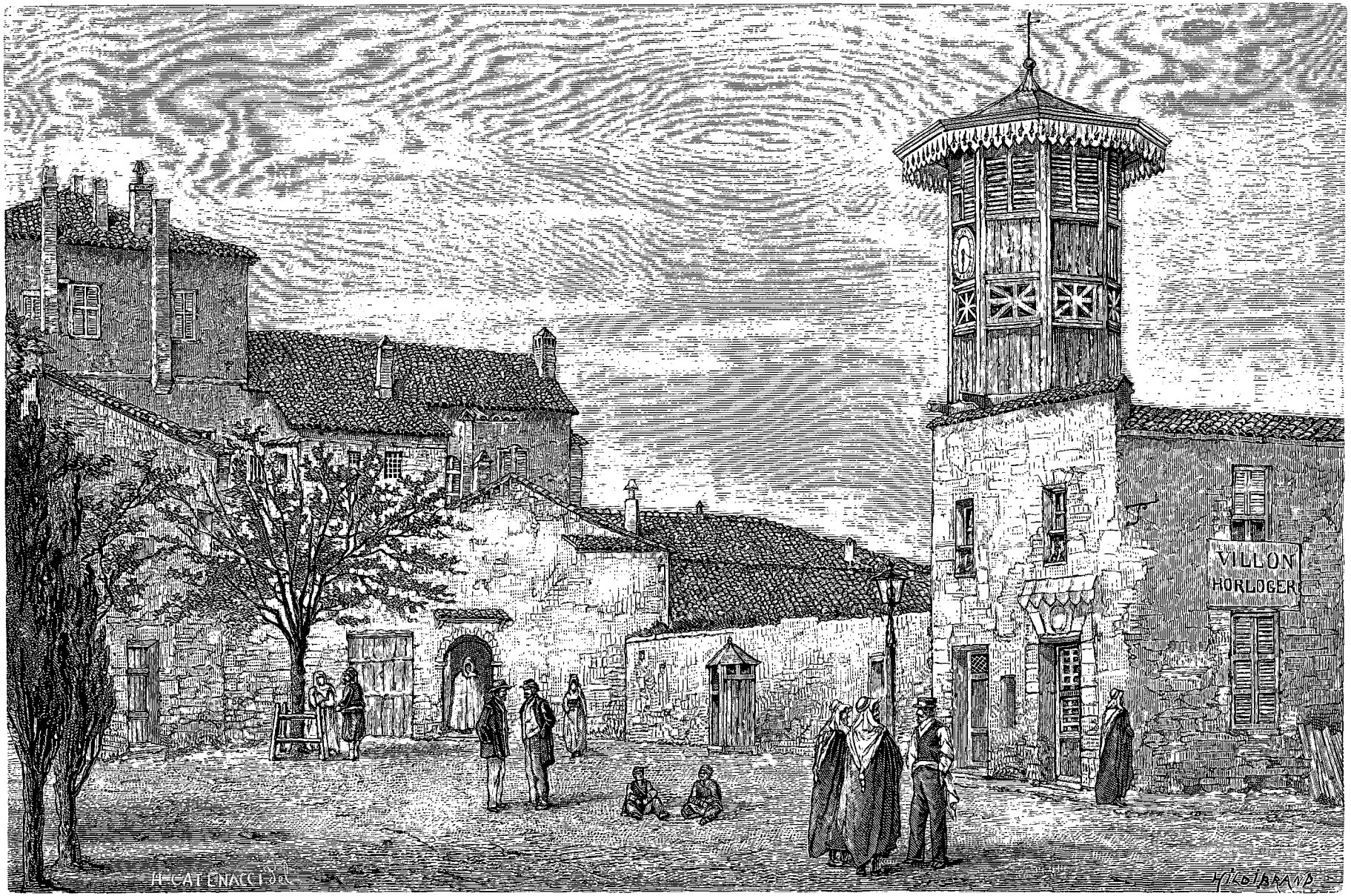


Passage conduisant à Dar oum-en-Noum (voy. p. 226). — Dessin de H. Catenacci, d'après une peinture de M. Féraud.

Constantine; il lui annonça sa volonté de prévenir désormais de pareils attentats. El hadj Ahmed répondit mensongèrement qu'il avait indemnisé les propriétaires dépossédés, en leur donnant de l'argent et même d'autres immeubles en échange; et il ajouta avec hypocrisie que, par soumission, il aurait égard à leurs plaintes, quoique mal fondées, et qu'il leur restituerait leurs biens. Le pacha accueillit cette justification, et la construction du palais projeté fut suspendue.

Mais on peut bien penser que El hadj Ahmed, dont le caractère altier n'entendait souffrir dans sa province d'autre volonté que la sienne, conçut le plus vif ressentiment contre les plaignants et les poursuivit de sa haine. Il n'ajourna son projet que pour peu de temps, très-résolu à prendre sa revanche et à faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Façade du palais de Constantine (voy. p. 226). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un jour payer chèrement cette insulte publique faite à son amour-propre.

Après la prise d'Alger en 1830, El hadj Ahmed, devenu maître absolu de Constantine et se croyant bien à l'abri d'une invasion française, prit le titre de pacha. Animé plus que jamais de la passion de manifester son pouvoir par la magnificence de sa demeure, et usant à son gré d'une autorité sans contrôle et sans limites, il ne recula devant aucune considération pour réparer rapidement le temps perdu et poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses desseins.

« Vous n'avez pas accepté les offres que je vous avais faites pour vous indemniser, dit-il à ses voisins; vous avez même eu la hardiesse de réclamer auprès du pacha; aujourd'hui, il n'y a plus d'autre pacha que moi, je suis le maître absolu et je prends vos maisons malgré vous! »

La lutte était impossible. Les propriétaires n'avaient qu'à baisser la tête : tout autour du palais projeté il fallut déguerpir sans délai devant le caprice du despote.

Immédiatement El hadj Ahmed rassembla des ouvriers et, sans le moindre scrupule de conscience, fit démolir toutes les maisons qui avoisinaient son jardin, tant celles qui étaient propriétés particulières que celles des mosquées constituées *habous*, c'est-à-dire « bien religieux ». Il s'empara de cette manière de vingt-huit maisons, de quatre boutiques et d'un atelier de tisserand.

Quand il eut fait place nette, les travaux commencèrent, et ce palais dont la construction, dans les circonstances ordinaires, eût certainement demandé les efforts de plusieurs générations, s'éleva comme par enchantement et se forma de toutes pièces, à l'aide de corvées.

Les architectes du pays, qui n'avaient point perdu tout souvenir des traditions anciennes, déployèrent dans les plans et les détails de l'œuvre toutes les richesses de leur imagination. Le *kaïd ed-dar* ou grand majordome, chargé spécialement de faire exécuter les conceptions de son maître, avait recruté tous ceux d'entre les ouvriers qui, à Constantine ou dans le reste de la province, jouissaient d'une certaine réputation d'habileté. Un maçon de la ville ainsi qu'un Kabyle qui pendant longtemps avaient exercé leur profession à Alexandrie et à Tunis, eurent la haute direction des travaux de leur art; les peintres, les menuisiers, les charpentiers et autres étaient également des ouvriers indigènes. On fit seulement venir de Tunis quelques juifs qui se chargèrent de placer les carreaux de vitre, les glaces et la plupart des ouvrages de ferblanterie. Il est donc inexact que le palais ait été construit par des ouvriers italiens, ainsi que l'ont écrit quelques voyageurs.

Les plâtriers, chaufourniers et briquetiers des environs furent également mis à contribution. Les jardiniers du Hamma durent fournir les roseaux nécessaires pour recouvrir les toitures. Quant aux planches et aux poutres, on les fit apporter des forêts de la Kabylie orientale et de celles qui existent aux environs de Batna. On mit pour cela en réquisition toutes les bêtes de transport que l'on put trouver.

Schiaffino expédia une seconde fois des marbres, des faïences vernies, des carreaux de vitre et des couleurs achetés à Livourne et à Tunis; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que, malgré ces envois successifs, les matériaux dont on disposait seraient insuffisants, car on n'avait pas calculé d'avance le développement définitif qui serait donné aux constructions.

Pour s'en procurer de nouveaux, le bey employa un moyen expéditif et surtout très-économique. Quel besoin avait-il de faire venir ce dont il avait besoin, de si loin, et à si grands frais? Ne savait-il pas qu'il pouvait disposer non-seulement des biens, mais de la vie même de ses sujets? Ses satellites, hommes généralement peu scrupuleux, se chargèrent d'ailleurs de le lui rappeler.

Tout ce que les principales maisons de Constantine possédaient de remarquable en marbres, colonnes, faïences, portes et fenêtres, fut extorqué dès lors pour la décoration du palais; on fit du neuf avec du vieux, et l'on parvint ainsi, sans bourse délier, avec beaucoup de profusion unie à quelque peu de confusion, à un luxe surpassant tout ce qu'on avait vu jusqu'alors à Constantine.

Afin de capter la faveur du maître, quelques individus que l'opinion publique a voués depuis à la réprobation, se constituèrent les exécuteurs passionnés de sa rapacité. Jetant journellement un nouvel aliment à l'avidité du bey, ils lui dénonçaient les lieux où existaient des objets rares ou précieux. Ce fut un pillage, un brigandage en grand, et la ruine de plusieurs des plus belles maisons de la ville. Dans l'empressement qu'on y mettait, on ne se croyait obligé à aucune précaution. Le chef des maçons fut écrasé à la Kasba par une galerie qui s'écroula sur lui au moment où il détachait maladroitement les colonnes servant de support. La maison de campagne de Salab bey, située sur les bords de Roumel, plus maltraitée qu'aucune autre, fut dépouillée de la plupart des marbres, des briques émaillées et des objets de luxe qui faisaient son ornement. De ces provenances multiples provient le disparate que l'on remarque dans les décorations du palais.

Les juifs de la ville reçurent l'ordre de fournir gratuitement, et dans un délai très-court, les nouvelles couleurs et les carreaux de vitre dont on avait encore besoin; ils durent se cotiser pour ne pas s'exposer à une charge plus lourde.

Le bey, semblable à ces antiquaires passionnés qui ramassent, entassent et collectionnent tout ce qui leur plaît, stimulait souvent par sa présence le zèle des ouvriers. Ses exigences croissaient sans cesse; il trouvait à chaque instant que son palais était trop étroit, et, sans le moindre scrupule, faisait abattre d'autres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

murs mitoyens, pour faire place à de nouveaux corps de logis.

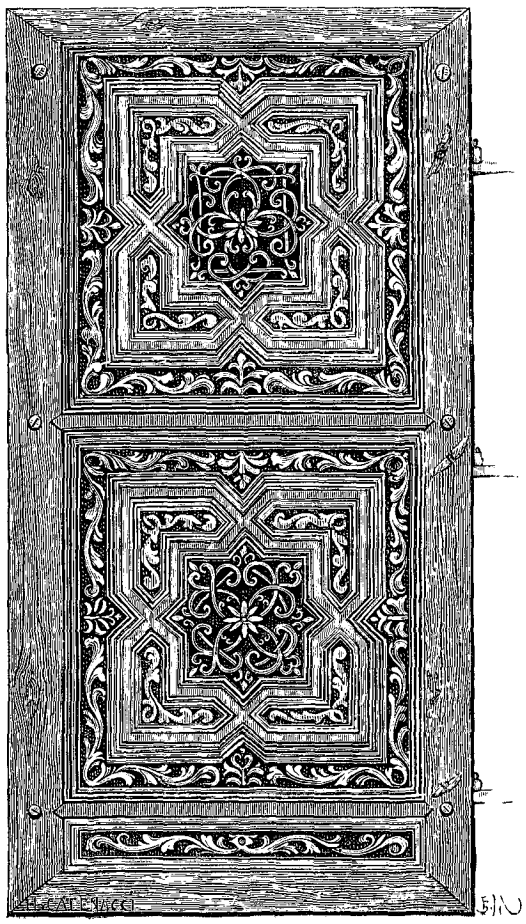
On ne sait où il se serait arrêté, si les bruits de la première expédition française contre Constantine ne l'eussent forcé de s'occuper de questions plus graves, et de songer à se défendre plutôt qu'à satisfaire sa manie de bâtir.

Les habitants indigènes disent naïvement que si son règne se fût prolongé quelques années de plus, il aurait, dans son enivrement de despotisme, envahi la moitié de la ville pour agrandir son palais, et dépouillé l'autre moitié de tout ce qui aurait pu assouvir ses caprices. En présence de la rapacité de ce tyran, il est, en effet, difficile de déterminer quelle est l'étendue qu'il aurait fini par donner à son palais.

Il faut cependant reconnaître que quelques personnes privilégiées — en petit nombre — reçurent en argent la valeur de leurs maisons, ou bien, par échange, des immeubles qu'El hadj Ahmed avait fait mettre sous séquestre depuis qu'il portait le titre de pacha.

Plusieurs familles importantes du pays, mises dans la nécessité de s'expatrier pour s'affranchir de la tyrannie d'El hadj Ahmed, se réfugièrent à Alger, sous notre drapeau. A leur égard, le despote n'eut qu'à recourir à la confiscation. J'ai vu quelques pièces authentiques constatant ce fait, et j'ai transcrit et traduit notamment un passage conçu en ces termes :

« Un tel étant allé habiter parmi les Français, nos ennemis, que Dieu maudisse et extermine! ses propriétés ont été confisquées, et nous donnons tel de ses immeubles à tel autre individu, afin de l'indemniser de la maison que nous lui avons prise pour l'agrandissement de notre palais. »



Volet (voy. p. 238). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

IV

Distribution générale du palais. — Matériaux de la construction. — Les portiques. — Les colonnades. — Les chapiteaux. — Les dalles. — Les faïences. — Peintures décoratives. — L'inauguration.

Le périmètre du palais a la forme d'un carré long, dont un des grands côtés fait face à la place actuelle, et l'autre à la rue Desmoyen. Sa superficie est de cinq mille six cent neuf mètres carrés. Ayant été édifié sur un terrain très-incliné, on a dû le niveler, en bâtissant, à sa partie la plus basse, de solides constructions, qui servent à la fois de caves ou d'écuries et de mur de soutènement contre la poussée des terres supérieures (façade de la rue Caraman).

Le palais se compose de trois corps de logis principaux, à un étage, séparés par deux jardins comprenant l'espace réservé à l'ancien harem du bey.

Des murs élevés cachaient aux regards indiscrets cette retraite mystérieuse et solitaire, dont toutes les ouvertures étaient bardées de fer ou de grillages très-épais.

Les appartements, distribués autour des galeries, prenaient jour sur les cours et les jardins; les fenêtres, ouvrant au dehors, étaient petites et peu nombreuses; elles avaient l'aspect de créneaux; on a dû les agrandir depuis, pour avoir plus d'air et de clarté.

L'ordonnance architectonique du rez-de-chaussée se reproduit à peu près exactement au premier étage. Sauf quelques remaniements de détail, l'intérieur est encore aujourd'hui tel qu'il était quand le bey l'habitait; aussi est-il difficile de se diriger dans ce labyrinthe d'appartements, de cours, de galeries et de jardins, lorsqu'on le visite pour la première fois.

Les dépendances qui entourent le quadrilatère ont été ajoutées selon les besoins successifs.

L'aspect même du monument révèle son histoire; on voit au premier coup d'œil qu'il n'a pas été exécuté d'un seul jet, d'après un plan arrêté d'avance et coordonnant le tout. Si l'on regarde attentivement les murs, on reconnaît facilement les différentes reprises de travaux, les soudures qu'elles nécessitèrent, et la provenance diverse des matériaux employés. Chaque chef ouvrier exécuta séparément, et selon son inspiration, la partie de bâtiment dont on lui avait indiqué les dispositions générales, puis on joignit le tout plus ou moins heureusement. Mais si ces combinaisons ne sont pas irréprochables au point de vue du goût et de l'harmonie, on ne peut refuser d'y reconnaître un certain caractère dû à ces discordances mêmes et qui constitue son originalité.

L'appareil de toutes ces constructions est, à la base,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en pierres de taille provenant des ruines romaines, puis en maçonnerie entremêlée d'assises en briques, revêtues d'un enduit de chaux et sable. Les voussures des arcades des galeries sont également en briques.

Entre les deux principaux jardins il existe un pavillon que les indigènes nomment le Kiosque (actuellement le cabinet du général). Il se relie au reste de l'habitation par une triple rangée de colonnades. On reconnaît là surtout qu'il ne faut pas demander aux indigènes l'exactitude des proportions; non-seulement les arcades qui surmontent les colonnades n'ont pas toutes le même développement, mais les piliers eux-mêmes ne sont point parallèles, et ne correspondent pas les uns avec les autres; ce qui rappelle que les architectes ont cherché à utiliser, en les raccordant, des piliers qui existaient déjà.

Les jardins que sépare le Kiosque sont carrés et entourés d'une ceinture de portiques ayant la disposition d'un cloître. Ces portiques sont découpés avec

El hadj Ahmed, ancien bey et pacha de Constantine[1]. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

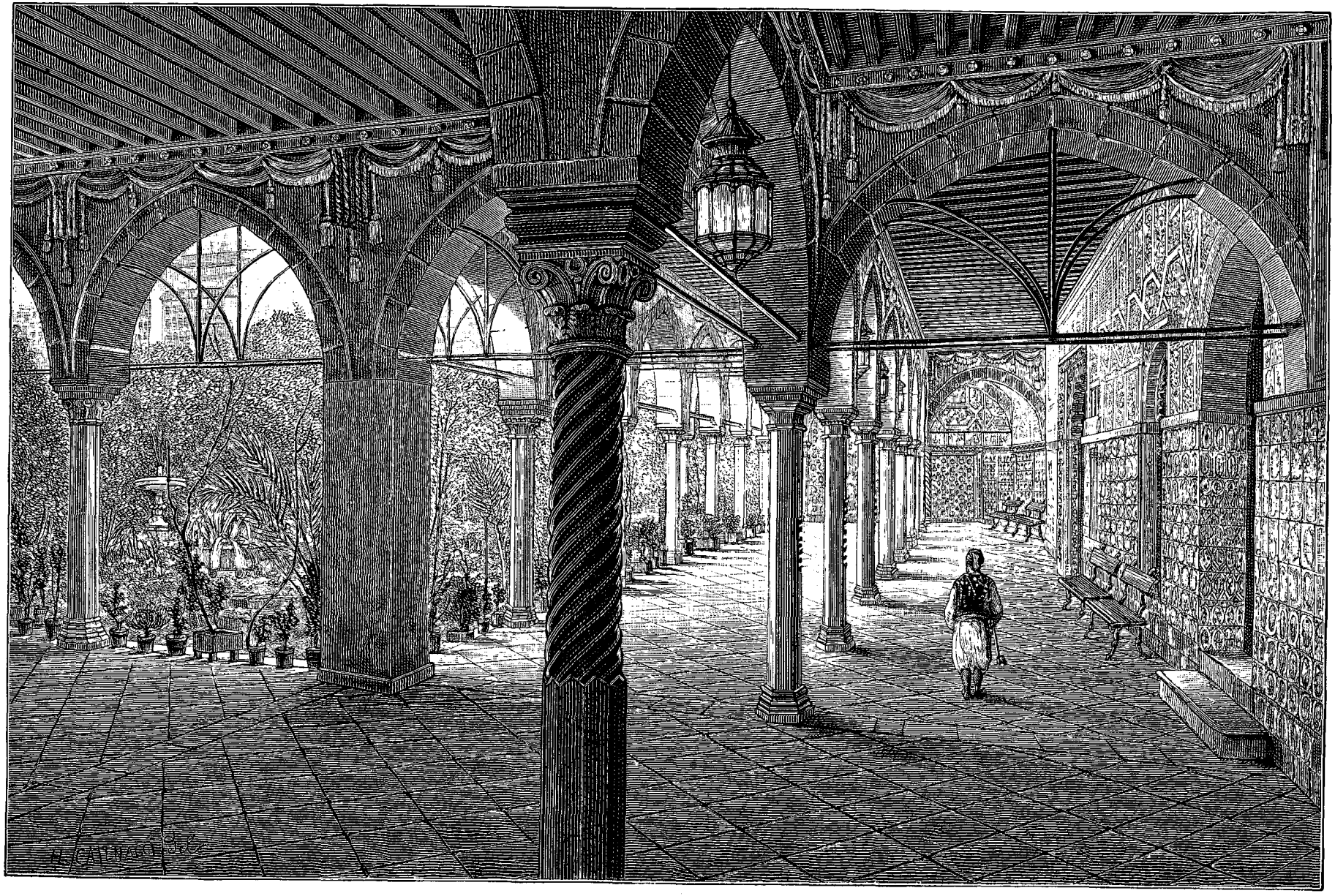
une hardiesse et une légèreté merveilleuses; de gros pans de murs portent sur le vide, bravant toutes les règles de la statique ; aussi ne comprend-on pas comment de si frêles appuis peuvent soutenir les galeries de l'étage supérieur. Il est vrai qu'à chaque angle des carrés on a élevé de solides piliers en maçonnerie, contre lesquels viennent s'arc-bouter les colonnades.

Comme dans la plupart des maisons mauresques, des tirants en bois sont horizontalement scellés entre chaque arcade, pour servir de lien aux deux retombées de l'arceau, ou pour supporter des rideaux destinés à amortir l'éclat du jour.

Les arcades sont généralement ogivales et portent sur des colonnes monolithes en marbre blanc de grandeur inégale et d'une grande variété de formes. Les unes sont sveltes et élégantes, les autres trapues et massives; on en rencontre de carrées, de rondes, de torses et d'octogones; leur diamètre varie de quinze à vingt-cinq centimètres, et leur hauteur est rarement de plus de deux mètres cinquante. Réparties un peu

1. Voy. quelques détails sur sa vie, aux notes des pages 226 et 256.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Galerie inférieure du palais, autour des jardins (voy. p. 226). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partout, elles sont au nombre de deux cent soixante-six.

Les chapiteaux présentent un amalgame des styles les plus disparates et les plus incohérents. Quelques-uns, à feuillages et à grappes de fruits entre les tailloirs, rappellent par leur galbe le chapiteau corinthien. D'autres appartiennent à l'ordre toscan ou gréco-byzantin. Beaucoup sont médiocrement sculptés ou à peine ébauchés; on a même utilisé de simples cônes tronqués, seulement dégrossis, et n'ayant qu'un croissant en saillie pour ornement.

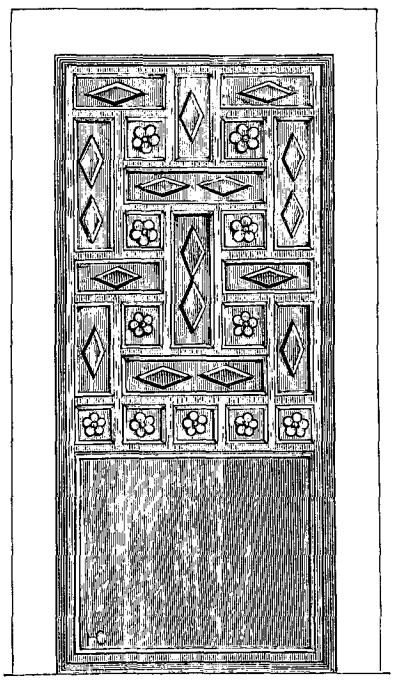
Pour éviter l'humidité, on a élevé les galeries circulaires à plus d'un mètre au-dessus du niveau des jardins. Le sol même de toutes ces galeries est recouvert d'un dallage en marbre blanc.

Les murailles latérales sont garnies, jusqu'à hauteur d'homme, d'un revêtement en faïences vernies — *zelaïdj* — de différentes couleurs et de toutes provenances, dont l'ajustement forme des dessins de fleurs s'entrelaçant ou des mosaïques d'un très-bel effet.

Un amateur exercé trouverait là sans doute des échantillons fort curieux de carreaux émaillés de fabrique ancienne, et pourrait y faire d'intéressantes études sur l'art céramique.

Les dalles en marbre du sol et les faïences du pourtour s'agencent parfaitement et contribuent à entretenir une fraîcheur agréable. On voit que cette condition de température, si appréciée en Algérie à l'époque des grandes chaleurs, avait été l'objet d'un soin particulier.

Au-dessus des faïences, et pour leur servir de bordure, règne un cordon en plâtre, qui se développe en ruban et court dans tous les sens, dessinant en relief les contours des fenêtres et quelquefois même des portes.



Porte d'une chambre du palais (voy. p. 236). Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Entre cette sorte de corniche et le haut du mur touchant le plafond, l'œil est attiré par des peintures à grands ramages, de fleurs et de fruits entremêlés, aux couleurs éclatantes et variées. De distance en distance, on voit une série de tableaux d'une originalité toute particulière, qui ont pour sujet des vues grotesques de villes, de forteresses et de vaisseaux.

L'encadrement contre les ais du plafond est représenté par l'image de draperies zébrées de bleu, de rouge et de jaune, que retiennent des cordons à gros glands. L'artiste semble avoir voulu imiter un rideau, soulevé avec intention pour laisser jouir les spectateurs de la vue de toutes ces merveilles de peinture. Mais ces fresques, hâtons-nous de le dire, ne peuvent être regardées qu'à distance: d'une exécution qui témoigne de l'extrême imperfection de l'art chez les indigènes, elles sont fortement empreintes d'un caractère barbare. Elles rappellent les essais des enfants; même rudesse, même oubli des proportions et de perspective. Et toutefois, quelles que soient leur bizarrerie et leur médiocrité, on ne peut disconvenir que l'effet général n'en soit agréable à l'œil. La première impression d'Horace Vernet en est une preuve.

Malheureusement, ces peintures algériennes commencent à être envahies par l'humidité et à s'écailler pendant les chaleurs estivales.

Après six années de travaux consécutifs, c'est-à-dire vers 1835, tous les bâtiments qui composent aujourd'hui le palais proprement dit, étaient à peu près achevés. El hadj Ahmed, fier de son œuvre, voulut la faire admirer à ses sujets et jouir de leur surprise.

Après avoir relégué les femmes dans les appartements les plus reculés, on ouvrit les portes du palais.

Toutes les galeries étaient splendidement illuminées; on s'y promenait librement, on s'y reposait sur des tapis; du café, des gâteaux et des sorbets étaient distribués à tout venant; des musiciens placés par groupes dans les cours et les jardins faisaient entendre alternativement leurs symphonies.

Cette fête présidée par le bey et par les hauts dignitaires de son gouvernement dura trois jours et trois nuits, mais ce fut la seule fois que des étrangers mirent le pied dans le harem et furent admis sans distinction à le visiter.

Après la prise de la ville, en 1837, les Constantinois professaient encore pour ce lieu un respect, mêlé de ressentiment et de crainte, qui allait jusqu'à la superstition.

« Les personnages les plus influents, dit le docteur Baudens, s'efforçaient de nous faire partager ce culte bizarre. Ils nous détournaient de pénétrer dans le palais, persuadés que la colère céleste ne tarderait pas à en châtier les profanateurs. »

V

L'entrée. — Les cours. — Le pavillon du général. — Logement des généraux inspecteurs. — Les sculptures. — Les portes. — Les serrures du harem. — Le kiosque du bey. — Une dédicace. — L'ancien ameublement. — La chambre du cafetier. — L'éclairage des galeries. — Logements des femmes du harem et des servantes, aujourd'hui salle des Conférences.

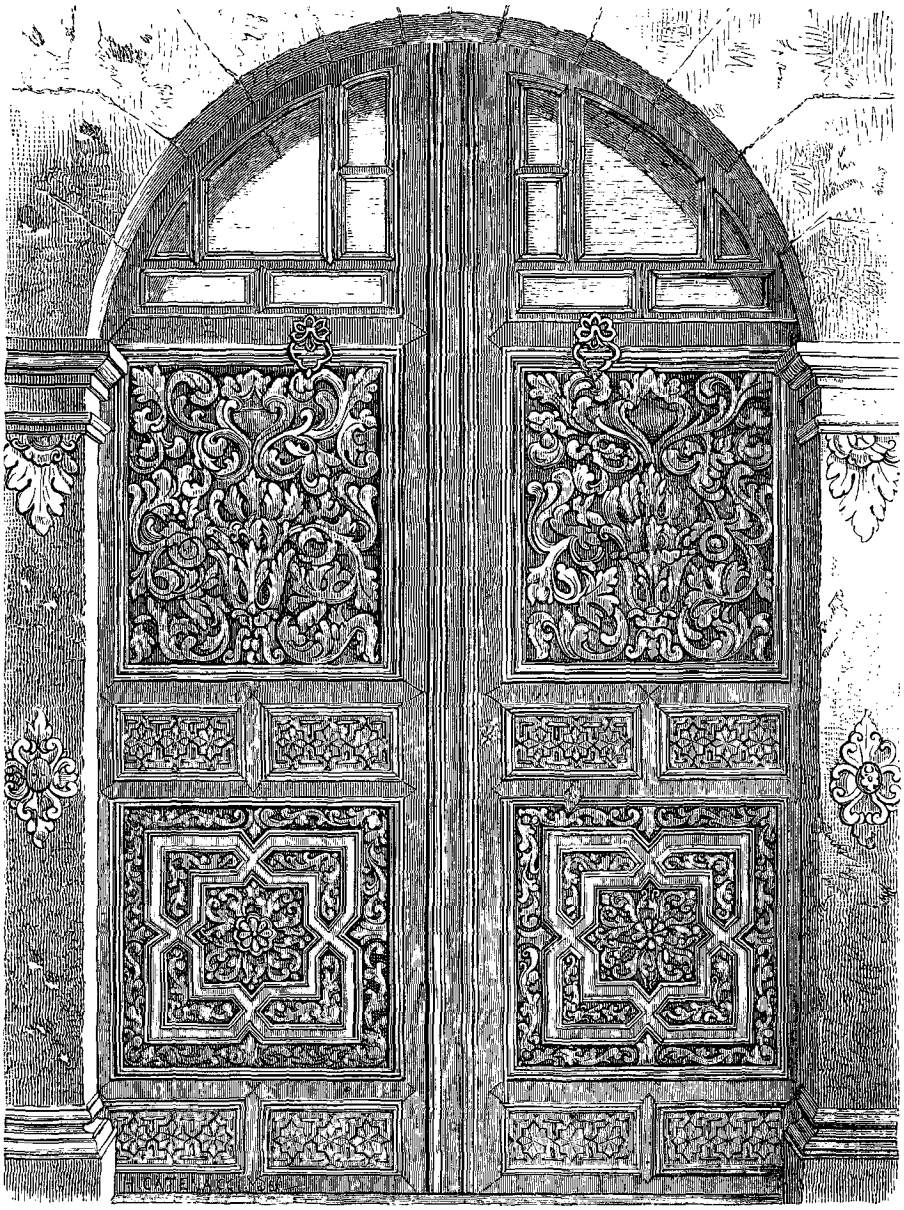
Passant de l'ensemble aux détails, nous allons maintenant parcourir l'édifice et essayer de décrire tout ce qui mérite d'être signalé, sans omettre de raconter les scènes trop dramatiques dont chaque partie que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visiterons aura été le théâtre ; on verra que ce palais est peuplé de souvenirs d'une époque relativement toute récente, mais qui n'en sont pas moins caractéristiques.

Aux renseignements que j'ai pris moi-même sur place, en interrogeant des personnes initiées aux mystères du harem d'El hadj Ahmed, je joindrai plusieurs anecdotes que j'ai trouvées dans une ancienne notice du docteur Baudens, médecin en chef de l'armée expéditionnaire en 1837, et aussi dans divers articles de M. Félix Mornand, qui les tenait lui-même d'Aïcha, favorite du bey.

Les démolitions exécutées depuis une vingtaine d'années pour l'agrandissement de la place ont fait per-



Porte d'une chambre du palais (voy. p. 236). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

dre au palais une grande partie de ses dépendances. Au moment de notre arrivée à Constantine, plusieurs corps de logis masquaient presque entièrement la façade actuelle et atténuaient un peu sa lourdeur et la froideur de son aspect.

La porte d'entrée principale du Derb se trouvait alors, ainsi que je l'ai déjà dit, à hauteur de l'escalier qui aboutit actuellement de la place à l'église. — Après avoir franchi cette porte, on pénétrait dans une ruelle mal pavée et encadrée par plusieurs maisons de médiocre tenue servant au logement des mameluks préposés à la garde du bey, des nègres ses esclaves et d'une foule d'autres serviteurs des deux sexes, dont le kaïd Briba, sorte d'huissier ou de majordome, avait la haute surveillance.

On ne doit pas oublier que la vie des beys était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

troublée par des alarmes perpétuelles. Ils n'avaient de valeur politique et de sécurité personnelle qu'autant qu'ils étaient entourés d'un personnel de gardes et de serviteurs suffisamment nombreux pour les rendre redoutables.

Un couloir à droite conduisait à la *Mahakma*, salle d'audience où le bey recevait les dignitaires et les plaignants.

A gauche, la ruelle tournait à angle droit et aboutissait à Dar ou-men-Noun, dans laquelle habitaient la mère et les quatre femmes légitimes du bey.

En face du point où les deux passages dont je viens de parler se bifurquaient, existait la porte qui encore aujourd'hui donne accès au palais. C'était l'entrée du harem. Cette porte n'a rien de monumental; elle est encadrée d'un chambranle et d'une corniche cintrée en marbre, que surmonte un fronton à écusson dans le genre italien, sans nulle inscription. Elle donne entrée dans un vestibule qui lui-même a deux portes à peu près parallèles, ouvrant dans les cours intérieures.

La première cour dans laquelle on entre après avoir traversé ce vestibule se lie de trois côtés différents aux autres cours, par la suppression, dans la longueur des lignes communes, des murs de séparation qui sont remplacés par des colonnades. D'un point de vue central et par les échappées, qui sont ménagées d'une cour à l'autre, l'œil peut, suivant différentes directions, rencontrer dans un même plan trois ou quatre colonnades de file.

Galerie du kiosque (voy. p. 238). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Les trois cours principales portent aujourd'hui des noms qui indiquent leur destination : cour du logement des généraux commandant la province, cour des bureaux de l'état-major, et cour de la direction du génie.

Ces différentes désignations peuvent servir à qui veut se diriger au milieu de ce dédale de constructions et de cette forêt de colonnades.

Le pavillon du général se présente le premier.

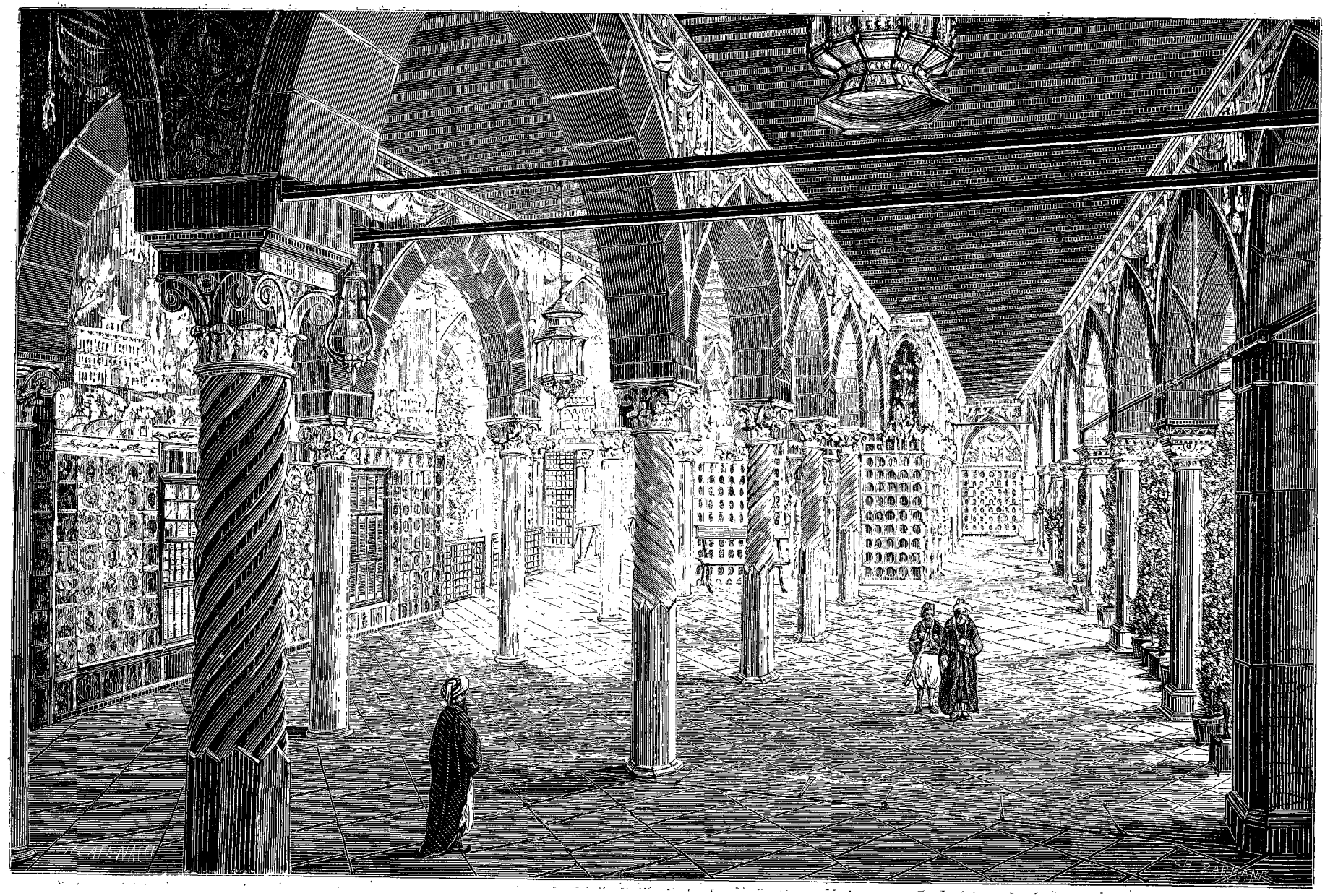
A gauche on voit d'abord le logement dit des généraux inspecteurs. Il a trois entrées sur les galeries. Ses portes, couvertes de sculptures dans le genre oriental, méritent l'attention. On trouve là, comme dans beaucoup d'autres parties du palais, des échantillons curieux de la menuiserie et de la sculpture indigènes. On y remarque des panneaux en vieux chêne ou en cèdre, ajustés avec art les uns aux autres et relevés par des arabesques assez bien fouillées, s'enchevêtrant avec beaucoup de goût et offrant des motifs d'ornement que nos artistes ne dédaigneraient point. Ce sont autant de travaux de patience qui ont dû être payés très-cher par les propriétaires auxquels le bey les avait pris. D'autres portes sont formées par une série de petites plaques carrées, toujours en chêne ou en cèdre, contenant des rosaces élégantes ou des losanges alternativement disposés en échiquier. Des baguettes en relief couvertes de vives couleurs, vert, rouge ou jaune, circonscrivent les sculptures et les rehaussent encore. Quelques portes sont ornées de moulures peintes jadis vert et or d'un très-bel effet. Les chambranles, en rapport avec le reste, forment un encadrement ogival et festonné très-gracieusement découpé.

Ces portes sont généralement à un ou deux battants, fortes et massives; des verrous en bois, d'un agencement très-original, les ferment intérieurement. On s'arrête avec curiosité devant les serrures des chambres consacrées au logement des femmes : on y avait adapté un timbre très-vibrant, comme une sonnette d'appartement, qui résonnait à la moindre rotation de la clef, de manière à signaler au satrape l'étranger téméraire qui aurait tenté de pénétrer dans le gynécée.

Chaque soir les logements des femmes étaient cadenassés et verrouillés avec soin; à partir de ce moment, tout devait être immobile et silencieux dans le palais; néanmoins, pour plus de sûreté, on lâchait une demi-douzaine d'énormes dogues qui, toute la nuit, vaguaient dans les galeries et les jardins.

Le pavillon dit des généraux inspecteurs prend jour par des fenêtres garnies de forts treillages en fer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Galerie devant le kiosque ou logement du bey El hadj Ahmed.— Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'était le logement de Fetouma, jeune esclave noire favorite du bey.

Khedidja, fille du kaïd des Harakta, l'une des premières femmes légitimes d'El hadj Ahmed, outrée de l'abandon dans lequel celui-ci la laissait, lui reprocha un jour, dans un accès de jalousie, d'être l'époux d'une négresse. A ces mots, le bey furieux se précipita sur Khedidja et lui porta dans le bas-ventre un coup de pied dont elle mourut, après avoir langui quelque temps dans l'état le plus misérable.

En face de nous, s'ouvre maintenant la galerie à triple rangée de colonnes qui s'étend devant le kiosque du bey, actuellement cabinet de travail du général. Une balustrade en bois peint très-artistement découpée la ferme du côté du jardin.

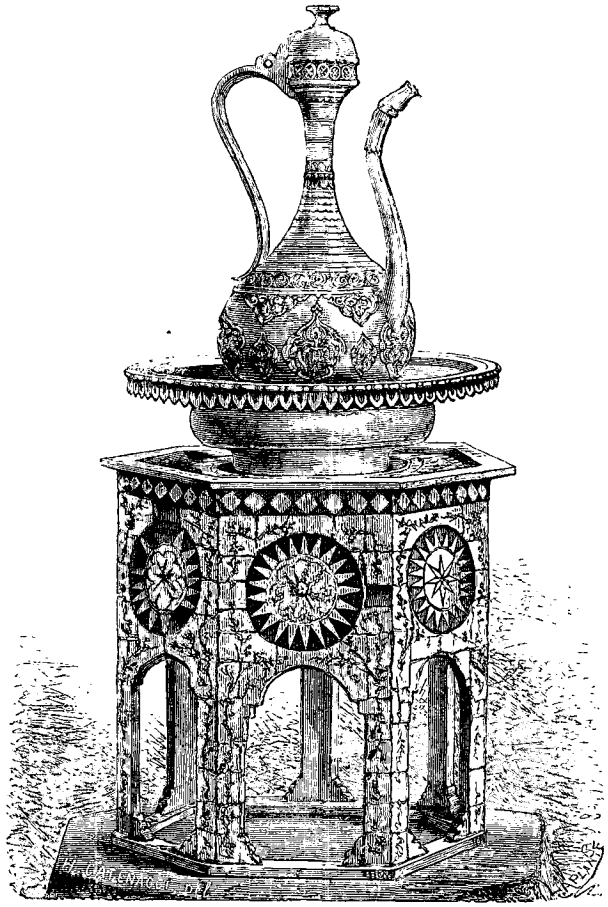
Au point de vue de l'effet pittoresque on peut dire que cette galerie est très-habilement conçue ; non pas qu'elle soit faite avec régularité, mais elle est fort appréciée en toute saison comme promenoir. Elle offre à l'air libre un moyen rapide de circulation et de dégagement. Elle conduit au logement particulier du général et dans les salons destinés aux réceptions officielles.

Nulle part les architectes indigènes n'ont déployé plus d'art et plus de soin que dans la construction et l'ornementation de ce kiosque, bâtiment capital de l'édifice, et qui était le logement de prédilection d'El hadj Ahmed. De magnifiques colonnes en marbre, octogonales jusqu'à un mètre au-dessus du sol, puis s'élevant en spirale jusqu'au chapiteau, soutiennent les trois rangées d'arcades qui forment trois nefs devant le kiosque. Leurs chapiteaux offrent sur leurs corbeilles des ornements assez bien fouillés, de manière à faire valoir les oppositions d'ombre et de lumière. Comme dans tout le reste de l'édifice, aussi bien dans les galeries que dans les appartements, les plafonds sont en planches enluminées de couleurs, simulant de longues bandes, alternativement rouges, vertes ou jaunes, qui s'harmonient très-bien avec le style architectural.

Il y avait autrefois une vasque avec jet d'eau à l'entrée du kiosque, au milieu de la galerie. Elle donnait trop d'humidité et on a dû la transporter dans le jardin des Orangers.

A l'intérieur le kiosque est une vaste pièce coupée maintenant par des cloisons qui séparent le cabinet de travail du général de celui de ses aides de camp ; elle prend jour presque au niveau du sol par quatre grandes fenêtres sur chacun de ses grands côtés et par deux sur les autres. Ces ouvertures, garnies de beaucoup de fer à l'extérieur, ont, en dedans, des volets à doubles vantaux dont la surface est plaquée de petits miroirs carrés d'un effet charmant.

La position centrale et isolée du kiosque et les douze fenêtres qui le perçaient à jour comme une lanterne, faisaient de ce point une sorte d'observatoire d'où le bey pouvait d'un seul regard voir tout ce qui se passait dans son harem. Cette disposition rappelle celle de l'intérieur de nos grandes prisons, dont toutes les cellules peuvent être surveillées par un même gardien.



Une cafetière du palais de Constantine. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Cinq arcades soutenues par quatre belles colonnes en marbre sont disposées dans le sens de la longueur de la pièce. Tous les murs sont couverts de peintures aux couleurs vives, et les parties pleines entre les fenêtres garnies de carreaux de porcelaine.

Le Koubon, ou sorte d'alcôve, que l'on rencontre dans presque toutes les grandes chambres du palais, est orné de colonnettes en marbre très-gracieuses.

Dans le compartiment servant de vestibule au cabinet du général on voit une plaque de marbre, ornée d'une inscription arabe. Le graveur a eu le soin de couler du plomb dans le creux des lettres et des fioritures, de manière à leur donner une teinte noirâtre, pour les faire ressortir sur le marbre avec plus de vigueur.

Cette inscription était la dédicace de la mosquée voisine du palais, consacrée aujourd'hui au culte catholique. En voici la traduction :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux! que la prière soit sur notre seigneur Mahomet!

« Dans les édifices que Dieu a permis d'élever et dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

lesquels son nom est répété, on chante ses louanges matin et soir.

« Salles décorées par les prodiges de l'art, êtes-vous des palais consacrés au culte, ou bien le paradis de la grâce divine, au sein duquel reposent les justes?

« Ou bien êtes-vous un temple de bonnes œuvres, dont l'éclat est rehaussé par la gloire de son illustre fondateur?

« C'est un édifice où sont dressées les colonnes de la religion, à l'ombre de l'observance des commandements de Dieu unique.

« Il est pareil au soleil; mais cet astre est destiné à perdre sa splendeur chaque soir, tandis que lui conserve éternellement son caractère sacré.

« Sa vaste nef érigée par la main de Husseïn s'ouvre riante devant les humbles dévots.

« Le fondateur espère obtenir sa grâce de celui qui laissera tomber demain sur les pécheurs le voile de la miséricorde.

« O toi sublime Bonté! à qui ne s'adressent jamais en vain les espérances des mortels, daigne combler ses vœux dans cette vie et dans l'autre.

« Si tu veux apprendre, ô lecteur, la date de la construction, elle est contenue dans ces mots : « *Le Bey du siècle, Husseïn ben Mohammed,* » qui donnent la date 1143 de l'hégire (de J. C. 1730). »

Porte de la chambre du cafetier du bey. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

La chambre du bey n'avait rien de ce qui, chez les Européens, constitue le luxe de l'ameublement; on n'y remarquait aucune superfluité. C'était le confortable arabe dans toute sa simplicité. La description de cet intérieur peut donner une idée du goût qui présidait à l'appropriation des autres appartements du palais.

De grands et moelleux tapis à longs poils couvraient le sol dans tous les sens. Le bey s'y tenait allongé ou assis à la turque pendant la journée; le soir, des négresses lui apportaient des matelas, des couvertures et des coussins, sur lesquels il dormait. Autour du kiosque, on voyait quelques glaces et de belles armes suspendues à des étagères. Des coffres ou bahuts à tête de clous en cuivre, disposés le long des murs, contenaient de l'argent, quelques papiers et des vêtements. On y voyait aussi des meïda ou tables rondes, à pieds très-courts, sur lesquelles on servait le repas du bey quand, par hasard, il se décidait à le prendre dans son harem. D'habitude il mangeait chez sa mère, et sa méfiance de tout ce qui l'entourait était telle qu'il ne touchait qu'à ce qui lui était offert par elle ou par son eunuque Merzoug.

Dans cette chambre, il n'y avait aucune cheminée; en hiver, on se bornait à y déposer un réchaud contenant de la braise.

Là, pendant l'épidémie de choléra qui, en 1835, causa de si grands ravages à Constantine, El hadj Ahmed reçut les soins empressés de sa mère. En cette circonstance, El hadja Rekia, veillant nuit et jour sur lui, ne se borna pas à lui rendre la santé; elle eut l'habileté et l'énergie de déjouer un complot tramé pour l'assassiner.

A quelques pas du kiosque, dans un angle obscur, au fond de la galerie, existe une petite chambre servant actuellement de poste aux spahis de garde au palais : là se tenait, à portée de la voix, l'eunuque nègre chargé d'apporter le café, dont le bey faisait en fumant une consommation extraordinaire. La porte qui ferme ce réduit est un chef-d'œuvre de menuiserie; les panneaux sont en bois de noyer, sculptés avec un art infini, figurant des rosaces et des feuillages aux courbes gracieuses. Sur un écusson également en noyer, ajusté à la partie supérieure des panneaux, on lit une inscription gravée en relief en beaux caractères arabes, dont voici la traduction :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Pour le maître de ce palais, paix et félicité; une vie qui se prolonge tant que roucoulera la colombe, une gloire exempte d'avanie, et des joies sans fin jusqu'au jour de la résurrection. »

Au-dessous de l'écusson, on voit la trace d'un ornement de forme semi-ovoïde qui a été enlevé d'un coup de ciseau. Sa surface portait autrefois le millésime 1186, correspondant à l'année chrétienne 1772, époque où Salah bey fit embellir la maison qu'il possédait dans le quartier de Sidi el Kettani. L'inscription ci-

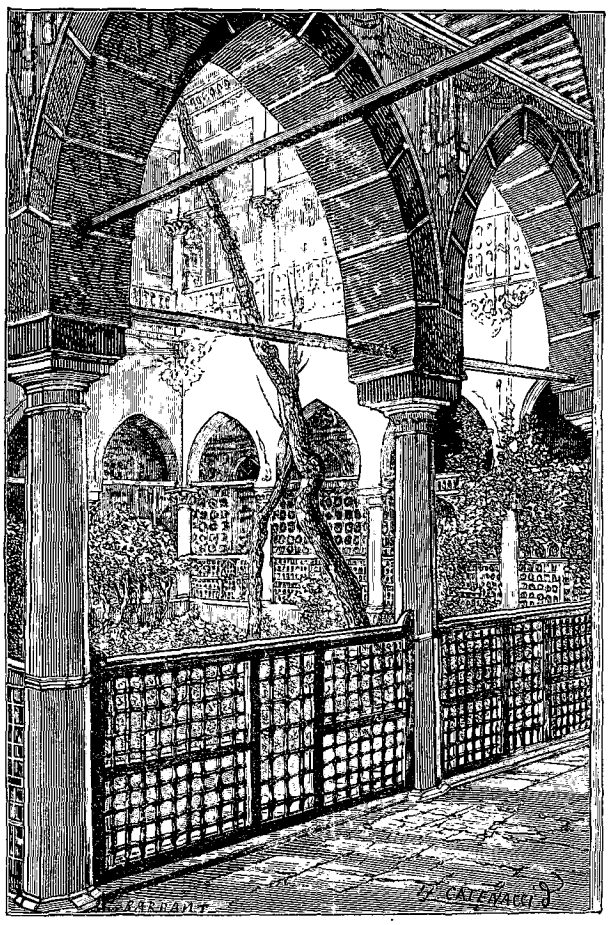
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dessus n'est donc point, comme l'ont supposé quelques personnes, la dédicace du palais. El hadj Ahmed ayant enlevé cette porte de la place qu'elle occupait primitivement, en fit effacer le millésime qui aurait pu indiquer sa provenance.

Une particularité digne de remarque, c'est qu'on ne trouve dans l'édifice aucune inscription commémorative rappelant la date de sa construction. Le nom de son fondateur El hadj Ahmed bey n'y figure même nulle part. Serait-ce un oubli? Je crois plutôt que le bey, qui ne jouit que peu de temps de son œuvre, n'eut pas le loisir de songer à la consacrer. Se croyant hors des atteintes de la mauvaise fortune, il était loin de prévoir que son palais, ses femmes dont il était si jaloux, toute sa puissance, s'échapperaient bientôt de ses mains pour passer dans les mains abhorrées des chrétiens.

A côté de la chambre du cafetier du bey est une porte de communication avec la cour dite du Génie.

Repassant près du kiosque, on a devant soi une grande galerie à double colonnade. Ici encore l'éclat des couleurs prête sa magie aux lignes gracieuses des constructions. Les murs sur lesquels se détachent les ogives et l'épaisseur même des cintres, sont vivement enluminés en rouge ou en vert.



Galerie de la cour du Génie. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

De grandes lanternes aux formes bizarres, également couvertes de couleurs tranchantes, sont suspendues entre chaque arceau. Autrefois un certain nombre de négresses étaient chargées de l'entretien de ces lanternes. On en voyait alors à peu près à chaque arcade.

Les tribus kabyles fournissaient l'huile nécessaire à ce luxe d'éclairage, et, pendant que les rues de la ville étaient plongées dans l'obscurité la plus complète, le palais resplendissait chaque soir comme en un jour de fête.

La première chambre que l'on rencontre dans la galerie est la salle des Conférences ou des Conseils. On a dû la percer de grandes fenêtres et la garnir d'une porte vitrée pour lui donner plus de clarté. Elle est large plutôt que longue; deux colonnes torses d'une légèreté remarquable soutiennent les trois arceaux. Cette chambre était destinée au logement des femmes du harem.

A quelques pas plus loin, on se trouve devant une grande porte qui donne accès dans une cour où sont les écuries du général. Il y avait là autrefois plusieurs chambres habitées par des négresses, servantes du palais.

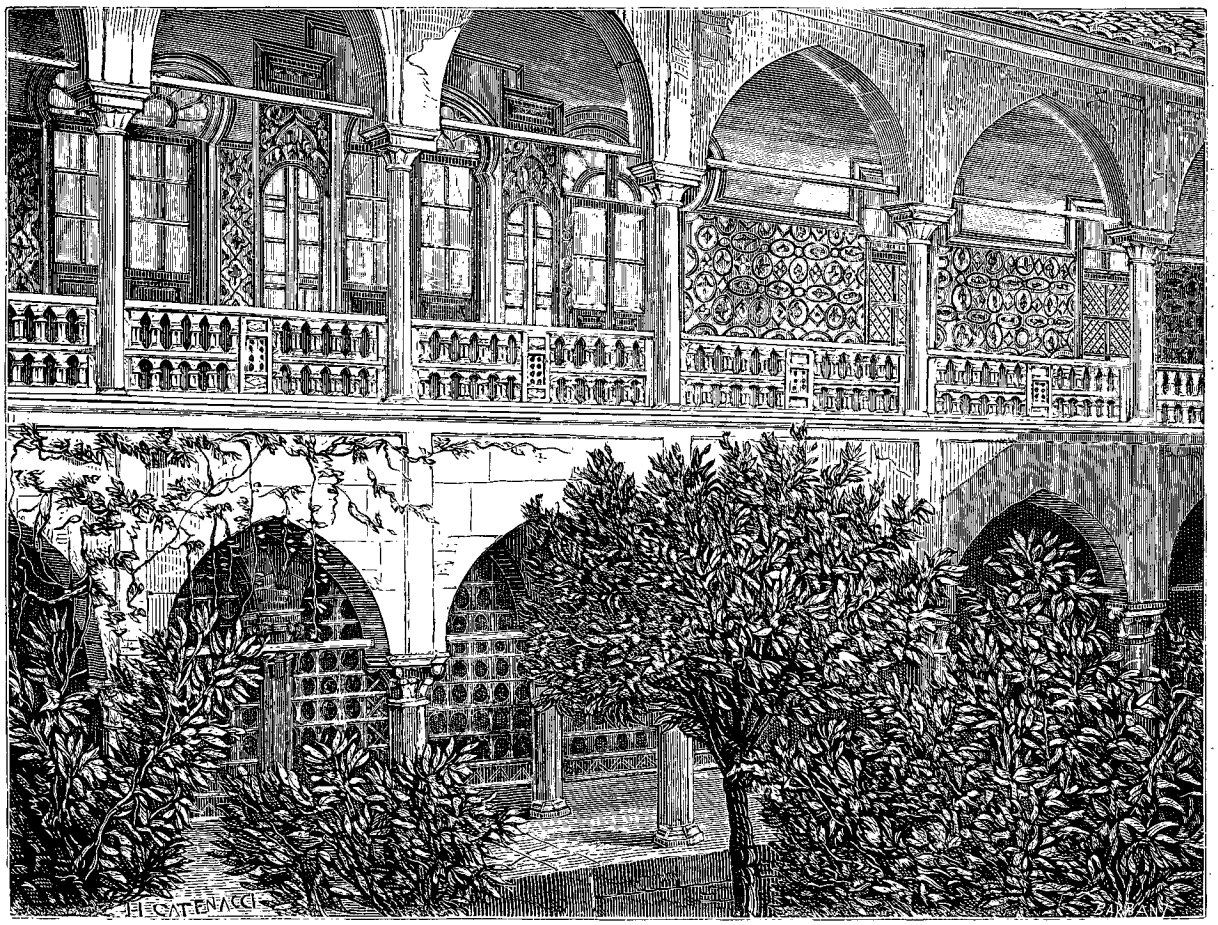
Au bout de la galerie, on est en face d'un escalier en marbre qui conduit à l'étage supérieur. Mais, avant de le monter, on a encore à visiter au rez-de-chaussée trois autres pièces qui s'ouvrent et prennent jour sur la galerie du rez-de-chaussée : elles ne donnent lieu, il est vrai, à aucune observation intéressante; l'une d'elles était grande, mais sans ornementation. C'était encore un logement pour les femmes.

Nous nous arrêterons un moment ici avant de donner quelques détails sur le harem et sur la vie intime d'El hadj Ahmed, trop fidèle représentant d'un pays où régnait la force brutale, où la vie humaine ne comptait pour rien, où celui qui était investi de l'autorité, de quelque manière que ce fût, pouvait impunément se livrer à tous ses caprices, à toutes ses passions et aux actes de la cruauté la plus atroce, n'étant arrêté par aucune loi, par aucun sentiment religieux ou moral, ni évidemment par aucune répulsion de sa conscience.

Charles FÉRAUD.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Une galerie du palais de Constantine : Logement particulier du général (voy. p. 236). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

VISITE AU PALAIS DE CONSTANTINE,

PAR M. CHARLES FÉRAUD, INTERPRÈTE PRINCIPAL DE L'ARMÉE D'AFRIQUE[1].

DESSINS INÉDITS.

VI

Le harem. — Son régime intérieur. — Histoire de la favorite Aïcha. — Meurtre de son frère.

El hadj Ahmed ne se contentait pas de dévaliser et de piller les maisons de ses sujets, il leur enlevait aussi leurs filles et leurs femmes.

Les quatre épouses légitimes que lui accordait la loi musulmane et les esclaves amenées d'Orient et achetées parfois très-cher à Tunis ou même à Alexandrie ne suffisaient point à sa vanité. Les femmes ou les filles dont la beauté lui était signalée étaient arrachées à leurs familles et conduites à son palais.

En s'éloignant de Constantine, quelque temps avant le siége, il n'avait emmené avec lui que ses femmes légitimes; les autres étaient restées au harem, et avec elles, par conséquent, tous les tissus et objets d'approvisionnement destinés à leur usage; les magasins du palais en regorgeaient, et de là provenaient, pour le dire en passant, les belles couvertures de laine et effets de literie qui furent d'un si grand secours aux nombreux brûlés et aux nombreux blessés de l'armée expéditionnaire.

« Le palais ou sérail que nous visitâmes, dit un officier[1], deux ou trois jours après notre entrée dans la ville, était une vaste maison mauresque ouvrant dans

1. Suite et fin. — Voy. p. 225.

1. Le colonel Carette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'intérieur du palais; les appartements en étaient généralement sombres et la plupart communiquaient les uns dans les autres.

« Leur ameublement, loin d'être somptueux, était fort simple; il consistait surtout en tapis, matelas, coussins, bahuts [1].

« Le personnel du harem se composait de trois cent quatre-vingt-cinq femmes de tous les âges et de toutes les couleurs, depuis celle de la négresse jusqu'à celle de la Géorgienne ou de la Circassienne. Cette bigarrure de couleurs était loin d'avoir rien d'attrayant. Aucune figure riante ou seulement quelque peu gracieuse n'apparaissait dans cette agglomération féminine; peut-être cela tenait-il aux événements qui venaient de s'accomplir, ainsi qu'aux inquiétudes qui devaient s'ensuivre au sérail. En effet quel était le sort réservé à ses habitants? C'était ce que chacune d'elles devait se demander avec inquiétude. Plusieurs avaient des enfants, ce qui n'ajoutait pas du tout à la propreté des appartements et à la pureté de l'air, malgré les parfums qu'on y brûlait sans cesse.

« Toutes ces femmes logeaient séparément et ne pouvaient communiquer entre elles. En revanche, le soir, El hadj Ahmed se plaisait à les réunir autour de lui dans les jardins de son palais, et à devenir le point de mire des craintives agaceries par lesquelles elles s'efforçaient d'éclaircir son front soucieux. Quelquefois il se déridait au point de rire, de plaisanter et de jouer avec elles, à peu près de la façon d'un chat qui fait patte de velours avec une troupe de souris. Heureuses les pauvrettes, quand la griffe, dont chacune d'elles redoutait l'atteinte, ne venait pas subitement faire couler le sang et les larmes! Dans ses accès de bonne humeur, Ahmed faisait servir le café, envoyait chercher des danseuses et improvisait des espèces de fêtes qui rompaient pour quelques instants la monotonie du harem. A quelques-unes de ces femmes il faisait de riches présents; mais au moindre sujet de plainte il les frappait comme les autres sans pitié. »

Deux ou trois fois par mois, le bey faisait sortir tout le personnel du sérail pour en passer la revue, comme un colonel passe la revue de son régiment.

Les femmes défilaient alors sur deux rangs, que le bey traversait, s'arrêtant plus ou moins auprès de chaque femme pour s'assurer de son état de santé. Cette inspection qu'accompagnait la *kaïd-en-Nsa*, kaïd des femmes, sorte de matrone toute-puissante dans le harem, était toujours suivie d'une distribution de remèdes, de vêtements, d'objets de toilette et de divers cosmétiques, tels que parfums, essences, poudre d'antimoine et henné.

Au nombre des femmes du harem se trouvait Aïcha, qui après la prise de Constantine acquit une certaine célébrité. Elle était grande et belle et semblait avoir de vingt à vingt-quatre ans; ses cheveux, d'un noir d'ébène, descendaient en bandeaux sur ses joues fraîches et roses. Les traits de son visage, sans être parfaitement réguliers, étaient d'une exquise finesse et avaient beaucoup de charme, grâce surtout à de grands yeux bruns que des cils longs et soyeux voilaient comme d'une gaze transparente et d'où s'échappait un regard à la fois impérieux et caressant. La physionomie d'Aïcha, même lorsqu'elle exprimait l'effroi ou la prière, restait digne et imposante.

Ahmed avait distingué cette femme et les autres esclaves lui obéissaient comme à une reine; elle marchait l'égale de celui auquel le bey avait confié la garde du sérail. Depuis elle s'est faite chrétienne et a épousé un Français. Son baptême et son mariage ont été célébrés à Alger, au couvent du Sacré-Cœur de la baronne de Vialar, où elle avait été recueillie à son arrivée de Constantine. Elle a eu pour parrain l'évêque d'Alger, alors Mgr Dupuch, et pour marraine une dame de Bordeaux.

Aïcha ignorait son origine; elle se rappelait seulement qu'elle avait été prise fort jeune sur les côtes d'Italie. C'est elle qui a raconté tous les détails d'intérieur qui vont suivre.

Ahmed, quoiqu'elle eût été sa favorite, avait toujours été pour elle un objet de haine et d'effroi. Non-seulement elle fut souvent maltraitée par lui, mais elle avait à lui reprocher le meurtre de son frère, enlevé comme elle par des pirates barbaresques qui avaient massacré sa famille. Ce jeune homme, tandis que sa sœur était exposée à Alexandrie au bazar des esclaves où elle fut achetée pour le bey de Constantine, avait été conduit à Alger et là incorporé dans la milice turque. Après la conquête française, il fut du nombre des soldats de Hasseïn bey qui suivirent Ahmed dans la capitale de son beylik.

Arrivé à Constantine, il apprit, d'un renégat italien établi dans cette ville, que sa sœur, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis le jour de leur séparation, était dans le harem du bey. Heureux de cette découverte, il alla aussitôt trouver Ahmed et lui demanda s'il n'avait pas pour femme une jeune Italienne enlevée par des pirates quelques années auparavant et nommée Aïcha. A ces mots, El hadj Ahmed fronça le sourcil. Dans leur jalousie excessive, les mahométans non-seulement ne souffrent point qu'on voie le visage de leurs femmes, mais ils prétendent qu'on ignore jusqu'à leurs noms, et ressentent à l'égal d'une injure toute indiscrétion sur ce point délicat.

« Qui donc es-tu, dit-il en toisant le jeune homme, pour m'adresser une telle question?

— Je suis le frère d'Aïcha, et je désire voir ma sœur, répondit le jeune janissaire.

— Comment te nommes-tu?

— Ahmed; mais ce nom n'a pas toujours été le mien. Dans mon enfance on m'appelait Agostino.

— Où t'a-t-on pris?

— A l'île de Chio. »

Sans en entendre davantage, le bey tourna le dos

1. Sortes de malles en bois de cyprès ou de cèdre (bois choisi pour cette destination à cause de son odeur). Les indigènes y mettent tous leurs effets de corps.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au jeune homme. De retour au harem, il fit appeler Aïcha, et lui demanda s'il était vrai qu'elle eût un frère.

« Sans doute, s'écria-t-elle toute joyeuse. Oh ! mon cher Agostino, quoi ! serait-il ici?

— Agostino, dites-vous? Oui, un jeune homme de ce nom est ici et prétend que vous êtes sa sœur; je viens de le voir.

— Que je suis heureuse ! Et moi, ne pourrai-je pas le voir aussi?

— C'est impossible; et si vous tenez à ce que votre frère vive, vous lui écrirez pour l'avertir de ne plus m'offenser par l'indiscrète demande qu'il m'a adressée ce matin. »

En vain Aïcha supplia le bey, au nom de cette providence qui semblait prendre par la main les deux orphelins de Chio pour les réunir après une si longue et si cruelle séparation, de lui permettre de serrer dans ses bras, ne fût-ce qu'une fois, le seul parent, le seul ami qu'elle eût au monde. Toutes ses supplications échouèrent, moins encore contre la dureté de cœur que contre la jalousie effrénée d'El hadj Ahmed.

Cependant le jeune homme n'avait pas renoncé à l'espérance de voir sa sœur, et ne cessait de harceler imprudemment le bey pour que celui-ci le laissât pénétrer auprès d'Aïcha. Outré du refus obstiné qui accueillait une si légitime demande, il se laissa un jour emporter au point d'élever la voix en présence de son redoutable beau-frère, et de lui reprocher hardiment l'abus qu'il faisait de sa puissance. Pour toute réponse, El hadj Ahmed appela un chaouch et lui ordonna de trancher la tête du pauvre Agostino, ce qui fut exécuté à l'instant même[1].

Il n'était pas une seule de ses femmes qui ne ressentît les effets et ne portât souvent les marques de sa sauvage brutalité. Sa mère elle-même, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement et de tendresse, sa mère, dis-je, fut un jour frappée rudement par ce frénétique, au moment où elle s'efforçait de sauver la vie d'un coupable. Ce malheureux condamné à mort avait échappé aux chaouchs qui le conduisaient au supplice, et, apercevant la mère du bey, s'était réfugié près d'elle. Saisissant le bord de ses vêtements, il la supplia de le prendre sous sa protection, et s'attacha à elle comme le naufragé à la planche de salut.

A cette vue, les chaouchs qui le suivaient de près s'arrêtèrent saisis de respect. Mais El hadj Ahmed, qui accourait sur leurs pas, s'avança vers sa mère et voulut lui arracher le condamné. Celle-ci, émue par les larmes de cet infortuné, intercéda d'abord pour lui, puis, voyant que ses prières étaient inutiles, elle lui dit de s'agenouiller derrière elle et lui fit un rempart de son corps. Furieux de cette résistance, El hadj Ahmed se jeta comme une bête fauve sur celle qui l'avait nourri, la frappa à coups redoublés, et la dégageant violemment de l'étreinte du condamné, prouva à celui-ci, en le livrant aux chaouchs, que nul asile n'était inviolable pour ceux qui avaient encouru sa colère.

Trois négresses qui gémissaient de leur réclusion au harem, ayant été accusées de faire des vœux pour la mort d'El hadj Ahmed, événement qui seul en effet pouvait leur rendre la liberté, celui-ci les punit de ce crime mental de la façon la plus horrible : il les fit saisir, garrotter et amener en sa présence, tira son sabre et les coupa littéralement en morceaux.

Il avait si bien la conscience de la haine qu'il inspirait, que si par hasard il surprenait deux de ses femmes causant ensemble à la dérobée, il leur enjoignait de se séparer sur-le-champ.

« Qu'avez-vous à dire tout bas? s'écriait-il avec humeur; du mal de moi, sans doute. Oh ! je sais que vous me détestez; mais, croyez-moi, retenez vos langues de vipères, ou je vous les arracherai ! »

VII

L'étage supérieur du Kiosque. — La salle des Trophées.

La porte par laquelle on entre dans l'escalier qui conduit à l'étage supérieur est encadrée par des montants et un tympan en marbre.

Les marches de l'escalier sont également en marbre.

On arrive d'abord sur un palier, en face duquel se trouve la porte des cuisines actuelles du palais. Ces cuisines sont installées dans une maison qui faisait partie des dépendances de Dar oum-en-Noun, patrimoine du bey, et n'ont rien d'intéressant; la cour, véritable puits où l'air pénètre avec difficulté, est très-étroite et entourée de deux étages d'arcades.

Du palier, l'escalier de marbre tourne brusquement à droite et atteint la galerie du premier étage, fidèle répétition du cloître qui existe au rez-de-chaussée. Seulement ici les colonnades sont plus sveltes, et par suite les arcades plus légères. Autour du péristyle et à hauteur d'appui règne une balustrade en bois peint. Le sol est en marbre et en faïences de couleur. La principale des galeries, celle qui fait face à l'escalier, est aujourd'hui fermée par un vitrage.

Cette galerie servait autrefois d'entrée à plusieurs chambres. On a abattu les anciens murs de séparation et on est parvenu ainsi à faire deux vastes pièces carrées. L'une d'elles sert actuellement de salle à manger et l'autre de salon officiel de réception. Les jours de grande fête, on ôte les portes de communication et on improvise de cette manière deux pièces spacieuses.

Le grand salon est décoré d'une immense glace de Venise, surmontée de trumeaux en bois doré que le bey fit venir à grands frais d'Italie.

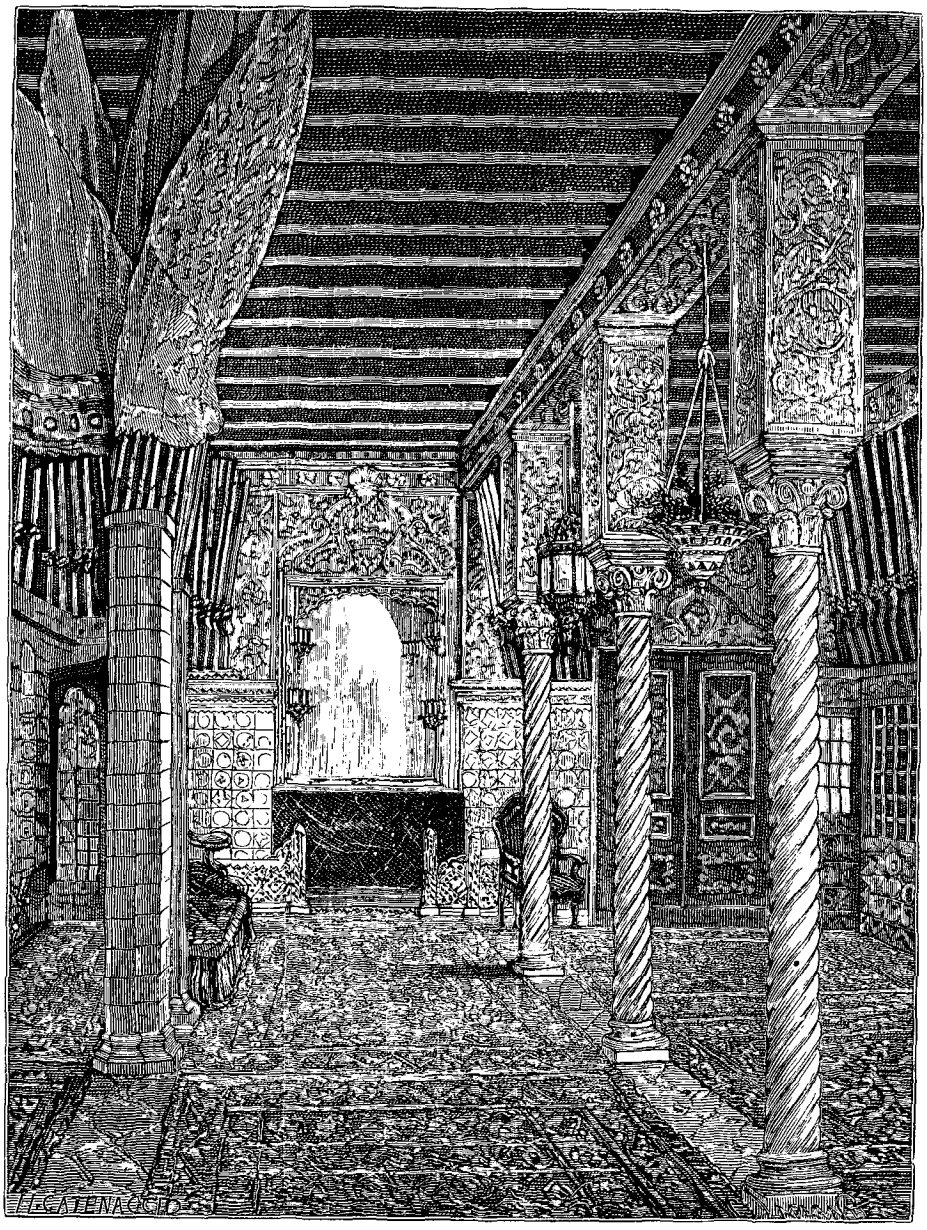
Par l'une des portes latérales du grand salon de réception, on pénètre dans la salle dite des Trophées, dont la physionomie toute particulière séduit au premier aspect.

Trois colonnes de marbre minces et cannelées en spirale se dressent avec élégance, servant de support aux ais du plafond, auxquels sont suspendues des lan-

1. M. F. Mornand.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ternes coloriées d'un fort joli modèle, ainsi que deux lustres avec girandoles en verroterie dans le goût italien et qui datent du temps du bey. Dans le milieu de la longueur de la pièce, on voit un koubou, entouré de divans. A droite et à gauche de cette alcôve sont deux portes dont les panneaux sont recouverts en entier par de grandes glaces enserrées dans une boiserie garnie d'enluminures. La porte de droite donne dans un petit cabinet; celle qui lui fait pendant ouvre dans un autre petit salon. Trois fenêtres prennent jour sur une galerie, une autre sur un jardin et enfin au fond existe un balcon, sorte de belvédère, d'où le visiteur peut contempler à loisir les jardins et l'ensemble du péristyle de la cour dite de l'État-major.

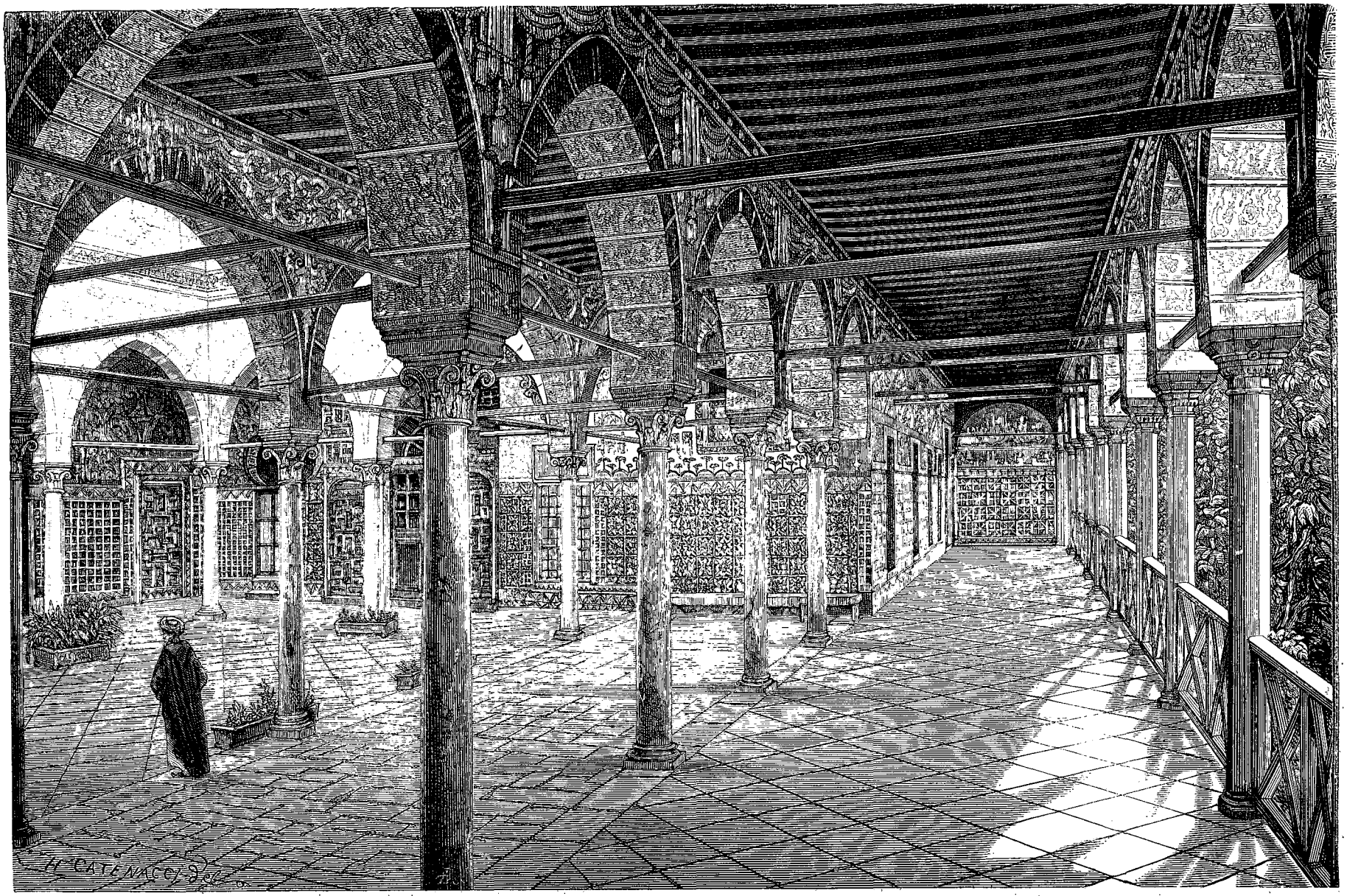


Salle des Trophées. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Les murs latéraux de la salle des Trophées sont couverts de grandes rosaces aux couleurs éclatantes; des faïences vernies garnissent le sol et lambrissent une partie de la muraille entre chaque fenêtre. Celles-ci sont garnies de volets à double vantail, revêtus de miroirs à l'intérieur et de ravissantes arabesques en cèdre du côté opposé. Ces arabesques sont d'un haut intérêt comme œuvre de sculpture sur bois. On dirait des festons ou des découpures appliquées sur une surface unie; ce sont autant de lianes s'enroulant avec symétrie et d'un goût de dessin parfait.

On voit encore dans cette chambre, qui était autrefois le logement de Fatma, fille du bey, un échantillon fort curieux de l'ancien mobilier : c'est une applique pour bougies, ayant la forme d'un coquetier, que l'on surmontait d'un œuf d'autruche. Cette applique est en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Galerie supérieure du palais de la Division. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bronze doré, avec trois branches auxquelles on plaçait des bougies.

A droite et à gauche du koubou, scellées dans les parties pleines du mur, on voit deux plaques en marbre dont la partie supérieure, ornée d'une sculpture dans le genre italien, contient par ordre chronologique les noms des généraux qui se sont succédé depuis 1837 dans le commandement de la province de Constantine.

Une autre plaque de marbre, encastrée à côté de la fenêtre qui ouvre sur le jardin, attire également l'attention. On y lit une inscription arabe sur marbre dont les caractères en relief et dorés ressortent d'un fond vert. C'est la dédicace d'une Hakouma ou lit de justice que Husseïn bey inaugura à Dar el bey en 1208 (de J. C. 1793).

En voici la traduction :

« L'étoile du palais s'est levée sous d'heureux auspices,
« Et ses parterres se sont embaumés des parfums de la cassie :
« Et le palais merveilleux lui a emprunté un charme nouveau.
« L'aspect de cet édifice élève l'âme,
« Et les salles qu'il renferme sont brillantes comme autant de jeunes filles pudibondes,
« Au visage resplendissant, aux regards langoureux, dont les vêtements sont parsemés de perles et d'or pur.
« Ce sont des salles magnifiques, dont la splendeur éblouit.
« Gloire à Dieu qui a prêté des formes si gracieuses à sa structure !
« On y reconnaît la main libérale de l'illustre bey, du brave des braves,
« Husseïn, fils de Hassan bey, de sainte mémoire, lequel a trouvé grâce devant l'infinie bonté de l'Éternel.
« Si tu désires, lecteur, connaître la date de ce monument, prononce ces mots :
« Construction de Husseïn, le héros sans rival. »

Ce qu'il y a de plus curieux dans la chambre que nous visitons, c'est, sans contredit, la collection de trophées d'armes et de drapeaux qui garnissent ses murs. Ce sont là, en quelque sorte, des archives authentiques perpétuant le souvenir des faits d'armes et des expéditions de nos troupes dans toutes les régions de la province de Constantine.

L'initiative de cette innovation est due au général de Mac-Mahon; elle a été continuée depuis par ses successeurs. Des fusils, des sabres, des pistolets, des tromblons et des massues, aux formes les plus diverses, composent ces trophées. Plusieurs sont surmontés de drapeaux en soie rouge, jaune ou verte, autour desquels des marabouts fanatiques et ambiteux, prêchant la guerre sainte, appelaient les populations trop crédules. Sur quelques-uns de ces drapeaux on lit :

IL N'Y A QU'UN DIEU, ET MAHOMET EST SON PROPHÈTE.

—

UN SECOURS VIENT DE DIEU, ET LA VICTOIRE EST PROCHE. ANNONCE CETTE BONNE NOUVELLE AUX CROYANTS !

Le trophée de Tougourt contient, outre les armes, une collection fort curieuse d'instruments de musique, des tambours en cuivre de grande dimension, des timbales de même métal, et enfin des clarinettes enlevées à Selman, dernier sultan de Tougourt.

Celui de Tebessa se distingue par deux casques en cuivre, dont la forme rappelle la coiffure des Sarrasins à l'époque des croisades. Enfin, dans ceux de Kabylie, on voit des panoplies d'armes blanches du modèle des glaives romains et des grandes brettes du moyen âge, conservées de père en fils chez ces populations montagnardes. Nous n'osons rien avancer sur l'origine des premières ; mais les secondes proviennent des Espagnols ou de l'expédition du duc de Beaufort à Djidjelli.

Les drapeaux kabyles étaient plutôt un signe de forfanterie ou un point de ralliement qu'un emblème religieux inventé par le fanatisme. Aussi l'étoffe de ceux qui figurent dans le trophée est-elle de la plus grande simplicité. Ce sont, pour la plupart, de simples pièces de mouchoirs en cotonnade, aux couleurs criardes, achetées sur les marchés à des juifs brocanteurs.

La provenance de chaque trophée est indiquée par une tablette suspendue au-dessous des armes, sur laquelle sont inscrits les corps de troupes qui ont pr part aux différentes campagnes, ou le nom de ceux qui, sur les rapports, ont été signalés comme s'étant plus particulièrement distingués.

VIII

Fathma. — Le Rocher du Sac. — Les jouets de Fathma. — Galerie supérieure du Kiosque. — Les jardins. — Cruautés.

Fathma, la fille du bey, dont cette salle des trophées était autrefois le logement, nous rappelle un épisode qui doit être mentionné comme un nouvel exemple de la barbarie des mœurs d'El hadj Ahmed.

Il avait projeté de donner Fathma en mariage à un nommé El hadj Husseïn Tourki, qu'il avait élevé dans cette intention à l'emploi de kaïd Aouassi. Il apprit un jour que son futur gendre s'était épris de Qôhra, jeune veuve d'une grande beauté. Aussitôt il fit enlever Qôhra et ordonna de la précipiter du haut du *Kaf Chekora*.

Le Kaf Chekora, ou *Rocher du Sac*, portait aussi les noms des *Trois Pierres* et de *Précipice de la femme adultère*. Il est situé à l'extrémité de la Kasba, à côté de la poudrière. Les trois pierres qui avaient donné lieu à l'un de ces noms ont disparu par suite des travaux exécutés à l'arsenal de l'artillerie; mais M. Carette en a conservé le souvenir lugubre.

« Les trois pierres, dit-il, avaient été placées dans la Kasba, au bord du rocher qui domine la vallée du Roumel, en un point où le terre-plein de l'ancien Capitole se termine à une arête vive et à un escarpement à pic de deux cents mètres d'élévation, ce qui fait à peu près cinq fois la hauteur de la colonne de la place Vendôme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Disposées de bout à bout, les trois pierres formaient un banc d'environ deux mètres de longueur et elles affleuraient exactement le bord de l'abîme.

« Malgré ce garde-fou qui éloignait toute espèce de danger, il était impossible d'avancer la tête et de plonger le regard dans cet effroyable vide sans éprouver un vertige douloureux.

« Avant la prise de Constantine par les Français, il arrivait de temps en temps que deux hommes s'acheminaient silencieusement vers ce lieu à la pointe du jour. L'un portait un sac blanc d'où s'échappaient des sons plaintifs, l'autre une caisse longue, formée de trois planches et ouverte aux deux bouts. Arrivés devant les trois pierres, le second de ces hommes assurait l'extrémité de son coffre sur celle du milieu, tandis que l'autre y déposait son sac; puis tous deux soulevaient lentement l'autre extrémité; bientôt l'inclinaison de la planche faisait glisser le sac, qui tournoyait dans le vide, et allait s'arrêter à deux cents mètres au-dessous, sur les roches blanchâtres du Roumel. Cela fait, les deux hommes emportaient leur caisse et tranquillement s'en retournaient chez eux. Quelques heures après, on voyait deux ou trois personnes descendre par la rampe de la *Porte neuve*, s'acheminer vers le lit de la rivière, se diriger vers le sac devenu muet, l'ouvrir et en extraire le corps défiguré d'une femme qu'ils emportaient pour lui donner la sépulture.

« L'impression de terreur produite par ces exécutions a survécu au pouvoir qui les ordonnait. Il y a quelques années encore, les femmes de Constantine qui descendaient dans les jardins du Roumel ne pouvaient s'empêcher d'élever avec effroi leurs regards vers la Kasba, pour y chercher la place des *Trois Pierres.* »

La jeune Fathma était l'enfant gâtée du bey et du harem; malheur à qui n'aurait pas satisfait ses caprices! Vers 1834, le bey envoya en Europe un de ses mameluks nommé Séliman, renégat italien, tout exprès pour lui faire acheter des jouets. Séliman entra plus tard à notre service dans les spahis, où il acquit le grade de sous-lieutenant. Voici la traduction d'une note qu'il me fournit sur les détails de son voyage.

« El hadj Ahmed m'envoya d'abord à Tunis chez un juif, son correspondant, qui me remit une somme d'argent assez considérable et me fit embarquer sur un bâtiment italien en partance pour Livourne. Dans cette ville, j'étais adressé à un autre juif, parent du précédent.

« Je commençai par acheter à un boucher trois énormes dogues destinés à la garde du harem pendant la nuit. Ces dogues me coûtèrent trois cents francs l'un.

« Un jour que je me promenais dans les rues de Livourne, je vis un malheureux cul-de-jatte dans une petite voiture traînée par des chiens; l'idée me vint de faire l'acquisition de ce véhicule pour la fille chérie du bey: il me fut cédé en effet au prix de mille francs. Dans la même intention, j'achetai encore un chien sur lequel on mettait une petite selle et qui avait été dressé à servir de monture à un enfant. Je fis l'emplette d'un nombre considérable de joujoux, de poupées, de boîtes à musique, de petits miroirs et d'objets de toilette pour les femmes.

« De Livourne, je me rendis en France. Là encore je fis une provision de foulards, de pièces d'étoffes pour robes et chemises. J'achetai aussi une grande lunette d'approche que le bey m'avait recommandé de lui procurer pour s'en servir pendant ses expéditions dans le pays.

« Je me rembarquai à Livourne avec tout mon matériel et ma bande de chiens et je revins à Constantine après une absence de cinq mois. El hadj Ahmed fut très-satisfait de toutes les curiosités que je lui rapportais. La petite voiture destinée à sa fille lui causa surtout une joie extrême. » L'apparition de ce carrosse en miniature, raconte Aïcha[1] elle-même, fut tout un événement dans le harem, où les nouveautés étaient rares. Les femmes toutes joyeuses se disputaient le plaisir de prendre place pour la promenade dans ce singulier *coach-and-four*, comme on dirait au delà de la Manche. Ahmed, dans ses boutades de jovialité, se divertissait même à y faire monter quelque personnage bien grave, tel que son ministre Ben Aïça ou son khalifa Hamelaoui, lesquels n'osaient refuser, et il riait aux larmes de la plaisante figure que faisait l'austère bach-hamba, ou le général à barbe grise emporté à toute bride par les quatre molosses dans un équipage d'enfant.

A côté de la salle des Trophées se voit un petit salon orné de deux jolies colonnes torses, restauré par nous et qui sert de salle de jeu les jours de réception.

Nous passons ensuite sur une galerie, à peu près carrée, entourée de balustres en bois, découpés à jour et peints avec cette variété de nuances que les Orientaux savent si bien agencer pour le charme des yeux. Cette galerie surmonte et orne la partie supérieure du kiosque du bey. C'est encore un belvédère d'où l'on peut embrasser d'un seul regard une partie des jardins et des péristyles intérieurs. Le plafond, en bois de cèdre peint et sculpté, est soutenu par plusieurs colonnes d'une légèreté ramarquable, entre lesquelles sont suspendues de grandes lanternes. Cette partie du palais à laquelle nous avons donné le nom de *Salon d'été*, est entourée de divans et d'une douzaine de gros vases à fleurs en marbre qui datent encore du temps du bey. Nous y trouvons aussi différents meubles qui rappellent l'époque de la puissance d'El hadj Ahmed: d'abord un immense fauteil genre Louis XV, en bois doré, recouvert d'un cuir jadis rouge et dont le fond est tellement vaste que le bey pouvait s'y asseoir aisément les jambes croisées à la turque; puis, l'ancien *koursi* ou trône d'El hadj Ahmed. Il était placé sur une estrade dans la Mahakma, ou salle d'audience

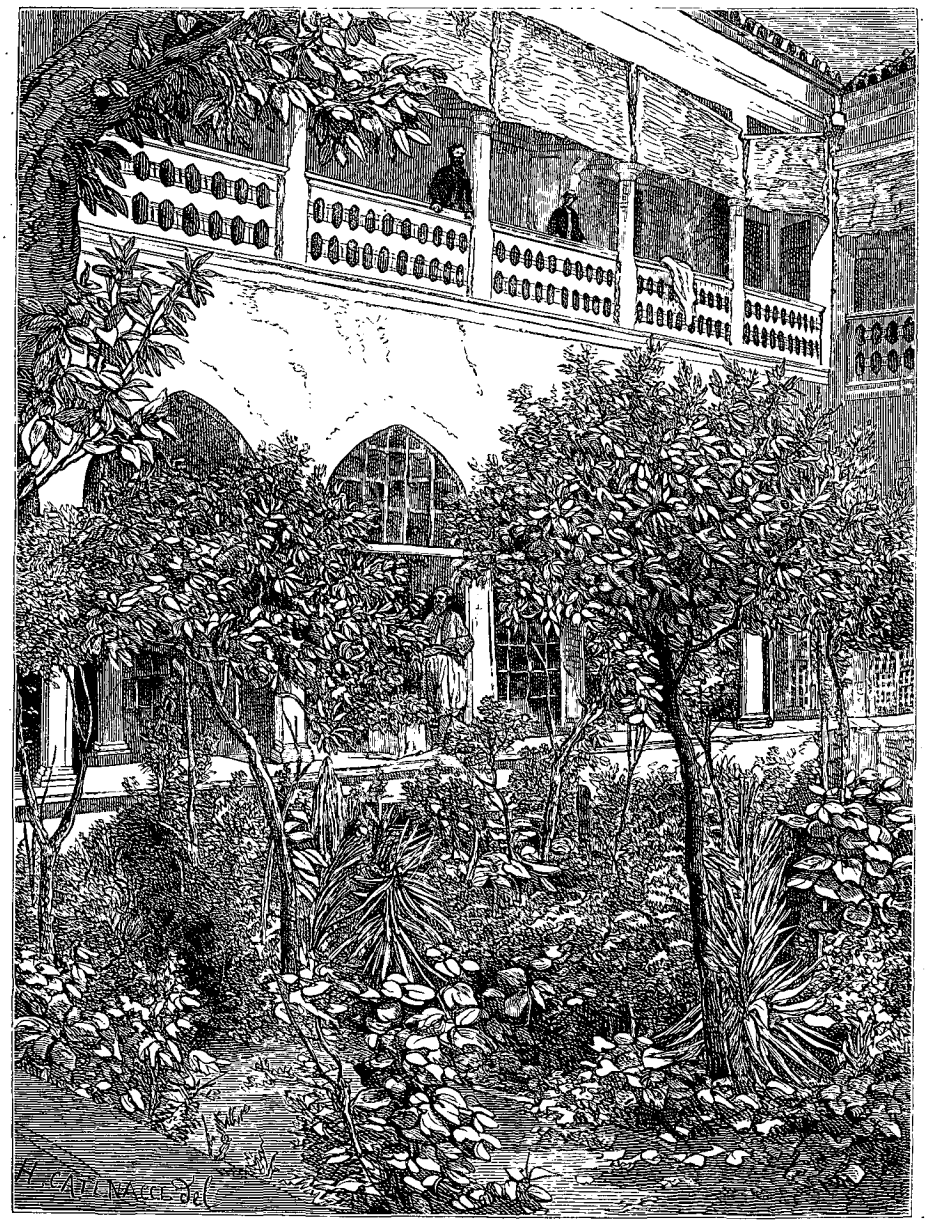
1. M. Félix Mornand.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans laquelle le souverain réglait les affaires de l'État et rendait la justice. Quatre chaises, également en bois doré et du même style, accompagnent le trône ; c'étaient les siéges des hauts dignitaires qui assistaient le bey les jours de grande réception.

Du salon d'été, on passe sur la galerie circulaire du premier étage et dans les appartements affectés au logement particulier des généraux. Ce logement formait autrefois plusieurs chambres, qui ont été réparées et aménagées avec soin. Le petit salon, dans lequel on pénètre d'abord, est garni de portes et de volets de fenêtres d'une ornementation remarquable.

La partie de la galerie qui se trouve du côté de la place s'appuie contre le grand mur d'enceinte. Au lieu



Le jardin des Orangers (voy. p. 250). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

de chambres, il n'y a ici qu'une série de fausses fenêtres garnies de boiseries, servant d'armoires.

Sur l'autre partie latérale, en faisant le tour de la galerie, on passe devant plusieurs chambres que l'on désigne encore par les noms de chambre bleue, verte ou rouge, qu'elles portaient déjà du temps du bey. C'étaient autant de logements que les favorites d'El hadj Ahmed habitaient en été. Les aménagements intérieurs de toutes les chambres que nous avons visitées ne satisfont pas complétement aux convenances et aux besoins matériels de la vie européenne ; leur seul avantage est d'être fraîches en été et chaudes en hiver ; mais, d'un autre côté, toutes ces portes s'ouvrant sur une même galerie sont fort incommodes.

Avant de quitter le pavillon dit du Général, jetons un dernier regard sur le jardin des Orangers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Galerie supérieure des appartements autour du jardin des Orangers. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au milieu se trouve la vasque retirée de la galerie qui s'étend devant le kiosque; tout autour sont des arbustes couverts de fleurs, des massifs de verdure et enfin des orangers.

Ce jardin est à peu près carré; il a vingt mètres d'un côté et dix-huit de l'autre. Le péristyle qui l'entoure présente huit arcades sur sept.

Des banksia, des vignes vierges et des volubilis grimpent en lianes serrées, s'enlacent autour des colonnes du cloître, tapissent les ouvertures des arcades d'un luxuriant rideau de verdure, n'y laissant pénétrer que quelques rayons de soleil. Sur l'emplacement occupé actuellement par la vasque, il y avait autrefois un petit pavillon en bois, entouré de rosiers et de jasmins, où le bey allait s'asseoir et fumer pendant les soirées d'été. A ce moment de la journée, les femmes du harem parées de leurs plus beaux atours venaient, l'une après l'autre, passer devant leur maître. Elles devaient baisser les yeux et tenir les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude la plus modeste....

Un jour, pendant un de ces défilés, l'une d'elles commit l'imprudence bien légère de cueillir une orange. El hadj Ahmed eut la barbarie de lui faire clouer la main au pied de l'arbre.

Comme certains châteaux féodaux, le palais a des oubliettes. Leur entrée est dans le jardin que nous visitons. C'est un long souterrain bas et étroit, sur lequel on a construit une galerie. Ils servait particulièrement de prison aux femmes dont le bey était mécontent.

Voulant un jour divertir son harem et lui donner en même temps une haute idée de son adresse, le bey fit amener deux lions qui furent lâchés dans les jardins et les cours, après que toutes les portes en eurent été soigneusement fermées. Des femmes occupaient les galeries supérieures, hors de portée des bonds prodigieux qu'auraient pu faire les bêtes féroces. Le spectacle commença par un terrible combat entre les lions et les bouledogues du palais. Les plus acharnés des molosses furent écharpés en un clin d'œil; puis le bey, qui se tenait dans la partie supérieure, se mit à tirer sur les lions et les tua l'un après l'autre à coups de fusil.

IX

La cour du génie. — Le bain. — Une volière. — Triste découverte. Le trésor du bey. — Ce que devinrent les femmes du harem.

On pénètre dans le pavillon dit de la direction du génie par la petite porte de communication qui se trouve entre le kiosque et le réduit du cafetier du bey.

La cour du génie est également entourée d'un péristyle de cinq arcades ogivales sur chaque côté. On reconnaît au premier coup d'œil que cette partie du bâtiment était autrefois une maison isolée annexée au palais par la suppression de l'un de ses murs mitoyens, remplacé ensuite par une colonnade. La cour de cette maison fut transformée en un vaste bassin où les femmes du harem pouvaient prendre des bains froids. L'eau jaillissait de ce réservoir, s'élevait à une grande hauteur et retombait en cascades dans de vastes coupes superposées et d'inégales dimensions, sur le bord desquelles un artiste fort habile avait sculpté d'élégantes rosaces et de gracieux enroulements. Dans les eaux du réservoir vivaient en grand nombre de petits poissons rouges, dont les femmes prenaient soin.

Tout cela a été transformé depuis l'occupation française. On a comblé le bassin avec de la terre végétale, dans laquelle on a planté quelques acacias. De l'ancien jet d'eau, il ne reste que la conque inférieure.

Sur l'un des côtés de la cour, un escalier descend dans de vastes chambres voûtées qui s'étendent sous le palais, le long de la rue Caraman. Là se trouvait une étuve ou bain maure, exclusivement affecté à l'usage du bey et de son personnel féminin.

Chaque jour, un certain nombre de mulets, chargés de grandes outres en peau de bœuf, apportaient de la rivière qui coule au pied de la ville l'eau nécessaire au palais. Cette eau, versée dans une sorte de poterne, arrivait de l'extérieur à l'intérieur du palais par des conduits en poterie.

Au-dessus du bain maure étaient les chambres de repos des baigneuses.

L'une de ces chambres contenait une immense volière, dans laquelle on entretenait des rossignols, des chardonnerets, des canaris et autres oiseaux chanteurs.

Le premier étage de la cour du génie, autour duquel règne également une galerie à arcades, contient une série d'appartements ornés avec une certaine élégance. C'était autrefois le logement particulier de Fathma, non pas la fille du bey, mais celle du cheik des Hanencha.

La partie de logement où se trouvent le salon et le cabinet de travail du directeur des fortifications est couverte de peintures à fresque, au milieu desquelles on lit encore quelques restes d'inscriptions arabes, dont voici la traduction :

« O toi qui entres dans cette habitation! que Dieu te garde. » — « Louange à Dieu; qu'il répande ses faveurs sur celui qui a édifié cette habitation. » — « La patience est la clef du contentement. » — « Soyez le bienvenu! »

Il y a quelques années, un domestique, en fouillant dans le fond d'un bûcher, en retira les restes d'un crâne humain. On fit aussitôt une perquisition plus minutieuse, qui amena la découverte, au milieu de débris de bois et de charbon, de plusieurs autres crânes. A qui avaient appartenu ces restes? Quelques indigènes bien informés nous rappelèrent que, lors de la retraite de notre armée en 1836, El hadj Ahmet avait mis à prix la tête des Français, et qu'il récompensa tous ceux qui lui rapportèrent ces preuves barbares de notre insuccès.

En quittant la cour du génie, on entre dans celle où se trouvent actuellement les bureaux de l'état-major

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la division et ceux de la direction provinciale des affaires arabes. Cette cour est entièrement pavée en marbre et ornée de fort jolies colonnes. Le ciel ouvert du milieu était autrefois garni d'un solide treillis en fer que nous avons supprimé, n'ayant pas les mêmes raisons que le bey pour nous tenir en cage.

On a longtemps prétendu que de ce côté du palais étaient enfouis les trésors accumulés par El hadj Ahmed bey.

Quelques individus dignes de foi assurent qu'en 1836, peu de temps avant la première expédition contre Constantine, le bey fit évacuer par ses femmes les chambres qui se trouvent autour de la cour de l'état-major; en même temps, il y amena un maçon et son manœuvre, et les fit travailler pendant plusieurs jours, sans que personne communiquât avec eux et pût voir leur besogne. Enfin, un soir, il y eut grand émoi dans le logement où se tenaient les mameluks et les esclaves nègres. Le bey était venu lui-même leur ordonner de fouiller autour du palais pour chercher le manœuvre du maçon, qui, disait-il, venait de prendre la fuite. Malgré toutes les perquisitions possibles, tant dans les dépendances du palais que dans le reste de la ville, cet ouvrier ne put être découvert. Quant au maçon lui-même, les esclaves du bey le retrouvèrent dans la cour où il avait dû travailler, mais il était pourfendu par un épouvantable coup de sabre et noyé dans son sang. Depuis cette époque, le bruit se répandit en ville que le bey l'avait tué pour faire disparaître avec lui le secret du lieu où étaient murés ses trésors.

Quand El hadj Ahmed bey eut fait sa soumission, en 1848, on l'amena à Constantine, et il habita pendant quelques jours le palais où avait été jadis le siége de sa puissance. On se souvint alors des bruits qui avaient circulé, et l'on dit à l'ex-bey qu'il était libre de faire enlever ce qui lui appartenait, si toutefois il était vrai qu'il eût caché de l'argent dans le palais. El hadj Ahmed sourit, dit-on, en entendant cette offre généreuse.

« Je n'ai rien caché ici, répondit-il. Plût à Dieu que j'eusse pris cette précaution, car mes faux amis ne m'auraient pas dévalisé, comme ils l'ont fait, de tout ce que j'avais emporté dans ma fuite. »

Cette réponse paraît concluante; cependant je ne veux pas passer sous silence une circonstance curieuse, qui se rapporte encore à ce sujet et remonte à moins d'une vingtaine d'années.

Un Maltais écrivit un jour de Tunis qu'un indigène, jadis employé comme manœuvre dans l'ancien palais du bey, lui avait révélé l'existence du trésor caché par l'ex-bey, et qu'il demandait l'autorisation d'entreprendre des fouilles. Ce manœuvre était probablement celui qui était parvenu à s'échapper jadis. Aucune suite toutefois ne fut donnée à cette affaire, on s'en est toujours rapporté à l'affirmation du bey.

Dans une chambre du beylik, on trouva de grands flacons remplis de sulfate de quinine, hermétiquement fermés, et dont le bey faisait probablement fort peu de cas. On découvrit aussi des caisses qui avaient appartenu au payeur de l'armée, des débris de voitures que nous avions abandonnées, et nous fûmes fort surpris de retrouver les roues de ces voitures ajustées à des affûts de canon placés en batterie sur les remparts de la ville. Ces trouvailles éveillèrent en nous de pénibles souvenirs.

Une chambre du palais était remplie de toiles de coton imprimées, à l'usage des femmes du harem. Parmi ces étoffes, on découvrit un morceau de drap blanc, où était tracé en gros caractères le nom de M. Cunin Gridaine, fabricant à Sedan. Je proposai au général Valée d'utiliser une partie de ces percales, en les faisant confectionner en chemises pour nos malades, par les esclaves que le bey nous avait laissées. Ma proposition fut approuvée et mise immédiatement à exécution. Mais les femmes d'Ahmed, habituées à une vie de mollesse et de sommeil, savaient à peine coudre, et n'avaient ni dés ni aiguilles.

Je me fournis d'aiguilles et de dés auprès des soldats qui gardaient le palais; je donnai deux cantinières pour chefs ouvrières aux esclaves, et je parvins bientôt à envoyer plusieurs centaines de chemises à nos blessés, qui pour la plupart n'en avaient pas.

Dans les premiers jours les femmes d'Ahmed s'exécutaient de bonne grâce; mais ces dés avaient servi à des carabiniers : ces ouvrières improvisées, pour pouvoir coudre, furent obligées d'envelopper de linge leurs petits doigts. Ces occupations parurent d'abord les distraire; elles se plaisaient surtout à faire remarquer leurs mains potelées et mignonnes, dont le travail n'avait pas altéré la forme et la blancheur. Bientôt pourtant la couture les ennuya, et elles se couchèrent, en alléguant pour prétexte qu'elles avaient mal à la tête, qu'elles étaient malades, et quand je leur répondais que j'étais médecin, elles n'en continuaient pas moins à jouer la comédie et à me présenter le bras pour prouver qu'elles avaient la fièvre.

« *Toubib merida*, médecin, me disaient-elles d'un ton lamentable, je suis malade. »

Cette disposition maladive persista jusqu'à la vue du sabre dont les cantinières crurent devoir s'armer pour les effrayer.

Aïcha nous envoya plusieurs fois du café préparé à la manière des indigènes. Des ordres sévères furent donnés pour faire respecter les femmes du harem. La plupart se trouvaient naturellement défendues par une laideur repoussante; les négresses surtout étaient hideuses. L'une d'elles eût été digne par sa carrure monstrueuse de figurer dans un cabinet d'histoire naturelle: ses bras étaient de vrais poteaux et tout son corps était taillé bien plutôt sur le patron de l'hippopotame que sur celui de la race humaine.

« Tandis qu'on prenait dans le palais une foule de précautions pour empêcher qu'une communication pût s'établir du dehors avec les femmes renfermées dans le harem ; tandis qu'on remettait le soir toutes les clefs à la belle Aïcha, afin qu'elle pût fermer les portes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

du sérail sur elle-même, celle-ci profitait de la sécurité qu'elle nous devait, pour travailler sans relâche, aidée de ses compagnes, à faire une brèche dans un mur de clôture. On s'aperçut de la brèche ; mais un grand nombre de femmes avaient déjà pris la fuite et s'étaient retirées chez les habitants de la ville.

« Le général Valée ne savait quel parti prendre à l'égard de ces femmes, qui toutes demandaient leur liberté. On ne pouvait les abandonner ainsi et sans asile. Le général eut l'idée de les remettre sous la sauvegarde du muphti, qui, après avoir refusé d'abord, finit par consentir à les recevoir. Deux d'entre elles qui étaient de Constantinople, où elles avaient leurs parents, s'adressèrent au prince, afin qu'il eût pitié d'elles et qu'il les fît conduire à Bône, où elles pourraient s'embarquer pour leur ancienne patrie. Ces deux femmes avaient tout au plus quinze à seize ans ; elles étaient jolies et le son de leur voix était d'une douceur ineffable : on ne résista pas à leurs prières.

« Quant aux femmes qui se retirèrent chez le muphti, elles n'ont probablement pas dû s'applaudir beaucoup de la chute de leur ancien maître ; car, dès leur arrivée, le muphti commença par les dépouiller de tous les bijoux qu'elles avaient emportés et qui appartenaient au bey. Je crois bien que, trafiquant de ces esclaves comme d'un vil troupeau, le prêtre musulman les aura vendues par la suite à quelque chef de tribu[1]. »

X

Horrible châtiment d'une mascarade. — Un peintre malgré lui. — Fresques. — Vues de villes. — Plantation des jardins. — Férocité du bey. — Un espion — La Mahakma.

Autour de la cour dite de l'État-major sont plusieurs grandes chambres.

Le bureau des officiers attachés à la direction des affaires arabes, situé à proximité, était une habitation de femmes. Il a été le théâtre d'un fait qui montre encore à quelles extrémités se portait El hadj Ahmed quand il était aveuglé par ses instincts sanguinaires.

Plusieurs femmes réunies dans cette chambre étaient un soir à la recherche d'un sujet d'amusement qui égayât leur solitude. L'une d'elles, découvrant par hasard une pipe, s'affubla à la hâte d'un turban pyramidal, et alors commença une mascarade bouffonne et du reste fort inoffensive : on joua au bey. Celle qui remplissait le principal rôle, assise sur des piles de coussins et sa pipe à la bouche, imitait avec un sérieux des plus grotesques la voix et les gestes du maître ; autour d'elle, attifées d'une manière non moins burlesque, siégeaient des conseillers, des kadis et des gens de loi. De temps en temps, un chaouch féminin amenait de prétendus criminels devant ce tribunal improvisé et, sur un signe du bey en jupons, on simulait des distributions de bastonnade.

Mais, au milieu de leurs jeux innocents, les pauvres femmes oublièrent la règle sévère du lieu où elles se trouvaient, et leur gaieté devint si bruyante qu'elle éveilla le cerbère rébarbatif. A ce bruit inusité, El hadj Ahmed s'avança à pas de loup vers l'appartement d'où partaient les éclats de rire : à travers les fenêtres, il vit ce qui se passait et comprit que l'on s'amusait à ses dépens. Tout autre eût ri de la plaisanterie ; le barbare, au contraire, entra comme la foudre au milieu de ses esclaves, arracha de son trône la malheureuse qui présidait à la mascarade, lui fit d'abord coudre les lèvres pour avoir osé y porter le bout de sa pipe, puis ordonna de la conduire cette nuit même au delà du Koudiat Ali, où on l'enterra après l'avoir égorgée.

De la cour de l'État-major, on suit une galerie qui entoure le grand jardin. Le haut du mur latéral est couvert de peintures qui méritent quelque attention.

On raconte à ce sujet, disent les voyageurs, une anecdote qui prouve qu'avec de la volonté, de la patience — et la crainte des coups de fouet — il n'est rien qu'on ne soit capable de faire.

El hadj Ahmed bey, trouvant les murs de son palais d'une couleur trop monotone et voulant égayer ses yeux par des allégories ou des symboles qui rappelassent sa toute-puissance, fit venir l'intendant général de sa maison et de ses menus plaisirs et lui ordonna de faire peindre à fresque toutes les murailles intérieures de ses cours.

L'intendant reçut l'ordre sans murmurer, bien que l'exécution lui en parût peu praticable, attendu qu'il ne se trouvait pas à Constantine un seul artiste indigène capable de répondre au désir du bey. Mais une idée lumineuse jaillit de son cerveau au moment où le désespoir allait s'emparer de lui : il se rappela qu'un *chien de chrétien* gémissait depuis deux ans dans une des prisons de la ville. Il le fit venir, lui donna couleurs, brosses et pinceaux, et après lui avoir expliqué ce que désirait le bey, il ordonna au Raphaël improvisé de se mettre à l'œuvre sans désemparer.

« Mais, Votre Seigneurie se trompe, lui dit avec effroi le malheureux prisonnier ; je n'ai jamais peint, ni dessiné de ma vie ; je suis cordonnier de mon état et je n'ai jamais manié d'autre instrument que l'alêne et le tranchet. »

« Tu vas te mettre à peindre, répondit l'intendant à toutes ces observations. Demain matin, je reviendrai voir ton ouvrage, et si je ne suis pas content, je te ferai administrer vingt-cinq coups de fouet. Si au contraire tu exécutes mes ordres, je te promets la liberté. »

Le pauvre cordonnier passa les deux premiers jours entre les larmes et les coups de fouet, sans toucher aux brosses et aux couleurs. Cependant, le troisième jour, la réflexion lui vint avec les coups de fouet. Il se mit à brosser sur les murs des images représentant des bateaux, des arbres, des canons, comme en ferait un enfant à l'école quand il dessine des *bonshommes*.

Il enlumina tout cela à sa manière et il attendit la visite de l'intendant dans une anxiété horrible, s'attendant à ce qu'il doublerait la dose des coups de

1. Docteur Baudens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femme du harem du bey. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fouet, pour le punir de s'être permis une aussi mauvaise plaisanterie. O miracle! L'intendant parut émerveillé. Des encouragements furent donnés à l'artiste, qui bientôt eut terminé son œuvre et reçut pour prix sa liberté.

On ajoute que le bey disait à ses familiers :

« Ce *chien de chrétien* voulait me tromper; mais je savais bien, moi, que tous les Français étaient peintres! »

Certes voilà une histoire de touriste qui mérite à plus d'un titre l'application du proverbe italien : *Se non e vero, e ben trovato.* Mais il sera curieux pour le lecteur de comparer ce récit où la fantaisie tient la plus large place avec les renseignements que m'ont fournis quelques-uns des artistes indigènes qui ont exécuté ces peintures.

Quand les travaux de construction furent assez avancés pour permettre de s'occuper de l'ornementation des murs, le bey fit réunir tous les peintres de la localité et leur en confia le soin. Plusieurs individus, dont quelques-uns vivent encore, se mirent à l'œuvre et peignirent à fresque ces rosaces aux couleurs éclatantes, ces pots à fleurs fantastiques et les autres bariolages étranges que nous voyons sur les murailles des galeries et des appartements du palais. Pour l'exactitude des faits, je dois ajouter qu'ils ne furent que les grossiers imitateurs de certaines peintures à fresque qui existaient déjà sur les murs d'une chambre de la maison du calife, où se trouve actuellement le trésorier payeur. Ces peintures, assez médiocres du reste, avaient été faites en 1793 par un des ouvriers mahonnais que Salah bey avait employés à la construction du pont d'El Kantara, qui s'est écroulé il y a quelques années. Ces premiers travaux d'embellissement étaient déjà en voie d'exécution quand arriva à Constantine un indigène originaire d'Alger, qui revenait d'Égypte, où il avait servi d'apprenti auprès d'un peintre décorateur en renom. Le nouveau venu, nommé El hadj Yousef, offrit ses services au bey et lui proposa de reproduire sur les murs de son palais la vue des villes qu'il avait visitées pendant son pèlerinage, depuis Alger jusqu'à la Mecque. Le bey, enchanté de cette proposition, donna carrière au talent du peintre; et l'on peut constater, en effet, que l'imagination la plus libre dirigea ses œuvres. Ce serait donc à cet indigène et non au cordonnier européen inventé par les touristes que l'on devrait ces images burlesques de villes et de forteresses armées de plusieurs étages de canons impossibles; ces citadelles pavoisées de drapeaux plus grands que la citadelle elle-même; ces vaisseaux, ces tartanes, ces bombardes de toute forme, dont les moindres détails de cordages, d'ancres et de voiles sont rendus avec une scrupuleuse exactitude; enfin ces oiseaux fantastiques et ces arbres indescriptibles couverts de fruits jaune-serin ou rouge écarlate.

En 1860, toutes ces peintures étaient déjà considérablement abîmées par suite de l'humidité. Il eût été imprudent de confier leur restauration à des ouvriers européens, qui inévitablement eussent voulu les perfectionner et, par cela même, leur ôter le cachet essentiellement original qui les distingue. On eut donc le bon esprit de confier cette besogne à deux indigènes que la notoriété publique nous signalait comme ayant contribué aux premiers embellissements du palais.

Rien de plus primitif que leurs travaux, ainsi que les ustensiles qu'ils employaient pour les exécuter. Quelques barbes de plume liées au bout d'un roseau leur servaient de pinceau et une demi-douzaine de tasses à café posées sur un réchaud contenaient sans cesse à l'état liquide les couleurs à la colle dont ils avaient besoin. J'ai suivi attentivement les travaux de ces artistes, perchés sur l'échafaudage avec le sérieux imperturbable du *maâlem* indigène, qui, ayant conscience de sa valeur, est le premier admirateur de ses œuvres. Bien souvent je les ai surpris se servant de leurs doigts en guise de pinceau pour arrêter une ligne, ou bien à l'aide d'une éponge trempée simplement dans la tasse à couleur, tamponnant le feuillage trop fané des arbres pour lui redonner du ton.

Quand on pénètre dans l'intérieur du palais, ces peintures se présentent dans l'ordre suivant :

Le premier tableau a pour sujet la ville d'Alger, bâtie en amphithéâtre et dominée par la Kasba. Les murs d'enceinte sont garnis de clochetons entre lesquels apparaissent des canons verts à volée rouge, entourés de nuages de fumée. Le phare, *bordj el Senar*, est armé de cinq étages de canons; partout sont des drapeaux rouges gigantesques.

Dans le port on voit des vaisseaux à la voile, puis des chaloupes portant d'énormes et grotesques canons montés sur roues. On voit aussi, se croisant dans l'espace, des boulets que l'on prendrait volontiers pour autant de pains à cacheter collés sur le mur. Devant le port, arrivent d'autres vaisseaux à pavillon et à flamme blanche, ce qui me fait supposer que le tableau représente l'attaque d'Alger par notre escadre en 1830.

Vient ensuite une vue de Constantine dont un des côtés est orné d'une série d'arceaux représentant l'ancien pont d'El Kantara, sous lequel coule le Roumel.

Tunis, la Goulette et Tripoli sont entourés de jardins et de vergers. Alexandrie et le Caire sont défendus par de nombreuses batteries entremêlées de coupoles, de minarets et de tombeaux de marabouts. Candie, Rhodes, sont peuplés de vaisseaux et de moulins à vent tracés au compas. Djedda, bâtie sur le bord de la mer, a une grande porte sur laquelle sont les mots *Porte de la Mecque*, par où passent les pèlerins musulmans se rendant dans les lieux saints. Les eaux du *bahar Suez* sont tellement transparentes, que les câbles et les ancres des vaisseaux se voient à travers.

Les murs de la cour de l'État-major contiennent les images de tous les monuments vénérés de la Mecque et de Médine, toujours avec leur nom à côté. Le temple de la Mecque est représenté par un vaste bâtiment quadrangulaire recouvert d'une infinité de coupoles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au milieu est une sorte de fer à cheval contenant la pierre noire sur laquelle est écrit : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, Mohammed est son prophète.* A droite est un minaret avec ces mots : *Minaret de Satan, qu'il soit maudit et lapidé !*

Le jardin qui sépare le kiosque de la cour de l'État-major est le plus vaste du palais. La colonnade qui l'entoure n'a pas moins de vingt mètres de large sur vingt-cinq de long, et présente dix arcades sur sa face la plus étendue. L'ouverture des arcades est en moyenne de deux mètres d'un pilier à l'autre.

Il faut descendre cinq marches pour entrer dans ce jardin. On y remarque un bassin carré en marbre avec jet d'eau, dont les parois sont richement couvertes de sculptures.

Lorsque le bey voulut créer ces parterres, il mit en réquisition tous les juifs de la ville, et les força à apporter dans des coussins la terre végétale dont il avait besoin. Les travailleurs devaient entrer dans le palais pieds nus, successivement et en silence, et avoir la précaution, pour ne pas s'exposer à une grêle de coups de trique, de ne laisser tomber aucun atome de terre sur les marches des galeries.

On planta ensuite de nombreux arbres fruitiers, des figuiers, des vignes et même des oliviers. Pendant longtemps ce parterre, où ne se voient aujourd'hui que des fleurs et des arbustes d'agrément, offrit l'aspect d'un verger touffu, où vivaient en liberté des gazelles, des paons et des pintades, ce qui devait égayer cet intérieur.

Le grand bâtiment à un étage qui sert actuellement de façade au palais, contient un certain nombre de chambres qui servaient jadis à l'habitation des femmes ou à serrer des effets. Dans le logement qui est aujourd'hui celui du commandant de place, se trouvaient deux jeunes filles d'une grande beauté, enlevées, l'une chez les Hanencha, l'autre à Oukès, près de Tebessa. S'étant parées un jour de leurs plus riches costumes, elles attendaient ensemble l'heure du défilé officiel devant le bey. Un des nègres de la *driba*, voulant sans doute prouver son zèle, accourut auprès de son maître, et le prévint qu'il avait vu les deux jeunes femmes regarder par une fenêtre et faire des signes à quelqu'un de la ville. El hadj Ahmed monta dans la chambre des deux esclaves et commença par les rouer de coups. Les pauvrettes protestaient de leur innocence ; mais, de plus en plus animé par la colère, El hadj Ahmed les mutila avec un raffinement de barbarie qu'il nous répugnerait de raconter ; puis les deux malheureuses, presque mourantes, furent conduites à la Kasba et précipitées dans les citernes romaines, où gisaient déjà tant d'autres victimes.

Quelques mois avant notre seconde expédition contre Constantine, un Maure d'Alger, nommé Mustapha, fut envoyé dans cette ville pour examiner les moyens de défense préparés en prévision d'une nouvelle attaque. En même temps que lui arrivait aussi un autre agent secret, porteur d'une lettre d'avis écrite par un grand personnage indigène d'Alger, qui entretenait avec le bey une correspondance d'espionnage très-suivie.

El hadj Ahmed, prévenu de la mission du Maure Mustapha, se le fit amener immédiatement, et le reçut dans la chambre où est actuellement le bureau de l'état-major de la place. Il commença par lui faire raconter ce qui se passait à Alger, si de nouvelles troupes étaient envoyées de France, et enfin si nous avions réellement l'intention de faire une nouvelle tentative sur Constantine.

Quand il eut appris tout ce qu'il voulait savoir, il montra à Mustapha la lettre qui dévoilait sa mission. Celui-ci, éperdu, se jeta aux pieds du bey, implorant sa clémence. Un ricanement étrange accueillit ses lamentations. El hadj Ahmed le repoussant impitoyablement, lui ouvrit le ventre d'un coup de yatagan.

Nous écartons les souvenirs de beaucoup d'autres actes atroces qui témoignent de ce qu'il y avait d'infâme dans le régime auquel la population de Constantine était soumise. Quel que soit son éloignement pour notre civilisation, elle ne peut méconnaître combien sous notre autorité la vie humaine est plus sûre et plus douce [1].

Au fond d'un couloir, à côté du bureau de la place, est une vaste chambre, ornée comme toutes celles du palais, et qui nous a longtemps servi de salle d'audience du conseil de guerre. C'était jadis la Mahakma, où se réglaient les affaires à la fois administratives et judiciaires. Le bey donnait chaque matin audience à ceux de ses sujets qui avaient des plaintes à lui soumettre, et de plus, il tenait tous les vendredis, après la prière de midi, un lit de justice solennel, où il recevait publiquement les réclamations des habitants de la ville et de la campagne. Les plaignants se prosternaient au pied du trône (koursi) et criaient : *Nous demandons la justice de Dieu contre notre caïd, notre cheik, ou tel autre qui nous a lésés.*

Le plus souvent, c'étaient des Arabes qui venaient accuser leur chef. Celui-ci alors était mandé, et s'il n'avait pas de protecteurs assez puissants pour lui assurer l'impunité, Ahmed bey prononçait la destitution. Dans le cas contraire, les plaignants étaient emprisonnés, et quelquefois même le prince en profitait pour frapper toute la tribu d'une amende au profit du beylik.

Lorsque des condamnations à mort étaient prononcées, on conduisait les victimes hors du palais, par une porte voisine de l'appartement des femmes, et on les entraînait à la *driba*, maison de supplice, où elles étaient, suivant leur rang, étranglées ou décapitées. On jetait leur corps ensuite dans un puits profond qui existait au centre de ce lieu lugubre. Rien n'était plus fréquent que ces tueries, ordonnées sou-

1. Ce que El hadj Ahmed avait fait couper de têtes, en dehors du palais, sous prétexte de bien gouverner, est à peine calculable. On pourrait s'en faire quelque idée en lisant sa biographie dans l'*Histoire de Constantine sous les Beys*, par E. Vayssettes (1869).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

vent sous le plus léger grief, et Aïcha, de qui nous tenons cette particularité, nous a affirmé qu'il était peu de jours où, des fenêtres grillées du harem, elle ne vît franchir à quelque malheureux le seuil de la terrible porte qui conduisait à la driba.

Il est un reproche que l'on ne saurait épargner aux architectes du palais. Ils ne lui ont pas donné assez de solidité.

A la suite des tremblements de terre de 1856, qui causèrent tant de désastres sur le littoral de la province, surtout à Djidjelli, on ne fut pas surpris de voir qu'il s'était produit dans le palais de nombreuses lézardes; quelques colonnes avaient perdu leur aplomb, et les ogives qui ornent l'ancien kiosque du bey avaient menacé de s'affaisser; mais lorsque l'on voulut étayer ce pavillon, à l'aide d'un fort éperon en maçonnerie et de barres de fer solidement scellées, pour empêcher l'écartement des murs latéraux, on s'aperçut qu'il n'existait pas de fondations, et que le kiosque reposait sur des substructions mouvantes.

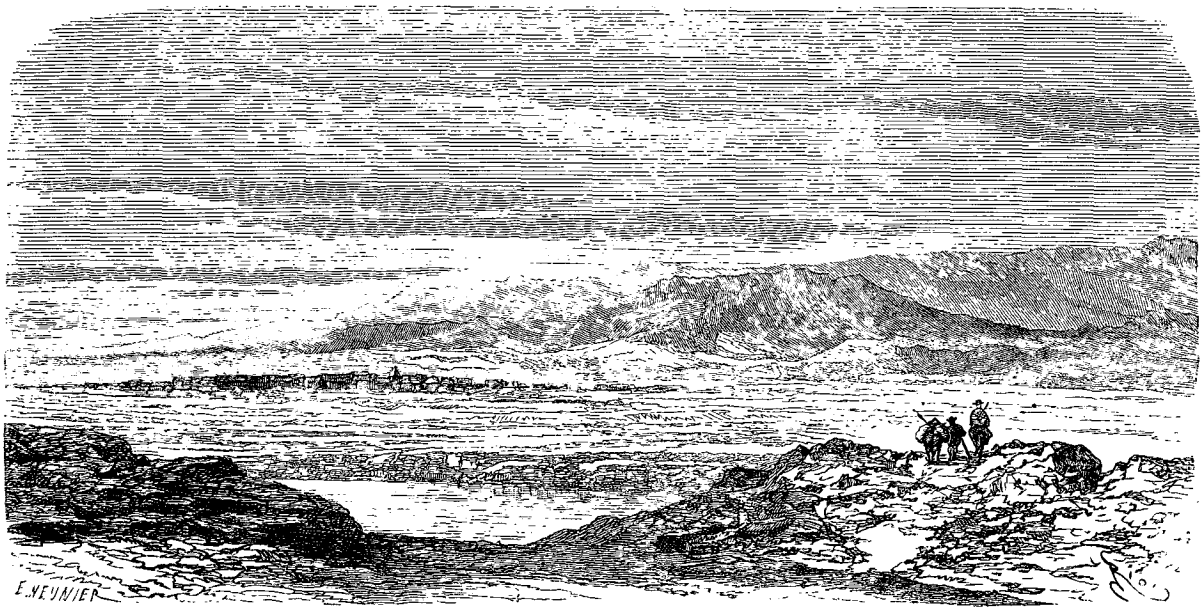
Cet édifice mériterait, ce nous semble, d'être classé au nombre des monuments historiques. On ne se bornerait pas alors à réparer périodiquement les dégradations : on pourrait entreprendre des travaux qui lui assureraient plus de solidité.

Vue d'Alger (voy. p. 254) (fac-simile d'une peinture du palais de Constantine).

Charles FÉRAUD.

Il se peut que le lecteur désire savoir comment s'est terminée la vie de El hadj Ahmed. Après la prise de Constantine (13 octobre 1837), il se dirigea vers Biskra, s'empara de la ville, mais en fut bientôt chassé par un khalifa d'Abd-el-Kader. Pendant les six années suivantes, il erra de côté et d'autre, soulevant les populations arabes contre la domination française. Vaincu dans toutes les rencontres, il fit enfin sa soumission au mois de juin 1848. On le conduisit à Alger, où le gouvernement lui donna une pension de douze mille francs. Il y vécut dans la retraite, et mourut paisiblement, le 30 août 1850, à l'âge d'environ soixante-trois ans. Il est enseveli dans la mosquée de Sidi Abd-er-Rahman, au-dessus du jardin de Marengo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Village de Pichupichu (voy. p. 266).

VOYAGE DANS LA RÉGION DU TITICACA

ET

DANS LES VALLÉES DE L'EST DU BAS-PÉROU,

PAR M. PAUL MARCOY.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS DE RIOU, D'APRÈS M. MARCOY.

Une partie de la côte du Pacifique peu visitée, et partant peu connue, est celle qui s'étend entre le dix-huitième et le dix-neuvième degré et forme comme une bande de verdure bordée dans l'est par les premiers contre-forts de la Cordillère, et dans l'ouest par la zone des sables du littoral. La température de cette région permet aux habitants de cultiver sur quelques points l'olivier, le cotonnier, l'oranger, le bananier et la canne à sucre. Mais la culture à laquelle ils s'adonnent plus volontiers est celle de la vigne, qui, depuis un siècle environ, est devenue pour eux une branche de commerce fort lucrative.

La partie du pays que nous signalons présente quatre petites vallées limitrophes que fertilisent des cours d'eau descendus de la Cordillère. Ces vallées sont celles de Moquehua, Camana, Locumba et Sama, dont les vignobles, traités à la manière des viticulteurs du pays, c'est-à-dire sans l'aide d'échalas, rampent sur le sol à la façon des cucurbitacées. Leurs vins, rouges pour la plupart, sont divisés en deux catégories, désignées par les noms de *aspero* et *dulce*, et diversement cotés sur les marchés des deux Pérous. Ajoutons que le vin *aspero* (âpre) est le jus du raisin tel qu'il sort du pressoir, et que le vin *dulce* (doux) résulte de la cuisson du moût édulcoré de sucre brut ou de mélasse.

Mais ce n'est pas précisément au point de vue de la viticulture que nous avons à envisager ces contrées. Nous ne voulons qu'esquisser leur physionomie générale, afin de donner au lecteur une idée de l'endroit où nous le transportons; puis, ce travail préparatoire terminé, nous le mettrons immédiatement en rapport avec les personnages que le hasard pourra placer sur notre route. Ceci dit, continuons notre description des lieux.

La vallée de Sama est des quatre ouadis que nous avons nommées, la moins connue des voyageurs. Sillonnée de l'est à l'ouest par un cours d'eau descendu des hauteurs, elle est divisée en deux parties, qui portent les noms de *Sama Grande* et de *Sama Chico*, le Grand-Sama et le Petit-Sama. Des groupes de chaumières, qui semblent avoir poussé çà et là comme des champignons, animent la double vallée. Ces groupes, composés de deux ou trois demeures et auxquels on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donne ici le nom de villages, sont appelés Santo Domingo, Pimpollo, Silano, Tocto et Buenavista. Les trois premiers appartiennent au Grand-Sama, les deux autres au Petit-Sama.

De ces réunions de chaumières, une seule peut prétendre au nom de village; c'est celle de Buenavista, qui compte dix-sept maisons en torchis proprement blanchies à la chaux et pourvues d'un auvent de chaume qui remplace la véranda. Une place à peu près carrée, une église à toiture en dos d'âne et dont la façade est ornée de deux pilastres, surmontés d'acrotères et de pyramidions, donnent fort bon air à la localité, dont les statisticiens du pays n'ont pas encore eu l'idée de faire la capitale ou le chef-lieu de Sama Grande et de Sama Chico.

Durant six jours de la semaine, le village de Buenavista est solitaire et même un peu désert. Les portes des maisons sont fermées au loquet, et les habitants, péons et péonnes pour la plupart, répandus dans les champs, ne rentrent sous leur toit qu'à la nuit close. Le voyageur qui traverserait ce village dans la période du lundi matin au samedi soir, n'y rencontrerait que des chats endormis au soleil, des porcs, des canards et des poules errant de seuil en seuil et se livrant à des commérages de toutes sortes dans la langue qui leur est propre.

Par contre, Buenavista présente le dimanche une animation singulière. Pendant que l'église ouvre son enceinte aux fidèles, le marché qui se tient sur la place attire nombre d'acheteurs des deux sexes venus à cheval et à pied des estancias voisines. Jusqu'à midi, leur foule bigarrée ne cesse de bourdonner, d'aller et de venir autour des marchands accroupis devant leurs marchandises étalées à terre, choisissant parmi celles-ci et discutant les prix avec ceux-là. La sonnerie de l'*Angelus* met un terme aux transactions commerciales; vendeurs et acheteurs cessent de disputer, se signent dévotement et baisent leur pouce, puis se dispersent après avoir pris rendez-vous pour le dimanche suivant.

Comme tous les lieux situés à l'ouest des Andes, les alentours de Buenavista se composent de zones verdoyantes et d'espaces arides sur lesquels l'inaltérable azur du ciel, d'où jamais ne tombe une ondée, étend comme un splendide *velarium*. La végétation forestière de cette contrée est représentée par le mulli (*Schinus molle*), arbre cher aux Incas, qui fabriquaient avec les baies rouges de la pipéracée une bière locale, par l'alerce et le capuli, hêtre et merisier péruviens, par un croton sébifère et le saule pyramidal, effroi des paysagistes. En certaines expositions s'étalent force composées, dont la couleur uniformément jaune a donné naissance au proverbe: *oro en la costa y plata en la sierra*, or sur la côte et argent dans la sierra, par allusion aux fleurs blanches abondantes dans la région des Cordillères. Sur les coteaux sablonneux où le soleil fait rage, l'héliotrope péruvien dresse ses gaules aphylles à l'extrémité desquelles s'étale un panicule parfumé; puis les opuntias et les cereus défilent successivement à mesure qu'on s'élève vers les hauteurs où l'herbe rase et les radiées acaules ne tardent pas à faire place aux mousses, aux lichens et aux leprarias.

Deux mois de courses en zigzag à travers le pays dont j'ai tracé une rapide esquisse m'avaient permis de prendre possession des lieux, d'admirer sous tous les aspects leurs beautés diverses et de dresser un catalogue à peu près complet de leur faune et de leur flore, lesquelles, comme je l'ai dit ailleurs, sont assez bornées et présentent, sur un parcours de six degrés, la répétition monotone des mêmes individus et des mêmes espèces. Les recommandations de quelques Français en relations de commerce avec les comptoirs de la côte du Pacifique, celles du consul anglais établi à Islay, m'avaient si bien accrédité auprès des habitants de la région, que j'avais mon bonnet de nuit sous leur toit et ma place marquée à la table de chacun d'eux. Il est vrai que le lit qu'ils m'offraient n'était qu'un hamac, et la table une natte étendue à terre autour de laquelle on mangeait en s'accroupissant à la façon des tailleurs ou des Orientaux, particularités qui n'infirment en rien le mérite de l'hospitalité, mais atténuent un peu son importance. On m'a reproché tant de fois d'avoir l'estomac oublieux et la digestion peu reconnaissante, que j'appuie à dessein sur ces menus détails de couchée et de réfection pour montrer qu'après tout le jeu n'en valait pas la chandelle. D'ailleurs, je crois avoir payé par les portraits au crayon ou à l'aquarelle que j'ai faits de mes hôtes et de mes hôtesses la banane grillée et la tranche de poisson sec qu'ils ont distraits en ma faveur de leur garde-manger.

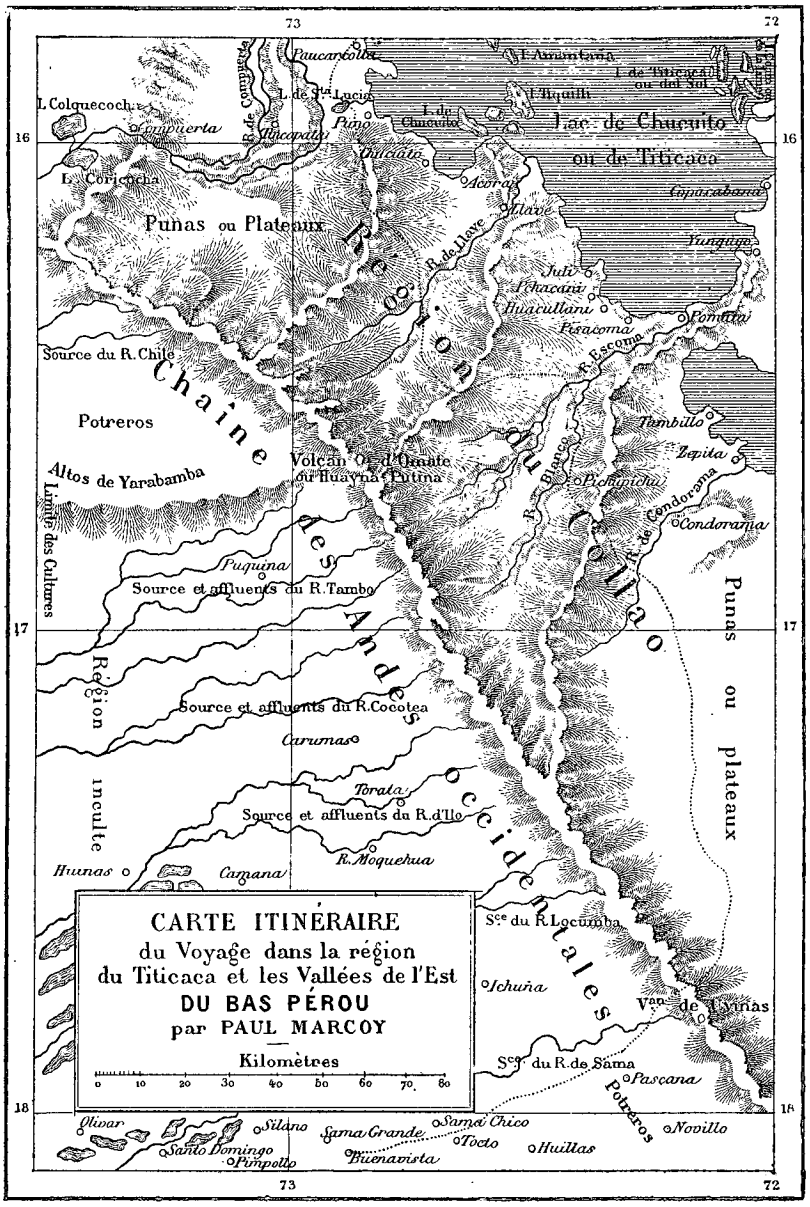
De toutes les familles que je connus dans mon parcours de la contrée, il en est une dont j'ai gardé jusqu'à cette heure un agréable souvenir et vers laquelle mes pensées se reportent complaisamment en écrivant ces lignes. Cette famille se composait de trois dames d'un certain âge ou plutôt d'un âge incertain, filles d'un escribano d'Arequipa, mort dans la misère.

L'existence des trois sœurs, à en croire les on-dit du pays, avait été longtemps agitée et précaire; mais un héritage qui leur était venu on ne savait d'où, les avait sinon enrichies, du moins mises dans une honnête aisance, et des pauvrettes tirant le diable par la queue avait fait des partis sortables.

Par un hasard inexplicable pour autrui, cette fortune qui leur survenait tout à coup, loin de leur inspirer des goûts matrimoniaux, les avait, au contraire, rendues hostiles à tout projet d'union. Quelques hacenderos ruinés des environs s'étaient efforcés de les dissuader de leurs idées de célibat et de conquérir à la fois leur cœur et leur dot; mais ces dames s'étaient contentées de hocher la tête devant les propositions aimables qui leur étaient faites et qu'elles comparaient en riant aux pilules pharmaceutiques dont l'amertume est déguisée par du sucre candi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Leur étrange aversion pour le mariage me fut expliquée, quand je les connus mieux, par la connaissance profonde qu'elles avaient des hommes et des choses. Aguerries depuis longtemps aux combats de la vie, leurs appréciations, presque toujours justes, mais le plus souvent sarcastiques de notre sexe dont elles semblaient avoir fait une étude particulière, me prouvèrent, à n'en pas douter, qu'elles ne l'avaient pas en grande estime. Pauvres femmes, pauvres colombes! peut-être avaient-elles laissé jadis aux mailles du filet que leur avait tendu quelque oiseleur, leurs plus fraîches illusions et leurs plus blanches plumes!



La ferme qu'elles habitaient en commun avait nom la Cayota; elle était sinon la plus considérable, du moins la plus pittoresque de toutes les haciendas et chacaras du val de Sama. On y cultivait le coton, la vigne, le maïs, l'oranger et le piment *orocoto*. La maison d'habitation, blanchie à la chaux et couverte en chaume avec des portes et des volets couleur sang de bœuf, était entourée d'un massif de bananiers et commandait une vaste pelouse bordée çà et là de saules pyramidaux et terminée, dans la partie de l'est, par un groupe d'alerces ombrageant une poza d'eau claire. A certaines heures de la journée, le site, mi-parti d'ombre et de lumière, était véritablement attrayant; mais le matin lui prêtait un charme à nul autre pareil. Un voile de gaze bleuâtre enveloppait tout le paysage et s'irisait de teintes opalines à mesure que le soleil, montant à l'horizon, dépassait les cimes des mornes et dorait les contours des arbres et des buissons. Mille bruits charmants qui se dégageaient alors du silence, annonçaient le réveil des êtres et des choses. A ce moment, le zorrino, maraudeur nocturne, rentrait furtivement dans son terrier; le buitre abandonnait l'escarpement où il avait passé la nuit; l'oiseau-mouche à palettes, secouant ses ailes humides, commençait à bourdonner autour des fleurs entr'ouvertes des cotonniers, les cuculis ou tourterelles à pattes orange emplissaient l'air de leurs roucoulements, qu'interrompaient à temps égaux les notes joyeuses et quelque peu stridentes du chirote ou étourneau à plastron de feu (*sturdus militaris*).

J'eusse volontiers passé ma vie à voir le soleil se lever chaque matin sur ce doux paysage et se coucher chaque soir aux confins de la vaste mer qu'on découvrait du haut des dunes. Mais, outre qu'à la longue ce spectacle grandiose eût été par trop monotone, des soins urgents me réclamaient ailleurs.

Une lettre du consul anglais résidant à Islay, que je venais de recevoir, m'arrachait aux douceurs de la vie errante que je menais depuis deux mois, le fusil sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'épaule et l'album sous le bras. Cette lettre, apportée par un chasqui lancé à ma poursuite et qui m'avait rejoint dans le village de Buenavista, était ainsi conçue :

« Ami Français,

« Je me rends à Puno pour surveiller le lancement d'une goëlette de deux cents tonneaux que j'expédiai l'an passé par pièces détachées et de compte à demi avec un négociant de cette ville, don Santiago Simarouba. Ce bâtiment, que nous appelons *la Independencia*, est destiné à la navigation et au cabotage du lac de Titicaca. Comme vous n'aurez pas souvent l'occasion de voir flotter la coque d'un navire à douze mille huit cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan, je vous engage à venir au plus vite. C'est le 1er janvier que notre goëlette doit être mise à l'eau. Un pareil voyage ne peut que vous offrir de l'agrément, surtout si vous prenez par Pichupichu au lieu de passer par Compuerta, et que vous vous arrêtiez une nuit chez sir James Spencer, mon compatriote, qui se fera un plaisir véritable de vous montrer son potager et son musée, sans compter le bon souper et le bon lit qu'il vous donnera.

« A bientôt,

« Archibald Trumpp. »

La partie que me proposait le consul anglais était trop attrayante pour que je la refusasse. Je me mis donc en mesure de le rejoindre. Trois jours seulement me séparaient du 1er janvier, et pour assister à la mise à l'eau de son bâtiment, il importait de faire diligence. Mes apprêts de départ furent bientôt faits. Le chemin que je devais suivre pour m'élever vers les hauteurs et gagner Puno par les plateaux de la Sierra Nevada, ce chemin passant par la ferme de la Cayota, je résolus de m'y arrêter un moment pour dire un bonjour amical à ses propriétaires.

J'y arrivai entre onze heures et midi. Un mozo dont j'avais loué les services à Buenavista, me suivait tirant par le licol la mule qui portait mes bagages. Comme nous arrivions devant la prairie à l'extrémité de laquelle s'élevait la maison, un tableau singulier frappa mes regards. Cinq ou six religieux, dont je ne pouvais à cette distance reconnaître l'habit, étaient assis à l'ombre des bananiers; les maîtresses de la maison allaient et venaient autour d'eux, et témoignaient par leur empressement, du plaisir qu'en bonnes Péruviennes elles éprouvaient à accueillir chez elles les révérends disciples d'une règle quelconque. Je poussai ma monture et j'arrivai bientôt devant le petit groupe.

Ma présence fut saluée par une exclamation de joie que poussèrent les châtelaines de la Cayota. « Venez nous tirer d'embarras, » me cria l'aînée. Comme, après avoir salué à la ronde, je paraissais aussi surpris que les religieux qui me considéraient bouche béante, mon interlocutrice se hâta d'ajouter : « Ces pères sont des Français de France comme vous. Nous avons cru comprendre qu'ils venaient d'Arica, où leur navire les attend. Parlez-leur donc dans votre langue, car ils estropient (*chapurean*) notre espagnol. »

Mis au courant de la situation, j'entamai sur-le-champ la conversation avec les nouveaux venus, et pendant un instant ce fut entre nous un échange de questions et de réponses dont la volubilité parut réjouir nos hôtesses.

Ces compatriotes dont la présence à la Cayota avait tout lieu de me surprendre, étaient des religieux maristes, qui, sous la conduite d'un supérieur, allaient à Honolulu fonder une école primaire et répandre parmi les indigènes du pays les bienfaits de la grammaire française et aussi les lumières de l'Évangile. Partis de Bordeaux sur un navire de commerce qui devait faire escale sur divers points de la côte du Pacifique, ils avaient relâché successivement à Concepcion, à Valparaiso, à Cobijà et enfin à Arica, où le capitaine, forcé de s'arrêter quelques jours, leur avait permis de descendre à terre et d'explorer les environs. Ils avaient usé de la permission, et comme le supérieur était botaniste, l'un des pères entomologiste et un autre dessinateur, de plante en plante, et d'insectes en croquis, la caravane avait fait à pied les vingt-six lieues qui séparent Arica du val de Sama, mangeant peu, buvant encore moins, dormant quelquefois à la belle étoile, ou demandant dans les habitations qu'elle trouvait sur son chemin une hospitalité qu'on lui donnait toujours avec empressement. Ces pères, dont le plus âgé n'avait pas trente ans, se disaient enchantés de cette excursion, la plus longue et surtout la plus pittoresque qu'ils eussent faite encore. Leur supérieur, en religion père Basileus, la déclarait profitable aux sciences naturelles, qu'il cultivait à ses moments perdus.

Le costume que les pères avaient revêtu n'était pas celui de leur ordre. A l'observation que je leur fis à cet égard, ils répondirent sans détour que la crainte d'attirer l'attention publique et peut-être de s'exposer à des avanies de la part d'indigènes qu'ils voyaient pour la première fois et dont ils ne connaissaient ni la langue ni les coutumes, avait dicté chez eux cette mesure. Qu'au reste ils ne croyaient pas que le bon Dieu pût s'offenser de les voir substituer par prudence, et pour quelques mois seulement, l'habit de saint François, en honneur dans les villes du Pacifique, à la soutane du mariste et la couronne à la tonsure. Une fois à Honolulu, ils reprendraient leur costume ecclésiastique dont l'abandon, bien que momentané, ne laissait pas de les affliger.

Notre conversation durait depuis une demi-heure, et des affaires de la communauté nous en étions venus à parler de la France et des événements politiques dont elle était alors le théâtre. Nos hôtesses écoutaient patiemment sans comprendre; mais le mot France maintes fois répété leur apprenait que nous causions de la mère patrie. A un moment donné, jugeant que l'animation avec laquelle nous traitions ce sujet devait nous avoir desséché la gorge, elles firent apporter dans une amphore à panse brune du guarapo au jus de canne à sucre fermenté, qu'un pongo servit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la ronde. Cette liqueur douce et traîtresse m'était connue et je me contentai d'y tremper mes lèvres. Il n'en fut pas ainsi des religieux maristes. Nés sur les bords fleuris qu'arrose la Dordogne, ils trouvèrent à ce liquide le goût du vin blanc doux de Bergerac et le fêtèrent largement. Leur doyen, père Basileus, alla jusqu'à le déclarer supérieur au cru du mont Basillac, et sans penser à mal en but deux ou trois verres. Une surexcitation étrange régna bientôt dans la troupe. Les yeux des jeunes pères lancèrent des éclairs, et tandis que les uns relevaient leur robe pour faire une partie de barres, d'autres commençaient à jouer au cheval fondu. Père Basileus eut beau se récrier contre cette fougue inaccoutumée de ses subordonnés et les engager à se modérer sous peine d'être mis aux arrêts et soumis à un jeûne sévère, l'effet du guarapo prévalut sur ses récriminations et ses menaces et pendant un moment les religieux s'ébattirent dans la prairie avec des rires et des cris qui firent accourir tous les péons de la propriété.

Pendant que ceci se passait, les dames de la Cayota se concertaient pour organiser à l'intention des nouveaux venus un divertissement champêtre. Avec des laïques ou des religieux du pays, la chose eût été bien

Buenavista.

vite arrangée. Quelques mets pimentés, un cruchon d'eau-de-vie et une guitare eussent agréablement occupé la journée et la nuit; mais les pères de France, se disaient-elles, n'avaient probablement pas l'habitude, comme ceux du Pérou, de boire et de folâtrer avec des personnes du sexe, et les danses locales de *troche y moche* ne leur étant pas familières, on pouvait les scandaliser en leur proposant d'y prendre part. Consulté par ces dames sur ce qu'elles devaient faire en cette occurrence pour donner aux nouveaux venus une excellente idée des us et coutumes locaux, sans toutefois choquer leur modestie, je répondis qu'un dîner sur l'herbe au bord de la source me paraissait allier très-heureusement les exigences de l'estomac aux scrupules de la conscience. Au dessert et selon que l'humeur des convives serait alors plus ou moins enjouée, ces dames pourraient faire un peu de musique et même hasarder entre elles une *sambacueca*, sans contrevenir aux lois de la bienséance. L'antiquité sacrée offrait des exemples de personnes pieuses ayant dansé par amour de la chose et sans que nul songeât à les en blâmer. Marie la prophétesse était venue au-devant de son frère Aaron en dansant et jouant du tambour de basque, et le saint roi David avait essayé quelques pas devant l'arche. De tels précédents donnaient lieu de croire que les pères maristes ne se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

scandaliseraient nullement du divertissement chorégraphique que ces dames pourraient hasarder devant eux à l'issue du repas.

Ce point réglé à la satisfaction de ces dames et tandis que le père Basileus tentait par ses appels et ses gestes réitérés de rappeler ses jeunes gens à l'ordre, les trois sœurs rentrèrent dans la maison pour s'occuper des apprêts du repas. Le temps pressait et les serviteurs firent main basse sur quelques vieilles poules, sans avoir égard à leur qualité de couveuses. Une douzaine de cochons d'Inde furent appréhendés au corps et échaudés vifs en attendant qu'on les fît frire; puis on alla cueillir des bananes, des oranges et des melons, et des liquides variés furent versés dans des bouteilles.

Ces divers apprêts prirent un certain temps pendant lequel les jeunes pères, las de gambader et de se poursuivre, ou cédant aux représentations de leur supérieur, se rabattirent vers la maison. Comme ces dames voulaient tenir secrets les préparatifs du repas afin d'en ménager la surprise à leurs hôtes, elles me prièrent de distraire leur attention et de les amuser aux bagatelles de la porte jusqu'à ce que le moment fût venu de se mettre à table. Venu à la Cayota pour prendre congé des trois sœurs et poursuivre ma route, la tâche qu'elles m'imposaient ne m'était rien moins qu'agréable. Toutefois je n'en fis rien paraître, me réservant la faculté de disparaître de la scène à un moment donné.

Restait, comme elles m'en priaient, à éloigner du logis les compatriotes et à les amuser d'une façon quelconque. Mais quel amusement leur proposer? D'abord j'eus l'idée de leur confier mon fusil pour tirer à la cible, mais ce passe-temps par trop belliqueux me parut jurer avec leur caractère et leur habit. La proposition de prendre un bain froid dans la poza d'eau claire me parut également peu révérencieuse. Pour se baigner, il eût fallu se dévêtir, ce à quoi le supérieur se fût opposé. Faute de mieux, j'allais les engager à s'étendre la tête à l'ombre et les pieds au soleil et à faire un somme pour se distraire, lorsqu'une idée lumineuse me vint tout à coup. C'était de les envoyer explorer les cerros qui bordent la vallée dans la partie de l'est; ces cerros, je l'ai dit ailleurs, ne sont qu'une longue suite de cimetières, où depuis des siècles les nations Llipi, Chancu, Aymara, Quechua dorment leur dernier sommeil. Outre que cette petite excursion devait intéresser ceux des pères qui s'occupaient d'anthropologie et d'ethnographie, l'exercice auquel ils se livreraient ne pouvait manquer d'aiguiser leur appétit et de les disposer à faire honneur au repas qui se préparait. Ma proposition fut reçue par eux avec enthousiasme. Deux frères des plus robustes se munirent chacun d'une bêche et toute la troupe, pater Basileus en tête, prit sur mes pas le chemin des hauteurs.

Arrivé devant un sentier qui montait en sinuant à travers les dunes, et me souciant peu de suivre les excavateurs dans leur tournée, je leur montrai du doigt la zone mortuaire, leur dis à quels signes ils reconnaîtraient les huacas, et de quelle façon ils devaient s'y prendre pour ne pas endommager les corps qu'elles renfermaient. Munis de ces renseignements, je les laissai gravir les versants des dunes dont le sable mouvant s'ébranlait sous leur pied, et j'allai m'asseoir à l'ombre d'un opuntia dont les raquettes m'abritaient tant bien que mal contre l'ardeur du soleil.

De cet endroit, je suivais sans fatigue les moindres mouvements des pères qui, après avoir franchi la région des dunes, non sans emplir de sable et de gravier leurs fortes chaussures, étaient montés sur les cerros inondés de soleil, où leurs habits faisaient l'effet de taches sombres. Parfois un accident du terrain les dérobait à ma vue, puis je les voyais reparaître courbés en deux et cherchant à reconnaître aux renflements du sol la présence des sépultures. Au milieu du silence profond de ces solitudes, je percevais distinctement les exclamations qu'ils poussaient lorsque leur bêche plongeant dans une fosse en retirait par lambeaux l'être humain qu'elle renfermait.

Une heure pouvait s'être écoulée depuis que j'étais à mon poste, lorsque leurs voix plus rapprochées se firent entendre derrière moi. Je me retournai et fus témoin d'un singulier spectacle. Un des pères agenouillé sur le versant d'une falaise à pic venait de retirer de sa huaca une momie intacte entourée de ses bandelettes, et la soulevant dans ses bras la montrait à ses compagnons. Comme ceux-ci allongeaient le cou pour mieux voir, un brusque éboulement se produisit sous les pieds de l'excavateur. Le cri de frayeur qu'il jeta en sentant le terrain se dérober sous lui fut répété comme un écho par ses compagnons. L'homme et la momie qu'il n'avait pas lâchée, glissèrent alors tout d'une pièce sur la pente de la falaise. Aux deux tiers de sa hauteur, un obstacle qu'ils rencontrèrent les fit brusquement dévier de la ligne droite, et c'est en roulant sur eux-mêmes qu'ils arrivèrent au bas de l'éminence. La momie fut mise en pièces dans le trajet; mais à la façon dont le frère se releva, je compris que cette chute de quelque quatre-vingt-dix ou cent pieds lui avait causé plus de peur que de mal.

Il était à peine remis sur ses jambes que ses compagnons accouraient à sa rencontre avec un empressement qui faisait honneur à leur charité. Après l'avoir palpé, ausculté et s'être assurés qu'il n'avait ni membre luxé, ni muscle foulé, ils lâchèrent en chœur un formidable éclat de rire, auquel le père qu'ils raillaient, eut le bon esprit de joindre le sien. En souvenir de sa conquête et de sa chute, il dépouilla la momie disloquée de ses bandelettes et de sa *llicclla*, non sans de graves objections de la part du père Basileus, qui prétendit que ces tissus étaient deux fois impurs, la momie en question étant une femme et cette femme morte sans baptême, étant devenue la proie de l'enfer.

On regagna la ferme en glosant sur l'événement et en riant sur nouveaux frais du père Trophime — c'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tait le nom de notre excavateur. — En arrivant au seuil de la prairie, un tableau plein de charme s'offrit à nous. Sur un tapis velu sorti des fabriques d'Atuncolla, et étendu à quelques pas de la source, étaient placés des pyramides de fruits et de gâteaux secs, de petits cubes de fromage, des assiettes, des verres et des bouteilles. Tous les pères maristes s'extasièrent sur l'arrangement symétrique de ce couvert, auquel il ne manquait que des serviettes. Il est vrai qu'à cet endroit l'herbe de la prairie verte et touffue pouvait y suppléer avantageusement.

En nous voyant paraître, les maîtresses de l'hacienda, qui épiaient notre arrivée du seuil de la maison, s'avancèrent à notre rencontre. Pour rendre leur hospitalité plus aimable et ajouter à l'attrait du dîner, elles avaient fait un peu de toilette. Une robe d'indienne peinte, à volants empesés, dessinait leur taille, et des fleurs de camomille ornaient leurs cheveux. A l'éclat inusité de leur teint où la blancheur du lis se mariait au doux incarnat de la rose, je devinai qu'elles avaient dû recourir — pour réparer des ans l'irréparable outrage — à ces artifices secrets qu'employait autrefois la reine Jézabel, s'il faut en croire l'indiscrète révélation de sa fille Athalie. L'eau de Cologne dont elles s'étaient arrosées, selon l'usage du pays, embaumait l'air à dix pas à la ronde. Au salut gracieux qu'elles nous adressèrent collectivement, les pères répondirent par une inclination modeste, puis, sur un signe d'elles, nous nous accroupîmes autour du tapis et nous commençâmes à attaquer les gâteaux et les fruits, mangeant de la sorte le dessert avant le dîner, selon la coutume ando-péruvienne. Ce lunch fut arrosé de vin doux et âpre, et d'un alcool anisé de la force de cent chevaux. A un moment donné, ces dames portèrent en espagnol un toast aux bons pères et au succès de leur voyage. A ce toast, que j'eus à traduire aux compatriotes, le père Basileus répondit par un speech en français, qu'il me fallut traduire encore pour qu'il parvînt à son adresse. Cet échange mutuel de civilités, entrecoupé de petits verres, dura deux bonnes heures. Alors les serviteurs ayant débarrassé le tapis-table des débris de toutes sortes qui le couvraient, apportèrent les *chupés*, les *locres*, les *disparates* et autres mets solides qui constituaient le fonds du dîner. La situation se dessinait; l'engagement allait bientôt se changer en mêlée. Je me levai sous un prétexte, et me dirigeant vers la maison je fis tirer mes mules de l'écurie et dis à mon guide de les harnacher sur-le-champ. Quand ce fut fait, j'enfourchai ma monture, le mozo prit en main la bride de la mule de charge, et nous nous dirigeâmes d'un pas rapide vers le théâtre de la fête.

En me voyant en selle, les pères poussèrent une exclamation de surprise et nos hôtesses un cri d'indignation. « Ah! le traître, ah! l'homme sans cœur, fit l'aînée, il nous quitte et s'enfuit au plus beau moment! »

Sans m'émouvoir de l'apostrophe, je répondis que le devoir devait avoir le pas sur le plaisir, qu'une affaire importante m'appelait à Puno le 1er janvier, et que trois jours seulement me séparant de ce terme, j'avais tout juste, en faisant diligence, le temps d'atteindre cette ville pour me trouver au rendez-vous qu'on m'y avait donné. Devant une déclaration aussi précise, les dames soupirèrent, mais n'insistèrent plus.

Un verre de liqueur, qu'un pongo me versa et que je bus à la santé des convives, fut la dernière libation que je fis à la Cayota. Après force souhaits prospères que nous échangeâmes de part et d'autre, je pris congé de l'honorable société et détalai à fond de train. Je ne sus jamais comment s'était terminé le repas champêtre, ni quel jour les pères maristes avaient regagné leur navire. Parti de la Cayota sur les cinq heures, je fis trois lieues tout d'une traite et bornai l'étape de la journée au village de Tocto, où je passai la nuit.

Le lendemain, au petit jour, je poursuivais ma route. Tant que le chemin qui allait toujours en montant put me le permettre, je poussai vivement ma bête afin de regagner le temps que j'avais perdu la veille à la Cayota. Le guide réglait son pas sur le mien, tirant par le licol la mule de charge qui, ne comprenant rien à cette marche forcenée, allongeait le cou et se raidissait sur ses jambes comme pour témoigner du déplaisir que lui causait le pas accéléré qu'on la forçait de prendre.

A mesure que nous nous élevions, le paysage devenait de moins en moins récréatif. Les arbres rentraient en terre ou se transformaient en buissons. L'herbe se faisait rare et les cendres volcaniques remplaçaient en beaucoup d'endroits l'humus végétal. A un endroit où les terrains creusés en entonnoir avaient gardé un peu d'humidité et devaient se couvrir à l'époque des *garuas* (brouillards) d'un tapis de verdure, nous découvrîmes çà et là, parmi les broussailles, des fleurs charmantes dont les couleurs jaune et rouge tranchaient vivement sur le ton grisâtre du sol[1].

Des blocs de granit colorés intérieurement par l'oxyde de fer que nous rencontrâmes deux lieues plus haut, nous annoncèrent la fin de la région des sables et des cendres et le commencement de la région pétrée. Nous approchions du versant des Andes occidentales dont quelques pics neigeux se montraient et disparaissaient à chaque détour du chemin; un étroit conduit, creusé par la nature dans le flanc même de la montagne et d'où sortait un filet d'eau limpide, était, me dit mon guide, la source du rio de Sama. Nous le laissâmes à notre gauche pour admirer à droite, dans l'est-sud-est, le volcan d'Uvinas, frère du Huayna-Putena, situé, à vingt lieues de là, dans la partie du nord. Ce dernier, auquel des géographes ont attribué faussement les éruptions de 1582, 1600, 1609, 1687, 1725, 1738, qui détruisirent plusieurs villes du littoral, est de nature débonnaire et n'a jamais donné aux habitants de la contrée l'occasion de se plaindre de

1. *Bowlesia diversifolia, Loranthus acuminatus, Lycium distichum, Echeverria peruviana* et quelques solanées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui. Il est probable qu'à l'époque préadamite, où cent volcans flambèrent à la fois sur l'immense croupe des Cordillères, le Huayna-Putena dut, à leur exemple, dresser vers le ciel sa colonne de lave ardente et son dais de fumée; mais depuis ces temps, dont nul historien n'a fixé la date, notre volcan s'est tenu coi, tandis que, chaque demi-siècle, son voisin d'Uvinas n'a cessé de porter le trouble et la désolation dans le pays environnant. Puisse la réhabilitation que nous tentons ici du Huayna - Putena consoler ce pauvre volcan des calomnies dont il est l'objet depuis près de trois siècles.

Plus haut encore, nous entrâmes dans un étroit défilé formé par le rapprochement des blocs de porphyre et de syénite dans les joints desquels croissaient des cactées couvertes d'un duvet cotonneux. Quelques crucifères à fleurs blanches pointaient à la base des monolithes, inclinés sur le sentier d'une façon telle, qu'en les regardant on éprouvait aussitôt le besoin de hâter le pas.

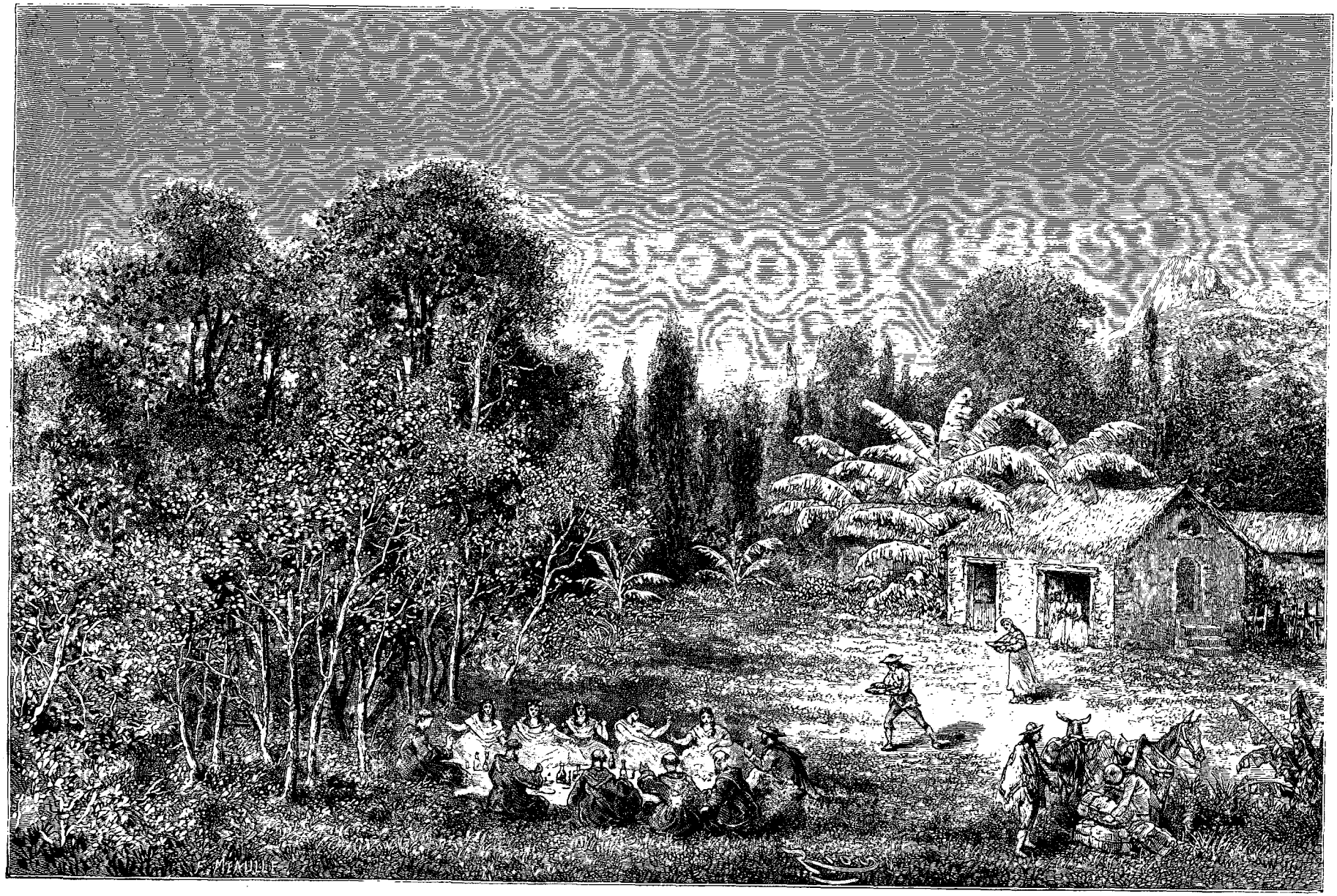
A l'extrémité de ce boyau de pierre, sous une manière de grotte, nous aperçûmes un être humain dont le costume singulier ne nous permit pas tout d'abord de distinguer le sexe. Debout et appuyé sur un bâton noueux, l'être en question ne bougeait pas plus qu'une statue. Il était coiffé du pschent comme un Égyptien du temps d'Aménophis et drapé dans des étoffes de laine qui simulaient un pagne. En l'approchant de près, je reconnus un homme à ses caleçons.

C'était un de ces Indiens pascaneros que les propriétaires des vallées chaudes envoient conduire leurs troupeaux sur les hauteurs où l'air pur et vif est plus favorable à ceux-ci que l'air méphitique et chaud des régions d'en bas. La durée de l'exil de ces pauvres diables varie de trois semaines à deux mois. Leur femme, quand ils en ont une, ou, à son défaut, une âme charitable, vient tous les huit jours leur apporter une poignée de coca, des fèves bouillies et du maïs grillé. Parfois on oublie de pourvoir à leur nourriture. Alors ils en sont réduits, pour s'alimenter, à tuer un de leurs moutons que, plus tard, en comptant avec le propriétaire, ils lui disent avoir été mangé par le puma ou couaguar.

Une glissade intempestive (voy. p. 262).

L'histoire de celui que nous rencontrions était simple et touchante. Un jour qu'il avait abandonné le troupeau commis à sa garde pour aller à la recherche de nids de tourterelles et se repaître de leurs œufs, des *rateros* (pillards) qui passaient par là, l'avaient dépouillé de sa montera, de son habit à basques et de sa chemise, ne lui laissant, par décence ou par humanité, que ses seuls caleçons. L'homme avait regagné la grotte qui lui servait d'asile, et à l'aide des ponchos de laine dont il se couvrait la nuit pour dormir, s'était composé le costume étrange sous lequel il nous était apparu. M'apitoyer sur le sort de l'infortuné eût été rouvrir chez lui une plaie encore saignante et perdre en outre un temps précieux pour moi. J'aimai mieux lui mettre dans la main une pièce de deux réaux en l'engageant à se défier des rateros qui ne manqueraient pas, en le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



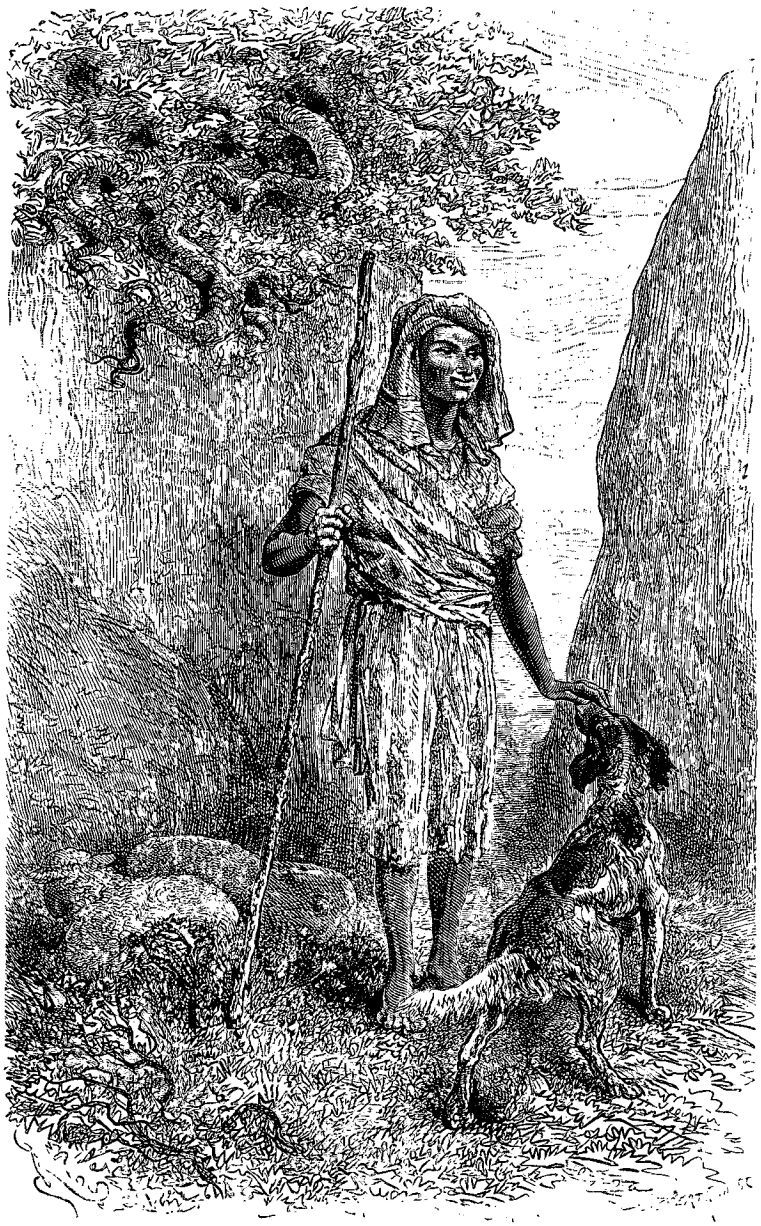
Collation champêtre (voy. p. 263).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rencontrant une seconde fois, de lui retirer ses caleçons et ses draperies et de le laisser dans le costume de notre premier père avant son péché. L'homme me remercia de ma monnaie et de mes bons avis par la phrase traditionnelle : *Dios tacsé pagarasunki* (Dieu seul te payera cela), à laquelle son chien ajouta quelques grognements sourds en manière d'adieu.

Nous continuâmes notre ascension vers les hauteurs. Après deux heures de chevauchée au milieu d'un paysage blanc de frimas, nous passâmes sans transition des neiges sporadiques aux neiges éternelles, et, après avoir côtoyé quelque temps ces dernières, nous entrâmes dans la région des plateaux. Sur leurs terrains relativement plans, nous pûmes cheminer à l'aise.

La journée fut rude pour nos montures et pour nous-mêmes. Assurés à l'avance que nous ne trouverions en route ni village, ni rancheria, ni pascana, nous mangeâmes un morceau sans mettre pied à terre et ne prîmes que le temps de faire boire nos bêtes que le soleil et l'air subtil de ces régions avaient singulièrement altérées.



Le pascanero (voy. p. 264).

Vers la fin du jour, au milieu d'une vaste plaine noyée à l'horizon dans des vapeurs violettes, se dessina sur un plan de montagnes basses le village de Pichupichu, où nos mules surmenées arrivèrent en trébuchant à chaque pas. Le corral de l'alcade du lieu se trouva là fort à propos pour les recevoir. Nous leur fîmes donner double ration d'herbes sèches et, pendant qu'elles se refaisaient d'un long jeûne, nous nous établîmes dans le logis de ce fonctionnaire qui nous abandonna la place qu'il occupait devant un feu de déjections de lama. Après un léger souper composé de chocolat à l'eau et de pain grillé, nous appuyâmes nos têtes contre nos selles, et roulés dans nos ponchos, nous ne fîmes qu'un somme jusqu'à l'aube.

Au petit jour et pendant que le mozo sellait ma bête, je réglai avec l'alcade le prix de la couchée et le fourrage de nos mules. Un instant après, nous tournions le dos à Pichupichu. Au bout d'une heure de marche, nous passâmes à gué le rio Blanco. Cet affluent de la rivière Escoma, tributaire du lac de Titicaca, formait, à l'endroit où nous le traversâmes, un petit estuaire sans profondeur, mais pittoresquement décoré de touffes de totoras, ces roseaux andéens que les Indiens emploient à cent usages. Des canards et des râles établis dans l'épaisseur de ces roseaux s'envolèrent à notre approche, tournoyèrent un instant sur nos têtes et, rassurés par nos allures pacifiques, revinrent prendre possession de leurs cachettes quand nous fûmes passés.

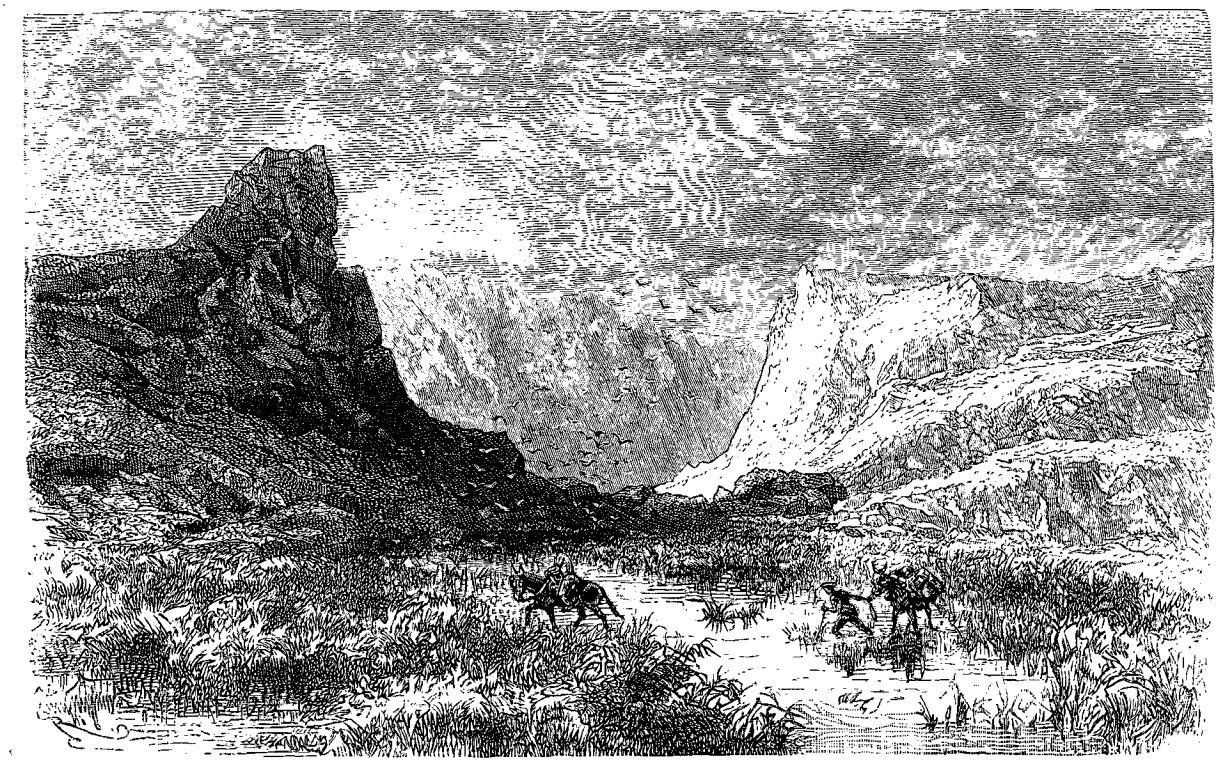
Le cours de ce rio Blanco, depuis l'endroit où il jaillit d'une des apophyses de la chaîne jusqu'à sa jonction avec la rivière Escoma, est de quinze lieues Comme tous les ruisseaux des plateaux andéens, il soupire et murmure en temps de sécheresse et se contente de frôler en passant le sable et les cailloux qui revêtent son lit ; mais vienne la fonte des neiges, et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

doux ruisseau se change en torrent furieux qui hurle, bondit, se démène et roule dans des flots d'écume les blocs de rochers détachés de la Cordillère. La durée de ces accès de colère, qui lui sont communs avec tous ses pareils, n'est le plus souvent que de quelques heures; mais, dans la période de juillet à septembre, elle est quelquefois de trois à quatre jours.

Deux lieues plus loin, nous eûmes à franchir la rivière Escoma, tributaire du Titicaca et formée par la réunion de trois ruisseaux descendus de la Cordillère. A l'endroit où nous la passâmes, le gué était assez profond. Mon guide, au lieu de monter sur la mule de charge pour ne pas se mouiller, s'attacha d'une main à la queue de ma bête, et de l'autre main tira par la bride sa rétive compagne. Ce singulier caprice lui procura l'avantage de prendre un bain complet, auquel une température de trois degrés au-dessous de zéro retirait tout son charme. Comme ses dents claquaient en touchant l'autre rive, je lui versai un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'une seule gorgée.

Sur les cinq heures, au sortir du lit desséché d'un ravin qui coupait en deux le plateau et dans lequel il nous avait fallu descendre, nous aperçûmes devant nous une maison blanche et carrée qui se détachait en vigueur sur le ton verdâtre de la plaine. Au milieu de ces solitudes, où nul être vivant n'apparaissait, cet édifice, avec son toit de tuiles rouges et ses six fenêtres de façade, avait je ne sais quoi d'étrange et de surprenant. Avant que le mozo m'eût dit à qui appar-



Vue du rio Blanco (voy. p. 266).

nait cette demeure, j'avais deviné qu'elle était la propriété de sir James Spencer, que le consul Trumpp m'engageait à voir en passant. J'avais maintes fois entendu parler de cet insulaire fantasque et spleenétique qui, depuis la mort de sa femme, avait rompu avec le monde et vivait seul dans ce logis qu'il s'était fait bâtir. Sa construction, assurait-on, avait coûté des sommes folles. La journée, qui tirait à sa fin, rendait ma visite à sir James Spencer presque obligatoire, mon guide ne connaissant à dix lieues à la ronde aucun toit sous lequel nous pussions nous abriter pour passer la nuit.

Plein d'admiration pour la splendide demeure qui grandissait à mesure que nous en approchions, je la montrai du doigt au mozo, qui sourit en hochant la tête.

« C'est le château du caballero Juan Pincet (lisez James Spencer), me dit-il, un Anglais rouge qui s'habille avec des peaux de bêtes. » Comme nous étions près de la maison, je ne crus pas devoir demander à mon guide l'explication de ses paroles.

En atteignant l'esplanade carrée qui formait comme un soubassement à ce logis, je fis halte pour l'examiner à mon aise. Bâti en grès tiré de la Cordillère, il offrait une physionomie à la fois grandiose et baroque avec les mascarons sculptés aux angles de ses fenêtres, ses quatre girouettes en fer-blanc figurant des comètes échevelées et sa porte d'entrée constellée de têtes de clous qui se détachaient en noir sur un fond de cinabre.

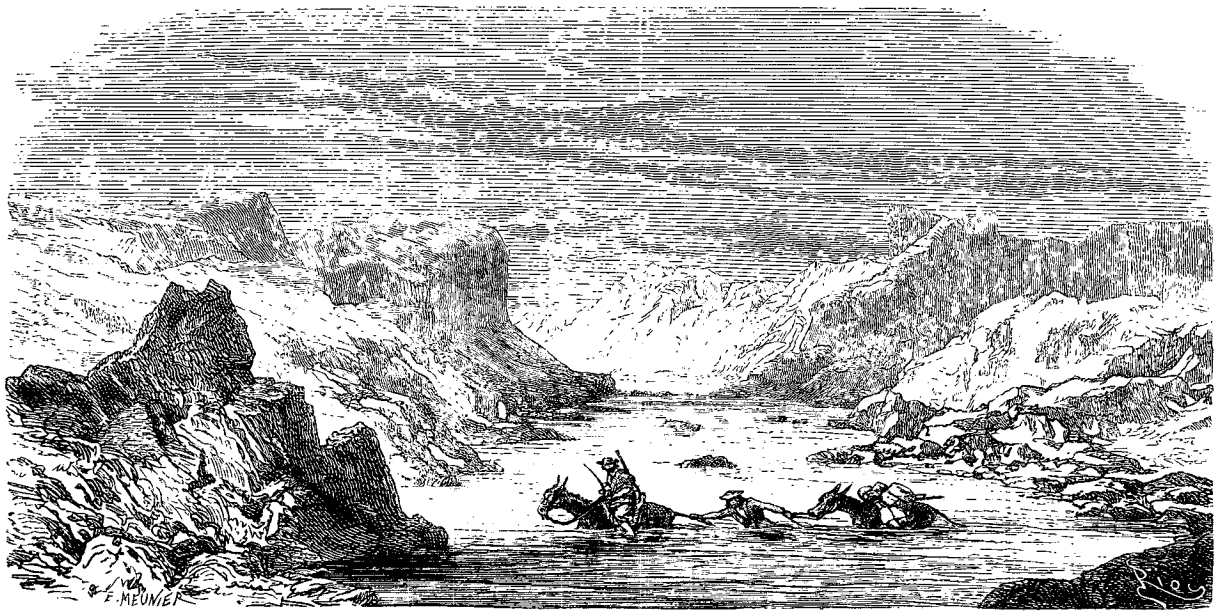
Comme cette porte était close et que je n'apercevais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ni pongo, ni portier, je priai le mozo de tirer l'anneau d'une chaîne suspendue à la muraille et que je supposais destinée à établir des communications de l'intérieur à l'extérieur. L'homme obéit ; mais, au lieu de peser légèrement sur l'anneau, il s'y suspendit de tout son poids, ce qui occasionna dans la maison un vacarme effroyable. Au volume du son, je jugeai que cette sonnette d'entrée devait avoir la taille d'une cloche de beffroi. Le mozo, effrayé par les mugissements de l'airain, fit un saut en arrière pendant que la porte s'ouvrait, nous laissant voir un Indien coiffé du chulio ou serre-tête national.

Je demandai à l'individu si sir James Spencer était chez lui, et sur sa réponse affirmative, je m'empressai de mettre pied à terre et d'entrer à sa suite dans un corridor spacieux orné de portes latérales et de fresques barbares. Le son de la cloche y vibrait encore comme la voix d'un dogue lent à s'apaiser. En levant le nez j'aperçus le monstre suspendu par ses oreillettes à un crampon de fer scellé dans la voûte. Sa circonférence me parut être de quatre à cinq pieds, sa hauteur d'au moins trente pouces. A l'extrémité du couloir, mon guide s'arrêta devant une porte sur laquelle était peint un énorme cœur flamboyant percé d'une flèche et y frappa discrètement. *Adelante* fit une voix qu'à son accent particulier je devinai être celle du propriétaire.

J'entrai et j'aperçus un homme d'une soixantaine d'années, assis dans un fauteuil près de la fenêtre et en train de lire. En me voyant, il ôta ses lunettes, fit une corne à la page commencée, et après m'avoir rendu le salut que je lui adressai, me demanda d'un ton poli, mais sec, qui j'étais et ce que je voulais. Je lui exposai succinctement le but de mon voyage et mis



Traversée du rio Escoma (voy. p. 266).

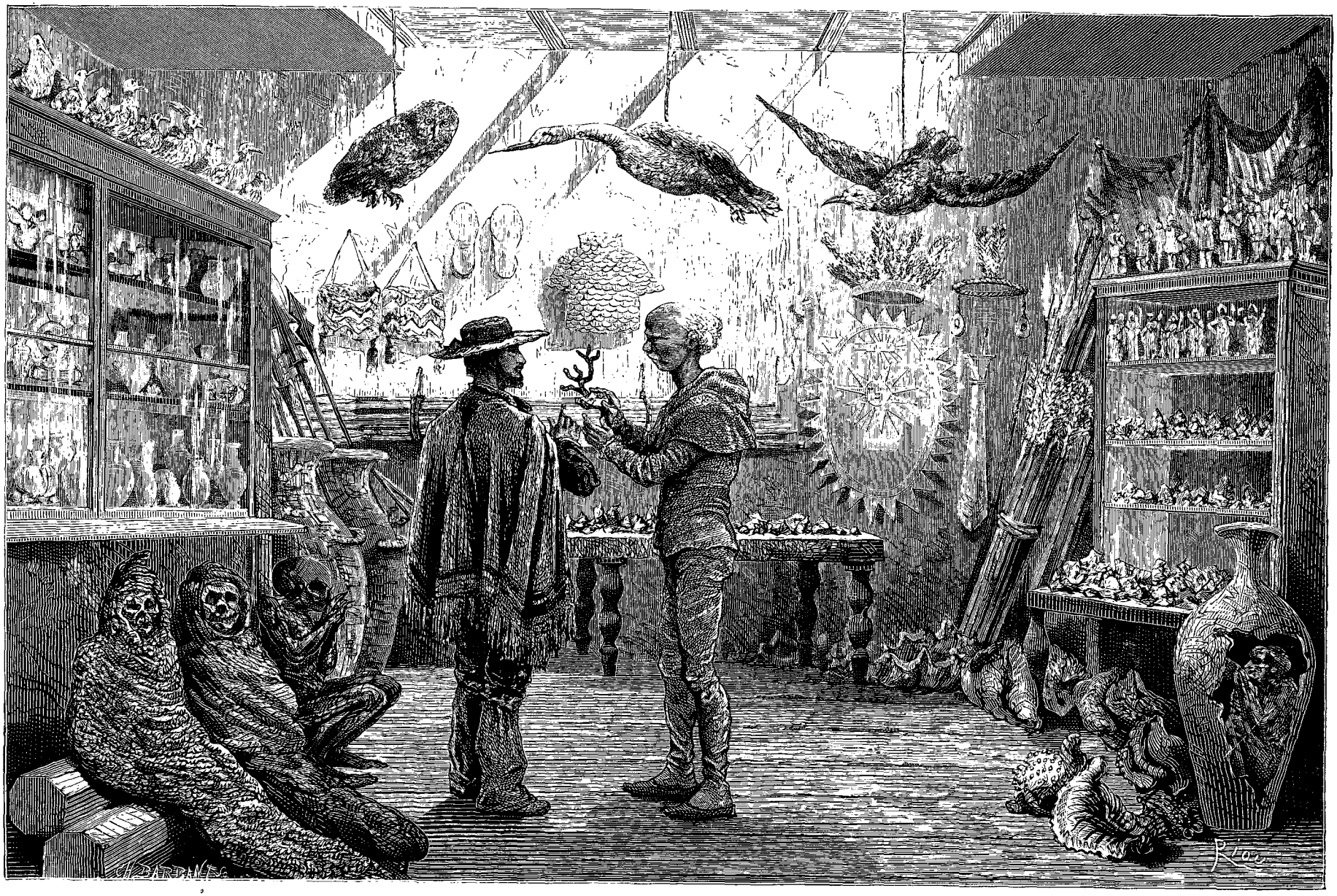
sous ses yeux la lettre du consul anglais qui me parlait de lui. A peine l'eut-il lue qu'il s'écria : « Enchanté, senor French, de faire votre connaissance ; et ce brave Archibald Trumpp, comment se porte-t-il ? »

Je répondis que pour le moment il m'était difficile de lui donner le bulletin exact de la santé de notre ami commun ; mais qu'après le rendez-vous qu'il me donnait à Puno pour assister au lancement de sa goëlette, j'avais tout lieu de croire qu'il se portait à merveille.

Une fois la glace rompue entre nous, sir James Spencer me fit entendre dans un idiome à peu près castillan que j'étais le bienvenu dans sa demeure et qu'il ne tiendrait qu'à moi d'y passer quelques jours. Cette insinuation aimable me fut confirmée par une poignée de main à laquelle il ajouta l'offre d'un verre de grog et d'une chambre avec la faculté de choisir dans sa garde-robe les vêtements qui pourraient m'être nécessaires. Je le remerciai, non sans sourire un peu à l'idée de m'affubler de ses habits, tant à cause de la taille de l'individu qui dépassait la mienne de six pouces, que de la coupe de ces mêmes habits dont je ne me rappelais avoir vu nulle part le modèle.

Sir James Spencer portait ce jour-là un pantalon à pied en laine de Castille à longs poils, d'une entière blancheur et assez collant pour mettre en relief les os, les muscles et les tendons de ses jambes fluettes. Un justaucorps de même étoffe et de même couleur adhérait à son torse d'une façon non moins exacte et en moulait pour ainsi dire les saillies et les cavités. A ce justaucorps était adapté par derrière un capuchon pareil à celui d'un domino, qui, rabattu sur la tête de l'insulaire, pouvait lui servir de coiffure. La pureté sans tache de ce costume faisait ressortir plus vermeil encore le visage naturellement rubicond de sir James.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le musée Spencer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La qualification d'Anglais rouge vêtu de peaux de bêtes que lui avait donnée mon guide me fut alors expliquée.

Après une demi-heure de conversation sur la politique du jour, le dernier pronunciamiento fait à Lima et la solennité nautique qui m'appelait à Puno, j'avouai à mon hôte le plaisir que j'aurais à visiter les raretés qu'il avait rassemblées dans sa demeure et dont son ami Trumpp m'avait dit merveille.

« Vous voulez parler de mon potager et de mon musée, fit-il. Eh bien, allons les visiter. Pendant ce temps on vous préparera à dîner, car je suppose que la course que vous avez faite aujourd'hui a dû vous ouvrir l'appétit.

« J'avoue sans honte, fis-je en le saluant, que mon estomac ne tient qu'à un fil. »

Mon hôte prit un trousseau de clefs suspendu à la muraille et me pria gravement de le suivre. Parvenu à l'extrémité du corridor, il s'arrêta devant une porte sur laquelle était écrit le mot POTAGER, l'ouvrit et m'introduisit dans une vaste pièce éclairée d'en haut par un dôme vitré, auquel étaient pratiqués des vasistas qu'on pouvait ouvrir et fermer à volonté. De grandes caisses à orangers peintes en vert gai et dont les pieds pourvus de roulettes permettaient de les manœuvrer facilement, garnissaient les quatre côtés de cette pièce. Dans ces caisses remplies jusqu'aux bords de terreau végétal, croissaient du persil, du cerfeuil, des oignons et des aulx, de l'oseille et des épinards, des carottes et des navets, des laitues et du céleri. Cette collection de classiques se recommandait par des choux-fleurs d'une taille phénoménale. Un poêle qu'on chauffait avec des déjections de lama entretenait dans cette serre à légumes une douce chaleur. Chaque fois que le soleil perçait les nuages, mais le cas était assez rare, les caisses à roulettes étaient poussées un moment au dehors, afin que le grand astre caressât les légumes de ses rayons. Grâce à ce mode paternel de culture, sir James Spencer possédait sous ces latitudes glacées, des verdures et des légumes de choix, dont il ne mangeait jamais, me dit-il, et qu'il cultivait seulement en souvenir des produits maraîchers de la mère patrie.

La porte du potager fermée à double tour, nous allâmes voir le musée. Si la vue du premier m'avait fait sourire, l'aspect du second me rendit sérieux. Jamais plus riche collection d'antiquités américaines ne s'était offerte à mes yeux.

Dans une vaste pièce éclairée comme le potager par un jour d'en haut, étaient groupées sur des étagères ou abritées par des volets vitrés, des œuvres de l'art péruvien appliquées à tous les usages, depuis l'époque de Mancco (1042) jusqu'à celle de Huayna Capac (1535). Haches d'obsidienne, massues de grès et de porphyre, épieux et frondes de métal, javelots en bois de palmier à pointe d'os, de fer ou de silex, armes offensives et défensives de tout genre, vêtements et tissus de toutes sortes, en coton blanc ou fauve, en laine d'alpaca, de vigogne, de lama, de guanaque, brodés d'arabesques aux mille couleurs, costumes d'empereurs et d'impératrices, depuis les sandales d'or battu jusqu'au diadème à deux plumes, depuis la *llicclla* surmontée de l'oiseau *choclopoccocho*, jusqu'à l'*uncu* zébré de bandes et de zigzags multicolores, rien ne manquait à l'admirable collection.

Sur des étagères en bois de huarango sculptées au couteau par quelque Peau-Rouge étaient rangés par ordre hiérarchique tous les dieux de l'Olympe quechua, dérivé de l'aztèque, issu lui-même de l'indou. Les dieux inférieurs façonnés dans le caillou brut, les dieux supérieurs taillés dans l'argent vierge ou l'or apyre.

Deux lits de basalte taillés en creux supportaient des momies séculaires d'une conservation à désespérer tous les travailleurs de cadavres du temps de Rhamsès. Préalablement lavés par les Taricheutes, ouverts et désossés par les Paraschistes et embaumés par les Cholchytes avec le styrax *benjoin* et le *chenopodium ambrosioides* des vallées chaudes, ces personnages en baudruche, peints des couleurs de la vie et de la santé, étaient d'une vérité si saisissante qu'on eût dit que le sang circulait encore sous leur épiderme parcheminé.

Aux quatre coins de la salle sur des cubes de granit, se dressaient quatre alcarrazas géantes en terre brune, aux flancs larges et au col si grêle que la lumière en éclairait à peine l'orifice. Chacune d'elles renfermait trois momies, le père, la mère, l'enfant, revêtus du costume traditionnel de la Sierra Nevada, et enveloppés comme d'une résille, d'un filet de pitta à larges mailles. Une de ces jarres éventrée à dessein offrait un spécimen du contenu des autres.

Une collection de vases de l'époque de Pachacutec (quatorzième siècle), c'est-à-dire du meilleur temps de la céramique péruvienne, présentait à l'œil la combinaison des plus étranges logarithmes de la ligne courbe. Ces pâtes polies comme l'acier et d'une dureté à défier les siècles, étaient ornées de hiéroglyphes bizarres et charmants copiés sur le plumage du caurale appelé paon du soleil ou paon des roses (*Ardea helias*).

La partie minéralogique de ce musée constituait à elle seule une véritable fortune. C'étaient des pépites d'or en figures d'animaux et d'arbustes. Des blocs de silex d'où l'argent jaillissait en gerbes comme les flammes d'un volcan; des topazes et des émeraudes dont on ne savait qu'admirer le plus de la grosseur ou de l'éclat; des coraux blancs, roses et rouges, et des perles de Panama qui gardaient une vague ressemblance avec les monstres qu'elles avaient connus jadis dans l'élément natal.

Par quels dons, par quelles promesses, par quels moyens surnaturels le possesseur de ces merveilles était-il parvenu à les acquérir? Quel chiffre fabuleux de bouteilles de resacado avait pu endormir la défiance des Indiens du pays, les décider à fouiller les mys-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tères de leur passé et à dévaliser leurs plus anciennes et leurs plus riches sépultures, malgré la religieuse horreur que leur fait éprouver l'idée seule de cette profanation? C'est ce que j'aurais désiré vivement savoir, mais ce que mon hôte refusa poliment de me dire. Aux questions que je lui fis à ce sujet, il se contenta de répondre : J'ai cherché comme Archimède, et comme cet illustre Syracusain : J'ai trouvé.

Le temps avait marché pendant que j'inventoriais ces richesses, et j'avais oublié que mon ventre était creux et que mon estomac battait la chamade, lorsque mon hôte m'en fit souvenir en fermant sur nous la porte de ce sanctuaire et me disant que mon dîner devait être prêt. Je le suivis dans un comedor où la nappe était mise, mais où je ne vis qu'un couvert.

« Est-ce que vous ne dînerez pas avec moi? lui demandai-je.

— Hélas! il y a longtemps que je ne dîne plus, me répondit-il. Des peines de cœur que j'ai eues et que je ne puis oublier, en exagérant chez moi le jeu de l'appareil nerveux et en entretenant dans une irritation constante la muqueuse de l'estomac, ont fini par porter le trouble dans les fonctions digestives. Encore quelque temps, et la désorganisation sera complète; la muqueuse s'épaissira; il y aura induration de la valvule du pylore, puis il s'y formera un squirre dont je mourrai probablement.... »

A ce moment, je me rappelai l'histoire qu'on m'avait racontée de la perte d'une épouse adorée qu'avait faite sir James Spencer, de l'horreur du monde qui l'avait saisi tout à coup et avait déterminé chez lui le besoin de s'ensevelir vivant dans la solitude où je le trouvais. Toutefois, comme il n'était entré dans aucun détail sur ses peines de cœur, et qu'en mentionnant les effets, il restait muet sur les causes, je ne crus pas devoir l'interroger à ce sujet. Mettant à profit la permission qu'il me donnait de me servir moi-même, je commençai à m'escrimer de la fourchette. Le gigot braisé qu'on m'avait servi, prêtait d'ailleurs à cette attaque, et la qualité du mouton me semblait encore rehaussée par le petit vin de Moquehua, dont je l'arrosais à des intervalles assez fréquents.

Comme j'en absorbais une dernière rasade, le pongo qui me servait à table et s'était éloigné, reparut muni d'un plateau qu'il déposa devant son maître. Ce plateau supportait une théière, un bol, une bouteille à cachet rouge et un livre format in-douze que je reconnus sur-le-champ pour celui dans lequel mon hôte lisait au moment de mon arrivée. Tandis que ce dernier se versait du thé, le pongo débouchait la bouteille. Sir James Spencer la prit et mêla à son eau chaude quelques gouttes du rhum qu'elle contenait.

« Tel est mon ordinaire de chaque jour, me dit-il après avoir avalé une gorgée de ce breuvage, et cette réfection, que j'accompagne d'une lecture et d'une méditation, suffit à entretenir mes forces. »

Je ne pus réprimer un geste d'effroi, que mon hôte ne surprit pas, mais qui fit sourire le pongo debout derrière lui. L'Indien, doué comme tous ses pareils d'un appétit robuste, ne voyait évidemment dans l'adoption d'un pareil système qu'un mode de suicide lent, mais infaillible.

« Et pourtant, continua sir James avec mélancolie et comme se parlant à lui-même, je mangeais à merveille et digérais parfaitement, avant que le malheur eût fondu sur moi! Quand l'ange qui n'est plus embellissait mon intérieur, je faisais exactement cinq repas par jour, et si l'on m'eût offert alors une tasse de thé pour toute nourriture, j'eusse protesté avec indignation contre l'insuffisance d'un pareil aliment. Voilà donc où la douleur peut conduire un homme! »

L'occasion était favorable pour prouver à mon hôte que la douleur, selon Épiménide, n'était qu'un mot vide de sens et l'estomac un vil organe dont nous dirigions à notre gré tous les mouvements. Qu'en laissant à cet esclave, né pour nous obéir, la faculté de se gouverner à sa guise, nous ouvrions la porte à ses rébellions futures et nous nous préparions des maux incalculables. Le repas solide que je venais de faire, et le vin généreux dont je l'avais arrosé, me suggéraient de nombreux arguments à l'appui de ma thèse, et donnaient à ma voix un accent de conviction profonde; mais sir James Spencer n'en fut point ébranlé. Il me laissa discourir à mon aise, et quand je le regardai pour juger de l'effet que j'avais produit, il se contenta de hocher la tête et de me répondre : « Le cri d'une grande douleur l'emportera toujours sur le simple vagissement d'un estomac. »

Je vis qu'il était inutile d'insister, et laissant mon hôte s'abreuver d'eau bouillante, je me retournai vers une conserve d'ananas qu'on m'avait servie à titre de dessert, et par discrétion je n'en mangeai que la moitié. La séance fut couronnée par une tasse de café de Paucartampu, filtré à la chaussette, selon l'usage du pays, mais dont la nuance un peu louche était rachetée par un parfum si pénétrant, que je plaignis tout bas mon vis-à-vis de s'être interdit ces voluptés gastronomiques, qui eussent mêlé quelques roses à ses crêpes de deuil.

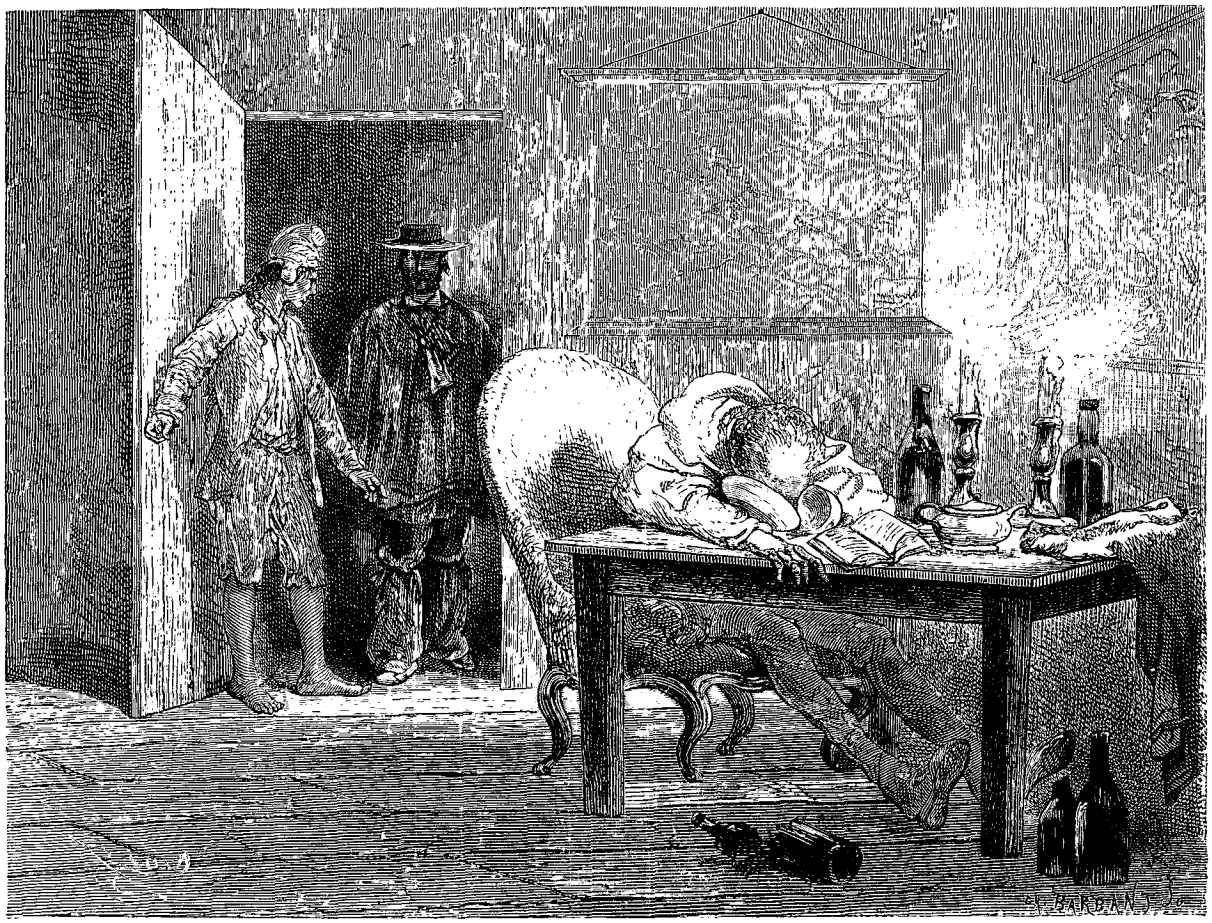
Mon repas terminé, je me trouvai assez embarrassé de ma contenance. Sir James, qui avait achevé de vider sa théière, venait d'en demander une autre, et soit que l'âcre boisson commençât à agir sur sa fibre énervée, soit que les images funèbres qu'il évoquait à plaisir troublassent son entendement, sa conversation prit une tournure si lugubre, que je sentis bientôt mes paupières comme cerclées de plomb. J'essayai d'abord de lutter contre cette torpeur malséante, mais, fortifiée par la digestion qui commençait à s'opérer, elle s'accrut de telle sorte, qu'il me fut impossible de la maîtriser. Après un quart d'heure de lutte, ma tête se prit à rouler de l'une à l'autre épaule; mon hôte, qui s'en aperçut, eut la bonté de mettre un terme à ce martyre en m'engageant à passer dans la chambre qui m'était destinée. Si mon premier mouvement fut de me jeter dans les bras de cet excellent homme,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

qui pratiquait l'hospitalité à la manière antique, le second fut de lui dire que, comptant me mettre en route au petit jour et ne pouvant le voir à cette heure douteuse, je le priais d'agréer à l'avance mes remercîments pour son aimable accueil, et de croire à la sincérité des vœux que je formais pour son bonheur.

« Grand merci, me répondit-il d'un air pénétré. Mais, comme en perdant l'appétit j'ai perdu le sommeil, au lieu de passer les nuits dans un lit, où des visions funèbres viendraient assiéger mon chevet, je les passe habituellement à lire et à méditer, assis à cette table, où demain vous me retrouverez encore. »

Je me retirai le cœur gros, en priant Dieu de rendre un peu de calme à cette pauvre âme affligée. Le pongo m'attendait à la porte, pour m'offrir le bougeoir. Je lui demandai des nouvelles de mon guide et des mules. Il m'apprit que le premier était magnifiquement traité à l'office, et les secondes plongées jusqu'au



Sir James Spencer en méditation.

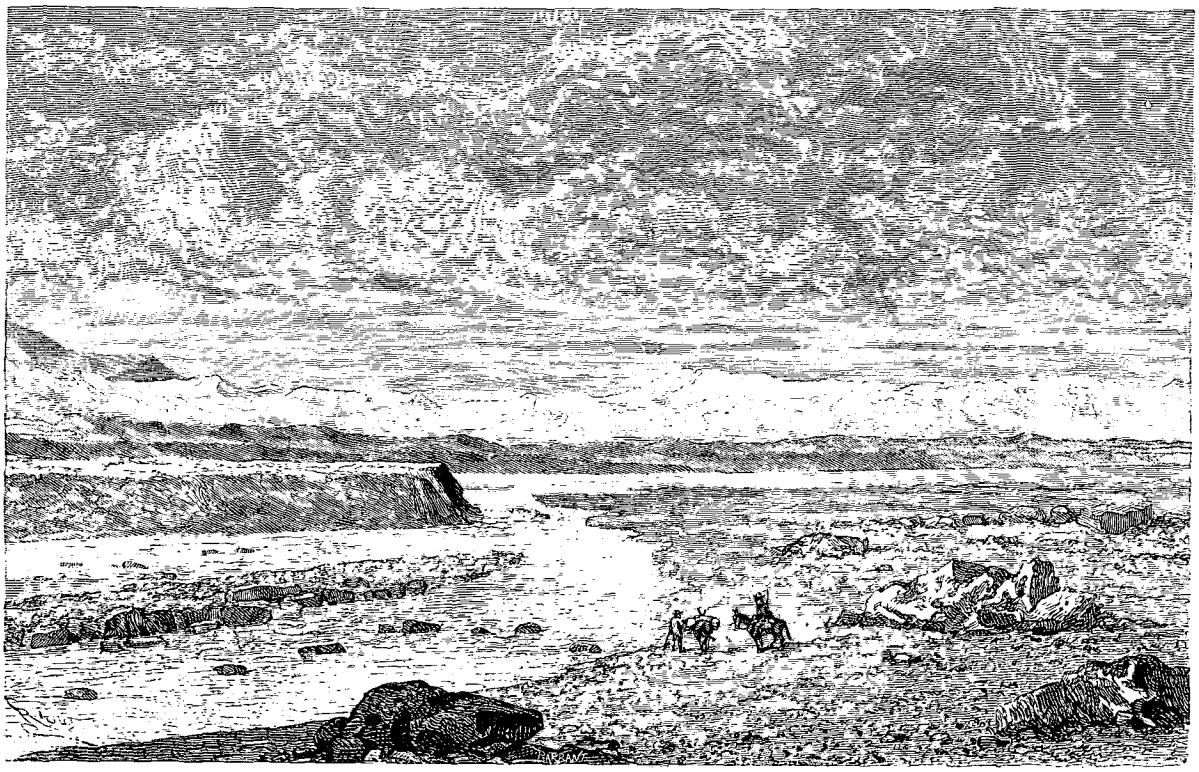
poitrail dans le fourrage. Après l'avoir chargé de me réveiller avant le jour, je le congédiai, posai ma tête sur l'oreiller et m'endormis bientôt d'un sommeil profond.

Un peu avant l'aurore, l'Indien, fidèle à la consigne que je lui avais donnée, entrait chez moi, tirait brusquement les rideaux du lit et promenait une bougie devant mes yeux sous prétexte que quatre heures étaient sonnées et qu'il était temps de me mettre en route. Je procédai incontinent à ma toilette et, tout en chaussant mes éperons, je préparai un petit speech de circonstance que je comptais adresser à mon hôte au moment de me mettre en selle. Après m'être assuré, par deux ou trois répétitions, de la fidélité de ma mémoire, je me dirigeai vers le comedor, où, selon sa promesse, sir James Spencer devait m'attendre. En ouvrant la porte, je ne pus retenir un cri de surprise.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le rio de Llave (voy. p. 274).

VOYAGE DANS LA RÉGION DU TITICACA

ET

DANS LES VALLÉES DE L'EST DU BAS-PÉROU,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS DE RIOU, D'APRÈS M. MARCOY.

Le digne insulaire m'attendait en effet, mais, comme on dit vulgairement, les coudes sur la table. A la clarté de deux bougies aux trois quarts consumées, l'infortuné dormait d'un sommeil léthargique, le visage enfoui dans son bol, un de ses bras étendu vers la théière renversée, l'autre vers un trio de bouteilles vides. En vain, pour l'avertir de ma présence, je toussai fortement et culbutai même une chaise, son sommeil n'en fut point troublé. J'eus alors recours aux moyens héroïques et, frappant la table du poing, je me penchai vers le dormeur et lui criai son nom dans l'oreille. Sa seule réponse fut un grognement inarticulé. Comme le petit volume était encore sur la table, je le pris pour en voir le titre. C'était les *Nuits* d'Young. Le livre, ouvert à la sixième méditation : *Reflexions on man and immortality*, avait ses pages tellement humides que je crus d'abord que sir James les avait arrosées de ses larmes; mais, en portant l'indouze à mon nez, je fus choqué de l'odeur alcoolique qu'il exhalait et le laissai retomber sur la table. Le pongo parut sur ces entrefaites. Je lui demandai s'il ne serait pas convenable d'aider son maître à regagner sa chambre. Mais il me répondit qu'il n'avait nulle envie de recevoir une bouteille à la tête comme Juan Lunar, son prédécesseur, qui s'était avisé d'interrompre une nuit le sommeil du patron.

Au reste, ajouta-t-il avec une parfaite indifférence, c'est l'habitude du señor, depuis bientôt six ans, de dormir sur la table quand il est *bebido*, et, comme cela lui arrive chaque soir, personne ici ne s'en in-

1. Suite. — Voy. p. 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

quiète que pour renouveler les bougies lorsqu'elles tirent à leur fin. Ordinairement, le caballero dort ainsi jusqu'à midi et se réveille de lui-même: mais aujourd'hui qu'il a une bouteille de plus qu'à l'ordinaire, il en aura jusqu'à cinq heures. En ce moment, vous tireriez le canon à son oreille qu'il ne bougerait pas.

La harangue que j'avais préparée était devenue inutile et, malgré le plaisir que j'aurais eu à la débiter à mon hôte, l'idée de recevoir quelque projectile à la tête si je le réveillais pour la lui dire, me fit un devoir du silence. Néanmoins, pour ne pas laisser à l'insulaire une mauvaise opinion du voyageur qu'il avait hébergé, je traçai sur une page de mon livre de route une ligne de remercîment suivie d'un mot d'adieu, puis, déchirant la feuille et la roulant à la façon des scytales, je l'introduisis adroitement dans une boutonnière du justaucorps de sir James Spencer, afin que son premier regard tombât sur elle en s'éveillant. Ces soins pris, je n'eus plus qu'à donner un pourboire au pongo, que mon guide, par égard pour sa dignité de métis, avait prié de harnacher nos mules pendant qu'il fumait paisiblement une cigarette.

Le soleil levant nous surprit en route. Pendant toute cette matinée, nous cheminâmes par des sentiers affreux qui sillonnaient en tous sens la région des plateaux et dont les casse-cou étaient perfidement dissimulés sous une couche de neige tombée pendant la nuit. A midi, nous passions à gué le rio de Llave, tributaire du lac de Titicaca, et, comme le village du même nom se trouvait à peu de distance à notre droite, nous convînmes d'y faire halte pour déjeuner. Après force paroles échangées avec les naturels de cette localité, trois ou quatre réaux qu'il me fallut donner à titre d'arrhes et quelques bourrades que mon guide distribua comme appoint de la somme aux plus récalcitrants, on parvint à nous procurer deux cochons d'Inde et quelques pommes de terre que la femme de l'alcade fit frire dans du suif. Nous eûmes, pour arroser ce triste repas, une aigre boisson fabriquée par économie avec les tiges du maïs, laquelle me parut être à la bière ou chicha de grain, ce que la rinçure d'une bouteille est au jus de la grappe.

A deux lieues de Llave, mon guide me montra à notre gauche, enfoui dans un pli du terrain, le village d'Atuncolla, célèbre par les tapis velus que fabriquent ses habitants depuis un temps immémorial. Comme j'avais déjà vu maints échantillons de cette industrie dans les villes de la Sierra et que, sous le triple rapport de la couleur, du dessin et du tissu, elle m'avait toujours paru très-ordinaire, je donnai à peine un regard au pueblo manufacturier, qui ne tarda pas à s'évanouir dans la perspective.

La lagune d'Atuncolla, que nous côtoyâmes à peu de distance, dissipa par l'antiquité de ses souvenirs l'impression de froideur que m'avait laissée son village. C'est dans cette lagune, dont la circonférence est de sept kilomètres, que s'élevait jadis le palais du Grand Colla (*atun colla*), chef de la puissante nation des Collahuas. Cet édifice, de figure triangulaire, occupait le centre d'une île située à quelques encâblures de la rive et communiquait avec ce dernier au moyen d'une chaussée. L'île, appelée Totora-Isla en raison des roseaux ou totoras qui y croissent en abondance, est toujours à la même place; mais le palais du souverain, successivement éprouvé par la domination des Incas, les tremblements de terre de huit siècles et les fouilles obstinées des chercheurs de tapados ou trésors cachés, n'est plus à cette heure qu'un amas de ruines. A la taille et au volume de ses pierres, identiques à celles de la forteresse de Sacsahuaman à Cuzco, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que la royale demeure était construite dans la manière du second appareil pélasgique.

Quant au passé historique de la nation des Collahuas, je l'ai déjà tracé ailleurs et n'ai guère le temps de l'indiquer ici; mais l'amateur de ce genre d'études pourra, Clavigero, Solis, Ixtlilxochitl [1], et Prescott à la main, en retrouver la trace sur les plateaux de la Cordillère d'Anahuac, que cette nation habitait encore à l'époque où s'opérait ce mouvement confus des races mexicaines en marche vers l'hémisphère sud.

Absorbé dans mes réflexions sur le palais en ruine du Grand Colla, j'avais lâché, sans m'en apercevoir, la bride à ma monture, qui, profitant de l'incident, s'amusait à compter ses pas, lorsque mon guide, dont l'activité depuis le déjeuner était inexplicable, me fit observer que nous étions au 31 décembre, qu'il était trois heures de l'après-midi et que sept bonnes lieues nous séparaient encore de Puno. Je trouvai son observation judicieuse et j'y fis droit en chatouillant de la large molette de mes éperons les flancs de ma monture, qui souffla bruyamment et allongea le pas. Comme nous traversions en ce moment le village d'Acora, je montrai au mozo, qui me suivait de près, les maisons de l'endroit hermétiquement closes, à l'exception d'une seule, devant laquelle une vieille Indienne en haillons filait un écheveau de laine de lama. La pauvre femme était aveugle et centenaire. Je lui demandai la raison de la solitude qui l'entourait. Elle me répondit que ses concitoyens étaient partis pour Puno afin de prendre part aux fêtes qui s'y préparaient, et qu'en leur absence, elle s'était constituée gardienne officieuse de leurs demeures. En achevant, elle me demanda d'une voix caressante, au nom de Pachacamac, maître et protecteur de cet univers, un demi-réal pour s'acheter de l'eau-de-vie. L'objet de sa demande m'abasourdit un peu; mais, par respect pour le grand nom qu'elle invoquait, je me hâtai de délier les cordons de ma bourse et déposai dans la main ridée que me tendait la pauvre aveugle, l'obole qui plus tard devait servir à l'enivrer.

Le village d'Acora dépassé, mon premier soin fut d'activer l'allure de ma mule par les moyens que déjà

1. Fernando de Alva Ixtlilxochitl (en langue aztèque *visage de vanille*), auteur d'une chronique estimée des Chichimèques traduite par Ternaux-Compans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'avais mis en œuvre, mais le trot cadencé qu'elle prit aussitôt ne satisfaisant qu'à demi l'impatience du guide, il se plaça derrière ma bête et se mit à lui battre les flancs avec les rênes tucumanes qui lui servaient à remorquer la mule de charge, accompagnant cette flagellation d'épithètes injurieuses. Sensible à ce double outrage et dans le but de s'y soustraire, ma mule ne tarda pas à se lancer à fond de train. Mais le mozo, bien qu'empêché par celle qu'il tenait en bride, se mit résolûment à sa poursuite, et par ses coups et ses injures, développa jusqu'à la fureur l'activité de l'animal. Grâce à cet emploi continu de la rêne et de la parole, nous brûlâmes littéralement le chemin, et partis d'Acora à trois heures, nous faisions à dix heures du soir notre entrée à Puno, que les chartes modernes qualifient pompeusement de « héroïque et bien méritante ».

L'héroïque cité, pour ne lui donner que le premier de ses titres, était noire comme la gueule d'un four quand nous y entrâmes. Mais en avançant vers la plaza Mayor, les chicherias encore ouvertes et des lumières qui brillaient aux fenêtres, nous apprirent que les habitants, par égard pour la solennité du lendemain, avaient momentanément rompu avec leur habitude de se coucher en même temps que le soleil.

Mon guide, après s'être informé dans diverses demeures de l'endroit où se trouvait le consul anglais, me conduisit chez celui de ses correspondants où notre ami avait élu domicile. Après m'avoir serré la main et félicité de mon arrivée, l'honorable Archibald Trumpp, sans pitié pour mon accoutrement de voyageur, me produisit dans le salon de son correspondant où plusieurs personnes étaient réunies et devisaient joyeusement en choquant leurs verres. Le maître du logis, Indien gras et fleuri, type et costume quechuas des plus caractérisés, vint au-devant de moi, et sans attendre que je le saluasse, m'offrit ingénument de trinquer avec lui. Cette formalité remplie, il me présenta à son épouse, grosse et grave matrone dont le sang serrano me parut pur de tout mélange ; en apprenant par son mari que nous venions de boire à nos santés respectives, la femme, pour me témoigner à son tour le cas qu'elle faisait de ma personne, emplit un verre d'eau-de-vie de Pisco, en but préalablement la moitié et me pria d'achever l'autre moitié pour l'amour d'elle. Pris au piége, je ne pus que m'exécuter. Comme je témoignais discrètement au consul Trumpp mon étonnement de le trouver en pareille compagnie, il m'apprit d'une façon non moins discrète que les époux Chicago dont la couleur et les manières paraissaient me surprendre, étaient le parrain et la marraine de la goëlette qu'on devait mettre à l'eau le lendemain ; qu'à cette qualité ils joignaient celle de propriétaires du bâtiment pour la moitié de sa valeur ; qu'ils possédaient en outre huit maisons de ville et cinq de campagne, un lavadero d'or, deux mines d'argent, une mine de sel, et donneraient probablement à leur fille unique, en la mariant, une dot d'un million de piastres (cinq millions de francs). Je demandai à voir cette perle des héritières, et le consul Trumpp me montra de l'œil une donzelle au teint bistré, vivante image de son père. Deux ou trois muguets foncés en couleur débitaient de galants propos à la belle qui riait aux éclats, tout en sirotant les petits verres d'eau-de-vie que chacun de ses soupirants lui présentait à tour de rôle sous figure de madrigal.

Pendant que j'échangeais quelques remarques à ce sujet avec le consul Trumpp, je sentis qu'on me tirait par mon poncho ; je me retournai et vis la dame Chicago qui, d'un geste aimable, m'invitait à m'asseoir près d'elle. Après quelques questions banales sur la France et l'Espagne, qu'elle croyait naïvement appartenir au continent américain et ne former qu'un seul et même peuple de *chapetons*[1], elle me demanda si je chantais en m'accompagnant sur la guitare. Je lui répondis que je n'avais jamais marié ma voix aux doux sons de cet instrument. Tout en s'étonnant d'une pareille indifférence, elle m'apprit que sa fille était une virtuose de première force, et pour me mettre à même d'en juger, elle interpella cette dernière, qui jouait en ce moment à la main chaude avec le plus jeune de ses adorateurs.

« Approche, *Niñachaï*[2], lui dit sa mère : voici un chapeton de France qui aura du plaisir à t'entendre chanter.

— Monsieur est bien bon, répliqua celle-ci ; seulement je ne sais rien d'assez beau pour lui....

— Voyons, pas de bêtises, Anita, fit la mère ; chante le yaravi du Padre Lersundi. »

Mise en demeure d'obéir, Anita décrocha la guitare d'un air maussade, et pendant qu'elle l'accordait, je demandai à la dame Chicago qui était ce Père Lersundi dont le nom revivait dans un chant national.

« Un excomulgado, fit la matrone ; un homme, qui sans respect pour le saint habit qu'il portait, s'enamoura follement d'une jeune fille de sa paroisse. Celle-ci étant venue à mourir, fut portée en terre ; mais le Padre Lersundi avait donné le mot au fossoyeur, qui la nuit suivante retira le cercueil de la fosse et l'apporta secrètement chez le curé. Alors celui-ci découa la bière, en retira la morte, et l'ayant assise dans un fauteuil entouré de cierges, se prosterna devant elle et se mit à lui adresser de tendres paroles qu'il entremêlait de cris et de gémissements. Il la garda quelques jours de la sorte. Quand la défunte commença à tomber en pourriture, le Padre, obligé de s'en séparer, lui creusa une sépulture dans sa propre demeure ; mais, avant de l'ensevelir, il détacha une des jambes du cadavre et fit de l'os une *qgueyna* à cinq trous. Pendant huit jours le malheureux ne cessa de gémir et de souffler dans cette flûte, dont le son, m'a-t-on dit, gelait la moelle dans les os. Au bout de ce temps, les voisins n'entendant plus rien, entrèrent

1. C'est le nom familier que donnent les Indiens aux Espagnols de la Péninsule.

2. Diminutif en quechua du mot espagnol *niña*, jeune fille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chez le Padre et le trouvèrent mort, tenant sa flûte entre ses bras. Le yaravi que vous allez entendre fut composé par lui durant cette semaine [1]. »

Pendant cette explication qui me fit frissonner, Anita avait tant bien que mal accordé la guitare et, sur un signe itératif de sa mère, se mit à préluder. Aussitôt les conversations cessèrent; chacun s'empressa d'accourir, et l'exécutante, entourée d'un cercle d'auditeurs, entonna d'une voix aiguë et plaintive le fameux yarayi en *la* mineur, lequel n'avait pas moins de seize coplas. Qu'on me permette de citer ici la première à titre d'échantillon :

Querida del alma mia,
Mientras yaces sepultada
En tu lobrega mansion;
Tu amante canta y llora
Al recordarse el pasado;
Mas sus cantos y gemidos
Que ya no puedes oir,
Se los va llevando el viento [2].

Un tonnerre d'applaudissements auxquels je joignis les miens salua la dernière strophe du yaravi; mais Anita, accoutumée sans doute à de pareils hommages, en parut médiocrement flattée, et jetant la guitare aux bras de sa mère d'un air fort irrespectueux, regagna son poste, où ses adorateurs vinrent la rejoindre.

« Quelle fille, monsieur! me dit à l'oreille la dame Chicago dont la voix tremblait de colère; croiriez-vous qu'elle nous parle à son père et à moi comme si nous étions des pongos?... — Allez, c'est une rude croix que Dieu nous a donnée dans cette enfant, et je plains de tout mon cœur l'homme qui sera son mari. »

Par politesse, je ne répondis pas à cette bonne mère que j'étais entièrement de son avis, et la voyant disposée à épancher son cœur dans le mien, je me levai sous un prétexte de fatigue, et après avoir pris congé d'elle, j'allai demander au consul Trumpp s'il s'était occupé de me trouver un logement. A ma grande surprise, il me répondit que je n'avais qu'un pas à faire pour être rendu chez moi, les époux Chicago ayant offert, par considération pour lui, de me donner le vivre et le couvert pendant la durée de mon séjour à Puno. Là-dessus il me conduisit dans un petit bouge décoré du nom d'aposento, et me montrant quelques peaux de mouton étendues sur le sol et recouvertes par décence d'un drap de calicot grossier, il me quitta après m'avoir souhaité une bonne nuit. Mon premier soin fut de visiter le lit, dont la tournure m'avait paru suspecte. Je cherchai ensuite dans tous les coins la cuvette aux ablutions et les serviettes obligées; puis, quand je me fus convaincu que ces objets manquaient et que les murs n'offraient pas un seul clou auquel on pût suspendre une bretelle, je me laissai tomber sur mon grabat où le sommeil vint me surprendre, pendant que je cherchais à deviner à quoi les époux Chicago pouvaient employer leurs millions.

Levé avec le jour, je mis mon album sous le bras et j'allai parcourir la ville. Après l'avoir envisagée sous tous ses aspects, j'en pris tant bien que mal une vue générale, à laquelle je joignis quelques types indigènes que je trouvai sur mon chemin. En errant au hasard, je franchis le dernier faubourg de la ville et pris la direction du lac de Titicaca, distant de deux kilomètres environ. Je ne tardai pas à découvrir sa vaste nappe qu'un ciel terne et gris faisait paraître couleur de plomb; à ma gauche, un demi-cercle de collines bornait son étendue qui se confondait à ma droite avec l'horizon. Aucun vent ne ridait sa surface fuligineuse. On eût dit l'Océan par un temps couvert et un calme plat. Malgré l'heure matinale et le froid piquant occasionné par le voisinage des neiges du Crucero, les plages du Titicaca étaient couvertes d'Indiens des deux sexes accourus des provinces de Lampa, d'Asangaro, de Chucuyto, des alentours du Desaguadero, à qui la vue de la goëlettte destinée au cabotage du lac sacré arrachait des cris d'admiration. Le frêle bâtiment, pavoisé aux couleurs péruviennes et son taille-mer tourné au large, était placé sur une accore et soutenu par deux de ces étais que les marins appellent des béquilles. A l'élégance de sa guibre, à l'étroitesse de sa poupe, et surtout à la tonture audacieuse de ses flancs, on devinait le gabarit en honneur dans les chantiers de l'Amérique du Nord. L'*Indépendance*, en effet, avait été construite à New-York et expédiée d'Islay à Puno par pièces détachées et numérotées qu'on n'avait eu que la peine d'assembler. Les diverses pièces de sa mâture, depuis les mâts de hune jusqu'aux vergues et aux boute-hors, gisaient sur la plage, où les Indiens s'amusaient à en mesurer la grosseur.

En rentrant, je trouvai le déjeuner servi et mes connaissances de la veille réunies autour de la table. Une place m'avait été réservée entre les époux Chicago. Tout en m'excusant de m'être fait attendre, je m'efforçai de regagner le temps perdu. Le baptême et le lancement de la goëlette devaient avoir lieu à onze heures, et comme il en était déjà plus de dix, chaque convive avala les morceaux doubles, et, le chocolat pris, se hâta de quitter la table, les hommes pour s'enquérir du programme de la cérémonie, les femmes pour s'occuper de leur toilette. Les serviteurs même, partageant l'empressement général, eurent lestement enlevé les plats et retiré la nappe. Cette promptitude qui de leur part m'étonnait beaucoup, me fut expliquée un moment après par le genre d'occupation auquel ils se livrèrent et qui consistait, pour les uns, à orner la façade de la maison de draps de lits et de tentures, et

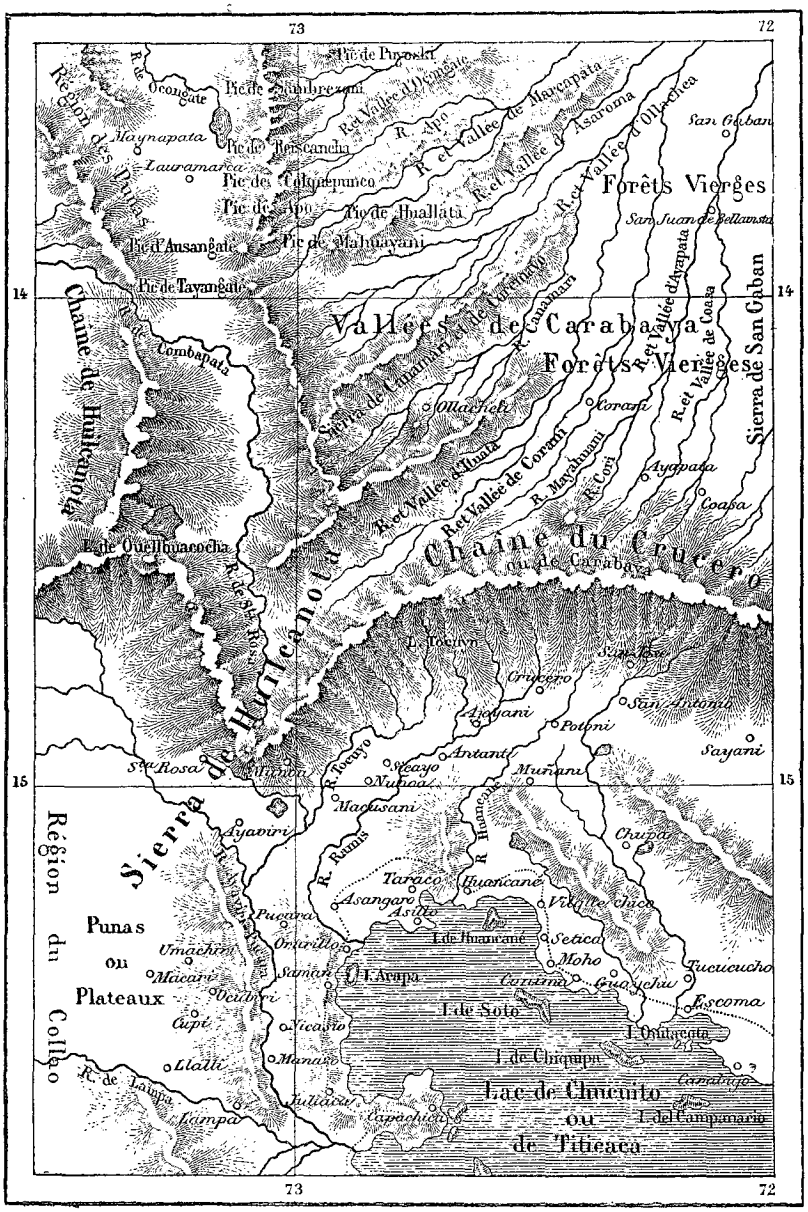
1. Ce fait, connu de toutes les provinces du Collao, eut lieu dans la bourgade de Coporaqué, quelques années avant la proclamation de l'indépendance. Le yaravi attribué au Padre Lersundi est l'œuvre de quelque rimeur du pays, et ne fut composé qu'après l'expulsion des Espagnols.

2. Littéralement : Bien-aimée de mon âme, pendant que tu reposes ensevelie dans ta sombre demeure, ton amant chante et pleure en se rappelant le passé; mais ses chants et ses gémissements qu'à présent tu ne peux entendre, sont emportés par le vent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

pour les autres, à joncher son seuil de roseaux verts coupés sur le bord des lagunes. Plusieurs maisons notables de la rue n'ayant pas tardé à illustrer leur devanture, à l'exemple de celle des époux Chicago, le quartier prit bientôt cet air joyeux et endimanché qui caractérise nos villes du midi de la France par un jour de Fête-Dieu.

Resté seul avec le consul Trumpp que la veille j'avais à peine eu le temps d'entrevoir, je profitai du tête-à-tête pour lui raconter les détails de mon entrevue avec sir James Spencer, depuis l'étonnement que j'avais éprouvé à la vue de son potager et l'admiration que m'avait causée son musée, jusqu'aux confidences qu'il m'avait faites sur la blessure de son cœur et le délabrement de son estomac. Quand j'en vins à parler de l'état anomal dans lequel je l'avais laissé, le consul



Trumpp m'interrompit par un geste d'épaules qu'il accompagna de ces paroles expressives, mais peu flatteuses pour son ami :

« Spencer est un excellent homme qui n'a d'autre défaut que son ivrognerie. Du temps de sa femme il buvait déjà, car il a toujours bu; mais comme elle lui faisait la guerre à ce sujet, il buvait en cachette, et cela le gênait. Depuis qu'elle est morte, et voilà six ans, il en prend si bien à son aise, que je parierais qu'il ne s'est pas encore dégrisé. Je lui ai prédit qu'il finirait mal. »

Comme j'engageais le consul Trumpp à revenir sur sa sinistre prophétie, quelques pétards éclatant dans la rue et le son de toutes les cloches nous apprirent que la cérémonie allait avoir lieu. Le consul Trumpp, en sa qualité d'ami de la maison, ouvrit sans scru-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

pule les portes qui conduisaient au premier étage, et m'invita à le suivre sur le balcon, d'où nous pouvions jouir du coup d'œil de la procession et voir défiler le cortége. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement, qu'une solitude complète régnait déjà dans le logis. Maîtres et serviteurs l'avaient laissé à notre garde, pressés qu'ils étaient de se rendre à l'église.

Les fenêtres et les balcons regorgeaient de curieux; une foule compacte emplissait les rues. Je remarquai avec plaisir que le beau sexe en formait la majorité; mais, si attrayant que fût l'aspect des chacareras, avec leur robe courte à volants empesés et leur chapeau tromblon haut d'un demi-mètre, posé sur l'oreille, j'avoue que, par amour de l'art, mes regards s'arrêtèrent de préférence sur les femmes du peuple, dont l'épiderme couleur d'acajou neuf, la chevelure ébouriffée et les vêtements multicolores, offraient un coup d'œil des plus pittoresques. La plupart d'entre elles, pour charmer les ennuis de l'attente, s'étaient munies de cruchons de chicha et de bouteilles d'eau-de-vie auxquels elles buvaient à même, tout en mâchonnant des feuilles de coca qui laissaient aux commissures de leurs lèvres une bave verdâtre.

Bientôt les cris proférés par des milliers de voix et le mouvement de recul imprimé à la foule nous annoncèrent l'arrivée de la procession. Les cloches qui s'étaient tues un instant recommencèrent à sonner, tandis que les pétards et les serpenteaux éclataient de plus belle. Au même instant, je vis luire à l'extrémité de la rue, au-dessus des têtes de la multitude, les hampes dorées des bannières et des drapeaux et la croix d'argent haute de quelques mètres. Devant le signe du salut, j'obligeai le consul Trumpp à retirer son feutre, bien qu'il prétendît que le coryza dont il était affecté joint à sa qualité de protestant, était un double motif pour ne pas l'ôter.

En tête du cortége parut un Indien Pongo coiffé du chulio national, vêtu de la casaque à pans et de culottes à canons qui lui laissaient les jambes nues. Un modèle de la goëlette *l'Indépendance*, posé sur un piédouche qu'il portait dans ses bras, attirait les regards de la foule, et provoquait chez elle les remarques les plus bizarres.

A quelques pas de l'Indien s'avançaient les quatre trompettes-jurés de la ville, qui, d'instant en instant, tiraient de leurs instruments en fer-blanc des sons discords et déchirants.

Quatre serenos ou lapins-ferrés, qu'ici nous appelons des sergents de ville, faisaient suite aux trompettes. Coiffés de monteras, couverts de ponchos de laine, les jambes nues et les pieds chaussés de sandales, ces estimables policiers étaient armés d'un bâton noueux en bois de huarango, retenu à leur poignet par un bout de corde. Ce gourdin auquel ils imprimaient un balancement continuel, leur servait à contenir dans de justes bornes l'empressement des naturels exaltés outre mesure par des libations copieuses. A peine un curieux de l'un ou l'autre sexe tentait-il de franchir la limite assignée, pour jouir par anticipation des détails de la procession, qu'un coup d'assommoir sur la tête l'avertissait de son indiscrétion et l'obligeait à reprendre sa place. Ce mode de rappel à l'ordre avait je ne sais quoi de net et de précis que le consul Trumpp, en qualité d'Anglais, me parut goûter vivement.

A la suite des serenos défila la corporation des fruitières, représentée par quatre des plus huppées d'entre elles et des plus chargées d'embonpoint. Vêtues de leurs habits de fête et enrubannées de la tête aux pieds, ces dames portaient dans des corbeilles les dons de la Pomone américaine, à titre d'échantillons de leur commerce. Un groupe d'alcades et de gobernadores, la chevelure en queue de cheval, harnachés de rouge et de bleu et brandissant leur longue canne à pomme d'argent, marchaient sur les pas des commères.

Derrière eux, précédée par la croix et entourée de bannières et d'étendards qui flottaient au vent, parut, sur un brancard d'argent que portaient seize Indiens en surplis et en collerette, l'image vénérée de *Nuestra Señora de las Nieves*. La Vierge protectrice de ces régions glacées était revêtue d'une robe à paniers en velours ponceau, galonnée d'or, et garnie d'astracan. Un bonnet fourré, brodé de perles et surmonté d'une aigrette, qu'elle portait enfoncé jusqu'aux yeux, faisait allusion au froid rigoureux qui règne en tout temps dans ces parages. Un scapulaire pendait à la main gauche de la Vierge, et sa main droite élevait un pennon en soie blanche sur lequel était peint un œil ouvert entouré de nuages. A l'aspect de cet œil, je pressentis quelque symbole, et oubliant que mon voisin appartenait à la religion réformée, je lui en demandai tout bas la signification; mais, en vrai parpaillot qu'il était, il se mit à ricaner au lieu de me répondre. Je sus plus tard que l'œil peint sur la bannière de Notre-Dame des Neiges représentait le *ñahuidios* ou œil divin, destiné à conjurer le *ñasupay* ou mauvais œil, qui jette des sorts aux bergers des hauteurs et fait périr leurs moutons du claveau.

Autour du brancard de la Vierge se groupaient une vingtaine de béguines de San Juan de Dios, vêtues de couleurs sombres et la taille ceinte d'une bande de cuir. Ces vénérables dames, portant chacune une torche de cire, chantaient le *Te Deum* sur un air du pays, accompagnées par deux joueurs de guitare d'un âge mûr qui leur donnaient le *la* et chantaient avec elles.

Derrière les béguines, apparurent conjugalement réunis par une guirlande verte tressée avec un ruban rose lamé d'argent, dont chacun d'eux tenait un bout, le parrain et la marraine de la goëlette. En nous apercevant à leur balcon, tous deux sourirent et nous firent un petit signe de tête auquel je répondis par un salut. Le señor Chicago avait un habit de drap vert-chou dont les trois basques, doublées de flanelle rouge, lui descendaient jusqu'à mi-cuisses. La coupe de ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La procession de la goëlette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

vêtement témoignait suffisamment de son respect pour les antiques modes de la Sierra. Il portait des culottes courtes, des bas de laine chinés, de forts souliers à larges boucles, et un chapeau tromblon évasé par le haut. Une touffe de rubans multicolores cousus à la boutonnière du Crésus quechua flottaient au souffle du zéphir.

Sa respectable épouse, imbue des mêmes préjugés et fidèle aux mêmes principes, avait religieusement conservé le vêtement de sa caste, et portait ce *faldellin* étroit, court et bridant par le bas, espèce de tonnelet plissé qui donne aux bourgeoises de la Sierra l'apparence de gros scarabées. Ajoutons, comme correctif, que ce faldellin confectionné par le premier tailleur de la ville — la façon de ce vêtement est du ressort des sastres — se composait de trente-cinq mètres d'un beau satin de Malaga couleur cannelle, garni au bas de trois rangs de passementerie de soie noire et de crépines d'or fin dont l'effet était irrésistible. Une *llicclla*, petit châle carré en laine blanche bordé d'une dentelle d'or, retenu sur la poitrine par un *tupu* d'argent, épingle antique en figure de cuiller à soupe, des bas de soie roses et des souliers de prunelle de la nuance du fourreau, complétaient ce riche costume. La coiffure de la señora Chicago était des plus simples. Ses cheveux, d'un noir bleuâtre, lustrés au suif de mouton et partagés par une raie médiane, pendaient sur son dos, divisés en une vingtaine de tresses

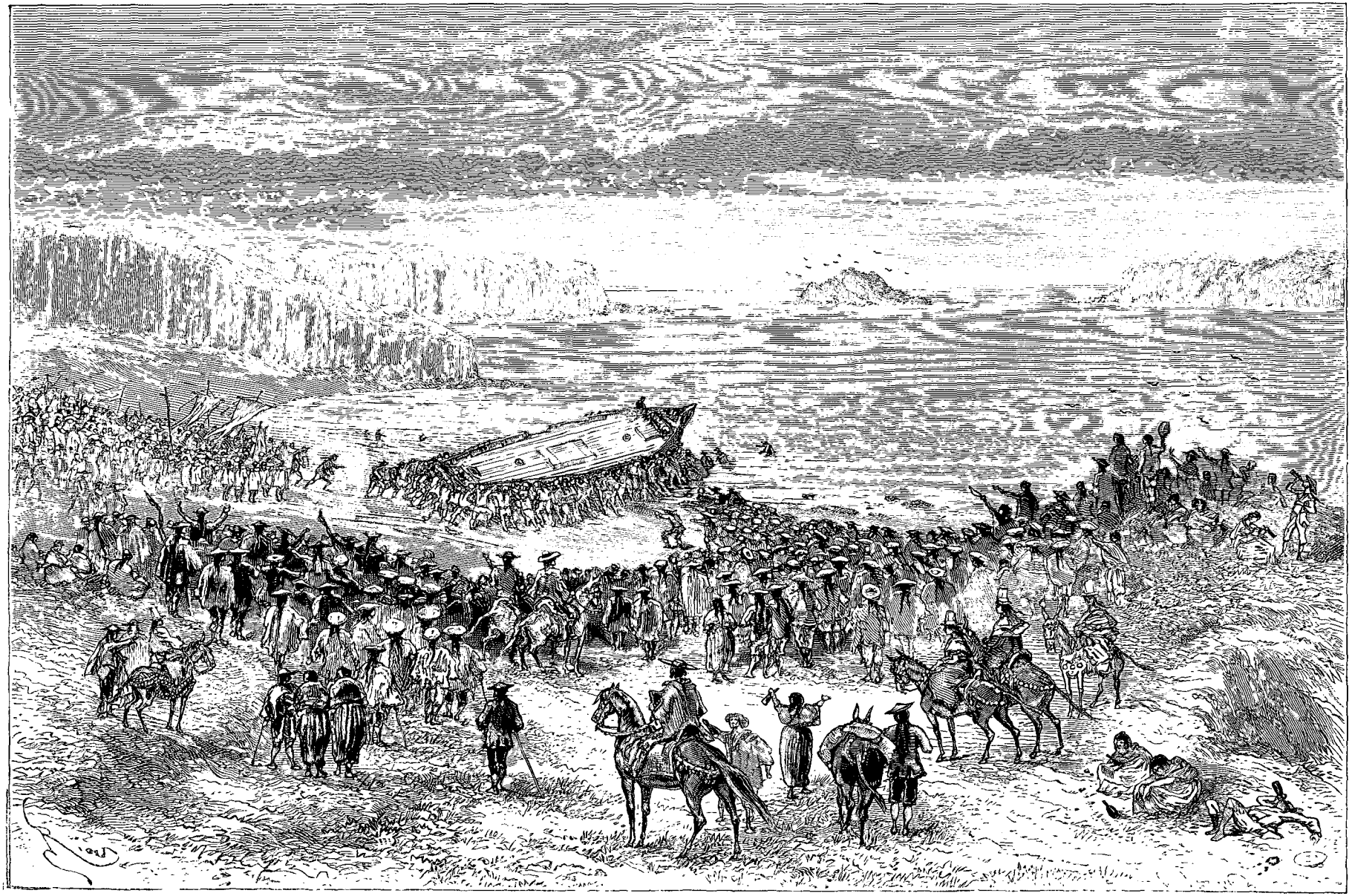
Le capitaine et le second de la goëlette (voy. p. 282).

qu'un morceau de plomb roulé rattachait en faisceau à leur extrémité.

A quelque distance du couple, dont la main droite soutenait une chandelle de cire, s'avançait le curé, vêtu d'une splendide chappe, offerte, à titre de présent, par le parrain et la marraine de l'*Indépendance*. Le sacristain de la *Matriz*, tête et jambes nues, abritait le chef du pasteur sous un parasol à longue canne qui rappelait l'*achihua* des empereurs péruviens. Seulement ce parasol-dais, au lieu d'être tissé en plumes, était couvert en cotonnade rouge, et le bedeau qui faisait l'office de *ccumillu*, n'était ni nain ni bossu, comme l'individu chargé de ces fonctions près des fils du Soleil.

A la gauche du curé se trouvaient quelques desservants des paroisses voisines qu'il avait conviés à la cérémonie; à sa droite, le recteur du collége des sciences fondé par San Roman, lequel était accompagné d'un professeur de théologie mystique et d'un docteur en droit canon. Ces trois personnages, dans le but d'être agréables aux époux Chicago, avaient revêtu leur costume de cérémonie : toge descendant au mollet et bridant sur le corps, avec manches à la Buridan, le tout en drap noisette doublé de serge écarlate. Leur tête était couverte d'un mortier hexagone en velours noir, dont la houppe ébarbillonnée faisait à ces respectables savants une crête de coq de roche. Un orchestre formé d'une trentaine d'exécutants fermait dignement la marche. Les instruments se composaient de trompettes en fer-blanc, de pututus ou cornes d'Am-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le lancement de la goëlette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon, de flûtes à cinq trous, de tambours, de guitares, de charangos et de syrinx. Comme aucun thème musical n'avait été donné à l'avance à ces artistes qu'on s'était contenté d'abreuver largement, chacun d'eux jouait à sa fantaisie, et de ce pêle-mêle d'inspirations et d'instruments jaillissait une mélodie originale, mais assourdissante.

Une foule avinée et bruyante d'hommes, de femmes et d'enfants, agitant des roseaux verts et des pennons multicolores, se pressaient sur les talons des musiciens et les bousculaient quelque peu. Parfois un instrumentiste, serré de près, ruait comme un mulet pour fuir un contact devenu par trop immédiat. Alors des horions étaient échangés entre la foule et l'agresseur, qui ripostait par des coups de trompette ou de baguettes de tambour aux coups de roseau dont les femmes et les enfants l'accablaient à l'envi. A part ces petits incidents, le plus grand ordre régnait dans le cortége. Aux fenêtres et aux balcons, les deux sexes vociféraient de leur mieux en agitant des banderoles et des mouchoirs.

Au moment où la procession tournait l'angle du Cabildo et prenait le chemin du lac, le consul Trumpp me proposa d'aller la rejoindre afin d'assister pour mon compte à la bénédiction de la goëlette, tandis que lui surveillerait les détails de la mise à l'eau. J'acceptai, et lorsqu'il eut fermé la porte du logis, nous essayâmes de nous joindre au cortége en remontant la rue; mais la foule qui l'obstruait était si compacte, qu'après un quart d'heure de lutte et l'effort combiné de nos poings, de nos genoux et de nos pieds, force nous fut de rebrousser chemin, de prendre plusieurs rues et de faire un long détour pour gagner la plage, où des milliers de spectateurs étaient échelonnés. Quand nous arrivâmes près du bâtiment, la cérémonie religieuse était terminée; le curé venait de faire son aspersion d'eau bénite et de répandre sur la goëlette le sel et le blé en prononçant la formule sacrée qui devait le préserver de la corruption et assurer la prospérité de son commerce. Restait maintenant à débarrasser l'*Indépendance* de ses béquilles et à couper l'accore qui la retenait au rivage. La foule, trépignant sur place, attendait avec anxiété ce grand événement. Mais vingt minutes s'écoulèrent, et la goëlette ne bougeant pas plus qu'une souche, les spectateurs commencèrent à murmurer. Le consul Trumpp, à qui je demandai la cause de ce retard, m'apprit qu'il était dû à l'absence des deux praticiens chargés de l'opération du lancement. Ces individus, sur le compte desquels je me renseignai, étaient deux matelots du steamer américain *Philadelphia*, qu'ils avaient déserté par amour pour le jus de cannes fermenté et les cholas du littoral. Après avoir erré longtemps de plage en plage, ils étaient arrivés à Islay, où le consul Trumpp, s'apitoyant sur leur misère, leur avait offert de les envoyer à Puno avec les grades de capitaine et de second de l'*Indépendance*, à la charge par eux d'effectuer la mise à l'eau du petit bâtiment, de le mâter, de le gréer et de renoncer pour toujours aux liqueurs fortes. Les deux Yankees, qui ne savaient où donner de la tête, avaient souscrit à tout ce qu'on exigeait d'eux, et pourvus de lettres de marque et de passe-ports dûment parafés, ils étaient partis pour la Sierra. Malheureusement, le séjour de Puno, les caresses des indigènes et le crédit illimité qui leur fut ouvert le premier jour dans les chicherias, avaient agi sur eux à la façon des fruits du lotus. Oublieux de leurs promesses, ils étaient restés constamment plongés, depuis leur arrivée, dans un état intermédiaire entre l'ivresse et le sommeil.

Cependant la cérémonie traînait en longueur, et la procession ne pouvant rester plus longtemps sur la plage, une escouade d'Indiens fut envoyée au pas de course à la recherche du capitaine et du second de la goëlette, qu'après maintes perquisitions on parvint à retrouver dans une pulperia, étendus sur le sol et profondément endormis. Quelques potées d'eau qu'on leur jeta au visage interrompirent leur sommeil. Leur première parole, en ouvrant les yeux, fut un juron formidable; leur seconde, un appel à la boxe; mais les indigènes, sans s'émouvoir de ces démonstrations, leur jetèrent un laso autour du corps et les entraînèrent au pas gymnastique vers le rivage, où on les vit apparaître débraillés, titubants et plus ahuris que des chats-huants surpris par le jour.

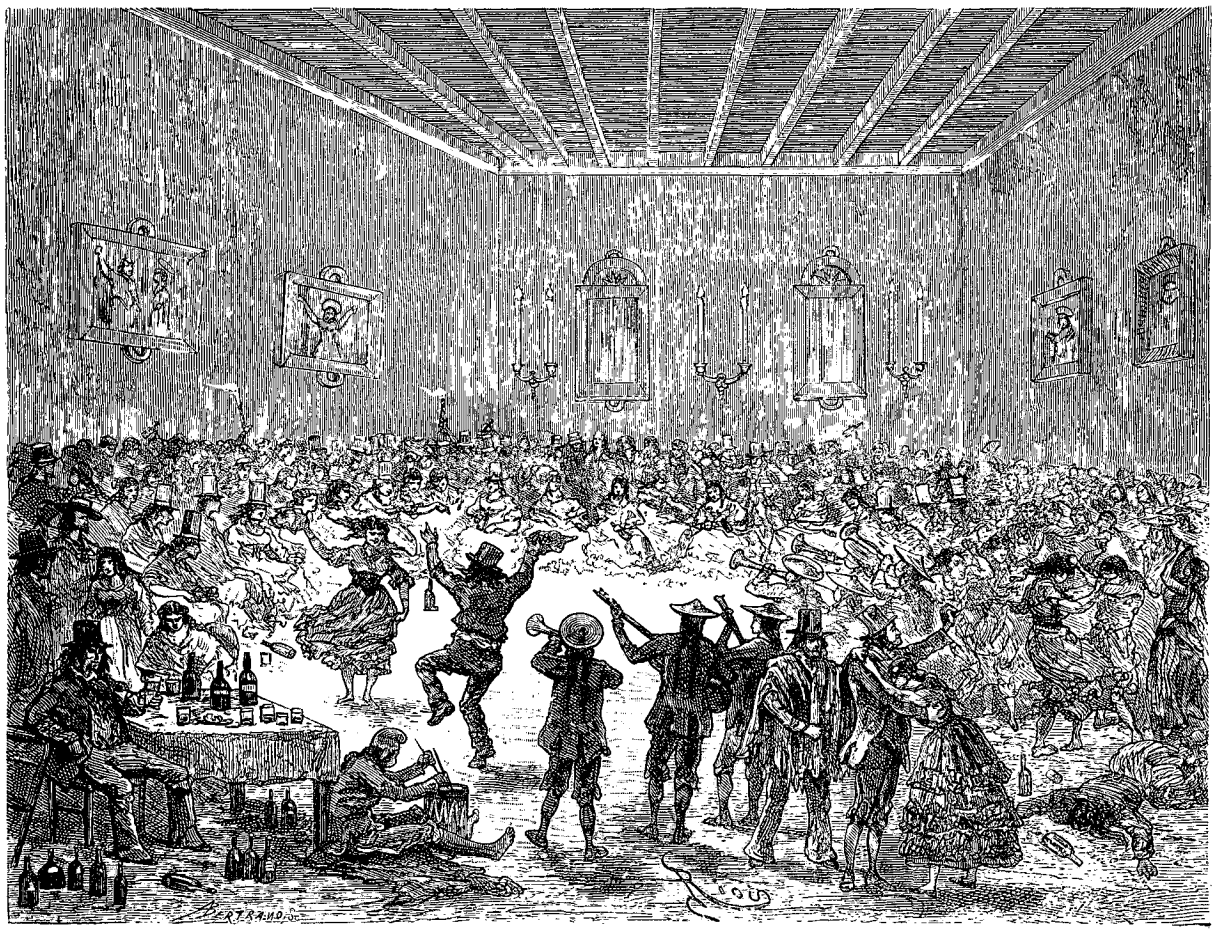
A ce moment, soit que l'impatience de la foule ne connût plus de bornes, ou que la situation physique et morale des survenants lui parût incompatible avec la nature du service qu'ils étaient appelés à rendre, on vit un flot de ces Indiens, dont les aïeux transportaient jadis, pour le bon plaisir des Incas, des blocs de granit du poids de vingt mille quintaux métriques, se ruer sur la goëlette, l'enlever de terre et la précipiter dans le lac, où le gracieux bâtiment, après avoir enfoncé son avant comme un goëland qui plonge, alla reparaître à quelques encâblures de distance. Les cris frénétiques et les battements de mains de dix mille spectateurs saluèrent cette prouesse, dont l'amour-propre national du curé, des vicaires et des professeurs fut vivement flatté, si j'en juge par les sourires et les paroles qu'ils échangèrent. Quant aux époux Chicago, cédant à une émotion bien légitime, ils avaient lâché la guirlande enrubannée qu'ils tenaient et s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre. Acclamés par la multitude, ils furent reconduits en triomphe jusqu'à leur demeure, où le consul Trumpp et moi nous les rejoignîmes, quand l'enthousiasme populaire se fut un peu calmé.

Pendant la journée, les plages du Titicaca, couvertes d'indigènes, retentirent de cris joyeux, qu'accompagnaient en chœur le razgo des guitares et le choc des cruchons. Cette allégresse des extra-muros eut son contre-coup dans la ville. Des feux de paille furent allumés dans les rues; on tira des pétards, le balcon Chicago fut illuminé, et un bal offert par le parrain et la marraine de l'*Indépendance* aux notabi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lités de Puno. Heureusement, j'avais été prévenu à temps de la chose par le remue-ménage qui avait lieu dans la maison et la vue des outres de vin et d'eau-de-vie qu'on empilait dans les angles du salon, en manière de jardinières. Prévoyant un éclat terrible, je m'esquivai quand vint la nuit, et, barricadé dans mon bouge, je pus entendre, comme à l'abri du port, rugir jusqu'à l'aurore l'orchestre de la procession, piétiner les danseurs de sapateo et vociférer l'assistance.

Le déjeuner, qui fut servi à l'heure accoutumée, réunit de nouveau les commensaux de la maison. Entre le chocolat et le verre d'eau, les époux Chicago nous dirent que la nuit avait été des plus orageuses, ce dont le consul Trumpp et moi nous avions pu juger à nos dépens. Épouvantés par les manifestations de leurs invités, que de copieuses libations avaient mis hors d'eux-mêmes, le mari et la femme s'étaient prudemment esquivés à un moment donné, entraînant leur fille avec eux. Sans cette précaution toute paternelle, Anita, forcée de répondre aux toasts nombreux qu'on lui portait, eût bu à se rendre malade. Resté maître, après Dieu, de la salle de bal, le public s'était livré aux excentricités les plus folles. Quelques dan-



Bal public en honneur du lancement de la goëlette.

seurs s'étaient fait des turbans avec les châles de leurs danseuses, laissant celles-ci se coiffer du feutre masculin. Des musiciens s'étaient avisés de monter sur les tables, pendant que leurs camarades dormaient dessous; deux ou trois personnages de distinction s'étaient pris de querelle et quelque peu contusionnés, tandis que leurs femmes, depuis longtemps en délicatesse, profitaient de l'occasion qui s'offrait à elles de se prendre aux cheveux. Dans le conflit, plus d'une chaise avait perdu ses pieds; une des glaces du salon avait été brisée, et un tableau à cadre d'acier, représentant la Vierge des Sept-Douleurs, avait disparu. Quant aux murailles et au plancher, ils gardaient de la fête de telles traces, qu'il faudrait les gratter et les peindre à nouveau. Bien que leur qualité d'archimillionnaires les obligeât en quelque sorte à rire de pareils dégâts, les époux Chicago n'hésitaient pas à déclarer qu'une seconde fête du même genre les mettrait si bien *à quia*, qu'il leur faudrait, comme des *pordioseros*, prendre une besace, un bâton, et aller mendier leur pain de village en village. Par politesse, nous parûmes de cet avis.

Dans l'après-midi de ce même jour, nous allâmes, le consul Trumpp et moi, faire une promenade aux environs. Pour plus de commodité, nous avions fait seller deux mules et nous cheminions côte à côte. Tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en causant de *omni re scibili et quibusdam aliis*, nous atteignîmes la rive du Titicaca. Là, mettant pied à terre, nous laissâmes nos mules paître un gramen ras et dur qui recouvrait le sol par places et nous montâmes sur un tertre d'où l'on embrassait une assez vaste portion du lac.

A nos pieds, la plage, jonchée de galets et de blocs porphyriques, décrivait des angles rentrants et saillants que l'eau de la nappe, poussée par un petit vent de nord-est, ourlait d'un liséré d'écume. Devant nous, à distance et comme sur un premier plan, se dressaient deux îlots abrupts autour desquels des mouettes cendrées allaient et venaient comme des abeilles autour de leur ruche. Sur l'îlot de droite se détachaient en clair le groupe de maisonnettes d'un pueblo. A gauche, les îles de Tiquilli et d'Amantana formaient une suite de plans au delà desquels, dans une immensité claire, se dressait, sur un piédestal de croupes et d'arêtes neigeuses, le frère cadet de l'Illimani, le pic de Sorata, élevé de sept mille sept cent quatre-vingt-dix-huit mètres au-dessus du niveau de la mer. A notre droite, la nappe du lac se perdait dans une étendue sans limites.

Une paix profonde, un calme ineffable se dégageaient de ce vaste panorama, auquel les approches du soir prêtaient je ne sais quel charme mélancolique. Nul bruit discordant ne troublait le silence de ces hauts lieux. On se fût cru transporté dans une planète où l'homme et les douleurs de cette terre étaient inconnus. Peu disposé par sa nature à la rêverie, le consul Trumpp, tout en jouant aux osselets avec des cailloux qu'il avait ramassés, m'entretenait des chances de réussite qu'offrait le cabotage de sa goëlette à travers les îles et les bénéfices qu'il ne pouvait manquer de procurer aux associés de l'entreprise. Je le laissais parler sans l'interrompre et me contentais d'approuver ses calculs commerciaux par un signe de tête.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi, lui causant, moi rêvant; mais la journée qui tirait à sa fin et la teinte de plus en plus sombre du ciel, que reflétait le lac, nous firent songer au retour. Nous remontâmes sur nos bêtes, que nous poussâmes vivement, afin que la nuit ne nous surprît pas en chemin. A un endroit où nous serrions de près la rive, nous aperçûmes un Indien en train de couper des tiges de totora avec lesquelles il rafistolait un de ces bacs carrés, faits aussi de totoras, et dont les naturels se servent pour naviguer dans les archipels du Titicaca et passer d'un village à l'autre; le fait était trop vulgaire pour que j'y prisse garde; mais la forme inusitée de ce bac, dont les plats-bords étaient percés de meurtrières, piqua ma curiosité et je demandai à l'individu ce qu'il comptait en faire.

« C'est pour chasser les *mucutus*, » me répondit-il.

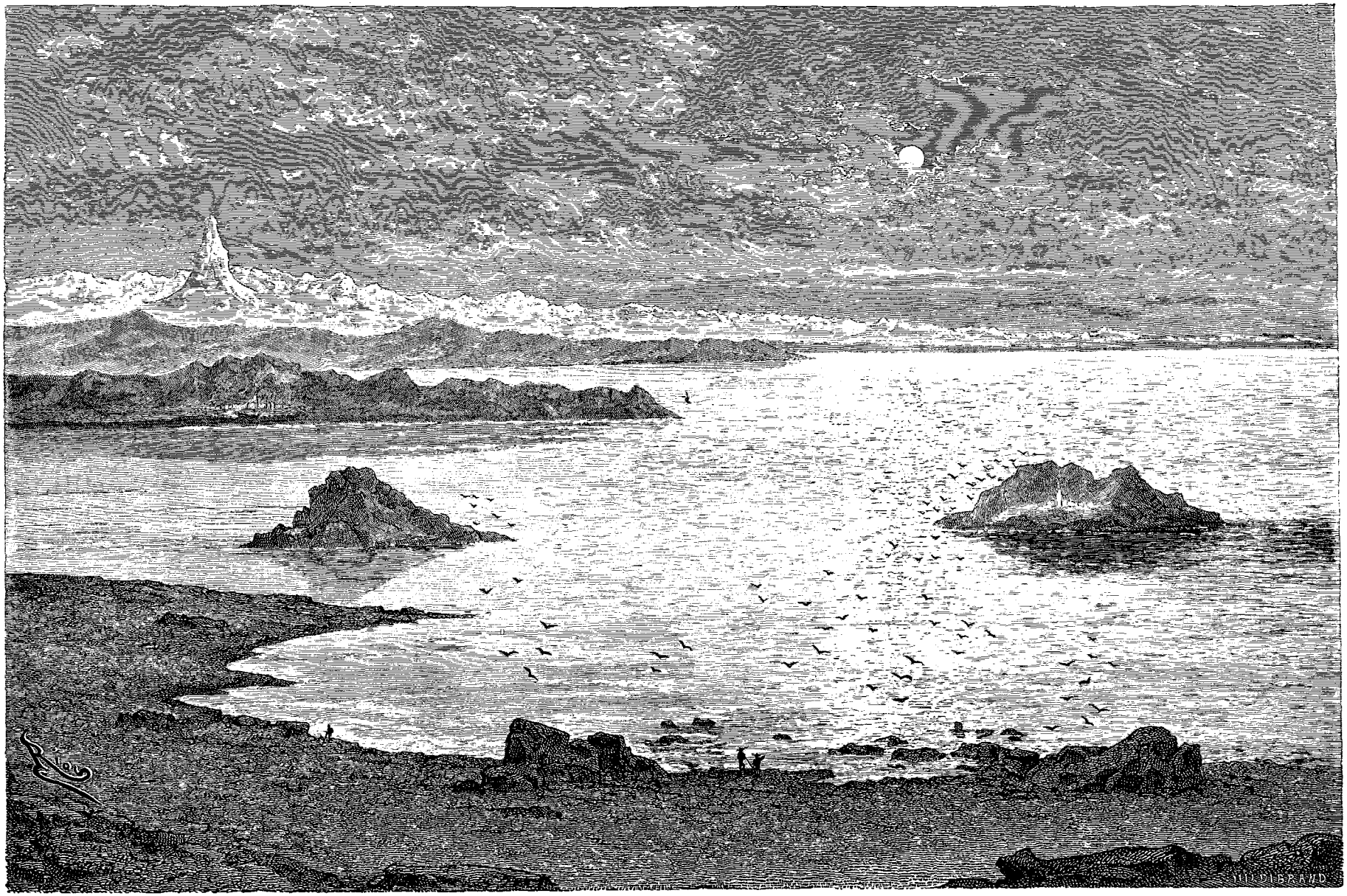
Comme ce mot baroque ne m'apprenait rien et que mon compagnon n'était pas en état de m'en donner la signification, l'homme, jugeant à notre air étonné que nous ne l'avions pas compris, nous montra, à quelques encâblures du rivage, des oiseaux grisâtres qui nageaient de conserve et dans lesquels je crus reconnaître des grèbes, dont le plumage soyeux est employé par nos pelletiers en guise de fourrure.

L'idée de participer à ce genre de chasse me passa tout à coup par l'esprit et je demandai au consul Trumpp s'il consentirait à faire cette partie. Il me répondit que la chose en soi ne lui souriait que médiocrement, mais que, pour m'être agréable, il chasserait au grèbe ou à n'importe quoi. Restait à proposer à l'Indien de l'accompagner dans sa chasse et à convenir avec lui de l'heure et de l'endroit où nous nous rencontrerions. Mais à peine eus-je formulé ma proposition et assuré l'individu que nos fusils lui seraient d'un concours utile, qu'il hocha la tête et refusa net de nous prendre avec lui, sous prétexte, dit-il, que les grèbes étaient des oiseaux très-craintifs qui s'effrayaient de l'ombre de leur huppe et que, pour un oiseau qu'il pourrait nous arriver de tuer, nous effaroucherions si bien le reste de la bande qu'elle traverserait le lac et irait s'établir sur le bord opposé. Néanmoins, reprit-il en nous regardant tour à tour, si ma chasse vous plaît et que vous teniez à y assister, je n'y vois pas d'inconvénient. Laissez vos fusils chez vous et trouvez-vous ce soir, entre onze heures et minuit, devant l'îlot Mururuu, qui fait face à la ville. J'y serai. N'oubliez pas surtout de vous munir d'une bouteille d'aguardiente, car l'eau du lac est si froide la nuit, que sans cette précaution, vous courriez le risque d'avoir les entrailles gelées.

Nous comprîmes sans peine que l'Indien, à l'exemple de ses pareils, voulait spéculer sur notre plaisir, dont il mesurait l'étendue à l'empressement que nous avions mis à lui proposer de l'accompagner. Mais la rétribution était trop minime pour que nous y attachassions de l'importance et, après lui avoir renouvelé notre promesse de l'attendre le soir à l'endroit indiqué, nous nous séparâmes de lui et rentrâmes en ville.

Pendant le souper, nous entretînmes nos hôtes de la rencontre que nous avions faite et de notre projet d'aller chasser le mucutu à l'heure où d'habitude nous faisions notre premier somme. L'idée de nous voir confier nos personnes à un inconnu et surtout de nous exposer à prendre une pleurésie, nous attira des époux Chicago des représentations sans nombre. Il fallait avoir perdu l'esprit, nous dit la dame Chicago, pour courir ainsi la nuit après les mucutus du lac, des oiseaux de rien, qui sentaient l'huile de poisson et ne valaient pas la peine qu'on les fît cuire. Après tout, nous étions nos maîtres et libres d'agir comme nous l'entendrions. Mais si nous venions à être malades et forcés de garder le lit, ce serait bien notre faute. Nous ne pourrions pas dire qu'on ne nous avait pas avertis, etc., etc. Ce sermon dura un quart d'heure. Une pointe d'aigreur dont il était assaisonné et qui perçait sous les charitables avis que nous donnait la bonne dame, me parut provoquée par le regret cuisant que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Vue du pic de Sorata et du lac de Titicaca, prise d'Achachache.

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

lui causait le souvenir de sa glace cassée, de ses murs et de son plancher pollués et de son tableau de la Vierge des Sept-Douleurs à jamais disparu.

Entre onze heures et minuit nous nous trouvions à l'endroit indiqué par le chasseur de grèbes. Nous apportions sous les ponchos dans lesquels nous étions drapés jusqu'aux yeux, deux bouteilles d'un tafia (*resacado*) en état de dépouiller la langue de sa peau. L'Indien était exact au rendez-vous. Seulement, au lieu d'être seul, il était accompagné de deux de ses amis. Trois bacs de roseaux, amarrés à la rive, indiquaient que chaque individu devait en manœuvrer un pour son compte. A l'observation que nous fîmes qu'un bac eût suffi pour mon compagnon et pour moi, notre chasseur répondit que chaque bac ne pouvant contenir qu'un seul passager, le caballero qui m'accompagnait eût été forcé de rester sur la plage, tandis qu'en s'embarquant dans un second bac, il pourrait jouir convenablement du plaisir de la chasse. Quant au troisième bac, il était destiné à nous faire escorte, des personnes de notre rang ne pouvant chasser seules, comme des gens de rien.

Nous rîmes de l'idée, et sans nous arrêter au triple pourboire qui devait en être la conséquence, nous remîmes au prévoyant chasseur les deux bouteilles de tafia dont nous nous étions munis d'après son conseil. Sous le prétexte d'en vérifier la qualité et de s'assurer que le bodegonero qui nous l'avait vendu ne nous avait pas volé notre argent, il déboucha une des bouteilles, l'appliqua sur ses lèvres et but quelques bonnes gorgées du liquide enragé qu'elle contenait, l'œil fixé sur certaine constellation qui brillait dans le sud. Après avoir témoigné son approbation par un signe de tête, il passa la bouteille à ses compagnons, qui burent tour à tour leurs regards tournés vers la même étoile que lui et approuvèrent la qualité de l'eau de feu de la même manière.

Suffisamment prémuni contre la bise aiguë qui soufflait du nord-est, mon batelier me fit signe alors de le suivre jusqu'à l'endroit de la rive où son bac était amarré. Obligé de me séparer du consul Trumpp, qu'emmenait de son côté un des compagnons de mon pilote, je donnai à ce digne ami rendez-vous sur le lac et en cas de noyade dans un monde meilleur. Il me répondit en riant qu'il était assez beau nageur pour n'avoir rien à craindre d'un plongeon, et nous nous séparâmes.

Resté seul avec mon Palinure, le premier soin de celui-ci fut d'écarter les galets du rivage sous lesquels il avait caché un aviron à long manche et à large pelle; alors m'ayant fait asseoir dans un coin du bachot qui n'avait guère plus de six pieds carrés, il largua l'amarre qui le retenait et poussa au large.

Parvenu à une centaine de mètres de la rive, l'Indien prit son yesquero, une corne de bélier remplie de linge brûlé, battit le briquet, alluma une de ces torches résineuses dont les mineurs de la Sierra s'éclairent dans leurs travaux et l'attacha sur l'avant du radeau. Mais j'oublie que je n'ai rien dit encore de la configuration singulière de celui-ci, que j'ai appelé tour à tour, bac, bachot et radeau, faute de lui trouver un nom approprié à sa tournure. Je répare bien vite cette omission, dont les chasseurs ou pêcheurs au flambeau qui me lisent, auraient le droit d'être surpris.

Qu'on se figure une surface plane et carrée, formée par des bottes de joncs ou de roseaux réunies, surmontée à chacun de ses angles d'un morceau de bois poreux et léger servant de support à une natte retenue par des fils de laine de lama. Cette natte, percée d'ouvertures sur ses quatre faces, formait autour du radeau un bordage assez élevé pour dépasser la tête d'un homme assis.

Au moment où mon pilote avait allumé sa torche, ses compagnons, comme s'ils eussent attendu ce signal, avaient allumé la leur. Mais, au lieu de se rapprocher de nous, comme je l'aurais cru, ils avaient pris chacun dans une direction différente. Leurs flambeaux, voilés par la brume étendue sur le lac et changeant constamment de place, faisaient l'effet de feux follets glissant sur les eaux d'un marais.

Après dix minutes de navigation, mes dents commencèrent à claquer en mesure. Le fond treillissé du radeau que le poids de nos deux corps submergeait d'environ six pouces, avait mis en contact avec l'eau la partie postérieure de mon individu. Je sentais mes habits s'imbiber par degrés et le froid paralyser mes membres. Pendant que je grelottais désespérément, l'Indien ramait avec vigueur ou s'arrêtait de temps en temps pour calculer la position des astres en se servant de la bouteille de tafia comme d'un télescope.

En toute autre circonstance, j'eusse apprécié convenablement l'originalité de cette chasse nocturne au milieu de ce lac sans bornes, vaguement éclairé par quelques étoiles et sur la surface duquel des archipels de rochers et des îlots de jonc découpaient leurs noires silhouettes. Mais la situation devenait d'instant en instant trop critique pour que mon esprit pût s'en détacher. Le bain de siége que je prenais sans le vouloir, et dont l'influence glaciale s'étendait jusqu'à mes épaules, rabaissait l'enthousiasme au-dessous de zéro.

Notre radeau longeait en ce moment la pointe d'un îlot dont le sol disparaissait sous une forêt de totoras. La brise en passant froissait leurs luisantes courroies avec un bruissement qui n'était que plaintif, mais que dans ma disposition de corps et d'esprit je trouvais sinistre. L'Indien jugea l'endroit favorable à sa chasse et, saisissant une poignée de totoras, il y amarra le radeau. J'étais trop transi pour pouvoir parler. Il dut attribuer mon silence à l'admiration que me causaient cette chasse et ses préparatifs. Après avoir fait un nouvel emprunt à la bouteille, il appliqua son œil à une des ouvertures du radeau et se prit à imiter le cacabement rauque du grèbe.

L'imitation était si parfaite que les oiseaux en furent dupes. Les roseaux s'écartèrent sur plusieurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

points, des cacabements étouffés répondirent à l'appel du chasseur et bientôt une flottille de palmipèdes encore tout endormis se dirigea vers le radeau, attirée par l'éclat de la torche.

En entendant venir les grèbes, l'Indien s'était aplati contre le radeau en me faisant signe de l'imiter. Quand ces oiseaux furent arrivés devant le foyer lumineux que projetait la torche, ils s'arrêtèrent pour regarder la flamme dont la clarté paraissait les surprendre, puis le radeau autour duquel ils nagèrent à distance, serrés les uns contre les autres et chuchotant entre eux comme s'ils se fussent communiqué leurs impressions intimes. Rassurés par l'immobilité de la machine, ils ne tardèrent pas à se débander, et chacun d'eux s'approchant du radeau, vint le toucher du bec comme pour se rendre compte de sa nature. L'Indien épiait ce moment avec anxiété. A mesure qu'un grèbe passait à proximité de la meurtrière derrière laquelle notre chasseur était posté, le bras de celui-ci s'allongeait brusquement et happait au col l'imprudent. En moins de demi-heure, la troupe entière, composée de onze individus, était au pouvoir de l'ennemi.

La capture ayant été jugée suffisante, un sifflement prolongé de l'Indien auquel répondirent ses compagnons mit fin à cette étrange chasse. Les deux radeaux que nous avions perdus de vue se rapprochèrent et les flammes de leurs torches émergèrent par degrés du brouillard. Le résultat de leur chasse était loin de valoir celui de la nôtre. Le radeau que montait le consul Trumpp rapportait trois grèbes et l'autre revenait bredouille. Il est vrai qu'il n'était là que pour la forme.

Les Indiens qui s'attendaient à nous voir réclamer les oiseaux capturés en échange des deux bouteilles de tafia que nous leur avions apportées, parurent agréablement surpris lorsque nous leur apprîmes qu'ils pouvaient disposer à leur gré de tout le butin. Cette libéralité à laquelle nous ajoutâmes un réal par homme, attira sur nos têtes des bénédictions sans nombre, mais ne put sécher sur nos corps nos vêtements trempés par l'eau du lac.

Nous rentrâmes en ville laissant derrière nous des traces liquides. Notre premier soin fut de changer de linge et de nous enfoncer jusqu'au nez dans nos couvertures. Grâce à sa constitution robuste, le consul Trumpp en fut quitte pour un léger coryza. Mais la fièvre me prit pendant la nuit, et dans l'accès de délire qu'elle détermina, je m'imaginai marcher à pied sec sur les eaux du Titicaca, comme notre divin Sauveur sur celles du Génézareth, et faire des commensaux emplumés du grand lac un épouvantable carnage. Les soins qui me furent donnés à temps, les infusions de *yerba buena* dont on m'abreuva jusqu'à la nausée et l'application aux pieds de briques brûlantes, sur lesquelles on avait fait trois signes de croix, enrayèrent le mal dès la première heure. La fluxion de poitrine dont j'étais menacé, dégénéra en courbature et j'en fus quitte pour garder le lit quatre jours. Je remercie ici devant mes lecteurs la dame Chicago des soins maternels qu'elle me prodigua durant mon indisposition et par reconnaissance pour ses bontés je ne dis rien des interminables sermons que j'eus à subir de sa part sur ce qu'elle appelait ma *locura* et ma *insensatez*, vocables castillans que notre français traduit par le mot folie.

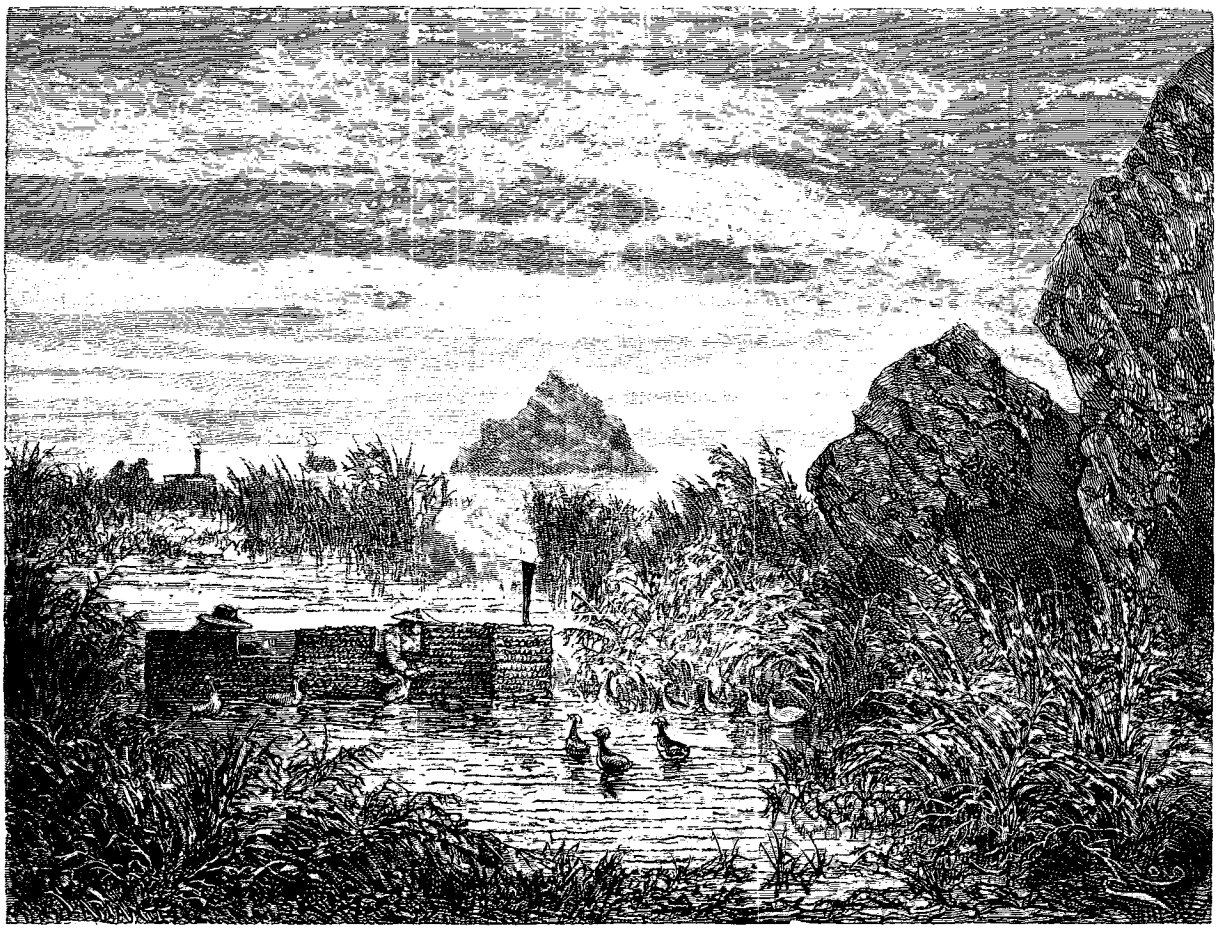
A peine remis de mon indisposition, je ne vis rien de mieux, pour essayer l'élasticité de mes jambes engourdies par un repos forcé de quatre jours, que d'aller revoir le lac dont le contact glacé avait failli m'être fatal. Le consul Trumpp, occupé à traiter une affaire de quinquinas avec des praticiens venus de Pelechuco, me laissa partir seul. Le ciel, par extraordinaire, avait dépouillé ses voiles de deuil et passé sa robe d'azur. La nappe du Titicaca, qui reflétait le bleu du firmament, était d'une sérénité charmante, et donnait à l'observateur l'envie de la sillonner en tous sens. Les neiges lointaines, les plans de montagnes superposés, les entassements de rochers qui font une ceinture au lac et sur lesquels le soleil versait à flots sa lumière, offraient des effets surprenants. Au plaisir de les admirer, on eût voulu ajouter celui de les peindre.

A la vue du panorama merveilleux que j'avais sous les yeux, et qui n'était qu'un des nombreux aspects du Titicaca, l'idée ambitieuse me vint de voir tous les autres, et de réaliser à l'égard de la vaste nappe le *circumdedit me* du navigateur génois. Je revins à Puno, et à l'issue du déjeuner, je fis part de mon projet à mes hôtes, qui cette fois me tinrent pour un homme dont le cerveau était un peu fêlé. Seul le consul Trumpp parut enthousiasmé de cette excursion, et fut près de m'accompagner. Mais la réflexion le retint : des affaires commerciales à entamer avec les uns ou à conclure avec les autres, la goëlette *l'Indépendance* à mâter, gréer, espalmer, lui parurent des motifs suffisants pour me laisser entreprendre seul mon voyage. Comme il comptait rester deux mois à Puno, et qu'il ne me fallait que quelques jours pour accomplir mon odyssée, à moins de jouer de malheur, nous devions nous retrouver à l'endroit où nous nous quittions. Dans la même journée, je réglai mes comptes avec mon guide de Sama que j'expédiai dans sa vallée occidentale, puis je traitai avec un arriero de la ville, qui faisait le commerce de piment et de sel avec les villages voisins. L'homme s'engageait à me fournir des mules et à m'accompagner dans ma tournée. Le traité conclu à notre satisfaction mutuelle, je n'eus plus le lendemain, à mon lever, qu'à prendre congé des époux Chicago, qui hochèrent la tête en signe de doute quand je leur eus dit au revoir, et à serrer la main du consul Trumpp, à qui je promis d'être de retour avant la fin de la quinzaine.

Sept heures sonnaient à l'horloge de la Matriz quand je quittai Puno. Après une demi-heure de marche dans la partie du nord, nous côtoyâmes la lagune de Santa Lucia, saphir liquide d'une lieue de circuit, enchâssé dans le sol, et qu'un étroit goulet met en communication avec le lac de Titicaca.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux lieues plus loin, nous rangions à l'honneur le village de Paucarcolla, groupe de maisonnettes construites avec des éclats de pierre englués de boue et couvertes en ichu (*stipa*), ce chaume rigide des Cordillères. Paucarcolla, qui compte environ deux cents habitants, disputa longtemps à Atuncolla, que nous avons relevé en chemin, la prééminence dans la fabrication de ces tapis velus très-appréciés des citadins de la Sierra. Nous ne saurions dire à nos industriels français si c'est à la qualité solide de ces tissus, à la naïveté de leurs dessins ou à l'éclat tempéré de leurs nuances d'une gamme restreinte, que les fabricants d'Atuncolla ont dû de l'emporter sur leurs concurrents de Paucarcolla. Mais ce que nous croyons pouvoir assurer, c'est que ces derniers, dépités de la réputation toujours croissante de leurs voisins, ont brisé un beau jour leurs métiers et leurs navettes devenus improductifs par l'abandon de la faveur populaire, et ont cherché dans le commerce des fromages mous, du beurre en vessie, des patates gelées (chuño) et du sel gemme,



Chasse aux grèbes.

les moyens d'existence que ne leur donnait plus leur ancienne industrie.

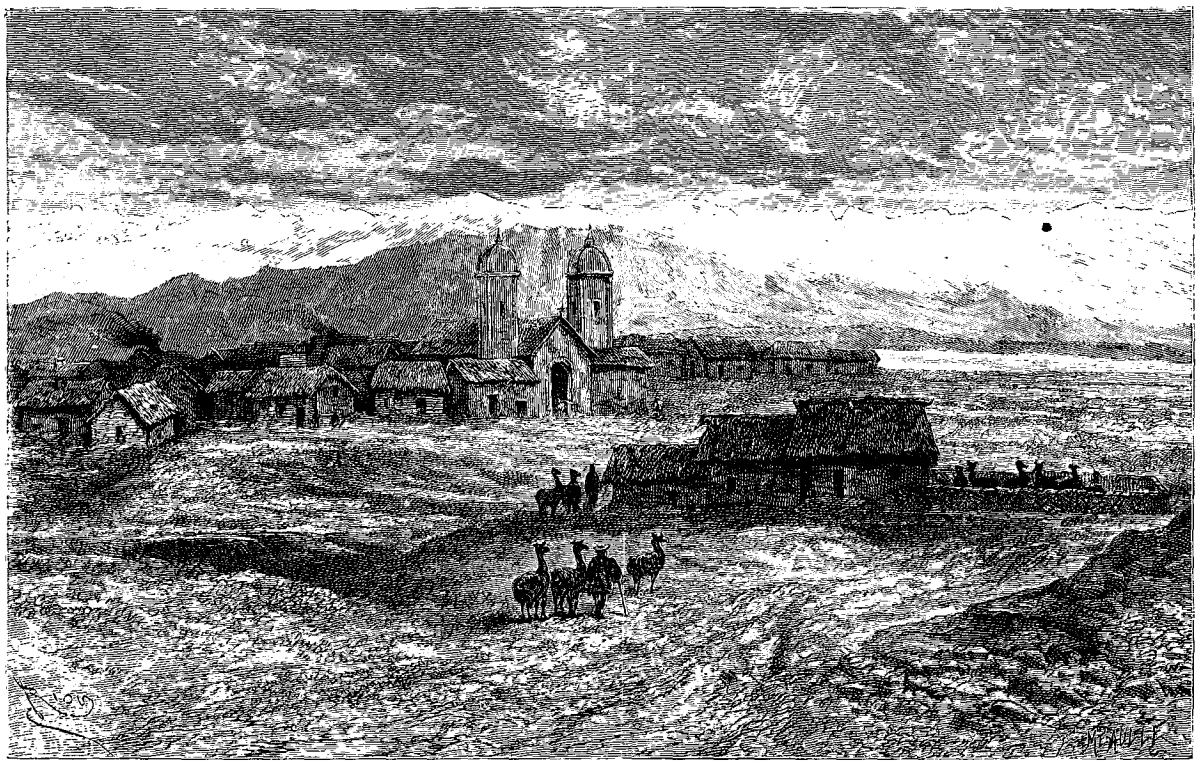
A une courte distance de Paucarcolla, nous eûmes à traverser le rio de Lampa à l'endroit où, grossi par les rivières d'Ayaviri-Pucara et de Compuerta, il présente une largeur de soixante-dix à quatre-vingts mètres. Heureusement, la neige ne tombait pas dans la Cordillère, et les affluents susnommés n'apportant au rio de Lampa qu'un maigre tribut, nous pûmes franchir celui-ci et aborder sans encombre sur l'autre rive.

A Capachica, hameau de triste mine où nous fîmes halte pour manger un morceau, nous revîmes, grâce à un affaissement des terrains, miroiter au soleil une portion du lac de Titicaca, dont l'eau gardait toujours sa belle couleur bleue. Deux îlots de rochers se dressaient au large, et des mouettes, des grèbes, des canards qui volaient, nageaient, s'ébattaient autour d'eux, animaient gracieusement la scène.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bourgade d'Azangaro.

VOYAGE DANS LA RÉGION DU TITICACA

ET

DANS LES VALLÉES DE L'EST DU BAS-PÉROU,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

TEXTE INÉDIT — DESSINS DE RIOU, D'APRÈS M. MARCOY.

Au sortir de Capachica, les terrains, dont la pente était décidée vers les rives du lac, se redressèrent brusquement dans la direction du nord-ouest et présentèrent une suite d'ondulations qu'en Europe on eût appelées des montagnes et des vallées. Celles-ci, formées de couches sablonneuses, couvertes par endroits d'efflorescences salines, celles-là de grès devoniens, d'une teinte blanchâtre, nous offrirent, sur un parcours de six lieues, des différences assez notables dans leurs cultures. Dans les bas-fonds abrités contre le froid des neiges du Crucero croissaient la luzerne, l'avoine, un blé chétif et l'espèce de pomme de terre appelée *maltona*. Sur les hauteurs, ces espèces étaient remplacées par le *chenopodium quinoa* ou quinua réal, la variété amère dite cañahua, l'orge et l'âcre pomme de terre connue sous le nom de *papa lisa*. Toutes ces verdures, d'un ton pâli et froid, avaient je ne sais quoi de triste et de souffreteux et semblaient protester contre le voisinage trop immédiat de la Cordillère neigeuse.

Nous relevâmes successivement sur notre route les petits villages de Juliaca, de Saman et d'Urillo, laissant à notre gauche ceux de Manazo et de Nicasio cachés par un pli des terrains. Aux ondulations avaient succédé une série de punas ou plateaux d'un ton local de gomme-gutte qui se déroulaient sous nos yeux jusqu'à l'horizon. Des troupeaux de lamas, d'alpacas, de moutons y paissaient une mousse rase émaillée de quelques brins d'herbe en attendant que l'heure fût venue pour eux d'être abattus et livrés au commerce

1. Suite. — Voy. p. 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous forme de *sessina*, de *charqui* et de *tasajo*, c'est-à-dire boucanés, séchés ou salés et découpés en lanières plus ou moins minces.

La nuit approchait insensiblement et, avec elle, un froid glacial nous arrivait des neiges du Crucero lorsque nous fîmes notre entrée à Azangaro.

Cette bourgade, chef-lieu de la province d'Azangaro, laquelle confine dans le nord avec celle de Carabaya, dans l'est avec celle d'Apolobamba, dans l'ouest et le sud avec celles de Lampa et de Puno; cette bourgade est un ramassis de maisons quelconques situées au pied d'un morne que les gens du pays nomment Cutucutu. Derrière les pentes de ce morne apparaissaient, dans le lointain, les premiers versants de la chaîne neigeuse de Huilcanota, dont la courbe prolongée dans le nord-est et l'est porte le nom de chaîne du Crucero ou de Carabaya, selon qu'elle traverse les possessions de ces provinces.

Ne connaissant personne à qui nous pussions demander l'hospitalité, nous errâmes quelque temps autour des demeures dans l'espoir qu'à défaut d'un tambo ou caravansérail dont Azangaro paraissait privé, quelque habitant de la localité nous ouvrirait sa porte. Comme nous passions devant une manière de pulperia dont la devanture était ornée de paquets de chandelles que le vent du soir faisait cliqueter, j'engageai l'arriero qui m'accompagnait à mettre pied à terre et à prendre langue avec le pulpero que j'entrevoyais confusément dans l'intérieur, à la clarté d'un suif placé sur le comptoir. Je n'entendis pas les paroles qu'ils échangèrent, mais le pulpero s'avança sur le seuil et dans un castillan sonore qui sentait l'Andalousie d'une lieue, m'engagea civilement à entrer chez lui. Je n'eus garde de refuser sa proposition qui m'allait au cœur. D'un bond je fus à terre et, traversant la boutique sur les pas du pulpero, j'entrai dans la pièce qui y faisait suite, laquelle me parut remplir le triple office de cuisine, de laboratoire et de chambre à coucher. Une Indienne, accroupie devant le foyer, était en train de préparer un souper quelconque que le pulpero m'invita à partager avec lui. Comme je le remerciais de son aimable accueil :

« Vous êtes Français et méridional, me dit-il dans ma langue et sans le moindre accent.

— Oui; mais vous êtes Français aussi, lui répliquai-je avec une surprise qu'on comprendra facilement.

— Pas plus, me dit-il, que je ne suis Anglais, Allemand, Italien ou Portugais, bien que je parle ces langues aussi couramment que la vôtre. Je passe sous silence tous les patois qui s'y rattachent et qui me sont également familiers. »

Un ami des lumières.

Je regardai du haut en bas ce singulier polyglotte, prêt à lui demander s'il n'était pas le diable en personne. Il devina la surprise et l'interrogation cachées dans mon regard, sourit et, pour toute réponse, me dit dans ce pur castillan avec lequel il m'avait abordé :

« Nous allons souper, puisque tout est prêt, et quand notre estomac sera satisfait, nous causerons comme de vieux amis. »

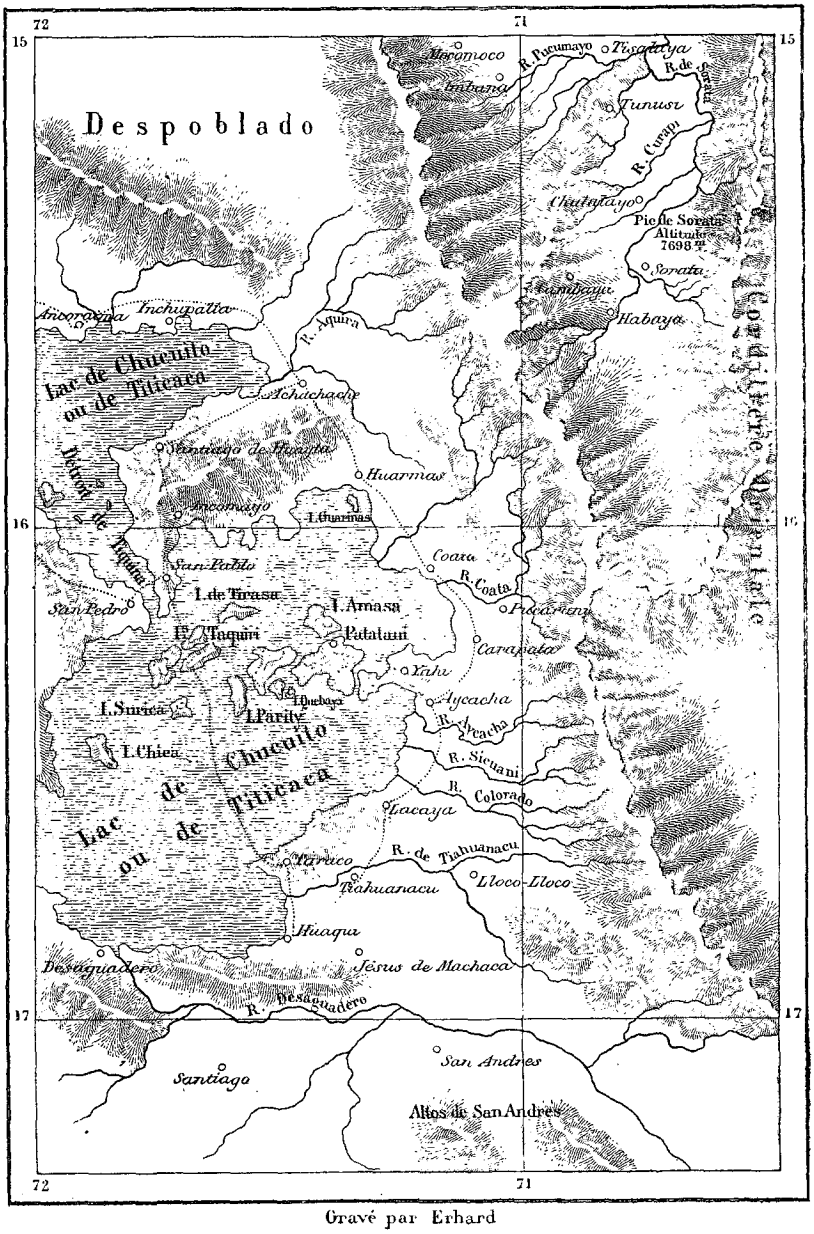
Nous nous assîmes en face l'un de l'autre devant deux planches posées sur des tréteaux qui tenaient lieu de table, et l'Indienne nous servit des lanières de viande sèche relevées d'une purée au piment. Pour boisson, nous eûmes de l'eau de source dont nous atténuâmes la crudité avec quelques gouttes de tafia. Pendant que nous soupions, mon hôte donna des ordres à sa ménagère pour que l'arriero qui m'accompagnait reçût, ainsi que nos montures, le vivre et le couvert. Tout en faisant honneur au mets unique dont se composait le souper, j'examinais mon partner avec une attention aussi soutenue que pouvaient le permettre les lois de la civilité puérile et honnête. C'était un homme d'environ soixante-dix ans, d'une constitution robuste, haut en couleur et dont les cheveux avaient la blancheur de la neige. Ses traits communs, mais empreints de bienveillance et de finesse, rappelaient ceux de l'illustre chansonnier, une de nos plus pures gloires nationales. Son costume, il faut bien le dire, n'était pas de nature à donner du relief à sa phy-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sionomie. Sa chemise sale, dont le col était recroquevillé, sa cravate en corde, son poncho d'un jaune indéfinissable dont l'hiatus laissait voir une poitrine velue et rougie par le hâle, son pantalon de bayeta gros bleu et ses souliers à clous; ce costume, très-convenable pour un *churupaco* de bas étage ou un petit alcade de la Sierra, me paraissait jurer chez un homme qui parlait couramment six langues et leurs dérivés. Évidemment une mise aussi négligée ne pouvait résulter que de l'adoption d'une philosophie entachée de cynisme ou d'une pauvreté voisine de la détresse.

Comme nous achevions d'expédier notre frugal repas, il posa ses coudes sur la table, son menton dans ses mains et me regardant en face :

« Vous m'étudiez comme un bas-relief assyrien, me

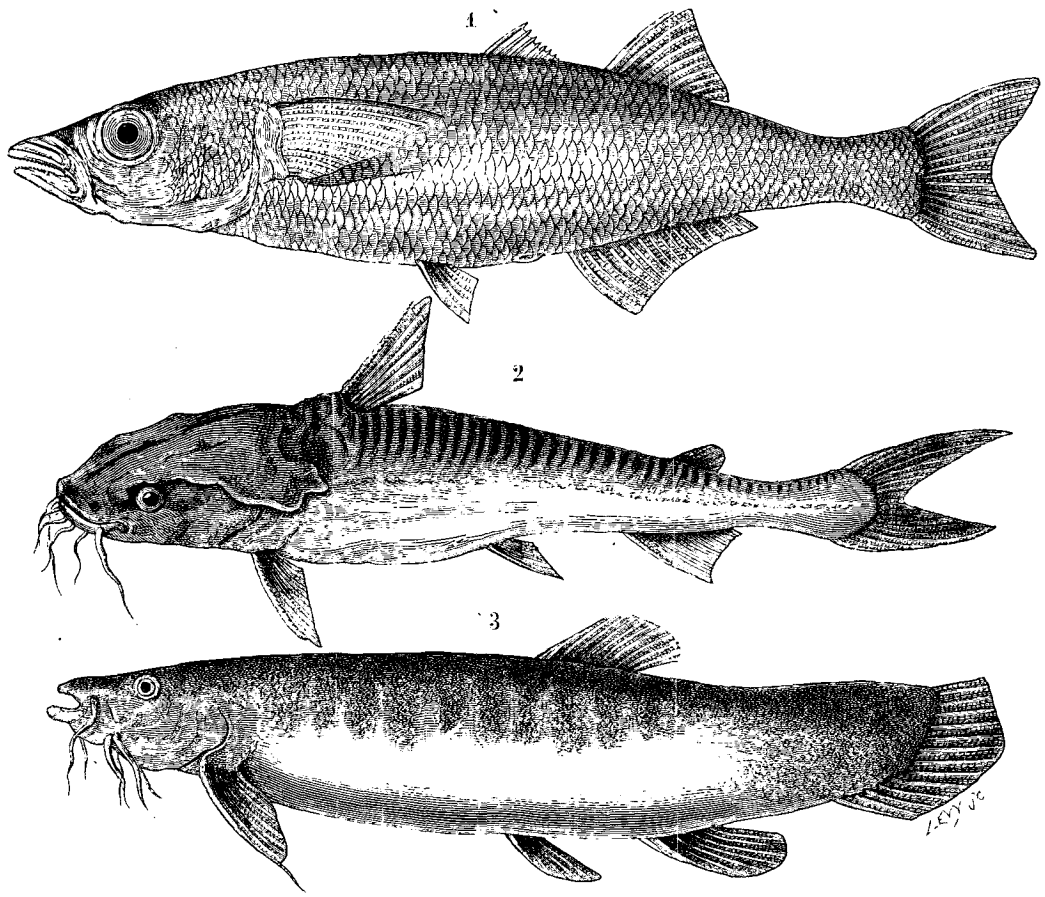


Gravé par Erhard

dit-il, et sans parvenir à déchiffrer le premier mot de mon histoire. Je vais vous tirer d'embarras. Mon nom est Simon Rodriguez. Je suis de San Lucar de Barrameda, près de Cadix. J'ai quitté de bonne heure ma noble Andalousie pour courir le monde et profiter de ce qu'il peut avoir de bon. A trente-cinq ans, j'avais visité successivement la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et le Portugal, et je parlais la langue de leurs peuples. Je ne vous dirai pas comment et de quoi j'ai vécu durant ces voyages, mes parents ne m'ayant laissé ni rentes ni biens au soleil; sachez seulement que j'ai fait tous les métiers qu'un homme peut faire sans compromettre sa dignité. Après avoir parcouru l'Europe, l'idée me vint de me fixer dans l'Amérique du Sud. Je séjournai quelque temps au Chili, je parcourus les deux Pérous et finis par m'établir à Quito. Mes compatriotes régnaient encore sur toute la ligne des Andes; mais un je ne sais quoi qui flottait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dans l'air et ces murmures sourds que font entendre les volcans en travail d'éruption et les règnes dynastiques près de finir, ces signes de plus en plus certains semblaient avertir les esprits qu'une régénération politique et sociale se préparait. Simon Bolivar venait d'entrer en scène, et la république qu'il proclamait, allait remplacer une royauté de trois siècles. Le hasard nous mit en présence et nous ne nous quittâmes plus. C'est à tort que les historiens qui ont traité de cette époque m'ont fait le précepteur d'el Libertador. Je ne fus jamais que son ami et son conseiller. Je le suivis dans ses principales campagnes contre les royalistes. Notre connaissance datait de six années quand eut lieu la bataille d'Ayacucho et la proclamation de l'Indépendance. Son œuvre achevée, Bolivar, dégoûté des hommes et de lui-même, rentra dans la vie privée. A sa mort, je repris mes courses à travers l'Amérique, et comme la fortune était loin de m'avoir souri, je m'ingéniai pour trouver les moyens de vivre. Je créai successivement dans les grandes villes du continent une fabrique de savon blanc, une blanchisserie, une étuve pour l'éclosion des œufs de poule, entreprises qui n'eurent pas de succès. L'esprit des Américains du sud est réfractaire aux in-



Poissons du lac de Titicaca.

1. Peje-rey (*Atherina regia*). — 2. Bagre (*Bagrus trachypornus*). — 3. Suchi (*Trichomycterus pictus*).

novations. Les idées de progrès n'entrent dans leur cerveau qu'à coups de maillet. Las d'errer de ville en ville, je vins un beau jour m'établir à Azangaro où, pour vivre, je me mis à fabriquer des chandelles de suif. Celle qui nous éclaire est l'œuvre de mes mains. Vous dire que je gagne gros à ce triste métier serait une jactance indigne de moi. Je préfère vous avouer qu'il me procure tout juste de quoi vivre au jour le jour. Heureusement, je suis doué d'une philosophie d'instinct et sais me contenter de peu. A quoi bon, d'ailleurs, pour le peu de temps qui me reste à vivre, poursuivre une chimère irréalisable et me créer mille soucis? J'aime bien mieux laisser couler mes derniers jours dans une quiétude profonde, à l'exemple des fleuves de cette Amérique qui vont sans savoir où et s'en remettent à la Providence du soin de les conduire. Maintenant que vous savez mon histoire, serais-je indiscret en vous demandant à connaître la vôtre? »

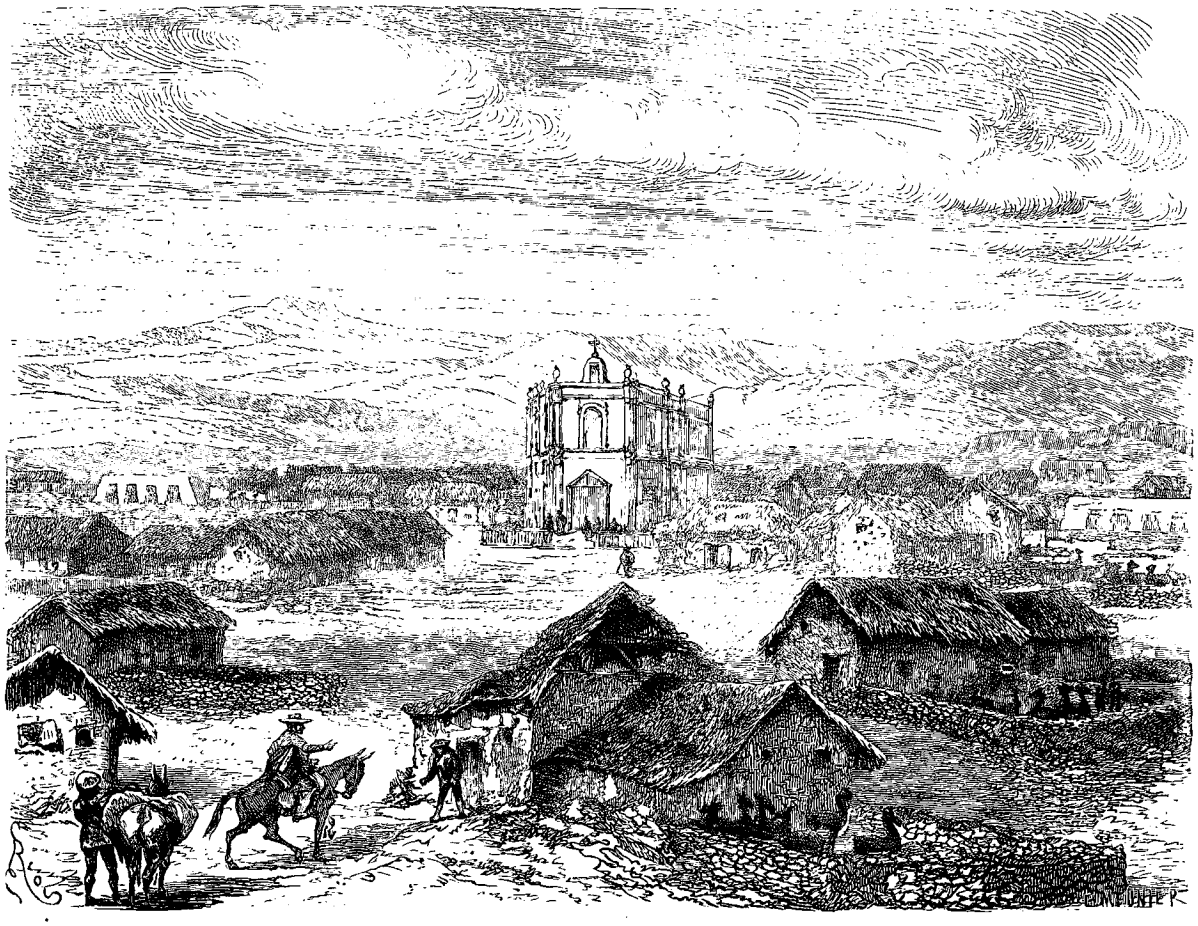
En quelques mots, j'eus mis don Simon Rodriguez au courant de mes affaires personnelles. Je lui fis part des circonstances qui m'avaient conduit à Puno et du projet subit que j'avais formé de contourner le Titicaca, dont l'aspect avait pour moi un attrait indéfinissable.

« J'ai longtemps erré sur ses bords, me dit-il, et je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connais tous les accidents de ses rives. Je saurais dire en quel endroit ses eaux sont douces, saumâtres, ferrugineuses ou sulfureuses, et quelle est sa profondeur sur tel ou tel point. J'ai pêché les cinq espèces de poissons qu'il nourrit dans ses eaux et mangé de tous les palmipèdes qui nagent à sa surface. Si j'étais plus jeune, je voudrais vous servir de guide dans la promenade de circumnavigation que vous entreprenez, mais vous la ferez bien sans moi. Toutefois, je vous dirai, et cela pour vous éviter une perte de temps, que le lac qui vous charme est sans intérêt majeur dans notre région; mais dans la partie du sud, il abonde en véritables merveilles. Là, le géologue, l'ethnographe, l'archéologue, sans parler du naturaliste et du peintre, peuvent y trouver force sujets d'étude et de méditation, sans compter les problèmes de toutes sortes qu'ils chercheront vainement à résoudre. »

Nous causâmes ainsi jusqu'à une heure assez avancée. J'eusse volontiers passé la nuit à écouter mon hôte, dont la conversation était aussi attachante que variée. Sa faconde, en particulier, semblait inépuisable; dans sa bouche, les paroles se succédaient sans interruption comme l'eau qui coule d'un robinet. Il ne s'interrompait que pour moucher avec ses doigts la chandelle de



Vue de la bourgade de Tiahuanacu (voy. p. 298).

suif qu'il avait fabriquée, quand le lumignon, devenu pareil au chapeau d'un bolet, jetait plus de fumée que de flamme.

La couche qu'il m'offrit dans un réduit attenant à la pièce où nous avions soupé, se composait de deux peaux de mouton recouvertes d'un poncho de laine. J'en pris possession, en convenant avec moi-même que la philosophie avait sa raison d'être, mais qu'un lit moelleux eût été préférable à une couche dure quand, comme moi, on avait fait entre deux soleils dix-sept lieues de Cordillère.

Le lendemain, après un déjeuner qui me fut offert de si bonne grâce que je ne pus le refuser, je pris congé de don Simon Rodriguez en l'assurant que je garderais de sa personne et de la nuit que je venais de passer sous son toit, un souvenir durable. Au moment de me mettre en selle, il me remit un objet de trois pouces carrés, enveloppé dans un morceau de tocuyo, tissu de coton du pays. C'est une relique dont je vous fais don, me dit-il, pour éviter qu'à ma mort elle ne tombe entre des mains profanes. Conservez-la en souvenir de votre serviteur, et surtout de l'homme illustre à qui elle appartint longtemps.

Je reçus l'objet en question, et dans l'idée qu'il s'agissait d'un fragment de la vraie croix ou de la couronne d'épines de notre Rédempteur, je demandai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à mon hôte l'autorisation d'ouvrir le paquet, afin d'admirer devant lui la sainte relique et de lui en témoigner de vive voix ma gratitude.

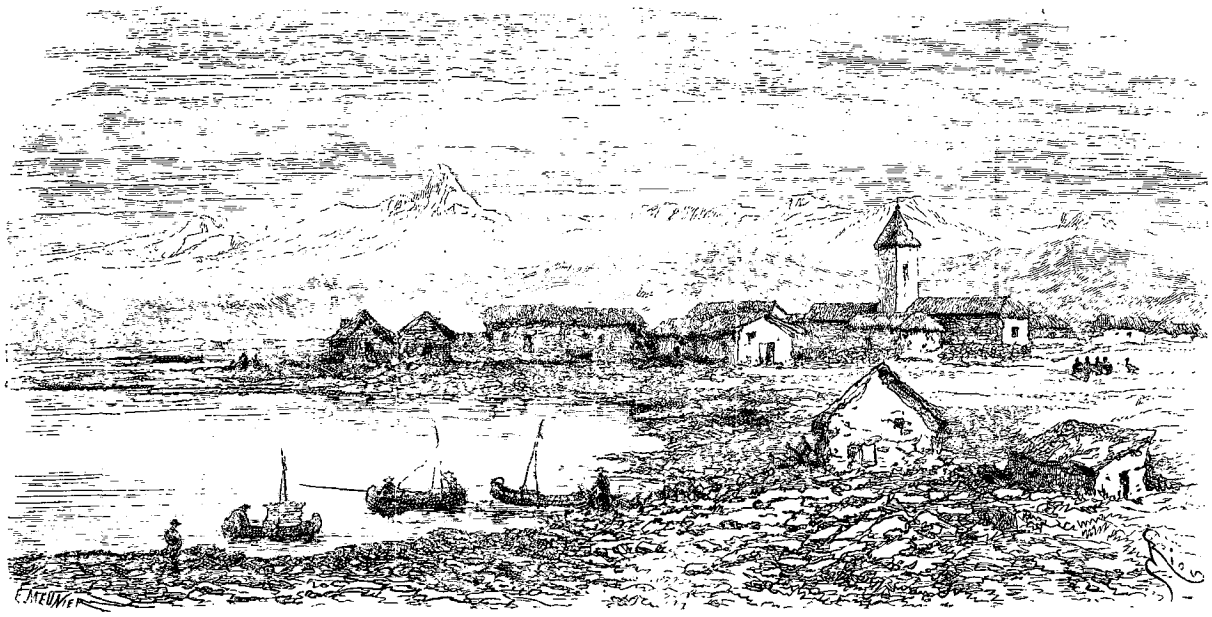
« Ouvrez, » me dit-il simplement.

Le paquet renfermait une boîte en faux acajou ou cedrèle odorante, s'ouvrant à l'aide de charnières et se fermant par un crochet. Le fond de la boîte était recouvert de papier, sur lequel un calligraphe quelconque avait tracé à la plume une rose des vents. Une aiguille un peu rouillée, placée au centre de la rose, hésitait, vacillante entre le N. plein et le N. N.E. 1/4 N. Cette petite boussole, évidemment fabriquée dans le pays, avait un cachet archaïque et presque barbare qui me plut à première vue. Je promis à mon hôte de la conserver religieusement, en souvenir de notre connaissance.

« Et aussi du libérateur Simon Bolivar, reprit-il; cette boussole est celle dont il se servait dans son parcours de l'Amérique; elle a marqué chacun de ses pas dans la voie de rénovation qu'il a suivie, et les entailles au canif que vous voyez sur son couvercle, témoignent d'autant de victoires remportées par mon noble ami sur les troupes des vice-rois. »

J'enfouis la relique historique au fond de ma poche; puis après force souhaits prospères et une cordiale poignée de main échangés entre mon hôte et moi, je laissai le digne vieillard sur le seuil de sa porte, et pris derrière mon guide le chemin de Huancané, qui passe entre les deux villages d'Asillo et de Taraco. Ce dernier est appelé Taraco *d'en haut*, pour le distinguer sans doute d'un autre Taraco situé à l'extrémité du lac de Titicaca, dans la partie du sud.

La province d'Azangaro, que nous traversâmes de l'ouest à l'est, n'est plus comme splendeur que l'ombre



Village de Huaqui (voy. p. 299).

d'elle-même. Les mines plantureuses, qui firent longtemps sa richesse, sont abandonnées en partie, par suite de l'envahissement graduel des neiges qui, des versants du Crucero, ont gagné du côté du Titicaca.

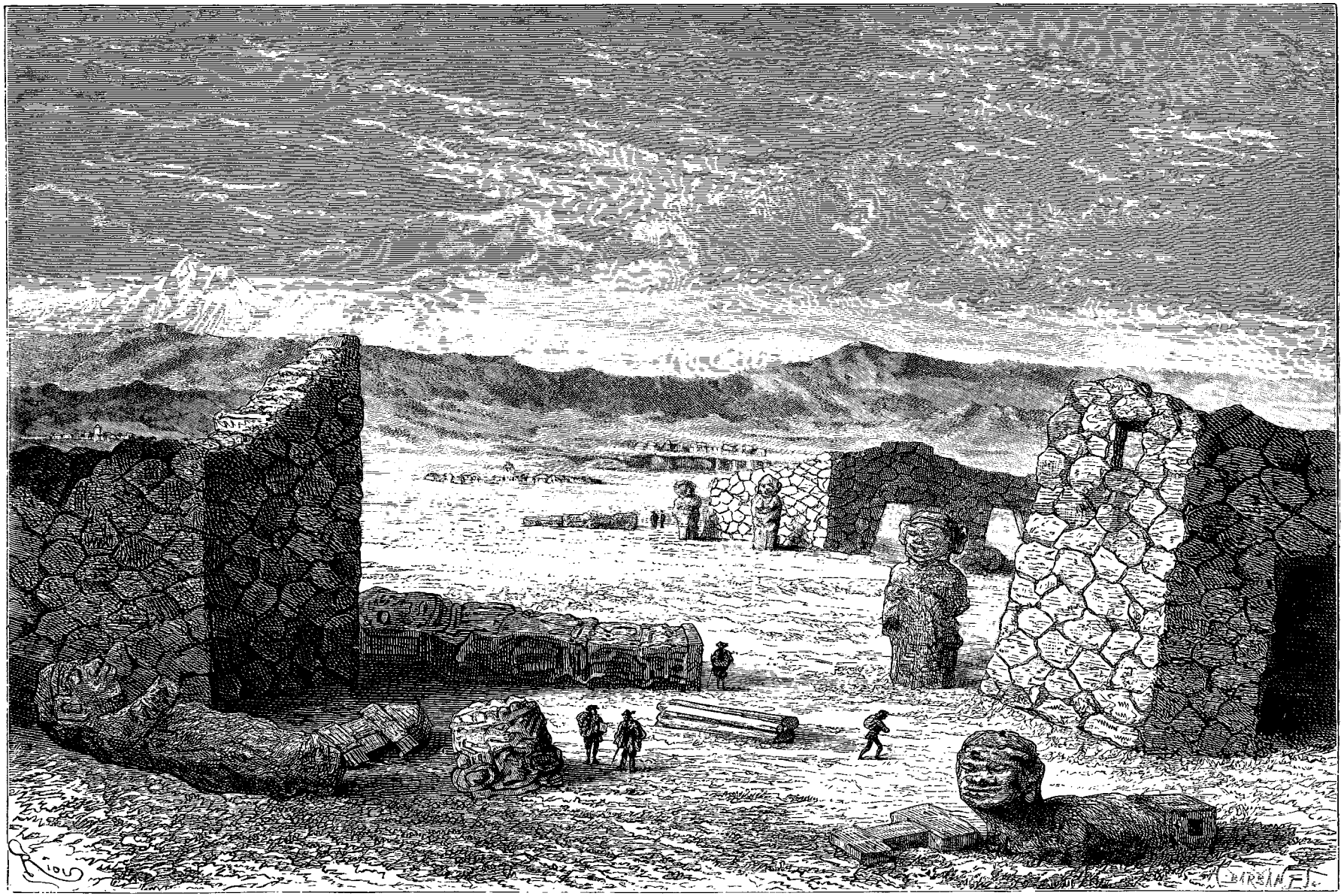
Pour consoler les habitants d'Azangaro de la perte ou de l'abandon de leurs mines, la nature leur a laissé des sources abondantes d'eaux ferrugineuses et sulfureuses où les malades des villages voisins pourraient venir refaire leur santé, si toute espèce d'eau, excepté l'eau-de-vie, n'était antipathique à ces indigènes.

Après deux heures de marche, nous traversâmes le rio de Huancané, issu du versant oriental de la chaîne du Crucero et l'un des affluents du Titicaca. Le pueblo de Huancané, où nous nous arrêtâmes un instant pour rajuster la sangle d'une de nos mules, ne m'offrit rien qui valût la peine d'être noté. Une coupe de neige tombée pendant la nuit couvrait le toit de paille des chaumières, et déjà fondue sur le sol y déterminait une boue glacée dont le seul aspect donnait le frisson. Nous piquâmes des deux pour fuir au plus tôt ce triste village, autrefois capitale de la province de Huançané.

Vilque-Chico était morne et silencieux quand nous le traversâmes. La foire aux chevaux et aux mules qui s'y tient chaque année à la Pentecôte et dure quinze jours, était finie depuis un mois; mais l'emplacement qu'elle avait occupé était reconnaissable aux trous des piquets auxquels on avait attaché ces animaux.

Au sortir de Vilque-Chico, nous côtoyâmes trois pueblos, Setico, Moho, Conima, situés à une lieue l'un de l'autre. Ces pueblos, d'une laideur et d'une ressemblance extrêmes, étaient presque déserts comme Vilque-Chico; mais le dernier d'entre eux était situé dans le voisinage du Titicaca, circonstance qui nous procura l'avantage de revoir le grand lac que nous avions perdu de vue depuis la veille, et que nous pûmes admirer sous un nouvel aspect

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Ruines de monuments aux environs de Tiahuanacu (voy. p. 299).

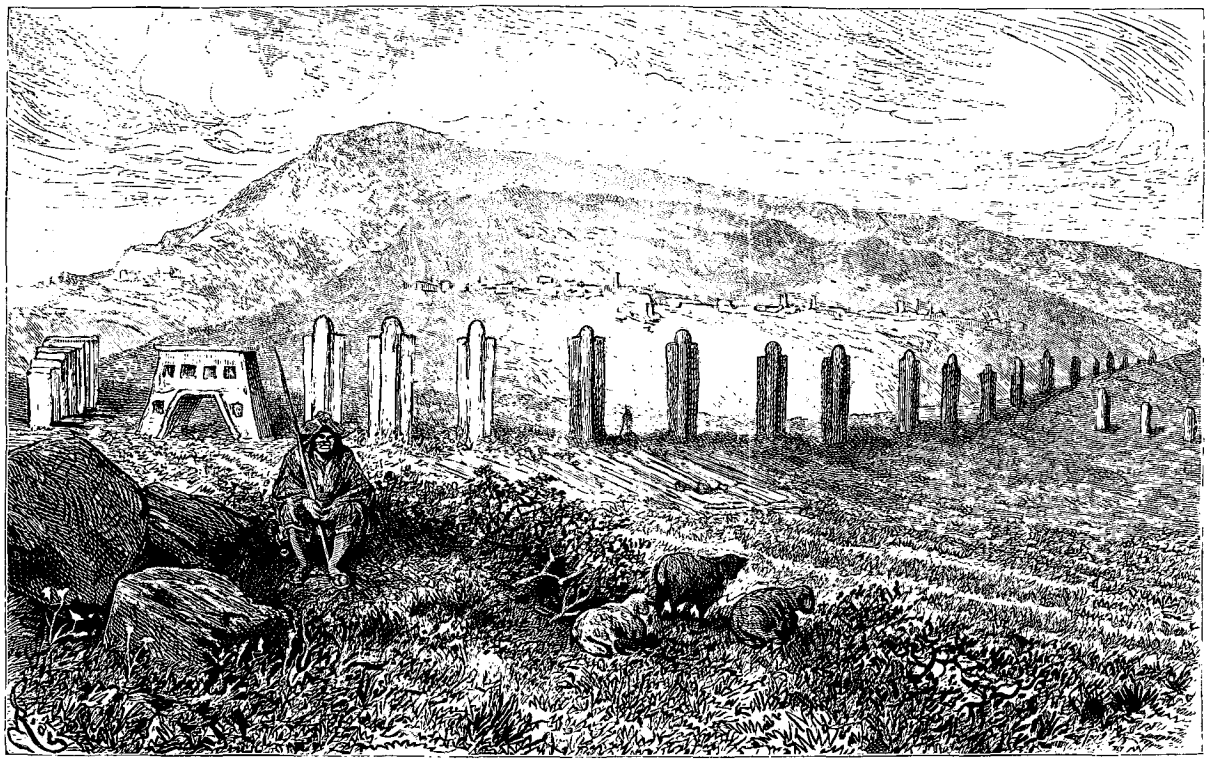
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Craignant de ne pouvoir prolonger l'étape de la journée jusqu'à Ancoïrama, nous résolûmes de nous arrêter à Escoma pour y passer la nuit. Nous ne trouvâmes pour loger qu'un misérable abri, dont le chaume, tombé par places, permettait de voir au travers si le ciel avait des étoiles ou des nuages. Notre souper fut à la hauteur de ce logement.

Nous quittâmes Escoma d'assez grand matin. Continuant de marcher à l'est plein, nous relevâmes successivement le village de Carabujo et celui d'Ancoïrama où nous arrivâmes sur les onze heures. Ancoïrama est un pueblo assez vaste et relativement cossu. Un rempart de mornes, qui l'abrite contre le froid des neiges, permet aux habitants de cultiver, dans les terrains environnants, un peu de blé, de l'avoine, de la luzerne et des pommes de terre.

Les difficultés du chemin ne nous permirent pas de traverser Inchupalla, un pueblo de maigre apparence assis sur la rive du lac. Nous ne pûmes que l'entrevoir de haut et de loin, spectacle qui n'eût eu pour nous qu'un attrait médiocre, si la vue du Titicaca, dont les eaux moutonnaient sous une brise de nord-est, ne nous eût dédommagés de ce contre-temps.

Achachache, où nous arrivâmes à la nuit tombante, écrasés de fatigue et demi-morts de faim, est un gros pueblo voisin d'une rivière innommée, à laquelle s'unit le rio Aquira avant de se jeter dans le Titicaca. Une ceinture de mamelons trachytiques, de forme conique,



Menhirs andéens près de Taraco (voy. p. 299).

qui abritent les alentours de ce pueblo contre les vents du nord-est et les vents du sud, les pires de tous, permettent aux habitants de cultiver le blé, la luzerne et la pomme de terre.

Nous bivaquâmes dans une manière de chicheria où j'obtins en arrivant qu'on me fricassât quelques cochons d'Inde, dont le logis était abondamment pourvu. Un feu de déjection de lama qu'on alluma au centre de la pièce, nous procura pendant la nuit une douce chaleur.

Le lendemain, en quittant Achachache, nous jouîmes d'un coup d'œil que la veille les approches du crépuscule nous avaient dérobé. Des hauteurs que nous gravissions au soleil levant, on découvrait dans l'ouest une grande partie des eaux supérieures du Titicaca, qu'un ciel, par hasard sans nuages, teignait d'un bleu de lapis-lazuli; sur cette étendue, d'une limpidité parfaite, se détachait en noir l'île de Chiquipa que nous avions relevée en passant devant Escoma et, plus près de nous, l'île d'el Campanario, autrefois boisée et où les Indiens faisaient du charbon qu'ils allaient vendre de village en village. A en croire la tradition, la plupart des îles du Titicaca furent longtemps boisées, et c'est aux industriels du pays qu'on doit attribuer leur dénudation.

Nous fîmes d'une traite les quatre lieues qui séparent Achachache de Huarmas, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Du seuil de ce pueblo situé sur un mamelon, nous pûmes embrasser une vaste étendue du lac, dont la rive au-dessous de nous était largement échancrée. Au centre de cette baie, l'île de Guarinas,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Promenade en bateau de jonc (voy. p. 300).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec ses sommets dentelés, figurait une forteresse destinée à défendre les populations de la côte.

Deux affluents du lac à traverser, dont l'un sans nom connu et l'autre appelé Coata, furent les seuls incidents qui signalèrent la journée. Le soir venu, nous nous arrêtâmes à Carapata, triste hameau entouré de formations minérales, qui figuraient un immense entonnoir.

La journée du lendemain fut rude à l'extrême. Au sortir de Carapata, nous entrevîmes en passant les sommets déchiquetés de la presqu'île de *Yahi*, avancée sur le Titicaca, puis, tournant bride à gauche, nous relevâmes, à travers une série de terrains rocailleux, Aycacha et sa rivière qui se rend au Titicaca. Ce point dépassé, nous eûmes à franchir successivement la rivière de Sicuani et le rio Colorado, tous deux tributaires du lac. Lacaya, où nous fîmes halte pour déjeuner, est un pueblo quelconque autour duquel se déroulent de vastes champs de blé et de pommes de terre. L'endroit me parut le mieux cultivé de tous les points de la région que j'eusse vus jusqu'alors.

Après deux heures de marche, nous entrâmes dans une plaine de trois à quatre lieues de circuit, inclinée du nord-ouest au sud-est et abritée contre les vents froids par un bourrelet de collines qui la ceignaient de toutes parts. Une rivière serpentait au travers et s'allait perdre dans le Titicaca. Ce cours d'eau franchi, nous atteignions la bourgade de Tiahuanacu qui a donné son nom à la rivière ou qui le tient d'elle. Nous ne décidons rien à cet égard.

Tiahuanacu, que certains recueils péruviens ont qualifié de ville et d'autres de bourgade, n'est qu'un grand pueblo dont les maisons, un peu jetées à l'aventure, composent un ensemble assez irrégulier. La plupart d'entre elles sont accotées de parcs à lamas en figure de carré long ou de carré parfait.

A l'extrémité du pueblo, se trouve une place à peu près carrée dont l'église occupe le côté oriental. Un badigeon bleu céleste, qui recouvrait le monument de la base au faîte, me surprit autant que sa disposition architecturale, véritablement remarquable pour le pays. Après l'avoir examiné sous tous les aspects, je songeai à chercher un gîte. L'idée d'aller le demander à l'alcade ou au gobernador du lieu me vint bien à l'esprit; mais en considérant l'église, je me dis que le pasteur d'un si beau temple devait être un homme charitable et civilisé, qui ne refuserait pas le vivre et le couvert à un voyageur en détresse. Un Indien que mon guide appela nous conduisit au presbytère. L'accueil que nous fit le curé fut tel que je pouvais le souhaiter. Le soir venu et le souper servi, mon hôte qui m'avait dit s'appeler don Cirillo Farfan y Maugrobejo, me présenta son fils spirituel, un enfant d'adoption dont la mère habitait un pueblo voisin, et me dit qu'il serait heureux que je l'admisse en tiers à notre table. J'acquiesçai sur-le-champ à cette demande, tout en la trouvant singulière.

Ce fils d'adoption, qui répondait au nom de Liberato, était un gars d'environ dix-huit ans, que ses longs cheveux noirs, son teint praliné, ses vêtements, et surtout sa chaussure, qui se composait d'un morceau de cuir contourné en sandale, rattachaient à la classe indienne.

Le jeune homme à qui le curé permettait de dire *mon oncle*, s'assit entre nous deux sans le moindre embarras, mangea comme quatre et me surprit par ses saillies. Son protecteur ou son oncle, comme on voudra, qui me parut le traiter en enfant gâté, m'assura qu'il avait des dispositions remarquables. Il lisait couramment dans le missel avunculaire, traçait à la plume des jambages et des rondeurs, et les figures que parfois il charbonnait sur les murs étonnaient les passants et le curé lui-même. Au dire de celui-ci, l'enfant, avec l'aide d'un professeur, eût fait en peu de temps des progrès rapides.

Curieux de juger de son savoir-faire, j'attendis que nous eussions soupé pour ouvrir devant lui l'album où j'avais dessiné quelques points de vue. Son admiration devant ces croquis, faits la plupart du temps du haut de ma monture, eussent tuméfié l'orgueil d'un homme plus jeune que moi. L'oncle, non moins émerveillé que le neveu, voulut que je donnasse une leçon à celui-ci séance tenante. J'obtempérai à ce désir en mettant aux mains du jeune homme un crayon taillé et en lui abandonnant une page blanche, sur laquelle il barbouilla des monstruosités, que le curé qualifia de figures. J'étais fixé désormais sur l'aptitude du jeune Liberato; toutefois, je me gardai bien de le rebuter; je l'engageai même à redoubler d'application, et l'assurai qu'avec le temps il ferait quelque chose. L'oncle et le neveu me crurent sur parole, et comme je questionnais le premier sur les antiquités qu'offrent les environs de Tiahuanaca, et que je ne connaissais encore que par les versions de Garcilaso, Cieça de Léon et autres chroniqueurs espagnols, il m'offrit de me faire accompagner par son neveu dans la visite que je me proposais de faire aux ruines célèbres. J'acceptai avec empressement. Après une nuit d'excellent sommeil, je quittai le presbytère en compagnie du futur Ghiotto, qui, pour cheminer plus à l'aise, s'était débarrassé de sa chaussure.

Notre première étape archéologique eut lieu devant les débris d'un portique couvert de sculptures en relief et en creux, que nous trouvâmes derrière une des maisons de la place. Son ornementation consistait en zigzags, grecques, billettes et entrelacs, qui servaient d'encadrement à des mascarons d'une exécution tout à fait primitive. Ce portique avait dû appartenir à un édifice dont il ne restait plus de traces. Ma curiosité satisfaite, nous prîmes à travers champs, et après une heure de marche égayée par le babil de Liberato, nous arrivâmes à un endroit d'où l'on embrassait à la fois les sommets neigeux de la Cordillère orientale, les collines de grès qui font une ceinture à Tiahuanacu, et les trois villages de Lacaya, de Taraco et de Lloco-lloco. Là nous nous trouvâmes en face d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amas de ruines qui me remirent en mémoire le passage de la *Cronica réal* de Garcilaso, où il en est question. Seule, la colline faite à main d'homme, dont parle cet historiador, avait disparu avec les personnages vêtus de longues robes (*vestidos talares*), jouant de toutes sortes d'instruments, et d'une vérité d'imitation telle, qu'on eût cru qu'ils allaient parler. Il est vrai que ces personnages n'étaient pas des statues vulgaires, mais bien des habitants de la localité, qu'en punition de leur manque de cœur, un magicien de passage dans la contrée avait pétrifiés.

Ces ruines visitées, mon guide me conduisit à l'extrémité de la plaine, où, derrière une ondulation des terrains, j'aperçus un amas d'édifices plus considérables que les premiers, et surtout bien mieux conservés. Ces édifices présentaient trois groupes distincts, dont quelques pans de murs encore debout étaient formés de blocs de grès superposés, que l'architecte ou le maçon avait dédaigné de ramener au carré parfait, comme les pierres du palais de Manco Capac à Cuzco, ou au rectangle comme celles du palais de Sinchi Roca. Ces polyèdres, dont quelques-uns avaient sept et huit angles saillants, s'emboîtaient dans les angles rentrants de leurs voisins avec une précision telle, qu'une carte à jouer n'eût pu être introduite entre leurs joints.

La hauteur des portes à vantaux inclinés de ces édifices permettait de juger que l'élévation totale des murs avait dû être de douze à quinze mètres. Des statues colossales étaient debout ou couchées au pied de ces murailles, les unes vêtues de ces longs vêtements dont parle Garcilaso, d'autres entièrement nues, mais sans apparence de sexe. L'ampleur des oreilles, chez certaines d'entre elles, rappelait l'usage en vigueur chez tous les individus de race incasique, d'en allonger artificiellement le lobe jusqu'à ce qu'il touchât l'épaule. On a pu voir, dans notre traversée de l'Amérique du Sud, que quelques tribus sauvages usent encore de ce singulier procédé, qui fut jadis un signe de noblesse.

Ces restes d'édifices, répartis sur plusieurs points d'une vaste plaine, avaient un air de grandeur morne dont je fus frappé tout d'abord. Comme aucun endroit des sierras du Pérou — le Cuzco excepté — n'offre en fait de constructions, de sculpture et de statuaire, des spécimens aussi nombreux et de dimensions pareilles à ceux que j'avais sous les yeux, on doit croire qu'une race civilisée, antérieure de plusieurs siècles à l'apparition des Incas, occupa longtemps ces lieux aujourd'hui déserts. La tradition fait en effet de cette partie du pays voisine du Titicaca, le siége de la civilisation des Collahuinos, qui, après avoir habité, sous le nom de Colhahues ou de Colhahuas, la Cordillère d'Anahuac, dans la Nouvelle-Espagne, abandonnèrent leurs foyers primitifs, et d'étape en étape vinrent se fixer dans la partie montagneuse du Bas-Pérou, à quatre mille mètres au-dessus de la mer. Là, après un laps de temps dont on ne saurait préciser la durée, la nation s'éteignit, laissant la race incasique lui succéder, et les Misraïtes ou fils du Soleil continuer la tradition qu'ils tenaient d'elle.

Quand, vers la fin du jour, nous rentrâmes au presbytère, je calculai qu'en marches et en contre-marches, j'avais dû faire près de cinq lieues. Liberato était enchanté de l'emploi de sa journée et n'eût demandé qu'à se remettre en route sur nouveaux frais. De mon côté, je trouvais que ce garçon, dont le concours m'avait été utile, aurait fait un mozo-sirviente très-convenable, et j'éprouvais le désir égoïste de l'utiliser à mon profit.

Comme j'avais l'intention de quitter Tiahuanacu le lendemain, dans la matinée, pour me rapprocher du Titicaca, je touchai négligemment quelques mots à Liberato des charmes que ne pouvait manquer de m'offrir un pareil voyage, puis j'appuyai à dessein sur le regret que j'éprouvais à lui dire adieu pour toujours. L'adolescent mordit avec une avidité de brochet à l'hameçon que je lui présentais. L'idée de trotter à ma suite l'enthousiasmait de telle sorte, qu'il voulut, sans perdre de temps, demander à son oncle l'autorisation de m'accompagner quelques jours encore. Je le laissai libre d'agir à cet égard, comme il l'entendrait. Le soir, au souper, don Cirillo Farfan y Maugrobejo me remercia de l'honneur que je faisais à son neveu en l'admettant à voyager en ma compagnie. Force recommandations furent faites à ce dernier à propos du respect et de la docilité qu'il ne devait cesser de me témoigner. Ce soir-là, nous nous séparâmes joyeux et satisfaits les uns des autres.

Le lendemain, après avoir remercié le curé de Tiahuanacu de sa franche hospitalité, nous quittâmes le presbytère, en compagnie de Liberato, qui nous suivait à pied portant dans un poncho roulé sur son dos son bagage de voyageur et son attirail de voyage.

Notre première halte fut à Huaqui, petit village situé à une courte distance des rives du Titicaca.

De Huaqui, nous nous dirigeâmes vers Taraco que nous atteignîmes après deux heures de marche. Taraco n'a d'autre célébrité que les ruines éparses dans sa campagne, lesquelles sont du même style et de la même époque que celles des environs de Tiahuanacu.

Nous terminâmes la journée à Yahi, petit pueblo situé à la base d'un promontoire du même nom, lequel dut s'unir autrefois au groupe d'îles semées à cet endroit du Titicaca et ne former avec elles qu'un bloc compacte.

A l'aide des relations que le neveu du curé de Tiahuanacu avait dans la contrée, il put nous procurer, en échange d'espèces, un coq boiteux dont nous soupâmes et une hutte un peu démantelée où nous dormîmes en commun. Deux balsas et une embarcation en jonc, qu'en arrivant j'avais vues amarrées au rivage, m'avaient donné l'idée de visiter par eau les îles qui font suite à l'isthme de Yahi. Je donnai l'ordre à l'arriero de remonter la côte jusqu'à l'endroit où il me plairait d'atterrir, et moyennant cinq piastres, je louai

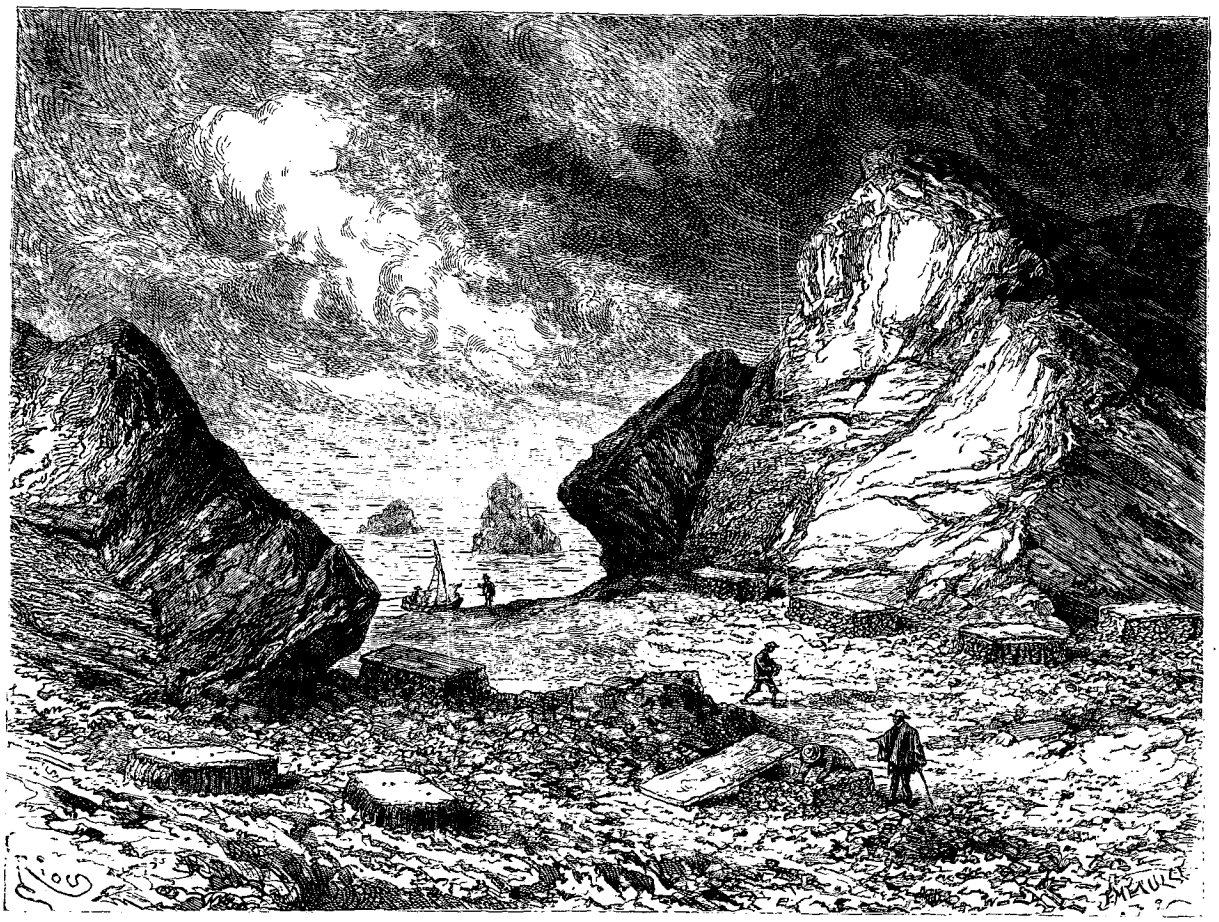
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'embarcation de jonc que deux rameurs se chargeaient de conduire où bon me semblerait.

Ce bateau en figure de pirogue pouvait avoir six mètres de longueur; il était formé de gros rouleaux de jonc cousus et superposés; deux pieux partant de tribord et bâbord, et se rejoignant par le haut, remplaçaient le mât. Une natte enverguée et placée en travers tenait lieu de voile; un étai soutenait cette installation, et des drisses et des écoutes servaient à la manœuvre. Quand les deux rameurs, munis d'une longue perche, qui devait servir à l'un de gouvernail, à l'autre d'aviron, se furent assis aux deux bouts de l'embarcation, je n'eus plus qu'à m'accroupir au centre avec Liberato et à faire pousser au large.

Notre première visite fut pour l'île d'Amasa, morcelée en deux parties, que des chaussées rattachent à l'isthme de Yahi. Sa longueur est d'environ huit kilomètres, sur une largeur de quatre à cinq.

Toute l'île n'est qu'un entassement de marbres noirs et bleus de l'époque carbonifère; elle est accidentée de caps nombreux et de petites baies hantées par des canards d'un noir de jais, des sarcelles blanches et brunes, des goëlands cendrés, des foulques et des grèbes que notre approche n'effrayait nullement.



Tombeaux indiens dans l'île de Surica (voy. p. 302).

L'île de Tirasa, que nous côtoyâmes au sortir d'Amasa, n'est que la répétition en petit de cette dernière. Ce sont les mêmes marbres noirs et bleus, fracturés, entassés les uns sur les autres, les mêmes oiseaux aquatiques naviguant par groupes serrés dans l'enceinte des baies.

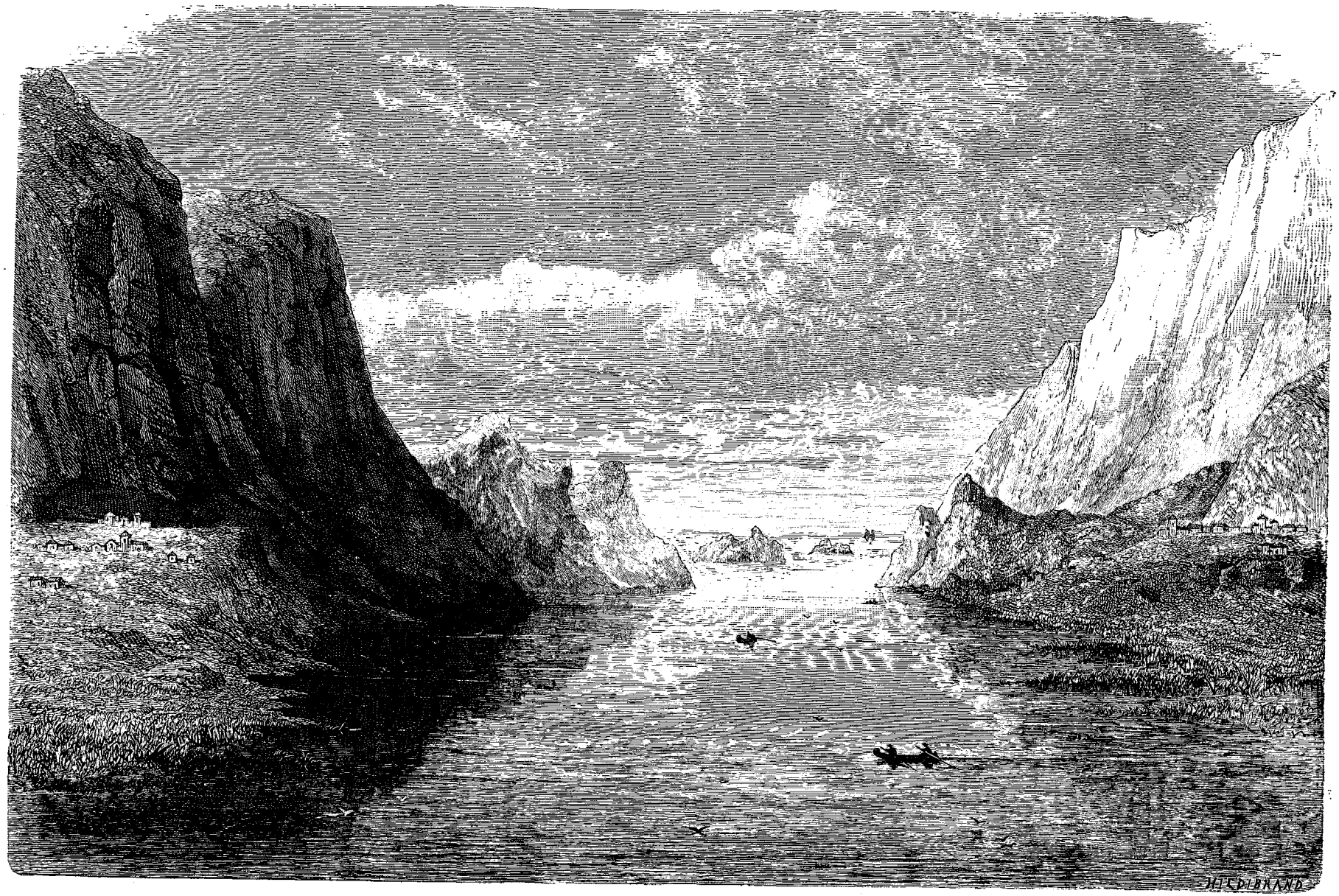
Nous relevâmes successivement les îles de Quebaya et de Pariti, formées comme leurs voisines de beaux marbres bleuâtres et noirs tout empâtés de coquilles fossiles.

Depuis le *Spirifer condor*, que j'avais observé dans les formations de l'île d'Amasa, jusqu'au *Turbinolia striata*, que je rencontrai dans les terrains de l'île de Pariti, la faune fossile des lieux ralliait déjà vingt-sept espèces.

De l'extrémité ouest de l'île de Quebaya, avancée sur le lac comme une chaussée, nous entrâmes dans un véritable réseau d'îles et d'îlots figurant des cônes tronqués de hauteurs diverses. C'étaient au nord le groupe des îles de Taquiri, à l'ouest l'île de Pariti, assez rapprochée de celle de Quebaya, puis plus loin, dans l'ouest-sud-ouest, l'île de Surica et ses nombreux îlots, au delà desquels, dans les brumes de l'horizon, apparaissait l'île Chica, la dernière de toutes.

Nous nous décidâmes à passer la nuit à Patatani,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



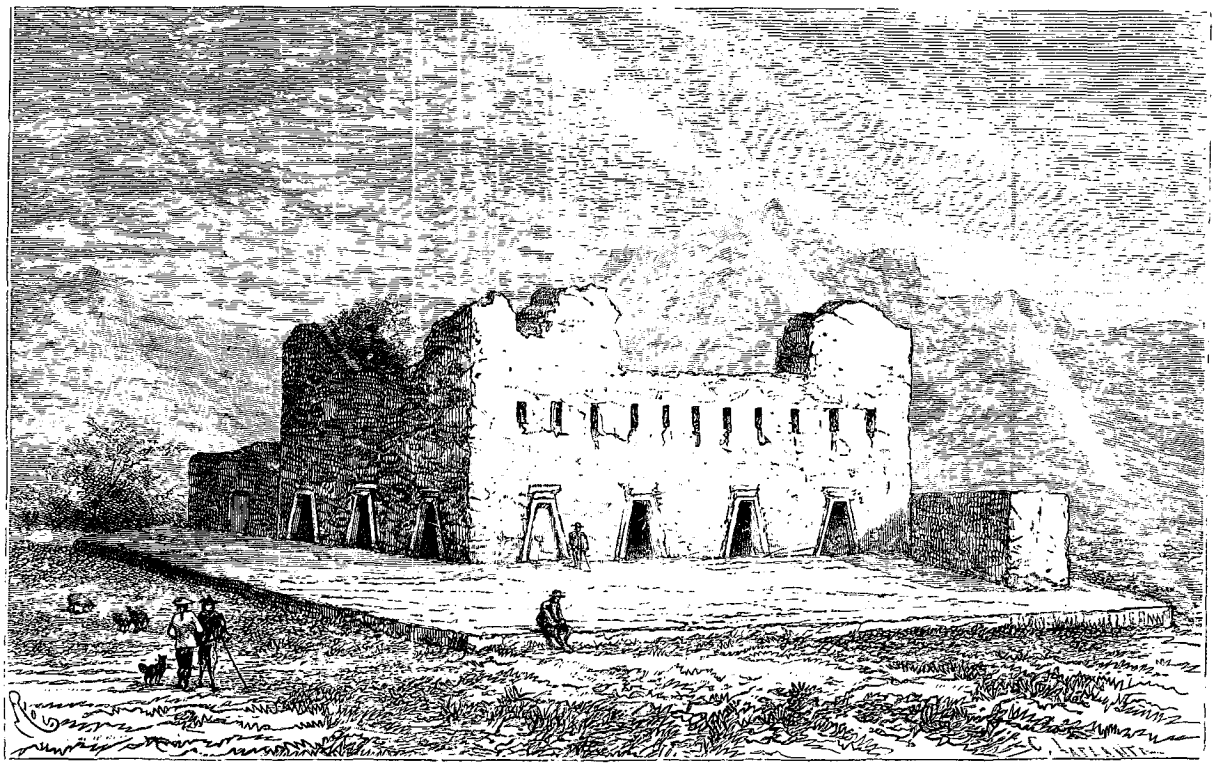
Détroit de Tiquina (voy. p. 303).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un hameau de cinq feux, situé sur la partie orientale de l'île d'Amasa.

Le lendemain, nous reprîmes la mer. L'expression est d'autant plus juste, qu'à cet endroit les eaux du Titicaca sont imprégnées de sel, et qu'une forte brise du sud s'étant levée sur les dix heures, de grosses lames commencèrent à soulever notre bateau, heureusement insubmersible. Le balancement insolite auquel nous fûmes alors soumis, réagit sur Liberato, dont la gaieté s'éteignit tout à coup, tandis que son teint praliné tournait à l'ocre jaune. L'adolescent était en train de compter ses chemises, comme on dit en style nautique, quand nous abordâmes à l'île de Surica. A ce moment, il semblait près de trépasser, et les rameurs durent l'aider à sortir du bateau; mais cette prostration de tout son être ne fut que passagère, et comme Anthée, de mythologique mémoire, il recouvra subitement ses forces en touchant la terre.

L'île de Surica est un entassement de roches disposées en amphithéâtre, où les nations riveraines déposaient autrefois leurs morts dans des tombeaux de forme circulaire ou rectangulaire, qu'on y voit encore de nos jours. Ces tombeaux, sans orientation précise et façonnés avec des éclats de pierre superposés ou posés de champ, sont couverts d'une dalle plate et légèrement inclinée. Le mort, quelquefois nu ou voilé seulement de quelques haillons, y est accroupi, les poings fermés emboîtés dans les yeux, et les coudes



Temple du Soleil dans l'île de Titicaca.

appuyés sur les genoux. La tête déformée artificiellement offre le spécimen le plus complet de la race dolicocéphale. Un œuf, dont une des extrémités formerait le facies, peut seul en donner une idée exacte. Comme ce mode de déformation de la boîte crânienne, sur lequel il nous est arrivé d'insister ailleurs, ne fut jamais usité chez la race incasique, on doit l'attribuer aux nations qui précédèrent celle-ci dans l'occupation des plateaux andéens.

Pendant que nous furetions dans l'intérieur de ces tombeaux, que Liberato dévalisait pour mon compte des poteries placées à côté du défunt, le vent qui menaçait de souffler à tempête s'était assoupi par degrés, et l'eau du lac s'était un peu calmée. Nous profitâmes de l'embellie pour quitter Surica et nous diriger vers les îles Taquiri, placées comme un écran devant l'entrée du détroit de Tiquina. Ces îles, au nombre de trois, que nous rangeâmes à l'honneur, ne nous offrirent aucune particularité qui nous parût valoir la peine d'être notée. C'étaient la même superposition de rochers et les mêmes oiseaux que nous avions observés dans les îles voisines.

Le trajet des îles Taquiri à l'entrée du détroit nous prit une bonne heure, mal secondés que nous étions par la brise du sud, qui ne soufflait que par intermittences. L'entrée du détroit a trois kilomètres à peine, mais va s'élargissant de plus en plus après une lieue de navigation dans l'intérieur. Des croupes, ou mieux des collines de grès porphyrique, d'une centaine de mètres d'élévation, juxtaposées et coupées à pic du

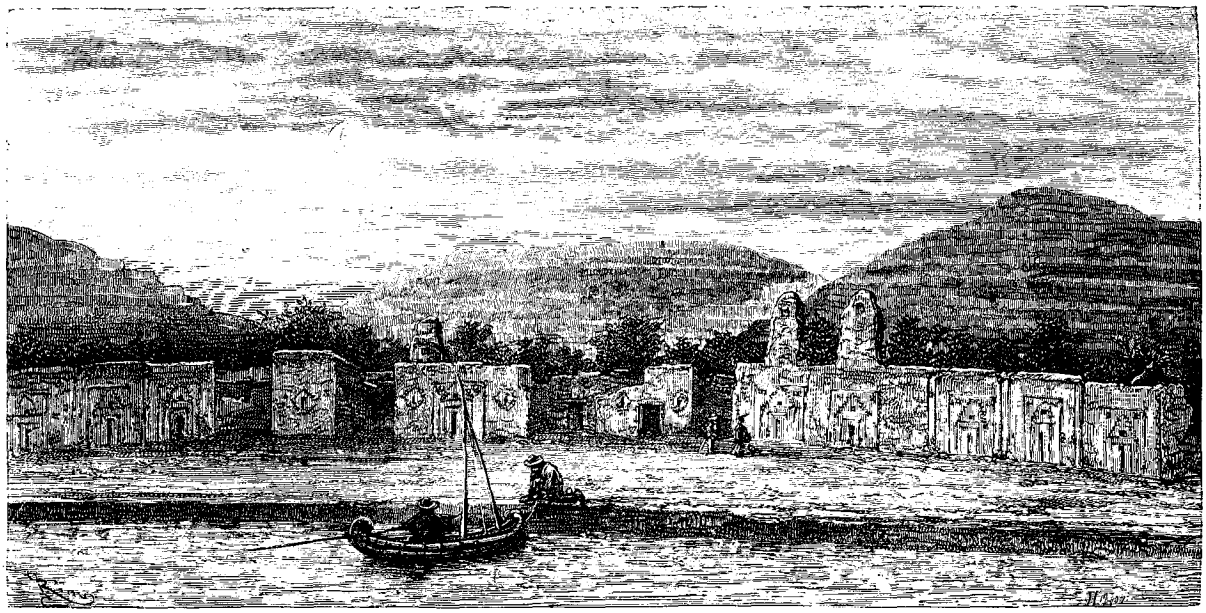
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

côté du lac, forment les bords latéraux du détroit qui, dans sa partie orientale, du côté d'Ancomayo et de Santiago de Huayta, présente un massif terminé par un éperon, et dans sa partie orientale se compose d'un groupe d'îles et d'îlots qui communiquent au moyen de chaussées. Deux villages, ou plutôt deux groupes de maisonnettes placés de chaque côté du détroit, sur lequel ils semblent veiller comme des préposés d'octroi, portent les noms des deux apôtres San Pedro et San Pablo. On parvient à la plate-forme sur laquelle ils sont situés, par un sentier naturel tracé dans la pierre.

La traversée du Tiquina nous prit quatre heures, pendant lesquelles sa largeur augmenta graduellement, et de trois kilomètres qu'elle avait dans le sud, nous offrit dans le nord une étendue de douze à quinze kilomètres. Nous rangeâmes de près le côté ouest du détroit, formé d'une suite d'îles qui devaient se rattacher au massif avant que le soulèvement des strates inférieures eût amené leur dislocation. De ces îles échelonnées sur une ligne droite, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, deux seulement ont un nom par lequel on les désigne dans le pays. L'une d'elles, située à l'extrémité de la ligne, est appelée île du Soleil ou de Titicaca ; l'autre, placée à l'est de celle-ci, et distante d'un kilomètre, est nommée île de la Lune ou de Coata. Comme cette dernière se trouvait sur notre route, nous convînmes d'y faire halte.

L'île peut avoir une lieue de tour. Une couche assez épaisse d'humus recouvre le sol accidenté de collines à croupes rondes entourées jusqu'à leur sommet de murs hauts de trois pieds, formés d'éclats de pierre enduits de boue et destinés à prévenir l'éboulement des terres.

Dans la partie du levant se voient encore les débris d'un édifice qui, d'après l'historiador Garcilaso de la



Ruines d'un temple de la Lune dans l'île de Coata.

Vega, était un temple que les Incas avaient dédié à Quilla, la lune, qu'ils appelaient la pâle sœur d'Inti-Churi, le dieu soleil. Comme à partir de l'arrivée de Manco Capac à Cuzco (1042-43), les Incas n'eurent que peu ou point de relations avec la région du Collao et ses habitants, si ce n'est pour asservir ces derniers et leur imposer d'assez lourds tributs, on est en droit de croire que le monument élevé à la lune dans l'île de Coata est l'œuvre d'une race antérieure aux Incas ou que ceux-ci habitèrent la région des plateaux — ce que n'affirment ni la tradition ni l'histoire — avant d'émigrer à Cuzco et d'y fonder l'empire du Soleil.

L'édifice en question se compose de plusieurs petits corps de logis reliés entre eux et disposés sur une ligne droite. Deux ailes en retour sur la masse s'avancent jusqu'au lac, au bord duquel est situé le monument. Ses portes, au nombre de douze, sont carrées; celles du corps principal, à l'exception de deux, sont très-étroites et ornées d'encadrements singuliers où l'emploi de la ligne droite domine exclusivement. Trois pyramides inégales, rappelant en petit les téocallis mexicains et pourvues chacune d'une meurtrière, dépassent la ligne de l'édifice, bâti en pierres brutes et en pierres sèches et paraissent avoir servi d'observatoires aux Amautas ou astronomes de ce temps.

L'île de Titicaca, que nous visitâmes après celle de Coata, n'a qu'un monument orienté au midi, en regard du détroit de Tiquina. Cet édifice, dont les murs ont deux fois la hauteur de ceux du temple de la Lune, présente une masse d'environ vingt mètres carrés, placée sur un soubassement. Sa façade est percée de onze fenêtres carrées qui, de loin, font l'effet de trous et de quatre portes à vantaux inclinés surmontées de moulures d'un style véritablement égyptien. Deux de

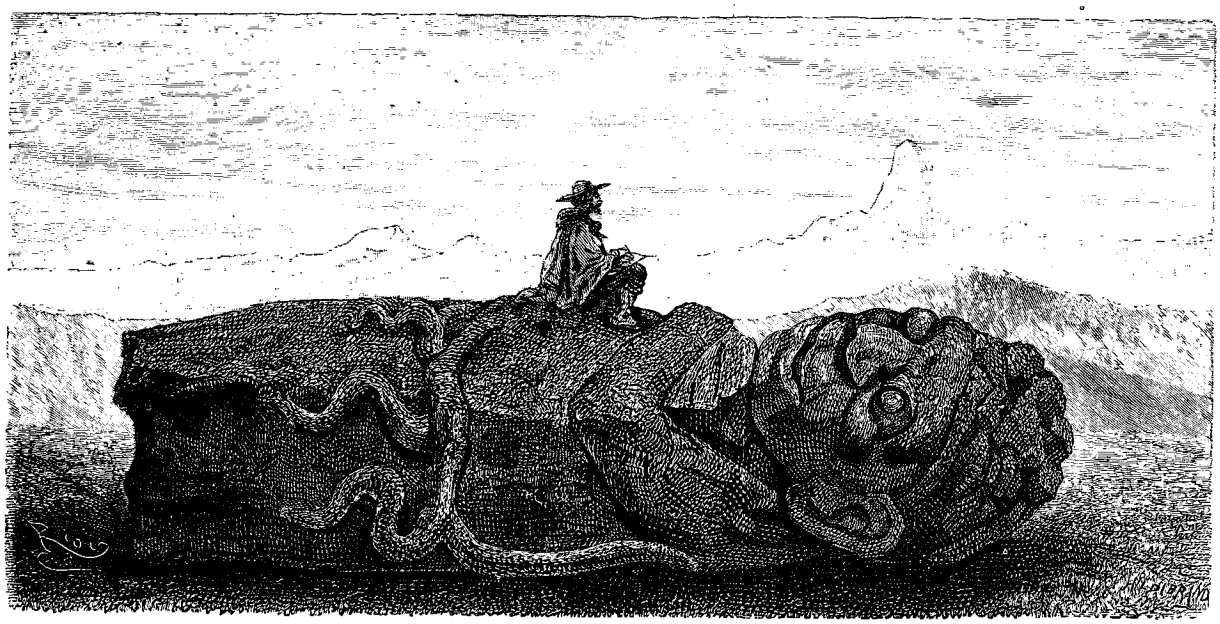
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces portes sont réelles; les deux autres sont simulées, ainsi que les trois portes des côtés latéraux. Des pans de murs encore debout, qui se voient à la droite de l'édifice, témoignent qu'à l'exemple de tous les temples dédiés au soleil, celui-ci avait un assez grand nombre d'annexes où les desservants du culte d'Inti-Churi, dont le chiffre à Cuzco s'élevait à trois mille, étaient logés, nourris et convenablement entretenus pour la plus grande gloire de ce dieu.

Ces îles visitées, je n'avais plus qu'à rallier la côte et à me mettre à la recherche de mon arriero que je supposais devoir s'inquiéter de mon absence prolongée. J'engageai donc nos bateliers à profiter des dernières heures de jour pour rallier la côte orientale, et, sur les six heures, nous touchions barres à Santiago de Huayta. Là, j'appris que notre homme était passé dans la matinée. Ne trouvant personne qui pût le renseigner sur notre compte, il avait poussé jusqu'à Achachache, où il devait nous attendre. L'heure était trop avancée pour songer à l'aller rejoindre. Nous nous établîmes dans une manière de bodegon où nous soupâmes et passâmes la nuit.

Le lendemain, avant de prendre le large pour gagner Achachache, je fis le tour du pueblo de Santiago de Huayta que, la veille, je n'avais fait qu'entrevoir dans la demi-teinte du crépuscule et qu'à la lumière du jour je trouvai assez laid. Ses environs offraient quelques champs verdoyants, et des pierres sculptées provenant d'anciens édifices se voyaïent çà et là.

L'échantillon le plus intact et le mieux conservé de ce bric-à-brac archéologique était une statue en grès silurien, étendue sur le sol, que je trouvai à la porte



Vue prise sur le ventre du Géant.

du cimetière. Sa masse, évidemment tronquée, mesurait six mètres quarante de longueur sur un mètre quatre-vingts de hauteur et deux mètres de largeur de l'une à l'autre épaule. Elle représentait un homme aux cheveux crépus, aux oreilles démesurées, aux pommettes et aux yeux saillants, au nez en bec d'aigle, aux lèvres lippues. Nulle trace de vêtements ne se voyait sur son corps, orné d'une moulure circulaire à l'endroit du pubis, et présentant, le long des flancs, trois couleuvres à demi déroulées. Cette icone, dont les bras aux mains mutilées étaient ramenés sur le sein dans l'attitude de l'humilité ou de la prière, me parut avoir été terminée en gaîne.

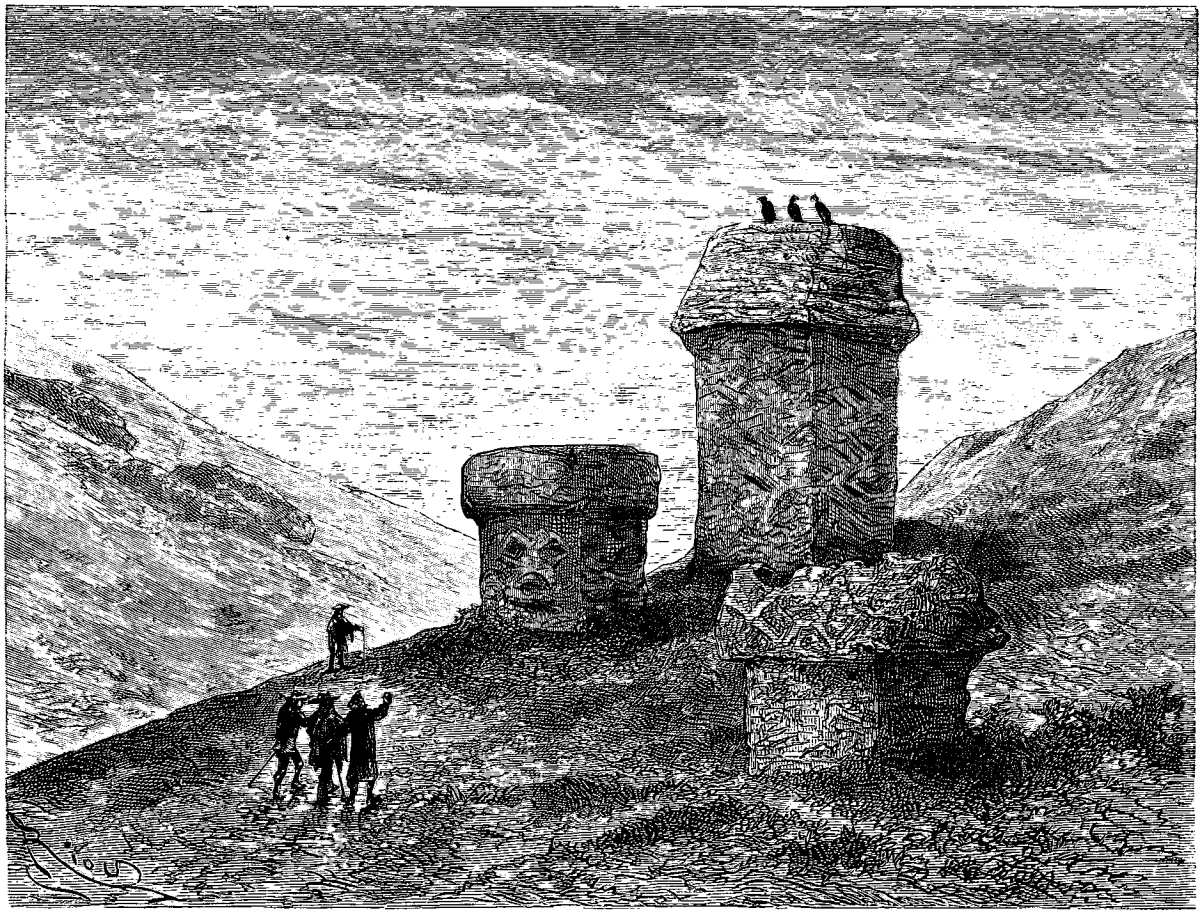
De l'endroit où gisait l'énorme statue, on embrassait un horizon de plaines terminé par les dentelures neigeuses de la Cordillère orientale qui se profilaient admirablement sur le ton gris-perle du ciel. Pour jouir à mon aise de ce tableau et prendre en même temps le profil de cette partie de la chaîne, je mis le pied sur l'oreille de la statue, et de là, m'élevant jusqu'à son visage, j'allai m'asseoir à l'endroit de son ventre d'où l'on jouissait en entier de la vue du panorama. Là, je m'escrimai du crayon, et mon travail fini, je sautai en bas du géant et j'allai rejoindre nos hommes.

Un moment après, nous nous embarquions dans notre batelet de jonc, et rasant la côte, nous faisions en peu de temps le trajet qui sépare Santiago de Huayta du pueblo d'Achachache.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Las Cetas (voy. p. 310).

VOYAGE DANS LA RÉGION DU TITICACA

ET

DANS LES VALLÉES DE L'EST DU BAS-PÉROU,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

TEXTE INÉDIT. — DESSINS DE RIOU, D'APRÈS M. MARCOY.

En débarquant nous aperçûmes un groupe de femmes et d'enfants arrêté devant une maison du village. Les sons d'une guitare qui partaient de ce groupe nous apprirent qu'il s'agissait d'un concert en plein vent. Curieux de voir le musico qui, pareil à Orphée, apprivoisait des natures farouches, nous hâtâmes le pas. A notre approche les femmes et les enfants se débandèrent, et nous restâmes face à face avec notre arriero. Nous eûmes alors l'explication de cette symphonie. L'homme, ennuyé de nous attendre, avait imaginé, pour se distraire, d'emprunter à quelque amateur un charango pourvu de trois cordes en boyau de chat — il s'en trouve partout — et s'était mis à jouer sur cet instrument un yaravi quelconque. Sa mélodie avait eu pour effet d'enchanter les échos et de réunir autour de lui les femmes et les enfants que notre arrivée avait mis en fuite.

Installé depuis la veille à Achachache, il avait eu le temps d'en visiter toutes les maisons, et lorsque je lui rappelai comme un endroit où nous pourrions trouver

1. Suite. — Voy. p. 257, 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de quoi manger, la chicheria où précédemment on nous avait servi des cochons d'Inde assez bien apprêtés, il m'objecta qu'on ne retournait pas deux fois dans une pareille gargote et s'offrit à me conduire chez l'alcade, seule demeure à son avis où un homme de ma sorte pût être traité convenablement. J'acceptai son offre et Liberato nous suivit chez le fonctionnaire, que nous trouvâmes occupé à dépouiller de leur fourrure des chinchillas que les Indiens lui avaient apportés.

En nous voyant entrer, il ouvrit de grands yeux, laissa là sa besogne, et essuyant ses mains sanglantes à sa culotte, nous demanda ce qu'il y avait pour notre service. Quelques mots nous suffirent pour le mettre au courant de la situation. Un nuage passa sur sa physionomie en entendant parler de déjeuner; mais comme j'eus soin d'ajouter que ce ne serait pas pour l'amour de Dieu et que je comptais payer ma dépense, le nuage arrêté entre ses sourcils se dissipa presque aussitôt et fut remplacé par un sourire aussi gracieux que put le permettre sa figure naturellement refrognée.

A peu près certain qu'il n'en serait pas pour ses frais, le brave homme devint loquace et même communicatif; il nous apprit entre autres choses qu'il était veuf depuis cinq ans, particularité qui l'eût fort chagriné, si le lendemain même de la mort de sa femme, il n'eût eu le bonheur de mettre la main sur une ménagère qui la remplaçait dignement et ne buvait pas autant qu'elle. Cette dernière était une fileuse de premier ordre et soignait admirablement les porcs et la volaille; son talent comme cuisinière ne laissait rien à désirer. De simples garbanzos — pois chiches — qu'elle ragoûtait, acquéraient sous sa main des qualités telles, qu'on eût cru que les anges du ciel lui apportaient l'orocoto, la menthe et le safran qu'elle mettait dans son ragoût. Curieux de juger du savoir-faire de ce cordon bleu d'Achachache, je dis au patron de la mettre à l'œuvre et de lui recommander de ne pas s'endormir devant ses fourneaux. Il sortit aussitôt, nous laissant seul avec ses chinchillas. Liberato profita de notre tête-à-tête pour entamer une dissertation sur les habitudes de ces rongeurs auxquels il faisait quelquefois la chasse et dont il vendait la fourrure à des commerçants nomades de la Sierra. Cette vente lui rapportait de petites sommes qu'il remettait fidèlement à son protecteur le curé de Tiahuanacu. Une moitié était employée par ce dernier à l'achat des chemises et des culottes du jeune homme, l'autre moitié était affectée aux besoins du culte.

Pendant que Liberato me donnait ces détails, un remue-ménage à la cantonade et les cris aigus d'une poule qu'on saisissait pour lui tordre le cou, m'apprirent que l'alcade et sa ménagère s'occupaient de mon déjeuner. En attendant qu'on le servît, j'envoyai Liberato s'informer de ce qu'étaient devenus l'arriero et les bateliers. Une demi-heure environ s'était écoulée, quand mon hôte vint m'avertir que tout était prêt et que je n'avais plus qu'à me mettre à table. Je le suivis dans la pièce voisine, où certain détail que je surpris en entrant me retint cloué sur le seuil. La servante du fonctionnaire, une Indienne courte et mafflue, essuyait avec le bas de son jupon — et quel jupon! — une assiette qu'elle venait de laver et qui, à en juger par l'absence de tout couvert, paraissait m'être destinée. Le genre de serviette, qu'à défaut de linge de table employait cette maritorne, eût soulevé plus d'un cœur délicat; mais le mien était fait à des excentricités de ce genre. Sans m'émouvoir autrement de la chose, je m'assis, et frottant avec mon mouchoir l'assiette dont l'émail était un peu terni, j'y versai quelques cuillerées d'un *locro* de volaille et de pommes de terre, que je goûtai d'abord en amateur afin de juger de sa qualité. Malheureusement, le piment y dominait de telle sorte qu'il me fut impossible de décider s'il était ou non préparé selon les règles de la syntaxe culinaire.

Tout en mangeant j'interrogeais l'alcade sur les particularités intéressantes que pouvait offrir Achachache, la halte d'une nuit que j'y avais faite précédemment ne m'ayant permis d'y rien découvrir par moi-même. Mais le pueblo n'avait d'intéressant que ses carrés de blé et de pommes de terre, toutes choses utiles que, vu la rigueur du climat, on pouvait considérer comme des curiosités dignes d'être notées.

Pour voir les œuvres des païens qui paraissaient m'intéresser, me dit le fonctionnaire, je n'avais qu'à remonter vers la Cordillère jusqu'à San José d'en haut et d'en bas, où je trouverais, non des édifices, mais des champignons de pierre taillés de la main des gentils et portant des inscriptions dans leur langue. Cette langue était si ancienne que nul ne parvenait à la déchiffrer, mais le sonneur de cloches de San José pourrait me la traduire. Aux questions que je fis à mon hôte sur cet archéologue dont la qualité de savant me paraissait jurer avec son emploi de sonneur de cloches, il me répondit que l'individu en question était étranger au pays, bien qu'il parlât l'idiome péruvien. La couleur de son teint indiquait qu'il était Cholo par ses père et mère. Depuis cinq ans que le curé de San José l'avait à son service, il ne s'était lié avec aucun de ses voisins, qu'il semblait considérer comme des gens au-dessous de lui Quant à sa science, on ne pouvait la mettre en doute; il lisait dans des livres et préparait avec les plantes des cataplasmes et des onguents qui guérissaient en peu de jours les maux les plus invétérés. C'était, du reste, un homme assez bizarre, plus sournois que causeur, et qui ne sortait de chez lui que pour sonner ses cloches ou pour appliquer ses recettes aux malades des environs.

J'avoue que le portrait de ce savant confiné dans la solitude, s'occupant à la fois d'archéologie et de médecine et passant le reste du temps à sonner des cloches, piqua vivement ma curiosité. Cet homme qui vivait en dehors du monde, semblait dédaigner les honneurs et faire fi de la fortune, était un phénomène que j'eusse voulu observer de près. Mais d'Achachache

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à San José, la distance était grande. C'étaient deux jours de marche au milieu d'un pays désert, et l'arriero, dont j'avais loué les services pour une promenade autour du Titicaca, pouvait, par égard pour ses mules, se refuser à faire ce voyage, qui n'était pas compris dans notre traité primitif.

Tout en ruminant ces idées, je priai la cuisinière de l'alcade de mettre à la disposition de mes gens le ragoût de volaille auquel je n'avais fait qu'un léger emprunt, etd'y ajouter comme appoint des fèches sèches et des pommes de terre. Ces soins pris, j'attendis que mon personnel se fût restauré pour traiter avec l'arriero du voyage de San José, dont l'idée s'incrustait de plus en plus dans ma cervelle. L'estomac repu a sur les déterminations de l'esprit une grande influence et l'amène presque toujours à dire oui, alors qu'il pensait dire non. C'est sur cette action directe et heureuse du viscère sur le cerveau que la science constate, sans pouvoir l'expliquer, que j'avais compté pour proposer à l'arriero une excursion qui s'écartait de notre itinéraire.

L'homme quitta la table, l'œil brillant, le teint empourpré et, comme je l'avais prévu, accueillit ma proposition sans trop de grimaces ; il m'objecta seulement que dans le trajet que nous allions faire de compagnie, le pasto ou fourrage étant rare, nos pauvres montures auraient à souffrir de la faim: qu'en conséquence, il se croyait forcé d'élever le prix de location de ses bêtes. Je trouvai l'objection sensée et sans la discuter nous nous mîmes d'accord.

Restait à remercier Liberato de son aimable compagnie, à reconnaître par un cadeau les petits services qu'il avait pu me rendre, et à l'engager à retourner à Tiahuanacu, où son protecteur, don Cirillo Farfan y Maugrobejo, pouvait s'inquiéter de son absence prolongée. A présent que mon exploration du Titicaca était terminée, je jugeais inutile de l'éloigner de plus en plus de ses pénates pour le mêler aux hasards de ma vie errante.

Bien que l'adolescent, que je pris en particulier pour lui donner son *exeat*, eût copieusement déjeuné avec l'arriero, l'action de l'estomac sur le cerveau fut chez lui diamétralement opposée à ce que j'étais en droit d'espérer. Au lieu d'opiner dans mon sens, comme l'avait fait le loueur de mules, il combattit ma décision de toutes ses forces et parut disposé à ne céder sur aucun point. Entre autres choses, il allégua que m'accompagnant depuis quelques jours, rien ne s'opposait à ce qu'il restât avec moi quelques jours encore; que les dix-huit lieues qui séparent Achachache de San José n'étaient qu'une bagatelle pour un bon marcheur comme lui ; qu'il se faisait fort de me suivre à travers les neiges et même de gravir jusqu'au sommet du Sorata. Mon voyage fini, il reprendrait le chemin de la cure, ne demandant pour toute récompense de ses services qu'une chose pour moi sans importance, pour lui d'un prix inestimable et sur laquelle il ne s'expliquerait que lorsque le moment serait venu de nous séparer. — Qu'eût fait un lecteur à ma place? — Il eût opposé aux prétextes spécieux allégués par Liberato, pour vagabonder quelques jours de plus à ma suite, des arguments sensés, des raisons concluantes ; puis, après en avoir reconnu l'inutilité, il eût probablement cédé, de guerre lasse. C'est là précisément ce que je fis.

Notre départ fut bientôt décidé. Moyennant une augmentation de salaire, les bateliers consentirent à me conduire par eau jusqu'à Ancoïrama, afin de m'éviter le trajet par terre que ferait seul notre arriero. Ce mode de locomotion, outre qu'il abrégeait de beaucoup la distance, m'épargnait l'ennui de repasser par les mêmes sentiers et de revoir les mêmes choses.

Nos adieux faits à l'alcade et la note de ma dépense acquittée, nous nous embarquâmes et mîmes le cap sur Ancoïrama, pendant que l'arriero, à cheval sur sa bête et remorquant la mienne, suivait la longue courbe que décrit le chemin au sortir d'Achachache. Trois heures nous suffirent pour atteindre Ancoïrama, où notre conducteur de bêtes n'arriva que longtemps après nous.

Une fois débarqué, je réglai le compte des bateliers, qui de leur vie n'avaient fait un aussi long voyage et parurent charmés de s'en retourner à Yahî.

Nous donnâmes à l'arriero toute la nuit pour laisser reposer ses bêtes. Le jour venu, nous tournâmes le dos à Ancoïrama et nous nous lançâmes à travers le désert ou despoblado qui s'étend entre les points habités du Titicaca et la Cordillère neigeuse.

Aucun sentier n'était tracé sur les plateaux que nous trouvâmes au sortir du village ; mais notre conducteur ne paraissait pas plus s'en inquiéter que Liberato, qui marchait à ma droite, une main appuyée sur la croupe de ma monture. Après avoir embrassé l'horizon d'un regard circulaire, l'arriero avait pris au nord-ouest et se maintenait sans broncher dans cette direction, pareil au limier qui suit une piste. Nous allâmes d'un bon pas pendant toute la matinée ; puis le besoin d'une réfection s'étant fait sentir, je tirai des sacoches quelques provisions que je distribuai avec parcimonie, ne sachant pas s'il nous serait possible de les renouveler dans le trajet. Ce déjeuner sur le pouce que nous fîmes tout en marchant, nous donnait, au dire de l'arriero, la possibilité d'atteindre avant la nuit la seule pascana que l'on trouvât dans ce désert, où, comme une borne kilométrique, elle marquait la moitié du chemin d'Ancoïrama à San José.

Dans l'après-midi nous vîmes de loin déboucher d'une quebrada trois formes humaines qui marchaient à la file et paraissaient se diriger de notre côté. A la distance où nous en étions, on ne pouvait trop reconnaître si ces formes en mouvement étaient des hommes ou des femmes. L'arriero que je consultai ne put rien m'en dire, et Liberato, dont la vue était plus perçante que celle du buitre, n'osa se prononcer à cet égard. Quelques minutes s'écoulèrent, et comme nous continuions d'avancer, nous ne tardâmes pas à être fixés sur leur sexe. C'étaient trois Indiennes du peuple à en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

juger par leur pollera courte et leurs jambes nues. L'attirail dont elles étaient chargées et certaines variantes introduites dans leur costume n'avaient pas peu contribué à nous abuser sur leur compte. Celle qui marchait en tête avait substitué à la montera, dont se coiffent habituellement ses pareilles, un bonnet de police en calicot blanc, avec cocarde aux couleurs péruviennes. Sur son corpiño ou brassière, elle avait passé une veste de fantassin, dont l'ampleur déguisait ses formes. Un baudrier croisé sur sa poitrine soutenait le fourreau d'un sabre, qui paraissait veuf de son arme, et de chaque main elle portait un paquet recouvert de toile cirée. Ses compagnes étaient à peu près harnachées de la même façon: l'une avait sur son épaule un fusil de munition, auquel s'ajustait une baïonnette tordue; l'autre n'avait ni sabre ni fusil et se distinguait seulement par de vieilles bottes en maroquin rouge, dont les coutures étaient rompues et laissaient passer ses orteils.

La physionomie de ces femmes avait un cachet d'audace et de brutalité que ne m'avaient jamais offert les traits de la race indigène; leur crinière, car on ne saurait appeler autrement les mèches raidies que laissait passer leur coiffure, donnait je ne sais quoi de farouche et de léonin à leur face camarde, que la poussière et la sueur avaient recouverte d'un enduit grisâtre.

Comme mus par la même pensée, nous nous étions arrêtés pour les voir défiler. Tout en nous saluant au passage de l'*allillamanta* traditionnel, elles nous avaient lancé un regard sauvage et presque féroce. Quand la dernière nous eut montré son dos, sur lequel en manière de havresac pendait une marmite, Liberato me dit à demi-voix: Ce sont des rabonas; — des *Huarmipamparunacunas*, ajouta plus bas l'arriero, comme s'il avait craint que ces femmes en l'entendant ne vinssent lui demander raison de l'épithète peu flatteuse dont il les qualifiait.

Ces rabonas ou vivandières, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler ailleurs, sont les auxiliaires que s'adjoignent en temps de guerre les soldats américains-sud; elles forment des bataillons souvent plus nombreux que le corps d'armée qu'elles précèdent en éclaireurs ou suivent en traînards. Chaque fantassin a sa rabona, qui l'accompagne en qualité d'amie, de cuisinière et de bête de somme; elle lui prépare le vivre et le couvert, va à la maraude pour ajouter quelque douceur à son menu, et pendant les heures de marche, se charge volontiers de son fusil et de son havresac, pour l'alléger d'autant et lui permettre de fumer une cigarette.

D'humeur farouche et intraitable, les compagnes de ces soldats sont plus redoutées des habitants du pays que les soldats eux-mêmes. Là où ceux-ci se contentent de rançonner les villages conquis, celles-là pillent, saccagent, égorgent, incendient sans le moindre scrupule. Malheur à la contrée sur laquelle s'abattent ces sauterelles à face humaine! Plus voraces et plus destructives que les sauterelles de l'ancien monde, qui ne font de tort qu'aux moissons, les rabonas, après avoir laissé sur leur passage la désolation et le deuil, n'ont aucun dédommagement à offrir aux propriétaires ruinés et ne peuvent comme les autres sauterelles être mangées rôties.

Celles que nous venions de rencontrer appartenaient évidemment à quelque bataillon en marche. Mais d'où venait ce bataillon, et où allait-il? Ces vivandières le précédaient-elles en éclaireurs? étaient-elles en quête d'un endroit pour la halte du soir? C'est ce qu'aucun de nous ne pouvait dire. Quant à s'en informer aux passants, c'était chose impossible, le désert que nous traversions n'ayant d'autres habitants que des sarcoramphes qui s'envolaient à notre approche ou des vigognes qui, du haut des escarpements, allongeaient le cou pour nous voir passer.

Vers la fin du jour, l'arriero qui nous précédait se retourna pour me montrer sur la pente d'un coteau une ampoule de couleur brune, qu'à cette distance j'eusse prise pour un bloc erratique, couvert de mousse ou de lichen. C'était la pascana, où nous nous étions promis de passer la nuit. Le pasteur qui l'habitait devait avoir vu passer les trois femmes dont la rencontre préoccupait nos gens et j'espérai obtenir de lui des renseignements sur leur compte; mais l'espoir dont je me flattais fut déçu. La bergerie était veuve de son berger et l'écho répondit seul à nos appels réitérés. Cet incident parut de mauvais augure à mes compagnons. Pour que le pascanero eût déserté le toit qui l'abritait, et eût emmené ses lamas avec lui, il fallait qu'il se fût produit un événement grave.

En attendant des éclaircissements que nous ne pouvions manquer de recevoir tôt ou tard, nous prîmes possession du gîte. Les déjections de lamas abondaient autour de la pascana et nous pûmes allumer un bon feu que rendait nécessaire le refroidissement de l'atmosphère aux approches du soir. Une fois installés dans cette bicoque, nous mangeâmes un morceau à la clarté de notre feu et nous nous endormîmes dans l'attente du lendemain.

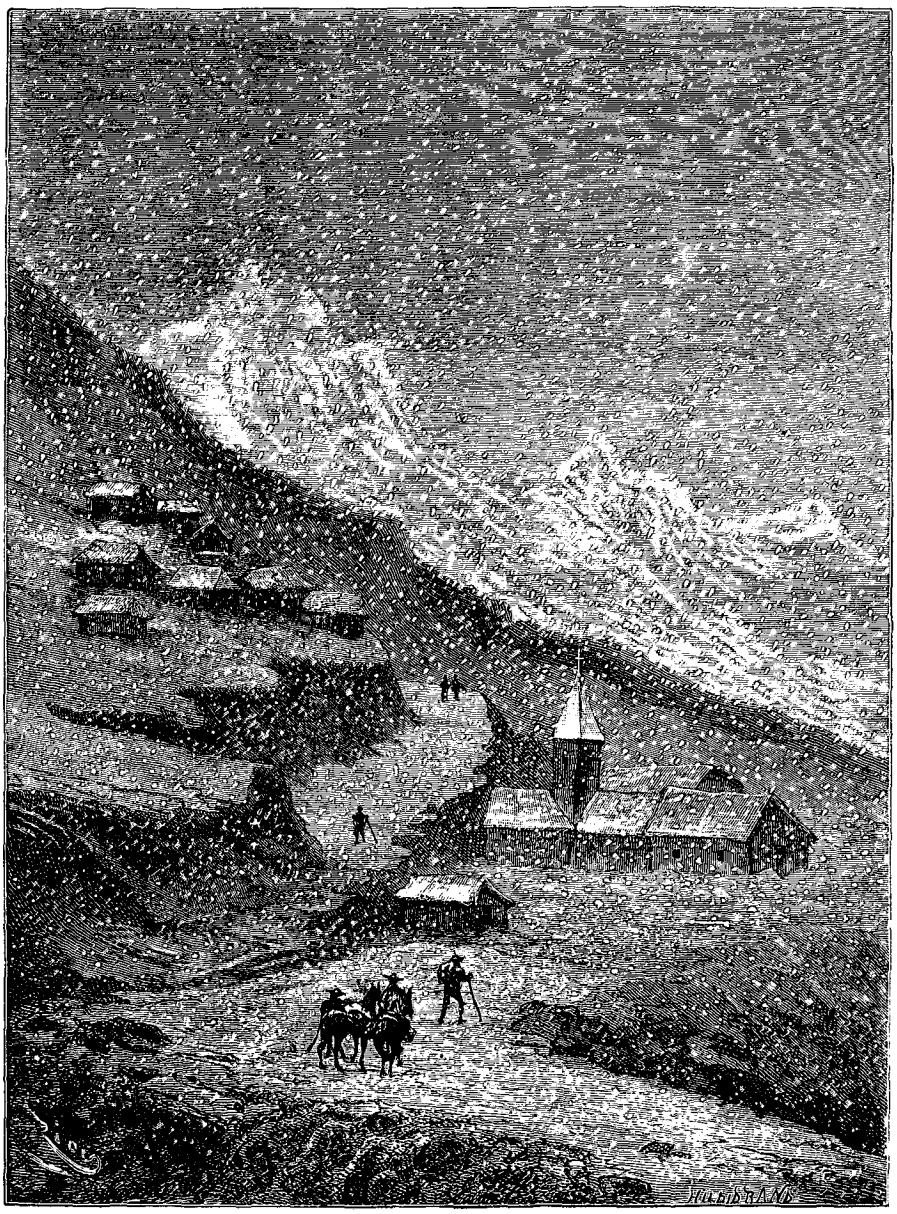
Ce lendemain ne ressembla nullement à la veille. A peine eûmes-nous quitté le bivouac que des nuages venus du sud-sud-est crevèrent sur nos têtes et que la neige se mit à tomber à gros flocons. En un clin d'œil, nous fûmes complétement enfarinés. Liberato, qui cheminait à pied, eut le plus à souffrir de cette froide averse; mais sa gaieté n'en fut pas altérée. A l'aide d'un poncho dont il s'était couvert la tête et les épaules et qu'il secouait quand le poids de la neige lui semblait trop pesant, il subit assez tranquillement le choc de la tempête.

Vers le milieu du jour et sous la neige que ces nuages gris de plomb nous dispensaient avec usure, nous commençâmes à gravir une suite d'escarpements pareils aux marches d'un escalier gigantesque, lesquels, comme l'échelle de Jacob, paraissaient devoir nous conduire au ciel. Nous grimpâmes ainsi pendant deux longues heures, puis, sur la dernière assise de la montagne, nous vîmes se dessiner les maisons et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le clocher de San José. La dénomination d'*en haut* et d'*en bas* qu'il porte dans les annuaires me fut alors expliquée. Une moitié du village était située sur un petit plateau ; l'autre moitié s'élevait sur une montagne et dominait sa voisine de quelque deux cents mètres. Comme San José d'en bas où se trouvait l'église, était la partie aristocratique du double village, c'est là que l'arriero fit halte, au lieu de continuer son ascension vers les hauteurs.

Malheureusement, sur une trentaine de chaumières que comptait cette partie de San José, toutes celles que nous pouvions embrasser du regard paraissaient inhabitées ; leur porte était close et aucun filet de fumée ne montait de leur toit. Comme il devenait impossible de



Vue du village de San José d'en haut et d'en bas.

rester plus longtemps dehors, je demandai à Liberato s'il ne voyait aucun inconvénient à forcer tant soit peu la porte d'un de ces logis et à nous installer dans l'intérieur en attendant l'arrivée des maîtres. Le mozo me répondit qu'il n'aurait jamais eu cette idée ; mais que, puisqu'elle m'était venue, il allait sur-le-champ la mettre à exécution. Comme il appuyait son épaule contre une porte et pesait sur elle pour rompre les courroies de cuir qui tenaient lieu de gonds, une longue figure vêtue de noir sortit d'un enclos attenant à l'église et, en apercevant Liberato arc-bouté sur ses jambes et se disposant à jeter la porte en dedans, lui cria d'une voix stridente : « Hé ! mozo ladron, que faites-vous là? » Étourdi de cette apostrophe, l'adolescent se redressa brusquement sur ses jambes et resta tout penaud. Je crus avoir affaire au curé de l'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

droit et, moitié par respect pour son caractère, moitié dans l'idée qu'il allait nous venir en aide, je fis quelques pas au-devant de lui. L'individu qui marchait sur Liberato fit alors volte-face et en me voyant porter la main à mon feutre, retira tout à fait le sien.

« Nous sommes des voyageurs surpris par le froid et la faim, lui dis-je, et nous cherchons un gîte.

— Et comme vous n'en trouviez pas, me répliqua-t-il d'un ton rogue, vous alliez forcer une porte et vous introduire dans la demeure d'autrui. Savez-vous, monsieur, que c'est là un acte répréhensible ?

— Vous êtes sévère, seigneur curé?

— Monsieur, je ne suis pas le curé du village.

— Et qui donc êtes-vous ?

— Un simple laïque attaché à l'église de San José en qualité de sonneur de cloches et d'homme de confiance. »

Le hasard me servait à point. J'avais devant moi le personnage dont l'alcade d'Ancoïrama m'avait fait de pompeux éloges. Par malheur, la façon dont nous venions de débuter était de nature à nous éloigner l'un de l'autre plutôt qu'à amener notre rapprochement. Afin d'atténuer l'effet produit et de capter la bienveillance de l'inconnu, je ne vis rien de mieux que de lui parler de lui-même et de brûler sous son nez quelques grains d'encens.

« Monsieur, lui dis-je, la renommée aux cent voix a entretenu de votre mérite les habitants des pays que j'ai visités. Je serais charmé de faire votre connaissance et de vous répéter tout ce qu'on m'a dit de flatteur sur vous. L'appellido de Votre Grâce, s'il vous plaît, afin que je le grave dans ma mémoire ?

— Monsieur, vous êtes trop honnête, me répondit-il en se décoiffant. On m'appelle Angel Torribio et je suis à votre service. Vos façons, qui sont celles d'un caballero, me font regretter de m'être montré un peu brusque à l'égard du mozo qui vous accompagne ; mais c'était dans un but louable. J'avais à cœur de vous éviter avec les tribunaux des désagréments pareils à ceux que j'eus autrefois. Le propriétaire de la maison dont ce garçon allait forcer la porte n'eût eu qu'à s'aller plaindre à notre alcade de cette violation de son domicile ; l'alcade en référait aussitôt au gobernador et celui-ci au juez de derecho, et vous étiez condamné à payer une grosse amende.... Oh ! la justice, la justice des hommes, c'est à elle, monsieur, que j'ai dû tous mes malheurs.... »

Pendant que le sieur Angel Torribio s'exprimait de la sorte, je l'examinais attentivement. D'une taille bien au-dessus de la moyenne et d'une maigreur ostéologique, il avait, avec un visage d'une coupe triangulaire et un teint d'une nuance café au lait verdâtre, de grosses mains aux doigts noueux et de grands pieds qui posaient à plat sur le sol, comme ceux des palmipèdes. Un chapeau gris en feutre mou couvrait sa tête rasée sur le devant de l'une à l'autre oreille, mais dont les cheveux, à partir du crâne, déployaient une profusion de mèches plates d'un noir bleu qui retombaient sur les épaules de l'individu en les ombrageant comme une crinière. Un gilet de tricot noir enveloppait son torse ; un pantalon de futaine emmaillottait ses jambes, et sa cape en drap du pays déchiquetée sur les bords adhérait à son dos et pendait jusqu'à ses mollets avec la flaccidité d'une toile d'araignée.

L'âge d'Angel Torribio eût été difficile à préciser, car son visage, plus plissé qu'une fraise de veau, était de ceux que la nature se plaît à rider de bonne heure. N'avait-il que trente ans? en avait-il déjà cinquante ? c'est ce qu'après un examen soutenu je ne pus décider.

En s'apercevant que je le regardais plus fixement qu'il n'eût fallu, le sonneur de cloches avait baissé les yeux et, joignant les mains par manière de contenance, s'amusait à tourner ses pouces l'un sur l'autre. Pour mettre un terme à l'enquête dont il était l'objet de ma part et qu'il trouvait de plus en plus gênante, il s'écria tout à coup : « Mais, monsieur, je vous laisse là sous le vent et la neige, quand le presbytère n'est qu'à deux pas et que notre digne curé sera charmé de vous y recevoir et de faire votre connaissance. »

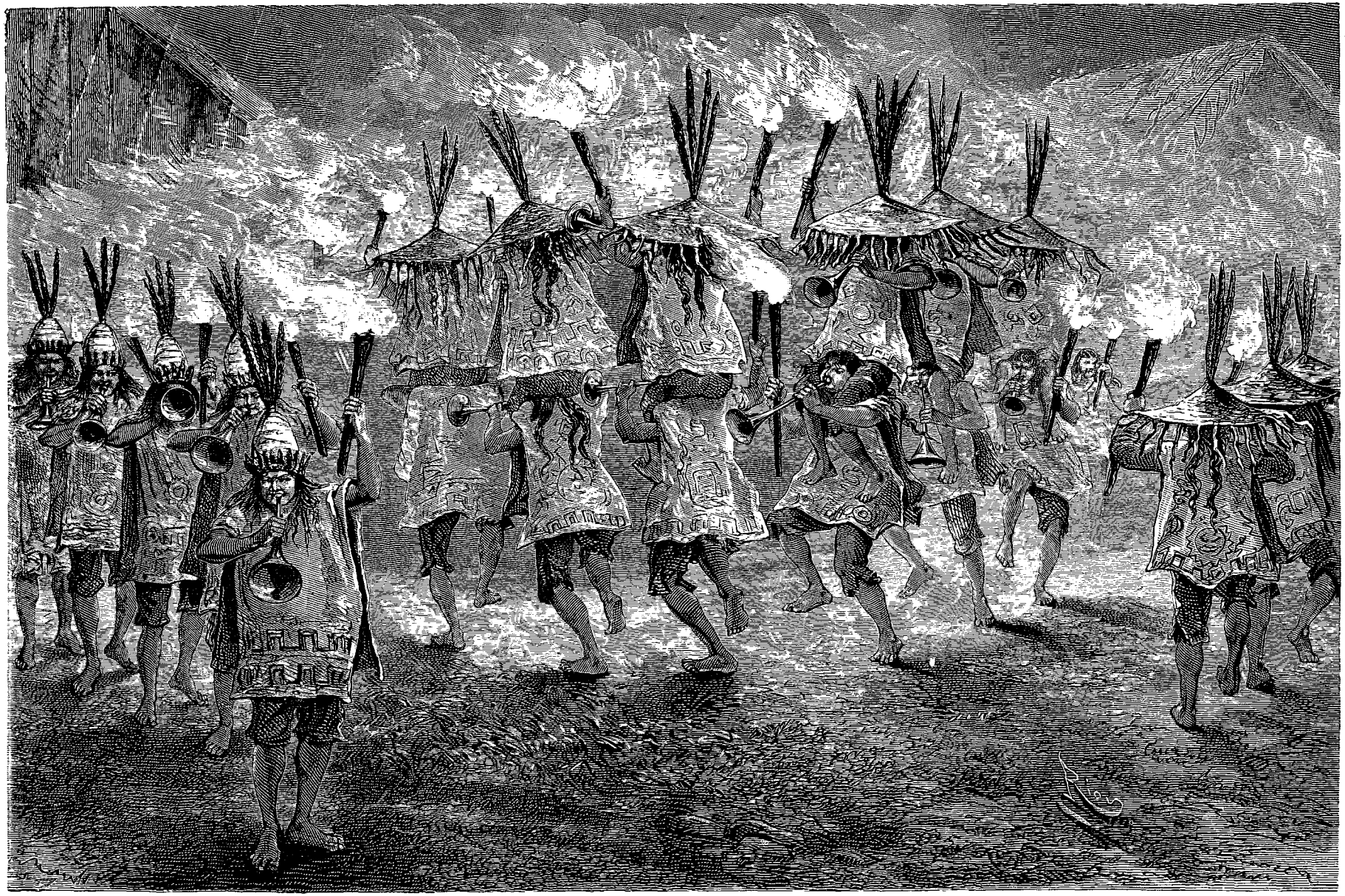
La proposition d'Angel Torribio ne pouvait que m'aller au cœur, et comme en achevant il prit ma mule par la bride et l'entraîna du côté de l'église, je me laissai conduire sans résistance.

Le presbytère construit en retour de l'église et qu'on ne pouvait voir en arrivant, était une maison basse, bâtie en pisé, couverte en chaume et percée d'une porte et de deux fenêtres. Un parc à bêtes y était annexé, ainsi qu'une cahute qu'Angel Torribio me dit être son domicile. Nous mîmes pied à terre et, pendant qu'un Indien remisait nos bêtes, j'entrai sur les pas du sonneur de cloches dans la demeure du curé que nous trouvâmes vide. Mais mon guide qui savait où le prendre, me conduisit par un couloir obscur dans l'intérieur de l'église, où nous aperçûmes le pasteur debout sur le maître-autel, sa soutane relevée au-dessus du genou et occupé à rafistoler une sculpture en bois du tabernacle.

En voyant une figure inconnue, il descendit précipitamment de son piédestal et vint en essuyant ses mains à sa soutane me saluer civilement et me demander quel bon vent m'amenait à San José, où d'habitude les étrangers ne venaient guère. En quelques mots, je l'eus mis au courant de mes affaires personnelles. J'ajoutai que pouvant disposer de quelques jours sur le temps que j'avais fixé moi-même à mon voyage, j'en avais profité pour pousser jusqu'à San José afin de voir de près certain savant dont on m'avait parlé et des pierres antiques qu'on m'avait fort vantées.

« Je ne connais dans le pays, me répondit-il, d'autres pierres que les trois piliers que nos Indiens appellent *las Cetas* et qui se trouvent à deux pas du village. Quant au savant dont vous parlez, je ne sais trop s'il existe ici, à moins que Torribio ne se soit donné cette qualité sans m'en prévenir. » En achevant, il regarda le sonneur de cloches, qui baissa les yeux et rougit autant que la couleur de son teint pouvait le permettre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La promenade aux flambeaux (voy. p. 318

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Mais, pour le moment, laissons là les pierres et les savants, reprit le curé. Vous venez de loin et devez être fatigué; rentrons chez moi où nous causerons plus à l'aise en attendant le souper auquel Torribio va faire ajouter quelque chose par égard pour l'hôte que le ciel nous envoie. » Le sonneur de cloches sortit pour exécuter l'ordre du pasteur et je restai seul avec celui-ci.

« C'est un povreton de corps et d'esprit que j'ai recueilli par humanité, me dit-il, quand Angel Torribio ne fut plus là. Il venait de Santa Rosa et était gueux comme un raton quand je le pris à mon service. Depuis cinq ans que nous vivons ensemble, je n'ai pu lui arracher quatre mots sur lui-même et sur son passé. Je le crois enfant trouvé. Il dit avoir eu des malheurs qu'il attribue à une erreur de la justice, comme si les tribunaux pouvaient se tromper! Des livres qu'il a lus je ne sais où, lui ont tourné la tête et fait croire qu'il était apte à guérir tous les maux avec des herbes qu'il va cueillir dans les vallées. Nos Indiens le tiennent pour *medico*, moi je le considère comme un *insensato*, ce qui ne m'empêche pas de l'employer en qualité de sonneur de cloches, de sacristain, de diezmero et d'homme de confiance. Au reste, je dois le dire à sa louange, il gagne loyalement ce qu'il mange, et, sa sottise exceptée, je n'ai rien à lui reprocher. »

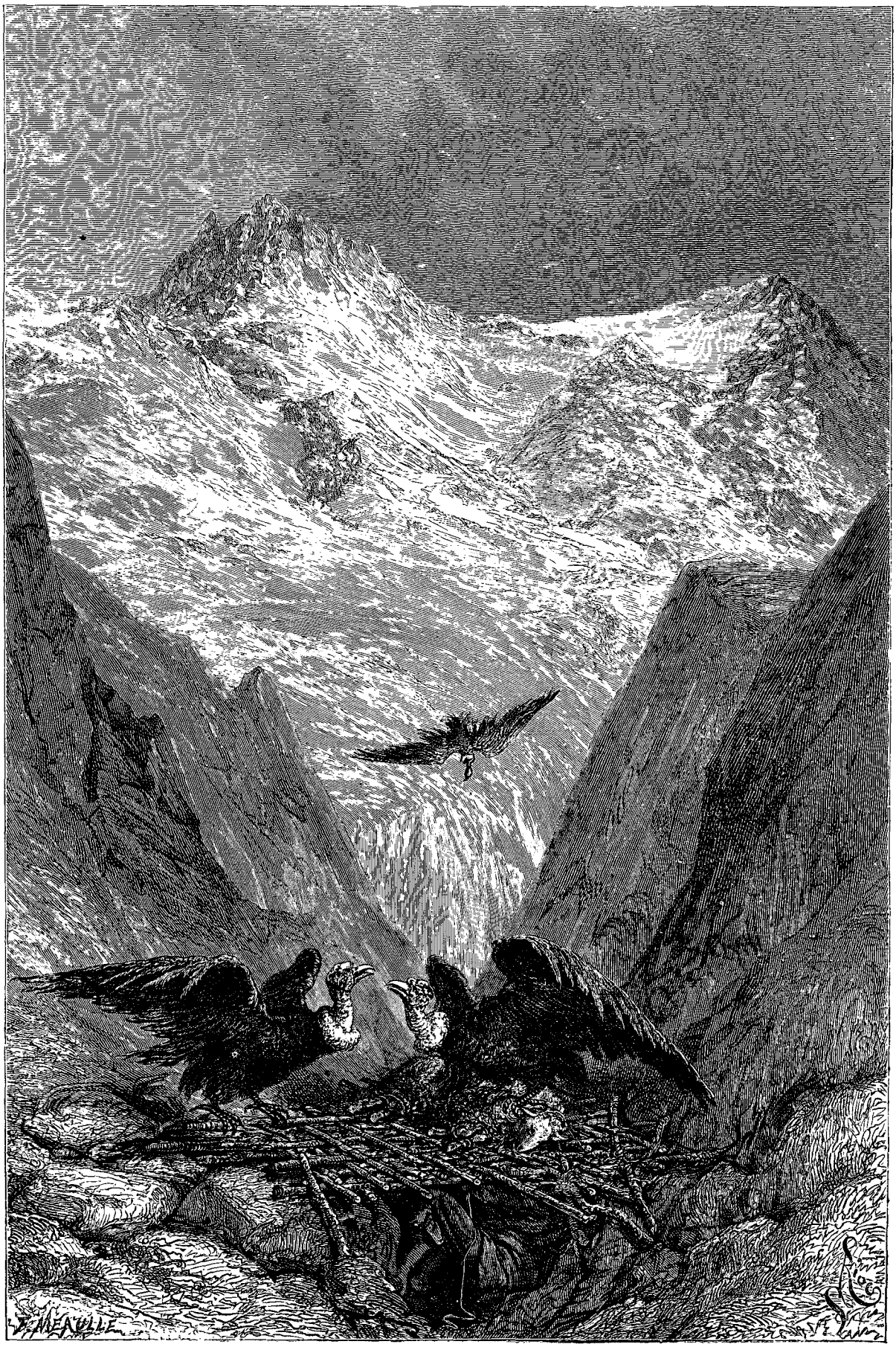
Le châtiment de l'impiété (voy. p. 315).

Le jugement que portait le curé sur son sonneur de cloches n'était pas très-flatteur, mais il avait le mérite d'être nettement formulé et de ne laisser dans l'esprit aucun doute; restait maintenant à savoir s'il était motivé et si Torribio était réellement aussi insensé que le prétendait son patron.

Nous rentrâmes au presbytère où je me sentis tout de suite à l'aise. Le pasteur était un de ces hommes à qui la brusquerie tient lieu de franchise. S'il ne disait qu'une partie de ce qu'il avait dans l'esprit, il la disait crûment et sans prendre la peine d'habiller sa pensée d'un vêtement quelconque. Au reste, d'une loquacité étourdissante qui ne laissait à son auditeur que la faculté d'approuver ou de désapprouver par un signe de tête. Au bout d'un quart d'heure je savais déjà qu'il s'appelait Miguel Aguilar, qu'il était né dans la province de Huaraz, où ses père et mère étaient morts et ses sœurs mariées, qu'il avait cinquante-neuf ans révolus, desservait depuis bientôt dix ans le curato de San José et ses annexes et souffrait beaucoup, quand le temps allait changer, de ses cors aux pieds et d'un catarrhe à la vessie.

Pendant le souper où Torribio, qui remplissait le double office de maître d'hôtel et d'échanson, nous versa tour à tour d'une bière de maïs brassée au presbytère et d'un resacado destiné à atténuer la froideur de cette boisson, le curé donna carrière à sa verve enjouée et me raconta divers *on dit* du pueblo dont il était le régulateur spirituel. En souvenir de saint François de Sales qui disait à son ami l'évêque du Belley que « l'Église rit volontiers, » mon hôte sut trouver sans le chercher le mot pour rire. Je remarquai toutefois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une chasse aux condors (voy. p. 319).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que ce mot, au lieu d'égayer Angel Torribio, qui se tenait debout à quelques pas de nous, semblait rembrunir sa physionomie. Évidemment le sonneur de cloches n'admettait pas que son honorable patron pût traiter même incidemment de certaines matières.

Comme celui-ci me demandait ce que j'avais vu de curieux en route et quelles rencontres j'avais pu faire dans le trajet d'Ancoïrama à San José, je lui parlai des trois rabonas que nous avions croisées, de leur harnachement qui m'avait surpris et du regard farouche qu'elles nous avaient lancé au passage. Cette nouvelle que je jugeais insignifiante, produisit sur mes auditeurs un effet singulier. « Des rabonas ! s'écria le curé, vous avez vu des rabonas dans le pays?

— Eh bien ! quoi? fis-je en riant malgré moi de l'effroi qui se peignit sur ses traits et de l'air effaré que prit tout à coup le sonneur de cloches.

— Oh ! monsieur, ne riez pas, me dit le curé; en votre qualité d'étranger vous ignorez sans doute que l'apparition des rabonas est, comme celle des comètes, un présage de malheur pour les habitants d'un pays. Des rabonas près de chez nous! reprit-il, comme en se parlant à lui-même; mais que peuvent venir y faire ces excommuniées? Nous piller, sans doute, incendier nos demeures, peut-être nous égorger tous ! » Le curé s'était levé en proie à une terreur qui n'avait rien de simulé.

« Écoute-moi, Torribio, dit-il au sonneur de cloches qui le regardait immobile et bouche béante; tu vas monter au pueblo alto, tu réveilleras les deux chasquis Juan Lunar et Zéfirino, et tu les feras partir sur-le-champ, l'un pour Crucero, l'autre pour Potoni, avec ordre de s'informer auprès des autorités locales des causes qui peuvent avoir motivé le passage de ces rabonas. Il doit y avoir eu quelque part un pronunciamento, une révolution, une émeute. On aura mis sur pied un détachement que ces filles du diable ont accompagné dans sa marche. Cours, mon fils, et ne t'amuse pas en route à reprendre haleine; qui sait de quels malheurs nous sommes menacés ! »

En attendant le retour de son envoyé, le curé dont la gaieté s'était envolée, m'entretint des mesures qu'il comptait prendre pour sauver ce qu'il possédait de la rapacité des rabonas et des gens de sac et de corde qu'elles accompagnaient. Une centaine d'onces d'or provenant des tributs en minerai que lui payaient les fidèles de sa paroisse, seraient déposées par lui dans une cachette et les vases sacrés enveloppés de vieux chiffons seraient mis en terre et recouverts par un amas de pierres. Quant à son linge de corps, à ses habits et à ses meubles qu'il ne pouvait enfouir, il s'en remettait à la Providence du soin de les lui conserver.

J'avoue que devant le trouble d'esprit du saint homme et l'inquiétude à laquelle il semblait en proie, je me repentis fort d'avoir mis les rabonas sur le tapis. Mais comment eus-je pu prévoir que la rencontre que j'avais faite de ces femmes pourrait bouleverser les religieux et les laïques d'un pays !

Le sonneur de cloches reparut au bout d'une demi-heure, son chapeau de travers, les mèches de sa chevelure en désordre et tout haletant de la précipitation qu'il avait mise à s'exécuter. Les deux chasquis qu'il avait trouvés endormis et ronflant devant un feu de bosta, avaient hésité tout d'abord à quitter leur demeure, pour aller courir les champs à cette heure. Il est vrai que la neige les recouvrait à la hauteur d'un pied; mais quelques gifles que Torribio avait pris sur lui-même de joindre aux ordres du curé, comme pour leur donner plus de poids, avaient déterminé les chasquis à se mettre en route. Ils avaient ceint leurs reins, pris le bâton qui devait assurer leur marche et étaient partis dans les directions indiquées. Or, de San José à Crucero et à Potoni, la distance à peu près égale étant de vingt-quatre kilomètres, on devait croire qu'en prenant le pas gymnastique et ne le quittant plus, les deux messagers seraient de retour le lendemain entre dix et onze heures.

Un peu plus calme, mais non tout à fait rassuré par les dispositions qu'il venait de prendre, le curé me demanda si je ne voulais pas passer dans l'aposento qui m'était destiné, afin de me reposer des fatigues de la journée. La proposition était trop de mon goût, pour que je ne l'acceptasse pas sur-le-champ. Après avoir échangé avec lui une poignée de main et un souhait de bonne nuit, je suivis Torribio que son patron avait chargé de me conduire.

Une fois dans ma chambre, un réduit de six pieds carrés, qui recevait l'air par la porte, et le jour par un carreau d'albâtre de Verenguela enchâssé dans le toit, le sonneur de cloches déposa sur une tablette le suif dont il s'était muni, me montra la claie posée sur quatre pieux (barbacoa), qui devait me servir de lit, et après m'avoir souhaité un doux sommeil et d'heureux rêves, sortit à reculons, en me faisant la révérence.

Malgré l'étrangeté de ma couche, dont les baguettes transversales se moulaient en creux dans mes reins, je n'en dormis pas moins comme une souche et ma montre marquait huit heures quand je me réveillai. Je m'étais couché à peu près vêtu et ma toilette ne fut pas longue à faire. Je quittai mon ténébreux dormitorio et poussant la première porte que je rencontrai sous ma main, je me trouvai dans une cour, qui me conduisit hors du presbytère. Une épaisse couche de neige était tombée pendant la nuit, que le soleil levant commençait à fondre. Comme j'explorais du regard ce paysage poudré à blanc, des chuchotements que j'entendis derrière un mur, attenant à l'église, attirèrent mon attention. J'allai me diriger de ce côté, lorsqu'une voix qui paraissait descendre des nuages, fit entendre ces mots : « Attendez-moi, drôles, je vais vous redresser de la bonne façon ! » En quelques enjambées j'eus dépassé l'angle du mur derrière lequel se passait cette scène, et grand fut mon étonnement en apercevant deux petits Indiens de huit à dix ans agenouillés sur une perche posée horizontalement sur des piquets à deux pieds du sol. L'étroite surface sur la-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelle appuyaient leurs rotules, devait leur causer une étrange douleur, car pour l'atténuer autant qu'il était en eux, ils s'étaient agenouillés de travers, de façon que rotules et tibias, en posant à plat sur la perche, lui offrissent une plus grande surface. Ce mode de supplice assez original devait être un reliquat de compte, oublié par l'inquisition espagnole, qui, comme on sait, fut fort en honneur au Pérou. Un magister français du bon vieux temps, si donneur de férules qu'on le suppose, n'eût rien trouvé de semblable ou même d'approchant.

En m'apercevant, les enfants s'étaient retournés contre la muraille, sur laquelle, pour garder l'équilibre, ils appuyaient la paume de leurs mains. Honteux d'être vus par un étranger dans la position singulière qu'ils occupaient sur leur perchoir, ils enfonçaient leur tête dans leurs épaules et restaient plus muets que des poissons. Comme je les questionnais pour savoir quelle faute leur avait attiré ce rude châtiment, la voix que déjà j'avais entendue, prononça ces paroles : « Ne parlez pas à ces vauriens, monsieur, ils ne sont pas dignes de l'intérêt que vous leur témoignez. » Je levai le nez et j'aperçus la tête du curé encadrée dans une petite fenêtre, d'où il paraissait observer les enfants.

Placés comme nous l'étions, la conversation eût été gênante. Le curé le comprit, et me faisant signe de l'attendre, il quitta son poste et fut bientôt près de moi.

« Vous voyez là deux grands coupables, me dit-il en me montrant les patients qui se tenaient cois, deux impies qui méritent de brûler éternellement dans l'enfer. Croiriez-vous, monsieur, que ce matin au moment d'offrir le saint sacrifice, je n'ai plus trouvé une goutte de vin dans la burette que j'avais remplie jusqu'aux bords une heure auparavant? Ces deux monstres d'iniquité l'avaient vidée, monsieur, si bien vidée, qu'il m'a fallu la remplir de nouveau.

— C'est Mathias, murmura l'un des prévenus.

— *Mentira!* fit l'autre, c'est Manuco.

— *Callense! picaros*, taisez-vous, polissons ! » exclama le curé ; puis se tournant vers moi : « Ce sont là pourtant mes servants de chœur ; des enfants que j'élevais à l'ombre des autels et en qui j'avais mis toute ma confiance. Ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'elle était bien placée ? Aussi les ai-je condamnés à rester à genoux sur cette traverse, jusqu'à l'heure de leur mort, où les urubus viendront leur manger les yeux. »

La menace était formidable et les sanglots que firent entendre les condamnés me prouvèrent qu'ils la prenaient au sérieux. Je crus devoir intercéder près du curé, pour qu'il mît fin à leur martyre. Au nom du maître qui disait : *Sinite parvulos venire ad me*, je le priai de pardonner aux délinquants et de les rendre à leur famille. Il résista d'abord un peu, puis finit par se rendre aux raisons que je fis valoir. A la prière de ce hueracocha, dit-il aux deux enfants, je consens à vous faire grâce ; mais sachez bien que si jamais vous retombiez dans la même faute, je ne me contenterais pas de vous mettre à genoux sur cette traverse, je vous ferais écorcher vifs. Allez en paix maintenant, votre péché vous est remis. »

Les coupables descendirent de leur perchoir et après avoir frotté leurs genoux ankylosés, se retirèrent à pas lents. Mais à peine avaient-ils tourné l'angle de la muraille, que des chuchotements et quelques rires étouffés, que le curé n'entendit pas, me prouvèrent qu'ils ne songeaient déjà plus à la sévère leçon qu'ils avaient reçue.

Nous rentrâmes dans la maison, où pendant le déjeuner que Torribio servit, comme il avait fait du souper de la veille, l'apparition des rabonas dans la contrée servit de texte à la conversation. Le repas fini, comme les chasquis envoyés la veille à Crucero et à Potoni n'étaient pas encore de retour, je proposai au curé d'aller voir les pierres antiques, qu'il m'avait dit n'être qu'à deux pas du village. Angel Torribio demanda comme une faveur la permission de nous accompagner.

A deux cents mètres environ du pueblo, le pasteur me montra sur le versant d'un coteau trois pierres levées d'inégale hauteur, et présentant de loin l'apparence de piliers carrés surmontés de tailloirs. Des urubus étaient mélancoliquement perchés sur la plus haute de ces pierres, et la noirceur de leur plumage semblait plus noire encore par opposition aux neiges environnantes. Nous gravîmes la rampe du coteau pour voir de près les monolithes en grès carbonifère d'une teinte rougeâtre. Sur le côté de l'un d'eux tourné au midi, était gravée une face humaine dont les yeux, la bouche et le nez étaient figurés par des cavités rondes et oblongues. Un trait léger marquait les contours du visage. Rien n'empêchait, vu l'orientation au midi de cette figure, d'y voir une reproduction naïve de la face d'Inti Churi, le dieu Soleil. Comme exécution, c'était tout à fait primitif ; mais, néanmoins, dans le style et dans la manière de certaines sculptures que j'avais vues un peu partout et notamment à Cuzco. Peut-être cette face archaïque et barbare n'était-elle que le premier jet de l'artiste, à qui le temps avait manqué pour dégrossir le bloc quadrangulaire et en tirer la statue qu'il avait rêvée pour asseoir définitivement sa réputation !

Le côté sud des autres monolithes offrait quelques signes gravés en creux, dans lesquels certains savants de ma connaissance n'eussent pas manqué de voir les phrases d'une langue hiéroglyphique que ne possédèrent jamais, n'en déplaise à l'historiador Gomara, les nations de cette Amérique. Ces signes, assez vaguement figurés, se composaient de billettes croisées, qui rappelaient les motifs d'ornementation employés par les nations Aymara et Quechua dans la décoration de leurs monuments, de leurs étoffes et de leurs poteries. A quelle époque remontaient les sculptures de ces piliers ? Dans quel but les avait-on entreprises et pourquoi paraissaient-elles inachevées ? Était-ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un hommage qu'avait voulu rendre au soleil une horde émigrante ou la simple attestation de son passage en ces lieux? L'absence complète de monuments dans un périmètre d'au moins vingt lieues renversait toutes les hypothèses qu'on était tenté d'établir sur la date et le motif de ces sculptures.

Mais ce qui paraissait certain et ce qu'on pouvait assurer, c'est que les piliers qu'elles décoraient n'avaient pas été transportés à main d'homme à l'endroit où ils se trouvaient. Ces pierres étaient des blocs erratiques que le sculpteur avait rencontrés sous sa main et qu'il s'était plu à taillader de la sorte. Au reste, aucun débris de son travail, aucun éclat, aucune miette de la pierre ne se voyait autour des monolithes pour aider aux suppositions qu'on pouvait faire à leur égard; l'alluvion des siècles avait tout recouvert sous son niveau.

En me rappelant à propos ce que m'avait dit l'alcade d'Ancoïrama de la science archéologique du sonneur de cloches de San José, je demandai à celui-ci s'il était vrai, comme on me l'avait assuré, qu'il traduisît couramment la langue des bâtons croisés figurée sur les monolithes. Ma demande, dont s'égaya fort le curé, parut embarrasser Angel Torribio qui me répondit qu'il avait souvent rêvé devant ces caractères païens et cabalistiques, mais sans pouvoir parvenir à les expliquer d'une façon satisfaisante. Cette réponse me prouva péremptoirement que le sonneur de cloches n'était pas aussi fort en archéologie que le prétendait son panégyriste d'Ancoïrama.

Notre revue des piliers terminée, comme il n'y avait rien de curieux à voir dans les environs, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions venus, causant et dissertant sur les cetas ou champignons de pierre laissés debout par les gentils.

Les deux chasquis étaient de retour de leur course et nous attendaient à la porte du presbytère. Ils purent donner au curé des détails précis sur l'événement auquel on devait l'apparition des rabonas dans la contrée. Ils avaient appris par le gobernador de Crucero et l'alcade de Potoni, qui tenaient le fait des Indiens d'outre-Cordillère, qu'un pronunciamento avait eu lieu à Ayaviri en faveur du général Bamboula, dont les partisans tentaient de déposséder l'avocat Pardusco du fauteuil de la présidence où l'avait appelé le vœu de la nation. Des bourgades voisines avaient pris parti qui pour le général, qui pour l'avocat, et l'esprit de clocher et l'eau-de-vie aidant, s'étaient quelque peu bousculées. On avait brûlé des chaumières et meurtri deux ou trois alcades. Un détachement de soldats, capitaine en tête, avait été envoyé de Cuzco pour disiper les rassemblements et avoir raison des agitateurs. Mais aux sommations qui leur étaient faites de laisser là la politique et de rentrer paisiblement chez eux, ceux-ci s'étaient massés en corps d'armée au son des trompettes et des tambours et avaient répondu aux envoyés du gouvernement par des coups de fronde. Surpris par une attaque à laquelle il s'attendait peu, le chef du détachement s'était enfui à toute bride, pendant que les soldats se débandaient, entraînant à leur suite les vivandières. Les uns avaient franchi la Cordillère et pénétré dans les vallées d'Ituata et de Corani, d'autres s'étaient repliés sur la région des punas et avaient pris le chemin de Lampa. Comme on avait tout à craindre de ces soldats et de leurs compagnes, le gobernador de Crucero et l'alcade de Potoni engageaient l'honorable curé à mettre en lieu sûr ce qu'il pouvait avoir de précieux, sans oublier ses provisions de bouche, sur lesquelles les fuyards toujours affamés ne manqueraient pas de se jeter à corps perdu.

En écoutant les recommandations de ses voisins que lui transmettaient les chasquis, le curé avait fait un haut-le-corps significatif; puis me regardant d'un air entre effrayé et satisfait, m'avait dit à mi-voix: « Ai-je eu raison d'enfouir mon or et mes vases sacrés? » Ne sachant trop que lui répondre à cet égard, j'approuvai sa motion par un signe de tête.

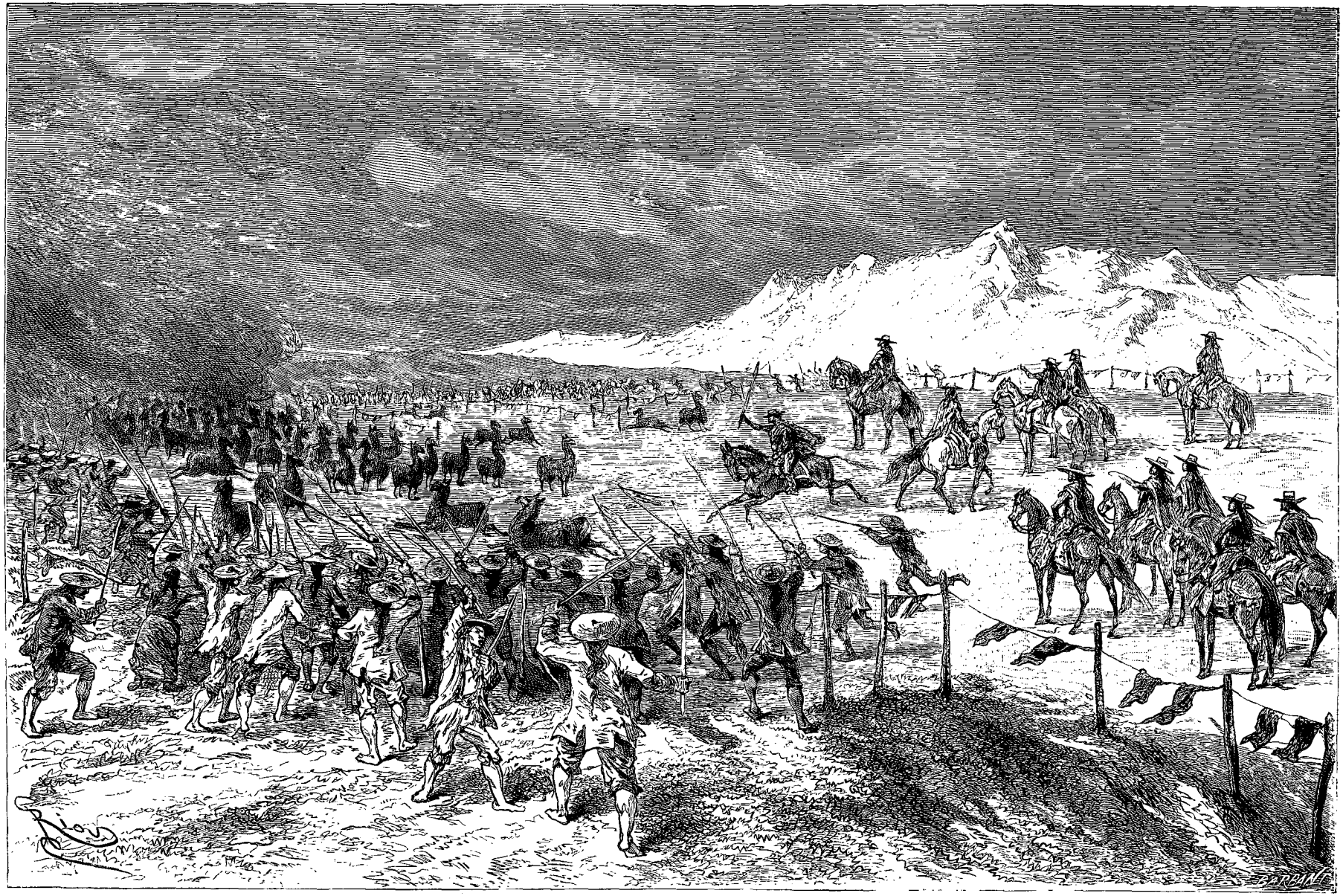
Comme, après tout, la lutte politique du général et de l'avocat, non moins que la dispersion des soldats et des vivandières, dont s'effrayaient les habitants de la contrée, ne me causaient qu'un médiocre souci; que j'avais vu de San José tout ce qu'il y avait à voir, y compris son sonneur de cloches, je fis part à Liberato de l'envie que j'avais d'en partir au plus vite et le chargeai de dire à l'arriero qu'il eût à tenir nos bêtes sellées pour le lendemain à la première heure. Mais, en fils du pays qu'épouvantait l'idée de rencontrer sur les chemins les fantassins errants et leurs farouches compagnonnes, Liberato, au lieu d'avertir l'arriero de mes intentions, alla s'en ouvrir au curé, en ne lui cachant pas la répugnance qu'il aurait à me suivre.

Le pasteur ne manqua pas de se récrier contre ma détermination, qu'il qualifia de grave imprudence. En ma qualité d'étranger, j'ignorais à quels excès pouvaient se porter des soldats péruviens livrés à eux-mêmes et conseillés par les mégères qui leur faisaient escorte. Me mettre en route dans la circonstance actuelle, c'était non-seulement être homicide de moi-même, mais mener à la boucherie les deux innocentes brebis qui m'accompagnaient. Bref, il traita ce thème avec tant d'art et brossa de couleurs si sombres le tableau des cruautés qu'il attribuait aux transfuges, que je me décidai à rester à San José quelques jours encore. Je dois dire que la crainte de partir seul, Liberato et le muletier ne paraissant pas disposés à m'accompagner, influença beaucoup ma décision à cet égard.

Charmé de la docilité que j'avais mise à me ranger à son avis, le curé m'assura que je ne regretterais pas trop le séjour forcé dans sa cure que m'imposait la crise politique qu'on traversait en ce moment. Il allait convoquer le ban et l'arrière-ban de sa population et me régaler d'une mascarade qui m'aiderait à prendre mon mal en patience.

Je pris acte de la promesse de mon hôte, et pour occuper les loisirs de Liberato, qui ne quittait plus la cuisine sous l'insidieux prétexte que la cuisinière l'em-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un rodeo de guanaques (voy. p. 319).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ployait à peler ses pommes de terre, je lui mis entre les mains un crayon et une feuille blanche, en l'engageant à reproduire de son mieux l'œil en profil que j'y avais tracé. En agissant ainsi, j'avais pour but de fixer l'attention de l'adolescent sur des choses sérieuses et de l'empêcher de se livrer à l'oisiveté qui, dit-on, est la mère de tous les vices. J'entretenais en lui le goût des arts plastiques qu'y remarquait son protecteur, et le mettais à même de progresser dans le dessin, si tant est qu'il eût des dispositions pour le trait, ce dont je n'étais pas bien sûr encore. Quant à l'arriero, je n'eus pas à m'en occuper. Il s'était créé sur-le-champ des distractions en mettant une pièce verte à son caleçon bleu et en raccommodant les sangles de ses mules.

Pendant deux jours, où je mis un peu d'ordre dans mes notes et dans mes croquis et bâillai à me détraquer les mâchoires, une agitation singulière régna dans la population de San José. C'était du pueblo d'en bas au pueblo d'en haut un va-et-vient d'Indiens des deux sexes qui rappelait celui des fourmis sortant et rentrant dans leur fourmilière. Je pensai qu'il s'agissait de la mascarade dont m'avait parlé le curé, et bien que ce genre de divertissement n'eût jamais eu pour moi des charmes bien vifs, je l'acceptai, faute de mieux.

Le troisième jour, comme nous étions en train de souper, un bruit de trompettes et de tambours à la cantonade m'apprit que l'heure de la représentation était venue et que le spectacle allait commencer. Je suivis mon hôte sur la place de l'église, où la flamme des torches projetait une vive clarté. Une foule nombreuse y était rassemblée qui me parut provenir des villages voisins, le seul pueblo de San José n'ayant pu fournir un pareil contingent d'hommes et de femmes. Un roulement de tambours et un *tutti* de trompettes auxquels les assistants joignirent leurs clameurs, saluèrent notre arrivée.

Les personnages de la mascarade, qui occupaient le centre de la place, étaient divisés en trois escouades, chacune de douze individus. La première se composait d'Indiens coiffés de mitres en paille tressée surmontées de plumes d'ara. Ils avaient pour vêtement une dalmatique en écorce de *tahuari* sur laquelle des grecques et des entrelacs étaient peints en rouge et en noir. De la main droite ils portaient une torche allumée ; de la gauche ils tenaient une trompette dans laquelle ils soufflaient à pleines joues, comme des tritons de l'âge homérique.

Les gens de la seconde escouade étaient coiffés de monteras extravagantes, surmontées de plumes rigides et bordées de franges de paille qui leur cachaient en partie le visage. Comme les premiers, ils étaient affublés de dalmatiques aux dessins bariolés, et comme eux porteurs d'une torche et d'une trompette.

La troisième escouade, que le curé qui m'expliquait les choses sur le texte, me dit être la phalange des cavaliers, se composait d'Indiens également vêtus de dalmatiques et montés sur les épaules d'individus dont le costume était semblable au leur. Bien que ceux-ci fussent censés remplir l'office de destriers, ils n'en avaient pas moins aux lèvres une trompette, de laquelle, quand tout se taisait autour d'eux, ils tiraient des sons éclatants, destinés, au dire du curé, à imiter les hennissements des chevaux.

A un signal donné, les trois escouades exécutèrent chacune pour son compte une danse qui consistait en un trépignement sur place, dérivé du *sapateo* hispano-péruvien. Tandis que leur main gauche soutenait la trompette dans laquelle ils soufflaient, de la droite ils marquaient la mesure avec leur torche résineuse, dont le vent tourmentait la flamme. Parfois, un incident grotesque qui se produisait dans une escouade venait déranger la symétrie du ballet. Une flammèche envolée d'une torche ou une goutte de résine enflammée tombait sur le cou d'un danseur et déterminait chez lui une mimique forcenée qui n'était pas dans le programme ; ou bien encore les hommes-chevaux, pénétrés de l'esprit de leur rôle, distribuaient quelques ruades à ceux qui les approchaient d'un peu près ou dont ils croyaient avoir à se plaindre. De courts, mais fréquents intermèdes, pendant lesquels des femmes abreuvaient les danseurs de bière de maïs et d'eau-de-vie, faisaient croire que vers la fin de la soirée la danse compassée se changerait en bacchanale, à l'issue de laquelle les piétons rouleraient sur eux-mêmes, pendant que les chevaux s'abattraient sous leurs cavaliers. Dans ce pays où le culte d'Hélios fut jadis en honneur, les choses se passent ainsi et pas autrement.

Près d'une heure déjà s'était écoulée depuis que nous regardions, immobiles, les évolutions des fantassins et des cavaliers, dont le trépignement sur place avait été remplacé par une *chaîne anglaise* et un *balancez* général. La singularité de ce spectacle éclairé par la clarté mouvante des torches et le vague reflet des neiges lointaines valait bien un regard sans doute, mais le froid aux pieds que je ressentais m'empêchait de l'apprécier, et me rendait injuste et même acerbe à son endroit. A cette chorégraphie en plein air, j'eusse préféré un lit quelconque dans une chambre close. N'y pouvant tenir plus longtemps, je dis à mon hôte que j'abandonnais la partie et m'allais coucher, la température de huit degrés au-dessous de zéro qu'il supportait allègrement menaçant de paralyser tous mes membres. Angel Torribio, qui m'avait suivi pour me remettre mon bougeoir comme il le faisait d'habitude, me dit d'un ton confidentiel : « Je vois bien que monsieur ne s'est amusé ce soir qu'à demi.... Ah ! si les soldats et les rabonas n'étaient pas à craindre, je proposerais à monsieur une partie qui l'amuserait à coup sûr....

— Proposez, lui dis-je.

— Non, répliqua-t-il ; cela ferait tort à des amusements nouveaux que monsieur le curé prépare dans le but d'être agréable à monsieur et de lui laisser un bon souvenir de son séjour à San José. »

Le sonneur de cloches se retira discrètement sur ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paroles, et je m'endormis en songeant aux surprises que mon hôte me préparait.

A deux jours de là, j'étais fixé sur leur nature. Le curé avait donné l'ordre aux gens du pueblo de tout préparer pour une chasse au condor dans la Cordillère neigeuse. Quand ce fut prêt, nous partîmes à dos de mules et, sous la conduite de quatre Indiens, nous nous rendîmes à l'endroit indiqué. C'était une façon d'étroite gorge formée par le rapprochement de deux coulées basaltiques, entre lesquelles apparaissait une des apophyses de la chaîne que la neige recouvrait de la base au faîte. A l'endroit le plus resserré de cette gorge, qu'on avait rétréci encore en y roulant des pierres, quelques pieux placés en travers figuraient une claie sur laquelle un mouton éventré à dessein était attaché. L'espace existant entre le sol et la claie offrait une cavité pleine d'ombre dans laquelle deux hommes étaient blottis : c'étaient les chasseurs. Pour que nous pussions assister sans être aperçus des condors à tous les détails de la chasse, les Indiens avaient construit avec des perches et des ponchos, sur lesquels ils avaient éparpillé de la neige, une manière d'ajoupa où nous pûmes trouver place, ainsi que nos mules dont la bouche fut comprimée avec une courroie, dans la crainte qu'il ne leur prît fantaisie de hennir. Un silence profond avait été recommandé. Une demi-heure environ s'écoula en observations mutuelles; puis un battement d'ailes puissantes se fit entendre et nous vîmes une masse noire flotter dans l'air à une trentaine de mètres d'élévation. C'était un buitre de la plus grande espèce, dite *cuntur real*. Après avoir plané quelques minutes au-dessus du mouton, il s'abattit sur lui et essaya de l'emporter dans ses robustes serres. Mais la bête était solidement attachée, et après quelques efforts infructueux, l'oiseau se vit contraint de la manger sur place.

Pendant qu'il était en train de se repaître de cette chair dont il avalait goulûment des lambeaux, les chasseurs passaient adroitement leur main à travers les interstices de la claie et entouraient d'un nœud coulant les jambes de l'oiseau. Soit que l'opération eût été faite avec assez d'adresse pour que le condor ne se fût aperçu de rien, ou que chez lui la gloutonnerie fût plus forte que la frayeur, il continua son repas d'un air de sécurité parfaite.

Bientôt d'autres oiseaux de son espèce, attirés par le spectacle de la curée, vinrent se poser à côté de lui pour lui disputer les restes du mouton. Les coups d'ailes, les cris rauques et les trépignements de ces condors ne cessèrent que lorsque trois d'entre eux eurent été attachés par les jambes. Les chasseurs sortirent alors de leur cachette. A leur vue, les condors restés libres s'envolèrent pleins d'épouvante. Quant aux captifs, furieux de ne pouvoir suivre leurs compagnons, ils tournèrent leur colère contre les Indiens, les menaçant de l'aile et du bec à la fois. Mais quelques coups de bâton les couchèrent sur le carreau. Les ailes du plus grand d'entre eux que nous mesurâmes avaient seize pieds d'envergure. Quatre des plus grandes rémiges de ce patriarche emplumé me furent offertes par les chasseurs, honneur que je reconnus par le don de quatre réaux, soit un réal par plume.

A trois jours de là, le digne curé, qui tenait à me donner de son pueblo l'idée la plus avantageuse, organisait, sans m'en rien dire, une chasse aux guanaques, individus du genre des vigognes, à laquelle les gens de Potoni et ceux de San Antonio étaient conviés. Plus de deux cents individus des deux sexes avaient été mis en réquisition pour entourer avec des piquets reliés par des fils de laine et des chiffons l'enceinte où les guanaques devaient être poussés. Ces préparatifs terminés, les mêmes individus s'étaient éparpillés et embrassant un cercle de trois ou quatre lieues de monts et de plaines, avaient opéré peu à peu leur rapprochement, chassant devant eux les animaux enfermés dans ce cercle. Afin que nous n'eussions pas à attendre longtemps l'entrée dans l'enceinte des rabatteurs et du gibier, on devait nous prévenir du moment précis où les guanaques se présenteraient devant le corral dont l'ouverture avait été pratiquée au couchant.

La chose eut lieu comme on en était convenu. Vers midi, avertis par un Indien, qu'on nous avait dépêché, nous quittâmes San José et prîmes la direction du nord-ouest. Après trois quarts d'heure de marche nous aperçûmes, sur un plateau, l'enceinte entourée de piquets, où les animaux pourchassés devaient trouver la mort. Bon nombre de curieux étaient venus à pied et à cheval des villages voisins pour assister à l'hallali et au massacre des guanaques.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis notre arrivée, que les rabatteurs, hommes, femmes, enfants, gravissaient le plateau en poussant des clameurs insensées et en agitant les banderoles, les fourches et les épieux dont ils s'étaient munis. Ceux d'entre eux dont les mains étaient vides, faisaient avec leurs bras des signaux de télégraphe, dans le but d'effrayer les guanaques et de les pousser vers l'entrée du corral.

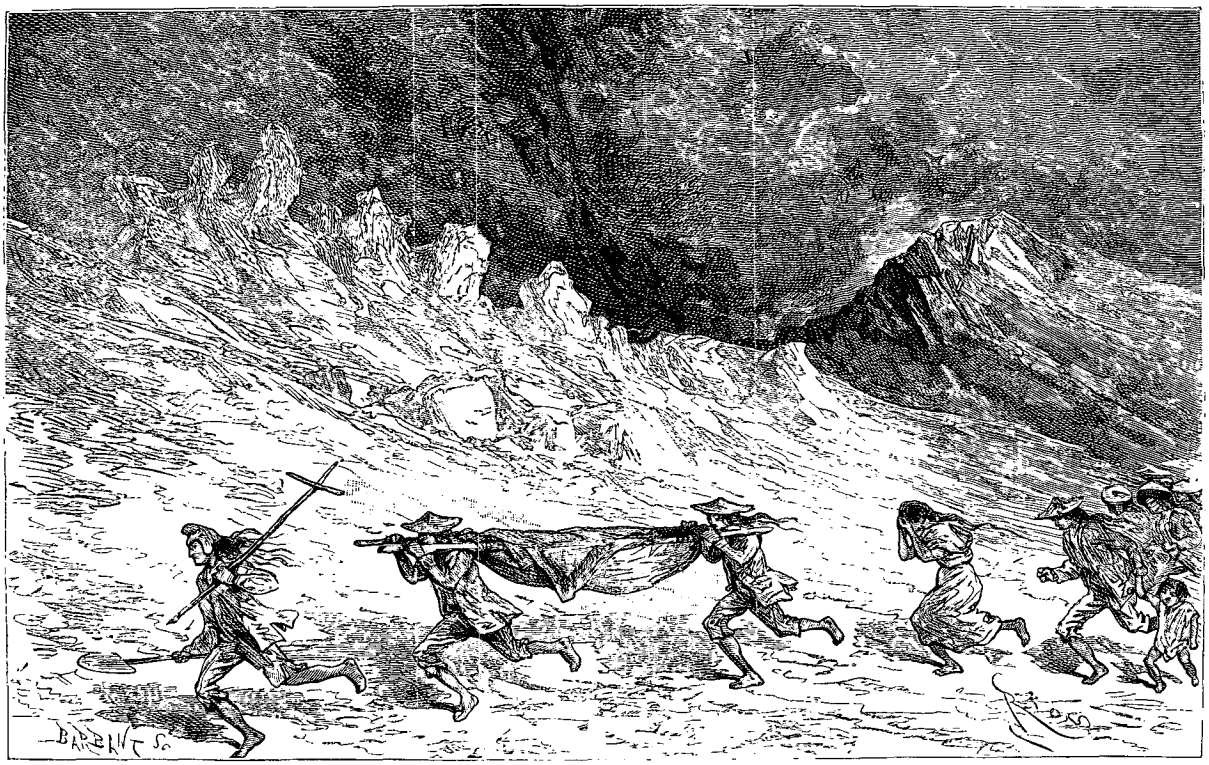
Une centaine de ces animaux ne tardèrent pas à se précipiter dans l'enceinte, dont ils firent deux fois le tour au galop. Cette carrière fournie, ils s'arrêtèrent haletants, le cou tendu, les oreilles dressées et parurent se consulter. Le résultat de la consultation fut que le troupeau vint se masser au centre du corral, pendant que de vieux mâles, marchant à pas comptés, cherchaient à retrouver l'issue par laquelle ils étaient entrés; mais des enfants blottis dans des trous, sur lesquels on avait étendu des ponchos, dont la couleur roussâtre se confondait avec celle du sol, ces enfants s'étaient relevés après le passage des guanaques et barraient l'entrée de l'enceinte. Quand les vedettes revinrent annoncer au gros de la troupe que tout espoir de fuir leur était ravi, le désordre et la confusion se mirent dans les rangs. C'étaient des soubresauts et des gambades, dont on ne saurait se faire une idée, des cris et des gémissements à n'en plus finir. Vingt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois les guanaques désespérés tentèrent de franchir la ligne des piquets, reliés par un fil de laine, et autant de fois ils rebroussèrent chemin. La vue des chiffons attachés à ce fil, et que le vent faisait mouvoir, leur causait une insurmontable terreur.

Pendant ce temps les rabatteurs, après avoir envahi le plateau, s'étaient introduits dans l'enceinte et formaient un cercle, qui se resserra par degrés autour des guanaques. Alors commença le massacre de ces animaux, dont les bâtons, les fourches et les épieux eurent bientôt raison. Des gracieuses bêtes qui bondissaient la veille de rocher en rocher, il ne resta plus qu'un tas de cadavres, que les chasseurs auxquels s'étaient mêlés les assistants, se mirent en devoir de dépecer pour en avoir la chair.

Cette chasse aux guanaques fut signalée par un événement tragique. Un Indien de San José, chargé de venaison, qu'il rapportait chez lui, glissa sur le bord d'une fondrière et roula jusqu'au fond avec son fardeau. Transporté sans connaissance sur une mule à San José d'en haut qu'il habitait, il ne vécut que quarante-huit heures, durant lesquelles nous allâmes le visiter. Un moment je me flattai que les cataplasmes et les onguents, préparés par Angel Torribio, avec tout le soin et l'empressement que réclamait la circonstance, auraient un résultat heureux; mais le sonneur de clo-



Les morts vont vite.

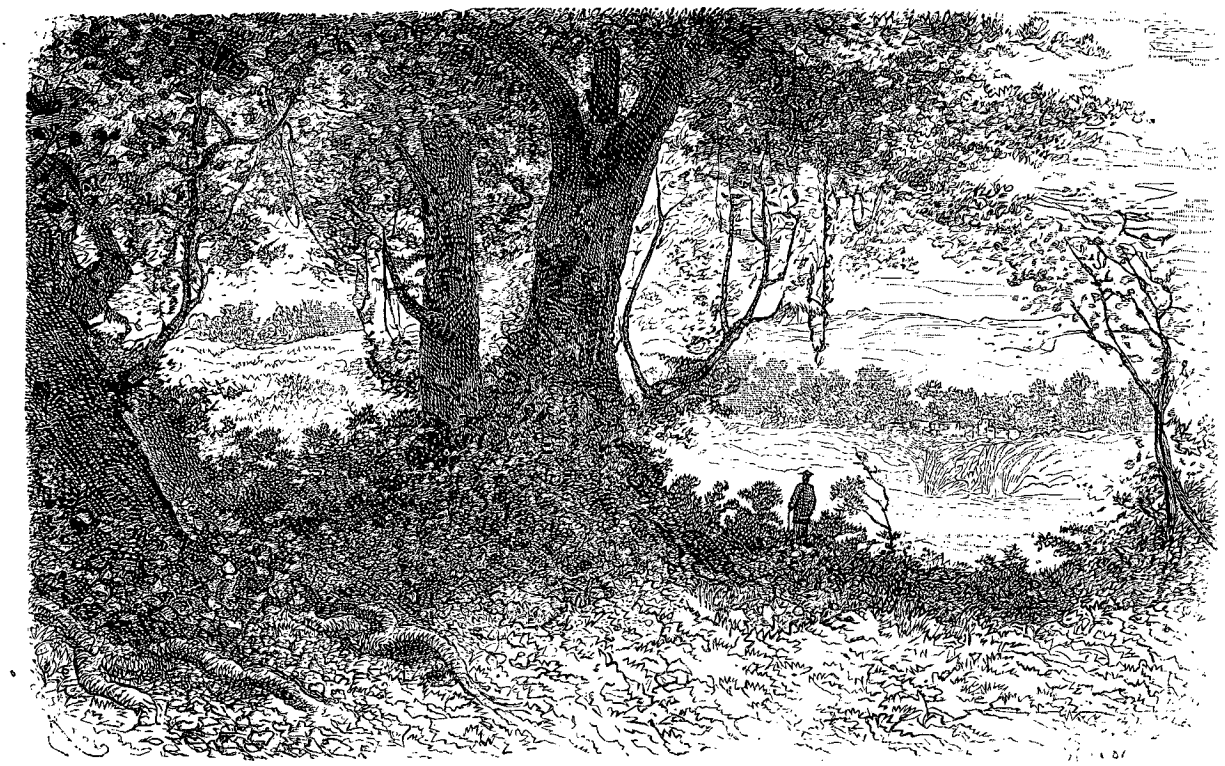
ches m'avoua d'un air consterné que ses herbes qui coupaient court à tant de maux, ne pouvaient rien contre une rupture de la colonne vertébrale et un épanchement de la moelle épinière.

Les obsèques du malheureux eurent lieu le lendemain dans la matinée. Le corps fut roulé dans une banne, qu'on attacha par les deux bouts à une perche, que deux Indiens chargèrent sur leur épaule. Le curé prononça sur le défunt les prières du rite, et quand il l'eut aspergé d'eau bénite, qu'un des servants avait apportée dans une bouteille, il donna le signal du départ pour le cimetière. Les porteurs, précédés par un Indien, chargé de la croix qu'on devait placer sur la fosse, prirent alors un pas si rapide, que la veuve qui conduisait le deuil ne put les suivre qu'à grandes enjambées. Les assistants, traînant leurs enfants par la main, durent se conformer à cette rapidité de locomotion et le cortége fila bientôt d'un train de poste. Hélas! pensai-je, en descendant du village d'en haut au village d'en bas, à San José, comme dans la ballade du poëte allemand, les morts vont vite, vont très-vite!

Paul MARCOY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Pahara, vu du seuil de la forêt (voy. p. 330).

VOYAGE DANS LA RÉGION DU TITICACA

ET

DANS LES VALLÉES DE L'EST DU BAS-PÉROU,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

TEXTE INÉDIT. — DESSINS DE RIOU, D'APRÈS M. MARCOY.

Cet incident avait rembruni les physionomies. Dans les petits endroits où l'existence coule avec l'uniformité des ruisseaux et où le lendemain est exactement semblable à la veille, la mort ne frappe pas à une porte sans éveiller un long écho. Dans l'après-midi, le curé retourna à San José d'en haut, porter des consolations à la veuve, et rappeler en même temps à quelques-uns de ses administrés qu'ils étaient en retard pour le payement de leurs redevances. Je profitai du loisir que me laissa l'absence du pasteur pour corriger les essais de Liberato et substituer à l'œil en profil que depuis cinq jours il copiait avec persévérance, un modèle d'œil en trois quarts qui parut l'enchanter. Ma leçon de dessin donnée, j'allai flâner aux environs du presbytère où, derrière un talus couvert d'herbe rase, j'aperçus une humble crucifère d'un blanc de neige, que je m'empressai de cueillir. Comme j'étais occupé à l'examiner, un bruit de pas me fit tourner la tête, et je vis Angel Torribio s'avancer vers moi. Depuis mon arrivée à San José, je n'avais échangé avec le sonneur de cloches que de rares paroles, et me voyant seul avec lui, l'idée me vint de le faire jaser. Comme entrée en matière, je lui tendis la fleur que j'avais cueillie en lui demandant s'il la connaissait et l'employait dans ses remèdes.

« C'est la *Queratica* ou salive de Notre-Dame, me répondit-il; une pauvre fleur qui n'est bonne à rien. Au reste, San José et ses environs ne produisent pas de plantes officinales. Pour en trouver, il faut aller dans nos vallées tempérées ou dans nos vallées chau-

1. Suite et fin. — Voy. p. 257, 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

des. Dans les premières croissent le *Queyllu*, le *Mulli*, le *Chinchircuma*, la *Maruncera*, la *Sallica*, la *Pupusa*, dont les vertus sont très-diverses et l'efficacité reconnue. Quant aux plantes qu'on trouve dans nos vallées chaudes, le nombre en est incalculable. Autant vaudrait essayer de compter les étoiles du ciel. »

Le sonneur de cloches avait débité cette tirade tout d'une haleine, et s'arrêta pour respirer.

« Savez-vous, lui dis-je, que voilà une nomenclature en état d'enrichir son homme, et je suis étonné que vous n'ayez pas cherché à en tirer parti. Les plantes aux noms étranges que vous m'avez citées ne figurent, que je sache, sur aucun Codex, et peut-être qu'en les soumettant à l'appréciation des savants, vous eussiez trouvé le chemin de la gloire et de la fortune! Mais, ne me direz-vous pas, ajoutai-je, où vous avez appris ces belles choses et conquis la renommée qu'on vous donne dans le pays?

— Hélas! monsieur, pour vous satisfaire, il faut que je remonte dans mon passé et que je rouvre une blessure encore saignante. Mais n'importe! Comme depuis la première heure où je vous ai vu, vous n'avez eu pour moi que de bonnes paroles, il ne sera pas dit que j'aurai répondu par un refus à la première demande que vous me faites.

« Mes parents, ajouta-t-il, étaient d'honnêtes chacareros établis dans la province de Maynas, entre Chachapoyas et Moyobamba, où ils vivaient péniblement du produit de leur ferme et de la fabrication des chapeaux de paille. Jusqu'à quinze ans, je vécus sous leur toit, partageant leur maigre chère et leurs travaux. Une petite vérole qui exerça de grands ravages dans le pays emporta mon père et ma mère, et comme la ferme qu'ils cultivaient appartenait à un de nos voisins qui la leur louait à l'année, ce dernier la reprit immédiatement. Un matin, je me trouvai dans la rue. Après un instant de réflexion, je me décidai à partir pour Chachapoyas et à me présenter devant l'évêque pour lui exposer ma situation. Le saint homme me reçut avec bonté et me fit admettre à l'hôpital de los Desemparados en qualité de mozo-misturero, c'est-à-dire chargé du triage des plantes employées dans la préparation des onguents et des cataplasmes. Ce poste que j'occupai pendant cinq ans me laissait des loisirs. J'en profitai pour développer mon intelligence. En deux ans j'appris non-seulement à lire couramment et à écrire un peu ma langue maternelle, mais même je pus graver dans ma mémoire les noms latins de quelques-unes des drogues qui entraient dans la préparation de nos remèdes. Les recettes médicales et les formulaires que je lisais à mes moments perdus éveillèrent en moi le goût de la botanique, que j'ai toujours conservé. Satisfait de ma position, fier à juste titre des progrès de mon intelligence, heureux de posséder l'estime et la confiance de mes chefs, l'existence n'eût été pour moi qu'un long jour de fête, sans une rencontre fâcheuse qui détruisit à jamais ma félicité.

« A cette époque, on parlait beaucoup dans la ville d'un *titiretero* [1] célèbre arrivé de Lima, et dont les représentations passionnaient la foule. Ce genre de divertissement, qui m'était inconnu, piqua si vivement ma curiosité, que je crus devoir sacrifier un réal pour m'en procurer la jouissance. J'entrai donc un soir au théâtre. Un rideau qui cachait la scène se leva au son des guitares, et la représentation commença. J'étais tout yeux et tout oreilles. La beauté des tirades, la richesse des costumes me tenaient dans l'enchantement. J'étais surtout émerveillé de la façon dont les acteurs, qui n'étaient que de simples poupées, gesticulaient en débitant leurs rôles. La pièce était finie, et le public s'était retiré, que je ne songeais pas encore à quitter ma place. Le titiretero vint me frapper sur l'épaule; il m'interrogea, et, après avoir souri de mon enthousiasme, il me dit qu'il cherchait un sujet assez intelligent pour pouvoir le suppléer dans la manœuvre de ses pièces et le dialogue varié de ses personnages. « Si tu te sens du goût « pour la chose, me dit-il, je te mettrai au courant « de la besogne, et une fois en état de m'être utile, « tu pourras jouir à ton aise du spectacle sans avoir « à débourser un centado. »

« Comme le service que le titiretero réclamait de moi n'avait rien qui blessât l'honneur ou la morale, j'acceptai sa proposition. Le jour suivant, je revins au théâtre où quelques leçons m'eurent bientôt mis à même de le seconder dignement.

« Les choses allèrent du mieux pendant quelques jours; puis le bruit de mes relations avec le titiretero commença à se répandre dans le public; l'évêque en fut informé, et me fit chasser de l'hospice. J'allai trouver le titiretero et lui racontai mon malheur.

« Bon, fit-il, puisque l'Éminence te chasse, moi je t'adopte. Mange et couche ici; tu travailleras avec moi. Jusqu'à présent tu n'as vu en moi qu'un joueur de marionnettes; il est temps de te révéler ma véritable profession. Je suis de la bande du *Carisal* [2]. Par ordre d'*el Tunante*, notre illustre chef, j'ai dû quitter les environs de Lima, où la police me serrait de trop près, et je suis venu pousser une reconnaissance dans ce pays lointain et hospitalier. Tu peux m'y être très-utile par la connaissance des localités que tu possèdes et les renseignements que tu dois être à même de me fournir sur la fortune des particuliers. Quant aux moyens d'introduction, tu n'as pas à t'en préoccuper. J'ai là un assortiment de clefs avec lesquelles nous ouvrirons sans scandale et sans bruit jusqu'aux portes des monastères.

« A cette proposition criminelle, une sueur froide inonda mes tempes. Mes cheveux se hérissèrent d'horreur, et peu s'en fallut que je ne tombasse à la renverse. Le titiretero, étonné de mon silence, me re-

1. Joueur de marionnettes.

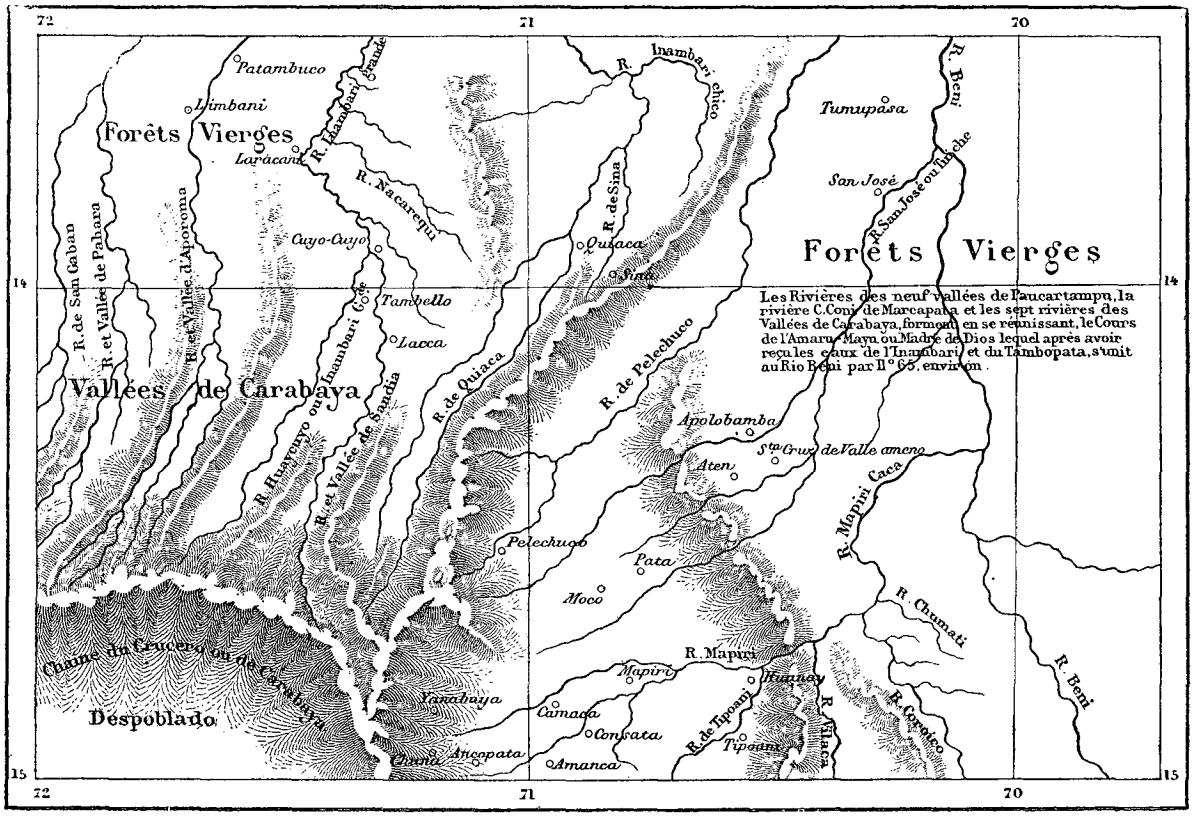
2. Bande de voleurs qui infestèrent pendant longtemps le pays compris entre Callao et Lima où ils épiaient le passage des voyageurs et des diligences cachés dans les champs de roseaux (*carisales*), qui bordaient à cette époque les deux côtés de la grand'route.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

garda sous le nez. — Eh bien! qu'as-tu donc? me dit-il. Tu trembles comme une feuille et te voilà d'un jaune-citron! Allons, rentrons et couche-toi, demain nous reprendrons cette conversation.

«Nous rentrâmes; mais au lieu de me coucher, je fis un paquet de mes hardes, je nouai dans le coin d'un mouchoir trois pièces d'or qui me restaient de mes économies passées, et ouvrant sans bruit la fenêtre de ma chambre, je sautai dans la rue. Dix minutes après, j'avais traversé la ville et fuyais en rase campagne. Le lendemain, j'arrivai à Paucar. Je m'installai dans une chicheria où, moyennant douze sous par jour, j'obtins le vivre et le couvert. En proie à une mélancolie profonde, je passais mon temps à errer dans la campagne, cherchant dans l'étude des simples un allégement à mes maux. Trois semaines s'étaient écoulées quand un arriero, parti de Chachapoyas, entra dans le village avec ses mules. J'appris par cet homme que depuis mon départ plusieurs vols avaient été commis dans la cité, et notamment dans le beatorio de San Antonio, d'où l'ostensoir, le calice et deux patènes d'argent avaient disparu. Comme les soupçons s'étaient portés sur un étranger, un titiretero qu'on avait vu rôder sournoisement autour de la chapelle, l'intendant de police s'était empressé de lâcher les alguazils à sa poursuite. Mais l'homme avait pris les devants, et l'on ne retrouva dans la maison qu'il occupait qu'un polichinelle sans tête....

« Quand l'arriero eut terminé son récit, je soupirai comme si ma poitrine eût été débarrassée du poids



Gravé par Erhard.

d'une montagne. Persuadé, à cette heure, que le titiretero avait quitté le pays pour toujours, je formai le projet de rentrer à Chachapoyas afin d'y chercher un emploi qui pût me faire vivre. Je me mis donc en route, et le troisième jour, à l'heure de l'Oracion, comme je venais d'entrer dans la ville, et traversais la place du Cabildo, j'aperçus un alguazil que j'avais laissé à l'hospice, avec une tumeur au genou. En le retrouvant sain et sauf, mon premier soin fut d'aller le féliciter; mais au lieu de répondre à ma politesse, cet homme me prit au collet, et me conduisit chez l'intendant de police, qui, sur la déclaration de ce subalterne, que j'étais bien Angel Torribio, le compère et le compagnon du titiretero, me traita de brigand et donna l'ordre de me conduire en prison. Hélas! monsieur, en vain je versai des torrents de larmes, en vain je me jetai aux pieds de mes juges, sans pitié pour mes pleurs et mon désespoir, ils me condamnèrent à l'unanimité au chicote et au bannissement. Le lendemain, entre onze heures et midi, j'étais fouetté, monsieur, fouetté publiquement sur la plaza Mayor, et chassé de la ville de Chachapoyas, avec défense d'y remettre jamais les pieds. Maintenant, décidez dans votre sagesse si je n'ai pas le droit de me plaindre de la justice des hommes!

« Encore souffrant des suites de ce châtiment immérité, je pris le chemin de la sierra et traversai successivement les provinces d'Ancachs, de Junin et de Castro-Vireyna. De province en province j'atteignis Pucara dans l'Entre-Cordillère. J'étais à bout de ressources et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

force me fut de m'ingénier pour vivre. D'abord j'allai sur les chemins recueillir les déjections de lama que je vendais aux ménagères pour leur cuisine ; puis je fis des fagots de charamusca (broussailles) que je vendis également. On me donnait une portion par-ci, un verre de chicha par-là, et je me sauvais de la sorte. Un jour que M. le curé de San José traversait la bourgade de Pucara, le hasard permit que je lui tinsse l'étrier pour descendre de mule. Il m'adressa quelques questions et reconnut bien vite à mes réponses que je n'étais pas un homme du commun. Mes façons honnêtes lui plurent, et comme son sonneur de cloches venait de mourir, il m'offrit la survivance de l'emploi. Je le suivis à San José, que j'habite depuis douze ans et où je remplis tour à tour les fonctions de sonneur, de diezmero et d'homme de confiance. J'utilise les loisirs que me laissent ces emplois en préparant pour nos malades des juleps et des potions, des onguents et des cataplasmes dont j'ai conservé la formule. Chaque année notre digne curé m'accorde un congé de quelques jours pour aller dans les vallées de Pahara et de Coasa-San-Gaban, cueillir les plantes qui me sont nécessaires. Ah! monsieur, pour un ami de la belle nature comme vous semblez l'être, que ces vallées ont de charmes puissants! la verdure y est plus verte qu'ailleurs, le ciel plus bleu et le soleil plus chaud. Des oiseaux de toutes couleurs y chantent dans les arbres; les bananes n'y coûtent qu'un demi-réal le régime, et les oranges, d'une grosseur énorme, ont un goût exquis. Aimez-vous les oranges, monsieur? »

Je ne répondis pas, troublé que j'étais par la vision subite que venait d'évoquer la description du sonneur de cloches. Les régions dont il parlait m'étaient connues depuis longtemps et leurs beautés d'ensemble et de détail m'apparaissaient en ce moment avec une netteté singulière.

« Si vous aimez les bananes et les oranges, reprit mon interlocuteur, allez à Pahara ou à Coasa. Ce n'est qu'un jour de marche à travers la Cordillère. Il est vrai que celle du Crucero est rude; mais vous serez dédommagé de la fatigue du chemin par le coup d'œil dont vous jouirez en arrivant. Quel plaisir j'aurais à vous accompagner dans cette excursion!... »

L'arrivée du curé que le sonneur de cloches distrait par sa peinture des vallées n'avait pas su prévoir à temps, lui coupa brusquement la parole. Le saint homme revenait de sa tournée de fort mauvaise humeur. Ses paroissiens, malgré la menace qu'il leur avait faite de leur moucheter les épaules avec le *chicote* (martinet) et de leur faire goûter du *cepo* (entraves) pendant quelques jours, n'avaient pu lui solder l'arriéré de leurs redevances et l'avaient ajourné à des temps meilleurs. Angel Torribio se trouva là fort à propos pour servir d'émonctoire à la bile en mouvement du pasteur. « Au lieu de rester planté sur ses jambes et de m'ennuyer de sa sotte conversation, il eût mieux fait de balayer l'église, d'épousseter l'autel et de fourbir les cuivres dont la saleté donnait aux fidèles une triste idée du lieu saint; on n'était ni plus bavard, ni plus négligent que lui, etc., etc. » Durant cette averse, le sonneur de cloches baissa la tête et ne dit pas un mot. La seule manifestation qu'il crut devoir se permettre, fut de tourner ses pouces l'un sur l'autre, tic que j'avais déjà remarqué chez lui. Une nouvelle boutade du pasteur que cette placidité d'Angel Torribio semblait exaspérer, mit celui-ci en fuite.

Le sonneur disparu, la mauvaise humeur du curé se calma par degrés comme une soupe au lait qu'on retire du feu. Pour effacer l'impression fâcheuse qu'elle eût pu me laisser, il redoubla de prévenances à mon égard et pendant le reste du jour il fut d'une amabilité charmante. Au souper ce fut pis encore. Quelques petits verres de resacado qu'il but de plus qu'à l'ordinaire le rendirent étourdissant de verve et de gaieté. Angel Torribio, dont l'air consterné en nous servant à table disait assez qu'il avait sur le cœur les reproches fondés ou non du pasteur, se vit complétement réintégré dans son estime. Le curé lui versa de sa main un verre d'eau-de-vie que le sonneur de cloches avala sans hésitation. La paix et la concorde un instant troublées régnèrent de nouveau dans le logis, et c'est en s'en applaudissant que chacun de nous regagna sa chambre.

Une fois couché, il ne me fut pas possible de m'endormir. Les églogues et les bucoliques d'Angel Torribio me revenaient à l'idée. Je ne voyais en fermant les yeux qu'épais ombrages, eaux murmurantes, oiseaux chantant sous la feuillée. Le triste endroit où j'étais retenu contre ma volonté donnait, par la comparaison et le contraste, je ne sais quel charme puissant et doux à ces paysages platoniques. A force de les caresser en idée et de songer surtout qu'il ne fallait qu'un jour de marche pour les atteindre, j'en vins à me persuader que je serais inexcusable de ne pas tenter ce petit voyage qui devait ajouter à ma relation des aperçus nouveaux ou des détails piquants. Une fois engagé dans cette voie des concessions, je sus trouver de si bonnes raisons à l'appui du caprice éclos dans ma cervelle, qu'il finit par me paraître le projet le plus raisonnable que j'eusse encore conçu. Je me promis de l'effectuer sans perte de temps. Restait à savoir comment mes compagnons accueilleraient la proposition que j'allais leur en faire et si leur frayeur des soldats et des rabonas n'opposerait pas un obstacle à l'accomplissement de ma volonté.

Le lendemain, j'en parlai à mon hôte, qui ne manqua pas de me répéter son ancienne phrase à propos de mes jours que j'allais exposer et de la boucherie où je menais mes gens. Mais je lui objectai que les déserteurs qu'on avait vus traverser le pays, devaient être loin à cette heure, que conséquemment je ne croyais courir aucun danger en me mettant en route et que d'ailleurs, si je les rencontrais, j'avais pour me défendre en cas d'attaque un fusil à deux coups et un couteau de chasse. Devant ces arguments et surtout mon air décidé, le curé comprit que son insistance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était vaine. « *Fiat voluntas tua*, me dit-il alors; mais s'il vous arrive malheur ce sera bien par votre faute. »

Je n'avais plus qu'à décider mes gens à m'accompagner et je m'attendais de leur part à une vive résistance; mais soit que leurs craintes eussent disparu en n'entendant plus parler des soldats et des vivandières, soit que le séjour de San José commençât à leur peser comme à moi, je fus agréablement surpris de voir l'arriero s'en tenir à ces seules objections qu'un voyage à travers les neiges était pénible pour ses bêtes, que depuis longtemps elles souffraient du manque de luzerne et qu'enfin il était bien temps qu'il retournât chez lui. Une piastre de plus par jour que j'offris de payer pour chaque animal fut l'argument qui le réduisit au silence. Il est vrai qu'il exigea pour se mettre en route et sous l'insidieux prétexte que les hommes étaient mortels, que je réglasse avec lui nos vieux comptes et que je lui avançasse une semaine sur le compte nouveau, ce que je fis incontinent. Quant à Liberato, mis en demeure de partir sur-le-champ pour Tiahuanacu ou de se joindre à nous, il n'hésita pas à adopter ce dernier parti.

La nouvelle de mon départ fut sue en un instant de la population de San José et m'attira force visites du village d'en bas et de celui d'en haut. Ces braves gens m'ayant vu pendant quelques jours aller et venir autour d'eux, s'étaient imaginé que j'avais fait de leur morne pueblo mon séjour d'adoption et paraissaient surpris et désappointés de m'en voir partir.

Cette journée était la dernière que je comptais passer à San José et je fis tout préparer pour que nous fussions prêts à partir le lendemain à la première heure. Des provisions que le curé sut me trouver à des prix doux, devaient nous permettre de voyager sans avoir à redouter la famine. Angel Torribio avait obtenu, non sans peine, l'autorisation de nous accompagner en qualité de guide et sa joie n'avait pas de bornes. Il allait, venait, s'agitait comme un grain de plomb dans une bouteille. Un âne de grande taille qu'il avait emprunté ou loué à quelque voisin, devait l'aider à franchir sans fatigue les neiges de la Cordillère. Nous nous couchâmes de bonne heure pour couper court aux sermons du pasteur sur ce qu'il appelait « un coup de tête. »

Le lendemain je prenais congé de notre hôte en l'assurant que notre absence ne durerait qu'une semaine. De son côté il nous promit d'ajouter à ses oraisons quotidiennes cinq *Pater* et autant d'*Ave*, destinés à écarter de nous tout danger. Sous le coup d'une émotion légitime, je donnai le signal du départ. Angel Torribio, monté sur l'âne auquel sa cape flottante servait de caparaçon, prit la tête de la colonne, l'arriero se mit à sa suite et Liberato marcha côte à côte avec moi.

Parvenus au bas de la montagne qui sert d'assiette au village de San José, nous nous engageâmes dans un chemin étroit et pierreux et pendant une heure nous descendîmes vers la plaine par une pente raide. Cette plaine était la dernière que nous dussions traverser de ce côté, et dès que nous l'eûmes franchie, nous commençâmes à nous élever d'escarpement en escarpement jusqu'au pied de la grande chaîne. Là les sites changèrent tout à coup d'aspect. Chemins et sentiers furent remplacés par une suite de talus escarpés et de failles béantes, au fond desquelles d'énormes amas de galets attestaient le passage d'anciens torrents. Des pans de basalte aux arêtes tranchantes, penchés sur le bord des abîmes et s'y maintenant contre toutes les lois de l'équilibre, semblaient près de nous écraser au passage. Nous continuâmes notre ascension, et la neige, de sporadique qu'elle était, se cristallisa, devint éternelle, et du faîte des montagnes qu'elle recouvrait seule, descendit bientôt le long de leurs flancs et les enveloppa de son blanc linceul. Ainsi hérissé de frimas, l'immense paysage eut un aspect sublime. Il est vrai que le froid allait toujours en augmentant et que les jambes de Liberato, qui selon l'expression de l'adolescent étaient comme des pelotes dans lesquelles s'implantaient des milliers d'aiguilles, eurent fort à souffrir de cet abaissement de la température.

Avec l'excès du froid et l'ennui d'une chevauchée au milieu des neiges, nous eûmes à subir, vers deux heures de l'après-midi, une de ces tempêtes qui sont comme un droit de péage que les Cordillères prélèvent sur le passant. Les approches de la tourmente nous furent révélées par un amoncellement de nuages noirs qui s'arrêtèrent au sommet des pitons, et bientôt, entraînés par leur propre poids, descendirent rapidement vers la terre. Une trombe de vent s'en échappa comme de l'outre d'Éole, et après avoir sifflé, gémi, hurlé dans les anfractuosités de la montagne et dispersé leurs neiges en blanche fumée, disparut aussi brusquement qu'elle était venue. Un calme plat lui succéda. Alors des éclairs fulgurants jaillirent des nuées, pareils à des serpents de feu, et le tonnerre se mit de la partie. Ses roulements, grossis par les échos, ressemblaient aux décharges simultanées de plusieurs batteries. Ce fut grandiose et terrifiant. Une détonation plus forte que les autres, et le losange de feu que décrivit la foudre en tombant sur un pic voisin, nous courba sur nos selles et arrêta court les mules sur leurs jarrets. Plus impressionnable que ces dernières, l'âne que montait Angel Torribio fit un écart terrible qui désarçonna son cavalier et l'envoya tomber à quelques pas. Les plis flottants de la cape de l'homme amortirent sa chute, et il se releva sans s'être fait mal. Cette culbute intempestive et la façon dont l'âne se mit à ruer coup sur coup, arrachèrent à Liberato un éclat de rire dont le sonneur de cloches, s'il l'avait entendu, se fût formalisé; mais ce rire malencontreux fut étouffé par la grande voix du tonnerre.

Le vent, la foudre et les éclairs n'étaient que les préludes de la symphonie dont la nature nous régalait en ce moment. Nous pûmes en juger par la pluie de grêlons qui tomba des nuages et dont nos animaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eurent plus à souffrir que nous. Ces grêlons furent remplacés par la neige, dont les flocons étaient si larges et si pressés qu'en un instant le paysage fut recouvert d'une couche uniforme. Pour ne pas tomber dans quelque crevasse, nous dûmes marcher pas à pas avec toutes sortes de précautions. Cette allure pénible dura deux heures, pendant lesquelles nos paupières rougirent comme si le sang allait en jaillir, tandis que nos visages se marbraient pittoresquement de rouge et de violet.

En atteignant le point culminant de la chaîne, un éclaircissement du ciel et la cessation de la neige nous apprirent que nous avions laissé derrière nous la région des orages et que nous approchions de la porte ou *puncu* de la Cordillère. Cette porte, qui devait nous livrer passage, était un étroit et long défilé formé par les talus à pic de deux Alpes neigeuses. Nous le suivîmes pendant une demi-heure, et parvenus à son extrémité, le décor polaire disparut et fut remplacé par un amoncellement de grès de tailles diverses qui bornaient la perspective de tous côtés. A notre droite, un ruisseau-torrent sortait en bouillonnant d'une fissure de rocher, tombait d'assise en assise au fond d'un gouffre d'où s'élevait une poussière humide, et, après avoir cheminé sous terre, reparaissait au jour à un jet de flèche de là. Au dire d'Angel Torribio, ce ruisseau était un des deux bras de la rivière Pahara, laquelle, en s'unissant vingt lieues plus bas à celle de San Gaban, forme un des nombreux tributaires de l'Inambari, affluent de l'Amaru-Mayo ou Madre de Dios.

De cette zone des grès, d'une largeur d'environ deux kilomètres, nous passâmes sans transition, et par une pente de plus en plus décidée, à une région hérissée de collines basses, inégalement espacées, et dont l'inclinaison d'ouest à est était remarquable. Un sable épais recouvrait le sol, jadis sillonné par les grandes eaux, et déguisait complétement la couche minérale.

A mesure que nous descendions, des bouffées d'air tiède nous arrivaient du fond de l'horizon, borné de tous côtés par les mouvements des terrains, et nos poitrines longtemps oppressées par le *soroche* des hauteurs, se dilataient sous ces effluves printaniers. Déjà le soleil baissait sensiblement. Sur l'observation d'Angel Torribio, que la première ferme que nous dussions trouver était encore distante d'une lieue, nous poussâmes nos montures, et Liberato fit de plus grandes enjambées. A un moment donné, la région des collines prit fin, et les terrains venant à s'affaisser, nous pûmes voir dans une profondeur immense émerger de l'ombre les pitons verdoyants de la vallée de Pahara. A leur base, dont le crépuscule estompait déjà les contours, sinuait le ruisseau-torrent que nous avions vu naître au sortir de la Cordillère. Un étroit sentier en spirale, dans lequel nous nous engageâmes, nous conduisit, après une demi-heure de marche, devant un site en partie défriché où s'élevait une chaumière. Comme la nuit arrivait à grands pas, nous convînmes d'y faire halte.

Cette demeure, construite en lattes espacées et couverte en chaume, était close sur trois côtés et ouverte au levant. Elle ressemblait aux tambos ou abris qu'on trouve à l'entrée de presque toutes les vallées d'outre-Cordillère, et où les passants peuvent se reposer le jour et dormir la nuit. Un amas de branchages avait été déposé dans un coin par le voyageur qui nous avait précédés. Nous le bénîmes pour cette précaution qui nous permit d'allumer du feu et de griller quelques morceaux de mouton sec dont nous soupâmes. Après avoir dressé nos couches contre une des parois de l'ajoupa, nous jetâmes sur le foyer près de s'éteindre le reste des branchages afin d'éloigner de nous les rôdeurs nocturnes à quatre pattes, en tête desquels nous placions le puma ou couaguar.

Malgré certaine appréhension dont nous n'étions pas maîtres en nous allongeant à terre et nous enfonçant jusqu'au nez sous nos ponchos, nous n'en dormîmes pas moins d'un fort bon sommeil, et nous nous réveillâmes au gazouillement indistinct des oiseaux blottis dans l'épaisseur des fourrés. Le ciel était pur, et le soleil qu'on ne voyait pas encore teignait d'un reflet de cinabre la partie de l'horizon qui dominait le fond de la vallée. Autour de nous, le paysage humide de rosée et à demi voilé par les brumes de l'aube, avait je ne sais quoi de juvénile, de gracieux et de souriant, comme s'il eût été créé seulement de la veille.

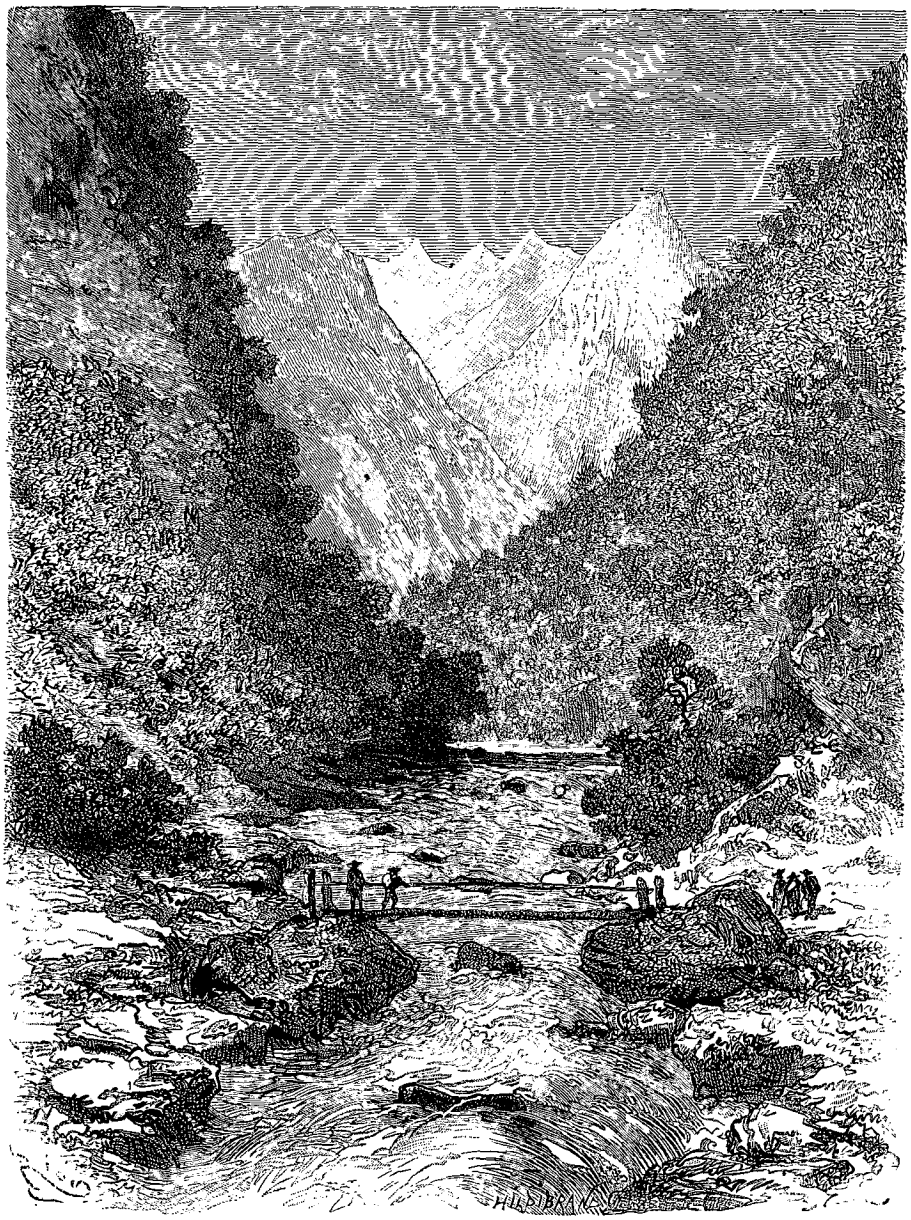
Nous nous levâmes un peu raidis par la fraîcheur du matin, à laquelle le voisinage des neiges ajoutait une pointe piquante. Après nous être secoués pour rendre à nos membres leur élasticité accoutumée, nous procédâmes aux apprêts du départ. Pendant que nos gens étaient occupés de ces soins, j'allai pousser une reconnaissance aux alentours de l'ajoupa. Près d'un buisson de ces mimosas à fleurs jaunes et à odeur de patchouly, si communs au revers des Andes, je vis briller dans l'herbe un morceau de métal que je ramassai. C'était un bouton d'uniforme sur lequel étaient gravés les mots *Republica peruana*. Deux pas plus loin, je relevai, souillée de boue, une cocarde blanche et rouge, évidemment arrachée ou tombée du bonnet de police d'un fantassin. Le buisson de mimose, dont quelques rameaux étaient cassés et flétris, paraissait avoir servi à étendre du linge. Les fuyards dont s'effrayaient si fort mes compagnons avaient-ils fait halte en ce lieu et bivaqué sous le même ajoupa que nous ? Au départ, avaient-ils pris le chemin des hauteurs, longé transversalement les vallées limitrophes, ou s'étaient-ils enfoncés dans la vallée de Pahara, où nous allions nous engager? Ces questions que je m'adressai restèrent sans réponse. Toutefois, pour ne pas effrayer mes gens, je jetai loin de moi cocarde et bouton, et en rentrant sous l'ajoupa je ne dis rien de la trouvaille que je venais de faire.

Comme nous nous mettions en route, le soleil dépassa la crête des mornes, et toute la partie orientale

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la vallée s'alluma dans un embrasement général. A ce moment, un joyeux concert de pépiements de gazouillements, de roucoulements éclata sous la feuillée, comme pour saluer l'apparition de l'astre. Le chemin que nous prîmes côtoyait la base d'une montagne tapissée jusqu'à mi-corps d'arbrisseaux et de lianes d'un agréable effet. Le ruisseau-torrent dont nous suivions la rive droite fuyait à quelques mètres au-dessous de nous avec un empressement furieux, et comme s'il avait eu hâte de rejoindre la rivière de San Gaban qui devait l'engloutir.

Nos gens cheminant à la file, subissaient l'heureuse influence des lieux, à en juger par leur quiétude et leur babil joyeux. Liberato, dont les jambes avaient



Entrée de la vallée de Pahara.

repris leur couleur naturelle, s'amusait en véritable enfant des objets nouveaux qui frappaient ses yeux. Angel Torribio, gravement assis sur son âne, donnait à l'arriero qui l'écoutait bouche béante, des consultations gratuites sur la façon de traiter les chevaux morveux, et de préserver les mules du *soroche* en traversant la Cordillère. J'écoutais le sonneur de cloches tout en regardant le paysage et prenant des notes.

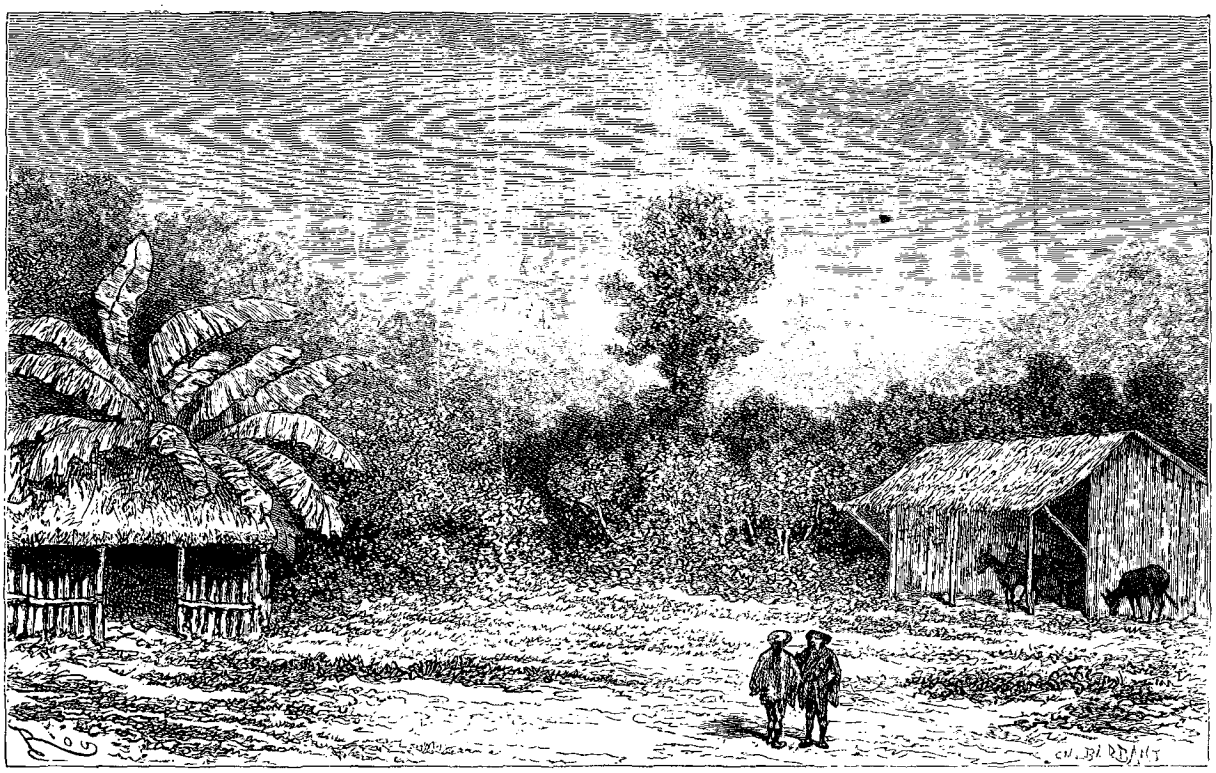
Nous marchâmes ainsi jusque vers les onze heures, où l'impraticabilité des chemins nous força de passer sur la rive opposée. Deux troncs jetés sur le Pahara facilitèrent le transit. En nous retournant, nous pûmes embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue du chemin parcouru, depuis les neiges de la veille jusqu'à l'endroit que nous venions d'atteindre. Étagée dans une perspective de quelques lieues, la vallée étroite et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

resserrée semblait se dresser sur nos têtes avec ses pitons chauves ou boisés, entre lesquels sinuait comme une couleuvre d'argent le torrent que nous avions traversé.

Une fois sur la rive gauche, nous prîmes un sentier sous bois, au delà duquel nous entrâmes dans une région en partie dénudée, en partie couverte de broussailles et de buissons. Aucune trace de culture ne s'y voyait, et nul rancho ne dénonçait la présence de l'homme. Après deux heures de marche à travers ce paysage sans caractère, nous descendîmes vers un petit plateau sur lequel, à l'ombre d'un érythrine centenaire, était édifiée une maisonnette entourée de bananiers d'un vert éclatant. Le site avait nom Pincollpata. Au dire d'Angel Torribio, les propriétaires de cette bicoque étaient deux Indiens sexagénaires, homme et femme qu'il connaissait pour avoir mangé et couché chez eux, quand il venait dans la vallée; l'accueil des vieillards avait toujours été franc et cordial. Il est vrai que de son côté le sonneur de cloches avait largement payé l'hospitalité qu'on lui donnait par le don de remèdes pour atténuer la surdité du mari et calmer les crampes d'estomac dont souffrait la femme.

En arrivant, nous trouvâmes la case vide et dans un sens dessus dessous complet. Des poteries brisées gisaient près de l'âtre, des hardes traînaient çà et là, et une montera de femme se voyait à terre. Angel Torribio, qui connaissait l'esprit d'ordre de ses amis



Rancheria de Huitoch.

et leurs goûts sédentaires, ne pouvait s'expliquer leur disparition du logis ni le bouleversement de celui-ci. Pendant qu'il procédait à l'inventaire des lieux, Liberato, qui était allé rôder dans la bananière, en rapportait quelques bananes mûres et d'autres vertes, que nous fîmes rôtir après avoir allumé du feu.

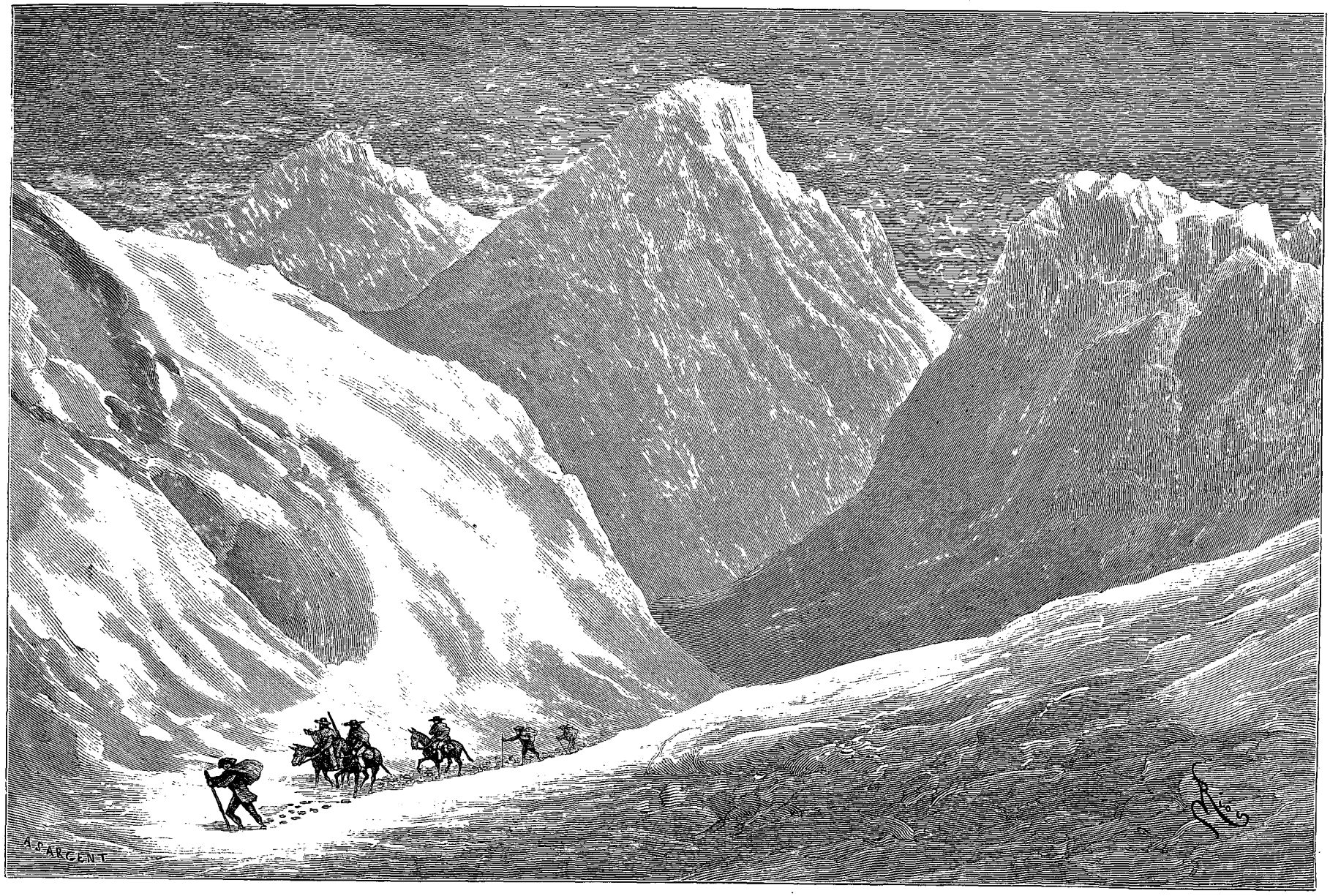
Nous quittâmes Pincollpata sans avoir vu les maîtres du logis, ni pu reconnaître à tel ou tel indice ce qu'ils étaient devenus. En qualité d'ami de la maison, le sonneur de cloches était affecté plus que nous de cette absence inexplicable.

« Où sont-ils donc passés? » murmurait-il en remontant sur son âne et se mettant à notre tête comme il l'avait fait jusque-là.

Nous poursuivîmes notre route à travers des sites tantôt arides, tantôt couverts d'une végétation dont le développement prenait presque à chaque lieue un caractère plus marqué. La pente des terrains allait diminuant, et les chemins, sans être carrossables, permettaient à nos montures de marcher aisément.

Dans l'après-midi, du haut d'un tertre que nous avions atteint, nous vîmes se dessiner au fond d'une gorge un groupe de maisonnettes ombragées par de grands arbres. Un svelte palmier, le premier que nous eussions encore vu et dont à la distance où nous étions on ne pouvait reconnaître l'espèce, balançait gracieusement son bouquet de plumes au-dessus des bois environnants. L'endroit portait le nom de Huitoch. En arrivant, nous remarquâmes que sur les trois maisons dont se composait cette rancheria, deux qui servaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée des Andes de Crucero (voy. p. 325).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'habitation étaient abandonnées; la troisième était un hangar-écurie. Deux mules y étaient accroupies sur la litière et paraissaient dormir ou digérer. Nous entrâmes dans les deux cases où nous furetâmes dans tous les coins. Le désordre que nous avions remarqué chez les habitants de Pincollpata se retrouvait chez les propriétaires de Huitoch. La stupéfaction du sonneur de cloches était à son comble. Jamais, depuis qu'il parcourait la vallée, une solitude et un bouleversement pareils n'avaient frappé ses yeux. Comme nous nous communiquions nos impressions à ce sujet, auxquelles chacun ajoutait des commentaires à sa guise, un bruissement dans les branchages nous fit tourner la tête. Un Indien et sa femme étaient là qui nous regardaient d'un air effaré. Rassurés par notre extérieur pacifique, ils firent quelques pas au-devant de nous. Angel Torribio, qui reconnut en eux les maîtres du logis, les salua joyeusement. Mais ceux-ci répondirent à peine à sa politesse, et comme le sonneur de cloches s'étonnait tout haut de la froideur de leur accueil : « Venez, lui dirent-ils, et surtout parlez plus bas que vous ne faites. » Bien que cette invitation ne s'adressât qu'à Angel Torribio, je pris sur moi de l'accompagner; Liberato et l'arriero qui me virent partir voulurent se joindre au cortége. Guidés par l'homme et sa compagne, nous entrâmes dans le massif d'arbres qui entourait la rancheria. Au plus épais du fourré s'ouvrait le lit desséché d'un ruisseau qui descendait par une pente brusque à la rivière. Avant que nous eussions atteint le bord de celle-ci, le couple nous retint, et, sans dire un mot, nous fit signe de regarder sur l'autre rive. D'abord je ne vis qu'un magnifique paysage auquel les arbres sous lesquels nous étions servaient de repoussoir. La rivière, maintenant silencieuse, déroulait ses ondes en pleine lumière, et sur la rive droite, entre deux croupes formant gorge, s'élevait sur un monticule le village de Pahara. Une bande de forêts sur laquelle il se détachait et des cerros couverts d'herbes jaunâtres (pajonales) formaient avec le bleu du ciel le fond de la toile. Je me retournai vers l'Indien et lui demandai ce qu'il voyait de singulier sur le bord opposé.

« Regarde mieux que tu n'as fait, » me répondit-il.

Je reportai mes yeux sur la rive droite, et j'aperçus alors un groupe d'hommes assis en deçà du village. Des femmes allaient et venaient, et deux ou trois feux fumaient çà et là.

« Ce sont des soldats et des rabonas, » me dit l'homme.

La foudre tombant à côté de mes compagnons ne les eût pas plus terrifiés que cette nouvelle. Angel Torribio devint vert, l'arriero se mit à trembler, et Liberato fit le signe de la croix et baisa son pouce. Sans paraître s'apercevoir de l'effet qu'il venait de produire, l'Indien poursuivit :

« Depuis trois jours ces maudits sont à Pahara. Ils sont entrés dans la vallée par le puncu de Sucsimata. En tout cas, s'ils viennent à Huitoch, ils n'y trouveront rien, ma femme a caché dans les bois toutes nos provisions.

— Tu t'effrayes à tort, dis-je à l'homme : après avoir rançonné Pahara, ces gens, au lieu de pousser en avant où ils rencontreraient les Indiens sauvages, reviendront sur leurs pas pour regagner la sierra d'où ils sont sortis.

— Je n'ai pu tout cacher encore, poursuivit l'Indien comme répondant à une idée fixe; j'ai cinq moutons dans le corral et deux mules à l'écurie. Je venais les chercher quand je vous ai aperçu. Où comptez-vous aller en sortant de Huitoch? »

C'eût été au sonneur de cloches à répondre à cette question; mais il n'était pas en état de le faire, et je crus devoir répondre pour lui.

« Pour aujourd'hui, dis-je à l'Indien, nous n'irons pas plus loin; nous passerons la nuit chez toi, et demain nous nous remettrons en route. Seulement, au lieu de côtoyer la rivière comme nous l'avons fait jusqu'à présent, nous monterons sur les hauteurs d'où nous pourrons, s'il y a lieu, suivre les mouvements de l'ennemi sans crainte d'être vus de lui. »

L'homme consentit à nous loger pour une nuit, mais à la condition que nous n'allumerions pas de feu et que nous parlerions à voix basse. Cette précaution n'était pas tout à fait inutile. La distance qui nous séparait des soldats n'était que d'un jet de flèche; la rivière coulait sans bruit et présentait à cet endroit des gués nombreux.

Nous soupâmes de venaison fumée et de bananes crues que la châtelaine de Huitoch tira du garde-manger qu'elle avait dans les bois. Ce repas, fait du reste avec appétit, fut entrecoupé de gorgées d'eau fraîche et de réflexions de nos gens sur la situation. Ces réflexions n'avaient rien de bien gai; mais lorsque je me fus moqué de leurs craintes exagérées et que je leur eus démontré la possibilité de continuer le voyage sans éveiller l'attention des soldats, ils se rassérénèrent et finirent par convenir qu'ils avaient tort de s'alarmer ainsi.

Le souper fini, l'Indien, pour remplir jusqu'au bout ses devoirs de maître de maison, voulut nous parquer à sa guise. Le rancho où nous avions mangé fut affecté à mes compagnons, et je fus placé dans une annexe du logis pourvue d'une barbacoa qu'on recouvrit de feuilles sèches. Soit que ma couche fût plus moelleuse que de coutume ou ma fatigue plus grande que les autres jours, je m'endormis sans avoir eu le temps de me recommander à Dieu, et ne me réveillai que le lendemain au chant des oiseaux.

Mon premier soin fut d'aller m'informer à nos gens si la nuit, qui porte conseil, leur avait démontré la puérilité de leurs craintes; mais en entrant dans la pièce où je comptais les trouver, je ne vis que mes bagages empilés sur le sol, mes albums et mon fusil posés en travers, mais de mes compagnons pas l'ombre. A l'exclamation qui m'échappa, le maître du logis qui rôdait par là accourut.

« Où sont-ils donc? lui demandai-je.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Ils sont partis pendant que tu dormais, me répondit-il.

— Partis sans moi ! Et pour où?

— Eh ! pour San José ! Ces hommes ont dit qu'ils avaient peur et voulaient retourner chez eux. Tu ne peux pas les blâmer d'avoir peur. »

Le coup était rude, si rude que je baissai la tête et restai un moment comme abasourdi. Un peu remis de ma stupeur, je procédai à l'inventaire de mes bagages ; rien n'y manquait. Malgré son enthousiasme pour mes croquis, Liberato n'en avait pris aucun. Seuls, les cahiers remplis par lui d'yeux en profil et en trois quarts avaient disparu. Au fait, c'était son bien, l'œuvre de ses mains, et il avait voulu emporter ces cahiers en souvenir de notre connaissance. En ce moment, je me rappelai la demande qu'il m'avait faite d'une chose sur la nature de laquelle il ne devait s'expliquer qu'au moment de se séparer de moi. Que pouvait être cette chose? Je cessai d'y songer, en comprenant que je l'ignorerais toujours. En s'enfuyant, Liberato emportait son secret à Tiahuanacu, comme d'autres emportent le leur dans la tombe.

Les rabonas.

Ma position était réellement perplexe. Pendant que les pensées les plus contradictoires se heurtaient dans ma tête, l'homme attendait d'un air placide que je prisse une décision. Quelques minutes s'écoulèrent, puis une idée lumineuse me vint tout à coup.

« Écoute, dis-je à l'Indien : j'ai vu, en arrivant ici, deux mules dans ton écurie. Tu vas m'en seller une, tu chargeras mes bagages sur l'autre, et tu m'aideras ensuite à sortir d'ici. Toutes les vallées de Carabaya communiquent entre elles et sont à peu de distance l'une de l'autre. »

Je déroulai une carte de poche que je consultai du regard.

« Vois, dis-je à l'homme, deux lieues seulement séparent la vallée où nous sommes de celle de Coasa ; de Coasa à Ayapata, il y a trois lieues, et cinq lieues d'Ayapata à Ollachea, sans tenir compte de Corani et d'Ituata. C'est donc dix lieues que nous aurons à faire. Je te donnerai une piastre par lieue, ce qui est énorme, et en arrivant à Ollachea où j'ai des amis et des connaissances, tu pourras me quitter sur l'heure et revenir à Pahara.

— *Manan*, fit l'homme en secouant la tête, je préfère rester chez moi. »

Il importait de frapper un grand coup. Je pris mon fusil, qui depuis plusieurs jours était déchargé, et je fis mine de l'armer en regardant l'Indien.

« Tayta, que vas-tu faire? » exclama-t-il en reculant d'un pas.

J'épaulai et j'ajustai l'homme.

« Tayta, au nom du saint bon Dieu, ne me tue pas ! s'écria-t-il en tombant à genoux.

— Te décides-tu? fis-je froidement.

— *Ari! ari!* je te suivrai où tu voudras aller ! »

Le pauvre diable tremblait comme une feuille.

« Alors, ne perdons pas de temps. Prends ma selle et mes pellons, mets-les sur une de tes bêtes ; monte sur l'autre avec mes bagages, et filons bon train. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

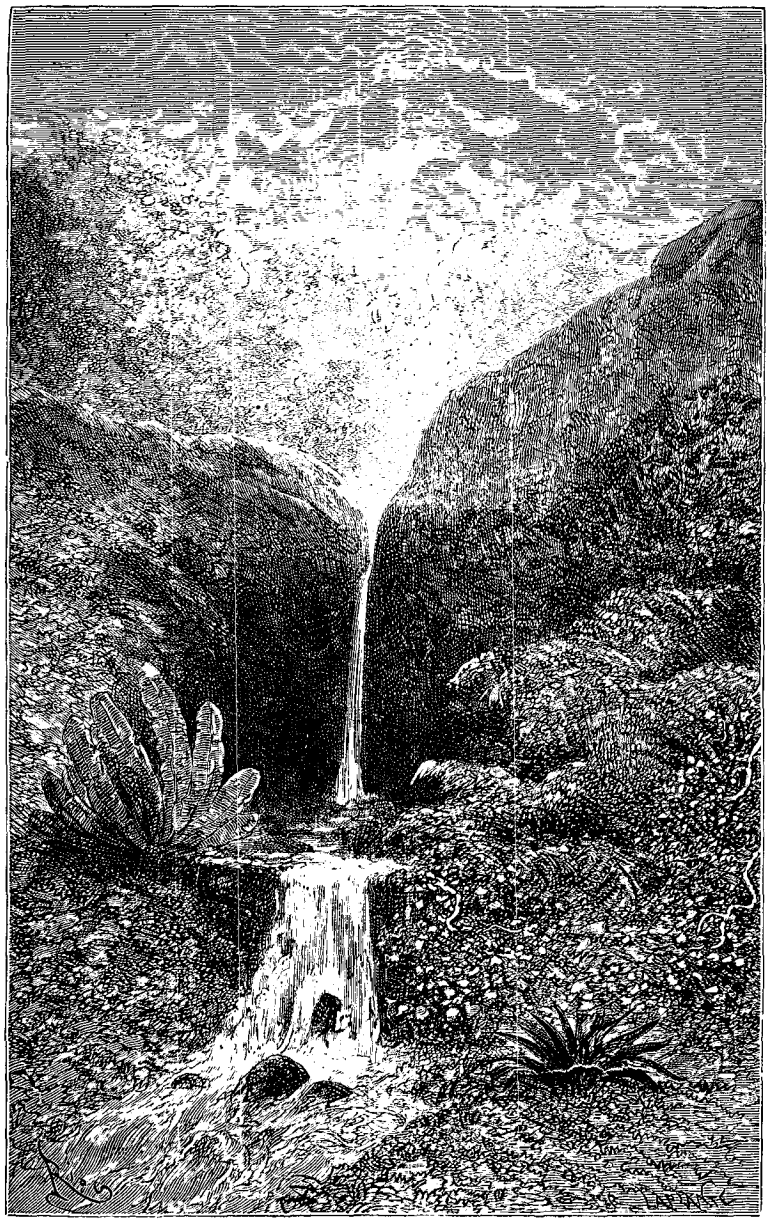
L'Indien s'exécuta avec une célérité que la peur redoublait. Au moment de partir, il parut pris d'indécision.

« Si j'allais avertir ma femme, insinua-t-il ; elle s'inquiétera de mon absence.

— Tu la verras à ton retour, » dis-je, bien persuadé que j'étais que si l'Indien entrait sous bois je ne le verrais plus.

Nous partîmes en accélérant le pas de nos bêtes. L'Indien, que par mesure de précaution j'avais fait passer devant moi, frappait à temps égaux avec ses talons les flancs de sa monture, et obtenait d'elle un trot assez rapide que j'avais soin d'entretenir par un coup de rêne tressée, chaque fois que les accidents du chemin nous rapprochaient l'un de l'autre. Après une heure de marche, mon homme, tout à fait réconcilié avec la situation et voyant en perspective sa bourse gonflée de dix piastres, était devenu souple comme un gant et d'une humeur charmante.

Chemin faisant, il me montra adossée à un cerro de grès schisteux et sortant d'entre deux blocs verts de moisissure, une source abondante dont l'eau cristalline tombait à pic et se heurtant aux aspérités du rocher, s'éparpillait en mille gouttelettes où se jouait un rayon de soleil. Des végétations charmantes, fougères, adiantées, scolopendres, décoraient cette source dans laquelle l'artiste eût trouvé un tableau tout fait. Je priai mon guide de s'arrêter un instant, et pendant qu'il bourrait ses joues de feuilles de coca, je fis un croquis de la chose.

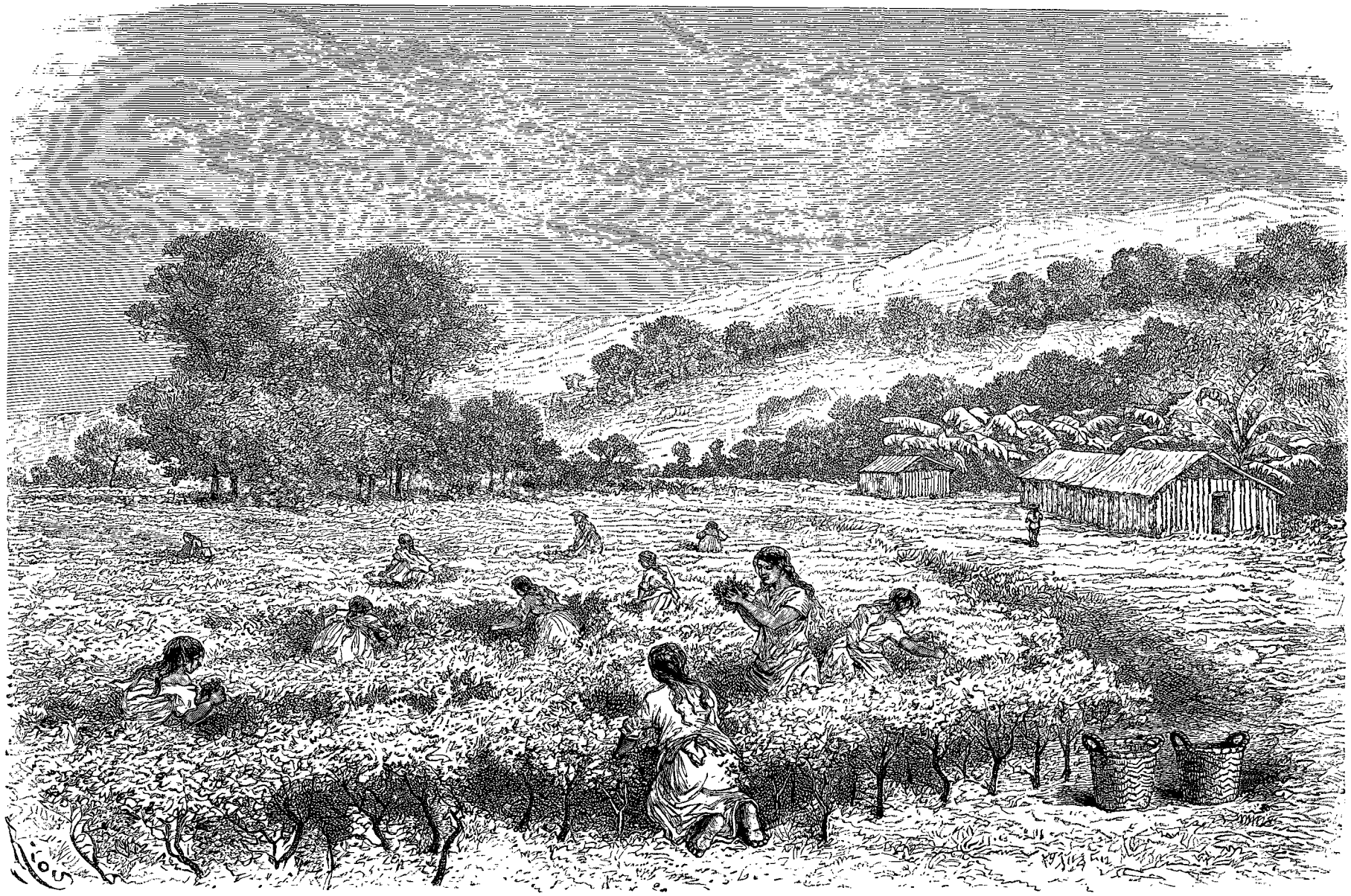


Source entre Huitoch et Coasa.

Nous repartîmes avec une nouvelle ardeur. A midi nous touchions barres à Coasa, tête de la vallée de San Gaban, célèbre sous le régime des vice-rois par ses richesses aurifères. Là nous nous arrêtâmes pour manger un morceau, et après avoir fait emplette de bananes, d'oranges et de patates douces, nous nous remîmes en route. A cinq heures nous arrivions à Ayapata, où je me décidai à passer la nuit. En causant avec l'alcade du village, j'appris que des commerçants de Cuzco que le fonctionnaire public appelait mes compatriotes, se trouvaient en ce moment dans la vallée intermédiaire d'Ituata où les avait attirés la récolte de la coca. Le but de leur voyage était de monopoliser la précieuse érytroxylée pour laquelle dans l'estimation de l'alcade une somme de cent mille piastres était nécessaire.

Cette nouvelle ne m'intéressait que médiocrement au point de vue commercial ; mais l'idée de revoir des visages de connaissance me remplissait de joie. D'Ayapata à Ituata, la distance était d'à peu près trois lieues. En partant d'Ayapata de bonne heure, nous pouvions être rendus à Ituata vers le milieu du jour. Dans la crainte qu'il ne prît envie à mon guide de me brûler la politesse, ainsi que l'avaient fait mes compagnons de San José, je le fis dormir près de moi et je priai l'alcade de veiller sur nos mules. Le lendemain nous nous réveillâmes frais et dispos et sans perdre de temps nous nous mîmes en route. Les chemins étaient loin d'être transitables. Les buissons, les arbustes, les sarmen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



La cueillette de la coca (voy. p. 334).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teuses, sans compter des pierres énormes, les encombraient à qui mieux mieux. Mais l'envie d'arriver me rendait indifférent à ces obstacles contre lesquels protestait ma monture qui suait, soufflait, trébuchait, s'abattait même quelquefois, mais que l'éperon obligeait à marcher quand même.

Je poussai si bien l'animal, qu'à deux heures de l'après-midi, après avoir passé à gué les deux rivières de Cori et de Mahuayani et traversé sans faire halte le petit val de Corani, j'atteignis la vallée d'Ituata. Là, sous le hangar d'un propriétaire du lieu, je trouvai trois négociants des Portales de Cuzco dont les clameurs saluèrent mon arrivée, pendant que leurs bras s'ouvraient pour me recevoir.

On devine sans qu'il soit besoin de les relater, les explications que nous échangeâmes et le plaisir que nous eûmes à nous rencontrer en pays lointain. Après une couple d'heures accordées au repos et l'absorption de quelques aliments dont j'avais le plus grand besoin, je réglai le compte de mon Indien et le laissai libre de regagner Huitoch, où sa compagne devait s'étonner et se lamenter à la fois de sa disparition subite.

Délivré de toute appréhension fâcheuse, j'accompagnai mes amis en différents endroits de la vallée où les appelait l'affaire qu'ils étaient en train de traiter. De toutes les vallées du groupe de Carabaya, Ituata est celle où la coca se cultive sur la plus grande échelle. On était alors en pleine récolte. Péons et péonnes suivaient pas à pas les plantations en quinconces de l'arbuste si cher à la race indigène, qu'un décret de 1825 l'a placé dans l'écu d'armes du Pérou en regard de la vigogne et du cornucopio ou corne d'abondance. Hommes et femmes portaient en sautoir un torchon dans lequel étaient enfouies les feuilles qu'ils récoltaient une à une. Ces feuilles étendues sur de grandes bannes étaient exposées au soleil pendant deux ou trois jours, puis empilées dans des sacs d'un mètre carré et expédiées sur tous les points du territoire.

Cette récolte de la coca est pour les indigènes des vallées une occasion de réjouissance, comme pour nos paysans les moissons et les vendanges. Le jour où la cueillette des feuilles est terminée, les deux sexes qui ont participé à ce travail se réunissent et célèbrent par des danses et des libations le plaisir qu'ils éprouvent à ne plus avoir rien à faire. Comme la température est élevée et la soif ardente, on boit beaucoup plus qu'on ne danse, et l'excès de boisson agissant sur les buveurs, selon l'âge, l'humeur et le tempérament de chacun d'eux, il s'ensuit que les uns roulent à terre et s'endorment, tandis que d'autres se querellent et même s'assomment un peu, sans que l'assistance s'en inquiète le moins du monde. Notre dessin est la reproduction exacte d'une de ces scènes locales auxquelles donne lieu de janvier à mars la cueillette de la coca.

Après dix jours passés dans la vallée d'Ituata, nos amis qui avaient fini leurs affaires songèrent au retour. Naturellement je me joignis à eux pour regagner Cuzco, l'espoir de revenir à Puno m'ayant été ravi par les circonstances. En deux jours nous eûmes atteint les premiers contre-forts des Andes. Là, de la bananière de Yanaoca, petite ferme où nous avions fait halte, nous pûmes embrasser d'un coup d'œil le splendide panorama qui, de la sierra de Ticumbinia jusqu'aux confins d'Apolobamba, comprend dans une étendue de plus de cent cinquante lieues, les deux systèmes très-distincts par la direction de leurs affluents, des onze vallées de Paucartampu et des neuf de Carabaya. Pendant une demi-heure nous restâmes les yeux attachés sur l'immense paysage éblouissant de lumière et d'azur, puis la radieuse vision s'évanouit à jamais. Nous venions d'entrer dans la Cordillère. Au sortir des neiges, nous prîmes par Santa Rosa, puis nous gagnâmes Ayaviri, et trois jours après nous entrions à Cuzco.

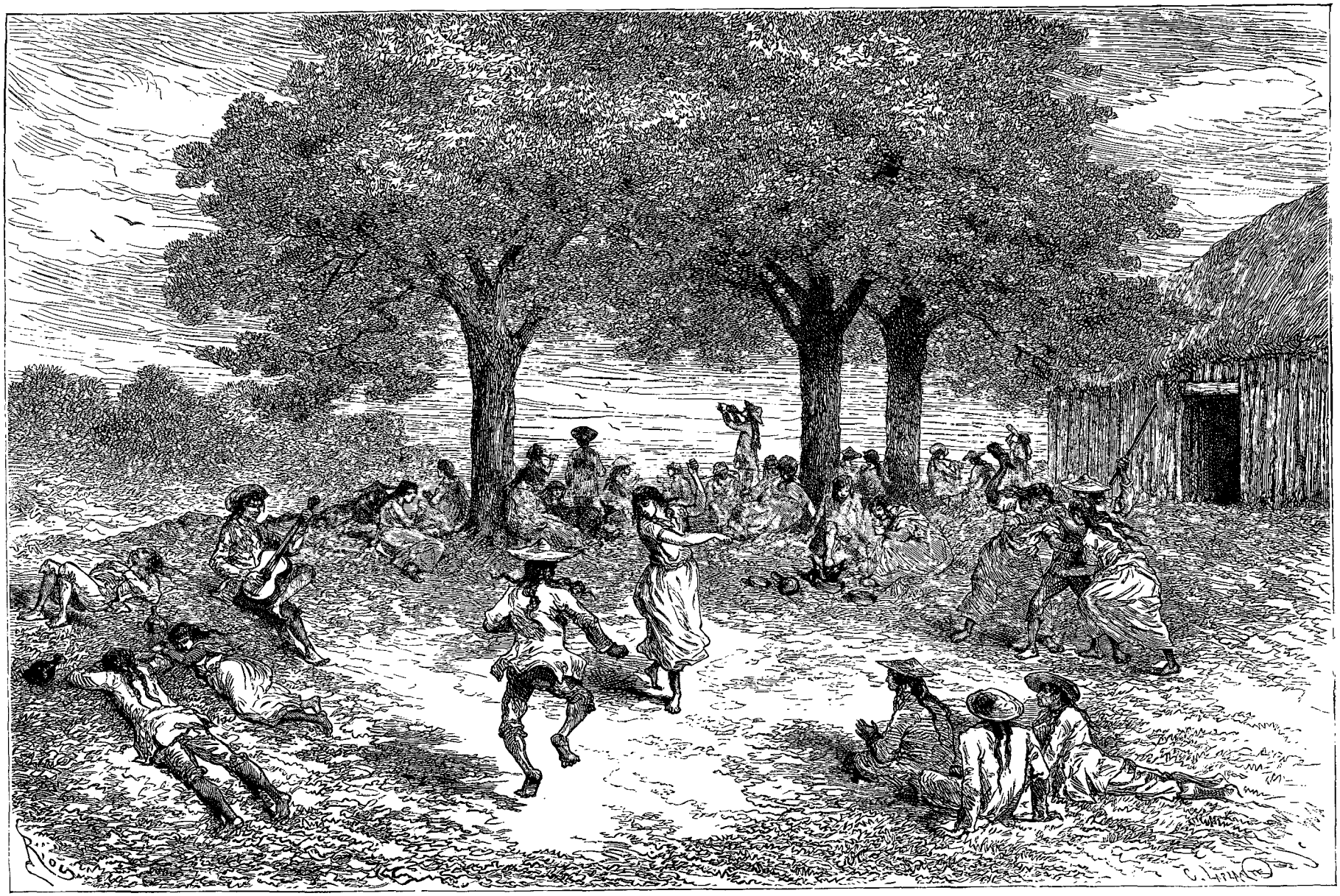
ÉPILOGUE.

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis mon excursion sur le Titicaca et mon passage dans les vallées de l'est, lorsque les circonstances me ramenèrent à Islay sur le Pacifique. Mon premier soin fut de courir chez le consul anglais Archibald Trumpp que depuis longtemps j'avais instruit par la voie postale des causes qui m'avaient empêché de le rejoindre à Puno. Mon digne ami était absent. Je ne trouvai que mistress Trumpp et ses deux filles. Ces dames étaient encore sous l'influence des tristes événements qui s'étaient accomplis pendant mon absence. La goëlette *l'Indépendance* avait sombré sous voiles à son premier voyage, dans une traversée de Chucuito à Umamarca. Tout l'équipage avait péri. La cause de ce sinistre que des savants du pays avaient attribuée à une trombe (*bomba tifo*) était due, me dit mistress Trumpp, à l'inhabileté de l'équipage composé d'Indiens Pongos qui montaient un navire pour la première fois, et à l'état d'ivresse dans lequel se trouvaient le capitaine et le second au moment du départ. Le naufrage de l'*Indépendance*, ajouta l'honorable dame, occasionnait à son époux une perte sèche de soixante-dix mille francs, aucune compagnie d'assurances maritimes n'ayant encore été établie aux alentours du lac de Titicaca.

Les époux Chicago avaient marié leur fille Anita à un mirliflor du pays qui portait la moustache en croc et s'habillait à la *francesa*. Séduite par les avantages extérieurs du quidam, la pauvrette lui avait donné son cœur et sa main avec une dot d'un million de piastres qu'il avait dissipée au jeu. Après un an de mariage, les époux Chicago avaient été contraints de reprendre leur fille que son triste époux battait comme plâtre.

La mort de sir James Spencer avait suivi de près le naufrage de la goëlette. A la suite d'une de ces lectures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



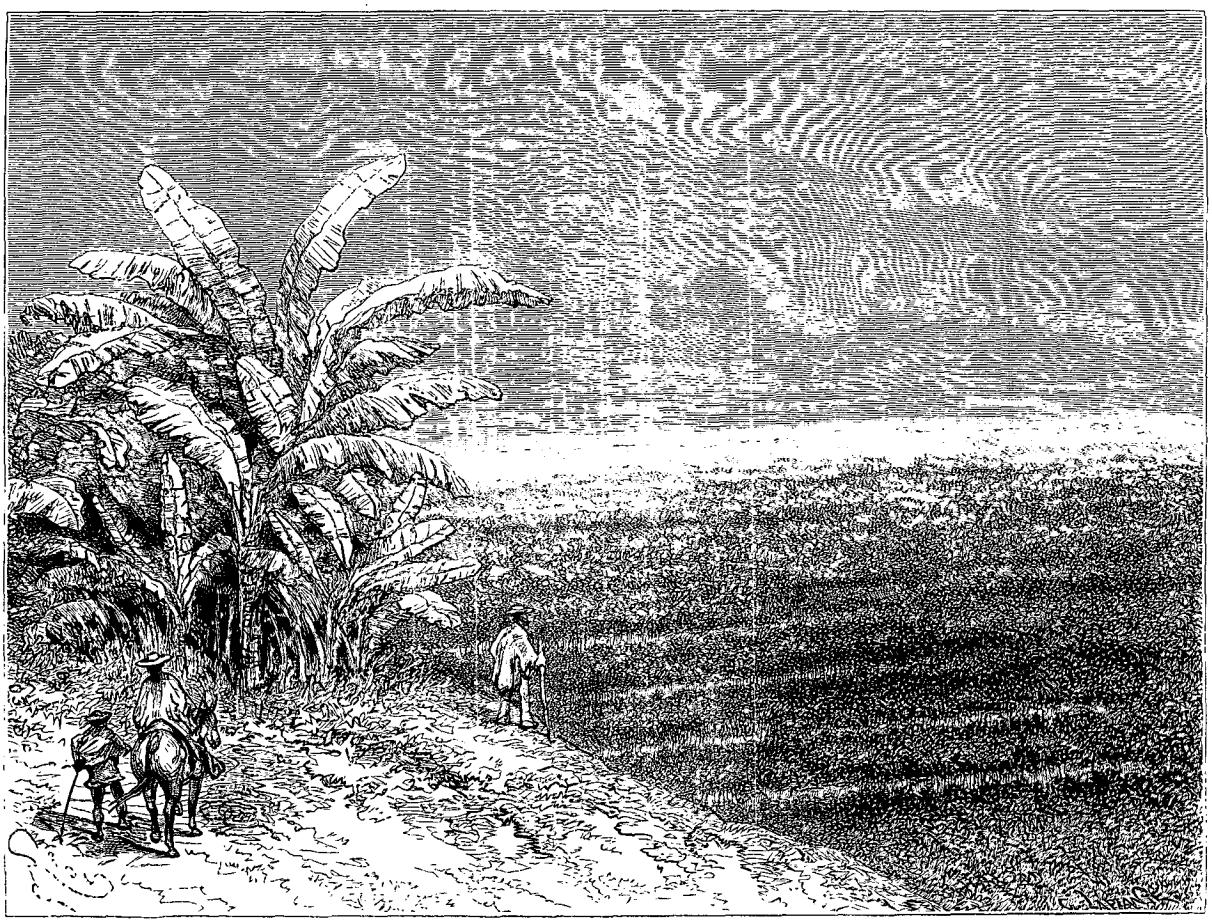
Réjouissances à l'occasion de la cueillette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Yung qui lui étaient familières, l'infortuné s'étant endormi sur la table dans le voisinage d'une lumière, avait pris feu comme de l'amadou. Quand le Pongo vint au matin pour renouveler les bougies et achever le peu de rhum oublié par son maître au fond des bouteilles, il ne retrouva de ce dernier qu'une masse carbonisée à laquelle adhéraient deux pantoufles encore intactes. Comme Empédocle, sir James Spencer n'avait laissé de lui que sa chaussure.

L'annonce de tant de malheurs m'avait véritablement consterné. En vain, après le dîner, les demoiselles Trumpp, pour essayer de me distraire, jouèrent-elles à quatre mains l'air du *God save the Queen*, leurs accords furent superflus. Le naufrage de l'*Indépendance*, le triste sort d'Anita Chicago et la combustion instantanée de sir James Spencer, avaient tellement ébranlé mes nerfs, que ne pouvant supporter plus longtemps les sons harmoniques du clavecin, je pris congé de mes aimables hôtesses, que depuis lors je ne revis jamais.

Le temps a fait un pas, comme dit l'évêque de Meaux,

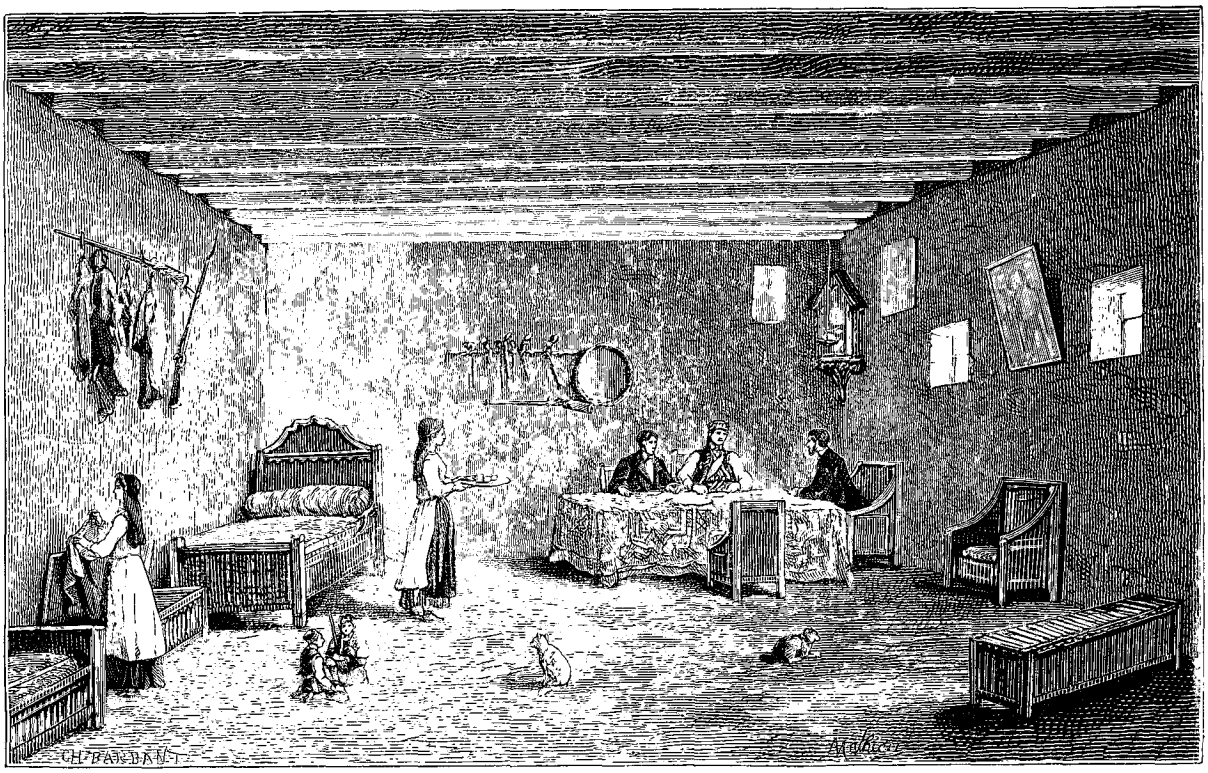


Aspect général des vallées de Carabaya.

et la face de la terre a été changée. — Aujourd'hui des paquebots remontent l'Amazone que j'ai descendu en pirogue; des vapeurs sillonnent le Titicaca où j'ai chassé le grèbe en batelet de jonc, et un chemin de fer relie à Puno la plage de Mollendas sur le Pacifique où j'ai passé tant de nuits à la belle étoile. Des nombreux documents que je rapportai de mes courses, les uns sont épuisés, les autres ont été rongés par les rats. A cette heure, pour m'en procurer de nouveaux, je n'ai plus qu'à entreprendre le long voyage que firent avant moi mes pères et que mes neveux feront après moi. Si de ce voyage mystérieux dans la contrée sombre d'où nul n'est encore revenu, je puis un jour rapporter des impressions, des croquis et des notes, sois sûr, ami lecteur qui me tins si longtemps fidèle compagnie, que je les mettrai sous tes yeux.

Paul Marcoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un intérieur de sénateur monténégrin (voy. p. 342). — Dessin de O. Matthieu, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

LE MONTÉNÉGRO,

PAR M. CHARLES YRIARTE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Départ de Cattaro. — L'ascension de la montagne Noire. — La route. — Verba. — Arrivée à Niégosch.

Une excursion au Monténégro devait être le complément indispensable de notre voyage dans l'Adriatique; nous avions vu l'Istrie tout entière, le Quarnéro et ses îles, la Dalmatie depuis Zara jusqu'au fond de la dernière des Bouches de Cattaro, et quittant la côte, traversé le pays dans toute sa largeur, entrant en Bosnie et en Herzégovine : sept heures de route seulement nous séparaient de la capitale de la principauté! Depuis deux mois que nous avions quitté Venise, le temps, constamment radieux, avait fait de ce voyage sur la côte slave de l'Adriatique une promenade pleine d'enchantement. Nous glissions sans fatigue sur des flots azurés; pas une fois la Bora ne s'était déchaînée, — ce qui est rare à l'automne dans ces parages, — et les villes blanches des anciennes colonies de Venise, ceintes de hautes murailles, défilaient devant nos yeux. Les beautés de la nature, les souvenirs historiques, l'attrait de l'art, de l'archéologie, la nouveauté des mœurs et des costumes, tout se réunissait pour nous retenir encore loin de France. Comment résister à cette dernière séduction : voir au cœur même de la Tzernagora, dans son cirque de rudes collines, — j'allais dire dans son mystérieux repaire, — cette fière race monténégrine que sa valeur a rendue populaire dans le monde entier, et pour laquelle, nous autres Français, nous avons toujours nourri un certain enthousiasme, alors même qu'elle nous combattait! Le corps dispos, rompu déjà à la locomotion, l'esprit léger, avec une pointe de gaieté dans le cœur et cette satisfaction avide qui remplit d'espoir un voyageur auquel on a promis des horizons nouveaux, des mœurs pleines de saveur et d'éclatants costumes, nous nous trouvions, le mercredi 28 octobre, à la porte de Cattaro, au rendez-vous fixé par l'agent du prince de Monténégro, le sympathique Péro Radamanovich, et nous mesurions de l'œil la hauteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prodigieuse de la montagne en fredonnant les couplets des *Monténégrins* de Limnander :

Sur ces monts qui touchent le ciel,
Dieu fit naître un peuple de braves.

L'avant-veille, à peine débarqué du vapeur de la compagnie du Lloyd qui nous avait transportés de Raguse à Cattaro, un grand diable coiffé de la béretta nationale de la principauté et couvert de la *strouka* (le grand plaid rayé, meuble indispensable de tout montagnard), qui s'était fait malgré moi mon garde du corps, avait voulu me conduire sur l'heure à Cettigné.

Un peu plus de prudence était nécessaire; ce fut cependant avec lui que, malgré l'avis de l'agent, qui n'y consentit plus tard qu'à regret, nous fîmes l'arrangement pour le cheval et le guide. M. Radamanovich, pour son début, eut un bon point dans mon esprit : il avait secoué la tête en voyant le montagnard comme s'il avait peu de confiance en lui : le grand gaillard, qui était du village de Scagliari, contre l'habitude de ses *pays*, qui sont très-honnêtes, très-exacts, très-intelligents et très-hardis, n'était point encore à neuf heures au rendez-vous. Nous commençâmes donc l'ascension sans lui, suivis d'une femme qui portait sur sa tête notre modeste bagage; un enfant d'une quinzaine d'années marchait en avant des chevaux.

J'ai déjà décrit Cattaro, son quai, la ville et la marine. La porte par laquelle nous sortons est la porte de Terre, qui donne sur un ravin d'un aspect terrible, lit d'un torrent par où s'écoulent à l'Adriatique les pluies qui, pendant l'automne, tombent sans relâche et descendent en bouillonnant de la montagne. Là se tient le marché monténégrin, resserré entre la mer, la ville et le rocher, au pied même de la barrière qui nous sépare du Monténégro et de la route en échelle qui y conduit en mordant obliquement dans la montagne. C'est la première pente des *soixante-treize* lacets successifs de la route qui ne sont encore que la préface de l'ascension. Nous avons la ressource, pour compléter la description de ce pénible voyage, de nous reporter à la *vue de la ville de Cattaro* (voy. p. 312, n° 827), que nous avons publiée et qui nous montre la citadelle de Cattaro dominant la ville à une hauteur énorme, avec ses murs crénelés en zigzags couronnés au sommet par le fort. Cette construction est dominée elle-même par la montagne chauve, à laquelle elle semble soudée dans la perspective, mais dont cependant elle est séparée par un profond ravin qu'on côtoie pendant l'ascension.

Le mont se dresse si subitement et le champ est si étroit entre la mer et les parois des rochers, que l'homme a dû s'ingénier pour les escalader; il s'est frayé cette route en échelons obliques pris dans le rocher même; aussi donne-t-on le nom d'échelle, *Scala*, à ces lacets vertigineux. Presque au départ, après une ascension de trente-cinq minutes, nous trouvons un petit village abrité entre la forteresse et la ville, caché dans les anfractuosités, et dont les toits, protégés contre les vents furieux par des quartiers de roche, comme les chalets suisses, sont au niveau même de la route. A mesure qu'on monte, on domine d'abord la ville, puis le golfe de Cattaro, les Bouches, la montagne de la rive opposée qui enferme l'Adriatique et forme un golfe. Déjà on distingue Pérasto, la série des petits villages blancs qui bordent les plages et s'élèvent au pied des monts à pic, et tous les petits promontoires formant des échancrures d'un ton soutenu dans la nappe bleue tranquille de la mer, avec leurs jardins verts où pointent des clochers.

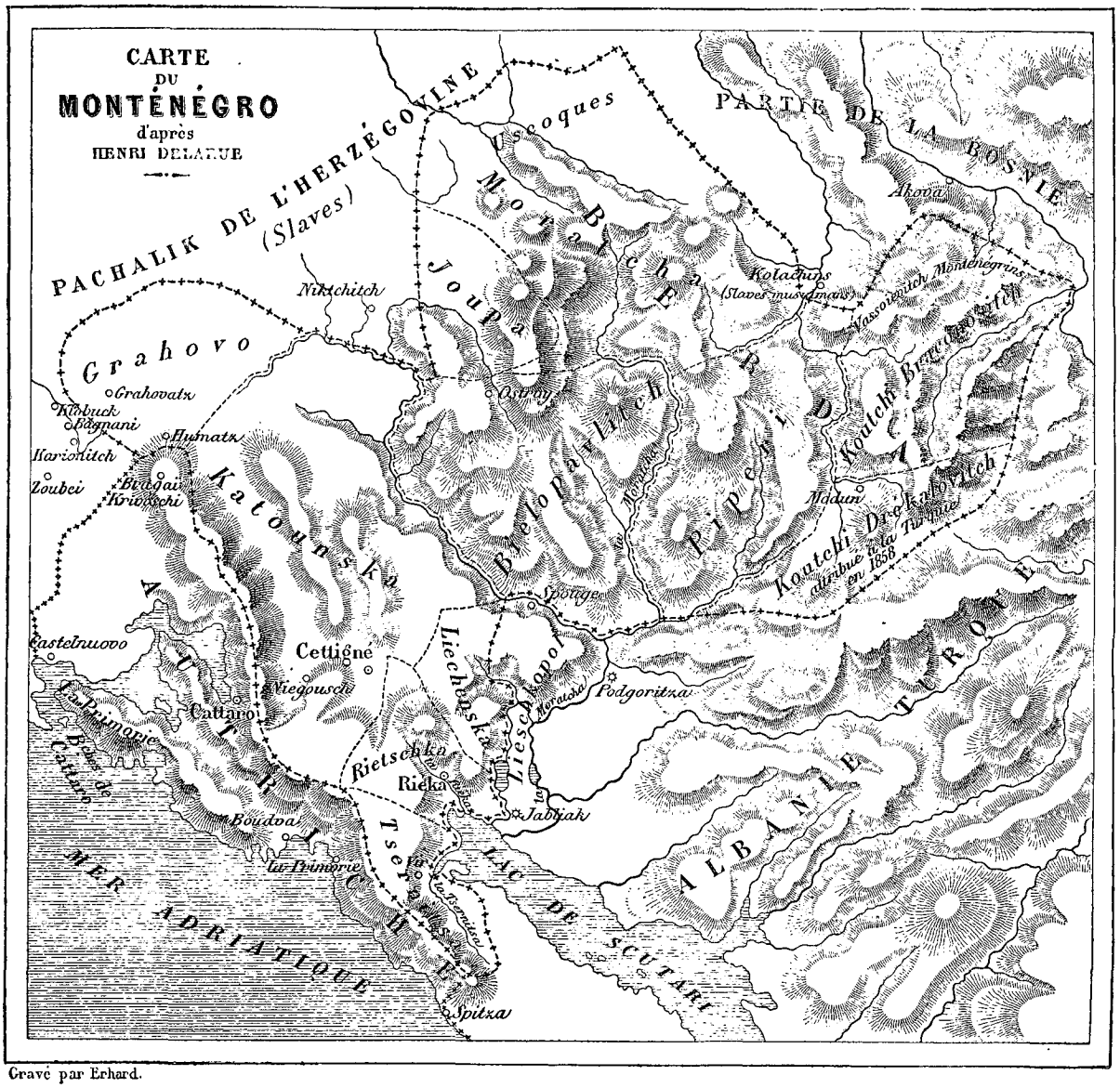
Bientôt, à mesure qu'on monte, on arrive au niveau du fort, dont on est séparé par un noir ravin; vous avez dépassé mille pieds d'altitude, et par un effet naturel de la perspective cavalière, plus vous montez, plus le fort se colle au rocher en diminuant la largeur du ravin, et plus la ville de Cattaro semble faire partie de la montagne : vous la voyez à vos pieds mêmes, avec ses places, ses rues, ses cours intérieures, sa marine piquée d'arbres verts, sa baie et ses trabacoli vus en projection, et sa promenade à la rive où vous laisseriez tomber perpendiculairement une pierre détachée du rocher.

Mais si vous relevez les yeux pour les porter à l'horizon, comme sur une carte en relief se découpent, entre l'azur du ciel et l'azur des eaux, les crêtes capricieuses des montagnes qui forment les Bouches. Montez toujours, jusqu'au dernier des soixante-treize lacets; aussi loin que la vue peut porter, dans une poussière d'argent, une brume légère que n'a pas encore dissipée l'ardeur des rayons du soleil : vous devinerez la dernière des six Bouches, au-dessus de Castel-Nuovo, et enfin la pleine Adriatique. C'est de là que, sur le pommeau de la selle, nous avons indiqué à grands traits les lignes essentielles du dessin que M. Riou a réalisé avec son talent habituel : « Les Bouches de Cattaro vues à vol d'oiseau, prises des hauteurs du Monténégro. » (Voy. p. 313, n° 827.)

Il a fallu une heure vingt minutes pour arriver jusqu'ici; nous sommes encore en Autriche, et nous sortons du dernier lacet pour entrer dans les défilés de la montagne. Nous voici au sommet, après avoir escaladé la paroi verticale sur l'Adriatique; et c'est ici même qu'est la ligne de démarcation de la frontière. La *Scala*, qui est tout entière autrichienne, est entretenue avec soin par le gouvernement militaire, de tout temps, comme on le sait, très-jaloux de ses routes stratégiques. A peine entré dans les défilés, le chaos commence : c'est comme un seuil symbolique où la nature veut vous avertir; il faut d'abord côtoyer quelque temps le bord d'un précipice tellement profond que mon honorable compagnon, sujet au vertige, s'accroche à sa selle, en descend, et m'avertit qu'il en agit toujours ainsi à ce passage. Il y a quelques années à peine, il fallait se frayer ici un chemin au milieu des quartiers de roches amenés là par les torrents d'hiver, mais le prince Nicolas Ier, souverain actuel du Mon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ténégro, après beaucoup de négociations, a obtenu de commencer la route de Cettigné à Cattaro; il l'a attaquée par ses extrémités, au point de raccordement de la Scala sur Cattaro, et au départ de Cettigné, aux premiers étriers de la montagne Noire. Au point où nous sommes arrivés, il faudra la compléter par un parapet; nous sommes forcés de nous coller au rocher qui surplombe, et dans lequel on a entaillé le chemin comme un balcon suspendu sur un abîme. Quelques ouvriers sont occupés à faire jouer la mine, et le conducteur des travaux vient saluer M. Radamanovich; il nous invite à entrer dans une noire et profonde caverne creusée par les eaux qui forme une sorte de haute crypte naturelle, percée circulairement à jour à sa voûte, et d'où les eaux, tombant en chute, s'ouvrent une issue mystérieuse, canal souterrain qui se prolonge sous nos pieds à une grande profondeur et va se déverser dans le précipice que nous côtoyons.



Gravé par Erhard.

Ces durs travaux sont conduits avec une expérience naturelle à ces ingénieurs naïfs nés dans la montagne, et leurs travaux d'art leur font honneur. Il faut une demi-heure à peu près pour arriver du point de départ de la Scala, c'est-à-dire de la frontière autrichienne, au plateau de la montagne, d'où l'on aperçoit, dans une plaine assez belle quoique très-rocailleuse, le village de Niégosch. C'est un des points les plus durs du passage, une sorte de coupe-gorge qui forme la défense la plus impénétrable et la ligne militaire la plus redoutable. Ce passage est formé par les pentes des monts Bucovizza et Glavizza, et les eaux de la petite rivière Ricoviernovich ont sans doute creusé cette coulée effroyable au fond de laquelle on aperçoit un maigre filet d'eau. C'est la première fois depuis Scagliari (le village entre Cattaro et la forteresse) que nous apercevons la trace d'une habitation. Le village s'appelle Verba, les chevaux s'abreuvent à une source

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

pure et c'est généralement là qu'on fait la halte; mais mon compagnon me dit que nous sommes attendus à Niégosch, chez un honorable sénateur qui se fait un plaisir de nous donner l'hospitalité. En une demi-heure, après avoir franchi des passages sans horizon, où de chaque côté se dressent des rochers qui semblent disposés à souhait pour arrêter l'ennemi, nous atteignons enfin le plateau que les défilés nous cachent depuis longtemps. Niégosch, à une demi-lieue devant nous, forme une sorte de cirque entouré de montagnes dentelées.

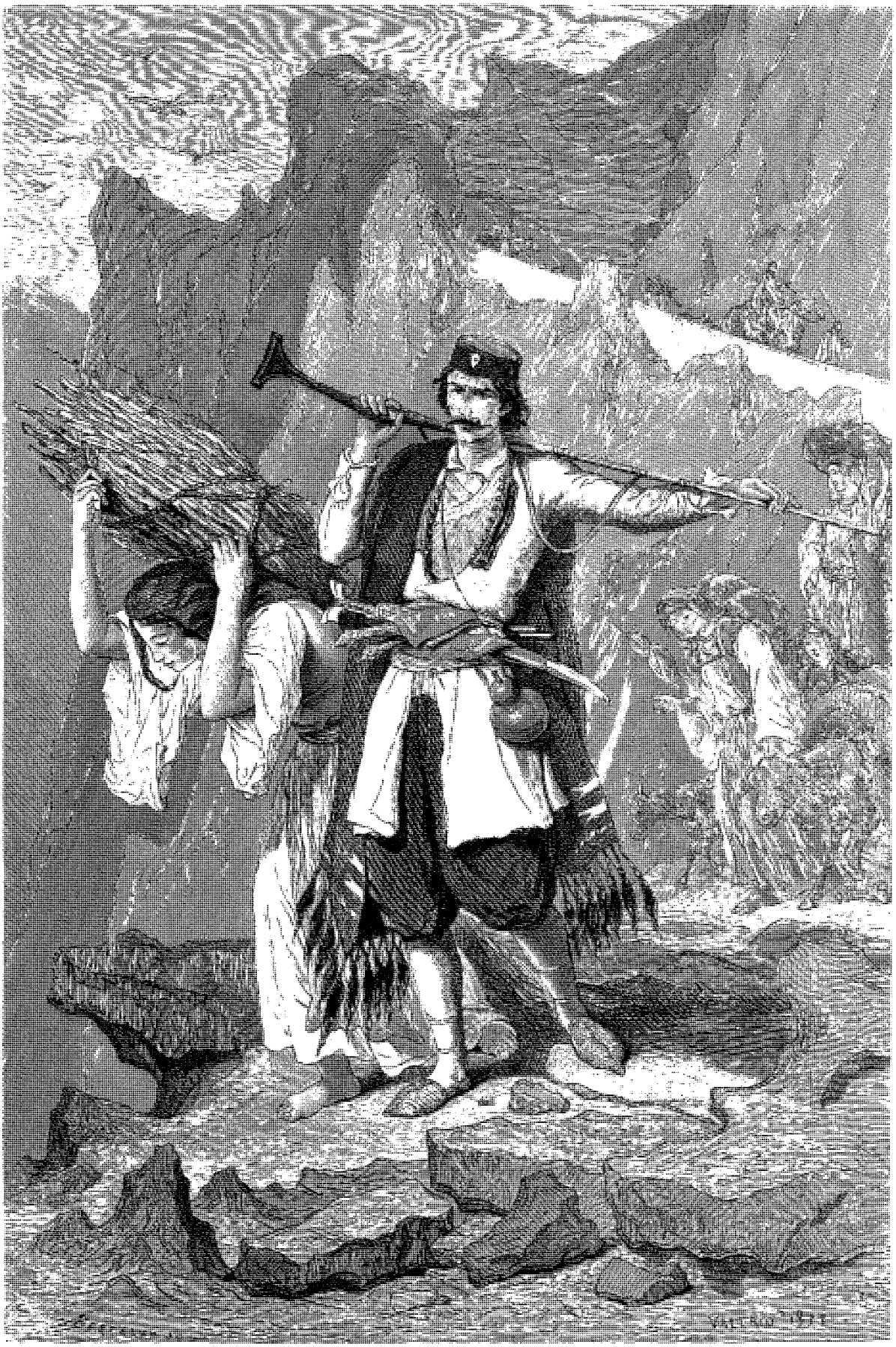
Jusqu'ici nous avons croisé sur la route des groupes de femmes monténégrines qui se rendent au marché de Cattaro par petites caravanes; elles viennent de Niégosch, de Baïtz, de Cettigné et de quelques villages épars dans les rochers. Grises d'aspect dans ces rochers gris, elles s'avancent courbées sous leurs fardeaux énormes; parfois elles poussent devant elles un petit âne chargé de légumes. Les hommes sont rares dans les groupes et marchent solitaires, la main sur la hanche, les armes à la ceinture, comme s'ils éclairaient la route; les pauvres créatures, pliées en deux, causent en marchant, tricotent des bas ou filent la quenouille; quoique pliées en deux sous le poids des fagots, de pâles éclats de rire éclairent de temps en temps ces physionomies empreintes d'une impression de tristesse. On est confondu de voir que dans cette ascension, pénible même pour nos chevaux, elles coupent directement les pentes de la montagne, évitent les détours et lacets, et vont droit devant elles comme des chèvres, choisissant avec sûreté, pour appuyer leurs pas, une série de saillies du sol qui échappent à nos yeux, sorte de route invisible pour tout autre que pour elles, échelle connue, qu'elles gravissent avec une incroyable agilité et qui leur évite en quelques échelons presque verticaux le détour de deux kilomètres que suit notre petite caravane. Notre jeune guide d'ailleurs en fait autant qu'elles, et l'on se demande comment l'*opanka*, cette chaussure des Slaves du sud, permet au pied monténégrin une telle fatigue et un aussi rude effort. Quand nous passons devant Verba, nous croisons un groupe dont le chef nous jette le bonjour slave avec une sorte de fierté affectueuse qui nous rappelle le *Vay'usted con Dios* des Andalous de la sierra Nevada. Si le chef de la famille connaît personnellement l'agent, il s'incline, le baise sur les deux joues en courbant légèrement le genou et la main gauche sur la poitrine, tandis que la droite tient en l'air la beretta; toutes les femmes, une à une, viennent nous baiser la main en murmurant d'un même ton monotone : *Oh! louez Dieu!* Et elles passent devant nous, reprenant leur pénible ascension.

Halte à Niégosch. — L'intérieur d'un sénateur. — La castradina. Le village de Niégosch.

Nous voici à Niégosch, dans une plaine relative, sur le premier plateau de la montagne, entre Cattaro et Cettigné, vaste palier où se repose le voyageur avant d'escalader la nouvelle hauteur qui se dresse à l'horizon et lui cache encore l'Albanie et le lac de Scutari.

Il faut s'écarter un peu de la route sur la gauche, pour trouver les premières maisons de Niégosch, tête de district qui comprend plusieurs villages. J'ai dit que partout en Dalmatie, en Istrie et en Herzégovine, les paysans serbes plantent leurs maisons ou leurs cabanes à de grandes distances les unes des autres comme des fermes, et se plaisent dans un isolement qui s'explique par l'association de tous les membres d'une même famille. Ici, à Niégosch, il y a agglomération; les maisons, extrêmement basses (afin sans doute de ne pas laisser de prise aux vents furieux), disparaissent presque au milieu des pierres énormes et des gondolements d'un sol rocailleux et tourmenté, où, çà et là, avec une grande parcimonie, la nature a ménagé des parties de terre cultivable très-espacées, très-divisées, et qu'on a eu soin d'entourer d'un petit mur afin que l'ouragan n'emporte pas la précieuse terre à laquelle on a confié la semence. La maison où nous nous arrêtons est tout à fait à l'entrée, et son aspect extérieur est plus que simple. Je remarque que de grosses pierres fixées de chaque côté à des barres de traverse pressent de tout leur poids sur la toiture, servant à la protéger contre les coups de vent. Glissant sur un sol irrégulier qui semble dallé et où l'on s'étonne que l'homme ait pu asseoir et construire une demeure, nous entrons dans une cour où, comme dans un charnier, le sang ruisselle sur le rocher nu et va se perdre dans une sorte de puisard. Sur le seuil de la demeure, un homme d'une cinquantaine d'années, coiffé de la beretta, vêtu du costume national, reçoit le baiser de notre compagnon; des jeunes gens tout sanglants sourient aux arrivants et disparaissent dans de petites cabanes, étables ou porcheries, qui s'ouvrent sur la cour; des quartiers de moutons éventrés reposent sur le sol. Les enfants craintifs, tout barbouillés de sang, coiffés de la petite toque rouge, vont se réfugier dans le giron des femmes, qui se tiennent respectueusement à l'écart. C'est la fin d'octobre, nous avons surpris la famille monténégrine au moment où elle procède à l'importante tâche de la préparation de la *castradina*. On désigne ici sous le nom de castradina la chair du mouton et de la chèvre salée et boucanée, qui forme la ressource économique de la principauté tout entière, la base de son exportation, avec les *scoranze*, poissons du lac de Scutari séchés et fumés. Comme dans les familles patriarcales aux temps primitifs, le chef préside aux travaux; c'est la première période, la tuerie, qui s'exécute aujourd'hui d'une façon moins répugnante qu'autrefois au moyen de saignées, tandis que les voyageurs qui ont traversé ces régions il y a quinze ans à peine, racontent qu'on voyait les propriétaires eux-mêmes enfermés dans des enclos où l'on avait parqué les innocentes victimes, se précipiter sur elles le yatagan à la main, abattant à droite, à gauche, en face, à tour de bras, comme dans un combat contre les Turcs, et semant le champ de ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Monténégrins se rendant au marché de Cattaro. — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

davres, enivrés par la vue du sang et le cri des victimes.

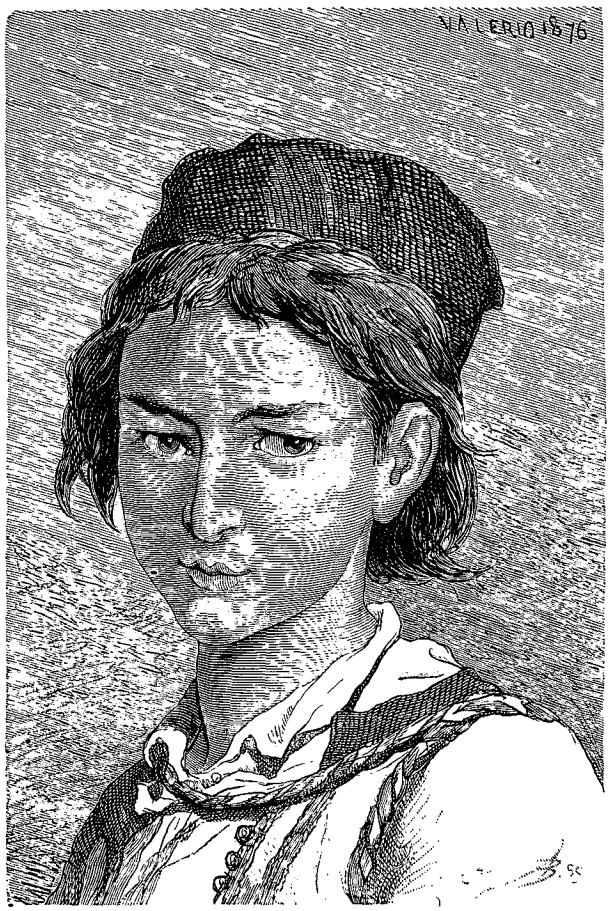
Après les saluts d'usage, nous gravissons quelques marches et nous nous trouvons dans une large pièce propre, basse de plafond, aux murs blanchis à la chaux, à la charpente apparente, au sol dallé, éclairée par deux petits jours mesquins grillés à hauteur d'homme. C'est la pièce unique de la maison; deux grands lits très-larges, séparés l'un de l'autre par un espace où sont pendues quelques hardes, occupent tout un côté de la pièce; dans un angle se dresse une grande table basse, couverte d'un tapis avec des bancs, et un fauteuil en bois à la place d'honneur. Entre le lit et la table, au lieu le plus apparent, je remarque, fixé à la muraille, un de ces râteliers peints comme ceux des Kabyles, aux chevilles desquels pendent quatre pistolets albanais à la crosse d'argent, un beau yatagan, un revolver moderne et un fusil. A l'autre bout de la table, dans l'angle opposé à celui du lit, brillent dans l'ombre les nimbes en repoussé des saintes images, les icônes grecs aux nimbes d'argent devant lesquels brûle une petite veilleuse. Dans un autre coin, servant à la fois de table et de banc, repose sur le sol un de ces grands coffres grossièrement enluminés, communs à tous les habitants de l'Orient, le *cassone* des Italiens, la *huche* du Breton et du Normand : c'est la commode monténégrine, qui contient les vêtements, les bijoux, l'argent, tout le trésor de la famille. Un autre coffre plus simple, mais de même forme, sépare les deux lits. L'aspect, en somme, est décent, et, jusqu'à un certain point, empreint de noblesse patriarcale; tout est large de proportion, on vivrait là sans peine au milieu de cette rude nature, et toute l'existence du chef de famille, voïvode ou capitaine, sénateur de la principauté, tient dans ce modeste domaine. C'est son foyer modeste; là reposent les siens sous son œil vigilant, là sont ses armes brillantes, sa riche ceinture, là il accueille son hôte et lui tend son verre, et dans son cadre éclatant, dans sa panagia mystique, la Vierge mystérieuse, qui s'efface sous la fumée et dont on ne voit plus que les grands yeux caves dans la face brune, protége la maison monténégrine.

Jeune fille monténégrine de Niégosch. — Dessin de Valério, d'après nature.

On a fait venir toute la famille, la femme d'abord; d'un aspect sérieux et triste, comme toutes les mères serbes, usée de bonne heure, et qui sourit comme avec un effort. La fille, timide, réservée, craintive, mais gracieuse d'aspect; les garçons, bambins impétueux qui semblent les maîtres dans la maison, et, sans égard pour la majesté du père, le tiraillent et l'assiégent. M. Radamanovich salue tout ce monde avec affection; mais quelle réserve chez les femmes, qui viennent nous baiser les mains en courbant le genou! Le père de famille ne prend pas part à cette effusion de son hôte; sérieux, grave, on dirait qu'il veut ignorer ce qui se passe, il jette un mot à chacun, et tous disparaissent pour préparer le repas. La table est bientôt mise, et le déjeuner consiste en un mouton grillé à l'albanaise, qu'on coupe en quatre avec un handjar; le vin est bon : c'est celui de la côte dalmate, rouge, toujours un peu trouble, auquel le voyageur s'habitue vite. Nous nous sommes assis tous les trois seulement, les femmes nous servent debout ou bien elles se tiennent respectueusement à l'écart. Il nous faut rapidement prendre congé, la route est longue encore et nous devons faire une seconde halte dans le même village, chez le frère de notre hôte, qui demeure à quelques pas de là. La maison est moins spacieuse, mais on sent encore le bien-être; nous sommes chez les chefs du pays, des seigneurs à leur façon, qui siégent dans les conseils de l'État, et, pendant les jours de trouble, conduisent au feu ceux de la Nahiija de Niégosch. Dans une petite pièce où la table est préparée, nous prenons le vin d'honneur, et l'on nous présente encore toute une famille. Partout c'est la même réserve chez la femme, la même tenue modeste, effacée, mais on voit bien que l'affection n'est pas absente malgré cet aspect rébarbatif du seigneur et maître, et on sent que la mère, au foyer, est révérée, chérie et honorée de ses fils.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Il faut regagner la route, mais je veux examiner de plus près ce grand village de Niégosch avec ses maisons longues et basses qui semblent à peine émerger de terre, éparses parmi les rochers; çà et là autour des habitations, dans de petits champs entourés de pierres, croissent quelques pommes de terre, et des animaux, moutons et chevaux, cherchent une maigre nourriture dans les interstices du roc. Niégosch est le berceau de la famille des Pétrovitz qui règne aujourd'hui sur le Monténégro, et le prince actuel, qui y est né, y passe généralement une partie de la saison chaude, dans une température beaucoup plus basse que celle de la capitale, car les vents de l'Adriatique viennent rafraîchir l'air. D'ici, je vois se dresser la résidence princière, modeste demeure flanquée de deux tourelles, sur laquelle se dresse, veuve de son étendard, la hampe destinée à porter les couleurs nationales qui indiquent la présence du souverain. Ce village de Niégosch dépend de la province de Katounska, qui contient onze centres appelés ici *plémena;* c'est le plus riche d'entre eux, d'abord parce qu'il s'élève dans une plaine, ensuite parce qu'il est la résidence d'un certain nombre de propriétaires de bestiaux, qui tous se vouent à l'exportation de la castradina et en tirent un grand profit. Chaque année, la principauté expédie cent mille têtes de petit bétail, abattues, salées et fumées, constituant un fret pour les bâtiments du Lloyd, qui les portent dans chacune des villes du littoral, et surtout à Trieste.



Jeune garçon de Niégosch. — Dessin de Valério, d'après nature.

A part cette plaine, où au moins on voit un peu de terre végétale et quelques traces de culture, nous sommes dans la partie la plus rude du pays; plus tard, nous verrons dans la Berda des prairies montagneuses qui permettent au moins à l'homme de vivre, et qui font comprendre comment cette population déshéritée parvient à ne pas mourir de faim.

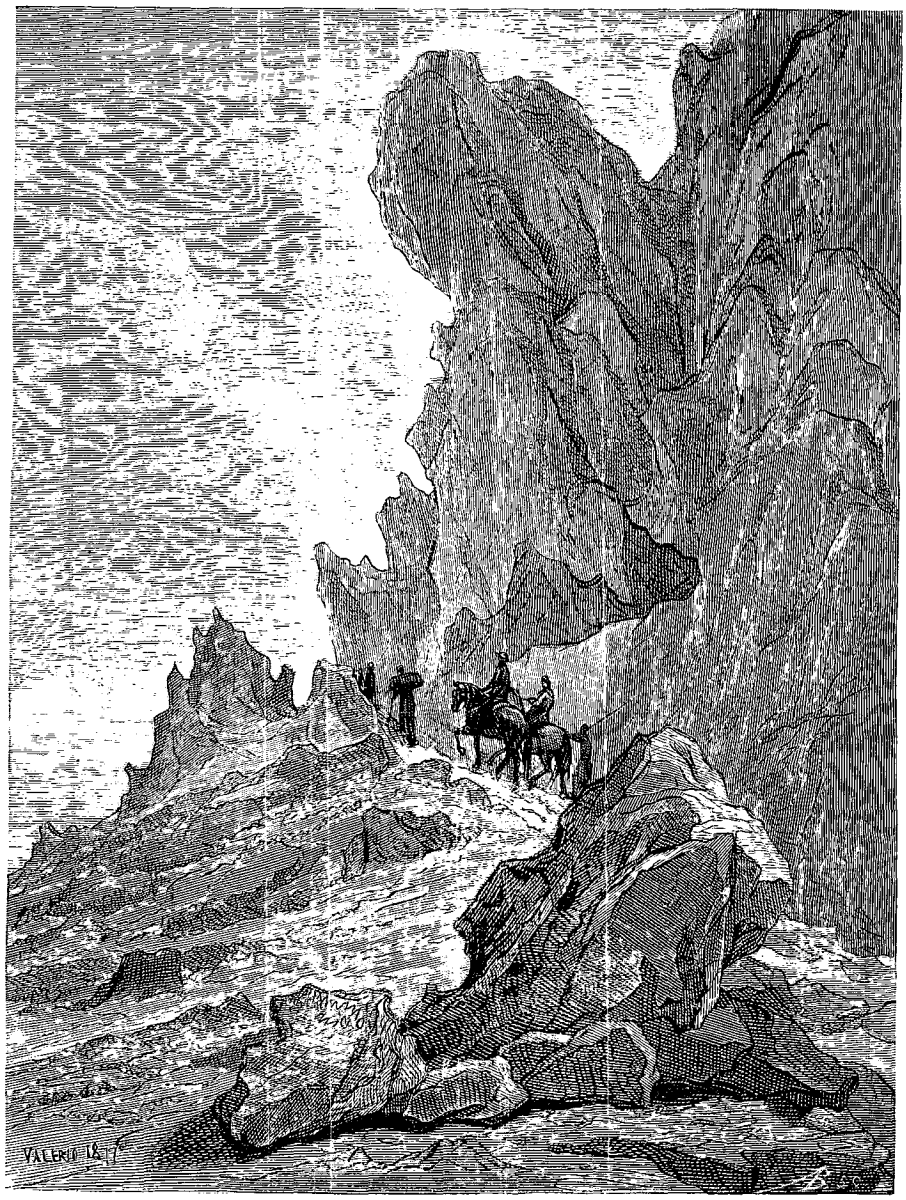
Ici, c'est cette viande salée et fumée qui forme le fonds de l'industrie locale, et chaque année l'exportation totale du pays se monte, de ce chef, à six cent vingt mille francs.

De Niégosch à Cettigné. — Vue du lac de Scutari et de l'Albanie. De Baïtz à la plaine de Cettigné.

Niégosch étant en dehors de la route qui mène de Cattaro à Cettigné, il nous faut revenir sur notre droite et traverser la plaine; nos chevaux nous attendent au pied de la montagne qui nous cache Cettigné, montagne dont l'ascension va constituer la seconde partie de l'excursion. Nous examinons à loisir les pauvres champs et la triste culture de ce district; ce sont de petits morceaux de terre qui affectent la forme ronde, ou la forme carrée ou triangulaire; la nature les a ménagés au milieu de ce chaos de pierre. Chacune de ces petites propriétés, qui constituent une fortune ou du moins une ressource réelle pour celui qui en est le maître, est soigneusement entourée de petits quartiers de roches, et on me dit que quand une famille vient à s'en dessaisir, le prix est relativement très-élevé. Il semble qu'en dehors des hommes employés à faire la castradina, tous les habitants du village sont dehors et travaillent à la culture ou récoltent la pomme de terre. Je veux juger de sa qualité et je descends dans un petit ravin au fond duquel tout un groupe de femmes sont occupées à creuser un grand trou pour y enfouir toute la récolte, qu'elles vont recouvrir d'une couche de terre mêlée de petites pierres, dont elles feront, en le battant, un sol dur comme un macadam. C'est un mode de conservation que j'ai déjà vu pratiquer du côté de la Bosnie. Le tubercule est sain et d'une belle venue, quoiqu'il pousse dans un sol extrêmement pierreux; ces petits champs au fond des ravins et des crevasses, si petits que parfois ils ne dépassent pas un diamètre de quatre à cinq mètres, ne sont pas nouveaux pour moi. C'est la réduction des Dollinas de l'Istrie et de la Dalmatie, où la Bora souffle avec fureur, et où les seules couches d'humus propres à la culture, abritées entre les anfractuosités du roc, sont précieusement exploitées par les paysans condamnés à vivre dans un sol ingrat, au milieu d'une nature marâtre, mais qu'ils aiment comme si elle les comblait de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

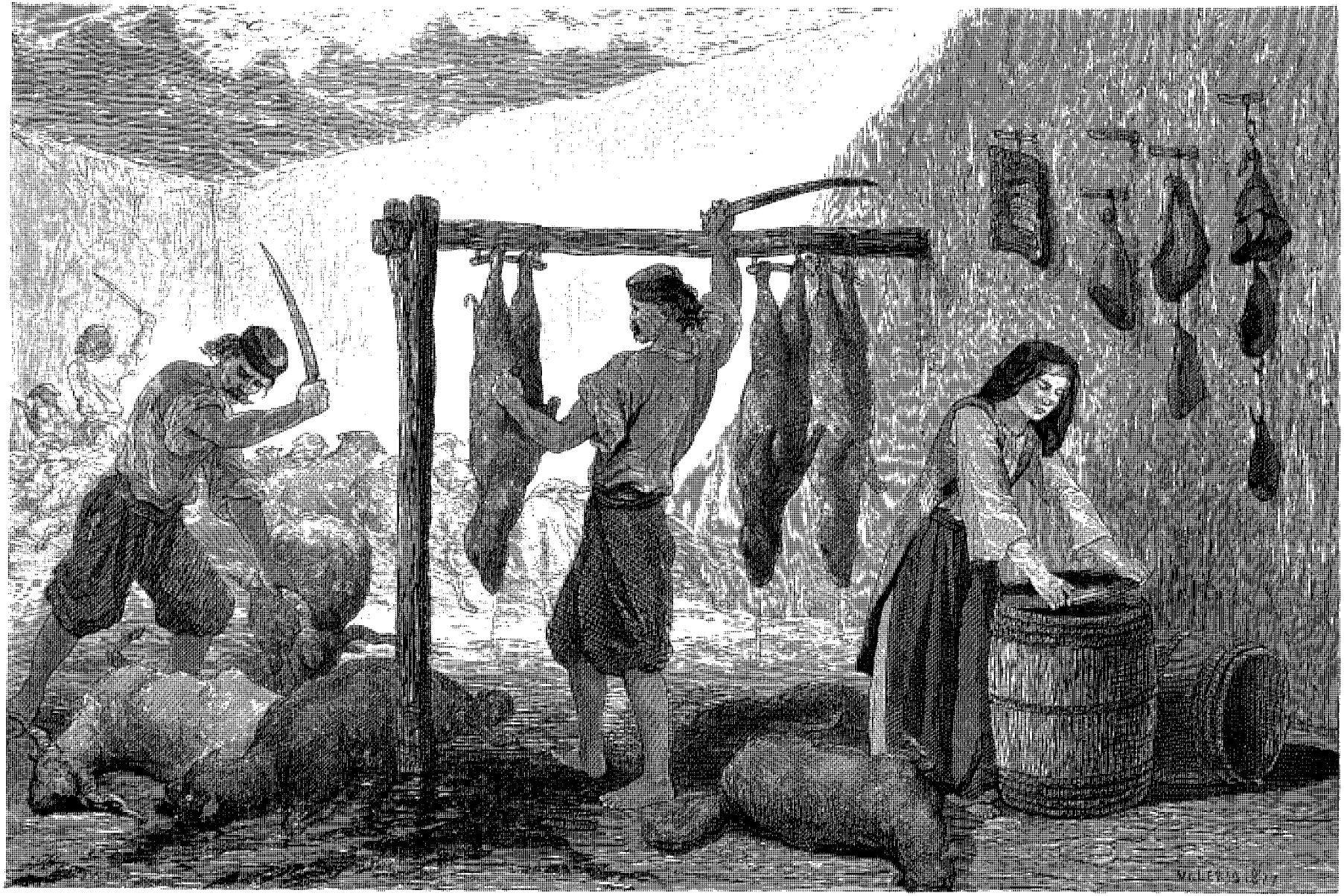
ses dons. Depuis Niégosch jusqu'à Cettigné, au train dont nous allons, avec des chevaux très-sûrs comme tous ces chevaux de montagne, mais d'une force ordinaire, il nous faut à peu près trois heures. Nous entrons, en les gravissant avec peine, dans des défilés étroits comme de petits tunnels et ménagés dans le roc qui nous enferme des deux côtés. Quant à notre gauche, la paroi s'abaisse ; nous longeons un ravin au fond duquel on aperçoit encore quelques paysans qui travaillent la terre, mais la solitude et le silence sont complets. La première heure de route est très-rude, les pierres roulent sous nos pieds, et nos chevaux glissent et semblent gravir un glacier. Quand l'horizon se découvre, ce ne sont à droite, à gauche et



Vue du lac de Scutari et de l'Albanie, du haut de la route de Cettigné (voy. p. 346). — Dessin de Valério, d'après nature.

en avant que petits pics aigus qui se succèdent pendant plusieurs lieues et que tous les voyageurs, depuis les Vénitiens du quinzième siècle jusqu'à Viala de Sommières, Wilkinson, Tozer, Khol, Delarue, Boulogne, Frilley, et tant d'autres qui ont écrit sur le Monténégro, ont tous comparé à une mer en fureur dont les vagues auraient été subitement pétrifiées. L'impression est juste, et tous ceux qui voudront décrire le pays l'auront ressentie. Un certain découragement s'empare du voyageur et son cœur se serre de tristesse ; plus d'horizons bleus comme dans les plaines arides de la Dalmatie, plus de majestueux décors avec des plans successifs à souhait pour le plaisir des yeux, comme dans nos Pyrénées où, malgré le chaos, la nature semble avoir ménagé à l'homme, au milieu d'une des plus belles civilisations du monde, un des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La préparation de la castradina (voy. p. 340 et 343). — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

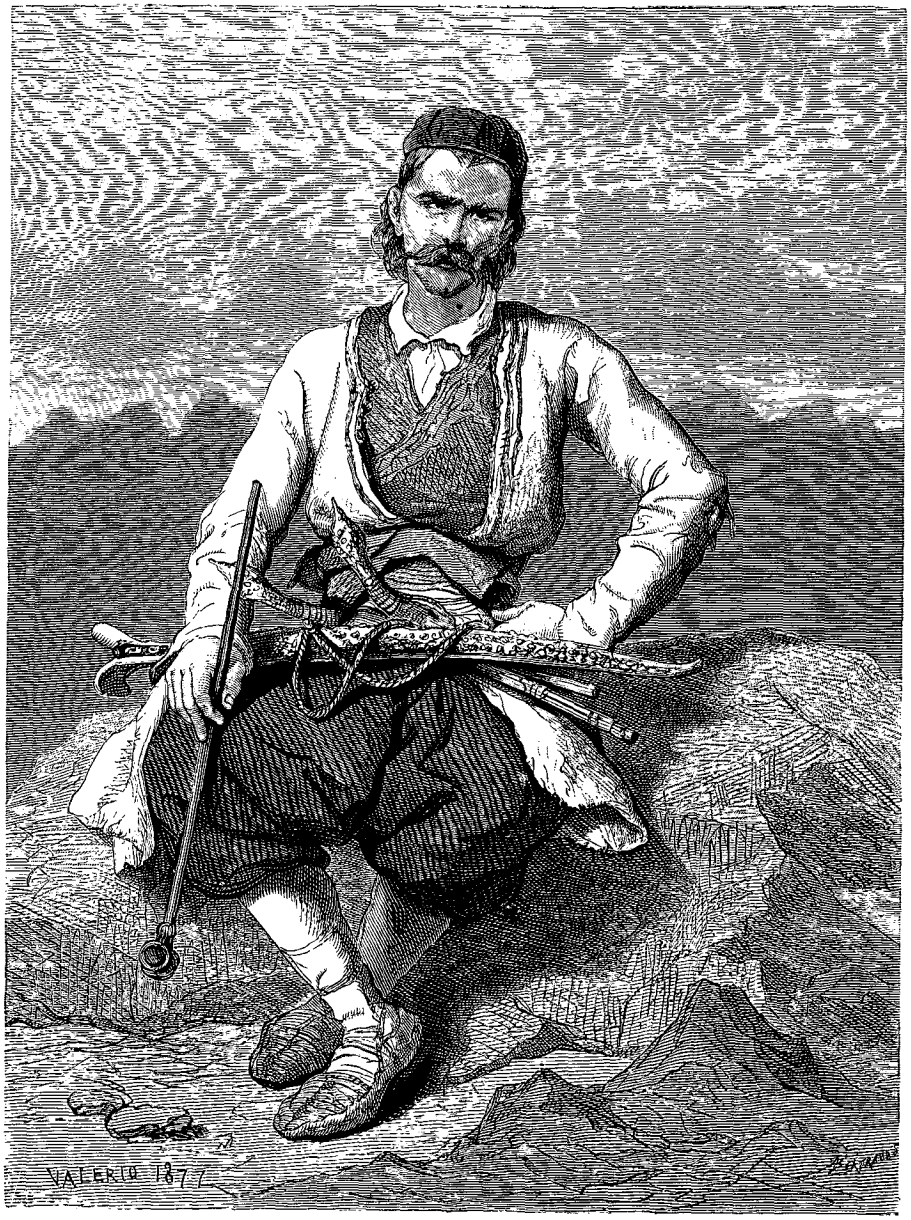
plus beaux tableaux de la nature. Ici, pas un être vivant, des montagnes grises et nues succédant à des collines arides, l'homme obligé de se grouper dans une plaine chétive qu'il travaille à la sueur de son front et qui lui représente un coin béni par la Providence, ménagé par Dieu même au milieu de ces vagues rocheuses. Malgré le spectacle étrange qu'on a sous les yeux et la nouveauté de l'aspect, la route est longue et pénible pour celui qui ne sait point ce qui l'attend au but. Tantôt nous sommes sur le cheval comme sur un plan oblique et nous devons nous tenir au pommeau de la selle pour ne point glisser en arrière, désarçonné par le côté de la croupe; tantôt, au contraire, nous voici rapidement jeté sur l'avant-train, obligé de saisir la crinière pour ne pas tomber en avant. Nous dépassons la fontaine de Danilo, ménagée par les soins du prince comme un point d'arrêt pour le voyageur; vers quatre heures, à la sortie d'un chaos si terrible, si tourmenté, si singulier par la superposition des quartiers de roches entassés les uns sur les autres comme pour menacer la vie des passants, si singulier, disons-nous, que le dessin que nous en offrons semble plutôt imaginé que scrupuleusement tracé sur nature; après avoir été absolument contraints de descendre de cheval, aimant mieux nous meurtrir les pieds que subir davantage les heurts que nous imprime la monture, nous voyons subitement se dérouler devant nos yeux un panorama sublime, encadré entre deux lignes austères de rochers déchiquetés comme par un subit cataclysme et formant les coulisses de premier plan de l'étonnante toile de fond que nous avons devant les yeux. C'est une succession de montagnes qui, vues du point culminant où nous sommes, semblent de petites collines que nous dominons de toute notre hauteur, et derrière laquelle apparaît, comme un grand disque d'argent oublié dans une plaine, le lac de Scutari frappé par les rayons du soleil et découpant sur la plaine les éclatantes échancrures de ses rives. Voici le cours de la Moratcha, filet sinueux qui se dessine en clair sur un fond bleuâtre; plus loin, les montagnes neigeuses de l'Albanie du sud et le pays des Mirdites. A notre droite, presque sur le plan où nous sommes, entre cette coulisse de premier plan de rochers et la plaine de Cettigné, qui se déroule au-dessous de nous, se dresse, haute d'environ dix-sept cents mètres, la montagne de Lovchen, au sommet de laquelle, comme une pierre pétrifiée, comme un indestructible ex-voto qui échappera longtemps à la rage des hommes, se dresse le tombeau de Pierre II, le dernier vladika du Monténégro. C'est ce mont Lovchen qui nous cache, par son pic grandiose, fermant le premier plan à notre droite, la vue des maisons de Cettigné, la capitale du Monténégro; mais l'entrée de la plaine est à nos pieds, formant une vallée relative qui n'est elle-même qu'un plateau de la Montagne Noire, dominant de huit cents mètres la mer Adriatique, et d'une hauteur un peu moindre le lac de Scutari. Le piédestal sublime d'où nous découvrons l'un des plus beaux panoramas qu'aient contemplés nos yeux de voyageurs, habitués cependant aux merveilleux horizons de la sierra Berméja et de l'Atlas, s'appelle le mont Kerschmach et s'élève à une très-grande hauteur au-dessus de Cattaro. En même temps que les yeux se reposent sur cette admirable échappée pleine de soleil et de lumière, l'esprit se rassérène, car nous doublons un cap rocailleux au sommet duquel se dresse le poteau télégraphique. Ce fil léger suffit pour relier à l'Europe cette capitale, qui se dérobe encore à nos yeux, et qu'on croyait tout à l'heure condamnée à un profond isolement, au milieu de son cirque de monts abrupts et de sévères rochers.

Du sommet du Kersmach jusqu'à la plaine de Cettigné, nous n'avons plus qu'à descendre, et la pente est si abrupte et si difficile que les chevaux glissent et roulent sur les durs galets. Nous ne remontons pas en selle et ne rencontrons plus que des petits bergers. Juchés au-dessus de nos têtes, sur les sommets, leur calotte rouge éclate au milieu des pierres grisâtres; parfois un chant monotone dénonce leur présence, et un léger bruissement de feuilles, que nous entendons à nos côtés, nous fait retourner la tête : ce sont des chèvres qui cherchent en vain leur nourriture dans de maigres taillis poussés dans les pentes du roc solitaire et aride. Au détour du défilé, assis dans une pose naturellement théâtrale, mais qui semblerait aussi voulue que si elle lui avait été indiquée par quelque artiste invisible, nous apparaît un montagnard le poing sur la hanche, coiffé de la beretta, vêtu de la *gougne* blanche avec le *djamadan* croisé sur la poitrine, tout brodé d'or, et le *kolan*, ceinture de maroquin rouge bourrée d'armes comme un arsenal ; il se repose dans cette solitude et nous accorde à peine un regard. Malgré l'or dont est orné son gilet, c'est, au dire de notre compagnon, un homme de la classe moyenne; ses armes sont très-riches; un beau yatagan à fourreau d'argent repoussé et à la poignée incrustée de coraux arrête nos regards. Grave, à peine confiant, il nous laisse mettre à la main cette belle arme qui représente certainement le prix d'une chaumière; deux pistolets d'un travail italien et un couteau à poignée d'ivoire dans une gaîne de peau complètent son armement; un fusil à piston est à portée de sa main, appuyé contre le rocher. Ce n'est point un soldat cependant; il est de Baïtz et vient de Niegousch, où il a passé la nuit.

En quarante minutes, depuis le point culminant d'où nous avons découvert le lac de Scutari, nous arrivons au petit village construit en demi-cercle, sur la pente au nord de la plaine. Nous passons devant une église d'une simplicité primitive, présentant une façade absolument nue. Dans une anfractuosité de roc, en dehors de la route, sont arrêtées des femmes qui chargent sur leurs épaules de petits tonneaux trapus et des bidons de bois; il y a là une citerne creusée dans le rocher assez haut dans la montagne; elles vont y puiser et descendent au vil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

lage en longues files. La pente est longue et ardue, et nous avançons plus vite que nous ne le voulons. Nos chevaux sont restés en arrière; nous avons dépassé le Lovchen, et la plaine qui est à nos pieds se montre dans son étendue de trois milles du nord au midi, fermée de ce côté par des montagnes qui ont repris leur échelle réelle depuis que nous descendons au niveau de Cettigné. Bientôt la route se dessine, la main de l'homme a façonné le chemin et en a adouci les pentes; c'est l'amorce de la route du côté de la capitale, aussi bien exécutée qu'elle peut l'être et facilement carrossable jusqu'à la petite ville, qui nous apparaît sur la gauche, avec le blanc ruban de chemin qui y mène et la succession des poteaux télégraphiques qui y aboutis-



Monténégrin en armes dans la montagne. — Dessin de Valério, d'après nature.

sent. Voici des traces de culture, des maïs dont on a moissonné le grain et dont les feuilles sèchent sur pied, des champs qui ont dû porter des seigles, de l'orge ou de l'avoine et des pommes de terre. Nous sommes tout à fait en plaine. La masse blanche des habitations est dans le fond, à notre droite. M. Radamanovich nous fait remarquer un long bâtiment, d'aspect très-moderne et qui ressemble à une grange, devant lequel nous passons : c'est l'arsenal; en face de nous se dresse l'église et, très-près de là, un petit monument d'un caractère religieux surmonté d'une croix. J'en note la forme dans mon carnet, sans savoir à quel usage il est destiné; il rappelle un peu les centons de l'Afrique. Je lis dans le voyage de MM. Frilley et Vlacovij que c'est un mausolée consacré à la mémoire d'un parti de montagnards, des Drobniak, qui, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

1862, avaient passé la frontière, pour y chercher des armes et des munitions, et qui trouvèrent la mort en essayant de rentrer chez eux par le territoire ottoman. Nous dépassons encore un grand bâtiment sans caractère qui ressemble à un hôpital, et enfin, à cinq heures du soir, ayant quitté Cattaro à neuf heures du matin et nous étant arrêté pendant une heure et demie à Niégosch, nous faisons notre entrée dans Cettigné, après avoir trouvé au milieu du chemin qui y mène un aide de camp de S. A. le prince Nicolas, M. Nicolas Matanovich, qui vient au-devant de nous par ordre de Son Altesse. Cet officier nous souhaite, dans le plus pur français, la bienvenue sur le sol de la Tzernagora, au nom de son souverain et au sien propre. Nous avons employé six heures et demie à faire le trajet de la montagne.

La capitale du Monténégro.

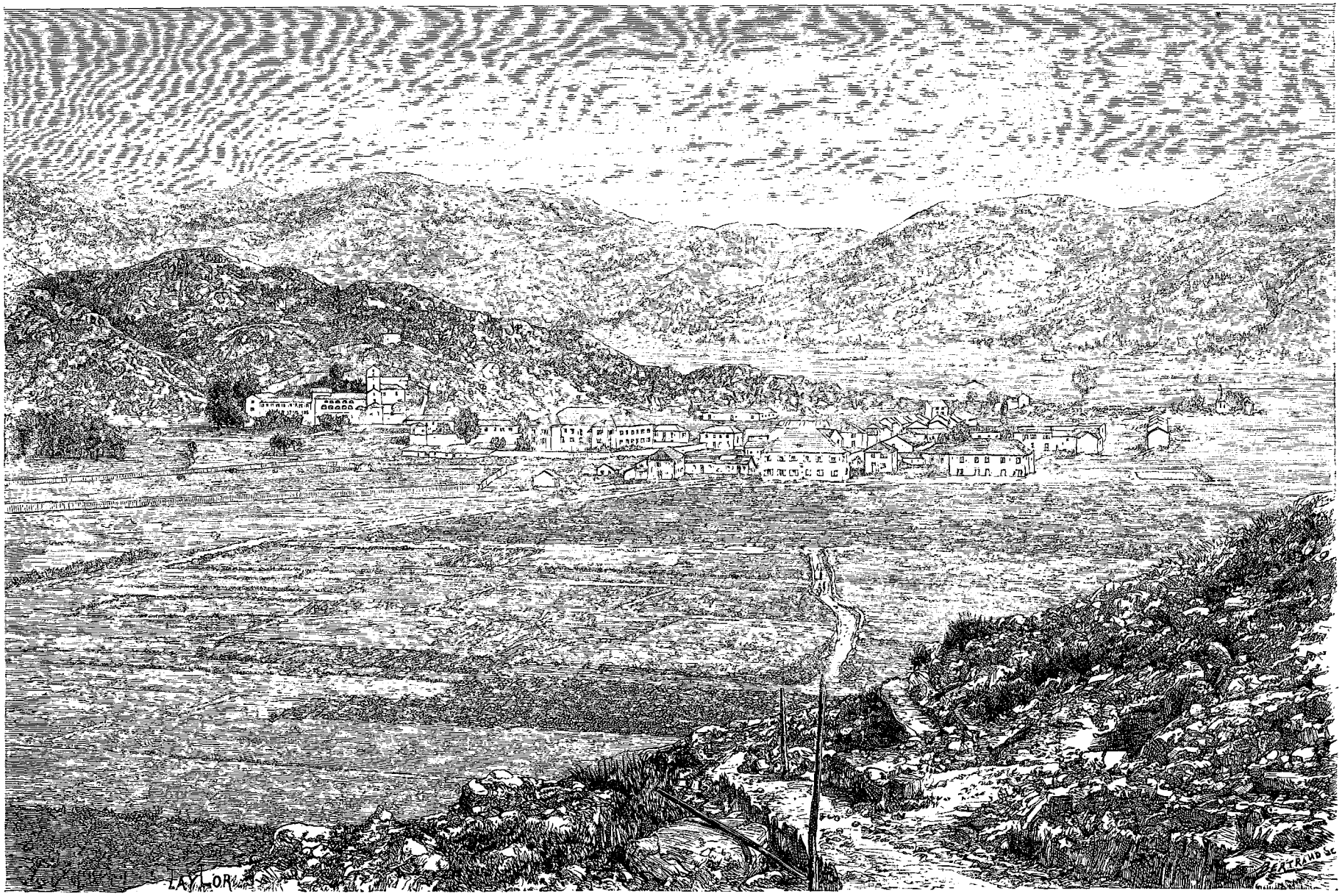
Cettigné, située dans une assez grande plaine entourée de montagnes, sert de capitale à la principauté depuis l'année 1485. Nous verrons, quand nous aborderons l'histoire de ce pays, par quelle suite de circonstances Ivan Tzernoievizk, qui résidait près des bords du lac de Scutari, dans le château fort de Zabliak, se vit contraint de transférer ici le siége métropolitain et le trône des princes de Zèta.

L'aspect de la petite ville n'a rien de pittoresque ni de grandiose, et il y a trente ans, les voyageurs qui y entraient n'y comptaient guère qu'une vingtaine d'habitations groupées autour du couvent. Le plan en est simple, c'est celui de nos grands villages de France et de la plupart des villes de Croatie : une très-large rue bordée de maisons fort basses, coupées dans l'axe, à sa moitié, par une place au centre de laquelle on a creusé un puits banal, ombragé par un mûrier. A droite, perpendiculairement à l'artère principale, s'ouvre une autre rue aussi large que la première, mais beaucoup moins habitée. Sur la gauche se dresse une habitation carrée ornée d'un balcon, entourée de murs où stationnent quelques Monténégrins en armes : c'est le palais du prince; un peu plus bas, du côté opposé, une autre construction, plus importante encore comme développement, mais d'un aspect plus simple, précédée d'une cour close de murs fortifiés de tourelles aux angles, représente le vieux palais, abandonné depuis la mort du prince Danilo; enfin, en face de nous, appuyé aux étriers du mont Lovchen, s'élève le monastère, résidence de l'archimandrite, avec deux cloîtres superposés, une église et des corps de bâtiments. Un peu plus haut, dans la montagne même, bâtie sur le roc, se dresse la tour du monastère, tour légendaire pour tous les voyageurs, et que Viala et Wilkinson ont rendue célèbre par leurs récits. Aujourd'hui pourvue de cloches destinées à appeler les fidèles à la prière, cette tour, il y a quelques années à peine, recevait au pourtour de sa muraille les têtes des Turcs décapités dans les combats incessants dont la frontière était le théâtre, et Wilkinson en a laissé un croquis, tracé sur nature, où l'on compte les sanglants trophées.

Si nous revenons au puits du Mûrier, dans l'axe de la rue principale, et si nous regardons droit devant nous, la rue a pour perspective l'hôtel de Cettigné, construction simple, mais, relativement au reste, d'une certaine ampleur. L'hôtel a été élevé en 1867 aux frais du gouvernement, qui voulait pourvoir au bien-être des voyageurs. A gauche s'élève l'école des jeunes filles, construite sous le patronage de l'impératrice de Russie et dirigée par une personne tout à fait méritante et distinguée, Mlle N. Patzévitj. Cet ensemble de petite ville est froid et réserve au voyageur le moins exigeant une déception profonde au point de vue du pittoresque, surtout après la grandeur sinistre et l'attrait effrayant de la route suivie depuis Cattaro jusqu'ici; mais nous n'avons pas été surpris, car nous étions préparé à ce spectacle par notre séjour dans les villages dalmates dont l'aspect extérieur rappelle, non pas nos villages français, mais nos banlieues les plus banales des grandes villes : Levallois-Perret, l'entrée de Clichy, la cité Doré. L'homme est très-intéressant, le costume brillant, coloré, curieux, mais la carapace ou la coquille est banale, antipittoresque. Jusqu'en 1870, ces habitations si sommaires, sans aucune forme particulière, ainsi qu'on peut s'en convaincre par nos croquis scrupuleusement dessinés sur nature, avaient encore, comme élément caractéristique, le chaume de leurs toitures; mais cet usage était extrêmement dangereux dans une ville où les maisons sont accotées les unes aux autres, et où on a pour habitude de ne point construire d'issue pour la fumée ni de foyer pour la flamme. Une prescription, exécutoire pour toute construction nouvelle ordonne désormais l'emploi de la tuile.

Nous avons déjà dit que la plaine de Cettigné n'est qu'une plaine relative, un plateau de la montagne, et qu'elle règne à sept à huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Quand, une fois dans cette plaine, on jette les yeux tout autour de soi, on se trouve au centre d'un cirque complétement fermé par des hauteurs; les plus considérables, celles qui se dressent à l'ouest et au nord-ouest, dominent de trois à quatre cents mètres le niveau où nous sommes et portent à leurs flancs des taillis, des chênes verts, des sapins et des hêtres; celles du nord et de l'est, moins élevées, sont arides, grises et chauves. Le soleil est couché, c'est l'heure douteuse où il ne fait pas encore nuit et où le jour va nous fuir; les horizons montagneux qui ferment la plaine, sur lesquels se détache la silhouette de l'hôtel, au bout de la grande rue, ont revêtu une teinte sombre, riche, harmonieuse et très-intense, comme celle d'un velours vineux et violacé, ou comme la riche nuance des collines couvertes de bruyères à la fin de l'automne. Nous n'avons plus besoin de discuter avec tous les voyageurs l'origine du nom (*Montagne-Noire, — Tzerna Gora*). Si le Turc donne à ses habitants le nom de *Terribles*, ce que j'admets, le premier voyageur qui essayait de peindre cet horizon nou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Cettigné. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veau a pu être frappé par la teinte sombre qu'il revêt à certaine heure et a bien pu lui donner ce nom de Montagne-Noire. Qu'on discute tant qu'on voudra l'origine du nom, notre impression est telle, et elle corrobore l'opinion de voyageurs qui font foi.

Notre installation au vieux palais. — Détail d'intérieur. Le sac inépuisable.

Nous avons fait notre entrée dans la ville accompagné de l'aide de camp du prince, qui nous invite, de la part de Son Altesse, à accepter l'hospitalité dans le vieux palais; l'hôtel de Cettigné, paraît-il, n'est pas confortable, et, pour le moment, il n'est même point meublé. Nous prenons possession d'une chambre assez spacieuse au premier; la porte donne sur un long couloir, qui dessert toute une série de pièces uniformes comme celles d'un couvent. C'était la résidence de Danilo, le prédécesseur du prince Nicolas, misérablement assassiné à Cattaro en août 1860. De son temps, on désignait l'édifice sous le nom de *Bigliardo*, le *Billard*, en souvenir de l'ébahissement qu'avait causé aux habitants l'installation de ce meuble dans l'une des chambres habitées par le prince, celle qui lui servait de salle de réception et de salle de conseil. Cinquante hommes avaient dû porter les différentes pièces de ce meuble depuis Cattaro jusqu'à Cettigné, et l'impression causée par l'événement avait été assez profonde pour laisser une très-longue trace. Avant Danilo, c'est-à-dire du temps où les princes de Monténégro assumaient par leurs deux caractères — celui d'évêque ou *vladika* et celui de souverain — les deux pouvoirs spirituel et temporel, ils n'avaient d'autre palais que le monastère; cependant Pierre II, le dernier vladika, qui fut véritablement un homme remarquable, qui avait beaucoup voyagé et finissait par se trouver à l'étroit dans la civilisation arriérée de ces montagnes, avait abandonné déjà le monastère et jeté les fondements du Bigliardo, qui servirait encore sans doute de résidence aujourd'hui, sans le dénoûment tragique de la carrière de Danilo.

On nous donne pour serviteur un Monténégrin silencieux et bien dressé, à l'aspect très-décent, qui fait partie de la livrée du prince; il est vêtu de noir, quoique la coupe des pièces de son vêtement rappelle celles du costume national. Avant de nous installer, nous parcourons le bâtiment où nous allons loger. Le corps de logis est entre deux cours, l'une qui regarde la rue où s'élève le palais et mène au monastère, l'autre qui dessert les écuries du prince. Cette première cour est fortifiée aux angles par de petites tourelles qui lui donnent un certain caractère. L'étroit corridor sur lequel donnent les chambres est coupé de distance en distance par des portes massives: il est desservi par de larges escaliers. Tout au bout du couloir, en retour sur la rue du palais, le bâtiment se prolonge; c'est le prince Danilo qui a fait ajouter cette aile qui contient la salle du sénat. Le reste du bâtiment sert aux gros ouvrages; c'est une sorte de maison de débarras. Je vois des enfants sortir d'une pièce du bas qui paraît servir d'école; les étrangers et les envoyés en mission sont logés ici sur l'invitation du prince; c'est là aussi que loge son médecin particulier et quelquefois son secrétaire. J'ai pour voisin de chambre un slavophile distingué, un *Prussien libéré*, comme il s'appelle lui-même, M. Gustave Rasch, publiciste allemand, l'auteur d'un voyage au Monténégro, *vom Schwarzen Berge*, dédié au prince Nicolas, et le signataire d'un autre volume, publié d'abord à Brunswick en langue allemande, confisqué, déféré aux tribunaux allemands qui ont prononcé contre l'auteur la peine de quatre mois de prison, et enfin traduit en langue française par M. Louis Léger, sous le titre : *les Prussiens en Alsace-Lorraine, par un Prussien*. Je regrette qu'une réserve mutuelle nous ait privés d'aller l'un à l'autre. J'ai perdu là sans doute l'occasion de profiter de la connaissance approfondie de la langue serbe qui permettait à M. Rasch des observations interdites à mon ignorance de l'idiome.

La nuit vient, me voici entre quatre murs froids et nus; le serviteur comprend quelques mots d'italien qui me donnent la faculté de m'entendre avec lui. Je vais procéder à mon installation et suppléer à tout. Il me faut une demi-heure à peine pour transformer le logement de telle façon que le grave Monténégrin, qui ne s'étonne pourtant guère, lorsqu'il me rapporte l'eau que j'ai demandé pour mes ablutions, n'en revient pas de sa surprise, vient toucher chaque objet et me demande son usage. Il faut savoir que j'ai appris à voyager avec un sac de dimension fort restreinte qui pourrait s'appeler le sac inépuisable, et je défie qui que ce soit de me prendre au dépourvu; car, si je ne puis l'attacher au troussequin ou à la palette de la selle, je le porte sans façon sur mon dos avec deux courroies, comme le sac du soldat, et je n'ai besoin d'âme qui vive. Tout y est jeté au hasard, sans parti pris et sans aucune de ces dispositions ingénieuses des Anglais pratiques, qui combinent longuement les dimensions des objets pour leur faire occuper le moins de place possible.

J'ai d'abord un pagne très-fin, de la soie la plus exquise, très-coloré, bariolé; — je suis comme les nègres, j'aime les couleurs vives, — je m'en sers comme d'un tapis de table, mais il remplit encore maint autre office. Le miroir de poche, en métal, se dresse aussitôt sur une toilette improvisée, triple planchette qui repose sur un *pinchard*, sorte de canne déguisée, bien connue des peintres, et qui forme trépied pour recevoir la tablette. De chaque côté de ma glace sont mes deux petits bougeoirs, pourvus de leur bougie, se vissant l'un sur l'autre, selon le système des nécessaires, et formant dans le sac une boîte de fort peu d'épaisseur; puis voici ma machine à esprit-de-vin, bien fourbie, pour le thé du matin, viatique indispensable en ces rudes pays où il est difficile de trouver même une goutte de lait, et aussi le buvard sacramentel, bureau ambulant où se trouve le manuscrit commencé et la correspondance courante, et l'encrier inépuisable, fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

plat et se vissant hermétiquement. J'ai des conserves de Liebig, bouillon et lait, rangées méthodiquement par grandeur, du sucre, une gourde plate de fine eau-de-vie pour corriger l'eau saumâtre, des crayons, des albums, la boîte minuscule pour l'aquarelle, avec ses godets à eau : assez de matériel pictural enfin pour faire un chef-d'œuvre — quand on a du talent. — Je n'oublie pas le livre commencé, de petit format et tout de résistance, un livre de fond; un Musset fut mon compagnon de vingt à trente ans; mais désormais je m'aperçois que je change, quelque conversion s'opère en mon esprit, car je me surprends, avant de partir pour des pays où le livre est rare, à prendre sur mes rayons soit un Montaigne, soit un Pascal; joignez à cela un dictionnaire slave, les *Serbes* de Saint-René Taillandier, Boulongne, Delarue, Cyrille, Tozer, miss Mackensie, indispensable pour ces régions : voilà tout mon attirail ici. Puis viennent les soins vulgaires : le sac anglais pour la toilette, le cirage dûment empaqueté et la brosse à tout faire, inconnus dans ces parages. — Vous voyez que je vous dis tout. — Le linge de corps est roulé dans le plaid avec la paire de souliers de rechange et le paletot à capuchon pour le cas d'une nuit très-froide passée à la belle étoile. Une fois ainsi pourvu, le plaid au troussequin de la selle, le sac à la palette si je suis à cheval, et au dos si je suis à pied, le roi n'est pas mon maître, comme on dit, et je brûle la grande route, fort de mon indépendance. L'an dernier, j'avais un lit de voyage qui me gênait fort; j'ai appris à m'en passer, parce que tous ces pays étant pays à blé de Turquie et à sorgho, on trouve toujours un gîte, sur un bon tas de paille sèche, et je dois dire d'ailleurs à l'honneur de la Dalmatie, qu'en combinant sagement mes étapes, j'ai trouvé partout un lit. On n'en trouverait évidemment point si, au lieu d'aller d'une ville importante à une cité de quelque valeur, on s'arrêtait au village au-dessus ou au-dessous : cela m'est arrivé à l'époque où j'étudiais mal mes cartes avant de me mettre en route; aujourd'hui je suis plus expérimenté.

On m'a souvent demandé si je prenais des armes dans ces voyages. Je réponds sincèrement que, même dans les pays les plus dangereux, je n'ai jamais pris un canif autrement que pour tailler mes crayons. J'ai parcouru la Bosnie et l'Herzégovine en pleine insurrection, j'ai été deux ou trois fois dans d'assez mauvaises passes, mais j'ai toujours pensé que j'eusse été un homme perdu si j'avais eu un revolver sur moi, au commencement de l'année dernière, une première fois à Kostaïnitza, d'où les Turcs m'ont renvoyé l'épée dans les reins, et à Banjaluka, où les rédifs m'ont un peu foulé aux pieds sous prétexte que j'avais la prétention de suivre l'état-major turc à cheval après avoir visité les camps insurgés. — Passons pour un innocent, mais passons, et surtout voyons! c'est là l'essentiel. Quant à prendre des airs de bravache sur les grandes routes de ces régions, je ne le conseille à personne. Le prince de Joinville, qui — le sait-on? — est un aquarelliste très-habile, voyageait en 1873 dans les mêmes régions; un jour qu'il dessinait paisiblement une vue de Banjaluka, il fut assailli à coups de pierres, et c'était en temps de paix : c'est peindre le pays au point de vue des aventures qu'on y peut courir. Que faire en pareil cas? La prudence de Zadig vaut toujours mieux que la témérité de Guzman. Il est heureux sans doute de voir des pays curieux, d'observer des mœurs peu connues pour les décrire, de se régaler les yeux de costumes rutilants ou bizarres, mais pour que la chose soit spirituelle jusqu'au bout, il faut revenir; ma guenille m'est chère, — *mi preme la vita*, — et j'estime que le parti pris de s'armer d'autre chose que d'une résolution achevée, d'un visage calme, d'un ton résolu dans la parole, et surtout de bonnes et innocentes intentions, constitue un danger et peut servir à ne point revenir des excursions difficiles; car, si rude lutteur fût-on, on aura toujours contre soi le nombre et la brutalité de compagnons peu civilisés.

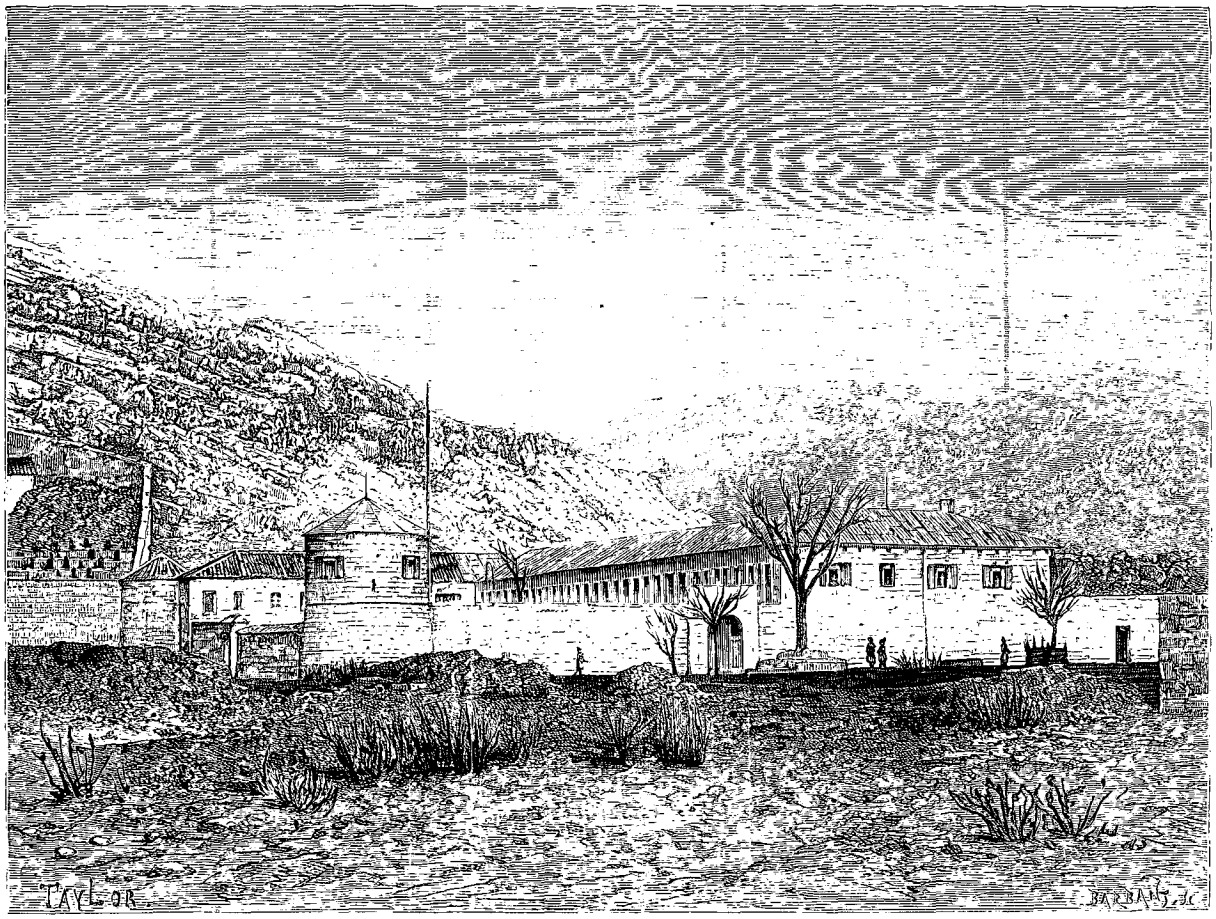
Je déteste aussi les grands préparatifs et les salamalecs sans fin; j'essaye de passer tranquillement sans faire claquer mon fouet, mon petit album en poche, où je note sans cesse, et le bruit se répand à peine de l'arrivée d'un étranger que j'ai déjà *croqué* tout le pays, dans le fond de mon chapeau et sans grand étalage. Je trouvai, en décembre dernier, dans les régions des Confins Militaires de Croatie, un capitaine anglais de stature colossale; pourquoi ne le nommerais-je pas? il est devenu mon ami : — c'est le capitaine Campbell, qui me proposa, en me voyant tracer mon itinéraire sur une carte, de l'accepter pour compagnon de voyage en Bosnie; il venait du Monténégro, où il avait pris nombre de lettres pour les chefs insurgés. C'était une bonne fortune; car on se sent plus à l'aise dans une aventure quand on s'appuie sur un soldat loyal doublé d'un gentleman accompli; mais bientôt mon *life-guard* me demanda d'un air fort sincère combien de chevaux je comptais acheter, et quel était le nombre de mes serviteurs, — surtout s'ils avaient servi dans la cavalerie!... Je l'assurai sans plus tarder, en lui montrant mon petit sac inépuisable, ma valise, mon caoutchouc et mon bâton, que c'était là tout mon bagage, que je n'en aurais pas d'autre, et n'avais même pas l'intention d'acheter un âne. — Je fus perdu de réputation au club *Army and Navy* et je partis seul.

Ne croyez pas cependant que ces procédés sommaires m'attirent toujours du mépris, me fassent dédaigner du vulgaire, ou me privent des avantages indispensables de la société des *honnêtes gens* (comme on disait jadis en France) : d'abord, dans le fond de la valise, bien dûment enveloppé, j'ai glissé un habit noir et un gilet en cœur, et au besoin, le soir, dans la parure la plus virginale, je puis faire un vis-à-vis dans un quadrille ou accepter l'invitation d'un consul, d'un ministre ou même d'un prince régnant, comme ce fut le cas cette fois chez LL. AA. les princes Milan Obrénovich de Serbie et le prince Ni-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colas Pétrovicz. Quant à ma petite installation de chambre de voyage, lorsque après m'avoir livré une sorte de grenier vide avec un grabat dans le coin, je hèle la servante pour apporter l'eau et qu'elle voit ma table installée avec les ressources aussi élégantes qu'inattendues que j'ai tirées de mon sac, généralement ces Slaves naïves conçoivent un grand respect pour ma personne! Je suis même presque toujours sûr qu'à mon retour, après avoir visité la ville, le niveau de mon eau de Botot a singulièrement baissé. J'ai le regret de dire qu'à Dvor, à la frontière de Bosnie, la servante du lieu ne sut pas résister à la fascination qu'exerçait sur elle mon flacon d'eau de Cologne, qu'elle avait prise pour quelque exquise liqueur; elle paya même son imprudence d'un assez grand malaise.

Cette fois je viens de produire mon effet accoutumé. A la vue de ma table si bien installée, de ma toilette dressée entre les deux blanches bougies de fine cire, de ma bibliothèque portative et de mon bureau ambulant orné de mon éclatant madras, l'austère Monténégrin



Le konak, ancienne résidence du prince de Monténégro (voy. p. 348). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

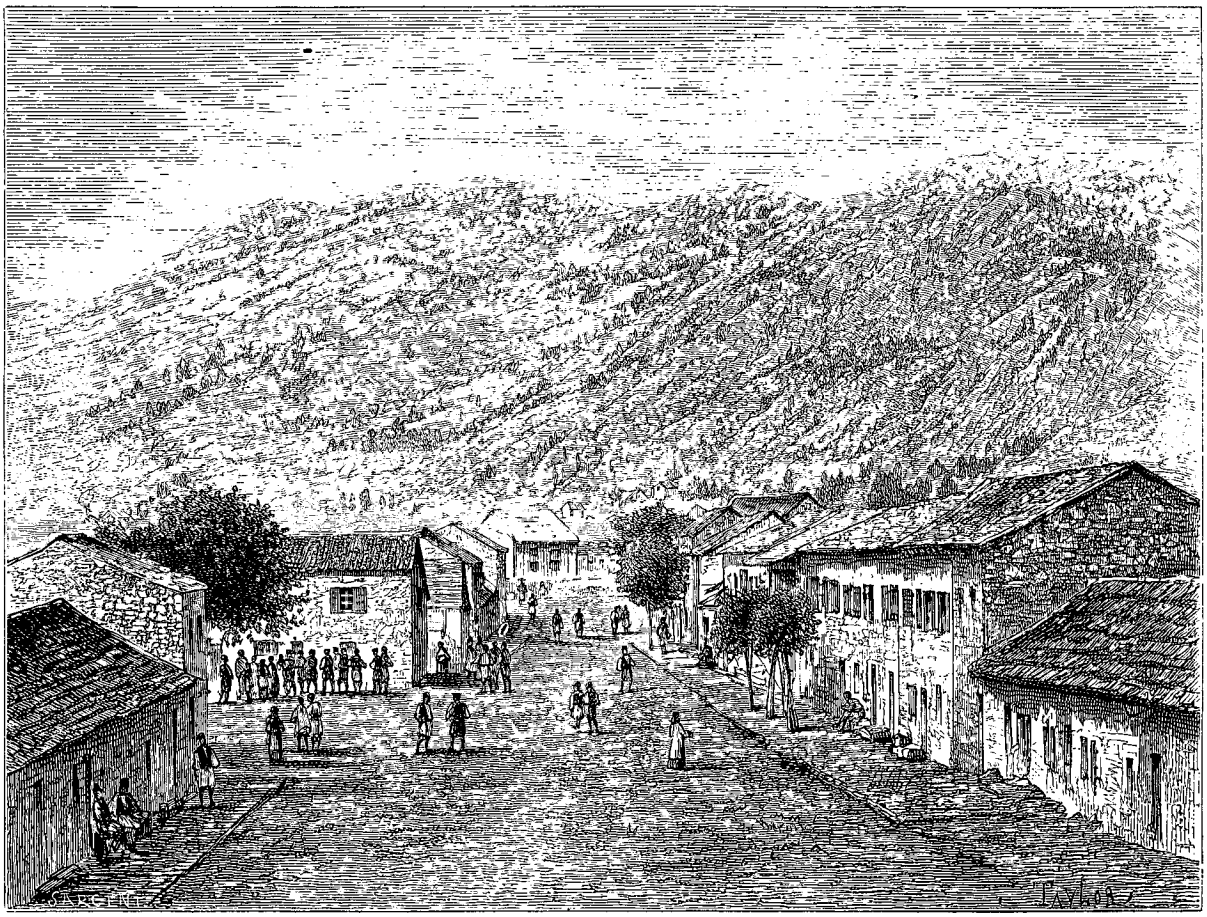
qui me sert, qui m'avait laissé il y a une demi-heure dans une chambre vide, ouvre de grands yeux d'abord, puis se prend à sourire en me regardant et enfin touche du doigt chaque objet avec une admiration qui me flatte.

Après un instant de repos, il faut songer à soutenir le corps; le déjeuner pris à Niégosch était copieux, mais ce n'est plus qu'un souvenir. M. Matanovich, l'aide de camp de Son Altesse, veut bien nous mettre au courant des ressources du lieu; il nous a précédé à la *locanda* qui sert d'hôtel à Cettigné, et va s'occuper de notre bien-être. On semble avoir ici quelque inquiétude à l'égard des voyageurs que la curiosité pousse à franchir la montagne, et la question du ravitaillement paraît être un objet de préoccupation grave pour ceux qui tiennent à ce que les étrangers emportent une bonne impression de leur pays.

Charles YRIARTE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue principale de Cettigné. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LE MONTÉNÉGRO,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La table d'hôte à l'hôtel de Cettigné. — Coup d'œil rapide sur l'histoire du pays.

L'intérieur de l'hôtel de Cettigné, où l'aide de camp de Son Altesse nous a précédé, est vide; l'hôtelier qui exploitait la maison n'avait pas de ressources suffisantes pour le meubler; son successeur est à peine installé; nous trouvons cependant une *table d'hôte*, où notre place est marquée, et nous voici au premier étage, dans une grande chambre, au milieu de laquelle on a dressé la table, tristement éclairée par de pâles et rares luminaires, qui laissent dans l'ombre toute la partie vide de cette grande pièce froide. Un à un entrent les convives, presque tous chefs et dignitaires, venus sans doute des tribus voisines et qui n'ont point leur foyer dans la capitale. Une petite servante assez accorte, Dalmate sans doute et de la côte, puisqu'elle parle indifféremment l'italien et le serbe, me désigne la seule place vacante, et je m'assieds, onzième, au milieu de dix Monténégrins d'aspect rébarbatif, presque tous de très-haute taille, aux cheveux longs, à la moustache brune, décorés la plupart de médailles commémoratives et portant tous à la ceinture de véritables arsenaux! Pas un ne dépose ses armes pour prendre son repas. Quand on passe le premier plat, une sorte de ragoût aux pommes de terre, un des Monténégrins, qui veut certainement

1. Suite. — Voy. p. 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me faire honneur, me désigne durement du doigt afin qu'on me serve le premier. Je compte vingt-quatre pistolets à ces dix ceintures. Tous les convives gardent sur la tête leur beretta : ils portent la gougne blanche avec le gilet rouge brodé d'or; quelques-uns d'entre eux ont des broderies noires sur le fond garance. Ces messieurs chuchotent en m'examinant; l'un d'eux demande à la fille de service si je parle le serbe; je comprends qu'elle fait de moi un Italien parce que je communique avec elle en cette langue, et par un mot que je jette, *Fransouski*, je réclame ma nationalité. Il me semble que les physionomies s'éclairent; mais le geste est dur et je me sens assez peu à l'aise. La politesse est rude, l'aspect légèrement féroce, la tenue à table affecte un sans-gêne tout montagnard; quand je fais quelques façons pour accepter l'honneur d'être servi le premier et que j'insiste trop, on me fait comprendre par un geste d'autorité qu'il ne s'agit pas ici de faire des manières, mais bien d'obéir et de permettre à des voisins d'exercer l'hospitalité à leur façon. Il n'y a pas là le plus petit mot pour rire; l'attitude est correcte jusqu'au bout, mais reste réservée, froide et presque rude. Le repas suit, on dépèce au yatagan un demi-mouton grillé, et le fromage national complète le repas. Les pipes s'allument, ces messieurs restent à deviser entre eux; je salue et on me répond par un souhait bref : on sent que ces hauts personnages, dont la plupart sont des sénateurs, ne veulent point paraître accorder leur attention à un étranger et qu'ils ne sont point disposés à s'étonner. Je traverse la grande rue où glissent quelques ombres, toutes enveloppées dans la *strouka*, qui se porte posée sur le dos en laissant les deux côtés balayer le sol. Le long du mur de la résidence du prince, les périaniks font sentinelle et marchent de long en large; parfois s'ouvre une porte, et une vive lumière projetée par la flamme d'un foyer allumé au milieu de la pièce dessine sur le sol de la rue de grandes silhouettes noires. Je rentre à tâtons dans ma chambre du vieux palais, et, avant de me livrer au repos, je note les impressions de la route suivie depuis Cattaro jusqu'ici.

. . . . . .

Comme la montagne est haute! Comme la France est loin! Quelle barrière entre l'Adriatique et ce coin du monde!

Nous touchons le sol monténégrin, et voici la capitale de la petite principauté; quels sont les peuples qui ont foulé ce sol, à quelle race, à quelle nationalité appartenaient-ils? A qui ont-ils obéi? Quelles sont les grandes lignes de son histoire, et au nom de quel principe le prince qui gouverne aujourd'hui exerce-t-il une autorité incontestée sur ces peuples fiers et invaincus jusqu'ici? C'est ce que je vais essayer de dire en quelques lignes [1].

Cent soixante-huit ans avant J. C. les Romains occupent ce territoire, le voyageur trouve encore aujourd'hui leur trace évidente dans une voie conduisant de l'Épidaure antique à la Scutari d'aujourd'hui, la Skodra de l'empire d'Orient. C'était alors la Dalmatie Prévalitaine, qui faisait partie de l'ancienne Illyrie. Les Goths l'envahissent; puis les Slaves, qui avaient déjà fait de Dioclée leur capitale, l'occupent à leur tour. Vers le septième siècle, le nom d'Illyrie disparaît au milieu de la confusion des invasions successives des Croates, des Bulgares et des Serbes. Le royaume serbe se constitue; ce grand pouvoir resté comme un idéal des Slaves du Sud et auxquels ils font constamment allusion aujourd'hui sous le nom de « la grande idée », s'exerçait sur la Bosnie, les deux Mœsie, une partie de la Dalmatie romaine, les deux Dacie; et ces régions restent soumises à la dynastie des rois serbes, jusqu'à la date fatale de 1389, anniversaire de deuil pour tous les Slaves du Sud, « la bataille de Kossovo, » remportée par les Turcs, et dont la suite immédiate fut la dissolution du royaume serbe et son absorption par les Mahométans.

Au moment précis de cet immense désastre qui tient tant de place dans l'histoire de la Turquie d'Europe, le Monténégro faisait partie de la Serbie et était gouverné par un ban qui en reconnaissait la suzeraineté. La journée de Kossovo rompit le lien; les bans, ducs ou princes de Zéta ne firent point leur soumission, et ce faible rameau de la branche serbe représenta l'indépendance de la race en refusant sa vassalité au sultan Amurat II. C'est là le titre éternel de gloire du Monténégro. Cinq siècles bientôt écoulés n'ont pas donné de démenti (définitif du moins) à ce fier rôle de la Principauté et à la mâle attitude de ses princes. Si Agram et Belgrade représentent la tête et le

1. Ceux qui voudront aller plus avant auront recours aux sources; ils liront le plus récent ouvrage et le plus complet sur le sujet : celui de MM. Frilley et Wlajovitz, Viala de Sommières, qui fut gouverneur de Castel-Nuovo sous l'Empire et vint ici en mission auprès du vladika, Wilkinson, le grand voyageur anglais, lady Strangford, miss Mackensie et sa compagne anonyme, les voyages de Tozer, de Köhl, de Vuk Stefanovich Karatchitch, de Krasinski, du docteur Boulongne, celui de Delarue, qui est une autorité réelle sur le sujet, puisqu'il fut le secrétaire du prince Danilo et joua un rôle dans les événements du dernier règne. Il pourra parcourir les brochures de Cyrille, pseudonyme transparent d'un écrivain qui, sur le sujet spécial, a résumé Delarue et Viala et éclairci quelques origines historiques; Rasch, que j'ai déjà cité, les *Rambles in Istria, Dalmatia and Montenegro*, par R. H. R., publiés à Londres en 1875; Peaton, plus complet et plus sérieux avec ses *Highlands and Islands of the Adriatic*, puis les Allemands, très-nombreux, souvent sérieux et pleins de renseignements, mais un peu difficiles à lire à cause du plan défectueux et du manque de classification des matières traitées. Stieglitz (Stuttgart, 1841), le docteur Muller (Prague, 1844), Pasi et Scherb (Agram, 1846), Alex. Andric (Vienne, 1853), et enfin les écrivains serbes. Malheureusement nous n'avons pu lire ceux-ci que traduits (quand ils l'ont été, ce qui n'est pas le cas de tous) : Siméon Milutinovic (Belgrade, 1835), Milorad Medakovic (Semlin, 1850). Il ne faudrait pas non plus oublier Ami Boué, Cyprien Robert, Lenormant, Taillandier, Louis Léger, les « classiques » pour ainsi dire, ni M. X. Marmier, le premier voyageur après Viala; si M. Marmier a été dépassé depuis, on s'est beaucoup appuyé sur ses *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, et si le Monténégro d'alors ne ressemble plus à celui d'aujourd'hui, l'œuvre n'en est pas moins sincère et intéressante. Il faudrait lire aussi les Russes, mais je m'en suis tenu au français, à l'anglais, à l'allemand et à l'italien, et pour cause.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cerveau, Cettigné reste le bras et l'épée de la cause serbe.

Depuis Kossovo, on compte trois périodes historiques distinctes dans l'histoire du Monténégro; la première, qui se termine en 1516, est celle des princes séculiers : elle finit avec Georges V, dernier duc de la famille des Tsernoievitch, qui, marié à une Vénitienne, abdique et se retire dans la patrie de sa femme, laissant le pouvoir au vladika German. Le fait important de ces règnes successifs, c'est la résolution prise par Ivari en 1467, après la mort de Scanderbeg, prince d'Albanie, qui l'aidait dans sa lutte contre les Turcs, d'abandonner Jabliak, située dans la plaine au nord de Skodra, et de transporter ses

Un sénateur monténégrin. — Dessin de Valério, d'après nature.

dieux lares dans ce cirque entouré de montagnes où s'élève aujourd'hui Cettigné, plus facile à défendre et où il conservera mieux l'indépendance de sa patrie. Cette période a sa grandeur; on fonde des monastères, on bâtit des palais dans les villes d'Italie, et des églises pour les Slaves qui résident à l'étranger. Trente ans après la découverte des types mobiles, une imprimerie nationale fonctionne à Rieka !

En 1516, l'élection du vladika German est ratifiée par le peuple, et il désigne son successeur; les pachas de Scutari entament le pays, les habitants émigrent et se réfugient à leur tour au cœur de la montagne, dans la province de Katounska; le vladika assume alors les deux pouvoirs spirituel et temporel. C'est une époque de luttes incessantes, d'invasions répétées; mais jamais la conquête partielle ne prend un carac-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tère définitif, car le peuple reste en armes et lutte toujours. En 1687, les Monténégrins, abandonnés par les Vénitiens, restent seuls en face des Turcs, et Soliman-Pacha pénètre jusqu'à Cettigné, qu'il met à feu et à sang, mais il n'y peut fonder son autorité. C'est le malheur des temps qui cimente l'union des tribus des montagnes et de la plaine. En 1697 se termine la deuxième période, par l'élection au trône d'un membre de la famille Petrovicz, la même qui règne encore aujourd'hui. Les chefs monténégrins de toutes les provinces, réunis en assemblée générale pour l'élection d'un vladika destiné à remplacer Visarion mort en exil, portent leur choix sur Danilo, le chef de cette dynastie, homme énergique et jouissant d'une rare autorité sur ses sujets, tant comme chef militaire que comme évêque. Danilo médite d'en finir avec les Turcs; un jour, dans cette même Podgoritza dont le nom revient si souvent dans l'histoire nationale, le pacha de Scutari l'engage sur sa parole à venir bénir une église; à peine arrivé, on le saisit, la mort l'attend, et il n'y échappe qu'en payant une rançon de trente mille ducats. De retour à Cettigné, il prend la résolution de massacrer tous les Musulmans qui résident sur le territoire, et la nuit de Noël de l'année 1702 est celle choisie pour ces nouvelles *Vêpres siciliennes*. On le voit, la lutte est incessante, et il suffit de lire l'histoire de ce pays pour comprendre cette haine traditionnelle que se lèguent les générations des deux pays. Les Mahométans, à leur tour, sont décidés à anéantir définitivement leur ennemi, et envoient contre les Monténégrins cent vingt mille hommes commandés par le grand vizir Kuprili. Les tribus confédérées sont forcées de se retirer au cœur des montagnes, et le Monténégro est encore envahi; Cettigné est pillée et incendiée une seconde fois, deux mille hommes sont emmenés en captivité, mais le flot des envahisseurs se retire encore. C'est le moment où, reconnaissantes de l'énergie qu'il a montrée dans la lutte, les tribus rendent héréditaire dans la famille Petrovicz le pouvoir dont elle a revêtu le vladika Danilo. Mais comme le mariage est interdit aux évêques, ils désignent leurs neveux pour leurs successeurs.

Nous sommes en pleine période moderne. Les vladikas qui se succèdent depuis Danilo jusqu'en 1852 réunissent les deux pouvoirs; le successeur de Pierre II, le second Danilo, prend le titre de Danilo Ier, parce qu'il dépouille son caractère religieux dans le but d'avoir l'hérédité directe et d'éviter les troubles qui accompagnent d'ordinaire la ratification, par l'assemblée des voïvodes, du successeur désigné par le testament du vladika. C'est une ère nouvelle pour le pays; Danilo est le premier prince séculier: sous son règne fécond à tous les points de vue, une importante bataille, celle de Grahovo remportée contre les Turcs, sauve la Principauté d'une dernière invasion, et à la suite de cette bataille, grâce à l'initiative du gouvernement français, on procède enfin à la délimitation du territoire monténégrin et des provinces turques. Nous dirons plus tard quel grand rôle a joué Danilo Ier, qui mourut assassiné en août 1860; son successeur est le fils de son frère Mirko; il a été proclamé par le sénat prince du Monténégro et des Berda, le 2-14 août (1860); c'est lui qui gouverne actuellement la Principauté.

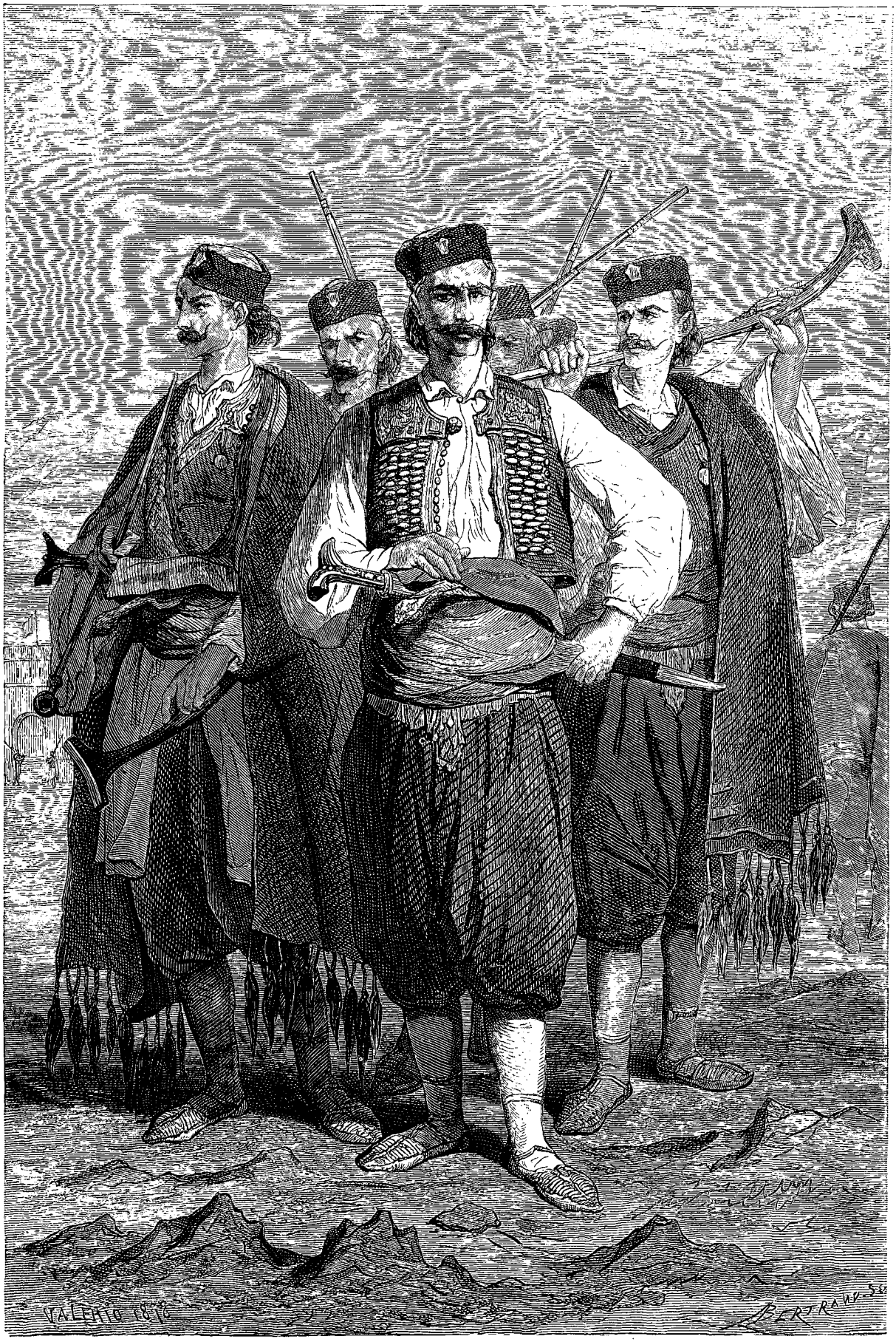
Le prince Nicolas.

Le prince Nicolas Ier Petrovicz Niégosch, qui dans les protocoles prend le titre de Prince et Gospodar de Tsernagore et Berda, est né en 1841, dans ce village de Niégosch que nous avons traversé. La famille des Petrovicz est originaire de l'Herzégovine, elle habitait dans cette province un lieu appelé aussi Niégosch. Vers 1550, comme ils avaient conservé la foi chrétienne, alors qu'un grand nombre de Serbes vaincus par les Musulmans s'étaient convertis au mahométanisme et jouissaient de priviléges dont ils se servaient pour les accabler, tous les Pétrovitch, réunis en caravanes, se résolurent à passer la montagne avec leurs serviteurs et leurs troupeaux, et plantèrent leur tente sur un plateau où ils pouvaient trouver des pâturages. Donnant au hameau qu'elle fonda le nom de son ancienne patrie, la famille s'accrut, prospéra, s'imposa par l'énergie de ses chefs, par leur autorité et leur richesse, et compta bientôt parmi les plus considérables du pays. Nous avons vu qu'en 1697, après la mort du vladika Visarion, un des Pétrovitch, très-jeune alors, mais renommé par sa bravoure et l'ascendant qu'il savait exercer sur les tribus, fut élu vladika par l'assemblée générale des voïvodes de toutes les provinces. Telle est l'origine du prince actuel. Cette dynastie occupe donc le trône depuis cent quatre-vingts ans; nous avons dit qu'en raison de la condition de chef spirituel et d'évêque, qui s'unissant à celle de prince séculier dans la personne du vladika du Monténégro lui interdisait le mariage, l'hérédité appartenait aux neveux : c'est en vertu de ce principe d'hérédité que règne le prince actuel, fils de Mirko Pétrovitch, frère aîné de Danilo, archiduc ou vélikivoïvode du Monténégro. Cependant la renonciation du dernier vladika Danilo au caractère sacré d'évêque lui ayant permis de contracter mariage, l'hérédité directe devait être la conséquence naturelle de ce fait; et à défaut d'enfants, Mirko Pétrovitch, frère de Danilo, aurait dû ceindre la couronne; mais des circonstances particulières et une renonciation personnelle déterminèrent le choix de son fils Nicolas Ier, septième souverain de cette dynastie.

L'étude consciencieuse de tout ce qui a été écrit sur le prince et sur le pays qu'il gouverne, s'éclaire pour nous d'une lueur nouvelle, depuis que nous avons visité le Monténégro; c'est la lueur de la vérité, le reflet de ce qui est, l'impression personnelle vivement ressentie que rien ne saurait remplacer

Le jour où dans les journaux de Spalato, occupé aux fouilles de Salone, nous lûmes le récit passionné des massacres de Podgoritza, nous entendîmes l'écho de la terrible commotion qu'en reçurent les Monténé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les gardes du prince de Monténégro. — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

grins, et nous résolûmes de faire une excursion au Monténégro. Il faut voir la Russie en hiver, et le Sahara en été, c'est notre avis; quant au Monténégro, si on peut y aller quand le Turc vient de l'outrager et que le montagnard rugit, il faut saisir l'occasion; le peuple se présente alors dans son vrai caractère.

Comme on ne va guère à Rome sans voir le pape, on va encore moins au Monténégro sans voir le souverain; d'ailleurs on est à Cettigné comme dans un cirque, et, fût-on résolu à passer inaperçu, on ne le pourrait guère, car de son palais le prince lui-même voit toute la ville, chaque démarche est connue, l'arrivée d'un nouveau venu a son importance, quoique le Monténégrin, de sa nature, s'occupe assez peu de l'étranger Un voyageur qui est du monde ne se risque guère par delà ces monts; il a un but déterminé, l'étude, la géologie, la botanique, etc., ou il vient avec le but de tout homme politique, ou il est écrivain, ou voyageur, et la petite cour de Cettigné aime à se renseigner sur les personnalités qui visitent la région. On flaire volontiers des envoyés secrets dans chaque passant, comme dans toute la presqu'île des Balkans chaque aventurier qui passe peut facilement se donner pour un *agent russe*.

Toutes nos lettres pour la Principauté et les Échelles du Levant, y compris celles personnelles à Son Altesse, étaient restées en Italie par suite d'un malentendu. L'agent du prince à Cattaro, que nous avions connu par hasard à Sébénico, avait annoncé notre arrivée par télégraphe, et comme l'aide de camp, Monténégrin du nouveau régime, ancien élève de Saint-Cyr, parlait le français aussi facilement que nous-même et était un lecteur assidu de la *Revue des Deux-Mondes* et de maintes publications françaises, nous fûmes vite présenté. Nous devons dire que tout Monténégrin de la classe élevée est un peu diplomate, et je soupçonne l'aide de camp d'avoir voulu me faire parler un peu plus que je le désirais pendant les conversations préliminaires, afin de se mieux renseigner et de faire son rapport. Je pensais à la belle scène du troisième acte d'*Hamlet*, quand le prince de Danemark dit à Guildenstern : « Par le sang bleu ! pensez-vous qu'il soit plus aisé de jouer de moi que d'une flûte? » Mais quand on appartient comme nous depuis vingt ans à la publicité, il serait difficile, en pays civilisé, de se faire plus grand compagnon qu'on l'est en réalité, et en somme il faut croire que le rapport fut favorable, car le lendemain de notre arrivée on nous fit savoir que nous serions admis au palais vers le milieu du jour.

Le palais de Cettigné, résidence des princes, ressemble par ses proportions à une grande villa des environs de Paris; le soir où nous y fûmes reçu pour la première fois, après avoir traversé une salle d'entrée décorée de panoplies, nous gravîmes un escalier accédant au salon d'attente du premier étage, où de chaque côté de la porte, sur le palier, quatre gardes du corps, en armes et en grand costume, faisaient la haie. Ce ne sont pas, je crois, les *perianiks*, qui sont au nombre de cent vingt et représentent la gendarmerie, mais bien les *kabahadie*, véritables gardes du corps qui peuvent correspondre, pour le petit État, à ce qu'étaient récemment chez nous les cent-gardes. Ils ne dépassent pas le nombre de dix. Un aide de camp nous reçut à l'entrée, dans ce premier salon orné du portrait du prince Danilo, de ceux de l'empereur et de l'impératrice de Russie et d'Autriche, de l'ex-empereur et de l'ex-impératrice des Français, ceux du vladika Pierre II, de Mirko Petrovitz et des deux princesses Darinka, veuve du dernier prince; enfin celui de la princesse Milena, la souveraine actuelle. Notre œil de peintre reconnut le faire habile de Cermak, le sympathique Serbe que son talent a naturalisé chez nous, et qui a popularisé en France les scènes de la vie monténégrine.

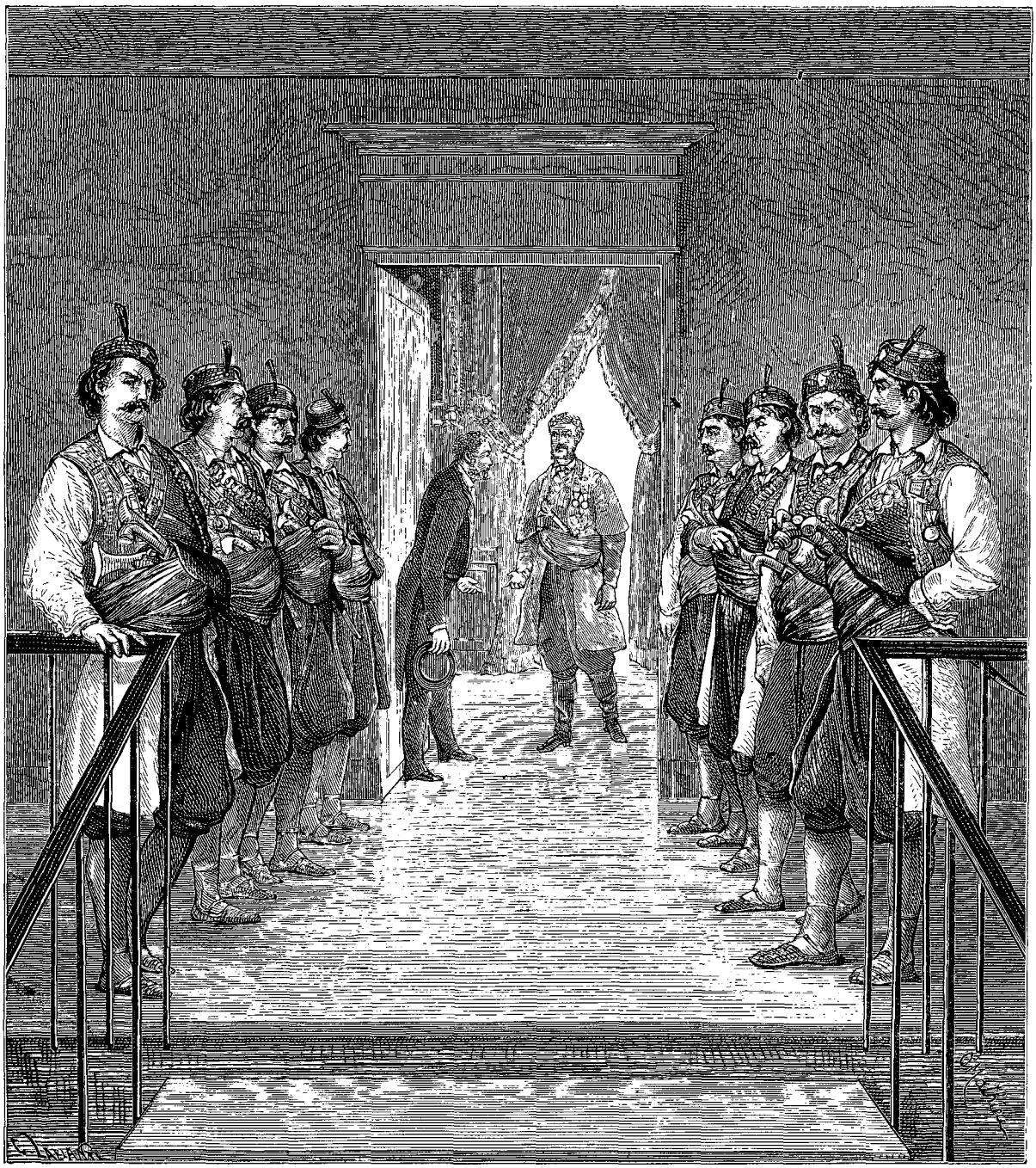
A peine introduit dans le second salon, le prince vint à nous, et bientôt la conversation s'engagea. Les événements politiques étaient très-graves; il était soucieux, triste et très-préoccupé. Un habitant de l'Herzégovine, sujet turc, ayant été trouvé mort sur le territoire monténégrin le soir où les montagnards, selon leur habitude, se rendent au marché de Podgoritza, les Turcs s'étaient jetés à l'improviste sur eux, en avaient massacré dix-sept, hommes et femmes, se faisant ainsi justice eux-mêmes avant de savoir si le meurtrier appartenait réellement à la Principauté. En face d'un tel fait, depuis les gorges des défilés de la Katounska jusqu'au bord du lac de Scutari, tous les Monténégrins étaient frémissants et ne pensaient qu'à la vengeance. Le prince, d'une main ferme et vigoureuse, s'efforçait de retenir ses fiers montagnards qui brûlaient de se venger; mais la diplomatie avait été saisie du conflit. Entré désormais dans le concert européen par la part que les puissances avaient prise à la délimitation de son territoire, et placé naturellement, par la tradition et la communauté de la race, sous la protection amicale de la Russie, Nicolas Ier voulut à tout prix éviter de donner un scandale à l'Europe. Il ne doutait point de son ascendant, il savait qu'il serait obéi; mais on comprend que sous le prince diplomate habitué aux transactions politiques et aux atermoiements des chancelleries, le Monténégrin ardent dévorait impatiemment l'injure, et comprenait la sourde colère qui grondait au fond du cœur de ses sujets. Et de fait, mieux au courant des choses, je m'expliquai l'attitude soupçonneuse et triste de mes compagnons de table de la veille, venus sans doute pour conférer sur un tel sujet, humiliés dans leur orgueil national et blessés dans leurs sentiments patriotiques.

Je n'essayerai pas de refaire un portrait du prince; l'ensemble des décisions et des circonstances que je rapporterai par la suite le feront, j'espère, mieux comprendre qu'un croquis littéraire. Mon dessin serait, il est vrai, tracé sur nature, mais il ne saurait avoir toute la maturité qui distingue ceux des honorables voyageurs qui ont eu la bonne fortune d'habiter longtemps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

le Monténégro. Voici les traits qui m'ont frappé, tels que je les retrouve sur mon carnet de voyage :

De très-haute taille, très-basané, le front bas, les cheveux épais, brillants et bien plantés, les yeux vifs et pénétrants ; d'une grande ampleur et d'une simplicité qui a sa grandeur, le prince représente le type accompli du montagnard. Cet homme qu'on dit ardent et impétueux, a la voix douce et pénétrante, le parler lent et réfléchi, et cache son extrême énergie sous un calme et une douceur qui ont quelque chose de séduisant. Cette force physique, cette adresse et cette agilité célèbres, qui font du prince Nicolas le premier cavalier et le premier tireur de la Principauté, se dissimulent sous un aspect simple et presque tendre. Son allure est bien celle d'un homme de guerre, mais il y a certainement en lui un diplomate prudent, avisé et habile, un temporisateur qui, parvenu au trône dans des conditions politiques extrêmement graves, ayant vu plusieurs fois son pays à deux doigts de sa perte, sait désormais qu'il n'arrivera à son but que par une décision rapide le jour où il faut frapper, et au contraire par une retenue absolue le jour où l'ennemi,



Réception chez le prince. — Dessin de Matthieu, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelle que soit la grandeur de l'outrage, peut compter, en outre de ses forces collectives, sur l'appui des circonstances politiques. Aussi Nicolas Ier met-il plus de gloire à maîtriser l'ardeur de son peuple qu'à le voir triompher une fois engagé dans la lutte. Je n'ai pas la naïveté de croire qu'on juge les hommes et surtout les princes en quelques heures d'une conversation réservée, toujours et fatalement banale; mais il est très-certain qu'on sent une impressionnabilité, une nervosité presque féminine sous cette énergique enveloppe. La voix sympathique, bien timbrée, qui caresse et peint si bien la chaude expansion, quand elle parle de l'amour qu'elle ressent pour la France, doit rugir à son heure quand elle commande; la main qui étreint loyalement, doit broyer celle qui serait tentée de trahir ou de refuser l'obéissance. En un mot, l'homme doit être aimé, et le prince doit être redouté. D'ailleurs il a déjà donné des preuves d'une grande énergie personnelle; il parle de son petit peuple avec une affection profonde; il sent ce qui lui manque, et peut juger, par comparaison, de l'état social de son pays avec ceux des autres régions de l'Europe; mais il apprécie ses qualités natives, il a le don de suivre les grands courants nationaux, et c'est ce qui fait que les Serbes ont les yeux tournés vers lui.

Sa première jeunesse s'est passée au sein de cette

Les enfants du prince. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

nature aride et tourmentée; enfant, il a gravi ces rochers, il s'est assis au foyer du plus humble, écoutant les chants populaires qu'accompagne la guzla, et qui célèbrent les grands faits de l'histoire du Monténégro; la Muse serbe qui dit les hauts faits, pleure les morts et exalte les vainqueurs, l'a touché de son aile, et il chante à son tour. C'est la tradition du trône, d'ailleurs, car l'un de ses prédécesseurs compte parmi les plus grands rapsodes de la Servie; mais c'est aussi un élan du cœur, une inspiration qui demande à s'épancher. Par tous ces liens, l'amour des armes, le goût des exercices violents, l'agilité, la force, il se fait peuple et il reste prince, parce qu'étant le premier par le pouvoir, il est encore le premier dans ces luttes qui rappellent les combats antiques. Son éducation est européenne; son père, Mirko, l'a laissé jusqu'à dix ans courir en liberté dans la montagne; puis on l'a envoyé à Trieste, où, dans une famille serbe, il a reçu l'instruction nécessaire à la position qui l'attendait, sans substituer au caractère et au génie du Serbe ces tendances trop cosmopolites qui, à son retour dans sa patrie, font souvent d'un prince un étranger parmi les siens.

Après le séjour à Trieste, l'espèce de protectorat moral exercé par la France, décidée un instant à pren-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Le prince et la princesse de Monténégro. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dre en main les intérêts de la Principauté, et qui faisait alors entendre sa voix en sa faveur dans les congrès, enfin les relations personnelles de Danilo Ier avec Napoléon III, eurent pour résultat d'amener le jeune Petrovitz à Paris, au collége Louis-le-Grand. C'est une raison analogue qui fait que ses enfants reçoivent leur instruction à Saint-Pétersbourg. Mais le jeune homme passait du moins ses vacances dans sa patrie, et il n'y revenait qu'avec une ardente émotion; il étouffait dans ces grandes ruches administratives où on ne voit ni le ciel ni les horizons, où la plante humaine ne se développe point à l'air libre. A l'automne de 1860, comme il n'avait que dix-neuf ans à peine, le meurtre subit de son oncle, qui ne laissait qu'une fille, la princesse Olga, fit de lui le prince souverain de la principauté.

Mirko, le père du prince, était l'incarnation du Monténégrin âpre et rude, tel que l'ont peint les voyageurs du commencement de ce siècle, Viala de Sommières, puis plus tard Wilkinson et M. Marmier; c'est une figure historique d'ailleurs; son nom, qui revient souvent dans les chants héroïques des Serbes de la principauté, fut la terreur des Turcs, et il mérita son surnom, *l'Épée du Monténégro*. Danilo Ier, esprit élevé, trop avancé peut-être pour la nation qu'il était appelé à gouverner, au courant des réformes nouvelles, développé par les voyages, le frottement des peuples divers, la lecture et la connaissance des langues étrangères, représentait plutôt dans l'État l'administrateur, le législateur qui devait réformer les mœurs et les adoucir. Mirko, son frère, était le soldat, et le soldat de la montagne, qui se soucie peu des atermoiements de la politique et de la diplomatie; il a été pendant toute sa vie le chef militaire le plus redouté; c'est lui qui, avec Stephanow, Kersto et Radonich pour lieutenants, commandant en chef à Grahovo, infligea aux Turcs, guidés par Hussein-Pacha, cette terrible défaite qui reste encore célèbre dans tout l'Orient, et que les Turcs ne sauraient oublier. La vengeance de la Sublime-Porte s'exerça rudement contre lui; vers 1862, quand, encore sous le coup de la défaite et résolu à frapper un grand coup, l'armée ottomane divisée en trois corps, franchit la frontière sur trois points, à Zagaratz, à Kokoti, à Liechanska, et dans la Rieka-Nahia, et après des fortunes diverses, menaça pour la troisième fois la capitale, força l'Europe à intervenir, l'article 5 du traité de paix signé entre Omer-Pacha et le jeune prince Nicolas stipula le bannissement de Mirko. C'était cruel pour un fils de mettre sa signature au bas d'un tel traité; mais il faut avouer que c'était reconnaître le prix qu'on attachait à la perte d'un tel chef pour les Monténégrins. On doit dire que cette stipulation spéciale resta lettre morte, et Mirko, pendant les cinq années de paix relative qui suivirent, put s'occuper de réorganiser les forces militaires de la Principauté. C'est dans cette période que la France donna au pays une marque de sa sympathie, en organisant une loterie dont le profit fut employé à acheter douze mille carabines pour armer les forces monténégrines. En 1867, au moment où le prince Nicolas visitait la France, le choléra éclata à Cettigné, exerçant ses ravages dans presque toutes les provinces de la Principauté; le prince revint à la hâte; personne ne put l'empêcher de reprendre sa place au milieu de ses sujets terrifiés par l'apparition du fléau, et il eut la douleur de voir son père Mirko mourir dans ses bras, atteint de ce mal implacable.

Le prince a épousé, en 1860, Milena Voukotitj, fille du voïvode Petar Stephanow: cette union a eu le caractère de la plupart de celles qui se contractent au Monténégro, où les enfants sont souvent fiancés au berceau. Mirko Petrovitz et le voïvode Petar Stephanow, unis sur les champs de bataille, s'étaient juré amitié et devaient la resserrer par les liens de ce mariage, qui avait le grand intérêt de ne pas amener dans cette petite cour une étrangère dont les mœurs, les goûts et les relations pouvaient être contraires à ceux du pays. Le portrait que nous publions donne une idée juste des traits de la princesse Milena : elle porte habituellement le costume national, rehaussé par l'éclat d'une beauté faite de charme et de dignité majestueuse. Elle est représentée dans la toilette qu'elle portait le soir où nous eûmes l'honneur de nous asseoir à la table du prince; elle y figurait à côté de la mère du souverain. Rien de plus gracieux que ce costume national, déjà très-attrayant chez les plus pauvres, et susceptible d'une grande richesse quand il est porté par des personnes de haut rang, car, tout en conservant le caractère dans toute sa pureté de coupe et de type, elles peuvent y ajouter la richesse que comporte leur situation. Grande, digne et noble, paisible dans le geste et d'une beauté mâle et fière, assez silencieuse et presque timide, comme la plupart des femmes de cette région, la princesse, au lieu de la coiffe noire des femmes du peuple, portait sur la tête un de ces foulards orientaux aux vives couleurs, encadrant ses beaux cheveux noirs. Le teint, très-mat, est animé par de grands yeux vifs ombragés de sourcils épais et de longs cils. Une perle énorme, entourée de rubis, fixée au milieu de la coiffure et complétée aux oreilles et au cou par le reste de la parure, ornait ses cheveux. Elle portait ce jour-là une de ces fines chemises de gaze brodée, lamée de soie blanche, qui laissait voir le corsage coupé par la *libada* blanche brodée d'or, sorte de caraco large comme un dolman, ne descendant pas plus bas que la taille et laissant jouer la manche du dessous, bouffante, et serrée au poignet par de riches attaches. La mère du prince, au visage très-caractérisé, aux traits pleins de relief comme une belle médaille, plus austère dans sa tenue, portait la libada noire, richement brodée d'argent.

La princesse a sept enfants, six filles et un garçon, et l'empereur de Russie a tenu l'un d'eux sur les fonts de baptême, ce qui a été pour tout le pays l'occasion de cérémonies et de réjouissance, dont une photographie, que nous avons trouvée à Cattaro, a conservé le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvenir. Nous revoyons là les horizons connus, le Monastère et le Palais vieux, et, au centre des groupes armés, le prince lui-même, sa mère tenant le nouveau-né dans ses bras, l'envoyé de l'empereur de Russie chargé de le représenter au baptême, le consul de Russie à Raguse, chargé d'affaires du Monténégro, M. Ionine, dont il a été beaucoup question dans ces derniers temps. Un autre dessin montre, groupées ensemble, les têtes graves de toute cette petite famille des Petrovitz, avec leurs yeux vifs éclatant dans des visages pâles, presque graves et comme effrayés devant l'objectif.

La princesse Milena parle correctement le français et elle tient sa place même dans les conseils, encore que ce privilége ne soit point d'ordinaire celui de la femme dans ces régions où la mère seule a droit aux véritables égards, et où l'épouse et la sœur sont d'ordinaire dans une situation inférieure, en raison même de leur sexe. Dans une circonstance solennelle, Nicolas Ier, qui souvent a frappé l'imagination de ses sujets par des décisions énergiques qui n'étaient pas toujours conformes aux coutumes nationales, a affirmé sa volonté d'appeler la compagne de sa vie à la direction des affaires politiques. C'était en décembre 1868; reconnaissant envers l'empereur de Russie des marques de bienveillance constantes qu'il avait reçues de lui, le prince entreprit un voyage en Russie, et il notifia aux consuls de Raguse, à ceux de Scutari, ainsi qu'aux pachas des provinces voisines, qu'il remettait en son absence la régence du pays à la princesse Milena. Il y a là un pas de fait dans une voie nouvelle. Le prince Milan de Servie affecte la même attitude, toute conforme à nos usages européens, et c'est un contraste frappant avec les mœurs presque orientales de ce pays, où leurs adversaires éternels, campés depuis plus de quatre siècles dans les mêmes régions qu'eux, relèguent la femme au harem, n'accordant des droits de cette nature qu'à la sultane validè.

On comprend le sentiment qui m'arrête en retraçant les souvenirs de l'hospitalité reçue à Cettigné. Si un voyageur veut se montrer digne de l'honneur qu'on lui fait, aussi loin de la mère patrie, en l'introduisant sans arrière-pensée au foyer du souverain, il faut qu'il se garde d'imiter ceux qui estiment le prix de l'argenterie des dressoirs et discutent le menu; mais je puis dire que, dans sa dimension modeste, ce palais de Cettigné a grand air; peut-être même le confort et la recherche sans prétention de l'intérieur font-ils plus vivement sentir tout ce qui manque aux Monténégrins des villes et des campagnes.

L'étiquette de la cour est digne, sans minutie; tout y conserve, à l'extérieur, le cachet national qu'augmente encore la tradition du costume observée dans tout son caractère; mais la conversation, toute parisienne, proteste contre ce pittoresque élégant. Il est toujours curieux pour un étranger qui parcourt depuis plusieurs mois des régions arides et dépourvues de tout centre de société, de retrouver tout d'un coup, derrière les hautes montagnes péniblement franchies, dans un pays légendaire (un des seuls de l'Europe dont l'habitant ait gardé son prestige et reste encore mystérieux), un milieu presque parisien où il n'a aucune définition à faire; où il parle sans préparation et sans intermédiaire de tout ce qui lui est familier; où on l'entend, alors que rien de ce qui l'entoure ne ressemble à ce qu'il voit dans sa patrie; où on lui répond dans sa langue et on le comprend comme si on habitait la même patrie intellectuelle. Que ce soit un vernis et que le fond des mœurs reste intact, je le crois; que ce soit une contrainte et un masque posé pour une heure, ou encore le résultat d'un effort momentané, c'est possible; mais le fait est là, et, à part la mère du prince, qui, je le crois, ne comprenait pas la langue française, tous les convives parlaient notre idiome comme nous-même, et aucun ne se privait d'une observation piquante.

En outre du prince et de sa mère, de la princesse sa femme et de l'institutrice chargée de l'éducation de la jeune famille, Son Altesse avait convié ce soir-là à sa table M. Ionine, le chargé d'affaires de Russie; le président du sénat, M. Dieudonné Pétrovitz, son cousin, Stanko Radonich, sénateur, et le ministre de l'Instruction publique. Rien ne m'a frappé dans les usages comme ayant un caractère spécial, et je n'ai pas besoin de dire que, malgré la barrière que la nature a élevée entre Cettigné et le reste du monde, les raffinements de la civilisation ont pénétré jusqu'ici. La seule consolation offerte à mes yeux avides de pittoresque, c'est la livrée du palais; le service était fait par des Monténégrins vêtus de la gougne blanche, qui ne me firent pas regretter ces valets de pied de nos dîners anglais, français ou italiens, si graves, si bien rasés, si bien cravatés, qu'on se demande, en les croisant dans les couloirs, si ce ne sont pas des maîtres des requêtes de la cour des comptes invités comme vous.

Le soir on nous permit la cigarette, et quelques officiers se joignirent à nous; de temps en temps on apportait des dépêches pour Son Altesse, et elle disparaissait pour répondre aux communications. Nous devisions de toutes choses, des romanciers, des peintres, du boulevard, de la guerre, hélas! la nôtre, si cruellement ressentie dans ces montagnes par tous ces guerriers avides de nouvelles, et qui en suivaient les péripéties avec un si vif intérêt. Le jeune président du sénat, élevé à Paris, où nous l'avions vu passer dans des salons amis, vivant, nerveux, actif, vif dans le geste et dans le propos, si jeune d'aspect qu'on lui aurait donné vingt ans, nous reportait aux boulevards et parlait de notre ville avec un enthousiasme sincère. M. Radonich, plus mûr, avait accompagné le prince Danilo dans ses voyages à la cour de France, et rapporté dans son pays la notion exacte des progrès à réaliser. Le ministre de l'Instruction publique nous énumérait les réformes qu'on s'efforçait d'introduire. M. Ionine, qui a joué depuis un rôle si actif dans toutes ces affaires d'Orient, nous parut réservé et boutonné

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme un diplomate; mais, comme la plupart des Russes, plus au courant que nous-même de la France, de Paris et de son personnel.

La princesse regrettait que nous ne vissions d'abord du Monténégro que cette province de Katounska, si âpre et qui est une rude préface au voyage. Enfin nous avons conservé de cette soirée un vif souvenir, et en pensant à la rudesse de la nature qui nous entourait, à cette humble capitale de la Principauté, cachée dans une plaine entourée de hautes montagnes et séparée du monde par des barrières qui semblent infranchissables, nous avons senti plus vivement la distance qui sépare la cour du peuple, et la disproportion réelle qui existe entre la tête et le corps de la Principauté.

Dehors tout était sombre; les gardes marchaient de long en large devant les murs du palais; quelquefois un Monténégrin attardé glissait comme une ombre dans la grande rue : un serviteur de la maison du prince nous précédait, une lanterne à la main, et nous ramenait à notre logis du Palais vieux au milieu du silence et des ténèbres.

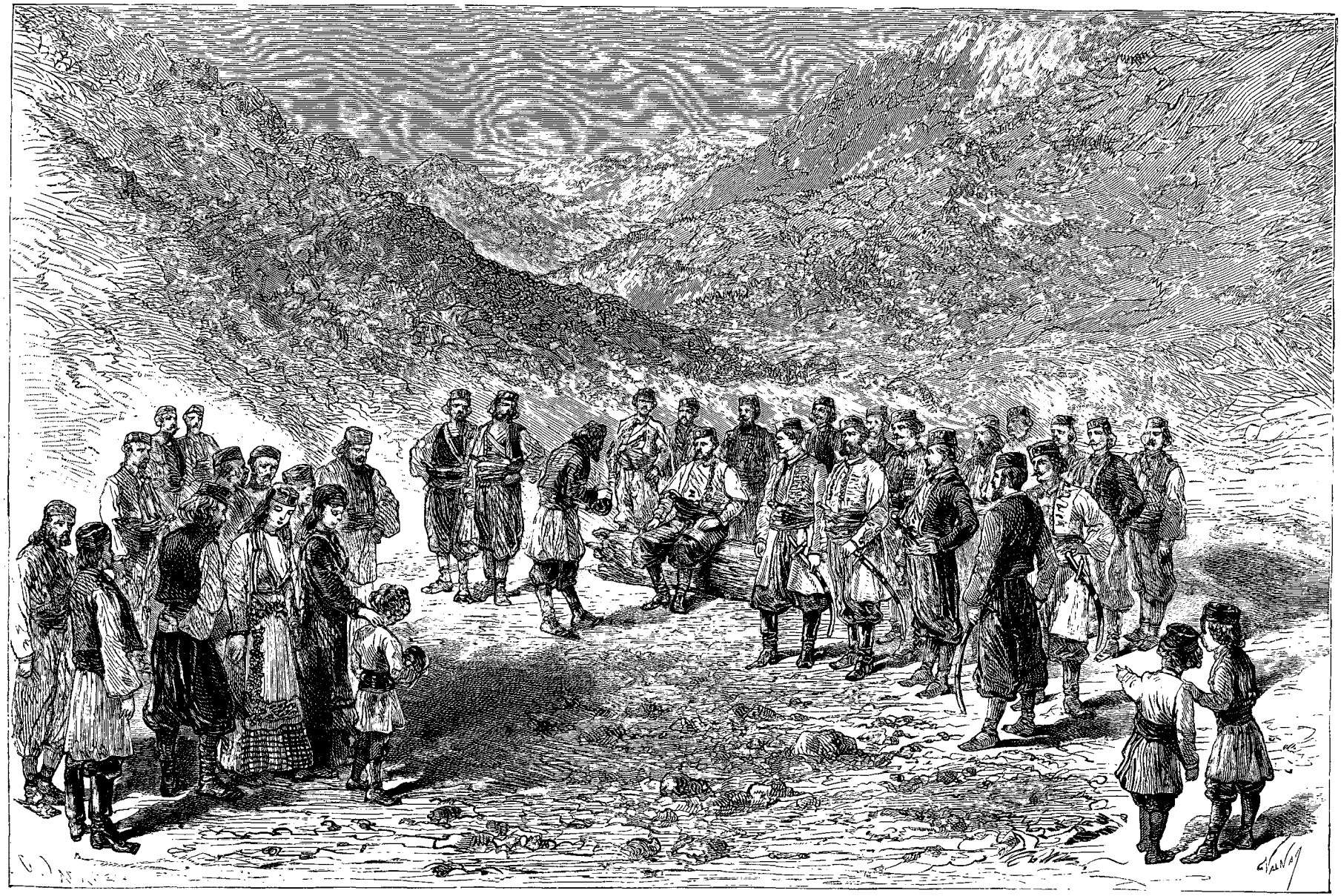
Il n'y a pas d'intermédiaire entre le prince et ses sujets, et c'est peut-être un des plus curieux spectacles réservés à l'étranger, que celui de cette simplicité patriarcale qui amène le dernier des Monténégrins, respectueux, affectueux même, mais tout à fait libre dans son attitude et dans sa parole, en face de son souverain. Ce n'est point qu'il n'y ait du faste extérieur et une mise en scène digne et presque grandiose dans la façon dont Nicolas Ier se présente à ses sujets, car l'appareil et le prestige qui entourent le souverain sont aussi dans le caractère local; mais il y a cependant là un reflet des mœurs antiques et une certaine bonhomie dans les usages. Le lendemain de notre arrivée, comme nous étions en train de dessiner le type d'un pope dans la chambre basse de l'hôtel de Cettigné, par une fenêtre ouverte à la fois sur le palais et la plaine qui s'étend derrière la résidence, nous vîmes sortir le prince, entouré d'un nombreux état-major composé du président du sénat, des sénateurs, des ministres, des voïvodes, des gardes et des périanicks; en tout une trentaine de personnes de suite, tous dans leur costume national. La plupart d'entre eux, les plus qualifiés, portaient la botte à l'écuyère; les autres, cette guêtre albanaise qui s'ouvre sur le pied et qu'on appelle *dokolienitsé*. Le prince marchait seul à quelques pas en avant, une cravache à la main et sans armes; les premiers dignitaires le suivaient, et derrière eux les chefs, groupés selon leur rang. De temps en temps, Nicolas Ier s'arrêtait pour interroger un passant qui, la beretta à la main, répondait à ses questions après avoir légèrement incliné le genou. Arrivé dans la plaine, il s'assit sur un tronc d'arbre; quelques individus l'avaient suivi, et l'un d'eux, marchant droit à lui, s'arrêta à quelques pas et engagea la conversation. Le prince était silencieux; il écoutait, répondait parfois par monosyllabes, très-bref, très-sérieux; d'autres se succédèrent, et le colloque dura ainsi un certains temps. C'est ainsi que parfois il rend la justice, il termine un différend, il étouffe à son origine une vendetta prête à naître, il empêche un forfait, ou prévient un malheur ou console une disgrâce. Ce soir-là, Son Altesse nous dit elle-même qu'un paysan de Riéka n'avait pas craint d'aborder la grave question des meurtres de Podgoritza, et, avec une faconde propre aux Serbes en général et aux Monténégrins en particulier, lui avait représenté l'émotion produite par le massacre. Il avait confiance dans son souverain, il ne doutait pas que son cœur n'eût été déchiré comme celui de ses sujets; mais, employant ces aphorismes, proverbes et dictons populaires communs à tous les Serbes, il lui rappelait que pendant que la diplomatie délibérait, le loup fondait sur les brebis.

C'est vraiment un des traits spéciaux de ce petit gouvernement que cette communication directe entre le prince et les siens; il reçoit directement les plaintes; il correspond avec tous, depuis le voïvode jusqu'au pâtre, si ceux-ci ont eu recours à lui; il ne refuse jamais audience, et un Serbe de la Principauté, si humble qu'il soit, n'a jamais recours à un plus habile pour exposer son cas et se défendre. La plupart du temps, alors que la saison est belle, c'est sous le grand mûrier, près du puits de la grand'rue, ou sous l'arbre qui s'élève à la porte du Monastère, où l'on a disposé un banc circulaire, que se tiennent ces lits de justice qui rappellent le chêne de saint Louis. Dans les grandes occasions, l'arbre peut aussi être témoin de scènes d'un caractère épique qui peignent bien le caractère de ce peuple belliqueux. En 1861, le prince, âgé de vingt ans, assistait impassible à la lutte que soutenaient les Serbes d'Herzégovine ses voisins, soulevés contre les Turcs par Luka Vukalovicz : les démonstrations de deuil public causées par la mort de Danilo Ier duraient encore, quand un envoyé d'un voïvode de la frontière arrive au palais en annonçant que l'ennemi foule le sol monténégrin. Nicolas ordonne de déployer sur le palais l'étendard qu'on avait retiré en signe de deuil; on prépare les chevaux, les armes, les munitions; on envoie de toutes parts des messagers, et le soir, au coucher du soleil, le prince vient s'asseoir sous le grand arbre de la plaine : tous les habitants de Cettigné l'entourent; et là il proclame la lutte en entonnant les *Pesmas*, ces beaux chants de guerre, hymnes patriotiques destinées à enflammer le courage des moins guerriers.

L'exercice du pouvoir. — Le sénat.

Le pouvoir, il y a quelques années encore, était autocratique, les lois consistaient dans le droit coutumier, qu'on se léguait par tradition. Danilo Ier, qui fut un souverain très-éclairé, d'accord avec les chefs et les vieillards, a promulgué un code général dont le protocole dit qu'il a été constitué afin que « pour toujours soient jugés tous Monténégrins et Berdianis, petits ou grands, pauvres ou riches, chacun ayant des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le prince rendant la justice. — Dessin de Valnay, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droits égaux à ce qu'il lui soit rendu justice. » Ce code, promulgué le 23 avril 1855, tiré à un nombre d'exemplaires assez grand pour que chaque habitant pût en posséder un, est composé de quatre-vingt-treize articles; il embrasse tous les sujets et semble avoir prévu tous les cas, sauf ceux qui sont purement litigieux et se rapportent à la propriété. Plus tard, quand nous parlerons de la constitution de la famille au Monténégro, et que nous indiquerons les réformes introduites dans ces derniers temps, nous verrons que le prince actuel a senti la nécessité de mettre le code de la Tsernagora en rapport avec celui des différents États de l'Europe. Un légiste très-distingué, qui n'est plus désormais un étranger pour nous, et que nous avons souvent coudoyé dans nos archives d'État, M. Bogisic, de Raguse, conseiller d'État et professeur à l'université d'Odessa, a été chargé en 1871 de rédiger le code définitif du Monténégro et de présenter dans une série de tableaux parallèles les différentes interprétations de la loi dans chaque cas prévu par chaque article. Son œuvre est très-avancée, et nous en suivons l'exécution avec l'intérêt qu'inspire une œuvre aussi ardue.

C'est de 1851 que date la grande réforme politique opérée par Danilo Ier; jusque-là, nous l'avons dit, le pouvoir civil, religieux et militaire est concentré dans une seule main. Le *vladika* est évêque, prince, généralissime; et si l'on compare les deux États, on voit que le vladika peut être appelé avec plus de raison encore que dans l'empire du Nord l'autocrate de la Principauté. Le fait important de la renonciation de Danilo à son caractère religieux modifie profondément et l'essence du pouvoir et la forme dans laquelle il s'exerce; aussi dès ce moment on peut dire que la forme du gouvernement de la Principauté est une forme monarchique absolue, et de plus héréditaire. Une question grave se pose au début; je la résoudrai par une affirmation, sans donner les raisons qui entraînent de ma part cette conviction, que j'ai acquise par l'étude de l'histoire et la lecture des documents diplomatiques turcs[1] et monténégrins depuis les traités de Carlowitz et de Passarowitz, jusqu'aujourd'hui. — Oui ou non, les Turcs, qui prétendent avoir incorporé le Monténégro à leur empire par les conquêtes du sultan Mourad Ier dès le quinzième siècle, et plus spécialement à la province d'Albanie par celles de Mahomet II, sont-ils — en droit comme en fait — les seigneurs suzerains de la Principauté?

On voit où nous conduirait la discussion du fait; nous ne l'abordons même pas, et nous répondrons hardiment : Le Monténégro est bien un pouvoir indépendant de la Porte. On a fait autrefois un mystère de la rédaction d'une note célèbre qui parut au *Moniteur officiel* le 11 mai 1858, et qui éclata comme une bombe dans tout l'empire ottoman[2]. Cette note est très-catégorique, très-décisive, et elle oppose aux subtilités orientales la logique implacable des faits. « La Porte Ottomane ne saurait invoquer des droits incontestables ni des motifs d'urgente nécessité. Il y a deux questions : l'une, qui est de savoir si la Porte a un droit de suzeraineté sur le Monténégro; l'autre, si certains districts, occupés et régis tour à tour par l'autorité ottomane et par celle du prince de Monténégro, doivent faire partie du territoire de ce petit pays, ou être rattachés aux provinces turques. Sur le premier point, la Porte invoque le droit de la conquête; et c'est en effet le seul qu'elle pourrait invoquer avec quelque vraisemblance, car il n'existe entre elle et le Monténégro aucune convention qui consacre à son profit un droit quelconque de suzeraineté. Reste donc la conquête; mais le fait de la conquête ne se transforme en un véritable droit qu'à certaines conditions, dont la plus essentielle est l'occupation permanente et continue du pays conquis, ou du moins sa sujétion attestée par des actes d'administration souveraine, tels, par exemple, que le payement d'un tribut, la présence d'une garnison, etc. Or l'histoire atteste que si les Turcs ont quelquefois attaqué avec succès le Monténégro, ils n'ont jamais pu se maintenir dans ce pays; et c'est un fait incontestable que, depuis bientôt un siècle, le Monténégro leur est demeuré entièrement fermé. »

Voilà le fait. Nous le relatons comme un historien, sans d'autre parti pris que celui de voir clair dans une question à laquelle tous les documents diplomatiques, toutes les prétentions n'enlèveront pas sa valeur effective. Donc, passons! — Le prince Nicolas Ier, souverain d'un pays *indépendant*, dans les premières années de son gouvernement, avait encore l'autorité absolue; depuis il a volontairement délégué, en théorie, une partie de son pouvoir en instituant un ministère, et il a appelé des chefs à la direction des différentes branches qu'il a créées dans l'administration. Jusque-là il avait la libre disposition, sans contrôle, de tous les revenus de l'État, et même des revenus de l'Église. Il existait bien à côté de lui, ou plutôt au-dessous de lui, une assemblée générale ou *skouptchina*, mais elle n'était convoquée que dans des circonstances tout à fait extraordinaires et pour résoudre un cas spécial. Il existait aussi un *sénat*, il existe encore; c'est le cas de définir cette institution; on verra qu'elle n'est pas faite pour entraver l'autorité du prince.

Le sénat (en serbe *soviet*) a été créé en 1831 par le vladika Pierre II; c'était alors la *Skouptchina* ou assemblée du peuple qui nommait les douze membres dont il se composait; le vladika avait un droit de *veto* et pouvait récuser les personnalités qui l'offusquaient; peu à peu, et dès les premières années du

1. *Recueil de documents diplomatiques relatifs au Monténégro*, publiés en 1876, à Constantinople, chez M. S. H. Weiss, libraire à Péra, par Benoît Brunswick.

2. Voir le numéro du *Moniteur universel de l'empire français*, 11 mai 1858. — Ce n'est aujourd'hui un secret pour personne que cette note, extrêmement nette, et dont la rédaction trahit une plume tout à fait autorisée, est due à M. Faugère, actuellement directeur des archives au département des affaires étrangères, et qui, si je ne me trompe, était alors sous-directeur à la politique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

règne de Danilo, le choix des membres fut laissé au souverain, et la Skouptchina nommait toujours ceux qu'il désignait : c'était le triomphe de la candidature officielle ; bientôt on ne convoqua même plus l'assemblée, et le prince, après avoir désigné personnellement les douze titulaires, donnait la présidence à son frère ou à un proche parent. C'était disposer absolument de cet aréopage. Dès le principe, on avait inscrit dans une sorte de constitution flottante (qui ne fut véritablement fixée qu'en 1868) que le sénat discuterait les lois et les soumettrait à la ratification de la Skouptchina ; mais comme en somme l'attribution de la justice est le plus grand privilége pour ces races un peu primitives, et que c'était surtout le danger créé par l'influence que prenaient peu à peu les chefs de tribu chargés de juger les différends qui avait déterminé le vladika Pierre II à constituer le sénat, le rôle de ce corps, dès le règne de son successeur Danilo, devint purement judiciaire. Quand il a tenté de sortir de ces attributions, le prince l'a brisé net, en vertu du droit de dissolution que lui confère la constitution. Ce fut justement le cas peu de temps avant mon séjour au Monténégro.

Sous Danilo, la présidence du sénat était dévolue à Mirko, le père du prince actuel ; après sa mort, elle a été confiée à un cousin du prince, qui a fait son éducation en France, Bozidar Petrovitz, extrêmement jeune alors, car plus de sept ans après, quand nous avions l'honneur de le rencontrer, nous nous étonnions encore de lui trouver un aspect aussi juvénile. Nous aurons bientôt à revenir sur cette personnalité quand nous nous occuperons des qualités militaires des Monténégrins. La vice-présidence du sénat a été confiée à Petar Stephanow Voukotitj, beau-père du prince. On voit que les avenues du pouvoir sont bien gardées ; et depuis la promulgation de l'étonnante constitution turque, les Monténégrins pourront passer pour rétrogrades vis-à-vis de la Sublime-Porte.

On sait les droits et les priviviléges du sénat; les membres de ce conseil ne portent pas de costume particulier, mais ils déploient dans leur tenue le luxe que comporte leur haute situation relative : quelques-uns chaussent la botte haute à la hongroise, et quand, par les temps froids, ils mettent par-dessus leur costume la belle pelisse rouge à fourrures, dont les manches pendent comme celles d'un dolman (*tchinteratz*), pelisse que le prince Danilo mit à la mode au retour de ses voyages dans le Nord, ils ont grande allure et pourraient lutter comme pittoresque avec les brillants Magyars. Au moment où je suis arrivé à Cettigné, il est probable que le sénat était en permanence à cause des circonstances créées par les massacres de Podgoritza, car on me montra tous les sénateurs réunis ; les personnages avec lesquels j'avais dîné la veille appartenaient pour la plupart à ce corps de l'État.

Les sénateurs monténégrins sont au nombre de seize, dont un président et un vice-président ; le budget du sénat pour les appointements de ces seize personnages s'élève à la somme de quinze mille neuf cents francs. Le président reçoit trois mille cinq cents francs ; le vice-président, trois mille ; cinq sénateurs, qui sont choisis parmi les plus influents de la capitale, touchent annuellement quinze cents francs, et les autres neuf, pris parmi les plus riches des diverses provinces, perçoivent sept cent cinquante francs. La somme est modeste, mais le budget général n'est pas non plus très-élevé, et d'ailleurs c'est plutôt une indemnité qu'un traitement.

Le siége primitif des séances du sénat était une sorte de hangar qui s'élevait à Cettigné près du couvent, et se composait de deux parties : l'une servant d'écurie commune ; l'autre, la salle des séances. Dans la première, chaque sénateur, venu de sa tribu ou de sa résidence dans la plaine, attachait en arrivant à un clou le cheval ou la mule qui l'avait porté ; dans l'autre, on siégeait sans façon, en fumant autour d'un foyer, après avoir accroché les fusils aux râteliers, mais en gardant toutefois les pistolets et kandjars à la ceinture. Ce temps n'est plus. Lenormant, Wilkinson, Marmier et les premiers voyageurs ont décrit cette salle sénatoriale où il paraît que souvent, quand la discussion se prolongeait, on mettait sans façon un mouton au palan de bois qui sert de broche, puis on le faisait rôtir et on le dépeçait tout en discutant : de sorte qu'entre deux discours un sénateur se levait gravement pour aller retourner le rôti ou couvrir de cendres le feu trop violent. C'était un souvenir des temps homériques et cela devait avoir une grande couleur locale ; pendant ce temps-là, un secrétaire, sorte de *kodja* assis à la turque, écrivait sur ses genoux le procès-verbal.

Vers la fin du règne de Danilo, on avait ajouté une aile au château du Palais vieux, où nous sommes déjà entré, afin de loger les sénateurs, et depuis 1873 c'est encore là que se réunit le sénat. J'ai vu cette salle, mais il n'y a point à la décrire, car elle est absolument nue. Une division est établie entre les membres de l'assemblée et ceux qu'elle est appelée à juger; cette barrière représente la barre du tribunal suprême. Il est assez remarquable que lorsque le prince veut siéger, et cela arrive souvent, une sorte d'étiquette respectée exige qu'on lui réserve un banc sur lequel on pose un sac de laine, comme pour le chancelier de l'Échiquier. Les Serbes de Belgrade qui font partie de la Skouptchina (à part ceux qui logent dans la ville et sont citadins) ne m'ont point paru moins rustiques que les sénateurs du Monténégro; mais j'ai assisté à de nombreuses séances, et le lieu où elles se tiennent est tout à fait dans le goût moderne. J'ai assisté aussi aux séances de la diète d'Istrie à Parenzo, et à celle de la diète de Dalmatie à Zara, comme aussi aux medzlis de Bosnie et aux réunions du konak de Banjaluka : de toutes ces régions du Sud, c'est encore le Monténégro qui a le plus conservé le caractère primitif, et là où ce caractère frappe le plus vivement l'étranger, c'est dans la réunion à l'air libre des membres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

qui composent le conseil. On m'a dit que d'ordinaire les sénateurs se réunissaient sous le grand mûrier, près du puits, dans l'artère principale de la ville; mais je crois que ces réunions-là n'ont pas un caractère délibératif, tandis que parfois, par un beau temps, il leur arrive de tenir conseil à la porte même du Monastère, sous le bel arbre qui se trouve là, groupés tous sous les vertes ramures, dans leurs éclatants costumes, les armes à la main, discutant à l'air libre et offrant un tableau de la vie militaire qui est tout à fait typique de ce pays et fait penser aux scènes de la vie antique.

C'est en 1873 que le prince créa un ministère, mais je n'ai pas besoin de dire que la bureaucratie n'envahit pas encore l'État. Le Monténégrin, de sa nature, n'est pas porté aux fonctions sédentaires. En 1871, on avait remplacé les capitaines, chefs de tribus, voïvodes à la tête de chaque *Nahia*, par un fonctionnaire qu'on n'ose appeler ni gouverneur, ni préfet, mais qui tenait des deux pouvoirs. En même temps, développant à ou-

Un coin de rue de Cettigné. — Dessin de Valério, d'après nature.

trance l'instruction primaire; adoptant avec une précipitation louable les innovations, le télégraphe, le système des courriers, adhérant sans retard aux conventions internationales et suivant autant que possible les progrès réalisés par les Autrichiens ses voisins, le prince semblait n'avoir qu'un objectif, la transformation du pays. Le gouvernement avait même fondé un journal, *Tsernagorats*, journal officieux s'il en fut, qui comptait assez peu d'abonnés et dut suspendre sa publication, mais qui reparut peu de temps après sous le titre *Glas Tsrnagorski*, « Voix du Monténégro ». La première de toutes les réformes, celle qui s'imposait avant tout et devait influencer la réussite de toutes les autres, c'était la construction des routes. Quels que soient les efforts du prince, il n'est pas encore arrivé à mettre en communication les divers points de son territoire, et on ne peut vraiment voyager qu'à pied ou à cheval dans toutes ces régions; c'est même un grave effort que de franchir certains passages.

Charles YRIARTE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Les citernes de Cettigné (voy. p. 380). — Dessin de Valério, d'après nature.

LE MONTÉNÉGRO,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le pays monténégrin. — Division par provinces. — Caractère de chacune d'elles.

La grande amélioration tentée, celle qui doit amener les résultats les plus immédiats, c'est l'achèvement de la route qui mène de Cattaro à Cettigné, et met le plus directement le territoire en communication avec l'Adriatique. J'ai raconté dans quelle mesure ce travail est effectué; mais il est juste de dire qu'on a fait de ce projet une question politique, que le labeur est rude, et qu'il faudrait des ressources autrement considérables que celles de la Principauté pour l'achever. En 1869, on a voulu relier Rieka à la province des Bielopavitz; le tracé est fait, la route est même terminée; mais avec les intempéries elle présente de graves obstacles, et c'est une véritable entreprise pour un voyageur que de partir de la Zeta pour gagner les Pipéri, les Koutchi, les Vassoievitz. On ne trouve d'autre abri que les cabanes, nulle ressource, si ce n'est le pain de maïs, le lait et le fromage; et, quand on voyage en caravane, il est nécessaire de porter tout avec soi.

La superficie totale du territoire est de deux mille neuf cent kilomètres carrés, et le nombre des habitants s'élève à cent quatre-vingt-treize mille trois cent vingt-neuf (*chiffre donné par le prince lui-même dans sa lettre au Grand Vizir, en avril* 1877). Tout le pays, partagé en deux grandes parties, le Monténégro

1. Suite. — Voy. p. 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

et les Berda, comprend huit provinces ou *nahije;* celles du Monténégro sont au nombre de quatre : la *Katounska*, la *Tsernitsa*, la *Rietchka*, la *Liechanska;* celles des Berda sont les *Bielopavitz*, les *Pipéri*, la *Moratcha* et les *Vasojevici*. Administrativement, les *nahije* se divisent à leur tour en *plemenas*, qui représentent nos cantons, et les *plemenas* se composent des villages, qui ne sont parfois qu'une réunion de quelques cabanes.

Nous sommes entrés par le sud-ouest, par la Katounska ; c'est une province importante, parce qu'elle comprend la capitale, Cettigné, et Niégosch, berceau de la famille régnante. Mais si le voyageur jugeait de l'ensemble du territoire par cette région, il aurait une idée fausse de la Principauté, car elle ne présente sur ce point que le spectacle le plus aride, et le cœur se serre à la pensée d'un peuple condamné à disputer sa vie à une nature aussi marâtre. La plaine de Grahovo, où eut lieu la déroute des Turcs en 1858, appartient aussi à cette province montueuse. On rencontre des plaines à l'ouest, vers l'Herzégovine, et le plateau de Niégôsch que nous avons traversé, offre quelques traces de culture.

La *Rietchka Nahia* s'étend entre la plaine de Cettigné et le lac de Scutari, à une heure et demie de la capitale ; le climat y est très-doux ; l'aspect est beaucoup moins aride que celui de la Katounska; on y cultive la vigne et le grenadier. La province emprunte son nom, qui signifie « fleuve », au cours d'eau qui, à trois lieues de Rieka, se jette dans le lac de Scutari. La région voisine du lac, qui est au même niveau que lui et par conséquent assez marécageuse, est assez sujette aux fièvres.

La *Tsernitsa Nahia* est pressée entre le lac de Scutari et le district dalmate-autrichien ; c'est la province la plus riche et la mieux cultivée; son climat est celui de l'Italie, et les fruits y sont abondants et très-savoureux.

La *Liechanska Nahia* va de la pointe du lac de Scutari jusqu'à la frontière d'Herzégovine. Cette partie est cruellement désolée, les villages y sont épars et se dissimulent aux yeux du voyageur, la seule industrie est celle de l'élevage ; il n'y a pas un centre qui ne respire la misère et la tristesse. C'est, avec les passages de Cattaro, la partie la plus abrupte et la plus sauvage du pays.

Les *Bielopavitz* s'étendent entre Niksich et Podgoritza ; le chef-lieu est Danilograd, situé entre l'Albanie et l'Herzégovine. Cette province est très-fertile, couverte de forêts, arrosée de nombreux cours d'eau, et d'un aspect séduisant qui rappelle la nature de la Suisse ; c'est l'ancienne Zeta qui donnait autrefois son nom aux ducs suzerains de Serbie. A Danilograd est l'avenir du pays : on a fait là quelques efforts pour améliorer le sol, le gouvernement a fait jeter sur la Rieka-Zeta un pont de bois qui a plus de deux cents mètres. La plaine offre de grandes ressources à la culture, mais on conserve dans un but de défense les bois et taillis qui sont des citadelles naturelles pour les défenseurs menacés du côté de Niksich comme du côté de Spouz. C'est le point le plus étroit du territoire à cause de cette échancrure de l'Albanie qui s'enfonce au cœur du Monténégro. Un corps d'armée turc qui, à Niksich, en Herzégovine, voudrait donner la main à un autre corps parti de Spouz, pourrait le faire par une marche hardie. Ce fut toute la stratégie des Turcs en 1862 ; aussi, au risque de perdre les avantages qu'offre la culture, laisse-t-on sur pied des forêts qui offrent des ressources pour la défense.

Monténégrin de la Rietchka Nahia. — Dessin de Valério, d'après nature.

A Orza-Louka, dans cette Nahia des Bielopavitz, le prince Nicolas possède une petite villa où il vient passer quelques jours pendant l'été, et dans la même Nahia, à Ostrog, s'élève le monastère le plus célèbre du pays. Adossé à la paroi d'un rocher et dominé par la montagne à une grande hauteur, une de ses chapelles a été creusée dans le roc. C'est un lieu de pèlerinage pour les Serbes ; ils viennent de tous les points du territoire prier sur la tombe du vladika Basile, tour à tour moine et guerrier, qui vivait dans une re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

traite ascétique d'où il sortait pour conduire au feu contre les Turcs les bandes monténégrines.

Les *Pipéri* ou habitants de la *Piperska Nahia* occupent les bords de la Moratcha ; ils sont pasteurs, et par la délimitation de 1858, ils ont perdu la ressource des pâturages chez les Kutchi; leur pays est très-montueux et ils sont extrêmement pauvres.

Jusqu'à la mer, le pays est enfermé dans un corset de fer, et le Monténégro étouffe, car s'il a un débouché sur l'Adriatique par Cattaro, il faut considérer que ce débouché est tout à fait à la merci du gouvernement autrichien; et selon qu'il est ou n'est pas sympathique au mouvement qui part de Cettigné, cet État peut ouvrir ou fermer le passage. Ensuite, la nature s'est chargée de rendre ce débouché presque inaccessible en élevant entre les Monténégrins et la mer cette prodigieuse barrière que nous venons de franchir.

Jeune Monténégrine de la Rietchka Nahia. — Dessin de Valério, d'après nature.

Tout ceci est indispensable pour bien saisir la situation de la Principauté. Pour son commerce, pour l'écoulement de ses produits, elle n'a d'autre débouché que celui de Cattaro, dont l'accès est presque impossible malgré le grand effort qu'on tente en perçant la route en voie d'exécution ; et si elle cherche à gagner l'Adriatique par le pachalik de Scutari, elle est naturellement de ce côté à la merci de son ennemi. Un tel état de choses serait encore possible pour un pays fertile ; on le cultiverait, on consommerait sur place, et, si l'on avait un excédant qui permît l'exportation, on ferait péniblement des échanges par Cattaro ; mais chacun sait qu'il est loin d'en être ainsi. Je vois bien que la statistique établit que, malgré la pauvreté du sol et la lutte que l'homme doit engager avec la nature pour en triompher, le pays, pris dans son ensemble, peut suffire à sa consommation ; mais outre que le cas est contesté, si la récolte du maïs et celle de la pomme de terre manquent, la Principauté est affamée. De là une question vitale pour le pays, qui est au plus haut degré une question d'actualité, c'est-à-dire la demande de concession par l'empire ottoman d'un port sur l'Adriatique. C'est une question que la conférence, réunie naguère à Constantinople, devait être appelée à résoudre.

Au point de vue spécial du recueil dans lequel nous écrivons, nous ne devons pas trop nous laisser entraîner à aborder ces questions d'économie ; mais nous pouvons résumer en quelques mots la discussion qui a eu lieu à ce sujet dans la conférence des puissances qui résolut autrefois la question de délimitation du Monténégro, donnant ainsi une existence légale à un pays dont jusque-là le territoire était toujours contesté par ses voisins.

Nous avons pu, chez deux puissances différentes, au siége même des archives de l'État, compulser les comptes rendus secrets des séances de la conférence. M. de Barteneff, qui représentait la Russie, avait pris, d'accord avec la France, l'initiative de demander à la Porte la concession du petit territoire de Spitza, dont on trouvera le nom sur la carte, au-dessus d'Antivari, à la rive même de l'Adriatique. M. le comte de Ludolf, qui représentait l'Autriche, avait reçu des instructions contraires aux intérêts des Monténégrins, et, dans cette circonstance, il concluait non-seulement contre la cession de Spitza, mais même contre la délimitation nouvelle. L'Angleterre, elle, suivit sa politique traditionnelle dont nous venons de voir une confirmation solennelle au congrès de Constantinople de 1877 : ses deux représentants, sir Henry Bulwer et M. Churchill, différaient d'avis ; le premier voyait dans la concession du territoire de Spitza un accès sur le territoire ottoman pour les Russes, protecteurs des Monténégrins ; le second, plus conciliant, proposait de canaliser la Boiana, qui est le déversoir du lac de Scutari, et de mettre la Principauté en relation avec l'Adriatique par cette voie nouvelle. — Que répondait le grand vizir? « Nous sommes vis-à-vis du Monténégro, par rapport à nos possessions de la Turquie d'Europe, dans une situation tout aussi grave que le Monténégro vis-à-vis de ses communications avec l'Adriatique. Si nous voulons passer du pachalik d'Albanie dans notre pachalik d'Herzégovine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou de Scutari à Mostar, il nous est impossible de le faire sans contourner tout le territoire, sans nous engager dans le passage difficile où nous sommes toujours attaqués, entre la Serbie et la Principauté. Qu'on nous concède donc une route de Scutari à Mostar! »

Ce que demandait la Turquie, c'était entamer la Principauté et ruiner le pays. Les négociations n'aboutirent point; la France dut se borner à réclamer la délimitation définitive, et du reste elle l'obtint. Le dernier congrès de Constantinople a franchement abordé la même question, et la réponse de la Porte a été identiquement la même. Aujourd'hui, la guerre étant déclarée, la solution est reculée pour longtemps.

Le territoire de la Principauté se compose de deux parties distinctes, le Monténégro et les Berda, ce qui explique le titre que prend le prince dans les protocoles; les deux cartes qui me semblent les plus exactes, parmi toutes celles que j'ai consultées sur place, sont celles de Wilkinson et celle d'Henri Delarue, qui fut secrétaire du prince Danilo Ier, de 1856 à 1859. J'ai pu constater que notre compatriote a laissé un vif souvenir dans le pays; c'est d'après ses relevés que nous avons fait graver la carte qui accompagne notre récit. On comprend, en jetant les yeux sur ce territoire et en voyant comme il est borné, l'état de guerre permanent dans lequel les Monténégrins vivent vis-à-vis les Turcs, malgré les traités et les conventions. A l'ouest, les montagnes séparent le pays des provinces dalmates de l'Autriche que nous venons de parcourir; mais à toutes les autres orientations la Turquie enserre le Monténégro et l'étouffe, ne lui laissant aucun accès à la mer. Un peu au-dessus de Podgoritza, à Spouz (que Wilkinson appelle Spuss), le territoire turc vient s'enfoncer dans les flancs de la Principauté comme une lame. Si l'on veut chercher avec moi les quatre ou cinq noms que je vais citer, on s'expliquera clairement les récents faits de guerre qui ont tenu l'Europe en éveil. A la limite de la ligne frontière qui sépare le Monténégro du département ou plutôt de la province de Cattaro, on lit le nom de *Grahovo :* nom qu'il faudrait écrire avec du sang, car sur ce champ de bataille on peut dire que, toutes proportions gardées, les Serbes ont pris la revanche de Kossovo. En 1857, une insurrection éclata en Herzégovine, dans les districts frontières du Monténégro, et les insurgés comptaient naturellement sur leurs voisins; c'était le moment où le prédécesseur de Nicolas Ier, Danilo, cherchait à délimiter exactement la Principauté pour éviter les luttes constantes. Le 13 février, à la suite d'incursions des Turcs sur son territoire, Danilo déclara la trêve rompue et entra en lice. Vers le mois d'avril suivant, comme un commissaire de la Sublime-Porte pour les affaires du Monténégro, Kemal-Effendi, était venu s'établir à Mostar, le prince lui envoya demander une dernière fois de limiter exactement les frontières pour éviter les conflits. La réponse fut ce qu'elle sera toujours de la part des Turcs vis-à-vis des Serbes : « Reconnaissez d'abord l'autorité du sultan! » Le 4 mai, les musulmans brûlèrent quelques villages et s'établirent à Grahovatz. Danilo envoya son frère Mirko avec quatre mille hommes pour faire face à l'ennemi, puis les autres contingents des provinces le rejoignirent. On se rencontra le 11 mai; le 12 mai, on conclut un armistice pour enterrer les morts; le 13, un corps d'armée turc s'étant placé dans une position dangereuse, essaya de rejoindre le corps principal : le combat recommença et se termina par un véritable massacre des forces de Hussein-Dahim-Pacha. Les musulmans perdirent trois mille hommes, tous leurs convois, huit canons, trois mille fusils, leurs munitions de guerre et leurs provisions de bouche. Il faut insister sur cette date de Grahovo, parce que le résultat politique de cette journée fut considérable. C'est en effet de ce jour que date la constitution territoriale définitive de la Principauté, légalement délimitée par une commission européenne. Le but évident des Turcs, ce jour-là, était l'invasion et probablement la soumission du pays, — solution périlleuse qui fut conjurée par la victoire des Monténégrins; — mais Danilo Ier fut très-habile; au lieu de se donner la facile supériorité d'entrer en Herzégovine après Grahovo, et de s'emparer de quelque lambeau de territoire turc, il obéit à la voix de la France qui lui disait de s'en remettre à l'intervention des puissances et d'attendre leur décision. En mai parut au *Moniteur* l'article qui faisait prévoir l'attitude de la cour de France dans la question, et, presque en même temps, l'amiral Jurien de la Gravière arrivait à Raguse avec deux bâtiments. La Sublime-Porte, quelques années après la guerre de Crimée, ne pouvait refuser d'adhérer aux propositions de la France; le 8 novembre 1858, les représentants des cinq grandes puissances signaient le protocole de délimitation définitive. La possession de Grahovo, de la Joupa et de la vallée de la Béla, fut assurée au Monténégro; on laissa aux Turcs une partie de la Nahia de Koutchi-Drakalovitch. De cette façon, les Monténégrins avaient des positions avancées sur l'Herzégovine, et, dans le cas d'un conflit, la Principauté, de ce côté, était facile à défendre.

Après Grahovo, si l'on remonte vers la Bosnie, on trouve le fort de Niksich, qui garde la frontière; ce fort est si singulièrement accoté à la Principauté, que, par trois fois dans leur dernière lutte, les Monténégrins ont dû ravitailler leurs ennemis par leur territoire, à la suite des armistices conclus avec les insurgés de l'Herzégovine. La Moratcha est gardée, du côté de la Bosnie, par de rudes montagnes; mais, depuis Spouz jusqu'à Jabliak et de l'autre côté du lac de Scutari, le pays devrait se limiter par une frontière naturelle, celle de la rivière, tandis que c'est là que le territoire de Lieschkopol entre au cœur de la Principauté comme un coin de fer.

La *Moratcha* emprunte son nom au cours d'eau qui la traverse et qui forme la partie la plus reculée du territoire. Elle est enfermée entre la Bosnie et l'Her-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zégovine, et son peuple représente le type monténégrin dans ce qu'il a de plus pur et de plus caractéristique. Ce sont des patriotes ardents, des sujets dévoués et désintéressés, très-attachés à leurs traditions, très-loyaux et pratiquant la vieille hospitalité serbe. Ils vivent de leurs troupeaux et ne cultivent pas leur terre, conduisant leurs moutons de pâturage en pâturage, et ne s'occupant que de pourvoir aux besoins les plus élémentaires de la vie. On dit que c'est là que se conservent dans toute leur pureté primitive les chants des rapsodes qui disent l'histoire nationale du pays. La Moratcha offre certaines ressources au point de vue des bois de construction, car toute une région est plantée en forêts, et il y a là des bois de haute futaie sur lesquels, dès 1861, le consul britannique de Scutari avait jeté son dévolu, afin de les exploiter pour la

Paysans slaves des frontières vers Grahovatz. — Dessin de Valério, d'après nature.

marine anglaise. Le prince Nicolas crut devoir offrir à la France de profiter de cet avantage au lieu de le laisser à l'Angleterre ; mais la question n'était pas encore résolue en 1873, et les habitants du district, s'appuyant sur une compagnie étrangère, ont voulu entreprendre eux-mêmes l'exploitation, afin d'en tirer tout le profit possible.

Près de la source de la Moratcha s'élève le cloître de la Moratcha, construit, si l'on en croit la tradition, par Douchan, le fameux roi de Serbie ; on y montre encore une corne de buffle qui, du temps de ce souverain, servait à la communion, et un grand nombre de tombes restées intactes qui prouvent que le sanctuaire a échappé à la dévastation des Turcs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Les *Vasojevici*, limités par la Bosnie et l'Albanie, ressemblent un peu, comme nature, à la Moratcha et sont riches en forêts qu'on n'a pas encore exploitées; on sent le voisinage de l'Albanie d'où les Vénitiens tiraient leurs bois pour les galères et les approvisionnements de leur grand arsenal.

Les voyageurs qui traversent le Monténégro sans en faire un but tout spécial d'études, entrent ordinairement par Cattaro, effectuent le passage de la montagne, séjournent à Cettigné, de là vont à Rieka et, descendant le cours de la Moratcha, arrivent au lac de Scutari où ils s'embarquent sur de grands canots à douze rameurs appelés des *londras*, et s'échappent par Antivari. Ils ont ainsi traversé le pays, de la frontière dalmate à la frontière turque d'Albanie. Pour se lancer chez les Pipéri ou dans la Moratcha et les autres *nahije*, il faut organiser une caravane, et c'est une véritable aventure qui demande beaucoup de temps à cause de l'état incroyable des routes à franchir. On doit prendre des guides à Cettigné, porter avec soi ses vivres, se munir de chevaux ou de mulets, choisir la saison favorable et, dans ce cas, pour peu qu'on se soit présenté à Cettigné avec des lettres de recommandation ou des lettres de créance, le prince accorde gracieusement le concours d'un ou deux périaniks qui servent d'escorte. A part les médecins qui ont vécu dans le pays, à part les ingénieurs et les secrétaires du prince qui ont écrit sur le Monténégro, c'est une bonne fortune que n'ont pas eue beaucoup de voyageurs que celle de parcourir toutes les provinces; mais se borner à voir Cettigné, c'est n'avoir du pays que l'impression la plus rude et la moins avantageuse; il faut au moins aller jusqu'au bord du lac si l'on veut concevoir du pays une idée plus juste et plus consolante. Le passage de la montagne qui mène à Rieka et qui, entre Cettigné et le lac, nous apparaissait relativement peu élevé du haut des rochers au sortir de Niégosch, est peut-être aussi tourmenté que ceux qu'on a traversés pour arriver à la capitale. En se dirigeant de Cettigné vers l'Albanie, si l'on se retourne, entre le lac de Scutari et la plaine qu'on vient de quitter, pour jeter un regard sur le Lovchen et la plaine où s'élève la capitale, on jouit encore d'un prodigieux panorama. Il ne faut guère que cinq heures pour aller de Cettigné à Rieka, mais on monte toujours jusqu'à Granitza. C'est le point d'où il faut embrasser l'ensemble : on aperçoit devant soi la vallée et le cours de la Rieka, les eaux brillantes du lac avec la citadelle de Jabliak, l'ancienne résidence des princes de Zeta avant qu'ils se fussent réfugiés à Cettigné, les îles turques de Vranina, Monastir et Lesendria; à gauche, les montagnes de l'Albanie et le pays des Mirdites, et, comme on prend le lac dans sa plus grande longueur, la nappe de ses eaux bleuâtres s'étend jusqu'aux extrêmes horizons.

A partir de Granitza, on commence à descendre, et le passage est très-difficile, les chevaux glissent à chaque pas dans ces gorges désolées et l'on éprouve véritablement une sorte de découragement en face d'une aussi rude nature.

L'habitant. — Son caractère. — Ses mœurs. — Le costume.

Si le Monténégro n'offre aux voyageurs ni monuments ni ruines, à peine une trace visible des siècles passés, quelques dalles brisées, qui furent une voie romaine, et des vestiges du moyen âge tout à fait frustes vers la Moratcha, l'homme y est un intéressant sujet d'études et les mœurs du pays y ont conservé leur caractère primitif.

Dans ce petit État, constitué comme nous l'avons dit, tout le monde a le droit de porter les armes et de donner sa voix dans les assemblées populaires. Les sujets sont tous égaux devant la loi; ils ne reconnaissent pas de classes, malgré la différence qu'une longue tradition de commandement peut mériter à telle ou telle famille, ou malgré le prestige qui peut rejaillir sur tel ou tel citoyen, par suite des honneurs que lui a conférés l'élection. Nulle charge n'est héréditaire, sauf celle de la couronne, et le dernier du peuple peut aspirer à tout, à trois conditions. D'abord si son activité, son industrie particulière et son ingéniosité l'ont amené à la fortune, il se désigne naturellement au choix de ses concitoyens; ensuite, si son courage personnel, une inspiration subite, un trait de bravoure ou un bonheur particulier dans l'attaque ont appelé sur lui l'attention et l'ont fait considérer comme un chef digne d'être choisi par tous, il arrivera par le suffrage aux rangs élevés. Enfin (et c'est la preuve du prestige de l'éducation) des connaissances un peu plus étendues que celles du commun, la supériorité que donnent les voyages, l'étude, la connaissance des idiomes étrangers, feront de lui le candidat inévitablement choisi par ses concitoyens.

Je crois qu'on peut établir d'une façon à peu près générale que l'habitant de la Tsernagora est brun d'aspect, tandis que l'habitant de la Berda est blond, comme certains Slaves du Sud. En général, tous deux sont minces, élancés, bien pris dans leur taille, souvent très-élégants d'allure et d'une démarche fière et un peu théâtrale. Ceux de la Tsernitsa et des Bielopavitz se distinguent entre tous par leur haute taille et rappellent ces beaux types dalmates des environs de Knin, que M. Valério a dessinés pour les précédentes livraisons de ce voyage. Comme ils ne s'allient jamais entre eux (car leur religion proscrit les unions entre parents au degré le plus éloigné), le type se renouvelle sans cesse, et le peu de soin que reçoivent les enfants en bas âge, la rudesse du climat, l'absence absolue des précautions les plus élémentaires déterminant une grande mortalité chez les enfants, ceux qui sont nés robustes survivent seuls. Cependant, quand on s'attache à la beauté du type et à son uniformité, l'observation donne souvent des démentis à cette règle : nous avons beaucoup dessiné d'après nature, et souvent nous avons fait poser, non pas les types que nous choisissions, mais ceux qui voulaient bien s'offrir;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

à côté de modèles d'une rare perfection de formes, admirablement équilibrés, nous avons constaté la présence d'un certain nombre d'individus assez frêles, hâves et de constitution débile. Les uns, certainement, étaient minés par la fièvre; mais chez les autres, mieux constitués, on constatait un manque d'identité dans la race. Il n'y a pas lieu de s'étonner d'une telle variété des types : le Monténégro a été longtemps un lieu d'asile où tout ce qui se trouvait compromis ou gêné dans sa liberté sur le territoire ottoman, venait se réfugier avec ses biens, sa famille et son troupeau, ou simplement avec ses armes pour toute fortune.

Quelques hommes distingués, auxquels il faudra toujours recourir quand il s'agit du Monténégro, des médecins surtout, MM. Tedeschi, Boulongue, le docteur Frilley, le docteur Feuvrier, et aussi M. Vlahovitz, ont consigné leurs observations fondées sur un long séjour dans le pays, et ils ont constaté, entre autres traits physiques, que chez le Monténégrin, si fort qu'il soit d'allure, le ventre est souvent excavé; c'est au port de la ceinture toujours chargée d'armes fort lourdes qu'il faut attribuer cette particularité qui nous a frappé nous-même.

Très-habiles aux exercices du corps, marcheurs infatigables, habitués à une lutte constante contre la nature, les Monténégrins sont dans un état d'*entraînement* permanent; ils peuvent supporter les plus grandes fatigues, et simplifier la vie comme l'Arabe du désert. Cependant, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, ils arrivent assez facilement à l'intempérance, et ce montagnard qui vit habituellement de pain, de pommes de terre, de riz ou de froment, et qui s'abreuve à la source la plus proche, mange jusqu'à la pléthore lorsqu'on tue un mouton, et, quand il s'adonne à l'eau-de-vie, il le fait avec un véritable excès.

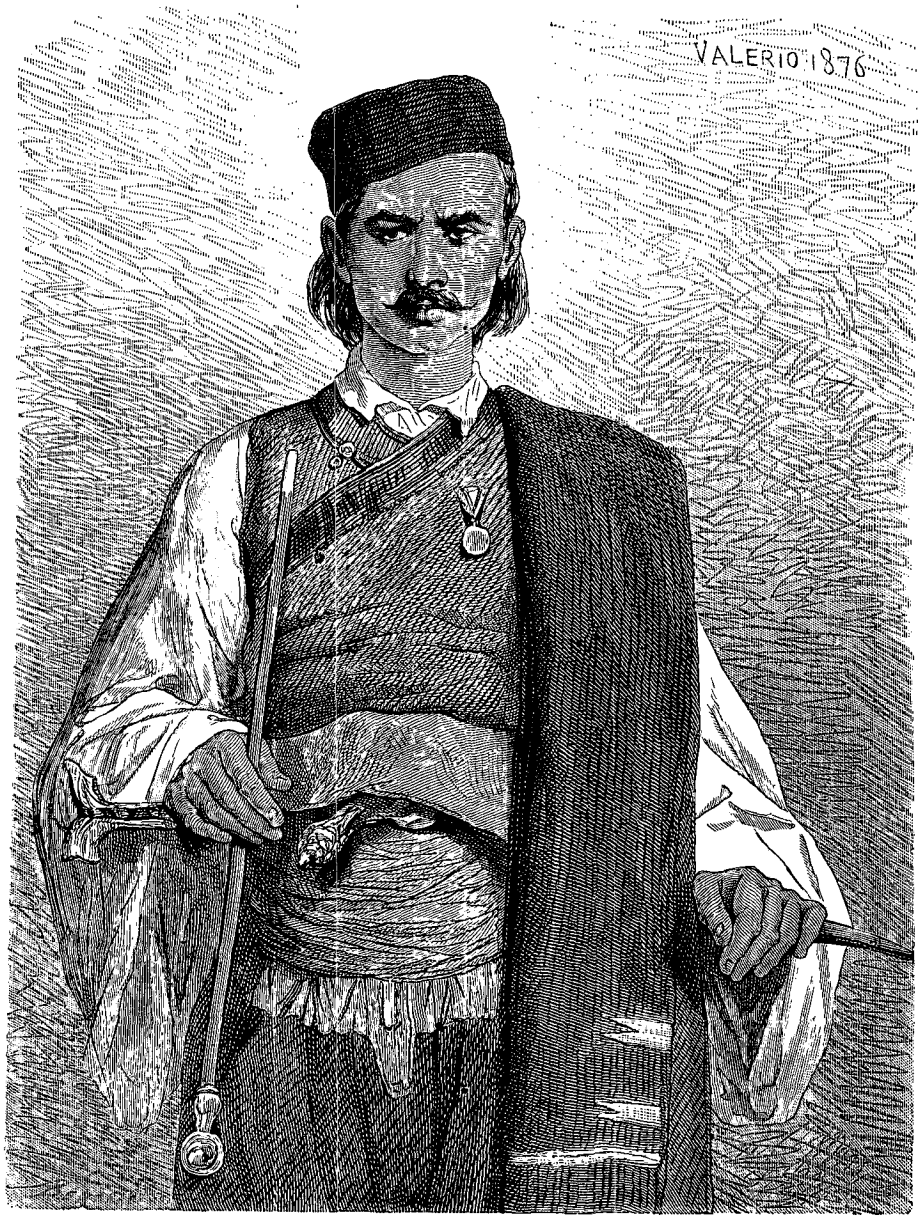
Sur la frontière de l'Herzégovine et du Monténégro, près de Grahovo, j'ai eu l'occasion de loger chez un Dalmate qui avait joint à sa maison un petit débit d'eau-de-vie; il me disait qu'il s'était trompé dans sa spéculation en prétendant donner une boisson moins frelatée et de meilleure qualité que celle qu'on débitait partout ailleurs, et sur laquelle il gagnerait cependant encore assez; il avait calculé qu'il devait doubler sa vente en offrant un véritable avantage au point de vue de la qualité : mais au contraire, son voisin, qui donnait une liqueur plus rude, plus vitriolique et qui l'obtenait par les mélanges les plus artificiels, resta le plus achalandé. Ces gosiers peu délicats veulent qu'on réveille en eux le sens atrophié par l'habitude des épices incandescentes, et même par les huiles rances dont ils ont l'habitude.

Le Monténégrin, plein de vigueur et de santé, respire l'air salubre de la montagne et entretient l'harmonie de toutes ses facultés physiques par un exercice continuel, par des jeux qui rappellent les combats et les luttes antiques, et par des tournois de force et d'adresse. Il jouit aussi d'une certaine gaieté et est doué d'un esprit vif et d'une imagination mobile. C'est un être changeant et inconstant, il n'a ni la patience, ni la persévérance dans l'effort, son esprit conçoit vite, son imagination envisage le but, escompte le résultat et s'en exagère l'avantage. Il y a de l'enfant dans ce soldat si téméraire dans l'attaque; lorsqu'il ne réussit pas d'emblée, il devient tout à coup timide et plein de défiance en lui-même. Dans la vie habituelle, il passe aussi très-rapidement de la joie au découragement, du calme à la colère, et sans qu'on puisse dire qu'il soit facile à désarmer, on triomphe cependant assez vite de ses passions.

Son goût dominant est celui des armes, et les plus pauvres font les plus grands sacrifices pour porter à leur ceinture un handjar de prix ou des pistolets d'un beau travail. La plupart ont encore des pistolets à pierre et s'en servent avec dextérité; les plus fortunés se procurent en Albanie ces armes à clous d'argent qu'on appelle *ledenitze*, et depuis quelque temps il n'est pas rare de leur voir des revolvers à la ceinture. Dès que pour la première fois on a importé chez eux cette arme au tir rapide, les plus riches se sont empressés d'en acquérir de semblables. J'ai vu arriver dans un village un fusil à aiguille, le premier peut-être qu'on importait dans ce petit centre; celui qui le possédait fut pendant la journée entière obsédé par ses voisins qui venaient voir l'arme, la manier, et qui voulaient l'essayer à tour de rôle; ce fut pendant plusieurs heures un tir sans interruption, et une expression d'envie se lisait sur les traits de chacun des assistants. L'armement du Monténégrin a beaucoup changé dans ces dernières années; réglementairement les fusils distribués par l'État sont tous des fusils des différents systèmes récemment employés dans les armées européennes, et qui ont été réformés; mais chacun s'arme selon ses moyens et son goût personnel. Ceux qui sont les plus près de la frontière d'Autriche ont la carabine et le fusil Martini; plus on avance, plus l'arme prend de caractère et perd en précision. On voit à l'épaule du montagnard, depuis le petit tromblon carré incrusté de nacre, qui rappelle celui des bachi-bozouks, jusqu'au long fusil albanais à crosse courte, fin comme une canardière, orné de plaques repoussées comme les espingardes du Maroc. Malgré l'imperfection de leur arme, les Monténégrins sont des tireurs remarquables. Les Turcs ont le sentiment de la distance et la mesurent avec une rare précision : c'est ce qui les rend si aptes à faire de bons artilleurs; les Monténégrins ont la même qualité, et, de plus, ils savent très-bien rectifier leur tir; d'ailleurs ils s'exercent constamment, et, dans la plaine qui s'étend derrière le palais, on voit fréquemment le prince, entouré des siens, lutter avec eux au tir à la cible. La sœur du prince, qui représente, beaucoup plus que sa femme, le type de la Monténégrine classique apte aux fatigues guerrières, suit parfois ces exercices les pistolets à la ceinture, tenant compte des coups qui portent juste et faisant les fonctions de juge du camp.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

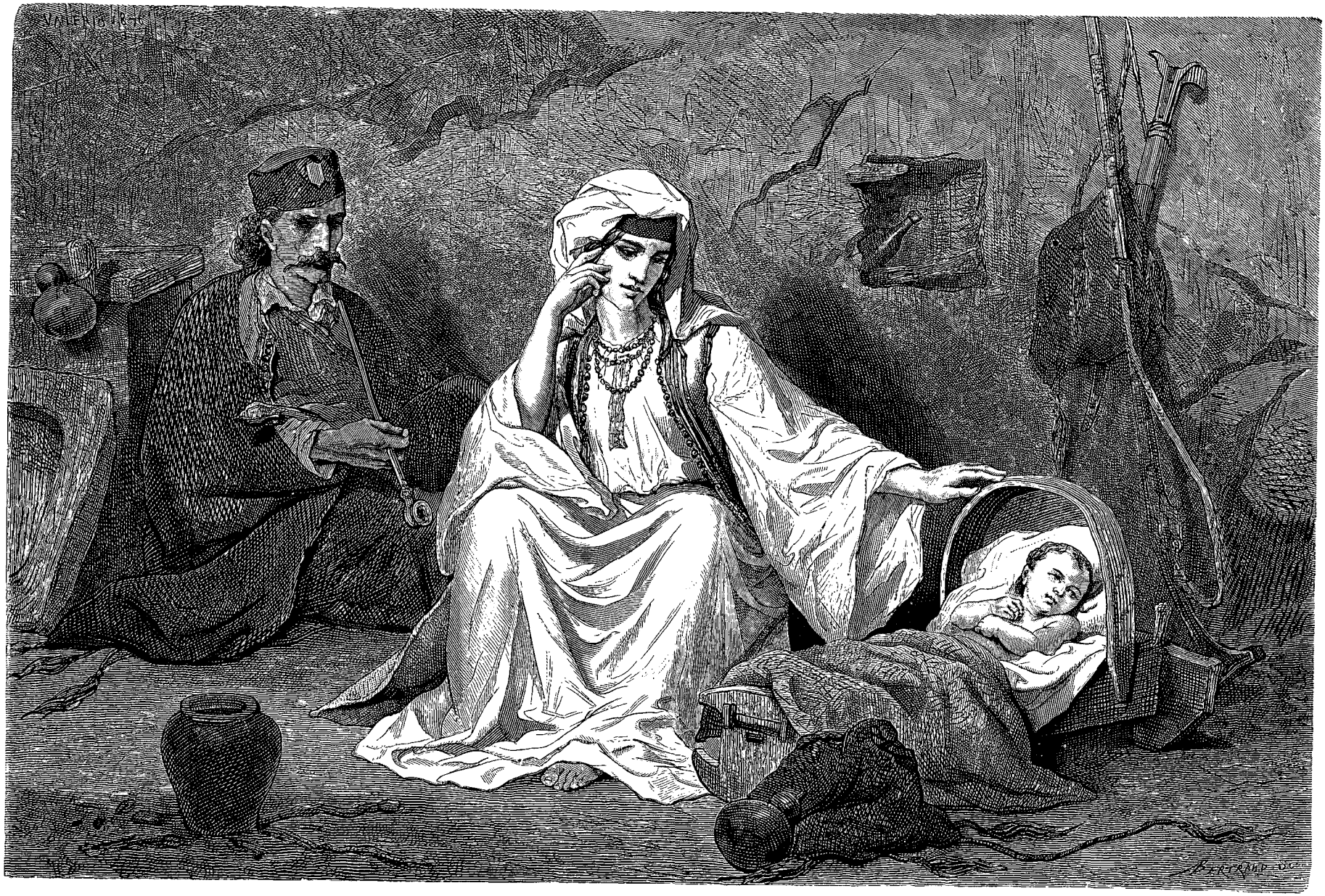
Déjà, dans la haute Dalmatie, sur la limite de la Bosnie, entre Knin et Sign, nous avions vu des colosses faisant partie de cette garde provinciale des *Pandours*, tout brillants d'argent, portant toute leur fortune sur leur poitrine, chamarrés de chaînes, de médailles, de hausse-cols repoussés, qui affectaient une dignité froide, se pavanaient dans leur éclatant costume et se laissaient complaisamment retourner sur toutes les coutures, pourvu qu'on les admirât. Ici ce désir de briller est aussi très-frappant, et c'est un signe de la race. Nous avons vu des montagnards notoirement pauvres, qui portaient habituellement des broderies d'or sur leurs vêtements, et des armes dont le prix était un contre-sens avec leur position.



Monténégrin des environs de Cettigné — Dessin de Valério, d'après nature.

Le Monténégrin marche complaisamment, il a naturellement un aspect digne et fier, mais il se *campe* volontiers et ses attitudes semblent étudiées. Il est très-orgueilleux par nature, et le sentiment exagéré qu'il a de sa valeur, de son courage et de ses facultés, tourne en somme à son avantage, car il le pousse à des entreprises téméraires qui réussissent parfois. La race offre, après tout, un singulier mélange de qualités et de défauts. L'homme parle haut, son abord est dur, hautain, silencieux; s'il marche seul dans la rue, et si on le regarde, il s'enfle volontiers et redresse sa taille; à côté de cela il a de la bonhomie et montre de l'humilité à l'égard de ses supérieurs. Il a ce que nous appelons de « l'aristocratie » dans le port, et il est démocrate dans le fond, car il donne le baiser de paix à plus humble que lui, et fait preuve vis-à-vis du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Intérieur de famille monténégrine dans la montagne. — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dernier de ses clients d'un sentiment d'égalité qui est touchant dans la forme qu'il revêt.

On dirait que son costume national le porte à se faire valoir, et ce goût de briller qui se révèle dans sa tenue est considéré comme si nuisible à son état économique, que le prince Nicolas, la deuxième année de son règne, essaya, par son propre exemple, de réagir contre cette tendance, et de faire abandonner l'usage des costumes pompeux, des riches broderies d'or, des fourrures de prix, qui emportent parfois le plus clair de la fortune de celui qu'ils ornent. C'est depuis ce temps que le prince substitua à ces belles torsades d'or du *djamadan* (gilet croisé sur la poitrine) les simples soutaches de cordonnet noir, qui ont aussi leur caractère. Nous avons vu déjà à Raguse la corporation des commissionnaires qui, à coup sûr, ne représentent pas une couche sociale bien fortunée, déployer dans leur costume un luxe encore plus grand et plus coûteux. C'est, du reste, une des principales industries des centres les plus riches de la Turquie, de la Serbie, de la Bosnie, de la Dalmatie et de l'Herzégovine, que ce travail de soutaches d'or dont on orne le djamadan. Dans tous les bazars de Seraievo, de Belgrade, de Banjaluka, de Mostar, des villes d'Albanie, et même dans la plupart des villes de Dalmatie, une rue entière est réservée à ces tailleurs qui, accroupis tout le jour, préparent ces somptueux vêtements, destinés, la plupart du temps, à des gens pauvres.

L'habitant de la Principauté est peu actif et montre un certain dédain pour tout travail manuel; son oisiveté lui semble la consécration de sa dignité personnelle. Dans les dernières années du règne de Danilo, frappé du peu d'industrie du paysan et de sa résignation à cet état végétatif, qui est la négation du mouvement et l'obstacle invincible à tout progrès, le prince avait envoyé à l'étranger quelques jeunes gens intelligents qui auraient appris des métiers et les auraient enseignés aux autres. Cette tentative a échoué; mais le niveau moral s'est beaucoup élevé, le pays est très-sûr, et le voyageur n'a rien à redouter dans ses excursions solitaires. On a mis fin à nombre d'exactions élevées jusque-là à la hauteur d'institutions et qui semblaient œuvres pies à ces rudes montagnards. Ils pratiquaient naguère les razzias sous le nom de *tchétas*, et cette forme d'excursion à main armée chez les voisins d'Herzégovine, de Bosnie et d'Albanie était tout à fait passée dans les mœurs. Déjà le prédécesseur du prince Nicolas avait posé en principe que la tchéta était un crime et un vol; il a fallu beaucoup d'énergie pour réformer ces mœurs-là. Il est un autre point plus délicat à traiter, et un reste de barbarie qu'on voudrait voir effacer des mœurs des Monténégrins : c'est cet usage horrible de mutiler les cadavres et de couper la tête, le nez ou les oreilles de l'ennemi tombé. Il est très-difficile de pénétrer l'idée qui présidait à cette sanglante mutilation, qui n'est pas d'ailleurs la spécialité des Monténégrins, et qui tend beaucoup à disparaître des mœurs. Les derniers souverains du Monténégro, hommes éclairés, qui avaient voyagé et rapportaient dans leurs montagnes les idées civilisatrices des grandes cours d'Europe, ont commencé par montrer le dégoût que leur inspirait cette odieuse habitude: bientôt ils ont proscrit les sanglants trophées, et enfin rendu des édits sévères contre tous ceux qui seraient surpris mutilant les vaincus. Le voyage de Wilkinson date de 1840, et, sur la tour qui s'élève au-dessus du couvent de Cettigné, il compta, lors de son passage, vingt têtes desséchées dressées sur de petits palans. Depuis ce temps tous les voyageurs qui ont traversé le pays parlent bien de la réputation qu'on a faite à un individu pour avoir coupé un nombre plus ou moins grand de têtes, et il est certain que dans les grandes luttes qui ont signalé les dernières années de Mirko et les premières années du prince Nicolas, on n'avait pas renoncé à cette sanglante coutume: mais depuis quelques années on n'ose plus parler de ces prouesses et s'en faire un titre de gloire.

Dans la dernière insurrection, et pendant la guerre de 1875-1876, le fait s'est renouvelé, parce qu'entre deux ennemis aussi implacables que les Monténégrins et les Turcs il ne peut y avoir de merci; mais, du côté où le combat prenait le caractère d'une bataille régulière, sous des capitaines qui n'étaient point des chefs de bande, on a au contraire fait le plus possible de prisonniers, et ils ont reçu les mêmes traitements que dans nos guerres d'Europe. En Herzégovine, il y a eu beaucoup d'infractions à cet usage des peuples civilisés, et en Bosnie j'ai vu de mes yeux, sanglantes, livides, accrochées aux deux palans d'un *karaula*, poste avancé des Turcs sur les frontières serbes, deux têtes de raïas pendues par les cheveux noués en nattes à l'extrémité desquelles pendaient de menues monnaies et des amulettes. J'ai même couru un réel danger en voulant faire un rapide croquis du karaula orné de ce singulier appendice, et les Turcs m'ont reconduit jusqu'à la frontière autrichienne pour le fait seul d'avoir ouvert mon album en face de cet odieux trophée.

On sent bien que c'est un sujet difficilement abordable avec les nationaux que celui que je traite; mais je me rappelle encore que dessinant, dans un village aux environs de Cettigné, d'après un Monténégrin d'un aspect martial, qui portait trois médailles sur la poitrine et posait complaisamment, une assez jolie fille qui parlait quelques mots d'italien vint à moi, puis regardant mon dessin, m'apprit que mon modèle était un pope, et que les médailles qu'il portait sur la poitrine correspondaient au nombre de têtes qu'il avait coupées.

Un voyageur anglais, Tozer, pense que le montagnard coupe la tête de son ennemi tombé dans le seul but de donner une preuve irréfragable de sa victoire à ceux qui n'y ont pas assisté. « Mais c'est le Turc qui a commencé, » dit le Monténégrin, et notre propre expérience nous a appris que sur tout champ de bataille où nous avons vu des mahométans engagés avec des chrétiens, où que ce fût, en Afrique ou en Asie, les

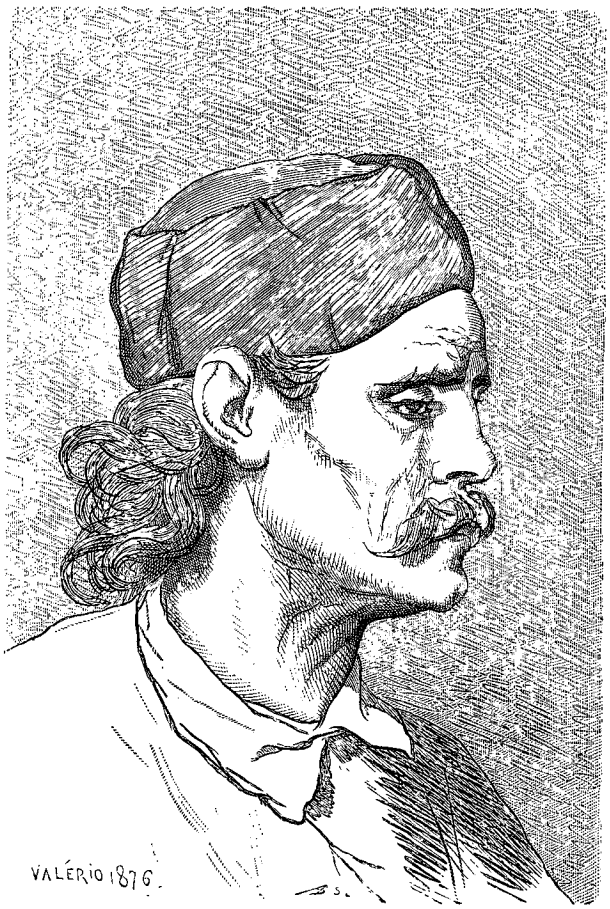
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

premiers ont constamment pratiqué l'horrible usage de la décapitation.

Comme trait particulier de caractère, il faut encore citer la facilité du Monténégrin à garder les notions qu'on lui inculque, et s'il applique à l'instruction le respect humain et l'amour-propre qui le distinguent, il arrive très-vite à un résultat. Les écoles ont beaucoup réussi; Cettigné possède une école de jeunes filles très-bien tenue, qui ne le cède point à nos écoles primaires; mais si les écoles sont nombreuses, elles ne sont pas assez suivies en dehors de la capitale. Doué d'une faconde naturelle, et éloquent sans étude, jamais un habitant de la Tsernagora n'a besoin du secours d'un avocat pour se défendre et débattre ses intérêts.

La femme monténégrine. — Son état social. — Constitution de la famille.

L'étranger qui, ignorant l'idiome serbe, privé par conséquent du moyen de pénétrer les mœurs intimes et de s'introduire au foyer, ne fait que passer dans le pays monténégrin ou y séjourne quelque temps seulement, se fait certainement une idée fausse de la situation et du rôle de la femme dans la Principauté. S'il en juge par ce qu'il voit, il dira sans doute d'elle que sa naissance est le premier de ses malheurs. En effet, ces longues files de femmes hâves, prématurément fatiguées, qui portent de lourds fardeaux, gravissant péniblement la montagne, comme si elles représentaient dans le ménage et dans la famille la bête de somme vouée aux durs labeurs, n'éveillent dans l'esprit qu'une idée de servage; en même temps, l'attitude de l'homme vis-à-vis d'elle, son dédain apparent (ou pour être plus juste, son indifférence) lorsqu'il affecte de ne pas la voir et d'ignorer sa présence, indiquent son infériorité sociale. Si l'on pénètre plus avant, si on se renseigne chez les Serbes instruits, ceux qui ont toute autorité pour connaître l'état exact des choses, on constate, dans le sein même de la famille, des compensations à cette position pénible, qui leur pèse d'ailleurs beaucoup moins que nous ne le supposons avec nos sentiments d'habitants des grandes villes de l'Europe.



Monténégrin de Grahovatz. — Dessin de Valério, d'après nature.

Il est certain que la naissance d'une fille dans une famille est considérée comme un malheur, ou tout au moins comme une grande déception; on en a vu un curieux exemple en haut lieu, au Monténégro. Le prince, dont la famille est nombreuse, ne compte qu'un rejeton mâle parmi ses sept enfants, et l'empereur Nicolas ayant accepté de tenir l'un des enfants qui allaient naître sur les fonts de baptême, le représentant du tsar reçut un accueil assez froid dans le pays, parce que le nouveau-né était une fille.

Dès qu'on a constaté, dans une famille, que l'enfant est du sexe masculin, c'est une joie délirante dans la maison; l'écho des détonations se répercute dans la montagne; la table est mise, et tous les voisins viennent s'y asseoir : tout respire l'allégresse, et chacun apporte son vœu; l'un des plus étranges, celui qui révèle les instincts guerriers de ce peuple, c'est celui qui souhaite au nouveau-né *de ne pas mourir dans son lit.* S'il est né une fille, le père s'avance sur le seuil, et baisse les yeux en demandant pardon à ses voisins et amis; il s'excuse, il n'ose même l'avouer, mais on devine sa déception. Si enfin plusieurs fois de suite, au lieu d'un héritier et d'un soldat de l'avenir, la mère de famille n'a donné à son mari que des filles, elle doit, selon une superstition populaire, rassembler sept prêtres qui vont bénir de l'huile, la répandre, et enlever, pour le changer, le seuil de la porte de la maison qui a été ensorcelée le jour des noces.

La fille est née; elle est élevée au foyer et à la dure; mais, il faut cependant le dire, elle reste l'objet de soins constants de sa mère, — car les femmes slaves sont les plus tendres des mères. — La jeune Monténégrine n'aura pas d'autre fonction, jusqu'à ce qu'elle soit mère de famille et femme d'un chef d'association, que celle d'accomplir les plus vulgaires soins du ménage, dans cette vie simple, primitive et rude, près de la nature. Elle a trois soins quotidiens : elle va à la fontaine, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est souvent très-haut dans la montagne, et elle rapporte l'outre ou le baril sur ses épaules ; elle va au bois, dans les taillis, aux fentes des rochers, ou dans les forêts lorsqu'elle habite au midi ; enfin elle prépare le dîner de son seigneur et maître, qui se prélasse au soleil, ou qui se promène, ou qui chasse. En dehors de ces fonctions habituelles du ménage, elle tricote des bas et des vêtements chauds pour l'hiver ; elle brode aussi et elle file, mais ses travaux de broderie sont beaucoup moins intéressants que ceux que j'ai signalés avec quelques détails dans les régions de la Dalmatie, car son costume, tout gracieux qu'il soit, n'a pas le charme de couleur des costumes dalmates. Devenue jeune fille, à l'âge nubile, la galanterie

Femme de la Berda. — Dessin de Valério, d'après nature.

n'existe pas pour elle, et l'hommage que nous accordons si naturellement aux femmes ne leur est jamais rendu. Je ne dis pas que la nature perde là ses droits, ce serait naïf de le croire ; mais cette coquetterie innée qui fait qu'une femme se sentant l'objet de l'attention et de l'admiration d'un homme, est flattée au fond du cœur, — alors même qu'elle se dérobe avec prudence au secret hommage qu'on lui rend, — est un sentiment que la Monténégrine du peuple ne connaît point. Comme elle ne se sent pas humiliée par la condition de servage qu'on lui impose, il semble qu'elle ne soit pas fière de l'attention dont elle peut être l'objet ; il m'a même semblé parfois que les plus belles éprouvaient une réelle frayeur en face de cette insistance toute platonique que met un galant homme étranger à fixer ses regards sur un beau visage dont il ne détache

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Monténégrines : Une marchande de Cettigné. — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

qu'à regret les yeux. La Monténégrine ne comprend pas l'amour sans la consécration du mariage, et le séducteur devient une victime, s'il n'est prêt à réparer sa faute. D'ailleurs la femme est très-respectée, et quels que soient son âge, sa beauté, sa faiblesse, on la rencontre dans les solitudes des forêts, ou sur les hauteurs inaccessibles des montagnes, isolée et sans défiance, car elle n'a jamais à redouter l'insulte.

Modeste dans sa tenue, si le travail et la peine l'ont vieillie de bonne heure et si sa beauté s'est vite flétrie, elle est susceptible pourtant d'une grande grâce. A côté de la Monténégrine basanée, à l'œil noir, vif comme un charbon ardent, être insensible et dur, masculin dans son allure, animal dans son geste, endurci à la fatigue, sorte de portefaix hommasse, — comme l'être étrange et infatigable qui nous a servi de guide pendant toute notre excursion, portant nos sacs sur son dos et coupant verticalement les lacets de la montagne, — que de types gracieux, délicats et flexibles! que de physionomies douces, un peu tristes, allanguies, au teint pâle des Orientales si séduisant, teint rosethé auquel les grands yeux noirs voilés par des cils épais et abrités sous d'épais sourcils donnent un charme incomparable! Que de beautés majestueuses, grandioses, aux traits épiques, comme ces Cérès aux gestes amples et larges, qui se devinent encore aux fresques effacées des murs antiques de Pompéi! Il faut avoir vu les cartons d'aquarelles faites sur nature par M. Valério, — devenus la propriété de l'État et classés à l'école des Beaux-Arts, — pour se faire une idée de la beauté des types qu'on peut rencontrer là.

Les générations qui ont précédé la nôtre avaient la coutume de fiancer deux enfants encore au berceau, perpétuant ainsi dans deux familles dont les chefs étaient des amis de cœur, une amitié héréditaire rendue plus forte encore par les liens de ce mariage. Cette coutume, au dire d'observateurs serbes, tend beaucoup à disparaître. Les noces sont précédées des fiançailles, et les filles monténégrines se marient de seize à vingt ans; les garçons, malgré le proverbe monténégrin qui dit qu'ils « prennent femme quand ils ceignent l'épée », s'unissent entre vingt et vingt-cinq. Si le garçon choisit sa future, les parents réunis en conseil de famille doivent ratifier ce choix; cela fait, on va de très-grand matin demander la main de la jeune fille, car les Monténégrins, comme tous les Serbes, sont fort susceptibles, et ne voudraient pas que le refus eût de la publicité dans le village; mais avant de demander l'autorisation du père, on s'est assuré secrètement du consentement de la fiancée. On se fait alors de mutuelles visites; mais ce n'est qu'à la troisième que le fiancé peut rencontrer celle qui sera sa femme et échanger directement avec elle les cadeaux d'usage. La jeune fille reçoit des pantoufles, et le jeune homme a en échange une chemise brodée et tissée par celle qu'il a choisie. Jusqu'au jour des noces, il ne peut plus entrer dans la maison de sa future, et ce jour est fixé dans une réunion de famille qui s'appelle *la soie* (*svila*); elle a lieu d'ordinaire trois semaines avant le jour de la consécration; on y arrête aussi le nombre des convives, et la somme qu'il convient de donner pour les cadeaux de noce. Le fiancé est absent, mais il sait que la *svila* a lieu, et pendant ce temps il doit envoyer deux petits tonneaux de l'eau-de-vie appelée *raki;* l'un reste chez la jeune fille, l'autre va chez ses parents. Quand la svila est finie, trois personnes déléguées en avisent la fiancée, en apportant chez elle de la toile pour faire des chemises, de la soie à broder et une petite pièce d'or; on débouche alors le raki, et les trois parents du jeune homme boivent avec ceux de la jeune fille. Tout cela est réglé comme un ballet : les anneaux s'échangent, et la foi est engagée. Dans certaines parties du Monténégro, le fiancé présente une pomme à sa fiancée, et il suffit qu'elle la prenne pour qu'elle soit liée; dès lors elle ne danse plus dans aucune réunion, elle ne peut plus sortir seule, et vit dans la retraite, vouée aux travaux de l'intérieur.

Si, par hasard, une jeune fille fiancée rompait avec cet usage et continuait, dans sa nouvelle condition, non pas à coquetter avec les jeunes gens, mais simplement à prendre part à leurs jeux, ce serait un cas de rupture. Il y a quelques cas prévus, comme la cécité, par exemple, qui peuvent dégager la parole donnée sans entraîner de vendetta; mais dans ce cas-là, c'est la personne qui est frappée qui dégage l'autre, et il y a certainement quelque chose de noble dans le silence que garde celui ou celle qui devrait tenir sa parole même au prix d'un si grand sacrifice.

De tous les pays serbes où ces usages sont à peu près les mêmes, à part des détails de pure mise en scène, le Monténégro et l'Herzégovine sont ceux où l'on prend le moins patiemment la violation de la foi jurée. J'ai passé un certain temps dans les Confins Militaires, et je sais que là on taxe en argent les dommages causés à la famille par la rupture de la foi; mais, depuis Grahovo jusqu'aux Bielopavitz, si l'homme refuse de tenir la parole engagée, on recourt aux armes et, bien souvent les représailles sont sanglantes et terribles. Dans la Dalmatie, aux régions que nous avons traversées, vers Knin, la solution est assez curieuse et, selon nous, assez immorale. Si c'est la jeune fille qui a trahi sa foi, on la tient quitte en lui faisant rendre le double de la valeur des cadeaux qu'elle a reçus, de sorte qu'il y a une compensation d'argent pour le fiancé trompé.

On sait que l'Église orthodoxe défend le mariage entre parents jusqu'au quatrième degré; les Monténégrins sont beaucoup plus scrupuleux que leur Église, et, dans l'usage, ils vont jusqu'à proscrire l'union au neuvième degré. Si l'on appartient à la même association de famille, au même clan, on ne peut pas s'unir, même alors que la parenté serait au vingtième degré.

Il faut tenir compte à ces peuples si en dehors du mouvement de notre civilisation, de la pureté et du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désintéressement de leurs sentiments pour tout ce qui regarde la famille, le mariage et les enfants. Les Serbes, en général, ont des proverbes et des dictons pour toutes les circonstances de la vie, et rien ne traduit mieux leur façon de sentir et de penser à cet égard que les formules populaires qu'ils emploient. Ils disent par exemple : « Si tu prends le diable à cause de sa fortune, la fortune s'en va, mais le diable reste. » — « La beauté est vantée dans le monde, mais la maison ne se glorifie que de la bonté du cœur de la femme. » Les cérémonies du mariage sont très-compliquées, très-longues, et le peuple y attache la plus grande importance; elles ont un caractère extrêmement curieux, tout y est symbolique, et ces usages se conservent intacts depuis bien des siècles. Le récit minutieusement détaillé de ces cérémonies nous entraînerait un peu loin et ferait d'ailleurs double emploi, — car les lecteurs qui nous ont suivi jusqu'ici se rappelleront peut-être qu'en passant à Péroï, petite colonie monténégrine près de Fasana, aux rives de l'Adriatique, en Istrie, nous avons assisté à un mariage célébré selon la coutume du Monténégro. Nous citerons seulement quelques traits symboliques d'un caractère antique, qui font de ces fêtes comme un souvenir vivant des traditions les plus reculées. Au moment où la mariée franchit le seuil de sa nouvelle demeure, on lui offre une petite gerbe de froment et une assiette pleine de miettes de pain qu'elle pose sur la table de la salle à manger; à son tour, elle apporte un pain, symbole de la richesse qui doit entrer avec elle dans la maison qui l'adopte. Une coutume commune à tous les Serbes, et à laquelle on se conforme dans tout le Monténégro, est celle qui consiste à choisir un très-jeune garçon que la mariée prend par la main pour lui faire franchir le seuil de la demeure du mari; elle le soulève au-dessus de sa tête et le fait tourner trois fois : cela fait, la prospérité et la force entrent dans la maison avec l'enfant mâle.

Tandis que les fêtes du mariage durent longtemps dans quelques provinces du sud, la cérémonie ne dure qu'un seul jour au Monténégro : elle ne diffère pas sensiblement des rites pratiqués chez les Slaves du Sud; mais une fois le côté officiel de cette cérémonie accompli, de singuliers usages qui se pratiquent à l'intérieur, et qui échappent à l'observation du voyageur, constituent des mœurs très-spéciales à la Principauté monténégrine.

La constitution de la famille. — Les communautés (*zadruzna kuca*).

Les Monténégrins, comme tous les Slaves du Sud, vivent en communauté, en groupes de parents à tous les degrés, tous issus d'un même aïeul, et un village se compose d'un ensemble de ces groupes. Dans un ouvrage publié ici même par M. Perrot[1], l'auteur a montré ces associations fonctionnant dans la Slavonie et la Croatie, sous le nom de *zadruga*, qui signifie *association* en langue serbe. Le nom n'est pas le même pour toutes les parties de la presqu'île des Balkans. Ainsi, par exemple, en Herzégovine, au lieu de dire « l'association » ou la « maison associée », *zadruzna kuca*, on dit *le foyer, la cheminée* ou même *la fumée*, prenant alors le contenu pour le contenant. Nous ne nous occuperons ici que de ce qui est spécial au Monténégro, où l'ensemble de la communauté s'appelle *dom* (maison), le chef de la famille *domacin*, et sa femme la *domacica;* mais il faut faire observer tout d'abord que la domacica peut ne pas être la femme du domacin, si celle-ci n'a pas les qualités requises.

Quand une jeune fille se marie et quand elle entre dans une nouvelle communauté, celle de son mari, la communauté d'où elle sort n'est plus *dom* (maison), mais *rod* (parenté). Ces communautés comprennent un nombre d'individus qui varie suivant les régions. M. Bogisic, dont nous avons déjà cité le nom, et auquel on doit des observations extrêmement intéressantes à ce sujet, estime qu'au Monténégro la moyenne des familles se compose de vingt à vingt-cinq individus.

La vie en commun n'entraîne pas de la part du chef une autorité absolue; il faut, pour que les résultats soient efficaces, que la soumission de chaque individu au domacin élu par l'association soit toute volontaire. Comme le Monténégro n'a jamais été soumis aux Turcs, il en résulte que ces associations y sont restées intactes; elles ajoutent d'ordinaire à l'ancien nom de famille le nom du chef du groupe, et c'est là qu'on peut le mieux étudier la constitution de la famille serbe soumise aux usages anciens.

La communauté a pour premier intérêt la mise en jouissance du bien de tous par tous, et pour le plus grand intérêt de tous et de chacun. Les champs, les prairies, les jardins, les instruments de labourage forment le bien commun et inaliénable de la famille. Le chef ou domacin est élu par la communauté; il n'est pas indispensable que ce soit le plus âgé, parce que malgré le respect dû à la vieillesse — respect que les Serbes pratiquent plus que toute autre race — il faut de la vigueur et de l'énergie pour assumer la responsabilité; mais si un fils aîné très-intelligent a pris par l'élection la direction effective, la dignité apparente et le pouvoir officiel restent l'apanage du plus vieux. En un mot, c'est la capacité évidente qui désigne le chef. Généralement, s'il y a un frère aîné, c'est lui qui succède au frère décédé; on peut même élire une femme, si on lui a reconnu un esprit administratif, et si une fille montrait ces qualités à un haut degré, malgré l'infériorité apparente de son sexe elle pourrait exercer ces fonctions; mais dans ce cas-là elle n'a pas le titre, et c'est le fils, l'héritier direct qui le porte, fût-il au berceau.

L'élection d'un chef se fait toujours avec solennité; l'Église est appelée à la consacrer, et c'est généralement le jour de Noël qu'on accomplit la cérémonie.

Le chef préside les assemblées de famille et repré-

1. *Souvenirs d'un voyage chez les Slaves du Sud*, numéros 537, 538, 539, 540, 541.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sente les intérêts de la communauté, il administre, il surveille et réprime. Il gère l'emploi de l'argent et fait les approvisionnements ; dépositaire de la masse, il ne peut rien en distraire, même pour son entretien ni celui de ses enfants. L'honneur de la maison lui est confié, et, s'il est habile, il faut aussi qu'il soit brave ; car nous sommes dans un pays où les haines de famille entraînent parfois de sanglants résultats. Cependant il doit maintenir la paix, calmer les différends, protéger les veuves et les orphelins. On l'entoure de vénération, il a la chaise haute au bout de la table et sert chaque convive ; lorsqu'il entre dans la maison, tout le monde se lève. Si l'on veut se distraire au foyer, ou chanter en s'accompagnant de la guzla, on lui demande son assentiment ; on ne peut même pas fumer devant lui sans qu'il ait fait un signe. Sa juridiction au foyer est toute restreinte à la famille ; il n'a pas le droit de réprimande sur une femme en puissance de mari, et il faut qu'il se garde d'adresser des reproches à un homme devant une femme, afin de ne pas porter atteinte au principe d'autorité. S'il y a crime ou délit dans l'association, une première décision dans le sein de la famille exclut le coupable (qui n'en reste pas moins d'ailleurs sous le coup de la loi monténégrine). C'est l'assemblée de ces chefs, électeurs au second degré, qui nomme les candidats aux hautes fonctions de l'État, quand on convoque l'assemblée générale du peuple.

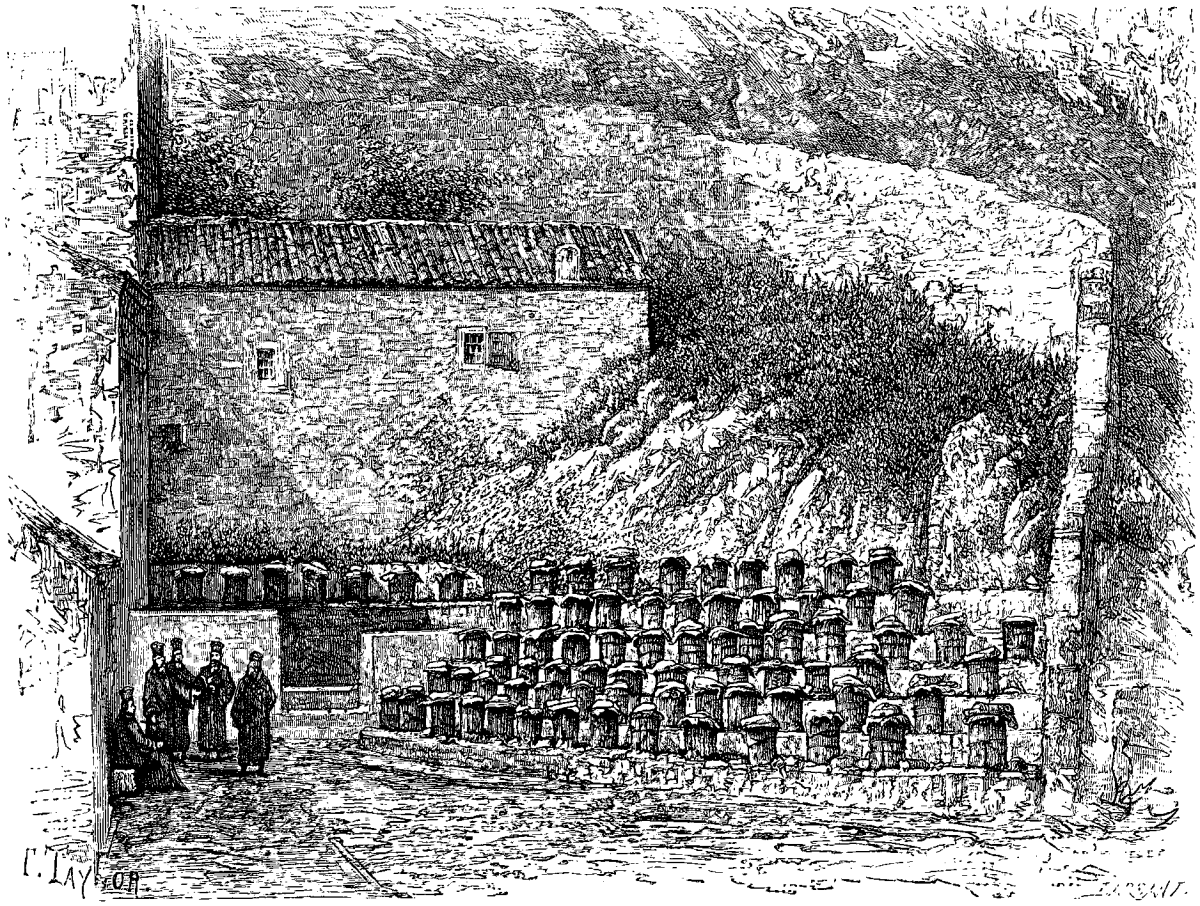
L'école des jeunes filles, à Cettigné (voy. p. 379). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le domacin ne peut prendre aucune décision importante ; mais s'il a une très-grande autorité comme administrateur, il peut à la rigueur aliéner et ne rendre compte qu'après. Pour le destituer, il faut l'unanimité absolue. L'incapacité évidente, la caducité, l'ivrognerie, enfin l'abandon des intérêts qui lui sont confiés, seraient des causes inéluctables de destitution. Cet acte doit s'accomplir avec une certaine solennité, afin de ne pas porter atteinte au caractère de l'institution. C'est le soir après souper, en présence de tous, que l'aîné de la famille, se faisant l'organe des griefs de tous, fait le procès public du domacin et le somme de se démettre avant qu'on procède à l'élection.

Charles YRIARTE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Cettigné : Les ruches dans le jardin de l'archimandrite (voy. p. 394). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

LE MONTÉNÉGRO,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La constitution de la famille. — Les communautés.

La *domacica*, femme du domacin, conserve sa dignité même après la mort de son mari et jouit d'une grande considération à son foyer; elle a la haute main sur le ménage et recueille les produits de la laiterie et de la volaille, dont elle en fait une masse à part qu'elle remet aux mains du domacin; elle dispense le travail, le répartit, assigne à chacune sa fonction et son lot. Elle a aussi la direction de l'éducation, enseigne les prières aux enfants, les guide dans la voie du travail et du devoir, les rassemble les soirs d'hiver autour du foyer, leur transmettant la tradition des récits merveilleux qu'elle a reçus de sa mère, les contes populaires, les chants nationaux, l'histoire en vers du peuple monténégrin dont chaque chef est un barde, chaque prince un rapsode qui ajoute au fonds national des *Pesmas*. Les devoirs de la domacica s'étendent aussi aux morts : tous les samedis, elle va au cimetière ou à la messe des trépassés, et c'est elle qui fait la *Prière des morts*, une des scènes les plus dramatiques dont nous ayons conservé le souvenir pendant nos divers séjours chez les Slaves du Sud.

Nous allons voir à quoi s'engage chacun des membres de cette association de famille et quels sont les avantages que rapporte la coopération. Tout individu

1. Suite. — Voy. p. 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a sa quote-part des bénéfices, il a droit à la nourriture, au logement et à l'habillement, fournis par le fonds social. Il n'y a ni privilége ni degré dans l'association, mais l'âge et le sexe peuvent restreindre l'étendue de ces droits. A partir de dix-huit ans, un jeune homme peut voter; par conséquent il acquiert le droit de partage. Les femmes n'ont pas voix délibérative dans les circonstances habituelles : on les consulte seulement dans les cas exceptionnels, par exemple s'il s'agit d'émigrer, de vendre ou de changer du tout au tout l'exploitation. Les conseils se réunissent le soir après le repas quand tous les travaux sont finis; l'été on les tient en plein air, et le domacin rend compte de sa gestion ; c'est d'ordinaire assez bref et toujours calme : les majorités sont constantes et ne se déplacent presque jamais, les minorités n'affectent aucune turbulence et se soumettent toujours; il arrive même le plus souvent qu'on n'a pas recours au vote: les comptes présentés sont ratifiés et les propositions faites pour l'avenir de l'exploitation sont approuvées par un simple acquiescement et sans opposition. A côté de cette confiance évidente et constante, le domacin ne devra jamais engager la communauté sans son consentement s'il s'agit d'une vente ou d'un achat de bétail ou d'instruments dont le prix est élevé, ou enfin d'un emprunt à une autre communauté. Comme les mariages au Monténégro sont soumis à un certain ordre (par exemple, l'union de la fille aînée avant celle de la fille cadette, et l'union des filles d'âge nubile avant celle des garçons), le domacin doit faire observer ces règles, et ne procéder aussi à des unions que d'une façon discrète, parce que tout groupe uni est un fardeau pour l'association.

Tout gain fait par un associé, de quelque façon qu'il ait été réalisé, doit profiter au bien-être de tous; et celui qui voudrait frauder de ce chef pourrait être rayé de la communauté. En un mot, le *pécule* n'est pas admis, il n'est autorisé que pour des cas très-limités; ainsi le butin de guerre appartient au vainqueur; les popes, dans une famille, gardent les dons personnels, mais ils versent leurs appointements ou taxes annuelles à la masse. Si pourtant un membre de la communauté voyage (et c'est un droit qu'on leur reconnaît), il est considéré comme ne faisant pas momentanément partie de la communauté, et les bénéfices faits pendant son expatriation lui appartiennent. Comme tout musulman doit une fois dans sa vie aller à la Mecque, tout Monténégrin reçoit de la communauté l'autorisation de faire un pèlerinage au mont Athos, dans ces fameux couvents grecs fondés par les rois de Serbie, qui ont été récemment étudiés et décrits dans un excellent volume par le vicomte Eugène Melchior de Vogüé. Les règles relatives à la situation des membres absents varient suivant les provinces et sont presque toujours l'objet de conventions spéciales. Si jamais, une communauté ayant été ruinée ou éprouvée par un fléau ou par des circonstances exceptionnelles, un de ses membres pourvu d'un pécule particulier lui fait une avance, il doit renoncer à recouvrer cette somme, car la charité à l'égard du prochain est une des vertus des Serbes : mais quand la communauté a prospéré, elle acquitte presque toujours sa dette, et souvent avec intérêts.

La femme dans la communauté.

En dehors de la domacica, quelle est la position de la femme dans la communauté? Comme nous le disions en commençant ce chapitre, il faut pénétrer dans la vie intime du Monténégrin pour se convaincre que l'être frêle condamné au dur labeur et qui représente dehors la bête de somme du ménage, est cependant l'objet d'égards relatifs : il voit son sort assuré et ses intérêts sauvegardés par la communauté avec une touchante sollicitude. Si la femme porte les lourds fardeaux sur les routes, on lui réserve la tâche la moins pénible dans les travaux des champs; c'est l'homme qui laboure, qui fauche, qui bat le blé; elle fane ou elle glane. A l'intérieur, dès qu'elle a l'âge du travail, elle en prend sa part; on se divise les travaux, les femmes tirent au sort pour savoir lesquelles d'entre elles iront aux champs, et lesquelles auront les soins de l'intérieur. Chacune a charge d'âmes à l'égard des siens propres ; le mari passe le premier, puis les enfants; après eux viennent les frères et les orphelins non mariés. Une jeune fille doit absolument avoir une dot, si mince qu'elle soit, et, pour y arriver, on lui laisse la faculté de consacrer un certain nombre d'heures par jour au travail. Les résultats de ces heures de travail accumulées lui permettront de constituer cette dot. Dans aucun cas le mari ne peut s'emparer de ce pécule. Elle garde aussi l'héritage de ses parents, qui jamais ne va à la masse. Ces monnaies brillantes qui ornent leurs poitrines, ces bijoux en repoussé, incrustés parfois de cabochons, ces lourdes boucles d'oreilles, ces ceintures bizarrement ornées, leur appartiennent en propre et iront à leurs enfants. Quand elle travaille dans la communauté, tout va à la masse ; mais si l'on chôme et qu'elle se loue au dehors, elle ajoute son gain à son pécule. On constate généralement dans les familles une certaine indulgence à l'égard des femmes au point de vue de l'observation des règles de la communauté, et la domacica peut profiter de l'autorité de sa position pour accorder aux filles quelques avantages, leur donner des douceurs, fournir à leur toilette. L'association leur doit la chaussure, la coiffure et le manteau, qui d'ordinaire est un don du mari; mais en dehors de cela tout se fait à la maison, depuis le tissu jusqu'à la broderie, et ce qui est parure et ornement est à la charge de chacune.

Ainsi donc, dans la famille, égalité des droits pour la femme, tolérance et indulgence à son égard : voilà ce qui résulte de l'étude des coutumes monténégrines et des faits observés par des hommes aussi compétents que M. Bogisic; grande tendresse pour les enfants et dévouement touchant du frère pour la sœur: c'est ce que nous apprennent aussi tous les chants serbes, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pesmas, qui reflètent si exactement les mœurs du pays et sont l'expression la plus parfaite de cette société. L'étranger cependant ne voit et n'observe que des faits et des tendances qui sont en désaccord avec ceux que nous constatons dans la vie habituelle de la communauté. En premier lieu, si les chants sont des témoignages irrécusables, les dictons nationaux ont leur prix en fait de mœurs nationales, et, malheureusement, on dit couramment au Monténégro : *Le nostre donne sono le nostre mule* (Nos femmes sont nos mules). Delarue, qui est certainement un des hommes les plus compétents, et qui a fait une étude plutôt politique que sociale, dit d'elles en deux mots : « Elles sont considérées par tout le monde et bien traitées par leurs maris. » C'est ce que nous venons de dire quand nous avons parlé de la communauté; elles sont pourtant spécialement chargées des transports à dos, et, pour un franc soixante-dix centimes, elles portent vingt-cinq kilogrammes à une distance de vingt kilomètres dans la montagne. Voilà le tarif, et le fait seul que ce genre de travaux leur soit réservé établit déjà la situation cruelle qui leur est faite. La même chose, si on se le rappelle, nous a frappé à Fiume, où nous avons dessiné ces pauvres femmes slaves descendant du haut du Terzato et disparaissant littéralement sous le poids de leurs énormes fardeaux de fourrage (voy. p. 341). C'est ce qui a si souvent offensé nos regards chez les Kabyles, dans les régions de l'Atlas, et les observateurs attentifs pourraient peut-être établir une grande similitude entre les habitudes de ces deux tribus si éloignées l'une de l'autre.

L'étranger qui, en voyage, se trouve tout d'un coup en face de mœurs aussi différentes des siennes, doit se garder de juger sur des apparences, et la recherche de la vérité en pareille matière est très-difficile, parce qu'il faut dire hardiment que d'ordinaire on ne pénètre pas bien avant au foyer intime d'aucun habitant, même quand il est hospitalier et cordial. Un homme qui a la mesure exacte des choses, Wilkinson, a résumé son opinion dans ces termes, à la suite de son séjour : « En Turquie comme au Monténégro, l'homme est un despote et la femme une esclave; mais la différence entre les deux contrées, c'est que chez l'une elle est un objet de caprice, un des éléments de sa maison, comme un des chevaux de son écurie, tandis que chez l'autre elle est sa bête de somme et le remplace dans ses tâches les plus difficiles. Mais la femme monténégrine a l'avantage de vivre dans une société chrétienne, et, si durs que soient ses devoirs, elle est la compagne de son mari et n'est pas abaissée à la condition de femme de harem. Elle est son associée, la seule mère de ses enfants. Elle trouve une grande compensation à la rigueur de sa situation dans l'amour que lui témoignent ses fils, qui sont peut-être plus attachés à leur mère, dans cette partie du monde, que dans toute autre société civilisée. »

MM. Frilley et Johan Wlahovitz, qui ont vécu longtemps dans le pays et ont écrit un livre plein de renseignements intéressants sur le Monténégro, disent sans périphrase : « L'histoire de la femme monténégrine peut se résumer en deux mots : travailler et souffrir. » Lady Strangford, elle, pousse un long cri de douleur, miss Mackensie s'indigne, Tozer fait de même. Si je dois résumer mon impression, j'établirai un système de compensation, parce que j'ai voulu apprendre ce qui se passe au foyer et dire avec impartialité comment le droit coutumier des Monténégrins considère la femme et la protége. Si je m'en étais tenu à ce que j'ai vu dans la basse classe, mon cœur se serait ému comme au pied du Terzato quand ces meules ambulantes gravissaient péniblement la montagne; mais j'ai voulu observer plus loin, entendre les deux cloches et les deux sons. — Oui, le fait qui saute aux yeux du voyageur et qui l'afflige, a des compensations dans le sein du foyer; et plusieurs fois, passant de longues heures dans des chaumières serbes, au sein d'une pauvreté réelle, j'ai assisté au spectacle d'une franche effusion entre de jeunes époux, j'ai vu des faces épanouies, des joies franches, une liberté entière, une union sans contrainte. Après ces manifestations consolantes, je voyais la femme monténégrine, l'heure venue, reprendre son dur labeur sans sentir une humiliation dans l'accomplissement d'une tâche que nous trouvons trop lourde sans doute, et qu'il nous semble impie de leur imposer, surtout parce que le labeur des hommes est moins dur. J'insiste beaucoup sur ce point, car c'est le côté neuf de la question : il y a incompatibilité ou plutôt contraste entre la condition sociale de la femme monténégrine et sa condition physique. Fille, sœur, épouse et mère, *sa situation est plus sauvegardée que celle de la femme française et de la femme anglaise;* par conséquent plus que celle de toute autre personne de son sexe, dans la société des pays d'Europe. — Et je le prouve : épouse, quand elle est sortie de la communauté où elle est née pour entrer dans celle de son mari, jamais l'association qu'elle a quittée ne se désintéresse d'elle. Si ses droits étaient méconnus dans sa nouvelle famille, elle aurait pour avocats, pour tuteurs et pour vengeurs les membres de son ancienne communauté. Veuve, elle peut revenir dans sa première famille, et on l'y reçoit avec joie. Dans aucun cas elle ne reste sans soutien et ne devient une étrangère; le droit lui-même, le droit écrit, étant désormais contraire, l'usage prévaut contre lui et les sentiments du peuple sont plus humains que cette loi même. Tout outrage à une fille, à une veuve, réclame le *prix du sang* ou la réparation exigée par la famille qui, je le répète, n'abandonne jamais et ne perd jamais de vue celle qui est née à son foyer. Orpheline, elle trouve un père dans tout père de famille qui vit dans la communauté; son frère la mariera, sinon ne se mariera pas lui-même, afin de lui rendre la vie plus douce. Je pourrais aller plus loin encore dans cet ordre d'idées et dire des faits tout à l'honneur de cette race serbe, où cependant, en nommant sa femme, le mari dit, à notre grand scandale : *Da prostite moja xena* (Ma femme, sauf vo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tre respect!), comme dirait un paysan normand qui nomme l'hôte de sa porcherie.

Voilà la vérité, et je ne cacherai pas non plus le côté regrettable de ces mœurs, puisque j'ai dit celui qui est digne d'admiration. Les hommes qui semblent le mieux informés n'ont même pas signalé cette tendresse de cœur, cette prudence et cette prévision du législateur anonyme et patriarcal. Nous devons tenir compte de ces tendances-là, car elles sont consolantes, humaines, conformes à la doctrine chrétienne et à la philosophie. En lisant les études des Serbes et des Russes qui ont colligé tous ces renseignements épars constituant le droit coutumier des Monténégrins, on sent passer dans ces mœurs comme le souffle de ces idées humanitaires qui ont inspiré les rêveurs célèbres, depuis Babœuf jusqu'à Saint-Simon, Fournier, Cabet, Victor Considérant, et tant d'autres esprits, qui ont pu se tromper, qui étaient loin d'être pratiques, mais dont il faut parler avec respect, parce qu'ils aimaient l'humanité et la voulaient heureuse.

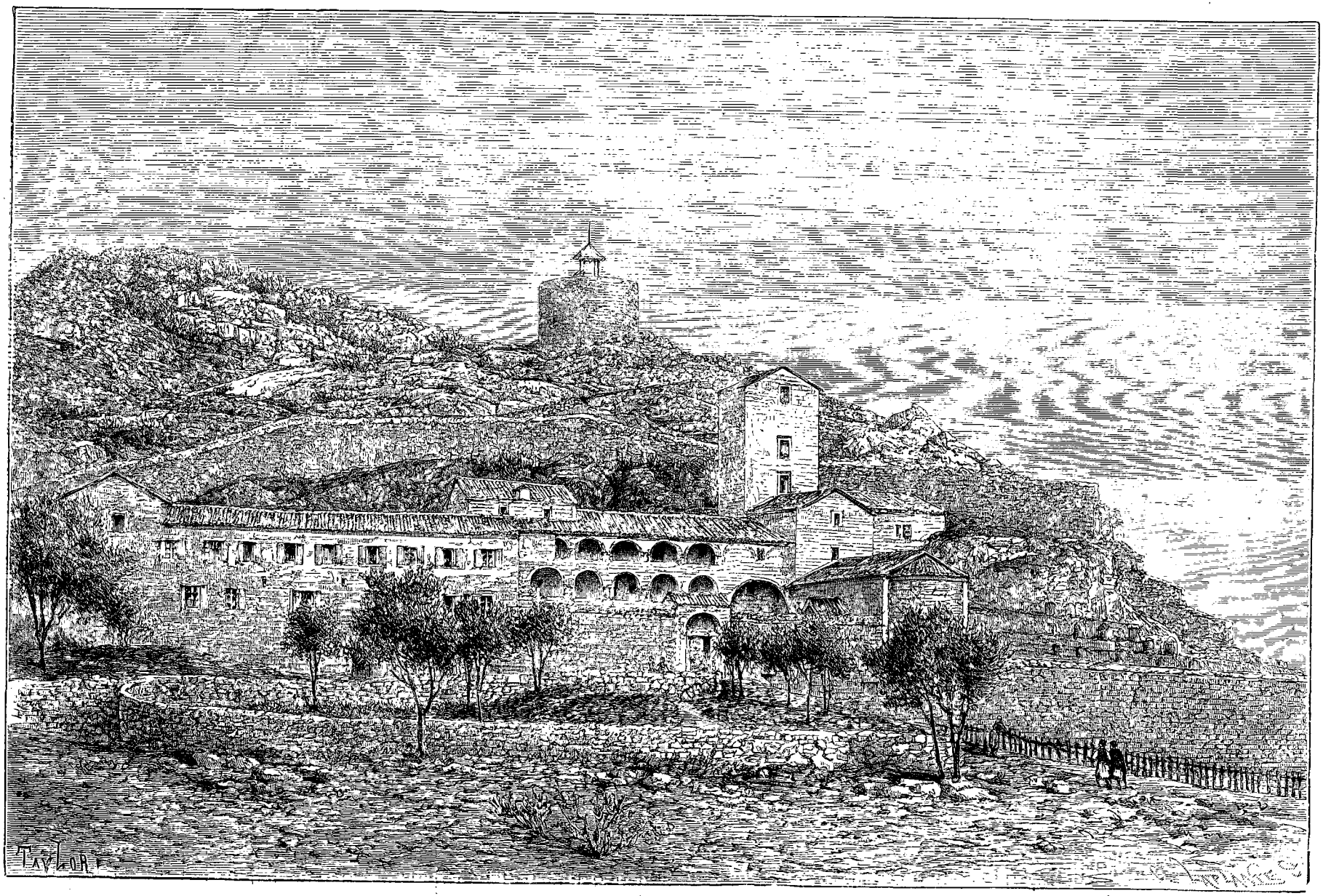
Si j'ai touché à des questions si hautes, c'est qu'il est toujours permis à un voyageur de tenter de s'instruire au contact des peuples divers et de transmettre

Lamentations devant les murs du monastère. — Dessin de Valério, d'après nature.

à ses lecteurs le résultat de son enquête désintéressée; mais je n'ai pas renoncé, puisque j'ai parlé de deux cloches et de deux sons, à étonner et peut-être à émouvoir celui qui lit. Nous allons nous trouver maintenant dans l'observation des mœurs ou plutôt des manifestations extérieures du peuple monténégrin; quelques-unes d'entre elles revêtent un caractère absolument bizarre.

Malgré la protection touchante que l'usage lui accorde au sein de la communauté, la femme monténégrine ne pourra jamais s'immiscer dans les affaires de son mari: il ne parlera jamais d'elle, elle ne parlera jamais de lui; ne prononcera jamais son nom propre et l'interpellera comme un étranger : « Oh! viens! » et lui, répondra : « Oh! toi! » Elle cachera ses effusions, même les plus innocentes, à un tel point qu'on ne saura jamais, en entrant dans une communauté, quel degré de parenté unit les différents individus qu'on a sous les yeux. L'homme pourra être violent, et il le sera quelquefois; il devra même affecter à son égard une indifférence rude : cela fait partie de son costume, de sa dignité d'homme. Jamais il ne sort à son côté que quand la communauté tout entière s'assemble. Chose très-singulière, il ne devra pas la rencontrer sur son chemin, et si, sortis tous deux chacun de leur côté, le cas se présente, le mari fera semblant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le couvent de Cettigne, résidence de l'évêque du Monténégro (voy. p. 391 et 394). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ne pas la voir, prendra un prétexte, plausible ou non, pour se dérober; il rattachera l'opanka, rajustera sa ceinture ou soulèvera sa strouka. Tandis qu'un voyageur inconnu recevra d'elle des soins vulgaires, qu'elle lui présentera l'eau pour laver ses pieds fatigués d'une longue route et lui parlera avec une certaine affection pour l'accueillir au foyer, il lui sera interdit de donner de tels soins à son propre mari. Malade, à son lit de souffrance et même à son lit de mort, elle ne le soignera pas, elle ne s'approchera pas de sa couche; à peine, le moment fatal venu, pourra-t-elle manifester sa douleur, et, en tout cas, ce n'est point à elle qu'il appartient de faire retentir l'air de ses lamentations.

C'est un spectacle qui ne s'effacera jamais de ma mémoire que celui de ces *Lamentations;* il m'a fait comprendre la profondeur de l'émotion qui a dicté aux grands tragiques grecs leurs immortelles inspirations.

C'était près de Grahovo, un jour de marché; je logeais chez un Dalmate qui m'avait prévenu que je devais sortir le matin de bonne heure, si je voulais voir réunis sur la place du marché les paysans serbes des environs, dans leurs costumes de fêtes. Je m'étais installé au bazar, sur un de ces petits tréteaux à un demi-pied du sol, devant le maigre étalage d'un pauvre diable qui vendait des opankes, des oignons, des gousses sèches et du bois en fagot; je fixais les silhouettes au vol, à mesure que passaient les groupes, notant une couleur, précisant un détail d'ajustement, fixant enfin ces précieuses observations faites sur nature. Bientôt je fus frappé par un bourdonnement, monotone comme une prière dont les mêmes versets reviendraient fréquemment. Un groupe assez compacte s'était formé à l'angle de la place, et peu à peu, du centre de ce groupe, le même bruit, plus persistant, plus plaintif, coupé de vifs éclats et de cris gutturaux, arrivait à mes oreilles avec une insistance fatigante. Le Serbe que j'interrogeai ne détourna même pas la tête, il ne répondit à mes questions que par ce geste indifférent des Orientaux, qui consiste à lever la main et la tête sans mot dire.

Une femme jeune encore, complétement vêtue de noir, la tête recouverte d'un lambeau de la même étoffe, avait fixé sur un poteau qui se trouvait là une béretta monténégrine, d'où pendait (exactement comme une barbe de dentelle attachée à un masque) une chevelure humaine cousue tout autour, et là, debout, les bras en avant, avec de grands gestes épiques, elle s'adressait à ce symbole.

Elle était venue là en public, au bazar, à la face de tous, rendre hommage à un des siens qui n'était plus, et elle exaltait sa mémoire dans une lamentation dramatique en se lacérant le visage et le labourant de ses mains nues. Ce n'était ni un chant, ni une prière, ni un récit; un même refrain revenait sans cesse, et, rapidement répété, sans repos, sans trêve, déterminait chez elle une sorte de râle qu'on croyait devoir amener un épuisement et le silence. Mais bientôt elle retrouvait de nouvelles forces, et les sanglots succédaient aux sanglots avec des hoquets de douleur, et ses cris frappaient l'air. Autour d'elle, au lieu de la consoler, de l'arrêter, de mettre un terme à cette scène déchirante, la foule parlait doucement, gravement, et paraissait la louer et l'admirer. Quelques hommes passaient, s'approchaient, écoutaient un instant et s'éloignaient; d'autres s'avançaient dans le cercle et lui parlaient avec une certaine affection et une grande réserve. Et je ne comprenais rien à cette scène navrante, et personne ne pouvait me l'expliquer. Pendant une grande demi-heure, elle ne cessa pas un instant ses lamentations; elle arriva enfin à un tel épuisement, qu'elle se laissa tomber assise sur ses talons, murmurant encore faiblement des mots que je ne saurais écrire, mais qui, pour mon oreille, répondaient aux sons bizarres de *ka ko e ko, ka ko e ko.*

Froidement et cruellement attaché à mon observation, je vis qu'au commencement de cette lamentation les larmes ne coulaient point; puis, graduellement, à mesure qu'elle s'exaltait et qu'elle meurtrissait son visage, ses paupières se mouillaient, et des pleurs abondants sillonnaient ses joues. Enfin, elle était tombée là, prostrée, ramassée sur elle-même, épuisée; la voix éraillée pouvait à peine émettre encore des sons perceptibles, et le son *ka ko e ko*, entrecoupé de sanglots, s'entendait comme une plainte étouffée. Un homme âgé, qui n'avait pas assisté à la scène et qui jusque-là faisait ses provisions au marché, vint à nous, portant à la main le sac de tapisserie bariolé des femmes serbes rempli de légumes; il fendit la foule en traînant un enfant par la main et, sans mot dire, emmena de force la pauvre créature épuisée qui voulait rester sur la place.

J'ai revu la même scène une seconde fois à Belgrade, dans un cimetière; mais cette fois c'était une mère qui, debout sur une tombe, appelait son fils et accusait la mort, « l'oiseau de malheur, » qui le lui avait ravi. De temps en temps elle se couchait sur la pierre, appelait le mort, et collait son oreille comme si elle attendait sa réponse. Elle avait apporté des gâteaux pour son bien-aimé, avec quelques pâles fleurs d'automne qu'elle avait répandues sur la tombe. Ma patience se lassa avant que ses lamentations eussent cessé; une heure tout entière s'écoula avant d'arriver à la prostration complète, qui la laissa presque inanimée sur le sol humide détrempé par la pluie. Une heure! toute remplie de ces plaintes cruelles improvisées, de ces chants de douleur dont les mères serbes trouvent la poésie dans le fond de leur cœur! Nous étions absolument seuls dans ce grand cimetière qui commence aux portes de la ville et, sans clôture et sans limite, va s'affaissant au versant d'une colline d'où le voyageur découvre le cours du Danube et de la Save, avec Semlin, Baziach et les plaines inondées jusque vers la Hongrie, tandis qu'il foule aux pieds les tombes turques des vainqueurs de Kossovo, proscrits aujourd'hui du champ des morts, comme ils le sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Ville Blanche où ils régnaient naguère en maîtres, et où se dressent encore les minarets de leurs mosquées à côté des coupoles dorées des temples orthodoxes. Et en face de ce panorama de la Serbie où allait couler tant de sang, où deux armées allaient se ruer l'une contre l'autre, renouvelant les anciennes luttes des Chrétiens contre les Ottomans, nos yeux se mouillèrent en pensant à ces pauvres mères qui, par milliers, n'auraient même plus de tombes pour se lamenter sur leurs fils tombés aux champs de bataille autour d'Alexinatz.

Afin que le lecteur ait une idée de la forme littéraire de ces improvisations, je donne ici, en l'empruntant à la traduction de MM. Frilley et Wlahovitz, le texte d'un chant funèbre qu'une jeune fille privée de sa mère vient réciter sur sa tombe.

« Ma mère, mon âme; ma mère, mon trésor; ma mère, ma défense; ma mère, mon ornement; ma mère, ma joie; ma mère, ma vie; ma mère, ma mère!

« Trois jours je t'ai assistée, trois jours je t'ai soignée; trois jours je t'ai consolée; je t'ai servie toute ma vie, et tu as été assez cruelle pour m'abandonner. Seule tu me laisses ici, comme une pauvre orpheline!

« Hélas! ils me l'emportent, ils la conduisent à son éternel repos; ils me l'emportent! ils me l'emportent! — Allez doucement, allez doucement, attendez; n'allez pas si vite, attendez, n'emportez pas si vite ma mère! — Oh! regarde-moi, ma mère; regarde cette malheureuse qui pleure; regarde cette pauvre infortunée. Ah! tu ne la regardes plus, tu continues ton chemin.

« Oh! j'étais née pour le malheur! Mon frère, mon frère, maintenant finit la sixième année, depuis que tu m'as abandonnée; mais ma mère me restait; et maintenant elle aussi m'est enlevée, il ne me reste plus personne. Je suis une pauvre délaissée, trop malheureuse!

« Je donnerais tous les trésors, je donnerais l'univers entier; je sacrifierais ma vie, ma vie et mon âme; mais en vain je délire, on me l'emporte. Oh! infortunée! oh! vraiment infortunée!

« J'ai tout perdu, j'ai perdu mon trésor, j'ai perdu ma vie, j'ai perdu mon âme, j'ai perdu ma mère, ma mère!

« Comment retournerai-je à la maison? Que ferai-je seule ainsi? A qui adresserai-je mes paroles? Personne ne me répondra, je resterai délaissée, pleurant sans cesse. Toujours j'appellerai ma mère, et elle ne me répondra plus....

« La cloche t'appelle, le moine prie pour toi, et nous, nous te pleurons. La tombe est ouverte, ah! ils vont te mettre en terre! Je vous prie, ne partez pas si vite; je veux encore pleurer sur elle; je ne peux plus embrasser ma mère. »

La religion au Monténégro. — Les popes. — Le couvent de Cettigné.

La religion professée par les Monténégrins est la religion des Grecs orthodoxes; il y a quelques musulmans du côté de l'Albanie, mais ils sont à la frontière des Kutchi, et la dernière délimitation de territoire en a même rattaché le plus grand nombre au pachalik de Scutari.

Le chef spirituel des Monténégrins est désormais le *vladika, métropolitain du Monténégro, des Berda, de Scutari et des Primoré,* qui occupe le siége épiscopal de Cettigné, et réside au couvent principal, seul monument de la ville. Le mot *vladika,* sinon dans sa signification directe, au moins par l'idée qu'il éveille dans l'esprit, désigne le chef spirituel et temporel des Monténégrins à l'époque où les deux pouvoirs se confondaient dans la personne des princes, plutôt que l'évêque purement spirituel. Le titulaire actuel, Hilarion Ragonovitch, qui occupe le siége depuis 1863, n'exerce que cette dernière juridiction, et se renferme absolument dans ses fonctions épiscopales. Il ne reçoit pas de traitement de l'État, et prélève une somme de cinq mille francs sur les revenus des t rres appartenant aux monastères de Cettigné et d'Ostrog. L'Église du Monténégro est indépendante; elle ne reconnaît pas de chef, et plusieurs fois elle a protesté contre les prétentions du patriarche grec de Constantinople et celles du synode russe; mais quand un évêque doit se faire consacrer, il est obligé de se rendre à Moscou. Ce fut le cas pour les deux derniers métropolitains. Dans la ville d'Ipek résidait le patriarche des Slaves du Sud qui habitent entre la Slavonie, la Save et la Drave; ce patriarche recevait autrefois l'hommage librement consenti du métropolitain du Monténégro. Dans une assemblée générale du peuple, le 3 juillet 1804, les Monténégrins revendiquèrent en ces termes l'indépendance de leur Église, dans un document adressé au représentant de la Russie, Ivelitch :

« Le synode russe ignore peut-être que les peuples slavo-serbes avaient un patriarche dans leur Église gréco-orientale-illyrique (résidant à Ipek), duquel les évêques du Monténégro relevèrent jusqu'en 1769. Durant la guerre de la Russie contre la Porte, qui avait éclaté alors, le patriarche serbe, Basile, se rendit par notre pays en Russie, à cause de la persécution des chrétiens, et parce qu'il était menacé d'un grand danger. Il mourut à Saint-Pétersbourg. Il fut le dernier patriarche de la ligue slavo-serbe. Le siége des patriarches d'Ipek resta vacant jusqu'aujourd'hui. Par conséquent notre évêque est resté indépendant plus que tout autre prélat. Selon l'histoire ecclésiastique, nous reçûmes la foi des Grecs, et non pas des Russes.... Nous n'avons jamais su, jusqu'à présent, que le synode russe ait exercé un pouvoir quelconque sur les peuples slavo-serbes qui vivent en dehors des confins de l'empire russe[1]. »

Comme le Monténégrin est extrêmement attaché aux pratiques extérieures de la dévotion, il semblerait à tout étranger qu'une foi ardente anime son cœur; on le voit s'agenouiller fréquemment, faire le signe de la croix, se découvrir quand la cloche sonne. Pour le voyageur qui n'est pas prévenu, ces milliers d'individus, réunis dans une plaine ou sur une place, se signant tous à la fois au premier son d'une cloche dont

1. *La souveraineté du Monténégro et le droit des gens moderne de l'Europe,* par Jean Vaclik. Leipzig, 1858.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le bruit ne l'aurait pas frappé sans cette manifestation, c'est assurément un de ces spectacles qui doivent lui faire supposer que le Serbe du Monténégro est très-religieux. Il l'est sans doute dans une certaine mesure; mais les meilleurs observateurs regardent les Monténégrins un peu comme les libres penseurs de la race slave du Sud, car les églises sont à peu près vides aux heures des offices, et c'est justement la pratique extérieure et le côté superstitieux de la religion qui les intéressent plus que le fond même. Là encore, on est forcé de constater une grande inconséquence entre le fond et la forme. Ainsi, les églises sont très-nombreuses; on en compte quatre cents dans une Principauté où il n'y a pas tout à fait deux cent mille

Le vladika, métropolitain du Monténégro (voy. p. 395). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

âmes; les prêtres sont au nombre de cinq à six cents, les aumônes sont abondantes, les jeûnes très-observés, on ne permet pas la construction d'une église consacré à un autre culte que le culte orthodoxe, et cependant on ne peut pas dire que ces démonstrations correspondent à une conviction profonde et à une foi effective et sincère.

Les popes sont d'une ignorance profonde, et toutefois ils jouissent d'une autorité considérable sur le peuple, parce qu'ils sont du peuple, et qu'ils prennent part à ses luttes, la croix d'une main et la bannière de l'autre. Il existe quelques monastères : l'un, dans la Moratcha, dont j'ai déjà parlé, et qu'on croit fondé par Douchan, le roi de Serbie; l'autre à Ostrog, c'est le plus célèbre, celui où, depuis 1873, on a transporté le séminaire ou *bogoslavia;* et enfin à Kern, là même où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Gardeuse d'armes à l'entrée d'un monastère (voy. p. 394). — Dessin de Valerio, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'élève l'église dont le vladika Pierre II était l'archimandrite, mais il n'y a que fort peu de moines, et ce sont surtout des popes qui desservent ces différents édifices.

Le pope monténégrin a l'allure du pope russe et du pope serbe de la Croatie, de la Bosnie et de la Serbie; on le reconnaît à sa barbe flottante, à ses longs cheveux et à son vêtement ample d'un port assez noble; mais il n'en est pas moins très-difficile à l'étranger de savoir à quoi s'en tenir sur le caractère sacré de celui qui est le représentant de la religion, car on rencontre dans la Principauté une quantité considérable de prêtres vêtus comme les autres Monténégrins, les cheveux courts, les armes à la ceinture, ayant l'allure militaire de tous les montagnards, et qui sont cependant consacrés. Tout popes qu'ils sont, ils restent assis dans les auberges ou les cabarets, fumant leur pipe en buvant de l'eau-de-vie, ou au besoin raclent la guzla, comme celui dont j'ai fait le portrait dans l'auberge de Cettigné, et dont la servante me vantait le courage en me montrant les médailles qu'il avait méritées sur le champ de bataille.

Toutes les églises que nous avons visitées sont d'une simplicité primitive. Il y a un type général qui rappelle l'église de *Sbandati*, que nous avons publiée dans la première partie de notre voyage; la disposition intérieure est celle de l'église grecque, avec la division habituelle; l'iconostase, qui cache l'officiant, s'ouvre à certains moments, et laisse arriver jusqu'aux assistants, avec les rayons d'une vive lumière, les parfums de l'encens et de la myrrhe. Le peuple se tient debout pendant tout l'office, et les princes eux-mêmes sont tenus de le faire. On doit laisser les armes à l'entrée des églises et les confier à quelque vieille femme comme la *Gardeuse d'armes* dessinée par M. Valério (voy. p. 393). Les frais du culte sont payés par le peuple, qui est taxé suivant ce qu'il possède. A Ostrog, au monastère où l'on va chaque année adorer la châsse de saint Basile, on recueille jusqu'à dix mille francs pendant le pèlerinage. Les fêtes sont très-nombreuses dans le calendrier grec, et c'est une des plaies du peuple que l'habitude qu'il a contractée, au lieu de se recueillir ces jours-là, de chômer et de fêter, avec un excès de dépense qui est une cause réelle de misère. Dans les pays voisins du Monténégro, là où la population est catholique, les franciscains ont pris le parti de flétrir ceux qui, en ces occasions, dépensent en un jour un mois des revenus de la famille. Ces fêtes d'Église, qui n'ont rien à voir avec les solennités obligatoires telles que les saints jours de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Toussaint, de l'Assomption et de la Noël, entraînaient d'ordinaire de tels désordres, que le prince Danilo a cru devoir agir par l'organe de tous les popes de la Principauté. D'ailleurs c'est un des grands vices du peuple que cette tendance à la dépense en réjouissances et en banquets sans fin; le jour de la fête du chef de la communauté la table est mise parfois pendant huit jours, et l'on voit une famille disperser ce jour-là le gain de toute une saison, et se préparer de la sorte la misère pour l'hiver. L'article quatre-vingt-six du code de Danilo a prohibé définitivement ces usages, et il est interdit d'échanger des présents qui ne sont point en rapport avec l'état de fortune de ceux qui les donnent; la peine encourue de ce chef s'élève à quelques jours de prison, ou à deux talaris d'amende.

A côté de cela, pour montrer la bizarrerie de ces mœurs, le Monténégrin est si rigoureux observateur des jeûnes (très-nombreux, comme chacun sait, dans la religion orthodoxe), qu'il fait maigre cent quatre-vingt-onze jours pendant l'année, que son carême dure dix-neuf semaines, pendant lesquelles il ne doit manger ni œufs, ni beurre, ni poisson. Dans le cours de l'année il compte quinze jours pendant lesquels il ne lui est même pas permis de boire du vin; en cela il imite son voisin le Turc, si rigoureux observateur du Ramazan. Les Monténégrins sont assez tolérants, et ne font point de propagande dans les marchés où viennent les Turcs; il n'y a jamais de rixes qui aient pour origine première la persécution au point de vue des idées religieuses, et les hauts dignitaires n'ont point de fanatisme de cette nature.

Le couvent de Cettigné, par suite de cette indépendance du métropolitain, est le quartier général, le Vatican de la Principauté. Nous en donnons deux vues (voy. p. 389 et 397) prises, l'une en temps ordinaire, l'autre un jour de grande fête au moment du baptême du fils du prince actuel par le métropolitain, cérémonie qui fut surtout remarquable par sa pompe toute militaire. L'édifice est assez pittoresque, mais son aspect n'a rien de monumental. Destiné en principe à être une forteresse autant qu'un monastère, il se compose de deux étages percés d'arcs très-bas comme des cloîtres, reposant sur des piles trapues, adossées au rocher. Il contient une église, la principale école du Monténégro, et aussi une prison. Il sert de résidence au métropolitain et à son coadjuteur. Tout y est relativement moderne, car ce palladium de Cettigné a été brûlé deux fois : on peut même dire qu'il ne reste rien de la troisième reconstruction, à cause des tremblements de terre et du passage des Turcs; le seul vestige qu'on montre du premier couvent serbe mis à feu et à sang par l'ennemi, c'est une sculpture où se voit encore l'aigle de Serbie. On peut passer du couvent et de l'église dans une sorte de jardin en terrasse où sont disposées les ruches; on pratique là le même système qu'en Grèce et sur l'Hymette, c'est-à-dire que les abeilles font leur miel dans des troncs d'arbres creusés qu'on recouvre, à la partie supérieure, d'une écorce d'arbre aplatie; cette série de gradins, partant de la terrasse et montant jusqu'aux parois du rocher, avec les troncs d'arbres de soixante centimètres de haut, placés comme des statues sur un piédestal, offre un singulier spectacle à ceux qui ne sont pas habitués à ce mode d'apiculture (voy. p. 385).

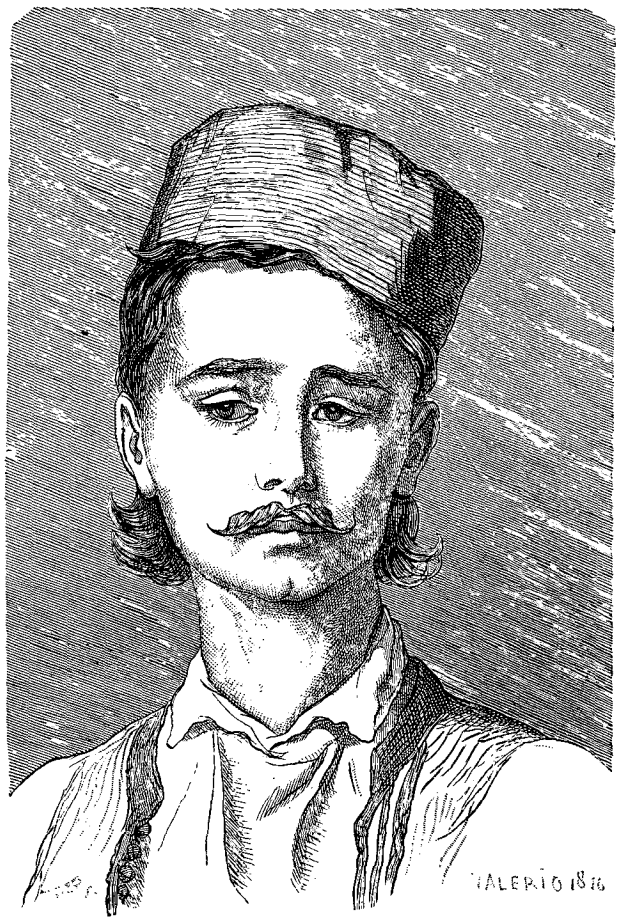
L'église est très-simple, mais le culte est assez pompeux : les ornements, assez riches, sont tout modernes et dus à la munificence des souverains. Il ne reste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

absolument rien des joyaux et des objets sacrés composant le trésor dont parlent les anciennes Chroniques des voyageurs vénitiens, trésors donnés par les rois serbes aux princes et aux primats de Zéta et dispersés lors des invasions turques.

Cette chapelle, car c'est plutôt une chapelle qu'une église, est intéressante parce qu'elle contient, avec les tombeaux de deux princes, le corps du vladika Pierre Ier, considéré comme un saint par tous les Monténégrins et adoré comme tel. L'Église monténégrine se regardant comme indépendante et ne relevant ni du Saint-Synode russe, ni du Phanar de Constantinople, ni même de Diakovo, on doit en conclure que ce sont les Monténégrins eux-mêmes qui ont canonisé leur vladika Péter, quatrième descendant de la ligne directe des Niégosch. Cependant on m'a dit qu'on en avait référé au Synode en cette occasion. Péter Ier est le vrai fondateur de la dynastie, quoique le quatrième du nom, et c'est en considération des services qu'il a rendus à sa patrie que la dignité de vladika est devenue héréditaire dans cette famille. On raconte dans le pays que son corps ayant été déposé au couvent de Stanjevitch, un jeune voyant parcourut la région en chantant des chants religieux, s'arrêtant dans chaque village pour raconter la vision qui lui était apparue. Le vladika mort, rayonnant de lumière, le labarum en mains, était venu à lui dans sa pompe et sa gloire. Ce jeune illuminé rallia un certain nombre de partisans et, après sept années, on ouvrit le cercueil, qui montra le corps dans un état parfait de conservation. Cet événement fit une très-grande impression dans le pays, on canonisa le vladika et la relique fut transportée dans la chapelle du couvent de Cettigné, où tout le pays se rend en procession pendant le mois de juillet. A droite et à gauche de la porte, on s'arrête devant les tombes des deux frères : Danilo Ier, le prédécesseur du prince, mort assassiné, et Mirko, le Vaillant, l'épée du Monténégro, père du prince actuel. Avec les écoles, l'église, et le prestige qui s'attache à l'idée religieuse, voilà certes de quoi faire du couvent de Cettigné le palladium du Monténégro. Il ne faut pas oublier un détail caractéristique : c'est que l'évêque jouit du droit d'asile, basé sur la coutume et la tradition, et que tout fugitif qui se réfugie sous les voûtes du cloître est regardé comme sacré.

J'ai eu tout le loisir d'errer dans le couvent sans que personne songeât à s'inquiéter de moi; sous un portique surbaissé dont je donne le croquis (voy. p. 400), Mgr Hilarion Ragonovitch, dans son beau costume, grave, avec ses longs cheveux, sa barbe soyeuse flottant sur sa poitrine, fumait tranquillement son chibouk en se chauffant au soleil. A deux pas de lui, des habitants de la ville faisaient jouer les batteries de leurs mousquets en réparant leurs armes, assis sur le plancher de la galerie. Ce personnage important, très-populaire dans le Monténégro, est de proportion colossale; il a joué le rôle important dans cette cérémonie du baptême du prince dont j'ai déjà parlé précédemment et que j'ai représenté (voy. p. 397). Malgré son saint ministère, c'est un guerrier fameux; il a pris, quoique jeune alors, une part très-effective à la lutte de 1862 contre les Turcs, et, comme il est né en Herzégovine, on lui confia le commandement des montagnards dont le district borde ce territoire. Les appartements du métropolitain sont assez confortables, mais je dois dire qu'ils sont dépourvus de caractère; ils sont meublés comme les maisons des villes dalmates de la côte, c'est-à-dire à l'italienne.



Type de jeune pope monténégrin. — Dessin de Valério, d'après nature.

Si, sortant du couvent par le petit jardin où s'élèvent les ruches, on s'engage dans la montagne du Lovchen à laquelle le monument est adossé, on arrive, au premier étrier, à la tour qui domine et couronne le monastère. Élevée sans doute comme un ouvrage défensif qui devait dominer la plaine et surtout l'éclairer (puisque le mont Lovchen est là pour défendre les attaques venues des Bouches du Cattaro), cette annexe n'a jamais été terminée, et on ne sait comment y pénétrer, puisqu'il n'y a pas même de porte; la construction a changé de caractère et sert aujourd'hui de clocher. Il est plus que probable que la tour pri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mitive datait de la puissance serbe et que les fondations sont de cette époque; mais au-dessus du sol les matériaux sont modernes, car Pierre II l'a reconstruite. Jusqu'en 1848, cette défense recevait, au pourtour de sa muraille, les têtes des Turcs coupées dans les combats. J'ai déjà dit que Wilkinson a laissé à Londres un croquis dessiné sur nature, où l'on pouvait compter les sanglants trophées. Ces temps sont passés, et malgré l'amour de la couleur locale, nous ne saurions les regretter.

Quand on gravit péniblement le Lovchen, si l'on parvient à dépasser les assises du roc aux flancs duquel poussent les taillis où broutent encore les chèvres, on découvre une vue admirable en regardant vers Rieka. Les montagnes, au midi, s'abaissent à mesure qu'on s'élève; la plaine s'enfonce, et on revoit sous un aspect plus intime, moins panoramique, avec des premiers plans qui la rendent plus accessible à l'homme et plus vivante, l'admirable scène qu'on découvrait du haut de ces rochers où, à notre arrivée, nous avons découvert dans la brume argentée le lac de Scutari. Bien haut, plus haut encore, presque dans les nuages, comme s'il avait voulu reposer dans le sein de Dieu même, le poëte national de la Serbie, Pierre II, le grand vladika, le cinquième des Petrovich, a demandé à ses neveux de creuser sa tombe au sommet du Lovchen, dans les lieux hantés par la *Vila*, la fée du Yeserski-V'rh, dont le nom revient si souvent dans les contes populaires des Monténégrins. Je n'ai point fait l'ascension jusqu'en haut; on la dit très-dure, et il eût fallu pour la tenter y consacrer au moins tout un jour. Je me suis borné à monter jusqu'aux auges d'Ivan Tsernoïevich, Ivan le Noir, qui, dit-on, découvrit la fraîche source dont l'eau nous parut délicieuse après l'ascension. C'est une oasis dans la montagne; l'endroit forme un plateau abrité du vent du nord par la hauteur qui reste encore à franchir. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai pu m'asseoir sur le gazon, à l'ombre d'un arbre. La source a été captée à sa sortie de la montagne, elle est recueillie dans des conduits portés sur de petits chevalets et formés par des troncs d'arbres qu'on a creusés; l'eau est délicieuse au goût, mais, comme si elle venait des neiges éternelles des sommets, elle est glaciale, et le voyageur doit combattre le désir qu'il a d'y porter ses lèvres après une pénible ascension.

L'organisation militaire des Monténégrins. — Les mœurs guerrières du Monténégrin.

Le Monténégrin est essentiellement guerrier, il est né pour la lutte, il n'admire rien tant que le courage, et ambitionne avant tout d'être réputé comme le plus brave ; ses armes sont le plus cher de ses biens, toute son histoire n'est qu'un long récit de combat qui commence à Kossovo et qui dure encore.

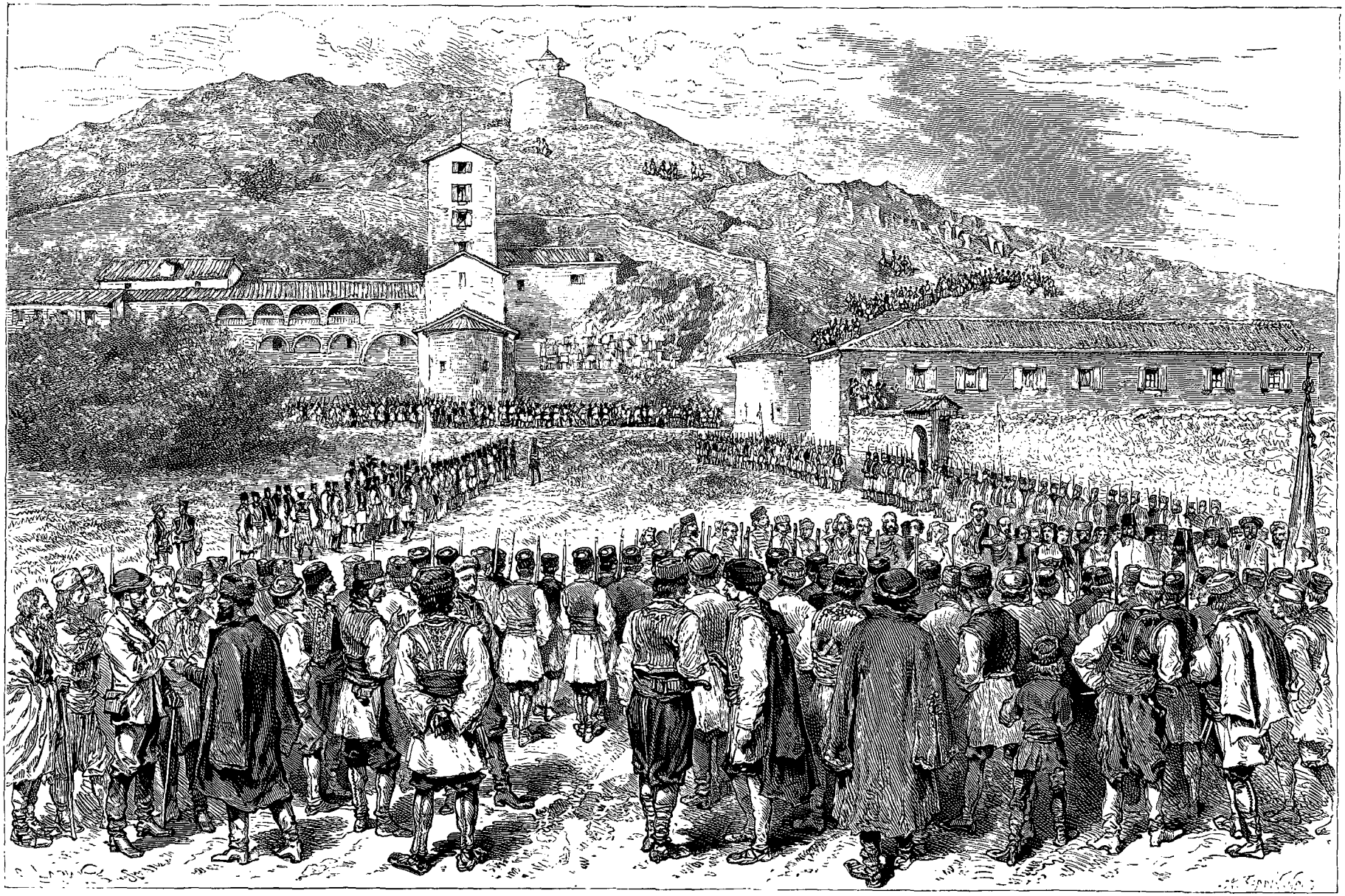
On aura compris désormais les sentiments de haine qui animent ces deux rivaux, le Turc et le Monténégrin, haine sans trêve et sans merci, que les traités, les conventions, les armistices n'ont fait que suspendre sans jamais y mettre fin. Nous allons voir ici comment la Principauté est organisée au point de vue militaire, quelles sont ses ressources, quelles sont ses habitudes de combat et ses mœurs guerrières; mais quoi que nous disions à ce sujet, malgré les progrès réalisés et les importations étrangères, malgré les tentatives faites par le gouvernement pour arriver à régulariser la lutte et lui imprimer cette précision qui tourne au profit des armées modernes, à peine est-il besoin de dire que le naturel du Monténégrin ne saurait se plier à toutes nos habitudes de discipline, à la régularité de nos mouvements, à la muette obéissance qui font de cent mille bras une armée unique, souple et passive, à la disposition d'un cerveau bien organisé pour la stratégie.

Je ne remonte pas plus loin qu'au voyage de Viala de Sommières : il était, comme on sait, colonel de l'armée française, gouverneur de la province de Cattaro, chef de l'état-major de la deuxième division de l'armée d'Illyrie à Raguse et, comme tel, il habita le pays de 1807 à 1813. On doit à Viala deux volumes sur le Monténégro, dont il faut tenir compte malgré les notions qu'on a acquises depuis; il était regardé comme un officier de grande distinction, et se confiant à la loyauté des Monténégrins, était venu chez eux seul, sans aucune escorte, pour étudier le pays et ses ressources. Les choses militaires ont dû le frapper; voici le résultat de ses observations personnelles et de ses renseignements à la date de 1812.

Le nombre d'hommes d'armes inscrits dans tout le territoire de la Principauté s'élevait en 1812 à treize mille trois cents; mais, comme tout ce qui peut porter un fusil, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, accourt sur le théâtre de la lutte, ce nombre pouvait en vingt-quatre heures s'accroître jusqu'à vingt mille. Les plus actifs marchaient en avant, les vieillards gardaient les défilés, assuraient les communications, le service des vivres et observaient les mouvements de l'ennemi; les enfants portaient les ordres ou épiaient les marches; les femmes enfin, dans les replis de la montagne, traînaient les blessés pour les secourir et venaient apporter la nourriture à ceux de leurs villages. Les derniers rapports de provéditeurs de Cattaro à la République de Venise et des documents inédits que nous communique M. Armand Baschet (*Rapport de Basilio Petrovich, métropolitain du Monténégro, au comte Woronzoff, vice-chancelier de S. M. l'Empereur de toutes les Russies. — Archives de Venise*) montrent que vers le milieu du dix-septième siècle l'ensemble des combattants qu'on pourrait dire *inscrits* (si toutefois on les inscrivait alors), ne dépassait pas huit mille; et le huitième seulement était armé d'arquebuses, les autres avaient la lance et l'épée.

La division des forces est restée la même depuis les temps les plus reculés jusqu'à ces dernières années; la commune est l'unité, et la réunion de plusieurs communes forme une compagnie sous la conduite d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le baptême du fils du prince par le *métropolitain*, à Cettigné (voy. p. 394 et 395). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

capitaine. L'ensemble des compagnies de toute une province ou *nahia* forme le régiment (quoiqu'il ne porte pas ce nom tout moderne). Ces forces groupées sont commandées par le voïvode, qui réunit sous ses ordres tous les capitaines, et, enfin, la réunion de toutes les nahije et de tous les voïvodes est au commandement général du prince.

Le vladika Pierre II est le premier qui ait constitué un corps de soldats réguliers; jusqu'à lui il n'y avait pas à proprement parler d'armée permanente. La guerre éclate, on appelle aux armes, on se groupe autour du plus brave, du plus ancien, du plus heureux ou du plus riche, et on court au combat. Là, chacun lutte pour son compte et tire de son côté, sans cohésion, sans but préconçu; il s'agit de faire le plus de mal possible à l'ennemi, on le harcèle, on le divise, on le fatigue, et, en somme, cette guerre disséminée, cette guérilla incessante, facilitée par la nature du champ de bataille, est peut-être la plus efficace et la plus meurtrière pour l'ennemi, tandis qu'elle est presque sans danger pour le Monténégrin. Les progrès modernes, la stratégie ingénieuse, l'artillerie meurtrière, les longues portées, sont sans action et sans profit dans de telles circonstances, et il faut bien le dire, à part les récentes améliorations apportées par l'intervention des conseils et l'appui des Européens, les ennemis ne sont guère mieux armés que les Monténégrins eux-mêmes, excepté pour l'artillerie. Pierre II a créé le corps des *Périaniki;* mais ce corps ne dépasse pas cent hommes, qui portent le costume national et ne se distinguent des autres que par une sorte de plumet, aigrette fine au bonnet (*périaniza*): c'est à la fois une garde pour le prince, un corps de police et une force qui reste à la disposition de la loi. Après Pierre II, Danilo, son successeur, l'oncle du prince actuel, se constitue une garde personnelle plus restreinte et composée aussi d'hommes d'élite. C'est en 1853 que, pour la première fois, Danilo, préoccupé d'organiser l'armée, ouvre dans chaque province les registres d'inscription; là sont écrits les noms de tous ceux qui ont atteint l'âge de dix-huit ans et qui n'ont pas dépassé cinquante; ce n'est pas à dire pour cela qu'à partir de cet âge, où le Monténégrin est encore plein de vigueur, il renonce au service des armes; mais son action devient seulement facultative.

On procède à la constitution des cadres, et on remonte de la commune à la province : il y a dans chaque commune un décurion, dans chaque réunion de communes un centurion qui commande une compagnie de cent hommes, et la réunion des compagnies est aux ordres des capitaines, qui, à leur tour, obéissent aux serdars et aux voïvodes. Cette organisation n'a pas été immédiatement complétée par une instruction militaire solide; le véritable but que poursuivait Danilo était d'apprendre à chacun sous quel drapeau il devait se ranger, le nom de son chef immédiat et la marche à suivre pour le groupement : ce que nous appellerions aujourd'hui la mobilisation. Quant à l'armement en usage alors, il est resté le même jusqu'au règne du prince actuel : le yatagan ou *handjar* et le fusil albanais ou *douga pouchka*, avec les pistolets; le gouvernement distribuait la poudre, mais ce que nous appelons la manutention et l'intendance n'existaient pas. Chaque homme était tenu de pourvoir à sa subsistance; comme compensation il avait droit au butin.

C'est l'organisation sommaire de Danilo qui, mise en œuvre par son frère, le vaillant Mirko, a valu aux Monténégrins l'éclatant succès de Grahovo. En 1862, la campagne difficile soutenue par la Principauté contre Omer-Pacha a fait comprendre la supériorité des armes modernes employées par les Turcs, mais c'est une question difficile, dans un pays aussi pauvre que celui-ci, que celle de la réforme de l'armement; aussi, profitant d'un mouvement de sympathie qui s'était éveillé en Europe à la suite des derniers événements, le Monténégro obtint-il du gouvernement français d'organiser à son profit, à Paris, une grande loterie dont le but avoué était l'achat de douze mille carabines Minié, qui furent distribuées dans toute la Principauté à ceux qui semblaient les plus dignes de s'en servir. C'est le fond actuel de l'armement de l'armée; on a pu depuis opérer encore de nouvelles réformes, mais il serait facile de retrouver ces armes dans l'ensemble du territoire, chaque citoyen étant habitué à les conserver avec le plus grand soin. Jusque-là, chaque Monténégrin était son propre armurier et son propre artificier : il réparait ses armes, il fondait ses balles. M. Xavier Marmier a raconté une scène tragi-comique dont il a été témoin à Niégosch, dans une chaumière qui servait d'hôtellerie : les hôtes, groupés près du feu d'un brasier, fondaient des balles, le chibouk aux lèvres, pendant qu'une jeune fille, à côté d'eux, versait la poudre dans les cylindres de cartouches sans paraître se douter qu'une étincelle pouvait faire sauter toute la maison avec les voyageurs et les hôtes. L'introduction des armes de précision dans la Principauté eut naturellement pour corollaire la fondation de deux établissements indispensables, un arsenal et une fabrique de poudre. Il était absolument indispensable de s'affranchir de la contrainte que la nature impose à ce pays en le forçant à soustraire par la contrebande, aux deux pays qui l'enclavent, l'entrée de ses munitions de guerre. Je puise dans les renseignements assez complets recueillis par MM. Frilley et Wlahovitz les détails relatifs aux différentes missions données à des officiers étrangers pour aider le prince actuel dans l'organisation et l'armement de l'armée. Dès 1866, le prince Michel, qui régnait en Serbie et qui est mort assassiné, avait envoyé auprès du prince Nicolas un mécanicien chargé de monter un arsenal à Obod. Le Monténégrin est ingénieux, surtout en matière d'armement; on créa vite un petit corps d'ouvriers spéciaux destinés à l'entretien et à la réparation; on en arriva même à trouver une ressource dans les vieilles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

armes enlevées aux Turcs, qui semblaient ne devoir figurer que comme des trophées aux murs des chaumières. J'ai visité la poudrière de Baïts, à l'entrée de la plaine de Cettigné, et le Laboratorium, petit arsenal destiné aux réparations urgentes, situé à quelques pas de la rue principale de la ville; on était en plein travail, à la veille de la dernière guerre, et l'activité était grande; mais le grand centre de travail est toujours Obod, à la source même de la Riéka-Tsernoievitcha.

Ce n'était pas tout d'avoir des armes, il fallait des instructeurs: ce fut encore le prince Michel de Serbie qui aida le prince Nicolas dans cette tâche; la petite armée serbe, qui n'a pas été heureuse dans la dernière guerre qu'elle a soutenue contre les Turcs, avait cependant pour noyau un corps de six à huit mille soldats réguliers admirablement instruits et dont nous avons souvent admiré la précision et la solidité dans les manœuvres; elle compte aussi des officiers instruits aux grandes écoles des armées de l'Europe, qui auraient mérité de n'être pas noyés dans des masses confuses et peu préparées à d'aussi rudes assauts. Trois de ces officiers furent envoyés à Cettigné pour organiser les établissements, et la mission portait avec elle le matériel nécessaire pour leur installation. A l'époque où nous étions au Monténégro, tout était préparé pour soutenir la lutte et l'armée était approvisionnée à cinq cents coups par homme. Vers 1869, le prince Nicolas, qui revenait de Russie, frappé des progrès de l'armement et sous le coup de l'impression produite en Europe par les rapides victoires de l'armée allemande, acheta deux mille fusils à aiguille et introduisit dans ses arsenaux les procédés destinés à confectionner les cartouches de ce système.

Enfin en 1870 une nouvelle mission, confiée au capitaine Johan Wlahovitz (le même auquel nous empruntons ces détails), amena l'organisation actuelle de l'armée, celle qui vient d'être mise à l'épreuve dans la guerre de 1876. On a divisé l'armée en deux divisions de dix mille hommes, armées chacune d'une batterie de montagne, la seule d'un usage facile sur un tel terrain. Chaque division comprend deux brigades, et chacune de ces brigades cinq bataillons de mille hommes. Quatre de ces bataillons ont reçu pour armement la carabine Minié, le dernier a le fusil à aiguille du système Sederl. Il va sans dire qu'on a confié ces armes aux plus habiles tireurs.

Les cadres sont constitués de la façon suivante : le bataillon a à sa tête un commandant assisté d'un capitaine adjudant-major, et se divise en huit compagnies de quatre-vingt-dix hommes, commandés par un chef de compagnie (*tchetnik-stotinatchi*), un porte-drapeau (*bariaktar*), deux sous-officiers, dix caporaux et un clairon.

Pour l'artillerie, on a adopté le système du général Dufour : quatre pièces par batterie servies par quarante-huit hommes, commandés par trois officiers. On voit que le bataillon, plus fort que le nôtre (huit cent cinquante hommes), correspond, toute proportion gardée, à notre régiment. Mais, étant donnée la nature du terrain, les officiers qui correspondent à nos capitaines, c'est-à-dire les chefs de compagnie, gardent l'initiative et l'importance, parce que, dans un terrain aussi tourmenté, il est presque impossible de faire mouvoir avec profit sur un seul point des forces supérieures à l'effectif d'une compagnie.

L'état-major général de l'armée, placée tout entière sous les ordres du prince commandant en chef, se compose d'un voïvode, le sénateur Elia Plamenatz, qui remplit les fonctions de chef d'état-major et auquel sont attachés un certain nombre d'officiers, de deux généraux de division qui ont dix mille hommes à peu près sous leurs ordres avec le titre de voïvodes, et de quatre autres voïvodes, généraux de brigade.

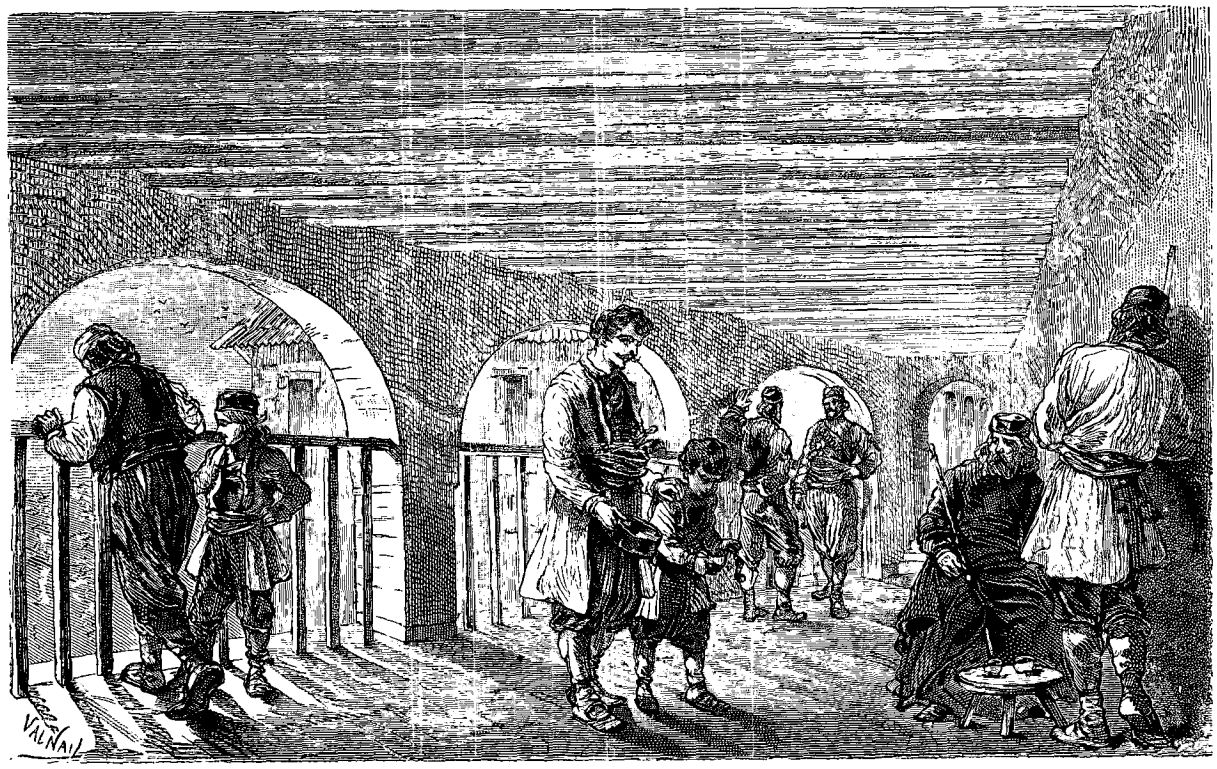
Les officiers ont été pris naturellement parmi les chefs de l'ancienne organisation, qui ont dû se mettre au niveau de l'instruction nouvelle en venant se concentrer pendant deux mois à Cettigné, depuis le chef de bataillon jusqu'aux sous-officiers; ils ont été soumis à des exercices, des appels réguliers, ils ont pris part à des manœuvres couronnées par des examens, et, une fois pourvus de l'instruction, ont reçu à leur tour mission d'instruire les sous-officiers; enfin on a pris soin de dresser un tableau d'avancement. C'était substituer au courage personnel qui dicte les actes d'héroïsme et fait souvent un chef d'un hardi soldat d'aventure, la marche lente et régulière adoptée dans les armées d'Europe; mais on a créé en même temps des distinctions honorifiques qui ont conservé un grand prestige et excitent l'émulation des troupes. Ce qui est très-caractéristique du Monténégrin, c'est que le jour où l'on a voulu procéder au recensement indispensable pour établir les registres de l'armée dans chaque commune, au moment où il a fallu retirer à des vieillards débiles l'arme qui devait être plus utile aux mains d'un enfant devenu jeune homme, ces vieillards ont protesté hautement, et, les yeux pleins de larmes, le cœur plein d'indignation, on les a vus supplier et venir jusqu'aux genoux du prince demander comme une faveur qu'on les considérât toujours comme dignes de mourir les armes à la main.

On s'étonnera peut-être de m'entendre parler de la cavalerie monténégrine et on se demandera comment, dans une contrée comme celle que j'ai essayé de décrire, la cavalerie peut jouer un rôle. Cependant il existe un effectif qui figure sur les états de l'armée de la Principauté. Après la guerre de 1870, on a constitué à Cettigné un escadron, à vrai dire un escadron *in partibus*, très-bizarre d'allures, très-pittoresque, un peu dépareillé, curieux assemblage d'espèces et de types divers : les cavaliers appartiennent aux diverses provinces de la Principauté et les harnais fantaisistes viennent de toutes les provenances. Le commandement de cet escadron, qui fait partie de l'armée actuelle, appartient en ce moment à un ancien officier de la cava-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lerie autrichienne, Steva Radonich. Les frais qu'entraîne l'entretien des chevaux n'est d'ailleurs pas en proportion avec les services que l'arme peut rendre, car dans la Tsernagora les fourrages sont tellement rares qu'on estime à plus de cinq cents francs par an la nourriture d'un cheval; dans les Berda, au contraire, on pourrait assez facilement pourvoir à cet entretien; mais jusqu'aujourd'hui, faute de routes, il est impossible de transporter les fourrages d'un bout à l'autre de la Principauté. C'est pour la même raison que l'artillerie occupe une place aussi restreinte dans la défense; le pays d'ailleurs manque de vues et le champ de tir est trop loin ou trop près : trop loin s'il s'agit de canonner du haut des montagnes, trop près si l'on doit attaquer dans les défilés qui font des zigzags à l'infini et paralysent l'action. Les obusiers de montagnes portés à dos de mulet, ceux que toutes les armées de l'Europe emploient dans les défilés, sont les seuls dont on puisse attendre des services réels. Il a donc fallu s'exercer à l'usage de ces obusiers; le commandant Yovanovitz a dirigé les exercices lors de sa mission; aujourd'hui l'un des officiers les plus distingués de la Principauté, Macho Verbitza, élevé dans nos écoles, a la direction de l'arme et son commandement.

Nous venons de dire les ressources de la guerre *of-*



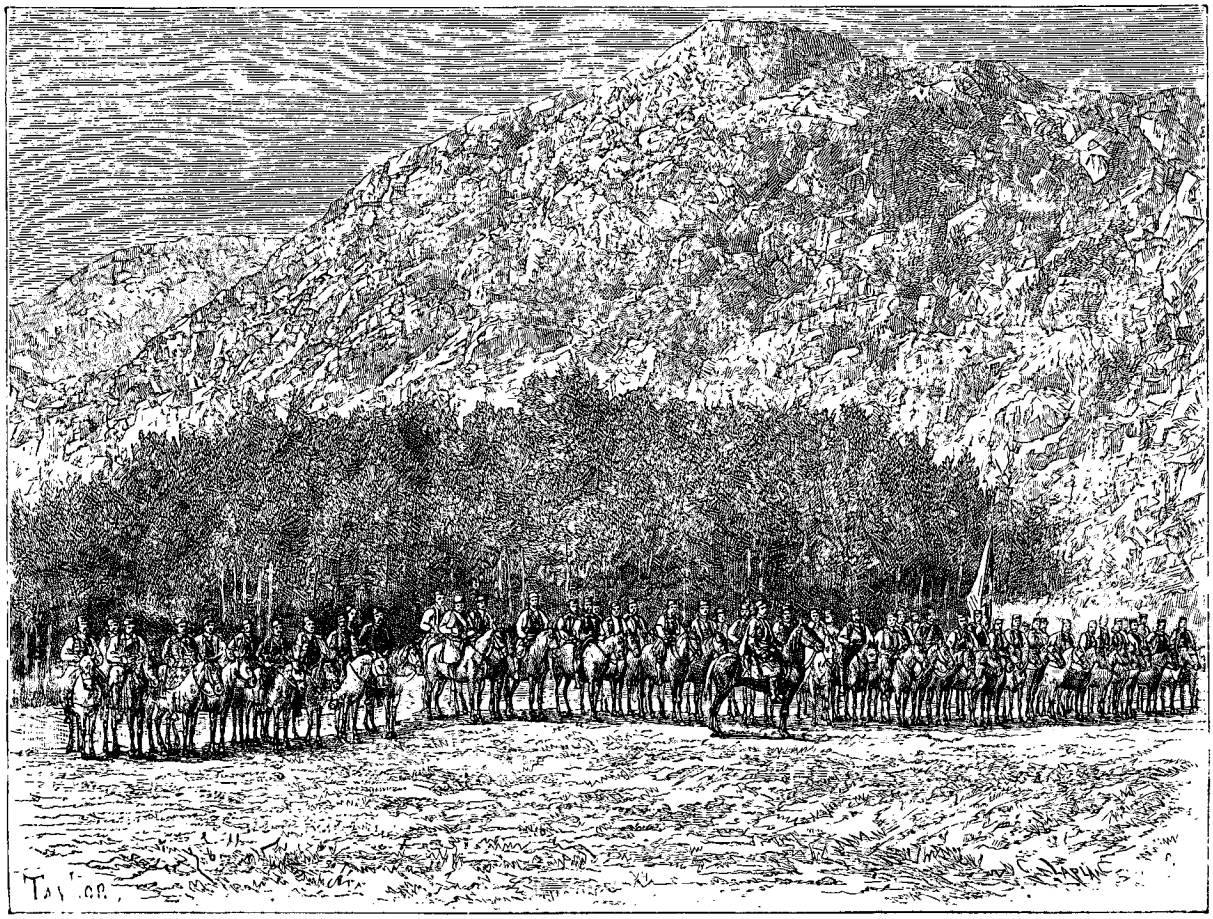
Galerie supérieure du monastère : Intérieur du vladika (voy. p. 395). — Dessin de Valério, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

ficielle, pour ainsi dire; il était indispensable de donner au lecteur une idée exacte des forces, de leur organisation et des effectifs, il nous faudra désormais parler de l'initiative individuelle qui joue un si grand rôle chez les Monténégrins, et essayer de peindre leurs mœurs guerrières. On a bien fait sans doute de suivre, dans la mesure du possible, les progrès modernes, de modifier en l'améliorant l'armement des masses, de les grouper, de les organiser, d'apprendre à chacun à connaître son chef et à se rallier à lui; mais c'est l'avis de l'un des organisateurs, M. Wlahovitz, que ce serait un danger de parquer le Tsernagorste dans une discipline trop étroite, car il deviendrait, à sa place dans le rang, une unité qui n'aurait même plus la valeur réelle du simple soldat d'Europe. Il faut au Monténégrin l'air libre et la décision rapide du champ de bataille, un lieu d'action sans autres limites que celles de son courage et de sa valeur individuelle, une certaine élasticité enfin et une grande tolérance dans la discipline qu'on lui impose. C'est au chef à savoir fermer les yeux, si, sans compromettre le but qu'il veut atteindre, un de ses hommes s'est laissé entraîner au delà de la limite fixée à ses efforts.

Charles YRIARTE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



La cavalerie monténégrine (voy. p. 399 et 404). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LE MONTÉNÉGRO,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Du rôle des popes dans la guerre. — La campagne de 1876.

La mort sur le champ de bataille est regardée par le Monténégrin comme la réalisation d'un idéal, et nous avons dit qu'à la naissance d'un fils, on ne trouve pas de meilleurs souhaits à lui faire que celui de ne pas mourir dans son lit. Son corps est resté dans un défilé de la montagne ou dans la plaine, à la place même où il est tombé; ses compagnons l'ont enseveli. La veuve, de retour au village, ne se regarde pas comme quitte envers sa mémoire; elle convie ses compagnes; elle a gardé ses armes, ses vêtements, sa *strouka*, ce plaid qui lui servait à la fois de manteau, de sac, de lit pour reposer : elle l'étend devant la porte de sa chaumière comme un tapis, y jette son béret et ses armes, et, les mains levées au ciel, commence ses lamentations. Elle entonne ses louanges; elle ne le plaint pas; elle ne loue ni sa douceur, ni sa bonté, ni son grand cœur, mais son mâle courage, sa beauté, sa force, son mépris de la mort. C'est la scène des lamentations que j'ai déjà décrite, mais rendue plus grandiose et plus touchante par le trépas sur le champ de bataille et par l'image de la patrie qui plane au-dessus du tableau.

Danilo Ier, qui, dans ses voyages, avait contracté une sorte de respect humain à l'égard des coutumes

1. Suite. — Voy. p. 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caractéristiques de sa patrie, avait voulu effacer des mœurs cet usage des lamentations, et dans le code qu'il avait promulgué, à l'article 87 il avait statué ainsi :

« Les barbares coutumes qu'ont les hommes et les femmes, lorsque quelqu'un meurt, de se tailler les cheveux, de s'égratigner, de se déchirer et de se défigurer pour longtemps, sont défendues à partir d'aujourd'hui, et tout montagnard ou berdiani qui le fera, payera, la première fois, deux sequins d'or d'amende, qu'il soit homme ou femme, indistinctement. »

A côté des chefs officiels, d'autres chefs existent dont l'influence est indiscutable pour les soldats : ce sont les *popes*, simples prêtres, ou archiprêtres, ou même métropolitains. Quand nous avons visité le couvent de Cettigné, j'ai montré le caractère de l'évêque brandissant tour à tour le labarum ou la croix et l'étendard de la guerre, et, de la même main qui bénit et qui absout, frappant vigoureusement l'ennemi et portant la mort dans ses rangs. M. Valério a représenté un *pope en tenue de combat* (voy. p. 405); j'ai eu l'occasion de voir maintes fois, en Croatie, en Bosnie, en Herzégovine et en Serbie, l'action singulière que ces prêtres exercent sur leurs ouailles; ils vivent de leur vie; comme eux ils ont une famille, des enfants, des intérêts et des soucis temporels. Ils ont les mêmes enthousiasmes, les mêmes passions, les mêmes haines, et, le jour venu, ce sont des officiers tout trouvés qui lèvent l'étendard de la révolte contre le Turc, et se mêlent aux troupes, comme ils l'ont fait l'année passée dans le pays des Slaves du Sud.

Le nom du pope Zarko est resté célèbre dans la dernière guerre; ce fut le plus prudent et le plus heureux des chefs; sa résidence habituelle était le monastère de Banja, dont il était l'archimandrite; il leva le premier l'étendard de la révolte, et avec cent soixante hommes assez bien équipés et armés aux frais du culte — ce qui a du caractère —, il s'embusqua dans le défilé de Thérina, au-dessus du village de Rahodina. Son premier fait d'armes fut de mettre en déroute un régiment de cavalerie envoyé de Constantinople en Albanie et d'Albanie en Bosnie. Pendant les deux premiers mois de la lutte il ne subit pas un seul échec, se donnant toujours pour principal objectif d'interrompre les communications des Turcs entre la Roumélie et la Bosnie, et de tenir ouvertes les voies qui mènent de Serbie au Monténégro. Zarko fut même assez audacieux pour menacer un instant la forteresse de Vichgrad, et, dans ce but, il était parvenu à grouper autour de lui plus de deux mille hommes. Joignant à l'audace, au courage et à un rare sang-froid une mâle éloquence, il enflammait les paysans serbes par ses proclamations enthousiastes. Je veux citer ici, pour donner une idée de la forme biblique que prennent ces proclamations des popes, quelques passages de celle qu'il lança avant de lever l'étendard, alors qu'il fermait derrière lui la porte de son monastère de Banja. Cela peint vivement le pays et le caractère du peuple, ce sont de ces documents qu'on ne recueille malheureusement pas toujours, mais qui devraient appartenir à l'histoire.

« Que tous les peuples sachent et que tout le monde apprenne que la nation serbe est faite pour vivre libre. Frères, il y a longtemps qu'a été livrée la bataille dans les plaines de Kossovo; mais depuis ce moment la nation endure incessamment des injustices, le pillage et le mauvais traitement de la part des Osmanlis dépravés : chaque pied de terrain est trempé du sang et des larmes de nos ancêtres. Les Turcs foulent toujours aux pieds la foi, la liberté, l'honneur et les biens des descendants des Nemantchij, à la honte de la nation tout entière. L'heure de la vengeance a sonné. Écoute, mon peuple! prends les armes, car le prix de la lutte est la liberté de la nation tout entière. Nous respecterons la foi, les droits, l'honneur et la propriété de tout le monde. Mais quiconque nous montrera de l'hostilité dans la lutte payera de sa vie sa trahison. Levez-vous, Serbes et Monténégrins! arrosez les foyers de nos ancêtres du sang des tyrans; le pays est à nous, le droit est avec nous, Dieu est avec nous! »

On sent combien de telles paroles, prononcées avec emphase par un archimandrite, devaient avoir d'action sur des catholiques grecs, nés belliqueux, pleins d'imagination, passionnés; qui voyaient dans le prêtre un soldat, et dans le soldat un dignitaire de l'Église orthodoxe. Ce n'était pas le seul, du reste, qui échangeât alors la croix pour l'épée. Le pope Milo et l'higoumène Melantija combattaient dans les rangs, et parmi les Monténégrins pas un prêtre ne voulut rester inactif. C'est surtout dans la partie voisine de l'Albanie, où les mœurs se sont conservées plus intactes que dans celle voisine de l'Adriatique, que l'ancien Monténégrin apparaît dans tout son caractère. Là, le costume, les usages, les superstitions ont conservé leur caractère primitif; cependant ce caractère belliqueux n'empêche pas les popes de vaquer à leurs fonctions religieuses; ils sanctifient les prières sur les morts et assistent aux lamentations des funérailles : scène dramatique qui est bien faite pour inspirer un peintre et que M. Valério a vue se renouveler souvent dans son voyage. Un peintre slave d'un grand mérite, M. Cermark, qui s'attache à reproduire les scènes de mœurs monténégrines, a souvent exposé en France des toiles inspirées par les divers épisodes de la guerre au Monténégro, scènes auxquelles il a assisté en soldat, et qui sont presque toujours empreintes d'une certaine grandeur épique dont le caractère n'est pas une inspiration particulière du peintre, mais un reflet exact des mœurs du pays. *Les lamentations* et *Les prières sur les morts*, les différentes scènes auxquelles peut donner lieu l'intervention des femmes pendant la guerre, leur fonction habituelle, qui consiste à ravitailler les compagnies, à apporter les vivres aux combattants, à charger les armes, cachées ou abritées derrière une anfractuosité de roches; à suivre en es-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pion les marches de l'ennemi, ou à porter des dépêches d'un corps à l'autre lorsqu'elles sont plus hardies, tout prête, en effet, au pittoresque et à l'épique dans une telle série de tableaux. Toute femme jeune ou même dans la force de l'âge se sent assez brave pour prendre part à la lutte, sinon le fusil à la main, — ce qui d'ailleurs arrive bien souvent, — au moins en apportant chaque jour aux troupes, à de grandes distances, des vivres et des munitions, en traînant les blessés derrière des abris et en leur donnant les premiers soins; elles constituent ainsi une armée auxiliaire qui permet de ne pas distraire un seul homme des bataillons organisés. Aussi, dans les *Pesmas* (ces chants nationaux dont nous avons parlé plus haut,

Monténégrin des frontières de l'Herzégovine. — Dessin de Valério, d'après nature.

dans le chapitre intitulé *la Guizla*), on rend justice au courage de la femme, et chaque lutte, chaque nouvelle campagne soutenue contre les Turcs, ajoute à ce livre d'or des rapsodes le nom d'une guerrière qui s'est illustrée dans les combats et dont le souvenir devient légendaire. Il n'y a plus aujourd'hui de luttes personnelles et d'attaques locales; le prince Nicolas, et déjà même son prédécesseur, ont imposé un nouvel ordre de choses; le Monténégro est entré dans le concert européen; et dans l'habitude ordinaire de la vie, toute tentative audacieuse d'une bourgade ou même d'une famille contre un village au delà de la frontière turque ou autrichienne serait regardée, non plus comme un acte de turbulence individuelle, mais comme une violation de frontière d'État à État, et entraînerait la guerre. Autrefois, par exemple, on pratiquait l'usage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

des razzias sous le nom de *tchetas;* à un moment donné, sans aucun prétexte, mais poussés souvent par le besoin, la misère, à la suite d'une épidémie ou d'une récolte insuffisante, plusieurs villages groupés ensemble, armés jusqu'aux dents, franchissaient la frontière, fondaient sur le territoire turc, faisaient main basse sur les troupeaux, sur les habitants même, et revenaient se réfugier dans les montagnes, où il était difficile de les poursuivre. On voit que c'est absolument la *razzia* des Maures et des Kabyles qui se retrouvait encore, au commencement du siècle, chez ces Monténégrins des frontières, dont nous donnons le type reproduit par M. Valério (voy. p. 403). Danilo avait déjà proscrit sévèrement cet usage et lui avait donné son vrai nom : « le vol à main armée. » Le prince Nicolas n'a jamais eu à le réprimer d'une façon grave, et l'envahissement à main armée du territoire ennemi n'a plus le caractère d'une incursion, mais simplement d'un vol individuel.

Toutes les prescriptions faites par le prince sont respectées dans l'intérieur de la Principauté, mais dans les villages de la frontière il n'en est pas toujours ainsi Comme il y a la *Vieille* et la *Jeune Turquie*, il y a nécessairement les vieux Monténégrins, qui estiment que toutes ces réformes ne sont pas orthodoxes. Ainsi, les lois et arrêtés qui concernent les lamentations restent souvent lettre morte dans des régions où les représentants de la loi eux-mêmes trouvent cette loi impie, puisqu'au nom d'un cosmopolitisme qu'ils ne sauraient encore comprendre, on leur ordonne de manquer à un usage que tous regardent comme sacré. C'est surtout dans les régions voisines de l'Albanie, près des Mirdites, aux lieux mêmes où M. Valério a dessiné la *Bergère de la frontière d'Albanie* (voy. p. 411) et le *Monténégrin des frontières*, et aussi dans les Berdas, que le voyageur peut contempler dans tout leur caractère les scènes de mœurs qui rendent le pays monténégrin si curieux pour le voyageur et qui font encore de la Principauté une région à part dans l'Europe.

Dernière campagne des Monténégrins contre les Turcs en 1876. — L'armée monténégrine sur le terrain. — Prise de Gatsko et de Médun.

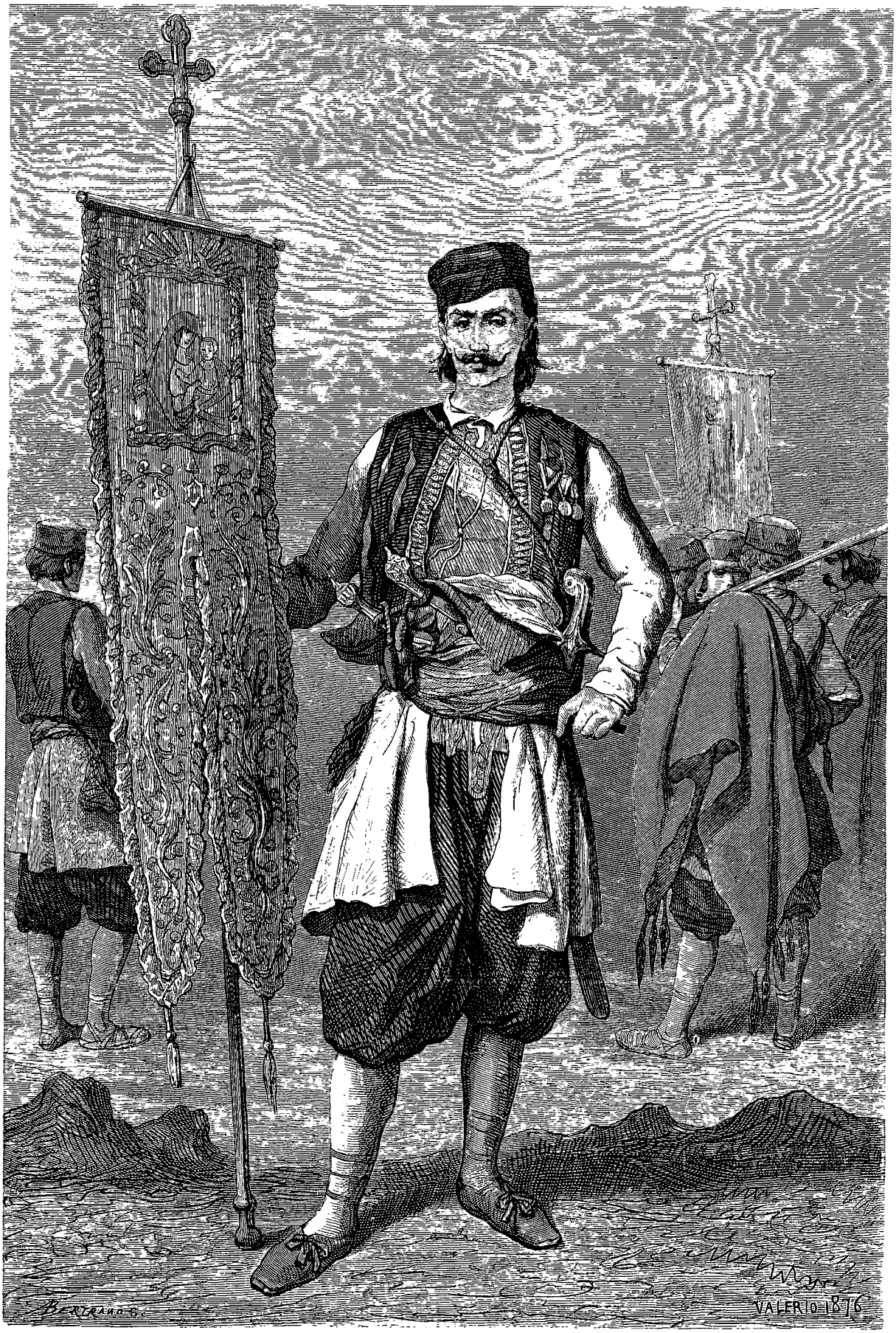
Nous allons voir comment, au jour de la lutte, vers juillet 1876, les forces monténégrines se sont comportées vis-à-vis des Turcs, quels résultats elles ont obtenus, comment ce petit peuple a soutenu l'effort des armées que la Porte lui a opposées, et comment le soldat tsernagoste, fidèle à son génie naturel, et secouant la tactique moderne à laquelle on essayait de le soumettre, est revenu à la stratégie qui lui est particulière.

Nous n'avons pas à retracer ici les événements qui avaient réuni autour des drapeaux monténégrins tous les hommes valides de la Principauté dès les premiers jours de 1876. Dès 1875, au mois de juillet, l'insurrection avait éclaté en Herzégovine; des collecteurs turcs du district de Nevesinjé s'étant présentés chez des Serbes de la province, — *raias*, c'est-à-dire sujets chrétiens de la Porte, — dans le but de percevoir des contributions déjà acquittées quelque temps auparavant, ces derniers se refusèrent à payer. Des commissaires turcs furent envoyés pour faire une enquête; et comme ils étaient escortés de *zaptiés* ou gendarmes turcs, les habitants attaquèrent l'escorte, le sang coula, et les chrétiens coururent aux armes. Les Turcs ont expliqué autrement l'origine du conflit : ils disent qu'à la même époque, des habitants de Nevesinjé ayant attaqué une caravane appartenant à des négociants de Mostar, les marchandises et les vivres furent pillés, les gendarmes massacrés, et les coupables se réfugièrent dans les défilés du Monténégro. En demandant un refuge à leurs coreligionnaires de la Montagne-Noire, ennemis acharnés des Turcs, les coupables, au dire des musulmans, n'avouèrent pas leur méfait; ils alléguèrent pour prétexte à leur fuite les exactions des fermiers de l'impôt et demandèrent au prince Nicolas d'intercéder en leur faveur auprès de la Porte afin qu'ils pussent rentrer dans leurs foyers sans crainte de représailles. Les pillards, réintégrés dans le district, et forts de leur impunité, se seraient refusés alors à payer tout impôt et auraient soulevé quatre villages.

Quoi qu'il en soit de la réalité des causes de la révolte, la basse Herzégovine, et surtout la partie limitrophe de la province de Katounska, depuis Grahovo jusqu'à la Moratcha, fut bientôt en proie à l'insurrection; les bandes s'organisèrent; les Serbes, ennemis traditionnels des Turcs, se soulevèrent à leur tour; enfin, circonstance terriblement aggravante, le bruit se répandit des exactions et des massacres de Bulgarie. L'année 1876 vit donc se développer encore la rébellion, qui trouvait un appui dans la déclaration de guerre de la Serbie. En juillet 1876, le Monténégro, à son tour, entrait en lice, et comme la lutte était constamment portée sur les limites de ses provinces, le prince Nicolas partit pour la frontière le 2, et lança le 4 juillet sa proclamation de guerre.

L'armée de la Principauté, suivant l'organisation que nous avons décrite, fut divisée en deux corps : le corps d'armée du Nord, composé d'une forte division à deux brigades de cinq bataillons, et le corps d'armée du Sud, exactement de la même force, deux brigades à cinq bataillons. L'artillerie comptait sept batteries de campagne. Toute cette armée était composée de fantassins; les batteries étaient des batteries de montagne; un petit escadron de trois à quatre cents cavaliers formait la réserve, pour évoluer suivant les rares circonstances où la nature du terrain pourrait s'y prêter. Le prince eut le commandement en chef des deux armées et se porta d'abord au nord avec le voïvode Pétar Vukotitch, son beau-père, investi du commandement du corps d'armée de cette région. L'armée du Sud était aux ordres de Bojo Petrovich, cousin du prince et président du sénat. Le chef d'état-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pope monténégrin en tenue de guerre portant la bannière de l'église (voy. p. 402). — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

major général était Stanko Radonich, ancien élève de notre école Saint-Cyr, l'agent habituel de Nicolas Ier, chargé maintes fois de négociations importantes. L'artillerie était commandée par Elia Plamenatz et l'escadron de cavalerie par Stern Radonich, ancien officier de cavalerie dans l'armée autrichienne. L'ensemble de l'effectif ne dépassait pas vingt mille hommes ; mais on formait une brigade sur la Moratcha, et à Cettigné on organisait un corps étranger, composé de Dalmates, d'Herzégoviniens, et de quelques individus, écumeurs cosmopolites que la poudre attire et qui viennent volontiers s'enrôler sous les drapeaux des nations soulevées.

Depuis longtemps on sentait venir la guerre au Monténégro et, dans la mesure des ressources de ce petit pays, on la préparait. Au lieu de ces moyens sommaires, nés de la nécessité, qu'on emploie ordinairement pour soigner les blessés dans ce pays des Slaves du Sud, on avait dès le principe adhéré à la convention de Genève, centralisé des fonds versés par les Russes sympathiques à la cause et par les patriotes de tous les pays, enfin organisé des hôpitaux. L'un de ces établissements, soutenu par les Russes, était sous la direction de M. Panioutine, ancien gouverneur de Vilna sous Mourawiow lors de l'insurrection de Pologne ; l'autre était celui de Cettigné ; un troisième s'élevait à Grahovo, l'*hôpital de Sang*, destiné à évacuer les ambulances portatives de l'armée du Nord ; le dernier enfin était à Joupa. C'était là beaucoup plus de régularité et de précautions qu'on n'en prend d'ordinaire dans ces régions; mais le pittoresque ne perdait pas ses droits, car, forcés cette fois de traîner avec eux des vivres et des *impedimenta*, contre la coutume des Monténégrins, les femmes et les vieillards incapables de soutenir la lutte s'étaient chargés du soin de constituer le train des équipages.

Le Monténégrin se groupe autour du drapeau, et l'étendard pour lui est un cher symbole ; chaque compagnie avait sa bannière et dans chaque compagnie, par une innovation, deux soldats remplissaient l'office d'infirmiers, portant le brassard de Genève et munis de linge de pansement, d'une petite boîte de médicaments et de charpie, avec une petite civière très-légère et très-pratique. Dès que le prince passa la frontière, les insurgés vinrent se présenter à lui, ne voulant pas d'autre chef. Mais on conçoit que Nicolas Ier, qui poursuit un but pour lequel il lui faut la sanction de certaines puissances, voulait échapper à cette protection ouverte, quoiqu'il fût pratique et politique de profiter des éléments qui venaient s'offrir. On organisa donc les volontaires des frontières en bataillons ; on leur donna des armes, des munitions ; on leur nomma des officiers ; il y eut même une distribution de drapeaux, et Mgr Hilarion, le métropolitain dont nous avons parlé au chapitre *Couvent de Cettigné*, bénit les étendards dans une cérémonie d'un assez beau caractère, où le prince parut revêtu de ses ordres, en grand costume de généralissime, assisté de son état-major et du général en chef Vukotitch. Tous les porte-drapeaux de l'armée s'étant groupés, on passa les forces en revue.

L'objectif de Vukotitch, au début de la campagne, était évidemment de donner la main aux Serbes de l'autre côté de Novi-Bazar; bien des circonstances firent abandonner ce plan ; la lutte, du côté du nord, se localisa dans le triangle formé par la pointe de Grahovo, Mostar et le sommet du Dormitor jusque vers Priepolie. Les environs de Trébigné furent le théâtre de luttes incessantes, de marches et de contre-marches ; on avait en face de soi dans cette région un homme de guerre assez résolu, Mouktar-Pacha, qui perdit là, par de sanglantes défaites, une réputation, bien assise, de soldat valeureux. Deux grandes victoires furent successivement remportées par les Monténégrins.

Il faut toujours être en garde contre les dépêches slaves ; elles ont un caractère d'exagération tel, qu'on se prend à sourire, au milieu des tristesses de la guerre, en supputant le nombre des morts et des blessés, car la plupart du temps il est égal, sinon supérieur, à celui des forces engagées. Pour rendre hommage à la vérité, il faut dire que, soit au nord, soit au sud, quand les Monténégrins ont eu l'avantage, il y a eu une disproportion considérable entre leurs pertes et celles qu'ils ont infligées au Turc. C'est évidemment à la stratégie personnelle du Monténégrin et à son initiative sur le champ de bataille qu'est due cette circonstance.

Il y eut quelques échecs, sans doute, et même des déroutes qui ne sont pas dans le caractère du soldat monténégrin ; mais les Turcs ne furent vraiment pas heureux dans cette campagne.

L'armée du Nord s'illustra dans deux batailles dont les noms resteront : l'une amena la prise de Gatsko, l'autre est la défaite d'Urbitza entre Trébigné et Bajnani. Mouktar-Pacha s'était avancé sur un terrain difficile, entouré d'ennemis presque accotés à leur frontière, ayant une ligne de retraite toujours ouverte; il paya cher cette imprudence. Ce fut un désastre pour son corps d'armée ; on constata trois mille hommes manquants, tant tués que blessés et prisonniers. Osman-Pacha, l'un des généraux à l'insubordination desquels Mouktar attribua sa défaite, fut fait prisonnier et envoyé à Cettigné, où on le traita avec humanité. Osman n'est pas mahométan; c'est un Hongrois dont le nom en magyare signifie « loup » : comme un grand nombre de ses compatriotes, il s'est fait musulman et a atteint le grade de général dans l'armée turque. Trois cents nizams furent capturés avec lui ; l'armée turque perdit aussi dans cette rencontre Selim-Pacha, Ali-Hussein-Aga, Kurchid-Bey, Hadji-Nouri-Aga, et trois colonels; on lui enleva cinq canons Krupp, plusieurs drapeaux et des munitions. Les Monténégrins comptaient dans leurs rangs quatre parents du prince qui firent vaillamment leur devoir, et l'un d'eux fut blessé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Mouktar, légèrement atteint à l'oreille, s'était comporté avec une grande énergie au moment de la déroute ; mais il avait échoué dans ses efforts pour ramener ses troupes au feu; désarçonné et poursuivi l'épée dans les reins, il avait dû fuir à pied jusqu'à Bilek ; là, sans perdre un instant courage, il avait rallié ses troupes pour aller s'enfermer un jour dans Trébigné et y prendre des vivres et des munitions, avec la ferme intention de ne pas laisser Bilek tomber au pouvoir des Monténégrins. Mustapha-Pacha lui amena bientôt trois mille hommes de secours, et le projet du prince Nicolas de marcher droit sur Mostar fut abandonné, d'autant plus que Djaleddin-Pacha, au bruit de la défaite de Mouktar qu'on savait engagé depuis quelques jours, avait formé en toute hâte une nouvelle division de rédifs, pour l'amener au secours du général.

Pendant que ceci se passait au nord, Mahmoud-Pacha, qui commandait l'armée d'Albanie, avait en face de lui l'armée monténégrine du Sud, aux ordres de Bojo Petrovich, cousin du prince et président du sénat (dont nous avons parlé au chapitre consacré à la petite cour de Cettigné); il voulut, par une marche hardie qui avait pour objectif l'invasion du pays, attirer tout l'effort des Monténégrins et dégager ainsi Mouktar. La position devint critique pour le prince Nicolas, car il était pris entre deux feux. En effet, Djaleddin et Mustapha avaient groupé du côté de Grahovo quarante et un bataillons, y compris ceux de Mouktar qui allaient tenir l'Herzégovine, mal défendue jusque-là par les Turcs, mais où, en somme, toutes les places fortes étaient en leur pouvoir. Les Turcs avaient repris l'offensive de ce côté, par Klobuk, et menaçaient Grahovo, tandis qu'au sud Dervich-Pacha et Mahmoud avec l'armée d'Albanie se préparaient à envahir la Principauté. Le prince résolut de quitter l'armée du Nord, il la laissa aux ordres de son beau-père, Pétar Vukotitch, et se porta vers Niksich.

Bojo allait soutenir l'effort de Mahmoud et de Dervich; le dernier avait appris la guerre avec Omer-Pacha; il connaissait la tactique des Monténégrins et le pays dans lequel il allait opérer ; voulant pénétrer dans le pays et piquer droit sur Cettigné, il concentra ses forces vers Spouz et Jabliak, à la pointe nord du lac de Scutari. Bojo avait compris son plan et coupait les communications entre Medun (place forte qui allait être vivement attaquée et défendue) et Podgoritza, village important au point de vue stratégique, de l'autre côté de la Moratcha. Ces forts turcs de Medun et Podgoritza sont situés sur la frontière sud du Monténégro, dans un pays entièrement dépourvu de routes; il en résulte qu'ils sont très-facilement bloqués, et que chaque fois qu'on veut les ravitailler, il faut livrer combat; c'est ainsi que s'expliquent pour nous les nombreuses dépêches se rapportant, tantôt à Gatsko, tantôt à Niksich, tantôt à une autre place, dépêches qui ressemblent à des redites et nous parlent constamment de blocus et de ravitaillements. Pour entreprendre ces opérations difficiles, les colonnes qui portent les vivres doivent s'avancer avec la plus grande précaution dans des défilés souvent inextricables, où elles sont exposées à des surprises; ce fut ce qui détermina l'affaire de Medun, qui fournit à Bojo l'occasion de la terrible défaite de Mahmoud-Pacha. Décidé à secourir cette dernière place depuis longtemps tenue en échec par Bojo, le général turc avait mis en mouvement toutes les forces groupées à Podgoritza : réguliers, irréguliers bosniaques, bachi-bozouks de l'Asie Mineure. Afin de se défendre contre toute surprise et pour se garder une ligne de retraite, il avait élevé une ligne de retranchements le long de la route, et laissé derrière les épaulements nombre de tirailleurs destinés à les défendre. Bojo se disposa à attaquer les colonnes avec quatre mille hommes et quelques Albanais; il se jeta sur les avant-postes qui se replièrent vers la première tranchée, où, bien armés, bien épaulés et bien abrités, les Turcs reçurent très-bravement leurs ennemis. Le succès enhardit les musulmans ; ils escaladèrent leur tranchée et se précipitèrent en avant, bien massés et offrant une forte résistance. Si les montagnards avaient suivi cette fois la nouvelle tactique qu'on leur avait imposée en leur enseignant la discipline des troupes européennes, ils n'auraient évidemment pas résisté, car le soldat musulman fuit rarement et tient ferme; mais, revenant instinctivement à leur nature, les Monténégrins se séparent; se fractionnant à l'infini en abandonnant le fusil pour le yatagan, ils se jettent sur l'ennemi un à un, corps à corps, luttant avec une fougue irrésistible. En même temps une force de montagnards qui se tenait en réserve de l'autre côté de la Moratcha, voyant l'impétuosité de l'attaque de leurs compagnons, se lance dans la rivière, très-guéable sur ce point, et prend les Turcs en flanc. Ceux-ci durent regagner leur première ligne de défense, puis la seconde et la troisième : ce fut une effroyable mêlée; les irréguliers d'Asie Mineure furent écharpés. Mahmoud, vieux soldat habitué aux hasards de la guerre, battit solidement en retraite sans laisser entamer ses réguliers ; mais la déroute des premiers prit des proportions considérables; tout homme à terre devenait un cadavre, et un cadavre mutilé ; on commit ce jour-là des atrocités sans nombre des deux côtés. Le surlendemain, Mahmoud, rentré dans ses lignes, télégraphia au consul anglais de Scutari d'Albanie de se rendre avec ses collègues à Podgoritza, pour voir dans les hôpitaux le nombre de soldats turcs dont on avait coupé le nez et les oreilles, afin de constater *de visu* sur les musulmans les mutilations qu'on accusait les Monténégrins de pratiquer sur leurs ennemis; mais de son côté Bojo Petrovich pouvait faire les mêmes constatations dans ses lignes sur ses propres soldats.

Mahmoud avait eu le sort de Mouktar, et la campagne était fatale aux musulmans; mais le Turc est tenace et ses généraux ont de l'opiniâtreté. Dervich, qui

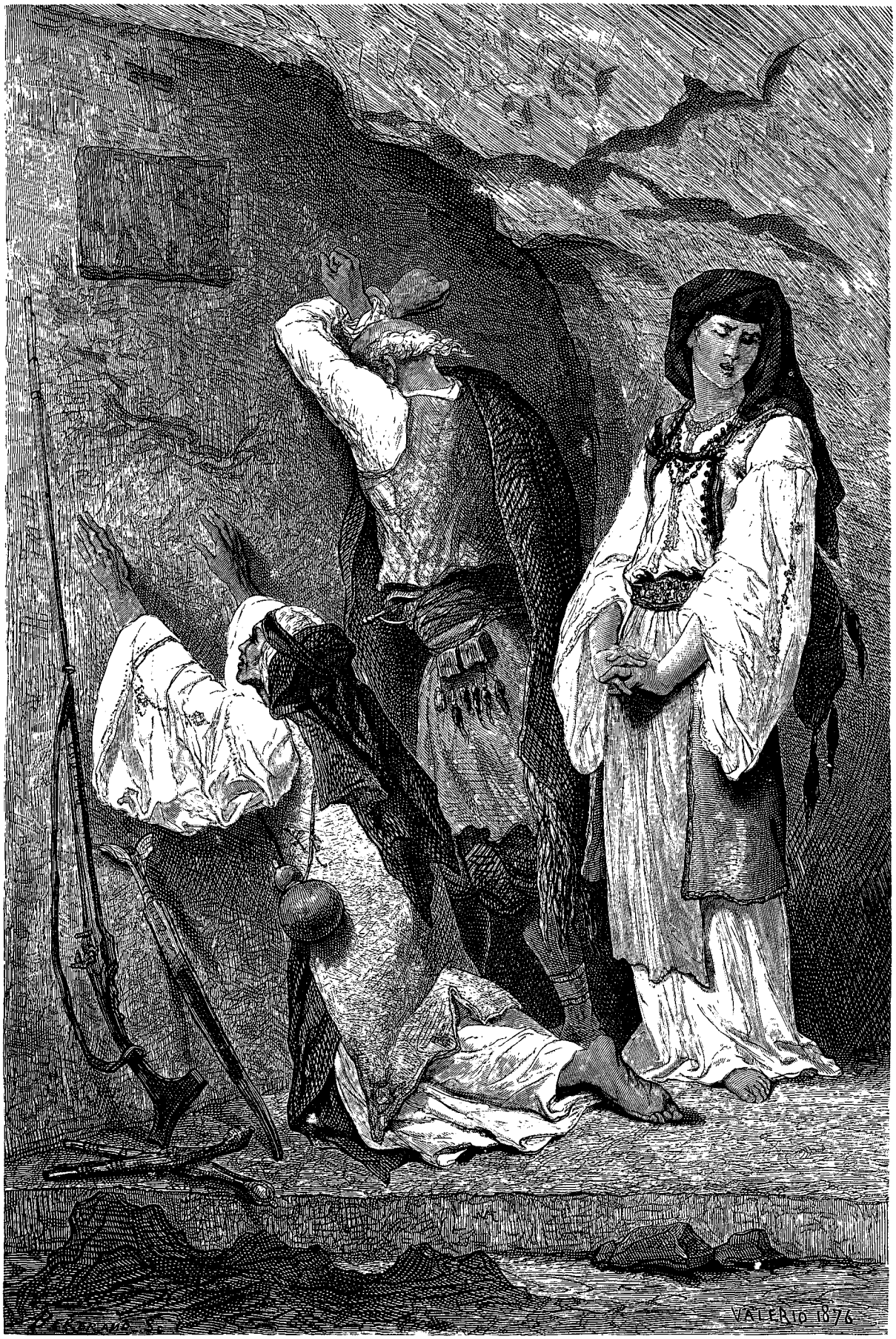
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

opérait plus haut dans la même région, essaya de reprendre l'offensive et voulut, en s'emparant de Piperi, couper les Koutchi du Monténégro. Ce fut encore Bojo qui soutint le choc. Là, deux rivières, la Zeta et la Moratcha, forment un triangle dont la pointe est entre Spouz et Podgoritza. Une moitié des Turcs avait passé la Zeta, une moitié se tenait en réserve sur l'autre rive. Dervich eut le même sort que Mahmoud, et c'est la même tactique, c'est-à-dire la dispersion et la lutte individuelle, qui amena le même résultat, la fuite et le désordre du corps d'armée musulman. Les Turcs laissèrent plus de huit cents hommes dans la Moratcha; un grand nombre perdit la vie dans le combat; le reste se retira en désordre dans Podgo-

Bojo Petrovich, commandant en chef l'armée du Sud (voy. p. 404). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

ritza. La Moratcha franchie dans cette chasse à outrance, Medun était enveloppé, bloqué sans retour possible de l'ennemi; la forteresse capitula. La garnison comprenait cinq cents nizams ou réguliers, cinq officiers supérieurs et un certain nombre d'officiers de rang subalterne; on se rendit à discrétion. Dervich était encore menacé même dans sa fuite; il évacua les positions de Malja et de Visocica. Les Turcs avaient envahi le territoire de ce côté et porté la guerre dans la Principauté; les Monténégrins les poursuivirent jusqu'en Albanie, et ne s'arrêtèrent que dans le Liechopol, au delà de Spouz, entraînés par l'idée de conquérir le territoire et de faire du butin. Voici la dépêche que Bojo Petrovich adressa au prince de Monténégro le jour de la capitulation de Medun : « Depuis quatre mois vos héroïques troupes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lamentations et prières sur les morts (voy. p. 401 et 403). — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

assiégent Medun; sous ces murs, notre armée a dû supporter deux attaques, dans lesquelles elle est restée victorieuse; sous ces murs, sont tombés dix mille Turcs, mais aussi beaucoup des nôtres ont trouvé la mort. Oublions ces sacrifices; Medun est tombé aujourd'hui en notre pouvoir. Cinq cents prisonniers de la garnison turque, les canons, toutes les munitions, sont entre les mains de nos troupes. Vive le prince! vive la princesse! vive le prince héritier Danilo! »

L'échec de Dervich-Pacha termina la campagne de 1876; il retira ses troupes jusqu'au delà de Mala-Hotti, dans l'Albanie, ne laissant à Spouz et à Podgoritza que les garnisons habituelles. L'armée d'Albanie fut même dissoute et une partie des forces dirigées vers la Bulgarie et le Danube, tandis que quinze bataillons rentraient à Constantinople. De ce côté, c'est-à-dire au sud du Monténégro, l'action, de la part des Turcs, avait été offensive : Bojo n'avait fait que défendre les passages qui mènent à Cettigné, objectif de l'armée turque d'Albanie, décidée à envahir la Principauté. On avait ainsi gagné la fin de la saison; les Serbes, du côté d'Alexinatz, avaient été moins heureux et s'étaient vus forcés de demander l'armistice; les Monténégrins allaient donc se trouver seuls en face des musulmans, et supporter toute l'action de forces considérables qu'on aurait rappelées des frontières de Serbie. C'est pour cela qu'on résolut dès le principe de marcher d'accord sur les questions de traité de paix et de suspension d'armes, et de n'opérer que simultanément et collectivement; mais l'entente avait été interrompue par deux circonstances: la première, par l'issue des combats soutenus par les Monténégrins, toujours favorables, et qui ne faisait pas de la suspension d'armes une chose nécessaire; et la seconde, par le mécontentement qu'avait causé dans les rangs de l'armée tzernagorste la nouvelle de la proclamation du prince Milan comme roi de Serbie.

Une convention sérieuse faite lors de l'échauffourée de Tchernaïef avait débarrassé la Porte des dangers dont la menaçait l'armée serbe : la Turquie n'avait désormais plus en face d'elle qu'un seul ennemi, de force beaucoup inférieure aux siennes, quoiqu'il suppléât au nombre par un courage, une opiniâtreté extraordinaires et par les terribles difficultés du sol monténégrin. Le prince Nicolas crut donc de son intérêt de signer un armistice et se chargea de ravitailler les forteresses. On forma une commission de délimitation internationale, composée d'officiers pris dans les diverses armées d'Europe, et on établit la ligne de démarcation. Le prince Nicolas avait la mission de ravitailler Niksich, les Turcs devaient transporter les vivres depuis Gatsko jusqu'à l'entrée du défilé de Douga; là, les Monténégrins étant dans leurs lignes, ils se chargeraient d'escorter eux-mêmes les convois. Le ravitaillement consistait en deux mois de vivres pour trois mille hommes.

Le Monténégro devant la conférence.

Depuis ces événements (2 novembre 1876), deux chefs monténégrins dont nous publions les portraits, Bojo Petrovich et Stanko Radonich, ont reçu la mission de se rendre à Constantinople pour obtenir une rectification de frontière et la cession de certains points destinés, les uns à faciliter la vie des Monténégrins et à améliorer leurs conditions économiques, les autres à mettre un terme, par une délimitation plus naturelle, à un état presque constant de discussions avec la Turquie.

La conférence des puissances ayant été ouverte le 22 décembre 1876, la question a été portée, devant les ministres de la Porte d'abord, puis devant la conférence elle-même; voici les termes dans lesquels était conçue la réclamation de Nicolas Ier :

« La mer nous est fermée, dit le prince dans sa lettre au sultan, nous n'avons pas de campagnes fertiles, nous n'avons pas de stations pour notre commerce, et les froides montagnes oppressent le pauvre peuple. La plus grande partie de la Zeta et des Berdas ne peut absolument pas nourrir la population. Sur les cinquante-quatre milles carrés que mesure le Monténégro, quarante seulement sont à peu près habitables; cette surface ne peut absolument pas nourrir cent quatre-vingt-treize mille trois cent vingt-neuf personnes. En outre, en 1862, lorsque Omer-Pacha assaillit sans motif les Monténégrins, non préparés, la Porte nous a imposé des frontières impossibles à conserver. Votre Majesté ne nous donnera pas tort, si nous déclarons, dans de telles circonstances, remettre à notre épée le soin de régler notre sort. »

Les délégués monténégrins avaient remis à Savfet-Pacha une note exposant leur demande; ils réclamaient pour leur pays le port de *Spitza*, entre Antivari et Budua, à la côte de l'Adriatique (voy. la *Carte du Monténégro*, p. 339), et trois des îles du lac de Scutari. Par la Tsernitsa, le pays pourrait accéder à la mer et ne serait plus ainsi tributaire de l'Autriche, qu'on est obligé de traverser pour arriver à Cattaro et recevoir les marchandises et approvisionnements de toute nature qu'il faut forcément demander aux grandes villes du littoral. Le bon vouloir des Autrichiens fût-il à jamais assuré, la nature a mis entre la capitale et Cattaro une de ces formidables barrières dont le génie de l'homme ne saurait certainement triompher, quoique nous vivions dans un siècle qui a vu le percement de l'isthme de Suez et celui du Mont-Cenis. On fera des routes de Cettigné à Cattaro; nous verrons là un jour peut-être des services réguliers et les moyens de locomotion en usage dans nos villes; mais quel est le Lesseps ou le Sommelier qui supprimera les *soixante-treize* lacets du chemin qui mène de Verba à Cagliari et à Cattaro?

La conférence a donc eu à connaître de ces propositions et demandes du Monténégro et l'on a vu s'ouvrir la même discussion que celle déjà relatée plus haut : mais le 13 mars 1877 le conseil des ministres de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une bergère des frontières de l'Albanie (voy. p. 404). — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Porte a notifié aux délégués son refus formel de céder Spitza, Spouz et Niksich ; tout au plus a-t-il proposé, dans ses résolutions les plus généreuses, d'ouvrir au commerce des Monténégrins la petite rivière de la Boïana, qui sort du lac de Scutari à sa pointe nord, près de la ville même, et aboutit à la mer Adriatique : mais traverser un pays turc par la voie d'une rivière très-étroite, c'est être à la merci de la Porte. On s'est alors rejeté sur des rectifications de frontières plus ou moins avantageuses au Monténégro, mais qui ne compensent même pas les territoires que des attributions antérieures leur ont enlevés (comme la pointe des Koutchi-Drekalovitch, donnée à la Turquie en 1858). C'est sur cette négation que, le 26 mars 1877, le grand vizir a clos la discussion avec les envoyés du prince dépêchés à Constantinople pour faire succéder à l'armistice un traité de paix définitif; quelques heures après, le prince Nicolas aurait reçu le télégramme suivant : « L'armistice arrêté entre la Sublime-Porte et le Monténégro a expiré aujourd'hui. Les négociations pour amener le rétablissement de la paix étant restées malheureusement sans résultat, je crois devoir prévenir Votre Altesse que la Porte a décidé que la suspension d'armes ne serait ni renouvelée ni prorogée. »

C'est donc la guerre entre le Monténégro et la Turquie, et les deux implacables ennemis se retrouvent en présence dans des conditions qui ne sont pas faites pour rendre la lutte moins cruelle, car la fameuse circulaire de la Porte en réponse à la notification du protocole du 31 mars 1877, fidèle à cet esprit de suite qu'il faut hautement admirer chez les Turcs — qui sont, après tout, les premiers diplomates du monde —, maintient, dans un de ses articles, que « *le Monténégro fait partie intégrante de l'Empire.* » Voilà de quoi faire tressaillir les fiers montagnards depuis les Koutchi jusqu'à Grahovo, depuis les sommets du Dormitor jusqu'au mont Lovchen.

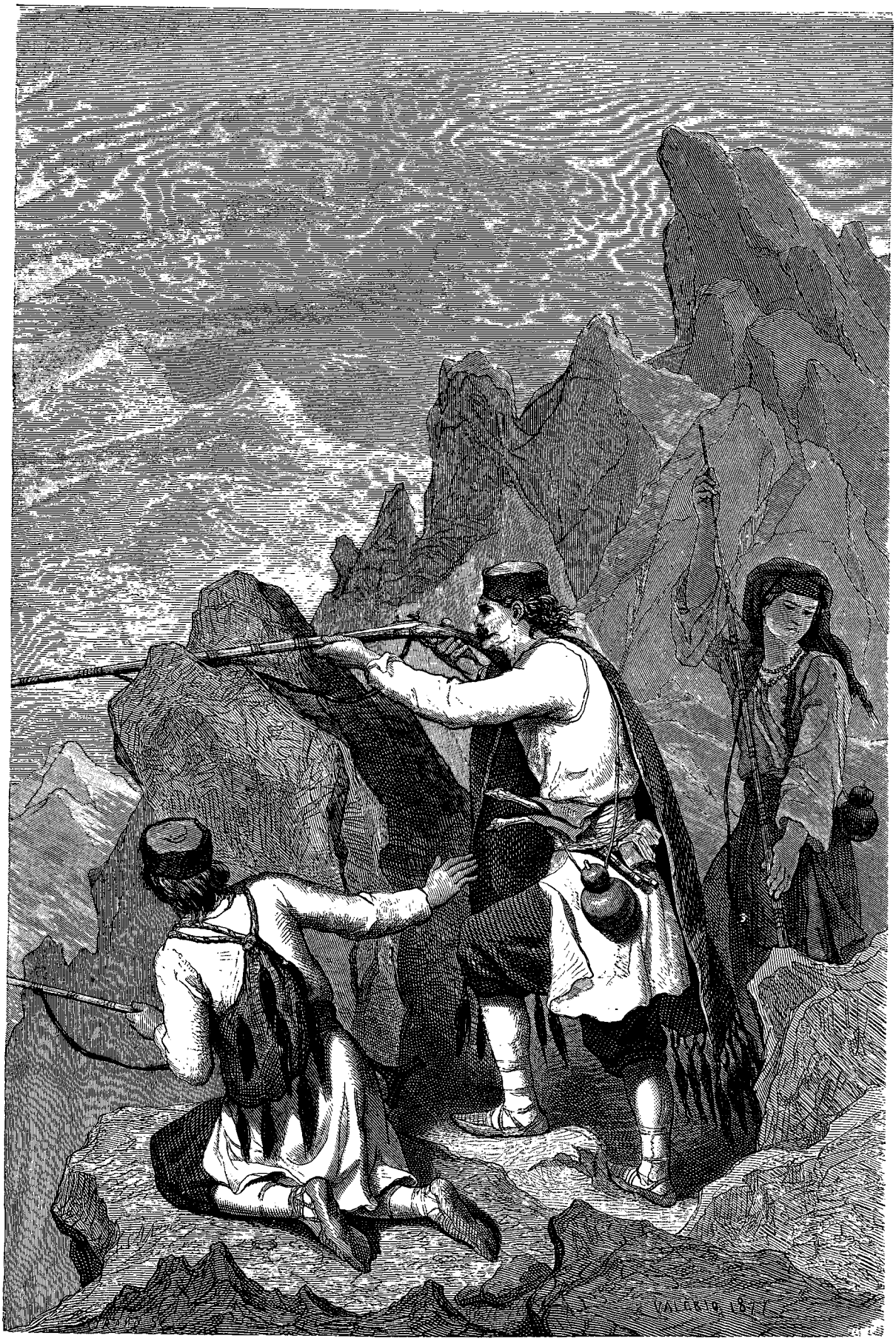
Les Mirdites.

Nous avons essayé de faire comprendre la question dans son ensemble; de peindre le pays, les mœurs, de dire les ressources de la Principauté; on suivra peut-être désormais avec plus d'intérêt les événements qui vont se dérouler. Avant de clore cette relation, nous voulons dire un mot d'une tribu voisine des Monténégrins, dont le nom revient fréquemment, depuis quelque temps, dans les télégrammes datés de Raguse ou de Cattaro, et dans les dépêches des consuls de Scutari d'Albanie : nous voulons parler des Mirdites, Albanais catholiques habitant, au nombre de près de vingt-deux mille, au-dessus de Scutari, dans le territoire de l'Albanie turque. Ces Mirdites seraient, à en croire certaines correspondances, décidés à se joindre aux Monténégrins et à entraver l'attaque de leurs frontières par l'armée d'Albanie, qui cherche toujours à s'ouvrir la route menant à la vallée de Cettigné; mais à l'heure où nous écrivons, il semble évident que la Principauté ne saurait compter sur eux, car ils sont bloqués dans leurs montagnes par les forces turques.

Toute l'Albanie, depuis Scutari jusqu'au mont Kom et jusqu'aux Mirdites, est habitée par des tribus soumises nominalement à la Porte, mais indépendantes de fait, et jouissant de droits, de priviléges et d'immunités auxquels la Porte ne pourrait toucher sans danger. Ces Albanais sont les voisins les plus immédiats du Monténégro; ils appartiennent les uns à la religion musulmane, les autres au catholicisme, quelques-uns sont grecs. Les *Hotti*, situés sur le lac même, sont au nombre de quatre mille et comptent à peine parmi eux une centaine de musulmans, tandis que tous les autres sont catholiques; les *Kastrati* sont tous catholiques et au nombre de trois mille six cents; ceux de *Gruda* sont trois mille, dont deux mille catholiques et mille musulmans; ils sont encadrés entre Podgoritza et les *Clementi*, tribu qui compte six mille quatre cents catholiques. Puis viennent les *Poulati* — six mille cinq cents catholiques; — les *Skreli* — trois mille catholiques et douze cents musulmans; ceux de *Coussimé*, entre Ipek, siége de l'ancien patriarcat serbe, et Sakovar; les derniers, vers Novi-Bazar et au pied des monts Kom, sont Slaves et du rite grec, ou Slaves convertis au mahométisme.

Les *Mirdites*, eux, occupent l'Albanie du Nord et ils s'élèvent à plus de vingt mille; ce nombre est très-supérieur à celui que donne M. Élisée Reclus dans sa *Nouvelle Géographie universelle;* mais c'est le chiffre indiqué par Delarue, qui a visité la région, et c'est celui que je lis dans les rapports du regretté Hecquard, le consul de France à Scutari d'Albanie, qui avait fait de cette question sa spécialité. La tradition fait descendre la famille de leurs chefs des princes de Dukadjini, qui, après la mort de Scanderberg, roi d'Épire et d'Albanie, quittèrent la plaine pour conserver leur indépendance en même temps que leur liberté religieuse, et se réfugièrent dans les montagnes avec ceux des compagnons de Georges Castrioto qui n'avaient pas voulu abandonner l'Albanie pour suivre son fils dans le royaume de Naples. Les Turcs firent de vains efforts pour les réduire; ils étaient réfugiés là dans des défilés, à des hauteurs inaccessibles; on en vint à une capitulation et on reconnut leur chef. Il fut stipulé qu'ils se gouverneraient comme ils l'entendraient, ayant droit, avec la liberté de leur culte, à l'exemption de tout impôt. Mais on convint aussi qu'ils fourniraient en temps de guerre un contingent formé à raison d'un homme par famille, contingent d'ailleurs conduit ou par leurs chefs ou par un des leurs, sous leur propre drapeau. Suivant les Mirdites, ces priviléges et capitulations datent du temps d'Amurat, qui les ratifia; ils prétendent que c'est au lendemain de Kossovo qu'ils reçurent le firman, et qu'on l'a conservé longtemps écrit sur une plaque de fer-blanc. C'est de ce moment qu'ils auraient pris leur nom *Mirdites* (braves). Le matin même de la bataille, le sultan aurait ac-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les soldats monténégrins pendant l'action (voy. p. 403, 406 et 407). — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cueilli leur chef, en vantant leur courage, et l'aurait salué du mot *Mir-Di*, qui est un salut et un bonjour. C'est la légende courante dans la tribu; mais M. Hecquard, dans son *Histoire et description de la haute Albanie*, fait justice de ces assertions et établit que la Guégaria ne fut soumise que sous Mahomet II, puisque Georges Castrioto affranchit son pays, dans lequel il revint après avoir été l'otage du sultan. C'est une légende historique des plus curieuses et des plus dramatiques que celle de ce Castrioto; elle reste vivante encore chez les Albanais et les Mirdites.

On ne peut pénétrer dans la *Mirditie* que par trois gorges difficiles; et lorsque la guerre éclate entre les Turcs et les Monténégrins, la Porte fait les plus grands

Pétar Vukotitch, commandant en chef de l'armée du Nord (voy. p. 404). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

efforts pour se concilier les montagnards, auxquels, tout récemment, elle a concédé encore de nouveaux priviléges, en reconnaissant d'anciennes prétentions auxquelles les Mirdites ne renoncent jamais. Encore qu'elles soient chrétiennes, ces tribus se défient des Monténégrins; il est possible qu'à un moment donné elles se déclarent pour eux, mais les Mirdites ne prennent conseil que de leurs intérêts. Jusqu'à ce jour, en somme, ils ont combattu dans les rangs turcs; mais en ce moment leur attitude est tout autre.

Toute la Mirditie forme une république oligarchique; les lois sont celles du droit coutumier, qui se conserve intact par la tradition; un conseil des anciens assiste le prince; les délégués représentent les intérêts de chaque tribu ou *bannière*. Quand on prend les armes en masse, on marche sous dix bannières : deux de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaine, trois de la montagne et cinq autres qui, sans faire partie de la Mirditie, s'allient à elle en temps de guerre ; ce sont celles de Lech. Le prince d'Oroch est le premier des chefs par son titre.

Les mœurs du pays sont empreintes du double caractère des mœurs slaves et des mœurs orientales ; c'est à qu'on retrouve ces scènes qui ont inspiré les poëtes et les peintres ; ces enlèvements de jeunes filles ravies aux tribus musulmanes de la plaine, qu'on emporte palpitantes sur la selle des coursiers jusque dans les repaires de la montagne ; c'est là que les scènes de la fiancée d'Abydos ou celles des ballades des *Orientales* pourraient trouver leur théâtre. Là règne encore l'inflexible vendetta, et l'hospitalité se réfugie dans une

Stanko Radonich, chef d'état-major général de l'armée monténégrine (voy. p. 406). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

retraite inviolée ; la femme adultère y est lapidée par la tribu tout entière, tandis que le guerrier ne craint pas d'enlever une fille à sa mère ou une fiancée à son fiancé pour en faire sa compagne.

Retour à Trieste.

Nous avions mis sept heures pour franchir la montagne au départ ; en revenant nous ne mîmes que cinq heures et demie, malgré le détour que nous voulûmes faire pour mieux voir, sur le plus haut sommet du mont Lovchen, le tombeau du dernier vladika.

Le merveilleux panorama des montagnes d'Albanie et du lac de Scutari, qui nous avait charmé en traversant pour la première fois la montagne, nous retint aussi un instant et nous apparut plus séduisant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

encore à la pleine heure de midi, alors que le soleil, dans toute sa force, à la moitié de son cours, « tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu ».

Nous fîmes halte dans ce même village de Niégosch où nous avions déjeuné chez le sénateur; mais comme nous étions seuls et que, malgré le caractère hospitalier des Serbes, nous ne désirions point nous présenter sans le compagnon de route qui nous avait servi d'introducteur, nous laissâmes à notre guide le soin de choisir le lieu où nous mettrions pied à terre pour nous reposer et nous restaurer un peu. Le *han*, ou caravansérail modeste où il nous conseilla de nous arrêter, était assez pittoresque pour tenter notre crayon. C'était une sorte de hangar en planches reposant sur des pierres posées comme celles des murs cyclopéens, sans ciment et sans joints, adossé à une cabane peu profonde et sans autre jour que la porte qui y donnait accès. Séparée en deux par une cloison, dans l'une d'elles on avait installé un foyer, et dans l'autre une soupente. Une vieille femme silencieuse et d'un aspect craintif sortit de cette habitation de troglodyte; portant un fauteuil de bois très-bas et une petite table turque plus basse encore, à trois pieds, elle m'installa sous le hangar; un chat familier vint prendre place sur un banc en pierre qui formait soubassement à la muraille; on me servit

Retour à Niégosch : La halte. — Dessin de Valnay, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

deux œufs durs, un flacon de vin et un peu de fromage. Je ne sais rien de ridicule comme la nécessité où se trouve un voyageur de ne pas échanger un mot dans un pays où tout l'intéresse. Seul au retour et sachant à peine quelques mots serbes, j'eus toutes les peines du monde à faire entendre à l'hôtesse que je la priais de saluer la famille de Niégosch qui m'avait si bien accueilli lors de mon passage. Je compris cependant que l'opération de la castradina était finie et que mon hôte avait envoyé *trois mille* moutons à Trieste, ce qui peut passer partout pour une affaire assez sérieuse.

Je passai la nuit à Cattaro, que j'eus le temps de revoir à loisir, n'ayant plus hâte désormais de quitter la ville, attiré par le mystérieux pays monténégrin. Je passai la soirée sur la *Riva* au Giardinetto, en compagnie de l'aimable représentant du Lloyd, qui, dans ce coin perdu, est la providence des voyageurs. Le gouverneur général de la Dalmatie, le baron Rodich, était arrivé le soir même, et nous avions occasion de repartir le lendemain même pour Trieste.

Charles YRIARTE.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1877

(PREMIER SEMESTRE)

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. L'exploration de l'Afrique équatoriale : suite du voyage de M. Stanley. — Il fait le périple du lac Tangañyîka. — Ses observations sur le Loukouga. — Sa carte de la rivière Kadjéra et du lac Akanyarou. — État présent de la question des sources occidentales du Nil ; le Nil est relié au bassin du Zaïre par le Rousizi. — II. Expédition française de M. Savorgnan de Brazza sur le haut Ogôwé. — Elle a dépassé le point où s'arrêtait notre connaissance du fleuve. — III. Retour du docteur Émilien Holub ; coup d'œil sur les résultats de son dernier voyage dans l'intérieur de l'Afrique australe. — Mort de MM. Édouard Mohr et Armand von Barth-Harmating. — IV. Annexion du Transvaal aux possessions britanniques. — V. M. Largeau part de Biskra pour aller explorer le Ahaggar ; importance du problème à résoudre. — Excursion de M. Erwin von Bary aux lacs d'Imîhero sur le Tassîli. — VI. Projet de comptoir commercial italien ; M. Adamoli. — Projet antérieur du général Faidherbe. — VII. La Revue géographique mensuelle du docteur Behm. — Nouvelles Sociétés de Géographie. — Un nouveau recueil géographique. — VIII. Guerre d'Orient. — Les notions géographiques sur l'empire ottoman. — Matériaux sur lesquels repose la carte de Turquie. — Vue générale du théâtre de la guerre d'Orient. — Le Danube, le Balkhan, l'Asie Mineure. — IX. Le Pamir. — Son importance physique et politique. — Expédition du colonel Kostenko sur le Pamir. — Le Kara-Koul (Lac Noir). — Sa forme, ses eaux, le climat des environs du lac. — Question du déversoir du Kara-Koul. — Excursion dans la direction de la Kachgarie. — Grandes montagnes à l'est du Pamir. — Discussion géographique à ce sujet. — L'ouvrage de M. Paquier sur le Pamir. — X. Frontière russo-asiatique. — Expédition au nord-ouest de la Mongolie et aux montagnes du district de Kouldja. — Voyage du colonel Prjewalski dans le désert de Gobi. — Le Lop-Nor. — Découverte d'une chaîne de montagnes. — Les chameaux sauvages. — Voyage du capitaine Kourapatkine à Kourla. — XI. La Sibérie. — Ses fleuves au point de vue du commerce. — Les voyages du professeur Nordenskjöld. — Le voyage de M. Wiggins. — Explorateurs allemands en Sibérie. — Reconnaissance entre l'Yénisseï et la Léna. — M. Woyeikof au Japon. — Ouverture de nouveaux ports en Chine. — XII. Australie. Nouvelle traversée du désert australien par M. Giles. — XIII. Les régions polaires et les nouveaux projets de voyage. — Projet des Américains. — Voies proposées par le docteur Petermann. — Possibilité d'une nouvelle expédition arctique anglaise. — Le professeur Nordenskjöld va visiter les mers au nord de l'Asie. — Projet hollandais. — Rapport officiel sur l'expédition de l'*Alert* et de la *Discovery*. — XIV. La géographie des océans. — Les questions qu'elle étudie. — L'Atlantique. — Les croisières du *Tuscarora*, du *Challenger*, de la *Gazelle*. — Le plus grand fond du Pacifique. — XV. Retour de la mission d'exploration du Darien. — Altitude de la chaîne à traverser.

I

C'est encore des contrées situées sous la zone équatoriale que nous sont arrivées les nouvelles géographiques les plus importantes concernant l'Afrique.

La dernière *Revue géographique* laissait M. Henri Stanley à Oubagwé, dans l'Ounyamwêzi. Dès son arrivée en Oudjîdji, ce voyageur a commencé une navigation qui lui a permis de faire les relèvements de la ligne complète des côtes du lac Tangañyîka. Voilà un grand point d'acquis pour la géographie de l'Afrique équatoriale ; M. Stanley a examiné tous les cours d'eau qui communiquent avec le lac, et en particulier ce Loukouga que le lieutenant Cameron avait découvert, et qu'il nous avait montré être le canal de décharge des eaux du Tangañyîka dans le Loualâba, et par conséquent aussi dans le fleuve Zaïre ou Congo. D'après ses observations personnelles, M. Stanley apprécie différemment le rôle du Loukouga. Pour lui, le Loukouga n'est pas et n'a jamais été le déversoir du lac ; ce serait une simple crique, que remplissent tantôt les rivières qui s'y jettent, tantôt les eaux du lac, suivant les saisons et suivant que les années sont plus ou moins pluvieuses. Le courant dirigé vers le nord-ouest, que le lieutenant Cameron avait mesuré, et qui lui avait paru confirmer sa présomption, se fait sentir sur le Loukouga lorsque souffle le vent de la mousson du sud-est ; mais, dès que ce vent tombe, l'eau reprend un cours très-lent vers le lac. A huit cents mètres du lac, derrière le fourré de hauts papyrus qui arrêta le bateau du lieutenant Cameron, le lit de la crique n'est plus rempli que par des bancs de boue couverts de papyrus et séparés entre eux par des flaques d'eau stagnante. Plus loin, au confluent de la rivière Kibamiba, l'eau devient plus abondante, et seulement à quatorze kilomètres du lac, on commence à remarquer un courant dans la direction du nord-ouest, que les indigènes appellent la rivière Louindi ou Louimbi. Une discussion approfondie de cette intéressante question géographique nous entraînerait dans des développements qui ne seraient pas ici à leur place ; il est cependant utile de faire remarquer qu'entre les deux opinions contraires, celle du lieutenant Cameron, qui a vu dans le Loukouga un déversoir intermittent du Tangañyîka, et celle de M. Stanley, qui y voit un déversoir en voie de formation, la première nous paraît être la plus vraisemblable, ne fût-ce que par cette seule considération que, depuis le point où il communique

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec le lac, jusqu'au point où l'eau y coule vers le nord-ouest, le Loukouga a des bords nettement marqués et sans interruption, même là où ces bords ne contiennent plus que des bancs de boue et des flaques d'eau stagnante. Il faut qu'un courant ait existé dans la vallée du Loukouga pour en creuser le lit et dessiner les bords, et ce courant ne pouvait aller qu'à l'ouest, vers le Loualâba. Ce serait donc à l'histoire des variations du climat de cette partie de l'Afrique qu'il faudrait demander la dernière explication d'un état de choses qui serait incompréhensible sans ces variations, que M. Stanley lui-même constate.

En date du 10 août 1876, M. Stanley envoyait d'Oudjîdji la carte du Kadjéra, poussée aussi loin qu'il avait pu explorer ce remarquable affluent ouest du grand Niyanza ou lac Victoria. Cette carte et la lettre qui y est jointe nous font connaître les résultats de ses explorations dans le Karagwé et le Rouanda, pays qui se trouvent à l'ouest du grand Niyanza de Victoria. La carte, surtout, rectifie et complète l'idée que nous avions pu nous former de la géographie du Karagwé et du Rouanda d'après les premières indications de M. Stanley sur ces contrées, qui occupent quatre degrés carrés de la carte d'Afrique, et qui sont traversées par le système des lacs et des rivières du Kadjéra. On y voit le premier tracé *de visu* de l'Indjezi. C'est une rivière lacustre, qui coule du sud au nord, entre le Karagwé et le Rouanda, sur une longueur de cent cinquante kilomètres, et qui se jette dans le Kadjéra sous le 28° 40′ de longitude est de Paris. Ses rives, qui présentent quelquefois un écartement de seize kilomètres, décrivent des baies profondes, aux bords tourmentés, dont plusieurs mériteraient fort bien le nom de lacs si elles étaient isolées du Kadjéra. Par 2° 20′ de latitude sud, le Kadjéra vient de l'ouest, et, en le remontant, on entre dans le Niyanza Tcha Ngoma, ou lac Alexandra d'Akanyarou, qui a une longueur de cent kilomètres de l'ouest à l'est, et une largeur de cinquante à cinquante-cinq kilomètres. Le lac Alexandra reçoit, de l'ouest, une grande rivière qui coule au sud du lac Louta Nzîdjé ou Albert, et dont la source inconnue est en même temps une des têtes du Nil; il alimente lui-même le Kadjéra par deux canaux que sépare la grande île d'Ougoufou, et M. Stanley ajoute qu'un troisième canal de décharge existe au sud du lac Alexandra, dans le pays d'Ouroundi. Une partie des eaux du lac Alexandra s'écoulerait par ce canal, à travers des marécages, dans un petit lac appelé Kivou, origine, lui-même, du Rousîzi, rivière qui se jette dans la pointe nord du lac Tangañyîka. Cette partie des renseignements de M. Stanley sur le bassin de l'Indjezi n'est pas, comme la première, le résultat de ses propres observations; elle ne s'appuie encore que sur les détails géographiques obtenus des habitants de ces parages; mais elle n'en inspire pas moins une certaine confiance lorsqu'on étudie la position du lac Alexandra et celle de la rivière Rousîzi, par rapport au lac Tangañyîka. M. Stanley confirme donc les renseignements que le capitaine Speke avait recueillis, il y a dix-sept ans, et d'après lesquels il devait exister, au nord du Tangañyîka, un lac communiquant avec lui; mais les données plus précises de M. Stanley ouvrent un aperçu tout nouveau sur l'hydrographie de l'Afrique équatoriale, et il est à peine besoin d'ajouter l'importance pratique qu'elles ne manqueront pas d'avoir un jour. Le lac Tangañyîka relié au lac Alexandra par un cours d'eau, c'est le Zaïre rattaché au Nil, c'est une voie de plus de sept mille cinq cents kilomètres de longueur, que l'industrie rendra un jour navigable, et qui conduira la race blanche, ses lumières, les produits de son industrie jusqu'au cœur de l'Afrique équatoriale, en même temps par le Nil et par le Zaïre!

C'est au 21 juillet de l'année dernière que s'arrêtent les nouvelles de M. Stanley publiées dans le *Daily Telegraph*. A cette date, il allait fuir le canton d'Oudjîdji qu'infestait une dangereuse épidémie de variole, et faire route, par l'Ougouhha, vers N'yangwé, sur le Loualâba, dans l'intention bien arrêtée de suivre ensuite le Loualâba jusqu'à son embouchure dans la mer. L'opinion de M. Stanley sur le bassin fluvial dont dépend le Loualâba n'était pas encore formée, et il ne rejetait pas l'idée qu'il pût être un affluent du Nil. Nous attendons avec confiance les résultats de la suite du voyage de ce vaillant et remarquable explorateur, persuadés qu'ils démontreront d'une manière inattaquable l'unité du Loualâba et du Zaïre ou Congo. M. Stanley fera de nouveaux prodiges pour lutter contre la pauvreté; car, aux dernières nouvelles, il était presque sans ressources, et pour résister aux causes de découragement que la maladie sème dans sa nombreuse escorte, il était décidé à renvoyer, s'il le fallait, ses hommes à Zanzibar, et à aborder seul, avec ses deux assistants anglais, la solution des doutes relatifs au Loualâba.

II

L'histoire entière des voyages d'exploration dans l'Afrique équatoriale montre qu'autant la côte orientale présente de points d'attaque relativement favorables, autant la côte ouest offre de difficultés graves et nombreuses. Par l'initiative des Européens, l'Afrique orientale commence à être connue, tandis qu'il y a quatorze ans nous ignorions encore l'intérieur de l'Afrique occidentale à deux cents kilomètres de l'Atlantique. Ce n'est qu'en 1874 que des voyageurs français, MM. le marquis de Compiègne et Marche, s'avancèrent sur l'Ogôwé, à quatre cent soixante kilomètres du cap Lopez. Cette pointe hardie, poussée par deux naturalistes voyageurs, rompit le charme. A l'heure qu'il est, la nouvelle expédition française de M. Savorgnan de Brazza a déjà, quoique péniblement, pris une bonne avance sur les précédentes, et relevé l'Ogôwé jusqu'au confluent de la rivière Kailéi, à six cent quarante kilomètres de l'embouchure du fleuve dans l'océan, et quarante-six kilomètres plus loin que le confluent du Sibé, point extrême atteint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par le docteur Lenz. La position donnée à la rivière Kailéi prouverait qu'au delà du confluent de l'Ivindo, où s'était arrêté M. de Compiègne, l'Ogôwé vient du sud, comme si ce fleuve n'était qu'un bras d'un immense delta formé par le Loualâba. Malgré les apparences, nous restons fermement attachés à l'idée que l'Ogôwé forme bien un bassin hydrographique indépendant de celui du Zaïre et des grands lacs Tangañyîka et Loûta Nzîdjé. Nous pensons qu'il prend sa source, soit dans des lacs encore inconnus, soit dans les montagnes qui bordent au sud-ouest le Loûta Nzîdjé. Puisse M. Savorgnan de Brazza lever le voile et rapporter la solution de cette grosse question.

En remontant l'Ogôwé, à partir de Lopé, sur les pirogues des Adouma, le docteur Ballay a passé les chutes de Bôwé et vu les villages de Fân ou Pahouins, qui sont échelonnés le long de la partie mauvaise du fleuve, en aval du confluent de l'Ivindo. Mais une fois le confluent du Zilé (ou Kilo) dépassé, il ne trouva plus, sur la large et calme nappe d'eau de l'Ogôwé, ni bancs de sable, ni rapides jusqu'à la cataracte de Doumé, au delà de laquelle débouche la petite rivière Kailéi.

Au mois de décembre dernier, M. Savorgnan de Brazza annonçait que, vers la fin de mars 1877, il serait en mesure de continuer le voyage sur le haut Ogôwé, en utilisant les bonnes relations qu'il avait établies avec les peuplades des Adouma et des Ossyébo. On peut fonder de grandes espérances sur l'expédition qu'il dirige, si les voyageurs ne voient pas leurs efforts paralysés par les fièvres dont ils n'ont que trop subi déjà les redoutables assauts.

III

Le docteur Émilien Holub, naturaliste tchèque, revient en Europe après avoir achevé son troisième voyage dans l'intérieur de l'Afrique australe, qui a duré vingt mois, et pendant lequel il y a exploré le vaste groupe des bassins salés (qui rappelleut les *chotts* du Sahara), la partie moyenne du cours du Zambézi, le pays des Barotsé et les mines d'or de Tati. Il a fait route, en dernier lieu, par la ville nouvelle de Kimberley, bâtie par les colons européens dans le Grikoua-West-Land. Ce n'est pas seulement dans les rectifications de plusieurs des indications de nos cartes qu'il faut chercher l'intérêt de ce voyage; c'est aussi, et surtout, dans les lumières nouvelles que le docteur Holub a jetées sur l'organisation politique intérieure, sur l'industrie et les mœurs des habitants, sur l'influence du contact avec les mulâtres à demi civilisés de la côte ouest, qui commence à avoir des conséquences funestes pour ces habitants; enfin, sur l'histoire naturelle des contrées qu'il a parcourues. Le voyageur a observé avec une attention soutenue tous les faits qui pouvaient le guider dans le classement ethnographique des peuplades et dans l'appréciation de leurs aptitudes; il n'a pas négligé les études linguistiques qui ont une importance si bien reconnue, tantôt parce qu'elles démontrent une parenté entre les peuples, tantôt parce qu'elles permettent de reconnaître des traces de la fusion ou de la superposition de races distinctes.

Mais les succès que remportent MM. Stanley et Holub, et les préparatifs pleins de promesses de deux expéditions qui se sont organisées sous les auspices de la nouvelle *Association africaine*, ont eu une douloureuse contre-partie. Deux tombes, après tant d'autres, se sont ouvertes sous les pas des explorateurs de l'Afrique australe. Édouard Mohr a succombé à Malandjé, le 26 novembre 1876, et le baron von Barth-Harmating est mort à Saint-Paul de Loanda, le 7 décembre 1876. Édouard Mohr avait quitté très-jeune Brême, sa ville natale, pour aller chercher fortune en Californie. Rentré dans sa patrie au bout d'onze ans d'absence, il résolut de se vouer aux explorations scientifiques en Afrique. Après un premier voyage dans le sud du continent, il partit en 1868 de la colonie de Natal, et pénétra par la république de Transvaal jusqu'aux célèbres cataractes de Mosi-oa-tounya (Victoria Falls), sur le Zambézi. A son retour de ce voyage, il avait été envoyé par la Société africaine d'Allemagne, avec mission de continuer, dans l'ouest de l'Afrique, les découvertes du lieutenant autrichien Lux, et la mort l'a surpris en route pour l'intérieur. Son compatriote, le baron Armand von Barth-Harmating, géologue et ascensioniste bien connu, avait fait ses premières preuves comme explorateur dans les Alpes. L'étude de l'œuvre de Livingstone fit naître en lui le désir de marcher dans la même voie que ce grand voyageur, et il avait accepté dans ce but, en 1876, une mission du gouvernement portugais ayant pour objet l'exploration géologique et minéralogique de la province d'Angola. Le baron von Barth-Harmating fut forcé par la maladie d'interrompre son travail à Mamboulou, dans l'est de la province, et il succomba à une fièvre compliquée de dyssenterie en revenant à Saint-Paul de Loanda.

IV

Dans l'Afrique australe un fait politique a dominé tous les autres pendant le premier semestre de 1877, c'est l'annexion de la République de Transvaal aux vastes territoires africains déjà soumis à la couronne d'Angleterre. Le télégraphe nous a appris la fin de l'indépendance de cette république, fondée, en 1848, entre le Kaï 'Gariêp ou rivière Vaal, le Limpopo et le désert de Kalahari, par un essaim de *boers*, ou colons hollandais, émigrés de la terre de Natal. L'histoire du Transvaal est courte : Sir George Napier prit possession de la terre de Natal au nom de l'Angleterre, en 1838, dans le but avoué de mettre fin à l'occupation illégale d'un territoire appartenant aux indigènes, les Zoulou, par des *sujets anglais* venus de la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Les Boers, en effet, étaient malgré eux devenus sujets anglais, la Hollande ayant définitivement cédé la colonie à l'Angleterre en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

1815. Pour fuir le voisinage de l'élément anglais ils avaient cherché à Natal une autre patrie d'adoption d'où l'Angleterre les chassa encore; elle revendiquait en effet la terre de Natal comme ayant été comprise dans la cession des établissements hollandais de l'Afrique australe, parmi lesquels Natal comptait depuis longtemps. Nous n'apprécions pas, nous exposons les faits accomplis, qui sont déjà du domaine de l'histoire. — Voyant les Anglais s'établir en maîtres à Natal, les Boers, résolus d'échapper encore au joug de l'étranger, s'enfoncèrent en masse dans l'intérieur, à l'ouest de la chaîne du Drakenberg. Ils se fixèrent là dans un pays au sol fertile, aux sites pittoresques, où ils trouvèrent de leurs compatriotes venus directement du Cap, après avoir traversé le Nou 'Gariêp ou fleuve d'Orange, et où ils formèrent une république sous le nom d'État libre du fleuve d'Orange. Quelques années plus tard, les Boers s'allièrent au chef bantou Oumpanda pour attaquer les Anglais de Natal. Mais la fortune des armes ne leur sourit pas : sir Harry Smith les défit en 1848. Dès lors, tout en conservant une certaine indépendance qui s'étendait jusqu'à l'usage de lois spéciales, les Boers de l'État libre d'Orange furent forcés de reconnaître la souveraineté de l'Angleterre. Une partie d'entre eux, cependant, émigra plus loin encore, sous la conduite d'Andrias Pretorius, et fonda au nord du Kaï 'Gariêp la république indépendante de Transvaal.

Ce résumé était une introduction nécessaire à l'exposé des récentes négociations politiques. Pour les bien comprendre, il faut enfin tenir compte de ce fait que malgré leurs nombreuses alliances avec les tribus voisines, dont les fruits composèrent la tribu des Grikoua, les Boers se sont attiré la haine des deux races indigènes Koï-Koïn (hottentote) et Bantou (cafre) qu'ils ont refoulées et persécutées, sans en excepter même leurs propres demi-frères, les Grikoua, ou Bastaards, comme ils les appellent. Cette haine menaçait de plus en plus la tranquillité, l'existence même des établissements des Boers, et devenait un danger pour les colonies anglaises voisines.

Dans le but de le détourner, lord Carnarvon élabora, au commencement de 1877, un projet de loi par lequel tous les établissements européens de l'Afrique australe, les colonies ou États du Cap de Bonne-Espérance, de Natal, Grikoua-West-Land, Orange et Transvaal, dont la population blanche forme un total de trois ou quatre cent mille âmes, devaient s'unir en confédération sous la protection et la haute direction du gouvernement anglais.

A son arrivée au Cap, dans les premiers jours du mois d'avril, sir Bartle Frere, le nouveau gouverneur de la colonie, envoya sir Theophilus Shepstone dans le Transvaal, avec mission de notifier au volksraad (l'assemblée nationale de cette république) le désir de l'Angleterre de voir le Transvaal réorganiser ses finances, son administration intérieure et réformer sa politique à l'égard des indigènes. Sir Bartle Frere se rendit à Kimberley pour être plus à portée de son ambassadeur, à la disposition duquel il plaça un régiment anglais sur la frontière de Natal. Le Transvaal était alors livré à l'anarchie; les partis s'y disputaient le pouvoir.

En donnant au volksraad communication de ce message impératif, M. Burgers, président de la république de Transvaal, déclara la situation telle, que les représentants du pays devaient choisir entre l'exécution des réformes indiquées, ou l'annexion pure et simple du Transvaal aux colonies anglaises. Le vote des réformes et de la constitution par le volksraad entraîna pour le président Burgers la perte de sa popularité, si bien que les Boers refusèrent de payer les impôts.

Sur ces entrefaites, les Bantou, au nombre de vingt ou trente mille combattants, et commandés par leur roi indigène, firent un mouvement sur la frontière du Transvaal, dans l'intention d'attaquer. Le 12 avril, sir Theophilus Shepstone prit une résolution *in extremis;* il arbora le drapeau anglais à Potchefstroom, lança une proclamation du gouvernement britannique, déclara le Transvaal placé désormais sous la protection anglaise, et prit possession des administrations publiques. Le président de la République, tout en protestant contre cet écrasement de l'indépendance et des droits du Transvaal, conseilla aux Boers de ne pas faire de résistance. — L'annexion du Transvaal aux possessions britanniques est un fait accompli, contre lequel il paraît peu probable que les revendications du parti national autonomiste puissent obtenir gain de cause auprès du gouvernement anglais.

V

Nos voyageurs français, partis pour continuer l'exploration du Sahara et de l'Algérie, n'ont envoyé aucune nouvelle saillante pendant le semestre qui vient de s'écouler. M. Masqueray a continué, dans le cercle de Tebessa, ses intéressants travaux sur l'histoire et les anciens monuments de l'Aourâs, sur la langue, les coutumes et les traditions de la population actuelle de ces montagnes.

Après un séjour prolongé dans l'oasis de Biskra, M. Victor Largeau paraissait prêt à mettre sa caravane en marche pour le Touât. Aux dernières nouvelles il avait ajourné son départ jusqu'au mois d'octobre, en raison de l'état du pays à traverser. Le voyageur déférait, en cela, aux recommandations de prudence qu'il avait reçues de la Société de Géographie.

En attendant les premiers résultats de cette expédition française qui se prépare à sortir du Sahara algérien, nous avons à annoncer une nouvelle géographique qui a de l'importance parce qu'elle se rapporte à un point intéressant du pays des Touâreg, inconnu jusqu'ici malgré sa proximité de la ville de Rhât. M. Erwin von Bary, voyageur allemand, a réussi à visiter les lacs d'Imîhero, où vivent encore des représentants des espèces de poissons et de reptiles qui peuplaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ancienne rivière, aujourd'hui desséchée, de Tikhammâlt, l'un des principaux affluents de l'Igharghar.

VI

A diverses reprises, des puissances européennes frappées des facilités que présenterait la côte du Sahara sur l'océan Atlantique pour y attirer le commerce de la Nigritie occidentale, ont songé à y fonder des comptoirs. C'est là qu'il faut chercher la cause de l'érection par les Portugais, en 1455, du fort d'Arguin qui fut conquis par la France sur les Hollandais en 1724, et où la France seule a maintenant encore le droit de s'établir. Tout récemment (en 1876), un Italien, M. Jules Adamoli, eut l'idée d'explorer la côte au nord d'Arguin, entre le cap Noûn et le cap Bojador, pour y choisir un point qui se prêterait à l'établissement d'un comptoir commercial italien, où les tribus du Sahara pourraient apporter la poudre d'or, les plumes d'autruche et la gomme qu'elles vont vendre à Mogador, ou dans le Soûs et le Tafilêlt. M. Adamoli n'a pas dépassé Mogador au sud ; son voyage jusque-là s'est fait en longeant la côte, et il a visité dans l'intérieur de l'empire les villes de Maroc, de Mequinez et de Fez. A Mogador, il s'est longuement entretenu de son projet avec le rabbin Mardochée, qui se disposait alors à faire un voyage comme commerçant dans le pays des nègres, et avec lequel il se serait mis en route sans des devoirs impérieux qui le rappelèrent en Italie. M. Adamoli a rapporté la conviction qu'un établissement européen créé quelque part au sud du cap Noûn, serait une entreprise avantageuse pourvu que cet établissement conservât un caractère purement commercial.

Rappelons, à ce sujet, qu'il y a dix-sept ans, M. le général Faidherbe, alors gouverneur du Sénégal, proposait dans les conseils du gouvernement, de réoccuper le fort d'Arguin, en montrant les avantages de cette mesure. Il est évident que si le commerce français ressuscitait la traite (il s'agit du commerce d'échange des marchandises) qui se faisait sous le fort d'Arguin, cette initiative serait, en tout cas, un acte de politique sage au point de vue de l'influence de la France en Afrique, et peut-être les caravanes du marché de Timbouktou reprendraient-elles la route d'Arguin, par Walâta et Tîchit, qu'elles suivaient il y a trois cents ans.

VII

En dehors de l'Afrique, la *Revue* du premier semestre 1877 ne peut enregistrer aucun événement géographique considérable. Elle se bornera donc à présenter une gerbe des faits de moindre importance, dont le nombre d'ailleurs atteste que l'étude de la Terre ne languit pas. Notre tâche d'annaliste sera facilitée par l'excellente revue mensuelle que publie aux *Mittheilungen* de Petermann, le docteur Behm, l'un des hommes les mieux renseignés sur les faits qui intéressent la géographie.

Le mouvement géographique a continué à se manifester en Europe par la constitution de nouvelles Sociétés de Géographie, à Bruxelles, à Anvers, à Copenhague, à Marseille. L'Association brêmoise pour les voyages polaires s'est transformée en Société de Géographie, et la ville de Tlemcen, en Algérie, a maintenant une Société de Géographie commerciale. Un nouveau recueil, la *Revue de Géographie*, dirigée par M. L. Drapeyron, a, depuis six mois, pris place dans la littérature géographique.

VIII

A côté de ces paisibles auxiliaires, la géographie en compte un redoutable, la guerre qui écrase, en ce moment, une région dont on connaît les grandes lignes, mais sur laquelle la science n'est point aussi avancée qu'elle l'est pour les autres pays de l'Europe.

La géographie de l'Empire ottoman s'est faite « de pièces et de morceaux », pour employer une expression familière. Depuis les premières années de ce siècle, de nombreux voyageurs ont sillonné ce pays sans en rapporter des données d'une égale valeur. De là est résulté un ensemble disparate, dont il n'a pas été facile de tirer parti pour l'élaboration des cartes et description de l'Empire ottoman. Il faut consulter, à cet égard, l'étude excellente qu'un savant géographe, le professeur H. Kiepert, a consacrée à la cartographie de la Turquie, dans le recueil de la Société de Géographie de Berlin.

La guerre actuelle a pour théâtre, en Europe, les huit cents derniers kilomètres du cours du Danube. C'est là la première ligne défensive de la Turquie. La rive turque du Danube, la rive méridionale, domine la rive opposée par des hauteurs qui tombent en pente raide sur le cours du fleuve, dont la largeur varie de sept cents à quatre mille mètres[1], pour atteindre en certains endroits deux mille cinq cents à quatre mille mètres, avec des variations annuelles de niveau de cinq à six mètres, qui donnent parfois au fleuve une largeur bien plus considérable.

Au sud du Danube, après des terrains peu accidentés que traversent de leurs cours à peu près parallèles les tributaires méridionaux du grand fleuve, le terrain se relève avec les Balkhans, la seconde ligne que l'armée russe devra franchir pour s'avancer dans l'intérieur du pays. Elle ne peut guère être tournée que du côté de l'ouest, par la vallée de la Maritza, route célèbre dans l'histoire des invasions dirigées par les Turcs sur l'Occident, ou par les peuples d'Occident sur la Turquie. Les passes des Balkhans, difficiles à traverser pour une armée, sont aisées à défendre. Elles se maintiennent à des hauteurs de mille à deux mille mètres.

Vers l'extrémité orientale de la mer Noire est un autre terrain d'opérations, nœud orographique qui envoie des fleuves à quatre mers et dont les plateaux éle-

1. La Seine a environ cent cinquante mètres au pont de la Concorde, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vés ne sont guère accessibles que par d'étroites vallées. Là, surtout, les Russes vont rencontrer de puissants obstacles naturels qui ralentiront certainement leur marche. Quant à la Mer Noire, elle ne relie les deux théâtres d'opération que pour les Turcs qui y ont une flotte.

IX

Au point de jonction de deux colossales chaînes de montagnes de l'Asie centrale, l'Himalaya et le Muztag, se dresse un massif non moins imposant, qui fut vaguement connu dans l'antiquité, à travers lequel le Moyen Age traçait les routes de son commerce en Asie, qui resta longtemps oublié et qu'en ces années dernières les voyageurs, les géographes, les érudits ont en quelque sorte découvert de nouveau : c'est le plateau de Pamir, dont la hauteur moyenne est de trois mille cinq cents à quatre mille mètres, Physiquement parlant, le Pamir offre un grand intérêt, et politiquement, il sépare aujourd'hui les possessions asiatiques de la Russie et de l'Angleterre. On comprend, dès lors, qu'il ait été l'objectif de nombreuses explorations en ces dernières années. Les Anglais ont abordé le Pamir surtout par le sud et l'est, les Russes par le nord et le nord-ouest. Ces derniers ont à leur actif une expédition récente qui les a conduits dans une partie encore inexplorée du plateau. En prenant possession du Khokand, la Russie est devenue la voisine immédiate du Pamir, et ce voisinage devait évidemment entraîner des reconnaissances militaires. Après la soumission du Khokand, auquel a été rendu son ancien nom de Ferghanah, les Kipchaks et les Kara-Kirghiz ont tenté divers soulèvements, dont la répression a conduit un détachement russe, à travers l'Alaï et le Transalaï, jusque sur le Pamir. Du col du Kisyl-art (trois mille cinq cent soixante mètres), qui franchit la chaîne du Transalaï, dit le colonel Kostenko, dans son intéressante relation, « la vue embrasse le Pamir : on aperçoit des chaînes de montagnes dénudées, dont quelques sommités atteignent la région des neiges. »

Arrivée au sommet d'une troisième chaîne de trois mille trois cent cinquante mètres, la colonne redescendit dans le bassin du Kara-Koul[1], entouré de toutes parts de montagnes couvertes en grande partie de neiges persistantes.

Le lac même, au sujet duquel nous avons pour la première fois des détails, est allongé dans la direction nord-sud, sur environ vingt-trois kilomètres et demi. Sa largeur est de plus de dix-huit kilomètres. Rappelons, pour fixer les idées, que le lac de Genève a soixante-dix kilomètres de longueur sur une largeur maxima de quatorze kilomètres.

Une grande partie du Kara-Koul est occupée par des îles et des presqu'îles, qui divisent le lac en deux moitiés longitudinales. La distance entre le lac et son enceinte de montagnes varie de seize à quatre kilomètres; vers l'ouest, les eaux du lac baignent le pied des montagnes. L'eau du Kara-Koul, fraîche et très-transparente, alors même qu'elle est violemment agitée par le vent, est saumâtre; les chevaux de la colonne russe n'en buvaient que s'ils étaient pressés par la soif; toutefois elle doit être poissonneuse, à en juger par de grands vols d'oiseaux aquatiques qui fréquentent les rives du lac. Pendant le séjour des Russes, les journées furent très-chaudes; mais bien qu'on fût en plein été, la température de nuit descendait à zéro. Les pluies, d'après les indigènes, sont très-rares; elles se précipitent, en été, sous forme de grêle. Les neiges d'hiver (il neige parfois en été dans ces parages) sont balayées par des vents du nord qui soufflent violemment presque sans discontinuer.

La visite au Pamir du colonel Kostenko et des officiers topographes de la colonne, a résolu un problème géographique autour duquel la discussion était établie depuis quelques années. Les uns faisaient du Kara-Koul un affluent de la rivière de Kachgar, c'est-à-dire qu'il devait déverser ses eaux vers l'est. D'autres les envoyaient à l'Oxus, du côté de l'ouest; d'autres, enfin, leur attribuaient cette double direction. Les officiers russes ont constaté qu'aucune de ces hypothèses n'était juste et que le lac n'a pas de déversoir.

Une excursion fut faite vers l'est, dans la direction de la Kachgarie et du col de l'Ousbel (trois mille neuf cents mètres), partage des eaux entre le Kara-Koul et le Sary-Koul. M. Kostenko put voir, à une distance de plus de quatre-vingts kilomètres, une chaîne de montagnes dont certains sommets auraient, selon lui, vingt-cinq à vingt-six mille pieds.

Cette constatation a son intérêt : elle apporte, en effet, un élément nouveau dans la discussion des géographes sur la configuration des massifs qui séparent le Pamir de la Kachgarie.

Nous n'avons pu qu'effleurer le sujet du Pamir, mais il a été traité en détail dans une bonne notice, due à un professeur du lycée de Versailles, M. J.-B. Paquier, qui a pris l'étude de l'Asie centrale comme but de ses travaux personnels. Nous aurons sans doute aussi des renseignements *de visu* par M. de Ujfalvy, chargé d'une mission de notre ministère de l'instruction publique, et qui doit être actuellement sur le Pamir.

X

La frontière asiatique de la Russie se développe sur plus de dix mille kilomètres, et il est aisé de comprendre l'intérêt des Russes à la bien connaître, en deçà et au delà de sa ligne. Aussi chaque année voit-elle quelque explorateur se mettre en route pour ces territoires.

L'un des voyages les plus importants qui s'y exécutent actuellement, est celui du colonel russe Prjewalski, bien connu par ses voyages au nord-ouest de la Chine. Il y a un an qu'il se remettait en route, avec le projet d'atteindre en premier lieu le Lop-Nor,

1. *Kara*, noir; *koul*, lac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce lac entouré de sables, sorte de *Sebkha* du désert de Gobi, qui n'a été jusqu'ici visitée par aucun Européen. En octobre, il traversait le Thian-Chan. Des nouvelles récemment reçues par la Société impériale géographique de Russie nous ont appris que le colonel Prjewalski était parvenu au Lop-Nor le 30 janvier (11 février) dernier. La vallée occupée par le lac est faiblement peuplée. Son altitude est de deux mille pieds, sa faune et sa flore sont très-pauvres.

Le colonel datait ses nouvelles de l'Altyn-Dagh, montagnes situées au sud du lac Lop. Les vallées des montagnes subalpines atteignent onze mille pieds. Le chameau se rencontre à l'état sauvage dans la vallée du Lop-Nor, et ils sont très-difficiles à atteindre. La solution de la question du chameau sauvage est un fait important en géographie zoologique. Le voyageur avait visité les ruines de deux anciennes villes. Son retour à Kouldja doit avoir lieu dans les premiers jours de juillet. Il convient de faire ressortir ce qu'il y a d'imprévu dans la découverte d'un massif ou d'une chaîne de montagnes au sud du Lop-Nor. Le voyage du colonel Prjewalski va sans doute apporter des transformations considérables dans la carte de cette partie de l'Asie.

Un autre officier russe, le capitaine Kourapatkine vient, de son côté, de s'avancer dans l'est de la Kachgarie jusqu'à une localité appelée Kourla, sur le théâtre de la guerre entre Jakoub Bey et les Chinois qui cherchent à reprendre le Turkestan oriental.

XI

Aucune contrée n'est si triste qu'elle ne soit l'objet d'explorations, ni si déshéritée que la race blanche renonce à en tirer quelque parti. La Sibérie est en ce moment l'objet d'une attention particulière. Des fleuves immenses la sillonnent, qui, nés aux confins de la Chine, viennent aboutir à la Mer Glaciale, c'est-à-dire dans une proximité relative de l'Europe. Ces grandes routes naturelles pourront servir à transporter les thés de la Chine, les produits forestiers et agricoles de la haute Sibérie, les richesses minières de l'Oural, les fourrures et le poisson de la Sibérie septentrionale. Il y a plusieurs siècles déjà que la Russie avait fait le commerce par l'Obi et l'Yénisseï, par la mer de Kara, puis le courant s'était arrêté; mais ce qui était possible avec les piètres embarcations à voiles d'autrefois, doit l'être à plus forte raison avec nos rapides vapeurs. Deux voyages successifs de M. Nordenskjöld ont prouvé que la navigation de la mer de Kara ne présentait point de difficultés suffisantes pour arrêter les marins.

L'un de ces hommes, nombreux en Angleterre, que n'effrayent pas les tentatives aventureuses, avait effectué en 1874, puis il a recommencé en 1876, un voyage dont les résultats ont confirmé les conclusions de M. Nordenskjöld. Entre la fin de juin et le commencement d'août, M. J. Wiggins a traversé le détroit de Waigatz, parcouru la baie Poderata, longé la presqu'île du Yalmal, et effectué son trajet de retour à partir des bouches de l'Obi, sans avoir rencontré d'obstacles sérieux. Une seconde fois, après avoir accompli le même trajet, il a remonté l'Yénisseï avec son vapeur, et nul ne l'avait fait avant lui. Les détails que M. Wiggins donne sur son voyage permettent de penser qu'on réformera, en quelque mesure, le jugement sévère porté contre la Sibérie : on l'a condamnée d'après ses apparences, qui ne sont, il est vrai, pas séduisantes. M. Wiggins estime que la direction suivie par lui est peut-être la meilleure pour parvenir au Pôle.

Si l'espace ne faisait défaut, nous aurions à dire ici quelques mots d'un voyage accompli par trois explorateurs allemands, MM. O. Finsch, Brehm et Waldburg-Zeil, à travers l'isthme qui sépare l'Obi de la mer de Kara. — Nous aurions dû mentionner également, au sud de la Sibérie, une reconnaissance du pays où se séparent les eaux tributaires de l'Yénisseï et de la Léna. L'auteur de ce voyage, M. Tchekanowski, mort au mois d'octobre, avait pris une place des plus honorables parmi les explorateurs russes.

En d'autres parties de l'Asie, nous verrions M. Woyeïkof accomplissant au Japon une course sinueuse, et recueillant de nouveaux éléments pour la géographie physique de l'extrême Orient, M. Allen visitant l'île de Formose, et nous rappellerions l'ouverture récente, au commerce européen, de six nouveaux ports en Chine; nous constaterions enfin l'arrivée à Sumatra de l'expédition scientifique néerlandaise.

XII

En Australie, nous signalerons une traversée du désert australien par M. Giles, dont le nom est déjà connu des lecteurs. Ce voyage, exécuté aux frais du généreux M. Thomas Elder, n'a pas révélé l'Australie sous un jour plus brillant que les explorations précédentes. Au delà des vallées un peu considérables, c'est le désert avec ses éternelles collines de sable, sa végétation épineuse, sa sécheresse. L'itinéraire de M. Giles suit, parallèlement et au nord, la ligne de marche tracée par Forrest en 1874.

XIII

L'exploration des régions du Pôle ne nous fournira, cette fois, aucun nouveau voyage à mentionner. Le retour de *l'Alert* et de *la Discovery*, après une expédition qui n'a point produit ce qu'en attendait l'opinion publique, a marqué un temps d'arrêt. Il n'a pas été de longue durée, et de divers côtés on se prépare à reprendre la campagne arctique.

La Chambre des représentants des États-Unis a décidé, au commencement de l'année, l'envoi d'une nouvelle expédition arctique américaine. D'après le capitaine H. W. Howgate, l'auteur du projet adopté, c'est bien la mer libre que l'expédition du *Polaris* a vue, au delà du canal Robeson. Si l'expédition anglaise s'est heurtée à l'océan paléochrystique, il n'en sera pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de même, sans doute, pour une expédition, sorte de colonie polaire, installée dans les hautes latitudes et prête à profiter d'un moment favorable dans l'état des glaces. La voie indiquée par le parlement américain est toujours celle du Smith-Sound, et la station serait, dit-on, établie au delà de Port Foulke.

Le docteur Petermann, dont les constants efforts maintiennent « à l'ordre du jour » les explorations polaires, se déclare contre le choix de cette ligne. D'après l'éminent géographe, les expéditions à venir auraient toute chance de réussite en abordant le problème par les mers qui s'étendent entre le Groenland et la Nouvelle-Zemble, et plus particulièrement à l'est du Groenland oriental.

L'expédition américaine n'est pas la seule qui se prépare. Les navires *l'Alert* et *la Discovery* sont revenus en assez bon état pour pouvoir reprendre la mer. A peu de frais, relativement, la marine anglaise accomplirait une nouvelle expédition et il est possible qu'elle s'y décide. D'un autre côté, l'infatigable docteur Nordenskjöld déclare que le point où est parvenu le lieutenant Markham, lors de la dernière expédition anglaise, ne lui semble pas un *nec plus ultra*. Il se prépare à repartir pour visiter les eaux qui baignent la Sibérie, entre la Nouvelle-Zemble et le détroit de Behring.

Voici, d'autre part, les Hollandais qui entrent en ligne. Leur glorieux passé de navigateurs a été évoqué dans un récent ouvrage publié par M. van Campen, et sans doute ils vont prendre part au siége des régions polaires.

En attendant, nous avons vu paraître, sous forme de *blue book* parlementaire, les rapports du commandant Nares et de ses officiers. Ce livre n'est pas écrit « à l'usage des gens du monde », mais il constitue l'un des documents les plus riches qui aient jamais été publiés sur les régions polaires.

XIV

L'une des branches les plus considérables de la physique terrestre, la géographie des océans, progresse de nos jours avec une grande rapidité; elle est appelée à un large développement, puisqu'elle étudie une partie de la croûte terrestre égale en surface à trois fois les terres émergées. Quel est le relief du sol plongé sous la nappe des océans? quelles sont ses relations avec les saillies et les dépressions apparaissant à nos yeux? à quelles lois obéit l'entre-croisement des courants maritimes, contre-partie des courants aériens? qu'est la vie animale et végétale à des profondeurs où les êtres supportent des pressions énormes? Les résultats obtenus jusqu'ici ont déjà fait faire un pas marqué à la science; nous sommes loin, aujourd'hui, de la théorie absolue de Buache, qui continuait hardiment sous les mers les chaînes de montagnes des continents. Les fonds de l'Atlantique et du Pacifique nous apparaissent avec des formes générales différentes de celles que leur attribuait naguère la géographie. Le bassin de l'Atlantique n'était, d'après Maury, qu'un immense sillon longitudinal; aujourd'hui nous le voyons divisé en un certain nombre de vallées, de plateaux et de bas-fonds. Ce n'est pas encore la topographie sous-marine, mais c'est déjà une juste indication des lignes géographiques.

Les reconnaissances faites pour la pose des câbles électriques ont largement enrichi la géographie maritime; en dernier lieu, la campagne du *Tuscarora* (1873-1876), chargé d'étudier la pose d'un câble entre la Californie et le Japon, puis entre la Californie et l'Australie par les îles Sandwich, nous a valu des indications importantes. Sauf l'erreur, toujours possible avec des instruments de sondage, *le Tuscarora* a donné la profondeur la plus considérable qu'on connaisse de l'océan Pacifique, quatre mille six cent cinquante-cinq brasses, c'est-à-dire huit mille cinq cent quatorze mètres; elle est située à l'est de la chaîne des Kouriles.

Deux autres navires, *le Challenger*, de la marine anglaise, et *la Gazelle*, de la marine allemande, ont également recueilli une riche moisson de données. *Le Challenger* a parcouru toutes les mers du globe, de mars 1873 à mai 1876, avec une mission exclusivement scientifique. Les résultats de cette croisière, l'une des plus belles qui aient jamais été entreprises, sont déjà publiés en partie. *La Gazelle*, de son côté, a exploré la mer des Indes et le sud du Pacifique, au grand profit de la science.

Nous ne saurions ici présenter même un aperçu des richesses dues à ces majestueuses navigations. Nous aurons sans doute à y revenir, car l'étude des mers est appelée à transformer la géographie.

XV

Pour l'Amérique, mentionnons le retour de la mission qui, sous les ordres de M. L. H. Wyse, officier de notre marine, et dont M. Celler était l'ingénieur, avait été explorer le Darien. C'était une reconnaissance en vue du percement d'un canal inter-océanique par les cours de la Tuyra et de l'Atrato. Tous les résultats de la mission, au point de vue géographique, ne sont pas encore connus; on sait seulement que l'altitude du seuil, sur le tracé étudié, est d'environ cent quarante-six mètres au-dessus du niveau des plus basses mers.

16 juin 1877.

FIN DU TRENTE-TROISIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
AFRIQUE. — Pointe du Steamer, a Aden	Th. Weber	1
Vue prise dans Bagamoyo	A. de Bar	3
Daous	Th. Weber	4
Bombay et deux de ses anciens camarades engagés par Cameron	E. Ronjat	5
Camp a Chammba Gonéra		6
Montures de MM. Cameron, Dillon et Murphy		7
Camp a Msouhoua		8
Cameron	Émile Bayard	9
Retour d'un déserteur		11
Grande plaine de la Makata	A. de Bar	13
Porteurs et ballots	P. Kauffmann	15
Vue prise dans l'Ougogo		16
Rochers près du camp d'Ousékhé	A. de Bar	17
Pot de terre de l'Ougogo		18
Armes et objets de parure des Vouagogo		18
Zihoua, près de Mponnga Sennga		19
Vouagogo	E. Ronjat	20
Insolents mis a la chaîne	Émile Bayard	21
Camp d'Ousékhé	A. de Bar	23
Collines rocheuses, près d'Ousékhé	A. de Bar	24
Figuiers sycomores, près de Khoko	E. Guillaume	25
Déjeuner au bord d'un zihoua, dans l'Ougogo	A. de Bar	27
Esclave	E. Ronjat	28
Un village de l'Ounyamouési	A. de Bar	29
Kouihara		32
Les Deux Frères, rochers au bord du lac Tanganîka	Th. Weber	33
Foyer chez les Vouanyamouési		36
Zèbres	E. Riou	37
Le camp au désert	A. de Bar	39
Traversée du Malagarazi	Th. Weber	40
Déroute devant un buffle	Émile Bayard	41
Traversée du Roussoudji	Th. Weber	44

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Marché de Kahouélé	P. Kauffmann .	45
Poissons du Tanganîka	. . . . .	46
Poteries de l'Oudjidji	. . . . .	46
La Betsy sur le Tanganîka	Th. Weber. . .	47
Camp au bord du lac Tanganîka	Th. Weber. . .	48
Sur les bords du lac Tanganîka	Th. Weber. . .	49
Homme de Massi Kammbi	E. Ronjat. . . .	53
Monts Rawlinson (lac Tanganîka)	. . . . .	54
Village de Kitata (bords du lac Tanganîka)	. . . . .	55
Mont Maloumbi (lac Tanganîka)	Th. Weber. . .	56
Rencontre d'un éléphant	Th. Weber. . .	57
Femme de Vouatoutas; femme de l'Ougouhha	E. Ronjat. . . .	59
Grenier du chef Miriro	A. de Bar. . . .	60
Entrée du Loukouga	Th. Weber. . .	61
Coiffures des Vouagouhhas et autres peuples des bords du lac	. . . . .	63
Amulettes a Louliki	. . . . .	63
Femme de l'Ougouhha	. . . . .	64
Construction de huttes dans un village de l'Ouhiya	A. de Bar. . . .	65
Hannda, lingot de cuivre	. . . . .	66
Hache des Vouagoua	. . . . .	67
Un Mroua	E. Ronjat. . . .	68
Village de Mékéto	A. de Bar. . . .	69
Femmes de l'Oubâdjoua	. . . . .	71
Sifflet. Tambour. Râteliers pour accrocher les arcs. Oreiller. Idoles.	. . . . .	72
Homme et femmes du Manyéma	Émile Bayard. .	73
Coiffures des hommes du Manyéma	. . . . .	75
Sur la route du Manyéma	. . . . .	76
Femmes allant a la pêche	P. Kauffmann .	77
Karoungou	. . . . .	78
Pont sur le Loulinndi	Th. Weber. . .	79
Au bord du Loualaba	. . . . .	80
GRÈCE. — Un moulin aux Thermopyles	Taylor.	81
Odyssée	E. Ronjat. . . .	84
Le défilé des Thermopyles	D. Lancelot . .	85
Dame de Lamia	E. Ronjat. . . .	88
Brigands et bergers	E. Ronjat. . . .	89
Gardes-frontières	E. Ronjat. . . .	91
Le pappas de Boudounitza	P. Fritel. . . .	93
Boudounitza	Taylor	94
Le mont Œta	D. Lancelot . .	95
Le kani de Dernitza	Taylor	96
Ruines de Daulis et plaine de Chéronée	Taylor.	97
Intérieur du kani de Dernitza	D. Maillart . .	99
Turc albanais	E. Ronjat. . . .	102
Bulgares émigrés	E. Ronjat. . . .	103
Vue du lac Copaïs	E. Guillaume. .	104
Campement de bergers vlaques	Sahib	105
Chasse dans les roseaux	E. Guillaume. .	107
Pêche des sangsues	Sahib	109
Mme Kokkinopoulo	E. Ronjat. . . .	112
Une ancienne mosquée	H. Clerget . . .	113
Une rue, a Livadie	D. Maillart . .	114
Une boutique de cordonnier, a Livadie	D. Maillart . .	115
Café d'Aphrodite, a Livadie	Sahib	119
Iconostase de Saint-Jean de Livadie	H. Clerget . . .	120
Un enterrement, a Livadie	Sahib	121
Le pappas de Livadie	E. Ronjat. . . .	123

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue de l'Hercyne	E. Guillaume.	125
Jeune homme et dame de Livadie	E. Ronjat.	128
La simandre	O. Mathieu.	129
Khorakalithari	Guillaume	131
Fenêtre de l'église de Stiri	H. Clerget	132
Chapiteaux de l'église de Stiri	J. Storck	133
Alexandre Stavros	E. Ronjat.	135
L'affût	D. Lancelot	136
Gendarmes en tenue de campagne	F. Lix.	137
Sommet du Parnasse	D. Lancelot	140
L'alerte	Sahib	141
Dernier plateau du Parnasse	E. Guillaume.	142
Tombeau dans le roc, près du village de Castri	H. Clerget	143
Tombeau dans le roc, près de Castri	H. Clerget	144
Sources de Castalie	F. Sorrieu	145
Fontaine de Castalie	F. Sorrieu	146
Mur pélasgique	F. Sorrieu	147
Vue de Delphes	F. Sorrieu	149
Vue de Krissa et du Parnasse	F. Schrader	151
Turc, chef de caravane	F. Lix.	152
Caravane turque	F. Lix.	153
Récolte des olives	E. Guillaume.	155
Moulin a huile	D. Maillart	157
Falaise près de Galaxidi	Th. Weber	159
Caboteurs grecs	Th. Weber	160
PALMYRE. — Débris interrompus de la colonnade	Ph. Benoist.	161
Portrait de l'auteur, Mme L. Paschkoff	E. Ronjat.	163
Campement dans les ruines	Ph. Benoist.	165
Temple de Diane	Ph. Benoist.	166
Colonnade	Ph. Benoist.	167
Portique de la colonnade	Ph. Benoist.	168
Colonne de granit	Ph. Benoist.	169
Temple du Soleil	Ph. Benoist.	172
Tombeau des rois	Ph. Benoist.	173
Porte du palais de Zénobie	Ph. Benoist.	174
Ruines du palais de Zénobie	Ph. Benoist.	175
Zalèh	Taylor	176
EXPÉDITION POLAIRE SUÉDOISE. — Tromsö	E. Riou	177
La grotte de Renö	E. Riou	179
M. Lundström	E. Ronjat.	180
M. Théel	E. Ronjat.	180
M. Stuxberg	E. Ronjat.	181
M. Kjellmann	E. Ronjat.	181
M. Nordenskiöld, chef de l'expédition	E. Ronjat.	184
Le Pröven, a Karmakula le 26 juin	E. Riou	185
Les guillemots	E. Riou	188
Vue prise dans le détroit de Matotchkin	E. Riou	189
Le tonneau de la vigie du « Pröven »	E. Riou	191
Croix russe du cap Gribioni	E. Riou	192
Campement de Samoïèdes	E. Riou	193
L'église de Caborova	E. Riou	196
Samoïèdes de Caborova : Les jeux	E. Riou	197
Idoles samoïèdes	E. Riou	200
En traîneau chez les Samoïèdes de Caborova	E. Riou	201
Fangstjakt norvégien	E. Riou	205
Chasse aux morses	E. Riou	206

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Entrée orientale du détroit de Matotchkin	E. Riou	207
Vue dans le détroit de Matotchkin	E. Riou	207
Autre vue dans le détroit de Matotchkin (Goubin Bay)	E. Riou	208
« L'Anna » franchit l'écueil	E. Riou	209
Les trois fangstmän de l'expédition	E. Riou	211
La photographie et les Samoïèdes	E. Riou	215
Dolganes du Yénisséï	E. Riou	216
Toungouses du Yénisséï	E. Riou	217
Ostiaks du Yénisséï	E. Ronjat	219
Krasnoyarsk	E. Riou	221
Krasnoyarsk (seconde vue)	E. Riou	221
Nijni-Taghilsk	E. Riou	223
Mines de fer de Taghilsk, a Vyssok Gore	E. Riou	224
CONSTANTINE. — Colonnade devant le kiosque du bey	H. Catenacci	225
Passage conduisant a Dar oum-en-Noum	H. Catenacci	228
Façade du palais de Constantine	H. Catenacci	229
Volet	H. Catenacci	231
El hadj Ahmed, ancien bey et pacha de Constantine	J. Lavée	232
Galerie inférieure du palais, autour des jardins	H. Catenacci	233
Porte d'une chambre du palais	H. Catenacci	234
Porte d'une chambre du palais	H. Catenacci	235
Galerie du kiosque	H. Catenacci	236
Galerie devant le kiosque ou logement du bey El hadj Ahmed	H. Catenacci	237
Une cafetière du palais de Constantine	H. Catenacci	238
Porte de la chambre du cafetier du bey	H. Catenacci	239
Galerie de la cour du Génie	H. Catenacci	240
Une galerie du palais de Constantine : Logement particulier du général	H. Catenacci	241
Salle des Trophées	H. Catenacci	244
Galerie supérieure du palais de la Division	H. Catenacci	245
Le jardin des Orangers	H. Catenacci	248
Galerie supérieure des appartements autour du jardin des Orangers	H. Catenacci	249
Femme du harem du bey	J. Lavée	253
Vue d'Alger		256
TITICACA. — Village de Pichupichu	E. Riou	257
Buenavista	E. Riou	261
Une glissade intempestive	E. Riou	264
Collation champêtre	E. Riou	265
Le pascanero	E. Riou	266
Vue du rio Blanco	E. Riou	267
Traversée du rio Escoma	E. Riou	268
Le musée Spencer	E. Riou	269
Sir James Spencer en méditation	E. Riou	272
Le rio de Llave	E. Riou	273
La procession de la goëlette	E. Riou	279
Le capitaine et le second de la goëlette	E. Riou	280
Le lancement de la goëlette	E. Riou	281
Bal public en l'honneur du lancement de la goëlette	E. Riou	283
Vue du pic de Sorata et du lac de Titicaca, près d'Achachache	E. Riou	285
Chasse aux grèbes	E. Riou	288
Bourgade d'Azangaro	E. Riou	289
Un ami des lumières	E. Riou	290
Poissons du lac de Titicaca	E. Riou	292
Vue de la bourgade de Tiahuanacu	E. Riou	293
Village de Huaqui	E. Riou	294
Ruines de monuments aux environs de Tiahuanacu	E. Riou	295

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Menhirs andéens, près de Taraco	E. Riou	296
Promenade en bateau de jonc	E. Riou	297
Tombeaux indiens dans l'île de Surica	E. Riou	300
Détroit de Tiquina	E. Riou	301
Temple du Soleil dans l'île de Titicaca	E. Riou	302
Ruines d'un temple de la Lune dans l'île de Coata	E. Riou	303
Vue prise sur le ventre du Géant	E. Riou	304
Las Cetas	E. Riou	305
Vue du village de San José, d'en haut et d'en bas	E. Riou	309
La promenade aux flambeaux	E. Riou	311
Le châtiment de l'impiété	E. Riou	312
Une chasse aux condors	E. Riou	313
Un rodeo de guanaques	E. Riou	317
Les morts vont vite	E. Riou	320
Village du Pahara, vu du seuil de la forêt	E. Riou	321
Entrée de la vallée de Pahara	E. Riou	327
Rancheria de Huitoch	E. Riou	328
Traversée des Andes de Crucero	E. Riou	329
Les rabonas	E. Riou	331
Source entre Huitoch et Coasa	E. Riou	332
La cueillette de la coca	E. Riou	333
Réjouissances a l'occasion de la cueillette	E. Riou	335
Aspect général des vallées de Carabaya	E. Riou	336
MONTÉNÉGRO. — Un intérieur de sénateur monténégrin	O. Mathieu	337
Monténégrins se rendant au marché de Cattaro	Th. Valério	341
Jeune fille monténégrine de Niégosch	Th. Valério	242
Jeune garçon de Niégosch	Th. Valério	343
Vue du lac de Scutari et de l'Albanie, du haut de la route de Cettigné	Th. Valério	344
La préparation de la castradina	Th. Valério	345
Monténégrin en armes dans la montagne	Th. Valério	347
Vue générale de Cettigné	Taylor	349
Le konak, ancienne résidence du prince de Monténégro	Taylor	352
Rue principale de Cettigné	Taylor	353
Un sénateur monténégrin	Th. Valério	355
Réception chez le prince	O. Mathieu	357
Les gardes du prince de Monténégro	Th. Valério	359
Les enfants du prince	E. Ronjat	360
Le prince et la princesse de Monténégro	E. Ronjat	361
Le prince rendant la justice	Valnay	365
Un coin de Cettigné	Th. Valério	368
Les citernes de Cettigné	Th. Valério	369
Monténégrin de la Rietchka Nahia	Th. Valério	370
Jeune Monténégrin de la Rietchka Nahia	Th. Valério	371
Paysans slaves des frontières vers Grahovo	Th. Valério	373
Monténégrin des environs de Cettigné	Th. Valério	376
Intérieur de famille monténégrine dans la montagne	Th. Valério	377
Monténégrin de Grahovatz	Th. Valério	379
Femme de la Berda	Th. Valério	380
Monténégrines : Une marchande de Cettigné	Th. Valério	383
L'école des jeunes filles, a Cettigné	E. Ronjat	384
Cettigné : Les ruches dans le jardin de l'archimandrite	Taylor	385
Lamentations devant les murs du monastère	Th. Valério	388
Le monastère de Cettigné, présidence de l'évêque du Monténégro	Taylor	389
Le vladika, métropolitain du Monténégro	E. Ronjat	392
Gardeuse d'armes a l'entrée d'un monastère	Th. Valério	393
Monténégrin	A. Ferdinandus	397

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le baptême du fils du prince par le métropolitain, a Cettigné	Th. Valério.	400
Galerie supérieure du monastère : Intérieur du vladika	Taylor	401
La cavalerie monténégrine	Th. Valério.	403
Monténégrin des frontières de l'Herzégovine	Th. Valério.	404
Pope monténégrin en tenue de guerre portant la bannière de l'église.	Th. Valério.	405
Lamentations et prières sur les morts	Th. Valério.	409
Une bergère des frontières de l'Albanie	Th. Valério.	411
Bojo Petrovich, commandant en chef de l'armée du Sud	E. Ronjat.	412
Les soldats monténégrins pendant l'action	Th. Valério.	413
Pétar Vukotitch, commandant en chef de l'armée du Nord	E. Ronjat.	414
Stanko Radonich, chef d'état-major général de l'armée du Nord	E. Ronjat.	415
Retour a Niégosch : La halte	Valnay.	416

CARTES, PROFILS ET PLANS.

Route du lieutenant Cameron a travers l'Afrique	10
Plan de la maison de Kouihara	31
Carte du Tanganîka méridional	51
Carte de l'expédition polaire suédoise de 1875	187
Carte du Yénisséï inférieur	195
Carte de la région méridionale de la Nouvelle-Zemble et de Vaïgatch	213
Carte du détroit de Matotchkin ou Matotchkin Shar	218
Carte du Titicaca et des vallées de l'est du Bas-Pérou	259
Carte du Titicaca et des vallées de l'est du Bas-Pérou	277
Carte du Titicaca et des vallées de l'est du Bas-Pérou	291
Carte des vallées de l'est du Bas-Pérou	323
Carte du Monténégro	339

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

A TRAVERS L'AFRIQUE. — DE ZANZIBAR A BENGUELA, par M. le commandant VERNEY-LOVETT CAMERON (1872-1876). — Traduction et dessins inédits.

La traite. — Désir de prendre part à sa suppression. — Soif de découvertes. — Offre de service. — Persévérance. — Le docteur Dillon. — Départ. — Arrivée à Aden. — Utilité de la recommandation d'un saint homme. — Adjonction du lieutenant Murphy. — A Zanzibar. — Séjour à Bagamoyo. — Le djémadar et son escorte. — Visite au djémadar de Kaolé. — Festin. — Préparatifs de départ. — Un Français original. — Retour à Bagamoyo. — Camp extra-muros. — Arrivée de Robert Moffat. — En marche. — Attraits circéens de Bagamoyo. — Traversée du Kinngani. — Toilette printanière et averse diluvienne. — Complétement égarés. — District de Msouhoua. — Amabilité d'un chef. — Plaine de la Makata. — Collier horizontal de deux pieds de diamètre. — Séjour près de Réhenneko. — Mort de Robert Moffat. — Inaction prolongée. — Mirammbo. — Acacias-parasols. — Le mparamousi. — Fuite d'une épouse. — Conflit avec les indigènes. — Adjonction de trois caravanes. — Le lac Ougômmbo. — Tirikéza. — Arrivée à Mpouapoua. — Le Marennga Mkali. — L'Ougogo. 1

Exactions. — Droit de passage. — L'Ougogo. — Coutumes et parures des Vouagogo. — Premier froid ressenti pendant le voyage. — Salines du Kanyényé. — Plus que centenaire. — Un héritier présomptif. — Rochers de granit. — Lieu d'incantation. — Sorcellerie. — Établissements de Khoko. — Funérailles des chefs. — Vouahoumba. — Le Mdabourou. — Désertion. — Enchérissement des denrées. — Chiffre du tribut payé dans l'Ougogo. — La plaine embrasée. — Conflit. — Papillons. — Le Maboungourou. — Djihoué la Sinnga. — Culture soignée. — Villages bien construits. — Ligne de faîte. — Lits de cendre noire. — Zèbre. — Esprits jaloux. — Brigands. — Arrivée à Kouihara. — Fièvre et délire. — Nouvelle de la mort de Livingstone. 17

Arrivée du corps de Livingstone. — Résolution de continuer les découvertes du grand voyageur. — Départ du docteur Dillon et du lieutenant Murphy. — Départ d'Issa. — Composition de la caravane. — Mort du docteur Dillon. — Changement de route. — Sortis de l'Ounyanyembé. — Printemps. — Clubs de l'Ounyamouési. — Manque de porteurs. — Exemple de *delirium tremens*. — Jasmin. — Anes de Mascate. — La route est fermée. — Inquiétude croissante. — Repris de la fièvre. — Pays giboyeux. — Viande de zèbre. — Triste jour de Noël. — Coutumes des indigènes. — Danse. — Habitations. — Coiffures des Vouanyamouési. — Chef féminin. — Courtoisie et désintéressement. — En pays inconnu. — Dernier village de l'Ougounda. — Plaine admirable. — Ngommbé du Sud. — Ruines. — Muraille liquide. — Le Mtammbo. — Égarés. — Village de Mâne Komo. — Manque de vivres. — Charge d'un buffle. — Passage du Sinndi. — Iles flottantes. — Traversée du Malagarazi. — Passage du Roussougi. — Arrivée à Kahouélé. — Papiers de Livingstone. — Examen de la cargaison. — Projet de croisière. — Kahouélé. — Scénerie. — Marché. — Location d'un bateau. — Départ. — Beautés des rives. — Le Kabogo 33

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cap Koungoué. — Kanyori. — Commerce d'esclaves. — Danse. — Costume de guerre. — Ile de Kabogo. — Ponnda et son village. — Falaises. — Filons de houille. — Accroissement du Tanganîka. — Invocation et offrande. — Village de Kitata. — Makoukira. — Coton filé au fuseau. — Armes et parure. — Poterie. — Scène magique. — Éclipse de soleil. — Vexations. — Herbes flottantes. — Vouatoutas. — Costume étrange. — Vie sauvage. — Greniers remarquables. — Gorilles. — Contrée paisible. — Hommage. — Beauté du pays. — Idoles et amulettes. — Le Loukouga 49

Retour à Kahouélé. — Informations. — Départ. — Rouannda. — Mékéto. — Beauté des petites rivières. — Le *mpafou*. — Caoutchouc. — Cases à fétiche. — Peinture frontale. — Échange du sang. — Mme Pakouanéhoua. — Population de l'Oubâdjoua. — Amulettes. — Caravane. — Villages détruits. — Chaleur excessive. — Population hostile. — Esclaves. — Parcs publics. — Gens de l'Ouhiya. — Construction des cases. — Grandes idoles. — Première vue du Manyéma. — Un cornac. — Montagnes du Bammbarré. — Arbres géants. — Pays nouveau. — Visite des chefs. — Excellentes qualités et anthropophagie. — Danse privilégiée. — Poisson chassé. — Greniers en plein vent. — Pillage. — Pont suspendu. — Karoungou. — Meurtre, incendie et rapine. — Traité de paix. — Établissement arabe. — Le Loualaba. — Arrivée à Nyanngoué 65

Voyage en Grèce, par M. Henri Belle (1861-1868-1874). — Texte et dessins inédits.

XX. Kénouri. — Une sucrerie française. — L'école communale. — Un moulin mû par l'eau chaude. — Le défilé des Thermopyles. — Klephtes et Spartiates. — XXI. La vallée du Sperchius. — Projets de chemins de fer en Grèce. — Conditions économiques du pays. — Lamia et la frontière. — Gardes-frontières. — Question du brigandage. — Un pacha polonais. — XXII. Difficultés du départ. — Les agoyates. — Le sergent Alexandros. — Boudounitza et son château franc. — Un pappas mendiant. — Le bas clergé en Grèce. — Vue sur la vallée du Céphise. — Kani de Dernitza 81

XXIII. Campement de bergers vlaques. — Origine et mœurs de ces bergers. — Ruines de Daulis et de Chéronée. — Le lion de Chéronée. — Arrivée à la ferme de M. S.... — Albanais musulmans moissonneurs. — Bulgares émigrés. — XXIV. La fièvre et l'agriculture. — Croisés et Catalans. — Le lac Copaïs. — Une chasse dans les roseaux. — Les Katavothra. — Projets de desséchement. — Pêcheurs de sangsues. — Orchomène. — Moines et déesses. — Arrivée à Livadie. — Mme Kokkinopoulo. 97

XXV. La ville de Livadie. — La rue de Minerve. — Boutiques et cafés. — Les léophores. — XXVI. Église de Livadie. — L'iconostase de Saint-Jean. — Un pappas. — Le haut clergé en Grèce. — Un enterrement. — XXVII. Industrie. — Agriculture. — La récolte du coton. — XXVIII. L'antre de Trophonius. — L'oracle antique. — Une soirée à Livadie. 113

XXIX. Départ de Livadie. — Aspect de la montagne. — Rocher de Korakalithari. — Arrivée au couvent de Stiri. — Les deux églises de Stiri. — L'art byzantin. — XXX. La simandre du couvent. — Par monts et par vaux. — Pluie et vent. — Arakhova. — Un dîner grec. — Race et types. — XXXI. Encore un mot sur le brigandage. — Brigand par amour. — Histoire de Kitzos. — Brigand de première classe. — Un enlèvement. — M. O'Brien en voyage. — L'ordre par ordre. — XXXII. Ascension du Parnasse. — Chasse à l'ours. — A l'affût. — La grotte Corycienne. — Fâcheuse découverte. — Village d'été. — La dernière cime. — Vue sur toute la Grèce. — Descente. — Une alerte. — Les réfractaires. — Accident de notre guide Alexandre. — Arrivée à Delphes. 129

XXXIII. Delphes. — Aspect général. — Description et topographie ancienne. — Le grand temple. — Histoire de l'ombilic du monde. — L'oracle de Delphes. — Pythie et pythons. — Prêtres et saltimbanques. — XXXIV. De Delphes à Scala di Salona. — Un moulin. — Le vent qui souffle à travers la montagne. — Krissa. — Les effets d'un grain d'ellébore. — Amphissa. — Une caravane turque. — XXXV. Forêt d'oliviers. — Fabrique d'huile. — Imperfection des appareils. — La mouche de l'olivier. — XXXVI. Scala di Salona. — Galaxidi. — Chantier de construction de navires. — La marine marchande en Grèce. — Les caboteurs. — La marine à vapeur et la Compagnie hellénique. — Vostitza. — Patras 145

Voyage a Palmyre, par Mme Lydie Paschkoff (1872). — Texte et dessins inédits 161

Expédition polaire suédoise, sous la direction de M. le professeur Nordenskiöld (1875). — Texte et dessins inédits.

Première partie. De la Nouvelle-Zemble au Yénisséï, par M. le docteur Hjalmar Théel. — Avant-propos. — Tromsö. — Le *Pröven*. — Le capitaine. — L'équipage. — Renö ou l'île de Renne et sa caverne. — Fuglö. — L'Isblick. — Oiseaux de mer. — Les premiers glaçons. — Nouvelle-Zemble. — Pêche et chasse des naturalistes. — Un ryssebo. — Le port de Karmakula. — Phoques. — Les montagnes aux oiseaux : guille-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mots, mouettes, goëlands. — Dauphins. — Isatis. — Chasse aux rennes. — Baie Besimennaïa. — Le détroit de Matotchkin. — Destruction imprévoyante des œufs d'eider. — Soins intelligents. — Gaasland septentrional. — Le détroit de Kostin. — Truites. — Vaïgatch. — Tentes de Samoïèdes. — La porte de Kara. — Tempêtes 177

Le cap Gribioni. — Flore et faune. — Les Samoïèdes. — Appétit prodigieux. — Les traîneaux. — Caborova. — Jeux. — Petites filles samoïèdes. — Mariages. — L'église. — Les tentes. — Costumes. — Les trous de caresse. — Ivrognerie. — Un festin. — Caractère des Samoïèdes. — La foudre de Timan. — Les morses. — Yalmal. — Idoles samoïèdes. — L'île Blanche. — Embouchure du Yénisséï. — Joie des naturalistes. — Les courants. — Phoques attirés par la musique. — Un port nouveau. — Le passage du nord-est est assuré 193

Deuxième partie. Retour du « Pröven » par la mer de Kara. Suite des notes du docteur Théel. — Tempête. — Canot brisé. — Séparation. — La mer de Kara. — Rencontre d'un bateau pêcheur. — La chasse aux morses. — Le cap Middendorf. — Baie d'Udde. — Flore de la Nouvelle-Zemble et de la mer de Kara. — Retour par le détroit de Matotchkin. — Le Sadelberg. — Chasse à l'ours blanc 204

Troisième partie. De Dicksons-Hamn a Stockholm a travers la Sibérie, par M. le docteur Lundström. — Départ sur l'*Anna*. — Installation. — Le cap des Croix. — Un banc de sable. — Un pilote cosaque. — Le village Doudino. — La Doudinka. — Le remorqueur *l'Alexandre*. — Poissons du Yénisséï. — Les scoptsy. — Ostiaks, Youraks, Dolganes, Toungouses. — Tourouchansk. — Silivanskoïe. — Chants russes. — Yénisséisk. — Krasnoyarsk, capitale du gouvernement du Yénisséï. — Énigme télégraphique. — Le tarantasse. — Caravanes. — Postillons. — Un village. — Tomsk. — Omsk. — Tioumen. — L'Oural. — Iékatrinenbourg. — Mines. — Nijni-Taghilsk. — Fin du voyage. 209

Note sur la seconde expédition du professeur Nordenskiöld au Yénisséï 224

Visite au palais de Constantine, par M. Charles Féraud, interprète principal de l'armée d'Afrique. — Dessins inédits.

I. — II. Aspect extérieur du palais. — Un coup d'œil sur l'intérieur. — Témoignage d'Horace Vernet. — III. Histoire de la construction du palais. — Expropriations forcées. — Spoliations. — Les fournisseurs. — Les artistes. — Les ouvriers. — IV. Distribution générale du palais. — Matériaux de la construction. — Les portiques. — Les colonnades. — Les chapiteaux. — Les dalles. — Les faïences. — Peintures décoratives. — L'inauguration. — V. L'entrée. — Les cours. — Le pavillon du général. — Logement des généraux inspecteurs. — Les sculptures. — Les portes. — Les serrures du harem. — Le kiosque du bey. — Une dédicace. — L'ancien ameublement. — La chambre du cafetier. — L'éclairage des galeries. — Logements des femmes du harem et des servantes, aujourd'hui salle des Conférences 225

VI. Le harem. — Son régime intérieur. — Histoire de la favorite Aïcha. — Meurtre de son frère. — VII. L'étage supérieur du Kiosque. — La salle des Trophées. — VIII. Fathma. — Le Rocher du Sac. — Les jouets de Fathma. — Galerie supérieure du Kiosque. — Les jardins. — Cruautés. — IX. La cour du Génie. — Le bain. — Une volière. — Triste découverte. — Le trésor du bey. — Ce que devinrent les femmes du harem. — X. Horrible châtiment d'une mascarade. — Un peintre malgré lui. — Fresques. — Vues des villes. — Plantation des jardins. — Férocité du bey. — Un espion. — Le Mahakma. 241

Voyage dans la région du Titicaca et dans les vallées de l'est du Bas-Pérou, par M. Paul Marcoy. — Texte et dessins inédits de Riou, d'après M. Marcoy 257

Épilogue 334

Le Monténégro, par M. Charles Yriarte. — Texte et dessins inédits.

Départ de Cattaro. — L'ascension de la montagne Noire. — La route. — Verba. — Arrivée à Niégosch. — Halte à Niégosch. — L'intérieur d'un sénateur. — La castradina. — Le village de Niégosch. — De Niégosch à Cettigné. — Vue du lac de Scutari et de l'Albanie. — De Baïtz à la plaine de Cettigné. — La capitale du Monténégro. — Notre installation au vieux palais. — Détail d'intérieur. — Le sac inépuisable. 337

La table d'hôte à l'hôtel de Cettigné. — Coup d'œil rapide sur l'histoire du pays. — Le prince Nicolas. — L'exercice du pouvoir. — Le sénat. 359

Le pays monténégrin. — Division par provinces. — Caractère de chacune d'elles. — L'habitant. — Son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caractère. — Ses mœurs. — Le costume. — La femme monténégrine. — Son état social. — Constitution de la famille. — Les communautés (*zadruzna kuca*). 369

La constitution de la famille. — Les communautés. — La femme dans la communauté. — La religion au Monténégro. — Les popes. — Le couvent de Cettigné. — L'organisation militaire des Monténégrins. — Les mœurs guerrières du Monténégrin 385

Le rôle des popes dans la guerre. — La campagne de 1876. — Dernière campagne des Monténégrins contre les Turcs (1876). — L'armée monténégrine sur le terrain. — Prise de Gatsko et de Médun. — Le Monténégro devant la conférence. — Les Mirdites. — Retour en France. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE L'ANNÉE 1877, par MM. C. MAUNOIR et H. DUVEYRIER. (Texte inédit.) 417

LISTE DES GRAVURES 425

LISTE DES CARTES, PROFILS ET PLANS. 430

TABLE DES MATIÈRES 431

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1877

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

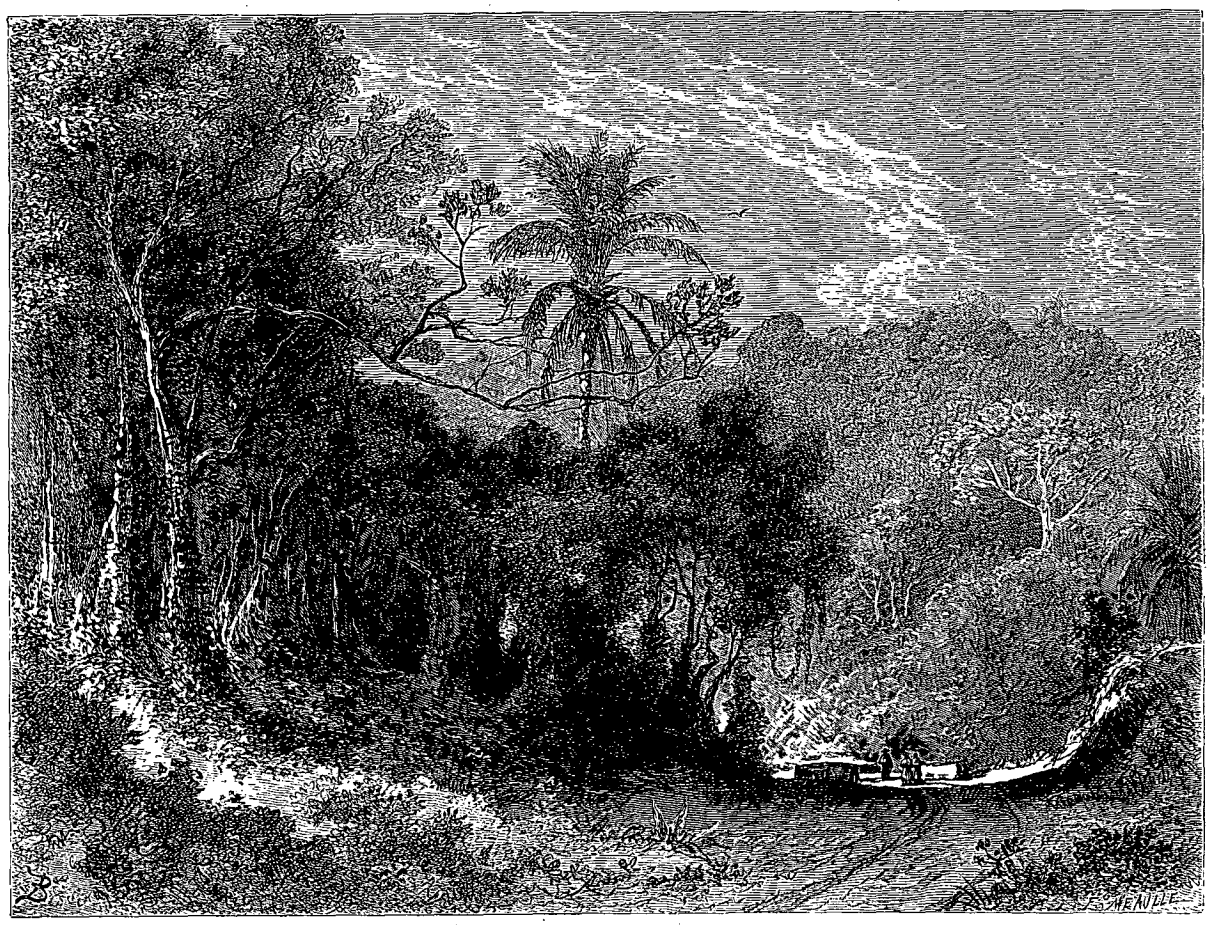
1877

Droits de propriété et de traduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Paysage à la Pointe-à-Pitre. — Dessin de E. de Bérard, d'après nature.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — EQUATEUR — PEROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

COLOMBIE.

De Paris aux Antilles. — La Guadeloupe. — La Martinique. — Saint-Pierre et son Jardin botanique. — La côte du Vénézuéla. Savanilla et ses douaniers. — Barranquilla. — La vie sur le Magdaléna.

La Guadeloupe était en vue après dix-sept jours de mer. Aux tempêtes du départ, qui avaient assailli la *Ville de Saint-Nazaire* et mis notre existence en péril pendant toute une semaine dans les houles du golfe de Gascogne et la mer des Açores, succédaient un ciel pur et des eaux calmes. La température était délicieuse, — vingt-quatre degrés centigrades; — tous les passagers étaient sur le pont, le sourire aux lèvres, la joie au cœur, braves et loquaces comme Panurge après la tempête, et aussi oublieux de leurs souffrances passées qu'une jeune mère qui sourit pour la première fois à son enfant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Revoir la terre après de longues semaines de traversée est un bonheur que ceux de mes lecteurs qui ont navigué se rappelleront sans doute. Il s'augmentait ici de ce que cette première terre était une colonie française.

La Grande-Terre était devant nous avec ses côtes plates couvertes de cannes à sucre. La Rivière Salée la sépare des montagnes couronnées par le volcan de la Soufrière, qui porte à quatorze cent quatre-vingt-quatre mètres son cratère couvert de vapeurs de soufre. Nous venions de quitter les eaux profondes où se jouaient les dauphins [1] en troupes bondissantes, comme des légions de chevreaux aquatiques, et les vols d'exocets ou poissons volants, qui rasaient les vagues comme des flèches d'acier.

Nous mouillâmes bientôt à la Pointe-à-Pître, rade charmante entourée de forêts de lauriers et de bouquets de palmiers, au fond de laquelle la ville est enchâssée comme dans une conque de verdure. Un des canots qui font le transport des passagers prit mes deux compagnons et moi, et quelques instants après nous foulions pour la première fois le sol des Antilles.

Qu'on me permette ici une présentation et une explication, nécessaires pour qui voudra bien me suivre dans ce récit.

Poussé par un très-vif désir de contempler la nature tropicale et équatoriale, vers laquelle m'appelaient des études déjà anciennes comme botaniste et rédacteur d'un journal scientifique, j'avais reçu de M. le ministre de l'instruction publique de France la mission d'explorer quelques parties imparfaitement connues de la Nouvelle-Grenade, de l'Équateur et du Pérou. Ma commission, signée du ministre, portait pour toute mention particulière : « Contribuer à l'avancement de la science en ce qui concerne ces régions. » On voit que le champ était vaste et la liberté d'action entière.

Je partis donc à la recherche de faits nouveaux et de collections d'histoire naturelle, et m'embarquai, le 7 novembre 1875, à Saint-Nazaire, sur le vapeur de la Compagnie transatlantique la *Ville de Saint-Nazaire*, capitaine Galland.

J'emmenais deux compagnons. Le premier, mon aide préparateur, M. Jean Nœtzli, était Suisse d'origine. Qu'on se figure un grand garçon de vingt-deux ans, haut de six pieds, carré d'épaules, jarret montagnard, plein d'ardeur, grand chasseur de plantes, *entraîné* depuis quatre mois aux exercices du corps (équitation, marche, natation), et à ceux de l'esprit appliqués à mon objectif (dissection, taxidermie, préparation des herbiers, etc.).

Le second nous suivait en amateur. C'était un Luxembourgeois de bonne souche, M. Fritz de S.... Il venait en Amérique pour charmer des loisirs que le dieu Plutus lui avait libéralement faits. Vingt-huit ans, très-grand, très-mince, blond comme les blés, pied nerveux, bon cavalier, brave, flegmatique, instruit, sachant vivre de peu, — j'allais dire de rien, — nous le verrons, dans les moments difficiles, faire preuve de résolution et de sang-froid, mais aimant à garder pour lui ses observations, s'amuser « en dedans », jouir en silence des impressions que son âme élevée ressentait à chaque pas à l'aspect des merveilleuses scènes des Cordillères.

Nous sommes régulièrement introduits. Avant de reprendre mon récit, je veux terminer cette unique digression par un mot sur la relation de ce voyage comme je la conçois. Dans les régions peu ou point explorées, tout voyage est *linéaire*, presque jamais *rayonnant*. On suit sa ligne ; on connaît *un* tracé dans un pays, rarement plusieurs. On chemine, on travaille, on souffre, on rentre, on publie. Mais, au coin du feu, la plume à la main, si l'itinéraire ne s'allonge pas, il s'élargit. Comment résister au plaisir de s'étendre et d'amplifier? L'auteur, qui pouvait écrire en commençant, comme Montaigne : « Je di ce que je sçay », finit par enseigner aux autres, hélas! ce qu'il ne sut jamais.

Je tâcherai d'échapper à ce danger. Mon projet bien arrêté est de publier simplement ce que j'ai vu, observé, récolté sur la ligne même de mon itinéraire.

Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint.

Que ne puis-je ajouter, comme le pigeon de la Fontaine :

Vous y croirez être vous-même.

Quand j'aurai à parler incidemment de localités que je n'ai point visitées, à faire connaître des documents communiqués, je citerai mes sources.

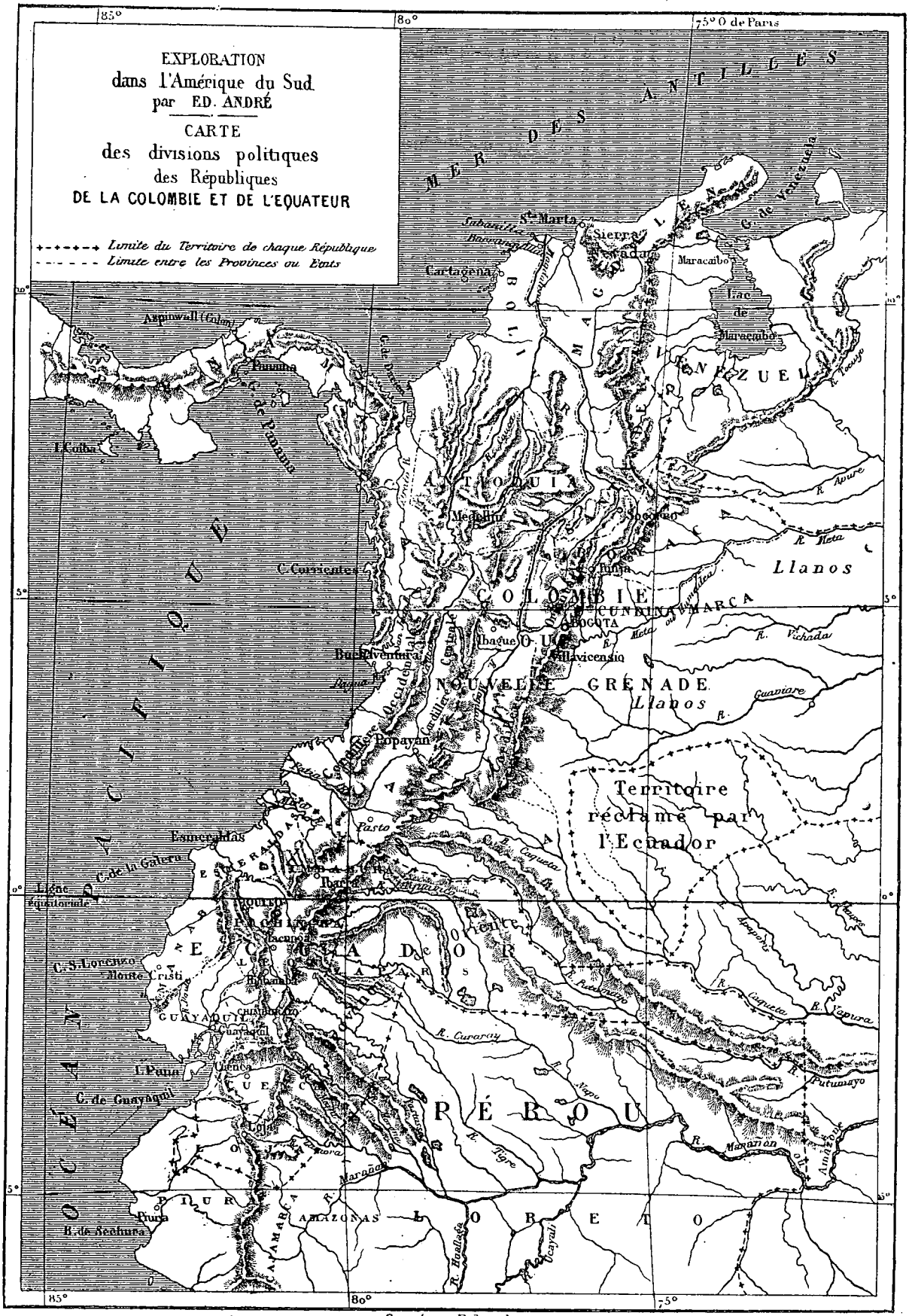
Je crois fermement que le meilleur moyen de servir utilement la science des voyages est de les raconter sur le mode simple et de respecter scrupuleusement la vérité. Elle est assez belle, toute nue, quand elle s'applique aux admirables contrées que j'ai traversées. C'est pour l'avoir altérée à plaisir ou s'être fait l'écho de rapports sans autorité, que tant d'auteurs ont donné de mauvais ouvrages. Si l'on a pu dire avec exactitude que « l'intempérance d'esprit est la source des mauvais livres », c'est surtout aux relations de voyage que s'appliquent ces paroles.

En d'autres termes, recueillir personnellement des faits et des idées sur la route qu'on a parcourue, les mettre en lumière, en faire la critique impartiale, en déduire au besoin les conséquences, mais se bien persuader qu'on ne fait qu'apporter quelques-uns des matériaux qui serviront plus tard à ériger le temple de la vérité : tel doit être, à mon avis, le but des publications vraiment utiles sur les voyages d'exploration modernes.

On pourra trouver que j'ai fait la place un peu large,

1. On prend généralement le dauphin (*Delphinus Delphis*), reconnaissable à son museau allongé et qui se joue si souvent autour des navires, pour le marsouin (*Phocœna communis*) à museau court, et qui appartient à un genre tout à fait différent par sa forme et ses habitudes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dans ce récit, à l'histoire naturelle et à la botanique surtout. Je ne m'en défends pas. Sans oublier le côté géographique et ethnographique, et les observations diverses que j'ai pu faire, si l'on me voit m'appesantir parfois sur les produits de la nature dans ces riches contrées, on voudra bien m'accorder des circonstances atténuantes en faveur du seul mérite que peuvent ambitionner mes descriptions : celui de l'exactitude.

En débarquant sur le môle de la Pointe-à-Pitre, où des monceaux de bois de campêche et de denrées coloniales attendent l'embarquement, notre vue est attirée par des arbres gigantesques plantés en ligne sur la place. Ce sont des sabliers (*Hura crepitans*). Leur tronc renflé, couvert d'épines, dépasse quatre mètres de circonférence. Ils sont chargés de leurs fruits singulièrement arrondis, déprimés et côtelés, dont les articles éclatent au soleil comme autant de coups de pistolet.

La ville se développe bientôt à nos yeux, avec ses maisons reconstruites depuis le dernier tremblement de terre. Les produits de l'Europe remplissent de vastes *emporiums*. Déjà le marché est très-animé. Il est sept heures du matin, et les apports de la campagne y affluent. Négresses et quarteronnes, vêtues d'une robe d'indienne bariolée, le sein nu, coiffées d'un foulard sur l'oreille, bavardant et gesticulant, portent les fruits nouvellement cueillis, qui sont si étranges à la vue et au goût des Européens.

Les environs de la Pointe-à-Pitre sont charmants. Dans un riche sol d'alluvion, arrosé de mille filets d'eau, croissent la canne à sucre, le coton, le café, le cacao, le tabac, le girofle, le bananier et de nombreux arbres à fruits. Nous saluons pour la première fois

L'église du Fort, au-dessus de Saint-Pierre, à la Martinique. — Dessin de E. de Bérard, d'après nature.

des plantes sauvages que nous n'avions vues jusque-là que dans les serres européennes : Lantanas aux capitules orangés, Asclépias de Curaçao, Doliques à fleurs violettes, et de grandes Fougères (*Acrostichum aureum*) aux frondes fertiles semées de poudre d'or.

Une femme passe, portant au marché un panier de fruits. Il y a des Goyaves, des Avocats, des Oranges, des Pamplemousses, des Chirimoyas, des Mangues, des Pommes-cannelle. Nous achetons le tout pour une petite pièce blanche, et procédons à la dégustation. Mes camarades trouvent que les mangues sentent la térébenthine, les chirimoyas la pommade, que les bananes sont cotonneuses, et que le tout ne vaut pas le diable. Dans un mois ils tiendront un tout autre langage, lorsque ces saveurs, aujourd'hui étranges, leur seront devenues familières.

Cette courte escale se termine bientôt, et nous regagnons le navire, qui reprend sa course vers le sud, longe la côte occidentale de la Dominique, aux pentes rapides et boisées, où des filets d'eau argentés tombent çà et là du haut des roches, et nous amène à neuf heures du soir en face de Saint-Pierre, ville la plus peuplée et principale place de commerce de la Martinique.

Le débarquement des passagers au moyen de la flottille de canots qui viennent les prendre sur la rade foraine de Saint-Pierre est saisissant. La scène est animée au possible. Les cris des bateliers et leurs luttes font un tumulte où l'on ne s'entend pas.

Ici se place un épisode presque tragique. L'échelle de descente est amenée avec la chaîne qui soutient son extrémité inférieure. Soixante personnes s'y bousculent à la fois. Un double courant, descendant et ascendant, s'établit. L'échelle oscille; les chaînes se tendent. Au moment où je crie à mes voisins : « La plateforme va cass...! » un craquement formidable se fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au Jardin botanique de Saint-Pierre (Martinique). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entendre, et la grappe humaine est précipitée tout entière à la mer, en pleine obscurité. Un immense cri retentit.... Puis, le silence. On procède au sauvetage, et après quelques moments d'anxieuse activité, on constate que tout le monde a été repêché. Fritz a perdu son chapeau et son parapluie, les couvertures ont fait le plongeon. Cependant nous sommes indemnes tous les trois, et nous abordons enfin au port, trempés, fatigués, mais sains et saufs.

Après une nuit passée à l'hôtel des Bains, nous partons le lendemain, dès le lever du soleil, pour visiter la ville, et le jardin botanique où nous attend le directeur, M. Bélanger.

Saint-Pierre est une ville bâtie en amphithéâtre, et se compose de rues étroites, la plupart en pente, pavées de dalles noires et blanches et de cailloux inégaux. Elle fut fondée en 1635. Les boutiques sont fort simples; on trouve dans chacune un peu de tout. Les maisons n'ont qu'un étage, et sur leurs seuils se tient une population de couleur, oisive et bavarde comme les lazzaroni de Naples. Sur les cent cinquante mille habitants qui forment la population de l'île et dont vingt à vingt-cinq mille vivent à Saint-Pierre, dix mille à peine sont blancs.

Nous arrivons, après un quart d'heure de marche, sur le bord de la rivière du Fort, dont le mince filet d'eau devient en hiver un torrent dévastateur, et où les laveuses étendent aujourd'hui leur linge, comme les *lavaderas* de Madrid dans le Manzanarès ou celles de Lima dans le Rimac. On monte de là, par une belle place plantée de Tamarins, au Jardin botanique, lieu célèbre et charmant situé à droite de la route du Morne-Rouge, et que la nature et le goût se sont plu à embellir. J'ai le regret d'y constater que le directeur, M. Bélanger, est cloué sur une chaise longue par la paralysie, et force nous est de visiter seuls ce délicieux paradis.

Ces premiers aspects de la végétation tropicale sont enchanteurs. De grandes allées ombragées de Palmiers (*Attalea*, *Seaforthia*), de Laurinées, de *Botryodendron* sur lesquels les Orchidées (*Brassia*) suspendent leurs touffes vertes aux fleurs étranges, laissent la vue passer sur le fond du ravin où s'épanouit un lac limpide, calme et éclairé comme un miroir d'acier poli. Deux îles en occupent le centre et font rêver à l'île de Calypso. L'une est remplie de Ravenalas (arbre du voyageur) dont les troncs sont enguirlandés des festons du *Thunbergia laurifolia* aux tubes d'azur, et dont le pied est entouré du feuillage rouge des Crotons et des Dracénas. L'autre est occupée par des touffes d'*Alpinia nutans* aux fleurs de porcelaine. Un grand *Pandanus*, aussi beau que dans les Moluques, y tord sa tige pourvue d'arcs-boutants, et de ses branches en candélabres pendent de gros fruits verts. Des Bignoniacées et des Palmiers dominent la scène, et dans l'eau se reflètent les fleurs des *Crinum* américains.

Les heures coulent avec rapidité dans cet Éden où les surprises naissent sous vos pas : sentiers pleins de fraîcheur et d'ombre, eaux cristallines et bondissantes, grotte et ravin du Serpent, allée des Palmistes (*Seaforthia elegans*), *combes* de Scitaminées et de Gesnériacées, fontaines tapissées de fougères parmi lesquelles courent de gros crabes jaunes, enfin école de botanique où fleurissent toutes les belles plantes de l'ancien et du nouveau monde.

Cet établissement est ancien; sa fondation remonte au siècle dernier. M. Bélanger y arriva en 1853. Depuis cette époque, le jardin a reçu de nombreuses améliorations, de nombreux envois de plantes de l'étranger. De là sont sortis les premiers pieds de café, cacao, cannes à sucre de variétés choisies qui ont enrichi nos autres colonies. Malheureusement le crédit d'entretien est médiocre; la mère patrie est loin, elle paraît peu se soucier de ses enfants d'outre-mer, et le pauvre jardin est dans un état précaire, d'autant plus digne de l'attention du ministre de la marine et des colonies qu'il a été ravagé, le 9 septembre 1875, par un épouvantable ouragan qui a brisé par centaines les plus beaux arbres et dont les traces sont partout visibles encore.

Les chevaux sont sellés. Nous prenons congé de notre hôte, vidons un verre de son vin d'oranges en l'honneur de la France et des amis absents, et jetant un dernier regard à ses belles plantes, nous voilà partis pour le Morne-Rouge, village situé à quatre cent cinquante mètres au-dessus de la mer. Nous y arrivons pour déjeuner, en traversant les champs de cannes à sucre que l'on commence à couper pour la récolte (23 novembre) et en suivant la crête des hautes vallées où ondulent sous la brise les frondes élégantes des fougères en arbre (*Cyathea*). La population du village vit dehors, dans une température qui oscille entre vingt et vingt-quatre degrés centigrades, printemps éternel dont l'homme sait si peu jouir. Autour de l'église, propre et jolie, dont la décoration intérieure révèle du goût, se pressent les maisons, construites en bois, à toit saillant, à persiennes mobiles, à fenêtres sans vitres. Sur le seuil, crie et gesticule une population de marmots noirs et poudreux, de perroquets et de singes. Dans le jardin du presbytère, de gros *Poinsettia* sont couronnés de leurs bractées de feu; la Cassie est ornée de ses houppes dorées et suaves; quelques fleurs d'Europe, œillets, roses et zinnias, sont les préférées des habitants.

A deux heures, nous sommes de retour à Saint-Pierre et nous prenons passage sur le petit vapeur qui fait le service côtier jusqu'à Fort-de-France. On longe les montagnes volcaniques couvertes d'une végétation brûlée, de Fourcroyas, de Cierges (*Cereus*), et dans les éboulis, on suit la structure des poudingues ou conglomérats siliceux entourés de sable jaune, qui alternent avec la formation lavique. Successivement la Case-Pilote, le piton ou morne du Carbet passent sous nos yeux et nous abordons à Fort-de-France, ville de onze mille habitants, dont le port excellent est protégé par le fort Saint-Louis.

En 1839, cette ville fut presque entièrement détruite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par un tremblement de terre. Elle est rebâtie en bois. Ses rues sont grandes et droites. Une belle promenade, nommée la Savane, y est entourée d'arbres séculaires : Tamarins, Sabliers, Baobabs. La belle statue de l'impératrice Joséphine, née à Fort-de-France en 1763, et due au ciseau de Vital-Dubray, a été érigée en 1858 par les habitants. Elle est entourée de jeunes Palmiers (*Oreodoxa regia*), qui sont déjà d'une grande beauté.

Toute « la société » de Fort-de-France se réunit à l'hôtel Daviron, sur un côté de la Savane. Les officiers de marine et de nombreux voyageurs s'y donnent rendez-vous; c'est le Helder de la Martinique. On y dîne en plein air et à la française, et l'on retrouve là un agréable souvenir de la patrie absente. De jolies créoles à la taille flexible, aux extrémités fines, un peu grêles, aux grands yeux noirs, aux cheveux fins comme de la soie et longs comme « un manteau de roi », drapées dans leur robe de nuance claire, s'appuient avec abandon sur le bras des jeunes aspirants et vont rêver par couples sous les ombrages. Tout respire ici cette vie amollissante et épicurienne des Antilles, à laquelle on se soustrait si difficilement.

L'heure va nous rappeler à bord. Le navire doit terminer son chargement de charbon et appareiller cette nuit. Un curieux et nouveau spectacle nous attend. A la lueur des torches, une population de démons semble prendre le bâtiment d'assaut. C'est l'approvisionnement des soutes à charbon qui provoque cette scène fantastique. La houille, apportée à quai par les bateaux-transports de la Compagnie, est chargée dans des paniers par les nègres et négresses du port et versée dans la cale au son d'une musique africaine, c'est-à-dire d'un tam-tam que le musicien yolof ou bambara frappe avec les doigts pendant des heures entières.

Mais le travail prend fin et le bal est ouvert. La multitude doublement noire va se trémousser jusqu'au jour. Le tafia circule à flots. Des pots de charbon enflammés jettent des lueurs sataniques sur cette chorégraphie sauvage. Le mouvement est d'abord mesuré. Sur un changement de rhythme, il devient plus pressé, les gestes s'animent, les groupes se resserrent comme une ceinture vivante et tourbillonnent avec une ardeur qui devient bientôt de la frénésie. Les couples s'agitent ainsi toute la nuit. Ils s'arrêtent à peine pour humer le tafia, poussant de temps à autre un hurlement strident, et tombent finalement, l'un après l'autre, sur les tas de charbon où ils vont cuver leur ivresse.

Seul le nègre au tam-tam survit aux acteurs, dans sa majesté impassible, et il joue encore quand les premières lueurs de l'aube éclairent cette stupide orgie!

Mais la *Ville de Saint-Nazaire* est déjà loin, et le lendemain elle touche à la Côte-Ferme, au port de la Guayra. De là on gagne Carácas, capitale du Vénézuéla, en quelques heures d'ascension par les chemins de la Cordillère que l'on voit s'échancrer comme une selle au-dessus des nuages, d'où son nom de *Silla de Carácas*. La chaleur de cette côte est torride; c'est près de là (vers dix degrés de latitude nord) que passe l'équateur thermique. Christophe Colomb la découvrit en 1498. En y débarquant, nous fûmes saisis par une sensation violente de chaleur sèche à peine supportable. Le thermomètre marquait trente-six degrés à l'ombre, et la marche, à deux heures de l'après-midi, le long de la côte brûlée et abrupte où quelques grands *Cereus*, *Opuntia* et Mimosées s'accrochent à grand'peine aux rochers, devint bientôt extrêmement pénible. Je me dirigeai néanmoins vers un petit estuaire planté de Cocotiers et nommé Maïquetia. J'y trouvai matière à une fructueuse herborisation en remontant le lit d'un torrent où croissaient des Bignoniacées jaunes et le *Wigandia Caracasana*. De grands lézards couraient sur le sol embrasé; des négresses demi-nues suivaient seules le sentier couvert d'arbres à caoutchouc (*Ficus*) et de Mutisiées aux capitules orangés. Je revins à bord aux trois quarts rôti. Peu d'endroits sur le globe sont aussi complétement desséchés que ce port de la Guayra, où vient passer tout le commerce de Carácas, et que ravagent périodiquement les épidémies.

Le jour suivant, nous touchions à Puerto-Cabello, dans une jolie baie où se trouvent les vestiges d'un ancien fort et des îles de mangliers aux racines adventives desquels pendent des chapelets d'excellentes huîtres. Le président du Vénézuéla, Guzman Blanco, a fait exécuter des améliorations au port et à la ville de Puerto-Cabello. Il y a créé une *alameda* ou jardin public fort agréable, sur le bord même de la mer. Les rues sont poudreuses, il est vrai, mais on trouve çà et là des fontaines qui rafraîchissent l'atmosphère, et des conduites d'eau récemment déposées par les navires sur le quai indiquent la pose prochaine d'une canalisation régulière.

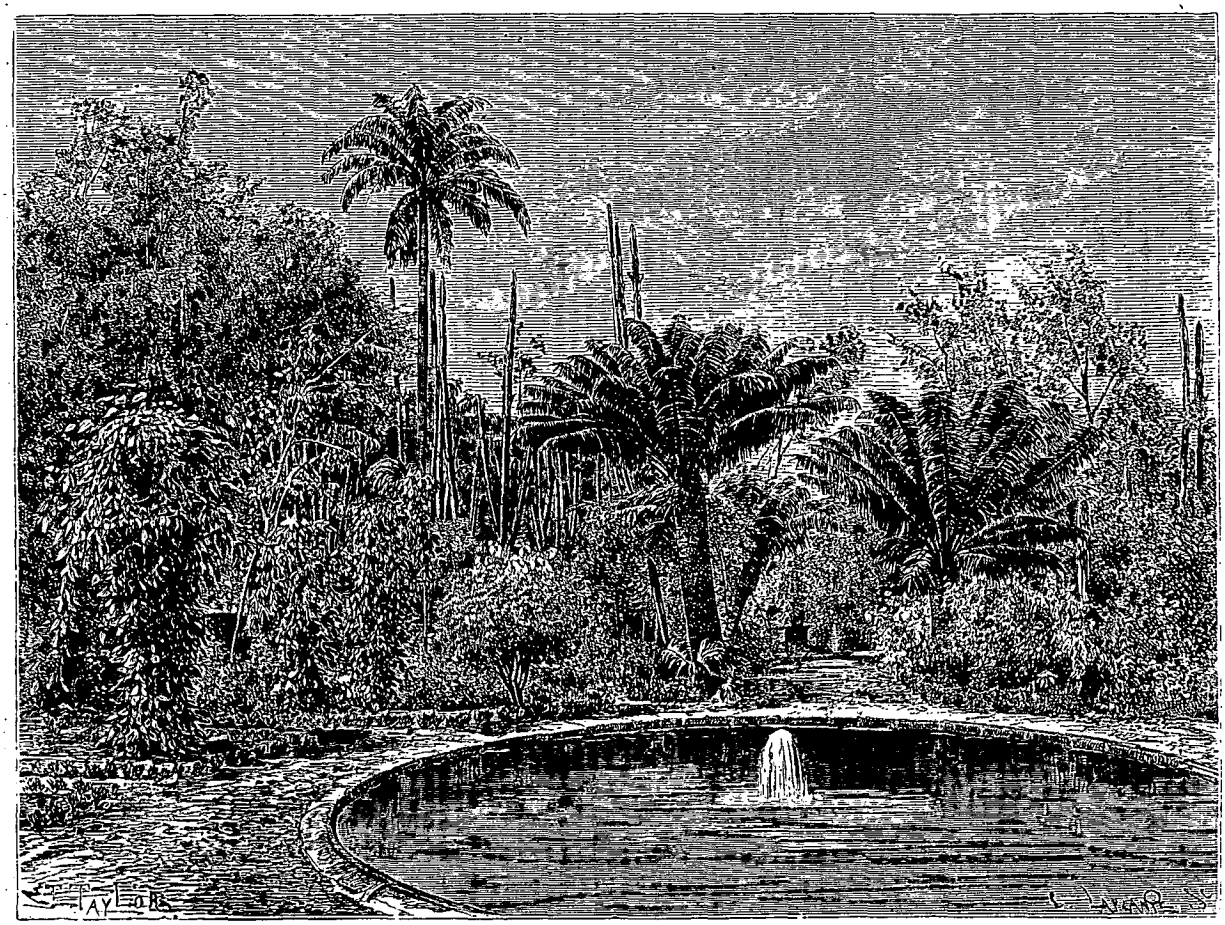
De vastes lagunes desséchées s'étendent à l'ouest de Puerto-Cabello et sont traversées par la route qui conduit à Valencia et à San Félipé, dans la région montagneuse. Des efflorescences blanches indiquent la présence du sel dans ces terrains que recouvre un maigre tapis de Ficoïdes et de Salsolacées. Plus haut, sur les premières pentes, dans le sol argileux, une forêt d'arbres épineux montre ses griffes de l'aspect le plus féroce. C'est une végétation armée en guerre. Malheur à qui s'aventure dans ce fourré de Mimosas, d'Agavés, de Fourcroyas, de lianes épineuses; il n'en reviendra qu'en lambeaux. Sur les Calebassiers qui fournissent aux pauvres gens leurs *totumas* ou vases à boire taillés dans l'écorce du fruit, des chevelures grises indiquent la présence de la première Broméliacée que je rencontre : le *Tillandsia uniflora*.

Embarqués pour la dernière fois avant de prendre définitivement pied sur la terre américaine, nous rangeons bientôt l'île de Curaçao. La Sierra Névada de Santa Martha apparaît, portant ses pics neigeux à cinq mille huit cent cinquante mètres au-dessus des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mers. Enfin nous touchons, à trois heures du matin, au point définitif de notre débarquement : Savanilla. C'est l'heure des adieux avec le brave capitaine Galland, qui veut bien se charger de rapporter pour moi, à son retour en Europe, quelques plantes vivantes que j'ai recueillies à la Guayra et à Puerto-Cabello : des Agavés, des Fourcroyas, des Tillandsias et une petite Orchidée terrestre (*Physurus*) à feuilles élégamment striées de blanc.

Les navires ne mouillent pas devant Savanilla (prononcez Sabanilla), rade foraine dont les hauts-fonds rendent l'abord difficile, mais à Salgar, station composée de quelques huttes couvertes en chaume, de la douane et du télégraphe. De là, une sorte de chemin de fer conduit en quatre heures à Barranquilla, ville principale du bas Magdaléna, entrepôt général des marchandises de ou pour l'intérieur. Les bateaux de fort tonnage ne peuvent atteindre Barranquilla, à travers le delta du fleuve dont les ensablements effrayent les pilotes. Cependant un grand vapeur anglais a dernièrement forcé cette passe dangereuse et est arrivé à Barranquilla sans encombre. Si ce résultat pouvait être définitif, la ville en tirerait un très-grand avantage. Elle a déjà détrôné Carthagène, presque abandonnée à cause du détour que devaient prendre les voyageurs et les marchandises pour rejoindre le Mag-



L'école de botanique à Saint-Pierre (Martinique). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

daléna à Calamar par Turbaco; mais Barranquilla ne peut conserver sa prépondérance que si les grands steamers l'abordent directement.

Salgar est un affreux désert de sable, entouré de quelques dunes où de maigres arbustes, *Jatropha urens*, *Cassia*, *Cereus*, et diverses Euphorbiacées rampantes, donnent aux yeux un bien maigre régal. Des lézards gris et verts, dont plusieurs atteignent un mètre de longueur, disparaissent dans les herbes sèches à votre approche, ou bien vous regardent avec des yeux étonnés, pour détaler au moindre mouvement.

Nos bagages sont débarqués. On nous conduit à la douane, grand bâtiment en planches, où quatre à cinq employés crasseux et fainéants inspirent, dès le début, la plus fâcheuse idée de l'administration néo-grenadine. Est-ce à ce climat de salamandre qu'il faut attribuer la dépression des forces physiques, intellectuelles et morales de ces tristes fonctionnaires?

Pendant huit mortelles heures, nous attendons qu'il plaise à ces messieurs de fracturer nos caisses et de daigner recevoir notre argent. Les tarifs de douane en Colombie sont absolument draconiens. Il est alloué à chaque voyageur soixante-quinze kilos de franchise,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

M. Ed. André en costume de voyage. — Dessin d'Emile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

après quoi la taxe est de deux francs vingt-cinq centimes par kilo d'excédant, emballage compris. Un honorable négociant de Medellin, M. Prosper Restrepo, paya sous nos yeux plus de douze cents francs de droits de douane pour quelques objets rapportés d'Europe, à son usage personnel, et que l'emballeur avait renfermés dans des caisses trop lourdes.

Les agents diplomatiques sont exempts de cette taxe. Deux passagers venus avec nous d'Europe, M. O'Leary, consul d'Angleterre, et M. de Montbrun, chancelier de la légation de France à Bogotá, bénéficièrent de ces dispositions, qui ne s'étendirent pas jusqu'à moi. Malgré l'exhibition de mon passe-port diplomatique, je dus payer cinq cents francs d'excédant pour des papiers d'herbier, boîtes en zinc, flacons pour insectes, objets de campement, dont aucun cependant ne pouvait être considéré comme article de commerce. On m'apprit plus tard qu'il est avec le fisc des accommodements, et que quelques pièces d'or adroitement glissées dans la main de ces dragons des Hespérides auraient désarmé leurs rigueurs.

Malgré la concussion, les douanes sont le plus gros produit de l'impôt en Colombie. C'est le plus facile à percevoir; il est immédiatement encaissé et sans beaucoup de frais. Aussi, à chaque révolution, le vainqueur saute d'abord sur la caisse des douanes. Au moment de mon arrivée, le receveur était fort inquiet : une grande bataille avait eu lieu entre les partisans de Parra et ceux de Sanchez, tous deux nommés présidents de la République à quelques voix de différence. On se battit toute la journée, et quand on dressa le bilan des pertes, il était de *un* mort et *trois* blessés.

A trois heures de l'après-midi, nous montons dans le train pour Barranquilla, après avoir payé vingt-cinq francs pour le court trajet que nous allons faire. La locomotive, construite dans l'Amérique du Nord, est de forme bizarre; les wagons sont à jour, comme il convient pour des pays chauds, et la voie est d'une solidité douteuse.

On traverse d'abord des lagunes inondées, plantées de *manglares* ou forêts basses de Mangliers. Des légions de grands Échassiers (*garzas* ou hérons blancs) nous regardent tranquillement, perchés sur « leurs longs pieds ». Le Mancenillier abonde sur cette plage; des Césalpiniées, des Mimosées se couvrent de houppes dorées, et les grosses touffes de l'*Acrostichum aureum*, à feuilles longues de trois mètres, font saillie au-dessus des eaux noires.

Mais cette forêt est grêle et ne donne qu'une faible idée de la végétation tropicale. Nous venons chercher mieux que cela; il faut patienter et marcher en avant.

Barranquilla s'annonce par quelques champs de coton, de grands pâturages de *Panicum*, quelques groupes de cocotiers et des cabanes qui se rapprochent. A l'entrée en gare, nous sommes assaillis par une population multicolore, sale, bruyante, qui rappelle celle des ports de l'Italie par son empressement indiscret autour des passagers. Il est déjà nuit; on ne sait à qui entendre :

Por aqui, señor, hay posada. « Par ici un logement ! »

Para donde su equipaje? — Hay aqui un carreton. « Où faut-il conduire votre bagage? — Voici une charrette ! »

Mais défiez-vous de la posada, de la charrette et des porteurs; quelque colis se perdra inévitablement dans la bagarre.

Inventaire fait de toutes nos caisses, l'une d'elles nous manque; c'est celle qui contient notre petite cantine de voyage. Je l'avais choisie avec soin à Paris; c'était le dernier perfectionnement. Légère, bien garnie d'ustensiles peu volumineux, solidement bardée de tôle pour résister aux chocs, nous fondions sur ce meuble si utile des espérances qu'il ne nous fut pas donné, hélas ! de voir réalisées. Nous nous étions assurés qu'elle avait été débarquée; mais songez donc aux tentations d'un pauvre douanier devant un objet si utile et si facile à.... *égarer* dans les embarras d'un débarquement! Toujours est-il que la cantine ne se retrouva jamais, malgré mes réclamations ultérieures.

La gare de Barranquilla est à l'une des extrémités de la ville, dont on n'atteint pas le centre à moins d'une demi-heure de marche dans une poussière atroce, qui vous brûle la gorge. Cette journée d'ennuis de toute sorte nous a fatigués outre mesure, et la satisfaction de toucher enfin la terre ferme est bien mitigée par ce commencement de tribulations. On nous conduit à une sorte d'auberge décorée pompeusement du nom d'*hôtel francès*, et située en face de l'église. Notre amphitryon est digne d'une étude particulière. Il a vu tout l'univers et « mille autres lieux », et s'est établi par philanthropie dans cette ville torride et malsaine. Son cœur est plein de tendresses pour ses compatriotes.... moyennant finances. Pour quelques piastres fortes (*pesos fuertes*) il pousse l'obligeance jusqu'à vous fournir une salle blanchie à la chaux, quatre poteaux de bois sur lesquels est tendue une peau de bœuf couverte d'un drap, une cuvette ébréchée et un torchon « jadis blanc ».

La nourriture est à l'avenant. Le riz, les patates, la *yuca* (*Manihot utilissima*), la viande séchée, en font les principaux éléments, et les ragoûts sont tous rehaussés d'une dose de piment (*aji*) à faire revenir les morts. La sauce est invariablement d'un jaune-safran produit par la graine du *Bixa orellana*, nommé en Colombie *achiote*, et usité par tout le pays. Quant à la propreté, elle n'est pas douteuse : elle est absente.

C'est dans ce réduit charmant que nous passâmes trois jours de repas exécrables et trois nuits de moustiques, qui se soldèrent à la fin par une note des plus gonflées.

J'étais muni de lettres d'introduction pour M. Berne, agent vice-consul de France. Je trouvai en lui un homme affable et distingué, à la tête d'une importante

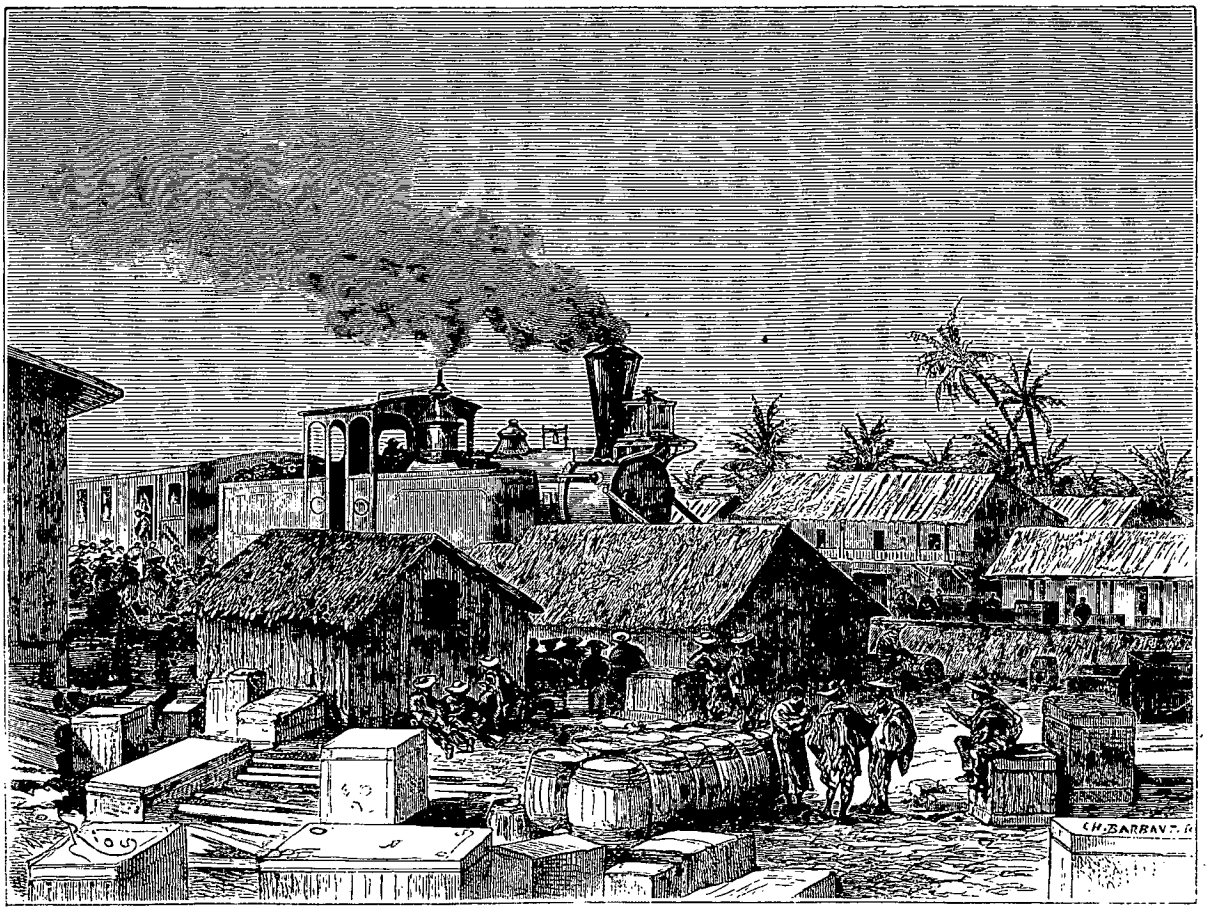
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maison de commerce, prêt à m'aider de tout son pouvoir dans l'accomplissement de ma mission. M. Heilbronn, agent consulaire de Belgique, ne fut pas moins empressé. Je dois à ces messieurs des renseignements précieux que j'ajouterai à mes observations personnelles sur le pays qu'ils habitent.

Barranquilla est situé près de la rive gauche du Magdaléna, non loin de l'embouchure de ce fleuve, et par onze degrés de latitude nord. Un canal ou *dique* de quelques kilomètres de longueur joint le port au lit même du fleuve, à travers des prairies inondées, couvertes de grandes graminées où l'on voit des vaches pâturer en liberté avec de l'eau jusqu'aux naseaux.

La chaleur est très-élevée. La moyenne annuelle est de trente-deux degrés, et les maxima de température, joints à l'ardeur du soleil, donnent lieu à des insolations et à des maladies souvent fatales. Dans le milieu du jour, on ne rencontre dans les rues que des chiens ou des.... Français, comme au Caire. Nous avons au loin cette réputation de salamandres, on ne sait comment justifiée.

Les rues sont trop larges. De pavé, nulle part; mais une poussière ou une boue où l'on enfonce jusqu'aux



Gare de Barranquilla, ville principale du bas Magdaléna. — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

genoux, suivant qu'il fait sec ou qu'il pleut. Dans le centre commercial ou cité proprement dite, les maisons sont pourvues d'un étage servant à l'habitation, et le rez-de-chaussée, très-vaste, à jour, soutenu par des colonnes de bois, sert d'entrepôt pour les marchandises. Ces vastes magasins sont un résumé de la vie matérielle en Colombie. La *spécialité* de chaque négociant est de vendre de tout. On trouve chez lui du fil et des aiguilles, des machines à vapeur, de la farine, du drap, des souliers, des bijoux, de la poudre et des armes pour alimenter les révolutions, de la librairie et du savon; on y fait la banque, on agiote sur toutes choses; on est courrier d'État, apothicaire, consul, et le soir homme du monde avec toutes les ressources que la civilisation peut apporter si loin. Chacun de ces *trade-gentlemen* parle cinq ou six langues. Ils sont obligés de tout savoir, de tout acheter, de tout vendre. Leur existence est fiévreuse et cependant leurs affaires admirablement ordonnées. Pour objectif, ils ont l'espoir de faire fortune en dix ou quinze ans, de céder leur fonds à bon prix à quelque successeur entreprenant comme eux et de venir vivre à Paris, pour eux le véritable Eldorado.

Il n'y a plus rien de distingué ni d'intéressant à Barranquilla — et j'ajouterai dans tous les ports de commerce de l'Amérique intertropicale — en dehors des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

agents consulaires et cette aristocratie de la « commission ».

Le jour, cette laborieuse population est en pantalon blanc et en bras de chemise. Quand le soleil tombe et que la chaleur diminue, ils s'habillent, c'est-à-dire se revêtent de linge et de coutil blanc du haut en bas, chaussent des bottines vernies, se coiffent d'un panama de vingt piastres et vont visiter leurs amis et prendre des rafraîchissements. Le soir, après dîner, pendant que les visiteurs sont étendus, qui sur un sofa de jonc, qui dans le hamac toujours suspendu au milieu de la pièce, la maîtresse de la maison joue quelque *habanera* sur une épinette décorée du nom de piano, et qui n'a pas vu l'accordeur depuis sa naissance.

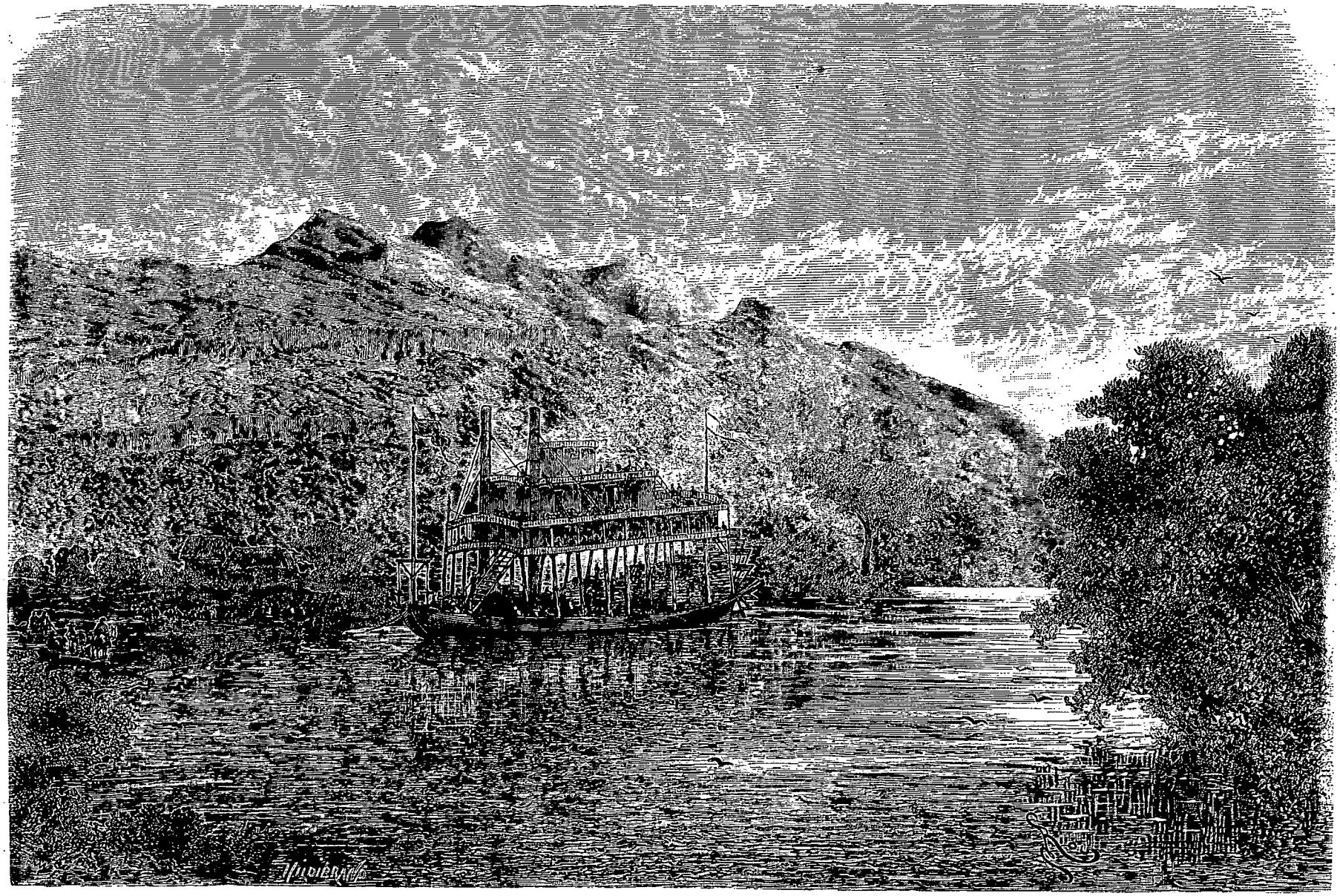
On danse aussi beaucoup à Barranquilla. Quelques grandes maisons sur la place principale, par exemple celle de M. Stasey, consul d'Angleterre, reçoivent très-bien les étrangers qui ont été introduits. On saute au piano. Des jeunes filles de l'Amérique du Nord, et surtout des Anglaises, conservent là-bas la vigueur de leurs jarrets malgré ce climat amollissant : problème aussi insoluble que la quadrature du cercle.

Les maisons sont construites de bois et de terre pétrie ou *adobes;* dans les faubourgs, elles sont couver-

Une rue à Barranquilla. — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

tes de feuilles d'*iraca* (le même *Carludovica palmata* qui fournit le tissu des chapeaux de Panama). Celles de l'intérieur de la ville, dites maisons hautes (*casas altas*), ont un étage avec corridor et balcon au premier, et couverture de tuiles rondes en terre pétrie à la main et seulement séchée au soleil (*tejas*). Le modèle de ces maisons est presque partout le même : une seule entrée donne accès sur la rue ; elle est formée d'une porte de bois (*porton*) et prend alors le nom de maison fermée (*casa claustrada*). Après le porton, l'espace qui conduit à la porte intérieure est le *zaguan;* il est généralement pavé de briques, ou plus souvent encore de petits cailloux noirs et blancs formant une sorte de mosaïque, à laquelle on ajoute des dessins faits avec des rotules de mouton. La maison entoure une cour centrale ou jardin qu'on appelle *patio*, comme en Espagne, et où les eaux des toits se déversent pour se réunir dans une citerne juste au milieu. Autour de ce jardin règne une galerie couverte, également avec balustrade en bois et nommée *corredor*. La balustrade s'appelle *pretil*. Elle est de plain-pied avec le sol de terre battue ou carrelé des chambres, dont les portes donnent toutes à l'intérieur du patio, tandis que les fenêtres grillées en bois, sans vitres, apportent la lumière de la rue ou des champs voisins. C'est dans ce corridor qu'on place l'escalier si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le vapeur *Simon-Bolivar* sur le Magdaléna (voy. p. 15). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la maison a un étage. Dans ce cas, les chambres à habiter sont au premier, et les pièces sur la rue sont louées aux commerçants à un prix souvent très-élevé.

Les édifices sont rares à Barranquilla. Le principal est une église spacieuse à toit de tuiles, à bas côtés, à tour octogonale, en forme de pagode à trois étages. Le curé était, au moment de mon passage, âgé de quatre-vingt-deux ans. L'hôtel de ville et les maisons du consul d'Angleterre et de quelques riches négociants, assez grandes, mais de médiocre apparence, complètent l'ornement architectural de la ville.

Les bas quartiers, près de la rivière, sont affreux. Des terrains vagues en occupent les trois quarts; on y jette toutes les immondices de la ville, qui s'y décomposent en plein air, dégagent des effluves pestilentiels et ne contribuent pas peu à entretenir les épidémies qui ravagent fréquemment la population. De grands vautours noirs — nommés *gallinazos* — se font les boueurs de la ville, mais ne suffisent pas à la purger de toutes ces ordures, au milieu desquelles on voit errer des chiens pelés, à longues oreilles, à museau étroit, étiques, faméliques, hideux.

On comprend que les eaux dormantes du canal sur lequel est situé Barranquilla manquent de pureté. C'est pourtant le réservoir où l'on vient puiser pour l'alimentation de la ville. Voyez ce robuste gaillard, perché sur les deux barils qu'il a placés en équilibre sur le dos de son âne, affublé d'un chapeau de paille pour tout vêtement et excitant sa monture d'un bâton pointu. C'est l'*aguador*, qui passe sa vie entre la rivière et les habitations où il porte cette eau détestable, qui sert à votre soupe et à votre breuvage.

Sur le marché, où pullulent ces porteurs, le plus souvent sous la forme d'éphèbes nus comme des vers et barbouillés comme des pots à moutarde, le peuple se révèle sous son véritable jour. C'est toujours par là que le voyageur doit commencer la visite d'une ville. Il y peut étudier, avec les produits de la contrée, le mélange des types et voir dans quel sens se développe la race qui domine. Ici le sang est mêlé : Indiens de Rio Hacha, blancs (*sangre azul*) et nègres. Ce dernier élément laisse toujours sa trace, même infinitésimale; il abonde ici, mais ne domine pas.

Si j'avais à décrire le type le plus fréquent, non-seulement à Barranquilla, mais dans tout le bas Magdaléna, je lui donnerais les caractères suivants, prenant pour sujet la femme, dont je trouve ici les formes beaucoup plus franches que chez le sexe fort.

La couleur générale chocolat est foncée, c'est-à-dire que le pigment rouge est mêlé au noir. Le thorax, très-développé, comme d'Orbigny l'a constaté chez les Indiens Quéchuas, phénomène qu'il attribuait à la raréfaction de l'air pour les habitants des grandes altitudes, ne saurait plus s'expliquer à Barranquilla, s'il fallait admettre cette seule cause.

Toutes les femmes que j'ai vues ici avaient la poitrine bombée, les épaules larges et carrées. La grosseur des biceps est extraordinaire, mais l'avant-bras est court; les mains et les pieds très-fins et nerveux. Les hanches peu saillantes, les jambes courtes, de fines rotules et des pieds d'enfant, cambrés, musculeux, purs quoique toujours nus, donnent une idée de leurs formes.

La tête est grosse, large, et le front, bas et étroit, est couvert de cheveux longs, un peu ondulés, d'un noir-bleu. Des pommettes saillantes et des sourcils peu épais protégent des yeux moyens, bruns, relevés aux coins ou bridés un peu à la chinoise, et donnant à la physionomie un air éteint. Le nez est d'un aspect particulier, crochu à son extrémité; il se partage en deux narines dilatées légèrement. La bouche est fine et les dents superbes.

Les mœurs de ces indigènes sont peut-être mauvaises, mais on ne saurait le dire à leur tenue, qui est presque toujours pudique, et c'est, je l'avoue, un fait que je ne croyais pas avoir à constater. Leurs discours, même dans les querelles, sont loin d'atteindre aux excès de langage des populaces européennes.

Un grand nombre de ces oisifs vivent de la pêche dans les *ciénagas* du voisinage. Les poissons du bas Magdaléna sont abondants et excellents. Ils atteignent une grande taille dans certaines espèces, surtout un certain Bagre à longues moustaches, qui est un très-fin manger.

Le lendemain de mon arrivée à Barranquilla, je me mis en quête du vapeur qui devait nous emporter vers le Sud. Je découvris enfin, à quai, la bizarre machine nommée le *Simon-Bolivar*, sur laquelle nous avions à prendre passage et que je décrirai plus loin.

En revenant sur le quai poudreux et fétide, nous vîmes des pêcheurs couchés au fond de leurs *canoas* (morceaux de bois creusés en canots), et l'idée nous vint d'essayer une chasse aux hérons. Le batelier prit sa *palanca*, sorte d'aviron court, avec lequel il pagaye à l'arrière; son compagnon s'arma du *canalete*, long bâton à crochet, semblable à nos gaffes, et nous voilà lancés sur les lagunes. Quelques beaux coups de fusil furent le prix de cette excursion. Nous traversâmes les îles flottantes, vertes comme des émeraudes, formées du *Pistia stratiotes*, nommé là-bas laitue de rivière (*lechuga del rio*), et j'admirai aussi pour la première fois les belles inflorescences du *Pontederia crassipes*. Ses feuilles arrondies, supportées par le renflement des pétioles à cellules aérifères qui les soutiennent sur l'eau, entouraient les plus beaux épis de fleurs bleues à centre jaune, à forme insolite, qu'il fût possible de voir.

La navigation du Magdaléna est ouverte depuis vingt-cinq ans environ. Elle est restée d'abord un monopole, puis la concurrence a été permise. Les trois compagnies, anglaise, allemande et américaine, dont les tarifs étaient d'abord de soixante piastres par passager de Barranquilla à Honda, les abaissèrent à quarante-cinq piastres. Mais les actionnaires se ruinaient mutuellement sans quitter la place, et dans un intérêt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien entendu ils firent la paix. Aujourd'hui le passage reste fixé à soixante piastres (trois cents francs). Les bateaux sont mauvais, le personnel pire, l'« accommodation » détestable, ce qui n'empêche pas, au contraire, les compagnies de faire de bonnes affaires. On a calculé que chaque bateau, dans un voyage d'un mois — aller et retour, — rapporte quatre-vingt mille francs à ses propriétaires.

Notre capitaine s'appelle Duncan. Je crois qu'il est venu de Cincinnati, où se construisent les bateaux de la compagnie yankee. Un long abus des spiritueux lui a éraillé la voix. Son organe est altéré, et il ressemble beaucoup à son organe, comme disait Potier.

Les formalités du départ sont bien longues à bord des mauvais paquebots qui ne tiennent que par la force de l'habitude. Mais le nôtre est tout neuf; c'est son premier voyage. On nous promet monts et merveilles, traversée rapide, service excellent. Nous verrons bien.

Enfin la voix enrouée du sifflet se fait entendre, la roue géante de l'arrière se met en mouvement, le drapeau de Colombie et l'Union Jack se déploient à la poupe, des centaines de mouchoirs s'agitent, des hourras s'élèvent : nous sommes partis.

La description d'un bateau à vapeur du Magdaléna défierait une plume exercée. L'aspect en est bizarre. Cette grande machine flottante à trois étages, tout à jour, peinte en blanc bariolé de rouge ou de bleu, diffère *ab initio* de tout ce que nous connaissons en construction navale. Point d'œuvres vives, tout en accastillage; le fond est plat comme celui d'une toue, calant un mètre ou un mètre cinquante d'eau pour passer sur les fonds ensablés du fleuve. A l'arrière, la roue unique, énorme, haute et large comme le bâtiment.

Tout est en bois blanc, trop léger, plein de fissures, assemblé à la diable, bâclé au plus vite et à bon marché. Cela se fabrique à Cincinnati, sur l'Ohio, et les Yankees ont l'air de s'être dit que ce serait toujours assez bon pour leurs *frères* du Sud.

Le pont, — j'allais dire le rez-de-chaussée, — est occupé par les machines, à foyers immenses chauffés au bois, et à bielles démesurées. Ce lieu est encombré de marchandises entassées pêle-mêle, et qu'aucun parapet n'empêcherait de tomber à l'eau s'il survenait une secousse. Mais nulle tempête n'est à craindre sur le Magdaléna, dont la nappe immense est à peine ridée par la brise; nous sommes dans la région qu'on a appelée *de las calmas*.

Au moment du départ, ce pont donne l'idée de la tour de Babel. Les passagers, les porteurs de ballots, les nègres et Indiens du port, s'y bousculent en passant sur les deux longues planches flexibles qui relient le rivage au bord. C'est un déluge de : *Caramba! Caraï!* et autres jurons aussi énergiques que peu traduisibles. Les propriétaires du vapeur, venus tout exprès pour son premier voyage, vantent les marchandises aux passagers.

First rate boat, señor, — s'écrie l'un d'eux, — *first rate accomodation para todos.*

You never saw cosa semejante en su tierra de V.

Cette salade d'anglais et d'espagnol tend à nous prouver que ce bateau neuf est la perfection et que nous n'en avons jamais vu de pareil en Europe. Je le crois bien!

Le capitaine Duncan, toujours aussi enroué que le sifflet de sa machine, renchérit sur ces compliments.

« Mon bateau se nomme *Simon-Bolivar*, dit-il. Il fera comme son parrain, il passera partout! »

Une échelle de meunier, — l'escalier d'honneur, — conduit au premier étage, quartier des passagers de première classe. Ce département affiche des prétentions à l'élégance. Une galerie circulaire à balcon fait le tour du bateau et circonscrit la demi-douzaine de cabines destinées aux dames. L'avant forme une salle triangulaire, en plein air, où l'on suspend les hamacs aux colonnettes, et où les voyageurs viennent humer la brise d'amont.

Les cabines, où la température est celle d'un four, servent chaque soir de retraite aux passagères. Des jalousies laissent voir du dehors dans l'intérieur, et les pauvres femmes à qui ces *retiros* sont destinés n'y sont pas un moment à l'abri des regards indiscrets.

A l'arrière se trouve la salle à manger, analogue à l'avant, c'est-à-dire une salle à colonnettes, en plein air, où l'on installe des tables à manger le jour et le dortoir le soir.

« Par ici, la France! »

C'est une voix joyeuse et connue qui nous hêle, celle de M. de Montbrun, l'un de nos plus aimables copassagers de la *Ville de Saint-Nazaire*. Il se rend à Bogotá en qualité de chancelier de la légation de France. Il va prendre son poste comme on prend une forteresse, armé de pied en cap, carabine rayée à balles forcées, revolvers de cavalerie, poignards.... Les caïmans n'ont qu'à bien se tenir, et quant aux jaguars.... mais nous verrons plus loin!

Nous procédons ensemble à notre installation respective. Pour le moment, il s'agit de pendre son hamac. Comme on fait son lit on se couche, est ici un aphorisme d'une rare vérité. Il faut être son propre domestique, étaler l'*estera* ou natte, si l'on veut dormir sur un lit de sangle, et installer au-dessus le *toldo* ou moustiquaire, cage carrée de mousseline grossière qu'on suspend à quatre ficelles et dont on retrousse les bords avec des précautions infinies. Vous croyez échapper ainsi aux moustiques. Foin! A peine glissé sous cet abri protecteur et étendu à la clarté des étoiles sur ce lit primitif, un chant résonne à vos oreilles. C'est l'ennemi qui sonne la charge; il a pénétré en même temps que vous dans la place. Toute la nuit il s'acharne sur sa proie et vous larde de pointes de feu. Le lendemain matin, vous vous réveillerez, si vous avez pu dormir, le visage et le corps bouffis et ponctués de taches rubicondes.

Dès l'aube, tout le monde est debout, bon gré, mal

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gré. Les retardataires sont tirés par les pieds et secoués poliment, c'est-à-dire à tour de bras, par le *stewart* ou premier garçon du bord. On plie les lits de sangle et on dresse les tables.

C'est l'heure des ablutions matutinales. Chacun, à tour de rôle, va plonger sa tête dans l'eau jaune du Magdaléna, et se sèche ensuite au soleil, plutôt que de se salir de nouveau avec les chiffons repoussants qui vous sont apportés sous le nom de *paños de mano*.

Puis le *stewart* vous convie fraternellement à tuer le ver, c'est-à-dire prendre un *tragito de anisado*. Cette liqueur (prononcez *anisao*) est tout simplement faite d'eau-de-vie de canne, assez faible, additionnée de graines d'anis (*Anethum fœniculum*) que l'on cultive à cet effet dans les régions froides du pays. Les charmes de ce breuvage sont sans doute puissants, puisque tout le personnel servant du bord est généralement ivre dès le point du jour.

A dix heures, sonne le déjeuner (*almuerzo*). Il est rapidement expédié; dix minutes suffisent. Les plats sont nombreux autant que détestables. La *bisteca* res-

L'*aguador*, marchand d'eau à Barranquilla (voy. p. 14). — Dessin de Riou, d'après le croquis de l'auteur.

semble à des semelles de bottes de caoutchouc. Les ragoûts ont un aspect intraduisible. Tout nage dans cette éternelle sauce jaune-safran, faite d'*achiote* (rocou) et de piment, qui désormais va nous poursuivre sans repos ni trêve. Des bananes frites assez bonnes, d'autres bouillies et cotonneuses, du riz, des os de poulets, restes infortunés de malheureuses volailles qui ont dû bien souffrir; des confitures de bananes au sirop de mélasse, tel est l'ordinaire invariable pendant toute la traversée. On peut acheter du vin, toujours aigre, à une piastre la bouteille. Les plus avisés en ont apporté d'Europe une caisse avec eux. Mais, attention! Aux séductions des passagères qui regardent la bouteille d'un œil peu platonique, il faut ajouter le danger de la voir disparaître, *par accident*, entre les mains du garçon; il est bon de serrer chaque soir son vin dans sa malle.

Édouard André.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gallinazos dévorant un caïman mort (voy. p. 26). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

COLOMBIE.

Coup d'œil historique et géographique sur la Colombie. — La vie sur le Magdaléna (suite). — Caïmans et vautours. — La plante carnivore. — Coiffure d'Aristoloches. — La *Vara santa*. — Un homme à la mer ! — Le baptême de la ligne. — Plantes nouvelles, vieilles connaissances. — Islitas ; Naré. — Passage de l'Angostura. — *Hurrah Columbia!* — Honda.

Avant de continuer à décrire la vie sur le fleuve Magdaléna et les incidents dont elle est semée, il me paraît opportun d'initier le lecteur, d'une manière générale, à la géographie et à l'histoire des pays que nous venons d'aborder.

La Nouvelle-Grenade, nommée aujourd'hui États-Unis de Colombie, se trouve comprise, suivant les documents fournis jadis par le gouvernement espagnol, et que la commission chorographique ainsi que don José Maria Quijano Otéro ont consultés pour établir les limites officielles, entre 4° de latitude sud et 12° de latitude nord, et, en longitude, entre 68° 10′ et 85° 40′ ouest du méridien de Paris. Ces limites n'ont pas été admises depuis par l'Équateur et le Brésil, et des revendications sont pendantes depuis de longues années entre les trois puissances.

La superficie du territoire est d'environ douze cent mille kilomètres carrés, dont trois cent mille seulement sont plus ou moins peuplés. Les travaux statistiques sont peu développés en Colombie. Cependant il résulte de quelques données fournies récemment par le docteur Galindo, de Bogotá, qu'en 1870 la population était de deux millions huit cent quatre-vingt-dix mille six cent trente-sept habitants civilisés, auxquels il convient d'ajouter deux à trois cent mille Indiens, qui vivent sur les territoires de Casanaré, San Martin, Caquéta, Goajira et Darien. Ces derniers chiffres présentent peu d'exactitude, les moyens de contrôle étant des plus primitifs dans ce pays.

Tous ces habitants procèdent de trois races : la blanche, la rouge et la noire, étroitement mélangées et vivant en assez bonne intelligence. La race rouge est la plus nombreuse, et la noire ne se trouve guère que dans les provinces limitrophes des côtes ; mais la blanche, quoique moindre en nombre, exerce sur les deux autres sa prépondérance habituelle.

Le territoire est limité par la république de Costa-Rica, qui en est séparée par le *rio de las Culebras*;

1. Suite. — Voy. p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'océan Pacifique, depuis le fond du golfe *Dulce* jusqu'à l'embouchure du *Matajé;* l'océan Atlantique, du rio de las Culébras à la *laguna del Pájaro*, dans le lac de Maracaïbo, et les républiques de l'Écuador et du Vénézuéla. Nous préciserons ultérieurement ces frontières en examinant les provinces orientales et les différentes revendications de ces États sur le territoire colombien.

Ainsi placée entre la mer des Antilles et l'océan Pacifique, qui forment dans leurs baies profondes des ports excellents, bornée au sud par l'Amazone et à l'est par l'Orénoque — ces deux grandes mers d'eau douce, — arrosée dans toutes les directions par des rivières navigables, et divisée par les mille ramifications des cordillères en vallées fertiles situées à toutes altitudes possibles, la Colombie paraît avoir été l'objet des prédilections de la nature. Sa position est unique : on y trouve à la fois les régions les plus chaudes et les hauts plateaux qui reproduisent les conditions de vie de l'Europe tempérée. Dans ces climats variés, les produits des trois règnes sont innombrables et peuvent attirer le commerce et l'industrie de presque toutes les nations du globe. Le quinquina, le caoutchouc, le cacao, le café, la salsepareille, l'indigo, le bois de campêche, l'ivoire végétal, la cochenille, une quantité immense de bois précieux, de gommes, de résines, naissent spontanément sur son sol. La canne à sucre, le tabac, le blé, l'orge, les céréales, tous les fruits des régions chaudes et plusieurs des régions tempérées y sont cultivés avec profit. Sur ses immenses prairies naturelles, le gros et le menu bétail errent en liberté et ne donnent aux propriétaires que la peine de les capturer pour les vendre. Dans les montagnes, se rencontrent de riches mines de houille, de pétrole, d'asphalte, des salines, du sel gemme, des eaux minérales abondantes. L'or est charrié par toutes les rivières. Le massif montagneux contient de riches veines d'argent, de platine, de fer, de cuivre, d'émeraude, d'antimoine, de soufre, d'étain, etc.

Certaines de ces richesses sont déjà mises en exploitation, mais les tentatives sont de peu d'importance, et presque tout reste encore à faire. L'homme n'a qu'à prendre possession de cet opulent domaine, à le cultiver, pour s'enrichir à coup sûr. Mais l'homme sait-il jamais s'arrêter au parti le plus sage et le meilleur pour assurer son repos et sa félicité?

La Colombie peut être considérée comme divisée naturellement en deux grandes contrées : celle des montagnes à l'ouest, et celle des plaines à l'est. La première occupe une superficie de quatre cent vingt mille kilomètres carrés. Sa population est faible, mais assez également répandue, et on peut la partager géographiquement en sept régions principales, savoir :

1° La vallée du Magdaléna, qui occupe la partie centrale et comprend aussi la vallée du Cauca, affluent principal du Magdaléna;

2° La vallée du Patia, au sud de la république;

3° La vallée de l'Atrato, humide, couverte de forêts, formée par la bifurcation de la Cordillère occidentale;

4° Le littoral ouest, dont les eaux sont tributaires du golfe de Panama;

5° Le littoral du Darien, des deux côtés du golfe de ce nom;

6° La vallée du Rio-Hacha, comprise entre la Sierra-Névada et la branche des Andes qui court vers le Goajira.

7° La région de l'isthme de Panama, où les eaux du versant nord vont à l'Atlantique, et celles du sud au Pacifique.

La contrée plane, encore déserte aujourd'hui ou occupée par des tribus sauvages et errantes, occupe une surface d'environ sept cent quatre-vingts mille kilomètres carrés, et se trouve limitée pour une part entre la Cordillère orientale, l'Orénoque et le Cassiquiaré, et pour l'autre part, entre le fleuve des Amazones et les Andes du Vénézuéla, qui la protégent des vents du nord. Le rio Guaviaré la divise en deux grandes régions : la méridionale, qui s'incline vers le sud-est, et la septentrionale, dont les eaux coulent vers l'est. L'une et l'autre sont parcourues par de grands cours d'eau qui sortent des montagnes et courent parallèlement entre eux, les uns se dirigeant vers l'Amazone, les autres vers l'Orénoque.

L'altitude de ces grandes plaines, nommées *llanos*, est peu considérable au-dessus du niveau de la mer. Cependant la chaleur n'y est pas excessive; les vents de l'Atlantique, les rivières et les pluies les rafraîchissent constamment. Les conditions hygiéniques n'y sont point mauvaises, malgré leur réputation de « pays à fièvres ». Si les parties basses sont parfois inondées, les eaux disparaissent rapidement. Dans le reste du pays, elles sont partout courantes, et les bords des rivières sont couverts de la plus belle végétation.

Les habitants de la Nouvelle-Grenade sont généralement intelligents, d'imagination vive et de passions fougueuses; et les races indigènes, ordinairement très-paisibles dans l'Amérique du Sud, ont souvent montré qu'elles pouvaient ici avoir de l'ardeur et de l'audace. Ces populations avaient été gouvernées par le régime espagnol le plus tyrannique jusqu'à il y a soixante ans, époque à laquelle une grande crise sociale et politique libéra le pays et le mit en possession d'un système démocratique représentatif, auquel il ne s'habituera certainement pas sans passer par des convulsions souvent renaissantes.

L'histoire de la Nouvelle-Grenade commence avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Ce grand homme visita en partie la côte nord après celle du Vénézuéla, à ses troisième et quatrième voyages, et découvrit le territoire de Véraguas. Après lui, Ojéda et Amérigo Vespucci parcoururent ce littoral plus en détail. C'est à ce dernier qu'on doit la première carte de ces contrées, et, à son retour, les territoires du continent que Colomb avait vus le premier reçurent injustement le nom d'Amérique.

« Sic vos, non vobis, fertis aratra, boves! » (Virgile.)

Plus tard, Rodrigo de Bastidas suivit toutes les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

côtes depuis Santa Marta et Cartagéna jusqu'au golfe de Uraba. En 1508, le roi d'Espagne donna à Ojéda le gouvernement de tout le territoire situé entre la péninsule de Goajira et le susdit golfe, sous le nom de Nouvelle-Andalousie. De ce point jusqu'au cap Gracias a Dios, Diégo de Nicuésa eut sous sa direction le reste du pays, qui fut nommé Castille d'Or. Ojéda vint fonder dans le Darien, sur chaque côté du golfe, la ville de San Sébastian et celle de Darien, qui durèrent peu quoiqu'elles eussent été érigées en évêchés par le roi. C'est de Darien que partit, en 1513, Nuñez de Balboa, qui traversa l'isthme et découvrit l'océan Pacifique. Ce fait fut suivi de la nomination comme gouverneur de Pédro Arias d'Avila, homme

Écroulement des berges (voy. p. 26). — Dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.

cruel qui, jaloux de Balboa, se saisit de lui, le fit décapiter et fonda ensuite, en 1518, la ville de Panama, où fut transporté l'évêché.

Bastidas, de son côté, eut l'autorisation de conquérir toute la partie de la Nouvelle-Andalousie située à l'est du Magdaléna, et le 29 juillet 1825 il posait la première pierre de la ville de Santa Marta.

En 1532, le reste de la Nouvelle-Andalousie fut attribué à Pédro de Hérédia, qui, l'année suivante, commença de bâtir Cartagéna.

Sous les ordres d'Adélantado Lugo, une expédition partit de Santa Marta en 1536, en remontant le Magdaléna. L'un de ses chefs était Gonzalo Jiménès de Quésada. Après avoir enduré des souffrances inouïes et perdu plus des deux tiers de sa troupe, il conquit tout le magnifique territoire de l'intérieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant ce temps, après avoir achevé de réduire le Pérou et le royaume de Quito, Sébastian de Bélalcazar s'était avancé vers le nord avec une poignée d'Espagnols, avait soumis les pays de Pasto et de Popayan, la vallée du Cauca et le haut Magdaléna, exploré toutes ces contrées, jeté les fondements des villes de Cali et de Popayan en 1536, et était enfin arrivé à Bogotá. Là il rencontra Quésada, qui venait de détrôner les *Zipas* et les *Zaquès*, rois de Muéquéta et de Hunza, et Frédemann qui, avec autant de fatigues que Quésada, s'était avancé depuis le cap de la Véla, sur les côtes du Vénézuéla, et avait pénétré jusqu'à Bogotá par l'est. A l'arrivée de Bélalcazar, Quésada crut le moment venu de bâtir la ville de Santa Fé de Bogotá et de fonder plusieurs autres centres de population pour affirmer sa conquête.

Il avait un lieutenant, nommé Roblédo, qui partit à son tour, explora et réduisit le territoire d'Antioquia, où il ne tarda pas à bâtir la ville de ce nom, en 1541. Mais peu après il trahit son chef et prétendit au pouvoir suprême dans le pays. Bélalcazar le poursuivit, le fit déclarer traître et décapiter en 1546. Le roi d'Espagne apprit cette exécution arbitraire et prononça à son tour une sentence capitale contre Bélalcazar, qui mourut de chagrin en 1550.

Quésada ne fut pas plus heureux : les cruautés qu'il exerça envers les chefs indigènes et toutes les iniquités de la conquête furent châtiées à leur tour. Charles-Quint récompensa mal ses services; malade de la lèpre, Quésada passa de longues années dans la ville de Mariquita, pleurant ses fautes passées, et y mourut en 1579, après avoir écrit de sa main une relation de ses conquêtes qui est parvenue jusqu'à nous.

Les pays soumis furent érigés en 1547 en capitainerie générale, et en 1718 en vice-royauté.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les esprits commencèrent à s'exciter contre le gouvernement péninsulaire. En 1810, après des excès plus violents que les autres, la Nouvelle-Grenade se déclara indépendante du gouvernement de la Péninsule et commença avec la métropole une lutte acharnée. En même temps, la guerre civile éclata ; les citoyens principaux du pays ne s'entendirent pas sur son organisation politique, et Pablo Morillo profita de ces dissensions pour reconquérir le pays au profit du roi d'Espagne. Perfide et sanguinaire, il trompa le peuple par de prétendues amnisties et fit tomber les têtes des hommes les plus distingués par leur savoir et leur vertu; il fomenta la haine entre les Américains et les Espagnols, exaspéra les populations, prit contre elles des mesures atroces et ne leur laissa de ressource que de choisir entre l'indépendance ou la mort.

Aristoloche à feuilles en cœur. (voy. p. 26). — Dessin de Varé, d'après un croquis de l'auteur.

Les patriotes, autant de la vice-royauté que de la capitainerie générale de Carácas, se réfugièrent donc dans les plaines du Casanaré et de l'Apuré, et de là recommencèrent une guerre impitoyable. Leurs triomphes répétés obligèrent, en 1820, le général espagnol à un armistice avec le général Bolívar. Les hostilités furent régularisées; on renonça de part et d'autre aux horreurs d'une guerre sans quartier, et l'existence de la république de Colombie fut reconnue après avoir été assurée par la victoire de Boyaca, le 7 août 1819.

En 1821, le Congrès général, réuni à Rosario de Cucuta, constitua solennellement la république; mais, dès 1830, des discordes civiles la divisèrent. Le territoire du Vénézuéla se sépara de la Colombie, ainsi que l'Écuador (ou Équateur), en 1832, et les trois contrées s'organisèrent en nations indépendantes.

De 1855 à 1858, la Nouvelle-Grenade se fractionna pacifiquement en États, et de 1860 à 1863, après une lutte plus cruelle et plus ruineuse encore que celle de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'indépendance, le nom de *Confédération grenadine* fut changé en celui d'*États-Unis de Colombie.*

La division politique de la Colombie passa par plusieurs phases avant d'arriver à l'état actuel. Les instigateurs de la déclaration de l'indépendance, qui avaient saisi le moment où les armées de Napoléon Ier envahissaient la péninsule Ibérique, furent obligés de réunir leurs forces à celles de Carácas et de Quito, pour constituer une nation capable de résister à ses ennemis.

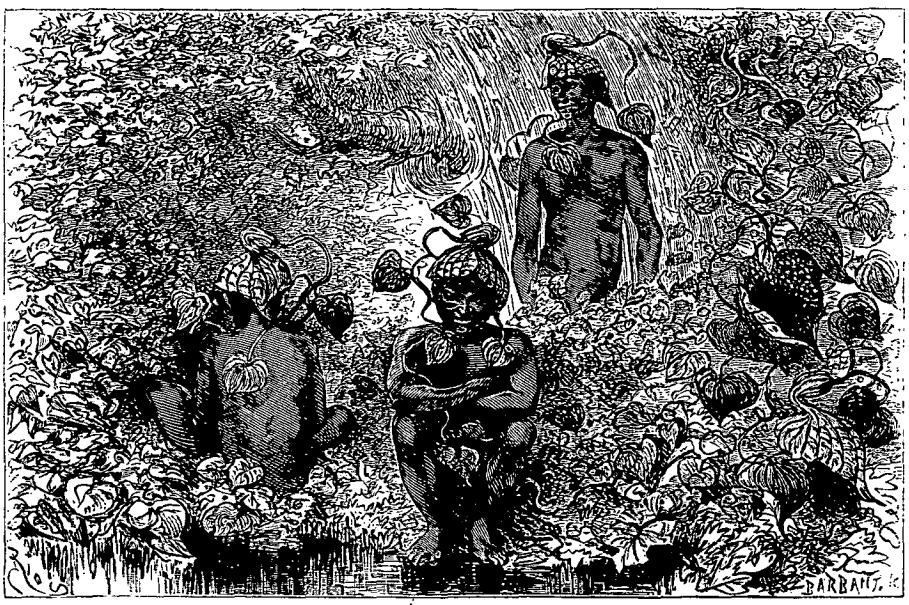
Le pays forma alors les cinq départements de l'Isthme, du Cauca, du Magdaléna, de Boyaca et de Cundinamarca, dont les capitales respectives furent Panama, Popayan, Cartagéna, Tunja et Bogotá.

L'union de ces colonies, comme toute confédération de divers peuples, dura autant que la nécessité qui lui avait donné naissance. L'indépendance une fois obtenue, elles tendirent de nouveau à se séparer. Pouvait-il en être autrement, lorsque les causes de dissolution qui avaient déterminé la chute de l'empire espagnol existaient dans tout le corps social? Il était naturel que chaque royaume, chaque province et chaque canton qui se croyait capable de subsister par lui-même prétendît former une nationalité. C'est pourquoi, de 1830 à 1832, les sections qui avaient été la vice-royauté de Nouvelle-Grenade, la capitainerie générale de Carácas, et la présidence de Quito, constituèrent trois républiques : Nouvelle-Grenade, Vénézuéla et Écuador.

Alors la Nouvelle-Grenade distribua le territoire de ses cinq départements en provinces, subdivisées à leur tour en cantons, de la manière suivante :

Département de l'Isthme : Province de Véraguas, capitale Santiago ; — de Panama, capitale Panama.

Département du Cauca : Province de Buénaventura, capitale Iscuandé ; — du Chocó, capitales Novita et Quibdo ; — de Popayan, capitale Popayan ; — de Pasto, capitale Pasto.



Enfants coiffés d'Aristoloches (voy. p. 26). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

Département du Magdaléna : Province de Cartagéna, capitale Cartagéna ; — de Santa Marta, capitale Santa Marta ; — de Rio-Hacha, capitale Rio-Hacha ; — de Mompox, capitale Mompox.

Département de Boyaca : Province de Casanaré, capitale Poré ; — de Pamplona, capitale Pamplona ; — de Socorro, capitale Socorro ; — de Tunja, capitale Tunja ; — de Vélez, capitale Vélez.

Département de Cundinamarca : Province d'Antioquia, capitale Médellin ; — de Mariquita, capitale Honda ; — de Bogotá, capitale Bogotá ; — de Neiva, capitale Neiva.

Cette organisation subsista pendant quelques années sans trouble ; mais elle avait été créée trop rapidement pour que toutes les parties fissent un tout homogène. De 1832 à 1856, plusieurs cantons de ces provinces se séparèrent pour en former de nouvelles, et le nombre total fut porté à trente-six.

Dans l'espace de quelques années, le pouvoir municipal de ces provinces s'améliora par quelques réformes légales et peu à peu elles arrivèrent, en 1853, à pouvoir être considérées comme de véritables États, capables de se donner une constitution intérieure, de nommer tous leurs fonctionnaires, de se créer des revenus et de former une législation administrative.

Les causes déterminantes de la séparation des trois républiques qui formaient la Colombie au moment de sa création, continuèrent malheureusement à miner longtemps le corps social, et la tendance des partis à se séparer n'était réprimée en eux que par le manque de ressources pour se déclarer indépendants. C'est pour cette raison que de 1855 à 1860 neuf États fédéraux s'érigèrent l'un après l'autre, en groupant autou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

d'eux un certain nombre de provinces. Ils se donnèrent le nom d'États souverains (*Estados soberanos*). Ils subsistent encore, mais leur union actuelle en une fédération centrale n'est qu'un lien débile sous le régime de la constitution formulée en 1863 à Rio-Négro.

Aujourd'hui, les neufs États qui constituent les États-Unis de Colombie se classent ainsi :

Deux maritimes, sur l'Atlantique et le Pacifique : Panama et Cauca.

Deux maritimes, sur l'Atlantique seulement : Bolívar et Magdaléna.

Trois méditerranéens, limitrophes avec le Vénézuéla : Santander, Boyaca et Cundinamarca.

Deux au centre : Antioquia et Tolima.

Le tableau suivant donnera une idée des populations respectives de ces divers États :

États.	Capitales.	Population approximative.
Panama	Panama	133000
Cauca	Popayan	500000
Bolívar	Cartagéna	230000
Magdaléna	Santa Marta	85000
Santander	Socorro	468000
Boyaca	Tunja	530000
Cundinamarca	Bogotá	440000
Antioquia	Médellin	369000
Tolima	Ibagué	300000

Tels sont les principaux linéaments géographiques, historiques et politiques du pays que nous aurons à parcourir, en étudiant sur notre passage ses mœurs, ses coutumes, ses productions[1].

Reprenons notre récit sans transition. — Nous avons quitté nos compagnons de route occupés à leur « réfection corporelle » à bord du *Simon-Bolívar* (voy. p. 13). Cette existence à demi civilisée sur le pont d'un navire du Magdaléna est pleine de pittoresque, sinon de charme. Les incidents ne manquent pas au déjeuner. L'égoïsme y règne en maître ; chacun se précipite sur le plat qui lui semble mangeable, sans souci du voisin. Les plus forts et les plus agiles ont le dessus,... *tarde venientibus ossa*. Le contenu de tous les plats se mêle dans les assiettes, au grand scandale des Européens. Parfois, en partant de Barranquilla, on a emporté du beurre qui fond et rancit en vingt-quatre heures. Il n'importe ; si votre étoile vous a gratifié d'un voisin de Terre chaude peu habitué à ce luxe, vous le verrez gravement plonger sa cuiller dans le beurrier et s'imaginer qu'il mange la soupe.

Le « steward » est une curiosité. Son ivresse quotidienne, comme celle de Frédérick Lemaître, passe dans les yeux des garçons qu'il dirige et que son regard superbe terrifie. Tous sont nègres, de ce type grêle, bizarrement cassé à la chute des reins, aux longues jambes fluettes, à la barbe en pointe proéminente, qui domine à la Nouvelle-Orléans. Ils sont aux trois quarts nus. Leur saleté est proverbiale.

« Garçon, un couteau, demandez-vous.

— *All right, sir.* »

Et notre homme s'avance nonchalemment en se grattant la peau des jambes avec l'objet demandé. Si vous vous plaignez, il l'essuie dans ses cheveux. Vous le prenez sans cesse à boire dans votre verre quand vous tournez le dos, à picorer dans les bananes en apportant le plat, à retourner les morceaux avec ses mains immondes. Il n'y a rien à faire contre ces repoussantes habitudes : c'est l'impénitence finale.

Je ne parle point du dîner (*comida*), qui est la stricte reproduction du déjeuner. Personne ne regrette que ces festins soient aussi brefs ; c'est pour ne pas mourir de faim qu'on y prend part.

Après le repas, on va sur l'avant fumer son cigare. Le bateau avance lentement dans les méandres du fleuve, dont la nappe immense blanchit au loin sous vos yeux. La température varie, au déclin du jour, entre vingt-huit et trente-deux degrés.

Au-dessous de vous, sur le premier pont, parmi les cordages, les caisses et le bois de chauffage, les *bogas* ou matelots font leur cuisine et dînent à leur tour. Quatre madriers, enfermant quelques brouettées de terre, reçoivent les trois pierres rondes qu'on appelle la *tulpa*, et sur lesquelles repose la *olla* ou marmite. On la remplit d'eau dans laquelle on immerge du *tasajo*[1], des bananes vertes, du maïs et parfois des *yuccas*. Quelques os à demi dépouillés sont ajoutés à cette ratatouille. Dès qu'elle est cuite à point, la meute humaine se précipite sur la olla, chacun y trempe ses doigts pour en saisir un morceau, et plonge la *totuma* (calebasse) ou l'écaille de tortue pour la remplir de bouillon, et bientôt on entend un bruit général de mâchoires et d'os rongés par des dents aiguisées.

Mais l'étage supérieur du bateau nous est encore inconnu. Grimpons par l'échelle de meunier qui nous conduit sur une plate-forme en carton bitumé, où est située la cabine du capitaine, la tour carrée de la vigie et la chambre du pilote.

Le paysage, vu de ce point, est d'une grandeur imposante. Que de fois, renversé sur une chaise de jonc, au déclin du jour, dans cette atmosphère légèrement rafraîchie par l'air que déplace le navire, ne suis-je pas resté en contemplation, pendant des heures entières, devant ces eaux si calmes, bordées de forêts géantes, où les lianes couvrent les arbres de courtines de verdure retombant dans le flot de la rive, et sur lesquelles de gros iguanes viennent se chauffer aux derniers rayons du soleil couchant ! D'énormes caïmans flottent, comme des poutres immobiles, sur

1. Une partie des documents statistiques qui précèdent m'ont été fournis à Popayan par M. S. Arboléda, fils du célèbre poëte et capitaine colombien, qui fut assassiné en 1860 pendant sa lutte contre Mosquéra.

1. Le tasajo est la viande de bœuf taillée en lanières sur la carcasse de l'animal, puis séchée au soleil et vendue à la *vara* (mesure de longueur qui équivaut à quatre-vingt-trois centimètres), c'est-à-dire au mètre courant. Avant de se mettre en route, on achète la provision de viande, que l'on enroule autour d'un bâton.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

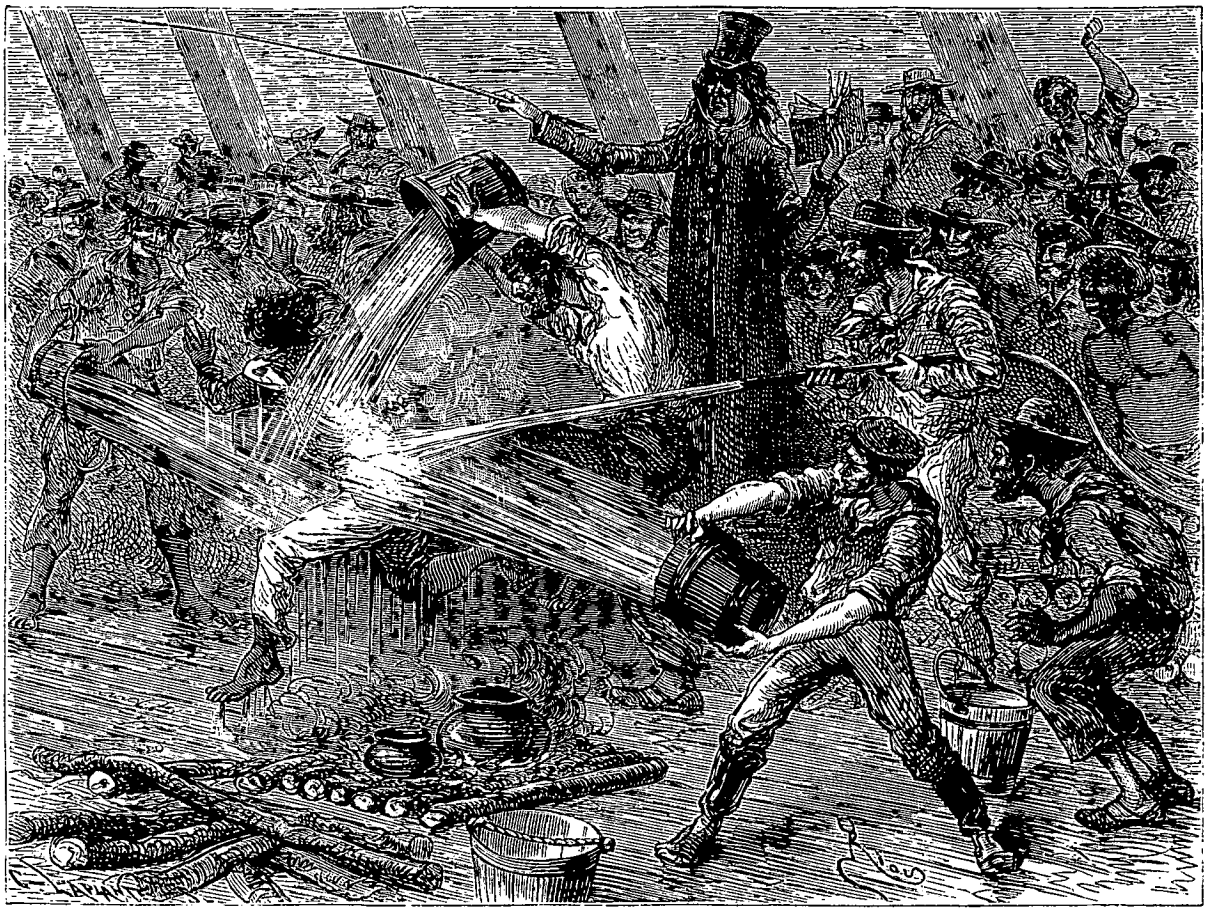
Bogas conduisant les champans (voy. p. 26). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la surface du fleuve, attendant quelque immondice venant du bateau, ou qu'un homme tombe à l'eau et se laisse happer au passage.

Les bruits du bord se sont tus successivement; l'étrave fend silencieusement la belle nappe argentée du Magdaléna. L'air est embrasé; les *chicharras* (cigales) font entendre sur les arbres leurs cris de crécelle, les *alouates* (singes hurleurs) grondent au loin; l'équipage, se reposant des fatigues du jour, chante la *Habanera* ou le *Guarapo*, véritables boléros colombiens. Puis, en quelques minutes, sans crépuscule, le soleil disparaît derrière la forêt; l'ancre est jetée; tout se tait : « *Buenas tardes!* Allons nous coucher! »

Aux premières lueurs de l'aube, le bateau appareille, et bientôt les rives du Magdaléna fuient avec rapidité. Nous passons successivement devant Solédad, Sitionuévo, Remolino, et nous voici devant Calamar, où les voyageurs de l'Atlantique, venant autrefois de Carthagène par Turbaco, commençaient leur navigation d'eau douce. Des prairies submergées, assez uniformes, s'étendent au loin. Lorsque le terrain s'exhausse un peu, on voit surgir une cabane entourée de quelques cocotiers et bananiers. De grosses touffes de Mikanias

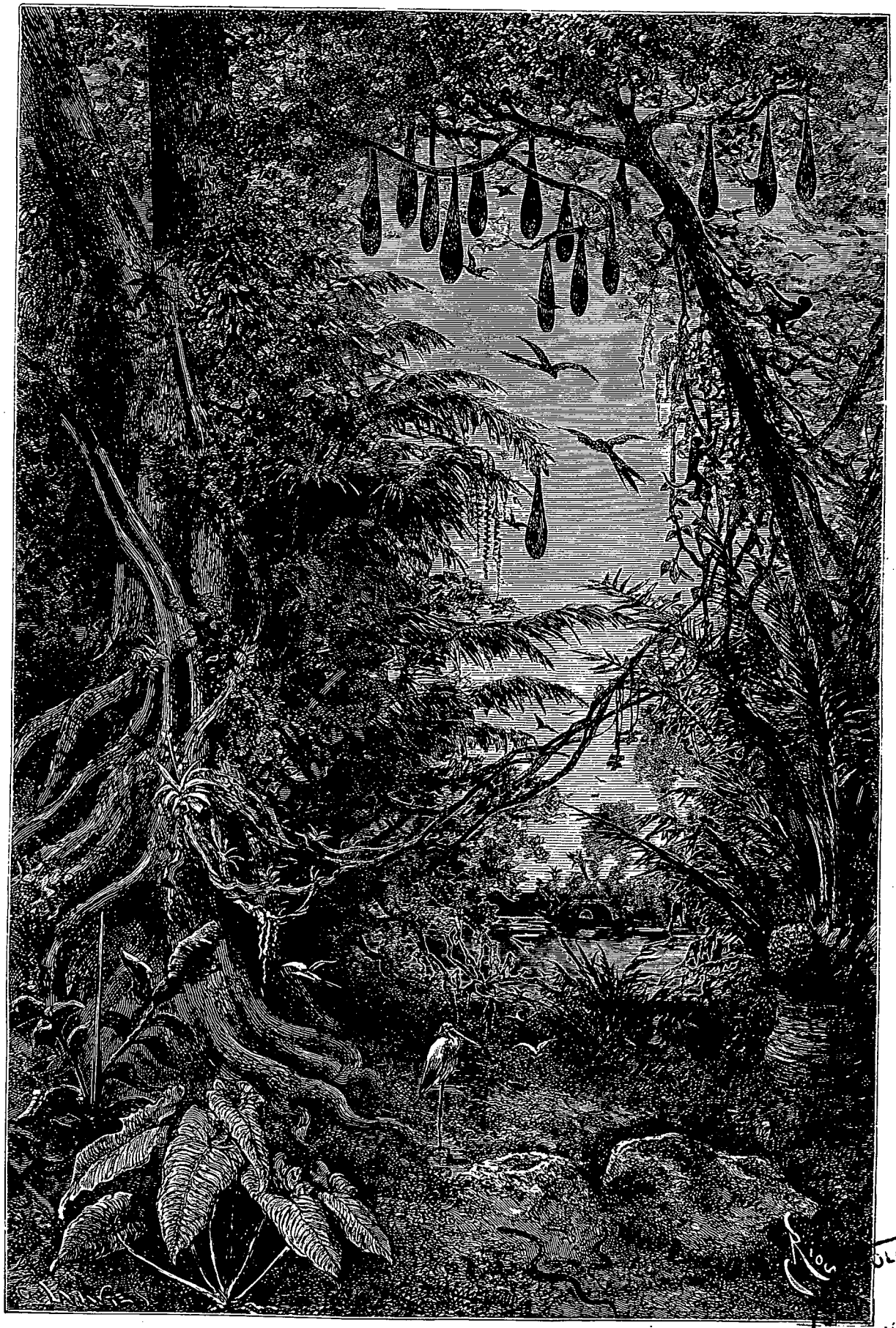


Baptême de la ligne (voy. p. 28). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur

aux fleurs blanches, espèce voisine de la plante qui produit le fameux Guaco (*Mikania Guaco*), dompte-venin des serpents, servent de perchoir à de gros iguanes gris qui se chauffent au soleil. Nous en fusillons quelques-uns pour essayer nos armes; ils tombent lourdement dans le fleuve.

Successivement Barrancanuéva, Nerviti, San-Agustin, puis Ténérifé, passent sous nos yeux. A cette dernière station la chaleur devient insupportable. Descendu à terre, je plonge mon thermomètre dans le sable et je lis — *horresco referens* — cinquante-trois degrés centigrades! C'est dans ce brasier, où s'épanouissent pourtant les charmantes fleurs de la pervenche rose (*Vinca rosea*), qu'à deux heures de l'après-midi nous organisons une chasse dans le taillis brûlé qui entoure les cabanes de Ténérifé. Les serpents abondent sous nos pas, et aussi le gibier. Au bout de trois quarts d'heure, je rapporte des colombes, des perruches, un faucon *Garrapatero* et des vautours urubus (*Gallinazos*), sans compter quelques plantes intéressantes. De grandes mimosées, des *Cereus* de sept à huit mètres de haut, le *Tillandsia uniflora*, aux feuilles grises, menues, comme vermiculées, un *Sophora* à fleurs blanches rappelant notre *Robinia pseudo-acacia* et embaumant l'atmosphère, constituent la végétation dominante de cette localité, de cuisante mémoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Ficus du Magdaléna et nids de cassiques (voy. p. 30). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

COMMUN OLOMBES BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Sambrano, Téton, Tacamocho sont les dernières stations avant l'endroit où le Magdaléna se divise en deux bras, l'un dit de Mompox et l'autre de Magangué ou Brazo de Loba. C'est celui-ci que l'on choisit maintenant; il allonge la route, il est vrai, mais il présente un chenal plus profond et l'on évite les ensablements.

Des bandes de caïmans énormes encombrent les plages. En passant auprès d'eux nous les saluons de quelques balles coniques. Nous en manquons beaucoup, nous en touchons quelques-uns, nous en tuons peu. S'ils sont blessés à mort, ils ont encore le temps de regagner l'eau sur leurs jambes torses et de se laisser couler à fond pour mourir. Au bout d'une semaine le cadavre, gonflé par les gaz, remonte et flotte à la surface. On le voit alors descendre le cours du fleuve, flottant comme une poutre, le ventre en l'air, couvert de *Gallinazos* voraces qui plongent voluptueusement leur affreux bec dans ces entrailles putréfiées (voy. p. 17). C'est pittoresque et hideux. Des plantes aquatiques (*Pistia* et *Pontederia*) s'arrêtent autour du cadavre, et l'ensemble rappelle assez bien un gigantesque brochet entouré de persil.

Comme nous rangions une côte herbée et taillée à pic par les éboulis, j'aperçus un énorme caïman, à dix pas de nous, sur une petite éminence. Sa gueule était grande ouverte pour happer les moustiques que l'odeur fétide y attirait. D'un signe je l'indiquai à de Montbrun, très-friand de ce *sport*, et une seconde après, le monstre recevait sous la patte de devant une balle qui lui traversait le cœur. Sa formidable mâchoire s'abattit avec bruit, un flot de sang jaillit horizontalement : il était mort sur la place même.

A l'embouchure de ce *brazo de Loba* les ensablements sont à craindre. Dans ces parages la sonde doit agir presque sans cesse. Un homme est à l'avant du bateau — qui cale un pied d'eau de plus que l'arrière pour protéger la roue — et transmet au capitaine, penché anxieusement sur le bastingage, le résultat des mesures de profondeur qu'il prend au moyen d'une gaffe. *Cinco piés*, *seis*, *siete piés* ou *una braza*, *una braza larga* (dix pieds) sont les mots qu'il répète sans cesse. Au-dessous de cinq pieds, il y a danger; à quatre, le bateau toucherait. Aussi faut-il voir la perplexité des voyageurs quand le fond se relève progressivement. On doit alors reculer, chercher un autre chenal, passer à tout prix. Souvent le bateau reste pris dans les sables des semaines entières, jusqu'à ce qu'une crue vienne lui livrer la route. On en a vu un rester quarante-deux jours en panne, sans communications avec la côte. Je laisse à penser les souffrances endurées par les voyageurs dans cette station forcée, dévorés par les moustiques, sans autres provisions que des biscuits et des conserves sèches, buvant de l'eau chaude et sale, dans une atmosphère embrasée, et ne pouvant même se donner le plaisir du bain à cause des crocodiles!

C'est dans les parages de Mompox (ou Mompos) et de Magangué que croît l'une des plus singulières plantes de l'Amérique du Sud, l'Aristoloche à feuilles en cœur (*Aristolochia cordiflora*). Le botaniste Mutis l'a le premier signalée; Humboldt a été frappé de ses grandes proportions et de sa beauté. Elle court sur les arbres, comme une liane qu'elle est, les enveloppant de son feuillage lustré, en forme de cœur, et les ornant de ses énormes fleurs jaune-paille *léopardées* de violet et hérissées de poils rétrorses à l'intérieur. Au moment de la fécondation ces fleurs dégagent une violente odeur de viande gâtée. D'innombrables insectes s'en approchent comme d'une proie, se glissent dans la cavité inférieure et restent prisonniers dans cette chausse-trappe végétale. La mort survient bientôt, et l'on dit — la science nous en apprend de belles — qu'alors la fleur dévore et digère sa proie, ni plus ni moins qu'une araignée sur sa toile. L'Aristoloche à feuilles en cœur se classe donc dans ces plantes *carnivores* sur lesquelles on a fait tant de bruit dans ces temps derniers. De plus elle guérit, dit-on, la morsure des serpents et ses fleurs sont un vêtement. En arrivant à Mompox ou à Magangué, on est tout surpris de voir les enfants nus qui courent sur la plage coiffés d'un étrange bonnet phrygien. C'est la fleur énorme de l'aristoloche qui joue chez eux le même rôle que le classique bonnet de coton chez nos paysans de Normandie (voy. p. 21).

A la hauteur de Sitionuévo, le Magdaléna reçoit, sur sa rive gauche, les eaux du Cauca, son principal affluent, un fleuve comme lui, qui prend depuis l'État d'Antioquia le nom de rio Moyana. La navigation du bas Cauca n'est pas bien longue. Des rapides barrent son cours dès qu'on arrive au massif des montagnes d'Antioquia et empêchent aux produits de sa fertile vallée de se faire jour facilement jusqu'à l'Atlantique. Seuls les *bogas* ou bateliers conduisent leur *champan* ou bateau long, couvert de feuilles de palmier, et descendent ses eaux jaunes jusqu'au « Brazo de Loba » (voy. p. 23).

Depuis Blanco, *pueblito* ou petit village situé au confluent de ce « bras » et du grand tronc du fleuve, le Magdaléna, sur cent vingt kilomètres en remontant son cours, se couvre d'une infinité d'îles, dédale où seul l'œil exercé du capitaine et du pilote peut démêler la route du vapeur. Les îles de Papayal, de Moralès, de Balon sont les plus vastes. En longeant leurs côtes dévorées par les eaux et où la terre noire des alluvions montre sa riche formation, j'ai vu souvent d'énormes pans de forêt trembler sur leur base, osciller un moment et s'abîmer, avec un bruit formidable, dans le fleuve, qui engloutit les arbres tout entiers (voy. p. 19). Des troupeaux de *pécaris* (*Dicotyle torquatus*), qui abondent dans ces solitudes, courent dans les taillis clairs. Sur les grèves de sable, les caïmans sont innombrables. On en peut mesurer qui ont jusqu'à six mètres de longueur. Jamais je n'ai vu ces monstres atteindre de plus grandes dimensions que dans cette partie de l'Amérique.

A chacune des stations, je descends herboriser. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

capitaine Duncan me dit à l'avance combien de temps durera l'approvisionnement de bois, et j'emploie une ou deux heures à battre le fourré voisin. Chaussé de hautes bottes, coiffé du large *sombrero* de paille, la carabine à l'épaule, un long bâton à la main pour sonder le taillis, je m'enfonce dans la forêt vierge.

La première fois que je m'aventurai dans cette sauvagerie sublime, ce fut l'œil au guet, l'oreille tendue, le pied hésitant. « *Las culebras ! señor, tenga cuidado* » (Gare aux serpents !), m'avait-on dit quand je sautai du bateau.

J'interrogeais donc la broussaille avec circonspection, lorsqu'un son guttural, profond, bizarre, se fait entendre derrière moi, en même temps que je vois l'herbe onduler. Un bond en arrière et un formidable coup de bâton assené au juger sont l'affaire d'un clin d'œil. Un affreux « pouac » me répond et je retire triomphalement un énorme spécimen de la grenouille bœuf (*Rana mugiens*) plus grosse qu'une tête d'homme, et que j'avais assommée d'un seul coup.

Que de butin rapporté de ces courtes expéditions ! Les Hoccos au noir plumage, aux caroncules orangées, les Pénélopes au long col, les Spatules (*Spoon-bill ducks*), les grandes *Garzas* ou Hérons blancs, foisonnaient sur le bord de la forêt, près des eaux. Sur les grands arbres, des milliers de perroquets, de bavardes, petites perruches vertes s'abattaient par essaims, des Tangaras jaunes, noirs et bleus, le Couroucou tout resplendissant d'émeraudes et de rubis, emplissaient mon carnier que Jean vidait bientôt pour préparer les peaux au savon arsenical.

La végétation herbacée prend dans ces alluvions une force inouïe. J'ai souvent cheminé entre des murailles de Scitaminées (*Heliconia* et *Phrynium*) dont les grandes feuilles en forme d'aviron gigantesque se rejoignaient en berceau au-dessus de ma tête et cachaient la lumière du jour. Leurs tiges dépassaient dix mètres de hauteur, proportions dont la végétation de ces mêmes plantes dans nos serres ne saurait donner l'idée.

Les Aroïdées ne sont pas moins belles. De leurs immenses festons elles entourent le tronc des plus grands arbres et les escaladent jusqu'au sommet. Il m'est arrivé un jour d'abattre à coups de fusil une de ces plantes, un *Philodendron* à feuilles palmatifides dont le spadice rougeâtre et cylindrique et le limbe, d'un mètre cinquante de diamètre, tombèrent sur moi avec fracas.

Le Phytéléphas ou palmier à ivoire (voy. p. 29 et 30). — Dessin de Riou, d'après l'auteur.

A Puerto Nacional, où le chemin d'Ocaña commence, j'ai fait connaissance avec une terrible bestiole que je signale à l'attention de mes successeurs en exploration. C'est la fourmi du *Palo santo* ou *Vara santa*[1], arbre qui appartient au genre *Triplaris*, et auquel on a donné ce nom d'arbre saint à cause de la terreur respectueuse qu'il inspire. Je m'étais approché de l'un de ces arbres pour y cueillir les jolies fleurs blanches à éperon d'un *Corynostylis* et prendre des rameaux du Triplaris lui-même, lorsque je me sentis les mains comme percées par un fer rouge. La douleur fut très-vive, plus intense qu'une piqûre de guêpe, et je restai quelques minutes comme abasourdi par cette attaque imprévue. Le venin agissait comme les poisons stupéfiants. Quand je fus remis, je cherchai l'insecte et trouvai une fourmi d'une couleur ferrugineuse claire, très-allongée. Elle creuse des galeries dans la moelle des jeunes rameaux, s'y ménage des trous latéraux et en sort à la moindre secousse imprimée

1. Cette espèce de fourmi a été décrite par M. Weddell dans les *Annales des sciences naturelles* (3e série, XIII, 263), sous le nom de *Myrmica triplarina*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au tronc de l'arbre pour se précipiter sur son ennemi.

Le lit du Magdaléna se rétrécit ; le paysage est moins vague et plus vivant. Santander, Luru, Paturia sont nos points d'arrêt. Nous perdons, dans cette dernière localité, d'excellents compagnons de voyage, M. et Mme Parédès et leurs trois charmantes filles, qui prennent la route de Piédécuesta, où elles retournent s'enterrer après deux années passées en Europe. Les regrets sont très-vifs, et plus d'une fois leurs pensées, m'ont-elles dit, retourneront vers Paris et ses plaisirs.

Puis viennent Canalétas, San Pablo, le confluent du rio Sogamozo avec sa riche parure végétale, et Barranca Berméja, auprès de laquelle la rivière est encore couverte d'îles boisées, et forme des « ciénagas » (marais ou lagunes). La navigation devient monotone. Sous un soleil ardent, le vapeur remonte lentement, silencieusement les eaux tranquilles. Le thermomètre marque toujours vingt-huit à trente-deux degrés centigrades à l'ombre. Les moustiques sont impitoyables. Dix longues journées se sont déjà passées dans cette vie uniforme, oisive, sans but prochain. Des groupes se sont formés ; on s'ennuie en commun. Seuls, Jean et moi, occupés à tout noter, à préparer nos collections, à sécher nos plantes, à empailler nos oiseaux, trouvons que les heures passent rapidement.

Quelques incidents viennent un peu varier l'uniformité de la vie dans cette prison flottante. Un matin, j'étais sur le pont à causer avec le général Rosas, que le gouvernement rappelait de l'État de Panama pour réprimer les troubles dans le haut Magdaléna, lorsqu'un cri s'élève de la poitrine de tous les bogas. Ordre est donné de stopper. Un homme de l'équipage est tombé à l'eau.

« *Animo, amigo!* Courage, ami ! crient ses camarades.

— Machine en arrière ! crie le capitaine. Cet endroit est fatal, nous dit-il ; à mon dernier voyage, j'ai perdu ici un de mes meilleurs matelots qu'un caïman a croqué sous mes yeux. Celui-ci va subir le même sort. Essayons toutefois de le sauver. »

Pendant un quart d'heure, nous suivons les efforts désespérés de ce malheureux, craignant à tout moment de le voir disparaître entre deux horribles mâchoires. Heureusement il parvient à la rive, et tout le monde en est quitte pour la peur.

Avant d'arriver à Naré, nous fûmes témoins d'une cérémonie singulière : une parodie de l'ancien « baptême de la ligne ». Il n'y manquait que la « ligne » elle-même ; mais à deux degrés au nord de l'équateur, on n'y regarde pas de si près.

Il était quatre heures du soir ; le soleil commençait à baisser. Un des matelots revêtit une vieille houppelande de *clergyman*, venue on ne sait d'où, et se coiffa d'un chapeau à haute forme, façon Bolivar, bossué et tout *rougissant* du rôle qu'on lui faisait jouer. Notre homme prit d'une main un vieux livre de commerce pour simuler la Bible, une trique dans l'autre, se « chaussa » le nez d'une formidable paire de lunettes, et monta sur un tonneau. « *Aqui, mozo !* » cria-t-il à un jeune moricaud choisi parmi l'équipage et qui se mit à genoux, les mains derrière le dos. Tous les hommes du bord faisaient cercle, chacun un seau plein d'eau à la main. Les spectateurs étaient attentifs sur la galerie d'avant, dominant cette scène (voy. p. 24).

La cérémonie commença, trop burlesque pour être racontée en détail. Après des questions grotesques faites par le baptiseur, il commença une invocation dans le ton guttural et nasillard des prêtres méthodistes nord-américains, et avec les gestes et les intonations les plus bizarres. Au commandement *arriba*, le néophyte se leva, reçut comme admonestation suprême un formidable coup de latte sur le dos, et disparut sous les flots des trente seaux d'eau qui « l'ondoyèrent » de la belle façon, au milieu du rire général.

Un autre catéchumène improvisé suivit, puis un autre, et la cérémonie finit par une aspersion générale. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les passagers arrosèrent à leur tour le gosier de ces braves gens, que l'*aguardiente* ou eau-de-vie de canne coula aussi à flots, et que la fête se prolongea fort avant dans la nuit, aux sons de la *vihuela* et du *tiple*[1], sous la forme d'un bal insensé, jusqu'à ce que tous, endormis et contents, fussent vaincus par la fatigue et par l'ivresse!

Nous approchons de l'*Angostura* ou défilé de Naré. Le Magdaléna se resserre et passe tout entier dans un étroit chenal. Les rives sont superbes, toutes couvertes de bambous aux chevelures verticillées, vert tendre, et d'une profusion de lianes, Ipomées, *Mucuna*, *Dalechampia*, etc. Les papillons Cydimons, aux ailes noires et vertes, volent en nuées, en compagnie des Héliconias qui montrent de nombreuses formes nouvelles. Je cueille une merveilleuse Passiflore écarlate (*Passiflora vitifolia* H. B. K.), un beau « régime » et des feuilles de l'*Acrocomia sclerocarpa*(?), palmier épineux et élégant. Les bords de la rivière sont encombrés de bois mort, de troncs d'arbres tombés sur la rive rongée par le flot. Dans ce fouillis inextricable abondent les serpents : je les vois glisser entre les branches, sans les pouvoir atteindre. On trouve là l'*equis*, la *cascabel*, le *coral*, qui tous les trois donnent la mort en quelques minutes, dit-on. Mais tous se sauvent devant l'homme, et c'est à peine si je puis saisir un exemplaire de cette dernière espèce pour le conserver dans l'alcool.

La futaie s'élève, l'ombrage devient impénétrable aux rayons du soleil, et je me trouve soudain en présence d'un de « mes enfants », une plante que j'ai décrite il y a deux ans et dédiée au savant botaniste de Florence, Filippo Parlatore. On l'avait envoyée vivante à M. Linden, et nous l'avons nommée ensemble *Dieffenbachia Parlatorei*. C'est une admirable Aroïdée terrestre, à feuilles épaisses, d'un vert-noir, luisantes, comme vernissées. Elle contient un poison violent et subtil, et quand on brise le pétiole, il exhale une odeur d'acide prussique fort peu rassurante. Sous bois, dans cette

1. *Vihuela*, grande guitare ; *tiple*, petite guitare ronde, plus répandue en Colombie que la première.

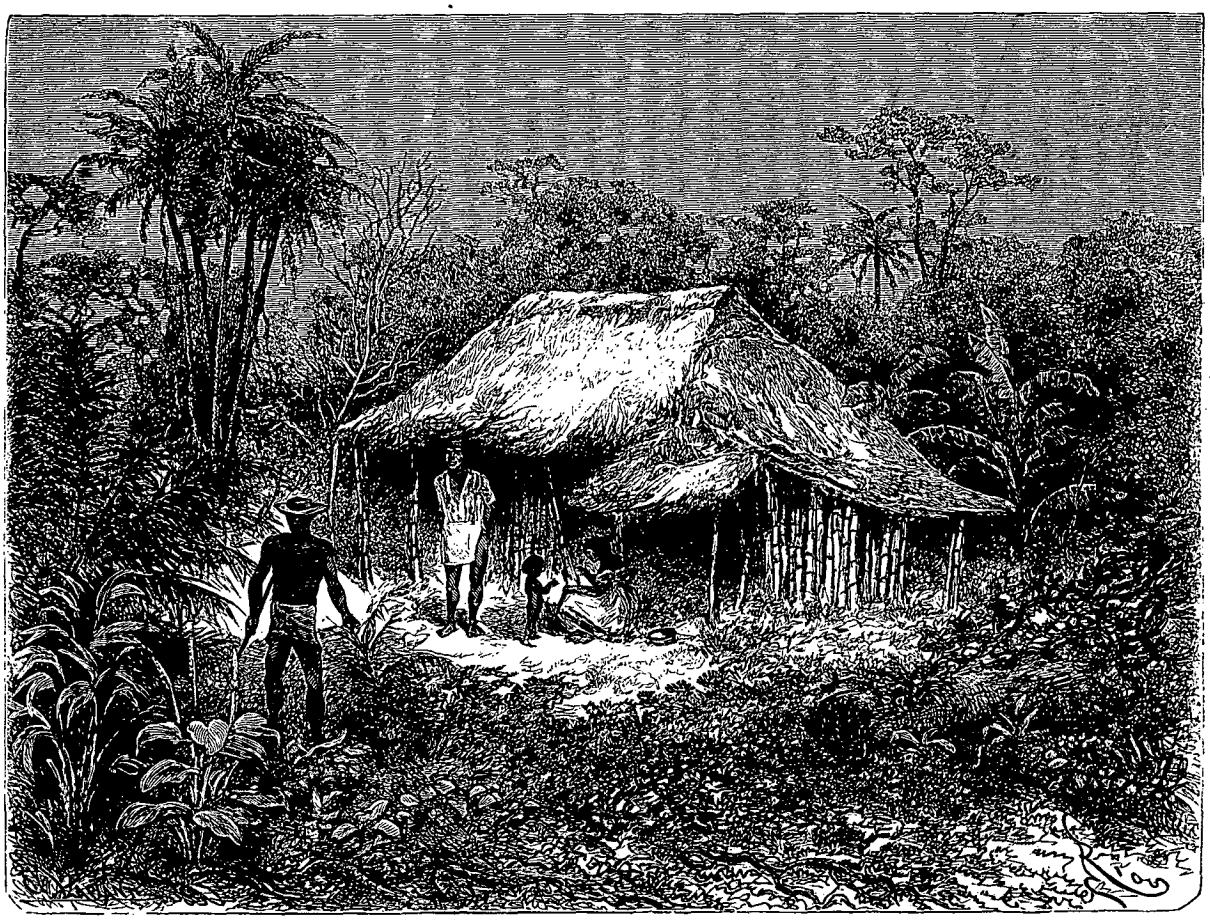
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

demi-obscurité, son aspect est étrange et beau à la fois, et j'éprouve une véritable joie à contempler *ma* plante dans sa station natale.

Ce n'est pas la seule d'ailleurs que je retrouve parmi mes anciennes connaissances des serres de l'Europe. L'Aristoloche à bouclier (*Aristolochia clypeata*) est encore une de mes filleules. En liane flexible, elle enlace de festons le tronc des Cédrélas qu'elle revêt de ses gracieuses feuilles cordiformes, d'un vert cendré. Sur le vieux bois couvert de côtes subéreuses sortent de grandes fleurs blanches toutes mouchetées de brun-rouge, et dont la forme a motivé le nom que je lui ai donné. Le charmant Échitès nervé de rubis (*Echites rubrovenia*), le Martinézia de Linden (*Martinezia Lindeni*), se mêlent aux fleurs rouges des Abutilons, aux Bignoniacées variées, à plusieurs espèces de palmiers.

En revenant, un bruit me fait tourner la tête, et je reste, le pied levé, en contemplation devant le plus joli être qu'on puisse voir.

C'est un grand lézard Basilic (*Basiliscus*), qui présente une forme absolument nouvelle pour moi. Son corps est très-allongé, sa queue fine et triangulaire, sa peau verte et brune, à reflets mordorés, à écailles im-



Cases et habitants du bas Magdaléna (voy. p. 30). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

briquées. Mais, au lieu de montrer une tête courte, comme les autres lézards, c'est une sorte de col d'oiseau, verticalement dressé, qui porte avec grâce et fierté son chef orné d'une sorte de crête effilée, mobile, exactement placée en arrière du crâne comme l'aigrette horizontale d'un héron ! Rien ne peut peindre l'élégance de cet animal, qu'un coup de fusil fit tomber à mes pieds, et que je rapportai sanglant, décoloré, méconnaissable. Il a fait son entrée en Europe dans un flacon d'alcool et a pris place dans les collections du Muséum.

A l'embouchure du rio Naré, arrêt prolongé. On remonte cette rivière pendant vingt minutes, jusqu'à « Islitas », petites îles auprès desquelles on a formé une sorte de port et planté quelques poteaux couverts de feuilles de Scitaminées, et qu'on appelle emphatiquement *bodega* ou entrepôt de marchandises.

C'est de ce point que part le chemin de la capitale de l'État d'Antioquia, Médellin, qu'on atteint en sept jours, non sans traverser des régions malsaines. Des péons se trouvent à la bodéga pour décharger les marchandises et organiser les transports dans l'intérieur. Généralement on se prive d'aller voir le village de Naré, composé de quelques douzaines de cabanes misérables, bâties en boue, couvertes des feuilles du palmier *Tagua* qui fournit l'ivoire végétal (*Phytelephas*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

macrocarpa; voy. p. 27). Le district comprend cependant une population de mille cinquante-quatre habitants. La chaleur y est assez forte; elle dépasse vingt-sept degrés de moyenne annuelle, à une altitude de cent soixante-deux mètres. Ce lieu est souvent le tombeau des voyageurs; ses conditions sanitaires sont déplorables; on les attribue aux eaux du rio, qui sont cependant limpides et paraissent saines. Naré était autrefois le chef-lieu du district paroissial de la province de Mariquita. Il est encore le port principal de l'État d'Antioquia, mais cette qualité ne paraît pas influer beaucoup sur son développement et sa richesse.

C'est à Islitas que j'ai recueilli pour la première fois les graines mûres, entourées de leur joli *arille* écarlate, d'un palmier demi-nain, à grand beau feuillage, que j'ai retrouvé depuis abondamment dans l'isthme de Panama : l'*Elæis melanococca*.

D'immenses *Ficus*, hauts de cinquante mètres, plongent dans le sol profond leurs racines colossales et leur tronc anfractueux. Sur les hautes branches, les Cassiques huppés suspendent les longues bourses d'herbes qui leur servent de nids et qui prêtent un aspect si pittoresque au paysage (voy. p. 25). L'air retentit des cris des perroquets et des petites perruches, perchés sur les immenses Céibas (*Bombax Ceiba*) du rivage, pendant qu'à hauteur respectable passent, toujours par couples, les grands Aras (*Guacamayos*) d'un ton rouge-feu, ou bleus et jaunes. Les *Loranthus* parasites suspendent aux branches leurs longues chevelures vertes, les Tillandsiées abondent de toutes parts, et pour la première fois de petites Orchidées (*Mesospinidium*) se montrent sur les Caïmitos (*Chrysophyllum Caimito*). A la nuit, on entend les singes hurleurs (*Simia Belzebuth*) ou Alouates commencer leur diabolique concert.

Mais nous quittons Naré. « *Steam on,* » crie le capitaine, et nous voilà de nouveau dans le Magdaléna, saluant au passage le vapeur *la Confianza* qui nous donne des nouvelles d'amont. Cette fois nous ne nous arrêterons plus guère avant Honda, fin de notre voyage aquatique. Les sinuosités du fleuve s'accusent davantage; les berges se relèvent, le flot gagne de vitesse. On aperçoit les crêtes bleuâtres de la Cordillère antioquienne. Voici Buénavista, rive gauche, et voici le rio La Miel apportant le tribut de ses eaux.

Les cases des habitants (voy. p. 29) qui passent sous nos yeux sont invariablement formées de quatre poteaux recouverts de feuilles d'Héliconia, qu'on appelle ici bananier mâle (*Platano macho*), avec un mur de bambous refendus, tout à jour, clôture fictive s'il en fut. Trois pierres pour placer la *olla* sur le feu, un ou deux hamacs de fibres de palmier, quelques hameçons de pêche, une *bodoquera* (sarbacane) pour tuer les oiseaux, parfois un mauvais fusil à pierre, de sept francs cinquante, fabriqué à Liége s. g. d. g., voilà le mobilier.

Sous cet abri, l'homme, la femme et les enfants vivent dans un *far niente* perpétuel. Quelques arbres, Sapotiliers (*Sapota Achras*), Pommes cannelle (*Jambosa vulgaris*), Arbres à pain (*Artocarpus incisa*), Papayers (*Carica Papaya*), Cocotiers (*Cocos nucifera*), les alimentent de fruits. Des tubercules de *yuca* (*Manihot utilissima*) ou de batates (*Convolvulus Batatas*) mêlés à des bribes de « tasajo », ou parfois un morceau de gibier ou de poisson, forment, avec des bananes bouillies, l'alimentation quotidienne. Çà et là quelques pieds de Cacaoyer (*Theobroma Cacao*) donnent des fruits (*masurcas*) superbes et d'un bon prix. Le moindre « platanal » produit des quantités de bananes excellentes. Le café vient partout; l'oranger ne cesse pas de se couvrir de pommes d'or délicieuses. Sur les arbres voisins grimpent de grosses courges venues sans culture et des gourdes qui serviront à faire des jarres et des écuelles. La canne à sucre enfin dure ici un quart de siècle sans être renouvelée et, bien cultivée, serait d'un rendement énorme.

Eh bien ! toutes ces richesses dorment auprès des tristes habitants de ces contrées fertiles, saines, vierges, et la dépopulation continue ! Les enfants mangent de la terre et traînent, tout nus, un abdomen défiguré[1]; hommes et femmes, pour tout travail, attendent le passage du vapeur pour vendre quelques tas de bois, se faire payer en eau-de-vie et se griser sans interruption jusqu'au bateau prochain. A peine recueillent-ils, de temps en temps, quelques sacs de fruits de *tagua* ou ivoire végétal pour acheter les vêtements indispensables. De culture et d'industrie, pas trace. Et nous sommes sur la grand'route de la capitale de la Colombie, sur une voie fluviale magnifique, parcourue depuis vingt-cinq ans par les bateaux à vapeur, à moins d'un mois de l'Europe, et la vallée dont je parle — on l'a calculé — pourrait nourrir cinquante millions d'habitants !

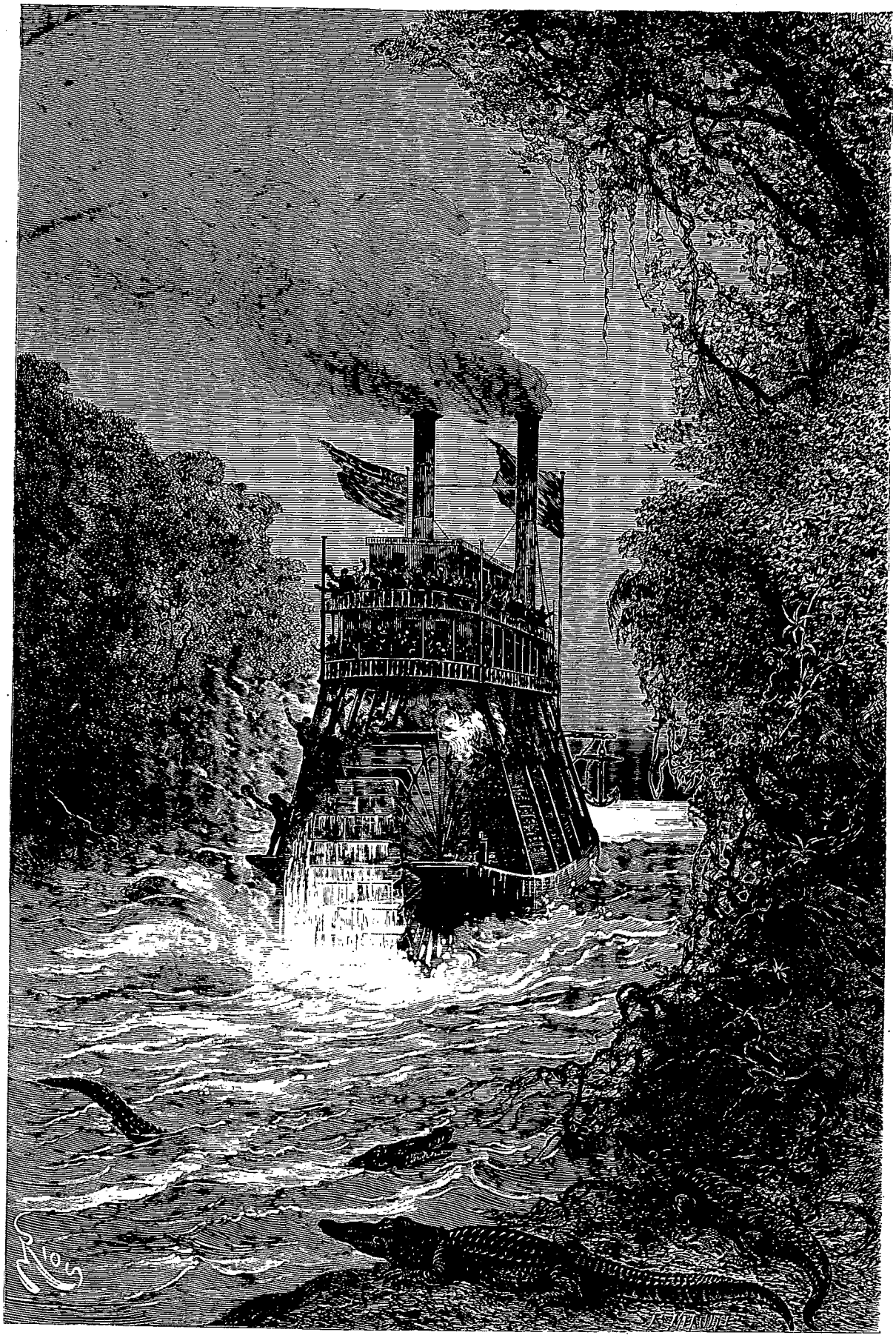
De Guarumo à Conéjo le lit du fleuve se réduit encore. A la « Vuélta de la Madré de Dios » (le tournant de la Mère de Dieu), d'où part un chemin par lequel on peut gagner Guaduas, sur la route de Bogotá, les eaux ont rompu une grande presqu'île et changé l'hydrographie de cette région. Le courant s'accélère et atteint cinq milles à l'heure. On voit de temps en temps passer les « balsas » (radeaux) abandonnées à Honda par les bogas qui les laissent descendre le Magdaléna après s'en être servis pour le transport de leurs marchandises.

Nous remontons plusieurs rapides assez effrayants. On approche de Honda, mais le plus difficile n'est pas fait. Il s'agit de savoir si le bateau franchira le dernier *salto*. Des vapeurs de la compagnie, un seul, la *Confianza*, que nous avons croisé à Naré, a pu remonter jusqu'à présent ce terrible courant, qui allonge devant nous son plan incliné et montre son écume blanche soulevée par les roches sous-jacentes. Je crois revoir le fameux passage des « Portes de Fer » sur le Danube.

Un conseil s'assemble. On tentera l'aventure. Tout le monde est sur la dunette, anxieux. Les feux sont

1. On a appelé *géophagie* cette repoussante habitude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le passage de l'Angostura : « *Hurrah Columbia !* » (voy. p. 32). — Dessin de Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

augmentés; la vapeur siffle; la roue bat avec force.... Vain espoir! la machine refuse...; on recule.

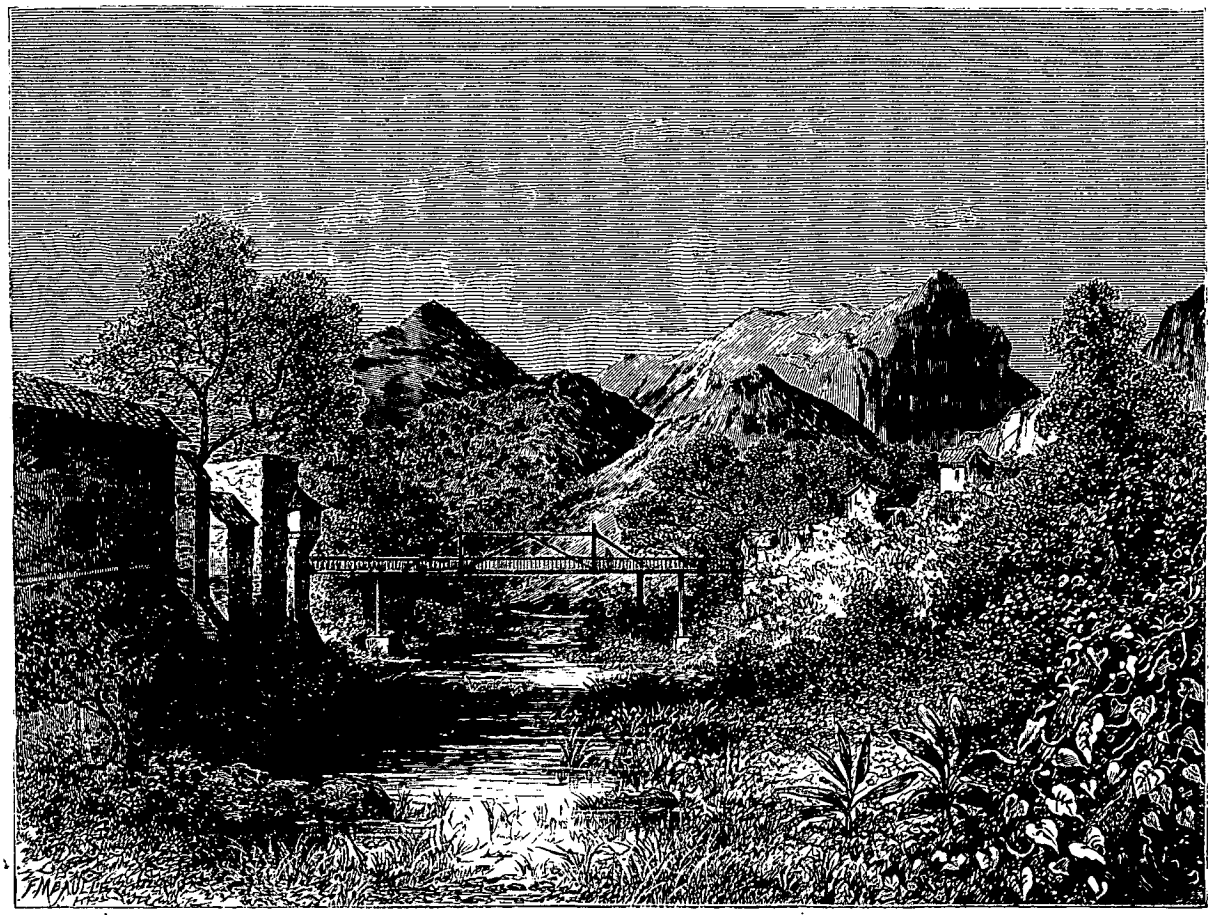
Ici se place une scène curieuse, que je n'oublierai de ma vie. L'ingénieur mécanicien, un boiteux à l'œil énergique, vient demander au capitaine s'il faut battre en retraite et jeter l'ancre. On ira à Honda sur des radeaux.

« Jamais! s'écrie Duncan. L'équipage veut passer, moi aussi.

— Mais, capitaine, nous sauterons.

— Ça m'est égal, j'ai déjà sauté deux fois, je sauterai bien une troisième! Prends une goutte (*tome ese tragito*) et charge les soupapes de cent quatre-vingts livres. »

Les soupages sont chargées. Montbrun et moi nous descendons les voir, et revenons en secouant la tête. Les visages de l'équipage sont écarlates. Le bateau reprend son élan,... on dépasse la première limite. La vapeur fait rage dans les cylindres et commence à fuser sous les soupapes; la roue bat avec frénésie, la carcasse du bateau tremble dans toute sa membrure comme un arbre qu'on secoue. Nous avançons, mais



Pont sur le rio Guali, à Honda. — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

n'avons pas encore franchi la fatale pente. Un moment nous redescendons de quelques mètres....

« Liez les soupapes, crie le sauvage Yankee, et *Go ahead!* Sautons plutôt! Il ne sera pas dit que le *Simon-Bolivar* aura reculé! »

L'ordre est exécuté. Quelques passagers deviennent très-pâles. Le bateau semble se ramasser sur lui-même comme un tigre prêt à bondir, des flots d'eau se soulèvent sous la roue..., nous sommes passés!

« *Hurrah Columbia!* » Le drapeau des États-Unis de Colombie et le « Union Jack » se dressent ensemble à l'avant et l'équipage se livre à une danse désordonnée, agrémentée de bravos frénétiques dont les passagers se font volontiers l'écho.

Quelques minutes plus tard, le jour baissant, nous jetons l'ancre à Caracoli, port de débarquement de Honda, où se trouve la bodéga et qui forme le point de départ du chemin qui nous conduira à la capitale, Bogotá.

Édouard André.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur le chemin de Honda à Bogotá (voy. p. 38). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

COLOMBIE.

Honda, la ville morte. — Produits, flore et faune de l'État du Magdaléna. — Arriéros et péons. — Les exploiteurs. — Dans la Cordillère. — Las Crucès. — Guaduas. — Le guarapo. — Villéta. — La *tierra fria*. — Facatativá. — Une aventure dans la Savane de Bogotá. — Agriculture. — Fontibon. — Bogotá.

Honda (5° 11′ de latitude nord) est une petite ville qui date des premiers temps de la conquête. Ce lieu fut traversé pour la première fois par des Européens lorsque Quésada, Bélalcazar et Frédemann s'embarquèrent à Guataquí pour retourner en Espagne. Dès 1643 on lui donnait déjà le nom de ville. Son existence a toujours dépendu de son trafic avec Bogotá, dont elle est l'entrepôt naturel sur le haut Magdaléna. On lui connaissait plusieurs édifices intéressants au commencement du siècle; mais elle a le malheur d'avoir un désagréable voisin, le volcan de Tolima. En 1805, un tremblement de terre la ruina presque en entier.

D'abord chef-lieu de province, puis de canton, Honda ne jouit plus aujourd'hui de ce dernier titre, et la population de son district ne dépasse pas trois mille habitants. Ses maisons anciennes forment d'assez vastes magasins ou entrepôts, où quelques riches négo-

1. Suite. — Voy. p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ciants accaparent le commerce et tiennent dans leurs mains la navigation du Magdaléna, dont ils ont le monopole par contrat. J'aurai à examiner plus loin quelles sont les conséquences de ces priviléges sur le mouvement civilisateur en Colombie.

L'altitude de Honda est de deux cent dix mètres au-dessus de la mer. La température moyenne est remarquablement élevée : 29°,5. Nulle brise ne vient rafraîchir l'atmosphère dans ce cirque de montagnes fermé de tous côtés, et cependant les conditions hygiéniques n'y sont point mauvaises.

La ville est située à l'embouchure du rio Guali, qui descend de la Cordillère centrale et qu'on franchit sur deux ponts : l'un de fer assez récemment construit ; l'autre, un ouvrage en bois dont j'ai donné le dessin dans la précédente livraison. Le Guali est plutôt un torrent qu'une rivière. Son lit, encombré de roches roulées, était presque à sec le 13 décembre (saison d'été). Dans la Québrada Séca (Ravin Sec), qui se jette tout auprès, on trouve de l'asphalte, et les roches de « la mésa de Palacios » fourniraient du sulfate de magnésie.

Les bateaux à vapeur s'arrêtent à la « bodéga de Bogotá », sur la rive droite du fleuve, à deux kilomètres de la ville, à cause de l'impossibilité de franchir le rapide connu sous le nom de « salto de Honda », que remontent seulement les « canoas » armées de la « palanca » et du « canaléte » (aviron court et gaffe). En face de cette bodéga, est Caracoli, sur la rive gauche. On y a bâti également un magasin et il en part un chemin poudreux qui conduit à la ville en franchissant une colline à travers des pâturages secs et de maigres buissons. En arrivant pour remettre mes lettres d'introduction à MM. Vengoéchéa, principaux commerçants du lieu, je fus désagréablement surpris de l'aspect triste des rues et des maisons. Aux premiers pas dans cette ville morte, où toute l'industrie se réduit à l'emmagasinage des produits de la région circonvoisine, tabacs d'Ambaléma pour l'extérieur, ou marchandises importées d'Europe, on voit que rien ne peut la rétablir dans son activité d'autrefois, lorsqu'elle était l'entrepôt des nombreux envois descendant de Quito à l'Atlantique par le Magdaléna. Les maisons sont construites en pierre et couvertes en tuile ; plusieurs de celles qui dominent la rive droite du rio Guali ont des murs et des contre-forts de citadelle ; tout dénote qu'il y avait là autrefois un boulevard important de la puissance des « conquistadorès ». Aujourd'hui l'herbe pousse dans les rues, où de rares promeneurs cheminent silencieusement sous un ciel de feu.

La plus grande partie du commerce de Honda se fait en dehors de la ville, à Caracoli et à la bodéga de Bogotá. Pescadérias ou Bodéguitas, situé sur la rive droite, en face de l'embouchure du Guali, est aussi une tête de station pour les *arrieros*, les *cargueros* et les mules de charge allant à la capitale ; mais tout le monde préfère, quand il le peut, partir directement de la bodéga pour Bogotá, sans passer par Honda. C'est de là que nous allons nous diriger vers l'intérieur.

L'État du Magdaléna, que nous venons de traverser sur deux cents lieues de sa longueur, serait un des plus beaux de la république s'il était bien cultivé. Sa superficie est de six cent quatre-vingt-dix-huit myriamètres carrés, dont plus de la moitié en plaines fertiles. Sa population n'atteint pas quatre-vingt mille âmes, soit moins de cent quarante-quatre habitants par myriamètre carré, total que la richesse du sol permettrait de décupler sans difficulté.

L'avenir de cet État, en dehors de l'instruction publique qui a fait quelque progrès à Santa Marta, ville capitale, est tout entier dans l'agriculture de ses trois régions intérieures : de Santa Marta à la vallée d'Upar ; d'Upar au Magdaléna par le rio César ; d'Upar à Rio-Hacha par l'ancien canton de San Juan. C'est sur ces points que se doit fixer l'attention des colonisateurs. Un seul chiffre indiquera combien le pays est encore en retard : le total annuel de ses douanes n'atteint pas cent mille *pesos* (500,000 fr.).

Cependant les produits de cette région sont d'une abondance et d'une valeur supérieures. Le maïs, la yuca, la pomme de terre, le haricot, le blé, le riz, la fève, le bananier, l'anis, le coton, la canne à sucre, le café, le cacao, le tabac, l'ivoire végétal (*tagua*), peuvent se récolter partout.

Le climat est sain dans la montagne, un peu fiévreux dans les parties inondées, mais généralement salubre. Les saisons sont seulement au nombre de deux, la sèche et la pluvieuse, et alternent sans beaucoup de régularité.

On ne connaît que peu de chose des mines d'or, d'argent et de pierres précieuses qui ont été découvertes dans l'État du Magdaléna, et qui sont probablement assez riches. Sur la côte de Rio-Hacha on pêche de superbes perles et de beaux rameaux de corail. Dans la Sierra de las Jurisdicciones se trouvent d'abondants filons de talc et de mica parmi les schistes. Le brai se rencontre sur le rio San Alberto, et dans la Cordillère qui confine à Santander on a indiqué de la houille, du fer et du cuivre.

Les forêts fournissent la cochenille, le bois de campêche, la vanille et de magnifiques bois de couleur, dont les noms respectifs sont : le *Morcate* (jaune), le *Chirca* (vert), le *Bagala* (violet), le *Jenjibrillo* (jaune), le *Tajalagua* (bleu foncé).

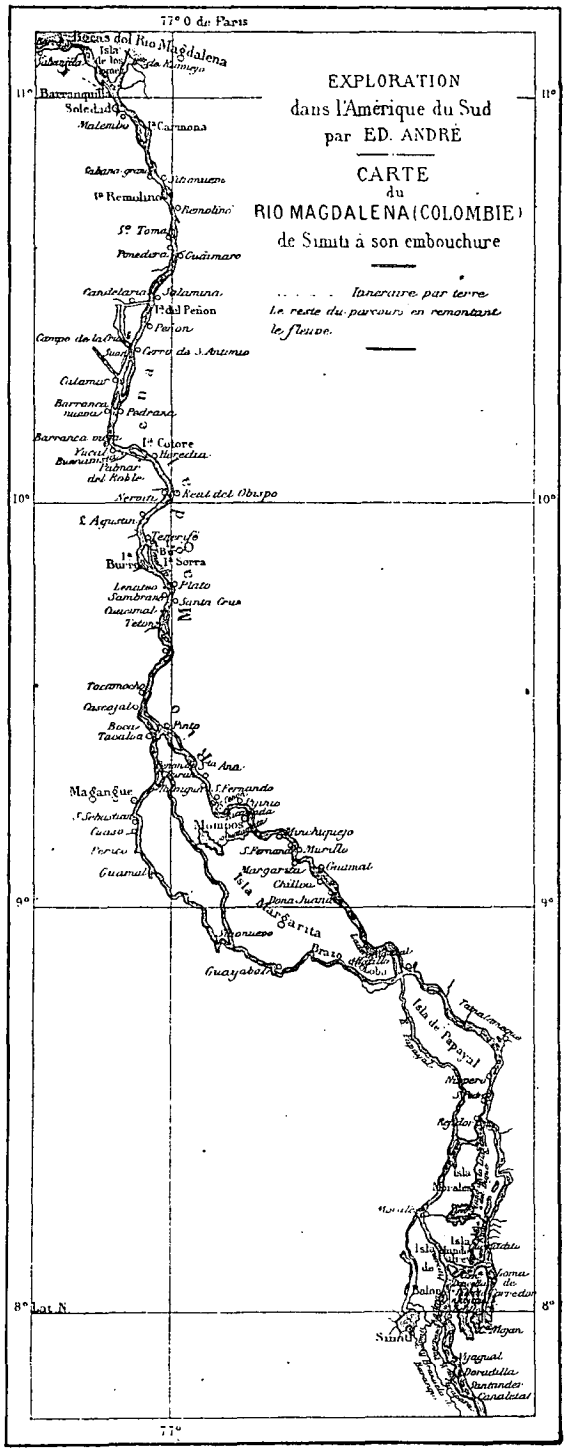
La plante nommée *Carańa* est un excellent antispasmodique et fébrifuge ; je n'ai pu découvrir son nom botanique. L'*Estoraque* donne en brûlant un excellent parfum. Le *Frailejon* fournit de la térébenthine. Les substances nommées *Anime*, *Bombasi*, *Incienso*, *Tacamahaca*, sont des gommes ou résines encore peu répandues même dans le pays.

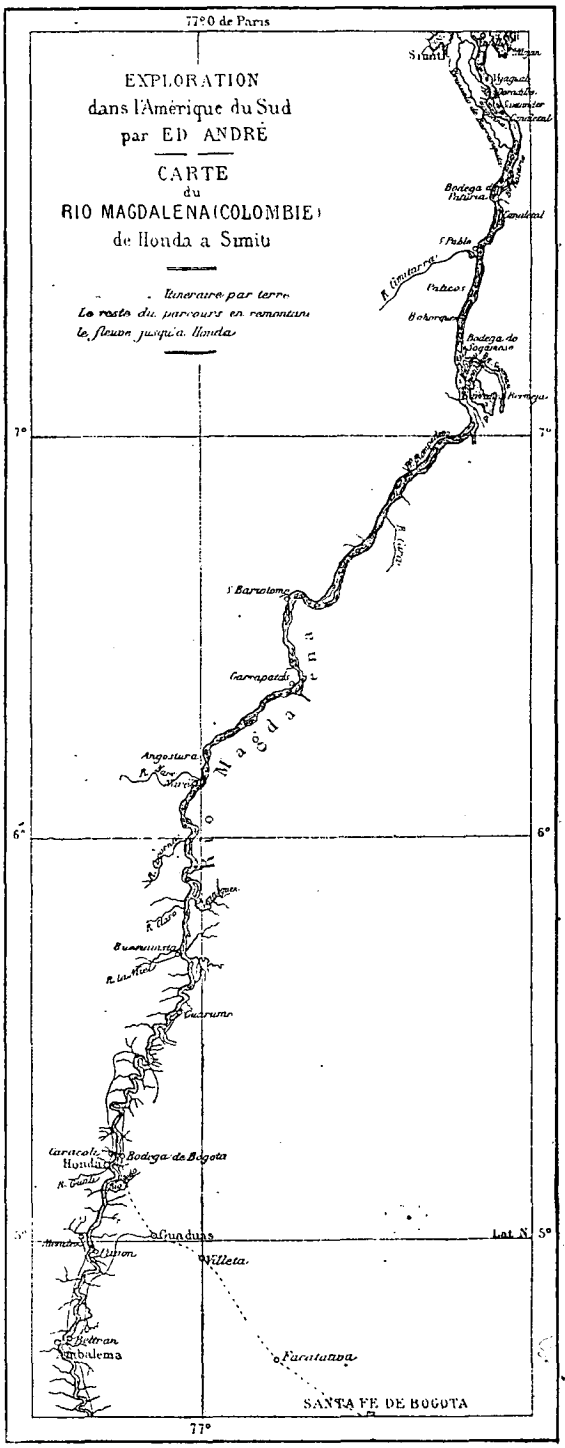
Parmi les espèces médicinales, on trouve la salsepareille, le tamarin, le copahu, et cent autres plantes dont les natifs disent merveille, et sur les vertus desquelles rien ne m'a encore édifié jusqu'ici.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La faune n'est pas moins intéressante. Peu abondante en mammifères — comme on le constate dans toute l'Amérique du Sud — elle est représentée cependant par le « tigre » ou jaguar, le « lion » ou puma (couguar), l'ours, le tapir (*danta*), de petits cerfs roux et d'autres blancs, une espèce de renard, des lapins, des chats sauvages, des sangliers, divers écureuils, de nombreux singes, l'aï et le fourmilier.

Les oiseaux sont innombrables : condors, vautours urubus (*gallinazos*), coqs du rio Négro, canards





dans les « ciénagas », faucons (*gavilanes*), plusieurs sortes de colombes et de perdrix, perroquets de toutes couleurs, tangaras variés, *Titiribis*, cassiques aux longs nids pendants à l'extrémité des branches d'arbres, etc.

Parmi les poissons, tout est à apprendre. On trouve dans le bas Magdaléna, comme dans l'Amazone, une multitude d'espèces locales destinées à exercer la sagacité des ichthyologues quand ils pourront se consacrer à cette étude. Dans les lagunes vivent d'énormes raies dont la piqûre est mortelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il en est de même des serpents, très-abondants et dangereux. Le *coral*, la *voladora*, la *guata*, la *taya* et la *cascabel* sont les plus redoutables.

Enfin les caïmans, les iguanes, les lézards, les tortues et autres reptiles se trouvent à profusion dans les terres chaudes.

Les insectes sont tellement multipliés qu'ils deviennent souvent une véritable plaie, les moustiques surtout, qui resteront parmi les plus cuisants souvenirs que j'aie rapportés du Magdaléna. Les punaises sont énormes et vous perforent la peau de leurs redoutables suçoirs. La *garrapata* s'attache à votre peau comme chez nous la *tique* des chiens. Une espèce de taon énorme pique les bestiaux si cruellement que ceux-ci vont chercher un refuge dans les cases des habitants.

Si l'on veut cultiver des fleurs, elles sont dévorées dans une nuit par les fourmis. Le seul moyen de s'en défendre est d'entourer le pied de la plante d'un vase plein d'eau. Mais quand la feuille d'un autre arbre touche au végétal qu'on veut protéger, en quelques heures toute l'armée de ces insectes passe sur ce pont improvisé et le lendemain il ne reste ni une fleur ni un bourgeon. D'autres fourmis se glissent dans les bagages, dans les maisons, filent le long des murs, rongent les poutres, et un beau jour la case s'abat et tombe en poussière. Des magasins entiers ont leurs marchandises détruites par ce fléau, qui fait irruption de partout sans qu'on s'en doute et qu'on puisse lui résister.

Tel est l'aspect de cette région et de ses produits. Malgré les quelques inconvénients qu'elle présente, elle reste une des parties du globe les plus belles et les plus propres à attirer la colonisation européenne. Quand le gouvernement colombien, enfin assis sur de solides bases, sorti des luttes fratricides qui l'affaiblissent sans cesse, inspirera assez de confiance pour appeler à lui des hommes de labeur et d'entreprise, peu de pays sur la terre pourront lutter avec celui-ci en richesses et avantages naturels. Il pourra porter alors, à juste titre, ce nom « d'el Dorado » que les premiers conquérants lui avaient donné et s'acheminera vers les plus brillantes destinées.

Le 14 décembre, nous quittons Honda à onze heures du matin, pour Bogotá, *via* Guaduas. Les préparatifs de ce voyage à dos de mulet ont été laborieux. Nous faisons connaissance avec les *arrieros* (loueurs de mules), et tout présage que nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Je signale un de ces hommes sans foi à l'exécration des voyageurs. Il s'appelle Wills. Puissent ces lignes lui parvenir à la « bodéga de Bogotá », lui être traduites en castillan par son pire ennemi, et lui redire ce qu'il sait mieux que pas un, qu'il est un insigne coquin! On en va juger. Quand les bagages ont passé du steamer sur le bord du fleuve et payé le droit excessif d'une piastre forte (cinq francs) par colis[1], il s'agit de les transporter à Bogotá. Voulez-vous les envoyer comme marchandises? Vous les attendrez quinze ou vingt jours, quelquefois un mois. Alors elles arriveront avariées; les colis auront été laissés la nuit à la pluie ou à la rosée, et le jour au plein soleil. S'il se trouve des caisses de vin, les *cargueros* les auront bues.... sans les ouvrir. La route est si longue et si rude, la chaleur si intense, et.... le moyen si simple! Il consiste à placer sur le sol deux fortes pierres un peu écartées l'une de l'autre, entre elles une grande calebasse, et à laisser tomber la caisse, bien à plat, de six pieds de hauteur. Les bouteilles sont brisées du coup, et la calebasse reçoit le liquide généreux, qui coule entre les planches et va prendre une voie à laquelle il n'était pas destiné.

Si, au contraire, vous tenez à emporter vos bagages avec vous — et c'est le meilleur — un autre supplice commence. Vous louez des mules, dont le prix varie entre huit et dix piastres par bête. On promet de partir le lendemain de bonne heure. *Jamais* l'arriero ne tient parole. Vous attendez parfois un, même deux jours, pestant, jurant, oisif, saigné par les moustiques, et vous voyez poindre enfin des animaux efflanqués, boiteux, auprès desquels Rossinante serait un « pur sang ». Vous cherchez une selle. « *No hay sillas aqui;* il n'y a pas de selles ici, » vous répond le sieur Wills; « chacun doit apporter la sienne. Mais peut-être le *señor Fulano* (M. un tel) consentira à vous en prêter une..., moyennant dix piastres. » Vous criez d'abord, puis vous finissez par consentir. Six heures après on vous apporte une selle (*galápago*) — une loque — dont le bois et les clous percent la peau, en attendant qu'ils déchirent la vôtre. Pour bride, une corde effilochée; pas d'éperons,... vous pourriez endommager la bête. C'est dans cet équipage que vous aurez à chevaucher trois ou quatre jours.

Ce n'est pas tout. On amène les mules de charge: des plaies hideuses couvrent leur dos saignant. Wills soupèse vos malles: elles sont trop lourdes. « La charge est de quatre *arrobes* (deux cents livres); je n'accepte pas une livre de plus. » Il faut déballer, refaire les *tercios* (ballots demi-charge), payer des *encerados* (toile goudronnée) pour les envelopper, payer les cordes pour les lier, payer sans cesse.

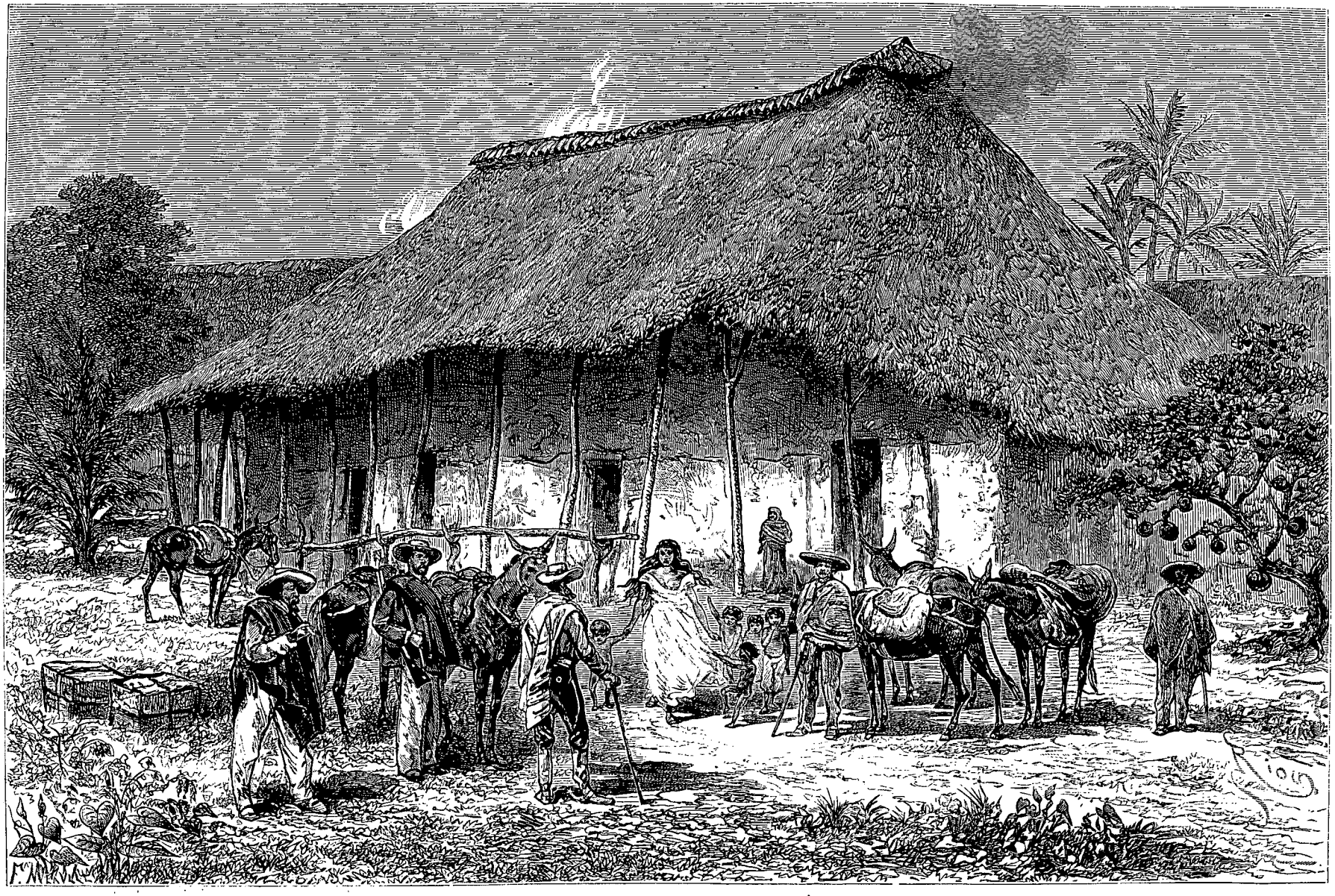
Alors paraissent les péons ou muletiers, qui sont ivres dès l'aube, en l'honneur du départ. J'apprends alors qu'ils se comptent à part, comme autant de mules. « *Cuatro bestias y un peon son cinco* », dit ce bourreau de Wills. Il faut tout supporter, ronger son frein, solder d'avance et partir, à tout prix.

Hélas! ce n'est que le commencement de ce purgatoire qu'on appelle un voyage à dos de mulet en Colombie et que Dante a oublié d'inscrire dans sa *Divina commedia!* Nous le verrons dérouler ses cercles de souffrance au cours de ce récit.

Avant de vous mettre en route, ayez soin d'acheter

1. La piastre forte (*peso fuerte*) vaut cinq francs ou dix réaux; la piastre simple ou faible (*peso sencillo*) est de quatre francs ou huit réaux. Quand on dit *peso* tout court, on entend la piastre faible.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



La venta de las Crucès (voy. p. 38). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des vivres : les auberges de cette grand'route (*camino real*), de Honda à la capitale, ont tout ce qu'il faut pour que vous mouriez de faim. Des boulettes de chocolat (*tablas*) faites de cacao grossièrement mélangé de sucre brut de canne, quelques petits pains durs, une bouteille d'eau-de-vie, seront placés dans les *alforjas* et dans les *cojinetes*, sortes de sacs fixés à la selle, à l'avant, comme des fontes, et en arrière, sur les flancs de la bête. Les péons portent sur leur épaule une poche à provisions nommée *carrial*, parfois brodée avec un certain luxe. La *mochila* ou *talega* est la bourse à argent, de taille plus ou moins grande. On nomme *guambia* un autre sac à provisions transporté sur le dos des mules, et *petacas*, des caissons carrés, en cuir, à couvercle mobile, qui se chargent facilement sur les mules et sont d'une extrême commodité par leur capacité et leur imperméabilité (voy. p. 33).

La selle est la *silla* si elle est simple, et le *galápago* si elle ressemble à nos selles de cavalerie. La longe en cuir se nomme *jaquima*, le coussin sous la selle pour protéger le dos de la bête, *sudadero*, les sabots-étriers de cuivre *estribos*, les pantalons de cuir ou de peau de chèvre *zamarros*, et les grands éperons à larges molettes de fer ou de cuivre *espuelas*.

Le guarapo (voy. p. 42). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

De la bodéga de Bogotá, on remonte d'abord le cours du Magdaléna (rive droite) par un assez bon chemin, jusqu'à la hauteur de Bodéguitas ou Pescadérias, en face de Honda. Là, le tracé s'infléchit à l'est, et l'ascension commence à travers les grès, les schistes et les argiles de la Cordillère. On acquitte le péage (un *real* ou cinquante centimes par mule), et la troupe s'engage dans un étroit sentier, franchissant les crêtes et descendant au fond des ravins.

Notre petite caravane défile d'abord assez bien. Les péons se sont dégrisés à l'air de la montagne : ils font retentir l'écho de leur long et guttural *o-o hi-sé*, modulé comme un final de boléro ou un cri de Paris. Quand la pente devient trop rapide, des escaliers sont taillés dans le roc. C'est plaisir de voir les mules y descendre comme d'une échelle, sans un faux pas. Si le plan incliné est fait d'argile glissante, l'intelligent animal fléchit sa croupe, rassemble ses quatre pieds, et se laisse glisser avec son cavalier ou ses ballots jusqu'au bas de la rampe. Cela donne d'abord un peu d'émotion, mais on ne tarde pas à s'y faire.

Au fond de la première *quebrada*[1] nous voyons blanchir le rio Séco, qui coule du nord au sud avant de se jeter dans le Magdaléna, et dont le nom indique un cousin germain du fameux Manzanarès madrilène, dont on arrose le lit pour abattre la poussière.

Le chemin est taillé sur le flanc de montagnes de grès mélangés de cailloux roulés et agglomérés en poudingues. Çà et là, des argiles d'un rouge-brique présentent des plans de glissement dangereux. La végétation des terres chaudes fait place à celle de la région tempérée : araliacées, ipomées, quelques orchidées, des laurinées, artocarpées comme le *Morus tinctoria* et un charmant *Scutellaria* aux épis de fleurs d'un ton très-vif, écarlate orangé.

Sur le chemin passent de pauvres femmes chargées de fardeaux énormes et défigurées par des goîtres hideux. Des cabanes couvertes de feuilles d'héliconia servent de *tiendas*, boutiques rudimentaires où les pauvres porteurs trouvent du pain de maïs et de l'« aguardienté ».

Le plus confortable de ces *retiros* se nomme « las Crucès » (voy. p. 37). Une jolie et robuste gaillarde de vingt ans, entourée de gros marmots roses, nous accueille sur le pas de sa porte avec un beau large sourire. Sur un *Crescentia* qui ombrage sa porte, je cueille pour la première fois une orchidée que je n'avais vue que dans les serres, un *Burlingtonia* à fleurs blanches.

Avant d'arriver à Guaduas, — non sans traverser quelques torrents à gué ou sur des ponts branlants composés de deux poutres reliées par quelques fagots de bois recouverts de terre, — on franchit l'*alto del Sargento*, col d'où la vue est superbe sur l'entasse-

1. *Quebrada*, ravin; littéralement : cassure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment de montagnes qui se relèvent graduellement jusqu'à la plaine de Bogotá. En se retournant vers l'ouest, nous voyons le Magdaléna dérouler son cours comme un serpent d'argent, et nos souvenirs suivent un moment ses eaux qui descendent vers l'Atlantique et se rapprochent de la patrie.

A cette altitude de quatorze cents mètres, la température est délicieuse; elle oscille très-peu autour de vingt degrés centigrades. C'est là, dans l'un des affluents du rio de Guaduas, que nous prîmes notre premier bain d'eau vive dans la Cordillère. Il était trois heures de l'après-midi. L'ombre des grands arbres tamisait les rayons du soleil, et enveloppait d'un voile transparent le taillis qui ombrageait le délicieux ruisseau à fond de sable où nous nous plongeâmes avec délices. Là rien à craindre, ni coups de soleil, ni caïmans. Des perruches et des tangaras caquetaient au-dessus de nous sur les branches; des papillons Héliconias rouges et noirs, et le grand Morpho Ménélas aux tons de cobalt, traversaient l'air de leur vol lent et saccadé. Dans le fourré se dressaient par centaines les spathes blanches et rosées de l'*Anthurium Lindigii*, détachées au-dessus de leur feuillage luisant comme autant de cornets nacrés. Sur le sable argenté qui formait le fond de notre baignoire naturelle, une onde cristalline nous laissait voir de petits poissons jouant sans être effrayés; d'innombrables insectes bruissaient autour de nous sans troubler le calme imposant de cette nature vierge dont nous jouissions ainsi pleinement pour la première fois. Heures charmantes, premières sensations de liberté absolue dans la forêt primitive où l'homme est seul en face de l'*alma parens*, je ne vous retrouverai plus que par le souvenir!

La nuit nous prit tout à coup à la descente de l'alto del Sargento. Avant de quitter l'Europe, tout voyageur sait que les jours sont de douze heures, comme les nuits, dans les régions équinoxiales, et cependant cette soudaine disparition de la lumière à six heures du soir vous surprend toujours. Le chemin était rocailleux, et glissant dans les parties argileuses et en pleine obscurité; à chaque pas nos mules trébuchaient. Nous cheminions silencieusement; à peine, de temps à autre, le cri du péon fatigué rompait-il ce calme solennel.

Odontoglossum epidendroides (voy. p. 42). — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

A huit heures seulement, les premières cases de Guaduas apparaissent dans l'obscurité profonde. Tout est fermé; pas une lumière. Nous errons par les rues sans pouvoir trouver à nous loger. A la fin, un indigène nous enseigne non une auberge, — remarquez cette distinction, — mais une maison de secours (*casa de asistencia*). La « señora » vient parlementer au balcon (*mirador*) à barreaux de bois ventrus qui donne sur la « plaza ». Au bout d'un quart d'heure de pourparlers, nous obtenons le gîte et la nourriture. Il faut attendre deux heures pour obtenir une soupe immangeable de viande de mouton et de pommes de terre, et se jeter ensuite sur une peau de bœuf soutenue au-dessus du sol par quatre piquets.

Après une nuit de punaises et d'insomnie, nous nous levons les membres endoloris; la caravane se réorganise, et pendant ce temps je vais à la découverte.

Guaduas est une petite ville qui comprend, avec son district, une dizaine de mille habitants. Son alti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tude est de neuf cent quatre-vingt-un mètres, suivant mes observations, qui diffèrent un peu de celles des voyageurs qui m'ont précédé [1].

La température est délicieuse; je l'ai trouvée de vingt-quatre degrés centigrades. La ville est ainsi nommée des bambous (*guaduas*) qui l'entouraient autrefois d'une épaisse forêt, aujourd'hui réduite à des touffes isolées sur les bords des ruisseaux de la charmante vallée qui entoure les habitations.

On dit que la fondation de Guaduas est fort ancienne. Elle serait due à un frère récollet qui, en 1614, y établit un couvent sous le vocable de saint Pierre d'Alcantara. En 1696, elle était déjà érigée en paroisse.

Une des curiosités de la ville est sa prison — *casa de reclusion* — située dans les anciens bâtiments du couvent. Les prisonniers, soumis à une assez bonne discipline, fabriquent des cigares et les boîtes qui les contiendront. Parmi les moyens de correction employés figure un procédé assez original. Il consiste à enfermer le délinquant pendant quelque temps dans le « cercueil public », caisse en bois dans laquelle on a coutume, dans toute la Nouvelle-Grenade, de placer les cadavres pour les emporter à l'église, et de là dans la tombe. On assure que cette lugubre pénitence inspire une terreur salutaire aux récalcitrants.

C'est à Guaduas que vivait le père du célèbre Joaquin Acosta, historien et géographe de la Nouvelle-Grenade, connu par des travaux encore estimés aujourd'hui. Son *Semanario de la Nueva Grenada* est un *compendium* d'observations scientifiques très-variées.

Aldéanos (paysans) de Guaduas. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

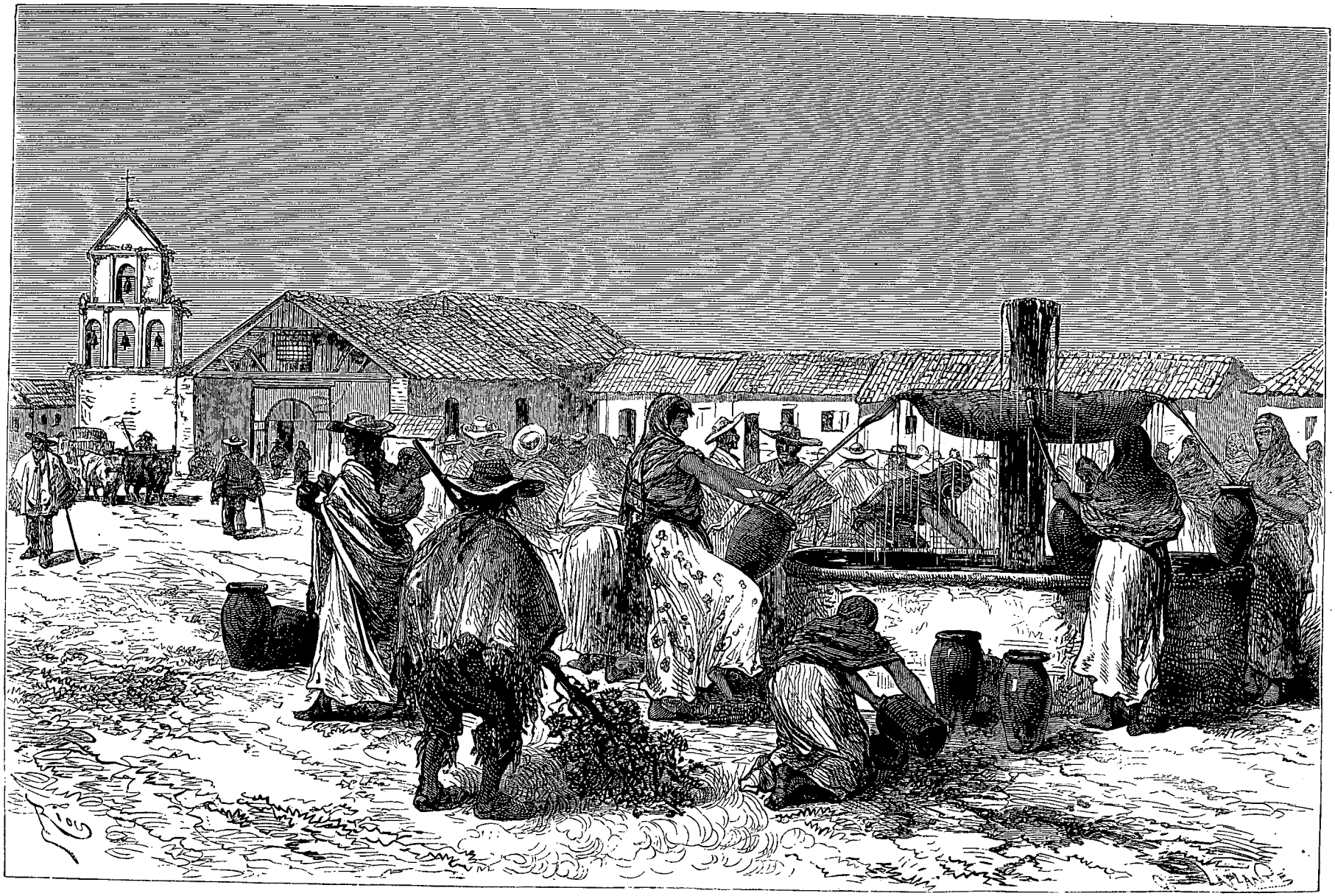
Les relations qu'il établit entre son pays et la France, dendant son séjour à Paris comme ministre, indiquent un diplomate habile et un homme de bien. Le cimetière de Guaduas contient la *bóveda* (tombe en forme de four), où repose la dépouille mortelle d'Acosta.

Des eaux thermales, une veine de houille et divers produits minéralogiques ont été signalés dans les rochers des environs de Guaduas.

Le chemin de Villéta se dirige vers le sud-est. Dès le sommet de la première montée — *alto del Raizal* — mon baromètre marque six cent vingt-trois millimètres, et bientôt après, à l'*alto del Trigo*, nous atteignons l'altitude de dix-huit cent soixante-douze mètres. Au-dessus d'une scierie mécanique de cette région froide, j'ai eu le plaisir de retrouver le fraisier de nos Alpes (*Fragaria vesca*). Il formait de véritables tapis constellés d'étoiles blanches et de fruits de pourpre, parfumés et savoureux, que l'on vend communément sur le marché de Bogotá. C'est bien notre espèce d'Europe, quoi qu'en aient dit plusieurs voyageurs, qui ont parcouru cependant la Nouvelle-Grenade, et dont l'un n'a rencontré qu'une seule fois un fraisier qu'il a cru constituer une espèce nouvelle. C'est dans ce voisinage que se trouve l'*hacienda de Palmar*, où le botaniste Hartweg séjourna en 1843 et fit de riches collections de plantes sèches, qui furent décrites à Londres par M. G. Bentham sous le titre de *Plantæ Hartwegianæ*. Sur le même *alto* croît

1. Codazzi indique mille vingt-six mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Église et place de Facatativá (voy. p. 44). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'*Odontoglossum epidendroides* de Lindley, aux périanthes jaunes, roses et blancs (voy. p. 39).

Nous montons à travers des schistes feuilletés, bleuâtres, bitumineux, qui feraient croire à des gisements de houille exploités sur le chemin même. Le précieux combustible n'est pas loin, en effet, mais on le laissera dormir jusqu'au jour — bien éloigné peut-être — où la civilisation le réclamera pour les locomotives et les hauts fourneaux de ces contrées.

Près de Cuné (ou Cuni) nous déjeunons — sans descendre de selle — d'une boulette de chocolat et d'un petit pain additionné de grains de cumin (*Cuminum Cyminum*), condiment qui entre ici dans tous les mets, à la grande horreur des Européens. On en met jusque dans les saucisses, comme les Allemands dans leur *professorswurst*.

« N'y a-t-il rien à boire ici? s'écrie l'un de nous. Ce n'est pas là une nourriture, c'est un combustible. J'ai la gorge en feu. »

Heureusement une *venta* (ou boutique couverte de feuilles de palmier) est en vue.

« *Casera, que si hay guarapo?* (Maîtresse, y a-t-il du guarapo?), crie un péon.

— *Quien sabe?* » (Qui sait[1]?)

Et la « casera » s'approche avec une grande jarre de bambou nommée *tarro*, et vide dans une calebasse (*totuma*[2]) la boisson rafraîchissante, dont l'aspect jaune et boueux est d'abord peu engageant, mais qui paraît très-agréable à la longue. On boit à la ronde dans la calebasse, qui contient deux ou trois litres, et coûte de un *cuartillo* à un *medio* (douze centimes et demi à vingt-cinq centimes; voy. p. 38).

Le *guarapo* est fait de sucre brut de canne (*panela*) fermenté dans une grande jarre de terre cuite (*tinaja*) remplie d'eau. La macération a lieu en deux ou trois jours, et donne une liqueur sucrée, un peu acidulée, rafraîchissante. En y ajoutant le jus de quelques-uns de ces petits citrons aromatisés (*naranja agria*), à écorce verte et fine, que j'ai rencontrés à l'état spontané (ou subspontané) dans le Cauca, on obtient une délicieuse limonade. Si le guarapo est doux ou peu fait, on le dit *dulce*. A l'état parfait, comme on le consomme d'ordinaire, la *señora* répond à notre interrogation :

« *Esta regular, señor* » (il est ordinaire).

Quand la fermentation alcoolique est avancée, il devient *bravo* (méchant). C'est ainsi que le préfèrent les péons qui aiment à se griser.

Les pentes du chemin s'accentuent de plus en plus. L'angle formé par le dos des mules avec l'horizon varie entre vingt-cinq et trente-cinq degrés. On va devant soi, sous prétexte que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, franchissant sommets et ravins. Un Européen à qui l'argent ne manque pas aurait cherché les meilleurs niveaux, remblayé les excavations, coupé en partie les crêtes, entretenu la chaussée, fait des ponts, empierré les fondrières. Le Grenadin n'a cure de tout cela. Sang bleu ne peut déroger[1]. Sa fierté d'*hidalgo* se refuse à tourner l'obstacle, comme aussi à gâter la blancheur de ses mains par le travail. « La terre est trop basse, » me dit un jour un Colombien que je ne nommerai pas. « Je préfère chevaucher par les précipices, sauter de roche en roche, tomber de bourbier en bourbier, franchir des ponts branlants, traverser à gué des rivières débordées, ou attendre au bord la baisse des eaux, tuer mes mules, et au besoin moi-même, que de m'astreindre au travail manuel. »

Au-dessous de l'alto de Pétaquéro, ma petite troupe croise un voyageur anglais accompagnant des caisses de plantes à destination d'Angleterre. C'est M. Carder, collecteur de plantes, dont je retrouverai plus tard les traces au milieu des forêts de palmiers du Quindío, dans de singulières circonstances.

Du sommet d'une pente rapide, Villéta paraît à nos yeux, dans une vallée riante située à huit cent trente-neuf mètres au-dessus de la mer. Des champs de cannes à sucre, servant à la distillerie et à la fabrication de la mélasse, nommée ici miel[2], sont abondamment répandus dans la plaine. L'origine de cette petite ville, dont la population est d'environ cinq mille habitants, remonte aux premiers temps des conquérants, qui la fondèrent, en 1558, sur l'ancien territoire des Indiens Panchès, pour servir de lieu de repos dans leurs voyages au Magdaléna. Dans ses alentours se rencontrent des mines d'or, de cuivre et de fer, à peine exploitées. On remarque près de la ville une belle cascade et des eaux thermales.

Dans les taillis voisins se mêle, aux *Bocconia frutescens*, le grand Datura, arbre nommé ici *borrachero* ou l'« enivreur » (*Datura arborea*). Un délicieux oiseau-mouche, le colibri porte-épée (*Ornismya ensifera*), se nourrit de la liqueur sucrée que sécrète la base du tube de ces grandes fleurs blanches, où son long bec va chercher les nectaires.

Sur le bord du chemin croît en abondance une belle plante que j'ai autrefois cultivée, nommée et décrite, le *Solanum galeatum*, ou morelle à fleurs en casque[3], à feuilles réticulées de pourpre et à gros fruits jaunes comestibles.

Les fuchsias, les sauges, les alstroémères du genre *Bomarea*, la grande érythrine en arbre qui enveloppe les plantations de caféiers (*Erythrina corallodendron*), les larges ombrelles de feuilles palmées des

1. Ce « Qui sait? » est un signe d'affirmation. Cela équivaut à dire « certainement, » avec un doute pour la forme.

2. La *totuma* est formée d'une moitié creusée de l'écorce du fruit du *Crescentia Cujete* (*Totumo*), arbre répandu dans toutes les régions chaudes de l'Amérique espagnole.

1. On nomme sang-bleu, en Colombie (*sangre azul*), tout habitant de pure race espagnole ou prétendant l'être.

2. Le miel ordinaire s'appelle ici *miel de abejas*. La mélasse dégagée du sucre prend le nom de *miel de purga;* le sirop épais forme l'*amibar*, et le mélange de ces trois substances est le *melado*.

3. Voy. *Revue horticole*, 1862, p. 333, *Solanum galeatum*, Éd. André.

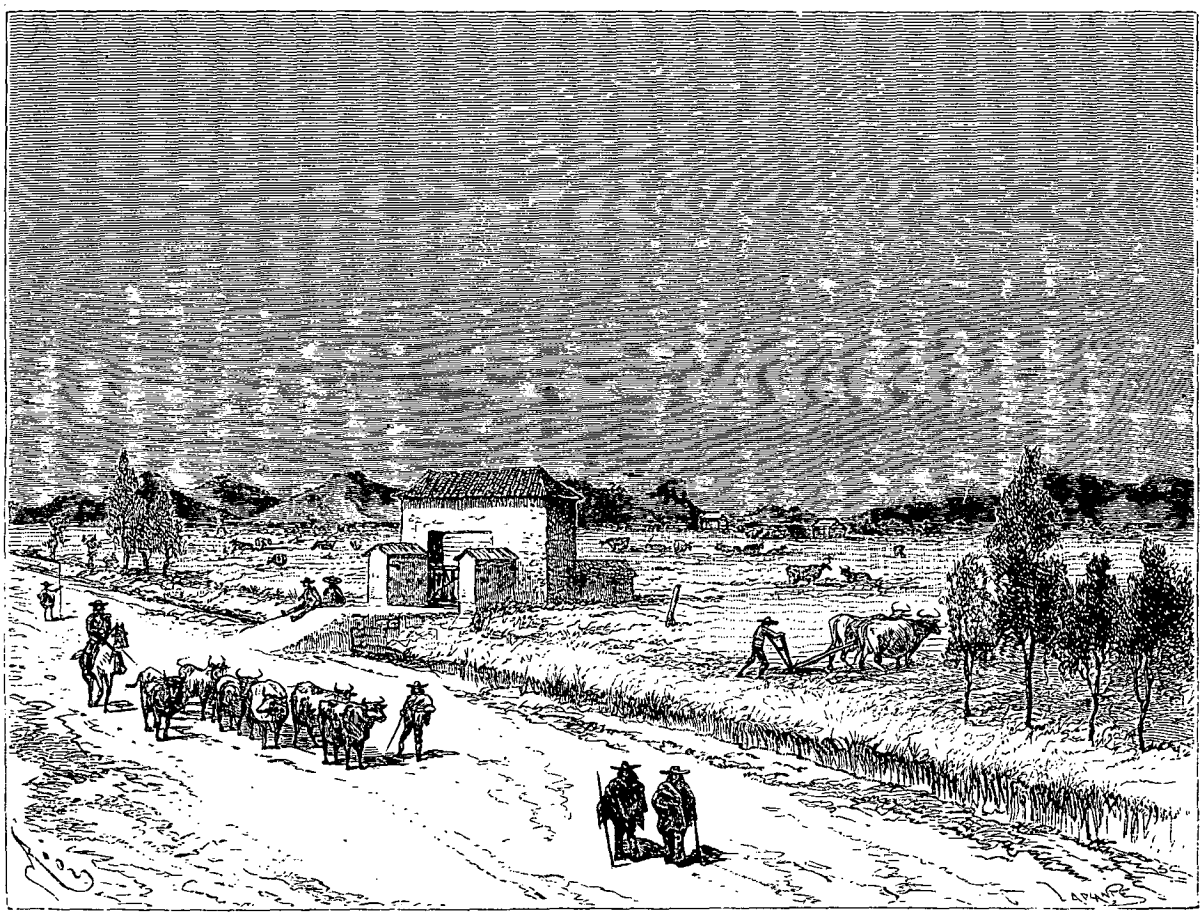
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

araliacées (*Oreopanax*), de gracieuses orchidées du genre *Oncidium*, plusieurs bégonias, sont notés au passage, puis cueillis et engloutis dans la boîte en zinc, pour passer de là dans l'herbier.

Au départ de Villéta, on suit le cours du rio Négro, qui va se jeter dans le Magdaléna, au-dessus de Buénavista. Après le pont de Guama, on peut éviter — ou traverser — le bourg de Guayabal, atteindre Chimbé, Escobal ou Agualarga, et monter, cette fois sans interruption, vers la haute plaine de Bogotá, que domine le sommet dit de l'*Asserradero*.

Nous entrons dans la région froide pour la première fois. Je m'en aperçois aux brumes qui me glacent, me pénètrent, et me font sentir le rhumatisme dans les genoux.

Le paysage est voilé de vapeurs grisâtres et la végétation a l'air de grelotter. Du haut des arbres pendent de longues chevelures blanches et grises, flottant au gré de la brise comme de légers panaches. C'est une broméliacée minuscule, le *Tillandsia usneoides*. On l'appelle ici *barba de palo* (barbe des arbres). La *tierra fria* se révèle à nous pour la première fois avec ses végétaux rabougris, arbustiformes. Les éricacées dominent : Pernettyas aux grelots blancs, Thi-



Cultures de Fontibon (plaine de Bogotá, voy. p. 46). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

baudias aux tubes cireux, Macléanias aux feuilles rose saumoné. Les rameaux du *Gaultheria Bogotensis* sont couverts de leurs clochettes rouges et de leurs baies bleues. Les sauges et les fuchsias se mélangent avec une liliacée azurée qui ressemble, par ses feuilles, à nos iris. Les plantes herbacées, gazonnantes et fleuries, abondent partout. Une grande Sénécionidée toute rouge, tige, feuilles et fleur, se dresse au-dessus des fourrés. Les habitants la portent au marché de Bogotá, où elle est vendue comme vulnéraire sous le nom d'*arnica*. Le caractère de cette végétation est bien particulier et ne ressemble en rien à celui de nos régions tempérées; il indique la transition entre la zone demi-froide et celle des déserts glacés qui précèdent les neiges et qu'on nomme *páramos*.

Le dernier rempart qui nous sépare du plateau de Bogotá est enfin franchi; nous sommes à Facatativá, à deux mille six cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer.

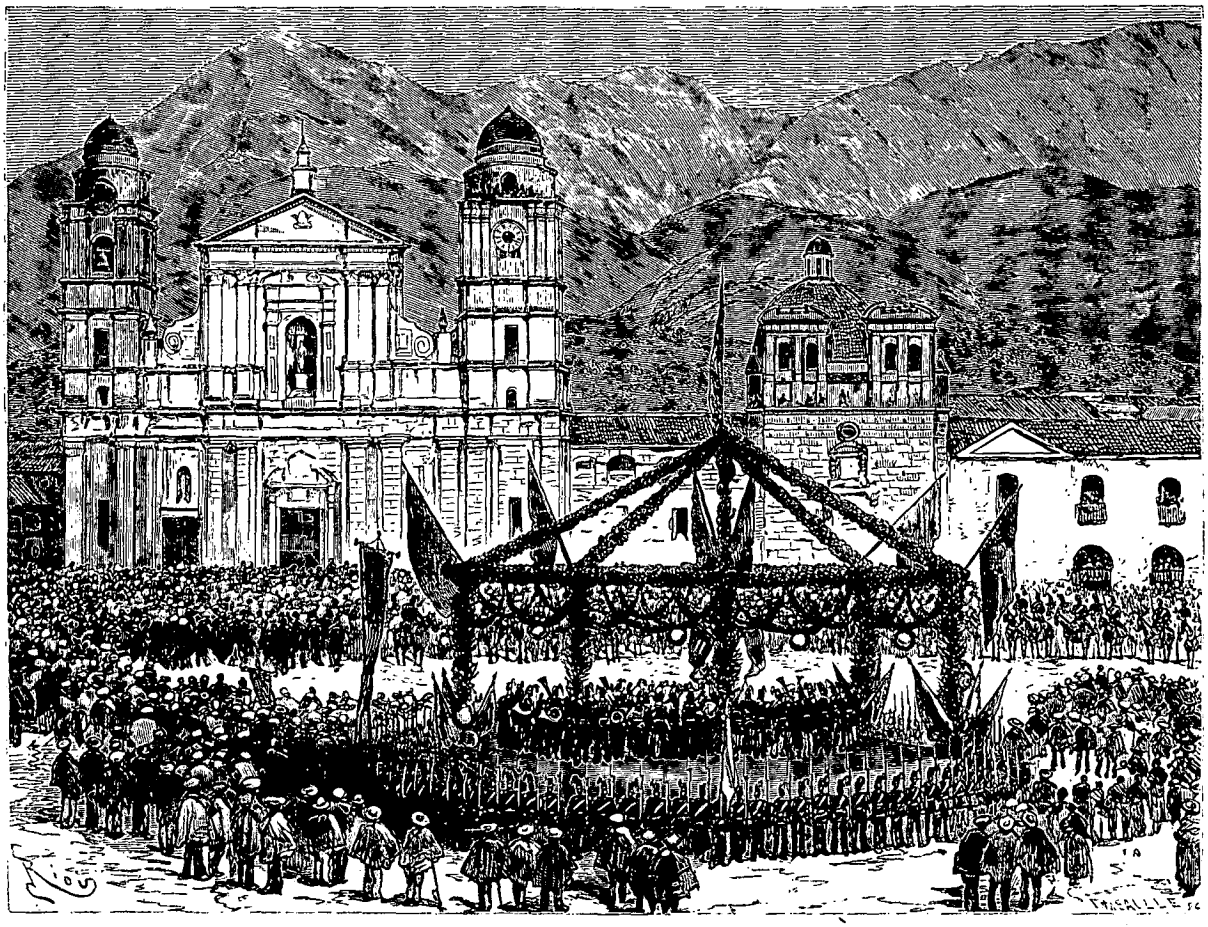
La plaine immense est devant nous. A l'est, les deux sommets de Montserraté et de Guadalupé, qui dominent la capitale, ferment l'horizon, à neuf lieues de distance. Au nord et au sud, entre les villages de Suesca et de Sibaté, un cirque de montagnes entoure cette surface autrefois occupée par un lac subandin. Cette grande coupe à fond plat, unie comme la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Beauce, d'une superficie de quatre-vingt-dix mille hectares, couverte de blés et de pâturages et située presque à la hauteur du pic du Midi dans les Pyrénées, vous saisit d'étonnement. On ne peut se faire d'abord à l'idée que cette ascension verticale de deux ou trois kilomètres vous a conduit à une plaine.

Facatativá est la clef de cette vaste étendue de terrain — nommée ici la *Sabana* — du côté de l'ouest. C'est une petite ville de cinq mille habitants, entourée de prairies où serpente la petite rivière du même nom. Les anciens Indiens Cipas avaient élevé sur la montagne voisine une forteresse dont il ne reste rien, sinon quelques hiéroglyphes peints sur les rochers. Les traces antiques des eaux du lac se lisent également sur ces blocs de grès.

Toute la vie de Facatativá est groupée autour de la place du marché, où s'élèvent l'église et la fontaine publique. Au matin, les femmes s'y rassemblent en grand nombre. La température moyenne de Facatativá étant de treize degrés, elles ne sortent que la tête enveloppée d'un châle drapé autour de leur buste. Toutes portent la *mucura* ou jarre de terre qu'elles emplissent au moyen d'un long tube de fer-blanc terminé par une corne de bœuf en guise d'entonnoir.



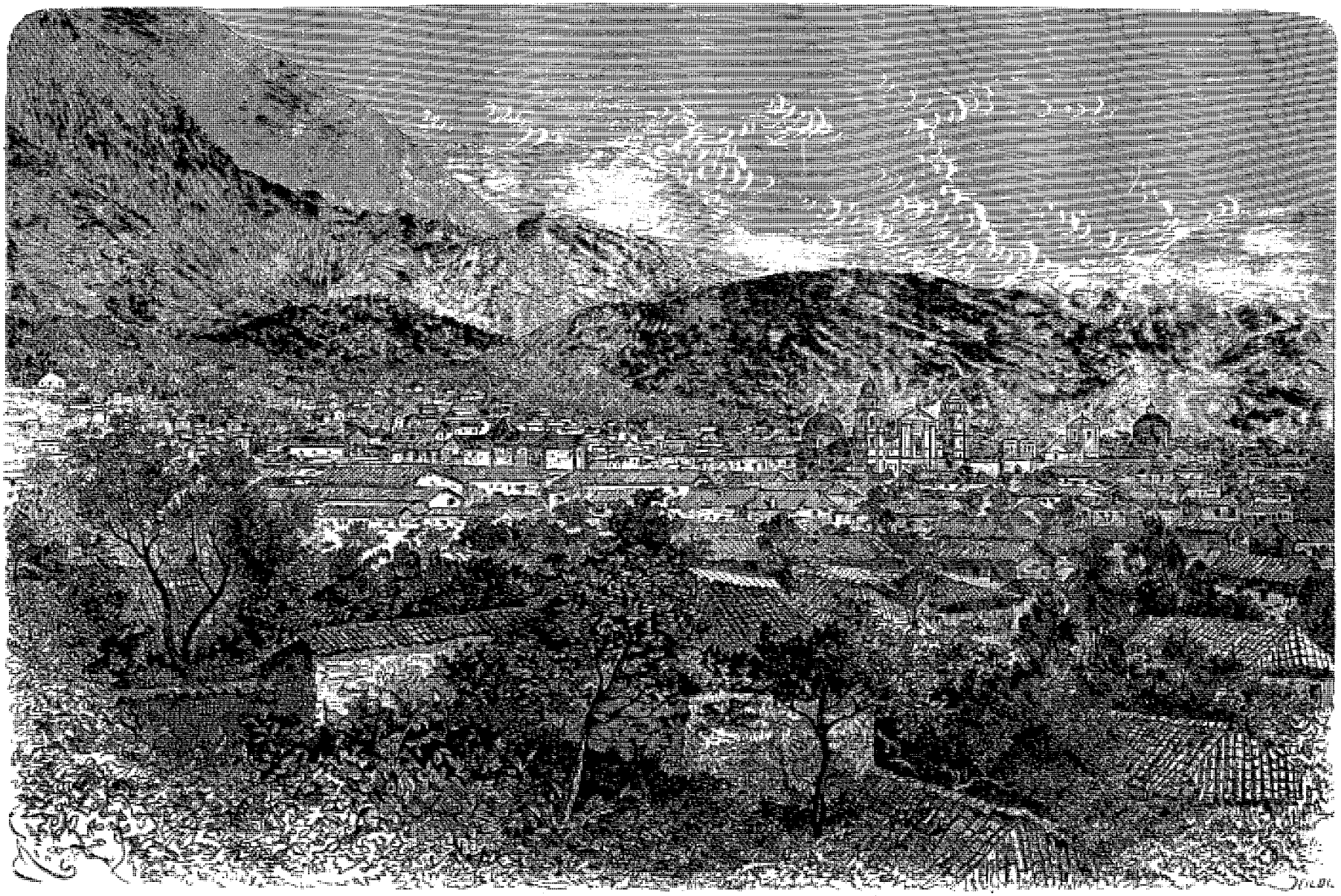
Cathédrale de Bogota (voy. p. 48). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Elles ajustent cet entonnoir à l'un des becs de la vasque centrale de la fontaine, et placent l'autre bout du tube dans la mucura, qui est bientôt remplie, transportée et vidée dans la *tinaja*, autre vase de terre beaucoup plus grand et à col étroit. La tinaja est située dans le coin le plus frais de la maison, chambre ou corridor, sur un petit massif de briques ou sur quelques pièces de bois. Ce support prend le nom de *tinajera*. On puise dans les tinajas, soit avec une calebasse, soit avec une coupe de fer-blanc à long manche, cette eau qui se conserve aussi fraîche que dans les *alcarrazas* d'Espagne (voy, p. 38).

La « plaza mayor » est l'orgueil des habitants de Facatativá. J'y ai beaucoup remarqué le balayeur officiel qui promène à l'année, avec une gravité rigoureuse, un fagot d'épines emmanché d'un bâton, et réprime les velléités de désordre des gamins du lieu.

A l'est de la place se trouve l'église. La façade a d'abord l'air de quelque chose.... comme les bâtons flottants de la Fontaine. Voyons de près. La tour que représente mon dessin est un simple pan de mur couvert de plantes sauvages. Derrière, le vide. On n'a oublié que trois côtés sur quatre. Dans les baies de ce quart de clocher, quatre cloches sont suspendues. Avant la messe, le sonneur, grimpé sur un léger échafaudage, les frappe à tour de bras avec un marteau,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Vue panoramique de Bogotá (voy. p. 48). — Dessin. de Riou, d'après une photographie. .

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et se livre à une gymnastique musicale effrénée aux dépens de l'oreille des auditeurs.

Un pignon à toit saillant avec consoles, arcs-boutants et poutres de bois brut, une façade blanchie à la chaux, sont toute l'architecture de cet édifice (p. 41).

Entrons. On dit une messe votive (*de aginaldo*) à grand orchestre. Les hommes sont debout; les femmes, accroupies sur le sol battu ou sur une petite natte qu'elles apportent avec elles, roulent un rosaire entre leurs doigts et sont assez recueillies. Pendant que le prêtre officie, une musique à rendre épileptique se déchaîne. Un orgue barbare — sinon de Barbarie — geint sous les doigts d'une sorte d'organiste tudesque, accompagné d'une.... clarinette. Des morceaux divers de la *Traviata*, agrémentés de variations de son cru, se pressent sous ses doigts. Mais quelle n'est pas ma stupéfaction, lorsqu'à un moment solennel je l'entends attaquer avec fureur.... le grand air du *Barbier de Séville!*

Nous avions hâte d'atteindre Bogotá et je m'enquis des moyens de communication, qui devenaient plus faciles sur ce terrain plat. On me répondit qu'une voiture publique faisait le service de la capitale par la grand'route. Ce chemin de voitures (*carretera*) commence à Facatativá et s'étend jusqu'à Bogotá, sur une longueur de trente-cinq kilomètres. La chaussée est large, mais mal entretenue, et à chaque pas des trous menacent de faire verser la patache qui sert de diligence, et part deux fois par semaine pour la capitale. Il va sans dire que les places y sont introuvables quand on est pressé. Aussi Fritz, grand marcheur, n'hésite-t-il pas à entreprendre cette longue route à pied. Je m'occupe, avec Jean, du transport de nos personnes et de nos bagages. Après de longues négociations, je loue un chariot, une paire de bœufs et leur conducteur pour le transport de nos malles. Nous les suivrons à pied et nous nous reposerons sur le chariot si nous sommes fatigués.

La longue savane se déroule devant nous dès que nous avons passé le moulin à blé qui touche au faubourg de Facatativá. Au loin la plaine est couverte d'une herbe courte et drue où paissent des troupeaux épars, bœufs et moutons de race moyenne ou petite. L'œil embrasse toute cette étendue, que n'obstruent pas les clôtures. Chaque pâturage — ou *potrero* — est entouré d'une double ligne de fosses carrées, larges et profondes d'un mètre et remplies d'eau. Leur disposition est singulière et intelligente. On comprend que, malgré l'horizontalité apparente de la plaine, elle contient des parties en pente légère. L'eau ne tiendrait pas dans des tranchées ordinaires de séparation et le bétail les franchirait. Les *Sabaneros* ont donc inventé ces fossés coupés en travers, ces sortes d'escaliers aquatiques; la barrière d'eau reste ainsi ininterrompue et effective, et les bestiaux y trouvent des abreuvoirs sur toute la périphérie du pré.

Dans le voisinage immédiat des villes et des villages de la Savane, le cultivateur se donne le luxe d'un mur de terre, principalement au bord de la route. Ce mur a deux mètres de haut; il se compose de gros cubes faits de boue que l'on durcit au soleil. On les pose par panneaux ou travées de trois à quatre mètres de longueur, et par lits à joints alternes, en laissant au bas de chaque travée une ouverture triangulaire pour l'écoulement des eaux. Le chaperon de cette construction est formé de mottes de gazon renversées, parfois de tuiles-gouttières. De distance en distance, apparaît un portail (*porton*) couronné d'un toit saillant, à la manière normande, et défendu sur le côté par deux petits murs de refend, qui donne accès au potréro, et s'élève dans la plaine comme une construction aussi prétentieuse qu'inutile (voy. p. 43).

Pas un arbre n'égaye cette solitude. A peine, auprès des habitations que l'on rencontre parfois sur la route après avoir cheminé des heures entières, on constate la présence des rares végétaux arborescents qui croissent à ces hauteurs : le *cereso* ou cerisier de Colombie (*Padus capollin*) avec ses petites drupes noires et insipides, le grand *Polymnia*, qu'on appelle ici *Arbol loco* (arbre fou), peut-être parce qu'il ne produit rien, et le saule de Humboldt (*Salix Humboldti*) dont le feuillage léger rappelle notre saule pleureur, mais avec des formes passant de la colonne serrée, comme un peuplier d'Italie, à l'aspect parasol.

Sur les rares buissons qui bordent les fossés, courent cependant de charmantes lianes, les Tacsonias. Il y en a deux ou trois espèces, à fleurs roses et écarlates. Des fruits oblongs, jaunâtres, comestibles à la maturité, succèdent aux fleurs. Leurs festons capricieux sont entremêlés de ceux d'une cucurbitacée étrange, le *Cyclanthera explodens*, qui montre ses fruits épineux comme un hérisson et éclatant comme une Balsamine sous la pression du doigt. Dans les ruisseaux, une herbe élégante, de la famille des Salviniées — l'*Azolla majellanica* — couvre l'eau d'une mousse d'un vert tendre et rosé, à reflets satinés. Des *Jussieua* ouvrent leurs quatre pétales jaunes, si fugaces que le moindre souffle les enlève.

Un seul oiseau voltige et gazouille dans la Savane. C'est le moineau des Andes, un petit *Fringilla*, gracieux, gris et roux, familier, et qui rappellerait tout à fait celui d'Europe s'il ne portait sur la tête une petite huppe qu'il redresse à volonté et qui manque aux nôtres.

La route est longue et monotone; rien ne vient nous distraire, si ce n'est quelques troupes de muletiers qui passent de temps en temps en soulevant un tourbillon de poussière.

Pourtant nous devions y avoir une aventure.

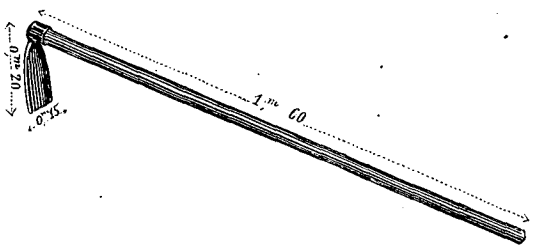
Je cheminais tranquillement à côté du chariot sur lequel Jean était grimpé au milieu des malles, lorsque subitement un homme, portant des vêtements de soldat déchirés, la tête nue, les cheveux en désordre, paraît sur la route et fond sur moi une épée nue à la main.

« *A donde estan esos Ingleses, voy a matarlos to-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dos! » s'écriait-il l'écume aux lèvres. (Où sont ces Anglais, que je les tue tous !)

Je vis tout de suite que j'avais affaire à un fou ou à un ivrogne ; mais le danger était pressant. Le furieux nous serrait de près..., il n'y avait pas un moment à perdre. Pendant que je tournais autour du chariot, cherchant une arme quelconque pour éviter ses attaques, je dis à Jean de descendre par derrière et de tâcher de le saisir par les bras pendant que j'essayais de parer les coups de pointe. En même temps, je m'évertuais à lui faire entendre raison.



Azadon (houe de Bogota).

« Mais vous vous trompez, nous ne sommes pas Anglais, lui criai-je ; nous sommes Français !

— *Francès! Verdad? Venga, pues, amigo!* »

Et, jetant son épée dans le fossé, juste au moment où Jean allait l'étreindre à bras-le-corps, il se précipita dans mes bras en m'étouffant sous ses démonstrations d'amitié. Au même instant, une troupe de cavaliers arriva sur nous à bride abattue et poussant les hauts cris. C'était un escadron de l'armée colombienne qu'on avait lancé à la poursuite du déserteur — c'en était un — avec qui nous avions eu maille à partir.

Écusson héraldique du pont San Antonio. Croquis de l'auteur.

L'officier sauta à terre, vint à moi, se confondit en excuses, saisit le malheureux subitement dégrisé et tout piteux, et lui fit mettre les menottes en lui tordant les pouces d'une façon barbare.

« Soyez tranquille, son affaire est claire, » me dit-il.

J'intercédai pour le pauvre diable :

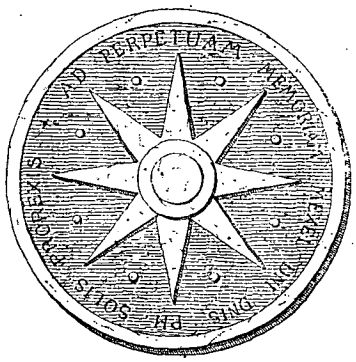
« Ayez pitié de lui, un homme ivre n'a guère conscience de ses actes.

— Il a déserté et jeté son épée dans le fossé, et manqué de tuer un étranger, un hôte des Colombiens, on va voir ! Par file à gauche, *adelante!* » (en avant !)

Et, malgré mes sollicitations, les cavaliers l'entraînèrent au galop en le frappant du plat de leur sabre.

Je ne sais ce qu'il est devenu ni ce qui l'avait tant exaspéré contre les Anglais....

Le voyageur qui parcourt cette interminable route de la plaine de Bogotá est soumis à une sorte de mirage dont il ne perçoit pas la cause tout d'abord et dont, je l'avoue, l'explication scientifique ne me satisfait pas entièrement. Il voit les édifices et les maisons de Bogotá blanchir à plus de six lieues de distance, avec une netteté extraordinaire. Cela est dû évidemment à la limpidité de l atmosphère et à la réfraction à ces grandes hauteurs. La pureté du ciel y est si grande, que Humboldt trouvait les étoiles quatre fois plus brillantes sous l'équateur qu'en Europe.


Inscription ancienne du pont San Antonio. Croquis de l'auteur.

Nous traversons bientôt Serrézuéla, village d'un millier d'habitants, où les Bogotains viennent en villégiature. Tout auprès se trouvent des étangs où les canards abondent et où l'on pêche le curieux poisson particulier à cette région des Andes de Colombie : l'*Eremophilus Mutisii*, excellent manger, d'un goût analogue à la lamproie.

A gauche, paraît Fontibon, puis le pont de San Antonio, structure assez monumentale dont j'ai pris le dessin (voy. p. 48), datant de la Renaissance espagnole, et portant des armes et une inscription incomplétement déchiffrées que je livre à la sagacité des antiquaires.

Fontibon et ses environs sont le jardin potager de Bogotá. Les prés s'y sont changés en jardins. On m'en avait parlé, et j'eus la curiosité d'aller les étudier sur place. Il ne m'a pas été difficile de constater que cette culture, si vantée des Bogotains, est encore dans l'enfance. Le sol est très-fertile, poreux, drainé en dessous par les cailloux roulés qui forment le *thalweg* de l'ancien lac de Bogotá ; le climat est sain ; l'eau est à quelques pieds de profondeur. Pas une pierre ne vient faire obstacle à la grossière charrue de bois qui suffit à égratigner cette terre privilégiée et à la faire abondamment produire.

La seule grande culture de cette partie de la Savane, après celle du blé et des prairies, est celle des pommes de terre (*papas*[1]). En janvier, on prépare le terrain avec une charrue de forme primitive (*arado*), traînée par deux bœufs, et dont le coutre est un simple morceau de bois. Quand les sillons sont ouverts, on roule une seule fois, et le travail à la main commence. Un ouvrier armé de l'*azadon*, houe d'un mètre soixante de longueur, à lame longue de vingt centimètres et large de quinze, divise d'abord son terrain en planches d'un mètre vingt de large, entre lesquelles il trace un fort sillon (*calle*). Sur ces planches, il ouvre deux rangs de « potets » alternés ou en quinconce, à cinquante centimètres en tous sens. L'ouvrier sème alors les pommes de terre, puis recouvre chaque pied

1. Dans la plaine de Bogotá, on les appelle plus souvent *turmas*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

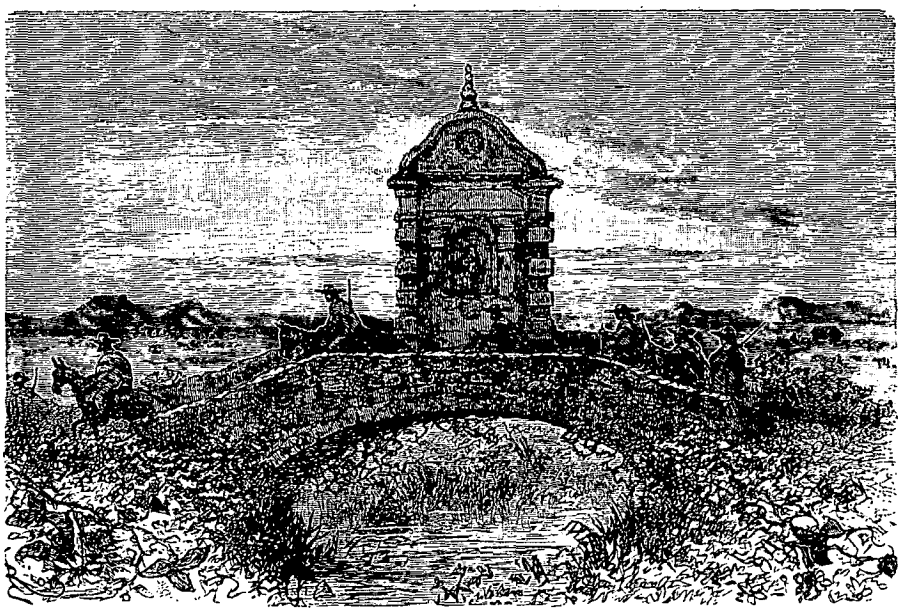
d'un peu de terreau de fumier. Après la levée on donne un binage (l'opération se nomme *alzar*), et quatre mois après commence la récolte des tubercules.

La moyenne de la production, assez médiocre, est de mille arrobes à l'hectare (12500 kil.). Les variétés employées sont la *criolla mojicona*, grosse, ronde, et la *criolla carmesita*, rouge, plus petite. Malheureusement, depuis six ans que la maladie (*Peronospora infestans*) a fait son apparition sur le plateau de Bogotá, les *criollas* sont les plus maltraitées. Aussi on commence à cultiver de préférence la variété de Tuquerrès (*Tuquerreña*) que le terrible parasite n'a pas encore attaquée. Quand la première récolte, dite de l'*Año grande*, est terminée (en avril-mai), on plante une deuxième saison, toujours de criollas. Cette récolte s'appelle *mitaca*. Une autre variété, nommée *travesia*, reste en terre un an tout entier avant de mûrir ses tubercules.

Les autres produits principaux cultivés dans les *huertas* (jardins) de Fontibon sont : le chou branchu, l'artichaut, le cardon, l'oignon, et une certaine quantité de légumes et de fruits de terre froide qui nous sont peu familiers en Europe et que je décrirai plus loin.

Dès qu'on a dépassé Fontibon, on sent les approches de la capitale. Les champs sont plus divisés, les clôtures plus soignées, des maisons se succèdent de temps en temps sur la route. Le panorama de Bogotá (voy. p. 45) se développe dans toute sa beauté, et les maisons, étagées sur la colline de Guadalupé, s'éclairent gaiement et blanchissent au soleil.

Mais il était dit que cette journée — au rebours de celle du poëte Horace — serait marquée d'un caillou



Pont de San Antonio (route de Bogota; voy p. 47). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

noir. Les accidents du chemin nous avaient retardés. La nuit nous prit. Mon bouvier, qui avait son idée, manœuvrait évidemment pour ne pas entrer en ville. Nous n'en étions plus qu'à une heure. Malgré tous mes efforts, je ne pus vaincre son obstination, et il nous fallut aller coucher, par un chemin de traverse, dans un misérable *rancho* qui était loin de m'inspirer confiance. Sous cette hutte enfumée, l'homme, la femme, les enfants, les cochons et les poules dormaient pêle-mêle dans une promiscuité repoussante. Mes bagages durent rester dehors, à la belle étoile, en plein champ. De peur de quelque mésaventure, nous montâmes la garde autour du chariot jusqu'au jour, Jean et moi, à tour de rôle, sous une bise glacée, l'estomac absolument vide, et maudissant mille fois les arriéros et leurs complices.

Enfin le lendemain, 18 décembre, à neuf heures du matin, nous faisions dans Bogotá une entrée qui n'était rien moins que triomphale, mais qui mettait momentanément un terme à nos vicissitudes.

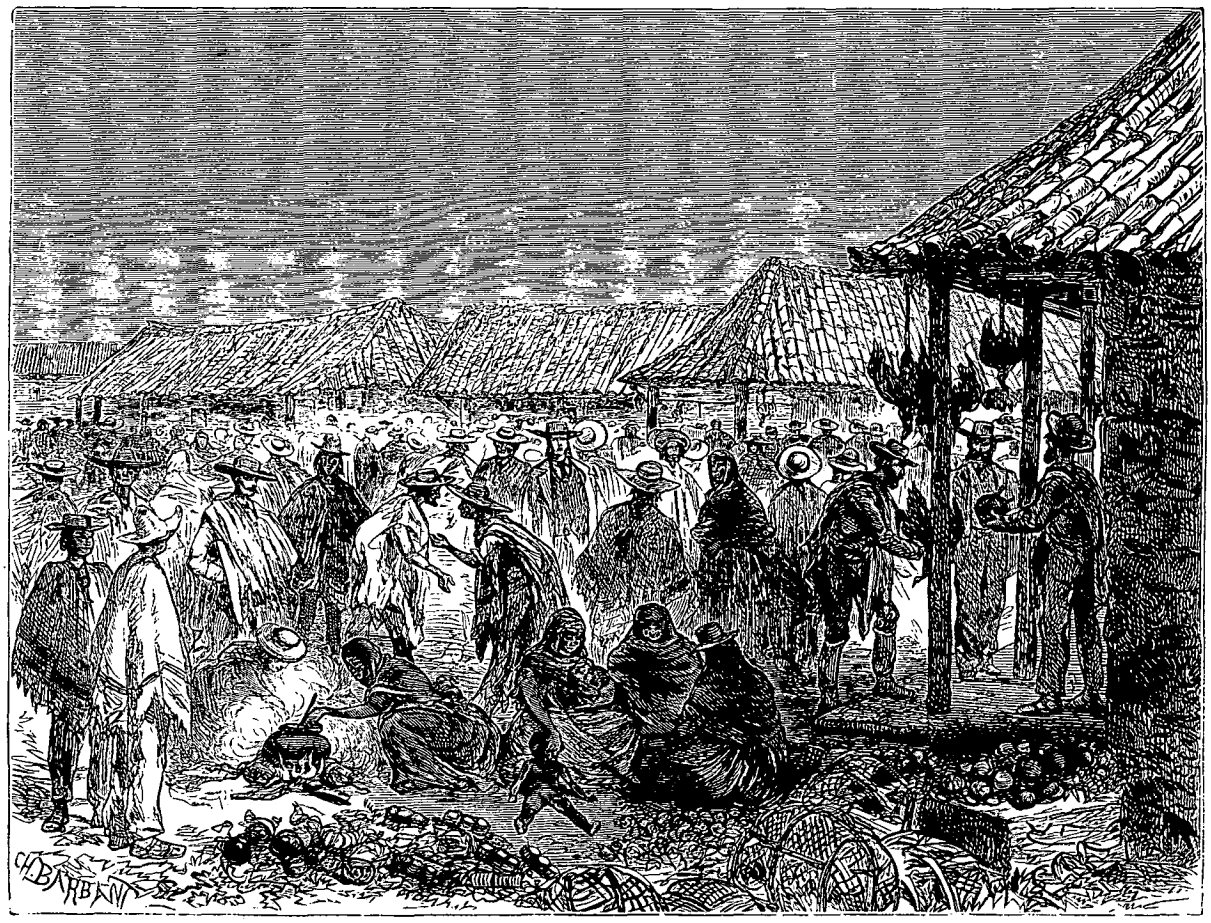
Dès mon arrivée dans la ville, je visitai la place de la cathédrale, où se dresse la statue de Bolivar et que représente notre gravure au moment de la fête annuelle dans laquelle les Bogotains célèbrent l'anniversaire de la déclaration de l'Indépendance, et je m'installai bientôt à l'*Hotel francès*, où Fritz nous attendait depuis la veille.

Édouard ANDRÉ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ERRATA. — Dans la précédente livraison, p. 20, rectifier ainsi la légende de la gravure : *Aristoloche à fleurs en bouclier* (voy. p. 29).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène du marché, à Bogotá (voy. p. 51). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

COLOMBIE.

Bogotá. — Le président Pérez. — La vie au marché; scènes et produits. — Expédition aux *llanos* de San Martin. — Le Boquéron; Chipaqué et les Chipaquéños. — Une révolution noyée. — Caquéza. — Quétamé. — La cascade de Chirajara. — Susumuco. — Arrivée dans les llanos. — Villavicensio.

Après avoir pris quelque repos à Bogotá, ma première visite fut pour le chargé d'affaires de France, M. Troplong, qui me reçut de la manière la plus cordiale. J'ai déjà dit que j'avais fait la traversée avec le nouveau chancelier de la légation, M. de Montbrun, qui mit aussi un très-grand empressement à m'être utile en Colombie [2].

Je vis ensuite le président de la République, M. Pérez, qui me fit le plus bienveillant accueil. Je trouvai en lui un homme d'une cinquantaine d'années, petit, très-brun et très-barbu, affable quoique taciturne, très-estimé en Colombie comme penseur et écrivain, des mieux disposés pour les explorations scientifiques en général et pour celle dont j'étais chargé en particulier. Il la facilitera, m'assure-t-il, de tout son pouvoir. Mes rapports avec lui continuèrent sur le pied le plus agréable, et il voulut bien me fournir les moyens de pénétrer avec sécurité dans des régions de difficile ac-

1. Suite. — Voy. p. 1, 17 et 33.

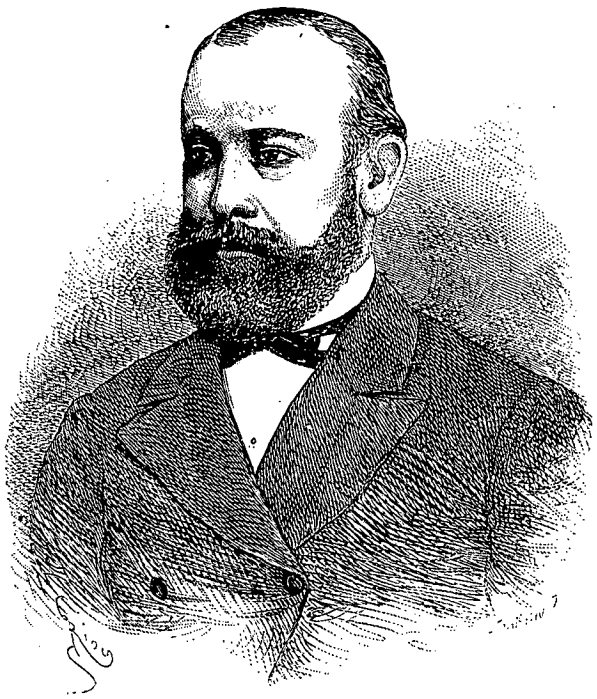
2. J'ai eu récemment le chagrin d'apprendre que M. de Montbrun vient de mourir à Bogotá, à la fleur de l'âge et au début d'une carrière qui promettait d'être brillante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cès et peu connues au point de vue de l'histoire naturelle.

Santa Fé de Bogotá a été décrit déjà dans le *Tour du Monde*, et M. le docteur Saffray en a dépeint les traits principaux avec la sûreté d'appréciation qui caractérise ses études sur la Colombie. Je ne ferai donc qu'ajouter quelques glanes à sa gerbe, et cela m'est d'autant plus facile que plusieurs lustres se sont déjà écoulés depuis sa publication, et que le temps, en marchant, a quelque peu modifié le passé.

Ce qui ne change point, c'est la position charmante de cette ville au pied des deux montagnes de Guadalupé et de Montserraté, dont les sommets atteignent, l'un trois mille deux cent cinquante-cinq mètres, l'autre trois mille cent soixante-cinq mètres d'altitude. Les Bogotains sont affables, d'allure vive, tous absorbés par l'idée fixe de faire rapidement fortune et ne connaissent que l'aristocratie de l'argent. Ils ont conservé pour leur capitale une admiration qui leur donne un orgueil enfantin, mais explicable pour qui n'est pas sorti de son pays. Depuis quinze ans, la ville s'est beaucoup améliorée. Elle possède des rues pavées de larges dalles, des eaux abondantes, deux beaux ponts récemment construits, et au moment de mon séjour on achevait la pose de conduits pour le gaz.



Le président Pérez. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

La situation de Bogotá est par 76° 34′ 8″ de longitude ouest de Paris et par 4° 35′ 48″ de latitude nord. La température moyenne annuelle y est de + 15°,6; le maximum de chaleur de vingt-deux degrés, le minimum de six degrés. Le climat est sain, quoique un peu humide. L'année se divise en quatre saisons, deux sèches et deux pluvieuses, ainsi distribuées : mars, avril, mai, pluvieux; juin, juillet, août, secs; septembre, octobre, novembre, pluvieux; décembre, janvier, février, secs. La quantité annuelle d'eau tombée atteint mille sept millimètres (1m,007), et l'hygromètre de Saussure donne une moyenne de 64°,5. Les vents dominants, chargés de nuages, soufflent du nord et de l'ouest.

A la fois capitale de l'Union des États de Colombie et de l'État de Cundinamarca, la ville de Bogotá possède un territoire fédéral à elle seule, d'une étendue très-restreinte, pour affirmer simplement son indépendance, absolument comme Washington, capitale des États-Unis. Le nombre des habitants est de quarante mille selon les uns, et dépasse cinquante mille selon les autres. La vérité est qu'on n'en sait rien, aucune statistique officielle n'ayant été faite jusqu'à présent. Une sorte de travail de recensement a pourtant indiqué que la population totale de l'État de Cundinamarca était de quatre cent neuf mille âmes; mais comme il y a plus de vingt ans que cette publication a vu le jour, il y a lieu de croire que ce chiffre doit être sensiblement modifié, l'augmentation annuelle de la population étant assez considérable dans cette région.

Les rues de Bogotá sont sensiblement horizontales du nord au sud; mais il n'en est pas de même de l'est à l'ouest, où les pentes de la montagne commencent dans la ville même. Les voies du centre, notamment la rue Royale (*Calle Real*), sont convenablement dallées, pavées et pourvues de trottoirs. Dans les faubourgs, elles ont conservé leur saleté d'autrefois, poussière, boue et immondices, et donnent au voyageur, à première vue, une triste impression.

La promenade favorite est l'*Altozano*, ou terre-plein de la cathédrale, que l'on atteint par quelques marches, en haut de la place de l'Indépendance. L'espace est restreint et les promeneurs reviennent sans cesse sur leurs pas, enveloppés de leur grand manteau (*capa*) à l'espagnole et coiffés invariablement du chapeau à haute forme. Les oisifs parcourent aussi la rue Royale, mais plutôt pour bavarder sur le pas des boutiques que pour se promener.

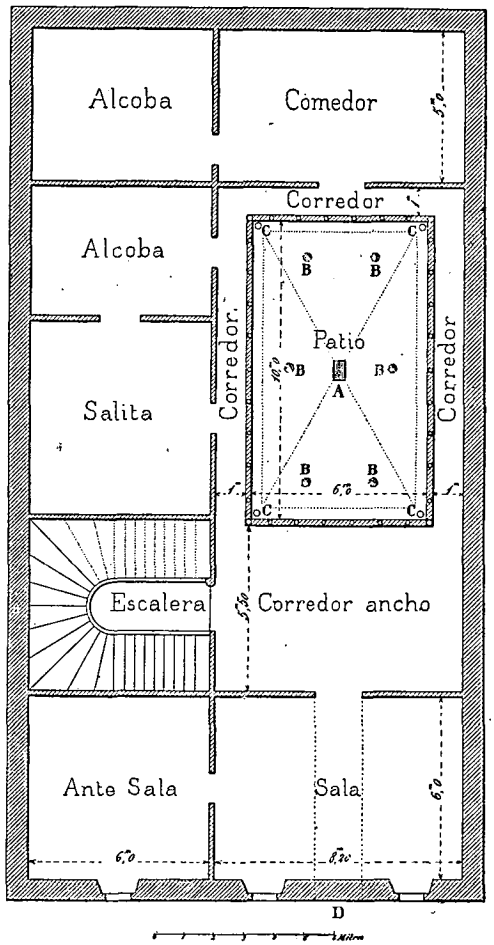
Le type de la maison à Bogotá diffère suivant qu'il s'agit d'un magasin (*almacen*) avec boutique sur la rue ou d'une habitation privée, fermée, comme disent les Bogotains (*casa claustrada*).

Dans le premier cas, rien ne diffère des façades ordinaires des villes d'Europe, sinon le choix des ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tériaux de construction. Ici l'on emploie rarement la pierre, mais les murs sont simplement de pisé ou terre comprimée; les bois de charpente sont bruts et le tout est blanchi à la chaux de temps en temps. Dans les rues pauvres, la boutique est remplacée par un misérable logement, humide, malsain, au-dessous du niveau de la rue. Ces bouges font mal à voir.

La « casa claustrada » est tout autre chose. Elle procède directement de l'ancienne maison espagnole. On aura une idée de sa distribution par le plan ci-contre, qui est celui d'une habitation riche du centre de la ville.



Plan d'une maison de Bogotá. — Levé par l'auteur.

A Citerne. — B Rosiers. — C Gouttières. — D Zagouan ou corridor au rez-de-chaussée. — *Sala*, salon. — *Ante sala*, boudoir. — *Escalera*, escalier. — *Corredor ancho*, corridor large. — *Patio*, cour. — *Salita*, petit salon. — *Alcoba*, chambre à coucher. — *Comedor*, salle à manger.

Le portier est inconnu. On entre sans frapper, et l'on parcourt la maison jusqu'à ce qu'on rencontre âme qui vive. Souvent on pénètre ainsi dans des détails d'intimité qui gênent fort le visiteur. Si l'on est en visite, vous êtes introduit dans le salon (*sala*). La maîtresse de la maison et ses compagnes — si elle en a — filles, sœurs, mère ou amies, le plus souvent vêtues de noir, sont assises sur des siéges bas, fauteuils ou divans, ou parfois accroupies. Elles portent toujours un châle qui se dérange sans cesse, et que sans cesse elles rejettent sur leurs épaules nues. Dans la rue, elles s'en entourent la tête. Leur démarche est traînante, nonchalante, et leur chaussure n'est guère correcte que si elles sortent de chez elles.

La conversation se compose d'abord des banalités de tous les pays.

« *Que tal, señor?* (Comment allez-vous?)

— *Regular, gracias.* (Bien, merci.)

— *A la disposicion de V.* » (Je suis à votre disposition), formule obligée, qui n'entraîne aucun effet, à moins de recommandations spéciales.

Mais le ton de ces entretiens est toujours d'une grande urbanité; ce sont évidemment des gens faciles à vivre, doux et serviables, et dont les passions ne se réveillent que quand la politique est en jeu.

Il est entendu que je ne ferai ici aucune personnalité. J'ai été trop bien reçu à Bogotá pour diriger une parole acerbe contre ceux que j'y ai connus. Mes hôtes de là-bas sont à mes côtés, par la pensée, au moment où j'écris, et il est dit que « la personne présente est toujours exceptée ». Mes appréciations, toutes libres qu'elles soient, ne seront donc prises que pour des généralités, résultant de la moyenne des observations que j'ai pu faire pendant mon séjour dans ce pays.

Mon premier soin, en arrivant dans une ville qui m'est inconnue, est de courir de bon matin au marché. Une inspection d'une heure m'en apprend plus sur les us et coutumes du lieu que plusieurs semaines de visites chez les habitants et de flâneries par les rues. Le marché est la photographie de la vie; les nombreuses classes de la société s'y montrent en déshabillé, sans *pose*, défendant publiquement leurs intérêts dans une des formes de la « lutte pour l'existence » que Darwin a oublié de décrire.

Les types ruraux et urbains se présentent avec une variété et dans une moyenne qui permettent de juger rapidement de la race dominante. Tous les produits alimentaires de la région s'y rencontrent à la fois; c'est la meilleure source de statistique. En quelques instants vous pouvez connaître les goûts culinaires d'un peuple, le prix des denrées, leur qualité et leur abondance relative, étudier la capacité commerciale du vendeur et de l'acheteur, juger de l'industrie et de l'activité générales.

Cela est vrai dans le Sud-Amérique plus que partout ailleurs. En Colombie, toute la production du pays passe par le marché. Les boutiques de la rue sont exclusivement remplies de marchandises d'importation étrangère.

Aussi, que de matinées j'ai dépensées au marché de Bogotá! J'étais logé en face, dans une *posada* fastueusement décorée du nom d'*Hotel Francès* et tenue par une vigoureuse Bourguignonne, laborieuse et économe, dont tous les gains s'évanouissaient entre les mains de son conjoint indigène, grand ami du *far niente*, de la bonne chère, de la politique et du jeu.

Dès le point du jour, c'est-à-dire vers six heures du matin, la plus grande animation règne sur la *plaza del mercado*. Les *cargueros* ont cheminé toute la nuit pour apporter leurs denrées. Ces marcheurs infatigables ne s'assoient pas; ils se reposent debout, comme les chevaux. De Fontibon et de Serrézuéla sont venus

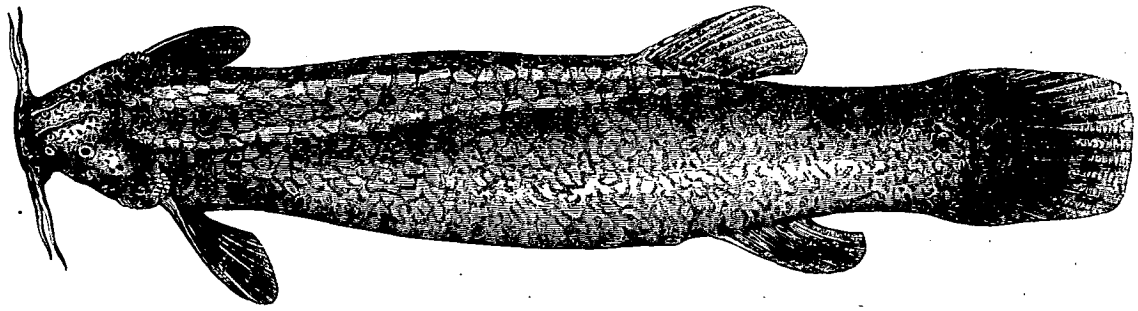
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les légumes de terre froide, dans de larges paniers (*canastos*) de roseau. Ce sont des ocas rouges, jaunes et blanches (*Oxalis tuberosa*), nommées ici *Ibios*, des choux ovoïdes (*Coles*), des cardons petits, mais assez blancs (*Cardo*), l'oignon vert à collet rouge (*Cebolla*), très-renommé, mais dont le bulbe ne mûrit pas sous ce climat; la *Scorzonera* (*Polymnia edulis*), tubercule fusiforme ou turbiné, insipide, usité en médecine, des artichauts oblongs et petits, l'ail long (*Ajo*) qui rappelle l'Espagne, les pois mange-tout (*Gisontes*), choux de Bruxelles (*Repollos*), fèves (*Habas*), pois chiches (*Garbanzos*), chicorée frisée verte (*Escarola*), et haricots variés (*Frijoles*).

Sur les tas de pommes de terre *criollas* de la « Sábana », répandues sur le sol et qui sont la base de la nourriture à Bogotá, des troupes d'enfants deminus grouillent et braillent à qui mieux mieux. Les mères, accroupies sur le pavé, le chapeau de paille couvrant leur front bas et leurs cheveux plats, drapées dans une loque qui retombe et qu'elles remontent constamment, cuisinent en plein vent sur les trois pierres traditionnelles (*tulpa*). Un marmot pendu au sein, elles en gavent un autre de bouillie de maïs avec une cuiller taillée dans un morceau de calebasse, gesticulant et criant à fendre les oreilles dans un espagnol mêlé de *chibcha* peu euphonique (voy. p. 49). Pendant ce temps, des chiens pelés errent par douzaines dans cette cohue, débarbouillant les moutards, et récoltant moins de rogatons que de coups de pied, qu'ils reçoivent philosophiquement en détournant à peine la tête.

Circuler dans ces méandres n'est pas chose facile. Heureusement que mon hôtesse veut bien me faire les honneurs de *son* marché.

« Voici les *Pepiños llorones*, les courges pleureuses, me dit-elle : on les remplit de hachis et on les mange à la sauce piquante. Il ne faut pas les confondre avec le *Pepiño crespo*[1], que je vous ferai goûter cuit à l'eau et au beurre; nous avons encore une autre variété, un peu plus grosse, nommée *Calabaza*. Avec une soupe d'orge crevé (*Cebada reventada*) bien assaisonnée de *Culantro* (sorte d'ombellifère à odeur de punaise) et d'*Orejano* (*Origanum Majorana*), des Papayes (*Carica Cundinamarcensis*) et une bonne dose de piment (*Aji*), vous ferez un dîner de prince! »



Eremophilus Mutisii. — Dessin de Formant, d'après un spécimen rapporté par l'auteur.

Hélas! j'ai encore la gorge en feu et les entrailles ravagées au seul souvenir de ces « dîners de prince! »

« Qu'y a-t-il dans ces cages de bois courbé entourées d'un filet?

— Des poules apportées d'Ubaté et de Choachi. Elles sont moins rebondies que vos poulardes de Bresse, mais consolez-vous en pensant qu'elles descendent des célèbres gallinacés qui ont traversé les Andes entre les mains de Frédemann et de ses flibustiers de compagnons. Les pauvres diables mouraient de faim, mais ils n'ont pas mangé leurs poules, qui ont peuplé le pays.

— Et ces feuilles pliées et cerclées de jonc, que je vois auprès des volailles?

— Elles se nomment *Quechuès*, et servent d'emballage pour les œufs. » Je m'approchai et reconnus les feuilles en lanière d'une Broméliacée commune dans la région froide : le *Tillandsia paniculata*.

« Mais hâtons-nous, monsieur, si nous voulons des poissons et des crabes. Ils vont être enlevés en un instant. Voici le goujon de Bogotá, le *Guapucha*, pêché dans la *lagune* de Fontibon. Cet autre (l'*Eremophilus Mutisii* que j'ai déjà cité) est plus gros et meilleur. Sa saveur égale celle de l'anguille. Ce sont les deux seuls poissons connus dans le pays. »

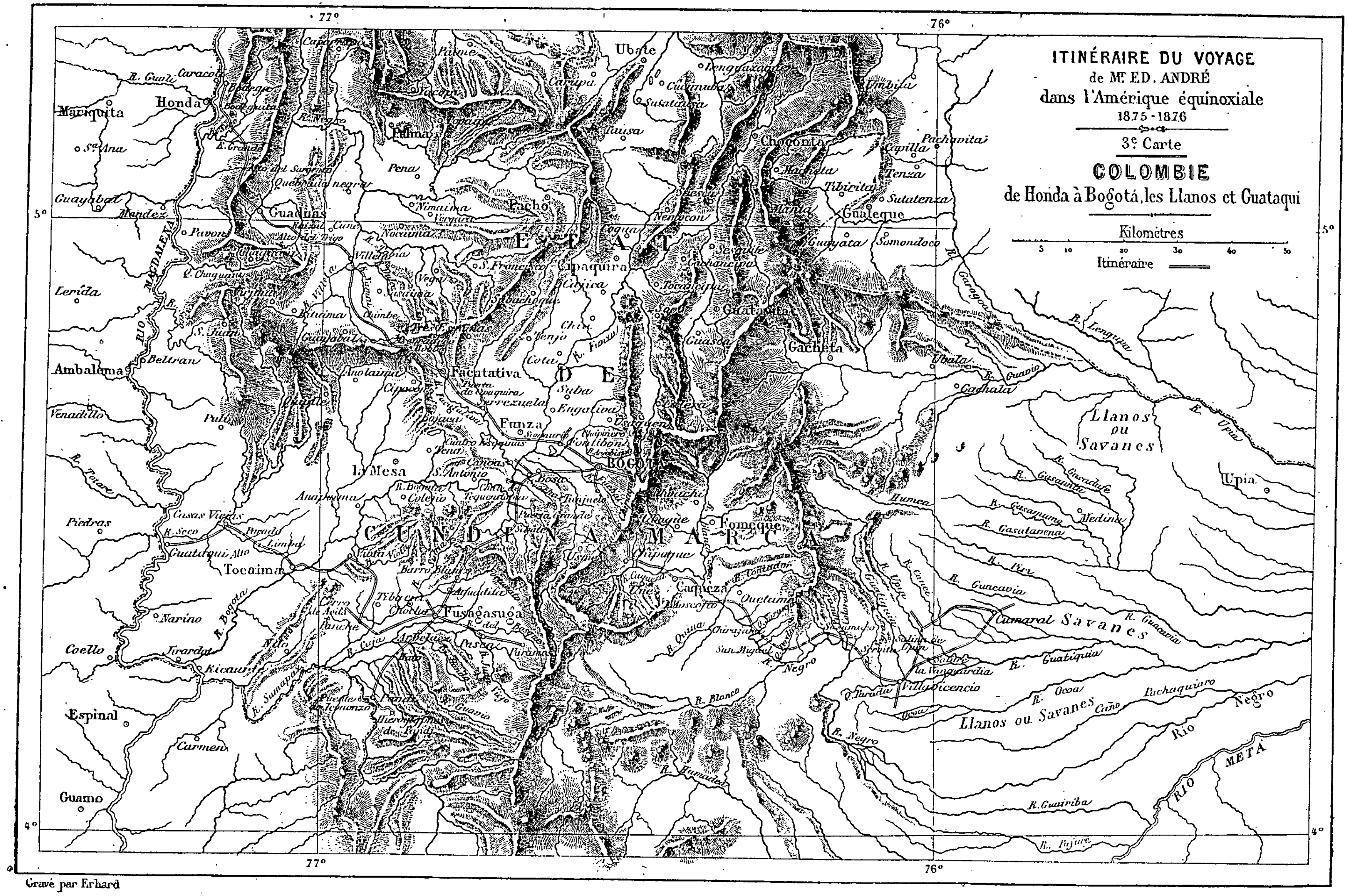
Et notre panier, déjà à demi plein, absorba la douzaine de *pescados*, que tenait en éventail, entre ses doigts, la marchande au teint chocolat. « *Dios se le paga*, » dit-elle, en se signant et embrassant ma pièce de monnaie, suivant l'usage adopté par les marchandes pour le premier argent reçu.

Quelques étagères rustiques exhibent des fleurs coupées. Ce sont invariablement des espèces européennes vulgaires, œillets, giroflées, roses multicolores et de Provins (dont on vend aussi les pétales comme purgatif pour les enfants), œillets de poëte, chrysanthèmes, œillets d'Inde.

Cette racine jaunâtre, c'est l'*Azafran* ou *color*, produit par une belle Scrophularinée (*Escobedia scabrifolia*). On en met dans toutes les sauces : c'est le safran ou l'« Achioté » de terre froide. Voici l'*Arnica grande*, composée venant des *paramos*, vulnéraire analogue à notre *Arnica montana;* l'*Ochuba*, baie du *Physalis fœtens*, qui se mange comme l'alkékenge en Italie;

1. C'est le *Cyclanthera explodens*, dont les fruits mûrs éclatent comme ceux de la Balsamine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la *Curuba*, fruit allongé du *Tacsonia mollissima*, et celui de la *Chulupa* ou *Chulupita*, plus arrondi et à long pédoncule. Ces trois fruits sont pleins de graines entourées d'une pulpe sucrée et rafraîchissante, que l'on hume après avoir brisé l'écorce. Qui dirait que ces drupes verts et durs comme des pierres sont des pêches (*Duraznos*)? Cela est vrai pourtant. Cet excellent fruit ne mûrit jamais à Bogotá; on en fait des confitures (*dulces*) comme avec les papayes et les mûres, de deux espèces, qui sont très-appréciées. La première a été, croit-on, importée d'Espagne, et on la connaît sous le nom de *Mora de Castilla;* ses fruits sont subsphériques et presque noirs. L'autre, à très-grosses baies comme des fraises anglaises, est le *Rubus macrocarpus*. Je me suis assuré que toutes deux sont indigènes en Colombie. Dans une herborisation au Boquéron de Bogotá, ravin d'où l'on gagne le sommet de Guadalupé, j'ai cueilli des graines et récolté des pieds vivants de cette seconde espèce, que j'ai envoyés en Europe.

Tels sont les principaux produits de terre froide vendus au marché de Bogotá.

La région chaude y est aussi représentée. De Villéta, de la Mésa, de Caquéza, les carguéros apportent des charges d'oranges, de bananes, d'avocats, de grenadilles, d'ananas, de cocos, de nispéros, de mammèis, de goyaves, de papayes, de ciruélas et de maraïès (fruits du *Martinesia caryotœfolia*).

Treize variétés de maïs fournissent le marché. La Cochenille, trouvée naturellement sur la *Penca* (*Opuntia*), se vend entourée de sa laine blanche. La tomate cerise et les piments s'enlèvent comme du pain; on en compte une dizaine de variétés, dont beaucoup sont inconnues en Europe.

Les tubercules d'Arracacha (*A. esculenta*), de Yuca (*Manihot utilissima*) et de Batates (*Convolvus batatas*) sont des féculents exquis et font regretter qu'on ne les connaisse pas mieux en Europe.

Pour un *cuartillo* (12 centimes et demi) on achète un ananas énorme et savoureux. Enfin la chair des noix de coco, râpée et mêlée à la farine du maïs et du sucre, sert à confectionner une friandise, le *Masato*.

Et toutes ces choses se vendent à un taux très-bas, avec une différence de cinquante à cent pour cent sur les prix de l'Europe pour des substances analogues.

Sous les arcades qui entourent la place, se tiennent les bouchers de viande fraîche et les marchands de *tasajo* ou viande sèche. On a fini de dîner dès qu'on s'approche de ce charnier, où des essaims de grosses mouches ont élu paisiblement domicile. Quelques boutiques contiennent des étoffes, des chaussures, de la ficelle, du sucre, des rubans, voire des bijoux faux à trois francs la douzaine.

Des débitants de chicha, de guarapo et d'aguardienté serviront tout à l'heure leurs boissons fermentées aux marchands et aux acheteurs, et la soirée ne finira pas sans des disputes et des rixes, rarement tragiques d'ailleurs. Ces bonnes gens sont à la fois bavards et paisibles. Beaucoup de bruit pour rien. Le sergent de ville leur est inconnu, et l'incorruptibilité (?) de l'inspecteur du marché n'empêche pas ce fonctionnaire de fraterniser avec ses inspectés, une calebasse de chicha ou de guarapo à la main.

Ces croquis rapides, pris sur le vif, dans les rues de Bogotá, m'avaient employé quelques journées. Il fallait maintenant songer aux visites, tirer du portefeuille les lettres d'introduction, compléter mes notes sur la capitale de la province de Cundinamarca, et préparer la suite de mon voyage pour des contrées moins fréquentées. Je revis à cet effet le président de la République. Après avoir écouté avec attention l'exposé de mon programme, qui consistait principalement dans une exploration des États du sud de la Colombie :

« Avez-vous pensé, me dit-il, à visiter les *llanos* et le territoire de San Martin? »

J'ouvrais de grands yeux. « Oui, ajouta-t-il, c'est une de nos provinces situées à l'est de Bogotá, encore peu connue, et où vous feriez de riches récoltes. Je vous aiderais volontiers dans cette expédition. »

Mon parti fut bientôt pris. J'acceptai l'offre et avertis mes compagnons. On se mit sans tarder à l'équipement. Tout le monde m'encourageait dans cette voie. Un jeune Bogotain, professeur d'histoire naturelle, M. N. Saenz, qui avait déjà parcouru cette région, voulut être de la partie. Il fut notre guide et maréchal des logis. Un solide péon, nommé Thomas, fut engagé pour la durée du voyage; on lui donna pour tâche le soin des mules et des provisions de bouche. Après de nombreuses courses, il revint chargé de *carne seca*, de riz, de chocolat, de sucre, de café, de cognac, d'*alpargatas* (espadrilles) de rechange, de cordes de cuir (*rejos*), de ficelle, et il se passa triomphalement au côté un formidable *machete* ou sabre d'abatis.

Mes fusils étaient restés sur le Magdaléna; nous devions les retrouver à Guataquí. J'achetai donc des armes et des munitions. Notre ami le docteur Osorio, ancien interne des hôpitaux de Paris, prépara la pharmacie; M. C. Balen, un négociant fort instruit, se chargea des mille riens qui sont tout en voyage. Des mules furent choisies. Deux de ces bêtes se montrèrent si parfaites qu'elles firent avec moi tout le voyage jusque dans la République de l'Équateur.

Les lettres de recommandation arrivèrent bientôt. Le président de la République donnait au préfet de San Martin, M. R. Vanégas, des instructions pour qu'il se mît à ma disposition et me fournît au besoin des soldats comme porteurs. Des Bogotains de distinction me recommandèrent aux principaux *haciendéros* de la région: M. Restrépo, à la Vanguardia, MM. Reyès et Silva, à Ocoa, etc. Tout était prêt. Les *petacas* — ces excellentes malles de cuir que j'ai déjà décrites — étaient bien remplies, les armes fourbies, les bêtes grasses et d'allure vive, les gens animés du meilleur esprit.

Le 29 décembre 1875, de bon matin, nous étions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dans la plaine, chevauchant de compagnie et devisant joyeusement. Les mules de charge allaient devant et je fermais la marche, surveillant ma caravane. J'avais inscrit dans mon cerveau ce précepte du voyageur dans les Cordillères : *Ni rio adelante, ni carga atras.* (Ni rivière devant soi, ni charge derrière.) Campez toujours sur l'autre bord; la rivière peut grossir pendant la nuit. Et si votre équipage est en retard, les arriéros se griseront et les mules se perdront.

La route fut d'abord donnée au sud. La savane dénudée et poudreuse étendait au loin sa ligne horizontale, à peine coupée par des murs de terre sur lesquels de rares opuntias et des agavés essayaient de pousser quelques feuilles. Jusqu'au rio Fucha, affluent du rio de Bogotá, cette monotonie persista.

Mais arrivés au Tunjuélo, au lieu dit Barranquillas, un curieux spectacle nous attendait. Les érosions de la rivière et des torrents descendus de la Cordillère avaient produit dans le sol arénacé les plus pittoresques déchirures. C'étaient des tours de sable et d'argile, des stalagmites et des stalactites plus belles que celles des grottes de Han en Belgique ou des Demoiselles dans l'Hérault. Sur un espace immense, le terrain était rongé, déchiqueté à jour. Çà et là, des « pierres levées » se dressaient verticalement comme dans les champs de Carnac en Bretagne; plus loin, des « menhirs », des « cromlechs » et des « dolmens » présentaient des tumulus, des tables horizontales couvertes d'herbes et reposant sur de frêles colonnettes, comme autant de mégalithes attendant les druides sacrificateurs; ailleurs, des aiguilles inégales et des dentelures sans fin rappelaient le cratère d'un volcan. Une teinte ocracée, dorée par le soleil, imprimait à cette scène une unité de coloration et un calme général que démentait la silhouette tourmentée de chaque objet en particulier. J'aurais voulu errer la nuit dans ce dédale, au clair de lune, pour jouir pleinement de son effet fantastique, qui n'est égalé que par les célèbres « mauvaises terres » du Nébraska, aux États-Unis (voy. p. 57).

L'explication géologique de cette formation est simple. La haute plaine de Bogotá, ancien lac subandin qui s'est écoulé par la faille du Téquendama, repose sur la puissante masse du grès des Andes. Au-dessus, l'ordre de superposition des couches alluviales est : un lit de cailloux roulés, un lit de sable, et enfin un lit d'argile mêlée d'humus. Cette argile, plus consistante que le *substratum*, a résisté à l'érosion moderne produite par les torrents; le sable seul a été rongé, laissant les colonnes, les prismes, les festons, les cannelures et les stalagmites dont je viens de parler et qui soutiennent les tables argileuses et gazonnées, plus lentement désagrégées que le reste.

En trois heures nous avons atteint les premiers *estribos* ou contre-forts de la Cordillère, et la nature aride et uniforme de la savane est graduellement remplacée par la végétation frutescente des hauteurs. Le chemin devient raboteux (*fragoso*) et les mules avancent péniblement dans les grès roulés qui obstruent les passages étroits et encombrent le lit des ruisseaux. Le cap est mis au sud-est. Devant nous se dresse le « páramo de Chipaqué » dans son manteau de brume. Il doit être franchi de bonne heure. Sous les buissons de mélastomes aux fleurs roses, si fugaces, parmi lesquels je reconnais un charmant *Monochœtum*, les fougères du genre *Acrostichum* dressent leurs frondes vernissées et parfois pulvérulentes, et entre leurs racines je vois se glisser le petit serpent *taya* et des lézards agiles.

Nous montons. A trois mille deux cent vingt-trois mètres, nous avons atteint le « boquéron de Chipaqué », col de la Cordillère orientale qui ouvre le chemin des *llanos*. De ces hauteurs la vue est admirable. A l'ouest, s'élève le « páramo de Pasquilla », qui enserre le rio Tunjuélo dans une vallée profonde ouverte sur la savane. Notre pied foule les crêtes des Andes bogotaines et leur puissante ossature se développe à nos yeux dans une incomparable majesté. Quand on peut jouir de ce spectacle le matin, à l'heure où le páramo est clair (*despejado*), le panorama est féerique. Dans un cirque de cent lieues de circonférence, l'œil perçoit un océan de chaînes, de ramifications, de crêtes, d'apophyses, de pics, de cratères, entassés dans un chaos sublime dont nos Alpes et nos Pyrénées ne sauraient approcher malgré leurs splendeurs. Une teinte neutre, bleu-violacé, vaporeuse, estompe ce gigantesque paysage, dont les repoussoirs sont les profondes vallées et dont les clairs sont fournis par l'arête des cimes et les filets argentés des cascades et des torrents.

Si le regard peut plonger jusqu'en terre chaude, vers l'orient, dans la direction de Chipaqué, de Foméqué et de Caqueza, l'aspect change soudain. La végétation courte du páramo est sous nos pieds : graminées gazonnantes, gentianes violettes, vacciniées aux grelots blancs, Espélétias aux feuilles laineuses, Puyas armés d'épines, Lomarias à feuilles de Cycas. Puis vient la zone tempérée, zone des quinquinas et des fougères en arbre, et au-dessous là « terre chaude », voilée aux regards sous un manteau de nuages. Leur masse immobile nous entoure comme une mer de vapeurs argentées, que la fraîcheur de la nuit vient condenser. Dès que le soleil se lève, dorant les sommets d'abord, les grandes forêts ensuite, il anime ce vaste paysage, aspire les nuées qui rampent le long des « cerros » et prépare des orages formidables qui se répandent en torrents de pluie sur les basses terres.

Au sommet du Boquéron, nous laissons les mules souffler avant d'entreprendre la descente du versant oriental. Puis la troupe entre dans l'*angostura*. Ce nom s'applique aux parties du chemin taillées dans le roc ou dans le sable durci, et où deux mules ne peuvent passer de front. Avant d'y pénétrer, les arriéros ne manquent pas de crier les *aah! hiii!* qui avertissent de ne pas s'engager dans la même voie, sous peine de reproduire, avec une légère variante, la fable des deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chèvres de la Fontaine. Une autre position critique est celle de deux voyageurs qui arrivent en sens inverse par un chemin taillé sur le flanc escarpé d'une montagne. J'ai vu vingt fois des situations semblables. On s'en tire comme on peut, soit en s'aplatissant contre la paroi, soit en faisant coucher une mule sur laquelle l'autre passe, soit en jetant l'une d'elles dans le précipice, s'il est impossible de faire autrement.

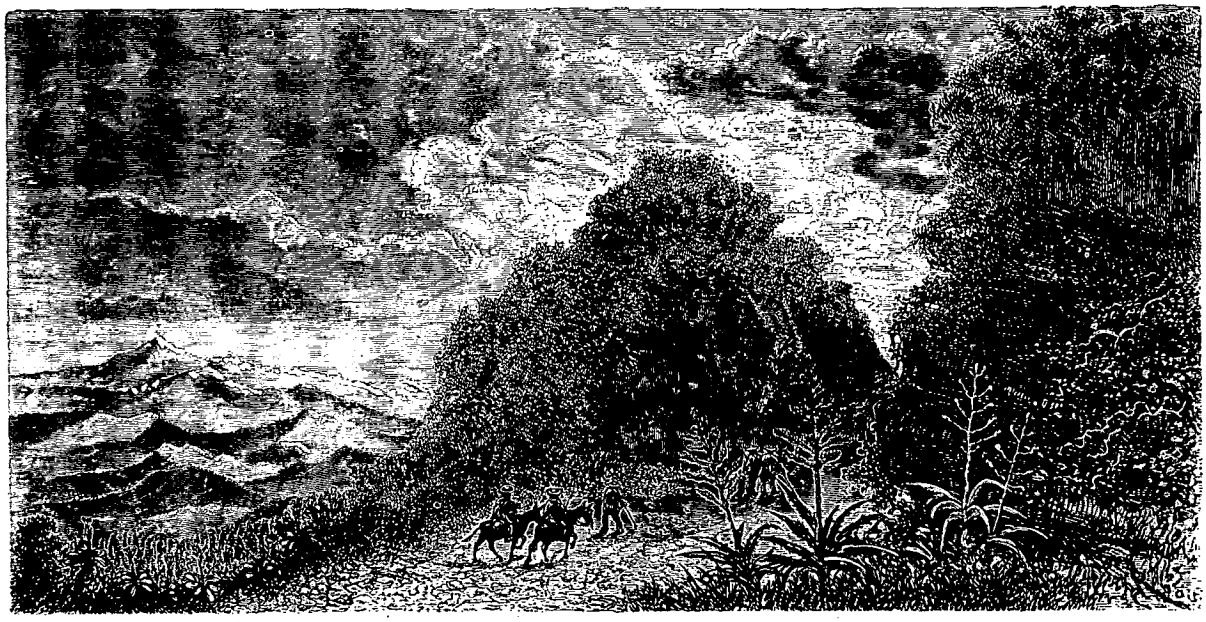
On en rit parfois. M. Funk, le hardi voyageur qui s'est illustré par ses explorations de la Colombie en compagnie de Linden et de Schlim, racontait souvent, après dîner, l'anecdote suivante :

« C'était dans la Cordillère de Mérida (Colombie). Je chevauchais, dit-il, sur un chemin de *cuchilla* (crête en lame de couteau), lorsque au détour d'une roche un *caballero* se dresse devant moi.... Que faire ? Impossible de mettre pied à terre, nos mules sont nez à nez,... leur corps surplombe l'abîme. Nous tirons au sort;... j'ai perdu; ma mule sera sacrifiée.... Il est convenu que mon rival me prendra en croupe. Au moment où j'enjambe le cou de l'autre mule, avant de précipiter la mienne, le vertige me prend et....

« Pardon, messieurs, je vous quitte, j'ai un rendez-vous, dit Funk en tirant sa montre, je vous dirai le reste plus tard. »

Le plus tard n'est jamais venu, et les auditeurs attendent toujours la fin de l'histoire, que le facétieux conteur a recommencée cent fois et qu'il interrompt invariablement à ce moment.... psychologique.

Dès qu'on a franchi le Boquéron, l'aspect de la végétation change subitement. La verdure et les fleurs remplacent le sable aride. Les orchidées apparaissent : oncidiums aux grappes jaunes ou brunes, épidendres à feuilles distiques, évelynas aux grappes violettes, à



Le boquéron de Chipaqué (voy. p. 55). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

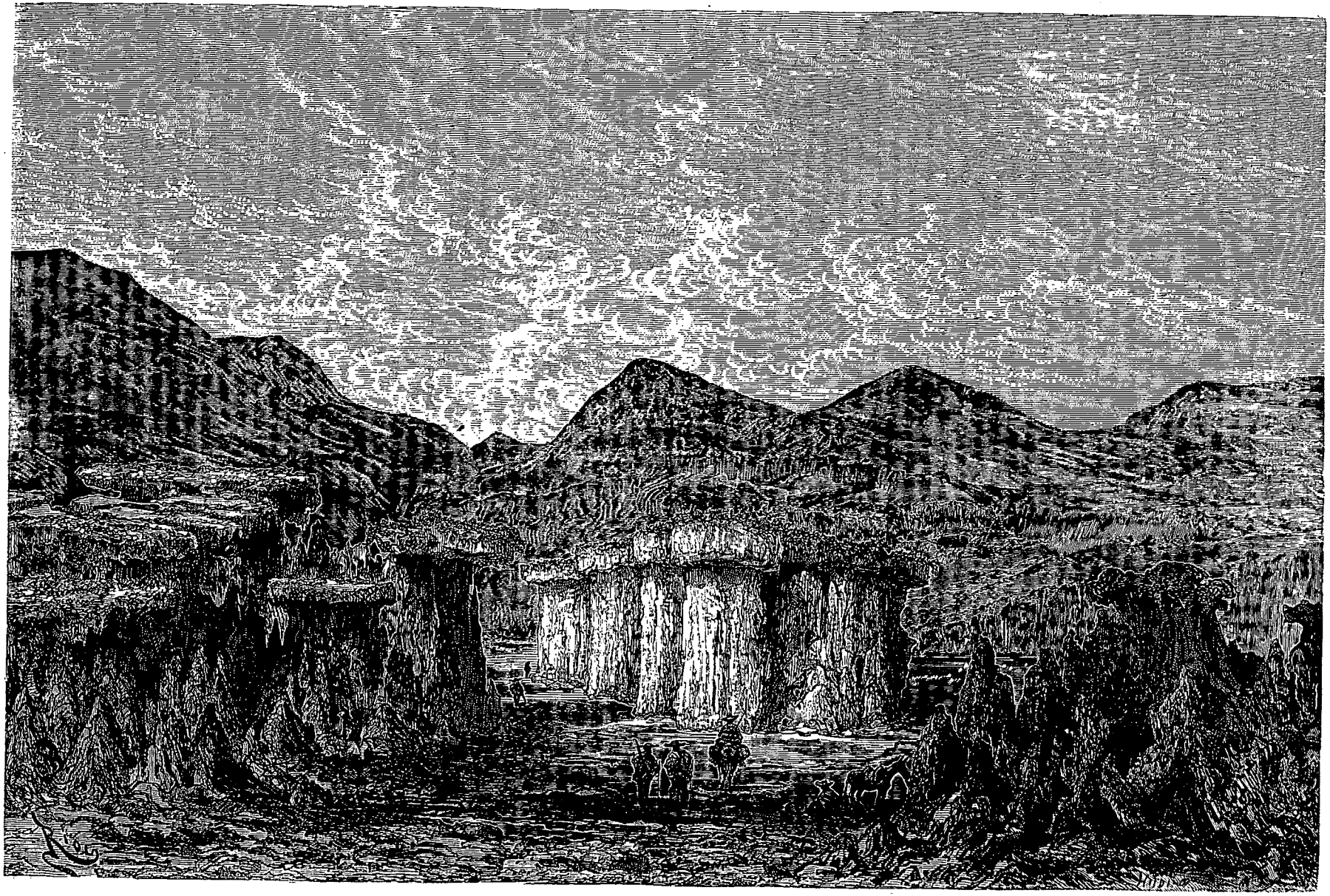
éperon gibbeux, stélis aux épis délicats de fleurettes striées. C'est un coin de nature tropicale dans ce domaine de l'hiver.

Le sentier serpente et descend avec rapidité. En une demi-heure nous avons atteint la zone des fuchsias aux pendants de corail, des siphocampyles aux tubes courbés, rouges et jaunes. Les lamourouxias dressent leurs épis roses, le nertère tapisse le sable de son vert gazon constellé de globules écarlates, les oxalis suspendent aux aralias leurs corolles jaunes, et les buissons de calcéolaires se mêlent aux festons des capucines. C'est une suite d'avalanches de fleurs et de feuillages, animés par le colibri qui traverse l'air comme une flèche d'émeraude et jette au passage son petit cri strident.

Bientôt à nos pieds blanchissent quelques maisons dans un nid de verdure : c'est Chipaqué, bourg assez populeux, qui d'en haut ressemble à Pistoie vue du haut de l'Apennin en venant de Bologne. Nous l'atteignons à six heures du soir.

On m'a signalé une *locanda* ou auberge passable dans laquelle nous nous précipitons en affamés. Hélas! c'est un soir de fête; les miettes mêmes ont disparu. A peine pourra-t-on nous donner à coucher sur l'aire de la salle commune, entre vingt sacs de maïs et trois arriéros ivres morts. Douce perspective! Heureusement notre compagnon N. Saenz ne s'embarrasse pas pour si peu. Il entame les négociations. Le « patron » est introuvable; mais ses filles, deux grosses maritornes qui répondent aux *petits* noms d'« Impératriz » et de « Concepcion », actuellement occupées à broyer du maïs sur la « piédra de moler », s'attendrissent à la navrante peinture de notre fringale, et peut-être aussi à la fine moustache brune du « caballéro ». Une demi-heure après, le bouillonnement de la « olla » nous annonce qu'à notre intention deux poules sont en con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les érosions de Tunjuélo ou Barranquillas (voy. p. 55). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

versation intime avec de nombreuses pommes de terre et d'appétissantes bananes.

Pendant les deux heures que nécessitent les apprêts du souper, je mets mon carnet au net, sèche mes plantes pour l'herbier, et procède à mes observations physiques quotidiennes. Je trouve la température de Chipaqué égale à dix-huit degrés centigrades. Mon baromètre Fortin — un instrument excellent qui a autrefois accompagné M. Weddell dans son voyage à travers l'Amérique du Sud avec M. le comte de Castelnau — me donne deux mille cinq cent quinze mètres d'altitude[1].

Une guirlande d'indigènes m'entoure pendant ces opérations. La stupéfaction des bons Chipaqueños est considérable. Ils sont surtout intrigués par la dessiccation des plantes, la rédaction des notes, les croquis d'album et l'aspect des instruments. Drapés dans leurs *ruanas* bigarrées, pieds nus, crachant incessamment à terre suivant l'aimable usage du pays, ils suivent silencieusement ces travaux, et se regardent en riant et ouvrant démesurément la bouche.... (voy. p. 59).

« Conticuêre omnes, intentique ora tenebant. » (VIRGILE.)

L'un d'eux s'enhardit enfin :

« *Señor*, fait-il, *es eso para llevar a su tierra?* (Est-ce pour emporter dans votre pays?)

— *Como no!* (Certainement!)

— Alors vous devez être de grands savants.

— Pourquoi?

— Parce que vous connaissez nos plantes mieux que nous, et venez les chercher de si loin pour guérir toutes vos maladies. Voulez-vous me vendre votre secret?

— Non; je vais vous le donner.

— *Verdad!* Dites!

— Étudier, essayer, comparer, travailler sans cesse.

— Ma foi non; j'aime mieux dormir, boire du *guarapo* et faire des révolutions. A propos, ajouta-t-il en se penchant à mon oreille, sachez que les Chipaquéños vont s'insurger cette nuit (*se van a levantar*). On veut nous imposer le président Parra; nous sommes pour Sanchez. Le mot d'ordre est donné pour minuit. Tenez-vous coi : on n'en veut pas aux étrangers. »

La soupe qui fumait déjà sur la table interrompit cette déclaration incendiaire. Il était neuf heures; nous avions faim et sommeil. Le repas fut vite expédié, et peu après, allongés, mes amis sur un banc ou sur le sol, moi sur la table de bois, nous prouvions, par des ronflements sonores, que ni la dureté du matelas, ni la révolution annoncée n'avaient eu de prise sur nos corps fatigués.

A la pointe du jour nous étions en selle, prêts à fournir une longue étape. Mon orateur radical dormait sur un tas de pommes de terre. Tout était paisible dans Chipaqué. Pour cette fois, le guarapo avait noyé la révolution. C'était à recommencer.

Les dernières cabanes du *pueblo* disparaissaient déjà. Nous avions serré la main en passant au docteur Bayon, botaniste bogotain alors en villégiature et dont j'aurai occasion de reparler, et les premiers rayons du soleil éclairaient notre marche. Le chemin, assez facile, descendait rapidement vers les vallées chaudes par une série de tables inclinées où les schistes alternaient avec le grès ferrugineux et affleuraient le sol.

Les environs de Chipaqué sont pourvus de maigres cultures bordées de petits murs de cailloux roulés, entassés sans ordre. J'y ai trouvé plusieurs fossiles. La contrée est triste. Quelques fermes isolées, construites en adobès ou en briques séchées au soleil, jointoyées avec un mortier de terre noire, érigées sans fil à plomb, sont couvertes de la paille des páramos (*Calamagrostis*). Aux alentours, des champs de luzerne, de blé ou de maïs clair-semé, cultivés sans engrais, des pâturages secs escaladant les pentes des montagnes, et « où la terre est si maigre, comme disait Rabelais, que les os lui percent la peau »; parfois, isolé comme un obélisque végétal, un saule (*Salix Humboldtii*) qui voudrait être pyramidal et sous lequel un pâtre demi-nu et quelques brebis cherchent une ombre absente : tel est l'aspect nu de ce district, à l'exception du bord des ruisseaux qui dénote une certaine fertilité.

Toutefois un bel arbre se rencontre de loin en loin dans cette nature appauvrie : c'est le noyer de Colombie (*Juglans Bogotensis*). Il ressemble au noyer noir des États-Unis, et porte des trochets de gros fruits à écorce grise et à coque ligneuse. Dans les buissons, j'ai cueilli deux jolis liserons d'un bleu de lapis et une gracieuse amarantacée à capitules roses : le *Gomphrena dichotoma*. Un petit oiseau, le *Grindulus Bogotensis*, accompagne le voyageur en sautillant sur les buissons de cette région peu attrayante.

Les grès deviennent gigantesques à mesure qu'on descend. Ils forment des murailles verticales de six cents à huit cents mètres de hauteur. Sur leurs immenses parois je puis lire les stratifications horizontales ou inclinées de l'est à l'ouest, selon la loi qui préside au soulèvement de toute cette partie des Andes. On suit d'abord le rio de Caquéza, qui prend sa source près de là, dans le *Páramo de la Mesa*, et que nous verrons tout à l'heure se réunir au pittoresque rio Négro, sorti de la Cordillère près de Foméqué.

Nous voici à Caquéza, petite ville de six mille habitants environ, où tous les produits de la contrée abondent aux jours de marché. Son altitude est de dix-sept cent soixante mètres, et sa température moyenne de 20°,5. Caquéza domine le rio de deux cents à trois cents mètres. Sa situation est absurde et charmante à la fois. A l'horizon se voient les *Farallones de los Organos*, pics détachés qui ressemblent aux sommets de la montagne des Orgues, près Rio de Janeiro. La vallée se resserre, depuis le pont que l'on franchit avant de monter vers la ville, jusqu'au bourg,

1. On a fait imprimer par erreur à Codazzi quatre mille quatre cent huit mètres. Il faut sûrement lire deux mille quatre cent huit mètres. Mon observation place Chipaqué à une altitude supérieure de cent treize mètres à celle observée par le savant géographe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Travaux d'histoire naturelle, à Chipaqué (voy. p. 58). — Composition de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en suivant des yeux le cours de la rivière. Les rochers qui la bordent sont couverts de fourcroyas, dont on emploie les feuilles fibreuses pour faire une ficelle connue sous le nom de *pita*. La variété sans épines donne la meilleure filasse. De grands agavés élèvent à vingt-cinq pieds de haut leurs belles girandoles de fleurs jaune d'or. Des Broméliacées-Tillandsiées garnissent les roches, et, dans les jardins qui touchent aux maisons, des chirimoyas et des papayes, dont l'espèce me paraît mal connue, produisent, dit-on, des fruits délicieux. Le *Datura Stramonium* (stramoine) pullule partout, et rappelle nos villages d'Europe.

On ne peut trouver dans Caquéza ni une rue, ni une place de plain-pied ; toutes sont inclinées et pleines de poussière l'été et de boue l'hiver. Sur la *Plaza mayor*, un gros figuier à branches horizontales mesure vingt-cinq mètres de diamètre et tord ses racines comme d'énormes boas constrictors. Il a été planté en 1810 en commémoration de la déclaration de l'indépendance de la Colombie. Ces arbres de la liberté se rencontrent fréquemment dans les villages.

J'ai emporté de Caquéza un souvenir peu sympathique. La paresse et la saleté y règnent sans partage, et j'aurais presque le droit d'ajouter « la mauvaise foi »,

Le rancho de San Miguel (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

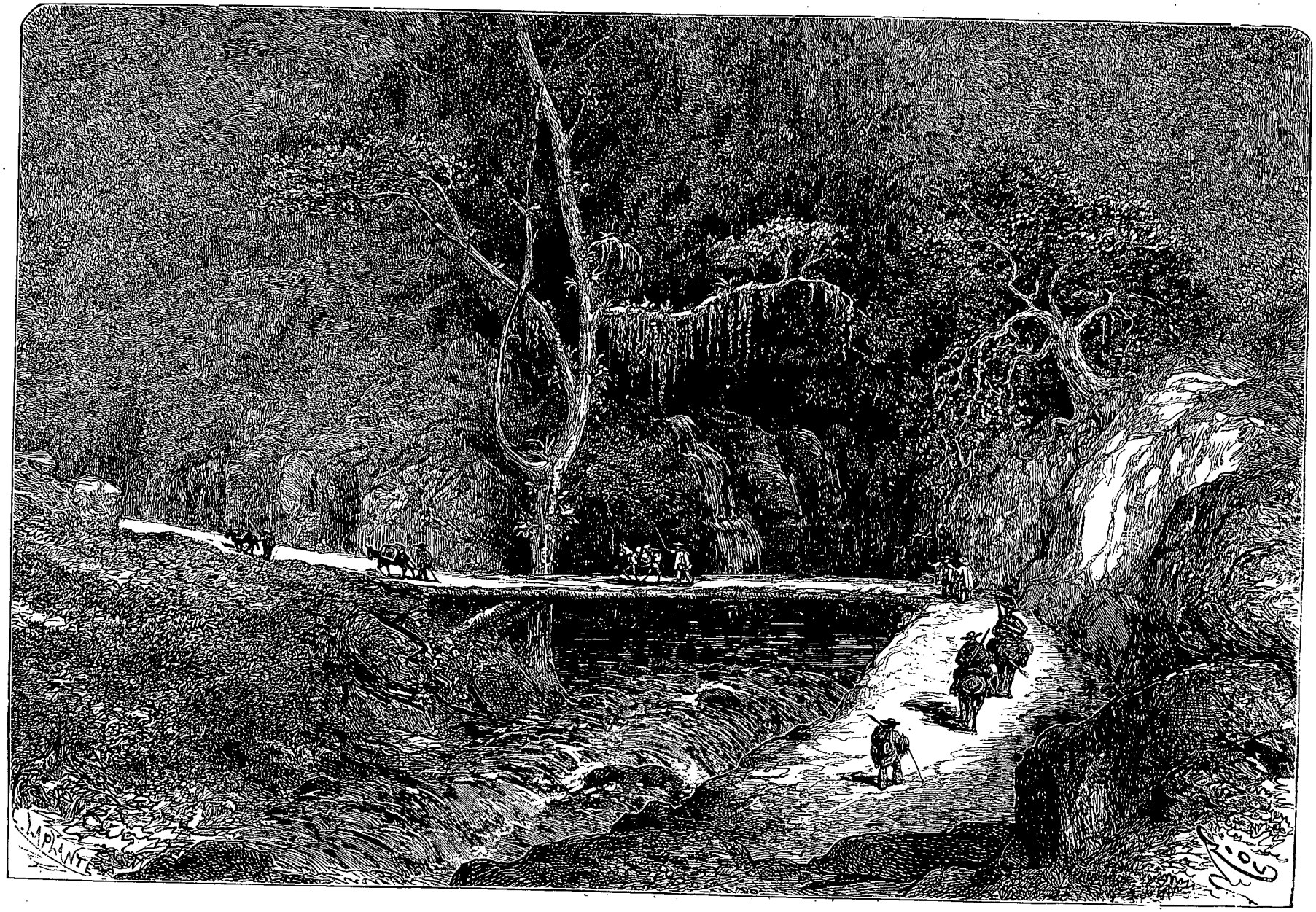
si j'en devais juger par l'espèce d'aubergiste qu'il a fallu arracher à une table de jeu pour nous servir un maigre brouet de viande sèche et de pommes de terre. A Caquéza, on change les mules louées à Bogotá et on en prend d'autres pour Quétamé et Villavicensio. Nous étions pressés; il fallut subir des conditions draconiennes.

Dès qu'on a dépassé ce triste endroit, le paysage s'anime. Des oiseaux, des papillons nouveaux, des fleurs que je n'avais pas encore observées nous surprennent agréablement. Les sobralias me charment avec leurs grands périanthes roses et transparents, qu'un souffle ternirait. Les gesnériacées et les fougères abondent. Déjà les terrains métamorphiques ont succédé aux grès et aux schistes, et le chaos des syénites, des porphyres et des silex mélangés contraste avec la régularité des strates supérieures. Chaque québrada nous offre un musée géologique dans ses cailloux roulés.

A six heures du soir, nous passons à la porte d'un rancho sur la hauteur et demandons « posada » pour la nuit. C'est Moscofio.

« *Ave Maria purissima*, » s'écrie la señora Valentina, propriétaire du lieu, bonne vieille septuagénaire qui lève les bras au ciel en voyant déboucher quatre cavaliers, deux péons et sept mules à héberger et à nourrir. Nous la tranquillisons et parvenons à nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascade de Chirajara (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loger tous tant bien que mal. La pauvre femme met tout par écuelles, ce qui n'est pas difficile, car toutes nos recherches n'aboutissent qu'à la découverte d'une assiette pour quatre. Il n'importe : les mules sont bientôt dessellées, se roulent dans le *corral* et sont conduites au *potrero* (pré pâture entouré de palissades). Thomas procède à la cuisine, plume la poule, pèle les yucas et cuit les œufs. Les mâchoires ne tardent pas à fonctionner gaiement. Une calebasse de chocolat, battu avec le « molinillo » et couvert d'une mousse blanche et brune, complète le repas.

Pour la première fois, nous suspendons nos hamacs et dormons mal. Il faut s'habituer au *decubitus* dorsal et nous ne savons pas encore prendre la position oblique, la moins fatigante. Mais une mauvaise nuit est bientôt passée. L'aurore nous trouve à faire nos ablutions près d'une jolie source, le chocolat est de nouveau servi et nous voilà sur le chemin de Quétamé, accompagnés des bénédictions de la bonne vieille.

Nous surplombons le cours du rio Négro, qui a reçu près de nous les eaux du rio de Caquéza, dont le confluent reste longtemps en vue. Le chemin *royal* que nous suivons (les plus abominables sentiers sont tous *caminos reales* en Colombie) escalade monts et collines. On aurait pu le rendre beaucoup plus doux en le faisant serpenter dans le bas de la vallée; mais les ingénieurs colombiens ont voulu prouver ici que la ligne droite est le plus long chemin d'un point à un autre.

A midi, une descente plus rapide que les autres nous conduit à la porte d'une maison de bonne apparence, au point dit « Puenté de Quétamé ». Nous sommes chez M. Pardo, un ami de M. Saenz, qui nous reçoit cordialement. Le rio Négro coule au pied de la maison; nous l'avons traversé quelques moments auparavant sur un pont de fer jeté entre deux roches solides. Déjà la température s'élève, et dans la « huerta » (jardin) du señor Pardo, je constate la présence de l'Arracacha, de la Yuca, de la Canne à sucre et du Café. C'est la « tierra templada » (terre tempérée).

Le bourg de Quétamé est situé à un kilomètre de là, sur une colline qu'on atteint par un chemin assez rapide. Son altitude est de quinze cent trente-deux mètres, sa température moyenne de 21°,5, et sa population n'arrive pas à deux mille âmes, selon les documents publiés. Je désirais y visiter les eaux thermales abondantes qu'on voit sortir près de là à fleur du sol au pied d'un cerro de roches métamorphiques, mais il fut convenu que nous ferions cette exploration au retour.

A partir de Quétamé allaient commencer les surprises. Nous plongeons désormais dans la végétation tropicale et dans la forêt vierge. Les aroïdées, les marantacées, les orchidées, les rubiacées à belles fleurs se pressent sous nos pas. La route, récemment taillée sur la corniche formidablement abrupte qui domine le rio Négro, n'est qu'une suite de festons, et le nombre des ruisseaux et québradas qui se déversent dans la rivière devient considérable. Jusqu'à Susumuco, à quelques lieues de là, j'en compte huit principales[1], que nous traversons sur des ponts de bois recouverts d'herbe, où la mule enfonce parfois son pied au risque de passer tout entière à travers.

Le 31 décembre, la nuit nous prit en arrivant à une cabane nommée San Miguel, où deux sœurs d'un âge mûr hébergent les arriéros de passage, pourvu qu'ils apportent leurs vivres. Force nous fut d'ouvrir le sac aux provisions et de préparer notre dîner, auquel l'une des deux beautés du cru ajouta bénévolement quelques galettes de maïs (*arepas*).

Une mauvaise nouvelle nous attendait au réveil. Triste jour de l'an! Les dieux se montrent décidément défavorables : nos mules sont parties.... Le « potréro » des sœurs de San Miguel ne fermait pas et notre cavalerie a pris la clef des *cerros*. Thomas est désolé. Il se morigène lui-même, sans attendre nos doléances, et fait mieux : il part à la recherche du gibier disparu ; mais c'est en secouant la tête qu'il boucle son pantalon, serre les cordons de ses alpargatas et glisse une galette de maïs dans sa poche.

« Je les connais, monsieur, me dit-il, elles sont loin. Ce sont des mules *vueltadoras* (qui retournent chez elles). A l'heure qu'il est, elles ont déjà fait du chemin vers Bogotá. »

C'est avec cette agréable perspective que nous passons une grande partie de la journée à attendre Thomas et à pester contre la surprise que nous réserve ce beau premier de l'an. Enfin, nous poussons un large soupir de soulagement quand, après avoir mille fois interrogé le chemin, nous apercevons le brave garçon monté sur une des bêtes et poussant les autres devant lui. Il a fait dix lieues au pas de course et revient les pieds en sang. Un verre d'eau-de-vie le remet, et pendant qu'il nous raconte comment il a rencontré les fugitives, nous les sellons rapidement et sommes bientôt loin de San Miguel (voy. p. 60).

Une très-longue côte à travers une nature de plus en plus pittoresque nous amène à la québrada de Chirajara, encaissée profondément dans deux parois verticales couvertes de la plus riche végétation, et où les solanums forment des arbres de vingt mètres de haut et les *Calicophyllum* se révèlent à travers le feuillage par leurs bractées couleur de feu. Le torrent se précipite avec une beauté sans pareille dans la « hoya » du ravin, tapissé d'une profusion de fougères, de marantacées, de sélaginelles, de bégoniacées qui m'ont laissé dans l'esprit le plus ravissant souvenir. Du pont situé en aval de cette cascade, on jouit d'un coup d'œil que je n'ai jamais vu dépassé depuis en pittoresque et en charme. Le chemin est taillé dans le schiste mélangé de syénite et de porphyres; il suit le ravin par une plate-forme sinueuse. Sur les filets d'eau stillante qui descendent des rochers, d'innombrables papillons voltigent comme autant de fleurs animées (voy. p. 61).

A Chirajara, le chemin neuf cessait à cette époque ;

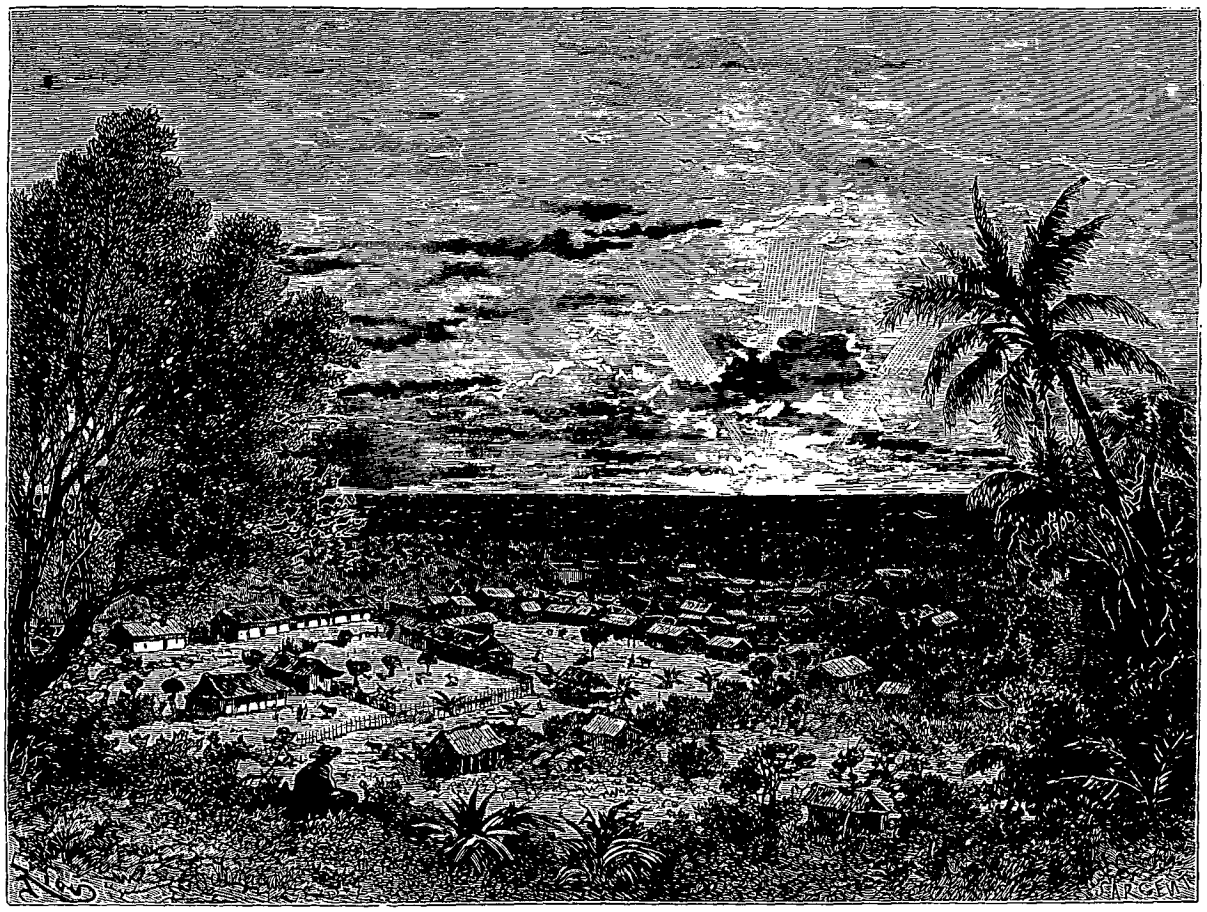
1. Ce sont les québradas Grandé, Jolu, Naranjal, Marcélita, Blanca, Perdicès, Tasajéra, Susumuco.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il a dû être continué depuis lors. En attendant, il nous fut nécessaire de franchir — non sans difficulté — l'alto de ce nom pour atteindre la « méséta » (petite table) de Susumuco (onze cent soixante-quatre mètres), à travers des ravines et des casse-cou sans nom. De temps en temps, pour égayer la situation, des troupeaux de bœufs, allant des *llanos* à Bogotá, nous croisaient au risque de nous précipiter dans les fondrières. Nous étions déchirés par les épines, et nos vêtements s'effilaient en loques quand nous arrivâmes à Susumuco, où nous trouvâmes heureusement une agréable hospitalité.

Susumuco est une maison spacieuse bâtie de poutres en grume et couverte de feuilles de palmier, où les voyageurs ne manquent pas de s'arrêter sur le chemin des *llanos*. De ce lieu partent les chercheurs de quinquina (*quineros*) qui vont fouiller les montagnes. J'ai pu interroger l'un d'entre eux.

« Il y a deux espèces de *quina* par ici, me dit-il, la *Q. colorada* (rouge) et la *Q. amarilla* (jaune). Celle-là est de beaucoup la meilleure. Nous partons pour quinze jours, au nombre de quatre ou cinq hommes, jamais plus. Chacun de nous porte quatre livres de *panela* (sucre brut) et deux livres de maïs. Le reste doit venir de notre chasse, c'est-à-dire presque rien, car le gibier est rare. L'instrument — sorte de hache —



Villavicensio et les llanos (voy. p. 64). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

que nous employons et que vous voyez ici, se nomme *ahuinche* ou *machete de rozar*. Il nous sert à abattre l'arbre et à le dépouiller de son écorce.

— Et que pouvez-vous gagner dans votre quinzaine?

— Si nous revenons avec deux arrobes de quina (cinquante livres), rarement plus, nous la vendons deux piastres l'arrobe, soit quatre piastres (seize francs environ). »

Voilà au prix de quelles misères et de quel salaire ridicule ces hommes mènent l'existence la plus dure qu'on puisse concevoir, au grand profit de la santé des Européens enfiévrés!

Après avoir fait autour de Susumuco de très-belles récoltes botaniques et nous être reposés, nous partîmes pour Villavicensio, que nous devions atteindre le lendemain, après de longues montées et descentes dans les schistes ou dans l'argile détrempée. Nos pauvres mules firent cent fois preuve d'une étonnante intelligence. Dans les bourbiers, parfois elles enfonçaient jusqu'au poitrail et se dégageaient par un vigoureux effort; ou bien si la pente était rapide et glaiseuse, elles baissaient la croupe, rassemblaient leurs quatre pieds et se laissaient glisser avec une incroyable adresse.

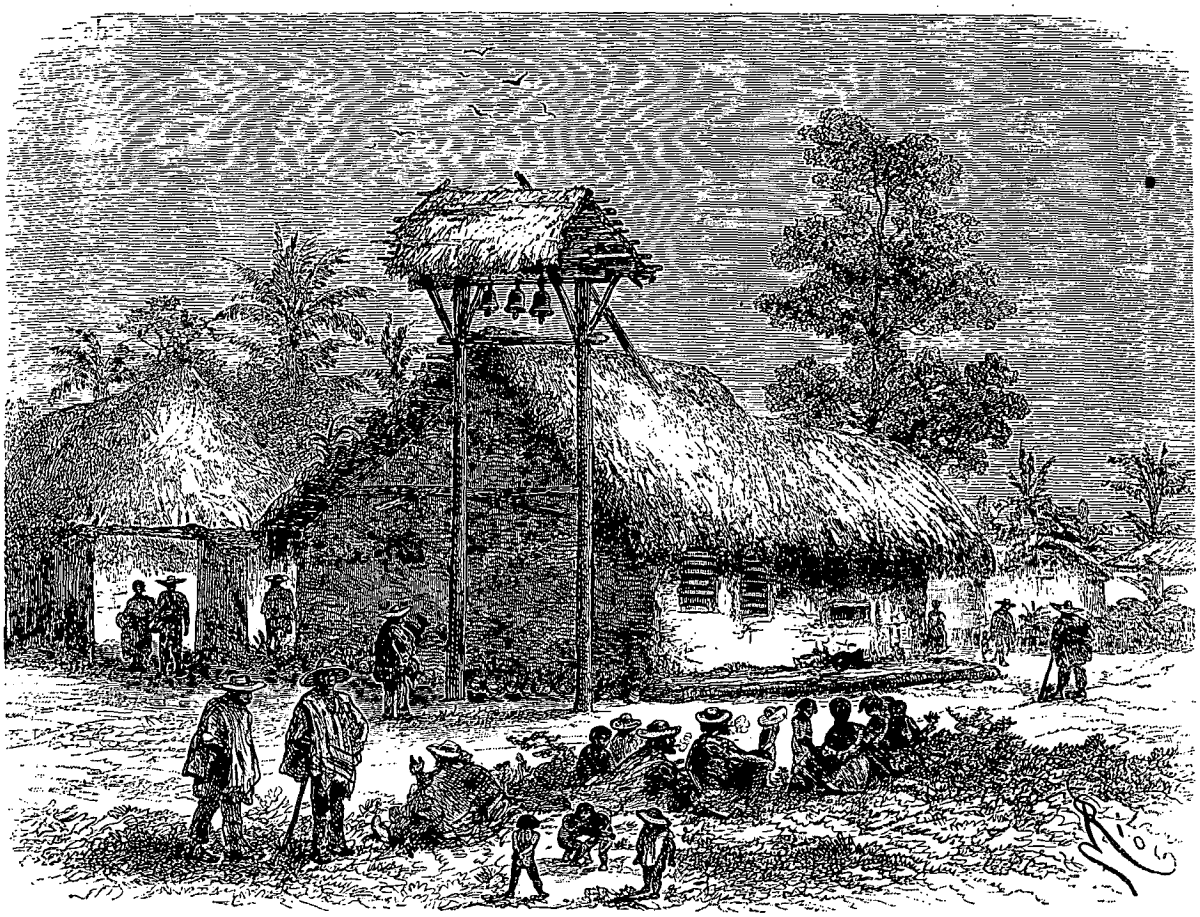
Successivement nous passâmes à Pipiral et à Servitá,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

et arrivâmes à l'alto de Buénavista, d'où la vue sur les *llanos* me donna pour la première fois une impression de splendeur qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Les descriptions qu'on m'en avait faites étaient au-dessous de la vérité.

A nos pieds s'étalait une plaine immense, couchée à cinq cents mètres de profondeur, et s'étendant jusqu'à un horizon limité par une ligne aussi droite que celle de la mer. Les vagues, c'étaient les forêts continues que nous voyions s'étendre dans un rayon de vingt lieues, et que des plaques jaunes, formées par les prairies naturelles, interrompaient çà et là. Ces prairies, comme en terre froide, sont nommées savanes (*sabanas*). A l'est, se déroulaient celles d'Apiai et de Yacuana, au sud celle de Québradita, et au nord les llanos de Présentado et de Cumaral, dont le fond était frangé par les collines azurées de Médina (voy. p. 63).

Les rubans argentés qui sillonnent cet océan de verdure sombre sont le rio Méta et ses tributaires : le Pajuré, le Chichimené, le Guairiba, le rio Négro, le



La *cathédrale* des llanos. — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

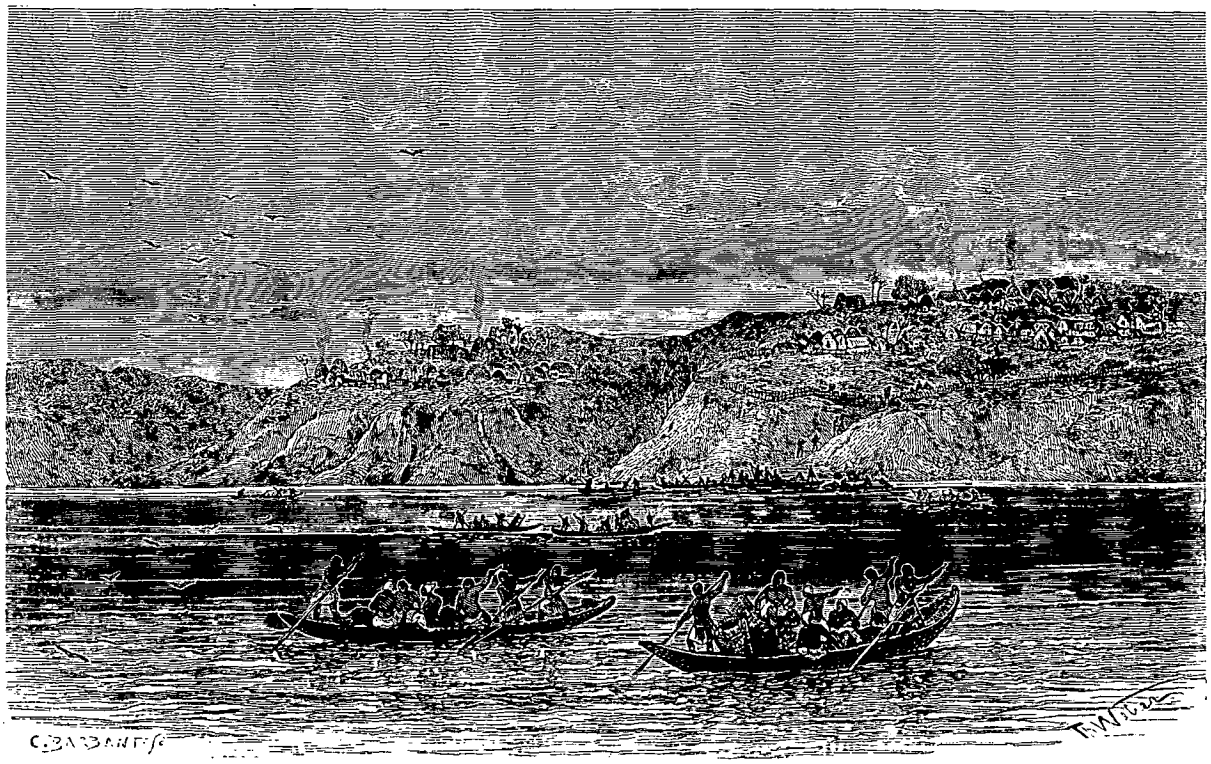
Guatiquia, l'Upin, le Canéi, le Guacavia, l'Huméa, le Gasaunta, et mille ruisseaux nommés ici « caños », entourés de la plus riche végétation arborescente. Toutes ces eaux couvrent une superficie de milliers de lieues carrées, s'augmentent sans cesse des pluies abondantes attirées par les forêts, et sont emportées triomphalement à l'Orénoque par le Méta, dont l'embouchure a vingt mètres de profondeur sur deux mille mètres de largeur.

C'est après nous être enivrés de ce spectacle que nous descendîmes à Villavicensio, capitale du territoire de San Martin, où nous entrâmes le 2 janvier à quatre heures du soir. Nous étions enfin arrivés au quartier général de notre exploration des llanos, dans une région charmante, au milieu de la plus riche végétation de la terre et parmi des habitants de mœurs douces et hospitalières.

Édouard ANDRÉ.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nyanngoué. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE COMMANDANT VERNEY-LOWETT CAMERON[1]

1873-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Nyanngoué. — Mouinyi Dagômmbé. — Projet de descendre le Loualaba. — En quête de bateaux. — Marchés. — Flânerie des hommes — Activité des femmes. — Impossible d'avoir des canots. — Pénible attente. — Nouvelles d'un grand lac. — L'Oulegga. — Affluents et débit du Loualaba. — Le Congo. — Tipo-Tipo. — Le lac Sânnkorra. — Départ de Nyanngoué. — Village manyéma. — Pêcherie servant de passerelle. — Muscadiers. — Roussoûna. — Jolies femmes. — Curiosité féminine. — Réception d'un chef. — Résidence privée de Roussoûna.

Les traitants de Zanzibar, en choisissant Nyanngoué pour siége d'un établissement fixe au bord du Loualaba, ont été bien inspirés. Deux villages, bâtis sur deux éminences de la rive droite, composent la station. Entre les deux collines est une petite vallée, qu'arrose un ruisseau marécageux et qui offre d'excellents terrains pour la culture du riz. Par son élévation, l'établissement est préservé de la fièvre, tandis que la rive gauche, plate et basse, est inondée par les débordements du fleuve qui laissent derrière eux des eaux stagnantes, foyer de maladies pestilentielles.

Des deux villages, celui du couchant, quand nous y arrivâmes, était entièrement occupé par des Vouamrima de Bagamoyo; il avait pour chef Mouinyi Dagômmbé, qui, se trouvant là un bien plus grand sire qu'il n'aurait jamais pu l'être dans son pays natal, avait renoncé à toute idée de retour et donné tous ses soins à la création d'un harem. Il y avait réuni trois cents femmes; et les tristes effets de cette réunion, joints à sa passion pour la bière et pour le chanvre, qu'il fumait au lieu de tabac, se manifestaient clairement par sa marche rapide vers l'idiotie.

La partie orientale, où j'avais établi mon camp, était la demeure de Vouasahouahili et d'Arabes; mais

1. Suite. — Voy. t. XXXIII, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à cette époque, Habed-Ibn-Sélim, dit Tanganîka, s'y trouvait seul; les autres étaient en course et avaient laissé leurs factoreries sous la garde d'esclaves de confiance. Tanganîka me montra la maison qu'il avait prêtée à Livingstone; pour y établir le Docteur, il en avait chassé une de ses femmes, à qui cette maison appartenait.

Ceux de mes hommes qui avaient continué à suivre la route, arrivèrent deux jours après moi. Je m'occupai immédiatement d'avoir des canots : je voulais descendre le Loualaba, essayer de le reconnaître jusqu'à la mer. Saïd Mezroui, qui, à ce sujet, m'avait fait de grandes promesses, appuyées, disait-il, sur ses relations avec les chefs, était sans influence aucune. Le sachant bien, il se contentait de demander sans cesse des grains de verre, que je lui refusais avec non moins de persistance, et que, malgré ma défense positive, Bombay et Bilâl lui donnèrent jusqu'au moment où ma verroterie fût sous clef.

Tanganîka se mit complétement à ma disposition; mais Dagômmbé, me dit-il, était regardé par les indigènes comme le chef de l'établissement, et je ne pouvais rien sans lui. Malheureusement, c'était un de ces hommes qui ne comprennent pas que l'on puisse être pressé. Comme je n'étais arrivé que depuis quelques jours, il pensait que je ne devais pas songer à mes canots avant un mois et plus. D'autres notables exprimèrent le désir de m'être utiles, mais plus tard. « Lentement, lentement, me disaient ces prudents personnages; demain sera aussi bon qu'aujourd'hui ; » et rien ne se faisait.

De grands marchés se tenaient tous les deux jours dans l'un ou l'autre des deux quartiers de la station. Les chefs du voisinage et les propriétaires de canots ne manquaient pas ces assemblées, ce qui m'avait donné l'espoir de trouver ce que je cherchais. Mais les seuls objets d'échange qui avaient cours pour les acquisitions importantes, étaient les cauris, les chèvres, les esclaves; et n'en ayant pas, je ne pouvais traiter aucune affaire.

Les jours de marché, on voyait dès le matin les canots apparaître dans toutes les directions. Ils étaient chargés, à couler bas, d'individus qui amenaient des esclaves, apportaient de la poterie, de l'huile de palme, de la volaille, du poisson, de la farine, du sel, de l'étoffe, des fruits, des légumes, tous les produits de la contrée. Arrivés au débarcadère, les canots étaient tirés sur la grève, les hommes prenaient les pagaies et se rendaient à loisir sur la place, laissant les femmes apporter les marchandises : de lourdes charges, enfermées dans d'énormes hottes, qui étaient maintenues sur le dos des porteuses à l'aide d'une courroie passant sur le front.

Dans le marché, les hommes allaient et venaient, la plupart ne s'occupant de rien, à moins qu'une affaire importante, telle que la vente d'un esclave, n'attirât leur attention. Les femmes, au contraire, appliquaient toutes leurs facultés à la besogne du jour. Dès qu'elles avaient choisi l'endroit où elles voulaient s'établir, elles mettaient bas leurs hottes et en arrangeaient le contenu devant elles. Puis la marchande s'accroupissait dans la hotte couchée, où elle produisait l'effet de quelque mollusque d'un genre extraordinaire, sa hotte lui servant de coquille; et chaque objet était vanté ou marchandé avec une verve sans pareille.

Vendeurs et acheteurs formaient une masse compacte; pas un qui s'éloignât des autres de plus d'un mètre, bien que la place fût assez grande pour que l'on pût s'y mouvoir à l'aise. Ils s'étouffaient ainsi pendant trois ou quatre heures; foule criante, gesticulante et suante; j'ajouterai d'un haut fumet. Tout à coup un individu partait, et, en vingt minutes, les deux mille qui étaient là avaient disparu.

J'employai tous les moyens possibles pour décider les gens à me céder leurs canots; mais inutilement. « Les Vouaghénya, me répondit un vieillard dont j'essayai d'obtenir l'appui, n'ont jamais retiré de bien de la venue des étrangers; et je leur conseillerai de ne pas vendre, de ne pas louer un seul canot à l'homme blanc : quand même il serait bon, il ouvrirait une nouvelle route aux marchands d'hommes et aux voleurs. »

Quelques-uns me dirent qu'ils m'amèneraient des canots, si je voulais les payer en esclaves. Je répondis que les Anglais ne reconnaissaient l'esclavage sous aucune forme; que, pour eux, tous les hommes étaient libres; et que si ma reine apprenait que j'eusse participé le moins du monde à la traite de l'homme, je me trouverais à mon retour dans la plus mauvaise position.

Plusieurs chefs acceptèrent de recevoir en cauris la valeur des esclaves demandés; mais un seul d'entre eux se le rappela; et quand je lui eus compté la somme, il me fit observer que s'il portait dans sa maison une telle quantité de coquilles, ses épouses ne manqueraient pas de le savoir, qu'elles prendraient les cauris pour se parer, ne lui en feraient pas de meilleure étoffe, ni de meilleure cuisine, et qu'il aurait un canot de moins.

Je lui offris de doubler la somme, tant je désirais sa pirogue, lui faisant remarquer, à mon tour, que ses épouses ne porteraient jamais un pareil nombre de colliers. Mais il avait l'esprit du commerce à un degré surprenant; il répondit que les coquilles dormiraient jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion de les troquer pour des esclaves ; tandis que s'il était payé en femmes, il les mettrait tout de suite à l'ouvrage, leur ferait mener ses canots, prendre du poisson, fabriquer de la poterie ou cultiver ses champs; bref, qu'il n'avait pas besoin d'objets qui ne rapportaient rien.

Dagômmbé, qui m'avait promis assistance, me disait bien, tous les jours de marché: « Restez sous la véranda, je vais m'occuper de votre affaire. » Mais je découvris qu'après m'avoir quitté, sous prétexte d'aller me chercher des canots, il entrait par une porte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

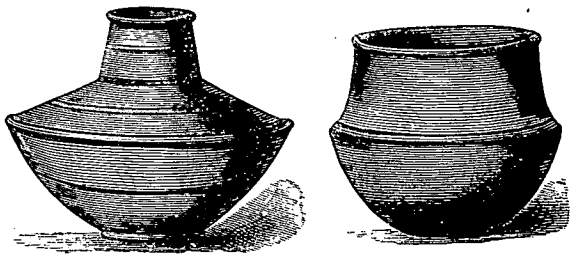
de derrière dans son harem, et y restait jusqu'à la fin de l'assemblée.

Tanganîka était sincère, il faisait tous ses efforts pour m'être utile, mais sans rien obtenir, même des constructeurs de pirogues.

Comme encouragement, il me fit entrevoir la possibilité d'obtenir des embarcations au retour d'une bande qui guerroyait alors sur l'autre rive.

Attendre était pénible; mais je vivais dans l'espérance, et je tuais mes heures d'ennui en causant avec Tanganîka de ses différents voyages. Il me disait que, à partir de Nyanngoué, le Loualaba coulait à l'ouest-sud-ouest et rejoignait un grand lac où des hommes, qui apportaient des cauris et de l'étoffe, se rendaient dans de grands bateaux pouvant contenir deux cents personnes.

A une certaine distance, au couchant de Nyanngoué, se trouvait Méghinna. Des Arabes y étaient allés et me dirent qu'il y avait là des marchands propriétaires de canots. Je voulus partir pour Méghinna; ma suite ne s'estima pas assez forte pour entreprendre cette course. Je demandai aux traitants de Nyanngoué de me louer des hommes pour renforcer mon escorte; ils me répondirent qu'ils avaient trop peu de fusils pour m'en donner une quantité suffisante; que les hommes qu'ils pourraient me prêter ne seraient pas assez nombreux pour revenir seuls; et ils racontaient, à l'appui de cette assertion, que plusieurs bandes considérables et bien armées, étant allées récemment au nord du Loualaba, étaient revenues diminuées de plus de moitié. L'une d'elles, sur trois cents hommes dont elle se composait, en avait perdu plus de deux cents dans l'Oulegga, pays de hautes montagnes où les pentes sont boisées jusqu'au faîte, et les vallées remplies de forêts si épaisses qu'on disait y avoir marché pendant quatre jours sans avoir vu le soleil.



Poteries. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les gens de cette caravane avaient entendu dire aux Voualegga que des hommes vêtus de longues robes blanches, et accompagnés de bêtes de somme qui portaient leurs ballots, venaient de très-loin, vers le nord, faire du commerce avec eux. Ces traitants, sans aucun doute, venaient du Soudan égyptien.

Tous les cours d'eau que les caravanes avaient rencontrés se dirigeaient vers le Loualaba, qui, à l'ouest de Nyanngoué, recevrait du nord trois grandes rivières : le Liloua, le Linndi et le Lohoua. Celui-ci, qui, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, serait aussi large que le Loualaba à Nyanngoué et aurait deux tributaires importants, nommés tous les deux Loulou, me paraît être l'Ouellé de Schweinfurth.

Les niveaux dont j'ai fait le relèvement établissent d'une manière concluante que le Loualaba ne peut avoir aucun rapport avec le Nil, son altitude à Nyanngoué étant inférieure à celle du Nil à Gondokoro, même à celle du point où le fleuve d'Égypte a reçu tous ses affluents.

Une autre preuve non moins décisive est donnée par le débit du Loualaba; celui-ci, dans la saison sèche, roule à Nyanngoué cent vingt mille pieds cubes d'eau par seconde, plus de cinq fois ce qui passe à Gondokoro, où le Nil, dans le même laps de temps, ne charrie que vingt et un mille pieds cubes. Le Loualaba est donc bien l'une des têtes du Congo; sans lui, où ce géant, qui ne le cède en énormité qu'à l'Amazone, peut-être au Yang-tsé-Kiang, trouverait-il les deux millions de pieds cubes d'eau qu'à chaque seconde il verse dans l'Atlantique?

Les grands tributaires du nord expliquent comment le régime du Congo offre si peu de variation : dès que l'immense bassin du fleuve s'étend de chaque côté de l'équateur, il y a toujours une de ses régions dans la zone des pluies; d'où il résulte que la principale artère reçoit à peu près le même tribut toute l'année, au lieu de subir les alternatives de crue et de baisse qu'elle présenterait si tous ses affluents se trouvaient d'un seul côté de la ligne.

J'étais à Nyanngoué depuis quinze jours lorsque revint l'un des partis qui étaient allés au sud du Loualaba faire des esclaves, voler des chèvres, prendre tout ce qu'elles avaient pu saisir. Des propriétaires de canots revenaient avec cette bande; je leur offris tout ce dont je pouvais disposer, en échange de quelques pirogues; ils ne voulurent pas même en céder une.

J'avais perdu tout espoir quand, le 17 août, une décharge de mousqueterie annonça une arrivée. C'était l'avant-garde de Tipo-Tipo (Hamed-Ibn-Hamed). Tipo avait, à dix marches au delà de Nyanngoué, un établissement qu'il habitait; il l'avait quitté pour venir régler un différend survenu entre les pillards et un chef de ses amis, appelé Roussoûna. En causant avec le conducteur de cette avant-garde, je m'assurai que Tipo demeurait à côté du Lomâmi, affluent considérable du Loualaba, et que le lac Sânnkorra, vers lequel se dirigeait ce dernier, était à moins de quatorze marches de l'établissement.

Tipo-Tipo arriva deux jours après, et vint me faire une visite. C'était un homme de belle mine, le plus soigné dans sa mise que j'aie vu parmi les traitants. Bien qu'il fût absolument noir, il n'en était pas moins de race pure; car, chose curieuse, le sang nègre n'avait en rien altéré chez lui ni les idées, ni les manières arabes. Il me dit que, pour atteindre le Sânnkorra, le meilleur moyen était de venir à son établissement, d'y

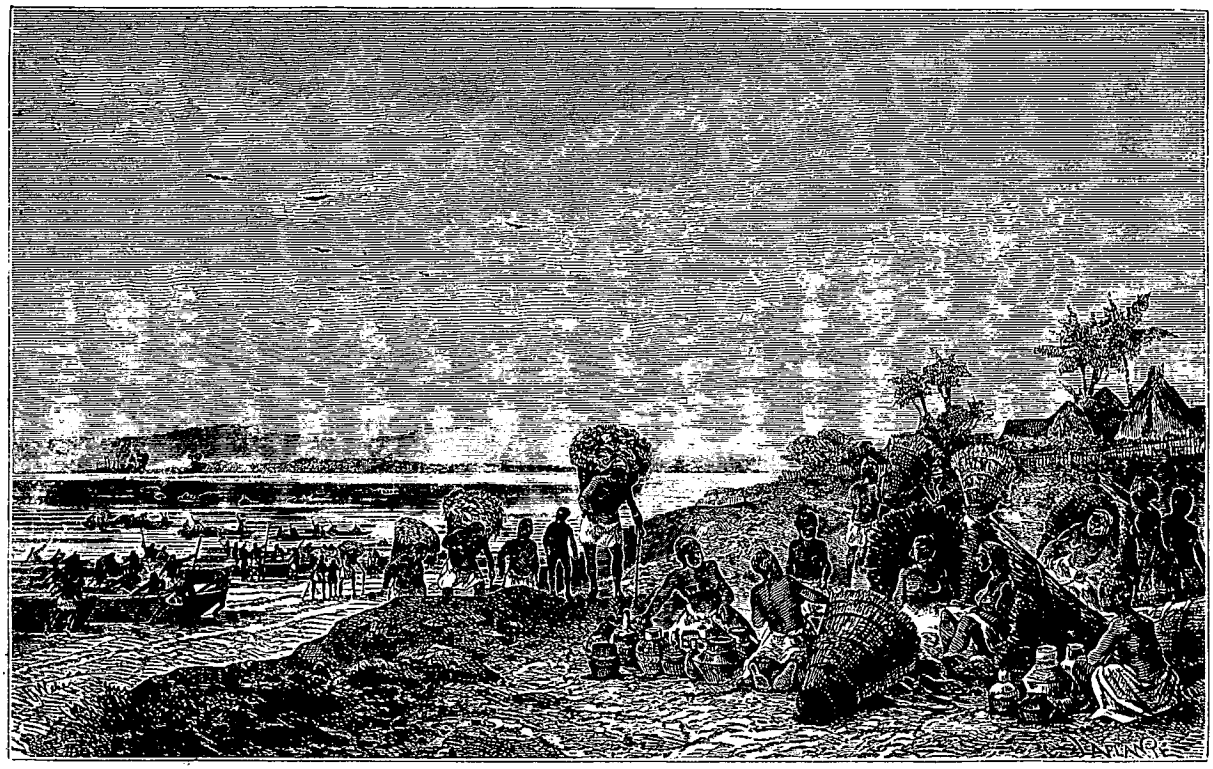
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

prendre des guides et de marcher droit au lac. Deux natifs de la contrée qui est à l'ouest du Lomâmi l'accompagnaient; ils approuvèrent ce conseil, et me donnèrent quelques renseignements sur un lac du nom d'Iki, lac que traverse le Louhouemmbi, affluent du Lomâmi, et qui est probablement le lac Lincoln de Livingstone.

Tipo eut bien vite réglé l'affaire pour laquelle il était venu; il lui suffit pour cela de déclarer que si on attaquait Roussoûna, il le défendrait. Sa caravane et celles des cinq ou six traitants qui le reconnaissaient pour chef comptaient en effet plus de fusils que n'en possédaient tous les gens de Nyanngoué. Il était probable, en outre, que les marchands établis dans l'Ouroua se mettraient avec Tipo, ce dernier étant filsde l'un des hommes les plus riches et les plus puissants de Zanzibar; lui-même avait à la fois beaucoup de fortune et d'influence. On promit donc de laisser Roussoûna tranquille.

L'affaire étant conclue, je fis mes adieux à Dagômmbé; et le 26 août, je m'occupai de faire passer la rivière à mes gens, afin d'être prêt à partir avec Tipo, qui devait se mettre en route le lendemain matin de bonne heure. Tanganîka me fut d'un grand secours; mais dans l'après-midi il eut un violent accès de fièvre, et je fus livré à mes propres ressources. Je présidai au passage de la plupart de mes hommes; puis, accablé de fatigue, je laissai à Bombay le soin d'amener les autres et le reste de la cargaison.

Le village où nous devions camper se trouvait au



Allant au marché (voy. p. 66). — Dessin de Th. Weber, d'après le texte.

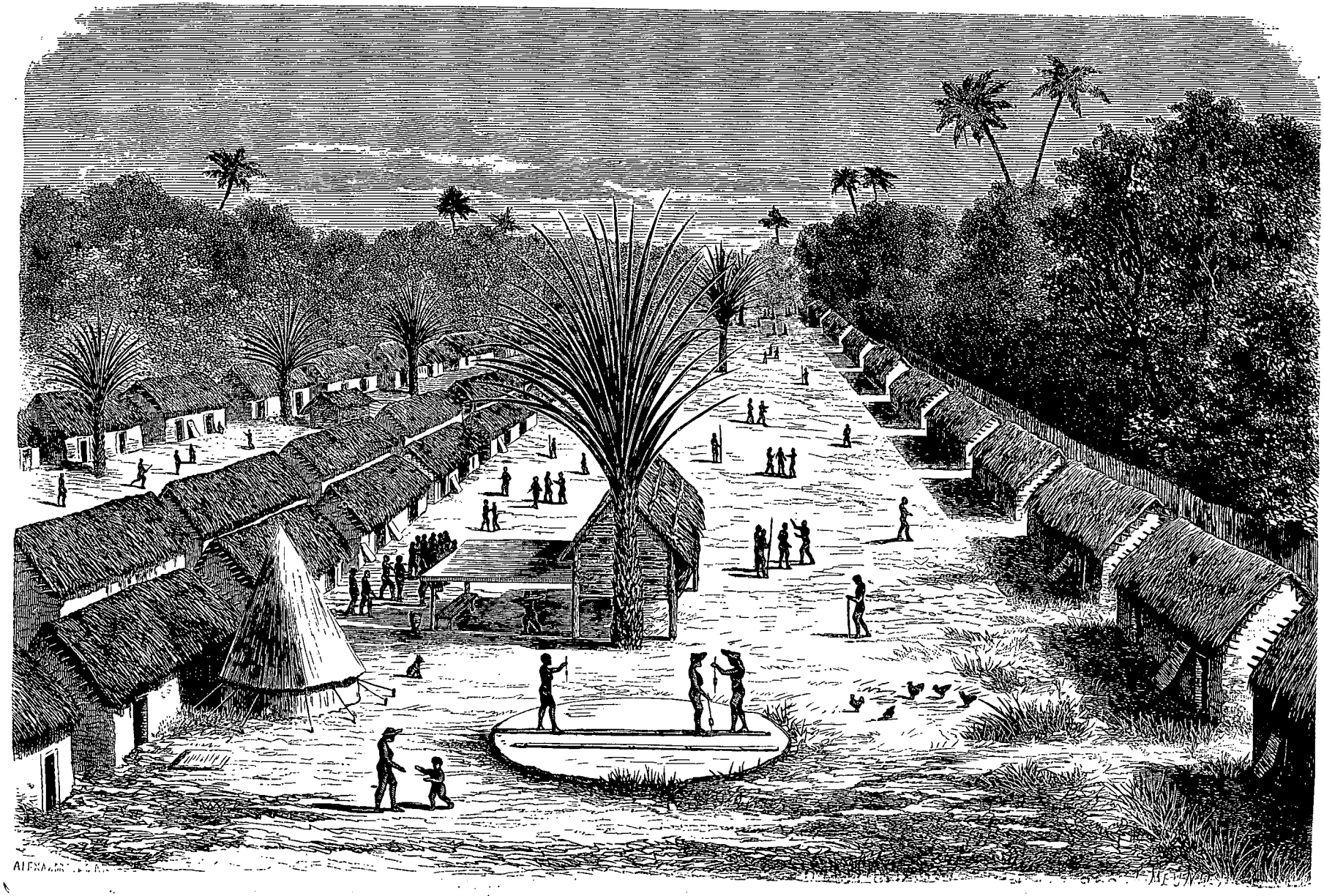
bord d'une lagune, dont l'eau morte et fangeuse fumait sous les rayons du soleil. Cette place, que l'inondation couvrait tous les ans pendant quatre ou cinq mois, n'était habitée que dans la saison sèche, et seulement par les Vouaghénya, qui sont à l'épreuve de la fièvre.

Vainement, ce soir-là, j'attendis Bombay; et quand il arriva le lendemain, au milieu du jour, Asmani, Mabrouki et un autre avaient déserté avec armes et bagages. Dès que j'avais été hors de vue, ledit Bombay avait déchargé le canot, puis était revenu à l'établissement pour faire une orgie de bière. Mon lit, ma cantine, mes provisions, ma boîte pharmaceutique étaient dans la pirogue; et ce fut en grande partie à leur absence que je dus le violent accès de fièvre dont je fus attaqué, après avoir couché sur cette rive insalubre.

Malade ou non, j'étais décidé à partir; et à une heure je me mis en marche pour aller rejoindre Tipo, qui avait passé le fleuve un peu plus bas. Nous traversâmes beaucoup de villages dont les femmes étaient occupées soit à prendre du poisson dans les lagunes, soit à faire de grands vases destinés à contenir l'huile de palme.

Ainsi que dans tous les villages du Manyéma, les maisons, de forme rectangulaire, composaient de longues rues parallèles, ou quelquefois rayonnaient d'une place centrale. A chaque bout de la chaussée, fai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village manyéma (voy. p. 68). — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant face au milieu de la voie, il y avait une maison plus grande, siége des assemblées où se discutaient les affaires publiques; enfin des palmiers et des greniers s'échelonnaient dans la rue, sur une ligne médiane. De beaux villages; mais presque toutes les cases avaient un cochon attaché à l'un des montants de la porte, et l'odeur de ces animaux, celle de la fange, du poisson gâté, etc., composaient un bouquet d'Afrique d'une senteur inimaginable.

Peu de temps après notre jonction avec Tipo, nous avions quitté la rivière, monté une pente douce, traversé un marché au fort de la vente; et, à quatre heures de notre point de départ, nous avions trouvé le Rovoubou, large cours d'eau que nous avions traversé au moyen d'une énorme pêcherie servant de passerelle.

En beaucoup d'endroits, les pieux de l'édifice avaient plus de quarante pieds de longueur; et d'après leur nombre il était évident que la construction de ce piége gigantesque avait demandé un travail persévérant et bien conçu.

Arrivés sur l'autre bord, nous fîmes halte; la caravane en profita pour prendre un bain. Quant à moi, épuisé que j'étais par la fièvre, je ne pus que m'étendre sur la berge et me reposer.

Remis en marche, nous rangeâmes beaucoup de villages déserts, dont les récoltes avaient été détruites par les gens de Nyanngoué. Enfin, nous nous arrêtâmes vers neuf heures du soir, et l'on dressa le camp.

Pendant la dernière partie de l'étape, ma fièvre s'était accrue au point de me faire chanceler comme un homme ivre. A peine si je pouvais mettre un pied devant l'autre. Mes yeux en délire prenaient les pyramides blanches des fourmilières pour ma tente. Mon erreur découverte se renouvelait aussitôt; j'espérais que cette fois il n'y avait pas de méprise; et d'illusion en illusion, j'avançais, bien que n'en pouvant plus.

Le lendemain, j'allais un peu mieux; mais la fatigue du jour fut très-grande. J'avais les pieds si écorchés que je fus obligé de fendre mes bottes.

Nous arrivâmes chez Roussoûna le 29, après avoir traversé un pays excessivement fertile, où le mpafou, l'arbre à copal, le chêne africain, le tek et autres essences précieuses étaient en grand nombre. A un endroit, nous avions rencontré un massif de muscadiers; et, sur une longueur de cinquante à soixante pas, le sol était littéralement couvert de muscades.

Sous-chef de Roussoûna. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Une affaire dont le résultat aurait pu être beaucoup plus grave, se produisit pendant cette marche. Des gens de Nyanngoué, qui allaient chercher du cuivre chez Tipo, s'étaient joints à nous; ils furent reconnus par les indigènes pour d'anciens ennemis, ce qui nous fit adresser une volée de flèches. Le désordre se mit immédiatement dans la caravane, et deux ou trois des naturels furent tués avant qu'on eût pu entrer en explication. Mais Tipo arriva, et les habitants se rassurèrent; quelques-uns cependant ne se remirent de leur frayeur que lorsque, étant parvenu à les faire asseoir autour de moi, je leur eus garanti qu'ils n'avaient rien à craindre.

Tipo-Tipo condamna les gens de Nyanngoué à payer le prix du sang, leur donnant pour motif que c'était à la faute qu'ils avaient commise, en se mettant à la tête de la caravane, que l'affaire était due. Je fus enchanté, non-seulement de cette sentence, mais encore de voir les conducteurs de la bande donner une bastonnade en règle à d'autres gens de Nyanngoué, qui avaient profité du tumulte pour commencer le pillage.

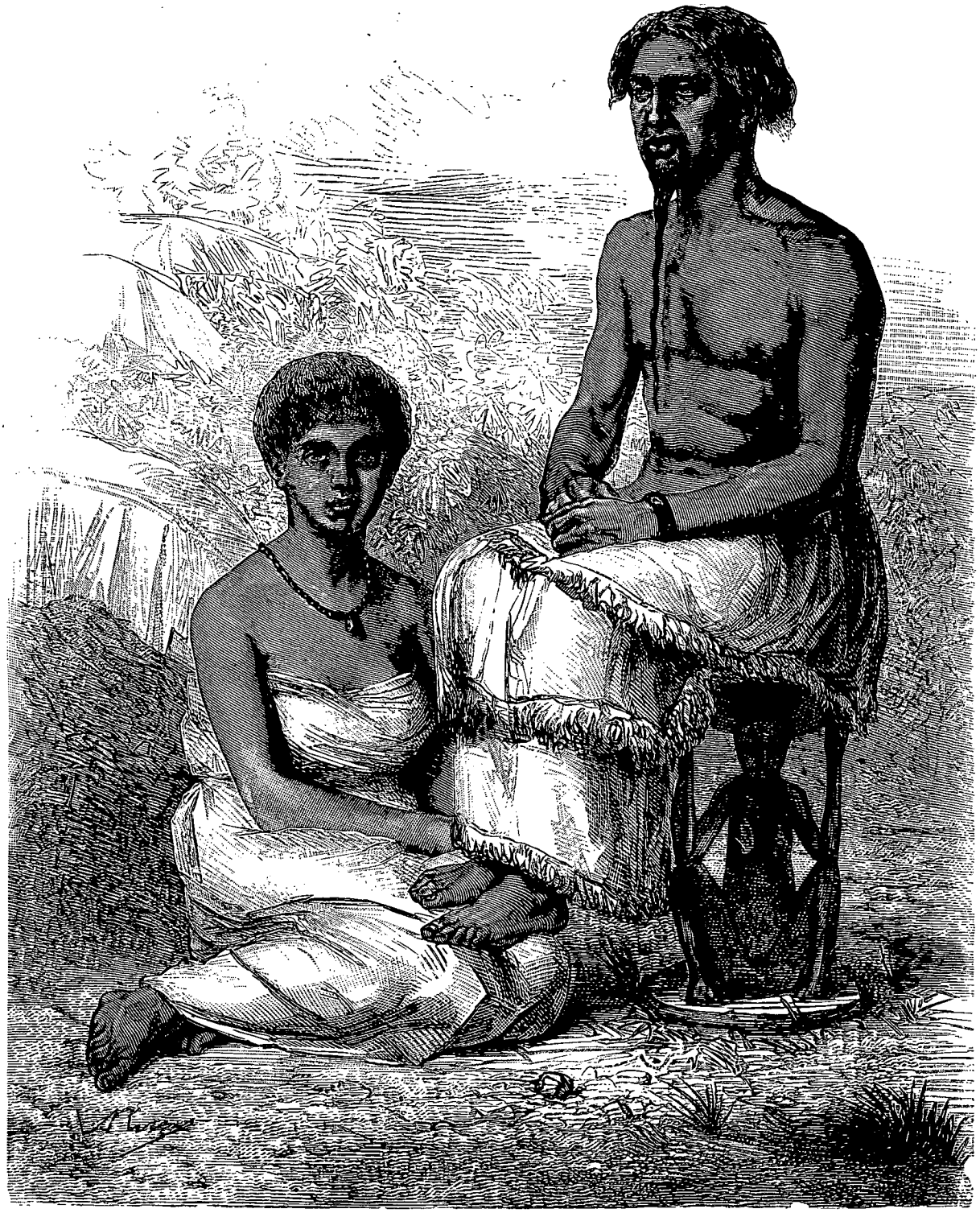
Notre camp fut établi à deux milles de la résidence de Roussoûna. Celui-ci vint avec son frère et une demi-douzaine de ses femmes passer près de nous les deux jours de notre halte. Il me fit pendant ce temps-là de fréquentes visites, amenant chaque fois une épouse différente. Depuis que j'étais en Afrique, je n'avais pas encore vu d'aussi jolies femmes que les siennes. A leur jupe de tissu d'herbe, s'ajoutait une écharpe de même étoffe qui leur couvrait la poitrine.

Le second jour, n'ayant plus ni crainte, ni timidité à mon égard, elles vinrent me voir toutes ensemble. Bientôt assises autour de moi, elles regardèrent mes images, mes bibelots; puis, se familiarisant de plus en plus, elles relevèrent mes manches, ensuite mes jambières pour voir si mon visage seul était blanc; elles finirent par se montrer si curieuses que j'en vins à craindre qu'elles ne me déshabillassent tout à fait.

Pour éviter cela, j'envoyai chercher des cauris et des perles que je leur jetai, à qui les aurait; et leur attention fut détournée de mes particularités physiques.

Quand il venait me voir, Roussoûna apportait son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Roussoûna et sa femme. — Dessin de A. Rixens, d'après une gravure de l'édition anglaise.

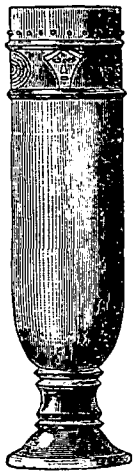
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

siége : un grand escabeau, joliment sculpté, et mettait ses pieds dans le giron de sa femme qui était assise par terre.

Pendant son séjour dans notre camp, il reçut la visite de l'un de ses sous-chefs. Celui-ci arriva suivi de ses porte-boucliers, et d'une femme ayant à la main une lance où pendait une peau de colobe en guise d'étendard.

Les boucliers, ornés de perles et de cauris, étaient eux-mêmes bordés d'une frange de peau de singe noir.

Roussoûna, également en grande pompe, alla recevoir son visiteur à quelque distance du camp ; et tous les deux eurent avec Tipo-Tipo et les Arabes qui voyageaient avec nous une conférence dans laquelle on se jura de part et d'autre une éternelle amitié. Après cela, il fut loisible à la caravane de continuer sa route vers l'établissement de Tipo, que nous atteignîmes sans plus d'aventures le 3 septembre. Nous étions alors un peu à l'ouest du vingt-sixième degré de longitude occidentale (méridien de Greenwich), et sous le cinquième parallèle au midi de l'équateur.

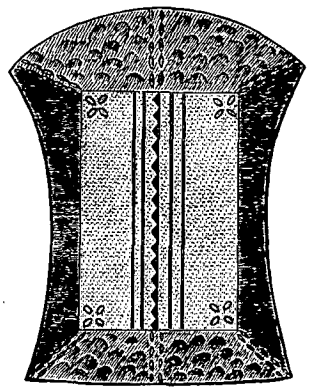


Tambour. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

La résidence privée de Roussoûna, le village que celui-ci habitait seul avec ses femmes, se trouvait sur la route ; il consistait en deux rangées de huttes rectangulaires et bien construites : vingt cases sur chaque file ; et, au centre, la maison du maître, plus grande que toutes les autres.

Chaque demeure renfermait environ quatre épouses. La mère de Roussoûna avait l'agréable tâche de maintenir la concorde parmi ses cent vingt brus.

Établissement de Tipo-Tipo. — Visite de Kassonngo. — Gens envoyés au Lomâmi. — Jours de repos. — Visite rendue à Kassonngo. — Informations touchant le lac Sânnkorra. — Route fermée. — Trois guides. — Esclaves du Manyéma. — Départ de chez Tipo-Tipo. — Vallées des affluents du Lomâmi. — Village de Kifouma. — Une case élégante. — Générosité insolite. — Reconnaissance d'un chef. — Hostilités. — Attaque et défense. — Paix conclue. — Pays dévasté. — Fabrication du sel.



Bouclier. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

L'établissement de Tipo, situé sur une éminence et fort bien distribué, mais n'étant que provisoire, n'offrait pas de ces vastes habitations que j'avais rencontrées dans les autres factoreries. Néanmoins les traitants y avaient de bonnes demeures, et l'on m'en donna une très-confortable, composée de deux petites pièces et d'une salle de bain. J'eus en outre des hangars pour mes serviteurs et pour ma cuisine.

Avant de nous préparer à traverser le Lomâmi, nous avions à recevoir la visite de Kassonngo, le chef du district, qui s'était fait annoncer pour le surlendemain. Ce jour-là, dès le matin, Tipo-Tipo, ses chefs de bande, les gens de Nyanngoué et moi nous nous mîmes en aussi grande tenue que possible, — j'avoue que la mienne avait peu du costume de gala, — et à huit heures nous nous rendîmes à une grande halle, vaste hangar, qui servait de salle de réunion.

Immédiatement arriva un homme de Kassonngo, un maître des cérémonies, qui avait à la main une grande canne sculptée, comme insigne de sa charge. Ce fut le signal du rassemblement des porteurs et des esclaves, ainsi que des habitants des villages voisins, qui se pressèrent en foule autour de la halle pour voir le spectacle. Le maître des cérémonies repoussa les curieux de manière à laisser une distance respectueuse entre la vile multitude et la salle de réception ; puis les chefs de village arrivèrent, tous suivis de porte-boucliers et d'hommes armés de lances ; ceux-ci plus ou moins nombreux, selon le rang du personnage. Quelques hauts dignitaires, pénétrés de leur importance, étaient accompagnés de tambours.

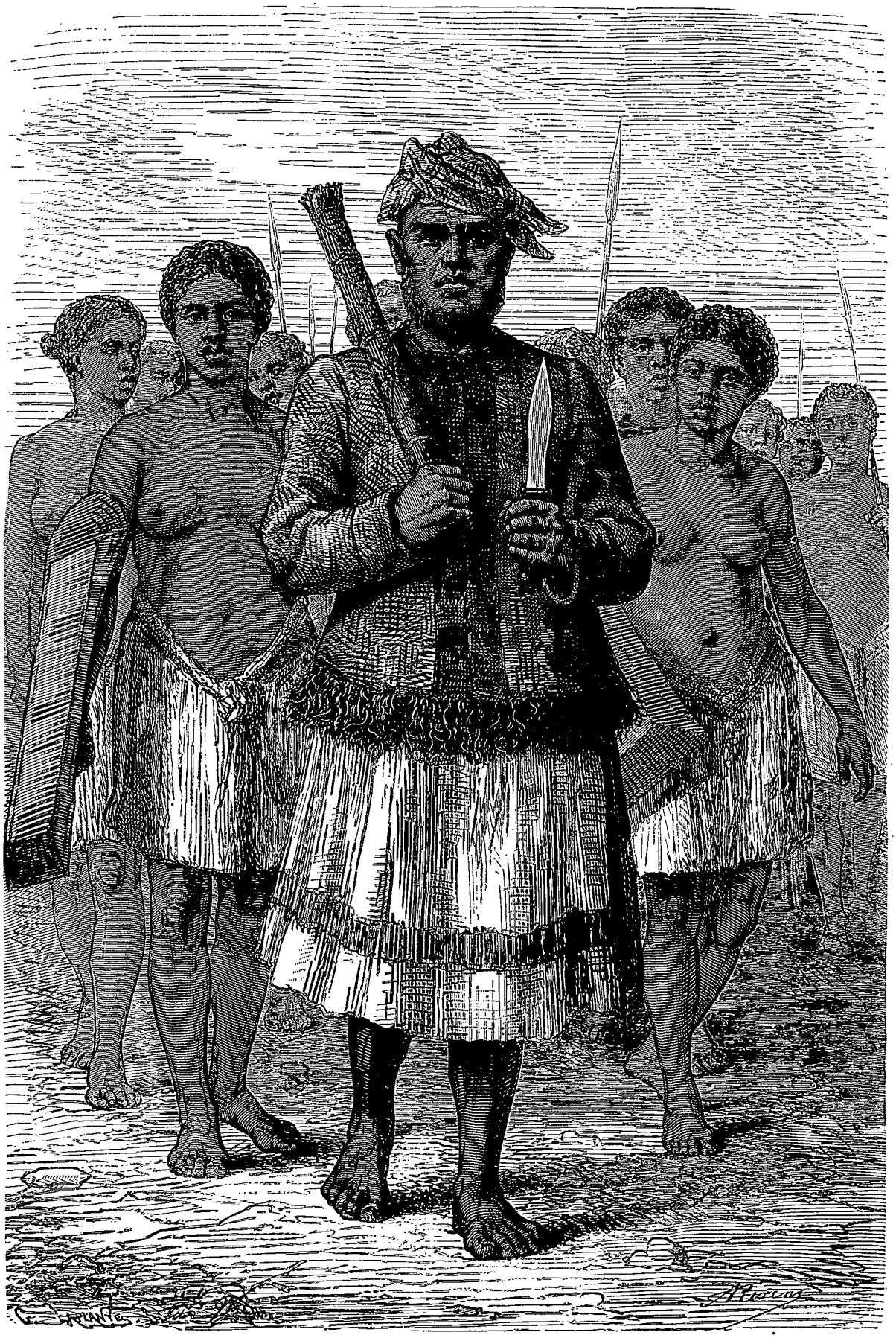
Chaque nouvel arrivant fut conduit à l'entrée de la halle, où nous étions assis, les Arabes et moi ; son nom et son titre étaient alors proclamés par le maître des cérémonies, qui lui désignait ensuite la place qu'il devait occuper.

Au bout de quelque temps employé de la sorte, une vive tambourinade, mêlée à des cris retentissants, annonça l'approche du chef. En tête du cortége, apparurent alors une demi-douzaine de tambours ; derrière eux étaient trente ou quarante hommes armés de lances, suivis de six femmes portant des boucliers ; puis Kassonngo accompagné de ses frères, de l'aîné de ses fils, de deux de ses filles et de quelques fonctionnaires ; enfin des lances, des tambours et des marimbas.

Arrivé à l'entrée de la halle, le cortége forma un cercle, et Kassonngo, en grand costume, exécuta une sorte de gigue avec ses deux filles. Il était coiffé d'un mouchoir crasseux, habillé d'une jaquette et d'un jupon de drap jaune et rouge, ornés de fourrure de singe, costume que lui avait fait l'un des hommes de Tipo.

Le ballet terminé — il avait duré à peu près un quart d'heure, — Kassonngo entra dans la salle. J'eus avec lui un long entretien, dans lequel je lui exprimai le désir que j'avais de traverser le Lomâmi, pour atteindre le Sânnkorra. Je savais, lui dis-je, que la route présentait peu de difficultés, et que, au bord du lac, je rencontrerais des gens qui possédaient de grands bateaux ; malheureusement, ajoutai-je, pour traverser le territoire qui s'étend sur la rive gauche du Lomâmi, il me faut obtenir la permission du chef.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kassonngo et ses femmes. — Dessin de A. Rixens, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kassonngo offrit, tout d'abord, d'aller personnellement traiter l'affaire; mais plus tard il pensa qu'il était trop vieux pour se mettre en voyage, et décida qu'il enverrait avec moi quelques-uns de ses gens qui m'obtiendraient la permission voulue.

Il me questionna longuement sur ma nationalité, sur ce qui m'amenait chez lui, etc. Je répondis que c'était d'Angleterre que venaient l'étoffe et les autres objets apportés par les Arabes; que j'avais pour but de visiter les peuples qui achetaient ces articles, afin de pouvoir dire à mon Sultan ce dont ils avaient besoin, pour que le commerce pût se développer, au grand bénéfice des deux pays.

Après le départ du chef, départ qui eut lieu avec le même cérémonial que l'arrivée, je demandai à Tipo de me prêter quelques-uns de ses gens qui se joindraient aux miens pour accompagner ceux de Kassonngo au Lomâmi; cela me fut accordé.

Le lendemain, la bande se mettait en route et je m'installais de manière à prendre quelques jours de repos.

Je n'en fus pas moins très-occupé pendant ce repos-là. Tous les mousquets dont les batteries étaient brisées me furent apportés pour que je les remisse en état; tous les gens qui avaient la fièvre m'appelèrent en consultation. J'eus même à pratiquer une opération chirurgicale sur un homme qui, en chassant avec des lingots de cuivre, s'était mis toute la charge dans la main. L'extraction des lingots ayant été faite, j'appliquai des attelles aux doigts fracturés; je recouvris tout l'appareil d'huile carbolisée, et à mon départ je laissai le malheureux en bonne voie de guérison.

Non contents de m'avoir fait armurier, médecin, chirurgien, ils me prièrent de leur fabriquer du savon, ayant entendu dire que les Anglais employaient l'huile de palme à cet usage. N'ayant pas de confiance dans le résultat, je ne me souciais pas d'entreprendre cette fabrication; mais ils me pressèrent tellement que je finis par consentir; et en me donnant beaucoup de peine, je réussis à leur faire une espèce de savon mou, me servant pour cela des cendres de tiges de maïs.

Deux jours après, j'allai rendre à Kassonngo la visite qu'il nous avait faite; je le trouvai assis sur la place de son village : une pelouse entourée de cases de bonne grandeur. Vêtu simplement d'étoffe d'herbe faite par ses femmes, il était propre et avait l'air beaucoup plus respectable que dans sa toilette de cérémonie.

Parmi son entourage se trouvaient des individus qui arrivaient du lac Sânnkorra; ils me dirent que des marchands y étaient venus à une époque récente; et en témoignage de la vérité de leurs paroles, ils me montrèrent de l'étoffe neuve et des perles qu'ils avaient achetées là-bas, étoffe et rassade complétement différentes de celles qu'on apporte de Zanzibar. Une autre preuve, peu agréable pour moi, était la dépréciation des cauris, due à la grande quantité de ces coquilles répandues dans le pays par les traitants venus au lac, traitants qui, disait-on, portaient des chapeaux, des pantalons, et avaient de grands canots où deux arbres (deux mâts) étaient plantés.

Mes hommes revinrent du Lomâmi; la réponse qu'ils me rapportaient fit évanouir l'espoir que j'avais eu d'atteindre aisément le lac. Jamais aucun étranger ayant des fusils, avait dit le chef, n'avait mis le pied sur son territoire, et l'on n'entrerait chez lui avec des armes qu'en s'ouvrant un chemin par la force.

J'aurais certainement obtenu de Tipo et des marchands de Nyanngoué assez d'hommes pour me frayer la voie, les armes à la main; mais il était de mon devoir de ne pas exposer une seule vie pour cet objet : le mérite d'une découverte quelconque aurait été irréparablement terni, si une goutte de sang indigène eût été répandue en dehors du cas de légitime défense.

La route m'étant fermée, je demandai s'il n'était pas possible de gagner le lac par un détour. Tipo avait entendu dire que des Portugais étaient venus jusqu'aux environs de la capitale de l'Ouroua, située à une trentaine de jours de marche, à notre sud-ouest. Comme preuve du fait, il me montrait un habit militaire acheté à un indigène, qui disait l'avoir reçu d'un homme blanc trouvé en compagnie de Kassonngo, chef de ladite province.

Après en avoir longuement parlé avec mon hôte, après avoir soigneusement pesé le pour et le contre, je résolus de me rendre dans l'Ouroua, d'y chercher les hommes blancs, que je présumais venus du lac, et de gagner ensuite le Sânnkorra en me dirigeant à l'ouest du territoire que l'on m'avait interdit.

Lorsque j'eus pris cette décision, Tipo m'offrit les services de trois guides vouaroua qui étaient venus du sud avec lui. C'était d'abord Mona Kassannga, fils d'un chef de village des rives du lac Kohouammba, et qui lui-même occupait de hautes fonctions dans son pays; puis Mou Nchkoulla, un des notables de Moukalommbo; enfin Konngoué, sans position particulière.

Le montant du salaire et des rations fut arrêté, et, suivant la coutume, payé d'avance à Mona Kassannga, l'homme important du groupe.

J'eus par ces guides des informations relatives à trois lacs peu éloignés de l'établissement : l'Iki, le Kassali et le Mohrya; ce dernier renfermait, disait-on, des cases bâties sur pilotis; et dans tous les trois il y avait des îles flottantes.

Ces renseignements furent d'abord pour moi à peu près lettre morte, mes guides n'ayant qu'une connaissance fort incomplète du Kisahouahili; mais plus tard je les trouvai d'une grande valeur.

Outre ces guides indigènes, Tipo me donna un de ses chefs de bande qui avait l'ordre de m'accompagner pendant dix jours.

Le seul mauvais côté de l'établissement de mon hôte, mais côté bien sombre, était la quantité d'hommes enchaînés, et la fourche au cou, que mes yeux rencontraient à chaque détour. Ces malheureux, toutefois, étaient bien nourris; et à part leur esclavage, ils n'avaient pas une vie pénible.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

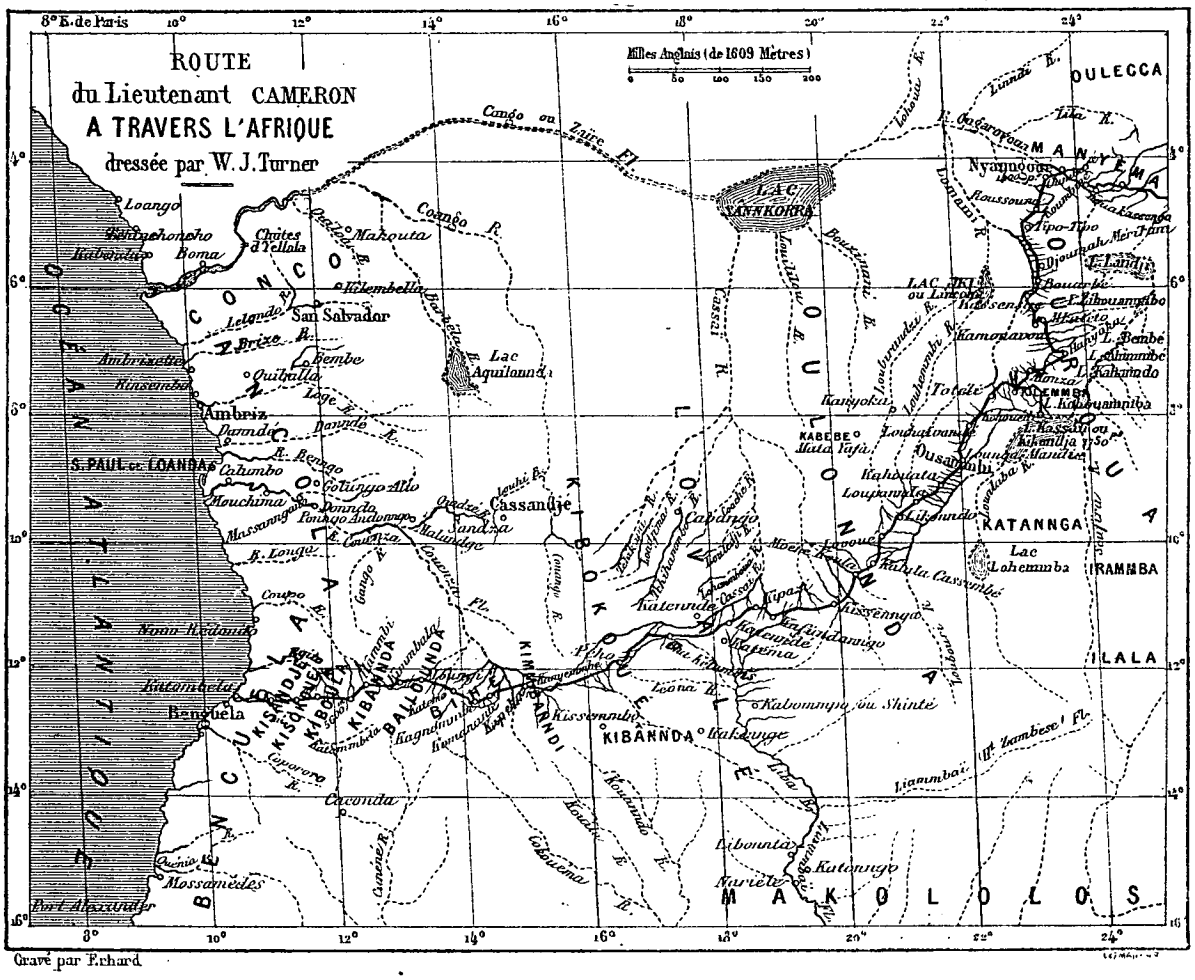
Tipo-Tipo et beaucoup d'Arabes m'ont assuré qu'ils seraient heureux de trouver un autre genre de transport que le portage à dos d'homme; mais ne regardant pas, en principe, le commerce des noirs comme un péché, ils emploient le moyen qu'ils ont à leur disposition, c'est-à-dire l'esclave.

Très-peu de Manyémas sont exportés comme objets de vente; on les garde pour emplir les harems, pour cultiver les fermes qui entourent les établissements, ou pour servir de porteurs. Quand elle arrive au Tanganîka, la bande composée de captifs du Manyéma est diminuée de moitié; cinquante sur cent ont pris la fuite. La plupart de ceux qui restent sont vendus dans l'Oudjidji et dans l'Ounyanyemmbé, de telle sorte que bien peu atteignent la côte.

Néanmoins les captures se multiplient, par suite du grand nombre de traitants qui s'établissent dans l'intérieur et qui croient ajouter à leur dignité en possédant beaucoup d'esclaves.

Je quittai l'établissement de Tipo le 12 septembre, après la somme d'ennuis habituels — porteurs se cachant ou se disant trop faibles pour se charger de leurs ballots — et à la fin de l'étape, il me fallut envoyer chercher les hommes et les bagages qui étaient restés en arrière.

Dans la nuit, deux de mes pagazis prirent la fuite;



mais, ayant assez de monde pour porter la cargaison, je partis sans eux, ne découvrant que plus tard qu'ils m'avaient emporté une caisse de cartouches Snider.

Pendant quelques jours, la route nous fit traverser un pays populeux, croiser de grands villages bien bâtis, dont les cases très-propres, alignées sur plusieurs rangs, formaient de longues rues où des arbres à étoffe s'élevaient des deux côtés. Toutes ces rues, orientées de même, couraient du nord au sud; je n'ai jamais pu savoir pourquoi [1].

En général, on paraissait bien disposé à notre égard; les chefs nous apportaient du grain, ou des termites boucanés que les indigènes mangent avec leur épaisse bouillie, pour suppléer au manque de viande, celle-ci étant rare dans la contrée.

Partout l'élaïs était commun, et, çà et là, d'une abondance extraordinaire.

Chaque jour, après deux ou trois heures de marche, l'homme de Tipo déclarait que la station suivante était beaucoup trop loin pour qu'on pût l'atteindre

1. Afin qu'elles soient promptement séchées par le soleil. Voy. pour plus de détails sur ces villages le *Dernier Journal de Livingstone*, p. 35. Paris, Hachette, 1876. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

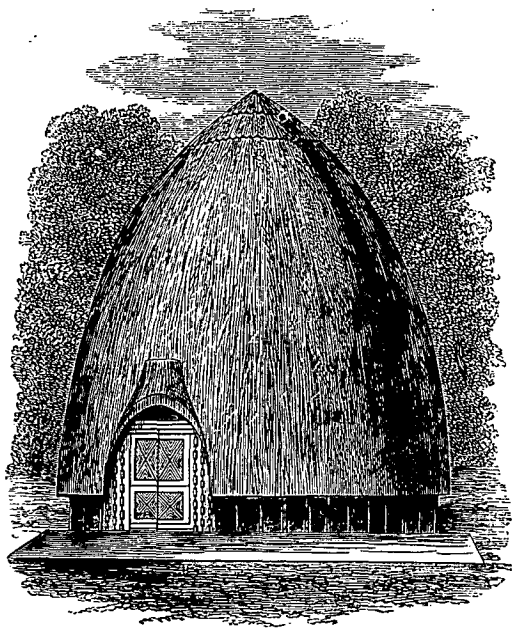
dre avant une heure avancée, et qu'il fallait camper où l'on se trouvait alors. Il en résulta que les deux premières étapes furent brèves et assez monotones.

Tous les affluents du Lomâmi, affluents dont le pays est entrecoupé, se sont creusé, dans le plateau que nous traversions, des vallées étroites, ombragées par des arbres énormes. Les sombres profondeurs de ces gorges renferment les plus jolies mousses, les plus charmantes fougères qu'on puisse imaginer.

Guides. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Parfois l'un des flancs de la vallée, rapide et nu comme une falaise, montrait la formation du terrain : au sommet, une couche d'humus peu profonde sur un lit de sable d'environ quatorze pieds d'épaisseur; puis un banc de cailloux roulés de quartz et de granit, d'une puissance de cinquante à soixante-dix pieds, reposant sur le granit massif. Çà et là, le banc de galets était divisé par une tranche de grès tendre et jaunâtre de dix pieds d'épaisseur; et à l'exception de la roche granitique, qui formait une ligne irrégulière, toutes les strates étaient horizontales.

L'homme de Tipo - Tipo nous avait quittés depuis deux jours, quand nous atteignîmes le village de Kifouma. A notre approche, tous les habitants avaient pris la fuite; mais l'évidence de nos intentions pacifiques en ramena bientôt quelques-uns. Le chef vint à moi, et alla jusqu'à m'offrir sa demeure, une case élégante, d'une propreté admirable. C'était une maisonnette de dix pieds carrés ; un lit, fait avec des éclats de pétiole de raphia, y tenait une grande place. La maison avait deux portes ; toutes les deux, surtout celle de la façade, étaient des échantillons de menuiserie d'une facture surprenante : chacune à deux battants montés sur pivots et se rejoignant par deux feuillures d'une excellente exécution. Des sculptures, lisérées de rouge, de blanc et de noir, décoraient la porte principale qui, pour montants, avait des colonnettes, également sculptées. Le parquet, formé d'argile battue, et poli jusqu'à être glissant, était élevé de dix-huit pouces au-dessus du sol. Les murs avaient sept pieds de haut; ils étaient en boiserie avec colombage, c'est-à-dire avec des perches, mises à un pied de distance, et ayant entre elles de fortes plaques de bois, maintenues par des lattes. La toiture, un dôme à sommet conique, n'avait pas moins de vingt pieds d'élévation à l'intérieur, où les baguettes flexibles, dont se composait la charpente, allaient s'implanter au faîte dans les mortaises d'une plaque de bois ronde, peinte en noir et blanc et décorée de sculptures. Deux ou trois rangs de baguettes horizontales reliaient toutes les solives et consolidaient l'ensemble. Sur cette carcasse, de grandes herbes fines avaient été placées horizontalement, en couche parfaitement unie ; enfin un chaume d'environ deux pieds d'épaisseur recouvrait le tout et descendait jusqu'à terre. Ce chaume, également très-lisse, était disposé au-dessus de chaque entrée, de manière à former un porche.



Demeure du chef de Kifouma. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Dans la nuit, un raïfle et un sac de cartouches me furent volés. J'en parlai au chef; il déclara ne rien savoir de l'affaire et me supplia de ne pas détruire son village à cause de ce vol. Je n'en avais nullement l'intention, je m'empressai de le lui dire. Il ne pouvait pas croire à tant d'indulgence; et quand il vit que je partais sans avoir rien pris ni brûlé, sa joie ne connut plus de bornes. Pour me témoigner sa gratitude, il vint me trouver à la station suivante, avec des chèvres dont il me fit présent. Je n'acceptai qu'une de ses bêtes, et lui donnai quelque chose en retour; alors il s'agenouilla et se couvrit de fange en signe de reconnaissance.

« Les Anglais, lui dis-je, ne punissent pas indistinctement. Chez eux, l'innocent ne paye pas pour le coupable. Si le voleur avait été découvert, je me serais contenté de lui faire rendre le raïfle et les cartouches, et de le faire fouetter d'importance. » Le pauvre chef n'avait jamais entendu parler d'une telle miséricorde. Nous suivîmes encore le Lomâmi pendant quelque temps; puis mon guide douta du chemin et s'efforça de tourner à l'est.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

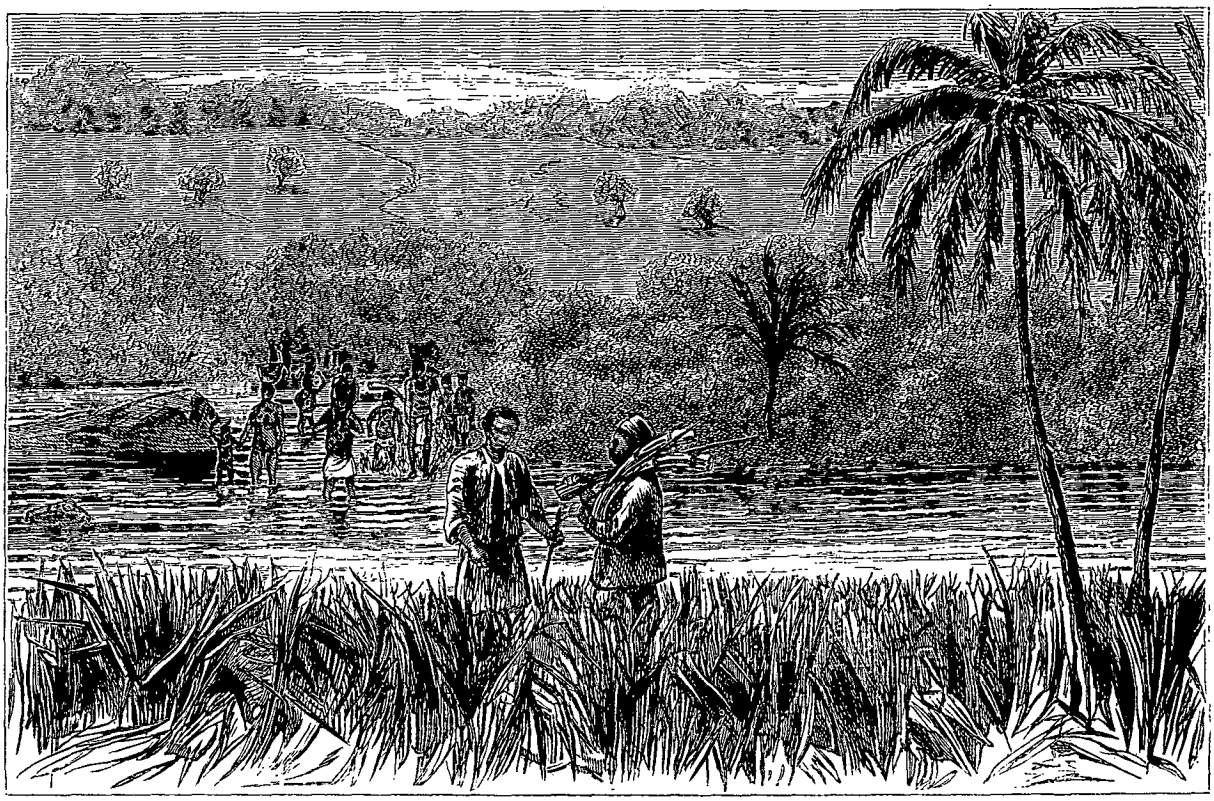
Un jour, après beaucoup d'ennuis, la route ayant été déclarée perdue et retrouvée trois fois en une heure, ma patience fut tellement à bout que je résolus d'aller droit au but, sans m'inquiéter de ce qu'en penseraient les guides.

D'abord, personne ne me suivit. J'avançai, toujours seul; puis je m'arrêtai pour voir la tournure que prendraient les choses; et m'asseyant, je fumai une pipe. Quatre de mes hommes vinrent bientôt me dire que je prenais le mauvais chemin; je répondis que le bon chemin était celui qui allait dans la direction que je voulais suivre. Ils me quittèrent, et je continuai ma route.

Vint ensuite Bombay, qui essaya de m'effrayer en déclarant que tous mes hommes m'abandonneraient si je persistais dans la voie que j'avais prise; bref, qu'il fallait aller avec les guides. Je refusai net. Il se passa quelque temps; puis toute la bande arriva; et le soir nous atteignîmes un village situé au bord du Loukadzi, qui est une branche du Lomâmi.

Les guides affirmèrent alors que nous étions dans une impasse formée par un détour de la rivière, et qu'il nous faudrait rebrousser chemin. Envoyés à la découverte, ils rapportèrent que le sentier n'aboutissait qu'à un abreuvoir : ce qui confirmait leur premier dire.

Le rapport sonnait tellement faux que je ne m'y arrêtai pas; et vingt minutes de marche nous conduisirent, par ledit sentier, à une pêcherie, qui formait un excellent pont.



Passage du Loukadzi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Nous couchâmes près de la berge. Le lendemain, comme nous venions de passer la rivière, j'aperçus des indigènes qui allaient et venaient dans les grandes herbes. Tout ce que je pus faire pour les décider à venir près de nous fut inutile. Peu de temps après, j'étais en avant avec deux ou trois de mes hommes — nous cherchions la route — quand des flèches, parties d'une jungle étroite, vinrent nous surprendre d'une façon désagréable. L'une d'elles m'effleura l'épaule; et découvrant derrière un arbre celui qui me l'avait adressée, je me mis à sa poursuite.

Le sort me favorisa : en fuyant, mon homme fit un faux pas, suivi d'une chute. Avant qu'il fût debout, je tombai sur lui; et, après lui avoir administré la plus belle volée qu'il eût jamais reçue, je lui brisai son arc et ses flèches; puis lui montrant ses camarades, groupés à une certaine distance, je l'aidai considérablement à les rejoindre par une forte propulsion à l'arrière.

En face de nous, un corps nombreux d'indigènes occupait la route et semblait disposé à l'attaque; mais je fis des signes d'amitié, j'offris des perles; et après quelque hésitation, la bande vint à moi d'un air bienveillant, puis nous conduisit à Kassenngé. C'était là que résidait le chef, auquel un de nos conducteurs nous présenta, en exécutant avec les autres une sorte de danse guerrière.

J'appris alors que, un peu en aval du point où nous nous trouvions, le Loukadzi rejoignait le Lomâmi,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dont il n'était qu'une branche, d'où il résultait que nous étions dans une île.

Le village de Kouarammba, qui nous avait été désigné comme l'une de nos stations, était voisin; si donc j'avais écouté mon guide, j'aurais fait fausse route. Non content des ennuis qu'il m'avait causés pendant la marche, ce précieux personnage commença à prendre des airs d'autorité; et, le lendemain, il refusa de partir, sous prétexte que lui et sa femme avaient besoin de repos.

A mes observations, il répondit qu'étant le fils d'un chef, il était habitué à faire ce qu'il voulait. Sa qualité d'interprète me mettant sous sa dépendance, je fus obligé de souscrire à sa demande; et le jour suivant, étant pris de fièvre, je ne fus pas fâché de rester tranquille.

Remis en marche, nous retraversâmes le Loukadzi sur un pont de même nature que le précédent; puis une longue étape nous conduisit à un village. Les habitants n'avaient jamais vu d'homme à peau blanche; ils se rassemblèrent en foule autour de moi, ouvrant de grands yeux et exprimant avec abandon tout ce que leur suggéraient mon extérieur, mes manières, ma façon de manger, etc. Dans le cercle qui assista à mon souper, il devait y avoir plus de cinq cents personnes; beaucoup de leurs observations furent sans doute peu flatteuses; mais, ignorant la langue du pays, je ne ressentis nul embarras de cette libre critique.

Le lendemain, nous atteignîmes la résidence de Kouaroumba; et comme il n'était permis à aucun étranger de passer la nuit près du chef, nous allâmes nous établir dans le vallon boisé qui se trouvait juste au delà du village. Kouarammba vint dans l'après-midi me faire une visite; il me parut être un vieil ivrogne crasseux, dépourvu de sens. Je ne pus obtenir de lui aucune information; mais j'appris de quelques-uns des hommes de sa suite que des gens, qui avaient des fusils et des parasols, et qu'on appelait Vouasoungou, bien qu'ils n'eussent pas la peau blanche, s'étaient battus, deux mois avant, à peu de distance du village. Ces Vouasoungou étaient ensuite retournés près du grand chef de l'Ouroua, dans les États duquel nous étions alors.

Après avoir quitté Kouarammba, et passé la nuit dans la jungle, nous arrivâmes à Kamouahoué, grand village dont les habitants étaient vêtus, tatoués et coiffés comme les Vouagouhha. Bien que nous fussions campés en dehors du village, les femmes et les enfants nous apportèrent des vivres tout le long du jour. Les hommes vinrent aussi, mais simplement pour causer avec nous. En jasant, l'un d'eux offrit de me conduire à la capitale de l'Ouroua, qui, disait-il, n'était pas à plus de trois ou quatre jours de marche.

Tout semblait être couleur de rose, et je rentrai dans ma tente avec le doux espoir de faire le lendemain une longue étape en route directe; mais toutes mes espérances devaient être trompées.

Comme nous nous disposions à partir, je ne trouvai pas ma chèvre, qui ordinairement couchait à mes pieds, et qui, tous les matins, était la première à m'offrir ses respects. Aux questions que j'adressai, on répondit que, la veille au soir, Dinah avait été aperçue entre le village et le camp. Je pris avec moi deux de mes hommes, plus un des guides, et nous nous rendîmes au village pour y chercher ma bête. Nous avions tant de confiance dans les bonnes dispositions des naturels à notre égard, que nous n'étions pas armés.

Je dis, aux premiers villageois que nous rencontrâmes, la perte que j'avais faite, et promis une récompense à qui me ramènerait ma chèvre; je n'obtins pas de réponse. Il était évident que l'on pensait au combat : toutes les femmes avaient disparu, et il y avait beaucoup plus d'hommes sous les armes que ne le comportait l'étendue du village.

Ceux qui ne m'avaient pas répondu s'étaient éclipsés; et d'autres commencèrent à nous envoyer des flèches. A ce moment-là, fort heureusement, arrivèrent plusieurs de mes hommes qui avaient des fusils; et Djoumah, venant derrière moi, me mit dans la main mon fidèle raïfle à douze coups.

J'envoyai au reste de ma bande l'ordre de me rejoindre sur-le-champ avec tous les bagages. Le bivouac n'était pas abandonné, que les indigènes y mettaient le feu. Je plaçai la plupart de mes hommes derrière les huttes, qui les abritèrent, je postai les autres de façon à empêcher l'ennemi de nous prendre en flanc, et je me rendis avec les guides sur la place du village. Arrivé là, je demandai pourquoi on nous attaquait, nos intentions étant toutes pacifiques. Pour seule réponse, on nous envoya une grêle de flèches. Très-surpris de n'être pas touché, et ne pouvant obtenir d'explication, je vins retrouver ma caravane. A ce moment, un corps d'environ cinq cents hommes, qui avait été mis en embuscade sur la route que nous devions prendre, rejoignit les villageois.

Encouragés par ce renfort, les indigènes se rapprochèrent et commencèrent à nous jeter des lances. L'affaire devenant sérieuse, je permis, bien qu'à regret, de tirer plusieurs coups de feu. L'une des balles, heureusement, frappa à la jambe l'un des notables du village, qui se croyait assez loin pour n'avoir rien à craindre. Cet événement fit une si grande impression, que le chef proposa aussitôt d'entrer en pourparlers; j'acceptai avec joie.

Après quelques discours, il fut convenu que la chèvre serait retrouvée et rendue; que le chef recevrait, en cadeau, un morceau de drap écarlate; que Bombay ou Bilâl ferait avec lui échange de sang; que l'on nous donnerait des guides et que nous partirions en paix.

J'allai immédiatement chercher l'écarlate, et la présentais au chef, quand arriva un de ses confrères du voisinage, avec une nombreuse armée :

« N'accorde pas la paix à ces gens-là pour un morceau d'étoffe, dit l'arrivant, tu serais fou. Nous sommes assez forts pour les battre ; nous pouvons facilement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avoir tout ce qu'ils possèdent, les prendre eux-mêmes, les tuer ou en faire des esclaves. Combien sont-ils? tu peux compter leurs dizaines sur tes doigts, tandis que, pour compter les nôtres, il faudrait plus de mains que nous ne pourrions en dire le nombre. »

Malheureusement ces conseils prévalurent; les négociations furent rompues, et les flèches recommencèrent à pleuvoir. Je me décidai alors à brûler une case, et fis dire au chef que si les hostilités ne cessaient pas immédiatement, je mettrais le feu à tout le village et ferais connaître aux habitants la puissance de nos balles. Cet acte décisif nous obtint la permission de partir, mais seulement par un chemin contraire à celui que je voulais prendre. Toutefois, mes guides m'assurant qu'il y avait sur cette route un village dépendant d'une autre chefferie, village où nous serions bien reçus, j'acceptai la route que l'on m'imposait, et je donnai l'ordre du départ.

Le chemin traversait des fouillis d'herbe et de broussailles, des plaines découvertes, lisérées de jungles épaisses, et nous marchions entourés d'une foule hurlante, qui, dans tous les endroits où nos balles auraient pu l'atteindre, se tenait hors de portée, mais qui se rapprochait et tirait sur nous dès qu'elle était sous bois.

Le sifflement produit par les grandes flèches, passant entre les arbres, causait une sensation déplaisante. Toutefois, bien que la volée fût copieuse, aucun de mes hommes ne fut blessé. Je ne permis donc pas de tirer un seul coup de feu, résolu que j'étais à ne pas répandre le premier sang.

Il y avait à peu près une heure que nos assaillants s'étaient retirés, quand nous atteignîmes une jungle que traversait un ruisseau; la journée finissait. Le village qui devait être pour nous un lieu de refuge, se trouvait de l'autre côté de la rivière. Je m'y rendis avec les guides, et fis demander si l'on pouvait nous recevoir. Là aussi, pour toute réponse, on nous envoya des flèches.

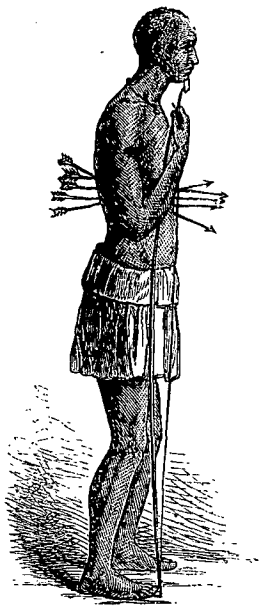
Je revins chercher mes hommes; Djoumah, Sammbo et un ou deux soldats répondirent seuls à l'appel. Nous déchargeâmes nos fusils à l'encontre de l'attaque; et nous jetant dans la jungle, nous tournâmes le village, où nous rentrâmes d'un côté, pendant que les indigènes sortaient de l'autre.

Le reste de mes braves, à l'exception de quatre ou cinq qui gardaient les bagages, prit la fuite; ils en furent punis par une justice distributive qui les pourvut de queues artificielles, ressemblant beaucoup à des flèches.

L'ennemi allait revenir; il fallait être prêts à le recevoir; nous n'avions pas de temps à perdre. Je fis porter sur-le-champ toute la cargaison dans le village. Bientôt reparurent mes fuyards, qui, nouveaux Falstaffs, commencèrent à vanter leurs exploits et les hauts faits qu'ils allaient accomplir. Mais ce n'était pas le moment de causer, et j'envoyai mes héros, aussi bien que les autres travailler aux fortifications. Quatre huttes, placées au centre du village, formaient à peu près un carré; j'y fis pratiquer des meurtrières et les réunis au moyen d'une palissade, construite avec les portes et les pieux des autres cases, que j'avais fait abattre pour empêcher l'ennemi de s'y abriter.

En dedans de la barricade, on creusa une tranchée que l'on recouvrit d'un toit; et, bien que plusieurs volées de flèches nous eussent dérangés dans nos travaux, le point du jour nous trouva en état de défense.

La situation était grave; je ne pouvais en sortir qu'en répondant au feu des indigènes. Pendant deux jours, on ne cessa pas de tirer sur nous. Cinq ou six de mes hommes furent blessés en allant puiser de l'eau; mais quand il y eut de leur côté, non-seulement des blessés, mais deux ou trois morts, les naturels commencèrent à craindre les fusils, et n'approchèrent plus de notre blockhaus, que j'avais appelé Fort-Dinah, en mémoire de ma pauvre chèvre.



Un natif de Mpannga Saanga (voy. p. 80). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je fis alors faire des reconnaissances. Mes éclaireurs trouvèrent des barricades fermant tous les sentiers; pas une n'était défendue, et mes gens les détruisirent sans peine. Le troisième jour, une de mes escouades, étant allée plus loin, prit une femme et deux hommes qu'elle amena au camp. La femme était parente de Mona Kassannga; je l'envoyai, ainsi qu'un des prisonniers, dire aux naturels que je désirais la paix, non la guerre. Elle revint le lendemain matin avec un chef du voisinage, qui était aussi parent de Mona Kassannga, et la paix fut conclue.

Nous quittâmes Fort-Dinah le 6 octobre. Dans les villages que la route nous fit traverser, beaucoup de huttes provisoires, qui avaient été construites pour les combattants venus des environs, étaient encore debout; mais la population avait repris ses habitudes; les enfants et les femmes couraient à côté de nous en riant et en babillant.

Le soir, je vis arriver au bivouac le chef du district; il amenait des chèvres et apportait un rouleau d'étoffe qu'il me présenta, pour m'indemniser de l'attaque que j'avais subie sans motif. J'acceptai une de ses chèvres; et, à mon tour, lui donnant des perles en témoignage d'amitié, je lui fis observer que, contrairement aux autres chefs de caravane, je ne prenais pas d'esclaves; que je ne demandais qu'à traverser le pays; et que loin de chercher à faire naître des querelles, je tenais à être en bons rapports avec les habitants. Je saisis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

néanmoins l'occasion de lui dire que si j'étais attaqué, je me défendrais; et que nous étions assez forts pour le faire avec avantage; il le savait déjà.

Remis en marche, nous traversâmes les districts de Mounkoullah et de Mpannga Sannga, où le chemin se déroulait sur un plateau, coupé de temps à autre par des vallées; puis ayant franchi la chaîne de Kilimatchio, — un demi-cercle de collines granitiques de toute forme, — nous passâmes plusieurs rivières importantes qui allaient à l'ouest rejoindre le Loualaba, non pas la branche que Livingstone a vue sortir du lac Moéro, mais celle dont les sources ont été traversées par les pombéiros qui, au commencement de ce siècle, se sont rendus de Cassangé à Tété.

Un homme du principal village de Mpannga Sannga, homme très-intelligent, offrit de me conduire au grand chef de l'Ouroua. Mon guide le dissuada de tenir sa promesse; d'autre part, il m'affirma que, dans la direction indiquée par cet homme, les habitants étaient fort mal disposés, et que prendre ce chemin c'était vouloir se battre.

Nous continuâmes donc à suivre Mona Kassannga. Le lendemain, nous nous arrêtions dans un village dont le chef était une ancienne connaissance de mon guide.

Fort-Dinah (voy. p. 79). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Naturellement il y eut séjour, pendant lequel les deux camarades s'enivrèrent en l'honneur d'un ami commun, décédé depuis quatre mois. Quand, à force de libations, la perte de l'ami fut suffisamment déplorée, Mona Kassannga voulut bien partir; mais il refusa de nouveau de prendre la voie directe, et nous conduisant à l'est-sud-est, il nous arrêta près d'un village situé au bord du Louvidjo, grand tributaire du Loualaba.

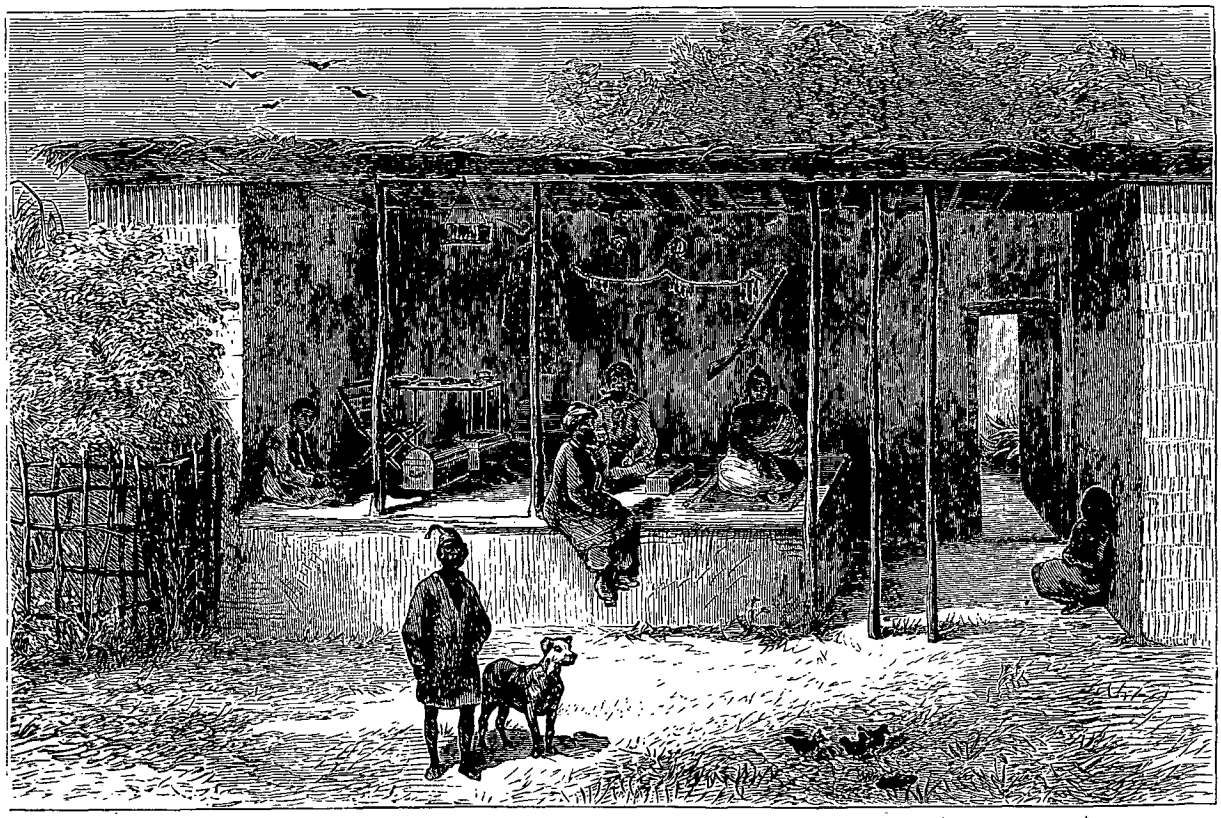
Une nouvelle étape, en fausse direction, nous fit longer la base septentrionale des montagnes de Nyoka: toutes les citernes étaient à sec, et il nous fallut marcher, mourant de soif, jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Enfin nous atteignîmes Hanyoka, où il y avait de l'eau, un liquide de la couleur et de la consistance d'une purée de pois, mais qui n'en fut pas moins avalé avec bonheur.

Mona Kassannga ayant trouvé sa mère à Hanyoka, — son père et ses frères venaient d'être tués, — refusa d'aller plus loin. Mou-Nchkoulla prit la conduite de la caravane; mais comme il était chef de Moukalommbo, il voulut d'abord visiter son village, qui n'était pas à plus de trois milles d'Hanyoka.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La maison de Djoumah Méricani. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE COMMANDANT VERNEY-LOVETT CAMERON [1].

1873-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Chez Djoumah Méricani. — Kilemmba. — Membres d'une caravane portugaise. — Leur chef. — Impossibilités. — Convention touchant le retour à la côte. — Projet d'exploration. — Résidence privée du chef de l'Ouroua. — Visite à la première épouse du chef. — Répugnance des Vouaroua à dire leurs noms. — Camp d'Alvez. — Villages fortifiés. — Droit de prise. — Lac Mohrya. — Habitations lacustres. — Un médium. — Case sacrée. — L'Ouroua. — Gouvernement — Hiérarchie rigoureuse. — Mutilation. — Prétentions du chef. — Harem. — Meubles vivants. — Mœurs et coutumes. — Idoles et amulettes. — Coiffure. — Tablier distinctif. — Richesses naturelles de l'Ouroua.

Franchissant les collines rocheuses de Kilouala, puis traversant des plaines en partie couvertes de bois, ailleurs ressemblant à des parcs arrosés de nombreux cours d'eau, nous arrivâmes à Mounza le 21 octobre.

Des feux de charbonniers avaient été vus fréquemment sur la route ; et dans quelques villages nous avions remarqué des fonderies alimentées par de l'hématite, que les indigènes se procuraient en creusant à vingt ou trente pieds de profondeur.

Les deux marches suivantes nous firent traverser un pays fertile où avaient existé de nombreux villages, que des bandes appartenant à Kassonngo et, disait-on, à des Portugais avaient détruits récemment. Les habitants avaient été pris comme esclaves, les bananiers et les élaïs abattus, les champs dévastés.

Nous vîmes ensuite, au milieu d'une grande plaine, quelques huttes dont les occupants étaient employés à

1. Suite. — Voy. t. XXXIII, p. 1, 17, 33, 49, 65 ; t. XXXIV, p. 65.

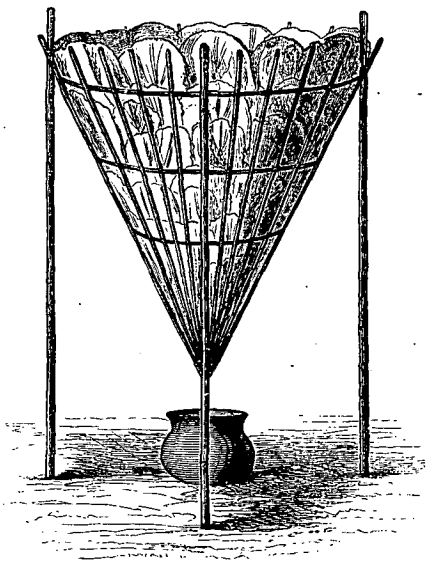
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fabriquer du sel. La plaine était une propriété privée de Kassonngo, les occupants des cabanes étaient les esclaves de celui-ci. D'autres salines du voisinage appartenaient à un chef de district, qui payait fort cher audit Kassonngo le droit de les exploiter.

Ici, comme au levant du Tanganîka, le mode de fabrication est fort simple, mais diffère un peu de celui des Vouavinnza. Un châssis en forme d'entonnoir, composé de baguettes reliées entre elles par des cerceaux, est attaché à quatre ou cinq pieux, et tapissé intérieurement avec de grandes feuilles. Au fond est un coussinet d'herbe qui sert de filtre.

On emplit cet entonnoir de terre saline, sur laquelle on verse de l'eau bouillante; le sel est dissous, et tombe avec l'eau dans un vase de terre ou dans une gourde. L'eau est ensuite évaporée; et le résidu, un sel impur et boueux, contenant beaucoup de salpêtre, est mis en pains coniques d'environ trois livres.

Une marche d'après-midi, qui, par un soleil dévorant, nous fit traverser un marais étendu, nous conduisit au bord d'une petite rivière ombragée par de beaux arbres. Au moment où je gagnais l'autre rive, ma main fut saisie et chaudement pressée par un homme majestueux, qui me salua d'un *good morning*, seul mot anglais de son vocabulaire. C'était Djoumah Méricani, qui fut pour moi le plus hospitalier et le plus obligeant des nombreux amis que j'ai trouvés parmi les Arabes.



Filtre pour la fabrication du sel. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Djoumah Méricani me conduisit à une grande maison solidement construite, située au milieu d'un village qu'entouraient de vastes cultures, et fit tous ses efforts pour que je me sentisse chez moi dans cette maison qui était la sienne.

Le village, appelé Kilemmba ou *Kouîhata*, nom qui désigne toute résidence du chef de l'Ouroua, était le séjour habituel de Kassonngo. Il y avait près de deux ans que Djoumah y faisait du commerce, principalement en ivoire, qui, dans le pays, n'était pas cher. Ce commerce l'ayant fait beaucoup voyager, mon hôte, ainsi que les plus intelligents de ses hommes, pouvait me fournir de nombreux renseignements géographiques, et me donner la clef de ce que m'avaient dit mes guides au sujet des lacs que je désirais tant connaître.

Djoumah s'était rendu aux mines de cuivre et d'or du Katannga; il avait été chez Msama, où il avait trouvé de la houille, dont il me donna un échantillon. En suivant la route qui passe entre le Tanganîka et le lac Moéro, il avait traversé le Loukouga et fondé un établissement à Kiroua, sur le Lânndji (le Kamolonndo de Livingstone); puis il était venu à Kilemmba.

Quand on lui avait dit qu'un Anglais se trouvait dans le voisinage, il avait cru que c'était Livingstone avec lequel il avait été en relation, et dont il ignorait la mort.

Le soir de mon arrivée, je reçus un message du traitant portugais dont on m'avait parlé, et qui depuis un an était dans le pays. Par ce message, José Antonio Alvez, que les indigènes nommaient Kenndélé, et qui faisait surtout le commerce d'esclaves, m'annonçait sa visite pour le lendemain.

En attendant, j'eus celle d'une partie de sa bande, une réunion d'êtres grossiers, à l'air farouche : des sauvages presque nus, armés de vieux fusils à pierre, dont les canons, d'une longueur insolite, étaient décorés d'un nombre infini d'anneaux de cuivre.

Ces gens voulurent regarder tout ce que j'avais, et témoignèrent une grande joie en reconnaissant les livres, les tasses, tous les objets européens dont ils avaient vu les pareils sur la côte. Ils les désignaient aux indigènes comme étant fort communs dans leur pays, et prenaient texte de cela pour établir leur supériorité.

Le lendemain, José Antonio Alvez vint donc me voir. Il arriva en grande cérémonie, couché dans un hamac surmonté d'un tendelet, et porté par des hommes dont la ceinture était garnie de clochettes d'airain. Derrière le palanquin venaient une escorte d'un certain nombre de mousquets, et le jeune garçon chargé du tabouret et de l'arme du maître : un mauvais fusil de Birmingham.

Le voyant venir en pareil équipage, et l'ayant toujours entendu qualifier de *msoungou*, je m'attendais à trouver un homme de race blanche qui pourrait me donner d'utiles renseignements. Grande fut ma déception quand je vis sortir du hamac un horrible vieux nègre.

Certes, il était habillé à l'européenne et parlait portugais; mais c'était là tout ce qu'il avait emprunté à la civilisation, bien qu'il se dît complétement civilisé : à l'égal d'un Anglais, ou de tout autre individu à peau blanche.

Un point sur lequel il insista d'une façon particulière fut qu'il ne mentait jamais :

« Sa parole valait un écrit; il était le plus honnête homme du monde. »

Quand les saluts furent terminés, quand je lui eus dit mon nom, mon pays, l'objet de mon voyage, je m'enquis de son histoire, et j'appris qu'il était né sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

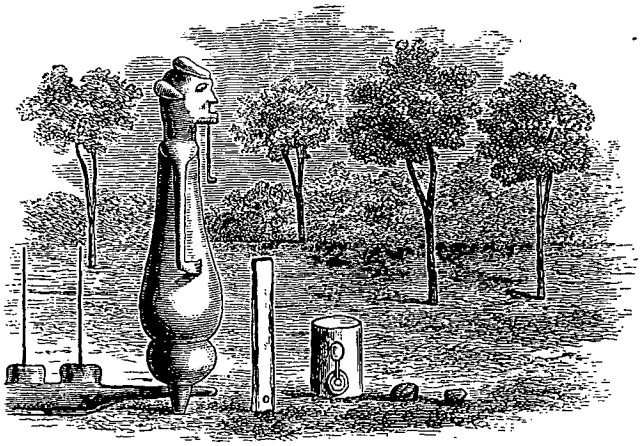
les bords du Couenza, à Donndo, province d'Angola. Il en était sorti depuis plus de vingt ans, et avait passé la majeure partie de ces vingt années en voyages dans l'intérieur de l'Afrique, d'abord en qualité d'agent de traitants portugais, ensuite pour son propre compte.

Son quartier général était, disait-il, à Cassangé, où il me donna à entendre qu'il retournerait bientôt — dès que ses gens seraient revenus — car il n'avait plus de marchandises. Une partie de sa bande accompagnait Kassonngo, chef suprême de l'Ouroua, dans la tournée que faisait celui-ci pour toucher le tribut et pour châtier les récalcitrants.

Je demandai à Alvez ce qu'il savait du lac Sânnkorra ; mais il ne le connaissait que par ouï-dire, et ajouta que, pour s'y rendre, il fallait traverser le pays du Mata Yafa, où la route était fort dangereuse.

Mata Yafa est la prononciation indigène du titre que porte le chef du Lônnda, titre que nos géographes prennent pour un nom propre, et qu'ils écrivent Mouata Yannvo.

J'avais le plus grand désir de visiter la capitale de ce grand chef sur laquelle on a rapporté des choses étranges ; mais il me fut dit que, la saison pluvieuse étant commencée, les chemins seraient impraticables, et que si j'atteignais la ville, je n'en sortirais probablement pas : le dernier blanc qui s'y était rendu avait été fait prisonnier par le Mata Yafa pour qu'il apprît aux sujets de celui-ci à faire la guerre à l'européenne ; le malheureux était mort après quatre ans de captivité.



Forge de village (voy. p. 90). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Ne pouvait-on pas gagner le lac par une voie plus directe ?

Il me fut répondu que le voyage n'était possible que pendant la saison sèche, la route traversant de vastes plaines qui étaient entrecoupées de rivières, et que les débordements convertissaient en marais.

Je n'avais plus qu'à souscrire à la proposition d'Alvez. D'après celui-ci, mon escorte n'était pas assez nombreuse pour que je pusse franchir avec sécurité la distance qui me séparait de la mer, et il offrait de me conduire soit à Benguela, soit à Loanda. J'acceptai, ne voyant pas d'autre parti à prendre ; et il fut convenu qu'en arrivant je lui ferais un cadeau proportionné à l'étendue de ses services.

Comme il était probable qu'il ne partirait pas avant un mois, au plus tôt, je résolus d'explorer telle partie du voisinage qui pouvait l'être pendant ce laps de temps, et de commencer par le Mohrya, dont les bourgades lacustres me paraissaient offrir un vif intérêt.

Mais d'abord il fallait aller voir Foumé a Kenna, la première épouse de Kassonngo, qui, en l'absence de ce dernier, remplissait les fonctions de régente ; il fallait également rendre à Alvez la visite qu'il m'avait faite ; et le lendemain, accompagné de Djoumah et de plusieurs de mes hommes, je sortis dans ce double but.

Nous commençâmes par aller à la *moussâmmba*, résidence du chef, où demeurait la régente. Une palissade de cinq pieds de hauteur, faite avec soin, doublée d'herbe et n'ayant qu'une porte, enfermait un établissement de six cents yards de long sur deux cents de large.

En entrant, nous vîmes une grande cour, au centre de laquelle, à cent pas de la porte, s'élevait l'habitation de Kassonngo. Un peu plus loin, trois petites clôtures entouraient les cases de Foumé a Kenna et d'autres épouses de premier ordre.

De chaque côté de l'espace quadrangulaire qui formait la cour d'honneur, se déployaient trois rangs de cases plus petites, servant de logis à la plèbe du harem.

Lorsqu'on nous ouvrit l'enceinte réservée à la régente, les femmes de celle-ci entrèrent dans la case principale et étendirent sur l'aire de la pièce une magnifique peau de lion. Bientôt parut Foumé a Kenna, drapée d'un tartan aux vives couleurs ; elle alla s'asseoir sur le tapis de fourrure et m'adressa immédiatement la parole.

Après m'avoir demandé d'où je venais, où j'allais, quel était le but de mon voyage, elle fut curieuse de savoir si toute ma personne était blanche, et riant beaucoup, elle insista pour me faire ôter mes bottes et mes chaussettes, afin, dit-elle, d'examiner mes pieds. Satisfaite sur ce point, elle regarda mes armes, dont il fallut lui expliquer le mécanisme.

A mon tour, je lui demandai comment elle s'appelait, ignorant que c'était manquer à toutes les règles de l'étiquette. Elle répondit : « *Mké Kassonngo* » (l'équivalent de Mme Kassonngo), les Vouaroua n'osant pas donner leurs propres noms. Ils ont également beaucoup de répugnance à dire ceux des personnes présentes, bien qu'ils vous apprennent sans difficulté ceux des absents. Autre bizarrerie : ces gens qui refusent de décliner leur nom, ne se formalisent pas d'être interpellés nominativement.

J'informai la régente de mes projets d'excursion et la priai de me procurer des guides. Elle répon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dit que je ne devais pas partir avant le retour du chef; car, bien qu'elle fût investie du pouvoir en l'absence de Kassonngo, celui-ci pourrait être mécontent si je partais sans l'avoir vu. Je finis cependant par vaincre ses scrupules, et elle promit de me donner un homme qui me conduirait au lac Mohrya.

J'allai ensuite voir Alvez, que je trouvai dans un camp misérable. Excepté le sien, pas un logis ne valait mieux que les huttes des bivouacs.

Sa case, bâtie en pisé, craignait moins l'incendie que les autres, faites simplement avec de l'herbe; elle avait une haute toiture; mais l'intérieur en était sale, étouffant et sombre, l'air et la lumière n'arrivant que par la porte. En outre, il y avait du feu, au centre de la pièce, alors que le thermomètre indiquait de trente-deux à trente-sept degrés à l'ombre.

Alvez me prodigua ses offres de service et m'assura que nous ne mettrions pas plus de deux mois pour atteindre Cassangé. Il ne me faudrait ensuite, disait-il, que trente jours pour gagner Loanda; moins encore si je prenais passage sur un steamer du Couenza.

Nous nous quittâmes; et le lendemain, 30 octobre, je partis pour le lac Mohrya avec une escorte peu nombreuse. Le guide que m'avait envoyé la régente avait le bras gauche amputé au coude; il eut grand soin de me dire que cette opération lui avait été faite par suite d'une blessure, provenant d'une flèche empoisonnée; pas du tout comme châtiment.

La marche débuta dans un pays montueux et bien boisé, où de grands villages, cachés dans d'épais massifs de jungles, n'étaient accessibles chacun que par un étroit couloir.

Ce tunnel sinueux, creusé dans l'épaisseur du hallier et si bas qu'on ne peut guère y passer qu'en se traînant sur les genoux, aboutit à un porche, composé d'une série de troncs d'arbres plantés de manière à figurer un V, dont la pointe regarde les arrivants. En cas d'attaque, l'ouverture est fermée par une lourde herse, et l'ennemi ne doit pas espérer de forcer la porte.

Néanmoins, ces villages sont fréquemment surpris par les gens des communes voisines pendant l'absence de leurs guerriers; car, bien que toutes les provinces de l'Ouroua soient nominalement sous la domination de Kassonngo, les bourgs et les districts sont souvent en guerre les uns avec les autres.

Notre troisième étape, celle du 1er novembre, nous mit en vue du lac Mohrya. Là, j'eus avec mon guide une vive altercation. Je lui avais donné des grains de verre pour acheter ce dont il aurait besoin, ne voulant pas qu'il volât tant qu'il serait avec moi. Mais appartenant à la cour, il croyait devoir s'emparer de tout ce qui lui convenait; et à peine vit-il des indigènes apporter des provisions qu'il se mit à les piller. « En voyage, répondit-il à mes remontrances, c'est la coutume, pour Kassonngo et pour les gens de sa maison, de prendre tout ce qu'ils veulent; je ne renoncerai pas à mon droit. Si, d'après vous, les objets sont volés, payez-les. »

L'affaire arrangée, nous atteignîmes un grand village bâti près de l'extrémité occidentale du lac, et je fis dresser ma tente.

Le Mohrya occupe le fond d'un petit bassin enveloppé de collines basses et boisées. La partie découverte de sa nappe formait alors un ovale de deux milles de longueur sur un de largeur, ovale entouré d'une ceinture de végétation flottante, et dont le grand axe courait de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest.

Ainsi qu'on me l'avait annoncé, trois bourgades et quelques huttes éparses, bâties sur pilotis, s'élevaient au-dessus de l'eau. Je priai le chef du village où nous étions de me procurer des pirogues. Il me dit qu'il essayerait d'en obtenir des habitants du lac, lui et ses sujets n'en ayant aucune; mais il déclara qu'il serait très-difficile de réussir, les gens du Mohrya n'aimant pas les visiteurs.

Le chef avait raison : je n'eus pas de canots, et il fallut me contenter d'un examen télescopique. A l'aide de ma longue-vue je distinguais facilement les villages; j'en pris un croquis, et fis avec soin le relèvement des bords du lac. Les habitations avaient pour base des plates-formes construites sur pilotis et s'élevant à six pieds au-dessus de la surface de l'eau. Quelques-unes de ces demeures étaient oblongues, les autres circulaires. La toiture et les murailles paraissaient faites de même que celles des cases du rivage.

Sous les plates-formes, des canots étaient amarrés, des filets suspendus.

Bien que j'eusse entendu dire qu'il y avait dans le lac d'énormes serpents, dont la morsure était fatale, on voyait des hommes aller à la nage d'une maison à l'autre.

Les gens du Mohrya n'ont pas d'autres demeures que ces habitations lacustres; ils y vivent avec leurs chèvres et leurs volailles, ne quittent jamais le lac que pour cultiver les champs qu'ils ont sur la terre ferme, prendre leurs récoltes et mener les chèvres au pâturage.

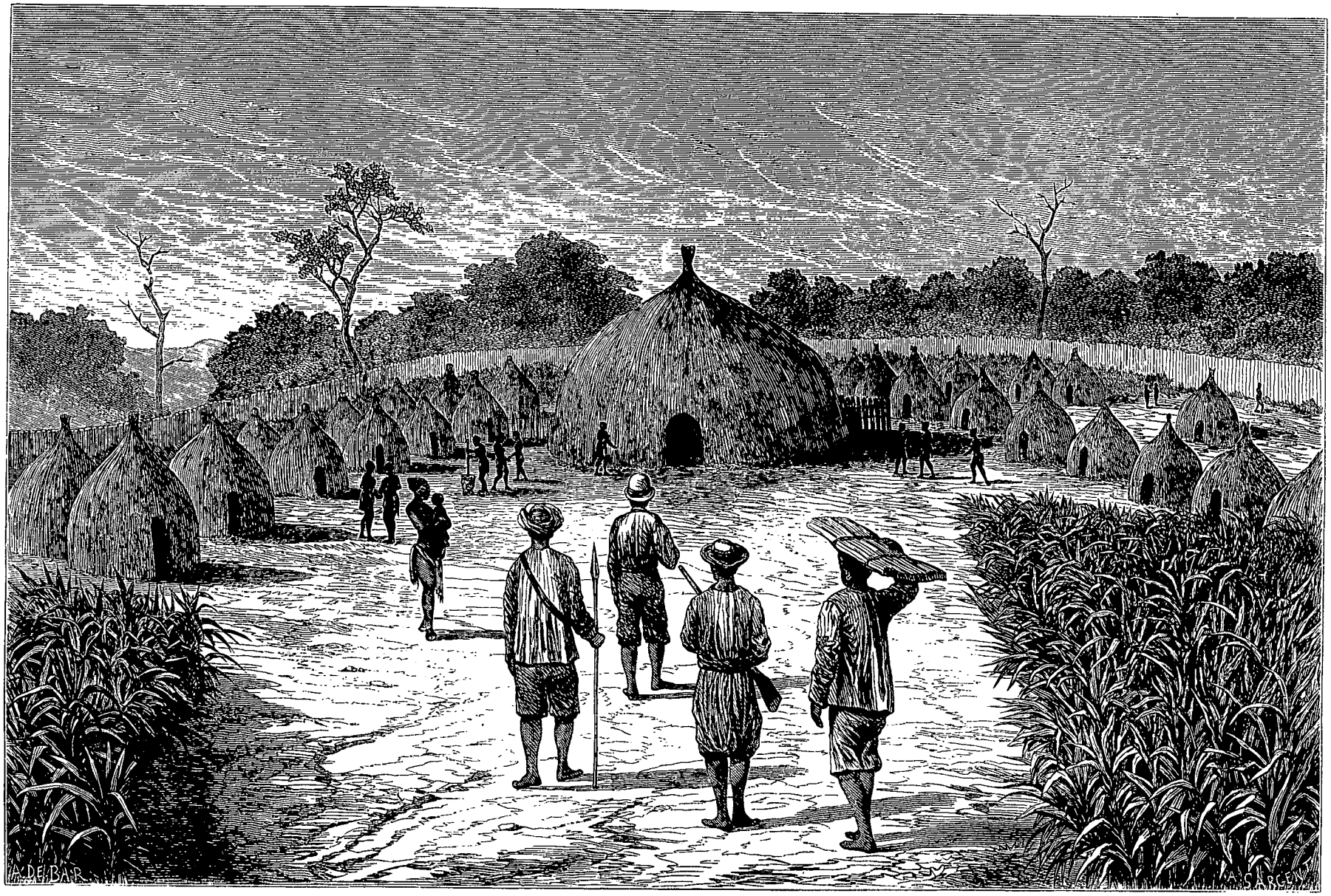
Leurs bateaux sont des pirogues de vingt à vingt-cinq pieds de longueur; ils les conduisent avec des pagaies à long manche et dont la pelle, large et circulaire, est creuse.

N'ayant aucune chance d'obtenir des canots, je repris la route de Kilemmba. Des hommes du lac travaillaient dans les champs; j'essayai d'entrer en conversation avec eux; mais ils coururent à leurs pirogues, qui étaient proches, et s'éloignèrent. Nous les suivîmes sur le tinnghi-tinnghi, cherchant à les faire revenir en leur montrant de l'étoffe et des perles; rien ne put les attirer, et il me fallut renoncer à tout espoir de mieux connaître leurs habitudes.

Deux étapes nous firent regagner Kilemmba; la seconde eut lieu sous une averse qui commença dix minutes après notre départ et ne cessa qu'à notre arrivée.

Nous avions bivouaqué le premier soir près de l'ancienne résidence de Bammbarré, le père de Kassonngo. La veuve du chef habitait toujours le vieux harem. Elle passait pour être en communication avec le dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



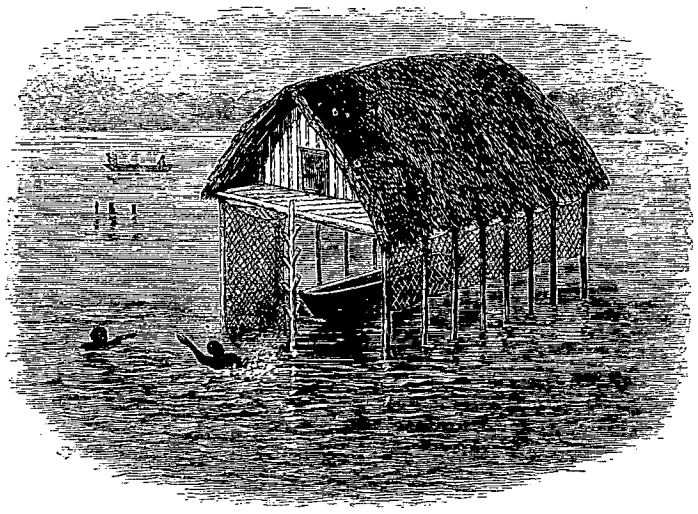
La moussámmba de Kassonngo (voy. p. 83). — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

funt, ce qui lui valait le don de prophétie, et elle ne pouvait recevoir d'autre visite que celle de l'un des magiciens du chef actuel, qui venait la consulter dans les grandes circonstances.

Ses chèvres et ses poules vaguaient sans danger autour de sa demeure; il n'y avait pas dans tout le pays d'homme assez téméraire pour oser toucher à quelque chose qui pût lui appartenir. Elle vivait complétement seule, n'ayant près d'elle que d'anciens esclaves de son mari. Le soir, ces esclaves apportaient, à l'endroit désigné, les vivres dont leur maîtresse avait besoin, et se retiraient sans l'avoir vue.

Ce même jour, nous avions passé devant un petit hangar, bâti avec un soin particulier. Des rideaux d'étoffe d'herbe, tombant de la toiture, dérobaient le contenu du bâtiment aux regards des profanes. Décidé à voir ce contenu, que l'on me disait être une *grande médecine*, je soulevai l'étoffe : une quantité de crânes humains, rangés en cercle et ornés de perles, s'offrit à mes yeux. J'ai su plus tard que ces crânes étaient ceux des fils et des lieutenants de Bammbarré qui, ayant disputé le pouvoir à Kassonngo, avaient été vaincus et mis à mort.



Maison lacustre (voy. p. 84). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Quand nous arrivâmes, Kassonngo n'était pas de retour; personne ne savait même au juste où il pouvait être. Ce fut donc de nouveau à Foumé a Kenna que je demandai un guide pour aller au Kassali, puis au Kohouammba, premier anneau d'une chaîne de petits lacs que traverse le Kamoronndo, ou véritable Louafaba : la rivière que Livingstone appelle ainsi, d'après les Arabes qui appliquent le même nom aux deux branches, est le Louhoua des indigènes.

Mais, avant d'aller plus loin, donnons quelques détails sur la contrée où nous étions alors, et sur les gens qui l'habitent.

L'Ouroua proprement dit commence immédiatement au sud du camp de Tipo-Tipo, et s'étend jusqu'au neuvième degré de latitude méridionale. Il est borné à l'ouest par le Lomâmi, à l'est par les tribus riveraines du Tanganîka. Au centre du pays se trouve le territoire de Cazemmbé, qui relève du Mata Yafa, chef du Lônnda.

Kassonngo, chef suprême de l'Ouroua, est en outre souverain de plusieurs peuplades des bords du Tanganîka; les Vouagouhha sont, de ce côté, les plus septentrionaux de ses sujets. Il a pour tributaires Miriro et Msama, chefs de l'Itahoua, ainsi que Roussoûna et le Kassonngo dont il a été question dans les pages précédentes.

L'Oussammbé, situé à l'ouest du Lomâmi, reconnaît également la suzeraineté du chef de l'Ouroua, bien que, d'autre part, il paye tribut au Mata Yafa.

Cette vaste contrée se divise en un grand nombre de districts, gouvernés chacun par un *kilolo* ou capitaine. Quelques-uns de ces gouverneurs ont un pouvoir héréditaire; les autres sont nommés pour quatre ans. A l'expiration de ce terme, s'ils ont bien rempli leurs fonctions, ils peuvent être renommés, soit dans le même district, soit ailleurs; mais si Kassonngo n'est pas content d'eux, il leur fait couper le nez, les oreilles ou les mains.

La hiérarchie sociale est fortement établie, et une grande déférence est exigée des inférieurs. J'en ai eu de nombreux exemples, dont l'un surtout m'a vivement frappé. Un homme de condition, en causant avec moi, vint à s'asseoir, oubliant qu'un de ses supérieurs était là; immédiatement il fut pris à part et chapitré sur l'énormité de son offense. J'appris ensuite que si je n'avais pas été son interlocuteur, il eût payé de ses deux oreilles la faute qu'il avait commise.

On ne connaît dans l'Ouroua que deux châtiments : la mutilation et la peine de mort, toutes les deux fort en usage, surtout la première. Pour la moindre peccadille, le chef et ses lieutenants font couper un doigt, une lèvre, un morceau de l'oreille ou du nez. Pour des fautes plus sérieuses, ils prennent les mains, les oreilles, le nez, les orteils, et souvent tous ensemble.

Kassonngo, de même que le faisaient ses prédécesseurs, s'arroge un pouvoir et des honneurs divins. Il se dit au-dessus des nécessités de la vie et prétend qu'il n'a pas besoin de nourriture : s'il mange, s'il boit, s'il fume, c'est tout simplement parce qu'il y trouve du plaisir.

En surplus de sa première épouse et de son harem, il se vante d'avoir droit sur toute femme qui, lorsqu'il est en voyage, plaît à ses regards.

Cette femme devient-elle mère d'un fils, il lui donne une peau de singe pour envelopper l'enfant, cette peau conférant le droit de prendre des vivres, de l'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

toffe, etc., chez tous les gens qui ne sont pas de sang royal.

Du coucher au lever du soleil, aucun homme, excepté le maître, ne peut entrer dans le harem, sous peine de mort ; et si l'une des femmes du sérail accouche d'un garçon pendant la nuit, la mère et l'enfant sont immédiatement chassés.

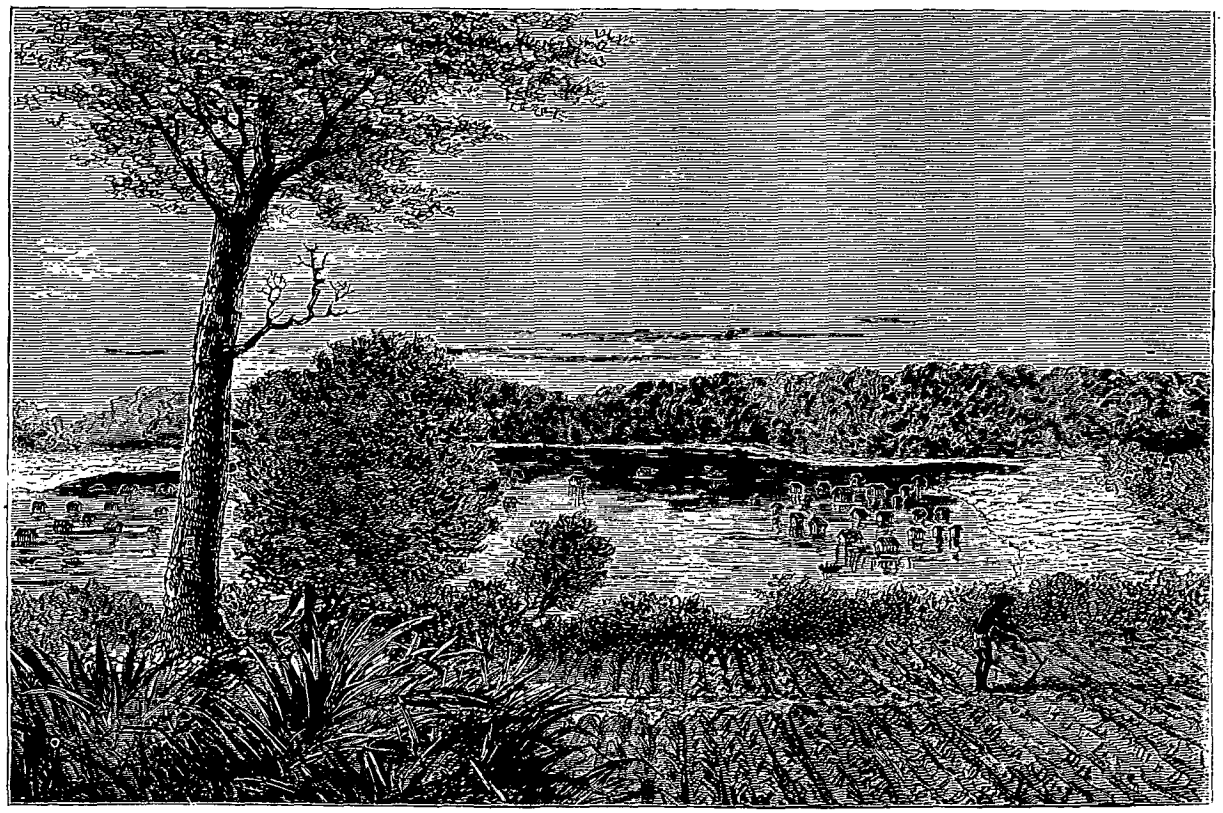
Les cinq ou six premières épouses sont toutes de sang royal, étant les sœurs et les cousines germaines du chef. Parmi les autres, il n'y a pas seulement ses sœurs et ses cousines, mais ses belles-mères, ses tantes, ses nièces, et chose plus horrible à dire, ses propres filles.

Kassonngo n'a pas d'autres meubles de chambre à coucher que les femmes de son harem. Quelques-unes, posées sur les mains et sur les genoux, forment à la fois la couchette et le sommier ; quelques autres, mises à plat sur l'aire battue, forment le tapis.

Ainsi que doit le faire présumer la conduite du maître, les mœurs des sujets sont extrêmement relâchées.

Dans l'Ouroua, l'épouse infidèle n'est pas mal vue ; tout ce qui peut lui arriver de plus grave est une correction du mari, et celui-ci n'y apporte jamais beaucoup de violence, de peur d'endommager quelque pièce importante du ménage.

Tous les hommes du pays font leur feu et leur cuisine eux-mêmes. Kassonngo est le seul qui échappe à



Le lac Mohrya. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

cette règle ; mais s'il arrive que son cuisinier s'absente, c'est lui qui prépare son dîner.

Il est également d'usage de prendre ses repas tout seul : aucun Mroua ne permet qu'on le regarde manger ou boire. J'ai vu fréquemment les indigènes à qui on offrait de la bière, demander qu'on déployât devant eux un morceau d'étoffe qui les cachât pendant qu'ils boiraient. Ils tiennent doublement, en pareil cas, à n'avoir pas de femmes pour témoins.

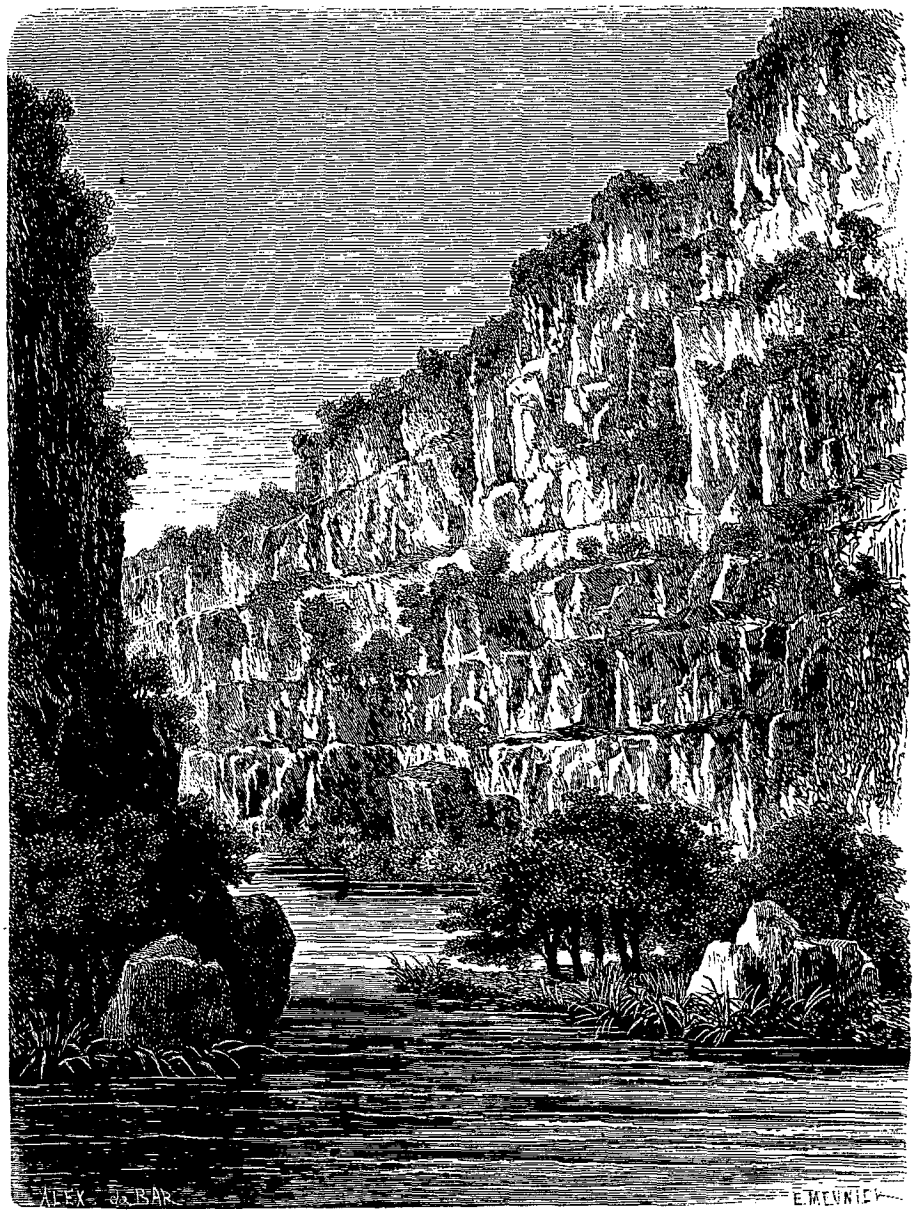
Leur religion est un mélange de fétichisme et d'idolâtrie. Dans tous les villages, il y a de petites cases abritant des idoles, qui ont devant elles des offrandes de grain, de viande et de pommbé. Presque tous les hommes portent des figurines suspendues au bras ou au cou, figurines qui sont des talismans ; et de nombreux magiciens colportent des idoles qu'ils prétendent consulter au profit de leur clientèle. Quelques-uns de ces féticheurs sont d'habiles ventriloques ; ceux-là font d'excellentes affaires. Colportées ou non, toutes ces images sont vénérées ; mais l'objet le plus élevé du culte, le grand fétiche, est *Koungoué a Bandza*, une idole qui passe pour être toute-puissante et qui représente le fondateur de la dynastie actuelle.

Ce Koungoué a Bandza est gardé au fond d'une hutte, située dans une clairière que l'on a faite au centre d'une jungle impénétrable. Il a toujours pour épouse une sœur du chef régnant, épouse qui porte le titre de *Monalé a Panngа*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Autour de la jungle, habitent des prêtres nombreux qui protégent le bois sacré contre l'intrusion des profanes, et qui reçoivent les offrandes des croyants. Ils prélèvent en outre une partie du tribut que l'on paye à Kassonngo.

Toutefois, malgré leur position officielle, et bien qu'ils soient initiés à toutes les cérémonies du culte, ces prêtres ne sont pas admis à contempler l'idole. Voir Koungoué a Bandza est un privilége uniquement réservé à l'épouse du fétiche et au souverain, qui va le consulter dans les moments difficiles, et ne manque jamais d'arriver les mains pleines. Le jour de son avénement, il a présenté son offrande; il la renouvelle à chaque victoire remportée sur l'ennemi; et ses crain-



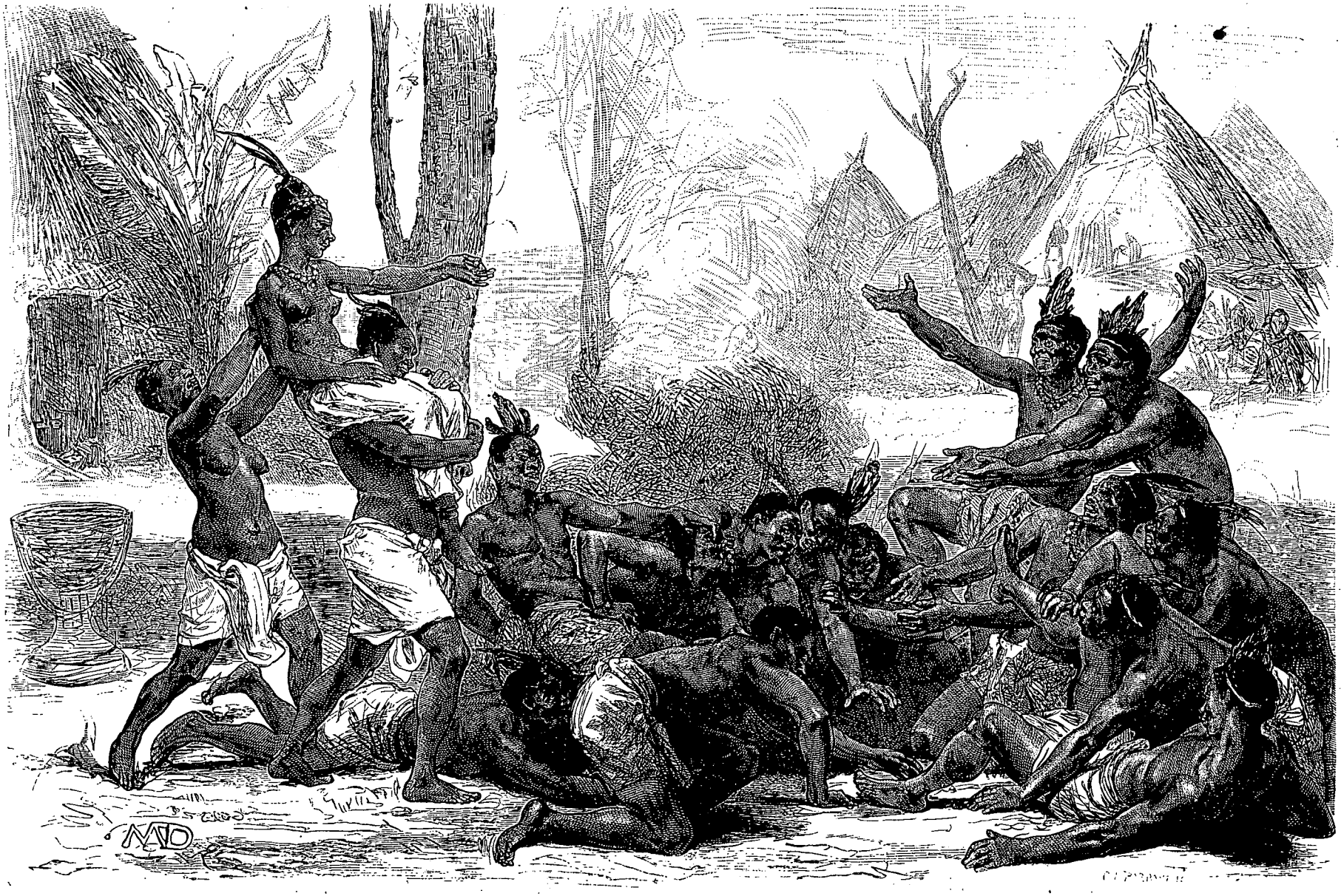
Gorge rocheuse entre Kibéyaéli et Mounza (voy. p. 91). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure anglaise.

tes, ses espérances, ses joies, ses maux, ses triomphes et ses revers sont l'occasion de nouvelles largesses.

Malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu découvrir ce fétiche; mais je suis très-convaincu de son existence. Non-seulement tous les détails qui m'ont été donnés à son égard n'ont jamais varié, mais chaque fois que j'ai prononcé derrière un indigène le nom de Koungoué a Bandza, j'ai vu mon homme bondir et regarder autour de lui avec effroi, comme s'il avait eu l'idole à ses trousses, et craint d'être emporté par elle. Si, en raison de sa nature, il ne pouvait ni blémir, ni avoir les cheveux hérissés, on n'en voyait pas moins sa toison et sa peau témoigner de sa frayeur.

Les habitants de l'Ouroua portent le même tatouage et le même costume que les Vouagouhha, mais ils se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les perles de la mariée (voy. p. 90). — Dessin de D. Maillart, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coiffent d'une manière différente. La plupart rejettent leurs cheveux en arrière, les attachent solidement et les tordent de manière à les faire tenir derrière la tête dans une position horizontale, ce qui représente une queue de poêlette. Les hommes décorent cette queue d'un panache fait souvent des plumes rouges du perroquet gris. Le volume et la hauteur du plumet varient suivant la qualité du personnage.

Ils se font de grands tabliers d'une peau de bête. Tous les clans ont pour cet objet une peau distinctive, qu'il est d'usage de porter en présence du chef.

Le centre de l'Afrique est un pays merveilleux dont les produits égalent en nombre, en valeur, en diversité ceux des régions les plus favorisées du globe. Aucune de ses provinces n'est plus féconde que celle qui nous occupe. Le riz, cultivé par les Arabes, y rapporte cent pour un ; le maïs, de cent cinquante à deux cents, et, dans la même terre, il donne jusqu'à trois récoltes en huit mois, avec ce même rendement pour chacune d'elles.

En Ouroua, ainsi que dans toute la vallée du Loualaba, l'élaïs croît à profusion. Le mpafou, ce bel arbre dont le fruit, d'aspect semblable à l'olive, contient une huile parfumée, et qui renferme sous son écorce une gomme aromatique, se voit communément.

Le sésame, d'une exportation très-importante sur la côte orientale, se rencontre à l'état sauvage ; et de même que dans le Manyéma, on trouve dans l'Ouroua un poivre tellement fort, que les Arabes qui mangent le piment à poignées, le déclarent d'une saveur trop brûlante.

Sur différents points, notamment près de Mounza, j'ai vu la terre couverte de muscades.

A l'abondance et à la variété des produits végétaux s'ajoute la richesse minérale. Le fer, qui dans le Manyéma est extrait d'un beau minerai noir, fer spéculaire qu'on y trouve en grande quantité, se rencontre dans l'Ouroua sous forme d'hématite. Nous avons vu exploiter celle-ci à Mounza et dans les environs, d'où on la tirait d'une profondeur de vingt à trente pieds.

Le cinabre existe près de la capitale de Kassonngo, il y abonde ; et j'ai acheté d'un indigène un bracelet d'argent dont le métal avait été trouvé dans le pays.

J'ai dit plus haut que Djoumah Méricani m'avait donné un morceau de houille recueilli dans l'Itahoua.

Lors donc que l'ivoire, qui aujourd'hui est avec l'esclave le seul objet d'exportation de l'Ouroua, viendra à faire défaut, ce qui ne saurait tarder bien longtemps, le commerce trouvera dans la province des articles de traite non moins avantageux ; et quand le travail des champs, des bois et des mines sera rémunérateur, quand les chefs comprendront qu'il est plus profitable d'employer leurs sujets à cultiver le sol et à exploiter les forêts que de les faire tuer ou que de les vendre, la traite de l'homme s'éteindra faute d'aliment.

Excursion. — Fêtes nuptiales. — Jeune mariée. — En marche. — Passe remarquable. — Foudre et tempête. — Accès de fièvre subit. — Trente-huit degrés à l'ombre. — Kohouédi. — Vue lointaine du Kassali. — Un prétendant. — Retour du chef. — Un magicien. — Costume carillonnant. — Dévotions. — Collége divinatoire. — Honneur branlant. — Faveur et talisman. — Ventriloquie sacrée. — Visite demandée et décommandée. — Habitations flottantes. — Retour chez Méricani. — Délais. — Informations. — Histoires surprenantes. — Demeures souterraines. — Lépreux. — Visite à Kassonngo. — Charivari honorifique.

On était toujours sans nouvelles de Kassonngo. J'insistais auprès de Foumé a Kenna pour avoir de nouveaux guides ; elle me faisait de belles promesses, chaque fois plus positives, mais n'envoyait personne. Ennuyé d'attendre, je demandai à mon hôte quelques-uns de ses gens connaissant le chemin, et je partis le 15 novembre pour le lac Kassali ou Kikondja.

Après avoir franchi la plaine saline qui est un peu au sud de la route que j'avais suivie précédemment, nous arrivâmes le 16 à Kibéyaéli, grand village où les élaïs sont nombreux et que traverse un cours d'eau limpide.

Malheureusement pour mon repos et pour mes aises, je tombais en pleines réjouissances d'une noce indigène. Comme l'épousée était une nièce du chef, le marié un homme important, l'affaire était d'une pompe exceptionnelle ; et, jour et nuit, ce fut un vacarme qui rendit tout sommeil impossible.

Deux tambours, battus vigoureusement, faisaient tourner une douzaine d'individus ; ceux-ci étaient pourvus de grossiers pipeaux, d'où ils tiraient les notes les plus discordantes. Une foule enthousiaste joignait à ce charivari des cris perçants, accompagnés de battements de mains ; et cela ne s'arrêtait pas : quand un danseur était fatigué, un autre prenait sa place.

Dans l'après-midi du second jour, apparut le marié ; il exécuta un pas seul qui dura une demi-heure. Au moment où ce solo finissait, une jeune fille de neuf à dix ans, parée des plus beaux atours que pouvait fournir le pays, fut apportée près des danseurs. Cette jeune fille, qui était l'épousée, arrivait à cheval sur les épaules d'une robuste commère, où la maintenait une autre femme.

On entoura les arrivantes ; puis les porteuses se mettant à bondir, firent sauter la mariée, dont le corps et les bras se laissèrent aller à l'abandon.

Quand la pauvre enfant eut été suffisamment secouée, l'époux lui donna de petites quantités de perles et des fragments de feuilles de tabac qu'elle jeta, les yeux fermés, parmi les danseurs. Ce fut le signal d'une lutte ardente, chacune de ces bribes devant porter bonheur à celui qui l'obtiendrait.

La mariée fut ensuite déposée à terre et dansa pendant dix minutes avec le marié, qui tout à coup la mit sous son bras et l'emporta chez lui.

La ronde, les cris, la tambourinade, le jeu des pipeaux, les applaudissements n'en continuèrent pas moins ; ils duraient encore lorsque nous partîmes.

Une plaine, renfermant de nombreuses cultures, fut traversée, puis le Tchannkodji, cours d'eau qui se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dirigeait au sud pour gagner le Lovoï, et nous atteignîmes des collines rocheuses couvertes d'arbres et de lianes.

La brèche où nous fit passer la route pour franchir cette chaîne avait environ quatre cents yards de largeur; ses flancs à pic, formés d'énormes blocs de gneiss, ressemblaient à des murailles construites par des géants. Dans les fentes du rocher, crevasses sans nombre, des arbustes et des lianes avaient pris racine et décoraient la falaise d'un réseau de verdure.

De l'autre côté de la passe était un pays accidenté, puis une rangée d'escarpements qui allaient rejoindre les monts Kilouala.

Nous nous arrêtâmes à Mouéhou. Quelques survivants d'une population dont les villages avaient été détruits s'étaient bâti là des huttes provisoires et commençaient à défricher le sol. A peine le camp était-il dressé qu'un orage, accompagné de violentes rafales et d'une pluie torrentielle, présenta le spectacle le plus grandiose. Bien que ce fût au milieu du jour, il n'y avait guère d'autre clarté que celle des courants à peu près continus de la flamme électrique, flamme bleue et rouge, dont la fourche avait souvent trois et quatre branches. Parfois l'éclair était large et formait des ondes pareilles aux replis d'une eau vive; sa durée alors était appréciable.

La foudre éclatait et grondait, sans nulle interruption; les arbres ployaient sous la tempête qui, à chaque instant, menaçait de les déraciner, et qui chassait devant elle la pluie tombant en nappe.

Quand cette furie des éléments eut duré deux heures, elle cessa tout à coup; les nuages se dissipèrent, et le soleil, à son déclin, rayonna sur les feuilles et sur l'herbe ruisselantes, qu'il fit étinceler comme si elles avaient été couvertes de diamants.

La halte suivante se fit à Kisima, village en partie abandonné, où la fièvre me saisit avec violence, sans m'avoir averti. Elle me quitta aussi brusquement qu'elle était venue, grâce à de fortes doses de sel d'Epsom et de quinine, mais en m'affaiblissant de telle sorte que, le lendemain, j'eus beaucoup de peine à me traîner jusqu'au nouvel établissement du chef de Kisima; il est vrai que le thermomètre indiquait près de trente-huit degrés à l'ombre.

Prenant droit au sud, couchant le soir dans la jungle, le lendemain à Yasouki, nous arrivâmes le 22 novembre à Kohouédi, qui est au bord du Lovoï. Nous avions traversé plusieurs affluents de cette rivière et franchi des collines de granit, dont le mica étincelait au soleil.

Du sommet d'une éminence toute voisine du village, j'aperçus, à l'est-sud-est, l'extrémité du Kassali; une vingtaine de milles se déployaient entre moi et cette portion entrevue. L'autre partie du lac n'était pas tout à fait à huit milles de Kohouédi; mais le Lovoï et une chaîne de montagnes m'en séparaient, et l'espoir que j'avais conçu d'atteindre ses rives et de visiter ses îles flottantes ne devait pas se réaliser.

Le chef de Kohouédi était avec Kassonngo. Celui-ci campait alors à seize milles de nous, sur une montagne située à l'ouest-sud-ouest. Il était là pour essayer de prendre son frère Dayaï, qui, après avoir tenté vainement de s'emparer du trône, s'était réfugié chez Kikondja.

Chef du Kohouédi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

De tous les frères de Kassonngo, qui à la mort de leur père avait réclamé le pouvoir, Dayaï était le seul qui continuât la lutte; deux des prétendants s'étaient soumis, les autres avaient été tués.

En l'absence de son mari, la première femme du chef administrait le village; il fallait d'abord qu'elle me permît de passer. Pour plus de certitude, j'envoyai deux messages, l'un à Kassonngo, l'autre à Foumé a Kenna; je demandais l'autorisation de traverser le Lovoï et de me rendre au lac, m'engageant à ne prêter aucune aide au rebelle.

Mes hommes reparurent au bout de quelques jours: Kassonngo avait repris le chemin de sa résidence; mes gens ne l'avaient pas vu. Je fis dire à Djoumah de presser Kassonngo de m'envoyer des guides; et je tâchai de patienter, n'ayant pas autre chose à faire.

Comme j'en étais là, j'observai tout à coup une grande animation parmi les habitants. Beaucoup d'entre eux, après s'être couverts de boue et de cendre, couraient dans la direction du camp de Kassonngo. Je demandai ce qui les faisait courir; on me répondit que c'était le chef qui arrivait. Effectivement, le chef apparut bientôt, précédé des acclamations de la foule.

Je m'efforçai d'obtenir de lui la permission de traverser la rivière et de gagner le lac, mais inutilement : le roi lui avait donné l'ordre d'interdire à qui que ce fût d'aller de ce côté-là, en raison de la pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sence de Dayaï. « Si je désobéissais, me dit-il, Kassonngo ferait détruire le village et tuer tous les habitants. » Je n'avais donc rien à espérer du chef; il fallait attendre le retour de mes hommes.

Le lendemain matin, un bruit semblable à celui qu'auraient fait les clochettes fêlées d'un certain nombre de moutons frappa mon oreille. Je sortis, et vis un mgannga, c'est-à-dire un magicien, qui faisait le tour du village avec sa suite. Il était vêtu d'un ample jupon d'étoffe d'herbe, avait au cou un énorme collier formé d'éclats de gourdes, de crânes d'oiseaux, et d'imitations de ces mêmes crânes faites en bois grossièrement sculptées. Une large bande, composée de perles mi-parties et surmontée d'un grand plumet, lui décorait la tête. En guise de nœud de ceinture, il lui tombait sur les reins un trousseau volumineux de clochettes de fer, que sa pavane faisait carillonner; et son visage, ses bras, ses jambes étaient blanchis avec de la terre de pipe.

Derrière lui marchait une femme, qui portait dans une calebasse l'idole dont il était le prêtre. Venait ensuite une autre femme, chargée d'une natte. Deux petits garçons, porteurs d'objets divers, complétaient ce cortége.

A l'approche du mgannga, toutes les femmes quittèrent leurs demeures. Beaucoup d'entre elles le suivirent jusqu'au hangar à fétiche, qu'elles entourèrent, et où elles me parurent faire leurs dévotions : elles battaient des mains d'un air recueilli, s'inclinaient, et poussaient des gémissements étouffés d'un caractère étrange.

Bientôt se présenta un autre magicien, puis un autre, puis un autre. Il en arriva cinq, tous ayant le même costume et la même suite.

Quand ils furent réunis, ils allèrent en procession choisir dans le village une place qui leur convint. La place trouvée, ils s'y accroupirent sur la même ligne, étendirent leurs nattes devant eux, et y déposèrent leurs idoles et autres instruments d'imposture.

Leur président, me voyant assis sur ma chaise, pensa qu'il y allait de son honneur d'avoir un siége aussi élevé que le mien. Il envoya chercher un mortier à piler le grain, énorme vase qui a la forme d'un calice, il le retourna et s'assit sur le pied. Mais le siége était branlant; et après deux ou trois chutes, notre pontife préféra la sécurité à l'honneur, et s'accroupit à côté des autres.

La consultation fut ouverte par l'épouse du chef, qui présenta au chapitre une offrande de six poulets, et qui bientôt s'en alla ravie : le principal magicien lui avait fait la grâce de lui cracher au visage, et lui avait octroyé une boule de fiente, précieux talisman qu'elle se hâtait d'aller mettre en lieu sûr.

Après le départ de la noble dame, le divin collége écouta les questions du public. Quelques-unes furent promptement expédiées; mais il y en eut d'autres qui, évidemment, soulevèrent des points épineux, et qui furent l'occasion de beaucoup de paroles et de beaucoup de gestes.

Quand les vouagannga prétendaient ne pas pouvoir répondre, les idoles étaient consultées; l'un des fétichcurs, ventriloque habile, donnait la solution attendue; et les pauvres dupes croyaient la tenir de la bouche même des dieux.

J'observai que de larges offrandes procuraient des oracles favorables; et cette journée de divination a dû être très-fructueuse pour ceux qui en ont palpé les bénéfices. Deux des vouagannga en furent si contents, qu'ils revinrent le lendemain; mais les fidèles n'avaient pas le moyen de faire parler les idoles deux jours de suite, et les affaires furent à peu près nulles.

J'attendais toujours la réponse de Kassonngo ou celle de sa femme; comme elle n'arrivait pas, j'envoyai au lac plusieurs de mes hommes; le chef voulut bien les laisser partir.

A peine étaient-ils en route, que des messagers de Kikondja venaient m'inviter à me rendre auprès de leur maître, qui avait le plus grand désir de voir un blanc. Mais, l'instant d'après, le même Kikondja me faisait dire qu'il ne pouvait pas me recevoir, ses devins l'ayant averti du danger que ma visite ferait courir au lac, dont les eaux disparaîtraient si je venais à les regarder.

Montrant la colline d'où l'on apercevait le Kassali, je répondis que j'avais déjà regardé le lac, sans produire aucun effet sur ses eaux. Les messagers voulurent bien le reconnaître, mais ils me firent observer que je ne l'avais vu que de loin; et ils affirmèrent que, si j'approchais de ses bords, le lac serait bientôt desséché, que tout le poisson mourrait, ce qui priverait Kikondja et son peuple d'une grande partie, non-seulement de leur nourriture, mais de leur richesse; car, le poisson étant d'une grande abondance, on en faisait sécher, et on le vendait à des gens éloignés du lac.

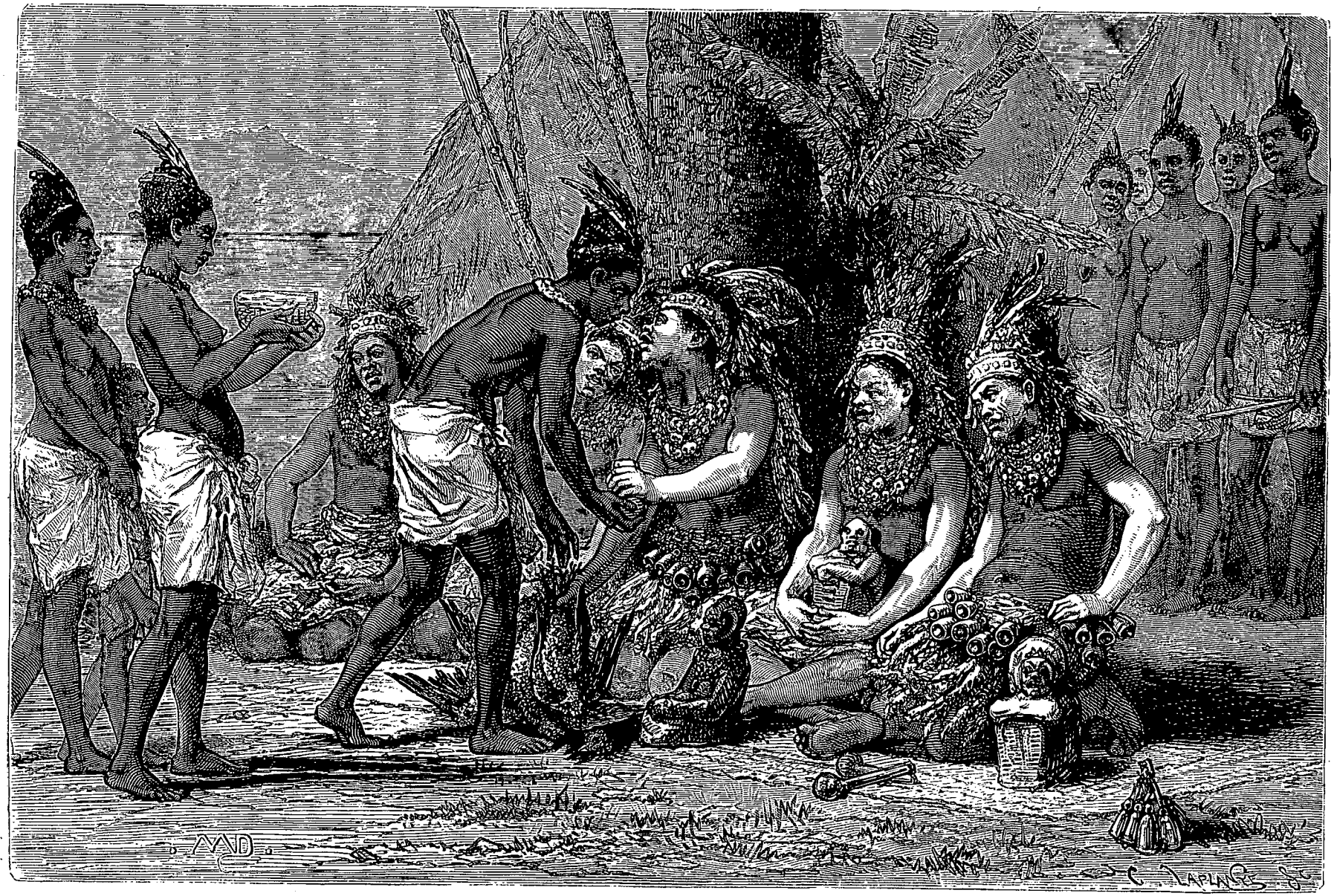
Sur ces entrefaites, le bruit courut que les hommes que j'avais envoyés à Kikondja avaient été faits prisonniers. Mon inquiétude à cet égard fut bientôt dissipée par le retour des prétendus captifs. L'histoire néanmoins n'était pas complétement fausse : Dayaï avait eu l'intention de les faire mettre à mort. Une femme les en avait prévenus; ils s'étaient emparés d'un canot pendant que tout le monde dormait, avaient quitté l'île flottante où demeuraient Dayaï et son hôte, avaient abordé sans encombre, et gagné Kohouédi par des chemins de traverse.

Ils n'avaient pu voir Kikondja qu'un instant, au moment de leur arrivée; depuis lors, le chef n'ayant pas cessé d'être ivre, n'était pas sorti de sa case.

Dayaï, avec lequel ils avaient eu plus de relations, était, disaient-ils, un homme de grande taille, de belle figure, élégamment vêtu d'étoffe de couleur, paré de verroterie, et qui semblait avoir une grande autorité sur les gens de Kikondja.

Les îles flottantes qu'habitent les gens du Kassali ont pour base de grandes pièces de la végétation du lac, pièces détachées de la masse qui borde le rivage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Les magiciens. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte et une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur ce radeau végétal, on a établi un parquet formé de troncs d'arbres et de broussailles ; le parquet a été revêtu d'une couche de terre, et l'îlot s'est trouvé constitué. Les gens y ont planté des bananiers, puis bâti des cases dont ils ont fait leur demeure permanente. Il y a chez eux des poules et des chèvres.

Habituellement, les îles sont amarrées à des pieux enfoncés dans le lac; quand les habitants veulent changer de situation, les pieux sont arrachés, et l'îlot est halé au moyen de ses amarres qu'on va attacher à d'autres pieux.

Entre le rivage et les îlots voisins de ses bords, le tapis végétal est entrecoupé de petits canaux qui le rendent infranchissable aux piétons, et ne permettent d'atteindre les bourgades des insulaires qu'avec des barques.

Les plantations — champs de grain et autres — sont nécessairement sur la terre ferme; tandis que les femmes les cultivent, les hommes restent de planton, afin de signaler l'approche de l'ennemi et de pouvoir défendre les travailleuses en cas d'attaque.

Pendant ces jours d'attente, la dyssenterie me fit cruellement souffrir; mais je la traitai avec succès, et malgré une ou deux rechutes causées par la manie qu'avait Sammbo de cuisiner à l'huile de ricin, j'étais guéri lorsque mes hommes revinrent.

Les guides que j'avais demandés à Kassonngo n'arrivaient pas; et rien ne faisant prévoir qu'ils dussent m'être accordés, je résolus de retourner chez Méricani.

Je partis le 11 décembre. A Kibéyaéli, nous trouvâmes des Vouaroua qui appartenaient à Kassonngo ; ils nous dirent que leur maître avait de nouveau quitté sa résidence, et était alors à Mounza. Je continuai ma route.

A dix minutes de la maison de Méricani, je rencontrai les hommes que j'avais envoyés à Foumé a Kenna; ils étaient accompagnés d'un guide, auquel la régente avait dit le matin même de venir me trouver. Mais ce n'était qu'une simple politesse, l'apparence d'un bon vouloir; le lendemain, quand je voulus me servir du guide, il avait disparu.

J'appris alors que le chef avait donné l'ordre, si je revenais en son absence, de lui annoncer mon retour immédiatement et de ne pas me laisser repartir.

Djoumah, rempli pour moi d'attentions délicates, m'envoyait du tabac et du riz, sachant que, dans la contrée, il n'y avait pas d'autres rizières que les siennes. Quant à son tabac, la semence en était venue de l'Oudjidji, qui a la réputation méritée de fournir le meilleur tabac d'Afrique.

A peine arrivé, je me rendis chez Alvez pour m'informer de l'époque de notre départ. Il me dit qu'il était prêt, que les esclaves étaient réunis, l'ivoire emballé, et que, n'ayant plus d'articles d'échange, il était fort désireux de partir. Je pouvais être certain qu'aussitôt que le roi serait rentré, et que nous aurions pris congé de lui, nous nous mettrions en marche.

Alvez m'affirmait en outre que deux mois nous suffiraient pour atteindre Bihé — ce n'était plus à Cassangé qu'il se rendait — et que pour aller ensuite de Bihé à Benguela ou à Loanda, il ne me faudrait pas plus de quinze jours ou trois semaines.

Mais je devais subir de nouveaux désappointements : Kassonngo ne revint qu'à la fin de janvier. Après cela, il y eut chaque jour de nouveaux délais, dus principalement à la couardise et à la fausseté sans égale d'Alvez.

Pendant les heures d'ennui, heures si nombreuses et si longues qui précédèrent le retour de Kassonngo, j'eus tout le loisir de questionner Djoumah et ses hommes sur leurs différents voyages. Parmi les six cents porteurs qu'avait mon hôte, en surplus des esclaves, il s'en trouvait quelques-uns des bords du Sânnkorra. Je pus ainsi acquérir une idée assez juste de la position des lacs et des rivières de l'Afrique centrale et des rapports qu'ils ont entre eux.

J'appris également une foule d'histoires qui, malgré leur apparence fabuleuse, m'ont été certifiées par différents témoins, et qui, je n'en doute pas, étaient acceptées comme absolument vraies par les narrateurs.

De ces histoires, celle qui peut-être mériterait la palme nous fut contée par un natif de l'Oukarannga. Il nous assura que les gens d'un village voisin de celui qu'il habitait vivaient dans les meilleurs termes avec les lions. Ces animaux, disait-il, se promènent parmi les cases sans jamais faire de mal à personne. Les jours de fête, on les régale de miel, de chèvre, de mouton; et quelquefois, dans ces après-midi tambourinantes, dansantes et mangeantes, on voit jusqu'à deux cents lions rassemblés. Chacun d'eux a un nom connu des habitants et répond quand on l'appelle. Enfin, lorsqu'un de ces lions vient à mourir, les villageois pleurent sa perte et se lamentent comme pour un des membres de leur famille.

Le village où se passerait le fait est situé au bord du Tanganîka, à peu de distance de l'établissement de Méricani. Mon hôte avait souvent entendu parler de l'intimité des gens de ce village avec les lions, mais n'avait jamais assisté aux fêtes où ces animaux étaient rassemblés. Quant au narrateur, il assurait avoir été témoin de ces relations amicales, et m'amena plusieurs de ses compatriotes qui me certifièrent la vérité de ses paroles.

Une autre histoire offre une curieuse analogie avec les faits qu'on attribue à l'upas. Il y a dans l'Ougourou, province de l'Ounyamouési, trois grands arbres dont les feuilles, larges et lisses, sont d'un vert foncé. Une caravane, composée d'indigènes, pensa qu'on devait être bien sous leur voûte, et le camp y fut établi. Le lendemain matin, tous ces Vouarori étaient morts. Leurs squelettes et l'ivoire qu'ils portaient sont toujours là pour témoigner de l'événement.

Djoumah Méricani avait vu ces arbres; il m'assura que pas un oiseau ne perchait sur leurs branches, que pas un brin d'herbe ne croissait à leur ombre. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes qui l'avaient accompagné dans l'Ourori me confirmèrent son assertion dans tous ses détails.

Mon hôte me dit également que dans les environs de Mfouto, village de l'Ounyanyemmbé, une figure d'homme assis sur un tabouret, ayant près de lui un tambour, un chien et une chèvre, était sculptée dans le roc. Il ajouta que des Arabes lui avaient affirmé que dans l'Ouvinnza, à l'est du Tanganîka, se trouvait une grande citerne couverte d'arches sculptées, d'une forme parfaite. Cette construction est attribuée par les indigènes à une ancienne race de Vouasoungou (hommes de race blanche). Pour les Arabes, c'est l'œuvre de Suliman Ibn Daoud [1], qui l'a faite avec l'aide des génies.

Il va sans dire que je ne réponds pas de la vérité absolue de ces histoires, et que je les rapporte comme elles m'ont été racontées.

Quant aux détails suivants, relatifs aux demeures souterraines de Mkanna, ils m'ont été donnés par Djoumah Méricani. Ces demeures ont leur entrée près du Loufira, et s'étendent sous la rivière. Djoumah n'y a pas pénétré, de peur de rencontrer le diable qui passe pour hanter ces cavernes ; mais un Arabe avec lequel il voyageait avait été plus hardi, et lui avait raconté immédiatement ce qu'il avait vu.

D'après le rapport de cet Arabe, les souterrains de Mkanna ont la voûte élevée et ne sont pas humides ; cependant des ruisseaux les traversent ; quelques-unes de ces caves se trouvent sous la rivière, à un endroit où celle-ci forme une cataracte.

Les habitants de ces cavernes y ont bâti des huttes et y entretiennent des chèvres et autres animaux domestiques. De nombreuses ouvertures donnent issue à la fumée ; plusieurs passages relient entre eux les divers souterrains, qu'ils font en outre communiquer avec l'extérieur. En cas d'attaque, les assiégés sortent par différentes portes connues d'eux seuls, et prenant l'ennemi à revers, le placent entre deux feux.

Il y a aussi des demeures souterraines à Mkouammba, également près du Loufira ; mais les plus importantes sont celles de Mkanna, dont l'intérieur offre des voûtes et des colonnades d'une grande beauté.

Pendant une de ses croisières sur le Tanganika, Djoumah avait passé devant une île rocheuse appelée Ngomannza. Cet îlot, situé au nord des îles de Kassengé, et d'une hauteur considérable, n'est séparé du rivage que par un canal très-étroit dans lequel débouche une rivière appelée du même nom. Il suffirait, m'a-t-on dit, de boire de l'eau de ce canal pendant huit ou dix jours pour être affecté de la lèpre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les habitants de Ngomannza sont lépreux. La plupart en ont perdu un pied ou une main ; presque tous sont borgnes ou aveugles ; il est extrêmement rare de rencontrer parmi eux un individu qui ne soit pas atteint d'ophthalmie à un degré quelconque.

1. Salomon fils de David.

Pas une des tribus voisines ne s'entre-marie avec ces gens-là. Ceux que les affaires obligent à traverser leur pays le font en courant ; et il est absolument défendu à ces malheureux d'émigrer.

Écouter des histoires, ou prendre des informations, ne fut pas le seul emploi de mes jours d'attente. Je mis mon journal au courant, complétai mes cartes, réparai leur portefeuille ; je me fis une paire de pantoufles, me fabriquai une double tente avec de l'étoffe d'herbe, que je rendis imperméable en la faisant tremper dans de l'huile de palme ; et je confectionnai deux drapeaux pour notre retour à la côte : ceux qui nous avaient amenés du Zanguebar étaient déchirés et déteints au point d'être méconnaissables. Enfin, chose importante, je raccommodai mes bas ; et comme toutes mes aiguilles à ravauder m'avaient été prises — leurs grands yeux les faisant trouver si commodes — je fus obligé de me servir d'une aiguille à voile, qui rendit la besogne encore plus fastidieuse qu'à l'ordinaire.

De temps à autre, nous animions la soirée par un tir aux gobe-mouches et aux engoulevents qui, après les journées brûlantes, fondaient autour de nous en nombre infini. L'indécision et la rapidité de leur vol faisaient de ce tir un excellent exercice.

Puis il y avait les sorties. J'allais tous les matins presser la régente d'envoyer un message à Kassonngo, afin de hâter son retour. De là je me rendais chez Alvez, pour le supplier d'être prêt à partir dès que nous aurions vu le chef.

Je recevais des visites. Les femmes de Kassonngo venaient souvent ; elles arrivaient par groupes, tantôt les unes, tantôt les autres ; et comme elles se familiarisaient de plus en plus, leur conversation était loin d'être édifiante. Quelquefois elles se mettaient à danser ; et la licence de leurs gestes, la manière extravagante dont elles lançaient la jambe dépassait tout ce que j'ai jamais vu.

Quelquefois aussi un esclave de Djoumah nous divertissait par ses tours d'adresse. Avec deux bâtonnets d'un pied de long, reliés par une cordelette d'une certaine longueur, il imprimait à un morceau de bois, taillé en forme de sablier, un mouvement de rotation rapide, le faisait courir en avant, en arrière, le lançait plus haut qu'une balle de cricket, puis le recevait sur la corde et continuait à le faire rouler.

Mais, en dépit de tous ces passe-temps, le jour de Noël 1874 et le jour de l'an 1875 me parurent très-sombres ; je fus bien heureux lorsque j'appris que, cédant à mes nombreux messages, Kassonngo se décidait à revenir. Il arriva en effet le 21 janvier, au bruit de nombreux tambours et de vives clameurs. Le jour même, dans l'après-midi, j'allai lui faire ma visite ; j'étais avec Djoumah.

En entrant dans l'enceinte de la demeure privée, je cherchai vainement quelqu'un qui me représentât le grand chef que je venais voir. Mais quand la foule s'écarta pour me livrer passage, j'aperçus devant la porte de la case principale un jeune homme qui dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

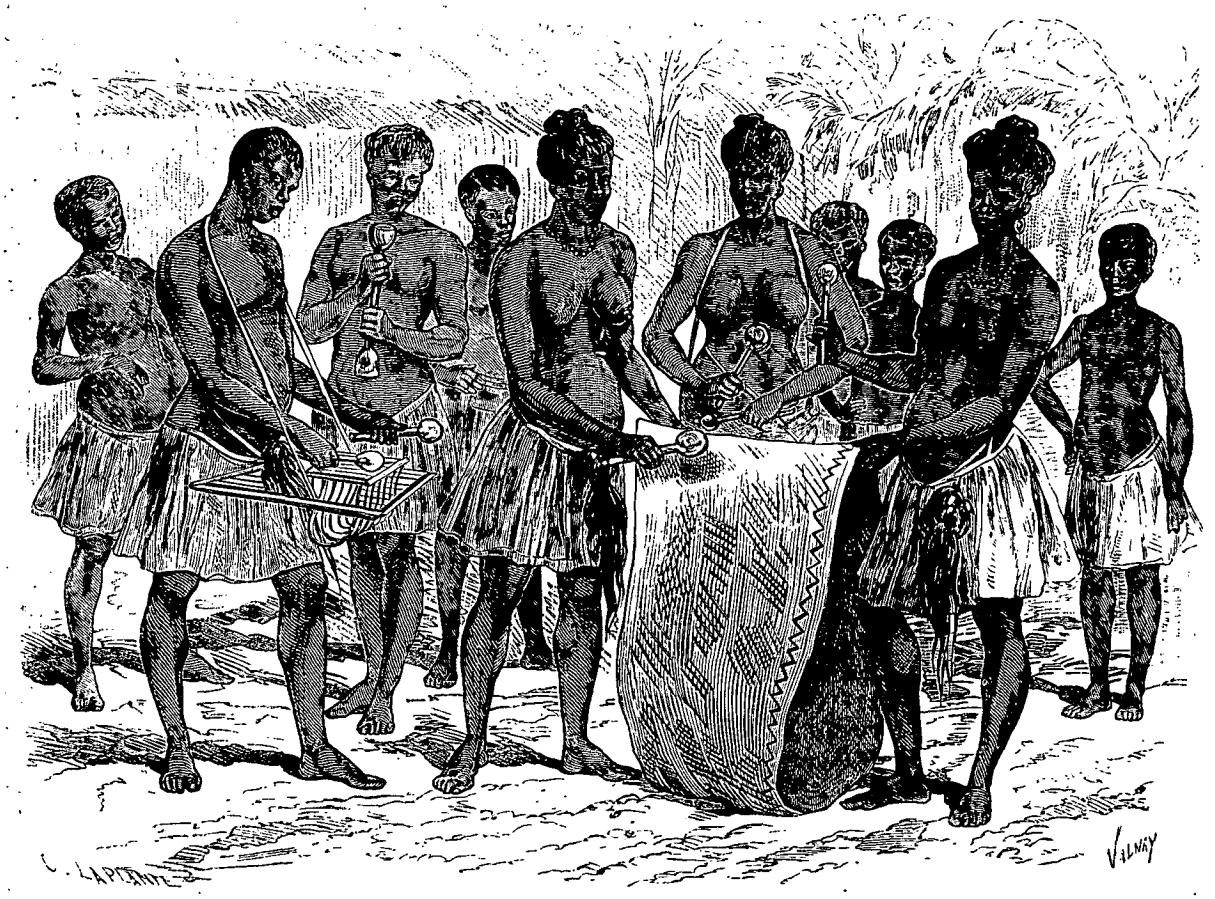
passait de presque toute la tête les gens de son entourage : ce jeune homme était Kassonngo. Il avait une lance à la main ; derrière lui se tenaient des femmes qui portaient ses boucliers.

Toutes les mesures avaient été prises pour qu'il fût impossible à une personne non invitée de passer inaperçue. Un portier, vêtu d'un grand tablier en peau de léopard, et muni d'un énorme gourdin crochu, examinait chaque arrivant avec une attention scrupuleuse avant de lui permettre de franchir l'enceinte, dont plusieurs sentinelles gardaient soigneusement l'entrée.

Lorsque nous fûmes près de lui, Kassonngo nous introduisit dans sa maison, en compagnie de ses fétiches et de quelques-unes de ses femmes. Nous lui fîmes un léger présent, et nous nous retirâmes, suivis de la musique du chef qui avait reçu l'ordre de me reconduire ; cette entrevue n'était que pour la forme.

L'orchestre dont nous étions accompagnés se composait de tambours, de marimebas et de gourdes sphériques, instruments à vent qui rendent un son analogue à celui du bugle.

Certes, l'attention qu'avait eue Kassonngo de me



Les musiciens de Kassonngo. — Dessin de Valnay, d'après une gravure de l'édition anglaise.

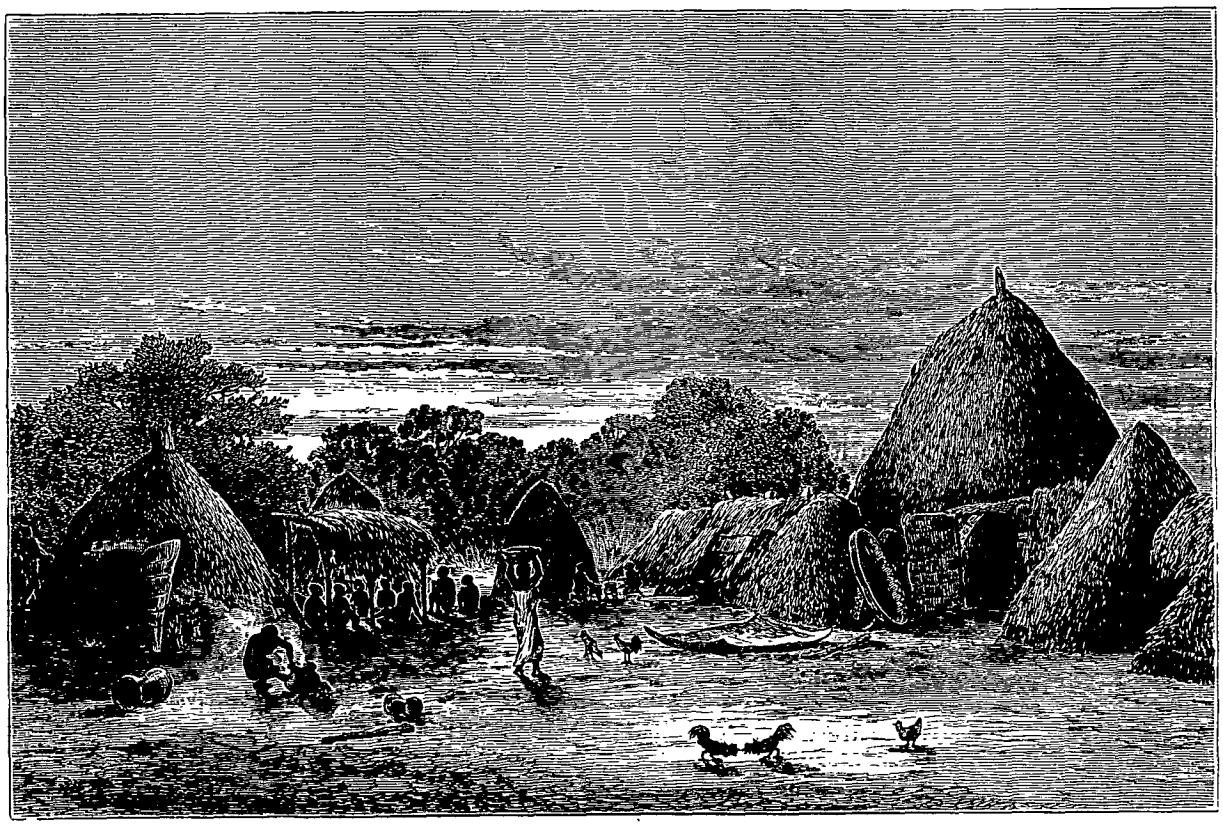
faire rentrer chez moi aux accords de sa propre musique était des plus flatteuses ; mais le tapage infernal dont il m'honorait n'était pas tolérable. J'envoyai aux artistes un peu de verroterie, espérant qu'ainsi que nos joueurs d'orgue ils comprendraient l'avertissement et partiraient ; mais ces êtres naïfs prirent le cadeau pour une marque de satisfaction, ou peut-être pensèrent-ils que je les gageais pour le reste de la journée. Dans tous les cas, ils continuèrent jusqu'au coucher du soleil à charivariser devant la véranda de Méricani, seul endroit où je pusse m'asseoir et me livrer à un travail quelconque.

Rien, pensais-je, ne s'opposait plus à notre départ : et chaque jour d'attente diminuant mon stock de perles, j'insinuai à Alvez d'aller faire ses adieux à Kassonngo, afin que nous pussions nous mettre en marche le plus tôt possible.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Scène dans le camp. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE COMMANDANT VERNEY-LOWETT CAMERON[1]

1873-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Coïmbra. — Convoitise. — Visite de Kassonngo. — Mutilés. — Orgueil royal. — Efforts inutiles. — Grande réception. — Cortége de Kassonngo. — Hommages. — Discours. — Construction d'une maison. — Cruautés des traitants portugais. — Composition de la caravane. — Funérailles sanglantes. — Incendie. — Désintéressement. — Grande médecine contre le feu. — Départ. — Villages fortifiés. — Conduite révoltante. — La rivière du Diable. — Beaux arbres. — Marais. — Fourmilière de cinquante pieds de hauteur. — Un vieux chef. — Visite désastreuse. — Nouveaux retards. — Fugitifs. — Ce que coûte la prise de cinquante-deux femmes. — Bande de Coïmbra. — Passage du Lovoï. — Msoa. — Fortune d'un chercheur d'ivoire. — Affaires brillantes du chef et dépopulation. — Cases à fétiche. — Journée brûlante et nuit froide.

Avec Kassonngo étaient revenus les malandrins qui l'avaient accompagné dans sa tournée de pillage. Entre tous ces chenapans, Lourenço Souza Coïmbra, fils du major Coïmbra de Bihé, méritait la palme, comme étant celui qui avait atteint le plus haut degré de scélératesse.

Il vint me voir immédiatement, et sans autre but que de m'exploiter. Comme c'était lui, disait-il, qui avait montré à Alvez la route que nous devions prendre, il réclamait le salaire d'un guide. Plus tard, ayant su que j'avais promis à Alvez un fusil dès que nous serions en marche, il déclara qu'il avait droit au même don; et, sur mon refus de reconnaître ce droit, il me persécuta par ses demandes incessantes de cartouches, de poudre, de grains de verre, de tout ce qu'il imaginait pouvoir me soutirer.

1. Suite. — Voy. t. XXXIII, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XXXIV, p. 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Son extérieur était à l'avenant de son caractère. Un chapeau crasseux à larges bords, chapeau informe, troué, bossué, déchiré au point qu'un chiffonnier ne l'eût pas ramassé, couronnait le personnage. Sa chemise n'était pas moins sale ; et une longue jupe d'herbe, qui l'enveloppait jusqu'aux talons, traînait derrière lui. Sa chevelure était courte et crépue ; sa face, à peu près imberbe, était d'un jaune terreux que laissait voir, par endroits, la couche de crasse dont elle était couverte. Alors même qu'il n'eût pas été constamment dans un état de demi-ivresse, ses yeux éraillés auraient dit ses débauches.

Alvez, son patron, ne m'importunait pas moins. Il avait tout d'abord réclamé le fusil qu'il ne devait recevoir qu'après le départ. « Cela serait, disait-il, une preuve de la convention qui avait été faite entre nous. » J'avais fini par céder, dans l'espoir que, me voyant disposé à être généreux envers lui, il partirait dès l'arrivée de Kassonngo.

Le chef était revenu ; mais son retour n'avait pas été pour nous le signal de la marche. Il avait vu toutes mes curiosités et en avait envie. Mes armes, mon chapeau, mes bottes, mes livres : il demandait tout. Chaque objet nouveau excitait sa convoitise ; et il était si tenace, si difficile à éconduire qu'il eût exaspéré l'agent d'une société de bienfaisance.

Sa première visite avait duré trois heures ; il était alors accompagné d'une suite nombreuse où figuraient une foule de ses épouses. La plupart de ces dames avaient avec elles des enfants du premier âge ; et la layette des bébés de l'Ouroua étant des plus sommaires, certaines parties de la scène ne pourraient être décrites.

Je fus surpris de voir parmi les compagnons du chef un aussi grand nombre de mutilés, et plus encore d'apprendre que beaucoup de ces mutilations avaient été faites par simple caprice du maître, ou pour témoigner de son pouvoir. Le fidèle Achate du potentat avait perdu les mains, le nez, les oreilles et les lèvres, par suite des accès de colère de son noble ami. Malgré ces cruautés, le malheureux semblait adorer jusqu'à la trace des pas de son bourreau ; et cette adoration se manifestait également chez d'autres, qui n'avaient pas moins à se plaindre de l'objet de leur culte.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, Kassonngo était bouffi d'orgueil, et se tenait pour le plus grand chef qu'il y eût au monde. Le seul qui, dans son esprit, pût lui être comparé, était le Mata Yafa, comme lui originaire de l'Ouroua, et appartenant à la même famille.

Il me dit gracieusement que sans le Tanganîka, dont les eaux l'arrêteraient dans sa marche, il se rendrait en Angleterre. J'ai dû blesser sa vanité en lui répondant que le Tanganîka n'était rien comparativement aux mers qui s'étendaient entre l'Afrique et mon pays. Mais il ne sembla pas avoir entendu l'observation, et ajouta qu'il remettait sa visite à une autre époque. Pour l'instant, il se bornait à me recommander de dire à mon chef de lui payer tribut, et de lui envoyer des fusils et des canons, dont il avait entendu parler aux Portugais, des bateaux pour naviguer sur ses rivières, et des gens qui apprendraient à son peuple la manière de s'en servir.

Je lui fis observer que les nations qui savaient faire toutes les choses qu'il demandait n'étaient pas de celles qui payaient tribut, et que mon chef était trop puissant pour que lui, Kasonngo, pût se faire une idée de son pouvoir. « Combien de guerriers, ajoutai-je, pouvez-vous mettre en campagne, et combien d'hommes le plus grand de vos canots peut-il contenir? » Ses guerriers, répondit-il, étaient trop nombreux pour qu'il pût en faire le compte ; mais il savait que, dans un bon canot, on pouvait mettre cinq ou six hommes. Je repris en riant que je connaissais la force de son armée ; que dans mon pays un très-petit chef commandait souvent à plus d'hommes que cela, et que nous avions des bateaux grands comme des îles, dans lesquels plus d'un millier d'hommes restaient pendant beaucoup de mois sans revenir à terre.

Il n'en fut pas moins persuadé de sa grandeur, et me pria de nouveau de faire part à mon chef de ses demandes. Toutefois les récits merveilleux que mes Zanzibarites faisaient de la puissance des Anglais parvinrent à ses oreilles, et il en arriva à cette conclusion, que j'étais un esprit venu d'un autre monde pour le visiter.

A mon tour, je le priai de permettre à Alvez de prendre congé de lui, afin que notre départ eût lieu le plus tôt possible. Il me promit qu'aussitôt après la réception à laquelle il voulait me voir assister, pour que j'eusse une idée de sa puissance, nous serions libres de partir, et que, de plus, il nous procurerait des guides.

J'essayai d'en obtenir pour aller au Sânnkorra, mais en vain ; il répondait toujours que ma bande était trop faible pour voyager seule. « Je n'avais, disait-il, que deux partis à prendre : accompagner Alvez, ou attendre que Méricani reprît la route du Tanganîka. »

Alvez et Djoumah, auxquels je demandai de nouveau une escorte pour me rendre au lac, me répétèrent que leurs forces n'étaient pas assez considérables pour qu'ils pussent en distraire le nombre d'hommes voulu ; et je dus renoncer définitivement à l'espoir si longtemps caressé de suivre le Congo jusqu'à la mer.

La réception qui devait nous permettre de partir ne se faisait pas. Alvez m'avait promis de ne pas l'attendre ; mais depuis lors nous avions passé acte de la somme qu'il devait toucher pour me conduire à la côte. Disons qu'il avait profité de l'ignorance de mon interprète à l'égard des valeurs monétaires, pour m'écorcher outrageusement. Il avait été jusque-là d'une politesse rampante ; l'acte signé, d'obséquieux il devint insolent, et déclara qu'il ne partirait qu'après la réception.

Enfin arriva le grand jour ; c'était le 10 février. A sept heures du matin, un messager vint nous dire, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Djoumah et à moi, que Kassonngo nous attendait. Mon hôte me conseilla d'être sur mes gardes. On lui avait rapporté que Kassonngo avait proposé à Alvez de joindre ses forces aux siennes pour nous attaquer et nous piller de compte à demi. Alvez avait refusé l'offre; mais une partie de ses gens, ayant Coïmbra à leur tête, s'étaient mis du complot.

Admettant le rapport, nous commençâmes par poster cinquante des hommes de Djoumah sur différents points de l'établissement; et prenant avec nous soixante de leurs compagnons, plus mes propres askaris, tous bien armés, nous nous dirigeâmes vers la Moussâmmba. Nous y trouvâmes Kassonngo et Foumé a Kenna, presque seuls dans leur gloire, bien qu'un certain nombre de chefs, accompagnés de suites nombreuses, fussent réunis hors de l'enceinte.

Importunités de Coïmbra (voy. p. 97). — Composition d'Emile Bayard, d'après le texte et les gravures de l'édition anglaise.

On s'opposa d'abord à l'entrée de notre escorte. « Un parti armé ne devait pas.... »

J'arrêtai l'objection en disant que ce parti était amené en l'honneur de Kassonngo; qu'il serait peu respectueux de visiter un chef aussi puissant, lors d'une grande réunion, sans avoir une suite convenable; et on nous laissa passer. Un de mes hommes était chargé de mon raïfle; j'avais seulement mon revolver; mais Djoumah, contrairement à son habitude, portait son fusil lui-même.

Comme nous entrions, un tintement de clochettes annonça l'approche d'Alvez, qu'on apportait dans son hamac. Lui et ses hommes, tous armés de fusils, furent placés en ligne d'un côté de la porte; Djoumah

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Méricani et moi, nous allâmes nous asseoir de l'autre côté, où notre suite fut rangée derrière nous.

Au milieu de ces deux lignes, à l'extrémité de la cour, se trouvait Kassonngo. Il était debout, et avait en face de lui un dignitaire qui portait une hache d'une forme curieuse. Quatre femmes, dont l'une avait à la main une hache de cette même forme, se tenaient immédiatement derrière le chef; elles étaient suivies de eux magiciens et des porteuses de boucliers. Venait ensuite une file de soldats armés de fusils. Cette haie de guerriers, représentant toute l'artillerie du souverain, était flanquée, à droite et à gauche, de bourreaux et d'autres fonctionnaires. Les femmes et les enfants de Kassonngo terminaient le cortége. Vis-à-vis du maître, près de l'entrée de la Moussâmmba, étaient les chefs de districts, appelés à la réunion; tous avaient une escorte plus ou moins nombreuse et dans leur plus bel appareil.

La séance s'ouvrit par l'énumération des titres et par l'exposé de la grandeur de Kassonngo, que chantèrent d'une voix monotone les quatre femmes placées derrière le souverain, et auxquelles se joignaient par instants les voix de la foule, qui reprenaient en chœur différents passages.

Ce long préambule terminé, les chefs vinrent les uns après les autres faire leurs saluts, en commençant par celui du rang le moins noble. Chacun d'eux était accompagné d'un jeune garçon portant un sac rempli de cinabre ou d'argile blanche, réduite en poudre. Le saluer, suivi de ce garçon, marchait vers Kassonngo; lorsqu'il n'en était plus qu'à une vingtaine de pas, il prenait le sac des mains du page et se frottait la poitrine et les bras avec la poudre qu'il avait apportée. Tout en se frictionnant, il sautait d'un pied sur l'autre et criait d'une voix suraiguë les titres du souverain: « *Kalounga Kassonngo, Kalounga, Moéné Mounza, Moéné Banngа, Moéné Tannda,* » et ainsi de suite.

Quand il était suffisamment barbouillé de rouge ou de blanc, le saluer rendait le sac à l'enfant, tirait son épée et s'élançait vers Kassonngo, qu'il semblait vouloir pourfendre; mais au moment de l'atteindre, il plongeait son épée dans le sol, en tombant à genoux, et se frottait le front dans la poussière. Quelques paroles de Kassonngo répondaient à cet hommage; le chef les écoutait, le front toujours à terre; puis il allait, avec sa suite, grossir le cortége du maître.

Tous les saluts ayant été faits, Kassonngo prononça un long panégyrique de lui-même, où il affirma la divinité de ses droits, exalta sa puissance, et rappela que le seul chef qui pût lui être comparé était son cousin, le Mata Yafa.

Deux discours lui furent ensuite adressés, l'un par Coïmbra, l'autre par un de nos hommes. Dans ces palabres, où chacun fit également son propre éloge, il entra beaucoup de récriminations; et, une ou deux fois, les choses menacèrent de se gâter; mais cela n'alla pas plus loin.

Kassonngo leva la séance en me confiant d'une manière formelle aux soins d'Alvez, disant à ce dernier que, s'il m'arrivait malheur en chemin, on pouvait être sûr qu'il en serait instruit; qu'Alvez ferait donc bien de veiller aux intérêts de l'homme blanc, sinon de ne jamais reparaître dans l'Ouroua.

Malgré ces paroles, malgré l'engagement qu'il avait pris de partir aussitôt après la réception, Alvez résolut d'attendre les funérailles de l'une des femmes de Kassonngo qui venait de mourir. Cela demanda sept jours, au bout desquels je revis le chef; il était très-sale et très-défait, ce qui n'avait rien d'étonnant; car, suivant la coutume, il avait couché toute la semaine avec la défunte. Je lui exprimai l'espoir que rien ne s'opposait plus à notre départ; il me répondit qu'Alvez avait promis de lui bâtir une maison; que je devais suivre cet exemple et lui en faire une aussi.

Alvez nia formellement avoir rien promis de semblable; mais peu de jours après j'acquis la certitude que c'était lui qui avait proposé de faire l'édifice. Je lui reprochai son manque de foi; il s'excusa. « Cette maison, dit-il, ne demanderait pas plus de quatre ou cinq jours. Coïmbra était déjà parti avec une quantité d'hommes pour la construire. » Coïmbra fut bientôt de retour; il avait été en expédition avec des gens de Kassonngo et ne savait rien de la bâtisse.

J'appris alors que nous devions nous rendre à Totéla, où se faisait la maison; c'était à deux ou trois jours de marche de Kilemmba, précisément sur la route de la côte; et la caravane tout entière venant avec nous, je pouvais croire à un véritable départ.

La maison était loin d'être commencée; on ne savait pas même où elle s'élèverait. Il fallait d'abord que l'emplacement fût connu, et, pour cela, que Kassonngo fût prêt à aller le choisir. Resterait ensuite à défricher le terrain, à abattre et à préparer le bois nécessaire.

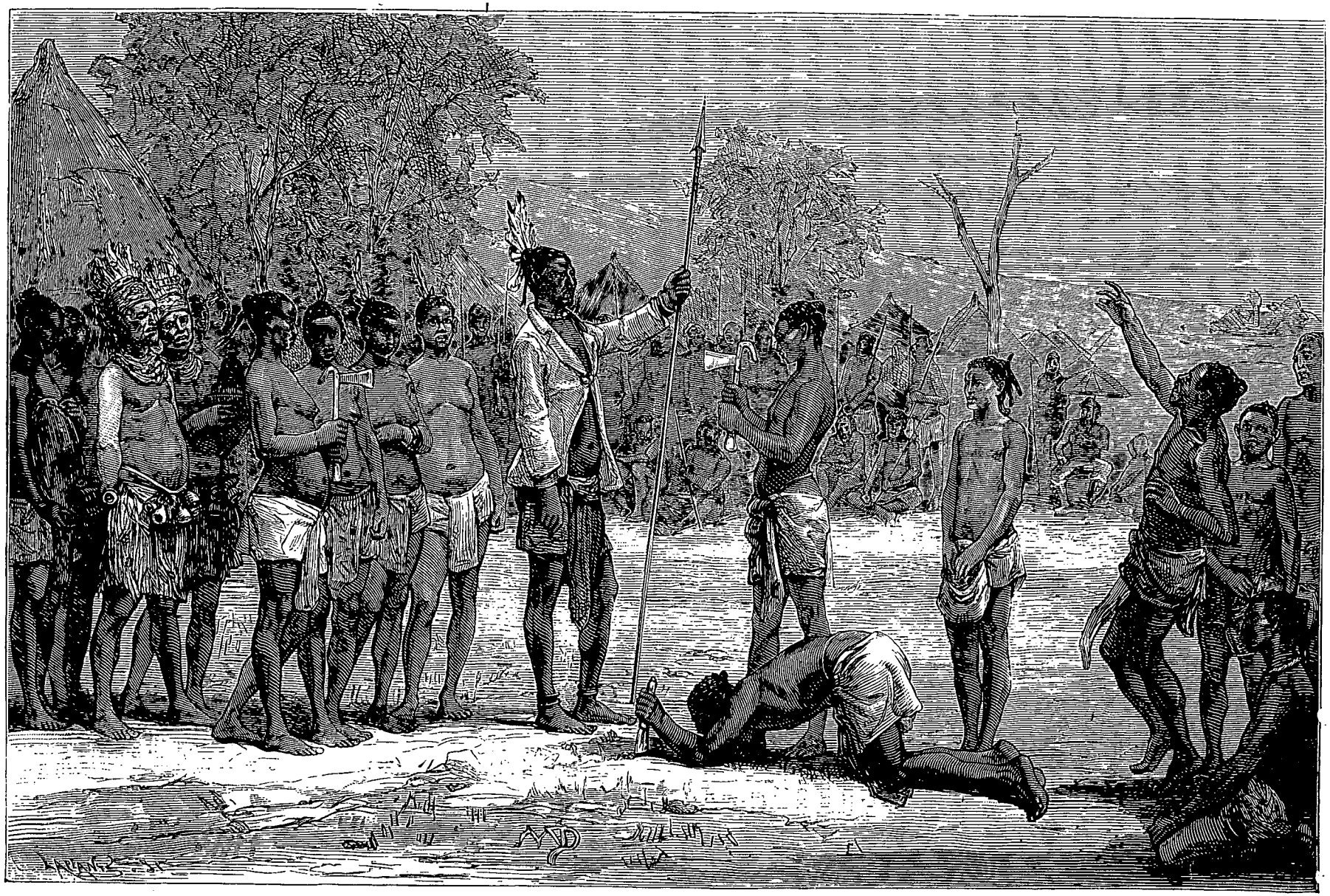
Les jours s'écoulaient sans amener autre chose que des excuses puériles. Les fétiches, la veuve de Bammbarré, la femme de Koungoué à Bannza furent consultés et donnèrent des réponses non moins ambiguës que celles de l'oracle de Delphes. En somme, Kassonngo ne se décida à partir que lorsque j'eus promis de lui donner le fusil qu'il convoitait et qu'il ne devait recevoir que quand nous serions en route.

Mettre Alvez en mouvement ne fut pas moins difficile; Kassonngo nous avait quittés le 21; nous le laissions nous attendre. Enfin nous partîmes le 25; mais ce ne fut qu'après six jours de marche et trois jours de halte que nous atteignîmes Totéla, où nous trouvâmes bien Kassonngo, mais pas l'ombre d'un commencement de bâtisse.

J'arrivais exaspéré du traitement que, pendant toute la course, j'avais vu infliger aux malheureux esclaves. Les pires des Arabes, je n'hésite pas à l'affirmer, sont à cet égard des anges de douceur en comparaison des Portugais et de leurs agents. Si je ne l'avais pas vu, je ne pourrais jamais croire qu'il pût exister des hommes aussi brutalement cruels, et de gaieté de cœur.

Tout le personnel de l'expédition était déplorable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



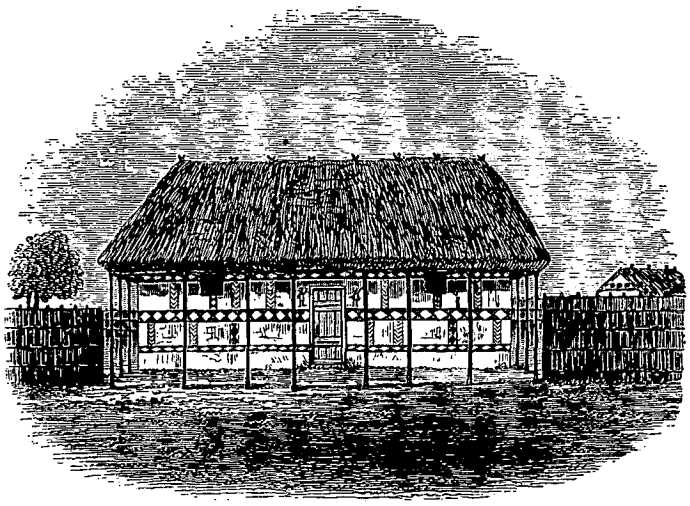
Grande réception chez Kassonngo. — Dessin de Maillart, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La caravane, dont les esclaves d'Alvez et les porteurs amenés par celui-ci constituaient le noyau, se composait surtout de groupes indépendants, formés de gens du Bihé, du Lovalé, du Kibokoué venus dans l'Ouroua pour voler des esclaves. Ces francs pilleurs, tous armés de fusils, avaient été encouragés à se joindre à nous pour augmenter la force de notre bande; mais ils n'avaient aucune discipline, ne reconnaissaient nulle autorité, et entravaient constamment la marche. Ils se réunissaient, parfois au nombre d'une centaine, pour discuter les ordres du chef, imposaient des haltes, et s'en allaient en maraude.

A notre départ, la caravane entière pouvait compter sept cents membres; avant d'être sortis de l'Ouroua, nos compagnons y avaient ajouté plus de quinze cents esclaves, dus principalement à la violence et au vol.

Il devenait évident que si les travaux de construction étaient abandonnés à Alvez et aux gens de sa suite, des années s'écouleraient avant que la maison fût achevée. J'y employai donc mes hommes, qui en trois semaines terminèrent le gros œuvre; il ne resta plus qu'à enduire les murs et à les décorer, ce qui fut fait par les épouses de Kassonngo, sous la direction de Foumé a Kenna.



Maison de Kassonngo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Au commencement d'avril la maison était finie; mais on n'avait pas de nouvelles d'un détachement qui, au lieu de venir avec nous, s'était rendu à Kanyoka; il fallait l'attendre. Puis Kassonngo, bientôt las d'être à la même place, s'en alla en expédition avec Coïmbra et d'autres bandits de la caravane d'Alvez.

Le mois d'avril se traîna sans ramener les absents. Effrayés de la route qui était devant nous, plusieurs de mes hommes retournèrent chez Méricani; ils me furent renvoyés avec cet avis adressé à tous les poltrons de ma bande : à savoir, que tous mes déserteurs seraient gardés à la chaîne jusqu'à leur arrivée à Zanzibar, où ils seraient punis par le consul anglais. Sans cette menace, j'aurais perdu beaucoup du monde.

Aux ennuis de l'attente se joignaient mille contrariétés; ce n'était que par le travail que j'échappais au désespoir. Écrire, dessiner, relever mes notes, faire le calcul de mes observations absorbaient une grande partie du jour. Le soir, je prenais mon fusil : les pintades et les pigeons que je rapportais étaient les bienvenus.

Parmi les choses qui m'aidaient à passer le temps, je dois mentionner la composition d'un vocabulaire Kiroua et l'étude des mœurs et des usages du pays, usages qui, à l'égard des funérailles du chef, sont d'une sauvagerie probablement sans pareille. Une rivière est d'abord détournée de son cours; dans le lit desséché, on creuse une énorme fosse que l'on tapisse de femmes vivantes. A l'une des extrémités de la tombe, une femme est posée sur ses mains et sur ses genoux; elle sert de siége au royal défunt, qu'on a paré de tous ses ornements; une des veuves soutient le cadavre; une autre, la seconde épouse, est assise aux pieds du mort; puis le trou est comblé. Toutes ces femmes sont enterrées vives, excepté la seconde épouse, que l'on tue avant de remplir la fosse : c'est un privilége que la coutume lui accorde.

Des esclaves mâles, plus ou moins nombreux — quarante ou cinquante — sont ensuite égorgés sur la tombe, qu'on arrose de leur sang; et la rivière reprend son cours. J'ai maintes fois entendu dire que plus de cent femmes furent enterrées vives avec le père de Kassonngo; espérons que ce chiffre est exagéré. L'enterrement d'un chef subalterne fait moins de victimes; mais dans ces funérailles de seconde classe il y a encore deux ou trois femmes ensevelies vivantes, et plus d'un homme égorgé.

Quant à la plèbe, elle doit se contenter d'une fosse solitaire, où le mort est assis, l'index de la main droite levé vers le ciel et arrivant au niveau de la surface du sol.

Dans les premiers jours de mai, j'envoyai une escouade sur la route de Kanyoka, pour avoir des nouvelles des deux bandes que nous attendions toujours. L'escouade revint ne sachant rien des absents, et rapportant que, sur la route qu'elle avait prise, tout le pays était dévasté par Kassonngo et par Coïmbra. En plus d'un endroit, les cases avaient été incendiées, les hommes tués, les femmes et les enfants capturés.

Aucun village n'est assuré contre la destruction; l'exemple suivant en est la preuve. Un chef était venu lui-même apporter le tribut annuel. Kassonngo se montra fort satisfait; en témoignage de son contentement, il dit au chef qu'il voulait le reconduire chez lui et voir ses administrés.

Ils partirent; le roi demeure bienveillant pendant toute la route; mais à peine a-t-on aperçu les premières cases, que des soldats entourent la place; le chef est saisi, et, à la nuit close, se voit contraint par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les gens de Kassonngo de mettre le feu au village; après quoi il est massacré.

Les malheureux habitants, qui, fuyant l'incendie, se précipitaient dans la jungle, y trouvèrent une embuscade. Les hommes furent tués; les femmes allèrent grossir les rangs des esclaves du harem.

Sous la double influence de la bière et du chanvre, qu'il boit et qu'il fume avec excès, Kassonngo agit en forcené, faisant mutiler ou mettre à mort indistinctement quiconque se trouve auprès de lui dans ses accès de délire.

Peu de temps après le retour de mon escouade, des hommes du Lovalé, qui avaient été en maraude du côté de Kanyoka, nous apprirent que nos deux bandes étaient dans ce dernier village, et ne pensaient pas à revenir. Il y avait plus d'un mois que la dernière de ces bandes était allée chercher l'autre, et mon impatience grandissait de jour en jour.

Je n'osais pas faire la moindre excursion: si j'avais quitté mes ballots un instant, j'aurais été volé; et il me restait bien juste de quoi atteindre le premier comptoir portugais.

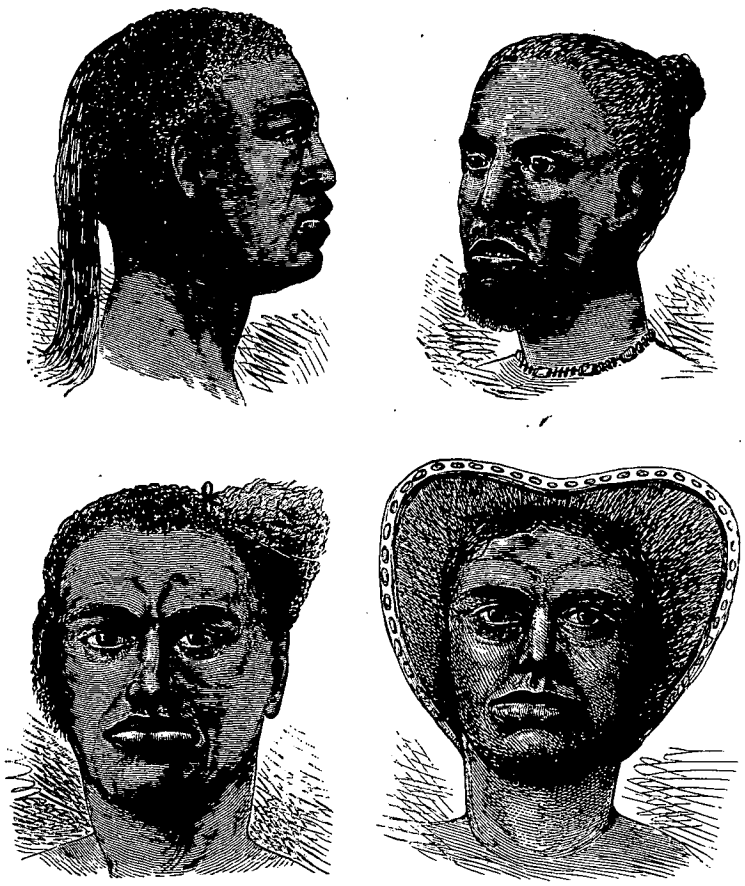
A la fin, je décidai Alvez à envoyer Moénooti, son principal lieutenant, chercher les attendus. Cette fois le message fut efficace: le 26 mai, reparut la première bande. Mais alors Coïmbra, qui était revenu de ses expéditions avec Kassonngo, trouva bon d'aller en razzia pour son propre compte. Je protestai; Alvez me répondit que si Coïmbra n'était pas rentré quand nous pourrions partir, il ne l'attendrait pas; et sans me fier beaucoup à cette promesse, il fallut m'en contenter.

Sur ces entrefaites, un des hommes de ma bande s'enferma dans sa case; il se mit à fumer du chanvre, et se narcotisa complétement. Le soir, la hutte de ce malheureux était en flammes. Le vent soufflait de ce côté, et la vague ardente s'étendit avec la rapidité de l'éclair.

Au premier cri d'alarme, Djoumah, mon domestique, qui était avec moi, courut à sa case déjà atteinte; il saisit le raïfle et les cartouches qui s'y trouvaient; puis, laissant tout ce qu'il possédait devenir la proie du feu, il se précipita vers ma tente.

Celle-ci brûla tout entière; mais grâce au dévouement de Djoumah, à sa présence d'esprit, à ses efforts, à ceux de Hamis Ferhann et de deux ou trois autres, mes cartes, mes journaux, mes instruments, tout ce qu'elle renfermait fut sauvé. Pendant ce sauvetage, je demandai à Djoumah si son avoir était en lieu sûr : « Qu'il aille au diable, me répondit-il; sauvons les livres. »

Les gens d'Alvez profitèrent de l'émotion causée par l'incendie pour commettre de nombreux vols. Aucun objet ne fut restitué, aucun dédommagement ne fut offert; mais pour quelques-unes de leurs cases qui avaient été détruites, j'eus à payer une note effroyable, où figuraient une foule de choses qui certainement n'avaient jamais existé.



Indigènes de l'Ouroua. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Foumé a Kenna m'envoya le lendemain ses condoléances, et en même temps un ballot d'étoffe pour ceux de mes hommes qui, en assez grand nombre, avaient perdu tous leurs vêtements.

Quant à son mari, en apprenant le retour de nos gens de Kanyoka, retour qui nous mettait sur notre départ, il se hâta de revenir; et loin de se montrer généreux, il ne craignit pas de m'importuner de ses demandes. Mais il n'avait jamais rien fait pour nous, bien que je lui eusse envoyé de beaux présents, bâti une maison; et je refusai de lui faire de nouveaux dons. Alvez lui vendit le snider qu'il tenait de moi et une quantité de cartouches que ses gens m'avaient prises pendant l'incendie.

Ce sinistre nous retarda encore par suite des réclamations qu'il fit naître; mais tout fut réglé, et le départ eut lieu le 10 juin.

Avant de consentir à se mettre en route, Alvez avait

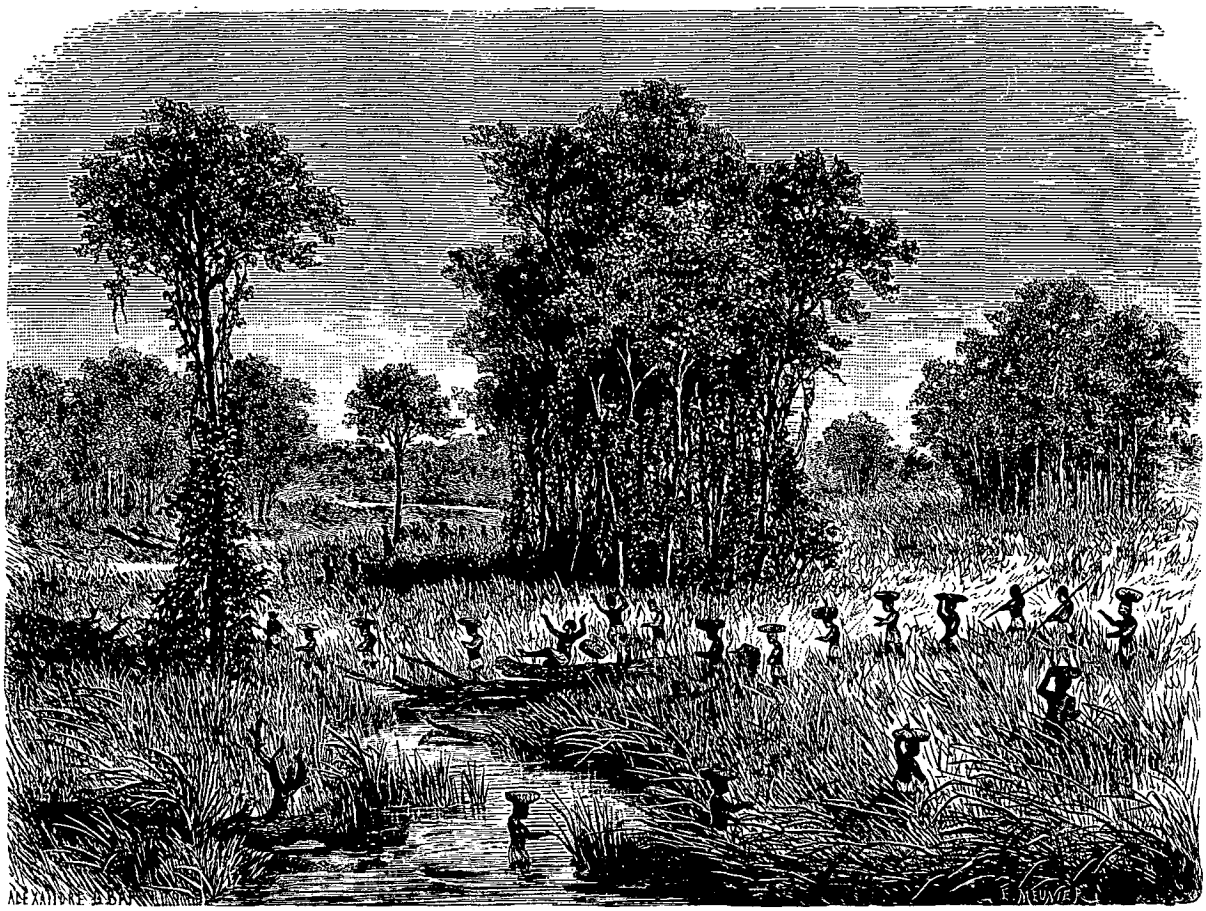
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

déclaré qu'il fallait se préserver de l'incendie par une grande *médecine*, le feu étant fort à craindre dans la saison sèche, où l'on se trouvait alors; nous étions payés pour le savoir.

Malgré sa qualité de chrétien, le chef de notre caravane paraissait croire fermement à l'incantation, et avait engagé à Bihé un féticheur pour toute la durée de son voyage. Les services divinatoires et magiques de cet individu étaient payés le même prix que ceux des porteurs, mais avec adjonction d'un casuel. C'était ce magicien qui devait nous prémunir contre le feu.

La cérémonie commença un peu avant le coucher du soleil, et se fit aussi près que possible de l'endroit où l'incendie avait éclaté. J'avais beaucoup ri d'abord en entendant Alvez donner l'ordre d'acheter la chèvre la moins chère qu'on pût trouver : cet animal était nécessaire à l'accomplissement des rites.

Au moment donc où le soleil allait disparaître, le féticheur et son acolyte arrivèrent avec tous les éléments de l'incantation, qui comprenaient la susdite chèvre, une poule, un grand vase rempli d'eau, un panier contenant de l'argile, une balle faite avec des lambeaux d'écorce, de la boue et de la fiente, une sébile, des racines, des fragments de ramilles, une



Le marais de Ndjivé (voy. p. 107). — Dessin de A. de Bar, d'après le texte et une gravure anglaise.

branche dépouillée de feuilles, une houe, des couteaux, une hache, de la terre de pipe, enfin une auge d'écorce au milieu de laquelle était fixé un bâton posé transversalement.

L'acolyte, un jeune garçon décoré de trois lignes blanches, — la première descendait du front au bout du nez, la seconde traversait la lèvre supérieure, la troisième était au milieu de la poitrine, — l'acolyte alla s'asseoir sur l'auge, en face du midi; le féticheur s'assit de l'autre côté, et, lui tournant le dos, eut la figure au nord.

Ainsi placés, ils se frottèrent réciproquement les bras, tandis que le magicien marmottait des paroles mystiques. Le frottement terminé, l'acolyte se leva et posa la branche effeuillée sur l'auge. Ensuite, l'homme et l'enfant écorcèrent les brindilles et les racines, mirent l'écorce dans la sébile, la réduisirent en poudre et coupèrent les bûchettes en très-petits morceaux.

Après cette opération, le féticheur traça sur le sol, avec son pied, une croix dont l'un des bras désignait le couchant; il prit une poignée de la poudre d'écorce, en souffla une partie vers le soleil, et le reste dans la direction contraire.

A la place où la croix avait été faite, on ouvrit alors une tranchée dans laquelle fut déposée l'auge

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Les esclaves de Coïmbra (voy. p. 110). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

magique. Le féticheur versa dans celle-ci une petite quantité d'eau et aspergea le sol, premièrement au nord, puis au midi. Il prit ensuite deux des racines qui avaient été pelées, cracha dessus, les déposa dans l'auge, chacune à un bout; et se plaçant en face de l'extrémité méridionale, ramassa quelques-uns des fragments de brindilles, qu'il jeta dans l'auge. Il accomplit cette opération en croisant les bras, de telle sorte que les petits morceaux de bois contenus dans la main gauche fussent jetés au levant du bâton lié en travers de l'augette, et ceux de la main droite au couchant du même bâton.

L'acolyte, placé au nord de l'auge, exécutait en même temps et strictement les mêmes actes. Puis tous les deux allèrent se rasseoir, le féticheur à l'est, l'acolyte en face de lui. Une fois assis, ils prirent la poule; l'enfant tint les pattes et les ailes; le féticheur saisit la tête, qu'il frotta avec de l'argile blanche, et coupa la gorge du volatile, en ayant soin de faire tomber le sang dans l'auge et sur la barre transversale.

Quand la poule fut morte, le magicien la posa par terre, au midi de l'augette, où le sol avait été aspergé, et lui tourna la tête au levant. La même cérémonie eut lieu à l'égard de la chèvre, que deux assistants aidèrent à maintenir, et dont le cadavre, placé au nord, à l'endroit également bénit, regarda le couchant.

Après s'être lavé la figure avec de l'eau mêlée au sang des victimes, le magicien prit dans sa bouche un peu de cette eau ensanglantée et la projeta d'abord vers le soleil, puis du côté du levant. Il se frotta ensuite la poitrine et les mains avec de la poudre d'écorce, prise dans la sébile, et avec de l'eau du sacrifice. Son acolyte répétait tous ses actes.

Une nouvelle quantité d'eau, tirée du vase apporté par le magicien, fut versée dans l'augette. Alvez et beaucoup de ses hommes se lavèrent la figure avec cette eau et se frottèrent les mains avec la poudre d'écorce. Plusieurs de mes gens, bien que disciples de Mahomet, suivirent leur exemple.

L'augette fut retirée de la tranchée, on mit dans la sébile un peu de son contenu, et le reste fut jeté dans la fosse, où l'on jeta également les petits morceaux de bois et les boules de fiente et d'argile.

Le féticheur couvrit tout cela avec l'auge, et planta la branche nue au levant de cette couverture. Enfin, il prit la sébile remplie d'eau lustrale, et faisant le tour du camp, il aspergea les huttes devant lesquelles il passait. La chèvre et la poule lui restèrent comme gratification.

Toute la cérémonie, évidemment, s'adressait au soleil, qu'elle avait pour but de nous rendre propice.

Je croyais m'être débarrassé de Kassonngo en refusant de répondre à sa mendicité; mais au milieu de la nuit je fus réveillé par un bruit de paroles assez vives; c'était lui qui était en marché avec Alvez pour l'acquisition du raïfle, que, par parenthèse, il paya deux dents d'éléphant.

Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi et me pria de lui donner des cartouches. Sans l'écouter, je lui tournai le dos et rentrai dans ma case.

Il fut bientôt à ma porte, criant du dehors : « Bouana Caméroni, vissonnghi, vissonnghi ! » (Maître Cameron, cartouches, cartouches !)

Je me mis à rire, et criai à mon tour : « Kassonngo, Kassonngo, vissonnghi, vissonnghi. » Mais il continua sa requête, posant un chiffre de plus en plus bas et finit par en demander une seule.

Le lendemain de bonne heure, nous étions en route pour le village de Lounga Mânndi, situé, disait-on, à dix jours de marche, près de la frontière occidentale de l'Ouroua. La caravane devait y acheter des vivres pour la traversée de l'Oussammbé.

Les quatre premières étapes se firent dans un pays de bois et de montagnes, où les villages, presque tous fortifiés, étaient en grand nombre.

Je ne saurais dire à quel point la conduite des gens d'Alvez était révoltante. Ils attaquaient toutes les petites bandes d'indigènes que nous rencontrions et les dépouillaient de leurs charges, composées principalement de grain et de poisson sec, que ces pauvres gens portaient à Kassonngo pour s'acquitter du tribut.

Pas une terre cultivée qui fût à l'abri de leurs ravages; ils s'y abattaient comme une nuée de sauterelles, et jetant leurs ballots, ils arrachaient les patates, déracinaient les arachides, dévastaient les moissons dont les épis n'étaient pas mûrs : tout cela pour s'amuser. Dans les villages, ils coupaient les bananiers, effeuillaient les élaïs pour construire leurs cabanes, faisant ainsi un tort irréparable aux villageois.

A mes remontrances, ils répondaient que Kassonngo les avait autorisés à prendre tout ce qui leur serait nécessaire. Mais, privés de leurs fusils, ils n'auraient pas agi de la sorte; dès que nous entrâmes dans la région où les habitants avaient des armes à feu, ces bandits effrénés devinrent aussi doux que des colombes et cédèrent à toutes les demandes des indigènes.

Par suite de ce brigandage, on ne voyait plus dans les bourgades ouvertes, ni femmes, ni enfants, ni chèvres, ni volailles; on ne trouvait là qu'un petit nombre d'hommes, restés dans l'espoir de préserver les cases, et dont la présence ne servait à rien.

Ces courses n'avaient lieu qu'en pays découvert. Pas un de nos brigands ne se serait éloigné de la caravane, lorsqu'ils traversaient la jungle; car on la disait remplie d'hommes armés qui s'emparaient des traînards; le bruit courait que c'était pour les manger.

Je gardais autant que possible mes gens autour de moi, pour les empêcher de faire comme les autres; mais cette précaution même les obligeait d'acheter les vivres volés que rapportaient les pillards. Je serais mort de faim cent fois pour une si je n'avais pas eu le riz et la farine que m'avait donnés Djoumah Méricani.

Dans ces quatre premières marches, nous avions passé de nombreux cours d'eau et suivi pendant quel-

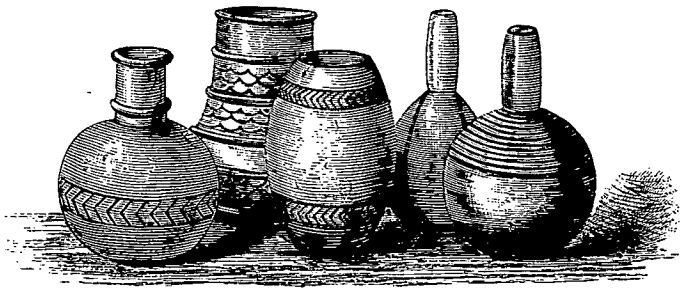
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

que temps le Kilouïlouï, ou Rivière du Diable : un nom bien mérité.

Le Kilouïlouï se rue au fond d'une crevasse, dont les parois de grès n'ont pas entre elles un écart de plus de vingt yards : crevasse profonde d'où la lumière est exclue par les branches des arbres qui croissent sur les deux rives, et qui forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Vue d'en haut, toute la gorge semble aussi noire que l'Érèbe. Près du bord, la falaise est couverte de fougères, puis descend à pic jusqu'au torrent qui rugit à quelque cinquante pieds du jour, et que signalent des étincelles d'écume, dans les endroits où le roc entrave sa course vers le Lovoï.

Les arbres superbes abondent dans la forêt. Entre tous, le mpafou se fait remarquer par sa taille et par sa beauté. D'autres ont pour soutènement un cône formé de quatre ou cinq contre-forts, ayant six pieds de tour, et allant en diminuant jusqu'à vingt pieds du sol; de cette base, le tronc s'élève, droit et cylindrique, à une hauteur de soixante-dix à quatre-vingts pieds avant d'émettre sa première branche.

Au pays montagneux succéda une série de plaines qui doivent être des marais à peu près infranchissables dans la saison des pluies et qui, à l'époque de sécheresse où nous les rencontrions, étaient encore spongieuses. De grands trous, dus au passage des éléphants, en criblaient la surface. En différents endroits, les empreintes étaient fraîches; et à en juger par leur nombre et par les dégâts commis sur les arbres et sur les arbustes, quelques-unes des bandes devaient avoir compté plus de cinq cents bêtes.



Poteries. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il nous fallut traverser de nombreux cours d'eau qui passent entre ces plaines, parmi de petites ondulations, et que bordent fréquemment des marais d'un mille de large. Le Ndjivé surtout fut difficile à franchir : du bois sur les deux rives, et des berges couvertes d'arbres tombés, entre lesquels nous avions de la boue souvent jusqu'à la ceinture. Voulait-on profiter du point d'appui illusoire que paraissaient offrir ces troncs glissants, ils tournaient sous l'effort que vous faisiez pour garder l'équilibre, et vous précipitaient dans une eau stagnante et putride. Un ou deux exemples du fait nous apprirent qu'il valait mieux passer à gué, dans l'eau jusqu'à la taille, que de risquer un plongeon qui vous en mettait par-dessus la tête.

Venait ensuite un espace herbu et sec, puis le marais proprement dit, traversé par un sentier, où l'on enfonçait jusqu'au genou dans une bourbe tenace. Quelques-uns de nos gens essayèrent d'éviter cette chaussée boueuse en sautant d'une touffe d'herbe à l'autre, herbe longue et raide qui croissait abondamment dans le marais. Mais ces touffes, qu'ils croyaient résistantes, flottaient sur une fange liquide et visqueuse ; elles chavirèrent au premier bond ; et les imprudents furent lancés dans la fondrière, d'où ils ne sortirent qu'à grand'peine, et avec l'aide de ceux qui suivaient la chaussée.

Au milieu du marais se trouvait un ruisseau limpide de dix pieds de large et de six de profondeur, courant sur un lit de sable jaune, qui paraissait ferme; mais ce lit doré n'avait qu'une épaisseur de quelques pouces et reposait sur la vase mouvante.

Çà et là de grands arbres minces, formant des bouquets aussi serrés que possible et enveloppés d'un réseau de lianes, sortaient brusquement de la nappe herbue, sans bordure, sans buissons d'aucune sorte.

Vues d'une faible distance, ces fondrières ont l'aspect de vertes prairies, dont ces bouquets d'arbres rehaussent grandement la beauté. Ce n'est qu'en entrant dans ces marais que l'illusion se dissipe. Au moment où j'en approchai, la scène avec son tapis et ses îlots de verdure, avec la caravane s'y déroulant, en file indienne, comme un énorme serpent noir, me parut saisissante.

A mesure que nous avancions, les malades que j'avais dans ma bande, et qui n'avaient dû leur mal qu'aux fatigues de la marche après un trop long repos, allaient de mieux en mieux; tous avaient recouvré la santé quand nous arrivâmes chez Lounga Mânndi.

Le village se trouvait dans une vallée riche en bois et en eaux courantes. C'est dans cette vallée que, pour la première fois, j'ai vu des fourmilières pareilles à celles du midi de l'Afrique[1]. J'en avais rencontré précédemment, et en grand nombre, de dix pieds de hauteur; mais là je voyais tout à coup des édifices de quarante à cinquante pieds d'élévation; et si l'on compare le résultat aux moyens qui l'ont produit, ces fourmilières sont plus étonnantes que les pyramides d'Égypte : comme si un peuple avait bâti le mont Everest.

1. A quelles fourmilières du midi de l'Afrique est-il fait allusion? Celles du termite belliqueux sont les plus grandes que l'on connaisse, et la hauteur de ces édifices sud-africains est généralement de dix à douze pieds. Ce dernier chiffre est celui de Smeathman. Jobson a dit vingt pieds; et le maximum des citations n'arrive pas à vingt-cinq. La similitude est-elle dans la forme? Ces monuments de cinquante pieds de haut sont-ils des cônes arrondis, entourés de clochetons comme les plus grandes que l'on ait décrites, ou des tours à large toiture comme celles du *termes mordax?* La muraille est-elle d'argile rouge, comme l'est toujours la bâtisse du belliqueux, ou de terre d'alluvion, terre grise ou noire, comme le sont les fourmilières du mordant ou de l'atroce? Il est fâcheux que l'auteur ne se soit pas plus étendu sur ces merveilles du monde animal. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Campés à peu de distance du village, nous vîmes bientôt accourir les habitants. Les uns venaient par simple curiosité, la plupart pour vendre leurs marchandises, les autres pour chercher les petits profits qu'ils pourraient faire. Il n'y avait que des hommes; le bruit s'étant répandu que Kassonngo et Coïmbra étaient avec nous, les femmes et les enfants, ainsi que les animaux domestiques, avaient été envoyés de l'autre côté du Lovoï.

Ces gens-là considèrent la visite de leur souverain comme la plus grande des catastrophes. Il suffisait de leur nommer Kassonngo pour faire naître immédiatement une pantomime expressive d'amputation de nez, de mains, d'oreilles; et tous déclaraient qu'à son approche ils iraient se cacher dans la jungle.

Lounga Mânndi envoyait le tribut, ou le portait lui-même, pour éviter le malheur d'une visite royale; et revenir sain et sauf de cette expédition était regardé comme une bonne fortune particulière.

Un fils de Lounga Mânndi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A peine le camp était-il dressé, que Lounga vint nous voir. C'était un homme d'un grand âge; mais à part l'affaiblissement de ses yeux, rien chez lui n'annonçait la vieillesse; il marchait d'un pas aussi léger, aussi élastique que celui des jeunes gens de son entourage.

Lounga était déjà chef du même canton sous le grand-père de Kassonngo, et nous disait que ce dernier dépassait en barbarie tous ses prédécesseurs. Quant à moi, il était sûr de ma bonté, ayant entendu dire que je ne permettais pas à mes gens de faire des esclaves, et que je les obligeais à payer leurs provisions.

Ici Alvez apprit à ses dépens ce qu'il y a de désagréable à être volé. Un de ses neveux, qu'il avait laissé chez Lounga avec trois sacs de perles destinées à l'achat des vivres nécessaires pour le retour, s'était approprié les trois sacs; et bien hautes, bien amères étaient les lamentations d'Alvez au sujet de ces *tre saccos*, *per gustare cominho*. Mais je me réjouis de l'indélicatesse du neveu, en apprenant que, grâce à elle, nous serions obligés de précipiter notre marche.

Le lendemain, quelle ne fut pas ma surprise en voyant arriver des gens de Méricani; leur maître ayant su que ma tente avait été brûlée, m'en envoyait une en étoffe d'herbe. Il avait donné l'ordre aux porteurs de continuer leur route jusqu'à l'endroit où ils me rencontreraient, ajoutant ainsi à la reconnaissance que je lui devais déjà pour ses bontés sans nombre.

Lounga Mânndi semblait avoir à mon égard des dispositions amicales; il me fit présent d'un mouton gras, m'en vendit un autre et se déclara très-satisfait de ce que je lui donnai en échange. Mais il voulut connaître l'effet de mes raïfles, et ayant entendu parler des balles explosives, il insista pour qu'une de ces balles fût envoyée dans un arbre : le résultat l'effraya tellement qu'il prit la fuite. J'ai su plus tard qu'il était allé se cacher dans la jungle, tenant pour certain que Kassonngo m'avait chargé de le tuer. Alvez le confirma dans cette opinion, et je ne le revis plus. Toutefois ses fils, avec lesquels je restai en bons rapports, me dirent que la vieillesse avait rendu leur père craintif, mais qu'après notre départ ils lui persuaderaient aisément que je n'avais aucune intention de lui faire du mal.

La veille du jour où nous devions partir, j'appris qu'on attendait un groupe d'individus qui étaient restés en arrière. Ce groupe n'arriva que le surlendemain; il eut besoin de la journée suivante pour avoir des vivres; puis Alvez me dit que rien ne l'arrêtait plus, et qu'on se mettrait en marche au lever du soleil.

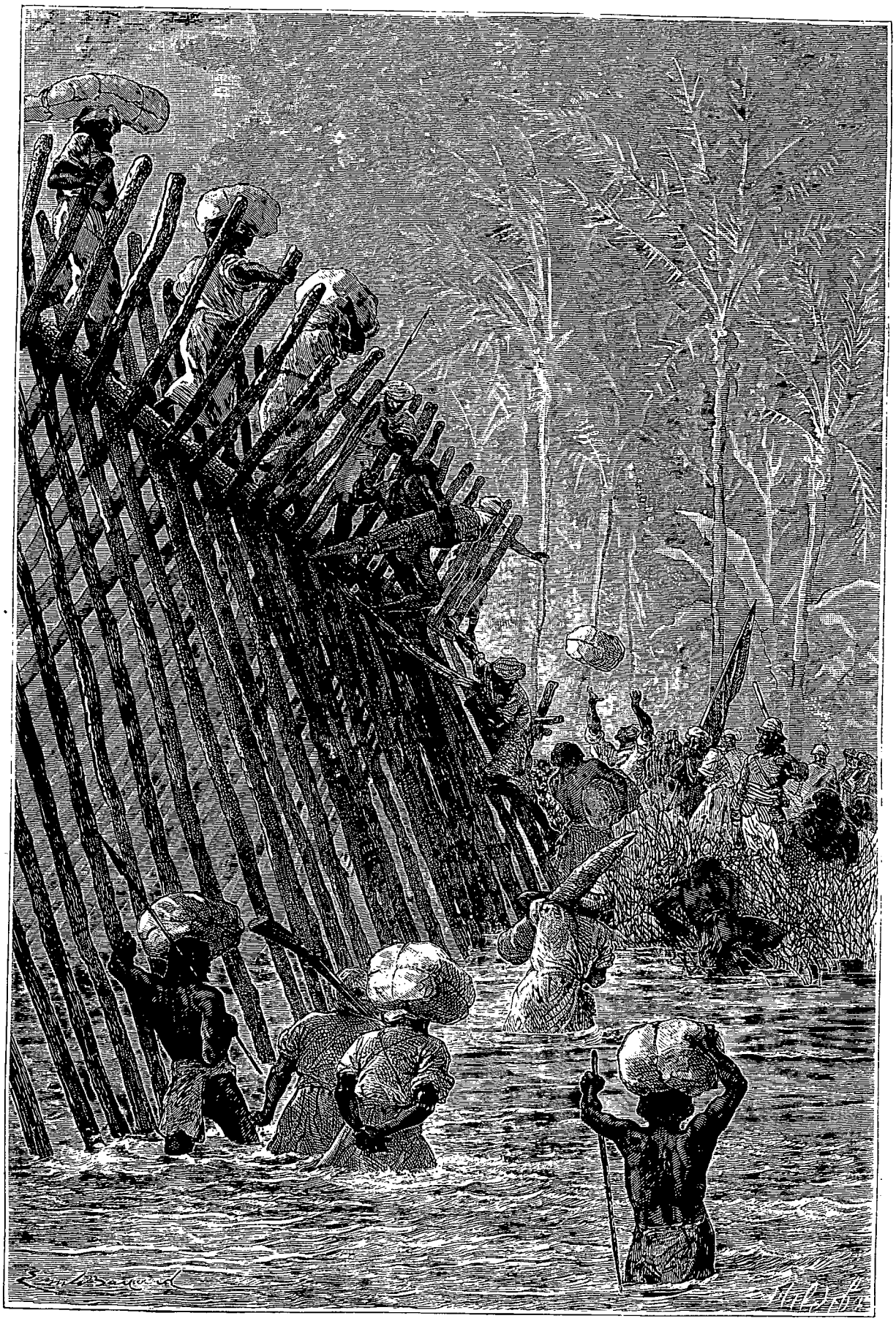
Quand le soleil fut levé, beaucoup de gens de la caravane refusèrent de partir sans Coïmbra, qui chassait toujours l'esclave avec Kassonngo. Je rappelai à Alvez qu'au départ de Coïmbra pour cette chasse, il avait été convenu que l'on n'attendrait pas ce digne homme. Alvez me répondit que ce n'était pas Coïmbra qu'il attendait, mais les gens qui étaient avec lui.

Une petite bande indépendante venait d'arriver; je tâchai de persuader à Bastian José Pérez, son conducteur, de venir avec moi. C'était l'esclave d'un traitant portugais des environs de Donndo; il y avait trois ans qu'il était parti avec des hommes du Lovalé pour chercher de l'ivoire. De proche en proche, il avait gagné l'Ouroua; et trop faible pour retourner seul avec sa cargaison, il venait joindre sa petite caravane à la nôtre.

Marcher avec moi lui agréait; toutefois Alvez devant partir presque immédiatement, il pensait qu'il valait mieux l'attendre.

Beaucoup de nos compagnons étaient fatigués de ces retards; mais ils n'osaient pas se fier à leurs propres forces, et attendaient quand même. Je les enga-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Passage du Lovoï (voy. p. 110). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

geai à se plaindre; il y eut à ce sujet palabre sur palabre.

Les jours s'écoulaient, nous ne bougions pas. Je résolus, à tout hasard, de partir seul; les mécontents promirent de me suivre. L'idée de me voir lui glisser entre les doigts mit Alvez en fureur. Il vint me trouver; la discussion fut orageuse; puis il demanda un sursis de trois jours, promettant de partir ensuite, que les autres fussent arrivés ou non.

Je ne voulus rien entendre, et partis le 7 juillet, accompagné de Bastian et d'Alvez.

Notre premier camp fut établi à côté d'un bouquet d'arbres, situé près d'un village. A peine avait-on fait les huttes, dressé les tentes, que tous les environs étaient en flammes; et sans les mesures énergiques qui furent prises pour empêcher le feu de nous atteindre, la médecine préservatrice de l'incendie aurait eu peu de puissance.

Le pays était beau; sous ce rapport, la marche avait été agréable; mais assister aux ravages commis par les gens de la caravane, être témoin de la désolation produite par ces bandits était exaspérant.

Le lendemain matin, au moment où je faisais plier ma tente, on vint me dire qu'on ne marcherait pas ce jour-là : un certain nombre d'esclaves s'étaient sauvés pendant la nuit — qu'ils n'en soient pas blâmés — et leurs propriétaires s'étaient mis à leur poursuite.

J'appris le soir, avec beaucoup de joie, que pas un des fugitifs n'avait été ressaisi, et qu'on ne ferait pas de nouvelles recherches. Quelques autres, la nuit suivante, essayèrent du même procédé; mais cette fois on était sur ses gardes : les malheureux furent découverts avant d'avoir pu quitter l'enceinte; et pendant des heures le bivouac retentit des cris déchirants de ces pauvres créatures, à qui les maîtres faisaient cruellement payer cet essai de délivrance.

Dès le matin, Alvez me fit appeler devant lui. Le message était impertinent; malgré cela, j'allai voir ce qu'il signifiait. A peine arrivé, j'appris qu'on avait reçu des nouvelles de Coïmbra, que celui-ci était dans le voisinage et que nous devions l'attendre. Je fis observer que nous avions déjà perdu beaucoup de temps, qu'une bande aussi peu nombreuse pouvait facilement nous rejoindre, qu'il avait été convenu.... Alvez, me tournant le dos, répondit qu'il était le chef de la caravane, non mon serviteur, et qu'il entendait marcher et s'arrêter quand bon lui semblait. J'éprouvai une forte démangeaison de secouer le vieux scélérat hors de ses guenilles; mais je pensai qu'il valait mieux ne pas se salir les doigts.

Coïmbra arriva dans l'après-midi, avec cinquante-deux femmes, enchaînées par groupes de dix-sept à dix-huit. Toutes ces femmes étaient chargées d'énormes fardeaux, fruit des rapines du maître. En surplus de ces lourdes charges, quelques-unes portaient des enfants; d'autres étaient enceintes. Les pauvres créatures, accablées de fatigue, les pieds déchirés, se traînaient avec peine. Leurs membres, couverts de meurtrissures et de cicatrices, montraient ce qu'elles avaient eu à souffrir de celui qui se disait leur maître.

La somme de misère et le nombre des morts qu'avait produit la capture de ces femmes est au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il faut l'avoir vu pour le comprendre. Les crimes perpétrés au centre de l'Afrique, par des hommes qui se targuent du nom de chrétiens et se qualifient de Portugais, sembleraient incroyables aux habitants des pays civilisés. Il est impossible que le gouvernement de Lisbonne connaisse les atrocités commises par des gens qui portent son drapeau et se vantent d'être ses sujets.

Pour obtenir les cinquante femmes dont Alvez se disait propriétaire, dix villages avaient été détruits, dix villages ayant chacun de cent à deux cents âmes : un total de quinze cents habitants! Quelques-uns avaient pu s'échapper; mais la plupart — presque tous — avaient péri dans les flammes, été tués en défendant leurs familles, ou étaient morts de faim dans la jungle, à moins que les bêtes de proie n'eussent terminé plus promptement leurs souffrances.

La bande, en surplus des cinquante-deux captives, comptait deux hommes appartenant à Coïmbra, deux épouses du maître, données à celui-ci par Kassonngo et parfaitement à la hauteur de leur tâche, qui était de surveiller les esclaves; enfin trois enfants, dont l'un portait une idole, également offerte par Kassonngo à Coïmbra, et que ce dernier considérait comme un Dieu tout aussi bon qu'un autre, bien qu'il fît profession d'être chrétien.

Comme celui de la plupart des métis de Bihé, tout son christianisme consistait à avoir reçu le baptême par l'entremise de quelque chenapan se qualifiant de prêtre, et qui, trop criminel pour être souffert à Loanda ou à Benguela, s'était retiré dans l'intérieur, où il baptisait pour vivre tous les enfants qui lui tombaient sous la main.

Augmentée de ce surcroît de misère, la caravane partit le jour suivant et gagna le Lovoï. Les uns le franchirent sur une pêcherie servant de pont; les autres passèrent à gué dans un endroit où l'eau avait cent vingt pieds de large, et arrivait à mi-cuisse.

Depuis la fin des pluies, la rivière avait considérablement baissé. Il était facile de voir par les traces de l'inondation qu'elle avait eu près de quatre cents pieds de large et douze de profondeur.

Ses rives étaient liserées d'une bande herbue, surmontée d'une frange de beaux dattiers sauvages aux feuilles pennées; un fond de grand bois complétait l'heureux effet de la scène.

Le Lovoï forme en cet endroit la frontière de l'Ouroua, qu'il sépare de l'Oussammbé. De l'autre côté de ses rives, je n'ai pas vu d'élaïs. Nous étions alors à plus de deux mille six cents pieds au-dessus de la mer, altitude que ne dépasse guère ce palmier; d'après Livingstone, il croîtrait chez Casemmbé à mille yards (neuf cent et quelques mètres) au-dessus de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'Océan ; mais c'est, je n'en doute pas, un fait exceptionnel.

Trois milles d'une montée rapide, à partir du Lovoï, nous conduisirent près de Msoa, dans un endroit où nous nous arrêtâmes.

La caravane, on l'a vu plus haut, se composait de différents groupes, qui chacun avaient leur installation particulière. Ma bande formait un camp ; celle d'Alvez en formait un autre. Coïmbra et ses esclaves en composaient un troisième ; Bastian un quatrième. Il y avait deux camps des gens de Bihé ; un des gens du Kibokoué ; enfin un huitième : celui des hommes du Lovalé ou de Kinyéma, comme on les appelait ordinairement, d'après le chef de leur pays.

Dans la soirée, un de ces petits camps fut détruit par le feu, et tous les environs, qui étaient couverts de grandes herbes, furent bientôt en flammes. Les autres bivouacs se trouvaient heureusement où l'herbe était courte, et furent préservés. Quelques esclaves profitèrent sagement du trouble causé par l'incendie pour prendre la fuite.

Autour de Msoa, la scène est jolie, le pays prospère, la population nombreuse. Les villages sont grands, entourés d'estacades et de tranchées de dix à douze pieds de profondeur, sur autant de large, avec contrescarpe adossée à la palissade : talus épais qui rend celle-ci à l'épreuve de la balle. Ces fortifications, d'une importance exceptionnelle, ont été faites contre Mchiri, chef du Katannga.

J'avais déjà entendu parler de ce chef ; c'était, disait-on, un *mtou mbaya sana* — un très-mauvais homme ; mais je ne supposais pas qu'il étendît ses déprédations jusqu'à l'Oussammbé.

Mchiri appartient à la famille des Vouakalagannza, l'une des principales tribus de l'Ounyamouézi. Longtemps avant l'époque dont nous parlons il se mit à la tête d'une bande nombreuse, traversa le Tanganîka, et, cherchant de l'ivoire, se dirigea vers l'ouest. Arrivé au Katannga, il vit immédiatement l'avantage que lui donnaient ses armes à feu ; il attaqua le chef, et l'ayant battu, se proclama souverain indépendant du Katannga, bien que cette province fît partie de l'Ouroua.

Bammbarré et Kassonngo lui avaient souvent réclamé le tribut, mais inutilement, et ils n'avaient pas cru devoir risquer leur prestige en appuyant leur réclamation d'une prise d'armes.

Mchiri a groupé autour de sa personne un grand nombre de ses compatriotes et de traitants de bas étage, venus de la côte orientale. Des caravanes, appartenant à des marchands portugais, le visitent depuis vingt ans et lui fournissent de nombreuses recrues. Il s'approvisionne d'armes à feu et de munitions en trafiquant, d'une part, avec l'Ounyanyemmbé, de l'autre avec le Benguela ; et l'ivoire étant assez rare chez lui, son exportation consiste principalement en esclaves et en cuivre.

C'est dans le pays même qu'il se procure le métal ; pour l'esclave, il le fait prendre au loin. Moyennant une faible rétribution, il permet aux bandes de ses adhérents d'accompagner les hommes qu'il envoie en razzia. Au retour, les captifs sont partagés entre les marchands et lui, proportionnellement au nombre de mousquets fournis par chacun ; et ses affaires étant brillantes, la dépopulation augmente rapidement.

La plupart des esclaves emmenés par les caravanes s'expédient dans l'intérieur, où ils sont échangés contre de l'ivoire. Un petit nombre seulement arrive à Benguela ; néanmoins je suis persuadé qu'il en est conduit à la côte, près de cette dernière ville, plus que le pays n'en absorbe, et que malgré la vigilance de nos vaisseaux, malgré les sacrifices qui ont été faits pour supprimer la traite des noirs, beaucoup d'Africains sont exportés dans l'Amérique du Sud et peut-être aux Indes Occidentales.

De petites cases à fétiches s'élevaient en dehors de l'enceinte de Msoa ; devant ces cases, il y avait des amas de cornes et de mâchoires d'animaux sauvages, déposées là comme offrandes aux dieux de la guerre et de la chasse, pour obtenir la continuation de leurs faveurs.

Partis de Msoa, nous traversâmes des bois et des savanes, puis un large marais drainé par la Louvoua, qui, divisée en plusieurs branches, allait au sud rejoindre le Loubouri, l'un des tributaires du Loufoupa.

Nous nous arrêtâmes dans une grande plaine absolument nue : pas un arbre, et le feu en avait récemment détruit l'herbe. L'excessive chaleur du sol, unie aux rayons dévorants d'un ciel sans nuages, était intolérable. A cette journée ardente succéda la nuit la plus froide que j'eusse encore passée en Afrique. Le matin, mon thermomètre ne marquait dans ma tente que 8° 3/9[1].

Comme nous allions partir, le neveu d'Alvez et les esclaves qui s'étaient approprié les grains de verre laissés chez Lounga Mânndi prirent la fuite. Au moment du départ on leur avait ôté les fers qui les enchaînaient depuis la découverte du vol, et on leur avait donné des ballots, en leur rappelant que, en arrivant à Bihé, ils subiraient la peine qu'ils avaient encourue. Ces menaces n'étaient pas faites pour les retenir, et dès que cela fut possible, ils décampèrent.

Alvez se mit à leur poursuite, et le départ fut contremandé ; mais Coïmbra allant faire des vivres dans un village, qui se trouvait sur la route que nous devions prendre, je profitai de l'occasion pour quitter la place et en chercher une moins rôtissante.

Nous rencontrâmes plusieurs ruisseaux et de vilains petits marais — de très-mauvais pas ; — mais à la fin de l'étape nous fûmes dédommagés par la découverte d'un délicieux terrain de campement, situé près de Kahouéla.

Ce dernier village était également défendu par une

1. Tous les degrés, indiqués dans le texte d'après le thermomètre de Fahrenheit, sont marqués ici à l'échelle centigrade. (*Note du traducteur.*)

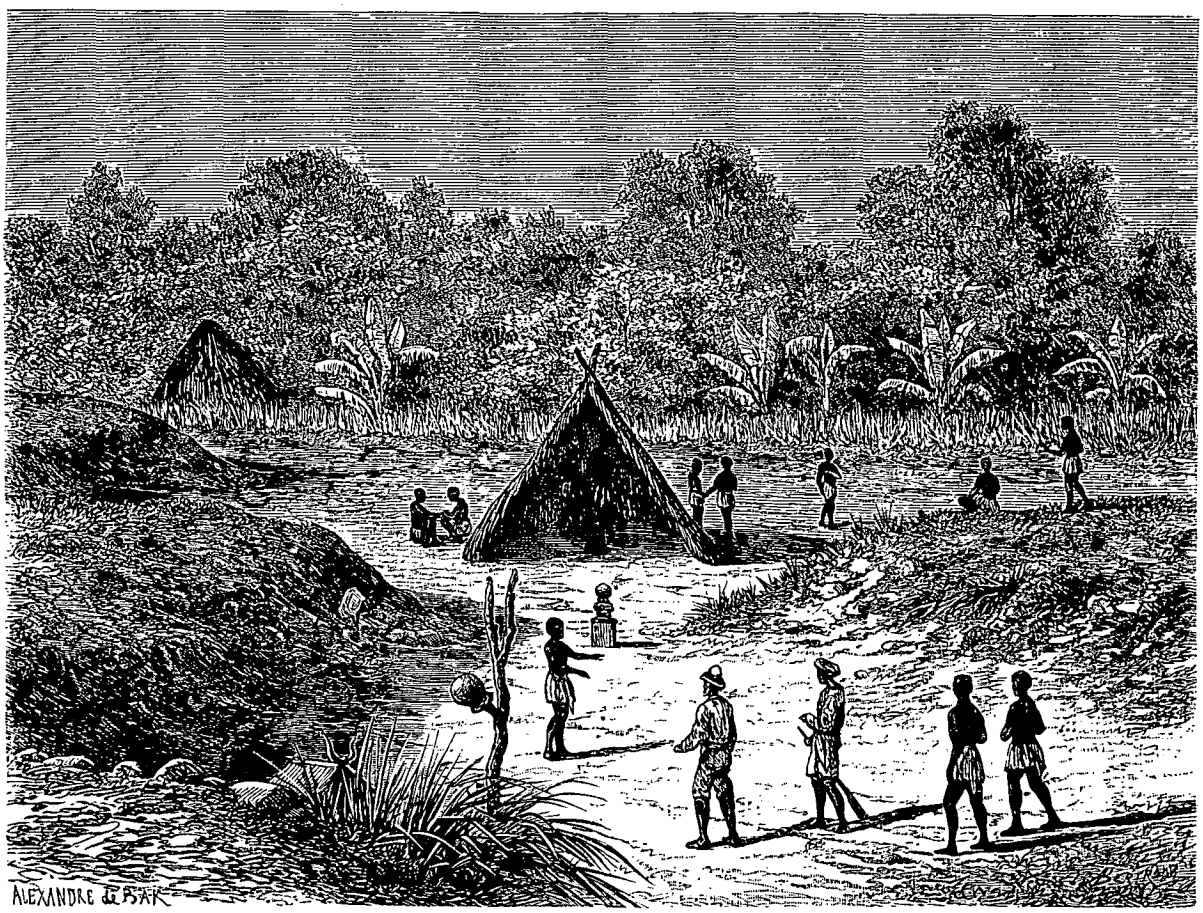
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

estacade entourée de fossé, avec contrescarpe. Son chef, appelé Poporla, nous dit qu'une bande des gens de Mchiri avait passé dernièrement sans oser l'attaquer, ce qu'il attribuait à la solidité de ses fortifications.

Nous ne trouvâmes à Kahouéla rien autre chose qu'un peu de grain ; toutefois dans le ravissement que leur causait ce fait extraordinaire d'une caravane prête à payer ce qu'elle voulait avoir, les habitants nous le vendirent au prix le plus modéré.

La femme du chef étant venue au camp avec son mari, j'obtins qu'elle me cédât une demi-douzaine d'œufs. C'était pour moi une véritable aubaine ; mais Poporla, saisi d'horreur à l'idée qu'un si grand homme était réduit à une pareille nourriture, alla me chercher un panier de fèves et un lambeau de venaison carbonisé. C'était, je crois, la seule viande qu'il y eût dans tout le village.

Un examen attentif me fit reconnaître, dans ce charbon, la trachée de quelque bête fauve. Il me fut assez difficile d'éviter de manger cette friandise en présence du chef : Poporla était si désireux de me voir me



Village de Kahouéla. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

régaler ! « Oubliez que je suis là ; ne faites pas attention.... »

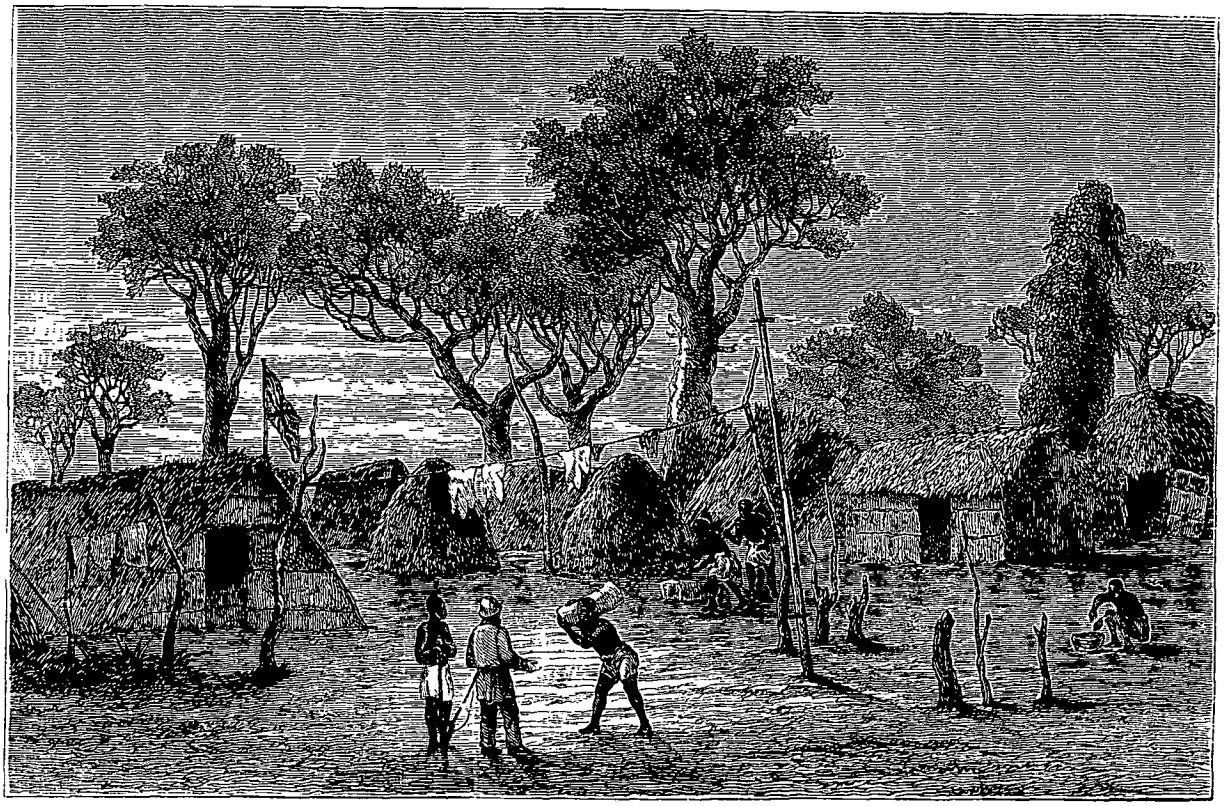
Mais, prétextant d'une politesse qui ne me permettait pas de céder à ces instances, j'échappai au délicieux morceau, qui, après le départ du donateur, fut vendu par mon domestique à l'un des hommes de Coïmbra pour un épi de maïs.

Alvez arriva le lendemain ; non-seulement il n'avait pas repris ses esclaves, mais il en avait perdu trois autres. Il vint me trouver, et se lamentant beaucoup sur la dureté de son sort, il exprima l'espoir que je ne l'oublierais pas lors de notre arrivée à Benguela. Je pus le lui promettre en toute équité de conscience ; car jusqu'à ma dernière heure il sera présent à ma mémoire, comme l'un des produits les plus écœurants d'une fausse civilisation.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Camp de Loupannda. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE COMMANDANT VERNEY-LOVETT CAMERON[1].

1873-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Perles particulières. — Entrée des villages interdite. — Défilé de la caravane. — Résultat de l'enchaînement des esclaves.— Forêt majestueuse. Fuite et déposition du Mata Yafa. — Tour de force. — Sources du Lomâmi et du Louhouemmbi. — Querelle au sujet d'une antilope. — Repas somptueux. — Ruches nombreuses. — Commerce de cire.

Le chemin que nous prîmes, en quittant Kahouéla, nous conduisit près d'Anngolo, dont les habitants vinrent à notre rencontre : ils étaient pressés de nous vendre leur grain et leur farine pour des perles. Je vis alors qu'Alvez et toute sa bande s'étaient pourvus d'une sorte de verroterie qui leur permettait de s'approvisionner amplement. Ces perles particulières ne s'apportent pas de la côte occidentale; mes honnêtes compagnons avaient volé toutes les leurs aux Vouaroua, qui aiment passionnément ce genre de grains de verre et qui les achètent aux Arabes.

Les provisions faites, la caravane se remit en route; elle campa dans la jungle et, le lendemain, se dirigea vers Loupannda, que nous atteignîmes après trois jours de marche dans un pays bien arrosé, où les villages avaient les mêmes fortifications que les précédents : estacade, fossé et contrescarpe. Les habitants de quelques-uns de ces forts refusèrent d'entrer en relations avec nous; ailleurs, les indigènes vinrent d'eux-mêmes nous apporter du grain. Le sorgho venait d'être coupé; il était abondant et à bas prix.

Mais ni les uns ni les autres ne nous laissèrent pénétrer dans leurs villages. Une fois, pendant que j'attendais la caravane, deux de mes hommes parvinrent

1. Suite. — Voy. t. XXXIII, p. 1, 17, 33, 49, 65 ; t. XXXIV, p. 65, 81 et 96.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à franchir la palissade d'un bourg, sans autre intention que de m'acheter une chèvre ou une poule. Aussitôt s'éleva un grand cri; tous les habitants se retirèrent dans une enceinte intérieure, dont ils fermèrent les portes, et des lances menacèrent mes hommes, qui jugèrent à propos de s'éloigner. Néanmoins, au bout de quelque temps, les villageois reprirent confiance; voyant alors que ma suite n'était composée que de trois individus, ils sortirent de leur retraite et me contemplèrent de loin.

Je finis par décider l'un d'eux à venir près de nous; mais quand il m'eut regardé, il se couvrit la figure de ses deux mains, puis se sauva en poussant un cri de terreur. Il n'avait jamais vu d'homme blanc, et je suppose qu'il me prit pour le diable.

Un gamin d'une douzaine d'années fut plus audacieux, il resta près de moi; je lui donnai un peu de tabac et quelques perles. Observant qu'il ne lui arrivait aucun mal, d'autres gens approchèrent et me regardèrent en riant aux éclats; enfin une bonne vieille femme consentit à me vendre une poule.

Tandis que je me livrais avec mon entourage à une pantomime animée, la bande d'Alvez apparut; immédiatement les villageois se précipitèrent dans leur enceinte, dont les portes se refermèrent.

La place que j'avais choisie pour campement était près du sentier, et la caravane tout entière passa devant nous. Le triste défilé dura plus de deux heures. Femmes et enfants, pliant sous leurs charges et les pieds déchirés, avançaient, poussés par leurs maîtres, qui les frappaient dès que la marche venait à se ralentir.

On arriva au camp; loin de se reposer, les malheureuses furent obligées d'aller chercher de l'eau et du bois, de faire la cuisine et de construire des huttes pour leurs propriétaires. Celles qui parvinrent à se composer une sorte d'abri avant la nuit close furent les favorisées.

La perte de travail qui résulte de l'enchaînement des esclaves est monstrueuse. Veut-on avoir une cruche d'eau, vingt femmes sont contraintes de se rendre à la rivière; pour un fagot d'herbe il faut employer toute la chaîne. En route, si l'un des marcheurs a besoin de s'arrêter, tous les autres doivent faire halte; et quand un de ces malheureux tombe, cinq ou six de ses compagnons sont entraînés dans sa chute.

A côté du village, au pied même de l'enceinte, je vis un python mort; il avait treize pieds huit pouces de long, mais n'était pas très-gros.

Tout le pays était parfaitement boisé et sillonné de cours d'eau sans nombre. Des futaies d'arbres gigantesques s'élevaient majestueusement, dépourvues de sous-bois; et pendant que j'errais seul parmi ces troncs énormes, dont les cimes épaisses arrêtaient les rayons du soleil, une sorte de respect religieux s'empara de tout mon être.

A Loupannda, nous reçûmes la visite du chef. Il apportait une dent d'éléphant qu'il voulait vendre; la caravane s'arrêta pour qu'Alvez pût débattre l'affaire: ce fut une journée perdue; et la dent ne fut pas achetée.

Tandis qu'Alvez marchandait cet ivoire, je causai avec les gens du bourg et avec Mazonnda, le chef d'un village que nous avions croisé sur la route. Ils me dirent que le Mata Yafa avait été déposé par sa sœur, et qu'il se rendait auprès de Kassonngo, son parent et son ami, pour lui demander de le replacer sur le trône.

Faire couper des nez, des lèvres, des oreilles ne suffisait pas à ce misérable; il avait voulu étendre ses vivisections à une femme qui allait devenir mère, et la faire ouvrir pour satisfaire une curiosité monstrueuse. Sa sœur, qui était aussi sa première épouse, s'était opposée à cette fantaisie royale; et pensant qu'un jour ou l'autre elle pourrait être choisie comme sujet d'étude anatomique, elle avait réuni un parti nombreux, qui devait surprendre le chef pendant la nuit et le mettre à mort. Instruit du complot, le Mata Yafa s'était enfui avec une poignée d'hommes; il avait été remplacé par un de ses frères, auquel sa sœur avait donné le pouvoir.

Une grande quantité de cuivre, tirée principalement des mines situées à une cinquantaine de milles au sud de Loupannda, fut apportée au camp pour y être échangée contre des esclaves. Le métal arrivait sous forme de *hannda*, cette croix de Saint-André que nous avons décrite page 66. La charge était composée de deux ballots, formés chacun de neuf ou dix croix et suspendus aux deux bouts d'une perche.

Je pris un de ces ballots, pesant soixante livres, et le tins à bras tendu. Les spectateurs furent très-étonnés; ils déclarèrent qu'il avait fallu une grande médecine pour me rendre capable d'un pareil exploit. Quelques indigènes et plusieurs des gens d'Alvez mirent leur force à l'épreuve; un de mes porteurs parvint à tenir six hannda; mais pour les autres, le maximum fut de cinq. C'était, il est vrai, la première fois qu'ils essayaient de porter quelque chose à bras tendu; et je ne doute pas que beaucoup d'entre eux ne l'eussent emporté sur moi dans d'autres exercices. Néanmoins je pense que, en général, la force musculaire des noirs est inférieure à celle des blancs.

En sortant de Loupannda, nous entrâmes dans un marais dont la traversée occupa une journée entière. De nombreux cours d'eau sillonnaient cette bourbe profonde; ils étaient couverts de tinnghi-tinnghi, sur lequel nous passâmes, allant d'île en île, et finissant par camper dans un îlot rempli de grands arbres. C'est dans ce vaste marais que le Lomâmi et le Louhouemmbi prennent leur source. Parties du même point, ces deux rivières s'unissent en aval de l'Iki ou lac Tchébonngo, le Lincoln de Livingstone, que traverse le Louhemmbi.

Pendant cette marche, je vis une harde de petites antilopes et réussis à tuer un de ces animaux après une longue et patiente rampée. Laissant mes hommes dépouiller la bête, je continuai à poursuivre le troupeau dans l'espoir d'abattre une seconde antilope.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand je revins, il y avait querelle entre mes gens et ceux de Bihé, qui prétendaient avoir la moitié de l'animal, la troupe ayant été signalée par un des leurs. Je réglai l'affaire, en disant que celui qui avait vu la harde le premier recevrait une petite part de viande, mais que les autres n'auraient rien; puis j'envoyai à Alvez un morceau de venaison. Au lieu de me remercier, le vieux chenapan en réclama davantage, sous prétexte que, la caravane étant à lui, tout le gibier qu'on tuait devait lui être apporté pour qu'il le distribuât.

Ma réponse ne dut pas le satisfaire; je ne sais même pas si elle fut polie. Dans tous les cas, je gardai pour moi une gigue, plus les rognons, et je partageai le reste entre mes hommes. J'avais en outre rapporté deux tourterelles, ce qui me fit un repas somptueux : rôti d'antilope, tourterelle grillée, et jeunes pousses de fougère en guise d'asperges.

La marche suivante eut lieu sur un terrain fécond, autrefois cultivé, maintenant désert, où, après avoir fait sept milles, nous fûmes arrêtés par les grandes herbes. Il fallut retourner sur nos pas, regagner l'autre rive d'un cours d'eau que nous venions de franchir, et mettre le feu à l'herbe pour nous ouvrir un passage. Quand la flamme eut un peu avancé, je la suivis dans l'espoir de faire bonne chasse; mais je ne vis que de petits oiseaux et beaucoup de rapaces, surtout des milans, qui fondaient en plein incendie pour y saisir les fugitifs, et qui parfois étaient victimes des flammes.

Cours d'eau. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le sentier paraissait alors se dérouler sur la ligne de faîte qui partage les eaux entre les rivières que reçoit le Loualâba au-dessous de Nyanngoué et celles qui le rejoignent en amont du Kassali. Nous traversions des lagunes encombrées d'herbes et qui donnent naissance à de nombreux ruisseaux, près de l'un desquels nos bivouacs s'établirent. Un chef des environs vint nous faire une visite; il me dit les noms de toutes les rivières que nous avions passées; mais quand je lui demandai le sien et celui de son village, il se leva sans me répondre et se sauva, craignant que je ne voulusse user contre lui de quelque sortilége.

Le lendemain, nous nous rendîmes chez Foundalannga, dont la résidence est peu éloignée de la frontière, et où nous fîmes une halte de trois jours pour acheter des vivres. La route nous avait fait traverser d'énormes fourrés de bambous, s'étendant sur un espace d'environ huit milles. Nous trouvâmes dans le village beaucoup de ruches, dont la cire est recueillie avec soin comme objet de commerce; elle est vendue en grande quantité aux caravanes qui reviennent du Katannga, et qui la payent avec le cuivre qu'elles rapportent de cette province.

A la fin de l'étape suivante, le Loubirannzi fut passé; nous entrâmes alors dans l'Oulonnda : c'était le 27 juillet 1875.

L'Oulonnda. — Son étendue, ses habitants. — Ragoût de trompe d'éléphant. — Scène immonde. — Bonne chasse. — Nécessité de suivre Alvez. — Voualonnda. — Marche pénible. — Moéné Koula. — Expression de reconnaissance. — Résidence de Moéné Koula. — Arbres fétiches. — Petitesse des cases. — Clairières marécageuses. — Chute dans une trappe. — Kiséma. — Sona Bazh. — Ligne de partage entre le Zambèze et le Cassaï. — Gelée. — Lâcheté des gens d'Alvez. — Le Kafoundanngo. — Évasion d'esclaves. — Gens du Lovalé. — Exactions. — Costume. — Bêtes bovines. — Fétiches. — Plaines inondées. — Poisson acheté comme article d'échange. — Katenndé. — Légende du lac Dilolo.

L'Oulonnda est une contrée longue et étroite : cent milles de large environ, sous le parallèle où nous l'avons traversée, et quatre fois plus d'étendue sud-nord, entre les cinquième et douzième degrés de latitude méridionale.

La grande majorité des habitants se compose de Voualonnda ou gens du pays; mais le chef, son entourage et certains gouverneurs de district, sont des Vouaroua.

Les villages sont petits, peu nombreux, fort éloignés les uns des autres, et la forêt occupe toujours la plus grande partie du sol.

Nous fîmes halte le lendemain de la première marche, à partir du Loubirannzi, par égard pour quelques femmes qui allaient augmenter le nombre des esclaves. Je pris mon raïfle et restai dehors toute la journée; mais je revins sans avoir vu ni plume ni poil. Des gens d'Alvez furent plus heureux; ils tuèrent deux petits éléphants, ce qui fit prolonger la halte d'un jour, afin de dépecer les bêtes.

J'avais entendu dire que la trompe d'éléphant était chose excellente; je voulus y goûter, et m'en procurai une tranche; mais, soit que mon cuisinier ne fût pas à la hauteur de ce morceau délicat, soit qu'il fallût être d'une gastronomie plus raffinée que la mienne pour en apprécier le fumet, il est certain que je n'ai plus essayé du ragoût d'éléphant.

Le dépeçage des deux bêtes donna lieu à une scène

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

immonde. Tous les gens d'Alvez, montés sur les colosses ou les entourant, hachaient, coupaient, déchiraient ces cadavres, dont ils se disputaient les lambeaux en hurlant et se chamaillant comme une bande de chiens sauvages.

Encouragé par la vue de cette grosse proie, je m'étais remis en chasse dès le matin et avais battu pendant six heures tout un coin de la forêt, lorsque, au moment de revenir, un magnifique élan sortit du hallier. Je lui envoyai une balle explosible; il tomba, fut bientôt relevé, et reçut de mon second coup une balle ordinaire qui l'abattit définitivement. Celle-ci lui avait traversé le cœur; l'autre s'était brisée sur l'omoplate, où l'éclat qui en avait formé la base s'était aplati au point d'être aussi mince qu'un pain à cacheter.

L'un de mes hommes tua également un élan; et ma bande fut aussi bien approvisionnée que celle d'Alvez, qui garda ses deux éléphants pour elle. Il me fut impossible d'en obtenir la moindre portion pour les gens de ma suite, portion que j'offrais de payer. Le petit morceau de trompe que je demandai pour moi me fut même vendu fort cher.

La venaison débitée et emballée, on se remit en route. Deux heures de marche à travers la jungle nous conduisirent à un village dont les habitants avaient pris la fuite. Les gens d'Alvez s'arrêtèrent, déclarant qu'ils voulaient camper dans cette bourgade déserte, où ils auraient des vivres en abondance et qui ne leur coûteraient rien.

Ennuyé et révolté de ces délais et de ces pillages, je poursuivis ma route avec quelques-uns de mes hommes, et donnai l'ordre à Bombay d'amener la cargaison. Je le vis arriver peu de temps après avec une demi-douzaine de soldats, mais pas de ballots; Alvez ayant pris une autre route, mes porteurs l'avaient suivi. Les rappeler n'aurait servi de rien; il ne me restait qu'une chose à faire : retourner sur mes pas et les rejoindre.

En traversant un village qui avait été mis à sac, je trouvai une bande de pintades occupées à manger le grain que les pillards avaient répandu. La bande s'envola, et je tuai l'un de ses membres, une poule grasse, qui atténua ma mauvaise humeur.

Longtemps avant de rejoindre Alvez, le fumet de la viande d'éléphant qui, préparée d'une façon trop sommaire, était déjà gâtée, me prouva que j'étais bien sur la piste de la caravane.

En arrivant, je demandai à notre chef comment il se faisait qu'il marchât au sud-sud-est, quand Bihé se trouvait à l'ouest-sud-ouest. Il me répondit que le chemin qu'il suivait était bon, que d'ailleurs il n'en connaissait pas d'autre. Mes gens étaient trop effrayés de la route qu'ils avaient à faire pour venir avec moi seul. « Aucun d'eux, disaient-ils, ne savait où l'on pourrait trouver de l'eau, acheter des vivres, ne connaissait les diverses langues des pays où nous devions passer. » Tout cela était vrai; et ne pouvant mettre en doute que, si je me séparais d'Alvez, la plupart de mes hommes me quitteraient pour le suivre, j'étais contraint d'accepter sa direction.

Les quelques individus qui vinrent au camp étaient les premiers Voualonnda que j'eusse encore rencontrés. Ils étaient sales et avaient l'air sauvage. Le vêtement des hommes consistait en un tablier de cuir; celui des femmes se bornait à un lambeau de feutre d'écorce. Ni les uns ni les autres n'avaient de coiffure particulière. Leur toison était simplement enduite de graisse et d'argile, et tous se faisaient remarquer par une absence complète d'ornements. Rien n'annonçait qu'ils eussent été en rapport avec les caravanes; pas un d'entre eux ne possédait un grain de verre ou un morceau d'étoffe. Je donnai quelques perles à un homme dont j'avais essayé d'obtenir des renseignements : le cadeau lui fit un plaisir extrême.

L'étape du lendemain fut à la fois ennuyeuse et pénible; tous les sentiers, suivant l'expression africaine, étaient morts, c'est-à-dire effacés; toutes les cases étaient désertes. Nous finîmes cependant, à une heure avancée de l'après-midi, par gagner l'endroit que nous voulions atteindre; et j'eus la satisfaction, bien négative, d'apprendre que la route que je voulais suivre la veille y conduisait directement.

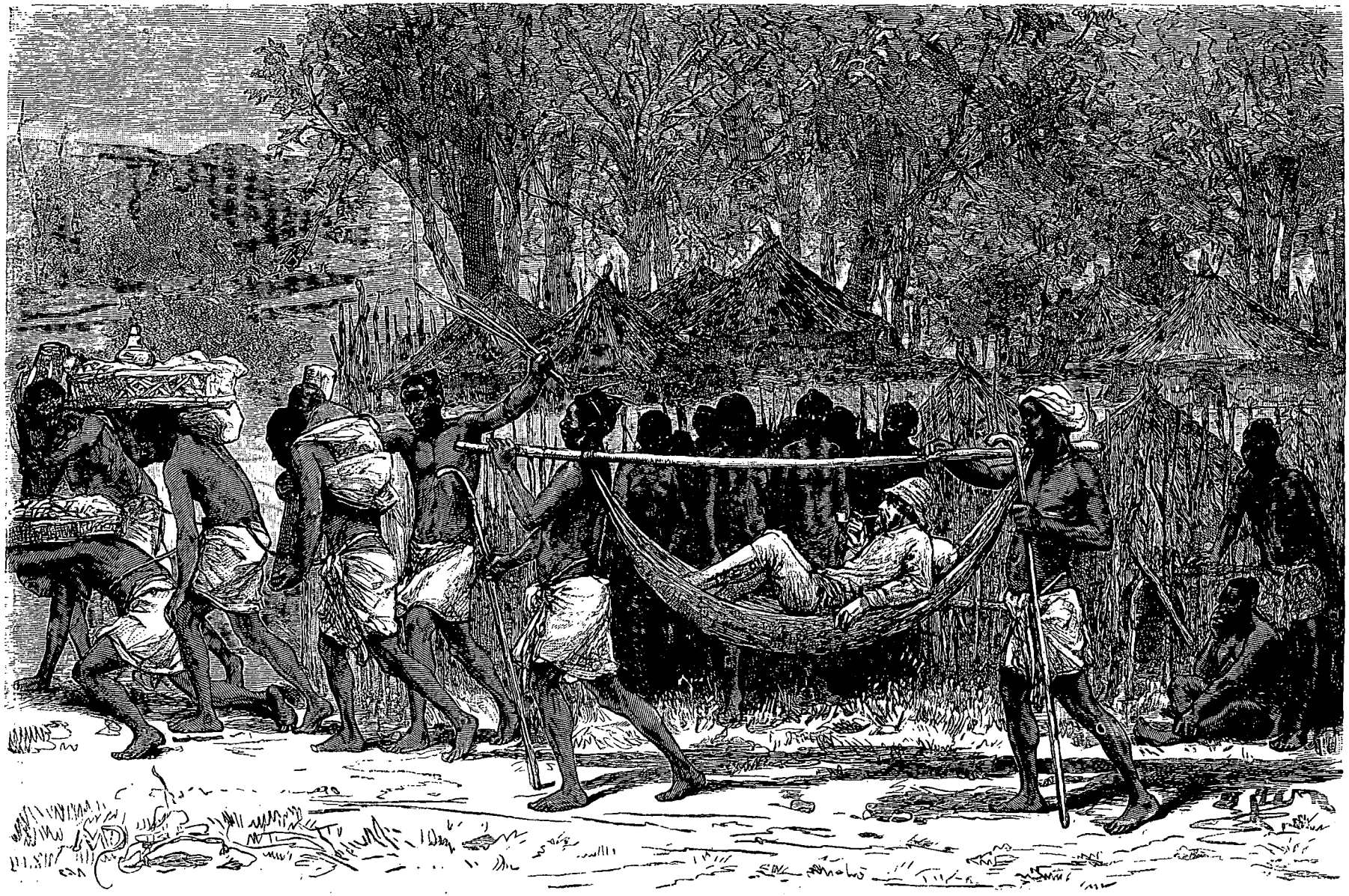
Nous étions alors près du village de Moéné Koula, un des sous-chefs de l'Oulonnda, et sur la grande route qui va de la capitale du Mata Yafa aux mines de cuivre et aux salines des environs de Kouidjila. C'est par cette route que les pombéiros Pedro João Baptista et Anastacio José allèrent de la résidence du Mata Yafa à celle de Casemmbé. Le désert de quarante jours de marche qui, leur dit-on, séparait les deux villes était certainement l'Ouroua. Nul doute que le Mata Yafa n'ait donné ce faux renseignement aux voyageurs pour les empêcher de se faire connaître au père de Kassonngo, dont il était jaloux. En 1875, bien que le même motif n'existât plus, il y avait quelque temps que les relations avaient cessé entre les deux pays, par suite des troubles qui, des deux parts, existaient en haut lieu.

Les gens de Moéné Koula me confirmèrent ce que j'avais entendu dire dans l'Oussâmmbé au sujet du Mata Yafa.

Depuis un an que celui-ci avait hérité du pouvoir, il s'était montré plus cruel que la généralité de ses prédécesseurs. Nous avons dit l'horrible caprice qui avait amené sa chute, et comment il avait été remplacé par un de ses frères.

Quelques indigènes nous apportèrent de la viande carbonisée, un petit pot de bière et un cuisseau de buffle voisin de la putréfaction. Bien qu'il fût impossible de manger cette viande, Alvez et moi nous parvînmes à l'échanger contre du grain. Je fis, en outre, un cadeau de verroterie à ceux qui l'apportaient; sur quoi le chef du groupe se frotta la poitrine et les bras avec de la terre; puis les autres se mirent à genoux, et frappèrent trois coups dans leurs mains, tous ensemble, le premier coup très-fort, le second et le troi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Village de l'Oulonnda. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte et l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

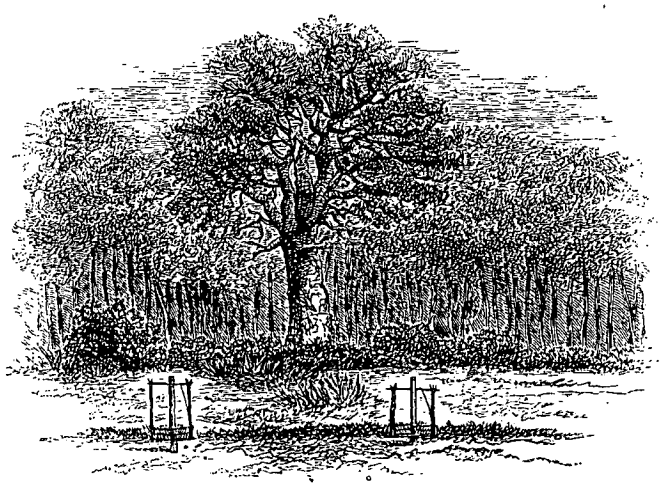
sième allant en diminuant. Cette salve fut répétée trois fois.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous passions devant la résidence de Moéné Koula : un groupe de hameaux irrégulièrement construits, les uns sans clôture, les autres ayant une enceinte de buissons épineux. Toutes les cases, bâties avec beaucoup de soin, étaient d'une petitesse remarquable; la hauteur des murailles n'excédait pas trois pieds.

Au delà du village, se trouvaient les jardins et les champs, protégés par de petits enclos renfermant chacun un arbre fétiche, arbre mort auquel étaient suspendus, en grand nombre, des pots de terre et des gourdes.

Une entorse, que je me donnai au début de cette marche, m'obligea à me faire porter dans mon hamac pendant plusieurs jours. Les détours du chemin nous firent passer devant beaucoup de petits hameaux, groupes de deux ou trois cases bâties au milieu d'un terrain cultivé.

Ces hameaux étaient entourés de palissades de quatre pieds de hauteur, formées de troncs d'arbres placés les uns sur les autres et maintenus par des piquets plantés de distance en distance. Comme celles du village de Koula, toutes les cases étaient de petite dimension; mais tandis que les unes, de forme ronde, avaient le toit conique et la muraille faite d'un colombage dont les intervalles étaient remplis avec de l'herbe, les autres étaient quadrangulaires, avec toiture à pignons, et étaient doublées de nattes.



Piéges à gibier. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Quelques plaines découvertes, situées dans les interruptions que présente la forêt dont le pays est composé, étaient encore fangeuses, bien que la saison sèche fût très-avancée. A l'époque des pluies, ces clairières doivent être des marais.

Le 5 août, nous traversâmes le Loukodji, principal affluent de la rive droite du Louloua. Celui-ci est une grande rivière où se jettent la plupart des cours d'eau que nous avions traversés.

A quelques milles du Loukodji, résidait un Casemmbé, second chef de l'Oulonnda; mais ce grand chef était allé rendre hommage au nouveau Mata Yafa, et nous poursuivîmes notre route.

Deux jours après, nous atteignîmes une bourgade d'une vingtaine de huttes, bâties au milieu d'une large enceinte. Comme j'escaladais la palissade à une place où je croyais voir une entrée convenable, j'entendis crier : « Prenez garde, il y a un trou. » Baissant les yeux, je vis en effet une petite ouverture, et mis le pied à un endroit qui me paraissait être d'une fermeté rassurante. Immédiatement le terrain céda, et je fis une descente rapide dans une trappe à gibier; mais, étendant les bras, j'évitai de gagner le fond, et je sortis de ce piége sans autre mal qu'une rude secousse.

Le lendemain, nous arrivâmes à Kiséma, qui est situé juste entre les sources du Louloua et celles du Liammbaï (haut Zambèse). Ce village est la dernière station de l'Oulonnda, du côté de l'ouest; et celui-ci étant séparé du Lovalé par une frontière déserte d'une étendue qu'on disait être de cinq étapes, nous restâmes plusieurs jours à Kiséma pour y acheter du grain et pour le moudre.

La lune était alors favorable aux observations; j'en profitai pour relever cent quatre-vingt-sept distances, qui me permirent de fixer exactement cette position importante.

Nous rencontrâmes à Kiséma une petite bande de natifs du Lovalé qui achetaient de la cire et de l'ivoire. Tous avaient des fusils; et comme il arrivait toujours en pareil cas, ils regardèrent les miens avec beaucoup plus d'intérêt que ne le faisaient les gens qui n'avaient jamais vu d'armes à feu. Mon gros raïfle excita vivement leur admiration; toutefois, n'ayant que de longs fusils portugais, des fusils à pierre, ils n'en comprirent pas d'abord toute la valeur; mais quand, l'un d'eux ayant consenti à prendre pour cible un arbre éloigné de cinquante pas, j'eus mis la balle de mon second coup dans le trou fait par la première, ils furent complétement édifiés sur la puissance et la précision de mes armes.

A partir de Kiséma, trois jours de marche à travers des jungles alternant avec de grandes plaines nous amenèrent au village de Sona Bazh, village récemment construit par des gens du Lovalé.

Nous avions trouvé sur la route des traces nombreuses de grand gibier et vu une troupe de zèbres. J'avais regardé longtemps ces jolies bêtes, qui jouaient entre elles ou qui pâturaient sans se douter de notre voisinage.

On aperçoit de Sona Bazh les grands arbres dont sont couverts les bords du Zambèse, qui, à une distance de dix à douze milles, se dirige à l'ouest-sud-ouest. Nous étions alors sur la ligne de faîte qui sépare ce fleuve du Cassaï, et nous traversions conti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuellement des rivières qui allaient se jeter dans l'un ou dans l'autre de ces cours d'eau.

Le chemin nous conduisit premièrement à une dépression que draine la Louvoua, affluent du Zambèse, et au bord de laquelle nous nous arrêtâmes.

Dans ma tente, le thermomètre à minima indiqua, pour la nuit, trente-huit degrés Fahrenheit (un peu plus de trois degrés centigrades au-dessus de zéro); mais en descendant la côte, nous trouvâmes le sol gelé, et plus bas, les étangs couverts de glace. Pour moi, c'était un bonheur de sentir la terre friable craquer sous le pied; mais il était possible que, pour mes gens sans souliers et à demi nus, ce changement dans la température fût moins agréable.

Jusqu'au 18 août, nous continuâmes à traverser de nombreux marais et à franchir des rivières qui, pour la plupart, allaient rejoindre le Zambèse.

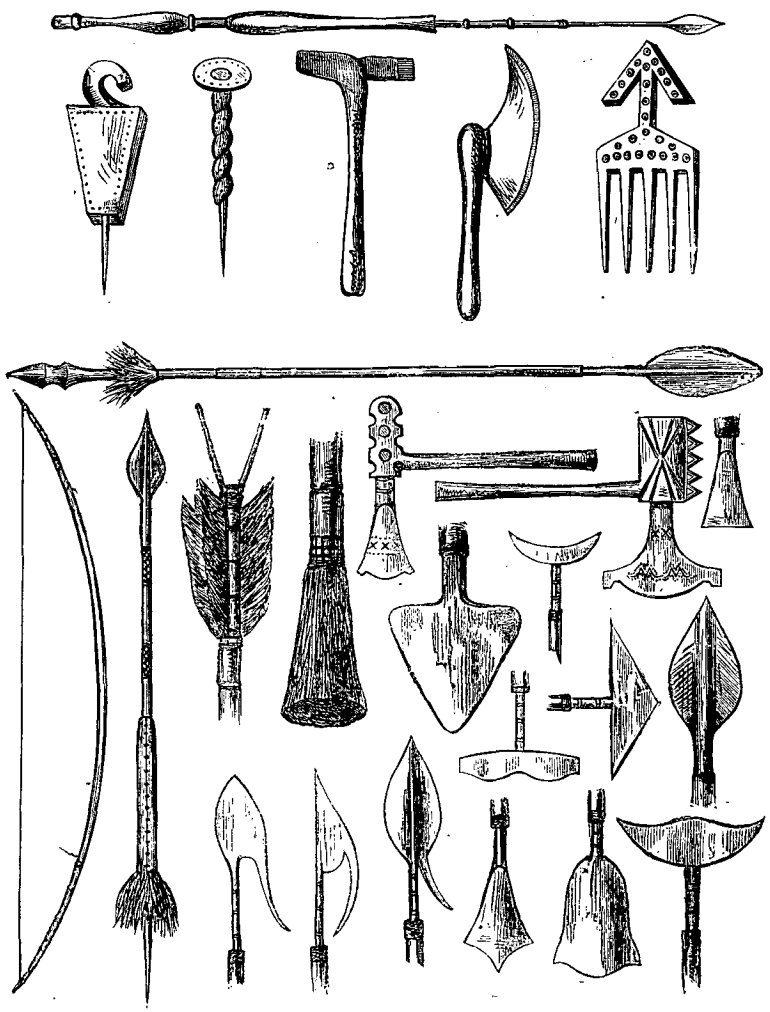
Les quelques villages qui se trouvaient sur la route, villages de construction récente, appartenaient à des natifs du Lovalé, dont la marche vers l'est est rapide. Les habitants avaient des fusils; et nos hommes du Bihé, si audacieux en face des gens de l'Ouroua, qui ne possédaient que des flèches et des lances, se montraient ici d'une extrême douceur. Dans leur crainte de déplaire aux indigènes, c'est-à-dire dans leur lâcheté, ils allaient jusqu'à se soumettre aux exigences les plus déraisonnables.

A mon grand déplaisir, la fuite d'une bande d'esclaves nous arrêta à moins d'un jour de marche du Kafoundanngo, premier district du Lovalé proprement dit. On m'avait représenté ce district comme regorgeant de vivres de toute espèce; je n'avais plus que du riz et des haricots; et cette halte, en vue d'une terre de promission, était irritante pour un homme affamé.

Le lendemain, nous entrions dans ce pays d'abondance.

Il y avait là beaucoup de petits villages, dont les cases étaient bien bâties et de formes diverses. Les liens de faisceaux d'herbe qui composaient les murailles étaient placés de manière à former des dessins réguliers, et décoraient agréablement l'extérieur de ces maisonnettes.

Quant aux provisions, j'obtins une poule en échange d'un morceau de sel; mais les habitants ne voulurent pas même regarder mon reste de perles; ils demandaient de l'étoffe dont ils étaient avides, et je n'en avais pas. Toutes mes valeurs se bornaient à une petite quantité de grains de verre et à sept ou huit de ces ornements en coquillage tirés de la côte orientale et qu'on appelle *vionngouas*. Je réservais ce dernier article pour acheter du poisson, qui devait défrayer mes hommes jusqu'à Bihé.



Armes et ornements (voy. p. 120). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Pendant que la caravane se ravitaillait, une autre chaîne de vingt esclaves prit la fuite.

Un jour fut encore perdu pour attendre Coïmbra, à qui appartenaient les fugitives, et qui naturellement les avait poursuivies. Je suis heureux d'avoir à dire que la recherche fut inutile.

Maintes fois, sur la route, j'avais été navré de l'horrible condition de ces malheureuses qui, accablées de fatigue, à demi mortes de faim, étaient couvertes de plaies résultant de leurs fardeaux et des coups, des blessures qui leur étaient infligés pour activer leur marche. Les liens qui les retenaient pénétraient dans leurs chairs, qu'ils avaient rongées. Il en était ainsi pour tous les captifs. J'ai vu une femme continuer à porter le cadavre de son enfant, mort de faim dans ses bras.

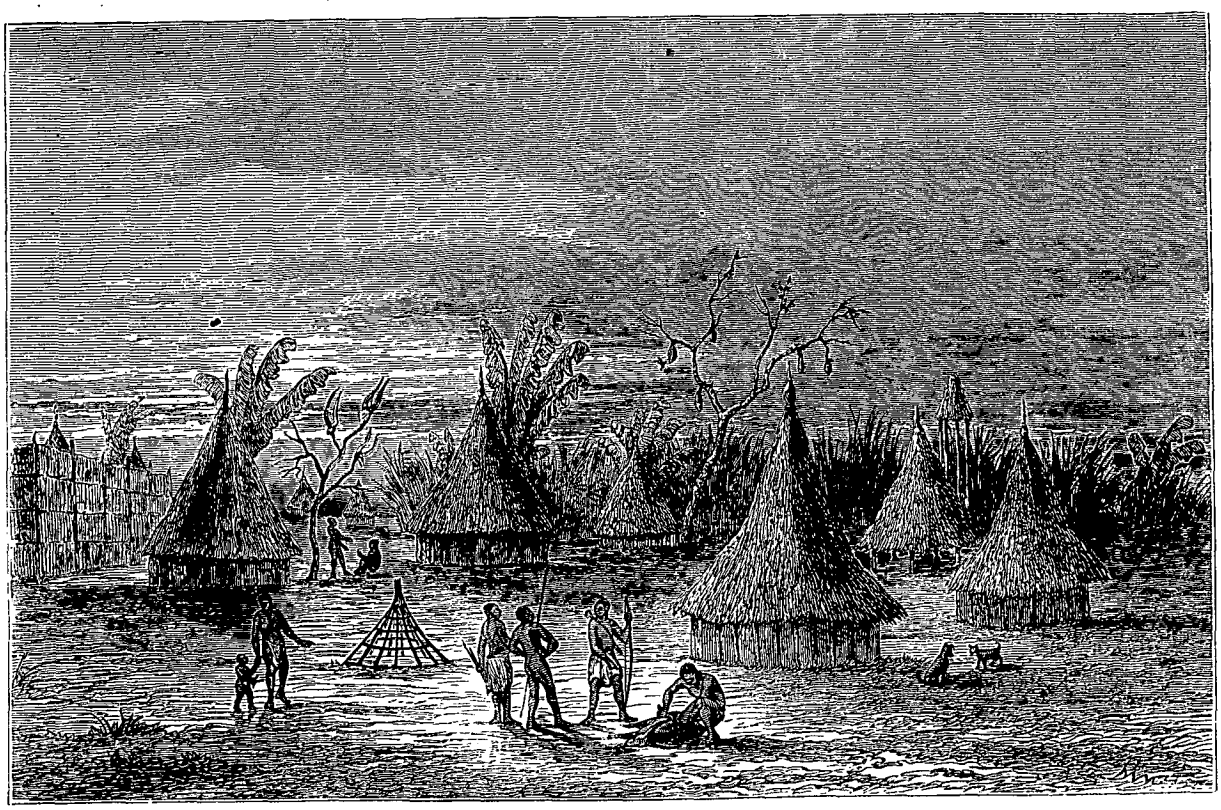
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avec quelle amertume, en face de pareilles scènes, je me sentais impuissant à secourir ces infortunées! Chaque évasion était pour moi un soulagement, bien qu'il y eût tout motif de craindre qu'avant d'avoir regagné leur pays, beaucoup de fugitifs ne vinssent à mourir d'inanition, ou bien à tomber entre les mains des indigènes, qui passent pour être d'une grande dureté envers leurs esclaves.

Ces gens du Lovalé ont des mœurs rudes, le caractère violent; et comme ils possèdent des fusils, ils sont très-redoutés des caravanes. Excepté par un ou deux chefs, le tribut, chez eux, n'est pas demandé comme dans l'Ougogo; mais ils n'en rançonnent pas moins ceux qui traversent leur territoire.

Tout, dans leur existence, est réglé par l'homme aux fétiches, d'où une grande perfidie; et ils sont habiles à tendre des piéges au voyageur, ignorant de leurs coutumes. L'étranger dépose-t-il par hasard son fusil ou sa lance contre une hutte, il est saisi à l'instant même, et ne recouvre la liberté qu'après avoir payé une forte amende. On lui donne pour prétexte que placer une arme contre le mur d'une case est faire acte de magie, avec l'intention de causer la mort du propriétaire de ladite demeure. Si pour établir son camp l'étranger coupe un arbre qui a été touché par le feu, il est frappé de la même peine, et ainsi de suite; la liste des faits entachés de magie, c'est-à-dire passibles d'amende, est sans fin.

Très-primitif, le costume des gens du Lovalé consiste, pour les hommes, en un tablier de cuir; pour



Village de Sona Bazh (voy. p. 118). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

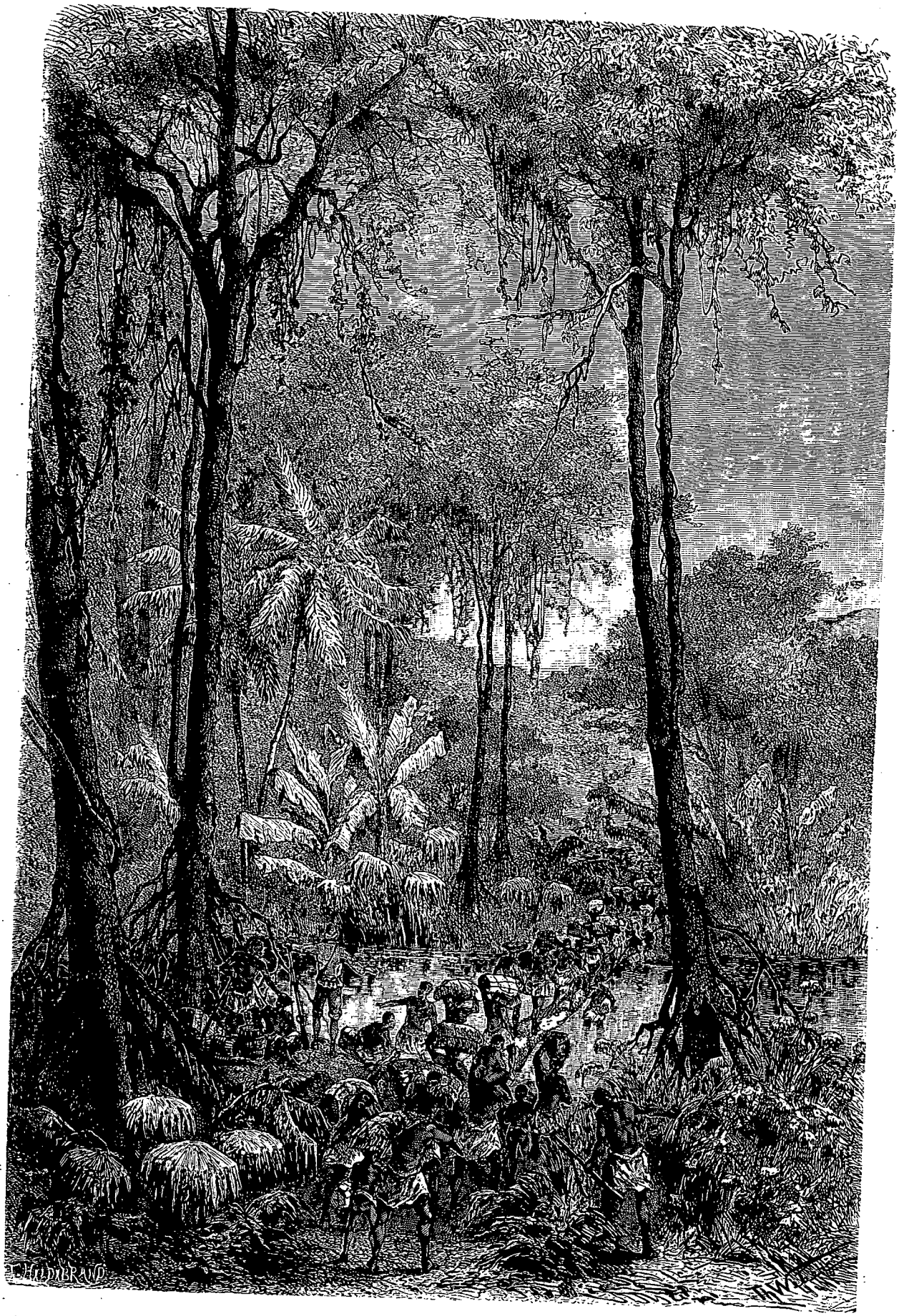
les femmes, en quelques lanières rappelant la frange des Nubiennes, ou en un maigre lambeau d'étoffe. Les cheveux sont nattés d'une façon spéciale et revêtus d'une couche de terre et d'huile, qui donne à la coiffure l'air d'avoir été taillée dans un bloc de bois.

Une quantité considérable de fer, tiré du Kibokoué, est habilement travaillée par les hommes du Lovalé, qui en font des pointes de flèche de formes très-diverses, et des haches à la fois joliment décorées et d'une combinaison fort ingénieuse: la douille est ronde, et la hache peut s'emmancher de manière à servir de cognée ou d'erminette.

Au moment de partir de Kafoundanngo, j'appris de Bastian qu'il avait l'intention de quitter la caravane et de gagner Cassangé; nous étions alors trop avancés dans notre marche au sud pour que je pusse l'accompagner; aller avec lui aurait augmenté de beaucoup la distance qui me séparait de la côte; et n'ayant presque plus rien, je n'osais pas allonger le voyage. Je me contentai d'écrire plusieurs lettres, que j'adressai au consul d'Angleterre à Loanda, et que je remis à Bastian. Ces lettres ne sont pas arrivées, soit que Bastian n'ait pas pu rejoindre son maître, soit que le maître n'ait pas jugé convenable de transmettre les dépêches d'un Anglais qui venait de l'intérieur de l'Afrique.

En allant de Kafoundanngo à la station suivante, j'eus le plaisir de revoir des vaches, les premières

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Traversée du Loukodji (voy. p. 118). — Dessin de Th. Weber, d'après le texte et l'édition anglaise.

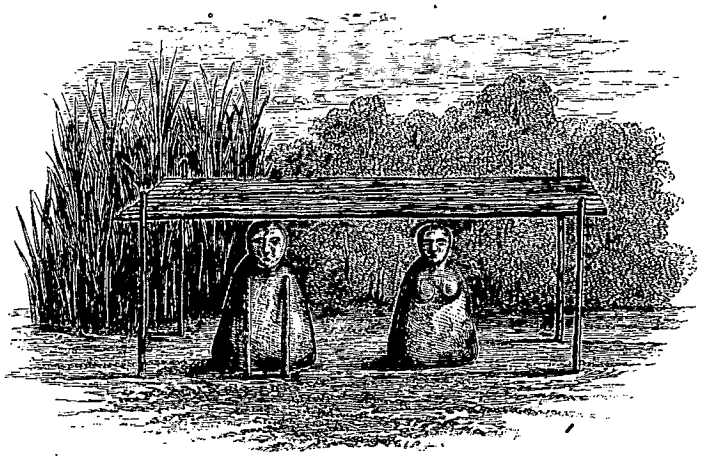
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

que nous rencontrions depuis notre départ d'Oudjidji. Malgré ce retour des bêtes bovines, il m'arriva souvent, ainsi qu'à mes hommes, de souffrir cruellement de la faim. Les villageois ne consentaient à vendre leurs provisions que pour des esclaves, de l'étoffe ou de la poudre ; et je n'en avais pas.

Toute la première partie du Lovalé est composée de grandes plaines découvertes, entremêlées de bois et de jungles, et renfermant de nombreux villages bâtis avec beaucoup de soin. Les maisons, de forme ronde, carrée ou ovale, ont des toitures élevées, se divisant parfois de manière à se terminer en deux ou trois pointes.

La caravane passait là comme ailleurs ; sa marche était partout la même. De temps à autre, nous étions arrêtés par la fuite d'un certain nombre de captifs, ou par un chef qui demandait à Alvez de lui donner un jour. Alvez s'empressait de condescendre à ce désir, bien qu'ordinairement il lui en coûtât quelques esclaves. Une fois même il répondit à la requête de l'un des chefs du Lovalé par l'envoi d'un lot tiré de son propre harem.

Des camps échelonnés sur la route en nombre incalculable témoignaient de l'importance du commerce qui se fait aujourd'hui entre le Bihé et les provinces de l'intérieur, commerce dont l'esclave est le principal objet.



Idoles. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Dans tous les villages se voyaient de nombreux fétiches : généralement des figures d'argile tachetées de blanc et de rouge, et faites avec l'intention de représenter des léopards et autres bêtes féroces ; ou bien c'étaient de grossières images d'hommes et de femmes, taillées dans un bloc de bois.

Quelques-unes des plaines que nous traversions n'ont pas moins de deux ou trois pieds d'eau pendant la saison pluvieuse. L'inondation couvre alors toute la ligne de faîte qui sépare le Zambèse du Cassaï, affluent du Congo. Les deux bassins s'enchevêtrent de telle façon qu'il suffirait de creuser un canal d'environ vingt milles, en pays plat, pour les réunir ; et en établissant à l'endroit des rapides quelques portages, qui plus tard seraient remplacés par des écluses, on ferait communiquer les deux mers par un système de navigation intérieure.

A l'époque des crues, ces plaines inondées sont couvertes de poissons, principalement d'une espèce de silure et d'une blanchaille minuscule ressemblant au vairon. Les indigènes profitent des inégalités du sol pour endiguer de larges étendues, qui, lorsque les eaux se retirent, forment des étangs sans profondeur. A cette époque, des ouvertures sont pratiquées dans les digues et palissées d'un clayonnage. L'eau s'écoule par ces trouées ; le poisson, mis à nu, est recueilli ; on le fait sécher et on l'exporte dans le voisinage, ou bien on le vend aux caravanes.

Le 28 août, nous arrivâmes chez Katenndé, grand chef de l'une des sections du Lovalé, qui autrefois ne composait qu'un seul État, et qui aujourd'hui forme deux ou trois gouvernements.

Il y avait là, disait-on, beaucoup de poisson sec ; et plus encore sur les rives du Zambèse, à treize ou quatorze milles au sud de notre bivouac. On décida qu'il y aurait séjour ; et tous les chefs de bande de notre caravane envoyèrent acheter de ce poisson, qui devait payer les vivres dont ils auraient besoin dans le Kibokoué.

J'envoyai également une escouade faire l'achat de cet article d'échange, et lui donnai six de mes vionngouas. Je n'en conservais que deux ; c'était là tout ce qui me resterait quand j'aurais dépensé mon poisson.

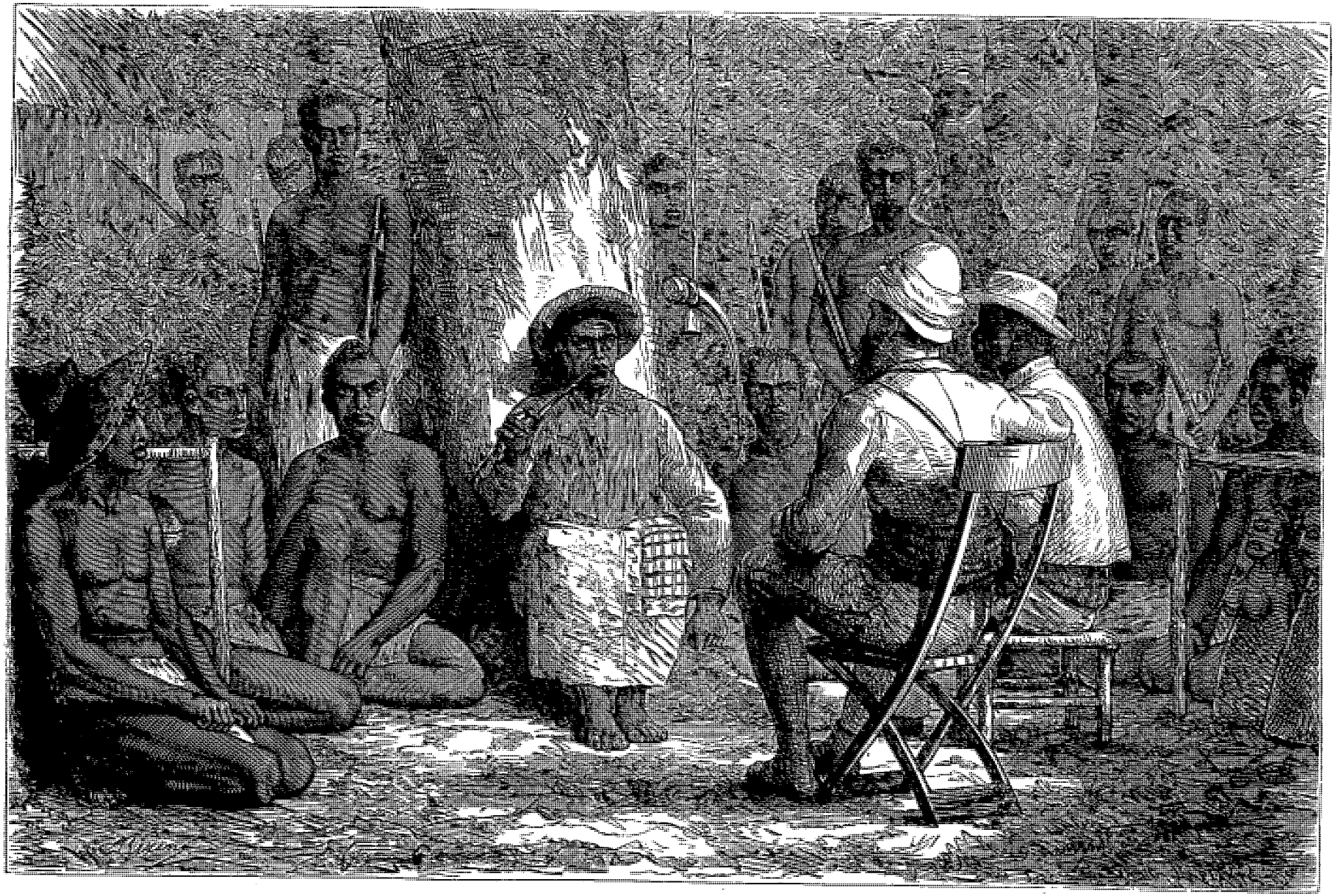
Le lendemain, j'allai avec Alvez faire une visite à Katenndé. Nous le trouvâmes en grande cérémonie, assis sous un arbre et entouré de son conseil. De chaque côté de l'arbre était une case à fétiche ; l'une de ces chapelles contenait deux images d'animaux inconnus ; dans l'autre, il y avait des caricatures de l'homme. Une corne de chèvre, suspendue comme talisman à une branche, se balançait à quelques pieds de la figure du noir potentat.

Celui-ci, en grand costume, était paré d'une chemise d'indienne, d'un chapeau de feutre et d'une longue jupe composée de mouchoirs de couleur. Il ne cessa pas de fumer tant que dura l'entrevue, car c'est un amateur passionné de « l'herbe apaisante ». Sa provision de tabac étant presque épuisée, je gagnai son estime en lui donnant un peu de la mienne ; il me rendit en échange une volaille et des œufs.

Je le questionnai sur Livingstone, qui avait passé chez lui en 1854 ; mais la seule chose qu'il put me dire au sujet de cette visite, fut que le grand voyageur était monté sur un bœuf, circonstance qui paraissait avoir laissé dans sa mémoire une empreinte ineffaçable. Depuis cette époque, il avait changé deux fois son village de place.

Dans l'après-midi, beaucoup d'indigènes se rendi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



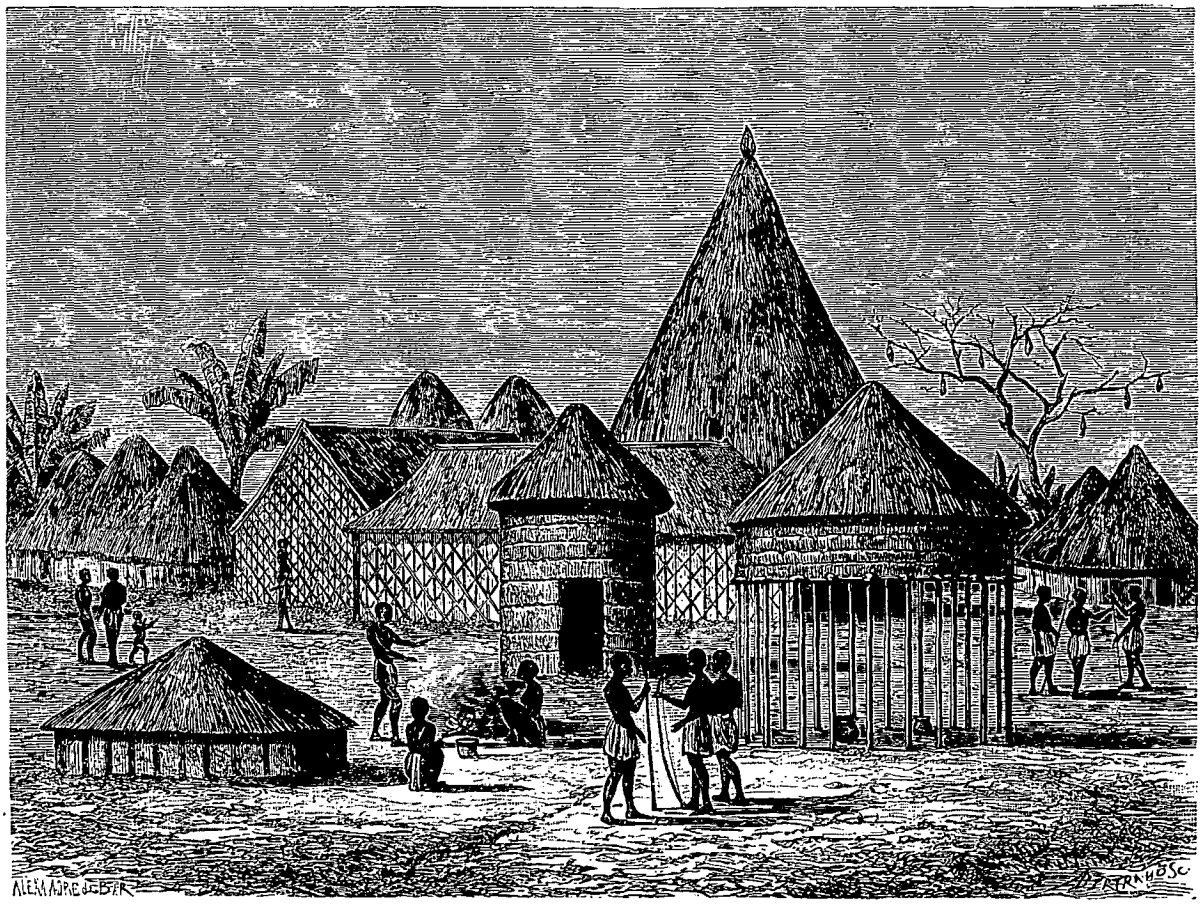
Visite à Katenndé. — Dessin de A. Rixens, d'après le texte et l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent au camp. L'un d'eux, auquel je parlais du lac Dilolo, me raconta sur ce lac une légende qui mérite d'être rapportée; je la donne ici telle que je l'ai reçue.

A la place où est aujourd'hui le lac, il y avait autrefois un grand village, où l'on était heureux. Tous les habitants étaient riches; ils possédaient tous beaucoup de chèvres, beaucoup de volailles et de cochons; du grain et du manioc en bien plus grande quantité qu'il n'en est maintenant accordé aux hommes. Ces gens riches passaient gaiement leur vie à manger et à boire, sans penser au lendemain. Un jour, un homme très-âgé vint dans cet heureux village. Il était las, il était affamé et demanda aux gens d'avoir pitié de lui, car il avait encore à faire une longue route. Mais, au lieu d'écouter sa demande, les gens le poursuivirent de leurs moqueries et encouragèrent les enfants à lui jeter de la boue et des ordures.

Mourant de faim et les pieds déchirés, il sortait du village, quand un homme plus généreux que les autres lui demanda ce qu'il voulait. Il répondit qu'il avait besoin d'un peu d'eau, d'un peu de nourriture, et d'une place où il pût se reposer, car il tombait de fatigue. L'homme généreux l'emmena dans sa hutte,



Village du Lovale. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

lui présenta à boire, tua une chèvre, et plaça bientôt devant lui une bouillie de grain et un plat de viande; puis, quand le vieillard fut rassasié, le villageois lui donna sa propre case pour y dormir.

Au milieu de la nuit, l'étranger se leva, alla réveiller l'homme généreux et lui dit : « Vous avez été bon pour moi; je veux à mon tour vous rendre service; mais ce que je vais vous confier ne doit pas être connu de vos voisins. » L'autre promit le secret; sur quoi le vieillard lui dit: « Avant peu, il y aura pendant la nuit un grand orage; dès que vous entendrez le vent souffler, levez-vous, prenez tout ce que vous pourrez emporter et fuyez aussitôt. »

Ayant dit ces paroles, le vieillard s'en alla. Deux nuits après, l'homme généreux entendit pleuvoir et venter comme on ne l'avait jamais entendu. « L'étranger a dit vrai, » pensa-t-il; et se levant bien vite, il partit avec ses femmes, ses chèvres, ses esclaves, ses poules et tout son avoir. Le lendemain matin, à la place où était le village se trouvait le lac Dilolo.

Depuis lors, tous les gens qui traversent le lac, ou bien qui s'arrêtent sur ses rives durant les nuits calmes, entendent sortir du fond de l'eau le bruit des pilons qui broient le grain, entendent le chant des femmes, le chant des coqs, le bêlement des chèvres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Pauvreté. — Poisson gâté employé comme aliment. — Fraude commerciale. — Le Loumédji. — Familiarité des indigènes. — Coiffures compliquées. — Bosquet parfumé. — Halte onéreuse. — Projet de vol. — Réclamation inouïe. — Voleur dédommagé. Perspective désolante. — Susceptibilité d'un chef. — Belle forêt. — Jeûne forcé. — Mona Lammba. — Hydromel. — Mona Pého. — Dénûment.

Pendant que nous étions chez Katenndé, Alvez apprit que João, le traitant portugais qui avait été dans l'Ouroua, était revenu de Djenndjé, et se trouvait alors à Bihé, où il préparait une nouvelle expédition : nous pouvions donc espérer de le voir.

Autant que j'ai pu l'apprendre, Djenndjé est le pays des Cafres, dont Sékélétou était roi à l'époque où Livingstone se rendit à Loannda.

Les hommes que nous avions envoyés acheter du poisson n'en rapportèrent qu'un petit nombre de panerées. Ce fut avec cette faible ressource que nous nous remîmes en marche, comptant sur la chance que nous aurions en route d'augmenter notre approvisionnement. Cette chance fut aussi complète que nous pouvions le désirer.

Tous mes fonds consistaient maintenant en deux vionngouas et en une douzaine de paniers de poisson, du fretin. Que ce dernier article puisse être employé comme aliment est chose étonnante; car, emballé à moitié sec, par quantité de quarante à cinquante livres, il ne tarde pas à pourrir. Tout le monde le jugerait impropre à l'alimentation de l'homme; cependant les gens du pays le mangent avec plaisir, et paraissent s'en bien trouver.

L'art de tromper l'acheteur est parfaitement compris des indigènes : au milieu de mes paniers, j'ai trouvé de la terre, des pierres, des fragments de poterie et de gourdes, destinés à compléter le poids et la masse. Autant que j'ai pu en juger, le noble sauvage ne le cède pas au civilisé en matière de fraude; la maladresse des procédés fait toute la différence.

De chez Katenndé, les étapes se succédèrent sans interruption jusqu'au 7 du mois de septembre, où nous atteignîmes le village de Cha Kélemmbé, chef du dernier district du Lovalé. Pour arriver là, nous avions d'abord traversé d'immenses plaines, sillonnées de cours d'eau lisérés d'arbres, plaines inondées pendant la mousson; puis nous étions entrés dans un pays plus boisé, et accidenté de petites collines.

Ce fut au village de Cha Kalemmbé que nous vîmes pour la première fois le Loumédji, belle rivière de cinquante yards de large et de plus de dix pieds de profondeur, qui traverse, d'un cours rapide et tortueux, une grande vallée flanquée sur les deux rives de collines couvertes de bois.

Dans cette partie de la route, les indigènes venaient nous trouver en toute confiance. Ils s'installaient, tambourinaient, dansaient, chantaient toute la nuit, ce qui, naturellement, nous empêchait de dormir; et le matin arrivé, ajoutant l'ironie au préjudice, ils réclamaient le prix de leur malencontreuse sérénade. Leurs prétentions toutefois n'avaient rien d'exorbitant : une poignée de notre fretin gâté suffisait à leurs désirs.

Pour la pêche, on se sert là de grandes corbeilles exactement semblables à celles des pêcheuses du Manyéma, et les femmes portent leurs charges comme celles de Nyanngoué, c'est-à-dire dans une hotte maintenue sur le dos par une courroie qui passe sur le front. Elles sont si peu vêtues, qu'une pelote de ficelle habillerait toute la population féminine d'une demi-douzaine de villages.

Mais si elles négligent de se couvrir, les femmes du Lovalé consacrent beaucoup de temps à leur coiffure; c'est pour elles, évidemment, la seule partie importante de la toilette. Quand l'arrangement de la chevelure est fini, arrangement très-compliqué, l'ensemble est revêtu d'une couche de graisse et d'argile que l'on travaille de manière à la rendre lisse et brillante. Quelques femmes divisent leurs cheveux en une quantité de petites houppes de la grosseur d'une cerise; d'autres en composent des tortillons dont elles forment des boucles, tantôt séparées, tantôt réunies, et mêlées d'une façon inextricable. Quelquefois c'est une masse de grosses torsades dont les bouts sont disposés de manière à produire un dessin en relief d'un ou deux pouces de saillie. Il est d'usage de rabattre les cheveux sur le front et autour de la tête, de sorte que les oreilles sont entièrement cachées.

Beaucoup de chevelures sont ornées d'une lame de fer-blanc ou de cuivre, décorée de trous et de découpures formant des dessins capricieux; quelques élégantes ont deux tire-bouchons qui tombent de chaque côté du visage. L'arrangement offre une grande diversité, due au goût individuel; mais, si variées qu'elles soient dans les détails, toutes les coiffures ont une certaine ressemblance avec les types que nous venons de décrire.

Comme nous approchions de la résidence de Cha Kalemmbé, le rugissement des cataractes du Loumédji frappa notre oreille; mais je n'eus pas l'occasion de les voir, la route nous éloignant du bord de l'eau.

Près du village, nous passâmes dans un petit bois, qu'en Angleterre j'aurais pris pour un bosquet décoratif : des groupes d'arbustes ressemblant à des lauriers d'espèces diverses; des jasmins, des massifs de buissons fleuris, qui chargeaient l'air de parfums pénétrants, parmi lesquels je distinguai celui de la vanille, sans pouvoir découvrir de quelle plante il procédait.

Alvez, en fort bons termes avec Cha Kalemmbé, s'arrangea de façon à prolonger notre halte jusqu'au 12 septembre, et le paya très-cher. Malgré son amitié pour lui, Cha Kalemmbé l'obligea à donner un fusil et deux esclaves au Mata Yafa, chef supérieur de la partie occidentale du Lovalé, et qu'il ne faut pas confondre avec celui du Lonnda. L'un des esclaves qui furent livrés était une femme; j'ai tout lieu de croire que c'était la favorite d'Alvez. Une autre femme du harem de celui-ci fut échangée contre un bœuf, tant cet homme avait peu de cœur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parmi les motifs qu'il fit valoir pour justifier cet arrêt de la caravane, Alvez me dit que João n'avait pas d'avance sur nous, et qu'en partant tout de suite nous pourrions ne pas le rencontrer.

Pendant cette halte, un projet de vol dont je devais être victime fut découvert de la façon la plus curieuse, et fort heureusement pour moi, car sa réussite m'aurait privé de mes dernières ressources. Coïmbra et quelques autres, ayant entendu dire que j'avais des vionngouas, résolurent de s'en emparer. Ils décidèrent un des hommes de ma bande à entrer dans le complot, et lui donnèrent une certaine quantité de perles, à charge par lui de commettre le vol. Mais mon fidèle Djoumah, sachant tout le prix des vionngouas, les avait enfermés dans la caisse où étaient mes livres, ce qui rendait le vol très-difficile.

Sur ces entrefaites, Coïmbra et ses complices apprirent que je n'avais plus que deux des fameux bijoux; et quand ils surent que je venais de troquer l'un des deux contre une chèvre, ils pensèrent qu'ils ne rentreraient pas dans leurs avances. N'éprouvant aucune honte de leur indignité, ils allèrent trouver Alvez, et, déposant leur plainte, ils réclamèrent non-seulement la valeur des perles qu'ils avaient données comme prix du vol, mais encore la valeur du poisson qu'ils auraient acheté avec mes vionngouas, si le vol avait été commis.

Je fis à ces extravagances la réponse qu'elles méritaient, et je dis à Alvez, en termes non équivoques, ce que je pensais des auteurs de cette réclamation inouïe, ainsi que du chef qui soutenait de pareilles gens. Il me répondit que s'il déplaisait aux gens en question, il aurait à s'en repentir, que nous n'étions pas en pays civilisé, que Coïmbra et ses associés étaient *gentes bravos*, et que les priver du butin sur lequel ils comptaient serait condamner à l'esclavage, sinon à mort, l'homme qui avait reçu les perles.

Afin de sauver cet homme, qui, bien que voleur éhonté, valait mieux, pour le travail, que six des gredins de la caravane, je consentis au payement; et comme je n'avais plus rien, je fus obligé de dire à Alvez de régler l'affaire, m'engageant à lui rendre plus tard ce qu'il aurait déboursé.

Peut-être, ne se rendant pas compte du milieu et des circonstances dans lesquels je me trouvais, pensera-t-on que j'ai eu tort de céder. Mais si révoltante que cette extrémité fût pour moi, je ne pouvais m'empêcher de voir que c'était l'unique moyen de sauver l'expédition. Puis, le fait reconnu, avoir à payer des gens parce qu'ils n'avaient pas réussi à me voler était si nouveau, que cela me parut presque risible.

Nous quittâmes Cha Kalemmbé le 12 septembre. Une grande partie de notre poisson avait été dépensée durant cette halte; et comme il était impossible de garder près de moi des valeurs d'un pareil fumet, une portion du restant m'avait été prise. Je n'avais donc plus qu'un vionngoua et un peu de poisson pour couvrir toutes les dépenses que j'aurais à faire jusqu'à Bihé. La perspective était désolante; les quelques effets qui ne m'étaient pas absolument indispensables avaient été mis en pièces, et j'en avais déjà donné plusieurs morceaux.

Remontant la vallée du Loumédji, Alvez nous fit tourner à droite pour éviter Mona Pého, chef de l'une des trois divisions du Kibokoué.

Après avoir rangé beaucoup de villages, nous nous arrêtâmes en haut d'une vallée que traverse l'un des nombreux affluents du Loumédji. Mon camp était à une heure de celui d'Alvez, qu'il précédait; une foule d'indigènes y arrivèrent, et je venais d'entamer la conversation, lorsque tout à coup s'éleva un bruit de querelle. C'était Sammbo, mon cuisinier, qui, toujours se colletant ou faisant des farces, était cause du tumulte. Il avait entrepris un vieux chef, qui se disait gravement insulté.

J'ouvris immédiatement une enquête avec tout le sérieux voulu, bien qu'il fût difficile de ne pas rire en écoutant Sammbo raconter l'affaire. Mais le vieux chef, qui n'entendait pas raillerie, était si profondément blessé, que pour obtenir la paix il fallut donner mon dernier vionngoua.

Je n'avais plus de farine que pour trois ou quatre jours, de riz que pour sept ou huit; mes gens n'étaient pas mieux pourvus; et il était plus que probable que nous aurions beaucoup à souffrir avant d'atteindre Bihé.

La marche suivante eut lieu dans une forêt entrecoupée de longues clairières, traversées par des cours d'eau limpides, dont les derniers se rendaient au Cassaï. La forêt était belle : c'était une futaie avec un sous-bois clair-semé, composé de jasmins et d'autres arbustes odoriférants, mêlés à des fougères et à des mousses d'une élégance indicible.

Tandis qu'on dressait le camp, des gens de Bihé, qui faisaient halte au même endroit, nous entourèrent. Ils parurent nous regarder avec dédain : nous étions abattus, décharnés, couverts pour la plupart de haillons d'étoffe d'herbe; eux étaient gras et pimpants; ils avaient des chemises d'indienne, des jaquettes rouges, des bonnets de même couleur ou des chapeaux de feutre.

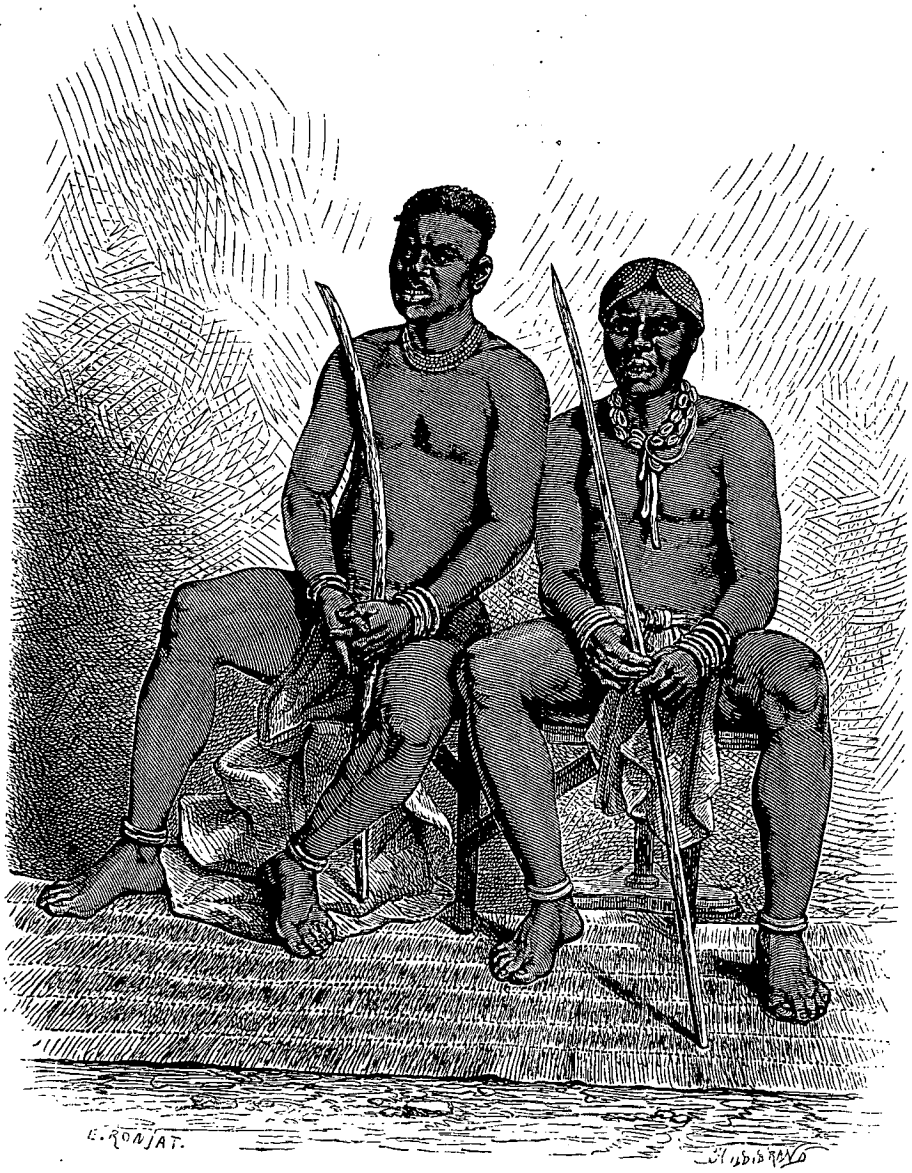
Ces gens-là achetaient de la cire; j'en empruntai à Alvez et la leur échangeai contre de l'étoffe. Ils nous dirent que João était à Bihé, se préparant à faire un second voyage dans l'Ouroua; mais j'essayai vainement d'obtenir d'eux quelque nouvelle de l'extérieur. Ils allaient rarement à la côte; les porteurs qui font le trajet de Benguela à Bihé sont des Baïloundas, qui ne dépassent jamais ce dernier endroit; et les gens du Bihé ne s'engagent que pour les provinces du centre.

Trois nouvelles étapes, dont la dernière se fit en pays montueux, nous conduisirent dans la vallée du Loumédji. Nous passâmes la rivière sur un pont branlant, à un endroit où elle a quatorze pieds de large et six de profondeur, et le camp fut dressé à côté du village de Tchikoummbi, sous-chef de Mona Pého.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Il y eut là un jour d'arrêt que la caravane d'Alvez employa à se procurer des vivres, et qui, pour mes gens et pour moi, fut la cause d'un petit extra de jeûne. Autour de nous, les bêtes bovines étaient nombreuses, des bêtes sans bosse, de taille moyenne et à robe généralement noire et blanche. Bien que les indigènes eussent des vaches depuis longtemps, l'art de les traire leur était inconnu. Les chèvres et la volaille abondaient; mais trop pauvre pour en acheter, je dus me contenter de miel et de cassave.

D'après Tchikoummbi, les communications étaient interrompues entre Bihé et la côte. On rapportait que des marchands, dont les caravanes réunies formaient un corps de six mille hommes, n'avaient pas réussi à forcer le passage. Alvez l'avait appris, disait-il, des gens que nous avions vus la veille, et tenait le fait



Porteurs de Bihe. — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition anglaise.

pour authentique. Il le racontait par le menu avec tant de précision, il l'affirmait si positivement, que j'en conclus à part moi que l'histoire était fausse : entre Benguela et Bihé, il se faisait un commerce considérable, et où il y a trafic, il y a des routes.

Mona Pého demeurait à peu de distance; mais Alvez décida qu'on n'irait pas le voir :

« Cette visite nous prendrait deux ou trois jours; puis il y avait là des gens de Bihé détenus par le chef. Si l'on apprenait, disait-il, que j'ai vu Pého sans faire relâcher les captifs, les amis de ces derniers pilleraient mon établissement. »

Et, après cette déclaration; nous nous rendîmes tout droit chez Pého.

Deux heures de marche nous firent gagner un gros village, dont le chef, appelé Mona Lammba, nous dit

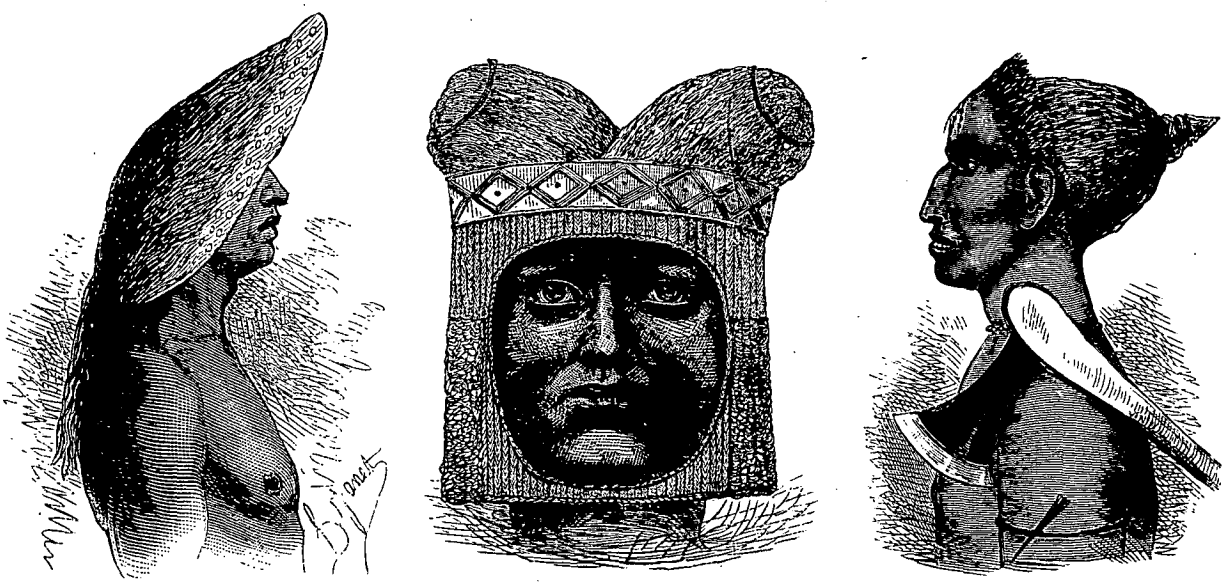
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

qu'avant d'aller plus loin, nous devions attendre qu'il eût informé son maître de notre approche. Ce vassal de Mona Pého était un beau jeune homme, paré d'une veste de drap bleu avec galons de caporal, et d'un jupon de drap rouge. Bien qu'il nous eût arrêtés, il n'en fut pas moins très-poli et m'invita, ainsi que quelques autres, à venir dans sa case. Lorsque nous fûmes assis, il prit une énorme gourde remplie d'hydromel, et m'en versa une pinte que je bus d'un trait, car j'avais grand'soif. Voyant que je n'en ressentais aucun effet, Mona Lammba fut dans l'admiration, la dose qu'il m'avait servie suffisant en général pour enivrer un indigène. Cet hydromel est un mélange de miel et d'eau, fermenté au moyen d'une addition de malt. Il est d'une limpidité complète et a le goût d'une bière forte et sucrée.

Dans l'après-midi, Mona Lammba vint au camp, suivi d'une provision d'hydromel. Cette fois, malgré ses instances, je refusai de boire, ne voulant pas détruire la bonne opinion qu'il avait de ma force. Il vit ma couverture et il en eut envie; mais elle m'était indispensable; je lui en demandai cinq bœufs et il y renonça. Il voulut alors changer d'habits avec moi, en signe d'amitié. Bien que certainement j'eusse gagné au change, porter les galons de caporal ne me tentait pas, et je bornai l'expression de mes sentiments affectueux à un léger présent dont mon ami parut satisfait.

Le lendemain, au moment de notre départ, il revint avec un peu plus d'hydromel, qu'il fit chauffer; et l'heure matinale étant froide, ce coup de l'étrier me sembla fort agréable.

Une brève étape nous fit gagner un vallon où courait un ruisseau. D'un côté de ce vallon était le village



Coiffures du Lovalé. — Gravures tirées de l'édition anglaise.

de Mona Pého, bâti dans la feuillée. Nous dressâmes notre camp sur l'autre rive, ayant grand soin, en abattant les arbres qui nous étaient nécessaires, de ne pas toucher à ceux qui portaient des ruches.

Il y avait au village un parti nombreux de gens du Bihé, venus pour acheter de la cire. L'entretien que j'eus avec ces gens me prouva que l'histoire d'Alvez touchant leur détention était un mensonge aussi peu fondé qu'inutile.

Mona Pého vint nous faire sa visite dans le courant du jour. Il nous fut annoncé par les coups de feu et les hurlements des vingt hommes de son escorte. Un vieil habit d'uniforme, un jupon court, jupon d'indienne, et un bonnet de coton crasseux formaient le costume du chef. Derrière le potentat venaient de grandes calebasses d'hydromel. Notre visiteur insista pour me faire boire avec lui; je fus obligé d'y consentir; mais comme j'étais entouré de mes gens, et qu'ils participèrent au drainage des gourdes, toute la liqueur fut absorbée sans résultat fâcheux.

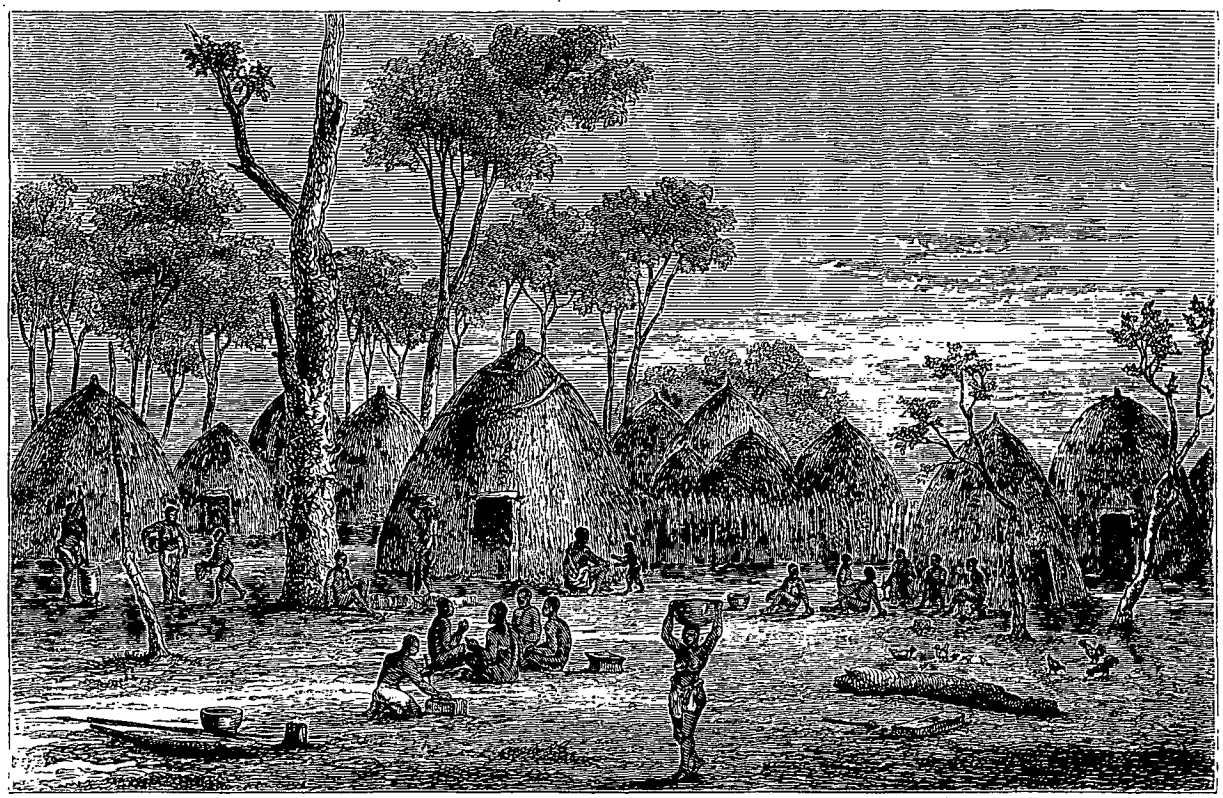
Vint ensuite l'échange des présents. Mona Pého m'offrit quelques poignées de farine et un cochon tellement malade qu'il expira séance tenante.

S'excusant de n'avoir pas plus de nourriture à me donner, il y ajouta de la cotonnade pour que je pusse acheter des vivres. A mon tour, j'essayai de le satisfaire en lui offrant un vieux costume de flanelle; et quand son étoffe eut payé les quelques rations que je procurai à mes gens, il ne me resta plus rien.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Etablissement d'Alvez. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE COMMANDANT VERNEY-LOWETT CAMERON [1]

1873-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Faux démons. — Marteaux emmanchés. — Du Kibokoué au Bihé. — Pénurie. — Légende. — Impossibilité d'avoir des nouvelles d'Europe. — Traversée du Coueñza. — Importance de ce fleuve. — Villages. — Greniers à toiture mobile. — Faux rapports. — Coiffure extraordinaire. — Traversée du Kokéma. — Susceptibilité d'un indigène. — Établissement d'Alvez. — Salaire dérisoire et compensation. — Luxe. — Tir à la cible. — Tornado. — Ville de Kagnommbé. — Secrétaire du roi. — Communications entre Benguéla et Zanzibar. — Reçu par Kagnommbé. — Féticherie. — Cimetière royal. — Réception exceptionnelle. — Importance d'un chapeau. — Habitation de Gonçalvès. — Surprise. — Hospitalité séduisante.

Pendant que nous étions chez Mona Pého, il vint au camp un homme entièrement vêtu d'un filet de fabrique indigène. Tout le costume était rayé horizontalement de blanc et de noir; toutes les pièces en étaient collantes. Pas un point du personnage qui ne fût couvert : les gants et les chaussures étaient fixés, par un lacet, aux jambières et aux manches; le joint de la cotte et du pantalon était caché par un juponnet de tissu d'herbe. Enfin, un masque en bois sculpté et peint, masque de vieillard avec d'énormes lunettes, et un morceau de fourrure grise formant perruque, ne laissaient rien voir de la figure et des cheveux.

Cet homme tenait d'une main un grand bâton, de l'autre une clochette qu'il agitait sans cesse. Il était suivi d'un enfant, porteur d'un sac destiné à recevoir les aumônes.

A mes questions touchant ce singulier personnage, il fut répondu que c'était un faux diable qui allait

1. Suite. — Voy. t. XXXIII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIV, p. 65, 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chasser les mauvais esprits auxquels la forêt servait de retraite.

Les démons sylvains du Kibokoué passent pour être aussi nombreux que puissants ; chacun d'eux a sa propre demeure, un canton dont il est si jaloux, que dès qu'il y rencontre un de ses pareils, il quitte la place et va chercher un autre domaine. On comprend dès lors que le faux diable ressemblant à s'y méprendre aux vrais démons, il lui suffise de se montrer dans le canton possédé pour en chasser le malin.

Celui qui rend un pareil service est naturellement payé de sa peine, et comme il est en même temps le féticheur de la commune, l'exorciste mène une vie confortable.

La caravane quitta Mona Pého le 21 septembre. Au moment du départ, on m'annonça qu'il y avait sur la route un marchand européen que nous devions rencontrer. Quel était ce marchand, et d'où venait-il? N'était-ce pas un voyageur? Personne ne pouvait le dire; mais, quel que fût son titre ou son pays, j'étais très-désireux de voir cet Européen.

La route traversait une jungle où il y avait de nombreux villages. Dans l'une de ces bourgades, les forgerons se servaient de marteaux pourvus d'un manche. C'étaient les premiers marteaux emmanchés que je voyais en Afrique, où pourtant les maillets avec lesquels on bat l'écorce pour en faire de l'étoffe le sont tous.

Une montée rapide nous fit gagner une vaste plaine. Peu de temps après nous vîmes une caravane, peut-être celle de l'Européen. Je courus à sa rencontre : la caravane appartenait à Silva Porto, marchand de Benguela, connu des géographes par les voyages qu'il a faits en 1852 avec Saïd Ibn Habib. L'esclave qui conduisait cette bande, et qui la menait au Katannga, parlait portugais, mais il ne put me donner aucune nouvelle. Il fut très-étonné de me voir, et s'enquit d'où j'étais venu. Des gens d'Alvez lui répondirent qu'ils m'avaient trouvé dans l'Ouroua, où je vaguais d'un lieu à un autre.

« Et pour quel motif? Achetez-vous de l'ivoire? me demanda-t-il.

— Non.

— Des esclaves?

— Non.

— De la cire?

— Non.

— Du caoutchouc?

— Non.

— Mais que diable faites-vous donc?

— Je m'informe du pays. »

Il me regarda un instant comme on regarde un fou, et s'en alla stupéfait.

De l'endroit où nous nous arrêtâmes, Alvez envoya à son établissement chercher de l'étoffe pour payer le bac du Couenza; je profitai de l'occasion, et remis au chef de l'escouade mes cartes et mes lettres, espérant qu'elles atteindraient la côte avant moi.

Il nous fallut ensuite faire cinq rudes étapes pour gagner la résidence de Kanyemmba, chef d'un territoire de peu d'étendue appelé Kimmbanndi, et situé entre le Kibokoué et le Bihé. Sur la route, nous vîmes beaucoup de gens de cette dernière province qui allaient acheter de la cire, et nous rencontrâmes une grande caravane appartenant encore à Silva Porto : de même que la précédente, elle se rendait au Katannga, avec mission d'acheter des esclaves. Son chef, esclave lui-même, était un homme robuste d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un large pantalon bleu, d'un paletot de même couleur, à boutons de cuivre, et coiffé d'un grand chapeau de paille. Il me dit spontanément que de toutes les caravanes auxquelles j'aurais pu me joindre, il n'en était pas de plus abominable que celle d'Alvez, opinion que je partageais complétement.

D'après la respectabilité de son extérieur, j'avais espéré que le chef de cette caravane pourrait me fournir du blé ou du biscuit; je m'étais trompé; et il me fallut vendre mes chemises, puis déchirer ma redingote pour acheter des vivres avec ses menus morceaux.

Cette marche de cinq jours nous fit entrer dans le bassin du Couenza et traverser deux des principaux affluents de cette rivière : le Vinndika et le Kouiba, tous les deux d'un volume considérable.

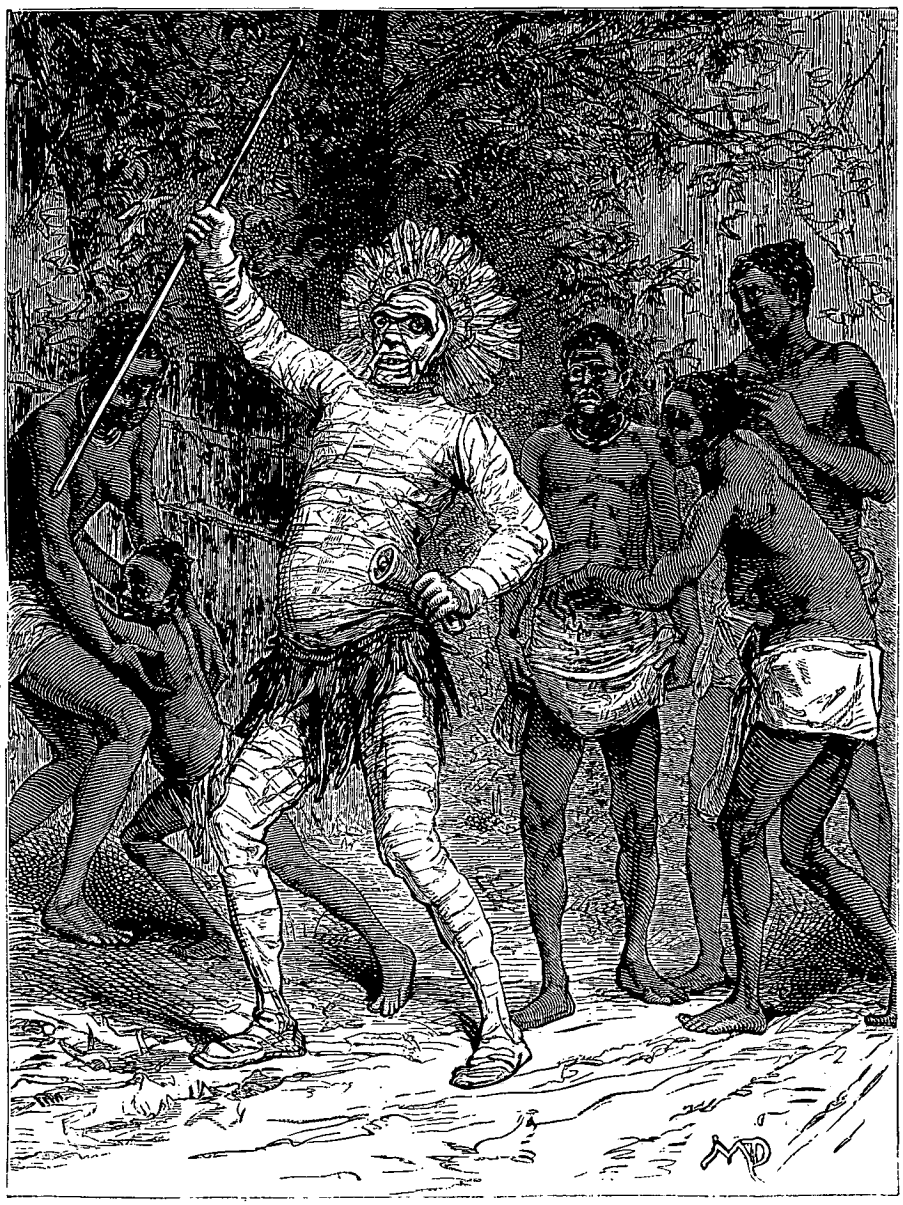
Ayant remarqué au flanc d'une colline, près de la source d'un ruisseau, une excavation d'apparence très-curieuse, je quittai le chemin pour aller examiner cette grotte. Dès que j'eus fait quelques pas à travers le hallier, je me trouvai, à ma grande surprise, au bord d'une falaise dominant un creux de trente pieds de profondeur, et qui pouvait avoir une étendue de quarante acres. Excepté sur une longueur d'environ vingt pieds, la falaise entourait complétement le bassin. Le fond de cette énorme cuve, d'un sol uni et rouge, était sillonné de canaux desséchés remplis de sable blanc. De nombreux monticules d'argile rutilante et d'un étrange aspect y étaient disséminés. On eût dit que ce bassin avait été creusé dans la colline et qu'on y avait placé de petits modèles de montagnes. Des indigènes me racontèrent qu'autrefois il y avait là un gros village dont les habitants étaient mauvais ; qu'alors un grand serpent était venu pendant la nuit, avait tué ces mauvaises gens pour les punir, et avait laissé l'endroit tel que j'avais pu le voir. Il était évident que pour mes informateurs cette histoire ne faisait pas l'objet d'un doute.

Kanyemmba, chez qui nous arrivâmes, fut pour moi d'une grande bonté; il me fit présent d'un veau, bien qu'il sût que je n'avais rien à lui offrir en retour, et me témoigna un affectueux intérêt. Quand il apprit que j'avais l'intention de rentrer chez moi par mer, il s'efforça de me persuader de reprendre la route par laquelle j'étais venu, s'engageant à me faciliter le voyage : « car si je m'en allais par eau, je me perdrais certainement, puisque le chemin ne serait pas indiqué. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Alvez, toujours prêt à faire un acte déshonnête, essaya de m'extorquer le veau que m'avait donné le vieux chef, assurant qu'il l'avait payé ; mais je découvris que cette assertion était fausse, et je refusai de livrer l'animal.

Nous partîmes de la demeure de Kanyemmba le 30 septembre et allâmes bivouaquer près des rives du Couenza, où nous fûmes rejoints par les hommes qu'Alvez avait envoyés chercher de l'étoffe. Ces hommes nous dirent que João, dont le véritable nom était João Baptiste Ferreira, n'était pas encore parti de Bihé. Il s'y trouvait avec Guilhermé Gonçalvès, autre blanc récemment arrivé d'Europe. J'appris en même temps que mes dépêches avaient été remises à João, qui s'était



Le faux diable. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte.

chargé de les faire parvenir à la côte ; mais rien des affaires européennes. Tous les efforts que je fis pour obtenir quelques nouvelles à cet égard furent infructueux : pas un n'avait l'air de se douter qu'il se passât quelque chose en dehors de Bihé et de Benguela. Ils étaient tous complétement absorbés par leurs propres affaires, bien qu'à en juger par les histoires à sensation qui circulaient fréquemment, histoires fausses sur les périls de la route, il y eût demande de nouvelles d'un certain genre.

Le lendemain, 2 octobre, nous levâmes le camp de bonne heure, et, descendant une berge de ving-cinq pieds d'élévation, nous nous trouvâmes sur un terrain absolument plat, d'une largeur de plus de deux mille yards (deux kilomètres). De l'autre côté de ce terrain était le Couenza, qui, dans la saison pluvieuse, le cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

vre entièrement. Pour gagner la rivière, il nous fallut traverser plusieurs petits étangs et des espaces marécageux où s'ébattaient de nombreux oiseaux d'eau. Je tuai là un héron d'un blanc de neige, tout petit, mais charmant. En cet endroit, le Couenza n'avait alors que soixante yards de large et une vitesse de trois quarts de nœud; mais sa profondeur, au milieu du chenal, était de trois brasses. Sur la rive gauche, dont la berge était pareille à celle où nous avions campé, se trouvaient deux villages habités par les passeurs. Les canots étaient nombreux, mais n'avaient rien d'engageant : c'étaient de misérables pirogues de seize à dix-huit pieds de long, sur dix-huit pouces de large. Ne voulant pas confier mon journal et mes instruments à ces barques délabrées, je mis en état mon bateau de caoutchouc et passai avec lui ma bande et mes bagages, à la grande surprise des indigènes. Heureuse inspiration; car plusieurs canots chavirèrent et des esclaves faillirent se noyer, deux surtout qui, liés l'un à l'autre, auraient certainement péri si mes gens et moi n'avions pas été assez près pour les secourir.

Coiffure du Lovalé. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Autant que j'ai pu le savoir, le Couenza est encore navigable en amont du point où nous l'avons traversé, et les bateaux de la Compagnie remontant jusqu'aux chutes qui sont au-dessus de Donndo, il est probable qu'il suffirait d'une mise de fonds et d'un travail modérés pour établir un service de petits vapeurs sur le haut Couenza. La plus grande portion du transit de l'intérieur à Benguela serait absorbée par cette voie fluviale, qui, je n'ai pas besoin de le dire, ouvrirait cette partie du continent aux entreprises européennes.

Quittant la rivière, nous entrâmes bientôt dans un pays montagneux et boisé, dont les gorges renferment de nombreux villages, parfois entourés d'estacades. Les maisons de ces villages sont grandes et bien bâties, généralement rectangulaires, de huit pieds de hauteur environ, à partir du sol jusqu'au bord du toit de chaume, qui est élevé et se termine en pointe. Les murs sont enduits d'argile blanche ou d'un rouge pâle, et souvent décorés d'esquisses représentant des chevaux, des cochons, des scènes de la vie quotidienne, telles que des hommes portant des hamacs, etc.

On voit dans ces villages de nombreux greniers construits sur des plates-formes qui les élèvent d'environ un mètre au-dessus du sol. Ces édifices sont des tours de huit à dix pieds de haut, sur dix-huit ou vingt de circonférence; leur toit conique, revêtu d'herbe, est mobile et s'enlève quand on veut pénétrer dans le grenier, qui n'a pas d'autre ouverture.

Les cochons et les volailles abondaient; mais les villageois, amplement fournis d'étoffe par les caravanes, ne voulaient rien vendre, ou exigeaient des prix que je ne pouvais pas aborder.

Tout ce qu'on avait dit sur la fermeture de la route, les six mille hommes repoussés après quatre jours de combat, le traitant qui avait perdu deux cents personnes et toute sa cargaison, rien de tout cela n'était vrai; il était même impossible de deviner ce qui avait pu donner lieu à de pareilles histoires. Ces « canards », et beaucoup d'autres, nous avaient été servis avec un luxe de détails qui prouvait la fécondité d'imagination des narrateurs. Mes gens, terrifiés d'abord par ces contes, se réjouissaient maintenant en proportion de l'effroi qu'ils avaient eu, et leur disposition d'esprit était excellente.

Après avoir marché pendant quelques heures, nous atteignîmes un village qui paraissait beaucoup plus riche et plus civilisé que les autres. Nous y fûmes salués en arrivant par deux mulâtres d'un air respectable; ces mulâtres étaient les propriétaires de l'endroit. Ils m'engagèrent à venir chez eux me rafraîchir; mais, apprenant que nous étions à peu de distance du Kokéma, je continuai ma route.

Nous arrivâmes dans l'après-midi à Kapéka, village situé près de la rivière. Je fis halte sous une épaisse feuillée pour attendre Alvez, qui n'apparut que vers le coucher du soleil. Il était accompagné des deux mulâtres, suivis eux-mêmes d'une quantité d'épouses en grande toilette, et dont quelques-unes portaient de petits barils de pommbé. Le chef de bourgade arriva de son côté avec un énorme pot du même breuvage, et les libations commencèrent.

Femme de mulâtre. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

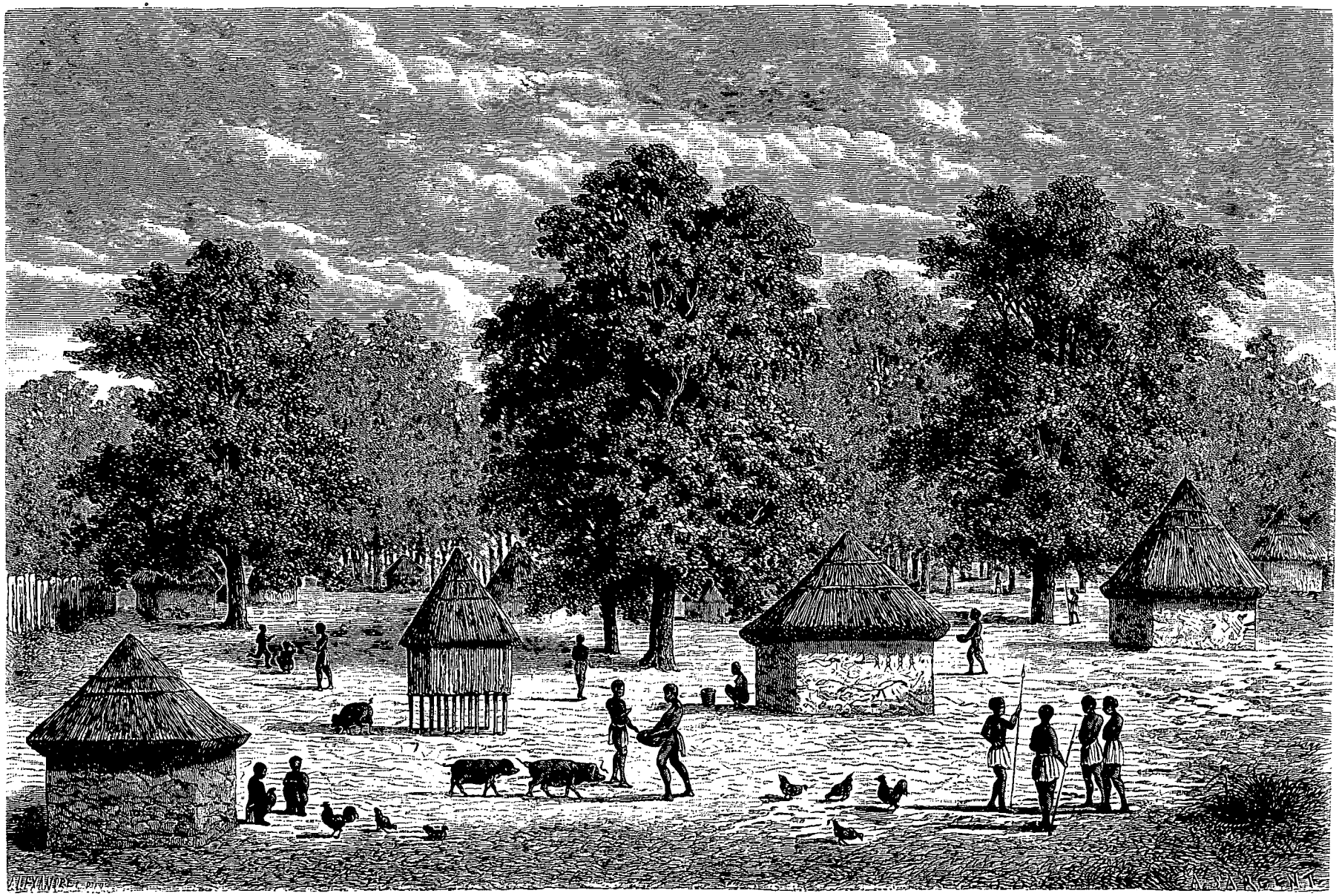
La première épouse du plus important de nos visiteurs avait les cheveux crêpés en deux touffes tellement volumineuses, que sa tête ne fût pas entrée dans un boisseau [1].

De même que son mari, elle était mulâtre et de couleur claire.

Je remarquai dans le village un troupeau de qua-

1. Le boisseau anglais est d'une contenance de trente-six litres. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Village du Bihé. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rante vaches ; il appartenait au chef ; mais bien qu'importées d'un pays cafre, où le lait est généralement recueilli, ces vaches, au dire des habitants, étaient trop farouches pour qu'on pût essayer de les traire.

Le lendemain matin, nous traversâmes le Kokéma, large de quarante yards, profond de deux brasses ; cette traversée nous prit deux heures. Peu de temps après, une querelle s'éleva entre les indigènes et quelques hommes de ma bande. L'un de ces derniers s'était retiré dans un champ ; il avait été vu par le propriétaire qui, dans son indignation, réclamait une indemnité pour cette infâme souillure, et ne put être apaisé que par un présent d'étoffe. Il serait heureux que ces gens-là eussent pour leurs demeures la moitié de la susceptibilité qu'ils montrent pour leurs terres ; car leurs villages sont d'une malpropreté insigne, et seraient bien pis sans les nombreux pourceaux qu'ils renferment.

La route traversait un pays charmant, dont le grès rouge, mis à nu par les éboulis et les déchirures de collines escarpées, contrastait vivement avec les teintes variées et brillantes de l'herbe et du feuillage.

Alvez ayant des amis dans la plupart des bourgades près desquelles nous passions, s'arrêtait pour boire avec eux, au grand retard de la marche. Toutefois, dans l'après-midi, nous atteignîmes les abords de son établissement, et nous fîmes halte, non-seulement pour donner aux traînards le temps de nous rejoindre, mais pour distribuer la poudre qui devait annoncer notre arrivée.

La caravane au complet, nous entrâmes dans le village, où immédiatement nous fûmes entourés d'une foule hurlante : femmes et enfants accourus de près et de loin pour saluer le retour des porteurs. Devant la maison d'Alvez, une demi-douzaine de fusils répondaient par un feu rapide et soutenu aux décharges des nôtres. Parmi les tireurs étaient deux agents du maître : un nègre civilisé appelé Manoël, et un échappé des établissements pénitentiaires de la côte, un homme de race blanche, connu généralement sous le nom de Tchico. Dès qu'il m'aperçut, Manoël vint à moi et me conduisit à une case très-convenable que je devais occuper tout le temps de mon séjour.

A son entrée, Alvez fut accueilli par des femmes qui l'acclamèrent d'une voix perçante et qui lui jetèrent des poignées de farine. Sa longue absence avait fait croire à ses gens qu'il était perdu ; s'ils avaient pu réunir assez d'hommes et s'ils avaient eu des marchandises en quantité suffisante, ils auraient envoyé à sa recherche.

Le pommbé fut versé à flots ; puis, au milieu d'un calme relatif, les ballots furent déposés et les esclaves remis au soin des femmes. Ensuite on paya les porteurs ; chacun d'eux reçut de huit à douze yards de cotonnade, ce qui, joint à la quantité livrée au moment du départ, faisait une vingtaine de mètres. On y ajouta quelques charges de poudre comme gratification ; et le tout forma le salaire d'un peu plus de deux années de service. Naturellement, des hommes n'accepteraient pas un pareil gage s'ils ne comptaient pas sur le produit des vols et des rapts qu'ils peuvent commettre dans les endroits où il n'y a pas d'armes à feu.

Si dérisoire que fût le payement, tous étaient satisfaits du résultat de leur voyage, et avaient l'intention de repartir dès que les pluies auraient cessé. Ils emmèneraient, disaient-ils, tous les amis qu'ils pourraient enrôler, et retourneraient chez Kassonngo pour obtenir de ce chef intelligent un plus grand nombre d'esclaves.

Le jour de notre arrivée fut pour moi un jour de luxe. Alvez voulut bien me céder, sur ma signature, du café, du savon et des oignons. A part un petit morceau de deux pouces carrés que m'avait donné Djoumah Méricani, il y avait un an que je n'avais eu de savon, et je me donnai la jouissance d'en faire un large emploi.

L'établissement d'Alvez ne différait de Komanannté, village auquel il touchait, que par la plus grande dimension de quelques-unes de ses cases. Bien qu'il eût ce domicile depuis une trentaine d'années, Alvez n'avait pas fait le moindre essai de culture, pas cherché le moindre confort.

Je passai chez lui une semaine entière, retenu par divers préparatifs, et sans avoir d'occupation suffisante. Mon premier soin fut de me procurer des guides et d'obtenir les articles d'échange qui m'étaient nécessaires ; il me fallait non-seulement des denrées, mais de l'étoffe pour vêtir mes gens d'une façon tant soit peu respectable. Pas un d'eux n'avait sur lui un fil européen ; ils étaient tous en haillons d'étoffe d'herbe, et plusieurs tellement près de la nudité complète qu'ils n'auraient pas pu se montrer dans n'importe quel endroit ayant un semblant de civilisation.

Alvez affirmait qu'il me serait impossible d'obtenir ces vêtements à crédit ; je lui achetai de l'ivoire et de la cire que je devais échanger contre de l'étoffe. Je découvris plus tard qu'il avait menti pour avoir l'occasion de m'écorcher : le senhor Gonçalvès m'aurait parfaitement donné de la cotonnade au prix de Benguela, en y ajoutant celui du transport.

Les affaires réglées, je dus m'occuper de trouver un guide. Alvez aurait voulu me donner Tchiko ; mais l'évadé craignait d'être reconnu, et ce fut Manoël qui vint avec nous.

Le guide arrêté, il fallut que j'attendisse des Baïloundas, qui font le portage de Bihé à la côte, et par lesquels Alvez devait envoyer de la cire à Benguela. Avec les marchandises que lui rapporteraient les mêmes Baïloundas, mon hôte projetait d'aller à Djendjé pour y vendre ses esclaves.

Enfin, le 10 octobre, je me mettais en route ; j'étais accompagné d'une suite peu nombreuse et me dirigeais vers la résidence de Kagnommbé, chef de la province. Je devais après cela faire une visite au senhor

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

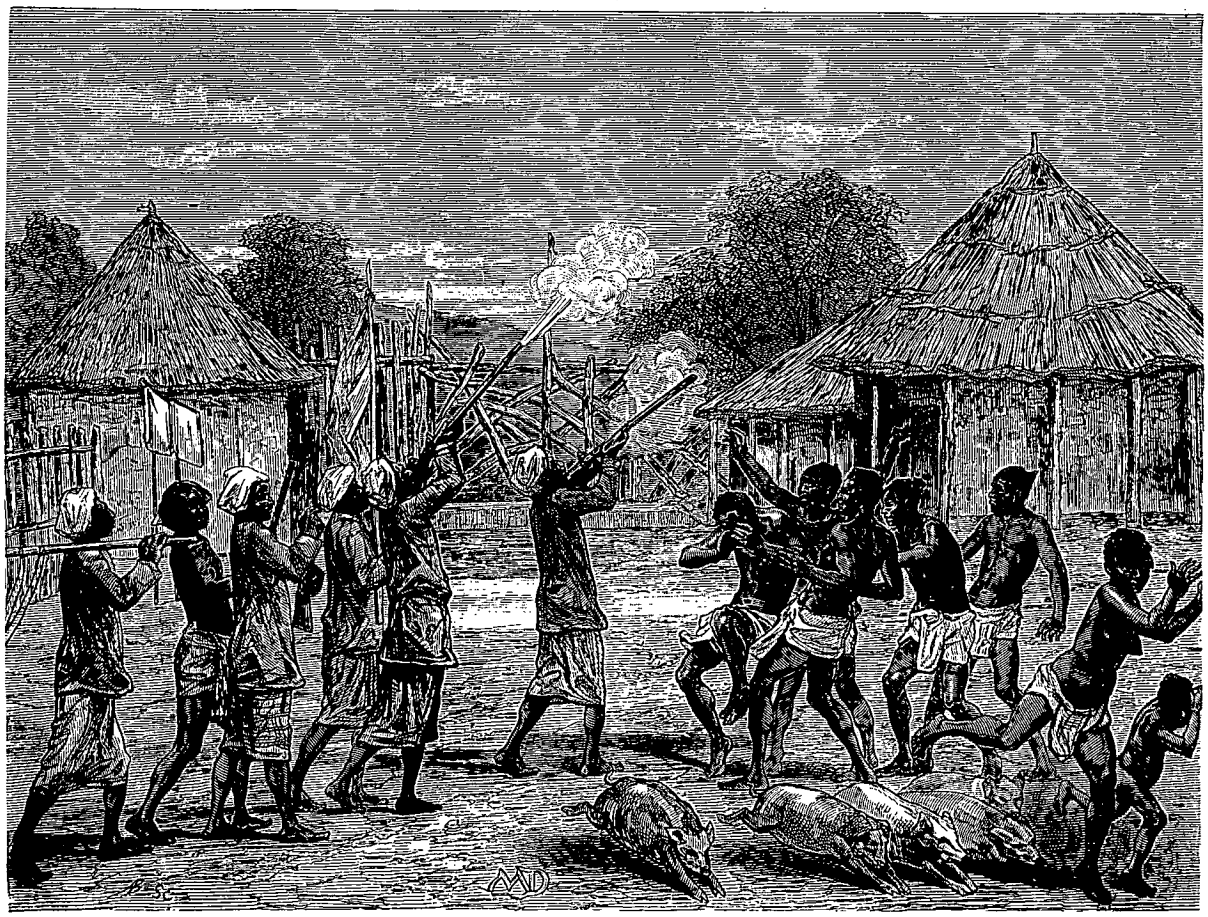
Gonçalvès, et retrouver le reste de ma caravane chez João Baptista Ferreira.

Nous traversâmes d'abord un pays fertile et bien boisé, sillonné d'eau courante. Les villages étaient entourés de jardins ; chaque hutte avait son carré de tabac protégé par une clôture. J'ai remarqué dans l'un de ces clos un chou d'Europe, mais très-étiolé. En passant dans les bois, il m'arrivait fréquemment de sentir un parfum de vanille ; je n'ai jamais pu découvrir de quelle plante il provenait. Les goyaves étaient à profusion.

Dans une clairière touchant à l'un des villages près desquels la route nous fit passer, quelques hommes faisaient tirer des jeunes gens. Une racine, taillée en rond d'un pied de diamètre, servait de but ; la distance était de quarante pas, et en moyenne une flèche sur dix frappait la rondelle. Je n'ai pas eu en Afrique d'autre exemple de tir à la cible.

Après nous être perdus trois ou quatre fois, nous atteignîmes un gros village appartenant, corps et biens, au senhor Gonçalvès. Celui-ci possède une demi-douzaine de ces bourgs, dont la population tout entière est composée d'esclaves ; chacun lui fournit le noyau d'une bande ; des porteurs salariés, pris dans les environs, complètent la caravane.

Lors de notre arrivée, la majeure partie des habi-



Réception d'Alvez. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte et l'édition anglaise.

tants avaient quitté le village pour se rendre à Djenndjé, sous la conduite de l'un des fils de Gonçalvès. On me donna pour logement la grande hutte du maître, celle qu'il habite quand il vient visiter le domaine. Ma suite fut également casée, et presque immédiatement arriva un tornado accompagné d'une pluie torrentielle ; il était fort heureux que nous fussions à l'abri.

Le lendemain, trois heures de marche nous conduisirent à la ville de Kagnommbé, la plus grande de toutes celles que j'ai vues en pays nègre : trois milles de circonférence. Elle renferme, il est vrai, un certain nombre d'enceintes particulières, sortes de faubourgs appartenant à différents chefs, qui en habitent les huttes quand ils viennent rendre hommage à leur suzerain. Des parcs à bétail pour les vaches et les cochons, des enclos où le tabac est cultivé y prennent beaucoup de place, sans parler de trois grands ravins, sources d'affluents de la Kokéma, et bien qu'elle soit nombreuse, la population est moins grande que l'étendue de la ville ne me l'avait fait supposer.

Je fus accueilli à mon arrivée par le chambellan, le secrétaire du chef et le capitaine des gardes ; tous les trois avaient des gilets rouges en signe de leurs digni-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tés. Le second de ces fonctionnaires était simplement pour la forme, car il ne savait pas écrire ; les affaires du souverain avec les maisons de la côte se traitaient par un subalterne plus instruit, natif de Donndo.

Mes trois dignitaires me conduisirent à une case préparée pour me recevoir, et sans me donner le temps de me rafraîchir, me demandèrent ce que j'avais l'intention de donner à leur maître. Un fusil Snider et un peu d'étoffe que je m'étais procuré pour cela à Komanannté constituaient mon présent. Les trois notables affirmèrent que le chef ne serait nullement satisfait; et je dus me séparer d'une peau de léopard que m'avait donnée Djoumah Méricani, un tapis superbe qui me rendait grand service.

Toute la journée je fus en proie aux regards de la foule ; quand l'averse m'obligea à rentrer dans ma case, les curieux ne se firent aucun scrupule de me suivre, et il devint nécessaire de se garer des pick-pockets.

Parmi les indigènes se trouvaient des membres d'une caravane appartenant à Mchiri et qui revenait de Benguela. Tous portaient les marques nationales des Vouanyamouési. Mchiri a donné l'ordre à tous ses sujets d'adopter ces marques particulières, et beaucoup de gens du Bihé, qui visitent le Katannga, se sont conformés à l'ordonnance pour obtenir la faveur du chef.

La plupart des membres de ladite caravane parlaient kinyamouési ; l'un d'eux se prétendait même natif de l'Ounyanyemmbé ; mais il était du Katannga, et avait seulement habité la province dont il se disait originaire. Pour moi, il n'est pas douteux que les gens de Mchiri ne visitent les deux rivages, et que, par leur entremise, on ne puisse envoyer des dépêches de Benguela à Zanzibar.

Le lendemain matin, vers neuf heures, Kagnommbé était prêt à me recevoir, et me l'envoyait dire. Je me fis aussi beau que le permettait la pénurie de ma garde-robe ; et prenant avec moi six de mes serviteurs, je gagnai le ravin au bord duquel était la résidence du chef.

Des sentinelles ayant des gilets rouges et armées de lances et de coutcaux gardaient la porte. Dans la cour, de petits tabourets, placés sur deux rangs, attendaient les invités. Au bout de ces deux files d'escabeaux était le fauteuil royal, posé sur ma peau de léopard.

Ne voyant pas qu'on m'eût assigné de place particulière, et n'étant pas d'humeur à prendre pour siége un tabouret du même niveau que celui de mes hommes, j'envoyai chercher ma chaise. Les officiers de la cour s'y opposèrent, disant que personne ne s'était jamais assis sur une chaise en présence de Kagnommbé, et que l'on ne pouvait pas me permettre d'introduire une pareille mode. Je répondis que cela m'était fort égal ; que je me retirais, et n'avais pas besoin de siége ; sur quoi ma chaise fut admise immédiatement.

Quand tout le monde fut placé, on ouvrit la porte d'une palissade intérieure, et le chef apparut. Il avait un vieux pantalon et un vieil habit noirs, mis n'importe comment, et sur les épaules un châle écossais gris, dont les deux bouts, rejetés en arrière, étaient portés par un petit garçon complétement nu. Un vieux chapeau crasseux, à larges bords, lui couvrait la tête ; et malgré l'heure peu avancée, il était déjà ivre aux trois quarts.

A peine fut-il assis, qu'il commença à m'informer de sa puissance. Il était, disait-il, le plus grand de tous les rois d'Afrique, puisque, outre son nom africain, il avait un nom européen : il s'appelait Antonio Kagnommbé, et le portrait du roi Antonio avait été envoyé à Lisbonne. Je fus ensuite averti de ne pas mesurer l'étendue de son pouvoir au peu de fraîcheur des habits qu'il portait ce jour-là : un grand costume, un costume tout neuf lui avait été donné par les autorités portugaises, pendant son séjour sur la côte. Il avait passé plusieurs années à Loanda, où il avait, disait-il, fait son éducation ; mais l'unique résultat de ses études semblait avoir été de joindre les vices d'une demi-civilisation à ceux de l'état sauvage.

Ayant appris que j'étais en route depuis longtemps, il voulait bien être satisfait de ce que je lui avais offert, il se plaisait à me le dire ; mais il me rappelait que, si jamais je revenais chez lui, je devais lui apporter des présents plus dignes de sa grandeur.

Après cette recommandation, qui termina le discours royal, nous entrâmes dans l'enceinte réservée, où un énorme figuier banian répandait son ombre, et où il y avait de grands bananiers femelles portant des graines, mais pas de fruits.

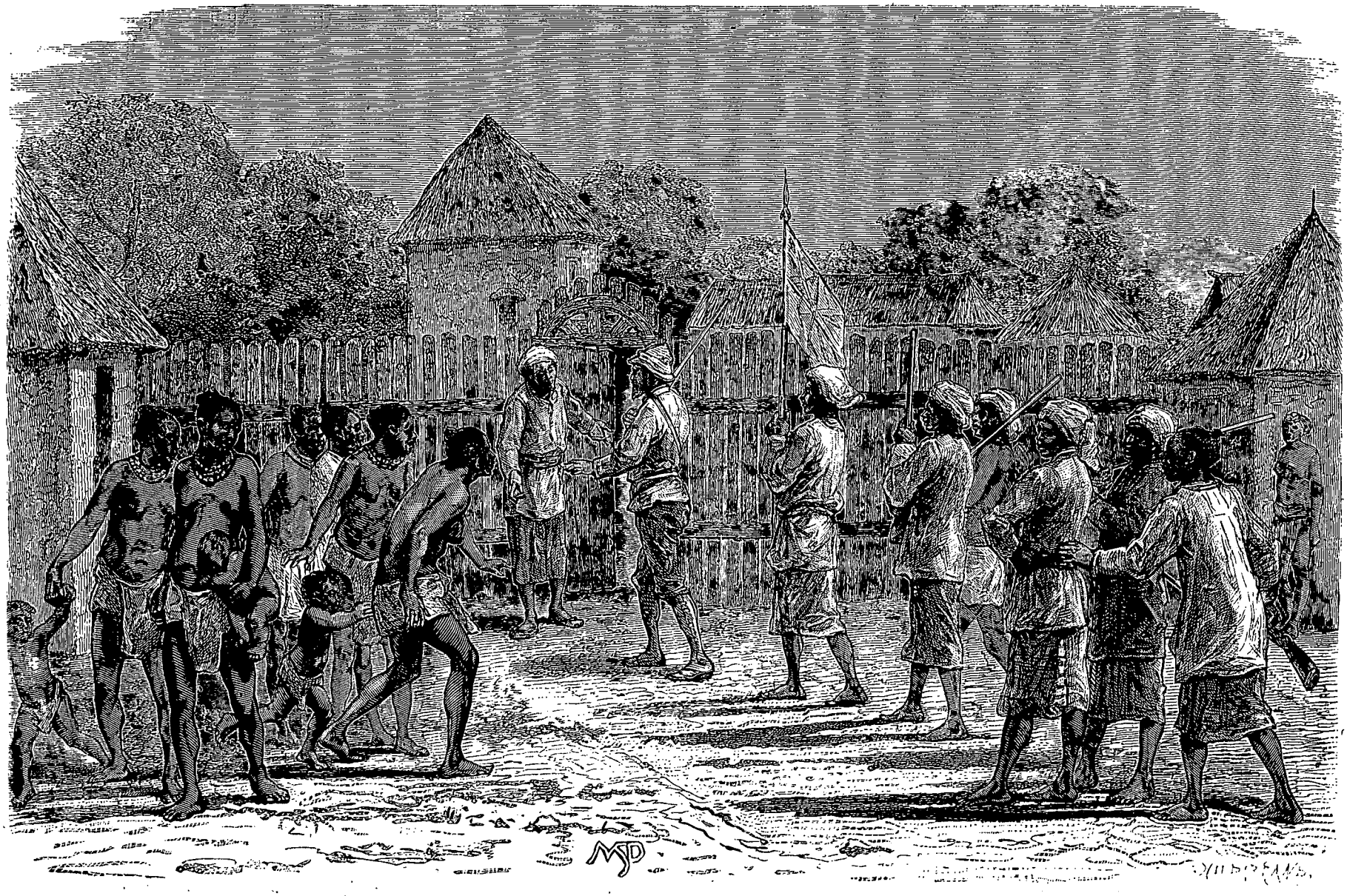
Quand les tabourets furent replacés, Kagnommbé entra dans l'une des cases de l'enclos, et reparut peu de temps après avec une bouteille d'eau-de-vie et un gobelet de fer-blanc. Il versa à la ronde de petits coups de sa liqueur ; puis, mettant la bouteille à ses lèvres, il y produisit un si grand vide, que je m'attendis à le voir tomber ivre mort ; mais cela ne fit que le rendre plus actif, et il se mit à gesticuler et à danser de la façon la plus extravagante, employant les entr'actes de son ballet à tirer de sa bouteille de nouvelles gorgées. Enfin il s'arrêta, et nous partîmes.

J'allai me promener dans le voisinage, et visitai la grande féticherie du royaume. Les crânes de tous les chefs vaincus par Kagnommbé y figuraient, plantés sur des pieux, et entourés de têtes de léopards, de chiens et de chacals.

Près de cet endroit sacré se trouvait le cimetière de la famille du chef. Sur les tombes, orientées sans exception du levant au couchant, étaient des pots brisés, des fragments de plats et d'écuelles. Au milieu du cimetière s'élevait une case à fétiche, où l'on avait déposé des offrandes d'aliments et de boisson pour les esprits des nobles défunts.

Un gros arbre, situé en dehors de la résidence royale, me fut désigné comme abritant de son ombre la place où les Portugais étaient reçus. En pareil cas, le fauteuil de Kagnommbé est placé sur un tertre qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Etablissement du senhor Gonçalvès (voy. p. 138). — Dessin de D. Maillart, d'après le texte et l'édition anglaise.

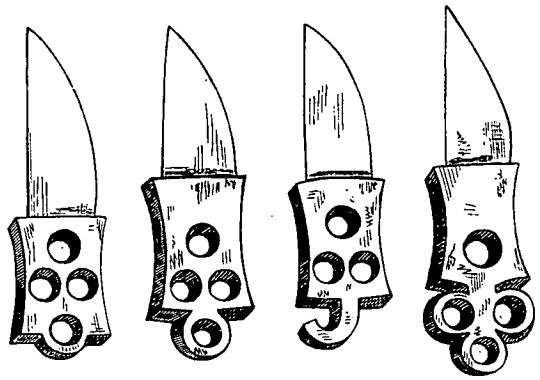
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se trouve à côté de l'arbre, et les visiteurs, prenant les racines pour escabeaux, s'asseyent aux pieds du chef. On m'assura que pas un homme blanc n'avait encore eu le privilége d'être admis dans l'enceinte particulière.

Des deux palissades, l'extérieure est, en réalité, la seule qui soit défensive; toute la nuit, des gens du guet y font sentinelle. Quand le roi se met en campagne, ces gardes du corps ouvrent la marche, et l'honneur de porter le chapeau de Kagnommbé appartient à leur capitaine. Le chapeau royal joue dans l'affaire un très-grand rôle : dès que l'armée atteint le village ennemi, il est jeté par-dessus la palissade, et c'est à qui s'élancera pour le reprendre, car celui qui le rapporte est le héros de la journée, et reçoit en récompense de l'eau-de-vie et des femmes.

Le lendemain, après avoir fait présenter mes adieux à Kagnommbé, je me mis en route pour l'établissement du senhor Gonçalvès, où me conduisit une promenade agréable de quelques heures. En approchant de l'habitation, je fus vivement frappé du bon ordre qui régnait partout. Nous arrivâmes. Je me trouvai dans une cour fort bien tenue, où s'élevaient un grand magasin et deux petites demeures. Une palissade assez haute séparait ces bâtiments de la maison principale, qui était accompagnée d'un magnifique bosquet d'orangers couverts de fruits.

Un mulâtre espagnol vint me recevoir, et m'introduisit dans une salle où le senhor Gonçalvès, ses deux fils et un blanc, qui avait été maître d'équipage sur un vaisseau de guerre portugais, étaient à déjeuner.



Couteaux. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

La pièce où j'entrai me causa une extrême surprise; elle était planchéiée, les fenêtres avaient des jalousies vertes, le plafond était tapissé de blanc, la muraille soigneusement enduite et décorée de jolis dessins faits au pinceau; enfin, sur la table couverte d'une nappe très-blanche, se voyaient toutes sortes de bonnes choses. Le senhor Gonçalvès, un vieux gentleman d'une courtoisie charmante, me fit l'accueil le plus cordial, et, m'engageant à ne pas faire de cérémonie, m'invita à me mettre à table. Je ne demandais pas mieux, et profitai amplement du meilleur repas que j'eusse fait depuis bien des jours. La cuisine était excellente; des biscuits, du beurre et d'autres friandises s'ajoutaient au solide, et s'arrosèrent de *vinho tinto*, suivi du café.

Après le déjeuner, Gonçalvès me montra son domaine et me raconta son histoire. Il avait débuté par être dans la marine; fatigué de la vie errante, il s'était arrêté dans l'Angola et fixé dans le Bihé. Ruiné deux fois par l'incendie, il avait recommencé avec des capitaux d'emprunt, dont l'intérêt usuraire avait d'abord absorbé presque tous les bénéfices; puis les affaires ayant grandi, il s'était libéré, et avait eu lieu d'être satisfait.

Au bout de trente ans de cette vie laborieuse, il était retourné à Lisbonne avec l'intention d'y finir ses jours; mais les amis qu'il y avait laissés étaient morts, il n'était plus assez jeune pour en faire de nouveaux; bref après trois ans d'absence, il était revenu dans le Bihé. Son retour ne datait que de trois semaines.

Avant de partir pour Lisbonne, il avait du blé, de la vigne, un jardin rempli des légumes d'Europe; et froment, raisin et légumes venaient à merveille; mais, en son absence, tout s'était perdu faute de soins : il ne lui restait que ses oranges, les plus belles et les meilleures qu'on pût voir, et une haie de rosiers de trente pieds de haut, alors en pleine fleur.

Son principal commerce se faisait avec Djenndjé pour l'ivoire, avec le Kibokoué pour la cire; dans les deux endroits, les affaires étaient fructueuses. Chacun de ses villages, ainsi qu'on l'a vu plus haut, fournissait le noyau d'une caravane. Lors de ma visite, deux de ses bandes étaient en route, deux sur le point de partir. L'un de ses fils commandait l'une des caravanes absentes; les autres arrivaient de Djenndjé, où ils avaient trouvé des marchands anglais venus avec des chariots traînés par des bœufs.

Le dîner fut servi; nous causâmes longtemps encore, en fumant d'excellent tabac; puis mon hôte me conduisit à ma chambre, une pièce confortable; et pour la première fois depuis que j'étais en Afrique, j'eus le plaisir de coucher entre des draps.

Quelque séduisante que fût l'hospitalité qui m'était offerte, je ne pouvais pas m'arrêter plus longtemps; il fallait partir le lendemain matin pour me rendre chez João Ferreira, où mes hommes devaient me rejoindre.

Gonçalvès me donna, pour la route, une bouteille d'eau-de-vie, des conserves de viande; et après une connaissance de vingt-quatre heures, nous nous quittâmes vieux amis.

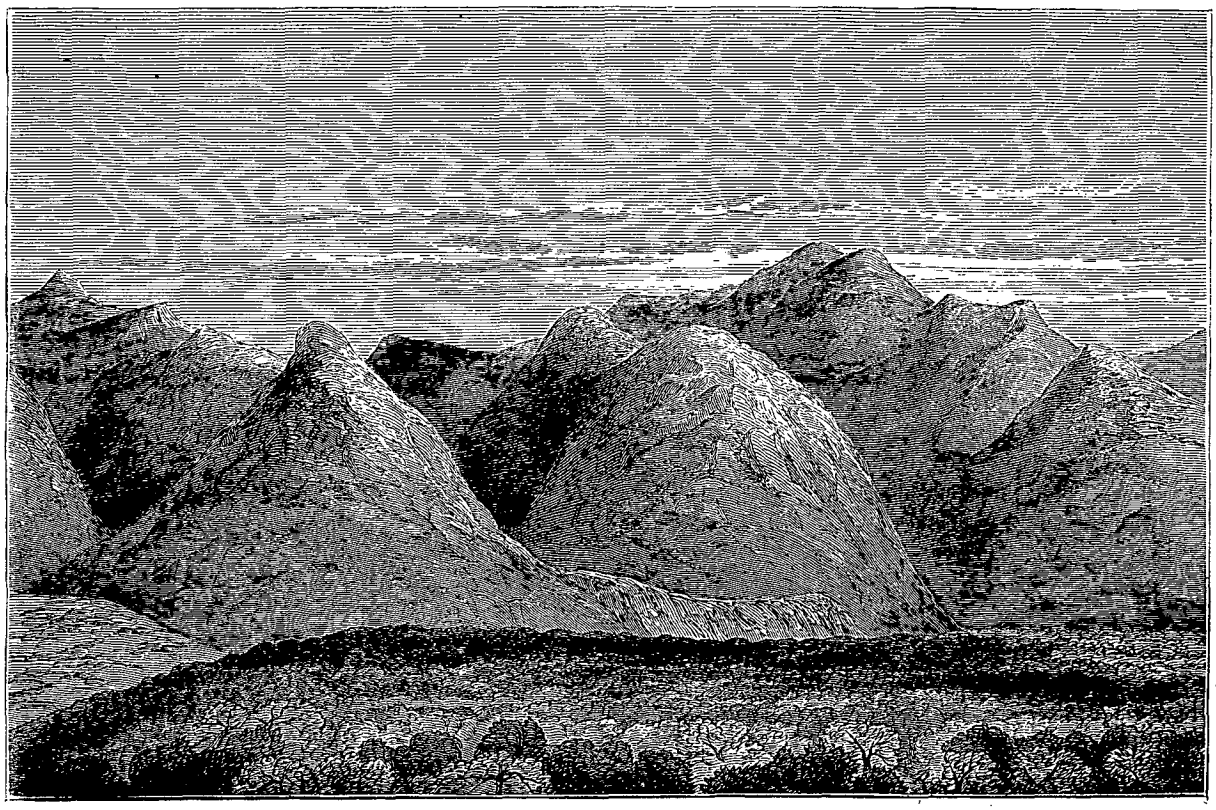
Ferreira. — Crime et bonté. — Horoscope, amulettes et guérisons. — Procédé divinatoire. — Talisman. — Belmont. — Hostilité des indigènes. — Bienveillance des chefs. — Intempéries et longs jeûnes. — Passage périlleux. — Ruisseaux à intervalles souterrains. — Lounghi. — Mari modèle. — Mauvais œil. — Confection d'habits et surveillance. — Orgie. — Beauté du paysage. — Site enchanteur. — Kammbala. — Bouillie et sauterelles. — Visite au roi Konngo. — Mouture du grain. — Femme excellente.

Nous traversâmes des plaines herbues dont, suivant toute apparence, le sol conviendrait parfaitement à la culture du blé, et nous arrivâmes chez Ferreira. Entre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

celui-ci et l'homme que je venais de quitter, la différence était grande. Comme traitant, João Baptiste Ferreira ne valait guère mieux qu'Alvez. Toutefois il me fit le meilleur accueil, et je fus bientôt à même d'apprécier son obligeance. Ceux de mes hommes qui devaient me rejoindre étaient là quand j'arrivai. Je leur distribuai immédiatement l'étoffe que je m'étais procurée à leur intention : une partie destinée à les vêtir; le reste, pour acheter des vivres.

Ferreira était l'homme à peau blanche dont j'avais entendu parler chez Kassonngo. Il faisait ses préparatifs pour retourner chez celui-ci; car, depuis son arrivée de l'Ouroua, il était allé à Djenndjé, où il avait troqué ses esclaves contre de l'ivoire. Il avait rencontré là un Anglais du nom de George, qui lui avait fait présent d'une boussole et d'un raïfle, en témoignage de leurs bonnes relations. De Djenndjé, mon hôte avait ramené un bœuf de selle; il avait un âne, acheté à Benguela, et tous les deux le connaissaient et le suivaient comme des chiens, ce qui, pour moi, est une preuve qu'il y avait quelque chose de bon dans sa nature. Je dois reconnaître qu'il fut, à mon égard et à celui de mes gens, d'une obligeance parfaite; j'aurais voulu ne pas être forcé, dans l'intérêt de l'Afrique, de parler du triste côté de son caractère. Mais, « Fais ce que dois.... » Je suis obligé de dire que ce n'était pas lui qui pût donner une idée avantageuse du commerce africain. Il faisait la traite de l'homme; et bien qu'il



Après Belmont (voy. p. 142). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

fût juge du district, on voyait dans son établissement des esclaves enchaînés. Sachant par expérience comment on se procure ces captifs, je ne pouvais que souffrir en pensant que des hommes capables d'un tel mépris de tout sentiment d'humanité se trouvaient être les premiers Européens que vissent les tribus de l'intérieur. Il me raconta, comme une bonne histoire, que, lors de sa visite à Kassonngo, celui-ci avait fait couper des mains et des oreilles en son honneur; et il avait l'intention de porter cent mousquets à ce monarque paternel, pour les échanger contre des esclaves.

Pendant que nous étions là, un féticheur vint dire la bonne aventure aux gens de la caravane qui devaient aller chez Kassonngo. Chasser les mauvais esprits et guérir les malades, rentraient également dans ses attributions. Il était suivi de quelques individus qui portaient des sonnettes de fer, et qui, de temps à autre, frappaient ces clochettes avec de petits morceaux du même métal.

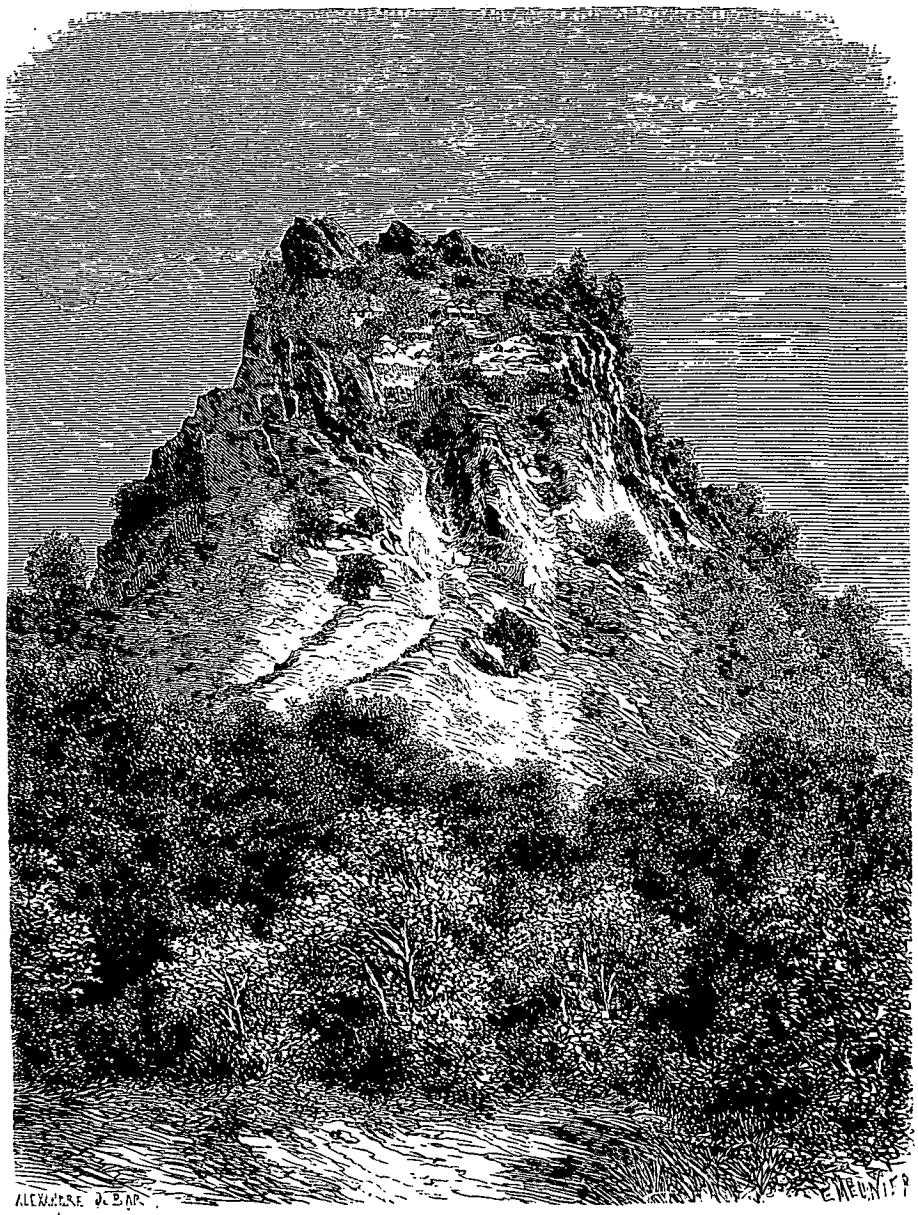
En arrivant, le devin s'assit par terre, au milieu de ses sonneurs, et commença un chant monotone. Il accompagnait ce récitatif du craquètement d'un double grelot en vannerie, ayant la forme d'une haltère. Les acolytes lui répondaient en chœur, et frappaient tantôt sur leurs clochettes, tantôt dans leurs mains, ce qu'ils faisaient en cadence. Le chant s'arrêta, et le devin fut prêt à satisfaire ceux qui voudraient l'interroger, pourvu toutefois que la réponse fût payée d'avance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Un panier orné de petites peaux de bêtes, et dont une calebasse composait le fond, était le principal instrument du féticheur. Ce panier était rempli de coquilles, de petits bonshommes de bois, de corbeilles minuscules, de paquets d'amulettes, d'une masse de débris hétérogènes.

La méthode divinatoire se rapprochait beaucoup de celle qu'ont adoptée de vieilles dames qui, dans un pays infiniment plus civilisé, se figurent qu'elles peuvent connaître l'avenir en regardant les parcelles de thé qui sont au fond de leur tasse.

A la première demande qui lui fut adressée, l'homme aux fétiches vida sa corbeille; il choisit, parmi les bibelots de l'étalage, ceux qui lui parurent appropriés

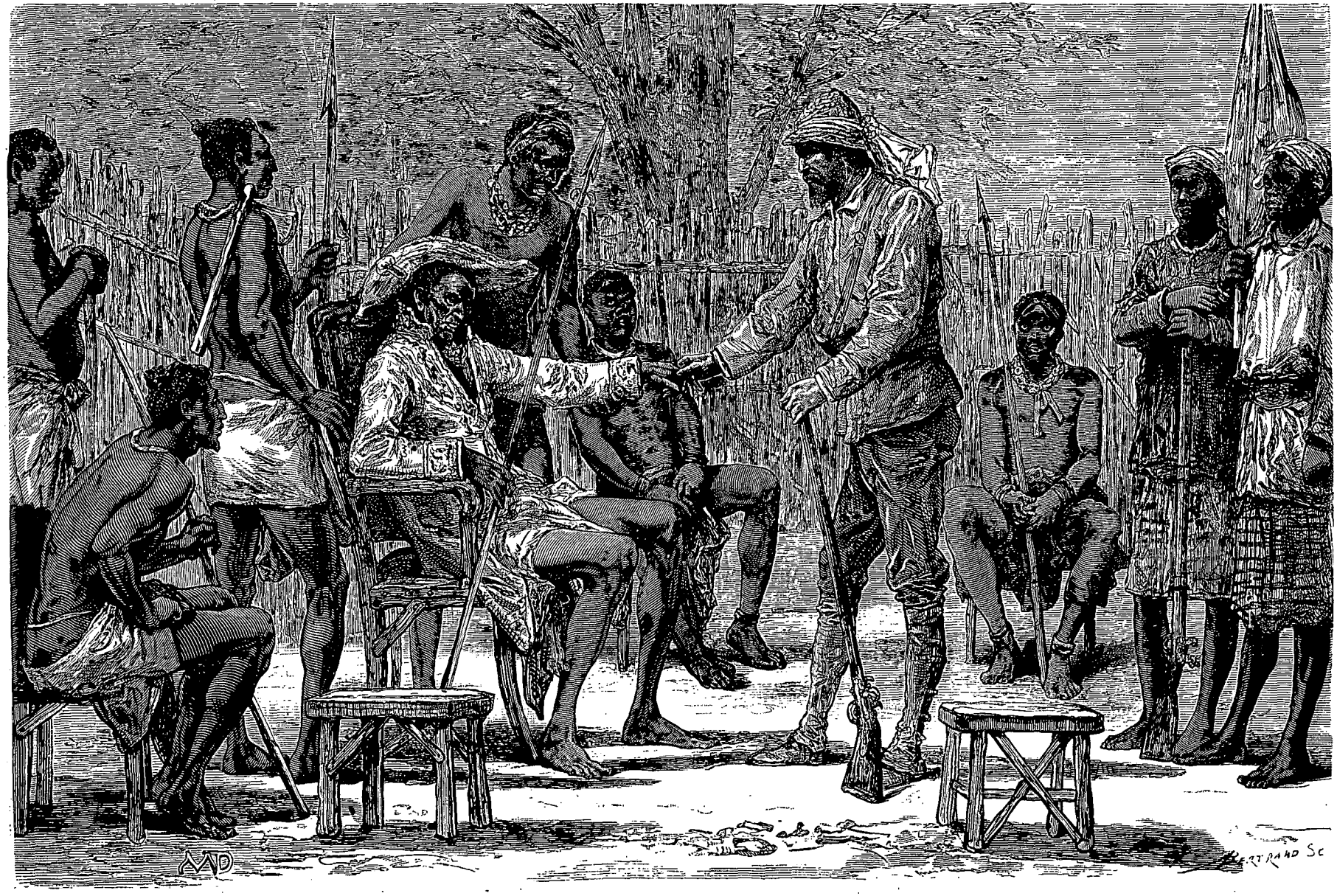


Kammbala (voy. p. 143). — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

au sujet, les remit dans le panier, imprima à celui-ci un mouvement rapide ; et, après un examen attentif de l'arrangement qu'avaient pris les brimborions, il donna la réponse à l'anxieuse dupe qui l'attendait.

Les questions se pressèrent, et furent résolues par le même procédé. Au tirage des horoscopes notre homme joignait la vente des charmes et des amulettes, sans lesquels nul voyageur africain ne se croirait en sûreté. La vente fut très-active. L'un des talismans les plus demandés était une corne remplie de boue et d'écorce, et dont l'extrémité inférieure portait trois petits cornillons. J'avais vu mainte fois cet objet précieux entre les mains des gens d'Alvez ; ils le frottaient continuellement de terre et d'huile, afin de se rendre favorable l'esprit qui habite ledit objet, et qui empêche les esclaves de s'évader. Au bivouac, les heu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Visite au roi Konngo (voy. p. 144). — Dessin de D. Maillart, d'après le texte et l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reux propriétaires de ce talisman le déposaient à côté de la hutte du maître. Une de ces cornes magiques était suspendue à la hampe du drapeau d'Alvez; mais je crois que ce dernier employait l'huile d'onction plutôt à son bénéfice qu'à celui du malin.

Quand ses talismans ne trouvèrent plus d'acheteurs, le sorcier proposa aux personnes présentes de les guérir de leurs maladies. A quelques-unes, il donna d'autres amulettes comme remèdes; mais la plupart reçurent des potions faites avec des racines et des simples. Enfin l'habile homme usa du massage, et s'y montra fort expert.

Après un jour de halte, nous repartîmes avec des Baïloundas chargés de marchandises qui appartenaient à Alvez, et qui devaient être vendues à Benguela. Le chef de cette bande me servait de guide, ainsi qu'il avait été convenu, et Manoël remplissait les fonctions d'interprète.

Nous passâmes devant Belmont (endroit assez mal nommé, car il est dans un creux), puis sur des collines à peu près nues, hormis près des villages, qui tous avaient une ceinture de grands arbres. Belmont est l'établissement de Silva Porto; il a égalé, sinon surpassé celui de Gonçalvès; mais le propriétaire s'étant fixé à Benguela, Belmont a été abandonné aux soins des esclaves; les arbres à fruits n'ont plus été taillés, les orangers sont devenus sauvages; et ce qui autrefois était un jardin soigné, n'est plus maintenant qu'un fourré peu différent d'une jungle.

La pluie commençait à tomber d'une façon régulière, ce qui rendit notre couchée très-misérable. Il n'y avait là presque pas d'herbe, pas de buissons qui pussent servir à faire des abris; et, jusqu'au matin, mes gens reçurent une douche continue d'eau froide. Ma position ne valait guère mieux; la tente que m'avait donnée Djoumah Méricani était si trouée, que l'eau y tombait comme dehors; il n'y avait pas un coin où je pusse me mettre à sec. Je me pelotonnai dans un espace d'environ deux pieds carrés; et me mettant sur la tête un morceau de mackintosh, j'essayai de dormir.

Au point du jour, la pluie cessa; nous parvînmes à faire du feu; je donnai à mes gens une goutte de l'eau-de-vie de Gonçalvès, et nous partîmes.

Peu à peu les mouvements de terrain s'accentuèrent, le pays devint plus boisé; çà et là apparurent des collines rocheuses ayant à leurs sommets des villages entourés de murailles et de palissades, ou bien d'épais bouquets de bois tranchant sur la pierre nue, villages qui me rappelèrent beaucoup de fermes des dunes du Wittshire.

En traversant une plaine élevée et découverte, nous vîmes des troupes d'oiseaux fort nombreuses; une bande, entre autres, d'une largeur extraordinaire, et fuyant d'un vol rapide, me fut désignée. L'aspect en était si curieux, que je pris ma lunette. Je vis alors que cette nuée sombre était produite par la poussière que soulevait un grand troupeau de buffles qui galopait follement du côté de l'est.

Dans cette marche, nous rencontrâmes des indigènes qui revenaient du Baïlounda. La plupart étaient ivres et insolents; en différents endroits, ils essayèrent de voler mes traînards; et il fallut une certaine adresse et beaucoup de patience pour éviter des conflits qui auraient pu devenir graves. Ces gens prétendaient que nous n'avions pas le droit de traverser leur pays, en ce sens que nous ouvrions la route à des marchands qui les priveraient de leur monopole.

Toutefois, si les habitants nous voyaient d'un mauvais œil, les chefs des villages nous témoignaient beaucoup de bienveillance, et ne manquaient pas de nous apporter de la bière. Refuser cette courtoisie eût été d'une mauvaise politique; mais on perdait beaucoup de temps dans ces haltes employées à se rafraîchir.

Les nuits étaient complétement pluvieuses, et nous eûmes des campées misérables. A ces mouillades continuelles s'ajoutaient l'insuffisance et la mauvaise qualité des vivres. En relations permanentes avec la côte, les indigènes avaient plus d'étoffe qu'ils n'en voulaient, et ils n'acceptaient en échange de leurs provisions que de l'eau-de-vie ou de la poudre. Nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces articles; et il nous arrivait souvent de partir à jeun.

Le 18 octobre nous traversâmes le Koutato, rivière étrange qui sépare le Bihé du Baïlounda. Ce passage périlleux se fit d'abord sur un pont submergé, d'où la force du courant balaya plusieurs de mes hommes, qui ne se sauvèrent qu'en s'accrochant aux buissons de la rive. Au bout de ce gué suspendu, nous trouvâmes une île, située parmi des rapides et des cascades tombant d'une colline rocheuse.

A première vue, l'obstacle semblait insurmontable; mais, après quelques instants de recherche, nous découvrîmes un endroit où il était possible de sauter de rocher en rocher, et de franchir ensuite les rapides sur d'étroites corniches, en se tenant à des lianes jetées pour cela d'un bord à l'autre. Un seul faux pas, ou le bris de la corde, aurait été fatal : rien n'aurait pu vous empêcher d'être broyé sur les rocs où vous eût précipité l'eau furieuse.

En aval des rapides, la rivière, très-profonde, avait soixante mètres de large et la vitesse d'une écluse de chasse. J'ai su plus tard que l'on nous regardait comme très-heureux d'avoir passé là, et d'être au complet. Il est arrivé maintes fois que des gens se sont perdus pour avoir tenté l'entreprise; et, dans cette saison, il est souvent nécessaire d'attendre quinze jours avant que la traversée devienne possible.

Du point où nous abordâmes, je jetai un regard en arrière, et fus frappé de la vue que présentait cette masse liquide tombant d'une falaise, et que des rochers et des îlots couverts d'arbustes brisaient en cascades écumeuses.

Ce jour-là, beaucoup de ruisseaux furent traversés, qui, par intervalles, coulaient souterrainement. Ils fuyaient alors entre des pierres revêtues d'une épaisse végétation; quelquefois la partie cachée n'était longue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

que d'une quarantaine de pas; mais ailleurs ces rivulettes semblaient disparaître complétement. Nul doute qu'en pareil cas elles ne concourent à former la source du Koutato.

Le lendemain, nous gagnâmes le village de Lounghi, résidence du chef des Baïloundas qui m'accompagnaient, c'est-à-dire de mon guide; nous nous y arrêtâmes pour acheter des provisions. Cet achat et la mouture du grain devant nous prendre au moins trois journées, je résolus de me faire construire une cabane, au lieu de rester dans ma tente, où il pleuvait comme à ciel ouvert. Le bois et l'herbe se trouvant en abondance, mes hommes se firent également de bons abris.

Sur ces entrefaites, l'épouse de notre guide tomba malade; et notre homme, avec une affection conjugale qui lui faisait honneur, déclara qu'il ne partirait que lorsque sa femme serait complétement guérie. Cette résolution m'était fort contraire; je résolus d'en faire revenir l'époux-modèle; et, à ma grande surprise, je découvris que j'étais accusé d'avoir jeté un sort à la femme en regardant le mari.

Bien que le procédé dût paraître trop indirect pour avoir produit un effet aussi lamentable, on y croyait pleinement; et un féticheur fut appelé à dire ce qu'il pensait de mon appareil oculaire. Celui-ci, heureusement, assura que mon regard n'avait rien de mauvais, et dit à mon guide que son devoir était de m'assister en toute chose, qu'il verrait, en arrivant à Benguela, que j'avais la main ouverte.

Cet appel à mes sentiments généreux était irrésistible; je ne pouvais d'ailleurs qu'être reconnaissant de l'opinion favorable émise sur mon compte, alors que j'étais accusé d'un méfait aussi grave; je donnai donc au féticheur un morceau d'étoffe: ce qui réduisit mes fonds à quatre mètres de cotonnade.

Mon guide persistant malgré tout à soigner sa femme, un de ses frères consentit à le remplacer; mais il fallait attendre qu'il se préparât de la farine.

J'ai peu de chose à dire de notre séjour à Lounghi. La principale occupation de mes hommes fut de confectionner les vêtements avec lesquels ils devaient entrer à Benguela, vêtements taillés sur un patron à peu près le même pour tous; la mienne fut de surveiller mes tailleurs, pour les maintenir à l'ouvrage et les empêcher de dépenser l'étoffe en boisson.

Un jour, on vint m'annoncer qu'un homme blanc désirait me voir. J'avais entendu dire qu'il n'y avait pas, dans le pays, d'autre homme de race blanche que Gonçalvès et Ferreira; qui cela pouvait-il être? Je sortis de ma case, où j'étais en train d'écrire, et me trouvai en face d'un jeune Portugais; voici comment il était dans le village. Ayant obtenu des marchandises à crédit, il avait quitté Benguela avec deux associés pour se rendre dans l'intérieur. Arrivés à Lounghi, ses compagnons s'étaient pris de querelle, en étaient venus aux coups; et l'un d'eux, après avoir tué l'autre, était parti avec la cargaison, laissant mon visiteur dans un dénûment absolu.

Le traitant qui avait fourni les marchandises, ne voulait en avancer de nouvelles que lorsqu'il serait payé des précédentes; et mon jeune homme, confié à la garde du chef de Lounghi, restait là, en gage des valeurs qu'on lui avait prises. Cette détention ne le chagrinait pas beaucoup; il était bien vu des indigènes, vivait confortablement, et ne semblait pas désirer qu'on le libérât.

Enfin mes compagnons eurent achevé leurs préparatifs; mais une grande fête devait avoir lieu le lendemain, et ils refusèrent de se mettre en route.

La fête commencée, j'allai voir ce qui se passait. Sous un énorme banian situé en dehors du village, les danses, les chants, les libations faisaient fureur. Hommes et femmes dansaient ensemble; leurs mouvements étaient accompagnés de chansons plus que grossières, et le tableau était d'une obscénité inimaginable.

Le chef, relativement à jeun, se tenait à l'écart au milieu d'un groupe de huttes ombragées de grands arbres et de bananiers; il me dit qu'ayant été au service de Gonçalvès, il n'éprouvait nul désir de participer à des divertissements tels que celui que je venais de voir, mais qu'il lui était impossible d'empêcher ces orgies; car les indigènes qu'on voudrait priver de leurs danses se révolteraient et tueraient leur chef.

Beaucoup de mes compagnons étaient rhumatisés; il fallut organiser des litières; et ce ne fut pas sans difficulté que nous partîmes de Lounghi. Presque aussitôt, nous trouvâmes des collines rocheuses, sillonnées de ruisseaux turbulents.

A mesure que nous avancions, la scène devenait plus belle; je finis par être contraint de m'arrêter pour jouir de la vue qui se développait devant moi : un aperçu du paradis.

Ce jour-là, notre camp fut taillé dans des amas de lianes odorantes qui allaient enguirlander les arbres jusqu'au faîte, suspendant leurs festons à toutes les branches. De cet endroit, je devais me rendre à Kammbala pour faire une visite à Konngo, chef du Baïlounda.

Kammbala est situé sur un monticule rocheux, au centre d'une plaine boisée entourée de collines. Arrivés sur une nappe de granit, où le village a son entrée, nous passâmes trois palissades et fûmes conduits à un enclos renfermant quatre huttes que l'on mit à notre disposition. Les cases du village se groupaient au milieu des roches de la façon la plus curieuse; chaque tablette, chaque saillie de la côte pouvant recevoir une bâtisse avait été mise à profit; et la porte du voisin était généralement au-dessus de votre tête ou à vos pieds. De grands arbres croissaient dans les fentes du roc; de petits carrés de tabac se voyaient près des huttes; les palissades étaient drapées de lianes couvertes de fleurs.

Nous fûmes reçus par quelques-uns des conseillers du chef. Le premier ministre était absent, et ce fut à sa femme qu'échut le soin de pourvoir à nos repas.

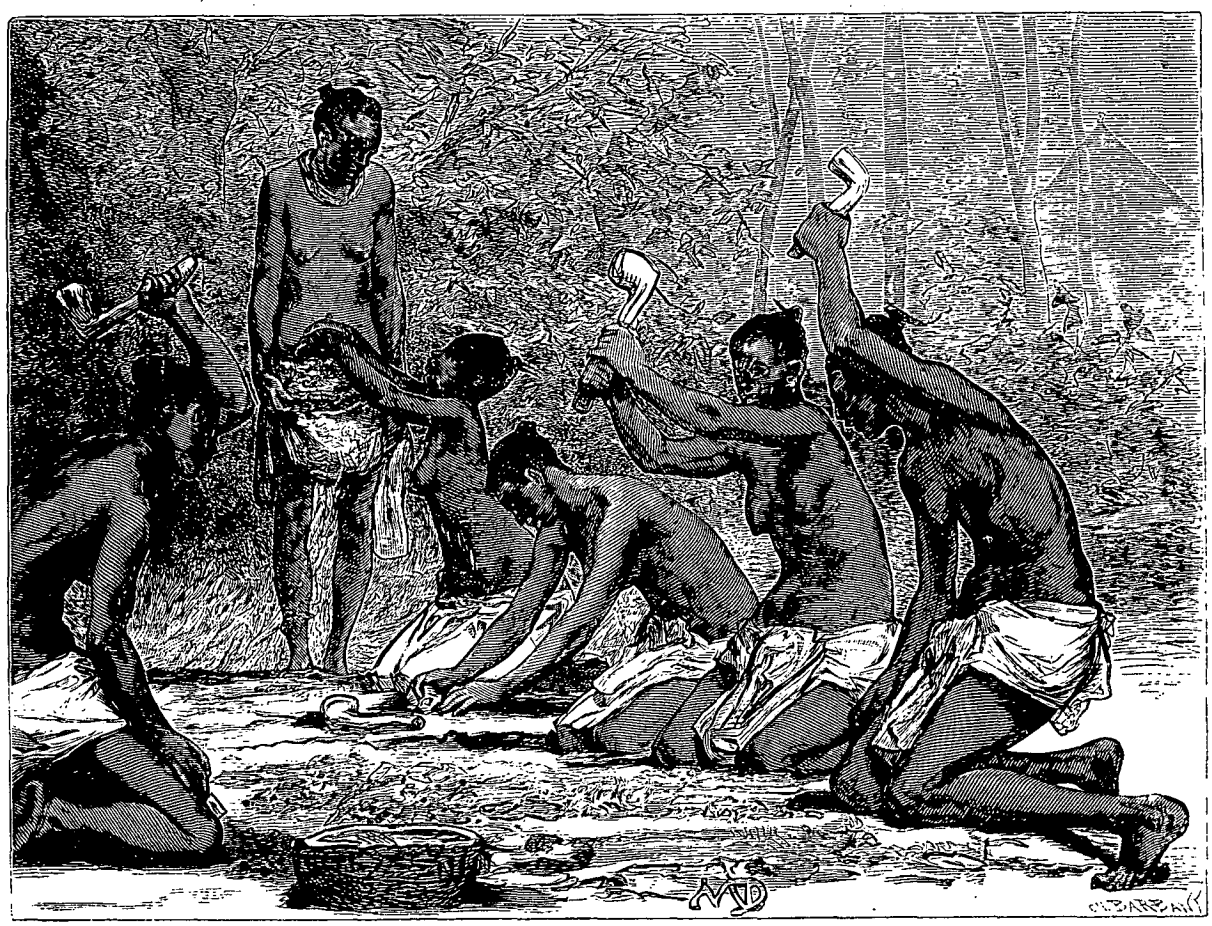
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bientôt notre hôtesse apporta à mes hommes une forte ration de bouillie et de sauterelles séchées; puis nous eûmes la visite de plusieurs notables qui vinrent chacun avec un pot de bière.

J'étais fort désireux d'obtenir une prompte audience et de régler l'affaire du cadeau; il fut décidé que l'entrevue aurait lieu dans l'après-midi.

A l'heure dite, mes introducteurs vinrent me chercher; ils me conduisirent au sommet de la colline, où le roi et sa principale épouse avaient leurs résidences, bâties sur une petite plate-forme. Celle-ci, entourée d'une forte palissade, n'était accessible que d'un côté; pour l'atteindre, nous n'avions pas franchi moins de treize estacades. A deux pas de l'enceinte royale, nous nous arrêtâmes près d'un hangar abritant une grosse cloche qui fut sonnée par les gens du guet. Il y a là un corps de garde, afin que personne ne puisse approcher sans que les gens du palais en soient instruits.

Le laisser-passer arriva, et l'enceinte fut ouverte. Nous y trouvâmes quelques escabeaux rangés autour d'un antique fauteuil qui servait de trône; ma chaise avait été placée parmi les tabourets. Dès que nous



Femmes broyant le grain. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte et l'édition anglaise.

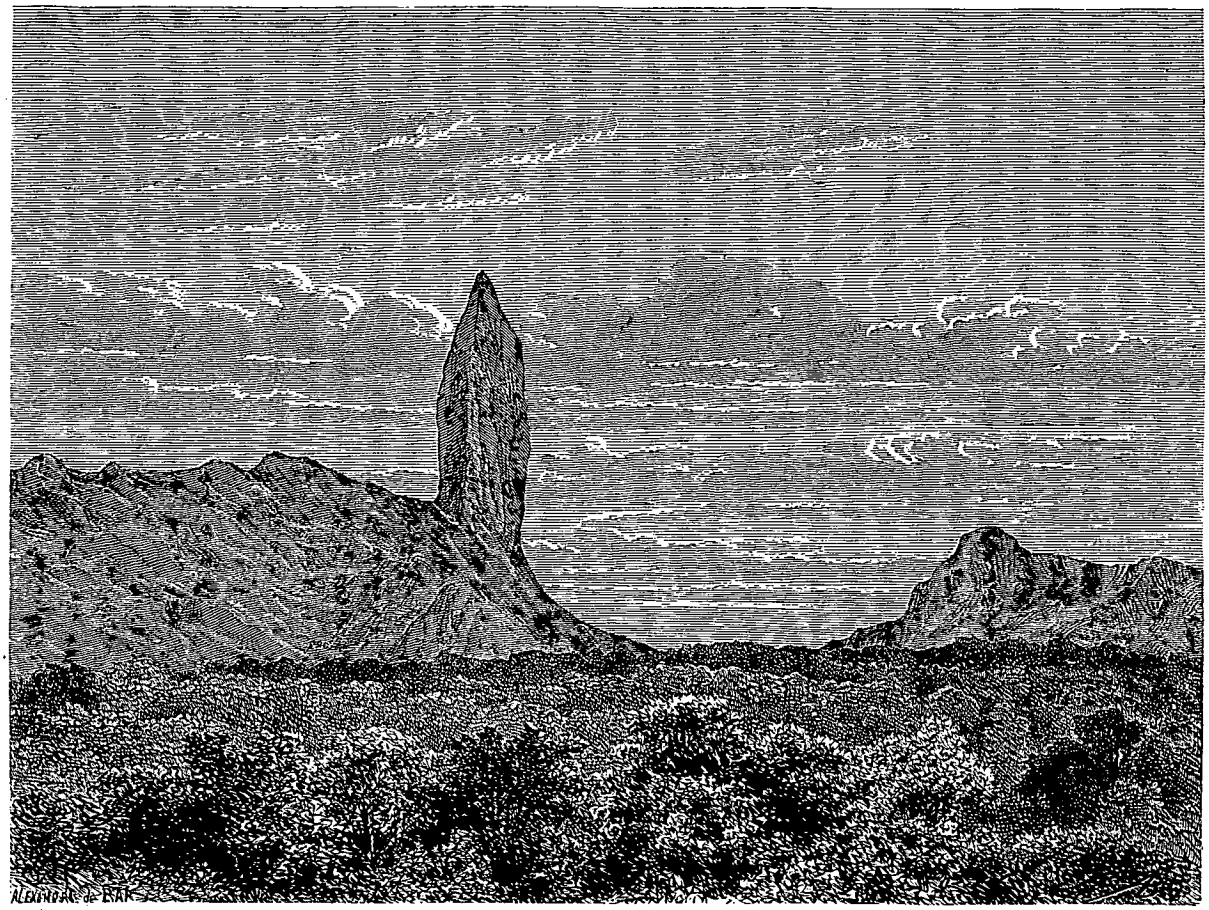
fûmes entrés, apparut Konngo, vêtu d'un habit d'uniforme en très-mauvais état, et coiffé d'un tricorne également délabré. Comme il était à la fois très-vieux et sous l'influence de libations copieuses, deux hommes le soutenaient et il fallut l'asseoir dans son fauteuil. Je m'avançai et lui donnai une poignée de main; je ne crois pas qu'il sût au juste quel pouvait être son visiteur. Quelques-uns de ses conseillers entamèrent la conversation; mon cadeau fut offert en bonne et due forme, et nous nous retirâmes.

Comme je revenais à ma hutte, je passai devant un groupe de femmes occupées à moudre du grain. Elles ne se servaient pas de mortiers et de pilons, ainsi qu'on le voit ailleurs, mais de la surface polie du granit et d'un morceau de bois dur incurvé, sorte de maillet, dont la courbe constituait le manche.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le Doigt du Diable. — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

DE ZANZIBAR A BENGUELA,

PAR M. LE COMMANDANT VERNEY-LOVETT CAMERON[1].

1873-1876. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Départ de Kammbala. — Le Doigt du Diable. — Résurrection. — Chenilles regardées comme friandises. — Lenteurs de la marche. — Pont remarquable. — Entrée dans la montagne. — A bout de force. — Un traînard. — Nuit mauvaise entre toutes. — Recherche d'un absent. — Funérailles dissimulées. — Légion de sauterelles. — Récolte de ces insectes. — De mal en pis. — Décision. — Bagage réduit. — Marches forcées. — Camp le plus élevé du voyage. — Parapluies et boîtes vides. — Colonie de métis. — Gorge boisée. — Caravanes. — Tombeaux et ossements. — Marches effroyablement rudes. — Habitants du Kissandji. — Prix d'une pinte de lait. — La mer ! — Détresse. — Dernière étape. — M. Cauchoix.

Nous sortîmes de Kammbala en suivant la même voie que lors de notre arrivée; la forteresse du roi Konngo ne me paraît d'ailleurs avoir qu'une seule porte.

Peu de temps après, nous vîmes se dresser, parmi les collines, un pic extraordinaire, plus inaccessible que le Pieter Bot de l'île Maurice; c'était un énorme prisme de granit, auquel le nom de *Temmba Loui* (Doigt du Diable) que lui donnent les indigènes convient parfaitement.

Des vaches paissaient autour des villages, et les habitants semblaient vivre dans l'aisance. Partout on

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXIII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIV, p. 65, 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nous offrait à boire, mais pas de farine; il fallait l'acheter, ce qui m'obligea à serrer ma ceinture.

Je retrouvai mes hommes dans l'après-midi. Il y avait parmi eux de nouveaux malades; mais Yakouti et Djacko avaient recouvré l'usage de leurs membres. D'après Bombay, Yakouti, que j'avais laissé en litière, était mort pendant le trajet; on l'avait jeté dans la jungle, sur quoi il était revenu à la vie, et immédiatement avait pu marcher.

Le soir, nous fûmes rejoints par une bande nombreuse d'indigènes qui allaient à Benguela porter de la farine et l'échanger contre de l'eau-de-vie. L'un de ces gens avait un panier dans lequel se trouvaient de gros cocons. Je lui demandai à quoi servaient ces chrysalides; pour toute réponse, il en ouvrit une, me montra la chenille qu'elle renfermait et qui était encore mouvante, l'avala et fit claquer ses lèvres avec un sentiment de délices. On me dit alors que les chenilles arrivées à cette phase particulière sont regardées comme une grande friandise.

Tous les membres de la caravane étant réunis, j'espérais atteindre la côte sans nouveaux retards. Par suite de notre dernière halte, mes hommes avaient déjà dépensé beaucoup de leur étoffe, et à moins d'une marche rapide, il était probable qu'ils souffriraient de la faim. Je présumais donc que, par amour pour eux-mêmes, ils sentiraient le besoin d'arriver promptement; j'étais dans l'erreur : une nuit d'averse leur enleva le peu d'énergie qu'ils pouvaient avoir, et les traîner sur la route devint une pénible tâche. On eût dit un cortége funèbre, non pas une colonne victorieuse qui va gagner le port.

L'étape, ce jour-là, était brève; elle prit néanmoins beaucoup de temps ; et, arrivés au lieu de repos, mes gens abattus n'eurent pas le courage de se faire des huttes, malgré les menaces de pluie. La lenteur de la marche n'avait pas empêché qu'il y eût des traînards; ceux-ci n'arrivèrent qu'à la nuit close.

Nous avions traversé le Koukéhoui, rivière assez large qui tombe dans la mer à Nova Donndo, et le Kouléli, un de ses affluents, sans parler de ruisseaux nombreux. Les deux rivières avaient été franchies sur des passerelles dont le tablier, formé de branchages, était soutenu par des poteaux posés sur pilotis. A l'origine, les traverses du tablier avaient été fixées par des liens aux pieux qui les portaient; mais les liens avaient disparu, et ces ponts n'offraient qu'un appui très-chancelant. Celui du Koukéhoui, de plus de cent pieds de long, sur douze de large, faisait grand honneur aux indigènes qui, sans plus de ressources que d'instruction, avaient pu le construire.

Les menaces de pluies se réalisèrent, et le lendemain matin les hommes qui déclarèrent ne pas pouvoir porter leurs fardeaux furent plus nombreux que la veille. L'un d'eux était même incapable de marcher; ce fut à grand'peine que je lui trouvai des porteurs.

Une grande partie du mal était due, sans aucun doute, au manque d'abri. Je résolus dès lors de rester à l'arrière-garde pour obliger les retardataires à gagner le camp, au lieu de s'arrêter en chemin; et ce fut une longue fatigue que celle de l'étape suivante, où, sur les neuf heures et demie qu'elle demanda, j'en employai quatre à rallier les traînards.

Ce jour-là, passant par une brèche, nous traversâmes une crête boisée. Des villages étaient perchés sur les cimes ou enfouis dans les arbres des pentes abruptes, positions faciles à défendre. Il y avait dans les vallées de grands champs de maïs et de manioc.

Les habitants paraissaient très-laborieux; hommes et femmes préparaient la terre pour de nouvelles moissons, ou, deux à deux, portaient d'énormes paniers de cassave suspendus à de longues perches, et montaient lestement leurs charges au village. Ils travaillaient tous avec plus d'activité, plus d'entrain que je ne l'avais vu faire depuis longtemps. L'un d'eux, sachant le portugais, vint demander qui nous étions et donna à mes hommes des racines de manioc.

D'autres montagnes, offrant toutes les formes imaginables, s'élevaient en face de nous, tandis que, sur la droite, une portion de la chaîne que nous venions de traverser finissait brusquement. L'aspect de cet escarpement final me rappela le versant nord du rocher de Gibraltar. Tout en haut résidait le chef du district, dont le village n'avait jamais reçu d'étrangers.

Comme ils arrivaient au pied de cette colline, appelée Hâmmbi, les porteurs de mon malade s'arrêtèrent, déclarant qu'ils étaient à bout de force. Le camp était voisin; je leur permis de faire halte, et pressai le pas pour leur envoyer des remplaçants.

Malgré le soin que j'avais eu de fermer la marche, un de mes soldats du nom de Madjouto manquait à l'appel. Il avait proposé à un autre de se glisser dans la jungle pour dormir, faisant observer au camarade que si je les trouvais sur la route, je les forcerais à suivre la bande. Le camarade avait refusé, laissant Madjouto exécuter son projet sans en rien dire. Ce ne fut qu'à la chute du jour que le fait vint à ma connaissance. La pluie commençait, il était impossible d'envoyer à la recherche de l'absent.

J'ai passé de bien mauvaises nuits; celle-ci fut la pire de toutes. Il pleuvait tellement fort que le sol en était liquéfié; ma tente ne me couvrait plus; et je pensais à Madjouto, qui était malade et sans abri, sans nourriture et sans feu. Dès que le jour vint à paraître, j'envoyai les moins fatigués de mes hommes à la recherche du pauvre garçon. Une autre escouade partit avec l'espoir de nous procurer des vivres.

Ne voulant pas subir de nouveau les misères de la nuit précédente, je me fis construire une hutte et obligeai mes hommes à se faire des abris. Le soleil vint sécher nos bagages, et le bivouac eut un air habitable.

Dans la journée, passèrent des nuées de sauterelles; quelques-unes furent assez épaisses pour voiler le soleil. Mes gens en profitèrent pour se ravitailler.

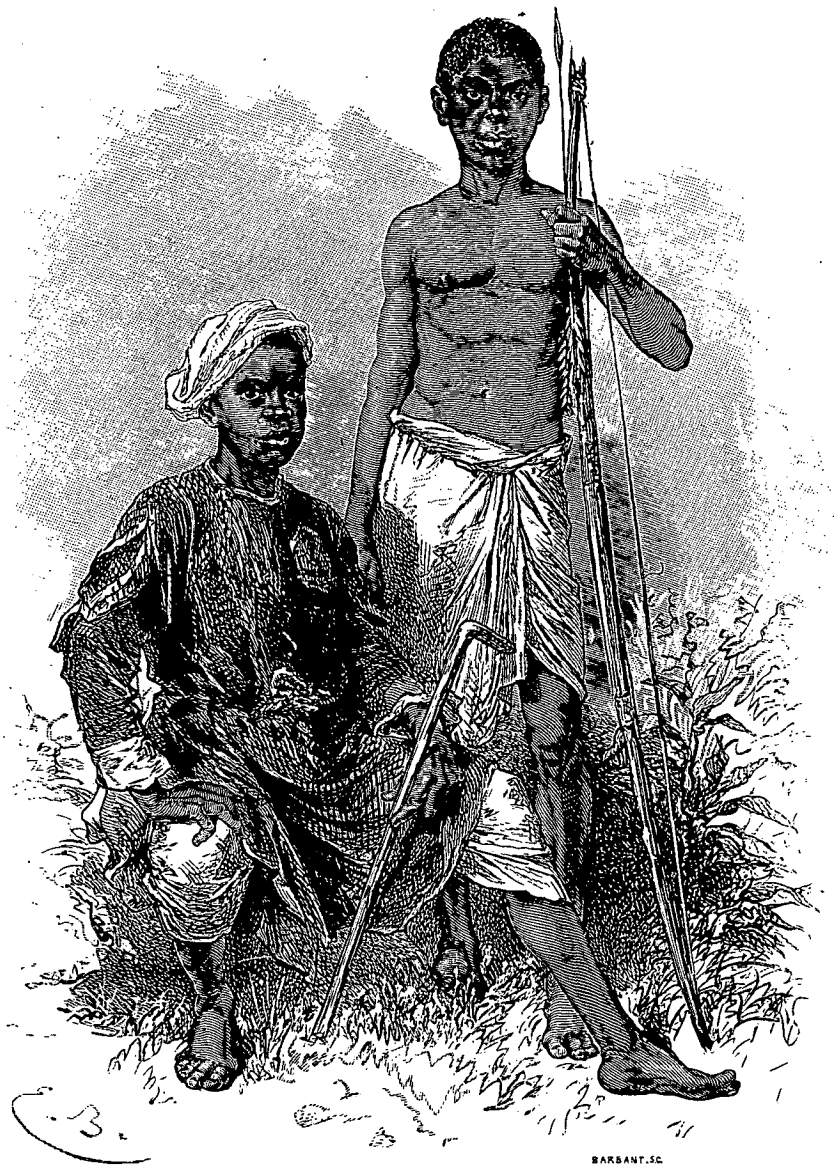
Ceux de nos hommes qui étaient partis le matin revinrent dans l'après-midi. Les fourrageurs rappor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taient quelques provisions, dont une volaille pour laquelle ils avaient donné deux yards de cotonnade, pris sur les quatre qui me restaient. Quant à l'escouade envoyée à la recherche de Madjouto, elle n'avait rien trouvé, rien appris, bien qu'elle eût remonté jusqu'à l'endroit où l'absent avait quitté la route, et qu'elle eût questionné tous les indigènes qu'elle avait vus.

Il était quatre heures ; une nouvelle course n'était pas possible ; mais j'étais bien décidé à fouiller la jungle le lendemain avec tous ceux de mes gens qui n'étaient pas sortis ce jour-là.

Si la battue ne faisait rien découvrir, je m'arrangerais avec le chef d'un village voisin pour que, dans le cas où Madjouto se retrouverait, il fût envoyé à la côte.



Djacko et Djoumah. — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte et l'édition anglaise.

Suspendre la marche plus longtemps eût été désastreux : mes hommes s'affaiblissaient de jour en jour ; il fallait gagner Benguela au plus vite, sous peine d'en perdre beaucoup. Mais vers sept heures nous vîmes reparaître Madjouto ; il arrivait plus mort que vif, mouillé, transi, n'ayant pas mangé depuis qu'il avait quitté la caravane. Je le fis sécher, masser, traiter aussi confortablement que le permettaient nos faibles ressources ; hélas ! le pauvre garçon était à toute extrémité et mourut peu d'heures après.

Manoël me dit que si les Baïloundas, qui heureusement étaient campés à quelque distance, apprenaient cette mort, nous ne pourrions enterrer le défunt qu'après avoir payé une forte amende aux chefs du voisinage. Ce fut donc sans bruit, à la lueur du feu pour toute lumière, que nous creusâmes la fosse dans l'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de nos huttes, et que nous répandîmes la terre, poignée à poignée.

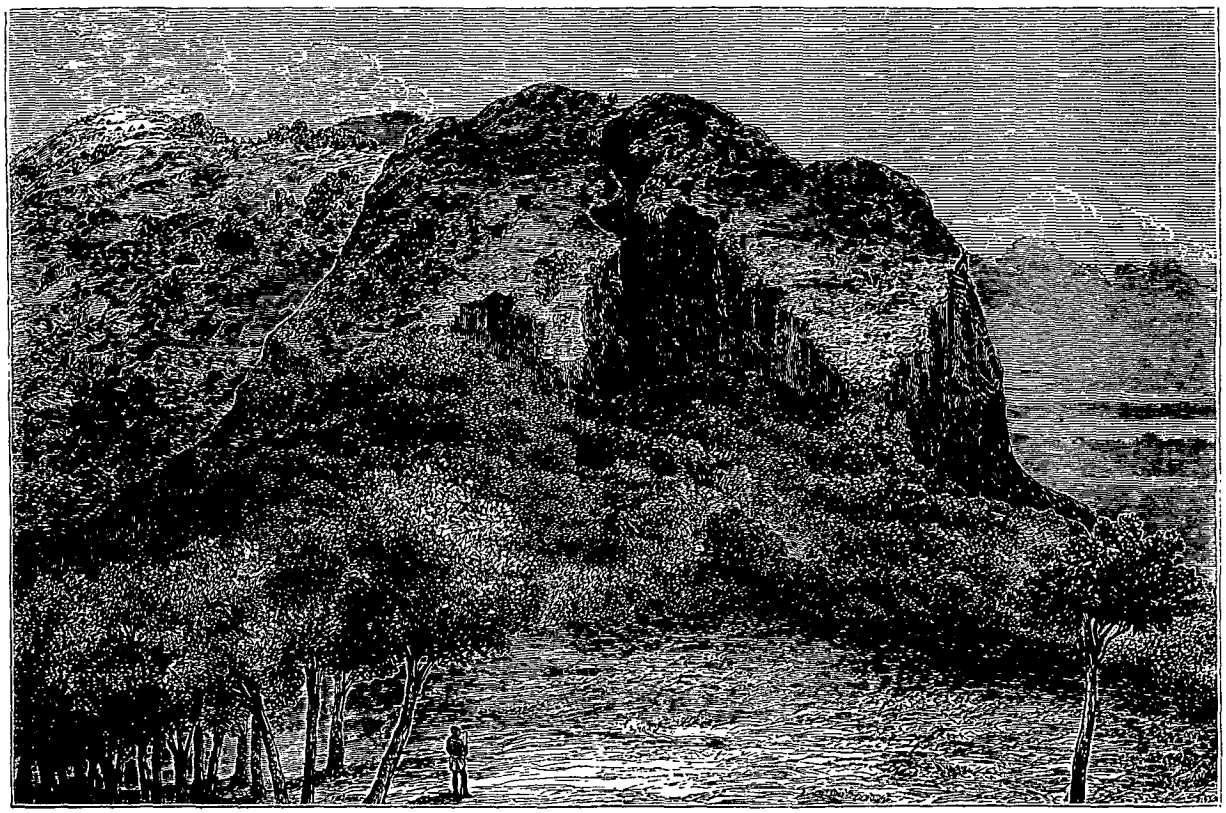
Madjouto fut enterré selon le rite mahométan; un de ses camarades fit la lecture des prières; puis la fosse fut comblée, couverte d'herbe, de façon à représenter un lit de bivouac; pour ajouter à la vraisemblance, un de mes hommes s'y coucha et y resta quelque temps.

Il fut heureux que nous eussions pris ces précautions, car au moment de partir nous eûmes des visiteurs, et si la tombe avait été apparente, c'eût été pour nous une cause d'embarras.

A peu de distance du bivouac, nous trouvâmes une légion de sauterelles, encore tellement engourdies par le froid qu'on pouvait recueillir n'importe quelle quantité de ces insectes. Les arbres en étaient chargés d'une façon prodigieuse : il n'était pas de branche, pas de ramille qui n'en fût couverte; le tronc lui-même en était enveloppé; et la couche, en beaucoup d'endroits, avait deux et trois rangs d'épaisseur.

Quand le soleil devint plus fort, les bestioles, sans bouger de place, commencèrent à agiter leurs ailes; il en résulta un bruit pareil à celui d'un torrent; puis quelques-unes s'envolèrent, et moins d'une demi-heure après, tout l'essaim avait disparu.

Un grand nombre des indigènes avaient fait là une récolte abondante. Ils y avaient apporté une extrême ardeur, abattant des arbres de belle dimension, pour



Montagne et village de Hâmmbi (voy. p. 146). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

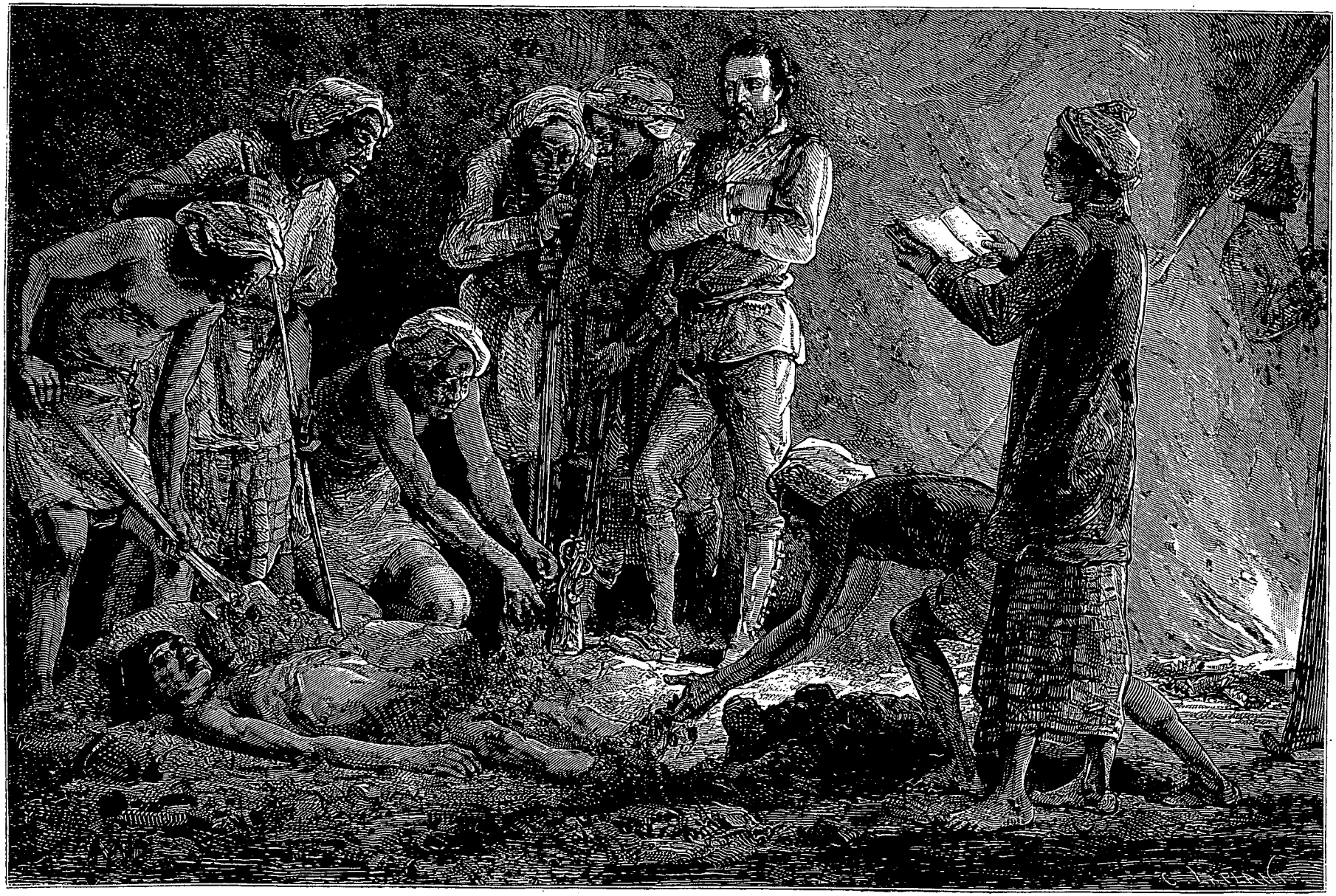
prendre leur charge de sauterelles. Mes gens ne furent pas les derniers à profiter de cette manne.

La marche, qui ce jour-là ne fut que de deux heures et demie, nous fit rester six heures sur la route. Sans tenir compte du sort de Madjouto, un de nos hommes alla se coucher dans la jungle et ne reparut que le soir.

Nous rencontrions maintenant tous les jours des caravanes arrivant de la côte; mais il n'y avait pas de nouvelles à obtenir de ces bandes, commandées par des indigènes.

L'une d'elles cependant, qui appartenait au senhor Gonçalvès, nous apprit qu'il était défendu de mener des esclaves à Benguela; ceux que l'on y avait conduits récemment avaient été libérés, et les conducteurs sévèrement punis. Cette information, tout à fait inattendue, fit prendre à nos Baïloundas et à Manoël des figures singulièrement longues. La veille, précisément, l'un d'eux m'avait dit que la traite se faisait toujours sur la côte, principalement à Mossamédès, d'où l'esclave était largement exporté. Au lieu d'être, comme autrefois, enfermé dans des baracons, les captifs étaient dispersés dans la ville par petits groupes toujours prêts à partir. Dès l'arrivée du steamer qui devait les prendre, on les embarquait, et le vaisseau repartait immédiatement. Je demandai pour quelle destination; mais mon informateur ne put pas me répondre, il était trop ignorant pour cela.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Enterrement de Madjouto (voy. p. 147). — Dessin de D. Maillart, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si faible qu'avait été la distance parcourue, je vis à la fin de l'étape que mes gens allaient de mal en pis et qu'il fallait aviser. Plus de vingt d'entre eux étaient à bout de forces. « Jambes enflées, mal au cou, mal au dos, estomac vide, » était le cri général. Si quelque mesure décisive n'était pas prise sans retard, jamais la caravane n'atteindrait la côte, dont nous n'étions plus qu'à cent vingt-six milles géographiques.

J'appelai ma pipe à mon aide, et après une demi-heure de réflexion, il fut décidé que ma tente, mon bateau, mon lit, tout ce que j'avais serait abandonné. Je ne garderais que mon journal, mes instruments et mes livres ; je prendrais avec moi quelques hommes d'élite, et nous gagnerions la côte à marche forcée. De là j'enverrais au secours de la caravane.

Le plan arrêté, l'exécution commença; il n'y avait pas de temps à perdre.

Manoël s'appropria la tente, le bateau, la literie abandonnés qu'il remisa chez un ami, habitant d'une bourgade voisine; et le lendemain matin nous partîmes : moi, avec cinq de mes hommes, Djoumah, Sammbo, Ali-Ibn-Mchanngama, Hamis Férhann et Méridjani ; Manoël, avec deux des siens, et les Baïloundas, qui prétendaient résister à n'importe quelle fatigue.

Une chemise de rechange, des pantoufles, une couverture, une poêle, une tasse de fer-blanc, un horizon artificiel, un sextant, ce qu'il fallait pour écrire, composaient tout mon bagage sous forme d'un ballot d'une vingtaine de livres que mes gens devaient porter tour à tour.

Pour provisions de bouche, je n'avais que la moitié d'une poule (celle que j'avais achetée à Lounghi) et un peu de farine. Mes fonds se bornaient à deux mètres d'étoffe.

La position de mes gens était un peu meilleure; ils avaient plus de ressources; Méridjani surtout, qui, parlant portugais, m'avait servi d'interprète et, comme tel, avait reçu trois pièces de cotonnade. Il est vrai que je lui en avais racheté deux, qui avaient été remises à Bombay pour les besoins de la caravane.

Le lendemain, partis de bonne heure, nous traversâmes d'un pas rapide un pays rocailleux et accidenté. Vers midi, les Baïloundas qui s'étaient vantés de me suivre y renoncèrent, disant qu'ils n'auraient pas cru être soumis à une pareille allure.

A trois heures, nous fîmes halte dans une plaine découverte; il y avait là un petit camp où nous nous installâmes. Un ruisseau coulait au pied des montagnes qui bornaient la plaine; je me donnai la jouissance de prendre un bain; Djoumah, qui était un habile masseur, rendit à mes muscles courbaturés la souplesse que leur avait fait perdre la marche.

Nous étions à cinq mille huit cents pieds (mille sept cent quarante-trois mètres) au-dessus du niveau de la mer, ce qui est la plus grande altitude que j'aie atteinte pendant tout mon voyage. Les montagnes adjacentes dominaient la plaine d'environ huit cents pieds.

Une grande caravane composée de Baïloundas, revenant de la côte, passa devant nous. Beaucoup de ses membres avaient des parapluies qui, pour la diversité des couleurs, auraient pu rivaliser avec l'habit d'Arlequin. Chaque trou avait été bouché avec une pièce de teinte différente : le rouge, le vert, le bleu, le rose, le jaune, le blanc, le violet se heurtaient sur la même couverture.

Autre particularité de la caravane : beaucoup de ses membres étaient munis de boîtes de fer-blanc, où il y avait eu de la paraffine. J'étais fort intrigué par ces boîtes vides : à quel usage pouvaient-elles servir?

Le jour suivant, nous nous réveillâmes en même temps que l'alouette ; j'avais tellement faim, que je ne pus m'empêcher de finir les restes de ma poule, bien que je fusse à peu près sûr de ne pas avoir d'autre viande avant d'atteindre la côte.

Sortis du camp, nous arrivâmes, par une montée graduelle, à un col de la montagne. Cette gorge nous conduisit à une pente abrupte que nous descendîmes à la façon des chèvres, en sautant de roche en roche.

Une nouvelle caravane à parapluies bigarrés et à vieilles boîtes à paraffine se trouvait en bas de la pente. Ses chefs m'exprimèrent leur surprise de voir un blanc voyager à pied, et avec une suite aussi peu nombreuse. Leur étonnement redoubla quand ils surent d'où nous étions partis la veille : ils n'avaient jamais entendu dire qu'on eût fait tant de chemin en un jour. Cependant des étapes plus longues et plus rudes que celle-là nous étaient réservées.

A peine étions-nous descendus, qu'il fallut gravir de nouvelles pentes. Arrivés au sommet, nous nous trouvâmes en face d'autres chaînes, dont la crête perçait les nuages qui voguaient à nos pieds. Un village important, bâti sur un petit mont conique, s'apercevait du côté du sud. C'était une colonie de métis. Presque tous dans l'aisance, mais ne pouvant avoir parmi les blancs qu'une position inférieure, et trop fiers pour frayer avec les noirs, ces mulâtres s'étaient fixés là, où ils menaient, disait-on, une vie confortable. Ils avaient beaucoup d'esclaves, et de temps à autre envoyaient des caravanes dans l'intérieur.

Redescendus, nous traversâmes une gorge boisée sur les deux flancs, et où la légère frondaison du dattier sauvage contrastait avec les cimes plus touffues et plus foncées des acacias.

Du milieu de cet amas de verdure s'échappait une nappe d'eau qui, par une chute de soixante-dix à quatre-vingts pieds, tombait dans un bassin rocheux d'où elle éparpillait ses rejaillissements sur la ramée voisine, et allait rejoindre, par une série de cascatelles, le torrent qui grondait au fond de la gorge.

Celle-ci aboutissait à une plaine couverte d'une haute futaie. Comme nous sortions du ravin, une pile de granit, surmontée d'une croix de bois massive, frappa mes regards. Il me fut dit que ce tombeau renfermait les restes de l'une des filles du major Coïmbra. La pauvre jeune femme, sœur du compagnon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Alvez, avait épousé Saïd-Ibn-Habib, et était morte à cette place en donnant le jour à un fils. Voulant avoir une épouse qui eût du sang européen dans les veines, Ibn-Habib était revenu chez le major, et lui avait demandé une autre de ses filles, qu'il avait emmenée à Zanzibar.

Ce jour-là, nous ne rencontrâmes pas moins de dix caravanes se dirigeant vers l'intérieur; chacune était composée de soixante-dix à quatre-vingts hommes, et chargée principalement de sel et d'eau-de-vie achetés à Benguela.

Une eau courante, traversant un bourbier que nous atteignîmes vers midi, nous fournit l'occasion de prendre un bain; puis après un lunch, composé d'un morceau de damper (sorte de crêpe), et un instant de repos, nous repartîmes.

Le pays dans lequel nous entrions était bien boisé, mais sillonné de ruisseaux, déchiré par de nombreux torrents, accidenté par des affleurements de granit, sous forme de loupes et de vastes nappes.

Une haute colline fut escaladée : en face de nous étaient de nouvelles montagnes, et à nos pieds, un petit camp d'assez bonne apparence, où nous nous arrêtâmes.

Devant le bivouac, passait la Balommba, rivière de quatre-vingts pieds de large et de trois pieds de profondeur; elle fuyait rapidement au nord-ouest, pour gagner la mer un peu au nord de Benguela.

Des caravanes continuaient à nous croiser. Presque toutes étaient du Baïlounda; elles avaient porté à la côte de la farine de maïs et de la cassave, dont on nourrit les esclaves à Benguela; et, comme les précédentes, elles revenaient avec de petits sacs de sel, de l'eau-de-vie et parfois de l'étoffe, qu'elles avaient reçus en échange de leur première cargaison.

Ces Baïloundas sont légèrement chargés, ce qui leur permet d'aller vite; leur absence ne dure pas plus de trois semaines. Pendant ces voyages, ils ne mangent qu'une ou deux poignées de bouillie par jour, et se soutiennent presque entièrement avec de la bière. Ils n'en sont pas moins d'une santé florissante, et paraissent vigoureux. On ne voit pas de femmes dans leurs caravanes; ils restent si peu de temps en route, et leur ordinaire est tellement simple, qu'ils n'ont pas besoin d'aide.

Nous avions marché d'un pas rapide pendant onze heures quand nous nous arrêtâmes, et nous fûmes heureux de nous reposer. L'altitude du camp était de trois mille huit cent soixante-dix pieds au-dessus du niveau de la mer; près de deux mille pieds plus bas que notre couchée de la veille, et infiniment plus que cela au-dessous du point culminant de la route du jour.

Après un vigoureux massage de mon *Vendredi*, ainsi que j'appelais mon domestique, vendredi étant la traduction littérale de Djoumah, j'entrai dans ma cahute et je jouis du sommeil que j'avais bien gagné.

Le lendemain matin, à cinq heures, nous étions en marche. La Balommba fut traversée; nous rangeâmes ensuite des terres mises en culture, et des villages perchés sur des collines rocheuses, villages d'une couleur tellement pareille à celle du grès rouge de leur siége, que je ne les aurais pas vus, sans les spirales de fumée qui s'élevaient au-dessus de leurs cases.

Puis nous avançâmes à travers des jongles, des ravins, des cours d'eau, gravissant et dévalant jusqu'à ce que nous eussions trouvé une plaine située entre deux montagnes, plaine féconde et largement cultivée. Le maïs, la canne à sucre, le tabac y étaient à profusion. Nous nous efforçâmes de persuader aux individus qui travaillaient dans les champs de nous vendre quelque chose; ils ne voulurent pas même nous répondre.

L'estomac vide, nous venions de quitter ces gens peu sociables lorsque nous rencontrâmes une grande caravane qui avait deux semblants de drapeaux, et à l'arrière-garde, des hommes vêtus à l'européenne. Elle était copieusement chargée d'eau-de-vie, et quelques-uns de ses membres ayant allégé leurs fardeaux le matin même, se trouvaient d'humeur querelleuse. Ils essayèrent d'abord de nous pousser hors de la route, et se conduisirent envers nous d'une façon très-reprochable; mais l'un d'eux m'ayant heurté à dessein, je lui rendis la pareille : tout en ayant l'air de faire un faux pas, je l'envoyai rouler à une certaine distance; après quoi le chemin fut libre.

Vers deux heures, Manoël m'assura que nous étions près d'un village dont il connaissait le chef; c'était le cas de renouveler notre provision de farine, qui touchait à sa fin. La situation exacte de ce village ne nous étant pas connue, j'allais envoyer à sa découverte, quand nous entendîmes un cri d'enfant. L'instant d'après, la bourgade était trouvée; bien qu'elle fût à peine à cent mètres du chemin, nous ne l'avions pas aperçue derrière les arbres et les roches qui la voilaient aux passants.

Nous obtînmes du chef une petite quantité de farine; il me fit en outre présent d'un peu de maïs, d'une gourde de pommbé, aussi aigre que possible, et m'exprima le regret de n'avoir pas été informé de ma visite : il aurait eu quelque chose de plus respectable à m'offrir; pour le moment, il n'avait rien de préparé.

Remis en marche, nous passâmes parmi d'énormes blocs de granit; puis le sentier se déroula sur un sol plus uni, bien boisé, bien arrosé, où nous rejoignîmes deux caravanes que nous parvînmes à distancer, mais non sans peine. La course fut longue et ardente, ces caravanes n'appréciant pas du tout d'être battues par un blanc sur leur propre terrain.

Comme le soleil allait se coucher, nous nous trouvâmes au milieu d'une légion de sauterelles sur le point de se poser. Mes gens étaient fort désireux de s'approvisionner de ces insectes; mais nous étions encore loin du bivouac et trop fatigués pour repartir, si nous nous arrêtions.

Le camp que nous voulions atteindre était situé dans une grande plaine découverte, brisée çà et là par des blocs de granit, et qui s'appelle *Koutoué ya*

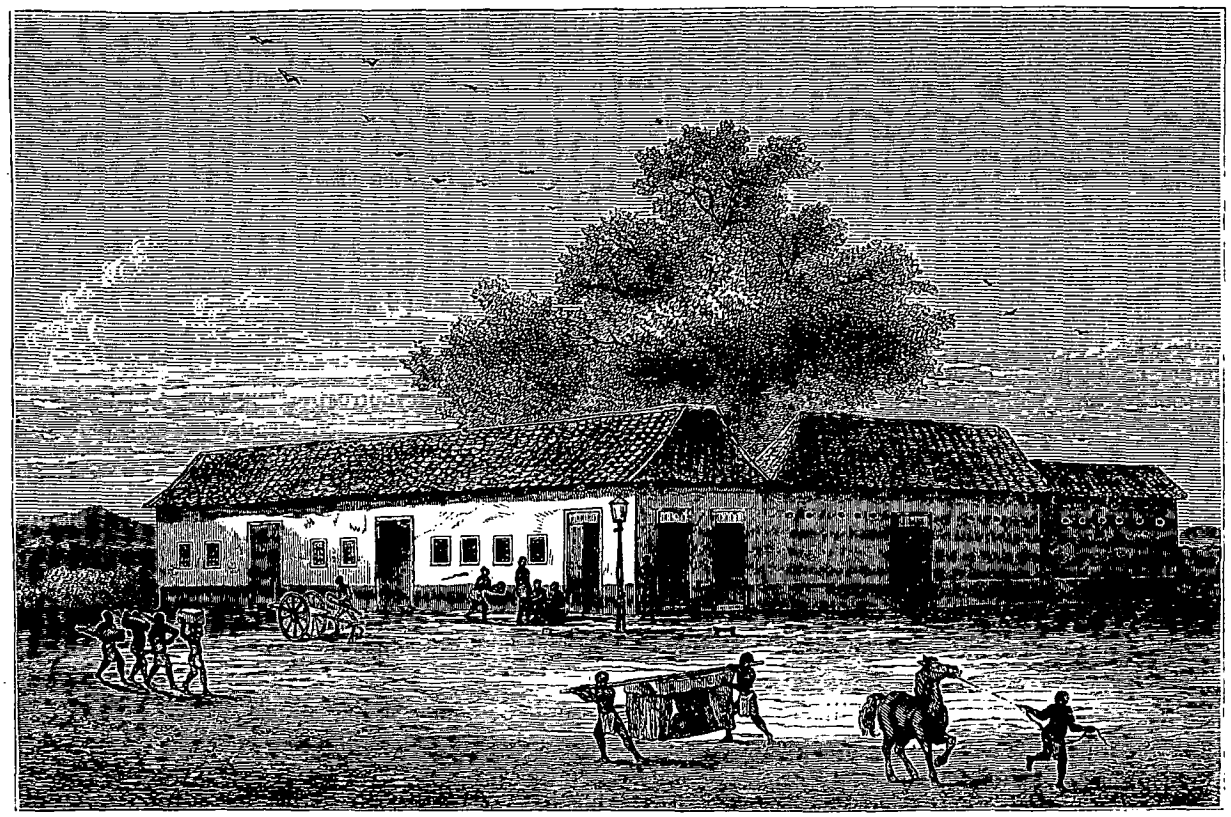
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ommboua (Tête du Chien). Quand nous y arrivâmes, la place était prise; il fallut en chercher une autre.

La nuit était close; nous finîmes par trouver dans l'ombre un misérable petit coin, dont nous résolûmes de nous contenter; mais, en ramassant du bois pour notre feu, un de mes hommes découvrit un meilleur endroit, où nous nous rendîmes immédiatement.

Nous étions en route depuis treize heures, dans un pays rocailleux, et je n'en pouvais plus; mais je savais qu'au premier signe de fatigue donné par moi, tous les autres s'abattraient; il fallait sauver les apparences. J'observai donc mes étoiles, et soumis le thermomètre à l'eau bouillante pour relever notre altitude.

La nuit se dissipa; une rangée de montagnes, qui paraissaient nues, se dessina de l'autre côté de la plaine; nous l'atteignîmes après deux heures de marche. A droite de l'entrée de la passe, sur un promontoire coupé en falaise, de grands quartiers de roche superposés se tenaient en équilibre, comme les pierres branlantes de la Cornouaille. A gauche, de l'autre côté d'un profond ravin que traversait un cours d'eau rapide, s'élevaient d'énormes dômes, formés chacun, selon toute apparence, d'un seul bloc de granit. Leur surface, lavée par les pluies torrentielles, était polie. Sauf un petit nombre de cactus qui avaient poussé dans les fentes voisines du sommet, ces blocs n'offraient aucune végétation. Plus loin, dans la gorge, se dressaient d'autres masses rocheuses qu'on aurait



La maison de M. Cauchoix, à Catombéla (voy. p. 155). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

prises pour les bastions d'une forteresse de Titans.

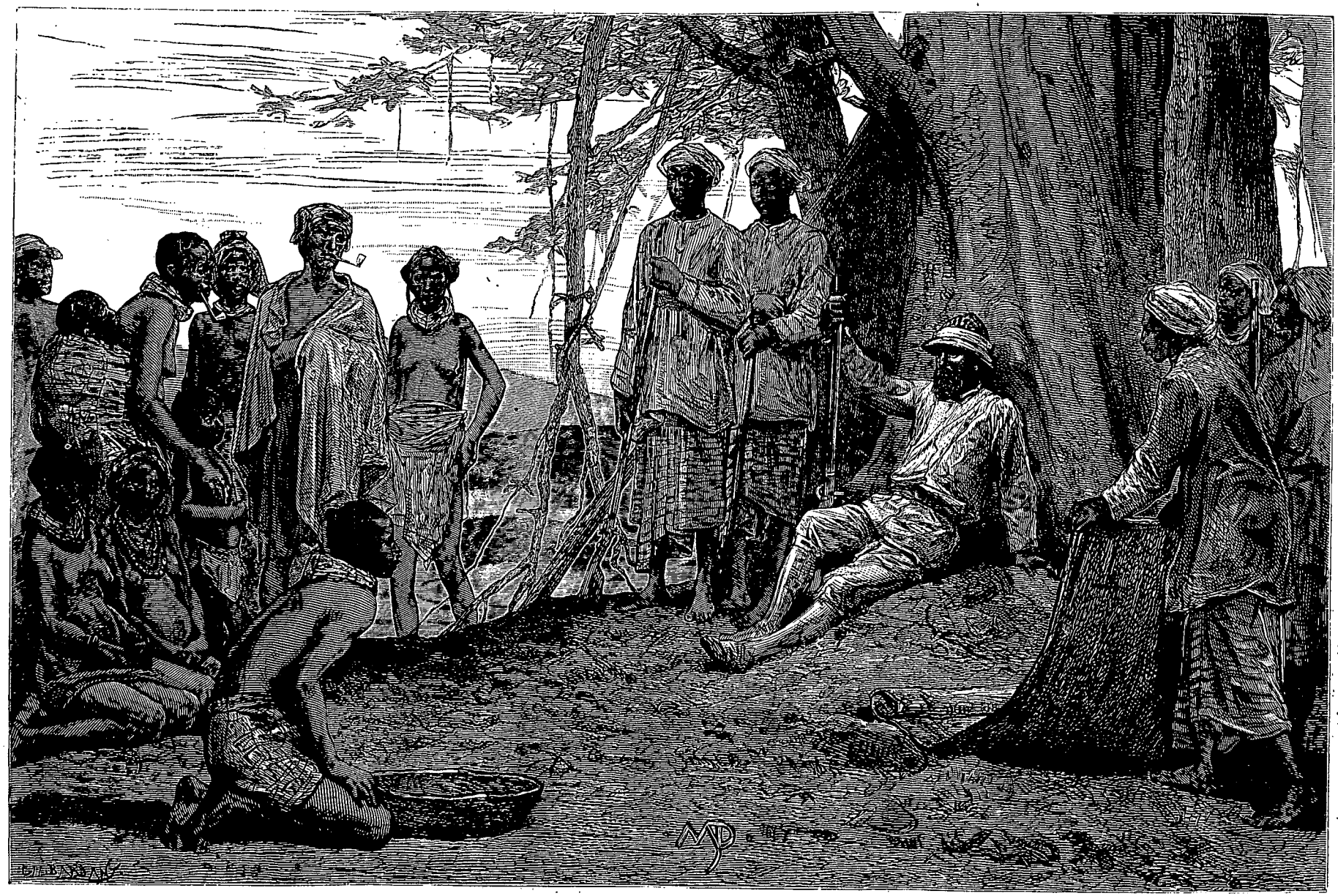
Le sentier longeait le flanc nord de la passe, sur les corniches glissantes d'une falaise de granit : corniches séparées les unes des autres par des halliers où couraient des filets d'eau, pour aller rejoindre la rivulette qui murmurait à des centaines de pieds plus bas que la route.

Parfois il nous fallait gravir des quartiers de roche en nous accrochant des mains et des genoux, parfois descendre dans la gorge pour éviter un bloc géant qui s'avançait en surplomb, puis remonter la falaise au moyen des lianes qui poussaient dans les crevasses.

Des tombeaux et de nombreux ossements témoignaient de la quantité de victimes qui avaient péri en cet endroit. Des entraves et des jougs, encore attachés à des squelettes ou gisant auprès d'eux, montraient également que la traite de l'homme se faisait toujours sur cette ligne. D'autres fourches, d'autres liens pendaient aux arbres, et si peu détériorés, au moins un certain nombre, qu'évidemment il n'y avait pas plus d'un mois qu'ils étaient là. On les avait enlevés à des gens trop affaiblis pour qu'on pût redouter leur fuite, et avec l'espoir que le peu de forces qui ne suffisait pas à porter le poids des fers, permettrait cependant au malheureux cheptel de se traîner jusqu'à la côte.

Nous nous arrêtâmes à l'issue de la gorge, pour nous baigner et reprendre l'énergie nécessaire à de nouveaux efforts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Natifs du Kissandjé. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte et une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces marches, effroyablement dures, commençaient à m'éprouver gravement. La tête et les jambes, surtout la cheville que je m'étais foulée dans l'Oulounda, me faisaient beaucoup souffrir ; mais j'étais soutenu par l'idée que chacun de mes pas me rapprochait du repos.

Une nouvelle grimpée de quelques heures nous fit gagner un plateau découvert, plateau, hélas ! entouré de montagnes qui nous promettaient pour le lendemain un rude travail. Un peu avant le coucher du soleil, nous nous trouvâmes près d'un village du petit district de Kissandjé, et nous nous établîmes sous l'un des baobabs qui étaient là. C'était dans la passe dont il vient d'être question que nous avions rencontré le premier de ces colosses.

J'étais tellement épuisé, qu'il me fut impossible de profiter de l'occasion qui s'offrait à nous de prendre un bain, occasion que mes hommes saisirent avec empressement.

A peine étions-nous établis, que nous fûmes entourés d'un petit cercle d'indigènes des deux sexes. Je fus surpris du peu de prétention qu'avaient ces gens-là à paraître civilisés, étant tout près de la côte. Une petite draperie crasseuse autour des hanches et une masse de rangs de perles autour du cou — un rouleau du volume d'un traversin — formaient tout leur costume. Une femme y avait ajouté un petit carré d'étoffe, dans le but de se cacher la poitrine, et l'avait fait en pure perte. Je tâchai de persuader aux curieuses du groupe de me donner du lait en échange de l'étoffe que j'avais soigneusement gardée jusque-là; mais elles méprisèrent ce peu de cotonnade, et il me fallut en emprunter à Méridjâni, pour me procurer une pinte de lait absolument aigre; nulle part on ne peut avoir de lait doux.

Le lendemain, à quatre heures et demie, nous étions en route; peu de temps après nous croisions des caravanes qui allaient partir, et le mystère des boîtes vides nous fut expliqué : elles servaient de tambour, ou pour mieux dire de timbales. La diane bruyante que l'on sonnait en frappant sur ces boîtes de fer-blanc, prouvait qu'elles remplissaient parfaitement leur office.

Gravissant des pentes rocheuses, pentes abruptes déchirées par des ruisseaux et des ravins aux flancs presque droits, puis les escarpements d'un sentier fait d'une série de marches croulantes, nous arrivâmes au sommet de la chaîne.

Quelle était cette ligne qu'on voyait au loin se détacher sur le ciel? Nous regardions tous avec une profonde anxiété, mélange de crainte et d'espoir. Un regard plus attentif dissipa l'inquiétude.

Plus de doute : c'était la mer. Xénophon et ses Dix Mille ne l'ont pas saluée avec plus de bonheur que nous ne le fîmes alors, moi et ma poignée d'hommes exténués.

Irais-je jusque-là? Je me soutenais à peine; si la tête et les jambes me faisaient moins souffrir, les reins me causaient des douleurs intolérables. A chaque pas, je craignais de m'affaisser et d'être obligé d'attendre qu'on vînt à mon secours. Mais je pensais à mes pauvres compagnons, à ceux qui n'avaient d'autre espoir qu'en moi; et je restais debout.

Les heures suivantes nous virent ramper sur les rocs, traverser des creux changés en étangs par les pluies, et devenus des bourbiers où la fange nous arrivait à la ceinture.

J'avoue que ce fut un soulagement pour moi quand, vers quatre heures, mes hommes déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin. Sachant qu'avancer était pour nous d'une importance vitale, j'aurais hésité à parler de repos; mais j'étais si faible, que j'étais heureux d'être contraint à faire halte.

L'un de mes gens et un homme appartenant à Manoël pouvaient encore marcher. Nous les expédiâmes à la côte avec un mot, priant quelque personne charitable de nous envoyer des vivres. Je mangeai ensuite ma dernière bouchée de *damper*, et m'endormis avec la pensée de tenter le lendemain un dernier effort.

Un peu réconfortés par le repos, nous continuâmes à nous traîner dans la passe jusqu'au milieu du jour. Les rayons du soleil, réfléchis par le roc, donnaient à cette gorge une température accablante. Sortis de cette fournaise, nous fîmes halte à un détour de la Soupa, qui charrie les eaux du défilé et rejoint la mer à Catombéla.

M'étant déshabillé pour prendre un bain, je fus très-surpris de me voir couvert de taches rouges; en outre, une écorchure que je m'étais faite à la cheville s'était envenimée, développée et changée en ulcère d'un très-mauvais aspect. Ma surprise augmenta lorsque, en allumant ma pipe, seul déjeuner que je pusse faire, je vis que ma bouche saignait.

La marche fut reprise à travers une plaine rocailleuse et sans eau, qui nous séparait des montagnes situées derrière Benguela; puis, sur des monts calcaires aux pentes abruptes, que l'Océan peut avoir baignées, et qui renferment un grand nombre de fossiles, entre autres d'énormes ammonites : falaises entrecoupées de ravins où il fallait descendre et remonter, grimpant dans l'ombre, roulant et nous meurtrissant. Mais qu'importaient fatigue et contusions? le lendemain nous serions à Catombéla.

Au fond d'un lit de torrent nous trouvâmes de l'eau, qui pour moi fut une aubaine; il y avait longtemps que je n'en avais plus, et ma bouche saignait toujours.

Une nouvelle escalade nous conduisit presque au sommet de la dernière rampe, à un endroit à peu près de niveau, où des feux dispersés indiquaient des bivouacs. Ces caravanes étaient parties de la côte dans la soirée, et venues là pour se mettre en marche le lendemain, sans être retardées par l'attraction des cabarets.

Tout à coup un de mes hommes qui avait pris de l'avance héla un arrivant. Je hâtai le pas, et vis l'un de nos messagers, celui de Manoël. Il apportait du pain, du vin, des boîtes de sardines, un saucisson, que nous envoyait un négociant de Catombéla.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'avais pas mangé depuis le mince repas de la veille, et malgré le douloureux état de ma bouche, je parvins à avaler quelque chose.

Ce fut ma dernière couchée hors des limites de la civilisation. En dépit de la fatigue, j'étais trop ému pour dormir. Longtemps avant le lever du soleil, nous finissions les restes du souper, et nous commencions notre dernière étape. Vingt minutes après, nous étions en face de la mer.

Je descendis, en courant, la pente qui s'incline vers Catombéla, agitant mon fusil au-dessus de ma tête, que la joie avait tournée. Sous l'influence de la même ivresse, mes compagnons me suivirent; nous courûmes ainsi jusqu'aux approches de la ville. Là je déployai mon drapeau, et nous avançâmes plus tranquillement.

Deux litières, suivies de trois hommes portant des paniers, remontaient la route; quand elles furent près de nous rejoindre, un petit Français, à l'air joyeux, sauta de sa maxilla, prit un des paniers, en tira une bouteille, la déboucha, et but « au premier Européen qui eût traversé l'Afrique tropicale d'orient en occident. »

Je devais ce chaleureux accueil à M. Cauchoix, ancien officier de la marine française, établi à Benguela. Il avait appris la veille, entre dix et onze heures du soir, que j'arrivais, et immédiatement il était venu à ma rencontre.

Ses paniers étaient pleins de provisions, qu'il commença par nous distribuer. Puis on se remit en marche. Peu de temps après, nous étions chez lui, à Catombéla, où il possédait un établissement.

Hospitalité. — Rendu à la civilisation. — Scorbut. — Catombéla. — De plus en plus malade. — Convalescence. — Un Américain. — Benguela. — Garnison. — Discipline peu sévère. — Loyauté peu scrupuleuse. — Jardins. — La maxilla. — Départ pour Loanda. — Au consulat anglais. — Émotion. — Forteresse et prison. — Rapatriement de la caravane. — Difficultés. — Achat d'un navire. — La *Frances Cameron*. — Excursion à Kinesemmbo. — Ambriz. — Véritable frontière de l'Angola. — Difficulté d'avoir des cartes. — Départ de la caravane. — Départ de Cameron. — Traversée. — Arrivée en Angleterre.

Tandis que M. Cauchoix veillait à ce que mes gens fussent logés et leur faisait donner des vivres à discrétion, j'étais conduit à une bonne chambre où je recevais des habits neufs; fort heureusement, car les miens ne tenaient plus; ma chemise, une vieille chemise de flanelle, était si usée, qu'en l'ôtant je passai à travers.

Je pris un bain et fis ma toilette; j'éprouvais une joie infinie à me sentir rendu à la civilisation.

Puis je reçus la visite du docteur Aguia, juge à Benguela; de M. Leroux, agent de mon hôte à Catombéla; de M. Sérouia, le négociant qui avait répondu à notre message; et d'autres personnes encore.

Déjà M. Cauchoix avait pris les mesures nécessaires pour envoyer au secours de mes gens en détresse. Il s'était entendu avec le *chéfé*, ainsi qu'on appelle le gouverneur portugais d'un établissement de peu d'importance; il avait parlé au chef indigène; et dans la soirée, vingt hommes portant des litières, des provisions, et munis d'assez d'étoffe pour acheter un bœuf, allaient au-devant de mes gens exténués.

Ma bouche était de plus en plus malade; M. Cauchoix vit immédiatement que j'avais le scorbut; mais il assura qu'avec un bon régime je ne tarderais pas à guérir. Quant à mes compagnons, excepté Djoumah, il n'y en avait pas un qui ne fût ivre. Ils étaient excusables, assurément, d'avoir fait un excès; mais je ne m'attendais pas à les trouver ainsi.

Dans l'après-midi, j'allai voir la ville. Elle se composait d'une douzaine de maisons appartenant à des négociants de Benguela; d'un fort carré, armé de vieux canons, ayant des pierres pour affûts; d'une place qui était celle du marché; et de petites constructions, telles que des cabarets. La seule maison de pierre était celle de mon hôte; et, lors d'un soulèvement des indigènes, qui avait eu lieu à une époque récente, tous les Européens s'y étaient réfugiés. Les autres bâtiments, blanchis à la chaux, étaient construits en adobes, c'est-à-dire en briques séchées au soleil.

Bien que, pendant la visite que nous avions faite au chéfé, M. Cauchoix m'eût appliqué de l'acide carbolique, il me fut impossible de dîner. A partir de ce moment, le scorbut fit des progrès rapides; j'avais la langue tellement enflée, qu'elle se projetait au delà de mes dents, et le sang me coulait de la bouche.

Vers deux heures du matin, me voyant fort mal, M. Cauchoix me fit porter en toute hâte à Benguela. Quand nous arrivâmes, je ne pouvais plus ni parler, ni avaler, et tout mon corps était couvert de taches de différentes nuances de pourpre, de vert, de bleu, de noir, sur un fond d'un blanc cadavéreux.

Le docteur Calasso, médecin de l'hôpital, vint immédiatement. Il me fit poser des cataplasmes sur la gorge; on m'injecta dans la bouche, toutes les dix minutes, une certaine solution; et de temps en temps on me retira, avec des pinces, les caillots de sang qui menaçaient de m'étouffer.

Pendant deux jours et deux nuits, le docteur et mon hôte me veillèrent, ne me laissant pas seul une seconde. Au bout de quarante-huit heures, grâce au talent et à la sollicitude avec lesquels j'étais soigné, je pus avaler un peu de lait; le mal était vaincu. S'il m'avait pris un jour plus tôt, rien n'aurait pu me sauver.

Je n'ai pas besoin de dire, après cela, avec quel chagrin j'ai appris que M. Cauchoix était mort, en revenant en Europe. Nous avions parlé de ce voyage; il devait venir me voir en Angleterre, et je me réjouissais de pouvoir témoigner ma reconnaissance à ce Français généreux qui m'avait secouru avec tant de bonté dans mes jours de détresse.

La convalescence marcha rapidement. Le quatrième jour, il me fut possible d'aller en maxilla faire une visite au major Brito, qui était venu me voir à chaque instant, avait logé mes compagnons et donné des ordres pour qu'on leur fournît des vivres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, 11 novembre, arrivèrent ceux de mes hommes qu'on avait été chercher ; je ne les retrouvai pas au complet : Ferhânn était mort. Quelques-uns avaient été dépouillés de leurs vêtements par des indigènes, alors qu'ils traînaient derrière la caravane.

Parmi les employés de la maison se trouvait un Américain fort original, qui m'amusait beaucoup et m'aidait à passer les heures toujours un peu longues d'une convalescence.

Il avait été marin et avait servi à bord d'un navire anglais ; mais, ayant jugé à propos de rosser le capitaine et le contre-maître, il avait été débarqué à Benguela et mis en prison. Savoir si j'étais parti « à mes crochets » ou bien aux frais d'une compagnie excitait

Gardes des drapeaux. — Dessin de H. Janet, d'après une gravure de l'édition anglaise.

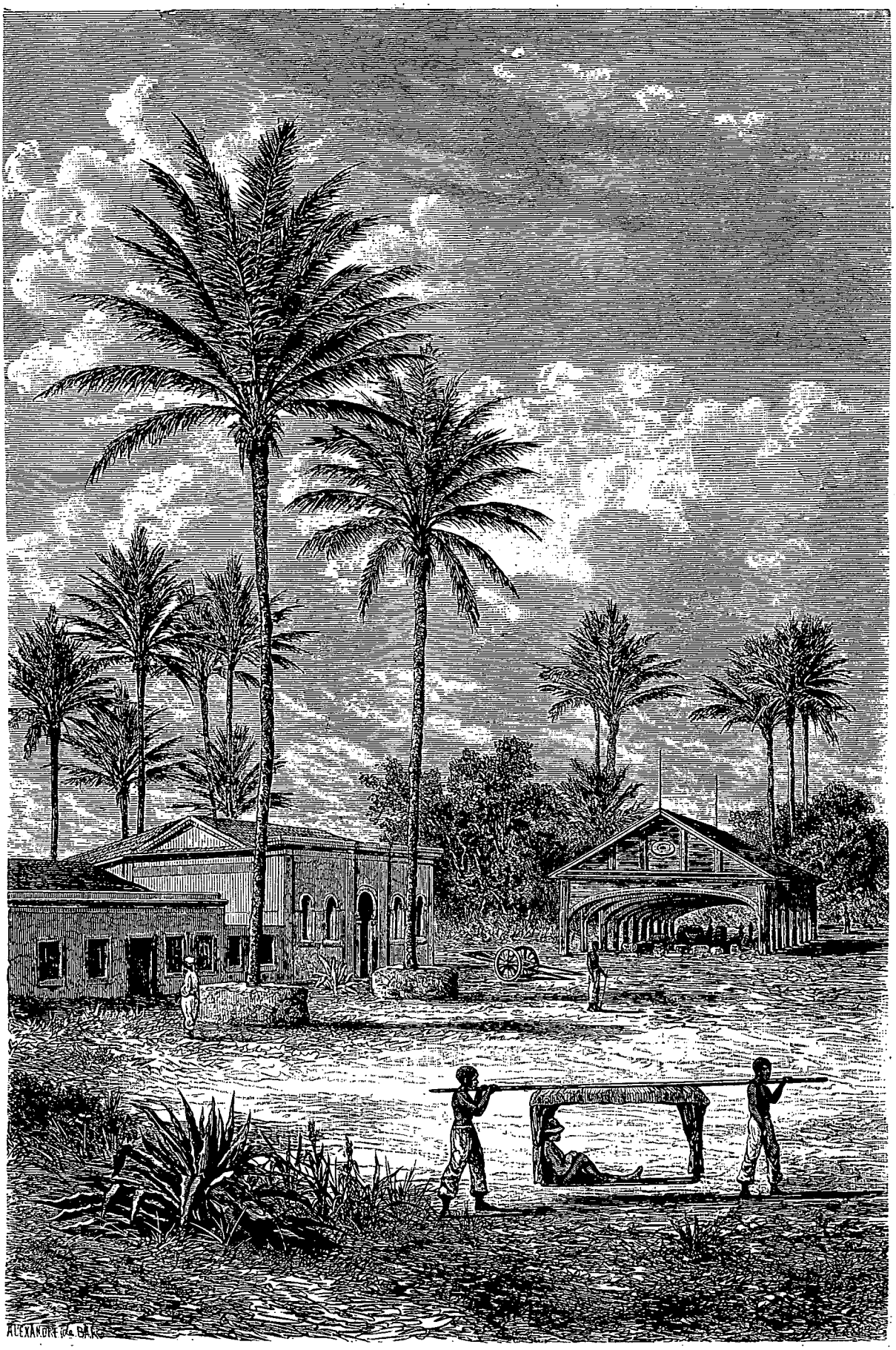
vivement sa curiosité. Il aurait voulu, disait-il, être du voyage, à cela près qu'il n'aimait pas la marche.

Autrefois, étant patron d'une barque américaine, il avait fait le commerce de serpents recueillis en Afrique. Ce genre d'affaires lui avait tellement plu, qu'il me demanda si je pouvais lui indiquer un endroit où il y eût des serpents de grande taille ; il se mettrait immédiatement à leur recherche.

J'allai de mieux en mieux et je pus voir le pays. Benguela est, comme importance, la seconde des villes portugaises de la côte occidentale ; elle fait avec l'intérieur un trafic considérable en cire et en ivoire, et quelques-uns de ses marchands ont des pêcheries maritimes.

Les rues sont larges, les maisons blanches, les portes et les fenêtres peintes de couleurs vives, ce qui donne à la ville un air de propreté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Hôtel de la Douane, à Benguela. — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au centre est un jardin public disposé avec goût, jardin bien entretenu, où la musique militaire joue tous les dimanches soirs.

En fait d'édifices, il y a l'hôtel de la Douane, un très-bon hôpital, la maison du gouverneur, le tribunal et une église qui n'est ouverte que pour les baptêmes et pour les enterrements ; puis un fort, grand parallélogramme qui, vu de la mer, a une tournure assez imposante, mais qui n'est défendu que par de vieux canons criblés de trous, huchés sur des affûts dont le bois est pourri, ou sur des tas de pierres qui leur permettent de montrer leurs gueules au-dessus des parapets.

La garnison compte à peu près trente hommes de race blanche — convicts pour la plupart — et deux compagnies de noirs. Selon toute apparence, la discipline n'est pas rigoureuse ; j'ai vu la sentinelle placée à la porte du gouverneur s'asseoir au milieu de la rue en fumant sa pipe, et ôter ses bottes.

Je ne croyais certainement pas trouver chez ces soldats une fidélité inébranlable au drapeau qu'ils servent ; mais j'étais loin de m'attendre à la proposition que me fit un officier non commissionné, officier à peau blanche, de se mettre sous mes ordres, lui et ses camarades, dans le cas où je voudrais prendre la ville, et de me céder le fort à condition que je leur donnerais de la viande trois fois par semaine au lieu d'une, que leur accordait leur gouvernement.

Je reçus des habitants le plus chaleureux accueil ; le docteur Aguia, M. Ben Chimol, le docteur Colasso m'ouvrirent leurs maisons ; ce fut à qui aurait pour moi le plus de bontés.

Il y a dans la ville de nombreux jardins où l'on cultive avec succès les fruits et les légumes d'Europe. Le sol, terrain sableux, ne demande qu'à être arrosé pour être fertile, et partout l'eau se rencontre à moins de six pieds de profondeur. Malgré la proximité de la mer, elle n'est que légèrement saumâtre.

Quelques résidents ont des chevaux, et Benguela se vante de posséder une voiture ; mais le moyen habituel de locomotion — pas un Européen ne sort à pied pendant le jour — est la *maxilla*, c'est-à-dire une litière suspendue à une longue perche, à laquelle sont attachés des rideaux, et qui est portée par deux hommes. Les porteurs marchent d'un pas particulier qui évite les secousses ; c'est, en somme, un mode de transport très-confortable.

Le vapeur, qui fait le service des dépêches, revint de Mossamédès, l'établissement le plus méridional de la province ; il se rendait à Loanda. C'était le *Bengo de Hull*, mais sous pavillon portugais, et n'ayant, dans tout l'équipage, d'autre Anglais que le mécanicien en chef. Le gouverneur m'y donna le passage pour moi et pour mes hommes.

Je regrette d'avoir à dire que, depuis leur arrivée, ceux-ci avaient une assez mauvaise conduite, ce qui venait du bon marché des spiritueux. Il avait fallu les désarmer afin d'empêcher leurs querelles d'ivrognes de dégénérer en collisions sanglantes. L'un d'eux avait tout d'abord donné à un de ses camarades plusieurs coups de sabre sur la tête, action pour laquelle je l'avais fait emprisonner dans le fort, où il était resté au pain et à l'eau pendant tout notre séjour.

Toute la ville assista à notre départ ; et, la nuit étant close, un feu d'artifice fut tiré à cette occasion.

Le 21 novembre, quinze jours après mon arrivée à la côte, nous étions dans le port de Loanda. Je me demandais comment je gagnerais la plage, ne voyant que des bateaux particuliers s'approcher du navire, lorsque j'entendis un gentleman, qui venait de monter à bord, s'exprimer en anglais. Je me présentai à lui ; il m'offrit immédiatement son canot et sa maxilla. C'était à M. Warberg que je devais ces bons offices.

La porte du consulat anglais, à laquelle j'allai frapper, me fut ouverte par un petit mulâtre qui s'enfuit en me voyant, me laissant dehors, assez étonné de la réception. Mais bientôt s'ouvrit une seconde porte, et le consul apparut en personne. Il me regarda d'un air assez rude, comme se demandant quel pouvait être l'individu pâle et défait qui était devant lui.

« Je viens vous rendre compte de ma personne, lui dis-je ; j'arrive de Zanzibar. »

Ce nom le fit me regarder en face.

« A pied, » ajoutai-je.

Il recula d'un pas ; et laissant retomber ses deux mains sur mes épaules :

« Cameron ! mon Dieu ! » s'écria-t-il.

Le ton dont ces mots furent prononcés me firent sentir qu'en David Hopkins j'avais un véritable ami.

Il m'apporta des lettres qui m'attendaient là depuis dix mois, et me dit que, le matin même, il exprimait au vice-consul la pensée que je ne viendrais jamais les prendre.

L'instant d'après j'étais établi au consulat, et je me rendais avec M. Hopkins chez le gouverneur général, l'amiral Andradé, qui me recevait chaleureusement : jamais sa bonté, sa courtoisie ne sortiront de ma mémoire. Je lui demandai si mes hommes pouvaient être logés dans quelque bâtiment public ; et par son ordre le lieutenant Mello, son aide de camp, officier de marine qui avait servi à bord d'un vaisseau de la reine d'Angleterre, voulut bien se charger de mes compagnons. Je lui en fus très-reconnaissant ; j'étais encore d'une extrême faiblesse, et la moindre démarche était pour moi une fatigue.

Mes gens débarquèrent dans la soirée. Lorsqu'ils virent où on les conduisait — des logements leur avaient été préparés au fort — ils refusèrent d'aller plus loin, demandant pourquoi on les mettait en prison, quand ils m'avaient suivi d'une mer à l'autre ; car, dans l'esprit des Zanzibarites, prison et forteresse sont une même chose ; dans leur langage, les deux mots sont synonymes. Mais on leur assura qu'ils seraient libres ; et sur l'affirmation qu'on laisserait les portes ouvertes, ils acceptèrent leur gîte.

Restait maintenant à les rapatrier. Le *Spiteful* ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riva quelques jours après ; je donnai à son commandant, le capitaine Medlycott, une lettre pour le commodore sir W. N. W. Hewett, qu'il allait rejoindre, et que je priais de vouloir bien m'aider à faire rentrer mes compagnons à Zanzibar. Mais comme il n'était nullement certain que le commodore pût détacher un des vaisseaux de l'escadre pour me venir en aide, je cherchai un autre moyen.

MM. Pasteur et Papé, chefs de la Compagnie hollandaise de l'Afrique occidentale, et consuls de Hollande, offrirent de me prêter un vapeur qui conduirait mes gens à Sainte-Hélène, d'où ils rentreraient facilement chez eux, l'île se trouvant en communication avec le Cap et Zanzibar. Ces messieurs ne m'imposaient d'autres charges que de payer les vivres, le charbon et les droits de port; le navire et l'équipage étaient mis gratuitement à ma disposition.

Cependant, si généreuse que fût cette offre, il me fallut la décliner. En calculant toute la dépense, je vis qu'il serait moins cher d'acheter et d'équiper un bâtiment qui ferait la traversée complète. Sur ce, je me mis en quête d'une embarcation qui pût me suffire.

On me proposa d'abord un schooner au prix de dix-sept cents livres (quarante-deux mille cinq cents francs); mais il fallait le radouber, l'approvisionner : c'était trop d'argent.

Peu de temps après, le *San João d'Ulloa*, navire du même tonnage, fut à vendre; et le consul et moi, nous l'achetâmes pour mille livres, auxquelles s'ajoutèrent les frais d'équipement.

N'entrevoyant pas la possibilité de trouver quelqu'un qui pût lui faire doubler le Cap, j'avais résolu de conduire moi-même le *San João*, qui maintenant s'appelait la *Frances Cameron*, du nom de ma mère. Je fus déchargé de cette tâche par le capitaine Alexanderson, membre de la Société de géographie de Londres, et bien connu par son exploration du bas Couenza. Il m'offrit de prendre le commandement; c'était un marin consommé; je n'hésitai pas à lui confier mes hommes, sachant que ceux-ci ne pouvaient pas être en meilleures mains.

L'équipement du schooner demandait quelque temps; je profitai de ce délai pour faire un tour à Kinesemmbo avec M. Tait, négociant de Loanda, qui avait là un établissement. J'étais curieux d'avoir un aperçu de la vie des traitants en pays sauvage.

La traversée, faite dans un bateau employé d'ordinaire au transport des marchandises, fut d'autant plus désagréable que la cale n'était pas aussi propre qu'elle aurait pu l'être. Néanmoins nous arrivâmes.

Kinesemmbo est composé d'une douzaine de factoreries appartenant à différentes maisons de commerce. Situé au nord de la limite des possessions portugaises, ce comptoir n'est soumis à aucune formalité et ne paye aucun droit.

J'aurais voulu voir la roche fameuse, dite *Colonne de Kinesemmbo*, sur laquelle Vasco de Gama et d'autres découvreurs portugais ont, à ce que l'on dit, gravé des inscriptions. Mais il fallait que le chef m'y autorisât; or, son fétiche ne lui permettant pas de regarder la mer, ce personnage ne pouvait pas se rendre à la côte; je fus obligé d'aller le trouver; et, cette démarche faite, le moment était venu de partir pour Ambriz, où arrivait le steamer qui devait nous conduire à Loanda.

Ambriz est à une douzaine de milles au sud de Kinesemmbo, de l'autre côté d'une petite rivière que les indigènes ne permettent pas aux Portugais de franchir, mais que les Européens d'autre nation peuvent traverser librement.

Cette rivière, située par 7° 48′ de latitude australe, peut être considérée comme la véritable frontière nord de la province d'Angola. Toutefois le gouvernement anglais ne reconnaît la domination portugaise qu'au-dessus du huitième parallèle.

Ambriz a une petite garnison, une douane et quelques autres bâtiments publics.

De retour à Loanda, je trouvai mes affaires en bon train; mais il fallait des cartes pour la direction du navire, et je ne savais où les prendre : Mello m'avait donné toutes celles qui étaient dans les archives du gouvernement; il n'y en avait pas une seule du Mozambique.

Sur ces entrefaites arriva le *Linda*, un beau schooner appartenant à M. Lee, de l'Académie royale, qui retournait en Angleterre. M. Lee était allé à Zanzibar l'année précédente; il nous donna obligeamment les cartes qui lui avaient servi dans ce voyage et qui étaient les plus nouvelles.

Le 8 février, la *Frances Cameron* pouvait partir; elle mit à la voile, et quitta Loanda avec quatre hommes d'équipage, en surplus de mes Zanzibarites.

Le lendemain parut le *Sirius*, envoyé à Loanda par le commodore, avec ordre de me prêter assistance et, au besoin, de conduire mes gens au Cap, d'où ils seraient emmenés par la malle. Mes gens étaient partis; je n'avais rien à demander pour eux, excepté qu'on voulût bien remorquer leur schooner, si on venait à le rencontrer.

Peu de temps après, je montais à bord du *Congo*, commandé par le capitaine King, et se rendant à Liverpool. Le voyage fut long et fastidieux en raison du nombre des points de relâche : près de soixante-dix.

Dans chaque endroit, nous fûmes chaleureusement accueillis. A Loango, le docteur Loesche Pechel, de l'expédition allemande, persista à venir me voir, bien que l'entreprise fût dangereuse : il chavira six fois dans le ressac avant d'y parvenir.

Au Gabon, les autorités françaises furent on ne peut plus aimables. L'amiral Ribour, commandant l'escadre de l'Atlantique du Sud, en ce moment à cette station, m'envoya prendre pour déjeuner avec lui à son bord; et ce fut, parmi ses officiers, à qui me ferait les offres les plus gracieuses et me témoignerait le plus de bienveillance.

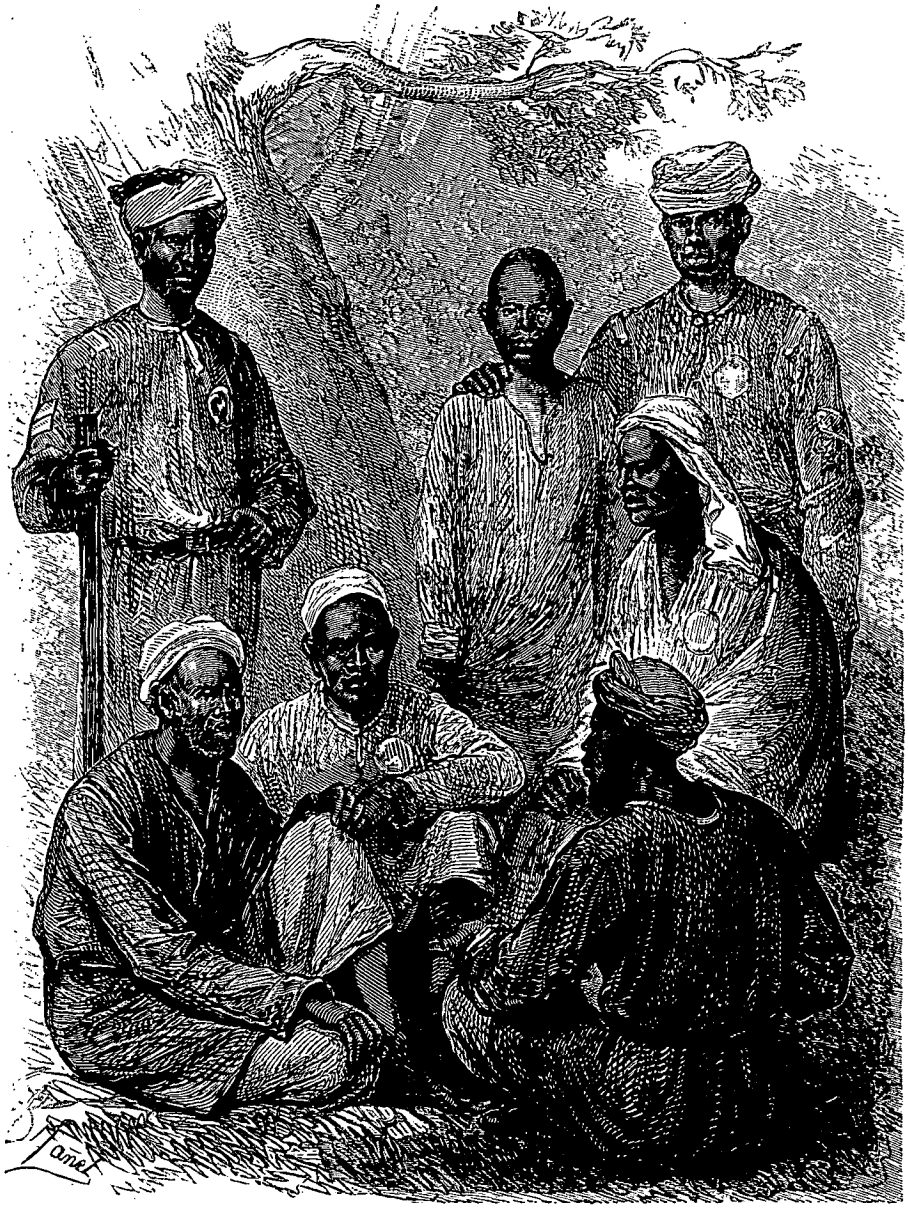
A Lagos, où nous passâmes trois jours, je devins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'hôte du capitaine Cameron Lees. A Cape Coast, je trouvai le capitaine Stracham, qui était là en qualité de gouverneur, et qui, entendant parler de moi, ne croyait pas que je pusse être le Cameron qu'il avait connu petit midshipman à bord du *Victor-Emmanuel*.

Pendant que nous étions à Sierra Leone arriva l'*Encounter;* ce fut pour moi un vrai bonheur de retrouver le capitaine Bradshaw, mon ancien capitaine du *Star*, à l'époque de la guerre d'Abyssinie.

Je rencontrai à Madère l'escadre de la Manche, les amiraux Beauchamp, Seymour et Phillimore, un autre de mes anciens capitaines : le commandant Fellows, de nombreuses connaissances et de nombreux amis.

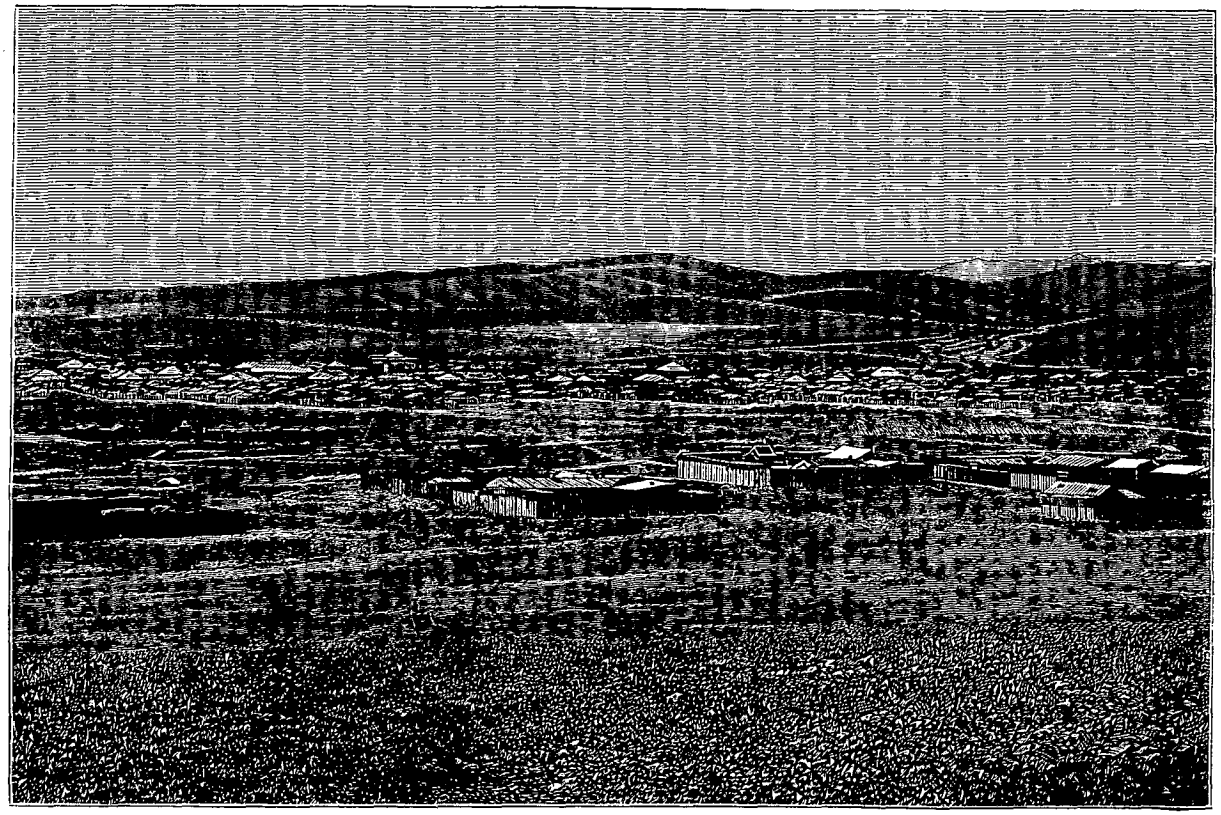


Pagazis. — Dessin de H. Janet, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Enfin, le 2 avril, nous entrâmes dans la Mersey; et ce fut avec le cœur plein de gratitude envers Dieu, qui m'avait protégé à travers tant de périls, que je reconnus ma mère parmi ceux qui étaient venus saluer mon retour. Mon absence avait duré trois ans et quatre mois.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Vue d'Ourga (voy. p. 164). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

VOYAGE EN MONGOLIE ET AU PAYS DES TANGOUTES,

PAR M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE PRJÉWALSKI[1].

1870-1873. — EXTRAITS D'UNE TRADUCTION INÉDITE.

De Kiakhta au pays des Ordous et à l'Ala-Chan.

Au commencement de novembre 1870, M. Nicolas de Prjéwalski, officier d'état-major dans l'armée russe, partait de Kiakhta, sur la frontière russo-chinoise, et entreprenait un voyage d'exploration dans les parties peu connues de la Mongolie. Pendant ce voyage, qui dura trois ans (1870-1873), M. de Prjéwalski fut accompagné du sous-lieutenant Michel Alexandrovitch de Pitzoff, et plus tard de deux Cosa-

1. M. de Prjéwalski n'a rapporté de son voyage ni photographies, ni dessins : nous le regrettons; mais le haut intérêt de sa relation nous a persuadé de ne pas nous laisser arrêter par cette difficulté, et nous avons pris le parti d'emprunter à des ouvrages dignes de confiance divers dessins, notamment quelques vues qui peuvent aider à éclairer son récit.

Nous avons déjà eu l'occasion, dans notre dernière Revue semestrielle (t. XXXIII, p. 422), de signaler toute l'importance des voyages qu'a entrepris et que poursuit encore M. le colonel de Prjéwalski, importance que la Société de géographie de Paris a reconnue en lui décernant la médaille d'or. Dès à présent, on lui doit des notions beaucoup plus exactes que celles qu'on avait jusqu'ici sur la géographie, la flore et la faune du Tibet oriental et de la Mongolie occidentale.

Il convient toutefois de ne pas oublier les services qu'ont rendus plusieurs Français, antérieurement à ceux plus considérables de M. de Prjéwalski. En 1723, un missionnaire français publia une grammaire et un dictionnaire de la langue tangoute. En 1736, le P. jésuite Attiret parcourut une partie des régions que M. de Prjéwalski a explorées, et il est à peine besoin de rappeler le voyage presque contemporain des PP. Huc et Gabet.

Ajoutons que nous nous sommes permis de modifier la transcription d'un certain nombre de mots et de noms mongols, tels que les a écrits M. de Prjéwalski. Le voyageur a transcrit les mots en suivant l'indication de son oreille; mais la langue mongole a des voyelles sourdes, des consonnes nasales et des sons gutturaux bien difficiles à rendre. M. de Prjéwalski les a notés suivant la prononciation russe, et quelquefois il a dû se tromper, par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

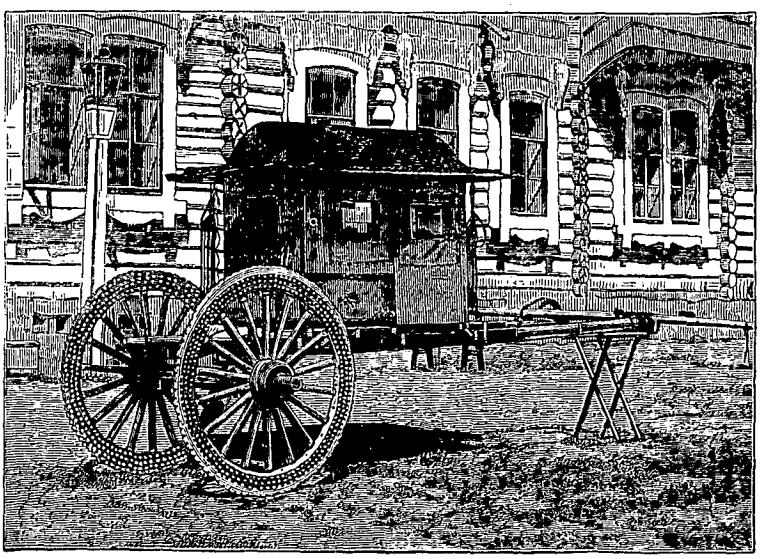
ques du Trans-Baïkal, Pamphile Tchebaeff et Dondok Trinchinoff.

Le voyageur avait employé, pendant la première année, comme escorte et comme interprète, un Cosaque du Trans-Baïkal, Bouriate[1] de nation, qui demanda son congé au bout d'un an.

M. de Prjéwalski avait une mission de la Société impériale de géographie; mais les ressources qu'on avait mises à sa disposition étaient des plus restreintes. Pour la première année, il avait reçu du Ministère de la guerre, de la Société de géographie et du Jardin botanique une subvention de deux mille cinq cents roubles, portée à trois mille cinq cents les années suivantes. Il faut y ajouter une indemnité de trois cents roubles accordée à M. de Pitzoff la première année, et portée ensuite à six cents roubles. Sur cette somme, le voyageur dut prélever les dépenses nécessaires à l'expédition, en armes, instruments scientifiques, provisions, et payer la solde et l'entretien de ses Cosaques.

L'itinéraire adopté fut la route de Kiakhta à Pékin, par Ourga et Kalgan. Arrivée à Pékin, l'expédition devait s'organiser définitivement pour se diriger vers le nord-est, et tenter, en obliquant au sud, d'arriver aux frontières du Tibet par les steppes de la Mongolie. M. de Prjéwalski se décida à faire la première partie de ce voyage dans une voiture chinoise.

« Nos marchands, dit-il, louent habituellement des chameaux et un guide mongol, et traversent le Gobi en caravane. On attelle un chameau à une voiture chinoise en forme de caisse, suspendue sur deux roues, et le voyageur, enfermé dans ce véhicule, est obligé de s'y tenir couché en tournant le dos au chameau, s'il ne veut pas avoir les pieds plus élevés que la tête. Même au pas, les secousses que l'on éprouve dans une pareille boîte sont intolérables.



Voiture chinoise. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« C'est un semblable équipage que nous louâmes à un négociant de Kiakhta.

« Nous traitâmes avec un Mongol, moyennant soixante-dix lans[1], pour nous conduire jusqu'à Kalgan, et la durée du trajet fut fixée à quarante jours. Ordinairement on gagne Kalgan en vingt-cinq jours; mais nous voulions avoir le temps d'examiner la contrée tout à notre aise. »

M. de Prjéwalski franchit sans difficulté les trois cents verstes[2] qui séparent Kiakhta d'Ourga. Cette ville est la principale de la Mongolie septentrionale. Elle est connue chez les nomades sous le nom de *Bogdo Kourène* ou *Da Kourène*, c'est-à-dire « l'enceinte sacrée ». Le nom d'*Ourga* vient du russe *ourgo*, qui

exemple quand il transcrit *hilé*, « langue », pour *dilé*, ou, dans d'autres dialectes, *tilé*, *tili*, *dili*. Nous avons pensé qu'il valait mieux rétablir les mots conformément au mongol grammatical et à la prononciation française. Où M. de Prjéwalski entendait *Mour Oussou*, le P. Huc entendait *Mourouï-Sou*. Le nom mongol correct est *Mourou Oussou*. De même pour *Baïan-Khara-Oula* (*oula* signifie montagne, en mongol), que le P. Huc transcrit *Baïan-Kharat*. Le *Ou* initial mongol est à peu près impossible à prononcer pour un Européen, et par suite intranscriptible. On entend aussi bien *La* et *Sou* que *Oula* et *Oussou*. Les Mongols prononcent le mot *Rouss* (Russe) presque comme *Ou-Rouss*.

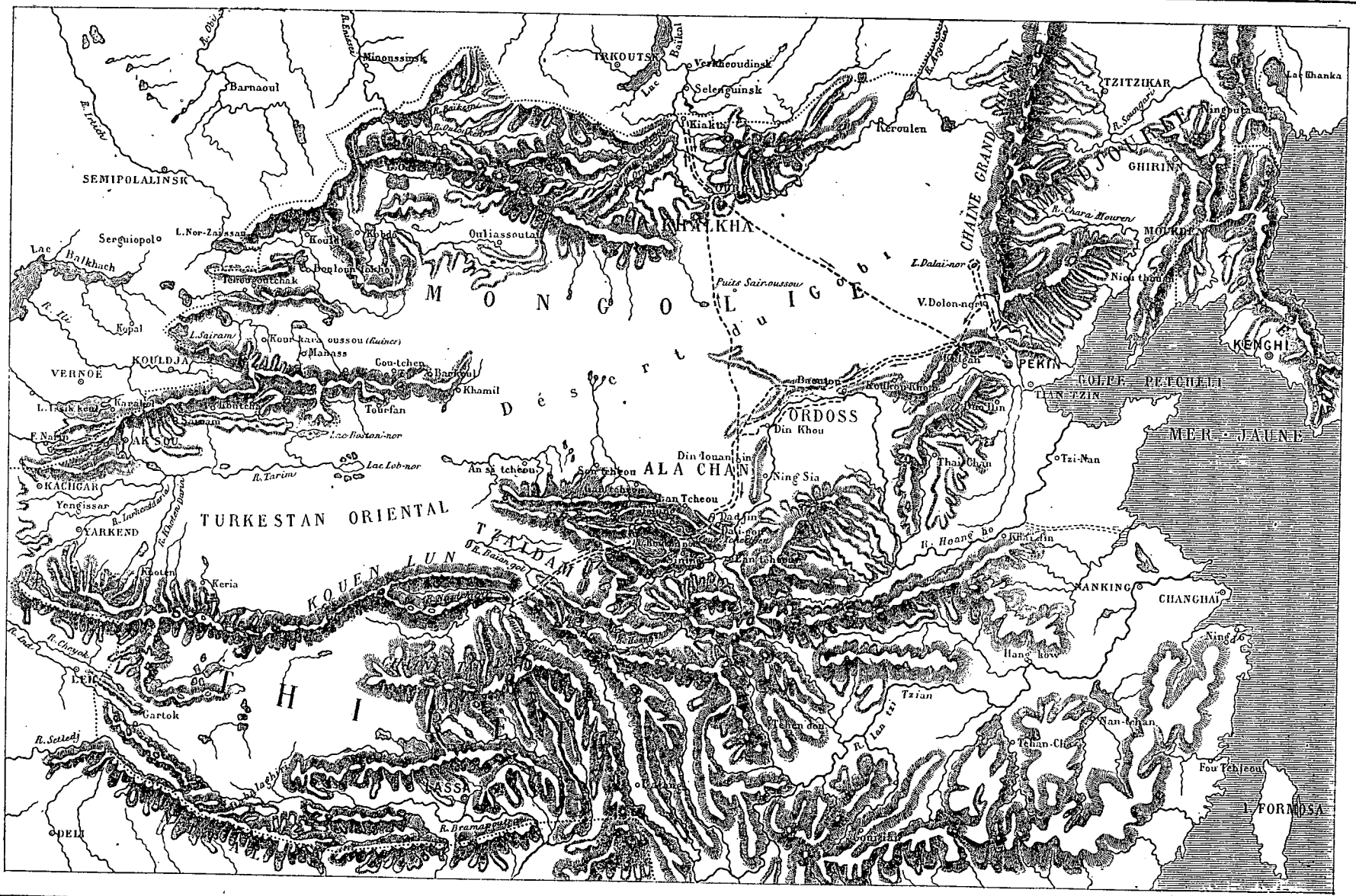
Pour les personnes qui ont lu le P. Huc, nous rappellerons que les peuples désignés sous le nom de *Houng-maeul* (mauvaise transcription du chinois *Chang-Mao*, « longs cheveux ») sont les mêmes que ceux que M. de Prjéwalski désigne sous leur vrai nom de « Tangoutes ». (L. C.)

1. Les Bouriates sont un peuple mongol, dont les différentes tribus, à la suite de guerres intestines qui duraient depuis le quinzième siècle, ont été absorbées par la Russie ou se sont volontairement soumises à elle pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle. Leur véritable nom est *Oïrad*. Un certain nombre de ces Oïrads ont renoncé à la vie nomade, et se sont fixés au sol dans le gouvernement de Semirietchinsk. (L. C.)

1. Le *lan* chinois vaut deux roubles, soit huit francs en comptant par roubles argent. Le rouble papier vaut environ trois francs quarante-sept centimes.

2. Le *verste* est de cinq cents *sagènes* à 2m,13 l'un, soit 1,067 kilomètre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Gravé par Erhard, 12, r. Duguay-Trouin, Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

signifie « palais[1] ». La ville est partagée en deux quartiers : le quartier mongol et le quartier chinois. C'est le premier qui s'appelle proprement Bogdo Kourène; le second, qui est à quatre verstes à l'est du premier, s'appelle Maïmatchine. Ourga compte trente mille habitants; la population de Maïmatchine se compose exclusivement de fonctionnaires et de négociants chinois. Toutes les maisons sont construites en pisé.

« Au premier plan de la ville mongole se dressent les temples avec leurs coupoles dorées, et le palais du Houtouktou, image de la divinité sur la terre. Ce palais ne diffère pas beaucoup des temples, dont le plus grand et le mieux bâti est celui du maïdari, « qui doit un jour régner sur le monde ». C'est un haut édifice carré, avec un toit en terrasse et des murs crénelés. Dans l'intérieur se voit la statue du maïdari, représenté sous la forme d'un homme assis et souriant. Cette statue est haute de cinq sagènes[2], et pèse, dit-on, huit mille pouds[3]. Elle est en cuivre, a été fabriquée à Dolon-Nor, et transportée par morceaux à Ourga.

« Devant la statue du maïdari est dressée une table couverte d'offrandes, parmi lesquelles on remarque, à une place honorable, un vulgaire bouchon de carafe. Les murs de l'édifice disparaissent sous une grande quantité de petites idoles et de tableaux sacrés.

« Les habitants du quartier mongol d'Ourga sont pour la plupart des *lamas* ou ecclésiastiques. Leur nombre atteint près de dix mille personnes. Pour les Mongols, Ourga, au point de vue religieux, ne le cède qu'à Lhassa (en mongol *Meungké Dzou*, « le Sanctuaire éternel »).

« A Ourga réside un *houtouktou*, espèce d'archevêque. Dans beaucoup de temples de Mongolie et à Pékin résident d'autres *houtouktous* ou *higuènes;* mais leur sainteté est au-dessous de celle de leur collègue de Bogdo Kourène, et quand ils paraissent devant lui, il faut qu'ils se prosternent comme le commun des mortels.

« Au-dessus du houtouktou d'Ourga, dans la hiérarchie bouddhiste, il n'y a que le *Ban-tchin-erdem* et le *Dalaï-Lama* (le Prêtre Océan) de Lassa.

« La nullité personnelle du Dalaï-Lama et son manque de relations de parenté avec les familles puissantes du pays (le Dalaï-Lama est toujours choisi parmi les familles pauvres) sont pour les Chinois la meilleure garantie, sinon de leur suzeraineté en Tibet, du moins de la tranquillité de ce turbulent voisin. Dans le fait, la Chine a toutes raisons de se tenir sur ses gardes. Qu'un homme intelligent et énergique monte sur le trône du Dalaï-Lama, sur un signe d'un tel homme tous les nomades se lèveront de l'Himalaya jusqu'en Sibérie. Animés par le fanatisme religieux et la haine de leurs oppresseurs, ces hordes sauvages ne tarderaient pas à faire irruption en Chine, où il ne leur serait pas difficile de tout bouleverser.

Un houtouktou, ecclésiastique d'un ordre supérieur. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

L'influence du clergé sur ces grossiers nomades n'a pas de limites. Pour eux, le plus grand bonheur — bonheur qui ne s'acquiert qu'à beaux deniers — c'est d'adresser leurs prières au prêtre, d'obtenir sa bénédiction, ou de toucher simplement le bord de sa robe. Aussi les temples de Mongolie sont-ils colossalement riches; les pèlerins y affluent, et nul n'y serait admis les mains vides.

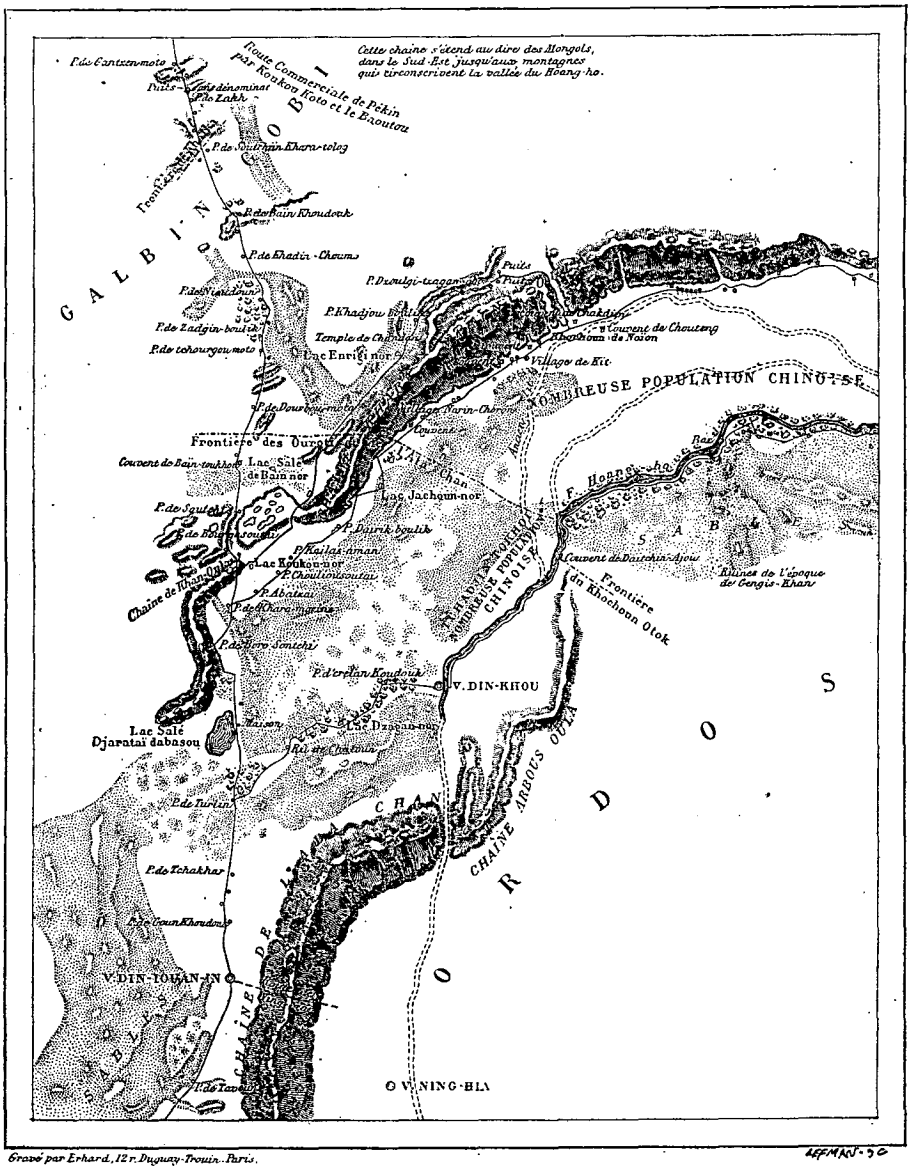
« A l'exception des temples et d'un petit nombre de maisons chinoises, toutes les autres demeures de la ville mongole sont ou des tentes en feutre, ou de petites cabanes en pisé. Les unes et les autres sont toujours entourées de palissades. Tantôt ces habitations s'étendent sur un même alignement, et forment alors des rues; tantôt elles sont groupées sans aucun ordre. Au milieu de la ville s'élève le bazar, où le principal article de vente est le thé en briques.

« L'aspect du quartier mongol est d'une malpropreté repoussante. Les immondices de toute nature encombrent les rues. Sur la place du Marché stationnent de nombreuses bandes de mendiants affamés. Quelques-uns d'entre eux, surtout de vieilles femmes, y ont établi leur domicile. Il est difficile de se représenter un spectacle aussi hideux. Parfois une pauvre mendiante âgée et infirme se couche par terre, et les habitants lui font la charité de vieilles pièces de feutre dont elle se construit une sorte de tente; la malheureuse vit là, jour et nuit, enfoncée dans l'ordure, et

1. C'est la traduction de l'ancien nom mongol de la ville, qui s'appelait au seizième siècle *Karchi*, palais.
2. La sagène ou sachine vaut 2m,13.
3. Le *poud* équivaut à 16kgr,38.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

demandant aux passants de quoi soutenir sa triste existence. Quelquefois, en hiver, pendant les tempêtes de neige, d'autres mendiants, plus vigoureux, l'arrachent de sa tanière pour s'y mettre à sa place, et l'infortunée meurt de froid au milieu de la rue. Si la mort vient la frapper dans sa cabane, les approches sont encore plus épouvantables, car la moribonde, qui a conservé sa connaissance, se voit entourée d'une troupe de chiens affamés n'attendant que son dernier soupir pour se disputer son cadavre. Ces animaux flairent de temps en temps la figure et les mains de l'agonisante, et si un mouvement ou un soupir indique que la vie n'a pas encore abandonné le corps, ils vont s'asseoir à quelques pas et attendent patiemment.



Première carte de détail.

« A l'époque de notre séjour à Bogdo Kourène, il circulait des bruits effrayants sur les Dounganes[1], insurgés musulmans qui avaient pillé Ouliasoutaï, et menaçaient la ville sainte. Aussi, dans le but de parer à toutes les éventualités, le gouvernement avait-il renforcé la garnison mongole de deux mille Chinois. Ces troupes paraissant toutefois encore insuffisantes, le gouvernement russe se décida à faire entrer dans la place un détachement de six cents fantassins et cosaques, avec deux pièces de canon, pour protéger notre consul et nos intérêts commerciaux.

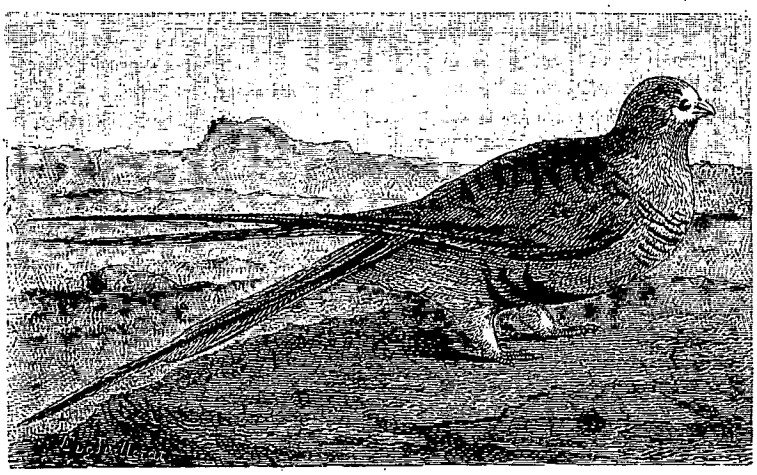
Cette garnison russe stationna plus d'un an dans la ville, et ce fut grâce à elle que les insurgés renoncèrent à leur projet de mettre à sac la » ville sainte ».

1. Plus exactement *Tounganis*, c'est-à-dire, en turk djagataï (dialecte de Kachgar), les renégats.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'Ourga, M. de Prjéwalski se rendit à Pékin en traversant Kalgan et en visitant la grande muraille. Dans cette partie de son voyage, il observa pour la première fois ce curieux oiseau des steppes, le Syrrhapte, dont il décrit les mœurs.

« Le Solitaire (*Syrrhaptes paradoxus*[1]), découvert et décrit à la fin du siècle dernier par Pallas, se rencontre dans toute l'Asie centrale jusqu'à la mer Caspienne, et au sud jusqu'au Tibet. Les Mongols le nomment *bouldourou*, et les Chinois *sadji*. Il habite exclusivement le désert, où il se nourrit de la graine de certaines plantes. De l'abondance de ces graines dépend le plus ou moins grand nombre de solitaires qui hivernent dans le Gobi. En été, ces oiseaux apparaissent dans le Trans-Baïkal. Leurs œufs, au nombre de trois, sont pondus sur le sol, sans aucune litière. La femelle est assez bonne couveuse et reste avec constance sur son nid. Toutefois ces oiseaux sont très-défiants et pressentent vite le danger; ils fendent l'air avec une telle rapidité que, lorsqu'il en passe un certain nombre, on perçoit distinctement, de loin, un bruit sourd tout à fait caractéristique.



Syrrhaptes Paradoxus. — Dessin de Juillerat, d'après la collection du Muséum.

Leur cri est bref et rauque.

« Le solitaire, qui a le vol si puissant, court très-mal : ce qui tient probablement à la conformation de ses pieds, couverts de verrues, et dont la plante a quelque analogie avec celle des pieds du chameau. »

Tout en se livrant à ses recherches zoologiques, M. de Prjéwalski hâtait son voyage. Après avoir traversé Kalgan[2], il franchit la partie la plus remarquable de la grande muraille, en traversant les âpres gorges situées entre Dzi-Min et Nan-Kéou, au-dessus de la plaine de Pékin, et il arriva enfin, au commencement de janvier, dans la capitale de la Chine, véritable point de départ de son voyage d'exploration.

A Pékin en effet commençait l'expédition proprement dite. M. de Prjéwalski se proposait de parcourir les parties les moins connues de la Mongolie, en allant de Pékin à Dolon-Nor et au lac Dalaï-Nor, c'est-à-dire du sud au nord, et ensuite en revenant à Dolon-Nor, et en poussant droit à l'ouest, le long des monts In-Chan, à travers le pays des Ordous et des Ourotes, jusqu'au cours supérieur du fleuve Jaune, aux monts Ala-Chan, et enfin au lac Koukou-Nor.

Parti de Pékin le 25 février 1871, il arriva à Dolon-Nor le 17 mars.

Dolon-Nor, en chinois Lama-Miao, est un centre commercial entre la Mongolie et la Chine.

Les nomades viennent y échanger leurs denrées contre le thé et la soie.

La ville n'est pas fortifiée et s'étend dans une plaine sablonneuse sur les rives de l'Ourten-Gol, affluent du Chand-Gol. Elle se compose d'un quartier mongol et d'un quartier chinois, à une verste l'un de l'autre. Le quartier chinois occupe une superficie d'une verste de large sur deux verstes de long. Ses rues sont étroites et sales; sa population est assez considérable. Le quartier mongol renferme deux temples entourés des habitations des lamas; ceux-ci sont au nombre de deux mille environ. Leur nombre s'accroît en été par suite de l'arrivée de nombreux pèlerins. A Dolon-Nor on fabrique des idoles en bronze et en fonte, pour la Chine et la Mongolie.

« Après une journée de repos, dit le voyageur, nous partîmes pour le lac Dalaï-Nor, situé à cent cinquante verstes plus au nord. La route qui y conduit traverse les ruines d'une ancienne cité connue chez les Mongols sous le nom de Dzagan-Balgasou, qui signifie « ville blanche ». Il n'y reste plus d'intact qu'une partie d'un rempart en briques d'une demi à deux sagènes de hauteur, qui affecte la forme d'un quadrilatère d'une demi-verste de longueur et de cent sagènes de large. Les Mongols ne surent rien nous apprendre sur cette antique cité.

« Ce ne fut que le 25 mars que nous atteignîmes les bords de ce lac, et nous eûmes, la nuit de notre arrivée, le spectacle d'un magnifique incendie dans les prairies. A la nuit tombante, quelques feux épars surgirent à l'horizon, et deux ou trois heures après ils ne formèrent plus qu'une immense ligne enflammée, s'avançant avec rapidité à travers le steppe.

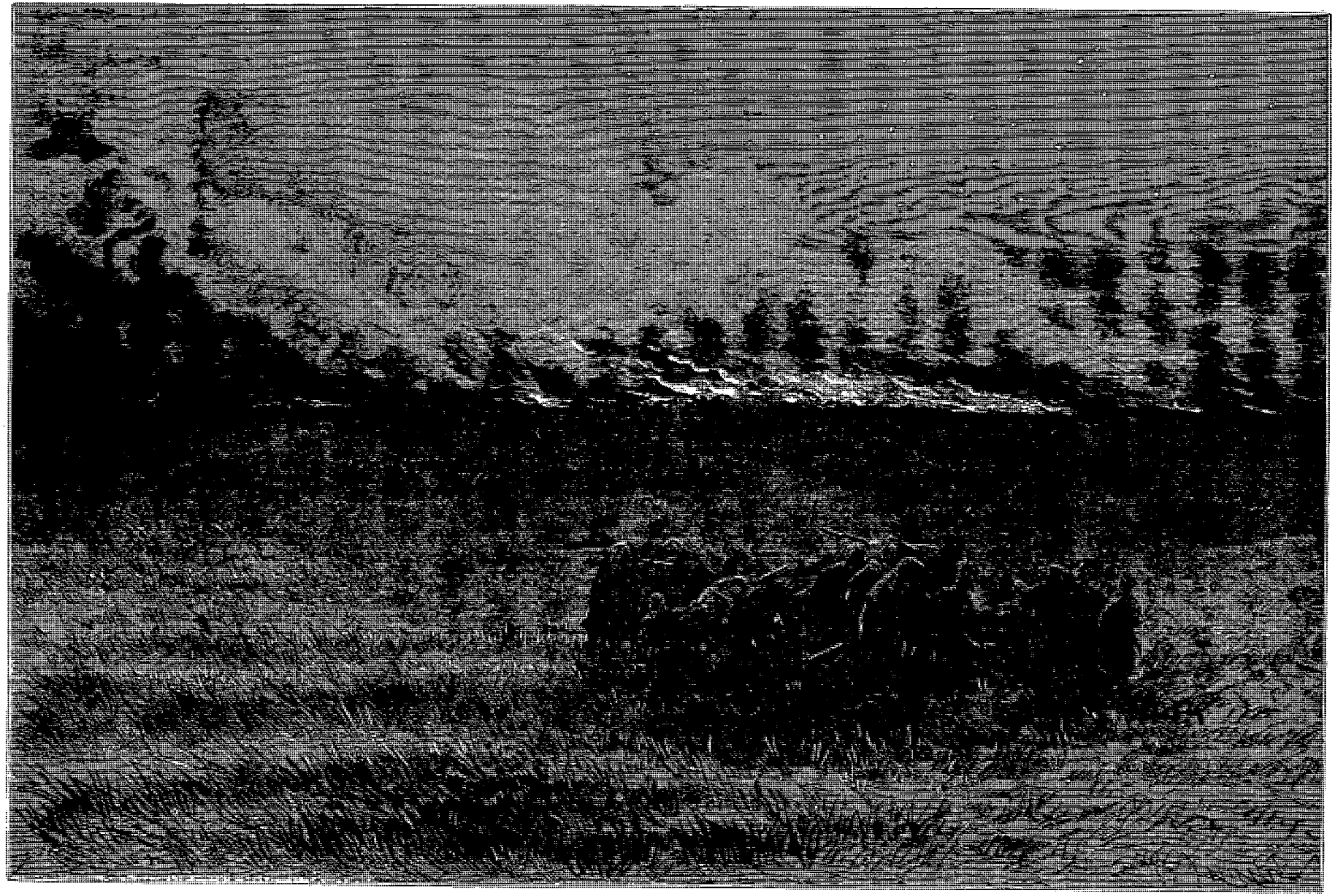
« Parfois une petite colline, atteinte par les flammes, prend feu en un instant et semble un vaste édifice à l'architecture fantastique, qui se dessine en un rouge plus ardent sur la masse incendiée.

« D'immenses lueurs s'élèvent au ciel et projettent au loin leur sinistre clarté, mêlée à des colonnes de fumée qui se dressent en méandres capricieux.

« Derrière cette zone embrasée, l'obscurité paraît

1. Appelé aussi *Syrrhaptes Pallasii*.
2. *Kalgan* est un mot mongol qui signifie *barrière*. On peut le comparer au russe *kalouga*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



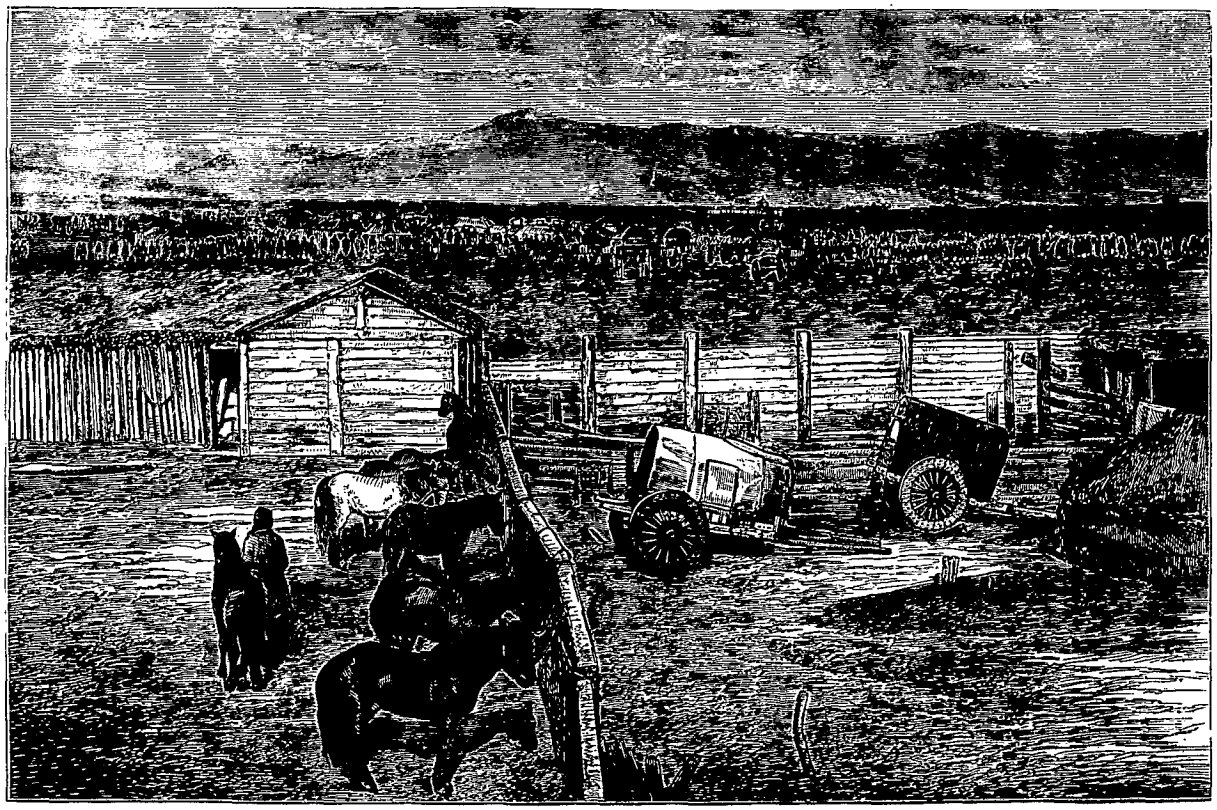
Incendie dans les steppes. — Dessin de **F. Lix**, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus intense et plus impénétrable. Les oiseaux et les fauves, saisis d'épouvante, unissent leurs mugissements et leurs cris, jusqu'à ce qu'enfin, la conflagration s'éteignant peu à peu, tout rentre dans le silence, et la nuit profonde étend son voile sur toute la nature.

« Le lac Dalaï-Nor est situé au nord de la zone de collines de Goutehin-Gourbou, et mérite par son étendue la première place parmi les lacs du sud-est de la Mongolie. Sa forme est celle d'une ellipse dont le grand axe s'étend du sud-ouest au nord-est. La rive ouest est échancrée par quelques petites baies; les autres rives ne présentent aucune déchirure. Ses eaux sont salées et, au dire des naturels, sa profondeur serait considérable. Toutefois, à cent et quelques pas du rivage, le fond se rencontre à deux ou trois pieds. Sa circonférence est de soixante verstes, et quatre petites rivières sont ses tributaires. Ce sont, à l'est, le Chara-Gol et le Gounghir-Gol, et à l'ouest, le Kolé-Gol et le Chourga-Gol. Le Dalaï-Nor est très-poissonneux, et nous avons remarqué dans ses eaux le labre, le chabot et l'épinoche. En été, la pêche attire un grand nombre de Chinois vagabonds.

« Dans les environs du lac, le steppe présente de grandes ondulations dont le sol est salin. Les collines de Goutehin-Gourbou viennent mourir sur la rive méridionale, et au sud-est, sur une petite élévation, nous remarquâmes un village chinois et le temple de Darkhan-Oula [1]. En été, à l'époque des pèlerinages, les



Camp des forces russes à Ourga, pendant l'occupation de 1871 (voy. p. 165). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

habitants de ce village vendent aux pieux Mongols des quantités considérables de poissons vivants que les dévots rejettent dans le lac afin d'obtenir la rémission de leurs péchés.

« La hauteur absolue du Dalaï-Nor est de quatre mille deux cents pieds. Le climat est aussi rigoureux que dans tout le reste de la Mongolie, et au commencement d'avril les bords du lac étaient encore couverts d'une épaisse couche de glace.

« Ce lac et ses rivages sont fréquentés par une multitude d'oiseaux de passage, aquatiques et échassiers. A la fin de mars, nous y avons constaté la présence des canards, des oies, des cygnes, des mouettes, des cormorans, des grues et des hérons. Les oiseaux de proie et les petites espèces sont peu nombreux. J'ajouterai qu'en général les oiseaux voyageurs se hâtent de traverser les déserts, et, pendant les journées orageuses, des vols immenses de palmipèdes arrivant de l'intérieur de la Mongolie, s'abattent sur les eaux qui, pendant les temps calmes, sont complétement désertes. Quoique les vents violents fussent peu favorables pour la chasse, il nous a été possible, pendant tout notre séjour, de nous nourrir d'oies et de canards sauvages.

« Après treize jours passés sur les bords du lac, nous reprîmes notre route pour Dolon-Nor, d'où nous devions nous diriger sur Kalgan. »

1. Darkhan-Oula ou Tarkhan-Oula signifie en mongol « la Montagne du Gentilhomme ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lieutenant-colonel de Prjéwalski. — Dessin de F. Lix, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Le 24 avril, les voyageurs se retrouvaient à Kalgan, où ils avaient déjà passé l'année précédente en se rendant d'Ourga à Pékin. Ils y réorganisèrent leur caravane, et le 3 mai, leurs préparatifs étant achevés, ils gravissaient de nouveau le plateau mongol et arrivaient, en trois étapes, au village de Si-inza, où ils reçurent l'hospitalité à la mission catholique.

« Les missionnaires, au nombre de trois, étaient deux Belges et un Hollandais.

« Deux d'entre eux appartenaient à la mission d'Elché San-Fou, village situé à quarante verstes dans le sud.

« Nous reçûmes de ces messieurs une cordiale hospitalité. Ils nous dirent que le christianisme faisait bien peu de progrès parmi les Mongols, très-attachés au culte du Bouddha, tandis que les Chinois, indifférents aux questions religieuses, acceptaient plus souvent le baptême, mais seulement lorsqu'ils espéraient en retirer quelque avantage matériel. Ces missionnaires avaient construit à leurs frais une école de jeunes garçons, et ils fondaient les plus grandes espérances sur cette jeunesse pour la régénération du pays.

« Outre Si-inza, les missions catholiques possèdent quatre autres stations dans le sud-est de la Mandchourie, parmi lesquelles nous citerons les Eaux-Noires, sur le cours supérieur de la rivière Chara-Mouren, c'est-à-dire en mongol « fleuve Jaune ». C'est de là qu'en 1844 partirent les PP. Huc et Gabet pour leur voyage dans le Tibet.

« D'après le conseil des missionnaires, nous avions engagé à Si-inza, moyennant sept lans par mois, un Mongol chrétien qui connaissait parfaitement le chinois. Nous espérions d'utiles services de ce nouveau compagnon; mais, dès la première nuit, il prit la fuite en nous emportant un poignard et un revolver.

« Nous fûmes obligés de revenir sur nos pas pour prévenir les Pères de la conduite de leur protégé, et quelque temps après on nous fit parvenir les objets dérobés.

« Cet incident nous engagea à prendre les plus grandes précautions à l'égard des indigènes, et, pendant plusieurs semaines, nous montions la garde à tour de rôle à la porte de notre tente. Dans la suite, nous nous relâchâmes de cette surveillance, mais nous gardâmes toutes les nuits nos armes à portée de la main.

« D'après les entretiens que nous avions eus avec les missionnaires, nous résolûmes de modifier notre itinéraire, de dépasser Koukou-Hoto[1] et de nous diriger vers des montagnes boisées, qui, au dire des Chinois, étaient baignées par le fleuve Jaune. Ce changement fut très-heureux, car nous explorâmes une contrée qui nous fournit de nombreux et utiles renseignements scientifiques, et nous évitâmes toute promiscuité avec les Chinois, dont la présence augmente toutes les difficultés. Après avoir rencontré le petit courant de Tchortchi, dont parle le P. Huc dans son voyage, nous atteignîmes le lac Kiré-Nor et tournâmes à droite de la route postale de Koukou-Hoto. Là, une vaste plaine s'étendait devant nous, bornée à l'horizon par une chaîne connue chez les Mongols sous le nom de Chara-Khada, c'est-à-dire chaîne Jaune. Cette dénomination provient sans doute de la couleur des roches. La hauteur de Chara-Khada est d'environ mille pieds au-dessus de la plaine de Kiré-Nor, qu'elle surplombe verticalement. Toute cette chaîne de montagnes présente une suite de plateaux abondants en gras pâturages et peuplés d'antilopes.

« Parallèlement aux monts de Chara-Khada, à une distance de cinquante verstes, court une seconde chaîne appelée Souma-Khada, dont l'aspect est beaucoup plus sauvage. En effet, dans le Chara-Khada, les paysages alpestres ne se manifestent guère que dans les premiers plans; à l'intérieur de la chaîne, l'on trouve des pâturages et des champs cultivés.

Des monts Chara-Khada, M. de Prjéwalski arriva aux monts In-Chan et aux monts Mouni-Oula, d'où il descendit dans la vallée du fleuve Jaune.

« Près de l'extrémité orientale de la chaîne de Souma-Khada se termine le territoire des Tchakars et commence le territoire militaire des Ouroti, qui s'étend au loin dans l'ouest jusqu'à l'Ala-Chan. Au sud, les Ouroti confinent aux Toumed de Koukou-Hoto et à l'Ordous; au nord, aux Sounioutes et aux Khalkhas. Physiquement, ils diffèrent beaucoup des Tchakars; ils rappellent davantage les Mongols pur sang, dont le type le plus pur est celui des Khalkhas.

« La face du Khalkha est plate et large, les pommettes sont saillantes, le nez est épaté, les yeux sont petits et en coulisse, la tête est carrée, les oreilles sont grandes et séparées de la tête, les cheveux noirs et rudes, la barbe est rare, le teint foncé et fortement hâlé, le corps ramassé, trapu, massif, la taille moyenne, mais souvent aussi au-dessus de la moyenne. Tel est le portrait du Khalkha, c'est-à-dire du vrai Mongol.

« Dans d'autres parties du désert, le type est loin d'avoir conservé la pureté qu'on remarque chez les Khalkhas. Les croisements fréquents avec les Chinois en ont adouci la rudesse. D'ailleurs les nomades, une fois en contact avec les Chinois, croient de bon ton d'adopter leur costume et d'imiter leurs allures. Mais, moralement, ils sont corrompus par le contact des Chinois.

« Les plus proches voisins des Ouroti sont les Toumed occidentaux ou de Koukou-Hoto. Ce sont des populations presque chinoises. Comme les Tchakars, elles habitent des villages en commun avec les Chinois; seulement elles conservent leurs iourtes. Elles s'adonnent aussi à l'agriculture, mais leurs terres sont dans un état pitoyable.

« Toutes les hordes mongoles dont nous venons de parler se font remarquer par leur passion pour l'argent, et sur ce point elles ne le cèdent qu'aux Chinois. Pour un morceau de ce métal on peut obtenir d'un Mongol tout ce que l'on désire, ce qui est souvent

1. En mongol « la Ville Bleue ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

très-utile aux voyageurs. Mais quand on traite une affaire avec un Mongol, il faut être doué d'une remarquable dose de patience; car pour la plus mince bagatelle il surgit infailliblement une foule de difficultés.

« Désirez-vous, par exemple, faire emplette d'un mouton? Il faut aller trouver un nomade. Après les politesses d'usage, on boit avec lui le thé et on s'informe de la santé de son bétail. Le Mongol entame alors un long discours sur tout son troupeau, et vante successivement les qualités des bêtes qui le composent; puis, lorsqu'on sort pour aller les visiter, le Mongol, qui devine le but de votre visite, vous fait tâter chacun de ses moutons pour vous faire apprécier leur degré d'embonpoint, et il continue le panégyrique de sa marchandise. L'acheteur, de son côté, dénigre hautement chacune des bêtes qui lui est présentée. On ren-

Un Mongol. — Dessin de F. Lix, d'après une peinture du docteur Martin.

tre ensuite dans la iourte, on se remet à boire du thé, et on commence à débattre le prix. Le Mongol exagère de la manière la plus fantaisiste la valeur de son mouton; l'acheteur en rabat d'autant; les tasses de thé se succèdent avec plus de rapidité, et les deux interlocuteurs échangent les plus chaudes protestations d'amitié; mais la critique et l'éloge recommencent. Enfin, l'on convient du prix: pour conclure, l'un des contractants baisse la manche de sa robe, l'autre plonge sa main sous la manche baissée et le prix est fixé par différentes manières de se serrer les doigts, et sans qu'il ait été prononcé un mot à haute voix. On procède alors au payement; les protestations redoublent; l'acheteur offre ses balances pour peser l'argent, le vendeur ne les trouve pas justes et se sert des siennes qui ne valent pas mieux; d'autres difficultés s'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

lèvent sur la plus ou moins grande pureté du métal; une discussion s'ensuit, qui dure quelque temps. Ce n'est pas tout encore, et l'argent reçu et la marchandise livrée, le vendeur insiste pour obtenir les intestins de l'animal, mais cette consolation dernière lui est généralement refusée. »

En descendant dans la vallée du fleuve Jaune, M. de Prjéwalski trouva une nature toute différente de celle des pays alpestres qu'il venait de traverser. Les forêts, les torrents, les prairies alpestres, tout avait disparu et était remplacé par un steppe plat, sablonneux et aride. Il se dirigea vers la ville de Baoutou, située à sept verstes du fleuve Jaune et à cinquante verstes à l'ouest de Tchagane-Kourène[1]. Un accueil des plus désagréables l'attendait à Baoutou.

« A peine eûmes-nous franchi la porte, où se tenait un factionnaire, qu'on nous demanda notre passe-port, et qu'un soldat du poste nous conduisit au bureau de police. Nous attendîmes vingt minutes dans la cour de ce tribunal, sous les regards insolemment curieux d'une foule considérable. Enfin un mandarin sortit et nous prévint que le mandarin général commandant en chef désirait nous voir. Nous retraversâmes la rue et atteignîmes bientôt la demeure de ce personnage. On nous invita à descendre de nos montures et à traverser la cour à pied, ce que nous fîmes. A la porte de sa maison se tenait le général, vêtu complétement d'écarlate. Notre Mongol, à la vue de ce puissant seigneur, se précipita à plat ventre, tandis que mes compagnons et moi le saluions d'une légère inclination de tête.

« Le général nous engagea à entrer, nous fit servir du thé, et s'enquit de notre identité et du but de notre voyage. Quand je lui eus dit que notre intention était de nous rendre dans l'Ala-Chan par l'Ordos et de revenir, il nous prévint que c'était une entreprise difficile, à cause des brigands qui infestaient le pays. Sachant qu'en Chine rien ne peut se faire sans cadeaux, et comprenant qu'il nous susciterait peut-être des entraves, je lui offris une petite montre et m'abstins de le mettre plus au courant de nos affaires.

« Le présent produisit immédiatement son effet habituel. Le mandarin, visiblement satisfait, refusa d'abord, puis finit par accepter notre montre, en nous promettant un sauf-conduit pour gagner l'Ordos. Nous prîmes alors congé de lui, en le priant de donner des ordres pour nous procurer un logement : ce qu'il fit.

« Nous avions pour guides des agents de police, et nous voilà cheminant de rue en rue, au milieu d'une foule compacte de curieux; de temps en temps, nos guides entraient dans une maison pour demander qu'on nous accordât un gîte, mais partout nous étions éconduits. Enfin, une sorte de marchand, qui logeait des soldats, voulut bien nous accepter, moyennant un prix exorbitant, et force nous fut de nous contenter de ce qu'il mettait à notre disposition.

1. L'Enceinte blanche; on peut prononcer indifféremment « Tsagane » ou « Tchagane ».

« Nos chameaux déchargés, nous espérions enfin pouvoir nous reposer; mais la foule qui avait envahi la rue et la cour ne nous en laissa pas le loisir. En vain avions-nous fermé la fenêtre, elle fut défoncée et remplacée par une clôture de visages grossiers et insolents. Quelques-uns des plus hardis sautaient dans l'appartement et venaient nous palper. Nous les reçûmes à coups de cravache; ils se sauvèrent en riant, puis se mirent à nous injurier. En vain les agents de police, auxquels nous avions promis un pourboire, essayaient-ils de faire circuler, ils étaient débordés, impuissants, et des rixes s'engageaient entre eux et la canaille.

« On parvint pourtant à fermer la porte cochère; ce fut inutile : les curieux grimpèrent sur le toit et de là descendirent dans la cour. Ce manége dura jusqu'au soir. Harassés de fatigue, nous pûmes alors nous coucher, mais les allées et venues des locataires nous empêchèrent de fermer l'œil. Aussi, le lendemain, nous étions levés à l'aube, avec un violent mal de tête, disposés, dès que nous aurions fait quelques emplettes indispensables, à partir au plus vite.

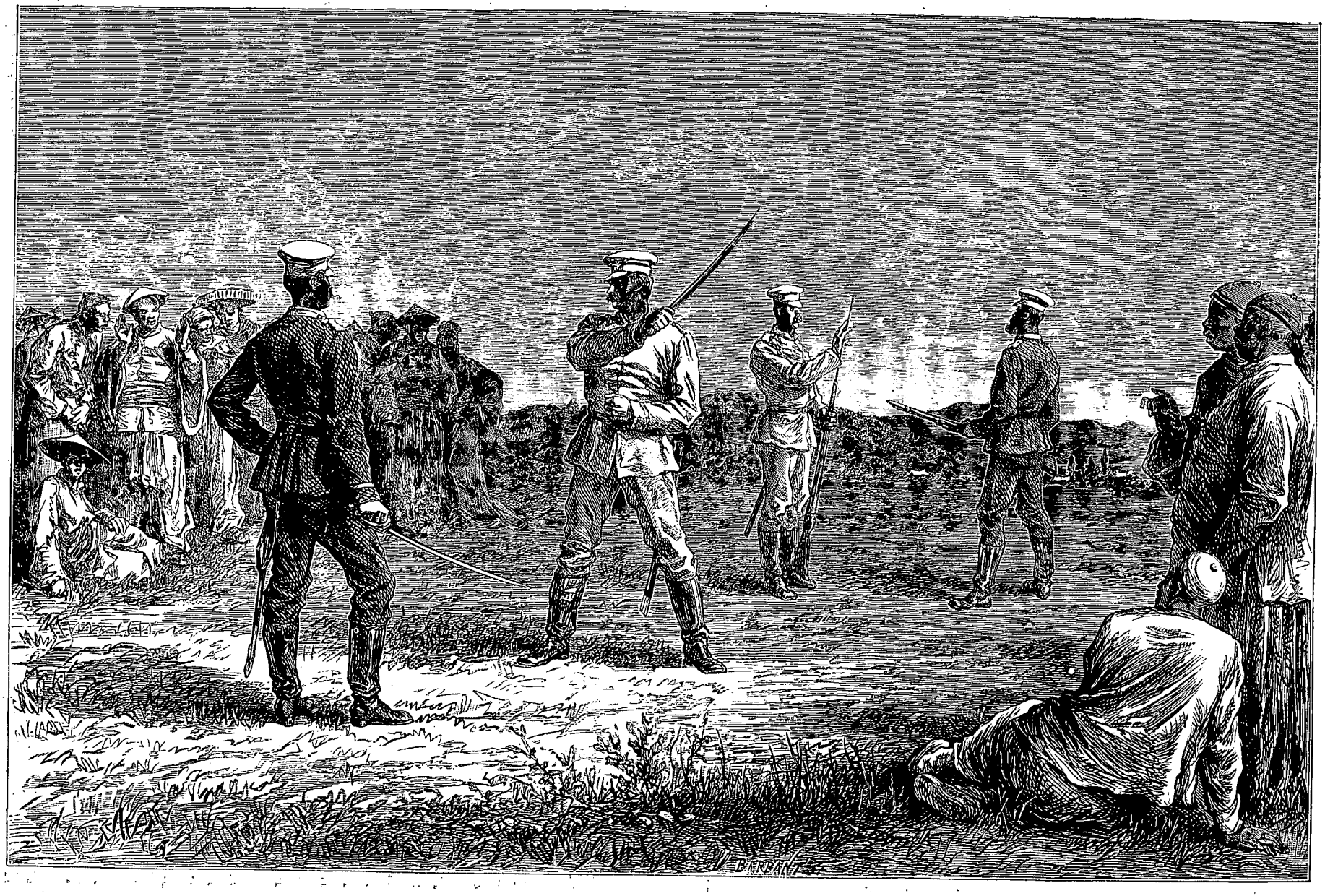
« Mais les scènes de la veille se renouvelèrent aussitôt. A peine sortis, la foule formait une muraille humaine devant nous. En vain nos agents la fouettaient-ils avec leurs longues queues, nous pouvions à peine avancer très-lentement. Entrions-nous dans une boutique, le peuple s'y précipitait avec violence, et le marchand, de peur de voir détruire son établissement, nous suppliait de sortir au plus vite. Enfin, grâce à nos agents, nous pûmes compléter nos provisions dans une maison isolée. Revenus dans notre logement, la situation, sans être passable, s'améliora un peu. Les agents de police autorisaient le public à venir nous visiter moyennant quelques sous, et ces spectateurs payants se conduisirent un peu plus convenablement à notre égard.

« Vers midi, on nous prévint que le général désirait encore nous voir, et, en attendant son audience, on nous conduisit dans une caserne, où nous fûmes témoins de la vie privée des soldats.

« La garnison de Baoutou était forte d'environ cinq mille hommes, armés de fusils à mèche et de lances en bambou, ornées d'une flamme rouge. L'immoralité de ces soldats dépasse toute description.

« Ce sont de véritables brigands à l'égard des populations paisibles. Ajoutez à cela que les guerriers du Céleste-Empire sont presque tous des fumeurs d'opium. Dans toute la caserne, on n'apercevait que fumeurs s'enivrant et fumeurs ivres complétement endormis. Le général n'ayant pu parvenir à arracher ces hommes à cette funeste habitude, désirait prendre nos conseils à ce sujet, et nous offrit une récompense considérable si nous voulions lui indiquer un remède. Il nous interrogea ensuite sur la Russie, examina curieusement nos vêtements, et fit servir le thé. Il offrit à chacun de nous un petit sac en soie pour contenir le tabac, et nous fit délivrer notre passe-port visé et un sauf-conduit donné par lui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cosaques de l'expédition. — Dessin de F. Lix, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Nous sortîmes immédiatement de Baoutou, et gagnâmes la rive du fleuve, que nous traversâmes dans de grandes barques à fond plat, dont le bordage s'élevait de trois pieds au-dessus de l'eau. Nous eûmes toutes les peines du monde pour arrimer convenablement nos bêtes et nos bagages. Les chameaux surtout durent être embarqués de force. Enfin, après deux heures de travail, ayant payé quatre mille choks (quatre roubles) pour prix du passage, nous nous embarquâmes. On nous remorqua une verste en amont, puis on nous laissa aller au gré du courant; nous prîmes les rames, et bientôt après nous débarquâmes sur la terre d'Ordos.

« Le lendemain du jour où nous avions débarqué, nous fûmes encore obligés de traverser le Baga-Katoun, large de cinquante sagènes, à dix verstes du bras principal. Les passeurs chinois ne manquèrent pas de nous écorcher scandaleusement.

« Nous fîmes halte de l'autre côté de ce bras, résolus à nous mettre en route le lendemain de grand matin. Mais un violent orage, qui survint pendant la nuit, détrempa le sol de telle façon que les chameaux s'enfonçaient profondément dans la boue.

« Enfin, nous pûmes partir pour le lac Dzaidemin-Nor, dont l'existence nous avait été indiquée par les Mongols, qui nous assurèrent que dans les environs les pâturages étaient excellents.

« Notre intention était d'y passer deux semaines pour donner le temps de se refaire à nos pauvres animaux, fortement éprouvés par un voyage non interrompu. De notre côté, nous avions aussi besoin de repos, et nous comptions utiliser nos loisirs en étudiant la flore de la vallée. A cette époque, dans le courant du mois de juillet, c'était une chose pénible que de voyager pendant la chaleur du jour, même par petites étapes. Quoique le thermomètre ne marquât que + 37° centigrades à l'ombre, le soleil échauffait tellement ce sol, qu'il marquait + 70° centigrades : de sorte qu'il était impossible aux chameaux d'avancer. La température des eaux du fleuve atteignait + 24°,5, et celle des lacs et des marais était de + 32°,3. Malgré leur fréquence, les orages ne rafraîchissaient pas l'atmosphère; à peine le ciel était-il découvert, que le soleil dardait ses rayons les plus vifs; l'air était presque toujours parfaitement calme; quelquefois, rarement, survenait un léger vent du sud-est.

« Le lac Dzaidemin-Nor ne trompa pas notre espoir : ses eaux et ses rives étaient couvertes d'oies et de canards; les environs offraient de bons pâturages, et les gens du pays voulurent bien nous vendre du lait et du beurre. Nous dressâmes notre tente au bord d'un limpide ruisseau qui nous permit, en des endroits très-convenables, les plaisirs du bain. Ce fut là notre halte la plus agréable, et nous n'en rencontrâmes plus de pareille dans toute la Mongolie.

« Pendant notre marche sur Dzaidemin-Nor, nous avions côtoyé un autre lac, Ourgoun-Nor, dont les rives étaient habitées par une nombreuse population mongole et chinoise, l'une habitant ses iourtes, et l'autre ses *fanzas* ou cabanes. Les Mongols avaient essayé de s'y adonner à l'agriculture; mais leurs champs faisaient un contraste frappant avec ceux des Chinois. La seule chose où ils ne se laissent pas surpasser par les Chinois, c'est l'usage de fumer l'opium. Ce vice affreux est répandu dans toute la Chine; l'opium y est apporté par les Anglais de leur colonie de l'Inde. Les Chinois cherchent à s'approvisionner par eux-mêmes de la drogue enivrante; ils sèment de grands champs de pavots. Comme cette culture est interdite par les lois, nous avons remarqué quelquefois, au milieu d'épaisses jungles, dans la vallée du fleuve, des espaces défrichés et semés de pavots, qu'on espérait dissimuler ainsi à la vigilance des autorités.

« Cette contagion de l'opium gagne rapidement les Mongols. Nous avons essayé de fumer cette drogue; elle n'a produit aucun effet sur nous; nous ne lui avons trouvé qu'un goût de plume brûlée.

« Notre halte se passa en chasses et en excursions botaniques; dans l'après-midi nous faisions la sieste, puis nous prenions un bain. Il fut impossible de décider nos deux Cosaques à en faire autant; ils craignaient les tortues. Les Mongols, qui attribuent une force magique à ces animaux, et qui en donnent pour preuve la présence de caractères tibétains gravés sur leur carapace, avaient persuadé à nos hommes qu'elles se cramponnent au corps du baigneur, et qu'il est très-difficile de s'en débarrasser. Les cris du chameau et du bouc blanc peuvent seuls, disaient-ils, leur faire lâcher prise. Ils ajoutaient qu'autrefois il n'y avait point de tortues dans le pays, et qu'elles avaient été créées depuis peu, par le *guigen* ou supérieur d'un couvent voisin.

« Notre marche dans le haut de la vallée et nos deux haltes eurent lieu près des ruisseaux de Rouraï-Roundi, dernier cours d'eau que nous aperçûmes dans l'Ordos. Cette petite rivière vient de l'intérieur; elle a un courant rapide, des eaux fangeuses, et se jette dans le fleuve Jaune.

« Les Mongols prétendent, du reste, que ce fleuve ne veut recevoir que les affluents qui ont des eaux semblables aux siennes, et ils en donnent pour preuve que le Tarilra, dont les eaux sont limpides, est tributaire du Dzaidemin-Nor.

« Le 17 août, nous continuâmes notre route, ayant les sables à notre gauche : nous fûmes cruellement tourmentés par des nuées de moustiques, qui n'existent nulle part ailleurs dans les déserts du plateau.

« Dès notre première étape, nous campâmes non loin d'un petit lac salé appelé Gourboundouti; nous ne le vîmes pas. Les Mongols estiment sa circonférence à quatre verstes; il est situé dans les dunes, et on en retire du sel.

« Quelques jours après, nous rencontrâmes les ruines d'une ancienne cité de l'époque de Gengis-Khan, située au milieu des sables, à trente verstes du fleuve. Cette ville formait un carré de huit verstes de côté; ses rem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parts élevés avaient une épaisseur de sept sagènes, et renfermaient des puits nombreux et profonds. Le sable la recouvre en entier aujourd'hui; certaines parties des remparts apparaissent seules, et sont assez bien conservées.

« Les chaleurs devinrent horriblement suffocantes dans les derniers jours du mois. Nous levions toujours le camp avant l'aube ; mais le chargement des chameaux, et la collation du Mongol et de nos Cosaques, qui ne se seraient jamais mis en route sans avaler nombre de tasses de thé, nous faisaient perdre un temps précieux. Au départ, le soleil était déjà haut sur l'horizon, et un ciel d'une inaltérable pureté nous menaçait d'une journée torride.

« Mon compagnon et moi marchions en avant, chassant, herborisant, faisant nos relevés topographiques; les chameaux suivaient, attachés à la suite les uns des autres; un des Cosaques tenait la longe du premier chameau; son camarade et le Mongol fermaient la marche.

« Nous cheminions ainsi deux ou trois heures, à la fraîcheur matinale; puis le soleil dardait ses rayons de plus en plus brûlants : le sol échauffé devenait une fournaise. A cette température, vous vous sentez accablé, la sueur vous inonde : votre prostration devient extrême. Les animaux ne souffrent pas moins : les chameaux marchent les naseaux dilatés et le mufle ruisselant de sueur; notre intrépide chien Faust lui-même, que nous avions amené de Russie, ne courait plus, et suivait la tête et la queue basses, la langue pendante. Les Cosaques interrompaient leur chanson habituelle et se traînaient silencieusement. Enfin une iourte mongole apparut.

« Où y a-t-il de l'eau? Telle est la première question, et on apprend qu'il faut encore parcourir cinq ou six verstes. Arrivés au puits, nous déchargeons les chameaux; chacun s'étend sur le sol et repose un moment; nous dressons ensuite la tente; une pièce de feutre étendue sur le sol nous sert de siége et de lit; les Cosaques ramassent l'argal ou crottin desséché, le seul combustible de Mongolie, allument le feu, et préparent le thé avec de l'eau bien souvent mauvaise.

« Nous mettons en ordre notre herbier, nos notes ; nous empaillons des oiseaux et dessinons nos cartes.

« Aussitôt le dîner prêt, nous nous mettons à table : le couvercle de la marmite nous sert de soupière; nous buvons dans des tasses en bois; l'usage des fourchettes est inconnu. Le repas rapidement expédié, nous partons immédiatement en chasse ou en excursion.

« Le soir arrivé, on avale du gruau et une tasse de thé; les chameaux, ramenés au pâturage, sont entravés, et s'accroupissent autour de notre tente; les chevaux se couchent près de nos bagages, les hommes s'étendent sous la tente, et bientôt bêtes et gens s'endorment d'un profond sommeil.

« Le 2 septembre, nous arrivâmes en face de Din-Kou, où nous comptions traverser le fleuve pour passer dans l'Ala-Chan.

« Notre séjour dans cette ville ne s'effectua pas sans mésaventures, encore plus désagréables que celles de Baoutou.

« Nous avions été signalés à quelques verstes de la ville, et un grand nombre de curieux garnissaient les remparts, pour jouir de notre arrivée.

« A peine avions-nous dressé notre tente, qu'une barque montée par vingt-cinq hommes abordait sur notre rive et réclamait notre passe-port. Je remis mes papiers au chef de l'escorte, et notre Mongol profita de la barque pour s'en aller. Une demi-heure après, survint un fonctionnaire qui nous apprit que le mandarin désirait me voir, et qu'il fallait apporter mon fusil et amener mon chien. Je pris passage dans le canot avec mon Cosaque, et, à peine débarqués, nous fûmes entourés par les badauds.

« La ville est peu considérable, et les Dounganes l'ont presque détruite; une partie du rempart, d'une demi-verste de circuit, est seule encore debout. Il n'y a pas d'autres habitants que la garnison, forte d'environ cinq cents hommes. Suivi d'un cortége considérable, je m'engageai dans l'intérieur de la ville, où quelques officiers m'indiquèrent la demeure du général. L'intérieur de ce domicile était décoré de longues bottes d'ail qui parfumaient l'appartement d'une odeur peu flatteuse. Après dix minutes d'attente, je fus introduit auprès d'un personnage revêtu d'un manteau jaune, qui me demanda gravement qui j'étais, et pourquoi je voyageais dans ces contrées.

« Je répondis que je voyageais pour mon agrément, et pour recueillir des plantes médicinales, et que mon compagnon et moi nous étions de hauts fonctionnaires dans notre pays, comme le portait notre passe-port.

« — Mais votre passe-port est falsifié, car le sceau et la signature me sont inconnus. »

« Je répliquai que, connaissant à peine dix mots de chinois, il m'était impossible de savoir ce que contenait le passe-port.

« — Quelles sont vos marchandises?

« — Il me reste encore des objets achetés à Pékin ; mais tous ceux de manufacture russe ont été vendus.

« — N'avez-vous pas d'armes?

« — Oui, mais elles ne sont pas à vendre; d'après les traités, nous n'avons pas le droit d'en importer en Chine ; elles ne nous servent que pour notre sécurité personnelle. »

« Le mandarin voulut alors faire l'essai de nos armes, et après que j'eus abattu une hirondelle au vol, il se livra à plusieurs expériences qui ne furent pas couronnées de succès, et rentra ensuite chez lui. On nous conduisit dans le logement d'un officier, où était préparée une collation. Au bout d'une demi-heure, le général nous fit appeler de nouveau avec ordre de lui faire une déclaration formelle des armes que nous possédions. Cette formalité accomplie, il voulut acheter un revolver, et, sur notre refus, nous fit rembarquer. Nous fûmes tout heureux, en arrivant à notre campement, de retrouver notre Faust, qui nous avait quit-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tés, et avait passé le fleuve à la nage pour rejoindre notre compagnon.

« Le lendemain, un officier et dix hommes, en blouses rouges de grande tenue, vinrent passer la visite de nos bagages. Cette opération eut lieu très-négligemment, de sorte que nos travaux géodésiques purent échapper aux investigations.

« La visite terminée, l'officier me pria de lui donner deux revolvers; je refusai. Il me dit alors que le général voulait absolument voir encore ces objets; j'y consentis sous condition que la barque nous transporterait tous de l'autre côté. Il me le promit, et en effet nous embarquâmes quelque temps après tous nos bagages, mais nous fûmes obligés de laisser nos chameaux sous la garde de mon compagnon et d'un des Cosaques, faute de place dans le canot. A peine débarqué, je déposai tous mes bagages dans la cour d'une maison voisine du fleuve, et je me disposai à obtenir qu'une barque allât chercher nos chameaux et un sauf-conduit pour la continuation de notre voyage. Mais le général survint sur ces entrefaites, et exigea que je misse à sa disposition tout ce qui dans notre bagage lui paraissait curieux, « afin, disait-il, d'examiner tout à son aise ». Comme cette inspection dégénérait en pillage, je lui fis dire par mon interprète que, puisque nous étions volés, nous allions immédiatement quitter le pays; le général s'arrêta alors et ne poussa pas plus loin ses perquisitions.

Jeune fille mongole. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« Nos chameaux restaient pourtant toujours sur l'autre rive, et malgré mes réclamations on prétextait que le vent était trop fort, qu'on ne pouvait passer. Enfin le général se décida à donner l'ordre d'aller les chercher, et comme il ne fut pas possible de les faire entrer dans la barque, on les attacha au bordage, et c'est ainsi que les pauvres bêtes traversèrent un fleuve de deux cents sagènes de large.

« Aussitôt que nos chameaux eurent touché le sol, je me rendis chez le général pour reprendre mon passe-port. On me répondit qu'il dormait et que je pouvais attendre. Exaspéré, je lui fis dire que nous partirions sans passe-port, mais qu'il pouvait être sûr que je me plaindrais de ses vexations. Je ne sais comment mes paroles lui furent rapportées, mais, quelques minutes après, nous étions entourés de dix hommes de garde, et l'officier nous prévenait que le général nous défendait de nous éloigner sans feuille de route et qu'il allait procéder à une nouvelle révision de mes colis. Il fallut nous soumettre. Nous bouchonnâmes soigneusement nos chameaux et attendîmes. La nuit se passa ainsi.

« Le lendemain, comme je me disposais à rentrer en ville, les soldats du poste m'interdirent l'entrée jusqu'à midi en me disant que le général dormait encore. En ce moment un messager nous arriva de sa part, pour nous engager à lui faire un cadeau. Je refusai nettement, en disant à son envoyé que je n'étais pas assez riche pour donner des armes de prix à tous les généraux chinois, et je l'invitai à rappeler à son chef qu'il s'était déjà fait des cadeaux à lui-même en nous volant plusieurs objets. J'étais tellement outré d'avoir affaire à un dignitaire de cette espèce, que je ne voulus plus me mettre en rapport avec lui personnellement, et j'expédiai mon Cosaque avec son aide de camp pour lui porter mon refus. Le général revint encore à la charge, en nous demandant à acheter ce qu'il désirait; j'étais disposé à tout refuser, lorsque, d'après le conseil d'un Mongol qui était venu faire connaissance avec nous, j'y consentis, à condition toutefois qu'on me donnerait un prix raisonnable et qu'on me délivrerait un passe-port et un sauf-conduit. On me les apporta peu d'instants après; mais, au lieu de soixante lans, cet honnête personnage ne m'en fit remettre que cinquante, promettant de me rendre le reste à une nouvelle entrevue. Je me résignai à cette nouvelle avanie et nous quittâmes la ville dès le soir. Notre nouvelle connaissance, le Mongol, nous apprit alors que, lorsque le mandarin avait su que nous partions sans sa permission, il était devenu furieux et avait menacé de nous faire trancher la tête, et que sans le prestige du nom européen il aurait probablement passé de la menace à l'exécution. »

Abrégé de la traduction de M. DU LAURENS par H. CAHUN.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Argali (voy. p. 190). — Dessin de Riou, d'après le texte.

VOYAGE EN MONGOLIE ET AU PAYS DES TANGOUTES,

PAR M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE PRJÉWALSKI [1].

1870-1873. — EXTRAITS D'UNE TRADUCTION INÉDITE.

Din-iouan-in. — L'amban et sa famille. — Bonne réception. — Avis aux commerçants. — Préjugé ridicule sur la photographie. — Chasse dans les montagnes. — Départ. — Insurgés. — Kalgan. — Excursion à Pékin. — La chaîne de Mouni-Oula. — Retour chez l'amban. — Difficultés. — Départ pour le lac Koukou-Nor. — La caravane. — Les montagnes du Kan-sou. — Épisode. — Les Daltis. — Le temple de Tcheibsen. — Le yak. — L'argali. — Mauvaise rencontre. — La légende du Koukou-Nor.

Après avoir quitté Din-Kou nous nous dirigeâmes vers Din-iouan-in. A notre première étape nous fîmes une halte de trois jours près de la iourte d'un Mongol qui s'était lié avec nous. Nous lui achetâmes des chameaux pour remplacer six des nôtres qui étaient hors de service, et un de nos Cosaques, malade, put reprendre des forces. Nous remplaçâmes aussi notre guide par un autre Mongol, qui, bien que musulman, se montra serviteur honnête [2]; c'est avec lui que nous prîmes la route de Din-iouan-in, qui n'est rien de plus qu'un sentier, disparaissant parfois sous les sables, et qu'il faut parfaitement connaître pour ne pas s'égarer. Nous n'avons rencontré personne pendant ce trajet de cent quatre-vingt-sept verstes. Mais à toutes les vingt-cinq verstes environ étaient creusés des puits près desquels se trouvaient des iourtes de refuge.

A notre seconde étape nous passâmes près d'un petit lac appelé Dzagan-nor, et, non loin de là, nous rencontrâmes un inestimable trésor dans une pareille contrée, une source d'eau fraîche et pure, ombragée

1. Suite. — Voy. p. 161.
2. Le voyageur est russe. (*Note du Rédacteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de deux saules. Aussi, grande fut notre joie! depuis plus d'un mois nous n'avions pas goûté de bonne eau. A dix sagènes autour de la source s'étendait un frais tapis vert émaillé de plantes inconnues dans tout le reste du désert.

Le 14 septembre, nous fîmes notre entrée à Din-iouan-in, et pour la première fois nous reçûmes un accueil hospitalier : c'était chez le prince régnant. Trois de ses officiers vinrent à notre rencontre et nous conduisirent dans une fanza préparée en notre honneur. Avant tout on nous demanda si nous n'étions pas des missionnaires, car alors le prince eût refusé de nous admettre en sa présence. Il faut dire qu'une des causes qui facilitèrent le plus notre voyage, fut notre tolérance religieuse à l'égard de toutes les communions.

La ville de Din-iouan-in est une forteresse dont les remparts de terre glaise occupent une demi-verste de circonférence. Lors de notre passage elle était sur le pied de guerre, et des amas de poutres et de pierres étaient disposés sur les fortifications.

Au nord de la principale enceinte sont construits trois fortins entourés de palissades. Cette place est distante de quinze verstes de la partie centrale des monts Ala-Chan; elle est à quatre-vingts verstes au nord-ouest de la grande ville chinoise de Ning-hia.

Outre l'habitation du prince, nous avons remarqué des boutiques chinoises et la caserne des soldats mongols. Une centaine de maisons qui se trouvaient en dehors de la ville avaient été brûlées par les insurgés. La villa du prince n'avait pas non plus été entièrement épargnée; son parc avait été rasé, ses étangs comblés.

Ce prince ou amban, comme disent les Mongols, a trois fils déjà grands; l'aîné doit lui succéder, le second s'est fait guigen et le troisième n'a encore aucune profession. Ce guigen est un beau jeune homme de vingt et un ans, très-vif, complétement perverti par les lamas, d'une intelligence médiocre, et indifférent pour tout ce qui ne concerne pas son autorité sacrée. Il est du reste pleinement persuadé de ses métamorphoses, de ses miracles et de sa divinité, qu'il estime surtout comme source des riches présents que lui font les fidèles. Pour donner un essor à la fougue de ses vingt ans, il s'est passionnément adonné à la chasse; mais la piété des dévots le poursuit jusque dans ce divertissement : les lamas ne voient pas d'un bon œil le guigen se livrer à cet exercice, qu'ils estiment incompatible avec ses divines fonctions. Il leur résiste et les tient dans une discipline sévère. Il a organisé parmi eux une compagnie de deux cents hommes armés de fusils anglais, et il la lance souvent à la poursuite des brigands qui désolent le pays.

Le plus jeune fils ressemble au guigen; il nous a dit lui-même qu'il n'aime que la guerre, la chasse, l'équitation. Il nous invita à une grande chasse, où il se montra cavalier accompli.

Quant au prince héritier, nous ne l'avons vu qu'une fois et n'en pouvons rien dire; mais les personnages de la cour nous ont assuré qu'il était pensif et sérieux, comme il convient à un futur chef d'État.

Le favori du prince est un lama nommé Baldin Sordji. Instruit à fond dans la théologie bouddhiste, il a étudié à Lassa, puis il est revenu dans l'Ala-Chan investi du sacerdoce. Intelligent et rusé, il a su rapidement capter les bonnes grâces de son souverain. Tous les ans il se rend à Pékin pour faire les emplettes de l'amban, et il s'est même rendu à Kiakta, où il a vu des Russes. Ce Baldin Sordji fut très-aimable pour nous, et sans lui nous n'aurions peut-être pas trouvé un bon accueil. C'est lui qui affirma au prince que nous étions bien Russes; les Mongols appellent Russes tous les Européens et ils disent « les Français russes, les Anglais russes »; car ils supposent que ce sont des peuples vassaux du Tzagan-Khan, c'est-à-dire du Tzar blanc.

Deux jours après notre arrivée, nous eûmes une entrevue avec deux des fils du prince, le guigen et le plus jeune; cinq jours après avec l'héritier présomptif, et seulement huit jours après avec l'amban lui-même.

Il était obligatoire de faire des cadeaux à toute la famille royale. Le prince régnant eut pour sa part une montre et un anéroïde cassé; le prince héritier une jumelle, les accessoires d'un équipement de chasse et de la poudre. Ils nous offrirent à leur tour des présents d'assez grande valeur : une paire de chevaux, un sac de rhubarbe et un pain de sucre; de plus, les deux jeunes princes me donnèrent un bracelet en argent, et à M. de Pitzoff une bague en or.

Toute cette famille fut pleine de prévenances pour nous. Chaque jour elle nous envoyait des paniers de poires, de pastèques et de pommes, qui, après toutes nos privations, nous faisaient grand plaisir. Le père nous adressa même un dîner complet de plats chinois. Nous fîmes avec les jeunes princes plusieurs parties de chasse et nous passions souvent la soirée ensemble jusqu'à minuit. Ces jeunes gens étaient d'un naturel aimable et franc, ils aimaient à rire et à plaisanter. Ils nous interrogeaient avidement sur l'Europe, ses habitants, leurs mœurs, leurs usages, les télégraphes, les chemins de fer, les machines, etc. Nos récits éveillaient en eux un violent désir de voir tout cela de leurs propres yeux, et ils me priaient sérieusement de les emmener en Russie. Cependant notre audience avec leur père était toujours remise sous différents prétextes et nous ne pouvions entreprendre nos excursions dans les montagnes.

Le lama Sordji et plusieurs autres fonctionnaires venaient nous voir tous les jours : nous leur avions vendu toutes nos marchandises chinoises avec un bénéfice de trente à quarante pour cent. Il ne nous restait malheureusement que pour quelques dizaines de roubles de quincaillerie russe; mais nous vendîmes aiguilles, savons, perles, canifs, ciseaux, tabatières, miroirs etc., avec un bénéfice de sept cents pour cent. Cette vente prodigieuse est certainement une exception : néanmoins il nous semble qu'il serait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avantageux d'entretenir des relations de commerce régulières avec toute la Mongolie. Les peluches, draps, maroquins, que l'on exporte déjà en grande quantité, sont des articles très-demandés. Les objets en fer et en acier trouvent un débit assuré; ciseaux, rasoirs, couteaux, plats en cuivre et en fer, etc., sont des objets de première nécessité que leur fournissent les Chinois, mais en mauvaise qualité. La lustrine jaune et rouge employée par les lamas pour leurs vêtements, les coraux, le brocart, les aiguilles, les montres, les tabatières, les stéréoscopes, le papier, les plumes, les crayons, seraient aussi d'un placement très-avantageux.

Après huit jours d'attente, notre entrevue fut enfin fixée. On nous demanda si nous saluerions à l'européenne ou à l'asiatique, et sur ma réponse que nous saluerions à l'européenne, on me supplia d'accorder qu'au moins le Cosaque interprète restât à genoux, ce que nous refusâmes également.

A huit heures nous fûmes introduits dans la fanza de réception, meublée à l'européenne. Le principal ornement de la pièce était une grande glace achetée à Pékin. Sur les tables étaient disposés des chandeliers ornés de bougies allumées et une collation composée de noisettes, de pain d'épices, de sucreries, de pommes, de poires, etc.

Après les politesses d'usage, le prince nous invita à nous asseoir sur des siéges européens.

Outre ses fils et notre Cosaque interprète, il y avait encore dans l'appartement un marchand chinois de Pékin.

Un lama revêtu de ses habits sacerdotaux. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le prince prit la parole, s'informa de notre santé, du but de notre voyage, et nous dit que nous étions les premiers étrangers qui pénétrions dans l'Ala-Chan, que lui-même voyait des Européens pour la première fois, et qu'il était heureux de faire leur connaissance; puis il nous questionna sur notre religion, sur la Russie, sur notre agriculture, sur la fabrication des bougies, sur les chemins de fer et la photographie. Quant à la photographie, ajouta-t-il, je sais comment cela se pratique : on enferme dans la boîte une liqueur extraite des yeux humains, et c'est pour cela que les missionnaires de Tien-Dzin crevaient les yeux aux jeunes enfants; aussi le peuple s'est-il soulevé et plusieurs d'entre eux ont-ils été massacrés. Je m'efforçai d'enlever de son esprit cet absurde préjugé. Il me pria alors instamment de lui apporter un appareil photographique. Ensuite il me demanda combien les Français et les Anglais nous payaient de contributions, croyant qu'ils étaient nos vassaux, et si ces peuples avaient entrepris la guerre contre les Chinois avec notre consentement. En tout cas, dit-il, c'est grâce à la clémence de notre grand empereur qu'ils ont pu quitter sa capitale et qu'ils n'ont pas été détruits jusqu'au dernier homme; il s'est contenté de leur imposer une forte indemnité.

Pendant ces discours, les fils du prince s'amusaient, en véritables écoliers avec notre interprète, profitant de ce que leur père ne les regardait pas; car leurs rapports avec lui sont empreints d'une extrême servilité; ils le craignent terriblement et exécutent ses ordres sans réplique et sur-le-champ.

Après une heure de conversation nous fîmes nos adieux. Le prince remit vingt lans de gratification à l'interprète et nous autorisa à chasser dans les montagnes voisines.

Dès le lendemain nous allâmes planter notre tente dans le haut d'une gorge, presque au sommet de la crête. Nous laissâmes en ville nos chameaux et le Cosaque malade, atteint de nostalgie, en les confiant aux soins du lama Sordji. Le prince nous avait donné des guides, dont l'un était lama, probablement en guise de mentor.

Nous restâmes là quelque temps. Souvent, accompagnés d'un chasseur mongol, auquel la montagne était familière, nous partions avant l'aube et gravissions les sommets les plus élevés de la chaîne.

Comment décrire le grandiose panorama qui, au soleil levant, se déployait à nos yeux éblouis, des deux côtés de l'Ala-Chan? A l'est scintillaient les paillettes argentées de l'étroit ruban du fleuve, et de nombreux petits lacs, brillant comme des diamants, s'éparpillaient dans la plaine; à l'ouest se perdait à l'horizon la large zone des sables, d'où émergeaient, comme des îles, de verdoyantes petites oasis. Autour de nous le grand silence qui nous enveloppait n'était troublé que par les lointains bramements des dix cors en quête d'aventures.

Enfin, après deux semaines de séjour dans ces montagnes, nous descendîmes à Din-iouan-in, d'où nous résolûmes de retourner à Pékin. Notre viatique était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

presque épuisé, et il était nécessaire de nous remonter d'objets indispensables pour la continuation de notre voyage.

Du point où nous nous trouvions, six cents verstes nous séparaient du lac Koukou-Nor, et deux mois étaient indispensables pour franchir cette distance.

Malgré la plus stricte économie, il nous restait moins de cent roubles, produit de la vente de deux fusils. De plus notre passe-port n'était valable que jusqu'à la province de Kan-sou et le courage de nos Cosaques les abandonnait.

Dans ces conditions il ne nous était plus permis de marcher en avant. Arrivés pour ainsi dire au seuil de la contrée que nous désirions explorer, il fallait, malgré notre amer chagrin, renoncer encore à atteindre notre but.

Le 15 octobre au matin, nous quittions Din-iouan-in, après avoir passé une dernière soirée avec nos bons amis, qui se montrèrent vraiment affligés de notre départ. Nous leur promîmes de ne pas les oublier et leur donnâmes nos photographies. Le lama Sordji et un autre dignitaire nous accompagnèrent jusqu'en dehors de la ville.

La route que nous avions à parcourir était longue et difficile : douze cents verstes environ séparent Din-iouan-in de Kalgan. Déjà nous étions au temps des fortes gelées et des grands vents de l'hiver. Pour comble d'infortune, M. de Piltzoff fut atteint de la fièvre typhoïde peu après notre départ, et nous fûmes obligés de séjourner neuf jours près du torrent de Kara Morine[1]. La jeunesse du malade triompha heureusement de la maladie, car dans un cas aussi grave je ne savais trop comment employer les médicaments dont nous étions pourvus. Quoiqu'il fût bien faible encore et qu'il s'évanouît à chaque instant, nous dûmes l'emmener, et il fut obligé de marcher chaque jour du lever au coucher du soleil.

Pendant tout le trajet nous ne rencontrâmes aucune population. Les habitants, effrayés par la présence d'une petite bande de brigands, étaient descendus dans la vallée. Ces émigrations précipitées ne sont pas rares en Chine, aussitôt qu'une bande insurrectionnelle est signalée. Ces insurgés sont un ramassis de vauriens, armés de piques et de sabres, rarement de fusils à mèche; cependant ils épouvantent les Mongols et les Chinois. Durant notre séjour à Din-iouan-in, le prince de l'Ala-Chan, qui envoyait un détachement contre eux, nous pria de prêter nos casquettes à ses soldats, afin que les Doungans, les croyant Européens, fussent frappés de terreur. Ce petit fait prouve le prestige des Européens sur ces tristes populations, qui, malgré elles, reconnaissent notre supériorité morale.

Je parlerai plus loin des Doungans et des armées chinoises. Ici je me contenterai d'ajouter que ces rebelles ne peuvent être redoutables que pour des Mongols et des Chinois. Quant à nous, nous n'hésitons pas à avouer que nous trouvions un réel avantage à traverser les contrées où la présence des insurgés était à redouter, car, les habitants ayant pris la fuite, nous cheminions plus tranquillement, et les Doungans, eussent-ils été cent, n'inspiraient qu'une crainte des plus médiocres à quatre Européens bien armés; au contraire, dans les contrées peuplées, malgré notre passe-port qui ordonnait aux autorités de nous protéger, nous étions en butte à des insultes et à des vexations dont rien ne pouvait nous garantir. Nos visites aux villes de Baoutou et de Din-Kou ont édifié le lecteur à cet égard.

Sur la rive du Houndoulin-gol nous retrouvâmes notre ancienne route, et il nous fut possible de nous diriger d'après la carte que nous avions dressée précédemment. Nous fûmes heureux d'interrompre nos opérations géodésiques; pendant l'hiver elles sont fort pénibles, et je m'y suis gelé deux doigts de chaque main.

A la fin de novembre, nous avions quitté la vallée, et nous nous élevions de nouveau sur le Gobi.

Enfin, le 31 décembre 1872, nous arrivâmes à Kalgan assez tard dans la soirée, et nous y trouvâmes, comme autrefois, la plus cordiale hospitalité.

La première partie de notre tâche était accomplie, et le succès que nous avions obtenu enflammait encore davantage notre ardent désir de nous enfoncer au cœur de l'Asie, jusqu'aux rives lointaines du lac Koukou-Nor.

Après quelques jours de repos à Kalgan, je partis pour aller chercher à Pékin des fonds et différents objets indispensables à une nouvelle expédition. M. de Pitzoff, resté à Kalgan avec les Cosaques, devait s'y occuper de quelques menus détails et se procurer de nouveaux chameaux, car il était impossible de compter sur ceux que nous venions d'acheter.

Les mois de janvier et de février se passèrent en préparatifs, à classer et à expédier nos collections, et à rédiger le compte rendu de l'exploration. La question d'argent restait toujours notre grand embarras, et, comme précédemment, la générosité de notre ambassadeur le prince Vlangali vint encore nous tirer d'affaire. Grâce à lui, un nouveau passe-port nous fut délivré. Seulement il y fut mentionné que le gouvernement ne garantissait pas notre sécurité personnelle dans les contrées au pouvoir de l'insurrection. Aussi nous remontâmes notre arsenal de nouvelles et excellentes armes de précision et nous fîmes une provision suffisante de cartouches, de dragées et de poudre.

Nous remplaçâmes nos deux Cosaques par deux autres, pris dans le détachement en station à Ourga. L'un d'eux était Russe et se nommait Pamphyle Tchebaeff, âgé de dix-neuf ans; l'autre était Bouriate et s'appelait Dondok Trintchinof. Ils ne tardèrent pas à se montrer serviteurs dévoués, intelligents et laborieux; ils ont beaucoup contribué au succès de l'expédition, et nous conserverons toujours le souvenir de ces deux braves garçons. Pendant quelques jours, à Kalgan, je les exerçai à chasser et à différents exer-

1. En mongol, « le Cheval Noir ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cavaliers et fantassin mongols. — Dessin de F. Lix, d'après le texte et l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cices militaires qu'ils ignoraient. Les Chinois qui nous regardaient manœuvrer étaient saisis d'admiration et prétendaient qu'avec un millier de soldats comme nous on vaincrait tous les Doungans réunis.

Le 5 mars, nous franchissions les portes de Kalgan et reprenions cette route déjà parcourue. Dès le soir de la première journée, nous ressentions l'âpreté du climat mongol, tandis qu'à Kalgan, dès la fin de février, la température était déjà assez chaude. A la vérité nous ne trouvions plus de neige, mais les ruisseaux étaient couverts d'une couche de glace et le thermomètre descendait, pendant la nuit, à vingt degrés centigrades au-dessous de zéro.

Nous employâmes un peu plus d'un mois pour atteindre la chaîne de Mouni-Oula, et notre intention était d'y faire une nouvelle halte de quelques jours pour compléter nos études ornithologiques et botaniques. Mais le 10 avril, jour de notre arrivée, le passage du plus grand nombre des oiseaux était déjà terminé.

Le 22 avril, nous quittâmes Mouni-Oula pour continuer notre route sur l'Ala-Chan en suivant notre ancien chemin par la rive gauche du fleuve. Au sortir de la vallée nous fîmes une halte de trois jours à Kolosoun-Nor. Nous comptâmes là plus de trente espèces différentes d'oiseaux aquatiques, que nous n'avions pas vues dans les steppes mongoliens. Outre la chasse, nous pêchâmes de superbes carpes qui s'étaient engagées jusque dans les rivières. Ces poissons faisaient généralement très-peu attention à l'homme et nageaient à fleur d'eau jusqu'à quelques pas du pêcheur.

A la mi-mai, nous atteignîmes la frontière du prince de l'Ala-Chan. Deux dignitaires de la cour nous y attendaient; le prince avait été prévenu de notre arrivée par son favori, le lama Baldin Sordji, que nous avions rencontré au mois d'avril dans les montagnes de Mouni Oula, revenant de Pékin.

Nous avions récompensé le lama de ses bons offices par quelques cadeaux et nous lui avions montré ceux qui étaient destinés à la famille régnante.

Il était fort important de gagner les princes à notre projet d'exploration pour le Koukou-Nor. Aussi nous remîmes tout de suite aux dignitaires mongols les présents destinés à la famille souveraine, et quoiqu'il fût tard, l'un d'eux partit sur-le-champ avec les cadeaux; l'autre resta avec nous. Nous donnions au père un grand plaid et un revolver; au prince héritier un plaid pareil et un microscope; au guigen et au plus jeune prince un revolver Remington et mille cartouches.

Le jour même nous reçûmes la visite de nos amis, et la vue de mon uniforme d'officier du grand état-major que j'avais apporté de Pékin produisit la plus grande impression. Tous l'examinèrent jusque dans les moindres détails, et restèrent convaincus que j'étais l'un des dignitaires les plus élevés de la cour de Russie. Je n'essayai point de les dissuader de leur opinion, espérant qu'elle faciliterait notre voyage au Koukou-Nor. Par suite, le bruit se répandit dans le pays que le Tzar blanc avait envoyé un de ses dignitaires pour visiter la Chine et lui rendre compte de tout ce qu'il aurait vu.

Nous mîmes ensuite en vente les marchandises que nous avions apportées et que les princes et le lama vinrent voir aussitôt. Mais nous remarquâmes qu'il n'y avait plus le même empressement à les acheter, quoique les prix eussent beaucoup diminué. Nous débitâmes pourtant des savons, des aiguilles, du drap, des microscopes; mais ce furent les stéréoscopes avec des figures de femmes qui eurent le plus de succès auprès du prince régnant. Il acheta toutes les photographies féminines et nous fit demander s'il ne serait pas possible de lui vendre aussi les originaux.

Sur ces entrefaites il se présenta une occasion inespérée de gagner le Koukou-Nor. Une caravane de vingt-sept Tangoutes et Mongols, arrivant de Pékin, venait d'entrer dans la ville. Elle se proposait de partir bientôt pour le temple de Tcheibsen, situé dans la province de Han-sou, à soixante verstes nord-nord-est de la ville de Sining, qui n'était elle-même qu'à cinq étapes du lac. Nous proposâmes à ces voyageurs de nous joindre à eux : ce qu'ils acceptèrent avec joie, notre présence leur paraissant une sauvegarde contre les Doungans. Pour les convaincre de la supériorité de nos armes, nous leur donnâmes le spectacle d'une décharge générale de toute notre mousqueterie, et les Tangoutes, frappés d'étonnement, sautaient de joie à l'idée de voyager avec d'aussi formidables compagnons de route.

De notre côté nous étions fort heureux de les avoir trouvés, car il nous aurait été difficile de nous procurer un guide.

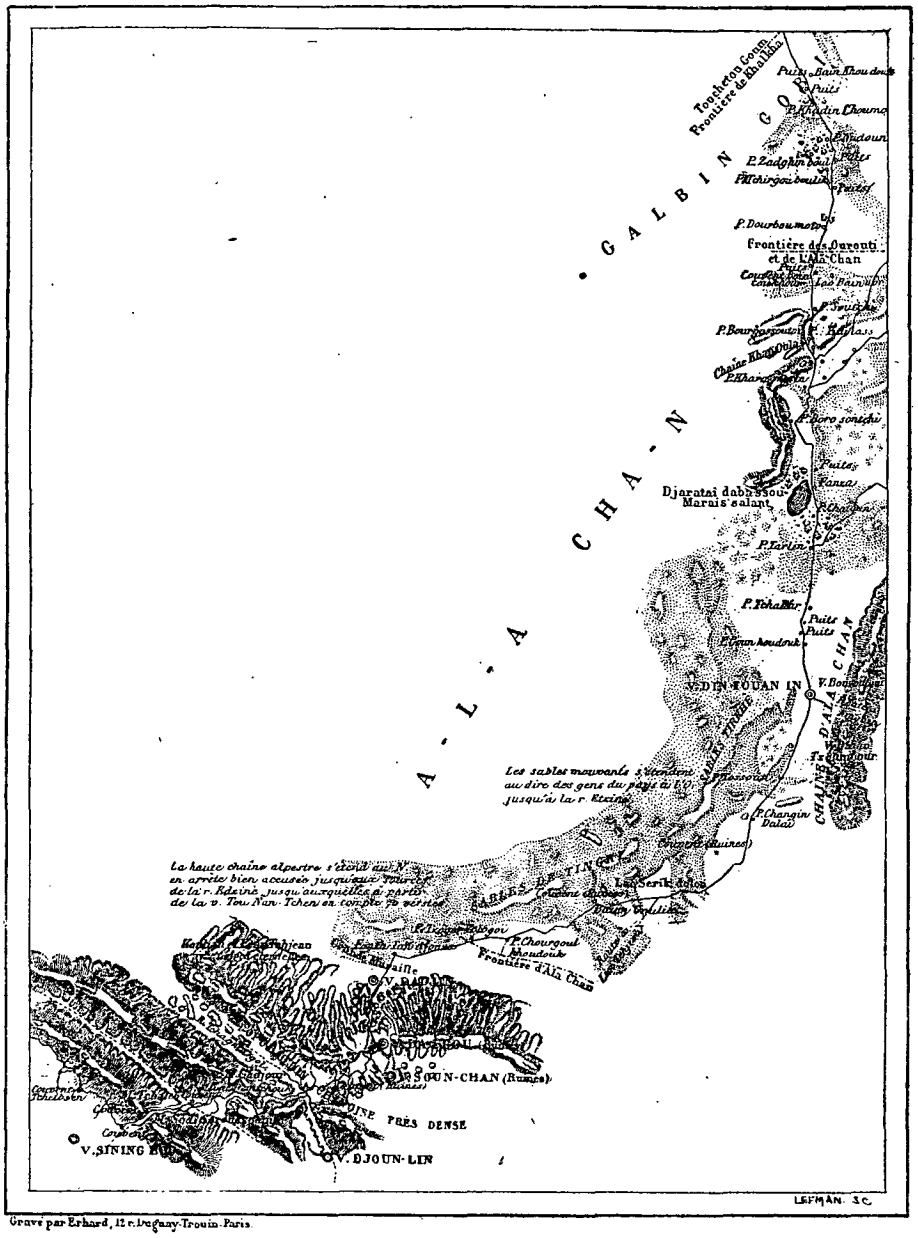
Notre satisfaction redoubla encore en entendant les Tangoutes nous raconter que non loin du couvent s'élevaient de hautes montagnes peuplées d'un grand nombre d'animaux. Il s'agissait maintenant d'obtenir du prince la permission de nous joindre à cette caravane : ce ne fut pas chose facile, et nous eûmes à déjouer beaucoup de ruses du seigneur de l'Ala-Chan, qui voulait nous obliger à renoncer à notre voyage. Quelle fut la cause de cette manière d'agir? Je l'ignore, mais il est probable qu'il avait reçu des instructions particulières de Pékin; peut-être même avait-il été réprimandé pour avoir fait bon accueil à des Russes.

On nous offrit d'abord de consulter, sur la route à choisir, les lamas, ou les guigens, si nous le préférions. Comme ces saints personnages nous auraient indubitablement prédit toutes les mésaventures possibles, nous refusâmes nettement. On mit alors en œuvre toutes les inventions et les menaces imaginables pour nous détourner du projet de partir avec les Tangoutes. Du reste, il nous fut impossible d'obtenir un audience du prince : on nous la refusa, sous prétexte qu'il était malade. Le prince héritier fut aussi invisible, et les deux jeunes gens, après une première visite, s'abstinrent de nous inviter chez eux. La froideur était évidente. D'un autre côté, nos ressources diminuaient, nous ne possédions plus que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinquante lans, et il était indispensable d'acheter six nouveaux chameaux et deux chevaux. Depuis Kalgan nous avions perdu nos deux chevaux et trois chameaux. Si le prince venait à connaître notre pénurie, il n'avait qu'à nous retenir quelques jours de plus pour nous faire manquer cette occasion favorable. La vente avantageuse de quelques marchandises pouvait seule nous tirer d'embarras. Heureusement le guigen se décida à m'acheter une carabine Spencer pour six chameaux et cent lans. La valeur de cinquante lans qu'il attribuait à chaque chameau était beaucoup trop élevée, mais, de mon côté, je lui vendais la carabine onze fois plus qu'elle ne valait.

Une fois en possession de cent vingt lans, nous nous sentions beaucoup plus forts ; aussi nous fîmes savoir au lama Sordji que notre intention formelle était de



Gravé par Erhard, 12 r. Pregnay-Trouin-Paris

Deuxième carte de détail.

nous joindre aux Tangoutes, et qu'en conséquence nous priions le prince de vouloir bien payer les objets qu'il avait choisis ou nous les rendre.

Le 1er juin, veille de notre départ, le lama vint me prévenir que le prince avait défendu aux Tangoutes de quitter la ville avant trois jours. Il ajouta que son souverain était désolé de notre brusque départ, qu'il nous portait une véritable affection et aimait aussi tous les objets qui venaient de Russie ; c'est pourquoi il nous priait de lui en faire cadeau et d'y joindre en outre mon uniforme.

Nous connaissions depuis longtemps l'effronterie des demandes asiatiques, et souvent nous avions caché certains objets pour ne pas trop éveiller leur cupidité ; nous nous empressâmes de refuser et de réclamer notre argent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin on se décida à nous apporter deux cent cinquante-huit lans, ce qui nous mit en possession de deux cents lans, grâce au prix de quelques objets vendus à des particuliers. Nous possédions de plus un équipage de quatorze chameaux.

La fortune semblait nous sourire; nous avertîmes les Tangoutes que nous serions prêts le lendemain, de grand matin. Nous passâmes tout le reste de la journée à disposer nos bagages. Nul messager du prince ne vint nous opposer de chicanes, et le guigen nous fit même présent d'une paire de chevaux.

Le lendemain, à l'aube, agités d'une joie fiévreuse, nous étions debout, la moitié de nos chevaux étaient déjà chargés, lorsque des Tangoutes vinrent nous annoncer qu'ils différaient leur départ, parce qu'un parti doungan était signalé dans les environs. Je n'en crus

Femmes tangoutes-daldis (voy. p. 188). — Dessin de H. Janet, d'après l'album de M. Francis Garnier.

rien, et je priai M. de Pitzoff d'aller avec les Cosaques s'assurer de la véracité de ce bruit; ils revinrent et me dirent que la caravane était sur le point de partir. En effet, nous apprîmes bientôt que la caravane était déjà hors de la ville, que l'approche des insurgés n'était qu'un faux bruit et que nous pourrions nous joindre à elle. Nous fûmes convaincus que le prince avait seulement voulu attendre les instructions de l'amban chinois de Ning-Hia, sur la conduite à tenir envers nous, et que l'histoire des Doungans n'était qu'une fable; mais nous ne pûmes apprendre d'aucun indigène quel avait été le but de l'administration en nous retenant ainsi.

La caravane dont nous allions faire partie avait été organisée à Pékin par un célèbre houtouktou mongol, nommé Djandji-guigen. Un grand nombre de temples,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Insurgés mahométans. — Dessin de H. Janet, d'après le texte et l'album de M. Francis Garnier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à Pékin et en Mongolie, sont sous son obédience, entre autres celui d'Outaï, non loin du lac Koukou-Nor. Ce divin personnage était né lui-même dans le couvent de Tcheibsen, vers lequel se dirigeait la caravane. Indépendamment de nous quatre, notre convoi comptait trente-sept hommes, dont six étaient des lamas soldats, comme ceux du guigen de l'Ala-Chan. La plus grande partie d'entre eux étaient des Tangoutes, les autres étaient des Mongols se rendant en pèlerinage à Lassa. Les bêtes de somme étaient au nombre de soixante-douze chameaux et de quarante chevaux en comptant les nôtres. Le commandement appartenait à deux lamas tangoutes, hommes bons et serviables, dont nous nous attirâmes complétement les bonnes grâces en leur donnnant à chacun un petit plaid.

Tous les voyageurs étaient armés de fusils à mèche, de sabres et de piques; leurs blouses étaient rouges; leurs fronts étaient serrés par un bandeau d'étoffe de même couleur. Les lamas guerriers, juchés sur leurs chameaux, offraient aux yeux un spectacle assez original; malheureusement leur bravoure ne dépassait pas celle des voyageurs de la plus mince condition.

Le personnage important de la compagnie était un Tangoute nommé Randzamba, qui se rendait de Pékin dans le Tibet. C'était un homme de quarante ans, au caractère franc et ouvert, mais très-verbeux et aimant trop à se mêler des affaires des autres. Aussi nous le surnommâmes le Bavard; ce sobriquet fit le tour de la caravane, et on ne le désigna plus autrement.

Le grand divertissement du voyage était le tir à la cible; chaque jour, à chaque halte, on organisait un tir, et les amateurs commençaient leurs exercices. Au premier coup de fusil Randzamba accourait, faisait déplacer la cible, chargeait les fusils et honorait chacun de ses conseils. Le matin, au départ, il montait à cheval, confiait ses chameaux à ses compagnons et battait la campagne pour découvrir des antilopes; en voyait-il, il revenait au galop nous prévenir et se mettait en chasse avec nous. Chasseur enragé, un jour qu'il était à dos de chameau, il oublia quelle était sa monture, et apercevant une antilope, fondit sur elle et ne tarda point à culbuter dans un fossé.

Nous ne rencontrâmes aucune population; tout avait fui, ou avait été massacré. Parfois des squelettes humains jonchaient la route, et dans les ruines de deux couvents nous trouvâmes des monceaux de cadavres en putréfaction.

Enfin nous commençâmes à apercevoir les crêtes neigeuses du Koulian et du La-Tchou; encore une étape, et cette chaîne grandiose devait nous apparaître dans toute sa beauté. Le désert avait disparu brusquement; à deux verstes des sables qui se perdaient à l'ouest, nous avions devant nous des champs cultivés, des prairies émaillées de fleurs et de nombreuses fanzas chinoises. La culture et l'aridité, la vie et la mort se touchent en ces lieux de si près, que le voyageur émerveillé n'en croit pas ses yeux.

La petite ville de Dadjine est bâtie à deux verstes de la Grande Muraille. Épargnée par les Doungans, elle avait une garnison de mille soldats chinois. Ces hommes étaient, en général, des indigènes des rives de l'Amour; aussi connaissaient-ils bien les Russes, et quelques-uns même écorchaient tant bien que mal notre langue.

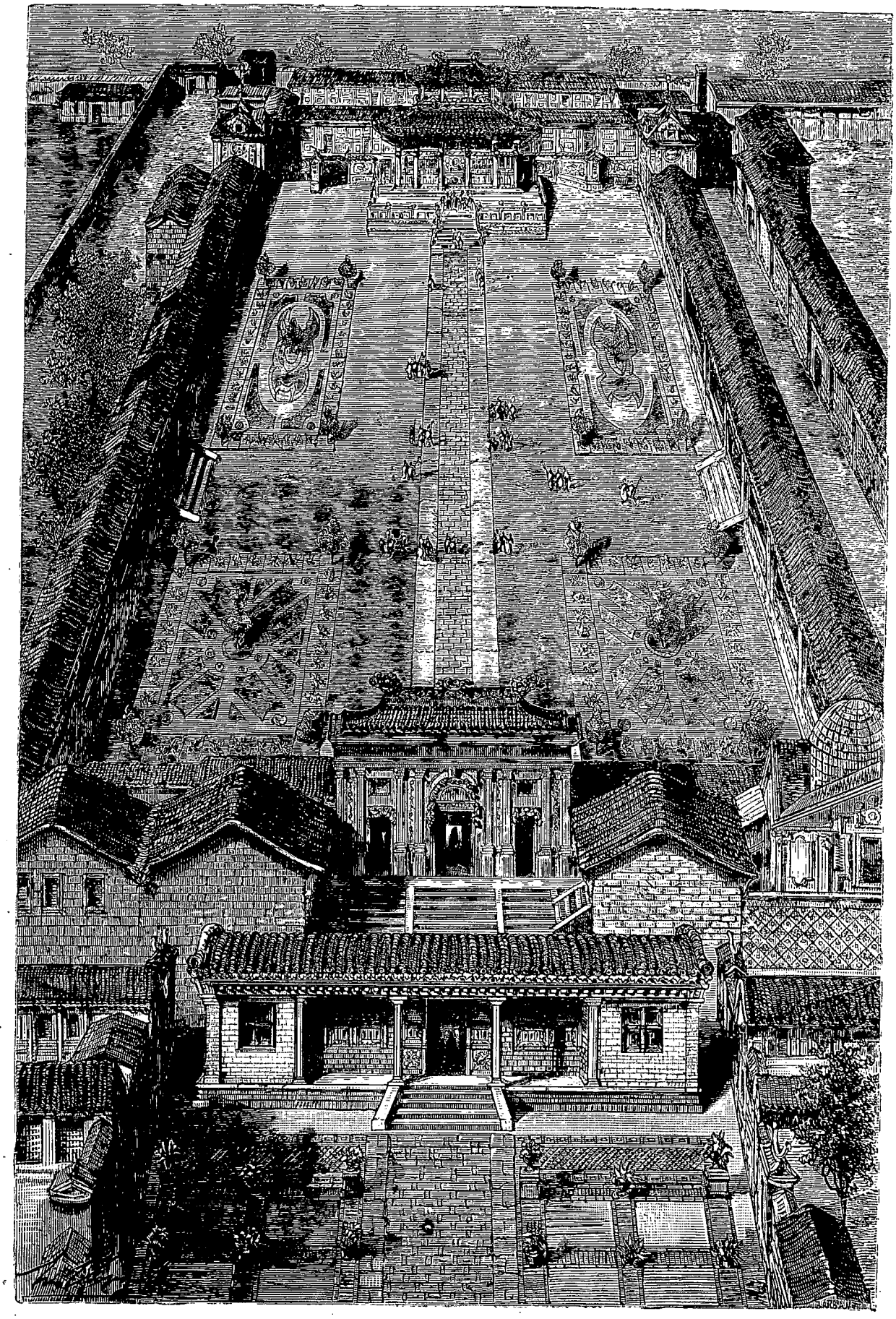
Notre caravane n'entra point dans la ville, mais campa en deçà de la Grande Muraille; nous espérions que nous serions ainsi délivrés des badauds importuns. Il n'en fut rien; en un clin d'œil, le bruit de notre arrivée se répandit dans la ville, et de grandes bandes de curieux s'abattirent sur nous. En vain lancions-nous contre eux notre chien; rien n'y faisait, et à peine avait-il mis une bande en déroute, qu'une autre survenait.

Dans la matinée du 20 juin, nous quittâmes Dadjine, et, dans la même journée, nous atteignîmes les montagnes du Kan-sou. La nature du climat, celle du sol, la flore et la faune, étaient complétement changées; le hauteur de ce massif arrive parfois à la limite des neiges éternelles; le climat y est d'une grande humidité, et les eaux sont fort abondantes. La distance de ce beau pays aux déserts de l'Ala-Chan ne dépasse pas quarante verstes. Des herbages luxuriants couvrent les fertiles vallées, et d'épaisses forêts étendent leur ombrage sur les versants rocheux et escarpés.

Nous étions dans la vallée de la rivière de Tchagringol, lorsque les lamas aperçurent quelques hommes qui, à notre approche, s'enfuirent précipitamment. S'imaginant que c'étaient des Doungans, nos compagnons commencèrent à tirer, quoique les fuyards fussent déjà bien loin. Au bruit de cette fusillade, supposant une agression, nous nous portâmes au point où la lutte devait être engagée; mais voyant ce qu'il en était, nous restâmes spectateurs. Nos lamas, s'exaltant à l'odeur de la poudre, continuèrent leurs décharges, quoiqu'il n'y eût même plus personne en vue. Après cette mousquetade bien nourrie, chacun cria à pleins poumons pendant plusieurs secondes et rechargea son arme. Les Doungans et les soldats chinois ont également la coutume d'accompagner la fusillade des hurlements les plus affreux, pour terrifier l'ennemi. Quelques instants après, nos hommes aperçurent un pauvre diable qui se dissimulait derrière un buisson. C'était un Chinois ou un Dougan, car il est difficile de reconnaître un Chinois sectateur de Confucius d'un Chinois disciple de Mahomet. On décida qu'il serait exécuté à la première halte. Comme l'infortuné eut l'air de vouloir s'évader, on l'attacha par sa queue à celle d'un chameau.

Arrivé à la halte, le Chinois fut placé sur un colis, et pendant qu'un bourreau improvisé aiguisait un sabre, les lamas tinrent conseil pour savoir si on le tuerait, ou si on le renverrait. Pendant cette délibération, le malheureux, qui comprenait bien le mongol, écoutait impassible, et assistait aux apprêts de son supplice. Bien plus, lorsque le thé fut servi, on lui en offrit comme à un hôte, et il en avala plusieurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chapelle bouddhiste. — Dessin de H. Clerget, d'après des documents des missionnaires jésuites.

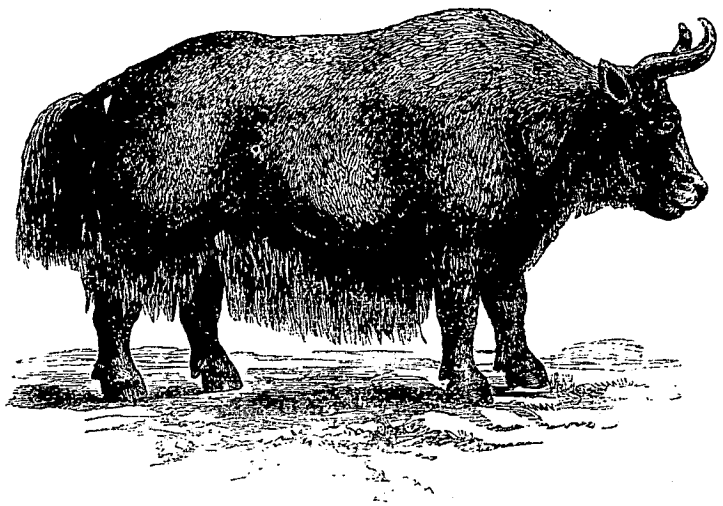
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tasses, avec le même sang-froid que s'il se fût trouvé dans sa fanza. Révoltés de cette atroce barbarie, à laquelle nous ne pouvions nous opposer, nous nous éloignâmes.

A notre retour au campement, nous apprîmes que les chefs avaient fait grâce au pauvre diable, et qu'il resterait seulement garrotté jusqu'au lendemain.

Nos Cosaques allant, vers le soir, ramasser du bois remarquèrent un feu dans une gorge voisine et quelques hommes assis autour. A la nouvelle de cet incident tout notre camp fut bientôt sur pied.

Comme nous supposions que ces inconnus attendaient la nuit pour nous assaillir, nous résolûmes de les prévenir : huit hommes de la caravane se joignirent à nous; parmi eux était Randzamba. Nous nous approchâmes doucement de ce feu; mais quand nous fûmes arrivés à une petite distance, les étrangers s'aperçurent de notre approche et prirent la fuite avec une extrême célérité. Les lamas crièrent de toutes leurs forces et voulurent se précipiter sur leurs traces, mais il était difficile de les poursuivre dans les montagnes, au milieu de l'obscurité qui croissait. Nous nous avançâmes jusque vers leur feu, au-dessus duquel bouillait une marmite de thé, et nous capturâmes de petits sacs contenant divers objets et des vêtements. Comme d'après ces dépouilles il était probable que nous avions affaire à d'inoffensifs voyageurs, nos compagnons rappelèrent en criant les fuyards en mongol, en tangout et en chinois. Pour toute réponse un coup de fusil partit d'un buisson; les lamas, excités par Randzamba, exécutèrent alors des feux de peloton dans toutes les directions. Nous passâmes la nuit sur le qui-vive, et nous nous couchâmes avec nos revolvers à portée de la main.



Un yak sauvage. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le lendemain, à l'aube, nous fûmes abordés par deux chasseurs tangouts : ils nous apprirent qu'ils étaient les hommes de la veille, qu'ils nous avaient pris pour des Doungans, qu'un de leurs compagnons avait été tué et qu'ils nous priaient de leur rendre leurs sacs. Bien loin d'obtempérer à leur prière, les lamas, furieux qu'on eût osé tirer sur eux, les rossèrent d'importance et les chassèrent ensuite sans rien leur rendre.

En continuant notre route nous aperçûmes pour la première fois des tentes de Tangouts et de grands troupeaux de yaks à travers les roches. Sur un point où les montagnes s'écartent à une certaine distance de la rive, la Tétoung-gol forme une vallée pittoresque, et c'est là, sous la protection d'un massif rocheux, que s'élève le couvent de Tchertinton. Le guigen, supérieur du couvent, nous accueillit avec bienveillance et nous engagea à prendre le thé avec lui; de notre côté nous gagnâmes complétement ses bonnes grâces en lui faisant cadeau d'un stéréoscope. Malheureusement ce saint personnage ne parlait pas mongol et nous n'avions pas d'interprète tangout. Notre Cosaque bouriate traduisait nos discours à une seconde personne qui les transmettait en langue tangoute au guigen, et nous recevions ses réponses de la même façon. Ce guigen était un peu artiste : il traça devant nous un dessin représentant notre première entrevue.

D'après le dire des gens du pays, il était impossible de nous engager dans les montagnes de la rive droite avec des chameaux chargés; nous les laissâmes donc dans les pâturages de Tchertinton, et louâmes des ânes et des mulets pour transporter nos bagages. Nous payâmes dix-sept lans pour cette location, et le 1er juillet nous nous mettions en route, en suivant un des affluents de la Tétoung. Un sentier étroit serpentait dans une gorge où étaient disséminées les tentes noires et les isbas en bois des habitants. Les versants des montagnes étaient couverts de forêts, d'arbustes et de gigantesques rochers qui hérissaient et fermaient les étroits défilés. Le sentier suit en zigzag la montagne à pic, et les bêtes de somme n'avancent que difficilement. A mesure que l'on s'élève, le coup d'œil devient de plus en plus admirable, et la plaine ondulée se déploie dans toute sa richesse.

Parmi les races habitant cette partie de la province de Kan-sou, il faut citer celle des Daldis[1], qui est répandue en petit nombre dans les environs des villes de Nom-bi, d'Oulam-bou et de Sining. A Tcheibsen elle compose la moitié de la population.

Les Daldis ressemblent beaucoup plus aux mahométans qu'aux Chinois; ils vivent sédentairement et sont agriculteurs. Ils ont le visage plat et à pommettes saillantes; leurs yeux et leurs cheveux sont noirs, leur

1. Nous considérons les Daldis comme une tribu tangoute (ou comme disent les Chinois), Si-fan du Sud. Nous donnons ici des types de Si-fan du Sud, ou Tangoutes-Daldis, d'après l'atlas de Francis Garnier. (L. C.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tir à la cible (voy. p. 186). — Dessin de F. Lix, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taille est moyenne et leur constitution assez robuste. Les hommes se rasent la barbe et la tête, mais portent la queue comme les Chinois. Les jeunes femmes réunissent leurs cheveux sur la nuque et portent une sorte de parure en cotonnade de forme carrée; les femmes âgées ne font pas usage de cette coiffure : elles disposent leurs cheveux en tresses tombant sur les épaules. Leur religion est le bouddhisme. N'ayant vu cette race qu'en passant, nous n'avons pu nous procurer sur elle aucun renseignement particulier. Ce sont de mauvaises gens et de petits esprits, nous dirent les Mongols. Leur dialecte paraît être un composé de mongol, de chinois et de mots inconnus.

C'est au nord de la zone de collines dont nous venons de parler qu'est situé le temple de Tcheibsen, qui fut le point de départ de toutes nos explorations dans le Kan-sou.

Tcheibsen se relève à soixante-dix verstes nord-nord-est de Sining, par 37°,3 de latitude et 70°,38 est de longitude du méridien de Poulkova, d'après mes observations. La hauteur absolue est de huit mille pieds. Le monastère se compose d'un temple qu'entoure un rempart en terre glaise, d'un certain nombre de dépendances et d'une centaine de maisons. Toutes les constructions situées en dehors du rempart ont été ruinées par les Doungans.

La cour dans laquelle se trouve le temple est entourée par une galerie quadrilatérale qui rejoint le mur principal.

Le temple, qui est seul resté debout, est bâti en briques et de forme quadrangulaire.

Les statues des dieux sont disposées le long des murs. Trois portes donnent accès dans l'édifice, et, en face de ces entrées, s'élève une estrade à laquelle on parvient par quelques marches. Le toit, à deux pentes, est recouvert de feuilles de cuivre dorées, et à chacun de ses angles sont sculptées des figures de dragon.

Au milieu du temple, comme à la place d'honneur, se dresse la figure du Bouddha, sous la forme d'un homme assis, de deux sagènes environ de hauteur. Au-dessus de cette idole brûle une lampe, et autour d'elles sont disposées des coupes en métal qui contiennent des offrandes, de l'eau, de l'eau-de-vie, du riz, de la farine, etc.; à droite et à gauche du Bouddha sont rangées un grand nombre de divinités subalternes, entourées aussi d'offrandes, mais elles n'ont point de lampes.

Des vitrines contiennent environ un millier de petits dieux de un à deux pieds de hauteur, avec des attributs et des poses diverses, dont quelques-unes sont d'un cynisme éhonté.

La porte principale est surmontée d'une galerie contenant des tableaux retraçant les exploits des héros et des dieux mêlés à des figures épouvantables.

A chaque coin de la galerie se dressent des urnes en fer dans lesquelles les fidèles déposent des prières écrites sur du « papier prière ». Les dévots prient habituellement d'intention, et en tournant ces urnes ils ont la conviction que leur prière est doublement fervente.

Le nombre des lamas était de cent cinquante et le couvent possédait un guigen. Tout ce monde est entretenu par les offrandes des fidèles, auxquels les religieux offrent, aux jours de fête, une collation composée de thé, de lait et de farine d'orge grillée appelée dyzamba; c'est l'alimentation particulière au pays. On fait d'abord griller l'orge, puis on la réduit en farine qu'on délaye avec du thé; c'est là le seul pain dont on fasse usage.

A sept verstes à l'est du couvent, on remarque un rempart en terre glaise, flanqué de tours, qui protége la frontière du Kan-sou. D'après les indigènes, cette fortification serait en partie ruinée et s'étendrait de la ville de Sining jusqu'à celle de Gan-Tchiou.

Quand nous arrivâmes à Tcheibsen, il s'y trouvait, en dehors des lamas, environ un millier de miliciens, partie Chinois, partie Daldis. Ils étaient chargés de protéger le couvent contre les Doungans, qui rôdaient à quelque quinze kilomètres de là. De fait, à chaque instant, de petites bandes de Doungans paraissaient à proximité du couvent pour piller et assassiner. Les miliciens, à pied, et n'ayant guère d'autres armes que des piques, ne pouvaient rien contre ces bandits bien montés, qui venaient en plein jour tout mettre à feu et à sang jusque sous les murs du couvent.

A notre arrivée à Tcheibsen, nos compagnons de route, qui nous avaient précédés, nous firent un cordial accueil, et nous conduisirent à une fanza inoccupée. Cette fanza servait de magasin de provisions et d'hôtel des invalides aux dieux qui, pour une raison ou pour une autre, avaient été réformés du service.

C'est dans cette région que nous pûmes étudier pour la première fois le yak domestique et le yak sauvage.

Ces montagnes sont aussi habitées par le plus curieux animal des hauts plateaux de l'Asie centrale, le mouton des montagnes (*Ovis Argali*), qui séjourne dans les localités les plus inaccessibles, et au printemps, quand l'herbe nouvelle est plus savoureuse sur les plateaux, se mêle aux troupes d'antilopes.

Lorsqu'une fois les argalis ont jeté leur dévolu sur un canton montagneux, ils y demeurent ordinairement plusieurs années de suite. Habitués à la présence de l'homme, car les indigènes, presque entièrement dépourvus d'armes à feu, n'ont pu leur faire une chasse bien meurtrière, ils paissent souvent avec les animaux domestiques, et vont s'abreuver vers la même iourte.

La première fois que nous aperçûmes une troupe de ces beaux animaux, c'était à moins d'une demi-verste de notre tente, et nous fûmes fort étonnés de les voir pâturer tranquillement sans s'inquiéter de notre présence.

Après deux chasses où le mauvais temps et l'ignorance des mœurs de ces fauves entravèrent notre ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deur, nous fûmes assez heureux, la troisième fois, pour abattre deux argalis femelles.

Les argalis ont des sens d'une extrême subtilité, et leur chasse deviendra très-difficile lorsqu'ils auront appris à se méfier de l'homme. Ordinairement ils sont réunis en hardes de cinq à quinze individus sur les sommets les plus élevés. Si le pâturage ne leur paraît pas offrir une sécurité suffisante, ils détachent une vedette qui grimpe sur un rocher et interroge l'horizon pendant quelques minutes, puis retourne vers ses compagnons. Au bruit d'un coup de feu, toute la troupe détale avec la rapidité de l'éclair ; mais elle s'arrête au bout de peu d'instants, pour observer de quel côté vient le danger. Il est alors possible au chasseur de recharger son fusil et d'en approcher beaucoup plus près. On peut encore distraire leur attention en faisant flotter un morceau d'étoffe à l'extrémité d'une perche. Nous avons essayé ce procédé mongol, et nous avons réussi à tirer sur les argalis à très-courte distance.

Il est très-difficile de les tuer d'un seul coup de feu; même frappés mortellement, ils s'élancent à travers les rocs et les précipices avec une telle rapidité qu'ils sont souvent perdus pour le chasseur.

Nous nous équipâmes le mieux possible en vue de nos explorations futures dans les montagnes, et, moyennant cent dix lans, nous nous adjoignîmes un guide mongol et quatre mulets. Ce guide connaissait la langue tangoute.

Tous nos achats nous revinrent à un prix très-élevé, parce que le commerce souffrait beaucoup du voisinage des insurgés.

Enfin, le 10 juillet, nous nous mettions en route pour les montagnes situées sur le cours moyen de la Tétoung, aux environs du couvent de Tchertinton.

Après avoir quitté Tcheibsen, nous poursuivîmes nos excursions dans les montagnes environnantes. Mais des pluies continuelles et une excessive humidité détérioraient notre herbier et il nous était impossible de faire sécher nos oiseaux empaillés. Toutefois, malgré la neige qui nous surprit dans les cantons alpestres, nous pûmes préparer deux cents oiseaux, quoique ce fût l'époque de leur mue, et nous enrichîmes nos collections de trois cent vingt-quatre espèces de plantes représentées par plus de trois mille spécimens.

Sur notre route, nous eûmes une alerte presque sérieuse.

Le chemin passait entre deux villes au pouvoir des Doungans, Zen-Gouan et Tétoung, éloignées l'une de l'autre de soixante-dix kilomètres. Nos guides nous avaient avertis que le passage était dangereux. Après avoir franchi la crête d'un mouvement de terrain, en redescendant sur le versant opposé, nous aperçûmes à quelque distance un gros de Doungans à cheval. Ils étaient environ une centaine. Quand ces cavaliers eurent vu notre caravane, ils tirèrent quelques coups de feu, et se rassemblèrent au débouché d'un défilé qu'il nous fallait traverser. Il faisait beau voir de quel superbe courage nos guides furent animés à l'instant. A demi morts de peur, ils marmottaient des prières d'un ton larmoyant, et nous suppliaient de les reconduire à Tcheibsen. Pour nous, persuadés que si nous reculions notre retraite ne ferait qu'encourager les Doungans, et que ceux-ci, bien montés, n'auraient pas de peine à rattraper notre caravane, nous prîmes la résolution d'aller de l'avant et de nous faire jour. Notre petite troupe de quatre hommes, le fusil haut et le revolver à la ceinture, prit la tête et précéda la caravane, conduite par des Mongols qui furent sur le point de s'enfuir quand ils virent que nous avancions. Mais après que je leur eus déclaré que s'ils essayaient de se sauver nous commencerions par tirer sur eux avant de tirer sur les Doungans, nos compagnons se virent bien contraints et forcés de nous suivre. Notre situation était positivement dangereuse ; mais il n'y avait pas d'autre moyen de s'en tirer, et nous fondions tout notre espoir sur nos excellentes armes, et sur la lâcheté bien connue des Doungans.

Notre calcul était juste, comme l'événement le fit voir. Lorsque les Doungans virent que nous marchions en avant, ils tirèrent encore quelques coups de feu, s'approchèrent à quelques centaines de mètres, et sans que nous eussions ouvert le feu, s'éparpillèrent des deux côtés de la route. Nous, sans nous arrêter, nous sortîmes du défilé, nous traversâmes la grand'route et nous commençâmes à escalader un col très-élevé qui se trouvait devant nous.

Sur l'autre versant des montagnes que nous avions traversées se trouve une série de bois, coupés par des prairies. Plus loin, le caractère des montagnes change encore. On voit moins de rochers, les pentes s'adoucissent, et sont parsemées de marais et de broussailles, surtout dans les vallées. Enfin les taillis finissent par disparaître et l'on n'aperçoit plus que les buissons jaunes du thé des Kouriles, qui couvrent de larges bandes de terrain. En un mot, tout annonce la proximité de la plaine du Koukou-Nor, dans laquelle nous arrivâmes le 12 octobre. Un jour après, nous plantions notre tente sur les bords mêmes du lac.

Rêve de ma vie, te voilà donc réalisé ! Le but si longtemps désiré de l'expédition est atteint ! Sans doute, c'est au prix de bien des épreuves; mais aujourd'hui elles sont oubliées, et, pleins de joie, moi et mes compagnons, nous nous arrêtons aux bords du grand lac, nous buvons à longs traits son eau glacée, et contemplons les vagues mystérieuses qui font frissonner sa surface azurée.

Le Koukou-Nor, nom mongol qui signifie « le lac Bleu » et que les Tangoutes traduisent par Dzok-Goumboum, les Chinois par Dzin-Haï, est situé à dix mille cinq cents pieds d'altitude. Il a la forme d'une ellipse allongée dans le sens de l'ouest à l'est. D'après les indigènes, il faudrait huit jours à un cavalier et quinze jours à un piéton pour en faire le tour. Ses eaux, dont le bleu intense tranche sur la blanche ceinture des montagnes neigeuses qui l'entourent,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

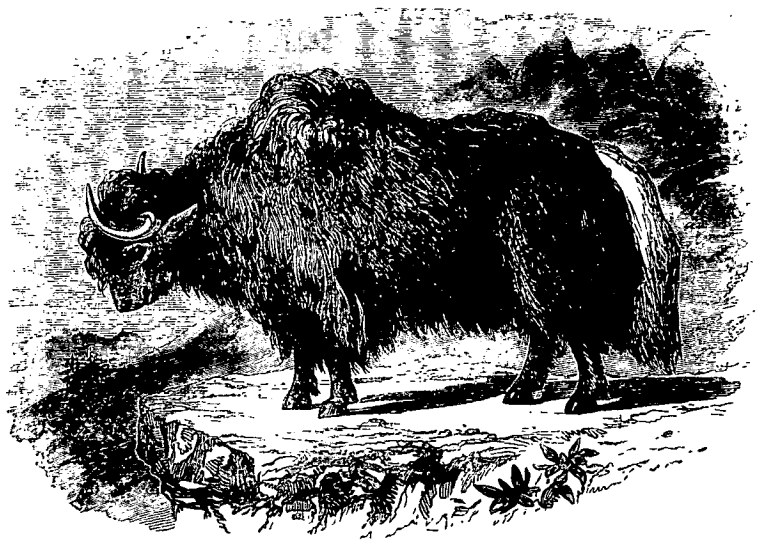
sont fréquemment agitées par de violentes tempêtes, jusqu'à ce que, vers la mi-novembre, les froids rigoureux les solidifient. Le lac reste alors gelé jusqu'à la fin de mars.

Pendant la saison d'hiver, les pèlerins vont sur la glace, à vingt verstes du rivage, porter leur offrande à un couvent de lamas installé dans une île rocheuse d'une dizaine de verstes de circonférence.

Pendant l'été, les lamas restent privés de toute communication; il n'y a pas un seul bateau sur le lac.

Voici comment une légende locale raconte l'origine du Koukou-Nor.

Ce lac existait autrefois sous terre dans le Tibet au lieu où se trouve actuellement Lhassa, et on se rappelle encore l'époque à laquelle il apparut dans la contrée. En ce temps-là le Dalaï-Lama n'avait point encore de résidence fixe, et un souverain du Tibet conçut le projet de construire un temple magnifique en l'honneur du Bouddha. Il désigna l'endroit et fit commencer les travaux. Plusieurs milliers d'hommes travaillèrent une année entière à la construction de ce bâtiment; à peine était-il achevé, qu'il s'écroula. On recommença les travaux, et trois fois de suite le même phénomène se produisit. Le souverain étonné, effrayé, s'adressa à un guigen, qui ne put lui donner une réponse satisfaisante, mais déclara qu'au loin dans l'Orient vivait un saint qui seul parmi les mortels pouvait expliquer ce mystère : si l'on pouvait le consulter, la construction de l'édifice s'achèverait sans encombre. Le roi du Tibet donna alors à un lama éminent l'ordre de se mettre à la recherche du saint. Après plusieurs années de voyages infructueux dans toutes les parties du monde bouddhiste, le lama revenait tristement auprès du roi, lorsque la sangle de sa selle se rompit dans les steppes qui avoisinent la frontière du Tibet et de la Chine. Obligé de s'arrêter, il demanda l'hospitalité dans une misérable iourte voisine de la route. Un vieillard aveugle, qui habitait cette pauvre demeure, offrit au lama sa sangle de selle, puis s'enquit du but de son voyage.



Le yak domestique. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le lama, ne voulant pas raconter sa déconvenue, lui dit seulement qu'il était en pèlerinage. « Nous possédons ici, repartit le vieillard, beaucoup de temples vénérés; on a essayé d'en construire un dans le Tibet, mais jamais on n'y parviendra, parce qu'à l'endroit où l'on veut l'élever, il y a une nappe d'eau souterraine. Mais gardez bien, je vous prie, le silence sur ce que je viens de vous dire, car si l'un des lamas tibétains venait à l'apprendre, les eaux du lac se déplaceraient et viendraient ici nous engloutir. »

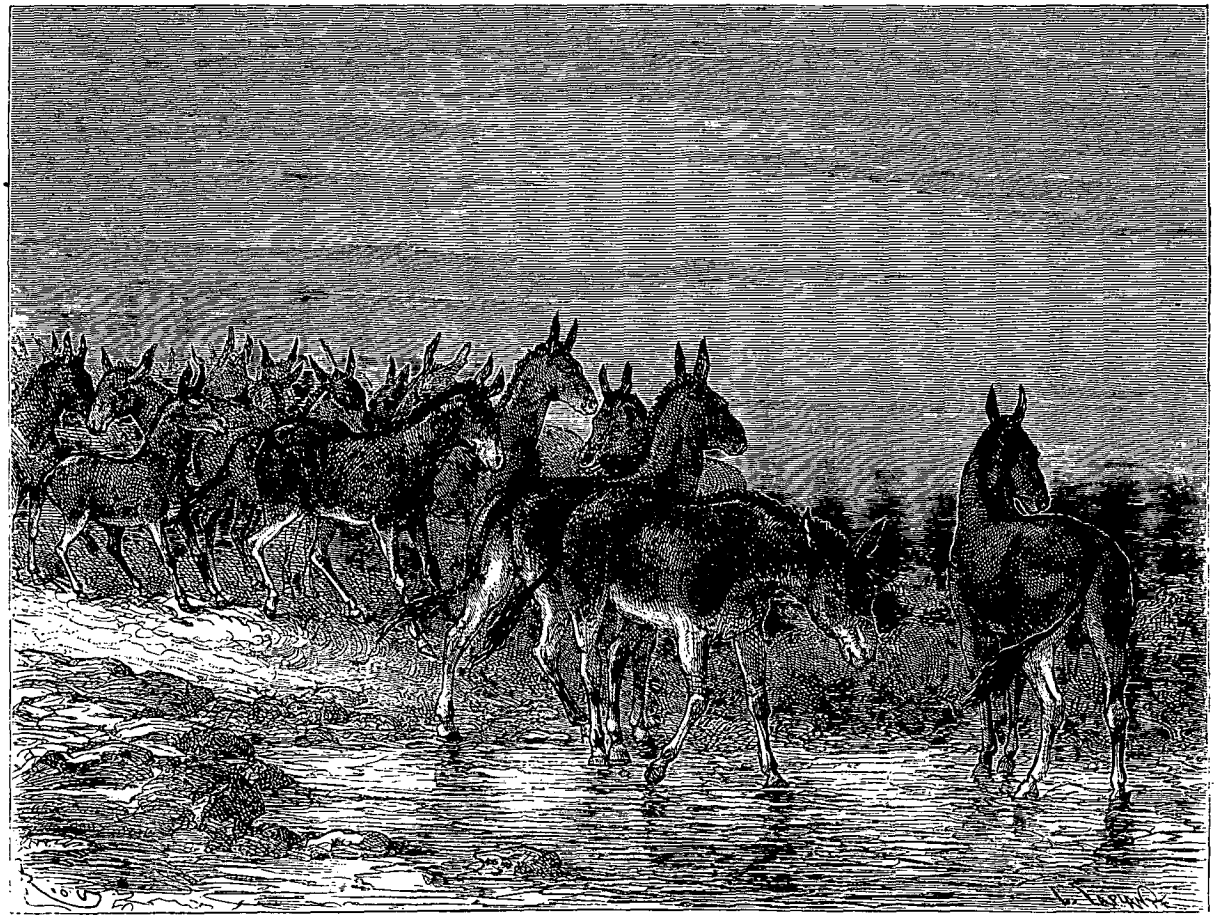
A peine le vieillard eut-il terminé son récit, que le voyageur se leva, en disant qu'il était un lama tibétain; puis il sortit de la iourte, sauta à cheval et disparut.

Le vieillard désespéré, frappé de stupeur, appela un de ses fils et lui ordonna de seller un cheval, de rejoindre le lama et de lui arracher la langue. Le vieillard entendait certainement qu'il fallait mettre ce lama à mort; mais le mot mongol *a tilé* signifie à la fois la langue et l'ardillon d'une boucle. Le fils crut qu'il s'agissait simplement de l'ardillon, rejoignit le lama et ne réclama de lui que l'ardillon de la boucle de la sangle. Le prêtre le lui rendit et le messager revint dans la iourte paternelle. Lorsque le vieillard apprit la méprise de son fils, il s'écria : « Telle est la volonté de Dieu; nous n'avons qu'à nous y soumettre; nous sommes perdus. » En effet, la nuit suivante un bruit terrible se fit entendre, la terre s'entr'ouvrit, et l'eau, jaillissant de tous côtés, inonda le pays; un grand nombre d'hommes et d'animaux périrent, et l'indiscret vieillard ne fut pas épargné. On ne sait où se serait arrêté ce déluge si, d'après l'ordre de Dieu, un énorme oiseau n'eût apparu tenant dans ses serres un monstrueux rocher avec lequel il obstrua l'ouverture de la crevasse; l'eau cessa de jaillir, et la plaine resta couverte du lac qui existe encore aujourd'hui.

Abrégé de la traduction de M. DU LAURENS par H. CAHUN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Troupeaux d'ânes sauvages. — Dessin de Riou, d'après le texte.

VOYAGE EN MONGOLIE ET AU PAYS DES TANGOUTES,

PAR M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE PRJÉWALSKI[1].

1870-1873. — EXTRAITS D'UNE TRADUCTION INÉDITE.

La chasse au djan (âne sauvage). — Brigandages des Tangoutes. — Goumboum. — Le campement du Dzin-Kaï-Vang. — Les marais du Tsaïdam. — Les massifs du Bourhan Boudda et du Chouga. — La Riche Montagne Noire. — Déserts; leur faune. — La chasse au yak sauvage. — Souffrances. — Un guide répugnant. — Le fleuve Bleu. — Retour par l'Ala-Chan. — Épreuves. — A la recherche d'un puits. — Mort d'un chien. — La plaine de Galbin-Gobi. — Ourga.

Autour du Koukou-Nor se dresse une ceinture montagneuse qui le serre de près au nord et au sud, et s'en éloigne à l'est et à l'ouest. Sur cette bande de plaines qui sépare le lac de son bassin montagneux, la vie végétale et animale est intense; les antilopes, les lièvres nains, les syrrhaptes, les alouettes abondent dans les hautes touffes de dirissoun et dans la puissante végétation des graminées.

Dans ces steppes on rencontre aussi l'âne sauvage, le *djan*, comme l'appellent les Tangoutes. Le djan ressemble au mulet par la taille et l'aspect général. Sa robe, d'un brun clair, est entièrement blanche sous le ventre. Les formes sont arrondies, le dos est cintré, la tête grosse, les jambes sont fines et nerveuses. Sur le cou, de moyenne longueur, se dresse une courte crinière; les yeux sont grands, bruns et pleins de feu.

C'est dans la zone du Kan-sou que nous avons vu le djan pour la première fois. Nous l'avons retrouvé dans le Tsaïdam, le Tibet septentrional, et surtout dans les prairies du Koukou-Nor.

1. Suite et fin. — Voy. p. 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En général, les djans se groupent en petits troupeaux de dix à cinquante têtes ; cependant nous avons, bien que rarement, rencontré des troupeaux d'une centaine d'individus.

La chasse du djan se fait ordinairement à l'affût, quand les bêtes vont à l'abreuvoir. Les indigènes estiment fort sa chair, surtout en automne, saison où il est le plus gras. Il est moins méfiant qu'on ne croirait au premier abord.

La population du Koukou-Nor se compose de Mongols et de Kara-Tangoutes ou Tangoutes noirs. Les Mongols de cette région, soumis au joug pesant des Tangoutes, sont les plus tristes représentants de leur race. Les Kara-Tangoutes, beaucoup plus nombreux que les Mongols, sont répandus sur toute cette région jusqu'au Tsaïdam ; mais leur agglomération principale est massée le long du cours supérieur du fleuve Jaune. Ils ne sont soumis que nominalement au gouvernement de Pékin : ils reconnaissent pour souverain légitime le Dalaï Lama de Lhassa, et n'obéissent qu'à des chefs de leur race qu'ils élisent eux-mêmes.

La principale occupation des Tangoutes est le brigandage, dont les Mongols sont les victimes habituelles. Les brigands tangoutes ne se contentent pas d'enlever le bétail ; ils massacrent les Mongols ou les emmènent pour en tirer rançon. Quand même les Mongols oseraient se défendre, ils s'exposeraient à de cruelles représailles, car les Tangoutes ont édicté des lois par lesquelles le meurtre de l'un des leurs doit être racheté ; or ce prix du sang est très-considérable, et si le meurtrier ne peut pas payer, toute la population du district est responsable. Par suite de ce brigandage organisé, le nombre des Mongols diminue rapidement, et si l'autorité chinoise ne prend pas de mesures énergiques, ils ne tarderont pas à disparaître de cette région.

Les Tangoutes poussent leurs expéditions fort loin, jusque dans le Tsaïdam occidental. Ils opèrent par bandes de dix hommes qui emmènent chacune deux chevaux de réserve, ainsi que des chameaux pour porter les vivres et les munitions, car ils restent en maraude pendant deux ou trois mois. De retour au pays, les pieux brigands ne manquent pas de se mettre en règle avec leur conscience, et se procurent l'absolution de leurs crimes en achetant ou en volant du poisson qu'ils vont rejeter dans le lac sacré, le Koukou-Nor.

D'après les récits des Mongols, les brigandages des Tangoutes auraient commencé au siècle dernier, et depuis ce temps les fonctionnaires chinois qui reçoivent d'eux des pots-de-vin, ferment les yeux sur leurs méfaits.

Administrativement, le pays comprend toute la région du cours supérieur du fleuve Jaune. Il est divisé en vingt-deux rochouns, dont cinq sur la rive droite du fleuve, cinq formant le Tsaïdam et les douze autres le bassin du Koukou-Nor.

Nous ne tardâmes pas à trouver une occasion de pousser plus loin nos recherches. Peu de jours après notre arrivée au Koukou-Nor, survint un ambassadeur tibétain.

Nansou, c'était le nom de ce haut personnage, avait été envoyé en 1862 par le Dalaï Lama auprès du Bogdo khan pour lui offrir des présents. Malheureusement, son départ avait coïncidé avec l'insurrection dzoungane et la prise de Sining par les rebelles. Depuis dix ans, le pauvre ambassadeur attendait sur les bords du Koukou-Nor ou dans la ville de Donkir, bloquée par les insurgés, une occasion d'aller à Pékin s'acquitter de sa mission, ou de retourner à Lhassa. Lorsqu'il eut appris que quatre Russes n'hésitaient pas à s'engager dans une contrée qu'il n'osait pas traverser avec une escorte de plusieurs centaines de cavaliers, il voulut voir *de pareils hommes*, suivant sa propre expression. Kambi Nansou était un homme aimable et prévenant ; il nous offrit ses services si nous voulions aller à Lhassa. Il nous assura que le Dalaï Lama serait enchanté de voir des Russes, et qu'on nous ferait le meilleur accueil. Hélas ! nous ne pouvions profiter de cette belle occasion ; nos ressources étaient réduites à un peu moins de cent lans. Malgré cette pénurie, nous résolûmes d'avancer aussi loin que possible, et nous réussîmes à engager deux guides pour nous conduire dans le Tsaïdam, en produisant avec notre passe-port la lettre que nous avait donnée le supérieur du couvent de Tcheibsen. L'un de ces guides était un ancien lama du couvent de Goumboum [1], l'un des plus vénérés du monde bouddhiste. C'est près de Goumboum que naquit le réformateur Tson-Kava [2]. Goumboum possède une faculté de médecine où l'on instruit les jeunes lamas dans l'art de guérir.

En été les étudiants vont herboriser dans les montagnes, et recueillent les diverses plantes sur l'emploi desquelles est basée la science médicale tibétaine. Toute cette thérapeutique est fortement entachée de charlatanisme, mais il s'y trouve pourtant certains procédés dus à l'expérience ou au hasard et inconnus en Europe. Peut-être un de nos médecins praticiens pourrait-il faire des découvertes précieuses en étudiant les méthodes des empiriques du Tibet et de la Mongolie.

Au delà de notre campement du Koukou-Nor, nous suivîmes d'abord la rive occidentale du lac, en traversant plusieurs petites rivières qui y déversent leurs eaux. Le plus considérable de ces affluents est le *Boukhaïn-Gol*, qui descend des montagnes du Nan Chan, et a, d'après les Mongols, quatre cents verstes de longueur. Le Boukhaïn-Gol fut traversé à gué sans peine, car les eaux de cette rivière sont toujours si basses qu'un homme ne pourrait certainement pas s'y noyer.

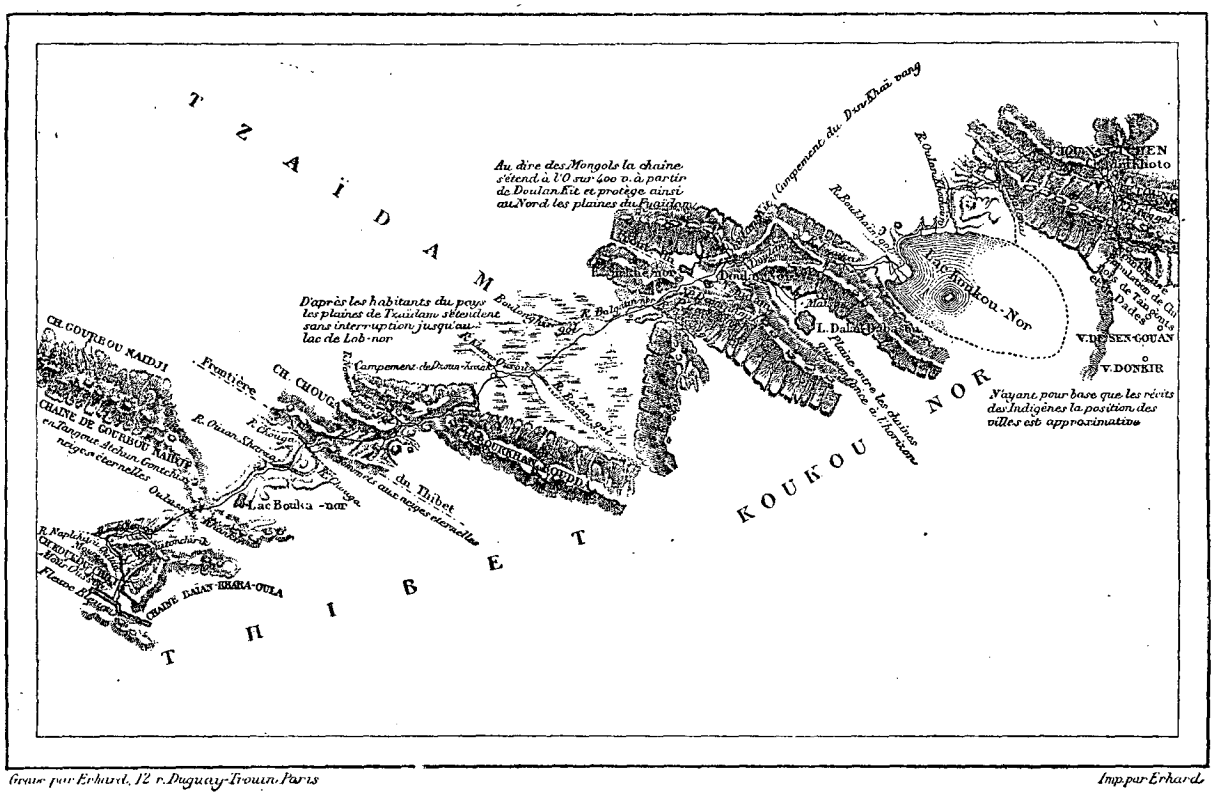
Après l'avoir passée, nous arrivâmes au cam-

1. Le Kounboum du P. Huc.
2. Tsong Kaba.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pement de Doulan Kit, où résidait naguère le Dzin-Kaï-Vang ou gouverneur du territoire occidental du Koukou-Nor. Jadis ce personnage habitait sur les bords mêmes du lac, mais les vexations continuelles des Tangoutes l'ont obligé à se fixer plus loin. On pourra juger de la conduite de ces brigands quand on saura qu'en trois ans ils ont volé dix-sept cents chameaux au Dzin-Kaï-Vang. Ce prince venait de mourir peu de temps avant notre arrivée, et son fils aîné, jeune homme de vingt ans, lui avait succédé ; mais ses pouvoirs n'étaient pas encore ratifiés par le gouvernement de Pékin. En attendant, sa mère, femme énergique et encore jeune, gouvernait comme régente. Nous les rencontrâmes tous deux sur la route de Donkir. Le jeune prince se contenta de nous regarder avec une curiosité stupide. La régente demanda notre passe-port et nous fit donner des guides, puis nous nous séparâmes après une demi-heure d'entrevue.

Arrivés au campement même, nous fûmes cordialement reçus par l'oncle du jeune prince. Cet oncle était un Guiguen, autrefois possesseur d'un couvent particulier aujourd'hui détruit par les Dounganes. Il avait fait plusieurs fois le voyage de Pékin et d'Ourga où il avait vu des Russes, et après avoir reçu nos présents, il nous donna à son tour une petite iourte qui nous fut plus tard fort utile. De plus, il défendit aux nomades de venir nous importuner dans notre campement, et pour la première et la seule fois pendant



Troisième carte de détail.

tout notre voyage nous pûmes nous reposer tranquillement, à l'abri de l'insupportable curiosité des populations qui fut notre fléau pendant cette expédition.

Il faut dire qu'on nous avait fait la réputation de grands saints et même de sorciers. Le prestige qu'exerçait notre nom dépassait toute vraisemblance. Par exemple, en partant pour le Tibet, nous laissâmes dans le Tsaïdam un sac de tsamba qui nous était inutile : le prince mongol à qui nous le confiâmes fut pénétré de joie, et nous dit que désormais il n'avait plus rien à craindre des brigands. En effet, lorsque trois mois plus tard nous repassâmes chez lui, il nous offrit deux moutons pour nous remercier de ce que pendant tout ce temps les Kara-Tangoutes n'avaient pas exercé leurs déprédations dans son kochoun. Les bruits les plus absurdes circulaient ainsi sur notre puissance surnaturelle. Par exemple, on prétendait que bien que nous ne fussions que quatre, si nous étions attaqués, sur-le-champ apparaîtraient plusieurs milliers d'hommes pour nous défendre. Nous pouvions commander aux éléments et envoyer des maladies aux gens et aux bestiaux. Je suis persuadé qu'avant peu d'années notre voyage passera à l'état de légende empreinte d'imaginations de la plus haute fantaisie.

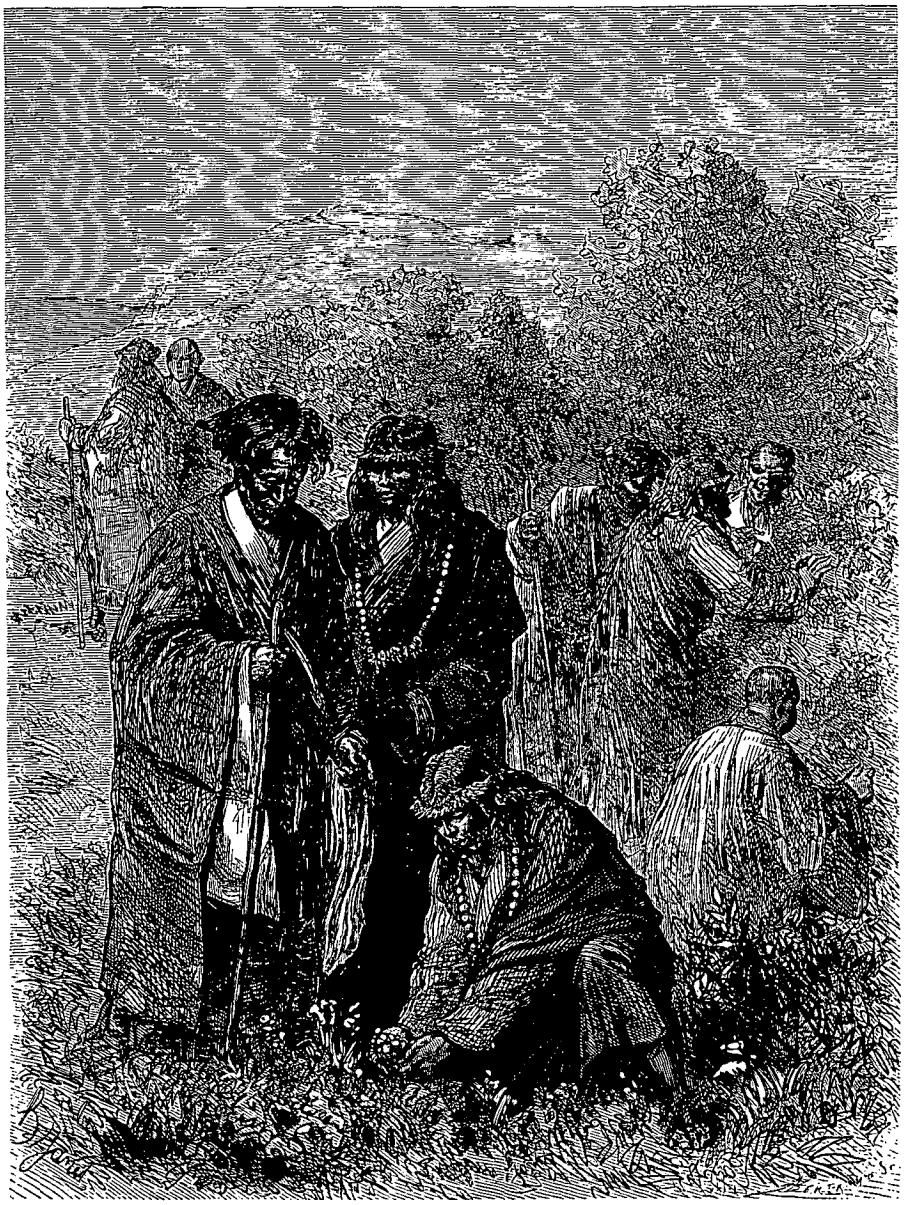
Nous partîmes du campement du Dzin-Kaï-Vang, à deux journées de route duquel s'arrête la région montagneuse et commencent les plaines unies du Tsaïdam. Ces plaines, qui vraisemblablement furent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à une époque géologique le fond d'un immense lac, présentent sur toute leur surface un terrain marécageux tellement saturé de sel, qu'il s'y forme en certains endroits une croûte saline d'un pouce et demi d'épaisseur, semblable à de la glace. A l'ouest de la plaine se trouve le Kara-Nor ou lac Noir. Parmi les cours d'eau qui la traversent, le plus considérable est le Baïan-Gol, que nous franchîmes sur la glace à un endroit où il avait deux cents sagènes de large et environ trois pieds de profondeur avec un fond vaseux.

Le Tsaïdam est plus bas que le Koukou-Nor de dix-sept cents pieds, et le climat y est incomparablement plus doux, d'autant plus qu'on n'y sent pas l'influence d'un grand lac.

Dès notre entrée dans la plaine du Tsaïdam, nous aperçûmes distinctement le massif énorme du Bour-



Médecins tibétains (voy. p. 194). — Dessin de H. Janet, d'après le texte

han Boudda qui se dressait comme un mur dans le lointain, à plus de cent vingt verstes devant nous; mais la limpidité de l'air est telle dans ces grandes plaines, qu'avec une jumelle on distinguait à cette distance les rochers de la chaîne séparés les uns des autres.

Avant de nous engager dans les marais salants, nous parcourûmes d'abord une plaine ondulée où l'on rencontre quelques rares parcelles de terrain ensemencées d'orge et de froment par les Mongols. Nous dûmes ensuite traverser les marais sur une longueur d'environ soixante verstes. Il n'y existe point de sentier; nous marchions droit devant nous, tantôt sur la croûte de sel, tantôt sur l'argile durcie par la gelée.

Après une marche si pénible, le 18 novembre, nous atteignîmes le campement du chef du kochoun de Dzoun Zacak, où, d'après les ordres du Guiguen, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

devions prendre deux guides pour nous conduire à Lhassa. Il ne nous fallut pas moins de trois jours pour en trouver un; ce fut un Mongol nommé Tchoutoun-Dzamba, qui avait déjà plusieurs fois guidé des caravanes à Lhassa. Nous convînmes avec lui de sept lans par mois, plus l'entretien, un chameau de selle, et la promesse d'une gratification si nous étions contents de ses services.

Le jour suivant, nous nous engagâmes sur la route du Tibet, résolus à nous enfoncer en pays inconnu au moins jusqu'aux sources du fleuve Bleu. Nous achevâmes de traverser les marais du Tsaïdam et nous arrivâmes au pied du massif du Bourhan Boudda qui borde le plateau du Tibet septentrional. Nous longeâmes le Nomokhan-Gol qui coule au milieu du Bourhan Boudda et traverse le Tsaïdam pour se jeter dans le Baïan-Gol, et nous commençâmes à gravir les pentes qui sont assez douces sur une longueur de trente verstes, et ne commencent à devenir abruptes du côté par lequel nous venions que près d'un col, à une hauteur de quinze mille trois cents pieds. Près de nous se trouvait le sommet principal de la chaîne, à une hauteur de seize mille trois cents pieds, au dire des indigènes. Toutefois, malgré sa grande hauteur, le Bourhan Boudda n'atteint nulle part la limite des neiges éternelles. A la fin de novembre, quand nous le traversâmes, à peine voyait-on quelques pouces de neige sur le côté septentrional et sur la crête même du massif. A notre retour, en février, il n'en restait plus aucune trace.

Le caractère distinctif de cette montagne est son aridité. Rarement, et plutôt sur le versant méridional, on rencontre quelques ruisseaux et de maigres prairies où les Mongols viennent faire paître leurs bestiaux à l'abri des nuées de moustiques qui infestent le Tsaïdam.

Malgré la douceur des pentes du Bourhan Boudda, le mal des montagnes est sensible à ces grandes altitudes. Pendant que nous le traversions, nous ressentions une faiblesse générale, notre respiration devenait pénible, et nous nous sentions pris de vertige. Les animaux ne sont pas à l'abri de ces actions, et un de nos chameaux tomba foudroyé par la raréfaction de l'air.

A la descente, pourtant, les pentes sont encore plus douces qu'à la montée.

A une hauteur de onze mille trois cents pieds et sur une longueur de vingt-sept verstes, nous suivîmes une étroite vallée qui nous conduisit au Nomekhoun-Gol. Cette vallée, quoique haute de onze mille trois cents pieds, est la plus basse de tout le Tibet septentrional. A partir du Nomokhan, le pays se relève pour former le massif du Chouga, qui se dresse parallèlement au Bourhan Boudda, et se termine sans transition à l'ouest vers la plaine du Tsaïdam.

Le Chouga ressemble de point en point au Bourhan Boudda, qu'il dépasse un peu en longueur. Il est bordé comme lui par une rivière, le Chouga-Gol, qui va se perdre dans les marais du Tsaïdam; même absence de vie, mêmes rochers aux tons rouges, gris, blanchâtres et jaunes, même douceur des pentes à la descente et à la montée, bien que le col du Chouga soit à une altitude absolue plus élevée que celui du Bourhan Boudda (quinze mille cinq cents pieds). Les cimes isolées sont plus hautes dans la partie centrale du massif, et cinq d'entre elles atteignent la limite des neiges perpétuelles.

Le Chouga constitue la limite politique de la Mongolie (c'est-à-dire du Tsaïdam) et du Tibet. Il sert de contre-fort à la chaîne des monts Ouroundouchi d'où descend la rivière Chouga-Gol; au sud des Ouroundouchi se trouve le steppe bien arrosé d'Odon Tala, que les Chinois nomment *Sin-Sou-Haï* ou « la Mer étoilée ». C'est là que sont situées les sources du fleuve Jaune, et si notre guide avait connu la route, nous aurions pu nous y rendre en sept étapes, en nous dirigeant vers l'est.

A cent verstes du Chouga se dresse la triple chaîne du Baïan Kara Oula (la Riche Montagne Noire en mongol) que les Tangoutes appellent Eugraï Ola Daktzi. Cette chaîne est située à gauche du haut fleuve Bleu, le *Mouroui Oussou* (rivière Tortueuse) des Mongols, dont elle sépare le bassin de celui des sources du fleuve Jaune.

Le Baïan Kara a des formes molles et peu accentuées; à l'endroit où nous le traversâmes, il ne s'élève guère à plus de mille pieds au-dessus du plateau. Sur le versant sud, c'est-à-dire vers la vallée du Mourouï Oussou qui est à treize mille cent pieds de hauteur absolue, il se dresse à pic comme un mur.

Entre le Chouga et le Baïan Kara s'étend un affreux désert, à une altitude de quatorze mille cinq cents pieds. Sur ce plateau dénudé s'arrondissent çà et là des collines en dôme hautes d'un millier de pieds. Dans ce désert, qui ressemble à tous ceux du Tibet septentrional, la raréfaction de l'air est telle, que la moindre étape fatigue l'homme le plus robuste. La tête tourne, les extrémités sont agitées par un tremblement convulsif, les nausées continuelles sont suivies de vomissements, le feu d'argols brûle à peine et l'eau bout à douze degrés Réaumur plus bas qu'au niveau de la mer. Des froids terribles règnent ici tout l'hiver, et de violentes tempêtes balayent la surface désolée du plateau. Au printemps, succèdent les tourmentes de neige, et pendant l'été les ouragans de pluie. Ce n'est que pendant l'automne que le temps se maintient calme et doux. Aussi les pèlerins qui vont à Lhassa choisissent-ils cette saison pour traverser une région si triste, après s'être réunis sur les bords du Koukou-Nor.

Malgré leur aridité et leur âpre climat, les déserts du Tibet sont peuplés par un grand nombre d'animaux sur lesquels la raréfaction de l'air n'exerce aucune action. C'est là qu'on rencontre le yak sauvage, l'argali à poitrine blanche, des antilopes, des ânes sauvages, des loups blanc jaunâtre, des ours, des renards, des lièvres, des marmottes, deux espèces de lièvres nains, et le chat *manul*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le yak sauvage est un magnifique animal d'une stature et d'une beauté imposantes. Le mâle atteint onze pieds de long, sans compter la queue, qui est garnie de poils ondoyants et a trois pieds. Sa hauteur jusqu'à la bosse du garrot est de six pieds, son poids de trente-cinq à quarante ponds (cinq cent soixante à six cent quarante kilogrammes). Tout le corps est couvert d'une laine épaisse, dure et noire, qui est à peu près de couleur brune à la partie supérieure des flancs et sur le dos des mâles âgés. Sur le mufle, la laine devient grise. La robe des jeunes individus est d'un poil plus doux, et rayée, dans le sens de la longueur, d'une seule bande argentée qui court le long du dos. Chez les jeunes, l'extrémité des cornes est tournée en arrière; avec l'âge, elle se recourbe en dedans, et leur base se recouvre d'un épiderme épais d'un gris sale.

La chasse du yak sauvage est aussi attrayante que dangereuse; lorsque l'animal est blessé, il se précipite sur le chasseur. Le plus grand sang-froid est nécessaire : la balle de la meilleure carabine ne brise pas toujours la boîte crânienne et n'atteint pas le cerveau, dont le volume est du reste insignifiant comparé à celui de la tête, qui est énorme. Le coup dirigé en plein corps est rarement mortel; le chasseur peut donc viser juste et n'être pas sûr de tuer et surtout de sortir victorieux de la lutte. Ce qui vient à son aide, c'est la stupidité et l'irrésolution de l'animal. Si le buffle était plus intelligent, sa chasse présenterait autant de danger que celle du tigre. Le nombre des balles seul vient à bout de lui : aussi est-il indispensable d'être armé d'une carabine à plusieurs coups. Nous ne parlons ici que des vieux taureaux, car les autres se sauvent sans engager le combat au premier coup de feu.

Il arrive pourtant qu'un taureau blessé prend la fuite; il faut alors le faire pousuivre par les chiens, qui le saisissent par la queue et le forcent à s'arrêter. Fou de rage, le yak se jette sur les chiens et ne s'inquiète plus du chasseur.

Avec un bon cheval il est encore plus facile et moins dangereux d'attaquer un taureau isolé et même un troupeau entier; mais nos deux chevaux, exténués par le jeûne, pouvaient à peine se soutenir et nous dûmes renoncer à ce plaisir.

Heureusement nous pûmes chasser à pied avec mes compagnons autant que nous le désirions. Armés de carabines à plusieurs coups, nous partions de grand matin et suivions les buffles à la piste. Il n'est pas difficile de distinguer à l'œil nu, à une distance de plusieurs verstes, la grosse masse noire de l'animal couché; il est vrai qu'on peut se tromper et le confondre avec un bloc de rocher. Du reste, à partir de la rivière Chouya et surtout dans le Baïan-Khara-Oula et sur les rives de la Mour-Ousou, ces bêtes devinrent si nombreuses, qu'à peu de distance de notre tente on voyait continuellement des individus isolés, ou même des troupeaux qui paissaient tranquillement.

En somme, il est plus aisé de s'approcher du yak à portée de fusil que de tout autre animal sauvage. Généralement on peut arriver jusqu'à trois cents pas. Les taureaux laissent venir le chasseur jusqu'à cette distance, même lorsqu'ils l'ont remarqué de loin : ils se contentent de le fixer très-attentivement, en secouant leur énorme queue ou en la rejetant sur le dos; c'est ainsi que, sauvages ou domestiques, les yaks manifestent leur colère quand on interrompt leur repos.

Si le chasseur continue à s'avancer, l'animal fuit et fait halte de temps en temps pour le regarder. S'il est effrayé ou blessé par le coup de feu, il court pendant plusieurs heures de suite.

Dans les montagnes, en profitant du vent, on arrive à s'approcher du yak jusqu'à cinquante pas. Quand un yak était immobile dans un endroit découvert et que je désirais arriver très-près de lui, j'employais le moyen suivant. Je me mettais à genoux, tenant au-dessus de ma tête ma carabine, qui avec sa fourchette formait des espèces de cornes. Comme à la chasse j'étais toujours vêtu d'une jaquette sibérienne en peau de cerf et le poil en dehors, ce vêtement aidait encore à faire illusion à l'animal, qui me laissait arriver jusqu'à deux cents et même à cent cinquante pas.

A cette distance je posais ma carabine sur sa fourchette, je retirais à la hâte mes cartouches, que je plaçais sur ma casquette, à terre, devant moi, et, à genoux, j'envoyais mes balles à leur adresse. L'animal à la première détonation se sauvait; alors je l'accompagnais de coups de feu jusqu'à six cents pas et plus. Si c'était un vieux taureau, le plus souvent au lieu de fuir il se précipitait sur moi les cornes en avant, la queue sur le dos. C'est alors que se révélait la stupidité du yak; car, au lieu de continuer vigoureusement sa charge ou de se décider à battre en retraite, il s'arrêtait après quelques bonds en remuant sa queue; il recevait alors une nouvelle balle, se jetait de nouveau en avant, puis s'arrêtait, et la même scène se renouvelait jusqu'à ce qu'il tombât frappé mortellement après avoir été atteint par dix balles et souvent plus; pendant tout cet intervalle il ne s'était pas approché de moi de plus de cent pas. Quelquefois aussi, après deux ou trois coups de feu, l'animal fuyait, une nouvelle balle l'atteignait; il revenait vers moi, un autre projectile le frappait, et ainsi de suite. De tous les yaks tués ou blessés par nous, deux seulement s'approchèrent jusqu'à quarante pas, et se seraient encore avancés davantage s'ils n'eussent succombé auparavant. Il est à remarquer que plus le buffle s'approche du chasseur en le chargeant, plus il devient timide dans son attaque.

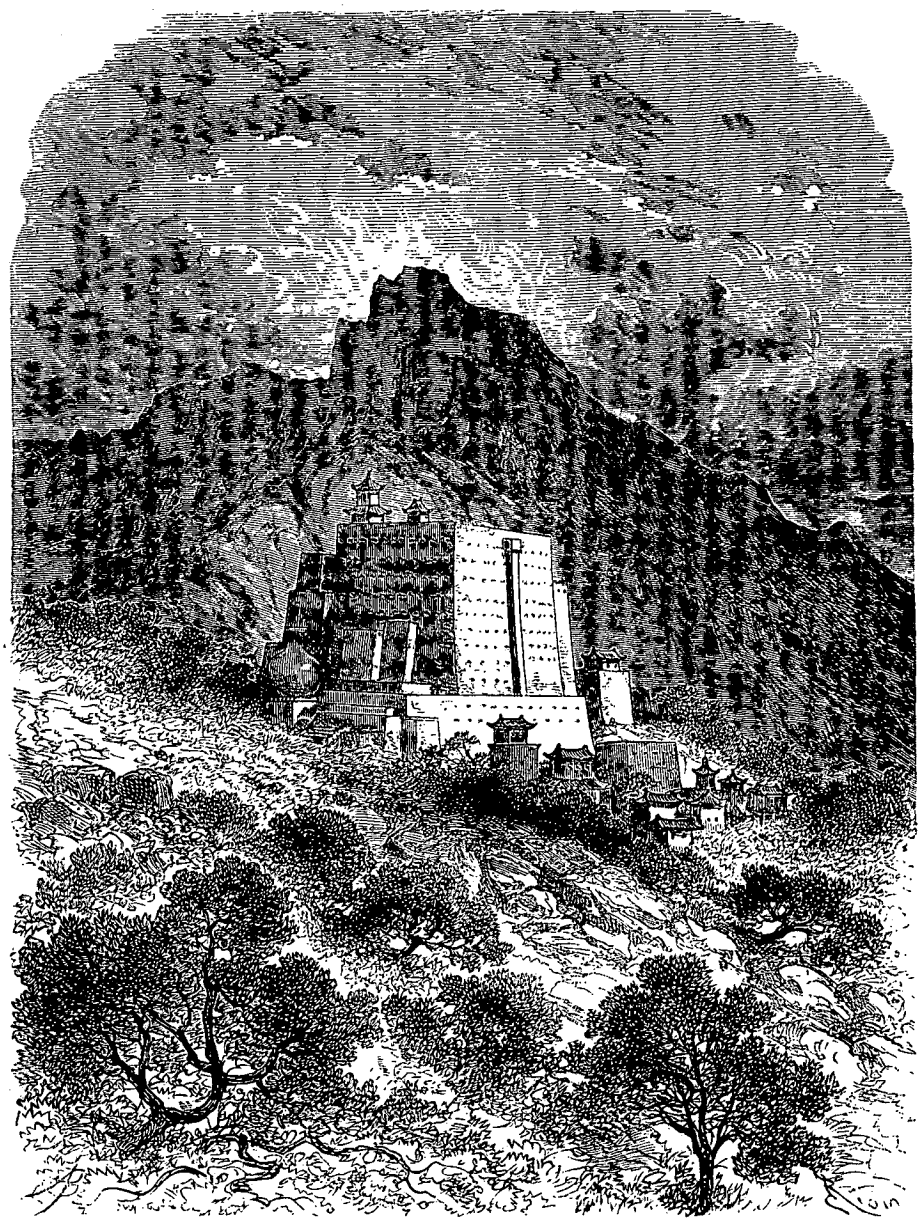
Il m'est arrivé dans une excursion de rencontrer tout à coup trois yaks qui se reposaient tranquillement sans m'apercevoir. Je tire : les trois buffles font un saut, mais, ne comprenant pas le danger, ne se sauvent pas. Un second coup de feu tue net un d'entre eux. Les deux autres restent toujours immobiles et se mettent à remuer la queue. D'un troisième coup je casse la jambe au second, qui ne peut bouger. Je dirige ensuite mon feu sur le troisième, mais je n'en vins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chasse aux yaks sauvages (voy. p. 198 à 202). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas à bout si facilement. Au premier coup qui l'atteint, l'animal se rue de mon côté; après une dizaine de pas il s'arrête court, reçoit une nouvelle balle, se précipite de nouveau, puis fait halte...; il s'approche ainsi jusqu'à quarante pas, et ce n'est qu'à la septième balle qui le frappe dans la gorge que l'énorme animal s'affaisse sur le sol. J'abats sans peine le yak à la jambe cassée, de sorte que quelques instants m'avaient suffi pour mettre à mort trois de ces formidables buffles. En m'approchant d'eux, je vis que celui qui avait le plus longtemps résisté portait les sept boutonnières des balles de la carabine Berdan logées dans sa poitrine. Il faut connaître toute la force d'une de ces balles pour se faire une idée de la vigueur d'un animal qui résiste



Un couvent dans le Tibet (voy. p. 204). — Dessin de Riou, d'après le colonel Yule.

à de pareilles blessures faites à bonne portée. Le projectile de petit calibre, comme celui de Berdan, peut percer le corps, endommager le cœur ou les poumons sans que pour cela l'animal succombe immédiatement; un vieux yak, ainsi frappé, court encore quelques moments. Il me semble que le meilleur moyen, si l'on se voit charger par un buffle, est de le tirer aux jambes.

Après avoir traversé l'affreux désert dont nous avons parlé plus haut, nous franchîmes le petit rameau de la chaîne du Baïan-Kara, et le 10 janvier 1873, nous atteignîmes les rives du fleuve Bleu, le Yang-tseu-kiang des Chinois, le Mourouï-Oussou des Mongols, et le Di-Tchou des Tangoutes[1]. Les deux mois et demi

1. *Di tchou*, en tangoute ou tibétain du nord, signifie la même chose que *Mouroui oussou* en mongol. *Sou* en turc et en mandchou, *oussou* en mongol, *tchou* en tibétain, etc., signifient *eau*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tchoutoun-Dzamba (voy. p. 197 et 202). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

que nous avions passés dans les déserts du Tibet pour arriver jusque-là furent les plus pénibles de tout notre voyage. C'était au cœur de l'hiver : nous étions assaillis par des tempêtes épouvantables et au milieu de gelées terribles; d'ailleurs nous nous trouvions presque à bout de ressources et luttant réellement pour notre existence.

Pour nous défendre du froid, nous n'avions que la iourte que nous avait donnée le prince du Koukou-Nor; deux coffres contenant nos notes de voyage, nos instruments et nos collections, et quelques rouleaux de feutre, en composaient tout l'ameublement. Nos armes étaient suspendues le long de la paroi, et au milieu brûlait tout le jour un maigre feu d'argols sous les cendres duquel nous faisions cuire quelques galettes de froment.

Le matin, nous préparions nous-mêmes le thé en briques mêlé de tsamba qui nous servait de déjeuner. Au lever du soleil, on démontait la iourte et on chargeait les chameaux. Ce travail nous prenait une heure et demie environ, et nous nous mettions en route déjà fatigués. Par ce froid terrible et avec le vent glacial qui nous coupait la figure, il était impossible d'aller à cheval. Il fallait donc marcher avec fusil, revolver, havre-sac, giberne et munitions, c'est-à-dire en portant environ un poids de vingt livres, presque excessif à ces altitudes. A six ou sept heures, nous faisions halte pour souper; la viande ne nous manquait pas, car en deux mois et demi nous abattîmes soixante-seize pièces de gros gibier donnant un poids total de neuf cents ponds. Mais nous ne pouvions pas l'accommoder convenablement, gelée comme elle était. A ces altitudes, l'argol brûlait mal, et l'eau entrait en ébullition à soixante-huit degrés Réaumur. Après souper, il fallait faire fondre deux seaux de glace pour les chevaux; les chameaux se contentaient de morceaux de glace non fondus. Puis arrivaient les heures les plus pénibles pour nous, les interminables et glaciales nuits d'hiver, et les insomnies auxquelles nous condamnait l'épuisement de notre organisme. Pour couche nous avions seulement une pièce de feutre imprégnée de poussière et étendue sur le sol durci par la gelée. Là, dans cette iourte sans feu, nous nous tordions de longues heures, la poitrine oppressée, la bouche brûlante, sans pouvoir trouver dans le sommeil l'oubli de nos misères.

A ces souffrances physiques s'ajoutait le dégoût que nous inspirait notre guide Tchoutoun-Dzamba. Ce Mongol, âgé de cinquante-huit ans, avait été *zanghin*, ou fonctionnaire, et était certainement un des Mongols les plus intelligents du Tsaïdam; nous eussions tiré de lui bien plus d'utiles renseignements qu'il ne nous en donna, si notre Cosaque interprète avait mieux connu sa langue. Or cet intelligent Tchoutoun-Dzamba était, comme tous ses compatriotes, un véritable pourceau. Accroupi sur son chameau, il marmottait continuellement des prières, et pour rien au monde il n'aurait fait un pas à pied. Il prenait un soin particulier de sa santé, et pendant toute la route il ne cessa de s'administrer des médicaments variés pour se guérir tantôt d'une indisposition, tantôt d'une autre, et toutes imaginaires. Cependant à la fin il fut réellement malade plusieurs fois par suite de sa gloutonnerie. Pendant le repas, il plaçait autour de lui de larges flaques de déjections gelées et disposait sa viande sur ces espèces d'assiettes pour la faire refroidir. La chaleur ne tardait pas à fondre ces plats d'un nouveau genre, et l'argol s'attachait à la viande; mais notre Mongol ne l'essuyait même pas, et avalait sa pitance comme si c'eût été une salade fraîche. Après le repas, gavé à éclater, Tchoutoun-Dzamba ne tardait pas à se livrer aux plus dégoûtantes incongruités, assurant gravement que ces désordres intestinaux étaient produits par le vent de la journée. Puis il charmait ses loisirs en se livrant à la chasse de la vermine qui grouillait dans sa pelisse. Il nous déclara même qu'il détruisait à chaque séance cinquante de ces ennemis intimes, sans diminuer sensiblement l'effectif de leur grande armée.

Une autre manie de notre guide était de collectionner et de cacher dans son sac tous les débris que nous jetions : vieux morceaux de cuir, rognures de fer-blanc, plumes de fer cassées, flacons fêlés, papier maculé, douilles de cartouches; il nous fallut prendre le parti de faire disparaître en cachette tous nos débris pour lui épargner la peine de grossir démesurément sa collection.

C'est en cette belle compagnie que nous arrivâmes au fleuve Bleu. A l'endroit où nous l'avons vu, son courant est très-rapide; sa largeur de cent soixante-dix sagènes. C'est là qu'il reçoit les eaux de la Naptchitaï-Oulan-Mouren. D'après notre guide, en été, lors de la fonte des neiges, il atteindrait au même lieu une largeur de huit cents sagènes, assertion que confirme l'aspect de ses rives, couvertes d'une zone de gros gravier qui s'étend à peu près sur cette largeur.

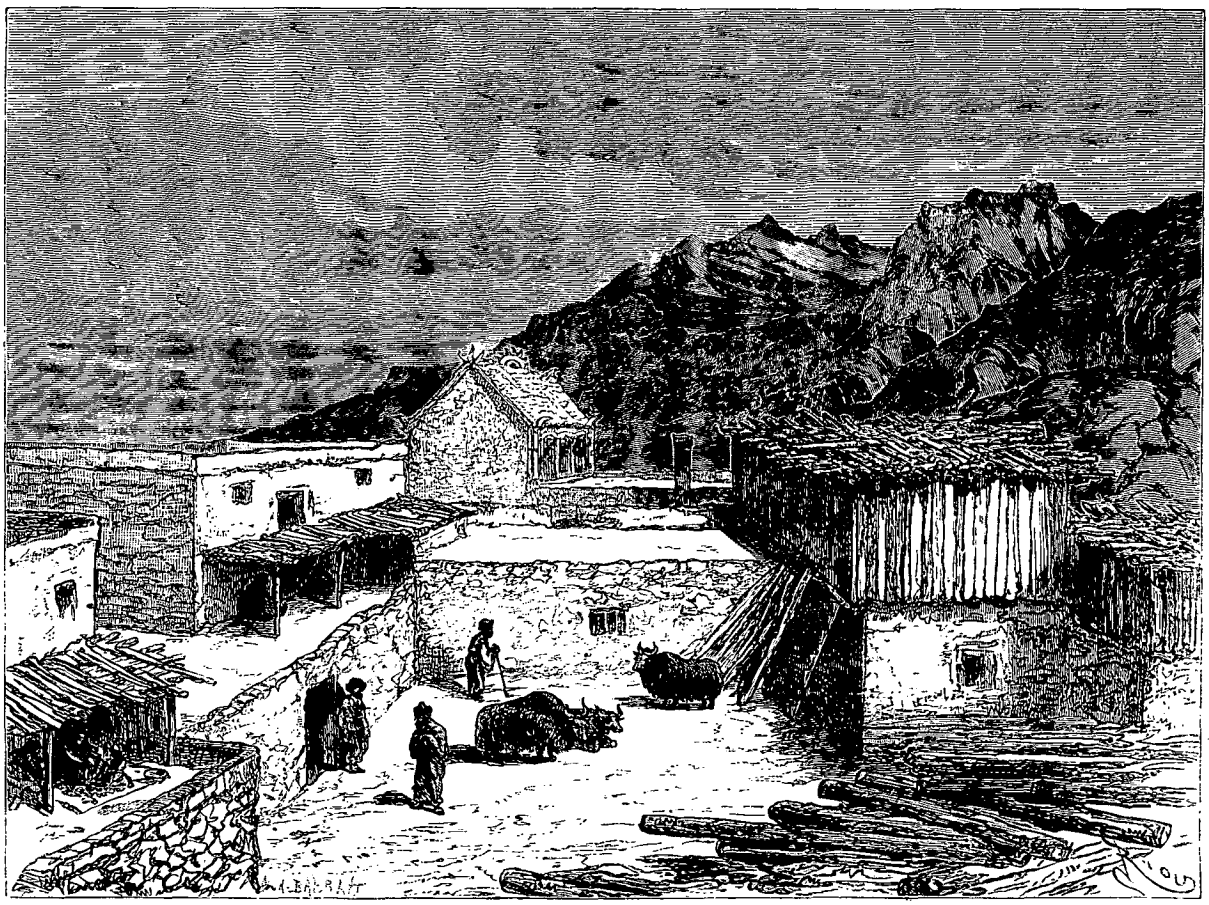
L'étroite vallée où il coule est étranglée entre des montagnes rapprochées à deux verstes et par endroits moins encore. Tout ce pays est presque désert; on n'y rencontre que quelques campements de Tangoutes qui, au nombre de cinq cents environ, rôdent le long du haut Mouroui-Oussou. A quatre cents verstes plus loin en aval, l'altitude a diminué, le climat est devenu plus doux, les Tangoutes sont devenus sédentaires et commencent à s'occuper d'agriculture. Le type de ces villages de Tangoutes est, paraît-il, le même pour tout le Tibet septentrional.

Les rives du fleuve Bleu marquaient le terme de notre expédition. Nos ressources étaient épuisées, nos bêtes de somme mortes ou fourbues. Nous ne possédions plus que cinq lans, et pour aller à Lhassa du point où nous étions, il fallait encore vingt-sept jours de marche. C'eût été folie que de tenter de le faire, et, bon gré mal gré, nous dûmes songer au retour, en nous disant tristement que ce n'étaient ni les hommes ni la nature, mais simplement le manque d'argent qui nous empêchait d'atteindre la capitale du Tibet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous étions arrivés au milieu de février quand nous reprîmes notre route vers les plaines du Tsaïdam. Le contraste du climat des hauts plateaux avec celui des gradins inférieurs vers lesquels nous descendions était frappant. A mesure que nous descendions les rampes du Bourhan Boudda, nous sentions à chaque pas un air plus chaud et comme un souffle printanier. Le printemps dans le Tsaïdam est d'ailleurs très-précoce; nous disons « printemps » en tenant compte des extrêmes d'un climat continental où, à la mi-février, le thermomètre centigrade marquait vingt degrés la nuit et treize le jour à l'ombre. La glace fondait partout, et avec la débâcle apparaissaient les grands vols d'oiseaux, les macreuses et les canards d'abord, puis les harles, les merles, les cygnes, les passereaux, les faisans gris. Au milieu de tous ces symptômes de printemps, quelques crises de froid éclataient encore, et avec elles, des chutes de neige et des tempêtes qui venaient de l'ouest et obscurcissaient l'air d'épais nuages de poussière salée. Au commencement de mars, nous arrivions sur les rives du Koukou-Nor, où le printemps était bien moins avancé. Le lac était encore complétement gelé et le rapide Bouhaïn-Gol n'était libre que çà et là de ses glaces, qui en hiver ont jusqu'à trois pieds d'épaisseur.

Nous résolûmes de séjourner sur les bords du lac



Village tibétain. — Dessin de Riou, d'après M. Cooper.

jusqu'à la mi-avril pour y observer les grands passages d'oiseaux, et nous établîmes notre camp près d'un petit marais aux environs duquel nos bêtes pouvaient trouver de bons pâturages de Goudjir et de Tamarie.

Tout ce retard nous fut, hélas! bien inutile. Les bandes d'oiseaux ne se montrèrent qu'en nombre très-restreint, et nous pûmes à peine nous en nourrir et augmenter notre collection de quelques rares spécimens.

La pêche fut plus fructueuse. Nous ne trouvions, dans les bras du Bouhaïn-Gol, qu'une seule espèce de poisson, le *Schyzopygopsis N. Sp.*, mais en grande abondance. Nous ne prîmes pas moins de cent trente-six de ces poissons longs d'un à deux pieds et pesant ensemble environ trois ponds. Dans la seconde moitié de mars, malgré des gelées nocturnes de — 12°,3 centigrades, la débâcle de la rivière commença, mais celle du lac ne lui succéda que le 25 mars, à la suite d'une violente tempête.

Enfin, le 21 avril, après avoir rééquipé notre caravane en échangeant trois revolvers contre trois bons chameaux, et en en vendant deux autres pour soixante-cinq lans, nous nous décidâmes à reprendre la route

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

du couvent de Tcheibsen. Dès nos premiers pas dans les montagnes, nous retrouvâmes le printemps encore moins avancé que sur les bords du Koukou-Nor. L'aspect des monts du Kan-sou au mois d'avril était le même qu'au mois d'octobre, et dans ses sentiers sauvages, si le sol dégelait pendant le jour, en revanche la neige tombait quotidiennement. Après avoir traversé deux fois le Tétoung-Gol, la première fois sur la glace tombée au fond du lit, et la deuxième fois à gué, nous repassâmes par l'endroit où les Dounganes nous avaient attaqués l'année précédente. Précisément à cet endroit, nous nous croisâmes avec un détachement chinois qui venait de San-Tchouan[1] dans la vallée du Tétoung. Pendant que nous présentions notre passe-port à l'officier, ses hommes nous volèrent un revolver dans la fonte d'une selle; nous protestâmes énergiquement, et quoique nous ne pussions le faire que par signes, notre pantomime fut assez expressive pour que l'officier nous fît rendre notre arme. Il nous demanda en récompense un peu de poudre; nous lui en donnâmes une dizaine de charges, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Le 15 avril, nous arrivâmes à notre vieux couvent de Tcheibsen, où nous prîmes deux jours de repos; puis nous nous engageâmes dans les montagnes du couvent de Tchertinton que nous avions si souvent parcourues l'année précédente. C'est là que le printemps s'accentua sérieusement; le 9, nous vîmes les premiers papillons, et le 11, la première fleur, une *Ficaria Sp.* Près de Tcheibsen, nous trouvâmes les champs labourés et les céréales levées. Au 1er mai, nous comptions déjà douze espèces de fleurs, mais dispersées, et par spécimens solitaires. Pourtant il n'y eut pas un seul beau jour pendant toute la durée de ce mois que nous passâmes dans la région alpestre de Kan-sou.

Vers le 15, dans la région montagneuse, les arbustes étaient tout couverts de fleurs, et dans les basses terres toutes les feuilles avaient apparu. Sur les bords des petits torrents, l'églantier, le cerisier, le groseillier, le chèvrefeuille, l'épine-Vinette et l'odorante Daphné altaïca emplissaient l'air de leurs senteurs; sur les flancs bien exposés des montagnes fleurissaient les aubépines et les faux acacias.

Dans la seconde quinzaine de mai, nous descendions de la zone moyenne dans la vallée de Tétoung, où nous consacrâmes toute une semaine à nos excursions zoologiques; mais bientôt nous dûmes renoncer à la chasse aux petits oiseaux, faute de cendrée. D'ailleurs le manque d'argent nous empêchait de prolonger notre séjour à Tchertinton. Nous fîmes donc nos adieux au Kan-sou par un temps détestable. Le 28, il y eut un ouragan qui couvrit la terre d'un pied et demi de neige, et il gela à — 5° 3′ centigrades. Tel est le printemps du Kan-sou! Et pourtant, à cette date, nous y avions compté soixante-seize espèces de fleurs.

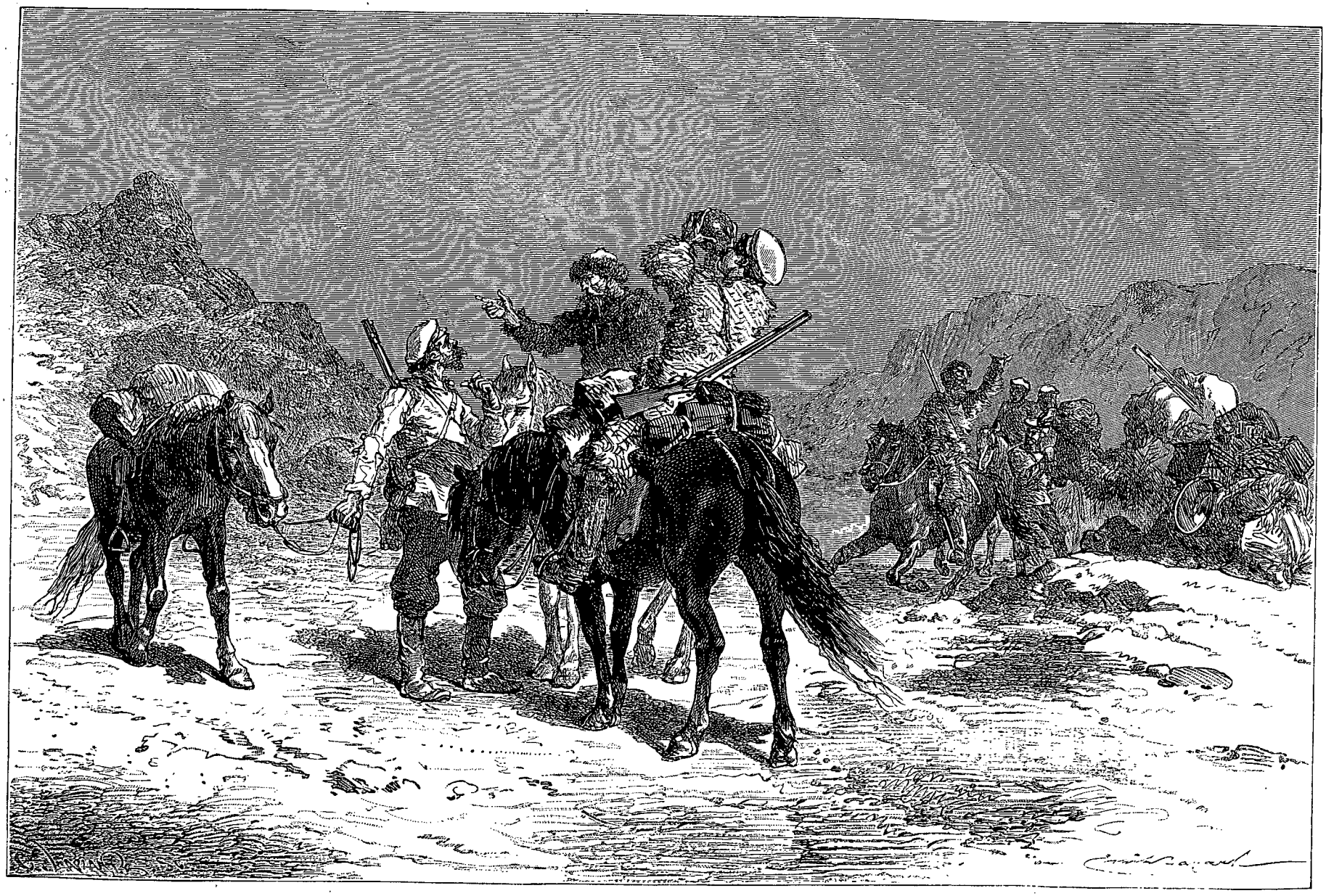
1. En chinois : Trois vallons.

Nous retournions sur nos pas à travers la mer de sable de l'Ala-Chan, et nous n'avions plus de guide. Nous cheminions difficilement, nous orientant sur les points de repère que j'avais tracés l'année précédente, pendant notre trajet avec la caravane tangoute, marchant souvent au hasard, et sans pouvoir déterminer exactement notre route. Toutefois nous exécutâmes heureusement ce pénible trajet, et nous ne mîmes que quinze jours à refaire notre vieux chemin de Dadjin à Din-iouan-in. Nous y arrivâmes à moitié morts de faim, sales, les vêtements en lambeaux, les chaussures déchirées, ayant la mine de véritables mendiants. Nous ressemblions si peu à des Européens, qu'à notre entrée dans la ville les habitants disaient, en nous voyant : « Comme ils ressemblent bien à nos gens! Ils sont devenus de vrais Mongols! »

On nous remit à Din-iouan-in une somme de mille lans que nous envoyait le général Vlangali; à cet envoi étaient joints des lettres de Russie et les trois derniers numéros du *Golos* de 1872. Avec quelle joie fiévreuse nous nous jetâmes sur notre courrier et dévorâmes lettres et journaux! Tout était nouveau pour nous, quoique depuis un an seulement nous fussions sans nouvelles. L'Europe, la patrie, notre vie passée reparaissaient devant nous. Nous nous sentions revivre et devenir plus forts, au milieu de ces populations en tout si différentes de nous.

Nous résolûmes de nous diriger sur Ourga, en passant par le Gobi central. Cet itinéraire n'avait jamais encore été suivi par aucun Européen, et devait certainement offrir le plus grand intérêt scientifique. Mais avant de continuer notre route, nous consacrâmes quelques jours à herboriser dans les montagnes de l'Ala-Chan. Elles n'étaient plus aussi désertes qu'en 1871. Depuis que les Dzounganes avaient disparu, les campements mongols étaient revenus. On rebâtissait les monastères détruits, et plusieurs centaines de Chinois, arrivés de la ville de Ning-Hia, s'occupaient à abattre des arbres. Aussi trouvâmes-nous difficilement, à dix-sept verstes au sud de Din-iouan-in, une petite gorge solitaire où ne retentissait pas la hache des défricheurs; elle était complétement dépourvue d'eau; mais nous aimions mieux faire tous les jours trois ou quatre verstes pour trouver un puits que de vivre en promiscuité avec les Chinois ou les Mongols. Après avoir bien étudié la flore et la faune de cette région telle qu'elle est en été, nous fîmes les préparatifs de notre dernière étape, et le 14 juillet au matin nous nous mettions en route. Grâce à notre passe-port, et surtout à un cadeau que nous offrîmes au fonctionnaire qui remplaçait le prince (celui-ci était parti pour Pékin), nous pûmes obtenir deux guides. Ils devaient nous conduire jusqu'à la frontière de l'Ala-Chan, et nous aider à trouver deux autres guides, comme le portait le sauf-conduit qu'on nous délivra. Cette recommandation devait être transmise plus loin, de sorte qu'il nous fut possible de trouver partout des guides sans difficulté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le retour du Cosaque (voy. p. 207). — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Alors commença pour nous une longue suite de jours pénibles. Nous souffrions de plus en plus de la chaleur, qui atteignait jusqu'à quarante-cinq degrés centigrades à l'ombre, et 25°,5 centigrades la nuit. Dès l'aube, à peine le soleil se montrait-il à l'horizon que déjà l'air devenait brûlant. Pendant la journée, nous marchions entre deux fournaises, en haut le soleil, en bas le sol embrasé. Pas un seul nuage ne paraissait au ciel. L'atmosphère était terne et d'une couleur sale. Si de loin en loin cependant quelques nuages se déchargeaient, les gouttes de pluie, par suite de l'horrible sécheresse, n'arrivaient même pas jusqu'à terre. Les orages étaient rares, mais un vent brûlant soufflait presque constamment du sud-est et du sud-ouest. Même pendant les jours calmes, de violents tourbillons de sable s'élevaient entre midi et le coucher du soleil.

Pour éviter autant que possible la forte chaleur, nous nous levions avant le jour; mais le thé, la nonchalance des guides, le chargement des bêtes de somme, nous faisaient perdre beaucoup de temps. Nous ne partions jamais avant quatre ou cinq heures du matin. Mieux aurait valu voyager la nuit.

Le 19 juillet au matin nous quittions le lac Djarataï-dabassou et nous nous dirigions vers la chaîne de Khan-Oula. D'après notre guide l'étape devait être de vingt-cinq verstes et nous devions trouver deux puits à huit verstes l'un de l'autre.

Effectivement, cette distance parcourue, nous trouvâmes un puits où bêtes et gens purent se désaltérer. Nous continuâmes notre route avec l'espoir de trouver un second abreuvoir huit verstes plus loin et d'y faire halte, car, quoiqu'il fût à peine sept heures du matin, la chaleur était déjà très-grande. Notre certitude de trouver un second puits était si complète que nos Cosaques voulaient vider les barils d'eau pour soulager les chameaux : heureusement je le leur défendis. Au bout de dix verstes sans rencontrer de puits, notre guide annonça qu'il s'était égaré et grimpa sur la dune la plus proche pour reconnaître le pays. Quelques instants après il nous fit signe de le suivre; nous le rejoignîmes aussitôt et alors il nous assura que nous avions dépassé le second puits, mais qu'un troisième, auprès duquel nous étions convenus de faire la halte de nuit, ne se trouvait plus qu'à cinq ou six verstes.

Nous suivons la route qu'il nous indique. Cependant midi arrive et la chaleur devient intolérable. Un vent impétueux agite la couche inférieure de l'atmosphère brûlante et nous enveloppe de sable chaud et d'une poussière salée. Il devient difficile de s'avancer, nos pauvres bêtes et surtout nos chiens ne peuvent appuyer leurs pattes sur ce sol embrasé qui marque soixante-trois degrés centigrades. De temps en temps nous faisons halte, nous nous mouillons le visage et trempons dans l'eau la tête de nos bêtes et les faisons boire. Enfin notre provision d'eau s'épuise, il en reste moins d'un demi-vedro[1] et il devient indispensable de conserver cette dernière ressource. — Sommes-nous encore loin du puits? demandons-nous au guide à chaque instant, et toujours nous recevons la même réponse qu'il n'est pas loin, mais derrière telle ou telle colline. Nous faisons ainsi dix verstes, et toujours point d'eau. Cependant notre pauvre Faust, ne recevant plus à boire, commence à se coucher et à gémir comme pour nous apprendre que ses forces sont épuisées. Nous nous arrêtons et nous décidons que le guide et M. de Piltzoff continueront jusqu'au puits; ils emmènent Faust qui ne peut plus marcher et le guide le place sur son chameau. Le Mongol ne cessait d'affirmer que l'eau était proche; mais lorsque tous deux furent éloignés de deux verstes de notre caravane, il montra du haut d'une colline à M. de Piltzoff l'endroit où se trouvait le puits : il y avait encore cinq grandes verstes à parcourir. Le destin de notre pauvre Faust devait s'accomplir : avec lui il n'était pas possible de gagner rapidement le puits, et l'endroit où nous étions arrêtés était aussi trop éloigné pour qu'on pût lui donner un verre d'eau. M. de Piltzoff fit halte pour nous permettre d'arriver et plaça Faust sous un buisson qu'il recouvrit d'une pièce de feutre. Le pauvre animal perdait à chaque instant ses forces; enfin il se mit à râler, poussa deux ou trois soupirs et expira.

Nous déposâmes le corps du pauvre Faust sur des colis et nous continuâmes notre route vers l'endroit désigné par le Mongol, qui s'était déjà trompé si souvent. Notre position devenait atroce; à peine nous restait-il encore quelques verres d'eau; chacun en prenait une petite gorgée pour rafraîchir quelques instants sa bouche où la langue était presque desséchée : tous les membres nous brûlaient comme du feu, et la tête prise de vertige nous tournait à en perdre connaissance!...

J'ordonnai alors à un des Cosaques de prendre un bidon et de partir au galop avec le Mongol vers ce puits introuvable, et si le guide voulait ralentir son allure, de lui tirer dessus.

Nos hommes disparurent rapidement dans des tourbillons de poussière et nous nous traînâmes sur leurs traces, sous le poids d'une anxiété qu'il est facile de comprendre. Une demi-heure s'écoula, puis nous aperçûmes notre Cosaque revenant au galop. — Mais quelle nouvelle nous apportait-il? le salut ou la mort? Donnant un dernier coup d'éperon à nos chevaux épuisés, nous nous précipitâmes à sa rencontre pour mettre plus vite un terme à cette épouvantable angoisse, qui étreint le cœur de l'homme qui sent une mort affreuse suspendue sur sa tête! — Nous étions sauvés : notre compagnon nous apprit qu'effectivement il y avait un puits, et nous remit le bidon plein d'eau fraîche. Après avoir bu et nous être rafraîchis, nous continuâmes notre route et nous arrivâmes enfin au puits de Boro-Sondji. Il était alors deux heures de l'après-midi, et par une chaleur torride nous avions marché dix heures et franchi trente-quatre verstes.

Après avoir déchargé les chameaux, nous envoyâmes

1. Six litres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un Cosaque et le Mongol chercher le colis abandonné sur la route et notre autre chien mongol, notre fidèle compagnon de route depuis près de deux ans; il était encore vivant et nos hommes le trouvèrent couché à l'ombre de ce colis; l'eau qu'on lui apportait lui rendit ses forces et il revint au camp.

Malgré notre prostration physique et morale, la mort de Faust nous fut si pénible que nous ne pûmes rien manger, et passâmes la nuit sans sommeil. Au matin, nous creusâmes une petite fosse et confiâmes à la terre les restes de ce fidèle ami! En lui rendant cet honneur, M. de Piltzoff et moi nous pleurions comme des enfants! Que de fois, dans des moments difficiles et de découragement, les caresses du bon animal ne nous avaient-elles pas fait oublier à moitié nos misères! Depuis près de trois ans, ce dévoué serviteur nous suivait : ni les terribles gelées, ni les effroyables tempêtes de neige du Tibet, ni les pluies ni la neige du Kan-sou, ni les marches interminables pendant des milliers de verstes, ne vinrent à bout de lui. Il succomba à la chaleur brûlante de l'Ala-Chan, et deux mois plus tard notre expédition allait être terminée! N'était-ce pas là de la mauvaise chance?

La route habituelle que suivent, en se rendant d'Ourga dans l'Ala-Chan, les caravanes des pèlerins septentrionaux qui se dirigent vers le Tibet, tourne un peu à l'ouest à partir de la chaîne de Khan-Oula et passe sur le territoire de Kalka. Cependant nous ne choisîmes pas le même itinéraire, car le nombre des puits y avait diminué, et depuis l'insurrection doungane les caravanes ne passaient plus par là[1].

Nous nous dirigeâmes en droite ligne vers le nord, et après avoir traversé les ramifications occidentales du Kara-Narin-Oula, nous entrâmes sur le territoire des Ouroti, dont un petit coin s'enfonce entre l'Ala-Chan et Khalka.

Le terrain s'élève ici beaucoup plus haut que dans l'Ala-Chan, mais ne tarde point à s'abaisser en pente très-douce vers la plaine de Galbin-Gobi, dont la hauteur absolue atteint à peine trois mille deux cents pieds. De là le sol s'exhausse de nouveau dans la direction nord, vers les monts Khourkou. Ces montagnes séparent, d'une manière très-accentuée, le désert aride qui s'étend au sud de la région plus steppienne qui se déploie au nord. Enfin les chaînes qui circonscrivent la vallée du Hoang-Ho s'abaissent aussi peu à peu, à l'ouest, vers le Galbin-Gobi; de sorte que cette plaine inculte, qui s'étend, au dire des Mongols, sur un espace de vingt-cinq journées de marche, présente une dépression aussi profonde que le cirque du lac Djaratai-Dabasou, dans l'Ala-Chan.

Le terroir de Galbin-Gobi, dans la partie dont nous parlons, est formé de petits cailloux ou d'argile salie, et presque entièrement dépourvu de végétation. Sur toute son étendue, de l'Ala-Chan à l'arête de Khour-Kou; c'est un désert aussi aride, aussi sauvage que l'Ala-Chan, seulement avec quelques caractères physiques différents. Ainsi les lises sont ici moins nombreuses; elles sont remplacées par de l'argile pure, et des cailloux, des roches dénudées où domine le gneiss apparaissent comme des îles au milieu des sables.

Pendant notre voyage dans la première moitié d'août, les chaleurs furent très-fortes, sans pourtant atteindre le degré excessif de celles de l'Ala-Chan. Les vents soufflaient presque nuit et jour, souvent devenaient tempétueux, et remplissaient l'atmosphère de sable et de poussière salée. Ces poussières ensablent les puits, qui sont aussi couverts par les pluies, rares il est vrai, mais qui s'abattent en trombe; alors se forment de véritables rivières, qui charrient de la boue et du sable dans ces puits, toujours creusés dans les endroits les plus bas. Traverser une pareille contrée sans guide est impossible, la mort vous menace à chaque minute, à chaque pas.

En un mot, ce désert et celui de l'Ala-Chan sont si affreux, que comparativement ceux du Tibet peuvent être considérés comme une terre bénie. Dans ces derniers au moins, on rencontre de l'eau, et les vallées des rivières ont de bons pâturages. Aux deux autres, pas même une oasis, partout l'absence de la vie, partout le silence absolu. C'est le pays de la mort dans toute l'acception du mot, et ces vastes solitudes s'étendent à des centaines de verstes en latitude et en longitude.

La chaîne Khourkou, qui au point où nous l'avons traversée délimite la frontière septentrionale de la région la plus sauvage et la plus déserte du Gobi, s'étend en arête bien accusée du sud-est au nord-ouest. Comment se projette-t-elle dans ces deux directions? Nous n'avons pu l'apprendre positivement; mais les indigènes nous ont dit que dans le sud-ouest le Khourkou s'étendait jusqu'aux montagnes formant la vallée du Hoang-Ho, et, à l'ouest, atteignait aussi avec quelques petites solutions de continuité d'autres montagnes élevées. Si l'on en croit cette assertion, on peut supposer que le Khourkou rejoint à l'ouest le Thian-Chan, formant ainsi le lien entre ce système et celui de l'In-Chan. Au nord du Khourkou recommence le sol argileux rayé par des zones de cailloux. Le relief du pays est toujours uni ou légèrement ondulé. Dans les parties où le sol n'est pas trop imprégné de sel, on rencontre la petite absinthe, l'ail sauvage, plante caractéristique du pays; le *Dirissoun* et quelques autres plantes complètent la flore du désert. A peine quelques ondées ont-elles rafraîchi le sol, que sous les rayons ardents du soleil les herbes sortent de terre, et que le désert desséché se couvre d'oasis verdoyantes. Alors arrivent les antilopes; l'alouette de Mongolie égaye le steppe de son chant; les Mongols survivent avec leurs immenses troupeaux, et un joyeux bourdonnement de vie interrompt la monotonie ordinaire.

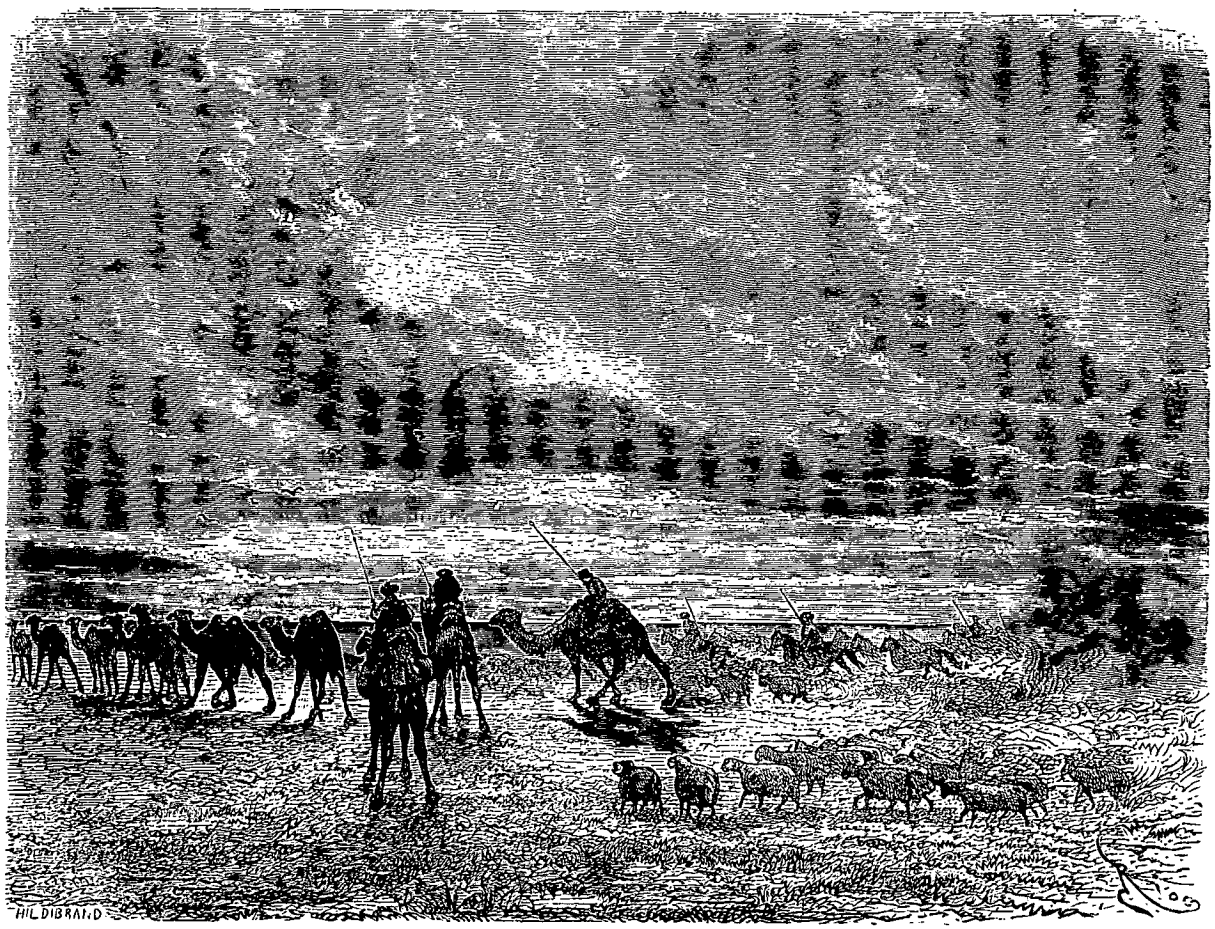
1. La caravane d'Ourga, envoyée à Lassa pour chercher le houtouktou, pendant l'été de 1873, traversa le Gobi en petite troupe et par des routes différentes. Sur la grande route on avait envoyé préalablement des ouvriers pour creuser et nettoyer les puits et encore trouva-t-on fort peu d'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Mais bientôt les rayons du soleil transforment en vapeur le peu d'eau qu'avait absorbée le sol; l'herbe foulée par les troupeaux se fane et jaunit; les Mongols décampent, les antilopes s'enfuient, les alouettes s'envolent, et le désert reprenant son aspect ordinaire redevient silencieux comme la tombe.

Sur notre route, la hauteur absolue du Gobi entre le Khourkou et Ourga ne dépassait nulle part cinq mille cinq cents pieds, et ne s'abaissait pas au-dessous de quatre mille pieds.

Le Gobi central ressemble à toutes les autres parties de ce désert. Sans système hydrographique aucun, il ne contient point, ou du moins il ne contient que très-peu de petites sources. Après des pluies abondantes, les eaux se concentrent dans des dépressions argileuses; les nomades trouvent en été la provision qui leur est nécessaire. En hiver, ils se contentent de neige. Cette pénurie d'eau pendant la saison chaude les force à changer fréquemment de pâturages. Néanmoins leur bétail est d'un bel aspect; d'immenses troupeaux paissent auprès de leurs campements, et tous sont gras et bien portants. J'attribuerai volontiers



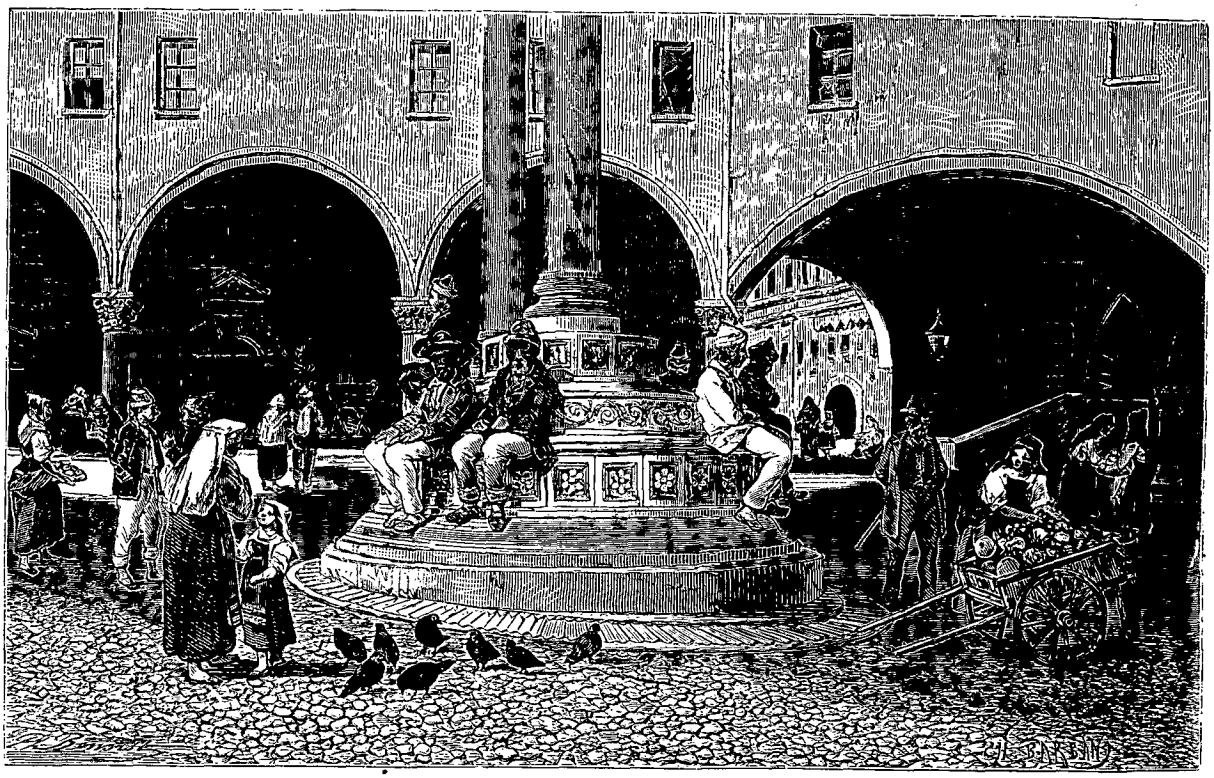
Les troupeaux dans le désert. — Dessin de Riou, d'après le texte.

cet état du bétail sur un sol aride, à l'état de liberté dans lequel il vit, et à l'absence d'insectes, qui dans d'autres régions plus fertiles sont de véritables fléaux.

Enfin nous arrivâmes sur le territoire des Khalkas; nous approchions de la patrie. Notre impatience d'arriver à Ourga allait en croissant. Ce n'était plus les semaines que nous comptions, mais les jours. Après avoir franchi la petite chaîne de Ganghin Daban, nous atteignîmes les rives de la Tola, la première rivière que nous ayons rencontrée en allant en Mongolie. Depuis le Kan-sou jusqu'à la Tola, sur un parcours de treize cents verstes, nous n'avons vu ni un ruisseau ni un lac; nous n'avons rencontré que des flaques d'eau salée produites par les pluies. Avec l'eau apparaissent les forêts dont l'ombre épaisse estompe les versants abrupts des monts Khan Oula. Le cœur débordant de joie et d'émotion, nous arrivâmes enfin à Ourga, où nous avons trouvé chez notre consul le plus cordial et le plus sympathique accueil. Nous voici revenus en pays civilisé. Notre voyage est fini.

Abrégé de la traduction de M. du Laurens par L. Cahun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr



Sur la place *Majeure*, à Ravenne. — Dessin de Ph. Benoist, d'après un croquis de l'auteur.

DE RAVENNE A OTRANTE,

PAR M. CHARLES YRIARTE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Plan du voyage. — Ravenne. — Son aspect. — Coup d'œil sur l'histoire. — Les monuments correspondants aux périodes historiques. — Les Romains. — Les Goths. — Les Grecs.

Je ne sais par quel hasard, quel concours de circonstances, quelle *combinazione* — comme disent les Italiens — je n'ai jamais passé les Alpes qu'en hiver ou en automne. Mai est charmant à Paris; l'hiver finit à peine, on se sent pris dans le doux engrenage des relations du monde, et le boulevard a des séductions indicibles : les arbres, depuis la Madeleine jusqu'aux théâtres, sont d'un vert tendre qui va au cœur; le Bois est tout en feuillée, et les Parisiennes arborent des étoffes claires, les amazones passent rapides dans les halliers : on va courir le grand prix, l'été est venu sans qu'on y pense; il est déjà trop tard pour aller au pays du soleil. Cette année, j'entre en Italie — pour la quinzième fois — aux premiers jours du printemps, et c'est une fête pour les yeux : les neiges immaculées couvrent les pics; de tous côtés, sous la douce chaleur d'un soleil bienfaisant, mille ruisseaux et mille chutes ruissellent en blanches écumes aux flancs de la montagne sombre; dans les vallées, tous les arbres sont en fleurs, et les plaines sont bariolées comme de riches tapis. Les berges de la voie ferrée semblent des allées fleuries, dans les plaines les avoines sont hautes, les épis des blés verts sont lourds et se courbent sous une douce brise; le soir, les lucioles, par milliers, voltigent à fleur du sol, et les champs ressemblent aux flots phosphorescents d'une mer tranquille. Il y a dans l'air je ne sais quelle ivresse; c'est la fête de la nature; c'est le mois de mai et la saison des fleurs.

Je pars pour accomplir en six semaines une excursion dont le récit, appuyé de documents dessinés, pourra offrir un réel intérêt aux lecteurs. Je me rendrai directement de Paris à Bologne et de Bologne à Ravenne; de là je suivrai le rivage du golfe depuis cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville jusqu'à la pointe du talon de la botte italienne je verrai Rimini, Pesaro, Urbino, Fano, Sinigaglia, Ancône, Bari, Barletta, Pescara, Brindisi, Foggia, Lecce, et enfin Otrante, « la Città dolente ». Je m'arrêterai dans chacune de ces villes pour en étudier l'histoire, peindre le côté pittoresque et visiter les monuments. J'essayerai de dire quelles grandes personnalités ont honoré la région; quelle cour brillante l'illustrait autrefois. Je ferai connaître le caractère de la population; je fouillerai les bibliothèques et m'efforcerai de réunir toutes ces brochures, si précieuses pour l'histoire locale et si difficiles à se procurer, qu'on doit aux savants modestes, bibliothécaires, archivistes, archéologues, amateurs et lettrés, qui se dérobent, dans ces villes peu visitées, à la publicité bruyante, et restent la plupart du temps confinés dans une obscurité qui plaît à leurs goûts et à leur caractère.

L'aspect de Ravenne n'a pas ce caractère sombre dont l'imagination se plaît à la revêtir; les rues sont désertes, il est vrai; la proportion des maisons est colossale; on sent que la vie s'est retirée d'un centre autrefois florissant et riche; mais la cité est claire, saine, propre, nette et bien tenue. En quittant Bologne, on y arrive par un petit chemin de fer d'intérêt local qui se soude, à Castelbolognese, à la ligne des chemins méridionaux, et, quand on veut continuer sa route vers le Midi, il faut revenir sur ses pas.

Autrefois située dans les marais, au bord de l'Adriatique, Ravenne avait près de ses portes un grand port militaire qui, pendant quatre cents ans, depuis Auguste jusqu'à Honorius, reçut la flotte romaine. A ses portes et sur ses rivages s'élevaient de grandes forêts de pins qui servaient aux constructions navales. Depuis, la mer s'est retirée peu à peu, les rives se sont solidifiées, et l'enceinte de la cité romaine est aujourd'hui à six kilomètres de l'Adriatique. On en peut juger par les ruines des murailles antiques et par celles du port, très-visibles encore à Classe. Quant aux forêts de pins, elles existent toujours. Sur une longueur de vingt-cinq milles s'étend, jusqu'aux anciennes salines de Cervia, la fameuse *selva*, devenue classique, — qui n'a pas non plus d'ailleurs le caractère que l'imagination du voyageur prête volontiers à la sombre forêt chantée par Dante.

La ville est encore ceinte de murailles; on a éventré les bastions entre la Rocca, forteresse d'angle du côté de la mer, et la porte Alberoni, l'une des six qui servent d'entrée à la ville, afin d'asseoir à portée de la Darsena ou du bassin du port la station du chemin de fer qui fait tête de ligne. Le stradone della Stazione mène droit au cœur de la cité, à la place Majeure, qui a tout le caractère des places vénitiennes avec ses deux belles colonnes de granit dressées sur des piédestaux faisant gradins, richement décorés de sculptures et supportant les statues de saint Apollinaire et de saint Vital. Cette place principale de Ravenne prévient tout de suite le voyageur en faveur de la ville; elle est ample, noble, et malgré la restauration moderne de la maison municipale, qui ferme la place, on sent déjà qu'on est en plein dans l'histoire. Le portique à colonnes de granit qui figure sur notre croquis, et qui clôt un des bas côtés de la place, est du temps de Théodoric et porte son monogramme, très-lisible et sculpté avec art; des frises d'un beau travail ornent le pourtour de ces arcs, précieux vestiges historiques, et les deux colonnes dont nous avons dessiné le piédestal parlent de la domination des Vénitiens : elles ont été élevées par eux en 1483, et sont fièrement signées, à la base, du nom d'un des plus admirables artistes qu'ait produits l'Italie du quinzième siècle, Pietro Lombardi. Le grand Pietro s'est plu à sculpter dans chacune des faces des polygones qui surélèvent ces colonnes de charmants bas-reliefs qui ont toute la finesse et la grâce de la sculpture antique, et, par une fantaisie qui est bien de la Renaissance, l'un des saints de marbre qui se dresse sur l'un des fûts porte en tête un casque de bronze d'un beau travail, et brandit une arme de même métal digne de figurer dans quelque riche *armeria*. Une belle statue en bronze de Clément XII, adossée aux murs de la maison commune, complète cet ensemble. Une telle place est toujours le Forum de la ville, si restreint qu'y soit le mouvement, et c'est là que celui qui vient à Ravenne pour la première fois, et qui ne sait encore rien des mœurs du pays, peut surprendre les manifestations de la vie locale. Les jours de marché, le concours est assez grand; mais on ne peut voir là que le populaire, car, sur toute la côte, une femme, même celle de la société moyenne, ne saurait se permettre d'aller au marché; il y a même certains endroits (un peu plus bas, vers Brindisi) où la présence d'une dame à l'étalage d'un vendeur causerait une surprise extrême : aussi en est-on réduit à la population des contadini, foule noire d'aspect qui ne diffère en rien de celle des paysans italiens du Nord, vers la Brianza ou les villes du Lombard-Vénitien. Quant aux physionomies, elles présentent à qui les observe un caractère très-nettement défini; les femmes des Marches sont célèbres par leur fière allure, et il y a de l'Antoine de Messine dans le type de quelques-uns des personnages les plus qualifiés de la société de Ravenne. La coiffure des jeunes femmes de la ville, celles qui ne copient pas les modes françaises ou milanaises, comme c'est l'habitude dans la classe élevée, qui bannit volontiers tout caractère local, rappelle d'une façon très-frappante, à ceux qui connaissent le cachet des grandes physionomies de la numismatique et de la peinture italiennes, les Pomedello, les Pisanello et les Piero della Francesca.

Douze mille habitants dans l'enceinte des murs, et huit mille répartis dans deux faubourgs, occupent une surface qui est certainement faite pour contenir cinquante à soixante mille habitants. Il en résulte que la ville paraît vide et déserte, et que les rues sont tristes et solitaires malgré leur aspect clair et propre. Les monuments, couvents, cloîtres et palais, sont énor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

mes comme plan et leurs proportions colossales; et si on veut errer à l'aventure, comme doit le faire tout voyageur, entrer sans crainte ici et là, sous les grands porches, dans les cours, dans les casernes, pénétrer dans les jardins, en un mot, percer tous les mystères des rues et ruelles de la ville, on se trouve parfois écrasé par cette immense proportion des constructions, qui fait penser à certains de ces édifices romains du seizième et du dix-septième siècle qui ne sont plus en rapport avec l'être humain. Quelques palais, simples de lignes, ont la plus magnifique tournure, mais leur beauté consiste beaucoup plus dans ces dimensions énormes que dans le goût de l'ornementation ou sa richesse. Là vivent encore quelques-uns des représentants des grandes familles dont on lit les noms à chaque page des *Chroniques de Ravenne*. On m'a dit qu'il y avait dans la ville un certain mouvement de société; je n'ai pas pu le constater : je n'ai pas vu le monde, les théâtres mêmes étaient fermés; ils sont assez beaux cependant; mais on conçoit que Ravenne ne peut pas alimenter toute l'année une troupe dramatique ou lyrique. On allait inaugurer, sur la place de la Station, la statue de Farini, qui est un enfant du pays, et pour cette circonstance le théâtre devait ouvrir ses portes. Le seul casino de la ville, où j'ai été introduit avec la plus parfaite courtoisie par le comte Cesare Rasponi, et où j'ai rencontré une société fort restreinte, mais extrêmement choisie, consiste en une très-petite chambre à rez-de-chaussée, au fond d'un étroit couloir, et est desservi par le café voisin. Cette simplicité n'a rien qui doive étonner; elle est même un des grands charmes de l'Italie, où on vit à la *buona*, et là elle faisait contraste avec la splendeur des noms historiques des hôtes. La haute distinction et la parfaite aisance des membres habituels du petit cénacle savent mettre à l'aise dès la première heure l'étranger de passage auquel on donne une grande marque d'estime en l'introduisant dans cette intimité.

A Ravenne, comme partout en Italie, le café joue un grand rôle, et celui de la place Majeure est très-suivi; les jours où la musique joue, la promenade est assez vivante : les officiers italiens, toujours bien tenus, d'une belle prestance, font la haie et assistent au défilé des groupes qui vont et viennent pendant une heure à peine. Les jeunes filles s'en vont en avant, trois par trois; on se salue, on s'arrête, on cause : c'est là le spectacle qu'offrent toutes les places italiennes, et il ne faut pas y insister, mais je ne sais quelle similitude d'aspect ou d'atmosphère m'a fait penser à une soirée passée, dans les mêmes circonstances, à une table de café de la petite ville dalmate de Sebenico.

Il y a deux hôtels à Ravenne : l'*Aquila d'oro* et *San Marco*. J'avais choisi le dernier. Peu de temps auparavant, l'empereur du Brésil y avait passé quelques jours, et déjà, suivant la mode italienne, on avait accroché dans l'escalier, à côté d'une suite de blasons souverains, les armes du Brésil avec une inscription pompeuse faisant allusion aux rares mérites et à la science du noble visiteur. L'hôtel, malgré le grand concours d'étrangers qui se rendaient alors au Vatican pour le jubilé, était tout à fait vide, et je n'eus là pour toute compagnie qu'un Anglais, un parfait gentleman, que le garçon d'hôtel (qui me protégeait fort et m'expliquait l'histoire de la cité) s'obstinait à me présenter comme un amiral du plus haut renom. Tandis que je collectionnais des brochures, photographies et dessins, l'insulaire, lui, collectionnait des kilomètres, et il était si extraordinairement *entraîné* qu'il rentrait frais et dispos après des courses d'une longueur de quarante et cinquante kilomètres. Un soir, comme il était venu souper un peu tard et qu'il était parti dès la première heure, il m'avoua qu'il avait dépassé son maximum, et avait fait vingt lieues dans sa journée. Je rentrai en moi-même, j'eus quelque honte de mon indolence, et le lendemain je fis avec quelque effort une course de trois lieues dont je suis encore fier aujourd'hui.

A part les réunions du petit club et sa société sympathique, dont je voulus d'autant moins abuser que l'intimité était plus grande, les soirées ont été longues à Ravenne. J'errais longuement dans les rues, jamais je n'avais vu tant de perruquiers; le nombre en est tout à fait hors de proportion avec la population, et chaque boutique ressemble à un salon où, chaque soir, viennent se réunir les clients. Comme dans un club, on y épuise tous les sujets de conversation; de longs divans de cuir, disposés *ad hoc*, permettent aux assistants de se grouper, et l'artiste, debout, les ciseaux à la main, gesticule souvent avec effervescence, laissant là le patient pour allonger un argument sans réplique à un partisan de M. Nicotera ou du général Mezzacapo.

Les monuments de la période romaine. — Classe. — Cæsarée. La Ravenne antique.

Si Ravenne offre assez peu de ressources à l'étranger habitué au séjour des grandes villes, la cité est d'un prodigieux attrait pour ceux qui s'intéressent aux choses historiques. Ce n'est pas trop de dire que dans ce colossal musée italien où chaque ville a son épopée, chaque pierre son souvenir et son enseignement, Ravenne reste une des plus fécondes pour l'étude. La cité a joué un rôle politique qui lui constitue dans l'histoire une place à part à côté des cités les plus augustes, et elle apporte le témoignage de cette suprématie par ses monuments bien conservés et ses nombreux vestiges. A chaque pas on y rencontre les traces de la puissance des empereurs d'Occident et des rois goths, à cette époque intermédiaire qui prend place entre l'époque antique et le moyen âge.

Il est difficile de trouver dans Ravenne ou à ses portes des témoins authentiques de la période romaine qui commence avec Auguste et finit avec Augustule. J'ai fait avec un cicerone aimable et érudit, le professeur Dato Marini, une excursion à Classe pour cher-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cher la trace de ce grand port militaire des Romains, le second de l'empire (le premier était celui de Misène), où se réunissaient, au dire des historiens contemporains, deux cent cinquante vaisseaux de guerre qui pouvaient à un moment donné lever l'ancre et se diriger vers l'Épire, la Macédoine, l'Achaïe, la Propontide, le Pont, les îles de Crète et de Chypre et enfin les colonies de l'Orient. On peut se figurer ce qu'était cette station navale, d'après la description circonstanciée qu'en a laissée Strabon; mais, à part l'emplacement exact du phare, décrit par Pline, en venant de la haute mer, on ne retrouve ni les arsenaux, ni les magasins, ni les casernes des troupes et le plan des grands établissements maritimes fondés par Auguste. Il y avait trois villes à l'embouchure du Ronco, le fleuve de Ravenne : Classis, Cæsarée et Ravenne, qui communiquaient l'une avec l'autre, ne faisaient qu'un vaste ensemble défendu par des fossés profonds alimentés par le Ronco (alors le *Bedesis*), et augmenté des eaux du Pô qu'Auguste y avait amenées par un canal qui traversait la ville et qui prenait le nom de *Fossa Augusti*. De tout cela nulle trace; le Ronco lui-même a été détourné, son cours n'est plus le même, et comme les mouvements de terrain ont changé, que les lits ont été comblés et les plaines creusées pour opposer des digues au débordement des deux fleuves, le Roncone et le Montone, il faut s'en tenir aux noms qui sont restés et qui perpétuent la tradition de l'existence en ces mêmes lieux des anciens établissements des Romains. Comment s'étonner d'ailleurs de ce que l'aspect de tout le pays ne soit plus le même, puisqu'on a constamment tendu à changer la nature de la ville et à solidifier son sol? C'était au début de l'histoire, au dire de Strabon, une ville bâtie sur pilotis et traversée par des canaux; la marée y montait à une grande hauteur comme dans la lagune. Déjà au sixième siècle, quand Jornandès décrit la ville, le port n'existe plus. « Au lieu où s'ouvrait ce port, dit-il, on voit de vastes jardins remplis d'arbres. » Le soulèvement des côtes de l'Adriatique a naturellement aussi modifié toute chose, et ce fait de l'atterrissement n'est pas nouveau, il est accompli déjà au sixième siècle, puisque Jornandès et Procope se confirment l'un l'autre et parlent des bas-fonds qui s'étendent à trente stades en plaine, obligeant les navigateurs à faire un très-grand circuit.

Deux monuments cependant, debout encore dans une solitude où ne s'élève pas une seule habitation et respectés par les barbares qui vont saccager Ravenne, indiquent nettement la place de Classe : c'est la grande basilique de San Apollinare in Classe, et la petite église de Santa Maria in Porto Fuori. La première s'élevait à Classis, une des trois villes détruites par Luitprand le Lombard en 728; la seconde à Cæsarée. Comme nous nous attachons ici à suivre l'ordre chronologique, disons tout de suite que ces deux constructions religieuses sont postérieures à d'autres qui existent encore, admirablement conservées dans l'enceinte de Ravenne, et qui ont subi moins de transformations.

Le tombeau de Galla Placida et la période des Goths.

Je prie le lecteur d'observer un fait capital qui jettera une vive lumière sur l'architecture et les arts de cette période, et qui explique en même temps la conservation de nombre de monuments des Goths sur le sol italien.

Il y a eu *fusion* entre ceux qu'on appelle les *Barbares* et les Romains de la fin du cinquième siècle. Le mariage de la sœur d'un empereur d'Occident avec Atolphe, beau-frère d'Alaric, est déjà un fait qui le prouve; de plus, Odoacre, le premier *roi d'Italie* qui siége à Ravenne et supprime l'empire d'Occident, n'est pas un de ces conquérants venus de lointaines régions à la tête de ses hordes pour ravager un empire : il est *Commandant des gardes de Romulus Augustule*, le dernier empereur; Hérule ou Scythe de naissance, au lieu de mettre à mort celui auquel il enlève la couronne, il lui donne avec la liberté une terre en Campanie et une pension considérable. D'ailleurs, entre Attila et Odoacre, il y a cette différence que l'un vient en conquérant farouche, tandis que l'autre pousse les soldats qu'il commande à déposer leur souverain, et par eux se fait décerner le pouvoir. De sorte qu'en lisant attentivement l'histoire, on en arrive à regarder ce fait énorme de la domination d'un barbare à Ravenne et la chute de l'empire d'Occident comme le résultat d'un *pronunciamento*.

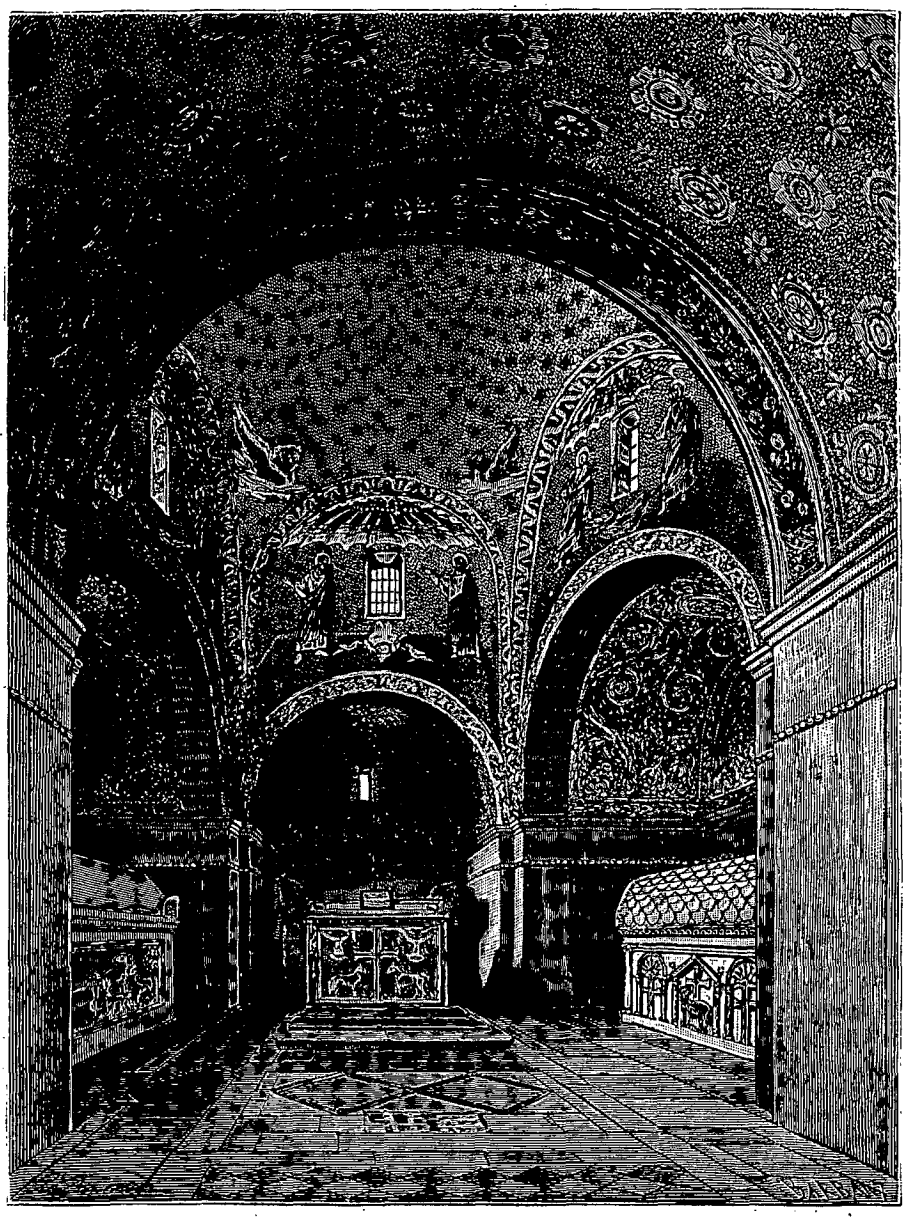
A l'une des extrémités de la ville, enfermé par la muraille qui lui sert d'enceinte fortifiée (Mura di Porta Serrata), dans les jardins mêmes de l'ancien couvent de San Vitale, s'élève le mausolée de l'impératrice Galla Placida, monument construit par elle en 440, et aussi bien conservé qu'on peut l'espérer quand il s'agit d'une construction qui date de plus de quatorze siècles, et que sa petite proportion ne pouvait sauver de la rage des hommes et des outrages du temps.

On visite d'ordinaire la basilique de San Vitale avant d'entrer dans le tombeau de Placida; le custode vous fait longer un mur étroit et pousse une porte qui donne dans un vaste enclos planté; c'est le jardin du couvent. Avant de passer ce seuil, on voit à droite de la ruelle une église abandonnée, Santa Croce, fondée aussi par l'impératrice, mais reconstruite plusieurs fois de fond en comble depuis cette époque. Nous espérions trouver quelque fragment d'un intérêt archéologique dans Santa Croce, mais elle n'offre véritablement plus aucune trace de sa curieuse origine. Un petit *pronaos*, dont on n'a découvert qu'en 1865 le plan et deux des colonnes, s'élevait autrefois en avant du mausolée de Placida et complétait le monument. Aujourd'hui on y entre de plain-pied; la forme est celle d'une croix, les murs sont lisses, la voûte centrale à l'intersection est à anse de panier, celles des bras sont en berceau. De petites barbacanes étroites éclairent la partie supérieure; au-dessous du bandeau, d'autres fenêtres s'ouvraient qui permettaient à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'air et à la lumière de pénétrer; mais entre le sol actuel et celui du pavement du cinquième siècle la différence est de un mètre quarante-trois centimètres, ce qui, naturellement, change complétement la proportion du monument. Le sol du pronaos était lui-même plus bas que celui de l'intérieur du tombeau de trente centimètres, sans doute afin d'éviter l'infiltration des eaux, qui est la plaie des monuments de Ravenne situés souvent au-dessous du niveau des eaux.

Le sarcophage de l'impératrice est disposé dans le bras vertical de la croix, parallèlement au mur, mais il existe un large espace vide entre lui et la paroi, de sorte qu'on peut tourner tout autour. La partie du de-



Tombeau de Galla Placidá (voy. p. 212). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

vant cependant est cachée par un superbe autel d'albâtre oriental, maître-autel arraché à San Vitale, et qui supportait à ses quatre angles des colonnes de vert antique restées dans la basilique. Le sarcophage est de très-haute proportion et d'une masse imposante; il dépasse de beaucoup l'autel. Fruste aujourd'hui et relevé simplement par quatre petits frontons d'angle, il était couvert de lames d'or et des plus riches ornements de métal; mais déjà du temps d'Odoacre il en avait été dépouillé. Il reste encore aujourd'hui une tradition, justifiée par la proportion du tombeau, qui dit que le corps de l'impératrice, paré de ses ornements royaux, reposait comme en une châsse, assis sur un trône, dans l'intérieur même du sarcophage : aux jours de San Nazario et de San Celso on venait en prière au tombeau. C'était pour le peuple un specta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cle de voir cette momie impériale, peinte, dorée et revêtue de bijoux, enfermée dans sa cella de porphyre. En 1577, un diacre imprudent aurait brûlé la relique en approchant un cierge ; mais, sans accepter cette légende que nous raconte le custode, les péripéties de l'histoire de Ravenne au seizième siècle sont telles, qu'il n'y a pas à s'étonner que la tombe soit vide aujourd'hui. Ce qui est plus curieux, c'est que la domination des Hérules et celle des Lombards aient laissé debout cette tombe. La majesté de la mort et le souvenir de l'union de Placida avec un roi visigoth l'auront protégée sans doute.

A droite et à gauche, deux autres sarcophages, massifs, mais d'un beau caractère qui rappelle encore l'art romain, renferment ou renfermaient les restes de l'empereur Honorius, frère de Galla Placida, et ceux de Valentinien III, son fils. Son second mari, Constance Auguste, est à l'entrée dans un quatrième sarcophage plus fruste. Tous les murs, sans aucun relief ni moulures, sont ornés de magnifiques mosaïques figurant un voile semé d'étoiles et relevé dans la partie centrale de la voûte. De grandes figures de saints, des frises éclatantes, des fonds d'or et des combinaisons décoratives d'un luxe admirable font de ce tombeau, restauré il est vrai, mais bien conservé cependant et pieusement et habilement entretenu, un véritable sanctuaire de l'art des premiers temps chrétiens. Le caractère de ce monument a certainement quelque chose de barbare, mais tout y est riche, ample et brillant ; le luxe de la matière est substitué à la pureté de la forme ; il n'y a plus rien de ce merveilleux goût des Grecs antiques et des Romains leurs émules, qui savaient tirer une Vénus d'une pierre inerte et sans valeur, et imprimer à une vile matière une forme exquise qui la rendait sacrée pour les générations ; mais c'est encore de l'art, et — ce qui nous touche surtout — l'art qui reflète une époque où les derniers Romains sont unis aux premiers rois barbares.

La vie de cette Galla Placida, fille, femme et mère d'empereur, est à la fois un drame et un roman ; il faut évoquer son image en face de sa tombe.

Venue de Constantinople à Rome, elle était deux fois de suite tombée aux mains des Visigoths, qui l'avaient retenue prisonnière ; la seconde fois, elle était au pouvoir d'Atolphe, beau-frère d'Alaric et son successeur. Les historiens anciens disent qu'elle était séduisante et noble dans sa démarche ; elle fascina le roi barbare, qui lui offrit de l'épouser, et sut introduire dans cette cour d'Atolphe le luxe de l'Orient et les façons civilisées des cours romaines. Son mari mort à Rome, elle fut sollicitée par son propre frère de s'unir à Constance, général d'Honorius, associé à l'empire. Le mariage s'étant accompli en 417, en 418 elle donna le jour, à Ravenne même, à une fille, Honoria ; et, en 419, à un fils, Valentinien, qui devait succéder à son oncle Honorius. Pendant quelques années, Galla vécut à la cour de son frère dans une profonde union, mais elle avait conservé une sorte de garde d'honneur de chefs barbares attachés à son mari Atolphe, et, Constance étant mort, encore une fois veuve, elle s'entoura aussi des familiers de son second mari, ce qui porta ombrage à Honorius, qui la chassa de Ravenne et la bannit d'Italie. Elle se réfugia alors à la cour de Constantinople, préparant ainsi, par un séjour auprès de l'empereur d'Orient, la confirmation de ses droits. Honorius mort, elle favorisa le clergé qui prit parti pour elle, et, après bien des luttes, finit par voir son fils monter sur le trône sous le nom de Valentinien III, gardant pour elle la tutelle de ce prince, âgé de sept ans. Sa fille devint une courtisane royale, et son fils un souverain sans énergie. Au milieu des débordements des barbares, affirmant le nom romain, elle représentait la civilisation, protégée qu'elle était par son rang, son caractère, son énergie, et le souvenir du beau-frère d'Alaric. Galla mourut à Rome en 450, le 27 novembre ; Valentinien, pour obéir au vœu de sa mère, fit embaumer son cadavre et ordonna de l'ensevelir dans ce petit monument funèbre qu'elle avait élevé de son vivant et où nous venons d'entrer.

Le palais de Théodoric. — Son tombeau.

De Théodoric, nous avons à Ravenne trois souvenirs palpables, trois témoignages encore debout : son nom rayonne d'un vif éclat dans cette cité où ses successeurs les Lombards fonderont une dynastie qui durera plus de deux siècles sans parvenir à effacer la trace du passage des Ostrogoths. Nous avons d'abord le portique de la place principale, la Piazza Maggiore, dont les arcs surbaissés forment le fond de notre dessin. Au siècle dernier, huit colonnes de granit formaient là sept arcs d'un beau caractère ; mais quelque légat pontifical, jaloux de doter la ville d'un palais qui servît de résidence au gouvernement, a jeté bas les trois premiers. Ces arcs remplissaient probablement l'office des portiques des forums romains ; c'était l'expression des usages romains traduits en langue gothique avec ces formes empruntées à l'art grec, qui faisaient pressentir l'époque des Byzantins. Théodoric pouvait facilement devancer les Grecs, puisqu'il avait vécu à Constantinople, et que ce barbare de génie avait emprunté à Byzance et son luxe et le goût de ses artistes, et même ses architectes qu'il allait employer à Ravenne. Le dernier arc sur la droite, celui qui sert d'appui à l'angle de la façade de la maison municipale, est d'un plan oblique ; il donne accès à la rue qui mène au bourg par la porte Sisi ; mais du temps de Théodoric la foule se rendait par cette voie au temple d'Hercule, restauré par ce roi goth qui conservait les monuments romains au lieu de les détruire. Le monogramme de Théodoric se lit dans les chapiteaux sculptés à grand relief, et de riches frises pourtournent la partie extérieure de l'arc, encore bien conservé, mais dont les ornements sont alourdis par les badigeons successifs.

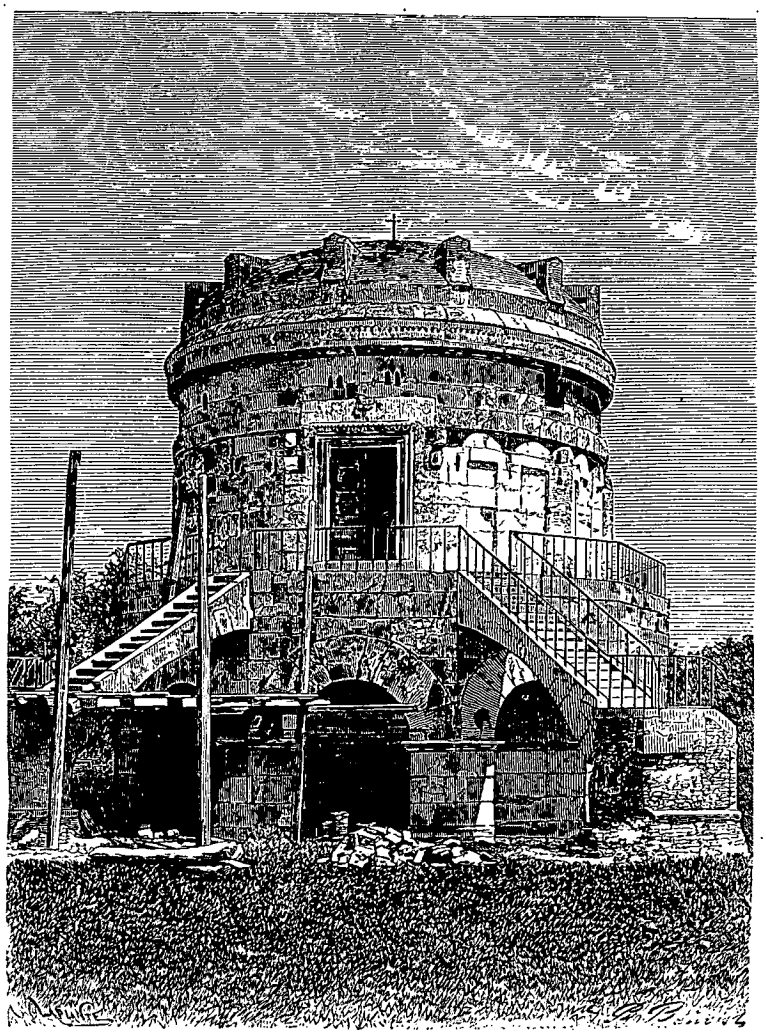
Le palais de Théodoric existe aussi, mais ce qu'on donne pour la construction elle-même n'en représen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tait que les abords, *les avancés* (*avanzi del palazzo*). Converti en couvent par les Franciscains, ce palais occupe l'angle de la voie qui conduit à la porte Alberoni, où s'étendent d'immenses vergers sur lesquels donnent le couvent de San Giovanni Evangelista, l'église de San Apollinare Nuovo et les Franciscains. Ces jardins recouvrent de leur sol actuel les restes du plan, qui devait être immense. Si le voyageur s'en tient à ce qu'il voit, c'est-à-dire à ce que nous donnons ici, un mur assez banal avec huit petites colonnes antiques en façade sur le Corso Garibaldi, juste en face le palais du sympathique comte Cesare Rasponi, notre consul à Ravenne, il éprouvera certainement une déception. L'archéologue peut cependant suivre le périmètre, retrouver ici et là des traces de la riche mosaïque du pavement, et se rendre compte des destructions opérées par les moines. D'ailleurs Charlemagne entrant à Ravenne avait déjà enlevé les marbres précieux et les ornements, et les avait fait transporter en France; plus tard, en 1500, sous la domination vénitienne, on encastra dans le mur une magnifique vasque de porphyre, baignoire de quelque therme ou palais des Romains; et les provéditeurs de Venise (ce qui est inexcusable chez des patriciens de la Renaissance), la considérant comme le sarcophage de Théodoric, propagèrent cette erreur et lui donnèrent l'autorité de leur nom en y gravant une inscription qu'on lit encore sur la partie droite de la façade, au-dessous de la vasque.

La plupart des églises élevées par Théodoric ont vu ses successeurs substituer des constructions nouvelles à celles qu'il avait consacrées à ses saints de prédilection; mais le monument unique qui lègue son nom à la postérité, c'est celui qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Santa Maria della Rotonda, et qui n'est autre chose que le Tombeau de Théodoric.

Le monument s'élève dans un verger, à quelques centaines de mètres du port ou *darsena*, perpendiculairement à la voie ferrée qui mène à Castelbolognese; il est isolé dans les champs, et le niveau du sol a tellement changé qu'au lieu de dominer la plaine, malgré sa hauteur, il disparaît presque caché par les arbres fruitiers qui ont poussé çà et là. Il est aujourd'hui au fond d'une cuvette, et il faut s'appuyer à une balustrade au niveau du premier étage pour regarder le rez-de-chaussée; enfin, pour comble de malheur, des restaurations peu intelligentes l'ont encore défiguré. Il fallait creuser le sol autour de la tombe sur un pourtour de cinquante mètres de diamètre, et arriver par des pentes douces au sol du rez-de-chaussée; quant aux deux contre-forts qu'on voit dans le dessin, ils semblent plutôt faits pour servir d'accès à la partie supérieure que pour arc-bouter la masse architecturale qui tient par son propre poids. Une simple tige de fer portant les marches n'aurait pas changé les lignes de l'architecture.



Santa Maria della Rotonda : Tombeau de Théodoric. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

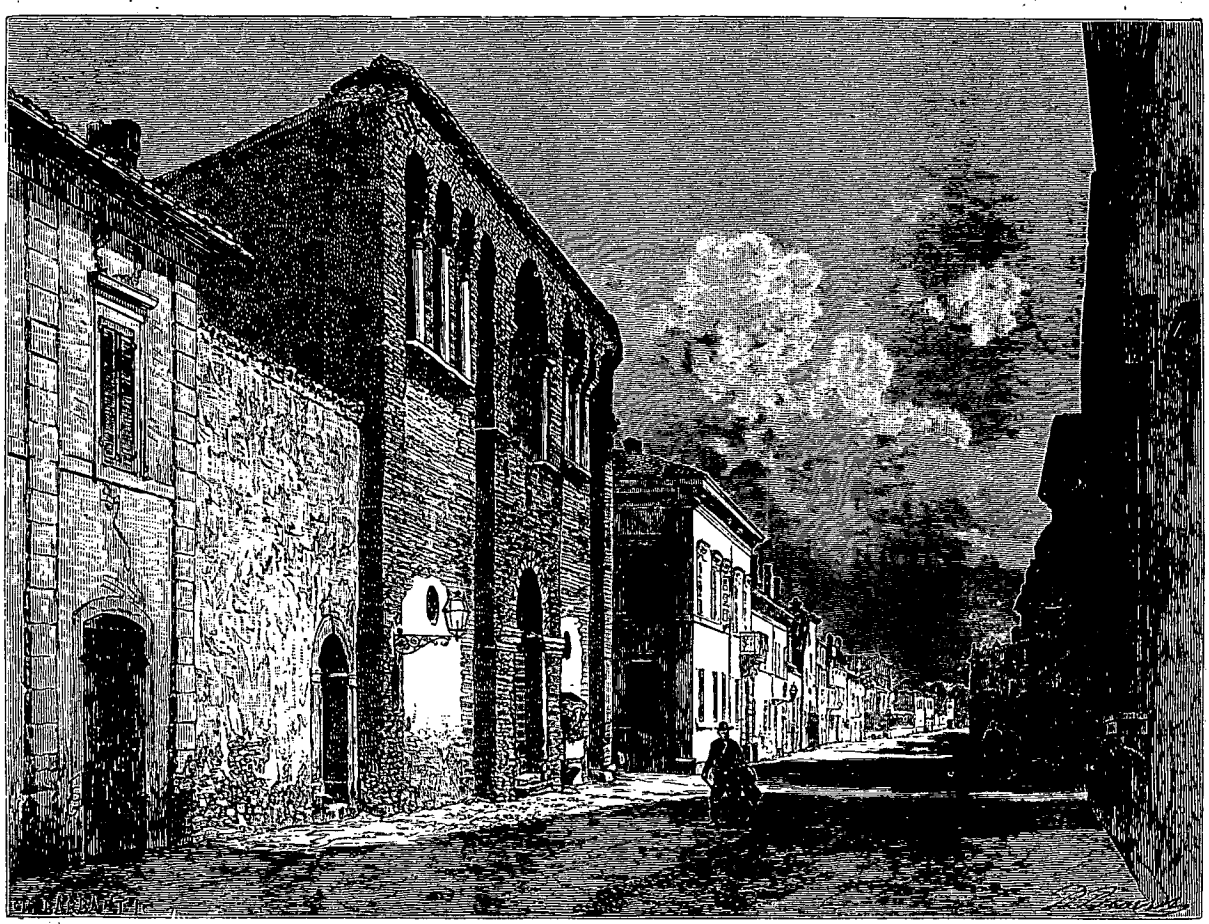
Le plan intérieur est circulaire; le plan extérieur offre la forme d'un décagone régulier : dix arcs dentelés correspondant à chacune des faces supportent une saillie de la partie supérieure vide aussi à l'intérieur, mais où on a rapporté dans le fond un autel du quinzième siècle, pratiquant une ouverture dans une des faces du décagone pour laisser entrer la lumière. La coupole qui forme la toiture est la partie importante au point de vue architectural; elle est formée d'un monolithe qui, par sa masse, rappelle les prodigieuses constructions égyptiennes. Il mesure plus de dix mètres de diamètre et pèse plusieurs milliers de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

kilogrammes. On se demande par quel moyen de telles masses pouvaient être mises en œuvre à une telle hauteur, sans le secours des puissantes machines inventées de nos jours, et quelles carrières les pouvaient fournir. C'est de l'Istrie sans doute, sur la rive opposée, qu'on a dû tirer cette pierre, dont le cube, avant le déchet de la taille, devait présenter une masse beaucoup plus considérable. Le document historique contemporain qui établit l'authenticité de cette tombe (*Anonymo Valeriano*) ne laisse subsister aucun doute. « Rex Teodoricus fecit sibi monumentum ex lapide quadrato et *saxum ingentem* quem superponeret inquirivit. » — Nous sommes en face du *saxum ingentem*.

Théodoric mort en 526, sa fille Amalasonte, accomplissant la volonté de son père, fit porter ses restes dans le monument qu'il avait préparé. Son règne avait été glorieux et utile; il avait protégé les lettres et les arts et donné de sages lois; Ravenne, sous son règne, avait recouvré le calme et la splendeur, et, par un prodige de souplesse, ce souverain barbare était arrivé à une fusion du peuple conquérant et du peuple conquis.

Quatorze années après, sous le règne de Théodat



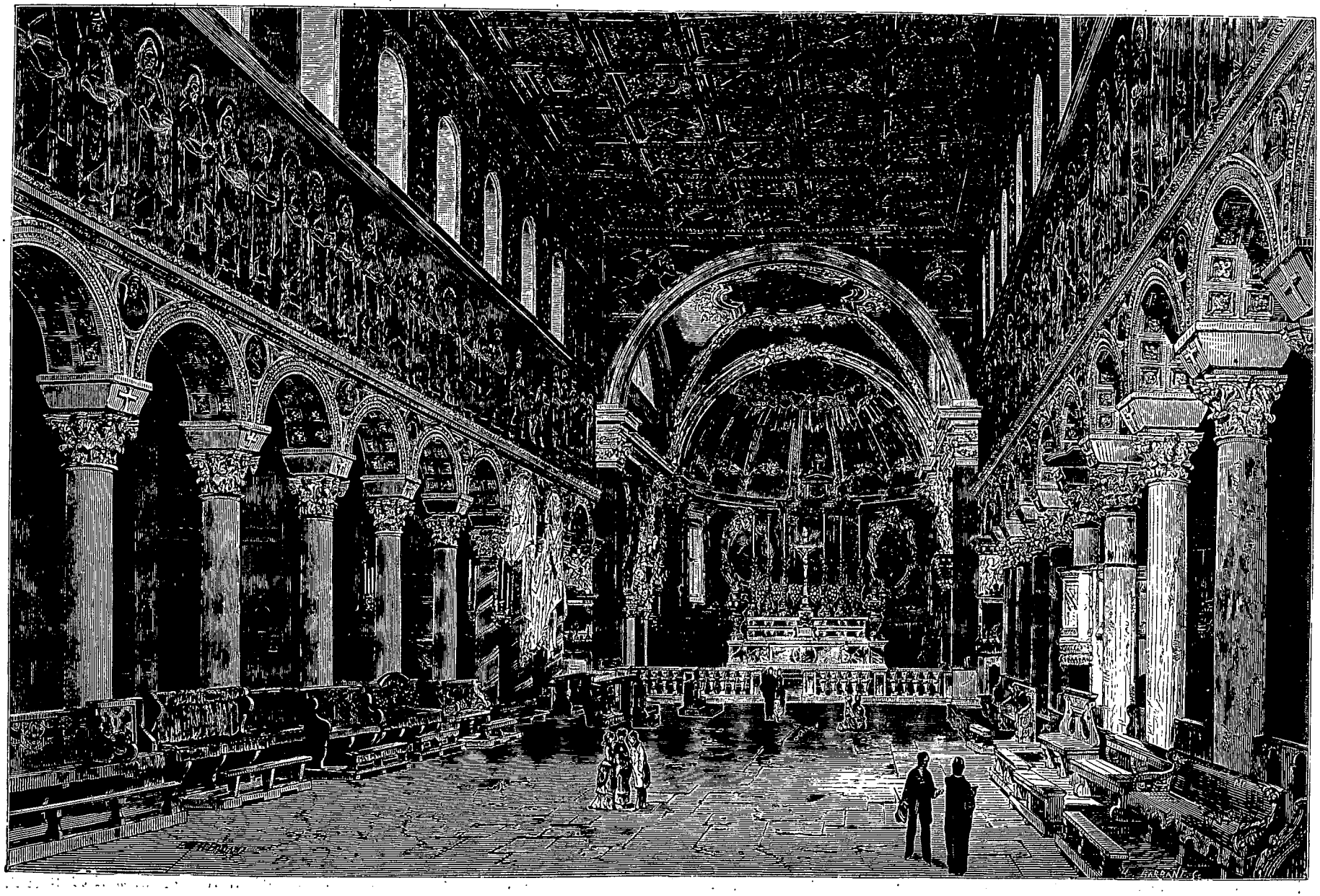
Restes du palais de Théodoric, à Ravenne (voy. p. 214). — Dessin de Ph Benoist, d'après une photographie.

et d'Amalasonte, les dissensions qui éclatèrent entre la fille de Théodoric et son neveu eurent pour résultat l'exil d'Amalasonte dans l'île de Bolsena, puis son meurtre par son propre parent. Justinien, empereur d'Orient, s'armant de ce prétexte, déclare la guerre aux Ostrogoths; Bélisaire, son général, assiége Ravenne; Théodat, déposé par ses soldats, est bien remplacé par Vitigès, mais c'en est fait de la domination des Ostrogoths : Ravenne est prise en 540, les Goths en sont chassés, une colonie italienne vient peupler la ville, et sous la domination des empereurs d'Orient commence cette forme de gouvernement qui a pris dans l'histoire le nom d'*exarchat*.

Ravenne sous les exarques grecs. — Les monuments.

La période byzantine à Ravenne a duré deux siècles; et c'est pendant ces deux siècles-là que la ville prit ce cachet byzantin qu'elle a gardé, au dire des écrivains les plus autorisés, à un plus haut degré que Constantinople elle-même. L'écrivain érudit auquel les Guides de tous les pays ont emprunté les éléments de leurs descriptions, M. Noël des Vergers, est de cet avis, et avec lui tous les écrivains et voyageurs qui ont décrit Ravenne; mais il faut s'entendre à ce sujet. Si on veut parler de ce cachet d'unité, de ce caractère constant, conséquent, indéniable dont une ville est im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Intérieur de San Apollinare Nuovo. — Dessin de E. Théroud, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prégnée, parce qu'à chaque pas les rues, les places, les maisons, l'air même qu'on y respire exhalent, si on ose parler ainsi, le parfum d'un temps ou d'une époque, comme par exemple Moscou, Grenade, Cordoue, Tolède, Venise, Sienne, Nuremberg, Bologne (pour un tout autre temps, mais à un degré extrêmement marqué) : non ! Ravenne ne les possède pas ; et si la ville a un caractère, elle est italienne et non pas byzantine. A part sa place Majeure, toute vénitienne, la rue y est droite, large, blanche, claire, régulière, moderne, bien percée et d'une allure qui, après tout, n'a rien de sombre, de grave et de triste comme il conviendrait à une cité qu'on appelle tour à tour la *cité de Théodoric*, la *cité byzantine* ou la *vieille cité lombarde*. Cette dénomination même est devenue banale, et elle est ce que dans la langue moderne on appelle un *cliché*. Mais si on est artiste, historien, archéologue ; si on cherche l'âme des choses ; si on pénètre dans leur intimité ; si surtout on fait ce que nous faisons en ce moment, c'est-à-dire si on demande aux pierres leur histoire et leur secret, en classant par âges, par époques, par domination, Ravenne reste une ville extraordinaire, et nulle déception n'attend le voyageur. Derrière les façades en briques frustes, sans ornements et sans revêtements, comme les églises de Milan et un grand nombre de celles de Florence, on trouve les traces évidentes du passage de chaque génération.

Je ne range la cathédrale de Ravenne (*la Basilica Ursiana*) dans aucune des catégories historiques ; elle a, il est vrai, été élevée au quatrième siècle par saint Ursus, évêque de Ravenne, et sa forme rappelait celle de Saint-Martin de Rome ; mais, en la voyant aujourd'hui, il faut croire l'historien Agnello sur parole, car en 1734 l'église, qui est tout à fait splendide, a été entièrement refaite, et dès le onzième siècle son type primitif était profondément altéré. Une vierge en mosaïque encastrée dans le mur de la chapelle de Saint-Pierre Chrysologue, quelques fragments du parement, deux ambons et une merveilleuse chaire en ivoire sculptée du plus étonnant travail, datant du sixième siècle et ayant appartenu à l'évêque saint Maximien, un crucifix d'argent du sixième siècle outrageusement refait, un cycle pascal, sorte de calendrier destiné à montrer le jour de Pâques depuis l'année 532 jusqu'à 626, et enfin des morceaux de bois de vigne d'une grande largeur réappliqués sur la porte moderne : voilà tout ce qui reste de l'église primitive. En 1867, on a mis à jour la crypte ; mais comme elle était constamment sous l'eau, on en a de nouveau muré l'entrée.

Je n'en dirai pas autant du baptistère de la cathédrale (*battistero della Basilica Ursiana*) qu'on appelle aujourd'hui San Giovanni in Fonte, et qui s'élève à quelques pas de là. Sous Galla Placida on le restaurait déjà : qu'on juge de son antiquité. Il est de forme octogonale, décoré de deux rangées d'arcades superposées dont les colonnes sont de diamètres différents, avec des chapiteaux variés. Une seule coupole le recouvre, ornée de la base au sommet d'admirables mosaïques du sixième siècle. Au milieu même s'élève la piscine, formée de marbres grecs et de revêtements de porphyre. On y baptisait par submersion. Quatre belles inscriptions sont restées à peu près intactes : ce sont des versets faisant allusion au miracle de Jésus marchant sur les eaux. Je ne veux pas m'appesantir sur un monument dont je ne donne pas le dessin, mais tout ce que je connais en mosaïques des premiers siècles y est dépassé, et, malgré des additions faites par des évêques peu soucieux des choses de l'art et surtout malgré une différence de trois mètres en plus entre le plan antique et le plan actuel, ce qui ne peut que défigurer complétement l'édifice — dont les bases restent ensevelies à une si grande profondeur sous le pavement actuel, — le baptistère de la basilique est un admirable monument, où on peut lire sans conteste le monogramme en mosaïque de l'évêque Néon, qui vivait dans le premier quart du cinquième siècle. Indiquons encore pour mémoire un petit sanctuaire exquis servant de chapelle privée au palais archiépiscopal et construit par saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, où des mosaïques de 450 sont admirablement conservées. On a réuni là dans un petit lapidaire un grand nombre d'inscriptions païennes des premiers temps chrétiens, dont le texte a été publié par Buonamici et le Spreti ; elles jettent pour la plupart une grande lumière sur les origines de Ravenne.

San Apollinare.

Trois des monuments les plus considérables de Ravenne, monuments d'ailleurs célèbres dans le monde entier, la basilique de San Vitale, celle de Saint-Apollinaire, celle de Saint-Apollinaire in Classe, consacrent avec la plus haute majesté la mémoire des empereurs d'Orient représentés par les exarques de 540 à 749.

Pas plus que les monuments du temps d'Auguste, ou ceux du temple de Dioclétien que nous avons rencontrés sur les côtes de Dalmatie, ceux-ci ne s'offrent au voyageur dans leur entière conservation ; loin de là : le plus ancien des trois, San Apollinare Nuovo, auquel on a donné ce nom pour le distinguer de l'église dédiée au même saint, qui s'élève hors les murs de la ville, à Classe, doit son origine à Théodoric, mais il a été renouvelé depuis, et considérablement augmenté et changé dans son caractère par les empereurs d'Orient et les exarques. Un historien du neuvième siècle qui fait foi pour l'histoire de Ravenne, Agnello, dit que de son temps on lisait sur la tribune : *Theodoricus Rex hanc Ecclesiam a fundamentis in nomine Domini Jesu Christi fecit.* Saint-Apollinaire s'élève à deux pas du palais Théodoric, dans le *corso Garibaldi*, et on peut supposer que sous les rois goths l'église pouvait être consacrée au service de la cour et du souverain. D'ailleurs il est certain que le grand changement opéré au sixième siècle l'a été à l'occasion de sa consécration au culte catholique par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'évêque Agnello. Jusque-là elle appartenait au culte arien, et dans ce temps-là elle était sous l'invocation de saint Martin ; on a ajouté à ce nom de *San Martino* ces mots : *In cœlo aureo*, parce que le plafond, carré comme celui des basiliques, était admirablement orné de caissons dorés, restaurés depuis et d'une extraordinaire richesse.

Toutes ces basiliques, à part San Vitale, étant construites sur le même plan, je ne m'attarderai pas à les décrire minutieusement. On connaît les éléments : trois

La basilique de San Apollinare in Classe (voy. p. 220). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

nefs séparées par des colonnes; la nef centrale très-large, les deux autres beaucoup plus étroites. La plupart du temps les colonnes sont enlevées aux anciens temples romains, et c'est le cas pour toutes les basiliques de Ravenne.

Ici les colonnes sont au nombre de vingt-quatre; elles sont en marbre grec veiné. Au-dessus de l'ordre d'architecture, se déroulent deux processions de martyrs, exécutées en mosaïque du sixième siècle. Ces figures plus grandes que nature se dirigent toutes vers le cul-de-four de l'autel où sont représentés le Christ, la Vierge et les prophètes. D'un côté sont les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saints, de l'autre les saintes, selon l'ordre du rite primitif chrétien où, dans les basiliques, les hommes occupaient la droite (*à parte virorum*) et les femmes occupaient la gauche (*à parte mulierum*). Il faut remarquer que la procession de droite sort d'un palais représenté aussi en mosaïque, et dont on peut reconnaître jusqu'à un certain point le parti pris architectural. Ceux qui connaissent à Saint-Vincent de Paul de Paris les frises peintes par Hippolyte Flandrin, auront une idée complète de la disposition de cette superbe décoration qui a servi de type à tous les peintres religieux. Les figures portent des palmes et des couronnes comme celles de Saint-Vincent; elles sont à la fois vivantes, réelles et monumentales, grandioses d'aspect par le geste hiératique qu'affectent ces représentations peintes des premiers temps chrétiens : c'est déjà une renaissance. Depuis l'antiquité dont le souvenir s'est effacé, jusqu'au réveil de l'art en Italie, jusqu'aux primitifs touchants et pleins de foi qui succéderont à Cimabue et à Giotto, on ne verra rien de semblable. Plus tard la lumière se fera encore une fois dans l'art; mais au neuvième et au dixième siècle, c'est l'âge de fer de la peinture. La date précise de ces belles œuvres est 560. L'évêque Agnello les a fait exécuter; il y a consacré et son temps et le règne, et n'a pas oublié de dire à la postérité la part qu'il a prise à cette magnifique œuvre. A droite de la porte principale, à l'endroit où la frise se retourne sur le mur d'entrée, il avait fait représenter sa propre image; à gauche on voyait celle de l'empereur Justinien. Quelque évêque des temps passés — un saint homme peut-être, mais un dernier iconoclaste oublié par le temps dans cette ville des iconoclastes — a détruit toute cette partie pour y appuyer des orgues. Le portrait de Justinien a cependant été conservé. Dans une petite chapelle à gauche du maître-autel, chapelle consacrée à saint Apollinaire, et où on a cru longtemps qu'était son tombeau, le fragment représentant Justinien a été encastré, avec des *formelle* en marbre byzantin de la plus grande richesse, représentant des paons qui boivent dans des coupes comme celles de Saint-Marc de Venise prises à Altino et à Aquilée. Les murs de ce petit sanctuaire sont ornés aussi de grands revêtements de porphyre antique pris çà et là; j'y ai admiré une chaise épiscopale du cinquième siècle qui fait penser à celle de Saint-Pierre et devait venir du *presbyterium* primitif.

San Apollinare in Classe.

Il faut sortir de la ville par la Porta Nuova, traverser le bourg et s'engager sur la voie *Romea* pour aller visiter la basilique de Classe. On traverse d'abord le Ronco et le Montone sur un beau pont; puis la plaine commence, semée d'abord de froment; à mesure qu'on avance vers la mer le sol devient marécageux, et des rizières présentent leurs fonds boueux ou couverts de petits joncs. Cette route est celle qui mène à Rimini, dont on aperçoit à droite les horizons bleus fermés par les hautes montagnes de Saint-Marin; le pays est plat, mais il a son caractère; de chaque côté du chemin coulent deux étroits canaux bordés d'iris jaunes, et dont les eaux sont littéralement cachées par les larges feuilles vertes des nénufars aux blancs calices piqués d'or. De temps en temps s'élève une cabane couverte en chaume, simple abri pour les paysans des rizières, et un pin parasol isolé rompt la monotonie de la ligne; à gauche, une longue ligne sombre ferme tout l'horizon depuis les portes de Ravenne jusqu'à la mer : c'est la *Pineta*, la célèbre forêt illustrée par Dante. Enfin, à cinq kilomètres de la ville, dans un champ à gauche de la route, à une centaine de mètres, s'élève la basilique de Classe, dernier vestige de la ville romaine de *Classis*, ou plutôt du district de Classis, détruit de fond en comble en 728 par Luitprand le Lombard.

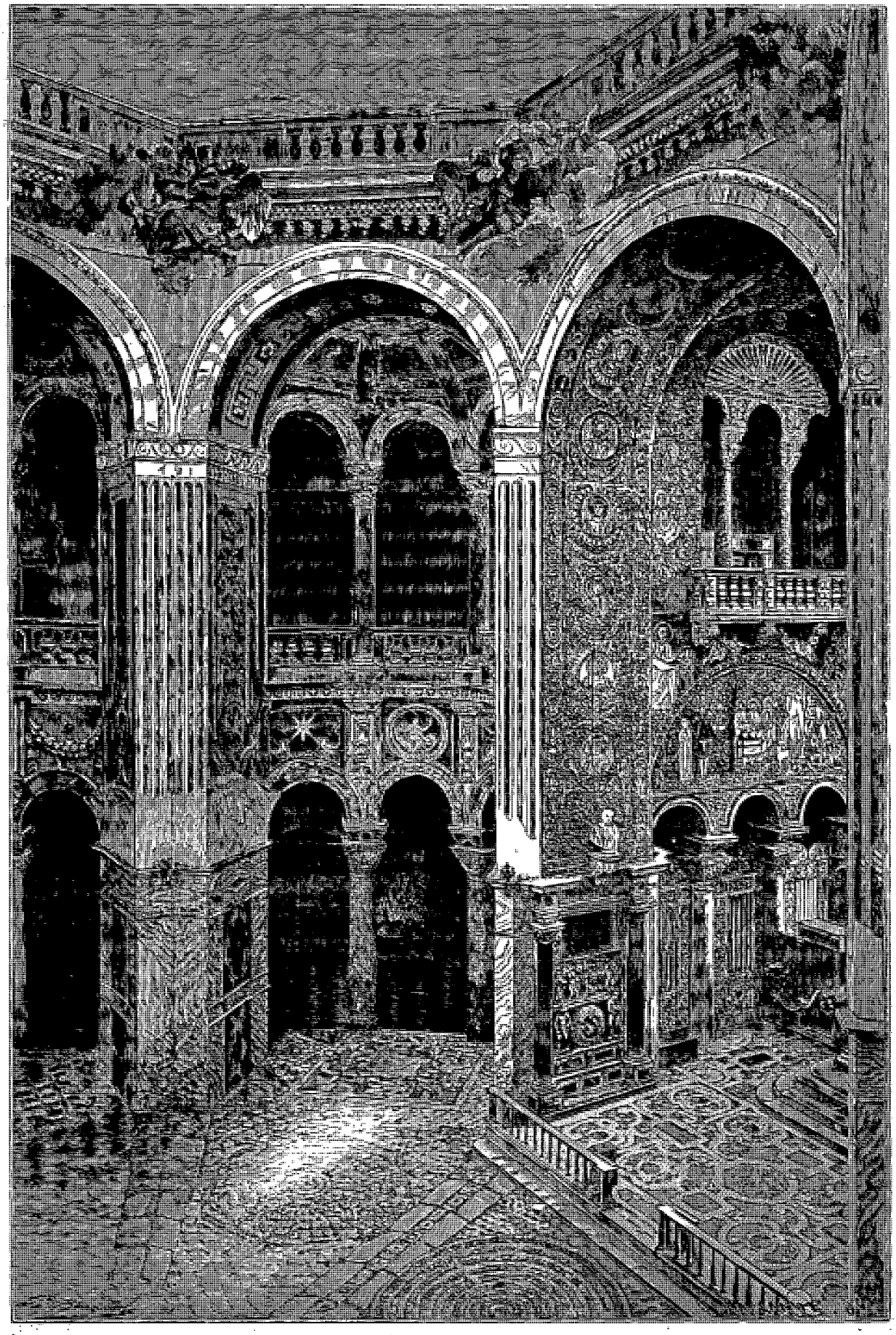
La basilique a été consacrée dans les dix premières années de la conquête des Grecs. L'inscription de la fondation et celles de la consécration existent encore : « *Julianus Argentarius* l'a *ornée* et *dédiée;* saint Maximien l'a *consacrée* en 549. » On a bâti un couvent à droite de la façade, défigurée et dépouillée de son portique primitif; Sigismond Malatesta de Rimini, fils de Pandolphe, qui voulait consacrer à Dieu ce magnifique *Tempio Malatestiano* que nous visiterons à Rimini, a enlevé les marbres des revêtements pour en orner la superbe façade de son église (1450).

Le lieu est désert et il semble qu'il ne se peuplera jamais; mais si on sonne la cloche à la porte du couvent abandonné, le custode vient ouvrir : en même temps, de derrière la haie d'un verger, sort une jolie petite fille effarée qui tend au voyageur un bouquet de fleurs de nénufars.

L'aspect général est celui de San Apollinare Nuovo, mais avec plus d'ampleur, et, en entrant, notre pensée se reportait sur Saint-Paul-hors-les-Murs de Rome. Le système d'ornementation est celui décrit à San Apollinare Nuovo, seulement, au lieu d'une Procession, la frise contient une série de médaillons en mosaïque représentant les évêques, et, dans la demi-coupole au-dessus du maître-autel, des scènes de l'Écriture : les Sacrifices d'Abel, de Melchisédech et d'Abraham, et la consécration et dotation de l'Église par Constantin. Une crypte contient la tombe de saint Apollinaire, avec de belles inscriptions du quinzième siècle. Au centre même de l'église s'élève un petit autel antique dédié à la Vierge par saint Maximien, et le long des murs des deux petites nefs, une série de magnifiques sarcophages du sixième, du septième et du huitième siècle contiennent les restes des archevêques de Ravenne, *sanctissimi ac ter beatissimi*, dit l'inscription.

Le quinzième et le seizième siècle ont laissé là leurs traces en des morceaux de sculpture d'une si extraordinaire perfection, que nous nous sommes demandé s'ils appartenaient à la plus belle époque de la Grèce ou à la renaissance italienne; l'art byzantin y est également

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la basilique de San Vitale (voy. p. 222 et 223). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

représenté par un baldaquin d'autel du neuvième siècle, placé dans un angle, qui est un des plus admirables spécimens qui existent. Le voyageur s'arrête aussi avec émotion devant une large inscription en caractères du quinzième siècle, sur une grande plaque de marbre encastrée dans la basse nef de gauche; elle rappelle que l'empereur d'Allemagne et de l'Occident, Othon III, en l'an 1001, vint ici pieds nus faire pénitence.

San Vitale.

En entrant dans le jardin fermé d'un portone qui conduit à San Vitale, on croirait qu'on va visiter quelque couvent de Venise ou de Pavie, ou quelque cloître de l'époque de San Marco de Florence, tellement les additions successives des générations qui se sont succédé ont défiguré le monument byzantin qui sert de type dans tout l'Occident, et qu'on oppose à Sainte-Sophie de Constantinople. Si elle n'a plus en aucune façon son cachet primitif, l'entrée n'en est pas moins d'un pittoresque charmant. A l'une des extrémités de la ville, à deux pas du bastion et à l'un des angles de l'enceinte qui protége un vaste ensemble de constructions religieuses converties aujourd'hui en caserne, on franchit le portone. Une sorte de square moderne précède; à gauche s'élève un grand pignon du couvent, avec un petit portique exquis de la plus belle époque de l'art vénitien, sous lequel, par une chaleur de trente-cinq degrés, la femme et la fille du custode travaillent à l'ombre. La porte de la basilique est au fond, dans

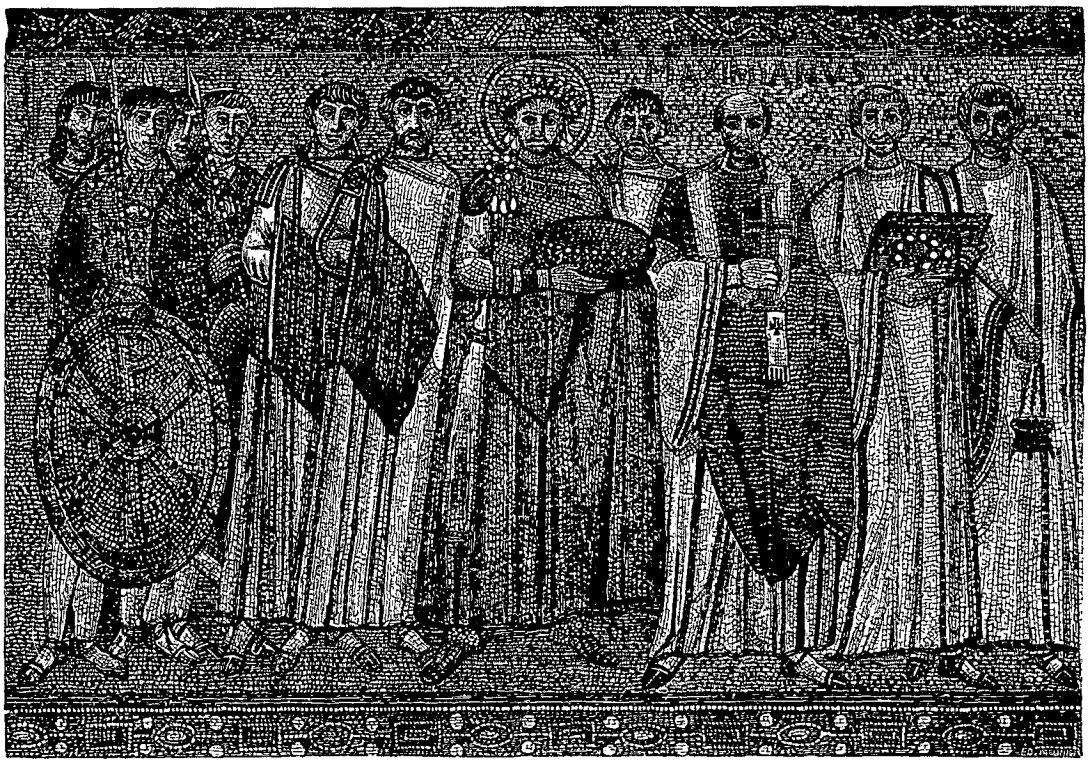
L'impératrice Théodora : Mosaïque dans San Vitale, à Ravenne (voy. p. 223). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

un coin, sans façade et tout à fait engagée dans la masse. Dès qu'on a franchi le seuil, malgré les restaurations, les additions, les suppressions, les autels *rococos* ou Renaissance, et les *affreschi*, peints, avec une maestria qui méritait une place plus opportune, par des artistes des siècles derniers, successeurs du Guide et prédécesseurs des décorateurs habiles de la décadence, malgré la différence entre le sol antique et le sol moderne, l'intérêt qu'offre l'édifice est considérable, et c'est un problème qui a son charme que de restituer à chaque siècle sa part dans les changements accomplis.

Sous cette décoration toute moderne, avec ses fresques ronflantes et ses trompe-l'œil d'architecture, tout est byzantin. La coupole, autrefois couverte de mosaïques avec des monogrammes entre chaque arc des tribunes, est même formée de vases de terre cuite, des amphores emboîtées les unes dans les autres. — C'est d'ailleurs notre système moderne des briques creuses. — Il n'y a plus trace de l'art romain dans le plan; si on retrouve quelques éléments antiques, ce sont des fragments enlevés à des temples, appropriés, ou encastrés dans les murs. Dans les basiliques que nous avons visitées, si l'origine est gothique, la forme est romaine, car les Goths de Théodoric n'apportent pas un art avec eux; plus tard, les Grecs du Bas-Empire viennent, ils s'approprient les monuments qu'ils trouvent en construction et les décorent selon leur mode. On est cependant ici en face d'un problème : la toute première origine n'est pas grecque, elle est véritablement gothi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que (car on pose la première pierre en 543), mais c'est encore Julianus Argentarius qui préside à la construction et l'évêque Maximien qui consacre le temple deux années avant celui de Classe. L'empereur Justinien vient; il envoie des dons précieux pour l'embellissement; et l'impératrice Théodora, sa femme, doit avoir déployé une grande générosité dans cette circonstance, car dans le chœur de l'église (ornement du plus haut prix, incomparable document pour l'histoire), les mosaïstes grecs du sixième siècle, sur les deux faces à droite et à gauche du presbytérium, vont déployer deux compositions qui représentent: l'une, l'empereur Justinien et toute sa cour, suivi de l'archevêque Maximien et de son clergé; l'autre, l'impératrice Théodora, suivie de ses femmes portant des offrandes au temple. Ces mosaïques brillantes sont certainement une des plus hautes curiosités de ce genre; costumes, armes, coiffure, objets de l'époque, rites et cérémonial de la cour de Byzance au sixième siècle, tout est aussi précis que le peut être la représentation par ce procédé; et le charme d'une couleur éclatante s'ajoute ici à la forme. L'impératrice Théodora, cette reine de théâtre passée des coulisses d'un cirque sur un trône impérial, s'avance entourée du chœur de ses filles et dames d'honneur; elle tient à la main les vases qu'elle offre au temple. Le cul-de-four de l'abside, dont les deux côtés sont aussi décorés, représente Jérusalem et Bethléem, et de nombreuses scènes de l'Ecriture que je ne m'attarderai pas à décrire. Tout ce côté est intact et peut passer pour une des reliques les plus précieuses de l'art;



L'empereur Justinien et sa cour : Mosaïque de San Vitale, à Ravenne. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

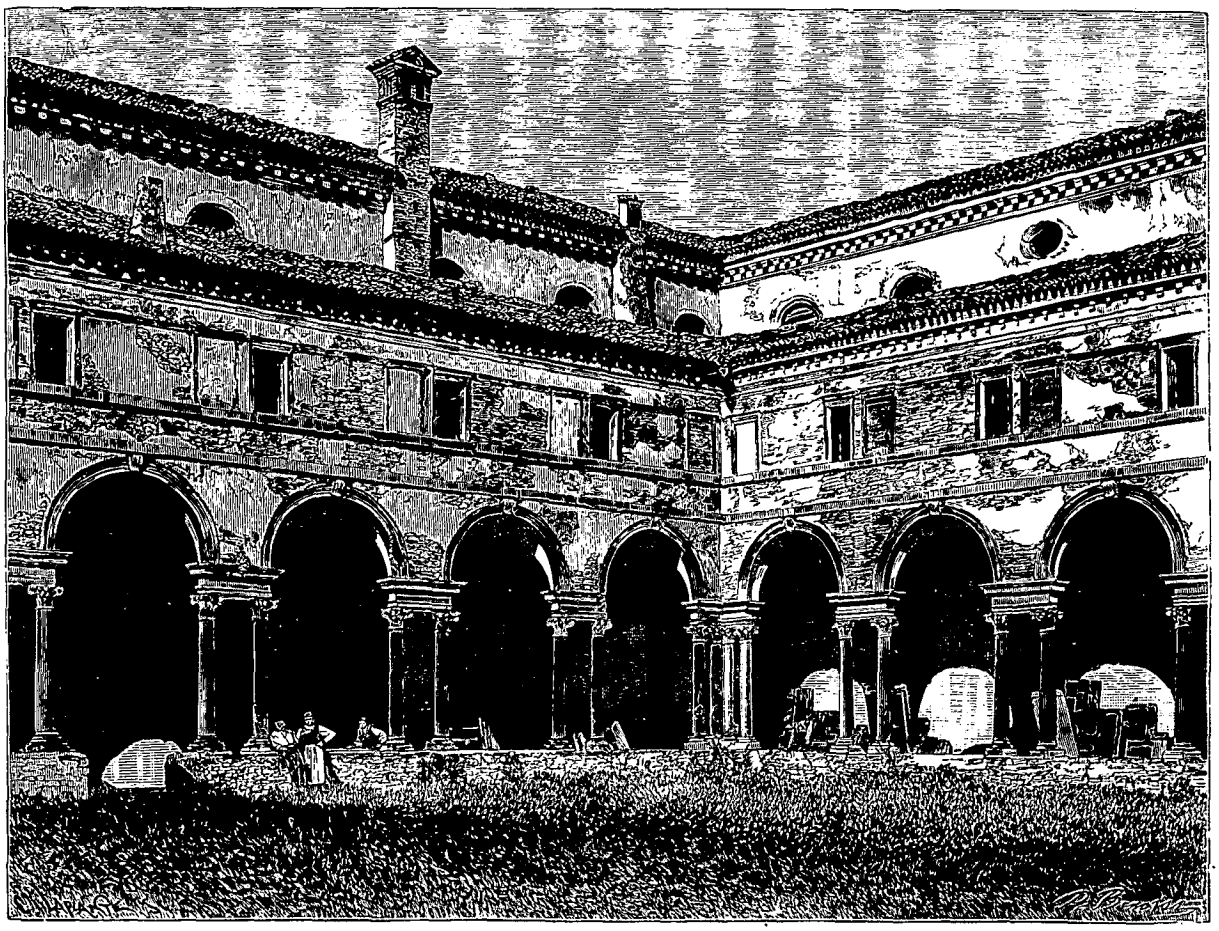
mais à l'entrée de l'abside, à droite et à gauche, le quinzième siècle a laissé sa trace. Épris de l'antiquité, n'ayant plus déjà la ferveur des premiers temps chrétiens, les Vénitiens — car je reconnais là leur main — ont pris au temple de Neptune un admirable bas-relief en marbre de Paros, des génies et de petits dieux de la mer portant des conques et le trident au pied du trône de Neptune; puis ajustant ici et là des débris antiques, d'abord les quatre admirables colonnes du maître-autel de San Vitale dont nous avons vu la base devant le mausolée de Galla Placida, ensuite des revêtements massifs de porphyre et d'albâtre, des chapiteaux et des fragments qu'ils taillent selon les besoins de leur composition, ils composent deux monuments qu'ils placent à droite et à gauche de l'entrée de l'abside dans l'épaisseur de l'arc principal. Le motif principal de l'un est le bas-relief antique; mais comme il lui fallait un pendant de l'autre côté, quelqu'un de ces habiles pasticheurs de l'antique, si fréquents sous la Renaissance, copie l'Hommage à Neptune, et il faut un flair particulier pour reconnaître le ciseau du quinzième siècle et celui de l'artiste classique. Un prêtre qui était peut-être un saint homme, mais dont nous eussions demandé la tête avec une conviction profonde, a mutilé ces bas-reliefs sous le prétexte que les enfants étaient nus.

Jamais plus grand désordre n'exista au point de vue de l'unité d'un monument; mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est l'image de l'histoire et de la vie ces contrastes et ces superpositions; et c'est ce qui fait que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'architecture est un si grand art. Le custode, voyant l'intérêt que je prends à toute chose, m'entendant rectifier ses dates et rétablir des assertions erronées, me demande de le suivre dans un petit couloir étroit, sacristie de rencontre où je me trouve en face d'un bas-relief d'une très-belle époque, représentant l'apothéose d'Auguste. Voici Rome debout sous les traits d'une figure symbolique; voici Claudius César; voici Jules César imperator, l'étoile au front; voici Livie en Junon, qui tient l'Amour par la main; Auguste lui-même s'avance sous les traits de Jupiter. A deux pas de là enfin, sortant par la porte opposée à celle qui sert d'entrée, dans un petit couloir où s'ouvre dans la muraille une cella pleine de fragments d'inscriptions et de restes antiques, on me montre le tombeau d'un exarque, l'Arménien Isaac, et je sors dans le jardin du couvent pour revoir ce tombeau de Galla Placida que j'ai déjà décrit.

Comment voulez-vous que mon imagination ne s'éveille pas en face de toutes ces oppositions historiques rendues palpables par ces monuments? César, Auguste, Livie! C'est le monde antique et son cortége de grands



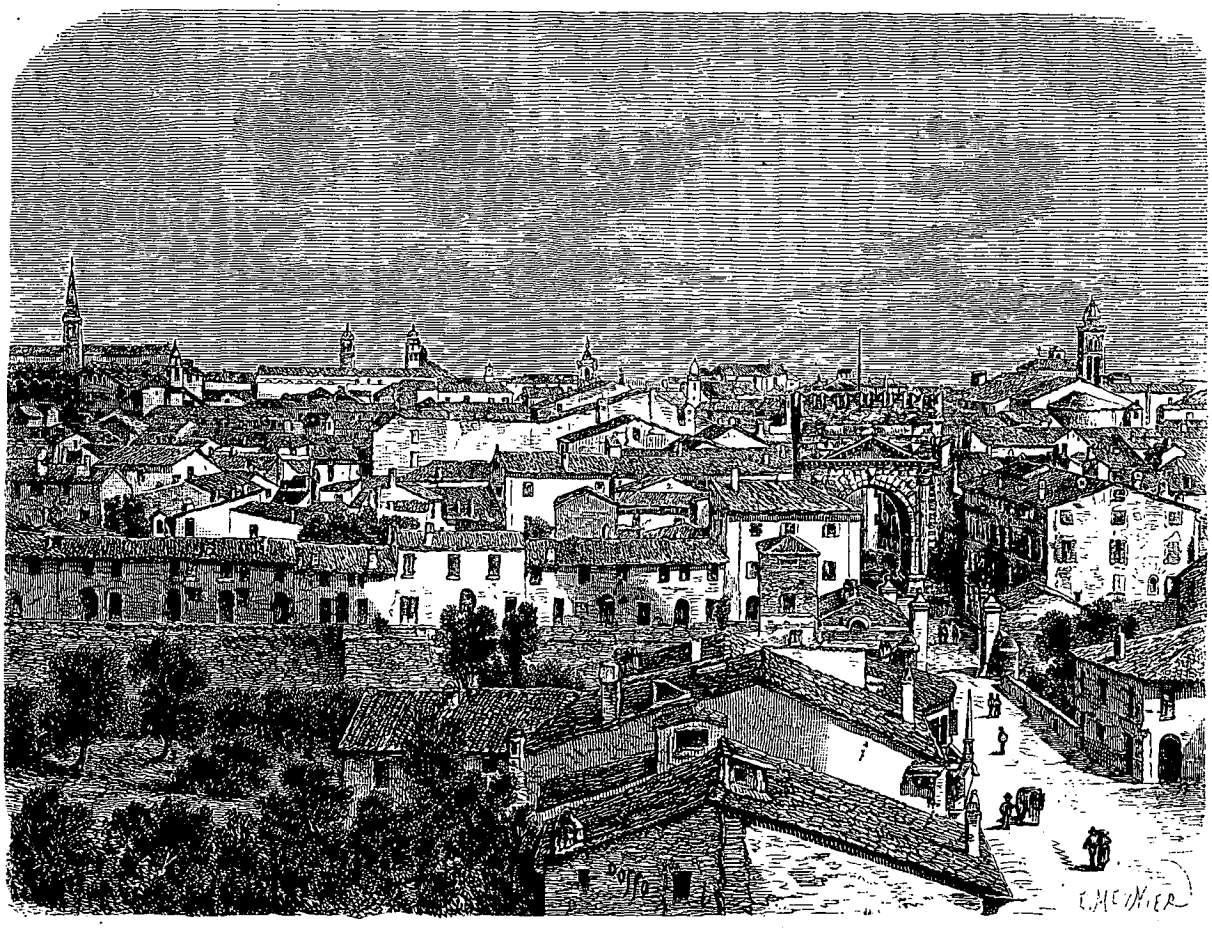
Le cloître de San Vitale (voy. p. 222 et 223). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

souvenirs; Justinien, l'empereur; Théodora, pompeuse, surnaturelle et fardée comme il convient à une impératrice d'Orient, qui fut une comédienne et une courtisane : c'est le Bas-Empire. Cet Arménien, Isaac, qui repose dans la tombe et que me montre ce custode, je le vois dans l'histoire, il ne m'échappe pas, je lis ici son nom en caractères grecs sur le marbre : « Isaac, grand exarque et chef de l'armée italienne. » C'est le digne successeur de l'eunuque Éleutère, envoyé d'Orient à Ravenne comme exarque, âme vile et basse qui se fit le complice des Lombards pour percevoir la moitié du tribut que leur payait la ville. C'est lui qui pilla Saint-Jean de Latran à Rome, qui fit trancher la tête du cartulaire Maurice, près de Cervia, et qui la fit exposer dans le théâtre de Ravenne; et si j'approche de plus près pour déchiffrer la seconde inscription tracée sur la pierre sépulcrale, je vois que ce monstre fut peut-être un époux aimé, car sa femme Suzanne chante ses louanges dans son épitaphe.

Charles YRIARTE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Panorama de la ville de Rimini (voy. p. 232). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

DE RAVENNE A OTRANTE,

PAR M. CHARLES YRIARTE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

RAVENNE.

Après les Goths viennent les Lombards, dont la domination n'a pas laissé de traces à Ravenne. Puis on voit apparaître Charlemagne, appelé par le pontife Grégoire II assailli dans Rome. Charlemagne résida ici; par son seul génie, il réunit les Romains aux Barbares et fonda une monarchie presque universelle; mais il n'eut que de faibles successeurs. Sa trace visible, c'est sa *Donation* confirmée par Pépin, origine réelle du pouvoir temporel des papes sur les Marches.

Charlemagne a détruit à Ravenne, il n'a pas fondé; on l'a vu transporter à Aix-la-Chapelle les ornements du palais de Théodoric, copier le plan des basiliques et orner ses monuments des dépouilles de la ville capitale.

Après Charlemagne, le pape y est souverain de par la Donation; mais c'est une seconde époque d'invasion : on voit les Hongrois s'avancer jusqu'à Pavie et les Sarrasins mettre le siége devant Rome; les peuples italiens vont appeler à leur secours Othon, l'empereur d'Allemagne, et l'archevêque de Milan mettra sur la tête d'Othon cette couronne de fer des rois lombards qu'on montre encore à Monza.

Pour Ravenne, c'est l'aurore des libertés municipales, et vers le treizième siècle, quand, sous l'autorité purement nominale de l'empereur et du pontife,

1. Suite. — Voy. p. 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on voit se fonder les républiques italiennes, une famille seigneuriale, celle des Polenta, reste investie du pouvoir depuis 1275 jusqu'à 1441.

On trouve dans la ville assez peu de traces matérielles des Polenta, et il ne faut pas s'en étonner, car, le 24 février 1441, les Vénitiens s'étant emparés de Ravenne, et le dernier des Polenta, Ostasio, ayant été conduit par eux à Trévise, on détruisit tout ce qui rappelait le nom de cette famille; ses biens furent même vendus à l'encan. Les témoins historiques de cette époque sont quelques bastions abrupts, dont on reconnaît l'âge au plan qu'ils affectent; encore furent-ils modifiés par les Vénitiens, qui ont remanié tout le mur d'enceinte et construit la forteresse. Mais, au point de vue historique et littéraire, ces cent quarante-six années de domination des Polenta ont une importance considérable. Il est touchant de voir que dans l'imagination des hommes ce sont deux noms, celui d'un poëte et celui d'une amante, Dante et Françoise de Rimini, qui symbolisent ce pouvoir et le recommandent à toutes les mémoires.

Dante. — Son tombeau. — Ses ossements.

A l'un des angles de la place Majeure s'ouvre en ligne droite la *Via Dante*, qui mène à l'ancien couvent et à l'église de San Francesco. Là s'élève le tombeau de Dante, appelé à Ravenne par Guido Polenta, seigneur souverain, et là s'élevait la maison qu'il lui donna pour résidence depuis l'année 1317 jusqu'au 14 septembre de l'année 1321, jour de la mort de l'auteur de la *Divine Comédie*. Tout au plus pourrons-nous satisfaire notre désir en regardant le lieu où on suppose que s'élevait la maison dans laquelle Guido Novello Polenta, seigneur de Ravenne, donna l'hospitalité au poëte. Chassé de Florence par les factions, Dante s'était réfugié dans les Romagnes depuis l'année 1307; il y connaissait Scarpetta Degli Ordelaffi, et s'était rendu près de lui à Forli, remplissant pendant quelques années les fonctions de secrétaire. Vers 1317, Guido Polenta ayant appris que le poëte avait l'intention de se diriger vers Ravenne, où il avait des parents, les Alighieri, il lui écrivit personnellement en lui offrant une paisible retraite jusqu'à la fin de ses jours. Ce Guido Novello dei Polentani était un amant des Muses; il a laissé des poésies estimées; il tenait à honneur de recevoir dans la ville où il régnait en maître le chantre de Paolo et de Francesca de Rimini, la fille des Polenta.

Le voyageur a besoin de faire un effort pour reconstituer dans ses dispositions primitives le coin de Ravenne où s'élève le tombeau de Dante. Un écrivain contemporain, habitant de Ravenne, et qui y est né, Gasparo Martinetti Cardoni, correspondant de l'Institut impérial de Berlin, auquel nous sommes redevable des renseignements d'archives qui jettent quelque lumière sur le séjour de Dante à Ravenne [1], croit que la maison du poëte, qui n'existe malheureusement plus, s'élevait à la porte même du couvent, sur l'emplacement de celle qu'habite aujourd'hui la famille Fabri. Quoi qu'il en soit, nous verrons plus tard que Dante se réfugiait souvent chez les franciscains, que ceux-ci le réclamaient même comme un des leurs, et on verra le rôle extraordinaire que joua la communauté dans la question du tombeau de Dante.

L'ensemble de la place est extrêmement romantique, quoique la façade extérieure du tombeau du poëte, dont nous donnons le dessin, ne soit pas, à vrai dire, très-pittoresque. Quand on débouche de la strada Dante sur la petite place, on a en face de soi la tombe, et, derrière elle, un petit enclos appelé *Braccio forte*, où l'on a réuni, comme dans un petit *campo santo*, entre la place et l'église de Saint-François, nombre de sarcophages trouvés çà et là, et dont quelques-uns sont du plus beau caractère.

Dante mort, Guido voulut lui rendre les derniers honneurs; il le fit porter à Saint-Pierre-Majeur (plus tard Saint-François) sur les épaules des citoyens les plus marquants de la ville, et, provisoirement, on déposa son cercueil sous le portique du couvent. Il fit célébrer un deuil public, lut une oraison funèbre qu'il avait composée, le loua hautement d'avoir, dans ses chants divins, substitué la langue italienne à la langue latine, et déposa sur sa tombe, devant tout Ravenne assemblé, le laurier consacré aux poëtes. Il se réservait de lui élever un monument digne de lui, quand les dissentiments soulevés par sa propre famille changèrent le cours de sa fortune, l'appelèrent à Bologne, et l'empêchèrent de réaliser ses projets.

Dante reposa donc pendant des siècles, selon la croyance publique, dans le petit portique en avant du couvent; on a à ce sujet le témoignage de Giovanni Boccacio, et aussi celui de Benvenuto d'Imola, qui écrivit en 1389 les *Commentaires sur Dante*. Mais on va voir ce qu'il advint de ces précieux restes; l'histoire est extrêmement curieuse et peu connue.

En 1480, par le vœu testamentaire d'un certain Gorgio Fabri, on fut amené à réédifier la chapelle des Braccio Forte, et on dut supprimer le petit portique qui réunissait cette chapelle à une autre. Il devint nécessaire de déplacer la tombe; on enleva le cercueil, il y eut exhumation solennelle et, dit Boccacio, on le déposa dans le couvent des frères Mineurs, *en una arca lapidea, nella quale encora giace*. Sur ces entrefaites, en 1483, Bembo, père du célèbre cardinal, admirateur passionné de Lucrèce Borgia, préteur de Ravenne pour les Vénitiens, juge le lieu de la sépulture peu digne d'une aussi grande mémoire, et il appelle le fameux Pietro Lombardi, l'inimitable sculpteur vénitien, celui dont le nom rayonne à chaque pas dans la cité des doges. Lombardi élève le monument que nous voyons, simple, il est vrai, mais noble et sévère. C'est une chapelle étroite, carrée; le sépulcre est en marbre, décoré de belles moulures; Bembo y fait graver les six vers latins dictés sur son lit de mort par

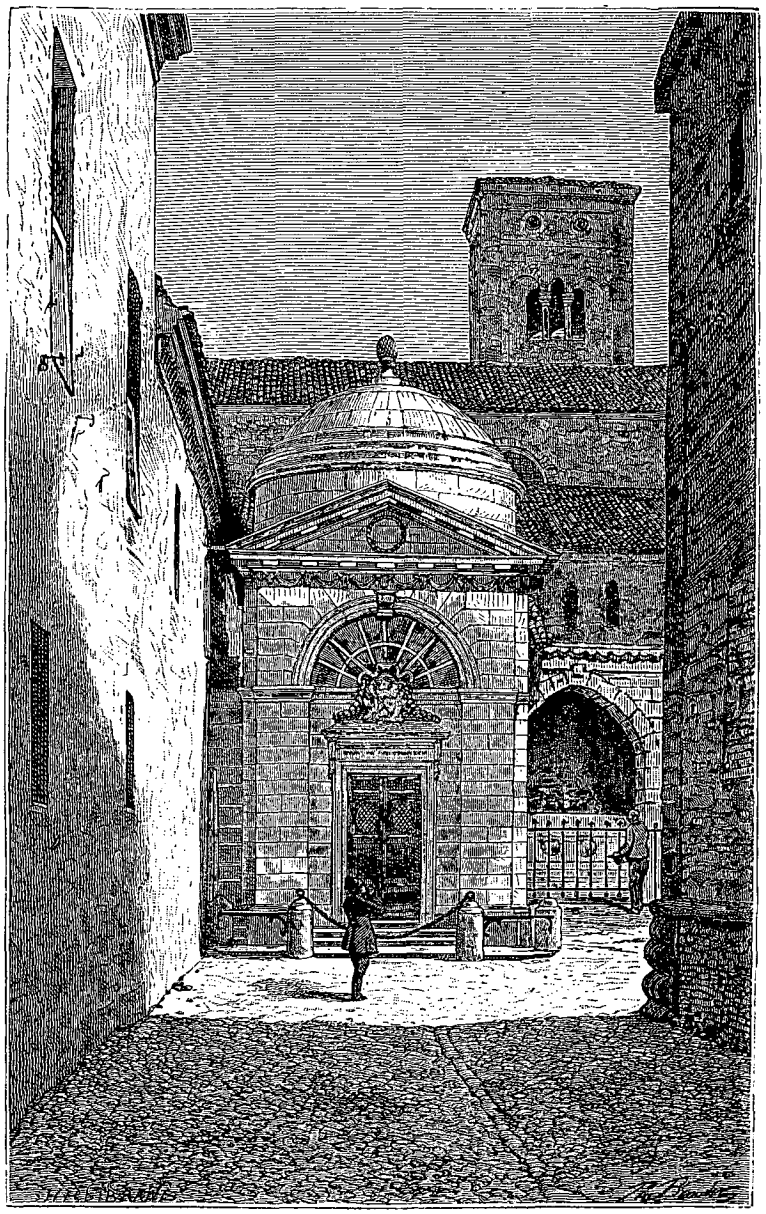
1. *Dante Alighieri in Ravenna*, Memorie storiche con documenti di Gasparo Martinetti Cardoni Ravennate. — Ravenna, Gaetano Angeletti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dante lui-même, et qu'il veut qu'on inscrive sur son cercueil.

Au-dessus du sarcophage, le Leopardi sculpte l'image de Dante, dans l'attitude de la méditation, la main sur un livre, et couronné de laurier.

En 1692, sous le légat du pape Domenico Maria Corsi, on restaure encore la tombe, mais toujours dans le même caractère, et les frères Mineurs font un procès au légat, en réclamant pour eux le droit et le devoir de veiller à la conservation de ce monument et de ces restes. Le légat envoie des sbires, et restaure de force. En 1780, le cardinal Valenti Gonzague restaure encore, mais cette fois c'est toute une construction; il fait une enveloppe au monument et élève un petit temple carré surmonté d'une coupole; Morigia, architecte de Ravenne, est chargé des travaux à exécuter, et fait sculpter dans les tympans des voûtes les médaillons de Virgilio Brunetto Latini, de Can Grande della Scala et de Guido Novello da Polenta, les maîtres, les protecteurs et les amis de Dante. Enfin, arrive le centenaire de Dante; et en l'année 1865, pour le célébrer dignement, la ville prépare quelques embellissements. On fera quatre faces au monument qui figure le *Braccio Forte*, dans le fond de notre dessin. Pendant le cours des travaux, à peine a-t-on creusé qu'on trouve l'eau (comme partout à Ravenne); on veut mettre une pompe dans un angle, au point où le Braccio Forte touche la chapelle Rasponi : il y avait à une porte, murée depuis longtemps; et comme le mouvement du bras de la pompe exigeait un certain recul, on appela un ouvrier dont on a gardé le nom, Pio di Luigi Feretti. Ce Luigi donne les premiers coups de pioche dans la porte murée; il sent un obstacle, et voit apparaître l'angle d'une caisse de bois. Il continue alors avec précaution, et dégage une boîte en vieux bois fruste de un mètre de longueur à peine, sur laquelle on lit ces mots écrits à la main sur un papier collé au couvercle : « Dantis ossa denuper revisa die 3 junii 1677. » On ouvre, et on trouve un squelette complet. — Les restes de Dante ne reposaient pas dans le beau mausolée que lui avait élevé Bembo, et depuis plus de deux siècles l'hommage des générations s'adressait à un sarcophage vide!



Le tombeau de Dante, à Ravenne. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

Aussitôt s'élève une rumeur énorme dans la ville et dans toute l'Italie lettrée. On télégraphie à Florence; on nomme des commissions; on demande à la famille Torrigiani de Florence, qui possède l'original du masque moulé au moment même de la mort, l'autorisation de confronter le précieux masque avec le crâne trouvé dans la boîte. Enfin, on va plus loin; on ouvre le cercueil du tombeau : il est vide, et, dans le fond, quelques fragments d'ossements qui sont restés confirment le rapt qui a été commis.

Par quelle bizarre combinaison ces os sont-ils là, dans cette boîte grossière?

Le temps me presse; j'ai là sous les yeux tous les rapports, tous les procès-verbaux; mais j'arrive au fait. Les frères Mineurs auxquels, dans le principe,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Guido da Polenta a confié les os du poëte, regardent ce dépôt comme sacré : la mémoire de Dante est à l'Italie et au monde, sans doute ; mais ses restes sont à eux. Les Florentins, dès 1396, ont demandé qu'on leur rendît les os de celui qui a presque dit dans un de ses vers latins : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os, » et qui, en tout cas, a écrit ce vers : *Parvi Florentia mater amoris.* En 1429, ils les ont redemandés encore, et Michel-Ange, plus tard, a écrit au gonfalonier de Florence en réclamant l'honneur d'élever de ses mains un sépulcre au poëte de la *Divine Comédie.* — Quel rêve d'artiste ! Michel-Ange pétrissant le marbre du tombeau de Dante ! — Les pères Franciscains ont déjà peur ; le pape a été saisi d'une demande directe des Florentins ; le légat règne à Ravenne ; peut-être l'ordre va-t-il être donné de restituer les précieux restes. Bref, une nuit, subrepticement, tout seul, — sans aucun témoin, même choisi parmi les moines, — un secrétaire de l'ordre, un certain Santi, crève le mur mitoyen avec celui du tombeau, pénètre dans la chapelle, et, à tâtons, dérobe les ossements, qu'il emporte avec lui dans la communauté.

En 1677, assez longtemps après, quand le danger semble passé, le chapitre, embarrassé de ce dépôt et préoccupé cependant de lui donner un asile inviolable, fait défoncer une porte murée depuis longtemps, et, dans l'épaisseur de cette porte, cache la boîte qui contient les ossements, — dont on a auparavant constaté une dernière fois l'identité : *denuper revisa,* dit l'inscription.

Cette boîte, je l'ai tenue dans mes mains, et tout le monde peut la voir aujourd'hui à la bibliothèque de Ravenne : elle est faite d'ais mal joints ; on voit que le secrétaire Santi n'a pas voulu de complice et l'a fabriquée lui-même. Le 7 juin 1865, après toutes constatations, rapports de médecins, investigations, confrontations, on ouvrit le sarcophage de marbre élevé par le Bembo. Il était vide. On reconnut les traces de l'effraction, et, afin qu'il ne restât aucun doute, on trouva, même dans le fond, des fragments d'ossements que le pieux voleur avait oubliés, dans sa précipitation à s'emparer du précieux dépôt.

La Pineta. — La forêt de Dante.

Le souvenir de Dante est aussi lié d'une façon indissoluble à cette *selva* ou forêt de Ravenne, — *la Pineta,* comme on l'appelle, — qui s'étend des portes de la ville jusqu'à la mer. Il l'a célébrée dans ses chants ; il a peint les effets du soleil levant dans ce bois, au beau passage du XXVIIIe chant du *Purgatoire* où il rencontre Mathilde. Une tradition respectée veut que le Giotto ait été appelé par Dante à Ravenne vers 1319, et que, accompagnés de leurs disciples et de quelques poëtes dont on conserve les noms, ils aient eu, Dante et lui, l'habitude de porter leurs pas vers la partie ombreuse, au bord du canal, qu'on appelle aujourd'hui *Viale dei Poeti.*

La route qui mène à la forêt est celle que nous avons décrite pour visiter la basilique de Classe. On dépasse le monument, mais en inclinant vers la gauche et en remontant le cours du canal qui relie le port à l'Adriatique. La Pineta n'a rien de sombre ni de terrible, elle ne fait penser au génie de Dante que par la grâce de quelques épithètes exquises et de certains épisodes pleins de sentiment. J'y suis allé au printemps, par une de ces matinées radieuses où un air plein de douceur vous enveloppe et vous caresse ; les tapis de mousse, épais sous le pied, étaient émaillés de fleurs ; des aubépines blanches venaient des chants d'oiseaux, l'air était tout embaumé de parfums que nous apportaient les vents de l'Adriatique en passant sur ces fourrés épais formés de genévriers et d'herbes aromatiques ; la solitude n'était troublée que par quelques chèvres enfoncées au plus épais des buissons et par le cri des corneilles. Un seul arbre, toujours le même, le pin parasol, croît sur une longueur de plusieurs lieues sans laisser de ces larges clairières qu'on trouve dans nos forêts au bord de la mer. Cependant la forêt n'a rien de monotone, il y a un certain inattendu dans l'aspect ; de point en point des *ventes* où sont disposés des bois coupés régulièrement, et à quelques pas de là des tas de cendre circulaires indiquent une exploitation régulière. Nous étions en excursion avec le professeur Dato Marini ; il voulut nous montrer, au retour, la cabane, historique désormais, où Garibaldi, fuyant Rome qu'il venait de défendre, et traqué comme une bête fauve, après avoir traversé une partie de l'Italie, se cacha pendant plusieurs nuits avec sa femme Anita, mourante, et parvint, avec la complicité des contadini, à échapper aux Autrichiens, qui fusillèrent son compagnon, Hugo Bassi. Le cocher qui nous conduisait avait joué un rôle dans cet épisode et s'échauffait au récit de ces incroyables aventures devenues si vite légendaires, et si vivantes dans la mémoire du peuple italien.

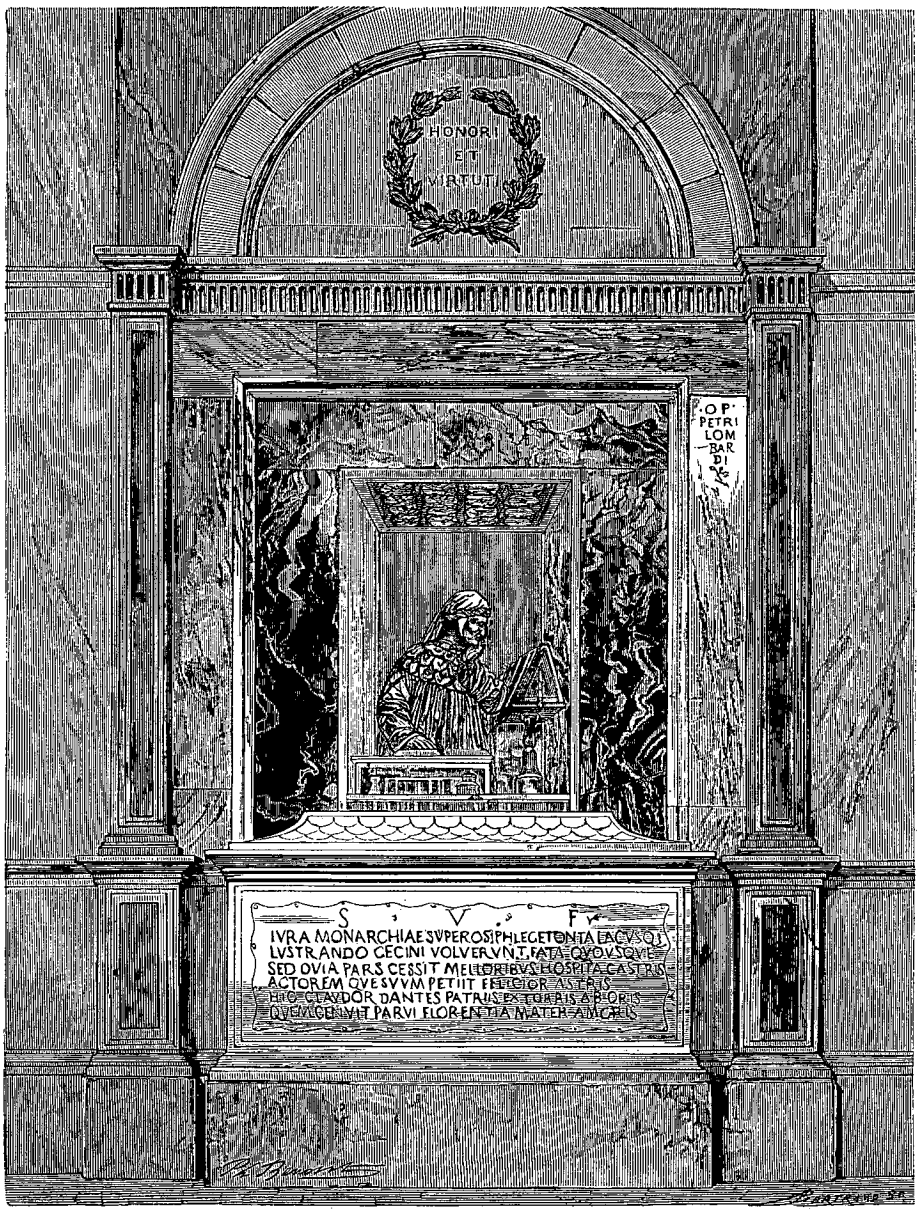
Les Vénitiens à Ravenne.

La domination vénitienne fut très-féconde à Ravenne ; elle commença en 1441 et finit en 1509 ; voici en deux mots les péripéties qui amenèrent ce changement de gouvernement. C'est la rivalité entre le duc de Milan et la république qui détermina l'entrée des Vénitiens dans la ville. La tradition des Polenta les portait à rechercher l'amitié de Venise ; mais le duc de Milan avait des partisans dans Ravenne. Le fameux Piccinino s'était mis en campagne pour forcer Polenta à se détacher de l'alliance vénitienne ; déjà maître de toute la campagne et de la Pineta, il menaçait la cité, qui dut payer un tribut de trois mille écus d'or. Les habitants humiliés se retournèrent alors contre Ostasio Polenta qui avait traité ; il y eut un soulèvement ; on chassa Ostasio, qui, revenant à la rescousse, rentra encore dans sa ville et recouvra un instant l'autorité. Les Vénitiens eurent alors recours à la ruse : ils recherchèrent l'alliance d'Ostasio, l'invitèrent à visiter Venise avec Ginevra Manfredi, sa femme, lui rendi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent de grands honneurs, et l'engagèrent dans les plaisirs et les fêtes. Pendant ce temps-là leurs partisans s'agitaient dans Ravenne. Le 24 février 1441, les conjurés coururent aux armes sur la place Majeure, aux cris de : *Vive la république!* et *Vive saint Marc!* Le sénat, qui voulait la ville et le territoire, mais qui ne nourrissait pas de noirs projets contre les Polenta, retint Ostasio, sa femme et son fils prisonniers pendant deux mois dans la forteresse de Trévise, puis, leur ayant fait une pension de huit cents écus d'or, leur donna pour résidence l'île de Candie.

L'œuvre des Vénitiens est énorme pour une aussi courte domination, et, avec la résolution et la générosité qui leur sont habituelles, on les voit en 1496 donner



Intérieur du tombeau de Dante, à Ravenne. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

l'ordre de détruire les énormes constructions qui s'élèvent près du monastère de Santa Maria in Porto, de peur qu'elles ne servent de fortification à l'ennemi ; en compensation, ils élèvent dans Ravenne même, pour les Camaldules, l'énorme ensemble de bâtiments conventuels — où ils ont certainement employé les Lombardi, car on les reconnaît à la noble simplicité des lignes architecturales. Le dôme aussi a été restauré et embelli par eux, et comme on coupait sans discernement les bois de la Pineta, ils rendirent des édits et pourvurent à une exploitation utile et régulière. L'agriculture enfin éveilla leur sollicitude : ils avaient besoin de chanvre pour leur grand arsenal de Venise ; ils en favorisèrent la plantation, qui est encore aujourd'hui une des ressources du district.

C'est la fameuse *ligue de Cambrai* qui mit fin à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

leur domination à Ravenne; le pape les attaqua dans leur possession des Romagnes; ils durent s'enfermer dans la ville, où le duc d'Urbin, neveu de Jules II et son général, ne pouvant les prendre par force, vint les investir en établissant son camp autour du tombeau de Théodoric, sous la forteresse même. Ravenne aurait pu résister longtemps grâce à ses fortifications, mais au dehors les affaires des Vénitiens allaient de mal en pis; Pietro Lando et Francesco Marcello, les provéditeurs de la république, rendirent la cité. On brûla les Archives sur la place Majeure, et on brisa le lion de Saint-Marc (1509).

Le cardinal Alidosio.

Ravenne, comme Vérone, a son *Volto Barbaro*. Je me dirige vers San Vitale pour visiter le beau couvent des Bénédictins qui est attenant à la basilique, au coin de la rue qui mène au couvent, aujourd'hui converti en caserne; une de ces inscriptions d'un beau caractère où excellent les Italiens attire mes regards.

QUI FERITO A MORTE DA
F° MARIA DELLA ROVERE DUCA D'URBINO CADDE
F° ALIDOSIO CARDINALE
IL XXIV MAGGIO DEL MDXI FREMENTE DI SDEGNO
GIULIO II P. M.

Qui était Alidosio? A quel sombre drame digne du temps des Borgia cette inscription commémorative fait-elle allusion?

« Ici, frappé à mort par François-Marie della Rovere, duc d'Urbin, le cardinal F. Alidosio tombe, le 24 mai 1511. Le pontife Jules II frémissant de colère. »

Nous sommes en 1511, et Ravenne est au pape Jules II; le pontife, depuis quelques jours, est venu résider à Ravenne; il loge au monastère des bénédictins de San Vitale. — Ainsi s'explique le luxe splendide de ces monastères des Marches où les papes descendaient comme dans une résidence pontificale. — C'est le moment où Bologne est attaquée par les Français; la ville vient d'être surprise, et les troupes du roi de France y sont entrées. Le cardinal Francesco Alidosio, légat de Sa Sainteté, s'est échappé; il ne s'arrête qu'à Ravenne, court à San Vitale, et informe le pontife. Sa belle ville de Bologne est à l'ennemi; les partisans de Bentivoglio ont pactisé avec lui et livré les portes; Francesco Maria della Rovere, duc d'Urbin, propre neveu de Jules II, a montré, dit Alidosio, autant de faiblesse que d'impéritie, et le cardinal le regarde comme la cause du désastre.

A peine le prélat a-t-il fait son récit, le duc se présente; il est venu de Bologne à franc étrier, battant en retraite : il vient à son tour informer le pontife. Jules II, à sa vue, entre dans une grande fureur, il ne veut même pas l'entendre et lui ordonne de sortir. Le duc a vingt ans, il est d'un caractère emporté; en traversant les salles, quelques-uns des assistants lui disent que c'est à Alidosio qu'il doit un tel accueil : il court incontinent chez le cardinal, qui loge chez Bruno Zampeschi, au fond de cette rue qui de San Vitale mène à la place Majeure. Pour le malheur d'Alidosio, Urbin le trouve sur sa route, venant souper chez Sa Sainteté. Alidosio est en robe noire sans la pourpre; coiffé du chapeau à l'espagnole, il est monté sur une mule et vient à peine de quitter le seuil de sa demeure. Il s'avance au milieu de la rue étroite; à côté de lui chemine Guido Vaina son beau-frère, chef de cent hommes d'armes au service du pontife. Urbin, lui, est à cheval, entouré de huit de ses familiers; dès qu'il aperçoit Alidosio, il met pied à terre, fond sur lui, prend la mule par la bride, l'arrêtant de la main gauche; de la droite il porte un coup de dague à son ennemi, le pousse à terre et frappe encore. Vaina terrifié n'a pas osé bouger, pas plus que ses gardes : Urbin remet la dague au fourreau, remonte à cheval et fuit par la porte Julia. On porte le cardinal chez Antonio Cavalli, gentilhomme de la cité; il expire à midi : le pape à cette nouvelle ne se contient plus, il écume de fureur et excommunie son neveu.

Quelle fenêtre ouverte sur les mœurs de la Renaissance qu'un tel récit! Le cadavre du cardinal a été enseveli dans la cathédrale; vers 1745, comme on exhumait ses restes pour faire quelques changements au dôme, Gasparo Desiderio Martinetti prit le crâne et le déposa au musée des bénédictins de San Vitale; depuis il est passé à la bibliothèque de Classe, et nous venons de tenir dans la main le *teschio* du cardinal.

Gaston de Foix. — La bataille de Ravenne.

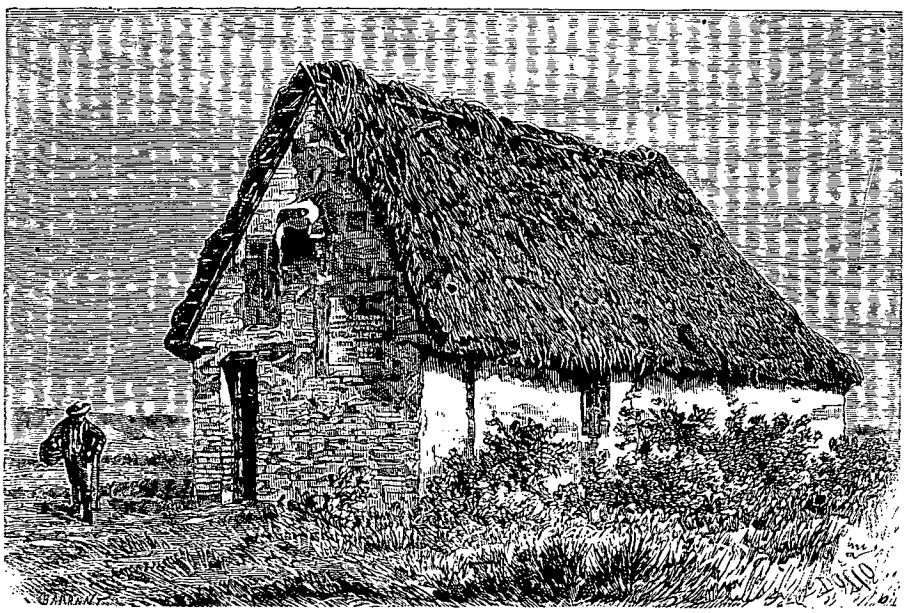
Il faut chercher au lieu même où il est tombé enseveli dans son triomphe, les traces de ce jeune héros qui s'appelait Gaston de Foix. Je pars à pied par la porte Sisi, à l'heure où les feux du jour sont un peu apaisés; car malgré le voisinage de l'Adriatique la chaleur est ardente. Je passe d'abord les Bourgs et m'engage sur la route, très-surélevée; la plaine, des deux côtés, est à six mètres au-dessous du niveau de la chaussée : le premier pont qui se présente sert à franchir le Ronco; un peu plus loin un second s'élève sur le Montone. Le pays est plat, mais assez riant, bien cultivé, planté de chanvre et, malgré l'humidité du sol, assez propice à la vigne, qui s'enlace aux arbres et retombe en guirlandes comme dans la Lombardie. Le second pont passé, les deux fleuves détournés de leur cours s'unissent (*fiumi uniti*); je tourne à gauche en passant un troisième pont, à une lieue de Ravenne, et je continue à suivre la rive opposée du fleuve sur une chaussée très-élevée, haute berge qui encaisse les eaux à une profondeur de plus de dix mètres; enfin, après une heure et demie de marche, je m'arrête, au bord même du fleuve, devant la *colonna dei Francesi*. Ce n'est point une colonne, mais un pilier carré surmonté d'un chapiteau, sur les quatre faces duquel on a sculpté de beaux rinceaux dans le goût des Lombards, et de nombreuses inscriptions qui indiquent la destination du monument. On a ménagé autour une demi-lune plantée de cyprès.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le monument, d'un goût très-pur et d'une perfection de sculpture qui rappelle les œuvres de Leopardi, est de 1557; il fut élevé par Pietro Donato Cesi, sous Jules II, et restauré par Paul IV. Les inscriptions sont toutes en latin, et elles spécifient que ce monument a été élevé sur le lieu même où eut lieu la bataille.

Bologne prise, Gaston de Foix, fils d'une sœur de Louis XII, et capitaine général du roi de France en Italie, était arrivé sous Ravenne. Marc-Antoine Colonna, général des troupes pontificales, défendait la ville avec le vice-roi d'Espagne, Fabrice Colonna, le cardinal Jean de Médicis (plus tard Léon X), et Pietro Navarra, le marquis de Pescaire, mari de cette fameuse Vittoria Colonna qui inspira une passion si pure au grand Michel-Ange. L'artillerie tonnait du haut des murs, les troupes pontificales s'étaient retranchées entre le Ronco et la ville, à trois milles en avant, à l'endroit dit *la Mulinaccia*.

Gaston de Foix avait une armée composée de Français de diverses provinces, d'Italiens, de mercenaires allemands, de lansquenets, de Suisses, de Grecs, de Dalmates et d'Espagnols de la Navarre. Alphonse d'Este, duc de Ferrare, combattait avec lui. Gaston disposa ses troupes et ne se réserva pas de place spéciale; entouré de trente valeureux gentilshommes, il se portait partout, suivant qu'il avait besoin d'animer les siens de sa présence; on le voyait en tous lieux, dans sa brillante armure damasquinée d'or, beau, jeune, vaillant, d'une ardeur invincible, donnant à tous l'exemple d'une héroïque valeur. La lutte avait été si sanglante qu'une première fois déjà, couvert du sang de ses ennemis, Gaston, sur la prière de ceux qui l'entouraient et qui le croyaient blessé, avait dû s'arrêter à l'abri d'un bosquet; à peine rassurés sur son sort, ses officiers le virent changer de cheval; puis, pour précipiter la déroute de l'infanterie espagnole, s'élancer sur eux avec une généreuse et imprudente impétuosité, frappant d'estoc et de taille, et criant que pas un ne devait échapper. Les Espagnols, vaincus, mais toujours intrépides, firent un retour en arrière et s'acharnèrent sur le jeune héros en le criblant de coups de piques; déjà mourant, on le vit lever les mains vers eux en murmurant : « Arrêtez, je suis le fils de votre reine ! »



La cabane où s'est réfugié Garibaldi poursuivi par les Autrichiens (voy. p. 228). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

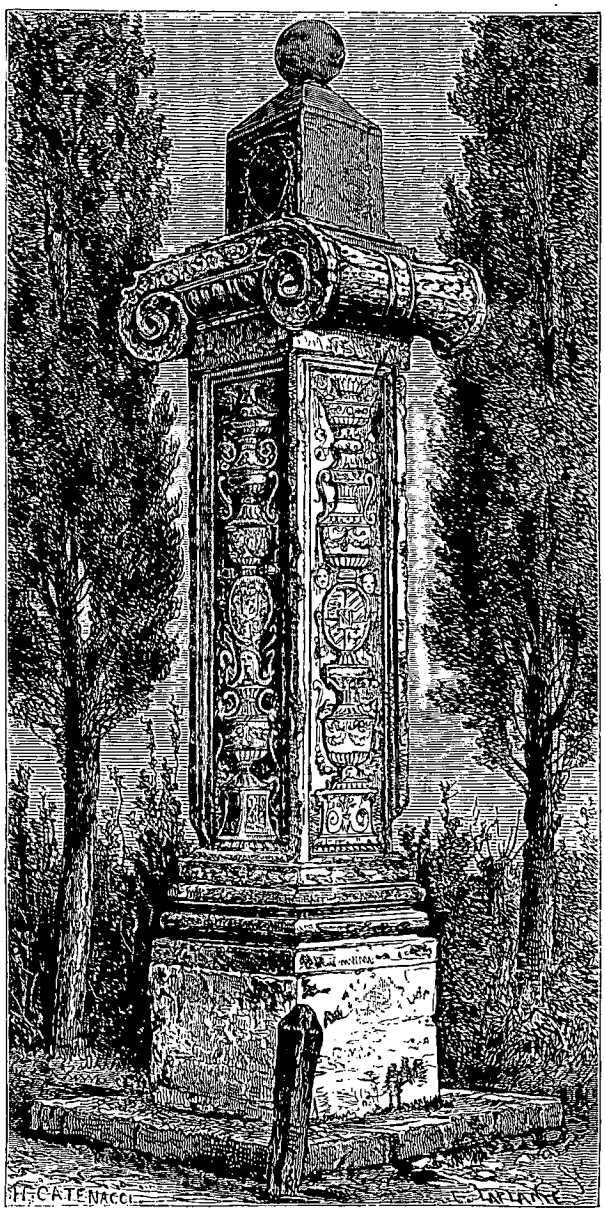
On ramassa son corps à côté de celui de son cousin Odet de Lautrec, percé, lui aussi, de vingt blessures. Gaston était mort à la fin de la journée quand il avait gagné la victoire; il avait été enseveli dans son triomphe. Plus de vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Le cardinal Jean de Médicis, le marquis de Pescaire, Pietro Navarro et Fabrice Colonna furent faits prisonniers. La nuit suivante, les bandes de *Gascons* de l'armée de Foix, conduites par un certain Jacquin, entrèrent par la brèche faite à la porte San Mammante et firent le sac de Ravenne. Tous les temples furent pillés, tous les palais saccagés; et vraiment on s'étonne qu'une ville tant de fois livrée aux fureurs des hommes et au pillage des Barbares offre encore autant de richesses à l'admiration des voyageurs.

Dans cette nuit du sac de Ravenne par les Gascons, le monastère des Camaldules de Santo Apollinare in Classe fut dévasté, et l'abbé Secchini mis à mort. Les Ferrarais, dit l'histoire, furent les plus acharnés au pillage et volèrent le trésor du mont-de-piété et celui de la cathédrale. Le général français, seigneur de la Palisse, indigné de voir les troupes de Gascogne ternir la victoire par d'odieux attentats, fit pendre aux fenêtres du monument trente-quatre des leurs qui sac-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cageaient un couvent de nonnes. Cet acte de vigueur mit fin au carnage. Le duc Alphonse d'Este se fit gloire de sauver le palais Rasponi de la rage des pillards, mais personne ne négligea de porter le butin jusqu'aux barques du canal pour le mettre à l'abri. Les Ravennais, malgré la protestation de la Palisse, se vengèrent cruellement des Français; devenu général de l'armée autour de Ravenne, le sieur de la Palisse s'éloigna de la ville en y laissant une faible garnison; l'évêque Guilio Vitelli la réduisit à capitulation, et, malgré les traités faits au moment de la reddition de la place, les quatre chefs français les plus importants furent enterrés vivants dans une fosse par la populace.

J'en ai fini avec les grands épisodes. L'histoire de Ravenne ne se confond plus désormais avec celle du monde. Les Barbares, Charlemagne, Dante, Gaston de Foix, la bataille de Ravenne, ce sont là des légendes de l'humanité tout entière. Après le seizième siècle nous rentrons dans l'histoire locale. La ville est aux pontifes qui gouvernent par leurs légats. Les monuments portent tous la marque pontificale, et le goût et la grandeur n'en sont point absents.



« Colonne des Français », élevé à la mémoire de Gaston de Foix.
Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Lord Byron.

Le dernier souvenir vivant qui nous solliciterait ici est celui de lord Byron, attiré par la mémoire de Dante et, chacun le sait, par un autre sentiment qui domina sa vie tout entière : son amour pour la comtesse Guiccioli.

Le poëte a résidé à Ravenne depuis juin 1819 jusqu'en octobre 1821; il quitta la ville pour aller demeurer quelque temps à Pise. Déjà l'idée d'un trépas sublime avait germé dans son cerveau ; il allait mettre en action son plus beau poëme, et le dénoûment devait être sa mort pour l'indépendance de la Grèce, à Missolonghi, à l'âge de trente-six ans, le 18 avril 1824.

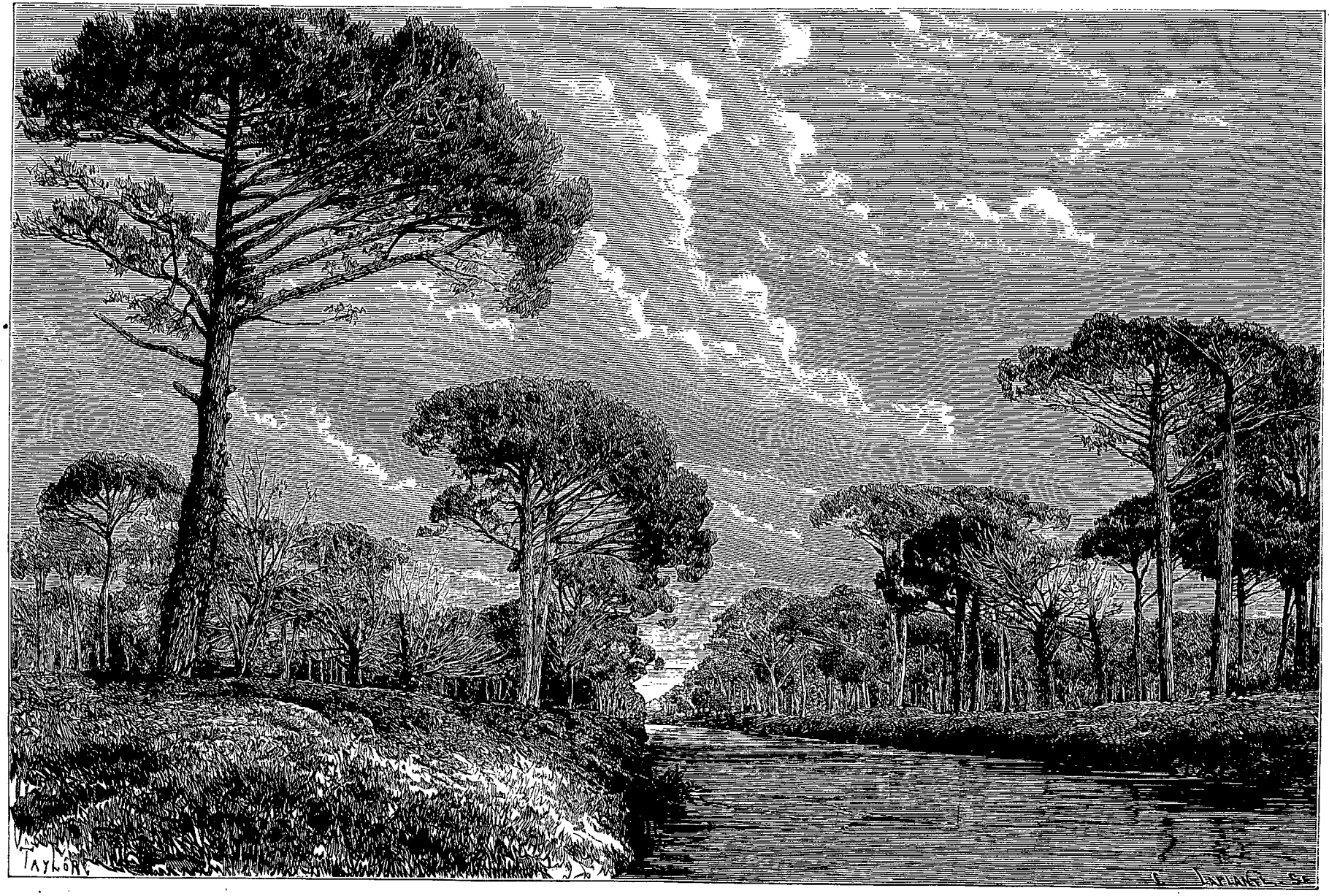
C'est le dernier souvenir à évoquer à Ravenne, depuis les grands épisodes de la Renaissance. D'année en année la décadence s'est prononcée ; la ville est encore la résidence d'un légat, mais la vie politique s'est retirée d'elle : quand Bonaparte, après la conquête, divise l'Italie supérieure en départements français, il place le chef-lieu à Forli, et la ville qui fut la capitale de l'empire d'Occident n'est pas jugée assez importante pour qu'on en fasse une préfecture. Rendue au pontife après le départ des Français, elle forme une des cinq légations et est réunie à l'Italie au moment où Fanti et Cialdini, à la tête de l'armée des Marches et de l'Ombrie, font la conquête des États du pape. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un grand souvenir, un musée vivant, un nom grandiose et auguste, et je n'ai vu dans une excursion à Ravenne qu'un prétexte à évoquer les morts illustres et les empires détruits.

RIMINI.

Est-ce le souvenir de Françoise qui a rempli ma pensée ou celui de ces Malatesta, si durs aux hommes et aux villes, et si cléments aux lettres, aux sciences et aux arts? Toujours est-il que de tout ce voyage où j'ai résidé dans plus de vingt villes, cette gracieuse cité de Rimini m'a séduit plus que toutes les autres.

Je suis parti de Ravenne par chemin de fer, à une heure de l'après-midi; j'ai fait un arrêt d'une demi-heure à Castel Bolognese, une ville grande comme la main, une miniature de Missel italien, carrée, enfermée dans sa fortification bien conservée, avec des tours d'angle et des bastions circulaires, une place d'une belle allure, des églises de marbre et des arcades comme à Bologne. Je n'ai fait que traverser Forli, entrant par une porte et sortant par l'autre, et je me suis borné à voir de loin Cesena,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le *Viale dei Poeti* dans la Pineta de Ravenne (voy. p. 228). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec sa forteresse imposante et ses deux collines bien défendues : à sept heures, j'étais à Rimini. Avant de commencer, je dois faire un aveu : tout est à voir, il y a de l'histoire partout, des monuments à chaque pas, et chaque ville du littoral vaudrait un volume. Il m'a fallu faire un choix, car je suis ici aux prises avec des nécessités pratiques : mais que de regrets le long de ma route!

Ces villes, toutes fortifiées, sont généralement percées de grandes rues qui mènent d'une porte à l'autre : c'est ce qu'on voit à Rimini. La grande rue, qui est le Corso, sort en passant au Borgo Adriano sous une admirable porte romaine. L'arc de Jules César d'abord; deux places de grandes dimensions : l'une qui sert au marché, l'autre où s'élèvent les bâtiments publics, la statue en bronze d'un pape, le théâtre, l'hôtel de ville, la *Pescaria;* à deux pas de là, la forteresse des Malatesta; puis un temple, unique peut-être, le temple des Malatesta : tels sont les monuments importants. De vivants souvenirs de César au lendemain du passage du Rubicon, le pont d'Auguste sur la Marecchia, puis une petite façade exquise, celle de San Michele, constituent un ensemble plein d'intérêt pour le voyageur. Par-dessus tout, des souvenirs tout littéraires d'une époque très-fertile pour les arts et les lettres, la tradition de l'existence d'une cour très-cultivée, très-raffinée et bientôt rayée de la carte politique de l'Italie, la légende aimable et touchante de Paolo et de Francesca planant sur le tout; une bibliothèque très-riche, la *Gamba-lunga*, l'accueil aimable d'un bibliothécaire lettré, et enfin quelques découvertes que j'ai pu faire, qui ne seront pas inutiles à l'histoire de l'art italien au seizième siècle : c'était plus qu'il n'en fallait pour me retenir huit jours à Rimini.

J'ai fort scandalisé mes aubergistes en allant régulièrement prendre mes repas, matin et soir, dans une *osteria* de la place, où venait le menu peuple. Ce sont là, si on veut me croire, les restaurants les plus confortables de ces pays; cent fois préférables aux faux hôtels anglais et à la fausse cuisine française, prétentieuse et détestable. Le vin *nostrano*[1] est parfait. — Il est excellent sur toute la côte, et vers Lecce il devient *épique*. — Le poisson sort des flots, les pâtes sont toujours recommandables; et si vous demandez un *macaroni al sugo* (au jus), ou « nature », sur lequel vous jetez vous-même le beurre frais et le parmesan délectable, *una bracciola* (sorte d'entre-côte grillée), *una sfoglia* (la sole blanche et pleine) et des fraises des bois, vous trouverez le tout exquis, sans nulle exagération. Votre dîner est préparé sous vos yeux dans une grande salle propre, blanchie à la chaux, où trois cuisiniers qui ressemblent à des ténors partent tout d'un coup en chantant *Aïda*, avec une parfaite innocence et avec une bonhomie insouciante du public. On entre, on sort, on va, on vient; à la table du milieu, la famille travaille, le vieux père, les belles filles vous sourient discrètement et poliment; le gendre fait le monsieur. Qu'un client qui arrive de Loreto et qu'on n'a pas vu depuis un mois vienne à entrer, ce sont alors des cris de joie, on s'embrasse, les enfants sautent, on oublie que vous êtes là; si vous revenez trois fois de suite, on vous appelle *signor Carlo*, et la maîtresse de la maison vous parle de votre mère : — le tout pour un franc cinquante par repas. C'est charmant, et je ne donnerais pas mes seize repas de Rimini pour une pension gratuite au café Anglais. — Il est toujours rassurant de savoir qu'on peut vivre confortablement; ceci dit, lançons-nous dans la ville.

S'il faut en croire une inscription, Rimini posséderait une véritable relique historique : un simple piédestal qui s'élève sur la place du Marché et qui ne serait rien moins que la pierre sur laquelle César, ayant passé le Rubicon, aurait harangué ses troupes. J'ai fait photographier la place, mais le piédestal est d'une proportion telle, qu'il se perd un peu dans l'ensemble du dessin; voici ce qu'on lit gravé sur une des faces :

C. CÆSAR . DICT . RUBICONE .
SUPERATO — CIVILI . BEL . COMMILIT — SUOS — HIC — IN .
FORO . AR . ADLOCUT.

Quel monument plus précieux, s'il était authentique! L'inscription est bien précise et semble irréfutable; mais j'imagine qu'il y a là quelque mystère. Une inscription du seizième siècle constate qu'en novembre 1560 on a dressé la pierre sur la place. — Elle n'était donc pas là? Est-ce une restitution, est-ce la constatation d'une légende conservée, d'une tradition consacrée? Est-ce la même pierre? — Celle qui servait dans ces temps-là à lire les édits et sur laquelle César serait monté pour prononcer sa harangue? — Ou est-ce enfin une simple copie de celle qui avait existé quelque part et qu'on aurait détruite? Elle paraît antique cependant, mais les archéologues secouent la tête. L'inscription du seizième siècle mérite d'être citée :

SUGGESTUM — HUNC — VETUSTATE
COLLAPSUM — COS — ARIMIN — MENSIUM — NOVEMBRIS
ET DECEMB — MDLX RESTITUIT

Quoi qu'il en soit, on l'appelle le *Piédestal de Jules César*. Dion Cassius et Suétone disent qu'en effet le grand capitaine harangua ses troupes dans la ville; mais ce qui jette le trouble, c'est que Jules César lui-même, si précis dans ses *Commentaires*, n'en parle pas.

Nous avons ici un arc admirable, l'arc d'Auguste, élevé en 727 de Rome par le sénat et le peuple, l'année même où Octave fut salué du nom d'Auguste. C'est là qu'aboutissait la voie Flaminia, qui menait de Rome à Rimini, et l'arc était précisément un hommage de reconnaissance pour la construction de toutes les voies d'Italie. Le dessin permet de voir l'ampleur de l'ouverture; c'est la plus large faite jusque-là par les Romains; elle enjambe fièrement la voie et encadre admirablement la vue. On ne peut plus juger du dessin de la partie supérieure, détruite par les Barbares, et à la-

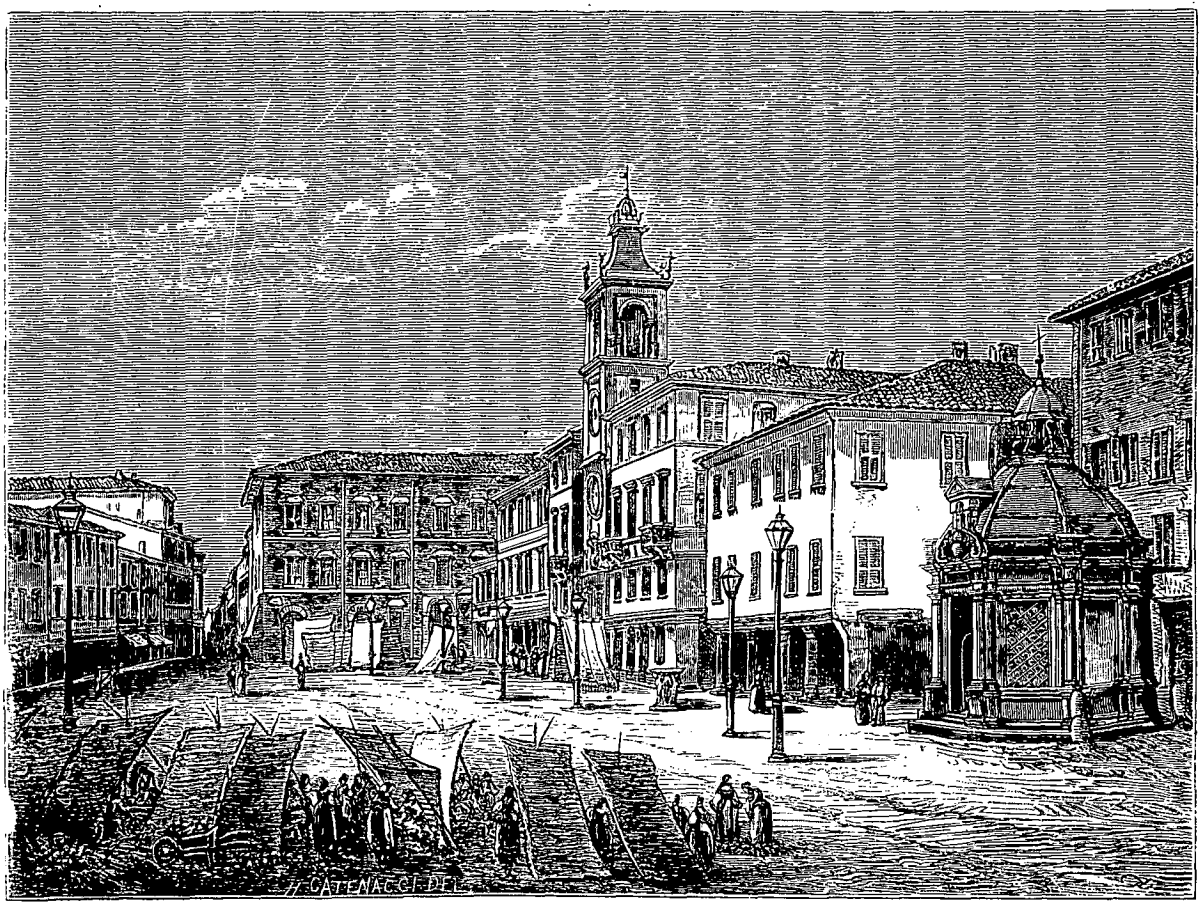
1. Le vin du pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelle, dès le douzième siècle, on avait substitué, pour en faire une défense, un couronnement de créneaux qui défigurent l'édifice, autrefois surmonté de la statue d'Auguste triomphalement porté sur un quadrige. Quatre médaillons magnifiques décorent les tympans, Junon, Neptune, Vénus et Pallas; et, aux clefs de voûte, deux têtes de vache et de taureau indiquent que la cité était colonie romaine.

Par une curieuse particularité, sur la charmante façade d'une petite église qui vient butter à angle droit dans le contre-fort du monument (église de la fin du quinzième siècle, dépourvue d'intérêt à l'intérieur), l'architecte a reproduit en un bas-relief très-complet la vue géométrale de l'arc d'Auguste tel qu'il était avant la mutilation.

Il reste aussi un très-beau pont romain, le pont de Tibère, sur la rivière la Maruccia, tout en travertin blanc, à cinq grands arcs d'ordre dorique qui n'ont pas moins de dix mètres cinquante de diamètre. Les inscriptions gravées dans un grand cadre au milieu même du parapet donnent l'origine : il a été élevé par un décret d'Auguste et fini sous Tibère. Il y a là une disposition très-ingénieuse; le pont n'est que la prolongation de la voie consulaire, et, comme elle arrive



La grande place de Rimini avec le piédestal de César. — Dessin de Ph. Catenacci, d'après une photographie de Trevisani.

obliquement, les piles sont obliques. Quand les Goths, en 522, voulurent empêcher le passage de Narsès, ils rompirent l'arc du côté du bourg; il avait été refait depuis avec plus ou moins de précipitation, mais en 1680 Agostino Martinelli, de Ferrare, le restaura par ordre d'Innocent XII. La sortie immédiate par la voie Émilienne est assez triste, le lit de la rivière est extrêmement large et mal défini; on n'y voit que quelques rares nappes d'eau, au milieu des sables. Ce pont magnifique remplit une sinécure, mais les riverains m'ont dit que parfois les torrents des Apennins venaient grossir les eaux, qui montaient à une hauteur considérable.

Françoise de Rimini.

On sent bien que le souvenir de Françoise de Rimini devait nous poursuivre dans la ville où s'accomplit le drame terrible consacré par le chant impérissable de la *Divine Comédie;* mais il y a là bien des brumes, bien des nuages, et ce n'est que dans les chartes, les parchemins et les documents d'archives que j'ai pu retrouver les traces certaines de l'existence de Francesca, de son mariage, de son amour et de son trépas. Les traces probantes des monuments n'existent plus à Rimini.

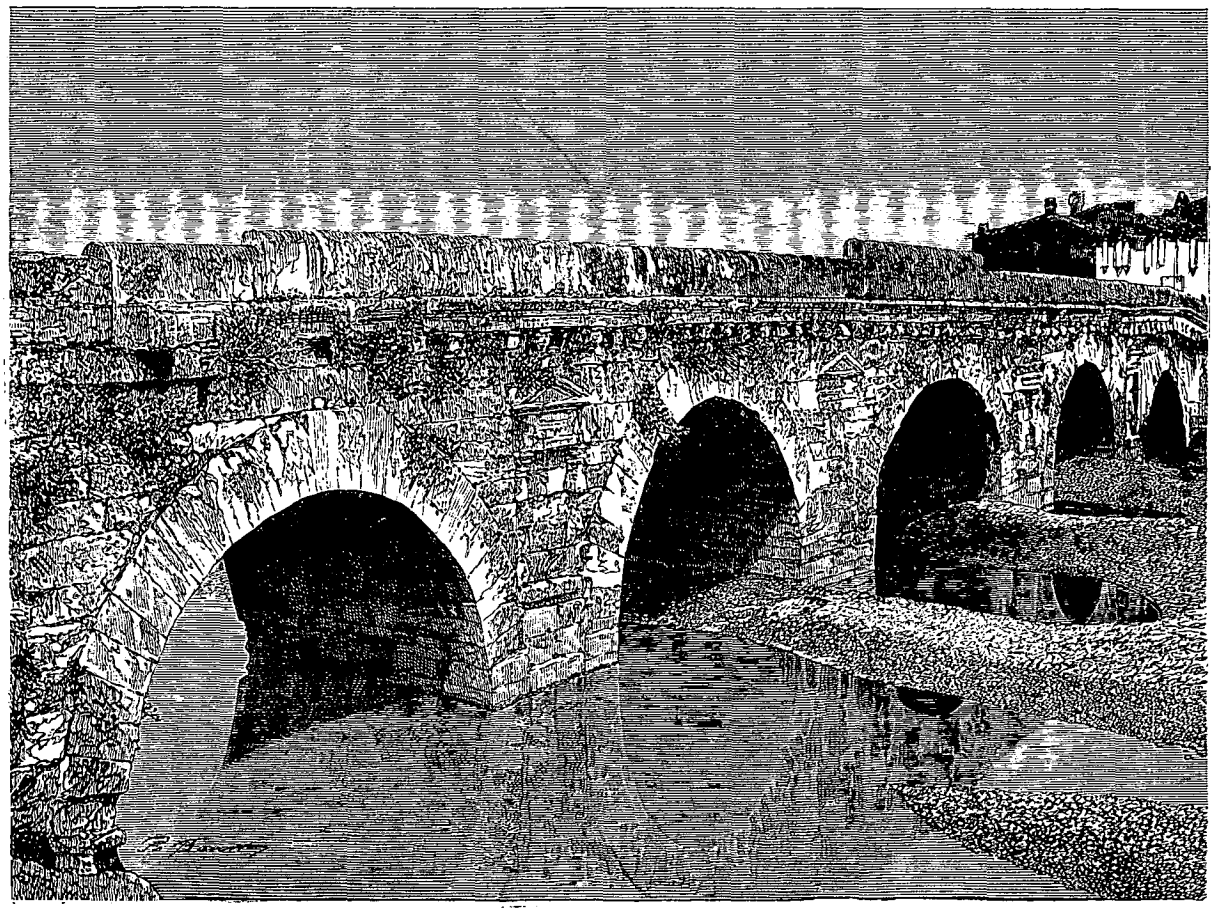
Ce qu'il y a de plus net et de plus clair à ce sujet,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

c'est le commentaire de Boccacio sur le passage de Dante qui rapporte le fait. Boccace est à peu près contemporain (1313-1375).

Messer Guido Vecchio de Polenta, seigneur de Ravenne et de Cervia, était en guerre avec le seigneur de Rimini, Malatesta : on fit la paix, et pour la mieux cimenter il fut convenu que Gianciotto, fils de Malatesta, épouserait Mme Francesca, fille de Messer Guido.

Gianciotto était un grand guerrier, un vaillant homme, mais il était contrefait (*zoppo*). Paolo son frère, déjà marié, qui était beau comme un prince de conte de fées, fut chargé de venir à Ravenne et d'épouser la jeune fille par procuration. Il vint en effet. Francesca le vit à son insu, le trouva séduisant, et, le prenant pour l'épouseur effectif, en devint éprise. On fit le contrat ; l'épouse vint à Rimini et découvrit sa cruelle erreur quand Gianciotto se dressa devant elle. Paolo et Francesca se voyaient tous les jours ; Gianciotto guerroyait par les chemins. Un serviteur du mari dénonça les rendez-vous. Gianciotto revint un jour à l'improviste et surprit les deux amants. La scène du meurtre est connue : Francesca fait signe à Paolo de fuir ; il court à la fenêtre et va sauter dans la cour : il reste suspendu à une saillie. Francesca le croit



Le pont d'Auguste, à Rimini (voy. p. 235). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

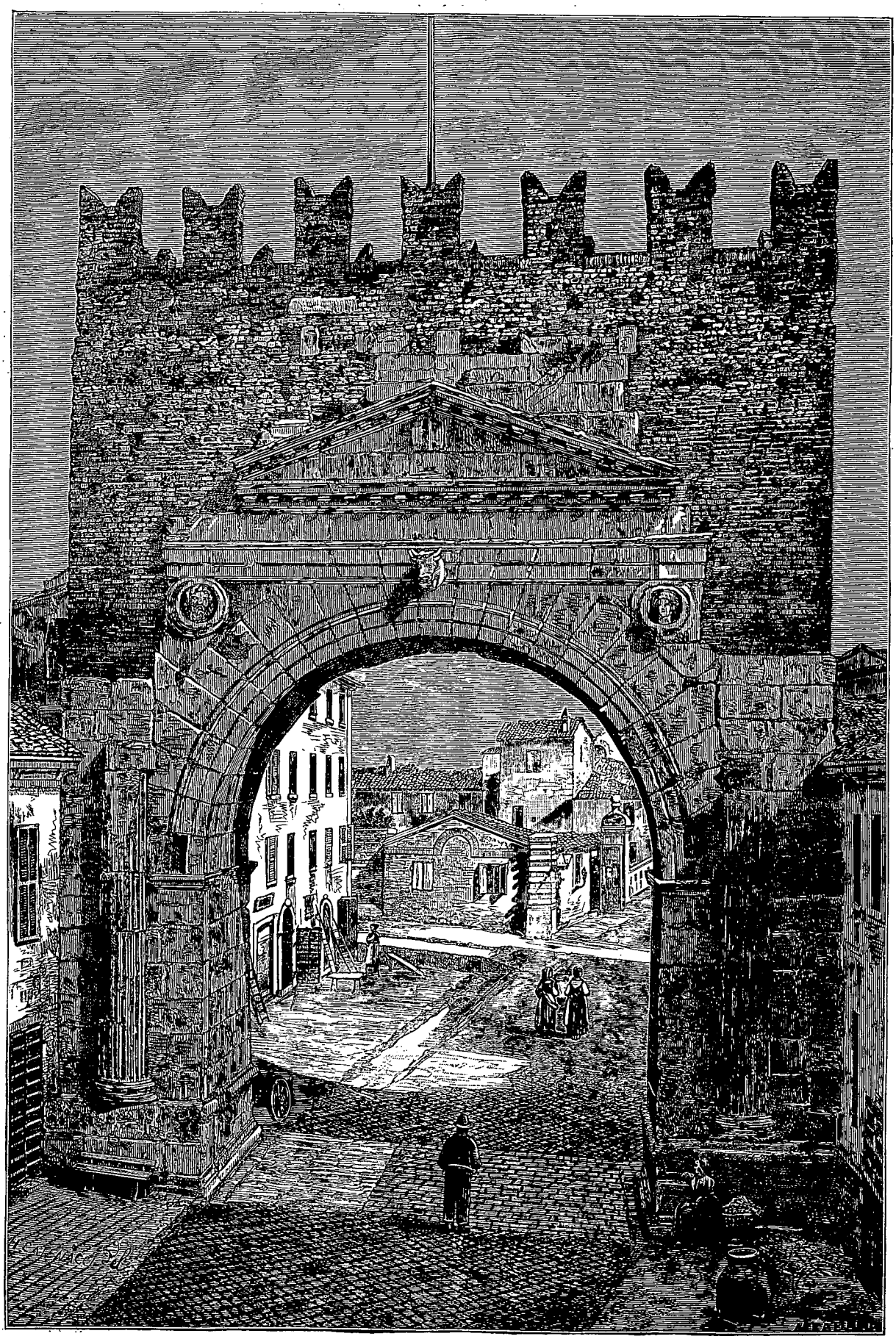
sauvé, elle ouvre. Gianciotto, furieux, sonde la salle d'un coup d'œil, et l'épée à la main court au balcon, d'où il aperçoit son frère suspendu : il l'attire à l'intérieur et s'apprête à le frapper. Francesca se précipite sur le corps de Paolo, et le même coup les transperce. *Furono poi li due amanti con molte lacrime la mattina seguente sepelliti, ed in una medisima sepoltura.* On les pleura et on les ensevelit dans la même tombe : — voilà le fait historique qui se fait légende et qui a traversé les siècles.

Je pourrais écrire longuement, et j'espère le faire ailleurs, en établissant les faits historiques en regard de ceux de la légende et en fournissant tous les documents à l'appui. Il m'eût fallu de longues recherches pour les rassembler dans les Archives : je les dois à l'obligeance du bibliothécaire de la bibliothèque *Gamba-lunga*, le fils du savant docteur Luigi Tonini, et je l'en remercie publiquement.

Le lieu du meurtre est encore contesté. Il y a une école qui prétend que Gianciotto vivait alors à San-Archangelo ; une autre, qu'il vivait à Pesaro (parce que Malatesta était seigneur de Pesaro). Le docteur Luigi Tonini a prouvé que c'est à Rimini, et sûrement dans la Rocca Malatestiana, la forteresse dont nous donnons la vue, que le fait s'est passé.

Cette Rocca est cependant postérieure ; elle date de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



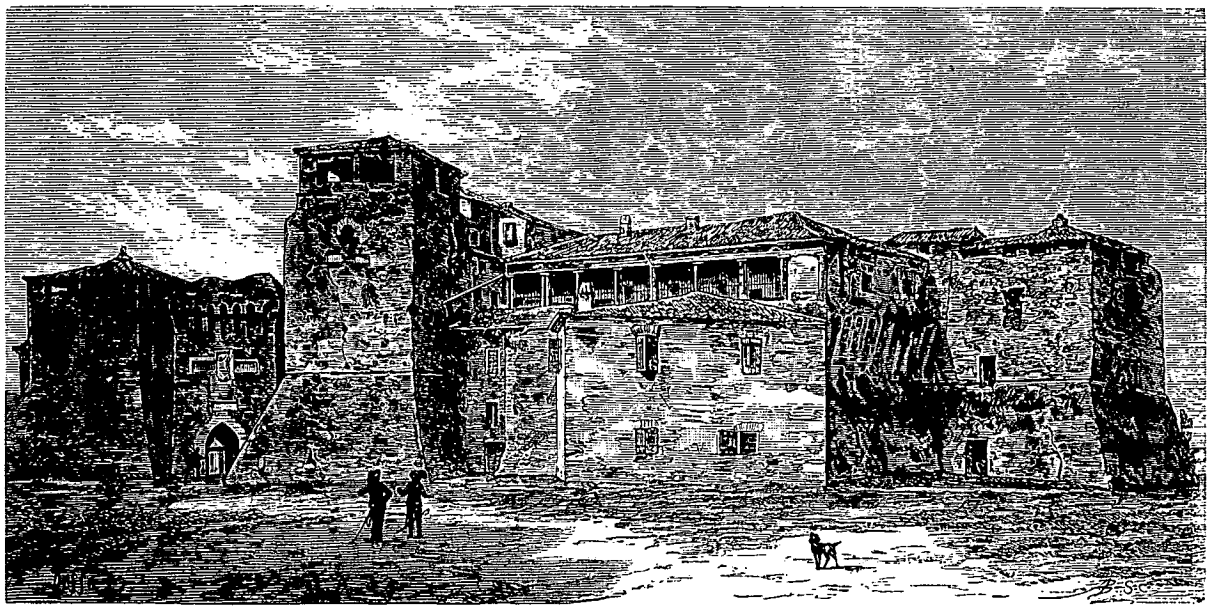
L'arc d'Auguste, à Rimini (voy. p. 234). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

1446, et on la doit à Sigismond, fils de Pandolphe, seigneur de Malatesta, très-habile aux choses de fortification, qui avait appelé à lui le fameux Roberto Valturio, l'auteur du traité *de Re Militari*. Ce que nous en voyons dans le dessin ne peut donner idée de ce qui existait alors. C'était le corps; mais le sol sur lequel nous marchons tout autour de la Rocca était un fossé profond fermé par une première enceinte, et un pont-levis donnait accès à la porte que nous voyons en façade. Avant 1446, date donnée par la belle inscription placée au-dessus de la porte, s'élevait là le palais des Malatesta, palais fortifié, château fort (*castello*), et on l'appelait *Gattolo di San Colomba*, à cause d'une église qui s'élevait dans la partie nord-est; plus tard on l'appela *Gattolo dei Malatesti*. C'est dans ce castel que Paolo et Francesca auraient été mis à mort. Il y avait six tours de quatre-vingts pieds de haut, un fossé de cent pieds de large et profond de trente-cinq. En 1625, le pape Urbain VIII le fit réparer, et on lui donna son nom : *Castello Urbano*. En 1826, par un acte de barbarie à jamais regrettable, on détruisit la première enceinte, on combla les fossés, et naturellement on détruisit le pont-levis. On y a établi aujourd'hui les prisons pour les méfaits vulgaires, et, à travers les grilles, nous voyons la casaque rouge d'une femme qui vient regarder un coin de ciel bleu.

Le temple des Malatesta.

En errant, comme j'ai l'habitude de le faire, sans plan préconçu, me bornant à ma seule connaissance des styles pour reconnaître les monuments et les ruines, je tombe littéralement en arrêt, cloué sur place par l'admiration, devant un monument que je regarde



Avanzi della Rocca : Forteresse des Malatesta, seigneurs de Rimini (voy. p. 236). — Dessin de Dosso, d'après une photographie de Trévisani.

comme l'un des plus beaux de toute l'Italie. Il est malheureusement inachevé ; la date est superbe (1450), et l'inscription du fronton a quelque chose de grandiose : *A Dieu immortel, Sigismond Pandolphe Malatesta, fils de Pandolphe.*

C'est l'église de San Francesco, assez peu connue en somme, très-peu reproduite, si peu, que nous avons dû renoncer à en trouver la photographie dans toute l'Italie, et faire faire à Rimini même dix clichés différents par M. Trevisani, afin de pouvoir un jour l'illustrer, après avoir cherché les documents d'archives.

On a donné le nom de *Tempio Malatestiano* à cet édifice. Qu'on imagine une église du quatorzième siècle à laquelle un prince puissant, riche, ami des arts, a fait une enveloppe (*une chemise*, pour mieux me faire comprendre) dont le dessin est de Leon Battista Alberti, de Florence. Je donne la façade, mais elle est inachevée; c'est par les médailles du temps qu'on connaît ce qu'elle devait être. C'est le style à la fois classique et plein de noble fantaisie de la deuxième moitié du quinzième siècle qu'Alberti a adopté. C'est très-simple à l'extérieur, d'une grande unité et d'un goût tout à fait exquis. Les moulures, les frises, les rinceaux sont de cette époque fortunée où tout ce qui sortait des mains des artistes atteignait une perfection qui ne sera pas dépassée.

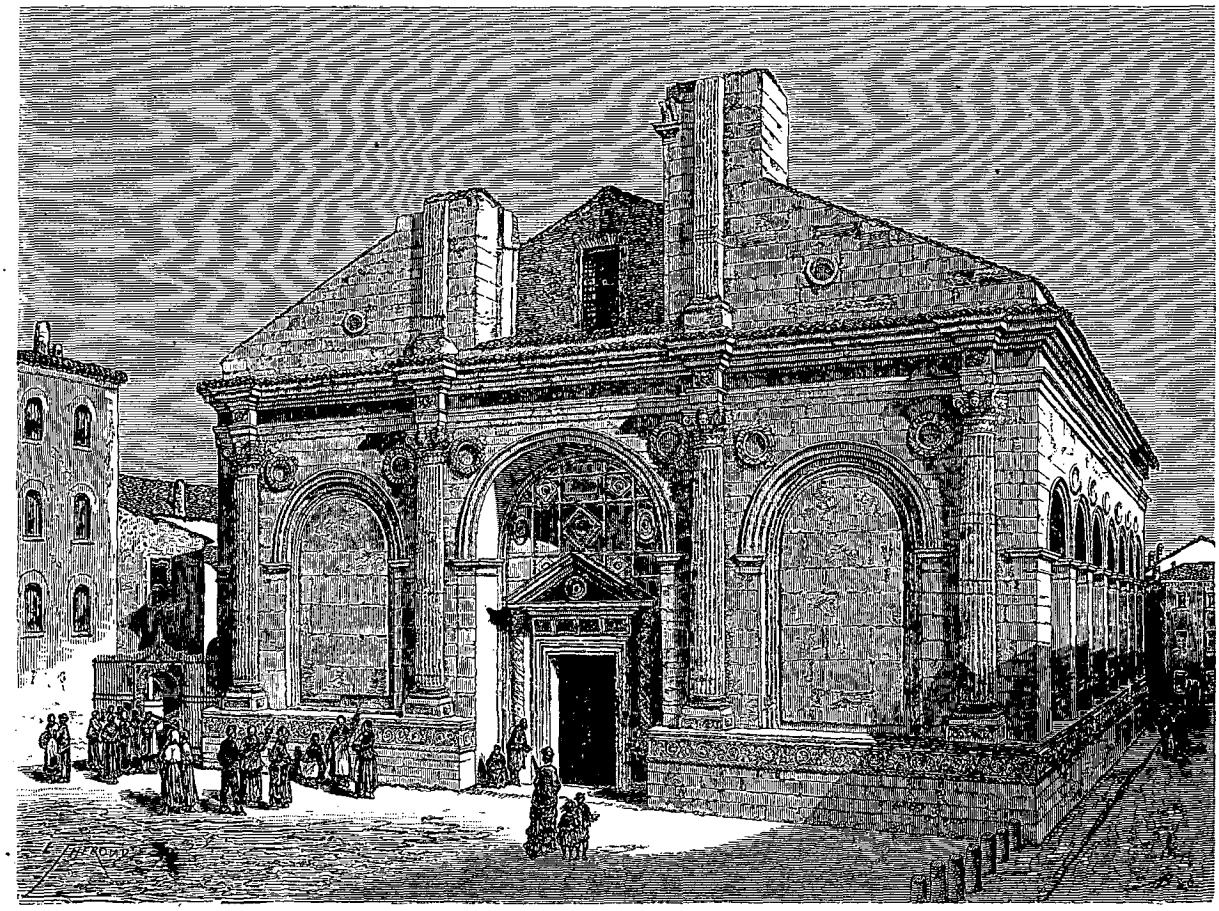
Sigismond, fils de Pandolphe, a fait de ce temple l'œuvre de sa vie. Pour l'embellir il a pillé San Apollinare in Classe de Ravenne. Il a voulu réunir dans les chapelles de l'intérieur les tombeaux de sa famille et celui de sa femme Isotta, dont le monogramme, uni au sien, court dans tout le bandeau des trois façades. Par une pensée pleine de grandeur, et qui ferait aimer ce Malatesta, chargé d'imprécations dans l'histoire, il a voulu que sous chacun des arcs des façades latérales, dans un sarcophage noble et simple, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forme antique, reposât un des poëtes, des philosophes et des savants qui vécurent à sa cour.

L'intérieur est plein de révélations pour l'étude des arts. Les plus grands artistes italiens du quinzième siècle ont concouru à l'orner, et, même après les prodigieuses tombes des Frari et de San Giovanni e Paolo, on peut être étonné de la perfection des œuvres sculptées qui ornent chacun de ces sanctuaires d'art. Singulière appréciation à porter sur une œuvre de ce temps, où l'architecture retournait aux sources antiques ! celle-ci est originale et romantique comme un système ornemental né d'hier et qui n'aurait rien emprunté à aucun temps. Il y a là des audaces de composition qui frapperont vivement ceux qui s'occupent d'art. J'espère avoir retrouvé les noms des artistes qui ont collaboré à ce précieux monument, et pouvoir prouver qu'il ne s'agit de rien moins ici que de Luca della Robbia, Pisanello, Matteo da Pasti, Sperandeo Sperandei, Simone Donatello, Piero della Francesca, Lorenzo Ghiberti et Bernardo Ciuffagni.

Bien avant la cour de Ferrare, avant l'apogée du règne des ducs d'Urbin, dès 1350, cette cour de Rimini était un centre intellectuel. Sigismond, fils de Pandolphe, fit de Rimini une petite Athènes, et nombre



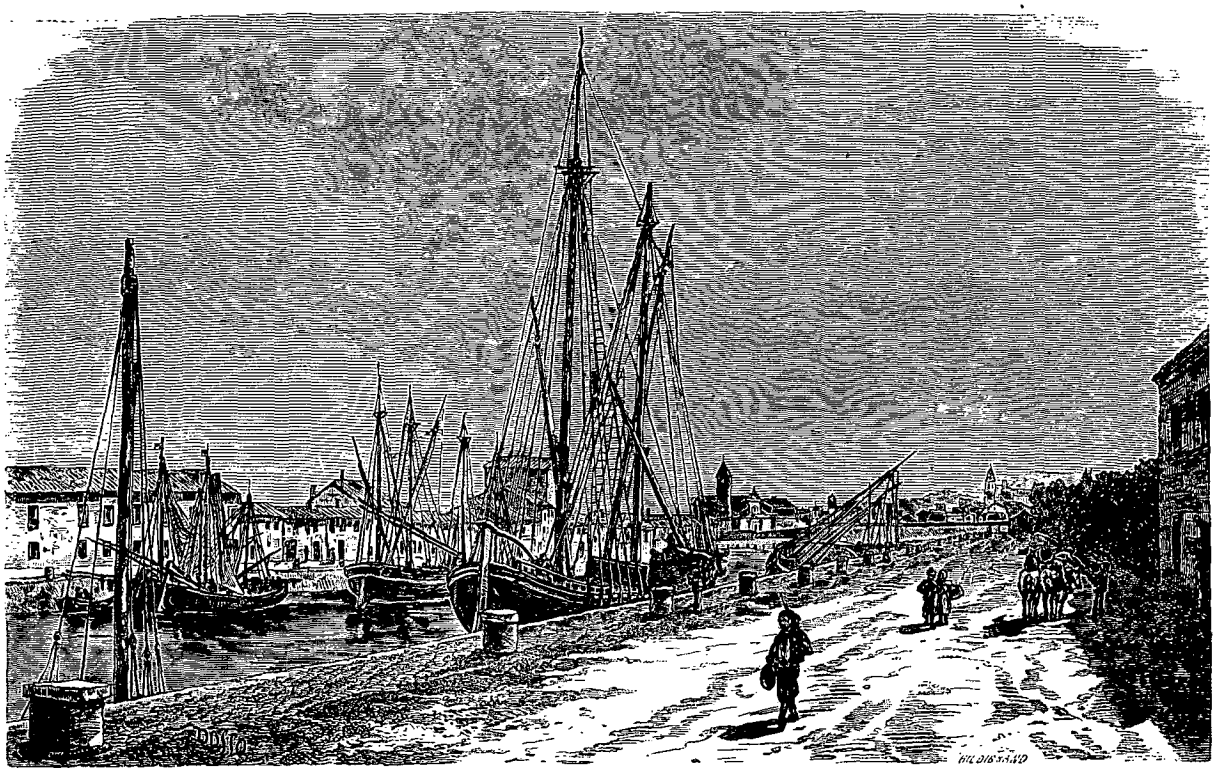
San Francesco : Le temple des Malatesta, à Rimini. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de Trévisani.

de grands artistes ont vécu à sa cour et sont morts à son service. Il avait ses savants, ses philosophes, ses peintres, ses graveurs en médailles ; il était poëte, et on a conservé ses vers à la belle Isotta, sa femme. Il avait aussi la spécialité de la fortification, et on lui doit le dessin de beaucoup de châteaux forts des villes environnantes. La souveraineté des Malatesta à Rimini datait des premiers jours du treizième siècle, et Othon III, qui succéda aux Lombards dans cette souveraineté, avait fait un Malatesta *vicaire de l'empire ;* un des pontifes reconnut Galeotto, l'aïeul de Sigismond, pour souverain de Rimini, et la même famille régna à la fois sur Rimini et sur Fano depuis l'année 1200 jusqu'au jour où un Malatesta céda la ville aux Vénitiens, qui la perdirent en 1528, à la bataille de Gera d'Adda que leur livrèrent les troupes pontificales. A partir de ce moment, un légat gouverne au nom du pontife, et la ville a le sort des autres cités des Marches.

Il y a fort peu de mouvement commercial à Rimini. Les campagnes environnantes viennent s'y pourvoir, mais l'industrie est nulle. La ville est devenue une station balnéaire importante, et on s'y rend de tous les points de l'Italie. Une ville nouvelle s'est formée à la plage, et rappelle beaucoup, toute proportion gardée,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

les villes modernes de Deauville ou de Villers, où les Parisiens affluent pendant l'été. Les familles riches ont là des pavillons qu'elles viennent habiter pendant la saison des bains, et quelques habitants de Rimini, plus aventureux que les autres, ont spéculé sur les terrains et construit des maisons de location. La plage est très-belle, mais très-découverte et sablonneuse. L'établissement ou *Casino* est à la droite du petit port, qui n'a guère que le mouvement de la flottille de pêche. Comme toutes les îles du golfe de Venise ne sont habitées que par des pêcheurs, ceux-ci sont forcés, tant la concurrence est grande, d'abandonner la lagune et le golfe pour venir jusqu'ici exploiter un fond moins recherché que le leur. De même que nous les avons retrouvés sur la côte opposée et en Dalmatie, nous retrouvons ici les Chioggiottes, reconnaissables à la forme de leur barque avec la proue en bec d'oiseau et les grands yeux à l'avant, à leurs voiles couleur de rouille, à leurs grandes madones peintes, et à ces singulières girouettes de paille tressée et ornée qu'ils portent à l'extrémité du mât. Les Chioggiottes se rangent de chaque côté du quai et ont leur quartier à eux. Les pêcheurs de Rimini débarquent le poisson à l'entrée du port sur des brouettes plates, dans des



Le port de Rimini. — Dessin de Dosso, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

paniers plats qu'ils posent avec dextérité les uns sur les autres, et ils doivent faire plus de deux kilomètres ainsi chargés pour porter leur pêche à la grande place où s'élève la *Pescaria*. Tout à l'entrée du port, du côté de la ville, se trouvent les bateaux d'un plus fort tonnage, ceux qui viennent de Fiume, des îles du Quarnero et de l'Istrie.

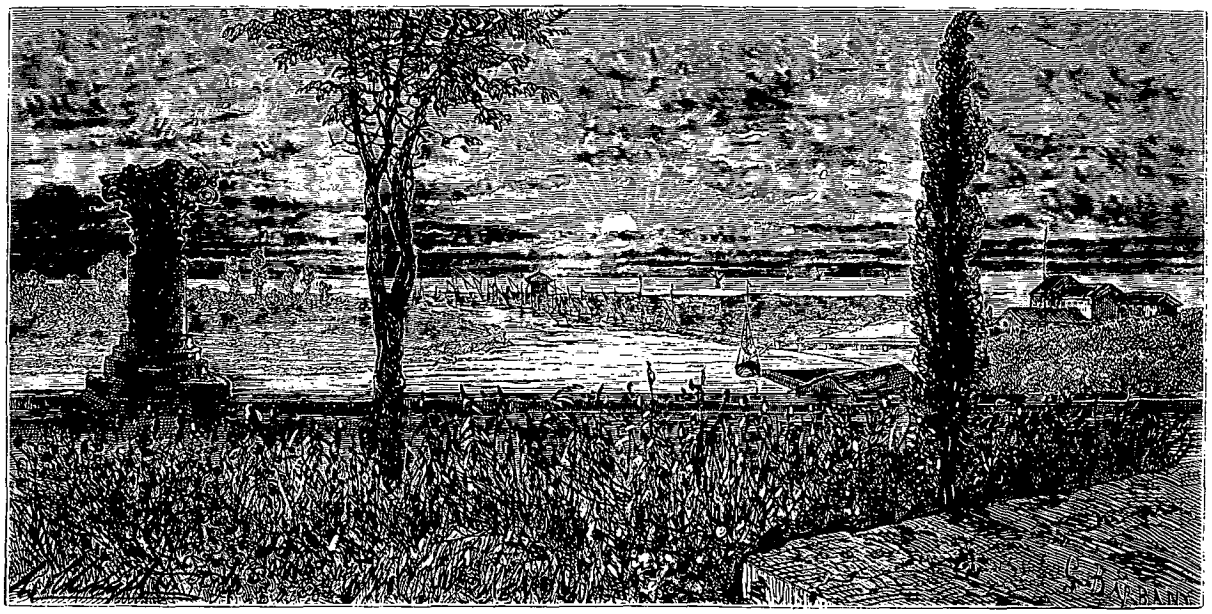
Aujourd'hui on n'apporte de là que du bois de chauffage et du charbon pour le chemin de fer. En temps ordinaire, avec ce genre de barques montées chacune par une famille (*trabacoli*), il faut deux jours et demi pour aborder dans le Quarnero.

Le port est pittoresque comme dessin, mais c'est à peine un port-canal; il n'y a pas de bassin, le radoub se fait dans le lit même, à marée basse, et la chaussée, assez large d'ailleurs en quelques endroits, sert de chantier pour les sept ou huit barques que l'on construit. Le croquis représentant le port est pris en tournant le dos à l'Adriatique et en regardant la ville à l'horizon. Le pont qui coupe le canal est celui du chemin de fer qui suit le rivage et sépare le port de la ville.

Charles YRIARTE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le port de Pesaro vu de la terrasse des *Orti Giulii*. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

DE RAVENNE A OTRANTE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PESARO.

La première étape intéressante après Rimini est la petite ville de Pesaro. La route qu'on suit pour y arriver est très-agréable ; elle longe constamment le rivage, et les voiles jaunes bordées de grecques ou semées d'étoiles sillonnent les flots bleus.

A distance égale de Rimini et de Cattolica, à une lieue et demie dans l'intérieur, se dresse un pic élevé que le voyageur ne perd pas de vue pendant tout le parcours, et qui mériterait une excursion : c'est la roche du mont Titan, l'un des pitons des Apennins, d'une hauteur de près de huit cents mètres, sur lequel s'élève la petite ville de Saint-Marin, la dernière des républiques italiennes.

Riccione est un village de peu d'importance ; la Cattolica est tout à fait à la côte, et doit son nom à un contre-concile qui s'y tint lorsque, les évêques ariens se réunissant à Rimini, les évêques orthodoxes choisirent cette petite cité pour protester.

Parti à onze heures et demie de Rimini, nous entrons à Pesaro à deux heures. A la gare même, dans un petit square d'un caractère tout moderne, entourée d'arbres et de fleurs et protégée par une grille de fer, se dresse la statue du *Cygne de Pesaro*, de ce vieillard au fin sourire, que nous vîmes pendant tant d'années passer sur le boulevard des Italiens, hôte populaire de notre Paris, l'auteur du *Barbier de Séville* et de *Guillaume Tell*. Une inscription indique que ce monument est dû à la munificence de deux étrangers bien connus de tous, un Français, M. G. Delahante, et un Espagnol, le marquis de Salamanca. Le soir, comme notre promenade autour de la ville nous avait ramené vers la gare, tout le petit square semblait phosphorescent ; des milliers de luciolès voltigeaient sur les fleurs, vives et lumineuses comme les notes brillantes des pizzicati et des broderies de l'orchestre de Rossini.

Le plan de la ville est un pentagone irrégulier, entièrement ceint de murs, avec bastions et larges fossés que pouvaient remplir les eaux de la Foglia. Les murs élevés sont flanqués d'un terre-plein couronné d'arbres, qui offre une jolie promenade. Toutes ces villes fortifiées ont de nombreuses portes monumentales ; elles empruntent leurs noms à ceux qui les ont construites, ou aux routes auxquelles elles donnent accès. Là aussi il y a eu atterrissement, car, il y a deux siècles à peine, les murs, dans la partie où le

1. Suite. — Voy. p. 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fleuve se jette à la mer, venaient presque jusqu'au rivage.

On sent plus la vie industrielle et commerciale à Pesaro qu'à Rimini; les filatures de soie y sont nombreuses : il y a là des fabriques de plomb de chasse, des fonderies; l'ancienne renommée des fabriques de majoliques n'est pas encore entièrement perdue, et les carrières de soufre sont exploitées avec profit. La ville et le territoire, c'est-à-dire les faubourgs, comptent à peu près vingt mille âmes. La plaine est riche, mais le petit port est très-restreint; on y compte une centaine d'habitants, adonnés à la pêche.

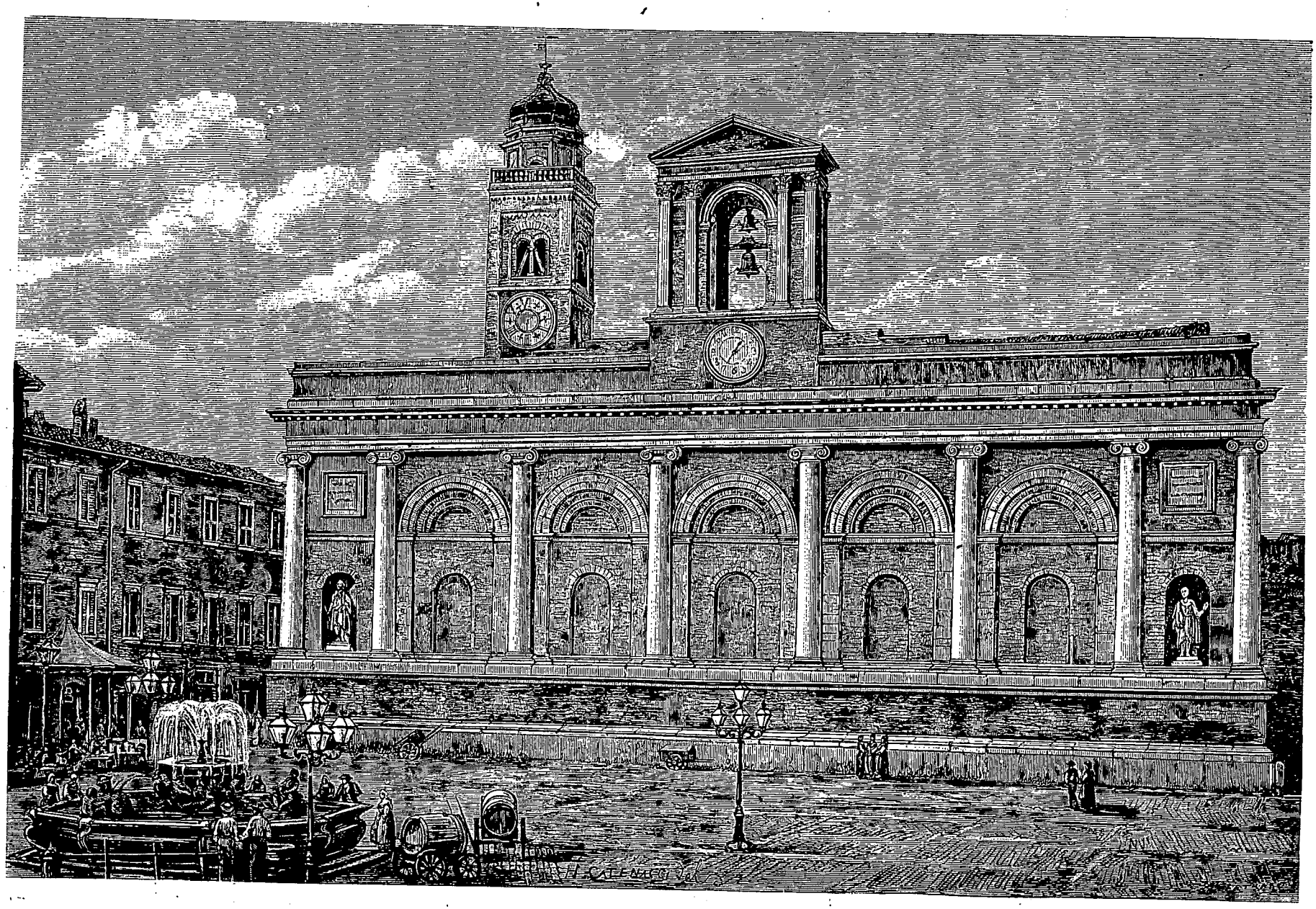
La ville a trois places : Trebbio, Piazza Maggiore et Piazza del Porto; sur la seconde, qu'on appelle aussi la place des Ducs, s'élève le palais des ducs d'Urbin (*la Corte*, comme on dit ici). Le monument a sa grandeur, mais les restaurations successives en ont beaucoup changé le caractère. On a restreint la dimension des fenêtres, auxquelles on a ajouté naïvement les plus modernes des persiennes, avec un balcon à la baie centrale, afin que Pie IX pût bénir la population, lors de son voyage de 1857. La façade sur la place fut construite par les Sforza, qui ont été seigneurs de Pesaro; malgré les fureurs révolutionnaires de 1797, il reste encore quelques écussons de la famille. Tout le monument est occupé aujourd'hui par les administrations, les postes, les finances, les bureaux de la préfecture; mais on a respecté la grande salle qui correspond à la façade sur la place, où furent célébrées, en 1475, les noces de Constance Sforza et de Camille d'Aragon. Les ornements qui restent intacts ne sont point cependant de cette époque; ils ont subi, du temps du duc François-Marie, une restauration conduite avec goût par Girolamo Genga, qui fit, à la façade en retour sur la rue des Marchands, une série de logements pour le duc. On voit encore là de belles cheminées, des portes, des escaliers et de belles frises, qui préparent l'œil aux merveilles du palais des Ducs, à Urbino. La proportion de ces palais de petite ville est énorme; celui-ci a deux cours : la première, avec quatre façades simples, mais où on lit, dans les frises des fenêtres et au-dessus des belles portes monumentales, les initiales de *Guido Ubaldo secondo, quarto Duca d'Urbino*, dont nous reconstituons facilement le nom en voyant les armes et attributs de la maison, les trois bornes, la flamme renversée et les deux W, qui signifient *Victoria* et *Vbaldus*. La seconde cour est tout à fait abandonnée; son nom, *la Caccia*, indique que le duc l'avait fait construire pour y donner des combats de taureaux. En cherchant s'il existe encore quelques vestiges de l'époque des ducs, nous avons remarqué, dans une écurie, des traces de fresque d'un certain intérêt, et des bois sculptés qu'on pourrait encore restaurer.

Pesaro : Le monument de Rossini. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Il était naturel de chercher à Pesaro les traces de ces fameuses fabriques de majoliques qui furent sa gloire, comme elles furent aussi celle de Gabbio, de Faenza et d'Urbino; il est à peine croyable que je n'aie même pas pu parvenir à reconnaître l'emplacement sur lequel elles s'élevaient. Mais la tradition existe encore, et j'ai visité les fabriques modernes, qui, étant donné ce que nous connaissons aujourd'hui, ne m'ont offert aucun intérêt, et cela pour la première de toutes les raisons, c'est que le caractère des œuvres qui sortent de ces établissements ne constitue pas un caractère original, et qu'en dehors de ce qu'on appelle les *terraglie*, pour l'usage vulgaire, on se borne à reproduire les formes anciennes et les dessins des maîtres.

Après avoir admiré quelques éditions rares dans la bibliothèque Olivieri, examiné quelques manuscrits et tenu en main de précieux autographes, comme ceux du Tasse, de Castiglione, l'auteur du *Courtisan*, de l'Arétin, du Genga, du Baroche et de Palma, j'ai fait une promenade aux jardins appelés *Orti Giulii*, lieu pittoresque et romantique fondé par le comte François Cassi sur le Bastion même, et faisant terrasse sur l'Adriatique. C'est de cet endroit que j'ai dessiné le petit port de Pesaro et l'embouchure de la Foglia. On a érigé là un monument à Giulio Perticari, l'un des hommes illustres de la cité; avec un goût qui rap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Pesaro : Piazza Grande. — *La Corte.* — Palais des Ducs. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pelle celui des villas italiennes des environs de Rome, le fondateur a disposé çà et là des pierres et des restes antiques qui, se mariant à une nature noble et pittoresque, font de ce lieu une retraite pleine de poésie.

De Pesaro à Urbino.

Je devais, au sortir de Pesaro, continuer ma route en suivant l'Adriatique; mais j'avais depuis longtemps le désir de voir la ville du divin Sanzio et le fameux palais des ducs d'Urbin; une invitation du président de l'Académie de Raphaël à venir prendre à Urbin même le diplôme de membre de cette assemblée, me décida à abandonner mon itinéraire pour faire une pointe dans l'intérieur.

Urbino est tout à fait *hors de main* (*fuori di mano*), comme on dit ici; il faut cinq heures de diligence pour s'y rendre. Tant que Florence fut la capitale de l'Italie, on espérait voir réunir la ville au centre par une voie ferrée. Tout espoir est aujourd'hui perdu, et Urbino est une ville très-peu connue des étrangers, très-peu visitée, quoiqu'elle mérite de l'être. Nous sommes au rivage même; nous allons nous avancer à quarante kilomètres dans l'intérieur, vers les Apennins.

Urbino ne compte guère plus de cinq à six mille habitants, et tout le territoire n'en a pas plus de quatorze mille; on croit que du temps des Duci la ville devait être plus peuplée. Sa position élevée dans la montagne indique un climat extrêmement rude, et la neige, tombant avec abondance, fermait parfois toute communication aux villageois.

L'histoire d'Urbino se confond avec celle de Ravenne dans ses grandes lignes; romaine, gothique, lombarde, franque enfin avec Pépin et Charlemagne, elle fut comprise dans la donation faite au saint-père par le premier, et confirmée par le second. Au temps des factions italiennes elle échut à la maison de Montefeltro, puis à celle des Della Rovere, et eut cette rare bonne fortune d'avoir pendant quatre siècles pour souverains des princes excellents, très-dévoués à leur peuple, dont quelques-uns furent des hommes hors ligne qui firent de ce petit coin du monde une cour polie, lettrée, en un mot d'une illustration égale à celle des brillantes cours d'Italie qui ont été en Europe les initiatrices des arts, des lettres et des sciences. Sans entrer dans l'histoire de la ville d'Urbin, nous aurons l'occasion, en visitant le palais, de donner une idée du spectacle que donnait au monde cette petite cour qui mérita le surnom d'Athènes de l'Italie. Voyons d'abord ce qui reste comme témoignage de cette grande époque.

URBINO.

La ville. — Son aspect. — Les monuments.

Une ville située comme Urbin sur deux collines (*Urbs Bina*) doit nécessairement présenter l'aspect le plus pittoresque, et si l'on considère qu'à la plus belle époque de l'art, des princes artistes mirent toute leur gloire à l'orner de beaux monuments, que d'ingénieux architectes ont su placer de manière à ménager des heureux effets et à découvrir des horizons à souhait, on conçoit que le voyageur garde de son passage à Urbin le plus vif souvenir.

La ville tout entière, à part la rue tracée dans le fond de la vallée, présente de larges rampes et de rapides détours; il faut le pied d'un montagnard pour gravir dix fois le jour les pentes opposées de la cité et y vaquer à ses affaires. Il résulte de cette disposition un grand inattendu dans l'aspect et de véritables surprises. Au détour d'une rue étroite où l'on se sent encaissé entre de hautes parois, la voie tourne brusquement et on butte sur un parapet qui domine, à des hauteurs énormes, les vastes horizons des montagnes des Apennins, couronnées par quelque fabrique d'une belle ligne due au Bramante ou à Antonio Viviani. On sent une préoccupation de l'ornementation extérieure dans les petites places ornées de colonnes votives surmontées de jolis groupes de bronze; et les grandes places ont été composées comme des tableaux. Les palais n'ont ni la grandeur ni la fière tournure des palais italiens des villes situées en plaine; le plan est plus intime et les besoins d'ailleurs ne sont plus les mêmes; on sent qu'on ne peut circuler qu'à pied ou à cheval dans cette cité construite au haut d'une montagne. L'impression est austère sans tristesse; il règne un silence monacal dans les parties hautes de la cité, et les rues sont désertes; mais le mouvement se concentre au fond de cette vallée dont les deux rampes sont semées de maisons et de monuments.

Je n'ai pu trouver, malgré toutes mes recherches, une photographie de la vue extérieure du palais des ducs d'Urbin, et j'ai dû, à mon grand regret, consacrer deux matinées à dessiner la vue que je mets sous les yeux du lecteur (voy. p. 249); elle est prise au niveau de la cour intérieure, et présente à la fois la perspective des deux collines sur lesquelles Urbin est construite. Le dessin gagne peut-être en pittoresque ce qu'il perd en minutieuse fidélité du détail. La photographie, si précieuse dans les voyages, ne peut cependant jamais remplacer complétement le crayon, et la position du palais est si particulière qu'il échappe à l'objectif.

Le duc a choisi pour emplacement de sa demeure la moins ardue des deux collines; la façade principale, dont le lecteur voit les deux tourelles énormes, plonge au fond de la vallée, supportée par d'énormes soubassements qui donnent à la construction tout son caractère : elle regarde l'autre partie de la ville et les horizons des montagnes vers la Toscane. L'entrée principale est au sommet du mont, sur un plateau assez considérable pour qu'on ait pu ménager en avant une place d'une belle dimension, et cette façade à tourelles n'est pour ainsi dire que le balcon du palais. L'architecte a habilement utilisé l'énorme différence de niveau entre le sol des appartements et

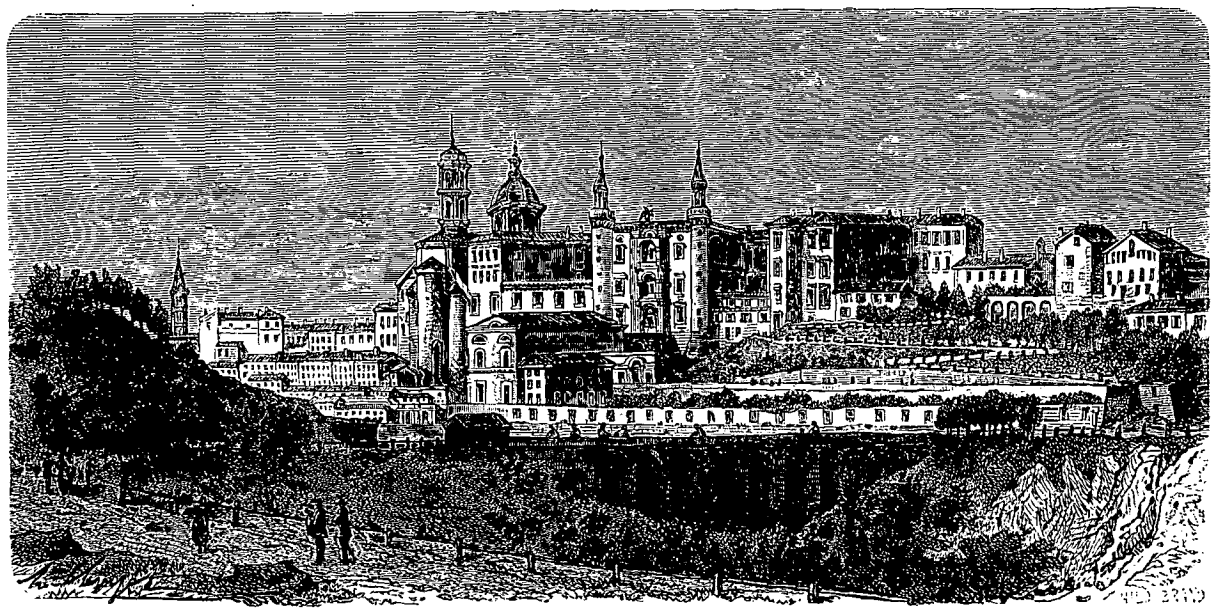
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les soubassements indispensables qui les portent, en y logeant tous les services, très-nombreux alors : les écuries, les cuisines et les communs. Cette partie inférieure qui forme soutènement, affecte un profil oblique assez escarpé afin de mieux butter la construction et se termine par un cordon solide : à partir de là, la vraie façade ornée monte à plomb jusqu'au couronnement.

L'effet est énorme, la masse gigantesque et très-imposante, et les proportions telles qu'on pense aux énormes masses architecturales de l'antiquité. Cependant la construction est en brique, et la pierre n'est employée que dans les intérieurs.

Deux magnifiques cours, d'un jet hardi et superbe, donnent aussi un sceau de véritable grandeur à l'édifice. L'ornementation n'a pas été distribuée à profusion, et les seules parties vraiment fouillées et d'une exécution précieuse sont les chambranles des portes, ceux des fenêtres, les frises, les cheminées, les nombreux chapiteaux et quelques voûtes.

En débouchant sur la place du palais, où s'élèvent la cathédrale et la charmante église abandonnée de San-Giovanni, on accède de plain-pied à la première cour, d'une architecture classique, simple et grandiose. Dans la frise de l'ordre, aux deux étages, on lit de grandes inscriptions dans le goût antique, à la gloire de Frédéric, duc d'Urbin, duc de Montefeltre, gonfalonier de la sainte Église. L'escalier est célèbre ; un Frédéric en marbre d'une tournure héroïque, dû au ciseau du fameux Girolamo Campagna, de Vérone, décore l'arrêt du premier palais. C'est là que les sculpteurs d'Urbin se sont donné carrière dans la décoration des chambranles et frises qui ornent les fenêtres. C'est l'un des plus beaux exemples de la fantaisie de la Renaissance, dû à des ciseaux à la fois



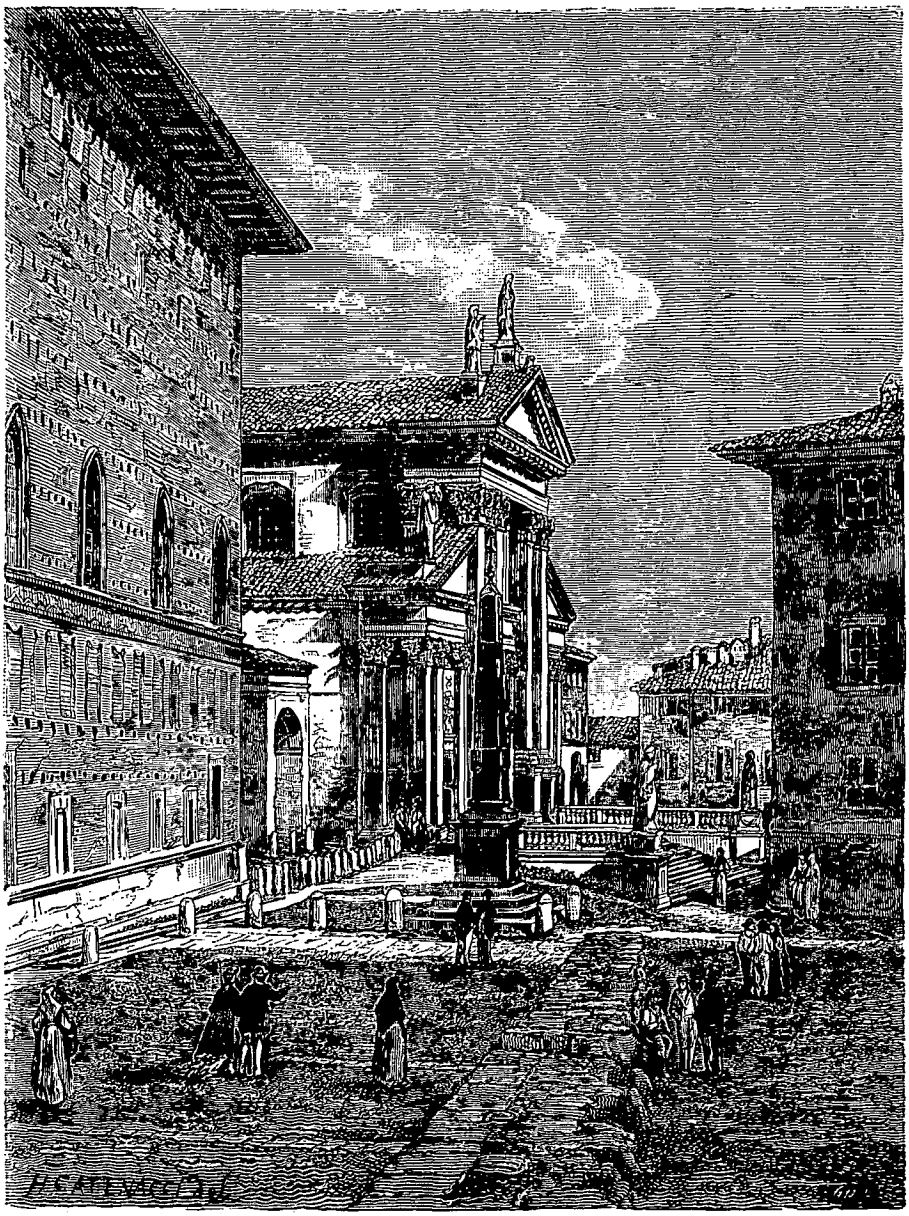
Urbino : Vue générale de la ville. — Dessin de H. Clerget, d'après un document communiqué par l'auteur.

sévères, habiles et consciencieux dans la recherche du détail. Il faut signaler une particularité qui a son importance : ces beaux exemples de décoration, qui servent de modèle dans toutes les écoles d'art du monde, et qui rappellent les plus gracieuses conceptions des Leopardi et des Lombardi (avec plus de relief, mais presque autant de goût), sont exécutés en carton-pierre ; et c'est, à la fin du quinzième siècle, un exemple d'un procédé qu'on croit trop généralement dû à l'ingéniosité de notre époque.

Les salles sont nombreuses et elles sont immenses. Absolument vides aujourd'hui, leurs murs sont nus. Une belle frise qui règne autour, quelque admirable clef de voûte sculptée avec recherche, des chambranles exquis, des stucs remarquables dus à un artiste d'Urbin, le Brandano, et parfois une cheminée du plus beau caractère dont la frise représente une danse d'enfants grandeur nature, mais d'un faible relief, ou bien des enroulements où se jouent des animaux, tel est le parti pris. Les murs sont plats, aucun avant-corps ne rompt la ligne ; parfois le sol montre encore quelques restes d'un beau carrelage dont chaque pièce serait aujourd'hui digne d'un musée, et qu'on devait alors, couramment et comme objets d'usage, aux grandes fabriques de majoliques d'Urbino. Des étoffes de soie, des cuirs gaufrés et des tapisseries décoraient les murailles ; on a la liste, pièce par pièce, des belles tapisseries faites pour le duc d'Urbin dans le but d'orner ces salles ; elles représentaient des épisodes de la guerre de Troie. Une autre particularité de la décoration, — et il est entendu que je parle seulement de ce qui a un cachet tout à fait local, — c'est le parti pris adopté pour les boiseries des portes, représentant des perspectives d'architecture exécutées au moyen d'incrustations de bois de diverses essences (*intarsiature*). Nous n'avons vu nulle part de spécimens plus com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

plets de cet art-là que dans la petite pièce secrète qu'on appelle *studio di Federico;* le cabinet de travail du duc est revêtu de panneaux sur tout le pourtour, à la hauteur de deux mètres et demi, simulant en trompe-l'œil des armoires ouvertes sur les rayons desquelles sont déposés des volumes dont on peut lire les titres : la Bible, Homère, Virgile, Tacite, Sénèque et Cicéron, et des armes, des emblèmes, des instruments de musique, des clepsydres, l'ordre de la Jarretière. Dans les intervalles des panneaux, quelques figures allégoriques d'un beau dessin, et un portrait du duc dont Sandro Botticelli aurait, dit-on, dessiné les cartons, sont exécutés par le même procédé. Une quittance de *sept florins*, signée *Giacomo di Firenze*, reçu motivé



Urbino : La cathédrale et l'angle du palais des ducs d'Urbin. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

per aconto di lavorj in tarsia fatti per la sala di udienza, trouvé par Pungileoni, fait supposer que tous les travaux de ce genre faits dans le palais sont dus à un artiste de ce nom.

Relisez Castiglione, *il Libro del Cortegiano*. Sous ces voûtes — où règnent désormais en maîtres un sous-préfet aimable et une sous-préfète charmante, mais incontestablement trop modernes — le Tasse a chanté les noces de Francesco Maria ; là se tenait la fameuse cour d'amour où les preux, les poëtes, les illustres de tous les coins de l'Italie, sous la présidence de la belle duchesse d'Urbin, Élisabeth Gonzague, ou bien de la sage Emilia Pia, se réunissaient chaque jour à l'heure où le prince Guido Ubaldo, courbé et torturé par les douleurs, se retirait solitaire. Le jour, c'étaient les tournois, les luttes, les travaux de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

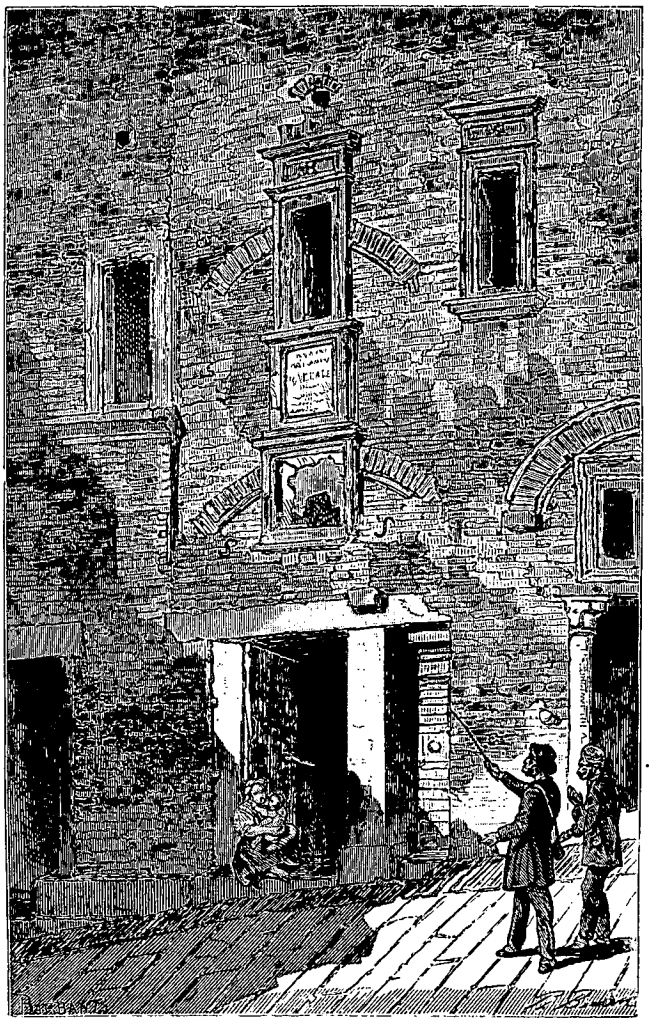
guerre; le soir, et bien avant dans la nuit, on récitait des sonnets; on écoutait un chant nouveau; on posait des énigmes, des questions subtiles auxquelles, à tour de rôle, chacun devait répondre; on discutait, comme dans une académie galante, les vertus qui font le parfait courtisan. Parfois quelque musicien venu de Florence, un Barletta, *musico piacevolissimo*, se faisait entendre, et les dames, madama Costanza Fregosa et madona Margharita, sur l'ordre de la duchesse, dansaient une *bassa* ou une *roegarzè* aux applaudissements de la cour. Les assistants étaient Ottovian Fregoso et son frère Frédéric, le magnifique Julien de Médicis, Pietro Bembo, l'amant de Lucrèce Borgia, César Gonzague, Louis de Canossa, Gaspard Pallavicino, Lodovico Pio, Morello d'Ortona, Robert de Bari, le cardinal Bibiena, Aretin, surnommé *le Divin* (comme on dit aujourd'hui *la Diva*), et que la duchesse d'Urbin, elle, appelait *l'unico Aretino*, parce qu'il était incomparable, Pietro Monte, Terpandro, Nicolo Fusco.

La terre féconde entre toutes, la Toscane, était proche d'Urbino, et les arts ne pouvaient tarder à fleurir dans une petite cour aussi lettrée, sous un prince généreux, et dont l'esprit était ouvert à tout ce qui pouvait orner l'intelligence, embellir la vie et policer les mœurs. Giovanni Santi, poëte et peintre qui devait donner naissance à l'un des plus grands génies de la peinture moderne, le divin Sanzio, était d'Urbin; le Corradini, frère dominicain connu dans les arts sous le nom de *Fra Carnevale*, dont on place les œuvres à côté de celles du fameux Pietro della Francesca, était de la même ville; le Bramante serait né dans la campagne, et en tout cas il a couvert la région de ses ouvrages. Gentile Veterani était l'ingénieur militaire du duc Frédéric, avec Bartolomeo Centogatti et Giambattista Commandino.

C'en est assez pour montrer quel était ce centre intellectuel vers 1443, au moment où Frédéric d'Urbin succédait à son père Oddantonio, à la veille de la Renaissance, de ce grand réveil qui devait secouer la torpeur du monde, civiliser les esprits, leur faire oublier la rudesse du moyen âge, et préparer le plus grand essor du génie humain depuis le siècle de Périclès.

Autres monuments d'Urbino. — La maison de Raphaël. Les églises. — Les galeries. — Le théâtre.

C'est le comte Pompeo Gherardi, enlevé subitement il y a quelques mois à l'affection de ses concitoyens, qui a pris à Urbino l'initiative de l'achat de la maison où naquit Raphaël; elle est située dans la partie de la ville opposée au palais, dans une rue tellement en pente qu'elle s'appelait d'abord *Via del Monte*. Une décision récente a fait donner à cette rue le nom de *Via Raffaello*.



La maison où est né Raphaël. — Dessin de Ph. Benoist, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

C'est là que naquit, le 6 avril 1483, celui que la postérité devait appeler le *Divin Sanzio*. La maison est très-simple, mais elle a cependant son cachet. Les moulures sont d'un beau profil, et son architecture se distingue par ce je ne sais quoi de noble dans la simplicité qui est le caractère des moindres constructions de la Renaissance. Un aimable abbé, habitant de la maison qui s'élève en face, nous a laissé nous installer dans sa chambre pour nous permettre de faire le croquis de la façade.

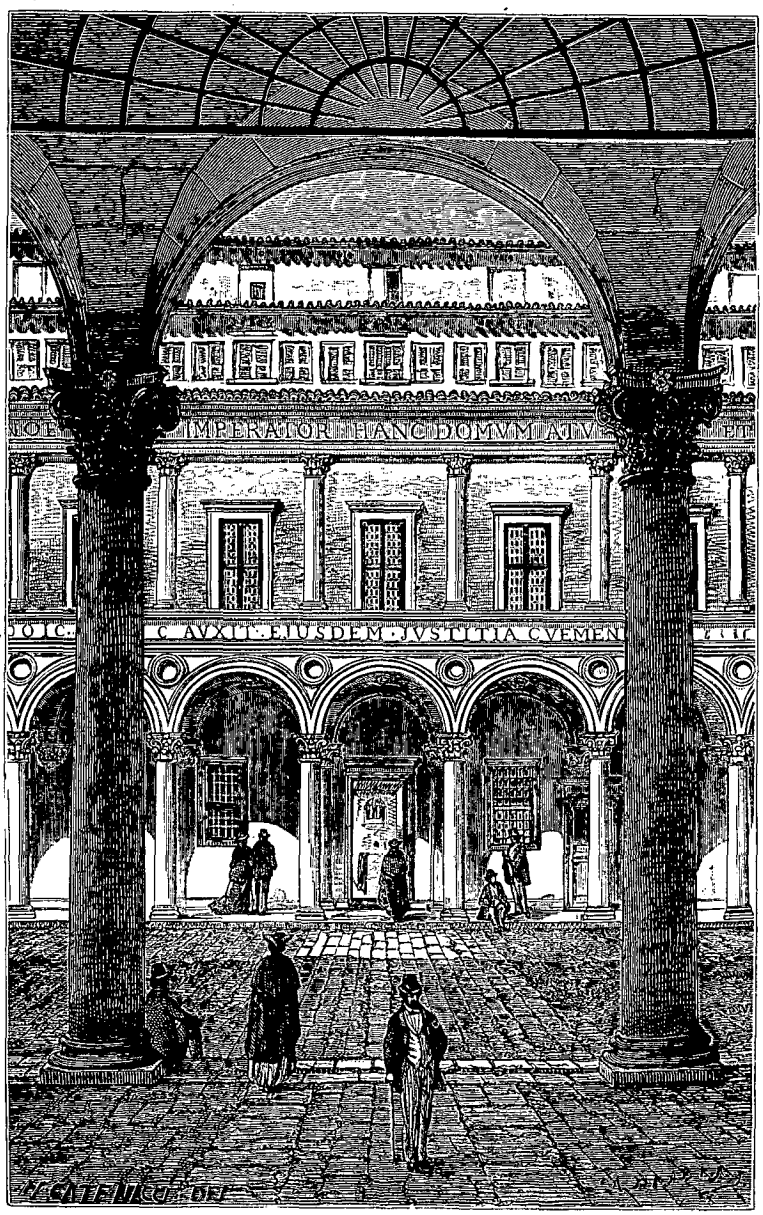
L'habitation est très-simple, mais, je le répète, elle est décente; elle indique même une certaine aisance, justifiée en somme par le talent de Giovanni Santi, son père. La forme à l'intérieur est assez architecturale, et les chambres sont spacieuses. Il y a tout lieu de croire que la partie de la façade où est incrustée la table portant l'inscription appartenait seule à Giovanni Santi. Plus tard, Raphaël lui-même aura peut-être acheté la maison voisine et réuni les deux intérieurs, car on remarquera qu'il y a deux portes distinctes, et sans doute il y avait là deux maisons parfaitement séparées; celle où se trouve la chambre de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Raphaël est de beaucoup la plus simple. Réduite à cette proportion, — que nous croyons la vraie, — la demeure a quelque chose d'humble qui frappe vivement notre imagination, quand nous nous rappelons que le cardinal Bibiena offrait sa nièce en mariage au peintre d'Urbin, que le grand pontife le comblait d'honneurs et venait s'asseoir dans son atelier avec un cortége de princes de l'Église, et que les plus fiers souverains posaient devant lui. Ainsi d'ailleurs se trouvent appliqués avec plus de convenance les deux vers qui terminent la belle inscription que Muzio Oddi, architecte célèbre et mathématicien, grava au seizième siècle :

Ludit in humanis divina potentia rebus
Et sæpe in parvis claudere magna solet.

Il ne reste absolument rien de l'état primitif en dehors de cette façade ; on a rapporté après coup, dans la chambre même où Raphaël est né, une petite fresque charmante représentant une madone à mi-corps enlevée à la petite salle du rez-de-chaussée, qui était sans doute la *boutique* (*bottega*) de Giovanni Santi. Un écrivain nommé Alcardo Alcardi n'a pas craint de dire qu'il fallait voir là la mère de Raphaël portant son fils dans ses bras : *Magia Ciarla col suo Raffaellino dormente.* Au-dessus de la fresque, appuyée contre le mur, on voit une pierre à broyer les couleurs qui pourrait avoir appartenu à la famille. Le mur est décoré d'un portrait de Raphaël et de couronnes déposées par l'Académie à côté des gravures des œuvres du maître. Dans une assez belle salle à côté, on a rassemblé les dessins et photographies de toutes ses œuvres. Un petit cabinet qui forme la deuxième chambre conserve encore les traces d'une décoration architecturale de très-jolie forme qui nous confirme dans l'idée que la première maison seule est celle de Raphaël, et que la seconde n'est qu'une annexe.

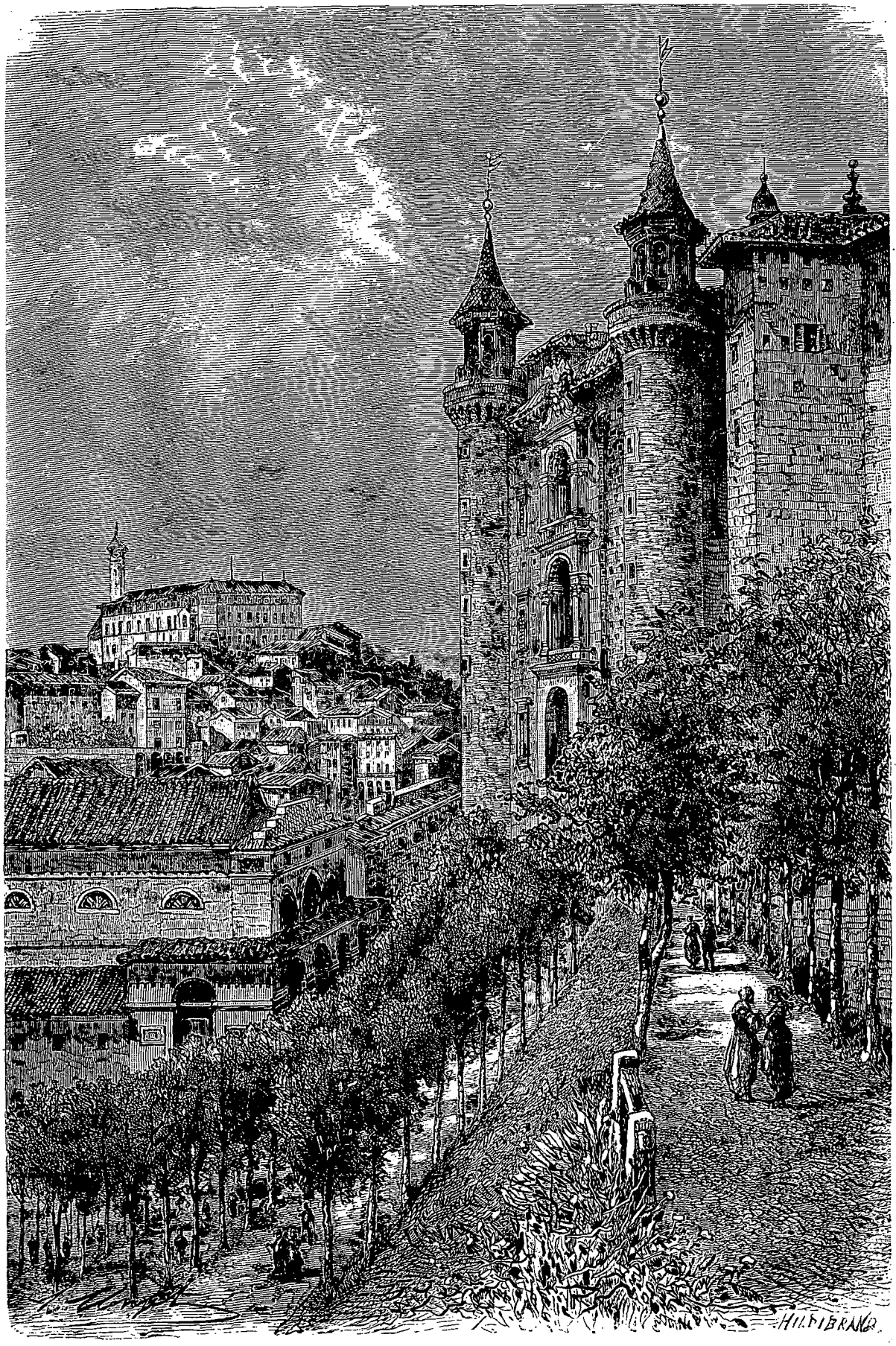


Urbino : La cour du palais Ducal. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

On sait que Raphaël n'a pas vécu à Urbin, mais son père, Giovanni Santi, était très-aimé du duc, et quand, avec une intelligence qui honore sa mémoire, il se décida à envoyer son fils à l'école du Pérugin, le jeune Raphaël partit avec des lettres de la duchesse dont on a conservé la teneur. Plus tard, il vint à la cour peindre le portrait d'un des Borgia, qui faisait partie du cénacle ; mais on comprend que les ducs d'Urbin, en voyant celui qui aurait fait l'ornement de leur cour, porter jusqu'au trône pontifical l'éclat de son nom et se rendre indispensable à des pontifes dont ils pouvaient tout redouter ou tout espérer, ne devaient ni désirer ni attendre que leur sujet abandonnât Rome et le Vatican pour leur aimable petite ville.

En 1872, le comte Gherardi ayant résolu de fonder une académie sous le patronage du nom de Raphaël, et de se vouer à la glorification de la mémoire du peintre, on lui réserva une salle dans le palais des Ducs, pour les réunions, et pour la fondation d'une petite bibliothèque spéciale au maître. On ouvrit ensuite une souscription pour acheter la maison natale du divin Sanzio, et on consacra une somme de vingt mille francs à cette acquisition. Un Anglais généreux, dont le nom est gravé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Urbino : Le palais des Ducs. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sur une plaque de marbre incrustée dans le mur de la maison, fit à lui seul un tiers de la somme.

Les monuments sont nombreux à Urbin; on n'y compte pas moins de trente églises et oratoires. Le Dôme ou la cathédrale, dont on voit la façade dans notre vue d'ensemble de la place Ducale, est un monument tout moderne, qui s'est élevé sur l'emplacement de celle qu'avaient construite les ducs d'Urbin. L'extérieur est d'un architecte de Ravenne Camillo Morigi; l'ornementation de l'intérieur est de Joseph Valadier. Malgré le luxe déployé dans chacun des nombreux autels, il n'y a là pour l'étranger qu'à constater une impression de grandeur et une ampleur de conception qui font honneur à un architecte auquel on ne rend pas assez justice.

Un peintre d'Urbin, Federico Barocci, s'y montre dans tout son avantage, et on peut y étudier aussi quelques artistes locaux peu connus, et qui ne sont pas sans mérite. Nous nous sommes arrêté avec le plus grand intérêt dans la sacristie, devant un tableau signé *Pietro Burgo;* c'est le nom du fameux Piero Della Francesca. Le panneau est du plus grand prix pour l'histoire d'Urbin; il représente, dans leur costume du temps, le premier duc Oddantonio se concertant avec les protonotaires Manfredo et Tommaso da Rimini, les envoyés de Malatesta.

Les tombes des ducs sont éparses çà et là dans les églises, couvents et oratoires, et il n'y a pas de chapelle spéciale à la famille. A Santa Chiara repose François Marie Ier Della Rovere et Éléonore Gonzague sa femme. A San Francesco dorment Magia Ciarla, la mère de Raphaël, Giovanni Santi son père, les peintres Timoteo Viti et Federico Barocci, les écrivains et savants Baldi Comandino et Muzio Oddi. A San Giuseppe, le sculpteur d'Urbin, Federico Brandani, a exécuté son chef-d'œuvre dans une chapelle souterraine où l'on va adorer son *Præsepio*.

San Giovanni n'est qu'une chapelle; mais, après le palais des ducs d'Urbin, c'est peut-être le plus grand attrait qu'offre Urbin au point de vue de la peinture. La construction est du commencement du quatorzième siècle, le plafond est intact avec sa charpente ornée, et les murs sont entièrement couverts de fresques d'une très-belle conservation, dues à deux frères, Lorenzo et Giacomo Salimbeni. Ce sont des scènes de l'Écriture dont les personnages ont tous le costume du quatorzième siècle admirablement indiqué dans ses plus minutieux détails. C'est un document d'un rare intérêt, et nous ne connaissons pas d'exemple d'une fresque de cette importance exécutée dans ce parti pris; des légendes gothiques expliquent chacune des scènes. La ville d'Urbin devrait faire des sacrifices pour conserver ce petit sanctuaire, qui n'est pas aussi soigné qu'il le devrait être. Déjà à une époque antérieure on a effacé une partie des fresques pour leur en substituer d'autres d'un intérêt très-discutable.

Sur cette même place du palais s'élève une église aujourd'hui abandonnée dont le porche, dans le goût des Lombards, est décoré d'un fronton circulaire où Luca Della Robbia a encastré une admirable majolique d'une très-belle conservation. L'herbe pousse sur les marches de ce petit temple aujourd'hui désert, la lèpre du temps a rongé la pierre du monument finement sculpté.

Il faut citer encore quelques places charmantes, romantiques, où les légats du saint-père ont dressé de petites colonnes votives, surmontées de groupes de bronze dignes de figurer sur une étagère, et un musée local où l'on peut étudier l'école des peintres d'Urbin et admirer deux très-beaux Titien. Il y a aussi quelques galeries particulières dignes d'être visitées : le palais Albani, le palais Staccoli-Castracane, et les demeures des familles Nardini, Leoni Antinori, Belenzoni-Cesarini, Viviani, Antaldi, Ubaldini. Chez les Castracane il faut voir un des plus beaux plats de la fabrique d'Urbin, exécuté par Orazio Fontana, sur un dessin de Raphaël; il représente le *Jugement de Pâris*.

La ville, même indépendamment du palais des Ducs, offre un grand intérêt : on y pourrait faire une suite de jolis croquis d'architecture à la Piranèse; les pentes sont si considérables que tout les aspects en sont pittoresques.

J'ai passé une soirée au théâtre; on y jouait deux pièces traduites du français : l'une, *le Feu au couvent*, de Théodore Barrière, et l'autre, *les Suites d'un bal masqué*, de Bayard; la société m'a paru élégante, et cette ancienne cour des Montefeltre, aujourd'hui devenue sous-préfecture, doit présenter encore quelque charme au point de vue du séjour. Il est à remarquer que la plupart de ces anciens centres sont habités par les descendants des familles dont le nom se retrouve à chaque pas dans l'histoire des ducs d'Urbin de Filippo Ugolini. Cependant la cité est restée en dehors du mouvement. Nous l'avons dit lorsque Florence fut un moment la capitale, on projeta de relier Urbin au centre de la Toscane; depuis que Rome est devenue la capitale du royaume, la solution est indéfiniment ajournée.

FANO.

La ville. — L'histoire. — Les monuments.

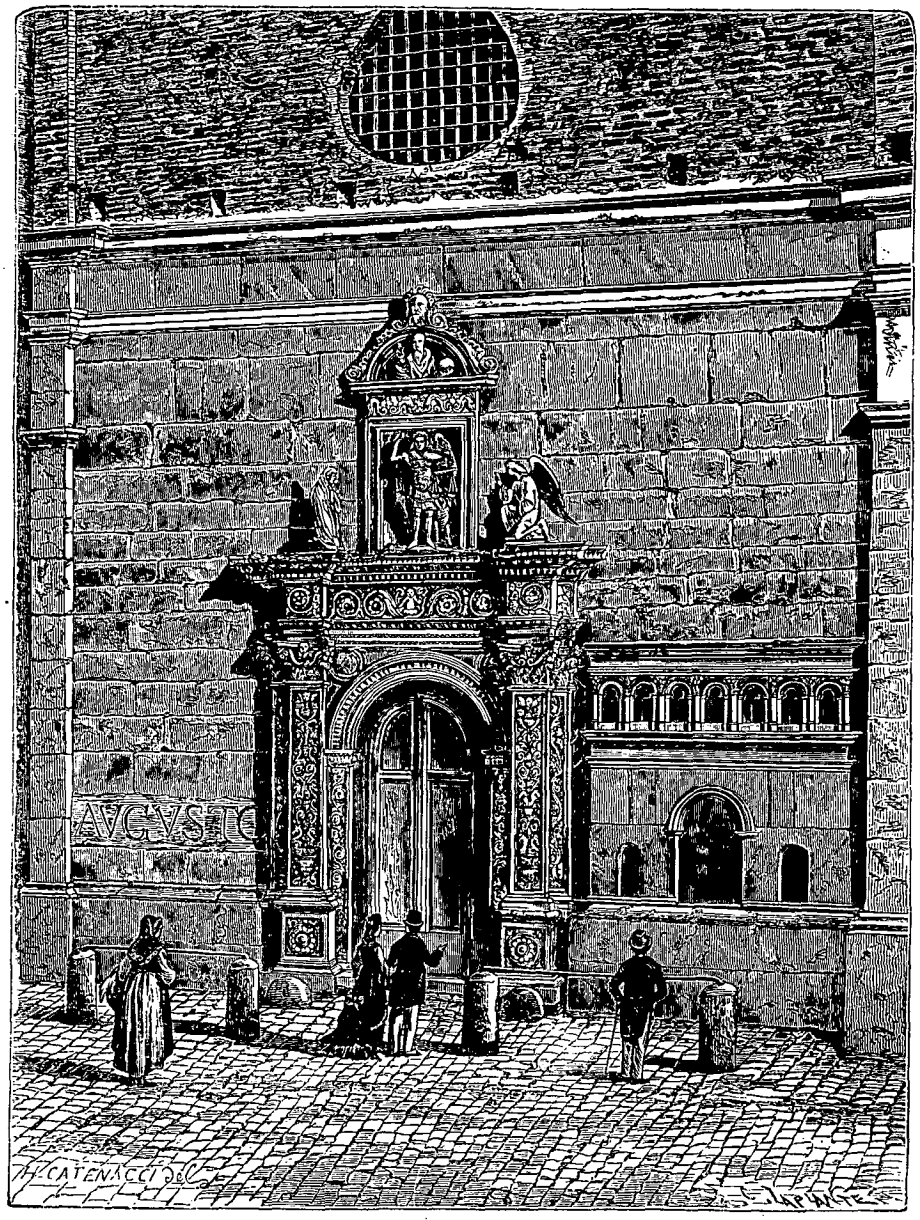
D'Urbino on pourrait se rendre à Fano; mais, ayant laissé mes bagages dans cette dernière ville, je dus retourner à Pesaro et prendre la voie ferrée qui, en une heure, conduit à Fano.

Toutes ces villes du littoral ont beaucoup d'unité : on sent qu'on s'y rassemblait autour d'une forteresse, à l'abri de fortifications faites pour résister à des ennemis sans cesse menaçants. Autrefois la mer devait baigner les murs de Fano; mais la ville s'élève aujourd'hui à mille ou douze cents mètres de la plage, et la domine d'une assez grande hauteur. Je viens m'accouder au rempart pour comprendre le plan de la cité; l'espace entre la fortification et la plage est occupé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par des jardins maraîchers bien entretenus, où de grandes norias destinées à l'arrosement (qui m'ont rappelé celles des Serbes) dressent leurs palans au-dessus des arbres fruitiers; entre les vergers et la ligne d'argent du flot qui vient mourir sur la plage adriatique, règne une grève où sont couchés quelques enfants nus. Sur notre gauche, du côté de Sinigaglia, reliant la ville à la mer, on voit les eaux du canal, formé par une saignée faite au Metauro. Une soixantaine de barques et de bâtiments de petite dimension forment la flottille de Fano, et la population compte à peu près trois cents marins et pêcheurs.

Je me lance à l'aventure dans la ville, après en avoir fait le tour sur le boulevard fortifié intérieur. La forteresse, la *Rocca Malatestiana*, fut érigée par Sigismond, fils de Pandolfe, celui-là même dont nous



Fano : Porte de l'église Saint-Michel. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

avons trouvé la tombe à San Francesco de Rimini. Jules III confia plus tard au fameux Luca da San Gallo la construction du boulevard qui enveloppe Fano de tous les côtés, et qu'on peut suivre constamment en dominant sans cesse les maisons à une assez grande hauteur. Nous comptons quatre portes : la Maggiore, San Leonardo, Giulia et Marina.

Les monuments sont nombreux, et la ville, peu peuplée, est cependant gaie d'aspect, propre et sympathique. Les couvents abandonnés offriraient un asile à une population considérable. Les palais ont des proportions écrasantes; celui des Montevecchio, attribué à Vanvitelli, rappelle les grandes masses des palais de la place Navone ou de la place Colonna. Tibaldi Pelle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

grini a construit celui des Martinozzi, et d'autres familles illustres de Fano, les Bertozzi, les Alavolini, les Marcolini, les Ferri vivent dans des demeures dignes de princes régnants.

J'ai eu la déception de ne trouver à Fano aucune des personnes sur lesquelles je comptais ; le comte Ubaldini était absent et j'ai dû errer à l'aventure et aller à la découverte.

C'est encore le moyen le meilleur quand on a un peu de temps à soi ; à chaque détour de rue vous attend une nouvelle surprise, et les rencontres les moins inattendues prennent les proportions d'une grande découverte.

Si Fano est une cité moins importante que celles que j'ai visitées jusqu'ici, j'en conserve cependant un excellent souvenir : l'arc d'Auguste y est resté debout, le moyen âge y offre de beaux spécimens, la Renaissance y triomphe, et surtout les restaurations n'ont pas trop transformé les choses. La vie n'y est pas trop brillante ; l'hôtel est plus que modeste et la nourriture est pénible, mais enfin la bonne Maruccia qui me loge a toute la bonhomie de ces populations de la rive.

De tous les monuments de la période romaine, il ne reste ici que l'arc d'Auguste, mais on a la notion d'un grand nombre d'autres, la basilique de Vitruve, le temple de la Fortune, les Cloaques dont on voit les bouches, et les aqueducs qui servent encore à amener les eaux d'une distance de trois milles.

Sans être à la hauteur de celui de Rimini, l'arc d'Auguste est très-intéressant. Les habitants de Fano l'ont élevé et dédié à l'empereur en signe de reconnaissance.

A la fin du quinzième siècle on eut l'idée d'élever sur le côté droit de ce monument et de lui adosser une petite église, San Michele, due à Matteo Muti, un architecte du terroir, auquel on doit la bibliothèque des Malatesta à Cesena. Cette petite façade de San Michele est un bijou. L'architecte du monument, par une inspiration dont la postérité doit le remercier, a fait sculpter sur un des murs extérieurs un bas-relief représentant l'arc romain tel qu'il était avant sa destruction ; et c'est par cette représentation plastique ainsi que par les médailles qu'on a conservé la notion de ce qu'il était à l'époque de Constantin. Comme tous les monuments romains de tous les pays, il a perdu son aspect primitif, parce qu'il est enterré de plus d'un mètre.

En 1463, Frédéric de Montefeltre, faisant le siége de Fano, détruisit la loge supérieure soutenue par des colonnes de marbre grec. Le souvenir de ce fait était encore très-vivant quand Matteo Muti construisait San Michele, et voilà pourquoi nous ne conservons plus aujourd'hui de notion exacte sur la forme et l'inscription que par le bas-relief dont nous venons de parler.

C'est sous le gouvernement d'un certain Turcius Apronianus, curateur du Picenum et de la Flaminie résidant à Fano, qu'on ajouta à la construction primitive la loggia aujourd'hui détruite, dont les colonnes antiques ont servi, à deux pas de là, à ériger le charmant portique de l'hospice des Trovatelle ou des enfants trouvés.

Dans ces petites villes italiennes où la vie, comme on le comprend aisément, est moins occupée que dans nos grandes cités de France, il n'est pas rare que la première personne à laquelle vous demandez un renseignement devienne sur-le-champ votre cicerone, et, avec une bienveillance et une bonhomie que j'aurai souvent encore l'occasion d'éprouver, consacre au voyageur qu'elle ne doit jamais revoir, son temps, ses connaissances, et son expérience des lieux.

C'est ce qui m'advint à Fano, et, grâce à un passant dont je ne sais même pas le nom et qui me parut appartenir au petit commerce, j'ai pu en quelques heures visiter la ville entière et faire cette première excursion qui permet de déblayer le terrain et de choisir les sujets les plus dignes d'étude. Plus tard, grâce au bibliothécaire Evaristo Francolini, l'un des auteurs du *Guide de la cité de Fano*, j'ai retrouvé les origines des choses que je venais de voir.

Historiquement, Fano eut à peu près le sort de Rimini et de Ravenne. Romaine d'abord, illustrée par le séjour de César, embellie par Auguste et Constantin, elle fut la proie des barbares et Vitigès la détruisit. C'est à cette période que disparaissent la plupart des monuments antiques et, perte irréparable, la basilique de Vitruve. Bélisaire chasse les Goths, conduit Vitigès prisonnier à Constantinople, et revient à Fano, qu'il entoure d'une muraille et fortifie de tours de défense dont il reste encore des vestiges. Les Lombards viennent, puis Charlemagne : avec lui Fano échoit au saint-siége.

Arrivent les Sarrasins et les Francs; puis les empereurs d'Allemagne; enfin, à la paix de Constance (1183), les villes italiennes se constituent en républiques, et Fano se gouverne avec ses propres statuts. Au milieu des luttes des Guelfes et des Gibelins, Innocent VI donne aux seigneurs de Rimini, les Malatesta de Verucchio, le vicariat de Fano, et pendant cent dix ans cette famille y règne sans conteste. Mais Sigismond Malatesta est rebelle au saint-siége. Pie II le dépouille de ses priviléges. Ce Frédéric, duc d'Urbin, dont nous venons de parler longuement, assiége alors la ville et elle revient au pape. Alexandre VI la donne en 1496 à César Borgia, son fils, qui y reste jusqu'en 1504 sous Jules II.

A partir de ce moment jusqu'à l'invasion française elle reste à l'Église; elle lui revient en 1814; et pendant les événements de 1848 et de 1859, présents à la mémoire de tous, elle a le sort des villes des Marches et de l'Ombrie.

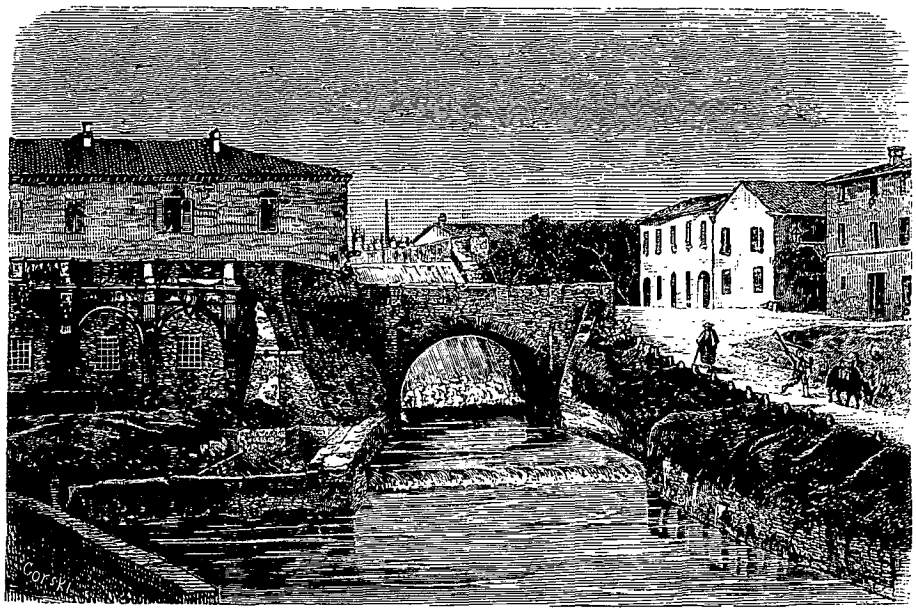
Fano était si célèbre par son temple de la Fortune (dont il ne reste cependant pas de trace), que jusqu'au treizième siècle les armes de la ville représentaient la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

façade de ce temple avec un lion et la devise : *In Fani portis custos est hic leo fortis*. Plus tard la ville prit pour écusson le râteau rouge et le râteau blanc des Guelfes et des Gibelins dont l'apaisement avait rendu la sécurité à la ville. En souvenir de la réconciliation des deux familles des Cassero et des Carignano, on inscrivit la légende : *Ex concordia felicitas*.

Je n'ai pas visité moins de vingt-trois églises à Fano ; quelques-unes sont intéressantes sans doute et mériteraient d'être étudiées, mais il n'y a là rien de transcendant ; ce qui m'a frappé le plus, encore plein de l'émotion ressentie à Rimini en face des tombeaux de Sigismond, fils de Pandolphe Malatesta, ce fut de trouver sous le porche de San Francesco de Fano le tombeau de ce même Pandolphe, élevé en 1460 par Sigismond à l'auteur de ses jours, avec une belle inscription. Le sarcophage de granit noir oriental, de la plus noble et la plus simple forme, et qui rappelle le style de San Francesco de Rimini, occupe la droite du porche, abrité sous un avant-corps et fermé par une belle grille. A gauche, appuyé aussi à la muraille, s'élève le tombeau de Paola Bianca, de la famille Orsini, femme de Pandolphe Malatesta ; ce monument, qui est très-riche et qui porte une très-longue inscription rappelant les vertus de cette Orsini, porte la date de 1398 et appartient au style gothique, tandis que le monument de Pandolphe, élevé un peu moins d'un siècle après par son fils, est de la belle époque de la Renaissance. A quelque hauteur dans le mur latéral en retour, on a scellé le sarcophage d'un certain Bonetto de Castelfranco, médecin des Malatesta, mort en 1430.

Tout en visitant chaque monument, mon obligeant cicerone déplorait la stagnation des affaires à Fano et



La Liscia : Chute d'eau de Porto Julio. — Dessin de Gorski, d'après une photographie.

l'apathie de ses concitoyens ; l'esprit industriel n'y existe pas ; chacun vit de ce qu'il a : le petit commerce lui-même est timide ; admirablement située à quelques pas de la mer avec un port-canal qui l'y réunit, douée de cours d'eau profonds et de chutes puissantes, personne ne songe à utiliser ces forces qui pourraient vivifier le pays et lui apporter la richesse.

C'est une chute d'eau, en effet, qui est la grande curiosité du pays ; on la doit à Paul V, qui était un Borghèse. Le pontife a saigné le Metauro et l'a amené par un canal à quelques pas de la porte Julia : là, une superbe cascade artificielle, appelée *la Liscia*, se précipite de vingt mètres de haut, offrant en vain à l'industrie, qui la laisse perdre, un moteur puissant.

Ce pontife a laissé sa fière empreinte sur les murs de la ville ; aux voyageurs qui arrivent par le chemin de fer, le bastion d'angle présente son escarpement couronné d'un énorme écusson reposant sur une console et surmonté de la tiare et des clefs de saint Pierre.

SINIGAGLIA.

Dans mes études sur Venise, j'avais si souvent rencontré le nom de Sinigaglia à propos de la fameuse foire qui s'y tenait autrefois, que j'avais une véritable curiosité à l'égard de cette ville.

De Fano, il ne faut qu'une demi-heure pour s'y rendre par la voie ferrée, et, sur la côte adriatique, un seul village, Marotta, la sépare de cette dernière ville.

Il était nuit quand j'arrivai à Sinigaglia (on écrit aussi *Senigallia* et *Sinegalia*). L'hôtel de la Poste était absolument plein ; je n'y pus trouver de chambre que grâce à l'obligeance d'un voyageur qui me céda un petit salon dépendant de son logement. C'était le 1er juin, et la foire n'a lieu qu'en juillet ; il était difficile de s'ex-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pliquer une telle affluence dans une ville qui est aujourd'hui une puissance déchue. Au retour d'une longue promenade dans la ville à la nuit noire, je trouvai la salle à manger de l'hôtel brillamment éclairée et la table mise. Les voyageurs soupaient, j'en fis autant. Le public me parut assez bizarre et je surpris des conversations étranges qui s'échangeaient en langue anglaise. Je comptai quarante personnes, dont plusieurs enfants hâves et pâles ; des jeunes filles d'une maigreur extrême, coiffées de cheveux roux tombant sur les épaules, les yeux cerclés de bistre, avec un je ne sais quoi de nerveux et d'automatique dans le geste et dans le rire, et quelque chose de flamboyant, de décousu et d'insolite dans la tenue. Les hommes étaient pour la plupart d'un teint blême, d'une face glabre ; Américains sans doute, car ils étaient plus *en dehors* que les Anglais ne le sont d'ordinaire : c'étaient en tout cas d'étranges voyageurs avec leurs lazzis convulsifs, leurs allusions incompréhensibles, je ne sais quoi d'extravagant à froid, d'épileptique et un comique sinistre dans le propos. Le lendemain soir, comme j'entrais au théâtre sans avoir regardé l'affiche, m'attendant à entendre quelque opéra de Verdi, je retrouvai la plupart de mes hôtes de la veille, vêtus du caleçon pailleté, coiffés de la perruque rouge et la face poudrée à blanc, faisant la pyramide sur la scène : une pyramide humaine au sommet de laquelle la jeune première, en maillot, en jupe rose et en corsage décolleté vert-choux, exécutait des grâces sur un pied en envoyant des baisers à la salle. Mes compagnons d'hôtel étaient des saltimbanques de haut parage, et faisaient partie d'un cirque américain en tournée dans l'Italie méridionale.

La ville de Sinigaglia est assez ample et régulière ; il s'y trouve plus de monuments que dans les cités que

Sinigaglia : Le port et le pont-levis. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

j'ai visitées jusqu'ici, mais elle a conservé peu de traces des événements historiques. Sa grande illustration est sa foire annuelle, qui se tient encore aujourd'hui dans la rue principale de la ville et sur les quais de son port, depuis le 28 juillet jusqu'au 10 août. On y venait autrefois de toutes les parties de l'Italie et de toutes les villes des rivages opposés de l'Adriatique, depuis Trieste jusqu'à Durazzo d'Albanie. Le principal commerce du pays est la vente du grain ; mais à part ce fond toujours le même, la foire n'avait pas, à vrai dire, de spécialité, et tous les genres d'industrie y étaient représentés, bimbeloterie, vannerie, cuir, toile, étoffes de toute sorte, menus objets manufacturés de tout genre.

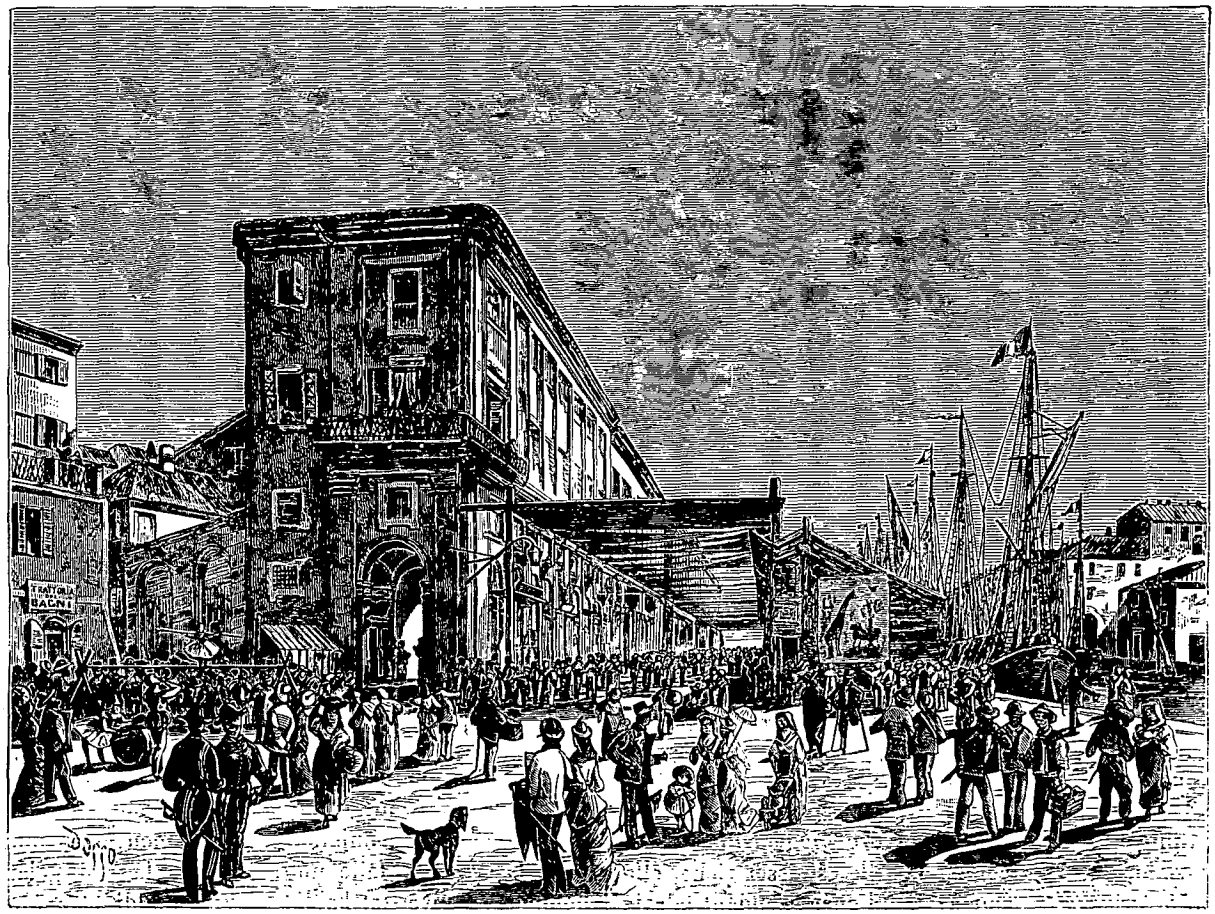
Le Corso traverse la ville de part en part ; c'est une rue assez large qui va de l'une des portes fortifiées au port-canal ; autrefois les boutiques s'installaient de chaque côté, dressées sur un faux plancher dont tout le parcours était muni, afin de faciliter le roulement des grains sur de petits chariots. On suspendait le passage des voitures sur cette voie et le service des chevaux se faisait par des rues détournées. A la hauteur du premier étage, on suspendait, d'un côté à l'autre de la rue, des *tende* qui permettaient de circuler à l'ombre, et la ville tout entière était ainsi transformée en un immense magasin.

Un peu plus tard, un légat du Saint-Père construisit une série d'arcades en façade sur le port, faisant soubassement à toute une série de grandes constructions, et tout l'espace compris entre le canal et les arcades devint le centre le plus bruyant et le plus affairé. La foule circulait ainsi à couvert sous les arcs, et de grandes tentes projetées en avant abritaient les magasins. C'était une date et une échéance pour toute la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dalmatie, l'Istrie, la Styrie, la Galicie, toutes les provinces italiennes, et même pour les provinces de la Turquie d'Europe. A l'abri des commotions politiques depuis qu'elle était aux mains des pontifes, la ville, tout en obéissant aux légats du Saint-Père, avait un caractère neutre et cosmopolite, en raison des immenses affaires qui s'y faisaient et y attiraient les représentants du commerce de toutes les nations. Comme à Nijni-Novogorod, à Beaucaire et à Leipzig, tout le monde était intéressé à trouver là un champ neutre pour des transactions énormes d'où dépendait la prospérité de chacun.

On ne peut plus avoir aujourd'hui une idée du spectacle qu'offrait cette foire célèbre; elle a toujours lieu cependant; mais les circonstances ont bien changé : des débouchés nouveaux se sont créés, la marine s'est développée, les chemins de fer ont rendu les relations plus rapides et plus faciles, l'industrie est allée au-devant du consommateur afin de le pourvoir aux lieux mêmes où il réside, et Sinigaglia n'est plus qu'une foire purement italienne. Jadis la position était commode; c'était un moyen terme entre l'Orient et l'Occident, à proximité d'Ancône, un grand port à mi-chemin entre Venise et le promontoire de Gargano, indépendant de tout souverain autre que le Saint-Père représenté par son légat, et, avant toute chose, déclaré port



Sinigaglia : La foire sous les portiques de la place. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

franc par un privilége qui n'existe plus aujourd'hui. La tradition s'était formée, confirmée, consacrée; le commerce s'était développé à un point inouï, et on devait avoir là, vers 1600, un incomparable spectacle qui fait penser à celui qu'offre encore aujourd'hui la foire de Nijni.

Il est résulté de ces circonstances que la ville est matériellement très-grande, que les constructions sont de proportion considérable, comme toute ville de quinze mille âmes qui, à un moment donné, est appelée à en loger cent mille.

Sinigaglia est entourée de murailles avec un fossé et communique avec la mer, comme toutes les villes du littoral, par un port-canal sur lequel on a jeté un pont tournant afin de faciliter à la fois et l'arrivée des bâtiments jusqu'aux quais de la Foire et le passage des habitants sur la rive opposée, où sont élevés les docks, magasins, dépendances et le bourg de la Marine. Il y a bien un certain air monumental dans l'ensemble de la ville, surtout au point où nous avons représenté la vue de la foire, près du marché et de la pêcherie, construits sur un plan régulier, mais prodigieusement sales; cependant, en somme, à part quelques palais du dix-huitième siècle et la place de la Mu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nicipalité, où se dresse une fontaine avec une statue de Neptune dans le goût de Jean de Bologne, le voyageur ne conserve pas de la ville un souvenir bien particulier. Il faut faire exception pour un singulier monument, beaucoup plus étrange qu'il n'est beau, qui s'élève presque dans le centre. C'est une forteresse trapue, bizarre, avec de grosses tours d'angle très-basses, crénelées, peintes en rouge, plongeant leurs murs à fruit très-épaté dans un large fossé converti en verger. On lit, au-dessus de la porte d'entrée, des initiales qui rappellent l'origine de la construction, due à un Odescalchi, préfet et gouverneur pour le pontife.

Les églises sont très-froides et d'un style sec, un classique moderne sans saveur et sans grandeur. J'ai visité quelques palais, et entre autres celui des Mastaï Ferretti, c'est-à-dire la résidence de famille du pape Pie IX. Il n'y a rien là que de banal; mais le peuple est poëte et aime les contrastes, et au lieu d'entourer de son respect et de sa vénération ce palais des Mastaï Ferretti, il les porte avec attendrissement vers une petite cabane de métayers à la sortie de la ville, où le Saint-Père fut confié à une nourrice prise parmi les fermiers des comtes Mastaï Ferretti qui allaita celui qui devait être un jour le chef de la Chrétienté.

Comme un certain nombre de villes du littoral, Sinigaglia est devenue une station balnéaire, et pendant la belle saison on y vient des grands centres de l'Italie pour passer quelques mois au bord de l'Adriatique. C'est un goût qui peu à peu se répand. Venise a ses bains du Lido qui peuvent rendre à la ville un peu

Sinigaglia : Maison où Pie IX a été allaité. — Dessin de Gorski, d'après une photographie.

de l'importance qu'elle a perdue. Rimini s'est aussi beaucoup développé de ce côté-là, et, jusqu'en bas de la côte, j'ai constaté un grand progrès dans ce sens. A Sinigaglia, on a la ressource de logements amples et confortables; et comme la ville est assez riche, elle fait des sacrifices pour avoir un opéra pendant la saison des bains : on subventionne l'impresario.

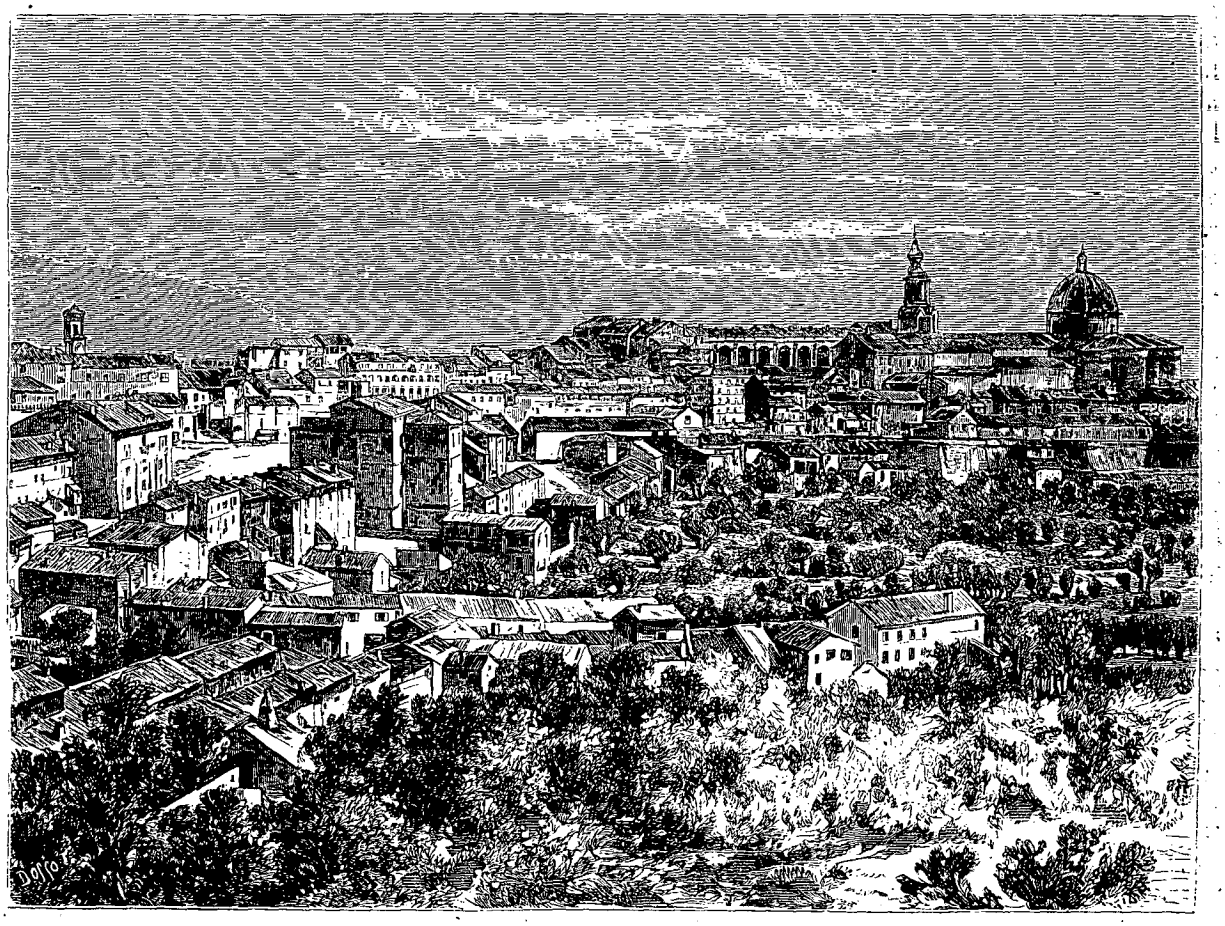
Les fondations de bienfaisance, maisons de Ricovero, hospice pour la vieillesse, asiles, établissements de toute nature, sont nombreuses à Sinigaglia. Le pontife actuel a beaucoup fait pour sa ville : il a contribué à l'embellir et à adoucir le sort des pauvres. Son nom figure sur la plupart des établissements modernes consacrés aux indigents.

Mon cicerone me montre un passant d'un assez grand air qui n'est autre que le propre neveu de Sa Sainteté. Je lui montre à mon tour, à chaque pas, imprimées sur les murs, les marques évidentes de l'enthousiasme des populations pour le mouvement unitaire : « Vive l'Italie une! — Vive le Roi galant homme! — Vive Garibaldi! — Vive Cialdini! » Mon cicerone m'assure que malgré ces vestiges des temps de la lutte pour l'unité, en dehors des *Italianissimes*, les Sinigaliens sont très-fiers de leur pontife et se souviennent avec reconnaissance des marques d'affection et des preuves de bienfaisance qu'il a données à sa ville natale.

Charles YRIARTE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lorette (voy. p. 264). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

DE RAVENNE A OTRANTE,

PAR M. CHARLES YRIARTE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ANCONE.

Nous quittons Sinigaglia à deux heures et demie, par le train mixte. Nous ne sommes qu'à vingt-cinq kilomètres d'Ancône, et deux stations seulement nous en séparent : le trajet se fait en une heure et demie à peine. On rencontre d'abord un village au nom dramatique : *Case Bruciate* (Maisons Brûlées), puis Falconara, ville plus considérable située sur la hauteur et qui emprunte son importance à sa position : là est l'embranchement qui mène directement à Rome.

D'Ancône à la capitale il faut une dizaine d'heures, et, comme nous faisons ce voyage à l'époque des grands pèlerinages, les convois sont très-suivis. Le personnel des voyageurs est assez pittoresque : la station est encombrée de Belges, d'Irlandais, d'Américains et de prêtres italiens; les Français sont assez rares.

Depuis Sinigaglia la voie ferrée est presque au niveau de la mer, dont la sépare seulement une grève étroite et aride; la flottille des pêcheurs se voit en panne au large. On entre à Ancône par les faubourgs, et la station est assez loin de la ville. Une magnifique porte (*porta Pia*), élevée à la fin du siècle passé par

1. Suite. — Voy. p. 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le pape Pie VI sur les dessins de Filippo Marchioni, servait autrefois d'accès à la cité; depuis qu'on a agrandi l'enceinte, c'est plutôt un arc triomphal qu'une porte de ville. A quelques pas de ce monument se dresse le lazaret du Vanvitelli, d'un beau plan régulier et d'une superbe proportion; on le doit à la munificence de Clément XII. Les temps sont changés : au lieu d'être à distance du centre comme il convient à un établissement de ce genre, le lazaret est aujourd'hui dans la ville même et ne peut plus remplir son but. Nous verrons d'ailleurs qu'Ancône n'est plus comme autrefois le point intermédiaire entre l'Europe et l'Orient; le monument n'a plus sa raison d'être. Aussi, depuis que le port a perdu sa franchise, a-t-on pris des dispositions pour convertir cette superbe construction en magasins et en entrepôt : ce sont les docks de la ville. Nous les avons visités en compagnie de M. Grassini, le vice-consul de France à Ancône, et nous avons constaté peu de mouvement; quelques camions venaient y déposer du fer ou en prendre. Un chemin de fer établi autour de la construction pentagonale facilite les transports. Comme à Livourne, à Gênes et à Venise, et sur les ports directement en relation avec les cités orientales d'où l'on pouvait traîner la peste en Italie, cette nécessité de construire un lazaret s'était immédiatement imposée, et, apportant dans la construction le goût et l'ampleur qui caractérisaient cette époque où l'art était honoré, les gouvernements faisaient de ces établissements sanitaires des édifices vraiment monumentaux. Le Vanvitelli n'y a pas manqué : la construction est à la fois pittoresque, solide, élégante et d'un noble aspect.

La porta Pia s'ouvre sur la *via Nazionale*, qui coupe en deux une grande partie de la ville et accède à la *piazza dei Cavalli*.

L'arrivée par terre n'a rien de séduisant, et il ne peut en être autrement, car Ancône est une ville d'un plan très-particulier. Pour bien juger de son aspect, il faut y arriver par mer, ou alors gagner immédiatement le port et s'avancer dans une barque assez au large pour embrasser l'ensemble. Dans ces conditions, la ville peut rivaliser avec les plus belles de la péninsule, avec Gênes, Naples, Lisbonne et les belles cités orientales. C'est un superbe amphithéâtre en arc de cercle, avec son môle en avant, son arc de triomphe de Trajan, magnifique préface à son port, sa cathédrale qui se dresse fièrement sur le piton du monte Marano, et, derrière son dôme, d'autres hauteurs, le Sémaphore, le monte dei Cappuccini et le monte Gardetto; plus loin encore, et au centre, dans le fond de l'horizon, deux autres collines, monte Pulito, monte Marino, laissent passage à une vallée creusée par un cours d'eau. La seule partie plane de la ville, à son centre, mais un peu vers la droite, se relève bientôt en un nouvel amphithéâtre et étage ses habitations sur le San Stefano jusqu'à la rude forteresse construite au sommet de l'Astagno, majestueux pendant à la cathédrale de Saint-Clément. Çà et là surgissent les dômes, les tours, les aiguilles gothiques, et, baignant leur base dans l'eau par un effet de la perspective qui supprime la largeur des quais, les façades de premier plan, toutes monumentales et juchées sur des arcs d'une construction aussi hardie que les aqueducs des Romains, se déroulent sans interruption sur le grand parti circulaire du port, depuis la pointe de la digue avec son phare jusqu'au lazaret et à la Porta Pia. Cette porte, combinée ingénieusement dans ce grand plan d'ensemble, offre aussi aux navires qui arrivent de l'Orient un noble pendant à l'arc de Trajan, et marque avec lui les deux points extrêmes des quais du port.

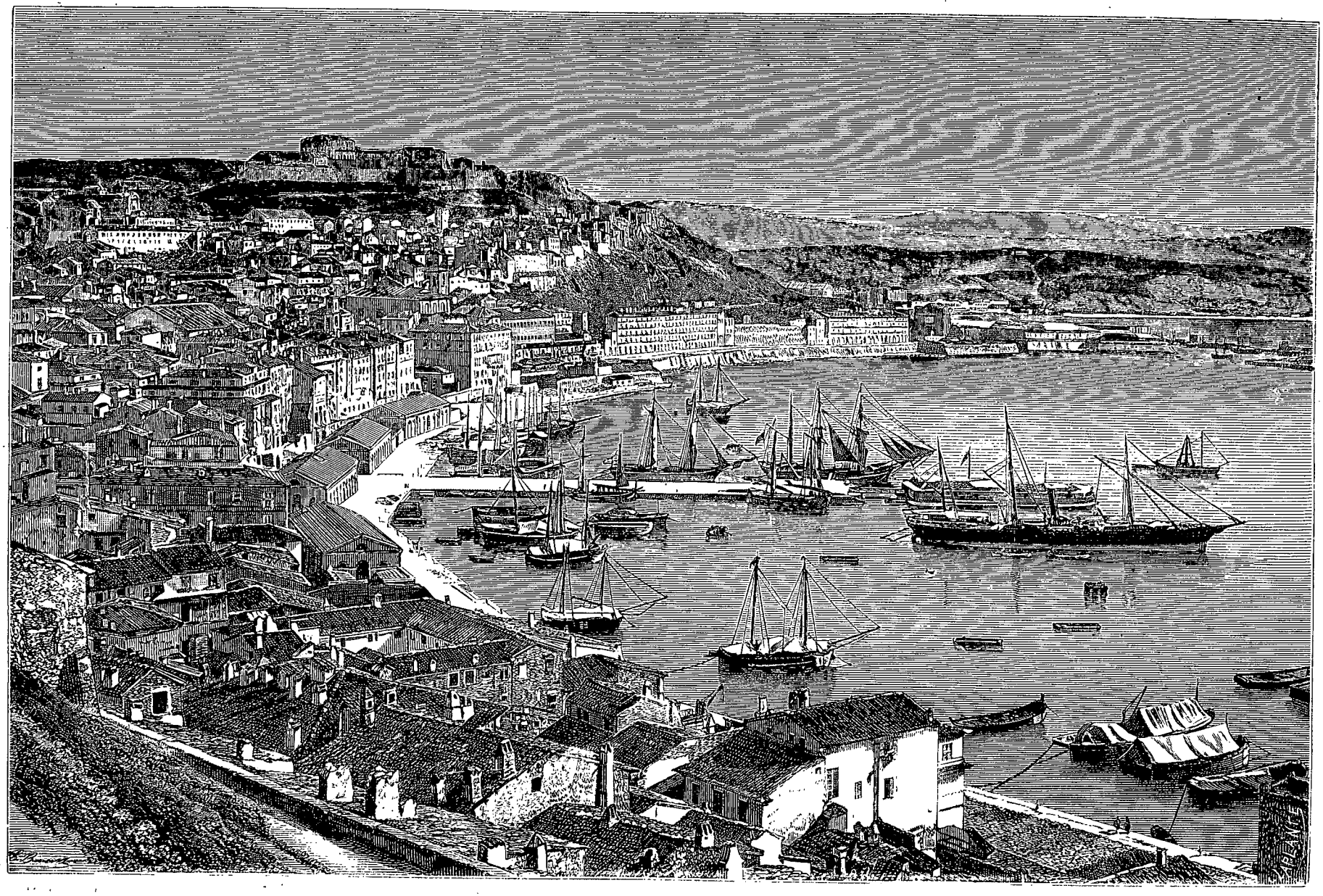
Si vous n'arrivez pas par là, vous entrerez par la voie ferrée et n'aurez que déception; il vous semblera que vous vous promenez dans le chemin couvert d'une forteresse.

Les rues sont si étroites dans la partie vieille, la seule intéressante pour nous, que vous n'avez jamais de recul pour regarder une façade et que rarement vous percevez un horizon ou une perspective : cela par une raison toute simple, c'est que (sans vous en douter parfois) vous êtes sur une route en corniche bordée de hautes constructions des deux côtés, de sorte qu'à droite la ville se continue en échelons ascendants, tandis qu'à votre gauche, au contraire, elle descend en pente à la mer et ses maisons ne présentent que leurs toitures.

Il y a bien çà et là quelques places offrant des échappées, mais elles sont rares. Étant entré de plain-pied par la voie Nacionale (et n'ayant fait que gravir assez faiblement, parce que la route est longue et la pente par conséquent très-douce), vous êtes tout étonné de vous trouver, devant le *palazzo del Comune* et l'église du Gésu, sur une terrasse, à une prodigieuse hauteur au-dessus de la mer, avec une ville à vos pieds et une autre ville qui se continue au-dessus de votre tête.

Je voudrais pouvoir me flatter que le panorama d'Ancône que j'ai fait dessiner donne une idée de la ville, mais ce n'est pas chose facile. Il faut errer dans les rues et s'y perdre, jeter les yeux à sa gauche, à sa droite, pour découvrir, entre deux maisons, des ruelles de un mètre de large avec des marches sans fin qui se superposent et évitent les détours pour passer d'un quartier dans un autre. Il en résulte naturellement une ville très-pittoresque, quand on la visite à fond, et aussi une disposition très-monumentale et qui ajoute singulièrement à l'effet de l'architecture quand on a fait le sacrifice de ménager une place pour jouir du coup d'œil. Tout monument qui s'élève sur la haute ville est pourvu d'un soubassement et d'escaliers qui lui font une noble base et doublent l'effet de son aspect. C'est en effet, la plupart du temps, ce piédestal qui manque aux plus riches et aux plus belles constructions des villes qui s'élèvent en plaine. A Ancône, si l'on entre de plain-pied par une rue de l'intérieur de la ville et qu'on se mette au balcon de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ancône. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces rez-de-chaussée, on s'aperçoit qu'on domine la mer à une hauteur qui donne le vertige, et que la base, cachée et inutile à l'habitation (puisqu'elle n'est qu'un soutènement), atteint, sans aucunement exagérer, la proportion des plus écrasantes constructions de l'antiquité.

Je vais pendant plusieurs jours travailler au palais Communal, où sont les Archives et la Bibliothèque. J'y entre sans gravir une seule marche depuis l'*albergo della Pace* où je suis logé, et quand, appuyé au balcon, je jette les yeux devant moi sur l'Adriatique, je me sens suspendu sur l'abîme à une prodigieuse hauteur. Je parlais de l'ampleur audacieuse des constructions antiques à propos de ces soubassements qui portent le palais des Communes, je ne croyais pas si bien dire. Je lis dans les descriptions d'Ancône du seizième siècle que le palais des Communes, quoiqu'il soit l'œuvre de Margaritone d'Arezzo, qui vivait au treizième siècle, a probablement conservé ses soubassements contemporains des Goths. Il n'est pas improbable que la fameuse Gallia Placida ait fait tailler ces prodigieux arcs en entamant le rocher sur lequel s'étage la ville d'Ancône. Plus tard, chacun vint à son tour, selon son temps et son goût, restaurant, corrigeant, ornant à sa façon, substituant à un palais gothique une façade moyen âge ou Renaissance. Les discordes civiles et les incendies ont fait de ce palais des Communes d'Ancône, qu'on appelait autrefois le palais de la Farine, une œuvre assez peu harmonieuse; mais nous avons l'habitude de lire l'histoire d'un monument dans ces différences de style, et de retrouver les origines dans les diverses formes architecturales qui indiquent les époques successives.

La loge des Marchands d'Ancône est dans la même condition comme emplacement; élevée dans une rue étroite, de plein-pied avec la rue que j'habite, si je traverse l'immense Hall qui sert de point de réunion et de Bourse aux marchands, aux financiers, aux armateurs, pour aller m'accouder à la terrasse, je domine encore le vieux port et toute la Marine, embrassant la rade jusqu'aux montagnes de Pesaro. C'est un des beaux monuments de la ville, mais il faut se méfier du gothique d'Ancône; ce n'est point un gothique classique, il est d'un flamboyant qui manque d'élégance et de la pureté relative qu'on peut trouver dans le style de la bonne époque. Il y a là d'ailleurs une incompatibilité flagrante. La façade est attribuée à Giorgio di Sebenico (1459), et cependant elle est gothique, ce qui indiquerait que Giorgio n'a fait que restaurer, en la modifiant à sa façon, une construction antérieure d'au moins un siècle. Mais comme en 1580 et en 1758 on a exécuté des restaurations, il est encore plus probable que les architectes ont conservé le style primitif, en faisant un gothique de leur façon. C'est un certain Moccio de Sienne qui avait eu la haute main sur l'édifice. En 1556, un incendie l'ayant détruit, on appela le Tibaldi pour décorer le superbe vaisseau, l'unique pièce dont se compose le monument. Ce plafond du Tibaldi, composition d'ensemble ronflante et superbe, a toute la tournure des grandes œuvres de la Renaissance; le souffle de Michel-Ange anime ces grandes figures nues, et l'aspect est très-imposant.

Ancône est assez riche en monuments; mais un grand nombre d'entre eux sont convertis en casernes ou en établissements publics, et naturellement l'usage auquel on les a destinés aujourd'hui les voue à une conservation bien hasardeuse. Je ne me suis attaché à reproduire que deux de ces monuments, et les plus importants : l'arc de Trajan et la Cathédrale, dédiée à saint Cyriaque.

Dans ce voyage sur les rives de l'Adriatique, nous avons vu déjà bien des arcs romains : celui de Pola, celui de Fano, celui de Rimini; l'arc de Trajan d'Ancône est presque sans rival, bien qu'il ait été privé par les Sarrasins de ses ornements de bronze et de ses statues équestres, qui devaient singulièrement en augmenter l'effet. Il s'élève en façade sur la mer, à l'extrémité du môle, au point de départ de la digue. On l'appelle l'Arc de Trajan parce qu'il est dédié à ce prince; mais c'est à l'initiative du sénat et du peuple romain qu'il est dû : c'est un hommage de reconnaissance à l'empereur qui avait construit le môle et soutenu par de gigantesques contre-forts le rocher du Guasco, promontoire sur lequel se dresse la cathédrale. C'était le temps des guerres contre l'Illyrie : près de Ravenne, on avait le port de Classe, quartier général de la flotte d'Orient; plus bas, on avait Brindes; mais il fallait au peuple romain un port intermédiaire capable de contenir vingt vaisseaux. Trajan avait choisi Ancône, à mi-chemin entre l'Istrie et la Dalmatie, dont il allait s'emparer. Revenant de Germanie (99 après J. C.), l'empereur débarqua à Ancône pour prendre la voie qui le menait à Rome; il admira cette situation unique, et ordonna les superbes travaux qui allaient faire de la ville un grand centre maritime. Quelques années après, les Anconitains appelèrent le fameux architecte de Trajan, Apollodore de Damas, et le chargèrent d'élever ce monument, signe impérissable de leur reconnaissance. Apollodore en jeta profondément les bases, et, pour laisser un libre cours aux eaux, l'appuya sur des arcs colossaux dont on découvrit l'existence en 1450, alors qu'on détruisit la tour Gamba, qui s'élevait près de là. La plupart des monuments romains sont enterrés dans le sol; celui-là a sa base entière, encore que tout autour de lui le niveau général ait été exhaussé. Destiné à être sans cesse battu par les flots et à regarder magnifiquement les horizons liquides au delà desquels s'étendent l'Illyrie, la Dalmatie, le pays des Daces soumis par les Romains, il fallait qu'il dominât le môle; c'est ce qu'avait voulu Apollodore, qui, le haussant sur un piédestal, l'avait couronné de la statue équestre de l'empereur, entre l'auguste Plotine, impératrice, et la divine Marciana, sa sœur. Des guirlandes de bronze décoraient le marbre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blanc des montagnes de Grèce, et, sur l'attique, une superbe inscription rappelait sa consécration. On conserve aujourd'hui dans la bibliothèque du palais Communal un doigt de la statue et un fragment du cheval de Trajan, retrouvés le 15 novembre 1678. Il est facile de restaurer le monument par la pensée; on l'a entouré d'une grille, et le soubassement qui le porte a été modifié ; un escalier en marbre de douze marches accède au niveau de la deuxième base.

La cathédrale d'Ancône.

La cathédrale ou dôme de Saint-Cyriaque, au sommet du monte Guasco, occupe à peu près, sur son plateau dominant l'Adriatique, la même position que Notre-Dame de la Garde de Marseille au-dessus de la Méditerranée. Toutefois ne soyons pas injustes pour notre pays : le spectacle est plus splendide encore du haut de Notre-Dame.

Avant d'entrer dans la cathédrale, arrêtons-nous sur le plateau et examinons le lieu où nous sommes. Cette plate-forme est encore assez spacieuse ; la façade du dôme regarde, en bas, la ville et le port. A notre droite s'étend une petite place fermée par une terrasse à pic sur l'Adriatique ; et de ce côté, un peu en recul de la façade latérale du monument, s'élève un bâtiment, couvent ou abbatiale, autrefois palais épiscopal, et qui communique avec l'église dont il dépend. Au moment où nous sommes debout devant le porche, le lourd carrosse d'un prince de l'Église s'est arrêté à l'entrée de la plate-forme ; il en sort un cardinal accompagné de l'élégant abbé son secrétaire, suivi à distance de deux domestiques échappés d'un tableau d'Heilbuth, et portant le parapluie, le manteau et les coussins. Le prince de l'Église se dirige vers la *Scuola*. Les petites filles viennent baiser son anneau, les mères demandent la bénédiction pour les nouveau-nés; c'est un groupe à souhait pour animer cette page d'architecture. De ce côté droit on ne peut pas faire le tour de la cathédrale, puisque l'appendice du bâtiment qui y est soudé va jusqu'au bord même du rocher; mais si nous longeons la façade latérale à notre gauche, nous pouvons à la rigueur tourner derrière le chœur et arriver au chevet de l'édifice. Il faut cependant redouter le vertige, car la falaise s'escarpe sans garde-fou ni barrière; à nos pieds, le flot bleu qui vient se briser contre le promontoire en le minant chaque jour, met une frange blanche sur le sable de la plage. Si haut que nous soyons, le *monte dei Cappuccini*, second plan de cette série de mamelons, nous domine encore avec son sémaphore et ses signaux.

La cathédrale est construite sur le plan des anciennes basiliques, à croix grecque régulière, rappelant à la fois la disposition de Saint-Marc de Venise et de Sainte-Sophie de Constantinople. La coupole est une des plus anciennes et des plus belles de l'Italie. Par une disposition singulière, dont on trouve d'ailleurs d'autres exemples, le plan du grand bras de la croix est de niveau avec le maître-autel, mais les deux autres autels, à l'extrémité des deux bras, sont exhaussés de douze marches pour donner accès à deux cryptes souterraines auxquelles on descend par des escaliers latéraux.

La façade de la cathédrale est précédée d'un porche en atrium dont les colonnes reposent sur le dos de deux lions colossaux, en marbre rouge de Vérone, dévorant un oiseau et un serpent. C'est le parti pris de la plupart des constructions du temps, le symbole consacré par l'Église, et qui se retrouve si fréquemment à Vérone : nous l'avons notamment remarqué à chacune des églises de Pesaro, et l'Europe l'a emprunté à l'Orient. Quoique la construction primitive soit du neuvième siècle, le fond du style de la façade est du treizième, et Margaritone d'Arezzo, qui, au dire de Vasari, a été chargé de la restauration, a conservé la silhouette primitive en y mêlant des ornements dans le goût de son temps. Il n'y a plus d'unité dans la décoration intérieure; le Vanvitelli et la décadence pompeuse y coudoient l'architecte Giovanni de Traü et la fine et pure Renaissance italienne. Les autels sont ruisselants d'or, faits des marbres les plus précieux; ils sont du dix-septième et du dix-huitième siècle ; et les tombeaux du quinzième et du seizième, élevés à Lando Feretti et à Francesco Nobili de Fermo, comme la sépulture en plein relief élevée à Girolamo Gianelli, montrent quatre styles différents accouplés les uns aux autres dans un vaisseau très-probablement antérieur de six ou sept siècles aux additions de la partie décorative. L'ensemble cependant est d'un grand intérêt, à cause justement de tous ces styles qui se superposent; mais après la coupole, les confessions, les cryptes ou chapelles souterraines, doivent arrêter longtemps le visiteur et lui apporter la certitude de la haute antiquité de l'édifice. La plus intéressante des deux cryptes est incontestablement celle à droite du maître-autel ; dédiée à Notre-Dame des Larmes, elle est précieuse pour l'histoire ecclésiastique d'Ancône, car on y a réuni toutes les inscriptions, bas-reliefs, urnes, sarcophages et fragments des premiers temps chrétiens. Le cardinal Lorenzo Basili a fait une savante dissertation sur le cénotaphe de Gorgonius, qui en est le principal ornement. La crypte de gauche est tout à fait splendide par la profusion de ses décorations et l'abondance des marbres précieux dont elle est ornée ; elle est peinte à fresque par Schiavoni da Filottrano, et contient les sarcophages de saint Cyriaque, de saint Marcellin et de Libérien. C'est un véritable sanctuaire où les fidèles vont en pèlerinage, et depuis des siècles les pontifes, les rois, les princes et les grands se sont plu à l'orner.

Je n'ai pas visité moins de onze églises intéressantes dans Ancône. J'avais la bonne fortune d'arriver la veille de la Fête-Dieu. Tous les autels disparaissaient sous les fleurs, mille lumières éclairaient les plus humbles sanctuaires; le peuple se portait en foule dans les édifices sacrés, et jusque sur les dalles, à l'extérieur des temples, la foule recueillie s'agenouillait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en chantant les psaumes sacrés. Un petit temple abandonné, consacré à Notre-Dame de la Miséricorde, a vivement attiré mon attention par le rapprochement qu'on peut faire entre sa façade exquise et celle du fameux temple de Malatesta qui avait excité mon enthousiasme à Rimini. Santa Maria della Piazza, une des plus petites constructions religieuses de la ville, est peut-être aussi l'une de celles qui offrent le plus d'intérêt, car le corps des façades latérales est du dixième siècle, et, après Saint-Cyriaque, c'est le plus ancien monument de la ville. Mais la merveille architecturale, c'est San Francesco della Scale, convertie avec son couvent en hôpital civil. C'est un Hongrois, évêque d'Ancône, qui en posa la première pierre en 1323 ; George de Sebenico en fit la façade longtemps après qu'on l'avait consacrée, et c'est lui qui y ajouta les beaux escaliers et la balustrade qui font une noble base au monument. Ce parti pris des soubassements avec doubles rampes contribue beaucoup, je l'ai déjà dit, à l'effet architectural ; une heureuse disposition à peu près semblable a fait adosser une fontaine, dite fonte di Piazza, au soubassement qui portait l'église de San Domenico. Au centre du soutènement, et par conséquent au-dessous du balcon d'appui qui forme palier ou double escalier, se dresse une belle statue de marbre de Clément XII, due au Comacchini.

J'aurais beaucoup à faire si je voulais parler de tous les monuments d'Ancône, qui se présentent ainsi un à un, plus ou moins cachés par la pittoresque disposition de la ville. Je mettrai au premier rang après ceux que j'ai cités, la Préfecture, ou palais de la Province, avec sa belle cour Renaissance, d'un goût ferme et noble, qui est un peu une exception à Ancône, où le gothique flamboyant abonde.

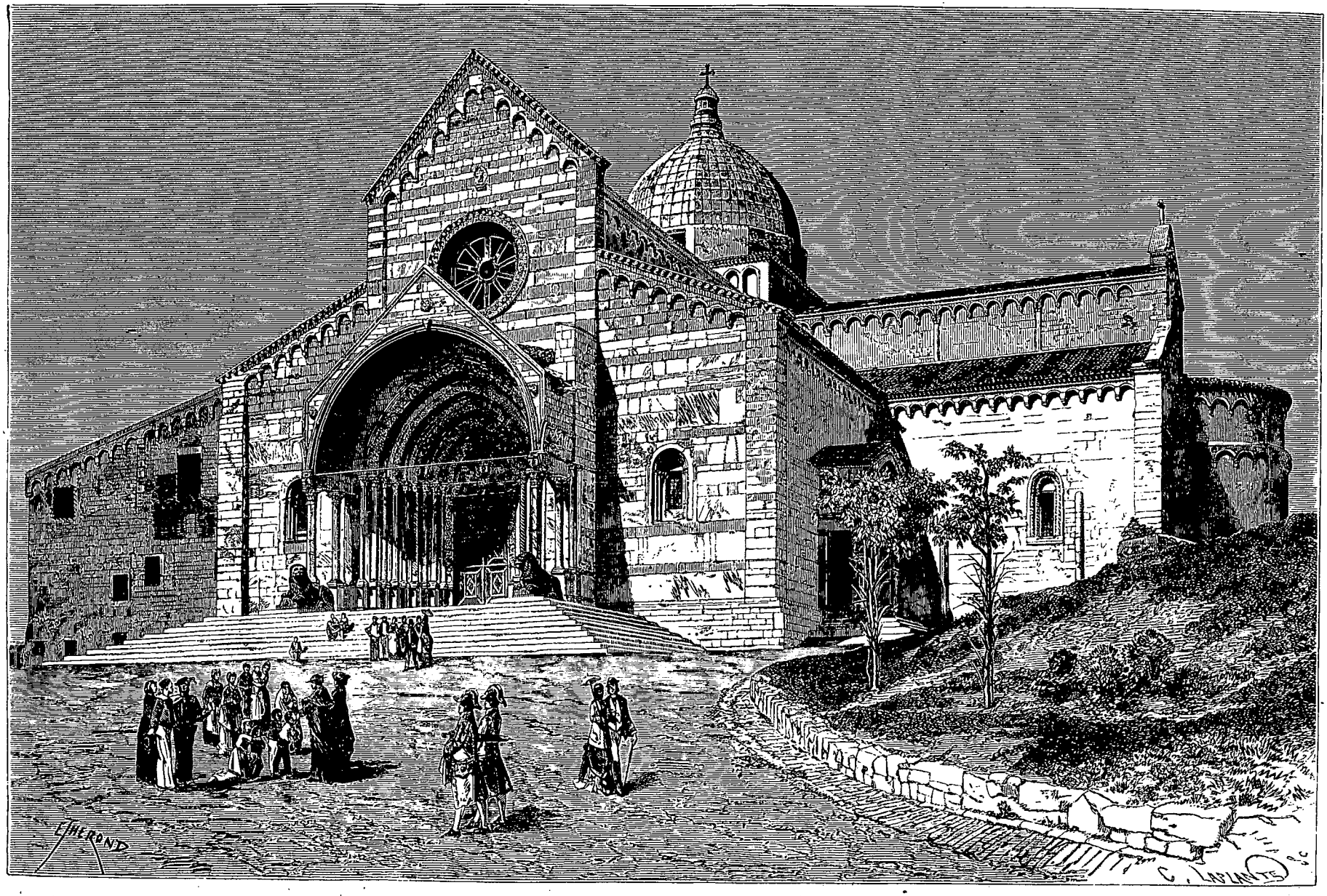
Ancône, il ne faut pas l'oublier, est une cité militaire, une base d'opérations stratégiques qui a été prise pour objectif à toutes les époques de son histoire, depuis les Romains jusqu'à nos jours ; la ville a été assiégée bien des fois : les constructions militaires y jouent donc un grand rôle ; on s'est attaché à la défendre par terre et par mer, et tandis que sa citadelle, au sommet de l'Astagno, pouvait surveiller le port et en défendre les approches, de nombreuses constructions, fossés, parapets, forts détachés, tranchées, chemins couverts, et casernes pouvant contenir jusqu'à cent cinquante mille hommes, vinrent compléter une des plus importantes forteresses du littoral italien. Les parties modernes de ces constructions qui regardent la campagne sont banales, et de ce caractère froid et sec qui est la marque de nos ingénieurs militaires ; mais le fameux Antonio de San Gallo, Giovanni Battista Peleri, de Sienne, Paccioto d'Urbino, Tibaldi de Bologne et, plus récemment, Giacomo Fontana d'Ancône, ont imprimé leur cachet d'artiste à ces bastions aux fiers profils où s'étale l'écusson d'Ancône, représentant un cavalier armé qui fond sur son ennemi.

Promenades dans Ancône. — Le caractère de la ville. État du port.

Je suis descendu, à Ancône, à l'hôtel de la Paix (*albergo della Pace*), dans la rue principale de la ville. L'hôtel était plein de pèlerins se rendant à Rome ou en revenant, et la table d'hôte n'était composée que de Belges, de Flamands et d'Irlandais, au milieu desquels étaient quelques prêtres français et deux ou trois Italiens voyageurs du commerce. L'hôtel est décent et bien tenu ; c'est le plus confortable que j'aie trouvé sur toute cette côte. Sa situation est à peu près celle que j'ai décrite en parlant du palais Communal ; au niveau de la rue principale d'un côté, les chambres qui sont sur la façade postérieure regardent la mer et la surplombent à une hauteur énorme ; on jouit donc de là d'une vue magnifique sur le port et sur le large. La vie n'est pas particulièrement chère à Ancône, et j'ai pu échapper aux ennuis de la table d'hôte en prenant mes repas dans un des restaurants ouverts aux officiers ; mais il m'a semblé que la ville offrait fort peu de ressources aux étrangers. Les deux théâtres sont fort beaux (*teatro delle Muse* et *teatro Vittorio Emanuele*) ; mais ils étaient fermés ; et comme il n'y a pas de jardin public avec musique, ni divertissement, la grande et seule ressource était la promenade du Corso, pleine de charme pour tout ce monde italien, mais peu piquante pour celui qui passe solitaire et ne voit là qu'un défilé banal dans un cadre extrêmement froid.

Chose trop certaine ! les embellissements modernes nuisent la plupart du temps à l'aspect pittoresque de ces anciennes villes. Le *corso Vittorio Emanuele* s'ouvre dans la cité Neuve (*città Nuova*), et forme une très-large voie perpendiculaire au croissant du port. Il doit déboucher sur le rivage et donner à la ville le splendide spectacle de la baie et de la pleine mer, mais le projet n'est pas encore complet. C'est la seule partie plane, entre le mont Astagno, dominé par la forteresse, et les monts Gardetto, Guasco et les Cappuccini, couronnés par la cathédrale et le sémaphore. C'est une vallée creusée par une rivière (*valle di Panocchiara*), la partie la plus commode de la cité, parce qu'elle est au niveau du port et de la voie ferrée. On peut donc charger et décharger les marchandises et les conduire à destination. Bordé de grandes maisons banales sans architecture et sans caractère, après avoir traversé une large place (*piazza Calamo*) où s'élèvent les bâtiments de la Poste et le palais de la province, ce large Corso débouche sur la place Cavour, immense square où de jeunes arbres, plantés de manière à abriter un jour les promeneurs, donneront d'ici à quelque vingt années une ombre propice. Les constructions, faites sur un plan unique, s'élèvent peu à peu tout autour ; mais le projet n'est encore qu'ébauché. Si nous traversons le square dans la prolongation du Corso, au milieu se dresse la statue de Cavour, élevée au grand homme d'État par la ville et la province ; l'œuvre est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le dôme de Saint-Cyriaque, cathédrale d'Ancône. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Aristodème Costoli de Florence. Chaque ville de la péninsule tient à rendre hommage, à son tour, à l'incomparable homme d'État qui a fait l'unité italienne.

La place une fois traversée, on peut sortir sur la campagne en franchissant la porte Cavour et la *muraille castellane*, enceinte fortifiée qui se relie d'un côté au fort de San Stefano et de l'autre à celui du mont Gardetto, protégeant la ville contre toute attaque du côté de la terre. Une immense caserne, destinée à abriter les troupes au lieu même où elles seraient nécessaires en cas de siége, la caserne Villarey, se relie à ces travaux de défense.

Chaque soir, pendant huit jours, je suis venu m'asseoir mélancoliquement au café de la place Cavour, sous des arcades qui rappellent celles de la rue de Rivoli, regardant passer la foule et écoutant la musique. Toutes les personnes pour lesquelles j'avais pris des lettres étaient déjà dans les villas des environs ou dans les petites villes de bains de la côte ; deux d'entre elles, des commerçants importants de la ville, venaient le matin, à leurs affaires, et le soir retournaient dîner à la campagne. A vrai dire, j'étais un peu isolé, après mon travail de la journée. La foule est énorme ; les femmes sont jolies, très-bien mises, et n'ont pas dans leur toilette cette exagération si frappante dans les villes les plus avancées de l'Italie. Ce monde semble heureux, paisible et facile à amuser; une bande qui joue des morceaux d'opéra, ou quelque troupe de musiciens ambulants qui jettent aux échos une phrase du *Trovatore* ou de l'*Aïda*, suffisent au charme d'une soirée. Je n'ai jamais résidé dans une ville italienne sans être frappé de la bonne tenue, du *comme il faut* et de l'élégance des officiers de l'armée. On voit à Ancône qu'il y a de nombreuses relations entre ces derniers et les habitants de la ville; on s'aborde, on se traite, et il y a fusion complète entre l'élément civil et l'élément militaire.

Le commerce de détail est prospère ; les maisons les plus puissantes appartiennent presque toutes à des Israélites ; ces derniers ont monopolisé les transactions et l'échange : ils étaient soumis autrefois à des mesures répressives, et confinés cruellement dans un quartier spécial, comme dans les villes d'Orient et la plupart des grandes cités italiennes. Les Israélites ont vu s'écrouler le *Portone* du Ghetto, lors de la révolution de 1831. Dès que la ville tomba au pouvoir des Italiens, le commissaire royal, Lorenzo Valerio, appliqua à l'université israélite d'Ancône les lois libérales votées par le parlement subalpin et sanctionnées en juillet 1859 par le roi. Ce fut l'émancipation définitive, en échange de laquelle les Israélites apportèrent à la ville la prospérité qui naît du développement des transactions.

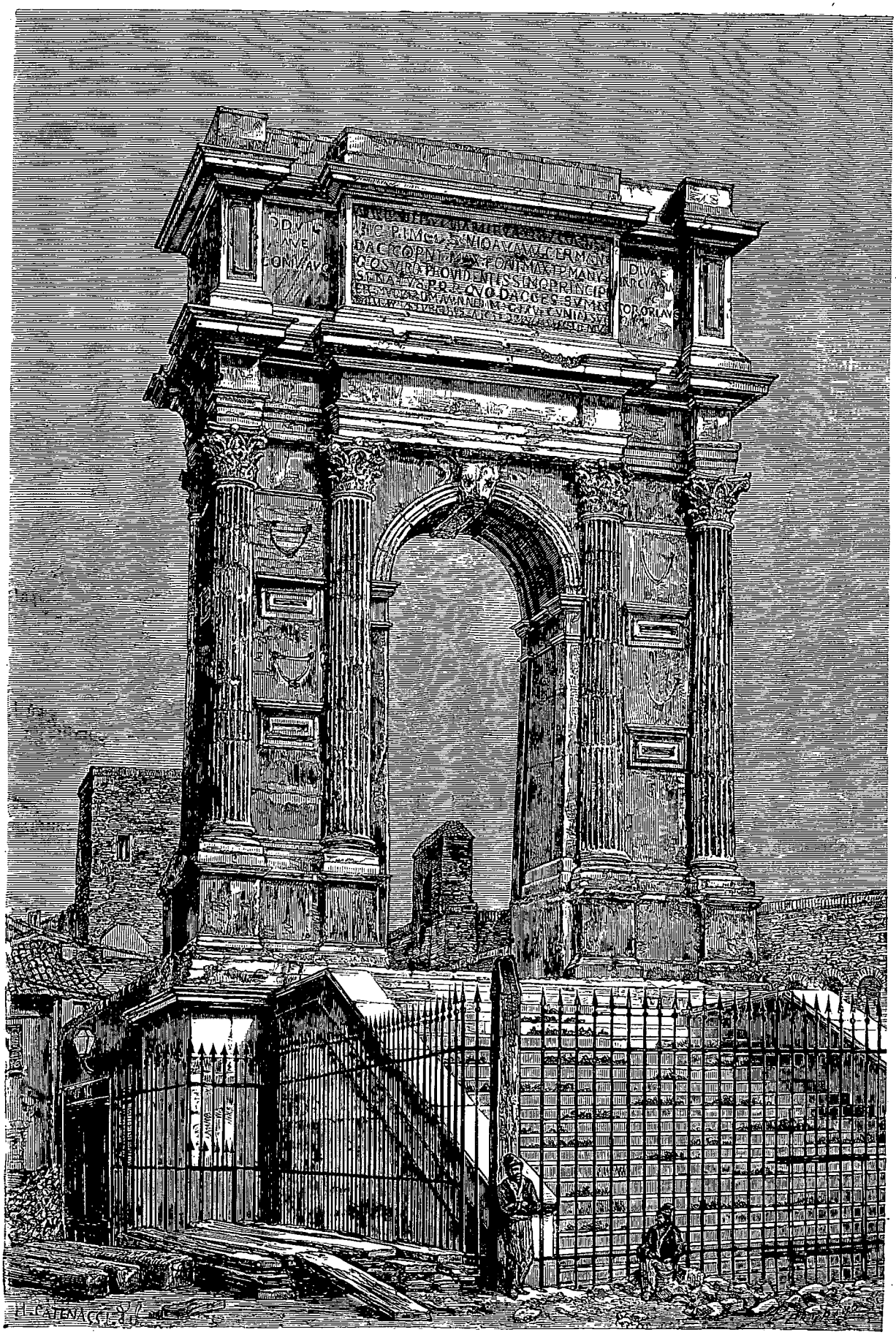
L'histoire d'Ancône se révèle dans l'étude de ses monuments; son esprit d'indépendance est symbolisé dans son palais des Communes; la libéralité et la magnificence des pontifes, ses protecteurs, se lisent dans ses portes monumentales, ses arcs de triomphe pompeux et d'une masse grandiose; dans ses églises, ses fontaines et ses statues des pontifes. Dans ses palais aux noms retentissants, les Ferretti, les Pilestri, les Beninicasa, les Liberotti, on conserve encore des galeries d'œuvres d'art et des souvenirs qui attestent la puissance des familles anconitaines, dont le nom est inscrit à chaque page de l'histoire de la ville. Quelques-unes de ces demeures sont splendides et peuvent lutter avec celles de Gênes, dont elles rappellent beaucoup la noble disposition, ayant pour la plupart des balcons sur la mer et des escaliers de proportions grandioses; mais il faut dire qu'un grand nombre de ces palais qui portent encore le nom des familles qui les firent construire, ont changé de propriétaires, et sont transformées en maisons de commerce, en agences maritimes, ou sont occupées par les services publics.

D'Ancône à Lorette.

Lorette n'est qu'à une heure et quelques minutes d'Ancône; on pourrait certainement rendre le voyage plus pittoresque et plus attrayant en suivant les grandes routes et en voyageant en *vetturino;* mais le chemin de fer qui borde l'Adriatique rend le voyage facile et épargne un temps précieux, sans qu'on perde pour cela l'avantage de voir le pays, puisque la voie suit presque constamment le bord de la mer. On se laisse donc facilement aller à préférer la voie rapide, d'autant plus qu'il y a aussi économie réelle à le faire. Parti d'Ancône à trois heures vingt-cinq minutes, je traverse Osimo et je suis à la station de Lorette à quatre heures et demie.

Le train nous dépose au bord de la mer; la petite ville nous apparaît sur la hauteur, à une demi-lieue, et nous avons devant les yeux le plus séduisant paysage que nous ayons vu jusqu'ici. Tout s'y réunit pour charmer la vue, la campagne est fraîche et riante, très-fertile, assez ombragée; on monte en pente douce par une belle route en lacet jusque sur la colline où s'élève le sanctuaire, et à mesure qu'on gravit, si l'on se retourne, on a devant les yeux un panorama charmant, qui a pour horizon les flots de l'Adriatique, d'un bleu beaucoup plus intense que jusqu'ici, d'un ton soutenu, très-brillant, et qui se marie harmonieusement avec la coloration puissante de la verdure. Lorette, sur la haute colline, nous montre la façade extérieure du palais épiscopal, de la maison apostolique, des immenses dépendances du sanctuaire, couronnés par la belle coupole de son église vénérée. La colline sur laquelle elle est construite s'escarpe en falaise presque à pic, et ces façades monumentales reposent sur cet énorme piédestal. La ville, qui n'a à vrai dire qu'une rue, se présente parallèlement au rivage, aussi la croit-on de loin beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en effet. Nous avons pris place dans une petite voiture à un cheval, ayant pour compagnon de voyage un *orefice* (joaillier) du Ponte Vecchio de Florence, qui couve des yeux sa caisse de bijoux destinée à ravitailler les orfévres de la ville; avec lui se trouve un médecin qui regagne son foyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



L'arc de Trajan sur le môle d'Ancône (voy. p. 260). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Dès le départ nous sommes littéralement assaillis par une nuée de mendiants assez singulièrement vêtus de longues blouses de toile blanche qui leur tombent jusqu'aux pieds. Toute une cour des Miracles composée de vieillards paralytiques traînés dans des petites voitures, de manchots, de bossus, d'enfants servant de guides et de vieilles femmes édentées, — souvent aussi, hélas! de grands gaillards solidement bâtis et qu'on voudrait voir se vouer à un métier plus honorable, — nous assourdissent, nous assiégent et nous importunent à un tel point que mon compagnon le Florentin se dresse dans la voiture, les repousse et les invective, en employant les mots les plus verts du dictionnaire italien. C'est une préface très-pénible au pèlerinage; on sent que la paresse a fait élection de domicile dans cette superbe campagne, qui pourrait récompenser au centuple les efforts de ceux qui voudraient lui consacrer leur labeur.

LORETTE.

L'arrivée. — La ville. — La place. — La basilique.

La petite ville de Lorette, qui compte de sept à huit mille habitants, se compose presque uniquement de la rue qui aboutit à la place monumentale où s'élève le sanctuaire. La population tout entière vit de l'autel : et à droite et à gauche de la voie, les rez-de-chaussée de toutes les maisons sans exception sont occupés par des marchands de chapelets, de médailles, de rosaires, d'objets de piété, de gravures, livres ou photographies relatifs à la Santa Casa. Le pèlerinage est incessant, le monde catholique tout entier s'achemine tour à tour vers Lorette; aussi, dès que les étrangers s'engagent dans la rue principale, sont-ils assiégés des deux côtés par la population des marchands et des étalagistes. Ayant appris, dans chaque idiome, les seules phrases nécessaires à leur commerce, les dames et demoiselles de magasin, avec l'accent le plus singulier et le plus comique, suivant qu'elles ont reconnu dans ceux qui s'avancent le type de telle ou telle nationalité, les leur répètent à satiété avec une insistance qui va jusqu'à l'audace et à l'inconvenance. Elles vont jusqu'à porter la main sur les pèlerins et leur barrent le passage : scène qui rappelle les assauts que subissent les étrangers au débarquement des navires dans certains ports de l'Orient.

A moins d'un but spécial d'étude ou de quelque vœu particulier à accomplir, les pèlerins ne font que passer; une journée leur suffit pour faire leurs dévotions à Notre-Dame de Lorette, visiter la Santa Casa, admirer les richesses du trésor et s'agenouiller à chacun des autels. Aussi, nul sentiment et nul intérêt de la part des industriels qui les logent, qui les reçoivent ou font avec eux quelque transaction : c'est une exploitation rapide et résolue, une piraterie effrontée et sans aucune compensation.

L'hôtel (le *Campane*), qui est d'un aspect assez décent, et où de grandes tables sont préparées pour recevoir les nombreuses caravanes qui remplissent la ville tout entière, offre si peu de ressources au point de vue de la nourriture, et on s'y préoccupe si peu de sa qualité, que pendant une longue journée notre estomac, habitué cependant aux jeûnes du Maroc, de la Bosnie, de l'Herzégovine, et aux plus dures privations dans les plus rudes pays, a reculé trois fois devant ce qu'on lui offrait.

Extérieur de la ville.

Traversant la ville dans toute sa longueur par la rue du Mont-Royal, on arrive sur la place de la Madone où s'élève la basilique.

Elle se dresse en face de nous, occupant le fond tout entier; à droite, c'est le collége Illyrien, qui ne fait pas partie de l'ensemble architectural; à gauche, le palais pontifical, magnifique monument dessiné par le Bramante, et qui se continue en retour, fermant la place et faisant face au sanctuaire. Une fontaine de bronze occupe le milieu et reçoit les eaux d'un aqueduc construit par Paul V; les belles sculptures qui l'ornent sont de Tarquin et de Pierre-Paul Jacometti.

Notre dessin de la façade de la basilique nous dispensera de la décrire minutieusement; commencée par Pie V, elle a été achevée sous Sixte-Quint. Les armoiries qui s'étalent au-dessus de la porte principale sont celles de Grégoire XIII; au-dessus, Jérôme Lombard a sculpté une superbe statue de la Vierge, et au fronton, Sixte V a fait écrire en lettres d'or sur une plaque de marbre : *Deiparæ Domus in quâ Verbum caro factum est.* « Maison de la Mère de Dieu où le Verbe s'est fait chair. » Le clocher qui domine, aux quatre ordres d'architecture superposés, est du Vanvitelli.

Un peu en avant de l'édifice, sur la gauche, pour ne pas gêner le mouvement des fidèles, un monument a été élevé à Sixte-Quint; il porte au sommet la statue du pontife avec celle du cardinal Peretti, son neveu, et du cardinal Gallo, zélé protecteur de la sainte maison; et un peu plus bas, aux quatre angles, des allégories de bronze : la Justice, la Charité, la Religion et la Paix, qui complètent l'ensemble, très-somptueux, dû à Antoine Calcagni, élève du Lombard.

L'ensemble architectural de cette place est imposant et grandiose, et sans l'addition du Vanvitelli qui, toute monumentale qu'elle soit, vient rompre l'harmonie, première loi du grand art de l'architecture, l'effet serait complet. Quelques détails de cette façade, dont on ne peut juger qu'en les étudiant de fort près, accusent toute la magnificence des pontifes qui se sont plu « à parer la Madone » : trois portes de bronze dans le goût des inimitables portes de Lorenzo Ghiberti de Florence, celles dont Michel-Ange a dit qu'elles seraient dignes d'être les portes du Paradis, divisées en nombreux panneaux représentant des scènes de l'Écriture, sont signées des noms les plus illustres de la sculpture italienne : ceux des quatre fils de Lombardi, de son élève Jacques Tiburzio Vecelli

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Camerino, et des trois artistes dont est fière la ville de Recanati : Bernardino Calcagni, Tarquinio Jacometti et Sebastiano Sebastiani.

L'intérieur de la basilique.

L'église a la forme d'une croix latine; elle est à trois nefs, avec une coupole au centre. Dans la seule nef principale s'ouvrent douze chapelles. Sous la coupole s'élève le tabernacle de marbre qui recouvre la maison de la Vierge, transportée par les anges depuis Nazareth jusqu'au sommet de cette colline, et derrière ce sanctuaire se trouve l'autel du Saint-Sacrement; le trésor et les sacristies sont dans le bras gauche de la croix. Les voûtes de la grande nef sont peintes par Lucas Signorelli.

Il est entendu que je ne peux parler ici que du côté

Église de la Santa Casa, à Lorette. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

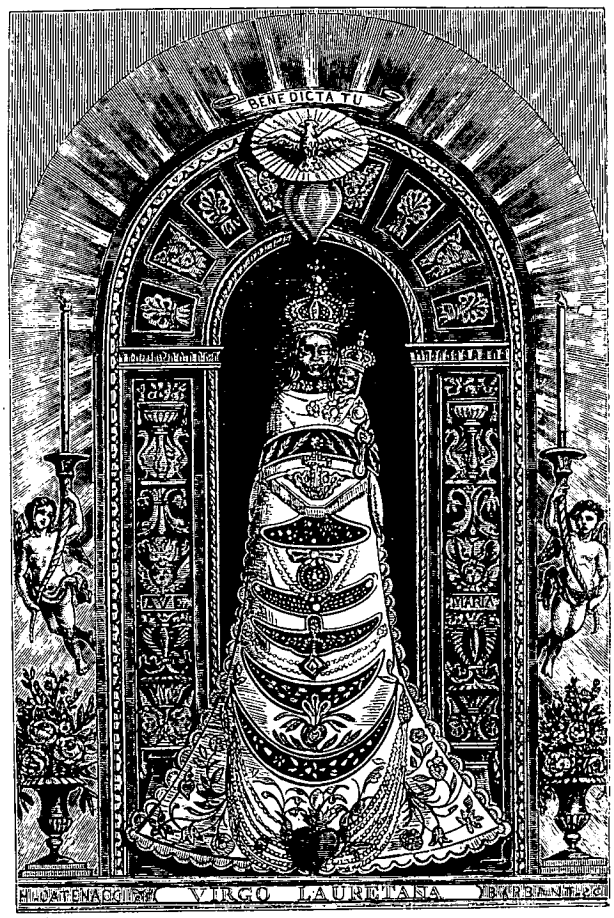
pittoresque des choses [1]; pour les origines de la sainte tradition, je m'appuierai sur le récit accepté par l'Église. Toute la ville de Lorette gravite autour de cette petite cabane de brique reposant sans fondement sur le sol du temple, et recouverte d'une carapace de marbre, au-dessus de laquelle s'élève à son tour la basilique. Le palais épiscopal, le collége Illyrien, les couvents, les établissements de toute sorte ne sont que le complément de la Santa Casa; la ville elle-même est sa résultante. Tout un monde de prélats, chanoines, bénéficiers, chapelains, clercs, pénitenciers, moines, diacres et sacristains, vivent sur la sacrée

1. *La Sainte-Maison de Lorette*, par M. l'abbé A. Milochau, chanoine honoraire de Rennes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colline, voués au culte de la Vierge. La plupart des souverains de l'Europe ont là des chapelains chargés de prier pour eux et pour leurs États. On ne dit pas moins de cent messes par jour aux vingt-trois autels de la basilique; comme à Saint-Pierre de Rome, on y confesse dans toutes les langues, et le nom de chaque nation est écrit sur les trente confessionnaux adossés aux murs et encombrés de pénitents.

Le dimanche, le mouvement est incroyable et des plus curieux; Saint-Pierre de Rome ne m'a pas plus intéressé un jour de grande fête; la foule est très-caractéristique, car depuis Ravenne jusqu'à Otrante, sur tout le littoral, Lorette, Recanati et Osimo sont les seuls pays où les *contadini* aient un costume fait pour tenter le pinceau des peintres. Ajoutez à cela les habits religieux du personnel des prêtres, des mineurs conventuels, des capucins et sacristains. Des priviléges spéciaux accordés à tel ou tel ordre religieux, ou à telle nation, correspondent à des détails de costume extrêmement frappants et du plus haut pittoresque. Des rangées de sacristains, tout à fait bizarres d'allure, à camail rouge et à étole blanche, décorés de grandes plaques d'argent, sont groupées par vingtaines sur des bahuts de chêne aux portes des sacristies; à chaque instant la cloche retentit, appelant à la sainte messe, et, houleuse, sans discipline et sans recueillement, une foule de paysans hâlés, de paysannes aux jupes éclatantes, aux couleurs bariolées, chargées de bijoux, en jupes courtes qui se balancent singulièrement, portées par la cage en cerceaux qui les soutient, abandonnent un autel pour passer à un autre. Tout d'un coup un moine à longue barbe, devant lequel on porte un large parasol jaune, insigne de quelque dignité, fend le flot en portant le saint sacrement. C'est un mouvement incroyable, un bruit incessant qui nous étonne et nous intéresse. Dans la grande nef, monté sur un tréteau, en avant même de la chaire (comme s'il n'avait pas le droit d'y entrer, ou comme si sa fougue et la turbulence de ses gestes lui faisaient préférer la liberté de ses mouvements), un révérend capucin, énorme de taille, basané, rude et violent, s'adresse en patois des Marches à tout ce monde de fidèles debout devant lui, faisant résonner les voûtes sonores de ses accents emphatiques, passionnés, violents, et accompagnés de grands gestes frénétiques.



Notre-Dame de Lorette : L'image de la Vierge dans le tabernacle.
Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Le sanctuaire de la Santa Casa. — La tradition religieuse. Migrations successives de la Santa Casa.

Pénétrons dans le sanctuaire; exhaussé de quelques marches, il occupe la place au-dessous de la coupole, à l'intersection des bras de la croix. L'extérieur de la Sainte Maison nous est caché par le revêtement en marbre qui l'enveloppe; on y entre, sur le côté, par trois portes de bronze d'un merveilleux travail, dues au Lombardi. Extérieurement on ne voit donc que le revêtement, monument de marbre d'une richesse extraordinaire dont le dessin est dû au Bramante et l'exécution au Sansovino, qui passa près de vingt ans à en sculpter les statues et les innombrables bas-reliefs. La carapace de marbre n'est pas adhérente aux murs de brique de la Santa Casa; on a laissé une certaine distance entre les saintes murailles et les assises qui l'enveloppent.

Nous entrons dans la maison de la Vierge, cabane de brique fruste formant un parallélogramme de neuf mètres et demi sur quatre mètres de large. Les murs ont une épaisseur de cinquante-huit centimètres. Il n'y a plus de toiture : c'est la voûte de marbre du revêtement qui en tient lieu; au centre, une ouverture circulaire laisse échapper la fumée des lampes d'or suspendues sur plusieurs rangs, offrandes des princes et des grands qui ont visité le sanctuaire. Une cloison à jour en bois doré laisse voir au fond, dans une partie réservée, la statue de la Vierge, objet de la vénération des fidèles, et les riches offrandes fixées au mur; à cette cloison est aussi adossé un autel dont le tableau est figuré par la fenêtre qui laisse voir la statue. A droite et à gauche s'ouvrent deux portes qui donnent accès à ce saint des saints qu'on appelle *Santo*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Paysannes de Lorette et de Recanati. — Dessin de Henri Janet, d'apres des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Cammino. Dans le mur, au couchant, en face même de l'autel, est percée l'unique fenêtre qui éclairait la Maison ; elle s'ouvre aujourd'hui sur l'autel principal de la basilique.

Le Santo Cammino est le saint des saints de cette chaumière ; il tire son nom de la cheminée placée dans l'axe, formée de deux jambages appliqués sur la muraille et faisant saillie. Dans la partie supérieure s'ouvre la niche qui reçoit la statue, de bois de cèdre d'un seul morceau, et haute de quatre-vingts centimètres. On ne voit que les deux têtes couronnées d'or de la Vierge et du divin Bambin ; le reste est caché par un riche manteau criblé de perles et de pierres précieuses : colliers, rivières de diamants, énormes rubis. Le foyer de la cheminée a été converti, dans toute sa longueur, en un vaste tronc pour recevoir les aumônes. A droite et à gauche, on a appliqué deux armoires. Dans la première, on conserve, enchâssée dans l'or, la *scodella* (écuelle de terre) qui a servi à la Sainte-Famille ; dans l'autre, on dépose les objets à bénir. On n'est admis dans cette partie réservée que pour les offrandes et les bénédictions ; les murailles en sont protégées par des lames de métal.

En pénétrant dans la Sainte-Chaumière, on est ébloui par les lampes d'or qui scintillent au plafond, et le contraste entre les murs de brique et les magnificences des offrandes frappe vivement l'esprit. Cependant, depuis les révolutions successives et l'envahissement des Marches, vingt-trois lampes d'or massif, quarante-sept lampes d'argent et un candélabre en argent du poids de quatre-vingts livres ont disparu. On a fondu douze statues d'anges en or pur, deux chérubins en or, six autres en argent et de grandes cornes d'abondance en argent massif, fixés à la muraille pour recevoir les offrandes. Tous les diamants de la Vierge et un tableau de Raphaël ont été aussi enlevés.

Les grands-ducs de Toscane avaient recouvert toute la partie qui cache le Santo Cammino de bas-reliefs d'argent et de mosaïques de pierres précieuses sur fond de lapis-lazuli. La guerre a passé par là ; nous-mêmes, Français, avons emporté à Paris la Vierge miraculeuse au temps du Directoire ; elle fut restituée à Pie VII par ordre du Premier Consul, le 11 février 1801. A la fin du siècle dernier, les lames d'argent et d'or qui recouvraient la brique fruste ont été remplacées par des lames de cuivre.

Pourquoi tant de vénération, et quelles sont, selon l'Église, les origines de cette humble maison de brique qui reposerait sur le sol, sans fondations ? L'inscription suivante, gravée par ordre de Clément VIII sur une plaque de marbre placée dans le mur oriental de la Sainte-Maison, répond à cette question :

« Chrétien étranger, que le vœu de votre piété a conduit en ce lieu, vous voyez ici la maison sacrée de Lorette, célèbre et vénérée dans l'univers entier à cause des mystères divins qui s'y sont accomplis et de la gloire de ses miracles. C'est ici que la Très-Sainte Mère de Dieu a vu le jour ; ici qu'elle a été saluée par l'Ange ; ici le Verbe éternel de Dieu s'est fait chair.

« Transportée par les Anges, d'abord de Palestine en Illyrie, auprès de la ville de Terzato, l'an du Sauveur 1291, sous le pontificat de Nicolas IV, trois ans plus tard, au commencement du règne de Boniface VIII, elle a passé dans le Picenum, auprès de la ville de Recanati, et la main des Anges l'a déposée dans un bois voisin de cette colline, où, après avoir, dans l'espace d'une année, changé trois fois de place, elle s'est enfin fixée par un décret du ciel il y a trois cents ans. Un prodige aussi inouï frappant d'admiration les peuples voisins, et la renommée de ses miracles se répandant au loin, toutes les nations ont conçu la vénération la plus profonde pour cette Sainte Maison ; et ses murailles, bien que reposant sans aucun fondement sur le sol, demeurent toujours solides et inébranlables après une aussi longue suite de siècles.

« Le pape Clément VII l'a revêtue tout entière d'un ornement de marbre, en l'année 1525.

« Clément VIII, souverain pontife, a donné l'ordre de graver sur cette pierre l'histoire abrégée de cette merveilleuse translation, en l'année 1595. »

Le mouvement qui se fait autour de ce sanctuaire un jour de fête religieuse est indescriptible, et la sainteté du lieu n'impose aucune retenue à ces masses de fidèles venus de tous les points du territoire, les uns transportés par une foi vive et une ardente piété, les autres par un sentiment de curiosité et l'espoir d'un spectacle. Le tumulte est très-vif à la porte du sanctuaire, et les gardes spéciaux, le sabre au poing, placés aux portes de bronze, et qui rappellent beaucoup par le costume les invalides de Chelsea illustrés par le peintre Herkomer, ont peine à contenir le flot des paysans qui déferle contre les saintes murailles. On sait que la Santa Casa repose sur deux degrés de marbre au-dessous du niveau général de la basilique. Ces marches, dont les fidèles font le tour à genoux les uns derrière les autres, sont tellement usées par ces pieuses démonstrations qu'on a dû les renouveler fréquemment. En 1874, elles n'existaient pour ainsi dire plus, et déjà, deux années après, elles s'effritent sous les baisers des pèlerins et au contact de leurs genoux. Beaucoup d'entre eux, les plus pieux, — presque toujours les plus humbles, — s'agenouillent dès le seuil même de la basilique et se traînent ainsi jusqu'à la Santa Casa, dans une muette extase. Je ne veux pas peindre trop vivement et d'une façon trop réaliste cette scène de l'adoration des paysans des Marches et des Abruzzes, et je ne me souviendrai que de la foi qui les guide et de l'ardeur de leur croyance. Comme les habitants des nécropoles, gardiens des cimetières, qui vivent jour et nuit dans l'intimité de la mort, ont perdu le respect terrible et ne ressentent plus l'impression auguste que sa majesté nous inspire, les gardes du sanctuaire, qui vivent dans l'intimité de la Santa Casa, ne sen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tent plus en eux cette terreur religieuse qui nous dit qu'un Dieu va venir. Lorsqu'un voyageur de marque, ou simplement un *gentleman*, ou un *monsieur* essaye de fendre la foule pour porter son aumône ou bien s'agenouiller au Santo Cammino, les bons gardes mettent le sabre au poing et fondent sur les *contadini*, dont la Sainte-Vierge ne peut attendre que des prières, tandis que celui qui vient d'un autre continent laissera peut-être un peu d'or dans le tronc du Santo Cammino.

Le Trésor de la Santa Casa. — Le palais Apostolique. La Pharmacie.

Le trésor de la Santa Casa est célèbre; il occupe, à gauche du sanctuaire, à l'angle d'un des bras de la croix, une vaste salle d'une belle architecture avec une voûte où le Pomerancio a peint les Prophètes et les Sibylles. Un autel s'élève sur l'une des faces, et soixante-neuf hautes armoires vitrées, tout au pourtour, contiennent les *ex-voto*, vases sacrés, diamants, bijoux, objets d'art et autres, offerts par la piété des fidèles. Il ne faut considérer que l'état actuel; mais, si l'on interroge les inventaires, ce devait être encore, au milieu du siècle dernier, un amoncellement prodigieux de richesses de toute nature. Tout ce que nous avons sous les yeux aujourd'hui date surtout de ce siècle.

Le traité de Tolentino, signé par un général français, commença la ruine des États de l'Église et porta la première atteinte au pouvoir temporel. Bientôt nous entrâmes en armes dans Lorette, et la dispersion du Trésor fut complète. Chaque pontife avait tenu à honneur d'offrir à la Vierge un don précieux, et un grand nombre d'entre eux étaient venus en pèlerins à la Santa Casa. Chaque souverain catholique, depuis le seizième siècle, s'était fait représenter par quelque magnifique envoi. Montaigne y avait accroché son portrait, celui de sa femme et celui de sa fille unique, dans l'attitude de la prière, aux pieds de la Vierge. Descartes y était venu; Juste Lipse y avait envoyé sa plume; Jules II le boulet qui avait failli le tuer. Érasme avait composé une messe spéciale pour la Casa. La statistique de 1791 porte à cent mille le nombre de pèlerins annuels, à une époque où les voyages étaient longs, difficiles, dangereux parfois. Dans le seul mois de mai 1791, les pères capucins chargés de préparer les hosties dans la basilique en avaient donné cinquante mille, et en septembre soixante mille; en septembre 1780, ils avaient eu soixante-trois mille communiants. On éprouve le désir de savoir si la foi est plus vive aujourd'hui, et si la facilité du pèlerinage, avec l'amélioration des voies et la rapidité des communications, a compensé la dureté des temps pour l'Église au sein même du pays où on lui a porté le plus rude coup. On conçoit bien que ces statistiques ne se relèvent pas toutes les années; la dernière est de 1863, où, en septembre, on donna la communion à quarante mille étrangers venus en pèlerinage. Au dire des pénitenciers de Lorette, les fidèles sont moins nombreux qu'au siècle dernier, et les nations qui comptent le plus de visiteurs sont la France, la Pologne, la Belgique et l'Allemagne. Henri III avait donné un saint ciboire dont la description, qui rappelle les belles œuvres de Cellini ou du Caradosso, fait rêver les amateurs. Montpensier, Condé, Conti, Lorraine, Guise, d'Aumale, Épernon, Joyeuse, avaient rivalisé de magnificence dans leurs présents. Louis XIII, après vingt-quatre ans d'une union stérile avec Anne d'Autriche, le jour de la naissance de Louis XIV, avait envoyé au Trésor un enfant d'or massif, du poids de vingt-quatre livres, couché sur un coussin soutenu par un ange d'argent pesant trois cents livres romaines, et deux couronnes d'or enrichies de pierres précieuses. Le P. Anges, en 1581, au nom de la ville de Lyon, ravagée par la peste, avait apporté un calice en cristal de roche orné d'or et de rubis; la ville de Paris, assiégée, avait aussi fait un vœu à Notre-Dame de Lorette, et dédié, en souvenir du *Fluctuat nec mergitur*, un navire d'argent, voguant à pleines voiles, du poids de trente marcs. Le catalogue des objets qui existaient alors, sobre comme un inventaire, ne contient pas (dans la description de Murri) moins de trente-sept pages in-quarto.

Toutes ces magnificences ont disparu; mais soixante-dix années ont suffi pour reconstituer une collection d'*ex-voto* d'un goût moins élevé sans doute et moins précieux au point de vue du travail, mais aussi somptueux et d'un prix aussi considérable.

Dès 1804, Pie VII avait pu restituer une perle d'une prodigieuse grosseur, offerte jadis par un pêcheur des rives d'Asie, où l'on voit comme ébauchée une Vierge tenant son fils entre ses bras; et chaque pontife et souverain, chaque grand de la terre, chaque fidèle opulent et pieux, selon sa fantaisie, avait voulu parer l'autel de la Vierge. On ne décrit pas les objets, au nombre de trente à quarante mille, contenus dans soixante-neuf énormes vitrines; ils sont quelquefois bizarres cependant, car le roi Antoine de Saxe a imaginé d'y consacrer la culotte jaune et l'habit zinzolin qu'il portait le jour de ses noces.

Estimer le Trésor serait une tâche impossible; à côté d'un diamant comme le Régent, de colliers, de rivières, de bagues, bracelets, étoffes, armes, coffrets, pierres précieuses à l'état brut, lingots même, couronnes, cœurs de métal, monnaies, médailles et mille menus objets, on voit une croix de la Légion d'honneur, une médaille de Crimée, ou une montre d'argent. Le tout est peu pittoresque; mais il est touchant de voir que l'*ex-voto* et le don du pauvre sont à côté de celui des pontifes et des souverains, et si l'on n'excepte ni Tolède, ni Moscou, ni même le trésor de Saint-Marc de Venise, où l'art et la forme règnent en maîtres dans les trésors des sacristies, on peut dire que celui de la Santa Casa est plus riche par la somme qu'il représente, sinon plus intéressant, et atteste un concours plus imposant de fidèles.

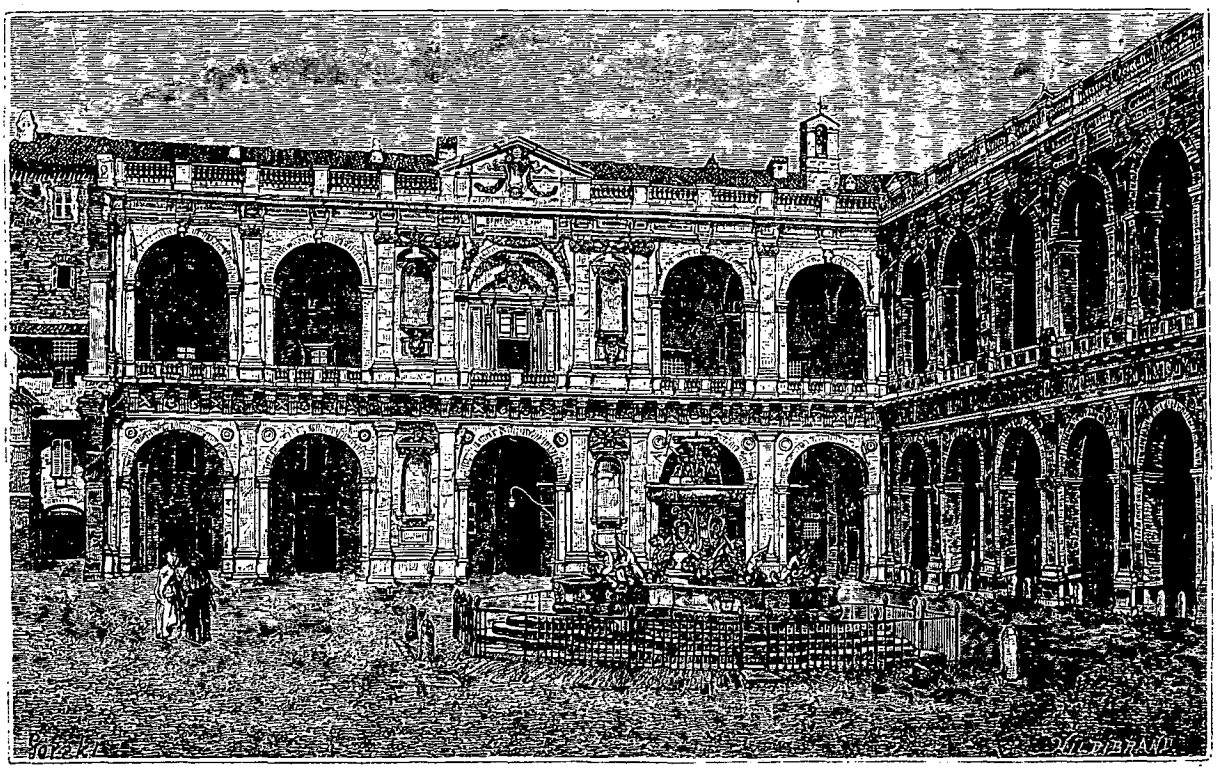
Le palais Apostolique, résidence des chanoines, de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'évêque et du légat administrateur de la Santa Casa, est remarquable surtout par l'ampleur de la conception architecturale, et sa façade extérieure nous a plus intéressé que les salles intérieures, peintes cependant à fresque ou décorées de toiles religieuses du Schidone, de Crespi, de Foschi, de Simon Vouet, de Damiani de Gubbio, de Taddeo Zuccari, de Baglioni, de Gherardo delle Noti, du Pomerancio. On y distingue l'appartement dit des Princes; mais la vraie curiosité, c'est la *Sala degli Arazzi*, qui emprunte son nom aux magnifiques tapisseries tissées d'or exécutées sur les cartons de Raphaël, aussi précieuses que celles du Vatican, et dont les dessins, autrefois à Hampton-Court, figurent aujourd'hui au Kensington-Museum. Charles Ier d'Angleterre, sur le conseil de Rubens, avait acheté ces cartons dans les Flandres; quant aux tapisseries elles-mêmes, elles sont un don du cardinal Sforza Pallavicini, dont on voit l'écusson dans les bordures.

Le Pénitencier Apostolique sert de résidence aux Pères Mineurs-Conventuels de Saint-François, auxquels Clément XIV a confié la Santa Casa. Seize Pères de l'ordre y demeurent, dont huit Italiens et huit appartenant à des nationalités différentes, chargés d'entendre la confession des fidèles en diverses langues : l'allemand, l'anglais, le français, le polonais, l'espagnol, le slave, le flamand et le grec.

La Pharmacie (*Spezieria*) doit sa célébrité à une



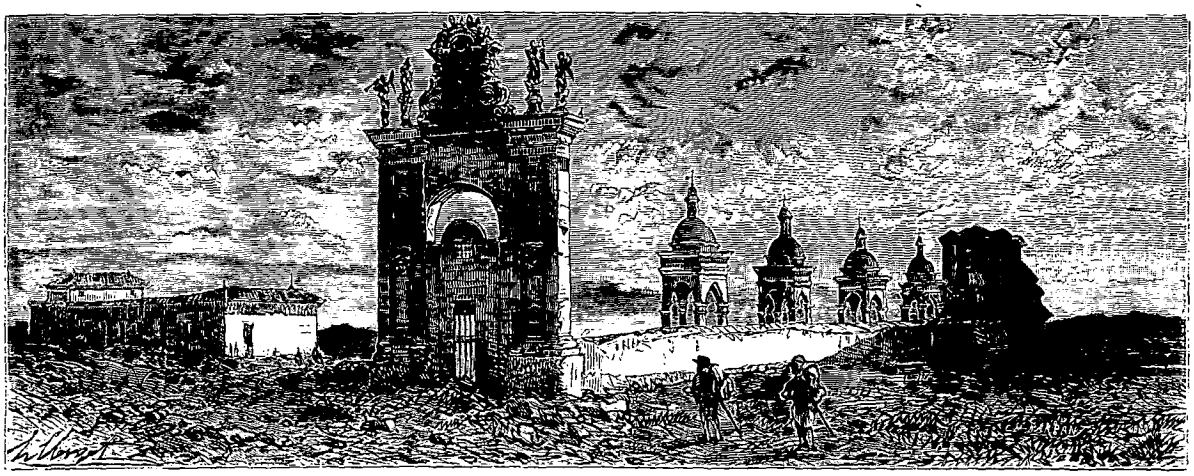
Le palais Apostolique, à Lorette. — Dessin de Gorski, d'après une photographie.

admirable collection de cent cinquante vases d'Urbino offerts au sanctuaire par Francesco Maria, duc d'Urbin : collection sans rivale au monde de superbes spécimens si étonnamment conservés et d'un émail si brillant et si frais qu'on hésite à les croire contemporains des ducs d'Urbin. Les compositions sont de Jules Romain, et quelques-unes de Raphaël; mais la plupart des vases sont de l'école d'Orazio Fontana. Ils n'ont d'ailleurs jamais servi pour l'usage auquel ils étaient destinés, et ils sont devenus, à juste titre, des objets de musée. On en a volé plusieurs il y a quelques années; tous les autres sont aujourd'hui dans une salle spéciale, où on ne les voit qu'en remplissant certaines formalités. Un grand-duc de Florence en offrit une somme égale à leur pesant d'or, et Christine de Suède, après avoir visité le Trésor, déclara qu'elle préférait la collection des faïences d'Urbino à celle des *ex-voto* que renferme le sanctuaire. Quelques-uns de ces vases, si neufs qu'ils semblent sortir des mains des céramistes, sont déjà brisés, et on ne m'a pas paru leur avoir donné un cadre digne de leur précieuse exécution.

Charles YRIARTE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Les *Croce* à la sortie de Foggia vers San Severo (voy. p. 276). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

DE RAVENNE A OTRANTE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

FOGGIA.

De Lorette je me dirigeai vers Pescara, mais je m'y heurtai à un néant absolu et je pliai bagage après une rapide enquête, les trains mixtes s'arrêtant assez longtemps aux endroits de quelque importance pour permettre de jeter un rapide coup d'œil sur les lieux.

Pendant dix heures nous côtoyons encore la mer Adriatique, sans la perdre un instant de vue, et c'est un des grands attraits de ce voyage. Partis de Lorette à dix heures et demie du matin, nous devons arriver à Foggia à dix heures du soir.

J'entre dans la ville aux éclairs d'un feu d'artifice tiré pour les fêtes du *Statut*.

Les rues sont d'une largeur démesurée, et les maisons extrêmement basses ont toutes des terrasses à l'italienne. La ville flamboyait tout à l'heure, à l'extrémité de la longue rue qui part du chemin de fer; les grandes baies du théâtre, encore illuminé, éclatent dans la nuit qui nous entoure. On dirait que tous les habitants de la ville dorment à la belle étoile; car nous nous avançons entre deux interminables files de dormeurs couchés dans leurs manteaux, sur les trottoirs convertis en dortoirs. Le trajet de la station à l'hôtel est encore long, et partout dans les rues que nous traversons le spectacle est le même. Quelques rares groupes de promeneurs encore debout se dispersent pour venir se ranger, eux aussi, le long des murailles, et chacun dresse son lit pour la nuit sous la voûte étoilée. On nous explique que ces *lazzaroni* inattendus campent ici depuis trois jours, au nombre de plus de deux mille; ce sont les paysans des Abruzzes venus pour faire la moisson. Notre train leur amène un renfort de trois cents compagnons, la ville leur doit depuis leur arrivée une animation extraordinaire. Dès le jour ils sont debout et bivouaquent sur les places; là les fermiers de la Pouille, les intendants, les petits propriétaires et les grands possesseurs des terres viennent à la ville faire leurs contrats et les embaucher pour la moisson. De longues charrettes où ils se tiennent debout en chantant avec un accent plaintif et guttural les conduisent dans le *Tavogliere*. C'est le nom de ces immenses plaines qui sont le grenier d'abondance de l'Italie. Depuis Annibal elles ont nourri les armées des envahisseurs; elles alimentent encore toute la région méridionale et celles du nord. J'ai eu le temps d'examiner à mon aise ces moissonneurs. Ils sont maigres et hâves, bien découplés, très-bronzés de peau; un grand nombre grelottent la fièvre et sont d'un teint verdâtre; ils n'ont pour tout bagage qu'un petit sac et une grande faucille usée à lame très-mince. Ils errent tout le jour par les rues, tristes, sans chaleur et sans vie, l'air éteint et fatigué, le regard vague comme celui des fellahs d'Égypte. De temps en temps quelques-uns font retentir l'air de cris et de chants

1. Suite et fin. — Voy. p. 209, 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

singuliers; ils n'ont ni la vivacité du Napolitain, ni l'ampleur des *contadini* de la campagne de Rome, mais leurs attaches sont fines, et quelques-uns, nerveux et bien pris, sont faits comme des statues antiques.

Foggia me semble une ville intéressante par de tout autres raisons que celles qui recommandent les villes décrites jusqu'ici dans ce voyage. L'art y vient en dernière ligne, et je ne constate qu'un seul monument de quelque intérêt; encore est-ce une ruine engagée dans une maison moderne, et surtout remarquable par une inscription consacrant la présence des empereurs d'Allemagne dans cette cité, jadis *cité royale et résidence illustre de l'empereur*.

La ville est neuve, bien disposée, d'un abord très-ouvert, d'un aspect très-large et d'une circulation très facile; elle a un caractère très-tranché et très-écrit. L'impression qui reste, c'est celle que produisent ces maisons basses, n'ayant pour la plupart qu'un rez-de-chaussée et contrastant par leur peu de hauteur avec la largeur des voies. Tout a sa raison d'être en fait de parti pris architectural; Foggia est victime de tressaillements du sol qui ont souvent ruiné la ville; le tremblement de terre de 1731 en a fait une cité toute moderne. De plus, l'habitude qu'on a de passer toutes les maisons au lait de chaux donne à la ville une physionomie orientale. Ce qui est neuf ici est conçu dans des proportions assez grandioses, et nulle part l'espace n'a été ménagé; on sent une ville riche et prospère. On pense beaucoup à Naples en regardant le ciel. Au coin des rues, des marchands de *bebite*, glaces, limonades, boissons fraîches et fruits de toute nature, installés dans des constructions en bois à jour ornées de miroirs et curieusement décorées, rappellent les *trink-hall* imités par les Allemands avec leur goût et leur tempérament, mais dont les exemples les plus caractéristiques en Italie s'élèvent dans la *via de Toledo*, à Chiaja et sur la place San Carlo de Naples.

Les petits palais aussi me frappent par leur disposition; ils ont un rez-de-chaussée et un premier sur la rue, et une très-large porte donnant accès à une cour dallée qui fait vestibule; dans le fond, deux escaliers assez monumentaux accèdent aux principaux appartements. Des vaches ou des chevaux au repos, dans ce vestibule d'une assez belle tournure architecturale, sont couchés sur la paille entre les deux départs d'escaliers menant au palais principal: ce qui produit un singulier contraste. La différence est grande entre la région d'où je viens et celle-ci: je suis en Orient; l'Italie méridionale s'affirme par son ciel, par son climat, la couleur de son paysage; la chaleur est intense, mon thermomètre marque trente-sept degrés. Je travaille tout le jour à la bibliothèque, qui est riche, et où je suis accueilli par un bibliothécaire d'une affabilité charmante et pleine de courtoisie; là du moins on respire et tout est clos avec soin, mais il m'est impossible de dessiner en plein air avant l'heure du coucher du soleil. Je n'ai ici aucune ressource au point de vue de la photographie; pas une vue n'existe, et tout ce dont j'ai besoin pour illustrer la ville, je le devrai à mon crayon.

L'hôtel est plus que simple. On sent que les voyageurs venus à Foggia ne veulent qu'un lit pour dormir et un coin pour s'abriter; ils ont affaire au dehors et circulent tout le jour. On voit rarement un étranger venir pour son plaisir ou pour un motif d'étude. Déjà je constate l'habitude de faire la sieste: tout se ferme à partir de une heure et les rues sont désertes; les magasins sont clos pour ne se rouvrir qu'à la fin de la journée, et il est impossible d'acheter un timbre ou un cigare pendant quatre heures. On vit bien dans cette ville et l'on oublie la famine qui règne à Lorette; si l'on connaissait à fond les coutumes locales, on vivrait mieux encore, car les magasins sont admirablement approvisionnés, surtout ceux qui fournissent les comestibles. Les grasses mortadelles, les pâtés appétissants, les saucissons violacés parés d'argent, les fromages d'une blancheur rassurante, les conserves de toute nature, les bouteilles coiffées de cire variée et soigneusement étiquetées, montrent le souci qu'on a du bien-être de la table. Au restaurant de la *Picella*, on se nourrit à bon compte, proprement, dans un local large, commode et bien pourvu.

Les silos. — La piazza delle Fosse.

C'est la première fois, depuis l'Algérie et le Maroc, que je constate *de visu* l'habitude qu'ont les habitants des pays méridionaux fertiles en grains de les conserver dans des silos. Une des portes de la ville donne sur une vaste place (*piano della Croce* ou *piazza delle Fosse*), sous le sol de laquelle s'ouvrent plus de mille fosses ou puits à grains, en forme de cuves, dont l'ouverture est au niveau du sol, se recouvre d'un plancher et, sur ce plancher, d'une couche de terre. Une fois la terre rapportée sur ce parquet, elle se confond à un tel point avec le reste de la place que les voitures y stationnent, les chevaux et bestiaux la foulent; il serait impossible de soupçonner l'existence de la fosse sans la petite borne pourvue d'un numéro qui la désigne.

J'ai eu la chance de voir ouvrir un de ces silos, et j'ai pu représenter la scène d'après nature. Celui qui achète le grain et celui qui le vend se tiennent au bord de l'ouverture, et le chariot qui portera les sacs est arrêté. Les *sfossatori*, armés d'outils, enlèvent la terre qui recouvre les planches fermant l'entrée et la rassemblent en un tas : cela fait, ils lèvent le couvercle, planche par planche, et lancent dans la profondeur un seau muni d'une corde, exactement comme dans un puits. Un des *misuratori* assermentés, accroupi au bord, verse le contenu du seau dans une mesure appelée *tomolo*, et chacun de son côté, acheteur et vendeur, munis d'une sorte de chapelet dont les grains sont assez espacés, et qui rappelle la *patience* des Arabes, comptent un grain par chaque *tomolo*. Les vendeurs sont tout à fait des messieurs; ils sont gé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

néralement accompagnés d'un homme de confiance ou d'un intendant. La quantité voulue une fois livrée, on recouvre, on étend la terre, on piétine, et, sans la borne, ceux qui ne connaissent point l'usage n'en distingueraient certainement pas la place.

J'ai dit qu'il n'y a pas moins de mille fosses à grains sous cette place, mais sur le dessin les petites saillies des bornes sont presque invisibles. La plus grande de ces fosses contient trois mille *tomoli*, la plus petite deux cents environ. La profondeur de la plus grande est de trente-trois palmes italiennes, et la plus petite n'en mesure pas plus de douze. Toutes sont admirablement cimentées à l'intérieur, et le grain s'y conserve de la façon la plus complète. C'est le dépôt de la richesse publique. Cette curieuse institution repose absolument sur la foi de tous, et sa sécurité résulte de l'intérêt que chacun trouve à la conserver.

C'est le 19 mars 1725 qu'on en a réglementé l'usage. Il est général en certaines parties de l'Orient; nous l'avons constaté, pour notre part, dans le Maroc, et on sait qu'il existe aussi dans l'Algérie.

A Foggia, à la suite d'un accord entre les *massari di Campo*, qui labourent et récoltent, et les négociants de la ville, qui achètent leur blé, on a constitué une corporation spéciale qui jouit d'une grande considération. Il y a deux compagnies de *sfossatori*: celle de San Rocco et celle de San Stefano. Chaque compagnie a à sa tête deux caporaux (*caporali*), deux sous-caporaux et un secrétaire (*scrivano*). Vingt-quatre *misuratori* sont chargés de constater la quantité enfouie et celle qu'on extrait. Les négociants intéressés nomment par an trois députés commissaires, et de tous les points du territoire on apporte dans ces silos la richesse publique des grains. Les fosses sont propriétés privées; on les fait construire pour son usage ou on les loue.

Ouverture d'une fosse à grains, à Foggia. — Dessin de H. Janet, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

Cette place, qu'on appelle, avons-nous dit, *piazza delle Fosse* ou *piano della Croce*, emprunte donc son premier nom aux silos, ou fosses; le second vient de la croix qui forme le premier plan à gauche du croquis.

Une légende se rattache à cette croix. Elle fut plantée par un fils qui aurait retrouvé son père à cet endroit même, après avoir été séparé de lui depuis plus de vingt ans, engagés qu'ils étaient tous deux dans les croisades en Terre Sainte. Séparés si longtemps par les vicissitudes du temps, la joie du vieillard aurait été telle qu'il serait mort sur la place.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Les *Croce* (les Croix), à la sortie de la ville, vers San Severo, ressemblent beaucoup à un calvaire en plaine. C'est un long jardin étroit et clos de murs auquel on accède par une belle porte monumentale, et dans lequel s'élèvent des pavillons en perspective, tous dans l'axe et couronnés de coupoles. Il y a quelque chose d'hindou dans la silhouette de ces monuments. Tout au fond s'ouvre une église ou chapelle, et le tout, dans le style rococo particulier à la région, est blanchi à la chaux comme les *santons* d'Afrique. J'ai fait là un croquis d'un singulier effet, car à l'heure où se couche le soleil sur cette plaine de la Pouille, le moindre accident prend une valeur énorme : l'astre était à l'horizon et les coupoles, qui se superposaient dans la perspective, se détachaient dans une ombre bleuâtre sur un fond d'or pur. J'ai pensé au peintre de Nittis en face de ces colorations étranges; et ces terrains blanc d'argent, ces blés jaunes, ces montagnes bleues ou couleur d'améthyste, ces bœufs gris-poussière, qui se marient en une harmonie puissante, font des tableaux d'un caractère napolitain qui nous rappellent ce peintre estimé.

Foggia, capitale de la province, la *Capitanate* (de *capitano*, gouverneur), est avant tout agricole. J'aurais beaucoup à dire sur cette ville au point de vue de l'histoire, mais c'est dans les plaines de la Pouille même, l'ancienne Apulie, qu'on trouve surtout les traces d'origines historiques. Les Grecs, les premiers, ont rendu le pays florissant par l'agriculture. Célèbre sous les Romains comme *grenier de l'Italie*, la province fut le principal théâtre de la guerre Punique. Affaiblie sous les Goths, divisée en fiefs sous les Lombards, et vassale des Grecs d'Orient qui en revendiquent constamment la suzeraineté, elle est absolument ruinée par les Sarrasins, qui ont fait leur repaire du Monte Gargano, l'éperon de la botte italienne. Ces derniers y laissent de nombreuses traces de leurs conquêtes sous la forme de châteaux forts qui dominent encore les plaines de la Pouille. Après eux les Normands s'en emparent, et, dans la mesure du temps, lui donnent un gouvernement régulier qui eut son heure de puissance. Charles d'Anjou, appelé par les papes, y vient à son tour rétablir le pouvoir pontifical; puis viennent les empereurs d'Allemagne qui résident à Foggia même, et enfin les vice-rois, délégués par Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, jusqu'à Charles III, le Bourbon souverain de Naples et d'Espagne. Les Français y viennent un instant en maîtres jusqu'au moment où la coalition triomphe et rend le pays aux Bourbons de Naples. Après ces derniers, qui datent d'hier, la Capitanate a le même sort que l'Émilie, que la Sicile, les Marches, l'Ombrie et l'Italie tout entière; elle est conquise ou elle se donne au roi Victor-Emmanuel.

Ruines sarrasines et normandes à Lucera. — Manfredonia.

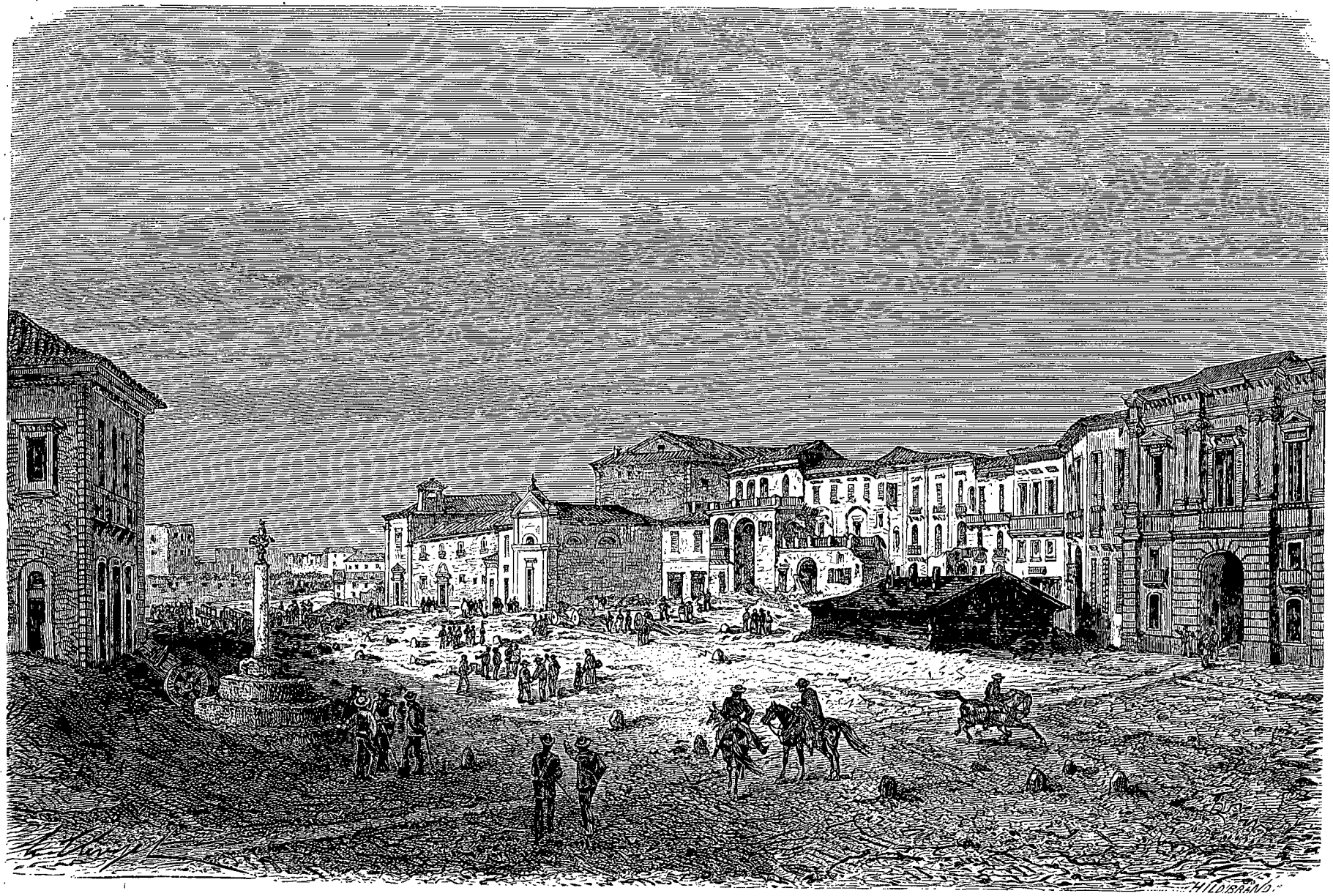
Il faut diviser ces excursions; un jour suffit pour aller de Foggia à Lucera et voir les ruines sarrasines et normandes; mais il faut revenir à la ville pour se diriger vers Manfredonia, qui est tout à fait à la côte, et où la voie ferrée n'arrive pas. En quelques heures, par une route sablonneuse, à travers la plaine, on gagne la mer et Manfredonia. Mon but, en y allant, était surtout de me rapprocher du Monte Gargano, dont je ne devais pas faire l'ascension. Je passe le Candelaro, qui forme une sorte de fosse ou de vallée, et la ville de Manfred se présente au bord de la mer, enceinte de fortifications du treizième siècle dont les matériaux ont été, dit-on, pris dans les ruines romaines de la ville de Sipontum. Le port est pittoresque et il est excellent; mais il faut fuir la ville quand on a le tempérament fiévreux : ce fossé du Candelaro et le lac, ou *Pantano Salso*, dont le nom même indique un marécage, confirment tout ce qu'on m'avait dit de l'insalubrité des environs de cette jolie petite ville.

Le Monte Gargano semble un oppidum antique, et le Monte Calvo (mont Chauve), qui le domine, autrefois planté d'épais fourrés, a longtemps caché les repaires des Sarrasins, déjà chassés de la Péninsule, mais dont quelques hordes s'adossaient à la mer de ce côté, pour s'adonner à la piraterie, tandis que du haut du Calvo, protégées par la vallée du Candelaro qui leur faisait comme un retranchement, elles pouvaient fondre sur la plaine, où elles voyaient leurs anciennes forteresses aux mains des Normands. Une des cimes s'appelle encore Monte Saraceno. On m'engageait fort, à Manfredonia, à pousser jusqu'à Monte San Angelo, dont je voyais les pentes très-inclinées dominer la partie nord de la ville; j'y devais voir le fameux sanctuaire dédié à saint Michel. Le 8 mai, San Angelo devient un lieu de pèlerinage pour toute la région méridionale; les marins qui allaient affronter la Bora sur les côtes de Dalmatie venaient y suspendre leurs ex-voto. Mais il eût aussi fallu faire l'ascension du Gargano, qui mesure près de cinq mille pieds, et j'avoue que les ruines sarrasines et normandes me tentaient plus que ces excursions, un peu inutiles, du moment que je m'étais rendu compte de la forme du promontoire de ce *Garganus* antique et de la nature de la roche. D'ailleurs j'étais décidé à ne pas aller jusqu'à Barletta par le long de la côte. Ce chemin est long, fastidieux, sans intérêt, et, de plus, je ne me souciais nullement de respirer pendant de longues heures, et surtout au coucher du soleil, au mois de juin et par une grande chaleur, les émanations du Pantano Salso et du lac Salpi. Des mésaventures de voyage, dans des régions dévastées par la fièvre, m'ont mis sur mes gardes; j'ai payé souvent mon tribut, et désormais je suis prudent quand il faut l'être.

Brindisi.

Brindisi, comme ville moderne, et sans parler de l'intérêt qu'elle peut éveiller chez ceux qui étudient l'histoire, ne réserve au voyageur qu'une déception que rien ne compense. C'est une grande illusion na-

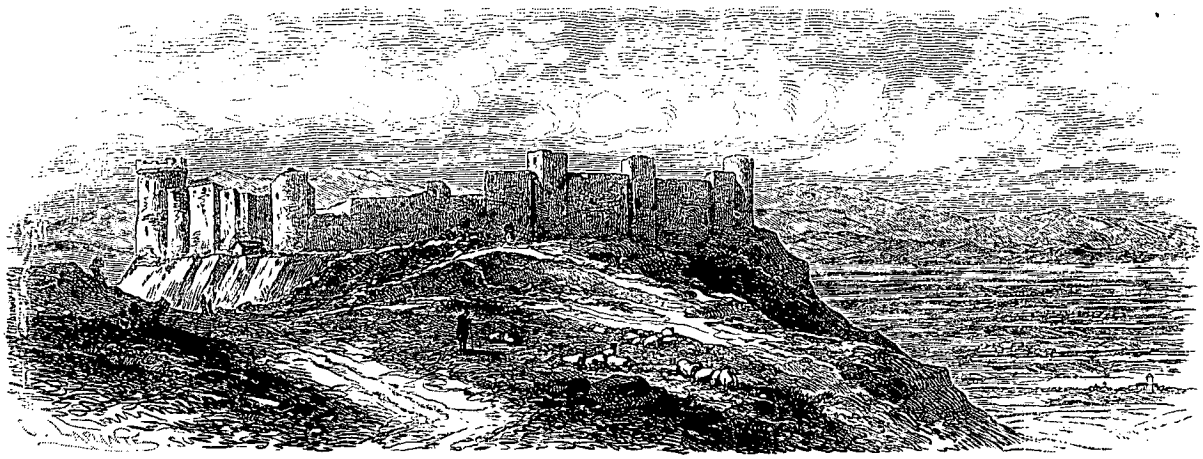
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



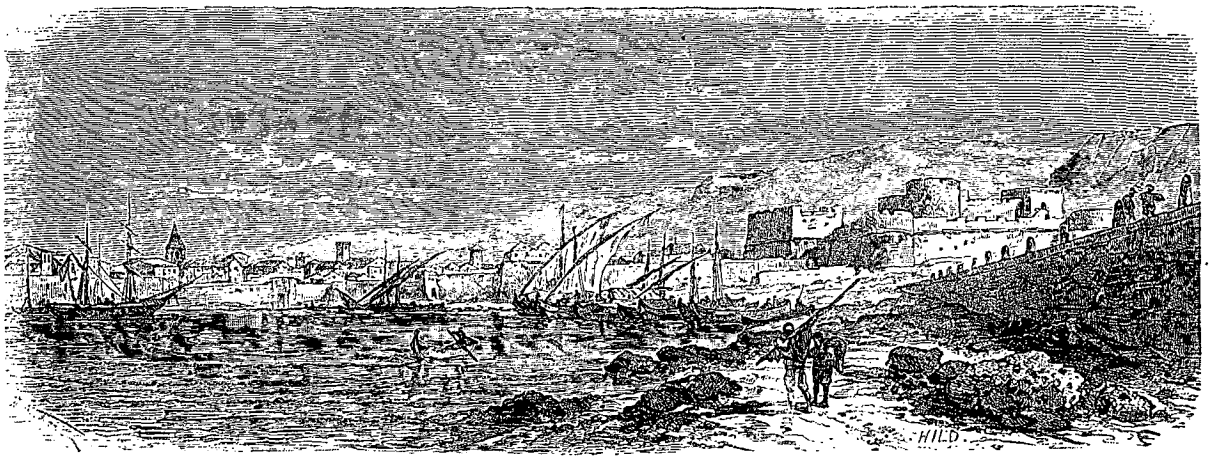
Piazza delle Fosse : Grande place de Foggia. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

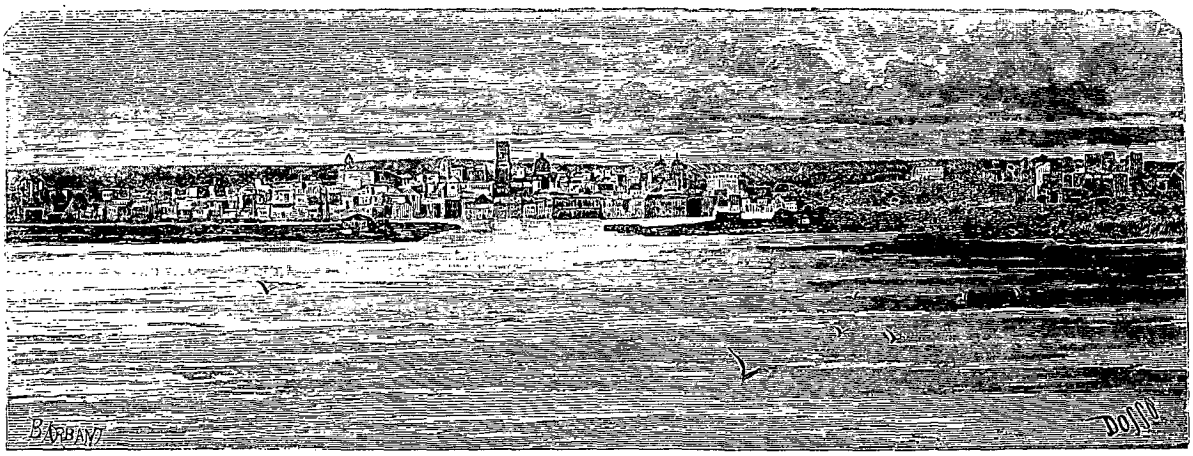
tionale caressée pendant longtemps et, il faut le dire, évanouie désormais dans tous les cerveaux pratiques. Mais, pour être juste, il suffirait d'une circonstance — par exemple une guerre de l'Italie (ou d'une puissance alliée de l'Italie) en Orient — pour lui donner momentanément une très-grande importance : celle que quelques économistes et quelques esprits prompts à s'enflammer lui avaient prédite pour toujours.



Citadelle sarrasine à Lucera. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.



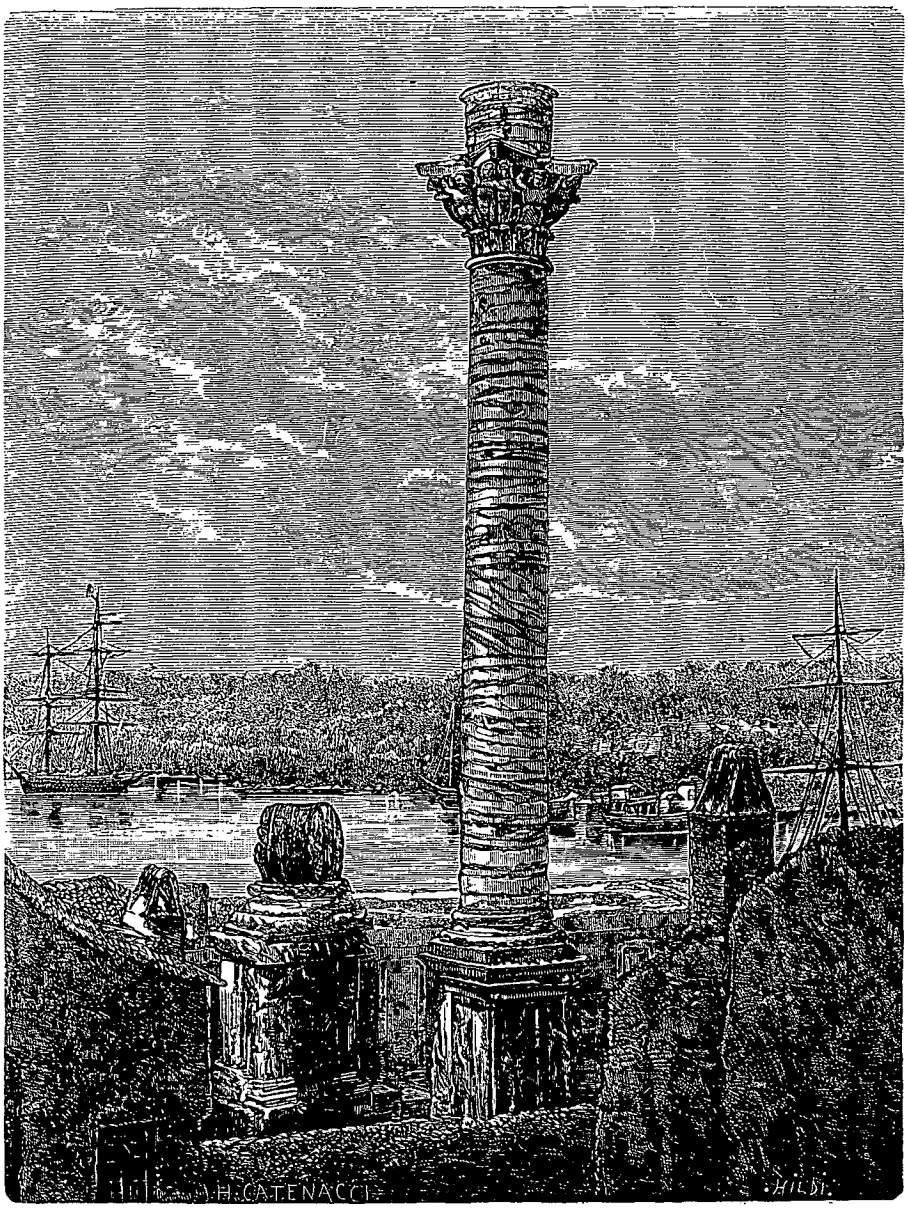
Manfredonia. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.



Le port de Brindisi. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Son port est vide et constamment vide; pendant cinq jours, j'y ai vu cinq vaisseaux, dont deux viennent à époque fixe, puisque l'un fait le service des Indes, et le second celui d'Ancône. La nature a beaucoup fait pour ce port, en ce sens qu'il est bien abrité et qu'il forme un bassin naturel protégé de la haute mer par une langue de terre assez élevée pour couper les vents. Le goulet est large et profond, et il tend, pour ainsi dire, son embouchure aux vaisseaux qui la cherchent; sa disposition est très-heureuse, c'est celle d'une corne de cerf renversée, dont la naissance figurerait l'entrée, et les deux branches les deux bassins, abrités chacun par un promontoire : la ville s'avance entre les deux branches. Cette forme naturelle du plan du



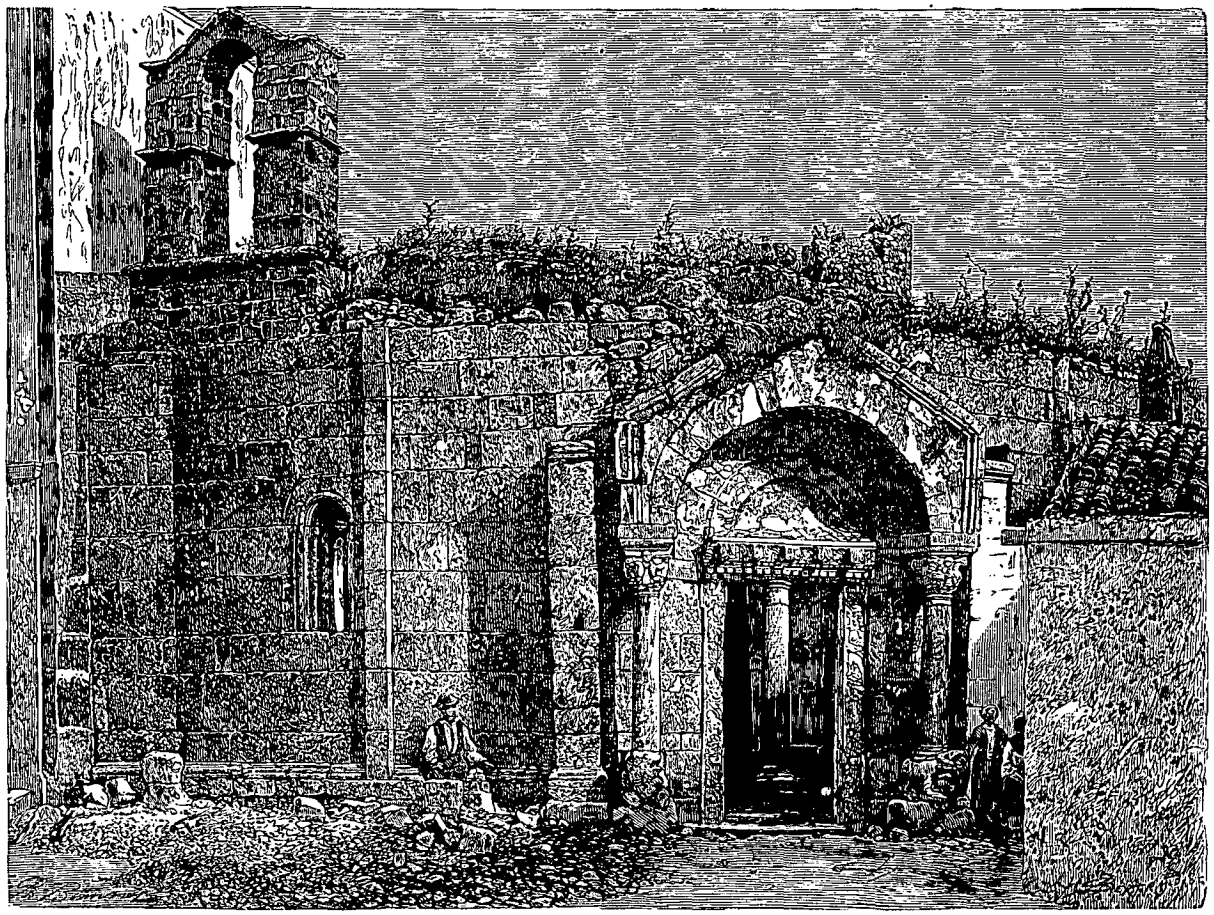
Brindisi : Colonne dite de Cléopatre, point d'arrivée de la voie Appia (voy. p. 282). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

port est si frappante, que Brindisi a pris pour ses armes une corne de cerf; plus tard, les Espagnols ont ajouté une colonne entre les deux branches. Je dois dire que dans toutes les médailles antiques que j'ai vues, un Arion sur un dauphin est l'attribut de *Brundusium*. Ce symbole de la corne ne doit pas remonter très-haut dans l'histoire; mais il est curieux de voir que tous les anciens écrivains qui parlent du port de Brindisi disent, en parlant des bassins : le *Cornu*.

La position géographique, par rapport à l'Orient, est unique comme voie rapide de communication; mais ce n'est justement qu'un passage, et c'est un passage si rapide, que les Anglais de l'Inde qui, partis de Southampton pour Bombay, ont traversé la France et l'Italie comme un éclair, ne mettent pour ainsi dire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas pied à terre à Brindisi, et surtout depuis que la malle va jusqu'au quai. Ils s'embarquent sans jeter un regard sur la ville; on espérait les fixer au retour, et on aurait peut-être pu le faire; mais il faut observer que quand un insulaire quitte un bâtiment où il a séjourné dix-sept jours — (c'est la durée réglementaire de Bombay à Brindisi), — il n'éprouve pas comme nous, faibles *continentaux*, le besoin de reprendre des forces sur la terre ferme; la plupart ne font même pas leurs ablutions à terre, puisqu'ils sortent d'une cabine très-confortable; et ils n'éprouvent aucun désir de réfection, puisqu'ils ne se sont privés de rien. Enfin, rien ne les sollicite, ni curiosités naturelles, ni attraits ménagés par l'industrie des habitants, et ils passent outre. Deux autres circonstances ont puissamment contribué à empêcher les voyageurs de séjourner à Brindisi. L'hôtel pompeusement désigné sous le nom de *Great Eastern India*, qui s'élève sur le quai même, à la descente du steamer, est à éviter avec soin. La Compagnie des chemins de fer méridionaux l'a fait construire, et l'aspect en est très-honorable; mais, outre que les prix sont absolument invraisemblables, il me semble impossible d'y manger: arrivant à onze heures de la nuit sans avoir eu la précaution de prendre à Foggia de quoi dîner en route, j'ai dû, en face d'un couvert propre, d'un matériel décent, d'un personnel de garçons nombreux, me coucher sans même grignoter un biscuit sec et du fromage. L'hôtel étant vide sept jours sur huit, ce huitième est une occasion trop propice pour que l'Anglais qui débarque au retour des Indes n'y soit pas écorché jusqu'au sang : seulement il a une vengeance sous la main, il fait de la propagande, et comme les Anglais ne plaisantent point sur cet article, leurs compatriotes évitent soigneusement l'endroit désormais signalé.

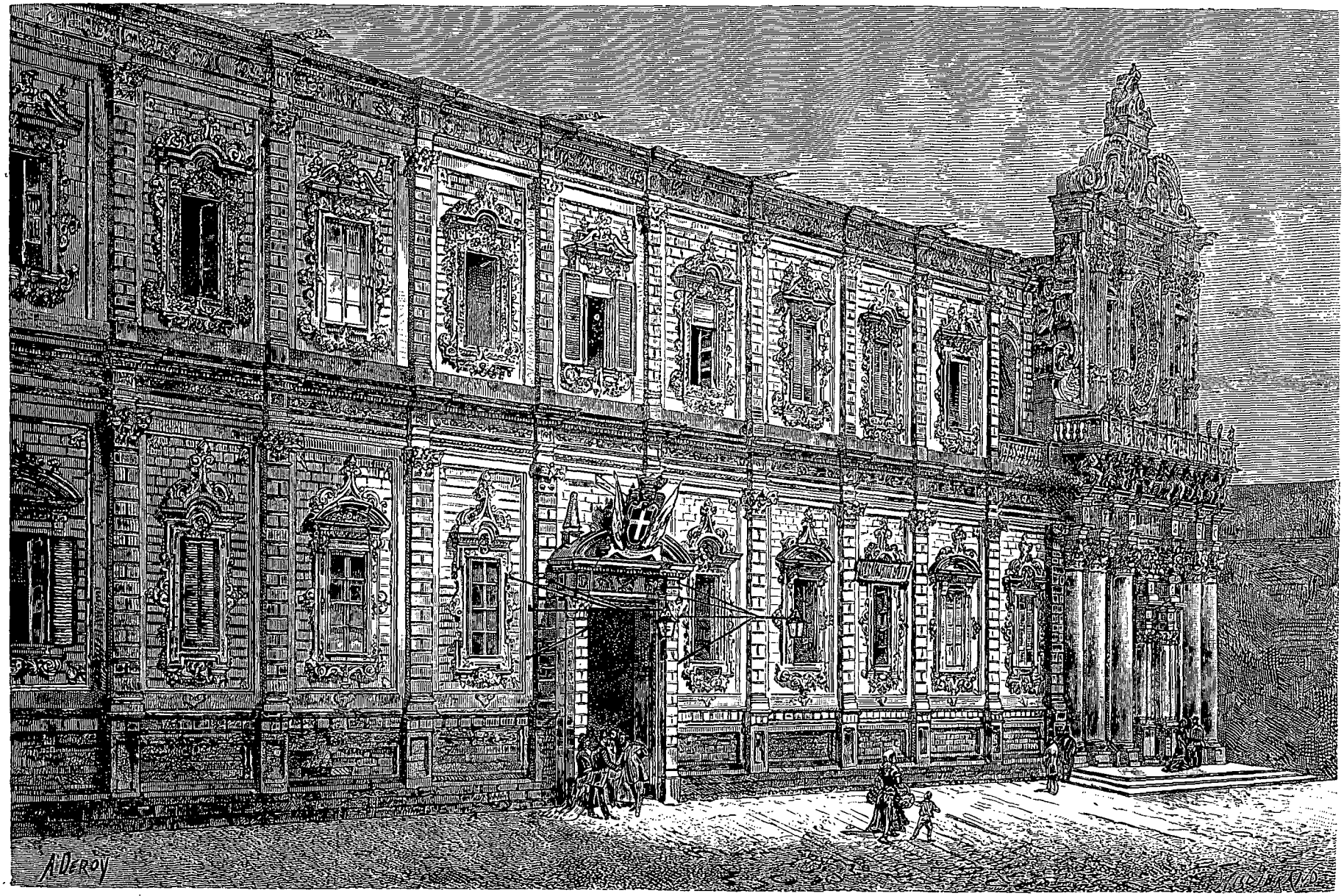


San Giovanni, à Brindisi (voy. p. 283). — Dessin de Th. Benoist, d'après une photographie.

Il ne faut pas oublier non plus que les steamers de la *Peninsular and Oriental Company* ont pour tête de ligne Venise : ceux qui ne sont pas absolument à l'heure fixe aiment beaucoup mieux s'arrêter dans cette dernière ville, qui a toujours un attrait pour les voyageurs; cet itinéraire leur permettant d'ailleurs de passer un jour à Milan, ils négligent Brindisi, qui n'a rien à leur offrir.

Le passage des voyageurs peut enrichir une ville, sans doute, surtout s'il est continuel et abondant; mais c'est sur le transit que Brindisi avait principalement compté, et, de ce côté, la désillusion a été tout aussi grande. Si je cherche une raison pratique, je la trouve dans la position même de la ville, si avantageuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Palazzo della Prefettura, à Lecce (voy. p. 284). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour le voyageur, mais qui l'est si peu pour l'exportation. En effet, Brindisi est le premier port à l'entrée du golfe de l'Adriatique, et les marchandises expédiées ont tout avantage pécuniaire à continuer leur voyage jusqu'au fond même du golfe, soit à Trieste, soit à Venise.

La trace de cette désillusion sitôt venue pour Brindisi est visible au premier pas que l'étranger fait dans la ville; on dirait qu'elle vient de subir un tremblement de terre, et, sans nulle exagération, un bon quart des maisons sont commencées et couvertes de paille. Les constructions ont été abandonnées à la hauteur des premières assises du premier étage, et un grand nombre de magasins sont fermés. L'aspect est celui d'un grand village nouvellement et largement percé dans la partie moderne, qui va de la gare au port; mais la somnolence et l'abandon impriment leur cachet sur toute chose : il n'y a là ni monuments, ni places, ni marché. Les rues sont très-mal tenues; il n'y a pas d'industrie, pas d'autre commerce que celui de l'huile et du vin : la stagnation semble complète. Le port désert voit cette partie du quai où abordent les vapeurs déserte aussi. Quelques anciens établissements, couvents ou palais, relèvent un peu cette mesquine apparence; une habitation curieuse, la *casa Montenegro*, voisine du port, ruinée et convertie en imprimerie, montre ce que devait être autrefois l'habitation noble à Brindisi. La partie de la forteresse où est le bagne, quelques vestiges du temps des Espagnols, parlent à l'imagination de ceux qui aiment l'histoire, mais on revient difficilement du désenchantement qu'on éprouve. On voudrait à ce quai une façade extraordinaire; toutes les nations en voyage y devraient aborder; des costumes comme à Smyrne, du mouvement comme à Marseille, des portefaix empressés déchargeant des marchandises, des voies ferrées, des camions en charge, des docks, voilà ce que nous nous imaginions. L'Orient en Europe enfin, et l'Angleterre active en Italie : n'était-ce pas là, en somme, ce que l'amiral Ferragut avait promis le jour où il pronostiqua l'avenir de Brindisi en jetant les yeux sur l'heureuse disposition de son entrée et de ses bassins?

Il faut dire cependant que personnellement nous avons eu des compensations; toutes les nations du monde ont là des consuls, car tous les princes, plus ou moins, passent un jour par là, et le représentant de la France dans ce port, M. Mahon, — qui est un peu notre confrère, ayant écrit quelques volumes pleins d'intérêt, — nous a consolé de son mieux de notre déception. Brindes ou Brundusium nous aurait fait d'ailleurs oublier la Brindisi des temps modernes.

La colonne de Cléopatre.

Voici, à cinq mètres au-dessus du port, sur une petite terrasse, les deux colonnes monumentales qui indiquaient le point de départ de la voie Appia : *Regina viarum*, dit un vers de Stace; partant de Rome, elle allait jusqu'à Bénévent, et, passant par Venosa et Oria, elle aboutissait au port même. Les armées romaines qui allaient à la conquête de l'Orient, parties directement de la capitale, venaient ici s'embarquer sur les galères : Brundusium était le Brest de l'Italie ou son Toulon; élever ces deux colonnes au point où la route aboutissait à la mer, c'était faire une allusion aux colonnes d'Hercule et désigner la façade de l'empire sur l'Adriatique avec une perspective sur la Grèce et les rives de cet Orient que Rome allait soumettre avant de se voir elle-même rayer de la surface du monde par les Barbares. Il n'y a aucune raison pour qu'on donne à ces colonnes le nom de Cléopatre; un des chapiteaux est resté presque intact; Hercule, Neptune, Pluton et les divinités de la mer s'y jouent dans l'acanthe. Les Sarrasins les avaient mutilées déjà; en 1528, l'une des deux s'écroula, et un de ses morceaux resta transversalement sur la base. La municipalité de Brindisi trouva bon, vers 1660, d'offrir un fragment énorme du fût à San Oronzio, qui, par son intercession, avait fait cesser la peste qui désolait ces parages; ce fragment existe encore à Lecce.

Si, dans cette célèbre Brundusium, on entrait dans la voie de l'étude des antiquités et surtout de l'épigraphie, — car en réalité il n'y a pas de monuments romains intacts ou même en ruine, à part toutefois les colonnes, — que de grands souvenirs on évoquerait à Brindes!

On comprend très-bien la décadence de Brindisi. Elle dut tomber tout d'un coup le jour où Rome cessa d'être l'unique capitale de l'Empire, et où Constantinople devint la résidence des empereurs; c'en était fait alors du port militaire. Plus de flottes, plus de rassemblements de troupes pour l'Orient, plus de casernes, plus d'arsenaux, plus de magasins de vivres, partant plus d'exportation ni de commerce : c'est la fin d'un monde, et ce lieu écarté de l'Italie n'a plus désormais de relations avec le monde extérieur. Au quatrième siècle elle a gardé ses proportions comme ville, quoique déserte; mais sous Justinien, au cinquième siècle, Procope la décrit comme désolée, à moitié détruite et privée de ses murailles. Brindisi n'a pas été exempte des exactions des Goths, des Grecs, des Lombards et des Sarrasins; ce sont vraiment ces derniers qui ont complété sa ruine. L'anonyme de Trani, qui écrit au onzième siècle, dit que c'est « un petit bourg au milieu de grandes ruines. » En somme, il n'y a debout de tous ces débris romains, qui devaient être énormes, qu'une colonne; le reste se résume en inscriptions et en pierres d'amphithéâtre et des thermes.

Des autres périodes il reste surtout des constructions militaires faites par Frédéric II d'Allemagne et aussi par les Aragonais, dont les armes décorent les portes et les façades. Les fossés de la ville ont été convertis en jardins maraîchers, où des forçats cultivent les légumes.

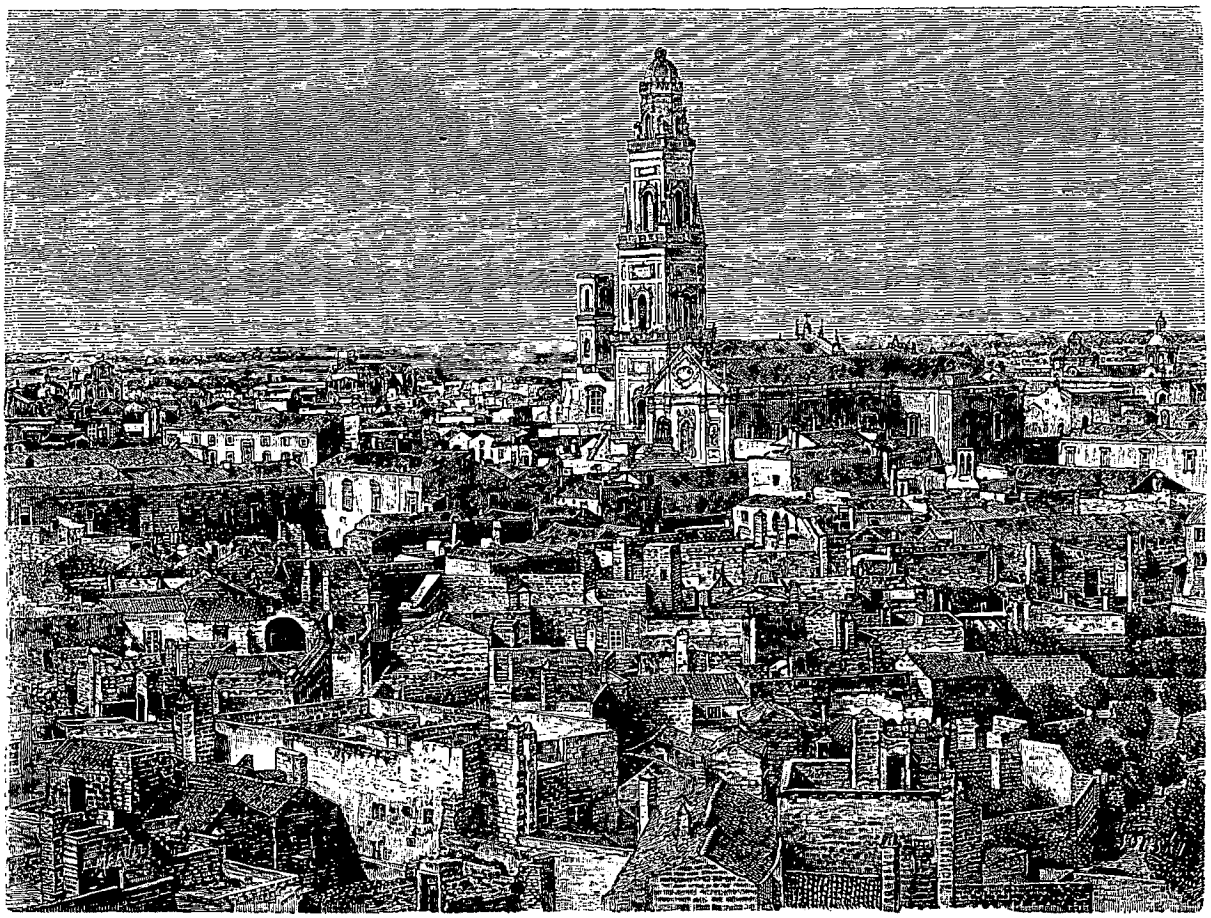
Je n'ai pas parlé non plus de la plus grave des circonstances qui, naturellement, s'accroît avec la déca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dence de la ville : c'est la *mal'aria*, ce souffle subtil de la fièvre, qui guette l'habitant et le couche grelottant et le teint plombé. Déjà du temps de César, cette fièvre décimait les légions campées dans la Pouille et dans la campagne de Brindes au lendemain de la bataille de Pharsale.

On a beaucoup fait pour améliorer les tristes conditions de Brindisi au point de vue de la salubrité; les marais aux eaux stagnantes ont été convertis en vergers; Charles III, qui fut roi de Naples, s'y était beaucoup employé; Ferdinand II s'en est aussi occupé avec sollicitude. L'excellent archidiacre Tarentini, qui fut notre guide, nous rappelait le temps où, dans ce Corso où nous nous promenions avec lui et M. Mahon, les joncs croissaient dans les marais. On aurait vaincu la nature, mais il eût fallu pour cela que le résultat correspondît aux efforts qu'on a faits pour relever Brindisi, et l'espoir d'une grande affluence ne s'étant pas réalisé, la ville s'est fatiguée, la province a renoncé à des dépenses infructueuses, et le gouvernement italien, si riche en ports depuis Venise jusqu'à Gênes, n'a pas cru devoir s'imposer de nouveaux sacrifices.

Je ne puis cependant pas dire qu'il n'y ait à Brindisi quelque monument archéologique qui soit digne



Panorama de Lecce. — Dessin de Gorski, d'après une photographie.

d'intérêt. L'archidiacre Giovanni Tarentini, membre du comité archéologique de la province, m'a fait les honneurs d'une découverte assez récente qui mériterait qu'on s'y arrêtât; il a publié à ce sujet une intéressante brochure avec un plan circonstancié de l'édifice. C'est une crypte de forme carrée, qui s'ouvre dans l'église de Santa Lucia, et représente certainement un ancien petit temple des premiers temps chrétiens, dédié autrefois à saint Nicolas, évêque de Mira. La crypte daterait sans doute de l'époque où les Grecs introduisirent en Italie le culte de saint Nicolas, auquel Justinien venait de dédier un temple à Constantinople ; et j'ai dit que le corps de ce saint est conservé dans l'église de Bari. Les plus sérieux écrivains qui ont décrit Brindisi ont ignoré l'existence de ce petit temple.

Un autre monument m'a paru digne d'une illustration. C'est une basilique des premiers temps chrétiens; San Giovanni n'est plus qu'un squelette aujourd'hui, mais la ville de Brindisi devrait en conserver les restes. Il est évident, au seul aspect de ces murs et de ces colonnes de marbre, qu'il y a là des vestiges de l'époque antique. Les portes ne sont plus celles qui donnaient autrefois accès; ce caractère byzantin cache les formes romaines engagées dans la muraille; des revêtements épais empêchent de voir les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

joints à cru, sans chaux ni ciment, qui indiquent une construction antique; le plan circulaire, légèrement ovale, dénonce cependant bien l'origine : malheureusement la voûte s'est écroulée.

Quelques fresques d'un temps très-postérieur se voient encore sur les murs, tandis que des fragments de statue de l'époque romaine, des chapiteaux brisés, pieusement recueillis par la main de l'excellent chanoine, gisent sur le sol.

Lecce.

Lecce n'est qu'à une heure et demie de Brindisi par la voie ferrée; les pays que l'on traverse, Tuturano, San Pietro Verustico, Iquinzano et Trepuzzi, sont très-riches, et la nature, malgré une certaine sécheresse d'impression produite par une extrême chaleur et les rayonnements d'un soleil de feu, a quelque chose de généreux, de riche et de fécond qui remplit le cœur.

Lecce est une oasis dans ces provinces méridionales, et c'est la compensation promise aux voyageurs après Brindisi. Vivante, riche, animée, brillante même, confortable et très-avancée, cette jolie ville surprend tout d'abord et bientôt elle vous charme par les mille attraits qu'elle offre.

L'historien Grégorovius, le célèbre auteur de tant de beaux travaux sur l'Italie, qui la visitait quelque temps avant nous, a dit de Lecce que c'était « la Florence du rococo. » Il aurait pu dire que c'en était l'Athènes, tant ses bâtiments sont nombreux, spacieux, riches, dans un genre bizarre et tourmenté, et tant y sont abondantes les preuves d'une culture et d'une illustration qui font de cette petite cité une de celles dont, en Italie, on garde le meilleur souvenir. Longtemps dotée d'une existence autonome avec ses comtes normands, établis *Dei gratia*, indépendants des souverains de la Sicile et de la Pouille, elle passe à la maison de Brienne, aux Jean et Gaultier IV. Aux Brienne succèdent les d'Enghien, avec la fameuse Marie, Ramondello Orsini. Après avoir obéi à Giovanni Antonio, le petit-fils de Marie et de Ramondello Orsini, qui était aussi prince de Tarente, elle fait enfin partie des possessions du roi de Naples jusqu'à la chute, encore récente, du royaume des Deux-Siciles.

Il y a là beaucoup de monuments et on en construit tous les jours encore; on y compte des académies nombreuses, des sociétés savantes, des collections et des musées, des instituts, des tribunaux, des colléges, des universités et des imprimeries. C'est une des cités d'Italie où l'on fait le plus pour l'instruction. En même temps qu'on y est riche par le sol, on y est intelligent et actif. La vie sociale y est très-développée; trois clubs ou casinos y peuvent rivaliser avec les plus beaux des plus grandes villes de la Péninsule. Tout y est largement compris, et on sent combien l'autonomie peut être avantageuse à une cité.

Présenté par lettre de l'archidiacre Tarentini de Ravenne à l'honorable duc Sigismondo de Castromediano, je fus introduit, le soir même de mon arrivée, dans une réception intime et quotidienne du préfet, le duc de Castrogirardi, et là, pour une heure, j'ai eu l'illusion d'un salon de Milan ou de Florence. Les palais sont de proportion colossale; celui de la Préfecture défie la description; ce sont de ces immenses *hall* où l'homme se perd; il faudrait une cour pour les peupler. Tout un peuple brillant, aimable, cultivé, au courant de toute chose, où tout le monde parlait le français avec facilité (ce qui n'est pas habituel sur la côte depuis Ravenne), des savants archéologues, des naturalistes distingués, des administrateurs, de riches propriétaires de la province de Naples en villégiature, de brillants officiers, enfin des femmes élégantes vêtues aux dernières modes de Paris, sans l'exagération si fréquente chez les Italiennes du centre, m'offraient là une causerie savante et substantielle, et par-dessus tout la bonhomie courtoise et l'accent franc et cordial de l'Italie. Je ne puis dire à quel point, que ce soit dans un musée ou dans un club, dans une visite de monument, dans un salon ou dans une excursion à une villa des environs, j'ai rencontré là de sympathie : aussi ai-je conservé un souvenir à la fois doux et affectueux de cette aimable ville de Lecce.

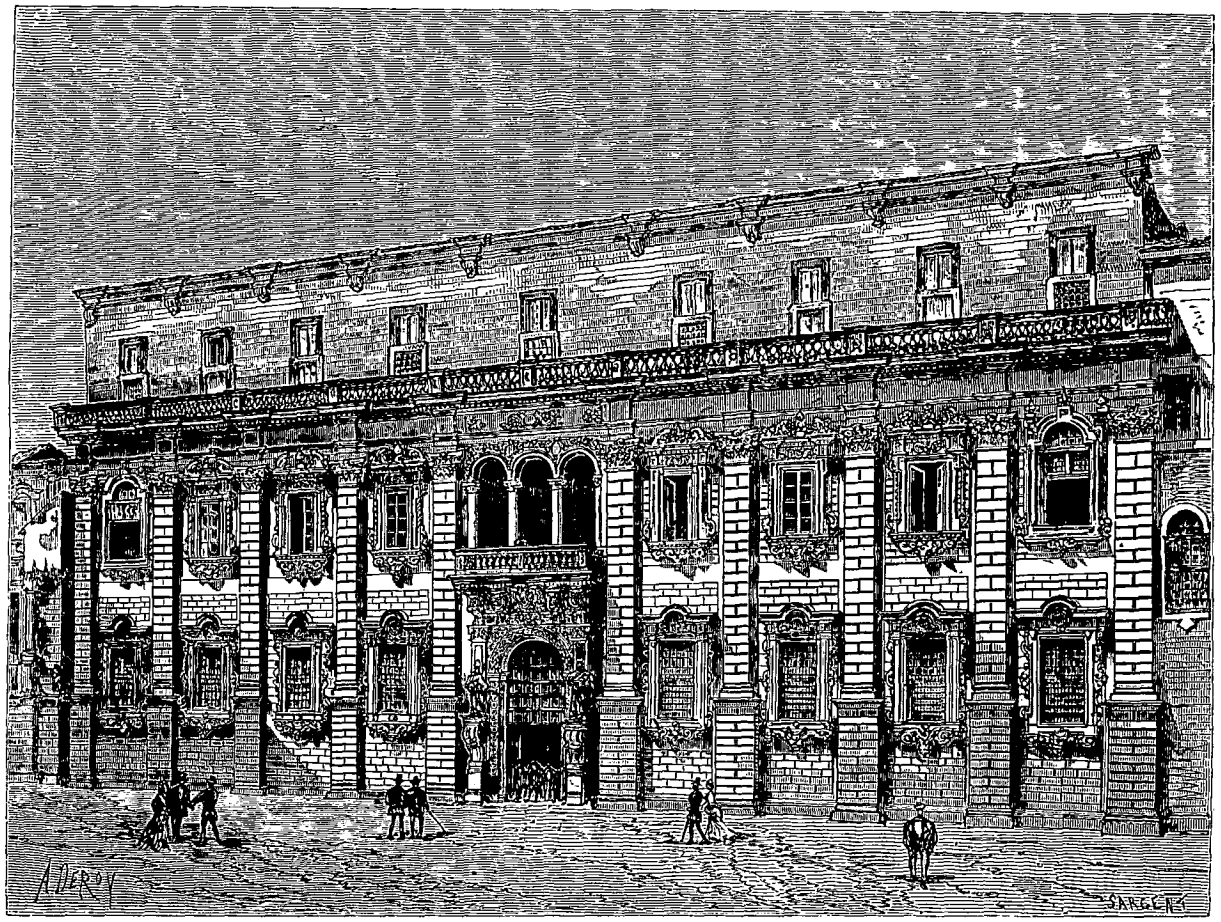
Il faudrait écrire tout un volume sur la cité. Je me borne à dire ici que j'ai eu pour guides des hommes qui seraient supérieurs dans les plus grands centres; les Castromediano, le géologue et paléontologiste Botti, conseiller de la préfecture, qui dote la ville d'un précieux musée local et qui se recommande par des découvertes d'un réel intérêt; quelques-uns des membres de la « Commission conservatrice des monuments historiques et des beaux-arts de la terre d'Otrante », enfin le juge de Simone, l'auteur de tant de travaux variés, auquel on doit *Lecce e i suoi monumenti*. M. de Simone a bien voulu me faire les honneurs des belles collections de médailles, et aussi ceux de sa collection privée d'inscriptions messapiques dans sa villa San Antonio à Arnesano.

Chacun des monuments de Lecce a un caractère bien spécial, et c'est dans la qualité de la pierre qu'on trouve dans toute la localité, la *leccese*, qu'il faut chercher la raison d'être du parti pris de décoration des monuments. Cette pierre est tellement friable qu'elle se taille comme le gypse, elle se découpe au couteau, de sorte que les monuments sont vermiculés de la base au faîte, et si richement décorés, qu'il semble que des légions de sculpteurs ont dû pâlir pendant de longues années sur chacun d'eux. Il en résulte une profusion d'un goût discutable, mais qui constitue un caractère. Dans la vue du palais de la Préfecture est comprise la façade du Dôme ou cathédrale, qui est tout à fait extraordinaire par la profusion de l'ornementation. On ressent à un certain degré l'impression qu'on éprouve en face des monuments hindous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Dôme est de 1659, ce qui explique le style de cette façade si touffue; il est à remarquer aussi que les habitants de Lecce voulaient être autonomes en tout; c'est un certain maestro Giuseppe Zimbalo (le Zingarello), sculpteur de Lecce, qui en eut l'entreprise; après avoir mécontenté le chapitre, il acheva cependant la façade vers 1682, en la complétant par son campanile.

Le séminaire est, pour ainsi dire, une annexe, et c'est un certain élève du Zingarello, Giuseppe Cino, aussi de Lecce, qui le construisit de 1694 à 1709. La préfecture était autrefois un monastère attribué aux Célestins, qui avaient la charge de l'église Santa Croce, voisine du monument. Ce n'est qu'en 1811 qu'on a concédé cette construction à l'intendance, l'ordre des Célestins ayant été supprimé en 1807. Rien de plus vaste que ce palais; l'escalier est écrasant de proportion, le préfet qui y réside semble un souverain dans son immense demeure; et, nous disait-il, il y échappe assez commodément aux chaleurs, grâce à ces prodigieux espaces. Ce sont encore des Leccesi qui ont construit et orné ces bâtiments; on voit combien les habitants étaient jaloux de n'y point employer d'étrangers; leurs architectes et sculpteurs sont tous de la région et se nom-



Le séminaire de Lecce. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

ment Gabriele Ricardi, Francisco Zimbalo et Cesare Penna. La *strada San Severo* donne l'aspect d'ensemble d'une des rues de cette jolie ville.

Lecce a une curieuse spécialité, celle des horloges électriques. L'ab. Giuseppe Candido a établi au palais *del Sedile* le moteur de toutes les horloges de la cité; c'est une pile à courant continu de quarante éléments qui, mise d'abord en relation avec une horloge type, transmet le mouvement au cadran extérieur de la place, et simultanément envoie cent vingt dépêches à l'heure à tous les autres points de la cité.

La première expérience en a été faite à Lecce en 1868, et depuis 1872 toute la ville est tributaire de l'horloge type, et reçoit régulièrement l'heure par son initiative.

OTRANTE.

Je pars de Brindisi à huit heures du matin, me dirigeant vers Otrante, où je serai à neuf heures et demie; on voit que ces étapes sont courtes et faciles. Je traverse San Cesario, San Donato, Corigliano et Maglie. Le pays est plat, mais très-riche; les figuiers et les vignes en font la principale richesse; de grandes carrières où se voient les assises de cette pierre tendre qui forme les monuments de Lecce s'ouvrent dans la campagne, et, déjà revêtues de cryptogames et hâlées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par le temps, semblent les ruines d'une ville souterraine. A Corigliano, les hauts palmiers qui lèvent leurs panaches au-dessus des terrasses et des tours blanches donnent à la cité un aspect africain. L'aspect général des terrains est gris; de petits murs cyclopéens très-bas entourent les jardins, et de distance en distance, de grands cônes formés de pierres amoncelées servent de refuge aux *contadini* pendant les heures brûlantes du jour. Maglie « l'opulente » a le caractère d'une ville grecque; un bel Albanais en costume national attend le train sur le quai, et son costume ne détonne point dans ce paysage méridional.

La gare d'Otrante est perpendiculaire à la voie ferrée; c'est un *terminus*, la tête de la ligne méridionale. On débarque assez loin des murs, et je m'en étonne; on pouvait vivifier cette cité morte en continuant à peu de frais la voie jusqu'à ses portes; mais la pauvre Otrante, déshéritée depuis le quinzième siècle, n'a même pas eu ce bonheur — une fois la création d'un chemin de fer décidée et enfin réalisée — de voir arriver la voie ferrée jusqu'à ses murs.

Depuis Foggia je ne dépends de personne, car je voyage sans bagage; je me dirige à pied vers la ville, traversant quelques vergers, des terrains abandonnés et l'entrée d'une vallée formée par la rivière Itro, qui vient se jeter à la plage. Une anse circulaire formée de maisons basses, où quelques barques de pêcheurs sont échouées sur le sable, forme comme un bourg à l'entrée. Otrante est fortifiée, et ses portes ont conservé leur appareil de défense militaire.

C'est une ville bien pauvre et bien triste, mais on m'en avait exagéré le dénûment; d'ailleurs, le sol étant très-riche, s'il n'y a pas d'industrie, il n'y a pas non plus d'habitants tout à fait dénués. Je conseille aux voyageurs de pousser jusque-là; la vue seule de la ville, prise du promontoire qui ferme la baie au nord, mérite le voyage. Je n'ai pas besoin de dire que je n'ai trouvé ni photographies ni publications spéciales, et j'ai dû dessiner la vue générale que je présente au lecteur; elle est prise de la Douane. Au premier plan, dans la mer même, s'élève une de ces roches spongieuses que le flot, qui les bat sans cesse, creuse en y sculptant des vermicules et des stalactites; puis s'ouvre la première baie, correspondante aux *Paludi;* enfin la ville se dresse sur son piédestal de fortifications, couronnée par sa cathédrale et son fort, et, au dernier plan à gauche, le promontoire très-bas, qui forme là comme un second port plus profond où se balance une caravelle venue de Valona d'Albanie.

Du haut de la forteresse, on me montre dans la brume les monts Acrocérauniens et la côte albanaise; on peut, en six heures, fouler le sol turc, si l'on veut se confier à ces hardis navigateurs qui viennent vendre à Otrante les petits chevaux de leurs montagnes. J'allais le faire, quoique la traversée n'eût rien à m'apprendre, puisque j'avais visité l'année précédente la rive opposée; mais le patron de la barque, en m'apprenant le sort de son voyage à l'aller, me dégoûta du désir d'effectuer avec lui le retour. Chargé de dix petits chevaux qu'il comptait vendre à Otrante, et croyant effectuer le passage en sept heures, il n'avait pris ni vivres ni fourrages; un vent contraire s'étant levé, il avait couru des bordées pendant vingt-huit heures, et ses chevaux se tordant au fond de la barque dans une agonie causée par le manque de nourriture, il avait dû jeter sa cargaison à la mer.

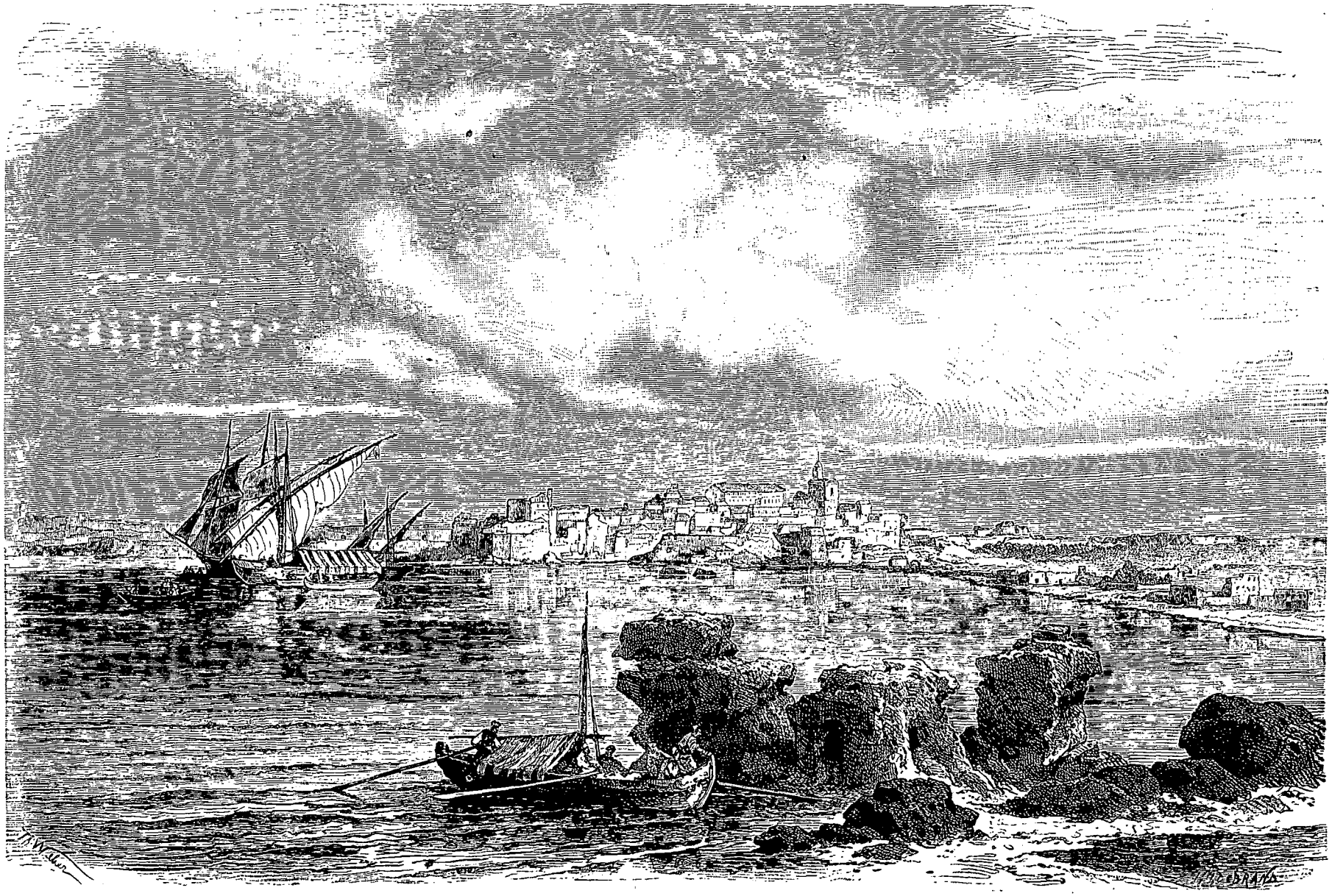
Le syndic d'Otrante, Don Biagio Fernandez, me fait les honneurs de la ville dont la cathédrale intéresserait les voyageurs les plus blasés sur les monuments.

Otrante ne s'est jamais relevée de sa destruction par les Turcs en 1480; on trouve encore à chaque pas, dans la ville, les projectiles lancés par les bombardiers mahométans, boulets sous le poids desquels s'écroulèrent la plupart des monuments et la toiture du temple. Ces boulets de pierre ornent l'entrée des maisons et des villes, et servent de bornes sur les places publiques. Un archevêque célèbre, Serafino d'Otrante, entreprit au quinzième siècle la restauration de son beau temple; une superbe porte d'entrée, où se voient sculptés en relief les portraits des suffragants de la cathédrale, indique la date de cette restauration et le nom de l'artiste qui sculpta le marbre, Nicolo Ferrando. Deux choses, entre autres, méritent l'attention des voyageurs : la fameuse mosaïque dont est formé le sol tout entier de l'église, et sa crypte, très-importante et admirablement conservée. Nous regrettons vivement de ne pas avoir vu la mosaïque d'Otrante avant d'avoir écrit le chapitre sur la mosaïque dans notre volume intitulé *Venise.* C'est un spécimen probablement unique au monde, non pas pour la perfection de l'exécution (qui date de la seconde moitié du douzième siècle), mais par la pensée qui a présidé à la composition. Le parti pris embrasse les trois nefs et le presbyterium : c'est un arbre qui part du seuil du temple, comme un arbre généalogique, et lançant ses rameaux à droite et à gauche, se développe jusqu'au maître-autel. Sur les branches et entre chacune d'elles sont figurés des sujets bibliques, des personnages historiques, des symboles et des animaux; c'est une de ces vastes allégories qui embrassent l'histoire universelle, et on pourrait le dire, la vie du monde tout entier. Le travail est signé 1163; on a mis deux années à l'exécuter; on le doit à l'évêque Jonathas et au prêtre Pantaleone. L'honorable duc de Castromediano, rapporteur de la commission des monuments historiques auprès du Conseil de la province, alors qu'on s'occupa de la restauration de ce précieux monument, ne craint pas d'assimiler la pensée qui a présidé à cette composition aux vastes conceptions qui ont enfanté *la Dispute du saint Sacrement* et *l'École d'Athènes.*

Glissons et n'appuyons pas.

Otrante est encore un point important à titre de station télégraphique; c'est l'endroit où les deux rives

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



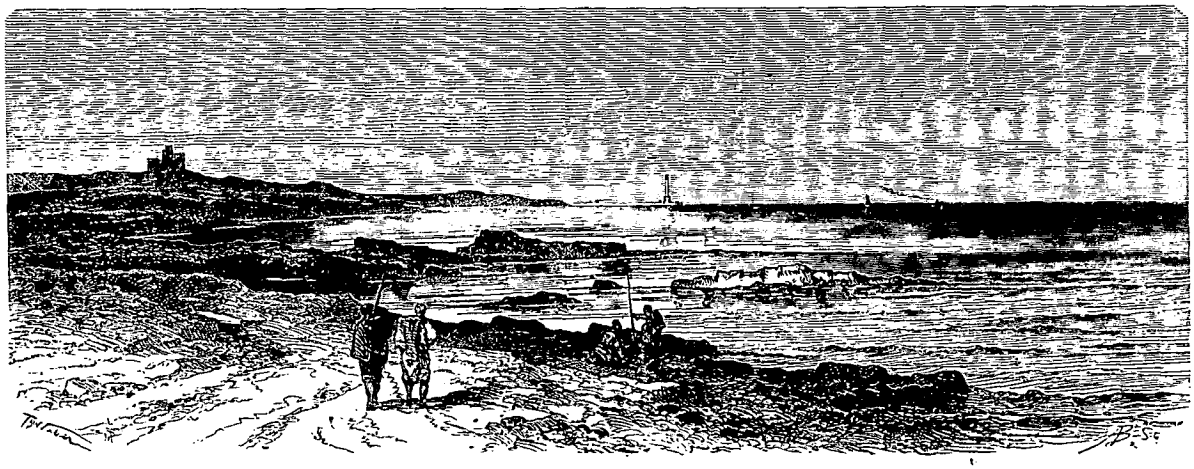
Vue d'Otrante, prise de la Douane. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'Adriatique sont le plus rapprochées; on l'a donc choisi pour immerger le câble transatlantique qui relie l'Orient à l'Europe. Toutes les dépêches de la guerre engagée entre les Turcs et les Russes passent ici, et instantanément, un employé annonçant à son collègue de Constantinople la visite d'un étranger, nous avons pu échanger un salut avec la station de Stamboul. Le fil passe à Valona, et de Valona communique avec Constantinople. Une compagnie emploie là vingt jeunes Italiens, sous la surveillance d'un inspecteur de nationalité anglaise. Apportant au milieu de ces méridionaux l'application, l'ardeur de travail, la volonté, le soin et le désir de confortable qui distinguent ses nationaux, cet inspecteur a fait de son jardin d'Otrante et de sa maison une curiosité, au point de vue de la tenue, de l'agrément et du confortable. Jamais la démonstration du génie du peuple anglais ne m'apparut d'une façon plus frappante. Le contraste est extraordinaire, et prouve ce que peut créer l'industrie privée d'un seul homme, confiné par ses fonctions dans un centre qu'on regarde comme aussi dénué de ressources que l'est la ville d'Otrante.

Ce n'est cependant pas le point extrême et le talon de la botte italienne; il faut aller, en suivant la côte, jusqu'à la Punta di Leuca, si l'on veut véritablement accomplir le voyage jusqu'au *Finistère* de l'Italie sur l'Adriatique. J'ai bientôt renoncé à suivre les déchirures de la côte déserte; c'est une tâche ardue autant pour le piéton que pour le navigateur; il faut aller à Leuca par la route intérieure : on y arrive du reste en quelques heures, en traversant un riche pays semé de villas.

M. Botti Ulderico, auquel on doit de beaux travaux de minéralogie et de géologie, a fait à Leuca des découvertes importantes communiquées au célèbre Capellini de Bologne; c'est une station préhistorique



Punta di Leuca. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

qui a attiré l'attention des hommes les plus savants. Il y a là des grottes célèbres, celle du *Diable* et la *Zinzalosa*, et les travaux des Monticelli, des Botti et de M. de Simone sont à consulter sur ce sujet intéressant des stations préhistoriques.

Punta di Leuca, où s'élève un beau phare indiquant aux navigateurs les écueils de la côte et l'entrée du golfe Adriatique, offre un aspect triste et désolé. Assis sur le rocher, perdant de vue la région cultivée où s'élèvent les villas, entre Leuca et Otrante, on se sent abandonné dans cette solitude, troublée seulement par le doux murmure du flot de la mer Ionienne, qui vient mêler ses eaux à celles de l'Adriatique. A Otrante, la « Città Dolente », on se sentait encore rattaché au monde par cette voie ferrée qui peut, en vingt-quatre heures, ramener le voyageur dans les villes les plus riantes et les plus civilisées de l'Italie. Ici c'est bien la fin d'un monde. Nous ne pouvons même plus deviner dans la brume bleuâtre la silhouette des monts Acrocérauniens que nous avons gravis dans la première partie de notre voyage. Le seul point de contact que nous ayons avec la civilisation, c'est ce phare dont la base disparaît derrière l'échancrure de la côte, et qui indique aux nations en voyage l'entrée du golfe Adriatique dont nous venons de faire le tour avec le lecteur, depuis l'Albanie jusqu'à la pointe extrême de l'Italie, ayant contourné toutes les sinuosités de ce beau bassin qui baigne la rive orientale de la Péninsule. Nous avons vu les rives de l'Apulie, celles des Marches, la lagune de Venise, l'Istrie, le Quarnero, la Dalmatie, les Bouches de Cattaro jusqu'à Budua, et escaladant la montagne Noire, parcouru le pays des Monténégrins jusqu'au lac de Scutari d'Albanie.

Charles YRIARTE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

4 2 1 3 5

1. M. Dupuis en costume chinois. — 2. Ly Yû-Tche, mandarin chinois de la suite de M. Dupuis. — 3. Soldat de l'Yûn-Nân, de l'escorte de M. Dupuis. 4. Tongkinois de la classe riche. — 5. Tongkinois, homme et femme du peuple.

Dessin de A. Ferdinandus, d'après des photographies de M. Gsell (de Saïgon) et des croquis à l'aquarelle de M. P***.

LA CONQUÊTE DU DELTA DU TONG-KING.

TEXTE INÉDIT PAR M. ROMANET DU CAILLAUD.

1873. — DESSINS INÉDITS.

I

Des causes qui ont amené l'intervention française au Tong-King.

Le lecteur du *Tour du Monde* se souvient que, en 1866-1868, une commission française explora le bassin du Mé-Kong, fleuve qui, sorti des montagnes du Tibet, coule à travers la Chine centrale et la presqu'île indo-chinoise et se jette dans la mer de Chine, après avoir arrosé le Cambodge et la Cochinchine française[1]. Cette commission reconnut l'impossibilité de se servir de cette grande artère fluviale pour communiquer avec l'intérieur de la Chine, et l'opinion unanime de ses membres fut que, pour pénétrer au sein de la Chine centrale, la voie la plus courte et la plus commode était celle du Bô-Dê (Sông Ca)[2] ou fleuve du Tong-King, que les jonques annamites peuvent remonter jusqu'à la frontière de la province chinoise de l'Yûn-Nân.

Or le Tong-King est la partie la plus considérable du royaume d'Annam, dont notre colonie de Saïgon

1. *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, texte par M. Francis Garnier. — T. XXII, XXIII, XXIV et XXV du *Tour du Monde*.

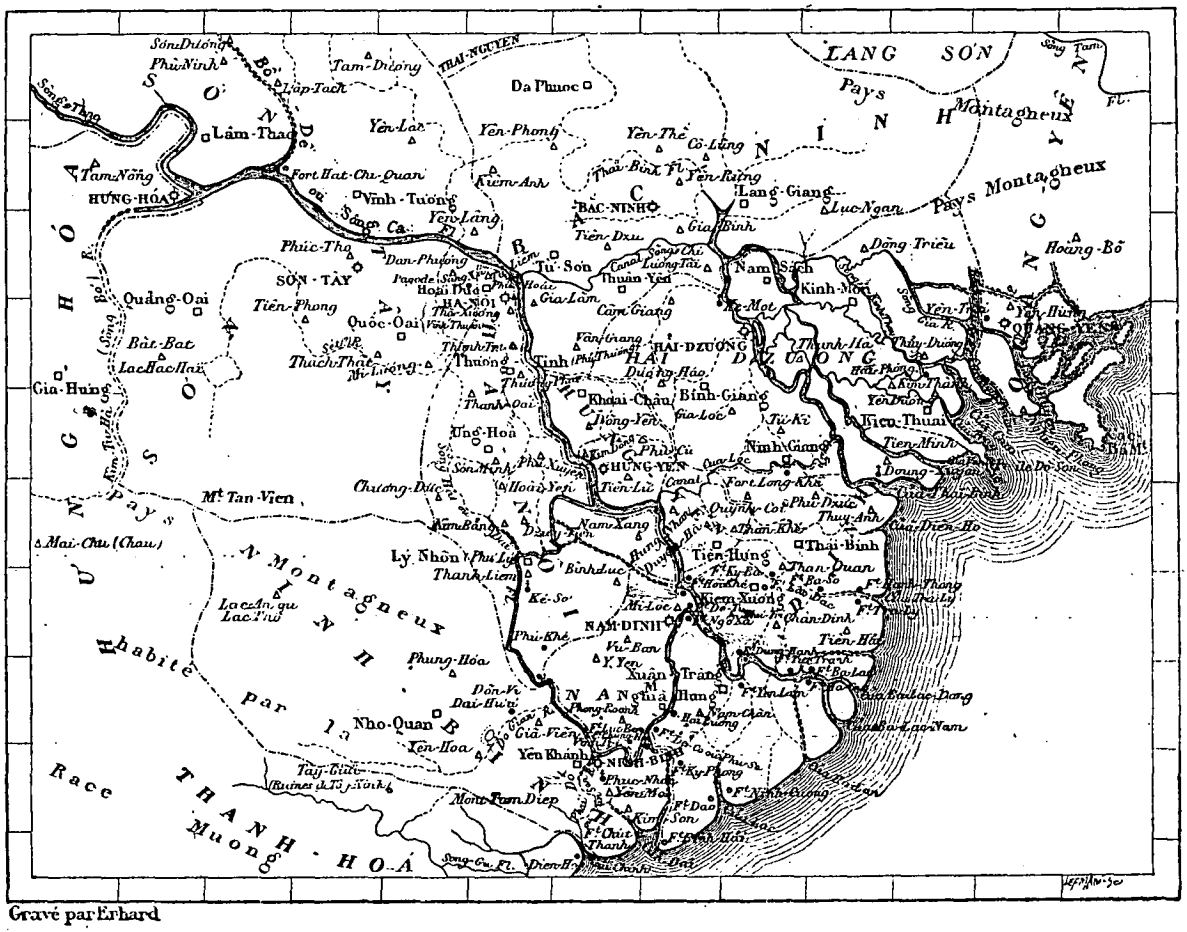
2. Le fleuve du Tong-King a plusieurs noms; les Européens le connaissent surtout sous ceux de Sông Ca et de Sông Cái : ces noms signifient Grand fleuve et Fleuve principal. Mais ils ont l'inconvénient de tout nom qualificatif; ils peuvent être et ils sont, effectivement, portés par d'autres cours d'eau du même pays : il y a un Sông Ca en Nghê-An et un Sông Cái en Thanh-Hoá. — Le nom de Bô-Dê, que j'ai choisi de préférence comme n'étant celui d'aucun autre fleuve ou rivière, a, en outre, l'avantage d'être ancien; c'est celui que porte le fleuve du Tong-King sur la carte du P. de Rhodes, carte faite en 1650.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est un démembrement. La cour de Hué fait sentir son autorité dans cette contrée par des vexations infinies, mais elle est sans force contre les rebelles, les brigands et les pirates chinois qui pillent et dévastent sans cesse le Tong-King.

La France, par la proximité de sa colonie, par les relations qu'elle entretient avec la cour de Hué, par la présence dans ce pays de nombreux missionnaires catholiques et français, est la puissance dont l'influence peut le plus facilement s'établir au Tong-King. Aussi le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine française, désirait-il vivement que, dans le traité qu'il cherchait à négocier avec l'Annam, fût concédé à la France le droit de naviguer sur le fleuve du Tong-King et d'établir à son embouchure des comptoirs fortifiés. Il espérait ainsi attirer à ces comptoirs, et de là transporter à Saïgon par le cabotage, les riches produits de la Chine centrale, qui, pour se rendre en Europe, prennent la voie bien plus longue du Fleuve Bleu et de Shang-Haï. Saïgon serait alors devenu l'un des plus grands emporiums de l'extrême Orient.

L'initiative de l'exploration du fleuve du Tong-King fut prise par un Français, M. Dupuis. « Esprit hardi et aventureux, caractère persévérant, M. Dupuis avait, en même temps que l'audace, la prudence indispen-



Carte du Delta du Tong-King.

sable pour réussir. Sa connaissance de la langue chinoise allait d'ailleurs faciliter beaucoup sa tentative[1]. »

M. Dupuis, en effet, était en Chine depuis 1860. Établi à Han-Keou, sur le Fleuve Bleu, il avait acquis une grande fortune, et s'était créé des relations intimes avec les vice-rois et les mandarins des provinces du sud. Il en profita pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu et étudié depuis 1864. En 1870, d'accord avec le vice-roi d'Yûn-Nân, suivi d'une escorte chinoise qui le laissa à Mong-Tze, ville frontière, il quitta cette province dans la direction du sud, à la recherche de la voie fluviale du Tong-King. Monté sur une barque, seul avec un domestique chinois, il descendit la branche principale du fleuve, appelée Hong Kiang[1] par les Chinois et Sông Thao par les Anna-

1. *La question du Tong-King*, article inédit et inachevé de M. Francis Garnier.

1. C'est-à-dire Fleuve Rouge. C'est le cours d'eau appelé Ho-Ti Kiang sur la carte de la province d'Yûn-Nân du P. du Halde. Les Chinois du Tong-King font du Hong Kiang ou Sông Thao le fleuve principal. Pour eux, le Bô-Dê supérieur, qu'ils nomment Tsin Ho, c'est-à-dire Rivière Claire, est seulement un affluent du Hong Kiang.

Pour les populations annamites, au contraire, le Bô-Dê supérieur, ou rivière de Tuyên-Quang, serait la branche principale du fleuve. Le cours du Bô-Dê au-dessus de son confluent avec le Sông Thao est cependant beaucoup moins long que celui de ce dernier, et l'aire de son bassin beaucoup moins étendue.

Comme l'histoire que je raconte se passe en pays annamite; je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mites, traversa des peuplades sauvages et insoumises et pénétra jusqu'à une faible distance des avant-postes annamites. Là, il acquit la certitude que le fleuve se poursuivait jusqu'au golfe du Tong-King, dans un état continu de navigabilité.

L'Yûn-Nân est peut-être le pays du monde le plus riche en produits métallurgiques. Mais ces richesses naturelles restent sans emploi, leur transport par les provinces de la Chine étant presque impossible.

A cette époque l'insurrection musulmane, qui désolait l'Yûn-Nân depuis près de quinze ans, n'était pas encore écrasée; M. Dupuis n'eut pas de peine à convaincre les autorités chinoises des avantages que présenterait la voie nouvelle pour l'introduction d'armes européennes et pour le débouché des produits métallurgiques du pays, accumulés faute de communication; les droits de douane seuls devaient enrichir l'Yûn-Nân. Aussi recevait-il la mission d'ouvrir la nouvelle voie commerciale, en amenant en Yûn-Nân un convoi d'armes et de munitions qui dût servir à écraser l'insurrection musulmane.

A cet effet il était muni de pouvoirs en règle, l'autorisant à organiser une expédition, dont le commandement lui était confié, et l'accréditant auprès du royaume d'Annam, vassal de la Chine.

En échange de ses services, il devait recevoir une

Village annamite sur le bord d'un arroyo. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

grande quantité de métaux et des concessions de mines dans la province.

Au commencement de 1872, M. Dupuis arrivait à Paris pour faire part de sa découverte et de ses projets au ministre de la marine. Et non-seulement il recevait la promesse de la bienveillante neutralité du gouvernement français, mais encore il obtenait qu'un navire de l'État fût mis à sa disposition pour le conduire de Saïgon à la capitale de l'Annam; car il désirait communiquer ses pouvoirs à la cour de Hué et s'entendre avec elle au sujet de l'ouverture de la nouvelle voie commerciale.

Mais à la suite des renseignements que lui donna plus tard le général d'Arbaud, gouverneur par intérim de la Cochinchine française, il résolut de ne point se présenter à Hué et de gagner directement le golfe du Tong-King. En effet, le 8 novembre 1872, il entrait dans le Cua Cam, vaste estuaire du delta du Tong-King, à la tête d'une expédition composée de deux ca-

suivrai le système annamite. Ce ne sera pas la première fois qu'en géographie la branche la moins importante aura reçu le titre de fleuve : c'est le cas du Mississipi et du Missouri.

A Hung-Hoá, le Sông Thao (Hong Kiang) reçoit un affluent considérable, appelé Kim-Tu Hà ou Sông Bó par les Annamites, et Hê Ho, c'est-à-dire Rivière Noire, par les Chinois du Tong-King.

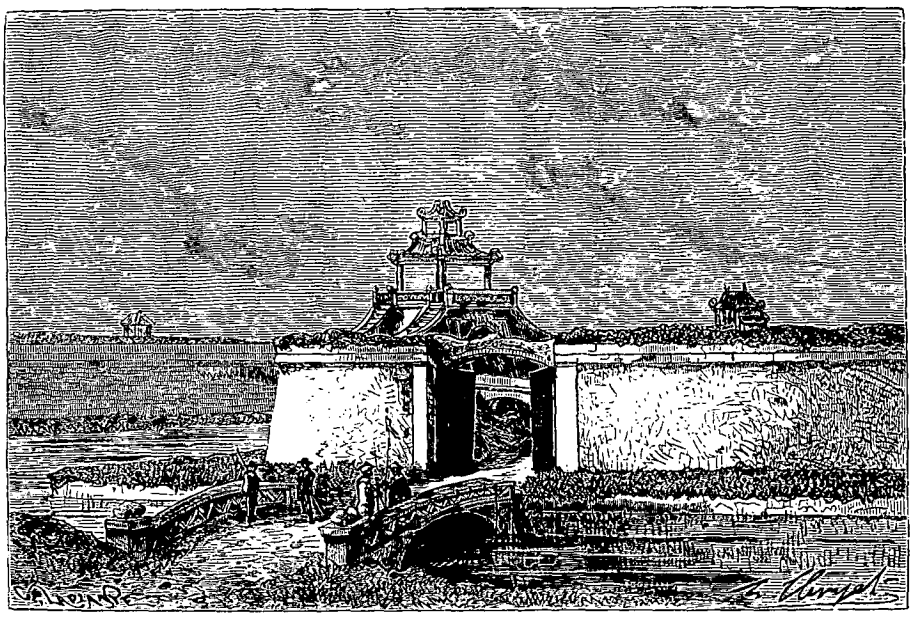
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nonnières[1], d'une chaloupe à vapeur[2] et d'une grande jonque chargée de matériel de guerre et de charbon. Il y trouvait l'aviso *le Bourayne*, que commandait M. Senez.

Cet officier venait d'explorer les côtes de l'Annam et de porter un coup terrible à la piraterie chinoise dans ces parages. Le 30 octobre, laissant son navire mouillé dans le Cua Cam, malgré le peu de bonne volonté des mandarins annamites, il était remonté en baleinière jusqu'à Hà-Nôi, l'ancienne capitale du royaume de Tong-King, actuellement chef-lieu de la province annamite du même nom. Lorsque, après un court séjour dans l'intérieur, il revint à la côte, il rencontra M. Dupuis stationnant avec ses vapeurs dans le golfe.

M. Senez s'entremit en faveur de M. Dupuis auprès du commissaire royal Lê Tuân, et il fut convenu que ce mandarin demanderait à Hué l'autorisation de laisser passer M. Dupuis; mais que si, dans un délai de dix-huit jours, la réponse n'était pas arrivée, M. Dupuis pourrait passer outre et remonter le fleuve.

Après bien des efforts, et malgré la mauvaise foi des autorités annamites, M. Dupuis parvenait à Hà-Nôi le 23 décembre 1872 avec sa petite flottille. Grand effroi des mandarins : ils se hâtent de mettre la citadelle en état de défense. M. Dupuis essaye, mais en vain, de les rassurer. Les mandarins, de leur côté, implorent les bons offices des missionnaires français, afin qu'ils le fassent renoncer à son projet de remonter vers le nord. Impatienté de ces pourparlers, M. Dupuis laisse à Hà-Nôi ses navires sous le commandement de son ami, M. Millot, et part pour l'Yûn-Nân sur des barques du pays, emportant avec lui une partie des armes et des munitions qu'il devait livrer au généralissime de cette province, Mâ Ta-Jen.



Redan et porte de la citadelle de Hà-Nôi. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

Le 30 avril 1873, M. Dupuis, après avoir conclu en Yûn-Nân d'importants marchés, rentrait à Hà-Nôi, ramenant un petit chargement de métaux et une escorte de cent cinquante soldats que lui avait donnée Mâ Ta-Jen pour faire la police du fleuve. En même temps le vice-roi de Canton, intermédiaire officiel entre le Céleste-Empire et son vassal, le roi d'Annam, avait envoyé à la cour de Hué et aux mandarins de Hà-Nôi des dépêches pressantes par lesquelles M. Dupuis était accrédité comme mandataire des autorités de la province d'Yûn-Nân; ces mêmes dépêches ordonnaient de le laisser librement circuler sur le fleuve.

A peine de retour à Hà-Nôi, M. Dupuis s'empressa d'envoyer à Saïgon son représentant, M. Millot, pour rendre compte au gouverneur de la Cochinchine, le contre-amiral Dupré, des résultats de son expédition et de la situation politique du Tong-King. M. Millot devait également exposer à l'amiral quels dommages avait causés à M. Dupuis l'hostilité des mandarins annamites[1].

De son côté, la cour d'Annam s'était plainte au gouverneur de la Cochinchine de la présence de M. Dupuis au Tong-King; elle envoyait même en ambassade à Saïgon les deux mandarins Lê Tuân et Nguyên Van Tuong, qu'elle considérait comme responsables de l'expédition de M. Dupuis. Ces ambassadeurs devaient promettre de conclure avec la France un traité de paix et de commerce que depuis 1860 l'administration coloniale de Saïgon cherchait en vain à négocier avec la cour de Hué; mais ils devaient en échange

1. Le *Hong-Kiang* et le *Lâo-Kaï*.
2. Le *Son-Tây*. Le *Mang-Hâo* ne vint au Tong-King que quelques mois plus tard.

1. A la suite de cette entrevue, l'amiral Dupré fit prêter à M. Dupuis, sous la garantie de la colonie de Saïgon, une somme de trente mille piastres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

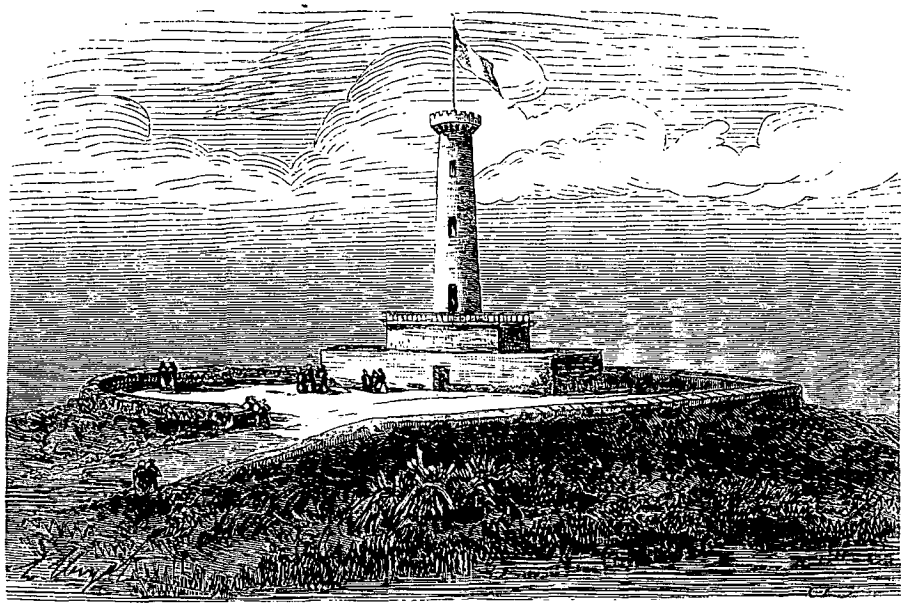
demander à l'amiral Dupré d'intervenir au Tong-King dans le différend qui s'était élevé entre M. Dupuis et leur gouvernement.

L'amiral Dupré saisit avec empressement cette occasion d'implanter l'influence française au Tong-King; et dès l'abord il songea à y envoyer de nouveau l'ancien commandant du *Bourayne*, M. Senez. Cet officier était alors en France; épuisé par la maladie de Cochinchine, il ne put accepter cette mission.

Le choix de l'amiral Dupré se porta alors sur l'ancien commandant en second du voyage d'exploration en Indo-Chine. A cette époque, août 1873, M. Francis Garnier était à Shang-Haï; il revenait de Tchong-King, la grande ville de commerce de la Chine centrale. Sur la demande de l'amiral Dupré, il se rendit à Saïgon et reçut la mission d'aller au Tong-King régler le différend de M. Dupuis avec le gouvernement annamite, et ouvrir au commerce le fleuve de Bô-Dê, de la mer à la frontière de l'Yûn-Nân[1].

Pour cette expédition quasi diplomatique, M. Francis Garnier ne devait disposer que de forces très-restreintes: une canonnière, l'*Arc;* cinquante-six hommes d'équipage, dont neuf Asiatiques; trente hommes d'infanterie de marine. Son état-major comprenait un enseigne de vaisseau, M. Esmez, un médecin de marine, M. Chédan, et le commandant du détachement d'infanterie, M. le sous-lieutenant de Trentinian. L'armement de l'expédition était de trois pièces de 4 et d'un canon de 16.

La troupe et tout le matériel furent embarqués sur l'aviso *le d'Estrées;* la canonnière fut prise à la remorque. Le 11 octobre l'expédition quittait Saïgon, et le 23 le *d'Estrées* mouillait dans le Cua Cam. L'*Arc* avait sombré en mer; mais les mandarins annamites



Tour de Hà-Nôi. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

fournirent à M. Garnier des jonques, sur lesquelles il se rendit à Hà-Nôi. Il y parvenait le 5 novembre.

Le logement que les autorités de Hà-Nôi avaient d'abord assigné au corps expéditionnaire consistait en une misérable auberge située au milieu de la ville. Indigné d'un semblable procédé, M. Garnier se rend directement à la citadelle et obtient qu'on mette à sa disposition une vaste enceinte avec de grands logements à l'intérieur : on appelait cette enceinte le *camp des lettrés*, parce que c'était là que les lettrés subissaient leurs examens.

Le mandarin qui, au Tong-King, disposait de l'autorité suprême, n'était autre que le vieux maréchal Nguyên Tri Phuong, un de nos adversaires les plus acharnés lors de la conquête de la basse Cochinchine : sa haine contre les Français était implacable. Aussi dès les premiers jours refusait-il de reconnaître la mission de M. Garnier, et ne craignait-il pas de lancer une proclamation où cette mission était dénaturée.

Toutefois, malgré l'hostilité des autorités annamites, M. Garnier s'était mis en devoir d'exécuter ses instructions : d'un côté il faisait une enquête sur les différends qui existaient entre M. Dupuis et les mandarins; de l'autre il déclarait le fleuve du Tong-King ouvert aux commerces français, espagnol et chinois[2].

Cependant sa position devenait de plus en plus critique. Tous les moyens semblaient bons aux manda-

1. « El Excmo Sr. Almirante.... me comunicaba que la pequeña expedicion bajo la direccion y mando de Mr. Garnier era mandada á Tun-Kin con el objeto de arreglar las diferencias de M. Dupuis con el gobierno Annamita, y abrir el libre commercio por el Rio Grande de Hà-Nôi hasta la provincia de Yu-Nan (Vân-Am) ; y que esta determinacion se habia tomado á peticion de la Corte de Huê. » (Lettre de Mgr Colomer, vicaire apostolique du Tong-King oriental, dans le *Correo Sino-Annamita* de 1874, p. 210.)

2. En vertu du traité de 1862 avec l'Annam, qui ouvre au commerce le Ba-Lac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rins annamites pour se débarrasser de lui. Plusieurs fois on essaya d'empoisonner l'eau dont le corps expéditionnaire faisait usage. Envers M. Dupuis, les agissements des mandarins n'étaient pas moins odieux; non-seulement on cherchait à se délivrer de lui par le poison, mais encore à deux reprises on tentait de mettre le feu à son magasin à poudres.

Au reste, les Annamites se préparaient ouvertement à la lutte; le maréchal avait envoyé demander au roi la permission de combattre ou de se retirer.

Devant des menaces directes d'attaque, M. Garnier n'hésita point. Le 19 novembre il posait un ultimatum. Il attendrait la réponse, disait-il, jusqu'à six heures du soir. Passé ce délai, il prendrait telle détermination qu'il jugerait convenable.

L'ultimatum resta sans réponse.

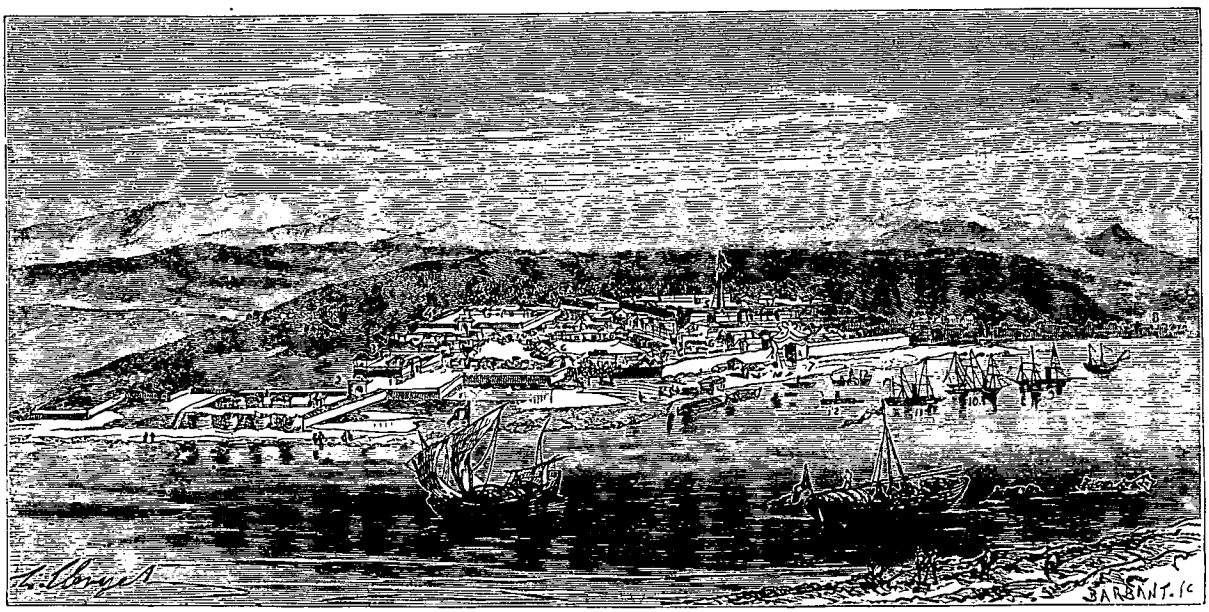
L'attaque de la citadelle de Hà-Nôi fut décidée.

II

Prise de la citadelle de Hà-Nôi.

Depuis quelques jours M. Garnier avait reçu un renfort important : ses forces étaient plus que doublées. Le *Decrès*, aviso qui allait remplacer le *d'Estrées* dans les eaux du Tong-King, lui avait envoyé un détachement fort de soixante hommes et de cinq officiers; en outre, deux canonnières, le *Scorpion* et l'*Espingole*, étaient venues se mettre sous ses ordres. Dès lors le corps expéditionnaire comptait, avec onze bouches à feu, deux cent quatorze hommes, dont une trentaine étaient des Asiatiques.

C'est avec ces seules forces que M. Garnier se préparait à engager la lutte. Le nombre des soldats réunis dans la citadelle de Hà-Nôi était de six à sept mille hommes, à la vérité très-mal armés : des lances, des



Hà-Nôi, vu à vol d'oiseau. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

Légende : 1. Fort du Sud. — 2. 2. Portes de la ville. — 3. Fonderie de sapèques. — 4. Camp des lettrés. — 5. Citadelle. — 6. 6. Quartiers de la ville. 7. Porte des Fleurs. — 8. Fort du Nord. — 9. *Lâo-Kaï*. — 10. *Hong-Kiang*. — 11. *Scorpion*. — 12. *Espingole*.

sabres, de mauvais fusils; encore ne connaissaient-ils guère le maniement des armes à feu. Toutefois l'énorme disproportion entre le nombre des assiégés et celui des assiégeants aurait pu faire hésiter un homme moins audacieux que M. Garnier.

Le soir du 19 novembre toutes les mesures étaient prises.

Dès le 17, le *Scorpion* et l'*Espingole* avaient envoyé à terre trente-trois hommes pour coopérer à l'attaque. Malgré cette réduction de leurs équipages, ces canonnières allaient avoir un rôle important : leurs cinq pièces, dont deux de gros calibre, battant de leurs feux l'intérieur de la citadelle, devaient produire la diversion la plus efficace. Ces deux bâtiments avaient été mis sous les ordres de M. A. Balny d'Avricourt, le commandant de l'*Espingole*.

C'est contre la face sud de la citadelle que l'attaque par terre allait être dirigée. Une première colonne devait enlever la porte du sud-ouest, pendant que la seconde, conduite par M. Garnier lui-même, assaillirait la porte du sud-est : le principal effort de l'attaque devait se porter sur ce dernier point.

Le jeudi 20 novembre, à quatre heures et demie, ainsi que le portait l'ordre, le branle-bas se faisait à la voix; toutefois, à cinq heures, heure habituelle du réveil, les clairons sonnaient la diane : c'était pour ne pas exciter les soupçons des Annamites. Immédiatement après, les hommes mangent la soupe, préparée dès la veille.

Bientôt tout le monde est dans la cour, chacun à son poste. Faisant alors former le cercle, M. Garnier adresse à sa petite troupe quelques-unes de ces paroles chaleureuses qui vont droit au cœur et remplissent le soldat d'enthousiasme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

A la tête de la première colonne, M. Bain de la Coquerie[1] se dirige en silence et d'un pas précipité vers la porte du sud-ouest; il parvient à son point d'attaque sans avoir attiré l'attention de l'ennemi. A peine, en effet, le jour commençait-il à poindre.

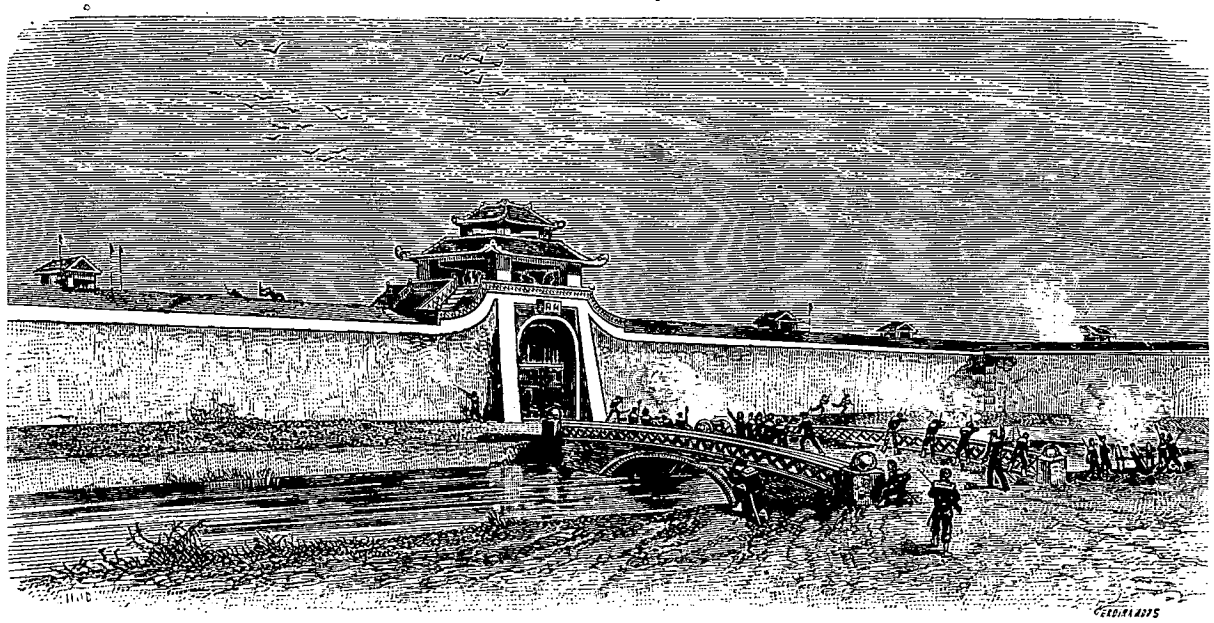
Déployer en tirailleurs son détachement, braquer sa pièce de 4 sur le pont de la grande porte, est l'affaire d'un instant. Pendant ce temps quelques hommes enlèvent les chevaux de frise qui défendent l'entrée du redan; un marin en escalade la porte et l'ouvre à ses camarades.

M. Bain s'empare aussitôt du redan et en disperse les défenseurs. Ses hommes s'abritant derrière différents obstacles, ouvrent le feu sur les artilleurs annamites. En même temps la pièce de 4 tire sur la porte de la citadelle. Le feu des Français reste sans réponse; mais au moment où M. Bain se lance sur le pont avec sa troupe, une pièce ennemie lâche une volée de mitraille, qui heureusement porte trop bas.

Bientôt le canon a pratiqué une ouverture dans la porte et on peut aller enlever les madriers qui la barricadent. M. Bain l'occupe sur-le-champ et fait cesser le feu; du reste il ne tarde pas à voir le pavillon français flotter à la porte du sud-est.

Partie un quart d'heure après la première, la seconde colonne avait dû employer le canon pour enfoncer la porte du redan qu'elle attaquait. Aussitôt marins et soldats, se développant en tirailleurs, couvraient de projectiles les fortifications et décimaient les servants des pièces annamites. Ces pièces étaient démontées par le feu de notre artillerie.

Cependant les sapeurs essayaient en vain d'enfoncer la porte de la citadelle, leurs haches s'étaient brisées. Ces portes n'étaient massives que jusqu'à une



Redan de la citadelle de Hà-Nôi. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

hauteur d'environ dix pieds; le haut était seulement garni de forts barreaux. Une volée de mitraille fait sauter un de ces barreaux : alors on voit M. Garnier s'accrocher au rebord de la porte, puis, malgré les projectiles de l'ennemi, parvenir jusqu'en haut et sauter dans l'intérieur.

« En avant! » crie M. de Trentinian, et il s'élance à la suite de son chef; mais deux hommes seulement parviennent à le rejoindre.

De l'intérieur, M. Garnier commande le feu à ses pièces de canon. Les obus à balles font une brèche dans la porte. En un instant toute la colonne de l'est entre dans la citadelle.

Mais déjà les Annamites sont en déroute; c'est un sauve qui peut général.

Sur l'ordre de M. Garnier, M. Bain court s'emparer de la porte de l'ouest, M. l'aspirant Hautefeuille de celle de l'est, M. de Trentinian se porte en avant, M. Esmez occupe la grande tour et y arbore les couleurs françaises.

C'était le signal de cesser le feu pour les deux canonnières embossées dans le fleuve. Leur tir avait puissamment contribué au succès de la journée.

Dès la veille au soir leurs pièces avaient été chargées et pointées avec soin. Puis, le matin, dès l'aube, un canot à vapeur allait à terre et débarquait cinq marins avec une pièce de 4. Cette pièce était immédiatement installée sur le terre-plein d'une des portes de la ville marchande : elle devait battre la porte est de la citadelle.

Aussitôt que les premières détonations s'étaient fait entendre du côté du sud, M. Balny d'Avricourt avait commandé le feu. Du haut de la mâture du *Scorpion*, il avait, pendant toute l'action, dirigé le tir avec une

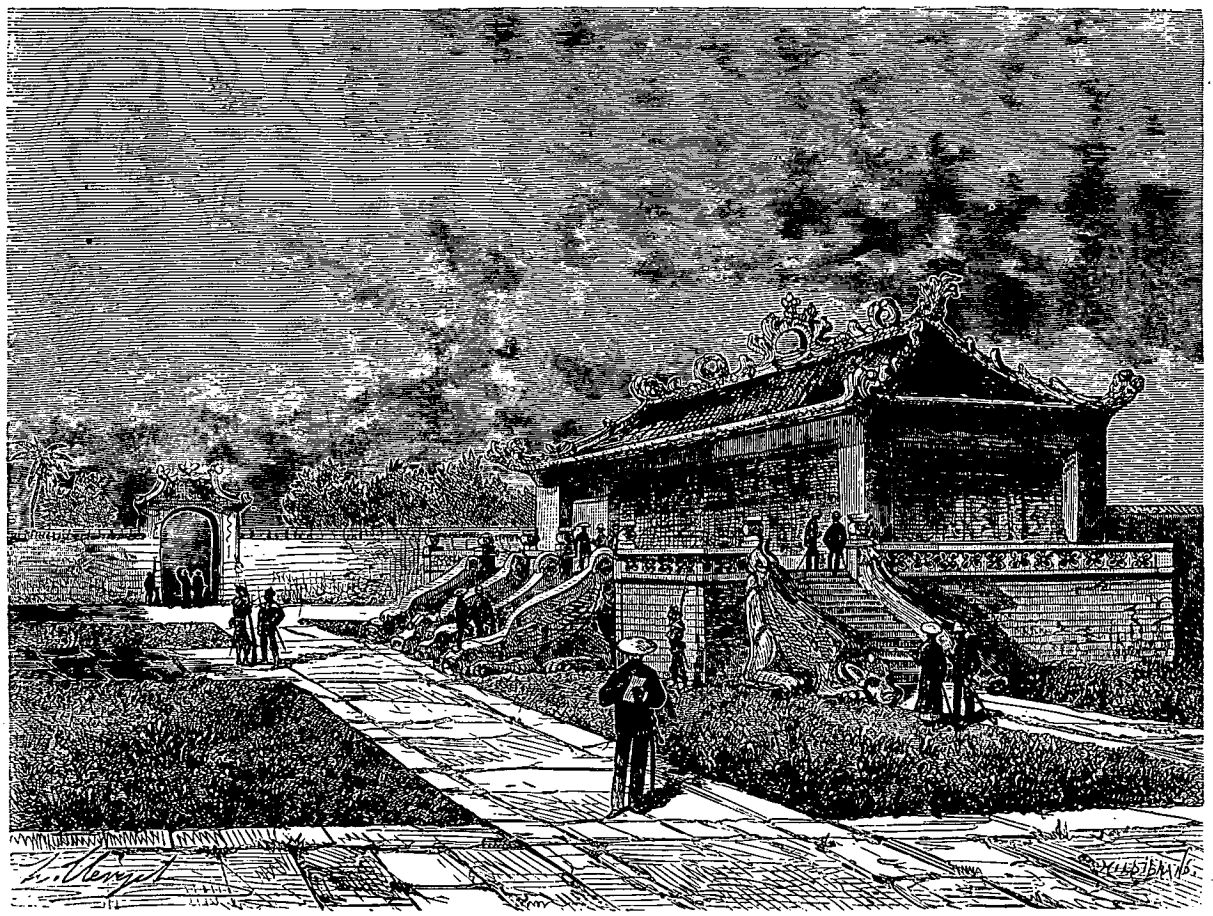
1. Enseigne de vaisseau, commandant la compagnie du *Decrès*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

précision admirable. Il couvrait de ses projectiles toute la partie de la citadelle comprise entre les portes de l'est et de l'ouest et la face du nord. Il ne gênait l'attaque par terre en aucune façon, et ses obus arrivant en plein sur les principaux édifices de la citadelle, leurs éclats causaient le plus grand désordre parmi les troupes annamites.

A sept heures moins cinq minutes, à la vue du pavillon français flottant sur la tour de Hà-Nôi, M. Balny faisait cesser le feu.

Du côté de la ville marchande, les troupes de M. Dupuis avaient cherché à coopérer à la prise de la citadelle. M. Garnier avait prié M. Dupuis de veiller à la défense de la pièce de canon installée à terre et braquée contre la porte de l'est. Aussi dès avant six heures M. Dupuis avait envoyé pour la garder le capitaine du *Hong-Kiang*, M. Georges Vlavianos, avec une trentaine de soldats chinois. Puis, cette pièce ayant eu dès le second coup son châssis brisé, il l'avait fait remplacer par une des siennes. En même temps, on entendit une fusillade très-vive du côté de la face sud. Craignant que la position de M. Garnier ne fût compromise, M. Vlavianos se portait immédiatement en avant pour aller à son secours. Il eut bientôt enlevé le redan de la porte de l'est : ce ne fut pas toutefois sans une résistance énergique des



Temple de l'esprit du roi, à Hà-Nôi (où demeurait M. Francis Garnier). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

nombreux soldats annamites qui occupaient ce poste.

L'ancienne capitale de l'Annam était donc tombée en notre pouvoir. Cent quatre-vingts Français avaient en moins d'une heure accompli ce coup d'éclat. Ils n'avaient pas un mort, pas même un blessé.

Quatre-vingts morts, trois cents blessés, deux mille prisonniers, parmi lesquels la plupart des grands mandarins[1], telles étaient les pertes de l'ennemi. Le maréchal était au nombre des blessés.

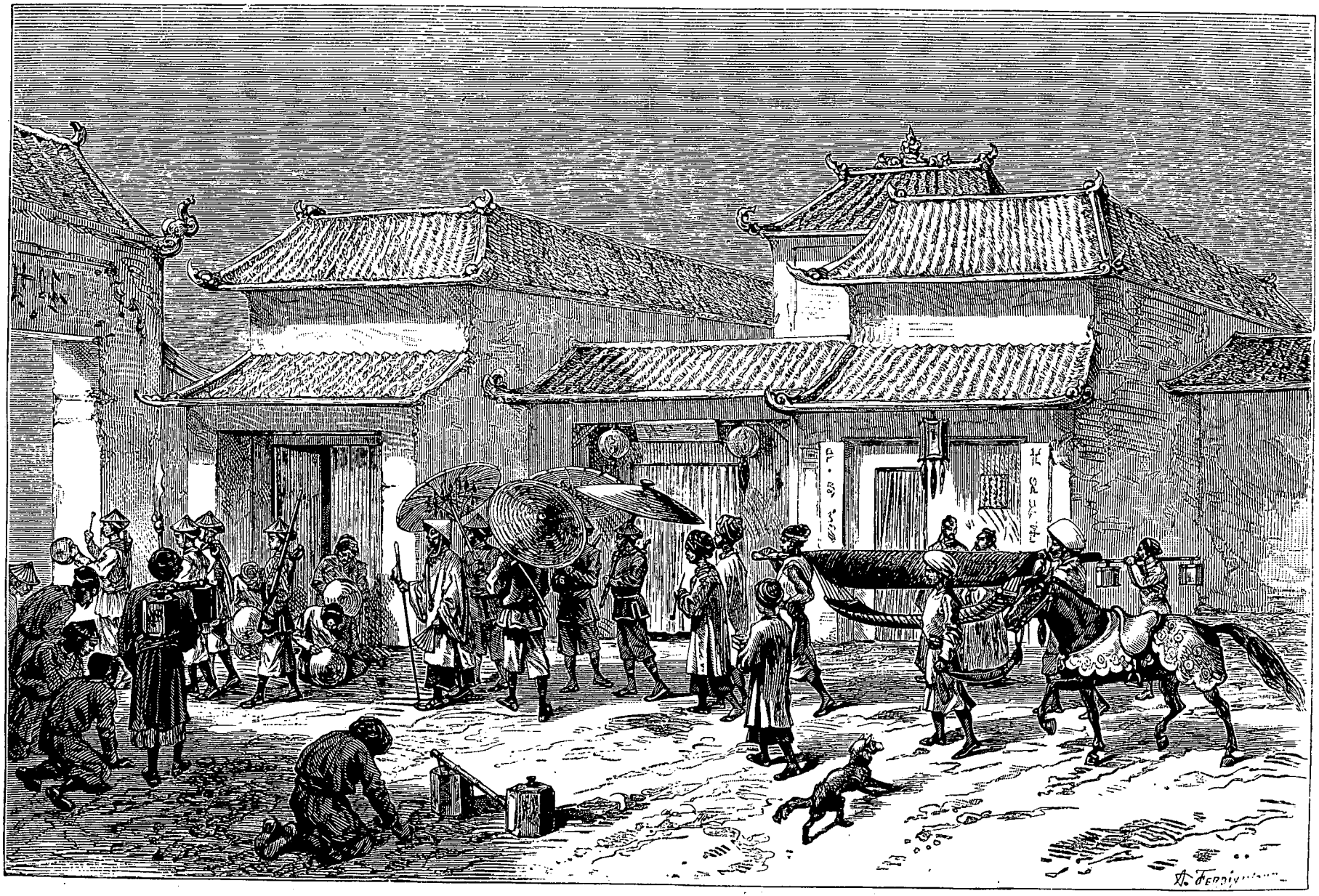
Mais M. Garnier ne s'en tenait pas à cet étonnant succès. Le jour même de la prise de la citadelle, dans le but d'empêcher les fuyards de se rallier, il envoyait M. Bain, avec quarante hommes et une pièce de canon, s'emparer du Phu Hoài, fort situé à six kilomètres à l'ouest de Hà-Nôi et commandant la route de Son-Tây[1].

D'autres mesures étaient nécessaires. M. Garnier prit en main l'administration de la province de Hà-Nôi. Pour remplacer les mandarins subalternes qui étaient en fuite, il faisait appel aux « hommes pru-

1. Les prisonniers de peu d'importance furent relâchés le lendemain de la prise de la citadelle.

1. Deux jours après, le détachement de M. Bain était remplacé par une troupe d'auxiliaires indigènes. — Le Phu Hoài et le Phu Thuong sont les points appelés sur la carte Hoài-Duc et Thuong-Tinh.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue de Hà-Nôi et cortége d'un grand mandarin. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dents et sachant prendre les intérêts du peuple ». Des bandes de brigands menaçant la paix publique, il armait des volontaires pour réprimer leurs excès. Tous les dévouements étaient acceptés sans distinction de religion; et jamais la France, assurait son représentant, ne devait abandonner ceux qui se seraient compromis pour sa cause.

Quelques jours devaient suffire pour réorganiser l'administration de la province de Hà-Nôi et M. Garnier allait essayer d'établir le nouveau régime commercial qu'il était venu inaugurer au Tong-King.

III

Expédition de M. Balny d'Avricourt. — Soumission de Hung-Yên; prise du Phu Ly.

La province de Hà-Nôi est le centre du système fluvial du Tong-King. Au sommet de la province, un bras considérable se détache de l'artère principale; il porte plusieurs noms, dont les plus connus sont ceux de Sông Hát à son origine et de Daï dans son cours inférieur. Longeant les montagnes du sud-est, il arrose deux forteresses importantes, le Phu Ly, une des préfectures de Hà-Nôi, et Ninh-Binh, capitale de la province du même nom.

Quant au grand fleuve, il sépare la province de Hà-Nôi de celles de Bac-Ninh et de Hung-Yên; au-dessous de Hà-Nôi, il rencontre le chef-lieu de cette dernière province; puis, entrant dans le Nam-Dinh, il se partage, avant de se jeter dans la mer, en nombreuses ramifications. De plus, il communique avec le Thaï-Binh, ou rivière de Haï-Dzuong, par deux canaux, le Sông Chi et le Cua-Lôc, découverts, le premier par M. Senez, le second par M. Dupuis[1].

Ainsi, par suite de la position centrale de Hà-Nôi,

Magasins de la citadelle de Hà-Nôi. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. P***.

M. Garnier ne pouvait appliquer son nouveau régime commercial sans le concours des autorités des provinces voisines; et, sous peine de voir sa conquête demeurer stérile, de voir même ses communications avec la mer entravées par des barrages, il devait, si la diplomatie devenait impuissante, vaincre par la force la résistance des mandarins.

Aussi, dès la prise de la citadelle, leur avait-il écrit pour leur demander d'accepter la liberté du commerce telle qu'il l'avait décrétée, et de s'abstenir en conséquence de toute hostilité contre les Français ou leurs partisans. Ensuite, afin de s'assurer de leurs dispositions et de faire procéder à la destruction des barrages intérieurs, il allait, sous peu de jours, envoyer une canonnière en reconnaissance.

Dans la soirée du 23 novembre, l'*Espingole* appareillait pour descendre le fleuve : outre son équipage, elle avai embarqué M. le docteur Harmand et une quinzaine de fantassins de marine sous les ordres de M. de Trentinian.

Le commandant de la canonnière, M. Balny d'Avricourt, était le chef de l'expédition. Il avait pour mission d'exiger des mandarins de Hung-Yên leur adhésion au nouvel état de choses; après quoi, s'engageant dans un arroyo qui met en communication les deux branches du fleuve, il devait enlever l'importante place du Phu Ly et en laisser la garde à M. de Trentinian, jusqu'à l'arrivée d'une troupe d'auxiliaires indigènes chargée d'y tenir garnison.

Le lendemain de son départ, vers dix heures, l'*Espingole* était devant Hung-Yên. M. Harmand s'offre pour aller en parlementaire : M. Balny l'envoie avec

1. Un troisième canal fait encore communiquer le Bô-Dê avec le Thaï-Binh : ce canal sort du Bô-Dê un peu au-dessus du Sông Chi, et se jette dans le Thaï-Binh au-dessus de Bac-Ninh; mais, assure-t-on, il est presque à sec à l'époque des basses eaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'interprète; quatre hommes bien armés l'escortent; au premier coup de feu on doit venir à son secours. Une marche d'environ un kilomètre l'amène devant la citadelle, enceinte quadrangulaire de trois cents mètres de côté : les portes sont fermées, le rempart est garni de soldats.

M. Harmand fait remettre au gouverneur une lettre de M. Balny l'invitant à venir à son bord lui rendre visite; il attend la réponse dans la *maison des étrangers*. Peu après arrive le mandarin de la justice, c'est la seconde autorité de la province : le pauvre homme est atterré. Après bien des hésitations, il promet que le gouverneur ira à bord du navire français rendre visite au capitaine. En effet, à midi, le gouverneur est avec sa suite à bord de l'*Espingole*. Son adhésion, assure-t-il, est acquise à toutes les conditions des nouveaux traités de commerce. Il n'avait d'ailleurs pas attendu pour s'y conformer l'arrivée du navire français : suivant les ordres de M. Garnier, depuis deux jours il faisait travailler à la destruction d'un barrage élevé dans sa province. Toutefois, afin d'avoir un gage de la sincérité de sa soumission, M. Balny exigea de lui qu'il la consignât par écrit; et il resta à Hung-Yên pendant deux jours pour vérifier l'assertion de ce mandarin. Puis il partit pour le Phu Ly.

M. Adrien Balny d'Avricourt, tué sous Hà-Nôi le 21 décembre 1873. Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

La préfecture du Phu Ly est située à quinze milles de Hung-Yên, en face du confluent d'un arroyo qui, sorti du Bô-Dê, se jette dans le bras secondaire du grand fleuve appelé, comme je l'ai dit déjà, Sông Hát et Daï. La position de ce fort est de la plus grande importance au point de vue stratégique : elle commande la route de Ninh-Binh à Son-Tây.

Dans la matinée du 26 novembre l'*Espingole* est en vue du Phu Ly. Dès que la troupe a pris quelque nourriture, M. Balny se rend à terre avec ses deux officiers, l'infanterie de marine et un détachement de douze marins. En quelques instants il se trouve dans une rue perpendiculaire au fleuve et conduisant en droite ligne à une porte de la citadelle. Or un pierrier enfilait cette rue. Craignant que les Annamites ne fissent feu, M. Balny commande de marcher *à droite et à gauche*, de chaque côté de la rue.

Il arrive ainsi en bon ordre jusqu'à la porte du fort. Elle est fermée et barricadée, les remparts sont garnis de soldats en armes. Il est dix heures : sommation est faite aux Annamites d'ouvrir la porte. Le chef du poste envoie aussitôt prévenir le préfet : on va, dit-il, apporter les clefs. M. Balny accorde dix minutes de répit : il les emploie à reconnaître les moyens d'enlever la place d'assaut, le manque de canon ne permettant pas d'enfoncer la porte.

Cependant M. de Trentinian, ayant pu se hisser jusqu'à la grille qui termine le haut de la porte, aperçoit à travers les barreaux un grand mouvement à l'intérieur : les mandarins et leur suite s'enfuyaient à l'envi. Il en fait aussitôt la communication.

Puis, à la tête de ses soldats, il escalade le parapet de gauche; en cet endroit le fossé était presque comblé. Le parapet de droite est de même enlevé par M. Balny et ses marins. Quelques hommes sont laissés à la garde de la porte, et M. Balny d'un côté, M. de Trentinian de l'autre font le tour des remparts. Ils n'ont aucun feu à essuyer; toutefois les Annamites ne quittent leur poste qu'à leur approche. On ne tire que sur ceux qui ont les armes à la main et s'enfuient sans les lâcher. Au bout de dix minutes la déroute était complète.

Trente Français venaient donc d'enlever en dix minutes une forteresse de deux kilomètres de développement, défendue par un millier d'hommes.

Dès le soir, M. Balny installait les administrateurs indigènes nommés par M. Garnier, et prenait les mesures nécessaires pour prévenir le brigandage.

Le séjour des troupes françaises au Phu Ly n'était que provisoire : elles devaient être relevées par un corps d'auxiliaires indigènes.

Ce détachement avait dû partir de Hà-Nôi vers le 26 novembre : chaque jour on l'attendait, le Phu Ly n'étant séparé de la capitale que par deux petites journées de marche; mais ce fut seulement le 1er décembre que cette troupe alliée fit son entrée au Phu Ly : elle était commandée par le général Lê Van Ba.

Ce chef était un homme d'une grande bravoure, absolument dévoué à notre cause. Dès qu'il avait connu la prise de Hà-Nôi, il avait levé dans le Nam-Dinh, sa province, une troupe de quatre cent vingt hommes, et était venu se mettre à la disposition de M. Garnier, qui lui conféra le grade de général de brigade (*chanh-lanh-binh*) et le désigna pour tenir garnison au Phu Ly.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

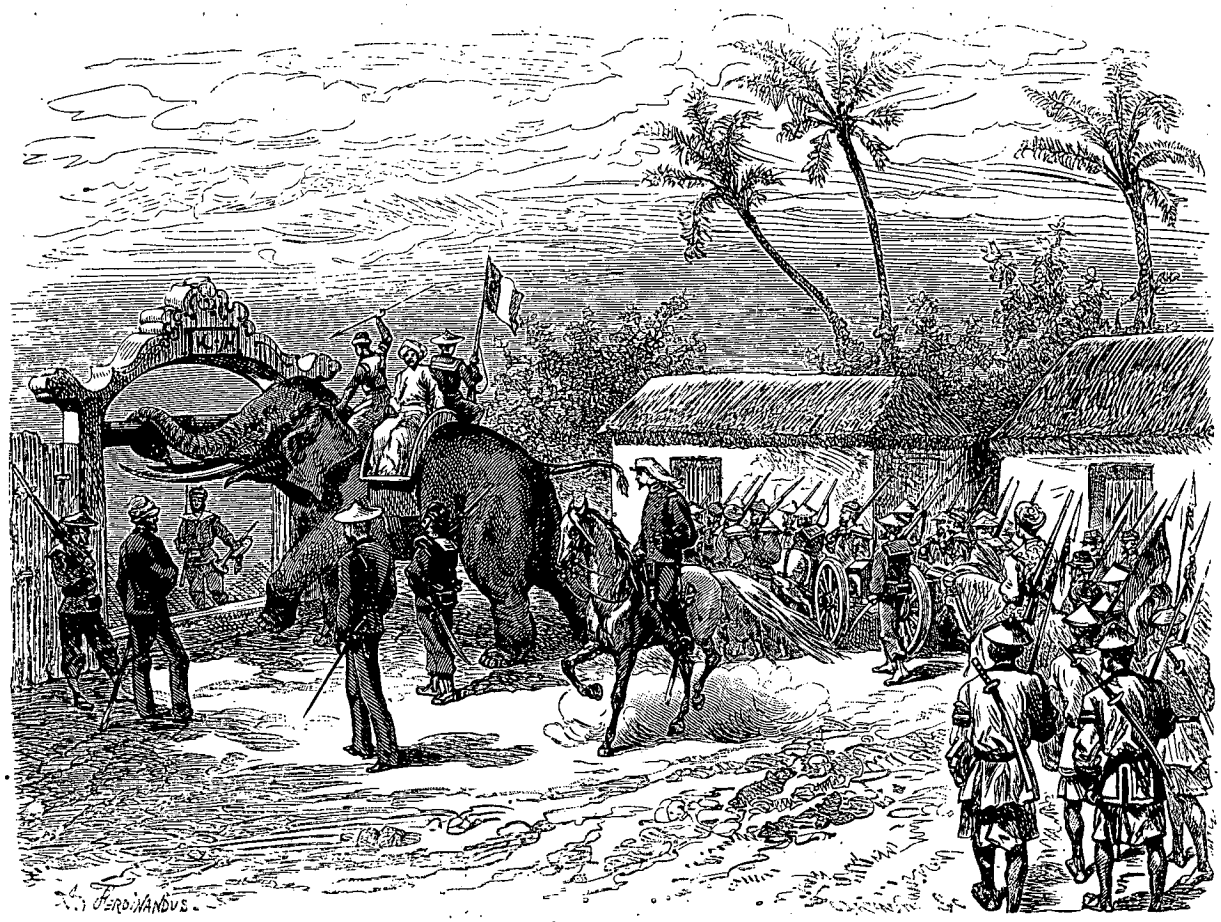
Sur la route du Phu Ly, à une demi-journée de Hà-Nôi, s'élève le fort du Phu Thuong, une des préfectures de la province. Le mandarin de cet endroit était hostile à notre intervention et interceptait toute communication entre le Phu Ly et la capitale.

Lê Van Ba avait ordre d'enlever ce fort; mais, n'ayant pas de canon, il ne put y parvenir.

Prévenu de cet insuccès, M. Garnier avait immédiatement fait partir un détachement de quarante-cinq hommes, marins et soldats, avec deux pièces de canon. Un éléphant de guerre, capturé à la prise de Hà-Nôi, servait d'observatoire, une longue-vue ayant été installée sur son dos. Au détachement français, M. Garnier avait adjoint une troupe de cent cinquante miliciens indigènes, chargée de tenir garnison au Phu Thuong; le chef de cette troupe devait en être le préfet *par intérim*. Le commandement de l'expédition avait été donné à M. Esmez.

A la vérité ce grand déploiement de force fut en partie inutile : la nouvelle de l'approche des Français avait frappé de panique les défenseurs du Phu Thuong. A peine M. Esmez était-il en vue, que déjà Lê Van Ba était maître du fort.

Continuant sa marche, Lê Van Ba avait encore ré-



Départ pour le Phu Thuong. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

duit la sous-préfecture de Phu-Xuyên, dont le mandarin nous était également hostile, et était enfin arrivé au Phu Ly, cinq jours après son départ de Hà-Nôi.

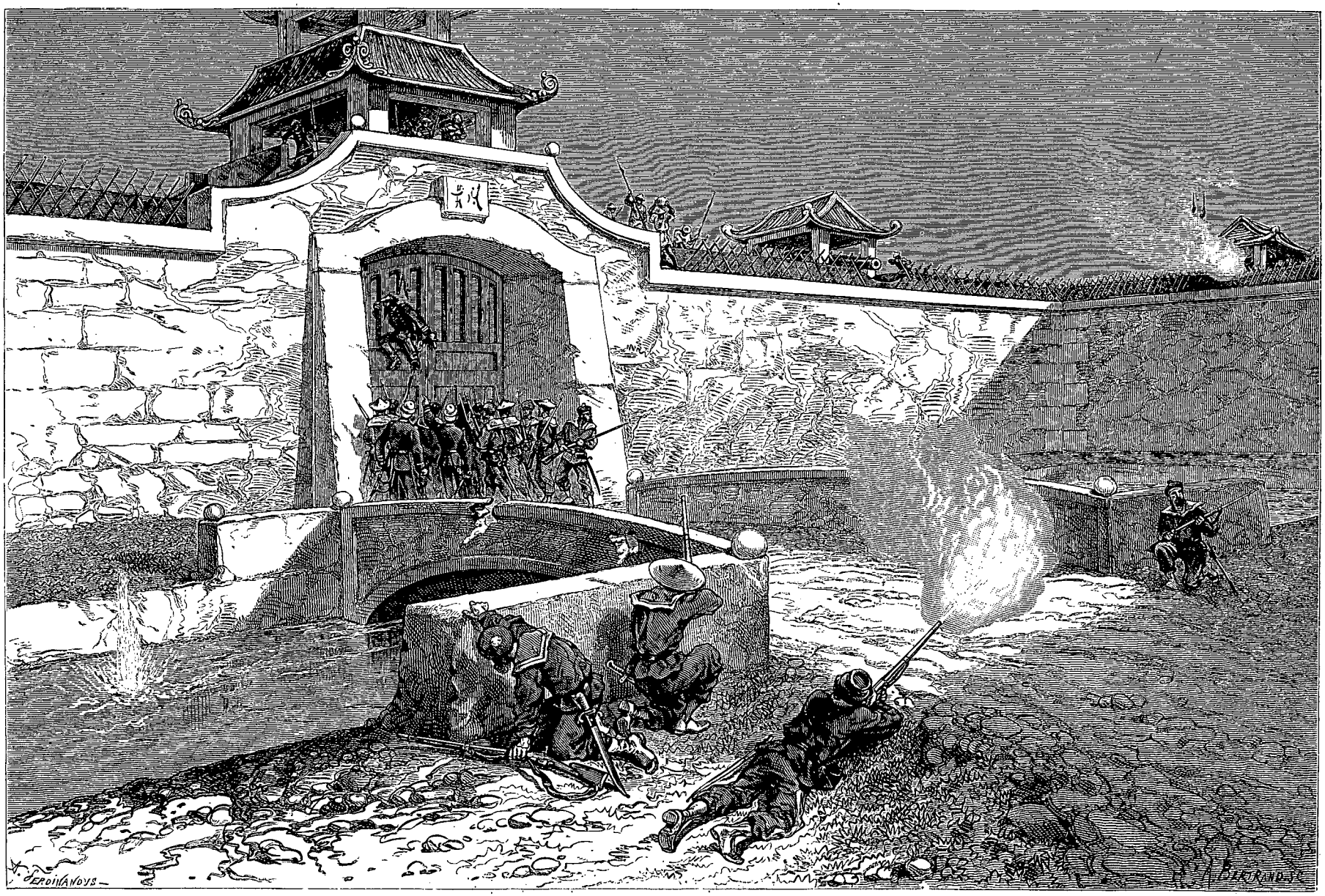
Au moment où le Phu Thuong tombait en notre pouvoir, le préfet d'un autre département du Hà-Nôi, celui de Ung-Hoà, et son subalterne le sous-préfet de Hoài-Yên, faisaient leur soumission. En même temps des sous-préfets étaient désignés pour les autres arrondissements de la province.

Enfin, le 1er décembre, M. Garnier envoyait M. Hautefeuille, avec quelques marins et un détachement d'Annamites, s'emparer de la sous-préfecture de Gia-Lâm, dans la province de Bac-Ninh. Situé en face de Hà-Nôi, à quinze cents mètres environ de la rive gauche du fleuve, ce petit fort commande les routes de Hà-Nôi à Haï-Dzuong et à Bac-Ninh. L'occupation de Gia-Lâm devait en outre protéger l'arrivée d'une troupe de volontaires indigènes levée dans les provinces orientales.

Ainsi, dix jours avaient suffi pour soumettre les quatre départements du Hà-Nôi et imposer notre protectorat à la province de Hung-Yên.

M. Garnier allait poursuivre son succès et exiger des autres provinces la reconnaissance de la suprématie française.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prise de Haï-Dzuong par M. Balny d'Avricourt (voy. p. 303). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

Expédition de M. Balny d'Avricourt (suite). — Prise de Haï-Dzuong.

La province de Haï-Dzuong était bien celle dont la soumission devait le plus importer à M. Garnier. Non-seulement c'est une des plus fertiles et des plus populeuses du Tong-King, mais encore elle possède les meilleurs mouillages de la côte. Bien plus, les bouches du Bô-Dê (Sông Ca) étant obstruées par des bancs de sable, une canonnière ne peut parvenir à Hà-Nôi qu'en entrant dans le Thaï-Binh et en passant des eaux de ce fleuve dans celles du Bô-Dê, par le canal de Cua-Loc ou par celui du Sông Chi. Or les confluents de ces deux canaux avec le Thaï-Binh, de même que les bouches de ce dernier fleuve, sont sur le territoire de Haï-Dzuong. Enfin, par la soumission de cette province celles du nord allaient être isolées du reste de la monarchie.

En conséquence, à peine le chef de l'expédition française avait-il reçu la nouvelle du succès de M. Balny d'Avricourt au Phu Ly, qu'il lui ordonnait de se rendre à Haï-Dzuong. Conformément à cet ordre, le 2 décembre dans la matinée, l'*Espingole* quittait son mouillage. Remontant l'arroyo du Phu Ly pendant trois heures, elle descendait le Bô-Dê jusqu'à la naissance du Cua-Loc ; dans ce canal deux barrages étaient franchis, et le soir elle entrait dans un des bras du Thaï-Binh.

Le lendemain, à neuf heures, on était en vue de Haï-Dzuong. Malheureusement, à quinze cents mètres des estacades, la canonnière échoue. M. Balny parvient, il est vrai, à la dégager ; mais la marée baisse, et la passe qu'il a suivie lors de son arrivée au Tong-King va devenir impraticable.

Faisant aussitôt chauffer la yole à vapeur, il envoie M. de Trentinian, avec une escorte de quatre hommes, porter de sa part la lettre de M. Garnier au gouverneur, et s'informer des dispositions de ce grand mandarin. Dans le cas où elles seraient amicales, on n'en demanderait d'autre preuve qu'une visite à bord de sa canonnière, ainsi qu'on avait fait à Hung-Yên.

Le gouverneur reçut M. de Trentinian avec cette insolence polie qui est le propre des mandarins annamites. Dès l'abord il lui exprima combien il regrettait que le navire français n'eût pu approcher. Évidemment l'*Espingole*, à la distance à laquelle elle était arrêtée, ne lui inspirait aucune crainte. Il avait d'ailleurs le sentiment de sa force. Depuis un mois la citadelle de Haï-Dzuong avait été mise sur un pied formidable de défense. Aussi répondit-il à M. de Trentinian qu'il acceptait les paroles de paix dont il était le messager, qu'il était même disposé à admettre le nouveau régime commercial édicté par M. Garnier, mais qu'il lui était impossible de se rendre à bord de l'*Espingole*.

A peine M. de Trentinian était-il rentré à bord, qu'un officier annamite de grade inférieur se présentait, porteur de cadeaux dérisoires ; M. Balny refusa ces cadeaux et signifia au messager que si à trois heures le gouverneur n'était pas venu lui rendre visite, il serait forcé de le traiter en ennemi.

La passe était devenue impraticable. Toutefois M. Balny, désireux d'appuyer ses paroles par un effet, voyant d'ailleurs les forts qui protégeaient la rade se garnir de soldats, réunit en conseil M. de Trentinian et M. Harmand : « Pensez-vous, leur dit-il après leur avoir lu ses instructions, pensez-vous que, sous peine de voir fortement ébranler notre autorité et notre prestige, nous devions agir ?

— Oui, répondirent-ils.

— C'est aussi mon avis, ajouta M. Balny, quoique le parti soit grave. »

Sur-le-champ le branle-bas est ordonné ; la pièce de 14 est pointée à dix encablures sur la tour de la citadelle. A trois heures cinq minutes, M. Balny commande le feu. Le tir est parfait : la tour est touchée ; les maisons des mandarins qui l'avoisinent sont atteintes également. Au dixième coup, M. Balny fait cesser le feu. Il n'avait, du reste, d'autre but que de convaincre les Annamites de la puissance de notre artillerie. Et il cherche aussitôt à renouer les négociations.

A six heures et demie le chef de la congrégation chinoise abordait l'*Espingole* et promettait pour le lendemain matin à sept heures la visite du gouverneur de Haï-Dzuong.

Cette démarche n'était pour ce mandarin qu'un moyen de gagner du temps.

En effet, le lendemain, au jour, une jonque abordait l'*Espingole;* le gouverneur n'y était pas. Il ne s'y trouvait que des envoyés.

M. Balny refusa de les recevoir. Néanmoins, comme il voulait tenter jusqu'au bout d'éviter l'effusion du sang, il consentit encore à attendre jusqu'à huit heures la visite du gouverneur. Si à ce moment satisfaction ne lui était pas donnée, il commencerait les hostilités.

Heureusement la passe avait été reconnue praticable, et l'*Espingole* était venue mouiller à deux cent cinquante mètres par le travers des forts de la rive. Le détachement commandé par M. de Trentinian et douze hommes de l'équipage s'embarquèrent dans deux jonques à la remorque de la yole à vapeur de l'*Espingole*.

A huit heures et demie tout était prêt. M. Balny fait alors tirer un coup de mitraille sur le fort ; ce dernier répond à la seconde par sa bordée : elle passe au-dessus de l'*Espingole*. La canonnière continue de tirer pour protéger le débarquement ; mais les forts ne cessent leur feu que lorsque les Français sont à une distance de cinquante mètres : les coups de chassepot les font évacuer.

La petite troupe française débarque, traverse le fort sans s'arrêter, et, chassant devant elle les fuyards, se porte vers la citadelle. A six cents mètres du fort, au bout d'une rue, elle se trouve en face de la forteresse ; à ce moment elle est saluée d'un coup de canon ; la charge passe à cinquante mètres en la cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

vrant de poussière. Après une seconde d'hésitation, voyant que, malgré le tir de ses hommes, les Annamites rechargent leurs pièces, M. Balny entraîne sa troupe au pas de course jusqu'à la porte du redan.

A peine la hache peut-elle entamer cette porte. L'escalader est chose impossible, elle est hérissée de pointes de fer. Heureusement les murs ne sont pas très-élevés. On fait la courte échelle; à travers les bambous en saillie, qui garnissent le haut des murailles, un passage est frayé à coups de sabre; bientôt les Français sont dans le redan. A leur vue tous les défenseurs disparaissent.

Aussitôt M. Balny porte sa troupe à l'angle du redan et l'abrite derrière quelques bâtiments. Il s'élance sur le pont. Vainement la courtine et les bastions lâchent-ils leur bordée : aucun projectile n'atteint les Français. Déjà ils sont groupés sous le porche de la porte. Quelques hommes seulement sont restés en deçà du pont pour tirer sur les artilleurs annamites.

Il est à remarquer que les Français n'avaient ni échelles pour monter à l'assaut ni canons pour enfoncer la porte; pour tout engin, on avait une seule hache. D'autre part, les murs étaient trop hauts pour qu'on pût songer à les escalader; d'ailleurs un treillis de bambous, incliné à soixante-quinze centimètres, débordait le parapet de deux mètres environ. Bien plus, ce treillis, en dissimulant les assiégés, rendait le tir des Français très-incertain.

On ne se découragea point. La porte était dure et résistait aux coups de la hache. Enfin un petit panneau fut arraché; mais derrière des gabions pleins de terre obstruaient la porte.

La position était critique : arrêtée par un obstacle inattendu, battue à cent mètres par les cinq pièces des bastions, dont les servants, se sentant à l'abri des balles du chassepot, cherchaient à rectifier leur tir, assaillie par une pluie de pierres et de briques qu'on jetait du haut du mirador de la porte, la petite troupe française était réellement en péril d'être écrasée. M. Balny songeait à battre en retraite. Un marin, nommé Gautherot, demanda à tenter l'escalade, mais ses efforts furent impuissants.

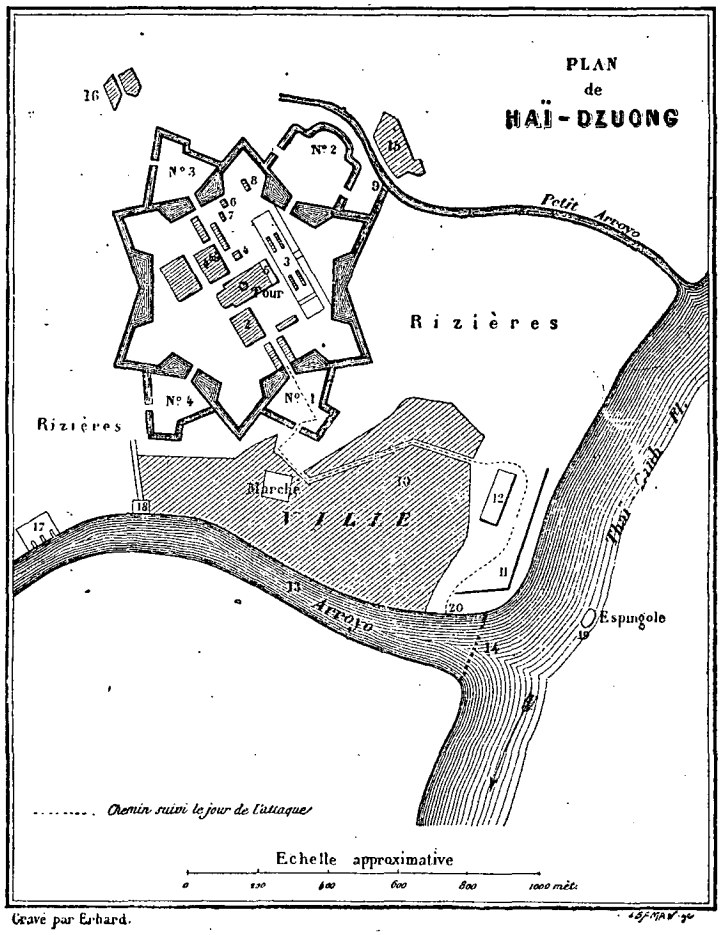
Tout d'un coup, le docteur Harmand eut une lumineuse inspiration. Cette porte, comme celles des autres citadelles, n'était massive que dans le bas, et une grille en bois la terminait. M. Harmand tira sur un des barreaux; le pied vola en éclats. Un second coup de fusil déchaussa le barreau voisin.

Sur-le-champ, M. Balny s'accroche à la brèche, se hisse jusqu'aux barreaux, les arrache, et se présente par cette ouverture, le revolver au poing. Cinq Annamites, armés de fusils, étaient sous la porte. A la vue d'un Français, ils restent frappés de stupeur. M. Balny fait feu sur l'un d'eux; son revolver rate; mais déjà tous ont disparu.

Dès ce moment la citadelle était prise. Deux hommes eurent bientôt rejoint M. Balny : il s'avança à découvert. Tout le monde fuyait. Les pièces, dont le tir était si acharné quelques minutes auparavant, étaient précipitamment abandonnées par leurs artilleurs.

Le passage ouvert était difficile. M. Balny ne put de suite se lancer en avant. M. Harmand l'avait suivi. M. de Trentinian restait à l'extérieur pour balayer les remparts à coups de fusil et faire monter les hommes.

Dès qu'il y en a quatre à l'intérieur, M. Balny en prend deux, M. Harmand les deux autres, et, chacun de son côté, ils font le tour des remparts. Les deux portes du nord et du sud étaient évacuées. Celle de l'ouest était toute grande ouverte. M. Balny la fran-



LÉGENDE : 1. Tour. — 2. Maison du gouverneur. — 3. Magasins, grenier, trésor. — 4. Maison du mandarin des finances. — 4 *bis*. Maison du mandarin de la justice. — 5. Temple de l'esprit du roi. — 6. Poudrière. — 7. Prison. — 8. Butte pour tir à la cible. — 9. Écluse des fossés. — 10. Ville de Haï-Dzuong. — 11 et 12. Batteries. — 13. Arroyo de Haï-Dzuong et port de commerce. — 14. Barrage. — 15 et 16. Gros villages. — 17. Chantier de construction et fortin. — 18. Débarcadère. — 19. Mouillage de l'*Espingole* le jour de l'attaque. — 20. Point de débarquement le jour de l'attaque. — N° 1. Redan de l'Est. — N° 2. Redan du Nord. — N° 3. Redan de l'Ouest. — N° 4. Redan du Sud.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

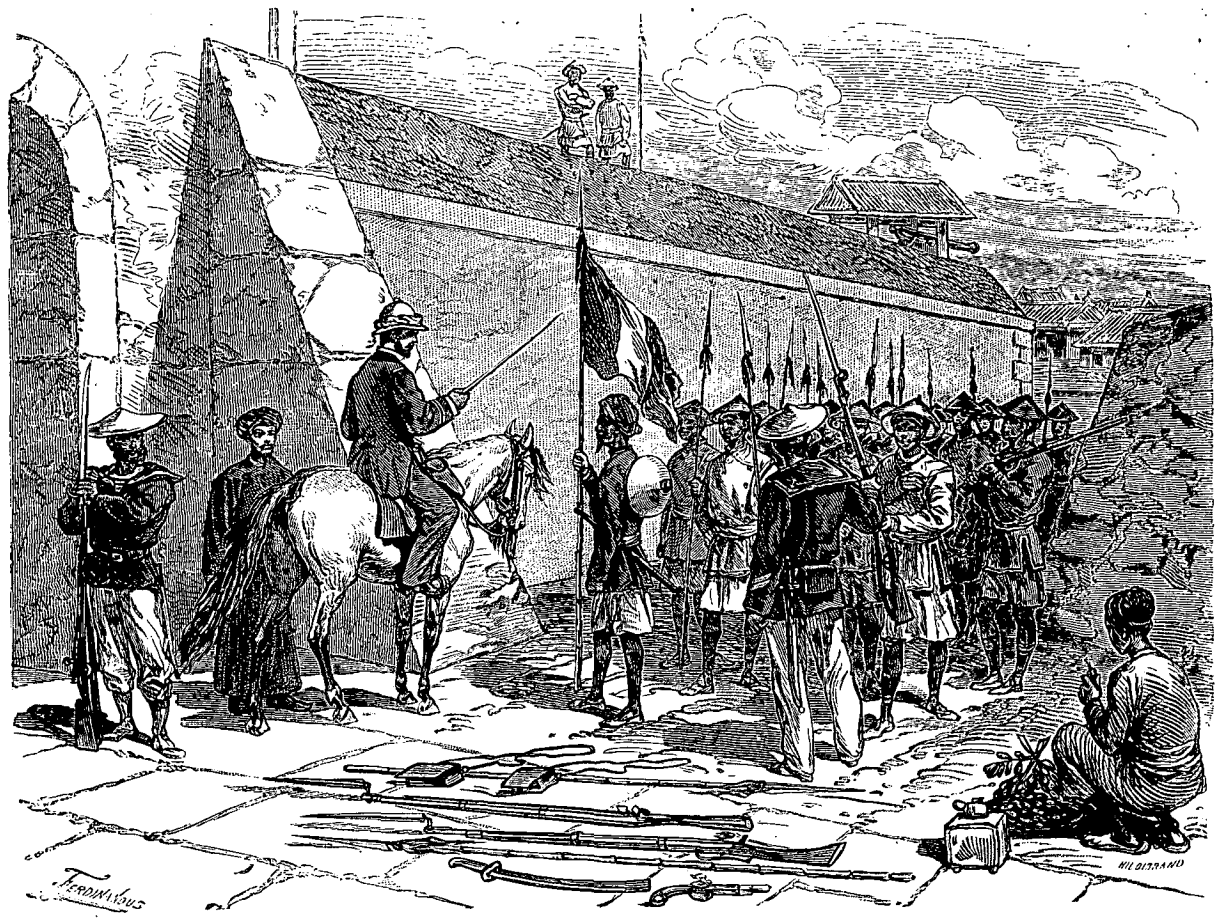
chit sur le dos des fuyards, ramène des prisonniers et les emploie à réparer cette porte; puis il ordonne de continuer le feu sur ceux qui cherchent à s'échapper.

Tout à coup il se trouve en face d'une trentaine d'Annamites qui n'avaient pu s'enfuir. Il était seul en ce moment et très-isolé. Sans hésiter, il court à eux le revolver au poing. Ces Annamites, jetant leurs armes à terre, demandent grâce ou se sauvent dans les maisons. Là, il est rejoint par M. de Trentinian et M. Harmand, qui pas plus que lui n'ont trouvé de résistance.

Pendant que la troupe de débarquement donnait l'assaut, les forts de la rade, ayant été réoccupés, avaient de nouveau ouvert le feu sur l'*Espingole*. Quatre marins étaient partis dans une embarcation, avaient chassé l'ennemi et encloué les pièces.

Il était dix heures : notre drapeau flottait sur la tour de Haï-Dzuong. En une heure et demie, trente Français avaient, sans le secours du canon, enlevé une forteresse admirablement préparée pour la défense et d'un armement formidable.

A la suite de ce coup d'éclat, M. Balny resta une dizaine de jours à Haï-Dzuong, pour en organiser provisoirement la province. Les populations étaient



Distribution d'armes à des volontaires indigènes (voy. p. 318). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

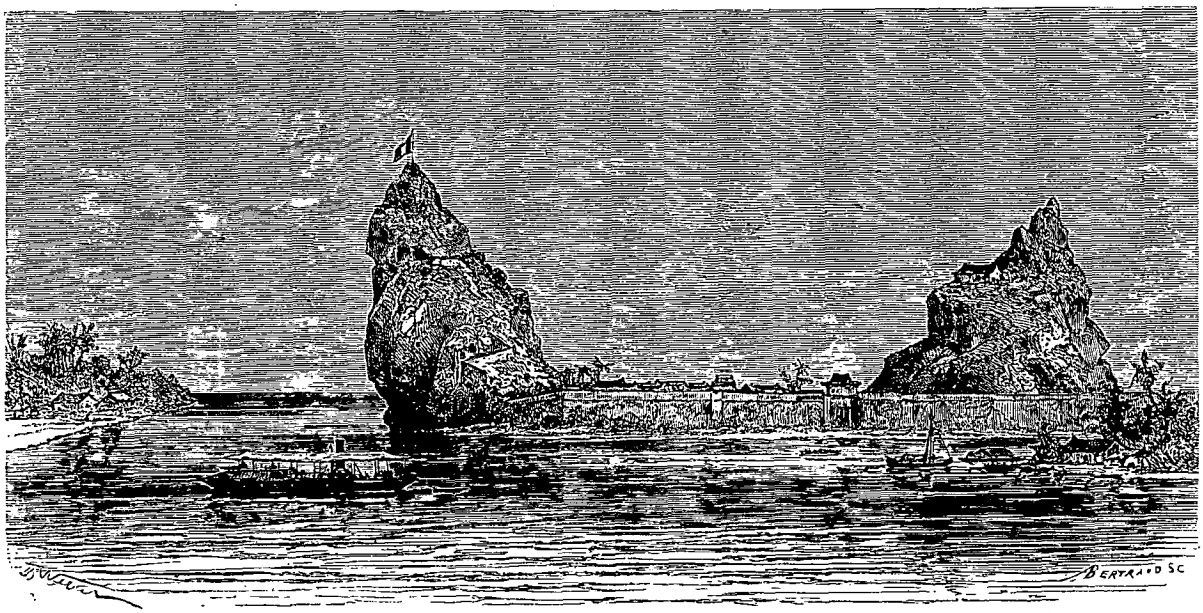
très-sympathiques aux Français et acceptaient avec enthousiasme notre domination. Sur le conseil des missionnaires espagnols, le jeune vainqueur chercha, mais en vain, à renouer les négociations avec l'ancien gouverneur annamite, offrant de lui rendre sa citadelle, à la condition qu'il accepterait le nouveau régime commercial et viendrait à bord de l'*Espingole* faire une visite de soumission.

Le 14 décembre, M. Balny reçut une lettre de M. Garnier : elle lui ordonnait de laisser Haï-Dzuong à la garde de M. de Trentinian et de ses quinze soldats, et de se rendre avec son bateau à Nam-Dinh : les Français venaient de s'emparer, comme on va le voir plus loin, de cette importante forteresse, ainsi que de Ninh-Binh, le boulevard du Tong-King.

F. Romanet du Caillaud.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Citadelle de Ninh-Binh. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. P***.

LA CONQUÊTE DU DELTA DU TONG-KING,

TEXTE INÉDIT PAR M. ROMANET DU CAILLAUD [1].

1873. — DESSINS INÉDITS.

V

Prise de Ninh-Binh par M. Hautefeuille.

Pendant son séjour au Phu Ly, M. Balny d'Avricourt avait pu recueillir d'importants renseignements sur les provinces du sud. Le lendemain de la prise de cette préfecture, M. de Trentinian avait fait avec M. Harmand une excursion du côté du sud, à Ke-So. Ce village est la principale résidence des missionnaires français dans le Tong-King occidental. De cette excursion, M. de Trentinian avait rapporté maints détails intéressants sur la citadelle de Ninh-Binh.

De même que le Phu Ly, elle est située sur le Daï ou bras occidental du grand fleuve; son canon commandait la route de Hué à Hà-Nôi, à son issue des défilés du sud. Or, comme la cour de Hué ne pouvait tarder à envoyer des troupes contre les Français, il importait de leur barrer la route, et, par suite, il fallait s'assurer de la soumission de Ninh-Binh. Déjà même le *quan-án* (mandarin de la justice) de Hà-Nôi, seul mandarin de la capitale qui ne fût point tombé au pouvoir des Français, y organisait la résistance et faisait construire un barrage sur le Daï.

Ces nouvelles furent immédiatement transmises à M. Garnier. M. Hautefeuille venait de rentrer de sa petite expédition de Gia-Lâm; M. Garnier s'empressa de l'envoyer, avec le canot à vapeur, porter de nouvelles instructions à M. Balny.

Au lieu de se rendre à Haï-Dzuong, M. Balny devait se diriger sur Ninh-Binh. Déjà M. Garnier avait écrit à Ninh-Binh pour demander la soumission de la province à des conditions analogues à celles acceptées par les mandarins de Hung-Yên. M. Balny aurait à exiger, en outre, l'extradition du *quan-án* de Hà-Nôi.

« S'il n'est pas amené à bord de l'*Espingole* deux heures après votre demande, continuait M. Garnier, vous vous emparerez de la citadelle. »

En ce cas, la garde de la forteresse de Ninh-Binh eût été laissée à M. de Trentinian, et M. Balny devait immédiatement rallier Hà-Nôi avec son bateau.

Du reste, M. Garnier avait prévu le cas où M. Balny, au reçu de ses premières instructions, serait parti pour Haï-Dzuong et n'aurait pu être rejoint par le canot à vapeur. Alors M. Hautefeuille serait allé lui-même détruire les barrages et reconnaître le cours du Daï jusqu'à Ninh-Binh. Même, s'il n'y avait pas de danger, il devait se rendre dans cette ville, pour

1. Suite et fin. — Voy. p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demander aux mandarins une réponse à la lettre du chef de l'expédition française. « En tout cas, lui avait dit M. Garnier, sondez pour savoir si le *Scorpion* peut passer; car je veux prendre cette ville qui commande l'importante bouche du Daï et est à cheval sur la route de Hué. »

Le canot à vapeur était armé d'une pièce de 4; son équipage se composait d'un quartier-maître, de six matelots et d'un chauffeur annamite; cet homme, natif de Saïgon, savait le français et pouvait servir d'interprète. Les munitions consistaient en six obus, six boîtes à mitraille et deux cent cinquante cartouches environ.

Le 2 décembre, à huit heures, M. Hautefeuille partait de Hà-Nôi; dans la soirée, il parvenait au Phu Ly. Le matin même, M. Balny d'Avricourt avait quitté cette place, se rendant à Haï-Dzuong.

Avant de partir, il avait écrit à M. Garnier, pour lui exprimer combien il regrettait que ses instructions ne l'eussent pas de préférence dirigé sur Ninh-Binh : cette ville devenait le centre d'un vaste mouvement. M. Hautefeuille reçut de la bouche de Lê Van Ba, le commandant militaire du Phu Ly, la confirmation de ces graves nouvelles. En conséquence, il résolut d'aller détruire le barrage que les mandarins de Ninh-Binh faisaient construire.

Le lendemain matin, il partait à trois heures; à sept heures et demie il arrivait au barrage. Il était temps. D'un bord à l'autre couraient, en formant échiquier, deux lignes de gros pieux réunis par des bambous entrelacés. Contre la rive étaient rangées environ deux cents barques, chargées de pierres et prêtes à être coulées entre les pieux. Ce barrage eût été formidable.

M. Hautefeuille descend à terre : tous les travailleurs s'enfuient aussitôt. Il parvient pourtant à faire quelques prisonniers; parmi eux se trouve l'adjudant général (*pho-lanh-binh*), qui commandait la corvée. Ce mandarin est bientôt relâché, non sans avoir reçu une bonne correction. En même temps, M. Hautefeuille brûle toutes les barques amarrées et abandonne le bois du barrage aux paysans accourus pour voir les Français. Au bout d'une heure il ne restait du barrage que les pieux.

Le lendemain, vers onze heures du soir, on venait l'avertir de l'existence d'un second barrage auprès de Ninh-Binh; il apprenait par contre que le gouverneur de cette ville, effrayé de son audace, annonçait des dispositions, sinon bienveillantes, du moins nullement agressives. Sur-le-champ il fait appareiller et part pour Ninh-Binh. Il ne rencontre aucun barrage, et à quatre heures du matin (5 décembre) il est en vue de Ninh-Binh. Le bruit de la machine à vapeur de son canot annonce sa venue. Les murs se garnissent de lumières; il peut distinguer les pièces armées. On le hèle.

Alors, prenant le système de l'intimidation, système nécessaire avec les Orientaux, il envoie un premier obus sur une batterie, puis un autre sur le fort principal de la citadelle; l'artillerie annamite reste silencieuse. Il attend le jour. La brume, en se dissipant, lui montre le danger de sa situation.

Deux forts bâtis chacun sur un rocher de trente mètres de haut, dominant le cours du fleuve; à la bifurcation du Daï et du Vân-Sàn[1], une batterie en terre, et au-dessus une forteresse bastionnée de près de deux kilomètres de tour, entourée au nord et à l'ouest par les deux bras du fleuve et de l'autre côté par un large fossé : telle est la citadelle de Ninh-Binh.

Déjà les remparts sont couverts de troupes; les miliciens descendent sur la berge et démarrent des jonques pour venir cerner le canot à vapeur.

M. Hautefeuille fait approcher son canot pour tirer à mitraille. En ce moment, il s'échoue. Mais cet accident, loin de l'abattre, ne fait qu'exalter son courage. La moitié de ses hommes manœuvrant, l'autre tirant le chassepot, lui-même les aidant et tirant avec eux, il finit par se dégager. Il présente l'avant du canot pour prendre la batterie en enfilade.

« Feu ! » crie-t-il; la batterie et les remparts sont nettoyés par la mitraille.

A ce moment le mécanicien lui annonce que les tubes de la chaudière sont crevés; son canot n'est plus qu'une machine inerte, et cela à deux cents mètres d'une citadelle si bien fortifiée, en face de dix-sept cents soldats ou miliciens qui se préparent à la résistance. Mais le jeune officier (il n'avait que vingt ans) avait subi l'échouage; rien ne pouvait plus l'émouvoir. Il se laisse dériver jusqu'au bord, saute dans une jonque, et de là s'élance à terre avec cinq marins et son chauffeur annamite, pavillon français en tête et baïonnette au canon.

Le mécanicien et un marin qu'il a laissés derrière lui déhalent le canot au milieu du fleuve, sur l'ancre qu'il avait eu soin de faire mouiller avant d'aller à la rive.

M. Hautefeuille avait abordé en face de la batterie; elle est dégarnie. Il la traverse, passe sous les murs de la citadelle, auprès du chantier de construction. D'un côté, les habitants de la ville marchande arrivent, lui offrant des présents (un bœuf et des porcs); de l'autre, les miliciens sortent en foule de la citadelle; mais intimidés par les baïonnettes que croisent ses six hommes, ils se contentent d'entourer la petite troupe française, en croyant la capture facile.

En même temps, deux coups de feu partis du canot annoncent que les artilleurs annamites se sont mis à leurs pièces.

Arrivé près du pont du fossé, M. Hautefeuille aperçoit quatre parasols abritant un vénérable mandarin à barbe blanche : c'était le gouverneur. Il s'empare aussitôt de lui et l'entraîne dans la *maison des étrangers*, située près de la porte principale de la citadelle.

Le tenant du côté du rempart, le bras gauche passé autour de son cou, la main droite armée du revolver,

1. Bras du Daï connu à son embouchure sous le nom de Sông Can.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

il commence à l'interroger. Après s'être excusé d'avoir tiré sans provocation, il lui demande sa réponse à la lettre de M. Garnier. Le pauvre mandarin répond, le chauffeur annamite servant d'interprète, qu'il acquiesce aux demandes du commandant français de Hà-Nôi. Mais M. Hautefeuille lui montre un édit qu'il a trouvé sur le *pholanh-binh*, lors de l'affaire du barrage. Par cet édit le gouverneur convoquait les paysans corvéables pour la construction du barrage. A la vue du papier compromettant, le gouverneur se trouble.

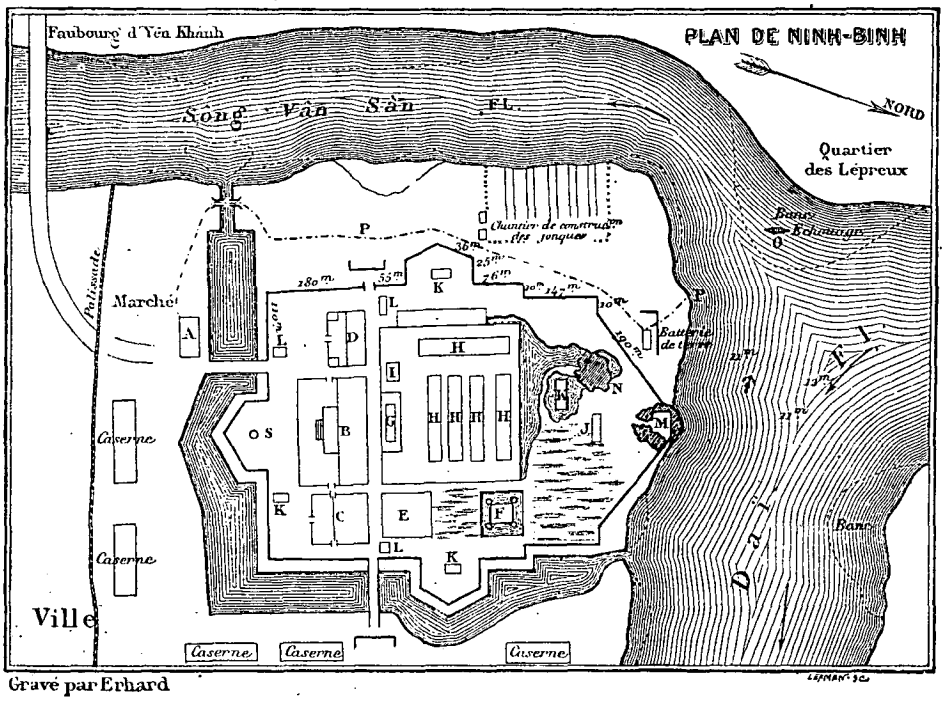
« Je ne pourrai croire à votre acquiescement, lui dit alors M. Hautefeuille, que si vous le consignez dans un écrit, scellé de votre cachet.

— J'y consens volontiers, répond le gouverneur.

— Il me faut cet écrit tout de suite, continue le jeune officier, et je veux vous accompagner dans la citadelle, pour vous le voir faire. »

Le mandarin refuse; il n'a, dit-il, nulle intention de manquer à sa promesse; il va revenir immédiatement avec l'écrit demandé et il espère que rien n'empêchera l'officier français de partir de suite pour Hà-Nôi, avertir l'envoyé de l'amiral de ses bonnes dispositions. Évidemment son but était de s'échapper; et comme M. Hautefeuille ne savait pas l'annamite, il comptait sans doute lui donner un papier quelconque, qui ne le compromît en nulle façon.

M. Hautefeuille réitère sa demande et stipule que non-seulement il entrera dans la citadelle avec le gouverneur, mais encore que ce grand mandarin et son collègue de la justice (*quan-án*) l'accompagneront



LÉGENDE : A. Maison des étrangers. — B. Temple de l'esprit du roi. — C. Maison du gouverneur. — D. Maison du mandarin de la justice. — E. Maison du général (*chanh-lanh-binh*). — G. Trésor (double enceinte). — H. Cinq greniers à riz. — I. Sel. — J. Moulin à riz. — K. Poudrières et magasins d'armes. — L. Corps de garde. — M. Fort du rocher n° 1. — N. Fort du rocher n° 2. — O. Point de l'échouage. — PP. Point du débarquement et chemin suivi pour aller à la maison des étrangers. — S. Tour.

pendant sa visite à l'intérieur de cette forteresse, et qu'en outre on lui livrera le *quan-án* de Hà-Nôi.

« Vous en demandez trop, répliqua le gouverneur, je vais vous punir. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que M. Hautefeuille le saisit au collet, ce qui lui cause une légère douleur; puis, mettant sa montre sur la table et plaçant son revolver contre sa tempe, il lui déclare que si dans un quart d'heure il n'est pas, lui l'officier français, dans la citadelle, escorté de tous les mandarins, les troupes sur son passage à genoux et les armes à terre, il lui brûle la cervelle. Au mouvement de M. Hautefeuille, les miliciens annamites se sont rapprochés; mais ses marins étaient là, ils mettent en joue.

Les miliciens reculent. Il était sept heures trente minutes.

Enfin, après bien des allées et venues du *pholanh-binh* portant au *quan-án* les supplications du malheureux gouverneur, tous les mandarins arrivent. Il était temps : sept heures quarante-trois.

A sept heures quarante-quatre, M. Hautefeuille entrait dans la citadelle aux conditions demandées.

Mais, au lieu de mener le gouverneur au palais pour prendre sa lettre, il le fait amarrer ainsi que ses collègues. Le pavillon est hissé sur la tour de la citadelle. Puis les mandarins sont enfermés dans une salle du palais du gouverneur, ce dernier étant placé devant une table, avec du papier, de l'encre et un pinceau, pour écrire et signer la capitulation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Hautefeuille les laisse alors sous la garde de quatre de ses marins, et prenant avec lui le cinquième et son chauffeur saïgonnais, il s'en va, accompagné du général annamite (*chanh-lanh-binh*), inspecter la place. Il fait le tour de la citadelle, monte sur les remparts : soldats et miliciens étaient en rang, à genoux, les armes à terre. Il inventorie rapidement tout ce que contient la citadelle.

Son inspection terminée, il revient au palais du gouverneur. Malheureusement; ses marins avaient laissé échapper le mandarin de la justice; le pauvre gouverneur effrayé de cette fuite, qui lui ôte l'espoir de faire partager à son collègue la responsabilité de sa conduite, n'osait plus apposer son cachet à l'acte de capitulation qu'il venait d'écrire. En conséquence, M. Hautefeuille lui déclare qu'il est prisonnier; aussitôt il est amarré avec les autres mandarins et conduit avec eux au fort du rocher; la garde de ce poste est confiée à trois marins.

Les soldats et les miliciens, voyant leurs chefs ainsi traités, s'enfuient en toute hâte. Quelques coups de chassepot, lancés à propos, font bien vite comprendre les intentions du jeune vainqueur : il veut qu'on fuie en jetant ses armes.

Ainsi, la clef du Tong-King du côté du sud était en notre pouvoir : huit hommes en avaient mis en fuite dix-sept cents; et ce coup d'éclat était l'œuvre d'un jeune homme de vingt ans.

M. Hautefeuille prend immédiatement les dispositions nécessaires pour conserver sa conquête. Le canot à vapeur, désormais inutile, est conduit au chantier de construction et désarmé. Le canon de 4, les munitions et les vivres sont placés dans le fort du rocher qui surplombe la rive : en cas d'attaque, les Français peuvent y soutenir un siége jusqu'à l'arrivée du *Scorpion*.

Dans la journée, une cinquantaine d'anciens soldats annamites, tous païens, viennent d'eux-mêmes s'enrôler au service du vainqueur. A la vérité, le jour même, sur une fausse alerte, une partie de ces volontaires déserte.

D'autre part, sur la demande de M. Hautefeuille, un missionnaire, le P. Gélot, lui amène quelques chrétiens pour faire les corvées et l'aider à garder la citadelle contre les gens malintentionnés. Lui-même devra rester pour servir d'interprète au jeune commandant français.

Cependant, le surlendemain de la prise de la citadelle, M. Hautefeuille lançait une énergique proclamation. Puis il procédait à la réorganisation de la province : des troupes étaient levées; le service des *tram* (courriers indigènes) était maintenu. Aussi, dès le 9 décembre, la paix régnait-elle dans le Ninh-Binh : les maisons, jusque-là fermées, se rouvraient; la foule, comme avant la conquête, circulait dans les rues, encombrait les marchés.

Pour juger par lui-même de la situation, M. Hautefeuille, suivi seulement de son Annamite saïgonnais, va se promener dans la ville de Ninh-Binh et dans celle d'Yên-Khánh. La population accourt sur son passage, les femmes ne sont pas les moins curieuses. Il distribue des sapèques aux enfants et revient tout joyeux à la citadelle, au milieu des ovations populaires.

Or, ce même jour, à quatre heures, le canon du fort du rocher annonçait et saluait l'arrivée du *Scorpion;* la canonnière portait le guidon de M. Garnier.

VI

Prise de Nam-Dinh par M. Francis Garnier.

Les nouvelles que, la veille de son départ pour Haï-Dzuong, M. Balny d'Avricourt avait transmises à M. Garnier n'avaient pas laissé de lui causer une certaine inquiétude. Il supposa avec raison que M. Hautefeuille n'avait pu rejoindre l'*Espingole*, et il partit sans retard.

Le matin du 4 décembre, le *Scorpion*, remorquant une jonque chargée de munitions et de combustible, quittait le mouillage de Hà-Nôi. Outre son équipage, s'élevant à quarante hommes, cette canonnière avait encore embarqué le reste de l'infanterie de marine et cinquante-six matelots, appartenant au *Decrès* et au *Fleurus*. M. Esmez et M. Bouxin, officiers du *Scorpion*, M. le docteur Chédan et M. Bouillet, ingénieur hydrographe, faisaient également partie de l'expédition.

Après bien des échouages dans le Bô-Dê, le *Scorpion* paraissait enfin devant le Phu Ly dans la soirée du 7 décembre. Le lendemain, de mauvaises nouvelles arrivaient à bord.

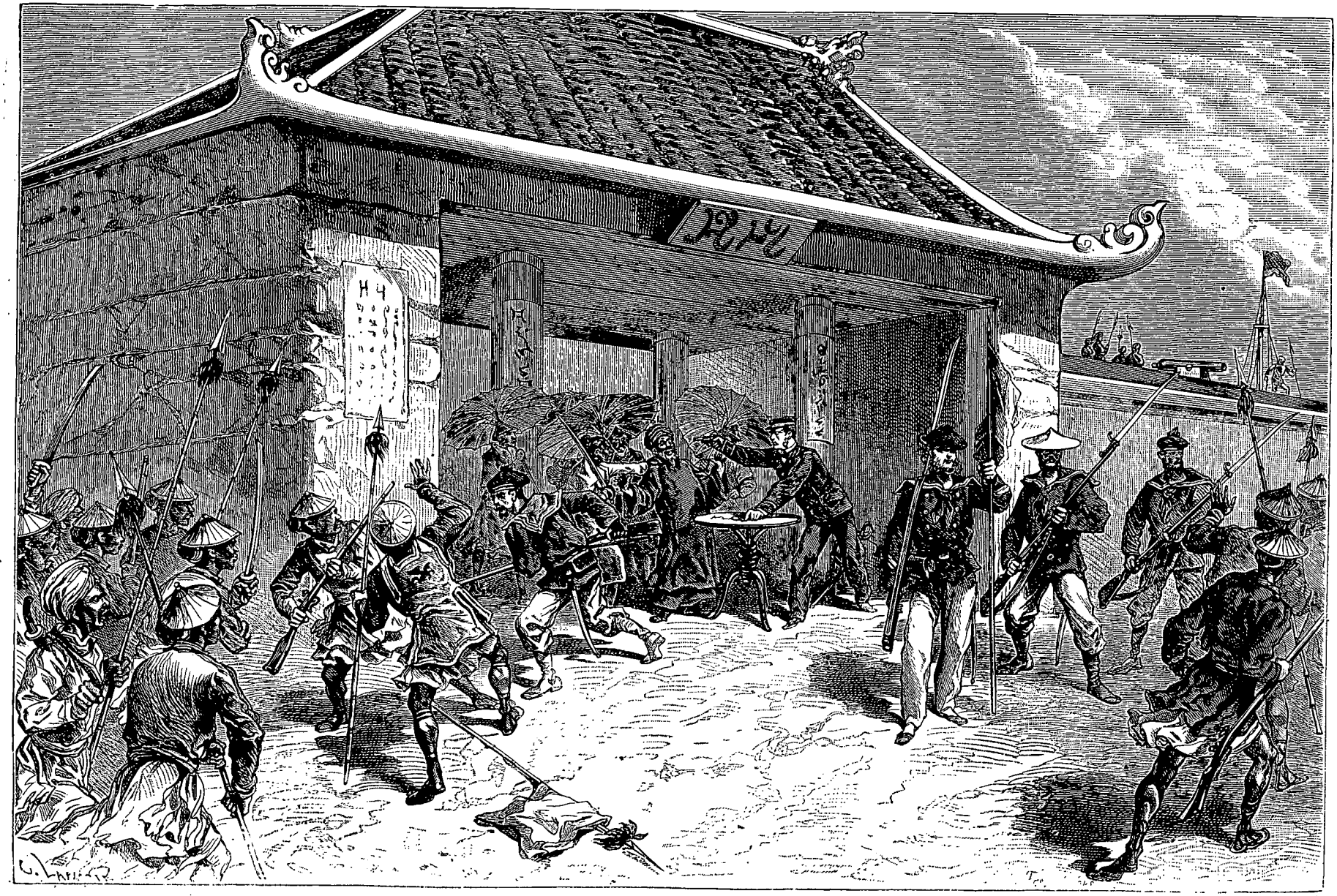
En partant, M. Garnier avait remis le commandement de la citadelle de Hà-Nôi à M. Bain de la Coquerie. Pour garder cette immense forteresse et tenir la campagne, M. Bain n'avait que trente-quatre marins; encore avaient-ils été choisis parmi les moins valides.

Or les troupes de Son-Tây venaient de traverser le Sông Hát; elles avaient rallié une bande d'anciens rebelles chinois, qui ravageaient le nord du Tong-King, et auxquels la couleur de leur drapeau faisait donner le nom de *Pavillons-Noirs*. Ces troupes campaient près du Phu Hoài, Hà-Nôi pouvant être attaqué avant le retour du *Scorpion*. M. Bain s'était empressé de faire savoir à M. Garnier ce mouvement offensif de l'ennemi.

Au reçu de sa lettre, le commandant fit débarquer le détachement d'infanterie de marine et lui ordonna de gagner au plus tôt Hà-Nôi par la voie de terre. Puis le *Scorpion* appareillait pour Ninh-Binh. Il y arrivait, comme nous venons de le dire, le 9 décembre dans l'après-midi.

Dès qu'il a reconnu la canonnière française, M. Hautefeuille se rend à bord. M. Garnier le félicite chaudement de son étonnant coup de main et le maintient à la tête de la province. Il remplace les sept hommes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prise de Ninh-Binh par M. Hautefeuille. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. I***.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui l'ont aidé dans sa conquête par dix autres marins; mais il lui enlève sa pièce de 4.

Puis, le lendemain, il part pour Nam-Dinh. A l'entrée de l'arroyo qui conduit à cette ville, il est arrêté par le feu de trois forts. Il riposte, et, après un combat de près de deux heures, ces forts sont enlevés et leurs pièces enclouées.

Le lendemain matin de bonne heure, le *Scorpion* poursuivait sa route. Tout était disposé pour une attaque contre la citadelle de Nam-Dinh : les troupes de débarquement avaient pris place dans des jonques à la remorque de la canonnière; l'équipage était à ses postes de combat.

Le long des bords de l'arroyo on voyait se presser les populations des villages riverains : elles acclamaient les Français, elles saluaient leur drapeau.

Vers neuf heures, le *Scorpion* était en vue de Nam-Dinh. Tout à coup, au détour d'un coude de la rivière, une batterie annamite lui envoie sa bordée : trois boulets en marbre viennent frapper le masque blindé de l'avant et s'y brisent en morceaux.

En même temps la citadelle elle-même ouvre le feu contre le *Scorpion;* mais ses boulets tombent au delà du navire. Un seul lui cause quelque dommage, il atteint le mât de misaine et enlève le paratonnerre.

Toutefois le feu des gabiers, perchés dans les hunes, a promptement réduit au silence la batterie annamite. M. Bouxin débarque alors avec une vingtaine de marins, chasse ses défenseurs et encloue ses canons.

Le *Scorpion* avance encore pendant dix minutes. A l'entrée de la ville, M. Bouxin débarque de nouveau avec quinze hommes et une pièce de 4. Il doit tenter d'enlever la porte du sud; mais ce ne doit être qu'une fausse attaque, destinée à attirer sur ce point l'attention de l'ennemi. A peine a-t-il fait quelques pas qu'il se trouve en face des remparts de la citadelle, au milieu d'un espace complétement découvert; pour arriver jusqu'à la porte du sud, il faut parcourir sous le feu de l'ennemi un chemin de huit cents mètres. Or, comme les Annamites s'attendent à être attaqués de ce côté, ils y ont accumulé de grands moyens de défense.

Malgré la mitraille et les boulets, M. Bouxin se lance en avant; mais il se voit contraint de battre en retraite, sinon sa petite troupe est compromise : un de ses hommes vient d'être blessé, et ses munitions s'épuisent.

Pendant ce temps, le *Scorpion* avait continué à remonter l'arroyo. Sa pièce de 16, le *Porte-Désolation* (ainsi l'avaient nommée les marins), ne cessait de tirer sur la citadelle : ses obus y produisaient les plus grands ravages. De leur côté les Annamites répondaient de toutes leurs bouches à feu; mais leurs boulets passaient par-dessus la canonnière.

M. Garnier fait mettre à terre une seconde colonne d'attaque; l'ingénieur hydrographe, M Bouillet, en a le commandement. Elle doit reconnaître la ville marchande et, après en avoir chassé toute bande ennemie, rallier l'attaque principale, que conduira M. Garnier. Grâce à ce mouvement, les Annamites ne pourront prendre à revers la petite troupe de M. Bouxin. Au moment propice, la jonque, qui portait la colonne de M. Bouillet, largue l'amarre et se dirige vers la rive. Malheureusement sa vitesse n'est pas assez grande : elle s'arrête à quelques mètres du bord. Alors on voit les indigènes, qui, malgré la canonnade, stationnaient en foule sur la rive, s'empresser de venir en aide aux Français. L'amarre leur est lancée, et ils attirent la jonque à terre.

Un peu plus loin, à l'entrée de la rue qui mène à la porte de l'est, M. Garnier débarque lui-même avec la réserve, c'est-à-dire quinze marins. En ce moment il est rejoint par M. Bouillet : les deux colonnes se portent ensemble contre le redan de l'est. En quelques instants le redan est enlevé par les Français.

On sait que M. Garnier avait avec lui une pièce de 4 : il allait la faire braquer contre la porte de la citadelle, lorsqu'il s'aperçoit que cette porte est, jusqu'à la voûte du porche, obstruée avec de la terre. La pièce est alors pointée contre le bastion de droite, où le feu de l'ennemi est le plus vif; mais au troisième coup la crosse du canon casse entre l'essieu et la vis de pointage.

La position des Français va devenir critique : tout d'un coup une idée heureuse traverse l'esprit de M. Garnier.

Le pont, qui relie le redan à la porte de la citadelle, est couvert de chevaux de frise, longs soliveaux hérissés de piquants en bois de fer. Sur l'ordre de M. Garnier, un de ces chevaux de frise est mâté contre le rempart : il atteint presque le parapet.

Déjà, sur cette échelle improvisée, M. Garnier va s'élancer à l'assaut, lorsqu'il est prévenu par un matelot, nommé Robert, compagnon d'armes de M. Hautefeuille à la prise de Ninh-Binh. « Pour cette fois seulement je te cède, » lui dit M. Garnier, et il ne monte à l'assaut que le deuxième. Bientôt toute sa troupe l'a suivi.

A la vue des Français, les Annamites sont saisis de panique; un quart d'heure encore, et tous ont disparu par la porte du sud. C'était celle que M. Bouxin avait tenté d'enlever; seule elle n'était pas condamnée; mais on l'avait fortifiée avec un art très-ingénieux.

A une heure le pavillon français flottait sur la tour de Nam-Dinh.

VII

La journée du 21 décembre. — Mort de M. Francis Garnier et de M. Balny d'Avricourt.

Pendant que M. Garnier s'emparait de Nam-Dinh, l'armée de Son-Tây devenait de plus en plus menaçante. Elle s'était même emparée du fort du Phu Hoài et ses avant-postes n'étaient plus éloignés de Hà-Nôi que de quelques kilomètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

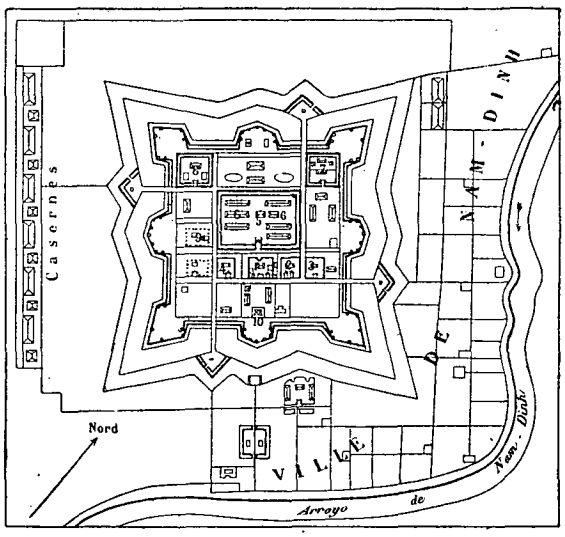
Ces nouvelles étaient parvenues à M. Garnier le surlendemain de la prise de Nam-Dinh, et il s'était empressé de faire partir le *Scorpion* pour porter à M. Bain de la Coquerie un secours d'une quinzaine de marins. Cette canonnière devait ensuite gagner la baie du Cua Cam pour y chercher le renfort en hommes et en matériel que l'amiral Dupré envoyait par le *Decrès* au corps expéditionnaire du Tong-King.

En même temps, M. Garnier rappelait l'*Espingole* de Haï-Dzuong, installait M. le docteur Harmand comme gouverneur militaire de Nam-Dinh, avec une garnison de vingt-cinq marins, et le 18 décembre il était de retour à Hà-Nôi

De mauvaises nouvelles l'y attendaient : à la vérité le Phu Hoài avait été repris sur l'armée de Son-Tây ; mais quelques jours après, le 14, une reconnaissance, commandée par M. Perrin, aspirant de marine, n'avait pu forcer les lignes ennemies. C'était un échec.

M. Garnier était résolu à le réparer : une attaque générale contre l'armée de Son-Tây devait avoir lieu le dimanche 21. Mais, dans la soirée du 19, à Hà-Nôi, une ambassade arriva de Hué pour entrer en négociations avec le chef du corps expéditionnaire. Dès lors, espérant obtenir une solution pacifique, M. Garnier renonçait à son projet d'attaque contre l'armée de Son-Tây, et le lendemain une proclamation annonçait aux habitants du Tong-King la suspension des hostilités. Cette proclamation était immédiatement affichée dans la ville, et les ambassadeurs se chargeaient de la faire parvenir à l'armée de Son-Tây.

CITADELLE ET VILLE DE NAM-DINH,
d'après un plan annamite.



Légende : 1. Temple de l'esprit du roi (demeure de M. Harmand). — 2. Maison du gouverneur. — 3. Maison du général (*chanh-lanh-binh*). — 4. Maison du mandarin des finances. — 5. Trésor. — 6. Magasins de riz et de sel. — 7. Maison du mandarin de la justice. — 8. Prison. — 9. Écurie d'éléphant. — 10. Tour.

Fatale suspension d'armes ! les ennemis devaient profiter de la sécurité trompeuse qu'elle donnait aux Français pour tenter contre la citadelle de Hà-Nôi une déloyale attaque.

Le dimanche, 21 décembre, M. Garnier était en conférence avec les ambassadeurs, et commençait à discuter les bases du traité de paix, lorsqu'on lui annonce que l'armée de Son-Tây et ses alliés les Pavillons-Noirs s'avancent pour attaquer la citadelle. Le commandant saisit aussitôt son revolver et court au point menacé.

Craignant que l'attaque n'ait lieu de plusieurs côtés à la fois, il envoie M. Bain avec trente hommes surveiller le rempart de la face nord : « Je me charge, lui dit-il, de la face de l'ouest ; je vous enverrai des ordres, s'il y a lieu. »

Pendant ce temps la nouvelle de cette attaque s'était répandue ; les *coolies* indigènes qui travaillaient dans la citadelle s'enfuyaient en criant vers la porte de la ville ; marins et soldats avaient pris les armes.

Au premier bruit, M. Perrin s'était rendu avec un homme au bastion du sud-ouest. Quelques instants après, cinq autres hommes, envoyés par M. Bain, venaient le rejoindre.

Le pavillon noir des Chinois flottait à peu de distance de la citadelle.

Au nombre de cinq ou six cents, les Chinois occupaient la route du Phu Hoài. Derrière eux, à huit cents mètres environ, un corps de deux mille Annamites s'apprêtait à les suivre. On pouvait même distinguer un éléphant et de nombreux parasols, annonçant la présence des mandarins.

Seuls les Chinois étaient engagés. Abrités derrière les touffes de bambous et les maisons d'un petit village, ils avaient ouvert le feu contre la porte du sud-ouest ; leurs petites pièces de campagne étaient braquées à deux cents mètres. De plus, sur le bord même du fossé, d'autres Chinois tiraillaient contre le rempart.

M. Garnier arrive à la porte du sud-ouest. Dès qu'il a jeté un coup d'œil sur les positions de l'ennemi, il charge M. Perrin d'aller chercher un canon. Puis s'approchant de chaque homme, il lui adresse des paroles encourageantes et recommande de ménager les munitions.

Au bout de dix minutes, M. Perrin revient avec la pièce de 4 de la compagnie du *Decrès ;* on l'installe sur le mirador de la porte. Ses obus jettent la confusion dans les rangs des Chinois aux Pavillons-Noirs.

L'armée annamite est atteinte également : un obus éclate au milieu du groupe des mandarins.

L'ennemi bat en retraite, laissant les abords de la citadelle jonchés de cadavres. Néanmoins les Pavillons-Noirs ne se retirent que pied à pied ; profitant des replis de terrain et des taillis de bambous pour se cacher, ils envoient sur la citadelle des décharges de pierriers et de gingoles : un de leurs projectiles blesse le chef servant de la pièce de 4.

Malgré cet essai de résistance, en moins de vingt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

minutes ils s'étaient vus contraints de repasser le rempart en terre qui sert d'enceinte à la commune de Hà-Nôi. Là ils s'étaient divisés en deux bandes. L'une se repliait directement par la route du Phu Hoài. L'autre s'était engagée dans une direction sud-ouest, le long du rempart de la commune de Hà-Nôi : elle eût ensuite gagné la route du Phu Hoài en suivant une digue qui, partant du village de Thu-Lê, va couper cette même route à trois kilomètres de la citadelle, en avant du village de Ha-Yên-Khé.

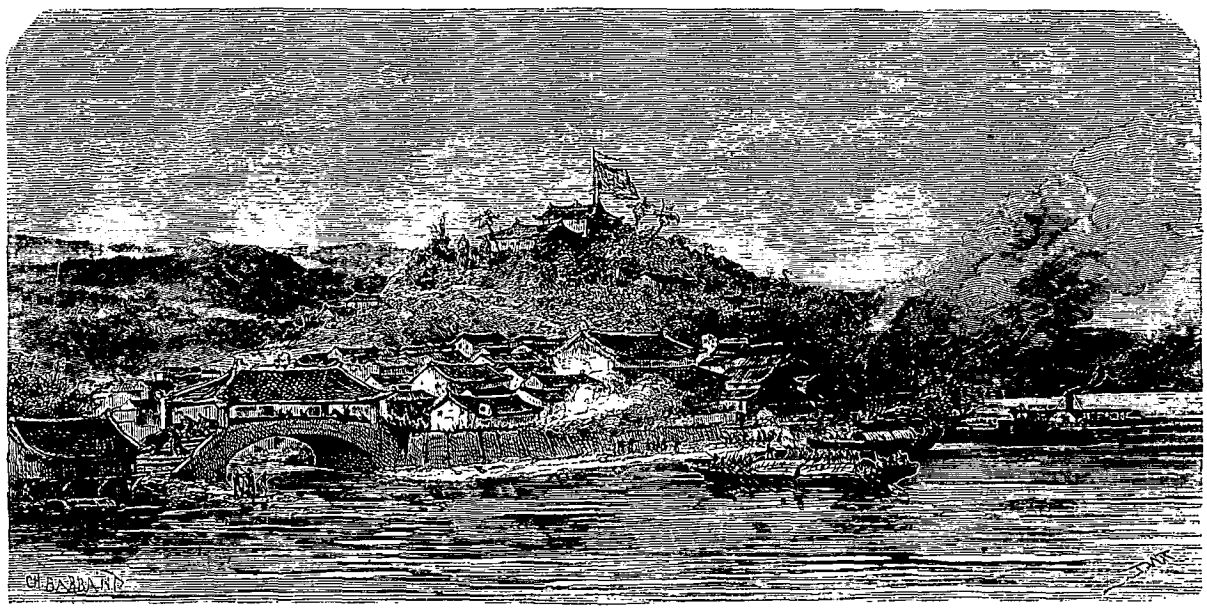
En ce moment M. Garnier, s'adressant à quelques officiers qui se trouvaient auprès de lui : « Messieurs, leur dit-il, l'ennemi qui nous attaque est le seul que je redoutais au Tong-King. Une sortie est indispensable : nous ne pouvons garder un semblable ennemi à mille mètres de nous. »

Dès le commencement de l'action, il avait ordonné à M. Balny d'Avricourt d'aller chercher sa compagnie de débarquement. Bientôt cet officier parut à la tête de dix matelots de l'*Espingole*. Il marchait le long du rempart du sud, sur le dallage du fossé dont les bords le dérobaient à la vue de l'ennemi. « Allez tout droit, sur la route du Phu Hoài, lui crie le commandant du haut du rempart; moi je vais prendre l'ennemi à revers. »

Suivi de ses marins et d'une troupe de volontaires indigènes, M. Balny se précipite dans la direction indiquée. Les obus de la citadelle, passant par-dessus sa tête, vont porter le ravage dans les rangs ennemis.

On le voit s'avancer jusqu'à un petit bois distant d'environ mille mètres de la citadelle; puis une dépression de terrain le dérobe à la vue.

Alors la pièce de la porte du sud-ouest dirige son



Prise d'Yên-Hoa (voy. p. 317 et 318). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. P***.

feu sur un bosquet situé près de la digue de Thu-Lê. C'est dans ce bosquet et dans un hameau voisin que la bande des ennemis s'est embusquée.

M. Garnier se hâte de faire la sortie qu'il avait annoncée. La porte du sud-est était barricadée; il la fait aussitôt dégager, prend avec lui dix-huit hommes et une pièce de 4, se fait suivre d'un corps d'auxiliaires indigènes, et au pas gymnastique gagne, en suivant les remparts, la pointe du redan du sud-ouest. Là il fait déployer ses hommes en tirailleurs et envoie le sergent Champion fouiller un petit hameau situé en face du redan; puis rapidement il se lance sur la route de Phu Thuong, à la poursuite de la seconde bande ennemie.

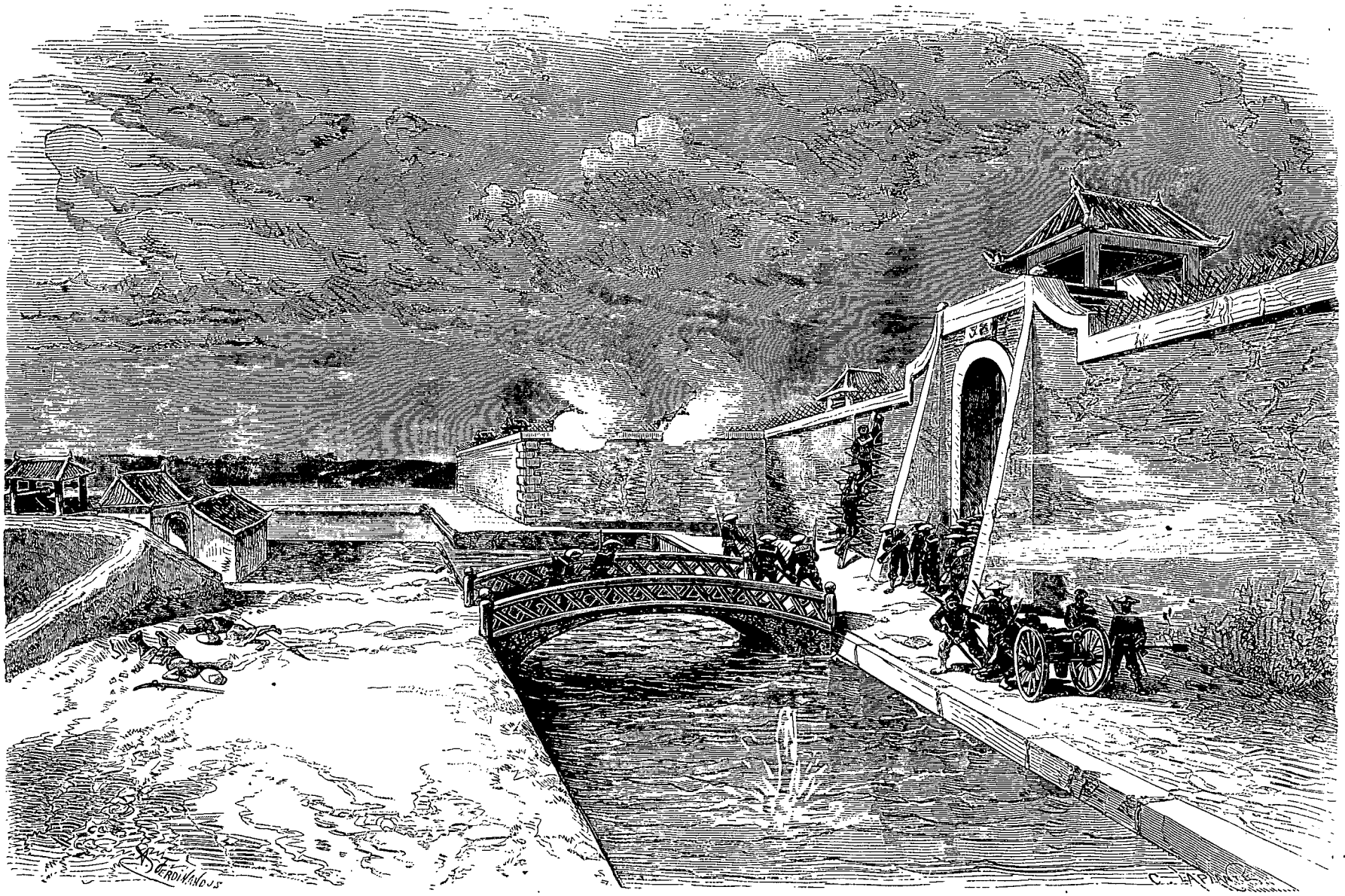
A peu de distance, il quitte la chaussée et s'engage dans les rizières qui s'étendent vers la digue. Par malheur son canon s'embourbe et retarde sa marche précipitée. Il l'abandonne, le confiant à la garde de deux hommes et de Castagnet, le capitaine d'armes du *Decrès*.

Il marche droit en avant; par suite, le canon qu'il a laissé derrière lui devient inutile; quelques instants après, la citadelle doit également cesser son feu, sous peine de l'atteindre.

L'ennemi s'était embusqué, en avant du village de Thu-Lê, derrière les remparts de la commune de Hà-Nôi. M. Garnier fait mettre la baïonnette au canon, et, lançant sa troupe au pas gymnastique, chasse l'ennemi de sa position. Les Pavillons-Noirs battent en retraite et vont se retrancher derrière un tertre, à l'extrémité de Thu-Lê.

M. Garnier ordonne à Champion d'aller avec quatre hommes fouiller ce village. Il fait sonner le pas de charge. « A la baïonnette, en avant! » s'écrie-t-il, et il se précipite en tête de ses hommes pour gravir le tertre qu'occupe l'ennemi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



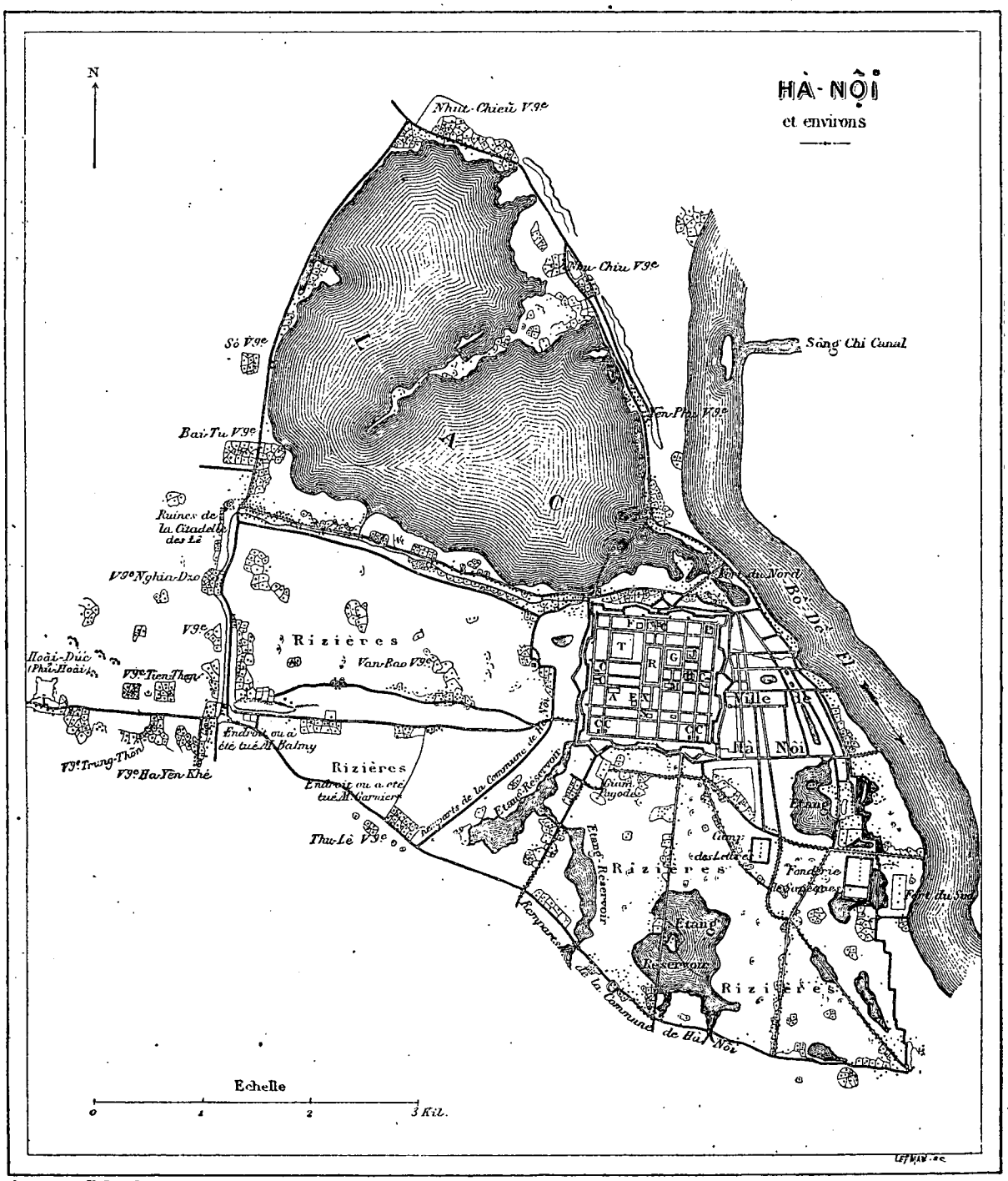
Prise de Nam-Dinh par M. Garnier (voy. p. 310). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Derrière lui s'élancent, mais sans pouvoir le suivre, Dagorne, le fourrier du *Decrès*, et deux fantassins de marine, le caporal Guérin et le soldat Laforgue.

Arrivés en haut du tertre, Dagorne tombe frappé d'une balle en pleine poitrine; Guérin est blessé au visage.

Mais déjà M. Garnier, après avoir déchargé son revolver sur les Pavillons-Noirs, est descendu pour les chasser des broussailles au milieu desquelles ils se

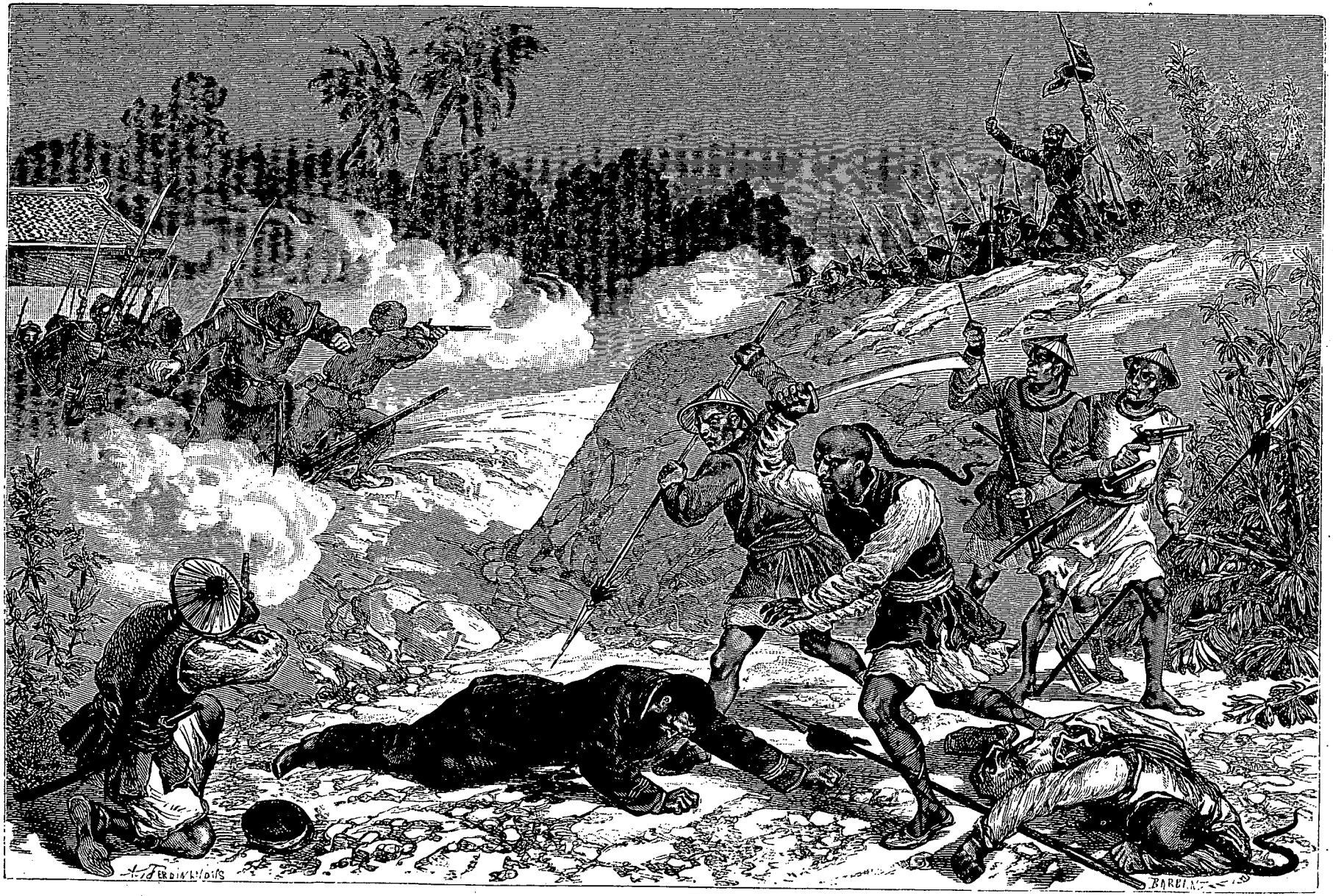


Gravé par Erhard.

blottissent. Tout d'un coup son pied rencontre une cavité de terrain; il tombe. Aussitôt les Pavillons-Noirs se ruent sur lui; en un instant il est percé et frappé de coups de lances et de sabres. En vain Guérin et Laforgue tentent de le dégager; eux-mêmes sont sur le point d'être enveloppés et doivent battre en retraite.

En ce moment Champion débouche du village de Thu-Lê. A peine a-t-il le temps de faire embusquer ses hommes; toutefois la précision de son tir maintient les Chinois à distance, et, malgré le feu de l'ennemi, il parvient à rallier la pièce que gardait Castagnet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mort de M. Francis Garnier. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Là, il trouve réuni le reste de la colonne de M. Garnier, dont on lui apprend la mort.

Prenant alors avec lui quelques soldats et suivi de la troupe des auxiliaires indigènes, il va à la recherche du corps de son chef. Il avance avec précaution, échangeant quelques coups de feu avec les Pavillons-Noirs; ceux-ci battent en retraite.

A l'extrémité du village, devant les retranchements qu'occupait l'ennemi, il trouve les corps décapités de M. Garnier et de Dagorne; les Pavillons-Noirs avaient emporté les deux têtes en guise de trophée.

Pendant ce temps, M. Balny d'Avricourt avait repoussé l'ennemi à quinze cents mètres environ de la citadelle. Malheureusement, trois de ses hommes s'étant imprudemment lancés à la poursuite des fuyards, l'un d'eux, le voilier Bonifay, était tombé mort, frappé d'une balle au front; un autre avait été blessé; le troisième, exténué par la fatigue et la faim[1], n'était plus capable de combattre.

D'autre part, les munitions commençaient à manquer; M. Balny se rapproche de la citadelle : « Je n'ai plus de cartouches, crie-t-il; faites-m'en passer le plus possible. Un de mes hommes est resté entre leurs mains. »

En ce moment, M. Bain de la Coquerie gardait avec ses hommes la face de l'ouest, celle qui regarde la route du Phu Hoài : il n'avait, en effet, trouvé aucun ennemi du côté du nord. Incontinent il réunit toutes les munitions disponibles et les envoie à M. Balny avec deux hommes de renfort. Au lieu de passer par la porte du sud-est, ces hommes descendent du rempart de l'ouest au moyen d'une corde.

En même temps, M. le docteur Chédan était sorti, suivi de son ordonnance, dans le but de rejoindre M. Garnier. Mais, ne sachant où le trouver, il se décide à accompagner M. Balny.

Les Annamites et leurs alliés les Pavillons-Noirs avaient battu en retraite jusqu'à trois kilomètres de la citadelle; là ils s'étaient retranchés dans le village de Ha-Yên-Khé, derrière la digue qui en ce point coupe perpendiculairement la route.

En s'avançant, M. Balny rencontre le corps de Bonifay; les Annamites lui avaient tranché la tête. La rage dans le cœur, le jeune officier se lance de nouveau à leur poursuite; il arrive à deux cents mètres de leurs retranchements.

En cet endroit la route faisait un coude, et par une rampe montueuse, rejoignait la digue; elle était bordée, du côté de l'ennemi, par un petit mur à hauteur d'appui. Peut-être, si M. Balny eût abrité sa troupe derrière ce mur, fût-il parvenu, par la précision de son tir, à décimer les ennemis. Mais il croit pouvoir enlever leurs positions de vive force; il s'élance sur la route, précédant sa troupe d'une trentaine de pas; il est accueilli par une décharge générale : un homme, le timonier Sorre, est tué, deux autres sont blessés.

Les Pavillons-Noirs, enhardis, sortent en foule de leurs retranchements, et en un instant M. Balny est enveloppé. Le jeune officier, après avoir déchargé sur eux les six coups de son revolver, combat intrépidement avec son sabre. C'est une lutte désespérée. A la fin il tombe percé de coups.

Les sept hommes valides qui restaient ne pouvaient absolument rien contre une telle multitude. M. Chédan les rallie, et, sous le feu de l'ennemi, sans perdre un homme, il bat en retraite jusqu'au petit mur qui borde la route.

Abrités derrière ce mur, les Français tiennent pendant quelque temps les Pavillons-Noirs en respect, et, sans être poursuivis, continuent leur mouvement de retraite. En passant, ils prennent le corps de Bonifay et le rapportent à la citadelle; ceux de M. Balny et du timonier Sorre étaient demeurés au pouvoir de l'ennemi. Il était environ deux heures. A peu près en même temps le sergent Champion revenait avec les corps décapités du commandant et du fourrier Dagorne.

Ainsi, cette funeste affaire avait coûté la vie au chef de l'expédition, à l'un de ses plus vaillants officiers et à trois de nos braves marins. Six hommes avaient été blessés, cinq dans la sortie, et un dans la citadelle, le chef servant de la pièce de la porte du sud-ouest.

VIII

Commandement intérimaire de M. Bain de la Coquerie. — Négociations de M. Esmez avec les ambassadeurs de la cour de Hué. — Administration de M. Hautefeuille en Ninh-Binh, de M. Harmand en Nam-Dinh et de M. de Trentinian en Haï-Dzuong.

La nouvelle de la mort de M. Garnier et de ses quatre compagnons s'était répandue dans la ville de Hà-Nôi : nos partisans chinois et annamites étaient consternés.

M. Dupuis avait à peine appris ce désastre que, prenant avec lui quarante de ses meilleurs soldats, il s'était lancé à la poursuite de l'armée de Son-Tây. Vaine tentative : déjà les Pavillons-Noirs avaient fui avec leurs sanglants trophées.

La mort de M. Garnier laissait le commandement militaire entre les mains de M. Bain de la Coquerie, l'officier le plus ancien du corps expéditionnaire.

Trois heures ne s'étaient pas encore écoulées depuis le fatal événement, qu'un courrier apportait une lettre à M. Garnier : le commandant du *Decrès* annonçait son arrivée au Cua Cam depuis le 16 décembre et la présence à son bord d'un important renfort en hommes et en matériel. Cette bonne nouvelle donne à M. Bain l'espoir de sauvegarder les positions acquises par le corps expéditionnaire. Sur-le-champ il réunit en conseil les trois autres officiers présents à Hà-Nôi et décide qu'il défendra la citadelle jusqu'à la dernière extrémité.

D'autre part, M. Dupuis vient lui offrir avec empressement son concours pour garder la citadelle. Le

1. Les hommes de l'*Espingole* étaient partis au moment où ils allaient faire le repas du matin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

courageux explorateur avait d'ailleurs mis à la disposition du successeur de M. Garnier ses bateaux, ses canons, ses munitions et tout son personnel. Il passa la nuit du 21 au 22 décembre à la porte de l'ouest avec vingt-cinq de ses soldats chinois, et jusqu'à l'arrivée du *Scorpion* il continua à fournir cette garde. Ainsi, grâce à son aide généreuse, les hommes du corps expéditionnaire, brisés de fatigue et d'émotion, eurent la faculté de prendre quelque repos.

Enfin, le 25 décembre, le *Scorpion* revenait du golfe avec cent cinq hommes d'infanterie de marine, plusieurs officiers, et trois cents fusils destinés à armer les volontaires indigènes. Le passage des soldats français dans les rues de Hà-Nôï ramenait la confiance.

Suivant le désir que lui avait exprimé M. Garnier dans une lettre datée du 19 novembre, M. Bain de la Coquerie remit à M. Esmez le commandement politique de l'expédition. M. Esmez reprit immédiatement avec les ambassadeurs annamites les négociations qui, depuis la fatale journée du 21, étaient interrompues. Après maints pourparlers, le texte de la convention fut définitivement arrêté. D'après cette convention, tout le delta du Tong-King, compris entre la mer et le Sông Hát, devait être un territoire neutre, gardé par les seules milices indigènes. On aurait remis le service administratif aux mandarins nommés par la cour de Hué; mais les garnisons françaises eussent continué à occuper les citadelles jusqu'à la ratification du traité définitif.

Cette convention allait recevoir la signature des ambassadeurs, lorsqu'un courrier leur apporte une lettre.

« Notre mission est finie, disent-ils aussitôt qu'ils ont ouvert ce pli; nous n'avons plus aucun pouvoir. »

Cette lettre leur annonçait, en effet, l'arrivée d'un nouveau plénipotentiaire annamite. A peu près au même moment M. Esmez recevait d'un nouvel envoyé français, qui allait prendre la succession politique de M. Garnier, l'ordre de suspendre toute négociation.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, M. Garnier avait maintenu M. Hautefeuille à la tête de la province de Ninh-Binh. Aussitôt, avec les troupes indigènes qu'il avait déjà organisées, ce jeune officier avait fait occuper les deux défilés de Tam-Diep et Dien-Ho, qui commandent l'accès de la province du côté du sud. En même temps il nommait de nouveaux mandarins; partout ces fonctionnaires étaient reçus avec acclamation.

Escorté d'un Annamite, M. Hautefeuille visitait le pays à cheval; ses promenades dans la campagne duraient deux et trois heures. Il entrait dans les fermes, dans les pagodes; partout il était bien accueilli. C'est que jamais il ne manquait d'emporter sur sa selle un paquet de ligatures de sapèques; et quand il passait dans un village, il remettait quelques ligatures au maire avec un papier sur lequel il avait fait d'avance écrire en caractères chinois : « Aux plus pauvres. » De plus, il avait toujours quelques sapèques à distribuer aux enfants. Les Annamites de la province de Ninh-Binh pouvaient dès lors faire la comparaison entre ce jeune commandant français, courageux et bienfaisant, et leurs anciens mandarins, lâches et rapaces, et dont les visites n'étaient qu'une occasion de rapine et de tyrannie.

Mais, d'un autre côté, si M. Hautefeuille se montrait bienfaisant envers la population paisible, il était impitoyable à l'égard des perturbateurs de l'ordre; aucune considération ne pouvait le faire fléchir.

Quelle que fût la tranquillité dont jouît sa province, M. Hautefeuille ne négligeait aucune précaution : des jonques de rivière étaient armées en guerre et les fortifications de la citadelle améliorées. Dès le 18 décembre, il faisait démolir toutes les constructions privées sises à cinq cents mètres des remparts. Les expropriés devaient recevoir une indemnité et un terrain équivalent.

La province de Ninh-Binh était donc pacifiée, ses frontières étaient bien gardées, ses milices nombreuses et déjà aguerries.

Le 23 décembre, un courrier arrivait à Ninh-Binh et remettait à M. Hautefeuille une lettre de M. Bain de la Coquerie : c'était la nouvelle de la mort de M. Garnier et de M. Balny d'Avricourt. M. Hautefeuille était alors très-souffrant : le travail surhumain qu'il avait dû accomplir pour organiser une province d'un million d'âmes avait abattu ses forces; il supporta cependant sans faillir le coup de cette fatale nouvelle; le sentiment de sa responsabilité lui donna une nouvelle énergie

Sur-le-champ il prend les mesures nécessaires pour sauvegarder les intérêts qui lui sont confiés; et tout d'abord il fait obstruer avec de la terre toutes les portes de la citadelle, sauf celle du sud.

En effet, le lendemain même des troubles éclatent. A la voix des lettrés, le pays se soulève. Dans le nord-est, Yên-Hoa, Nho-Quan et la Dôn Vi sont pris, deux prêtres annamites massacrés, plusieurs villages chrétiens livrés aux flammes; déjà l'ennemi marche sur Ninh-Binh. Aidé de l'*Espingole*, M. Hautefeuille repousse ses attaques et reprend la Dôn Vi. D'autre part, l'insurrection gagne le sud-ouest, et une armée annamite, venant de Thanh-Hoá, menace les défilés; mais nos auxiliaires indigènes repoussent cette armée; en même temps les rebelles sont écrasés à Thien-Tri.

Désormais l'insurrection n'a d'autre repaire que le département de Nho-Quan. Son boulevard est la sous-préfecture d'Yên-Hoa. L'armée de Son-Tây lui a, dit-on, envoyé six cents soldats réguliers et quelques Chinois aux Pavillons-Noirs. M. Hautefeuille va en personne détruire ce dernier centre de résistance. Pendant son absence, l'*Espingole* restera mouillée sous les murs de Ninh-Binh. Il part avec cinq marins et deux cent cinquante soldats indigènes, portés par le *Mang-Hâo* et deux jonques. Battus à Daï-Huü et à Vinh-Tri, les lettrés se rallient à Yên-Hoa. Enfin, le 6 janvier, après un combat acharné, M. Hautefeuille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enlève la position d'Yèn-Hoa : douze cents hommes la défendaient. L'ennemi est mis en déroute ; cent cinquante des siens, soldats de l'armée régulière pour la plupart, restent sur le champ de bataille. Du côté des Français, quelques morts seulement parmi les auxiliaires indigènes. A la même époque notre général indigène Luong remportait au défilé de Tam-Diep deux grandes victoires sur les troupes envoyées contre lui.

L'occupation incontestée de la province de Ninh-Binh permettait donc aux Français de tourner toutes leurs forces contre l'armée de Son-Tày. Quelques jours encore, et tout le Tong-King, depuis le Thanh-Hoá jusqu'aux frontières de la Chine, pouvait être à nous. Mais, le lendemain même de sa victoire, le 7 janvier, M. Hautefeuille recevait l'ordre d'évacuer Ninh-Binh.

Nam-Dinh devait également être rendu aux Annamites. Son commandant, M. le docteur Harmand, avait eu, lui aussi, à lutter contre une insurrection formidable, fomentée par Hoàng Tam Dăng, le chef des lettrés de la province ; mais, grâce à son énergie, il était parvenu à la réprimer. Le 21 décembre, il infligeait à une forte bande de rebelles une sanglante défaite. Quelques jours plus tard, une troupe indigène à son service brûlait le village de Hoàng Tam Dăng. Puis, le 29 décembre, l'*Espingole* lui ayant apporté des munitions, il partait en reconnaissance et remportait une victoire signalée. Deux jours après, l'*Espingole* achevait d'écraser les insurgés à Chanh-Danh et à Binh-Tuân.

Cette expédition porte un coup mortel à la cause des lettrés dans le Nam-Dinh. Dès lors, la paix est à peu près rétablie dans cette province, que M. Harmand parvient peu à peu à réorganiser. Les volontaires accourent en foule se ranger sous notre drapeau ; et quand viendra le jour où il faudra évacuer, leur nombre s'élèvera à près de dix mille.

La position des Français dans la province de Haï-Dzuong était encore plus solide.

Depuis le départ de M. Balny d'Avricourt, M. de Trentinian était le commandant de cette province. Lorsqu'il rappela l'*Espingole*, M. Garnier lui avait fait demander s'il croyait pouvoir, avec ses quinze fantassins de marine, se maintenir dans la citadelle de Haï-Dzuong.

M. de Trentinian avait accepté cette offre avec empressement, persuadé qu'avec de l'audace et l'appui de la population il lui serait facile de garder, non-seulement la citadelle, mais encore la province.

A la vérité il ne négligeait aucune précaution militaire. Un de ses premiers soins avait été de faire construire sur le parapet de la citadelle un petit ouvrage imprenable ; cette espèce de blockhaus dominait la porte de l'est, la seule qui fût occupée par nos troupes. Il y faisait accumuler du riz, du bois, de l'eau et des sapèques. A une distance de quelques mètres seulement s'élevaient les bâtiments où logeaient les soldats ; ils furent, par son ordre, entourés d'un large fossé rempli d'eau. Grâce à ces mesures, M. de Trentinian se trouvait à l'abri de toute surprise, et, garanti contre les circonstances les plus défavorables, il pouvait sans crainte se voir abandonné pendant un ou deux mois.

Il avait enrôlé des volontaires. Vers le 20 décembre, il lui arriva un corps de deux cents miliciens annamites, envoyé de Nam-Dinh par M. Harmand. Ce renfort portait à six cents hommes l'effectif des troupes auxiliaires logées dans la citadelle. Le jeune commandant, ne négligeant aucune ressource, fit armer en guerre les jonques de l'État. Chaque jour une ou deux de ces barques s'éloignaient de Haï-Dzuong et parcouraient les arroyos.

Quelques jours avaient suffi pour réorganiser l'administration. De même que dans les autres provinces, à la nouvelle de la chute de Haï-Dzuong, les mandarins subalternes avaient abandonné leur poste. Il était indispensable de les remplacer par des fonctionnaires dévoués à notre cause. M. de Trentinian avait alors convoqué à la citadelle tous les notables des divers départements et arrondissements de la province ; et il leur avait demandé de désigner eux-mêmes les nouveaux chefs de leurs circonscriptions respectives. Les chefs ainsi élus devaient laisser leurs fils comme otages entre ses mains : leur amour pour leurs enfants était un gage certain de leur fidélité.

Suivant les instructions que lui avait transmises M. Garnier, M. de Trentinian n'avait fait qu'à titre provisoire toutes les nominations de fonctionnaires dans l'ordre civil ; seules les nominations de chefs militaires étaient à titre définitif.

Cependant, au nord de la province, un département, un seul, avait refusé de reconnaître l'autorité française : c'était celui du Phu Nam-Sách : il confinait à la province de Bac-Ninh. En présence de cet acte d'insubordination, M. de Trentinian ne pouvait hésiter ; dès le 20 décembre une troupe de trois cents indigènes partait pour réduire ce département.

Toute la province de Haï-Dzuong allait donc être soumise à la domination française. Même à la nouvelle de la mort de M. Garnier, aucun mouvement hostile ne s'était produit, tant les populations nous étaient attachées, tant elles haïssaient les mandarins de Tu-Duc !

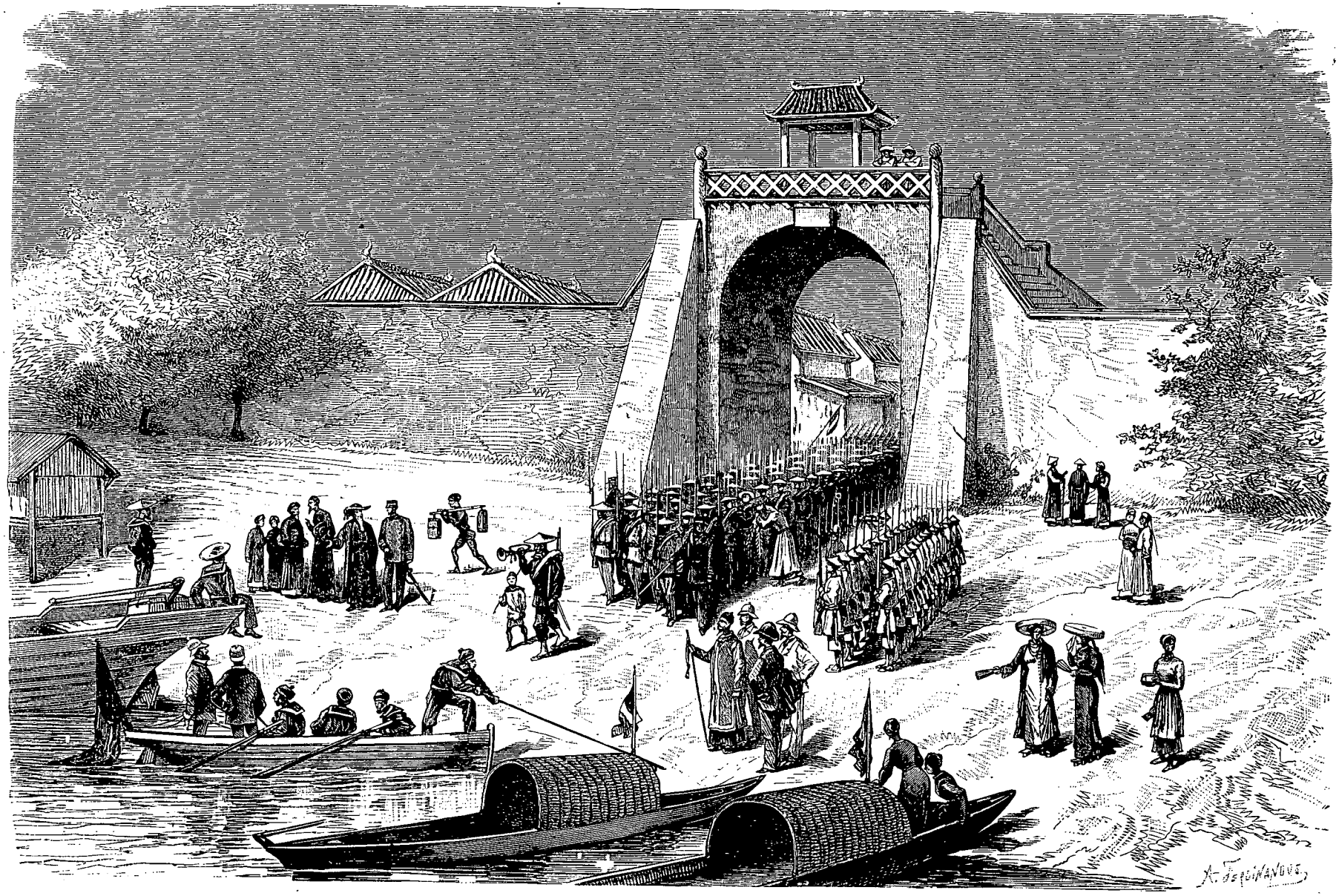
Ces résultats si magnifiques devaient être anéantis en quelques heures, et le Tong-King, dont nous possédions les plus belles provinces, allait retomber sous le joug abhorré de la cour de Hué !

Le 29 décembre, M. Philastre arrivait à Haï-Dzuong.

L'évacuation.

M. Philastre était un inspecteur des affaires indigènes de Saïgon. Ce fut lui qui prit la succession po-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les compagnies du *Fleurus* et du *Decrès* quittent Hà-Nöi. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

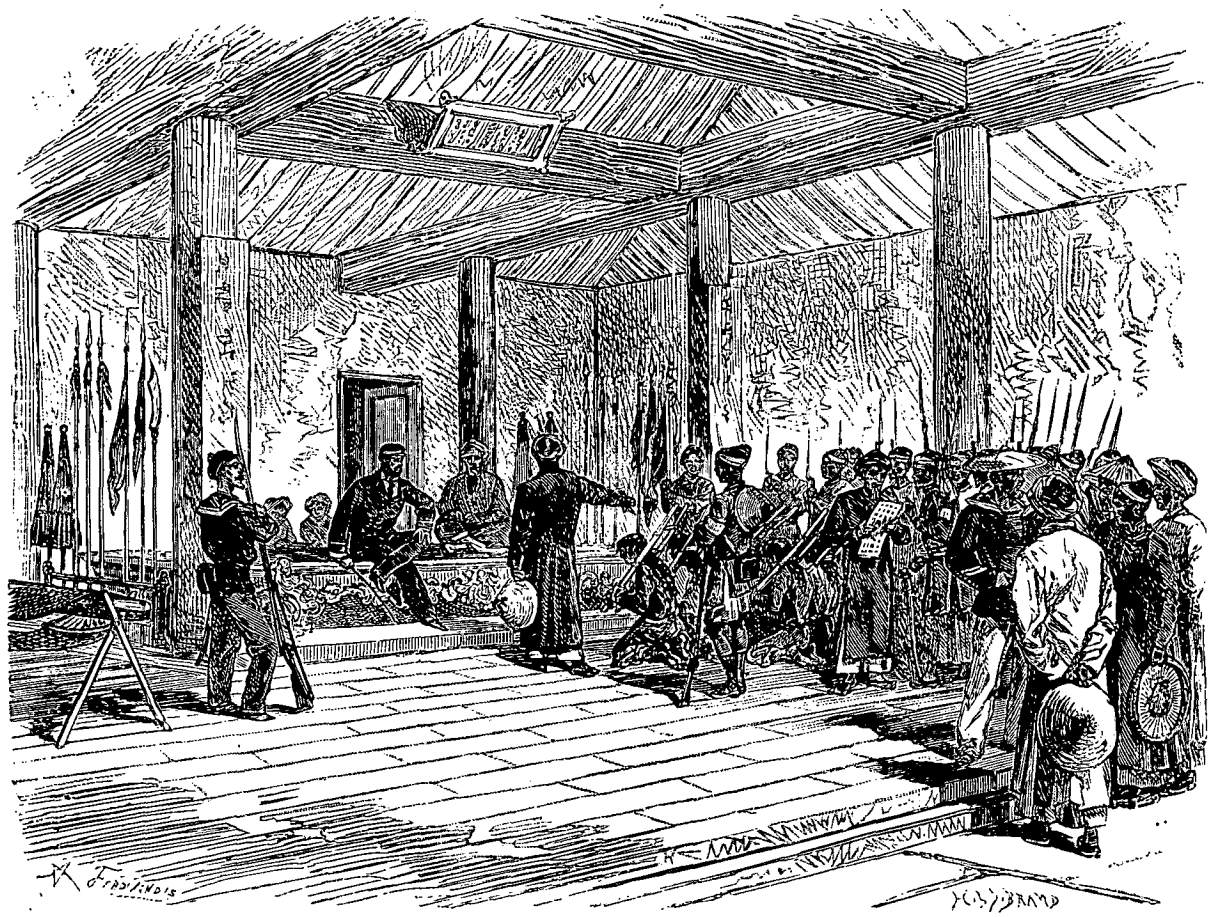
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

litique de M. Garnier. Comment avait-il été appelé à ces fonctions, le cadre de cet écrit ne me permet point de l'expliquer ; mais je me réserve de l'exposer dans un travail plus important[1].

Toujours est-il que, de concert avec le nouveau plénipotentiaire annamite, qui n'était autre que Nguyên Van Tuong, le second ambassadeur près le gouverneur de Cochinchine, M. Philastre faisait précipitamment évacuer par les troupes françaises toutes les citadelles conquises par M. Garnier et ses compagnons. Haï-Dzuong était évacué le 2 janvier, Ninh-Binh le 8, Nam-Dinh le 10.

Quoique l'amiral Dupré, à la nouvelle de la mort de M. Garnier, eût envoyé au Tong-King un renfort de deux cent cinquante hommes, l'évacuation de la citadelle de Hà-Nôi elle-même était décidée. Le 20 janvier, les marins débarqués quittaient cette forteresse, et le 12 février, les dernières troupes françaises s'en retiraient.

Or ces évacuations étaient le signal du massacre de nos partisans : les lettrés recommençaient leur œuvre



Incendiaires traduits devant le tribunal d'un commandant français (voy. p. 317). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. P***.

d'extermination. Les chrétiens évangélisés par les missionnaires français et tous ceux qui s'étaient ralliés à notre domination, se voyaient poursuivis par ces bandes féroces ; des milliers d'entre eux périssaient égorgés ; leurs villages étaient livrés aux flammes et leurs biens usurpés.

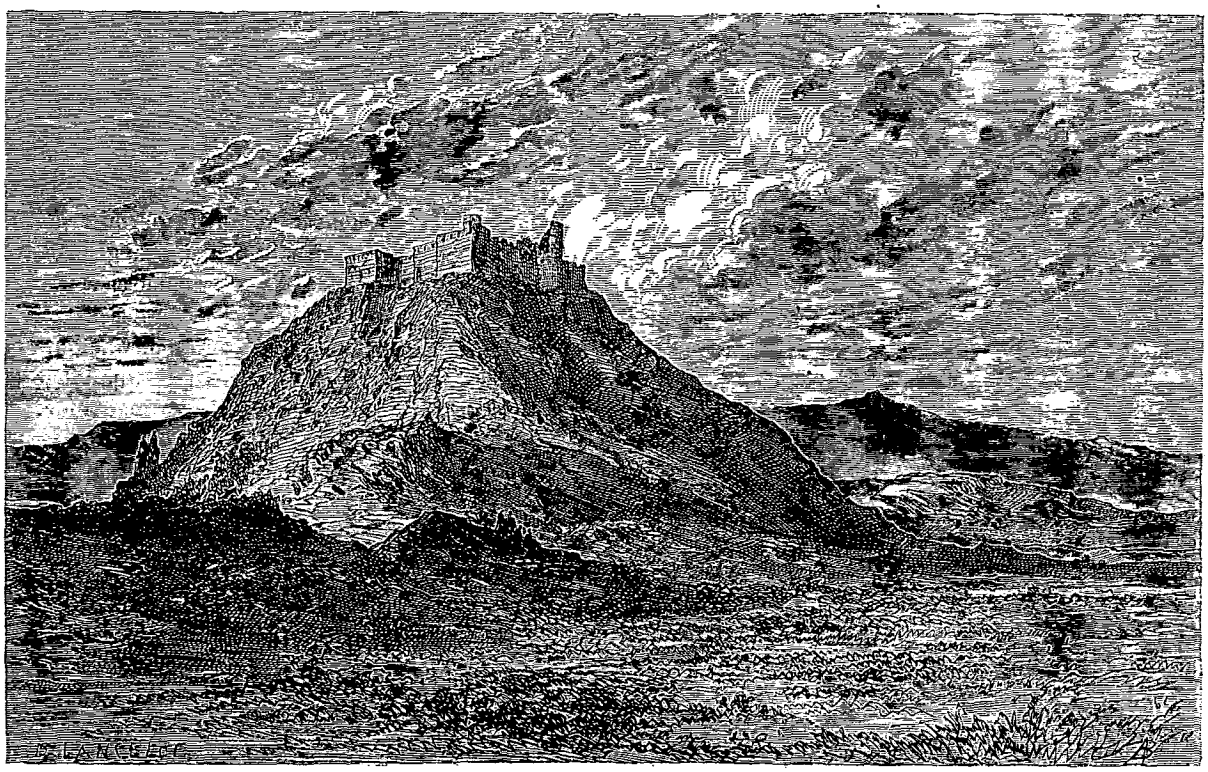
M. Dupuis était expulsé, avec son personnel et ses navires, d'un pays qu'il avait tenté d'ouvrir au commerce et à la civilisation ; et les troupes françaises durent, de par la convention d'évacuation, se reléguer dans le fort de Haï-Phòng, au milieu des vases des rives du Cua Cam.

Triste épilogue d'une expédition dont les débuts avaient été si glorieux !

F. Romanet du Caillaud.

1. Dans l'*Histoire de l'intervention française au Tong-King en* 1872-1874, ouvrage actuellement sous presse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Château franc de Klemoutzi. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXVII

Patras. — La citadelle. — Les prisonniers. — La Société « Achaïe ». — Vin de champagne grec. — L'Acarnanie et les Acarnaniens. Récolte de la vallonnée. — Missolonghi. — Byron et Ibrahim-Pacha. — La forteresse de Clemoutzi.

Il y a auprès de Patras, comme auprès de toutes les villes d'Orient, une colline, ancienne acropole, devenue ici successivement château franc, forteresse turque, ruine grecque. Nous y montons par un sentier rocailleux et arrivons en quelques minutes à une source dont l'eau coule dans un petit bassin de marbre ombragé par un vaste platane. Sous ce dôme de verdure les binbachis, les yuzbachis et autres officiers ottomans faisaient jadis étendre leur tapis et se laissaient bercer par cette rêverie somnolente et contemplative propre aux races orientales, qui n'est au fond qu'une paresse incurable de corps et d'esprit. La vue s'étend de là sur la mer, sur la ville dont les premières maisonnettes, armées de vignes grimpantes, escaladent le bas de la colline, sur la plaine riche et cultivée et sur les hautes montagnes qui la dominent. Aujourd'hui, la vieille forteresse sert de prison pour les prévenus et de casemates pour les galériens. Nous ne faisons que passer devant la grille fermant l'entrée de la cour où les détenus se promènent. Il y a là des figures de bandits dont l'expression donne des frissons quand elles se collent contre les barreaux pour nous voir passer, des regards de bêtes féroces encagées qui vous fixent et vous mettent mal à l'aise. Et cependant, en voyant ces hommes, on n'éprouve pas cette impression de dégoût et de répulsion profonde qui vous saisit quand on pénètre dans un des bagnes de nos pays civilisés. La plupart de ces physionomies ne sont pas déprimées et déformées par le vice et la débauche. Quels sont les crimes qui ont amené là la plupart de ces misérables? Neuf fois sur dix ils ont tué, mais bien rarement le vol est le mobile qui les a poussés. Il ne faut guère pour faire

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97, 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sortir les couteaux qui jouent si facilement dans la large ceinture de cuir : querelles de jeu, rivalité d'amour, disputes pour les élections. Habitués à ne pas ménager leur vie et à considérer pour peu de chose celle des autres, les palikares échangent les balles ou les coups de couteau avec une facilité déplorable. Les têtes s'échauffent vite et un mauvais coup est bientôt fait. C'est peine perdue que de vouloir leur persuader qu'ils ont eu tort. La honte à leurs yeux eût été de ne pas éventrer leur adversaire, fût-ce même en l'attendant au détour d'un sentier dans la montagne. Ils ont sucé avec le lait cette morale toute conventionnelle que la tradition et les chants populaires transmettent de génération en génération.

C'est toute une éducation à refaire. A mesure que la civilisation et les idées modernes pénétreront dans l'intérieur du pays, les mœurs se modifieront. Il y aura moins de meurtres par point d'honneur, mais plus d'assassinats par calcul, et les prisons se peupleront peut-être de filous de toutes sortes, de bandits cyniques et de tous ces produits gangrénés de nos sociétés qui sont encore presque inconnus en Grèce.

Nous donnons un peu de tabac à ceux des prisonniers que les gardiens nous désignent comme les plus dignes de commisération. L'un d'eux, jeune encore et beau garçon, avait la figure pâle et triste, les traits creusés plus par le chagrin que par la détention. Il appartenait à une famille honorable et aisée de Kalavryta; il aimait, il y a deux ans de cela, une jeune fille qui le trompa pour épouser un neveu du parèdre. Lui, avait tout tué, le parèdre, le neveu et la jeune femme, et dans son regard franc, mais sombre, on devinait, quand on lui parlait de cette lugubre histoire, comme une douleur profonde et un souvenir attendri pour celle qu'il avait aimée.

En redescendant vers la ville nous passons devant les magasins de la Société grecque « Achaïe », qui a pour but la fabrication des vins avec le raisin du pays. Outre le vin rouge ordinaire, on fait là des imitations de vins de Lunel, de Madère, de Malaga, qui se feront une réputation, et nous goûtons une façon de vin de Champagne qui, avec le temps, créera une sérieuse concurrence à nos vins mousseux de France sur les marchés russes, où il s'en fait une consommation énorme. Cette société, qui a fait venir de France des vignerons pour la culture des vignes et la manutention des vins, est en pleine prospérité et fait de beaux bénéfices. Les Grecs sont trop intelligents, et surtout trop ardents au gain, pour ne pas suivre cet exemple, et des syndicats de propriétaires se forment pour étendre la culture de la vigne, culture à laquelle se prête admirablement toute cette côte du Péloponnèse.

En quittant Patras sur le paquebot grec qui dessert les îles Ioniennes, nous longeons la côte sud de l'Acarnanie, la province la plus sauvage de toute la Grèce, mais qui pourrait être une des plus riches avec ses plaines d'alluvion, ses plateaux calcaires, ses vallées boisées et les ports que la mer a creusés dans ses rivages. Mais les habitants, rares et paresseux, disséminés dans des hameaux de branchages, au milieu de fourrés impénétrables, méprisent l'agriculture et s'adonnent à une vie de violence et de rapine. Des haines furieuses divisent les villages; l'ennemi, c'est le voisin, et toute querelle se termine par des coups de fusil.

Chaque district a son chef héréditaire, issu d'une famille illustrée pendant les guerres contre les Turcs et à la voix duquel tous se lèveraient, dévoués jusqu'à la mort. Il habite une masure à deux étages, pauvre au dedans, délabrée au dehors. Les fenêtres sont rares et étroites, la porte est à vingt pieds au-dessus du sol, et l'on y arrive par une échelle, que l'on remonte ensuite pour plus de précaution. C'est là que vit le capitaine, entouré de quelques palikares mal vêtus.

A cinq cents mètres du village on défriche un carré de bois pour semer du maïs et des légumes. Des bandes de chèvres errant dans la montagne sous la garde d'un enfant armé d'un fusil et d'un bâton crochu sont toute la richesse des habitants, qui ne font d'ailleurs aucun commerce. Parfois cependant, à l'automne, les femmes et les enfants désertent les villages et se dispersent dans les forêts de chênes qui couvrent les collines calcaires du bas pays, pour ramasser la vallonnée.

La vallonnée n'est autre chose que la capsule du gland qui pousse sur le chêne ægilops, espèce très-répandue en Grèce. Elle est épaisse, écailleuse, large comme la cosse d'un gros marron, et est recherchée en Europe pour le tannage des peaux fines ou pour la teinturerie. On n'a d'autre peine que de la ramasser à terre et de l'entasser dans de grands sacs de laine. Les habitants des villages de la côte achètent la vallonnée et la revendent ensuite aux négociants de Patras ou de Zante. Quant aux glands, on en fait deux parts : l'une pour engraisser de petits porcs noirs hérissés et sauvages comme le sanglier de Calydon; l'autre pour servir de nourriture aux hommes, qui font griller ces glands et les croquent avec un morceau de pain de maïs dur et indigeste. Les forêts de l'Acarnanie recèlent bien d'autres richesses encore, et, à l'époque où la France occupait les îles Ioniennes, l'administration de la marine avait fait commencer une exploitation dans les forêts les plus voisines de la côte pour les chantiers de construction de Toulon.

Nous doublons le cap Kalogria. Là-bas, sur notre droite, derrière une côte basse et marécageuse, au milieu de lagunes, se cache la petite ville de Missolonghi, immortalisée par sa défense héroïque contre l'armée d'Ibrahim-Pacha, en 1825. On sait comment, après dix mois de souffrances et de luttes héroïques, les défenseurs de la ville mirent le feu à la poudrière, qui ensevelit vainqueurs et vaincus sous ses décombres.

C'est sur cette côte triste et malsaine que lord Byron vint mourir, épuisé de fatigues et de privations. Il a voulu que son cœur restât sur cette terre hellénique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à laquelle il avait sacrifié sa vie et sa fortune. Le mausolée modeste qui le renferme, s'élève à côté de ceux de Botzaris et des défenseurs de Missolonghi.

Notre paquebot se dirigeait maintenant vers le sud-ouest, longeant à gauche les côtes du Péloponnèse, peu accidentées et monotones, vaste plaine propre à la culture du blé et de la vigne, au centre de laquelle se trouve le village d'Andravida, siége d'une ancienne seigneurie franque. Ce fut Guillaume de Champlitte qui en prit possession; il y bâtit une église gothique, aujourd'hui ruinée, qui fut jusqu'au quinzième siècle la métropole des évêques latins, institués peu de temps après la conquête complète de l'Élide par le duc de Montferrat. A l'ouest d'Andravida, et sur une haute colline qui domine la mer, se trouve la forteresse de Klemoutzi, ou castel Tornese, construit par Geoffroy de Villehardouin aux frais du clergé latin. Les églises possédaient alors presque le tiers de la Morée, et le prince, étant d'avis que ceux qui jouissaient de tant de richesses devaient contribuer à la défense de l'État, fit inviter les prélats à lui fournir des troupes et de l'argent; mais ceux-ci répondirent que, tenant leurs possessions du pape dont ils relevaient, ils n'avaient aucun devoir à remplir vis-à-vis du prince. Celui-ci fit alors saisir leurs fiefs, priviléges et bénéfices, et en employa les revenus à faire construire la forteresse de Klemoutzi. Il fut excommunié par les prélats; mais le pape le releva de la censure ecclésiastique sous prétexte que cette place, devant suffire dorénavant à tenir en respect toute la contrée, on ne cesserait jamais de dire la messe en latin dans le Péloponnèse, et que ce serait grâce à messire de Villehardouin que ce résultat inespéré serait obtenu.

Le château de Klemoutzi est encore très-bien conservé, et ses larges tours, ses courtines massives, ses murailles épaisses lui donnent un aspect imposant quand il se détache sur l'horizon de la mer. Au pied de la montagne se trouve le port ensablé de Glarentza, juste en face de l'île de Zante, qu'un détroit de quatre lieues seulement sépare de la terre ferme.

XXXVIII

L'île de Zante. — Palais vénitiens; forteresse anglaise et routes françaises. — Système de terreur appliqué aux élections. — Situation commerciale. — Une source de pétrole. — Le poëte Ugo Foscolo. — Les barcarolles zantiotes.

A mesure que nous nous rapprochions, le panorama de l'île se déroulait à nos yeux charmés, et bientôt notre ancre tombe dans le port. Une petite ville italienne, toute gracieuse et gaie, avec ses hauts clochers vénitiens, ses jardins remplis de fleurs et d'arbres; tout autour, des campagnes couvertes de riches cultures; au-dessus de la ville, perchée sur un rocher tapissé de plantes en fleurs, une forteresse moderne avec ses bastions et ses courtines : tel est le premier aspect sous lequel se présente Zante, la fleur du Levant, « *le fior di Levante,* » comme l'appellent les Italiens, « ce paradis terrestre, » dit Spon, « l'île d'or, » comme la nomme Robert. Nous ne sommes plus en Grèce, et l'on devine l'influence d'une civilisation plus raffinée, due à plusieurs siècles d'occupation par les Vénitiens, les Français, les Russes et les Anglais.

Dans les rues, les types que l'on rencontre semblent descendus d'un tableau de Bellini ou de Véronèse. On aperçoit de charmantes têtes blondes aux fenêtres de vieux palais dont les hautes façades sculptées portent les écussons d'anciennes familles patriciennes. On est loin de l'Orient égalitaire, où les enfants ne portent même pas le nom de leur père. Dans les boutiques on parle italien, et rien dans le costume ne rappelle la terre si voisine où fleurit le palikare.

Nous montons à la forteresse par une large et excellente route bordée de parapets et admirablement tracée par les Anglais sur le flanc du rocher, route délicieuse tout ombragée d'arbres et d'où la vue s'étend sur la rade entourée de verdure. Des grilles garnies de plantes grimpantes servent de clôture à des villas cachées dans les arbres et les fleurs. C'était la résidence des fonctionnaires anglais, qui avaient apporté là, comme partout où ils vont, leurs habitudes de confort, d'élégance et de propreté. Mais déjà, hélas! depuis qu'ils ont abandonné les Sept-Iles à la Grèce, l'insouciance et la négligence orientales ont fait leur œuvre. Les murs se lézardent, les routes se ravinent, les pavés des rues se déjettent, la vaste forteresse, admirablement organisée par eux, est maintenant délabrée et mal entretenue. Nous gravissons une série interminable d'étroits escaliers taillés dans la paroi intérieure du mur d'enceinte, et nous arrivons enfin à une petite guérite de pierre suspendue en encorbellement à trois cents mètres au-dessus de la ville. La vue s'étend de là sur la mer et enveloppe dans le même rayon visuel la Grèce tout entière, depuis le Taygète au sud jusqu'au Parnasse.

En prenant la route qui contourne la colline à l'ouest, c'est-à-dire du côté opposé à la mer, nous redescendons vers la plaine qui occupe tout le centre de l'île, encadrée de toutes parts par les montagnes. Des vignes sous des oliviers, des maisons de plaisance au milieu de plantations d'orangers ou de grenadiers, donnent à cette plaine un aspect riche et animé. De tous côtés des rigoles d'irrigation sillonnent la campagne. Pour revenir à la ville, notre voiture suit une route aussi unie qu'une allée de parc, bien que l'administration locale n'y ait pas fait mettre un caillou depuis le départ des Anglais. Mais il faut le dire, ces voies carrossables qui font l'admiration du voyageur ne s'étendent jamais bien loin, et ont été bien plus combinées pour l'agrément des promeneurs que pour le bien-être du pays. Elles mènent par cent charmants détours à un merveilleux point de vue, mais négligent complétement les centres de population. Dans l'intérieur il y a des routes moins larges qui desservent les villages, mais ce sont les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Français qui les ont faites pendant qu'ils occupaient les îles Ioniennes, où le nom du général Donzelot est encore populaire.

Les îles Ioniennes ont-elles gagné à leur annexion au royaume de Grèce? Les opinions sont partagées à cet égard, et il nous est arrivé plus d'une fois, à Zante surtout, d'entendre certaines personnes regretter la domination anglaise, qui du moins leur assurait la sécurité. Il faut avouer que la situation actuelle n'est pas faite pour inspirer grande confiance. L'ancien chef de l'opposition sous le protectorat, le docteur Lombardos, député démocrate, gouverne le pays à peu près comme le ferait un tyranneau du quatorzième siècle. Appuyé par la populace de la ville et par les paysans auxquels une mauvaise division de la propriété fait un sort misérable, il règne, ou peu s'en faut, par le régime du bon plaisir. A chaque élection, il impose ses candidats par de tels moyens, que les concurrents jugent plus prudent de s'abstenir. Une fois, en un mois, il y eut trente assassinats et deux fermes brûlées. On dit tout bas, bien bas, que c'était une manœuvre électorale, et que Lombardos aurait pu l'empêcher s'il l'avait voulu. Mais si les comtes, dont les titres de noblesse et de propriété remontent au doge Michieli, se plaignent, non sans quelque raison, les négociants et les petits producteurs se félicitent d'un changement de régime qui les a sauvés de la ruine. Grâce à l'unification des taxes douanières, Zante peut, non-seulement vendre aux exportateurs ses produits avec bénéfice, mais encore servir de point de concentration pour ceux de toute la côte du Péloponnèse, et devenir ainsi un marché aussi important que Patras pour le commerce du raisin de Corinthe, qui représente à lui seul un chiffre de douze millions.

D'autres richesses agricoles ou minérales pourraient être avantageusement exploitées, si les dissensions qui règnent dans le gouvernement intérieur ne paralysaient les ressources qu'une administration plus intelligente, et surtout plus disciplinée, pourrait faire valoir. L'huile est excellente quand elle est bien fabriquée, le vin peut se comparer aux meilleurs crus d'Espagne.

On fabrique, dans les villages de l'intérieur, des tissus de soie recherchés pour leur originalité, leur consistance et leur durée. Dans la partie méridionale, il existe des gisements, encore peu connus, de soufre et d'anthracite, et une compagnie anglaise a exploité à quatre-vingt-quatre mètres de profondeur une source de pétrole, ou pour mieux dire de bitume liquide qui donnait par l'épuration soixante pour cent de pétrole pur. Cette société a fait faillite, mais il y aurait peut-être une source de bénéfices sérieux à reprendre ses travaux et à chercher s'il n'existerait pas au-dessous de cette première couche un dépôt de pétrole sans mélange.

On trouve à Zante plusieurs agences maritimes étrangères, et les bâtiments marchands qui fréquentent sa rade portent le pavillon grec, autrichien, anglais, français, italien, turc, hollandais.

Après avoir parcouru la longue rue qui forme à elle seule presque toute la ville, et qui nous rappelle quelque vieille cité sicilienne, nous revenons vers le port en passant devant le palais qui servait de résidence aux provéditeurs de la sérénissime république de Venise. C'est là que naquit en 1772 le poëte Ugo Foscolo, dont le père exerçait cette charge.

A cette époque le sénat de Venise forçait les jeunes Ioniens qui voulaient achever leurs études à se rendre à l'université de Padoue, où il veillait de près à ce que l'instruction qui leur était donnée fût la plus terne et la plus restreinte possible, et où tous les germes de libéralisme étaient promptement étouffés. La Seigneurie n'aimait pas la science, et les recteurs chargés de délivrer les diplômes n'approfondissaient pas le degré d'instruction des élèves. Mais les idées libérales s'infiltraient déjà dans les recoins les plus obscurs de l'Europe, et Ugo Foscolo sortit de l'Université de Padoue sachant par cœur André Chénier et les tragédies de Voltaire. Lorsque les Autrichiens occupèrent Venise, où il végétait dans je ne sais quel emploi, il vint en France et y servit comme capitaine, maniant la plume aussi bien que l'épée, et écrivant des odes ou des tragédies au milieu des camps. Professeur à Pavie sous l'Empire, on le retrouve en 1815 chef d'escadron, puis réfugié à Londres, où il meurt misérable dans une maison de santé en 1827.

On ne lit plus guère ses ouvrages, dont un surtout, un poëme intitulé *I Sepolcri* (les Tombeaux), eut à cette époque un grand retentissement, malgré le défaut d'une morale qui entend élever le suicide au rang d'institution politique.

Solomos, un des plus grands poëtes de la Grèce contemporaine, est aussi né à Zante, cette île que la fable antique plaçait déjà sous la protection du dieu des vers, et il semble vraiment que la fusion du sang des deux races grecque et italienne ait doué les Ioniens du génie de la poésie.

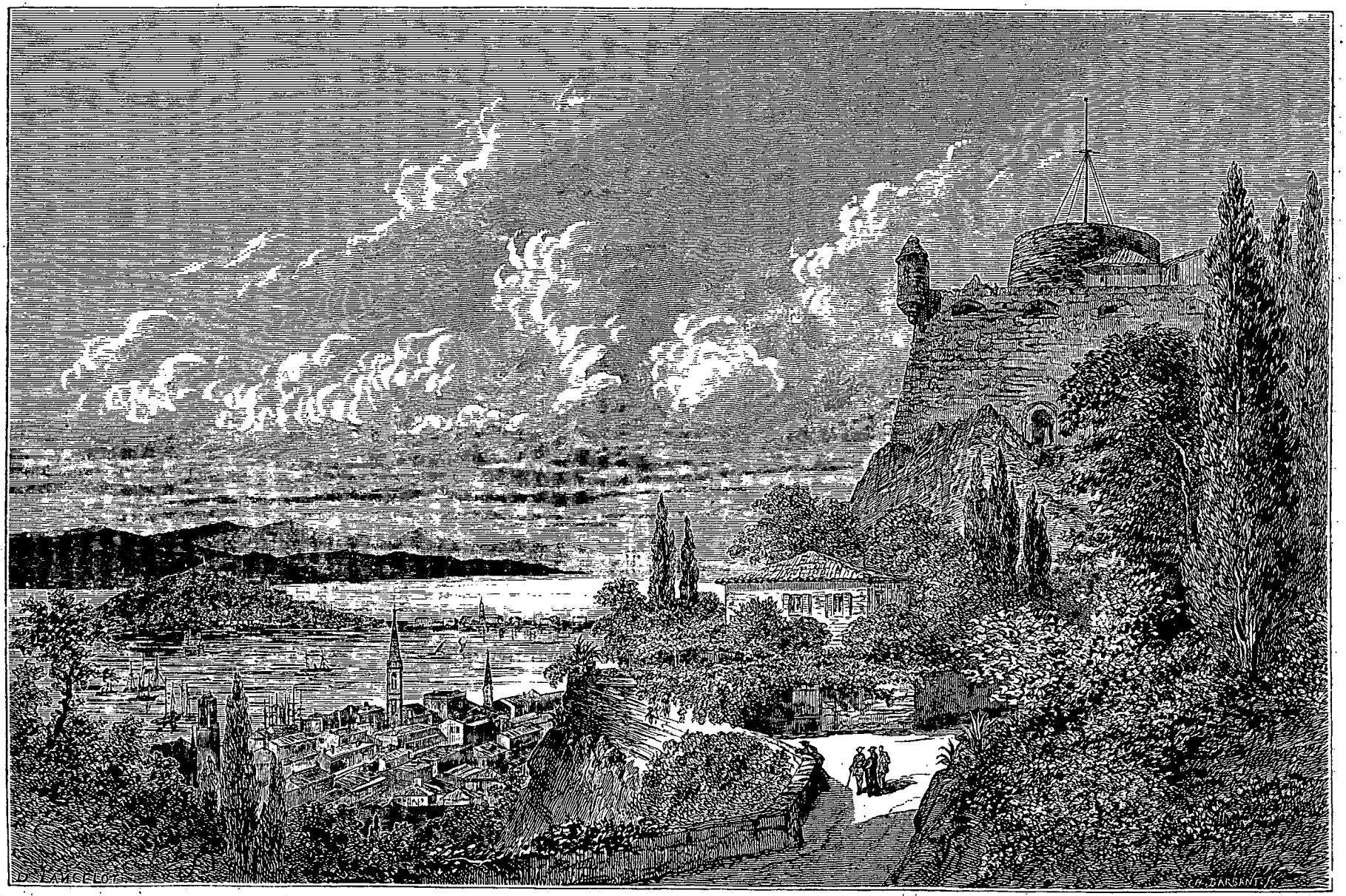
Par l'imagination, par l'enthousiasme parfois un peu emphatique et théâtral, mais par le sentiment musical surtout, les Zantiotes sont de vrais Italiens; et quand on vient d'entendre les mélopées nasillardes des Klephtes sauvages du Parnasse, il est impossible de ne pas être charmé par les barcarolles légères et gracieuses que chantent d'une voix pleine et sympathique les bateliers de Zante, pendant les belles nuits d'été, sur une rade embaumée par les effluves des orangers et des jasmins.

XXXIX

Céphalonie. — Argostoli. — Un courant mystérieux et les moulins de M. Miliaresis. — Un tremblement de terre. — Persécution anglaise. — Ile d'Ithaque et nos souvenirs de collége. — Le saut de Leucade. — Sainte-Maure. — La lagune d'Amaxiki.

En quittant Zante, nous remontons droit au nord, et en moins de deux heures nous franchissons la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Zante. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

courte distance qui sépare cette île de celle de Céphalonie, la plus grande des îles Ioniennes. Nous pénétrons dans les replis du golfe qui forme une rade sûre et bien fermée, mais le chef-lieu, Argostoli, est loin de présenter l'aspect riant et fleuri de Zante. De tous côtés des collines arides et desséchées qui rappellent trop les côtes de Grèce; çà et là dans les vallons, des vignes assez négligées; au fond du golfe une montagne de seize cents mètres, le mont Nero, jadis couvert de forêts, mais aujourd'hui complétement déboisé. L'île a cependant soixante-sept mille habitants qui vivent du commerce du raisin de Corinthe et des céréales, mais qui risquent parfois de mourir de soif, lorsque les rares sources, à moitié saumâtres, tarissent pendant l'été.

La très-grande curiosité d'Argostoli ce sont les moulins que M. Miliaresis a construits, et dont les roues sont mues par un courant rapide, qui, par un phénomène bizarre, se précipite de la mer dans des cavernes profondes et toujours insatiables.

Il y a quarante ans que l'établissement a été construit, et pas un seul jour cet étrange et puissant courant ne s'est interrompu. Que deviennent les masses d'eau qui s'engouffrent ainsi dans les entrailles de la terre? On n'a pu encore s'en rendre compte, malgré les diverses explications qui ont été données.

Les tremblements de terre sont fréquents et redoutables dans les îles Ioniennes, mais Céphalonie et Sainte-Maure ont été particulièrement éprouvées par ce fléau; tout récemment encore ces deux villes ont été presque entièrement détruites, et plusieurs centaines d'habitants périrent dans cette catastrophe. C'était pendant la nuit : une première secousse souleva le sol, légèrement et sans faire de dégâts; mais la seconde, qui eut lieu quelques minutes après, fut oscillatoire et si forte que plus de cent maisons furent renversées, ensevelissant leurs habitants sous les décombres. Les murs les plus solides furent ébranlés et crevassés; le sol se souleva comme les vagues de la mer; les cloches de l'église se mirent à sonner d'elles-mêmes, et leur tintement lugubre semblait le glas funèbre de cette malheureuse ville. Sous les pieds et dans les profondeurs de la terre un grondement formidable se faisait entendre, pareil au bruit de plusieurs batteries d'artillerie au galop sur le pavé. Les craquements des maisons qui s'effondraient, les gémissements des blessés, les cris d'effroi des femmes et des enfants qui fuyaient au hasard dans l'obscurité et se précipitaient dans la mer, les beuglements des bêtes épouvantées ajoutaient à l'horreur de la situation. Au bout de vingt-quatre heures seulement on réussit à dégager ceux qui n'avaient pas été écrasés par la chute des plafonds et des poutres, ou brûlés par l'incendie qui s'était allumé. Pendant cinq semaines la terre fut dans un état perpétuel de vibration. Les désastres furent considérables et il en résulta une grande misère, dont la ville commençait à peine à se relever à l'époque où nous la visitions. A la suite de cette catastrophe, des fonds avaient été votés par la chambre pour secourir les victimes; mais la distribution, déjà trop tardive, n'était jamais faite qu'au profit d'un petit nombre de privilégiés et de subordonnés, qui souvent même n'avaient pas souffert eux-mêmes du désastre; telle est du moins le dire d'un personnage de notre connaissance qui a occupé d'importantes fonctions dans le pays.

Les dispositions volcaniques du sol semblent s'être communiquées aux esprits dans ces deux îles : Argostoli en particulier a toujours été un ardent foyer d'opposition et de propagande séparatiste pendant le protectorat anglais.

En 1851, le langage des députés de Céphalonie et de deux journaux de la ville devint si violent que le lord haut commissaire, ce représentant de la libre Angleterre, fit arrêter dans leur domicile, au mépris de la constitution, un certain nombre de députés, de journalistes, de notables, et les envoya en exil sur l'îlot de Cerigotto, rocher aride, inhabité, où ils endurèrent plus d'une fois les tortures de la faim et de la soif, logeant tous pêle-mêle dans une hutte de planches, ouverte au vent et à la pluie, et cela pendant plus de deux ans.

On comprend que l'administration britannique n'ait pas laissé d'excellents souvenirs parmi les populations.

A l'est de Céphalonie[1], de l'autre côté d'un étroit canal de deux kilomètres de large, se trouve la petite île de Thiaki, l'ancienne Ithaque, la patrie d'Ulysse et de Pénélope, où l'on peut encore reconnaître tous les sites dont parle l'Odyssée; le palais d'Ulysse, la fontaine Aréthuse, la caverne où le fils de Laërte endormi fut porté par les Phéaciens, sorte de grotte d'azur aux parois de laquelle de nombreuses stalactites se colorent de magiques teintes bleuâtres.

L'imagination des touristes peut aussi reconnaître les troupeaux d'Eumée dans ces bandes de pourceaux qui fourragent sous la conduite de bergers mal vêtus.

Bien que rocheuse, l'île est assez fertile, et fournit de l'huile, du vin, des raisins, à l'exportation; mais ses huit mille habitants s'adonnent de préférence à la navigation et s'aventurent jusque dans la mer Noire. Ces parages ne sont pas encore aussi sûrs qu'on veut bien le dire : quelques mois avant notre passage, des pirates avaient enlevé dans sa maison un propriétaire et l'avaient emmené en Acarnanie, demandant trente mille francs pour sa rançon.

Ce n'est pas pour éviter les pirates que nous prenons la haute mer en quittant Argostoli, le lendemain matin, mais bien pour contourner l'île de Céphalonie et celle de Leucade, c'est-à-dire la *Blanche*, bien nommée, car elle plonge sur la mer par de hautes falaises crayeuses. C'est le fameux *saut de Leucade*, d'où se précipitèrent tant d'amants malheureux : Sapho

1. Les Céphaloniens aiment à rappeler que leur île est la patrie de la famille Bourbaki, illustrée par deux générations successives sous le drapeau de la France.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'inconsolable, Nicostrate, puis la larmoyante Artémise. Ce promontoire escarpé de soixante mètres servait aussi de lieu d'épreuve pour les accusés. On leur attachait aux pieds et aux mains des ailes faites de plumes d'oiseaux et on les lançait dans l'espace. Celui qui arrivait en bas sain et sauf était déclaré innocent.

La côte que nous longeons pendant plusieurs heures paraît sauvage et montagneuse, et de hauts pics s'élèvent dans l'intérieur de l'île. Nous nous rapprochons de la terre ferme. Devant nous s'ouvre le golfe d'Arta, à l'étroite embouchure duquel brillent quelques maisons blanches, entourées de murailles et de minces minarets. C'est Prevesa, la première ville turque.

Là finit la Grèce et commence l'Albanie. Nous jetons l'ancre devant une longue pointe de sable qui rappelle le Lido et sur laquelle s'élève le fort de Sainte-Maure.

Au delà d'une lagune on aperçoit les maisons d'Amaxiki, la capitale de l'île. Il nous faut faire un long trajet en barque pour y arriver.

L'île de Leucade n'est à-proprement parler qu'une dépendance du continent, dont elle est séparée seulement par cette lagune qui n'a pas plus de soixante centimètres de profondeur à marée basse.

Une ville peu animée, ruinée par les tremblements de terre, enfiévrée par les marais, telle nous apparut Amaxiki.

L'intérieur de l'île contient cependant quelques centres de population, quelques vallées fertiles où l'on cultive la vigne, les amandiers, les oliviers et le coton. Les campagnards que nous vîmes sur le quai avaient ce type grec pur que l'on ne retrouve plus qu'en Acarnanie, et semblaient vigoureux et intelligents. Ils se rendaient en terre ferme, dans le Xeromeros, comme ils le font chaque année, pour louer leurs bras aux propriétaires, à l'époque des grands travaux de culture, de moisson ou de labourage; on les paye soit à la journée, soit en partageant la récolte. Ces émigrations périodiques, dans tous les pays où elles se produisent, sont un indice infaillible de la pauvreté du sol ou d'un trop grand accroissement de population.

Le saut de Leucade. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

La ville d'Amaxiki s'avance en pointe dans la lagune, et est reliée à la langue de terre qui porte le fort Sainte-Maure par un aqueduc de deux cent soixante arches, bel ouvrage des Turcs que les tremblements de terre ont dégradé et que les Grecs n'ont pas réparé. Du côté du sud, la lagune se rétrécit jusqu'à n'être plus qu'un étroit canal entre l'île et la côte ferme qu'unissait jadis un pont dont il reste encore des débris. Le nom de la France est intimement lié à l'histoire de cette forteresse grecque, dont les tristes murailles grisâtres et lézardées semblent s'effondrer dans la mer.

En 1806, lorsque le traité de Tilsitt eut rendu à la France les îles Ioniennes, que les Russes lui avaient arrachées en 1799 pour en faire le centre de la propagande panslaviste, le général Berthier fut nommé gouverneur général. Il s'efforça, par des mesures libérales, par son respect pour la religion dominante, par son affabilité pour les hommes politiques du pays, de s'attirer la sympathie des Ioniens. Mais les intrigues des Anglais neutralisèrent ces bonnes intentions, et bientôt Zante, Céphalonie, Ithaque, Cérigo et Sainte-Maure se soulevèrent. Dans la citadelle de Sainte-Maure se trouvait un bataillon d'infanterie, qui refusa naturellement de se rendre et subit héroïquement un bombardement de vingt jours et plusieurs assauts. Dix brèches étaient ouvertes, les murs s'effondraient sous les pieds des défenseurs, et les assiégeants recevaient chaque jour de nouveaux renforts, mais il leur fallut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gagner pas à pas le terrain, au prix de pertes sérieuses, jusqu'au centre même de la place.

Ce fut en 1814 seulement que les Anglais occupèrent Corfou et prirent officiellement possession des îles. Les Ioniens avaient cru trouver l'affranchissement; le premier acte de leurs protecteurs fut de vendre aux Turcs, pour cent cinquante mille livres sterling, l'héroïque ville de Parga. On en frémit encore d'indignation dans toute la Grèce.

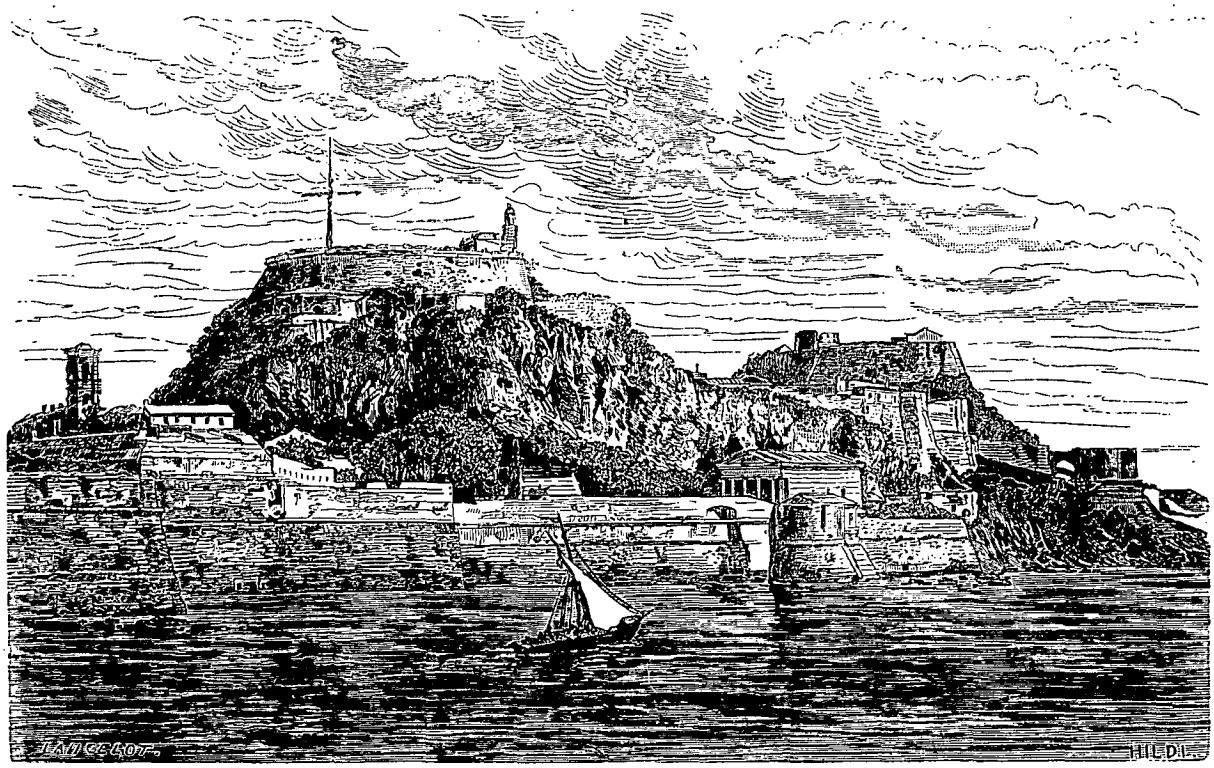
Mais pendant notre excursion le soleil avait disparu derrière le mont Stavrotas, et déjà la lagune se couvrait d'un brouillard suspect. Nous nous hâtâmes de quitter ce triste pays et de regagner en canot le paquebot qui devait partir dans la soirée.

XL

Paxos. — Le détroit de Corfou. — Vue générale. — La citadelle. — L'esplanade. — Aspect des rues et de la population. — Les femmes corfiotes sous la domination de Venise. — Les catholiques. — Les juifs. — Les églises. — Un saint dans une corbeille de noce. — Un maître d'hôtel réactionnaire. — Doit-on regretter les Anglais? — La question agraire.

Les nuits paraissent longues à bord des bateaux grecs; l'odeur d'huile chaude et de caviar qui pénètre dans les cabines, les cancrelats qui sortent par toutes les fissures et envahissent les couchettes, rendent la place intenable.

Nous voulons nous asseoir sur le pont, mais le vent de sud-ouest qui soulève la mer amène de lourdes



Citadelle de Corfou. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

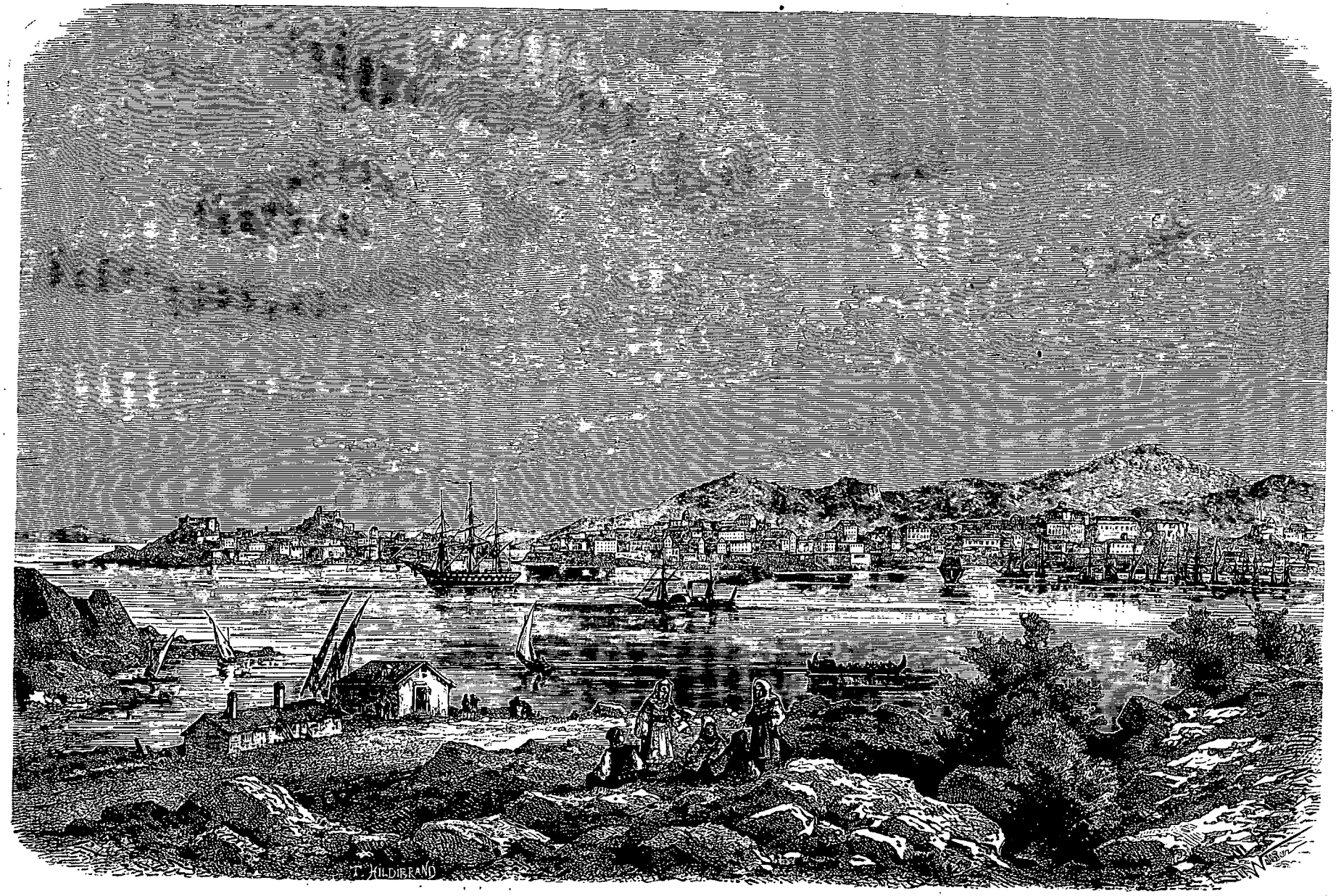
nuées chargées de pluie qui crèvent au-dessus de nos têtes, et nous forcent de redescendre dans nos chambres, où nous attendons longtemps le sommeil.

Au point du jour, nous passons devant Paxos, îlot sans ressources, sans commerce et sans industrie, dont les habitants, je ne sais pourquoi, passent pour dénués absolument d'intelligence. Nous nous arrêtons un instant devant le petit port de Gaïno, d'où l'on voit vers le nord se dresser les montagnes de Corfou et les hautes cimes des monts Acrocérauniens en Albanie.

Notre paquebot s'engage dans le bras de mer qui sépare l'île de la terre ferme : d'un côté de grandes pentes rocheuses coupées de gorges sombres, un pays triste et désert; de l'autre, des baies riantes, des criques ombragées, des promontoires couverts de verdure, des villas fleuries, des routes bordées de géraniums et de rosiers; là la barbarie, ici la civilisation. Un immense rocher s'avance dans la mer, couronné de bastions, ceint de batteries casematées, hérissé de canons, entouré de toutes parts de défenses formidables qui se dissimulent derrière des haies d'aloès : c'est la citadelle de Corfou. Un mât de pavillon, juché sur la cime la plus élevée du roc, signale l'arrivée des navires.

Notre paquebot jette l'ancre entre la ville et le rocher de Vido, dont la forteresse a été démantelée par les Anglais au moment de la cession des îles à la Grèce. Ce qu'on appelle encore le vandalisme des Anglais a été singulièrement exagéré. De l'aveu des gens les plus compétents, le fort de Vido n'avait plus de rai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Corfou. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son d'être avec les moyens de destruction que l'on possède aujourd'hui, et, sauf le fort Abraham que l'on a fait sauter, les autres travaux de défense seraient facilement remis en état si cela devenait nécessaire.

Il reste d'ailleurs à Corfou ses trois forts les plus importants qui pourraient défendre ou réduire la ville, et c'est plus que la Grèce ne pourra en armer d'ici longtemps. Les casernes admirablement construites, les bâtiments militaires de toutes sortes existent encore. On pourrait y loger huit mille hommes, le gouvernement grec en a, à grand'peine, envoyé quatre cents.

La ville, qui s'étage sur un promontoire, en face d'un golfe arrondi en amphithéâtre, d'une richesse, d'une variété infinies, est entourée de murailles transformées en quai du côté de la rade. Nous passons sous la porte de la Marine, assaillis par les portefaix maltais, les guides, les courriers d'hôtel qui s'attachent à nos pas, nous harcèlent de leurs offres et remplissent nos poches d'annonces et de prospectus. Nous étions la proie qu'ils se disputaient, en s'injuriant et en se montrant le poing. Ce fut bientôt une mêlée générale, dont nous profitâmes pour monter dans une excellente calèche qui nous attendait et qui nous conduisit à l'hôtel Saint-Georges, sur l'esplanade.

Cette esplanade, création du général Donzelot, est une vaste place qui s'étend entre la citadelle, posée comme une aire sur son roc à pic, et la ville avec ses hautes maisons à arcades. Plusieurs rangées de beaux platanes et d'ormes la bordent de tous côtés. Au sud, la place se termine par une terrasse d'où la vue s'étend sur la mer et sur les collines couvertes de villas et de jardins. Au nord se trouve le palais des gouverneurs, édifice d'un style sévère, mais pur, orné d'une colonnade, et devant lequel s'élève, au milieu de bosquets d'arbustes toujours verts, une statue de sir Frédéric Adams. A l'autre extrémité de la place, un petit temple circulaire rappelle la mémoire de sir Thomas Maitland, le premier lord commissaire anglais, peu cher à la mémoire des Corfiotes, et devant le pont-levis qui donne accès à la citadelle, se dresse une statue à l'aspect martial et héroïque : c'est celle du maréchal Schulembourg, qui défendit Corfou contre trente mille musulmans en 1716 et les força à se rembarquer après leur avoir tué quinze mille hommes.

Dans l'intérieur de la ville, les rues sont rapides et tortueuses comme dans toutes les villes fortifiées qui ne peuvent se développer entre les murailles qui les étreignent. Ces rues sont italiennes, par leurs noms, par leurs arcades, par la physionomie du peuple qui s'y coudoie, par l'aspect des boutiques, où les marchands appellent les acheteurs, par la langue qu'on y parle et aussi par le désordre et la saleté qui y règnent. On se croirait dans un quartier de Naples. Des femmes au teint mat, au nez aquilin, aux cheveux noirs, bavardent sur le seuil de leurs maisons, ou filent, assises devant leurs portes. De petites bourgeoises affublées d'un chignon gigantesque et d'une robe à queue circulent lentement sous les arcades, marchandant des étoffes ou regardant des bijoux. Ce ne sont plus là les allures des femmes de la Grèce, dont les goûts et les mœurs portent encore le reflet du gynécée oriental.

Dans les îles Ioniennes aussi, les femmes étaient recluses jadis, avant l'occupation vénitienne, vivant avec les servantes, dans des appartements dont les fenêtres étaient garnies d'un grillage serré qui empêchait presque autant de voir que d'être vu, filant et tricotant, ou vaquant aux soins du ménage. Quand les Vénitiens s'établirent à Corfou, d'autres habitudes s'introduisirent peu à peu. L'éducation des femmes resta nulle comme par le passé, mais la liberté dont elles purent jouir fut grande. Elles adoptèrent l'usage du masque, qui, après avoir été un signe de bienséance et de pudeur, ne fut plus bientôt qu'un abri pour le vice.

Elles allaient au théâtre dans des loges grillées, dont l'obstacle incommode tomba vite devant la vanité et le besoin d'ostentation. On les voyait figurer aux bals donnés par les jeunes gens de la ville dans les salles du casino. Elles portaient alors un riche costume mi-italien, mi-oriental, le plastron de drap d'or sous la longue robe brodée, le petit tricorne vénitien, et les souliers à hauts talons. Les mœurs élégantes et corrompues de la ville des doges prirent facilement racine sous ce climat doux et énervant.

Les femmes et les jeunes filles corfiotes ont conservé de cette civilisation raffinée, de cette vie facile, une allure dégagée, une démarche leste et gracieuse qui contraste singulièrement avec la contenance lourde et empesée de leurs compatriotes du continent voisin.

Dans trois ou quatre rues qui se croisent, la foule se presse tumultueusement : c'est le marché. Des fruits énormes, des melons succulents, des citrons doux, des prunes violettes, des raisins monstrueux garnissent les étalages. On entend là toutes les langues d'Orient et d'Europe : les citadins parlent l'italien, les campagnards, le grec, les juifs l'espagnol, les Maltais ce jargon bizarre qui est un arabe corrompu, avec quelques mots italiens. Des Albanais échangent leurs réflexions dans leur idiome rude et bref, des Souliotes sont venus serrer la main de leurs frères émancipés, des matelots d'une canonnière turque arrivée la veille se font part de leurs convoitises avec des intonations lentes et aspirées. Toutes les nations, toutes les religions se coudoient dans cet étroit espace.

Les catholiques sont nombreux dans les îles Ioniennes, et à Corfou seulement il y en a huit mille, sous la direction spirituelle d'un évêque nommé par la cour de Rome. Par une autorisation spéciale, que leur octroya le pape, sur la demande du sénat de Venise, ils suivent le calendrier oriental, et célèbrent toutes leurs fêtes les mêmes jours que leurs compatriotes de religion grecque. Loin de créer une rivalité entre les deux religions, cet usage a donné naissance à une fraternité, très-chrétienne assurément, mais qui occasionne les effets les plus singuliers : c'est ainsi que le jour de la fête de saint Arsène le clergé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

orthodoxe et le clergé du rite latin se réunissent dans la même église pour célébrer leur liturgie, et le mélange peu harmonieux des chants ne trouble pas les fidèles des deux sectes qui assistent à la cérémonie. Le préjugé byzantin contre les catholiques s'est donc effacé complétement dans les Sept-Iles, et depuis l'édit spécial du pape Paul V qui règle dans un sens très-libéral les unions entre ceux qui appartiennent aux différentes communions, les mariages mixtes sont fréquents; aussi ne trouve-t-on pas là cet esprit de division et de haine qui partout ailleurs en Orient trouble les relations de la vie civile et politique.

Dans les îles de l'Archipel, par exemple, les catholiques s'isolent du reste de la nation et tendent à former une communauté à part, qui ne veut se mêler ni aux intérêts communs, ni à la vie publique, et dont l'influence est nulle. A Corfou, au contraire, les sentiments patriotiques sont aussi ardents chez les latins que chez les orthodoxes, et les catholiques, qui presque tous appartiennent à la classe la plus élevée de la société, se sont montrés parmi les plus actifs promoteurs de l'annexion, payant de leur personne et de leur bourse, et admis comme chefs du mouvement par toutes les communautés.

Quant aux Israélites, s'il y en a quelques-uns instruits qui ont acquis de grandes fortunes dans le commerce ou dans la banque, s'ils n'offrent pas généralement le spectacle de cette abjection et de ce fanatisme qui fait reculer de dégoût le voyageur assez osé pour s'aventurer dans les *mellâhs* des villes musulmanes, il faut avouer qu'ils ont conservé bien des caractères de dégradation qui ne sont pas faits pour inspirer la sympathie.

Ils habitent encore, si ce n'est par ordre, au moins par habitude et par goût, un quartier séparé dont les ruelles infectes font hésiter le touriste.

Sous le protectorat anglais ce quartier était muni, à chaque extrémité, de portes massives que la police faisait fermer soigneusement lors de certaines solennités religieuses. Ils étaient d'ailleurs privés de tous droits politiques, et il était curieux de voir ce gouvernement de religion protestante, défenseur de la liberté de pensée, promoteur de la loi de *Habeas corpus*, maintenir en vigueur des règlements humiliants qui datatent du moyen âge, et s'inspirer, dans sa conduite, des exemples de l'inquisition vénitienne.

A force d'errer dans la ville, montant des ruelles bien dallées, passant sous des voûtes massives, gravissant des escaliers, nous parvenons à une plate-forme où s'élève la cathédrale, monument construit dans le style italien, mais sans caractère. De là on voit se développer l'admirable panorama de la rade avec ses bâtiments de commerce et ses navires de guerre, et l'îlot de Vido, qui, démantelé aujourd'hui, sert encore de brise-lame et d'abri contre la houle que soulève la tramontane. Au delà s'étend le canal qui sépare l'île de la terre ferme et qui semble un lac merveilleux.

En redescendant vers l'esplanade, nous passons devant l'église consacrée à saint Spiridion, un de ces grands évêques d'Orient qui en 525 s'assemblèrent à Nicée pour condamner l'hérésie d'Arius et rédiger la profession de foi connue sous le nom de symbole de Nicée.

Saint Spiridion, de berger, était devenu évêque de Chypre et avait été condamné à la perte de l'œil droit pendant la persécution de Galérius. Aussi son corps fut-il, après sa mort, transporté à Constantinople avec tous les honneurs dus aux martyrs. Comment un simple citoyen grec en devint-il possesseur et put-il le transporter à Corfou? l'histoire reste muette sur cet incident. Toujours est-il que ce Grec réfugié conserva le corps embaumé et le donna en dot à sa petite-fille lorsqu'elle épousa un membre de la famille Bulgaris. D'une corbeille de noce, les restes du saint évêque passèrent dans une châsse merveilleuse de richesse, qui fut placée elle-même dans l'église construite en son honneur. C'est là qu'on va voir encore ces pieuses reliques, qui sont de la part des Corfiotes un objet de vénération particulière. Trois fois par an on porte la châsse d'ébène en procession tout autour de la place, au bruit des salves tirées par le fort et par les navires au mouillage. Les autorités en uniforme et la population entière suivent le clergé, portant des cierges allumés et psalmodiant des litanies.

Pendant huit jours, la ville reste pavoisée, et pendant le même temps, jour et nuit, les cloches des églises grecques et catholiques ne cessent de sonner, à toute volée chez les latins, à coups répétés chez les orthodoxes.

Le soleil commençait à baisser à l'horizon au moment où nous nous retrouvâmes sur l'esplanade. Devant les cafés qui garnissent un des côtés de la place, des rangées de chaises et de tables s'avançaient jusqu'au milieu de la chaussée. Sous les avenues qui longent la base de la citadelle, des promeneurs circulaient pendant que la musique militaire exécutait, fort bien vraiment, des morceaux d'opéra et des valses de Strauss.

Notre maître d'hôtel, un gentleman qui portait des favoris comme un horse-guard de la reine, et qui se tenait mélancoliquement devant sa maison, les mains derrière le dos, nous dit en soupirant : « Ah! monsieur, si vous aviez vu notre ville pendant le protectorat de l'Angleterre! Quelle différence! quelle animation! Tous ces fonctionnaires anglais (et il y en avait une quantité) avaient de gros appointements et dépensaient leur argent. Il venait des familles de tous les pays passer ici l'hiver, sans compter les officiers de la flotte, qui restaient à Corfou huit mois sur douze. Ce n'était alors que fêtes, cavalcades, soupers, et les aubergistes voyaient leurs caves se vider plus vite qu'ils n'avaient le temps de les remplir, tandis que maintenant c'est à peine si tous les huit jours quelque voyageur encore écœuré du mal de mer et de la cuisine du bord vient nous demander à déjeuner avant de repartir!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

— Mais la cour! répondîmes-nous à ce réactionnaire; le roi vient ici presque tous les étés.

— Peuh! fit-il avec un air de suprême dédain, la cour! qu'est-ce que cela nous fait? ces Grecs d'Athènes n'ont pas le sou! Le roi ne loge pas au palais du gouverneur. Il s'installe avec quatre ou cinq personnes dans l'ancienne villa des lords commissaires, et passe son temps à se baigner, à pêcher et à monter à cheval. Il a bien raison, après tout, et que voulez-vous qu'il vienne faire dans cette ville dont les dalles brûlent le pied pendant l'été? La vanité des Corfiotes peut être flattée de la préférence que Sa Majesté témoigne pour notre golfe et notre ciel, mais la canonnière turque qui vient deux ou trois fois par an sur la rade apporte encore plus d'argent dans le pays que la cour d'Athènes. Ah! monsieur, du temps des Anglais c'était autre chose! »

Ce que notre maître d'hôtel nous disait, nous l'avons entendu aussi répéter par des cochers de voitures de place, sur un ton non moins lamentable. « Ah! monsieur, quel bon temps que celui des mylords! »

D'où il faudrait conclure que le départ des Anglais a été un préjudice pour les Ioniens, et que ceux-ci se sont trompés sur leurs véritables intérêts le jour où ils se sont mis en tête d'être annexés au royaume de Grèce. C'est ce que prétendent les Anglais en haussant les épaules, c'est ce que soutient aussi l'aristocratie ionienne, qui montre, en face de l'administration britannique, régulière et honnête, la corruption et l'égoïsme des classes politiques en Grèce, les ambitions et les rivalités personnelles, l'esprit de faction, qui compromettent les plus grands intérêts de l'État et des particuliers. Les craintes et les regrets des Corfiotes sont jusqu'à un certain point justifiés par l'orage démagogique qui s'est déchaîné sur les îles depuis leur annexion; mais, en examinant de près l'administration anglaise, on ne peut s'empêcher de trouver que ce calme et cette sécurité (je ne parle pas pour ceux qui s'obstinent à discuter la question politique) n'étaient que la torpeur amenée par l'absolutisme, torpeur que ne compensait point la prospérité matérielle.

Les impôts, mal répartis, écrasaient le paysan, tandis que le propriétaire ne payait qu'une somme insignifiante; les impôts indirects, dont l'emploi exclusif est condamné par les économistes, étaient seuls en usage, et les produits du pays étaient frappés d'un droit de vingt pour cent à l'exportation.

Les produits étrangers étaient grevés de droits aussi élevés à l'importation, mais les marchandises anglaises ne subissaient que des taxes illusoires. Des douanes intérieures existaient entre chaque île, de sorte qu'un baril de vin transporté de Céphalonie à Zante, par exemple, devait acquitter un droit de vingt pour cent *ad valorem* à la sortie, et dix pour cent en arrivant à Zante, soit trente pour cent en tout. Le raisin de Corinthe payait parfois jusqu'à cent francs les mille livres, au lieu du droit fixe de dix-huit francs que l'on payait à Patras, et encore le producteur était-il forcé d'apporter son raisin dans des magasins du gouvernement, où on lui imposait de nouveaux droits de garde et de magasinage. On comprend qu'avec un pareil système toute concentration des produits de plusieurs îles sur un seul point qui serait devenu un grand marché était impossible. Grâce à la protection accordée aux produits des manufactures d'Angleterre, l'industrie locale ne pouvait se fonder; il n'existait pas une seule usine dans les îles Ioniennes, sauf les deux moulins de M. Miliaresis, que nous avons visités à Argostoli dans l'île de Céphalonie.

La marine elle-même, dans ce pays de matelots, était en décadence, les bâtiments anglais accaparant le trafic entre les ports de la Grande-Bretagne et les Sept-Iles.

La situation agricole et économique des campagnes n'est pas moins déplorable. Ce climat doux et variable fatigue les organisations les plus solides et entretient l'indolence et la paresse des travailleurs, qui ne labourent plus la terre, et se contentent de ramasser les fruits que donnent sans culture les oliviers plantés par les Vénitiens. Faute de soins, les propriétés ne rapportent plus qu'un revenu misérable. D'ailleurs la constitution vicieuse et compliquée de la propriété ne contribue pas peu à entretenir ces mauvaises conditions. Les terres sont divisées entre un petit nombre de propriétaires, qui les font cultiver par des colons établis là de père en fils depuis des siècles. Ces paysans se sont habitués à considérer les parcelles de propriétés qui leur sont allouées comme leur propre bien, et, forts de cette conviction, refusent souvent de payer la redevance due au propriétaire. De là des procès que l'obscurité de la loi et la lenteur des formalités judiciaires rendent interminables. L'autorité anglaise s'est bien gardée de porter la main sur cette question brûlante. Quant au gouvernement hellénique, non-seulement il n'a rien fait pour la résoudre, mais il a laissé les démocrates s'emparer de la direction des affaires et de l'opinion publique; les députés élus par l'intrigue ou la violence sont des campagnards socialistes dont le but unique est la réforme de la propriété par le moyen radical d'une division du sol entre les propriétaires et les colons.

On voit que la question agraire promet au pays des complications d'autant plus graves que ce climat qui énerve l'âme et le corps laisse subsister les passions violentes, et que Corfou est de toutes les îles celle où les crimes sont le plus multipliés.

Cet état de choses dont se préoccupent si vivement les propriétaires menacés, les paysans auxquels les politiciens promettent bonne curée, et le gouvernement qui se trouve pris entre deux classes hostiles qu'il faut également ménager, est un reste du régime féodal que les Vénitiens implantèrent dans les îles Ioniennes et conservèrent jusqu'à l'arrivée des Français en 1797. La sécurité de leur domination reposait tout

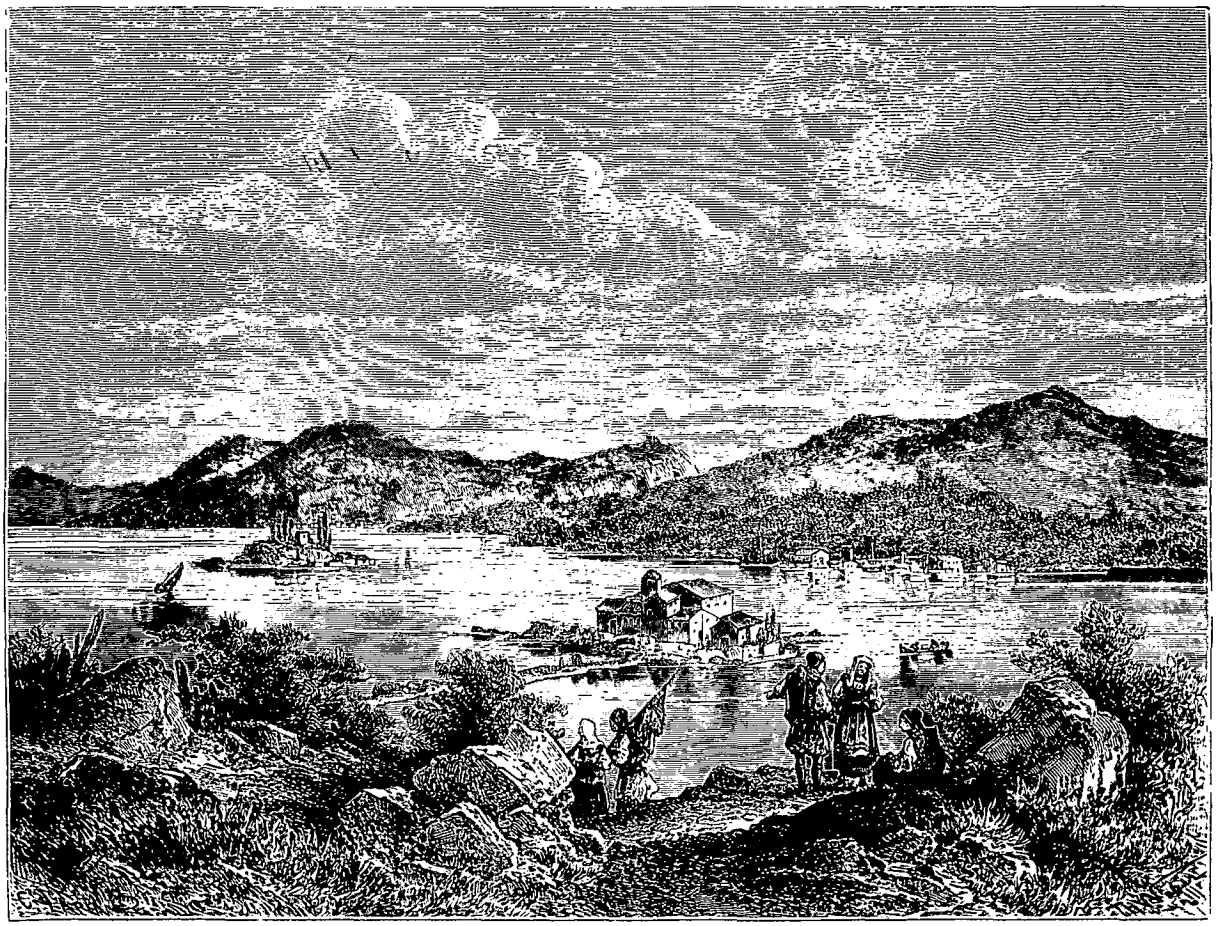
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Berger et femmes souliotes (voy. p. 330). — Dessin de A. Rixens, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entière sur l'existence de ces grands propriétaires dont les tendances contrebalançaient les instincts trop égalitaires de la race hellénique, et qui formaient autour du provéditeur général comme une sorte d'aristocratie dévouée et complice du despotisme officiel.

Le provéditeur général était lui-même un véritable souverain, qui ne songeait guère, pendant ses trois années de règne, qu'à s'enrichir par tous les moyens possibles, en détournant les deniers de l'État, en vendant la justice, et surtout en se faisant donner des cadeaux par la noblesse corfiote, par le clergé, par les propriétaires. Un moyen fort original, à coup sûr, fut celui qu'inventa je ne sais quel provéditeur général : il engageait les nobles et les grands propriétaires de l'île à des festins magnifiques, invitations que l'on n'osait refuser. Le repas était exquis, la réception somptueuse, l'amphitryon d'une affabilité parfaite ; mais chaque convive savait bien (on l'avait prévenu d'avance) qu'il devait adroitement glisser sous son assiette, au moment de quitter la table, un billet promettant de donner à Son Excellence, après la récolte des olives, un certain nombre de livres d'huile qui variait en raison de l'importance de la fortune ou de la situation officielle du personnage. Un aide de camp



Golfe près de Corfou. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

recueillait soigneusement ces reconnaissances, qui étaient présentées à l'échéance aux trop honorés convives du provéditeur général.

Dans les autres îles, les simples provéditeurs prêtaient les deniers de l'État aux paysans, à cent pour cent, remboursables en denrées dont ils fixaient eux-mêmes le prix, se faisaient payer l'impunité selon la gravité du délit, et commettaient d'autant plus d'exactions, se montraient d'autant plus cruels dans les répressions, que l'île qu'ils gouvernaient était plus éloignée de Venise.

La Russie, qui occupa ces îles pendant cinq ans, ne voulut pas réformer une organisation si conforme à ses principes; la France n'en eut pas le temps; l'Angleterre n'y vit pas son intérêt. C'est au roi Georges qu'incombe cette tâche ardue et délicate.

XLI

Excursion dans l'intérieur de l'île. — *Il Canone.* — Aspect du pays. — Les vieux châteaux. — Le mont Pancrator. — Le mont Gastouri.

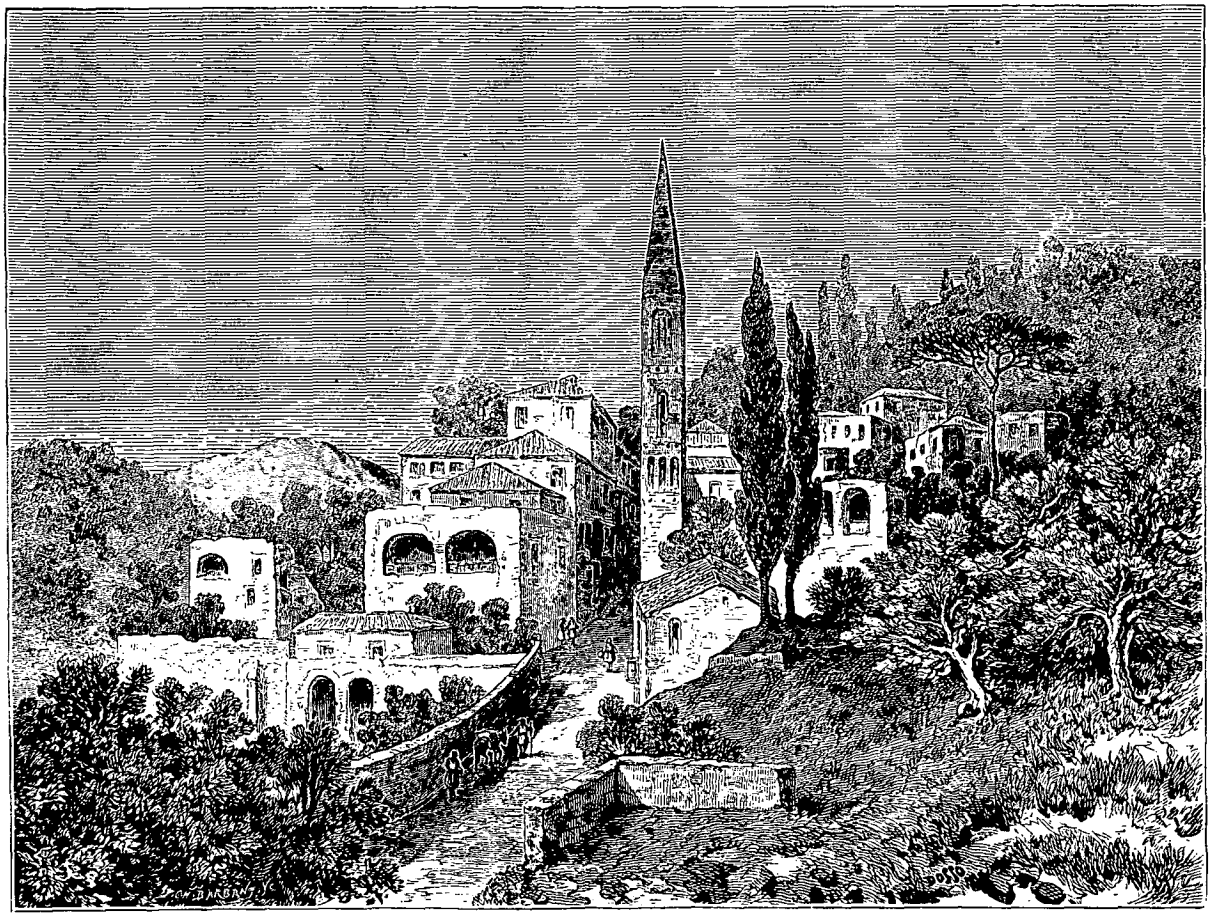
Si l'on sort de Corfou par la côte sud de l'Esplanade, on suit une route excellente, la seule que l'on entretienne encore, parce qu'elle mène à la villa royale. A droite s'alignent de petites habitations entourées de jardinets clos de murs, par-dessus lesquels passe la tête

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

des citronniers et des jujubiers; à gauche, la mer vient battre la base de l'empierrement qui soutient la chaussée. Après une courte montée on se trouve sur la crête d'un promontoire semé de villas, dont les haies de rosiers et de jasmins répandent sur la route une pluie de fleurs embaumées, tandis que le regard descend sous les oliviers séculaires jusqu'au golfe étroit qui s'avance profondément dans l'intérieur des terres jusque derrière la ville. En une demi-heure, on atteint, à l'extrémité de ce promontoire, une plate-forme circulaire entourée d'aloès et d'agavés et qu'on appelle *il Canone*.

De cette pointe qui s'avance dans la mer comme un môle gigantesque, on domine une anse encadrée de montagnes boisées, et le regard se repose avec complaisance sur les deux îlots qui sortent des flots comme des bouquets de verdure et dont l'un porte une petite chapelle rustique.

Ce décor a quelque chose de féerique. Il y a quelques années encore, chaque soir, la société anglaise se donnait rendez-vous sur cette route, aujourd'hui déserte : les jeunes miss conduisant leur poney-chaise; les amazones aux longues jupes flottantes, coiffées de ces chapeaux disgracieux dont les Anglaises seules ont jamais su faire une coiffure distinguée; les officiers de la garnison en habit rouge et à cheval; les fonctionnaires de tous grades, à pied ou dans des voitures proportionnées à leur position et à leur fortune, depuis le fiacre de louage jusqu'au landau armorié du lord haut commissaire, mais tous avec cette tenue correcte et ce flegme un peu raide dont les Anglais ne se départent jamais dans aucune des cinq parties du monde qu'ils occupent.



Potamos, village dans l'intérieur de l'île de Corfou. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de M. H. Belle.

L'intérieur de l'île offre de charmantes excursions à faire. On a dit qu'il n'existait de routes qu'aux abords de la ville ; la vérité est qu'il n'y a pas un village un peu important où l'on ne puisse arriver facilement en voiture. Les Anglais ont élargi et macadamisé le nombre de kilomètres suffisant pour une promenade hygiénique, mais le réseau de chemins, qui de la capitale rayonne sur tous les points du pays, a été tracé et exécuté par les ordres du général français Donzelot à l'époque où les Sept-Iles étaient placées sous le protectorat français. Si ces voies de communication se détériorent, c'est que le gouvernement hellénique ne fait rien pour les conserver, et, pour peu que cela continue, on ne pourra bientôt plus arriver qu'à dos de mulet là où, il y a plus de soixante ans, on passait déjà en calèche à deux chevaux.

De quelque côté qu'on se dirige lorsqu'on a traversé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

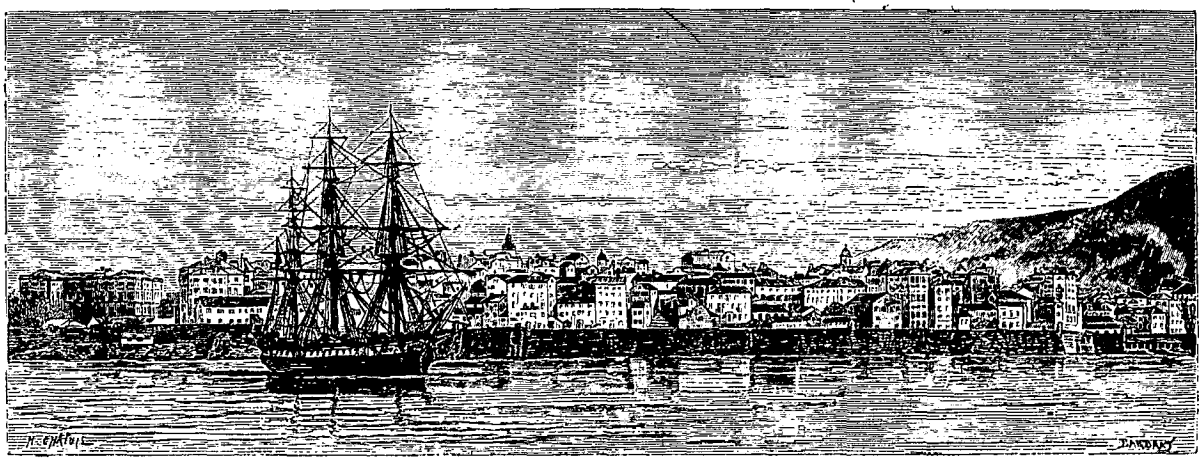
la zone des jardins maraîchers qui entourent la ville, on pénètre dans un pays pittoresque, entrecoupé de vallées verdoyantes, de ravins sauvages. Une véritable forêt d'oliviers couvre l'île entière, sorte de bois vierge dont les arbres énormes, et jamais taillés ont vingt-cinq pieds de haut et le port majestueux, l'allure fière, le mouvement hardi des enfants de la nature. Sous ces arbres magnifiques que plusieurs siècles d'existence n'ont pas encore découronnés, le sol se couvre de grandes fougères qui ajoutent au caractère inculte du paysage.

Çà et là sur une colline, du sein de cette végétation luxuriante surgit un village, dont les maisons hautes, décorées d'arcades et de galeries de pierres, ressemblent à celles d'un village italien, et dont le campanile tout vénitien, avec ses arcatures simulées en briques et son haut clocher pointu, dépasse les pins et les cyprès les plus élevés.

Parfois un chemin de traverse conduit à travers quelques cultures négligées jusqu'à une métairie adossée à un vieux château dégradé. Au-dessus de la porte un écusson est sculpté dans la pierre, mais les injures du temps l'ont à demi effacé, et un chapelet d'oignons qui sèchent couvre l'écu tiercé ou écartelé, triste symbole des nobles propriétaires corfiotes, ruinés par la mauvaise foi de leurs paysans et réduits à laisser tomber en poussière ces demeures seigneuriales, où leurs ancêtres ont donné des fêtes aux provéditeurs de Venise.

Les deux excursions qui nous ont laissé le souvenir le plus agréable de notre long séjour à Corfou sont l'ascension du mont Pancrator et la promenade de Gastouri.

Le Pancrator s'élève dans le nord de l'île à une hauteur de mille mètres environ. De son sommet, on jouit d'une vue étendue sur l'Adriatique jusqu'aux côtes d'Italie, quand le ciel est clair, et sur les îlots qui



Corfou : Vue prise de l'île de Saint-Lazare. — Dessin de Chapuis, d'après une photographie.

marquent la fin de la domination grecque vers le nord.

Le pic de Gastouri, situé au sud de la capitale, est moins éloigné et d'un accès plus facile. La route serpente au milieu d'un bois d'aspect mélancolique et sévère, et monte en lacets sur un sommet rocheux qui surplombe la mer. Nous dominions de là tout le détroit qui sépare l'île de la terre ferme. A nos pieds, les rivages de l'île se découpaient en mille criques et anses enchâssées dans la verdure la plus variée et descendaient vers le sud, s'effaçant peu à peu dans une vapeur lumineuse qui précisait les saillies, dessinait les contours, et teintait d'un indéfinissable lavis d'or et de violet pâle ces caps boisés qui se succédaient l'un à l'autre. Des barques de pêcheurs, aux voiles aiguës, fendaient les flots bleu d'azur. En face de nous s'alignait la longue chaîne, grise et sombre, des monts Acrocérauniens, dont les terrasses gigantesques montaient jusqu'à des crêtes rocheuses, où les stries de marbre et les sillons de neige mêlaient leurs blancheurs.

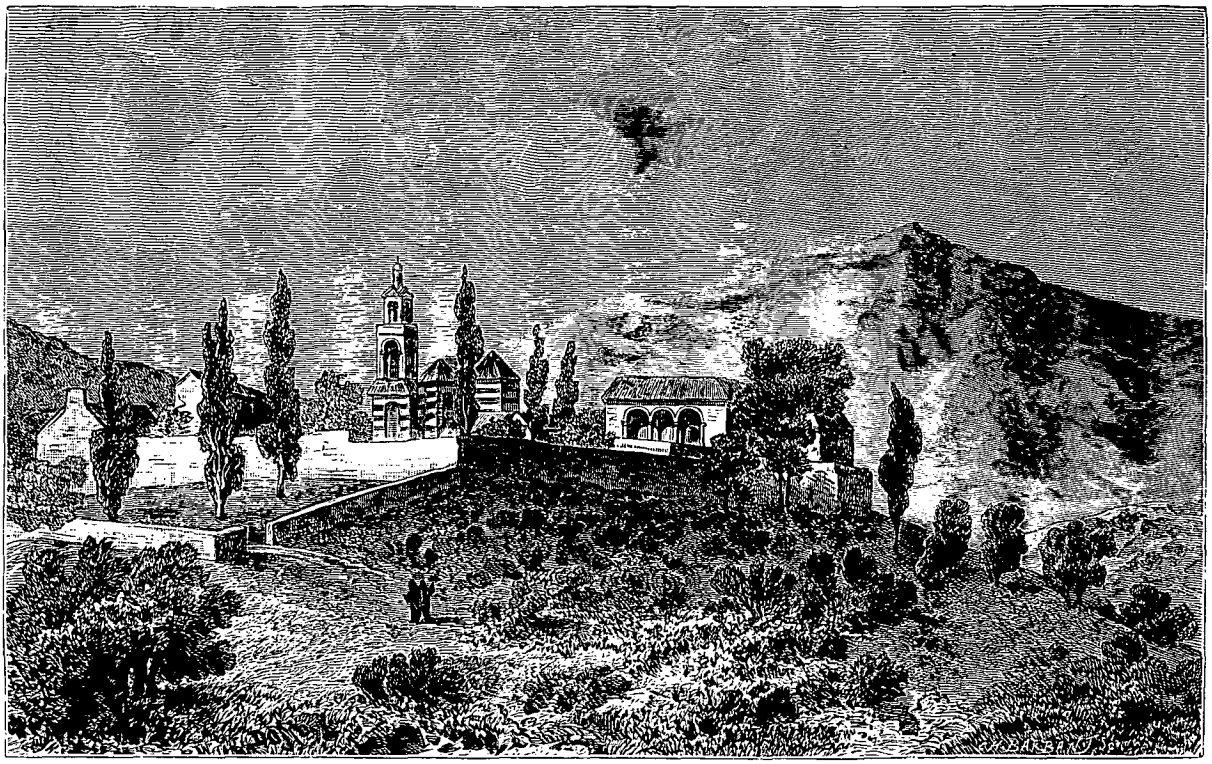
Dans le lointain, sur quelque roc escarpé on apercevait des murailles fauves. Ce sont les villes où flotte encore l'étendard turc, c'est Parga, célèbre par ses malheurs pendant la guerre de l'indépendance, Philates, et tout là-haut, presque dans les nuages, la fameuse forteresse de Souli.

De leurs montagnes, ces chrétiens raïas, ce troupeau du Padichah, peuvent voir à leurs pieds la mer et cette île verdoyante où flotte le drapeau de saint Georges et d'où peut-être un jour leur viendra la délivrance.

H. BELLE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère de Hagiôn-Asomatôn, près d'Athènes. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

XLIV

Départ d'Athènes pour Marathon. — Le Lycabette. — Le monastère de Hagiôn-Asomatôn. — Un village bavarois. — Képhissia et la villégiature en Grèce. — Tatoy. — Une résidence royale.

Depuis deux mois à peine nous étions revenus à Athènes que déjà nous méditions de nouveaux voyages. Le soleil de février avait fait éclore partout les anémones, le ciel était pur, la température d'une douceur délicieuse, et la nostalgie de la montagne nous prenait lorsque à travers la poussière qui s'engouffrait sur les boulevards du Stade ou de l'Université nous voyions les cimes violettes du Parnès ou du Pentélique se profiler sur un ciel d'imperturbable azur.

Quelques excursions faciles nous mettraient en haleine avant le long et pénible voyage que nous projetions de faire dans le Péloponèse.

Un matin donc, confortablement installés dans une calèche, nous prenons la route de Marathon. Des paniers de vivres, des couvertures s'entassent sur le siége. Notre drogman est parti en avant avec les gros bagages et les selles. A moitié route, nous trouverons les gendarmes qui doivent nous accompagner pendant les trois ou quatre jours que nous parcourrons l'Attique.

Partir à l'aube, par une de ces belles matinées fraîches, calmes et lumineuses comme on n'en voit qu'en Orient, est une jouissance que ceux-là seuls qui l'ont éprouvée comprendront sans plus de phrases pour la leur dépeindre, mais qu'il est parfaitement inutile de vouloir faire apprécier aux indignes, fût-ce au moyen du style le plus imagé et des termes les plus colorés que le vocabulaire de Théophile Gautier pourrait nous fournir. Nous partons donc, le corps dispos et l'esprit avide. Le soleil, déjà levé à l'horizon, éclaire la chaîne du Parnasse d'un côté de la plaine; mais, de l'autre, le mont Hymette sert d'écran gigantesque à la

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65 ; t. XXXIII, p. 81, 97, 113, 129, 145 ; t. XXXIV, p. 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petite capitale du monde hellénique, encore tout enveloppée d'ombre.

En sortant de la ville, la route passe entre le palais du roi et une série de maisons élégantes dont les colonnades corinthiennes et les frontons de marbre font l'effet le plus heureux sur le ciel bleu. Ces demeures somptueuses ont été élevées par les banquiers grecs de Marseille, de Londres ou de Constantinople qui viennent s'installer ici pendant l'hiver. Nous longeons à gauche le pied du Lycabette, ce rocher pointu qui ajoute tant de caractère à la physionomie d'Athènes, quand on vient du Pirée, et dont le sommet porte une petite chapelle desservie par un vieux moine à moitié idiot qui tend la main à tous les visiteurs. Les flancs du rocher sont coupés à pic par les carrières qu'on y exploite, et que signalent de loin de grandes taches claires semblables à ces larges blessures roses faites aux troncs des sapins par le hachereau du bûcheron. C'est de là que sont sorties toutes ces pierres calcaires gris-rouge, dures et entremêlées de cristallisations brillantes qui ont servi à construire les quartiers neufs d'Athènes. Les pics frappent le roc, qui résonne comme un bloc de métal, les mines sautent, ébranlant la masse entière. Le bon ermite s'émeut peu de ce tapage souterrain, il égrène machinalement son chapelet sans se douter que la montagne qui le porte lui et sa chapelle s'effrite comme un gâteau de Savoie rongé par les rats.

A notre droite, voici le séminaire, c'est-à-dire l'école supérieure de théologie, fondé par M. Bizaris. Nous en avons parlé déjà. C'est de là que sortent les prêtres les plus fanatiques et les journalistes les plus libres penseurs. Au moment où nous passons, une trentaine d'élèves de dix-huit à vingt ans sortent en désordre. Leurs cheveux, qu'ils ne coupent jamais, sont relevés et tordus par derrière en un petit chignon à moitié engagé sous une calotte de velours noir. Ils portent une robe de laine noire très-ample, à manches larges, assez semblable à celle dont s'affublent nos avocats pour plaider; les culottes courtes et les bas de laine bleus réglementaires ont été remplacés par le vulgaire pantalon moderne. Ces jeunes gens ont tous une mine intelligente et m'ont tout l'air disposés à jeter bientôt leur robe aux ronces du chemin.

A gauche, sur les dernières pentes du Lycabette, par-dessus quelques oliviers entremêlés de cyprès, un couvent montre ses arcades à l'italienne et sa coupole byzantine rayée d'assises blanches et roses. C'est le monastère de *Hagiôn-Asomatôn* (τῶν Ἁγίων Ἀσωμάτων); littéralement, les *saints incorporels*. On y voit encore quelques fresques anciennes et vingt moines dont toute l'occupation consiste à allumer de petites bougies de cire devant les saintes images, à chanter les offices et à tailler les arbres de leur jardin, d'où la vue s'étend jusqu'à la mer, avec le superbe piédestal du Parthénon comme premier plan.

Voici donc, pour ainsi dire, réunis là sous nos yeux, les trois types les mieux caractérisés de la classe sacerdotale en Orient. Ici les jeunes recrues qui rempliront un jour les hautes charges de l'Église, avides de savoir, mais déjà sceptiques, ambitieux, et ayant appris dans une religion en apparence immuable l'art de fausser les principes par l'interprétation des mots; ici les moines, simples soldats de l'armée orthodoxe, ignorants mais astucieux, bons mais rapaces, vaquant à leur ministère par habitude et sans songer qu'une idée philosophique ou une aspiration divine puissent se dégager de ces cérémonies qu'ils pratiquent en ouvriers consciencieux, de ces prières qu'ils débitent machinalement en pensant à leurs olives ou à leur petit vin blanc. Enfin là-haut, sur son rocher du Lycabette, le caloyer solitaire, au regard hébété, qui passe sa vie assis au soleil, et cherche ses poux, nichés en famille dans les replis de sa robe, véritable pétrification humaine, produit d'une religion qui mure les cerveaux dans une épaisse couche de pierre sous laquelle ils meurent étouffés.

Notre route passe par un village entouré de vergers et de jardins. C'est Ambelokypos, la patrie de Socrate et d'Aristide. Un peu plus loin, à droite, un chemin mène à un gros bourg dont nous voyons les maisons au delà de vastes champs de vignes : c'est Khalandri, la patrie d'Alcibiade, ce viveur célèbre qui devait autant sa popularité à ses vices qu'à son éloquence.

La campagne que nous traversons est partout cultivée. Aux immenses champs de blé déjà verdoyants succèdent des plantations de vignes bien soignées, des bois d'oliviers, moins pittoresques que ceux de Corfou, mais habilement taillés et promettant une bonne récolte. Le terrain s'élève peu à peu au-dessus de la vallée du Céphise, dont le cours est indiqué au loin par une bande de verdure. Sur un monticule, un clocher à toit pointu frappe nos regards, un vrai clocher, comme ceux de nos villages de France, avec sa flèche recouverte d'ardoises, ses contre-forts et ses grands abat-vent de bois qui font descendre vers la terre le son des cloches dont les tintements portent dans chaque maison l'appel à la prière, et dans nos cœurs la magie des souvenirs d'enfance.

C'est en effet un village catholique et dont la population n'est pas grecque. On a établi là, en 1840, par les ordres de la reine Amélie, une colonie de paysans bavarois, et les larges figures tudesques, les yeux bleu pâle abrités de cils blonds, la carrure un peu épaisse et lourde de ces pauvres expatriés contrastent singulièrement avec la race sèche, nerveuse et remuante qui les entoure. Cette colonie agricole d'Héracli n'a pas prospéré, la population a diminué, la plupart des maisons sont abandonnées, et le sang germanique s'étiole sous ce climat de feu.

Nous perdons de vue le clocher d'Héracli en montant à travers les oliviers, et après avoir dépassé Marousi, gai village perdu dans les arbres, nous arrivons aux premières maisons de Képhissia. A droite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes de Khalandri. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et à gauche, des maisons de campagne, où les familles d'Athènes viennent en été chercher un peu de fraîcheur, montrent leur façade peinte et leurs persiennes vertes; des grilles s'ouvrent sur des cours ornées de fleurs, et l'eau pure descendue de la montagne coule gaiement dans les canaux qui la mènent dans les jardins.

Notre voiture s'arrête sur une petite place que couvre presque entièrement un platane gigantesque dont six hommes ne peuvent embrasser le tronc. Sous l'ombre épaisse que projettent ses branches noueuses, des fumeurs viennent faire leur sieste, formant des groupes pittoresques où les notes rouges des fez et des gilets, sous le reflet verdâtre du feuillage, ont une puissance et une variété de ton à faire pâmer d'aise tous nos réalistes.

En été, c'est la société phanariote qui s'empare de la place. Les toilettes élégantes, la langue française que l'on entend parler plus encore que la grecque, les jeunes attachés d'ambassade qui papillonnent autour des groupes avec la désinvolture inhérente au métier, tout contribue à faire illusion, et avec un peu de bonne volonté on pourrait se croire transporté dans quelque petite ville d'eau. On reste jusqu'à minuit, aspirant les fraîches émanations des arbres humides de rosée, fumant, car tout le monde fume, et les dames ne sont pas les moins adroites à rouler une cigarette, causant, débitant ces riens qui sont tout pour ceux qui les disent, et ne se séparant que le plus tard possible, après avoir conspiré pour le lendemain quelque excursion à âne pendant laquelle les parents resteront à la maison.

Si l'on veut se contenter d'une modeste promenade à pied, le vallon des Nymphes offre un refuge délicieux contre les ardeurs du soleil. Un ruisseau tombe en cascatelle sur des roches blanches à l'abri de robustes platanes; on peut s'asseoir sur un gazon toujours vert, chose rare en Grèce, et lire les comédies si pleines de sensibilité et de rêverie du poëte Ménandre, un enfant de Képhissia. Cette oasis était, dit-on, le lieu de prédilection d'Hérode Atticus, qui avait là une superbe villa.

De Képhissia, il ne faut qu'une heure pour franchir la vallée et atteindre la base du Parnès, qui fait face au Pentélique.

Dans un vallon boisé, dominé par de grandes roches escarpées, se trouve Tatoy, où le roi s'est fait construire une villa qu'il habite tout l'été, quand il ne se rend pas à Corfou. C'était jadis une ferme qui appartenait à un personnage politique d'Athènes. Les brigands infestaient alors le pays et venaient volontiers prélever la dîme sur les troupeaux. Il fallait cent hommes d'escorte au personnage en question quand il allait visiter ses terres ou toucher ses fermages. Il a conclu une bonne affaire le jour où il a vendu sa propriété au roi. Aujourd'hui un chalet élégant, mais simple, s'élève à côté de l'ancienne habitation. Un jardin a été créé, et le roi Georges, qui aime les fleurs, est très-fier d'une collection de rosiers qu'il fait admirer à tous ses visiteurs.

Mille hectares de pins, de chênes et de yeuses servent de terrain de chasse et de promenade. Une petite garnison tiendrait en respect les malandrins qui s'aventureraient dans le voisinage; mais ils n'ont jamais paru. On dit d'ailleurs que ces bandits ont le respect de la royauté, et qu'ils baiseraient le pan de la redingote du souverain s'ils le rencontraient seul au milieu des bois. Je ne crois pas que le chef de la police soit tenté de laisser pareille expérience se faire, et j'espère qu'il prend ses mesures en conséquence.

XLV

Le monastère de Mendéli. — Les moines et les brigands. — Fête populaire. — Les carrières antiques. — Le sommet du Pentélique. — La plaine de Marathon. — Le guerrier de Marathon.

De Képhissia nous devions prendre en écharpe tous les contre-forts du Pentélique, et franchir pendant une grande heure une série de collines couvertes d'une végétation chétive, avant d'atteindre le monastère de Mendéli. Ce couvent, qui n'a pas une grande importance, est placé sur un ressaut de la montagne, au-dessus d'un ravin romantique qui descend droit jusqu'à la plaine. De magnifiques peupliers (de ceux que nous appelons grisards) ombragent une esplanade gazonnée; une source abondante et limpide alimente un vivier et est conduite, par un canal couvert que l'empereur Adrien fit construire, vers Athènes, où elle abreuve les habitants et les arbres du jardin royal.

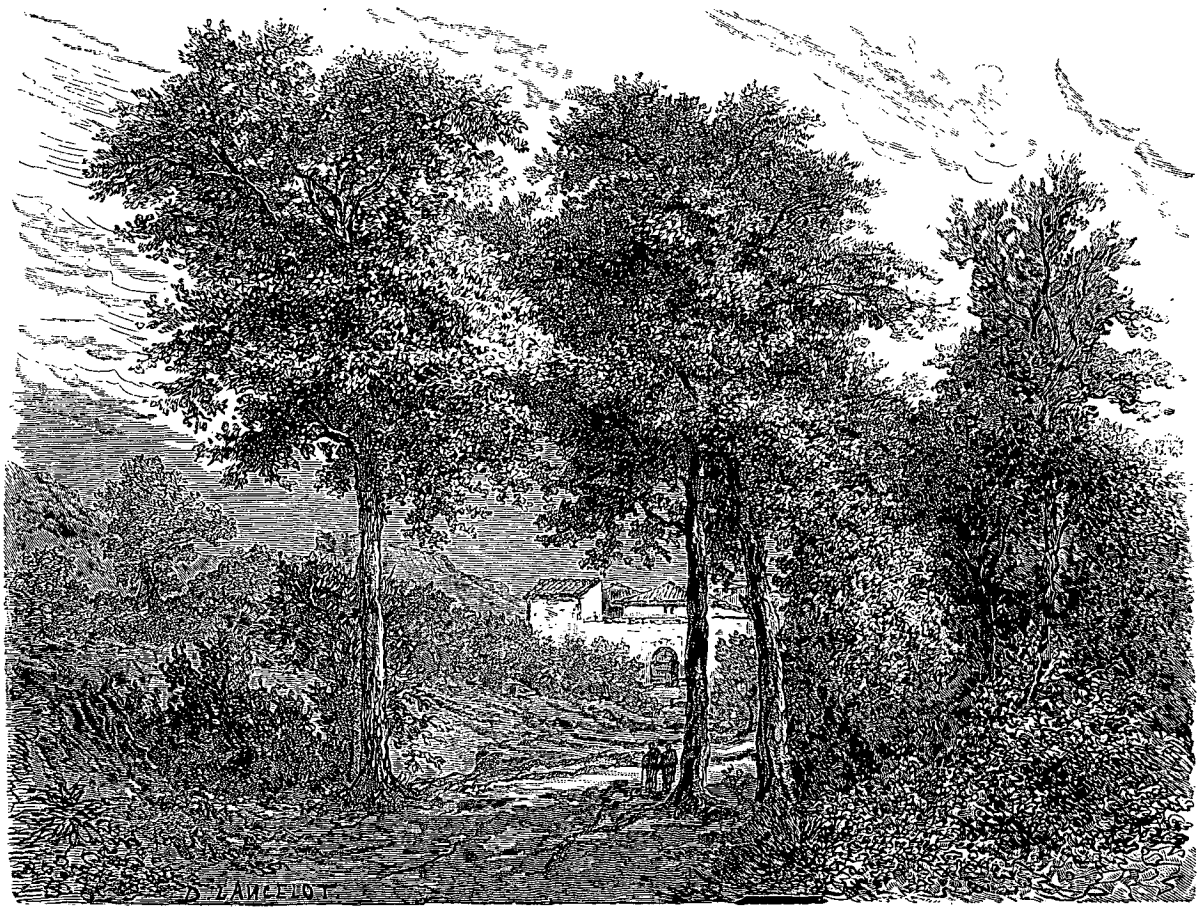
Les rigoles briquetées qui circulent sous les quinconces sont toujours remplies, mais il arrive souvent, en été, que les réservoirs privés sont à sec, et que la compagnie des eaux, quand on s'en plaint, vous renvoie aux jardiniers du palais. En fin de compte on n'est jamais mort de soif à Athènes; on en est quitte pour envoyer chercher une jarre d'eau à une des fontaines de la ville, ce qui n'est pas un grand malheur, tandis que ce serait un vrai désastre pour la capitale, si la sécheresse détruisait cette oasis merveilleuse qui est un de ses charmes les plus attrayants.

Le couvent de Mendéli n'a rien d'intéressant. L'extérieur ressemble assez à un poste fortifié; les murs sont hauts, sans ouvertures, et la porte bardée de fer pourrait résister aux assauts les plus violents. Ces précautions prises contre les soldats irréguliers de l'armée turque, lors de la domination ottomane, sont aujourd'hui inutiles. S'il y a parfois encore quelque bande de brigands qui s'avance jusque-là, ce ne sont pas les bons moines qui s'en inquiètent. Ils savent bien qu'ils s'en tireront toujours avec un pot de miel et leur bénédiction. On raconte même que, parmi les hégoumènes, il s'en est trouvé dont l'entente avec les brigands était plus effective, et que ceux-ci étaient toujours sûrs de trouver au couvent un asile inviolable pour préparer le coup qu'ils méditaient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La cour intérieure est entourée, comme toujours, de galeries sur lesquelles s'ouvrent les cellules. Au centre se trouve l'église, tout ornée de fresques byzantines, dont l'une, qui représente l'enfer, offre les épisodes les plus étranges et les tourments les plus effroyables que pouvaient enfanter les imaginations crédules et puériles du moyen âge. Les moines, accroupis sur des bancs de pierre, raccommodent leurs vêtements grossiers. Sans leurs cheveux longs et leurs bonnets de feutre noir on les prendrait pour des paysans qui se chauffent au soleil. L'un d'eux, racorni par l'âge et la paralysie, gisait inerte dans un coin et poussait des grognements rauques. Ce misérable était idiot, et quand il avait faim, soif, ou trop chaud, l'instinct animal lui faisait pousser ces sons inarticulés; alors ses compagnons lui imposaient silence ou le portaient dans une sorte de niche obscure qui lui servait de chambre et que l'on fermait du dehors.

Le premier dimanche après Pâques les Athéniens viennent en foule au couvent du Pentélique. Des cuisines en plein vent s'installent, des tables se dressent à l'ombre des peupliers; on mange l'agneau rôti et l'on boit le petit vin blanc de Képhissia, au son des guitares ou de la harpe que gratte un petit Napolitain.



Le monastère de Mendéli. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

Sauf un groupe de villageois venus là en curieux, personne ne porte le costume national et l'on pourrait se croire à quelque fête populaire de Provence. On danse en se tenant par la main et en formant une chaîne de cinq ou six personnes. La plus franche gaieté règne partout, mais sans cris ni tumulte, et l'animation ne va jamais jusqu'à l'ivresse. Le Grec est sobre; aussi les retours de fêtes populaires n'ont-ils rien de ces allures grossières et débraillées qui choquent dans les autres pays d'Europe.

Nous quittons le couvent pour aller visiter les anciennes carrières de marbre qui se trouvent plus haut dans la montagne, à trois quarts d'heure de distance. Le chemin, bien tracé pendant un demi-kilomètre, s'arrête au pied d'un étroit couloir qui descend de la montagne en ligne droite, et c'est à pied qu'il faut gravir les éboulis de marbre concassé qui en couvrent le sol. Les parois blanches reflètent les rayons aveuglants du soleil qui chauffe comme une fournaise ces rochers de marbre blanc. Le long de ce ravin on faisait glisser les blocs retenus par des cordages; et des entailles pratiquées dans les rochers indiquent encore la disposition des poutres qui devaient les retenir. Nous atteignons enfin la carrière principale, celle d'où furent extraits les matériaux du Parthénon.

La montagne est taillée à pic et l'on suit la trace

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

du ciseau qui y marquait la dimension des pièces à enlever et à dégrossir sur place, car les blocs recevaient une première façon dans la carrière même. Nous en voyons un, destiné, comme l'indique sa forme circulaire, à former un des trois tambours d'une colonne du temple, et qui mesure deux mètres dix centimètres de diamètre. L'architecte Ictinus apportait un soin minutieux au choix des matériaux qu'il employait, et il avait suffi d'un léger défaut, d'une veine colorée dans ce bloc pour le faire abandonner. D'autres morceaux épars çà et là devaient se transformer en statues, car les plus habiles sculpteurs aimaient à mettre en œuvre ce beau marbre à grain si fin, si brillant et si pur. La nature semble avoir, comme à plaisir, réuni, sur le même coin de terre, les grands hommes, les grands artistes et la plus belle matière qui puisse transmettre à la postérité la gloire des uns et le génie des autres.

Près de la grande carrière et à la base du rocher s'ouvre une caverne tapissée de stalactites et qui a près de trente mètres de profondeur et quinze de hauteur. A l'entrée se trouve une petite chapelle à moitié ruinée, décorée de peintures grossières, et élevée probablement sur l'emplacement d'un autel consacré aux Nymphes. Sur les murs sont sculptées les aigles de Byzance. Dans le fond de la grotte existe une fissure de un mètre de haut sur un peu moins de largeur, dans laquelle on peut se glisser en marchant courbé ou à quatre pattes quand elle s'abaisse. On descend de la sorte dans ce boyau qui tourne sur lui-même en s'enfonçant dans les entrailles de la terre; un bruit sourd se fait entendre; on parvient ainsi jusqu'à un plan incliné tellement rapide, et rendu tellement glissant par l'humidité, que, les trois fois que j'ai visité cette cavité, je n'ai pas jugé prudent de m'aventurer plus loin. Les torches dont nous étions munis n'éclairaient pas à une grande distance, l'air devenait de moins en moins respirable, et le froid qui nous pénétrait rendait dangereuse une plus longue halte.

Le bruit que nous entendions est produit par l'eau qui filtre à travers l'épaisseur de la montagne et se réunit, par mille fissures, en un courant plus fort qui tombe de crevasse en crevasse pour aller surgir près du couvent, et former la source abondante que nous avions vue le matin.

Au delà des carrières, le sentier monte par des pentes arides jusqu'au sommet de la montagne, presque constamment balayé par un vent violent qui souffle du nord et nous force à nous réfugier derrière un petit mur de pierres sèches élevé par les bergers. Nous étions là à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et notre vue embrassait toute la Grèce orientale, le mont Parnasse, l'Eubée avec son pic du Delphi, le canal de l'Euripe et les blanches maisons de Chalcis, l'Attique tout entière jusqu'au cap Sunium, avec ses promontoires et ses baies profondes, puis la mer avec ses îles, et les cimes les plus éloignées du Péloponnèse. Du côté de l'est, les pentes de la montagne sont couvertes de bois où les pins montrent leurs têtes au-dessus des fourrés de chênes s'inclinant rapidement jusqu'au bord de la mer. Cette plaine aride, inondée de lumière, qui se déroule en demi-cercle autour d'un golfe dont la plage rougeâtre semble presque se relier aux rives voisines de l'Eubée, c'est le champ de bataille de Marathon, où onze mille Athéniens défendirent la Grèce épouvantée contre quarante mille barbares.

Nous nous laissons glisser par des sentiers de chèvres le long de la montagne à travers des maquis épais, et en une heure et demie nous arrivons au village de Vrana, situé dans une gorge étroite qui s'ouvre sur la plaine de Marathon.

Au pied du défilé se montre un monastère détruit par les Turcs. Trois cyprès s'élèvent mélancoliquement auprès de tombes mutilées. De là, la plaine de Marathon se présente sous un aspect saisissant, encadrée entre de hautes montagnes rocheuses et nues, bornée au fond par la mer et les montagnes de l'Eubée avec la cime pyramidale du mont Ocha. Cette plaine, qu'aucun arbre ne vient égayer, n'est à vrai dire qu'un marais pestilentiel d'où se dégagent des exhalaisons vénéneuses, lorsque les rayons ardents du soleil l'ont desséché. Le lit caillouteux d'une rivière bordée de quelques lauriers-roses la traverse. Rien n'est triste comme cette solitude qui conserve l'aspect morne et lugubre des champs de bataille abandonnés, où il ne reste plus rien que les tumulus sous lesquels dorment pour toujours les guerriers. Au centre de la plaine, au milieu des flaques d'eau qui brillent à travers les joncs, nous apercevons un monticule que notre guide appelle ἡ Σορός (i Soros), c'est-à-dire le tombeau. C'est, en effet, le monument élevé en l'honneur des cent quatre-vingt-douze Athéniens tombés pendant le combat, car cette lutte où cinquante mille hommes, dit-on, furent engagés, et où les Perses en perdirent plus de six mille, ne coûta à la Grèce que cent quatre-vingt-douze de ses citoyens, moins que la plus insignifiante de nos escarmouches. Deux autres tertres de moindre importance se voient plus près de nous; mais comme Pausanias dit formellement qu'aucun tombeau apparent ne fut élevé aux Perses, il est présumable que ce sont ceux des esclaves, qui avaient combattu à côté de leurs maîtres pour la première fois.

Grâce à la description de Pausanias on peut suivre pas à pas sur le terrain les phases de la bataille. A gauche, au pied de cette colline, se trouvait l'armée grecque qui se jeta en courant sur les Perses. A droite et séparé seulement de la mer par une large grève de sable, voici le marais où les barbares périrent en grand nombre en fuyant vers leurs vaisseaux. Au nord du marais, au pied du mont Koratri, coule la fontaine Macaria; c'est là qu'eut lieu le plus grand carnage. Le génie de Miltiade fut de risquer une attaque à la course, j'allais dire à la baïonnette, qui répondait si bien aux instincts hardis et indisciplinés des Grecs,

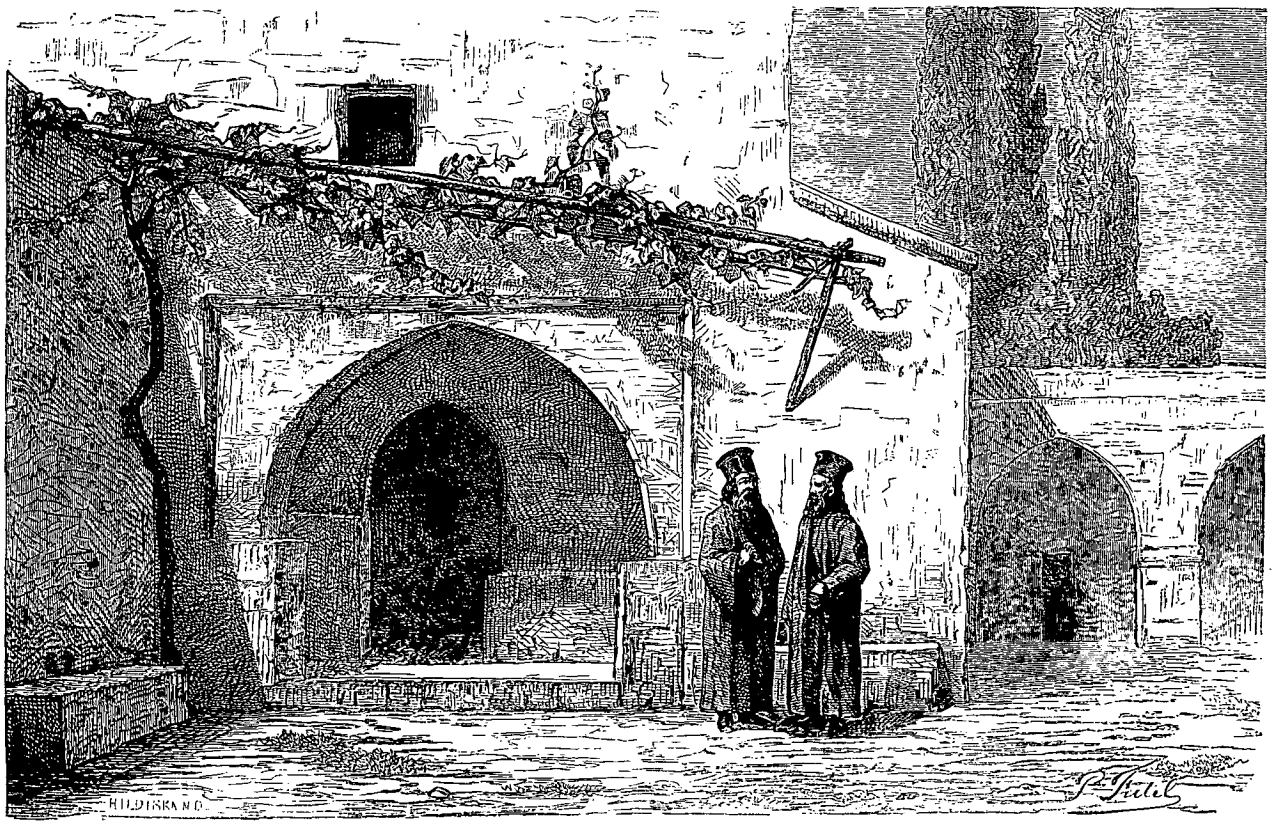
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais qu'aucun général n'avait osé exécuter jusqu'alors. A partir de ce jour, les Mèdes, dont le nom seul avait été un objet de terreur pour les Grecs, ne furent plus redoutés, et dans les luttes qui suivirent, le souvenir de Marathon donna toujours aux Hellènes confiance dans la victoire.

On a trouvé, en fouillant le champ de bataille de Marathon, des flèches de bronze et des sculptures de marbre. La plus curieuse est sans contredit le bas-relief archaïque déposé aujourd'hui dans le temple de Thésée à Athènes et si connu sous le nom de *guerrier de Marathon*. Une inscription donne son nom : c'est le guerrier *Aristion*, et le sculpteur Aristoclès a signé cette œuvre empreinte de la naïveté des premiers âges de l'art. Ce bas-relief, qui porte encore des traces de peinture, devait décorer un monument funèbre élevé après la bataille.

Saluons donc ces héros. Leurs corps ont servi de digue au flot de barbarie dont l'invasion aurait étouffé dans son germe la civilisation lumineuse qui devait plus tard rayonner sur toute l'Europe.

Comme une onde froide avait envahi la plaine et qu'un brouillard épais montait du marécage, enveloppant peu à peu les collines d'alentour, nous nous ré-



Cour intérieure du monastère de Mendéli (voy. p. 341). — Dessin de P. Fritel, d'après un croquis de M. H. Belle.

fugiâmes dans la seule maison de Vrana qui fût habitable.

XLVI

Départ de Vrana. — Le monastère de Daoù. — Un essai d'agriculture. — La ferme de M. R***. — Brauron et le temple de Diane. — Mines de Marcopoulo. — Arrivée au Laurium.

Des chevaux venus d'Athènes nous avaient précédés à Vrana, et le lendemain de bonne heure nous prenions la direction du sud, avec l'intention de traverser l'Attique jusqu'à sa pointe extrême, en longeant toute la côte orientale, celle qui fait face à l'île d'Eubée. Le chemin contourne le champ de bataille de Marathon et monte sur des collines qui sont les dernières pentes du Pentélique du côté de l'est. On s'engage ensuite dans un pays boisé et accidenté, gravissant des coteaux pierreux, traversant des lits de torrents desséchés, toujours en vue de la mer et des rivages découpés, qui forment des tableaux variant sans cesse dans l'agencement des lignes et la dégradation infinie des teintes.

Après deux heures de marche, nous arrivons au couvent ruiné de Daoù. Ce couvent était jadis ce que nous appellerions une maison mère, dont le monastère de Mendéli, sur l'autre versant du Parnasse, n'était qu'une succursale (*metoki*); mais les visites trop fréquentes des brigands et des pirates en rendaient le séjour dangereux, et l'hégoumène avec sa communauté l'abandonna. Ces ruines situées dans un vallon et tout entourées d'arbres présentent un aspect pittoresque. Le

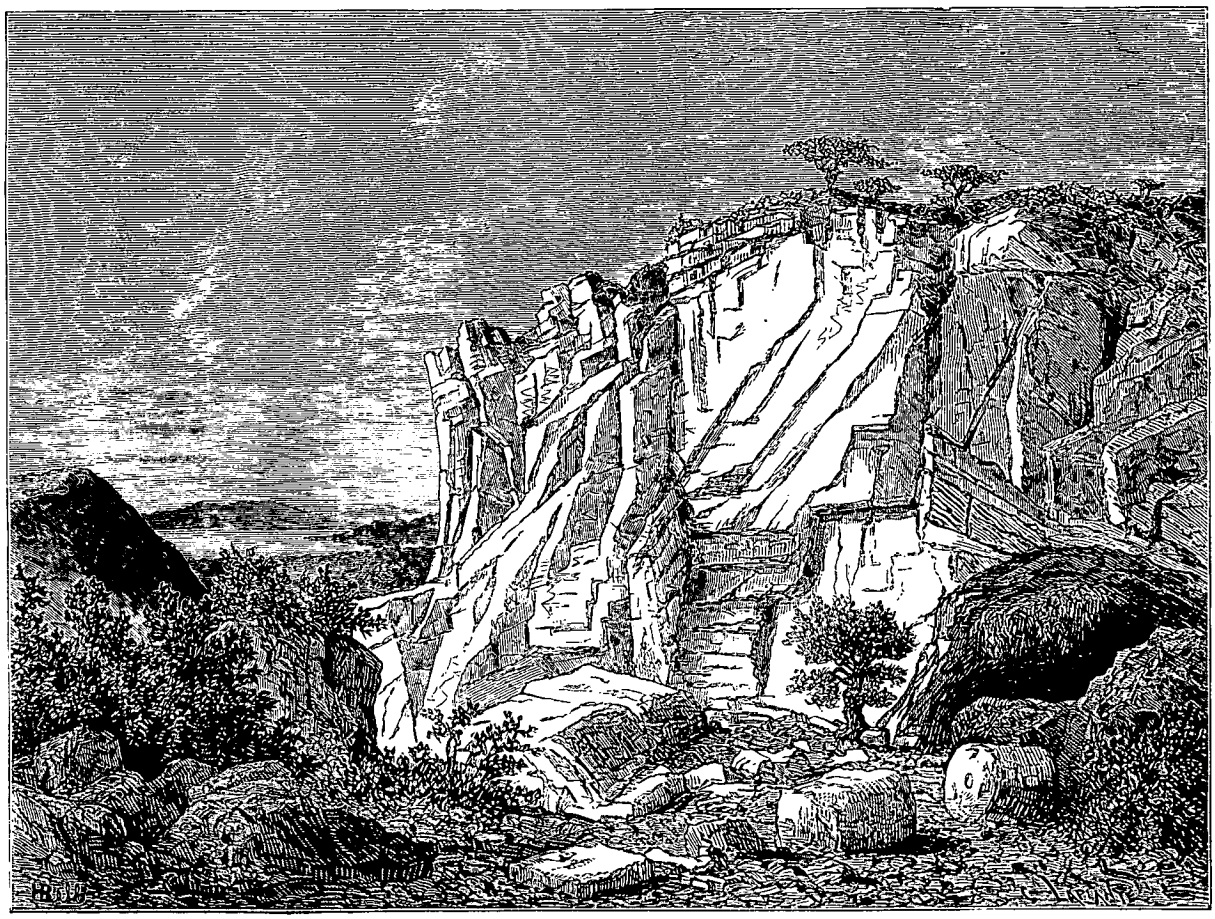
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plan est celui de tous les couvents grecs, mais l'enceinte est élevée et flanquée de tours. Les arcades intérieures sont ogivales et témoignent de l'influence franque. L'église fait saillie extérieurement et forme comme une portion de la muraille. Accolée à la surface, une tour carrée est surmontée d'un dôme. Dans l'intérieur les colonnes ont le type roman, et les ornements en zigzag conservent le cachet byzantin.

Dans un des bas-côtés gît un sarcophage de pierre et un chapiteau d'ordre dorique provenant de quelque temple antique, peut-être bien de celui consacré à Bacchus, où l'on célébrait des mystères analogues à ceux d'Éleusis.

Là nous laissons la route qui se dirige vers Athènes en passant entre l'Hymette et le Pentélique, et nous suivons une vallée presque parallèle à la mer dont nous sommes séparés seulement par l'étroite chaîne du mont Rapentosa.

Notre guide nous montre sur les pentes sud de l'Hymette, de l'autre côté de la vallée, la vaste propriété créée par un Français, M. de R***. Il avait construit tout un village et mis en exploitation plus de deux mille hectares de terrain; il donnait des instru-

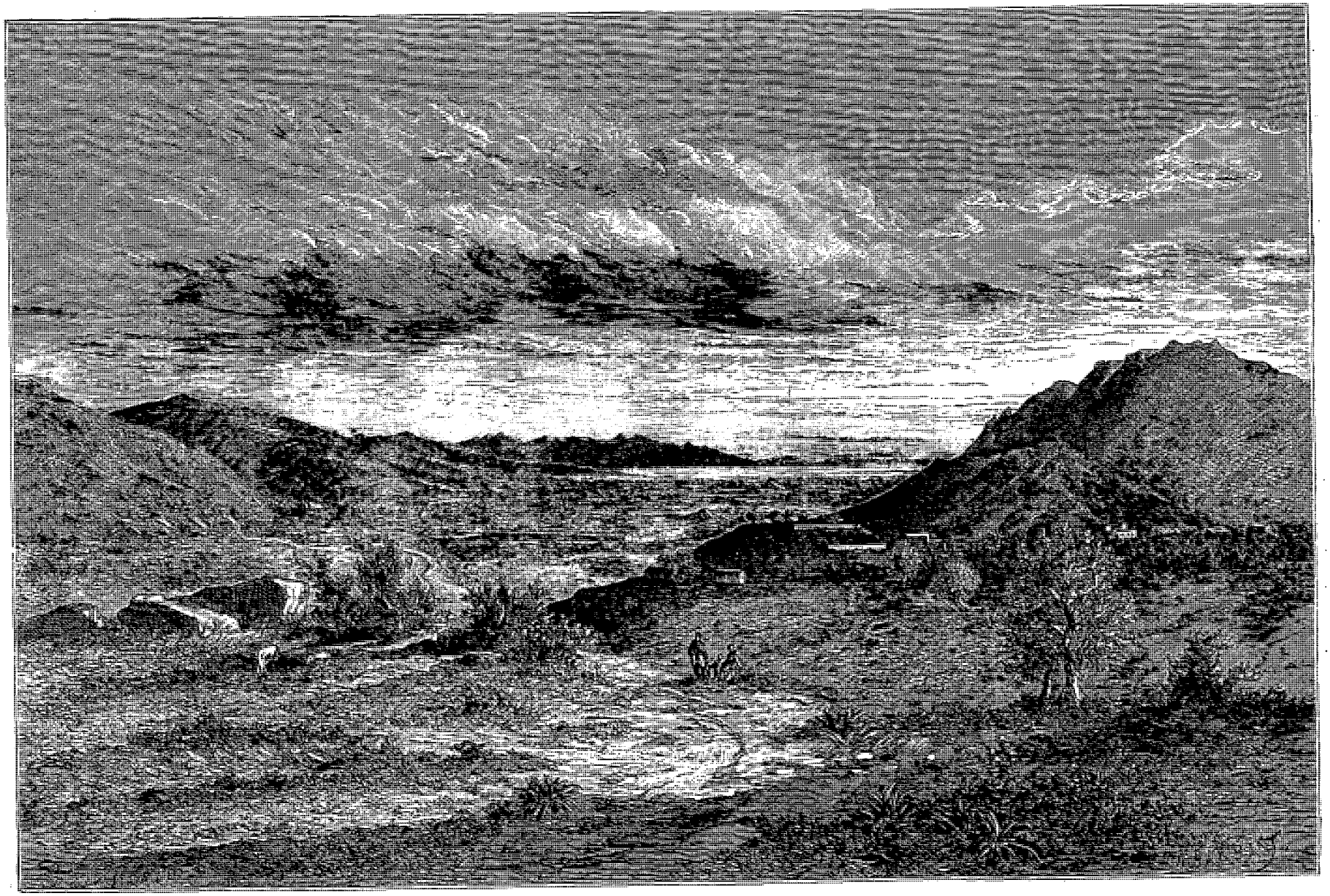


Carrières du Pentélique (voy. p. 342). — Dessin de M. H. Belle, d'après nature.

ments, des semailles aux paysans, et les bons conseils ne leur manquaient pas, car M. de R*** était habile et instruit. Mais, comme en Eubée, la paresse des paysans, l'hostilité des notables, la mauvaise volonté des autorités locales, l'insouciance du gouvernement, ont amené la ruine et l'abandon de cette vaste entreprise. On détruisait les moissons, on ravageait les plantations de vigne, sans qu'il fût même possible à M. de R*** d'obtenir que l'on fît une enquête. Une fois il surprit lui-même un maraudeur et l'emmena à Athènes pour faire un exemple, mais il manqua d'être tué par les frères du coupable qui l'attendaient derrière un rocher et lui tirèrent des coups de fusil. A plusieurs reprises, il avait failli être enlevé par les brigands que les habitants du village avertissaient de sa présence, et ce n'était plus qu'armé et escorté qu'il pouvait se rendre dans sa propriété et la visiter. Il prit le parti de rester à Athènes et mourut presque insolvable, avec une propriété qui aurait dû lui rapporter, au bas mot, soixante-dix ou quatre-vingt mille francs par an.

Bientôt nous atteignîmes le petit village de Vraôna, près duquel se trouve une tour à moitié ruinée et, au fond d'un ravin, une fontaine ombragée de saules. Sur un plateau qu'entourent deux branches de la rivière Erasinus, des débris considérables indiquent l'empla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



La plaine de Marathon (voy. p. 342 et 343). — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cement d'un bourg entouré d'une enceinte bastionnée. Selon les inductions les plus savantes, ce bourg était *Brauron*, où les femmes d'Athènes venaient consacrer à Diane leurs filles avant qu'elles eussent atteint leur dixième année et où se célébraient, en l'honneur de la déesse, des fêtes auxquelles assistaient les courtisanes venues de la capitale dans leurs litières (*harmamaxa*) à rideaux de soie rouge.

Bientôt nous nous rapprochons de la mer pour suivre les rives du port Raphti, excellent mouillage, autrefois renommé, et d'où partait chaque année la théorie chargée de porter les offrandes à l'île de Délos. Cette rade, bordée de terrains incultes, est fermée par un îlot qui l'abrite des vents du sud-est.

Dans les collines qui s'étagent au-dessus de Port-Raphti, près du petit village de Marcopoulo, il y a des mines de lignite qui sont exploitées par une compagnie grecque. Ce lignite, considéré généralement comme de meilleure qualité que celui de Koumi, est employé par diverses industries, et même par les paquebots de la Compagnie hellénique. La tonne se vend vingt-deux francs sur la mine même, et vingt-huit francs rendue au Pirée, tandis que la houille de Newcastle coûte soixante-quinze francs. En admettant que ce combustible ait moitié moins de valeur calorique que le charbon de terre anglais, il y aurait encore économie à s'en servir, au moins dans certaines industries et pour les machines à vapeur fixes. C'est d'ailleurs ce lignite que l'on emploie exclusivement dans toutes les usines établies au Pirée et à Syra.

La côte devenant trop escarpée pour qu'on puisse la suivre, la route s'élève dans une région montagneuse et boisée, et nous atteignons le bourg important de Kératéa, environné de jardins et de cultures, dans une petite plaine entourée de collines et dominée par la double cime de la montagne qui porte le même nom. Nous mettons pied à terre devant un café rempli de monde. Il y avait neuf heures que nous étions partis de Marathon.

Les mules qui portaient nos bagages n'avaient pu franchir aussi vite que nous cette distance par des chemins aussi détestables, et s'étaient probablement arrêtées à Vraôna, au coucher du soleil. Il nous fallut donc passer la nuit sur le plancher d'une chambre, roulés dans nos manteaux et nos couvertures de voyage, car pour ce qui était d'accepter les offres de matelas que le maître de la maison nous faisait, aucun de nous n'y songea un instant. Jusqu'à plus de minuit, la bruyante conversation des palikares réunis au-dessous de nous, et dont l'argument favori était un grand coup de poing sur la table, nous empêcha de nous endormir, et à cinq heures du matin, les paysans qui s'en allaient à leurs champs vinrent frapper avec les manches de leurs outils contre la porte du cabaret pour se faire ouvrir. Il nous fallait renoncer au sommeil, et nous n'avions d'autre ressource que de nous asseoir sur le balcon pour assister au lever de l'aurore; mais le froid vif et pénétrant nous en chassa, et, grelottant, rompus de fatigue, nous dûmes attendre encore deux heures que les agoyates consentissent à se réveiller et à seller les chevaux.

En quittant Kératéa, nous traversons une plaine onduleuse et cultivée jusqu'au village de Metrôpisi, et nous franchissons un coteau couvert de pins. Le sol est d'un brun rougeâtre qui trahit la présence de l'oxyde de fer; çà et là, des monceaux de pierres noirâtres apparaissent comme des monticules au-dessus des broussailles; ce sont les scories provenant des anciennes exploitations de mines du temps de Nicias (420 av. J. C.). Le pays paraît sauvage et désert, la route même se perd dans les pierres et les ronces. Tout à coup, au détour d'un coteau, notre regard plonge sur la mer parsemée d'îles et d'îlots; sur le rivage, au fond d'une baie bien abritée, plusieurs navires sont à l'ancre, des fumées s'élèvent dans le ciel, puis de hautes cheminées d'usines apparaissent; nous entendons déjà le bruit des machines et le ronflement des fourneaux. Rien n'est saisissant comme cette apparition de l'humanité en travail au milieu d'une pareille solitude. Au fond d'un vallon, nous trouvons une voie ferrée; une douzaine de wagons chargés de scories sont remorqués par une locomotive; un ingénieur français qui se trouve là nous offre une place sur la plate-forme de la machine, et c'est ainsi que nous faisons notre entrée à l'usine du Laurium.

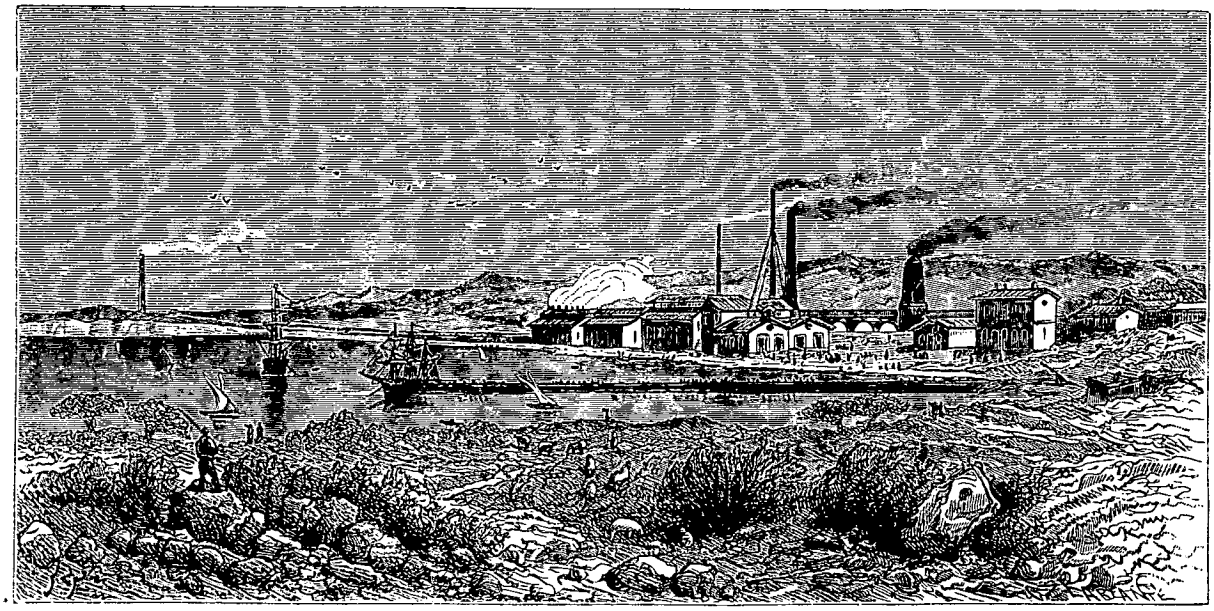
XLVII

Le Laurium. — La métallurgie dans l'antiquité. — L'usine Roux, Serpieri et Cie.

Il y a quinze ans, un bâtiment de commerce italien surpris par une tempête dans l'Archipel ne parvint à se sauver d'une perdition complète qu'en jetant à la mer tout son lest et une bonne partie de sa cargaison. Il se réfugia, non sans peine, à l'abri du cap Sunium et de l'île Macronisi, et, en attendant que le calme se fût rétabli, on remplaça le lest et les marchandises perdues par des pierres d'espèce volcanique que les matelots trouvèrent à profusion dans une anse voisine. Quand le bâtiment arriva enfin, malgré vents et tempêtes, à Cagliari, son port de destination, le premier soin du capitaine fut de faire jeter, non pas dans le port, les règlements s'y opposant, mais sur le quai, son lest d'aventure. Le hasard, qui n'intervient pas seulement dans les contes de fée, fit que, ce jour-là, un industriel métallurgiste vint sur le port rafraîchir un peu, sous la brise du soir, son cerveau fatigué de spéculations. Quelque préoccupé qu'il fût, il s'arrêta net devant le monceau de lest déchargé du navire. Dieu sait si un artiste eût jeté un regard sur ces cailloux noirâtres, en face de l'admirable coucher de soleil embrasant le golfe et l'amphithéâtre de montagnes qui s'étagent derrière la ville; mais qu'importent à un savant les splendeurs du ciel, les nuances exquises, les dégradations infinies et harmonieuses, les couleurs tendres ou éclatantes qui font de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'heure dernière de chaque jour une fête pour les yeux et tout un poëme pour le cœur? Chacun va où le pousse son instinct, dans le monde comme dans la nature. Le peintre ne voit que lignes et couleurs, le poëte peuple les nuages de fantômes, le littérateur évoque les ombres plus viriles et plus fermes de l'histoire, le musicien entend toute une symphonie dans la voix des grands pins qui vibrent sous la brise. Le savant, lui, suppute le poids, la dilatation, le rendement ou la valeur de ces bois et de ces pierres, de ces forêts ou de ces montagnes dont il observe moins le charme et la majesté. Notre industriel, obéissant instinctivement à sa loi, s'arrêta net, ai-je dit, et ramassant un de ces cailloux abandonnés là comme rebut, le flaira, le gratta, le goûta, le pesa avec des airs d'étonnement, de doute et d'espérance anxieuse. Interrogé habilement, un des matelots du bord raconta son odyssée, ses naufrages, ses relâches et ses amours (les vieux loups de mer sont terribles quand on les met sur ce chapitre), et de tout cela notre spéculateur ne retint qu'une chose : c'était dans une baie, à la pointe sud de l'Attique, que les pierres en question avaient été prises comme lest, ou plutôt les scories, car il avait reconnu, pour en avoir vu en Italie et en Espagne, ces résidus provenant des fourneaux où s'opère la fonte du minerai de plomb, résidus ressemblant à ceux qu'expectorent les volcans. Il s'entendit avec une puissante compagnie de Marseille; on envoya des ingénieurs qui, en débarquant sur une rive basse, marécageuse, bordée de montagnes désertes et sans eau, se trouvèrent vis-à-vis d'amas immenses de ces scories, témoignage des exploitations considérables de l'antiquité. Dans les vallons, sur le sommet des montagnes, partout, des puits de



Usine du Laurium. — Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

mines et de véritables bancs de scories prouvaient l'importance des travaux exécutés par les anciens. Les experts estimèrent approximativement la quantité de matière, essayèrent les scories qui renfermaient encore huit, dix et douze pour cent de plomb argentifère, et l'on en conclut que ce pouvait être une bonne affaire. On demanda une concession, on envoya des ouvriers, des machines, et c'est ainsi, grâce à un coup de vent et au hasard, que fut fondée l'usine du Laurium.

L'exploitation des mines était connue dès la plus haute antiquité. Déjà du temps d'Homère, les Phéniciens apportaient de l'étain sur les côtes de Grèce; l'Eubée possédait des mines de fer et de cuivre en pleine activité; les îles de Chypre et de Siphante fournissaient de l'or et de l'argent, Délos du cuivre, Rhodes du plomb et du fer. Les mines de plomb argentifère du Laurium constituaient le plus clair des revenus de la république athénienne, et contribuèrent à la splendeur et à la prospérité de l'État pendant le siècle de Périclès. La guerre du Péloponnèse, si fatale à toute la Grèce, porta un coup terrible aux établissements métallurgiques du Laurium; les esclaves employés aux mines, exaspérés par les mauvais traitements, rompirent les chaînes qui les chargeaient même pendant le travail, s'emparèrent par surprise de la forteresse de Sunium, et portèrent la dévastation et la terreur dans l'Attique. Les citoyens d'Athènes n'osaient pas s'aventurer hors de leur ville de peur d'être enlevés et de payer rançon. Les travaux ne furent jamais repris avec une grande activité. On se contenta, le plus souvent, d'exploiter les piliers de soutènement, et la chute du sol combla la plupart des mines. Sous Strabon, on refondait encore les scories abandonnées; mais sous Pausanias tout avait disparu, le pays se dépeupla et se couvrit de brous-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sailles où les bêtes sauvages établirent leur repaire. Ce fut dix-huit siècles après (en 1865) que la compagnie dont nous avons parlé vint établir là ses fourneaux pour la refonte des résidus métallurgiques anciens. En quelques années, elle éleva une usine grandiose munie des engins les plus perfectionnés, elle construisit au travers des montagnes trente kilomètres de routes empierrées pour relier à l'usine les dépôts de scories, un chemin de fer de trois mille mètres de développement fut établi pour le transport des minerais, le port fut régularisé par un môle de cent cinquante mètres de longueur, où les navires peuvent accoster pour embarquer les lingots de plomb.

Une machine à vapeur de quatre-vingts chevaux de force envoie un courant d'air puissant dans dix-huit fours où nuit et jour on charge les scories à refondre. En vingt-quatre heures, quatre cents tonnes de scories produisent vingt-cinq tonnes de plomb, ce qui équivaut à huit mille tonnes (huit millions de kilos) de plomb par an. Depuis l'époque où nous avons visité l'usine, des fours de raffinage ont été construits pour compléter le système de fabrication, et un bâtiment à vapeur a été acheté pour faire un service régulier entre le Laurium et le Pirée. Enfin, une galerie de douze cents mètres de longueur, aboutissant à une colline de quarante mètres d'élévation, et terminée par une haute cheminée d'appel, a été construite pour la condensation des fumées plombeuses qui s'échappent des fours.

Quinze cents ouvriers sont employés dans l'usine et sont logés dans le village construit pour eux sur le flanc d'un coteau qui domine la mer par-dessus les bâtiments de l'usine. Un hôpital a été fondé pour les malades ou les blessés, et les soins leur sont donnés là ou chez eux par le médecin de la compagnie et aux frais de celle-ci; les remèdes leur sont fournis gratuitement. A côté du village, une vaste écurie contient deux cents chevaux de trait qui servent aux transports. Les directeurs et les contre-maîtres sont français, italiens ou espagnols, mais presque tous les ouvriers sont grecs. Ceux-ci sont intelligents et apprennent vite le métier qu'ils doivent faire; mais leur inconstance, leur irrégularité, la facilité avec laquelle ils abandonnent une tâche commencée, leur penchant à l'insubordination sont des défauts graves qui ont plus d'une fois porté de sérieux préjudices aux intérêts de l'usine. En outre, ils se nourrissent peu, et cette sobriété si propre à leur conserver une souplesse, une agilité extraordinaires pour courir dans les montagnes, les dispose mal aux rudes travaux industriels qui épuisent vite les forces. L'exemple des étrangers employés dans l'usine, les primes données aux travailleurs habiles ont cependant quelque action sur ces gens dont la suprême jouissance est la flânerie, et l'on peut compter aujourd'hui deux cents ouvriers environ dévoués à leur tâche et habiles dans leur métier. Il ne faut pas se dissimuler pourtant que, pour toute industrie importée en Grèce, le plus grand écueil sera toujours la nonchalance et la paresse des ouvriers indigènes[1].

Je n'ennuierai pas le lecteur en lui exposant en détail les travaux de l'usine. Ils se résument simplement en ceci : les anciens n'ayant à leur disposition, pour traiter le minerai extrait des mines, que des appareils imparfaits (fours peu élevés, soufflerie trop faible, à bras d'hommes), les scories rejetées après une première fusion renfermaient encore au moins dix pour cent d'un plomb qui contenait lui-même quatre cents grammes d'argent par mille kilos. Ce sont ces scories que l'on refond aujourd'hui, et d'où l'on peut extraire, grâce aux perfectionnements et à la puissance des procédés industriels, six pour cent de plomb. Les huit millions de kilogrammes de métal produit dans l'année fournissent, par le raffinage, trois mille deux cents kilogrammes d'argent valant sept cent cinquante mille francs environ.

Après une minutieuse visite à l'usine, aux ateliers de réparation, au laboratoire, ce fut avec délices que nous nous assîmes sur le balcon de la maison qu'habite le directeur, en face de la rade, fermée au large par la longue île de Macronisi, celle où Hélène débarqua avec Ménélas à son retour de Troie, d'autres disent avec Pâris, en quittant Sparte, ce qui serait moins légitime. Un dîner français et des lits moelleux achevèrent de nous faire oublier nos fatigues et notre mauvais gîte de la veille.

XLVIII

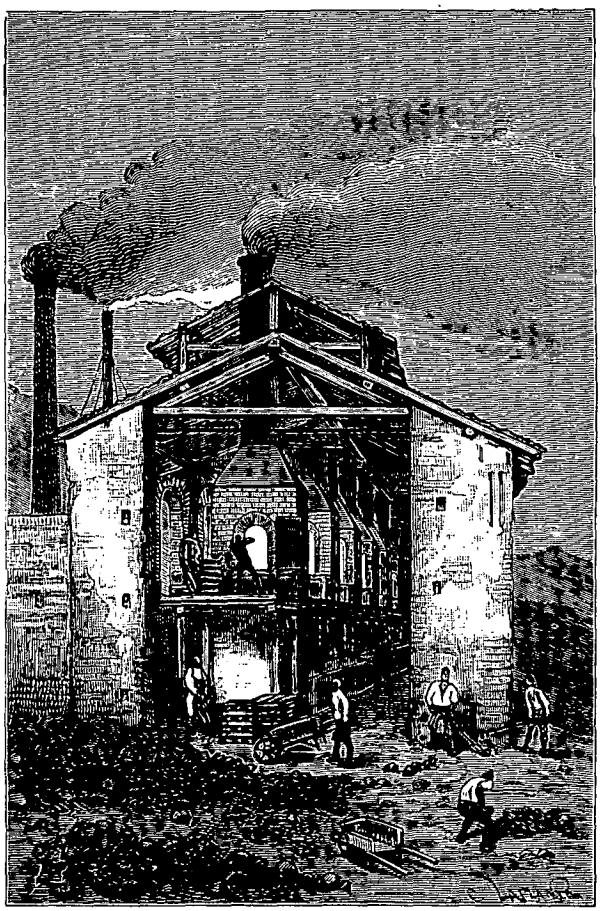
Les puits de mine anciens. — Un accident. — Le cap Sunium. — Le temple de Minerve aujourd'hui et autrefois. — Retour à Athènes.

Le jour suivant, accompagnés d'un des ingénieurs de l'usine, nous allons visiter les puits de mine que les anciens avaient creusés, perforant cette pointe de l'Attique de toutes parts, comme des tarets criblent de trous la coque d'un navire; mais c'est sur les plateaux et à la naissance des valions qu'on en rencontre le plus, et pour y arriver nous escaladons des roches de marbre blanc veiné de gris sur lesquelles nos chevaux glissent à chaque pas. Nous nous trouvons alors au milieu de mamelons grisâtres couverts de broussailles au-desssus desquelles apparaissent les monceaux de scories accumulés pendant des siècles. Les puits, creusés dans un calcaire dur et cristallin, sont tantôt verticaux, tantôt obliques et

1. Un péril bien plus grave encore, dont sont et seront toujours menacés les établissements industriels en Grèce, c'est la mauvaise foi et la rapacité du gouvernement et des hommes politiques, qui, au lieu d'aplanir les difficultés inhérentes aux entreprises de ce genre dans un pays où tout est à créer, les ruinent par des mesures vexatoires et des exigences fiscales hors de proportion avec les ressources des sociétés. Les usines du Laurium, si vivantes et si prospères encore en 1870, ne font plus que languir aujourd'hui, sous l'influence des impôts exorbitants prélevés sur les produits par le gouvernement, et de l'ingérence dans la direction d'une administration incapable (la première compagnie concessionnaire a cédé pour douze millions ses propriétés et ses droits à une société d'actionnaires grecs).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taillés par gradins, suivant que le sillon métallique affleurait le sol ou qu'il fallait aller le chercher à une profondeur qui varie de cinquante à cent dix mètres. Ces deux types de puits se trouvaient le plus souvent réunis dans la même exploitation, et tandis que le puits vertical servait à l'aération et à l'enlèvement des gros déblais, au moyen d'un treuil, les esclaves montaient par les gradins le minerai dans des sacs en peau de chèvre ; c'est le système employé encore actuellement en Asie Mineure. Les galeries qui se détachaient du puits central étaient d'une grande irrégularité, suivant la direction du filon, tantôt montant, tantôt s'abaissant rapidement, formant des chambres quand le dépôt s'élargissait, ou se rétrécissant jusqu'à laisser à peine place au passage d'un homme rampant sur les mains et les genoux. L'exploration de ces anciens travaux n'est pas sans danger, et j'y fis une chute qui aurait pu se terminer plus tragiquement, si le couloir que je suivais eût abouti, comme cela arrive souvent, à un puits vertical, au lieu de déboucher sur une série de gradins. J'en fus quitte pour une descente un peu trop brusque d'environ trois mètres, et pour la peur, quand, à la lueur des torches que portaient mes compagnons, je vis que cinq gradins plus bas s'ouvrait à pic un puits de plus de quarante mètres de profondeur.



Fourneaux de l'usine du Laurium. — Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

L'extraction du minerai se faisait, avons-nous dit, à dos d'homme, et c'étaient naturellement des esclaves que l'on chargeait de cette besogne. Les propriétaires de mines n'en avaient jamais en nombre suffisant pour l'exploitation, et les citoyens d'Athènes leur en louaient. Le général Nicias en avait mille qu'il louait au Thrace Sosias, une obole par jour (soit cinquante-cinq francs par an), non compris l'entretien. Comme le prix d'achat d'un esclave était de cent à cinq cents francs, selon sa force et son habileté, on voit que ce capital humain rapportait encore plus de dix pour cent. D'un autre côté, le blé qui servait à la nourriture des ouvriers valant, à l'époque de Périclès, c'est-à-dire lors de la plus grande prospérité des mines, environ sept francs les cent kilos, les frais d'entretien incombant aux entrepreneurs n'étaient pas considérables, et la main-d'œuvre leur revenait à bon marché.

Les concessions étaient très-rapprochées les unes des autres. Souvent un entrepreneur obtenait une concession dans une mine déjà en exploitation. Aussi les discussions étaient-elles fréquentes. On empêchait les ouvriers de travailler, on incendiait les travaux du voisin, on s'enfumait réciproquement dans les galeries. Quand les travaux de deux mines rivales se rencontraient sous terre, on s'attaquait à main armée, et les pics à pointe conique, les masses de fer devenaient des armes terribles entre les mains des esclaves.

Il fallut instituer une législation et des tribunaux spéciaux pour régler les contestations, et juger les procès sans nombre que suscitait cet état tout spécial.

A peu de distance d'Ergastiria existe une vaste citerne de vingt mètres sur dix, et de six mètres de profondeur, en parfait état de conservation. Elle servait, avec d'autres aujourd'hui détruites ou ruinées, à laver les minerais avant de les broyer dans des mortiers de fer.

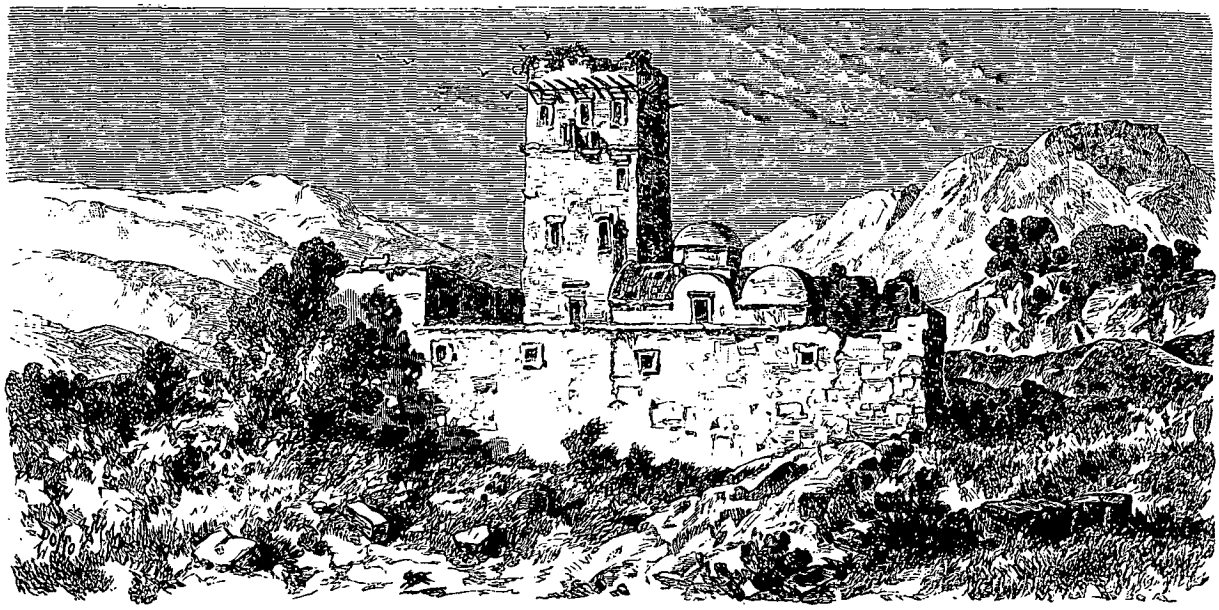
Quant aux fours, on en voit partout des restes. Ils étaient alimentés avec du bois, et une fois que tous les arbres de ce district eurent été coupés, il fallut en faire venir des pays voisins, surtout de l'Eubée.

Nous continuons notre route à travers un massif de collines rocheuses qui séparent d'étroits vallons. Sur le sommet d'une de ces collines nous voyons les restes d'une forteresse destinée à protéger les mines, aussi bien contre les invasions étrangères que contre les tentatives de soulèvement des esclaves. On y trouve quelques citernes ressemblant à d'énormes carafes creusées dans le rocher où s'emmagasinait l'eau du ciel, ressource précieuse en cas de guerre, car la seule source des environs est à huit kilomètres de là. Encore quelques pas, et nous apercevons devant nous, se profilant sur le ciel, les colonnes d'un temple antique. Le terrain s'avance en forme d'isthme dans la mer, puis s'élargit en se relevant à son extrémité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

C'est le cap Sunium, la pointe extrême de l'Attique. De ce promontoire on jouit d'une vue qu'il serait, comme toutes ces vues d'Orient, presque impossible de décrire : la mer éblouissante comme un métal en fusion vers le sud, d'un bleu sombre et profond vers le nord, ce chapelet d'îles qui s'égrènent comme des pierres précieuses dans une vapeur d'or, l'Eubée, Andros, Zéa[1], Serpho, Milo, le golfe d'Égine et les côtes dentelées du Péloponnèse, et enfin, dans un éloignement prodigieux, les cimes neigeuses des montagnes de Crète. Les quinze colonnes encore debout, rongées par l'air salin de la mer et les vents du large, dominent la mer Égée tout entière du haut de ce piédestal que la nature avait fait, mais que les anciens surent choisir. Les Grecs eurent toujours un instinct merveilleux pour édifier leurs monuments dans l'emplacement le plus propre à en faire valoir et comprendre le sens et l'expression religieuse. Le cap Sunium était un de ces sites remarquables où la divinité devait leur paraître plus présente qu'ailleurs et qui semblait demander des autels et des temples; aussi Homère l'appelle-t-il déjà un promontoire sacré dans le passage où Nestor raconte à Télémaque le voyage qu'il fit au retour de Troie.

Les colonnes du temple, loin d'être revêtues de cette patine chaude et dorée dont le temps a paré les ruines de la Grèce, font avec l'azur du ciel, par leur blancheur crue, un contraste presque choquant; on pourrait croire qu'elles viennent d'être taillées, si l'on n'en distinguait nettement les contours altérés, sans cesse rongés et délités par l'action atmosphérique. Le promontoire lui-même porte des traces de cette destruction lente, mais incessante, et, en plus d'un endroit, ses flancs escarpés se sont effondrés, entraînant quel-



Château franc de Zéa. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de M. H. Belle.

ques parties de la plate-forme qui supporte le temple, ou bien surplombent, tout prêts à s'écrouler encore. Bientôt les ruines mêmes auront disparu.

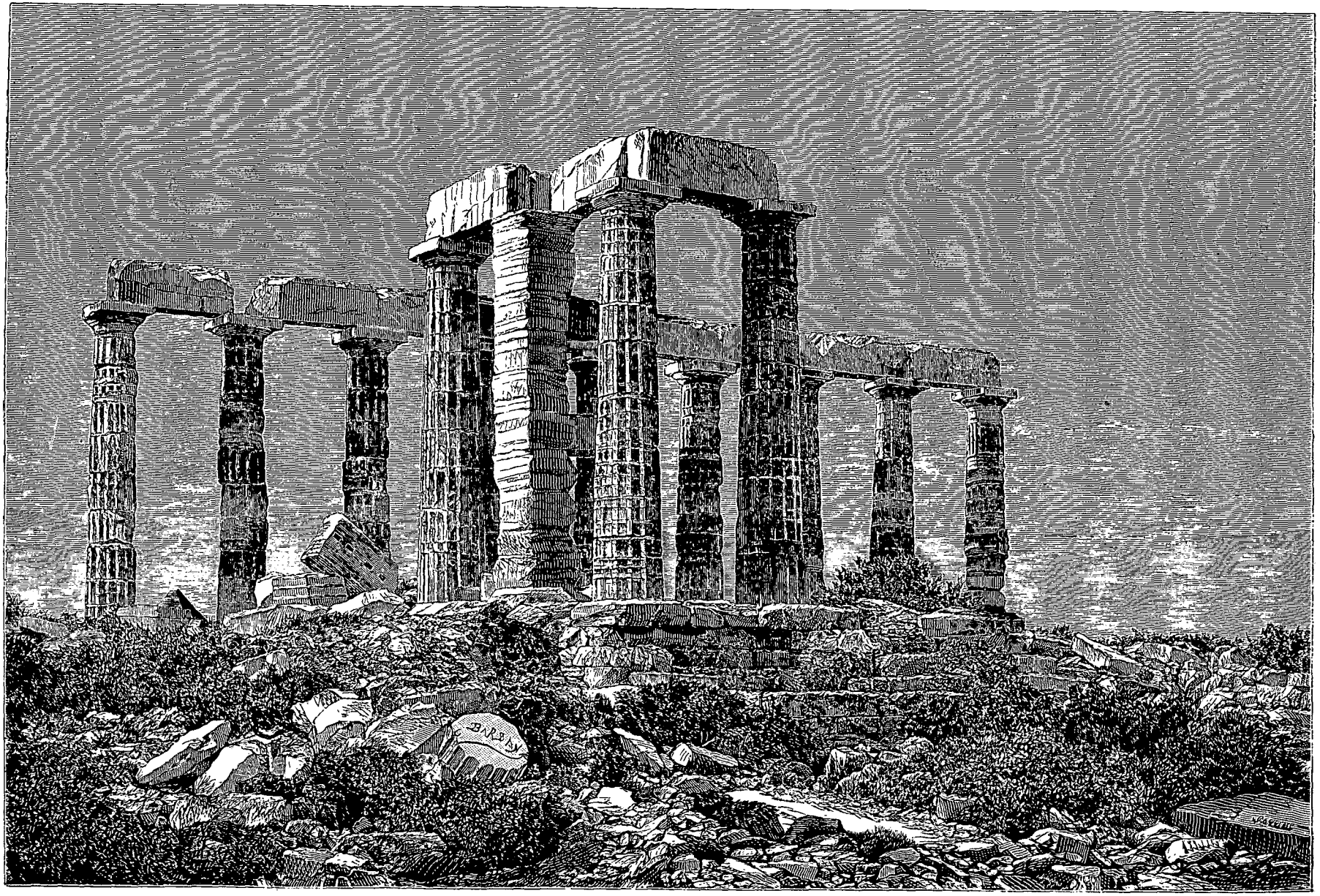
Ces colonnes d'ordre dorique sont tellement frustes, qu'il est difficile de se faire une idée du style et de la forme du temple. Ce qu'on sait pourtant, c'est qu'il fut construit après l'ère de Périclès, mais à une époque où les artistes et les richesses abondaient encore à Athènes, et où l'on pouvait demander les plans à un élève d'Ictinus, les sculptures aux disciples de Phidias.

Il était d'un aspect général plus robuste que le temple de Thésée; les cannelures étaient moins nombreuses (seize au lieu de vingt) et les colonnes plus trapues, puisqu'elles n'ont que six mètres dix centimètres de hauteur sur un mètre deux centimètres de diamètre à la base. Les grandes dalles de marbre éparses çà et là sont les métopes de la frise, dont les sculptures peu saillantes ont été nivelées par le temps et les intempéries de l'atmosphère. A peu de distance, au nord, on retrouve les restes des Propylées, sorte de portique qui donnait accès dans l'enceinte du temple.

Dès les temps primitifs on adorait là Neptune, comme au cap Matapan, au cap Malée, au cap Mantelo, à la pointe sud de l'Eubée, et au rocher de Leucade. Ce fut plus tard que le culte de Minerve y fut substitué ou du moins adjoint. On célébrait à Sunium des panathénées, en l'honneur de la déesse. Elles attiraient, de toutes les parties de l'Attique et

1. L'île de Zéa est, au point de vue géographique et géologique, une continuation de l'Attique. On y trouve des mines de plomb argentifère semblables à celles du Laurium; mais elles n'ont pas été exploitées par les anciens, comme le prouve l'absence complète de scories. Il n'y a que trois mille huit cents habitants. Au moyen âge elle fut occupée par les croisés, et on y voit encore un château assez bien conservé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



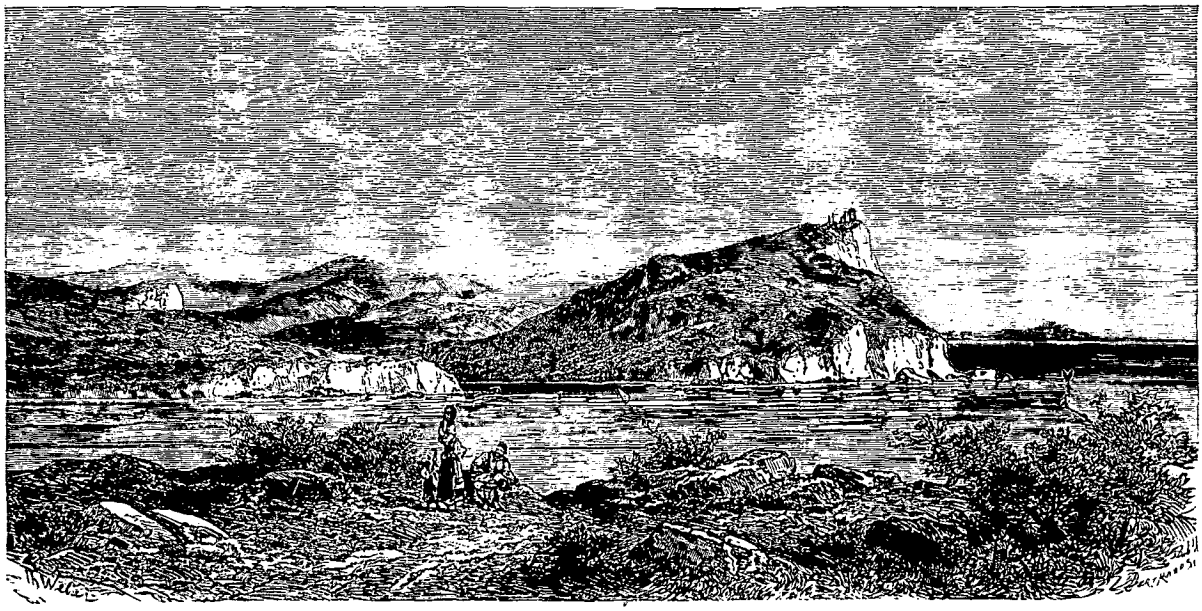
Temple de Minerve, à Sunium. — Dessin de Sorrieu, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des îles voisines, une affluence extraordinaire de spectateurs qui se groupaient sur les terrasses pour voir sortir, sous les portiques de marbre, la pompe sacrée, les prêtres couverts de vêtements éclatants, les sacrificateurs, les enfants qui portaient l'encens dans des boîtes d'or. La fumée des autels montait dans l'atmosphère limpide, au-dessus du fronton peint de couleurs vives et des acrotères étincelant au soleil. Sur la mer il y avait des courses de trirèmes, et des barques chargées de curieux suivaient la lutte.

Le jour où nous visitions Sunium, les rochers, les collines, la mer et les îles voisines étaient inondés de lumière et semblaient se parer pour une fête; mais si la nature est la même, l'homme a disparu, et des splendeurs païennes il ne reste que des colonnes et des pierres éparses dans la solitude. Seul dans l'immensité de la mer, un petit bâtiment caboteur louvoyait pour gagner l'entrée du golfe.

De Sunium, nous devions aller coucher au village de Vari, à moitié route d'Athènes. Nous avions six heures de route à fournir par de mauvais chemins où nos chevaux ne pouvaient prendre une allure rapide. Une journée longue, fatigante et sans intérêt, tel est le souvenir que j'ai gardé de ce trajet à travers des collines arides, entrecoupées de plaines marécageuses. Pas une habitation ne se montre, pas un être animé; nul oiseau ne se fait entendre dans ce pays sans eau, où les pluies mêmes s'absorbent dans les fissures d'un terrain calcaire sans laisser de traces à la surface du sol. Un hameau misérable auprès d'un puits saumâtre et où les habitants semblent mourir de faim est la seule rencontre que nous fassions dans cette



Cap Sunium. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

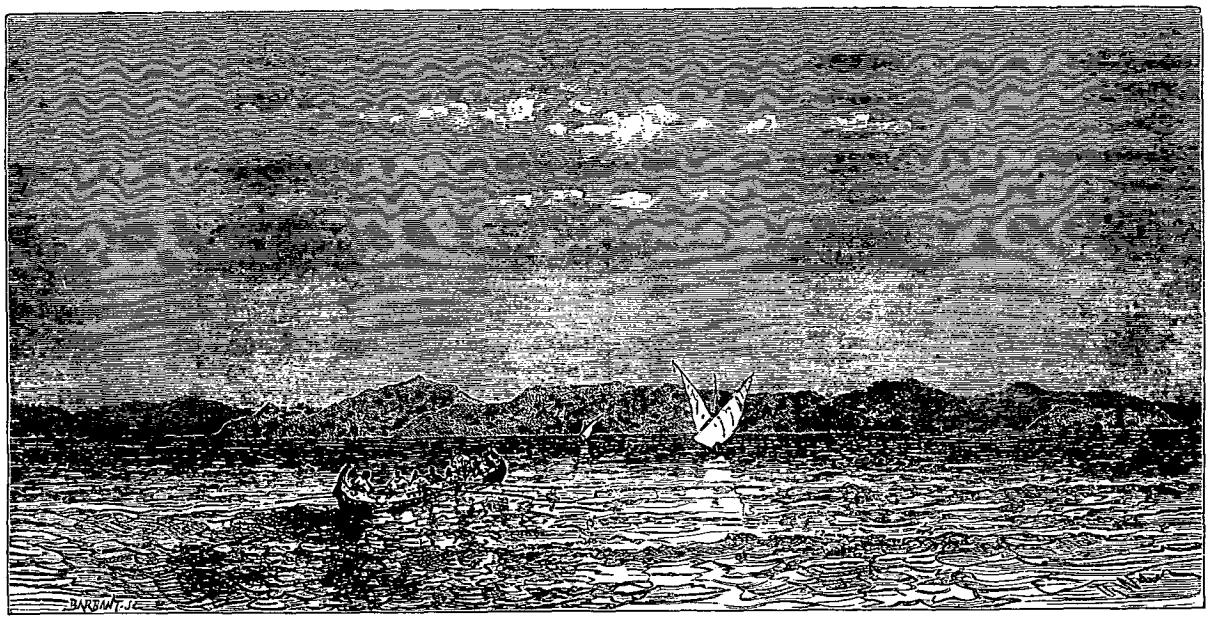
contrée désolée. Enfin, vers le soir, des champs de blé rompent la monotonie du paysage, et nous arrivons à Vari, hameau composé d'une dizaine de maisons, où notre guide, parti d'avance, avait déjà installé nos lits dans une grange. Une route à peu près carrossable, quand il n'a pas plu, passe là, venant de Kératéa, et une voiture nous y attendait pour nous transporter le lendemain à Athènes. La route circule à travers des landes arides, couvertes d'arbrisseaux rachitiques, et serait la plus ennuyeuse, la plus triste du monde, si l'on n'avait la vue du golfe d'Égine et des montagnes de Corinthe avec leur profil élégant et leurs belles couleurs. Le soleil, qui descendait à l'horizon, enveloppait d'ailleurs d'une teinte si puissante et si douce à la fois toute cette nature sévère et un peu maigre, que les landes elles-mêmes et les roches dénudées qui les dominaient nous semblèrent moins laides. A un détour, la silhouette de l'Acropole enflammée par les rayons du soleil nous apparut, se détachant sur le violet sombre du Parnès. Sous cette lumière du soir, il se fait une telle harmonie entre ce ciel sans nuages, cette mer sans rides et cette terre desséchée, que ni l'esprit ni les yeux ne peuvent rien désirer de plus beau.

En un instant nos impressions de la journée s'effacèrent, et le souvenir ne nous en revint que plus tard.

H. Belle.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



L'île d'Egine vue du Phalère. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLIX

L'île d'Égine. — Le temple de Minerve. — La polychromie. — L'art éginétique. — Une fausse émotion. — Un fonctionnaire calomnié. Palæa Egina. — La ville d'Égine. — Les anciens Éginètes.

Le golfe de Saronique (aujourd'hui golfe d'Égine), ainsi nommé du roi de Trézène, Saron, qui s'y serait noyé, fut dans l'antiquité le centre d'une grande activité politique et commerciale. Parmi les îles nombreuses dont elle est parsemée, deux seulement, Salamine et Égine, ont quelque étendue; mais Égine seule a joué jadis un rôle historique et a même disputé la prépondérance maritime à Athènes et Corinthe.

Les souvenirs historiques qui se rattachent à ce coin de terre ne suffiraient pas cependant pour expliquer l'excursion que nous entreprenions; mais là s'élèvent les restes de l'un des plus fameux temples de l'antiquité, le temple de Minerve ou de Jupiter Panhellénien, et son état de conservation, la place qu'il occupe dans l'histoire de l'art, méritent largement la petite fatigue de quelques heures de marche et d'une mauvaise nuit; je ne dis rien de la courte traversée qu'il faut faire pour atteindre l'île, car, par un beau temps (et l'on ne part que lorsque le soleil luit), c'est un véritable enchantement que de glisser doucement sur ce golfe d'azur, entre tous ces promontoires de marbre dorés par la lumière.

Nous avions frété au Pirée une grande barque pontée (sacolève) qui devait nous déposer au pied même du monticule sur lequel s'élève le temple, et, à cinq heures du matin, nous dépassions la pointe rocheuse où l'on prétend que se trouve le tombeau de Thémistocle. Quand le vent souffle du nord, il ne faut guère que trois heures pour atteindre l'île d'Égine; on peut en mettre quinze s'il survient pendant la route une de ces sautes de vent si fréquentes sur les côtes découpées de la Grèce. Ces brusques changements de temps, et l'allure capricieuse du vent qui souffle en rafales, rendent dangereuse la navigation sur ce golfe, et les accidents sont encore fréquents, malgré l'expérience et l'habileté des marins grecs. Aussi les voit-on tenir toujours en main l'écoute de la grande voile triangulaire, prêts à laisser filer au moment où la brise s'abat sur l'embarcation, au détour d'un cap. Les dieux furent cléments ce jour-là, et de ces quelques heures de navigation nous avons conservé l'impression calme et colorée d'une mer immobile pas-

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XXXIV, p. 321 et 337.

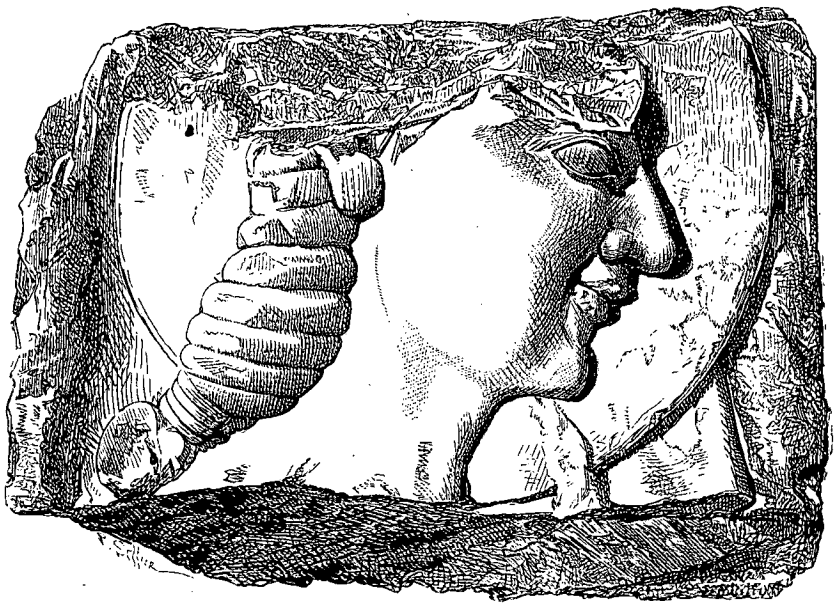
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant par toutes les dégradations de bleu sombre et d'aigue-marine pour aller se perdre dans des nuances opalines indéfinissables, et de côtes d'un lilas pâle flottant dans une légère brume rayée d'or et de rose. A mesure que nous avancions, les rochers s'éclairaient de teintes plus vives, et les larges déchirures blanches, les strates d'ocre jaune ou rouge tranchaient vigoureusement sur l'indigo de la mer.

Nous longions de hautes falaises de rochers qui rendent la côte est de l'île inaccessible. Elles s'entr'ouvrirent un instant pour faire place au petit port, aujourd'hui abandonné, d'Aïa-Marina. Notre barque s'arrêta contre une sorte de brise-lame en pierres brutes et s'éloigna, après nous avoir déposés sur une étroite plage de galets.

Pendant une demi-heure, nous montons à travers des chênes verts rabougris et clair-semés pour arriver au temple, qui présente, au moment où on l'aperçoit, l'aspect le plus pittoresque. Le mamelon qu'il occupe avait été d'abord nivelé et garni d'un mur de soutènement de soixante-dix mètres de long sur quarante de large. Sur ce piédestal, dominé lui-même par une série de crêtes plus hautes, s'élève le temple, ou, pour mieux dire, les vingt-deux colonnes qui en restent et qui se dressent au milieu d'un amas immense de débris, tronçons de colonnes, fragments énormes d'architraves, dalles brisées; elles sont d'ordre dorique et du sixième siècle avant notre ère, mais le chapiteau est moins écrasé et le tailloir moins large qu'aux temples de Corinthe ou de Pœstum. Elles ont, avec le chapiteau, cinq mètres vingt-sept centimètres de hauteur, et sont en calcaire dur d'Égine, recouvert de stuc.

C'est une illusion de croire que les anciens monuments grecs étaient du marbre le plus pur, le plus éclatant. A Athènes seulement, grâce à la proximité



Tête dans le style éginétique. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

des carrières du Pentélique, les architectes employèrent le marbre dans leurs constructions; mais partout ailleurs c'est avec le tuf, le calcaire plus ou moins résistant exploités sur place, que sont bâtis les temples. On recouvrait ces pierres, souvent trop poreuses et toujours à grain trop grossier, d'un enduit préservateur et lisse qui pût facilement recevoir la peinture dont on enluminait alors tous les monuments.

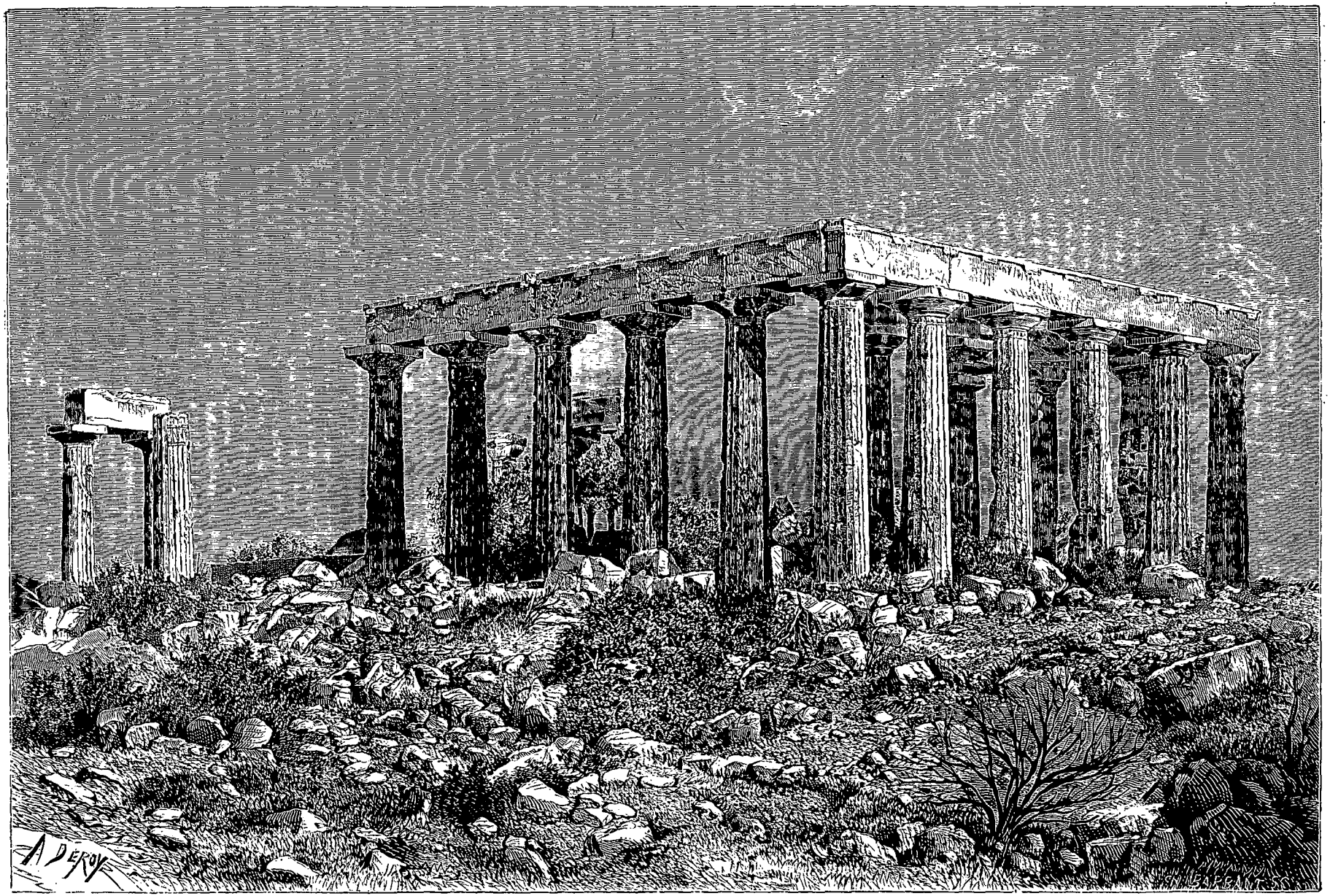
A Égine, les murs extérieurs de la Cella étaient coloriés en rouge (de ce rouge antique qu'on retrouve dans les fresques de Pompéi), le fronton était bleu, les rinceaux de l'architrave étaient jaunes et verts, les triglyphes bleus avec la plate-bande rouge; le pavé même du temple était recouvert de stuc rouge, et les prêtres seuls y pénétraient, les pieds nus ou garnis de sandales en laine.

Il est facile de se rendre compte de la disposition et de la grandeur du temple, qui avait un peu plus de trente mètres de long sur quinze de large. A l'intérieur régnait une galerie composée de deux colonnades superposées. Quant aux sculptures des frontons, elles ont été transportées en 1811 au musée de Munich, où l'on peut aller les admirer[1]. Mais sous ce ciel froid et brumeux, dans une salle sombre, ces statues, posées à hauteur d'homme, peuvent-elles faire le même effet que lorsqu'elles se détachaient sur le fronton d'azur où l'artiste les avait placées?

Les sculptures de la façade orientale représentent l'expédition des Éginètes, sous la conduite de Minerve, et celles de la façade occidentale le combat des Grecs et des Troyens sur le corps de Patrocle. Ce qui frappe au premier abord, c'est l'habileté et la fidélité

1. Il en existe un moulage au Louvre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple de Minerve à Egine. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec lesquelles cet art a rendu les formes, les mouvements du corps humain, et son inexpérience à exprimer la pensée. Cette imitation scrupuleuse des muscles, des gestes est due à une étude approfondie de la nature; mais les têtes de ces héros, dont le corps est si vivant, semblent empruntées à quelque divinité égyptienne ou étrusque. Les chevelures, disposées par petites boucles, régulièrement étagées, les yeux fendus en amande et légèrement relevés par les coins, comme ceux d'une statue de Vichnou, les lèvres minces, tirées par un sourire machinal qui contraste avec l'action terrible représentée, cette expression naïve, je dirai presque niaise, qui se retrouve sur les visages de tous ces héros, qu'ils soient en proie à la colère la plus terrible ou aux spasmes de la mort, tous ces signes caractéristiques dénotent-ils un art encore imparfait qui ne cherche pas l'idéal et ne sait pas exprimer les sentiments humains, ou bien une concession préméditée faite à la tradition religieuse? C'est ce qu'il est loisible à chacun de discuter. Une chose incontestable, c'est que les frontons du temple de Minerve ont été sculptés par un artiste dont le talent d'observation et d'exécution était remarquable. S'il ne s'est pas affranchi du type conventionnel et hiératique qui se répétait toujours dans les productions de l'art grec primitif, on pressent du moins dans son œuvre une souplesse, une liberté d'agencement, une sorte de réalisme éclairé qui sera le point de départ de toute une révolution dans l'art.

De la terrasse qui supporte le temple, la vue s'étend sur le golfe et sur toute la côte de l'Attique depuis le cap Sunium jusqu'à Salamine. On distingue le Parthénon, qui se détache comme un point blanc sur le fond plus sombre des montagnes.

L'exploration du temple et des environs nous avait pris plus de deux heures, et nous devions songer à partir, car il y a dix kilomètres au moins depuis le temple jusqu'à la ville d'Égine, par une route détestable qui traverse l'île dans toute sa largeur. Les chevaux que notre drogman était allé réquisitionner n'arrivaient pas; un habitant de l'île qui s'était constitué, de son autorité privée, notre guide, nous persuada d'aller à leur rencontre, et nous mena par un chemin qui devait, assurait-il, être plus court. Nous traversons des terrains volcaniques hérissés de rochers brûlés, des vallons tristes et sauvages; le sol est pauvre et maigre, le pays inculte et inhabité. Nous marchions depuis plus d'une heure et demie, le sentier devenait de plus en plus mauvais; nous ne voyions venir ni chevaux ni drogman, et nous commencions à craindre que notre protecteur improvisé ne nous eût égarés volontairement ou non. A chaque demande que nous lui adressions, il nous regardait en riant, sans avoir l'air de comprendre un mot de ce que nous disions, et nous montrait du doigt, au sommet de la montagne, une étroite entaille qui ressemblait plus à un coupe-gorge qu'à une route honnête. Le soleil qui tombait d'aplomb sur les rochers nus rendait la marche pénible. A chaque pas nous nous arrêtions découragés, pendant que notre homme escaladait comme un chamois ces pentes abruptes et s'arrêtait pour nous regarder d'un air narquois. L'un de nos compagnons émit l'avis que c'était un chef de brigands; son regard farouche, sa moustache hérissée, sa ceinture garnie de pistolets en faisaient foi; ses affidés devaient évidemment attendre là-haut, derrière ce roc d'aspect sinistre, vers lequel il nous entraînait, pendant que notre drogman nous cherchait du côté du temple. Une barque devait attendre dans quelque anse écartée, et, pendant la nuit, nous serions conduits, liés et bâillonnés, dans un repaire inaccessible des montagnes du Péloponnèse ou des monts Géraniens. Chacun supputait la rançon qui serait exigée, et se tâtait, en tremblant, les oreilles.

La solitude était tellement grande autour de nous, tout secours tellement impossible, que ce qui avait été d'abord une plaisanterie devint bientôt une sérieuse inquiétude. Nous étions à la merci complète de cet homme, qui nous était inconnu, et auquel nous avions eu l'imprudence de nous confier.

Enfin, après une dernière escalade, et au moment où nous nous attendions à voir apparaître des figures sinistres au-dessus des broussailles, notre guide nous appela en criant : « Palæa Egina. » Nous aperçûmes alors, perché sur un roc comme une aire d'aigle, un village en ruine et absolument désert; les maisons étaient effondrées, les murs écroulés; les portes et les fenêtres avaient été enlevées. Devant nous, une vallée large descendait jusqu'à la mer, et nous voyions la ville d'Égine à une lieue à peine. A un détour de la route, nous trouvons des chevaux et notre drogman Alexandros qui accourt au-devant de nous tout essoufflé. Il nous raconte qu'il revient du temple, où il nous a cherchés inutilement. Supposant que nous avions pris un autre chemin, et que nous nous étions égarés, il se préparait à battre les environs avec huit ou dix habitants d'Égine qu'il amenait avec lui. Quand nous lui faisons part de nos suspicions à l'égard de notre guide improvisé, il se met à rire en nous disant que c'est le fils du maire de la ville, en tournée dans l'île, qui, ayant appris d'un berger le débarquement de touristes étrangers, était venu à notre rencontre, moitié par curiosité, moitié par complaisance. Nous supposant des jarrets de pallikares, il avait voulu nous conduire par un sentier plus court, mais plus rapide que la route ordinaire, et nous avions mis une heure et demie à parcourir la distance qu'il aurait mis lui-même trois quarts d'heure à peine à franchir. Nous sommes presque tentés de lui faire des excuses. Nous les lui présentons sous la forme d'un verre de raki (sorte d'anisette du pays), qu'il accepte avec reconnaissance.

Palæa Egina (ancienne Égine) n'a d'antique que le nom. Ce village a été construit par des Grecs qui s'étaient réfugiés sur ce rocher au temps de la domination des Turcs. Après l'affranchissement de la Grèce,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

chacun prit sur son dos la porte et les fenêtres de sa maison, et descendit s'installer à la nouvelle ville. A mesure que nous descendons vers la mer, le paysage devient plus gracieux et plus vert. Des maisonnettes blanches à terrasse s'abritent sous des bosquets d'orangers ou de caroubiers au noir feuillage. Des bois de pins odoriférants couvrent les pentes de la montagne. Des champs de vigne parsemés d'oliviers et d'amandiers bordent la route. Après avoir traversé une petite plaine assez fertile, nous arrivons au village, dont les maisons espacées et la grande caserne vide font l'effet d'une ville inachevée.

En 1829, Égine devint la capitale de la Grèce libre, et le président Capo d'Istria y installa une garnison et les administrations; mais quand la royauté alla s'établir à Athènes, Égine délaissée perdit toute son importance.

Çà et là, on se heurte à quelque débris antique témoignant de la splendeur de la ville des Éginètes. Le soubassement d'un temple de Vénus occupe un espace considérable. Il n'en reste qu'une rangée d'assises, parce que Capo d'Istria se servit de ces pierres toutes taillées pour construire ses casernes. En mer, à cent brasses du rivage, un brise-lame montre encore ses blocs amoncelés au-dessus de l'eau. C'est que les Éginètes ont été quelque temps les maîtres du commerce dans les mers connues. Ils construisaient les meilleurs navires et personne ne connaissait mieux les principes de l'échange et l'art du courtage. Navigateurs hardis, marchands habiles et peu scrupuleux, ils s'étaient faits les pourvoyeurs du monde ancien, jouant le rôle dont se sont emparés de nos jours d'autres peuples. C'étaient les produits de l'industrie insulaire que les navires d'Égine portaient à des correspondants éginètes disséminés dans tous les ports, que des commis voyageurs éginètes allaient vendre dans l'intérieur, que l'on payait avec la monnaie ornée d'une tortue frappée à Égine et qui partout faisait prime à cause de son titre élevé.

Sur ce petit territoire à peine capable de nourrir six mille habitants, on entretenait cent mille esclaves qui travaillaient à enrichir les gros négociants et armateurs de la ville; mais tant de prospérité excita la jalousie des voisins, et malgré toute leur valeur les Éginètes furent vaincus par les Athéniens, qui les ruinèrent d'un seul coup en leur enlevant leur marine et leurs esclaves. Pendant que nous réfléchissions sur la grandeur et décadence des peuples, le paquebot venant d'Hydra était arrivé. En deux heures, il nous déposa sur le quai du Pirée.

Femme d'Egine. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

L

D'Athènes à Mégare. — Le couvent de Phanéroméni. — Mégare. — Danses et costumes. — Un modèle récalcitrant. — Scène de nuit.

C'est le 10 avril que nous partons pour le Péloponnèse. Nous allons à Corinthe en passant par Mégare : nous visiterons Mycènes, Nauplie, Argos, Tripolitza, pour arriver à Sparte. Nous traverserons la chaîne redoutable du Taygète, nous parcourrons la Messénie, nous irons voir le Styx; et à Vostitza, sur le golfe de Lépante, nous fermerons le cercle de nos voyages qui aura ainsi embrassé la Grèce tout entière.

Nos préparatifs sont faits; notre guide Alexandros s'est chargé, moyennant cent francs par jour (nous sommes trois), de nous fournir les lits de campement, la nourriture et les chevaux. Un contrat en due forme a été passé entre nous et lui à la chancellerie de la légation de France, car, malgré les excellents renseignements qui nous ont été fournis sur son compte, il faut toujours prendre ses précautions avec les Grecs; il fut même spé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

cifié que s'il nous quittait pendant le voyage, il ne recevrait que la moitié de ce qui lui serait dû pour les journées écoulées.

Quelques boîtes de conserves furent ajoutées par nos soins aux provisions, car on ne trouve pas partout de quoi manger dans le Péloponnèse. Quant aux armes, elles sont inutiles, n'en déplaise à ces touristes qui partent chargés de tout un arsenal, pour donner à leur amour-propre l'illusion d'un danger qui généralement n'existe pas. Les maraudeurs, les vagabonds malintentionnés sont rares en Grèce, et l'on est toujours en nombre suffisant pour les intimider. Quant aux brigands, si l'on a la malchance de les rencontrer, les remington les plus perfectionnés, les winchester les plus rapides ne sont d'aucune utilité contre des gens invisibles derrière des broussailles et qui vous tiennent au bout de leurs canardières, prêts à vous envoyer une balle dans la tête au premier mouvement suspect. Si j'ai toujours eu sur moi, pendant mes voyages en Orient, un revolver, c'était surtout comme garantie contre les attaques des chiens, qui, lorsqu'un voyageur approche des villages ou des troupeaux, se précipitent sur lui comme sur un loup. Encore dois-je dire que, dans l'espace de huit années, je n'eus qu'une seule fois l'occasion de m'en servir, et que toujours les cris des agoyates et les pierres qu'ils ramassaient suffirent à maintenir en respect ces molosses récalcitrants.

D'Athènes à Mégare il existe une route carrossable : cela permet de faire en une journée le trajet d'Athènes à Kalamaki, qu'on ne pouvait auparavant effectuer qu'en quarante-huit heures; mais comme nous voulons visiter un couvent de l'île de Salamine, et que, le dimanche de Quasimodo, il y a fêtes et danses à Mégare, nous y coucherons et n'arriverons que le lendemain à Corinthe. Nous suivons jusqu'à Éleusis la route que connaissent déjà ceux qui ont bien voulu nous suivre dans notre premier voyage. De là jusqu'à Mégare le chemin, tracé sur les flancs du mont Urikéri, domine toute la baie d'Éleusis et l'île de Salamine. Le temps était admirable, la température douce, et l'atmosphère si claire, si limpide que nous distinguions les moindres détails des montagnes situées au centre de l'île.

Le printemps est la saison la plus favorable pour jouir des paysages grecs. En été ils se teintent d'un brun uniforme et le ciel se colore d'un bleu cru. Aux mois d'avril et de mai, au contraire, après une journée de pluie surtout, l'air purifié devient d'une transparence extraordinaire; mais la lumière, d'une douceur exquise, sème sur les monts et les plaines des effets de clair-obscur qui en dissimulent l'aridité et la sécheresse. L'étroit chemin qui suit pendant longtemps la voie antique où les roues des chars ont laissé leur empreinte, monte et descend, contournant des promontoires, traversant des bois d'oliviers, ou se rapprochant du bord de la mer, qui offre à chaque pas les aspects les plus variés et les plus ravissants sur l'étroit canal qui sépare l'île de Salamine de la terre ferme.

Sur un promontoire de l'île, à moins d'une portée de fusil, nous apercevons le monastère de Phanéroméni, construit, dit-on, sur l'emplacement de l'ancien temple de Minerve Sciras. Il n'offre rien de particulier comme construction, ni comme architecture, si ce n'est la dimension de l'église, l'une des plus grandes de la Grèce. Mais ce qui justifie l'intérêt d'une visite à l'église de Phanéroméni, c'est la quantité de peintures dont elle est décorée à l'intérieur. La tradition veut qu'on y compte cent cinquante mille figures ; un touriste consciencieux n'en a trouvé que trois mille sept cents, ce qui est déjà un joli chiffre. Quoi qu'il en soit, et en laissant la statistique de côté pour se laisser aller simplement à l'impression générale, c'est un effet étrange que toutes ces figures, hautes de vingt centimètres à quatre mètres, qui tapissent les murailles du haut en bas, qui tournent autour de la coupole, s'enfoncent comme une longue procession dans les profondeurs de la nef, disparaissent dans l'obscurité des chapelles ou émergent comme des spectres qui se lèvent de leurs tombeaux, lorsqu'un rayon de soleil s'insinue à travers les arceaux byzantins et vient frapper la muraille. De même que ces figures de pierre dont l'art gothique a peuplé nos cathédrales, les fresques de Salamine représentent l'histoire réelle ou symbolique de la religion, l'Ancien Testament sur le côté gauche, le Nouveau sur le côté droit. Chaque personnage est représenté dans la même attitude, avec le même geste, la même physionomie que dans les autres églises byzantines, et l'artiste ne s'est pas écarté du formulaire rédigé par le moine Denys de Fourna, qui prescrit minutieusement les règles de l'art orthodoxe. Les saints portent des banderoles sur lesquelles sont inscrits leur nom et des sentences tirées de leurs ouvrages; à chaque tableau est annexée une inscription extraite de l'Écriture sainte dont il retrace un épisode. La Bible, les œuvres des Pères de l'Église, la Vie des saints, le grand Ménologe de Siméon le Métaphraste, ont fourni les textes où les fidèles devaient trouver le commentaire, le développement philosophique des grands principes religieux qui ne se dégageaient qu'imparfaitement des figures byzantines, raides et hiératiques.

L'auteur de cette œuvre immense serait resté inconnu s'il n'avait inscrit son nom sur la paroi occidentale : Giorgios Marcos d'Argos, aidé de ses élèves Nicolaos, Benigelos, Georgakis et Antonis. C'est en 1735 qu'il acheva de peindre l'église de Phanéroméni. Qu'était-ce que ce Marcos? Nul ne le sait. Un moine probablement, un de ces religieux obscurs qui ne voyaient dans l'art qu'ils exerçaient qu'un moyen de propagande religieuse, une glorification de Dieu et des saints, et qui peignaient leur prière au lieu de l'écrire ou de la chanter.

Le couvent fut fondé au dix-septième siècle par un paysan de Mégare, Lambros, qui, à la suite d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

songe, découvrit là, en creusant la terre, une image de la Vierge. Il devint, sous le nom de Laurentios, le premier directeur de la communauté, et eut comme successeur son fils Joachim, qui fit exécuter la décoration de l'église. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une vingtaine de religieux dont les principales occupations sont, comme pour tous les moines grecs, les exercices de dévotion et l'agriculture.

Trois heures à peine nous avaient suffi pour traverser le canal, visiter le monastère et revenir au point où nous attendait notre voiture.

Après une rapide descente nous arrivons dans une petite plaine fertile et couverte d'oliviers, ouverte à l'est du côté de la mer, protégée au nord par une ramification du Cithéron dans laquelle s'ouvre, entre deux magnifiques rochers, le défilé de Kandili. Un sentier monte par là jusqu'à Éleuthères, cette antique forteresse qui défend la route de Thèbes à Éleusis.

Nous ne tardons pas à apercevoir le village de Mégare, qui occupe deux monticules isolés au milieu de la plaine. Les maisons, à toit plat en terrasse, blanchies à la chaux, s'étagent jusqu'au sommet, et sur la plus haute des collines s'élève une tour vénitienne à voûtes ogivales. Un peu plus bas, sur une petite place, se trouve une église dans la muraille de laquelle sont encastrées quelques pierres antiques, avec des débris de sculptures et des inscriptions datant des premiers siècles du christianisme.

Des édifices décrits par Pausanias il ne subsiste rien. Construits en pierres tendres et sans consistance, ils se sont effrités comme du sable sous l'action des intempéries. Il reste cependant une enceinte pélasgique dont les blocs ont été moins entamés et que l'on suit aisément à travers les ruines modernes.

Les rues du bourg sont étroites et montueuses; des portes basses s'ouvrent sur de petites cours ombragées parfois d'un figuier. On se croirait dans un village arabe si l'on ne voyait les femmes circuler dans les ruelles, pencher leur tête curieuse aux lucarnes et rire en nous regardant; si l'on n'entendait, dans les cafés, parler haut et se disputer les oisifs du lieu. Les Mégariens étaient connus jadis pour leur gaieté (*megarensis risus*), et il nous semble que les habitants actuels ont hérité de cette heureuse qualité de leurs ancêtres. Le costume des hommes est le même que dans l'Attique, mais les femmes mariées portent un habillement tout particulier et qui ne ressemble en rien à celui des Albanaises d'Éleusis : une jupe en étoffe noire, ample et à mille plis, un corsage, très-serré, à manches collantes en soie de couleur vive, rouge, vert, bleu ou violet; par-dessus ce corsage, une sorte de gilet très-échancré, sur la poitrine, sans manches et brodé d'or, de couleur vive aussi, mais différente du corsage; la chemise de cotonnade blanche, qui dépasse dans le bas la jupe noire, est ornée de broderies rouge foncé; un tablier bleu et une large ceinture brune portée bas, au-dessous du ventre, comme les Mauresques, complètent ce costume gai et élégant. Les Mégariennes s'enveloppent la tête dans un foulard jaune, et portent aux pieds des babouches de cuir rouge les jours ordinaires, et de velours rouge les jours de fête. Quant aux jeunes filles, elles ont une robe de laine bleu foncé garnie de galons rouges; cette robe, échancrée sur la poitrine, est ouverte par devant et maintenue par une ceinture à raies de couleur. Les pans sont doublés de blanc avec une large bordure rouge, et celui de gauche est toujours relevé et passé dans la ceinture. C'est le signalement distinctif des jeunes filles. Celles-ci, les jours de fête, portent comme coiffure la petite calotte rouge toute couverte de pièces de monnaie imbriquées, comme les tuiles d'un toit.

La population tout entière était réunie sur la plus grande place du bourg; les hommes étaient groupés devant les murs éclatants de blancheur, ou assis sous le treillage garni de vigne qui abritait le cabaret principal, le mieux fréquenté du moins, car nous y trouvons les autorités du pays, y compris un superbe maréchal des logis de gendarmerie qui nous fait faire place, pendant que le patron apporte des chaises et un plateau chargé de tasses microscopiques et de rahatlokoum, cette pâte douce parfumée de résine de lentisque dont tous les Orientaux font une si grande consommation.

L'aspect de la place était bien fait pour séduire les amateurs de couleur locale. Les femmes du village, à l'exception des vieilles cependant, dans ce costume voyant et gracieux que nous avons décrit plus haut, sont là rangées par longues files de quarante ou cinquante, la première donnant la main à la troisième par-dessus l'épaule de la seconde, la seconde à la quatrième par-dessus l'épaule de la troisième, dans une alternance difficile à décrire, mais qui forme un entremêlement plein de grâce. En chantant une mélopée lente et cadencée, elles avancent par un mouvement d'ensemble, faisant trois pas rapides en avant et un arrière. Cette danse, dont il faut, prétendent les érudits, chercher l'origine jusque dans l'antiquité, a un caractère de grâce chaste et d'élégance sobre et virginale, qui tranche singulièrement avec les ondulations provocantes et les contorsions licencieuses des danseuses de harems musulmans. Ce matérialisme effronté n'a jamais pu s'acclimater chez les Hellènes, et s'ils ne cherchent plus aujourd'hui qu'un plaisir, un exercice salutaire dans ces danses rhythmées, que nous avons vues partout en si grand honneur, on comprend, en y assistant, qu'elles ont pu autrefois être un symbole religieux, presque une cérémonie du culte. Les broderies d'or scintillent, les vestes de soie de diverses couleurs jettent des reflets changeants comme une mer au soleil couchant.

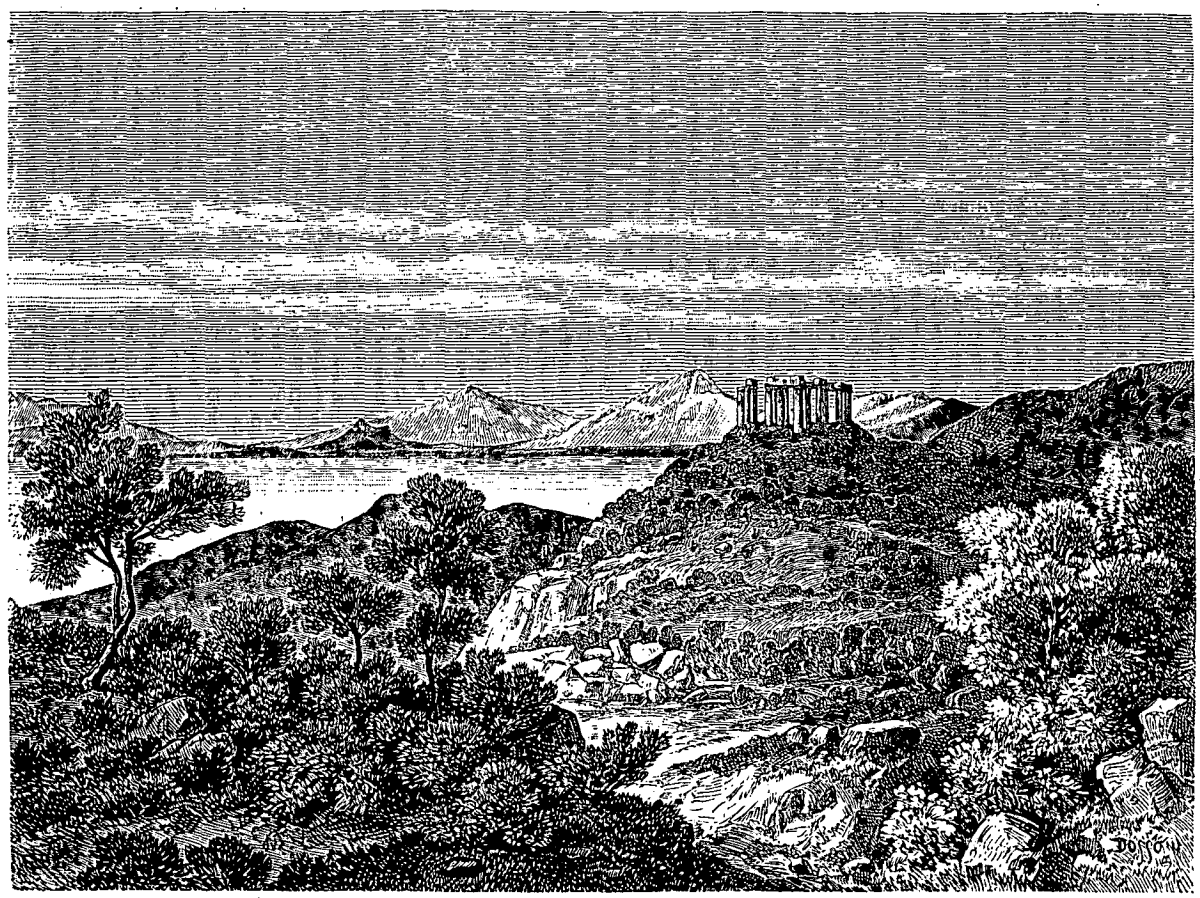
Parmi toutes ces femmes il y en a beaucoup de jolies et qui ne mentent pas à la réputation de beauté qu'avaient jadis les Mégariennes : l'ovale allongé et régulier, le nez fin et droit, des yeux noirs bien fendus, la bouche un peu grande peut-être, mais ferme et d'un dessin sévère, les cheveux plantés bas sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

front, l'oreille petite et le cou digne d'une Vénus de Praxitèle. Les rangs des danseuses passent devant nous, défilant comme des régiments un jour de revue, tantôt ralentissant la mesure, tantôt la précipitant, infatigables sous le soleil éclatant qui inonde la place.

Pendant que la fête continue, nous parcourons la ville, à la recherche de motifs pittoresques : ici une porte qui rappelle l'architecture turque, là une cour où les ombres tranchées et bleuâtres, les touches lumineuses sur les murailles blanches, semblent faites exprès pour former un tableau oriental. Des groupes dans les rues, des femmes assises sur le pas de leurs portes, des petites filles qui se sauvent à notre approche dans des profondeurs obscures où nous ne distinguons plus qu'une mèche blonde et deux grands yeux qui nous regardent, comme ceux d'un jeune chat effaré au fond de son trou; mille scènes charmantes et pittoresques qui se gravent à jamais dans les souvenirs du voyageur.

Nous voulons faire poser quelques femmes, mais elles se cachent en riant ou se voilent la figure; les jeunes filles s'enfuient par timidité; il y en a qui grimpent jusque sur les toits pour nous échapper plus sû-

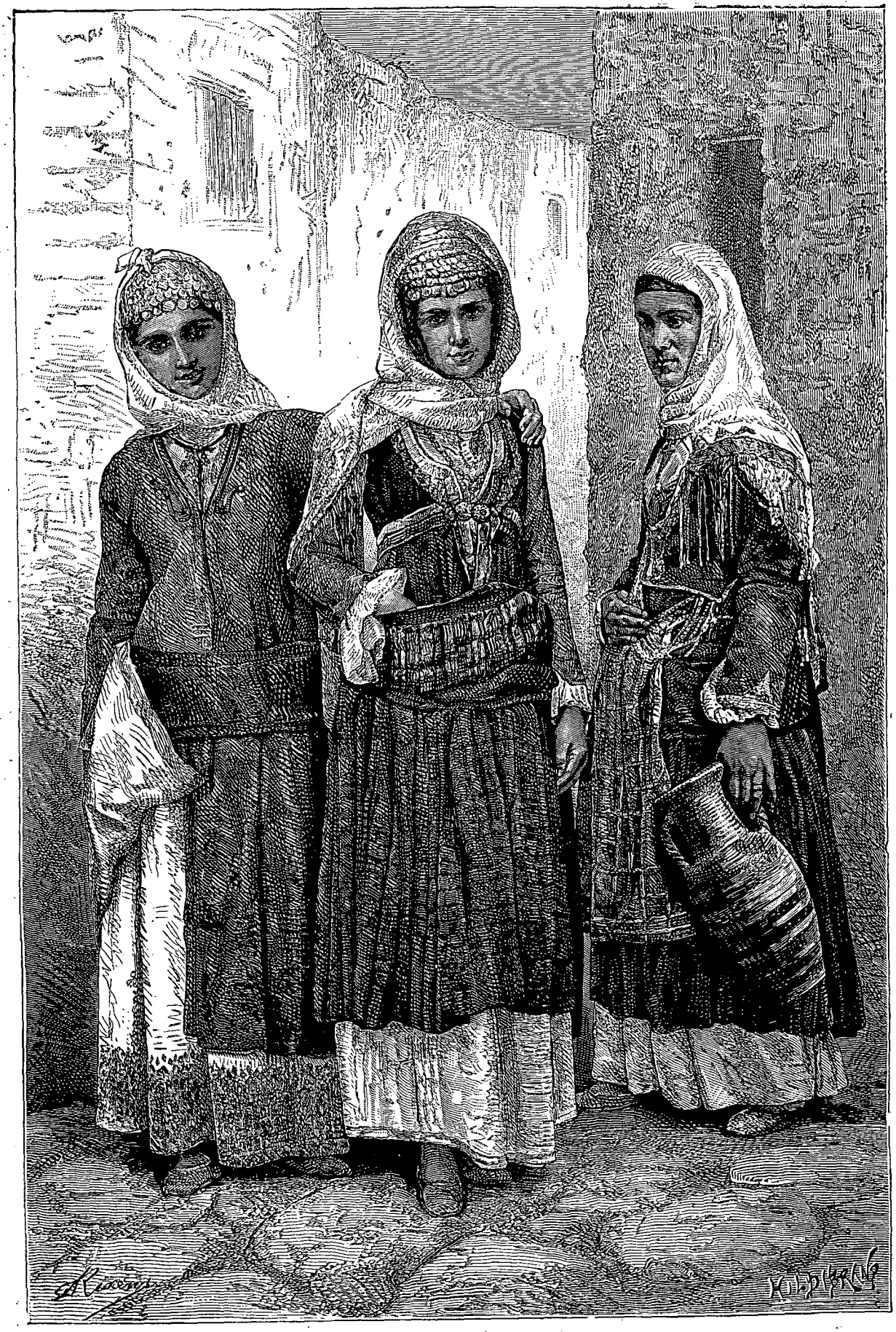


Temple de Minerve, à Egine : Vue générale (voy. p. 353-357). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de M. H. Belle.

rement. L'une d'elles, alléchée par la vue d'une pièce d'argent, une belle pièce neuve qu'elle pourra ajouter à celles qui garnissent son fez, consent à se tenir debout devant nous, immobile, mais nos crayons, nos albums, nos canifs, dont elle ne comprend pas l'usage, l'effrayent, et la voilà partie; ses frères, ses parents la rattrapent; on lui explique que nous voulons seulement faire son portrait, qui sera le plus bel ornement de notre collection. Elle s'assied riant et rougissant, mais à demi rassurée.

Hommes, femmes, enfants se pressent autour de nous, et trois ou quatre individus se constituent nos gardiens, maintenant l'ordre, écartant les indiscrets, épiant nos moindres désirs. Un voisin nous apporte des chaises, un autre nous tient un verre plein d'eau pour laver les pinceaux, un troisième nous abrite avec un de nos parasols. L'œuvre s'avance tant bien que mal, et chacun de s'exclamer et de rire. La jeune Marionka, qui nous sert de modèle, est anxieuse de voir ce que les étrangers, les lordis, ont fait de son visage. Elle craint peut-être, la coquette, et elle a bien raison, que nous ne l'ayons défigurée. Mais la belle teinte vermillon qui simule les broderies de sa robe, et surtout l'or, de l'or vrai offert pour la circonstance par un jeune architecte de l'école française, notre compagnon de route, et dont nous avons couvert les pièces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Femmes de Mégare. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie et un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de monnaie figurées sur la coiffure, emportent tous les suffrages, et Marionka, radieuse, court montrer partout son portrait, que Mégariens et Mégariennes se passent de main en main, en riant aux éclats.

Nous profitons de la dernière heure du jour pour aller visiter l'ancien port de Mégare, sur la plage déserte de Tripa, à trois kilomètres de la ville. Ce port, appelé Nisée dans l'antiquité, était réuni à la ville par deux longs murs comme ceux qui gardaient la route du Pirée à Athènes. Quelques débris informes, des fondations à peine visibles sont tout ce qui reste de ce port, et une colline rocheuse couronnée de ruines n'est autre que l'ancienne île de Minoa, aujourd'hui enveloppée par les terres d'alluvion qui ont reculé le rivage. Une petite plage de galets est couverte de débris d'éponges arrachées du fond par la houle ou rejetées par les pêcheurs comme déchets inutilisables. Ce sont presque toujours des éponges grossières, car le golfe d'Égine n'en produit que fort peu de première qualité.

Quand nous revenons au village, la nuit est tombée; les cafés sont éclairés par de petits godets de verre qui se balancent sous les treilles de vignes. Les femmes prennent le frais sur leurs toits, et, grâce à l'exiguïté des maisons, ressemblent, quand elles se lèvent, à des statues gigantesques.

Nous entendons un bruit de musique et de chant. Dans une petite cour où l'on ne pénètre que par une ouverture basse comme une porte mauresque, cinq ou six femmes et quelques palikares sont assis en cercle autour d'une table éclairée par une torche de résine. Un verre, que l'on va remplir à une outre suspendue au plafond de la pièce voisine, passe à la ronde. On boit de ce vin rouge, capiteux et sucré qui se fabrique dans toute la Grèce, mais sans que jamais la gaieté atteigne les limites de l'ivresse. Un jeune homme, tout en grattant une guitare, chante du nez une complainte dont le rhythme a quelque chose de sauvage et de mélancolique comme le pays où elle est née, comme les pâtres qui l'ont composée jadis. Les femmes restent silencieuses, immobiles, les mains sur les genoux; on ne saurait dire si elles s'amusent ou si elles meurent d'ennui.

Nous regagnons le gîte, où le dîner et les lits sont préparés. A ceux qui chercheront ici des renseignements sur ce qui s'intitule Hôtel de Mégare, je dirai qu'il faut accepter en ce monde les choses telles qu'elles sont; il ne faut pas être difficile dans un pays où l'on est exposé trop souvent à ne trouver d'abri qu'en compagnie des bestiaux de toute sorte et, qui pis est, en compagnie des propriétaires.

LI

Un caprice de jeune fille. — Départ. — La route de Kaki-Scala. — Lapidés par les bergers. — Kalamaki. — L'isthme de Corinthe. — Projets de canal. — Paysans vendeurs d'antiquités.

Le lendemain, à l'aube, le plus jeune de nos compagnons entre dans nos chambres armé d'une gigantesque casserole qu'il fait résonner comme un gong chinois, plaisanterie d'artiste toujours désagréable : aussi recueille-t-il sur son passage une bordée d'invectives. Mais les chevaux sont prêts, et le drogman réclame les lits pour les empaqueter et les charger. L'eau froide et l'air vif du matin dissipent la mauvaise humeur des dormeurs.

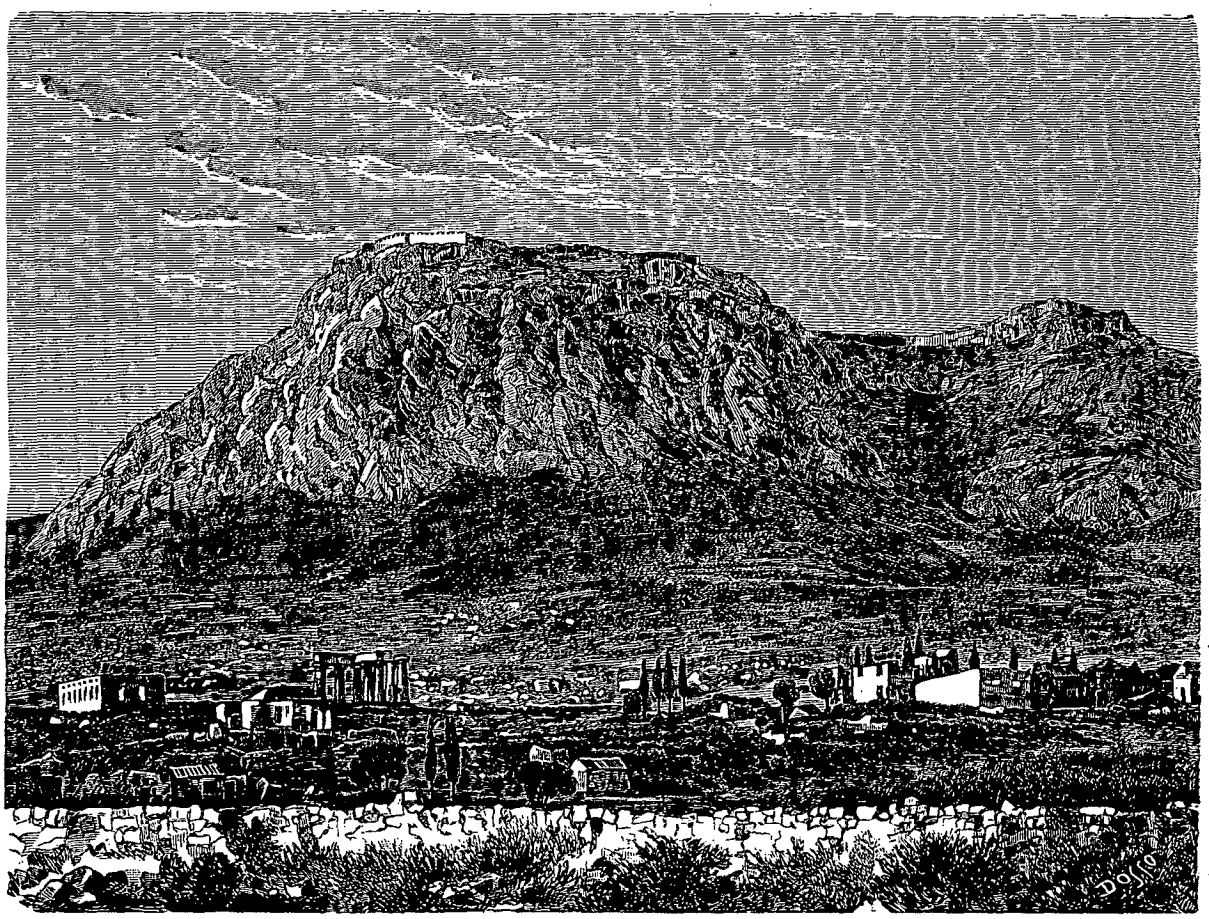
Au moment de nous mettre en route, et au milieu de la foule qui est venue assister à notre départ, nous voyons la gentille Marionka, notre modèle de la veille, qui tortille le pan de sa robe d'un air embarrassé, comme si elle avait une demande à nous adresser. Elle rougit et n'ose parler; on l'encourage; enfin elle se décide, et à voix basse nous supplie de lui donner un des pinceaux qui a servi à peindre son portrait. Qu'en veut-elle faire? C'est ce qu'il est impossible de savoir. S'imagine-t-elle, la pauvre enfant, que cet outil magique trace tout seul sur le papier les traits de la personne que l'on veut? Nous sommes trop heureux de satisfaire ce désir naïf, et nous lui offrons un pinceau emmanché sur une hampe en bois d'ébène. Elle s'en saisit, nous lance un « merci, seigneurs, » et part en courant dans la direction de sa demeure.

En sortant de Mégare, on s'avance vers le sud et l'on aborde une montagne qui se termine par un promontoire rocheux tombant à pic dans la mer, le cap Tikho. Nous le franchissons par une montée très-rude, puis suivons un étroit sentier taillé en corniche sur le flanc du mont Géranien, à deux cents mètres au-dessus de la mer, que l'on voit scintiller à travers les lentisques et les arbrisseaux résineux. A chaque ravin qui sillonne ces grandes pentes, les eaux ont ravagé la route pendant l'hiver, et plus d'une fois nous sommes obligés de mettre pied à terre pour laisser passer nos chevaux à leur guise sur les roches glissantes ou les éboulis de pierre qui descendent jusqu'à la mer, comme un couloir d'avalanche. Ce passage, difficile, mais nullement dangereux, s'appelle Kaki-Scala (Mauvaise Échelle), et certes mérite bien son nom. C'est là qu'autrefois le brigand Sciron attaquait les voyageurs et les précipitait dans les flots, après les avoir dépouillés. Il est vrai que depuis longtemps Thésée a fait subir à ce bandit la peine du talion, et que l'on ne risque plus de faire de mauvaise rencontre dans ce passage de redoutable mémoire; mais l'on est exposé, comme cela faillit nous arriver, à recevoir sur la tête quelque grosse pierre détachée par les chèvres ou les bergers, des rochers à pic qui surplombent le sentier. Soit préméditation, soit imprudence de la part de ces pâtres sauvages, toujours est-il qu'un bloc qui devait peser dix kilos au moins passa en sifflant à deux pieds à peine au-dessus de la tête d'un de nos compagnons, et s'en alla avec des bonds gigantesques se précipiter dans la mer. Notre guide cria des injures, on tira même deux ou trois coups de revolver en guise d'avertissement; nous entendîmes les clochettes des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chèvres s'éloigner précipitamment, mais les bergers n'eurent garde de se montrer.

Bientôt la route descend; une vallée s'ouvre, ombragée de quelques pins, d'oliviers sauvages, et traversée par un ruisseau bordé de lauriers-roses; on fait halte près d'un puits pour déjeuner et laisser reposer les chevaux. Nous reprenons notre route, suivant toujours le bord du rivage, avec une magnifique vue sur la mer, couverte d'îles et d'îlots qui paraissent, grâce à un phénomène de mirage commun dans les mers d'Orient, suspendus au-dessus des flots. Mais le soleil de midi frappe d'aplomb ces rochers exposés au sud, et, malgré la beauté du paysage, les heures nous paraissent longues; le pas saccadé des chevaux qui glissent sur les pierres devient pénible à la longue. Une barque passe doucement à quelques encablures du rivage, et nous envions ces passagers que nous voyons nonchalamment étendus à l'arrière de la petite embarcation pendant que la brise enfle la voile blanche et les pousse vers Kalamaki. Ce but désiré se dérobe toujours pour nous derrière quelque promontoire qu'il faut franchir. Enfin un groupe de maisons apparaît; nous hâtons le pas et mettons bientôt pied à terre derrière un grand bâtiment en



Acropole de Corinthe. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

pierre où la compagnie du Lloyd autrichien avait établi ses bureaux et ses magasins. A notre droite, les montagnes se sont brusquement interrompues, laissant entre elles et la chaîne du Péloponnèse un vide immense. C'est que l'étroite bande de terre sur laquelle nous nous trouvons n'a guère que cinq kilomètres de largeur, et que de l'autre côté s'ouvre le golfe de Corinthe, presque une petite mer. Une route carrossable, construite par la compagnie autrichienne, traverse l'isthme, de Kalamaki à Loutraki. Deux fois par semaine un paquebot vient du Pirée, et les voyageurs avec leurs bagages sont transportés en une demi-heure jusqu'à Loutraki, où les attend le paquebot de Patras et de Corfou, ce qui leur évite de faire tout le tour de la Morée. Depuis que le gouvernement grec a interdit le cabotage aux marines étrangères, le Lloyd a supprimé ce service, qui est fait aujourd'hui par les bateaux, beaucoup moins confortables, de la Compagnie hellénique.

En quittant Kalamaki, on arrive, par une courte montée, sur le plateau de l'isthme, qui n'est qu'à soixante-dix mètres au-dessus de la mer. On jouit de là d'une belle vue sur les deux mers et sur le rocher de l'Acro-Corinthe, qui s'élève au sud-ouest, à deux heures de distance. Le pays est inculte et abandonné, couvert de broussailles et de pins de petite taille où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

pullulent les perdrix rouges et où se cachent parfois les brigands. Aussi, lorsque les voyageurs déposés par le paquebot doivent traverser l'isthme, voit-on des groupes de gendarmes battre les buissons de chaque côté de la route et sonder les moindres replis de terrain. C'est un spectacle pittoresque plein de couleur locale, mais qui donne à réfléchir au nouveau débarqué. Le jour où nous chevauchons dans ces parages n'étant pas un jour de transit officiel, il n'y a pas de gendarmes dans le voisinage, mais je dois dire que nous n'apercevons aucune figure suspecte. Nous croisons d'anciennes murailles ruinées, élevées autrefois par les Corinthiens pour arrêter la marche des Doriens, des Perses ou des Béotiens; les empereurs de Byzance, les Vénitiens au quinzième siècle, les ont réparées et augmentées de nouvelles défenses. Le traité de Carlowitz, en 1699, mentionne le mur de l'isthme comme formant la limite des possessions vénitiennes dans la Péninsule. Les tours carrées que l'on distingue encore de distance en distance auraient été construites par ordre de Justinien au nombre de cent cinquante. Près de là se trouvent les ruines d'une ville antique entourée d'une enceinte fortifiée. Au milieu des débris de colonnes doriques et ioniques, on distingue l'emplacement d'un temple (celui de Neptune), d'un stade et d'un théâtre où il ne reste d'ailleurs ni gradins ni construction d'aucune sorte.

Un ravin peu éloigné n'est autre que le canal commencé par les anciens.

A une époque où les navigateurs ne se résignaient à doubler le cap Malée « qu'après avoir oublié ce qu'ils avaient de plus cher au monde, » il était naturel qu'on songeât à profiter des conditions topographiques tout exceptionnelles de l'isthme de Corinthe.

Le port de Lesché recevait toutes les marchandises de Sicile et d'Italie destinées à l'Orient; au port de Cenchrée, sur le golfe Saronique, arrivaient tous les produits d'Asie expédiés en Italie. Les frais de transit étaient considérables pour ces marchandises déchargées et transportées de l'autre côté de l'isthme. Aussi avait-on tout d'abord inventé une sorte de chemin glissant sur lequel on halait les barques par un système de treuil et de poulies dont parle Thucydide.

Ce fut Périandre, tyran de Corinthe en 602, qui le premier conçut le projet de creuser un canal accessible aux trirèmes; mais il dut l'abandonner devant les prédictions des astrologues, qui lui annonçaient la prochaine destruction de sa ville et la perte du pouvoir s'il irritait les dieux par ce travail impie. Après lui, Démétrius Poliorcète, en 301, voulut reprendre cette œuvre, mais les ingénieurs lui persuadèrent que le niveau des deux mers était inégal. Au dix-neuvième siècle, il s'est trouvé des savants qui ont affirmé la même erreur à propos du canal de Suez. Plus tard, César et Caligula abandonnèrent l'entreprise par des considérations politiques. Néron reprit les travaux avec l'énergie du despote qui ne compte pas les sacrifices d'hommes ou d'argent. Quinze mille ouvriers furent échelonnés sur le parcours du tracé, et l'empereur donna solennellement le premier coup, de sa pioche d'or. La révolte de Vindex dans les Gaules le força de partir brusquement pour Rome, et tout fut de nouveau abandonné.

De toutes ces tentatives, il n'est resté que les traces du canal de Néron, que l'on peut suivre sur une étendue de dix-sept cents mètres, et douze puits de sondage qui n'ont guère que dix mètres de profondeur.

L'ouverture du canal de Suez a attiré de nouveau l'attention sur l'isthme de Corinthe, et l'on a repris récemment le projet de le percer par un canal accessible aux navires de commerce et aux paquebots. Plusieurs sociétés se sont fondées dans ce but, des concessions ont été faites, mais n'ont jamais eu de suite. Il n'entre pas dans le cadre du *Tour du Monde* d'apprécier scientifiquement ce travail; je me bornerai à en donner une idée sommaire, en prenant les chiffres donnés par les concessionnaires eux-mêmes, bien qu'ils soient le plus souvent erronés.

Le canal aurait un développement de cinq mille sept cents mètres, quarante-deux mètres de largeur et un minimum de six mètres et demi de profondeur. Il est inutile de faire remarquer combien ces proportions sont défectueuses. Deux paquebots ne pourraient se croiser dans le canal, et il en résulterait des retards considérables. Un paquebot de seize mètres de large, tel que ceux des Messageries, et un simple bateau de six cents tonneaux mesurant plus de dix mètres de large ne passeraient qu'avec des risques d'avaries, et encore faudrait-il que les deux bâtiments eussent d'avance mis leurs vergues en pantenne[1]. Quant à la profondeur, elle est inférieure au tirant d'eau de la plupart des paquebots. Au canal de Suez, la profondeur de huit mètres a été considérée comme un minimum.

En prenant les chiffres du projet adopté en 1869 par la Chambre, on arrive à une dépense de plus de dix-huit millions; mais l'auteur ne parle ni des jetées qu'il faudrait construire aux deux bouts du canal, ni du matériel de remorquage et d'éclairage, ni des dépenses imprévues; il compte le prix de la main-d'œuvre pour les terrassements comme s'il s'agissait de terres légères, alors que le sol de l'isthme est un calcaire dur dont l'ouvrier aurait peine à enlever un mètre cube par jour.

Dans les calculs qu'il fait pour les revenus de l'entreprise, l'auteur du projet fait entrer des ports et des lignes qui ne participeraient en rien au trafic du canal. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre qu'un bateau venant des ports d'Occident et se rendant à Syra n'aurait pas d'avantage à passer par l'isthme. En effet, il ne gagnerait que quatre heures sur le trajet de Marseille à Constanti-

1. On appelle mettre ses vergues en pantenne, les relever diagonalement, de façon que les bouts ne dépassent plus les bords du bâtiment.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Temple de Corinthe (voy. p. 368). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nople, par exemple, et deux heures seulement s'il allait à Syra : ce qui ne compenserait certes pas le droit minimum de cinquante centimes par tonneau qu'il devrait payer.

Pour un paquebot venant de l'Adriatique, le trajet serait abrégé de huit à douze heures, et il y aurait un bénéfice sérieux à prendre le canal.

Pour les navires à voiles, il resterait toujours la question de l'irrégularité des vents dans le golfe de Lépante et la mer Ionienne, qui rendrait les chances de retard aussi grandes que par le cap Matapan.

Je n'entre pas ici dans le détail de la question ; mais il reste avéré que la navigation seule de l'Adriatique, avec les ports d'Orient situés au nord de Syra et de Smyrne, aurait intérêt à transiter par le canal de Corinthe, ce qui diminue singulièrement les chances de profit pour la compagnie concessionnaire.

L'auteur du projet estime à neuf cent mille francs le revenu probable, qui, diminués des quatre cent mille francs nécessaires pour l'entretien et les frais d'exploitation, suffiraient à peine à fournir aux actionnaires un intérêt de deux pour cent. Un ingénieur de grand mérite, qui a longtemps dirigé les travaux du canal de Suez et possède l'expérience de ces travaux spéciaux, a étudié la question du canal de Corinthe ; il est arrivé à cette conclusion, que le bénéfice de l'entreprise atteindrait tout au plus un et demi pour cent.

C'est peu encourageant. Aussi les différentes compagnies qui se sont fondées ont-elles successivement abandonné leur concession, sans même commencer les travaux.

Les paquebots, les navires voiliers eux-mêmes ne craignent plus aujourd'hui d'affronter les coups de vent du cap Malée, et préféreront toujours les risques d'un petit retard au payement d'un droit de passage qui pourra s'élever jusqu'à mille et douze cents francs.

Corinthe, qui avait rêvé de redevenir comme jadis un vaste entrepôt pour l'Orient et l'Occident, restera ce qu'elle est, c'est-à-dire un village ruiné tous les dix ans par les tremblements de terre, avec un mauvais port où les paquebots ne peuvent même pas séjourner par le vent d'ouest.

Pendant plus de deux kilomètres, nous longeons deux profondes carrières parallèles à la route, et d'où sont sortis tous les matériaux des monuments de Corinthe. Ces carrières étaient devenues ensuite des nécropoles, où l'on découvre encore des vases et des médailles. Les habitants du village d'Hexamili, qui est proche, viennent toujours vous offrir quelques antiquités, provenant, disent-ils, des fouilles qu'ils ont faites dans le voisinage ; mais ce qu'ils n'avouent pas, c'est que ces monnaies, ces urnes, ces bijoux encore couverts d'une poussière vénérable, ont été fabriqués hier par d'habiles faussaires d'Athènes, d'Italie, surtout d'Allemagne, qui les expédient aux paysans voisins des ruines antiques. Le campagnard grec a un remarquable talent pour simuler l'enthousiasme naïf de l'homme qui a trouvé un trésor inattendu, mais dont il comprend la valeur et qu'il n'entend céder qu'à un bon prix.

Le touriste prudent fera toujours mieux de s'abstenir, et d'opposer un sourire mystérieux et malin au boniment du vendeur d'antiquités.

Plus loin nous rencontrons quelques tombeaux, celui de Laïs, la seconde du nom, et celui de Diogène, dit-on ; des soubassements de murailles qui ont appartenu à des temples, à des bains, à un amphithéâtre. Nous voilà au milieu de maisons effondrées, de masures abandonnées : c'est Corinthe, qu'un tremblement de terre a ruinée de fond en comble en 1858. La plupart des habitants se sont transportés à la Nouvelle-Corinthe, que l'on a construite sur le bord du golfe de Lépante à trois kilomètres de là environ, et où l'on a transféré le chef-lieu du district, la résidence du nomarque, toutes les administrations et les écoles. Les habitants suivirent d'abord à regret cet exemple, soit par attachement pour le sol sur lequel ils avaient vécu depuis leur enfance, soit par insouciance ; mais peu à peu les maisons s'élevèrent et aujourd'hui l'émigration est complète. Le plan de la nouvelle ville a été fait sur une grande échelle, par des gens qui la croyaient appelée au plus brillant avenir commercial ; aussi, bien que les rues soient régulières, les maisons sont-elles séparées par de vastes terrains vagues donnant aux différents quartiers un certain air de ville provisoire destinée à disparaître. Le climat y est cependant plus salubre que celui de l'ancienne Corinthe et l'eau y est excellente. On y construit une jetée qui est loin d'être achevée, ce qui force, par le moindre mauvais temps, les paquebots à aller débarquer leurs passagers et leur chargement à Loutraki.

Quant à nous, nous ne descendons même pas jusqu'à la nouvelle ville, que nous ne connaissons que trop, pour y avoir, en d'autres temps, attendu deux mortelles journées un paquebot grec en retard. Nous nous installons dans une maison dont les balcons ont une inclinaison inquiétante, et dont les poutres chancellent dans leur encastrement. Dans une salle délabrée dont les portes et les fenêtres manquent, nos lits sont dressés, et, après un souper dont deux poules étiques font les frais, nous nous y jetons harassés par neuf heures de marche sous un de ces soleils de printemps grec qui vous fondent la cervelle.

LII

Ascension de l'Acro-Corinthe. — Magnifique panorama. — Les anciens Corinthiens et leurs mœurs. — La fontaine de Pégase et la grotte de Saint-Paul. — Le temple de Minerve.

A cinq heures du matin, notre guide Alexandros nous réveille sans pitié. Nous avons une journée de six heures à faire pour gagner Mycènes, et nous devons d'abord faire l'ascension de l'Acro-Corinthe, ce rocher de six cents mètres qui domine le village ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

mais deux de nos compagnons, courbatus, renoncent à nous suivre. Nous commençons à gravir un chemin qui serpente dans une ravine et dont plusieurs parties sont encore garnies d'un pavé remontant à l'époque de la domination vénitienne. En une heure et demie nous atteignons l'entrée de la citadelle, aujourd'hui complétement abandonnée. Les murailles, qui forment une double enceinte, sont, comme toujours, composées de constructions franques, vénitiennes et turques, élevées sur les anciens murs helléniques. Deux tours qui flanquent une porte sont en appareil polygonal. Entre la première et la seconde enceinte sont les ruines d'une véritable ville, où la population entière de Corinthe pouvait trouver un refuge en cas d'attaque. Aussi y a-t-on entassé, pêle-mêle, des constructions de tous les siècles, des colonnes antiques, des citernes de diverses époques, des églises byzantines, des mosquées turques; au milieu de blocs en vert ou en rouge antique, nous voyons des entassements de boulets.

Le vaste plateau de l'Acro-Corinthe renferme deux sommets. Le moins élevé, à l'ouest, est couronné de fortifications vénitiennes; le plus haut, à l'est, n'est plus qu'un rocher couvert de plantes aromatiques. De là l'œil embrasse un admirable panorama. A nos pieds, l'isthme, qui semble un pont étroit jeté entre le Péloponnèse et la Grèce du nord, puis le Parnasse, à la cime neigeuse, l'Hélicon, le golfe Saronique, Égine, Salamine, les cimes les plus poétiques, les plaines les plus illustres; au fond, l'Attique, l'Acropole d'Athènes, le Pentélique et l'Hymette, qui va se perdre, vers le cap Sunium, dans les profondeurs de l'horizon.

Tout près de nous, la ligne de murailles profondément dentelée par les créneaux turcs enveloppe ce rocher escarpé, lui donnant un caractère imposant de grandeur et de force, et tantôt rasant les bords de l'abîme, tantôt plongeant dans les ravins et reparaissant sur les crêtes. Le peuple qui avait en son pouvoir une pareille forteresse, barrant comme un bastion gigantesque l'étroit passage de l'isthme, aurait dû être le maître de la Grèce; mais les Corinthiens n'eurent jamais l'esprit belliqueux. Les richesses qu'ils devaient à leur situation commerciale exceptionnelle avaient introduit des habitudes de luxe et de mollesse chez ce peuple, qui n'avait ni l'avarice et la sécheresse du marchand âpre au gain, ni l'énergie militaire du citoyen avide de gloire. Ils payaient des mercenaires pour défendre leur territoire, et quand les Perses envahirent la Grèce, c'est à Vénus que les Corinthiens offrirent des sacrifices pour être sauvés de la servitude. Après les victoires de Platée et de Salamine, quand la Grèce élevait des statues à ses héros, c'était à ses courtisanes que Corinthe adressait des actions de grâces.

Mais pourtant le génie grec n'avait pas été étouffé chez eux par l'esprit mercantile et par la corruption, résultat fatal des richesses facilement et rapidement acquises.

C'étaient des oisifs, des épicuriens intelligents, épris du beau, et connaisseurs. Leurs demeures, leurs temples étaient décorés avec goût; l'airain et l'argile prenaient entre les mains de leurs ouvriers les formes les plus élégantes; les peintres les plus renommés de la Grèce étaient appelés à Corinthe; les chanteurs, les poëtes les plus illustres y étaient attirés par les offres magnifiques qui leur étaient faites; l'hospitalité était pour tous aimable et fastueuse.

Mais cette opulence fut pour Corinthe la cause de sa perte.

On connaît le siége et le sac de la ville par les Romains, dont ces richesses, ces trésors de l'art avaient allumé la cupidité. Statues, bijoux, meubles incrustés d'or et d'ivoire, vases précieux, tout fut pillé et emporté à Rome par les généraux, qui se formaient des collections à bon compte.

Après les Romains vinrent les barbares, Hérules, Slaves, Turcs. Les tremblements de terre ont achevé l'œuvre des hommes; la malheureuse ville a disparu, et il n'en subsiste rien sous ces masures ruinées, éparses dans une plaine pierreuse où végètent quelques carrés d'orge chétive. Corinthe évoque des idées d'or et de pourpre, de luxe et de volupté; mais pas un nom n'est resté pour sauver de l'oubli cette cité qui n'a produit ni un grand général, ni un artiste illustre, ni un homme d'État, ni un écrivain. Un peuple qui n'a su que jouir et rire n'a pas droit à l'inscription sur les tables d'airain de l'histoire.

Dans un angle du plateau de l'Acro-Corinthe une source jaillit du rocher. C'est la célèbre fontaine de Pirène, où Bellérophon se saisit du cheval Pégase. Cette eau fraîche et limpide disparaît dans des fissures qui communiquent avec des réservoirs et des conduits antiques creusés au pied de l'Acro-Corinthe pour alimenter ce qu'on appelait les « bains de Vénus ».

Une grande citerne de trente mètres de large, taillée dans le roc non loin de là, date probablement d'une époque reculée, bien que la voûte de briques supportée par des piliers soit d'une époque relativement récente. Plus à l'ouest il existe aussi une grande cavité régulière toujours remplie d'eau de source.

Une des particularités singulières de ce rocher élevé de six cents mètres au-dessus de la mer, et isolé de tous côtés, est l'abondance extraordinaire des eaux : ce qui, en temps de guerre, devait être une ressource inappréciable pour ceux qui venaient se réfugier dans la citadelle. De tous côtés ce ne sont que trous insondables, puits, sources, et les paysans du voisinage assurent qu'il en existe autant que de jours dans l'année. Mais ces orifices cachés dans les hautes herbes et les plantes sauvages offrent un danger continuel aux visiteurs, et les gardiens ont soin de vous prévenir de ne pas vous écarter du chemin tracé.

En 1836, un officier du vaisseau *le Portland*, de la marine anglaise, disparut dans un de ces puits naturels sans qu'il ait jamais été possible non-seulement de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sauver, mais même de retrouver sa trace, malgré toutes les recherches qui furent faites.

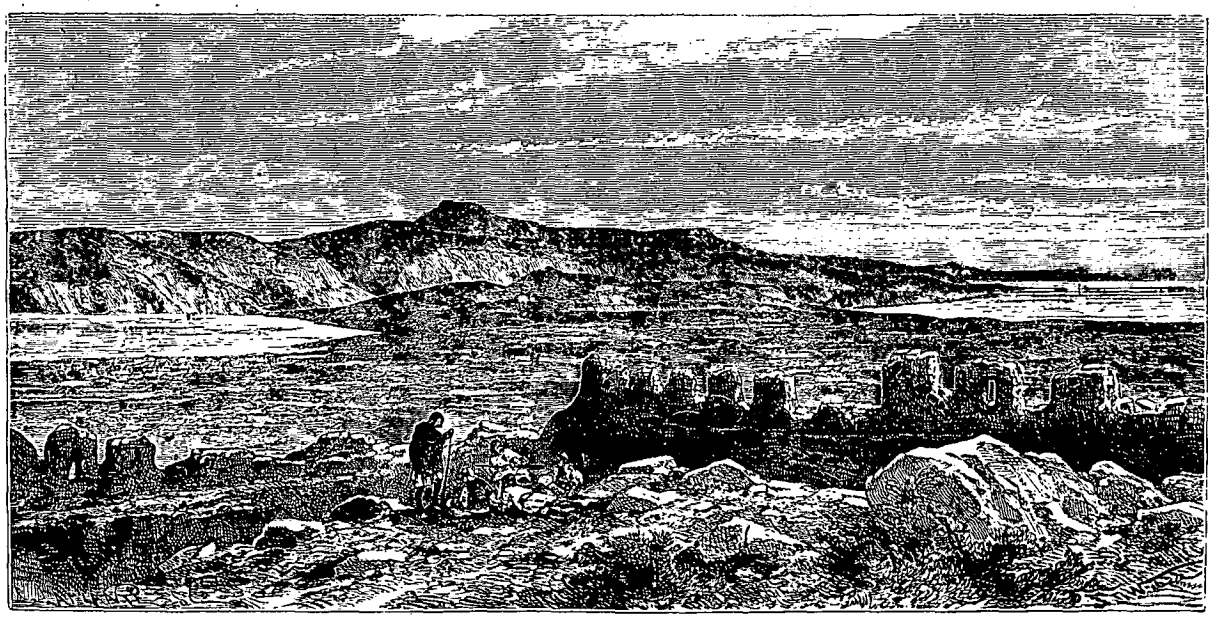
Une singularité de ce plateau, moins heureuse que l'abondance des eaux, c'est la fièvre qui y règne : réfutant la théorie qui attribue aux terrains élevés et rocheux une innocuité absolue. Les gardiens formant la petite garnison de l'Acropole subissent tous cette influence maligne, qui est heureusement très-rarement mortelle.

On attribue ces fièvres à certaines plantes, et plus particulièrement à celle qu'on appelle vulgairement bouillon blanc (φλόμος), qui couvre en quantités énormes le plateau et les pentes de l'Acro-Corinthe. L'action pernicieuse de cette plante était si bien connue des anciens, que tous les ans on envoyait, au printemps, des détachements de soldats pour la couper. A l'automne, après la floraison, et surtout au moment du coucher du soleil, il s'en exhale une odeur putride, qui infecte l'air et, dit-on, engendre les fièvres.

Les émanations qui s'échappent pendant la nuit d'autres plantes encore, de l'*Agnus castus*, par exemple, sont très-redoutées par les paysans en Grèce, et les médecins du pays confirment, d'après leur propre expérience, cette croyance populaire.

En redescendant, notre guide nous montre dans le flanc du rocher une grotte qui servit, prétend-on, d'asile à saint Paul. C'est là qu'il écrivit ses épîtres aux Corinthiens, pendant qu'au-dessus de lui on adorait les idoles dans les temples de marbre et qu'à ses pieds la ville retentissait du chant des courtisanes.

Sur une sorte d'esplanade à l'entrée de la ville se



Isthme de Corinthe, vu du haut de l'Acro-Corinthe. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

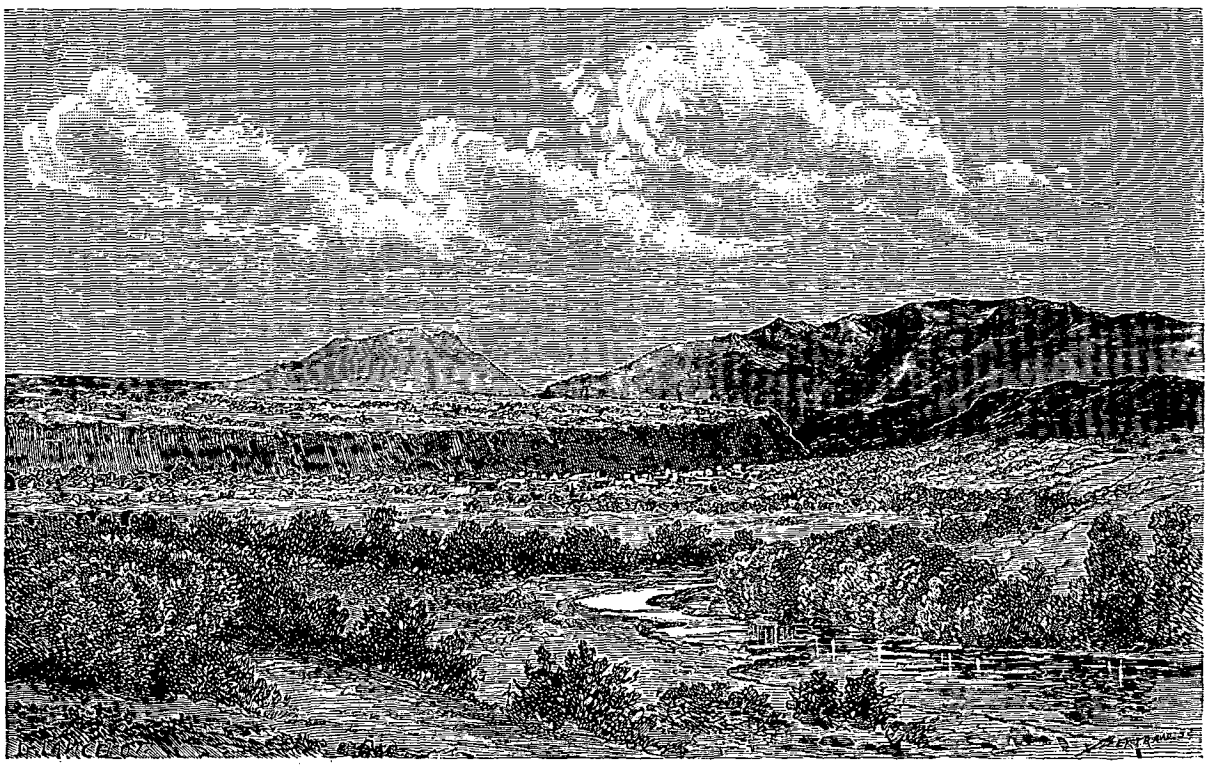
trouvent sept colonnes d'ordre dorique, seuls restes du temple consacré à Minerve Chalinitis (Minerve au frêne) ou à Junon Bunéenne, selon les interprétations que l'on veut donner aux descriptions de Pausanias, toujours si incertaines et si vagues. L'aspect massif, trapu, le type large et pesant des chapiteaux, l'architrave épaisse qui les surmonte, assignent à ce temple une date antérieure à celle des temples d'Égine et de Thésée, et permettent de faire remonter sa construction au septième siècle avant notre ère. Cinq des colonnes encore debout appartenaient au *posticum* (façade de l'ouest), les deux autres à la facade latérale du sud. Elles ont quatre diamètres seulement de hauteur, et sont taillées en deux morceaux, dans un tuf dur extrait des montagnes voisines et couvert de stuc autrefois colorié. Elles sont criblées de trous carrés creusés par les Turcs pour y placer les poutres des masures qu'ils avaient appuyées contre ces ruines.

Les cannelures sont au nombre de vingt, particularité remarquable, surtout pour une époque aussi reculée, car le dorique le plus ancien n'en a ordinairement que seize. Cette colonnade, rongée à la base, brisée, jetée hors d'aplomb par les tremblements de terre, a échappé cependant à la catastrophe qui a détruit la ville, et, isolée au milieu de cette cité écroulée, conserve encore un caractère de solidité et de force imposante.

H. Belle.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Emplacement de l'ancienne Sicyone. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LIII

Une villa turque. — Sicyone. — La ville antique. — Le théâtre. — L'École de peinture.

Notre projet eût été d'aller, aujourd'hui même, coucher à Kharvati, près de Mycènes, mais un de nos compagnons, membre de l'école française d'Athènes, peu habitué aux fatigues des voyages, se trouvait encore trop courbatu de notre étape de la veille pour se remettre en marche. D'ailleurs le paquebot du Pirée qui doit arriver dans la journée à Kalamaki, nous apportera probablement des lettres et des nouvelles de France. Tout nous engage donc à rester jusqu'au lendemain à Corinthe ; mais, pour employer fructueusement le temps qui nous reste, je décide mon camarade valide à faire une excursion jusqu'à Sicyone, située à deux heures de Corinthe, sur la côte du Péloponnèse que baigne le golfe de Lépante.

Nous sortons de Corinthe par le côté ouest, à travers un quartier dont toutes les maisons ont été renversées et pour ainsi dire pulvérisées par le tremblement de terre. Jamais scène de désolation plus complète ne s'était offerte à nos regards.

C'était là que, lors de la domination ottomane, les beys gouverneurs s'étaient construit un palais dont les jardins d'orangers et de jasmins descendaient en pente vers la mer, dominant le paysage le plus enchanteur, et la ville avec ses maisons peintes, ses minarets pittoresques entremêlés de cyprès. Kiamil-bey, le dernier descendant d'une famille où, depuis cent ans, cette dignité était héréditaire, avait embelli cette résidence princière par des bassins, des jets d'eau, des bains de marbre, des grottes verdoyantes et des kiosques de repos accrochés comme des corbeilles de fleurs aux vieilles murailles franques et vénitiennes qui protégeaient l'approche du palais du côté de la

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XXXIV, p. 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

campagne. Il n'en reste rien aujourd'hui. Kiamil-bey était respecté, aimé; il passait pour le meilleur Turc de Morée, mais l'humanité qu'il avait témoignée envers les Grecs ne le sauva pas au moment de la guerre de l'indépendance. Emprisonné dans la forteresse de l'Acro-Corinthe avec toute sa famille, il ne voulut pas dénoncer l'endroit où il avait caché ses richesses, et au moment où Dramali-Pacha, venant du nord, se montrait avec son armée, un prêtre hydriote nommé Achilléas, qui commandait la forteresse, étrangla de ses propres mains le malheureux Kiamil-bey, avant d'évacuer cette importante position. On prétend que la veuve de Kiamil épousa Dramali-Pacha après lui avoir révélé le secret de l'endroit où était enfoui le trésor si envié. Ce qui est certain, c'est que les Grecs, malgré toutes les recherches, n'en ont jamais découvert la trace.

Après avoir traversé un bois d'oliviers vigoureux et touffus dont plusieurs nous paraissent aussi âgés que ceux de l'Attique, nous cheminons en droite ligne dans une plaine fertile, bien cultivée et couverte de villages. A notre gauche, sur une pointe de rochers moins élevée que l'Acro-Corinthe dont elle est séparée par un profond vallon, nous voyons une petite forteresse construite par Geoffroy de Villehardouin pour surveiller le passage. On l'appelait *Montesquiou*, ce qui veut dire en vieille langue franque : Mont escarpé. Les Grecs en firent ensuite *Montescouve*, et plus tard, par une altération fréquente, *Pendescoupè*, qui signifie en grec les Cinq coupes.

En 1826, un certain Notaras, archonte de la province et descendant de la famille du même nom citée dans les anciennes chroniques byzantines, fit réparer cette forteresse et rétablit sur la porte d'entrée la croix ancrée des Villehardouin.

Nous franchissons successivement trois rivières, le Longo Potamo, la Néméa, et enfin l'Asopus, qui coule paresseusement vers la mer. En été elle est desséchée comme la plupart des rivières de Grèce. Pausanias, qui explique toujours les faits les plus naturels par des fictions, raconte qu'un jour, les Euménides voulant se plonger dans l'Asopus, les eaux reculèrent épouvantées

Obliquant à gauche, nous nous dirigeons vers une plate-forme assez élevée que nous voyions depuis plus d'une heure et qui indique l'emplacement de l'antique Sicyone. Çà et là nous distinguons des fragments de maçonnerie sortant de terre et provenant des anciens murs qui reliaient l'acropole au port (ce qu'on appellerait aujourd'hui la marine) situé à plus de trois kilomètres de la ville. Le chemin par lequel on monte de la plaine au plateau est le même que dans l'antiquité, et le rocher taillé qui conserve encore les traces des roues des chars, les pierres éparses çà et là, en marquent les traces.

En quelques minutes nous atteignons Vassilika. Ce village, placé à l'extrémité nord, sur le bord d'une pente escarpée, ne se compose que d'une cinquantaine de maisons, habitées par des Albanais qui se livrent à la culture du blé et du raisin. Un aspect d'aisance et de gaieté règne chez cette population.

En embrassant d'un coup d'œil les environs, on est frappé de la situation exceptionnelle dont la nature avait favorisé l'antique ville de Sicyone, et l'on se rend compte facilement de l'ancienne opulence et de l'importance qu'elle avait su conquérir. Ce vaste plateau offrait en effet un espace plus considérable qu'aucun autre en Grèce, et, bien que peu élevé au-dessus de la plaine, il était parfaitement défendu par un cercle de précipices abrupts et par les deux rivières qui le bordent : l'Asopus à l'est, l'Hélisson à l'ouest. Des aqueducs souterrains, dont on peut encore voir les orifices voûtés, amenaient, sur le point le plus élevé, des eaux abondantes qui portaient la fécondité dans les jardins et alimentaient les fontaines et les bains. L'antiquité de ces passages souterrains est certaine, puisque Plutarque raconte que le tyran Nikoklès s'échappa par là lors de l'entrée triomphante d'Aratus à Sicyone. Les terres grasses et onctueuses qui s'étendent au pied de la colline produisaient des olives si renommées, qu'on ne les appelait que *baies de Sicyone*; et les fleurs qui y poussaient servaient à tresser les fameuses *guirlandes de Sicyone* dont parlent les auteurs et dont se paraient les courtisanes de Corinthe. Les chevaux qu'on y élevait étaient célèbres pour la finesse et la pureté de leur race, et Démosthènes dit que les dissipateurs les plus extravagants d'Athènes se permettaient seuls d'en posséder une paire.

Sicyone s'illustra aussi par les arts, et la pléiade de peintres et de sculpteurs qui y vécurent a mérité le nom d'école avec celle d'Ionie et celle d'Athènes, représentant avec éclat le style réaliste à côté de l'idéalisme de Phidias, se proposant comme but moins des conceptions idéales que l'exacte imitation de la nature et la reproduction de la beauté, de la perfection matérielle.

Les secrets du clair-obscur, de la lumière dans la lumière, de l'ombre dans l'ombre leur étaient familiers, et leurs tableaux de chevalet leur valaient ce succès que le public réserve de préférence au fini d'exécution et aux artifices du trompe-l'œil.

Pausias, prenant comme modèle les fleurs que sa maîtresse, la belle bouquetière Glycère, montait en guirlandes, vendait ses tableaux à prix d'or. Le roi Attale acheta cinq cent soixante mille francs (cent talents) un tableau d'Aristide représentant une courtisane.

Les sculpteurs, eux aussi, se cantonnèrent dans la sphère un peu étroite de l'imitation exacte, et firent de préférence des portraits, d'après les moulages sur nature qu'inventa Lysistrate.

Le manque de marbre développa le goût des statues en matières précieuses, en or et ivoire (chryséléphantine), en bronze apporté de Phénicie. Le nombre de statues qui décoraient les monuments de Sicyone était extraordinaire, et les Romains trouvèrent là, sans frais,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les décors les plus magnifiques pour leurs théâtres, leurs bains et leurs palais.

Cette splendeur coïncidait avec le gouvernement autoritaire et despotique de la famille Orthagoras, et il semble vraiment que là comme à Corinthe, comme plus tard à Florence, à Pise, à Venise, à Anvers, l'essor des arts ait été particulièrement favorisé par la protection d'un tyran ou d'une oligarchie marchande.

Nous poursuivons nos explorations sur le plateau, séparé en deux par une ligne de rochers. D'un côté se trouvait la citadelle, de l'autre les monuments publics et les maisons particulières dont on voit encore les fondations. Les rues, dont on reconnaît facilement la configuration, sont régulières comme celles de Nicée et de beaucoup d'autres villes de la période alexandrine. C'est là évidemment la nouvelle Sicyone, celle que Démétrius Poliorcète fit reconstruire en 303 avant J. C. Les maisons sont d'une petitesse extrême, autant qu'on en peut juger, et les rues sont toutes régulièrement orientées aux quatre points cardinaux, d'après la règle suivie dans l'antiquité.

Presque en face de la ligne de rochers et en dessous de l'Acropole on avait creusé le théâtre, un peu à l'ouest du plateau; mais le rocher n'a pas suffi, et l'hémicycle a été complété par deux ailes en pierre où ont été ménagés des passages voûtés servant de sorties pour le public, et datant très-probablement de l'époque romaine. Ce qui distingue ce théâtre de tous ceux qui existent en Grèce, c'est son proscenium, de vingt-cinq mètres de large, entièrement creusé dans le roc. On distingue encore sous les herbes et les terres éboulées les quarante rangs de gradins taillés dans le roc, sauf aux extrémités, où ils sont rapportés.

La beauté du lieu est encore rehaussée par la grandeur du paysage, et nous restons longtemps en contemplation devant l'admirable panorama qui se déroule devant nous : cette riche plaine s'élevant doucement jusqu'au beau rocher de l'Acro-Corinthe, ce golfe dont les eaux bleues découpent le rivage de Béotie aux teintes si variées, enfin, les cimes du Parnasse, de l'Hélicon et du Cithéron se profilant sur un ciel d'une transparence et d'une douceur infinies.

A côté du théâtre se trouve le stade, qui lui aussi regarde la mer, et qui avait deux cent vingt mètres de long. On en distingue bien la forme, et l'on voit encore quelques-uns des sièges qui en garnissaient le pourtour. L'extrémité du stade est en terres rapportées, soutenues par des murs dont les pierres polygonales sont assemblées de façon à former une surface courbe.

Si l'on veut avoir une idée de ce que pouvait être cette ville que les poëtes appelaient « le séjour des bien heureux », c'est Pausanias à la main qu'il faut en parcourir les ruines, car il a visité en détail tous ces monuments qui couvraient un tiers de la surface totale de la cité. Il décrit tous les temples, les statues qui ornaient les sanctuaires ou les places publiques, les cérémonies religieuses et les fêtes populaires. Il ne reste aujourd'hui de tous ces édifices que des tronçons de colonnes cannelées, des blocs amoncelés, des dalles de marbre disparaissant sous les labours successifs, ou des sculptures frustes encastrées dans les murs de quelques petites églises du voisinage.

Après nous être désaltérés à une source vive qui sort du rocher près de Vassilika, mais qui n'est pas la fontaine de Stazusa dont parle Pausanias, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le golfe et les hautes montagnes de la Grèce du Nord, nous redescendons dans la plaine, et en moins de deux heures nous sommes de retour à Corinthe.

La soirée se passe à lire les lettres et les journaux de France, qui nous ont été expédiés par nos amis d'Athènes. Nous nous berçons des plus riantes images de la patrie et de la famille, puis la fatigue finit par l'emporter et nous nous endormons, tandis que les rats achèvent de ronger la masure chancelante qui nous abrite, et qu'une chouette perchée sur une des colonnes du temple fait entendre son petit cri doux et mélancolique.

LIV

Notre caravane. — Étude de caractères. — Le temple de Némée. — Mauvais chemins. — Défilés de Saint-Sosti. — Un fait d'arme pendant la guerre de l'Indépendance. — Les ruines de Mycènes et les tragédies de Sophocle. — La porte des Lions. — Le trésor d'Atrée. — Les découvertes de M. Schliemann. — Une nuit à Kharvati.

A six heures du matin, alors que la plaine était encore enveloppée d'une ombre fraîche, et que le sommet seul de l'Acro-Corinthe était éclairé par le soleil levant, nous nous mettons en marche.

Notre caravane se composait de sept chevaux, trois pour nous, un pour Alexandros et trois pour les bagages. Si les chevaux grecs ont des qualités sérieuses, ils ont aussi des défauts qui mettent la patience des voyageurs à une rude épreuve. Celui que je montais, doué d'un entêtement remarquable, insensible aux coups de bâton que je lui prodiguais sans ménagement, laissait ses camarades prendre les devants, et ne changeait rien à son allure paresseuse; mais si l'un des agoyates passait derrière lui en poussant un de ces cris gutturaux particuliers aux muletiers d'Orient, il prenait brusquement un trot saccadé et dur qui me faisait demander grâce au bout de quelques minutes. Celui du jeune helléniste avait un penchant prononcé à prendre la diagonale malgré les efforts de son cavalier, qui se trouvait à chaque instant au milieu des champs, sur le flanc droit ou sur le flanc gauche de la caravane. Quant au troisième, chaque coup d'éperon provoquait de sa part une ruade énergique, mais sans lui faire hâter le pas.

Je ne sais si Alexandros s'était choisi le meilleur cheval où s'il connaissait mieux que nous la manière de s'en servir; toujours est-il qu'il le faisait caracoler,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

galoper à son gré, et nous le voyions de temps en temps partir devant nous à fond de train en brandissant en l'air, comme un fusil, notre grand parasol de peintre, pendant que nous excitions en vain nos bêtes à le suivre.

On finit cependant par les apprécier, ces petits chevaux maigres et piteux, qui marchent dix heures sans s'arrêter, escaladent les rochers, se laissent glisser le long des pentes, franchissent sans hésitation les pas les plus scabreux; et après bien des jours, des semaines de voyage, ce n'est pas sans un certain regret ni sans une caresse amicale que l'on se sépare d'eux.

Nous nous engageons bientôt dans le vallon profond que suit la petite rivière de Longo-Potamo, bordée de myrtes et de poiriers sauvages. Nous contournons par l'ouest le rocher de l'Acro-Corinthe, et nous montons, entre deux croupes arides, vers un mamelon où s'étagent les murs et les toits rouges d'un grand village, Hagios-Basilios. Quelques femmes descendent du village jusqu'à la route pour nous regarder passer, et nous remarquons leur coiffure originale qui consiste en une pièce d'étoffe brodée enroulée autour de la tête comme un turban et, dont les deux bouts, ornés de franges, retombent gracieusement sur le côté. Près de là, au sommet d'une petite colline, se trouvent quelques murs cyclopéens s'étageant les uns au-dessus des autres comme des terrasses. Ce sont les ruines de Cléones; on ne reconnaît guère que la ligne des murailles et l'emplacement vague d'un temple. Il en est de même dans presque toute la Grèce. C'est un vaste cimetière où toutes les villes sont ensevelies, et c'est à peine s'il reste quelques pierres pour indiquer au passant où gisent tant de cités si riches et si florissantes.

Femme du village de Hagios-Basilios. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

Nous cheminons à travers une grande plaine fertile, en passant près d'anciennes carrières à côté desquelles on aperçoit, dans un enfoncement à gauche, le petit village de Courtessa. Puis les collines couvertes de pins s'élèvent et se rapprochent, formant une gorge abrupte où s'engage le chemin, ou pour mieux dire le sentier encombré de ronces et de genêts, plein de trous et de crevasses, et jonché de morceaux de rocher.

C'est par ici que jadis rôdait le lion dans la peau duquel Hercule se tailla une veste de chasse, et l'une de ces grottes, de ces anfractuosités creusées dans les hautes parois de couleur fauve que nous côtoyons, a dû lui servir d'antre.

Tout à coup les rochers s'aplanissent et s'écartent, et nous découvrons une petite vallée qui s'arrondit à nos pieds en forme de cirque, paysage mélancolique s'il en fut. Plus d'arbres, plus de buissons, rien que de la bruyère rose à perte de vue. Pas un être vivant. Le silence n'est troublé que par le cri pur des alouettes qui s'envolent à notre approche. Au milieu du vallon se dressent trois colonnes doriques, deux unies encore par leur architrave, la troisième isolée et déjà chancelante. C'est le temple de Némée mutilé par le temps, cet implacable ennemi de l'homme. Rien ne saurait rendre l'effet de ces colonnes au milieu de cette morne solitude. Il n'existait pas de ville dans l'antiquité à cet emplacement, mais seulement un bois sacré, c'est-à-dire, en plus grand et en plus beau, ce que sont aujourd'hui les couvents grecs entourés d'oliviers, ombragés de platanes et perdus au fond des cantons les plus déserts. Il y avait là un temple où l'on offrait des sacrifices à Jupiter, un logement pour les prêtres, un stade et un théâtre où l'on célébrait des fêtes en commémoration des exploits d'Hercule. De

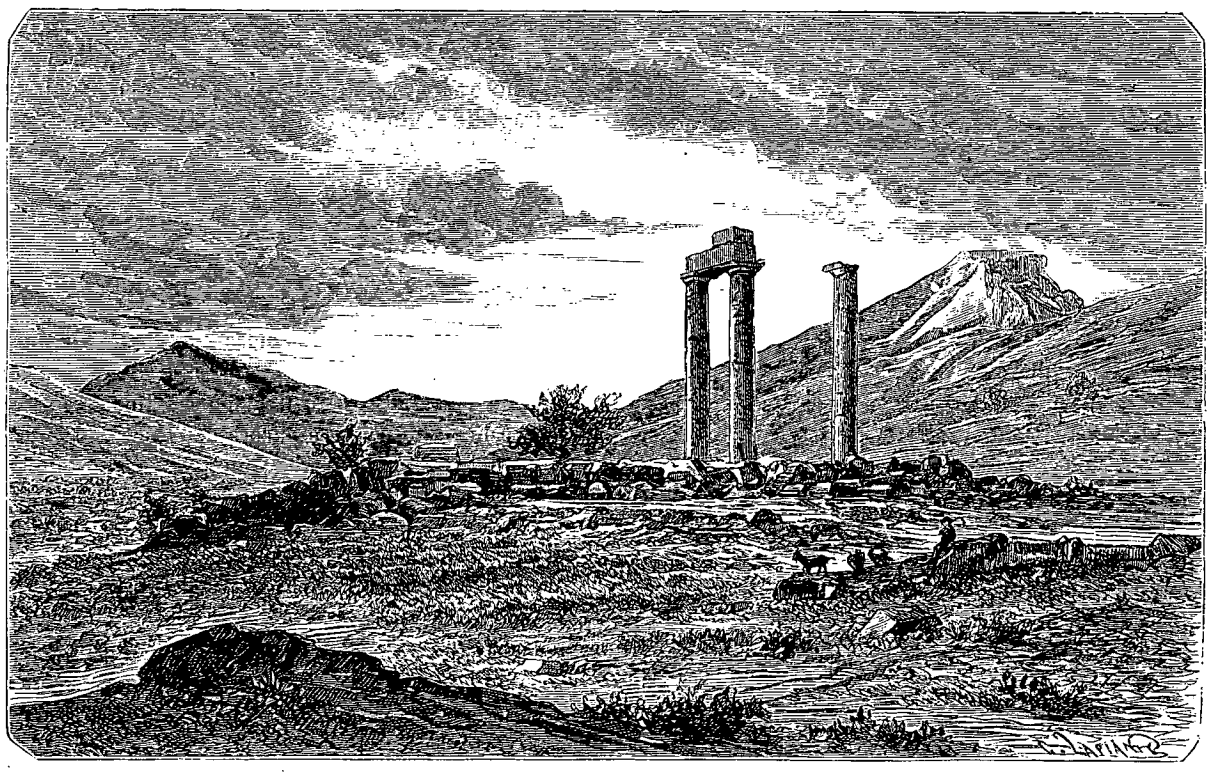
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes les provinces voisines on venait y assister, et les pèlerins campaient sous les tentes, tout autour du bois sacré.

Pendant qu'Alexandros prépare notre déjeuner, nous nous dirigeons vers le temple.

L'histoire ne dit pas l'époque de sa fondation, mais à en juger par le caractère de son architecture il remonte environ à la cent-dixième olympiade, c'est-à-dire à l'an 344 avant J. C. Il est donc bien postérieur aux temples de l'Attique ou de Corinthe. Ce qui lui donne un style tout spécial, c'est la longueur de ses colonnes et la forme étroite et bombée de ses chapiteaux dont la courbe est presque droite. Les filets sous le gorgerin sont supprimés. L'ensemble est élégant, c'est l'apogée de l'art grec. Quelques années encore, et la décadence va commencer, la pureté des formes s'altérera, les traditions se perdront.

Il ne reste debout qu'une colonne de la façade, et deux du pronaos soutenant encore une partie de l'entablement avec un triglyphe. Tous les murs ont été détruits, sauf quelques portions du soubassement à l'ouest de la cella. Ce temple entier en pierre calcaire paraît avoir été détruit par un tremblement de terre, car les colonnes sont toutes renversées parallèlement à côté de leur base. On pourrait les relever et reconstituer presque entièrement l'édifice, qui comptait six colonnes de face et treize sur les côtés (en comptant deux fois celles d'angle), plus deux pour le pronaos et deux pour l'opisthodome. Le péristyle avait quarante-sept mètres de long sur vingt de large.



Temple de Jupiter, à Némée. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

Un jour viendra où les trois colonnes seules survivantes s'écrouleront à leur tour et rouleront au milieu des débris qui gisent à leur pied. L'œuvre de destruction sera accomplie, et pour peu que la civilisation s'empare de ce vallon si désert, le temple antique sera converti en chaux et l'autel de Jupiter Néméen deviendra peut-être l'autel d'une modeste église de village.

Après un court repos auprès de la fontaine Adrastée, celle où Polynice et les sept chefs de l'expédition contre Thèbes étanchèrent leur soif, nous continuons notre route en gravissant les pentes des collines situées au sud du vallon de Némée. Nous cheminons au milieu des grandes herbes et des bruyères; nous nous engageons dans une gorge où nous laissons nos chevaux chercher eux-mêmes un passage à travers les broussailles et les roches grises. Arrivés au sommet, il faut redescendre avec plus de difficultés encore, et nous devons mettre pied à terre, laissant nos bêtes livrées à leur instinct. Se sentant libres, elles se mettent à sauter deci delà, à travers les lentisques et les arbousiers, glissant sur les roches mais ne tombant jamais, et elles arrivent avant nous en bas, après avoir semé aux buissons nos couvertures et nos paletots que les agoyates ramassaient derrière elles.

Tout à coup une oasis se présente : c'est le Kani de Dervénaki ; on se croirait transporté dans un des sites les plus gracieux de la Provence. La Grèce réserve parfois de ces surprises inattendues et trop courtes au voyageur. Un moulin alimenté par l'eau du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

torrent est entouré de peupliers et de noyers, et devant l'auberge, dans un jardin ombragé de mûriers et d'oliviers, entouré de haies de rosiers en fleurs, de sureaux ou d'oléandres, des femmes albanaises au costume pittoresque sont en train de tailler les vignes.

Nous suivons, entre deux chaînes de montagnes assez hautes, une étroite vallée toute hérissée de rochers et arrosée par un torrent que nous traversons plus de vingt fois, tantôt à droite tantôt à gauche, pour chercher le chemin le plus praticable. Des lauriers-roses et des myrtes en bordent les berges et servent d'abri aux tourterelles, tandis que dans les touffes d'agnus-castus se traînent de grosses tortues à la carapace brune et très-bombée. Sur les hauteurs, des troupeaux de chèvres sont éparpillés, et le pâtre, appuyé sur son bâton, nous suit lentement des yeux, interpellant ses chiens qui nous montrent leurs crocs à distance.

A chaque gué nos chevaux s'arrêtaient court, tâtant les pierres, sondant le fond avant d'y poser le pied, puis se lançaient résolûment, éclaboussant tout autour d'eux. Les agoyates sautaient de pierre en pierre, s'aidant de leurs bâtons et de la queue des chevaux; et quand l'un d'eux manquait son coup et s'enfonçait jusqu'au-dessus du genou, ses camarades lui lançaient des quolibets auxquels il répondait gaiement, et riant tout le premier de ce bain forcé.

Ce défilé peu praticable fut, en 1822, le théâtre d'une défaite sanglante que le chef grec Colocotroni infligea à l'armée turque pendant la guerre de l'indépendance. Dramali-Pacha revenant d'Argos, dont il n'avait pu enlever la citadelle, et battant en retraite précipitamment à travers un pays dévasté par les habitants eux-mêmes, s'engagea dans cette gorge étroite, qui porte le nom de Saint-Sosti.

Son armée n'avait pas de vivres, et l'été avait desséché les rivières et tari les sources. Colocotroni, avec Nikitas et Dicée à la tête de mille pallikares, cachés sur les hauteurs, se montrèrent tout à coup et attaquèrent avec impétuosité. Les Turcs, enveloppés de tous côtés, essayaient de gravir la montagne avec leurs chevaux, mais tombaient dans les crevasses et les précipices, pêle-mêle avec les mulets et les chameaux de charge. Plus de trois mille périrent, et ils eussent été anéantis jusqu'au dernier si les Grecs avaient été plus nombreux.

L'arrière-garde, qui arrivait sans se douter de rien, fut, elle aussi, surprise et cruellement maltraitée; une quantité considérable d'animaux, d'armes et de riches dépouilles resta entre les mains des vainqueurs.

Bientôt nous débouchons sur la vaste plaine d'Argos s'étendant jusqu'à la mer qui brille, en face de nous, à l'horizon. Au sud se montre le pic chauve que couronnent les murs grisâtres et crénelés du castel d'Argos, tandis qu'à notre gauche, au-dessus des blanches maisons de Nauplie, se dresse l'immense rocher de Palamède, avec sa citadelle rouge qui surplombe les eaux bleues du golfe. Dans la plaine, des champs de blé encore verts alternent avec des jardins et des villages isolés.

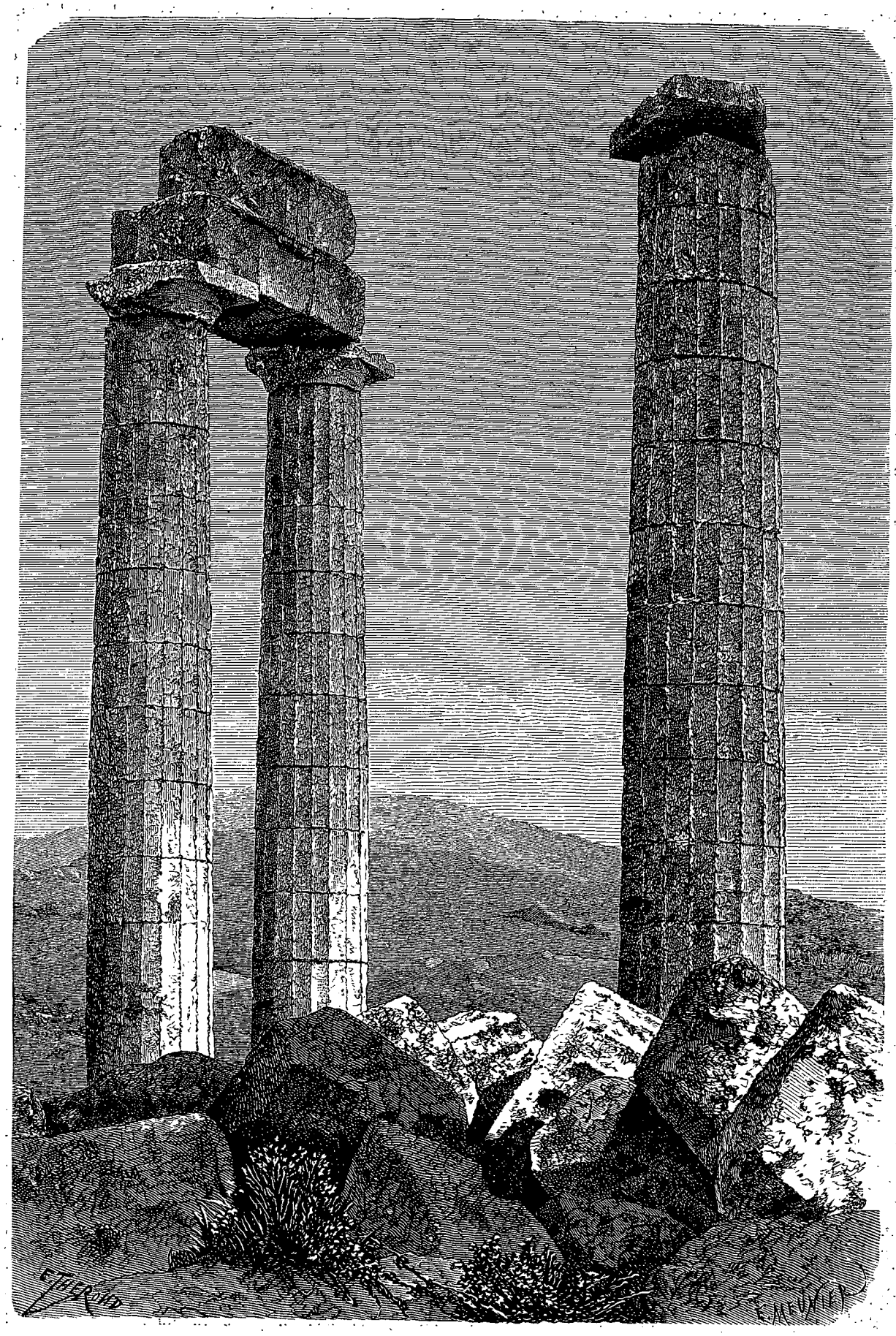
Après des terrains marécageux coupés par des irrigations qui nous forcent à faire des détours, nous ne faisons que traverser la route directe d'Argos à Corinthe pour nous engager de nouveau dans des terres labourées, et gravir une colline pierreuse à côté du misérable hameau de Karvathi. Nous apercevons tout à coup les murs cyclopéens de Mycènes, sur un monticule conique, entre deux énormes parois de rochers dont il est séparé de tous côtés par des ravins profonds et à pic. L'aspect en est sauvage et sinistre et l'on ne peut désirer un autre théâtre approprié au sombre et sanglant drame de cette horrible famille des Atrides, qui n'a légué à la postérité que des souvenirs de meurtres, d'adultère, d'infanticide et de parricide. Il semble qu'on marche dans le sang quand on entre dans cette enceinte formidable, et il n'y a pas jusqu'à la teinte noirâtre des murailles qui n'ajoute à cette impression. Avant de venir ici, il faut avoir lu cette tragédie où Sophocle a fait revivre, avec une énergie admirable, Agamemnon le pasteur des peuples, Clytemnestre et Égisthe, Oreste et Électre.

L'imagination, sous l'empire de cette poésie vibrante, et en face de cette nature étrangement triste et sauvage, vous transporte sans transition à vingt siècles en arrière. Au moment où l'on s'engage entre ces deux remparts formés de blocs que cent hommes pourraient à peine soulever et qui précèdent la porte royale, on se range instinctivement comme si, sur ce sol de rocher qui conserve encore des traces de roues, on entendait rouler le char d'Agamemnon revenant de la guerre de Troie avec Cassandre. Là-bas, sous cette porte que surmontent deux lions gigantesques dressés debout, sa femme Clytemnestre et Égisthe l'attendent. Encore un pas, et il tombera victime d'un infâme guet-apens. Nous nous avançons : voici le palais (y a-t-il deux heures ou trente siècles que nous sommes là?); on entend des cris, la foule s'ameute, un homme sort un poignard à la main, les yeux hagards, les cheveux hérissés. On fuit devant lui; c'est Oreste qui vient d'assassiner Clytemnestre et que les Furies poursuivent. Électre, sa sœur, lui a mis l'arme dans les mains et a assisté froidement au meurtre en lui disant : « Frappe encore une fois si tu peux. »

Après la destruction de la famille d'Agamemnon et le retour des Héraclides dans le Péloponnèse, Mycènes perdit sa puissance, et sa population fut chassée par les habitants d'Argos. Depuis cette époque elle est toujours restée déserte, semblable à ces maisons isolées où un crime a été commis, où personne n'ose plus entrer, et que le passant évite le soir quand il entend les volets grincer sur leurs gonds avec un bruit sinistre.

Les murailles sont intactes. Les Vénitiens et les Turcs ne sont pas venus maçonner leurs créneaux grêles sur ces assises de géants. Elles suivent les sinuosités du roc, entourant l'ancien Acropole de tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



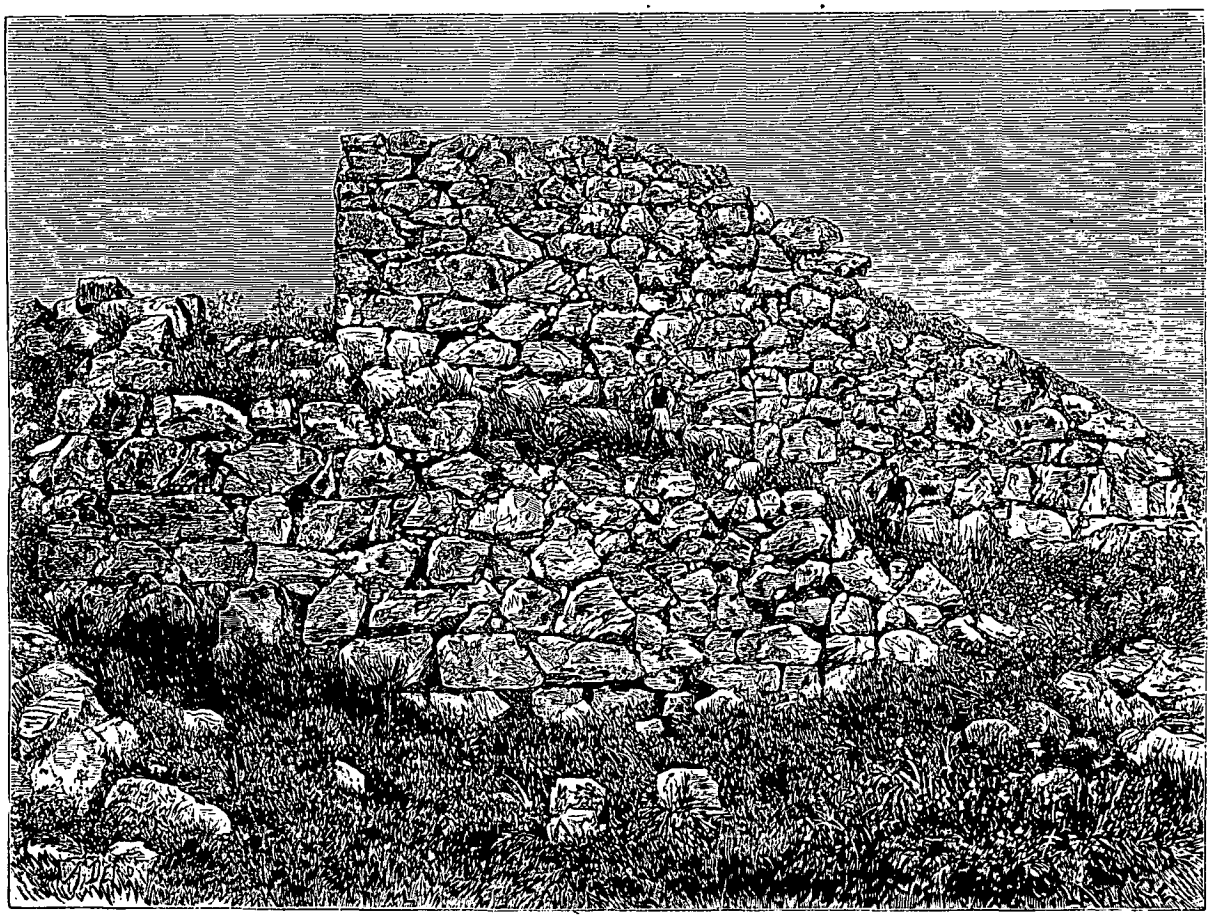
Ruines de Némée. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

côtés, sauf au sud, où la hauteur du rocher était une défense plus que suffisante. Elles ne sont pas flanquées de tours, système de défense qui ne fut connu que plus tard, et présentent deux appareils différents de construction cyclopéenne : l'un composé de polygones irréguliers soigneusement rapportés sans le secours de pierres plus petites et taillés de manière à offrir une surface unie, l'autre formé de blocs grossièrement équarris, rangés par assises horizontales, de hauteurs inégales, et dont les joints tombent indifféremment sur des pleins ou sur d'autres joints. On remarque près de la porte des Lions un troisième genre de construction. Les blocs, presque quadrangulaires, sont rangés par assises régulières, mais cependant leurs joints ne sont pas tous verticaux comme dans l'appareil hellénique, et présentent des lignes plus ou moins obliques.

Trois portes donnaient accès dans la ville fortifiée. La principale, située à l'ouest, est la célèbre « porte des Lions ». On y arrive par une sorte d'avenue de quinze mètres de long sur dix de large comprise entre deux gros murs de défense et composés de grands blocs de pierre triangulaires.

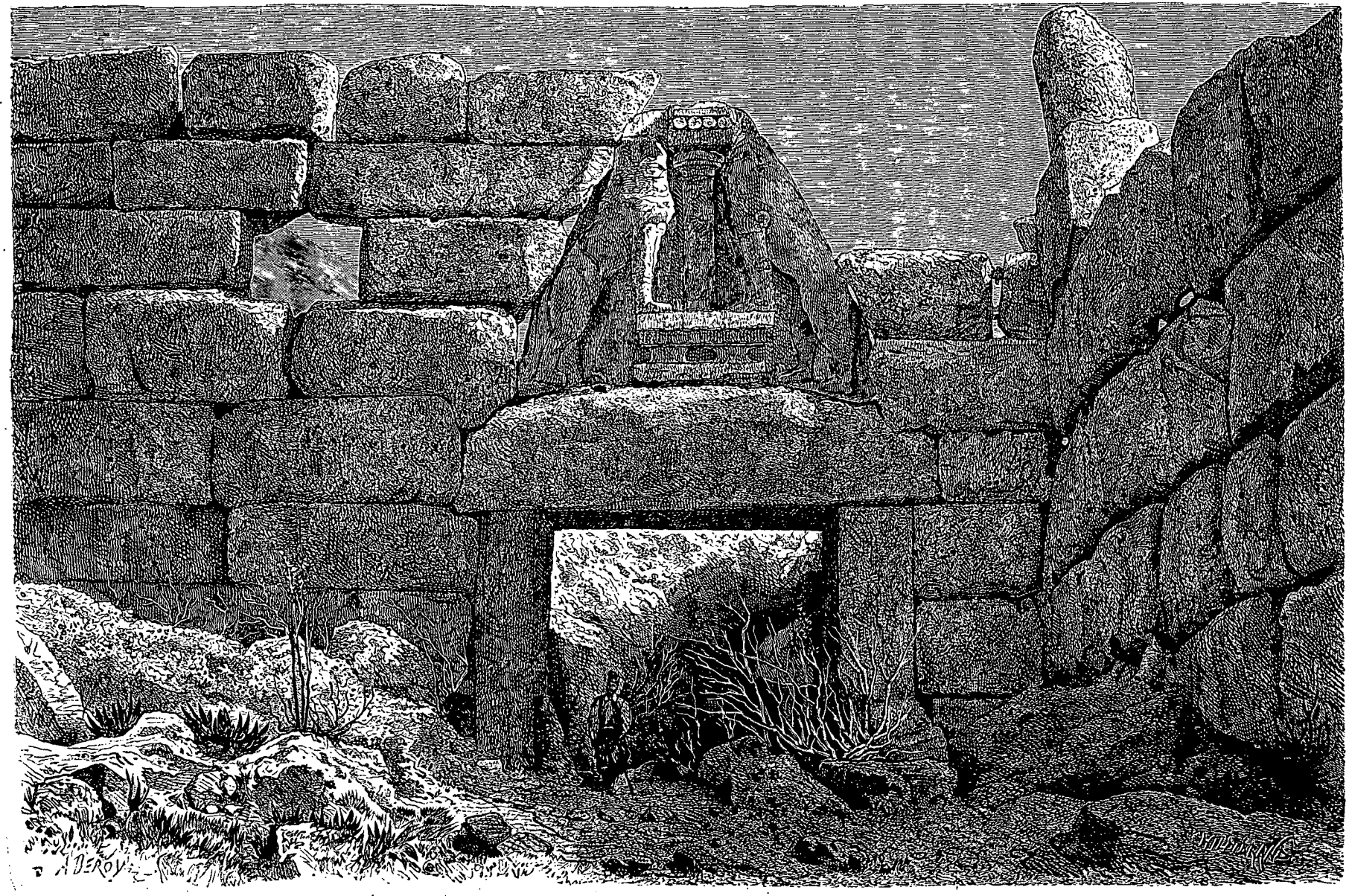
Cette porte, de forme pyramidale, a environ cinq



Murs de Mycènes. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

mètres trente centimètres de hauteur et trois mètres de largeur dans la partie supérieure. Le linteau consiste en une seule pierre de près de cinq mètres de long sur deux de hauteur et un mètre vingt centimètres d'épaisseur. On y voit encore les tourillons où tournaient les pivots des portes. Ce linteau est surmonté d'un énorme bas-relief, sculpté dans une pierre triangulaire de trois mètres de haut en calcaire très-fin qui a pris un ton général gris verdâtre foncé. Cette sculpture, le plus ancien exemple que nous possédions de l'art des âges héroïques avant la guerre de Troie, représente deux lions dressés debout contre un pilier central. Ce pilier supporte une sorte de chapiteau composé de trois tores et d'un abaque sur lequel sont posées de champ quatre rondelles surmontées à leur tour d'une barre que l'on peut prendre, à la rigueur, pour un second abaque semblable au premier. Aux côtés du pilier se dressent les deux animaux, les pattes de devant appuyées sur le soubassement du pilier, les pattes de derrière reposant sur l'architrave de la porte. Les têtes manquent, mais les restes de crinière que l'on distingue nettement à l'animal de gauche, les pattes qui sont très-bien accusées suffisent pour faire reconnaître que ce sont bien là des lions. Ils ont été sculptés au marteau et sont un peu lourds de forme, mais n'en ont pas moins un caractère sévère et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte des Lions, à Mycènes. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandiose. D'après quelques auteurs, ce bas-relief serait un symbole dont il faudrait chercher l'origine dans les sculptures mithriaques de la Perse. Ce pilier serait l'autel du feu, du soleil, emblème du principe générateur. Les quatre rondelles seraient l'extrémité des bûches placées sur l'autel, et le second abaque ne serait autre qu'un morceau de bois placé en travers. Si le haut de la pierre n'avait pas été brisé, on y aurait peut-être trouvé une flamme qui aurait tranché toutes les hypothèses. Il est avéré d'ailleurs que les Spartiates pratiquaient le culte du soleil tel que le leur avaient transmis les Perses ou les premières colonies égyptiennes, et les relations intimes qui existaient entre Sparte et Mycènes expliqueraient très-bien la présence sur cette porte de l'*Atchdan* des Sassanides.

Quand on a passé sous la porte des Lions, on se trouve dans l'enceinte de l'Acropole, qui monte en forme de triangle vers la montagne. Çà et là on rencontre des substructions, des fondations de maisons et des citernes taillées dans le roc; l'une est même encore garnie du ciment destiné à empêcher l'absorption de l'eau par la roche poreuse qui forme les parois. A l'extrémité orientale, des restes de murailles paraissent avoir appartenu à un grand édifice régulier. N'était-ce pas le palais d'Agamemnon, celui qui a retenti des imprécations d'Oreste et des cris de Clytemnestre égorgée?

Près de là, une seconde porte plus petite s'ouvre dans les remparts et donne accès à un ancien chemin qui descendait vers la ville basse. D'un côté, un parapet garantit du précipice; de l'autre, s'élèvent les murailles de l'Acropole, que l'on avait à sa gauche en entrant, de façon à protéger pendant les sorties le flanc droit des soldats, celui qui n'était pas couvert par le bouclier.

En redescendant la colline, et en dehors de l'enceinte, à quatre cents mètres environ de la porte des Lions, est située la construction que l'on a tour à tour appelée tombeau d'Agamemnon ou trésor d'Atrée, et qui était probablement l'un et l'autre.

A l'exception de la façade, il est entièrement souterrain, et son aspect extérieur est celui d'un tumulus.

On y accède par un corridor de vingt mètres de long sur six mètres vingt centimètres de large, formé, comme l'avenue de la porte des Lions, par deux murs cyclopéens; puis on se trouve vis-à-vis d'une porte de forme pyramidale de six mètres et demi de haut et de plus de trois mètres de large à la base. La partie la plus remarquable de cette porte est le linteau, composé de deux énormes pierres juxtaposées. La plus grande a huit mètres quinze centimètres de long sur six et demi de profondeur et un mètre vingt d'épaisseur. C'est un poids de cent soixante-dix mille kilogrammes, extrait d'une carrière voisine et transporté là. Au-dessus du linteau est une ouverture triangulaire qui probablement servait à encastrer quelque bas-relief, car l'idée d'un soupirail ne semble guère acceptable; l'air et la lumière étaient bannis des tombeaux, et il n'est pas présumable qu'on aurait laissé une ouverture par où les voleurs auraient pu se glisser.

Quand on a pénétré dans l'édifice, on est dans une grande salle circulaire de quatorze mètres et demi de diamètre, surmontée d'une voûte parabolique. Les voussoires qui la composent sont simplement des assises horizontales, posées en encorbellement les unes sur les autres, et dont les angles sortants ont été taillés à l'intérieur pour donner l'apparence d'une voûte. L'élévation est de treize mètres quatre-vingts centimètres. Cette salle était entièrement revêtue de plaques de bronze fixées par des clous de même métal dont on voit encore quelques-uns. La pierre placée au plus haut point de la voûte a été soulevée, dit-on, par ordre de Veli-Pacha, sur le bruit accrédité dans le pays qu'il se trouvait là d'immenses trésors. A droite est une salle plus petite, carrée, et entièrement creusée dans le roc. Au-dessus de la porte est aussi une ouverture triangulaire comme à la grande porte. Peut-être ce caveau servait-il de sépulture et a-t-il contenu le corps d'Agamemnon. Ce monument, qui semble construit d'hier, frappe vivement par son caractère de force et de grandeur. Les proportions de ce dôme donnent une idée formidable de la puissance des hommes qui l'ont construit.

D'autres tombeaux existent aux environs de celui-là, mais ils sont plus petits et complétement fermés. C'est sur cet emplacement qu'un Allemand, le célèbre docteur Schliemann, a fait tout récemment[1] des fouilles qui ont amené des découvertes d'un grand intérêt. Dans les cinq tombes qu'il a explorées, il a trouvé, sur un lit de sable fin, des squelettes entiers qu'on a pu conserver intacts en les arrosant d'alcool saturé de résine. Ils avaient la tête à l'est et les pieds à l'ouest, et étaient d'une taille gigantesque. Sur un de ces squelettes, la figure avec toutes les chairs avait été bien conservée sous un lourd masque d'or. Il ne restait aucune trace des cheveux, mais on distinguait les deux yeux et la bouche, qui s'était entr'ouverte sous le poids du masque, laissant voir trente-deux dents intactes. La couleur du corps était à peu près celle des momies égyptiennes.

Dans une autre tombe, autour d'un crâne malheureusement trop fragile pour qu'on pût le conserver, était placé un diadème d'or, orné de lignes en spirale et au centre duquel on voit deux soleils. Près du corps on a trouvé un fer de lance, deux petites épées de bronze, deux longs couteaux du même métal, une coupe en or à une seule anse. Avec les épées gisaient çà et là de petits morceaux de toile provenant probablement des fourreaux. Enfin, dans le même tombeau, on a encore trouvé deux vases de terre façonnés à la

1. C'est en 1876 que M. Schliemann a commencé ses fouilles.

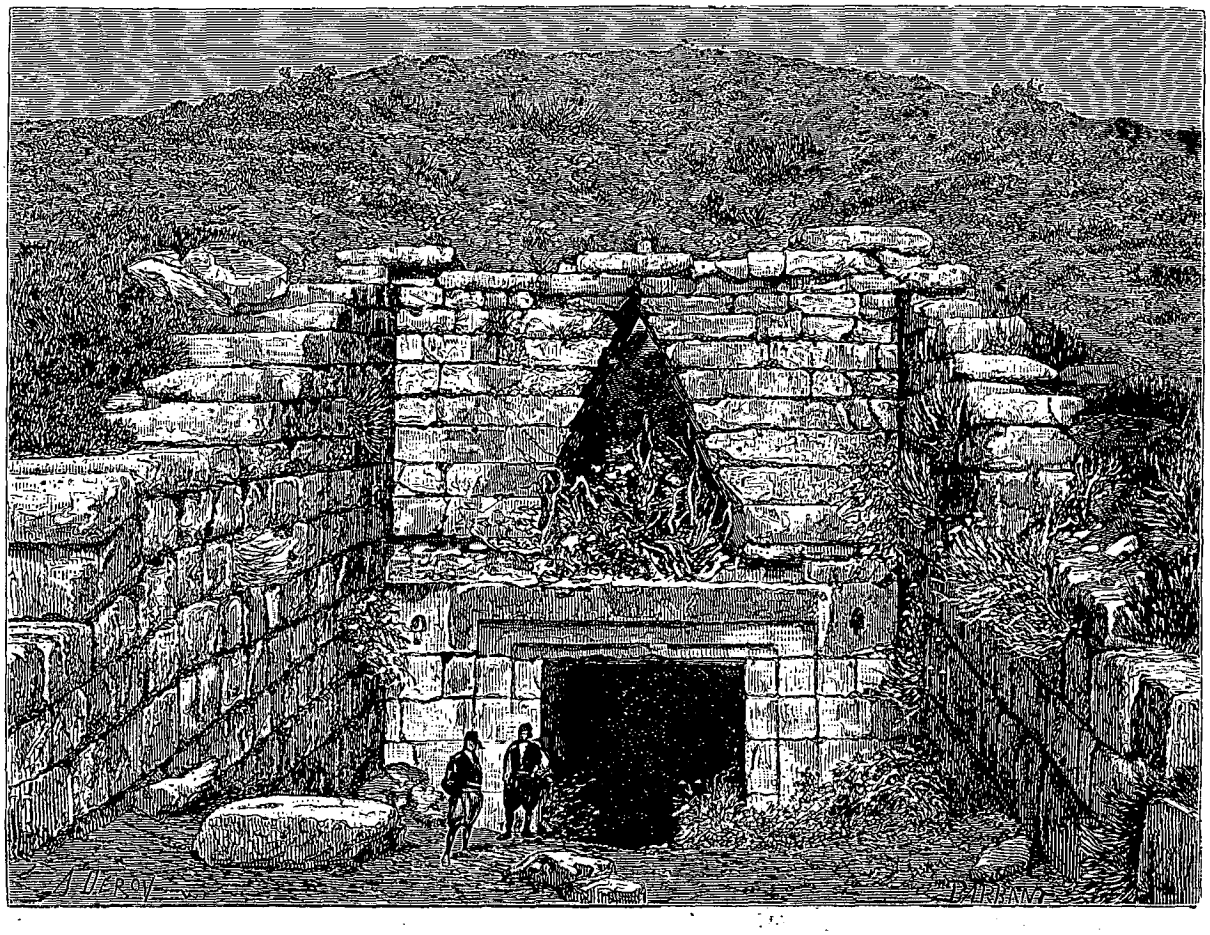
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main, l'un vert, l'autre rouge, ornés de figures géométriques.

Auprès de deux autres squelettes, dont l'un était celui d'une femme, on a découvert des ornements en or pesant cinq kilos, des gobelets en or et en argent, cent trente-quatre boutons en or, quatre poignées d'épées en or, des boucles d'oreilles représentant Hercule tuant le lion de Némée, onze épées en bronze, deux sceptres avec poignées de cristal, des fragments de casque lamés d'or, quatre grandes cuirasses d'or : deux carrées et deux semi-circulaires, ornées de figures représentant des lions, des chevaux, des sphinx ; enfin des disques en or couverts de végétaux et d'animaux asiatiques en relief. On le voit, la découverte a son prix, et l'infatigable chercheur qui dépense sa fortune à ces travaux a bien le droit d'en être fier ; mais il s'est un peu pressé peut-être de baptiser les morts qu'il a exhumés, et de les imposer au monde sous les noms d'Agamemnon, de Cassandre et de leurs compagnons tués par Égisthe.

Ces découvertes n'en ont pas moins un grand intérêt, et donneront lieu à de savantes et curieuses discussions entre les savants de tous les pays.

L'exploration des ruines de Mycènes nous avait



Porte du trésor d'Atrée, à Mycènes. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

pris plus de temps que nous ne pensions. Il fallait d'autant moins songer à aller coucher à Argos, que de larges gouttes de pluie commençaient à tomber et qu'il n'eût pas été agréable d'être surpris par l'orage pendant la nuit, au milieu de chemins de traverse. Mieux valait subir le mauvais gîte que nous offrait le hameau misérable et enfiévré de Karvathi. Nous nous installons dans la maison la moins délabrée et la moins sale, et nous dînons philosophiquement des restes de notre déjeuner. Pendant la nuit, l'orage éclate avec violence, le vent souffle avec rage, la pluie passe à travers les fissures du toit ; elle nous inonde. Les agoyates bouchent les ouvertures avec les couvertures des chevaux, maintenues par de grosses pierres ; mais l'eau filtre quand même, et c'est assis sur nos lits, et bourgeoisement armés de nos parapluies, que nous finissons la nuit, pendant qu'à côté de nous un petit enfant fiévreux et grelottant gémit d'une façon lamentable. Plus d'une fois nous sentons la tristesse et le découragement nous saisir, et des idées de brusque retour nous traverser l'esprit. Dans les contrées aussi primitives que l'est encore le Péloponnèse, les voyageurs sont sujets à ces accès d'abattement moral et physique ; mais il faut savoir y résister, bientôt le premier rayon de soleil sur un beau site fait tout oublier, et la gaieté renaît.

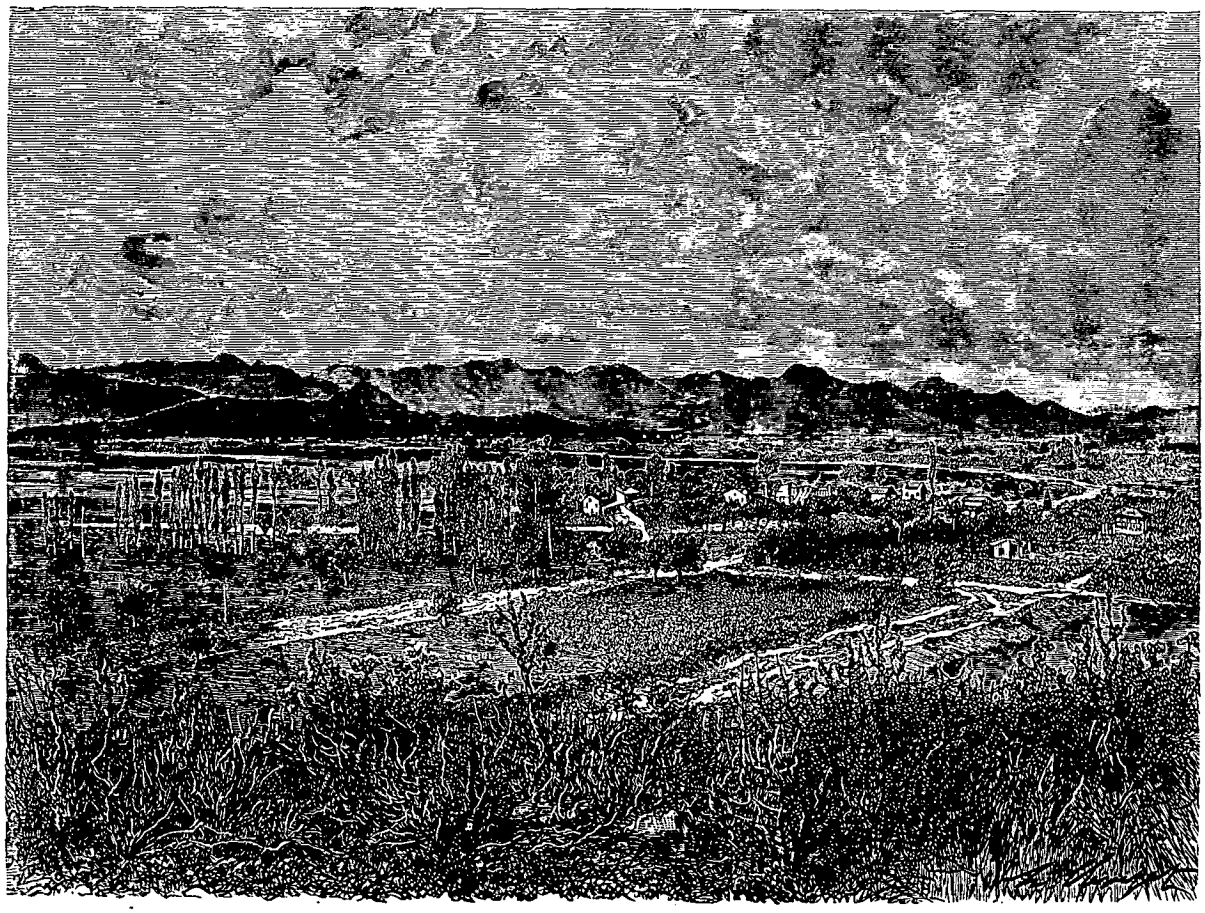
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

LV

La route de Mycènes à Nauplie. — La plaine d'Argos. — Nauplie. — Aspect de la ville. — Les églises. — Un lion bavarois. — La forteresse Palamède. — Les ruines de Tirynthe. — Une ferme-école.

Nous nous levons transis; le sol de notre masure, détrempé par la pluie, glisse sous nos pieds; nos vêtements sont imbibés d'une humidité malsaine. L'enfant ne dit plus rien, mais son regard éteint, sa respiration sifflante et entrecoupée font mal à entendre. Il n'a plus que quelques heures à vivre : c'est la fièvre du pays qui le tue. Sa mère, accroupie près de lui, le regarde d'un air hébété; son père, jeune encore, mais amaigri et le teint terreux, fume d'un air indifférent. Au dehors, la pluie a cessé, mais le temps est sombre et les nuages couvrent les montagnes. Nous avons hâte de nous éloigner de ce triste lieu, et, après avoir donné quelques drachmes à nos hôtes, nous montons à cheval.

En un quart d'heure nous rejoignons la route carrossable qui va à Nauplie, peu entretenue, comme les rares autres routes du royaume, et toute parsemée de trous et de fondrières de boue qui nous éclaboussent des pieds à la tête quand nos chevaux y trébuchent. Heureusement qu'à un kani nous rencontrons une voiture qui a amené jusque-là deux touristes anglais. Nous nous *introduisons* nous-mêmes, selon l'expression consacrée, et nous informons de leurs projets. Ils vont à Corinthe, et nous offrent leur véhicule pour gagner Nauplie. Nous acceptons avec enthousiasme, et après échange de poignées de main, nous montons dans notre calèche, si l'on peut donner ce nom à ce véhicule si peu civilisé, informe, défoncé, bossué, déchiré, poussiéreux, et dont deux des ressorts sont cassés et remplacés par des cordes. Les cahots sont effroyables, mais c'est un changement après le trottinement irrégulier et fatigant de nos chevaux.



Plaine d'Argos. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

A droite et à gauche de la route, la campagne est couverte de champs de vignes et de tabac dont les larges feuilles commencent à peine à verdir. Le tabac de l'Argolide est renommé pour sa qualité supérieure. Il est exporté en Turquie sous le nom de tabac grec, et en Europe sous le nom de tabac turc. Des paysans sèment, dans des terres bien ameublies, des graines de cotonnier. La culture du coton s'étend chaque jour davantage dans la province. L'espèce que l'on y cultive est le cotonnier herbacé de Syrie. Il atteint quatre-vingts centimètres à un mètre au plus de hauteur; ses feuilles sont tendres, d'un vert clair; ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

fleurs, jaunâtres, rosées ou violacées, sont marquées d'une tache pourpre au bas de chaque pétale. Le coton est d'une grande blancheur, mais le fil est un peu court. Il m'a été très-difficile de savoir quel est le rendement moyen, chaque propriétaire accusant un chiffre différent. Autant que l'on peut l'apprécier, on obtient, par hectare, huit cents kilogrammes, graine comprise, c'est-à-dire deux cent quatre-vingts kilogrammes de duvet nettoyé. Il s'est établi à Nauplie une usine qui égrène et nettoie le coton et le presse en balles pour l'exportation.

Nous dépassons plusieurs villages ou groupes d'habitations entourés de jardins et de hauts peupliers. A mesure que nous nous rapprochons de la ville, nous croisons des gens à pied ou à cheval, des chariots, des voitures, donnant une animation que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer en Grèce. Tantôt ce sont des paysans qui reviennent de porter leurs denrées à la ville, ou des citadins propriétaires qui vont surveiller les travaux de semailles; tantôt des voyageurs qui se rendent à Nauplie pour prendre le paquebot en partance pour le Pirée. Les femmes, assises sur des matelas roulés et des amas de couvertures bigarrées, portent les enfants et s'abritent sous de grands parapluies; les hommes chevauchent à côté, à califourchon ou assis sur les sacoches de cuir.

Près de Nauplie et de Pronia, qui lui sert de faubourg, la route s'élargit et s'améliore. Toute cette portion a été faite par les Français. Elle longe le port au pied du rocher Palamède, et franchit un pont-levis

Vue prise dans un village de la plaine d'Argos. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

qui précède une grande porte surmontée des armes de Venise.

Notre carozza nous dépose devant un hôtel, sur une place plantée d'arbres. On nous donne deux grandes chambres avec balcon ayant vue sur la place. Nous nous asseyons sur de vraies chaises, nous écrivons sur de vraies tables, nous dormirons, dit-on, dans de vrais lits. Nous voilà décidément en pleine civilisation. Au-dessous de nous, dans un restaurant, des officiers en uniforme, des bourgeois en redingote prennent leur café et jouent au billard. Dans les rues passent des dames habillées à la mode de Paris.

Nauplie, resserrée entre ses fortifications, n'a que six mille habitants, mais est régulièrement bâtie et ressemble beaucoup au Pirée ou à Patras. Les rues sont droites et dallées, les maisons ont une apparence propre et même élégante. Les grands magasins construits par les Vénitiens au pied de la citadelle, et le palais du Gouvernement élevé par Capo d'Istria au moment de sa résidence à Nauplie, donnent à la petite ville un aspect de capitale. Sur le port, des cabarets, des boutiques de vivres bordent le quai où circulent des marins au large pantalon bouffant, des soldats en uniforme européen, des courtiers et des marchands. Il n'y a d'ailleurs aucun monument digne d'être visité, pas même l'église de Saint-Spiridion, où Capo d'Istria fut assassiné le 9 octobre 1831 par les frères Constantin et Georges Mavromichalis. Ce dernier frappa le président d'un coup de poignard dans le côté et Constantin lui tira à bout portant un coup de pistolet; on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

voit encore dans la muraille la trace profonde de la balle. L'un des assassins fut massacré par le peuple, l'autre fut fusillé peu de temps après, bien qu'appartenant à la famille la plus influente du Magne.

Une autre église, celle de Saint-Georges, est assez curieuse par son architrave et ses ornements qui ont conservé le caractère vénitien. Les voûtes des dômes sont couvertes de fresques italiennes du dix-septième siècle, largement traitées, et au-dessus de l'entrée de la nef on voit une copie assez bonne de la Cène de Léonard de Vinci.

En dehors du faubourg de Pronia, sur le flanc d'un rocher se trouve un monument exécuté par un sculpteur allemand et élevé par les officiers et soldats de la brigade royale bavaroise à leurs camarades morts en Grèce en 1833 et en 1834. C'est un lion colossal, taillé dans le roc comme celui de Lucerne, mais sans grand caractère; un lion d'académie.

Tout à côté, dans un petit cimetière, plusieurs tombes portent des noms français.

Il ne nous restait plus qu'à visiter la forteresse de Palamède, qui s'élève à pic au-dessus de la mer et de la ville, à la hauteur de deux cent seize mètres, et n'est accessible que du côté de la ville. On y arrive par un escalier de mille marches taillé en zigzag dans le flanc du rocher.

En 1247, Guillaume de Villehardouin s'en empara et reconstruisit les murailles d'après un système de défense nouveau.

Après de longues années d'anarchie pendant lesquelles les familles franques se disputèrent la possession de la Morée, Nauplie tomba au pouvoir des Vénitiens en 1686. Morosini fit alors élever les fortifications redoutables que l'on voit encore sur le rocher Palamède et qui forment un pentagone enclavant sept forts détachés. C'est aussi lui qui fit creuser les vastes citernes où des canaux habilement disposés amènent l'eau de pluie. Cette citadelle est regardée comme imprenable, et lors de la guerre de l'indépendance ce ne fut que par la famine que les Grecs parvinrent à la réduire.

C'est à cette époque que remonte la construction du petit fort élevé sur l'îlot, isolé au milieu des flots, que l'on aperçoit à trois cents mètres de la ville, à l'entrée de la rade. Cette forteresse, destinée à protéger Nauplie contre une attaque par mer, s'appelait le *Passage* et était rattachée par une jetée à la terre ferme. Sur les débris des murailles vénitiennes, les Turcs élevèrent ensuite le fort de Bourzi, où les navires devaient s'arrêter pour payer les droits d'entrée. Dans les parties les moins profondes de la mer, on distingue encore les pilotis de la digue. Sur la porte du fort se dresse le lion de Saint-Marc au-dessous de trois écussons ornés du bonnet ducal, et une inscription rappelle le courage et les vertus officielles de Morosini.

L'officier chargé de nous accompagner nous mena d'abord au fort de Miltiade, qui sert de prison militaire. Les condamnés y travaillent par escouades dans des ateliers séparés. Ils tissent des bas de laine, confectionnent des manteaux grossiers, des nattes, des cordes, et des sacs de toile.

Nous allons ensuite au fort Thémistocle. Sur la porte est sculpté le lion de Saint-Marc. Sur les murailles des armoiries franques coudoient des blasons vénitiens. Dans la cour gisent plusieurs beaux canons portant sur la culasse le lion de Saint-Marc et la date 1687. Ce sont les pièces amenées par Morosini. Mais ce qu'il y a de plus beau au fort Palamède, c'est la vue sur le golfe et les montagnes qui l'enserrent, sur la plaine verdoyante d'Argos et sur les hautes montagnes de l'Arcadie qui bornent l'horizon. La mer était si calme et si pure que nous distinguions à une grande profondeur les bancs de sable comme de grandes traînées d'argent, et les lignes de rochers noirs d'algues et de varechs.

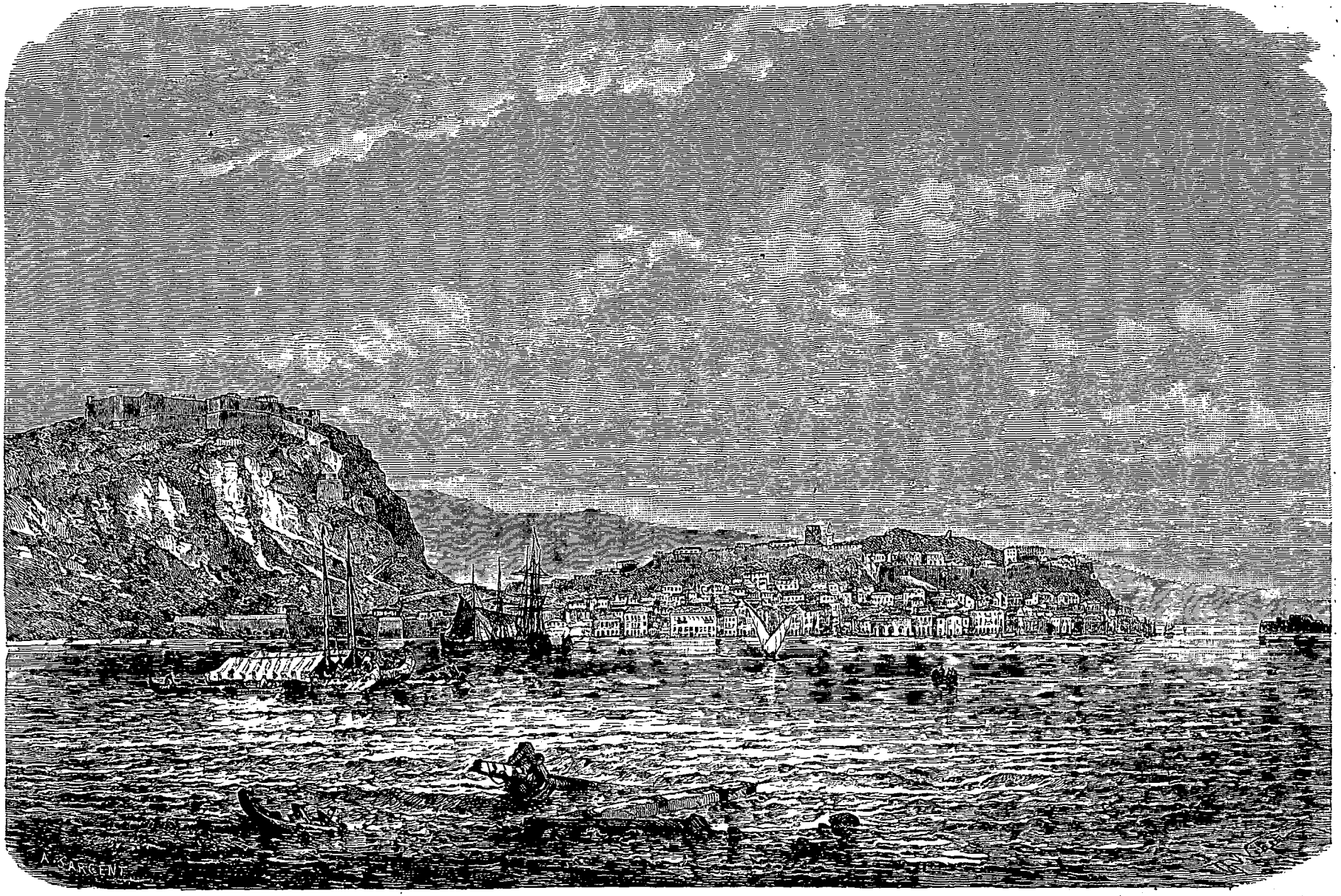
Alexandros nous arrache à notre contemplation en nous demandant l'heure. Nous devons aller visiter à une lieue d'ici les ruines de Tirynthe, et nous n'avons que le temps si nous ne voulons pas être exposés au désagrément de ne pouvoir rentrer dans la ville et de chercher un gîte dans quelque kani malpropre du faubourg Pronia; car Nauplie joue à la ville forte et se donne le genre de fermer ses portes au coucher du soleil. Les clefs sont remises au commandant, et si vous ne vous êtes pas muni d'une autorisation spéciale, ni prières, ni menaces n'obtiendront de réponse, à moins que vous n'insistiez trop, auquel cas la sentinelle vous enverra un coup de fusil. Comme nous nous soucions aussi peu de servir de pâture aux insectes de Pronia que de cible aux recrues de la garnison, nous nous hâtons de redescendre les mille marches de la citadelle.

Une voiture nous attendait, et après avoir suivi pendant une demi-heure la route par laquelle nous étions arrivés le matin de Mycènes, elle nous dépose au pied d'une colline rocheuse peu élevée qui surgit comme une île au milieu de la plaine. Cette élévation est tout entière occupée par l'ancienne citadelle, dont les murailles cyclopéennes, admirablement conservées, sont remarquables par la grosseur des blocs, que deux bœufs attelés au joug, dit Pausanias, n'ébranleraient pas, fût-ce même le plus petit de tous. Ces murs, dont la « masse indestructible a fatigué le temps », sont ceux qui existaient déjà du temps du vieil Homère, lorsqu'il parle de *Tirynthe la bien fortifiée*. Ils ont six mètres d'épaisseur, huit mètres dans quelques endroits, et, dans les parties où ils sont le mieux conservés, leur hauteur est de treize mètres.

La citadelle avait trois entrées, dont une seule, celle de l'est, est conservée. Une rampe monte de la plaine en longeant les murs, et aboutit à une porte composée d'énormes blocs, l'architrave seule ayant trois mètres quarante centimètres de longueur. La porte avait cinq mètres de hauteur et jouait sur un pivot placé au centre à la façon des tourniquets de nos expositions.

Tout près de là se trouve la partie la plus curieuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Nauplie et la forteresse Palamède. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'Acropole : les célèbres *galeries de Tirynthe*, qui sont pratiquées comme de véritables casemates dans l'épaisseur des murailles de l'est et du sud.

Ces galeries, de forme ogivale, sont composées de cinq à six assises s'avançant en encorbellement l'une sur l'autre et se réunissant au sommet. Elles ont en moyenne deux mètres de large et au moins trois mètres de hauteur. La longueur totale de la partie conservée est de vingt-cinq mètres. Du côté du levant s'ouvrent cinq meurtrières s'élevant jusqu'à la hauteur des deux premières assises.

La voûte est probablement le plus ancien exemple, en Grèce, de l'emploi de la forme ogivale. On connaît encore quelques exemples de ce mode de construction à Mycènes en Acarnanie, à Thoricos en Attique, enfin en Italie, aux ruines d'Arpino, de Segni et d'Alatri.

L'histoire de Tirynthe est assez obscure; la ville fut détruite à une époque déjà très-ancienne par les habitants d'Argos; mais elle compte parmi ses rois : Persée, Amphitryon et Hercule. Aussi ne peut-on s'empêcher de contempler avec intérêt et curiosité ces murailles massives, entre lesquelles ont vécu des hommes que l'on s'est habitué à considérer comme des demi-dieux éclos dans le cerveau des poëtes.

S'il faut en croire les auteurs anciens, les habitants de Tirynthe étaient, avec les Mégariens, les gens les plus gais de la Grèce, ils avaient une humeur si folâtre qu'ils ne pouvaient s'occuper de choses sérieuses.

Aujourd'hui l'intérieur de l'Acropole est un champ de tabac qui passe pour produire la meilleure qualité de l'Argolide.

Les cultures qui occupent les pentes du coteau et

Galeries de Tirynthe. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

la plaine voisine appartenaient il y a quelques années à une ferme-école que Capo d'Istria avait fondée pour enseigner aux Grecs les meilleures pratiques de l'agriculture moderne. Après sa mort elle fut vite abandonnée. Elle dépérit faute d'argent, faute d'élèves et faute de professeurs, et les terres furent affermées à des paysans.

Les écoles techniques, il faut bien le dire, ne sont pas trop du goût des Grecs. Tout jeune homme frotté de quelque peu d'éducation a bien autre chose en tête que d'apprendre les moyens de tripler les revenus et les richesses de son pays.

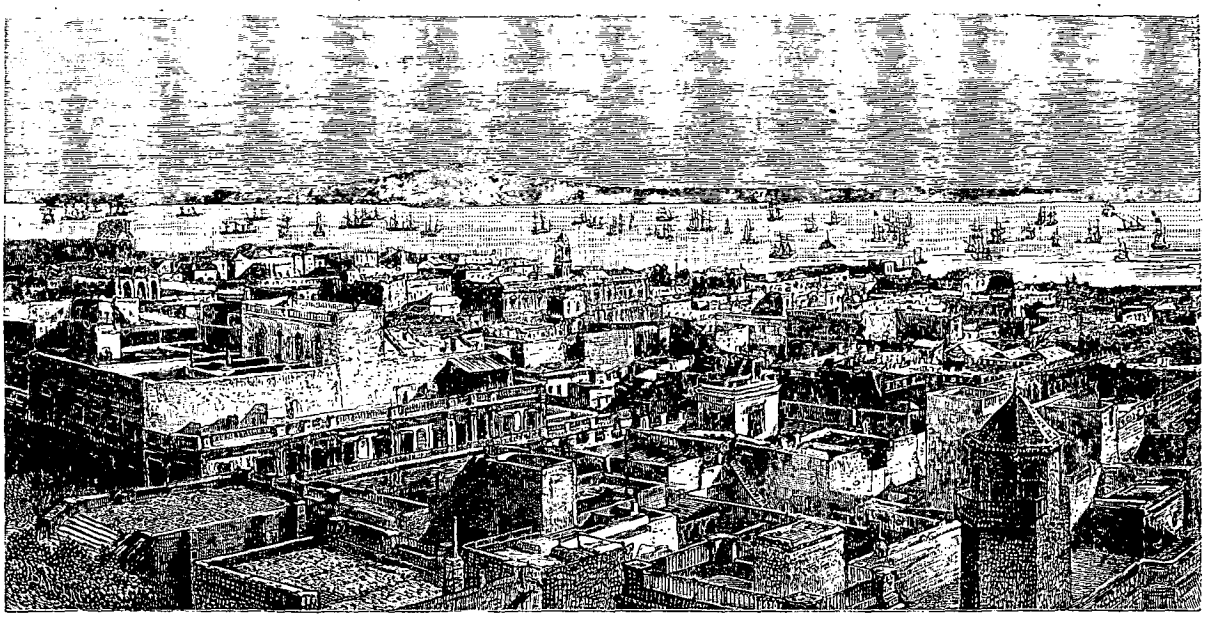
Il se lance dans la politique, qui lui offre en même temps des satisfactions de vanité et des chances de fortune sous diverses formes. Aujourd'hui cependant il y a un certain nombre de personnes qui comprennent l'importance des questions scientifiques et industrielles. On trouve des propriétaires qui s'occupent d'augmenter le rendement de leurs terres, qui lisent des ouvrages, des journaux d'agriculture publiés à l'étranger. On peut se procurer chez les libraires d'Athènes les écrits de nos agronomes les plus distingués. Il y a évidemment un retour d'opinion vers cette industrie de la terre, la plus noble et la plus utile à laquelle un homme puisse se livrer.

Peut-être un jour l'école de Tirynthe renaîtra-t-elle de ses cendres. Ce jour-là la nation grecque aura fait un pas immense dans le progrès.

H. Belle.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montevideo. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

A TRAVERS LA PAMPA ET LA CORDILLÈRE.

DE MONTEVIDEO A SANTA ROSA (CHILI),

PAR M. DESIRÉ CHARNAY.

1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Coup d'œil sur Montevideo et Buenos-Aires. — Le Tigré. — Les canaux. — Le Parana. — Rosario. — La Pampa. — Le Gaucho. Rio Cuarto. — Villa Mercedes.

Le voyageur qui se rend au Chili a plusieurs voies à choisir : la ligne anglaise qui fait escale à Montevideo et contourne le continent par le détroit de Magellan; les messageries maritimes qui s'arrêtent à Buenos-Ayres; les Transatlantiques qui le mènent à Panama, et par correspondance longent la côte nord de l'Amérique du Sud, et la voie de terre, qui consiste à traverser la Pampa et la Cordillère des Andes.

Quarante jours de traversée, c'est quarante jours d'ennui; la mer n'est pas toujours clémente, et sans parler des tempêtes qui n'ont rien d'attrayant, pour peu que vous soyez atteint de ce mal atroce auquel tant de monde est sujet, vous devenez le plus misérable des hommes.

En tout cas, de deux maux je choisirais le moindre : c'est dire que je prendrais une ligne française; car les vapeurs anglais, avec leur mauvaise nourriture, leur pain détestable et leur table sans vin, ne font qu'ajouter aux ennuis de la route.

Mais il y a mieux; prenez tel vapeur qu'il vous plaira, mais n'allez que jusqu'à Montevideo, et là vous prendrez la route de terre. Ne vous laissez pas effrayer par des dangers imaginaires; la plaine n'a rien de redoutable, l'Indien s'y fait rare, et puis il n'est point si féroce qu'il en a l'air. Vous voyagerez en chemin de fer une partie de la route, une voiture à la Daumont du style le plus bizarre vous mènera jusqu'à Mendoza, et cinq journées de mule au milieu des beautés de la Cordillère vous permettront d'atteindre Sainte-Rose des Andes.

Et d'abord, voilà Montevideo, la plus jolie ville de l'Amérique du Sud; à voir ses rues propres et bien alignées, ses maisons italiennes fraîchement peintes, on dirait une ville toute neuve sortant des mains de l'ouvrier. La rue y est animée, la boutique bavarde,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

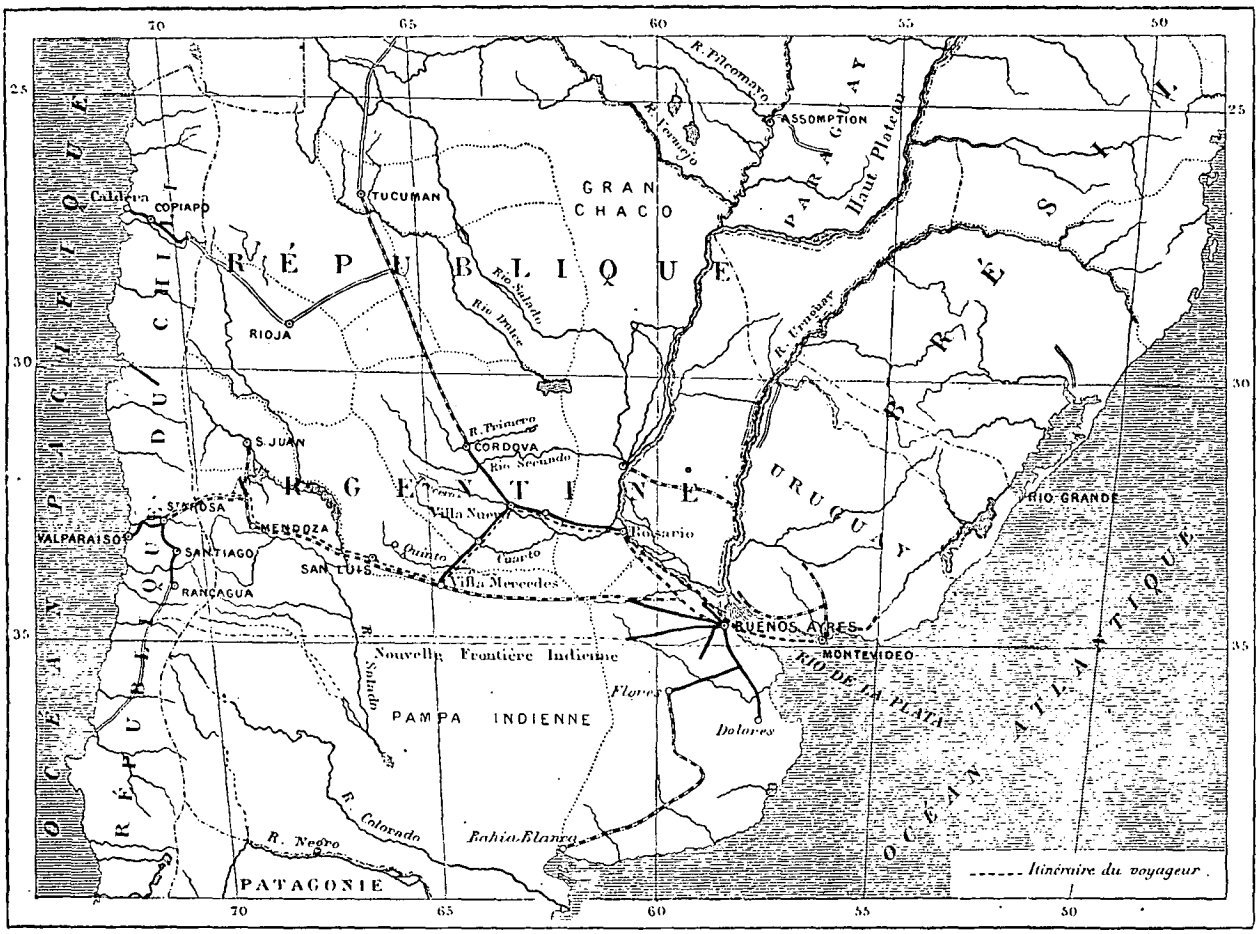
vous croisez des gens à figures sympathiques et gaies que ne semble point affecter le souci des affaires; voilà de belles toilettes et de bien jolies femmes. Les places, où des marchands ambulants, des crieurs de loterie et des vendeurs de terrains ont établi leurs tréteaux, sont peuplées de promeneurs, de badauds et de bonnes d'enfants. Pour la première fois en Amérique je remarque des airs de flânerie; il y a comme un souffle de Paris dans ce petit coin du monde.

Quoi d'étonnant? l'Italien et le Français dominent, et sur une population de cent cinquante mille habitants les étrangers entrent pour les trois quarts.

Une promenade dans les environs vous charmera plus encore, car les faubourgs de Paso-Molino, Miguelete, la Union, sont parsemés de maisons de campagne splendides et de jardins admirables. Ajoutez à cela un ciel toujours bleu, une température adorable, l'air le plus sain du monde, et vous conviendrez que la capitale de l'Uruguay, ou république Orientale, est une des plus favorisées qui soient.

Une ligne de vapeurs relie Montevideo à Buenos-Aires, sa rivale; en douze heures on franchit la distance, et partant le soir, vous apercevez au petit jour les quais et les maisons de la métropole argentine.

Mais ce n'est pas tout que d'apercevoir la ville, il faut l'atteindre, et c'est bien le débarquement le plus



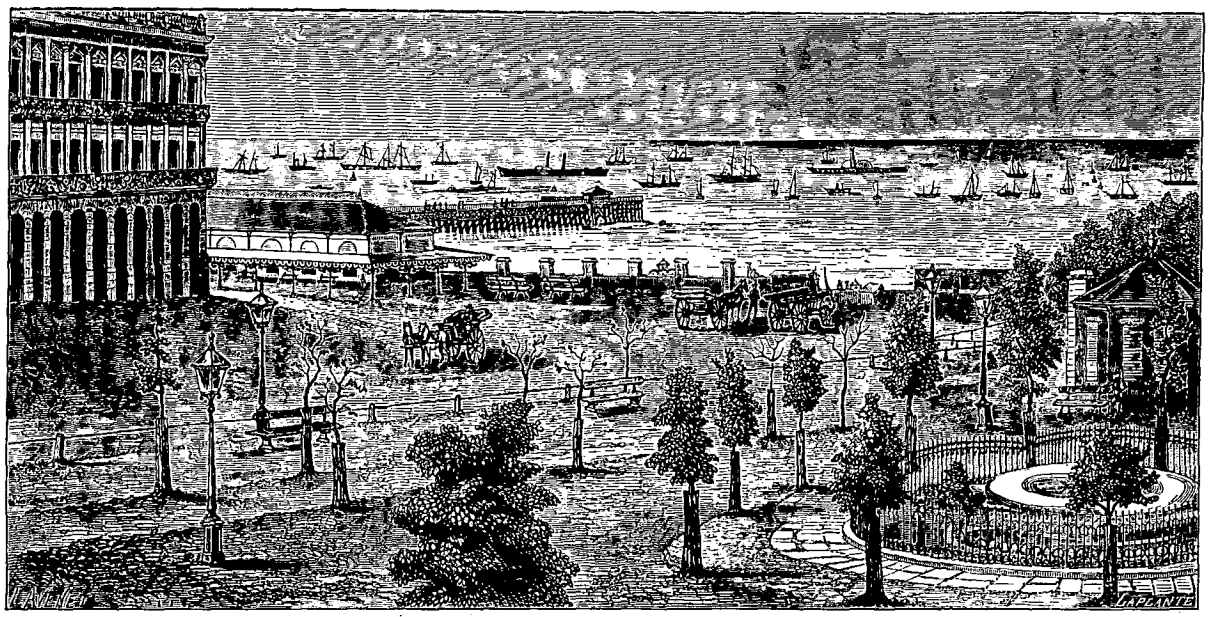
grotesque qui se puisse imaginer. Ah! que nous sommes loin des ports de l'Amérique du Nord, où, quelle que soit la grandeur du navire, on aborde à plein quai! A Buenos-Aires, c'est une plage basse, à pente imperceptible, qui repousse les vapeurs à cinq ou six milles au large, et qui ne permet pas aux navires du plus petit tonnage de jeter l'ancre à moins de deux kilomètres de la côte. A marée haute, passe encore, un canot peut aborder; mais à marée basse, il faut du vapeur passer dans une barque, puis dans une chaloupe, puis dans une charrette qui vous amène au môle, et quel môle! Planches disjointes, pourries ou manquant; fissures, trous, précipices où les passagers risquent leurs jambes; il faut pour y passer sain et sauf l'adresse d'un acrobate. Mais la municipalité n'en a cure, libre à chacun de se briser les os.

On débarque cependant, et dans une grande ville; grande surtout, vu l'époque rapprochée d'où datent ses progrès. En 1860, Buenos-Aires était à peu près espagnole et se ressentait de l'isolement où l'avait tenue Rosas; une seule ligne de vapeurs mettait la ville en communication avec l'Europe, aujourd'hui on en compte quinze; la population était à peine de cent mille âmes, elle a plus que doublé; enfin le nombre des émigrants, qui n'atteignait pas cinq mille, est aujourd'hui de plus de cent mille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une gare de chemin de fer se développe sur le rivage, que longe, formant quai, un jardin nouvellement planté; au delà, une ligne de bâtiments sur arcades, hôtels, maisons particulières, édifices publics, s'étend du nord au sud. Vous pénétrez dans la ville, et vous trouvez des tramways dans toutes les rues; mais ces rues sont sales, mal pavées et bordées de trottoirs en surplomb qu'il faut gravir avec peine et qui font le plus déplorable effet. Dans certains quartiers, la Bourse, les rues Bolivar, Peru et Floride, beaucoup de monde : c'est une grande ville; mais l'ensemble est triste, et le tout manque de cachet et d'harmonie. C'est un rez-de-chaussée s'appuyant à une bâtisse de trois étages, une masure à côté d'un palais, un mur délabré près d'un portique. Çà et là sont semés quelques édifices modernes; voilà des églises pauvres, des banques prétentieuses et des places désertes; en vérité, je préfère Montevideo. Et cependant que de riches intérieurs, que de délicieuses retraites, et que ces rez-de-chaussée italiens sont admirables! C'est un ensemble de bâtiments avec trois cours intérieures, dont les deux premières, entourées de portiques, plantées de fleurs et d'arbustes, sont dallées en marbre ou ornées de mosaïques; une fontaine jaillissante en occupe le milieu, et pendant la saison chaude une grande toile tendue garantit les habitants des ardeurs du soleil. A voir les enfants s'ébattre dans ce jour laiteux, sous l'ombre épaisse des magnolias, on les prendrait de loin pour de charmants petits monstres s'agitant dans un immense aquarium.

Les environs, malgré de superbes maisons de campagne, sont poudreux, tristes et monotones. C'est là qu'autrefois commençait la Pampa; et l'on se demande,



Port de Buenos-Aires. — Dessin de L. Avenet, d'après une photographie.

en face de cette plage inabordable et de cette plaine déserte, dans quel but les Espagnols, en 1530, vinrent y fonder une colonie? Nulle végétation ne prêtait son charme à cette côte inhospitalière; les Indiens, que trois siècles de lutte n'ont pu soumettre, étaient féroces, et comme aujourd'hui réfractaires à toute civilisation. Pas de culture et point de vivres; il fallait tout porter avec soi, tout créer, et dans cette vaste plaine la recherche de l'or était sans raison d'être. Admirez cependant quelle providence gouverne les hommes! cette pampa, moins ondulée dans son immensité que l'Océan dans ses jours de calme, cette prairie dénudée, où ne se dresse à de lointaines distances que le ombu solitaire, cette plaine aride que ne traversaient jadis que le guanaco, le chevreuil et l'autruche, est aujourd'hui peuplée de millions de bœufs et de moutons innombrables; le désert affamé s'est changé en terre d'abondance, et le poste tant de fois détruit de 1530 est devenu Buenos-Aires, métropole de vastes provinces, entrepôt de richesses sans nombre, une grande capitale de l'avenir!

Le chemin de fer qui nous mène au *Tigré* remonte la Plata et déroule sous nos yeux le riche panorama du rivage. Voilà Palermo, parc et jardin d'acclimatation de création nouvelle; Belgrano, Rivadavia, dont les maisons de campagne, plantées d'orangers, de saules et d'eucalyptus, s'étagent sur la haute berge du fleuve; c'est un trajet d'une heure.

Au Tigré, village marécageux, nous quittons le wagon pour un vapeur qui, prenant sa route à travers les méandres de canaux boisés, pénètre dans le Parana, à quelques lieues au-dessus de son confluent avec l'Uruguay. Ici le Parana rappelle le Mississipi à son embouchure : c'est la même largeur et la même abondance. Les rives sont basses, souvent inondées, plantées de saules et de peupliers malingres; l'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sert à la fabrication du charbon, les branches de l'autre à la couverture des cases. La plage semble déserte; çà et là, dans les petites anses du fleuve, une pirogue indienne ou bien une colonne de fumée bleuâtre dénonce la présence d'un pêcheur ou l'emplacement d'un charbonnier : quelle nature triste, silencieuse, abandonnée! Mais l'indépendance a tant de charmes et le soleil dore tant de misères!

A gauche, nous avons la province de Buenos-Aires; à droite, l'Entrerios. Les deux plages sont marécageuses et de formation récente; l'ancienne rive du fleuve se trouve plus haut à Campana, où nous arrivons le lendemain de bonne heure. A midi, nous atteignons Rosario.

Rosario est la tête de ligne du chemin de fer du Pacifique, dont un embranchement se dirige au nord-ouest par Cordova sur Tucuman, et l'autre, directement à l'ouest, sur Rio Cuarto et Villa Mercedes; c'est un trajet de cent cinquante lieues à travers la Pampa.

La Pampa, c'est une plaine herbue à peine o ndulée avec une ligne d'horizon toujours la même et dont la monotonie désespérante est à peine rompue par un bouquet de broussailles ou la terne silhouette d'un rancho. Pour rivières, elle a de minces filets d'eau profondément encaissés entre des berges d'alluvion sans verdure pour marquer leurs cours. Leurs appellations naïves montrent le peu d'imagination de ceux qui les baptisèrent : c'est le rio Primero, Secundo, Tercero; plus tard, nous verrons le rio Cuarto et le rio Quinto. Si l'on avait cinquante rivières, la table de Pythagore est là; et quel plus riche calendrier!

Les villages sont mieux partagés; ils ont un nom propre au lieu de numéros. C'est Carcaraña, Ballesteros, Villa Maria; près du Rosaire, ce sont de fortes agglomérations où semble régner l'aisance; de jolis vergers touchent aux habitations; pour ombrage elles ont le saule et l'eucalyptus. Mais plus on s'éloigne, plus la population devient rare; nous sommes bientôt en plein désert.

Toujours cette terre plate et cette ligne nue se renouvelant sans cesse; à la pensée de vivre dans ce milieu désolé, le cœur se sert; quelle solitude! Pourquoi les plaindre cependant, ceux qui, n'ayant laissé qu'une marâtre dans la vieille terre d'Europe, ont trouvé dans la plaine une nourrice féconde, l'espace immense et la liberté? Et d'ailleurs, toute contrée comme chaque femme n'a-t-elle pas sa poésie, son genre d'attraits, et les moins belles ne sont-elles pas souvent les plus aimées? Le Groenlandais se meurt loin de ses campagnes glacées; le Touareg adore son désert, et le Gaucho sa Pampa. Puis, en regardant mieux, nous verrons le désert se peupler. A droite, à gauche, ici près, ce sont des troupeaux qui paissent; voilà des chevaux, des bœufs et des moutons; et là-bas, ces points noirs qu'on aperçoit à peine, encore des chevaux, des moutons et des bœufs. C'est le grand réservoir où pendant des siècles viendra puiser l'Europe.

Ici, sur les larges flaques d'eau qui luisent au soleil comme de grands miroirs, des échassiers graves et solennels se tiennent immobiles sur leurs longues pattes; sont-ce des cigognes, des grues ou des flamands? Nous allons trop vite, ils ont déjà disparu. Plus loin, nous rencontrons des colonies d'un genre nouveau. Chiens de prairie dans l'Amérique du Nord, ils portent ici le nom de viscachas; c'est un petit animal de l'espèce des marmotes, qui se réunit par familles nombreuses, creusant des terriers dans lesquels il vit de compagnie avec un hibou et quelquefois un serpent; les trois font bon ménage. A notre approche, la viscacha, plantée sur son train de derrière, nous jette un regard, pique une tête et disparaît; mais le hibou tient bon, et de son œil hésitant nous voit passer sans crainte.

Une volée de perdrix se lève sur la gauche; puis c'est un groupe d'autruches qui fuient comme le vent. Trois chevreuils prudents se tiennent à distance, partent, s'arrêtent et s'éloignent bondissant, tandis que des guanacos curieux qu'intéresse la vue de la machine allongent le cou, et, leurs grandes oreilles dressées, semblent éperdus d'étonnement.

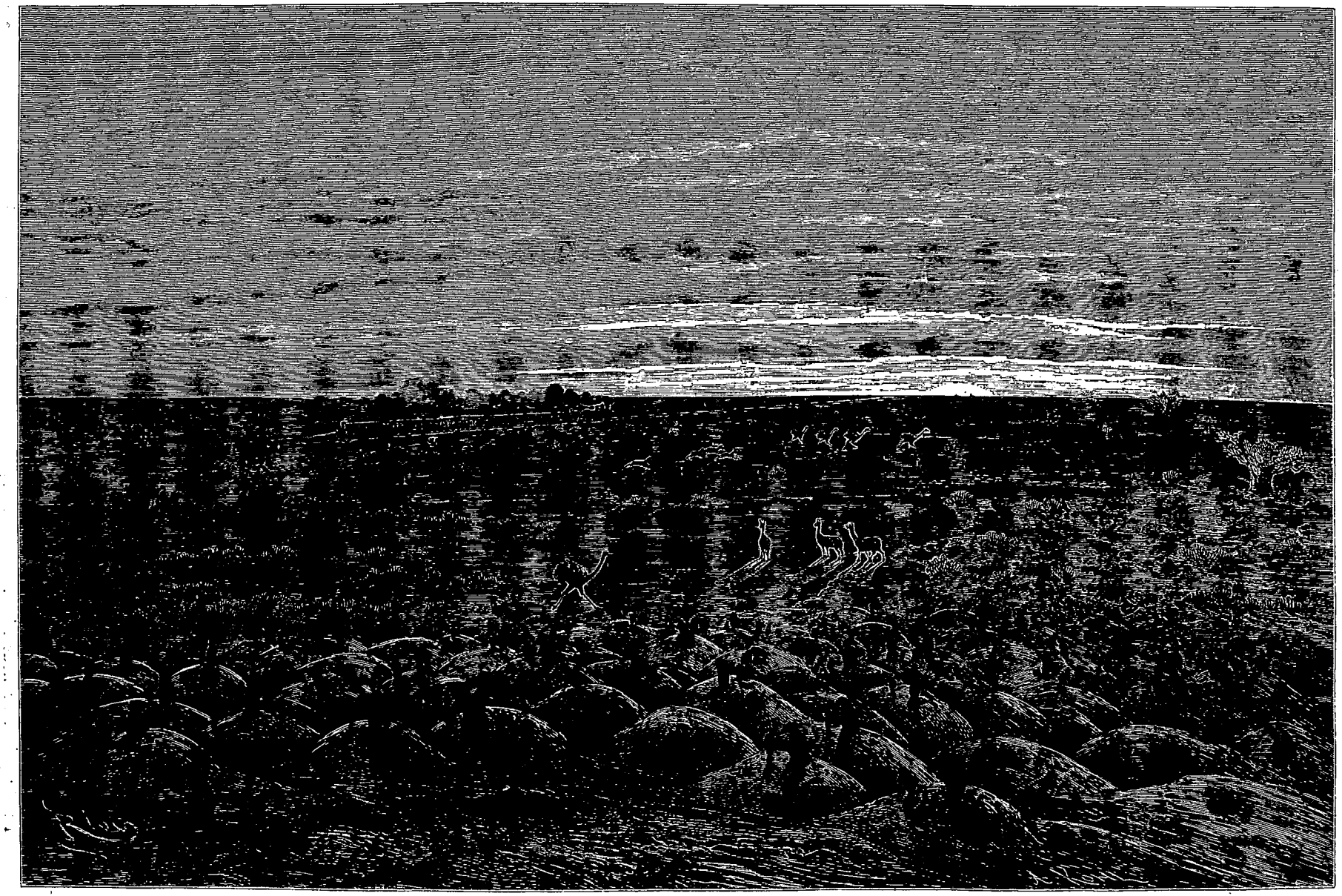
Ce désert est la terre promise du chasseur; c'est la patrie du Gaucho; il s'y dirige sans boussole avec l'instinct de l'aigle regagnant son aire; la Pampa lui appartient, il y règne en maître.

Gardeur ou propriétaire de bestiaux, qu'il s'élance avec ses *bolas* à la poursuite de l'autruche ou du chevreuil; qu'il sacrifie des moutons ou qu'il égorge un bœuf; qu'armé de sa carabine il attende traîtreusement un ennemi, ou que son immense poignard à la main il vide quelque conteste amoureuse, le Gaucho se rit de la police des villes, de la poursuite des alcades et des alguazils : la Pampa, c'est son domaine.

Héros du désert, il a des poëmes pour chanter ses hauts faits et célébrer son courage, je n'en connais point pour stigmatiser ses vices. Mais quels vices? dira-t-on. Un vol, bagatelle; un coup de poignard, vétille; un meurtre, ce n'est que partie et revanche. Aussi sa figure est-elle tailladée, couturée de cent manières. Quelle adresse, quel plaisir d'enlever l'œil d'un ennemi, trancher l'oreille ou le nez d'un rival ou tout au moins lui balafrer la face! Cavalier infatigable, le Gaucho peut, des mois entiers, du matin au soir, voyager sans quitter la selle; roulé dans sa couverture, il dort en plein air, quel que soit le temps. Sa vie se passe à courir la Pampa, donner un coup d'œil à ses bœufs, payer de fréquentes visites à la *pulperia* (le cabaret du désert), à pincer un air de guitare, humer paresseusement son *mate* ou fumer accroupi sur le devant de sa porte.

Il a pour maison quatre murs de torchis couverts de chaume, pour mobilier un crâne et un cuir de bœuf; sa batterie de cuisine, c'est une lance de fer pour embrocher sa viande et faire l'*asado*, le rôti, le seul manger qu'il connaisse. Son costume, c'est un feutre mou, le *poncho*, morceau d'étoffe de laine percée d'un trou pour y passer la tête et qui lui couvre le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La pampa et le chemin de fer. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Charnay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dos, la poitrine et les bras; la *chiripa*, espèce de culotte à la zouave d'une étoffe rayée, recouvrant un caleçon bouffant; une ceinture de cuir, appelée *tirador*, des bottes et de grands éperons d'argent.

Voilà son costume du dimanche; riche ou pauvre, le type est curieux plutôt qu'original, mais il n'est ni pittoresque ni beau; et dans son attirail de campagne il est tout bonnement affreux. En somme, c'est un vilain compagnon qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'un bois.

Mais la locomotive poursuit sa route; les stations, composées d'un réservoir pour l'eau de la machine et de bâtiments isolés, semblent répondre aux besoins de fermes lointaines dont on n'aperçoit aucun vestige. Quelquefois le train s'arrête au milieu d'une colonie nouvelle; nous voyons des hommes creuser un puits, fabriquer des *adobes*, élever des huttes; des femmes lavent dans une eau bourbeuse les loques de la famille, pendant que des enfants joufflus s'agitent au milieu de volailles criardes et de chiens étiques. Plus loin, une paire de bœufs aux flancs amaigris éventrent pour la première fois le sein de la terre. Que de souffrances dans le passé s'attachent à ce sillon nouveau! que d'angoisses et d'espérances il renferme pour l'avenir! L'Indien ne viendra-t-il pas combler le sillon civilisateur? Et si les hôtes du désert respectent l'herbe sacrée, qui défendra la moisson nouvelle contre la sauterelle impitoyable? Aussi, que de défrichements abandonnés, que de désespoirs, que de rêves évanouis!

A partir de Rio Cuarto, ancien poste devenu ville florissante, où nous arrivons par un pont superbe jeté sur une rivière sans eau, le terrain s'incline légèrement, et nous atteignons Villa Mercedes après avoir traversé un bois de caroubiers sauvages. Un bois est chose si rare, que celui-là est exploité sans merci pour le chauffage des machines; aussi le dernier de ces pauvres arbres aura-t-il bientôt disparu.

Villa Mercedes est une oasis dans le désert; c'est le rio Quinto qui l'arrose. Installé comme un nid dans une dépression de terrain, le village est entouré de plantations de maïs et de jardins verdoyants; de longues rangées de saules et de peupliers servent de clôture aux champs cultivés et donnent à la campagne une vague ressemblance avec les vallées de la haute Seine. Nous y trouvons un hôtel propret, une table bien garnie et des figures avenantes. L'hôte est un Français qui a troqué la toge du professeur contre le bonnet du chef; l'un, paraît-il, rapporte plus que l'autre, et le désert n'a pas de préjugé.

II

Le départ. — L'attelage du désert. — Les fortins de la frontière. Romero. — Fraga. — La Carneada. — San Luis.

Nous dînons bien; mais le café est à peine servi que le majordome de la diligence fait irruption dans la salle en nous priant de nous hâter. Les chevaux, attelés, nous attendaient, disait-il, et nous aurions à peine le temps de gagner Fraga, poste frontière, avant la nuit.

Nos comptes réglés et munis d'amples provisions pour la route, nous nous dirigeons vers la place, où nous attendait le plus étrange attelage qu'on puisse imaginer. Je ne dirai rien de la voiture, dont le coffre était plus ou moins semblable à tous les coffres roulants; mais nos huit chevaux et nos huit postillons! Il faudrait la plume d'Hoffman ou le crayon de Doré pour les peindre. Sont-ce bien des chevaux, que ces bêtes sauvages, efflanquées, bondissantes, sans crinières, sans queues, montées par des hommes au costume terreux, d'un aspect plus sauvage encore? On les prendrait en vérité pour des animaux fantastiques ou des rats gigantesques.

Placés en flèche deux par deux, pour tout harnais ils ont un mors; pour selle, un mauvais bât doublé d'une peau de mouton; au lieu de traits, une immense lanière de cuir à laquelle chaque monture se rattache par une lanière plus courte, terminée par un crochet de fer. Chaque animal, fort espacé de son voisin, tire de côté par la ceinture, et l'attelage a plus de vingt mètres de long. J'ai à peine le temps d'admirer notre équipage; on nous presse, je saute sur la banquette auprès du majordome, et les chevaux s'élancent, enlevés par les hurlements des Gauchos.

Nous perdons bientôt de vue les maisons du village; les hauts peupliers disparaissent; nous traversons les derniers défrichements, et nous rentrons dans le désert.

Le sol, légèrement ondulé, se couvre çà et là de broussailles grises; des arbres au tronc noirci étendent comme de grands crucifiés leurs branches dépouillées de feuilles. Nul être vivant autour de nous, point d'oiseaux, point de chants; pas d'autre bruit que le galop de nos bêtes ou le cri des Gauchos n'interrompt le silence de cette nature mélancolique. Nous allons, rapides comme le vent, admirablement guidés par nos sauvages conducteurs, ne suivant d'autre route que l'ornière à peine tracée au milieu des touffes d'herbes. Après deux heures d'une course folle, nous arrivons au premier relais, le fortin Romero.

Les chevaux sont rendus, ruisselants, pantelants, fourbus, et les pauvres bêtes, débarrassées de leurs entraves, ont a peine la force de s'éloigner. Dorénavant nous allons fouler le sol indien, et Romero est, avec Fraga, le point le plus avancé de la frontière.

La frontière est ou devrait être défendue par une ligne de forts reliés entre eux, de manière à se soutenir mutuellement; mais celui que nous visitons donne une pauvre idée de la vigilance de l'administration, et les Indiens ont beau jeu si l'on n'oppose pas d'autres barrières à leurs déprédations. Le fort Romero, qui peut servir de modèle, est une enceinte de pieux défendue par un fossé; à l'intérieur se dresse un échafaudage élevé, destiné à la sentinelle, et deux ou trois cabanes en mauvais état servent à la demeure de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

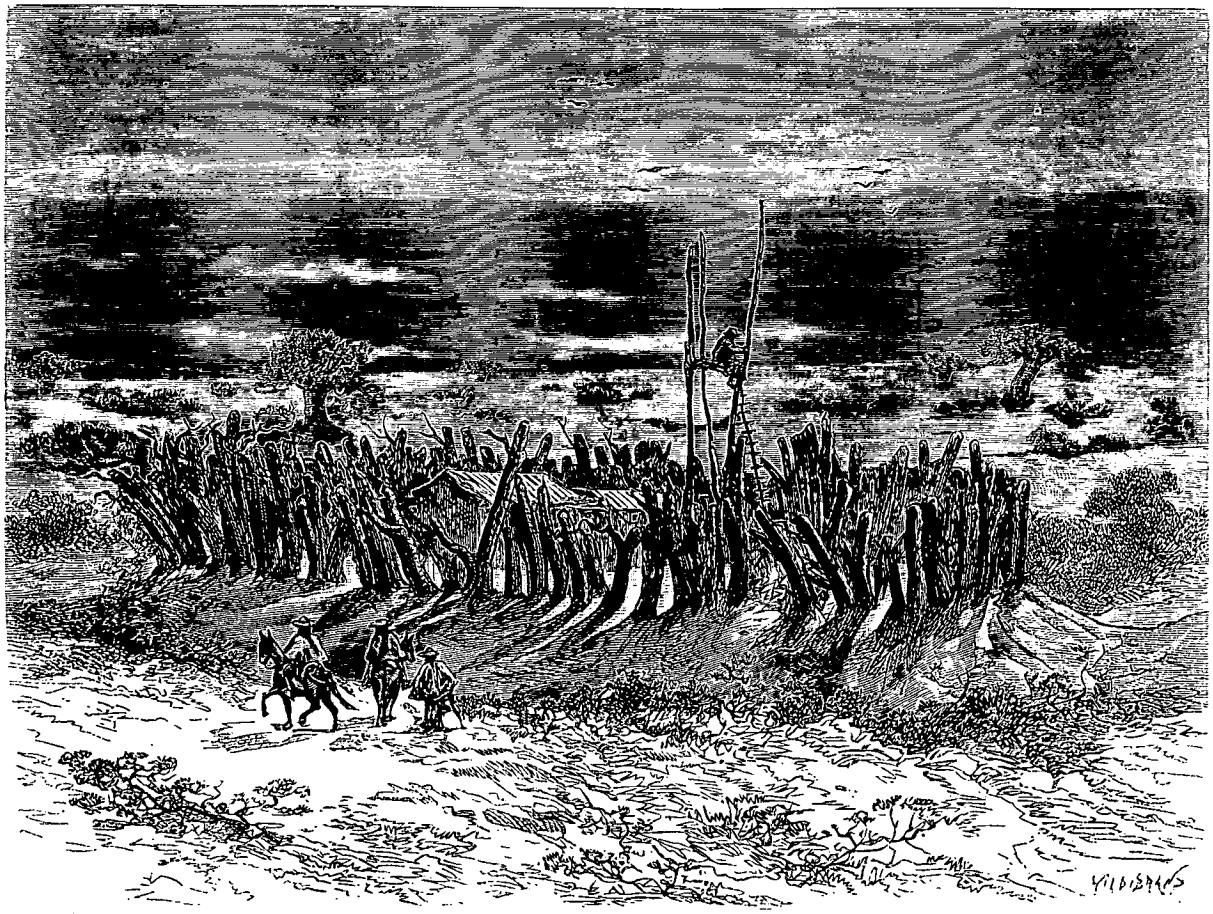
Un Gaucho (voy. p. 388 et 389). — Dessin de Jules Lavée, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

garnison; mais de sentinelle, point. Nous trouvons le fossé comblé; des pieux manquant de toutes parts ouvrent l'enceinte au premier venu, et dans les cases, comme garnison nous apercevons deux femmes broyant du maïs et préparant leur repas. Il y a bien deux soldats, époux de ces dames, mais ils vaguent dans la plaine.

« Majordome, dis-je au conducteur quand nous fûmes partis, il n'y a donc aucun danger, qu'on laisse ainsi la frontière aussi mal gardée?

— *Si bien*, mais si, me répond-il avec insouciance; de temps à autre, les sauvages poussent une pointe, enlèvent des bœufs, massacrent les hommes, emmènent les femmes, et se retirent tranquillement. Quelquefois il nous arrive d'être poursuivis par eux : alors c'est une vraie course; nous marchons bien, comme vous voyez, nous marchons mieux encore, et c'est à qui le premier gagnera le poste voisin. Non pas que je leur croie des intentions malhonnêtes; c'est souvent un jeu de leur part : ils veulent nous faire peur. Cependant on ne sait pas ce qui peut arriver. Il y a deux ans, ils ont massacré trente personnes; je vous ferai voir l'endroit demain, nous y relayons : cela s'appelle *la Carneada*, le relais de l'égorgement. Pour



Le fort Romero. — Dessin de Riou, d'apres un croquis de M. Charnay.

le moment, ils sont occupés de leur guerre dans le Sud, et d'ailleurs le pays ne leur offre pas grande ressource. »

C'est fort bien, pensai-je, et voilà une singulière manière d'attirer les émigrants.

« Mais, dites-moi, pourquoi diable défigurez-vous ainsi vos bêtes? Vos chevaux sans crinières et sans queues sont abominablement laids.

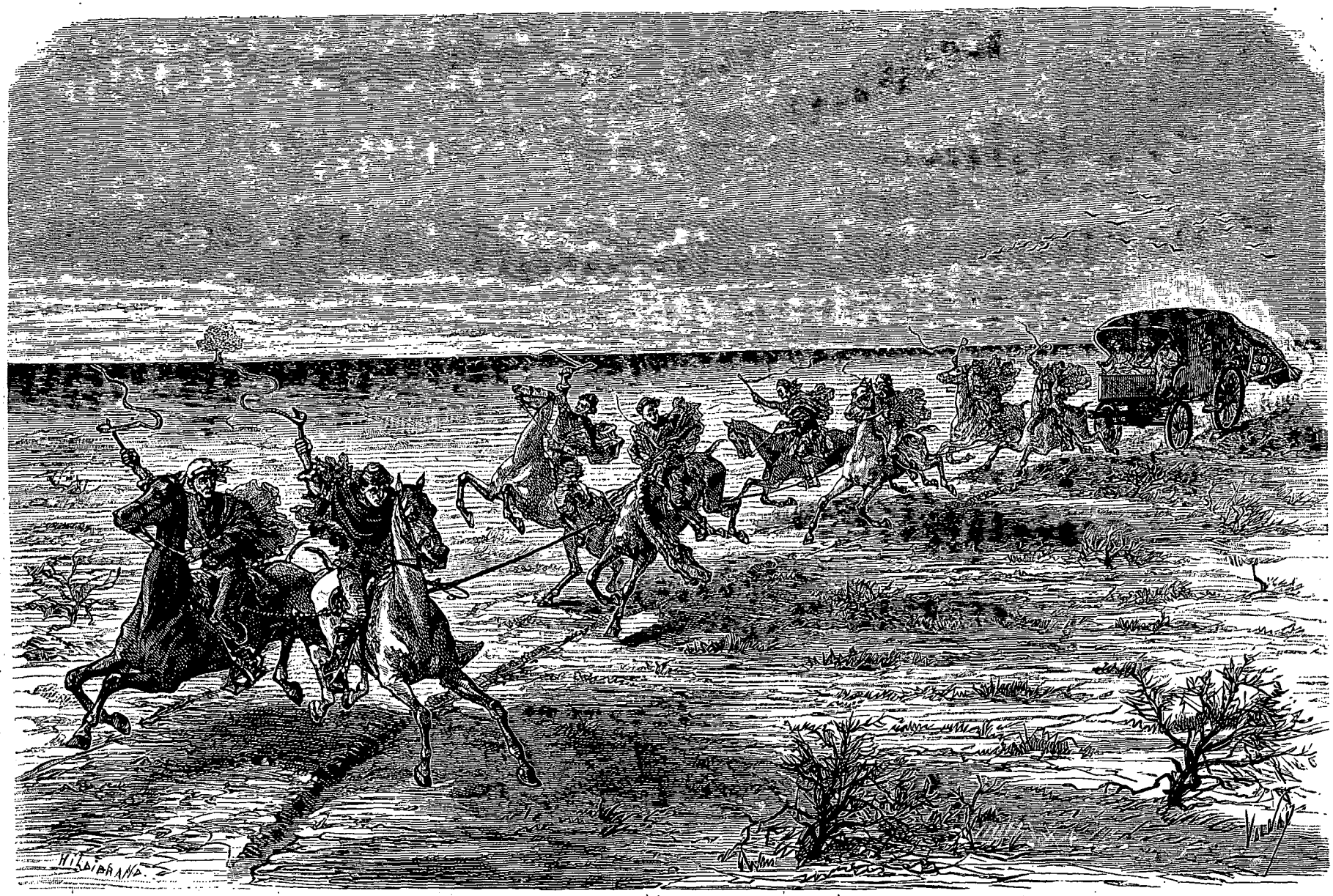
— Nous les enlaidissons à plaisir pour deux raisons : c'est que les voleurs du désert viendraient leur couper les crins, que nous préférons vendre nous-mêmes; d'un autre côté, les Indiens ne tiennent pas à enlever des chevaux dans cet état, de sorte que nous pouvons en toute sûreté les lâcher dans la Pampa. Quand on en a besoin, on les retrouve, et, quoique laids, vous voyez qu'ils marchent bien.

— Oui, fis-je, à condition de leur ouvrir le ventre à coups de fouet.

— Ah! me répondit-il, le cheval n'est pas parfait. »

Le soir du même jour, nous arrivâmes au poste de Fraga. Ce fut le seul où nous trouvâmes du monde; il y avait cinquante hommes, tant piétons que cavaliers. Quelques huttes d'aspect misérable étaient venues se grouper près du fort. Le temps s'était mis à l'orage, la pluie tombait à torrents, et l'on nous donna pour abri une chambre assez vaste, dont la toiture en lam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



La diligence dans le désert. — Dessin de Valnay, d'après un croquis de M. Charnay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaux laissait filtrer cent gouttières; pour souper, on nous servit un plat de viande sèche nommée *charqui;* quant au sommeil, il n'y fallait pas songer. En effet, les murs étaient couverts d'énormes points noirs, sur la nature desquels nous fûmes bientôt édifiés; c'étaient de gigantesques punaises d'un demi-pouce de longueur, munies d'une trompe formidable, et qui semblaient n'attendre que l'extinction de notre lampe fumeuse pour se précipiter à la curée.

Que devenir? Nous préférâmes attaquer nos ennemis plutôt que les attendre, et chacun, armé comme il put, se mit à l'ouvrage. Massacre inutile, le toit en vomissait d'autres. Pour ma part, je me déclarai vaincu, et, malgré le froid et la fatigue, j'allai m'installer au dehors sous un hangar, où, roulé dans mes couvertures, je reposai jusqu'au matin.

Au petit jour, nous quittâmes cette masure inhospitalière; dans le sud, de grosses nuées, dernières traces de l'orage, se doraient au soleil levant; au nord et à l'ouest, la silhouette bleuâtre des montagnes de San Luis et de Cordova se détachait à l'horizon, pendant que la plaine fuyait derrière nous sous le galop précipité de notre équipage.

Nous avons bientôt dépassé *la Carneada*, de tragique mémoire; un peu plus loin, la route sablonneuse s'engage dans un bois de broussailles mélangées de cactus; un merle au plumage noir et jaune nous accompagne en sifflant; des troupes de grandes perruches au ventre cendré font retentir le bois de leurs cris; des chevaux, mais avec crinières et queues ceux-là, des bœufs à l'air paisible, des traces de culture, un ruisseau, une maison (c'est une ferme) : quel soulagement! C'est donc fini du désert. Oui, mais nous le retrouverons plus tard, car partout où l'eau manque il reprend son empire.

A onze heures, nous gravissons la pente escarpée de la montagne de San Luis, immense promontoire de la plaine, gigantesque falaise d'une mer pétrifiée.

Nous arrivons à la ville, pauvre capitale de la province la plus pauvre de la république. Admirablement placé cependant, sur un plateau élevé, San Luis a de l'eau, de grands arbres, des fruits, des fleurs et le merveilleux horizon de la Cordillère; mais l'émigration lui manque : c'est une ville morte que le chemin de fer réveillera peut-être un jour.

Nous ne faisons que la traverser, et nous suivons une route magnifique qui se convertit bientôt en d'épouvantables fondrières. Avec une adresse incroyable et sans ralentir leur course, nos Gauchos nous conduisent à travers un dédale de précipices; tantôt ils rasent le bord de la fondrière, profonde de vingt pieds, entrent dans le bois, font bondir la diligence au milieu des broussailles, et ce, aux cris d'une pauvre voyageuse véritablement affolée.

Nos relais deviennent moins réguliers que dans la Pampa : c'est qu'il est plus difficile de retrouver les chevaux dans la broussaille que dans le désert. Le majordome s'exaspère; il jure, il tempête; ces retards nous feront perdre un jour. Mais, pour le touriste, le temps ne fait rien à l'affaire.

III

Études de mœurs. — Un relais dans la plaine. — Totora. — Un vieux général. — Superstition singulière. — Les *represas.* — Inondation. — La Paz. — Amparo. — San Martin. — Singulière façon de dompter les mules.

Nous devions atteindre le rancho de Totora le soir même; les chevaux manquant, nous demandons l'hospitalité au propriétaire du relais, qui par convention avec les majordomes de diligence nous la devait, mais qui nous offrit le plus gracieusement du monde une chambre dans sa maison. Cette chambre possédait un lit avec matelas et un lit de camp; les premiers arrivés s'en emparèrent, les seconds eurent un banc, et les derniers la terre battue; quant aux Gauchos, pluie, ou vent, chaleur ou froid, ils s'étendent au dehors, groupés autour du feu qu'ils ont allumé pour cuire leur souper.

Chacun du reste s'occupe de sa cuisine : nous tirons de notre bissac un poulet de deux jours ayant encore assez bonne mine, une boîte de sardines et deux bouteilles de vin d'un aspect réjouissant. A la vue de telles richesses, je vois s'allumer chez mes compagnons de tels regards de convoitise, que je les convie au festin; ils acceptent sans cérémonie, mais nous n'avons pas de pain! Je ne trouvai dans le fond du sac qu'une croûte assez dure, insuffisante pour quatre estomacs affamés. L'un de nous, délégué près du maître de la maison, revient avec une pile de galettes d'un goût un peu rance, mais que nous trouvons exquises grâce à ce merveilleux cuisinier qui se nomme l'appétit.

La nuit fut bonne, et le lendemain nous trouvons une tasse de lait bourru dans un parc à bestiaux. Les chevaux sont loin, paraît-il, car ils n'arrivent pas; nous avons le temps d'examiner les environs : c'est l'éternelle broussaille semée d'arbres rabougris; le cri d'un Gaucho, le mugissement d'un bœuf sont les seuls bruits qui l'animent, et sans l'horizon neigeux de la Cordillère, je préférerais les grandes lignes de la Pampa. Mais cet horizon se voile, de grosses nuées s'élèvent, la pluie tombe et nous ramène à notre abri.

La maison de notre hôte est une bâtisse d'adobes, en fer à cheval encerclant une cour en contre-bas, convertie en mare par les pluies des jours précédents; une autruche à l'œil doux la parcourt à pas lents; des canards s'y plongent avec délices; on devine que pour eux la fête est rare, aussi s'en donnent-ils à cœur joie.

Un hangar borde la façade de la maison; c'est la chambre à coucher de nos hôtes; la famille est nombreuse, car je compte à la file sept lits de camp qu'on n'a pas encore enlevés. Le temps est assez froid, il a plu pendant la nuit; mais l'habitant de la plaine ne saurait reposer qu'en plein air, et quelque vieil instinct héréditaire lui fait fuir l'ombre d'un toit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous entendons enfin le galop des chevaux et les clochettes de la madrina; avant de partir nous allons remercier la vieille dame, qui refuse d'un air digne de rien accepter pour ses galettes. Nous partons.

La contrée sèche et pauvrement boisée que nous traversons a conquis, grâce au passage des bœufs, une certaine valeur. C'est en effet la voie que suivent les nombreux troupeaux destinés à l'alimentation du Chili; non pas qu'ils y trouvent rien de semblable à un pâturage, car dans les vastes enclos où on les enferme ils ne paissent qu'une herbe rare, et le plus souvent ne broutent que les pousses des arbres ou les feuilles épineuses des brousses. La question capitale, c'est l'eau que les propriétaires recueillent au temps des pluies dans d'immenses réservoirs appelés *represas* et qu'ils vendent fort cher aux bestiaux altérés. Cette partie de la plaine comprise entre la sierra de San Luis et la Cordillère des Andes est des plus arides; il y pleut rarement et les *represas* sont souvent à sec; aussi la route est-elle semée de cadavres.

Cette question de l'eau est tellement importante qu'une Compagnie américaine est en train de forer un puits artésien près du Desaguadero, le point le plus bas de la déclivité.

Mais l'époque de l'émigration est passée; la route est déserte, en deux jours nous n'avons croisé qu'une diligence à moitié vide se dirigeant vers San Luis; j'ai cependant remarqué à différentes distances des cavaliers précédés de leurs domestiques. Cette anomalie me frappe et j'en demande l'explication à l'un de mes compagnons de voyage.

« Je croyais, lui dis-je, que les serviteurs suivaient leurs maîtres?

— Chez nous, me répond-il, nous faisons le contraire, et c'est par prudence. Le Gaucho est susceptible et peu scrupuleux; vous avez pu le blesser sans le vouloir, il se vengera sans remords. L'accident arrivé, qui s'en occupera? Imaginez-vous une gendarmerie dans le désert? Et si nous en avions une, elle serait peut-être plus dangereuse que le malfaiteur dont on se défie; il faut donc veiller nous-mêmes. Quant à l'autorité, ce que je vais vous conter, pour être une exception, vous dira ce qu'on en peut quelquefois attendre.

« Il y a trois semaines, un colon allemand avait vendu un lot de bœufs et en avait reçu l'argent; le soir du même jour, il était seul avec sa fille âgée de seize ans; la porte s'ouvre, deux hommes masqués font irruption dans la cabane, se précipitent sur le père et le tuent; puis s'adressant à la fille terrifiée, lui demandent ou est l'argent. « Il est là, » dit-elle, leur désignant un meuble; et pendant que les malfaiteurs s'efforcent de l'ouvrir, elle s'arme d'un revolver et les tue. La courageuse enfant s'élance au dehors, court chez l'alcade : il était absent; elle court chez le juge : il était absent. Attirés par ses cris, les habitants se rassemblent et la suivent; elle leur conte le drame qui vient de se passer, ce qu'elle a fait; on arrive au rancho.

« L'alcade, lui dit-on, le juge, les voilà; » c'étaient les deux assassins.

« Il ne faut pas trop nous en vouloir, ajouta mon interlocuteur en forme de péroraison; j'ai visité Paris, et sans votre admirable police, vous y vivriez peut-être moins tranquilles que nous au milieu de la Pampa. »

Je me contentai de sourire à l'énoncé de ce paradoxe argentin; nous arrivions à Totora.

Totora n'est qu'un simple rancho, c'est-à-dire un amas de trois cabanes en torchis avec toits de chaume et hangars devant les portes; c'est néanmoins le centre d'une vaste exploitation et la résidence d'un grand propriétaire. Deux immenses *represas*, véritable travail de géants, regorgent d'eau, car il pleut toujours, et nous trouvons même qu'il pleut beaucoup pour un pays où il ne pleut jamais. Nous l'avons dit, cette eau vaut de l'or, et tout en en calculant sa masse et sa valeur, j'entre, un peu étourdiment peut-être, dans la case principale, pleine de gens que ma présence semble surprendre. Je m'aperçois, aux regards farouches que me lance un vieillard à barbe blanche, à figure rébarbative, que j'ai commis une indiscrétion; je m'excuse et je sors. Le majordome m'apprend que j'ai pénétré dans le repaire d'un ancien Gaucho, vieux complice de Rosas, devenu général et doté par son chef d'immenses propriétés dans ces parages. Enfants et petits-enfants, une famille nombreuse entoure ce vieux sanglier du désert; tout cela grouille dans le même taudis; tous ont un air plus ou moins sauvage qu'exagère encore une mise des plus délabrées : aussi ce n'est que bien humblement et chapeau bas que le majordome pénètre pour les besoins de son équipage dans l'intérieur de cette bauge.

Les négociations ont réussi; on nous assigne une cabane comme réfectoire; on y apporte un brasero pour nous sécher, et nous pourrons attendre que le bouc, car c'est un bouc qui nous est destiné, soit égorgé, cuit et servi.

Notre salle à manger ne reçoit de jour que par la porte; cela suffit néanmoins pour nous montrer les murailles percées de trous dont la destination m'inquiète. Je vais à la découverte, et, à ma grande surprise et à mon profond dégoût, je trouve chaque cavité remplie de cheveux sales roulés en boule. Je m'informe; mais les habitants du rancho me jettent, sans me répondre, des regards indignés. Aurais-je commis une profanation?

L'un des Gauchos m'apprend enfin qu'il est de la dernière imprudence de jeter ses cheveux au vent, et qu'il faut les conserver dans des trous de murailles. J'oublie de lui demander si l'on choisit de préférence les salles à manger. Telle qu'on me la donne, l'explication est courte, naïve, peu satisfaisante et n'éclaire pas du tout la question; elle doit me suffire cependant, car je ne puis rien arracher autre de mon Gaucho, qui retourne à ses bêtes. Je n'appris qu'une chose de plus à ce sujet, c'est que cette superstition est tellement

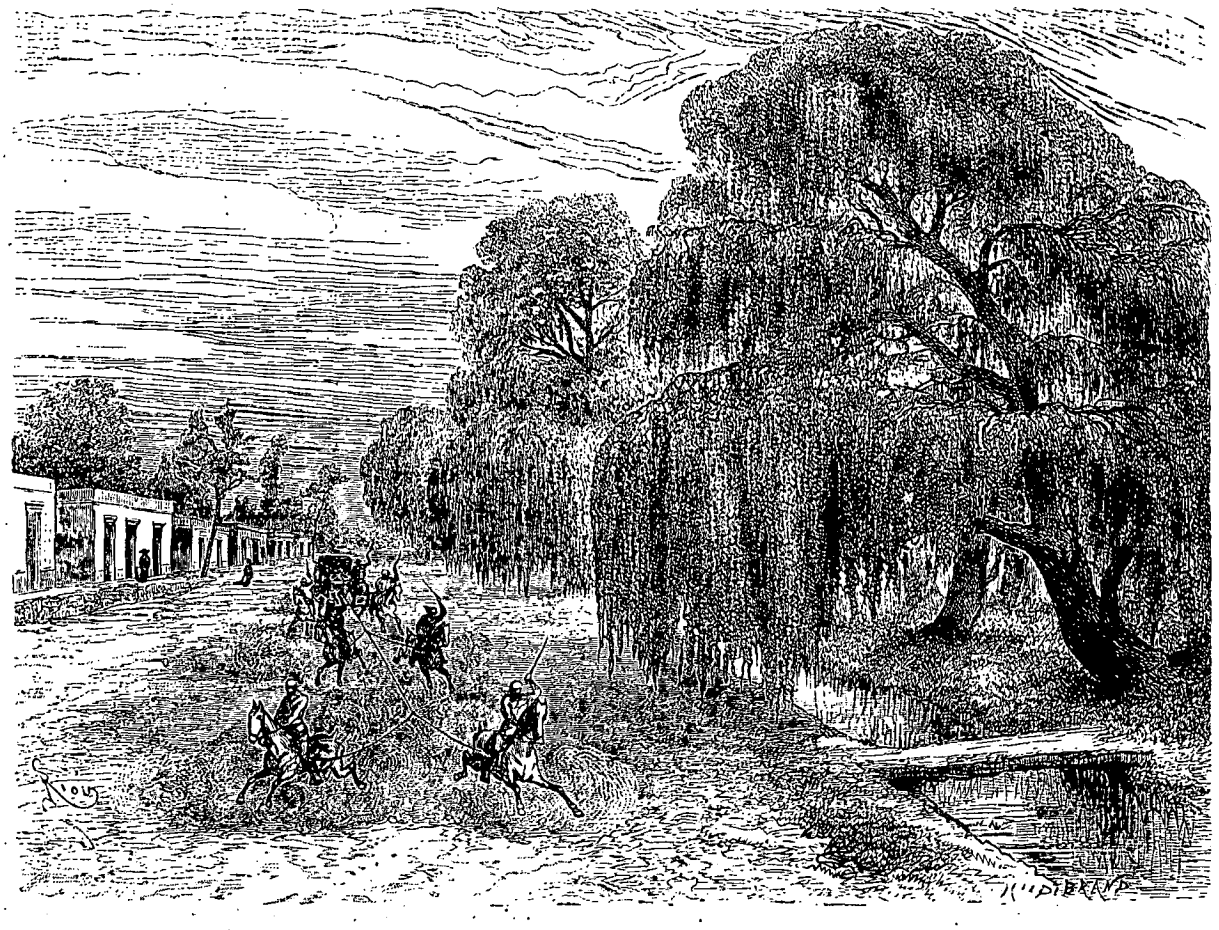
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ancrée chez les gens de la basse classe, qu'à Mendoza les domestiques préféreraient quitter la maison de leurs maîtres plutôt que d'y renoncer.

Le bouc est bon quand on a faim; mais nous le trouvâmes cher, car, avec le verre d'eau bourbeuse qu'on nous servit, ce fut trois francs qu'il nous en coûta. En vérité, je plains les bœufs qui tombent sous la griffe de ce soldat laboureur. Après avoir traversé le Desaguadero, déversoir naturel des eaux de la plaine, mais à sec depuis de longues années par suite de l'absorption des eaux par l'irrigation dans les hauts plateaux, nous entrons sur le territoire de la province de Mendoza. La pluie, qui n'a point cessé, a converti la plaine en un étang des plus dangereux; on ne sait où l'on va : l'un des Gauchos s'éloigne en explorateur pour indiquer à ses camarades quel chemin ils doivent suivre. L'eau atteint la portière de la voiture, et néanmoins nous trottons encore.

A la nuit tombante, nous nous arrêtons dans une affreuse station dont la maison et la cour émergent seules du milieu des eaux. Triste gîte, plus triste souper arrosé d'un vin qui fit jeter les hauts cris au premier qui le goûta.

Nous sortons enfin de l'immense marécage, et par

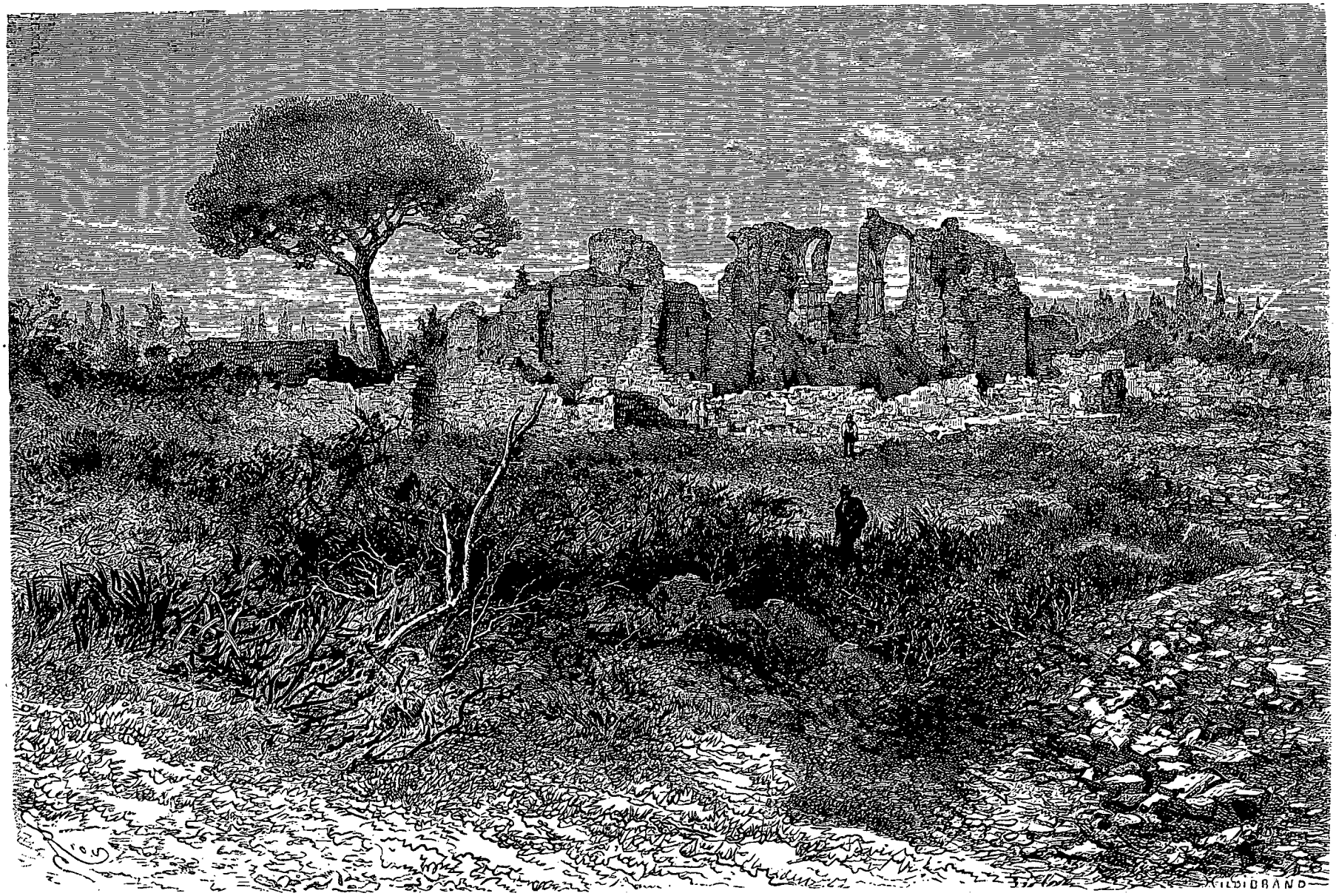


La route de Villa San Martin (voy. p. 398). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Charnay.

l'effet de la pente insensible de la route nous parvenons en lieu sec. Le temps semble vouloir se mettre au beau; le voile de nuages qui nous dérobait la Cordillère se déchire, et du nord au sud nous voyons se développer la majestueuse ligne blanche que dominent à droite l'Aconcagua, et à gauche le Tupungato.

La route, assez belle en cet endroit, est longée par un ancien canal aujourd'hui ruiné que remplissaient jadis les eaux du Mendoza. La ruine des cultures a suivi la ruine du canal, et nous ne traversons qu'un désert. Quelques saules encore debout, aux branches décharnées, mourants, d'autres couchés sur la route et pourris, nous laissent un dernier souvenir de la végétation d'autrefois. Une petite habitation, entourée d'un jardin malingre, nous annonce l'approche du village de la Paz, et bientôt nous apercevons, semblables à un effet de mirage, de grandes lignes de verdure. Nous arrivons. Ce sont toujours les mêmes arbres, le peuplier de la Caroline, le peuplier d'Italie et le saule pleureur : nous n'en verrons pas d'autres; mais ils prennent ici, le saule surtout, un développement extraordinaire. Le village ressemble à une forêt; c'est un véritable changement à vue qui vous charme au suprême degré; c'est un paradis terrestre au sortir de la terre de désolation; et puis quelle poésie dans ce murmure des feuilles; que d'audace dans le port des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Ruines de l'église de San Francisco, à Mendoza. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grands arbres, et que de grâce dans les ramilles flottantes et dans la pose éplorée des saules !

La diligence nous dépose dans la cour d'une belle maison qu'entourent de vastes jardins. Nous y courons, car nous avons soif de fruits et de verdure. En y pénétrant, nous poussons des exclamations d'enfants. Voilà des figuiers gros comme des chênes, des orangers énormes, des ceps de vigne fabuleux et des raisins de Chanaan. Nous mettons sans remords ce jardin au pillage, et l'hôte, heureux de nos admirations, nous y encourage. Cependant nul soin, tout vient à la débandade, et c'est un bois plutôt qu'un jardin. Mais quel sol fertile ! quelle terre d'abondance ! Ah ! de l'eau, de l'eau, et la plaine entière ressemblerait à ce coin verdoyant. La fête est complète ; un déjeuner splendide nous attend : nous avons une nappe ; verres, couteaux et fourchettes brillent de propreté. L'*asado* est saignant, tendre, parfait, et le vin du cru, quoique âgé de quinze jours à peine, est un petit nectar.

Nous voilà donc en pleine civilisation, car de la Paz à Amparo, où nous passerons la nuit, nous traversons un territoire faiblement peuplé, mais où les cultures se succèdent à intervalles assez rapprochés. D'Amparo à Mendoza, c'est encore une longue journée de trente lieues ; nous nous reposons à San Martin, un des centre les plus cultivés de la province. C'est à San Martin et dans les villages environnants que les négociants de Mendoza possèdent leurs maisons de campagne, leurs *chacras*. Nous pénétrons dans une cour d'un hectare au moins où s'agite tout un peuple de canards, oies, poules, autruches et guanacos. Dans des *corrals* contigus sont enfermés les chevaux et les mules. Les bâtiments en adobes, mais blanchis à la chaux, bordent un côté de la cour ; sous les hangars qui les précèdent sèchent sur des claies des monceaux de pommes, de pêches, de figues et de raisins. Nous sommes au temps de la vendange, et le propriétaire nous montre ses cuves où bouillonne le jus ; il nous ouvre ses enclos, et nous nous trouvons dans une vigne merveilleuse. Impossible d'imaginer rien de plus beau. Le cep, au lieu d'être maintenu à la hauteur de un, deux ou trois pieds comme en France, est abandonné à toute sa fougue ; il monte à deux mètres, s'étend à droite et à gauche, formant de longues allées, d'interminables bosquets impénétrables au soleil. Le champ, de plusieurs hectares, est littéralement couvert, et dans le demi-jour pendent les grappes innombrables : jaunes, blanches, noires, elles vous frôlent la tête, tentent la bouche, attirent les mains. La cueillette est facile ; levez le bras. Quelle vendange !

Les raisins sont délicieux, mais le vin pèche ; un goût de musc en rend l'usage fatigant. Il manque d'alcool, car la vigne est trop irriguée, et la culture de la terre me semble défectueuse, si j'en juge par les grandes herbes qui couvrent le sol.

Nous abandonnons à regret ce lieu de délices ; mais un spectacle des plus curieux nous attendait au dehors. On venait de « lasser » une mule qu'il s'agissait de dompter. L'animal fut renversé et maintenu pendant qu'on lui passait un mors avec un fort licou ; malgré sa résistance désespérée, on lui mit une selle de peau de mouton, reliée par une large sous-ventrière. Délivrée de ses liens, la mule se releva furieuse ; trois hommes, au moyen d'une longe, luttaient pour la maintenir pendant qu'un Gaucho épiait le moment favorable pour sauter sur le dos de la bête. Mais c'étaient des écarts épouvantables, des bonds furieux, des hennissements de rage. Quel serait le vainqueur dans cette lutte bizarre ?

Le Gaucho, pâle comme un mort, surveillait son ennemie en nous jetant des regards anxieux.

« A-t-il peur ? dis-je au maître de la maison.

— Oui, me répond-il, mais ce n'est pas la peur que vous croyez ; la peur qu'il éprouve c'est de tomber devant des étrangers. Le malheureux se croirait déshonoré. »

Cependant on entraînait la mule du côté de la route, fort large en cet endroit, et là, pendant que les hommes attachés au licou se rapprochaient insensiblement, de manière à diminuer les écarts de la bête, l'un d'entre eux cherchait à l'aveugler par des poignées de sable. Ce traitement cruel qu'on eût pu remplacer par un bandeau, réussit à la longue ; le pauvre animal, ahuri, désespéré, eut un moment d'immobilité stupide, et le Gaucho fut en selle.

La lutte alors recommença plus vive : ce furent des ruades terribles, des bonds prodigieux ; la mule se cabrait, se dressait, cherchait à se rouler ; mais de violents coups d'éperons la redressaient à l'instant ou la lançaient en avant. Fatiguée de bondir sur place, impuissante à se délivrer de son maître, la mule enfin partit à fond de train ; elle se déclarait vaincue.

De San Martin, la route de sable fin, large et belle, présente le plus ravissant coup d'œil : le grand canal d'alimentation des eaux qui la suit donne aux arbres une vigueur extraordinaire ; les peupliers s'élancent droits comme des mâts ; les saules aux troncs énormes abaissent leurs branches sur la route qu'elles ombragent, les trempent dans l'eau ou les agitent au vent. A travers les rares intervalles de ce rideau de verdure on aperçoit des maisonnettes blanches, des cours et des jardins ; tout cela est blond, léger, vaporeux, et l'on dirait une longue suite de Corot, parmi les mieux réussis.

Plus loin, nous passons au travers de nouveaux villages, nous traversons la rivière de Mendoza, et le soir à cinq heures nous arrivons à la ville.

Dans le mois de janvier 1824, Sa Sainteté Pie IX, alors simple chanoine-adjoint du nonce apostolique au Chili, faisait ce même voyage ; mais la traversée du continent qui nous prit neuf jours, dura près d'un mois pour la petite ambassade : c'est que la plaine était plus sauvage, les Indiens plus dangereux et les moyens de locomotion plus lents. Le futur saint-père endura, d'après la charmante relation de M. Ferdinand Denis (voy. t. Ier du *Tour du Monde*, p. 220), des fa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tigues et des privations qu'on n'éprouve plus aujourd'hui, et nous le répétons, de novembre à fin avril la Cordillère pas plus que la plaine n'offre de danger sérieux.

IV

Mendoza. — Souvenirs du tremblement de terre. — La nouvelle ville. — Les environs. — La vigne. — Le départ.

La province de Mendoza vient la dixième comme population parmi les États de la République Argentine : elle comptait en 1869 soixante-cinq mille quatre cent treize habitants. Elle est arrosée par trois petites rivières, le Mendoza, le Tunuyan et le Diamante, dont les eaux, quoique sagement aménagées pour l'irrigation, ne peuvent aujourd'hui suffire aux besoins de l'agriculture. Il faut aussi le dire, cette question des eaux, question vitale, soulève tant d'intrigues de jalousies, de discussions, de procès, de disputes et même de meurtres, qu'il doit y avoir, quoi qu'on fasse, une immense déperdition. Que de gens tâchent d'accaparer cette eau pour étendre leur culture; combien d'autres, pour en priver le voisin, feront pourrir leurs terres plutôt que de lui en céder, et combien d'autres encore crèveront les canaux près du champ d'un ennemi, quitte à ruiner tout un district! Ajoutez à cela que les pluies sont rares et que les meilleures terres sont incultes. Il faudrait donc de nouvelles rivières ou des puits artésiens pour faire reculer le désert; la production de la province comme sa population sera donc forcément limitée.

On porte à cent cinquante mille hectares l'étendue des terres cultivées; mais la plus grande partie ne sont que pâturages de luzernes, *potreros* destinés aux ravitaillements des bœufs, qui venant des provinces lointaines se reposent et s'engraissent avant d'entreprendre la traversée des Andes. Quatre mille hectares sont attribués à la vigne. Le tabac, qui réussit admirablement, est devenu un important objet d'échange avec le Chili; et la culture du ver à soie, introduite en 1839 par Andrew Thorndyke, a pris un assez grand développement.

La capitale de la province est Mendoza, qui prit son nom d'un vice-roi du Chili et qui fut fondée par le capitaine Pedro Castillo en 1559. Elle est admirablement située au pied des premiers contre-forts des Andes qui lui en dérobent les cimes neigeuses.

Tout le monde se rappelle l'épouvantable événement qui vint jeter la ruine et la désolation dans cette charmante ville. Le 20 mars 1861, à huit heures du soir, un soulèvement violent, accompagné de deux secousses oscillatoires de trois ou quatre secondes au plus, ébranla toute la province; ce fut tout, et rien ne resta plus de la ville : l'œuvre de destruction était accomplie.

On était au temps du carême, les églises regorgeaient de monde : tous furent ensevelis. Ce fut un désastre complet, une catastrophe sans nom. Du milieu d'un nuage de poussière auquel se mêlèrent bientôt des lueurs d'incendie, s'échappaient des gémissements, des prières et des malédictions. Les malheureux que le désastre avait épargnés couraient affolés à la recherche de leurs maisons, au secours de leurs familles; mais nulle maison ne restait debout, et l'on ne trouvait que des cadavres.

Mais ce n'était point assez de cette nuit d'épouvante, il fallut que l'homme y ajoutât des abominations plus grandes. C'est dans les circonstances exceptionnelles que la nature humaine se montre dans son affreuse perversité; car loin de secourir les mourants, les populations des environs se précipitèrent comme des vautours sur cette ville agonisante, fouillant les ruines, achevant les blessés, dépouillant les morts. Des chiens errants, des porcs affamés, mêlés aux brigands, se repaissaient de la chair des cadavres; ce furent des scènes innénarrables, un véritable champ d'horreur.

La ville était détruite; dix à douze mille personnes avaient disparu. Ce ne fut que l'affaire d'un instant; et tout cela s'était passé sans bruit précurseur, sans grondement souterrain, sans avertissement d'aucune sorte. L'instinct des animaux, si sûr d'habitude, avait été mis en défaut; les bestiaux n'avaient montré aucune inquiétude, et pas un chien n'avait hurlé. Que d'épisodes tragiques! Un Français me raconta que, arrivé à Mendoza le jour même, il se promenait sur la grande place, quand il se sentit violemment soulevé; il fut lancé à quinze ou vingt pieds en l'air et perdit connaissance; il se releva ne sachant plus où il était; autour de lui tout avait disparu. Il voulut regagner son hôtel, la seule maison qu'il connût; il songea à son hôte, un Français comme lui, dont il avait reçu l'hospitalité; mais aveuglé par la poussière, étourdi par les cris et les hurlements, il ne put retrouver son chemin : partout il se heurtait à des décombres. Il passa la nuit sur la place; au jour, ce fut à grand'peine qu'il retrouva son hôtel; il en reconnut l'emplacement du moins, car ce n'était qu'un amas de poutres informes et de pierres calcinées. Pas un cri ne s'échappait des ruines fumantes. La famille entière avait péri.

Des hommes à figures sauvages fouillaient les décombres. Stupéfait, désespéré, le Français regardait et laissait faire. Une sorte d'abattement stupide le paralysait; tant d'autres étaient fous. Mais c'était un vieux Californien; il revint à lui, et, rappelant son courage, un revolver d'une main, un morceau de solive de l'autre, il fondit sur les misérables, qu'il chassa; puis il s'assit sur les ruines, pleurant comme un enfant.

Un gémissement attira son attention; il chercha, et découvrit le chien de son ami sous des restants de poutres. La pauvre bête, dont le train de derrière était aplati par les décombres, le reconnut, et de ses pattes de devant creusant la poussière, et par ses hurlements plaintifs et de ses yeux mourants semblait implorer son secours. L'homme pensa que son ami vivait peut-être; aidé d'un passant, il se mit à l'ouvrage, et il découvrit son hôte, bras et jambes brisés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la bouche et les yeux pleins de terre, mais il respirait encore; il ouvrit les yeux, et dès qu'il put prononcer quelques mots, le malheureux parla de sa famille : mais on n'avait trouvé que des morts. Il prononça le nom de sa fille; on chercha de nouveau, mais sans espoir, quand un cri de joie retentit : on ramenait l'enfant saine et sauve, des poutres l'avaient préservée. Ce fut tout ce que l'infortuné sauva du désastre.

Un jeune homme me disait que son père et lui restaient les seuls survivants d'une famille de quinze personnes, et ce, grâce à leur absence de la maison. Il avait alors huit ans, la secousse l'avait lancé dans un ruisseau contre le trottoir; un pan de mur s'était abattu sur lui; mais la porte l'avait défendu de l'écroulement des briques, et la hauteur du trottoir avait empêché l'écrasement. Il était resté là toute la nuit, pouvant à peine respirer, à moitié brûlé par les flammes qui dévoraient la maison, à moitié noyé par l'eau de l'*acequia;* il ne fut délivré que le lendemain.

Nous allâmes visiter les ruines; elles sont ce qu'elles étaient au lendemain de la catastrophe, et c'est un spectacle navrant. En retrouvant debout certaines portions de murailles des églises de San Francisco et de Santo Domingo, on se rend compte de la violence du choc; les murailles en briques admirablement cimentées avaient six pieds d'épaisseur, celles des clochers de huit à neuf, et des blocs de huit mètres cubes avaient été lancés à plus de trente pieds de l'autre côté de la route. L'intérieur ne représente qu'un amoncellement de débris sous lesquels reposent à jamais les restes des victimes. Des groupes d'ossements blanchissent à l'air; d'autres percent çà et là au mi-

Ruines de l'église de San Domingo, à Mendoza. — Dessin de L. Avenet, d'après une photographie.

lieu des ruines, et nous avons rapporté comme souvenir de notre pèlerinage le crâne d'un petit enfant.

Quant aux maisons, pas une n'est restée debout; les habitants ont abandonné comme un champ maudit l'emplacement de l'ancienne ville; ils ont fondé la ville nouvelle à deux kilomètres plus à l'ouest, en se rapprochant de la Cordillère : les faubourgs du reste confinent aux ruines.

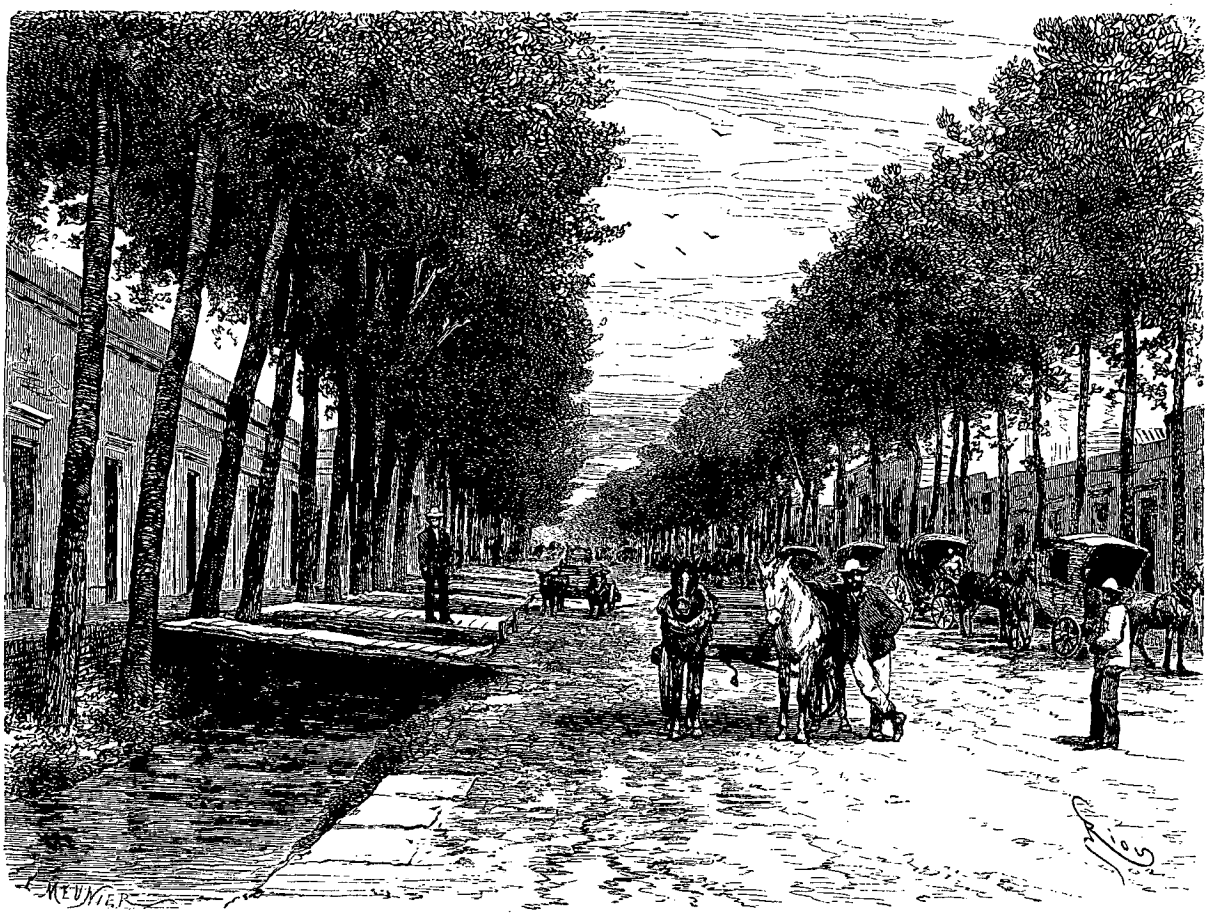
Pour parer à de nouveaux désastres, désastres probables et redoutés, les maisons sont bâties en adobes au lieu de briques cuites, ce qui donne des murailles moins cassantes et plus élastiques; on n'éleva que des rez-de-chaussée, ce qui rendrait l'écroulement moins dangereux, et que faire de plus, sinon s'en rapporter à la Providence?

La nouvelle ville, qui n'a que quinze ans d'existence, compte aujourd'hui douze mille habitants : c'est une véritable résurrection. Divisée en carrés comme toutes les villes modernes, les maisons sont grandes, quelques-unes décorées avec goût; toutes ont un *patio* planté d'arbres, orné de fleurs ou de festons de vignes. Les rues, bordées de canaux d'eau courante, ombragées par de grands peupliers, sont pleines d'ombre et de fraîcheur. On achève une place qui sera fort belle, et l'on bâtit un palais, celui de la famille Gonzalès, qui serait remarqué partout. La rue la plus belle est la rue Saint-Nicolas, qui a près d'une lieue de long.

D. Charnay.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La rue San Nicolas, à Mendoza. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

A TRAVERS LA PAMPA ET LA CORDILLÈRE.

DE MONTEVIDEO A SANTA ROSA (CHILI),

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY [1].

1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Le départ. — La caravane. — La montagne. — Villa Vicentia. — Le plateau d'Uspallata. — Fâcheuse hospitalité. — La Cordillère. Restes d'anciens glaciers — Puente de la Vacca.

Nous visitons les environs, semés de nombreuses maisons de campagne; nous trouvons de vastes pépinières et de beaux jardins. J'examine les vignes, et je goûte les vins, qui sont appelés à constituer un jour l'un des plus riches revenus de la province.

Mais, pour cela, il faut que les propriétaires modifient leur culture; il leur faut renoncer à l'imitation des vins étrangers; il leur faut franchement faire du vin de Mendoza. Il faut en outre pousser à l'introduction des cépages de Bordeaux et de Bourgogne, qui réussissent admirablement au Chili. Ces vignes ne fourniront pas de produits identiques aux nôtres, le terrain et le climat étant différents, mais elles donneront du vin d'un usage journalier facile; agréable, à l'encontre de ceux qu'on nous servit; car, jeunes ou vieux, le goût de musc et de liqueur qui les distin-

1. Suite et fin. — Voy. p. 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

gue vous en dégoûte aussitôt. « Mais pour cela, disais-je à certain propriétaire, il vous faudrait renoncer à tant arroser vos ceps, la vigne n'ayant que peu besoin d'eau ; vous ferez moins de vin, mais il sera meilleur ; il faudrait travailler vos terres avec plus de soin ; il faudrait.... »

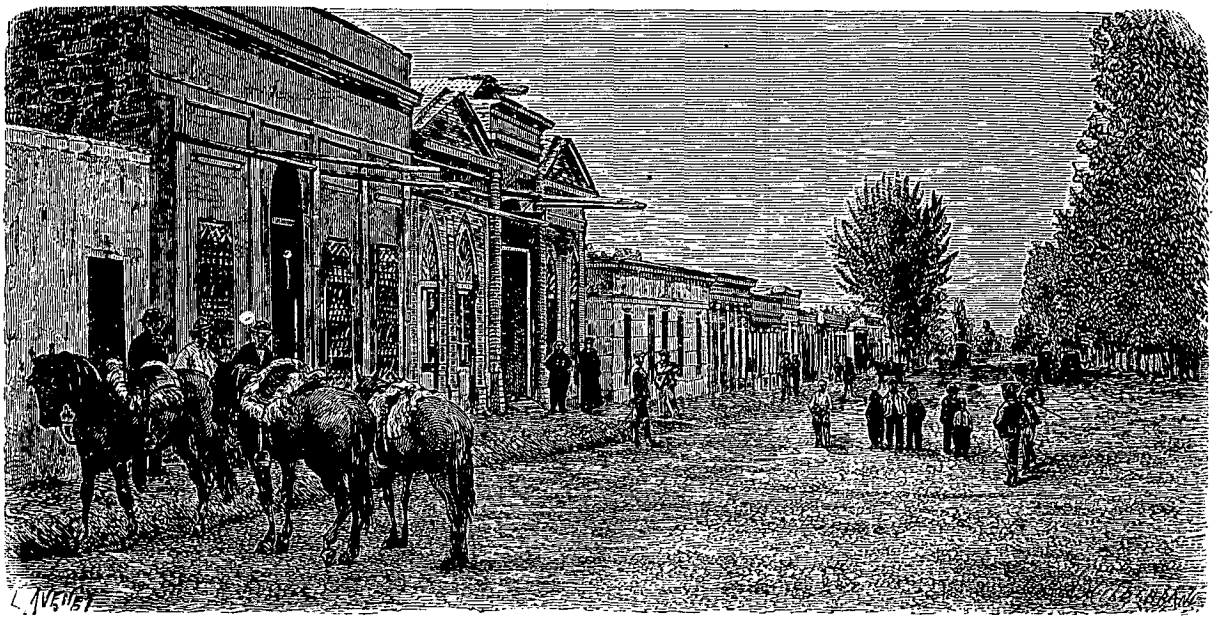
Là-dessus, mon homme m'interrompit pour me dire que toute modification serait inutile ; que la France avait un sol privilégié où tout venait à souhait, mais que leur terrain ne pouvait donner d'autres produits que ceux qu'il donnait, etc....

Je lui citai l'exemple d'un Français qui, cultivant mieux sans cultiver tout à fait bien, récoltait des vins se rapprochant de ceux de France, et qui avait amassé en peu de temps une assez jolie fortune.

« Ah ! ce *gringo !* » fit un travailleur qui nous écoutait.

Gringo est une injure. Contradiction singulière, l'habitant, le *hijo del païs* (fils du pays), comme il s'intitule orgueilleusement, méprise et jalouse l'étranger ; il le méprise parce qu'il arrive pauvre ; il le jalouse parce qu'il devient riche. La France, sa prospérité nouvelle, sa prodigieuse résurrection, frappent ces gens de stupeur ; mais comme ils ne sauraient admettre chez les autres les mérites qui leur manquent, ils expliquent tout par la richesse et la fécondité de la terre. C'est ce que voulaient me faire entendre mes interlocuteurs.

Cette façon naïve et quelque peu jésuitique d'excuser leur paresse et leur ignorance aux dépens de nos qualités m'exaspéra. « Étrangers que vous êtes, leur dis-je en colère, quand vous cultiverez vos champs comme nous cultivons les nôtres ; quand vous appliquerez à vos propriétés les découvertes scientifiques modernes ; quand, au lieu de donner à vos vignes une ou deux façons de charrue, vous leur en donnerez quatre à la pioche et à la main ; quand vous les soufrerez pour



La Alameda, à Mendoza. — Dessin de L. Avenet, d'après une photographie.

l'oïdium, que vous les échauderez pour la pyrale ; quand, au lieu de laisser les grandes herbes étouffer vos ceps, vous ferez de vos vignobles un jardin : alors vous pourrez dire, vous qui possédez une terre vierge, que nous avons un sol fertile. Non, messieurs, non, le sol n'est pas tout : c'est la main de l'homme qui le transforme ; c'est l'amour du travail qui le féconde, et c'est uniquement la raison d'être de notre prospérité ; car, sachez-le bien, nulle part au monde on ne travaille autant qu'en France. »

On parut admettre mes observations, et nous nous séparâmes bons amis ; mais tout donneur de conseils n'est qu'un Cassandre, et puis allez donc lutter contre la routine !

La population blanche de Mendoza est belle ; la toilette des femmes y est fort simple, car le grand éloignement des centres d'importation, tels que Buenos-Aires, ne permet pas aux modes de Paris d'y faire leur apparition périodique, ce dont ne se plaignent pas les maris.

Les dames sortent peu ; leur nonchalance naturelle les retient à la maison, et quand il leur faut mettre le pied dehors, quelle que soit la distance, c'est en voiture qu'elles font le trajet. Ces voitures sont du reste si bon marché ! comment n'en point user ? C'est cinquante centimes la course.

Les métis sont laids ; ils ont les traits grossiers, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes ; et les mantes noires dont les femmes s'embéguinent n'ajoutent rien à leurs attraits. Ce sont les produits croisés des Guarpes et des Espagnols. Blancs et métis sont atteints d'une maladie repoussante, le goître, occasionné par l'usage des eaux de la Cordillère. Ces eaux contiennent de l'alumine et de la magnésie, et

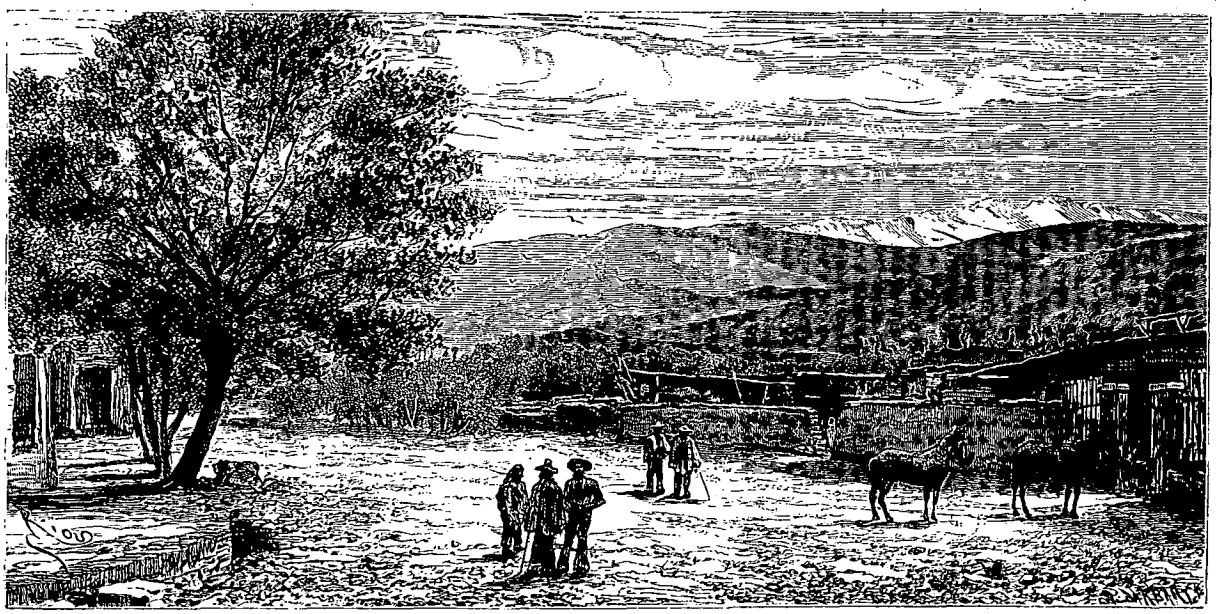
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont par conséquent malsaines. Plus de trois pour cent de la population souffre cette infirmité, à laquelle les chiens eux-mêmes sont sujets. De là débilité, crétinisme, imbécillité, dans le pays le mieux situé, le plus sec et le plus sain du monde.

Il fallait songer à quitter la ville : la saison avançait, nous étions au 20 avril, et la Cordillère, nous dit-on, se ferme d'habitude vers le 1er mai. Le courrier seul, chargé de la correspondance du Chili, fait le voyage tout l'hiver. Souvent il court de grands périls, subit parfois des retards de huit jours qu'il passe dans les *casuchas* de la montagne, et quelquefois n'arrive jamais. Aussi voyait-on les troupes de mules aussitôt arrivées se hâter de repartir; tous les jours c'étaient de nouveaux convois, les transactions entre Mendoza et le Chili étant importantes et nombreuses. La situation de Mendoza au pied des Andes, son éloignement de Buenos-Aires rendent les transports à travers la Pampa si coûteux, que les marchandises viennent à meilleur compte par Valparaiso et à travers la Cordillère.

Il y avait donc beaucoup de mules, et nous n'avions qu'à choisir. Deux jeunes Chiliens qui venaient d'arriver se joignirent à moi, et nous donnâmes la préférence à un muletier du pays qui devait nous procurer des mules fraîches et rapides, au lieu des mules fatiguées des *arrieros* (muletiers) chiliens.

Nous laissâmes à notre homme le soin d'organiser la petite caravane ; il avait l'expérience de la montagne et des choses qu'il nous fallait pour la traversée. Mille recommandations nous étaient faites. A les entendre, nous allions courir de grands périls ; mais le voyageur ne doit pas s'inquiéter de prédictions faites à la légère par des gens qui prennent l'étranger pour un être incapable de soutenir une fatigue, de braver un danger ou d'endurer une privation ; le contraire est presque



Faubourg de Mendoza. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

toujours vrai : on exagère donc, et je m'en suis souvent aperçu dans mes voyages. Il nous fallait en tout cas de bonnes couvertures et des provisions de toute sorte ; mais Pedro Vasac, notre guide, avait trop intérêt à nous en procurer d'abondantes pour que nous conservassions la moindre inquiétude à cet égard.

Le lendemain, en effet, nous vîmes arriver à la file deux barils de vin, dindes et poulets bourrés d'œufs durs, pièces de bœuf cuites et crues, thé, sucre et café par kilos, sans compter un amas de pain à nourrir un régiment. — Inutile de réclamer, nous avions donné carte blanche, et n'eûmes plus qu'à solder une note des mieux arrondies. Nos provisions chargèrent deux mules ; il en fallut trois pour les bagages, trois autres pour nous, celle de Pedro et la *madrina*, jument conductrice montée par un petit garçon qui prend la tête de la colonne et que suivent les mules de charge ; sans cette jument, on aurait toutes les peines du monde à les gouverner.

Nous formions donc une caravane assez respectable, et l'on se mit en route le matin du 21. Nous eûmes bientôt laissé derrière nous les faubourgs de la ville, et, comme toujours, aussitôt la ligne des eaux franchie, nous retrouvâmes le désert. Nous nous dirigeons au nord en suivant la Cordillère, pour aller prendre la passe d'Uspallata ; vers les onze heures, nous atteignons un misérable *rancho*, et la faim se faisant sentir, on déballe les provisions. Le manger ne laisse rien à désirer, il y a à choisir ; quant au vin, c'est différent, car Pedro, qui préfère les boissons alcooliques, nous a procuré du vin de liqueur, ce qui nous condamne à une soif perpétuelle. Sur ces entrefaites, nous sommes rejoints par un ami de notre muletier, qui nous le présente ; il se rend au Chili, et demande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

à faire partie du convoi : accordé ; il aidera Pedro dans le chargement et le déchargement des mules, et ce n'est pas trop de deux hommes. Le nouvel arrivé entre en fonctions sur l'heure, en attaquant d'un appétit vigoureux les vivres étalés devant nous ; le vin lui plaît, car il y revient, et je commence à comprendre l'utilité de nos provisions.

On repart ; nous obliquons alors sur la gauche, et nous entrons dans la montagne. La route est toute tracée, et, n'ayant nulle crainte de nous égarer, mes compagnons et moi nous prenons le galop pour arriver de bonne heure à Villa Vicentia, notre première étape. Nous franchissons des mamelons à pente douce ; de temps à autre nous croisons des troupes de mules gémissant sous leurs charges, ou quelques voyageurs venant du Chili. Le temps est beau, la route facile, nos mules fraîches. C'est une charmante promenade, une véritable partie de campagne.

Nous atteignons bientôt les premières gorges ; un mince filet d'eau en humecte le fond : c'est une larme, mais qui suffit pour donner comme un sourire de verdure à cette terre altérée. Çà et là s'ouvrent quelques fleurettes ; des vols de perruches, grosses comme des moineaux, s'abattent sur les broussailles près de nous ; dans les hauts, sur les crêtes, se détachent les silhouettes, à peine visibles, de bœufs ou de guanacos, tandis qu'à mi-côte, sur les plateaux et dans les fissures des roches, de gros cactus à tête blanche, grands, ronds, droits et rigides, semblent les sentinelles du défilé.

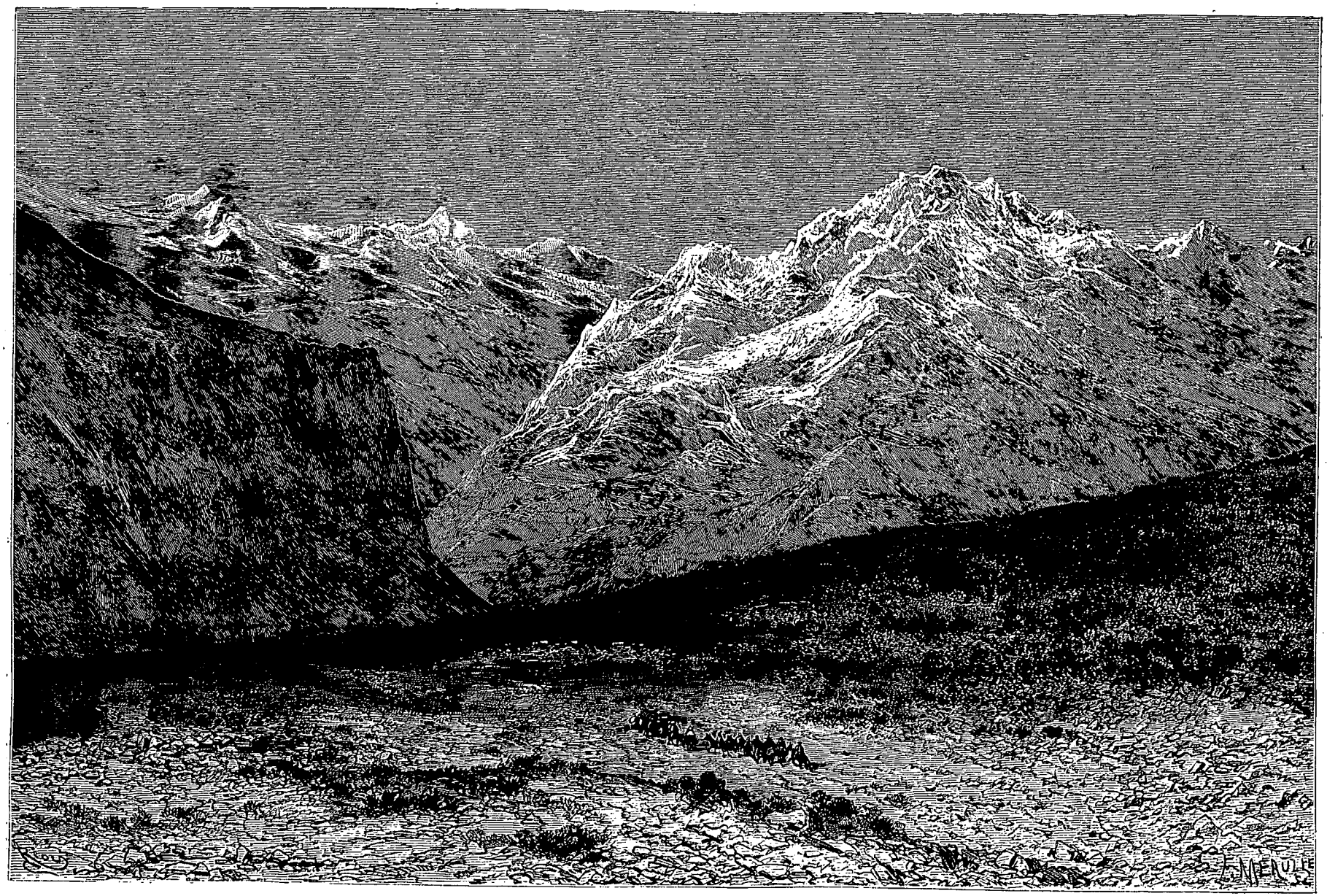
La montée s'accentue ; nous apercevons sur la gauche l'aigrette verte des peupliers : c'est toujours le signe distinctif d'une habitation ; nous arrivons à Villa Vicentia. Un petit champ de luzerne grand comme la main, qu'entourent une douzaine d'arbres maladifs, deux porcs qui se lèvent en grognant à notre approche, une troupe de chiens jaunâtres accroupis sous l'auvent d'une cabane en ruine : voilà le poste. Personne, du reste, à qui parler ; nous pénétrons dans la case. L'intérieur est d'une immonde malpropreté ; pas d'autre meuble qu'un lit de camp en cuir tressé qui tombe en pourriture ; nous coucherons dehors. Les mules arrivent à la tombée de la nuit ; arrivent également le maître du logis, un vieillard à figure sauvage et une petite fille déguenillée. Pedro et son ami déchargent les mules et se livrent aux apprêts du souper, pendant que le petit garçon dirige nos bêtes vers des pâturages inconnus.

La table est mise : nos vivres sont étalés sur des feuilles de papier. Nous nous installons à l'entour, un baril mis en perce à nos côtés ; deux bougies tremblotantes nous éclairent, et nous allons attaquer un poulet, quand, de la montagne, le son d'une clochette, un bruit de sabots, des hennissements nous annoncent l'arrivée d'un convoi. Quelques instants plus tard, trois hommes mettaient pied à terre et s'avançaient vers nous. C'étaient des Chiliens amis de nos compagnons de voyage ; reconnaissance, tableau ! invitation toute naturelle faite aux arrivants de s'asseoir à notre table ; les malheureux étaient à bout de vivres ; ils acceptent avec reconnaissance, et j'admire sans reproche leur superbe appétit. Poulets, dindes, fromage, tout y passe ; quelle brèche à notre garde-manger ! Le baril coule comme une fontaine, et je commence à regretter, moi qui l'accusais, que Pedro n'ait pas mieux fait les choses. Café, pousse-café : le repas est complet ; après quoi nos hommes installent les couvertures, et nous dormons d'une traite jusqu'au matin. A cinq heures, après une collation offerte à nos amis de la veille, nous enfilons le chemin de la montagne, comme ils prennent celui de la plaine.

Nous montons sans cesse ; la neige apparaît, et sans autre incident que la fuite d'une mule et la chute de l'un de mes compagnons, nous arrivons sur un plateau dénudé, aride, sans autre végétation que des broussailles naines, qui se confondent avec le sol, et les cactus qui, diminuant de hauteur à mesure que nous nous élevons davantage, finissent par se réduire en une touffe de gazon épineux à fleur rose. Nous longeons, dans une gorge, les bâtiments d'une grande exploitation : ce sont les dépendances des anciennes mines du Paramillo, exploitées par les Espagnols au dernier siècle. Longtemps abandonnés, les travaux ont été repris en 1867, et paraissent abandonnés de nouveau. La route contourne des mamelons abrupts, et nous débouchons sur la plaine d'Uspallata, au pied de la grande chaîne des Andes.

C'est un plateau de cinq à six lieues de large, sur dix à douze de long, se dirigeant en pente douce du nord au sud ; il est arrosé par un ruisseau qu'alimentent les neiges de la Cordillère, et sa position centrale au milieu des montagnes en a fait la principale station des bœufs qui vont au Chili. Cette plaine appartient tout entière à la famille Gonzalès, et constitue l'une des grandes fortunes du pays. Les troupeaux qui s'y arrêtent payent à raison de trois piastres par tête et par mois, et l'on estime le revenu à plus de cinq cent mille francs. La végétation se compose de hautes broussailles et de maigres touffes d'herbe que paissent les mules des convois ; les bœufs, au contraire, sont enfermés dans de vastes enclos (*potreros*) où, grâce à l'irrigation, pousse une luzerne assez vigoureuse. On embrasse d'un coup d'œil tout le plateau, avec sa ceinture de pics neigeux. Devant nous, dans le lointain, un groupe de peupliers se détache en vert lumineux sur le fond grisâtre de la plaine : c'est un rendez-vous de chasse ; sur la gauche, et plus au sud, se trouve le *rancho*. Mais la journée s'avance, la nuit tombe, et le *rancho* semble s'éloigner à mesure que nous avançons ; dans les hauteurs, on perd toute notion des distances. Nous marchons depuis quatorze heures et nous sommes rompus ; la maison cependant se dessine : c'est une longue bâtisse où nous rêvons une hospitalité fastueuse ; des colonnes de fumée s'élevant de toutes parts dénoncent le cam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Plaine d'Uspallata : Route dans les Andes. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pèment des muletiers ; nous arrivons enfin. C'est à peine si nous pouvons mettre pied à terre, c'est avec une peine plus grande encore que nous pouvons marcher ; la journée du lendemain sera terrible, car c'est le troisième jour que la courbature atteint son maximum d'intensité. Mes compagnons sont plus éprouvés que moi ; l'un d'eux est totalement paralysé. Nous nous laissons tomber sur les bancs de terre battue qui s'étendent sous l'auvent de la maison, et nous attendons nos muletiers. Ils arrivent tard, car il leur a fallu s'éloigner, à la recherche du combustible ; le *rancho* n'en fournissant pas, chaque voyageur doit se suffire : adieu l'hospitalité rêvée. En effet, je m'informe, et quoique la maison soit grande et le poste important (c'est une station télégraphique), on nous refuse une chambre pour la nuit. Je demande des vivres ; il n'y a même pas un morceau de *charqui*. Nos provisions, heureusement, ne sont pas encore épuisées ; mais une dinde et du filet de trois jours, accompagnés de pain dur, n'ont rien qui nous tente, et puis la fatigue domine la faim. Nous abandonnons les victuailles à nos hommes, qui en font leur profit, et nous nous étendons avec volupté dans nos couvertures.

A trois heures, je réveille Pedro, et, le café pris, les mules bâtées, nous partons. L'obscurité est complète, et je m'abandonne à la sagacité de ma monture. A droite et à gauche, des masses noires qui nous frôlent en passant dénoncent de hautes broussailles. Les pics élevés de la Cordillère se colorent en rose ; les hauteurs moyennes en bleu foncé, pendant que les bas se perdent encore dans la nuit ; puis ce sont des gradations de couleurs et de lumière ; les sommets éclatent en étincelles brillantes ; les bleus s'attendrissent ; les contre-forts émergent comme des caps au milieu des vapeurs matinales ; la plaine à son tour s'illumine : voilà le jour.

La route est belle ; nous avançons rapidement, et nous gagnons bientôt les hautes berges de la rivière Mendoza. Ce ne sont plus que débris de rocs, éboulements, chaos ; la rivière coule, mince filet jaunâtre, dans un lit gigantesque qui contiendrait les plus grands fleuves du monde. Il devient évident pour nous que ce ruisseau n'a pu creuser cette immense tranchée, large de plus d'un kilomètre et de plus de cinquante mètres de profondeur. Le terrain brisé, croulant, que nous foulons aux pieds, c'est une ancienne moraine, et le torrent qui gémit au loin coule dans le lit d'un glacier disparu.

La plaine dépassée, nous nous engageons dans la montagne, et plus nous avançons, plus l'étroite vallée abonde en rocs striés, en blocs erratiques : nous voyageons dans une véritable terre de désolation ; impossible de rien imaginer de plus triste, de plus aride, de plus dévasté ; mais quelle grandeur !

La route est littéralement semée de cadavres de mules et de bœufs tombés et restés dans des attitudes fantastiques ou navrantes : de quelques-uns les vautours et les condors ont fait des squelettes anatomiques ; d'autres gisent les membres épars, semblables aux restes pétrifiés d'animaux antédiluviens, tandis que d'autres, ayant conservé leur cuir, ont gardé la pose dans laquelle ils se sont affaissés, et semblent, avec leurs yeux vides, de véritables bœufs fantômes.

Nous allons, côtoyant des abîmes bordés de pics abrupts et de murailles menaçantes ; on traverse des écroulements gigantesques, et suivant les caprices du sentier, on passe des hauteurs vertigineuses de la sierra au lit rocailleux de la rivière.

Nous sommes affamés et brisés ; vers le milieu du jour nous demandons grâce et nous nous arrêtons une heure au bord d'un torrent pour achever les vivres qui nous restent. Depuis longtemps le premier baril avait été abandonné, le second sonne également creux, et nous nous regardons étonnés : toute enquête serait superflue, car la trogne rougie de l'adjudant de Pedro parle assez haut de ses méfaits, et nous jugeons à la rareté des provisions que nos hommes ont dû, la nuit dernière, faire des largesses aux muletiers d'Uspallata.

Il ne nous reste plus rien, et si dans les prochaines stations nous trouvons l'hospitalité de la nuit dernière, nous tirerons au sort. Mais Pedro Vasac nous rassure : ce soir, à Puente de la Vacca, nous tomberons, dit-il, dans un grenier d'abondance. J'en doute, mais je laisse dire ; néanmoins nous rêvons d'un souper fin, et nous partons à toute vitesse pour rejoindre nos mules qui ont pris les devants.

Nous les rejoignons avec peine, car ma monture butte à chaque pas, et dans de tels parages je n'ose la pousser ; peut-être est-ce une tactique de l'animal qui montre évidemment des instincts de paresse ; j'ai du reste perdu mon fouet, et la bête en profite. Nous avançons, la vallée se rétrécit, l'ancien lit du glacier se creuse, les pics environnants se dressent plus aigus. Voilà le Puente de la Vacca, pont qui donne son nom au *rancho* où nous arriverons tout à l'heure ; après l'avoir traversé, nous gravissons un plateau formé par la bifurcation du torrent. Ce plateau très-étroit est une nouvelle station de bœufs, et, de même qu'à Uspallata, on y a construit des enclos et semé des *potreros*, où la luzerne croît de plus en plus chétive, vu la grande élévation de l'endroit.

Toutes ces stations appartiennent au même propriétaire : c'est le marquis de Carabas de la montagne. Il était nuit quand nous mîmes pied à terre dans la cour de l'établissement, où nous trouvons la plus gracieuse hospitalité. Une dame, une véritable dame, de manières et de ton, nous introduit dans une vaste pièce, où trois lits moelleux nous attendent ; on apporte un brasero, car la neige tombe, il fait froid. Sur une grande table recouverte d'une nappe blanche, deux chandeliers de cuivre luisant supportent des bougies de l'Étoile. « Et maintenant, messieurs, nous dit l'hôtesse, que puis-je vous offrir ? »

En vérité, serions-nous au Grand-Hôtel ?

Mes compagnons rédigent la carte ; comme des af-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

famés ou des enfants, ils me semblent, suivant une expression vulgaire, avoir les yeux plus grands que le ventre. Puis, comme je m'extasiais sur les façons de notre hôtesse : « C'est une Chilienne, me dit l'un d'eux avec orgueil. Ah ! monsieur Josse, monsieur Josse, vous êtes donc de tous les pays ! »

Le souper ne trompa les espérances de personne, arrosé qu'il fut de bordeaux authentique et de cognac véritable. La dame nous tenait compagnie : veuillez remarquer que c'était une Chilienne, que mes deux compagnons étaient Chiliens, et jugez entre Chiliens que de choses on eut à se dire du Chili ; aussi la conversation était-elle des plus animées et chacun s'en donnait à cœur joie.

Pour mon compte j'aurais préféré qu'on causât de la montagne, d'autant que la neige tombait avec abon-

Don José. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une photographie.

dance et que j'avais de grandes inquiétudes pour le lendemain. La conversation cependant menaçait de s'éterniser, mais je rompis les chiens et nous allâmes tous nous coucher.

La prochaine étape devait être longue et pénible, plus que toutes les autres ; il nous fallait passer le col et gagner, sur l'autre versant, la station de Juncal. Quand le temps est beau, la traversée n'est rien ; mais lorsque le vent souffle en tempête et que la neige tombe, on court de véritables dangers : or le temps n'était rien moins que sûr, et je me demandais avec une certaine anxiété si la route serait ouverte et si nous ne serions pas forcés de nous arrêter quelques jours à Puente de la Vacca ; j'avoue que cette perspec-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tive, malgré la plantureuse hospitalité du *rancho*, était des moins attrayantes ; je rêvai donc d'avalanches et de tempêtes.

VI

Faux départ. — Le *temporal*. — Une sotte mule. — Retour au *rancho*. — Puente del Inca. — Le musicien ambulant. — Chasse au guanaco.

Je dormis tard, et me levai qu'il était grand jour, fort étonné que Pedro ne nous eût point éveillés pour le départ. En mettant la tête dehors je vis les montagnes et les vallées couvertes de neige, et nos hommes le nez en l'air et la mine anxieuse interrogeant l'espace.

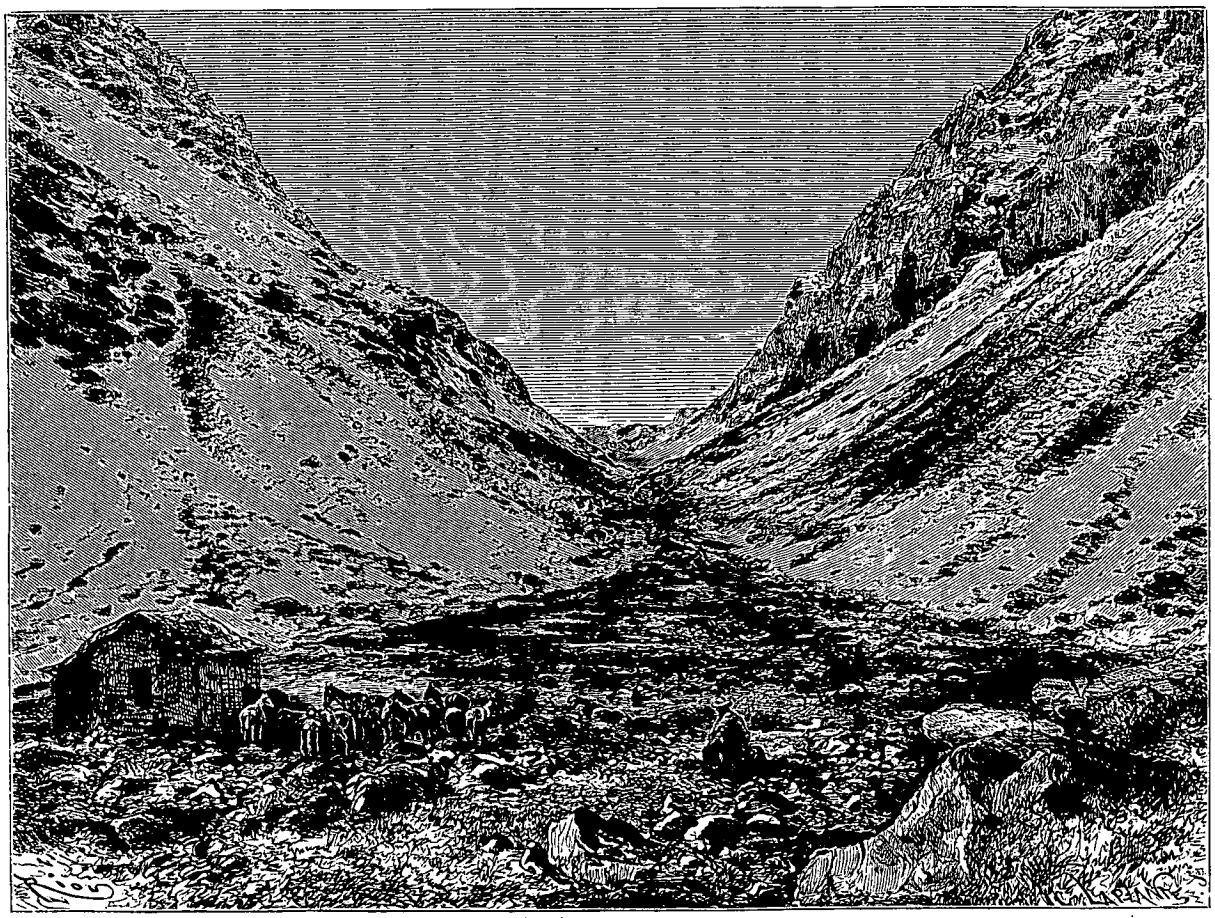
Le temps était menaçant, de grosses nuées venant des hauteurs couraient sur le flanc des montagnes.

« Partons-nous, messieurs? nous dit Pedro.

— Mais, lui dis-je, c'est votre affaire; n'êtes-vous pas le chef de la caravane? ne connaissez-vous pas la sierra? ne vous êtes-vous pas chargé de nous conduire de l'autre côté de la Cordillère? Décidez vous-même, et le plus tôt sera le mieux, autrement nous resterons en route.

— Ah ! fit-il, le temps est bien mauvais ! »

Sur ces entrefaites, nous voyons déboucher dans la



Vallée conduisant au col d'Uspallata. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

cour de l'habitation un cavalier de bonne mine suivi de son domestique; c'est le fils de la maison : sa mère, toute fière de lui, se hâte de nous le présenter.

« Don Jose, lui dit-elle, ces messieurs peuvent-ils partir?

— Assurément, répond-il; il y a de la neige, mais pas le moindre danger. »

Sur cette assurance les hommes vont chercher les mules au *potrero* et s'occupent de les charger. Entre temps, arrive un homme gigantesque, suivi d'une femme non moins grande, montant tous les deux des chevaux de haute taille. Le cavalier met pied à terre, jette d'un air hautain la bride à l'un de ses domestiques et présente la main à sa compagne de voyage. Sans me piquer d'être physionomiste, je prends le nouvel arrivé pour un officier de dragons; point, c'est un curé chilien et sa gouvernante : voilà certes un pasteur qui doit bien mener ses ouailles.

La neige se remet à tomber; nouvelle hésitation de Pedro qui me semble un pauvre sire, mais le curé nous conseille de partir ; nous sautons en selle et nous filons.

A deux kilomètres du *rancho* nous rejoignons une troupe de mules s'en retournant à vide; le muletier emmène avec lui un pauvre Italien, joueur d'orgue et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Juncal, dans la Cordillère (versant du Chili) (voy. p. 415). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montreur de marionnettes qui va tenter fortune au Chili : tous ces gens ont passé la nuit à l'abri d'un hangar, et nous les trouvons dans la position de nos hommes le matin, et se demandant s'ils doivent ou non partir. En nous voyant passer ils se décident, se hâtent de réunir leurs mules et nous suivent.

Notre convoi s'échelonne, formant une longue ligne que précèdent deux petits garçons montés sur les *madrinas*. Il est tard, la route est affreuse, le temps mauvais, et nous ne traverserons certes pas la Cumbre, mais nous atteindrons du moins Puente del Inca, d'où le lendemain nous partirons pour Juncal.

Le plateau dépassé, nous rejoignons la rivière Mendoza, qui, après s'être dirigée vers le sud, tourne brusquement au nord. Nous la suivons; le chemin, non tracé, passe au milieu d'éboulis de toute grosseur. On se hâte, car au devant de nous le temps s'assombrit de plus en plus. Nous voyons les nuées descendre rapidement la vallée; de chaque côté les cimes se voilent; en avant! Il fait un froid de loup; je marche près de notre petit conducteur, qui grelotte sous son mince *poncho;* l'un de nous lui jette une couverture dans laquelle il s'enveloppe tout entier.

Nous laissons sur la droite un campement d'*arrieros;* les charges des mules, rangées en rond, sont couvertes et préservées par les appareils. Au milieu, abrités derrière les ballots, deux hommes, sentinelles vigilantes, veillent nuit et jour sur le chargement; car, même dans ces hauteurs, au milieu du désert, les voleurs se glissent et s'attaquent aux marchandises précieuses. C'est le second campement que nous rencontrons; quant aux mules, elles courent sur les bords de la rivière, à la recherche d'une pâture introuvable.

En nous voyant, les hommes nous adressent de loin une pantomime peu rassurante. Ils nous font signe de rebrousser chemin; mais nous sommes à moitié route; au besoin, nous aurions les *casuchas*, cabanes-refuges élevées de lieue en lieue dans la vallée, et puis n'y a-t-il pas quelque peu de honte à reculer?

Cependant le vent augmente; la neige, d'abord clair-semée, s'épaissit, un bruit nous arrive des hauteurs; en avant!

Tout à coup le vent siffle avec fureur, un froid aigu nous pénètre, et la neige en gros flocons nous fouette le visage. Nous sommes aveuglés et perclus; les mules refusent d'avancer, et j'entends les cris de désespoir du petit garçon conducteur. C'est le *temporal*, il nous faut fuir; c'est une débâcle. On tourne bride, et nous lançons nos bêtes au galop. Je suis avec peine mes compagnons, mieux montés, et des talons, du fouet et de la voix j'encourage ma mule, quand le sot animal, manquant des deux pieds, me lance au loin comme une catapulte. La neige est heureusement épaisse; je me relève sans une écorchure; mais je laisserai dorénavant à ma monture un loisir plus grand.

Il était une heure quand nous rentrâmes à Puente de la Vacca. On nous y accueillit avec des sourires humiliants pour notre amour-propre, et d'autant que, à peine arrivés, et les mules déchargées, le temps se mit au beau; le soleil brilla comme pour insulter à notre pusillanimité et nous dire qu'avec une heure de lutte et de patience nous aurions atteint le *rancho*. Mais je n'en voulus point avoir le démenti; je fis recharger les mules, et nous repartîmes. Nos compagnons nous rejoignirent, et le soir nous arrivâmes sans encombre à Puente del Inca.

Puente del Inca est la dernière station argentine de la Cordillère; elle prend son nom d'un pont naturel jeté sur la rivière Mendoza, qui s'est frayé un passage au milieu des cailloux agglomérés formant le sous-sol en cet endroit de la montagne. Des bains situés sous la voûte même du pont sont célèbres dans les contrées d'alentour, et l'on y vient des provinces les plus éloignées du Chili. Ses eaux ferrugineuses sont souveraines contre les douleurs rhumatismales et les accidents syphilitiques, qu'elles guérissent, dit-on, sans autre traitement. Ces eaux s'échappent de deux bassins contigus, creusés en coupe de trois à quatre pieds de profondeur, où l'on peut s'installer le plus commodément du monde. Chaque bassin jouit d'une température et de propriétés différentes : l'un a trente, l'autre trente-six degrés de chaleur, et les vapeurs qui s'en échappent se condensent sur les parois de la voûte, qu'elles revêtent d'une couche de cristaux. Pour le moment, nul baigneur; c'est l'hiver, la Cordillère est déserte, et le *rancho* n'offre aucune ressource.

Nous sommes accueillis à notre arrivée par un grand gaillard au regard d'aigle, accompagné d'un énorme lévrier. Cet homme est un Nemrod célèbre à la ronde, qui s'est retiré dans cette solitude pour y chasser le guanaco; il est en même temps chef du poste établi pour enregistrer les convois de mules qui viennent du Chili et surveiller la contrebande.

Il nous introduit dans une cuisine où brille un feu réjouissant pour des voyageurs à moitié gelés. Nous nous installons autour du brasier, les uns assis sur des bûches, les autres simplement accroupis, car les siéges manquent. Nos yeux s'accoutument à l'obscurité; nous distinguons, dans la pénombre, des chiens, une nichée d'enfants et une grande jeune femme que notre présence rend immobile et muette. Mais mon ami le Chilien ne saurait supporter un silence de longue durée; la question du souper lui fournit du reste un intéressant sujet de conversation; la grande femme s'approche.

« Nous n'avons, dit-elle, que du guanaco, et peut-être ne l'aimez-vous pas? »

On se récrie : nous l'aimerons, nous l'aimons déjà; toute chose est bonne en voyage, la faim aidant. Pour mon compte, je suis charmé de goûter ce mets nouveau.

On nous fera donc un *puchero* et un *asado*, c'est-à-dire un bouilli et un rôti; au lieu de pain nous aurons de la galette, et quoi de mieux? c'est de la couleur locale, et je n'en demande pas davantage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

La confiance est sitôt établie; et pendant que je caresse un enfant et que je flatte le grand lévrier, le maître de la maison, Don Juan de la Peña, c'est son nom, nous raconte les hauts faits de l'animal. C'est un chien de race; et si lui, Juan, est le premier chasseur de la contrée, Quito est le premier des chiens pour forcer un guanaco. Il nous conte alors ses excursions dans la montagne, ses courses sur les pentes rapides, dans les gorges, aux bords des précipices, et comment, aidé de sa meute, tantôt il foudroie le gibier de sa carabine, et tantôt s'en empare avec ses *bolas*. Nous étions sous le charme, et cependant on avait mis la table, et le souper se préparait.

Vers les neuf heures arrive l'Italien avec son orgue et ses marionnettes; il nous trouve installés dans une grande salle parfaitement close; il aperçoit de bons matelas dans un coin, un *brasero* dans le milieu, et la table prête.

Le pauvre homme, qui par économie couchait dehors, et n'avait comme souper que ses provisions plus que modestes, ouvre de grands yeux en nous voyant si confortablement établis. Le froid est vif, la nuit sera mauvaise, et des muletiers seuls, accoutumés aux intempéries, la pourront impunément passer dehors. Nous lisons sur la physionomie mobile du musicien les alternatives de crainte et d'espoir qui l'animent; il voudrait se chauffer, bien souper, dormir sous un bon abri, pourvu qu'il ne lui en coûtât pas trop.

Une idée des plus originales surgit dans la cervelle de mon compagnon; il me la communique, et je l'approuve.

« Voyons, mon camarade, fit-il au bonhomme; voulez-vous que nous traitions une petite affaire?

— Quelle affaire?

— Vous voyez combien les habitants du *rancho* sont obligeants; voilà de bons lits, un brasier rayonnant, et sur cette table vous verrez fumer tout à l'heure une soupe de guanaco et un rôt aux parfums exquis; tout cela est à vous, ou du moins vous en aurez votre part comme nous.

— Mais à quel prix?

— Bien peu de chose : il s'agit simplement d'une sérénade que vous donnerez aux habitants du logis. J'avais bien pensé à vos *titeres* (marionnettes), mais ce serait vous demander trop, tandis qu'avec votre instrument et quelques tours de manivelle vous en verrez la fin. Je suis convaincu que les gens du *rancho* aiment la musique, et que tous seront charmés de vous entendre.

— Marché conclu, fait l'Italien, qui se hâte de déballer sa guimbarde; marché conclu, et tout mon répertoire y passera.

— Prenez place, mon ami, » lui dis-je; car on servait la soupe. Le bonhomme mangea de bon appétit, et sitôt la dernière bouchée avalée, fidèle à sa promesse, il se mit d'un bras vigoureux à moudre ses plus jolis airs. Inutile de rappeler lesquels; il y en avait de vieux, de surannés, d'oubliés, de presque neufs : *Favorite*, *Lucie*, *Fille Angot*, *Pepita*, vous rencontrâtes-vous jamais à de telles hauteurs?

Aux premiers cris de l'instrument, toute une population dont nous ne soupçonnions pas l'existence envahit la salle : trois soldats, quatre femmes, une foule d'enfants, et par derrière les muletiers.

Tous écoutaient; mais les enfants, œil grand ouvert, bouche béante, ne savaient quoi le plus admirer, ou de cette boîte harmonieuse, ou de cette manivelle enchantée. Tout est relatif en ce bas monde, et pour les pauvres petits nés dans ce désert, c'était sans doute la première fois que leurs oreilles émerveillées s'ouvraient à de pareils accents; pour eux, c'était un concert ravissant, une grande joie, une grande fête, et dans le cours de leur existence monotone le souvenir de cette soirée d'hiver restera sans aucun doute comme un événement.

Le répertoire épuisé, ce furent des encore! encore! à n'y pas résister, et, faveur plus grande, ce fut un des enfants, bien jalousé ma foi, qui, sous la direction du maître, fit chanter l'instrument. On se retira cependant; il était tard, bien tard pour des gens qui le lendemain allaient traverser la *Cumbre*.

Nous devions partir de bonne heure, et plusieurs fois je m'éveillai, étonné que rien ne bougeât. L'impatience me gagne; je me lève, il est cinq heures, il fait nuit. Je sors et j'appelle; des voix caverneuses me répondent. Appareils, bagages, muletiers étaient enfouis sous la neige tombée pendant la nuit. Quel contretemps! Pourrons-nous partir? De dessous son linceul, Pedro m'affirme que non, et je vais rejoindre mes compagnons, qui, plus philosophes que moi, ne s'étaient pas dérangés.

Six heures; je n'y tiens plus. Le jour pointe, et j'assiste au spectacle singulier de nos hommes se débarrassant de leur suaire glacé. Les malheureux sont perclus de froid et s'empressent de nettoyer un coin de terre pour y rallumer leur foyer et préparer le repas du matin. Quant à partir, il n'y faut pas songer, et je m'en reviens penaud conter la chose à mes amis.

Dans le *rancho* tout s'agite, c'est le réveil; je vois les poules sauter une à une du toit dans la neige; le coq envoie son premier cri d'appel, tandis que le grand lévrier que j'avais flatté la veille s'étire et vient me lécher la main. Une porte s'ouvre, un gamin aux yeux bouffis met le nez dehors, précédant sa mère que suit le maître de céans. Celui-ci me souhaite le bonjour, regarde le temps, hoche la tête, et me dit :

« Il vous faudra déjeuner avec nous ce matin.

— Mais, Don Juan, si nous ne partons pas aujourd'hui, demain sera peut-être pis encore.

— Non, laissez la neige se fondre; le temps sera superbe. Êtes-vous donc si pressé?

— Pas précisément.

— Eh bien! dans ce cas, que vous importe un jour ou deux? Vos amis et vous, avez paru vous intéresser aux chasses que je vous contais hier; c'est un bon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps pour le guanaco, et si vous le voulez, nous irons faire un tour?

— Et nos muletiers, et nos mules?

— Ah! vos mules trouveront toujours quelques broussailles à grignoter dans les environs. Nous avons à la maison du *charqui*, du guanaco et de la farine, avec cela on ne meurt pas de faim.

— C'est parfait; mais je n'ai pas le pied assez montagnard pour vous suivre.

— Nous allons à cheval.

— A cheval; je n'ai pas de cheval.

— Qu'à cela ne tienne; je vous donnerai l'un des miens. Êtes-vous cavalier?

— Hum! cavalier; je sais me tenir, et dans ces montagnes.... dans ces gorges....

— Vous n'aurez qu'à laisser faire la bête; elle connaît la sierra aussi bien que moi, et jamais elle n'a fait un faux pas.

— Ce que vous m'offrez là, Don Juan, est bien tentant; j'accepte. Et mes compagnons de voyage?

— Ils ne partiront pas sans vous; d'ailleurs, s'ils refusent de vous accompagner, ils pourront prendre des bains, et seront comme par enchantement remis de leurs fatigues. »

Mes compagnons consultés firent la grimace; mais sur l'assurance de Don Juan que le lendemain le temps serait beau, qu'il s'engageait au besoin à nous accompagner, et comme Pedro lui-même, satisfait de laisser reposer ses mules, abondait dans le même sens, la partie fut résolue.

Don Juan s'occupa de nos préparatifs, qui ne furent pas longs; nous avions à peine fini de déjeuner que les cris des chiens vinrent nous avertir qu'on nous attendait.

En effet, nous trouvâmes la petite troupe en contrebas du *rancho*; elle se composait de trois *peones*, domestiques montés sur des mules, du grand lévrier et de quatre autres chiens moins beaux, mais dont les sauts et les aboiements joyeux exprimaient le vif désir de bien faire. Don Juan avait en main une carabine américaine à plusieurs coups, d'une portée de douze cents mètres, disait-il, présent de ses admirateurs du Chili où son renom de chasseur était grand. Un gamin tenait en laisse deux chevaux maigres, aux jambes sèches et nerveuses, dont l'un m'était destiné.

A chaque selle pendait un *lasso* armé de ses boules; je n'en avais nul besoin, et n'aurais su qu'en faire. Je demandai qu'on m'enlevât le mien; ce n'eût été qu'un embarras, car je ne pouvais suivre la chasse qu'en simple amateur.

Mes compagnons restèrent. En me voyant en selle, ils me souhaitèrent bonne chance, et nous partîmes.

Le temps était chaud; la neige fondait rapidement, et de chaque côté de la vallée les déclivités rapides formées par les éboulements des hauteurs en étaient dégarnies.

Nous descendions la vallée et nous devions pénétrer sur les plateaux de droite, derrière les pics, par une gorge qui de loin me semblait inabordable. Nous quittâmes le sentier battu pour descendre et remonter les hautes berges de la rivière, dont nous suivîmes le bord.

Ce n'était pas sans une certaine émotion que je m'engageais en pareille aventure; n'aurais-je point à me demander à certain moment ce que j'allais faire dans cette galère? J'étais loin d'être bon cavalier; nous devions fouler des chemins affreux; je n'avais pas même pour excuse l'entraînement de la chasse, puisque je partais en simple curieux; quels dangers allions-nous courir? Mais c'est justement cet attrait du danger qui vous charme; c'est l'inconnu qui vous entraîne. A la grâce de Dieu!

Nous allions vite; mon cheval avait une marche douce et semblait, au milieu des rochers et des éboulis, à son aise comme sur du macadam. Je me faisais à son allure; je prenais mon assiette, et le temps que nous passâmes avant d'atteindre les passages difficiles suffit à me rassurer entièrement. Peu après, nous nous engagions dans les hauteurs; nous coupions les pentes obliquement, et, suivant la nature du terrain, nous prenions le trot ou le petit galop. Je me familiarisais avec ma monture, et ma confiance grandissait en la voyant courir sans broncher sur des terres mobiles formant des pentes de quarante-cinq degrés, enjamber des rocs, en éviter d'autres, ou franchir un obstacle sans que la moindre sueur perlât sur sa peau brune.

Tout à coup la tête de la colonne s'arrête. Don Juan, d'un geste rapide, me désigne un pic, et sur ce pic une tête effilée emmanchée d'un long cou, que je distingue à peine.

« C'en est un, » me dit-il; mais tête et cou avaient déjà disparu.

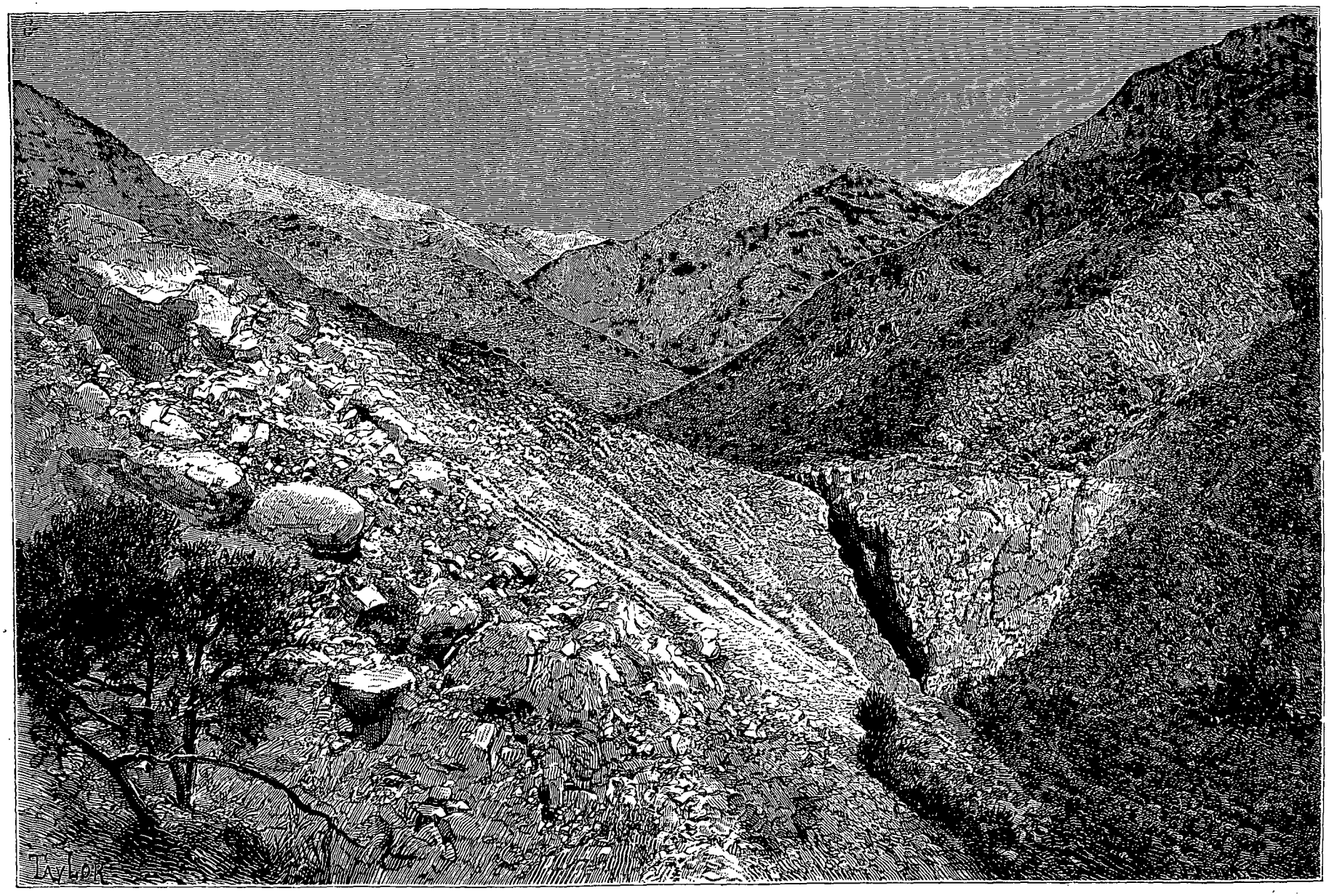
« Il reviendra, ajouta le chasseur, il voudra nous revoir; la curiosité perd cet animal; il reviendra : en avant! » et nous repartons de plus belle.

Quelques instants se passent, nous avons atteint le sommet d'un éboulement d'où, par un sentier vertigineux, nous pourrons atteindre la gorge et pénétrer dans la montagne. De l'endroit où nous sommes le regard embrasse une plus grande étendue des hauteurs, et les yeux toujours fixés sur le pic de tout à l'heure, nous apercevons de nouveau la tête imprudente s'avancer lentement à la découverte. Cette fois une partie du corps est visible; c'est bien un guanaco, mais il est à plus de cinq cents mètres : Don Juan épaule vivement et fait feu.

Répercutée par les échos, la détonation roule comme un tonnerre au milieu des gorges de la montagne; nos hommes poussent des hourras, et, précédés des chiens, s'élancent en avant. « Venez, me crie le chasseur, la bête est restée sur place. »

Nous roulons plutôt que nous n'avançons au milieu d'un chaos épouvantable; mon cheval, à qui je rends les guides, suit, glissant, trébuchant, bondissant, son maître qui me précède dans ce terrain brisé, ro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Paso del Soldado (voy. p. 416). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cailleux, aux pentes abruptes, aux précipices béants; je n'ai qu'une préoccupation, éviter tout faux mouvement, conserver mon équilibre et ne point compromettre celui de ma bête : mais l'émotion me gagne, je me sens pâlir; ah! ma foi, j'ose le dire, j'ai peur; et cette course insensée dans cette gorge effroyable est un des souvenirs les plus émouvants de ma vie de voyage.

Nous débouchons cependant sur le plateau, d'où par une pente rapide, mais relativement facile, nous pourrons atteindre le sommet où le guanaco a dû s'abattre. Mules et chevaux sont couverts d'écume, on n'y prend garde, et de la même course précipitée nous atteignons la hauteur. Il était là le pauvre animal, frappé au défaut de l'épaule; la balle l'avait étendu mort.

Don Juan me jette un regard plein d'orgueil satisfait, et comme j'applaudis à son adresse : « Ceci n'est rien, dit-il d'un air modeste, j'ai tiré des guanacos à plus de huit cents mètres. »

On prend un temps d'arrêt pour laisser souffler les bêtes, ce qui me permet d'examiner le paysage, et certes, le tableau que j'ai devant les yeux compense et au delà les fatigues et les dangers de la route.

A mes pieds, la vallée que nous avons parcourue la veille s'étend sur une longueur de dix lieues, semblable à une immense tranchée entre des murailles gigantesques ; le fond si mouvementé en paraît plat; le lit du Mendoza n'est plus qu'une gerçure, la rivière un fil. Mais pour mieux vous en rendre compte, transportez-vous sur les Aiguilles Rouges en Savoie, au bord de la Mer de glace; creusez la vallée de toute la profondeur du glacier qui disparaîtra; enlevez aux montagnes leur tapis de verdure et leurs bois de sapins; dépouillez la nature de toute étincelle de vie; ajoutez comme horizon un amoncellement de pics noircis, de dômes neigeux, de plateaux tourmentés, séparés par des profondeurs bleuâtres que dominent, hautes de vingt mille pieds, les cimes de l'Aconcagua et du Tupungato, et vous aurez un spectacle de désolation, d'horreur indicible, mais de souveraine grandeur.

On n'accorde à mon admiration que de trop courts instants; nous allons parcourir le plateau montueux qui s'étend derrière nous. Au dire de Don Juan, le guanaco n'était pas seul; et me montrant sur la neige des empreintes toutes fraîches : « Ils étaient quatre, ajouta-t-il, et voilà une femelle et son petit. Nous les retrouverons dans quelque vallée intérieure, car les traces sont faciles à suivre.

« En route, mes enfants, dit-il aux *peones;* emmenez les chiens et tâchez de nous ramener le gibier; » et s'adressant à celui qui portait en croupe le guanaco : « Toi, tu resteras avec nous. »

Nous descendîmes donc la pente à petits pas, pendant que les deux hommes et les chiens s'éloignaient sur la gauche. Ils devaient faire un long circuit pour prendre les guanacos à revers et les ramener s'il se pouvait. Les rabatteurs avaient depuis longtemps disparu et Don Juan donnait des signes d'impatience, quand des aboiements lointains firent passer un sourire sur son visage. « Ils les ont trouvés, » fit-il; et comme les aboiements se rapprochaient : « Attention! ils vont déboucher derrière cette colline. Toi, Ignacio, laisse là ta bête, tu la reprendras plus tard; va-t'en garder l'entrée de la brèche ; » puis se tournant vers moi : « Le terrain est bon, ajouta-t-il, et c'est avec les *bolas* que nous allons les prendre. » Il détacha son *lasso*, le prit de la main droite et nous partîmes.

Le plateau formait comme un vaste cirque allongé, et la colline qui nous masquait les gens, et d'où venaient les voix, était droit devant nous. Tout à coup deux chiens apparurent au loin; plus près de nous, à mi-côte, débouchèrent alors deux élégantes bêtes suivies d'un jeune guanaco. En nous apercevant elles eurent un moment d'hésitation; mais, pressées par les autres chiens qui les serraient de près, le grand lévrier en tête, elles bondirent vers le milieu du cirque.

Ce qui se passa depuis lors, je m'en souviens à peine, car, mon cheval lancé sur les traces de celui de Juan, nous bondissions dans une course folle. Aiguillonné par la voix des chiens et les cris des hommes, je perdis conscience des lieux, de l'espace, du danger; emporté par des sensations nouvelles, grisé par l'ardeur de la chasse qui s'était emparée de moi, je ne voyais que les trois bêtes affolées, les chiens ardents à la poursuite et la grande stature de Juan agitant son *lasso;* je le vis tourbillonnant dans l'espace et l'un des guanacos rouler dans la neige.

Nouveaux cris de victoire; j'arrivai près de l'animal; il s'agitait en vain dans les liens qui le retenaient; l'un des Gauchos venait de l'amarrer solidement, pendant qu'un autre volait au secours du petit, que les chiens menaçaient de mettre en pièces.

Gracieuse et charmante bête, au pelage fauve, au ventre blanc, à la douce fourrure; je pus l'admirer à mon aise et dans toute sa grâce sauvage. Pauvre animal sans défense, le guanaco n'a d'autres armes dans sa colère que des crachats inoffensifs. La pauvre bête ne s'en faisait point faute et couvrait de matière verdâtre la poitrine et le visage du Gaucho qui le maintenait; l'autre s'essuyait en riant, sans plus s'inquiéter des cris gutturaux et sourds que poussait l'animal en fureur. Mais que dire de ses yeux? de véritables orbes : à la vue de son petit enlevé par les Gauchos, ils lançaient de telles flammes que je me reculai d'effroi.

La femelle amarrée à la selle de l'un de nos hommes, les deux autres portant, l'un le petit, l'autre le guanaco mort, nous nous dirigeâmes vers le fameux passage. Il fut des plus pénibles, mais j'étais aguerri et j'arrivai dans la vallée sans trop d'appréhension et sans mésaventure.

A la tombée de la nuit nous rentrions à Puente del Inca, où nous eûmes pour souper un cuissot frais des plus appétissants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'était à plusieurs titres une belle journée; de mon côté j'avais éprouvé de ces émotions rares, même en voyage; pour Don Juan, c'était, outre le plaisir de la chasse, une somme de plus de vingt piastres qui tombait dans son escarcelle : c'est au moins la valeur de deux guanacos. Inutile d'ajouter qu'en partant le lendemain, je ne marchandai pas à mon hôte les témoignages de ma reconnaissance et que nous nous séparâmes satisfaits l'un de l'autre.

VII

Départ pour la Cumbre. — Le Paramillo. — Casuchas. — Passage du col. — La descente. — Une avalanche. — Juncal. — Guarda Vieja. — Paso del Soldado. — La vallée. — Arrivée à Santa Rosa.

Nous quittâmes Puente del Inca de bon matin, car il est toujours prudent de passer la Cumbre avant midi, les orages se formant d'habitude le soir. Le temps est magnifique, le froid assez vif; un soleil splendide jette des aigrettes de lumière aux sommets du pic, dont la silhouette blanche se détache sur le bleu du ciel. Nous allons, précédés et suivis par des convois de mules qui retournent au Chili; le premier nous ouvre un sentier dans la neige, avantage que me paraît apprécier Pedro notre guide, peu familiarisé, ce me semble, avec la topographie des hauteurs.

Nous gravissons le *Paramillo*, énorme masse aux pentes rapides qui bouche l'horizon et que je prends pour la Cumbre, quand ce n'est, en somme, qu'un échelon pour atteindre la vallée supérieure.

Nous arrivons et nous pénétrons dans un immense amphithéâtre; l'horizon est circonscrit par des montagnes qui semblent à portée de la main; mais plus on avance, plus elles s'éloignent. La lumière est intense, et le soleil frappant ces surfaces de neige, c'est un éblouissement. Mes compagnons ont des lunettes vert foncé qui préservent leur vue; pour avoir négligé cette précaution je suis obligé de m'abriter de mon feutre; mes yeux sont affligés de picotements douloureux qui provoquent des larmes, et je ne puis que par instants admirer le paysage qui nous entoure. Quelle nature grandiose et terrible! La photographie est impuissante à rendre l'effet de ces masses gigantesques, elle ne peut donner qu'un point, un détail, l'ensemble lui échappe, et c'est l'ensemble prodigieux qui vous émeut et vous épouvante.

Voilà des *casuchas*, refuges garnis de vivres et de combustibles; le passant, muletier ou voyageur, respecte religieusement ce dépôt sacré, destiné aux malheureux surpris par la tempête.

Ici nous croisons un campement de mules qui viennent de traverser le col, mais qui passeront l'hiver dans la plaine.

Nous abordons le *Caracol :* c'est la dernière montée; elle est longue, rapide, interminable, et son nom d'Escargot lui vient des nombreux zigzags qu'il faut dessiner sur ses flancs pour arriver au sommet. L'émotion grandit à mesure qu'on gravit la hauteur; la vue s'étend, elle embrasse les vallées, mais quelles pentes! Un faux pas de la mule, et vous êtes lancé dans l'espace; aussi l'on monte en silence, on n'ose à peine envisager le vide, il y a du vertige dans l'air.

Nous arrivons, voici la passe; nous sommes à quatorze mille pieds.

Mais quoi! la descente est plus terrible que la montée : du côté du Chili, la Cordillère est plus abrupte, plus convulsée; nos mules ne marchent plus, elles glissent, s'arrêtent, font quelques pas, glissent de nouveau; et comme j'ai des raisons sérieuses pour me défier de la mienne, je l'abandonne et je descends. Mes compagnons imitent mon exemple et nous dévalons plus souvent sur le dos que sur nos jambes, mais, nous arrêtant toujours grâce à l'épaisseur de la neige. Quel spectacle!

Tout à coup un cri d'effroi retentit derrière nous; il part d'une troupe de mules qui nous suit : l'une d'elles a manqué des quatre pieds, s'est abattue; elle roule, la pente est trop rapide, la lancée trop violente, elle lutte en vain; elle roule, se précipite, et, nouvelle avalanche, passe comme un éclair devant nous pour aller se briser dans les bas-fonds. Cette descente aride, sauf deux ou trois petits plateaux, se continue jusqu'à Juncal, sorte d'entonnoir infernal creusé au milieu de trois pics; c'est le *nec plus ultra* du grandiose dans l'horreur, et c'est là que nous arrivons brisés après quatorze heures de marche.

Nous avions traversé les Montagnes Rocheuses dans l'Amérique du Nord, la sierra Madre dans le Mexique et l'Amérique du Centre; nous avions passé par des sentiers dangereux et longé bien des précipices, mais la végétation qui les borde en dissimulait l'horreur; l'œil ne saisissait que des échappées dans des flots de verdure; à chaque pas c'étaient des panoramas nouveaux; on foulait insouciant les chemins dangereux masqués par un voile de lianes, et c'est derrière un rempart de grands arbres qu'on sondait du regard le précipice. Dans les Andes, c'est la roche dépouillée, le sentier dans le vide, le vertige planant au-dessus des profondeurs nues qui vous appellent.

A Juncal, un gros Chilien rebondi nous accueille; nous nous séchons devant le brasier de la cuisine, pendant qu'on dispose une pièce de la maison pour nous recevoir. On nous appelle, la table est mise; on nous a servi un *puchero* fumant, des pommes de terre en robe de chambre et un pot de *chicha*. La chicha, c'est la boisson favorite du Chilien; espèce de vin blanc boueux, dans lequel on infuse des amers, elle est légère, gazeuse, piquante, et le peuple en fait ses délices. Je trouvai la liqueur excellente; mais elle grise fort, et nous nous en apercevons au lourd sommeil qu'elle nous procure.

De Juncal à Sainte-Rose, la route est moins abrupte, la terre moins aride, le paysage moins sévère. A partir de Guarda Vieja la nature s'humanise; elle conserve encore dans les hauteurs l'âpreté de ses formes,

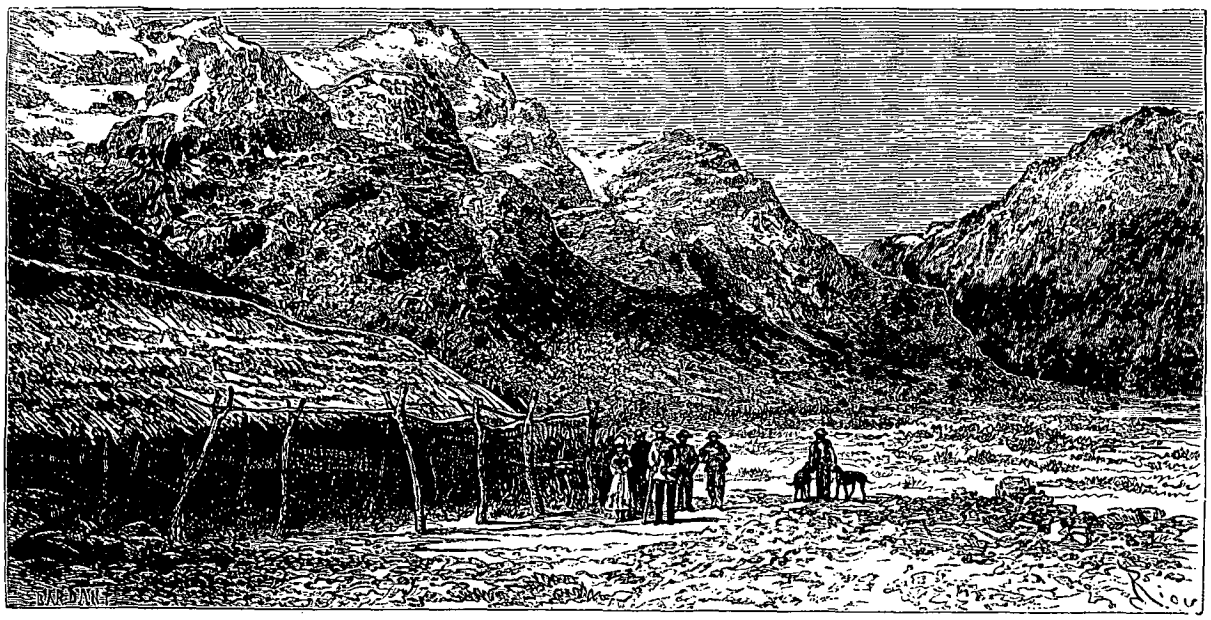
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

mais ses flancs s'arrondissent, on sent qu'elle va devenir féconde.

L'un de nos compagnons, Chilien renforcé, admire toutes choses depuis que nous foulons le versant du Pacifique et m'accable d'interrogations captieuses; il me faut lui dire que la neige est plus blanche, le ciel plus limpide, la végétation plus vigoureuse que de l'autre côté de la sierra; nous n'en étions cependant qu'aux broussailles que son imagination transformait en grands arbres : heureuses gens de tant aimer leur pays !

Nous descendons rapidement en suivant le cours du Colorado; la chaleur augmente, il faut dépouiller le *poncho;* les broussailles grandissent, la vallée s'élargit, le paysage s'ouvre, la nature sourit. Voilà des arbustes et bientôt des arbres; nous entrons dans la région du *Quillay* dont l'écorce saponifiable est généralement exploitée dans le pays; des cactus s'étagent par groupes sur les rochers; voilà des arbres à fruits. A Guarda Vieja nous trouvons des raisins et nous faisons un déjeuner d'œufs frais arrosé de *chicha.*

La route est presque carrossable; mais à Paso del Soldado, immense fissure par où le torrent s'infiltre dans la montagne, nous reprenons par un long détour le rude sentier de la Cordillère. On y creuse une route qui abrégera le voyage de plusieurs kilomètres, elle n'est point terminée. Le pauvre Pedro nous raconte que quinze jours auparavant son père y a été arrêté, dépouillé et assassiné. Le cadavre a été découvert mutilé dans le lit du torrent; et comme l'on a pu croire que le malheureux était accidentellement tombé dans le précipice, on n'a fait aucune enquête, et les choses



Guarda Vieja. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

en sont restées là. Pedro prétend connaître les assassins, mais se tait, dit-il, par prudence.

Nous laissons à gauche le passage néfaste, et après une longue pointe dans la montagne nous regagnons la vallée. Champs de luzerne, pâturages, paillotes cachées sous l'ombre des pêchers ou des berceaux de vigne : nous entrons en terre cultivée.

Plus nous avançons, plus les *ranchos* se multiplient; nous atteignons la plaine, et de part et d'autre, sous l'influence de l'irrigation, des champs de maïs, des vignes noires de grappes et de longues traînées de pastèques s'étalent à l'envi. De jolis villages établis sur les canaux d'arrosage s'élèvent au milieu des grands arbres qui les abritent; ce sont des peupliers et des noyers, des cognassiers et des poiriers énormes, des figuiers monstrueux reliés par des pampres; les branches ploient sous les fruits qui paillettent de points verts, jaunes et or cette masse de verdure. Au loin, les canaux escaladant les pentes se superposent les uns aux autres; effet bizarre et magnifique, les peupliers qui les bordent entourent les pics abrupts d'une triple couronne, les transformant ainsi en tiares gigantesques.

Nous traversons certaines parties de la province d'Aconcagua, l'une des plus riches de la République, et le soir nous arrivons à Santa Rosa, charmante petite ville, tête de ligne du chemin de fer de Valparaiso et terme de notre longue excursion.

D. Charnay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1877

(SECOND SEMESTRE)

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Études des fonds de la Manche pour le projet de chemin de fer sous-marin. — Nombre de sondages. — L'entreprise paraît réalisable. — II. Le recensement de la France en 1876. — III. Exploration en Patagonie par M. F. P. Moreno. — Sources du rio Santa-Cruz. — Découvertes de nouveaux lacs. — IV. La commission des Missions et Voyages au Ministère de l'instruction publique. — Mission de M. Wiener au Pérou. — Itinéraire du voyageur. — Résultats géographiques. — Le pic de Paris. — Résultats archéologiques. — V. M. Crevaux sur le Maroni. — VI. L'isthme de Darien. — Les deux projets de tracé pour un canal à travers l'isthme. — Départ de MM. Wyse et Reclus pour un second voyage. — VII. *China*, par le baron de Richthofen. — Caractère du livre. — L'Asie centrale fond d'une ancienne mer. — Le *leuss*. — Les régions sans écoulement. — L'orographie de l'Asie centrale. — VIII. Le colonel Prjévalski au Lop-Nor. — Travaux scientifiques. — Projets. — IX. Le capitaine Kourapatkine en Kashgarie. — X. Les voyages de M. de Ujfalvy dans le Zarafchan, le Ferghanah et le Kouldja. — La mort de Yakoub-Bek. — XI. Le Hong-Kiang et les voyages de M. Dupuis. — Les voyages de M. de Kergaradec. — XII. Levés en Annam par M. Dutreuil de Rhins. — XIII. M. Harmand en Indo-Chine. — Première traversée de la chaîne côtière de l'Annam. — XIV. Difficultés des voyages en Afrique. — XV. M. Largeau dans le Sahara. — Les Rouâgha. Populations préhistoriques du Sahara. — Danger couru par M. Largeau. — XVI. Détermination de positions géographiques au Maroc. — XVII. Expédition de l'Ogôwé. — Les dernières nouvelles. — Levés du fleuve. — Retour de M. Marche. — Hypothèse sur la relation entre l'Ogôwé et le Zaïre. — XVIII. Explorations du colonel Purdy dans le Fôr et du colonel Mason au lac Loûta Nzidjé. — XIX. Départ de la première expédition envoyée par l'*Association internationale africaine*. — XX. Traversée de l'Afrique par M. Stanley. — Le Loualaba. — Navigation sur le fleuve. — Dangers. — Luttes. — Résultats du voyage.

I

Un fait considérable s'est produit pendant le second semestre 1877 : l'achèvement de la traversée de l'Afrique par l'Américain Henri Stanley. On n'en peut guère exiger plus d'un semestre, ni compter même que chaque année fournira un événement de pareille importance. Renvoyant à la fin de ces pages l'exposé sommaire du voyage de M. Stanley, nous commencerons par l'Europe notre rapide revue.

Aux premiers jours du semestre paraissaient les résultats des études pratiques relatives à l'établissement d'un chemin de fer sous-marin entre la France et l'Angleterre[1]. En deux campagnes (1875-1876), le fond de la Manche, sur vingt-huit kilomètres à partir de la côte de France, a été exploré par sept mille sept cents coups de sonde sur des lignes à peu près parallèles, espacées de deux cent cinquante à trois cents mètres, et on peut affirmer que le sol de la Manche, entre Sangate et Douvres, est aujourd'hui mieux connu que celui de bien des parties émergées de l'Europe; tout permet de croire aussi que la structure du terrain n'opposera pas d'insurmontables obstacles à la grande entreprise qui relierait les deux puissances occidentales.

II

Le *Journal officiel* du 8 novembre 1877 nous a donné les résultats du dénombrement de la population de la France en 1876. Le nombre des habitants est de 36 905 788. En 1872 il était de 36 102 921 habitants. La différence en faveur de 1876 est de 802 867 habitants. C'est le taux normal d'accroissement (2,17 pour 100) de la population en France depuis un demi-siècle. — Sept départements offrent un notable accroissement de population depuis 1872; vingt, au contraire, marquent une décroissance.

Sur les quarante-trois villes d'une population supérieure à 30 000 habitants, quarante ont subi une augmentation totale de 313 513 âmes. — Paris avait, en 1872, 1 851 792 habitants; il en a, en 1876, 1 988 806; l'augmentation est donc de 137 014 habitants.

III

A l'extrême sud de l'Amérique méridionale, un naturaliste argentin, M. F. P. Moreno, a pour la première fois visité les sources du rio Santa-Cruz, où n'étaient point parvenus les précédents explorateurs. C'est en remorquant à grand'peine son embarcation le long du rio Santa-Cruz que M. Moreno est arrivé au lac d'où sort ce fleuve. La navigation du lac étant fort difficile, à cause de la violence des vents, M. Moreno se mit en route vers le nord, à travers de hauts plateaux couronnés de sommets basaltiques. Un changement de direction vers le nord-ouest le conduisit à un lac encore inconnu, d'un caractère différent de celui du lac Santa-Cruz, et qu'entourent des montagnes,

1. *Rapports présentés aux membres de l'Association sur les explorations géologiques faites en* 1875 *et en* 1876. Paris, 1877.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

volcaniques pour la plupart, de neuf cents à quinze cents mètres d'élévation. D'après les indigènes, il ne serait qu'une fraction d'un lac plus vaste que ne put voir M. Moreno. Il a donné au lac visité par lui le nom de lac San-Martin. Le manque de ressources, joint à l'épuisement des chevaux, arrêta l'explorateur. Au retour, il passa par le grand lac Viedma, situé au pied de la Cordillère. Cette nappe d'eau communique par un large canal avec le lac d'où sort le Santa-Cruz. Ce dernier, qui reçut le nom de lac Argentin, était couvert, en mars, de grandes glaces flottantes.

IV

Le service des Missions et Voyages au Ministère de l'instruction publique a pris depuis quelques années une activité qu'il n'avait pas connue jusque-là.

Elle s'explique par l'esprit d'initiative éclairée des hommes qui en ont la haute direction, comme aussi par les ressources dont il a été doté par nos précédentes assemblées législatives. Le dernier rapport adressé au ministre par M. le baron de Watteville [1], dans les attributions duquel est placé ce service, constate que, sur quarante-cinq missions accordées ou continuées en 1876, douze se rattachent à la géographie.

Il faut mentionner au nombre de celles-ci, bien qu'elle ait plus particulièrement profité à l'archéologie, la mission de M. Charles Wiener dans l'Amérique du Sud. Parti en 1875, il est tout récemment revenu, après avoir parcouru, au Pérou et sur les confins de la Bolivie, un sinueux et long itinéraire. De Lima, qui en fut le point d'origine, il gagne d'abord Truxillo, en suivant le littoral, pour franchir ensuite la première Cordillère et arriver à Cajamarca. Remontant la vallée du Marañon, qui porte là le nom de Tungouragua, M. Wiener arrive à Urcou, traverse la seconde Cordillère, en longe les versants orientaux, puis il visite les hauts plateaux de Huanuco et le cerro de Pasco. Il se rend au Chanchamayo, suit la vallée du Jauja pour passer de là dans celle du rio Pampas. Cuzco, où il séjourne, devient ensuite le point de départ d'explorations au nord-est, sur le Vilcamayo (Santa Anna), et au sud-est dans la vallée de Paucartambo. Puno, puis le lac de Titicaca sont les étapes suivantes. Après avoir accompli le périple entier du lac, M. Wiener se rend à l'Illimani, pour revenir sur ses pas en longeant la rive ouest du lac, visiter Aréquipa, faire une rapide excursion à Arica, et refermer finalement son itinéraire à Lima.

Pendant toute la durée du voyage, il a mesuré les distances, déterminé la position de onze points, et recueilli de nombreuses observations barométriques à l'aide desquelles il pourra établir un profil des Andes entre les septième et quinzième degrés de latitude. Les données obtenues par M. Wiener diffèrent notablement de celles qui forment aujourd'hui la base de la géographie du Pérou.

Cet important voyage a été marqué par l'ascension de l'un des sommets de l'Illimani, à l'extrémité sud-est de la chaîne du Sorata. M. Wiener a baptisé ce sommet du nom de *Pic de Paris* et il en a déterminé l'altitude à six mille quatre-vingt-dix-neuf mètres. Il est difficile d'assigner dès maintenant au Pic de Paris son rang de taille dans la Cordillère, les altitudes antérieurement déterminées présentant parfois des variantes considérables.

La partie archéologique des résultats de ce voyage n'est point de notre compétence ; toutefois nous croyons pouvoir dire que jusqu'ici aucune collection d'antiquités péruviennes ne présentent un ensemble aussi complet que celle de M. Wiener.

V

La Guyane française est fort peu connue dès qu'on s'éloigne du cours du bas Maroni. Il faut donc se féliciter qu'un médecin de marine, le docteur Crevaux, ait entrepris de gagner l'intérieur de la contrée en remontant le Maroni. Accompagné de deux missionnaires, M. Crevaux avait quitté Cayenne le 10 juillet dernier. Le 23 il était à cent milles dans l'intérieur. Le 4 août, à environ cent cinquante milles, après avoir navigué pendant cinq jours sur une partie du fleuve presque complétement déserte, il avait dû prendre des embarcations plus petites pour s'engager dans la crique Maroni, qui conduit au massif de Tumuc-Humac, l'un des buts du voyage. Les relations avec les Bonis et les Roucouyennes des rives du fleuve avaient été assez amicales jusque-là. Toutefois de dernières nouvelles, écrites comme à la hâte et en termes un peu énigmatiques, donnaient à penser que M. Crevaux était prisonnier des indigènes.

VI

Nous venons de recevoir les rapports sur l'exploration de l'isthme de Darien, en vue du percement de l'isthme par un canal interocéanique.

Deux projets sont en présence, utilisant l'un et l'autre, sur une centaine de kilomètres, la basse Tuyra, tributaire du Pacifique.

L'un, continuant à suivre la vallée de ce cours d'eau, franchirait la Cordillère par un col qui exigerait un tunnel d'au moins sept cents mètres, et redescendrait sur la vallée de l'Atrato par celle du Caquirri.

Le second projet se dirige au nord-est, coupe le cours de la Chucunaque, emprunte la vallée de la Tupisa, et passe la Cordillère un peu à l'est du pic Gandi, pour aboutir à Port-Gandi. Ce tracé n'a que cinquante-cinq kilomètres, sans compter la Tuyra inférieure, et n'exige pas d'écluses. En revanche, il exige un tunnel, dont la longueur, encore indéterminée faute de bonnes longitudes de la côte orientale, peut varier de neuf mille trois cents à dix-huit mille cinq cents mètres. Vraisemblablement, la vérité est entre ces limi-

1. *Rapport sur le service des Missions et Voyages scientifiques en* 1876. Paris, 1877.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tes, et le tunnel de Gandi aurait à peu près la même longueur que ceux du mont Cenis et du Saint-Gothard.

C'est dans le but d'étudier ces derniers éléments de la question que MM. N. B. Wyse et Armand Reclus, lieutenants de vaisseau, sont repartis il y a quelques jours.

VII

Nous n'avons pas d'hésitation à dire que, pour l'Asie, l'événement capital du semestre est l'apparition du tome I de *la Chine*, par le baron de Richthofen, président de la Société de géographie de Berlin[1]. L'auteur de ce livre avait débuté par sept voyages (1868-1872) dans presque toutes les parties du pays qu'il se proposait de décrire. Quelques communications détachées, l'une, entre autres, sur l'orographie de la Chine, nous avaient déjà donné la mesure des vues du voyageur.

L'économie générale du livre de M. de Richthofen est des plus larges; l'auteur, en effet, débute par un tableau magistralement dessiné de l'Asie centrale et des contrées périphériques. Rompant avec les idées de Humboldt, il fait de toute cette région un bassin pélagique de l'époque tertiaire, limité par le Tibet, l'Altaï, le Pamir et la chaîne du Khingan. Les fonds en sont restés marqués par les deux régions sans écoulement de la Kashgarie orientale et du Gobi, appelé par les Chinois Hohnaï (Mer desséchée). Tout autour de cet espace qui a sa vie particulière, rayonnent les grands fleuves asiatiques et s'agitent des civilisations diverses. L'auteur de *China* ne pouvait, si bien qu'il le fît, décrire la scène sans y faire apparaître les hommes qui l'animent, s'y meuvent, s'y déplacent et subissent l'influence de ses caractères physiques. Expliquant par les conditions du sol les événements de l'histoire, M. de Richthofen a donné à son premier chapitre un caractère élevé tout à fait digne de l'attention des penseurs.

Le *leuss*, ce diluvium quaternaire, sur le rôle, le caractère et l'importance duquel M. de Richthofen avait déjà attiré l'attention, forme le deuxième chapitre, qui n'est pas le moins intéressant de l'ouvrage. Le chapitre suivant est consacré à la formation des steppes salées et aux limites probables de l'ancienne mer qui recouvrait l'Asie centrale. Le quatrième traite de la zone de transition où, par la suite des âges, certaines régions fermées ont pris un écoulement, tandis que d'autres ont vu s'opérer la transformation inverse. Dans le chapitre cinquième, l'auteur passe en revue toutes les régions du globe qui sont sans écoulement et celles qui sont couvertes de leuss. Enfin, les chapitres sixième et septième nous ramènent en pleine géographie : ils ont pour sujet l'orographie de l'Asie centrale. Tracés de main de maître, ils se recommandent à l'étude des géographes, des géologues et des cartographes. Ce chapitre est complété par une carte qui permet de saisir d'un seul regard les rapports « entre les éléments de la géographie physique et les données de l'histoire[1] ».

Le premier volume de *China* se clôt par un précieux chapitre d'érudition relatif au développement des connaissances sur la Chine, qui ne le cède en rien au reste de l'ouvrage.

Les trois volumes suivants renfermeront les résultats des voyages de M. de Richthofen lui-même, au point de vue de la géographie, de la géologie, de la paléontologie de la Chine proprement dite.

Le volume de *la Chine* est donc une majestueuse introduction au reste de l'œuvre, dont l'apparition est un événement pour l'histoire de la géographie.

VIII

Depuis notre précédente Revue, on a reçu des nouvelles du lieutenant-colonel Prjévalski, l'explorateur du lac Lop (Lop-Nor). On se rappelle que M. Prjévalski, partant de Kourla, au sud du Bahratsh-Koul, avait gagné le Lop-Nor, par la vallée du Tarim, dont l'altitude est d'à peu près six cents mètres, et dont la faune comme la flore sont assez pauvres. Au sud du Lop-Nor règne une chaîne de montagnes, l'Altyn-Tagh, dont les contre-forts présentent des vallées élevées de trois mille trois cents mètres. Quant au Lop-Nor, c'est un immense marécage, où alternent les étendues d'eau et les étendues couvertes de roseaux.

Revenu à Kouldja dans les premiers jours de juillet, M. Prjévalski séjourna là jusqu'à la fin d'août, occupé à mettre en ordre ses collections. Ses matériaux géographiques comportent, entre autres choses, un levé de douze cent quatre-vingts kilomètres de route dans l'intérieur de l'Asie. Il repose sur les latitudes et longitudes de sept points déterminées astronomiquement. La botanique, la zoologie, la météorologie ont eu leur grande part aussi dans ce voyage. A la fin d'août, M. Prjévalski s'est mis en route pour le Tibet. « Ayant acquis la certitude qu'il est impossible d'y parvenir en partant du Lop-Nor, à travers l'aride désert qui s'étend au delà de l'Altyn-Tagh, M. Prjévalski s'est décidé à passer par Goutchen et Hami, pour se diriger ensuite sur Tsaïdoum et les sources du Fleuve Bleu[2]. »

IX

La Société de géographie a reçu d'un Français, M. de Ujfalvy, qui, chargé d'une mission du Ministre de l'instruction publique, vient de visiter le Ferghanah, des détails sur un second voyage russe dont les explorations sont voisines de celles du colonel de Prjévalski. Le capitaine Kouropatkine quittait Osch, dans le Ferghanah, le 19 octobre 1876, et traversait sans obstacle la passe de Terek (3721 mètres), où, lors d'une

1. *China.* Ergebniss eigener Reisen und darauf gegründeter Studien.

1. E. Behm, *Geographische Monatsbericht*, n° 7. *Mittheilungen* de Petermann (juillet 1877).
2. *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1877, n° 271.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

précédente tentative de départ, il avait été attaqué et blessé par les Kara-Kirghizes. En vingt jours il atteignit Kashgar, où il séjourna le même temps, malgré une réception peu encourageante de l'un des fils de Yakoub-Bek. De Kashgar, le capitaine Kouropatkine s'est dirigé sur Aksou par Marabalchi, ville forte située à un entre-croisement des routes. De l'oasis d'Aksou, il avait marché vers l'est jusqu'à Kourla, non loin du Bahratsh-Koul. Il était à Kourla aux premiers jours de février 1877, et revenait à Aksou le 13 avril.

Une autre mission russe, celle de M. Potanine, explore en ce moment les territoires de la Mongolie situés au sud de la frontière sibérienne. Elle avait passé un hiver rigoureux à Khobdo, qu'elle quittait vers le 15 mars, se dirigeant sur Hami, où elle était le 28 mai, puis sur Ouliassoutaï.

X

Quant à M. de Ujfalvy, ses explorations ont eu d'abord pour théâtre le Zerafchan, où, partant de Tachkend, il s'était rendu par la curieuse steppe Galodvin; puis il avait visité Samarkhand, et, remontant le cours du Zerafchan, il s'était livré à l'étude ethnographique des Galtchas, Tadjiks des hautes vallées du Kohistan.

Revenu à Tachkent, M. de Ujfalvy avait parcouru toute la province de Ferghanah, pour en étudier la conformation géographique et les habitants. On peut juger, par ses lettres au Ministère et à la Société de géographie, de l'intérêt que présentent ses communications ultérieures sur cette vallée, qu'il divise, au point de vue physique, en six zones concentriques, et sur ses habitants, Euzbeks, Tadjiks, Sartes et Kirghiz. Il a fixé sur une carte la répartition de ces diverses peuplades dans les centres de population du Ferghanah.

Avant de repartir pour l'Europe, M. de Ujfalvy a fait un troisième voyage dans le district de Kouldja, cette portion du Turkestan où prend naissance la rivière Ili, tributaire du lac Balkash. C'est une sorte d'impasse fermée par de hautes ramifications du Tian-Shan. Dans cette partie de ses voyages, l'explorateur a déployé la même activité, le même zèle que précédemment, et la géographie, comme l'ethnographie, l'archéologie et l'anthropologie, retireront un large profit de la mission confiée à M. de Ujfalvy.

Un fait important pour la géographie politique de l'Asie centrale s'est produit au mois de mai dernier. L'émir Yakoub-Bek, le conquérant heureux de la Kashgarie, est mort. Son fils est monté sur le trône et ne semble pas devoir être bien favorable aux explorateurs. D'autre part, les Chinois regagnent peu à peu le terrain perdu; Kourla et la vallée du Youldous même seraient maintenant en leur pouvoir, et il est permis de prévoir que la Kashgarie entière redeviendra chinoise.

XI

En Indo-Chine la géographie a fait diverses acquisitions qui méritent d'être signalées.

Vers 1868, M. Dupuis avait entrepris, avec la commandite de mandarins chinois, de tirer parti des richesses minières du Yun-nan, et d'en faire arriver les produits à la mer par le cours de la rivière du Tong-King, le Hong-Kiang, improprement appelé Song-Koi. On sait que cette tentative hardie se termina par les événements à la suite desquels succomba notre éminent et malheureux compatriote Francis Garnier. Toutefois M. Dupuis avait réussi, lui le premier, à suivre tout le cours de la rivière du Tong-King. Il était arrivé par le nord, venant de Yun-nan-sen, et coupant l'itinéraire de la commission française du Mékong.

Depuis lors, le chargé d'affaires à Hanoï, M. de Kergaradec, a remonté le Hong-Kiang, une première fois jusqu'à Laokaï, à la frontière de l'Annam et de la Chine; la seconde fois jusqu'à Mang-hao.

Jusqu'à Lao-Kai, la navigation est possible pour certains vapeurs; en amont de ce point, des rapides la rendent plus que difficile; à Mang-hao toute navigation cesse. Les deux excellents Rapports de M. de Kergaradec[1] sont à recommander, pour leur côté précis et pratique, à ceux qu'intéresse la question du commerce de l'Orient. « .... La route du Fleuve Rouge, est-il dit à la fin du second rapport, offrira toujours un écoulement plus facile que celle de l'Iraouaddy. Elle sera employée par le commerce chinois lui-même, tandis que toutes les relations commerciales sont encore à créer du côté de l'Inde anglaise. »

XII

Avant de sortir du pays d'Annam, signalons des levés faits par M. Dutreuil de Rhins, commandant du *Scorpion*, l'une des canonnières cédées par la France au gouvernement annamite. Cet officier a réussi, malgré la surveillance d'un mandarin contrôleur, à dresser un plan de la basse rivière de Hué, jusque assez loin en amont de la citadelle, une carte de la province de Quang-duc et un croquis de Vung-ang, sur la côte du Tong-King. Ces matériaux sont précieux, puisqu'il s'agit d'une région sur laquelle la géographie ne possède jusqu'ici que des données fort vagues.

XIII

En Cochinchine, nous avons vu à l'œuvre, depuis deux ans, avec une persévérance tout à fait digne d'éloges, le docteur Harmand, médecin de la marine. Il s'est appliqué à explorer les régions qui avoisinent notre colonie. En 1876, il avait parcouru la vallée du Stung-sen, affluent oriental du grand lac, avec la ligne de partage entre le haut de ce fleuve et le Sé Lam-phau, tributaire de droite du Mékhong. En

1. *Revue maritime et coloniale*, septembre et octobre 1877.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1877, il a recueilli, sur le bassin du Sé Moun, des indications qui ajoutent notablement à celles de la mission de M. de Lagrée; si bien que maintenant on pourrait établir une carte assez exacte du terrain circonscrit par le Sé Moun, le grand lac et le cours du Cambodge.

Plus tard, M. Harmand a réussi à traverser le curieux plateau situé à l'est de Bassac, entre cette localité et celle d'Attopeu. L'un des membres de l'expédition du Mékhong en avait fait le tour sans y pénétrer.

En dernier lieu, notre infatigable voyageur a réussi à passer, du bassin du Mékhong, dans les vallées tributaires de la mer de Chine. C'est la première fois qu'un voyageur franchit la chaîne de partage entre ces deux régions. Le col par où s'est effectué le passage n'a que deux cent cinquante mètres d'altitude. M. Harmand est de retour en France. Ses explorations, qui ont été si fructueuses pour l'histoire naturelle, le seront largement aussi pour la connaissance de l'Indo-Chine et de ses populations.

XIV

Quelque puissamment organisée qu'elle soit, l'exploration d'une masse continentale comme l'Afrique est une œuvre de longue haleine. A en juger par les résultats d'un siècle bientôt révolu d'efforts et la part faite des difficultés présentes de la tâche, on peut aujourd'hui évaluer à cent autres années le temps nécessaire pour que l'Afrique, sa géographie, son sol, son climat, ses productions naturelles, ses populations et leur histoire nous soient bien connus. Mais ce serait méconnaître la gravité des obstacles que de compter sur un progrès rapide et uniforme dans cette voie. Avide de grandes découvertes et de nouvelles à sensation, le public ne se rend pas toujours bien compte d'impérieuses circonstances qui forcent parfois les explorateurs, même les plus habiles, à attendre longtemps le moment propice pour agir.

XV

M. Largeau, que des raisons de prudence ont retenu jusqu'ici sur le territoire algérien, a consacré ce long temps d'arrêt à étudier divers sujets intéressants dans l'oasis de Warglâ, et à surveiller la marche des événements dans le Sahara central.

On n'avait pas encore de bonne description des Rouâgha, race de couleur qui, depuis un temps immémorial, habite les oasis les plus basses du Sahara algérien, et que les Latins connaissaient sous le nom de Mélano-Gétules. M. Largeau a fait des observations nombreuses sur le type physique, l'état de la famille et à la vie intellectuelle des Rouâgha. M. H. Duveyrier, le premier, avait reconnu à cette population le caractère d'une race, en raison d'un teint spécial dont M. Largeau caractérise bien la couleur en la comparant à celle du pain d'épices, avec toute une série de dégradations, jusqu'à la nuance olivâtre.

Les Mélano-Gétules, que la plus ancienne histoire nous montre vivant sur le sol qu'ils habitent encore aujourd'hui, n'en sont peut-être pas les premiers occupants. M. Largeau a étudié sur les *goûr*, sortes de pitons rocheux à sommet plat des environs de Warglâ, les ruines de villages construits en pierre brute, à côté desquels sont des cimetières dont chaque tombe est un tumulus, formé des mêmes matériaux que les murs des maisons et l'enceinte du village.

Le 11 septembre, M. Largeau, accompagné par plusieurs hommes influents des Cha'anba de Warglâ, se mit en marche dans la direction d'In-Çâlah; le 16, à Hâssi Zemeïla, à cent vingt-cinq kilomètres de Warglâ, il rencontra fort heureusement une caravane de marabouts venant d'In-Çâlah tout exprès à son intention. Les lettres qu'elle portait au qaïd de Warglâ et aux Cha'anba Boû Roûba leur recommandaient, de la façon la plus expresse, de ne pas amener *le chrétien* à In-Çâlah; 'Abd El-Qâder Ould Bâ-Djouda et les notables d'In-Çâlah y déclaraient que l'empereur du Maroc, *leur souverain*, leur avait interdit de recevoir chez eux des chrétiens, et qu'ils étaient décidés à tuer M. Largeau, fût-il conduit et protégé par le vénéré marabout d'Ouezzân.

M. Largeau, forcé de revenir sur ses pas, recueillit, chemin faisant, de nouvelles observations très-intéressantes sur la large vallée de l'Ouâd Mîya, qui, descendant du plateau du Tâdemayt, au nord d'In-Çâlah, vient se perdre à Warglâ, en apportant à cette oasis l'humidité et la vie. Il y a découvert plusieurs stations de l'âge de la pierre taillée, avec de riches dépôts d'instruments. Un jour, peut-être, on pourra, guidé par des analogies, rattacher ces stations de l'âge de la pierre, dans l'Ouâd Mîya, aux constructions du peuple des *goûr*.

D'après M. Largeau, « quatre peuples, au moins, auraient habité cette vallée dans les temps préhistoriques : celui des *goûr*, qui n'employait que la pierre brute; deux de l'âge de la pierre taillée, et un de l'âge du bronze. » M. Largeau, en effet, a trouvé, ces derniers temps, une lance de bronze.

XVI

Un voyage accompli par M. de Vernouillet, ministre de France au Maroc, dans le courant du printemps dernier, nous a valu des données nouvelles sur la géographie mathématique du nord du Maroc, grâce à MM. Des Portes et François, lieutenants de vaisseau, qui avaient été adjoints au personnel de la mission. Ces officiers ont fixé la position de dix-huit points situés sur les routes de Tanger à Fâs (Fez), par El-'Arâïch, et de Fâs à Tanger, par Meknâs (Mequines), l'antique Volubilis et Qeçar El-Kebîr. L'itinéraire de Fâs à Meknâs, qu'ils ont relevé dans tous ses détails, sera une précieuse acquisition pour la carte du Maroc; il comble, en effet, une lacune des excellents travaux de M. Charles Tissot, prédécesseur de M. de Vernouillet, et du regretté M. Beaumier, consul à Mogador.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XVII

La Société de géographie a reçu des lettres de M. Savorgnan de Brazza, chef de l'expédition française de l'Ogôwé; elle a aussi entendu une communication apportée par M. Marche, membre de l'expédition. Le morcellement politique des populations de l'Afrique équatoriale occidentale, au sein desquelles s'opère, en outre, de l'est à l'ouest, un mouvement continu d'invasion, non sans analogie avec les invasions des Barbares en Europe, fait naître des difficultés spéciales sous les pas des voyageurs européens.

Les dernières nouvelles de M. de Brazza sont datées de Doumé, les 10 et 16 mai et 17 juin 1877; elles nous apportent la relation très-succincte de ses travaux géographiques sur la rivière Ivindo, dont le courant est très-rapide à son confluent avec l'Ogôwé, et dont les crues ne coïncident pas avec celles du fleuve. Dans les derniers jours de juin, l'expédition française allait remonter sur Poubara, à la découverte de cours supérieurs de l'Ogôwé, et M. de Brazza fondait de grandes espérances sur la fidélité de ses laptots sénégalais, au cas où se manifesteraient des symptômes de désertion parmi ses pagayeurs.

M. de Brazza a déjà levé en détail le cours de l'Ogôwé, jusqu'à la cataracte de Doumé, qui est à cent quatre-vingt-quatorze kilomètres du confluent de la rivière Ivindo, où MM. de Compiègne et Marche avaient dû s'arrêter en 1874, et à quatre cent quatre-vingts kilomètres en ligne droite, est-un-quart-sud, du cap Lopez. M. Marche, que sa santé a forcé de rentrer en France, a reconnu l'Ogôwé à quatre-vingt-six kilomètres plus loin que la cataracte de Doumé; il a donc dépassé d'une soixantaine de kilomètres le confluent du Sibé, terme du voyage du docteur Lenz. Le point extrême du voyage de M. Marche tombe environ par 1° 19′ de latitude sud, et par 11° 21′ de longitude orientale.

Au point où s'est arrêté M. Marche sur l'Ogôwé, chez les Adziana, le fleuve continue à couler du sud-est, et il reçoit du sud-ouest la rivière Kaïleï. D'après les indigènes l'Ogôwé vient de plus loin au sud, et reçoit une rivière Bombi, qui le mettrait en communication avec le Zaïre. Rappelons à ce sujet que, le 3 février, le docteur Lenz donnait à la Société de géographie de Berlin des indications qui concordent avec les conclusions de l'expédition française.

Dans un rapport adressé au commandant du Gabon, M. de Brazza pressent que le Zaïre coule à une distance relativement faible de l'Ogôwé; il nomme plusieurs tribus dont il a entendu parler, et qui vivent incontestablement sur le premier des deux fleuves. Mais nous ne saurions admettre dès maintenant que l'Ogôwé et le Zaïre ne soient que les deux bras extrêmes d'un immense delta du Loualâba. En effet, les crues et les baisses de l'Ogôwé précèdent celles du Zaïre, et si les deux fleuves étaient en communication directe et constante, on observerait au contraire une concordance presque absolue dans le régime hydraulique de la partie inférieure de leurs cours.

XVIII

N'oublions pas de signaler ici deux longues explorations destinées à accroître considérablement nos connaissances sur la partie la plus reculée des possessions du khédive d'Égypte. Le colonel Purdy, de l'état-major égyptien, est revenu au Caire après trois années d'exploration dans l'ancien empire du Fôr, dont il rapporte la carte presque complète. Le colonel Mason, de son côté, a accompli, en cinq mois, le tour du lac Loûta Nzîdjé; il est arrivé à Khartoûm, et peut-être est-il aujourd'hui déjà dans la capitale de l'Égypte.

XIX

Plusieurs expéditions qui promettent de contribuer puissamment aux découvertes dans l'Afrique australe se sont mises en route, ou ont même commencé leurs travaux depuis quelques mois. Tout d'abord, la commission exécutive de l'*Association internationale africaine*, fondée à Bruxelles par le roi des Belges, a tenu sa session annuelle. Après avoir constaté l'état satisfaisant du fonds qui doit subvenir aux dépenses de l'œuvre, on a discuté divers projets d'expéditions civilisatrices.

Il a été résolu qu'une première expédition pénétrera dans l'Afrique australe par la côte est, et doit établir, entre cette côte et le lac Tangañyîka, des dépôts destinés à assurer les communications. Elle fondera enfin, à l'ouest du lac Tangañyîka et le plus près possible de la région inconnue, la première station de l'Association internationale africaine. Deux officiers de l'armée belge, MM. Crespel et Cambier, un docteur ès sciences, M. Maës, et un explorateur autrichien bien connu, M. Marno, composent le personnel de cette station, qui s'est embarqué, le 18 octobre, à Southampton pour Zanzibar.

On a reçu également la nouvelle de l'arrivée à Kadjehyi, l'un des ports sur le rivage sud du Niyanza, de MM. Wilson et O'Neil, envoyés par la Société des missions de l'Église établie d'Angleterre, pour fonder une station de propagande dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale. Ces missionnaires étaient partis de Bagamoyo le 29 juillet 1876; leur voyage par terre avait duré un peu plus de cinq mois.

Ajoutons que M. Gaillard de Ferry, consul de France à Zanzibar, a informé le Ministère des affaires étrangères du commencement de travaux que M. Brice va exécuter, pour le compte de sociétés anglaises; ces travaux comprennent la création d'un établissement à Sa'adâni et la construction d'une route carrossable de ce port au pays d'Ounyamwêzi. De son côté, M. Mackinnon, directeur d'une des compagnies de paquebots desservant l'Inde, va établir une autre route du port de Dar Es-Salâm aux lacs Nyassa et Tangañyîka.

L'expédition scientifique organisée par le gouver-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nement portugais, pour explorer l'intérieur de l'Afrique australe entre les colonies d'Angola et de Mozambique, et à laquelle le parlement portugais a ouvert un crédit de cent soixante-quinze mille francs, a quitté Lisbonne. Son principal objectif est de pousser des reconnaissances dans les bassins du Zaïre et du Zambézi; mais elle commencera ses travaux par les deux fleuves Koanza et Cunéné, dont les bassins sont situés tout entiers dans les limites des possessions portugaises. Tous ceux qui ont présente à l'esprit l'histoire des découvertes en Afrique et les problèmes qui restent à résoudre, verront avec joie ces officiers portugais réaliser un projet que leur compatriote, le docteur de Lacerda e Almeida, avait conçu il y a quatre-vingts ans.

XX

Arrivant enfin au voyage de M. Stanley, nous ne pouvons mieux faire que de reprendre ici l'examen de ses dernières découvertes, que nous avons tout récemment présenté à la Société de géographie.

Le 8 septembre, M. Stanley, qui était parti de Bagamoyo, sur la côte orientale, il y a trois ans, touchait à Bomma (ou Embomma), petite ville située sur la rive nord du Zaïre, que l'expédition du capitaine Tuckey nous avait fait connaître en 1816.

Un télégramme envoyé de Bomma au *Daily Telegraph* résume en quelques lignes treize mois de travaux de M. Stanley, c'est-à-dire tout ce qu'il a vu et fait depuis le 1er août 1876, date de son retour dans le canton d'Oudjîdji, après la reconnaissance complète du lac Tangañyîka, qui lui avait permis d'explorer à nouveau le Loukouga, et de découvrir, sur les rivages du lac, de splendides cataractes, des cavernes dont on a transformé plusieurs en habitations souterraines, et des mines de cuivre qui sont exploitées par les indigènes. M. Stanley avait trouvé ces populations bien plus sociables que celles du Niyanza, et plus avancées qu'elles dans l'agriculture.

Au moment de l'arrivée du voyageur en Oudjîdji, le pays était désolé par les ravages d'une épidémie de variole très-grave. Indigènes et étrangers succombaient en masse. Il n'y avait pas d'autre alternative que de fuir au plus vite ce milieu empesté. Malgré sa santé, très-éprouvée par les fatigues, M. Stanley partit le 24 août 1876, et il conduisit son expédition à N'yangwé en soixante-quatorze jours. Il était là, sur la rive nord du Loualâba, dans le grand marché des Manyouéma anthropophages, où les marchands musulmans de l'Ounyamwézi et de Zanzibar ont des succursales de leurs maisons de traite, et où ils organisent sans cesse des expéditions pour enlever les esclaves qui forment encore la principale des marchandises sur lesquelles ils opèrent.

Continuant son voyage au delà de N'yangwé, M. Stanley entra en pays inconnu. Au lieu de se diriger, comme on croyait, au nord-ouest, le Loualâba, dont il suivit le cours, coule dans la direction du nord, et fait de grands détours à l'est. Le lac Sankorra, ou lac Sans-Nom de Livingstone, dont nous avions accepté l'existence, est à rayer de nos cartes; le fleuve passe dans des forêts vierges où la troupe du voyageur dut renoncer à se frayer un chemin. Il fallut chercher à gagner le pays d'Oukousou, dont le lieutenant Cameron nous avait appris le nom. Les habitants de l'Oukousou sont des anthropophages, dont la sauvagerie innée n'a pas encore été adoucie par les relations avec l'extérieur. Masqués dans leurs impénétrables forêts, ils attendaient au passage M. Stanley et sa troupe, et décochaient sur eux leurs flèches empoisonnées. Ces cannibales se montrèrent insensibles aux avances amicales et aux cadeaux du voyageur. Le personnel de l'expédition, démoralisé, allait se débander, quand M. Stanley, songeant à ses bateaux comme à une dernière ressource, s'embarqua sur le Loualâba.

Mais les difficultés étaient loin d'être vaincues en commençant la navigation sur le Loualâba. Il fallut descendre le courant à force de rames, tout en guerroyant chaque jour. Près de l'équateur, cinq grandes cataractes barrent le fleuve. M. Stanley reconnut l'impossibilité de les faire passer à ses bateaux; il fit tailler dans la forêt vierge un chemin long de vingt-quatre kilomètres, sur lequel ses hommes traînèrent sa barque le *Lady Alice* et les dix-huit canots de l'expédition, non sans avoir à prendre maintes fois les armes pour repousser les attaques d'un ennemi invisible. Au nord de l'équateur, le Loualâba reçoit de l'est-nord-est une très-grande rivière, large de dix-huit cents mètres, à laquelle son importance assigne le deuxième rang parmi les affluents du Zaïre. Quel peut être ce cours d'eau? M. Stanley hésite entre trois hypothèses : il croit que ce serait un affluent soit du Loûta Nzîdjé, soit du lac où il a découvert le golfe Béatrice, et qu'il supposerait, en ce cas, être un lac différent du Loûta Nzîdjé, soit enfin le prolongement du cours du Ouêllé.

Après une bataille dans laquelle il mit en déroute une véritable flotte de cinquante-quatre grandes barques, dont une se faisait remarquer par des dimensions telles, que quatre-vingt-huit hommes étaient nécessaires pour la manœuvrer, M. Stanley arriva, par deux degrés de latitude nord, au point le plus septentrional du cours du Loualâba. Ici, le fleuve a un aspect vraiment majestueux; c'est presque un lac mouvant, dont la largeur varie de quatre à dix-huit kilomètres, et qui est tout couvert d'îles. Mais les habitants de ses rives sont tellement dangereux, qu'au risque de mourir de faim, le voyageur dut soigneusement éviter tout contact avec eux. Lorsque le besoin le força d'atterrir, il eut le bonheur de descendre à terre au milieu de gens moins ennemis des étrangers, et il trouva l'explication de cette différence en voyant entre leurs mains des fusils; c'est-à-dire la preuve que les *bienfaits* du commerce arrivent jusqu'à eux, par la côte occidentale. Un peu plus loin, il soutint le trente et unième et dernier combat sur le Zaïre; mais à peine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

échappé à ce péril, il allait en rencontrer d'autres. Au point où le Zaïre sort du grand plateau de l'intérieur pour descendre dans les plaines plus basses qui bordent la côte, il s'ouvre un passage à travers plusieurs chaînes parallèles de montagnes, et de brusques différences de niveau y créent trente nouveaux obstacles à la navigation : cataractes ou rapides. C'est là que M. Stanley perdit dans des naufrages son brave compagnon anglais Francis Pocock, quinze auxiliaires nègres, douze bateaux, et des défenses d'éléphant pour une valeur de plus de quatre-vingt-treize mille francs. Il y fut lui-même, avec l'équipage de son propre bateau, à deux doigts de sa perte. M. Stanley voguant là sur un fleuve dont il voyait le cours tracé sur les cartes, s'était fié à leurs indications, tandis qu'il était encore en dehors du domaine des explorations précédentes, et dans un pays dont la carte ne reposait jusqu'ici, que sur des renseignements vagues et incomplets fournis par les indigènes eux-mêmes.

Le 6 août, il abordait au village de Ni Sanda, situé à quatre jours de marche ordinaire de Bomma. Son personnel, composé de cent quinze hommes, femmes ou enfants, était épuisé par la famine, et les habitants refusaient en riant les étoffes et les verroteries, excellentes monnaies pour l'intérieur, qu'il leur offrait en payement des vivres dont il avait un besoin urgent. Désespéré, sur le point de voir mourir ses compagnons sous ses yeux, il envoya une lettre à tout négociant européen résidant à Bomma, qui pourrait lui expédier de prompts secours. MM. Motta Viega et Harrison, de Bomma, ne perdirent pas un instant, et deux jours après M. Stanley recevait par leurs soins toutes les provisions nécessaires. Dès lors l'expédition du *Daily Telegraph* était sauvée, et le 13 août elle s'arrêtait à Kabinda, près de l'embouchure du Zaïre.

Veut-on jeter un coup d'œil d'ensemble sur les résultats géographiques et sur les découvertes qui sont les fruits immédiats des récents travaux de M. Stanley, on trouve d'abord ce fait général, qu'il a traversé l'Afrique dans une direction où toute la moitié ouest du continent était absolument inexplorée.

Suivant les instructions qu'il avait reçues au départ relativement aux sources du Nil, il a confirmé les indications de Speke et de Grant sur le Niyanza, ou lac Victoria, et exploré ses deux plus grands affluents, les rivières Chimiyou et Kadjéra. Il a pareillement étendu notre connaissance du Loûta Nzîdjé par la découverte du golfe de Béatrice, et fait connaître entre ces deux lacs une montagne haute de quatre mille à quatre mille cinq cents mètres, le mont Gambaragara. Dans le bassin du Zaïre, les travaux de M. Stanley ont été encore plus fructueux. Il a d'abord complété, pour une moitié, la connaissance du grand lac Tangañyîka, et levé les derniers doutes qui subsistaient sur le régime si curieux du Loukouga, ce canal de décharge des eaux du Tangañyîka, dans le Loualâba. Enfin, et c'est là évidemment le résultat principal de toutes ses dernières explorations, il a suivi et reconnu le Loualâba, au nord de N'yangwé, jusqu'à deux degrés au nord de l'équateur, et il l'a descendu ensuite jusqu'à l'embouchure du Zaïre, dans l'océan Atlantique. A ces notions acquises personnellement par lui, M. Stanley en ajoute d'autres qu'il tient des indigènes. Telle est, par exemple, l'existence, au sud du lac Akanyarou, d'un lac Kivou, qui serait relié, d'une part, au lac Akanyarou, et de l'autre, au lac Tangañyîka, et qui formerait ainsi un trait d'union naturel entre les deux plus grands bassins hydrologiques de l'Afrique, celui du Nil et celui du Zaïre. Il appartiendra aux successeurs de M. Stanley de vérifier ce fait, dont l'influence sur le développement du commerce et de la civilisation, dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale et tropicale, dépasserait les prévisions les plus optimistes.

25 novembre 1877.

FIN DU TRENTE-QUATRIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
COLOMBIE. — Paysage a la Pointe-a-Pître	E. de Bérard.	1
L'église du Fort, au-dessus de Saint-Pierre, a la Martinique	E. de Bérard.	4
Au jardin botanique de Saint-Pierre (Martinique)	Taylor	5
L'école de botanique a Saint-Pierre (Martinique)	Taylor	8
M. Éd. André en costume de voyage	Émile Bayard	9
Gare de Barranquilla, ville principale du bas Magdaléna	Riou.	11
Une rue a Barranquilla	Riou.	12
Le vapeur « Simon-Bolivar » sur le Magdaléna	Riou.	13
L'« aguador », marchand d'eau a Barranquilla	Riou.	16
Gallinazos dévorant un caïman mort	Riou.	17
Écroulement des berges	Riou.	19
Aristoloche a feuilles en cœur	Varé	20
Enfants coiffés d'Aristoloches	Riou.	21
Bogas conduisant les champans	Riou.	23
Baptême de la ligne	Riou.	24
Ficus du Magdaléna et nids de cassiques	Riou.	25
Le Phytélephas ou palmier a ivoire	Riou.	27
Cases et habitants du bas Magdaléna	Riou.	29
Le passage de l'Angostura : « Hurrah Columbia! »	Riou.	31
Pont sur le rio Guali, a Honda	Riou.	32
Sur le chemin de Honda a Bogotá	Riou.	33
La venta de las Crucès	Riou.	37
Le guarapo	Riou.	38
« Odontoglossum epidendroides »	A. Faguet	39
Aldéanos (paysans) de Guaduas	Riou.	40
Église et place de Facatativá	Riou.	41
Cultures de Fontibon (plaine de Bogotá)	Riou.	43
Cathédrale de Bogotá	Riou.	44
Vue panoramique de Bogotá	Riou.	45
Azadon (houe de Bogotá)	. . . . .	47
Écusson héraldique du pont San Antonio	. . . . .	47
Inscription ancienne du pont San Antonio	. . . . .	47
Pont de San Antonio (route de Bogotá)	Riou.	48
Scène du marché, a Bogotá	Riou.	49

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le président Pérez	Riou.	50
« Eremophilus Mutisii »	Formant.	52
Le boquéron de Chipaqué	Riou.	56
Les érosions de Tunjuélo ou Barranquillas	Riou.	57
Travaux d'histoire naturelle, a Chipaqué	Riou.	59
Le rancho de San Miguel	Riou.	60
Cascade de Chirajara	Riou.	61
Villavicensio et les llanos	Riou.	63
La « cathédrale » des llanos	Riou.	64
AFRIQUE. — Nyanngoué	Th. Weber	65
Poteries		67
Allant au marché	Th. Weber	68
Village manyéma	A. de Bar.	69
Sous-chef de Roussoùna		70
Roussoùna et sa femme	A. Rixens.	71
Tambour		72
Bouclier		72
Kassonngo et ses femmes	A. Rixens.	73
Guides		76
Demeure du chef de Kifouma		76
Passage du Loukadzi		77
Un natif de Mpannga Sannga		79
Fort-Dinah		80
La maison de Djoumah Méricani		81
Filtre pour la fabrication du sel		82
Forge de village		83
Le moussâmmba de Kassonngo	A. de Bar.	85
Maison lacustre		86
Le lac Mohrya		87
Gorge rocheuse entre Kibéyaéli et Mounza	A. de Bar.	88
Les perles de la mariée	D. Maillart	89
Chef du Kohouédi		91
Les magiciens	D. Maillart	93
Les musiciens de Kassonngo	Valnay	96
Scène dans le camp		97
Importunités de Coïmbra	Émile Bayard	99
Grande réception chez Kassonngo	Maillart	101
Maison de Kassonngo		102
Indigènes de l'Ouroua		103
Le marais de Ndjivé	A. de Bar.	104
Les esclaves de Coïmbra	Émile Bayard.	105
Poteries		107
Un fils de Lounga Mânndi		108
Passage du Lovoï	Émile Bayard	109
Village de Kahouéla	A. de Bar.	112
Camp de Loupannda		113
Cours d'eau		115
Village de l'Oulonnda	D. Maillart	117
Piéges a gibier		118
Armes et ornements		119
Village de Sona Bazii		120
Traversée du Loukodji	Th. Weber	121
Idoles		122
Visite a Katenndé	A. Rixens.	123
Village du Lovalé	A. de Bar.	124
Porteurs de Biié	E. Ronjat.	127
Coiffures du Lovalé		128

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Établissement d'Alvez	. . . . .	129
Le faux diable	D. Maillart . .	131
Coiffure du Lovalé	. . . . .	132
Femme de mulâtre	. . . . .	132
Village du Bihé	A. de Bar. . . .	133
Réception d'Alvez	D. Maillart . .	135
Établissement du senhor Gonçalvès	D. Maillart . .	137
Couteaux	. . . . .	138
Après Belmont	. . . . .	139
Kammbala	A. de Bar . . .	140
Visite au roi Konngo	D. Maillart . .	141
Femmes broyant le grain	D. Maillart . .	144
Le Doigt du Diable	A. de Bar . . .	145
Djacko et Djoumah	Émile Bayard. .	147
Montagne et village de Hâmmbi	. . . . .	148
Enterrement de Madjouto	D. Maillart . .	149
La maison de M. Cauchoix, a Catombéla	. . . . .	152
Natifs du Kissandjé	D. Maillart . .	153
Gardes des drapeaux	H. Janet	156
Hôtel de la Douane, a Benguela	A. de Bar . . .	157
Pagazis	H. Janet	160
MONGOLIE. — Vue d'Ourga	. . . . .	161
Voiture chinoise	. . . . .	162
Un houtouktou, ecclésiastique d'un ordre supérieur	. . . . .	164
Syrrhaptes Paradoxus	Juillerat. . . .	166
Incendie dans les steppes	F. Lix.	167
Camp des forces russes a Ourga, pendant l'occupation de 1871	. . . . .	168
Le lieutenant-colonel de Prjéwalski	F. Lix.	169
Un Mongol	F. Lix.	171
Cosaques de l'expédition	F. Lix.	173
Jeune fille mongole	. . . . .	176
Argali	Riou.	177
Un lama revêtu de ses habits sacerdotaux	. . . . .	179
Cavaliers et fantassin mongols	F. Lix.	181
Femmes tangoutes-daldis	H. Janet	184
Insurgés mahométans	H. Janet	185
Chapelle bouddhiste	H. Clerget . . .	187
Un yak sauvage	. . . . .	188
Tir a la cible	F. Lix.	189
Le yak domestique	. . . . .	192
Troupeaux d'ânes sauvages	Riou.	193
Médecins tibétains	H. Janet	196
Chasse aux yaks sauvages	Émile Bayard. .	199
Un couvent dans le Tibet	Riou.	200
Tchoutoun-Dzamba	Émile Bayard. .	201
Village tibétain	Riou.	203
Le retour du Cosaque	Émile Bayard. .	205
Les troupeaux dans le désert	Riou.	208
DE RAVENNE A OTRANTE. — Sur la place « Majeure », a Ravenne	Ph. Benoist. . .	209
Tombeau de Galla Placida	Ph. Benoist. . .	213
Santa Maria della Rotonda : Tombeau de Théodoric	Ph. Benoist. . .	215
Restes du palais de Théodoric, a Ravenne	Ph. Benoist. . .	216
Intérieur de San Apollinare Nuovo	E. Thérond. . .	217
La basilique de San Apollinare in Classe	Ph. Benoist. . .	219
Intérieur de la basilique de San Vitale	Ph. Benoist. . .	221
L'impératrice Théodora : Mosaïque dans San Vitale, a Ravenne	P. Sellier . . .	222

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
L'empereur Justinien et sa cour : Mosaïque de San Vitale, a Ravenne. .	P. Sellier . . .	223
Le cloître de San Vitale.	Ph. Benoist. . .	224
Panorama de la ville de Rimini	Dosso	225
Le tombeau de Dante, a Ravenne	Ph. Benoist. . .	227
Intérieur du tombeau de Dante, a Ravenne	Ph. Benoist. . .	229
La cabane où s'est réfugié Garibaldi poursuivi par les Autrichiens. . .	Dosso	231
« Colonne des Français », élevée a la mémoire de Gaston de Foix. . . .	H. Catenacci. .	232
Le « Viale dei Poeti » dans la Pineta de Ravenne	Taylor	233
La grande place de Rimini avec le piédestal de César	H. Catenacci. .	235
Le pont d'Auguste, a Rimini	Ph. Benoist. . .	236
L'arc d'Auguste, a Rimini.	H. Catenacci . .	237
Avanzi della Rocca : Forteresse des Malatesta, seigneurs de Rimini. .	Dosso	238
San Francesco : Le temple des Malatesta, a Rimini.	E. Thérond. . .	239
Le port de Rimini	Dosso	240
Le port de Pesaro vu de la terrasse des « Orti Giulii »	H. Clerget . . .	241
Pesaro : Le monument de Rossini	H. Catenacci. .	242
Pesaro : Piazza Grande. — « La Corte ». — Palais des Ducs.	H. Catenacci. .	243
Urbino : Vue générale de la ville	H. Clerget . . .	245
Urbino : La cathédrale et l'angle du palais des ducs d'Urbin.	H. Catenacci. .	246
La maison où est né Raphaël	Ph. Benoist. . .	247
Urbino : La cour du palais Ducal.	H. Catenacci. .	248
Urbino : Le palais des Ducs	H. Clerget . . .	249
Fano : Porte de l'église Saint-Michel	H. Catenacci. .	251
« La Liscia » : Chute d'eau de Porto Julio.	Gorski.	253
Sinigaglia : Le port et le pont-levis	H. Clerget . . .	254
Sinigaglia : La foire sous les portiques de la place.	Dosso	255
Sinigaglia : Maison où Pie IX a été allaité.	Gorski.	256
Lorette	Dosso	257
Ancône.	Ph. Benoist. . .	259
Le dôme de Saint-Cyriaque, cathédrale d'Ancône	E. Thérond. . .	263
L'arc de Trajan, sur le môle d'Ancône.	H. Catenacci. .	265
Église de la Santa-Casa, a Lorette.	Dosso	267
Notre-Dame de Lorette : L'image de la Vierge dans le tabernacle. . .	H. Catenacci. .	268
Paysannes de Lorette et de Recanati	Henri Janet . .	269
Le palais Apostolique, a Lorette	Gorski.	272
Les « Croce » a la sortie de Foggia vers San Severo.	H. Clerget . . .	273
Ouverture d'une fosse a grains, a Foggia	H. Janet	275
« Piazza delle Fosse » : Grande place de Foggia	H. Clerget . . .	277
Citadelle sarrasine a Lucera	Th. Weber . . .	278
Manfredonia	Th. Weber. . .	278
Le port de Brindisi	Dosso	278
Brindisi : Colonne dite de Cléopatre, point d'arrivée de la voie Appia.	H. Catenacci. .	279
San Giovanni, a Brindisi	Th. Benoist. . .	280
Palazzo della Prefettura, a Lecce.	A. Deroy	281
Panorama de Lecce	Gorski.	283
Le séminaire de Lecce	A. Deroy	285
Vue d'Otrante, prise de la Douane	Th. Weber. . .	287
Punta di Leuca.	Th. Weber. . .	288
Tong-King. — M. Dupuis en costume chinois; — Ly Yù-Tche, mandarin chinois de la suite de M. Dupuis; — Soldat de l'Yùn-Nân, de l'escorte de M. Dupuis; — Tongkinois de la classe riche; — Tongkinois, homme et femme du peuple.	A. Ferdinandus	289
Village annamite sur le bord d'un arroyo.	Th. Weber. . .	291
Redan et porte de la citadelle de Hà-Nôi	H. Clerget. . .	292
Tour de Hà-Nôi	H. Clerget. . .	293
Hà-Nôi, vu a vol d'oiseau.	H. Clerget. . .	294
Redan de la citadelle de Hà-Nôi	A. Ferdinandus	295

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Temple de l'esprit du roi, a Hà-Nôi (où demeurait M. Francis Garnier).	H. Clerget. . .	296
Rue de Hà-Nôi et cortége d'un grand mandarin.	A. Ferdinandus	297
Magasins de la citadelle de Hà-Nôi	H. Clerget. . .	298
M. Adrien Balny d'Avricourt, tué sous Hà-Nôi le 21 décembre 1873. . .	A. Ferdinandus	299
Départ pour le Phu Thuong	A. Ferdinandus	300
Prise de Haï-Dzuong par M. Balny d'Avricourt	A. Ferdinandus	301
Distribution d'armes a des volontaires indigènes	A. Ferdinandus	304
Citadelle de Ninh-Binh.	Th. Weber. . .	305
Prise de Ninh-Binh par M. Hautefeuille	A. Ferdinandus	309
Prise d'Yên-Hoa	Th. Weber. . .	312
Prise de Nam-Dinh par M. Garnier	A. Ferdinandus	313
Mort de M. Francis Garnier.	A. Ferdinandus	315
Les compagnies du « Fleurus » et du « Decrès » quittent Hà-Nôi	A. Ferdinandus	319
Incendiaires traduits devant le tribunal d'un commandant français. . .	A. Ferdinandus	320
Grèce. — Château franc de Klemoutzi	D. Lancelot . .	321
Zante	D. Lancelot . .	325
Le saut de Leucade	Th. Weber. . .	327
Citadelle de Corfou.	D. Lancelot . .	328
Corfou	Th. Weber. . .	329
Berger et femmes souliotes.	A. Rixens. . . .	333
Golfe près de Corfou.	Th. Weber. . .	334
Potamos, village dans l'intérieur de l'île de Corfou	Dosso	335
Corfou : Vue prise de l'île de Saint-Lazare.	Chapuis	336
Monastère de Hagiôn-Asomatôn, près d'Athènes.	Dosso	337
Femmes de Khalandri	A. Rixens. . . .	339
Arrivée au monastère de Mendéli.	D. Lancelot . .	341
Cour intérieure du monastère de Mendéli.	P. Fritel. . . .	343
Carrières du Pentélique	H. Belle	344
La plaine de Marathon	D. Lancelot . .	345
Usine du Laurium.	J. Férat	347
Fourneaux de l'usine du Laurium	J. Férat	349
Château franc de Zéa.	Dosso	350
Temple de Minerve, a Sunium	Sorrieu	351
Cap Sunium	Th. Weber. . .	352
L'île d'Égine vue du Phalère.	Th. Weber. . .	353
Tête dans le style éginétique.	P. Sellier . . .	354
Temple de Minerve, a Égine.	A. Deroy	355
Femme d'Égine	P. Fritel. . . .	357
Temple de Minerve, a Égine : Vue générale	Dosso	360
Femmes de Mégare.	A. Rixens. . . .	361
Acropole de Corinthe.	Dosso	363
Temple de Corinthe	Ph. Benoist . .	365
Isthme de Corinthe, vu du haut de l'Acro-Corinthe	Th. Weber. . .	368
Emplacement de l'ancienne Sicyone	D. Lancelot . .	369
Femme du village de Hagios-Basilios	P. Fritel. . . .	372
Temple de Jupiter, a Némée	D. Lancelot . .	373
Ruines de Némée.	E. Thérond. . .	375
Murs de Mycènes	A. Deroy	376
Porte des Lions, a Mycènes	A. Deroy	377
Porte du trésor d'Atrée, a Mycènes	A. Deroy	379
Plaine d'Argos	H. Clerget. . .	380
Vue prise dans un village de la plaine d'Argos	D. Lancelot . .	381
Nauplie et la forteresse Palamède.	Th. Weber. . .	383
Galeries de Tirynthe	D. Lancelot . .	384
A travers la Pampa. — Montevideo	Barclay.	385
Port de Buenos-Aires	L. Avenet . . .	387

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La pampa et le chemin de fer	Riou	389
Un Gaucho	Jules Lavée	391
Le fort Romero	Riou	392
La diligence dans le désert	Valnay	393
La route de Villa San Martin	Riou	396
Ruines de l'église de San Francisco, a Mendoza	Riou	397
Ruines de l'église de San Domingo, a Mendoza	L. Avenet	400
La rue San Nicolas, a Mendoza	Riou	401
La Alameda, a Mendoza	L. Avenet	402
Faubourg de Mendoza	Riou	403
Plaine d'Uspallata : Route dans les Andes	Riou	405
Don José	Émile Bayard	407
Vallée conduisant au col d'Uspallata	Riou	408
Juncal, dans la Cordillère (versant du Chili)	Taylor	409
Paso del Soldado	Taylor	413
Guarda Vieja	Riou	416

CARTES, PROFILS ET PLANS.

Carte des divisions politiques des Républiques de la Colombie et de l'Équateur	3
Carte du rio Magdaléna (Colombie), de Simiti a son embouchure	35
Carte du rio Magdaléna (Colombie), de Honda a Simiti	35
Plan d'une maison de Bogotá	51
Carte de Honda a Bogotá, les Llanos et Guataquí (Colombie)	53
Carte itinéraire du lieutenant Cameron, a travers l'Afrique	75
Carte de la Mongolie	163
Première carte de détail	165
Deuxième carte de détail	183
Troisième carte de détail	195
Carte du Delta du Tong-King	290
Plan de Haï-Dzuong	303
Plan de Ninh-Binh	307
Plan de la citadelle et de la ville de Nam-Dinh	311
Plan de Hà-Nôi et de ses environs	314
Carte de la République Argentine	386

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

L'Amérique équinoxiale (Colombie-Équateur-Pérou), par M. Éd. André, voyageur chargé d'une mission du gouvernement français (1875-1876). — Texte et dessins inédits.

Colombie. — De Paris aux Antilles. — La Guadeloupe. — La Martinique. — Saint Pierre et son Jardin botanique. — La côte du Vénézuéla. — Savanilla et ses douaniers. — Barranquilla. — La vie sur le Magdaléna 1

Coup d'œil historique et géographique sur la Colombie. — La vie sur le Magdaléna (suite). — Caïmans et vautours. — La plante carnivore. — Coiffure d'Aristoloches. — La *Vara santa*. — Un homme à la mer! — Le baptême de la ligne. — Plantes nouvelles, vieilles connaissances. — Islitas; Naré. — Passage de l'Angostura. — *Hurrah Columbia!* — Honda. 17

Honda, la ville morte. — Produits, flore et faune de l'État du Magdaléna. — Arriéros et péons. — Les exploiteurs. — Dans la Cordillère. — Las Crucès. — Guaduas. — Le guarapo. — Villéta. — La *tierra fria*. — Facatativá. — Une aventure dans la savane de Bogotá. — Agriculture. — Fontibon. — Bogotá 33

Bogotá. — Le président Pérez. — La vie au marché; scènes et produits. — Expédition aux *Llanos* de San Martin. — Le Boquéron; Chipaqué et les Chipaquéños. — Une révolution noyée. — Caquéza. — Quétamé. — La cascade de Chirajara. — Susumuco. — Arrivée dans les Llanos. — Villavicensio 49

A travers l'Afrique. — De Zanzibar a Benguela, par M. le commandant Verney-Lowett Cameron (1873-1876). — Traduction et dessins inédits.

Nyanngoué (suite). — Mouinyi Dagômmbé. — Projet de descendre le Loualaba. — En quête de bateaux. — Marchés. — Flânerie des hommes. — Activité des femmes. — Impossible d'avoir des canots. — Pénible attente. — Nouvelles d'un grand lac. — L'Oulegga. — Affluents et débit du Loualaba. — Le Congo. — Tipo-Tipo. — Le lac Sânnkorra. — Départ de Nyanngoué. — Village manyéma. — Pêcherie servant de passerelle. — Muscadiers. — Roussoûna. — Jolies femmes. — Curiosité féminine. — Réception d'un chef. — Résidence privée de Roussoûna. — Établissement de Tipo-Tipo. — Visite de Kassonngo. — Gens envoyés au Lomâmi. — Jours de repos. — Visite rendue au Kassonngo. — Informations touchant le lac Sânnkorra. — Route fermée. — Trois guides. — Esclaves du Manyéma. — Départ de chez Tipo-Tipo. — Vallées des affluents du Lomâmi. — Village de Kifouma. — Une case élégante. — Générosité insolite. — Reconnaissance d'un chef. — Hostilités. — Attaque et défense. — Paix conclue. — Pays dévasté. — Fabrication du sel. 65

Chez Djoumah Méricani. — Kilemmba. — Membres d'une caravane portugaise. — Leur chef. — Impossibilités. — Convention touchant le retour à la côte. — Projet d'exploration. — Résidence privée du chef de l'Ouroua. — Visite à la première épouse du chef. — Répugnance des Vouaroua à dire leurs noms. — Camp d'Alvez. — Villages fortifiés. — Droit de prise. — Lac Mohrya. — Habitations lacustres. — Un médium. — Case sacrée. — L'Ouroua. — Gouvernement. — Hiérarchie rigoureuse. — Mutilation. — Prétentions du chef. — Harem. — Meubles vivants. — Mœurs et coutumes. — Idoles et amulettes. — Coiffure — Tablier distinctif. — Richesses naturelles de l'Ouroua. — Excursion. — Fêtes nuptiales. — Jeune mariée. — En marche. — Passe remarquable. — Foudre et tempête. — Accès de fièvre subit. — Trente-huit degrés à l'ombre. — Kohouédi. — Vue lointaine du Kassali. — Un prétendant. — Retour du chef.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Un magicien. — Costume carillonnant. — Dévotions. — Collége divinatoire. — Honneur branlant. — Faveur et talisman. — Ventriloquie sacrée. — Visite demandée et décommandée. — Habitations flottantes. — Retour chez Méricani. — Délais. — Informations. — Histoires surprenantes. — Demeures souterraines. — Lépreux. — Visite à Kassonngo. — Charivari honorifique 81

Coïmbra. — Convoitise. — Visite de Kassonngo. — Mutilés. — Orgueil royal. — Efforts inutiles. — Grande réception. — Cortége de Kassonngo. — Hommages. — Discours. — Construction d'une maison. — Cruautés des traitants portugais. — Composition de la caravane. — Funérailles sanglantes. — Incendie. — Désintéressement. — Grande médecine contre le feu. — Départ. — Villages fortifiés. — Conduite révoltante. — La rivière du Diable. — Beaux arbres. — Marais. — Fourmilière de cinquante pieds de hauteur. — Un vieux chef. — Visite désastreuse. — Nouveaux retards. — Fugitifs. — Ce que coûte la prise de cinquante-deux femmes. — Bande de Coïmbra. — Passage du Lovoï. — Msoa. — Fortune d'un chercheur d'ivoire. — Affaires brillantes du chef et dépopulation. — Cases à fétiche. — Journée brûlante et nuit froide 97

Perles particulières. — Entrée des villages interdite. — Défilé de la caravane. — Résultat de l'enchaînement des esclaves. — Forêt majestueuse. — Fuite et déposition du Mata Yafa. — Tour de force. — Sources du Lomâmi et du Louhouemmbi. — Querelle au sujet d'une antilope. — Repas somptueux. — Ruches nombreuses. — Commerce de cire. — L'Oulonnda. — Son étendue, ses habitants. — Ragoût de trompe d'éléphant. — Scène immonde. — Bonne chasse. — Nécessité de suivre Alvez. — Voualonnda. — Marche pénible. — Moéné Koula. — Expression de reconnaissance. — Résidence de Moéné Koula. — Arbres fétiches. — Petitesse des cases. — Clairières marécageuses. — Chute dans une trappe. — Kiséma. — Sona Bazh. — Ligne de partage entre le Zambèze et le Cassaï. — Gelée. — Lâcheté des gens d'Alvez. — Le Kafoundanngo. — Évasion d'esclaves. — Gens du Lovalé. — Exactions. — Costume. — Bêtes bovines. — Fétiches. — Plaines inondées. — Poisson acheté comme article d'échange. — Katenndé. — Légende du lac Dilolo. — Pauvreté. — Poisson gâté employé comme aliment. — Fraude commerciale. — Le Loumédji. — Familiarité des indigènes. — Coiffures compliquées. — Bosquet parfumé. — Halte onéreuse. — Projet de vol. — Réclamation inouïe. — Voleur dédommagé. — Perspective désolante. — Susceptibilité d'un chef. — Belle forêt. — Jeûne forcé. — Mona Lammba. — Hydromel. — Mona Pého. — Dénûment 113

Faux démons. — Marteaux emmanchés. — Du Kibokoué au Bihé. — Pénurie. — Légende. — Impossibilité d'avoir des nouvelles d'Europe. — Traversée du Couenza. — Importance de ce fleuve. — Villages. — Greniers à toiture mobile. — Faux rapports. — Coiffure extraordinaire. — Traversée du Kokéma. — Susceptibilité d'un indigène. — Établissement d'Alvez. — Salaire dérisoire et compensation. — Luxe. — Tir à la cible. — Tornado. — Ville de Kagnommbé. — Secrétaire du roi. — Communications entre Benguela et Zanzibar. — Reçu par Kagnommbé. — Féticherie. — Cimetière royal. — Réception exceptionnelle. — Importance d'un chapeau. — Habitation de Gonçalvès. — Surprise. — Hospitalité séduisante. — Ferreira. — Crime et bonté. — Horoscope, amulettes et guérisons. — Procédé divinatoire. — Talisman. — Belmont. — Hostilité des indigènes. — Bienveillance des chefs. — Intempéries et longs jeûnes. — Passage périlleux. — Ruisseaux à intervalles souterrains. — Lounghi. — Mari modèle. — Mauvais œil. — Confection d'habits et surveillance. — Orgie. — Beauté du paysage. — Site enchanteur. — Kammbala. — Bouillie et sauterelles. — Visite au roi Konngo. — Mouture du grain. — Femme excellente 129

Départ de Kammbala. — Le Doigt du Diable. — Résurrection. — Chenilles regardées comme friandises. — Lenteurs de la marche. — Pont remarquable. — Entrée dans la montagne. — A bout de force. — Un traînard. — Nuit mauvaise entre toutes. — Recherche d'un absent. — Funérailles dissimulées. — Légion de sauterelles. — Récolte de ces insectes. — De mal en pis. — Décision. — Bagage réduit. — Marches forcées. — Camp le plus élevé du voyage. — Parapluies et boîtes vides. — Colonie de métis. — Gorge boisée. — Caravanes. — Tombeaux et ossements. — Marches effroyablement rudes. — Habitants du Kissandji. — Prix d'une pinte de lait. — La mer ! — Détresse. — Dernière étape. — M. Cauchoix. — Hospitalité. — Rendu à la civilisation. — Scorbut. — Catombéla. — De plus en plus malade. — Convalescence. — Un Américain. — Benguela. — Garnison. — Discipline peu sévère. — Loyauté peu scrupuleuse. — Jardins. — La maxilla. — Départ pour Loanda. — Au consulat anglais. — Émotion. — Forteresse et prison. — Rapatriement de la caravane. — Difficultés. — Achat d'un navire. — La *Frances Cameron*. — Excursion à Kinesemmbo. — Ambriz. — Véritable frontière de l'Angola. — Difficulté d'avoir des cartes. — Départ de la caravane. — Départ de Cameron. — Traversée. — Arrivée en Angleterre 145

VOYAGE EN MONGOLIE ET AU PAYS DES TANGOUTES, par M. le lieutenant-colonel DE PRJÉWALSKI (1870-1873). — Extraits d'une traduction inédite.

De Kiakhta au pays des Ordous et à l'Ala-Chan 161

Din-iouan-in. — L'amban et sa famille. — Bonne réception. — Avis aux commerçants. — Préjugé ridicule sur la photographie. — Chasse dans les montagnes. — Départ. — Insurgés. — Kalgan. — Excursion à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pékin. — La chaîne de Mouni-Oula. — Retour chez l'amban. — Difficultés. — Départ pour le lac Koukou-Nor. — La caravane. — Les montagnes du Kan-sou. — Épisode. — Les Daltis. — Le temple de Tcheibsen. — Le yak. — L'argali. — Mauvaise rencontre. — La légende du Koukou-Nor 177

La chasse au djan (âne sauvage). — Brigandages des Tangoutes. — Goumboum. — Le campement du Dzin-Kaï-Vang. — Les marais du Tsaïdam. — Les massifs du Bourhan Boudda et du Chouga. — La Riche Montagne Noire. — Déserts; leur faune. — La chasse au yak sauvage. — Souffrances. — Un guide répugnant. — Le fleuve Bleu. — Retour par l'Ala-Chan. — Épreuves. — A la recherche d'un puits. — Mort d'un chien. — La plaine de Galbin-Gobi. — Ourga. 193

DE RAVENNE A OTRANTE, par M. CHARLES YRIARTE. — Texte et dessins inédits.

Plan du voyage. — Ravenne. — Son aspect. — Coup d'œil sur l'histoire. — Les monuments correspondants aux périodes historiques. — Les Romains. — Les Goths. — Les Grecs. — Les monuments de la période romaine. — Classe. — Cæsarée. — La Ravenne antique. — Le tombeau de Galla Placida et la période des Goths. — Le palais de Théodoric. — Son tombeau. — Ravenne sous les exarques grecs. — Les monuments. — San Apollinare. — San Apollinare in Classe. — San Vitale 209

RAVENNE. — Dante. — Son tombeau. — Ses ossements. — La Pineta. — La forêt de Dante. — Les Vénitiens à Ravenne. — Le cardinal Alidosio. — Gaston de Foix. — La bataille de Ravenne. — Lord Byron. — RIMINI. — Françoise de Rimini. — Le temple des Malatesta 225

PESARO. — De Pesaro à Urbino. — URBINO. — La ville. — Son aspect. — Les monuments. — Autres monuments d'Urbino. — La maison de Raphaël. — Les églises. — Les galeries. — Le théâtre. — FANO. — La ville. — L'histoire. — Les monuments. — SINIGAGLIA 241

ANCÔNE. — La cathédrale d'Ancône. — Promenades dans Ancône. — Le caractère de la ville. — État du port. — D'Ancône à Lorette. — LORETTE. — L'arrivée. — La ville. — La place. — La basilique. — Extérieur de la ville. — L'intérieur de la basilique. — Le sanctuaire de la Santa Casa. — La tradition religieuse. — Migrations successives de la Santa Casa. — Le Trésor de la Santa Casa. — Le palais Apostolique. — La Pharmacie. 257

FOGGIA. — Les silos. — La piazza delle Fosse. — Ruines sarrasines et normandes à Lucera. — Manfredonia. — Brindisi. — La colonne de Cléopatre. — Lecce. — OTRANTE 273

LA CONQUÊTE DU DELTA DU TONG-KING. Texte inédit, par M. ROMANET DU CAILLAUD (1873). — Dessins inédits.

I. Des causes qui ont amené l'intervention française au Tong-King. — II. Prise de la citadelle de Hà-Nôi. — III. Expédition de M. Balny d'Avricourt. — Soumission de Hung-Yên; prise du Phu Ly. — IV. Expédition de M. Balny d'Avricourt (suite). — Prise de Haï-Dzuong 289

V. Prise de Ninh-Binh par M. Hautefeuille. — VI. Prise de Nam-Dinh par M. Francis Garnier. — VII. La journée du 21 décembre. — Mort de M. Francis Garnier et de M. Balny d'Avricourt. — VIII. Commandement intérimaire de M. Bain de la Coquerie. — Négociations de M. Esmez avec les ambassadeurs de la cour de Hué. — Administration de M. Hautefeuille en Ninh-Binh, de M. Harmand en Nam-Dinh et de M. de Trentinian en Haï-Dzuong. — L'évacuation. 305

VOYAGE EN GRÈCE, par M. HENRI BELLE. (1861-1868-1874). — Texte et dessins inédits.

XXXVII (suite). Patras. — La citadelle. — Les prisonniers. — La société « Achaïe ». — Vin de Champagne grec. — L'Acarnanie et les Acarnaniens. — Récolte de la vallonnée. — Missolonghi. — Byron et Ibrahim-Pacha. — La forteresse de Clemoutzi. — XXXVIII. L'île de Zante. — Palais vénitiens; forteresse anglaise et routes françaises. — Système de terreur appliqué aux élections. — Situation commerciale. — Une source de pétrole. — Le poëte Ugo Foscolo. — Les barcarolles zantiotes. — XXXIX. Céphalonie. — Argostoli. — Un courant mystérieux et les moulins de M. Miliaresis. — Un tremblement de terre. — Persécution anglaise. — Ile d'Ithaque et nos souvenirs de collége. — Le saut de Leucade. — Sainte-Maure. — La lagune d'Amaxiki. — XL. Paxos. — Le détroit de Corfou. — Vue générale. — La citadelle. — L'esplanade. — Aspect des rues et de la population. — Les femmes corfiotes sous la domination de Venise. — Les catholiques. — Les juifs. — Les églises. — Un saint dans une corbeille de noce. — Un maître d'hôtel réactionnaire. — Doit-on regretter les Anglais? — La question agraire. — XLI. Excursion dans l'intérieur de l'île. — *Il Canone.* — Aspect du pays. — Les vieux châteaux. — Le mont Pancrator. — Le mont Gastouri. 321

XLIV. Départ d'Athènes pour Marathon. — Le Lycabette. — Le monastère de Hagiôn-Asomatôn. — Un village bavarois. — Képhissia et la villégiature en Grèce. — Tatoy. — Une résidence royale. — XLV. Le monastère de Mendéli. — Les moines et les brigands. — Fête populaire. — Les carrières antiques. — Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommet du Pentélique. — La plaine de Marathon. — Le guerrier de Marathon. — Méthode pour installer un lit de camp en Grèce. — XLVI. Départ de Vrana. — Le monastère de Daoù. — Un essai d'agriculture. — La ferme de M. R***. — Brauron et le temple de Diane. — Mines de Marcopoulo. — Arrivée au Laurium. — XLVII. Le Laurium. — La métallurgie dans l'antiquité. — L'usine Roux, Serpieri et Cie. — XLVIII. Les puits de mine anciens. — Un accident. — Le cap Sunium. — Le temple de Minerve aujourd'hui et autrefois. — Retour à Athènes 337

XLIX. L'île d'Égine. — Le temple de Minerve. — La polychromie. — L'art éginétique. — Une fausse émotion. — Un fonctionnaire calomnié. — Palæa Egina. — La ville d'Égine. — Les anciens Éginètes. — L. D'Athènes à Mégare. — Le couvent de Phanéroméni. — Mégare. — Danses et costumes. — Un modèle récalcitrant. — Scène de nuit. — LI. Un caprice de jeune fille. — Départ. — La route de Kaki-Skala. — Lapidés par les bergers. — Kalamaki. — L'isthme de Corinthe. — Projets de canal. — Paysans vendeurs d'antiquités. — LII. Ascension de l'Acro-Corinthe. — Magnifique panorama. — Les anciens Corinthiens et leurs mœurs. — La fontaine de Pégase et la grotte de Saint-Paul. — Le temple de Minerve 353

LIII. Une villa turque. — Sicyone. — La ville antique. — Le théâtre. — L'École de peinture. — LIV. Notre caravane. — Étude de caractères. — Le temple de Némée. — Mauvais chemins. — Défilés de Saint-Sosti. — Un fait d'armes pendant la guerre de l'Indépendance. — Les ruines de Mycènes et les tragédies de Sophocle. — La porte des Lions. — Le trésor d'Atrée. — Les découvertes de M. Schliemann. — Une nuit à Kharvati. — LV. La route de Mycènes à Nauplie. — La plaine d'Argos. — Nauplie. — Aspect de la ville. — Les églises. — Un lion bavarois. — La forteresse Palamède. — Les ruines de Tirynthe. — Une ferme-école. 369

A TRAVERS LA PAMPA ET LA CORDILLÈRE. — DE MONTEVIDEO A SANTA ROSA (CHILI), par M. DÉSIRÉ CHARNAY (1876). — Texte et dessins inédits.

I. Coup d'œil sur Montevideo et Buenos-Aires. — Le Tigré. — Les canaux. — Le Paraná. — Rosario. — La Pampa. — Le Gaucho. — Rio Cuarto. — Villa Mercedes. — II. Le départ. — L'attelage du désert. — Les fortins de la frontière. — Romero. — Fraga. — La Carneada. — San Luis. — III. Études de mœurs. — Un relais dans la plaine. — Totora. — Un vieux général. — Superstition singulière. — Les *represas*. — Inondation. — La Paz. — Amparo. — San Martin. — Singulière façon de dompter les mules. — IV. Mendoza. — Souvenirs du tremblement de terre. — La nouvelle ville. — Les environs. — La vigne. — Le départ. 385

V. Le départ. — La caravane. — La montagne. — Villa Vicentia. — Le plateau d'Uspallata. — Fâcheuse hospitalité. — La Cordillère. — Restes d'anciens glaciers. — Puente de la Vacca. — VI. Faux départ. — Le *temporal*. — Une sotte mule. — Retour au *rancho*. — Puente del Inca. — Le musicien ambulant. — Chasse au guanaco. — VII. Départ pour la Cumbre. — Le Paramillo. — Casuchas. — Passage du col. — La descente. — Une avalanche. — Juncal. — Guarda Vieja. — Paso del Soldado. — La vallée. — Arrivée à Santa Rosa 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU SECOND SEMESTRE DE L'ANNÉE 1877, par MM. C. MAUNOIR et H. DUVEYRIER. (Texte inédit.) 417

LISTE DES GRAVURES 425

LISTE DES CARTES, PROFILS ET PLANS. 430

TABLE DES MATIÈRES 431

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr